Shelf No. M010.5 P96

DISCARDED

TORONTO PUBLIC LIBRARY.

TORONTO PUBLIC LIBRARY

Reference Department.

THIS BOOK MUST NOT BE TAKEN OUT OF THE ROOM

MAR 2 1 1952

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1904

T. C. 1.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTERAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME CINQUANTE-NEUVIÈME

(Complétant le 1.e [illegible])

100-101

554475
6 12 52

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1904

1007
P73
t. 100-
101

78653 C

RENNES, IMPRIMERIE FR. SIMON, SUCC^r DE A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ

TORONTO PUBLIC LIBRARY

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *Les Semeurs de glace*, par Paul d'Ivoi. Paris, Combet, s. d., (1904), gr. in-8 de 438 p., illustré de 96 grav. dans le texte, de 12 grandes compositions hors texte et de 8 compositions tirées en couleurs d'après les dessins de Louis Bombled. Broché, 10 fr. ; relié toile, plaques spéciales or et couleurs, tr. dorées, 12 fr. — 2. *Le Zouave de Malakoff*, par Louis Boussenard. Paris, Combet, s. d., (1904), gr. in-8 de 363 p., avec de nombr. grav. d'après les dessins de Clerice. Broché, 8 fr. ; relié, 10 fr. — 3. *L'Emprise*, par Pierre l'Ermite. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 445 p., avec illustrations de H. Rousseau. — 4. *Suzanne la doctoresse*, par Charles de Vitis. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 219 p., avec illustrations de H. Rousseau. — 5. *L'Automobile enchantée*, par H. Gauthier-Villars et G. Trémisot. Paris, Delagrave, s. d., (1904), petit in-4 de 132 p., illustré de compositions de R. Pinchon. Broché, 6 fr. ; relié toile, fers spéciaux, 8 fr. 50. — 6. *La Cuisine et la Table modernes*, par le Dr Lambling, le Dr A. Moreau, Douane, etc... Paris, Larousse, s. d., (1904), in-8 de VIII-489 p., illustré de 603 grav. et 4 cartes. Broché, 5 fr. ; relié, 6 fr. 50. — 7. *Le Roy-Soleil*, par Gustave Toudouze et Maurice Leloir. Paris, Combet, 1904. Album gr. in-4 de 492 p., illustré de 40 aquarelles reproduites en chromotypogravure. Broché, couverture en couleurs, 12 fr. ; relié toile, plaques or et couleurs, fers spéciaux, tr. dorées, 14 fr. — 8. *Tur-Lu-Ri*. Texte de Ch. Morgan-Vauthier ; nombr. illustrations en couleurs de Gugu. Paris, Hachette, s. d., (1904), album oblong de 48 p., cartonné, 5 fr. — 9. *Album pittoresque du « Noël »*. Paris, s. d., (1903), 2 vol. in-4 de chacun 102 p., illustrés, cartonnés, 2 fr. 50. — 10. *Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles*. T. XXIV. Paris, Delagrave, 1903, in-4 relié de 1040 p. Broché, 10 fr. ; relié, fers spéciaux, tr. dorées, 15 fr. — 11. *Le Noël, journal des enfants, 1902*. T. XVII et XVIII. Paris, Maison de la Bonne Presse, 2 vol. in-8 de 452 et 404 p., avec nombr. illustrations de teintes variées dans le texte et en couleurs hors texte. Broché, 7 fr. ; avec le supplément hebdomadaire, 10 fr.

Le tumulte causé par l'apparition des livres d'étrennes a pris fin. Nous avons cependant plusieurs retardataires à signaler à nos lecteurs, en leur faisant remarquer que certains, — *la Cuisine et la Table modernes*, par exemple (n° 6), sont de tous les temps.

1.— Jean Ça-Va-Bien est un ingénieur des plus distingués, que deux bandits ont adopté enfant et qu'ils ont fait élever loin d'eux, à l'école polytechnique, dans les principes de l'honneur. Notre héros commence par sauver, sous la pluie de feu du Mont-Pelé, à la Martinique, une jeune fille, Stella Roland, à laquelle il se dévoue corps et âme. Ensemble, ils entreprennent de châtier un misérable qui, pour être seul possesseur d'un secret scientifique (l'air liquide emprisonné dans des sphères spéciales très résistantes), n'a pas hésité à causer la mort de l'inventeur, M. Roland, et de tous les siens, Stella exceptée. Pour atteindre ce criminel, le señor brésilien Olivio de Avarca, les deux jeunes gens entreprennent, seuls d'abord, puis en compagnie de plusieurs

gaillards fort résolus et d'une jeune Péruvienne, prêtresse du Soleil dans le temple Incatl, une série de voyages dramatiques. Les aventures sur mer, sur terre et sur fleuves se succèdent vertigineusement, les coups de théâtre succèdent aux coups de théâtre, jusqu'à la scène finale où Olivio est providentiellement puni, à l'heure même où il croyait tenir le succès, et aussi jusqu'à l'épilogue qui amène un quatuor de mariages... Dans *les Semeurs de glace* n'exigez pas la parfaite vraisemblance, contentez-vous de l'extraordinaire et du palpitant : sous ce rapport, du reste, M. Paul d'Ivoi est passé maître. Ajoutez que l'auteur a jeté dans son récit un Marseillais pur sang qui, par sa gaîté fanfaronne, ses « galéjades » extravagantes, son étonnante perspicacité, son courage bon enfant et son dévouement à toute épreuve, ne peut manquer de conquérir la vive sympathie des lecteurs. Ce très intéressant récit est agrémenté d'une illustration soignée ; il se présente sous une riche couverture or et couleurs représentant l'une des scènes du roman de M. Paul d'Ivoi.

2. — *Le Zouave de Malakoff* fait partie de la série des « Grandes aventures », et c'est un livre qui mérite vraiment d'y figurer. Il est impossible en effet, à qui ne l'a pas lu, d'imaginer à la suite de quelles palpitantes péripéties Jean Bourgueil dit *Brise-Tout* trouve un frère dans le commandant russe Paul Mikaïlowitch, tandis que la princesse Milonoff, l'implacable ennemie des Français, découvre dans la petite cantinière Rose Bouffarik une fille que lui ont volée des bohémiens dix-neuf ans plus tôt. Les divers épisodes de ce nouveau roman de M. Louis Boussenard se passent durant le siège de Sébastopol — dont, naturellement, Jean Brise-Tout est le héros, depuis la bataille de l'Alma jusqu'à la prise de Malakoff, où il finit par planter victorieusement le pavillon tricolore, — et ils fournissent à l'auteur un excellent prétexte, non pour raconter, mais pour esquisser brièvement l'histoire de la guerre de Crimée. Comme tout roman qui se respecte, *le Zouave de Malakoff* finit par un mariage, c'est-à-dire, dans la circonstance, par l'alliance franco-russe de Jean Bourgueil et d'Olga Milonoff ; il se termine aussi par quelques réflexions que suggère à M. Boussenard l'étude de l'histoire. « Pourquoi, demande-t-il, avoir fait périr, en 1854-1855, 400,000 hommes pour affirmer une vérité qui est aujourd'hui une erreur ? » Essayer de répondre à cette question nous entraînerait bien loin ; et il nous reste tout juste la place nécessaire pour regretter l'absence de l'idée religieuse, si fugitive soit-elle, dans ce roman, très attachant et très amusant tout à la fois, de M. Louis Boussenard.

3. — *L'Emprise.* Ce volume, artistiquement illustré, enrichi d'une préface de M. François Coppée, a pour but de faire ressortir un danger trop réel : l'abandon de la province par des motifs de cupidité ou de basse ambition. Ceux qui, inspirés par ces mobiles, se jettent dans la

mêlée de la capitale, en subissent trop souvent l'influence dissolvante : tel est le cas du comte Bruno de Saint-Agilbert et de Claude Routier. Plus heureux que le châtelain, le paysan a le temps de se reprendre, de se refaire une vie saine et utile au milieu des siens, tandis que Bruno, être fort méprisable du reste, meurt à la peine. Le récit a l'allure vive, énergique, dramatique, que le public aime chez Pierre l'Ermite. Dietzch, le financier véreux, sa complice Alberte, la baronne douairière de Saint-Agilbert, véritable mère douloureuse, fière et digne dans son chagrin, sont des caractères fortement dessinés ; très attachantes et très vraies sont les descriptions de la population rurale qui entoure la châtelaine, en qui s'incarne les traditions d'honneur et de bienfaisance de toute une race.

4. — Suzanne de Cernay est une féministe qui, douée d'une rare intelligence et d'une volonté peu commune, a des allures indépendantes, dont sa famille s'effarouche avec raison et qui forme un contraste frappant avec l'atmosphère tranquille dans laquelle elle a été élevée. Au contact de la vie et sous l'influence de Jean de Malindrey, en qui elle reconnaît une intelligence et un caractère vraiment supérieurs, *Suzanne la doctoresse* se transforme peu à peu ; son bon cœur reprend le dessus, sa sotte vanité et son égoïsme se modifient et les dernières phrases du récit nous font entrevoir dans la jeune savante que va épouser M. de Malindrey une Suzanne nouvelle et meilleure. Ce joli volume illustré est écrit avec entrain, dans une langue claire et agréable ; l'esprit en est excellent ; sans attaquer les femmes savantes et les bachelières, il enseigne que la science, pour être aimable, doit s'allier à la modestie.

5. — Dans *l'Automobile enchantée*, MM. H. Gauthier-Villars et G. Trémisot présentent un résumé des contes de fées envisagé à un point de vue moderne. Riquet à la Houppe, Peau-d'Ane, le marquis de Carabas, l'enchanteur Merlin démontrent à deux jeunes princes, paresseux et volontaires, que le travail est la loi de l'humanité et que sans lui on n'aboutit qu'à l'ennui et l'impuissance. Telle est la signification morale de cette bluette amusante, lestement troussée par une main habile et qu'un dessinateur fort intelligent et inventif a illustrée d'imaginations inattendues. Cette girafe que l'enchanteur Merlin chassa dans la forêt de Saint-Germain, et qui vient s'empêtrer dans les fils du télégraphe, est une trouvaille du plus haut comique.

6. — *La Cuisine et la Table moderne* : tel est le titre d'un livre qui vient de faire son entrée dans le monde sous la signature de ses treize auteurs dont le premier inscrit est un professeur à la Faculté de médecine de Lille, M. le Dr Lambling, et le dernier, le chef de cuisine du restaurant du Pavillon d'Armenonville, M. Bedet. Donc, le Dr Lambling nous parle des *Aliments* : c'est un véritable traité d'hygiène au point

de vue culinaire. Il est ensuite question spécialement du pain, des condiments et des hors-d'œuvre, de la viande de boucherie et de la charcuterie, de la volaille et du gibier, des poissons, crustacés et mollusques, des légumes, des conserves alimentaires, des fromages, des fruits et de la pâtisserie. M. F. Moreau passe en revue *les Boissons,* alors que M. Douane donne quelques notions sur *le Froid*, *la glace et les appareils réfrigérants.* La description de *la Cuisine et de son matériel* est faite avec soin par M. Metzger et *le Service de table* minutieusement réglé par M. G. Voulquin. A leur tour, MM. Legros, Mermet, Nortier et Potron présentent un *Calendrier gastronomique* ingénieux auquel succèdent des renseignements pour l'établissement de menus variés. Enfin, ce livre se termine par un *Dictionnaire-Index* consacré aux termes de cuisine et aux recettes culinaires. Ces quelques lignes suffisent pour que nos lecteurs se rendent compte de l'utilité journalière de cette encyclopédie culinaire. On conviendra qu'un tel ouvrage avait besoin d'un préfacier, d'un introducteur autorisé : la librairie Larousse l'a trouvé en M. Marguerie, président du comité de l'Alimentation parisienne, qui s'est acquitté de sa tâche avec un réel brio. En huit pages, il analyse en détail et chante les mérites — nullement exagérés — du volume dont il a accepté le parrainage : « Ce livre, dit-il (p. VII) est bien celui de tout le monde, aussi bien de la simple ménagère que de la bourgeoise aisée et de la maîtresse de grande maison. Il sera aussi le livre d'éducation ménagère de la jeune fille, qui comprendra avec lui l'importance hygiénique et économique de la cuisine, dont on ne lui enseigne point assez les ressources et le grand rôle social ; le guide de la maman, revenue, grâce à lui, de ses incertitudes dans ses achats et de ses hésitations dans l'exécution de ses mets, et même un ami pour le chef de famille, qui, outre le sujet qui le concerne spécialement, s'intéressera à cette succession d'exposés savants. Il aura sa place au salon où, au hasard de la conversation, il sera feuilleté pour fixer un point douteux, et à chaque instant on le consultera à la cuisine. » Nous ne saurions dire mieux. Quant à l'illustration, elle est aussi brillante que pratique et abondante. Reliure également pratique, simple, solide, de bon goût.

7. — Dans le genre album, rien ne saurait être comparé cette année à celui dont le texte composé par M. Gustave Toudouze a été illustré des admirables compositions en couleurs de M. Maurice Leloir. D'une façon dramatiquement poétique, M. Toudouze retrace la vie du *Roy Soleil.* Voici en quels termes imagés, dans son *Avant-propos*, l'auteur résume la carrière de Louis XIV : « De 1638 à 1660, de sa naissance à son mariage, durant ses vingt-deux premières années, la montée lente et continue du Roy Soleil vers les hauteurs dominatrices du ciel, d'où ses rayons éblouissants pourront s'abattre en pluie de feu et

d'or sur tous les points du globe ; — De 1651 à 1680, il est au zénith, en pleine apothéose, véritable divinité, entouré de sa cour de grands hommes, triomphant et redoutable, mais se rapprochant déjà, vers les dernières années de cette période, de la courbe fatale, inévitable, que tout indique ; — De 1681 à 1697, dans l'enivrement prolongé de la fortune et de la gloire, les premières fautes, les premiers échecs, les premiers revers, le commencement de cette descente que rien ne saurait plus arrêter et que tout contribuera à précipiter ; — De 1698 à 1715, la chute de plus en plus rapide, les désastres succédant aux défaites, les grands deuils et les grandes misères, la fin douloureuse au milieu des pires angoisses, l'engloutissement de l'astre au sein de la nuit définitive. » Cette dernière peinture est un peu trop poussée au noir : les victoires de Villars avaient permis à la France épuisée de conclure une paix assez glorieuse et notre pays sortait « de toutes les guerres de ce long règne avec cinq provinces de plus : Alsace, Artois, Roussillon, Flandre, Franche-Comté, et un empire colonial » (p. 84). Est-ce que le « Roy Soleil » ne se coucha pas ainsi sur un horizon resplendissant? — Les compositions de M. Maurice Leloir, expliquées par un *Appendice* formé de quarante notes, sont de grands et admirables tableaux (36 centimètres sur 28) ; l'album est revêtu d'un riche habillement : un Louis XIV à cheval au sommet du globe, sur fond bleu rehaussé d'un éclatant soleil d'or !

8. — Parmi les albums humoristiques qui ont vu et voient le jour à l'occasion du renouvellement de l'année « pour la plus grande sécurité des parents et l'amusement des enfants », *Tur-Lu-Ri* tiendra une place des plus honorables. Le texte est amusant, traité d'une main adroite et légère. La note religieuse et morale n'est point oubliée, et les enfants apprennent dans ces pages aimables qu'il est bon de prier, dangereux de désobéir à ses parents et de quitter la maison paternelle. Quant aux illustrations, elles sont tout simplement charmantes. Ces petits bonshommes et ces petites bonnes femmes dans leur accoutrement Louis XIV représentent une élégante et spirituelle fantaisie pour l'invention de laquelle l'artiste délicat qui signe Gugu mérite tous les compliments des gens de goût.

9. — L'*Album pittoresque du « Noël »* est un recueil de gravures choisies pour instruire et moraliser la jeunesse tout en l'amusant. La donnée sans doute n'est pas neuve, mais les directeurs de la publication périodique *le Noël* ont eu le talent de la rendre captivante au plus haut point. La variété des images, leur qualité, l'esprit qui a dicté la partie humoristique du recueil, tout concourt à assurer à cette collection une vogue sérieuse parmi les enfants et aussi chez leurs parents. — Les deux volumes de l'année 1903 rappellent tout à fait ceux de 1902 : c'est dire qu'ils sont parfaits sous tous les rapports.

10. — L'an dernier, à pareille époque, nous avions annoncé que la maison Delagrave allait transformer avantageusement son *Saint Nicolas*; mais, depuis, cette maison ne nous a pas mis à même de renseigner nos lecteurs sur ce point. Elle s'est bornée à nous envoyer l'édition illustrée de gravures en noir. De sorte que, de l'exemplaire que nous avons sous les yeux, il résulte que le *Saint Nicolas* est resté à peu près, en 1903, ce qu'il était précédemment, avec cette différence que ses gravures sont moins soignées et que le papier est plus ordinaire. Il est vrai que les prix d'abonnement ont été réduits. Il nous a paru aussi que la note religieuse était, en ce volume, plus affaiblie que d'habitude. Cependant l'intérêt général se soutient, et comme le *Saint Nicolas* est pour nous un vieil ami, nous lui souhaitons, à l'occasion du renouvellement de l'année, de bien reprendre ses traditions d'autrefois. A noter spécialement, comme très attachants, les deux récits: *Les Petits Ménétriers de Duguay-Trouin*, par M. Jules Chancel, et *les Défenseurs du Honeck*, par Mme Jeanne Sarazin, sans oublier *l'Automobile enchantée*, par MM. H. Gauthier-Villars et L. Trémisot, dont il est d'ailleurs question un peu plus haut (p. 7).

11. — *Noël! Noël!* Le périodique qui porte ce titre est vraiment excellent pour les enfants de six à dix ans. L'an dernier, nous avons négligé d'avertir nos lecteurs que ce luxueux journal commence chaque année le 25 décembre, ce qui est tout naturel d'ailleurs, puisqu'il s'appelle *le Noël*; nous réparons cet oubli. Les deux volumes de l'année 1903 (t. XVII et XVIII) viennent de nous être remis. Très gracieusement cartonnés, ils sont aussi beaux que ceux de l'année 1902 (Cf. *Polybiblion*, t. XCVIII, p. 16) et aussi intéressants. Et quelle variété! Parmi les histoires en images, il en est une tout à fait charmante : elle se passe entre un chat et sa maîtresse; celle-ci, après avoir suffisamment caressé, menacé, puis gâté minet, finit par l'inviter au repos : « Laissez-moi, maintenant, dit-elle, que je lise mon « Noël » (p. 232 et 248). Les petites revues intitulées : *Noël-Costume*, *Noël-Foyer*, *Noël-Amateur*, *Noël-Labeur*, plairont aux esprits qui commencent à prendre un peu de sérieux. A tous conviendront à merveille des choses telles que : *Noëls de Reine*, par M. Ch. Le Roy-Villars; *Jeannot*, conte de Noël, par Mme Marie Thiéry; *Cigalette*, par Mme Charlotte Mayval; *C'est pour la France*, *épisode de la Révolution de 1793*, par M. Loys; *Enfant de bohême*, par M. Max Colomban; *Deux fois vaincu*, par Mme Charlotte Mayval, etc. Et qui donc aussi, parmi nos chers petits, ne goûtera des comédies comme *les Bijoux du diable*, de Mme Marie Thiéry, ou *Pitchounette*, par M. Ch. Le Roy-Villars? Avec son no du 2 juillet, *le Noël* a inauguré une série de notices biographiques succinctes ornées de fort jolis médaillons. Cette série, que nous désirons voir se continuer, s'ouvre avec le pape Léon XIII et se termine, pour l'année 1903, avec le maréchal Bugeaud,

en passant par diverses célébrités littéraires, artistiques, scientifiques et militaires bien choisies. N'oublions pas les pages de musique, qui sont très nombreuses, et les gravures hors texte tirées en couleurs sur papier de luxe. A tous les enfants de familles chrétiennes nous souhaitons pour leurs étrennes un abonnement au *Noël*. Et ce souhait en vaut bien un autre, tout tardif qu'il puisse paraître ! VISENOT.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS FANTAISISTES. — 1. *Autour du mystère*, par GASTON DUJARRIC. Paris, librairie des Mathurins, 1903, in-18 de 311 p., 3 fr. 50. — 2. *Monsieur de Migurac, ou le Marquis philosophe*, par ANDRÉ LICHTENBERGER. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 404 p., 3 fr. 50.

ROMANS ROMANESQUES ET PSYCHOLOGIQUES. — 3. *Loulou*, par G. ROVETA ; trad. de LÉCUYER. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 334 p., 3 fr. 50. — 4. *Sphinx blanc*, par GUY CHANTEPLEURE. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-16 de 342 p., 3 fr. 50. — 5. *Au Jour le jour*, par JEAN PLÉMEUR. Paris, F. R. de Rudeval, 1903, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 6. *Le Forçat secret*, par PAUL BALLAGUY. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 347 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Prestige*, par HENRI DATIN. Paris, Dujarric, 1903, in-16 de 324 p., 3 fr. 50. — 8. *La Muette*, par LOUIS LÉTANG. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 330 p., 3 fr. 50. — 9. *Marthe et Marie*, par GEORGE BONNAMOUR. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de 325 p., 3 fr. 50. — 18. *Protestante !* par JEAN DALVY. Paris, Dujarric, 1903, in-18 de 428 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Éternel Mensonge*, par ÉTIENNE RENAUD. Paris, Société française d'imprim. et de librairie, 1903, in-16 de XXVIII-266 p., 3 fr. 50.

ROMANS HISTORIQUES. — *Myriam de Magdala*, par TH. CHÈZE. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de 293 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Secret du lendemain*, par JULIEN LEFÈVRE. Paris, Perrin, 1903, in-18 de 298 p., 3 fr. 50. — 14. *La Vierge de Nuremberg*, par le comte A. DE SAINT-AULAIRE. Paris, Perrin, 1903, in-18 de 388 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MOEURS. — 15. *Sur les Hauts Plateaux*, par R.-H. DE VANDELBOURG. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de 354 p., 3 fr. 50. — 16. *La France nouvelle*, par FERDINAND DUCHÊNE. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 356 p., 3 fr. 50. — 17. *Scènes de la vie polynésienne*, par LOUIS BECKE ; trad. de HENRI CHATEAU. Paris, Dujarric, 1902, in-16 de 311 p., 3 fr. 50. — 18. *Terre nouvelle*, par VINCENT DÉTHARÉ. Paris, Dujarric, 1903, in-18 de 353 p., 3 fr. 50. — 19. *L'Eau profonde. Les Pas dans les pas*, par PAUL BOURGET. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de 379 p., 3 fr. 50. — 20. *L'Amour en fuite*, par HENRI BORDEAUX. Paris, Fontemoing, 1903, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 21-22. *Œuvres complètes* du comte LÉON TOLSTOÏ ; trad. de J.-W. BIENSTOCK. Tomes VII et VIII (*Guerre et Paix*). Paris, Stock, 1903, in-18 de 439 et 498 p., chaque vol. 2 fr. 50. — 23. *Œuvres complètes* du comte LÉON TOLSTOÏ ; trad. de J.-W. BIENSTOCK (*Que devons-nous faire ?*) Tome XXVI. Paris, Stock, 1903, in-18 de 497 p., 2 fr. 50. — 24. *La Nouvelle Beauté*, par JEAN REIBRACH. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 415 p., 3 fr. 50. — 25. *L'Enfant à la balustrade*, par RENÉ BOYLESVE. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 386 p., 3 fr. 50. — 26. *L'Intaille*, par PIERRE HUGUENIN. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 284 p., 3 fr. 50.

Je demande la parole pour un fait personnel ; ce sera court. Une personne, d'esprit aigu et de cœur tendre, me disait récemment : « Vous êtes bien dur pour ces pauvres romanciers ! Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ? — Leurs livres, Madame ! — Mais vraiment, est-ce que ces livres sont aussi mauvais que vous le dites ou le laissez entendre ? Je ne vous cache pas que j'en doute quelquefois et que je vous

soupçonne de manquer de bienveillance. Ah ! la critique bienveillante ! C'est encore la seule qui soit juste ! Vous ne voudriez pas en essayer ? — Je crois que j'en abuse. Mais pourquoi n'en essaieriez-vous pas vous-même ? Voici le stock des romans de ce trimestre ; prenez-en une dizaine au hasard. Si vous voulez vous engager à les lire et à les juger, je m'engage à reproduire votre jugement ! » Je savais à quoi je m'engageais et envers quel juge ! Mes dix volumes sont emportés ; ils me reviennent, quelque temps après, tous consciencieusement coupés, et laissant voir, sous chaque couverture jaune, une feuille blanche manuscrite. C'étaient les arrêts du « bon juge ». Je me hâte de lire ; le premier débutait ainsi : « On pourrait résumer ce livre en un seul mot : il est *stupide* à tous les points de vue ! » Eh bien ! le livre ainsi exécuté va figurer dans ce compte rendu ? L'appellerai-je *stupide* ? Je crains de n'en avoir pas le courage, malgré mon serment. Mon « bon juge » voudra bien me permettre de ne pas manquer aussi gravement à mes habitudes de modération !

Romans fantaisistes. — 1. — L'auteur des huit nouvelles réunies sous ce titre : *Autour du mystère* a pris part aux concours des journaux « littéraires » et il n'a pas eu de prix. Mais il tient à nous faire savoir que c'est parce que il s'était mis « hors des conditions du concours » par le nombre de ses lignes. — Dont acte.— J'ai lu deux de ces nouvelles: *Mon Sosie* et *le Roman de Madame Isabeau*; évidemment il y a dans l'une et l'autre trop de lignes, mais en revanche il n'y a pas assez de « lettres », je veux dire assez d'art. — Le mari de Madame Isabeau était « un de ces fléaux, comme Dieu en avait alors déchaîné sur la terre, *afin peut-être que les hommes apprissent à haïr et à maudire le moyen âge* (?) » (p. 173). Tout ce que j'ai lu est du même style, de sorte que les malheurs de dame Isabeau, emmurée avec son amant par le mari-*fléau* (il y a une histoire pareille dans Balzac) ne m'ont pas violemment ému. Et de même l'aventure du Monsieur qui se voit remplacé chez lui, dans sa chambre, dans son lit, par un Sosie, et qui apprend que sa maison s'est écroulée sur ce Sosie, et que, donc, il est lui-même écrasé dans la personne d'un autre, ne m'a pas donné le « frisson du mystère. »

2.— L'auteur de *Monsieur de Migurac*, que j'ai eu jusqu'ici le chagrin de ne goûter que médiocrement, aurait-il trouvé le moyen de me contraindre à le louer et même à l'admirer ? Il se pourrait ! Il s'était jusqu'ici essayé dans le genre historique, dans le philosophique, dans le psychologique, dans le badin, et il y avait échoué, du moins à mon gré ; cette fois il a tenté du genre fumiste, et, il me semble, je crois, je suis porté à dire qu'il y a supérieurement réussi. Je le crois, lui est en sûr. « Il n'y a pas à douter, dit-il, que le nom de M. de Migurac, n'éclipse bientôt ceux que nous venons d'écrire. » Et quels noms vient-

il d'écrire ? « *Don Quichotte* et *Gil Blas* », ni plus ni moins. « De quel droit, ajoute-t-il, oserions-nous imaginer nos lecteurs moins sensibles au mérite que ne furent ceux de Cervantes et de Lesage ? C'est une injure que nous nous refusons, pour notre part, à leur infliger, et dont les nettoiera le succès de ce livre » (p. 2). Faut-il vous avertir que M. André Lichtenberger fait ici de l'ironie ? Peut-être, car cette ironie est d'une telle qualité que vous pourriez vous y tromper. Sachez d'ailleurs que tout le volume est écrit sur ce ton, systématiquement outrancier, artificiellement naïf, laborieusement épais et balourd. C'est une jolie gageure ! Mais on ne réussit pas une gageure avec cette virtuosité, quand on n'y apporte que de l'art, il y faut des dons naturels. M. André Lichtenberger a probablement trouvé sa vraie voie ; s'il y persévère, s'il consent à exploiter son naturel tel qu'il est, sans vouloir le forcer aux grâces aimables ou aux délicatesses psychologiques de ses derniers volumes, il pourra arriver loin. Où ? Tout près de Cervantes, à côté de qui il a déjà lui-même marqué sa place ? de Lesage ? voire même de Gautier, dont il semble égaler *le Capitaine Fracasse* à *Don Quichotte* ? Je n'oserais m'en porter garant ; je ne voudrais pas même lui prédire un voisinage auquel je crois qu'il a borné secrètement et modestement ses ambitions, celui de M. Anatole France dans sa *Rôtisserie de la reine Pedauque*. Non ! je le verrais plutôt à côté de Scarron, — ayant plus d'érudition et peut-être de style que le célèbre grotesque, mais moins de gaieté, et une égale « portée » philosophique. Les farces de l'auteur du Virgile travesti n'étaient point chargées de « substantifique moelle », celle-ci ne l'est pas plus, ainsi que vous allez en juger. Le marquis de Migurac est né dans les premières années du règne de Louis XV, et il meurt sur l'échafaud, pendant la Terreur. Entre temps, il a reçu les leçons d'un père philosophe, d'un abbé épicurien, d'une mère dévote ; il a épousé, pour payer ses dettes et redorer le blason des Migurac, la fille d'un fermier général, qu'il abandonne pour se punir de lui avoir été infidèle. Car il a une conscience délicate, autant qu'un tempérament violent ; à chacune des fautes qu'il commet, — et il en commet de toute nature, — il s'impose une pénitence ; mais quoi ? la pénitence est pire que le péché ! Et c'est ainsi que d'expiations en expiations il arrive à être une « parfaite canaille », accumulant les fredaines sur les calembredraines, les polissonneries sur les vilenies et les ignominies, les délits les plus vulgaires sur les crimes les plus caractérisés, — au demeurant « le meilleur fils du monde », plus royaliste que les royalistes, plus libéral que les encyclopédistes, plus jacobin que les Montagnards, plus chrétien que les représentants officiels du christianisme. « Contre qui *marche*-t-il donc, et que prouvent les aventures de cet hurluberlu scélérat et candide ? » se sont demandé certains lecteurs, qui, sur la foi de quelques

ressemblances et même de quelques imitations, espéraient retrouver en lui un élève de Jérôme Coignard, le penseur hardi et redoutable, le nihiliste souriant et bedonnant de *la Rôtisserie*. Mais Migurac ne *marche* contre personne ; il cabriole, il cambriole, il vole, il batifolle, il polissonne, mais il ne pense pas, et surtout il ne fait pas penser, même quand il raisonne ; car il raisonne beaucoup, mais ses raisonnements sonnent creux, comme les grelots de la folie. C'est un fou, un vrai, pas un simulateur, et son histoire ne prouve rien, sinon qu'il n'y avait pas assez de « maisons de santé » à son époque, — et que M. André Lichtenberger a enfin trouvé sa vocation, qui est, ni plus ni moins, d'écrire des farces érudites et anodines. Si celle-ci était moins longue et moins lourde, et surtout si elle était moins inconvenante, çà et là, je la louerais bien davantage. Mais j'en ai dit assez, je crois, pour en faire apprécier « le mérite » et montrer que « nous y sommes sensibles. »

Romans romanesques et psychologiques. — (Le lecteur est prié de se rappeler pour quels motifs, souvent indiqués, ces deux espèces de romans, qui devraient ou du moins pourraient être distinctes, sont confondues sous la même rubrique.)

3. — M. François avait un ami qui aimait beaucoup les chiens, et qui fut tué en duel. En tombant, le malheureux cria : « Je te lègue *Loulou* ; prends-en bien soin ! » M. François fait rechercher partout une petite chienne qui réponde à ce nom ; et on lui apporte une petite fille de cinq ans ! S'il est étonné et embarrassé, je vous le laisse à penser ! Mais Loulou était une petite fille adorable, si intelligente, si sage, qu'elle se fit pardonner de n'être pas une petite chienne, et que M. François l'accepta pour sa fille adoptive, lui rendant ses caresses avec usure, lui offrant de jolies poupées, lui donnant bientôt une gouvernante, bref lui tenant lieu de père et de mère. Il y a là, dans la peinture de cette prise de possession d'un cœur d'homme par ces petites mains d'enfant, quelques détails vraiment touchants. M. François, tout en s'occupant de Loulou, ne laisse pas de vaquer à des occupations et à des distractions plus personnelles, représentées les unes et les autres par une certaine comtesse Stéphanie, sur laquelle on nous donne aussi beaucoup de détails, mais moins édifiants que ceux qui précèdent. Cependant Loulou grandit et devient une belle jeune fille, gardant au plus profond de son cœur le souvenir des tendres soins que lui prodigua son père adoptif. Entièrement absorbée par ces souvenirs, elle ne prend pas garde à la tendresse qu'elle inspire à un jeune cultivateur, à un jeune avocat, à d'autres jeunes gens : Agnès ne rêve que d'Arnolphe ! (Vous reconnaissez l'histoire, n'est-ce pas ? Je veux dire la fable ? On nous la raconte chaque trimestre.) Aussi, un jour qu'Arnolphe survient, elle le lui laisse entendre. Et la confidence le touche,

et il prend goût à la conversation de sa pupille, et il s'attarde auprès d'elle, et il en oublie la Stéphanie, et finalement il épouse. Il était d'ailleurs bien plus intéressant en papa qu'en amoureux !

4. — « Si cette histoire vous amuse, *on va* vous la recommencer », avec le *Sphinx blanc*, dans un cadre moins romanesque, plus élégant, mais un peu plus « déjà vu », et dans un récit un peu plus lent. Sylvette est orpheline, elle aussi ; son père l'a léguée à un tuteur, officier de marine qui est charmant, dévoué, spirituel, tendre et beau ! — et qui conquiert le cœur de sa pupille, dès le premier jour et à jamais. Il ne s'en doute d'ailleurs pas, car « il est surtout épris de beauté » et Sylvette, maigre et noiraude, lui paraît laide. Il a beaucoup de peine à s'en apercevoir lorsque, après une absence de quelques années, il retrouve une Sylvette toute nouvelle, une Sylvette qui n'est plus « *prune* et *planche* », comme disait l'Alsacien d'une des meilleures nouvelles d'About (un conteur si exquis, mais un si pauvre homme !). Et elle ne l'est plus parce qu'elle l'a voulu, parce que, sachant que son tuteur l'avait trouvée laide, elle avait résolu de devenir jolie. Elle y avait réussi à miracle ! (Que les petites filles qui lisent le *Polybiblion* n'aillent pas demander son secret à Sylvette ; je puis le leur révéler d'un mot : elle avait été sage et avait mangé beaucoup de bifteack). Malheureusement elle était devenue aussi coquette que jolie ; elle fait « les quatre cent mille coups » pour attirer l'attention des hommes, je veux dire du seul homme qui existe pour elle. Charmé et alarmé tout à la fois, l'homme se dit : « Tiens ! Tiens ! mais qu'est-ce donc que cette petite fille-là ? » La question l'intéresse et il l'étudie ; il l'étudie même de très près, passant de longues journées en tête à tête avec le joli « Sphinx blanc », — lequel, au contraire de l'autre Sphinx, celui qui cachait férocement le mot de ses énigmes, fait les efforts les plus hardis et les plus ingénus pour laisser deviner les siennes. Mais on ne devine rien, on ne voit rien, pas même ce qui crève les yeux des autres et les scandalise un peu, lorsqu'on est ému. Et le tuteur est ému, il l'est beaucoup, il l'est au point qu'il prend la résolution de fuir sur son bateau, en pleine mer, et de faire le tour du monde avant de revoir Sylvette. Mais qu'aperçoit-il en arrivant sur son bateau ? Un petit mousse très gentil, qu'il ne reconnaît pas pour être de son équipage, et qui n'est autre que Sylvette elle-même, Sylvette qui a coupé ses cheveux, ses longs et blonds cheveux, pour mieux assurer son déguisement. A ce coup, l'aveugle voit ! « Il voit, il croit, il sait, il est désabusé ! » Il est aimé, autant qu'il aime ! Et... et... Arnolphe épousa Agnès. — Au prochain trimestre la continuation de la série !

5. — Les onze « nouvelles et croquis » réunis sous le titre : *Au Jour le jour* ne manquent pas d'intérêt. J'aime assez le court morceau intitulé *Mon premier article*, où un professionnel de lettres nous raconte

ses débuts ; après avoir essayé du grand art, et s'être vu refuser dans tous les journaux et toutes les revues des « études » où il avait versé le plus clair de son esprit et le plus pur de son cœur, il est trop heureux d'être admis à décrire, comme reporter, à trois centimes la ligne, un grand dîner mondain, auquel il n'a assisté que de loin, dans la loge du concierge, et qui lui rapporte de quoi aller s'acheter un morceau de pain. — La première nouvelle, *la Barque*, est trop longue, (174 pages) et pas assez *nouvelle*, pas plus que le « croquis » que je viens de citer. La plus belle fille de ce coin de Bretagne, Annaïk, est aimée de deux pêcheurs, Pierre et Yan ; mais elle a aimé un peintre parisien, venu en touriste l'été dernier, et elle ne se décide à épouser Yan que pour cacher sa faute. Mais Pierre, qui est pourtant le « frère » de Yan, est jaloux; ce Caïn attire cet Abel dans sa barque et le noie, et il se noie avec lui ! Annaïk, désespérée en fait autant. Et le peintre ? Il lut ce fait divers, à Paris, dans un restaurant de nuit, et il le raconta à ses compagnons et à ses compagnonnes, tout en continuant à boire. — Voilà ! — Tremolo à l'orchestre.

6. — Autre tremolo, pour *le Forçat secret*, une victime et un instrument à la fois de la Congrégation. Il s'appelait René ; il avait reçu les leçons d'un jésuite et d'un assomptionniste ! Donc, il devait mal tourner, et deux fois plutôt qu'une ! Comme tous les élèves des congréganistes, il devient révolutionnaire, voleur et assassin : il tue une vieille femme, pour de l'argent ! Mais comme tous les assassins sortis des jésuitières, il est sauvé, par ses anciens maîtres, recueilli, caché par eux, et, le moment venu, relancé dans la circulation pour la plus grande gloire de Dieu et de la congrégation. Le Père Camus le place, avec les plus chaleureuses recommandations, chez un comte qui a une femme très pieuse, un vignoble mal en ordre, et des ambitions politiques mal justifiées. Son jeune secrétaire, stylé par les Pères, prépare l'élection législative du comte, améliore les vignobles, et séduit la comtesse ; il l'épouse même, après un divorce en règle, et il s'installe dans sa position nouvelle, avec l'aisance qui caractérise ses pareils. — Ah ! ces jésuites ! — Ce n'est pas de ce livre-ci que mon « bon juge » a dit qu'il était « stupide à tous les points de vue. » Non, il a dit seulement : « Mauvais à tous les points de vue ! » Je contresigne.

7. — *Le Prestige* est un vulgaire feuilleton, écrit dans une langue qui ajoute à la grossièreté du sujet — (Ce jugement est d'une douceur angélique, si je le compare à celui du « bon juge »). — M. le vicomte de l'Orberie était un héros ; lieutenant de l'armée française, il avait pris part à des combats meurtriers, au Soudan, y avait été grièvement blessé, et avait été cité à l'ordre du jour. Avec la vaillance, il avait aussi l'élégance des manières, l'élévation du cœur et des pensées. Mais c'était en outre et en même temps un goujat ! — En sa qualité de héros, il

subjugua le cœur de Mlle Marthe de Villeneuve, une créature exquise, et lui engagea sa foi, quoi qu'il sût que la fortune des Villeneuve était médiocre. — En sa qualité de goujat, il « lâcha » Melle Marthe, sans un mot d'explication, pour épouser une millionnaire. En sa qualité de héros, il accomplit d'autres exploits militaires, et passe capitaine hors tour. En sa qualité de goujat, il s'introduit une nuit chez Marthe, devenue Mme Noiretier, tente de lui faire violence, et tombe mortellement frappé d'un petit poignard japonais qui servait de coupe-papier à l'honnête femme. En sa qualité de héros, il déclare avant de mourir, et par devant témoins, qu'il s'est suicidé. En sa qualité de goujat, il parle patois; en sa qualité de héros, il prononce de grandes phrases à panache. — Et si l'auteur veut se défendre et me rappeler qu'il y a « deux hommes » dans chacun de nous, j'ajouterai qu'il n'y a pas deux hommes dans son vicomte de l'Orberie, attendu qu'il n'y en a pas même un, qu'il n'est pas un être vivant mais un simple polichinelle, — je veux dire un polichinelle double, à deux faces. — Il est vrai qu'il y a tant d'hommes qui sont aussi des « polichinelles ! » et à deux faces ! Alors, quoi ? Faut-il dire que cette œuvre indigente, comme roman, est très riche comme observation psychologique ? Gardez-vous en bien, c'est vous qui seriez « stupides ! »

8. — Si le feuilleton précédent est aussi ennuyeux que grossier, celui-ci, *la Muette*, est très intéressant. Les « ficelles » les plus connues et même les câbles » les plus gros s'y rencontrent et s'y emmêlent, mais de manière à ligotter le lecteur dès la première page et à le retenir jusqu'au bout, angoissé et haletant de curiosité. Charles Delarey, officier de l'armée française, sa fiancée Valentine, la sœur de Valentine, muette de naissance ou par accident, tombent dans un glacier, au cours d'une excursion en Suisse ; ils allaient tous périr, lorsqu'ils sont sauvés par un prince, officier de l'armée allemande. La fiancée se montre trop reconnaissante ; Charles devient jaloux. Sa jalousie d'amoureux s'accroît de ses haines de patriote, tant et si bien qu'un duel a lieu entre les deux hommes, dans une barque, sur un lac. Le Français tue l'Allemand et précipite le cadavre dans les flots qui passent pour « n'avoir jamais rendu leur proie ! » Mais il y a des lacs qui ne méritent pas leur réputation ; celui-ci, en bon et honnête lac Suisse, rend sa proie, et il la rend même vivante encore, quoique en mauvais état. Le prince guérit de ses blessures, il écrit à Valentine, qui décidément ne rêvait plus que de son sauveur ; elle lui répond ; elle consent même à se rendre chez lui, et elle y reste ; elle devient sa maîtresse, et meurt en donnant le jour à un petit garçon, après avoir d'ailleurs amèrement regretté sa faute. Charles, qui ignorait tous les événements qui avaient suivi la faute de Valentine, en apprend tous les détails par la Muette. Car la Muette a recouvré la

parole, sous le coup de tant d'émotions. Et comme elle est d'ailleurs très intelligente et très bonne Française, l'officier l'épouse et il adopte même le fils de Valentine. Vive l'armée ! — (Je demande aussi un petit *vivat* pour les critiques qui font des compte rendus aussi consciencieux !)

9. — Autre mélodrame ! *Marthe et Marie* étaient deux sœurs ; Marie était une bonne âme, qui aimait tout le monde, son père, son amant, sa sœur, etc., etc., excepté son mari. Marthe était une âme violente, jalouse de sa sœur depuis l'enfance. Un jour qu'elle avait besoin d'argent pour relever les affaires de son ménage, Marthe alla trouver un cousin riche, vieux et libertin, qui voulut abuser d'elle. Elle l'étrangla. Or, par un concours de circonstances, longuement préparé, ce fut sa sœur Marie qui fut accusée du meurtre et condamnée. Et Marthe se tut ! Toutefois elle devint folle, et le resta pendant quelque temps. Revenue à la raison, son premier soin fut d'aller trouver sa sœur dans la prison et de lui offrir de prendre sa place. — « N'en fais rien, lui dit Marie, qui était une bonne fille. Si je n'ai pas tué mon cousin, j'ai trompé mon mari. Il est juste que j'expie ! » — Tremolo à l'orchestre ! — Et voilà comment Marie se punit elle-même d'avoir mal aimé ! — *Nota :* Ce feuilleton est assez proprement écrit.

10. — « Ne nous berçons pas d'un fol espoir ; » *Protestante* n'est pas un « roman d'idées » ; c'est un feuilleton, rattaché à une idée — peut-être — mais par des ficelles un peu grosses. L'héroïne, Renée Morel, était née protestante ; elle devint catholique pour épouser un ami d'enfance, le très honnête, très intelligent et très vaillant Raymond. Mais si son mariage lui assure toutes les joies du cœur, son abjuration ne lui donne pas celles de l'esprit. Sa foi nouvelle reste inquiète, tourmentée de doutes. Renée arrivera-t-elle à la certitude, ou du moins à la sécurité ? Oui, mais non par les raisonnements, par les épreuves. Voilà l'idée, telle que je la dégage du livre, — à moins que je ne l'y ajoute. — Et voici maintenant le feuilleton. Le ménage Renée-Raymond, en butte aux haines des protestants, quitte la province et va chercher fortune à Paris ; il y trouve la pauvreté. Pendant que Raymond s'occupe de vendre un tachygramme dont il est l'inventeur, Renée essaie de la littérature. Elle parvient à placer sa « copie » chez un bas-bleu, qui la signe, la vend à prix d'or, et la paie à prix... de billon. C'est tout ce que lui ont valu ses démarches multipliées, ses longues attentes dans les antichambres des directeurs de journaux et de revues. Il est vrai que si elle n'arrive pas à augmenter ses ressources, si elle souffre de la faim, du froid, elle fait des découvertes qui l'étonnent — la naïve ! — sur les hommes, et sur les femmes, et sur les écrivains, et sur « l'infranchissable distance qui sépare souvent le talent du succès, » comme ne dit pas l'auteur. Elle plonge dans toute l'horreur de la

misère matérielle, elle est envahie par les misères mentales et morales qu'elle côtoie ; elle devient socialiste, anarchiste ; elle pense à jeter des bombes, elle pense à se suicider. Elle est perdue ! Mais elle va être sauvée par l'intervention providentielle d'un saint prêtre et d'un journaliste chrétien qui lui rendent l'espérance humaine et la confiance en Dieu. Son mari vend son tachygramme et fait fortune, et elle redevient bonne parce qu'enfin elle est devenue croyante. — Et je m'aperçois que cette analyse met trop en valeur ce qu'il peut y avoir de bon dans ce récit, et pas assez ce qu'il y a de médiocre. Je la termine donc en ajoutant que le médiocre y abonde, surtout dans le style.

11. — *L'Éternel Mensonge* débute par une préface où l'auteur entreprend, « après avoir mis au jour l'action funeste de l'œuvre immorale, et les bienfaits restreints de l'œuvre *adverse*, de déterminer l'essence de l'œuvre intermédiaire, » c'est à savoir de la sienne. — Et en vérité son œuvre est « intermédiaire » entre une dissertation lyrique d'écolier et un feuilleton d'apprenti industriel. Il est question de « la voix d'or des crapauds qui s'égouttait çà et là » (p. 116) et d'une ardente poussée de recommencement sous laquelle s'entr'ouvre dans la ..) (je supprime le mot) du monde le formidable ovaire des choses, » et « d'un excès de peine qui se *dissipe* par l'exutoire des larmes » (184). Tout cela pour nous raconter l'histoire horriblement banale d'un jeune homme épris d'une femme qu'il croit veuve et honnête, et qui n'est qu'une menteuse. *L'Éternel Mensonge* est suivi d'une petite nouvelle intitulée : *Ame d'enfant* ; ce dernier titre pourrait servir à « déterminer l'essence » de la première « œuvre », et celle de l'ouvrier, et celle du principal personnage.

Romans historiques. — 12. — L'auteur de *Myriam de Magdala* a arraché à la complaisance d'un illustre poète un brevet « d'artiste et de chrétien. » Je ne puis contresigner ce brevet, malgré mon grand respect pour le poète, et malgré la petite valeur de mon humble signature. Cette œuvre n'est sans doute pas d'un ennemi ; elle n'est que d'un maladroit ami, mais maladroit à un degré impardonnable. — Un vrai chrétien, qui aurait cru pouvoir raconter ou imaginer une histoire de Marie-Madeleine, aurait passé sous silence la période de sa vie de pécheresse, ou du moins n'y aurait pas insisté, comme le fait M. Chèze, avec une lourdeur et une impudeur qu'aggravent encore les préciosités et l'emphase du style. Dans quels détails il a osé entrer, je ne puis pas même l'indiquer ; mais j'ai le devoir d'affirmer que des audaces pareilles ne sont pas d'un chrétien. — Et de même, un chrétien qui aurait cru pouvoir faire parler Notre-Seigneur Jésus-Christ, ajouter aux paroles que nous a conservées l'Évangile, l'aurait fait « avec un tremblement d'adoration, » comme le dit très bien M. Coppée, et avec une discrétion infinie ; M. Chèze étale une rhétorique abondante, déclamatoire et

« cabotine. » Son long commentaire (p. 82) de la parole célèbre : « Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé, » n'est pas seulement un contre-sens sacrilège, c'est encore et surtout une niaiserie solennelle, comme on en trouvait naguère dans les Évangiles selon Armand Silvestre et M. Haraucourt, comme on n'en devrait pas trouver dans une œuvre sérieuse. C'est avec une profonde tristesse que j'ai lu ce livre ; c'est avec le sentiment d'un devoir absolument, impérieusement évident, que j'en écris la condamnation formelle. Nous sommes souvent trop indulgents dans la presse chrétienne pour ce genre d'entreprises. Que « l'entrepreneur » fasse figure d' « artiste, » qu'il n'affecte pas des sentiments hostiles, qu'il ait des paroles onctueuses et des gestes bénisseurs, nous lui permettons d'entrer dans nos sanctuaires et d'y prendre, fût-ce dans le tabernacle même, la matière de son « œuvre. » Nous y voyons un hommage à notre foi. Trissotins ou industriels nous trouvent complaisants et complices. Je ne me pardonnerais pas cette complicité pour *Myriam de Magdala*. Le seul choix du sujet indique chez l'auteur des calculs qui n'ont rien de « chrétien » ni « d'artistique. » J'ai dit plus haut que M. Chèze était « un maladroit ami ; » je ne veux pas revenir sur cette concession, bien que j'en eusse le droit et le devoir ; mais je lui refuse les circonstances atténuantes : il savait ce qu'il faisait !

13. — *Le Secret du lendemain*, c'est de l'histoire prophétique et logique. On sait ce que vaut la logique en histoire. Aussi l'on comprend que des esprits impatients et rectilignes veuillent se donner d'avance les satisfactions que les événements leur refuseront peut-être. Que sera la France de demain, si le Bloc continue à la gouverner ? Elle sera la proie du collectivisme, mais les Français n'en seront pas plus heureux individuellement, ni ceux qui auront perdu leurs propriétés, ni ceux au profit desquels on les leur aura prises. Une guerre civile éclatera, dans laquelle on verra les paysans combattre à côté des anciens « riches » ; l'armée sera divisée contre elle-même, des officiers démissionneront ou essayeront de délivrer leur pays. Mais la force brutale l'emportera ; des têtes coupées seront promenées dans les rues au bout des piques. Le peuple mourra de faim. Au milieu de ces ruines amoncelées, la petite fleur bleue de l'amour trouvera-t-elle assez de soleil et d'air pur pour s'épanouir et vivre ? L'amour est immortel ! Il a lié deux cœurs, celui d'un officier, clérical et conservateur, et celui d'une charmante enfant, dont le père est socialiste ; mais il ne pourra lier ces deux existences, l'officier ne voulant pas avoir pour beau-père un ennemi de tout ce qu'il respecte et croit. Le malheureux fiancé se retire chez lui ; il y prend part à une révolte ; il est vaincu, fait prisonnier, condamné à mort par les Blocards ; il va mourir, quand il est sauvé par celle qu'il aime et qui lui

a gardé son cœur. Mais ces deux cœurs restèrent à jamais séparés ! Dans la France de demain, il y aura encore de l'amour, mais il n'y aura plus de bonheur ! Puisse la France d'aujourd'hui écarter ce présage ! Elle le pourrait d'un simple revers de main, si elle comptait beaucoup de citoyens comme l'auteur de cette honnête et vigoureuse fantaisie.

14. — *La Vierge de Nuremberg* est de l'histoire lyrique. La dextérité de l'homme du métier, la science de l'historien, la robuste candeur du feuilletonniste, qui distinguent les précédents récits de M. le comte de Saint-Aulaire, se retrouvent dans celui-ci. Comme les précédents, il est à la fois très documenté, très échauffé, très savamment enchevêtré. Je n'ose pas en commencer l'analyse ; je ne saurais comment en sortir, tel un voyageur pressé qui s'aventurerait dans cette Forêt Noire, dont M. de Saint-Aulaire semble connaître tous les détours et tous les arbres. Sachez seulement qu'il y est question de la mort tragique de Manfred et de Stella, gendre et fille de Hans Wohlgemuth, lequel était fils du célèbre peintre Michel Wohlgemuth, lequel fut le maître d'Albert Durer, le Pérugin de cet autre Raphaël, lesquels étaient très liés avec le burgrave, Bertold de Zollern, lequel avait une fille nommée Ginevra, laquelle devint folle, après des événements terribles, épouvantables, que l'imagination populaire attribue à l'influence de la sombre et farouche effigie de bronze dressée sur la place de Nuremberg. Sachez que cette Vierge cruelle était un instrument de supplice, le Moloch de ces sauvages chrétiens. Sachez en outre que ce drame se déroule dans le cadre grandiose et pittoresque formé par l'étonnant décor de Nuremberg, des bourgs et des châteaux d'alentour et que « toutes ces pierres ciselées palpitent et s'animent sous la plume de l'écrivain », et que enfin, « au deuxième plan, comme sur un fond de mosaïque d'or, se meut noblement toute une théorie de glorieuses figures d'artistes, auguste cénacle que semble présider en personne le grand empereur Maximilien. » Ces belles phrases, je n'ai pas besoin de vous le dire, ne sont pas de moi ; elles sont d'un ami, le meilleur ou du moins le plus proche ami de l'auteur, mais je les reproduis de confiance, persuadé que vous saurez « en prendre et en laisser » ce qui convient.

Romans de mœurs. — 15, 16. — Voici deux peintures de mœurs algériennes, l'une pessimiste : *Sur les Hauts Plateaux*, l'autre optimiste : *La France nouvelle*. D'après la première, la terre de l'Algérie, ou du moins celle des Hauts Plateaux, serait maudite et dévorerait ses colons ; d'après le second, « ce pays si fécond, si coloré, si voisin et si peu connu, pourrait devenir la plus belle moitié de la France, » si... Qu'est-ce qui est cause de la malédiction qui pèse sur les Hauts Plateaux ? L'auteur ne le dit pas ; il semble même ne s'en prendre qu'à la terre elle-même, et pas à l'administration ni aux députés. Il n'a pas, comme son confrère,

des thèses politiques à formuler ou des rancunes de contribuable à satisfaire. Il raconte une histoire triste et lugubre, celle de deux frères, Alexandre et Pierre, victimes successivement de leurs illusions coloniales. Pierre, le plus jeune, est arrivé le premier ; il a acheté une propriété considérable, il a mis à l'exploiter méthodiquement tout ce qui lui reste de capitaux, tout ce qu'il a d'intelligence et d'énergie. Vains efforts ! Les récoltes sont mauvaises, les bestiaux périssent ! Il va être exproprié, si son frère ne vient pas à son secours. Il l'appelle, Alexandre accourt, abandonnant ses affaires et ses amours, une industrie florissante, une fiancée adorable. Il jette toute sa fortune dans l'aventure agricole de son frère ; elle y est vite engloutie. La terre ingrate, la terre maudite leur prend tout, leur argent, leurs sueurs, leurs joies, sans rien rendre en échange. Elle prend enfin leur vie ; Pierre meurt le premier, Alexandre s'apprête à le suivre dans la mort ; il a déjà marqué la place de son tombeau. — Heureusement M. Étienne n'est pas mort, et il veille ! C'est lui, le député d'Oran et le vice-président de la Chambre, c'est la politique qu'il représente qui fera de la *France nouvelle* « la plus belle moitié » de notre patrie ; M. Duchêne en est sûr ; c'est pourquoi il dédie son œuvre au dit M. Étienne. Cette œuvre semble avoir une certaine valeur documentaire. Les mœurs des indigènes (ventes d'enfants, viols et meurtres religieux), les rivalités des colons entre eux et avec les races conquises sont décrites à la fois avec la conscience d'un greffier minutieux et sans pudeur et avec le lyrisme d'un Oriental. L'auteur cite d'ailleurs ses *sources* et ses *références*. Il nous invite lui-même à « en vérifier la scrupuleuse exactitude, » et ajoute aux notes et renvois du bas des pages une petite bibliographie spéciale. — Je passe l'invitation à mes voisins de la *Revue des questions historiques* et je me borne à faire toutes mes réserves sur la valeur politique de son livre, et sur celle des moyens politiques employés seuls, et à l'exclusion des moyens religieux, dans le gouvernement de l'Algérie et autres lieux.

17. — Le traducteur des *Scènes de la vie polynésienne* est un «penseur ». La race polynésienne est, paraît-il, en train de disparaître ; savez-vous pourquoi ? Parce que « la civilisation, en lui instillant le christianisme, l'a également dotée de la syphilis et de la tuberculose. *Que vouliez-vous qu'elle fît contre trois ?* » Et ce penseur est aussi spirituel que profond, comme vous le voyez ; il a des rapprochements à faire pâmer d'aise tous les blocards, et des citations classiques qui prouvent qu'il n'est pas une brute inculte. Il n'est pas inculte, il est peut-être bachelier. Quant à l'auteur même des *Scènes*, c'est un Australien qui a passé sa vie, la plus aventureuse et la plus malheureuse qu'on puisse imaginer, dans ces régions du Pacifique, dont il a essayé de faire revivre les mœurs. L'a-t-il fait avec exactitude ? Il a trouvé des témoins pour

s'en porter garants. L'a-t-il fait avec talent ? D'après ce qu'on en peut voir, à travers la traduction, il l'a fait avec des procédés qui rappellent ceux des peintres pointillistes : pas de dessin en lignes continues, des taches de couleur crue ; des couplets, avec brusques interruptions dans le courant du récit, des *sautes* de sens en avant ou en arrière des événements, quelques détails rapidement indiqués, en mots brefs, les autres passés sous silence. J'ai dit que c'était l'art des peintres pointillistes ; il me semble que c'était aussi, il y a plus d'un demi-siècle, l'art des romantiques attardés, disciples de lord Byron et émules de Marchangy. Tout n'en est d'ailleurs pas méprisable, et l'intérêt du sujet ainsi traité s'augmente de ce qu'y ajoute la collaboration obligatoire du lecteur. Voici l'analyse de la première de ces quinze *scènes*. Brantley a échoué sur l'île de Vahitaki ; — il se tient dans sa maison de chaume, — il regarde une jeune indigène, Luita, qui tresse un chapeau ; — Luita est devenue sa femme, à la mode du pays. — Brantley pense à sa sœur Doris, qui est restée là-bas, dans la patrie d'origine. — Luita lui essaie le chapeau de paille et lui dit : Si tu aimais une autre femme, je mourrais ! — Brantley est allé dans une île voisine pêcher la perle. — Il voit venir à lui un grand vaisseau.— « Brantley, lui dit le capitaine de ce vaisseau, je t'amène ta sœur Doris. — Ah ! — Elle est très malade, phtisique au dernier degré ! — Ah ! — De plus, j'ai à t'apprendre que Luita est morte ! J'avais amené Doris à Vahiti ; en l'apercevant, Luita s'est enfuie avec ton enfant. — Brantley est allé rejoindre Luita ; il s'est tiré un coup de revolver, et il est tombé mort près du cadavre de la jeune Polynésienne. — Voilà ! Si vous aimez ce genre de narrations lyriques, vous en avez quatorze autres de pareilles dans ce volume.

18. — *Terre nouvelle* est le développement de ces paroles de M. le marquis de Vogüé : « Peu d'instruction éloigne de la terre ; plus d'instruction y ramènera. » C'est une peinture optimiste de la vie agricole en deux parties, composées chacune d'une série de tableaux qui se « font pendant. » — Première partie : *Jean malheureux*. Jean est un fermier modèle, mais rien ne lui réussit, pas même l'amour ; récoltes, bestiaux, fumier, tout lui est enlevé, — ses récoltes futures, par un orage (tableau), — ses récoltes coupées, par un incendie (tableau, *Les Gerbes en feu*), — ses bestiaux, par une épidémie (tableau), Jeanne, par un père avare, qui veut un gendre « ayant le sac. » — Deuxième partie : *Jean heureux*. Ses récoltes sont superbes (tableau), ses gerbes sont battues et engrangées (tableaux), ses bestiaux multiplient et engraissent (tableau), chaque marché lui laisse un sac d'écus, bien rebondi (tableaux), le père de Jeanne se laisse fléchir (dernier tableau). Et quelle est la cause de ce changement dans la destinée de l'agriculteur ? Elle est double : d'abord l'instruction ; elle lui est donnée par

le curé, dont il est devenu l'obligé et l'ami ; en second lieu, l'association ; il a rencontré un M. Lepage, fondé avec lui une caisse rurale et expérimenté les bienfaits du crédit agricole. Comme on le voit, ce livre est pavé de bonnes intentions ; j'ai un peu souligné la bonté des intentions et allégé la lourdeur des pavés.

19. — Lisez les sept nouvelles de ce volume, *l'Eau profonde* : elles sont exquises. M. Paul Bourget n'y a mis que son talent de créateur de vie, c'est-à-dire le meilleur de lui-même. Quant à ses autres talents — de philosophe, de sociologue, d'ethnologue et même de théologien — il les a laissés se reposer un moment. Je lui en sais un gré infini. J'imagine que les visiteurs d'Ingres étaient aussi reconnaissants, quand le grand peintre oubliait d'être violoniste. Ce n'est pas que, de ci, de là, le sociologue et l'ethnologue, qui sont associés, en M. Bourget, au grand poète, n'aient essayé d'intervenir, comme par exemple dans les quatre premières pages de *l'Eau profonde.* Oh ! ces quatre pages de « psychologie ethnique ! » Si c'était un autre que M. Bourget qui les eût écrites ! Mais lui, il se fait tant pardonner ! « Sa grâce est la plus forte ! » et jamais peut-être cette *grâce* n'avait agi sur moi aussi profondément ni aussi « durablement. » Pendant près de quinze jours, j'ai gardé ce volume tout près, à portée de la main, pour pouvoir l'ouvrir à toute heure. Au milieu des autres volumes que j'étais obligé de parcourir, celui-là était... mon flacon de sel... français, tonique et antiseptique. J'en ai donc tout lu, à petites doses, comme il faut lire ce genre d'ouvrages ; j'en vais tout analyser. — Les eaux profondes sont tranquilles, disent les Anglais ; les âmes profondes traversent la vie sans fracas et portent les devoirs les plus lourds avec aisance. Valentine, marquise de Chaligny, était une « eau profonde », un lac paisible ; sa cousine Jeanne, baronne de la Wade, était un torrent superficiel, capricieux et troublé. Le torrent était jaloux du lac ; il en avait envahi et saccagé les rivages, c'est-à-dire, sans plus de métaphores, que Jeanne avait pris le mari de Valentine pour amant. Un jour, elle espéra lui prendre l'honneur. Elle l'avait vue se rendre en cachette dans une maison éloignée. Nul doute ! Valentine allait y rejoindre un amant, et l' « eau profonde » cachait des crocodiles dans son sein, comme on disait du temps de Chateaubriand. Là-dessus, lettre anonyme au marquis ; enquête, découverte, explosion de la vérité. Mais quelle vérité ! Et combien différente de celle qu'espérait Jeanne ! Combien plus terrible que celle que craignait le mari ! La maison qu'allait visiter Valentine recélait un vieillard infirme, et ce vieillard, Mesdames, c'était... le père du marquis de Chaligny, ancien amant de Mme de Chaligny mère, lequel avait fait un faux par amour, avait été forçat, mais n'avait jamais perdu l'estime de sa maîtresse et avait été légué par elle

à Valentine. « Soigne-le, ma fille, quand je ne serai plus là ! Et ne parle pas à mon fils ! » Et voilà que le fils voit tout ! Oh ! son humiliation devant sa femme ! Oh ! ses remords ! Ah ! son mépris pour Jeanne ! Oh ! Ah ! — Je sens que je vais manquer de respect à mon sujet, et en montrer surtout le caractère mélodramatique ! Vous savez d'ailleurs que l'analyse trahit les œuvres vivantes ; on ne dissèque bien que ce qui est mort ou ce qu'on tue. Je ne voudrais pas « tuer » *Eau profonde ;* le sujet en est un peu gros, incontestablement ; mais le talent du conteur et du poète y est aussi fin et aussi délicat que dans les sujets de qualité supérieure. Ce talent triomphe de tout, du mélodrame comme de la psychologie ethnique ». « Sa grâce est la plus forte ! »

Je vous l'ai déjà dit, je veux vous le redire.

Le sujet des six courtes nouvelles qui suivent est moins « feuilletonesque ». Un clubman, sur le retour, va faire un pèlerinage aux lieux où il a aimé jadis ; il y retrouve le cheval que Elle montait, un *Cob Ronan,* attelé à la diligence. Il le rachète et lui assure les Invalides chez son marchand de chevaux. — Un gentilhomme français est sur le point d'épouser une milliardaire américaine ; il découvre dans la galerie de son futur beau-père le *Portrait du Doge*, une toile achetée d'un vieux Vénitien, qui subvenait secrètement, par la vente de ses tableaux, au luxe de la fille. Or, cette fille, le gentilhomme français l'avait connue, l'avait aimée, l'avait soupçonnée. En apprenant ainsi, à l'improviste, combien injustes avaient été ses soupçons, il plante là sa fiancée et les milliards d'Amérique et va porter ses excuses à la jeune Vénitienne, hélas ! trop tard ! Il la retrouve mariée. — Un auteur « vidé » voudrait bien retrouver les vers qu'il avait, voici vingt ans, adressés à Rosalie, une jeune fille qu'il n'épousa pas. Ils étaient si vivants ces vers ! si sincères, si palpitants de la chaleur de la jeunesse ! Les retrouver, les publier ! Quel camouflet pour les bons confrères, qui prétendent qu'il est fini ! Et il va chez Rosalie, devenue une honnête mère de famille. Elle reçoit le visiteur illustre avec émotion, mais avec une parfaite simplicité ; elle appelle sa fille, qui récite quelques vers. « Mais ce sont de mes vers ! — Eh oui ! — Vous les avez donc conservés ? — Tous ! Ils sont si beaux ! » Le vieil auteur sent son cœur trembler dans sa poitrine ! Il va dire : « Donnez-les moi ! » mais avant qu'il l'ait dit, il a été deviné et jugé. Rosalie, très pâle, se lève : « Je comprends pourquoi vous êtes venu ! Je vais vous les chercher ! — Non ! non ! s'écrie-t-il, dans un sursaut de pudeur et de dignité ! Et il sacrifie généreusement le plaisir d'ajouter « deux sous de gloire » au capital déjà amassé. Ce fut sa *Dernière Poésie.*— Voulez-vous que je vous conte *l'Aveu ?* En voyant apparaître, dans la robe de noce de sa mère, Mlle X..., le vieux commandant éclate en sanglots : il aimait Mme X...

depuis vingt ans, et n'avait jamais osé le dire. Son secret lui échappe ce jour-là. — Et *Fausse Manœuvre* ? Une vieille maîtresse abuse de la confiance d'une nouvelle mariée pour lui faire endosser un costume qui fait d'elle « un paquet ». Le pauvre mari va retourner à son vomissement, lorsque le hasard lui fait connaître la manœuvre et la perfidie de la coquette. Et comme il est un bon garçon encore, il se reprend. — Et *la Rançon* ? Deux amants s'aimaient d'amour tendre depuis trente ans, mais ils s'aimaient d'amour coupable, puisque la femme était mariée. Enfin, la voilà veuve! Ils décident de s'épouser et de se mettre en règle — à soixante ans ! Leur journée finira par un beau coucher de soleil ; ils achèveront de vieillir et ils mourront l'un près de l'autre ! Ce sera le bonheur après le plaisir ! Mais ils ont compté sans le fils, le fils qui soupçonne la vérité, qui se refuse à la croire, mais qui l'acceptera, et qui maudira sa mère si elle devient la femme légitime de celui dont on a dit qu'elle fut la maîtresse ! Et pour ne pas mériter le mépris de l'enfant, les deux vieux amants renoncent à leur rêve ; ils ont perdu leur droit à la règle, à la vérité ; ils sont condamnés à mentir encore jusqu'à la fin ; c'est leur punition ! — Et il n'y a plus d'autre histoire ! J'aurais voulu qu'il y en eût trente pour vous les conter toutes, — pour me donner le plaisir d'en revoir certains détails délicieux. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, qu'aucune n'est faite pour « la première enfance. »

20. — Et je n'ai pas épuisé ma provision d'admiration ; il m'en reste encore pour *l'Amour en fuite*, de M. Henry Bordeaux. Sous ce titre sont réunies trois nouvelles, qui ont entre elles cela de commun que l'amour coupable ou déraisonnable y est vaincu par la vertu ou par la raison. Toutefois n'allez pas craindre, ou espérer, des berquinades. La morale que prêche M. H. Bordeaux n'est pas plus fade que celle de M. Bourget, ni destinée à des auditeurs plus naïfs. J'ai déjà observé, je crois, à propos de *Pays natal*, du même auteur, (dont on vient de publier une nouvelle édition) et à propos aussi de sa *Peur de vivre*, que les scènes de passion y sont peut-être mieux réussies que les autres. Ce moraliste, qui s'est posé en défenseur de l'ordre, excelle à peindre les sentiments désordonnés. Toutefois, s'il y a dans ce volume des pages qui semblent frissonner de toutes les ardeurs de la passion, il y en a d'autres, aussi belles et plus originales, où s'affirment avec puissance les droits de la règle et de l'honneur. C'est dans la première nouvelle surtout que ce contraste a le plus de valeur dramatique. François Dorsy, fiancé à Miss Carette, a rencontré Hélène Page, sa première « passion, » mariée et mère de deux enfants. Il y avait dix ans qu'ils ne s'étaient pas vus ; mais à la première minute de ce « revoir » inattendu, ils sentent l'un et l'autre qu'ils n'ont pas cessé de s'aimer. En vain Hélène lutte contre elle-même et contre François ; elle se sent entraînée par une force irré-

sistible, contre laquelle ne prévaudront ni son estime pour son mari, ni sa tendresse pour ses enfants. Elle se sent perdue, elle a déjà consenti à se perdre ! Si François lui écrit : Venez ! elle ira ! Où ? A la faute, au déshonneur et certainement aussi, elle en a la claire conscience, au malheur. A lui de décider ! Lui, il décide d'abord de rompre loyalement avec miss Carette, en lui disant tout. Ici se place une scène vraiment neuve, à la fois drôle et pathétique : « Miss Mary, je ne me sens plus digne de vous ! rendez-moi ma parole ! — Avez-vous volé ? Assassiné ? — Non ! — Votre père ? — Non plus ! — Alors vous ne m'aimez plus ? — Je suis bien malheureux ! — Vous en aimez une autre ? — Hélas ! — Une jeune fille ? — Non ! — C'est *une épouse* ? Alors, triomphe ! Je ne vous rends pas votre parole ! Je vous garde ! — Et, pourquoi ? — Parce que vous ne voudrez pas, vous ne pourrez pas l'aimer, longtemps, c'est-à-dire la voler à son mari. Vous êtes un honnête homme, je vous connais ! Je vous dis que je vous garde ! » Et elle le garde en effet, la vaillante enfant. Elle ne s'évanouit pas, elle ne pleure pas, — du moins, en public, elle ne fait pas de scène. Mais elle veille, elle agit, et avec tant de prudence et de vigueur à la fois, que François, (mon Dieu que cet homme paraît un petit garçon entre ces deux femmes !) après avoir écrit à Hélène : Venez ! lui télégraphie une heure après : Ne venez pas ! Et il s'enfuit. Ce petit Cupidon a trente-cinq ans, je crois. — Deuxième nouvelle : *Une honnête femme*, ou la femme légitime triomphant de la maîtresse par sa résignation silencieuse et sa vaillance morale. Le sujet n'a rien de romanesque, les développements en sont pris dans la réalité ordinaire, l'impression qu'elle laisse est saine et salubre. Ce genre de mérite peut faire pardonner un peu de faiblesse dans l'exécution. — Troisième nouvelle : *Le Paon blanc*, fable à l'usage des coquettes. Une très belle jeune fille, élevée par son grand-père dans l'art de se faire aimer des hommes et de n'aimer que l'argent, éblouit et ensorcelle un jeune sculpteur, à l'heure même où elle est fiancée avec un millionnaire. Elle veut ajouter un numéro à la liste de ses victimes. Mais on ne badine pas toujours avec l'amour, même quand on n'a pas plus de cœur qu'un paon et qu'on borne ses ambitions à faire la roue. A jouer avec le feu, la coquette finit par s'échauffer, — (scènes d'échauffement très vives) ; elle est prête à sacrifier le million à l'amour. Mais, au moment où elle croit le tenir, l'amour s'enfuit, dans un mouvement de révolte et de colère, qui est presque expliqué. — Et au soin que j'ai pris de vous analyser ces trois morceaux, vous devinez que je les juge très distingués.

21, 22, 23. — On voudra bien me permettre de placer ici l'annonce des tomes VII, VIII et XXVI des *Œuvres complètes de Tolstoï*, traduites par M. Bienstock. Les deux premiers de ces trois volumes contiennent les cinq premières parties de l'œuvre, la plus célèbre du grand romancier

russe : *Guerre et Paix*. Le XXVIe, publié avant les dix-huit qui doivent le précéder, contient dans son intégralité une œuvre qui n'avait encore paru que par fragments : *Que devons-nous faire?* Et comme cette œuvre vient d'être publiée récemment par un éditeur russe, l'éditeur français n'a pas voulu attendre plus longtemps pour nous la faire connaître. — Dont acte.

24. — Il y a « bien du brouillamini », comme disait le bonhomme de Molière, dans *la Nouvelle Beauté*, à savoir des théories prétentieuses et fameuses et des procédés « d'écriture » très compliqués ; c'est à regretter qu'il y ait en outre du talent. Mais le moindre grain de bon sens ferait bien mieux notre affaire ! Un jeune peintre est à la recherche pour son œuvre, comme pour son cœur, du type définitif de la beauté nouvelle, à savoir de la femme dont le corps soit modèle et la physionomie illuminée par la pensée moderne ! Chargé de décorer l'hôtel d'une jeune doctoresse millionnaire, Edith, il entreprend d'écrire avec ses fresques, l'histoire de la beauté féminine ; il en suit les transformations à travers les temps et les races, et enfin il les résume toutes en trois types, et trois panneaux : la Vénus antique, la Vierge chrétienne, la Femme nouvelle. Seulement ce dernier panneau reste longtemps vide, le modèle faisant défaut. Ce ne sont pourtant pas les « sujets » à observer qui manquent. Modèles d'atelier, femmes du monde, bourgeoises, marquises, ouvrières, défilent devant le peintre et devant nous; mais toutes sont faites à la ressemblance de la femme d'hier, de cette femme qui ne sait plus être belle, même quand elle est jolie, qui est anticérébrale, même quand elle est instruite, et qui est immorale, c'est-à-dire égoïste, même quand elle est dévote et fait la charité. Or, ce n'est pas celle-là qu'il faut au peintre, c'est la femme de demain ; — c'est elle qu'il s'acharne à chercher avec une fièvre et des angoisses qui touchent au désespoir. Et voici que, brusquement, elle lui apparaît dans la personne d'une jeune Russe anarchiste, qui a pitié de ses longs efforts. Seulement elle refuse de poser pour la tête, — par pudeur peut-être, mais peut-être aussi par scrupule esthétique et parce qu'elle comprend que les idées anarchistes ne sont pas faites pour embellir le visage. Imaginez que l'intérieur d'un pareil crâne transparaisse à l'extérieur, et que le contenant ressemble au contenu ! Quelle tête ! Celle de la Méduse serait une merveille en comparaison ! Tandis que, au contraire, pour le reste du corps, ces mêmes idées sont créatrices de beauté ! Elles donnent aux bras, à la taille, aux jambes un modelé ! Ah quel modelé, Mesdames et Messieurs ! Aussi le peintre fait-il un chef-d'œuvre avec son troisième panneau. Malheureusement ce chef-d'œuvre subit un accident. La jeune Russe, si elle a su se donner la beauté nouvelle, n'a pas su se donner le bonheur ancien, le seul, paraît-il, qui dure. C'est pourquoi elle se résout à mourir, mais à

mourir toute entière ; elle se suicide, mais après avoir détruit son image, en jetant un encrier sur le troisième panneau ! Et ce panneau restera à jamais inachevé ! Est-ce à dire que la beauté nouvelle n'est qu'un rêve insaisissable ? Non ! car le peintre la voit se lever peu à peu sur l'horizon, émergeant des vulgarités ambiantes, portant sur son front le rayon d'une pensée personnelle, ouvrant ses bras, son cœur, toute son âme au bien-aimé, — et cette nouvelle Ève, c'est Édith ! Le peintre ne la peint pas, il l'épouse ! Mais il ne l'épouse qu'à la mairie, car l'église, on l'abandonne aux beautés anciennes ! — Que Dieu garde nos fils de ces beautés nouvelles ! Et, en attendant, qu'il les garde d'admirer tous ces brouillards philosophico-lyriques, toutes ces banalités, mêlées d'absurdités, de la littérature féministe.

25. — *L'Enfant à la balustrade* « a eu une bonne presse » et il la mérite, malgré le « leurre » du titre. La Préface nous annonce un tableau « du conflit muet et douloureux de l'idéalisme de l'enfance avec les relativités nécessaires ou la comédie de notre vie de relations ». C'est la plus mauvaise phrase, la seule mauvaise peut-être du livre ; elle a, en outre de sa tournure prétentieuse, le tort de nous tromper sur le sujet du livre, qui est une peinture de « la petite ville », tout simplement. L'enfant n'y occupe qu'une place d'arrière-plan, et ce ne sont pas ses douleurs personnelles, ni les luttes de son *idéalisme* avec les *relativités nécessaires* qui en font l'intérêt. Ce sont les douleurs de son père, en butte à l'hostilité de tout un pays, parce qu'il a acheté une maison convoitée depuis longtemps par l'ancien maire. Il se trouve que cet ancien maire, que la République a privé de ses pouvoirs municipaux, a gardé un pouvoir social incontesté. Son salon est le centre de « la société » ; les personnes mures y trouvent « un whist en permanence », les enfants, des pots de raisiné toujours renouvelés, les dames, le journal parlé de la ville, les gens instruits un « bailloir » plus distingué qu'un autre et d'ailleurs obligatoire. Il faut être reçu chez M. Plancaulaine, ou l'on n'est plus un « homme du monde » ; on est condamné à la compagnie des socialistes et des « rouges ». Or, M. Nadaud, notaire à Beaumont, en achetant la maison à la balustrade, s'est fait un ennemi de M. Plancaulaine. Celui-ci lui fait publiquement l'affront de lui retirer sa clientèle ; il lui retire ensuite, sans paraître s'en mêler, mais par l'effet de l'excommunication majeure prononcée, tous les bons clients de la contrée. Les amis mêmes désertent avec les clients. Il ne reste à ce pauvre Nadaud que la société d'un jeune médecin, âme droite et cœur naïf, qui proteste par sa fidélité contre la lâcheté commune. Mme Nadaud l'en récompense un peu plus que de raison. Elle joue avec le cœur du pauvre garçon, jusqu'à l'affoler un peu, jusqu'à faire pleurer de rage son malheureux mari. Enfin, pour comble de misère, les « rouges » font des avances au pauvre paria ; ils prennent

des airs familiers avec lui, ils se proposent de le faire entrer au conseil municipal : il va être perdu ! Mais voici que tout change brusquement : Plancaulaine, les clients, les amis, sa femme reviennent à M. Nadaud, et les « rouges » s'éloignent. Et pourquoi ? Toujours à cause de la maison à la balustrade. M. Nadaud n'en avait eu longtemps que la nue propriété ; dès qu'il en a la jouissance il fait une autre figure, celle d'un triomphateur et non plus d'un usurpateur. Dans les petites villes, comme dans les grandes, rien ne réussit mieux que le succès ! — Cette courte analyse vous a peut-être permis de deviner le mérite de cette étude de mœurs provinciales, où tous les détails sont menus, étroits, familiers, empruntés à la vie réelle de la moyenne humaine. Mais peut-être aussi en avez-vous aperçu le défaut, qui est dans le *mouvement* sinon dans la *nature* des faits. Une phrase de l'auteur vous en donnera la formule : « Ces Messieurs qui pareillement l'évitaient, d'un mouvement d'ensemble digne d'un corps de ballet, s'attachèrent à ses pas » (p. 326). C'est bien cela. Ce va et vient de l'opinion à l'égard de Me Nadaud rappelle les mouvements d'un corps de ballet, plutôt que les mouvements de la vie sociale, même en province. Mais il faut avouer qu'il est joliment bien réglé, et par un maître de ballet qui a beaucoup d'esprit, la main légère et le commandement discret ; il faut tendre l'oreille pour entendre sa voix par delà la scène.

26. — *L'Intaille* a trouvé aussi des juges bienveillants. Je puis donc faire entendre quelques réserves, et dire tout simplement que ce livre témoigne de plus de vouloir que de pouvoir. Ce qu'on a voulu, c'est reproduire les grâces négligées et le cynisme souriant de *l'Orme du Mail*. Le modèle n'était point mal choisi ; mais il a été mal imité. Jamais, non jamais, même aux heures où il veut charger sa phrase de trop d'esprit, M. Anatole France n'aurait écrit : « Il empruntait un œil à Eschyle et un autre à Shakespeare, et scrutait d'un regard terrible l'âme de son ami ! » (p. 185). Il y a beaucoup, beaucoup de phrases analogues dans ce petit volume, qui d'ailleurs est trop gros des trois quarts. Le sujet n'aurait rien perdu, au contraire, à être resserré en soixante ou quatre-vingts pages. C'est l'histoire (renouvelée de *l'Age ingrat*, de Pailleron) d'un grave célibataire qui, sur la cinquantaine, se met tout à coup à avoir une crise de jeunesse. Fièvre de fin d'automne, qui, à propos de l'achat d'une pierre taillée en creux, achetée chez une marchande de bric-à-brac, rend M. Mandrillon, bibliothécaire de la ville, chargé de cours à la Faculté, tête chauve et calotte de velours, amoureux de Mlle Alexandrine, une modiste qui fabriquait des bonnets par dessus ses moulins. La crise fait scandale ; mais elle dure peu. Ce n'était pas un feu de paille, c'était un feu de vieux bois, un peu vermoulu. Un simple seau d'eau, je veux dire une lettre anonyme, en eut raison. Cette lettre faisait assavoir au petit polisson

cinquantenaire que s'il ne rentrait pas dans l'ordre, il ne rentrerait plus dans les maisons notables où il avait son couvert mis aux fêtes carillonnées ! C'en fut assez. M. Mandrillon s'absenta quelques jours et fit un petit voyage en Italie pour laisser aux passions — celles des gens scandalisés, — le temps de se calmer. Au bout de quelques semaines, il revint ; ses vieux amis et ses vieilles amies tuèrent le veau gras pour fêter son retour.

CH. ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *La Dépopulation en France, ses causes et ses remèdes*, par HENRY CLÉMENT. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 2. *Le Salaire*, par L. GARRIGUET. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 3. *La Coopération*, par P. HUBERT-VALLEROUX. Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de 228 p., 2 fr. — 4. *Les Associations agricoles en Belgique*, par MAX TURMANN. Paris, Lecoffre, 1903, in-12 de VII-432 p., 3 fr. 50. — 5. *La Question syndicale au congrès de Chalon*. Paris, Association catholique de la jeunesse française, in-12 de 116 p., 0 fr. 50. — 6. *Essai sur la légitimité du droit de coalition. Les Grèves de 1900 en France et à l'étranger*, par A. HOURS. Paris, Guillaumin, 1903, in-8 de 140 p., 3 fr. — 7. *Essai sur la législation ouvrière aux États-Unis*, par WILLIAM-FRANKLIN WILLOUGHBY ; trad. par A. CHABOSEAU. Paris, Giard et Brière, 1903, in-12 de 278 p., 3 fr. 50. — 8. *Compendio di scienza delle finanze*, da MICHELE SANTORO. Bari, Avellino, 1902, in-8 de 460 p., 3 fr. — 9. *L'État, sa nature et ses fonctions*, par le R. P. TH. CALMES. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 62 p., 0 fr. 60. — 10. *Principes de morale sociale*, par LOUIS DESCHAMPS. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 270 p., 3 fr. 50. — 11. *La Famille fait l'État*, par FRANTZ-FUNCK-BRENTANO. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 12. *L'Année sociologique*, publiée sous la direction de ÉMILE DURKHEIM (6e année, 1901-1902). Paris, Alcan, 1903, in-8 de 614 p., 12 fr. 50. — 13. *Le Socialisme allemand et ses dernières évolutions*, par l'abbé L. WINTERER. Paris, Lecoffre, 1903, in-12 de 42 p., 0 fr. 40. — 14. *Le Monde socialiste*, par LÉON DE SEILHAC. Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de 316 p., 3 fr. 50. — 15. *La Démocratie socialiste allemande*, par EDGARD MILHAUD. Paris, Alcan, 1903, in-8 de IV-592 p., 10 fr. — 16. *Capital et travail*, par FERDINAND LASSALLE ; trad. de l'allemand par VICTOR DAVE et LÉON RÉMY. Paris, Giard et Brière, 1904, in-12 de 296 p., 3 fr. 50. — 17. *Lettres historiques*, par PIERRE LAVROFF ; trad. par M. GOLDSMITH. T. II. Paris, Schleicher, 1903, in-12 de XXIV-330 p., 4 fr. — 18. *Intégralisme. Philosophie et sociologie*, par ÉDOUARD BOULARD. Paris, Giard et Brière, 1903, in-12 de 406 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Peuple-roi, essai de sociologie universaliste*, par TH. DAREL. Paris, Alcan ; Genève, Georg, 1904, in-8 de 176-XII p., 3 fr. 50. — 20. *Un Socialisme en harmonie avec la doctrine économique libérale*, par EUGENIO RIGNANO. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de VII-590 p., 7 fr.

1. — Petits volumes et bonnes choses. *La Dépopulation en France, ses causes et ses remèdes*, par M. Clément, est une des meilleures productions de la collection « Science et Religion ». La démonstration par les chiffres est très suffisamment riche et absolument inattaquable. La discussion est également bonne. Il convient d'y signaler particulièrement la réfutation de M. Cauderlier (p. 21 et s.), dont la sûreté de jugement ne correspondait point à la peine qu'il se donnait pour recueillir les matériaux et colorier des cartes. M. Clément, avec autant de raison, justifie la bourgeoisie contre le reproche très exagéré de néo-malthusianisme (p. 28-29). Nous regrettons cependant que,

comme bien d'autres, il n'ait fait aucune mention de la théorie physiologique de Doubleday, qu'il paraît ignorer et que nous avions exposée, avec une sympathie bien méritée, dans la deuxième édition de notre *Histoire des doctrines économiques*. Les causes spéciales de la dépopulation des campagnes pourraient aussi être appréciées plus complètement. N'importe, nous n'hésitons pas à recommander bien sincèrement ce petit volume. Les deux chapitres sur les causes et les remèdes de la dépopulation y méritent des éloges tout particuliers.

2. — M. l'abbé Garriguet, que nous avons eu déjà l'occasion de rencontrer, nous donne aussi, dans la même collection, une bonne étude à la fois morale et économique, sur *le Salaire*. D'abord les définitions économiques ; puis la fameuse question du « juste salaire .» C'est simple, clair et bien divisé. Je n'oserai pas dire que M. l'abbé Garriguet n'ait pas été un peu séduit par l'idée de trouver une école catholique intermédiaire entre la démocratie chrétienne et l'économie politique vraiment scientifique ; je ne dirai pas non plus qu'il n'ait pas attribué au Père Antoine et à son *Économie sociale* beaucoup plus d'autorité qu'il n'est juste : cependant il a le bon sens de répudier les exagérations les plus choquantes des soi-disant catholiques-sociaux, et on le sent visiblement gêné par la formule de la personnalité du travail, qu'il désire beaucoup ne point sacrifier à la formule du rendement objectif en production. Quelques pages sur la thèse socialiste du « produit intégral au travailleur » complètent heureusement l'opuscule. Nous le recommandons tout à la fois au public ordinaire, qui le lira avec fruit, et au clergé, qui y trouvera avec plaisir le côté théologique et abstrait de la question. Après quoi tout le monde continuera à prendre le salaire courant comme équivalent du salaire juste ; et d'ailleurs je serais curieux de savoir comment la pratique industrielle pourrait faire pour se conduire autrement.

3. — L'excellente « Collection d'économie sociale » de la maison Lecoffre s'enrichit d'un fort bon ouvrage de M. Hubert-Valleroux sur *la Coopération*. L'éminent économiste y prend les « associations ouvrières » depuis Buchez qui les imagina (on les appelait ainsi jusqu'en 1863, où apparut le mot anglais « cooperative »); et il les décrit avec le tact, le jugement et l'exactitude que l'on trouve chez lui. Son étude embrasse les sociétés de production, les coopératives pour l'achat et la vente en commun, les coopératives de consommation et la coopération agricole. Un autre volume doit traiter des coopératives de crédit ou banques populaires. Nous notons avec intérêt, dans ce volume, le jugement très exact qui est porté sur M. Charles Gide, « disciple du communiste Fourier », et sur les illusions de sa prétendue école de Nîmes (p. 150 et s.).

4. — M. Max Turmann, bien connu aussi, publie une étude fort

documentée sur *les Associations agricoles en Belgique*. Nous sommes d'autant plus heureux de l'en féliciter que nous ne partageons point ses théories fortement empreintes de catholicisme social. Mais ici il n'y a que des faits, en même temps qu'un juste hommage rendu à des œuvres du plus haut intérêt. Les associations professionnelles agricoles couvrent la surface de la Belgique : comices, sociétés coopératives, mutualités contre les risques, ligues de tout genre, unions et fédérations les plus variées. Elles sont décrites par M. Turmann avec une admirable richesse de détails et de sources. Au début du livre, il analyse avec soin le très curieux opuscule de Kautsky sur *la Question agraire*, avec sa conclusion que l'industrialisation des moyens actuels de production pousse l'industrie manufacturière dans le sens unique du capitalisme, tandis qu'elle fait diverger au contraire l'industrie agricole dans le double sens du capitalisme et de la coopération (p. 36 et s.). — Le plan de l'ouvrage comprend deux parties distinctes : une première, plutôt historique et philosophique, sur le développement des associations et sur les causes de ce développement ; une seconde, plutôt descriptive, sur leurs types variés et leur régime. Certains récits, certaines biographies même, comme celle de M. l'abbé Mellaerts, fondateur du *Boerenbond* (p. 133 et s.), soutiennent agréablement l'intérêt. — En Belgique, le développement des associations agricoles est dû tout à la fois aux encouragements des administrations catholiques maintenues en fonctions depuis 1884 et à l'action militante du clergé belge ; car ces associations sont ordinairement soumises aux influences religieuses et politiques, les unes étant socialistes, les autres, et le plus grand nombre, étant confessionnelles, c'est-à-dire catholiques, avec une large participation des curés (p. 12, 71 et s. et particulièrement 1re partie, ch. VI-IX, p. 129-220). La Belgique ne ressemble donc point à la France, où les syndicats agricoles et leurs fondations annexes tiennent à n'avoir aucun caractère confessionnel. En France, nous vivons beaucoup trop dans la pensée que la religion, simple affaire de conscience individuelle, ne doit pas paraître en dehors de l'église, ni sortir de l'intimité du foyer domestique. De plus, en Belgique, les pouvoirs publics favorisent l'association agricole en en respectant la liberté : en France, ils la boudent toutes les fois qu'ils ne la dominent pas, à tel point que les ministres de l'instruction publique ont formellement interdit aux instituteurs et institutrices communaux de laisser leurs élèves se présenter aux examens libres d'agriculture institués et pratiqués depuis bien des années par la très puissante « Union du Sud-Est des syndicats agricoles ».

5. — L'opuscule intitulé : *La Question syndicale au congrès de Chalon* est le compte rendu du congrès de l'Association catholique de la jeunesse française, tenu à Chalon-sur-Saône au mois de mai dernier. Il

comprend six rapports de MM. Jean Lerolle, Gellé, de Saint-Pern, Zamanski, de Morans et Lacoin, avec une annexe qui donne la loi du 21 mars 1884 et autres pièces analogues. Les jeunes congressistes ont une foi absolue dans l'efficacité curative du régime syndical, pour lequel ils réclament entre autres choses la faculté illimitée de posséder meubles et immeubles. Mais, s'ils se consacrent à cette propagande, c'est « en dehors de toute idée d'apostolat religieux » (p. 8). Ajoutons qu'ils ne sont pas exempts d'hostilité contre le régime industriel contemporain (p. 9), sans qu'ils entrent d'ailleurs dans la description des faits qui ont déterminé leurs jugements et qu'ils ne connaissent que par ouï-dire.

6. — L'*Essai sur la légitimité du droit de coalition. Les Grèves de 1900 en France et à l'étranger*, par M. A. Hours, est le mémoire couronné à Lyon au concours Aynard de 1901. Dans l'ensemble, sans s'élever au-dessus de l'ordinaire, c'est un bon et solide travail. L'introduction historique sur les grèves résume convenablement la question, quoique, dans une œuvre lyonnaise, nous soyons étonné quelque peu de ne rien trouver sur le « tric » des typographes sous François Ier et sur d'autres événements de ce genre. De même, la loi Le Chapelier est toujours mal jugée, quand on ne l'explique pas soit par les troubles fréquents que le compagnonnage avait provoqués au XVIIIe siècle et particulièrement au début de la Révolution, soit par les théories de Quesnay et de Rousseau, qui, profondément divergentes par ailleurs, se rencontraient ici pour n'admettre aucune association intermédiaire entre l'État et l'individu. M. Hours pose avec beaucoup de raison le principe que « le droit de coalition trouve sa limite naturelle dans la liberté individuelle du travail » (p. 68) : mais nous craignons bien que ses conclusions n'aient pas toute la fermeté et toute la précision nécessaires. Serait-ce donc qu'il aurait, lui aussi, sacrifié quelque peu au dieu du jour ?

7. — M. Willoughby avait donné en Amérique un tableau succinct et très résumé de la *Législation ouvrière aux États-Unis*. En qualifiant ce travail du mot « Essais », M. Chaboseau nous en procure une traduction, et il y ajoute des appendices sur certaines questions ou plutôt sur certains faits particuliers. Il n'y a pas à chercher là des vues générales, ni des doctrines, pas même presque des tendances. M. Willoughby se contente de décrire : et certes ce n'est point facile de faire entrer, dans un aussi petit volume, une matière que la diversité des législations d'États rend aussi complexe et pour ainsi dire aussi panachée. Chaque État a ses règlements, ses préoccupations et son histoire, avec des origines plus ou moins lointaines de cette législation. M. Willoughby passe en revue les bureaux de statistique du travail, les bureaux de placement, l'inspection des usines et des mines, la régle-

nentation du travail à domicile, la conciliation et l'arbitrage. Sur ce dernier point, je retiens que « le caractère général des prescriptions relatives à l'arbitrage, c'est qu'elles ne trahissent pas la moindre tendance à introduire le principe de l'obligation... On estime que jusqu'à ce jour aucun des projets visant cette application ne s'est offert comme pleinement acceptable » (p. 194).

8. — Avec son cadre borné, infiniment moins vaste que le titre ne le comportait, j'apprécie volontiers le *Compendio di scienza delle finanze* de M. Michel Santoro. C'est une œuvre sérieuse et bien documentée, quoique réduite aux proportions d'un manuel. Des considérations générales et un résumé historique ouvrent le volume. La première partie est consacrée aux dépenses publiques ; la seconde, de beaucoup la plus développée, traite des revenus de l'État. Des notes parfois très intéressantes — notamment sur les origines de la loterie et les exemples qui en subsistent encore — (p. 167 et s.) accompagnent l'exposé très sommaire de la législation. Bien entendu il n'est question là que de l'Italie, mais nous accepterions bien que la France possédât un manuel aussi complet, aussi sobre et aussi clair. Nous devons noter toutefois que l'auteur laisse de côté deux ordres de questions financières du plus haut intérêt : d'abord les procédés de vote des budgets et de contrôle de leur exécution, ce qui avait inspiré le solide travail de M. René Stourm sur *le Budget ;* puis toutes les théories fondamentales sur la nature et le but de l'impôt, sur son assiette et son incidence, sur sa relation avec les facultés du contribuable, sur les emprunts, etc., tous sujets savamment approfondis dans *la Science des finances* de M. Paul Leroy-Beaulieu. L'ouvrage de M. Santoro, pour la plus grande partie de son contenu, n'est donc guère qu'un manuel de droit fiscal italien : il appartient plutôt à ce que l'on appelait autrefois les sciences camérales ou la caméralistique, qu'à la science financière dans le sens moderne de ce mot.

9. — Passons maintenant à la sociologie. Ici, si nous voulons juger l'*État, sa nature et ses fonctions*, du R. P. Calmes, gardons-nous de l'apprécier par le petit nombre de ses pages ou bien par les soixante centimes qu'il en coûte pour se les procurer. Je tiens cet opuscule pour un chef-d'œuvre en son genre. Netteté et solidité des principes, rigueur des déductions, clarté du style, art d'exposer, tout s'y trouve réuni. Actuellement on exalte beaucoup le rôle et les droits de l'État ; on lui a voué un culte dont le fondateur pourrait bien être J.-J. Rousseau. Sur ce début, le P. Calmes discute et combat les erreurs qui ont cours actuellement (que la société soit un organisme et que l'État soit le cerveau du corps social) ; puis il examine les fonctions que l'État doit remplir comme législateur et justicier. Nous aimons à retrouver dans ce substantiel opuscule les opinions les plus prudentes et les

plus saines, les plus traditionnelles aussi ; car, en s'appuyant fréquemment sur saint Thomas (p. 42 et s.), le P. Calmes se défie à juste titre de la formule d'organisme social, que les catholiques-sociaux préconisent en prétendant la ressusciter du traité *De regimine principum*. Il ne saurait « admettre, dit-il, l'attitude de certains publicistes qui, pour des raisons d'ordre religieux, repoussent le nom de socialisme avec la même ardeur qu'ils mettent à en soutenir les principes » (p. 53). Nous ne pouvons que souhaiter à cet ouvrage la plus vaste diffusion : car la statolâtrie est le véhicule de l'idée révolutionnaire et la condition indispensable de son développement ; et elle sera la force suprême de toutes les persécutions vers lesquelles les catholiques sont acheminés.

10. — Il y a certainement peu de livres aussi fortement pensés et aussi sobrement écrits que les *Principes de morale sociale*, de M. Louis Deschamps. C'est un père, paraît-il, qui les a écrits pour ses enfants : il y a mis son âme et il l'a fait avec la conviction que « nous sommes tous appelés à la connaissance de la vérité et au développement de notre vie intérieure ..... auprès de celui qui a dit de lui-même : Je suis la Voie, la Vérité et la Vie » (p. 13). Tous les grands problèmes sont abordés sous leur forme contemporaine, sur la philosophie et la morale, sur l'Église et sur l'État. Je ferais bien quelques réserves sur certaines pages où l'on pourrait signaler une ou deux expressions susceptibles à tout le moins d'une fâcheuse interprétation (p. 107, 108, 111, 116, 120, 157, 158, etc., etc.) : mais j'aime mieux insister sur l'impression généralement excellente que laisse l'ensemble du volume. De plus, M. Deschamps, qui veut la vérité et qui pourtant ne la veut offensante pour personne, a le courage de défendre les vaincus. Il justifie les catholiques de « ne pas s'enthousiasmer pour une société, pour un pouvoir qui les traite systématiquement avec dédain et avec hostilité, et qui leur jette à la tête des injures comme celle-ci, que nous devons, entre tant d'autres, au plus brillant de nos hommes d'État, à Gambetta : « Nous appliquerons aux catholiques la légalité jusqu'à ce qu'ils en crèvent » (p. 115). Ce n'est point cependant un livre de polémique : bien plus, les problèmes agités et résolus sont d'un ordre si général et si élevé que l'on ne peut pas même dire que ce soit une œuvre passagère et d'actualité. J'aime à penser que ce livre durera et je le souhaite : en tout cas je le juge appelé à faire un très grand bien dans les milieux auxquels il paraît s'adresser.

11. — *La Famille fait l'État*, de M. Frantz Funck-Brentano, n'est guère qu'un opuscule d'érudition, une sorte de menue monnaie de science historique. L'auteur y cite et discute MM. Fustel de Coulanges et Flach sur la famille romaine et la famille féodale : mais il s'arrête au moment où il faudrait formuler des jugements et tirer des conclu-

sions sur la législation contemporaine et sur les attentats systématiques qu'elle dirige contre la famille pour le plus grand détriment de l'État. Son titre cependant semblait dire cela. Aucune vue de morale ni de philosophie. A plus forte raison tout aperçu religieux est-il radicalement absent, sauf que M. Funck-Brentano reproche âprement à Fustel de Coulanges d'avoir « vu dans les formes du culte religieux la force génératrice de la cité, au lieu de reconnaître cette force dans les énergies vitales de la famille » (p. 17). « L'idée religieuse, avait dit Fustel de Coulanges, a été chez les anciens le souffle inspirateur et organisateur de la société » ; et M. Funck-Brentano de répondre que « le grand écrivain a renversé les termes » (p. 16). Pour le surplus, je doute que les gens d'instruction moyenne — car c'est à eux que s'adresse cette excellente collection « Science et Religion » à laquelle ici M. Funck-Brentano a collaboré — puissent prendre beaucoup de goût à l'étude conjecturale de la « mesnie », pour laquelle il faut être apparenté quelque peu avec l'École des chartes ou au moins avec l'histoire intime du moyen âge. Bref, l'auteur a fait autre chose que ce que l'on aurait cru et il a fait moins bien.

12. — Nous connaissons depuis longtemps M. Durkheim et son *Année sociologique*. En voici le sixième volume (1901-1902), qui contient deux mémoires originaux. L'un est de MM. Durkheim et Mauss, sur « quelques formes primitives de classification — contribution à l'étude des représentations collectives » : c'est une sorte d'essai sur la logique des peuples sauvages au point de vue de la division des idées. L'autre mémoire, de M. Bouglé, est une « revue générale des théories récentes sur la division du travail. » Suit une vaste bibliographie touchant à toutes les branches de la sociologie évolutionniste et préhistorique. Bien entendu, ces messieurs ne tiennent pour savants et dignes de mention que les écrivains qui pensent comme eux. Ainsi les cent trente pages consacrées à la sociologie religieuse, parlant beaucoup de mythes, de totems et de folklore, ne contiennent rien ou à peu près rien sur le christianisme, auquel un rôle social tenu sans interruption pendant dix-neuf siècles assignait bien pourtant une place dans la « sociologie religieuse. » On sent partout la haine pour le « résidu des idées théologiques » (p. 167). Un Lévy quelconque (il y en a tant dans Israël !) maintient l'hypothèse que le peuple hébreu a bien eu sa période de totémisme, quoiqu'on n'en ait aucune trace (p. 187); et M. Mauss, convaincu que de « plus en plus on devient incertain sur la nature du sacrifice eucharistique », croit mettre tout le monde d'accord, grâce à l'idée mitoyenne que « le sacrifice chrétien a été, comme tous les sacrifices du Dieu, une chose mythique par nature et pourtant réelle au suprême degré pour les croyants » (p. 282-283). Au moins les juifs, dont *l'Année sociologique* est un organe important, ont-ils le mérite de

lire beaucoup, de dresser une riche bibliographie et de nous prouver que la sociologie darwinienne et évolutionniste fait éclore une littérature prodigieusement considérable ; nous ne croirons donc jamais trop à l'intensité et à l'influence de cette étude.

13. — Nous abordons maintenant les ouvrages, toujours fort nombreux, qui sont consacrés au socialisme ou qui en proviennent. — Parmi eux, *le Socialisme allemand et ses dernières évolutions*, de M. l'abbé Winterer, n'est qu'une bluette, mais une bluette fort intéressante. Qu'y a-t-il au fond de la « loi d'airain » de Lassalle ? Ou bien qu'est-ce que le « mystère de la plus-value » ? Beaucoup de gens n'en savent rien, ce qui ne les empêche point d'en discourir comme s'ils en savaient beaucoup. Tout cela, M. l'abbé Winterer l'explique clairement et sobrement (p. 7 et s., p. 14 et s.) ; et il n'a pas de peine à découvrir l'inanité du prétendu « socialisme scientifique » succédant au socialisme « prussien » ou « national » de Lassalle. La grande lutte actuellement engagée entre Bebel d'une part, comme contradicteur de Marx, et Kautsky d'autre part, n'est pas exposée avec moins de clarté (p. 30 et s.). Ce sont des pages qui, malgré leur raccourci, sont précieuses pour l'histoire des idées économiques. La conclusion est celle que nous avons, quant à nous, toujours soutenue partout où nous avons tenu une plume : à savoir que nous ne devons pas, au sujet du socialisme, nous laisser aller à de fatales illusions. Ne croyons pas qu'il passe comme un météore. Ce n'est pas par sa théorie collectiviste qu'il entraîne les hommes : il les entraîne surtout par sa haine sociale, mettant au service de sa haine de la société chrétienne toute la puissance de l'association et de l'agitation » (p. 40).

14. — Au contraire, *le Monde socialiste*, de M. Léon de Seilhac, est plus à consulter qu'à lire, à feuilleter qu'à méditer. Il y a là de longues citations de discours et de programmes, avec de non moins longs procès-verbaux de congrès : on sent un livre fait à coups de ciseaux. Mais il est bien documenté et plein de détails politiques et biographiques. Il a trois chapitres : 1° « les deux partis socialistes politiques en France », l'un avec Millerand et Jaurès, l'autre avec Vaillant et Jules Guesde, (outre beaucoup de petites Églises, les broussistes, les allemanistes, etc) ; 2° « les congrès socialistes politiques de 1899 à 1903 ». C'est le chapitre le plus important du volume ; 3° « les diverses formules du collectivisme ». Seulement, ici, l'auteur prend trop volontiers comme formules de doctrine ce qui n'est, au fond, que du collectivisme de réunion publique ou de discours parlementaire, adapté aux milieux et tout fait d'opportunisme. A citer, dans cette troisième partie, de judicieuses appréciations sur l'apostolat socialiste parmi les paysans, auxquels il ne saurait être question de proposer un collectivisme intégral et théorique. Quant à la théorie, M. de Seilhac n'en fait pas ou à peu

près pas, même dans la conclusion, qu'il donne toute faite avec un coup de ciseau taillé dans cet enfant terrible qui s'appelle Henri Maret (p. 311 et s.). Il est vrai que ce livre ne peut guère servir qu'aux chercheurs de documents et de textes, quoique l'auteur ait négligé de dresser un index des noms propres pour en rendre possibles les recherches. Puis nous aurions voulu quelques vues plus profondes, éclairées par de sérieuses analyses économiques. Ainsi, quand M. de Seilhac, à propos de plus-value foncière (ou *unearned increment*), déclare qu'entre 1790 et 1875, le revenu foncier de la France est monté de 1,200 millions à 2,750, il oublie de penser au problème de l'évaluation historique des monnaies et il ne discute pas non plus assez sérieusement les travaux accomplis (p. 247).

15. — *La Démocratie socialiste allemande*, de M. Edgard Milhaud, professeur à l'Université de Genève et socialiste de conviction, est conçue sur un plan tout différent. C'est un tableau raisonné et approfondi de l'histoire du socialisme allemand depuis 1848 et surtout au cours des vingt dernières années. Sous cet aspect, M. Milhaud a étudié l'Allemagne sur place pendant près d'un an, d'octobre 1896 à fin août 1897. Sa confraternité d'opinions, probablement aussi sa qualité de juif lui donnaient partout ses grandes entrées. Le volume, assez court sur les doctrines et sur les dissidences qui s'y sont révélées, est très riche de faits et très instructif sur les moyens de propagande et d'action que le socialisme a employés ; il l'est aussi sur « l'attitude du parti dans quelques questions », comme les questions religieuse, militaire et agraire. En matière de religion, M. Milhaud présente le parti socialiste comme neutre et tolérant (p. 254 et s.), en avouant toutefois que le parti « ne renonce pas à sa tâche d'éducation dans le sens de la pensée libre » (p. 258). Bebel avait été plus franc, disons le mot, plus vrai. Enfin M. Milhaud, jaloux de défendre ceux que, à tort selon lui, on a appelés les « barbares du dedans », termine en disant que « la cause de la civilisation sous toutes ses formes, sous tous ses aspects, est celle du socialisme » (p. 585). Les faits, hélas ! ont eu et auront encore une logique contre laquelle toutes les illusions intéressées resteront fatalement impuissantes.

16. — La « Bibliothèque socialiste internationale » publie une traduction de *Capital et travail* de Ferdinand Lassalle, ouvrage qui avait paru en 1864, l'année même de la mort tragique du grand agitateur de l'Allemagne. L'œuvre est trop connue, et depuis trop longtemps, pour qu'une analyse en soit ici à sa place. On sait que Lassalle avait avant le tout le tempérament d'un tribun et le style d'une pamphlétaire ; mais il n'est ni un raisonneur ni un démonstratif. Aussi son œuvre a-t-elle vieilli beaucoup. Les apostrophes aussi verbeuses que véhémentes, lancées à Schulze-Delitszch, ont pris avec les années un

fort goût de rance. — Le volume contient en outre le « procès de haute trahison » intenté à Lassalle en 1864 devant la Cour suprême de Berlin. Personne n'y pensait plus.

17.— Les *Lettres historiques* de Pierre Lavroff sentent le russe d'une lieue. Positiviste et déterministe, révolutionnaire et athée, voilà Pierre Lavroff. D'abord officier d'artillerie et professeur de mathématiques dans les écoles militaires, il fut compromis en 1866 dans les complots nihilistes, puis déporté à Vologda, d'où il s'échappa en 1870. Il se réfugia alors à Paris et se mêla à la Commune ; mais la victoire du parti de l'ordre l'expulsa de France, et il n'y revint qu'en 1876, pour s'y fixer définitivement. Quand il mourut en 1880, il venait de commencer la publication d'un grand travail sur « l'histoire de la pensée dans les temps modernes. » Ses *Lettres historiques*, qu'on vient de traduire, avaient paru en 1868 et 1869 dans une revue russe. Pourquoi Lettres *historiques ?* Au fond, ce ne sont que de longues élucubrations sur le progrès : car « nous ne devons chercher dans l'histoire que les différentes phases du progrès ; et comprendre l'histoire signifie comprendre nettement les moyens par lesquels notre idéal moral se réalise dans le milieu historique » (p. 322). Mais qu'est-ce que le progrès et qu'est-ce que l'idéal ? Comme nous l'avons dit, Lavroff est un déterministe : pourtant il professe que « la force de la pensée et l'énergie de la volonté des individus servent d'instruments nécessaires au déterminisme » (p. XIII). Comprenne qui pourra cette bataille d'idées contradictoires ! Pour la définition du progrès, je préfère m'en rapporter à la formule où sa biographe, Mme Goldsmith, renferme la quintessence dernière de la pensée de Lavroff. « Le progrès, lui fait-elle dire, se réalise en histoire par l'accroissement et l'affermissement de la solidarité dans la mesure où elle n'empêche pas le développement des processus conscients chez l'individu, et par l'extension des processus conscients des individus dans la mesure où ils n'empêchent pas l'accroissement et l'affermissement de la solidarité entre le plus grand nombre d'individus possible » (p. XII). Mais il faut un esprit bien subtil d'analyse et presque d'invention pour arriver à détacher du volume quelque chose qui soit seulement aussi clair que cette formule de Mme Goldsmith.

18. — Incohérent et verbeux, mais logiquement révolutionnaire, tel est l'*Intégralisme* de M. Boulard. Lui-même nous apprend ce qu'il fut dans sa vie. Chez les Frères, quand il avait onze ans, il avait scandalisé ses camarades en demandant, à propos du Dieu du catéchisme : « Où est la Vérité ? » Maintenant il est septuagénaire. Il a traversé le catholicisme, le panthéisme et le matérialisme ; il fait fi du scepticisme de Montaigne (p. 7) ; et finalement, après avoir pratiqué un peu tous les métiers, il note ses conceptions philosophiques. Il reste déiste parce qu'il faut une cause ; il est évolutionniste également ; il en veut

à « l'imposture des sentiments religieux » ; mais il « n'a pas la prétention d'établir un dogme, puisqu'il les combat tous » (p. 11-12). Le tome actuel contient, paraît-il, deux volumes : 1° la philosophie ; 2° l'organisation. La « philosophie » se compose d'une série de propositions et de définitions, à travers lesquelles je note au passage que « la suggestion magnétique est le seul procédé naturel et réellement efficace que les hommes, s'ils se modifiaient altruistement, emploieraient pour se débarrasser réciproquement de leurs maladies » (p. 86). Et cette calembredaine est imprimée en italiques pour être bien remarquée. « L'organisation » consiste à ne jamais élire que des mandataires « francs, équitables, clairs et fermes » pour « faire notre révolution sociale par des moyens altruistes » (p. 233), qui seront la suppression progressive de l'héritage, le retour de la terre aux mains de la nation, etc., etc. Les hommes du parti ne prendront pas au sérieux un pareil bafouillage ; quant à moi, M. Boulard me fait une si profonde pitié que je me retiens de dire ce que je pense de son livre.

19. — M. Darel aime les titres à effet. Il avait écrit la *Spiritualisation de l'être ;* il écrit maintenant *le Peuple-roi, essai de sociologie universaliste.* Au fond, peu de chose. M. Darel est un libre-penseur évolutionniste, partisan de la suppression graduelle de l'hérédité et de la propriété. Mais tout cela n'est pas bien nouveau, et les nébulosités de sa psychologie ne le sont pas davantage. Selon lui, « l'être physique est doublé d'un être psychique ou corps astral, doué d'une double activité matérielle et spirituelle et servi par l'électricité et l'éther comme agents » (App., p.VI). Il est beaucoup question de « l'âme du peuple, résultante fournie par la fusion d'éléments de même nature et formant un tout homogène » ; mais, « pour devenir objective, la subjectivité de cette âme doit acquérir la connaissance d'elle-même » (p. 7). Convenons que l'hyperzoaire de M. Izoulet n'était ni plus mythique ni plus ridicule. De plus, le style est sentencieux, le raisonnement, nul ou décousu. Très évidemment M. Darel « bluffait » quand il affirmait que « l'équité la plus absolue nécessite le processus du calcul intégral et différentiel » (p. 11). Cependant l'impartialité m'oblige à dire que l'ouvrage est fort bien imprimé et sur un papier excellent : et si c'est son seul mérite, c'en est un, dans tous les cas, auquel je rends très loyalement hommage.

20. — Un Italien, M. Eugène Rignano, avait entrepris de décrire *Un Socialisme en harmonie avec la doctrine économique libérale*, et l'on vient de lui faire l'honneur immérité de traduire ses élucubrations. Mais si c'était une gageure, M. Rignano l'a perdue ; car son socialisme ressemble à tous les autres et n'échappe à aucune des critiques habituelles. Vainement l'auteur promet-il de rebâtir sur les ruines amoncelées par Karl Marx, qu'il déclare « incapable de réédifier après avoir détruit »

(p. VI). Quant à son idée maîtresse, après quelques critiques de l'ordre social actuel, elle se résume en ceci, que, « en dehors d'une modification profonde du droit de tester, il n'existe aucun moyen d'atteindre à la socialisation des moyens de production » (p. 18). Partant de là, M. Rignano distingue dans chaque patrimoine les biens hérités et les biens acquis directement : ces derniers seuls devraient être l'objet d'une transmission intégrale, tandis que les autres ne seraient jamais recueillis que partiellement par la postérité de leur propriétaire, de manière à être absorbés en entier par l'État dans un espace de temps assez court (p. 40 et s.). Comment ferait-on pratiquement la distinction ? Mais M. Rignano n'entre pas dans ces détails. Il a du moins la loyauté de reconnaître que son procédé n'est que la généralisation du principe posé par le fameux Huet, en 1852, dans *le Règne social du christianisme* (p. 44 et 45). On pourrait bien craindre, dit M. Rignano, que trop de gens ne demandent à l'État leur part des instruments de production ; mais on les ferait attendre pour ne les contenter qu'au fur et à mesure des vacances de biens disponibles. Cette situation provisoire de salariés où ils seraient maintenus, aurait précisément l'avantage de retarder les unions et par conséquent de prévenir le trop-plein de la population (p. 124 et s.). — Une seconde partie du volume renferme trois études détachées : la première traite de « l'actuelle distribution des richesses » ; la seconde expose et justifie le socialisme ; la troisième divague sur « la conscience prolétarienne en tant que facteur sociologique. » Ce dernier appendice a de curieuses pages sur « la fonction sociale de la religion » (p. 315 et s.), avec beaucoup de citations de Renan et avec un essai de discussion de la fameuse théorie de Benjamin Kidd, suivant laquelle, tout positiviste évolutionniste que soit Kidd, il n'y a que la religion qui soit capable d'élever les sociétés, parce qu'il n'y a qu'elle et la foi dans l'au-delà qui puissent donner aux individus l'idée et la force de se sacrifier à la collectivité (p. 343 et s.). — Au demeurant, M. Rignano a fait un pauvre livre, il a menti complètement à son titre, mais ce livre-là n'en est pas moins curieux, ne fût-ce que par ses sophismes.

J. RAMBAUD.

THÉOLOGIE

Introductio ad sacram theologiam seu de veritate catholicae fidei, auctore FR. JOANNE LOTTINI. Paris, Lethielleux, 1903, in-12 de VIII-834 p. — Prix : 7 fr.

Institutiones theologiae dogmaticae specialis, auctore FR. JOANNE LOTTINI. Paris, Lethielleux, 1903, in-8 de 550 p. — Prix : 6 fr.

Diverses revues ont déjà fait un éloge mérité de l'œuvre philosophique et théologique du distingué professeur dominicain. Nous souscrivons à ce concert admiratif — surtout en ce qui concerne l'ordre

didactique et les conditions matérielles d'exécution. Voilà vraiment un manuel classique ; on n'y a rien négligé en fait de points de repère et de poteaux indicateurs. La méthode est d'ailleurs éminemment scolastique, au bon sens du mot, je veux dire concise, algébrique, en même temps que lente et sûre, définitions, divisions, syllogismes en forme.

L'auteur s'est efforcé d'être moderne. Mais pour réaliser cette louable intention, son procédé le sert moins bien. Ce qu'il nous donne, c'est moins le système saisi dans le plein mouvement de la pensée, et situé dans son cadre historique — que le squelette d'un système, réduit à sa plus simple expression, et aussi simplifié que la pièce d'anatomie la mieux préparée. Je ne conteste pas la valeur de ce procédé. Il est légitime en soi ; car la science doit aller à l'essentiel des choses. Il offre des avantages incontestables au point de vue pédagogique, à condition que le professeur ait vraiment, dans une puissante intuition, saisi le point fondamental, l'âme du système. Dès le début de son Introduction apologétique, s'occupant des divers systèmes qui nient la réalité du surnaturel, l'auteur résume en quelques lignes le transcendantalisme d'Hégel, et en signale l'erreur fondamentale : méconnaissance de l'*analogie de l'être*. Sur ce terrain on a beau jeu. Comme réfutation c'est parfait. Nous sommes les premiers à applaudir cette résurrection de principes indispensables, trop longtemps négligés, les seuls victorieux en pareille matière.

Mais peut-on dire que l'élève connaisse vraiment la théorie hégélienne ?

Aussi malgré les incontestables qualités de ce premier volume, consacré aux Préambules de la foi (très solide réfutation métaphysique du transformisme — revue complète des divers systèmes idéalistes et matérialistes, — bonne théorie scolastique de la prophétie, — traité de l'Église complet, et construit suivant une marche originale, etc...), — nous lui préférons pourtant le volume de Dogmatique spéciale, consacré à Dieu considéré en lui-même et dans ses rapports avec le monde *(De Deo in se considerato et ut est principium et finis rerum omnium)*. L'auteur y fait entrer les matières généralement comprises dans les traités *De Deo uno et trino*, *De Deo creante et elevante*. La partie la plus originale et la plus intéressante est celle qui se rapporte aux graves problèmes de la *Volonté divine* antécédente et conséquente, de *la Volonté humaine* mue par Dieu (voir surtout le chap. XXIX et son Appendice), de *l'Origine du mal*, de *la Providence*, de *la Prédestination*, et de *la Réprobation*. L'auteur y expose clairement et savamment les systèmes thomistes et molinistes, avec les modifications qu'ont apportées, de part et d'autre les *recentiores*. Il se range à la solution proposée par le professeur Paquet, soutenue par la haute influence des cardinaux

Pecci et Satolli, solution qu'il expose et défend avec une merveilleuse clarté.

Sommaires et table commodes et complets ; indications bibliographiques trop maigres. Les épreuves ne nous ont point paru corrigées avec un soin suffisant. B. DE CARROY.

La Magie dans l'Inde antique, par VICTOR HENRY. Paris, Duparc, 1904, in-12 de XXXI-286 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans une savante Préface, l'auteur fait justice de certaines opinions, telles que celles qui ont trait au totémisme, en démontrant qu'elles ne méritent guère parfois la faveur dont elles jouissent ; puis, après avoir déblayé le terrain et bien posé la question, il entre dans le cœur de son sujet. Il s'aide des livres védiques et tout spécialement de l'Atharva Veda et du Kauçika-Sûtra pour initier le lecteur aux ténébreux et souvent répugnants mystères de la magie hindoue. Les détails qu'il donne sur ceux qu'il appelle les bénéficiaires de la magie, sur les opérateurs, les opérations, les ingrédients et les accessoires sont plus curieux qu'édifiants, certes. La divination, dans ces temps reculés, avait pour objets, dans l'Inde et bien ailleurs, principalement les épousailles et la postérité, la prévision du temps, l'issue d'un combat, etc. On demandait au sorcier le gain d'une affaire, le moyen de réussir dans ses entreprises, d'accroître ses richesses, fût-ce au détriment du voisin, d'écarter les obstacles, surtout ceux qui provenaient de génies malfaisants. Il y avait des charmes pour assurer une vie longue et prospère, des rites de paix et de guerre, des exorcismes, des évocations. La magie noire jouait un grand rôle. Elle comprenait dans ses attributions une liturgie démoniaque, l'imprécation, l'envoûtement, les maléfices, les sorts jetés sur les biens ou la personne d'un ennemi. L'esprit humain est affamé de mystère et lorsque le surnaturel lui manque, il fait appel à l'extranaturel. Il ne se détourne du chemin de la foi que pour s'engager dans les sentiers tortueux de la superstition. Comme conclusion le savant auteur étudie la magie par rapport au mythe, à la religion et à la science. Il va peut-être un peu loin lorsqu'il affirme que « magie et religion ne sont que des formes diversifiées et unies du mythe qui est la science en formation. » Le développement qu'il donne à cette assertion manque un peu d'ampleur et surtout peut-être de solidité ; mais il n'empêche que le livre soit très instructif et d'une lecture attachante, comme tout ce qui raconte notre pauvre nature soit pour en dire les qualités, soit pour en signaler les lacunes et les vices.

A. R.

SCIENCES ET ARTS

La Vie et les œuvres de Ballanche, par CHARLES HUIT. Lyon, Vitte, 1904, in-8 de VIII-377 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ballanche (4 août 1776 — 12 juin 1847) fut un grand esprit, malheureusement peu connu, quoique fort digne de l'être. Il lui manquait peut-être jusqu'ici un historien. Le vaste travail de M. Charles Huit comble cette lacune et rend à sa mémoire ce service digne d'elle. Il n'est plus regrettable que Ballanche ait attendu un demi-siècle son biographe, car personne n'aurait pu raconter sa vie, étudier ses œuvres avec un cœur plus chaud, une intelligence plus ouverte, plus de science et de sympathie. On se laisse très facilement, très agréablement entraîner par le récit vibrant et documenté de M. Huit.

Cette vie est très simple, presque monotone dans son uniformité : une jeunesse modeste dans un milieu bourgeois et travailleur de Lyon, une adolescence un moment troublée, mais moins que d'autres, par la Révolution, puis une longue et persistante carrière d'études philosophiques, dans ce cénacle calme, paisible de l'Abbaye aux Bois, dont Mme Récamier était la prêtresse et Châteaubriand le dieu. C'est déjà beaucoup d'avoir été apprécié, accueilli, choyé dans ce milieu d'esprits d'élite ; Ballanche attirait les cœurs par sa bonhomie, sa facilité de caractère, son désintéressement.

Ses « œuvres » ont gardé quelque apparence d'obscurité que leurs titres mêmes ne dissipent pas, tout au contraire : *L'Homme sans nom*, *la Palingénésie sociale*, *la Formule générale*, *la Ville des expiations*, *la Vision d'Hébal*, voilà de mystérieuses formules, et qui déroutent, quand elles n'effraient pas le lecteur. C'est donc un mérite tout particulier de M. Huit, et duquel nous lui devons une véritable reconnaissance d'avoir mis à la portée de chacun, par une précise et lumineuse analyse, les questions philosophiques cachées sous ces titres rébarbatifs. Les citations qu'il donne sont pleines d'intérêt. Les « Notes » multipliées dont il accompagne les textes offrent une utilité plus grande encore, et forment comme un bouquet littéraire de choses charmantes. Il nous montre la haute portée morale intellectuelle de Ballanche qui fit de lui comme le précurseur des « sociologues » chrétiens d'aujourd'hui, et s'il professe une admiration sans ombre il présente cette apologie avec trop de bonne grâce et de conviction, pour qu'on le chicane sur quelques admirations excessives. Les peintures, toutes filiales, de Lyon et des Lyonnais, gardent un intérêt qui ira atteindre au delà même de cette province si attachante, et les pages sur l'enfance et la jeunesse de Ballanche sont exquises. M. Huit termine par des tableaux successifs de la personnalité de Ballanche, en qui il examine : l'écrivain, le publiciste, l'historien, le philosophe chrétien. Ses conclu-

sions seront peut-être une révélation pour plusieurs, à tous elles apportent de la lumière, elles dénotent une « lecture » considérable et une plume maîtresse de son sujet. Un bon livre dont le succès est à souhaiter. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Questions religieuses et sociales du temps présent, par l'abbé PLANEIX. Paris, Lethielleux, 1903, in-12 de VII-363 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce livre, M. l'abbé Planeix, un vaillant au cœur chaud et à la parole vibrante, traite *du découragement des catholiques*, pour leur montrer combien il est injustifié et funeste, et leur enseigner le devoir qui les sauvera ; de *l'apathie des catholiques,* pour leur en indiquer les causes et les suites, et les inviter à réagir par la confiance et la pratique des vertus actives qui font les chrétiens dignes de ce nom ; du *sensualisme*, pour en étudier et en flétrir les manifestations diverses, et exposer le remède qui le guérira ; de l'or, de ses pontifes, de ses adorateurs et de ses victimes, hélas ! des *riches et des pauvres*, et de la solution chrétienne des inégalités qui naissent de la misère ; des *patrons et des ouvriers*, et des lois chrétiennes qui doivent régir et concilier les droits et devoirs de chacun dans le monde du travail ; enfin des *maîtres et serviteurs*, et du vrai caractère de la domesticité chrétienne. Autant de questions brûlantes, compliquées et envenimées à plaisir par l'oubli des lois de la charité et de la justice chrétienne. Ce sont là de beaux discours, éloquents et vigoureux, où il ne manque, pour rester tout à fait justes, que d'être çà et là adoucis par quelques nuances et appuyés de quelques précisions qui les préserveraient de certaines généralisations un peu hâtives. Mais M. l'abbé Planeix y fait preuve d'un très beau talent d'orateur et d'un noble zèle d'apôtre. ÉDOUARD PONTAL.

Les Primitifs, *étude d'ethnologie comparée* par ÉLIE RECLUS, Paris, Schleicher, 1903, in-12 de XIV-401 p. — Prix : 4 fr.

Les populations que M. Élie Reclus présente à ses lecteurs sont des types sociaux d'autant plus intéressants, qu'ils se modifient rapidement au contact des civilisés. Aussi l'auteur nous prévient-il que ses portraits, tracés depuis vingt ans, ont déjà changé de physionomie. Le tableau comprend d'abord les hyperboréens, chasseurs et pêcheurs, les Inoïts occidentaux ou esquimaux ; puis les Apaches de l'Amérique du nord, chasseurs nomades, d'assez mauvais renom, mais aujourd'hui très populaires en France ; les Naïrs, race guerrière du Malabar, où l'on observe la famille constituée sous la forme du matriarcat ; les Todas, pasteurs et agriculteurs des Nilgherris et enfin les Kolariens du Bengale et les Khonds, chez qui les sacrifices humains sont encore en honneur.

Tels sont les primitifs de M. É. Reclus. Est-ce bien la dénomination qui leur convient ? Ne serait-ce pas plutôt des régressifs, dégénérés sous l'influence du milieu, du genre de vie, d'un isolement prolongé ? M. É. Reclus ne prétend pas résoudre ces graves questions. Il ne fait pas de la science sociale mais de la vulgarisation pittoresque et humoristique, dans un dialecte très personnel, qui trahit une joyeuse indépendance à l'égard de nos vieux lexiques. Vous saurez, par exemple, qu'un sacerdot est un prêtre et nous appellerons demoisellat, le célibat des filles. C'est affaire de convention et de goût.

Cependant l'auteur, ayant annoncé une étude d'ethnologie comparée, tient sa promesse en mettant en parallèle, chaque fois que l'occasion se présente, les soi-disant primitifs avec les civilisés. Vues des profondeurs de la vie sauvage, nos institutions politiques, sociales et religieuses lui apparaissent sous un aspect très original. Il retourne sa lunette et nous raconte ce qu'il aperçoit par le petit bout. Cela renverse bien un peu les idées généralement admises ; mais M. Reclus s'est identifié si bien avec ces braves Apaches et ces honnêtes Todas qu'il juge la civilisation à leur point de vue. Chez les Inoïts il découvre que la lumière, non la chaleur, a transformé en hommes les anthropoïdes velus. Que voulez-vous ? A fréquenter, même de loin, de si bonnes gens, on gagne toujours quelque chose.

Pour qui est au courant des questions traitées, la lecture des *Primitifs* est assez récréative. Mais je ne conseillerai à personne de commencer par là l'étude de la science sociale ou même de l'ethnologie comparée.

A. Arcelin.

Entomologie et parasitologie agricoles, par G. Guenaux. Paris, J.-B. Baillière, 1904, in-16 de VIII-584 p. avec 390 fig. — Prix : 5 fr.

Lorsqu'on se promène à la campagne et qu'on examine les récoltes, les jardins et les bois, on est stupéfait de la quantité de petites bêtes, insectes de tous genres qui s'offrent à nos regards et dont un très grand nombre se trouve sur les végétaux. Parmi eux, les uns sont utiles, les autres nuisibles ; il ne faut donc pas leur donner la chasse et les détruire indistinctement. D'ailleurs comment s'y prendre pour beaucoup ?

L'ouvrage en question cherche à faire connaître la plupart de ces animaux, tout au moins ceux qui se rencontrent le plus communément. Il étudie successivement les vers, dont bon nombre vivent en parasites dans les animaux, les mollusques, puis les articulés dont la classe la plus nombreuse est formée par ce que l'on nomme habituellement les insectes. C'est ici que l'auteur apporte le plus de développements : insectes nuisibles aux cultures, aux céréales, au potager, aux arbres fruitiers, aux vignes, aux arbres forestiers comme aux plantes des jardins ; insectes utiles qui aident l'homme à se défendre contre

les ravages de tous ces ennemis, parmi lesquels il en est qui s'attaquent jusqu'à lui-même, à ses vêtements, à ses demeures, aux provisions de toutes sortes qu'il emmagasine. Au cours de son exposé, l'auteur indique les remèdes que l'on peut employer pour leur destruction et mentionne les formules les plus éprouvées.

Le livre est donc de grande utilité, il faut ajouter de grand intérêt. On ne peut que rendre hommage au soin des descriptions mais plus encore à la perfection des illustrations qui viennent les graver plus parfaitement dans la mémoire du lecteur. A l'encontre d'un grand nombre d'ouvrages similaires, cette partie est particulièrement soignée. On n'a pas ramassé à droite et à gauche des clichés plus ou moins exacts et ayant déjà paru ailleurs. La plupart sont inédits, ou choisis et exécutés avec une scrupuleuse vérité. A peine pourrait-on relever d'insignifiantes erreurs : la figure 276 par exemple présente une cétoinia et un trichius, sous la seule appellation cétoine dorée. On ne s'arrête à de semblables observations que lorsqu'on n'en a pas de plus sérieuses à présenter. G. DE SENNEVILLE.

Traité de sylviculture. T. II. *Exploitation et aménagement des bois*, par P. MOUILLEFERT. Paris, Alcan, 1904, in-12 de 476 p., avec 10 planches et 97 fig. — Prix : 6 fr.

Voici le deuxième volume d'une série de quatre, dont le premier : *Principales Essences forestières*, a été analysé ici même (t. XCVII, p. 415-416).

L'ouvrage comprend deux parties de dimensions très inégales : *L'Exploitation* qui occupe les trois quarts du volume, et *l'Aménagement* qui en occupe le dernier quart. Il est vrai que la première partie contient, sur les futaies, les taillis simples et composés, sur leur consistance et leur traitement, tant au point de vue général qu'au point de vue particulier de chaque essence, une foule de notions et d'enseignements sur lesquels il n'y a plus lieu de revenir dans la seconde, ce qui la dégage d'autant.

Ces notions et enseignements sont précédés d'un important chapitre sur les « lois de l'accroissement » des arbres tant à l'état isolé qu'à l'état de massifs. Très savant et assurément très instructif, ce chapitre nous paraît trop riche en formules algébriques et en graphiques variés. Les observations sur lesquelles ces graphiques et ces calculs sont fondés sont précieuses comme base d'appréciation, mais à la condition de ne pas leur accorder une importance exclusive. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, la sylviculture ne pourra jamais être rangée parmi les sciences exactes ; et les résultats obtenus déjouent souvent des prévisions fondées sur des calculs trop étroitement rigoureux.

Nous en dirons autant, dans la seconde partie, des nombreuses

pages couvertes de formules compliquées, pour arriver à la détermination de l'exploitabilité commerciale d'une forêt donnée, ou à ce que l'auteur appelle « exploitabilité spéciale. » Il n'est pas indispensable, pour se rendre un compte suffisamment approché du taux d'intérêt représenté par le produit annuel d'une forêt, de rechercher la racine 25e ou 35e d'un nombre fractionnaire représentant la valeur initiale et la valeur acquise de son peuplement diminuée d'une unité (p. 393).

Les règles pour procéder à l'aménagement des forêts, telles que les a adoptées l'administration publique, sont du reste exposées avec compétence et clarté non seulement au point de vue d'ensemble, mais aussi pour les cas de conversion d'un régime à un autre, comme de la futaie en taillis ou réciproquement.

Ce volume témoigne d'une étude approfondie et d'une très abondante lecture. Quelques propositions contestables pourraient y être relevées, comme celle-ci : « Dans un massif trop serré les arbres ont un accroissement en hauteur plus faible que s'il l'est moins » (p. 7 et 32), ou cette autre : « Dans les peuplements les plus réguliers, on observe *toujours* de grandes différences de diamètre entre les différents sujets (p. 19). Cela arrive parfois, mais non toujours.

Cet ouvrage est d'ailleurs très complet. Aucun détail n'y est omis, même parmi ceux qui ressortent plus spécialement à l'office du bûcheron. Un chapitre y est consacré à la production des truffes, à la *trufficulture*. C'est là, sans doute, un art annexe à la sylviculture, puisque la truffe croît au pied des arbres ; ce n'est pourtant pas de la culture des bois. Mais un tel enseignement n'en sera pas moins utile à beaucoup de propriétaires.

C. DE K.

LITTÉRATURE

Le Râmâyana de Vâlmiki ; traduit en français par ALFRED ROUSSEL. (*Bâlakânda et Ayodhiâkânda*), Paris, Maisonneuve, 1903, in-4 de VIII-564 p. — Prix : 20 fr.

Les indianistes contemporains ont entrepris de traduire pour la première fois ou de renouveler la traduction des poèmes de la littérature hindoue. Le Râmâyana n'est pas une nouveauté pour les lecteurs français, mais la traduction de Fauche remonte presque à cinquante ans en arrière et elle est devenue introuvable. Elle avait du reste besoin d'être mise au point, avec l'exactitude que l'on exige aujourd'hui. Le soin de traduire sur nouveaux frais cette vaste épopée fut confié à notre collaborateur, M. l'abbé Roussel, dont la compétence nous est attestée par le témoignage de ses maîtres et par ses précédents ouvrages. « Grâce à sa familiarité avec les idées essentielles du génie hindou, nous dit M. Lévi, il se trouvait en quelque sorte tout désigné

pour cette tâche difficile où il a su apporter le respect scrupuleux des textes, l'analyse patiente des difficultés, la rigueur de l'interprétation. »

Le traducteur nous offre aujourd'hui un premier volume qui comprend les deux premières parties du Râmâyana fidèlement rendu. Deux autres volumes compléteront la traduction. Ils seront suivis d'un quatrième qui contiendra l'index analytique, les notes critiques et les observations suggérées par l'étude de ce poème colossal. C'est une œuvre essentiellement religieuse qui nourrit, depuis plus de deux mille ans, la piété d'un peuple de deux cents millions d'âmes. Les fables qu'elle raconte, sous une forme poétique, sont loin de la sublime véracité de notre Bible ; mais la Bible est divine par son inspiration et, pour une œuvre tout humaine, le Râmâyana est peut-être la plus belle que nous ait léguée l'antiquité païenne. L'illustre Râmâ, aux yeux de lotus, est sans doute incapable de supplanter, dans nos imaginations classiques, les héros de Virgile et d'Homère ; pourtant si, comme eux, Vâlmiki sommeille quelquefois, il est incontestablement plus moral que l'un et l'autre, et les profanes eux-mêmes trouveront dans son œuvre poétique de merveilleux épisodes à relire pour les admirer.

Il faudra savoir gré à M. l'abbé Roussel d'avoir employé sa science et son talent à nous les faire connaître, surtout quand son commentaire autorisé en aura mis le sens religieux à la portée de tous.

A. Boué.

Les Grands Écrivains français. André Chénier, par Émile Faguet. Paris, Hachette, 1902, in-16 de 188 p. — Prix : 2 fr.

Ce volume manquait à la collection des *Grands Écrivains français*, et nous savons gré à M. Faguet d'avoir bien voulu accepter de combler cette lacune.

La majesté du citoyen mourant pour sa cause, la grâce aussi de l'inachevé, de ce qui aurait pu être, des choses qui s'en vont ayant à peine été et qui semblent montrer, dans le même sourire, la douceur de la bienvenue et la tendresse des adieux : tel est le charme d'André Chénier, né à Galata d'une mère grecque et d'un consul de France qui appartenait à une vieille et très honorable famille du Languedoc. Nous pressentons dès lors que Chénier a dû aimer avant tout les Grecs et goûter infiniment peu les Anglais. De là aussi cette difficulté qu'il éprouvait à admettre que la morale chrétienne fût supérieure à la morale antique. Grec dans l'âme, c'est-à-dire païen, il aurait bien plutôt soutenu le contraire. On sait, en effet, qu'il fut un ennemi déclaré du christianisme. On pourrait même dire qu'il était athée, au moins négativement, puisqu'il ne parle presque jamais de Dieu. Et cependant M. Faguet, ou plutôt Chénier lui-même, nous raconte qu'étant enfant « il faisait de petites chapelles... beaucoup de bougies... furetait

partout pour s'emparer de quelques petits morceaux de satin, rouges, bleus, pour en faire une belle chasuble galonnée de papier doré. Il chantait la messe, prêchait, on l'écoutait, on se signait. Et, quand, le soir, au salut, à la lueur de cent petites bougies, après bien des génuflexions et des antiennes, il élevait un petit Saint-Sacrement de plomb, son vieux père nourricier ôtait son chapeau et sa tante Juliette et ses amis se mettaient à genoux. » — Ceci, il dut le tenir de son père.

Chénier, comme tout le monde, aimait à voir

...sur de grands yeux bleus une paupière noire.

M. Thiers était son cousin issu de germain.

M. Faguet a su tirer de l'histoire d'André Chénier un livre très intéressant, très attachant et écrit comme tout ce qui est écrit par M. Faguet.

ARBEY.

Avant la gloire. Leurs débuts, par HENRI D'ALMÉRAS. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1903, in-18 de XI-305 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Avant la gloire », tous ces publicistes dont les pénibles débuts nous sont ici rapportés, tous, ou presque tous, ont échoué piteusement dans une série de journaux obscurs ou précaires. Tel Rochefort, qui n'avait guère d'autre distraction, le dimanche, que d'aller, avec un de ses amis, aussi désargenté que lui, dans un humble café, où ils se partageaient fraternellement une demi-tasse et jouaient aux dominos le morceau de sucre disponible. Rochefort avait encore un autre malheur, que bien d'autres ont après lui : il était toujours en retard pour remettre sa copie.

Ranc vivait son premier roman avant de l'écrire.

Bergerat n'arrivait à attirer l'attention sur lui qu'à force de « fours ».

Pour Drumont, dans lequel on n'avait pas su reconnaître un des grands historiens du siècle, il ne dut ses tardifs succès comme écrivain qu'aux exagérations de sa polémique. Il est vrai que, presque toujours, un livre ne réussit que par ses défauts. Ainsi *la France juive*.

Cependant, M. d'Alméras convient que les polémistes ne peuvent vivre longtemps que par leur talent littéraire (article sur Cassagnac.)

Les articles sur Audebrand, Maret, les Margueritte, Jules Verne, Charles Foleÿ, Paul Brulat, ne sont pas moins intéressants. Tous fourmillent de piquantes anecdotes et de très curieux renseignements, entrecoupés de réflexions pleines de sens sur l'art de gouverner son prochain, qui se rattache à l'art de le guérir... ou de le tuer ; sur l'électeur, ce roi d'aujourd'hui, plus sot que tous ceux qui l'ont précédé et qui s'étonne qu'on le trompe quand il ne demande qu'à être trompé, etc...

Cette seconde série n'est pas inférieure à la première. ARBEY.

L'Œuvre de M. Paul Bourget et la Manière de M. Anatole France. *Étude critique*, par ALBERT REGGIO. Paris, Perrin, 1902, in-18 de 60 p. — Prix : 1 fr.

M. Anatole France paraît n'avoir aspiré qu'à la gloire assez vague de faire œuvre de subtil amuseur. Aussi n'a-t-il été qu'un artisan, un simple ouvrier de lettres. Voilà pourquoi M. Reggio dit « la manière » de M. Anatole France, tandis que, en parlant des écrits de M. Paul Bourget, il emploiera le mot « œuvre ». Cette œuvre, c'est une œuvre de « chirurgie psychique ». M. Reggio aurait pu ajouter que M. Bourget a laissé beaucoup à faire aux chirurgiens qui viendront après lui. Car son art ne s'est exercé que sur les âmes sensitives, intelligentes et aristocratiques du monde riche et oisif. M. Bourget n'en est pas moins, pour nous comme pour M. Reggio, un penseur subtil et profond, un logicien persuasif, un poète émouvant, un artiste, et, par surcroît, un charmeur. L'auteur de la présente brochure a donc raison de préférer M. Paul Bourget à M. Anatole France, tout en accordant à ce dernier un véritable talent, parce qu'il a su exprimer avec une rare souplesse des pensées qui ne se laissent pas facilement vêtir.

M. Reggio a une manière d'écrire qui me fait souvenir de celle des poètes décadents. Si je ne la trouve pas bonne, ce n'est pas parce qu'il écrit autrement que les autres, mais parce que je le comprends moins facilement. Voici un échantillon du style de M. Reggio :

« C'est presque un poème de savoureuse supercherie mentale que M. France recèle en son indéfinissable quotient particulier, lequel ne laisse pas que d'être d'une idonéité de fonction pour le moins symptomatique. »

ARBEY.

HISTOIRE

Histoire de la charité, par LÉON LALLEMAND. T. II. *Les Neuf Premiers siècles de l'ère chrétienne.* Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de 200 p. — Prix : 5 fr.

On se rappelle avec quelle ferveur d'admiration on accueillit le tome Ier de cette histoire considérable, toute écrite avec une documentation et une critique de la meilleure école. M. Lallemand a divisé son ouvrage en cinq périodes. Le premier volume avait pour objet l'antiquité avant Constantin : d'où le tableau de la charité, en un sens très large, chez les Hébreux, les Égyptiens, les peuples de l'Orient, les Grecs, les Romains, les Gaulois, les Germains. Celui-ci a pour cadre les neuf premiers siècles de l'ère chrétienne. — L'Église grandit au milieu des persécutions. Les évêques, une fois libres, couvrent le monde de leurs fondations ; secondés par les empereurs, ils suscitent des lois favorables aux humbles et aux pauvres.

Les différents titres des chapitres de ce deuxième volume indiqueront

son étendue et les recherches érudites de M. Lallemand : Ch. I. La Loi nouvelle : Les Préceptes de l'Évangile. — L'Église de Jérusalem. Ch. II. L'Ère des persécutions : la Situation des chrétiens au milieu de la société païenne. — La Famille chrétienne. — Les Riches et les pauvres dans l'Église. — L'Organisation charitable. Les Diaconies. — Deuxième Partie. Ch. I. La Situation des peuples : les Résultats de la fiscalité impériale et des invasions. — Les Évêques en présence des empereurs et des Barbares. Ch. II. Les Questions sociales sous les empereurs. L'État des personnes. Ch. III. L'Assistance légale. Ch. IV. La Prédication de la charité et les avantages accordés à l'Église pour faire le bien. Ch. V. Les Secours attribués aux malheureux. Ch. VI. Les Établissements hospitaliers. — Troisième partie (Ve-IXe s.) I. L'Action de l'Église sur les mœurs et les lois. II. Le Développement de la bienfaisance en Occident. Les Pauvres. III. Le Soin des malades : Médecine, Xénodochia. — Ce livre nous impose des rapprochements avec notre époque troublée, où l'on paralyse la bienfaisante action de l'Église. Ce que se propose M. Lallemand, en composant l'*Histoire de la charite*, c'est d'être « bref, sous peine de se perdre dans les innombrables détails du sujet... et de ne rien omettre d'important. »

LOUIS ROBERT.

Benoît XII (1334-1342); lettres communes analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican, par l'abbé VIDAL. Paris, Fontemoing, in-4 ; 1er fasc. 1902, III-221 p. ; 2e fasc. 1903, 274 p. — Prix des deux fascicules : 38 fr. 10.

La publication de M. l'abbé Vidal, outre l'intérêt qu'elle présente par elle-même, doit être signalée comme un début plein de promesses et un heureux symptôme. Elle n'est pas, il s'en faut, la première œuvre scientifique sortie de Saint-Louis-des-Français. Mais elle est, — réserve faite de la revue, datant de quelques années déjà, les *Annales de Saint-Louis-des-Français*, — la première entreprise collective des chapelains de notre établissement national à Rome. Et cette entreprise se rattache étroitement aux travaux dès longtemps en train, de notre École française. Ainsi se trouvent, par cette espèce de collaboration, consacrées les traditions de bonne confraternité déjà anciennes entre le Palais Farnèse et Saint-Louis. Ajoutons que l'*Association pour l'encouragement des études supérieures dans le clergé* a aussi prêté son concours financier à une œuvre également utile à l'Église, à la science, à Saint-Louis dont la vraie raison d'être est de devenir de plus en plus une maison d'études, comme le *Campo Santo* des Allemands, et comme tant d'autres qu'entretiennent à Rome les gouvernements ou l'initiative privée.

On connaît l'économie de cette publication des Registres pontificaux. De ceux de Grégoire IX à ceux de Benoît XI inclus, c'est l'École fran-

çaise de Rome qui s'est chargée de les faire connaître dans leur ensemble, par analyses, extraits, ou reproduction intégrale. Ceux de Clément V ont été analysés par les bénédictins du Mont-Cassin. Pour les autres papes d'Avignon, l'École française ne s'est occupée que des lettres closes, patentes et curiales. Les lettres communes sont confiées aux chapelains de Saint-Louis. Leur tâche, au premier abord, peut sembler moins importante. De fait, ce n'est pas dans la partie à eux réservée qu'on rencontre les principaux documents d'ordre politique. Ils ont affaire à des provisions de benéfices, des grâces expectatives, des dispenses de toute sorte, des concessions d'indulgences. Mais l'intérêt de ces pièces n'en est pas moins très sérieux et très grand. Il y a là, — il y aura surtout quand les tables auront paru, — des éléments certains pour la biographie de quantité de personnages d'Église, et une mine de renseignements sur la pratique administrative et fiscale de la Cour de Rome, l'histoire du droit canonique, l'histoire des mœurs, et même l'histoire politique; car des actes ou des faveurs très menus accompagnent souvent et éclairent les évènements les plus considérables.

Il ne pouvait être question, bien entendu, d'imprimer intégralement cette énorme quantité de pièces dont les longues formules se répètent. Pour chaque catégorie, M. Vidal a donné un spécimen *in extenso*, précisément pour faire connaître les formules; ailleurs il s'est borné à analyser, mais sans négliger aucune indication intéressante; ainsi on lui saura gré d'avoir relevé les mentions de taxes. Pour juger un pareil travail en pleine connaissance de cause, il faudrait évidemment l'avoir refait et vérifié sur les originaux; mais il est facile de constater que les analyses données ont le double mérite de la brièveté et de la clarté; et la compétence de M. Vidal est suffisamment attestée par ses travaux antérieurs. Il n'y a donc qu'à le féliciter de la célérité avec laquelle il a donné deux fascicules, et à augurer une prompte continuation de l'ouvrage. J.

L'Empire carolingien, ses origines et ses transformations, par Arthur Kleinclausz. Paris, Hachette, 1902, in-8 de xvi-611 p. — Prix : 10 fr.

L'Empire carolingien, ses origines et ses transformations est un ouvrage dont on ne saurait exagérer l'importance. Non content d'y rechercher à la suite de quelles circonstances s'accomplit, le 25 décembre de l'an 800, le couronnement de Charlemagne, M. Kleinclausz s'est appliqué à suivre l'empire carolingien à travers son développement historique, en parlant moins des événements eux-mêmes que des principes, en s'attachant à décrire l'empire, non pas comme un État, mais comme une institution, en esquissant les formes que revêtit cette institution aux différentes phases de son développement et de son

déclin, en effleurant de temps en temps le caractère et les actes des grands hommes qui ont fondé, dirigé et renversé l'Empire carolingien. — C'est de Bryce que M. Kleinclausz s'est inspiré pour établir le plan de son ouvrage ; mais il s'est attaché, dans l'exécution même de son travail, à suivre la méthode qu'a si bien appliquée naguère l'historien auquel est dédié *l'Empire carolingien*, M. Charles Bayet, et dont les livres de Fustel de Coulanges offrent le plus parfait modèle. « L'histoire, a écrit ce maître dans la *Monarchie franque*, est une science qui se fait avec les documents qu'on a, non pas avec les impressions personnelles que chacun de nous voudrait y porter » ; et c'est dans cet esprit de rigoureuse critique, à l'aide des seuls documents et après les avoir minutieusement et finement étudiés, que M. Kleinclausz a rédigé son ouvrage. — Nous l'avons lu avec le plus grand intérêt et nous y avons relevé plus d'une indication nouvelle (Cf., par exemple, ce qui est dit à la page 244 sur l'évolution de l'institution des *missi dominici*). Sur la façon dont Alcuin, d'accord avec Angilbert, Paulin d'Aquilée et Arno de Salzbourg, a poussé Charlemagne à l'Empire (p. 184 et suiv.), sur le caractère de Lothaire et sur les motifs qui déterminèrent Judith à le choisir comme protecteur pour son fils Charles (p. 364), sur le *Chronicon Salernitanum* (p. 442 et s.), sur bien d'autres points encore, nous avons noté dans le livre de M. Kleinclausz des pages excellentes et qui nous semblent définitives, — autant du moins que quelque chose est définitif en histoire. — Avec son abondante bibliographie et son copieux index, le travail de M. Kleinclausz nous apparaît, au total, comme le meilleur ouvrage général dont il soit possible, à l'heure actuelle, de recommander la lecture à ceux qui, ne voulant ou ne peuvant pas aborder l'étude détaillée des faits, souhaiteront connaître les grandes lignes de l'histoire carolingienne. V. R.

Choiseul à Rome, lettres et mémoires inédits (1754-1757), par MAURICE BOUTRY. Introduction par André Hallays. Paris. Calmann-Lévy, s. d., in-12 de XXIX-337 p. — Prix : 4 fr.

L'ambassade de Rome fut le premier pas de Choiseul dans la carrière politique et diplomatique. On sait par quel procédé de correction douteuse il avait conquis les bonnes grâces de Mme de Pompadour. Il en fut récompensé par sa nomination près du Saint-Siège. La situation était délicate : la France était alors en proie aux luttes acharnées de l'épiscopat et des parlements. L'Eglise gallicane elle-même était divisée. Une intervention du Saint-Siège paraissait nécessaire ; mais le gouvernement désirait que cette intervention ne se produisît qu'à un moment donné et dans des conditions déterminées. Choiseul fut chargé de mener à bien cette difficile négociation. Le Souverain Pontife était alors Benoît XIV, grand savant, grand théologien, esprit large et

libéral, grand pape en un mot, mais caractère assez autoritaire. Le nouvel ambassadeur, par sa souplesse, par sa bonne humeur, par son habileté, parvint à gagner sa confiance, et, après deux ans de négociations dont la correspondance, aujourd'hui publiée, rend compte jour par jour, réussit à obtenir une bulle telle que la désirait le cabinet de Versailles : l'encyclique *In omnibus* qui, en rétablissant la paix dans le clergé de France, porta un coup mortel au jansénisme. Il en fut récompensé par l'ambassade de Vienne.

Au moment où il quitta Rome, Benoît XIV était fort malade; on s'attendait à un prochain conclave. Choiseul traça pour son successeur un tableau du Sacré Collège, de la Cour du Vatican et de la noblesse romaine, qui abonde en traits précis et en détails piquants. Ces mémoires sont donnés en appendice par le savant éditeur de cette intéressante publication. MAX. DE LA ROCHETERIE.

De 1815 à 1900. Notre politique intérieure devant l'histoire, par HENRI DONIOL. Paris, Flammarion, s. d., in-16 de XII-243 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est le développement d'un article paru dans la *Revue du droit public*, l'année dernière, sous ce titre : *Les Idées politiques durant le* XIXe *siècle*. M. Doniol semble prendre comme point de départ de son travail deux livres de date récente : l'*Histoire du parti républicain de 1815 à 1870*, de M. Weill, et *le Parti républicain sous la monarchie de Juillet*, de M. Tchernoff. Tous deux, pense-t-il, ont tort de croire que les républicains du 4 septembre se rattachaient par une filiation ininterrompue à ceux de la Restauration ; et il entreprend d'établir le contraire d'après ses souvenirs personnels.

M. Doniol est un partisan résolu de la Révolution. Quiconque n'admire pas l'œuvre de la Constituante et de la Convention n'est qu'un pleureur de l'ancien régime (p. XI), un esprit débile, tel Le Play (p. 106). Le gouvernement républicain a donc toutes ses sympathies. Malheureusement il ne comble pas toutes ses espérances, et l'auteur le voit avec effroi glisser dans l'anarchie. « L'apparence d'ordre régnant aujourd'hui en France, dit-il (p. 211), la vie quotidienne qui s'y déroule ne tiennent qu'au reste des ressorts par lesquels la vitalité et la force étaient antérieurement procurés. A ce qui subsiste d'eux non atteint encore ou ayant gardé quelque jeu est due la continuation des choses. » C'est que les hommes politiques de la troisième république n'ont pas l'esprit de gouvernement ; déjà ceux de 1848 ne le possédaient qu'à faible dose. La bonne école était, paraît-il, celle de 1830, celle des « libéraux » de la Restauration, celle qu'a couchée dans le néant la rigueur des lois de septembre. Quant aux républicains de date plus

récente, ils se sont contentés de se prosterner devant la loi du nombre, ce qui est insuffisant comme conception politique. L'ouvrage se termine en tout cas par un bon conseil. « Remontant la pente où l'a poussée le dernier siècle, cette France dévoyée s'échappera de son idolâtrie des assemblées. Elle rétablira le pouvoir effectif qu'elle a détruit, le pouvoir qui prépare, qui indique, achemine, finalement commande et dont l'absence la fait s'agiter dans le désordre politique, sous le dissolvant des instincts stériles et des instincts mauvais (p. 213). L'organisme lentement édifié, par longue suite, en conséquence incontestablement efficace, de l'ancienne monarchie française, voilà le modèle d'où la démocratie moderne doit tirer des leçons pour s'instituer solidement et fonder une nation ayant le rang de l'ancienne (p. 216). » Si peu d'accord que nous soyons avec M. Doniol sur les prémisses, nous souscrivons volontiers à sa conclusion.

H. Rubat du Mérac.

Mélanges publiés par la Société des Bibliophiles françois. 1re et 2e parties. Paris, Rahir, 1903, 2 vol. in-8 de 371 p. avec 2 cartes, et de 477 p. — Prix : 10 fr.

Ces deux très beaux et très intéressants volumes contiennent des documents inédits de genres bien différents, accompagnés d'Introductions et de notes savantes dues aux membres de la Société des Bibliophiles françois. Voici d'abord une curieuse correspondance de Louis XIV et du duc d'Orléans en 1707, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Le duc d'Orléans s'y révèle, comme le remarque très justement l'auteur de l'Introduction, M. le duc de Chartres, avec un goût militaire très vif, un grand esprit de justice et d'incontestables talents de général. Mais le grand Roi se montre aussi avec une hauteur de vues, une attention scrupuleuse qui s'étend à tout le détail des opérations militaires et une sûreté de coup d'œil et de décision qu'on n'eût pas attendue à un pareil degré. Viennent ensuite des lettres de Louis XIII, qui sont peut-être le plus bel éloge du sous-intendant des finances, M. de Bullion. Puis des lettres du prince de Talleyrand et de Royer Collard montrent entre les deux hommes d'État une intimité qu'on n'eût pas supposée. Et après, une notice sur Coustou le jeune, par l'abbé Gougenot, des règlements de charité du XVIe et XVIIe siècles, qui annoncent une entente des pauvres, surtout des pauvres honteux, une habileté non seulement à les secourir, mais à les relever et à les améliorer, que nos grands sociologues modernes feraient peut-être sagement d'imiter : décidément la vieille charité chrétienne valait bien la solidarité moderne.

Au second volume nous relèverons, avec des lettres de Mariette à Gérard Mersman et du comte de Forbin à l'architecte Hugot, un très curieux journal du prince de Broglie pendant son expédition d'Amé-

rique, aux États-Unis et dans les colonies espagnoles ; c'est bien l'œuvre d'un gentilhomme de la fin du XVIIIe siècle, gai, spirituel, aimable, brave et galant, philosoque comme il convenait à cette époque et frondeur des institutions religieuses, engoué pour les institutions libérales et les réformes politiques dont il devait être, à son retour en France, l'apôtre et la victime. Les lettres de son compagnon d'armes, le comte de Ségur, reflètent les mêmes idées, mais, à mon avis, ont peut-être moins d'humour. Et pour terminer, voici une correspondance entre le chevalier de Florian et la comtesse de la Briche, la future belle-mère du comte Molé, pendant les années 1786 à 1793. Ce sont les préliminaires et les débuts de la Révolution. Il ne semble guère que le pacifique fabuliste s'en doute, il ne songe qu'à ses œuvres littéraires publiées ou en préparation. Et cependant la dernière lettre n'est plus du chevalier de Florian à la comtesse de la Briche, mais du citoyen Florian à la citoyenne la Briche, chez la citoyenne d'Houdetal. Et déjà la princesse de Lamballe a été massacrée, le Roi est monté sur l'échafaud et la Reine y montera quinze jours plus tard.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

A Social History of Ancient Ireland : *Treating of the Government, Military System and Law ; Religion, Learning and Art ; Trades, industries and Commerce ; Manners, Customs and Domestic Life of the Ancient Irish People*, by P. W. JOYCE. London, Longmans, 1903, 2 vol. in-8 de XXIII-632 et XI-651 p., avec 361 illustrations et une carte. — Prix : 26 fr. 25.

Depuis trente ans, l'ancienne Irlande a été surtout étudiée, et dans les questions de détail, par des philologues et des archéologues ; et un essai récent de présenter un tableau de son ancienne civilisation n'a pas été heureux (Voir notre article sur l'ouvrage de M. Wood-Martin : *Traces of the Elder Faiths of Ireland* (*Polybiblion*, t. XCIV, p. 231-233). Aussi on ne peut que féliciter M. Joyce d'avoir entrepris de nous donner une « Histoire sociale de l'ancienne Irlande ». Personne n'était mieux préparé que lui, par ses publications antérieures sur la langue, la littérature et l'histoire politique de l'Irlande. Ce nouvel ouvrage sera le couronnement et l'honneur de sa carrière littéraire.

L'Irlande ancienne, c'est ici l'Irlande depuis sa conversion au christianisme (Ve-VIe siècles) jusqu'à la conquête anglo-normande (XIIe siècle), mais en descendant jusqu'aux XVIe et XVIIe siècles lorsqu'il s'agit d'institutions et de coutumes indigènes, qui ont survécu jusqu'à la conquête définitive et niveleuse, résumée par le nom de Cromwell. D'autre part, M. Joyce ne s'occupe pas de l'époque préhistorique, sinon par référence occasionnelle ou pour éclairer la période historique.

Le tableau de la vie sociale et de la famille est ici le principal : il s'agit d'une société traditionnelle dont le développement a été lent,

partagée qu'elle était en classes et en professions héréditaires, mais unie et en quelque sorte soudée par tout un ensemble de lois et de coutumes dont l'autorité était universellement reconnue. C'est là l'objet propre de la première moitié du premier volume : le gouvernement monarchique était lui-même une hiérarchie, puisqu'au dessous des rois de la province il y avait des rois régionaux (des *reguli*) dépendant des premiers ; chacun de ces rois ou chefs avait son mode d'élection, ses privilèges, avec certaines limitations traditionnelles de son autorité, sa cour et ses officiers. La société elle-même se compose de cinq classes principales : les nobles, les hommes libres avec ou sans propriété, et les classes non libres. On a appelé « lois des Brehons » (ancien nom irlandais pour « arbitres ») les coutumes qui régissaient l'ancienne société irlandaise et qui restèrent en vigueur jusqu'à l'introduction de la loi anglaise au début du XVIIe siècle : M. Joyce donne un résumé très clair de cette organisation compliquée et toute différente de nos idées modernes. — Après un chapitre sur le paganisme irlandais, tel qu'on le devine par des survivances de croyances et de légendes, M. Joyce parle avec détails de l'organisation que le christianisme reçut en Irlande, organisation qui, par plusieurs points, refléta l'organisation sociale du pays. La religion l'amène aux écoles ecclésiastiques si développées et si florissantes en Irlande du VIe au VIIIe siècle, si bien que l'Irlande, *insula sanctorum*, exerça alors une influence civilisatrice sur la France encore germanique et sur l'Allemagne. Le développement de la littérature irlandaise, annales, histoires, récits épiques et œuvres d'imagination, les arts cultivés d'abord dans ces écoles ecclésiastiques, et aux arts de l'enluminure et de la gravure M. Joyce ajoute la musique, — cela achève le premier volume.

Le second volume traite d'abord de la vie de famille, du mariage, de la situation de la femme et des enfants ; à cela on peut rattacher les détails intéressants que M. Joyce donne un peu plus loin sur l'assistance aux vieillards et aux malades, assistance qui était le devoir de la famille et, à défaut de famille, de la tribu. La vie matérielle est traitée avec le plus grand détail, et ce tableau de la civilisation de l'ancienne Irlande est d'un grand intérêt pour l'histoire générale des mœurs. La maison et son ameublement, l'économie domestique, le vêtement et les parures ; l'agriculture, et les industries de la terre ; celles du bois, du métal et de la pierre ; les poids et les mesures ; les relations commerciales, les assemblées, les jeux publics et les sports, divers usages de la société et, pour finir, les usages funéraires. Nous ne pouvons entrer dans aucun détail, même pour montrer l'originalité ingénue de cette civilisation qui sortait directement de la nature, nous noterons pourtant au passage, comme exemple, que le point de départ pour les mesures de capacité était le contenu d'un œuf de poule de dimension

moyenne et que, pour les mesures de poids, le point de départ était le poids d'un grain de blé.

L'ouvrage de M. Joyce repose sur une érudition très sûre; et il sait référer le lecteur aux sources, aux documents sans allourdir son exposition. L'ordre des matières ne nous paraît pas toujours heureux ; mais nous reconnaissons que c'était affaire délicate et difficile. L'intérêt du sujet et le talent de l'auteur méritent à ce livre de sortir du cercle un peu étroit des études celtiques ; notre court sommaire suffit à en montrer l'intérêt pour les études générales d'histoire et de sociologie. — L'illustration riche et bien choisie rend l'ouvrage de M. Joyce plus instructif encore. Nous regrettons seulement que la carte d'Irlande ne soit pas sur une plus grande échelle et surtout plus nette. H. Gaidoz.

Les Grands Hommes de l'Église au XIXe siècle. La Moricière, par Eugène Flornoy. Paris, Béduchaud, 1903, in-18 de xvi-184 p., avec portrait. — Prix : 2 fr.

Les Grands Hommes de l'Église au XIXe siècle. Ketteler, par Jean Lionnet. Paris, Béduchaud, 1903, in-18 de xvi-168 p., avec portrait. — Prix : 2 fr.

Ces deux volumes font honneur à la collection des « Grands hommes de l'Église » et ils assurent le succès de cette intelligente entreprise de vulgarisation. Puisque le « public » lit peu, paraît-il, — ne lui offre-t-on pas une pâture d'imprimerie trop abondante ? — il convient de lui apporter des mets substantiels sous une forme discrète, agréable à voir et facile à digérer. C'est ici le cas.

M. Eugène Flornoy a prétendu retracer, avec l'impartialité de l'historien, la vie de ce « héros » vers qui l'attiraient ses sympathies ; et même au milieu des épisodes les plus émouvants il a tenu à garder le calme de l'annaliste scrupuleux. Tour à tour, il décrit la formation intellectuelle de La Moricière, sa carrière militaire en Afrique, son rôle politique en France, son court passage au ministère de la guerre, sa présence au Parlement, d'où l'évince si brusquement son arrestation lors du 2 décembre. Mais ces années, brillantes d'abord, attristées ensuite, ne semblent que le prélude de la grande mission qui attend à Rome le vaillant « Africain », comme défenseur militaire de la Papauté. Ici, M. Flornoy insiste avec l'âme d'un catholique et trace les meilleures pages de cette biographie. Il s'attache à montrer les étapes successives par où ont passé l'esprit et le cœur de La Moricière, pour arriver du déisme et du saint-simonisme au catholicisme le plus rayonnant. Par ce côté psychologique, cette « histoire » rencontre son originalité et trouve son mérite principal.

Le récit du combat de Castelfidardo et du siège d'Ancone est mené avec sobriété et précision. Cette page des annales contemporaines de

l'Église romaine mériterait, à elle seule, la large diffusion que nous souhaitons à ce petit volume, car elle est de nature à réveiller dans l'âme des jeunes gens les ardeurs trop engourdies qui firent tressaillir les glorieux soldats de la Papauté il y a quarante-trois ans.

M. Flornoy a eu la bonne fortune d'orner son livre d'une « Préface » de M. de Mun ; on sent vibrer dans ces lignes, que nous avions lues par avance dans *le Correspondant*, la foi généreuse du grand serviteur du Saint-Siège, qui connaît, lui aussi, « le juste orgueil des défaites acceptées pour le service de Dieu », et parle de son devancier en émule digne du modèle : *bene scripsisti de me, Thomas* ; les débuts militaires de La Moricière ont particulièrement inspiré celui qui s'est souvenu que, sur cette même terre d'Afrique, il avait fait, à son heure, ses premières armes.

— A ce même titre de précurseur et de gentilhomme, dévoué au peuple, Mgr de Ketteler, « l'évêque social » eût également trouvé dans le fondateur de nos cercles catholiques d'ouvriers, un chantre digne de lui. C'est à Mgr Touchet, évêque d'Orléans, que M. Jean Lionnet a demandé une « Préface » ; elle est écrite dans un langage aimable et moderne, avec un ton plein de verve et d'action.

M. Lionnet a étudié de près le rôle de Mgr de Ketteler, et il a suivi tout ce grand mouvement économique où l'évêque de Mayence a jeté sa plume, sa parole et sa vie. C'est un bel exemple à proposer aux « pasteurs », et une réponse décisive pour ceux qui douteraient encore de la mission sociale réservée, inspirée par les circonstances au clergé. Parlant peu des luttes politiques, — pas assez peut-être pour la pleine justice de l'histoire des affaires religieuses (tel le concile du Vatican), où Mgr de Ketteler fut mêlé, — M. Lionnet se réserve pour les « revendications ouvrières », le « programme social » au Reichstag. Il aborde ces points avec une parfaite compétence, une grande lucidité, et une sûreté d'informations qui ne laisse après lui rien à dire. Les citations qu'il donne des œuvres de Mgr de Ketteler sont fort topiques ; on trouvera des paroles particulièrement profondes : p. 60, 62, 63, 70, 95, 105. Nous avons ici une excellente vulgarisation de l'œuvre d'un prélat dont l'intelligente ardeur avait devancé son temps et posé les premiers jalons des encycliques « sociales » de Léon XIII. G. DE G.

La Jeunesse de Balzac. Balzac imprimeur, 1825-1828, par GABRIEL HANOTAUX et GEORGES VICAIRE. Paris, F. Ferroud, 1903, gr. in-8 carré de VI-267 p., avec 3 estampes et 2 portraits gravés sur bois par A. Lepère. — Prix : 25 fr.

Enfin il a paru, il vient de paraître, ce livre si curieux, si grandement suggestif. Depuis longtemps annoncé, il était attendu avec la plus vive impatience par tous les balzaciens affriandés par quelques

fragments publiés dans *le Journal*. Mais combien le possèderont ! Tiré à 350 exemplaires (60 sur japon et 290 sur vélin d'Arches), il ne tardera pas à être épuisé, s'il ne l'est déjà... Et cependant je n'ai pas perdu un instant pour le présenter aux lecteurs du *Polybiblion*.

Donc, le volume de MM. Gabriel Hanotaux et Georges Vicaire va nous raconter, avec un charme pénétrant, certaines années pleines de déboires de celui qui allait devenir, avec le temps, le plus grand romancier du siècle.

On sait que Balzac, dont le père voulait faire un tabellion quelconque, avait débuté dans la bazoche, après avoir suivi les cours de l'École de droit. Placé d'abord chez un avoué, M. de Merville, il était entré ensuite chez Me Passez, notaire. Il ne tarda pas à quitter ce genre d'occupations qui lui déplaisait, et, malgré l'opposition de sa famille, il déclara vouloir embrasser la carrière littéraire. De guerre las, son père lui assura une pension annuelle de quinze cents francs ; mais au bout de deux ans, le succès se faisant attendre, ce modeste subside lui fut retiré, si bien que notre futur grand homme, désireux d'acquérir son indépendance, s'improvisa éditeur : c'était toujours s'occuper du livre. Il publia des éditions en un volume de la Fontaine et de Molière, lesquelles ne se vendirent pas. Premier échec commercial, premières dettes. C'est alors que Balzac, s'associant avec un nommé Barbier, essaya de l'imprimerie. Là encore, il se fourvoya, n'étant nullement taillé ni préparé pour un labeur de l'espèce. Le déficit croissant et enlaidissant, à quoi se décide-t-il pour y parer ? — « Déjà empêtré dans la direction d'une affaire qui tourne mal, il ne trouve rien de mieux que de s'enfoncer davantage ; il ne lui suffit plus d'être éditeur et imprimeur ensuite : il devient maintenant fondeur de caractères » (p. 85). A ce moment critique, Balzac a deux associés : Jean-François Laurent et Barbier ; mais bientôt ce dernier « sentant probablement que la barque fait eau de toutes parts, se retire. » La débâcle suit presque aussitôt et une liquidation prévient une faillite certaine. Barbier, homme du métier, reprend seul la maison et Balzac s'en va, titulaire d'un passif formidable qui, sa vie durant, pèsera sur lui. Tout était perdu fors l'honneur !...

L'on ne saurait trop admirer, dans cette œuvre de premier mérite, les deux chapitres intitulés : *Rue des Marais* et *Dilecta*. C'est rue des Marais Saint-Germain, aujourd'hui rue Visconti, voie étroite et sombre, qu'était installée l'imprimerie de Balzac. Dans le chapitre précédent *(Balzac imprimeur)*, MM. Hanotaux et Vicaire nous font la description du milieu dans lequel l'ardent jeune homme allait agir. *Rue des Marais*, on voit le commerçant aux prises avec les multiples difficultés de son entreprise. On le voit aussi conseillé, soutenu, consolé par une femme des plus distinguées, qui avait quelque peu oublié à

son profit ses devoirs d'épouse. A cette femme, Mme de Berny, Balzac doit beaucoup. Sans parler de l'aide financière qu'elle lui accorda, on peut dire qu'elle a été son éducatrice. Filleule de Louis XVI et de Marie-Antoinette, comptant vingt-deux années de plus qu'Honoré, elle se fit un plaisir de l'initier, de la manière la plus intelligente, aux choses de la haute société de l'ancien régime et lui ménagea les plus brillantes relations dans la société du moment. Il n'est pas douteux que c'est de Mme de Berny qu'il tint les fortes convictions royalistes qu'il a toujours nettement affirmées.

Ouvrons ici une parenthèse à propos des prétentions nobiliaires de Balzac. Ne peut-on supposer que, fréquentant dans un milieu d'élite, la pensée lui vint, afin d'y paraître moins dépaysé, d'orner son nom d'une particule ? Car nul ne l'ignore : Honoré n'avait aucun droit à cette particule dont sa vanité, cependant, s'accommodait fort : son grand-père était un simple laboureur, comme celui de Victor Hugo un menuisier. — Mais passons.

Balzac appelait Mme de Berny *Dilecta*. Le chapitre en tête duquel se trouve ce mot est une étude d'âme fort remarquable et singulièrement attachante. Délicate et fouillée, tout à la fois, elle fait mieux que soulever un coin du voile : elle éclaire, elle précise toutes choses. Bref, on se rend compte que Mme de Berny, beauté mûre, fut pour le jeune Balzac, mais avec une haute supériorité, ce qu'avait été Mme de Warens pour Jean-Jacques. Lisez, je vous prie, la lettre datée de 1832, dans laquelle Mme de Berny adresse à son ami de « sages, hardies et justes critiques » sur *Louis Lambert* : « cette page, observent les auteurs, est décisive. Madame de Berny fut une éducatrice. » Ajoutons : cette lettre est un vrai bijou épistolaire.

Le beau livre de MM. Hanotaux et Vicaire, éclairé de nombreuses notes, marque d'une érudition aussi solide qu'étendue, se termine par une *Conclusion* où le grand Honoré est examiné à la loupe ; on le suit depuis sa naissance jusqu'à sa mort, si triste : c'est d'un coloris vigoureux, d'une intense psychologie.

Les *Appendices*, très nombreux, sont répartis en dix sections. Les huit premières sections se composent ensemble de cent-douze pièces (actes d'état civil, contrats, lettres, états de comptes et autres, etc.). Le neuvième appendice est la *Liste des livres sortis des presses de la maison Honoré Balzac ;* dressée après des recherches et des vérifications de toutes sortes, cette liste ne comprend pas moins de 163 articles. Le dernier appendice donne des renseignements divers sur la maison de la rue des Marais. — Quant à l'illustration, elle consiste en trois estampes (maison rue des Marais, atelier typographique, masque de Balzac d'après Rodin) et en deux beaux portraits inédits hors texte (Balzac jeune, d'après une sépia de Devéria, et Mme de Berny).

Ainsi, les documents abondent dans cet ouvrage ; les auteurs en ont trouvé la majeure partie dans les riches archives du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, qui a déjà tant écrit sur Balzac et qui est loin d'avoir dit son dernier mot sur l'illustre romancier. En attendant, tous les balzaciens lui sauront gré d'avoir libéralement mis ses trésors à la disposition des deux lettrés qui en ont fait un si excellent usage.

ER.-CH. GAUDOT.

CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante :

Paris, 11 janvier 1904.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Dans le numéro de décembre de votre Revue, M. Carra de Vaux a fait paraître, sur un de mes livres, un article que je ne puis laisser passer sans protestation ; c'est pourquoi, bien résolu à user entièrement de mon droit de réponse, j'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir insérer dans votre plus prochain numéro et à la place même à laquelle a paru l'article de votre collaborateur, la rectification suivante.

Dans cet article, M. Carra de Vaux m'accuse de lui avoir emprunté tout le plan d'un de ses travaux ; je le mets au défi d'apporter un commencement de preuve de cette assertion.

Son livre n'étant qu'une amplification d'un travail de Darmesteter sur le Mahdisme et le mien en étant un essai de confirmation, il n'y a rien d'étonnant à ce que nos deux ouvrages présentent quelques idées communes. Votre collaborateur est obligé de reconnaître que j'ai poussé plus loin que lui l'étude historique du problème qu'il avait essayé de traiter, et dans ces questions tout ce qui n'est pas preuve tangible est de la rhétorique nuisible. Ce n'est nullement dans la crainte de blesser sa modestie que je ne l'ai point cité. Je n'ai pas eu cette vaine terreur, mais j'ai tenu essentiellement à ne citer que les ouvrages de première main auxquels j'empruntais des arguments et des preuves, ceux de de Sacy, de Plane, de Quatremère, de Darmesteter, de M. de Goeje, de M. Schefer, de M. Houdas ; les ouvrages de ces savants orientalistes sont cités assez de fois pour que l'on ne puisse m'accuser de chercher à m'approprier les idées et les travaux d'autrui.

En second lieu, si M. de Vaux s'était donné la peine de lire ma Préface, il aurait vu que je suis fort loin de nier l'influence que tout le monde, d'ailleurs, sait évidente, de l'hellénisme sur la philosophie arabe.

Veuillez croire, Monsieur le Directeur, à l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

BLOCHET.

RÉPONSE

Il suffit de jeter un coup d'œil sur mon livre intitulé *le Mahométisme* pour constater qu'il ressemble plus, par le plan, au *Messianisme* de M. Blochet, qu'aucun des ouvrages cités par cet auteur. L'idée de suivre le développement dans l'islam de l'influence grecque ou persane à travers les hérésies successives, Schiisme, Ismaëlisme, Druzisme, etc., n'a été qu'ébauchée dans le mémoire de Darmesteter ; elle est devenue l'idée maîtresse de mon livre comme de celui de M. Blochet. L'expression de « lutte du génie sémitique et du génie aryen dans l'islam », avec tout l'ensemble de conceptions historiques qu'elle comporte, est de moi (V. *le Mahométisme*, sous-titre et p. 111, et cf. Blochet, p. 4) ; l'expression de « Soufisme orthodoxe », avec tout l'ensemble de conceptions qu'elle comporte, est également de moi (*le Mahométisme*, p. 183-191, *Gazali*, chap. VII-IX ; cf. Blochet, p. VIII). Et ce ne sont pas là de simples figures de rhétorique, ce sont des idées directrices sans lesquelles M. Blochet n'eût même pas songé à écrire son ouvrage.

J'ai bien lu la Préface de M. Blochet, et j'y ai trouvé des phrases telles que celles-ci : (p. IV) « Ce qui a toujours le plus gêné les sectes hétérodoxes de l'islam... c'est que Mahomet ait proclamé aussi haut... qu'il était le Sceau de la prophétie et que la Mission était terminée avec lui. Il y eut bien des gens au lendemain de l'hégire et de la mort de Mahomet qui furent moins optimistes, et qui jugèrent que l'ordre du monde n'était point si parfait qu'un nouveau Prophète n'eût rien à y changer... » J'avais écrit (*Mahométisme*, p. 111-112) : « Mahomet... avait implicitement admis qu'aucun autre prophète ne paraîtrait plus après lui, qu'il était lui-même le dernier et le plus grand des prophètes, le sceau de la révélation... mais la période de conquêtes et de guerres civiles qui s'ouvrit avec l'hégire ne parut sans doute pas à quelques esprits celle de la vérité complète et du bonheur parfait, et fort peu de temps après l'hégire on vit s'introduire dans l'islam l'idée qu'un autre prophète paraîtrait encore, etc. » — Si c'est le hasard qui a amené de telles rencontres sous la plume de M. Blochet, je regrette qu'il n'y ait pas en même temps amené mon nom.

C'est avec plaisir et sans y être « obligé » que j'ai reconnu le mérite historique du livre de M. Blochet. Quant à ce que dit cet auteur de l'influence de l'hellénisme sur les hérésies musulmanes, cela m'a semblé insuffisamment net.

BARON CARRA DE VAUX.

BULLETIN

Précis de la doctrine chrétienne, par l'abbé SERVAIS. 2e éd. T. II. Namur, imp. Douxfils, 1902, in-8 de 158 p. — Prix : 1 fr.

Ce modeste volume nous parait très recommandable. La forme en est concise, claire, méthodique. L'exécution matérielle est celle qui convient à un livre scolaire, dans le but d'alléger le travail. Pourtant l'auteur n'a pas craint d'aborder des questions ordinairement réservées aux catéchismes de persévérance les plus complets : ainsi les preuves de l'existence de Dieu (l'ordre physique, la nécessité d'un premier moteur, le témoignage de la conscience), — ainsi encore les nombreuses preuves de la divinité de N.-S. Jésus-Christ.

On a fait un judicieux emploi du *petit texte*, fournissant des citations d'auteurs modernes, etc... B. DE CARROY.

L'Abstention religieuse dans le temps présent, par le chanoine PLANBIX. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

L'orateur, car je crois bien que cette brochure est un discours, dénonce avec son habituelle vigueur l'un des fléaux actuels, l'abstention religieuse, qu'on pourrait, tout aussi bien et plus clairement peut-être, appeler l'indifférence religieuse, et il en décrit les funestes effets au point de vue de l'individu, de la famille et de la société. C'est, en quelque sorte, l'examen de conscience de notre temps, fait avec la clairvoyance d'un observateur avisé et pénétrant et l'éloquence d'un apôtre. Il est à souhaiter, dans l'intérêt de notre pays, que cet excellent petit livre trouve beaucoup de lecteurs. ÉDOUARD PONTAL.

Causeries, par le R. P. VAN TRICHT. T. VII. Namur, A. Godenne, s. d., in-8 de 324 p. — Prix : 3 fr.

Faut-il encore dire la grâce fine, la délicatesse pénétrante de ces *Causeries* ? Il y a là des *Feuilles détachées* où l'on rencontre des histoires vécues d'une saveur exquise, d'un charme de rêve. Quel touchant tableautin que celui de Lisette, âme toute blanche ! Sœur Claire accueillit avec un amour de mère, dans le Refuge qu'elle dirigeait, la pauvre Lisette, orpheline dès ses jeunes années. A quinze ans, la fillette si gracile, si souriante, si candide, connaissait l'art tout poétique de la fleuriste. Elle quitta le Refuge pour entrer à l'atelier. Elle était heureuse, mais son cœur débordant cherchait un cœur qui l'aimât. Elle eut de vagues et douces fiançailles. Le lit nuptial de ses vingt et un printemps, ce fut son blanc cercueil ; son idéal époux fut Jésus. A vingt et un ans, elle émigrait de cette vie qui lui avait un instant souri ! Ce récit fait monter des larmes aux yeux. Puis c'est l'histoire de *Gilberte ; — L'Attente ; — Entre le ciel et la terre ; — Un Nid d'épinoche ; — Pauvres et riches ; — L'Hypnotisme ; — De la Condition des ouvriers ; — La Famille ; — Le Mal du monde*. Il y a donc toutes sortes d'excellentes choses dans ce nouveau volume. Ceux qui le liront y feront une riche cueillette.

LOUIS ROBERT.

Les Mille et une Nuits vendéennes. Légendes du Bas-Poitou, par Henri Bourgeois. 1re série. Luçon, Bideaux, 1903, in-12 de 244 p. — Prix : 1 fr. 75.

Quel joli bouquet de légendes nous apporte M. Henri Bourgeois dans ses *Mille et une Nuits vendéennes*, en prose, en vers, même en patois! Il y en a de tous les genres et pour tous les goûts. Il y en a de merveilleuses comme les légendes de *Saint Paul en Pareds* ou de *Saint Juire*, du *Loup gris du calvaire de Bourgenais*. Il y en a de touchantes comme la *Sainte Anne de Jard*, la *Donzelle de Fontenay*, les *Deux Croix de Vairé*. Il y en a de terribles comme la *Complainte de Béatrix de Talmont* et *la Punition de Belesbat*. Il y en a de naïves comme *les Petites Poulettes de la forêt de Vouvans*. Il y en a de gaies comme *les Deux Bossus* et *la Légende de la Fève*, qui rappelle fort le fabliau des *Trois Souhaits*. Il y en a même d'un peu gauloises, comme *la Sorcière des Bourdinières*.

Tout historien qu'il est, M. Henri Bourgeois préfère parfois la légende à l'histoire. A-t-il bien tort?

M. de la Rochetbrie.

Innocent of a Crime, by Captain Paul Witt. London, Fisher Unwin, 1903, in-12 cartonné de 323 p.

La justice française a mauvais renom en Angleterre, et, de fait, les droits et intérêts du prévenu et de l'accusé sont, en ce pays, tellement mieux sauvegardés, le recrutement de la magistrature tellement plus sévère, l'indépendance et l'impartialité des juges tellement mieux assurées que chez nous, qu'un Anglais est en somme assez fondé à regarder notre système judiciaire comme barbare. Tel il apparaît dans ce roman qui l'expose en poussant d'ailleurs la peinture fort au noir. On y voit un jeune Anglais résidant en France, qui, ayant causé par imprudence un accident mortel, se voit, par les machinations de quelques coquins intéressés à sa perte, par la sottise et les préventions du jury, mais surtout par l'acharnement de magistrats ambitieux et sans scrupules, condamné pour assassinat prémédité ; avant cette condamnation, il a dû naturellement subir un long emprisonnement et — l'action se passant il y a quelques années — toutes les persécutions longuement rapportées, de l'instruction secrète. C'est là le fond du roman, bien qu'il s'y trouve aussi d'autres incidents et notamment, dans la première partie, l'histoire préliminaire d'un mariage fâcheux où le même jeune homme, esprit et caractère faible, s'est laissé entraîner par des gens qui en veulent à sa fortune. Toute la fable, il faut le dire, n'est ni trop bien inventée, ni trop bien liée ; elle est mue par des ressorts tout à fait primitifs et narrée de façon fort sèche ; elle met en jeu des personnages dont les uns sont assez conventionnels et les autres d'un dessin par trop rudimentaire ; le dialogue, emphatique çà et là, est le plus souvent insipide et plat. De tout cela est fait un récit dont on ne peut guère louer les qualités littéraires, mais où il faut reconnaître une connaissance assez précise — quoique non pas exempte, bien loin de là, d'erreurs et de préjugés — de certaines choses, de certains usages, de certaines gens de notre pays.

A. Barbeau.

De Allende Pajares. *Paisajes y cuentos*, por el conde de las Navas. Madrid, Ducazcal, 1903, in-8 allongé de 113 p.

Quelle manière charmante et pittoresque a de conter ou de décrire le comte de las Navas, bibliothécaire particulier de S. M. le roi d'Espagne !

Le *Polybiblion*, en rendant compte précédemment des autres publications de l'auteur, a fait ressortir son érudition, son originalité, son humour, son style si limpide et si castillan, sa clarté et sa précision unies à une imagination vive, qui ne dépasse jamais les limites du vraisemblable. Toutes ces qualités se retrouvent dans le nouveau livre, luxueusement imprimé, que nous présentons aujourd'hui. Cinq contes, cinq tableaux ou paysages, précédés d'une Introduction en forme de notes de voyage, forment l'ensemble de ce recueil si beau, si bon et si moral, que le comte de las Navas, dédie à son ami, M. Ramon Menéndez y Pidal, professeur à l'Université de Madrid. Nous en recommandons volontiers la lecture à ceux qui pourront mettre la main sur un des 300 exemplaires qui sont sortis des presses de Ducazcal : ils ne regretteront pas leur temps. G. BERNARD.

Abrégé de l'histoire de la religion, par l'abbé VANDEPITTE. Lille, Giard, 1904, in-12 de 62 p. — Prix : 0 fr. 15.

L'histoire de la religion, c'est-à-dire l'histoire sainte et l'histoire de l'Église — les deux Testaments présentés dans leur harmonique synthèse — voilà bien la meilleure apologétique, celle qu'il convient de populariser et de rendre intelligible à la mentalité des masses. D'ailleurs il nous semble que le chapitre de l'Église dans la brève et sèche rédaction de nombreux catéchismes, est insuffisant, inadéquat à l'importance du sujet. C'est donc un utile travail d'avoir su rendre intelligible aux petits enfants la vie de l'Église à travers les siècles. *L'Église en face du judaïsme, — en face du paganisme, — en face de l'hérésie, — en face de la barbarie, — L'Église et la Civilisation des peuples, — L'Église et les Invasions musulmanes, — L'Église et la Chrétienté d'Europe*, etc...., sous ces titres divers sont groupés les faits les plus significatifs du développement chrétien : leur portée tout à la fois dogmatique et sociale est bien mise en relief. Voilà ce qu'il faut au chrétien du XXe siècle ; nous recommandons l'ouvrage aux directeurs de cercles d'étude aussi bien qu'aux catéchistes de faubourg. B. DE CARROY.

Pie X, pontife et souverain, par Mgr JUSTIN FÈVRE. Paris, Savaète, s. d., (1903), in-8 de XVI-133 p. — Prix : 2 fr.

L'auteur, en reconnaissant lui-même « la rapide composition de cet opuscule et son défaut d'informations » porte sur son travail le jugement que tout lecteur sérieux ratifiera. Écrite au vol de la plume, manquant de détails précis, avant qu'on ait pu d'ailleurs les connaître, cette étude était acceptable dans un journal, dans une revue. Mais lui donner la forme plus stable d'une brochure, presque d'un volume, c'est lui attirer un examen qu'elle ne supporte pas sans faiblir.

Une rapide vue d'ensemble sur la vie sacerdotale et épiscopale de Pie X, quelques notes plus ou moins exactes sur le conclave du mois d'août 1903, des dissertations à propos de la devise : *Ignis ardens*, voilà tout ce qu'il convient de signaler ici. De nombreuses coupures de journaux, prises assez malencontreusement et comme au hasard de la presse, n'ajoutent rien à un opuscule écrit en style agité. Des allusions malveillantes, et sans qu'aucune preuve historique les étaye, au sujet de Léon XIII, choquent trop souvent le lecteur ; il semblerait que l'auteur porte ici un ton d'aigreur personnelle, et puisque « l'œuvre de ce courageux et savant biologiste », — comme disent les prospectus de la librairie où elle s'édite, — comporte

150 volumes, il semblera particulièrement inutile d'ajouter à ce vaste et méritoire labeur une brochure aussi insignifiante. La seule excuse, c'est que le sujet est encore neuf et, partant, mal connu. Il aurait donc mieux valu attendre. G.

Facta loquuntur, ou Dix Années d'activité épiscopale, par le Dr. François Botek et A. Kleiber ; trad. par le Dr. Florent Thys. Paris, Brockhaus, s. d., petit in-8 carré de VII-175 p., cartonné.

Mgr Kohn, prince-archevêque d'Olmütz depuis une dizaine d'années, a été, à plusieurs reprises, violemment pris à partie dans la presse de l'empire d'Autriche et même du reste de l'Europe. Deux prêtres qui ont vécu dans l'intimité immédiate du prélat ont entrepris de narrer sa vie de dévoûment, de prière, de sage administration spirituelle et temporelle. Un autre ecclésiastique, le Dr. Florent Thys, a traduit cet opuscule, pour étendre davantage la réfutation des calomnies dont libéraux et vieux catholiques ont essayé de ternir la vie du pieux archevêque. Une illustration soignée vient compléter les renseignements documentaires multipliés dans tous les chapitres et contribue à intéresser jusqu'aux lecteurs les moins curieux des questions purement locales autour desquelles se concentre le plus souvent la discussion. G. P.

Correspondance de la famille des Essars, par le comte de Saint-Pol. Abbeville, Paillart, 1903, in-8 de 76 p.

Ce travail est divisé en trois parties, dont la plus intéressante est celle qui concerne les événements de la Révolution et de l'émigration. Charles Hubert, marquis des Essars, par les dates de sa vie (1749-1830), en constitue le cadre et l'unité. Bien qu'ayant acheté des biens nationaux, il dut émigrer en 1791, avec sa femme ; mais six mois après, celle-ci était revenue à Abbeville. Les pièces publiées ici montrent comment en jouant, à l'exemple de tant d'autres, la comédie du divorce, elle obtint sa radiation et parvint à sauver quelques épaves de sa fortune. Le marquis rentra à son tour en 1802, à l'aide d'un de ces certificats de complaisance qu'on prodiguait impunément alors, attestant son existence pacifique à Londres ; néanmoins, comme il avait reçu en 1799 la croix de Saint-Louis, il faut supposer qu'il l'avait gagnée les armes à la main, dans quelque corps d'émigrés. Son testament (mai 1830), écrit cinq mois avant sa mort, témoigne de sa charité envers les pauvres et de sa sollicitude pour l'instruction populaire.

On peut signaler dans ce recueil, outre les lettres écrites de France à M. des Essars pendant l'hiver de 1791-1793, celle de l'évêque d'Amiens, Lamotte, (1765) protestant contre l'ingerence des Parlements dans les affaires d'Église, et celle signée du Sauzay énumérant les trophées d'ordre exclusivement financier conquis par deux courtisans célèbres, Vaudreuil et Nassau, dans leur campagne de Gibraltar, en 1782. L. P.

Histoire contemporaine de 1815 à nos jours, par Camille Pelletan. Paris, Société française d'éditions d'art, 1902, in-4 illustré de 312 p. — Prix : 6 fr.

Le nom de l'auteur indique assez ce que peut être cet ouvrage probablement destiné à faire pénétrer dans les jeunes générations une respectueuse admiration pour les idées et les hommes qui, de Waterloo, ont conduit la France a Fachoda en passant par Sedan. Tous les lieux communs, toutes

les sornettes en usage dans l'enseignement officiel de l'histoire se trouvent dans ce volume sur un ton de modération apparente mais d'affirmation catégorique qui paraît ne pas admettre de réplique.

Pour M. Pelletan la notion du bien et du mal et celle de l'intérêt du pays sont presque absolument inversées. Toute analyse est inutile. La seule conclusion qui s'impose est la nécessité d'un ouvrage analogue qui serait écrit dans un esprit diamétralement opposé. EUGÈNE GODEFROY.

L'Église et l'État. Les Leçons de l'heure présente, par l'abbé CH. DENIS. Paris, Roger et Chernoviz, 1903, in-12 de VIII-85 p. — Prix : 1 fr.

Situation politique, sociale et intellectuelle du clergé français, par le même. Paris, Roger et Chernoviz, 1903, in-8 de 104 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. Denis explique la crise religieuse dont nous souffrons aujourd'hui par le défaut de concordance entre l'éducation cléricale et les *exigences du siècle*, car nous sommes « immobilisés dans la discipline du dogme. » Nous lui concéderons volontiers qu'il est utile de familiariser de plus en plus les aspirants au sacerdoce avec les « problèmes philosophico-scientifiques », mais nous nous garderions toutefois de leur laisser négliger l'étude des antiques hérésies et des discussions théologiques d'autrefois, dont il semble faire si peu de cas. Les erreurs d'aujourd'hui, en effet, sont les filiales de celles du passé et l'histoire des dogmes ne saurait s'expliquer sans une étude préalable sérieuse de ce qu'il considère comme un bagage théologique superflu. Si le prêtre s'abstient, comme on le lui reproche, d'aborder au prône les « grandes questions », c'est peut-être qu'il lui coûterait cher de les traiter, à moins de les résoudre dans le sens de la majorité parlementaire du moment (Voir le projet de loi Briand sur la police des cultes), peut-être aussi parce qu'il serait de la sorte inutile aux fidèles, alors que les ennemis jurés de l'Église ne consentiraient même pas à l'entendre,... l'expérience est là pour le prouver. — L'auteur émet ainsi des pensées parfois admissibles en théorie, mais d'une réalisation absolument impraticable, surtout dans un pays ayant aussi peu le sens de la liberté et du respect des opinions que le nôtre. D'autres fois il va manifestement trop loin. Il s'indignera, par exemple, que M. l'abbé Loisy ait été censuré pour le renouvellement de la méthode exégétique qu'il a opéré, mais des faits récents le démontrent aux défenseurs les plus persévéramment bienveillants du professeur : ce *renouvellement* est tel, que si « indulgent et ouvert » qu'on soit, on ne peut réellement pas l'admettre sous peine de renoncer au catholicisme! M. Denis aurait dû comprendre que là, et en d'autres cas analogues, un peu plus de réserve était de mise. Un décret de l'*Index* du 4 decembre 1903, condamnant cet ouvrage, et avec lui son *carême apologétique*, vient de le rappeler à l'ordre et à la modération. Puisse-t-il faire son profit de son avertissement!

Au reste, notre auteur constate lui-même, dans *les Leçons de l'heure présente*, le sectarisme de l'antichristianisme français, avouant qu'on aurait la liberté d'être Voltaire ou Renan, mais non celle d'être un saint Vincent de Paul ; il reconnaît aussi franchement, dans la seconde brochure, les raisons qui ont milité contre le ralliement (p. 10 et s.) mais il n'en invoque pas moins l'autorité de Léon XIII pour nous aiguiller vers une démocratie que ses victoires, hélas! ne font que plus niaisement haineuse. Pourquoi diminue-t-il, par ailleurs, cette autorité en dissimulant l'importance de la condamnation portée par le même Pape contre l'américanisme? Pourquoi encore, défen-

dant la légitimité du système philosophique de Kant, néglige-t-il de rappeler l'enseignement bien autrement significatif du même Pontife dans sa lettre apostolique du 25 novembre 1898 : « Ceux qui veulent être vraiment philosophes... doivent asseoir les principes et les fondements de leur doctrine sur saint Thomas d'Aquin. Le négliger, dans la licence extrême des esprits, c'est s'exposer à glisser dans le gouffre des opinions erronées et à se laisser infecter peu à peu de la peste du rationalisme : l'expérience et les faits ne l'attestent que trop ! »

Les critiques que nous venons de faire, pour multiples qu'elles soient, ne nous empêchent pas d'apprécier les bonnes intentions de l'auteur. Ses écrits sont, en général, pleins d'idées ; on y sent une très réelle conviction, un enthousiasme communicatif, et, s'il lui arrive parfois d'être injuste pour ceux qui ne partagent pas ses vues, c'est dans l'entraînement de son zèle et sans acrimonie. Nous ne demandons pas mieux de profiter de l'initiative de M. Denis et de ses amis : qu'ils ne soient ni si impatients, ni si téméraires, afin que notre sympathie ne soit pas alarmée, et alors les deux tendances, au lieu d'être plus longtemps divergentes, atteindront le résultat qu'il préconise (*Leçons*, p. 83) : «... Sous l'empire de notre Credo *intégralement* professé, de notre soumission *absolue* au magistère infaillible de l'Église, et sous la sauvegarde de notre *discipline traditionnelle*, nous nous régénérerons. »

G. Péries.

Une Ame en prison, *histoire de l'éducation d'une aveugle, sourde-muette de naissance*, par Louis Arnould. 2e éd. considérablement augmentée, précédée d'une lettre de M. Georges Picot. Paris et Poitiers, Oudin, 1903, in-8 de 89 p., ornée de plusieurs grav. — Prix : 1 fr. 50.

Une Ame en prison, c'est l'histoire touchante d'une jeune fille aveugle et sourde-muette de naissance, qui, jusqu'à l'âge de dix ans, fut vraiment une âme prisonnière, n'ayant avec le monde extérieur d'autres communications que par le sens du toucher resté chez elle à l'état inculte et sauvage. A l'âge de dix ans, ses parents la confièrent aux sœurs de la Sagesse de Larmay, près Poitiers, et, en sept ans, le dévouement admirable de ces religieuses et leur habileté technique vraiment hors de pair ont, à la lettre, libéré cette âme captive. Au moment où M. Arnould écrivait sa monographie, — et elle doit avoir encore fait des progrès depuis deux ans, — Marie Heurtin connaissait la langue mimique, la première apprise, la dactyologie, l'écriture Braille, l'écriture Ballu, le langage vocal, possédait une très réelle instruction, et son éducation morale et religieuse était arrivée à un degré où sans doute beaucoup de voyants, parlants et nullement sourds, de nos contemporains n'ont pu atteindre. Cette éducation est vraiment un chef-d'œuvre et elle méritait d'être proposée à l'admiration du monde civilisé. La révélation de M. Arnould a porté coup, et de nombreuses publications à l'étranger lui ont fait écho et des savants sont venus sur place étudier ce chef-d'œuvre de la patience et du dévouement chrétien. M. Arnould, qui a vu de près Marie Heurtin, et qui en a même reçu une lettre charmante, publiée dans sa brochure, ne s'est pas borné à reproduire son travail, inséré d'abord dans la *Quinzaine*, il l'a très heureusement complété par la reproduction ou le résumé des études consacrées par la presse étrangère et française à ce cas si émouvant. Le livre se termine par le catalogue méthodique des principaux sourds-muets-aveugles connus. Au point de vue scientifique, comme au point de vue moral et chrétien, la publication de M. Arnould présente donc un très grand intérêt. Document précieux à ajouter au dossier des congrégations.

Édouard Pontal.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le 30 novembre dernier, quelques amis accompagnaient à sa dernière demeure un homme dont la mort a passé inaperçue, et qui pourtant était une des gloires de la philologie française. M. Émile LEGRAND, un des premiers, sinon le premier des hellénistes français de notre temps, était né à Fontenay-le-Marmion (Calvados) en 1841. Autodidacte par excellence, il fut un remarquable exemple de ce que peut produire l'activité et la constance dans le travail solitaire. Le hasard l'ayant fait diriger ses recherches du côté de la littérature grecque moderne, il ne tarda pas à la connaître mieux que tout autre helléniste français. Malgré cela ce n'est pas sans peine qu'il obtint d'être chargé du cours de grec moderne à l'École des langues orientales, et qu'en 1887 il devint titulaire de la même chaire, en remplacement de Miller. Depuis lors sa situation n'a pas varié jusqu'à son dernier jour. Assuré du pain quotidien, ne recherchant ni la célébrité ni les honneurs, il entreprit cette série de publications qui le placent à la tête des hellénistes français, peut-être des hellénistes de l'Europe. Le champ d'étude de M. Legrand comprenait toute la période de la littérature grecque qui commence à la chute de Constantinople en 1453, c'est-à-dire toute celle pendant laquelle les Grecs lettrés, chassés de l'Orient, ont exercé une si grande influence sur la civilisation en Occident. Son œuvre sera beaucoup plus appréciée plus tard. Il est tels de ses ouvrages qui seront toujours indispensables à quiconque voudra étudier à fond la littérature grecque des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Profondément chrétien, M. Legrand supporta avec résignation une sourde hostilité que ses croyances lui attirèrent. Enfin il est mort sur la brèche, car il a été enlevé au moment où il préparait la publication d'un nouvel et important ouvrage. Terminons en disant que, s'il était un helléniste de premier ordre, il savait écrire dans un admirable français. La liste de ses œuvres est considérable. Voici les principales. Tout d'abord il a composé pour ses élèves des livres excellents : *Grammaire grecque moderne, suivie du Panorama de la Grèce d'Alexandre Soutzov* (Paris, 1878, in-8) ; — *Nouveau Dictionnaire français-grec moderne et grec moderne-français* (Paris, 1885, 2 vol. in-32) ; — *Chrestomathie grecque moderne*, en collaboration avec M. Pernot. Puis vient toute une série de textes inédits, accompagnés le plus souvent d'une traduction, tels que : *Chansons et contes populaires de la Calabre, traduits en français* (Paris, 1870, in-8) ; — *Collections de monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellenique*, 1re série (Paris, 1869-1875, 19 vol. in-8) : nouvelle série (1874-1875, 6 vol. in-8) ; — *Mythologie néo-hellénique par Politis, compte rendu* (Paris, 1872, in-8) ; — *Le Physiologus, poème sur la nature des animaux en grec vulgaire et en vers politiques, publié pour la première fois et précédé d'une étude littéraire par M. Gidel* (Paris, 1873, in-8) ; — *Chansons populaires grecques, texte, traduction, commentaires historiques et littéraires* (Paris, 1876, in-8) ; — *Recueil de poèmes historiques en grec vulgaire relatifs à la Turquie et aux principautés danubiennes* (Paris, 1877, gr. in-8) ; — *Bibliothèque grecque vulgaire* (Paris, 1880-1881, 3 vol. gr. in-8) ; — *Recueil de contes populaires grecs traduits sur les textes originaux* (Paris, 1881, in-16) ; — *Épistolaire grec ou Recueil de lettres adressées pour la plupart à Chrysanthe Notaras, patriarche de Jérusalem, par les princes de Moldavie et de Valachie* (Paris, 1888, gr. in-8) ; — *Éphémérides daces ou chroniques de la guerre de quatre ans, 1736-1739. Texte et traduction* (Paris, 1888, 3 vol. gr. in-8) ; — *Deux Vies de Jacques Basilicos, seigneur de*

Samos, marquis de Paros, etc. (Paris, 1883, petit in-4). M. Legrand avait donné également une traduction française d'une étude historique de Bikélas : *Les Grecs au moyen âge* (Paris, 1878, in-18), ainsi qu'une édition du *Voyage de Paris à Saint-Cloud, par mer, et retour de Saint-Cloud à Paris, par terre*, de Néel (Paris, 1883, gr. in-8, avec illustrations). Avec M. Miller, il avait publié : *La Matrone du pays de Soung, suivi des Deux Jumelles, contes chinois* (Paris, 1884, gr. in-8, avec illustrations). Mais l'œuvre capitale de M. Legrand, celle qui a déjà rendu et qui rendra d'inappréciables services aux érudits adonnés à l'étude de la littérature grecque moderne, c'est sans contredit sa *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec aux* XVe, XVIe, et XVIIe *siècles*, recueil dont la publication a commencé en 1885, et qui forme deux séries composées en tout de 8 volumes gr. in-8. Combien il est regrettable que l'auteur n'ait pas eu le temps de publier la 3e série dont tous les éléments étaient réunis et qui devait comprendre la description des ouvrages grecs publiés au XVIIIe siècle!

— Né à Fournet-Blancheroche (Doubs), le 6 août 1845, M. Ulysse-Léonard-Léon ROBERT est mort à Paris, le 5 novembre, au cours d'un banquet donné par l'Association franc-comtoise *les Gaudes*, dont il était l'un des fondateurs. Il fit ses études au petit séminaire de Consolation, dans les hautes montagnes du Doubs, et au séminaire de Vesoul. Après avoir rempli pendant quelques mois les modestes fonctions de maître d'études au lycée de Besançon, il entra à l'École des chartes, de laquelle il sortit le 27 janvier 1873, avec le diplôme d'archiviste paléographe. Entré aussitôt à la Bibliothèque nationale comme surnuméraire au département des manuscrits, il fut nommé, le 21 mars 1883, inspecteur général des bibliothèques et des archives. Il laisse des travaux importants dont beaucoup sont relatifs à l'histoire de sa province natale. Nous allons en rappeler le plus grand nombre : *Les Bouhélier* (étude sur une famille libre et guerrière de la Franche-Montagne) (*Annales franc-comtoises* de septembre et octobre 1865 ; tiré à part) ; — *Correspondance scientifique de l'abbé Mougin* (astronome, 1735-1816) (*Annales franc-comtoises* de novembre 1866) ; — *Le Pape Calixte II et les Chanoines de Besançon* (*Ann. fr.-comtoises* d'octobre 1866 ; tiré à part) ; — *Notice sur M. Mauvais, représentant du Doubs, membre de l'Institut* (*Ann. fr.-comtoises* d'août 1867) ; — *De Gerlandi vita et operibus* (Bruxelles, 1873, in-8) ; — *Étude sur les œuvres du pape Calixte II* (Paris, 1874, in-8) ; — *Jean Prioral de Besançon, traducteur de Végèce* (Besançon, 1874, in-8) ; — *Zacharie le Chrysopolitain* (Nogent-le-Rotrou, 1874, in-8) ; — *Documents inédits concernant l'histoire littéraire de la France* (Paris, 1875, in-4) ; — *Miracles de Notre-Dame* (Paris, 1876 et suiv., 8 vol. in-8), avec G. Paris ; — *État des catalogues des manuscrits des bibliothèques de France* (Paris, 1877, in-8) ; — *Catalogue des manuscrits relatifs à la Franche-Comté, qui sont conservés dans les bibliothèques publiques de Paris* (Lons-le-Saunier, 1878, in-8. Extr. des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*) ; — *Inventaire des cartulaires conservés dans les bibliothèques de Paris et aux Archives nationales* (Paris, 1878, in-8) ; — *Indicateur des armoiries des villes, bourgs, villages, monastères, communautés, corporations, etc., contenues dans l'Armorial général de d'Hozier* (Paris, 1879, in-8) ; — *Supplément à l'Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur* (Paris, 1881, in-4) ; — *Chronique de Saint-Claude* (XIIe *siècle*) (Paris, 1881, in-8), — *Étude historique et archéologique sur la roue des juifs depuis le* XIIIe *siècle* (Paris, 1883, in-8) ; — *Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France* (Paris, 1879-1883, in-8) ; — *Recueil de lois, décrets, ordonnances, etc., concernant les bibliothèques* (Paris, 1883, in-8) ; — *Libri à Dole* (*Revue franc-*

comtoise de mars et d'avril 1883) ; — *État des catalogues des bibliothèques publiques de France* (s. l., 1894, in-8) ; — *Monographie du prieuré de Vaucluse, ordre de saint Benoît* (IXe-XIXe *siècle*) (Montbéliard, 1888, gr. in-8) ; — *Notes historiques sur Saint-Mandé* (Saint-Mandé, 1889, in-18 ; 2e éd., 1901) ; — *Le Pape Calixte II, sa jeunesse, son épiscopat sur le siège de Vienne* (*Annales fr.-comtoises* de novembre-décembre 1889 et de janvier-février 1890) ; — *Le Pape Calixte II, sa politique, sa vie privée* (même revue, de novembre-décembre 1900) : ces deux dernières études étaient des fragments du grand ouvrage que M. U. Robert préparait alors sur ce pape franc-comtois ; — *Histoire du pape Calixte II* (*1060-1124*) (Paris, 1891, gr. in-8) ; — *Bullaire du pape Calixte II* (*1119-1124*) (Paris, 1891, 2 vol. gr. in-8) ; — *Les Signes d'infamie au moyen âge, juifs, Sarrazins, hérétiques, lépreux, cagots et filles publiques* (Paris, 1891, in-18) ; — *Lettres sur mon pays* (Besançon, 1892, petit in-18) ; — *Les Fables de Phèdre*, éd. paléographique (Paris, 1893, gr. in-8) ; — *L'Art de chevalerie de Végèce* (Paris, 1877, in-8) ; — *Voyage de Henri et de René de Nassau en Franche-Comté, en France et en Espagne* (*8 août 1533-9 janvier 1534*) (Lons-le-Saunier, 1898, in-8. Extr. des *Mém. de la Société d'émul. du Jura*) ; — *Les Écoles de Franche-Comté pendant le moyen âge* (*Annales franc-comtoises* de mars-avril et de mai-juin 1899) ; — *L'Enseignement à Besançon jusqu'à la fin du* XVIe *siècle* (Besançon, 1899, in-8. Extr. du *Progrès français*) ; — *De Pont-de-Roide à Vienne et de Vienne à Pont-de-Roide* (Besançon, 1899, in-16. Extr. du *Petit-Comtois*) ; — *Heptateuchi partis posterioris versio latina antiquissima e Codice lugdunensi. Version latine du Deutéronome de Josué et des Juges, antérieure à saint Jérôme, publiée d'après le manuscrit de Lyon, avec un fac-similé, des observations paléographiques et philologiques sur l'origine et la valeur de ce texte* (Lyon, 1900, in-folio) ; — *Léon Perrey, secrétaire général de la Société des Amis des arts* (Besançon, 1900, in-4) ; — *Les Origines du théâtre à Besançon* (Paris, 1900, in-8. Extr. des *Mém. de la Société nationale des antiquaires de France*) ; — *Le Tombeau et les portraits de Philibert de Chalon* (Nogent-le-Rotrou, 1901, in-8. Extr. du même recueil) ; — *Philibert de Chalon, prince d'Orange, vice-roi de Naples* (*18 mars 1502-3 août 1530*) (Paris, 1902, in-8) ; — *Testaments de l'officialité de Besançon, 1265-1500*. T. I (Paris, 1902, in-4). Nous rappellerons aussi que M. Ulysse Robert a dirigé pendant un temps la revue d'érudition intitulée : *Le Cabinet historique* et l'*Annuaire des bibliothèques et des archives*.

— Notre collaborateur M. Alexandre-Adrien-Marc-Joseph-Emmanuel Huot de Longchamp de Saint-Albin, plus connu sous le simple nom d'Emmanuel de Saint-Albin, est mort dans sa maison d'Asnières, le 21 décembre 1903, à l'âge de 58 ans. Né à Paris le 13 mai 1845, il était le fils d'un écrivain bien connu dans la presse catholique, M. Alexandre de Saint-Albin. Son père avait pris, sous l'Empire, une part considérable à la formation et au développement des bibliothèques municipales et l'on avait créé pour lui, en 1866, le titre d'inspecteur des bibliothèques d'arrondissement. M. Emmanuel de Saint-Albin, qui a rappelé les services de son père dans un remarquable ouvrage dont on trouvera le titre plus loin, était entré dès 1862 à la préfecture de la Seine, d'abord comme simple auxiliaire (1862-1865), puis comme expéditionnaire (1866), et s'était vu attaché au 2e bureau du cabinet du préfet (bibliothèques et traductions). Ses remarquables aptitudes linguistiques le mettaient particulièrement en état de remplir ces fonctions, et les services qu'il y rendit le conduisirent peu à peu au grade de sous-chef de bureau qu'il obtint le 1er novembre 1891. Fort attaché comme son père à nos traditions catholiques, M. de Saint-Albin s'était affilié à la Société bibliographique et quand cette société entreprit de monter une

librairie, il fut de ceux qui lui assurèrent une précieuse collaboration. C'est ainsi qu'il publia, sous les auspices de la Société, une petite *Histoire de la Révolution* (Paris, 1876-1878, 3 vol. in-32), puis *le Livre des ballades allemandes* (1882, in-18) et *Ballades anglaises et écossaises* (1883, in-18) dans la *Collection des classiques pour tous*. Ces deux derniers ouvrages rentraient plus directement dans le cadre de ses études ordinaires. La littérature étrangère et la littérature comparée étaient ses occupations favorites. Nos lecteurs ont apprécié la critique judicieuse et le goût délicat qui distinguaient les comptes rendus donnés à notre recueil par cet excellent esprit qui signait habituellement Longchamp. Bien que ses fonctions à la préfecture ne lui aient pas laissé le loisir de produire beaucoup, nous pouvons cependant citer encore de lui les travaux suivants qui montrent l'étendue de ses connaissances et la souplesse de son esprit : *La Légende du Cid, comprenant le poème du Cid, les chroniques et les romances* (Paris, 1865, 2 vol. in-12) ; — *Lermontov et le personnage du démon dans la poésie européenne contemporaine* (Paris, 1883, in-8) ; — *Langues mortes et langues vivantes* (Paris, 1886-1887, in-8) ; — *Un Poète russe, le comte Alexis Tolstoï* (Paris, 1889, in-8) ; — *Poètes russes, anthologie et notices biographiques* (Paris, 1893, in-18), ouvrage publié sous un patronage princier ;— *Les Bibliothèques municipales de la ville de Paris* (Paris, 1896, in-8), ouvrage dans lequel il laissait espérer la publication d'un travail plus considérable que sa mort, malheureusement, ne lui aura pas permis d'achever.

— M. Edmond Bonnaffé, qui vient de mourir à l'âge de 78 ans, était né au Havre, le 9 décembre 1825. Passionné pour tout ce qui est une manifestation du bon goût et de l'amour du beau, il réunit une riche collection de livres, meubles, tableaux et autres objets d'art se rapportant principalement au temps de la Renaissance. Mais il ne tarda pas à se distinguer des amateurs ordinaires, en nous faisant connaître les grandes collections qui avaient été formées avant la sienne. Les importantes monographies qu'il a publiées contiennent l'histoire, très instructive et très spirituellement écrite, du développement du goût pour les choses artistiques dans la France moderne. Les principales sont les suivantes : *Les Collectionneurs de l'ancienne Rome. Notes d'un amateur* (Paris, 1867, in-8) ; — *Les Collectionneurs de l'ancienne France. Notes d'un amateur* (Paris, 1873, in-8) ; — *Le Catalogue de Brienne* (Paris, 1873, in-8) ; — *Inventaire des meubles de Catherine de Médicis en 1589. Mobilier, tableaux, objets d'art, manuscrits* (Paris, 1874, in-8) ; — *Causeries sur l'art et la curiosité* (Paris, 1878, in-8) ; — *Inventaire de la duchesse de Valentinois, Charlotte d'Albret* (Paris, 1878, in-8) ; — *Physiologie du curieux* (Paris, 1881, in-8) ; — *Les Amateurs de l'ancienne France. Le Surintendant Fouquet* (Paris, 1882, in-4) ; — *Recherches sur les collections de Richelieu* (Paris, 1883, gr. in-8) ; — *Bordeaux il y a cent ans. Un amateur bordelais, sa famille et son entourage, 1740-1809* (Paris, 1887, gr. in-8) ; — *Le Meuble en France au* XVI*e siècle* (Paris, 1887, gr. in-8) ; — *Les Propos de Valentin* (Paris, 1887, in-12) ; — *Les Arts et les mœurs d'autrefois* (Paris, 1895, gr. in-8) ; — *Le Commerce de la curiosité* (Paris, 1895, in-8) ; — *Études sur la vie privée de la Renaissance* (Paris, 1898, in-8).

— Le 8 décembre dernier une dépêche de Londres annonçait la mort, à l'âge de 83 ans, du célèbre philosophe et sociologue anglais Herbert Spencer. Né le 27 avril à Derby, le jeune Spencer fut élevé par son père, qui était professeur dans la même ville, et par son oncle, pasteur anglican. Il ne fréquenta aucune école, ne suivit les cours d'aucune Université et ne dut qu'à lui-même les connaissances qu'il sut acquérir par un travail acharné.

Dans sa jeunesse il fut ingénieur civil et l'un des collaborateurs du *Civil Engineer's and Architect's Journal.* Mais, abandonnant bientôt une profession qui ne convenait pas à ses aptitudes, il se mit à étudier avec ardeur la philosophie et la politique. En 1842 il donna dans le *Nonconformist* une série de lettres sur *the Prosper Sphere of governement*, et en 1851 il publiait le premier de ses grands ouvrages : *Social Statics.* Puis parurent successivement : *The Principles of Psychology* (1855) plusieurs fois réédité ; — *Synthetic Philosophy* (1857) ; — *Progress ; its Laws and cause* (1860) ; — *Education intellectuel*, etc. (1861), ouvrage qui a eu plus de 25 éditions ; — *First Principles* (1862) ; — *The Classification of the Sciences* (1864) ; — *The Principles of Biology* (1864) ; — *The Study of Sociology* (1868) ; — *Descriptive Sociology* (1873) ; — *Introduction to the Social Science* (1873) ; — *Essays of Ethics, Science and Aesthetics*, traduit en français en 1877-1879 (3 vol. in-8) ; — *Ceremonial Institutions* (1879) ; — *The Data of Ethics* (1879) ; — *Political Institutions* (1882) ; — *The Man versus The State* (1884) ; — *Ecclesiastical Institutions* (1885) ; — *Various Fragments* (1897) ; — *Facts and Comments* (1902). Nous n'avons pas à faire connaître ni à apprécier longuement le système philosophique de M. Herbert Spencer, qui occupait sans contredit une des premières places parmi les penseurs du XIXe siècle Il nous suffira de dire qu'il formula le premier la théorie de l'évolution. On la trouve exposée, en effet, dans son livre *Progress ; its Law and Cause*, publié en 1857, tandis que l'ouvrage de Darwin, *The Origin of Species*, ne parut qu'en octobre 1859. Ayant décidé une fois pour toutes que l'absolu étant Dieu et Dieu étant *inconnaissable*, il n'y avait pas à s'en occuper, il put tout à son aise se renfermer dans l'étude des êtres contingents complètement isolés de toute cause première extra-naturelle. Il prit comme principe de la cosmologie la permanence des forces, comme base de la psychologie la sensation, comme point de départ de la morale, l'utile, comme raison d'être de la société, l'altruisme, et, appliquant à outrance la loi de l'évolution à l'univers, aux individus et aux peuples, c'est d'elle seule qu'il déduisit leur origine, leur développement, leurs modifications. Naturellement de pareilles doctrines devaient être accueillies avec enthousiasme par les matérialistes et combattues énergiquement par les spiritualistes chrétiens. De l'autre côté du détroit, sur la tombe à peine fermée d'Herbert Spencer on s'écriait : « His work is done. He is already enrolled among the immortals. » Nous, nous ne pouvons que plaindre un homme qui a consacré une longue vie de travail à prouver que Dieu ne compte plus et que les hommes, animaux transformés, peuvent établir les lois de la morale comme il leur plaît.

— C'est avec un bien vif regret que nous avons appris la mort de M. l'abbé Fouard, dont la disparition est une grande perte pour l'apologétique et l'histoire ecclésiastique. L'abbé Henri-Constant FOUARD était né le 6 août 1837, à Elbeuf (Seine-Inférieure). Ordonné prêtre en 1861, il se fit recevoir licencié ès lettres, et alla professer la rhétorique à l'institution Join-Lambert. En 1876 il obtenait le diplôme de docteur en théologie et ne tarda pas à être nommé professeur d'Écriture sainte à la Faculté de théologie de Rouen. Lorsque les Facultés de théologie furent supprimées, il s'adonna spécialement à l'étude des origines de l'Église et condensa les résultats de ses recherches dans les ouvrages suivants, qui donnent une haute idée de son érudition, de la solidité de sa doctrine et de son talent littéraire : *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (Paris, 1881, 2 vol. in-8) ; — *Les Origines de l'Église : Saint Pierre et les premières années du christianisme* (Paris, 1886, in-8, et 1888, in-12) ; — *Les Origines de l'Église : Saint Paul, ses missions* (Paris,

1893, in-8) ; — *Les Origines de l'Église : Saint Paul, ses dernières années* (Paris, 1897, in-8). Il préparait en outre une *Vie de saint Jean*, que malheureusement il n'a pas pu achever. M. l'abbé Fouard avait été appelé par Léon XIII à faire partie de la Commission biblique de Rome. Depuis longtemps il était membre de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Rouen.

— On annonce encore la mort de MM. : — L. Benoît, rédacteur au *Nouvelliste de Lyon*, mort en novembre ; — Brouard, inspecteur géneral de l'instruction publique, mort à 79 ans ; — André-Félix Brun, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, chirurgien de l'hôpital des Enfants-Malades, mort en novembre ; — Chevalier-Marescq, libraire éditeur parisien bien connu ; — Colmet de Santerre, doyen honoraire de la Faculté de droit de Paris, auteur de divers ouvrages de droit, entre autres d'un *Cours analytique du code civil*, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, mort à 83 ans ; — Commolet, professeur de mathématiques au lycée Carnot ; — Devin, professeur au lycée Charlemagne, mort à Paris, en novembre, à l'âge de 70 ans ; — le marquis de Gabriac, ancien chargé d'affaires à Berlin, ancien ambassadeur au Vatican, mort à Paris, le 22 novembre, à 73 ans, qui, ayant collaboré à la *Revue des Deux Mondes* et au *Correspondant*, a publié plusieurs ouvrages fort remarquables, entre autres : *Souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne* et *Rapports de l'Église et de l'État ;* — le commandant en retraite Grandin, auteur de nombreux récits militaires fort appréciés, mort à 74 ans ; — le Dr Antoine Gros, auteur de divers ouvrages de science et de philosophie et d'un volume de poésies ; — Oscar Joegly, auteur dramatique et romancier, mort à 31 ans ; — l'abbé Lambert, pro-vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie, qu'il avait évangélisée pendant 43 ans, mort récemment à 81 ans, lequel était fort estimé dans le monde savant pour les communications qu'il avait souvent faites sur l'histoire naturelle de la Nouvelle-Calédonie ; — Émile Madoulé, secrétaire de l'École supérieure de pharmacie, décédé à 55 ans ; — Prosper-Léopold Mar, ancien professeur de dessin au collège de Vaugirard, qui a publié des études historiques et archéologiques sur le XVIe arrondissement de Paris ; — Raoul du Maroussem, collaborateur du *Figaro-Mode*, mort à l'âge de 28 ans ; — Alphonse Poirier, directeur de l'*Anjou ;* — l'abbé Portais, chanoine titulaire d'Angers, rédacteur des conférences ecclésiastiques du diocèse, supérieur des fontévristes de Chemillé, mort à 56 ans, lequel, après avoir composé une *Semaine sainte à l'usage des fidèles* et une *Vie de la Mère Euphrasie Pelletier*, publia l'ouvrage suivant qui fut très apprécié : *La Doctrine catholique exposée d'une manière simple, méthodique, complète, à l'usage des collèges, des pensionnats, des catéchismes de persévérance, des communautés religieuses et des familles chrétiennes* (Paris, 1887, 2 vol. in-8) ; — Albert Rogat, journaliste parisien, mort à 62 ans, lequel après avoir été rédacteur au *Pays* et à l'*Autorité*, avait abandonné la presse monarchique pour entrer au *Moniteur* et avait fondé l'*Alerte ;* — Victor Roger, compositeur et critique musical, auteur de diverses opérettes, parmi lesquelles *les 28 jours de Clairette* et *Joséphine vendue par ses sœurs ;* — l'abbé Terrien, ancien professeur de l'Institut catholique de Paris ; — l'abbé Prosper Védrenne, du diocèse de Périgueux, mort dans cette ville à 79 ans, érudit et lettré, dont les idées étaient parfois assez singulières, comme le prouvent certains ouvrages publiés par lui, tels que une *Vie de Charles X* en 3 volumes, un opuscule : *Les Fauteuils de l'Académie*, qui lui attira une vigoureuse réponse de M. de Pontmartin, et deux brochures contradictoires : *Vive le Roi !* et *Vive la République ! par l'auteur* de *Vive le Roi !*

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : — Antonio CACCIANIGA, écrivain italien, mort le 15 novembre, à Trévise, à 81 ans ; — Dr DOKUTCHAEV, professeur de minéralogie et de géologie à l'Université de Saint-Pétersbourg, mort dans cette ville, le 8 novembre, à 57 ans ; — Robert ETHERIDGE, géologue anglais de grand mérite, attaché au Bristish Museum où il fut chargé du classement de la grande collection des fossiles de cet établissement, auteur de *Catalogue of British Fossils ;* — Dr Albert Ludwig EWALD, professeur d'histoire allemand, mort le 7 décembre, à Halle-sur-la-Saale, à 70 ans ; — Zacharias FORSMANN, professeur et historien finlandais, connu sous le pseudonyme d'Yrjö Koskinen, mort à Helsingfors, le 13 novembre, à 73 ans ; — Dr Théodore GAEDERTZ, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'art, mort à Lübeck, le 22 novembre, à 83 ans ; — Dr Friedrich GOLL, ancien professeur de thérapeutique à l'Université de Zurich, mort récemment dans cette ville à 75 ans; — Dr Georg HAGEMANN, professeur de philosophie allemand, mort le 6 décembre, à Münster, à 71 ans ; — Dr Wilhelm HEIN, arabisant et ethnographe autrichien, mort le 19 novembre, à Vienne, à 42 ans ; — Dr Theagenes LIVADIA, ancien directeur de l'École grecque de Vienne, mort dernièrement dans cette ville, à 76 ans ; — Dr Arthur MILCHHÖFER, professeur allemand d'archéologie, mort le 7 décembre, à Kiel, à 52 ans ; — Joseph NASSEN, professeur et directeur de gymnase allemand, auteur d'ouvrages sur Heine, mort récemment à Juliers, à 42 ans ; — Karl PRIMBS, historien et héraldiste allemand, mort récemment à Munich ; — Henri William PULLEN, pasteur anglican, mort le 15 décembre, lequel fut pendant un certain temps l'éditeur des Guides Murray, et dont la brochure politique : *The Fight at Dame Europa's School*, publiée au moment de la guerre franco-allemande en 1870, fit un certain bruit et fut traduite en plusieurs langues ; — — le chanoine REUSENS, professeur de diplomatique, de paléographie et d'archéologie à l'Université catholique de Louvain, membre de nombreuses sociétés savantes, mort à 72 ans ; — Dr Ottmar SCHMIDT, professeur de chimie, de physique et de pharmacie à l'École vétérinaire supérieure de Stuttgart, mort dans cette ville, le 28 novembre, à 68 ans ; — A. VON SCHWENIGORODSKOI, historien, mort récemment à Aix-la-Chapelle ; — Joseph SITTARD, professeur et compositeur de musique allemand, mort récemment à Hambourg, à 58 ans ; — Hugh STOWELL SCOTT, romancier anglais fort apprécié de ses compatriotes et connu sous le pseudonyme de Henry Seton Merriman, mort dernièrement à Melton, près d'Ipswich, à 40 ans, lequel laisse, entre autres ouvrages : *From one Generation to another* (1892) ; *Kedar's Tents* (1897) ; *The Velvet Glove* (1901), etc. ; — Georg WAGNER, professeur de chimie au Polytechnicum de Varsovie, mort récemment dans cette ville, à 54 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 23 décembre, M. Wallon donne à l'Académie, de la part de M. Le Myre de Villers, des nouvelles de la mission Lenfant, arrivée heureusement au lac Tchad. — M. Héron de Villefosse présente, de la part de M. le docteur Carton, des photographies partielles des catacombes chrétiennes d'Hadrumète. — M. S. Reinach parle des découvertes faites à l'Asclapieion de Cos, au cours de fouilles pratiquées par le docteur Hertzog, d'un décret rendu à l'occasion de l'échec subi devant Delphes par les Gaulois envahisseurs de la Grèce. — M. L. Delisle dépose la reproduction photographique de la seconde édition du *Pantagruel*, d'après l'exemplaire unique qui se trouve à Dresde.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 12 décembre, dans la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques, M. Bérenger, a passé en revue les récompenses données à l'occasion des différents concours. — M. G. Picot a lu un mémoire sur la vie et les travaux de M. Gladstone. — Le 26 décembre, MM. Glasson, Monod et Gréard présentent, au nom de leurs auteurs, le premier un ouvrage ayant pour titre : *Les Fondateurs du droit international* ; le second, les 5 premiers volumes de la *Bibliographie napoléonienne*, de M. A. Lambroso ; le troisième, le livre de M. Bossert : *Schopenhauer, l'homme et le philosophe*. Le 19 décembre, M. Bergson présente l'ouvrage de M. Lubac : *Esquisse d'un système de psychologie rationnelle*. — M. Cheysson présente l'étude de M. le comte de Luçay, correspondant de l'Académie, sur la commission des économies et les réformes administratives, étude dans laquelle sont émis des vœux en faveur de la decentralisation administrative. — M. A. Sorel donne lecture d'un travail sur la situation de la France en 1811 vis-à-vis de l'Europe, travail dans lequel il fait observer que les idées ayant cours en France ne prévalurent que lorsque les armées de ce pays se furent retirées.

Prix Nobel. — Le prix de 100,000 francs pour la physique a été solennellement décerné, le 10 décembre dernier, par l'Académie des sciences de Stockholm, à des savants français : M. Henri Becquerel, membre de l'Institut, et M. et Mme Curie, pour leurs travaux sur le radium.

Index. — Des décrets de la Sacrée Congrégation de l'Index, en date des 4 et 24 décembre, ont condamné les ouvrages suivants : Charles Denis, *Carême apologétique* ; Charles Denis, *l'Église et l'État* ; Georgel, *Matière, sa déification et sa réhabilitation* ; — Olive, *Lettres aux membres de l'association du cœur de Jésus* ; — Loisy, *La Religion d'Israël, l'Évangile et l'Église, Autour d'un petit livre, Études évangéliques, le Quatrième Évangile* ; Houtin, *La Question biblique* chez les catholiques de France.

Almanachs pour 1904. — Nous regrettons vivement que les almanachs de la Société de Saint-Augustin (Lille et Paris) nous aient été remis trop tardivement le mois dernier pour être signalés en temps utile à nos abonnés. Comme toujours, ils sont excellents. Il y en a quatorze, savoir : quatre à 0 fr. 50 : *Grand Almanach catholique* (edition ordinaire. In-4 de 80 p., une chromo et de nomb. grav.) ; *Almanach des Missions* (in-4 de 64 p., une chromo et de nomb. grav.) ; *Almanach de la jeune fille chrétienne* (in-4 de 64 p., illustré) ; *Almanach illustré des familles* (in-4 de 80 p., illustré, avec un portrait en chromo de S. S. Léon XIII) ; — trois à 0 fr. 30 : *Almanach de la Sainte Famille* (in-8 de 80 p., illustré) ; *Almanach des enfants de Marie* (in-8 de 80 p., illustré) ; *Almanach des enfants* (gr. in-32 de 112 p., avec grav. en couleurs et en noir) ; — quatre à 0 fr. 25 : *Almanach de saint Antoine de Padoue* (in-16 de 96 p , illustré) ; *Almanach pour tous* (in-16 de 96 p., illustré) ; *Almanach du Rosaire* (in-16 de 96 p., illustré) ; *Almanach de la Croix Rouge* (in-16 de 96 p., illustré) ; — deux à 0 fr. 20 : *Almanach du nouveau siècle* (petit in-4 de 64 p., illustré) ; *Almanach de la propagation de la foi* (in-18 de 128 p., illustré) ; — enfin *Almanach populaire des enfants* (in-18 de 64 p., illustré, 0 fr. 15) ; *Almanach populaire* (in-18 de 64 p., illustré, 0 fr. 10) et *Almanach des écoles*, (in-18 de 36 p., avec quelques vignettes, 0 fr. 05).

Ce qui précède était déjà écrit quand nous est arrivée l'édition de luxe de l'*Almanach catholique de France* (in-4 de 171 p., illustrations dans le texte et 5 planches en couleurs. — Prix : 5 fr.). Il suffit de dire que cet almanach reste à la hauteur de ses aînés tant pour le texte que pour l'illustration. Il a sa place tout indiquée sur la table de salon des familles chrétiennes.

La Société de Saint-Augustin (Lille et Paris, Desclée et de Brouwer) n'a rien négligé pour le rendre parfait à tous les points de vue.

Une Nouvelle Chanson de geste. — La somme des monuments connus de notre poésie épique du moyen âge vient de s'enrichir d'un texte de première importance. Le manuscrit qui le contient a figuré en 1901 dans la vente Edwardes. Il attira peu l'attention. Acquis par un bibliophile anglais, dont le nom n'est pas connu, il se révéla à son nouveau propriétaire comme véritablement précieux, et celui-ci, en véritable ami des lettres, en fit faire, à ses frais, une édition textuelle, avec l'unique objet de le mettre à la portée des érudits compétents. (*La Chançon de Willame.* Chiswick, petit in-4 non paginé, avec 2 fac-similés). Le manuscrit dont il s'agit est une copie assez incorrecte, faite en Angleterre vers le milieu du XIIIe siècle. Mais le texte est un poème français que l'on peut dater avec vraisemblance de la première moitié du XIIe. C'est une chanson de geste du cycle de Guillaume d'Orange, en vers décasyllabiques assonancés, et l'on y peut reconnaître la source principale de la fin du *Covenant Vivien* et de l'ensemble d'*Aliscans*, dans la forme rajeunie où ces poèmes, bien connus depuis les travaux de Léon Gautier et ceux de Gaston Paris, sont arrivés jusqu'à nous. Le digne émule et survivant de ces deux érudits si regrettés, M. Paul Meyer, auquel l'éditeur inconnu a fait hommage d'un exemplaire de son texte, et qui se propose d'en donner prochainement une édition plus accessible et d'une lecture plus aisée, a publié dans la *Romania* (octobre 1903, p. 597 et suiv.) une analyse étendue de ce nouveau poème, accompagnée des remarques et rapprochements que l'on devait attendre de sa connaissance approfondie du sujet.

Archéologie campanaire. — Sous le titre : *Enquêtes campanaires, notes, études et documents sur les cloches et les fondeurs de cloches du* VIIIe *au* XXe *siècle* (Montpellier, librairie Valat, fort volume gr. in-8 de XVI-758 p., orné de 48 gravures dans le texte ou hors texte. — Prix 20 fr.), M. J. Berthelé, archiviste du département de l'Hérault, — qui s'est fait depuis quinze ans (en dehors de ses publications professionnelles d'inventaires et de documents) une spécialité de toutes les questions se rattachant à l'épigraphie campanaire, — vient de réunir en volume, avec d'abondantes et instructives illustrations, une série de notices variées, les unes entièrement inédites, les autres reproduisant des plaquettes *épuisées*, toutes exclusivement consacrées à l'histoire des cloches et des fondeurs de cloches ou à l'examen des problèmes que soulèvent certaines inscriptions campanaires anciennes. — Ce volume, d'une belle tenue typographique, s'ouvre par une étude générale, à la fois historique, technique et pittoresque, sur la fonte des cloches avant l'époque actuelle. Viennent ensuite, groupés par ordre géographique, cinquante et quelques articles de genres très divers : listes d'anciens fondeurs, discussions épigraphiques, monographies, dépouillements bibliographiques, documents, inscriptions, etc., concernant particulièrement les départements des Deux-Sèvres, de la Vienne, de la Vendée, de la Somme, de l'Oise, de l'Eure, du Jura, de la Nièvre, de la Loire, de l'Ariège, de la Haute-Garonne, de la Haute-Marne, des Vosges, du Loiret, du Gers, de la Meuse, de l'Aisne, de la Marne, des Ardennes, du Rhône, de la Côte-d'Or, de l'Yonne, etc. — L'ouvrage se termine par trois tables analytiques, très minutieuses et très complètes : le premier de ces index contient plus de 900 noms de fondeurs de cloches, avec catalogue sommaire de leur œuvre. Ce seul détail suffirait à indiquer l'importance du volume pour les études d'épigraphie campanaire. Tous les départements

de France, sauf un, sont représentés plus ou moins dans l'index des noms de lieux. Notons également les articles : Allemagne, Belgique, etc. Parmi les noms de matières, il convient de signaler spécialement une série de rubriques méthodiques, quelquefois très développées, dont l'ensemble arrive à constituer un véritable « Traité d'archéologie campanaire ». — L'illustration toute documentaire se rapporte à la fois à la campanographie ancienne et à la campanographie moderne. La *Paléographie des cloches* peut y être étudiée dans ses différents types, à l'aide d'une série de fac-similés d'inscriptions, remontant jusqu'au commencement du XIIIe siècle. L'*Iconographie campanaire*, héraldique, ornementale, religieuse ou historique, n'est pas moins amplement représentée. Une série spéciale est consacrée aux *Marques de fondeurs*. L'auteur a complété cette partie iconographique par la reproduction de divers bourdons importants et par les portraits de quelques anciens fondeurs célèbres. Enfin, une place a été faite, dans l'illustration, à la *Technique campanaire* et même à la *Musique campanaire :* les carillons composés par feu Alexis Levêque apportent une note presque gaie au milieu de ces *Enquêtes*, dont le caractère général est bien plutôt celui d'une œuvre d'érudition que d'un livre de curiosité.

Villon en Allemagne. — Ce n'est pas sans quelque surprise que nous recevons d'Allemagne une édition des œuvres de notre poète Villon : *Die Werke Maistre François Villons, mit Einleitung und Anmerkungen*, herausgegeben von Dr Wolfgang von Wurzbach (Erlangen, Junge, 1903, gr. in-8 de 184 p.). Cette édition, destinée à populariser chez nos voisins l'œuvre de Villon, repose pour le texte sur l'édition de M. A. Longnon : mais ce n'est pas une simple réimpression. L'éditeur allemand, M. de Wurzbach, l'a fait précéder d'une longue préface où il résume en termes clairs ce que l'on sait de la carrière et de la vie de Villon ; il en apprécie en même temps le talent, et le compare heureusement, pour la tournure d'esprit, au poète allemand Henri Heine : suit une bibliographie des éditions de Villon et des études qui lui ont été consacrées. — M. de Wurzbach n'a pas compris dans son édition les ballades en jargon qui sont d'intelligence difficile et n'ont guère de valeur littéraire, appréciable du moins : son édition se compose du Petit et du Grand Testament et des poésies diverses. Son édition est accompagnée d'un commentaire suivi, expliquant les passages difficiles au lecteur allemand, et le lecteur français qui n'est pas versé dans la littérature du moyen âge pourra en faire également son profit. — Nous regrettons d'être forcé de terminer par une critique à l'égard de l'éditeur : ce volume, comme les livres allemands d'une époque aujourd'hui préhistorique, n'est pas cousu !!! Dès qu'on en a coupé les pages, cela devient un paquet informe d'où les feuillets s'échappent de tous côtés.

Paris. — A l'heure actuelle, la précieuse *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France* dressée sous les auspices du ministère de l'Instruction publique par M. Robert de Lasteyrie, a déjà enregistré 74,866 mémoires, études ou articles. Cela donne quelque peu le vertige. Nous avons reçu dernièrement les deux premiers fascicules du tome IV de cette *Bibliographie* (Paris, Imp. nationale, gr. in-4 de 400 p. à 2 colonnes) lesquels, ensemble, ont inventorié 13,019 titres. La ville de Paris, à elle seule, occupe la presque totalité de ces fascicules, où figurent les publications historiques et archéologiques des sociétés suivantes : Société de l'École des chartes, d'économie politique, d'économie sociale, d'encouragement pour la propagation des livres d'art, de l'enseignement supérieur, d'ethnographie, ethnologique, des études coloniales, des

études historiques, des études juives, de géographie, de l'histoire de l'art français, d'histoire ecclésiastique, de l'histoire de France, de l'histoire de Paris, de l'histoire du protestantisme, historique, indo-chinoise, de linguistique, des Neuf-Sœurs, de numismatique, orientale, de l'Orient latin, parisienne d'archéologie, philologique, philotechnique, Saint-Jean, de sphragistique, de statistique de Paris, de statistique universelle, Union centrale des arts décoratifs. Viennent ensuite, pour le département de Seine-et-Marne: la Société historique et archéologique du Gâtinais, à Fontainebleau ; la Société d'agriculture, sciences et arts de Meaux ; la Société d'archéologie sciences, lettres et arts de Seine-et-Marne, à Melun ; et pour le département de Seine-et-Oise : la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Pontoise et du Vexin, à Pontoise, et la Société archéologique de Rambouillet. — Il convient de remarquer ici que les articles relevés par M. de Lasteyrie ne sont suivis, pour l'immense majorité, que de la simple indication de la page du recueil où l'on trouve le titre du travail enregistré. Quelques-uns, cependant, rappellent la page où il commence et celle où il s'achève. Il serait désirable que cette dernière méthode fût généralisée, nous dirons même « universalisée » : les chercheurs auraient ainsi, par le facile rapprochement de deux nombres, la claire vision de l'importance matérielle de chaque publication, ce qui nous paraît fort utile. C'est d'ailleurs cette méthode-là même qui est, depuis quelque temps, appliquée par le *Polybiblion* quand il signale les récents mémoires des Sociétés savantes.

— M. Victor Giraud, professeur de littérature française à l'Université de Fribourg (Suisse) vient de publier chez Calmann-Lévy sous le titre : *C.-A. Sainte-Beuve. Table alphabétique et analytique des « Premiers Lundis », « Nouveaux Lundis » et « Portraits contemporains »* (in-18 de XXVII-379 p. — Prix : 3 fr. 50) un volume véritablement précieux. Dans une *Note préliminaire* l'auteur s'exprime ainsi : « Il y a dans les études critiques de Sainte-Beuve tant de renseignements épars et imprévus sur toutes sortes de sujets et de personnages, que l'utilité d'une *Table alphabétique et analytique* n'aura pas besoin sans doute d'être longuement démontrée. On peut dire, en effet, qu'en l'absence de cette table, une bonne part de l'œuvre critique de Sainte-Beuve serait à peu près inutilisable pour les travailleurs, et ceux-ci ne cessaient de réclamer la publication d'un index qui viendrait compléter ceux qu'on a déjà dressés pour le *Port-Royal* et pour les *Causeries du lundi* et *Portraits littéraires*. Celui que nous leur présentons aujourd'hui embrasse les vingt et un volumes des *Premiers Lundis*, *Portraits contemporains*, *Nouveaux Lundis*. » Cette table, fruit d'un labeur minutieux et persévérant, est précédée d'un *Avant-propos* de 24 pages, fort intéressant et très bien écrit, sur *Sainte-Beuve et son œuvre critique*. Elle a été dressée à vue des éditions de la maison Calmann-Lévy complétées ainsi de la plus heureuse façon.

— *La T. R. Mère Marie-Eugénie de Jésus, fondatrice et première supérieure générale des religieuses de l'Assomption (1817-1898)*, par Dom P. Renaudin (Lyon et Paris, Vitte, in-8 de 72 p. Extrait de *l'Université catholique*) est l'une des grandes figures religieuses du siècle dernier. Cette plaquette résume l'histoire de sa vie et de son institut, où les plus grands noms du *Gotha* vinrent faire leur éducation à Paris. Elle démontre l'influence heureuse de ces saintes âmes vouées à Dieu et aujourd'hui proscrites.

— Dans une plaquette intitulée : *Une Condition juridique de la séparation de l'Église et de l'État en France* (Paris, Pichon, in-12 de 16 p.), l'auteur anonyme essaye de dissiper l'équivoque qui plane sur les annonces menaçantes d'une rupture entre l'Église et l'État. Après avoir revendiqué la permanence

lu pacte concordataire et affirmé que les mêmes garanties de maturité qui ont entouré sa formation devraient présider aux modifications qu'on voudrait lui apporter, il suggère un plan libéral de *modus vivendi* destiné à imposer un terme au mécontentement réciproque créé par les conditions présentes. Si les adversaires du Concordat actuel avaient vraiment le souci de la paix publique, ils prendraient en considération ce que suggère M. S. de la Chapelle pour garantir le traitement des ministres du culte, pour assurer l'usage des édifices religieux et pour procéder aux nominations ecclésiastiques. L'auteur a imaginé, sans multiples complications, une séparation des pouvoirs qui écarterait jusqu'à la possibilité d'un conflit et rétablirait entre l'Église et l'État l'harmonie troublée par des politiciens inaptes à toute haute conception politique.

— La *Statistique de l'enseignement supérieur*, qui vient de paraître, est précédée d'une *Introduction* où M. Liard nous fait une apologie prétentieuse de l'enseignement dont il a la charge. Cette apologie est suivie d'un historique des projets législatifs qui ont donné à l'Université officielle, ou plutôt aux Universités officielles, leur organisation actuelle. Le présent historique, qui doit être l'œuvre de quelque subalterne intelligent, est intéressant et bien fait. Puis vient le texte des décrets qui réglementent les Universités. Cette Introduction est imprimée dans le format in-4, et comporte LXIX pages. Elle sort probablement de l'Imprimerie nationale, bien qu'il n'en soit pas fait mention sur l'exemplaire que nous avons sous les yeux.

— Mentionnons deux brochurettes sur la *Réforme de l'enseignement secondaire* qui vient à nouveau de bouleverser notre système d'enseignement et d'examens. L'une est toute pratique. Elle est intitulée : *La Réforme de l'enseignement scolaire expliquée aux familles*, par M. H. Vuibert (Paris, Nony, in-8 de 46 p.). C'est l'explication de la réforme avec des tableaux qui aident à en comprendre les entrecroisements compliqués. L'auteur nous dit les origines de la réforme, ses caractéristiques, expose le plan d'études en le comparant avec les anciens, dont celui-ci sera bientôt à son tour, sans doute, indique les mesures de transition et s'efforce d'aider les malheureux écoliers et leurs familles à faire un choix entre les différentes branches d'etudes. Tout cela peut avoir son utilité pratique. A la prochaine réforme, nous comptons sur M. Vuibert pour nous l'expliquer. — L'opuscule de M. Louis Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris, sur le *Nouveau Plan d'études et l'enseignement secondaire, les cadres, l'esprit* (Paris, Cornély, in-8 de 20 p.), a une tournure plus oratoire ; c'est d'ailleurs un discours apologétique sur la réforme. Nous avons lu tant d'apologies du même genre, que celle-ci nous laisse un peu sceptiques.

— Notre collaborateur M. E. Chailan a publié un *Système métrique, d'après les lois et décrets récents, 31 mars, 11-28 juillet, 30 août 1903* (Paris, Poussielgue, 1903, in-18 de 36 p. — Prix 0 fr. 30). En dehors de l'exposition méthodique des nouveaux prototypes et des nouvelles définitions, l'auteur, dans de brèves notes historiques, indique les causes des changements et explique les phénomènes physiques sur lesquels ils sont basés.

— M. Charles Grandmougin nous donne une « scène dramatique » en vers bien frappés : *Le Serment du soldat* (Paris, Chapelot, in-12 de 11 p. — Prix : 0 fr. 50). Cette plaquette est l'œuvre d'un bon Français qui, très visiblement, a voulu ainsi protester contre les tendances internationalistes déplorables de certains égarés poursuivant une popularité malsaine et dont la conduite nous rappelle la campagne menée vers la fin de l'Empire contre les armées permanentes. Ce n'est pas à M. Ch. Grandmougin qui, dans l'Est,

en 1871, a été l'un de ceux qui ont tiré les dernières cartouches, qu'il faut parler d'un désarmement. Il sait se souvenir... Nous voudrions que ses beaux vers fussent lus, appris, déclamés, à l'école et à la caserne.

Alsace. — M. René Bazin, dans un livre qui a obtenu un immense succès, *les Oberlé*, avait montré qu'il connaissait à fond l'Alsace, et qu'il savait l'apprécier, la peindre admirablement, et, ce qui était plus difficile, qu'il avait étudié sous son jour vrai le caractère alsacien. Aujourd'hui c'est ce dernier sujet d'étude qui fait l'objet de sa brochure : *L'Ame alsacienne* (Paris, librairie de la Bonne Presse, in-18 de 30 p., avec une carte). L'auteur y démontre que la prescription trentenaire n'a pas atteint la fidélité de l'Alsacien à la France. Il constate cependant la formation d'un parti de jour en jour plus nombreux, pour l'autonomie de l'Alsace. Ce parti ne contenait encore, il y a dix ans, que de rares adeptes. Il n'a grossi, n'a pris une réelle importance que depuis que l'on applique en France des procédés gouvernementaux allemands. Placée entre deux pays aux mêmes allures brutales et intolérantes, l'Alsace préfère l'autonomie. Comme le dit fort bien M. Bazin, ce qui a fait l'affection si profonde de l'Alsace pour la France c'est la douceur, la bonté, la tolérance qui ont suivi la conquête de Louis XIV.

— La Société belfortaine d'émulation a tout dernièrement publié son 22e *Bulletin* (Belfort, imp. Devillers, in-8 de xxvi-145 p., avec 1 planche). Ce volume s'ouvre par la publication d'un document inédit daté de 1662-1667 : *L'Urbaire de Delle de 1667* (p. 1-53). La seigneurie de Delle avait été, avec d'autres, donnée par Louis XIV au cardinal Mazarin, après la réunion de l'Alsace à la France ; mais il n'en jouit pas longtemps. Son héritier, le duc de la Meilleraie, depuis duc de Mazarin, fit dresser l'urbaine (ou terrier) de ladite seigneurie, et c'est ce document que nous donne aujourd'hui M. Feltin. — M. F.-G. Dubail-Roy publie ensuite, en l'éclaircissant de nombreuses notes, l'œuvre inédite, datée de 1840, d'un Belfortain, C.-P.-L. Deschamps, né en 1819 et mort en 1870 : *La Comtesse de la Suze* (p. 55-99, une grav. hors texte) avec *Avant-propos* de M. A. Zeller. — Notons enfin : *Fables en patois de Châtenois* (avec traduction), par M. Aug. Vautherin (p. 100-106) ; — *Les Trois Guittard de Bellemagny*, par M. Henry Bardy (p. 107-118) ; — *Notice sur l'ancien pont de la rivière « la Savoureuse », au passage de la route n° 19, à Belfort*, par M. Bourquin (p. 119-122) ; — *La Guerre de Bourgogne en 1474-75 et les Belfortains*, par M. F.-G. Dubail-Roy (p. 123-136) et *Contribution à la flore du Territoire de Belfort*, par M. Bonnaymé (p. 137-144).

Berry. — Plus de la moitié du 18e volume de la 4e série des *Mémoires de la Société historique, littéraire et scientifique du Cher* (1903) Bourges, Renaud ; Paris, Lechevalier, gr. in-8 de xx-259 p.) est occupée par la fin de *l'Histoire de la principauté souveraine de Boisbelle-Henrichemont*, par M. Hippolyte Boyer (p. 1-144). Autant qu'il est possible de juger d'un ensemble par un fragment, ce travail nous paraît consciencieusement fait d'après les sources imprimées et manuscrites ; mais une table des chapitres et une table onomastique eussent été désirables. Après tout, ces tables étaient peut-être dans les intentions de l'auteur mort sans avoir pu corriger ses épreuves, travail qui est incombé au président de la Société, M. T. Larchevêque. Viennent ensuite : *Le Conventionnel Fauvre La Brunerie, représentant du peuple dans le Cher* (1751-1825), par M. Alphonse Boulé (p. 145-172) ; — *La Thérapeutique médicale au* xiv*e siècle, d'après le livre de Pierre Gorré, de Bourges*, par M. le Dr Leprince (p. 173-182) ; — *Un Méfait de l'alchimie à Bourges au* xvi*e siècle, avec des développements et des éclaircissements inédits*, par M. Lucien Jeny (p. 187-208) ; — *Les Vignes et les vins du Berry, étude historique et statistique*, par

Émile Turpin (p. 213-256). On trouve aussi dans ce volume des poésies signées de Mme Eugénie Casanova et de MM. Émile Turpin et Louis Hervelon.

Beauvaisis. — Sous le titre : *Bossuet, abbé de Saint-Lucien-les-Beauvais (1702-1704), d'après sa correspondance*, le P. Eugène Griselle a publié dans la *Revue Bossuet*, puis tiré à part (Paris, Retaux, in-8 de 132 p.) non pas une histoire complète de l'administration de l'abbaye durant les vingt-deux années qu'elle fut aux mains du grand évêque, mais trente-huit lettres de Bossuet, dont au moins trente inédites, quinze de son neveu, et quarante-trois de ses correspondants, le tout accompagné, par le moyen de notes et d'un commentaire historique, des explications nécessaires. Cette étude, est complétée par plusieurs appendices : d'abord, la table chronologique de la correspondance de Bossuet publiée ou mentionnée dans ce travail, puis quelques pièces complémentaires empruntées au Registre de l'hôtel de ville de Beauvais, enfin quelques lettres et pièces relatives à la même question et qui avaient été publiées par l'auteur dans le *Bulletin de la Société d'histoire du diocèse de Cambrai*. Ceux qui pensent, et ils sont nombreux, que rien ne mérite d'être oublié de tout ce qui se rattache à la mémoire de Bossuet, feront bon accueil à cette intéressante et savante publication.

Bourgogne. — La Société bourguignonne de géographie et d'histoire vient de publier le tome XIX de ses *Mémoires* (Dijon, imp. Darantière, in-8 de LI-471 p., avec planches). Ceux qui le liront se trouveront, le plus souvent, transportés bien loin de Dijon. On en va juger. Avec les *Promenades valaisanes (1902)*, de M. le vicomte A. d'Avout (p. 3-38), nous voilà en Suisse. — D'un bond, franchissant les monts, les vallées, les plaines et la Méditerranée, M. Ladey de Saint-Germain nous entraîne jusque dans *le Sud et l'extrême-sud oranais* (p. 41-77). — A la suite de M. Léon Rosenthal, nous repassons la mer et nous arrivons en Italie où nous faisons de très artistiques *Promenades dans Florence* (p. 81-119). — Viennent ensuite deux haltes consacrées, la première à un document du XVIIe siècle publié avec quelques notes : *Histoire de ce qui s'est passé au mois de novembre 1674 en la cure de Mailly-l'Église touchant l'apparition d'un esprit, dressée par moi, Edme-Édouard Sain, maître d'école dudit lieu, par l'ordre du Révérend Père Legrand, de la Compagnie de Jésus* (p. 123-132), et la seconde au *Climat de Dijon. Observations météorologiques*, par M. Charles Mocquery (p. 135-175, avec 6 tableaux). — Après quoi, M. Honoré Gascon nous fait part de ses impressions de voyage : *Deux Semaines en Espagne* (p. 179-240). — Revenant définitivement aux choses historiques, nous nous arrêtons d'abord à l'important travail de M. le Dr J. Bertin concernant *les Beaujeu de Franche-Comté dans le duché de Bourgogne, l'Auxerrois, le Tonnerrois, la Champagne, etc.* (p. 243-384, avec 3 planches). Et remarquons-le : nous n'avons là encore que la première partie de cette étude. — Mentionnons enfin : *Le Général de Gassendi*, par M. Paul Gaffarel (p. 387-459) et *le Code Hammourabi*, par M. Henri Chabeuf (p. 463-471).

— Les *Annales de l'Académie de Mâcon* forment un recueil de premier ordre que nous regrettons de ne recevoir que d'une façon intermittente. Nous avons sous les yeux le dernier volume des dites *Annales* portant la date de 1902 (t. VII de la 3e série, in-8 de LXXII-458 p., avec 11 planches hors texte et des vignettes dans le texte). Dans ce beau volume ont été réunies les choses historiques et littéraires les plus diverses et les meilleures. C'est d'abord la *Liste chronologique des baillis de Mâcon*, dressée par Mgr Rameau

(p. 1-26). Citons ensuite : *Sur quelques données égyptiennes introduites par les Grecs dans le développement de leur mythe d'Hercule*, par M. Philippe Virey (p. 27-38) ; — Deux intéressantes conférences faites à l'hôtel de ville de Mâcon, le 11 janvier 1902, par M. le docteur Huot ; la première intitulée : *Dans l'Oubangui et le Bahr-el-Gazal* (p. 39-63) ; la seconde : *La Mission Chari-Sanga* (p. 64-96) ; — *Les Enseignes de la Tavernerie de Mâcon au* XIIIe *siècle*, par M. L. Lex (p. 97-100) ; — *Lettre à M. le comte de Villers, à Paris, au sujet de la prise d'Ambérieu par le comte Amédée V de Savoie, en 1316*, par M. A. Vingtrinier (p. 101-106) ; — *Épées et fleurets*, étude sur l'escrime, par M. G. Marguerit (p. 107-120) ; — *Notice sur la maison Perrin* (du Brionnais), par M. J. Sandre (p. 121-172) ; — *La Fille de Saint-Sorlin*, très jolie poésie de M. Dory de Cherval (p. 173-176) ; — *Paroles prononcées, le 13 juillet 1902*, par M. A. Duréault, *à Coupy-Bellegarde, dans la cérémonie d'inauguration du buste de M. Joseph Marion* (p. 177-188) ; — *L'Œuvre sociale de Mme Boucicaut*, par M. J. Plassard (p. 189-196) ; — *Nouvelles Découvertes de sépultures barbares aux environs de Tournus*, par M. J. Martin (p. 205-218) ; — *La Nécessité du reboisement en France*, discours de réception de M. E. Galland (p. 219-238) ; — *Au fond d'un cachot*, délicieuse nouvelle de M. Léon de Tinseau, laquelle, comme toutes les nouvelles délicieuses, se termine par un mariage (p. 249-256) ; — *Compte rendu des travaux de l'Académie en 1902*, par M. A. Duréault ; — *Le Jubilé cinquantenaire de M. Charles Pellorce, doyen de l'Académie de Mâcon, président 12 fois, secrétaire perpétuel pendant 13 ans, membre titulaire depuis 50 ans (1852-1902)*, par M. A. Dureault (p. 271-286) ; — *Les Origines de l'art bourguignon*, discours de réception de M. le commandant Dervieu (p. 287-306). Ce tome VII, déjà bien rempli, comme on le voit, se termine par une suite de la 1re partie des *Visites pastorales des archiprêtrés de Charlieu et du Rousset* (XVIIIe siècle (p. 315-418). Cette publication est relative à la « fin de la visite pastorale de l'archiprêtre de Cherlieu ». Reste donc à paraître la Visite de l'archiprêtré du Rousset.

Bretagne. — M. Aurélien de Courson publie à Vannes, chez Lafolye (in-12 de x-124 p.), une étude très documentée sur *la Descente des Anglais à Saint-Cast en 1758*. L'auteur, pour reconstituer ce drame glorieux, a consulté les récits contemporains, les historiens anglais, les archives du British-Museum et surtout celles du ministère de la guerre à Paris. Bien que, dans cette affaire, le duc d'Aiguillon ne se soit pas couvert de farine seulement, en dépit du bon mot de La Chalotais, il semble que la principale part du succès revienne à M. d'Aubigny, l'un de ses lieutenants. Les régiments de Bourbonnais et de Brie se distinguèrent particulièrement, comme aussi les volontaires bretons. La partie de la brochure consacrée aux documents relatifs à cette bataille, ou mieux, à ce combat de Saint-Cast nous raconte, jour par jour, l'histoire de cette descente qui devait si mal réussir à ses auteurs. Toutes ces pièces étaient inédites jusqu'à ce jour. M. de Courson, pour le plus grand plaisir du lecteur, a reproduit, à la fin de son opuscule, le récit déjà publié plusieurs fois, mais toujours peu connu, du recteur de Saint-Cast, récit plein de détails empreints à la fois de malice et de naïveté. Deux croquis nous permettent de suivre sur le terrain les évolutions des belligérants.

— Dans une première brochure (Vannes, imp. Galles, in-8 de 19 p.), M. Émile Sageret retrace *les Préliminaires de l'insurrection royaliste du Morbihan, du 23 septembre au 25 octobre 1799*. Au château de la Jonchère, où délibéraient les chefs royalistes, l'indomptable Georges fit décider une nouvelle prise d'armes. L'auteur nous retrace les coups de main isolés qui eurent lieu du 23 septembre au 25 octobre ; ils furent le prélude du soulèvement

général du Morbihan qui se termina au 18 brumaire (9 novembre 1799). Il ne dura, on le voit, que quelques jours, mais il fut fécond en incidents tragiques, ainsi que le témoigne la seconde étude de M. Sageret : *Insurrection royaliste du Morbihan du 25 octobre jusqu'au 9 novembre 1799* (Vannes, imp. Galles, in-8 de 59 p.). Parmi les insurgés de marque se trouvaient avec Georges Cadoudal son fidèle Mercier dit « la Vendée » et Guillemot, le fameux roi de Bignan, noms déjà redoutés des patriotes qui apprirent à les craindre davantage encore. Les chefs royalistes, au lieu de continuer d'être les terribles justiciers que l'on sait, adoptèrent des mesures de clémence qui parurent excessives parfois, mais qui généralement leur réussirent, tandis que les autorités républicaines achevèrent de se discréditer par des lois d'exceptions aussi impolitiques, pour le moins, qu'odieuses. Somme toute, chaque parti récolta un peu ce qu'il avait semé. L'arrivée soudaine de Bonaparte devait changer la face des choses. Là s'arrête le récit de M. Sageret dont nous ne saurions trop louer l'impartialité comme aussi la scrupuleuse exactitude.

Dauphiné. — Le fascicule numéroté 1 et 2 (tome X) du *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie* (Grenoble, imp. G. Dupont, in-8 de 100 p., avec planches) renferme, entre autres choses, divers « Mémoires originaux » qu'il convient de signaler, savoir : *Le Collectionisme chez les Animaux et chez l'homme*, par M. A. Picaud (p. 9-27) ; — *Notes sur l'apophyse articulaire et l'articulation temporo-maxillaire chez l'homme et dans la série animale*, par M. Louis Bolot (p. 29-36, avec un tableau et 3 planches) ; — *Triphalangie du pouce et du gros orteil*, par M. A. Picaud (p. 43-55, avec de nombr. fig. dans le texte) ; — *Découverte de la houille*, par M. Ernest Chabrand (p. 56-68) ; — *Présentation d'objets néolithiques trouvés dans le lac de Clairvaux (Jura)*, par M. Muller (p. 70-73, avec 2 planches) ; — *Prisonniers de guerre à Grenoble, en 1677*, par M. de Beylié (p. 73-91) ; — *Quelques remarques sur les brandons et les poissons d'avril*, par M. A. Picaud (p. 92-100).

Franche-Comté. — Les jeunes sociétés savantes sont toujours actives ; c'est le cas de la Société grayloise d'émulation, qui s'est trouvée en 1903 dans la nécessité d'ajourner la publication de plusieurs travaux de MM. Gasser et Louvot dont les titres seuls annoncent des choses intéressantes. Les obligations budgétaires sont inéluctables : il faut savoir s'y soumettre ; mais espérons que nous ne perdrons rien pour attendre. Or, ladite société vient de faire paraître son sixième *Bulletin* (Gray, imp. Gilbert Roux, in-8 de 221 p., avec 7 planches). Ce volume est composé comme suit : *Ternaux, Rouget de Lisle et Saint-Simon*, notice historique par M. Stéphen Leroy (p. 17-40 avec une planche de musique) ; — *La Franche-Comté et ses voisins* (suite), par M. A. Linotte (p. 41-76) ; — *Les Annonciades de Gray*, par M. Ch. Godard (p. 77-91, avec 2 planches) ; — *Recherches préhistoriques aux environs de Gray*, par M. le Dr Bouchet (p. 92-100, avec 1 planche) ; — *Découverte d'une pirogue à Apremont (Haute-Saône). Les Pirogues dans la vallée de la Saône supérieure*, par le Dr Bouchet (p. 101-112, avec une planche et une carte) ; — *Notice sur la borne milliaire du Vergy, de l'an 121 de l'ère chrétienne*, par M. Stéphen Leroy. Ce travail est suivi d'un *Essai d'un classement des milliaires trouvés dans la Séquanie* et de notes sur les milliaires de Sacquenay, de Valentigney, Mathay, Fontaine-Ronde, Auxonne et l'inscription de Pierre-Pertuis (p. 113-180, avec 1 planche) ; — *Contributions à l'étude de la flore de la Haute-Saône* (suite), par M. René Maire (p. 181-220).

— Bien peu de biographies offrent l'intérêt de celle que M. C. Sincère vient de publier : *Un Royaliste français au* XXe *siècle* (Paris, librairie du *Panache*,

42, rue du Bac, 1903, petit in-8 de VIII-91 p., avec portrait. — Prix : 6 fr.). Il s'agit ici d'un Franc-Comtois, homme de lettres et homme d'action, qui, après de modestes débuts, a su se créer une large place au soleil parisien. M. Jean-Claude-Alfred Prost n'est point, du reste, un inconnu pour nos lecteurs, à qui nous avons signalé plusieurs œuvres de cet écrivain. La brochure de M. C. Sincère nous montre tour à tour dans M. Prost le patriote des jours sombres de 1870-71, l'historien qui s'est révélé dans un important ouvrage consacré à la mémoire du marquis de Jouffroy, inventeur de l'application de la vapeur à la navigation, le poète, l'économiste, enfin le collectionneur artistique. Le chapitre II de cette brochure a particulièrement fixé notre attention : il donne quelques détails sur la vaillante conduite de M. Prost pendant l'Année terrible ; et puisque le héros de M. Sincère garde en portefeuille des souvenirs de l'invasion allemande dans le département du Doubs, nous n'avons qu'un souhait à formuler : qu'ils soient publiés au plus vite.

— Signalons un opuscule signé B. C., précédé d'une courte préface de M. Remy de Gourmont et intitulé : *Clésinger (1814-1883). Notice biographique. Catalogue des œuvres* (Paris « l'Ymagier », 71, rue des Saints-Pères, 1903, in-8 de 27 p., avec 5 dessins). Une ample bibliographie termine cette brochure qui nous paraît avoir été rédigée surtout d'après l'ouvrage de M. Alexandre Estignard : *Clésinger, sa vie, ses œuvres*, dont le *Polybiblion* a rendu compte (Cf. t. LXXXVIII, p. 63-65), et qui est le plus important, le mieux fait que nous connaissions sur l'éminent artiste. Remarquons toutefois que le catalogue des œuvres de Clésinger est loin d'être aussi complet que celui donné par M. Estignard. Il contient aussi quelques erreurs dans les dates ; ainsi, le buste de Charles Weiss, n'a pas été exécuté en 1843, mais bien en 1845 ; de même celui de Charles Nodier qui remonte à 1844 (au lieu de 1845).

— M. Georges Jourdy est mort récemment ; voici son dernier travail, imprimé avec une véritable élégance : *Le Peintre François-Nicolas Mouchet (1749-1814)* (Gray, imp. Gilbert Roux, 1903, in-8 de 18 p., avec portrait). Ce Mouchet semble avoir été un personnage assez singulier. Pendant la Révolution, il joua un bout de rôle à Paris, puis, après avoir failli être guillotiné, il revint en Franche-Comté, y acheta le château de Champtonnay, y perdit sa première femme, puis, en 1813, étant âgé de près de soixante-cinq ans, il se remaria avec une jeune personne de seize ans « fille de son fermier. » Les documents sur Mouchet sont rares ; aussi M. Jourdy reconnaît-il franchement que sa biographie ne sera définitive que lorsqu'on aura pu donner des renseignements plus complets sur la carrière artistique du peintre graylois. En attendant on peut déjà, grâce à cet opuscule, juger l'homme et surtout l'homme politique.

Hainaut. — La vieille ville romaine de *Bavacum*, la capitale des Nerviens, Bavay, est particulièrement riche en ruines de monuments de l'époque des Romains. Il y reste des traces de ce forum d'où partaient sept chaussées magnifiques, des traces d'un arc de triomphe, d'un cirque, etc. Mais indépendamment de ces restes de monuments publics, il subsiste à Bavay bien des ruines d'établissements particuliers. L'hypocauste que MM. Bauchond et Doutriaux nous décrivent dans une brochure publiée à Valenciennes (Mustelier et Cacheux, in-8 de 11 p., avec planches. Extr. de la *Revue* de la Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement de Valenciennes) servait-il à chauffer des bains publics ou une maison particulière ? C'est ce que les auteurs n'ont pas établi. Mais ils nous ont donné sur cet intéressant appareil de chauffage, découvert en 1830, et qui n'avait pas encore été complètement décrit, une foule de détails précieux dans leur opuscule, dont le titre porte : *Un Hypocauste gallo-romain à Bavay*.

LANGUEDOC. — Il y a un peu plus d'un an (*Polybiblion*, t. XCV, p. 475), nous avons signalé les deux premiers fascicules du tome VII du *Bulletin archéologique de Narbonne*. Aujourd'hui nous enregistrerons les deux fascicules suivants du même tome (1902-1903) (Narbonne, imp. Caillard, in-8, paginés XLV-LIV-287-419 et LV-LXXIV-421-584). Ces fascicules, comme tous ceux d'ailleurs que nous avons reçus de la Commission archéologique de Narbonne, méritent d'attirer l'attention des érudits et des historiens. Ils se composent ainsi : *Le Concile d'Attilian*, par M. A. Sabarthès (p. 287-295) ; — *Le Petit Évêque*, par M. le baron de Rivières (p. 296-303) (publication, avec commentaire, d'un règlement en langue latine, daté du 13 décembre 1522, interdisant dans l'église de Narbonne les jeux et divertissements burlesques à l'occasion des fêtes de Noël) ; — *Quelques Notes sur la cathédrale Saint-Just de Narbonne au commencement du* XVIII*e siècle*, par M. le baron de Rivières (p. 304-307) ; — *La Monnaie de Narbonne à la fin de la domination romaine*, par M. G. Amardel (p. 308-335) ; — *La Vie municipale à Narbonne au* XVII*e siècle. Les Beaux-Arts et les arts industriels* (suite et fin), par M. Léonce Favatier (p. 336-374) ; — *Inventaire narbonnais du* XIV*e siècle. II. Inventaire de Jacques de Broa*, document en latin, publié par M. J. Guiraud (p. 375-413) ; — *Notice sur la Commission archéologique de Narbonne* (p. 414-419) ; — *Les Jetons de mariage et les Médailles de Nîmes au pied de sanglier*, par M. G. Amardel (p. 421-438) ; — *Documents inédits pour servir à l'histoire de la province du Languedoc et de la ville de Narbonne en particulier, 1572-1632*, par M. J. Tissier (p. 439-558) ; — *Notes sur Jacques Gamelin* (suite), par M. Julien Yché (p. 559-573) ; — *Éloge funèbre de M. Léonce Berthomieu, secrétaire de la Commission archéologique*, par M. L. Favatier (p. 574-584).

LORRAINE. — Dans le tome XX de la 5e série des *Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1902-1903*, qui vient de paraître (Nancy, imp. Berger-Levrault, in-8 de CXLIII-242 p.), on trouvera d'abord : *Henri Maguin, avocat à l'ancienne Cour de Metz*. Cette notice biographique (p. XXXII-LXX) a fait l'objet du discours de réception de M. E. Villard. Un autre nouvel académicien, M. le docteur A. Friot, a choisi pour thème de son discours de réception *la Mutualité à Nancy ; historique, évolution et efflorescence des sociétés de secours mutuels* (p. LXXI-CIII). Quant aux mémoires dont l'Académie a voté l'impression, ils sont au nombre de cinq, savoir : *Le Mariage de Louis XV et les Messins*, par M. Reymond de Souhesmes (p. 1-23) ; — *Platon. La Poésie dans la République et dans les Lois*, par M. A. Lombard (p. 24-75) ; — *La Mobilisation du sol, en tant qu'élément de crédit, en France et à l'étranger*, par M. H. Pascaud (p. 76-139) ; — *La Notion de la mer chez les peuples anciens, Chaldéens, Égyptiens et Hébreux*, par M. J. Thoulet (p. 140-161) ; — *Claude le Lorrain*, par M. Ch. Meixmoran de Dombasle (p. 162-194).

— En même temps que le volume dont nous venons d'indiquer la composition, nous avons reçu la *Table alphabétique des publications de l'Académie de Stanislas (1750-1900)*, rédigée par les soins de M. J. Favier, conservateur de la Bibliothèque publique de Nancy. Cet important travail est précédé de l'*Histoire de l'Académie de Stanislas*, par M. Chr. Pflster (p. 1-42), avec une réduction de la vignette dessinée par H. Gravelot et gravée par Delafosse, en 1751, pour la 1re édition (in-4) des Statuts de la Société. Cette table « est un résumé de tout ce que l'Académie a fait depuis les origines jusqu'à nos jours. Déjà, en 1867, M. Edmond Simonin a publié en trois séries les tables alphabétiques des matières et des noms d'auteurs contenus dans les anciens mémoires, dans les précis analytiques et dans les mémoires depuis 1833. Mais depuis cette publication, 36 années se sont écoulées, et il était abso-

lument nécessaire de poursuivre ce travail jusqu'à nos jours. Pourtant la publication présente n'est pas seulement une suite du travail de M. Simonin, elle est mieux. Les anciennes tables ont été reprises sur une base plus large, avec un souci plus minutieux d'exactitude et de précision, avec des indications beaucoup plus nombreuses, et tous les renseignements, depuis les origines en 1751 jusqu'à l'année 1900 inclusivement, sont donnés en unique table alphabétique où il est fort aisé de les trouver par une unique recherche. » Pour tout dire, en deux mots, les travaux de chaque auteur sont groupés à la suite de son nom, puis ils sont repris les uns après les autres et classés dans l'ensemble, alphabétiquement, sous des rubriques idéologiques. C'est simple et fort commode. Mais pour les raisons que nous donnons plus haut (p. 82) à propos de la *Bibliographie* de M. R. de Lasteyrie, nous eussions désiré que chaque mémoire, étude ou article mentionné rappelât, avec la page où commence le travail, celle où il prend fin.

Normandie. — Les écrivains normands, angevins et manceaux ne sont pas assurés de retrouver tous les quatre ans, aux *Assisses de Caumont*, pour apprécier leurs œuvres, un critique qui comprenne mieux l'art de l'éloge discret, aussi complet ni aussi élégant dans la forme que s'est montré M. Souviau dans son *Rapport sur le mouvement littéraire en Normandie de 1898 à 1902* (Caen, Jouan, 1903, in-8 de 135 p.). Cette énumération d'œuvres disparates, d'une valeur très inégale, était presque fatalement condamnée à rester ennuyeuse et sans vie, quelle que fût la tendance de l'auteur, indulgence exagérée, ou sévérité excessive. Le rapporteur s'est gardé de tomber dans l'un et l'autre écueil, et il a réussi à créer une œuvre d'art, réellement pleine d'intérêt et de charme. Quelques jugements impartialement décernés, des citations heureusement choisies lui ont servi à caractériser chacun selon ses mérites. Cette besogne que rendait difficile la nécessité de la louange, M. Souviau l'a accomplie en toute équité et avec une clairvoyance qui fait de cette brochure une véritable histoire littéraire des provinces de l'Ouest dans ces dernières années; ainsi compris ce tableau littéraire est une œuvre de bonne et saine décentralisation. Ce sont les poètes et les romanciers qui ont attiré l'attention de ce professeur de belles-lettres. Il n'a cependant pas oublié de rappeler le souvenir, cher aux lecteurs du *Polybiblion*, d'un des savants provinciaux les plus marquants du dernier siècle, qui fut aussi un administrateur utile à son pays, M. de la Sicotière.

— Sans discuter autrement les conclusions d'un travail aussi important que le *Rapport sur les progrès de l'instruction en Normandie*, par M. E. Goblot (Caen, Valin, in-8 de 35 p.), signalons quelques appréciations qui paraissent étranges sous la plume d'un professeur de Faculté exerçant, dans les jurys d'examen pour le baccalauréat, les fonctions d'un juge, et tenu par là-même, à une rigoureuse impartialité. L'auteur fait le procès des maisons d'enseignement secondaire libre, apprécie avec quelque dédain la valeur des élèves de ces établissements, et déclare que les familles qui les préfèrent aux lycées et aux collèges universitaires obéissent à des considérations politiques. Tout cela est dit d'un ton qui sent plus le despotisme que le respect de la liberté des autres, ce qui diminue la valeur scientifique d'un travail basé sur des documents et des chiffres.

Poitou. — Elles ne sont assurément pas nombreuses les sociétés savantes de la France qui, en 1902, ont pu présenter un volume aussi énorme que le tome XXVI de la 2e série des *Bulletin et Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest* (Poitiers, J. Lévrier; G. Bonamy, gr. in-8 de LXXII-639 p.). Citons tout d'abord le discours de M. Boissonnade, président, sur *l'Administration*

royale et les Soulèvements populaires en Angoumois, en Saintonge et en Poitou pendant le ministère de Richelieu (1624-1642) (p. XIX-LIII). Une note nous apprend, ce à quoi nous applaudissons, que cette très intéressante étude forme le « simple résumé de recherches approfondies qui feront ultérieurement l'objet d'une publication etendue. » — Notons ensuite le *Rapport sur les travaux de la Société des antiquaires de l'Ouest pendant l'année 1902*, par le secrétaire, M. Eugène Audinet (p. LIII-LXXI). En somme, le volume se compose surtout de deux mémoires importants et qui, sans doute, seront tirés à part. C'est, en premier lieu : *Contribution à l'étude des assemblées générales de communautés d'habitants en France sous l'ancien régime*, par M. le Dr Prouhet (p. 1-292). L'auteur a choisi pour son étude la paroisse de la Mothe-Saint-Héray. En quelques pages, il fixe la physionomie de cette paroisse et détermine les chiffres de sa population à diverses époques (1637-1759). Puis il entre en plein dans son sujet qu'il partage en deux parties. La première : *Assemblées, les procureurs de la communauté*, nous entretient des actes d'assemblées, du droit et du mode de convocation ainsi que du jour, du lieu de la composition et des attributions des assemblées, etc. En ce qui concerne les procureurs, l'auteur nous fait connaître l'époque de leur élévation, la durée de leur mandat, les conditions d'éligibilité, le caractère, l'étendue de leurs fonctions et les responsabilités qu'elles entraînaient. La deuxième partie : *Les Affaires publiques et la paroisse*, traite des rapports avec l'Église, avec le seigneur, avec l'État. La dernière division de cette deuxième partie nous renseigne principalement sur les foires et marchés, les écoles, les biens de la communauté et les comptes de gestion. Un appendice (*État sommaire des actes d'assemblées de la paroisse de la Mothe-Saint-Héray (1588-1788)* ne compte pas moins de 72 pages. — Les pages 294 à 631 sont occupées entièrement par l'excellent mémoire de M. Alfred Barbier sur *les Intendants de province et les commissaires royaux en Poitou, de Henri III à Louis XIV*. Après une Introduction (35 pages) où sont expliquées les fonctions dont les hauts personnages dont il s'occupe étaient investis, l'auteur nous donne la biographie aussi détaillée que possible des dix-neuf intendants (avec deux portraits seulement) qui se sont succédé en Poitou de 1588 à 1646. Le premier de ces intendants a été Louis Lefèvre de Caumartin (1588) et le dernier, René de Voyer d'Argenson (1644-1646). M. A. Barbier a appuyé son mémoire de trente-trois pièces justificatives.

ITALIE. — Amis et élèves de M. Arturo Graf se sont entendus pour publier en son honneur un beau volume de mélanges. Les études dantesques tiennent une place d'honneur dans cette *Miscellanea di studi critici edita in onore di Arturo Graf* (Bergamo, Istituto d'arti grafiche, in-8 de 848 p., avec portrait et facs.) : *The early references to Dante in English literature*, par M. Toynbee Paget ; *Retorica dantesca*, par Vincenzo Crescini ; *Briciole dantesche*, par Giuseppe Fraccaroli ; *Severino Boezio e Pier della Vigna nella Divina Commedia*, par Nunzio Vaccalluzzo ; *A proposito di un plagiario del Paradiso dantesco*, par Luigi Piccioni ; *Appunti d'esegesi dantesca*, par Francesco Flamini ; *Attorno all'episodio di Manfredi*, par Enrico Sicardi ; *Il Codice Canonici min. 449 della Bodleiana di Oxford, con commenti latini alla Divina Commedia*, par Antonio Fiammazzo ; *Carlo I d'Angiò nel Purgatorio dantesco*, par Egidio Gorra ; *La Lonza dantesca*, par Paride Chistani. Les autres mémoires traitent des parties les plus variées de la littérature italienne, comme on en peut juger par cette simple énumération : *La Leggenda di Leonzio*, par Alessandro d'Ancona ; *Alessandro Manzoni e il suo romanzo nel carteggio del Tommaseo col Vieusseux*, par Michele Barbi ; *Il « Cor di Dante » attri-*

buito dal Manzoni a V. Monti, par Paolo Bellezza; *L'Ariosto, il matrimonio e le donne*, par Emilio Bertana; *La Leggenda degli antipodi*, par Giuseppe Boffilo : *Francesco Patrizio e la critica della rettorica antica*, par Benedetto Croce; *Per la storia del studio bolognese nel Rinascimento*, par V. Cian; *Il Capitolo all'Italia del notaio Peregrino di Paolo di Lorenzo*, par Giovanni Crocioni; *Amor mi spira*, par G. Alfredo Cesareo; *Gli amori di Galeazzo di Tarsia*, par Stanislao De Chiarao; *Di Bertran del Pojet*, par Cesare De Lollis; *Sentimento e concetto della natura in Leonardo da Vinci*, par Arturo Farinelli; *Von Petrarca's Laura*, par G. Gröber; *Di alcuni sonetti del Boccaccio*, par Giuseppe Gigli; *Per la maschera di Tabarrino*, par Guido Mazzoni; *Una Ballata in onore di Lodonio Migliorati*, par Francesco Novati; *La Verificazione delle odi barbare*, par Francesco d'Ovidio; *Le Conte de la Gageure dans Boccace*, par Gaston Paris; *Cartelli e pasquinate nello scorcio del sec. XVIII in Palermo*, par Giuseppe Pitrè; *Pour la biographie du cardinal Gilles de Viterbe*, par Léon G. Pélissier; *Per la giovinezza del Sannazaro*, par Erasmo Pèrcopo; *Cenni sull'uso dell'antico gergo furbesco nella letteratura italiana*, par Rod. Renier; *Armi ed amori di un orafo fiorentino del quattrocento*, par Vittorio Rossi; *Bricciche bonvesiniane*, par Carlo Salvioni; *La Villanella di Ciacco*, par Parlo Savj Lopez; *Gl'inni sacri d'un astrologo del Rinascimento*, par Benedetto Soldati; *Una Commedia pedantesca del cinquecento*, par Abd el Kader Salza; *Bricciche tassiane*, par Angelo Solerti; *Per la storia dell' ode*, par Ireneo Sanesi; *Rileggendo le mille e una notti*, par Pietro Toldo; *Ueber die Abhängigkeit der vier ältesten Drucke des Novellino von eirander*, par Hermann Varnhagen; *Stil, Rhytmus und Reim in ihrer Wechselwirkung bei Petrarca und Leopardi*, par Karl Wossler.

Brésil. — A l'occasion du troisième centenaire de Ceará, le baron de Studart, dont on connaît les nombreuses études historiques sur cette cité brésilienne, a publié plusieurs monographies qui présentent un grand intérêt. Nous avons déjà parlé de son travail sur Francisco Pinto et Luiz Figueira; voici maintenant une biographie de Martin Soares Moreno, le fondateur même de Ceará, avec lequel eurent maille à partir, de 1613 à 1615, les Français de Maragnan (*Martin Soares Moreno. Documentos para sua historia.* Ceará-Fortalezza, typ. Minerva, in-8 de 53 + LXIII p.). Non content de raconter soigneusement la vie de ce colonisateur portugais, la baron de Studart a publié sur le personnage une précieuse série de 31 documents allant du 12 avril 1614 au 22 avril 1648. Mais pourquoi ne pas donner, en même temps que le texte de chacun d'eux, l'indication précise de l'endroit où s'en trouve le texte original, ou les références bibliographiques indispensables? Tant qu'il n'en sera pas ainsi, nous ne pourrons pas louer sans réserve les travaux du baron de Studart.

— Sait-on qu'en l'année 1817 des émigrés français réfugiés aux États-Unis et les agents de la révolution brésilienne, si peu connue en Europe, de Pernambouc, formèrent le projet de délivrer Napoléon Ier relégué à Sainte-Hélène? Bien que leur plan ait échoué sans avoir reçu le moindre commencement d'exécution, M. J.-A. Ferreira da Costa a bien fait d'appeler sur lui l'attention, en France, en 1886, dans la *Revue du Monde latin*, puis tout récemment au Brésil. C'est dans le numéro de mars 1903 de la *Revista do Instituto archeologico e geographico Pernambucano* (Recife, impreza do *Jornal do Recife*, in-8) qu'on trouvera ce très intéressant article, en même temps que différentes autres études historiques et la traduction d'une excellente note du Dr John C. Branner sur la possibilité de trouver des restes de mammifères fossiles à l'intérieur des États de Pernambouc et d'Alagoas.

ÉTATS-UNIS. — Il y a différentes façons, pour une bibliothèque publique, de faire preuve de vitalité : communication de livres sur place et à domicile, exposition de tous genres, conférences, rédaction de catalogues et de bibliographies, etc. De ces manifestations de vie, la Bibliothèque publique de Boston n'en néglige aucune, comme on peut s'en rendre compte en lisant son 51e rapport (*Fifty-first annual Report of the Trustees at the Public Library of the city of Boston, 1902-1903*. Boston, Municipal Printing Office, in-8 de 146 p., avec planches et grav.). Il en résulte que, durant les douze mois qui se terminent le 31 janvier 1903, cette bibliothèque s'est enrichie de 34,635 volumes ! Intéressant parce qu'il rend un compte détaillé de la vie de ce grand établissement scientifique américain durant l'année 1902-1903, ce volume sera encore utile parce qu'il contient un précieux Index général de tous les rapports jusqu'à présent publiés sur cette bibliothèque, c'est-à-dire depuis 1852.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Bible et l'Histoire*, par le R. P. F. Prat (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *La Bible et l'Orientalisme. III. La Bible et l'archéologie syrienne*, par V. Ermoni (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Les Psaumes ; trad. de l'hébreu* par M.-B. d'Eyragues (in-12, Lecoffre). — *Porta Sion, Lexikon zum lateinischen Psalter* (*Psalterium Gallicanum*), von J. Ecker (in-4, Trier, Paulinus-Druckerei). — *Questions d'Écriture sainte*, par C.-P. Grannan ; trad. de l'anglais par l'abbé L. Collin (in-18, Lethielleux). — *Les Juifs et le Messie*, par A. Paulus (collection *Science et Religion*, 4 vol. in-12, Bloud). — *L'Évangile d'après les quatre évangélistes harmonisés en un seul*, par l'abbé H. Lesêtre (in-18, Lethielleux). — *Évangile de Saint-Jean. Commentaires*, par P.-M. C., missionnaire apostolique. T. I. *Vie publique de Jésus* (in-8, Hong-Kong, imp. de la Société des Missions étrangères). — *Histoire de la théologie positive depuis l'origine jusqu'au concile de Trente*, par J. Turmel (in-8, Beauchesne). — *Conférences de la Madeleine. Carême 1903*, par H. Bolo (in-12, Haton). — *L'Église catholique au dix-neuvième siècle* (*1800-1900*), par J. Forbes (in-8, Lethielleux). — *L'Avenir du christianisme. Introduction. La Vie et la pensée chrétiennes dans le passé*, par A. Dufourcq (in-8, Bloud). — *Nos Communications avec les morts*, par H. Bolo (in-12, Haton). — *Les Origines du crucifix dans l'art religieux*, par L. Bréhier (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *La Crèche, la croix, l'autel*, par l'abbé J. Vaudon (in-12, Bloud). — *La Publicité du culte catholique*, par l'abbé L. Crouzil (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *La Religion des Celtes*, par G. Dottin (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Die Gnosis grundlagen der Weltanschauung einer edleren Kultur*, von E. H. Schmitt. I. Band. *Die Gnosis des Altertums* (in-8, Leipzig, Diederich). — *Précis élémentaire de l'histoire du droit français*, par E. Glasson (in-8, Pichon). — *La Doctrine de l'absolutisme, étude d'histoire du droit public*, par J. Hitier (in-8, Rousseau). — *Droit naturel*, par A. Castelein (in-8, Lethielleux). — *Les Impôts en France. Traité technique*. Préface de J. Caillaux (2 vol. in-8, Chevalier-Marescq). — *Essai sur la légitimité du droit de coalition*, par A. Hours (in-8, Guillaumin). — *Traité pratique des procès relatifs aux chemins de fer* (*Exploitation commerciale*), par G. de Villemandy (in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Nouveaux Jugements du président Magnaud*, par H. Leyret (in-18, Schleicher). — *Le Radicalisme philosophique*, par E. Halévy (in-8, Alcan). — *Le Bonheur et l'intelligence*, par Ossip-Lourié (in-12, Alcan). — *Les Maîtres de la pensée contemporaine*, par J. Bourdeau (in-18, Alcan). — *Paradoxes philosophiques*, par Mme A. Wallenberg ; trad. du suédois (in-8, Libr. de l'Art indépendant). — *Le Langage intérieur et les paraphasies* (*la fonction endopha-*

sique), par G. Saint-Paul (in-8, Alcan). — *Du Perfectionnement de l'homme*, par J. de Lerne (in-18, J.-B. Baillière et fils). — *La Science et la Philosophie*, par C. Bourdel (in-18, Colin). — *Nouveau Programme de sociologie*, par E. de Roberty (in-8, Alcan). — *L'Idéal esthétique*, par F. Roussel-Despierres (in-12, Alcan). — *Historia de la filosofia del siglo* XIX, por A. G. Izquierdo (in-8, Zaragoza, Gasca). — *Schopenhauer. L'Homme et le philosophe*, par A. Bossert (in-16, Hachette). — *L'École et la Vie*, par G. Leygues (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Éducation fondée sur la science*, par C.-A. Laissant (in-16, Alcan). — *L'État mère de famille et l'Éducation laïque des jeunes filles*, par L. Le Bressan (in-12, Téqui). — *La Clé des carrières*, par A. Faure (in-18, Stock). — *Économie sociale. L'Enfance coupable*, par H. Joly (in-12, Lecoffre). — *La Russie économique et l'Œuvre de M. de Witte*, par A. Anspach (in-12, Le Soudier). — *Paléobotanique (Plantes fossiles)*, par P.-H. Fritel (in-12, Deyrolle). — *Naissance et mort, étude de socio-biologie et de médecine légale*, par G. Morache (in-16 cartonné, Alcan). — *La Vie et la santé*, par E. Caustier (in-18, Vuibert et Nony). — *Poisons et sortilèges*, par les Drs Cabanès et L. Nass, 2e série (in-18, Plon-Nourrit). — *Mécanisme et éducation des mouvements*, par G. Demenÿ (in-8 cartonné, Alcan). — *Précis d'accouchement*, par les Drs L. Dubrisay et C. Jeannin (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Précis d'anatomie dentaire*, par J. Choquet (in-18, F.-R. de Rudeval).— *Recueil d'expériences élémentaires de physique*, par H. Abraham, 1re partie (in-8, Gauthier-Villars). — *Cours d'électricité*. par H. Pellat. T. II (in-8, Gauthier-Villars). — *Propagation de l'électricité. Histoire et théorie*, par M. Brillouin (gr. in-8, Hermann). — *La Mécanique, exposé historique et critique de son développement*, par E. Mach ; trad. de l'allemand par E. Bertrand (in-8, Hermann). — *Procédés mécaniques spéciaux et tours de mains*, par R. Grimshaw ; trad. de l'anglais par A.-N. Lattuga (in-8, Gauthier-Villars). — *L'Année technique (1902-1903)*, par A. Da Cunha (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Nouveaux Éléments de géométrie*, par C. Méray (in-8, Dijon, Jobard). — *Grandeurs géométriques*, par J. Pionchon (in-8, Gauthier-Villars). — *Cours de mathématiques supérieures*, par l'abbé Stoffaes (in-8, Gauthier-Villars). — *Petit Traité mathématique et pratique des opérations commerciales et financières*, par J. Patou (in-8, Vuibert et Nony). — *Cours élémentaire d'astronomie et de navigation*, par P. Constan (in-8, Gauthier-Villars). — *Préparation de l'artillerie à la bataille. Écoles à feu en pleins champs*, par le capitaine Le Rond (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Les Membres de l'Académie des beaux-arts, depuis la fondation de l'Institut*, par A. Soubies. Première série, 1795-1816 (in-8, Flammarion). — *Nouvelle Grammaire arabe*, par J.-B. Périer (in-8 cartonné, Leroux). — *Petits Exercices arabes*, par J.-B. Périer (in-8, Leroux). — *Chansons populaires des Alpes françaises. Savoie et Dauphiné*, par J. Tiersot, gr. in-8, Grenoble, Falque et Perrin ; — *Le Fils de la nature*, poème dramatique, par F. Halm (gr. in-4, Schleicher). — *Seize Saynètes en un acte pour jeunes filles*, par L.-M. Dubois (in-12, Haton). — *Œuvres complètes d'Alfred de Vigny* (in-12, Delagrave). — *A travers les moissons*, par M. Brandon-Salvador (in-18, Alcan). — *Pensées d'automne*, par H. Jacottet (in-18, Fischbacher).— *Poèmes africains, scènes de mœurs algériennes*, par E. Barbier (1re série) (in-18, L. Duc). — *Un Gant. Le Nouveau Système*, par B. Bjoernson ; trad. par A. Monnier (in-18, Stock). — *Gower Selections from the Confessio Amantis*, edited by G.-C. Macaulay (in-12 cartonné, Oxford, Clarendon Press). — *Le Gouffre*, par L. Andréief ; trad. par S. Persky (in-12, Perrin). — *Marie et Marthe*, par G. Bonnamour (in-18, Plon-Nourrit). — *Le Roman d'une orpheline*, par Heimburg ; trad. par V. Tissot (in-16, Hachette). — *Guilleri, Guilloré*, par C. Foleÿ (petit in-8, Fontemoing). — *Gabriel Heidepeter. Scènes de la vie styrienne*, par

P. Rosegger ; trad. de l'allemand par H. Bloch (in-8, Fontemoing). — *Reutlingen, l'Irrésistible*, par H. Werder ; trad. par R. Émery (in-18, Fontemoing). — *Où va la vie...*, par G. Lechartier (in-18, Fontemoing). — *L'Émigré*, par Sénac de Meilhan, publié par C. Stryienski et F. Funk-Brentano (in-8, Fontemoing). — *Les Chrysalides*, par L. Maigue (in-12, Société française d'impr. et de libr.). — *Second Mariage*, par B. de Buxy (in-12, Henri Gautier). — *Sœur d'artiste*, par d'Agon de la Contrie (in-12, Henri Gautier). — *Querida*, par M. Lachèse (in-12, Henri Gautier). — *A-t-il un cœur ?* par M. Stéphane (in-12, Henri Gautier). — *Jean Christophe*, par P. Deschamps (in-12, Maison de la Bonne Presse).— *Cœur de père*, par R. des Fourniels (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *L'Épi et l'Alcyon*, par Mme Chéron de la Bruyère (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *La Fille de Frantal*, par Mme Chéron de la Bruyère (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Vers l'abîme*, par Mme Chéron de la Bruyère (in-12, Haton). — *Une Petite Sauvage*, par M. Levray (in-8, Haton). — *L'Héritière de Châteaubleu*, par M. Levray (in-12, Haton). — *Le Bonheur de Marthe*, par L. des Ages (in-12, Haton). — *Romain Pugnadorès*, par E. de Margerie (in-8, Haton). — *Portraits d'enfants*, par J.-B. de Vaux (in-8, Haton). — *Nella Vita...*, da Stella di Robilant (in-16, Firenze, Lumachi). — *Roberti Gaguini. Epistole et orationes*, texte publié sur les éditions originales de 1498, par L. Thuasne (2 vol. in-18, Bouillon). — *Les Phéniciens et l'Odyssée*, par V. Bérard, T. II (in-4, Colin). — *L'Ame et l'Évolution de la littérature, des origines à nos jours*, par G. Dumesnil (2 vol. in-12, Soc. française d'impr. et de librairie). — *La Vie et les Livres*, par G. Deschamps. VIe série (in-18, Colin). — *Excursions artistiques et littéraires*, par G. Sortais. 1re série (in-12, Lethielleux). — *Nuits de Norvège*, par R. de Lagenardière (in-12, Bloud). — *Voyage au Rio Curuá, 20 novembre 1900-7 mars 1901*, par O. Coudreau (in-8, Lahure). — *Voyage à la Mapuerá, 21 avril 1901-24 décembre 1901*, par O. Coudreau (in-8, Lahure). — *Voyage au Maycuru, 5 juin 1902-12 janvier 1903*, par O. Coudreau (in-4, Lahure). — *Comment la route crée le type social*, par E. Demolins. T. II. *Les Routes du monde moderne* (in-12, Firmin-Didot). — *Cléopâtre, sa vie, son règne*, par D. de Bernâth ; trad. française revue par A. Leval (in-8, Alcan). — *Les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'an 100 avant notre ère*, par H. d'Arbois de Jubainville (in-12, Fontemoing). — *L'Occident à l'époque byzantine. Goths et Vandales*, par F. Martroye (in-8, Hachette). — *Les Chrétiens ont-ils incendié Rome sous Néron ?* par P. Allard (collect. *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *L'Agape dans l'Église primitive*, par V. Ermoni (collect. *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Charlemagne et l'Église*, par J. de la Servière (coll. *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire. Les Pères de l'Oratoire recommandables par la piété ou par les lettres*, par le P. L. Batterel, publié par A.-M.-P. Ingold et E. Bonnardet (in-8, A. Picard et fils). — *Les Petites Sœurs des pauvres*, par J. de la Faye (coll. *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Les Congrégations religieuses et l'Expansion de la France*, par A. Leroy-Beaulieu (coll. *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Au Pays de sainte Germaine*, par H. Lambercy (in-8, Savaète). — *Le Cardinal Gousset, sa vie, ses œuvres, son influence*, par le chanoine Gousset (in-8, Besançon, H. Bosssane). — *Le Père J.-M. Traboul, ou Notes de ses retraites recueillies et mises en ordre* par le P. H. Tatouat (in-8, Haton). — *Henri Didon*, par J. de Romano (in-18, Plon-Nourrit). — *Journal de Clément de Fauquembergue, greffier du Parlement de Paris, 1417-1435*, publié pour la Société de l'histoire de France, par A. Tuetey et H. Lacaille. T. I. *1417-1420* (in-8, Laurens). — *Lettres de Charles VIII, roi de France*, publiées pour la Société de l'histoire de France par P. Pélicier. T. IV, *1494-1495* (in-8,

Laurens). — *Mémoires de Saint-Hilaire*, publiés pour la Société de l'histoire de France, par L. Lecestre. T. I. *1661-1678* (in-8, Laurens). — *Le Club des jacobins*, par J. Brugerette (coll. *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Les Créations religieuses de la Révolution*, par J. Brugerette (coll. *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Souvenirs du baron Hüe, 1787-1815*, publiés par le baron de Maricourt, son arrière-petit-fils (in-8, Calmann-Lévy). — *L'Empire libéral, études, récits, souvenirs*, par E. Ollivier. T. VIII. *L'Année fatale* (*Sadowa, 1866*) (in-18, Garnier). — *Histoire de l'édition bénédictine de saint Augustin*, par A.-M.-P. Ingold, avec le *Journal inédit de Dom Ruinart* (in-8, A. Picard et fils). — *La Cabale des dévots, 1627-1666*, par R. Allier (in-18, Colin). — *La Cour et la Société du second Empire*, par J. de Chambrier. 2e série (in-12, Perrin). — *Recueil des traités de la France*, publié par J. de Clercq. T. XXI, *1897-1900* (gr. in-8, Pedone). — *Journal du capitaine François, ou le Dromadaire d'Égypte, 1792-1830*), publié par C. Grollau (2 vol. in-8, Carrington). — *Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat de l'Empire, 1805-1814*, par le commandant Parquin (in-8, Berger-Levrault). — *Le Général Dupont. Une Erreur historique*, par le lieut.-colonel E. Titeux (3 vol. in-4, Puteaux, imp. Prieur et Dubois). — *De la Tolérance religieuse*, par l'abbé E. Vacandard (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *L'État religieux et le Clergé paroissial*, par le R. P. Dom Gréa (collect. *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *La Réforme intellectuelle du clergé et la Liberté d'enseignement*, par P. Saint-Yves (in-12, Nourry). — *Quelques motifs d'espérer*, par l'abbé F. Klein (in-12, Lecoffre). — *La Révolution en Franche-Comté, études documentaires. La Révolution dans la Haute-Saône*, par le Dr P. Maréchal. T. I (gr. in-8, Champion). — *Histoire de la principauté souveraine de Boisbelle-Henrichemont*, par H. Boyer (in-8, Picard). — *La Question des réformes dans la Turquie d'Europe. Exposé documentaire*, par Un non-diplomate (in-8, Chevalier-Marescq). — *Le Japon d'aujourd'hui*, par G. Weulersse (in-18, Colin). — *Das Antiquas relaciones de la Florida*, publicalas por G. García (in-8, México, tip. J. Aiguilar Vera). — *Carácter de la conquista española en América y en México*, por G. Garcia (in-8, tip. de la secretaría de Fomento). — *L'Anarchisme aux États-Unis*, par P. Ghio (in-18, Colin). — *Un Philanthrope d'autrefois. La Rochefoucauld-Liancourt, 1747-1827*, par Ferdinand-Dreyfus (in-8, Plon-Nourrit). — *Madame de Beaumarchais, d'après sa correspondance inédite*, par L. Bonneville de Marsangy (in-8, Calmann-Lévy). — *Hector Berlioz et la Société de son temps*, par J. Tiersot (in-16, Hachette). — *Un Artiste d'autrefois. Adolphe Nourrit*, par E. Boutet de Monvel (in-18, Plon-Nourrit). — *Cinq lettres sur Ernest Renan*, par F. Brunetière (in-12, Perrin).— *Un Gentilhomme suisse au service de la Hollande et de la France. Le Comte Guillaume de Portes, 1750-1825*, par C. de Mandach (in-8, Perrin). — *Ministres et hommes d'État. Okoubo*, par M. Courant (in-12, Alcan). — *Manuali di numismatica*, del dott. S. Ambrosoli (petit in-18 cartonné, Milano, Hoepli). — *Études d'histoire*, par A. Chuquet (2 vol. petit in-8, Fontemoing). — *Mélanges de littérature et d'histoire*, par A. Gazier (in-18, Colin). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES SUR LA MUSIQUE

1. *Motu proprio sulla musica sacra.* Pio PP. X. — *Lettera di sua Santita* Pio PP. X *al signor cardinale Respighi, vicario generale di Roma sulla restaurazione della musica sacra.* Vatican, 22 novembre 1903. *Décret de la Congrégation des Rites Urbis et Orbis* donnant suite au *Motu proprio*, 8 janvier 1904. Roma, 1904, in-8. — 2. *Le Rythme tonique dans la poésie liturgique et dans le chant des églises chrétiennes au moyen âge*, par Pierre Aubry. Paris, Welter, 1903, in-8 de 84 p., 7 fr. 50. — 3. *L'Histoire dans l'hymnographie. Recherches historiques à travers quelques hymnes des* x^e-xie *siècles*, par Camille Daux. Arras et Paris, Sueur-Charruey, 1903, in-8 de 25 p. — 4. *Les Problèmes musicaux d'Aristote.* Texte grec avec traduction française et commentaire musical, etc., par F.-A. Gevaert et J.-C. Vollgraff. Gand, Hoste, 1903, in-8 de xx-121 p. — 5. *Die aristotelischen Musikproblem*, von Gerard Tischer. Berlin, Ebering, 1903, gr. in-8 de 100 p. — 6. ΑΡΙΣΤΟΞΕΝΟΥ ΑΡΜΟΝΙΚΑ ΕΤΟΙΧΕΙΑ. *The Harmonics of Aristoxenus*, by Henry S. Macran. Oxford, Clarendon Press, 1902, in-12 cart. de 303 p., 8 fr. 10. — 7. *Études musicales*, par Camille Bellaigue. 2e série. Paris, Delagrave, 1903, in-12 de 516 p., 3 fr. 50. — 8. *Hector Berlioz et la Société de son temps*, par Julien Tiersot. Paris, Hachette, 1904, in-16 de iii-373 p., 3 fr. 50. — 9. *Les Musiciens et la Musique*, par Hector Berlioz. Introduction par André Hallays. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-12 de l-348 p., 3 fr. 50. — 10. *Un Artiste d'autrefois. Adolphe Nourrit, sa vie et sa correspondance*, par Étienne Boutet de Monvel. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-12 de ii-319 p., 3 fr. 50. — 11. *Das deutsche Christuslied des neunzehnten Jahrhunderts*, von Friedrich Nippold. Leipzig, Wunderlich, 1903, in-8 de viii-389 p. — 12. *Histoire de la musique. États scandinaves. Norvège*, xixe *siècle*, par Albert Soubies. Paris, Flammarion, 1903, in-18 de 44 p., 2 fr.— 13. *Cours de composition musicale*, par Vincent d'Indy. Premier livre, rédigé avec la collaboration d'Auguste Sérieyx. Paris, Durand, 1903, in-4 de 228 p. — 14. *Manuales enciclopédicos Gili. Prácticas preparatorias de instrumentación*, por Felipe Pedrell. Barcelona, Gili, 1902, in-18 cart. de 213 p., 3 fr. 50. — 15. *Piccolo Lessico del musicista*, da Amintore Galli. 9e éd. Milano, Roma, Ricordi, s. d., in-12 de 497 p. — 16. *Veröffentlichungen der Neuen Bachgesellschaft. Jahrgang I, Heft 1. Joh. Seb. Bachs Werke. Lieder und Arien. Für eine Singstimme mit Pianoforte (Orgel oder Harmonium), Heft 2. Für vierstimmigen gemischten Chor.*, von Franz Wüllnerr. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1901, 2 vol. in-4 de 81 et de 115 p., 10 fr.

1. — Dans cette Revue, nous avons si souvent rappelé la lutte entre les vraies et les fausses mélodies liturgiques (édition de Solesmes — édition de Ratisbonne), que nous devons en signaler la fin. Dans son *Motu proprio*, qui doit être regardé comme le *Code juridique* de la musique sacrée, le Saint Père déclare avec autorité « que le chant propre de l'Église romaine est seulement ce chant, antique héritage de ses pères, qu'elle a gardé jalousement pendant de longs siècles, dans ses manuscrits liturgiques.,. et que les études plus récentes ont si heureusement restitué dans son intégrité et sa pureté ». Puis dans sa *Lettre au cardinal Respighi*, passant à la pratique, Sa Sainteté proclame sa

volonté : « Nous voulons donc que, dans tous les collèges et séminaires de la Ville éternelle, soit introduit de nouveau le très antique chant romain qui résonnait autrefois dans nos églises et nos basiliques et faisait les délices des générations passées, dans les plus beaux temps de la piété chrétienne. » Le Saint Père exprime ensuite le désir ardent que, de Rome, ce chant se répande, comme autrefois, dans le monde catholique. De son côté, la Sacrée Congrégation des Rites vient de promulguer un décret *Urbis et Orbis*, donnant suite au *Motu proprio*. Après l'avoir résumé : restauration de l'antique chant grégorien *juxta codicum fidem;* prescriptions relatives à la dignité du chant dans le temple, le décret ajoute : « Le Très Saint Père, par l'organe de la Sacrée Congrégation des Rites, ordonne que cette *Instruction* soit acceptée par toutes les Églises et gardée très religieusement, nonobstant tous les privilèges ou exemptions à l'encontre. Les Églises où sont en usage des éditions modernes et altérées sont autorisées à les conserver ; mais — *quamprimum* — aussitôt qu'il sera possible, ces éditions devront être remplacées par le chant grégorien conforme aux anciens manuscrits ». *Roma locuta est, causa finita est.* Pie X est le restaurateur du chant grégorien.

2. — La question du rythme oratoire musical appliqué aux mélodies grégoriennes est toujours à l'ordre du jour. M. Pierre Aubry, dans son nouveau livre : *Le Rythme tonique dans la poésie liturgique et dans le chant des églises chrétiennes au moyen âge*, le soutient brillamment au moyen d'arguments nouveaux et sérieux. Le R. P. Dechevrens, adversaire de cette théorie, s'est avisé d'aller chercher des preuves contre elle dans le chant des Églises chrétiennes de l'Orient. L'idée était excellente en soi ; mais sa méthode et ses critiques insuffisamment rigoureuses l'ont amené à des conclusions mensuralistes. M. Pierre Aubry, mieux renseigné, et mettant à profit sa connaissance des langues orientales, les corrige et prouve, au contraire, « que le commun état du rythme en Occident et en Orient, au moyen âge, c'est-à-dire antérieurement au xve siècle environ, était un rythme musical ayant comme double fondement l'égalité théorique des notes et la prédominance de l'accent tonique » (p. 11). Les recherches de l'auteur s'exercent sur le chant de l'Église byzantine et de l'Église arménienne et successivement des Églises syrienne, géorgienne et copte. Elles sont dirigées avec fermeté, intelligence et sagacité. Il ne reste rien de la thèse du R. P. Dechevrens. Le dernier mot de M. P. Aubry est celui-ci : « Nous pensons avoir apporté à la théorie bénédictine du rythme grégorien une confirmation nouvelle. »

3. — Sous le titre : *L'Histoire dans l'hymnographie* (*Science catholique*, septembre 1902), M. le chanoine Camille Daux cherche à éclaircir deux questions historiques qu'ont suscitées des pièces curieuses de l'Hym-

naire de Moissac. Le copiste de ce recueil liturgique et monastique a en effet introduit, au milieu des hymnes destinées à l'office divin, deux compositions d'allure toute particulière, qui ne peuvent avoir rien de commun avec la célébration du culte. La première, *Odo, princeps altissime*, est, selon toute vraisemblance, un chant destiné à célébrer le sacre du jeune monarque, Othon III, roi du Saint-Empire romain, protecteur-né des monastères, qui, comme celui de Moissac, relevaient directement de Rome. — Avec non moins d'exactitude, M. C. Daux parvient à identifier l'auteur de la seconde hymne *Te laudat Petrus*. Le poète qui s'y met en scène est un évêque simoniaque de Rodez, Pierre Bérenger, déposé par Grégoire VII : dans sa douleur profonde d'avoir enfreint les lois de l'Église, il supplie S. Antonin, le patron du Rouergue, d'avoir pitié de lui, et de faire que ses honneurs lui soient rendus. C'est là un trait de caractère intéressant à noter, et l'on doit remercier M. C. Daux d'avoir replacé cette singulière composition dans son cadre historique.

4. — L'*Introduction* du magnifique volume publié par MM. F.-A. Gevaert et J.-C. Vollgraff : *Les Problèmes musicaux d'Aristote*, raconte en termes émus « l'histoire succincte de son long et douloureux enfantement. Elle est écrite par le seul des trois collaborateurs qui ait vu le commencement et la fin du travail », M. Gevaert. C'est avec M. Wagener, helléniste et professeur à l'Université de Gand, que M. Gevaert se proposait, dès 1870-71, de rééditer, de traduire et de commenter les *Problèmes* d'Aristote. Déjà la part de chacun était faite, le plan arrêté, le travail commencé, lorsque des circonstances imprévues en arrêtèrent la réalisation. Puis survint la mort de M. Wagener (1896). Mais avant de mourir il avait désigné à M. Gevaert l'un de ses jeunes confrères. M. Wollgraff, professeur à l'Université de Bruxelles, philologue de carrière, grammairien rigide, très amateur de musique, était l'homme le plus capable de continuer la tâche qui lui revenait dans le travail commun. Les deux survivants se mirent généreusement à la besogne. Au moment où M. Wagener manquait, l'opération préalable, l'établisement du texte, était assez avancée. La partie à exécuter en commun — interprétation et traduction des problèmes — était à l'état d'ébauche. Les deux travailleurs, afin de s'éclairer, étudièrent les récentes publications : Ruelle (1891), V. Jan (1891), C. Stumpf (1897), mais ils profitèrent surtout des trouvailles contenues dans les Notes sur *les Problèmes musicaux d'Aristote*, de MM. d'Eichtal et Théod. Reinach. Plusieurs corrections et conjectures, proposées par ces deux auteurs, ont été adoptées par les deux éditeurs belges, mais toujours après des vérifications et recherches prolongées. Chacun des changements apportés au texte reçu est consigné dans les annotations mises à la suite de chaque problème. Les modifications importantes sont motivées soit

dans les *Notes philologiques*, soit dans les *Commentaires*. La traduction suit de très près le texte. Quant à la question assez controversée de l'authenticité des *Problèmes* attribués à Aristote, les deux collaborateurs s'en expliquent nettement. Von Jan et ses confrères allemands se refusent à croire qu'Aristote les ait écrits de sa main, bien que les *Problèmes musicaux* soient de tout point dignes de la doctrine du grand philologue ; ils auraient été rédigés à l'époque alexandrine-romaine par différents écrivains. L'opinion de MM. Gevaert et Vollgraff est tout autre. Si ces *Problèmes* et leurs réponses n'ont pas été rédigés par lui, ils l'ont été indubitablement, non par des écrivains d'une époque plus récente, mais par un de ses disciples immédiats écrivant en quelque sorte sous la dictée du maître (p. XXVIII). En effet, le vocabulaire est d'Aristote, la théorie humaine est préaristoxénienne ; il est impossible que des musicistes de l'époque alexandrine aient pu se servir d'une théorie trop archaïque pour eux. Les *Problèmes* musicaux ont circulé en recueils plus ou moins étendus, plus ou moins concordants, parmi les érudits du monde grec connu, jusqu'à ce que, vers la fin de l'empire d'Occident, le compilateur de la collection entière des Problèmes aristotéliciens se sera avisé de les réunir, sans tenir compte des interpolations, des lacunes, etc. (p. XIX). Dans le texte et la traduction, toutes les parties tenues par les auteurs pour aristotéliciennes sont imprimées en gros caractères. Les petits caractères sont réservés aux passages introduits, selon eux, postérieurement à la première rédaction. Le livre de MM. Gevaert et Vollgraff se divise en quatre parties. — 1re Partie. Texte et traduction (p. 1-82). Les *Problèmes* ne sont pas rangés selon les numéros d'ordre des anciennes éditions, mais ils sont groupés avec intelligence par ordre des matières. Voici les huit sections adoptées : A, neuf problèmes d'acoustique ; B, neuf sur les consonnances ; C, six sur l'octocorde et l'heptacorde ; D, six sur des particularités de l'exécution vocale ; E, trois sur l'accompagnement hétérophone ; F, problème double relatif aux harmonies employées dans la tragédie ; G, trois relatifs à l'histoire musicale ; H, huit à la philosophie et à l'esthétique musicale. — La 2e partie (p. 83-89), renferme les *Notes philologiques* de M. Vollgraff. — La 3e partie, *Commentaire musical* de M. F.-A. Gevaert, est de beaucoup la plus importante et la plus longue (p. 91-336). Ici, M. Gevaert reprend une à une les sections et les commente avec un talent et une science digne de l'*Histoire de la musique de l'antiquité*. Le plan qu'il s'impose est vaste. « Le rédacteur du commentaire musical n'a pas cru pouvoir se borner à l'explication pure et simple de chacun des problèmes. Il a jugé utile d'initier le lecteur aux conceptions théoriques sur lesquelles se fondent les solutions d'Aristote. De plus il s'est attaché à mettre en évidence et à élucider les deux points suivants : 1° les règles de la composition

mélodique en général ; 2° *les procédés usuels de la musique hétérophone* (accompagnement antiphone, symphone). » Enfin l'auteur de l'*Histoire de la musique de l'antiquité* revient sur certaines questions traitées dans ce grand ouvrage, les complète et les corrige au besoin. — La 4e partie consiste dans un Appendice où M. Gevaert expose les genres, tons et modes de l'époque préaristoxénienne, à l'aide de l'écriture musicale des Grecs. Cet appendice est rédigé à l'intention « du lecteur philologue-musicien ou musicien frotté de philologie, qui, pour arriver à une compréhension plus large du mécanisme sonore de la musique grecque, ne recule pas devant l'étude de son système graphique. » A la fin du volume un Index récapitulatif de toutes les matières musicales traitées dans les *Problèmes*, le *Commentaire* et l'*Appendice* permet au lecteur de les repasser en quelques instants.

5. — Le travail sur les mêmes problèmes : *Die aristotelischen Musikproblem* est moins considérable que le précédent, mais il est fort intéressant. Le Dr Tischer s'est aidé de tous les travaux qui l'ont précédé, et les a résumés à sa manière. L'ordre suivi dans l'exposition des Problèmes est celui des matières ; mais il diffère de celui de M. Gevaert. Voici les divisions : 1° Histoire musicale ; 2° Musique de chant ; 3° Acoustique ; 4° Chant à plusieurs voix ; 5° Expression. Le Dr Tischer se prononce contre l'authenticité. Il suppose que deux rédacteurs au moins ont participé à la collation, et ne veut pas se prononcer sur l'époque de la composition de ce recueil. Il repousse aussi un grand nombre de corrections et conjectures proposées par MM. Gevaert et Vollgraff.

6. — L'ouvrage de M. Henry S. Macran : *The Harmonics of Aristoxenus* est des plus intéressants. Le but de l'auteur est double : 1° faire connaître au public anglais les écrits d'Aristoxène, le plus célèbre représentant de la science musicale de la Grèce antique ; 2° combattre, dans une attachante Introduction, certains préjugés fréquents chez les modernes, trop tentés de juger et de critiquer tout système musical d'après les lois et les règles de la seule musique qu'ils connaissent. Aristoxène était l'élève d'Aristote. Des œuvres d'Aristoxène il ne nous reste que des fragments de ses *Éléments rythmiques* et ses *Éléments harmoniques* divisés actuellement en trois livres, mais qui ne sont probablement que des fragments appartenant primitivement à deux écrits distincts. En 1861, M. Marquart a publié ces deux traités en grec et en allemand avec commentaire critique. Une traduction française des *Éléments harmoniques* nous a été donnée en 1871 par M. Ch. Ruelle, avec une étude sur Aristoxène. Aujourd'hui, M. H. S. Macran nous donne, à la suite du texte grec revu avec soin, une traduction anglaise des *Éléments harmoniques;* puis il termine son travail par une longue série de notes explicatives et critiques se rapportant au texte grec et

ayant pour but soit de fixer le texte authentique, soit de signaler une variante ou de préciser le sens d'un mot de l'auteur par les écrits de ses successeurs, enfin d'éclairer les passages obscurs de l'auteur par tout ce que l'on peut connaître par ailleurs de la science musicale de l'antiquité. Mais ce qui, à mon avis, fait l'intérêt principal de l'ouvrage de M. Macran, c'est la longue Introduction de 93 pages dans laquelle l'auteur traite du développement de la musique grecque et explique la formation progressive de l'échelle musicale et ses transformations successives. M. Macran, en outre, met sous les yeux du lecteur des tableaux de la notation grecque, telle qu'on la trouve dans le fragment d'Alypius ; il renvoie, pour les explications, à Westphall, Gevaert et Mouro. Dans une deuxième partie, il parle plus spécialement d'Aristoxène et de son ouvrage dont il donne la liste des manuscrits et éditions successives.

7. — « Ah! qu'il est malaisé, écrit M. Camille Bellaigue, en sa 2e série d'*Études musicales*, qu'il est malaisé, peut-être hélas! inutile d'essayer de décrire les sons, plus indescriptibles que les formes et les couleurs. » Et nous tiendrions l'affirmation elle-même d'une absolue vérité, si la fine analyse musicale qui la suit et tant d'autres pages délicieuses de ce très beau livre ne nous obligeaient à n'en point croire ici l'éminent critique. Sans doute les sons échappent directement aux prises de notre imagination et de notre intelligence, mais non le rapport que ces sons ont entre eux et avec notre âme. C'est surtout ce dernier rapport que M. Bellaigue excelle à saisir et à analyser. Volontiers il laisserait cette fois un peu de côté ce qu'il appelle ingénieusement, avec les Anglais, la *practical basis* de la musique, pour s'attacher davantage à sa *poetical basis*, au sentiment qui commande à la technique musicale tout en se pliant à ses lois. Et déjà ce point de vue s'impose à notre attention, si nous prenons garde qu'une grande partie du livre est consacrée aux poètes amis de la musique : à Dante, à Shakespeare, à Grillparzer. Mais chez les musiciens eux-mêmes, ce qui fait avant tout l'objet de ces études, c'est le sentiment prédominant qui a constitué comme l'âme ou l'essence de leur art, qui en a été le moyen le plus parfait de vie intérieure et le procédé le plus puissant de communication. Chez Moussorgski, c'est l'émotion profonde au contact de la réalité triste, de la souffrance humaine que seules les larmes et les cris traduisent, mais dont le génie du musicien a su transposer toute l'angoisse, au fond de son âme et de la nôtre, par delà les limites des signes extérieurs. Aussi, entre les plus belles pages de ce livre faudra-t-il compter celles où M. Bellaigue analyse avec une incomparable pénétration les chefs-d'œuvre du maître russe. Chez le même Moussorgski et chez M. Pedrell (l'auteur de *los Pirineos*), c'est le sentiment sincère et presque inconscient de l'âme nationale dont les mélodies populaires « aux

formes vierges » sont l'expression la plus sûre et la plus vraie. Chez Verdi, c'est le sentiment de la force, de cette force à la fois tragique et rieuse, violente et caressante, mais toujours esthétique, qui caractérise si bien l'Italie. Enfin chez d'autres plus anciens, chez le Mozart des *Noces*, le Rossini du *Barbier*, c'est le sentiment de joie légère et brillante dont « la fleur ou la flamme » est l'esprit. Et après l'étude charmante de M. Bellaigue sur *l'Esprit dans la musique* nous ne saurions douter que la musique ait pu être à ses heures extrêmement spirituelle. Mais la musique a une fonction plus haute, « elle est beaucoup plus et beaucoup mieux qu'un art d'agrément », et si elle traduit merveilleusement la vie intérieure de l'âme c'est pour l'apaiser et la consoler, la purifier et la délivrer en lui faisant entrevoir un idéal de vie harmonieuse où toutes les antinomies de son existence présente disparaîtront à jamais. Là, plus de larmes, plus d'angoisse, plus de rire même, si spirituel qu'il puisse être, mais le sourire éternel des bienheureux. C'est vers cet idéal que M. Bellaigue nous élève, conduit par Dante au séjour céleste où retentit une symphonie qui défie la parole mortelle et la dépasse infiniment, « la dolce sinfonia di Paradiso. » — Le livre se termine par une étude fort originale sur Shakespeare et la musique, et par une nouvelle série toujours bien accueillie de *Silhouettes de musiciens*; pourtant c'est comme à regret qu'on ne le voit pas prendre fin à ces pages admirables d'inspiration dantesque où l'auteur, faisant survivre la musique au ciel, « près de Dieu où elle trouvera la plénitude et la perfection de son être », a su lui donner tout son sens et toute sa valeur de révélatrice de l'ineffable.

8. — Si nombreuses que fussent déjà les notices biographiques de Berlioz, le centenaire du grand artiste n'en a pas moins fait éclore, l'an dernier, une véritable littérature à son sujet dans les revues, les journaux ou les livres, tant en France qu'à l'étranger. C'est de cette éclosion féconde que sont nés les deux volumes que nous présentons à nos lecteurs : *Berlioz et la Société de son temps*, par M. Julien Tiersot — *Hector Berlioz : Les Musiciens et la Musique*, avec Introduction par André Hallays. Les *Mémoires* et la *Correspondance* de Berlioz servent de base à l'ouvrage de M. J. Tiersot. Quelques lettres récemment retrouvées et publiées lui ont même fourni de l'inédit. A vrai dire, le principal intérêt du livre est ailleurs. Dans son plan large et compréhensif, l'auteur nous retrace, avec un détail suffisamment copieux et toujours très précis, une vue générale sur la musique, l'enseignement des écoles, les procédés en vogue et l'idéal des compositeurs, les goûts et les faveurs du public au temps de Berlioz. C'est de l'histoire plutôt qu'une histoire. Et dans ce cadre qui appelle ou repousse les comparaisons, l'extraordinaire musicien que fut Berlioz apparaît dans toute sa grandeur. Peut-être aurait-on le droit de reprocher à M. J. Tiersot l'insistance

qu'il met à faire de Berlioz une malheureuse victime de la jalousie. Évidemment ce monde d'artistes qu'il avait autour de lui ne pouvait l'aimer : il leur était trop supérieur. Mais aussi ne leur faisait-il pas sentir cette supériorité ? Et pouvaient-ils lui pardonner son mépris hautain et les traits mordants de son impitoyable critique? Et ce caractère bourru, fantasque, sombre à en devenir sauvage, susceptible presque à la folie ! Et cette gastralgie aiguë qu'il n'a jamais voulu soigner ! En vérité, est-ce bien la société qui ne pouvait le souffrir, ou lui qui ne pouvait souffrir la société ? Et puis il y a des principes de morale auxquels M. J. Tiersot lâche trop complaisamment la bride sur le cou. Toute une portion de la vie de Berlioz était à flétrir et non à excuser. Ni l'art, ni le tempérament, ni le milieu ne pouvaient servir de circonstances atténuantes. Mais ce qui nous intéresse beaucoup plus que l'homme dans Berlioz, c'est l'artiste de génie. Du génie, certes, il en eut, et du meilleur et du plus élevé. Les musiciens sont unanimes à lui rendre aujourd'hui — un peu tard — cette justice qu'il fut peut-être le seul à se rendre à lui-même de son vivant. Et d'excellents juges osent presque penser que les œuvres de Wagner, dont les grandes beautés sont avant tout wagnériennes, disparaîtraient plutôt que celles de Berlioz, dont les beautés restent toujours humaines. Qu'on lise, à ce sujet, les trois derniers paragraphes du troisième chapitre : *Les Écoles étrangères*, — *Berlioz*, *Wagner*, *Liszt : l'histoire*, — *Berlioz, Wagner*, *Liszt : le génie.* On y verra avec quelle finesse de critique et quel discernement M. J. Tiersot analyse, rapproche ou oppose les divers systèmes et la belle et juste part qu'il donne à Berlioz.

9. — A ceux qui veulent connaître Berlioz par ses propres écrits, nous conseillons de lire le volume de M. André Hallays. Surtout qu'ils n'enjambent pas les cinquante pages d'Introduction : *Hector Berlioz critique musical.* Cela s'appelle d'un connaisseur consommé à qui rien n'échappe. M. A. Hallays ne prétend pas nous donner dans son livre tous les articles critiques de Berlioz. Il y faudrait plusieurs volumes. Qu'on songe que Berlioz a écrit dans *l'Europe littéraire*, la *Revue européenne*, le *Monde dramatique*, le *Correspondant*, la *Gazette musicale*, et que, de 1831 à 1863, il fut le rédacteur attitré des chroniques musicales aux *Débats.* Force fut donc de faire un choix, et vraiment le choix est judicieux. M. A. Hallays a pris dans les œuvres d'artistes les plus connues celles où les principes, les vues, l'admiration sincère et les âpres censures de Berlioz témoignent franchement de son génie. *Don Juan, la Flûte enchantée*, *les Huguenots*, *le Prophète*, *Zampa*, *la Fille du régiment*, *le Val d'Andorre*, *le Toréador*, *le Caïd*, *Sapho*, *Faust*, *les Pêcheurs de perles*, tels sont les principaux articles réédités dans ce livre. Et il faut savoir gré à M. A. Hallays qui nous donne

ainsi l'occasion d'apprécier à la fois et le talent littéraire et les sentiments artistiques de Berlioz.

10. — A côté de la biographie détaillée d'Adolphe Nourrit (1802-1839), publiée par Louis Quicherat en 1867 (3 vol. in 8, Plon), M. E. Boutet de Monvel a pensé qu'il y avait place pour une œuvre moins touffue, pour une simple esquisse, où les belles lignes de la physionomie morale d'un artiste d'autrefois, retiendraient seules notre attention. Il nous intéressait moins, en effet, de connaître l'interprète d'un art un peu oublié, le ténor célèbre qui fit triompher les opéras de Meyerbeer, de Rossini, d'Aubert et d'Halévy, que l'homme singulièrement attachant et troublant qui se cachait sous l'artiste. L'auteur, à vrai dire, ne traçait qu'une esquisse, il négligeait donc les ombres et les rides et quand il puisait avec un zèle pieux dans le livre de son prédécesseur et les archives de la famille, c'était pour y recueillir tous les traits qui nous feraient connaître l'artiste probe et sincère, poussant le souci de la perfection esthétique jusqu'au scrupule, l'homme de bien et de dévouement, capable d'enthousiasme pour toutes les grandes idées sociales et religieuses. Nourrit se convertit vers la fin de sa vie. Il semble néanmoins que sa religion se ressentit trop d'un sentimentalisme alors en vogue et bien en harmonie avec son âme. Les lettres de l'artiste à sa femme et à ses amis composent la plus grande partie du volume intitulé : *Un Artiste d'autrefois. Adolphe Nourrit, sa vie et sa correspondance ;* l'auteur les enchâsse dans un commentaire simple et discret, trop discret souvent, comme s'il eût craint d'aborder une étude psychologique plus approfondie, où des éléments morbides n'auraient pas manqué de trouver une place difficile à déterminer et à apprécier. On lui saura gré toutefois, à défaut d'une originalité et d'une impartialité plus grandes, d'avoir su nous faire éprouver quelque chose de sa vive sympathie pour l'illustre chanteur.

11. — A la suite de Schumacher, son collègue, qui édita naguère des recueils de cantiques, l'auteur du livre ayant pour titre : *Das deutsche Christuslied des neunzehnten Jahrhunderts* étudie le lyrisme religieux au XIXe siècle, en s'attachant spécialement aux compositions qui ont directement trait au Christ. Dans son Introduction, M. F. Nippold donne un rapide aperçu sur l'histoire de cette poésie. Il va en chercher les origines jusque dans les débuts du christianisme et la montre ensuite se développant à travers les âges d'une façon inégale, selon que les disputes doctrinales et le pouvoir hostile de la Papauté lui créent plus ou moins d'obstacles. C'est au siècle dernier que le *Christuslied* aurait atteint son apogée et se serait épanoui avec une ampleur sans précédent. L'ouvrage comprend trois grandes divisions, où l'on fait l'histoire du *Christuslied* : a) dans le protestantisme allemand ; b) dans le catholicisme non papiste ;

c) en dehors de l'Église. Les écrivains sont présentés réunis en groupes sous des titres variés, et à chacun on consacre quelques lignes, parfois une page ou deux avec de courtes citations de ses œuvres. Comme on peut le voir par la division du livre, l'auteur écarte le vrai catholicisme et il en donne une excellente raison : comment, en effet, le *Christuslied* pourraît-il se développer là où règnent tyranniquement les monsignori de la congrégation de l'Index (p. 280) et les prétoriens d'un papisme néojésuitique et césarien (p. 270, 281, 291) ? Le seul fait de se convertir au catholicisme éteint tout souffle poétique (p. 288). L'auteur étant protestant, et protestant allemand, nous ne saurions lui demander ni trop de complaisances ni trop de courtoisie pour les catholiques romains ; mais la forme violente et grossière de ses attaques est sans excuse, et on se demande quel crédit on peut bien accorder à un ouvrage historique où la partialité est si évidente.

12. — « Il suffit d'annoncer l'*Histoire de la musique. États scandinaves. Norwège*, XIXe *siècle ;* on en connaît les qualités peu communes : tant de fois déjà nous avons eu à louer les divers volumes de M. A. Soubies. Celui-ci offre un intérêt plus spécial à cause de la connaissance assez superficielle que nous avons de l'histoire et de l'état actuel de la musique dans les États scandinaves.

13. — Le but du présent ouvrage est de « faciliter à l'élève qui veut mériter le nom d'artiste créateur, la connaissance logique de son art, au moyen de l'étude théorique des formes musicales et de l'application de cette théorie aux principales œuvres des maîtres musiciens examinés dans leur ordre chronologique » (p. 5). Telle est la pensée qui a présidé à l'ordonnance du *Cours de composition musicale* dont nous avons sous les yeux le *Premier Livre.* Il a été rédigé avec la collaboration de M. Auguste Sérieyx, d'après les notes prises aux classes de composition de la *Schola Cantorum* en 1897-1898. Ce cours sort complètement des sentiers battus ; non content d'enseigner froidement les procédés de l'art, le maître veut faire de son élève un artiste complet ; il veut favoriser l'éclosion du talent, du génie même, en développant le goût par l'étude raisonnée et critique des œuvres nées dans les siècles passés. M. V. d'Indy divise l'histoire de la musique en trois grandes époques : 1° *Époque rythmo-monodique*, du IIIe au XIIIe siècle ; 2° *Époque polyphonique*, du XIIIe au XVIIe siècle ; 3° *Époque métrique*, du XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Division originale qui a bien sa réalité dans l'histoire. Sur cette division est basé tout le cours. L'élève étudie d'abord le *rythme* et son application à la musique, puis la *mélodie*, les *signes graphiques* (notation neumatique, guidonnienne, proportionnelle, etc.) qui représente le rythme et la mélodie et les formes musicales limitées à ces deux éléments. Viennent ensuite l'origine et la théorie de l'harmonie, de la tonalité,

de l'expression ; puis l'histoire de cette théorie de l'harmonie ; enfin, un rapide coup d'œil sur l'évolution progressive de l'art, ce qui nous amène à la troisième époque, *époque métrique*, qui doit faire l'objet d'une autre partie de cet ouvrage. L'élève qui aura parcouru ce programme et qui s'en sera pénétré possèdera la science musicale supérieure.

14. — La publication de l'*Hispaniae Scola* et des ouvrages de Victoria nous a déjà fait apprécier don Felipe Pedrell. Le distingué professeur du conservatoire de Madrid nous prouve aujourd'hui que les questions d'archéologie musicale ne lui font pas négliger la pratique : il vient, en effet, d'enrichir la série des manuels encyclopédiques Gili d'un petit traité qui sera, nous n'en doutons pas, bien accueilli : *Prácticas preparatorias de instrumentación.* Dans une nomenclature fort complète, l'auteur passe en revue tous les instruments susceptibles de produire des sons : aucun n'est oublié, depuis le simple triangle et la clochette d'orchestre jusqu'à la voix humaine. Les sons les plus divers sont analysés, classés et groupés ; puis, après avoir établi leurs rapports respectifs, étudié le mode usuel suivant lequel sont écrites leurs parties, M. Pedrell nous apprend à résoudre les difficultés qui se présentent lorsqu'il s'agit de combiner les sons de toutes sortes d'un orchestre ou d'une fanfare, de transposer les parties d'instruments aux tonalités variées en les écrivant d'une façon correcte et pratique. Avant tout l'auteur veut faire œuvre utile qui puisse préparer l'intelligence des règles de l'orchestration et de l'instrumentation. Nous croyons qu'il atteint son but. Grâce à lui, le jeune compositeur comprendra mieux l'agencement des organes qu'il doit mettre en jeu, l'accord qu'il doit maintenir entre eux : les exécutants se rendant un compte exact de leur rôle et de la place qu'ils occupent, il en résultera un ensemble de sons qui charmera l'oreille en interprétant fidèlement la pensée du compositeur. « *Quae sine anima sunt vocem dantia, sive tibia sive cithara : nisi distinctionem sonituum dederint, quomodo scietur id quod canitur aut quod citharizatur* ? (I Corinth., XIV, 7).

15. — Le *Piccolo Lessico del musicista* reçoit, dans cette neuvième édition, d'excellentes améliorations : on remarque plusieurs notices modifiées, d'autres corrigées selon la lumière de la critique moderne ; puis de nombreuses adjonctions ont été faites. Ce petit livre renferme beaucoup de matière ; mais il ne dispense pas celui qui veut s'instruire de recourir à des ouvrages plus complets, par exemple le *Dictionnaire de musique* de M. Hugo Riemann.

16. — Cette édition de *Veröffentlichungen der Neuen Bachgesellschaft*, est un arrangement, à quatre voix, de cantiques religieux et airs tirés du *Gesangbuch* de *Schemellis* et du « *Notenbuch* » d'Anne Magdlein Bach, tels qu'ils figurent dans la 39e année de la grande édition de Bach (p.

279 à 510). Elle n'a pas la prétention d'être critique ou philologique. Son but est de venir en aide, pour un usage pratique, aux sociétés chorales qui cultivent les chœurs de chapelle. L'auteur dit très loyalement que, s'il avait travaillé pour les publications de la Nouvelle Société Bach, il aurait évité çà et là quelques libertés, par exemple quelques transpositions de cantiques pour les mettre plus à la portée des voix ; des modifications dans l'emploi des points d'orgue. M. Franz Wüllnerr les a pour la plupart supprimés ; car ils ne sont, dit-il, que des signes indiquant la fin du vers, non des signes de pause. Enfin l'auteur s'est permis, personne ne l'en blâmera, des indications de mouvement et de dynamie. Quant à l'harmonisation, elle a été ordonnée de manière à ne pas porter atteinte à l'admirable simplicité de la mélodie. Ce travail ainsi compris peut servir à populariser les mélodies de Bach. Les paroles des chants sont en allemand. — Le deuxième cahier contient les mêmes mélodies pour une seule voix avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium. M. B.

POÉSIE — THÉATRE

Poésie. — 1. *Œuvres complètes* d'Alfred de Vigny, édition définitive. Paris, Delagrave, s. d., in-18 de 271 p., 3 fr. 50. — 2. *Pensées d'automne*, par Henri Jacottet. Paris, Fischbacher, 1904, in-16 de 268 p., 4 fr. — 3. *Les Chrysalides*, par Louis Maigue. Paris, Lecène et Oudin, 1903, in-12 de 212 p., 3 fr. 50. — 4. *Les Haltes fleuries, sonnets intimes*, par Georges Mengeot. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-12 de 216 p., 3 fr. — 5. *L'Ame essentielle*, par René Arcos. Paris, éditions de la Maison des poètes, 1903, in-18 de 153 p., 3 fr. — 6. *Vers le passé*, par Paul Blanchemain. Paris, Poussielgue, s. d., in-16 de 270 p., 3 fr. 50. — 7. *Au gré du vent*, par L.-L. Regnier. Paris, éditions de la Maison des poètes, 1903, in-16 de 153 p., 3 fr. — 8. *Péchés d'aïeule*, par A. de Valfère. Paris, éditions de la Maison des poètes, 1903, in-18 de 91 p., 3 fr. — 9. *Poèmes africains*, par Émile Barbier. 1re série. Paris, Duc, 1904, in-16 de vii-182 p., 3 fr. — 10. *Les Martiniquaises*, par Victor Duquesnay. Paris, Fischbacher, 1903, in-16 de x-196 p., 3 fr. 50. — 11. *La Souveraine Chimère*, par Moritz Wronghel. Genève, imp. de la *Tribune*, 1903, in-8 de 86 p. — 12. *Sapho* ; traduction de Mme Renée Vivien. Paris, Lemerre, 1903, in-12 de xii-148 p., 3 fr. 50.

Théatre. — 1. *Un Gant ; Le Nouveau Système*, par Bjoernstjerne Bjoernson, pièces traduites du norvégien par Auguste Monnier. Paris, Stock, 1904, in-12 de 351 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Fils de la Nature*, par Frédéric Halm ; adaptation française par Adolphe Schleicher. Paris, Schleicher, s. d., gr. in-4 de xx-118 p., illustré, 10 fr. — 3. *Gilbert*, drame en trois actes, en vers, par Madeleine Lépine. Paris, Bibliothèque de l'Association, 1903, in-18 de 72 p., 2 fr. — 4. *Le Duc*, comédie en cinq actes, par Éd. Hosemann. Paris, Stock, 1904, in-16 de 95 p., 2 fr.

Poésie. — 1. — Il faut louer la librairie Delagrave de nous avoir, offert pour nos étrennes une édition complète, exacte et élégante sans être trop luxueuse, des œuvres poétiques d'Alfred de Vigny. C'est avec joie que j'ai relu dans ce petit volume des morceaux tels que *Moïse*, *Éloa, ou la Sœur des Anges, la Neige, le Cor, la Frégate «la Sérieuse,» la*

Bouteille à la mer, et surtout cette admirable *Maison du berger* qui suffirait à illustrer un écrivain :

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
Sous les timides joncs de la source isolée,
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,
Jette son manteau gris sur le bord des rivages,
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison...
Il est sur la montagne une épaisse bruyère
Où les pas du chasseur ont peine à se plonger,
Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière....
J'y roulerai pour toi la Maison du berger.

Mais à quoi bon citer de semblables vers ? Ils vivent dans la mémoire de tous les lettrés, de tous les gens de goût. Possédant moins de cœur et de délicatesse que Lamartine, Alfred de Vigny est doué au plus haut point du génie créateur, de l'énergie des pensées, d'une imagination éclatante et forte ; chez lui, le trait ne porte pas seulement; il pénètre de façon profonde. C'est l'émotion contenue, la passion conservant jusque dans ses excès un calme sombre qui en augmente l'intensité. Le hautain gentilhomme est le poète de toutes les fiertés, de tous les désespoirs ; une tristesse âpre, poignante, inguérissable, déborde sans cesse sur ses sujets et sur ses tableaux. Comme l'a écrit avec raison M. Frédéric Godefroy, « toutes les inspirations de Vigny ont quelque chose de fatidique, et tous ses dénouements sont des catastrophes. La lecture de certains de ses poèmes serre le cœur, et pourtant ces poèmes ont un attrait irrésistible. » On dirait qu'un courant magnétique passe de l'âme de l'écrivain dans celle du lecteur, lui communiquant les impressions les plus profondes, et l'émouvant sur le sort d'un vaisseau qui sombre, d'une bouteille lancée à la mer, comme s'il s'agissait d'un être humain. L'auteur atteindrait, dans beaucoup de ses pages, la perfection, sans une certaine monotonie de couleurs et de langage. Le fond de ses poésies est trop uniformément mélancolique, et l'expression toujours riche, sonore, chargée d'épithètes et d'ornements, finit par fatiguer après avoir charmé longtemps. C'est là un défaut commun, il faut bien le dire, à presque tous les descriptifs, qu'ils s'intitulent romantiques ou parnassiens. On pourrait aussi reprocher au chantre d'*Éloa* le caractère un peu païen de son mysticisme. Mais tel qu'il est, combien il plane au dessus des pâles rimeurs d'aujourd'hui, ciseleurs de vers creux, faiseurs d'inutiles tours de force ! Hélas !... *Paulo minora canamus.*

2. — On ne saurait dire que M. Henri Jacottet est un grand poète ; en effet, l'inspiration, le souffle, l'énergie de la pensée et l'éclat du style lui manquent. Mais il est souvent un aimable écrivain, plein de cœur, de délicatesse et d'élégance. Les tableautins qui naissent sous

son pinceau — lequel est une plume — sont agréablement variés. Il chante la Suisse, son pays d'origine ; la France, sa patrie d'adoption ; Auteuil, où bourgeoisement il habite ; les montagnes jurassiennes, les Alpes, la Bretagne et la Grèce, qu'il a parcourues d'un pied infatigable et avec des yeux d'artiste. Sa connaissance de la botanique est impressionnante ; parfois, le rimeur laisse apparaître le philosophe, et, si M. Henri Jacottet ne possède pas la vérité intégrale (il appartient à la religion protestante), du moins ne rougit-il jamais de se montrer franchement chrétien. La Résurrection de Notre-Seigneur lui inspire ces beaux vers :

Dix-neuf siècles ont fui, sans détacher nos yeux
Du tombeau vide avec l'Ange silencieux...
En vain dans les esprits monte le doute amer,
L'humanité toujours voit le sépulcre ouvert.
Elle sent vivre, au cœur de la nue éternelle,
Le Maître qui promit de rester avec elle,
Et quand Pâques revient, dans les fleurs du printemps,
Tout plein de rameaux verts, de parfums et de chants,
Attestant qu'il demeure en ce monde où tout passe,
Un même alleluia monte à travers l'espace.

Je serais heureux de citer encore, si la place ne m'était mesurée, le passage où, après avoir décrit les merveilles de la dernière Exposition universelle, l'auteur déplore que trop souvent la Science marche séparée de la Foi ; que l'avenir nous réserve des villes sans églises et des hommes sans espérances, uniquement livrés à la lutte pour la vie et pour la conquête de l'or. Et M. Jacottet s'écrie :

Ah ! qu'ils étaient plus beaux, les rêves des vieux âges,
Lorsqu'on croyait encore à ces divins messages,
Que les anges chantaient dans la nuit de Noël !

J'aime beaucoup moins les pages de *Pensées d'automne* qui évoquent longuement (oh ! combien !) l'histoire d'Annibal, celle de Romulus Augustule, la légende de Tristan et Iseult, etc... Ce sont là des exercices de rhétorique dont l'utilité et l'actualité auraient besoin d'être démontrées.

3. — Beaucoup des *Chrysalides* de M. Louis Maigue mériteraient le titre de *Papillons* ; ces poésies, en effet, sont pour la plupart vivantes, originales, brillamment et délicatement nuancées. Les paysages que décrit l'auteur sont tout baignés de soleil, mais comme ils ressemblent à trop d'autres paysages, je leur préfère les « tableaux de genre » que renferme ce volume, et surtout les pages où nous sont révélés des « coins d'âme. » Chez M. Louis Maigue, la finesse du trait n'exclut pas la profondeur de la pensée ; l'expression reste toujours élevée, exacte, et parfaitement appropriée à l'idée qu'elle doit rendre. Mélancolique souvent, cet écrivain n'inspire jamais la révolte ni la désespérance, parce

qu'il a des sentiments chrétiens. Je n'en veux pour preuve que ces nobles strophes :

Il faut prier, vois-tu ! la prière est limpide ;
Elle coule sur l'âme en ruisseaux de clarté.
Quand l'heure en est passée, ineffable et rapide,
L'être qui se cherchait retrouve sa beauté.

Il faut prier, vois-tu... la prière est un monde :
Tout ce que nous rêvons en elle est contenu...
Homme, enfant ou vieillard, tu n'as pas d'autre règle :
La même goutte d'eau qui tombe au creux d'un nid
Sert à désaltérer le rossignol et l'aigle :
Prier, c'est s'abreuver au vin de l'infini !

J'ai cité ce passage, parce qu'il est de nature à valoir dès l'abord à l'écrivain l'estime du lecteur croyant. Mais il faut connaître encore et goûter bien d'autres *Chrysalides*, par exemple celles qui ont pour titres : *Les trop douces Pensées*, *Pleurs*, *Douleurs chères*, *Jeunesse*, *Amours perdus*, *Convalescence*, et *Déclin*, qui renferme ces jolis vers :

La mémoire est un livre où l'on sèche des roses,
Et le temps, jour à jour, affaiblit leur parfum.

Quelques critiques, pour terminer : les badinages sur Colette, Lise, Lisette et Liseron rappellent trop les *Précieuses ridicules ;* il est très rare de rencontrer des pastoures en robe rose ; enfin l'épithète *d'admirable* ne convient guère au morceau où Edmond Rostand parle ainsi du vieux Krüger :

Il a laissé tomber l'étui de ses lunettes
En regardant notre drapeau...

4. — Depuis que Boileau a émis, à propos du sonnet, un aphorisme resté fameux, il a paru des milliers et des milliers de ces gentils poèmes. Pour sa part, M. Georges Mengeot vient d'en publier cent soixante-douze ! qui ne sont pas sans défaut, mais qui ne sont pas tous sans intérêt. L'auteur les a réunis par petits groupes, et leur a donné des étiquettes : *Primevères*, *Hortensias*, *Chrysanthèmes*, *Orchidées*. Mais si dans la nature ces fleurs sont très différentes, dans le livre de M. Georges Mengeot elles se ressemblent beaucoup, et la monotonie est précisément la grande faiblesse de cet écrivain qui a des lettres, des idées délicates, du métier, et qui sait peindre, ainsi que l'atteste, entre bien d'autres pages, cette jolie description d'une aurore automnale :

La brise du matin ride les mares vertes ;
L'hirondelle frissonne en prenant son essor ;
Sous le ciel nébuleux le soleil tiède encore
Glisse un sourire au seuil des fermes entr'ouvertes.

Dans le même petit morceau, le poète invite le chasseur à laisser en paix l'oiseau...

.... Dont le chant plaintif semble égrener dans l'espace
Quelque refrain perdu de nos amours d'enfant.

N'est-ce pas que ce trait final est bien venu ? L'écrivain des *Haltes fleuries* a parfois de ces jolies trouvailles, et il est fâcheux qu'elles soient noyées parmi une surabondance de rhétorique. Certainement M. Georges Mengeot a beaucoup de cœur ; à chaque page il dit sa pitié pour les tombes sans fleurs, pour les morts sans prières, pour les lèvres sans sourires, pour les pleurs sans espérances. Et tel n'est point le cas de ses larmes à lui, car sa mélancolie est tempérée par une foi un peu fantaisiste peut-être, mais profonde. Elle lui inspire cette brève leçon de sagesse, qui est le dernier mot de toutes ses rêveries :

Où Dieu nous a semés il faut savoir fleurir.

Avant de fermer ce petit livre — qui gagnerait à être encore plus petit — je veux signaler tout spécialement le sonnet consacré à *la Scabieuse*, emblême des veuvages :

Les fleurs ont leur secret, et calment, sans rien dire,
Les vifs élans du cœur, si prompt à désirer.
Sans pouvoir les atteindre on aime trop de choses
Et l'âme en voyant fuir l'heure des songes roses
A toujours, veuve aussi, quelque amour à pleurer.

5. — Je suis heureux d'apprendre qu'il existe maintenant à Paris une « Maison des poètes. » Sans doute ils ne risqueront plus de coucher à la belle étoile, et leurs livres ne resteront plus inédits. Ces ouvrages paraîtront tous désormais sur un beau papier alfa, comme *l'Ame essentielle* de M. René Arcos. Que voilà donc un titre original ! Et le livre ne l'est pas moins, si toutefois l'originalité consiste à accumuler les hiatus, les vers de treize pieds, et à faire rimer « attrait » avec « aspects », « ici-bas » avec « hélas ! », et « beau » avec « joyaux. »

Quant aux idées, il n'y a pas beaucoup de choses à en dire ; elles sont moins brillantes que les mots. A grand renfort de tirades sonores et mièvres tout ensemble, qui rappellent de très loin le *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand, M. René Arcos peint tour à tour l'âme des fleurs, « l'âme astrale », l'âme des nuits, « l'âme épique » et « l'âme nuptiale. » Cette dernière est personnifiée par une belle dame dont les lèvres sont ainsi décrites :

Une goutte de sang a fleuri sur la neige,
Corolle avec l'ombelle un peu comme la berle ;
Close très chastement, mais le rayon l'assiège ;
Elle s'entr'ouvre, et traître en son cœur il se glisse,
Or, comme elle défaille, on voit, dans le calice
De pourpre humide, au lieu d'étamines, des perles.

C'est gentil, n'est-ce pas ?... seulement c'est un peu obscur, malgré

le rayon. Quelques pages plus haut, l'auteur nous apprend que « la mûre est un vil plagiat » de ces mêmes lèvres, qui sont encore :

> Les rebords émaillés d'un rare coquillage,
> Dont on voit l'intérieur de nacre en carrelage.

Le rire de la personne aimée « éclabousse en sa cristallerie » ; ses cheveux sont un « couvercle ouvré d'or sur son corps », qui est lui-même un « flacon d'opale » ; ses nattes sont « deux serpents », un « cierge blanc », un « étendard flottant. » — Et de tout ce marivaudage, il résulte que M. René Arcos a dû fréquenter jadis à l'hôtel de Rambouillet.

6. — On ne saurait suivre M. Paul Blanchemain dans son voyage *Vers le passé* sans éprouver pour l'auteur une sympathie très vive. Chrétien plein de foi, il comprend toutes les grandeurs de la religion, et la valeur surnaturelle des deuils, des épreuves et des sacrifices. Époux et père de famille modèle, il espère, il célèbre et prématurément il pleure la compagne de sa vie, la confidente de ses pensées; il sourit à des berceaux, et, sans un cri de révolte, il visite pieusement des tombes. Ardent patriote enfin, il rend hommage au drapeau, et il chérit d'un amour spécial le coin de terre qui l'a vu naître, l'ombre de son clocher. Il n'y a pas dans son livre une note discordante ; toutes les pages y respirent l'honneur et le devoir. Je voudrais citer intégralement le morceau, d'une inspiration si élevée, dont chaque strophe se termine par un cri parti d'un cœur profondément chrétien : « Ne m'ôtez pas la croix ! ne m'ôtez pas l'espoir ! Ne m'ôtez pas la foi ! Ne m'ôtez pas l'amour ! Ne m'ôtez pas le ciel ! Ne m'ôtez pas mon Dieu ! » En voici au moins un passage :

> Si la joie est déboire et le bonheur chimère,
> Si chaque jour apporte au deuil d'affreux surcroîts,
> S'il faut, le front chargé du joug qui nous accable,
> Vivre en forçat traînant son boulet ou son câble,
> Ne m'ôtez pas la croix.
>
> S'il faut, victorieux du siècle et de l'orgie,
> Après quatre-vingts ans d'impuissante énergie,
> Navré, courber l'épaule et disparaître un soir,
> Sans pressentir l'éclat vengeur d'une autre aurore...
> Ne m'ôtez pas l'espoir.

Malheureusement, dans le livre de M. Blanchemain, l'expression n'est pas toujours à la hauteur de la pensée ; l'invisible, l'insondable, l'inconnaissable et l'insaisissable reviennent trop souvent sous sa plume, surtout à la fin des vers. Il abuse des inversions, des périphrases, voire même des hiatus. D'autre part, il célèbre les mariages de ses amis et la naissance de leurs enfants avec une fidélité qui finit par être monotone pour le lecteur profane.

7. — *Au Gré du vent* est un livre si joliment imprimé et broché que l'on voudrait n'avoir que du bien à en dire. Malheureusement une bonne partie des morceaux que renferme ce petit recueil ne se distinguent que par leur banalité... si je puis parler ainsi. M. L. Regnier chante, sans aucune originalité dans l'expression, des sujets qui ont inspiré déjà dix mille poètes et cent mille versificateurs ; il célèbre « la nature généreuse », « l'arbre superbe », « la brise folle », la mer, qu'il appelle « l'élément trompeur » (c'est aussi l'élément *trempeur*) et le rossignol, qu'il étiquette naturellement « frère de Philomèle », pour faire plaisir à Virgile. Parfois cependant, l'auteur se lance à employer des termes qui sortent de l'ordinaire, et qui même sont inattendus au point d'en être déconcertants. Il nous montre une gondole, et sur cette gondole une princesse vénitienne qui dort...

Dans la felza brillant de lueur opaline
Sous le charme vainqueur des airs de mandoline...

Que peut bien signifier le premier de ces vers ? Je laisse à de plus ingénieux que moi le soin de l'interpréter. Ailleurs, c'est une jeune fille de quinze ans, répondant au joli prénom de Liliane, qui se promène dans un bois :

Et Liliane va, contente d'être au monde,
Elle confie au bois la gamme vagabonde
Qu'avec fidélité lui rapporte l'écho
Sur l'aile de velours d'un tiède siroco...

Mais je ne veux pas insister sur ces bizarreries, car il ne me resterait plus de place pour dire que M. Regnier est un croyant, un patriote et un sensible ; il a souvent des idées nobles et délicates, qui lui inspirent, en passant, de beaux vers, tels que ceux-ci :

Lorsque à l'enfant le Ciel ouvre la vie amère,
Le Maître-Créateur met près de son berceau,
A droite, pour sourire ou pleurer, une mère,
A gauche, un séraphin, tuteur de l'arbrisseau.

Dans un autre genre, je signalerai la pièce intitulée : *Un Mariage* et qui est pleine d'une ironie de bon aloi. C'est une critique fine et acérée de ces alliances « de raison » qui ne sont trop souvent que des « alliages » de fortunes. Je note en terminant que le livre de M. Regnier peut être mis entre toutes les mains, mérite trop rare parmi les volumes de vers.

8. — Je n'aime guère ce titre : *Péchés d'aïeule*. Il me semble être peu en rapport avec la majesté dont la vieillesse doit être empreinte, avec la vénération qu'elle doit inspirer. Pour le même motif, on peut trouver choquants le ton badin ou le réalisme excessif de quelques-uns des morceaux que renferme le petit volume de Mme de Valfère, par exemple *Orgueil*, *A Madame X****, *Idylle* et *le Chemineau*. Ce n'est

point avec des paroles de doute et de révolte que l'on console la misère humaine, et celle-ci ne saurait être non plus allégée par l'évocation de brutales jouissances. Je ne puis donc souscrire à l'enthousiasme du jugement qu'en sa Préface M. Gaston de Raimes a porté sur ce livre :

Lorsque la pensée aime flâner seule,
A l'heure tremblante et lente du soir,
Tout rêveur lira vos rimes d'aïeule,
Et le calme en lui reviendra s'asseoir.

Livre de pensers sertis de tendresse,
Livre de sourire et d'apaisement
Aux cœurs délicats son charme s'adresse....

A parler franchement, je ne trouve rien ou presque rien, dans les pages écrites par Mme de Valfère, qui soit propre à rendre le calme aux âmes troublées, et à sécher les yeux qui pleurent. Le surnaturel est trop absent de ce volume. Au point de vue purement littéraire, l'ouvrage ne vaut ni plus ni moins que beaucoup d'autres. C'est du bon ordinaire ; l'auteur chante surtout la nature, le soleil, les fleurs et le printemps, avec un lyrisme quelque peu artificiel, avec des hiatus, de inversions pénibles et des enjambements d'une hardiesse excessive. Il exprime parfois des idées bizarres, en un style ultra-moderniste :

Toute blancheur me cause une morne froidure ;
Il faut à mon cerveau, comme aux yeux de l'enfant,
Fût-ce en brutalité, l'éclat du chatoiment.
Le blanc ! c'est la chair morte en l'exsangue blessure.

La médecine contemporaine, qui soigne tant de « phobies », ignorait celle-là, jusqu'à présent du moins. Pour être juste, je dois dire qu'il y a dans *Péchés d'aïeule* des vers bien venus, mais ils sont rares, et trop isolés les uns des autres.

9. — Les abonnés du *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer* seraient assez déroutés sans doute si cette vénérable publication leur arrivait un beau jour écrite en vers. C'est une impression de même genre que l'on éprouve en lisant les *Poèmes africains* de M. Émile Barbier. En de multiples pages d'alexandrins, il décrit des scènes de mœurs algériennes avec du charme et de l'esprit, mais avec trop de crudité ; il raconte des enlèvements, des poursuites mouvementées, des batailles, des drames de la jalousie, des chasses au lion. Et le vocabulaire arabe, si puissamment riche, lui fournit des rimes qu'on ne trouverait dans aucun dictionnaire. Il ne se met point en peine d'ailleurs de s'exprimer d'une façon élégante et poetique, et il écrit comme il parlerait, sans prétention aucune, ce qui lui permet d'aligner ses vers en ne courant nul risque de contracter une méningite. On lit par exemple dans *Drame intime* :

A Guelma, lors de mes deux derniers hivernages,
On ne s'occupait plus que de deux personnages :
L'un était le baron Raoul de Charleval,
Et l'autre, la comtesse Edma de Christoval....
Brillant dans les salons au somptueux décor,
Raoul de Charleval était la veille encor
Capitaine aux chasseurs des bataillons d'Afrique.
Les charmes de sa voix, son esprit satirique,
Ses dehors distingués, son titre de baron
L'avaient fait remarquer dans tout son escadron
Par le monde élégant et choisi de la ville....

J'ai fait cette citation un peu longue afin de donner une idée du genre de M. Émile Barbier : il est tout ce que l'on peut imaginer de plus simple. Je ne trouve guère dans ce volume qu'un morceau où l'auteur ait soigné son style et fait quelques efforts pour s'exprimer dans une langue poétique. Ces quelques strophes sont intitulées : *Le Targui,* ce qui est le singulier de Touareg :

Tant que l'astre du jour me versera sa flamme,
Tant qu'un souffle de vie embrasera mon âme,
Tant que mon œil sera sur l'espace entr'ouvert,
Tant que mon cœur ardent battra dans le silence,
Tant que ma main pourra tenir un fer de lance
Le Targui restera le vautour du désert !

10. — La catastrophe qui ravagea, il y a dix-huit mois, la Martinique, — fauchant trente mille victimes et faisant passer à travers le monde un frisson de terreur — donne une lugubre saveur d'actualité à quelques-unes des poésies écrites par M. Victor Duquesnay, qui est né dans l'île sinistrée, et qui l'habite encore. Mais on aurait pu attendre d'un écrivain qui fut, pour ainsi dire, témoin de cet affreux cataclysme, des tableaux plus vastes, plus colorés, plus angoissants, plus « vécus » que ceux qu'il nous donne à ce sujet, et qui n'occupent qu'une douzaine de pages. Dans le reste du volume, l'auteur décrit les paysages des « mornes », en des vers qui sont un peu mornes également, ou bien il se livre, en combinant les rythmes les plus variés, à des tours de force qui souvent sont au-dessus de la souplesse de sa plume. Çà et là pourtant, je relève dans *les Martiniquaises* de jolis vers, ceux par exemple qui sont consacrés aux orphelines d'un ouvroir de Fort-de-France, et *Pitié des Choses*, où l'auteur peint l'enterrement d'un petit pauvre :

Mélancolique et seule a passé l'humble bière,
Mais les arbres muets, frissonnant au réveil,
Se penchaient vers l'enfant. Il avait du soleil,
De longs regards pareils aux regards d'une mère....

11. — Je ne connais pas d'écrivain plus fécond que M. Moritz Wronghel, de Genève. A peu près chaque trimestre, il publie un volume de vers, et quels vers ! Certains n'ont que trois pieds, mais d'autres, par compensation, en comptent *dix-huit*, si bien que le format de cette re-

vue ne me permet pas de les citer. Dans la préface de *la Souveraine Chimère*, l'auteur expose qu'il a le droit d'agir de la sorte, et que c'est là vraiment la prosodie de l'avenir. Moi, je veux bien, mais je me demande alors pourquoi beaucoup des strophes que M. Moritz Wronghel compose afin d'appuyer ses théories sont si profondément incompréhensibles, celle-ci par exemple :

Sans que nulle espérance en trépide,
Auréolé de gloire tépide,
En la grâce,
On peut résoudre, spectres étranges,
Les mensonges réfractés aux franges
De l'espace.

Outre cette phraséologie, on trouve dans *la Souveraine Chimère* deux ou trois longues histoires fantastiques, orientales, et surtout tellement réalistes que le lecteur me permettra de n'y pas insister, d'autant qu'elles ne sont guère intéressantes.

12. — Si quelque érudit veut encore, après tant d'autres, se livrer à des recherches sur la vie légèrement mystérieuse et sur les œuvres troublantes de *Sapho* de Mitylène (que les doctes nomment Psappha) il trouvera dans le livre de Mme Renée Vivien de précieux éléments : biographie de la poétesse, texte grec des fragments conservés (n'eussent-ils qu'une demi-ligne) traductions en prose, paraphrases en vers, imitations de Swinburne, etc... Pour le simple critique littéraire, l'ouvrage offre moins d'intérêt à cause de l'incohérence inévitable de ces débris de poèmes. Tout ce que je puis dire, c'est que les traductions de Mme Renée Vivien me paraissent fidèles, qu'elles sont harmonieuses, colorées, élégamment écrites, et aussi que ce ne sont point là des pages destinées à l'éducation et aux récréations de la jeunesse, quelle que soit d'ailleurs la signification intime, assez contestée, des strophes de Sapho... pardon, de Psappha, « tisseuse de violettes. »

Théatre. — 1. — Il y a quelque « snobisme » dans l'admiration enthousiaste que les critiques du boulevard professent à l'égard des œuvres de Bjoernstjerne Bjoernson. Cependant cet auteur norwégien possède, comme sociologue et comme dramaturge, une incontestable puissance. Sa comédie (est-ce bien une comédie ?) intitulée *Un Gant*, qui fut représentée à Paris, en 1894, dans le salon de Mme Adam, est une étude morale fort intéressante, et M. Auguste Monnier a bien fait de traduire en français les deux éditions que l'écrivain donna de cette pièce, et qui sont assez différentes l'une de l'autre. C'est un noble caractère que celui de Svava Riis, qui a voué sa jeunesse au soulagement des enfants pauvres et orphelins, et qui, fiancée au fils d'un ministre, se refuse à l'épouser parce qu'elle a appris que ce brillant cavalier avait mené jusqu'alors une vie orageuse. D'après elle, (et qui la démentirait ?) le passé d'un homme est le meilleur garant de son

avenir, et trop souvent « c'est avant le mariage que le mariage est profané. » Avec raison, Svava rappelle les enseignements qu'autrefois lui donnait sa mère, et que celle-ci semble avoir oubliés, éblouie qu'elle est par la perspective de l'union brillante proposée à la jeune fille : « Enfant, disait-elle, ne transige jamais avec ce qui est bon et pur.... jamais, à aucun prix. C'est lâche, et on s'en repent si cruellement plus tard ! Car, quand une fois on a commencé, il faut transiger toujours davantage, toujours davantage ! » Cette dame Riis, et son mari, et les autres personnages de la pièce, sont beaucoup moins sympathiques, assurément, que la jeune fille ; leurs caractères sont assez mal dessinés, au goût du moins d'un lecteur français, et leur langage est souvent terre à terre, voire ridicule. On peut porter la même appréciation sur les héros de la seconde pièce que renferme le volume. *Le Nouveau Système,* dont il s'agit dans ces cinq actes, est une sorte de mythe ondoyant et vague. On croit deviner qu'il s'applique aux chemins de fer, mais c'est assez obscur, et l'action elle-même est confuse et languissante, malgré des situations vraiment dramatiques.

2. — M. Adolphe Schleicher a obéi à une heureuse inspiration, en faisant connaître aux lecteurs français, par une adaptation éclairée, *le Fils de la Nature.* L'auteur de ce poème dramatique est un érudit viennois, le baron von Münch-Bellighausen, mort en 1871, et qui, sous le pseudonyme de Frédéric Halm, a écrit plusieurs pièces de théâtre justement appréciées dans les pays de langue allemande : *Griseldis, Camoëns, le Gladiateur de Ravenne, etc.... Le Fils de la Nature* met en scène une idylle plus intéressante peut-être que vraisemblable, qui se déroule entre une jeune Grecque, originaire de Massilia, et un chef gaulois dont elle s'était faite l'esclave, afin de délivrer son père captif. Beaucoup de couleur locale, de la force et de la grâce, des sentiments nobles et bien exprimés règnent dans ces pages, et le traducteur a su conserver à son adaptation les qualités de l'œuvre originale. Qu'il me permette pourtant de lui chercher une petite chicane : existait-il des roses au cinquième siècle avant Jésus-Christ dans les forêts des Cévennes, si heureusement évoquées en ce volume par les compositions de M. Paul Jamin ?

3. — Dans la Préface du drame en trois actes qu'elle a intitulé *Gilbert,* Mme Madeleine Lépine indique, sous une forme assez originale, que son petit livre est de nature à choquer les hypocrites, les naïfs, les critiques mondains, les bohêmes fielleux, etc..., mais que les « hommes sensés » le liront avec plaisir, et le jugeront écrit en français. Très désireux d'être classé dans cette dernière catégorie de citoyens, je dirai donc que j'ai trouvé la pièce intéressante et la langue de l'auteur correcte. Il faut bien pourtant que je me permette quelques critiques. D'abord, c'est un procédé trop commode, pour hisser un

poète sur un piédestal, que de l'entourer seulement de grotesques fantoches, dont le verbiage inepte met mieux en relief les qualités de l'écrivain. La société du XVIIIe siècle ne valait certes pas grand'chose; pourtant elle n'était pas ridicule dans son ensemble. Ensuite, Mme Madeleine Lépine s'exprime souvent d'une façon bien prosaïque ; elle fait dire, par exemple, à un de ses personnages :

> Malgré tout mon respect pour votre opinion
> Je crains d'être avec vous en contradiction...

Les meilleurs vers de ce petit volume sont, sans contredit, ceux qui sont empruntés à Gilbert lui-même.

4. — Il est facile de resumer en quelques lignes la petite comédie de M. Ed. Hosemann, car elle est simple et candide : le duc de Froideforce (quel joli nom !), après avoir longtemps hésité, accorde la main de son fils à la fille de M. Baudry, ancien négociant en denrées coloniales. Celui-ci, en revanche, abandonne au gentilhomme le siège de député que lui-même aurait certainement conquis, s'il l'avait voulu. Et l'amie d'enfance de Raymond de Froideforce, Mlle Hélène de Lunel, renonce à l'épouser, parce qu'elle sait qu'il en aime une autre. Et tout cela se passe très gentiment, sans heurt et sans drame, et prouve, dans la pensée de l'auteur : 1° que la fusion des classes est une chose très désirable ; 2° que la République est le meilleur des gouvernements, et, 3° que la loi contre les congrégations est une excellente mesure. Si vous en doutez, vous n'avez qu'à lire *le Duc*. Seulement n'y cherchez pas de style, et ne vous laissez pas effrayer par des phrases comme la suivante : « Ceux qui ont la charge de diriger les affaires ne peuvent travailler avec fruit s'ils savent que le fondement même du régime qu'ils représentent est sapé par la base en sous-main par une partie des concitoyens.... » Et c'est le duc qui parle ainsi, non pas l'épicier !

GABRIEL LIMARE.

HISTOIRE, SCIENCES ET ART MILITAIRES

1. *Une Erreur historique. Le Général Dupont*, d'après des documents inédits, avec de nombreuses cartes et fac-similés, par le lieutenant-colonel TITEUX. Puteaux-sur-Seine, Prieur et Dubois, 1903, 3 vol. in-8 de 594, 786 et 724 p., 50 fr. — 2. *L'Esprit de la guerre moderne. La Manœuvre d'Iéna. Étude sur la stratégie de Napoléon et sa psychologie militaire*, par le général BONNAL. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de 452 p., 10 fr. — 3. *Mémoires militaires de Napoléon*. Édition nouvelle publiée par DESIRÉ LACROIX. T. I et II. Paris, Garnier, s. d., 2 vol. in-18 de IX-558 et 584 p., 7 fr. — 4. *Le Général* LE GRAND, *baron* DE MERCKY (*1755-1828*). *Mémoires et souvenirs* recueillis par CH. RÉMOND. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1903, in-12 de 448 p., 3 fr. 50. — 5. *Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat de l'Empire, 1803-1814*, par le commandant PARQUIN. 3e éd. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1903, in-8 de XXXVIII-436 p., 6 fr. — 6. *Journal* du capitaine FRANÇOIS, (*dit le Dromadaire d'Égypte*), *1792-1830*, publié d'après le manuscrit original par CHARLES GROLLEAU. Paris, Carrington, 1903, 2 vol. in-8 de XXII-1050 p., 15 fr. — 7.

Notes sur la Prusse dans sa grande catastrophe de 1806, par Clausewitz ; trad, du capitaine Niessel. Paris, Chapelot, 1903, in-8 de 190 p., 4 fr. — 8. *La Guerre nationale de 1812*, publié par l'État-major russe. T. I. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de III-192 p., 4 fr. — 9. *Les Guerres continentales et les Pratiques des belligérants pendant le premier Empire*, par René Mougenot. Paris, Chapelot, 1903. in-8 de 432 p., 7 fr. 50. — 10. *Histoire et art militaires*, par le général Canonge. *Histoire militaire*. T. I. 1re partie, (*des origines à 1789*). *Histoire militaire*. T. II. 1re partie, (*1853-1866*). Paris, Fanchon, s. d., 2 vol. in-8 de 628 et 496 p., 40 fr. — 11. *La Manœuvre de Denain*, par le lieutenant Sautai. Lille, Lefebvre-Ducrocq, s. d., in-8 de 300 p. — 12. *El Sitio de Barcelona en 1713-1714. Estudio historico*, por D. Joaquin de la Llave y Garcia, lieutenant-colonel du génie de l'armée espagnole. Madrid, imp. du *Memorial de ingenieros*, 1903, in-8 de 268 p. — 13. *La Guerre de 1870-71*, publiée par la Section historique du ministère de la guerre (suite). *La Bataille de Forbach et la Retraite sur Metz et sur Châlons. Les Opérations autour de Metz, du 13 au 18 août, Bataille de Borny* (*journée du 13 au 14*). *La Campagne de l'armée du Nord; Villers-Bretonneux, Pont-Noyelles, Bapaume*. Paris, Chapelot, 1903, 9 fasc. de 250, 160, 252, 364, 252, 364, 102, 136 et 100 p., 39 fr. 50. — 14. *Histoire de la guerre de 1870-71*. T. III. *Wissembourg, Frœschwiller, Spicheren*, par Pierre Lehautcourt. Paris et Nancy, Berger-Levrault, s. d., in-8 de x-584 p. et 4 cartes, 6 fr. — 15. *La Crise de Vionville*, par le colonel Cardinal von Widdern ; trad. du comt Richert. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 244 p., 4 fr. — 16. *De Bourges à Villersexel* (*20 décembre 1870-10 janvier 1871*), par le comt Georges Guionic. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 268 p., 4 fr. — 17. *Mobiles et mobilisés de Vaucluse en campagne* (*1870-1871*), par Paul de Faucher. Avignon, Seguin ; Paris, Lechevalier, 1903, in-16 de xxxviii-306 p., 3 fr. 50 — 18. *La Prusse et les Correspondances privées pendant la guerre de 1870-71*, par Quidam. Paris, Chapelot, 1903, in-8 de 124 p., 0 fr. 75. — 19. *Comment la Prusse a préparé sa revanche, 1806-1813*, par le capitaine Chareton. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 248 p., 3 fr. 50. — 20. *La Question du Maroc*, par L. Sainte-Beuve. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 160 p., 2 fr. — 21. *Le Génie en Chine* (*1900-1901*), par le colonel Legrand-Girarde. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1903, in-8 de 280 p., 6 fr. — 22. *Préparation de l'artillerie à la bataille. Écoles à feu en pleins champs*, par le capitaine Le Rond. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 124 p., 3 fr. 50. — 23. *Conséquences tactiques de la création de l'infanterie cycliste*, par le capitaine Gérard. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 124 p., 3 fr. — 24. *Étude sur les marches et les manœuvres dans la haute montagne pendant l'hiver*, par le commandant de Bonneval. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 102 p., 2 fr. — 25. *L'Armée de l'avenir*, par le général F. Marazzi ; trad. de l'italien par le capitaine Maurel. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 478 p., 6 fr. — 26. *Le Jeune Officier d'infanterie et son instruction tactique*, par le général von Janson ; trad. de l'allemand par le lieutenant Hug. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 264 p., 5 fr. — 27. *L'Instruction de la troupe et des cadres*, par le capitaine Luzeux. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 104 p., 2 fr. — 28. *La Culture physique dans l'armée*, par le docteur de Gaulejac. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 64 p., 1 fr. 50. — 29. *Thèmes tactiques à l'usage des candidats à l'École supérieure de guerre*, par le capitaine Culmann. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 224 p., 4 fr. — 30. *Dictionnaire militaire*. 19e livraison. (*Proclamation-Régiment*). Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1903. in-8, p., 2305-2432, 3 fr. — 31. *Guerres contemporaines, 1792-1904*, par Paul Charbonnel. Paris, Chapelot, 1903, atlas in-folio de 280 p. et 664 croquis, 8 fr.

1. — Nous avons eu l'occasion de signaler bien des fois, ici-même et ailleurs, la lumière nouvelle qu'ont jetée sur la période impériale et sur l'épopée militaire du commencement du siècle dernier, les nombreux Mémoires particuliers livrés à la publicité depuis une vingtaine d'années. Que de réputations ont sombré à la lecture de ces pages inattendues, que de noms ont été atteints qui paraissaient inattaquables, y compris

et surtout celui du maître, celui de César en personne. En revanche, il fallait s'attendre à voir ces Mémoires tirer de l'ombre des figures qui y avaient été indûment plongées ; établir, pièces en mains, des réhabilitations auxquelles on ne songeait plus guère; venger des mémoires bien iniquement outragées. Parmi ces dernières, il en est une — celle du vaincu de Baylen — qui porte injustement depuis près de cent ans, le poids d'une désastreuse défaite, qui le porte seule, dans des conditions d'humiliation et de tristesse qui avaient effrayé jusqu'ici les historiens. La légende a tellement de force, chez les Français en particulier, que bien des écrivains qui avaient entrevu la vérité, ne s'étaient pas risqués à la proclamer, et il a fallu près d'un siècle pour qu'un historien de la conscience et du talent du colonel Clerc — dont nous analysions ici même le travail l'année dernière — eût le courage de dire publiquement que le vaincu de Baylen n'était pas l'homme qu'avait déclaré Napoléon, qu'il n'avait été ni un traître, ni même un chef sans énergie, que le général Dupont, loyal et vaillant soldat, avait fait, dans la malheureuse situation où l'avaient plongé l'impéritie de Savary et la folie aveugle de l'Empereur, tout ce que pouvait faire un militaire du premier talent, un homme d'un honneur sans tache. Toutefois il s'en fallait que le colonel Clerc eût traité à fond cette épineuse question. La matière était vaste, le problème ardu et c'est au savant colonel Titeux, à l'ancien professeur à Saint-Cyr et à l'Ecole supérieure de guerre, qu'il était donné de proclamer l'entière vérité. Nous venons de lire les trois énormes volumes que l'éminent écrivain vient de publier sous le titre *Une erreur historique. Le Général Dupont*, et nous avons été stupéfait de constater combien l'injustice humaine est parfois puissante, combien de crimes elle peut commettre, combien d'infamies elle commet quand elle est au pouvoir. Le général Dupont, officier du plus grand mérite, soldat glorieux, ayant cueilli ses premiers lauriers dès le premier jour de la Révolution, avait un nom déjà connu dans nos fastes militaires, alors que Napoléon était encore un lieutenant d'artillerie absolument ignoré. Tout en s'inclinant devant le talent du futur César, le vainqueur d'Hasslach ne sut point courber assez la tête devant lui et témoigna au contraire, en diverses circonstances, vis-à-vis de l'Empereur, d'une fermeté de caractère consciente de sa valeur. On sait que Napoléon n'aimait point les *caractères*, il montra donc une froideur calculée à ce soldat, qui voulait être le serviteur de son pays, mais non point l'esclave d'un homme. Toutefois, l'Empereur sut utiliser ses talents, quitte à le briser à la première occasion. Cette occasion se présenta, comme l'on sait, en Espagne. Napoléon, habitué à vaincre, accoutumé à voir tout céder devant lui, n'avait jamais pensé trouver une résistance sérieuse dans la Péninsule, et, avec ce mépris de l'adversaire, qui devait être la cause finale

de sa ruine, agissant dans une ignorance absolue de la situation, il donna à Dupont une mission où lui-même eût très vraisemblablement échoué. En vain Dupont essaya-t-il de dire la grandeur des obstacles qu'il voyait s'accumuler chaque jour devant lui, en vain tenta-t-il d'éclairer le Souverain, celui-ci ne voulut rien entendre, jusqu'au jour où se produisit l'inévitable catastrophe. Baylen était le premier échec sérieux que subissaient nos armes en Europe. Là — comme le dit l'inscription qu'on peut lire aujourd'hui encore sur la colonne commémorative de ce combat tragique, les Espagnols avaient *vaincu le vainqueur d'Austerlitz* ; c'était un événement d'une importance redoutable, immense, dont les suites étaient incalculables. — Il n'était pas possible qu'un fait de cette gravité pût être imputé à des causes normales ; il n'était pas possible de laisser croire ou dire que l'Empereur eût pu se tromper, que son génie eût été en défaut, que son étoile eût pâli. On imagina donc une histoire de toutes pièces mensongère : on inventa une trahison qui n'avait jamais existé, on décréta qu'il y aurait *un traître,* on le chargea d'un crime imaginaire, et grâce à la sottise humaine, cette odieuse invention prit tout d'abord la place de l'histoire. Il faut avouer, d'ailleurs, que l'Empereur fut servi, dans le cas particulier, par des hommes qui, en fait de fourberie, le valaient bien. Le rôle que joua notamment Savary, dans la circonstance, dépasse tout ce que l'imagination peut rêver. Le colonel Clerc avait indiqué déjà ce rôle : il faut le lire en entier dans le livre du colonel Titeux. Cet excellent travail, d'une valeur, d'une portée historique considérable, résout définitivement et magistralement la question de Baylen. Il est de ceux non pas seulement qu'on lit avec intérêt, mais de ceux qu'on doit lire pour peu qu'on tienne à connaître l'insondable, l'incompréhensible caractère de Napoléon. Dans cet ordre d'idées, peu de publications ont paru sur le premier Empire qui témoignent à la fois de cette conscience et d'un tel amour de la vérité.

2. — C'est Napoléon encore qui est sur la sellette dans le livre que consacre le général Bonnal à *la Manœuvre d'Iéna.* Nous avions lu cette étude, alors qu'elle n'était qu'autographiée, et elle nous avait séduit par la hauteur de vues dont y fait preuve l'écrivain, par la possession du sujet dont il témoigne. Malheureusement, ces cours autographiés de l'École de guerre étaient assez difficiles à se procurer ; et le général a pris un parti dont tous les studieux se réjouiront, en se décidant à les imprimer. La manœuvre d'Iéna est, comme on sait, très contestée, en dépit du succès de la bataille elle-même. Certains militaires, et non des moindres, prétendent que Napoléon y fit preuve d'une inconscience qui méritait d'être châtiée ; d'autres — et M. le général Bonnal est parmi eux — célèbrent la conception de 1806 comme une manœuvre-type. On ju-

gera, en lisant ces pages maîtresses, de la valeur des arguments cités en faveur de cette appréciation.

3. — Des admirateurs comme le général Bonnal, Napoléon à Sainte-Hélène pensait bien qu'il en aurait de nombreux; mais il prévoyait aussi qu'il aurait des détracteurs, que son œuvre passerait au crible de la critique, et c'est pour défendre cette œuvre qu'il dicta à ses généraux les Mémoires que réédite aujourd'hui M. Désiré Lacroix. Nul n'était mieux en mesure que l'éminent écrivain de nous donner une nouvelle édition de la pensée impériale. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'il est parvenu à en faire une œuvre nouvelle; toutefois, grâce aux notes dont il a éclairé cette dernière édition, on peut affirmer que son travail aura une valeur bien personnelle. Les deux premiers volumes des nouveaux *Mémoires militaires de Napoléon* vont du siège de Toulon à la fin de la guerre de Vendée, en passant par le Treize Vendémiaire, les campagnes de 1796-97 en Italie, le Dix-huit Fructidor, la paix de Campo-Formio, les campagnes d'Italie et d'Égypte, le Dix-huit Brumaire. Comme on le voit c'est l'histoire de la Révolution tout entière qui nous est présentée dans ces douze cents pages, et présentée incontestablement de main de maître. A l'époque où ces Mémoires parurent, ils firent naturellement sensation par la nouveauté de certains détails et de plus d'une appréciation. Aujourd'hui que les faits eux-mêmes sont mieux connus, que les événements ont été étudiés au moyen de sources que ne soupçonnaient point les contemporains, les *Mémoires militaires de Napoléon*, intéresseront surtout par les jugements qu'ils portent sur les hommes du temps. Mais on peut dire que cet intérêt est capital et que, dans sa façon de juger, de jauger plutôt, ses anciens sujets, le maître a de terribles paroles. Il dit par exemple de Carnot, l'organisateur de la victoire : « Carnot n'avait aucune expérience de la guerre ; ses idées étaient fausses sur *toutes* les parties de l'art militaire, même sur la défense des places et sur les principes des fortifications, qu'il avait étudiés dès son enfance. Il a imprimé sur ces matières des ouvrages qui ne peuvent être avoués que par un homme qui n'a aucune pratique de la guerre (I, 92) ». C'est la concision de Tacite et la vigueur mordante de Juvénal. En dehors de ces jugements de ce genre, qu'on rencontre en très grand nombre dans ces deux volumes, le récit des opérations militaires, qui naturellement sont traitées avec grand détail, donne lieu chez l'écrivain à quantité de réflexions et à l'émission de maximes tactiques ou stratégiques qui font de ce livre un véritable et excellent cours de doctrine militaire. En somme, bonne publication qui ne peut manquer d'obtenir un réel succès.

4. — Après le maître, les élèves ; après les Mémoires de l'Empereur, ceux de ses lieutenants. Lieutenant de l'Empereur ! le titre est peut-être un

peu ambitieux pour *le Général Le Grand, baron de Mercey*, dont la librairie Berger-Levrault publie aujourd'hui les *Mémoires et souvenirs*. Ce fut effectivement un serviteur d'arrière-plan que ce soldat de Louis XV et de Louis XVI, qui avait près de quarante ans quand éclata la Révolution et que les événements ne mirent peut-être pas autant en vue qu'il l'aurait mérité. M. Ch. Rémond a bien fait de publier ce livre, de ressusciter cette figure honorable. Ces Souvenirs tiendront bien leur place dans la collection des Mémoires sur l'Empire publiés depuis une vingtaine d'années.

5. — Un tout autre homme que Le Grand nous apparaît ce commandant Parquin dont les *Souvenirs et campagnes* viennent d'atteindre leur troisième édition. Autant Legrand dut être un homme posé et réfléchi, autant Parquin incarne le type du cavalier bruyant de l'Empire, audacieux, peu scrupuleux, « casseur d'assiettes, » suivant un titre que les houzards de Curély et de Colbert aimaient à se donner eux-mêmes. Nous avons dit, dans le temps, tout le mérite de ce curieux livre pour lequel l'excellent écrivain qu'est le capitaine Aubier a rédigé une Préface pleine de vie et de couleur. Les *Souvenirs* de Parquin sont certainement une des meilleures pages qu'aient produites les guerres napoléoniennes ; le succès de cette troisième édition ne peut manquer d'égaler celui des deux précédentes.

6. — Camarade de Parquin, *le Capitaine François, dit le Dromadaire d'Égypte*, a jugé à propos de rédiger lui aussi son *Journal*. François ressemble par plus d'un côté à Coignet, son émule, et s'est servi comme lui — pour écrire ses Mémoires — de divers récits imprimés des campagnes auxquelles il avait pris part; tout de même que Coignet, il nous raconte *de visu* nombre d'évènements qu'il ne connaît pas par oui-dires. Au point de vue historique, ce Journal ne possède donc pas grande valeur, et les erreurs qu'on y rencontre sont multiples ; de même l'orthographe des noms propres y est la plupart du temps estropiée (Stanay pour Sztarray, Soret pour Sauret, Vangera pour Voghera, rue de Solo (?) pour la Puerta del Sol, Dorogoby pour Dorogobouj, Seminskoe pour Semenofskoiej, etc., etc.). Mais ce n'est pas à ce point de vue qu'il faut lire ces Souvenirs. Ces vieux braves avaient la manie de parler de choses qu'ils n'entendaient point, alors qu'ils n'attachaient pas d'importance à celles qui ont pour nous le plus vif intérêt : la vie intérieure des régiments, la physionomie vivante du soldat, sa façon d'être, de vivre, de penser, l'impression réelle que produisait sur lui l'invraisemblable épopée qu'il écrivait à coups de sabre, tout cela se trouve dans le *Journal* de François et en constitue le réel, le puissant intérêt. Dans cet ordre d'idées, comme peinture vécue d'une époque et d'une existence qui nous apparaît extraordinaire et qui le fut bien réellement, les Mémoires du capitaine François ont un incontestable mérite. Ils eussent

certainement gagné à être émondés, largement élagués par un éditeur qui eût attaché plus de prix à la qualité qu'à la quantité. Tels qu'ils sont, et en sautant la relation très sujette à caution de ce qui a trait aux opérations de guerre proprement dite, le lecteur les parcourra avec plaisir et profit.

7. — C'est encore de l'Empire que nous parle Clausewitz dans ses *Notes sur la Prusse dans sa grande catastrophe de 1806*, c'est l'Empire considéré non plus du côté par lequel l'envisagent François ou Parquin, mais examiné du camp de nos ennemis, du camp prussien après Iéna. Le grand écrivain allemand n'étudie pas tant la bataille elle-même que les causes qui amenèrent la débâcle. C'est le livre du général von der Goltz, écrit quate-vingts ans plus tôt, c'est le même sujet traité avec la lumière du génie au lieu de l'être avec les seules ressources du labeur et d'une sèche critique. Après nous avoir fait un tableau frappant de l'armée et de l'administration prussiennes au début du siècle, Clausewitz nous trace d'intéressants portraits des principales figures militaires de l'époque ; puis il aborde la discussion du plan de campagne prussien et montre à combien peu il tint que la journée du 14 octobre ne fût une victoire allemande. Livre extrêmement intéressant, plein de science, de vues savantes, que ceux de nos lecteurs qui liront *la Manœuvre d'Iéna*, du général Bonnal, feront bien de consulter, s'ils veulent avoir la contre-partie de la thèse de l'écrivain militaire français.

8. — Clausewitz a également écrit un récit de la campagne de 1812, campagne qu'il fit dans les rangs de l'armée moscovite. Nous avons rendu compte jadis de ce travail, et il nous revient en mémoire, à propos de *la Guerre nationale de 1812*, que publie actuellement l'État-major russe. La librairie Charles-Lavauzelle nous donne aujourd'hui une traduction de la première partie de cette publication, qui comprend la période préparatoire (année 1810). Documents utiles à consulter pour l'étude de la campagne de Russie.

9. — *Les Guerres continentales et les Pratiques des belligérants pendant le premier Empire*, de M. René Mougenot, sont le sujet d'un consciencieux travail sur les mœurs militaires du commencement du dix-neuvième siècle. Habitués que nous sommes à envisager seulement le cycle brillant des campagnes du premier Empire, participant de cette naïveté bien gauloise du bon maréchal Lefebvre, qu'avec les mots de « gloire, histoire, victoire » on était certain de passer partout, nous oublions trop souvent les horreurs qu'entraîne avec soi la guerre, les atrocités dont elle demeure le prétexte ou la cause. Etudiée sous ce dernier point de vue, la période napoléonienne ne conserve plus le même charme, il s'en faut, et cette longue série de dévastations, de destructions, de pillages demeure une des périodes les plus tristes

de l'histoire de l'humanité. On lira avec autant d'intérêt que de profit l'excellent travail de M. René Mougenot, écrit sans parti pris, dans un but d'apaisement qu'il convient de louer sans réserve.

10. — En parcourant l'étude précédente, nous nous demandions à diverses reprises si jamais, même aux temps anciens, la guerre et la conquête avaient amené plus de violations du droit, plus d'abus, d'excès de tout genre, et une négative bien catégorique nous paraissait être la seule réponse possible à une telle question. On pourrait, le cas échéant, démontrer la vérité d'une telle appréciation en parcourant *Histoire et art militaire* du général Canonge, dont deux volumes viennent de paraître l'un, le tome 1er de la 1re partie, allant des origines à 1789, le second, le tome 1er de la seconde partie, embrassant la série des guerres du second Empire, de 1853 à 1866 inclus. Les lecteurs du *Polybiblion* savent déjà quel écrivain est et demeure le général Canonge. Il fallait un studieux et un érudit de son genre pour reprendre avec succès cette histoire des anciens si creusée au dix-septième et au dix-huitième siècles, à ce point fouillée qu'il ne semblait pas qu'on pût rien écrire d'inédit à ce sujet. Sans doute il y a tout dans les dissertations de Rohan, de Guischardt, de Folard, de d'Abancourt, etc., etc. ; sans doute il n'est pas possible d'écrire sur Alexandre un livre plus savant et plus universel que celui de Sainte-Croix ; mais, les livres vieillissent comme les hommes, et comme les hommes aussi, ils meurent et sont remplacés par d'autres qui leur ressemblent en ayant d'autres qualités et d'autres défauts. Les dissertations savantes, et profondes jusqu'à l'obscurité, du colonel Quintus (Guischardt), celles-là même qui faisaient les délices de ses contemporains, de Frédéric II en particulier, n'auraient aujourd'hui pas le moindre succès. Il fallait donc refaire leur œuvre en la mettant au niveau de l'entendement de nos contemporains à nous, de ces contemporains que le baccalauréat moderne et la culture intensive de l'automobile a peu préparés à la compréhension de Thucydide ou de Plutarque. En somme, ce premier volume du général Canonge (origines à 1789), c'est l'histoire de l'antiquité presque tout entière, de l'antiquité telle que nous la connaissons, puisque nous ne possédons guère de détails sur l'évolution de l'humanité dans les temps anciens, que par le récit des luttes de tout genre qui ont ensanglanté, à cette époque reculée, le sol du monde connu. L'écrivain nous donne d'abord l'histoire de la période hellénique et celle de la période macédonienne avec Philippe et Alexandre. Il passe ensuite aux Romains et il les étudie au point de vue de l'organisation, de l'administration, de l'armement, de la tactique, du commandement, etc., etc. Puis il nous raconte les campagnes d'Annibal en cet ordre les luttes de Marius et de Sylla, enfin les campagnes de César, qui nous apparaît plus d'ampleur. Des guerres de César jusqu'à la moires du capitain

fin du moyen âge, il n'y a pour ainsi dire rien à étudier en fait d'art militaire, et le général Canonge aborde presque immédiatement les guerres d'Italie (Charles VIII), en faisant cependant précéder son récit de pages bien étudiées sur Charlemagne conquérant, sur la guerre féodale, sur la guerre de Cent ans. C'est aux guerres d'Italie qu'on peut véritablement fixer le réveil de l'art militaire en Europe, car ces intrépides batailleurs qui s'appelaient Tavannes, Rabutin, Chaverny, La Noue, Montluc, n'étaient pas seulement de grands donneurs de coups, c'étaient aussi des esprits d'élite, cultivés, qui travaillaient sciemment — nous dirions volontiers scientifiquement — à l'élaboration d'une tactique nouvelle, en rapport avec les éléments dont ils disposaient pour la lutte. Ce fut ainsi qu'au moment de la guerre de Trente ans, l'art militaire, sorti des lisières où il demeurait embarrassé depuis plus d'un millier d'années, put, grâce à des génies comme Gustave-Adolphe et Turenne, atteindre les sommets les plus élevés des conceptions tactiques et stratégiques. Les guerres de Louis XIV couronnent, sous ce rapport, l'édifice avec les belles combinaisons de Condé et de Luxembourg. Puis vient la période de décadence du XVIIIe siècle, éclairée des reflets de cet autre esprit supérieur que fut Frédéric II. — Le deuxième volume publié par le général Canonge nous donne la relation des guerres du second Empire, c'est-à-dire des campagnes de Crimée (1854-1856) et d'Italie en 1859, de la guerre de la Sécession (1860-1865), enfin celui de la campagne de 1866 entre la Prusse, l'Italie et l'Autriche. Ce second volume est traité avec des détails et un développement que l'écrivain ne pouvait point accorder au volume précédent: comme résumé militaire de ces vingt années mouvementées, rien n'est aussi intéressant à lire, aussi profitable à étudier. Ce qui attribue une valeur particulière aux travaux du général Canonge, c'est que l'auteur, à une possession complète et profonde de son sujet, joint des qualités d'écrivain et de penseur remarquables. Grâce à l'élévation de son esprit, qui saisit les causes justes des événements et à la fois leurs conséquences les plus éloignées, notre œil embrasse d'un coup d'œil les grands faits que nous décrit l'histoire, plonge jusqu'au fond des moindres détails et garde du tout un souvenir durable plein d'enseignements. Cet excellent travail, véritable encyclopédie des guerres anciennes et modernes, compendium de l'art militaire dans l'antiquité et chez les contemporains, est indispensable à une bibliothèque un peu complète. A ce titre il doit être recommandé et vulgarisé.

11. — L'*Histoire militaire* du général Canonge vient de nous fournir l'occasion de parler des guerres de Louis XIV et de l'éclat qu'avaient jeté sur l'art militaire au XVIIe siècle les conceptions d'un Turenne, d'un Condé, d'un Luxembourg. Jusqu'ici, on joignait le nom de Villars à ceux de ces grands capitaines ; mais, voici qu'un écrivain,

M. le lieutenant Sautai, s'inscrit en faux contre cette appréciation, et, dans son livre intitulé : *La Manœuvre de Denain*, veut absolument nous démontrer que la grande victoire qui jeta un reflet glorieux sur les dernières années du règne de Louis XIV, fut l'œuvre d'un conseiller au parlement du nom de Lefebvre d'Orval. Nous sommes trop les ennemis de la légende pour ne pas applaudir à la pensée qui a guidé la plume de M. le lieutenant Sautai. Toutefois, en la circonstance, l'écrivain nous semble avoir dépassé le but et nous craignons que ses arguments ne paraissent point à tout le monde aussi convaincants qu'ils lui ont semblé à lui-même. Récemment, d'ailleurs, un historien qui porte un nom estimé dans les lettres a réduit à sa vraie portée la nouvelle version de la victoire de Denain et il paraîtra peut-être bien imprudent à quelques-uns que la Section historique de notre ministère de la guerre se fasse l'éditeur responsable de thèses aussi risquées. Quoi qu'il en soit, le livre est curieux et en arrivant à la dernière page on se prend à murmurer, involontairement le proverbe italien : « *Se non è vero....* »

12. — C'est encore au siècle de Louis XIV, à un épisode mal connu de ces guerres des XVIIe-XVIIIe siècles, qu'est consacré le travail de M. le colonel du génie espagnol Don Joaquin de la Llave y Garcia : *El Sitio de Barcelona en 1713-1714*. L'écrivain, dont la compétence est bien établie, dont la notoriété comme historien militaire a franchi depuis longtemps les Pyrénées, avait été étonné, en lisant jadis l'ouvrage du colonel Augoyat sur le siège de Barcelone, par Berwick, que l'écrivain français ne citât le nom d'aucun ingénieur espagnol. Justement frappé de ce silence, M. de la Llave compulsa les archives de son pays et ne tarda pas à acquérir la conviction qu'Augoyat avait commis une erreur regrettable en omettant la part sinon prépondérante tout au moins honorable et active prise au siège de la capitale de la Catalogne par l'ingénieur-général espagnol D. Jorge Prospero de Verboom. Le savant officier a donc entrepris de rendre à cette mémoire injustement méconnue la lumière à laquelle elle a droit. Après un résumé de la situation politique au moment de la mort de Charles II, l'écrivain espagnol nous donne une longue description de la ville de Barcelone en 1713, description rendue très nette par l'adjonction d'une carte du temps, à grande échelle. Le chapitre second nous fait assister aux différents événements qui précédèrent le siège, aux intrigues diverses qui firent pencher la ville en faveur du prétendant Charles III. Enfin, dans les chapitres suivants (III à VII) nous voyons se dérouler les opérations du siège lui-même, le bombardement, l'assaut. Une dernière partie comprend des réflexions pleines d'à propos sur le siège lui-même et, en outre, une description de la citadelle de Barcelone. L'ouvrage du colonel de la Llave n'est pas curieux seulement au point

de vue militaire et sous le rapport de la poliorcétique au commencement du XVIIIe siècle, par la variété des renseignements inédits qu'il met en lumière, par l'importance de ses documents, il possède une valeur générale de premier ordre. Sa lecture s'impose à quiconque s'occupe de l'histoire du règne de Louis XIV, et, à ce point de vue, nous le recommandons particulièrement comme un travail à consulter.

13. — De la victoire de Denain et de la prise de Barcelone à la guerre de 1870, le saut est brusque et la chute profonde. Ce n'est point seulement une période de deux siècles à franchir, c'est un intervalle qui nous conduit de la victoire à la défaite, de la grandeur de la patrie à son abaissement et à sa déchéance. Cette époque néfaste, par la fascination à la fois douloureuse et tenace qu'elle a exercée sur les esprits, devait nécessairement tenter la plume de quantité d'historiens ; aussi le nombre est immense des œuvres de toutes sortes ayant pour sujet la guerre franco-allemande. Déjà, il y a cinq ou six ans, le commandant Palat en comptait plus de huit mille ; ce chiffre est bien dépassé aujourd'hui. Comme on pense, dans cet océan de feuilles imprimées, la majorité est sans valeur ; pourtant il s'en faut qu'on ait tout dit sur l'Année terrible, et de temps en temps apparaissent encore sur ce sujet, si douloureux pour un Français, des travaux de marque qu'on est obligé de lire quand on veut à tout prix connaître la cause et les détails de nos désastres. Dans cette catégorie d'excellents livres, l'un des meilleurs est assurément l'histoire de *la Guerre de 1870-1871* publiée chez Chapelot par la Section historique de notre ministère de la guerre, ouvrage dont nous avons signalé déjà l'importance lors de la publication du premier volume. Les huit fascicules dont nous avons à parler aujourd'hui, contiennent la fin des opérations de la première partie de la guerre, de celles qui eurent pour théâtre l'Alsace (fasc. VIII, IX et IX bis). Deux autres fascicules étudient les premières opérations autour de Metz ; enfin trois fascicules, consacrés à une époque postérieure, nous donnent le détail de la campagne de l'armée du Nord, avec le récit des batailles ou combats de Villers-Bretonneux, Pont-Noyelles, Bapaume. Écrite à l'aide de tous les documents conservés au ministère de la guerre, c'est-à-dire avec des pièces la plupart inédites, présentant tous les caractères de la véracité et de l'authenticité, la rédaction française de la guerre de 1870 est généralement sobre d'appréciations, se borne à énoncer les faits, évite de rejeter ailleurs que sur nous-mêmes, les responsabilités. C'est une œuvre bien faite, qui n'est peut-être pas tout à fait au point, mais qui n'en offre pas moins une incontestable valeur. L'impartialité des rédacteurs anonymes de ce récit est notoire. Aussi avons-nous été grandement surpris de trouver récemment dans une revue allemande : *Die Armee*, sous la plume d'un officier prussien qui signe : « le capitaine Immanuel, » une critique acerbe de cette

publication, à laquelle on reproche « sa partialité », son « inqualifiable légèreté » et jusqu'à son manque de véracité. Le rédacteur de *Die Armee* demande que notre Relation cite uniquement les écrivains allemands ayant célébré, proclamé l'impeccabilité de l'armée prussienne en 1870 et il n'admet pas que nous appuyions nos dires sur les assertions d'auteurs comme Karl Bleibtreu, Boguslawski, Keim ou Kunz, qui ont l'audace de trouver qu'en 1870, leurs compatriotes eurent des défaillances et des faiblesses notoires. En vérité, on ne comprend pas de telles prétentions, surtout quand on songe avec quel chauvinisme, quelle pédanterie et quelle outrecuidance, (sans compter les entorses données d'une façon préconçue à la vérité) a été rédigée l'*Histoire de la guerre franco-allemande* publiée par la Section historique du grand État-major allemand.

14. — L'ouvrage de M. Pierre Lehautcourt sur cette même *Guerre de 1870-71* est conçu dans un esprit différent du précédent et s'en écarte, d'ailleurs, par des qualités de composition, de style, d'envergure qui en font une œuvre plus littéraire, plus séduisante. On sait que M. Lehautcourt a commencé son travail par la fin, qu'après nous avoir donné d'abord l'histoire de l'armée du Nord, puis celle de l'armée de l'Est, de l'armée de la Loire, du siège de Paris, il a abordé enfin le début de la campagne. Nous analysions naguère, ici même, les deux premiers volumes de cette dernière partie ; le tome III, consacré à *Wissembourg*, *Spicheren*, *Forbach*, vient de paraître. C'est toujours la même méthode et ce sont aussi les mêmes mérites. Grâce à de laborieuses recherches, grâce à un travail patient et acharné, grâce à des renseignements de première main, tirés notamment de l'ouvrage en cours de publication dont nous parlions tout à l'heure, M. Lehautcourt a pu écrire un récit plein d'intérêt, d'une lecture facile, d'une valeur qui n'a pas été dépassée, qui n'a peut-être pas été atteinte dans tout ce qui a été écrit en France sur la guerre de 1870. Dans une magistrale étude sur *Tacite historien*, M. Gaston Boissier, s'élevant contre l'école qui voudrait substituer le document à l'histoire, a tracé un portrait de *l'historien* sur lequel M. Lehautcourt s'efforce évidemment de se modeler. Nous prenons la liberté de l'en féliciter. Que l'écrivain partage notre façon d'envisager les événements, ou que nos opinions diffèrent, nous pouvons nous intéresser à son œuvre, mais dans l'un et l'autre cas nous n'y porterons intérêt qu'autant que nous le verrons faire acte d'initiative intellectuelle, apprécier les hommes et les choses, qu'autant que nous sentirons un cœur sous la plume qui écrit. Nous sommes bien loin d'être entièrement d'accord avec M. Lehautcourt en nombre de points de son récit : son travail ne nous a pas moins fortement intéressé et nous le recommandons aux lecteurs du *Polybiblion* comme une œuvre plus qu'estimable.

15. — Avec *la Crise de Vionville*, du colonel Cardinal von Widdern, traduite par le commandant Richert, nous revenons aux monographies. Écrite avec la volonté de démontrer la supériorité des officiers allemands sur leurs camarades des autres armées et sur ceux de la nôtre en particulier, cette étude doit être lue avec une certaine méfiance, et il faudait se garder de prendre au pied de la lettre toutes les affirmations qu'elle contient. D'autre part, ce volume abonde en détails inédits, inconnus, qui ne sont peut-être pas tous authentiques, mais qui pourraient l'être, et qui demeurent pleins d'intérêt. Bonne publication, qui s'adresse surtout aux militaires, mais que bien d'autres lecteurs n'appartenant point à l'armée liront non sans profit.

16. — Monographie également l'étude du commandant Guionnic : *De Bourges à Villersexel (20 décembre 1870-10 janvier 1871)*. En réalité, et en dépit de son titre, l'ouvrage est uniquement une relation du combat de Villersexel. L'auteur ne semble avoir eu à sa disposition aucun document inédit ; toutefois, grâce à des recherches dans de nombreux historiques de régiments français et allemands, il a pu donner à son récit de la journée du 9 janvier une physionomie nouvelle. L'étude est intéressante, les faits sont bien mis en lumière, le livre se lit couramment. Ajoutons que de nombreux croquis, suffisamment bien faits, concourent à faciliter la compréhension des mouvements et de l'emplacement des troupes aux divers moments de l'engagement.

17. — Troisième monographie : celle de M. Paul de Faucher sur la part prise à la campagne de 1870-71 par le bataillon dans lequel servait l'auteur en qualité de capitaine. Ce petit livre, publié à Avignon sous le titre : *Mobiles et mobilisés de Vaucluse en campagne (1870-1871)* est un Journal au sens strict du mot, c'est-à-dire un récit dans lequel l'auteur a consigné jour par jour les opérations auxquelles il a pris part. Et ces opérations ne laissent pas que d'avoir été nombreuses. Après avoir été appelé un moment à Lyon, le 2e bataillon des mobiles de Vaucluse est envoyé à la 3e division de l'armée de la Loire, arrive à son poste pour battre en retraite sur Orléans, se replie de là sur Bourges et part de Bourges afin d'être incorporé à l'armée de l'Est. Sous les ordres de Bourbaki, le 2e bataillon de Vaucluse se trouve présent aux combats sur la Lisaine, à Héricourt, à Chagny, et entre en Suisse avec le reste de l'armée, pour y subir l'internement que l'on sait. Il ne faudrait point chercher dans le journal de M. Paul de Faucher des leçons de stratégie ou de tactique ; c'est un autre sentiment qui a dicté ce livre : celui d'ajouter quelques détails inédits à une campagne déjà bien connue mais toujours incomplète par quelque petit côté ; celui de revivre les années de jeunesse, même douloureuses, même sanglantes ; celui d'évoquer le souvenir de camarades dont beaucoup ont disparu mais dont la mémoire demeure toujours vivante au cœur de l'écrivain. De

jolies phototypies illustrent ce volume, intéressant dans ses détails, qui a, d'autre part, la valeur spéciale d'un historique de corps de troupe.

18. — Dans cette malheureuse guerre de 1870, tout nous fut défavorable, et nous semblâmes prendre à cœur d'augmenter encore les chances de victoire que possédait déjà notre ennemi, en lui fournissant, avec une naïveté rare, des verges pour nous flageller. Tout le monde sait aujourd'hui que l'état-major allemand fut, la plupart du temps, tenu au courant des mouvements de nos armées par nos propres journaux, que notamment le mouvement de l'armée de Châlons, marchant par Sedan au secours de Bazaine — manœuvre qu'on avait tant intérêt à tenir secrète — lui fut ainsi révélée. Il était bon de rappeler ces tristes errements, et un écrivain qui signe *Quidam* vient de le faire dans une brochure qu'il intitule : *La Presse et les Correspondances privées pendant la guerre de 1870-1871.*

19. — Cette guerre de 1870, nombre de gallophobes allemands, ne trouvant pas suffisantes les invasions de 1814 et de 1815, la désiraient depuis longtemps comme une compensation d'Iéna. On peut dire que la nation tout entière travaillait depuis 1806 à conquérir la prépondérance des armes en Europe, et ce fait, bien connu de quiconque a étudié d'un peu près l'histoire de la Prusse au dernier siècle, vient d'être mis de nouveau en lumière par M. le capitaine Chareton dans son volume : *Comment la Prusse a préparé sa revanche.* L'écrivain n'envisage que la période de 1806 à 1813, c'est-à-dire celle de la réorganisation des forces militaires prussiennes sous la férule de Napoléon jusqu'à 1813 et à peu près en pleine liberté depuis cette époque jusqu'à la chute de l'Empire. Son résumé, malheureusement trop écourté, nous donne bien une idée de cette volonté de domination qui devait aboutir à Sedan.

20 et 21. — Avant de passer à des ouvrages purement militaires et techniques, nous dirons quelques mots de deux livres qui n'ont, à la vérité, d'autre point de liaison que de se rapporter l'un et l'autre à la question coloniale. Dans *la Question du Maroc*, M. L. Sainte-Beuve, après une description géographique, politique, sociale de l'empire du Maghreb, étudie les relations qu'ont eues jusqu'ici les diverses puissances européennes avec cet empire, le montre se désagrégeant chaque jour davantage et invite la France, en qualité de voisine intéressée, à se mettre sur les rangs pour la totalité de la succession. A une époque où effectivement la question du Maroc peut demander, d'un jour à l'autre, une solution immédiate, ce livre sera lu avec profit par tous ceux qui désireront avoir un aperçu du problème marocain. — D'un autre genre que le volume de M. Sainte-Beuve, est l'étude détaillée, consacrée par M. le colonel Legrand-Girarde au *Génie en Chine (1900-1901)*. Après une très courte Introduction consacrée aux origines

de la guerre, à la révolte des Boxeurs, à la prise de Tien-Tsin et de Pékin, l'auteur nous donne la composition des troupes du génie du corps expéditionnaire, leur organisation et passe immédiatement à l'énumération méthodique et détaillée des travaux techniques exécutés. Il y a là bien des détails qui ne sauraient intéresser tout le monde ; cependant l'on y rencontre aussi un nombre considérable de renseignements d'intérêt général. De belles phototypies, semées à profusion dans le texte ou tirées hors texte, donnent à cette publication un caractère artistique qui fait honneur à l'auteur et à l'éditeur.

22. — Avec *la Préparation de l'artillerie à la bataille* nous abordons une littérature spéciale qui ne peut être bien comprise que des adeptes. M. le capitaine Le Rond pose en principe une vérité fort juste, à savoir qu'une doctrine commune et des exercices dérivant des nécessités du combat peuvent *seuls* préparer, en temps de paix, les différentes armes à jouer effectivement un jour tout leur rôle ou plutôt leur véritable rôle dans la bataille. Cet aphorisme n'est pas rassurant, car on sait combien nous sommes loin de cette unité de doctrine proclamée indispensable. Tous les militaires et beaucoup de gens qui ne le sont pas connaissent les divergences d'opinion, les différences capitales d'idées qui séparent certains membres du Conseil supérieur de la guerre. Tant que l'accord ne sera point établi entre ces écoles rivales et diamétralement opposées, il nous paraît risqué de parler d'unité de doctrine, et de baser sur ce principe une théorie.

23. — Spécial aussi le livre consacré par le capitaine Gérard, l'inventeur de la bicyclette pliante, aux *Conséquences tactiques de l'infanterie cycliste,* mais pas aussi spécial que la précédente étude. Après avoir énuméré les cas nombreux dans lesquels des compagnies ou des bataillons cyclistes pourront rendre d'utiles services à une armée, M. le capitaine Gérard conclut que cet *organe nouveau* — et non arme nouvelle — constituera une force des plus sérieuses, lorsqu'il aura été définitivement organisé sur des bases solides, et qu'il aura été instruit d'après une doctrine « dont il importe tout d'abord de faire choix. » Nous sommes entièrement de cet avis. Toutefois nous croyons que l'honorable officier va un peu loin quand il écrit : « Dès lors, que nous importera, au point de vue de notre puissance militaire, la décroissance de notre natalité et l'infériorité de nos effectifs, si nous les contrebalançons par une activité et une souplesse manœuvrières supérieures à celle de l'ennemi ? » Hélas ! nous aurions tort de nous leurrer à ce point. Avant nous la plupart des armées européennes ont possédé des unités cyclistes ; comme nous, ces cyclistes déploient activité et souplesse en campagne. Nous aurons beau faire sous ce rapport, la victoire demeurera vraisemblablement aux gros bataillons.

24. — L'*Étude sur les marches et les manœuvres dans la haute*

montagne pendant l'hiver, due à M. le commandant de Bonneval, est un travail que les touristes et les alpinistes ne consulteront pas inutilement. Les quatre premiers chapitres sont en effet consacrés à des matières que les militaires ne sont pas les seuls à désirer connaître : tels sont les vêtements et appareils spéciaux nécessaires pour circuler facilement en montagne ; la marche dans la neige ; les dangers de la montagne (avalanches diverses, les crevasses, les glaciers) ; enfin le cantonnement dans les villages ou dans les habitations isolées. La deuxième partie du livre : « La guerre de montagne pendant l'hiver », s'adresse plus spécialement aux militaires.

25. — *L'Armée de l'avenir*, de M. le général italien Marazzi, est une œuvre de plus grande envergure que les quatre travaux précédemment analysés, et les matières traitées dans ce volume sont tout à fait d'intérêt général. M. Marazzi, en même temps qu'officier général, est député au parlement italien ; il ne pouvait manquer — à ce double titre — d'être attiré par le problème du recrutement dans les armées modernes, si compliqué, si difficile à résoudre. *L'Armée de l'avenir* ne se borne d'ailleurs pas à étudier la question du recrutement ; elle aborde tous les rouages de la machine armée : l'organisation générale, l'administration, les multiples détails se rattachant à la constitution organique des armes et des unités dans chaque arme, la justice militaire, le service de santé, l'espionnage, la presse militaire, les chemins de fer, etc., etc. Bien qu'écrit pour les Italiens, nombre de Français — nos hommes politiques en particulier — pourront consulter avec grande utilité ce travail d'un écrivain évidemment compétent, d'une bonne foi notoire, et, qui plus est, a pour nous le mérite spécial d'être sympathique à la France, puisque l'auteur commença sa carrière dans nos rangs, à la légion étrangère. Assurément, nous sommes bien loin de partager toutes les idées du député italien, et certains de ses postulata nous paraissent même de dangereuses utopies ; *l'Armée de l'avenir* n'en est pas moins une œuvre ingénieusement pensée, dont la lecture ne constituera pas une perte de temps.

26 et 27. — *L'Instruction de la troupe et des cadres*, par M. le capitaine E. Luzeux, et l'étude du général allemand von Janson : *Le Jeune Officier d'infanterie et son instruction tactique*, traduite par M. le lieutenant Hug, sont l'une et l'autre des travaux destinés à la formation à la fois morale et professionnelle du jeune officier. Le livre du général von Janson est écrit avec la méthode et le détail chers à tout esprit allemand. Parfois ce détail aboutit à la prolixité. Cependant, en se pénétrant de l'idée que l'auteur a en vue des débutants, peut-être arrivera-t-on à comprendre la nécessité de ces minuties. Le général von Janson étudie l'un après l'autre les exercices tactiques sur le champ de manœuvres et en terrain varié, l'emploi de la fortification dans un

but tactique, les exercices tactiques avec cartouches à balles, l'enseignement méthodique du service en campagne, les exercices sur la carte, les conférences et les voyages d'études, etc., etc. — Le travail de M. le capitaine Luzeux est d'un autre genre, plus français, partant plus général. L'écrivain a divisé son étude en huit chapitres dans lesquels il aborde successivement l'éducation morale du soldat et son dressage technique, l'instruction du groupe, celle de la compagnie, l'instruction des cadres inférieurs, celle des officiers. Deux chapitres sont consacrés aux méthodes d'instruction et aux procédés de combat usités dans l'armée allemande.

28. — Il est évidemment très juste de chercher la meilleure manière de dresser et d'instruire nos soldats ; mais la première condition pour arriver à ce but est d'avoir des soldats. C'est le vieux problème du civet de lièvre. Or, M. le docteur Gaulejac nous démontre dans sa *Culture physique dans l'armée* que notre recrutement va chaque jour s'affaiblissant, que nos jeunes hommes sont de moins en moins aptes au service militaire. Et avant peu, notre armée ne sera plus alimentée que par des êtres chétifs et souffreteux, incapables de manier une arme. A ce mal redoutable, effrayant pour l'avenir de notre pays, l'écrivain propose d'opposer une culture physique plus rationnelle que celle à laquelle nous nous livrons aujourd'hui. Cette excellente brochure devrait être entre toutes les mains. Puisse-t-elle contribuer à diminuer un péril qui va grandissant de jour en jour dans une proportion malheureusement trop peu connue !

29. — Les *Thèmes tactiques* publiés par M. le capitaine Culmann sont spécialement destinés aux officiers qui préparent leur admission à l'École supérieure de guerre. Cette série d'hypothèses établies généralement avec clarté et logique, pourra cependant être utilisée ailleurs, c'est-à-dire dans les régiments pour l'élaboration des thèmes d'exercices sur la carte. Il suffira de changer le nom des lieux — quant aux discussions et aux remarques qui suivent les thèmes, elles nous ont paru prêter à controverse ; mais sans doute l'écrivain n'a pas la prétention d'imposer sa manière de voir ; chacun demeurera libre d'adopter la conclusion qui lui paraîtra la plus plausible.

30. — Nous avons sous les yeux la 19e livraison du *Dictionnaire militaire* publié par la maison Berger-Levrault. Nos lecteurs connaissent déjà cette encyclopédie qui, nous l'avons dit à diverses reprises, peut remplacer avantageusement, dans la bibliothèque d'un officier, de nombreux et encombrants volumes. La livraison actuelle va du mot « Proclamation » au mot « Régiment ». Signalons spécialement trois bonnes études consacrées aux Reconnaissances, au Recrutement et au Régiment.

31. — Nous terminerons cette revue d'ensemble par quelques notes

sur l'atlas de croquis militaires publiés chez Chapelot par M. Paul Charbonnel, qui a pour tire : *Guerres contemporaines, 1792-1801.* Tous nos lecteurs savent qu'on ne saurait lire une page d'histoire militaire, en particulier le récit d'une campagne, si l'on n'a pas sous les yeux le tracé du théâtre des opérations. Il n'y a pas de méchant croquis qui ne supplée victorieusement, sous ce rapport, la meilleure mémoire géographique et une carte n'a pas besoin d'être supérieurement gravée pour rendre, à cet égard, d'excellents services. D'autre part, les atlas généraux, même les plus complets, ne sauraient donner avec les détails suffisants, certains territoires célèbres uniquement au point de vue militaire. C'est donc une excellente idée qu'a eue M. Charbonnel de nous dessiner pour l'étude des campagnes de 1792 à 1904 cet atlas de 280 pages et 664 croquis grâce auxquels nous pourrons étudier fructueusement et facilement toutes les guerres non seulement d'Europe, mais des quatre continents. Au point de vue artistique ces croquis laissent à désirer ; mais l'auteur a eu raison de ne pas s'attacher à ce point, désirant avant tout faire œuvre utile, faire une œuvre qui soit à la portée de tous, et tous, élèves des collèges, candidats à Saint-Cyr, Saint-Cyriens, officiers, érudits et simples curieux auront avantage à acquérir cette publication d'une valeur très supérieure à son prix modeste. Bien que l'auteur n'ait eu en vue que les campagnes de 1792 à aujourd'hui, son atlas peut servir également pour les campagnes des XVIIe et XVIIIe siècles, dont les champs de bataille ne sont point autres que ceux de la Révolution et de l'Empire. C'est une des meilleures publications du genre qui existe, sans aucun doute la plus complète.

ARTHUR DE GANNIERS.

OUVRAGES HONGROIS D'HISTOIRE

1. *Magyar alkotmány- és joglörténel, tekintettel a nyugati államok jogfejlödésére* (*Histoire de la constitution et du droit hongrois, avec des considérations sur le développement du droit dans les États occidentaux*), par A. TIMON. 2e éd. Budapest, V. Hornyánszky, 1903, in-8 de IX-676 p., 14 fr. 70. — 2. *A magyar nemzetségek a XIV. század közepeig* (*Les Familles nobles hongroises jusqu'au milieu du* XIVe *siècle*), par le Dr J. KARÁCSONYI. Budapest, Académie, 1900-1903, 2 vol. in-8 de 464 et 500 p., 18 fr. 90. — 3. *Magyarország egyházi és politikai összeköttetései a romai Szent-Székkel* (*Les Rapports religieux et politiques de la Hongrie avec le Saint-Siège*), par G. FRAKNÓI. T. II et III. Budapest, Stephaneum, 1903, 2 vol. in-8 de IX-489 p. et X-567 p., 18 fr. 90. — 4. *Egyházlörténelmi emlékek a magyarországi hitujitás korából* (*Souvenirs de l'histoire de l'Église à l'époque de la Réforme en Hongrie*), par V. BUNYITAY, R. RAPAICS et J. KARÁCSONYI. Budapest, Stephaneum, 1902, in-8, de 591 p. — 5. *Budapest müvészete a Török hódoltság elött* (*Les Beaux-Arts à Budapest avant l'occupation turque*), par C. DIVÁLD. Budapest, R. Lampel, 1903, in-8 de 165 p., avec 60 illustr., 8 fr. 40. — 6. *A magyar müvelödés a XV. században, Antonio Bonfini Rerum Hungaricarum Decades-ének alapján* (*La Civilisation hongroise au* XVe *siècle*), par MICHEL CSÁSZÁR. Budapest, Stephaneum, 1902, in-8 de 106 p., 5 fr. 25. — 7. *A Magyarországi közoktatás története Maria-Terézia korában* (*Histoire de l'instruction publique en Hongrie*

sous Marie-Thérèse). T. I, *1740 à 1773*; T. II, *1773 à 1780*, par le Dr E. Finaczy. Budapest, Académie, 1902. 2 vol. in-8 de VIII-449 p. et VIII-525 p., 16 fr. 80. — 8. *Dugonics András életrajza* (*Biographie d'André Dugonics*), par Antoine Prónai. Szeged, Société de Dugonics, 1903, in-12 de 239 p. illustré., 3 fr. 15. — 9. *Szent Margit legendás könyve* (*Le Livre des légendes de sainte Marguerite*), par G. Tarczai. Budapest, Pesti Könyvnyomda-Részvénytársaság, 1904, in-8 de 296 p., illustré, 5 fr. 25.

1. — *L'Histoire de la constitution du droit hongrois*, que vient de publier M. A. Timon, n'est pas une apologie du droit hongrois, mais l'histoire impartiale et puisée aux sources les plus sûres de la constitution et du droit magyars. Depuis qu'Et. Werböczi fixa le droit magyar dans son *Opus Tripartitum*, d'autres juristes ont essayé d'en écrire l'histoire; aucun peut-être n'en avait donné une notion aussi claire et aussi juste que M. A. Timon. L'auteur remonte à l'origine même des Magyars et établit que ce peuple, venu de l'Asie, n'était pas un peuple « barbare » composé de hordes guerrières, mais bien un peuple civilisé, prenant possession d'un pays qu'il conquérait et s'y fixant après lui avoir donné une organisation sociale et constitutionnelle. Pendant trente-quatre jours les « chefs » discutèrent, à l'Assemblée de Puszta-Szer, sur « l'organisation du pays » et ils basèrent cette organisation sur les traditions et les institutions de leurs ancêtres, faisant même prévaloir les usages et les lois de leur ancienne patrie, et les imposant aux peuples qu'ils soumettaient. Quand le duc Étienne succéda à son père, le christianisme commençait à se répandre en Hongrie; il comprit que l'avenir et la grandeur de son peuple ne pouvaient être assurés que par la religion du Christ et il résolut de transformer son duché en royaume chrétien. Il sut soustraire les premiers chrétiens hongrois à l'influence germanique des évêques de Salzbourg et de Passau, et il sut aussi repousser la suzeraineté de l'empire allemand, quoiqu'il fût en bons termes avec l'Empereur. En adoptant, pour son peuple, le catholicisme romain, alors que Byzance pouvait l'attirer, il prévint les complications d'un schisme et opposa, en même temps, une digue à l'envahissement du schisme vers l'occident. Sylvestre II l'avait compris ainsi et ce fut pourquoi il accorda au duc magyar, outre la couronne royale et le titre de légat apostolique, des droits fort étendus. Ces droits permirent au nouveau roi de donner à l'Église la place qu'elle a toujours occupée. Les droits du pouvoir religieux et du pouvoir civil étaient égaux, comme le prouvent les assemblées tenues sous saint Ladislas et encore sous Louis le Grand; les dignitaires ecclésiastiques et les nobles y prenaient part, en présence du bas clergé et du peuple, pour la discussion et le maintien des droits de la nation. Un chapitre fort intéressant est celui consacré à la couronne envoyée par Sylvestre II, la « Sainte Couronne », ce palladium des Magyars. La Sainte Couronne est considérée comme

une personne, c'est d'elle que découlent le droit et le pouvoir et c'est d'elle que le souverain les tient. Le territoire du pays lui appartient et ceux qui ont reçu des domaines sont membres de la Sainte Couronne (membrum sacrae regni coronae). Outre les nobles, les églises et les villes, qui possèdent des biens venant de la Sainte Couronne, constituent, avec le Roi qui porte la Sainte Couronne, un ensemble que l'on appelait au moyen âge le Corps de la Sainte-Couronne (totum corpus sacrae regni coronae) et que l'on nomme aujourd'hui l'État. Le droit magyar ne renferme guère de trace du droit romain ou du droit germain ; dès l'origine, les différentes tribus magyares fondirent leurs lois et leurs usages, un même esprit les inspirait et l'institution juridique ne fut pas considérée, par ce peuple, comme une émanation du pouvoir de l'État, mais comme la réglementation des convictions existant dans le peuple et dont l'exercice assurait le développement. On retrouve dans l'étymologie même du mot et dans le langage du peuple, le souvenir de cette conception ; le droit ne peut pas être créé par le pouvoir, mais bien par la conviction générale. M. A. Timon commente non seulement les textes de la Constitution de saint Étienne, mais encore toutes les lois dues à ses successeurs ; on est frappé de l'originalité et aussi de la sagacité de certaines de ces lois dont quelques-unes remontent au XIe siècle. C'est ainsi qu'à cette époque, l'idée de patrie était fort développée, car celui qui se rendait coupable d'infidélité à l'égard du « chef » était maudit et exclu du sein de la patrie, ce que l'on considérait comme un châtiment égal à la mort. Saint Ladislas voulait que tout accusé fût interrogé dans un délai de vingt-quatre heures, etc., etc. Les questions d'impôts et de salaires, telles qu'on les concevait alors, sont traitées avec autant de soin que l'organisation des comitats (question si souvent controversée), que les droits des villes et des villages ; plus loin l'auteur étudie le recrutement de l'armée du Roi et de l'armée nationale ; la procédure, les droits et les garanties des plaideurs et des accusés, etc. Un dernier chapitre est consacré à la Slavonie, à la Croatie et à la Dalmatie, à leur situation politique, à leur diète, etc. M. A. Timon ne s'est pas borné à étudier la constitution et le droit hongrois, il connaît les législations des autres pays et établit des comparaisons d'où découlent d'intéressantes conclusions, quelquefois fort inattendues ; la première édition de cet ouvrage a été épuisée en six mois, succès rare pour un livre de ce genre, et une traduction en langue allemande vient de paraître à Berlin. Il serait à désirer qu'on publiât une traduction française qui permettrait de connaître à fond cette constitution du royaume de saint Étienne dont on parle beaucoup depuis quelque temps.

2. — En une courte Introduction, le Dr J. Karácsonyi, dans son ouvrage : *Les Familles nobles hongroises jusqu'au* XIVe *siècle*, explique

ce qu'était la famille noble au moment où fut formé le royaume de Hongrie et pendant que régna la dynastie d'Arpád. Plus tard, au XIIIe siècle, les jobbagyones furent admis à la noblesse et on leur reconnut les mêmes droits qu'aux plus anciens nobles. C'est par ordre alphabétique que l'auteur a classé les familles nobles; des tableaux généalogiques permettent de suivre le développement de chaque famille, tandis que le texte traite d'abord de leur origine; l'on voit les modifications orthographiques que subirent les noms patronymiques, puis le rôle joué par la famille, la part qu'elle prit aux guerres, les luttes qu'elle soutint contre d'autres familles, les procès, puis vient, pour terminer, l'historique des domaines que possédaient ces familles. Au point de vue géographique et politique, ces monographies des anciennes familles fournissent une documentation aussi intéressante qu'au point de vue des mœurs et des coutumes de cette époque, car partout où il l'a pu, l'auteur a fouillé les archives administratives et les archives familiales, ce qui lui a permis de publier d'assez nombreux documents inédits qui, sans jeter un jour absolument nouveau, éclairent cependant quelques points, que l'on ne connaissait pas jusqu'à présent avec toute la précision que l'on désire maintenant dans les recherches historiques. Outre les tableaux généalogiques, et la liste des familles nobles par comitat, un répertoire placé à la fin de chaque volume facilite les recherches dans cet ouvrage qui est une contribution à l'histoire de la Hongrie. L'auteur a eu raison de comprendre dans son travail les familles nobles de la Croatie et de la Slavonie; ces deux pays ne font-ils pas partie du royaume de Hongrie depuis le règne de saint Ladislas? Couronné, il y a quelques années, par l'Académie hongroise, l'ouvrage du Dr J. Karácsonyi a subi de notables remaniements avant d'être livré au public.

3. — Dans le premier volume des *Rapports religieux et politiques de la Hongrie avec le Saint-Siège*, Mgr Fraknói s'était arrêté au concile de Constance. Le second volume comprend la période qui s'étend de ce concile jusqu'au désastre de Mohács, en 1526. Il est divisé en plusieurs chapitres dont le premier est consacré aux rapports de la Papauté, surtout de Martin V et d'Eugène IV, avec l'empereur Sigismond et ses successeurs. La lutte contre les hussites continuait encore et Jacob de Marchia fut délégué en Hongrie pour aller combattre la doctrine de Jean Huss. Mais, ce qui, à cette époque, avait une importance égale aux relations politiques, c'était la lutte contre les Turcs. Julian Cesarini, Carvajal, Pecchinoli, Burgio, s'intéressèrent aux affaires de la Hongrie et l'un d'eux s'y rendit même pour décider le roi Wladislas I à ne plus observer le traité de paix conclu avec les Turcs et à recommencer les hostilités. Jean Hunyady, à qui ses victoires donnaient le droit de parler, s'y opposa, en s'appuyant sur le serment prêté par le Roi et qui

devait être respecté même quand c'était à des infidèles que la parole avait été engagée. Le Roi céda aux instances de son entourage et la fatale bataille de Varna fut livrée. L'Italie envoya Jean Capistrano en Hongrie; la mission qu'il y remplit est bien connue et l'on aime à évoquer la figure martiale du moine, brandissant la croix pour mener à la victoire le héros chrétien, le vainqueur de Belgrade. Durant le règne du roi Mátyás, les rapports avec l'Italie furent beaucoup plus fréquents, non seulement avec la Papauté, mais aussi avec les artistes de la Renaissance dont le souverain magyar appréciait fort les œuvres. Pie II, Paul II, Sixte IV, Innocent VIII eurent maintes fois à traiter avec Mátyás; ils le trouvèrent fils respectueux de l'Église, mais aussi roi convaincu de ses droits et sachant, à l'occasion, faire valoir les séculaires prérogatives de la Couronne de Hongrie. A ce grand roi, succédèrent Wladislas II et Louis II; les Turcs devenaient toujours plus menaçants et le Saint-Siège, voulant combattre ces infidèles, faisait prêcher la croisade par ses légats, Burgio et Campeggio; leur parole trouvait peu d'écho, et en 1526 la Hongrie était seule pour lutter contre les Turcs dans les plaines de Mohács. Elle fut vaincue, le roi Louis II périt, et avec lui l'élite de la nation. La nouvelle de la catastrophe fut portée à Rome où elle produisit une profonde impression. Le pape Clément VII réunit les cardinaux et les ambassadeurs pour leur faire part du désastre qui accablait la Hongrie et en même temps, la chrétienté tout entière. Il fallait, à tout prix, repousser les Turcs et briser leur puissance toujours grandissante; les ambassadeurs furent chargés de faire des démarches dans ce sens auprès de leurs gouvernements. Elles ne donnèrent aucun résultat. L'Italie elle-même traversait une période troublée. Charles-Quint, ne désirant pas augmenter la puissance de la Maison de Habsbourg, reconnut le roi de Hongrie, Jean Zapolyai, qui, pour s'assurer des appuis à l'étranger, donna à la diplomatie une place importante; ce fait lui permit de jouer un grand rôle dans toutes les questions d'alliances, de concours, de protectorat qui formaient la politique de l'époque. Le premier chapitre du tome III est consacré à ce sujet et s'étend jusqu'au concile de Trente, dont il rappelle la longue préparation. Le chapitre suivant traite de l'empereur Maximilien, des rapports de Grégoire XIII et de Sixte V avec Étienne Báthory, du projet de Clément VIII, envoyant un légat en Transylvanie et promettant des secours militaires à la Hongrie pour continuer sa lutte contre les Turcs. Un autre chapitre est occupé tout entier par les luttes religieuses et c'est là que l'on voit apparaître la grande figure de ce cardinal hongrois, Pierre Pázmány, sur lequel Mgr Fraknói a écrit un ouvrage, monument littéraire en même temps que contribution à l'histoire de l'Église et de la Hongrie. L'auteur n'avait qu'à puiser à sa propre source pour traiter des rapports de l'Église et de la Hongrie pen-

dant que vécut l'élève de Bellarmin, Pierre Pázmány ; malgré l'ascendant qu'avait exercé sur lui son maître, le savant jésuite resta toujours profondément Magyar et soutint les droits de son pays avec la même énergie qu'il mettait à défendre la religion catholique contre les protestants. Il fut l'adversaire le plus intelligent et le plus redoutable des doctrines de la Réforme. Le savant cardinal avait un moment espéré voir le royaume de Hongrie unifié dans la foi catholique ; malgré les innombrables conversions qu'il obtint, il n'eut pas ce bonheur, mais il avait, tout au moins, trouvé le moyen de faire renaître la paix dans beaucoup d'âmes et la concorde entre beaucoup d'adversaires. Le quatrième et dernier chapitre traite d'abord d'Innocent XI, que l'auteur connaît bien pour lui avoir consacré, il y a quelques années, un ouvrage spécial, et s'étend jusqu'à la délivrance de la Hongrie du joug des Ottomans, c'est-à-dire qu'il embrasse une époque où régna en Europe une grande activité politique, où les évènements qui se produisaient dans chaque pays avaient un retentissement sur les autres nations et où naturellement le Saint-Siège fut appelé à jouer un rôle important. L'auteur ne s'est pas borné à parler des rapports de la Hongrie avec le Saint-Siège, il mentionne et commente les rapports de la Papauté avec les différents États, surtout avec la France et avec Louis XIV. Les trois volumes qui composent l'ouvrage de Mgr Fraknói jettent un vif éclat sur les relations ininterrompues qui, durant sept siècles, ont existé entre la Hongrie et Rome. Les faits montrent, dit l'auteur, qu'à partir du moment où Sylvestre II, par le don de la « Sainte Couronne », a rendu possible la fondation d'un royaume magyar indépendant, jusqu'à la délivrance du joug des Ottomans, par l'énergique intervention d'Innocent XI, la nation hongroise a toujours trouvé, dans la Papauté, un guide, un appui, un protecteur, un sauveur. « En faisant connaître sincèrement le passé, conclut-il, nous jugeons le présent avec plus d'équité, et nous regardons l'avenir avec plus de confiance. » Le tome II des *Relations* ne renferme pas moins de 1341 notes et le tome III, 1570, renvoyant aux sources. Cet ouvrage peut être considéré comme la suite de celui d'A. Theiner *(Vetera monumenta historiam Hungariae sacram illustrantia)* il est inutile d'insister sur sa valeur: le savant directeur de « l'Institut historique magyar » à Rome est l'historien qui connaît le mieux tout ce qui se rapporte à cette époque et à ce sujet qu'il a étudiés aux sources mêmes, en scrutant les archives du Vatican.

4. — Il y a bien des années déjà que le projet avait été formé de publier les documents se rapportant à l'histoire de l'Église, en Hongrie, à l'époque de la Réforme ; c'est l'an dernier seulement que put paraître le premier volume d'un ouvrage qui en comportera six. En Hongrie, comme du reste dans d'autres pays, l'histoire de la Réforme a donné

lieu à tant de controverses, de polémiques, d'interprétations erronées, qu'il faut rechercher les documents originaux pour élucider certains points restés obscurs ou dénaturés à dessein : c'est ce que viennent de faire les patients chercheurs et les érudits auteurs nommés plus haut, en publiant les *Souvenirs de l'histoire de l'Église à l'époque de la Réforme.* Ils ont opéré des recherches dans les bibliothèques, ils ont scruté les registres des monastères, des églises et des paroisses, ils ont compulsé les archives des grandes familles et ils ont pu présenter ainsi, en un premier volume, 514 lettres, rescrits, mandements, plaintes, admonestations, etc., etc.. émanant d'auteurs divers et donnant un tableau de la situation religieuse, en Hongrie, de 1520 à 1529. Si la réforme de Luther y fit des progrès relativement rapides, elle le dut aux fréquents rapports commerciaux que les villes du nord de la Hongrie et les villes saxonnes de la Transylvanie avaient avec certaines villes allemandes ; de plus, bon nombre de jeunes Hongrois se rendaient en Allemagne pour y suivre le cours des Universités très réputées alors. La situation de l'Église, et du clergé, en Hongrie, ne différait malheureusement guère de ce qu'elle était ailleurs à cette époque ; le désordre, le relâchement qui régnaient dans les couvents facilitèrent l'expansion de la nouvelle doctrine, mais ce qui contribua le plus à sa diffusion, ce fut la mort du roi Louis II et le désastre de Mohács, dont on connaît les fatales conséquences. Obligée de lutter contre l'invasion des Ottomans, la Hongrie eut peu de forces disponibles pour repousser l'intrusion de la pensée germanique. Le premier volume s'occupe moins de la Réforme, que de la situation de l'Église au moment où se produisirent les premiers effets de la nouvelle doctrine, mais cet exposé est nécessaire pour faire comprendre les évènements qui suivirent et qui firent perdre au royaume de saint Étienne l'unité de sa foi.

5. — Le voyageur qui visite la capitale de la Hongrie ne tarde pas à remarquer qu'au milieu des superbes avenues, bordées de maisons aux riches sculptures, il n'y a guère de monuments évoquant le passé ! La raison en est simple : il est peu de villes, ayant plus que Buda et Pest subi les dévastations des Vandales qui envahirent à maintes reprises le pays tout entier, ravageant, saccageant, détruisant tout ce qui se trouvait sur leur passage ; rien ne fut respecté par les Mongols, au XIIIe siècle ; au XVIe et au XVIIe siècles, les Turcs ne laissèrent rien subsister des trésors artistiques que le roi Mátyás avait donnés à la Hongrie. Les monastères avaient réussi à sauver quelques chefs-d'œuvre artistiques, car les bénédictins, les cisterciens, les paulistes ne s'adonnaient pas seulement à l'instruction, mais aussi au développement artistique de la nation ; leurs bibliothèques et les trésors de leurs chapelles renfermaient des pièces rares d'une grande valeur ;

un décret de Joseph II les leur enleva. Ce qui avait échappé aux Mongols et aux Ottomans fut transporté à Vienne et enrichit le trésor de l'Autriche. Ainsi s'établit la légende d'après laquelle la Hongrie n'aurait eu qu'un passé artistique sans importance ; les professeurs qui enseignèrent l'histoire des beaux-arts, sous le régime de Bach, s'efforcèrent d'attribuer à des artistes allemands les œuvres hongroises. Il fallait rétablir la vérité, c'est ce qu'ont entrepris quelques érudits et, aujourd'hui, il est prouvé, par des œuvres d'une incontestable autorité, basées sur des recherches faites avec toutes les garanties scientifiques imposées aux travaux historiques, que la Hongrie a eu un passé artistique qui n'a pas été sans grandeur. M. C. Divald, que ses précédentes études historiques et archéologiques ont bien préparé à ce travail, nous en donne une preuve dans *les Beaux-Arts à Budapest, avant l'occupation turque*. Remontant à trois siècles avant l'ère chrétienne, il parle des premiers peuples qui occupaient la rive droite du Danube antérieurement à l'arrivée des légions romaines ; il décrit Aquincum, où les archéologues ont fait tant d'intéressantes découvertes, puis les églises qui furent si nombreuses à Buda, notamment, et dont la plupart ont disparu, laissant à peine quelques traces permettant de déterminer l'emplacement qu'elles occupèrent autrefois. Au XIIIe siècle, les derniers rois de la Maison d'Arpád, aidés par les évêques, relevèrent les ruines amoncelées par les Mongols, et réédifièrent quelques églises ; les rois de la famille d'Anjou continuèrent la tâche entreprise et Buda vit s'élever des monuments que des œuvres d'art ornèrent ; mais c'est le roi Mátyás qui devait donner à la Hongrie tout le développement artistique que comportait le XVe siècle ; ce fut une époque de splendeur à laquelle mit fin l'invasion des Ottomans. A l'occupation étrangère succédèrent les luttes pour l'indépendance, et il faut arriver au dernier quart du XIXe siècle pour assister à la renaissance artistique de la capitale magyare.

6. — C'est à Antonio Bonfini que Michel Császár a emprunté les éléments de son ouvrage sur *la Civilisation hongroise au* XVe *siècle*, il ne pouvait puiser à meilleure source, car l'humaniste italien vécut à la cour du roi Mátyás et put observer de très près les faits dont il laissa le récit dans son principal ouvrage *Rerum Hungaricarum Decades*. En quelques pages, M. Michel Császár retrace la vie d'Antonio Bonfini, qui, tout en enseignant à Recanati, rêvait d'un plus vaste avenir et sollicita, en 1486, de l'Université, un congé de deux mois pour aller offrir ses ouvrages au roi de Hongrie ; il lui remit, entre autres, un *Libellus de Corvinae Domus origine*. Le roi Mátyás accepta le petit livre, s'entretint avec le savant italien et le retint en Hongrie. Ce n'est pas l'histoire des guerres que retrace Bonfini, mais bien le développement intellectuel, les arts, les mœurs, la vie du peuple, etc., et il

donne un tableau fidèle de ce qu'était la Hongrie pendant le règne du fils de Jean Hunyady. L'ouvrage de M. Michel Császár est divisé en six parties : 1° Le Sol et le peuple ; 2° l'Industrie, les arts industriels et le commerce ; 3° les Sciences et les beaux-arts ; 4° la Vie quotidienne ; 5° la Religion et les mœurs ; 6° les Finances et les questions militaires. Chacune de ces parties est intéressante en elle-même et exigerait une étude approfondie, car l'auteur y traite, avec une grande compétence, tout ce qui fit la Hongrie florissante à cette époque ; il ne dédaigne pas les détails positifs, et bien des faits rapportés sont accompagnés de chiffres pouvant satisfaire les statisticiens. Dans le chapitre consacré à la religion et aux mœurs, l'auteur montre comment Bonfini, humaniste à l'esprit empreint de paganisme, s'étonne en constatant les sentiments religieux des Magyars, ce qui ne l'empêche pas de commenter, avec complaisance, les manifestations de ces sentiments qui couvrirent le pays d'églises et de monastères ; il parle du culte des Hongrois pour la Vierge Marie et de leur vénération pour les saints. Il fait ressortir, en un saisissant tableau, la pureté des mœurs des soldats et de leurs chefs. Il fait également remarquer que le respect de la femme fut toujours un trait caractéristique des Magyars. Les finances et les questions militaires présentent également un grand intérêt. L'ouvrage de Michel Császár est bien fait ; en une centaine de pages se trouve condensée la matière d'un gros volume et la lecture n'en est pas aride, tout au contraire.

7. — Une fois son trône affermi, grâce à la générosité des Hongrois, Marie-Thérèse put donner libre carrière à ses facultés vraiment exceptionnelles. Ce qu'elle fit pour l'instruction est raconté par le Dr E. Fináczy, en un ouvrage intitulé : *Histoire de l'instruction publique en Hongrie sous Marie-Thérèse*. Le premier volume fut publié en 1899 ; le second vient de paraître. Ils forment une contribution importante à l'histoire du long règne de la Reine qui, en 1758, avec l'assentiment du Pape, prit le titre de Reine *apostolique* et, plus tard, sut en faire valoir les prérogatives. Elle revendiqua le droit de nommer les chanoines capitulaires que ses prédécesseurs laissaient nommer par les évêques ; elle fonda l'évêché de Munkcás, destiné aux grecs-unis, comme, plus tard, celui de Nagy-Várad. Elle créa trois nouveaux diocèses dans l'archevêché d'E-ztergom, qu'elle trouvait trop étendu. Elle s'opposa à l'extension des Ordres mendiants dans ses États et y appliqua la décision de Clément XIV contre les jésuites. Les prescriptions de Marie-Thérèse, au point de vue des sciences et de l'instruction, furent très importantes. A l'Université de Nagy-Szombat, fondée en 1635 par le cardinal Pierre Pázmány, et transférée en 1777 à Buda, elle adjoignit une Faculté de médecine. Elle fonda des Académies de droit à Presbourg, à Györ, à Kassa, à Nagy-Várad et à Agram ; dans beaucoup

d'autres villes, elle créa des lycées et des collèges. En 1760, elle établit une École des mines à Selmecz, au centre de la contrée minière du nord. Plus tard, un Institut géologique international y fut adjoint et quelques Français en firent partie. Lorsqu'il s'agit, en France, d'organiser l'École polytechnique, on proposa l'établissement de Selmecz comme modèle. Marie-Thérèse ne borna pas seulement sa sollicitude à l'enseignement supérieur, elle ordonna la création d'écoles primaires dans les villages, et prescrivit aux évêques et aux propriétaires de subvenir aux frais de leur entretien. A cette époque, on trouvait encore de ces écoles que l'on pouvait appeler « intermittentes » où un maître réunissait, le dimanche, les enfants dans l'église et leur enseignait, outre les éléments de la religion, la lecture et l'écriture ; dans d'autres villages, fort éloignés, le maître n'allait enseigner qu'une ou deux fois par an. Ce fut le 22 août 1777 que fut promulguée la *Ratio educationis* que le Dr E. Fináczy considère comme fort importante. Cette *Ratio educationis totiusque Rei Literariae per Regnum Hungariae et Provincias eidem adnexas* fut la base qui servit à l'organisation de l'enseignement dont Marie-Thérèse essaya de faire un *instrumentum regni* ; elle ne rendit pas l'instruction obligatoire, mais elle la rendit plus générale. Dans le premier volume de son ouvrage, l'auteur étudie ce qu'était l'enseignement confessionnel et s'étend longuement sur l'enseignement donné par les jésuites. Dans le second volume, M. E. Fináczy expose la situation de l'enseignement et la conception de la pédagogie en France, en Allemagne et en Autriche ; il commente ensuite la *Ratio educationis* et les conséquences de son application en Hongrie. L'appendice du premier volume comprend treize lettres ou documents ; le second, douze, dont quelques-uns sont inédits ; ils se rapportent à l'organisation de l'enseignement et à la dispersion de l'ordre des jésuites. Au milieu d'éléments divers et de nationalités opposées, Marie-Thérèse sut obtenir, par des moyens pacifiques et sans provoquer de haine contre son gouvernement, des résultats que ses prédécesseurs avaient vainement poursuivis. Elle voulut flatter l'amour-propre national des Hongrois en fondant une garde royale recrutée parmi la noblesse hongroise, elle créa l'ordre de Saint-Étienne, elle attira la jeunesse magyare à la Cour de Vienne ; mais pendant ce temps, elle donnait une autorité plus grande au gouvernement autrichien sur la Hongrie et, ne perdant pas de vue les petits détails, elle s'opposait à ce que les enfants élevés dans un orphelinat nouvellement fondé eussent un uniforme militaire, dans la crainte de développer en eux les sentiments de nationalité. Grâce à un long règne et à la paix, Marie-Thérèse laissait le pays dans un état de prospérité relative ; seulement au point de vue de l'indépendance, de la vie constitutionnelle et de l'esprit national, il n'en était pas de même, et

un demi-siècle d'efforts suffit à peine pour faire sortir la nation de cette situation. L'ouvrage du Dr Fináczy, fort bien documenté, n'aurait que plus de valeur si son auteur avait pu s'élever au-dessus de toute préférence confessionnelle et ne pas traiter les actes des catholiques avec une sévérité qui n'a pas pour base l'impartialité.

8. — Ce fut vers la même époque, 1740-1818, que vécut le professeur à qui M. A. Prónai vient de consacrer, sous le titre : *Biographie d'André Dugonics*, quelques pages intéressantes. Issu d'une famille profondément chrétienne, André Dugonics fut élevé sévèrement par son père, tendrement par sa mère, qui pourtant s'opposa quelque temps à sa vocation. Jeune encore, il fut chargé de l'enseignement de la philosophie; il était d'avis que la science doit être unie à la crainte de Dieu et il prit la décision d'enseigner aux jeunes gens trois points qui pourraient former le programme de leur vie : l'amour de la science, l'amour de la patrie, l'amour de la religion. Homère et Virgile, la mythologie, l'histoire de la Grèce avaient pour lui un charme particulier. Plus tard, il connut le grand historien Et. Katona et tourna son activité vers les études historiques. Il fut professeur à l'Université de Nagy-Szombat et on le considère comme l'un des réformateurs de la langue magyare. Dugonics écrivit des ouvrages sur l'algèbre et les mathématiques et, le premier, démontra que pour l'enseignement des sciences, la langue allemande n'est pas nécessaire. Il composa quelques drames et fut, en même temps, un des créateurs du roman hongrois. Les œuvres d'André Dugonics répondaient aux aspirations nationales et ce qui donne toute leur valeur à ses sentiments et à son activité, c'est l'époque même où il vécut, c'est-à-dire pendant que Joseph II régnait à Vienne.

9. — Autant est populaire en Hongrie, aussi peu est connue ailleurs, la douce fille du roi Béla IV et de Marie Lascaris, la bienheureuse Marguerite, de la Maison d'Arpád, dont M. G. Tarczai vient de retracer quelques légendes sous le titre de : *Livre de légendes de sainte Marguerite.* Dès l'âge de neuf ans, la petite princesse fit son entrée au couvent où, plus tard, elle prit le voile; elle avait devant les yeux, l'image de sa tante, sainte Élisabeth ; elle s'adonna, comme elle, aux soins des malades et pratiqua l'humilité. Ce fut à l'époque de la bienheureuse Marguerite que, dans les monastères hongrois, les moniales exercèrent une influence incontestable sur la littérature, plus grande peut-être que celle des religieux; c'est en partie à elles que l'on doit la conservation des manuscrits du moyen âge. M. G. Tarczai décrit en hagiographe les touchantes légendes qui se rapportent à la bienheureuse Marguerite et il retrace en poète le cadre où la vie de son héroïne s'écoula, cette île Sainte-Marguerite, bercée par les flots du Danube qui arrosent Buda et Pest. ÉMILE HORN.

THÉOLOGIE

Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de l'abbé MANGENOT. Fasc. VIII-IX (col. 2113-2664), X et XI (T. II, col. 1-714). Paris, Letouzey et Ané, 1903, gr. in-8. — Prix de chaque livraison : 5 fr.

J'exprimais l'an dernier (*Polybiblion*, t. XCVII, p. 210) le regret de voir cette excellente publication arrêtée dans sa marche par un de ces accidents qu'entraîne presque fatalement la collaboration d'hommes très occupés. — Je suis heureux de constater que l'obstacle a été franchi et que, cette année, il a paru quatre fascicules. Le premier volume (lettre A), se termine avec le fascicule IX, et deux fascicules du 2e volume ont fortement entamé la lettre B ; rien ne fait prévoir pour le moment que l'apparition régulière des livraisons suivantes puisse souffrir quelque retard.

Dans une quantité aussi considérable d'articles, je ne puis que signaler les plus copieux, et tout d'abord le *Saint Augustin* de M. Portalié, avec ses annexes : *Augustinianisme* et *Augustinisme*, il ne comprend pas beaucoup moins de 300 colonnes (et un fascicule en compte environ 400). On a reproché à l'auteur cette richesse de développement ; on a dit que cette prolixité eût été évitée si le travail avait été exécuté un peu moins hâtivement et que certains paragraphes eussent pu être condensés, supprimés même, et cela sans rien faire perdre ni la clarté de l'exposition ni l'abondance de la documentation. J'avoue que ce reproche ne m'a pas paru très fondé : le plan de l'article est homogène, les parties en sont bien distribuées, des divisions nombreuses les découpent habilement, et je n'ai jamais eu à feuilleter longtemps avant de trouver le renseignement dont j'avais besoin ; il n'y a de longueurs que là où la méthode fait défaut.

Une autre question a été traitée en long et en large, celle du Baptême. Cette fois, la besogne avait été distribuée entre six collaborateurs ; les arguments scripturaires, archéologiques, patristiques, forment autant de subdivisions ; les pratiques des Églises d'Orient et d'Angleterre fournissent matière à de longs et savants chapitres, et à la fin se trouvent très clairement résumés les enseignements de Benoît XIV sur le baptême des enfants d'infidèles.

Je citerai aussi les articles de M. Mangenot (*Assistance*, *Autel*, *Bénédictions*), Le Bachelet (*Saint Athanase*, *Baïus*, *Bellarmin*), Gardeil (*Béatitude*), Toussaint (*Athéisme*, *Attributs divins*), Beugnet (*Attrition*, *Aumône*, *Bénédiction nuptiale*) ; les notices historiques des papes du nom de Benoît par M. Hemmer, le très solide et substantiel article que M. Paul Allard consacre à saint Basile, l'étude de M. Tixeron sur le *Symbole de saint Athanase*. Enfin la question de l'Assomption de la Sainte Vierge

a été traitée avec autant d'érudition que de prudence par M. Bellamy. Je n'ai qu'à conclure en souhaitant que les fascicules suivants paraissent bientôt et qu'ils répondent à ce que promettent leurs devanciers.

P. Pisani.

La Religion démontrée, ou les Fondements de la foi catholique devant la raison et la science, par le P. A. Hillaire. 3e éd. Mende, Pensier, s. d., in-12 de xv-617 p.

Nous souscrivons pleinement aux appréciations émises dans le Rapport de M. l'abbé Nègre, chargé d'examiner l'ouvrage; et nous estimons que l'auteur a résolu un problème très ardu, en composant sur les fondements de la religion chrétienne un livre tout à la fois *doctrinal, apologétique* et *catéchistique.*

C'est un catéchisme qui procède par demandes et par réponses et n'épargne aucun soin pour multiplier les divisions et subdivisions, varier la typographie, recourir enfin à tous les expédients d'ordre matériel. C'est aussi une théologie par la marche savante de l'exposition. Nous voudrions en donner un aperçu moins écourté. L'auteur s'attache à la preuve et au développement de ces cinq vérités : *Dieu existe* (p. 3-43), *Nous avons une âme* (p. 43-75), *Il faut une religion, une seule est bonne* (p. 75-139), *Divinité de la seule religion chrétienne* (p. 139-273), *l'Église catholique en est seule dépositaire* (p. 273-468). Cette dernière partie, particulièrement étendue, traite à fond des *Rapports de l'Église et de l'État*, du *Libéralisme*, de la *Franc-Maçonnerie*, des *Bienfaits de l'Église*, spécialement dans l'ordre naturel : civilisation, liberté, égalité, fraternité, bonheur temporel de l'individu, de la famille et de la société, etc.

Par ces derniers points, on voit le caractère *apologétique social* de l'ouvrage. L'apologétique dite proprement *scientifique* n'a pas été négligée, et comme l'auteur a mis en contribution la plupart de ses devanciers les plus marquants (Cauly, Lodiel, Devivier, etc.), cet ouvrage est une excellente récapitulation de leurs meilleures productions.

Somme toute, c'est une précieuse *vulgarisation.* Peut-être le caractère un peu simpliste de certains exposés ou de certaines controverses empêchera de le mettre entre les mains de beaucoup de nos jeunes gens, fréquentant les grandes écoles. Soit effet d'un respect superstitieux pour la critique scientifique et les autorités officielles — soit snobisme, impuissance de penser par eux-mêmes — soit simple paresse, heureuse de s'excuser par un facile dédain pour les meilleures productions — ils lisent peu les ouvrages de ce genre. Celui-ci pourra-t-il être mis entre les mains des élèves plus avancés des collèges et petits séminaires ? — Cela dépend sans doute de diverses conditions de milieu et de tempérament. Nous croyons qu'il conviendra surtout et à merveille

à l'enseignement post-scolaire démocratique, qui se donne dans ces *Instituts populaires* et *Cercles d'étude* dont le nombre va toujours croissant.

Où qu'il aille, nous souhaitons bonne fortune à ce remarquable travail.

B. DE CARROY.

SCIENCES ET ARTS

Économie rurale, par ÉTIENNE JOUZIER. Paris, J.-B. Baillière, 1903, in-16 de xv-476 p. avec 14 fig. — Prix : 5 fr.

Dès les premières pages de son livre, M. Jouzier établit la distinction entre l'économie politique et l'économie rurale dont il va s'occuper particulièrement. « L'économie rurale, dit-il, a pour objet de ses études, l'entreprise agricole, et l'économie politique celui des intérêts individuels et collectifs : l'une est surtout science industrielle ; l'autre est plutôt science sociale. »

L'exploitation agricole, ajoute-t-il, doit être considérée comme un organisme complexe, qui doit être étudié à divers points de vue. Il faut d'abord connaître le milieu social où il doit fonctionner. Se trouvent donc abordées ici les questions de population, d'État, d'association, d'impôts, d'assistance et de débouchés. L'auteur les groupe sous le nom de facteurs externes, par opposition aux facteurs internes qu'il aborde ensuite et qui comprennent les instruments mêmes de la production tels que le capital, le travail et surtout le sol avec tout ce qui s'y rattache. Dans une troisième catégorie se placent le crédit, les productions végétales et animales, toutes les combinaisons culturales, enfin, qui ont pour but plus prochain d'amener les produits de l'entreprise.

Cette division de l'ouvrage n'est peut-être pas en soi aussi nette qu'il eût été désirable, car les matières elles-mêmes ne sont point d'une nature si formelle et si caractérisée que par divers côtés elles ne rentrent dans plusieurs catégories. Quoi qu'il en soit, le rôle économique de la plupart des « facteurs » est bien présenté, et en particulier les chapitres concernant le mobilier mort ou vif, le capital circulant, les engrais, etc.

Lorsqu'il parle de l'État, l'auteur, qui professe dans une de nos grandes écoles, a été naturellement amené à énumérer toutes les écoles qui ont été fondées et répandent aujourd'hui les connaissances agricoles dans toutes les classes de la société. Mais pourquoi, ici, ne parler que du rôle de l'État et ne pas rendre justice à ceux qui, depuis longtemps, ont travaillé au même but ? Pourquoi ne pas même citer une seule de ces nombreuses écoles libres créées en dehors de l'État ? L'Institut agricole de Beauvais, pour ne mentionner qu'un établissement

qui compte près de cinquante années d'existence, a fait assez pour l'avancement des sciences agricoles et l'État lui-même s'est assez inspiré de ce que ce devancier avait inauguré, pour qu'il ne fût pas complètement passé sous silence. Par ailleurs, malgré quelques réserves sur certaines appréciations, l'auteur n'eût mérité que des éloges s'il n'eût pas oublié d'être exact et complet sur ce point. G. DE SENNEVILLE.

Nos Chiens, races, dressage, élevage, hygiène et maladie, par PAUL MÉGNIN. Paris, Baillière, 1904, in-12 cartonné de 378 p., avec 88 photogravures. — Prix : 4 fr.

Beaucoup de gens aiment les chiens, et il faut reconnaître que ceux-ci sont souvent de fort utiles animaux; mais, parmi tant de personnes qui s'intéressent à eux, il en est peu qui les connaissent, qui soient capables de tirer de ces excellentes bêtes tout l'agrément dont elles sont susceptibles, de les élever quand elles sont jeunes, de les dresser en vue d'un service donné, de diriger leur traitement en cas de maladie. Aussi M. Paul Mégnin, fils et frère de spécialistes, spécialiste lui-même, a-t-il écrit un livre qu'il est intéressant de lire et de posséder. Classification des races de chiens, notions d'hygiène, de dressage, renseignements administratifs, tout est présenté dans un but d'utilité et dicté par un esprit très pratique. Le chasseur qui veut choisir un chien, l'amateur qui ne sait comment organiser les soins à donner à l'animal chéri de ses enfants ou de sa femme, trouveront, fort bien classés, tous les renseignements dont ils auront besoin. Les illustrations sont inédites et caractéristiques : c'est la photographie instantanée qui les a presque toutes procurées. GAËTAN GUILLOT.

Les Marines de guerre modernes, par M. DE CHASSELOUP-LAUBAT. Paris, Vve Dunod, 1903, gr. in-4 de 376 p. avec 216 gravures et plans. — Prix : 15 fr.

Nous sommes trop persuadé de l'utilité qu'il y aurait à répandre dans le public français des notions exactes et précises sur les choses de la mer, pour ne pas nous féliciter de l'apparition du beau volume que vient d'éditer la librairie Dunod.

C'est une tâche difficile que de décrire sans user de termes trop techniques, et en évitant l'emploi de tableaux arides, les bâtiments si divers et cependant en tant de points semblables, des principales marines de guerre modernes. M. de Chasseloup-Laubat a entrepris cette tâche, et l'a menée à bien. Il a su rendre aisée et presque attrayante la description de nombreux bâtiments. Aucun des détails essentiels n'a été omis et de nombreuses photogravures, des croquis de détails et des plans clairs et complets permettent de se rendre parfaitement compte de la physionomie de chaque bâtiment et d'en classer les principales caractéristiques.

Au début de l'ouvrage, en guise de Préface, l'auteur a rédigé l'exposé très intéressant de l'historique de la construction navale.

On trouve à l'étranger, en Angleterre, en Allemagne, en Autriche et en Russie des études plus ou moins complètes sur les marines de guerre modernes ; mais ce ne sont guère que des volumes documentaires qui se consultent et ne se lisent pas. Il en est autrement de l'ouvrage français que nous avons entre les mains, fait pour séduire le lecteur, même le plus étranger aux questions maritimes. Ce n'est pas à dire que l'œuvre de M. de Chasseloup-Laubat soit exempte de tout reproche. Persuadé qu'une nouvelle édition sera bientôt nécessaire, nous croyons devoir formuler quelques critiques, d'ailleurs secondaires, convaincu que l'auteur, n'y voyant là qu'un encouragement, ne nous en saura pas mauvais gré.

On peut d'abord se demander si le titre du volume ne devait pas faire exclure la description de bâtiments qui, tels que « la Gloire », « l'Océan », « le Marengo », etc., — pour ne parler que de la France, — ne sont plus en service depuis longtemps. — Nous nous permettrons aussi de prier l'auteur de revoir avec soin l'orthographe souvent ultra-fantaisiste des noms des bâtiments étrangers. La transcription des noms russes en particulier est faite sans aucune méthode. Pourquoi, en outre, traduire certains noms? Il faudrait, il nous semble, les traduire tous, ou n'en traduire aucun. Pourquoi par exemple, traduire « Tri-Sviatitelia » (et non pas « Tria-Svititelia ») par « trois Saints » (ce qui est une erreur, la traduction exacte étant : « les Trois Rois Mages ») et ne pas traduire, quelques pages plus loin, « Pobieda » qui signifie « Victoire » etc. Pourquoi écrire « Empereur Nicolas Ier » et « Kaiser Karl VI »? A propos de linguistique, nous demanderons à l'auteur s'il est certain que le pluriel de « garde-côte » soit « gardes-côtes » et non pas « garde-côtes ? »

Le peu d'importance de ces critiques montrera à M. de Chasseloup-Laubat le soin avec lequel nous avons lu son très intéressant ouvrage, et la sincérité des vœux que nous formons pour son succès. J. C. T.

Recherches sur les instruments, les méthodes et le dessin topographiques, par le colonel A. Laussedat. T. II, seconde partie. Paris, Gauthier-Villars, 1903, in-8 de 287 p. et 18 planches. — Prix : 13 fr.

Nous avons déjà eu occasion de dire à cette place, à deux reprises différentes, quels étaient la valeur et l'intérêt des *Recherches sur les instruments, les méthodes et le dessin topographiques* publiées par le colonel A. Laussedat ; à propos de la seconde partie du tome II, qui traite du développement et des progrès de la métrophotographie à l'étranger et en France, et qui constitue la fin de l'ouvrage, nous ne pouvons que le redire C'est toujours, en effet, la même clarté d'expo-

sition, la même précision dans les détails, et la même sûreté d'information en même temps que la même richesse d'illustrations démonstratives. L'auteur a eu le soin de placer en tête de son exposé théorique, très développé, un bref et substantiel coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de la métrophotographie, plein de renseignements puisés aux meilleures sources, et utile à plus d'un titre. C'est à peine si, en cherchant bien, nous pouvons,— tant le colonel Laussedat est bien informé,— lui reprocher d'avoir, ici, mal orthographié le nom du célèbre voyageur allemand Gerhard Rohls (note 2 de la page 3 et page 9), là, négligé de citer (p. 37) le très intéressant travail de M. Jean Brunhes intitulé : *Un Nouveau Procédé de reproduction appliqué à l'étude et à la représentation des faits géographiques : phototypie stéréoscopique* (Fribourg de Suisse, 1900, in-8), ailleurs encore (p. 144), omis de signaler, à propos de la vue du Mont Blanc prise de Saint-Cergues dans le Jura, soit à une distance de 90 kilomètres du sommet, par M. Fr. Boissonas de Genève, (cf. la pl. VIII), les superbes photographies de l'Himalaya obtenues *jusqu'à 200 kilomètres de distance* par M.V. Sella. Ces très légères imperfections, le colonel Laussedat les fera certainement disparaître dans un second tirage, où il nous donnera sans doute, — ce qu'il nous avait promis au début de son ouvrage, et ce à quoi il semble, à notre grand regret, avoir momentanément renoncé, — un historique complet des travaux topographiques exécutés à l'aide de la photographie dans les différentes contrées de l'Europe et des autres parties du monde. Nul mieux que le colonel Laussedat n'est à même d'écrire (et aussi d'illustrer) cet intéressant et important chapitre de l'histoire de la topographie au XIXe siècle.

HENRI FROIDEVAUX.

LITTÉRATURE

L'Enseignement vivant des langues vivantes, par J. LECOQ. Paris, Cornély, 1903, in-12 de 105 p. — Prix : 1 fr. 50.

On est en train d'opérer une révolution dans l'enseignement des langues modernes. On a fini par s'apercevoir qu'une langue vivante, étant avant tout une langue parlée, la méthode qui conduisait le plus sûrement et le plus rapidement à la possession de cette langue était la méthode orale. M. Lecoq, qui est agrégé de l'Université, a voulu dire son opinion sur cette question, discutée à la Chambre et dans les Revues ; il a écrit, dit-il, non pour les maîtres ou les gens du métier, mais pour l'honnête père de famille qu'il voudrait éclairer et rassurer. Il nous montre d'abord ce qu'a été cet enseignement dans notre pays, et il fait, en passant, un joli croquis du professeur de langues vivantes, sous l'Empire, qui était à peu près sur le même pied que le professeur d'escrime ou le maître à danser. Puis il passe au professeur moderne,

à l'agrégé qui est trop savant, trop philosophe et qui croirait s'abaisser en donnant à son enseignement une tournure pratique.

L'auteur aborde ensuite le principe de la méthode nouvelle, qui est l'enseignement direct ; il montre en quoi consiste la méthode directe, et comment elle doit s'adapter à l'enseignement scolaire à l'aide des livres et des devoirs. Poussant plus en avant, M. Lecoq démontre que l'étude des langues et des littératures étrangères peut et doit constituer à son tour une culture classique. Ce temple sacré dont a parlé Sainte-Beuve dans une page célèbre, est assez vaste pour abriter Gœthe à côté d'Homère et de Virgile, Shakespeare et Molière à côté d'Eschyle et d'Aristophane.

En somme, ce petit livre, qui souvent s'appuie sur l'enquête faite au Parlement, il y a deux ans, qui commente les circulaires ministérielles et fait ressortir les idées lumineuses des Liard et des Firmery, s'impose non seulement à la méditation des professeurs, mais aussi à l'attention de tous ceux — et ils sont nombreux — qui s'intéressent au développement pratique de notre éducation nationale. L. MENSCH.

L'Évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains, par JEAN LIONNET. Paris, Perrin, 1903, in-8 de 283 p. — Prix 3 fr. 50.

C'est dans *la Quinzaine* que M. J. Lionnet a tout d'abord été invité à s'exprimer sur Zola, Tolstoï, Huysmans, Lemaître, Barrès, Bourget, et sur le roman catholique en général. Ces articles, leur auteur vient de les réunir en un volume qu'il présente aujourd'hui au public.

Dans un modeste mais instructif Avant-propos, M. Lionnet nous fait remarquer que, parmi les écrivains les plus brillants, parmi ceux qui semblent avoir, qui ont parfois un talent réel, plusieurs — il pourrait dire tous — donnent toujours au public le même livre, réguliers et intarissables comme les distributeurs automatiques des gares. D'où nous pouvons conclure — et cela d'autant plus volontiers que cette remarque nous paraît plus juste — que les romanciers devraient généralement se contenter d'un seul et unique ouvrage, bien mûri et parfait, qui serait l'expression adéquate de leur âme.

Suivant M. Lionnet :

Zola, dans ses romans sans gaudrioles, qui sont des sermons obscènes, sacrifie sans cesse la vérité aux besoins de sa thèse, parce que sa morale, manquant de base, a besoin de sanctions terrestres. Que l'on ne vienne donc pas nous parler du réalisme de Zola.

Tolstoï, pour avoir érigé en préceptes quelques conseils évangéliques et inventé quelques dogmes antisociaux, a rendu sa religion impraticable, en dehors d'un petit groupe de sectateurs. M. Lionnet étudie d'abord deux chefs-d'œuvre de la première vie de Tolstoï, *la Guerre et*

la Paix et *Anna Karénine*. Il expose ensuite brièvement le christianisme auquel il s'est converti. Enfin, dans *Résurrection*, chef-d'œuvre de sa seconde vie, il cherche ce que la conversion de Tolstoï lui a laissé, ce qu'elle lui a donné et ce que, peut-être, elle lui a enlevé.

M. Huysmans sait mettre en saillie le pittoresque des choses ; voilà ce qui le distingue. Or, la conversion n'a pas affaibli cette faculté de M. Huysmans. Non seulement celui-ci ne semble pas gêné par le catholicisme, mais il y puise une force neuve et une hardiesse nouvelle. Si donc certains écrivains se sont montrés, après leur conversion, aveulis et piteux, c'est parce qu'ils se sont convertis trop tard et n'ont apporté à Dieu que des restes.

M. Jules Lemaître n'a pas exécuté de volte-face : il a toujours été conservateur (en littérature). Il n'a fait que transporter ses idées de la critique sereine à la politique de combat.

M. Bourget mérite un prix hors concours pour avoir, dès son premier roman, atteint la pleine maturité de son talent. M. Lionnet lui reproche de se cantonner dans un catholicisme aristocratique. Il pourrait lui reprocher aussi de gâter tant soit peu ses romans en faisant la part trop large aux observations psychologiques. Si M. Bourget séduit particulièrement les femmes, c'est parce qu'il croit en elles, parce qu'il les respecte avec attendrissement. Jamais il ne les raille.

A propos du roman catholique, l'auteur analyse rapidement *Quo Vadis?* examine s'il y a une évolution du roman catholique, si le christianisme a perdu ou gagné à cette évolution. Sa conclusion est que le christianisme apparaît plus réel et plus émouvant dans *Quo Vadis?* que dans *les Martyrs*.

M. Lionnet termine par la comparaison de *l'Honnête Femme*, de Louis Veuillot, avec *la Souricière*, de M. Louis Dimier. Ce dernier roman mérite, sans l'avoir obtenu, un plus grand succès que celui de Veuillot, lequel, trop préoccupé de prouver une thèse, de fermer la bouche aux mécréants, a souvent imposé silence à sa perspicacité, quand il s'agissait des catholiques. Voilà comment il a laissé beaucoup de besogne à ses successeurs dans le roman religieux.

Nous souscrivons à tous ces jugements de M. Lionnet, dont les articles sont animés d'un esprit franchement chrétien qui ne nuit nullement à son impartialité. ARBEY.

Les Samedis littéraires, par J. ERNEST-CHARLES. Paris, Perrin, 1903, in-18 de VI-443 p. — Prix : 3 fr. 50.

De décembre 1901 à décembre 1902, M. Ernest-Charles a lutté chaque semaine, d'abord pour travailler à séparer les industriels de la littérature du petit nombre des écrivains véritables qui, insoucieux de commercer, prétendent hardiment à exercer par leurs œuvres une action

intellectuelle, morale et sociale ; ensuite pour sauvegarder la dignité, l'indépendance de l'aristocratie littéraire et assurer par là son influence normale ; enfin, pour maintenir la prépondérance de l'esprit français dans l'esprit européen.

N'allez pas croire pour cela que la critique de M. Ernest-Charles soit aride, monotone, fatigante ou ennuyeuse. M. Ernest-Charles est un homme d'esprit. Il ne cesse pas de nous captiver dans ces cinquante-deux articles où il apprécie successivement les dernières productions d'Ernest Lajeunesse, d'Henry Michel, de Gustave Lanson, de Robert de Montesquiou, de Georges Goyau ; des trois romanciers russes Tchekhoff, Gorki et Merejkowsky ; des historiens Ernest Daudet, Casimir Strienski et le P. Bliard ; des auteurs de nouvelles : Bourget, Theuriet et Masson-Forestier ; d'Édouard Rod, de Paul Adam, des femmes auteurs ; de Maurice Barrès, des romanciers Kahn, Estaunié et Henry Bordeaux ; de Gabriel Hanotaux, de Léon Séché, d'Adolphe Brisson ; d'André Lebey, de Frédéric Masson, de Marco Praga, de Pierre de Nolhac, de René Boylesve, d'André Bellessort, de Fernand Calmettes, d'Artur Lévy, de Rémy-Saint-Maurice, des poètes Léonce Dupont, Jean Renouard, S. Georges de Bouhélier et Georges Lafenestre ; de Paul Bourget, de Mme Adam ; des jeunes romanciers Mandelstamm, Deuzèle, Leblong et Toulet ; d'Eugène Ledrain, de Taine, de Hugues Rebell ; des poètesses comtesse de Noailles et Renée Vivien ; de Camille Mauclair, de Maurice Wilmotte, de Jean Lorrain, de Michel Corday, d'Alfred Poizat, de Gaston Maugras, de Louis Dumur, Pierre de Querlon et Jean de la Hire ; de Dostoiewski, de Charles Le Goffic, de Zola, de Marcelle Tinayre, de Paul Bastier, de Mühlfeld, de Paul Mariéton, de Charles Maurras, de Faguet, de Nordau, etc., etc.

Cette énumération est si longue que la place me manque pour dire un mot sur chacun de ces articles. Et ne pouvant parler de tous, je préfère ne parler d'aucun ; car la sélection n'est pas facile. Ils sont tous également instructifs et attachants. DU CLOS.

La Sarabande, ou Choix d'anecdotes, bons mots, chansons, gauloiseries, épigrammes, épitaphes, réflexions et pièces en vers des Français depuis le XVe siècle, jusqu'à nos jours, par LÉON VALLÉE et un Bibliophile ami. 1re série Paris, Welter, 1903, 2 vol. in-8 de XV-461 et 537 p. — Prix : 12 fr.

Le titre de ce recueil est assez explicite et suffisamment développé pour que je sois dispensé de donner de longs détails à son sujet. Tout y est indiqué de ce qu'on y trouve, tout, même les gauloiseries, mot élégant, qui peut se traduire à peu près toujours, et notamment ici, par polissonneries et malpropretés. J'ajouterai simplement que ces morceaux choisis de la bêtise et de la grossièreté française, sont grou-

pés sous les titres suivants : La Vie, les Hommes, Mourants, Ultima Verba, Épitaphes, les Femmes, Mariage, Gens et choses de justice, Gens et choses d'argent, Nobles, Courtisans, Gens de guerre, Religion, Gens d'église, Prédicateurs, Confession, Médecins et malades, Choses de la table, Théâtre, Académie, Gens de lettres, Histoire. Et les deux volumes se terminent par une Table des auteurs et une Table des noms cités. On voit par cette simple énumération que toutes les professions et toutes les classes se trouvent également diffamées. Je note parmi les chansons citées tout au long les chansons célèbres : *Qué Cochon d'enfant* et le *Baptême du p'tit ébénisse*. Valait-il la peine vraiment de les conserver pour la postérité? Ce que j'ai dit de ce recueil indique assez qu'il ne faut pas le laisser traîner sur les tables. ÉD. PONTAL.

HISTOIRE

Angermannaalfvens flodomrâde (le Bassin de l'Angermannaälf, par KARL AHLENIUS. Uppsala, imp. Almqvist et Wiksell, 1903, in-8 de XII-220 p. avec IV p. de résumé en allemand.

Sveriges karta. Tiden till omkring 1850 (Cartographie de la Suède, période s'étendant jusque vers 1850), par SVEN LÖNBORG. Uppsala, imp. Almqvist et Wiksell, 1903, in-8 de VI-242 p., y compris un résumé de 8 p. en allemand.

L'auteur du premier de ces ouvrages, qui enseigne à la fois l'histoire et la géographie, a uni les deux sciences dans plusieurs de ses publications et c'est encore le cas dans la présente, quoique le premier quart du volume soit consacré à la géologie et à la climatologie. C'est d'elles, en effet, que dépend le peuplement de tout pays. Les terres riches en humus appellent les cultivateurs et les éleveurs ; l'eau, les pêcheurs, les marins et mariniers, les commerçants ; les montagnes et les déserts ne peuvent nourrir que des chasseurs et des nomades avec leurs troupeaux ; les forêts, que des bûcherons et des exploitants de leurs produits, tandis que les riches terrains miniers suscitent les métallurgistes. Partant de ces données, M. Ahlenius applique au bassin d'un seul fleuve de la Suède septentrionale les principes posés dans l'*Anthropogéographie* du professeur Ratzel, de Leipzig. Il examine une à une les diverses régions, cherche comment elles ont été peuplées depuis les âges primitifs jusqu'à nos jours, et montre clairement, par de nombreuses cartes imprimées dans le texte, les points occupés par l'homme dans chacune d'elles. Deux plus grandes cartes, rejetées à la fin du volume, font embrasser d'un seul coup d'œil, l'une l'ensemble des cours d'eau de la Suède septentrionale ; l'autre l'étendue de l'habitat près de l'estuaire du fleuve ou le long des lacs et des rivières. Ce consciencieux travail est fondé sur la connaissance du pays, sur des documents officiels inédits ou imprimés, sur la carte administrative et

géologique du royaume et sur une soixantaine d'ouvrages et de mémoires dont les titres sont donnés en tête du volume. L'auteur déclare modestement qu'il n'a pas la prétention d'avoir épuisé la matière, mais qu'il a voulu éveiller l'intérêt pour le sujet et provoquer par cet essai méthodique des études approfondies.

— L'ouvrage de M. Sv. Lönborg est joint au précédent à cause d'une certaine connexité entre les deux sujets et parce qu'il a été publié comme lui avec une subvention du fonds universitaire de Vilhelm Ekman. L'auteur, qui avait déjà traité, dans *Ymer* (1901), des plus anciennes cartes de la Suède et des travaux géographiques et cartographiques en Suède au XVIIe siècle, a repris un sujet effleuré dans les discours de deux présidents de l'Académie des sciences de Stockholm, Faggot (1760) et Hällström (1812). And. Bureus est considéré comme le père de la cartographie suédoise parce que sa *Tabula cosmographica regnorum septentrionalium* (1626) rectifie les anciennes représentations informes de la Suède. Elle fut bientôt suivie (1628) de l'institution d'un corps de géomètres pour la confection de plans et de registres cadastraux et, subséquemment, de cartes cantonales et provinciales. Les travaux furent poussés avec assez d'activité pour que, à partir de 1642, on pût dresser des cartes dont plusieurs nous sont parvenues. C'est la *Réduction* ou reprise par le Roi des fiefs de la couronne indûment aliénés, qui imprima un grand essor à la cartographie suédoise du XVIIe siècle, car elle donna lieu d'établir la situation, les confins, la contenance des terres confisquées. Parallèlement, on faisait le levé des *skärgårds*, îlots, récits et côtes si découpées de la Suède, et Joh. Mejer exécutait, par ordre du roi de Danemark, la carte des provinces skaniennes qui furent peu après conquises par Charles X Gustave (1658). Il serait trop long de suivre l'auteur dans l'exposé détaillé des travaux du bureau géodésique, accompagné de notes biographiques sur ses directeurs et ses principaux membres, sur leurs publications assez rares, car pendant des siècles, on réserva pour l'administration et l'armée les cartes même gravées. Ce n'est d'ailleurs pas le corps officiel (dirigé pourtant depuis 1777 par un homme distingué, Erik af Wetterstedt, auteur d'un atlas de la Finlande) qui eut l'honneur de publier à grande échelle (variable entre 1:200,000 et 1:1,440,000) non pas une carte homogène comme celle de Cassini, mais une série de belles cartes provinciales ; cette tâche colossale fut accomplie aux frais du baron S. G. Hermelin un peu avant et après le commencement du XIXe siècle. Le dévoué patriote dépensa toute sa fortune dans cette œuvre grandiose et, pour l'achever, il dut fonder par actions (en 1810) un institut géographique dirigé par le Finlandais C. P. Hällström, qui avait été, avec C. G. Forsell, un de ses meilleurs topographes. Ce dernier, devenu en 1824 directeur général du bureau géodésique, fut mis en possession

des immenses collections de l'Institut géographique. Ces matériaux, joints aux résultats des triangulations, des mensurations et aux levés que l'on n'avait cessé de continuer, fournirent enfin des matériaux suffisants pour une carte générale et uniforme de la Suède, répondant aux exigences de la science moderne. La mission de dresser et de publier celle-ci (seulement à partir de 1857) à l'échelle de 1:100,000, fut confiée à un corps topographique, formant une section de l'état-major général (1831). M. Lönborg s'est arrêté vers ces dates, afin que l'histoire n'empiétât pas sur l'actualité. Son ouvrage si précis sera une source que ne pourront se dispenser de consulter les futurs historiens de la géographie générale ; à ce titre, il mériterait d'être mis à leur portée plus amplement que par le trop bref résumé allemand qui le termine.

EUG. BEAUVOIS.

Le Pape et la Liberté, par le R. P. CONSTANT. 3e éd., revue et enrichie de nouveaux documents. Paris, Savaète, s. d., gr. in-8 de XLV-328 p. — Prix : 5 fr.

La première édition de cet ouvrage remonte au pontificat de Pie IX (1873). Il fut honoré d'un bref du Souverain Pontife et des approbations de vingt-quatre archevêques et évêques. On y trouvera une grande abondance de documents, relatifs à l'attitude des Papes vis-à-vis des diverses libertés : liberté de conscience et liberté de la famille, liberté civile et liberté politique. Nous n'avons pas besoin d'insister. L'intérêt du sujet, la richesse des informations, les hauts patronages sous lesquels il se présente à nous : tout contribue à recommander ce volume. Peut-être, il est vrai, pourrait-on supprimer quelques pages un peu déclamatoires et quelques développements diffus. Mais ce n'est pas une thèse : c'est un exposé historique auquel convenait plus de liberté d'allures.

B. DE CARROY.

Mémoires de PHILIPPE DE COMMYNES. Nouvelle édition, publiée avec une Introduction et des notes, d'après un manuscrit inédit et complet ayant appartenu à Anne de Polignac, comtesse de la Rochefoucauld, nièce de l'auteur, par B. DE MANDROT. Paris, Alphonse Picard et fils, 1901-1903, 2 vol. in-8 de CLX-473 et 482 p. et une carte. (Collection de textes pour servir à l'enseignement de l'histoire, fasc. 33 et 36). — Prix : 25 fr.

Il est inutile de s'étendre sur le double intérêt, historique et littéraire, des *Mémoires* de Commynes. Leur succès date de plus de quatre siècles. Néanmoins, nous n'en avons pas encore une édition qui soit entièrement satisfaisante, c'est-à-dire qui reproduise, autant que cela est possible, le texte original de l'auteur. Aucun des manuscrits actuellement connus ne peut prétendre à représenter exactement ce texte ; leur valeur comparée dépend uniquement du fait que l'un ou l'autre s'en rapproche plus ou moins. Tous d'ailleurs, sauf un seul, sont incomplets. Les nombreuses éditions qui se succédèrent de 1524

à 1747, y compris celles où Denis Sauvage (1552), Théodore et Denys Godefroy (1649), l'abbé Lenglet du Fresnoy (1747) mirent en œuvre leur érudition et leur sens critique, ne donnèrent au public qu'un Commynes plus ou moins altéré. L'édition publiée par Mlle Dupont pour la Société de l'histoire de France (1840) marque un progrès véritable et elle est encore aujourd'hui très justement appréciée, mais certains manuscrits, et des meilleurs, lui ont fait défaut. De plus, elle est devenue extrêmement rare. La luxueuse édition de M. R. Chantelauze (1881) fut occasionnée par la découverte d'un manuscrit nouveau et important. C'est d'après un autre manuscrit, encore plus important, à ce qu'il semble, et surtout complet, et qui, jusqu'à présent, n'avait pas été utilisé, que M. B. de Mandrot offre aujourd'hui au public une édition du texte des *Mémoires* de Commynes, qui, jusqu'à nouvel ordre, paraît bien être la meilleure. Tout en donnant, de propos délibéré, la préférence à ce manuscrit, procédé parfaitement légitime, mais qui écarte l'idée d'un texte proprement *critique*, c'est-à-dire résultant de la comparaison minutieuse et raisonnée de tous les matériaux dont on dispose à l'heure qu'il est, l'éditeur n'a pas négligé de relever les variantes jugées utiles des autres manuscrits ou des éditions antérieures. Son annotation historique est abondante et compétente. Enfin sa longue Introduction, dont la majeure partie est consacrée à une biographie détaillée de l'auteur des *Mémoires*, c'est-à-dire de l'un des politiques les plus éminents et les plus actifs de la seconde moitié du quinzième siècle, est une contribution de réelle valeur à l'histoire de cette même époque. Le *Commynes* de M. B. de Mandrot lui fait grand honneur et a sa place marquée dans la bibliothèque non seulement des érudits et des historiens, mais des lettrés et des hommes de goût.

M. S.

L'Abbé de Rancé et Bossuet, par le P. Marie-Léon Serrant. Paris, Téqui, 1903, in-8 de xvi-611 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce n'est point un rapprochement factice qui a permis d'étudier dans le même ouvrage l'abbé de Rancé et Bossuet, ou, comme dit l'auteur en son sous-titre : *le Grand Moine et le Grand Évêque du grand siècle*. Non seulement ces deux vies furent très voisines par la durée, Rancé ayant vécu du 9 janvier 1626 au 29 octobre 1700 et Bossuet du 27 septembre 1627 au 12 avril 1704, mais encore, bien qu'engagées dans des voies diverses, elles furent souvent en rapport, et profondément unies. Enfants précoces, l'un et l'autre avaient reçu la tonsure en 1630 et furent rapprochés à la Sorbonne par des succès pareils ; l'un et l'autre furent préparés par *Monsieur Vincent* au sacerdoce que Rancé reçut en 1651, Bossuet en 1652 ; l'un et l'autre débutèrent brillamment dans l'Église, Bossuet comme archidiacre de Sarrebourg en résidence à Metz,

Rancé comme grand aumônier de Gaston d'Orléans. On sait comment cet aumônier un peu mondain, ardent chasseur, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer fort à prêcher, étonna ses brillants amis par une conversion radicale, à laquelle la mort brusque de la duchesse de Montbazon (avril 1657) contribua certainement, bien qu'il faille renoncer aux fables romanesques dont on a voulu dramatiser cet épisode. Il apporta dans la religion l'inflexible droiture de caractère qu'on lui connaissait dans la société. « On me faisait, a-t-il écrit, une sorte de reproche que je portais la probité si loin que je m'en faisais une idole. » Il se dit désormais : « Quand il s'agit de se donner à Dieu, il ne faut point faire les choses à demi. » Et voilà dans quel esprit il réforma la Trappe, dont il prit le gouvernement comme abbé régulier en juillet 1664. Pour montrer tout l'intérêt que Bossuet prit à cette œuvre, ne suffit-il pas de faire observer que, de 1682 à 1698, l'évêque de Meaux vint neuf fois au monastère de son héroïque ami? Il lui donna bien d'autres marques de sympathie profonde et dévouée. Il s'occupa souvent de la publication de ses écrits. Il le défendit contre les attaques nombreuses qui dénigraient sa doctrine ou sa conduite, qu'elles vinssent de ses frères en religion, des jansénistes ou d'ailleurs. Il lui rendit un témoignage solennel dans l'oraison funèbre de la princesse Palatine, parlant du « saint abbé, dont la doctrine et la vie sont un ornement de notre siècle. » Il aimait à lui envoyer ses ouvrages et à se sentir d'accord avec lui, notamment pour combattre les excessives subtilités des casuistes et les dangereuses illusions du quiétisme.

La réforme du saint abbé exerça sur le XVIIe siècle à son déclin une influence comparable à celle du premier monastère des carmélites au temps de Louis XIII. « Aller à la Trappe, écrivait un seigneur de la Cour, c'est la passion de tous les honnêtes gens. » Peut-être sommes-nous un peu plus déconcertés aujourd'hui par l'austérité de ce moine qui n'avait pas la moindre condescendance pour le corps, ni pour la vaine science, ni pour ce qu'en style ecclésiastique on appelle le monde ou le siècle. Pourtant il est désirable que nous sachions tous, non le copier, mais le comprendre et sympathiser avec lui. On a donc été bien inspiré de nous le présenter en compagnie et dans l'intimité d'un maître plus accessible, Bossuet.

Et pour une pareille œuvre nul n'était plus compétent, soit par la vie qu'il mène à présent, soit par ses hautes études antérieures, que le Père Serrant. Il a pour le chef de sa famille religieuse une vénération si sûre d'être justifiée qu'on la sent parfaitement impartiale. Il ne craint pas d'indiquer (p. 308) « ce qu'il peut y avoir d'excessif dans certaines théories de l'abbé de Rancé et surtout dans la façon absolue dont il les présente et les soutient ». Il est pleinement et constamment sincère, comme son héros qui disait : « La sincérité est une vertu que l'on ne

doit non plus violer que la chasteté. » Admirablement informé, riche de documents inédits, composé avec une grande ouverture d'esprit, vivement écrit, ce livre de tout premier ordre est digne du sujet qu'il traite et mérite vraiment de devenir classique.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Révolution française racontée par un diplomate étranger. Correspondance du bailli de Virieu, ministre plénipotentiaire de Parme (1788-1793), par le vicomte DE GROUCHY et ANTOINE GUILLOIS. Paris, Flammarion, s. d., in-8 de XXXI-504 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce diplomate étranger est le bailli de Virieu, d'une très ancienne famille dauphinoise, chevalier de Malte, entré, après la guerre de Sept ans, au service de Don Philippe, infant d'Espagne et duc de Parme, resté ensuite au service de l'infant Ferdinand, époux d'une sœur de Marie-Antoinette, l'archiduchesse Marie-Amélie. En 1788, il succéda, comme ministre de Parme à Paris, au comte d'Argental. Comme la grande majorité de la France, il salua avec enthousiasme l'œuvre de la Révolution, l'annonce et les préparatifs des états généraux. Mais il vit promptement aussi le danger, et, dès le début de l'Assemblée nationale, il signale avec inquiétude, puis bientôt avec désespoir, les querelles qui agitent l'Assemblée, la division entre les ordres, les indécisions du gouvernement, la fermentation des esprits, l'anarchie croissante. Sa situation était délicate : représentant d'un Bourbon, il s'attristait des périls qui menaçaient la famille royale et, en même temps, pour ne pas créer de complications diplomatiques à un pays sans grande puissance, il devait dissimuler ses sentiments vis-à-vis des maîtres du jour. Il sut s'en tirer avec habileté. Sa correspondance raconte jour par jour, en quelque sorte, l'histoire de ces années si troublées ; il est généralement bien informé et ses prévisions ne se réalisent que trop. On trouve chez lui des tableaux frappants et colorés des grandes journées, spécialement de la fédération de 1790, de la mort de Mirabeau, de l'arrestation du Roi à Varenne, de la journée du 20 juin 1792. Mais ses appréciations sont sobres et prudentes, et le deviennent de plus en plus, à mesure que la situation s'aggrave. Cette prudence ne put cependant le préserver d'une arrestation en septembre 1792 ; mais il ne tarda pas à être relâché sur l'ordre de Danton, et il quitta alors définitivement Paris et la France.

En somme, pour l'exactitude et l'intérêt des informations, cette correspondance diplomatique peut rivaliser avec celle du baron de Staël pendant les mêmes années, et il faut remercier M. le vicomte de Grouchy de l'avoir publiée et la famille de Virieu d'en avoir autorisé la reproduction.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Cour et la Société du second Empire, par James de Chambrier, 2e série. Paris, Perrin, s. d. (1903), in-12 de 376 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Chambrier paraît être d'âge et avoir été de situation à connaître les gens et les choses du second Empire. La table des matières de ce volume mentionne, en effet, les noms des célébrités artistiques, mondaines et littéraires de cette époque, mais cette longue liste alléchante ne donne pas ce qu'elle semblait promettre. Ce sont des anecdotes connues, parfois banales, sur ces divers personnages évoqués au courant du souvenir et au fil de la plume. Rien de caractéristique ni de personnel. Cette dernière note, la seule qui offrît de l'intérêt, est absente. L'auteur a plus ou moins rencontré dans un salon, aperçu dans un théâtre, croisé dans la rue la « notoriété » dont il nous entretient ; çà et là, il y a eu présentation, échange de mots ; de ces fugitives relations, nous ne tirons que des faits et dicts de mince originalité. Enfin, ces souvenirs viennent sans suite, sans liaison, et sont loin de former un ensemble. On aurait de la peine à signaler un portrait plus caractérisé l'un que l'autre, et ces figures passent, pâles et grises, dans une sorte de brouillard.

L'anecdote en soi a de si grands charmes qu'on lit celles-ci sans ennui, tout au contraire. Le ton est de bonne compagnie, point de méchancetés ni de médisances ; il y a des choses vraies sur Sainte-Beuve, très incomplètes sur Louis Veuillot, amusantes sur Théophile Gautier, les deux Dumas, le duc de Brunswick, justes sur Prévost-Paradol, émues sur la princesse Victoria ; une page charmante sur l'Impératrice. Rien n'est fastidieux, tout est insignifiant. G.

Histoire de l'abbaye de Micy Saint-Mesmin-lez-Orléans (502-1797). *Son influence religieuse et sociale*, par l'abbé Eugène Jarossay. Orléans, Marron, 1903, in-xii de 543 p.

L'abbaye de Micy est d'origine mérovingienne. Elle eut pour fondateur saint Maximin, qui lui a donné son nom, Saint-Mesmin. Ce fut, au sixième siècle, une pépinière de saints moines. Quelques-uns se sanctifièrent sur place ; les autres cherchèrent une solitude dans les forêts du Perche. Comme tous les autres monastères, l'abbaye orléanaise profita du règne de Charlemagne. Elle dut alors sa prospérité au célèbre Théodulfe. Après la longue décadence qui suivit les invasions normandes, elle se releva et eut aux onzième et douzième siècles une grande influence. La guerre de Cent ans et les guerres de religion furent désastreuses pour elle. Les Feuillants, qui sont une réforme de Cîteaux, lui rendirent au xviie siècle la piété et la paix.

On ne voit pas, dans l'histoire de Micy, de ces hommes qui ont eu sur leur temps une action personnelle considérable : c'est une bonne fortune pour l'historien qui les rencontre. A Micy il n'y a guère que

l'action tranquille et lente d'une institution solidement établie. C'est ce que montre M. Jarossay, dans la mesure où les documents lui en donnent la facilité. Il insiste avec beaucoup de raison sur l'influence sociale que le monastère a exercée.

Son livre est fait pour les hommes instruits qui veulent connaître le passé d'un monastère important. Ces lecteurs, que je désire très nombreux, seront satisfaits. Les érudits regretteront que l'auteur ne tienne pas compte de certaines exigences auxquelles les habitue le progrès des études historiques : on aimerait à voir, en tête d'un ouvrage de ce genre, un examen sérieux des sources et de leur valeur. M. Jarossay nous eût dit plus librement ce qu'il pense des chartes de fondation. Les vies des saints de Micy ont besoin d'être soumises à une critique minutieuse. Ce travail lui aurait pris du temps : mais quel intérêt pour l'auteur et ses lecteurs !

Malgré cette réserve, l'histoire de Micy, telle qu'elle nous est aujourd'hui présentée, mérite confiance. On pourra modifier telle ou telle conclusion de l'auteur, éclairer certains points grâce à des recherches plus approfondies ; le livre de M. Jarossay aura quand même sa place marquée dans les bibliothèques d'histoire monastique.

J.-M. Besse.

Geschichte des deutschen Volkes vom dreizehnten Jahrhundert bis zum Ausgang des Mittelalters, von Emil Michaël, S. J. Dritter Band. *Deutsche Wissenschaft und deutsche Mystik während des dreizehnten Jahrhunderts.* Freiburg im Breisgau, Herder, 1903, in-8 de xxxi-473 p. — Prix : 8 fr.

Nous avons annoncé ici même, en leur temps (*Polybiblion* t. LXXXIII, p. 72-74 et t. LXXXIX, p. 534-536), les deux premiers volumes, parus en 1897 et en 1899, de ce magistral ouvrage. Le premier traitait principalement de l'Allemagne économique, agricole et commerciale, rurale et communale du xiiie siècle ; le second, des mœurs, de la religion et de l'enseignement ; celui-ci, suite naturelle du précédent, duquel il ne devait primitivement pas être séparé (Cf. t. I, p. ix), est consacré à l'Allemagne savante et mystique. Il est en tout digne de ses aînés ; on y retrouvera la même sûreté de méthode et la même richesse d'information. L'intérêt en est des plus variés ; scolastique et mysticisme, exégèse biblique, morale et casuistique, droit canonique et droit public, humanisme, historiographie, sciences naturelles et sciences exactes : autant de sujets sur lesquels l'érudition très avertie de l'auteur a su réunir une foule de renseignements, jusqu'alors épars dans un grand nombre d'ouvrages et d'opuscules souvent peu accessibles.

Le volume débute par un bon résumé de ce que l'on sait de la confection des livres et de la formation des bibliothèques à cette époque, en partie d'après le livre bien connu de Wattenbach : *Das Schriftwesen*

im Mittelalter; mais, aux notions empruntées à cet ouvrage, le P. Michaël en a joint quantité d'autres, puisées à des publications récentes ; le chapitre VI, sur l'étude des auteurs classiques de l'antiquité, nous présente comme un raccourci de la littérature latine, telle qu'elle était alors connue et comprise ; ailleurs, est tracé un tableau clair et bien ordonné des sources narratives, tant générales que locales, de l'histoire de l'Allemagne au XIIIe siècle. Mais la partie du livre qui nous paraît le plus mériter l'attention, ce sont les deux chapitres intitulés *Scolastique* et *Mystique;* on lira avec un intérêt tout particulier les belles pages du P. Michaël sur sainte Mechthilde, sur sainte Gertrude, sur Mechthilde de Magdebourg, et aussi son examen critique des « révélations ».

Dans ce nouveau volume, dont les différentes parties pourraient paraître un peu décousues, domine une grande figure, qui lui donne une sorte d'unité : celle d'Albert le Grand ; prédicateur, évêque, administrateur, mystique, exégète, moraliste, naturaliste, nous le retrouvons presque partout, et son grand nom remplit presque à lui seul le chapitre sur la scolastique; nulle part peut-être on n'avait aussi bien fait comprendre en quelle mesure il résume l'Allemagne savante de son temps.

Il est vivement à souhaiter que les volumes suivants ne se fassent pas trop attendre, et qu'une bonne traduction répande dans le public français un ouvrage de cette importance. L. AUVRAY.

Frédéric le Grand, d'après sa correspondance politique, par L. PAUL-DUBOIS. Paris, Perrin, 1903, in-12 de 350 p. — Prix : 3 fr. 50.

Lisez ce livre après tous ceux qui ont été consacrés à l'étude de cette figure énigmatique et troublante de l'*Homme de Prusse*, comme disait lord Chesterfield, lisez-le après Carlyle, et même après les travaux plus récents du duc de Broglie et de M. Lavisse. Il vaut la peine d'être lu, car il est écrit avec une prestesse toute française, mais qui n'empêche pas la profondeur. Vous y verrez un Frédéric nouveau, pris au naturel sans pose littéraire ni réserve diplomatique : le héros disparaît et fait place à l'homme. M. Paul-Dubois a lu et dépouillé les vingt-sept volumes de lettres et d'écrits politiques qui, du 1er juin 1740 au 31 décembre 1768, constituent la *Correspondance politique* de Frédéric le Grand. Cette publication fut entreprise, il y a vingt-cinq ans, par Droysen, Duncker et Sybel ; elle se poursuit aujourd'hui sous la direction de Koser, Naudé, Max Lehmann, et elle est arrivée en un point du règne qui marque l'apogée de la force et de la gloire. Assurément les *Œuvres littéraires,* publiées vers 1850 par M. Preuss, permettent déjà de juger tout un côté du caractère de Frédéric II, mais on ne le voit pas tout entier, ou plutôt, on le voit sous un jour factice, non

pas tel qu'il est, mais tel qu'il veut paraître « avec les traits, les gestes, les mots préparés pour l'effet, meilleur tantôt, et tantôt pire qu'il n'est vraiment. » La *Correspondance politique*, au contraire, nous montre non plus l'acteur qui parade, mais l'homme qui vit et qui agit, l'homme vrai avec toutes les contradictions de son caractère, tour à tour brutal et aimable, égoïste ou sensible, stoïque ou cynique. Après beaucoup d'autres historiens, et en tenant compte, d'une part, des *Œuvres littéraires* et des *Mémoires* de Frédéric, d'autre part, du *Journal d'Henri de Catt*, le lecteur du Roi pendant la guerre de Sept ans, et des *Preussische Staatsschriften aus der Regierungszeit Friedrichs des grossen,* l'auteur a voulu faire ressortir, ce qu'à son tour la *Correspondance politique* apporte de nouveau sur la physionomie du roi de Prusse, et « étudier, à l'aide de ce document, le triple problème de psychologie que nous propose le grand Frédéric en tant que politique, en tant que littérateur, en tant qu'homme. »

Ainsi le *politique* avec ses fautes, ses intrigues et ses guerres, le *littérateur* avec son talent et son style, ses publications anonymes, officieuses et officielles, enfin l'*homme* avec son tempérament et son caractère, telles sont les trois divisions de ce livre, qui forme une contribution fine et délicate à la connaissance de cet être ondoyant et divers, de cette *réalité*, comme l'appelait Carlyle, que fut Frédéric II.

L. Mensch.

Le Maréchal de Château-Renault (1637-1716), par Calmon-Maison. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de IV-376 p. Prix : 7 fr. 50.

M. Calmon-Maison ayant la bonne fortune d'être possesseur des archives de la famille de Château-Renault, a eu l'heureuse idée de les utiliser pour publier, en un récit très attachant, la biographie du maréchal de Château-Renault.

Cet homme de mer, dont la carrière fut contemporaine du développement de la marine française sous Louis XIV, est surtout célèbre par la perte des galions espagnols dans la baie de Vigo, perte dont il ne saurait d'ailleurs être rendu entièrement responsable. Le récit des circonstances qui ont précédé et accompagné le désastre de Vigo occupe la plus grande partie de l'ouvrage de M. Calmon-Maison. Il est visible que l'auteur a cherché à réunir et à mettre en relief tous les faits, mauvais vouloir des Espagnols, manque de précision des ordres reçus de France, qui pouvaient atténuer la justesse des reproches, trop souvent adressés à Château-Renault, pour n'avoir pas su protéger efficacement les bâtiments qu'il avait ordre de conduire en lieu sûr, avec son escadre.

Cette tâche ingrate, qui consiste à justifier un chef malheureux, a été remplie aussi complètement que possible, bien que certains

points de détail ne nous aient pas paru suffisamment élucidés. Par contre, M. Calmon-Maison, dans le désir très légitime de ne rien déguiser de la vérité, a parfois, dans la première partie de son ouvrage, montré le maréchal de Château-Renault sous un jour vraiment peu favorable. Il n'a pas dissimulé qu'à plusieurs reprises le maréchal, qui occupait alors, il est vrai, des fonctions inférieures, n'a pas toujours été très scrupuleux en matière d'argent, et a souvent fait preuve de peu de zèle dans le service du Roi.

Il est regrettable que l'auteur, pour diminuer à nos yeux la gravité de faits qui semblent aujourd'hui des plus répréhensibles, n'ait pas cru devoir placer avec plus de soin son héros au milieu de la société de l'époque, dont les idées et les habitudes auraient fourni des excuses très réelles. En isolant ainsi Château-Renault, et en passant trop souvent sous silence les faits historiques contemporains, l'auteur ne réussit pas toujours à justifier les éloges adressés par le Roi ou son ministre au maréchal dans des circonstances où des reproches paraîtraient plus mérités.

Il n'en résulte pas moins que l'œuvre de M. Calmon-Maison ne soit d'une lecture attachante et intéressante en même temps qu'une contribution importante et utile à l'histoire de la marine militaire de France sous Louis XIV. J. C. T.

Un dernier Amour de Chateaubriand. Correspondance de Chateaubriand avec la Marquise de V.... Paris, Perrin, 1903, in-12 de 253 p., avec un portrait de la marquise de V.... — Prix : 3 fr. 50.

L'éditeur ne nous dit rien de la marquise de V... la nouvelle correspondante de Chateaubriand : on sait seulement qu'elle habitait le Vivarais, dans les environs de La Voulte, et qu'elle entretint pendant deux ans, de novembre 1827 à mai 1829, avec Chateaubriand, une correspondance assez active et très régulière. Madame de V... m'apparaît dans cette suite de lettres comme une femme ayant connu de grandes épreuves, un peu incomprise des siens, et cherchant, dans une correspondance enthousiaste et tendre avec Chateaubriand, à faire emploi des trésors inutilisés de son imagination et de son cœur. En 1829, Mme de V... put enfin voir à Paris Chateaubriand, revenu de son ambassade de Rome, et la lettre qui suit l'entrevue, et qui est la dernière, nous montre que cette entrevue ne lui a causé aucune désillusion, et que l'illustre écrivain et homme d'État était bien l'homme de ses rêves. Le livre s'achève sur un billet de Chateaubriand annonçant une nouvelle visite de Chateaubriand « chez Marie. » Et puis c'est fini. Nous ne savons pas si le roman a eu une suite. Cette correspondance est d'ailleurs charmante. Mme de V... y fait preuve de

beaucoup d'imagination et de cœur : Chateaubriand de beaucoup d'esprit et de délicatesse courtoise. C'est intéressant, parfois émouvant à lire.

ÉDOUARD PONTAL.

BULLETIN

Histoire du Credo. Le Symbole des Apôtres, par V. ERMONI. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Cette brochure examine comment nous est venue des Apôtres l'exposition abrégée de notre foi. Que nous tenions d'origine apostolique la substance du Symbole, cela ne fait aucun doute. D'où vient la formule ? « Le Symbole que les fidèles récitent chaque jour n'est, à quelques variantes près, que le vieux Symbole romain, celui qu'on enseignait dans les ténèbres des catacombes aux néophytes... » Telle est la conclusion de l'auteur. Elle sera d'autant moins suspecte, que c'est un esprit fort large, préoccupé de ne refuser à la critique aucune concession plausible ou vraisemblable.

B. DE CARROY.

JOANNIS HUS. **Exposicio decalogi** nach neuentdeckten Handschriften zum erstenmal, herausgegeben von WENZEL FLAJSHANS. Prag, Bursik, 1903, in-8 de XXVII-52 p.

Dans la collection complète des œuvres de Jean Huss dont la publication commence, M. Flajshans édite avec un très grand soin un écrit latin presque inconnu jusqu'ici et qui se rencontre dans les mss. du XVe siècle sous les noms divers de « Exposicio Decalogi », « Decalogus trimembris » ou « Collecta super X precepta ». La composition de ce commentaire de forme scolastique semble devoir être fixée entre les années 1407 et 1412 ainsi que le démontre une Introduction intéressante pour le *curriculum vitæ* du réformateur et très compétente pour la description paléographique des manuscrits utilisés. L'*Exposicio* est bien ordonnée et laisse encore assez peu percer les tendances de l'auteur ; elle ne permettrait même pas de soupçonner la virulence de certains écrits postérieurs, rédigés en langue vulgaire et dont elle n'est qu'une bien anodine préparation.

G. P.

Notes de mythologie syrienne, par RENÉ DUSSAUD. Paris, Leroux, 1903, gr. in-8 de 67 p. — Prix : 3 fr.

Dans ces *Notes* pleines d'érudition et d'intérêt, l'auteur s'occupe d'abord des symboles et simulacres du dieu solaire. Il étudie les symboles du disque ailé, puis du disque et du croissant. Il essaie d'établir que si les Syriens et spécialement les Phéniciens adoptèrent le disque ailé, flanqué des Uræus de Thot, il n'y eut point, pour cela, intrusion des dieux égyptiens, mais assimilation avec les dieux locaux déjà fortement atteints par l'influence des traditions babyloniennes. Il cherche le lien qui rattache dans cette mythologie syrienne la planète Vénus au Soleil et à la Lune. Il le voit dans son dédoublement : elle est l'étoile du matin qui devance le lever du soleil, et l'étoile du soir qui précède celui de la lune. La divinité assimilée à cette planète fut naturellement dédoublée avec elle : ce fut Azizos et Monimos, le *fort* et le *bon* mentionnés par Julien et appelés aussi Phosphoros et Hesperos que figurent à Palmyre deux éphèbes tenant l'un une

palme levée, l'autre une palme abaissée. Un aigle avec un faisceau de palmes dans ses serres est au milieu d'eux. L'auteur explique la substitution de l'aigle au disque ailé comme symbole solaire. Je ne puis le suivre dans sa démonstration qui me mènerait trop loin. Il s'occupe ensuite d'Hélios Psychopompe et de la triade héliopolitaine qui jouent un grand rôle dans cette mythologie où l'on croit retrouver des influences égyptiennes ou grecques. Il se réfère surtout aux monuments de Ba'albeck et de Palmyre. Il conclut que l'aigle au caducée flanqué d'Azizos-Phosphoros et de Monimos-Hesperos rappelle le rôle de médiateur des âmes attribué au soleil.

Les dernières pages de cette fort intéressante brochure sont consacrées à Malakbel. L'auteur fait preuve dans ces *Notes* d'une compétence indiscutable et d'un savoir étendu : cela suffit, je crois, pour les recommander.

A. ROUSSEL.

L'Éducation du sentiment. Extrait des *Propos de Veghel* (en préparation), par EDGARD MONTIER. Paris, Lecène et Oudin, 1903, in-8 de 56 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochurette traite, en une forme élevée et pure, deux questions très délicates, la question de l'éducation morale de la jeunesse au moment de la puberté, et la question de la continence. Faut-il, quand vient l'heure de la puberté, apprendre à la jeunesse, — avec, bien entendu, les précautions dictées par la prudence chrétienne, — les secrets intimes de la vie ? Après la vicomtesse d'Adhémar, M. E. Montier répond : Oui, estimant que la jeunesse saura mieux se garder des chutes quand on lui aura montré très nettement le chemin, avec les dangers et les devoirs qui l'y attendent. Je ne serais pas aussi affirmatif, estimant que c'est là une question d'espèce, et qu'en bien des cas, il est plus prudent de prolonger les heureuses ignorances jusqu'au moment où le jeune homme, mieux trempé et plus fort, sera plus capable d'entendre des confidences non exemptes de danger ; je dois ajouter d'ailleurs que l'auteur ne parle de toutes ces choses délicates qu'en un langage très réservé et très chrétien. Ce qu'il en dit vaut la peine d'être lu et médité par ceux qui ont charge d'âmes.

Sur la seconde question, la continence, très intimement liée à la première, je suis tout à fait de l'avis de l'auteur. Il montre, en s'autorisant des témoignages scientifiques les moins suspects, que la continence est possible, nullement périlleuse pour les corps, quoique certains pseudo-savants en aient pu dire, mais bienfaisante au contraire aux cœurs et aux âmes, et souverainement moralisatrice pour la société humaine, à laquelle elle prépare des foyers purs, sains, féconds et heureux. ÉDOUARD PONTAL.

Le Jardinage à la portée de tous, *ou Traité de culture pratique, suivi d'une Notice sur l'apiculture et de recettes utiles à la ménagère pour la préparation et la conservation des légumes et des fruits*, par PIERARD et GILLENT. Namur, imp. Picard-Balon, s. d., in-12 de 118 p., orné de grav. — Prix : 1 fr. 10.

Livre succinct, clair et précis, destiné surtout aux ouvriers qui ont un jardinet à leur disposition. Ils y trouveront nombre de conseils et de pratiques usuelles, d'indications précieuses et de recettes qui leur permettront de tirer profit de l'espace dont ils disposent et d'augmenter le bien-être de leur ménage. Cet ouvrage a obtenu plusieurs récompenses à l'Exposition internationale de Namur en 1901 et méritait ces distinctions. G. DE S.

L'Élevage du lapin, et le lapin angora, par CYRILLE DE LAMARCHE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-16 de VIII-100 p., avec grav. — Prix, cartonné : 1 fr.

Cet ouvrage, bien conçu et clairement écrit, a pour but de démontrer qu'avec un terrain de deux hectares environ, une modeste installation et une mise de fonds peu élevée le cultivateur et l'ouvrier peuvent, sinon faire fortune, du moins vivre largement et même réaliser de sérieux bénéfices par cet élevage. Tout ce qui le concerne est suffisamment exposé : races diverses, leur choix, l'élevage en lui-même, et les produits qu'on en peut tirer. L'auteur termine par un chapitre sur le lapin angora, qu'il estime au premier chef et qu'il voudrait voir plus répandu. G. DE S.

Das Mittelalter einst und jetzt ein Wmort zu Ehrhards Schriften über Katholizismus und moderne Kultur, von H. GRISAR. Freiburg im Breisgau, Herder, s. d., petit in-8 de VIII-92 p.

Les écrits du professeur Ehrhard, de l'Université de Vienne, sur le catholicisme et la civilisation moderne, ont eu un très grand succès dans le public. En particulier, « Le Catholicisme et le XXe siècle » eut, en quelques mois de l'année dernière, jusqu'à douze éditions. Dès le commencement, le P. H. Grisar inséra dans les *Historisch-politisch Blaetter* (Munich. 1902, vol. 129), sous forme de discours, deux articles de critique sur cet ouvrage. Après la douzième édition, où M. Ehrhard, tout en maintenant le fond de sa thèse, avait fait droit, sur plusieurs points de détail, aux critiques de ses adversaires, le P. Grisar donna lui-même une nouvelle édition de ses discours.

La conclusion où conduiraient les idées et les sentiments du professeur viennois est que l'Église fait preuve d'une grande sagesse en restant attachée à l'esprit de tradition, qu'il serait contraire à son devoir de se défaire d'un cœur léger des dépôts sacrés que Dieu lui a confiés, sous prétexte de mieux courir après un monde incroyant qui la fuit.

M. Ehrhard est entraîné à des conclusions hâtives et injustes par sa singulière tendresse pour la civilisation moderne, l'évolution contemporaine, l'état d'âme des temps nouveaux. Par contre, il est obsédé par un pessimisme exagéré à l'égard de la situation des catholiques de notre temps.

Après avoir examiné une série de griefs plus ou moins exagérés contre les idées, les mœurs et les institutions du moyen âge, l'auteur examine ce qu'il faut penser de la prétention de l'esprit moderne à faire plier l'Église à toutes ses exigences. D'après M. Ehrhard, les « facteurs fondamentaux » de la civilisation moderne sont « le mouvement de recul de l'influence compétente de l'Église sur la vie des peuples chrétiens »; « la résurrection de l'idéal classique païen » ; « l'avènement de nouvelles idées sur la base des sciences historiques et naturelles »; le « triomphe de l'idée nationale sur l'universalisme du moyen âge » ; enfin il faut citer comme « le plus puissant facteur fondamental le subjectivisme et l'individualisme ». Quelles sont les conséquences de ces principes pour l'attitude que doit prendre l'Église en face de l'esprit moderne ? Naturellement on exige de l'Église toutes les complaisances, toutes les abjurations. Le P. Grisar montre combien est injuste une telle prétention. On rejette dans l'ombre tous les points où le moyen âge a l'avantage incontestable sur la civilisation moderne, on met en grande lumière les avantages de la civilisation moderne sur le moyen âge. C'est une tactique dépourvue d'équité et d'où la vérité ne saurait sortir.

Le P. Grisar s'adresse à des lecteurs catholiques. Il a raison. Nous ne

gagnons rien à faire de l'apologétique de recul avec les ennemis de l'Église. Outre que l'on risque, dans la voie des généreux holocaustes, d'aller beaucoup plus loin qu'il n'est permis, on n'obtient guère qu'une pitié railleuse d'adversaires quand même, qui ne croient point à la sincérité des ralliements.

N.

Conclavi, pontifici e cardinali nel secolo XIX. *Atti concernenti la malattia, morte ed elezione del Papa*, da GIOVANNI BERTHELET. Torino, Roux et Viarengo, 1903, in-8 de 132 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il est un peu tard parler d'un livre auquel les événements de Rome, en juillet-août, ont alors donné une actualité intense, mais qui est heureusement d'une utilité permanente par suite des documents qu'il renferme. M. Berthelet, dont nous avons, à plusieurs reprises, depuis une douzaine d'années, analysé dans cette Revue les ouvrages si personnels et si informés, nous donne ici la physionomie de tous les conclaves du XIXe siècle, et il a pris un soin minutieux pour dresser les listes des cardinaux vivants lors de l'élection de chaque pontife, de ceux créés par chaque pape et de ceux morts durant chaque règne. L'auteur y a joint l'explication des actes relatifs à la mort du pape et à l'élection de son successeur; on sait combien les journaux ont puisé à cette source d'informations et à d'autres analogues. A signaler plusieurs légères modifications apportées au cerémonial prévu d'après les antécédents par M. Berthelet : ce ne fut pas du balcon intérieur, mais de la loggia extérieure que le premier cardinal-diacre proclama l'élection ; l'entrée solennelle à Saint-Pierre n'eut pas lieu le même jour, mais bien lors du couronnement, qu'on fit à la Basilique, et non pas dans la Chapelle Sixtine.

G. P.

Le Pape Léon XIII, par GEORGES GOYAU. Paris, Perrin, 1904, in-8 de 49 p. — Prix : 0 fr. 60.

M. Georges Goyau a écrit ces pages au lendemain de la mort de Léon XIII. Elles sont encore vibrantes de l'émotion causée dans les esprits élevés et les cœurs catholiques par la disparition de ce grand pontife. Dans un rapide croquis, l'auteur met en lumière les traits qu'il estime les plus caractéristiques de la figure du pape défunt : ami de la France, défenseur des humbles, pacificateur des nations.

1° Dans cette France qu'il chérissait de l'amour que porte un père à sa fille aînée, Léon XIII a voulu cimenter l'unité des citoyens ; cent fois ses paroles, privées ou publiques, ont révélé son dessein ; il l'a affirmé mieux encore par des faits ; il a élargi et fortifié le rôle civilisateur de notre patrie en Afrique (par le cardinal Lavigerie) ; en Palestine (quand le cardinal Langénieux fut son légat à Jérusalem) ; enfin en rendant possible, en facilitant l'alliance franco-russe.

2° Croyant à l'efficacité sociale de l'Évangile, Léon XIII, gardien de la justice, a proposé des remèdes au monde souffrant des travailleurs. Au dessus des vagues aspirations du néo-christianisme et de l'humanitarisme à la Tolstoï, il a montré les secours bienfaisants et pratiques de la religion. Au milieu des « bousculades de la réalité », comme dit très bien M. Goyau, la liberté sans frein met en rivalité les droits effectifs des forts et les droits platoniques des faibles ; à cette anarchie Léon XIII s'est opposé de tout son pouvoir, élevant en face du socialisme révolutionnaire la seule bannière qui le puisse contenir : le catholicisme social.

3° Au cours de son long pontificat, Léon XIII a constamment rappelé aux États le mal qu'ils se faisaient à eux-mêmes en persécutant l'Église. Il voulait que la force religieuse fût l'étai de la charpente sociale ; que les querelles des partis puissent, entre compatriotes, s'apaiser, dans des concessions loyales et réciproques ; souhaitant que les catholiques se placent « à la tête, non à la suite des autres ».

M. Goyau montre comment Joachim Pecci, « justifiant à merveille en son sens étymologique le mot même du Pontife, s'essaya toujours à jeter des ponts », tantôt vers les hommes politiques, vers les peuples, vers les savants, vers les ouvriers, vers les communions séparées : cette argumentation très simple et très forte est digne d'arrêter les réflexions des nombreux lecteurs que nous souhaitons à une brochure dont la portée historique et sociale dépasse de beaucoup le cadre modeste dont elle est revêtue. M. Georges Goyau a déployé ici une vigueur de pensée et un talent de plume auxquels le *Polybiblion* sera toujours heureux de rendre justice et de faire écho. G. DE G.

Dos d'âne (*Extraits du Journal de Jean Fleuri*), *scènes de la vie militaire au Tonkin*, par LOUIS BOULÉ. Paris, Lemerre, 1903, in-16 de 239 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Dos d'âne » est le surnom d'un sous-officier de tirailleurs tonkinois, intelligent et brave, qui, sous les dehors d'une froide sévérité, cache une nature généreuse et un cœur aimant. Son camarade, le sergent Fleuri, détaché au poste de Cam Khé, sur le haut Fleuve Rouge, profite des loisirs que lui laisse le service de sa section et les reconnaissances opérées dans la région, pour tenir un journal et narrer maintes scènes prises sur le vif de la vie militaire en Indo-Chine.

Son récit est attachant, comme tout ce qui est vécu ; ses descriptions sont à la fois simples et colorées : elles reflètent les teintes souvent si claires et par instants si sombres de ce ciel d'Extrême-Orient dont gardent la nostalgie tous ceux qui ont passé quelques années au pays tonkinois.

Les portraits du capitaine juif Aser et du lieutenant Cottais, la fête donnée à la popotte des sous-officiers, l'embuscade de Dong-Lao, la mort héroïque de « Dos d'âne », tout cela est brossé de main de maître et témoigne d'un véritable talent littéraire. ROGER LAMBELIN.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Émile DESCHANEL, sénateur inamovible et professeur au Collège de France, vient de mourir à l'âge de 84 ans. Émile-Augustin-Étienne-Martin Deschanel, était né à Paris, le 14 novembre 1819. Après d'excellentes études faites au lycée Louis le Grand, il entra à l'École normale en 1839, et lorsqu'il en sortit, trois ans plus tard, il fut envoyé au collège de Bourges pour y professer la rhétorique. Peu de temps après, il fut rappelé à Paris et chargé d'une conférence de littérature à l'École normale. Dès lors, le temps qu'il ne donnait pas à son enseignement il le consacrait à la publication de nombreux articles, littéraires d'abord, puis politiques, dans la *Revue des Deux Mondes*, *la Revue indépendante*, *le National*, *la Liberté de penser*, etc. Comme beaucoup de normaliens de cette époque, M. Deschanel prenait place un peu bruyamment dans le parti de l'opposition républicaine et de la libre pensée, ennemie de l'Église. C'est ainsi qu'en

1850 il fit paraître une étude intitulée : *Catholicisme et socialisme* (Paris, in-8), qui le conduisit devant le Conseil de l'instruction publique, lequel le suspendit de ses fonctions. Son rôle dans la presse républicaine devint, dès ce moment, plus actif. Aussi, à la suite du coup d'État du 2 décembre 1851, fut-il arrêté, détenu quelque temps, puis expulsé de France. Il se retira en Belgique, y vécut dans l'intimité de Victor Hugo et y donna des cours de littérature qui obtinrent un vif succès. A la suite de l'amnistie du 15 août 1859, il rentra en France, devint un des collaborateurs du *Journal des Débats* et du *National*, et fonda les fameux cours libres de la rue de la Paix. Il fut élu député de la Seine et réélu après la dissolution de la Chambre du 14 octobre 1877. Lors des élections de février 1881, il ne fut pas renvoyé par ses électeurs à la Chambre des députés, mais au mois de juin suivant, il était élu sénateur inamovible. A partir de ce moment il se retira de la mêlée politique. Au mois de janvier de la même année il avait été nommé professeur de littérature moderne au collège de France. Désormais il ne s'occupera plus que de nouvelles publications littéraires et de ses cours. M. Deschanel a toujours aimé les sujets pouvant lui attirer un succès quelque peu tapageur, et plusieurs de ses ouvrages portent des titres à effet, comme on le verra en parcourant la liste des œuvres qu'il a publiées : *Les Courtisanes de la Grèce* (Paris, 1854, in-32) ; — *Le Mal qu'on dit des femmes, le Bien qu'on a dit des femmes, le Mal qu'on a dit de l'amour, le Bien qu'on a dit de l'amour, le Bien et le Mal qu'on a dit des enfants* (Paris, 1855-1858, in-32), collection de petits volumes contenant des remarques personnelles ajoutées à des extraits de divers auteurs ; — *Histoire de la conversation* (Paris, 1858, in-32) ; — *La Vie des comédiens* (Paris, 1860, in-18) ; — *Causeries de quinzaine* (Paris, 1861, in-18) ; — *Christophe Colomb* (Paris, 1861, in-18 ; extrait du *Journal des Débats*) ; — *A pied et en wagon* (Paris, 1862, in-18), collection d'articles de journaux ; — *Physiologie des écrivains et des artistes, ou Essai de critique naturelle* (Paris, 1864, in-18) ; — *Études sur Aristophane* (Paris, 1867, in-18), remaniement de spirituelles études que l'auteur avait publiées dans *la Liberté de penser* ; — *A bâtons rompus* (Paris, 1868, in-18) ; — *Annuaire des conférences* (Paris, 1869, in-18) ; — *La Question des femmes et la morale laïque* (Paris, 1876, in-18) ; — *Le Peuple et la bourgeoisie* (Paris, 1881, in-8) ; — *Benjamin Franklin* (Paris, 1882, in-18) ; — *Le Romantisme des classiques, Racine, Pascal, La Rochefoucault, Bossuet, Boileau, Charles Perrault, le Théâtre de Voltaire* (Paris, 5 séries parues successivement de 1882 à 1886 en 5 vol. in-12) ; — *Lamartine* (Paris, 1893, 2 vol. in-12) ; — *Les Déformations de la langue française* (Paris, 1898, in-12).

— M. le comte Léon Lavedan, directeur du *Correspondant*, est mort le 27 janvier, à l'âge de 77 ans. Hubert-Léon Lavedan était né à Tours en juin 1826. Ayant terminé au collège de Tours ses études, commencées au collége de Bordeaux, il se rendit à Orléans pour y exercer les fonctions de précepteur. Ses goûts et ses relations avec la société royaliste de cette ville le déterminèrent à entrer dans la presse légitimiste. Après avoir écrit dans la *France catholique* de Blois, il fonda, en 1850, à Orléans, le *Moniteur du Loiret*, feuille d'opposition royaliste patronnée par Mgr Dupanloup, laquelle fut supprimée en 1858 par le gouvernement impérial. Il se rendit alors à Paris, où il devint l'un des collaborateurs de *l'Ami de la Religion*, de *la Gazette de France*, et du *Correspondant* dont il rédigea la chronique politique jusqu'à la fin de l'Empire. Il entra également au *Figaro* où, sous le pseudonyme de Philibert de Grandlieu, il donna de nombreux articles politiques qui attirèrent l'attention. Activement mêlé aux luttes de l'opposition libérale contre l'Empire, il eut à soutenir divers procès de presse. Pendant la

guerre, M. Lavedan fut un des principaux rédacteurs, à Tours d'abord, puis à Bordeaux, du journal *le Français*, qui combattait le gouvernement de la Défense nationale et particulièrement son principal ministre, Gambetta. Au mois de mars 1871 il fut nommé par M. Thiers préfet de la Vienne et, au mois de janvier 1874, envoyé avec le même titre dans la Loire-Inférieure. A la fin de la même année, on lui donna le poste d'administrateur-général adjoint de la Bibliothèque nationale, poste créé pour lui. Mais ce dernier ayant été supprimé l'année suivante, il obtint le titre de préfet de première classe en disponibilité. Peu de temps après il rentra dans la presse et prit la direction du *Correspondant* qu'il a conservée jusqu'à sa mort. A la suite de l'acte du 16 mai 1877, il fut nommé directeur de la presse au ministère de l'intérieur; mais il dut abandonner ces fonctions à la chute du ministère de Broglie et de Fourtou. A partir de ce moment son rôle politique fut terminé.

— M. le marquis Henri-Scipion-Charles DE DREUX-BRÉZÉ, qui vient de mourir à l'âge de 77 ans, était né à Paris en 1826. Il joua un rôle important au moment des événements qui signalèrent la tentative avortée de restauration monarchique de 1873. Il laisse divers ouvrages qui offrent un grand intérêt pour l'étude de l'histoire de la politique de son temps, tels que : *Quelques mots sur les tendances du temps présent* (Paris, 1860, in-8) : — *La Révolution, l'unité de son but, sa logique et ses contradictions* (Paris, 1863, in-8) ; — *De la Liberté d'enseignement en 1850 et en 1864* (Paris, 1865, in-8).

— Bien qu'il n'appartienne pas à proprement parler au monde littéraire, M. Hippolyte MARINONI, mort à l'âge de 81 ans, mérite un souvenir de la part du *Polybiblion*, à cause des services considérables qu'il a rendus à la presse par ses inventions. Fils d'un brigadier de gendarmerie, M. Marinoni, né à Paris le 8 septembre 1823, fut de très bonne heure placé, en qualité d'apprenti mécanicien, dans un petit atelier de la rue d'Assas, qu'il put acquérir plus tard et qui est devenu le vaste établissement bien connu des Parisiens. Successivement ouvrier et contre-maître, il avait déjà donné de remarquables preuves de son esprit inventif lorsque en 1847 il construisit la la première presse plate à quatre cylindres. Continuant à perfectionner cette dernière, il aboutit, en 1872, à la découverte de la machine rotative qui assurait au tirage des journaux une vitesse inconnue jusque-là. Et bientôt il complétait cette découverte par la constrution d une autre machine, non moins admirable, pour l'imprimerie polychrome. Ces machines. qui sont d'un usage commun actuellement, furent spécialement employées, au début, au tirage du *Petit Journal* et de son *Supplément illustré*, dont M. Marinoni était devenu, en 1883, après la mort de M. Jenty, le directeur politique, littéraire et financier. Il n'abandonna la direction de ce journal que lorsqu'il y fut contraint par son âge avancé.

— Le 28 décembre, M. Georges GISSING est mort à 47 ans, à Saint-Jean-de-Luz. Les nombreux romans qu'il laisse et qui ont eu un si vif succès auprès de ses compatriotes en Angleterre, sont en général empreints d'une mélancolie et même d'un pessimisme qu'expliquent sa nature maladive, sa vie solitaire et des infortunes de famille. Plusieurs d'entre eux sont en partie sa propre autobiographie. Voici la liste des principaux : *New Grub Street* (1891) ; — *Town Traveller* (1988); — *Our Friend the Charlatan* (1901) ; — *The Private Papers of Henry Ryecroft*. Il avait réuni en outre d'intéressantes notes de voyage sous le titre de : *By the Ionish Sea* (1901). Enfin il est l'auteur de tout un ensemble de remarquables travaux sur Dickens, composé d'un *Critical Essay* (1898), d'un abrégé de la *Vie de Dickens* par Forster (1902)

et d'une préface pour l'édition des œuvres du célèbre romancier dite de « Rochester ».

— Le 20 décembre dernier, s'éteignait à Richmond, en Angleterre, à l'âge de 82 ans, Miss Elise C. Otté, qui fut, sans contredit, l'une des femmes les plus instruites du siècle dernier. Danoise d'origine, Miss Otté était née en 1822 à Copenhague. Sa mère avait épousé, en deuxièmes noces, le célèbre philologue Benjamin Thorpe. Sous la direction de ce dernier, elle fit de rapides progrès dans l'étude de la plupart des langues de l'Europe. Elle arriva même à avoir une connaissance approfondie de l'anglo-saxon et de l'islandais. En 1840, elle se rendit en Amérique et ne tarda pas à être en rapport avec les principales notabilités littéraires des États-Unis. Revenue en Europe, elle se fixa à Francfort, dans la famille d'un professeur allemand, et l'aida à traduire dans sa langue divers ouvrages anglais. Cependant elle revint chez son beau-père et contribua à préparer la publication de ses traductions d'œuvres scandinaves. Un peu plus tard elle s'attacha à la famille de Georges Day, professeur d'anatomie à Saint-Andrews et, conseillée par ce dernier, publia de nombreuses traductions d'ouvrages scientifiques. Après la mort de ce savant, en 1872, elle alla se fixer à Londres, où elle collabora à diverses revues et publia son *History of Scandinavia* (1874), ainsi que de nouvelles traductions, entre autres celles des œuvres de R. Pauli, de Quatrefages, etc. Elle ne déposa sa plume que lorsque son grand âge l'y contraignit.

— On annonce encore la mort de MM. : Roger Alexandre, qui, entre autres ouvrages, a publié un *Musée de la conversation* (4e édit. Paris, 1902, 2 vol. in-8) ; — Jean Barbet, ancien directeur de l'école publique de Lourdes, l'un des grands amis de Bernadette Soubirous, lequel laisse les deux ouvrages suivants : *Guide de Lourdes et de la grotte, comprenant la description complète de Lourdes, de la grotte et des environs* (Lille, 1892, in-16) et *Monseigneur Peyramale et son église* ; — Alfred Besse de Larzas, poète improvisateur de talent ; — Chaudey, inspecteur d'académie à Nancy ; — le marquis de Chauvelin, dont les controverses sur la Maison de France sont connues ; — le baron Dellard, chef du bureau civil du ministre de la guerre, lequel a fait jouer un certain nombre de petites pièces et qui laisse également un ouvrage intitulé : *Mémoires militaires du général baron Dellard sur les guerres de la République et de l'Empire* (Paris, 1892, in-8) ; — Charles Deton, rédacteur en chef de *la Savoie libérale*, ancien directeur du *Journal de Saône-et-Loire*, mort à 55 ans ; — Le R. P. Étienne de Sainte-Thérèse (dans le monde, Alfred Leplat), carme déchaussé, ancien provincial du Brabant, mort récemment à Jambes-lez-Namur, à 65 ans, lequel dirigeait la revue carmélitaine *les Chroniques du Carmel* ; — Étienne Jouve, rédacteur en chef de *la Croix du Var*, ancien directeur du *Citoyen* de Marseille, lequel, à la tête de ces deux journaux, a vaillamment servi la cause de l'Église et de la France ; — le colonel comte de Margon, qui a publié des études historiques militaires estimées ; — Henri Ouvré, professeur à l'Université de Bordeaux, qui a publié, entre autres, *les Formes littéraires de la pensée grecque*, mort en décembre, à l'âge de 40 ans ; — le marquis de Richard d'Ivry, auteur du livret et de la musique de plusieurs opéras, entre autres de *Roméo et Juliette*, qu'il termina peu de temps avant celui que Gounod fit paraître sous le même titre et dont il dut changer l'intitulé en celui de : *Les Amants de Vérone*, avant de le faire jouer à la Gaîté le 12 octobre 1878 ; — Henri Villebrun, ancien rédacteur en chef de l'*Indépendant rémois*, et du *Petit Républicain de l'Aube*, mort à Paris, en décembre, à l'âge de 56 ans.

— A l'étranger on annonce encore la mort de MM. : Dr Wassili Afanassjew,

médecin et écrivain russe, mort à Saint-Pétersbourg, le 30 décembre, à 55 ans ; — Dr Ferdinand ASCHERSON, bibliothécaire et éditeur du *Deutsches Universitätskalender*, mort à Berlin, le 15 janvier, à 72 ans ; — Dr Wilhelm BEHRENS, professeur de botanique allemand, mort le 24 décembre, à Goettingue ; — Ernst Freiherr VON BRÜGGEN, auteur d'ouvrages sur l'histoire de la civilisation, mort le 20 décembre, à Riga ; — J. S. BUDGETT, jeune zoologiste anglais, qui avait déjà rendu de grands services à la science par les collections d'oiseaux, de poissons, etc., réunies au cours de plusieurs voyages en Afrique ; — Francesco CORTESI, compositeur et chef d'orchestre italien de réputation, mort à 78 ans, lequel laisse, entre autres œuvres : l'*Almina* et *le Dame a servire* qu'il fit représenter à Rome, en 1859 ; — Miss Isa CRAIG (Mme Knox), femme de lettres anglaise, qui collaborait à diverses revues ; — Dr Wilhelm DIECKERHOFF, professeur de pathologie et de thérapeutique à l'École vétérinaire de Berlin, mort dans cette ville, à 69 ans ; — Dr Jean DUFOUR, professeur de physiologie des plantes à Lausanne, mort récemment dans cette ville, à 43 ans ; — Hjalmar EDGREN, philologue suédois, mort dernièrement à Stockholm ; — Dr Karl Friedrich EMMERT, professeur de médecine légale à l'Université de Berne, lequel laisse divers ouvrages de valeur, mort à la fin de décembre, à Berne, à 92 ans ; — Dr Rudolf FOSS, historien allemand, mort à Gross-Lichterfelde, le 4 janvier, à 82 ans ; — Dr Erich FRANTZ, professeur honoraire d'archéologie et d'art chrétien allemand, mort le 28 décembre, à Pasing, près de Munich, à 61 ans ; — Charles-Émile FRANZOS, écrivain allemand, mort à Berlin, le 29 janvier ; — Dr Auguste GARCKE, professeur de botanique allemand, mort à Berlin, le 10 janvier, à 85 ans ; — Dr KARL GEBHARD, médecin allemand, professeur de thérapeutique pour les maladies des femmes, mort le 28 décembre, à Berlin, à 43 ans ; — M. N. GLUBOKOWSKI, médecin et écrivain russe, mort le 24 décembre, à Moscou, à 46 ans ; — Aurelio GOTTI, historien italien, mort à Rome, le 7 janvier, à 70 ans ; — Dr Otto HARTWIG, conservateur de la bibliothèque de Marburg (Hesse), mort dans cette ville, le 22 décembre, à 73 ans ; — Dr Martin HATTALA, professeur de philologie slave, à l'Université tchèque de Prague, mort dans cette ville, le 11 décembre, à 82 ans ; — Friedrich VON HEFNER-ALTENECK, ingénieur allemand, membre de l'Académie des sciences de Berlin, mort dans cette ville, le 7 janvier, à 60 ans ; — Dr Edmond HESS, professeur de mathématiques à l'Université de Marbourg, mort dans cette ville, à 60 ans ; — Georg IABNECKE, éditeur allemand, mort le 20 décembre, à Hanovre ; — Dr Friedrich JOLLY, professeur de psychiatrie, mort le 4 janvier, à Berlin, à 60 ans ; — Dr Philipp Felix KANITZ, ethnographe et historien autrichien, mort le 5 janvier, à Vienne, lequel laisse divers ouvrages de valeur, tels que : *Die römischen Funde in Serbien* ; *Donau-Bulgarien und der Balkan*, etc. ; — Dr Otto KARLOWA, professeur de droit romain à l'Université de Heidelberg, mort le 3 janvier, à Leipzig, à 68 ans ; — Dr Ernst KÖHLER, écrivain allemand, mort le 19 décembre, à Schneeberg (Saxe), à 75 ans ; — Dimitri A. KOROPTCHEWSKI, écrivain russe, mort à Saint-Pétersbourg, le 31 décembre, à 72 ans ; — Edouard LASSEN, compositeur, d'origine danoise, qui avait fait ses études au conservatoire de Bruxelles et qui laisse des symphonies, des cantates, des ouvertures et quelques opéras, tels que *Landgraf*, *Ludwigs*, *Brautfahrt*, joués à Weimar, en 1857 ; — Dr Georg VON LIEBIG, chargé de cours de climatologie et de balnéologie, mort le 31 décembre, à Munich, à 70 ans ; — Miss Hannuh LYNCH, romancière irlandaise, morte récemment à Paris, laquelle laisse, entre autres volumes, *French Life in Town and Country*, et qui était le correspondant parisien de l'*Academy* ; — W. J. C. MOENS, président

de la « Huguenot society », qui laisse entre autres ouvrages, *English Travellers and Italian Brigands* (Londres, 1886) ; — Mme Sophie PEREJASSLAWZEWA, écrivain russe, auteur d'ouvrages sur l'histoire naturelle, morte à la fin de décembre, à Odessa ; — Dr Wilhelm RAUDÉ, professeur d'histoire allemand, mort le 8 janvier, à Berlin ; — Dr REYHER, ancien professeur de médecine clinique, mort à la fin de décembre, à Dorpat, à 72 ans ; — Emmanuel RHOIDIS, écrivain humoristique grec, mort récemment à Athènes ; — Vincent RODELLA, professeur et chimiste italien, tué par une explosion dans son laboratoire, à Novare, pendant qu'il faisait des expériences avec l'acide picrique ; — Dr Sophus RUGE, professeur de géographie et d'ethnographie à l'École technique supérieure de Dresde, mort à Klotssche, le 24 décembre, à 73 ans ; — le Dr SALMON, mathématicieu, membre correspondant de l'Institut, mort à 81 ans ; — Dr Richard SCHEPPIG, directeur du Musée des arts de Kiel, mort dans cette ville, le 24 décembre ; — Théodore SOUCHAY, écrivain allemand, mort le 26 décembre, à Kannstatt, à 70 ans ; — Dr WILHELMI, président du bureau impérial de statistique de Berlín, mort le 16 janvier, à Blankenburg ; — Dr Ewald WOLFF, médecin et écrivain allemand, mort à la fin de décembre, à Breslau, à 33 ans ; — Dr Karl von ZITTEL, professeur bavarois de géologie et de paléontologie, président de l'Académie des sciences de Bavière, mort le 5 janvier, à Munich, à 64 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. — Le 8 janvier, M. Omont fait part à l'Académie du don qui vient de lui être fait des manuscrits originaux de l'œuvre de Brantôme. — M. Ph. Berger présente la photographie d'un bas-relief, représentant trois nymphes, qui vient d'être découvert en Tripolitaine. — M. Clermont-Ganneau interprète quelques monogrammes byzantins. — M. Léon Dorez parle de la relation inédite, par un secrétaire de Ramus, des fêtes qui eurent lieu à Tours, lors de l'entrée en cette ville du duc d'Anjou, frère puîné de Henri III. — Le 15 janvier, M. le Dr Hamy parle de la mission Desplagnes, à Tombouctou, et de celle de M. Aug. Chevalier, au lac Tchad. — M. Berger parle d'une stèle, en terre cuite, découverte par M. Gauckler dans une tombe persique, et de nombreux projectiles marqués de lettres phéniciennes. — M. Homolle fait un rapport verbal sur les travaux de l'École d'Athènes à Delphes, et remercie M. le duc de Loubat pour sa généreuse subvention. — M. M. Croiset lit une notice sur le regretté Gaston Paris, son prédécesseur. — Le 22 janvier, M. Loth donne lecture d'un mémoire sur l'année celtique chez les Irlandais et les Bretons, ainsi que dans le calendrier de Coligny, et sur la numération celtique. — M Collignon présente, au nom de M. E. Gruniet, des photographies concernant les fouilles faites à Éphèse pour le compte de l'Autriche, et au cours desquelles on a découvert un bas-relief se rattachant à la vie de Marc-Aurèle. — M. Wallon lit son rapport sur les publications de l'Académie. — M. Bornier présente, de la part de M. Jullian, la notice de celui-ci sur Mommsen, et M. G. Perrot le livre de MM. Pontremoli et Haussoulier sur les fouilles de Didymes, en 1895.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 16 janvier, M. Louis Passy termine la lecture de son mémoire sur la vie et l'œuvre de Walewski. — M. Debidour donne lecture de son travail sur les dernières années du général Favier. — M. Louis Renault présente, au nom de M. Lehr, la brochure : *Des Bases légitimes des impôts en droit international.* — M. Rambaud présente, de la part de M. Casati de Cosatis, un mémoire sur deux precurseurs de l'art français, le duc de Berri et le roi

René. — Le 23 janvier, M. Glasson lit le début d'un mémoire sur la condition civile des étrangers en France avant 1789. — Le 31 janvier, M. Luchaire présente les conclusions d'un mémoire de M. Armaingaud sur *la Servitude volontaire* et son auteur. — M. Liard lit les premières pensées philosophiques de Renouvier recueillies par M. Prat.

Annuaire pontifical catholique pour 1904. — Cet annuaire, que rédige Mgr Battandier, en est à sa septième année (Paris, maison de la Bonne Presse, petit in-8 de 639 p., illustré. — Prix : 3 fr. 50). — Il contient, comme toujours, la liste des membres de la hiérarchie ecclésiastique : cardinaux, évêques et prélats. Signalons une heureuse innovation : tous les prélats non évêques figurent maintenant sur une seule liste alphabétique, quelle que soit la classe à laquelle ils appartiennent ; cela simplifie beaucoup les recherches ; de plus, on a indiqué, autant que possible, la date des promotions. La partie historique est rédigée en tenant compte des préoccupations de l'année écoulée : on y trouve une longue notice sur Léon XIII, une autre, très complète et très documentée sur Pie X, un article sur le conclave et une étude sur le palais du Vatican. A signaler aussi un chapitre historique sur les papes au xe siècle et un autre sur l'Église syro-malabare catholique.

Le Répertoire des sources historiques du moyen age. — La librairie A. Picard et fils nous communique l'*Avertissement* qui accompagnera le premier fascicule (A-B) de la nouvelle édition de l'important ouvrage de M. Ulysse Chevalier (*Bio-Bibliographie*). Le manque de place seul s'oppose à la reproduction intégrale de ce suggestif *Avertissement* dont nous nous voyons à regret dans la nécessité de n'extraire que les passages de nature à donner une idée de la manière dont la nouvelle édition sera exécutée. « La première partie de mon répertoire, dont la librairie Picard veut bien entreprendre une nouvelle édition, dit M. Ulysse Chevalier, a paru de 1877 à 1886, sous les auspices de la Société bibliographique, en cinq fascicules, dont un de supplément... Dès son achèvement, je commençai à colliger les matériaux d'un deuxième supplément ; j'en poursuivis même assez loin la rédaction, en même temps que j'entreprenais celle de la deuxième partie (*Topo-Bibliographie*). J'aurais peut-être songé à le donner au public en fascicule séparé, si l'ouvrage auquel il se réfère n'eût été complètement épuisé. Il aurait été d'ailleurs par trop incommode de recourir, dans chaque recherche, à trois séries alphabétiques successives. Je caressai donc volontiers l'idée d'une nouvelle édition, avec fusion des divers suppléments dans le texte primitif. Il n'y aura aucune exagération à dire, suivant la formule, que le tout a été « revu, corrigé et considérablement augmenté ». J'ai continué les dépouillements jusqu'au 31 décembre 1899... Pour résumer en peu de mots les améliorations dont la *Bio-Bibliographie* a été l'objet, les notices bibliographiques ont été revisées d'après les livres spéciaux à chaque catégorie de personnages. Bien des dates nouvelles ont été proposées depuis l'apparition de mon livre : il ne m'a pas été toujours loisible de vérifier leur degré de certitude, et plus d'une fois je me suis aperçu que leur nouveauté n'était pas une garantie. J'ai adopté sans hésitation celles qui me paraissaient prouvées, mentionné sur le pied de l'égalité celles qui semblaient plausibles et mis entre parenthèses les moins probables. — L'achèvement de la *Topo-Bibliographie* m'a permis de donner plus de régularité aux dénominations géographiques. Enfin la publication des deux fascicules de la *Hierarchia catholica medii aevi* du P. Eubel a entraîné le remplacement de dates incertaines par d'autres qui semblent définitives, puisqu'elles ont

comme source les documents officiels. — Le classement des personnages a donné lieu à une autre revision. Comme je l'ai précisé dans ma première Introduction (p. XIV-VI), chacun est classé d'après le terme qui semblait prédominer entre son nom [AUGUSTIN (St) d'Hippone] et son surnom [DATI (Augustin)], sauf exception pour les saints et bienheureux, qu'il faut chercher sous le nom qui a été consacré par le culte de l'Église [VINCENT (St) Ferrier]. En cet ordre d'idées, j'ai constaté dans mon travail primitif plus d'une anomalie : il y avait lieu de les rectifier. Toutes n'ont pu l'être, mais il en est une que je regrette de n'avoir pas opérée. Il n'a pas été difficile d'enlever à plusieurs Souverains Pontifes du temps du grand schisme le qualificatif d'antipape, que l'état actuel de la science historique rend plus que douteux, comme je l'ai établi à l'occasion de la grande controverse que j'ai eu le mérite ou la témérité de soulever, il y a quatre ans, au sujet du Suaire de Turin : il y avait, au temps où cette relique parut (1356), non un pape et un antipape, mais deux papes reconnus comme légitimes dans leur obédience respective. Il m'a été moins facile de les transporter de leur nom de famille à celui qu'ils prirent lors de leur élévation à la Papauté : j'ai dû renoncer à mettre Robert de Genève à Clément VII, dans la crainte de retrouver à la lettre R des fiches le concernant : ce sera pour une 3e édition ». — Nous n'avons plus qu'à attendre ce nouveau monument d'érudition imprimé avec des caractères plus forts, plus lisibles, ce qui aura le grand avantage de ménager les yeux, si généralement fatigués, des travailleurs. Une fois achevé, l'ouvrage comprendra 2 vol. in-8 jésus de 100 à 120 feuilles de 16 pages à deux colonnes. Le fascicule se composera de 16 à 17 feuilles, au prix de 7 fr. 50 pour les souscripteurs. A la mise en vente du dernier fascicule, le prix du fascicule sera porté à 10 fr.

FOLK-LORE. — Le livre que M. Fr. S. Krauss vient de publier sous ce titre : *Die Volkskunde in den Jahren 1897-1902 ; Berichte über Neuerscheinungen*, (Erlangen, Junge, gr. in-8 de 180 p.), litt. « Le folk-lore dans les années 1897-1902 ; comptes-rendus sur les nouvelles publications », est plus qu'une bibliographie. Du reste, M. Krauss que l'on regarde comme l'un des écrivains les plus versés dans la jeune science du folk-lore, ne touche pas à un thème sans lui donner l'empreinte de son talent personnel. M. Krauss a développé son sujet en manière de traité sur la matière, c'est-à-dire que, dans près de cinquante pages, il expose d'abord ses idées sur les questions d'ordre général ; l'horizon du folk-lore, son nom, son but, sa distinction d'avec la philologie et l'ethnographie et, partant, ses rapports très intimes avec ces deux sciences, etc. L'auteur dit à cet égard, et très justement, nous semble-t-il : « Le folk-lore se sert, en règle générale, d'une méthode combinée de la philologie et de l'histoire ; de la philologie, pour établir le sens vrai et la signification des traditions linguistiques ; de l'histoire, pour exposer le développement historique de ce qui est populaire... Les faits eux-mêmes du rapport de M. Krauss sont répartis en un certain nombre de chapitres très bien ordonnés : les uns traitent des différentes sections de la littérature populaire (chansons, contes, proverbes, etc.), les autres d'ordres particuliers de croyances comme l'âme et le culte des morts, le culte du soleil, le sacrifice, la sorcellerie, le symbolisme, la femme, l'enfant, les fêtes, le droit traditionnel, des usages divers. Les ouvrages et travaux publiés sur ces sujets dans l'espace des cinq dernières années sont non seulement signalés mais appréciés à leur valeur et passés quelquefois au crible d'une critique sévère. Un mérite particulier de M. Krauss est d'être au courant des publications du monde slave comme

de celles de l'Europe centrale : la production slave en matière de folk-lore est considérable, non seulement par la quantité mais aussi par la qualité. Et ce ne sera pas un des moindres regrets de ceux qui se serviront du livre de M. Krauss, comme guide sûr et bien informé, que de ne pouvoir mettre à profit un si grand nombre d'indications utiles. — L'ouvrage sort de cette même librairie Junge dont nous parlions le mois dernier (p. 81) et qui n'a pas encore appris que des volumes s'envoient tout cousus dans le monde.

Paris. — M. le marquis de Vareilles-Sommières a levé l'étendard de la révolte contre... un article du code civil, l'article 6, celui qui dit qu'on ne peut déroger par des conventions particulières aux lois qui intéressent l'ordre public et les bonnes mœurs. Pour le savant doyen de la Faculté libre de droit de Lille, toutes les lois intéressent l'ordre public ; il n'y aurait pas de distinction à faire entre elles sous ce rapport. M. Lainé, professeur à la Faculté de droit de Paris, lui répond en défendant l'ancienne théorie, consacrée par le législateur. M. de Vareilles-Sommières réplique que le législateur peut bien édicter des règles de conduite, mais non des conceptions doctrinales, et que, quand il déraisonne, les jurisconsultes ne sont pas obligés de déraisonner avec lui... Le débat ne manque pas d'intérêt pour les juristes, bien qu'au fond il nous paraisse plus théorique que pratique, et résider dans les mots plus que dans les choses. Qu'importe qu'on appelle ou non « lois d'ordre public » les lois auxquelles il n'est pas permis de déroger, si d'ailleurs on reconnaît qu'il y a des lois auxquelles on peut déroger et d'autres auxquelles on ne le peut pas ?... Quoi qu'il en soit, la question, par cela même qu'elle est discutée entre d'éminents professeurs, mérite d'attirer l'attention. Pour en juger, il faut lire la nouvelle brochure que vient de publier M. de Vareilles-Sommières : *M. Lainé et les Lois d'ordre public* (Paris, Pichon, 1904, gr. in-8 de 33 p.).

— M. Vallé, garde des sceaux, dans son dernier rapport sur l'administration de la justice (au *Journal officiel* du 5 janvier 1904), se félicite des réformes accomplies en matière de tarifs. Il prétend y voir « le double bienfait d'une économie dans les frais et d'une simplification très appréciable dans la procédure. » Ces félicitations que le ministre adresse... à lui-même ou à son œuvre sont-elles méritées ?... Nous savons plus d'un avoué et plus d'un juge taxateur qui n'y souscrirait pas volontiers... Quoi qu'il en soit, signalons aux intéressés la brochure que M. J. Gaure, avocat, vient de faire paraître sous ce titre : *Le Nouveau Tarif des avoués de première instance et d'appel, d'après le décret du 15 août 1903* (Paris, Chevalier-Marescq, 1903, in-8 de 48 p. — Prix : 1 fr.). Cette brochure, où le nouveau système de taxation est très clairement exposé, sera utile, non seulement aux avoués et aux magistrats, mais plus particulièrement encore peut-être aux autres hommes d'affaires, notaires, huissiers et autres, qui, ayant à régler des comptes de frais avec les avoués, doivent pour cela s'initier aux mystères de la nouvelle tarification.

— Dans une brochure : *La Vraie Science n'est pas en faillite* (Paris, Baillère, s. d., in-16 de 56 p. — Prix : 0 fr. 60), M. L. de Casamajor expose une idée foncièrement vraie : la mauvaise habitude qu'ont certains savants de construire des théories sur des hypothèses insuffisamment vérifiées par l'expérience, puis de considérer ces théories comme des vérités absolues qui leur servent à faire des incursions désordonnées dans le domaine de la philosophie, est la cause qui a permis de déclarer la faillitte de la science. Ce qui ne se serait pas produit si savants et philosophes restaient

chacun sur leur propre terrain. L'auteur donne comme exemple les doctrines phagocytaires de M. Metchnikoff et ce qu'en conclut ce dernier sur l'idée de l'immortalité et de la vie future.

— Une seconde brochure, du même auteur, est la traduction de : *Erreurs de l'optimisme scientifique; deux lettres ouvertes à M. le Dr D. E. L., médecin à Madrid, sur M. Metchnikoff, professeur à l'Institut Pasteur de Paris, par le P. Zacharias Martinez-Nuñez* (Paris, Baillère, s. d., in-16 de VI-92 p. — Prix : 0 fr. 75). Cette brochure complète la précédente; c'est une critique de l'ouvrage de M. Metchnikoff, intitulé : *Étude sur la nature humaine, essai de philosophie optimiste.* Elle montre que les sciences naturelles ne doivent pas empiéter sur la philosophie et la théologie, et que le biologue, en faisant des liaisons qui n'existent pas, aboutit à de fausses conclusions.

— *L'Action républicaine dans la marine* (Paris, Alcan, in-8 de 73 p.). — Voilà un titre singulièrement trompeur et ambitieux. En lisant ces pages, nous pensions y trouver l'exposé des progrès de l'idée républicaine dans la marine et aussi des résultats que la marine avait obtenus du développement de ces idées. Au lieu de cela, cette brochure ne contient que l'énumération, accompagnée de développements peu étendus, des réformes introduites dans la marine par M. de Lanessan, pendant son ministère. Ces réformes sont-elles toutes, comme paraît le croire l'auteur anonyme, également dignes d'éloges? Il est permis d'en douter. Faisons simplement remarquer que certaines des mesures imputées à M. de Lanessan — non des moindres, ni des plus mauvaises — avaient été préparées et mises au point par son prédécesseur ; certaines autres, au contraire, comme la réforme de l'inscription maritime, ont été seulement ébauchées par M. de Lanessan qui, à son départ, les a laissées à l'état de projet.

— Sous le titre de : *Écrivains d'hier et d'aujourd'hui* (Paris, Bibliothèque de l'Association, 1903, in-18 de 70 p.), M. Henri Marsac fait l'esquisse passablement romantique de 28 écrivains contemporains, presque tous poètes, dont plusieurs étaient dignes d'une place d'honneur, au lieu d'être confondus avec le *vulgum pecus* des parnassiens décadents.

— De M. E. Rouard de Card, mentionnons *l'Ile de Pérégil, son importance stratégique, sa neutralisation* (Paris, Pedone, 1903, in-8 de 22 p.). Pérégil est un îlot de 13 hectares et demi, séparé du territoire marocain par une passe. En 1868, les Anglais essayèrent de s'y établir et l'Espagne l'a tenté en 1887. En annexe, on trouvera la convention internationale du 31 mai 1865 pour l'entretien d'un phare au cap Spartel.

— L'érudite activité de M. Paul Marmottan ne cesse pas de se déployer sur le terrain qu'elle a choisi : l'Italie napoléonienne. Voici aujourd'hui, sous la même couverture, trois études nouvelles, dont deux seulement indiquées sur le titre. C'est d'abord le récit détaillé du voyage de Napoléon et de sa sœur Élisa à Venise, en 1807. Nous y remarquons l'observation suivante d'un témoin oculaire sur l'attitude peu fière des têtes couronnées qui accompagnaient le terrible voyageur : « Le respect qu'on a pour l'Empereur va presque jusqu'à l'adoration ; les princes et tous ceux qui l'entourent ne sont réellement que des esclaves ; tous les souverains que je vous ai nommés attendent ses ordres comme un caporal l'attend de son colonel » (p. 20-21). — Ce sont ensuite deux essais fort intéressants pour l'histoire des beaux-arts et du mobilier, l'un sur « le palais royal de Strà » (1807-1902), l'autre sur « le palais de Napoléon à Venise ». (*Voyage de Napoléon à Venise* (1807). — *Le Palais de Strà.* — Paris, J. Leroy, 1904, in-8 de 42 p.).

— D'avoir de la lecture, c'est bien : mais savoir utiliser ce que l'on a vu, lu, appris, c'est, on en conviendra, beaucoup mieux. Si, par surcroît, cette

utilisation, au profit d'autrui, est faite avec un sens vraiment judicieux, assaisonné d'une pointe d'esprit de bon aloi, alors, c'est parfait. Tel est le cas de M. Albert Cim, l'auteur apprécié d'*Une Bibliothèque* (Cf. *Polybiblion*, t. XCV, p. 452-453) qui, dans une conférence faite le 21 novembre dernier au Cercle de la librairie, a traité de *l'Amour des livres et de la lecture* (Paris, *Bulletin mensuel de l'* « *Association amicale des commis-libraires français* » n° de décembre 1903, p. 433 à 448). « C'est, dit le conférencier, une sorte d'anthologie des livres et de la lecture que je vais essayer de faire : ce n'est donc pas moi qui parlerai le plus souvent ; je ne ferai que vous répéter les paroles des meilleurs esprits et des sages de tous les siècles et de tous les pays. Ce système offrira deux avantages : moins de peine pour moi, ce qui est peu de chose ; plus d'agrément et de profit pour vous, ce qui est essentiel. » On n'est pas plus modeste. L'auteur ayant débuté par se mettre en scène lui-même, au moyen d'une anecdote finement racontée — ce qui a dû fixer aussitôt l'attention sympathique de ses auditeurs, — parle d'abord des anciens, des Égyptiens, des Grecs, des Romains, puis, — sa conférence n'ayant pas été imprimée au complet, ce que nous regrettons vivement, — il passe au dix-neuvième siècle, mettant à contribution un nombre considérable d'écrivains ayant parlé de la lecture et du livre. Cette érudite et très intéressante conférence a eu un plein succès : c'était justice.

— Nous avons souvent annoncé dans cette Revue les fascicules de la *Bibliothèque de bibliographies critiques* publiée par la Société des Études historiques ; nous en avons aujourd'hui sous les yeux trois intéressants à des titres divers. La bibliographie de *Taine* (Paris, Alphonse Picard et fils, in-8 de 83 p.) a été dressée par M. Victor Giraud, auteur d'un ouvrage remarqué sur l'illustre écrivain. Mme Taine, en revoyant les épreuves de ce travail, lui a donné une garantie d'exactitude. La bibliographie comprend, en six sections : I. L'indication des manuscrits de Taine ; II. La liste chronologique des livres et articles publiés de son vivant ; III. Les ouvrages posthumes ; IV. Les « fragments de la correspondance », c'est-à-dire les lettres qui ont été publiées ou signalées ; V. Les travaux sur Taine divisés en bibliographie française et bibliographie étrangère, et donnant d'une part les etudes d'ensemble et de l'autre les travaux particuliers ; VI. La liste alphabétique des auteurs mentionnés dans cette dernière section. — M. Jules Chavanon, naguère archiviste du Pas-de-Calais, a dressé pour l'*Histoire de l'Artois* une bibliographie vraiment critique et qui peut servir de modèle aux bibliographies d'histoire provinciale (in-8 de 64 p.). — Enfin M. Adrien Blanchet nous a donné une utile *Bibliographie critique de la sigillographie française* (in-8 de 53 p.), que termine un Index commode des noms de personnes et de lieux ; le plan fort simple de ce travail comprend après une Introduction I, sur l'intérêt de la sigillographie la mention : II, des périodiques ; III, de recueils divers ; IV, des ouvrages didactiques ; V-VIII, des sceaux ; des souverains ; des sociétés ; des particuliers ; des villes et provinces.

— Le *Polybiblion*, dans sa Partie technique, mentionne régulièrement les articles publiés par le *Mois littéraire et pittoresque* ; mais ces sommaires ne font point connaître l'aspect d'ensemble de cette publication, l'une des plus brillamment artistiques de notre temps. Chaque couverture donne un dessin en couleur. Invariablement, c'est une figure féminine, d'une grâce et d'un caractère tout particuliers. L'illustration générale est parfaite ; elle ne saurait redouter la comparaison avec aucun des périodiques riches qui sollicitent la faveur du public. Nous avons en mains l'année 1903 de ce beau recueil qui comporte deux volumes revêtus d'un ravissant

cartonnage biseauté, de nuance beige foncé ; sur le premier plat, entouré d'un motif gracieusement décoratif, éclate en or vif ce simple titre *Le Mois ;* au bas, au coin gauche, la marque de la Maison de la Bonne Presse, au milieu de laquelle se détache un christ avec la devise : *Adveniat regnum tuum.* Les couvertures des livraisons mensuelles ont été conservées et placées en tête de chaque volume ; elles méritent cet honneur. Vient ensuite le texte de chaque livraison, complété semestriellement par une table générale où sont mentionnées toutes les matières réparties en neuf divisions, savoir : Histoire, Poésies, Littérature, Beaux-Arts, Romans et nouvelles, Variétés géographiques et pittoresques, Industrie et Commerce, Sciences, Album musical. A la fin est rejeté un Bulletin tiré sur papier mince où l'on trouve quantité de notices bibliographiques, un Courrier de la mode, des notes intéressantes sur les collaborateurs du *Mois*, des renseignements variés ; rien n'y manque, pas même les annonces mensuelles. Nous engageons nos lecteurs à se reporter à la Partie technique du *Polybiblion* qui leur fera connaître la composition de cet admirable recueil auquel nous souhaitons la plus grande diffusion (Paris, 5, rue Bayard. — Prix de l'abonnement : France, 12 fr. ; Étranger, 14 fr. ; 17 fr. les 2 volumes reliés). Étant donné le luxe du *Mois littéraire et pittoresque*, sa variété, son importance, ces prix sont vraiment d'une excessive modération.

— La première livraison d'une nouvelle revue mensuelle illustrée intitulée : *Rome*, vient d'être mise en distribution. Honorée de la bénédiction du pape Pie X, cette publication a surtout pour but de développer dans le cœur de ceux qui la liront l'amour de l'Église et de son chef suprême. Revue historique et documentaire en ce sens qu'elle donnera tout ce qui concerne l'Église, Rome et le Pape, elle ne peut manquer d'intéresser tous les catholiques. Chaque livraison, imprimée avec luxe, sur beau papier, abondamment et soigneusement illustrée, aura 32 pages de texte, format gr. in-8. — La Partie technique du *Polybiblion*, dès le présent mois, publiera régulièrement les sommaires du nouveau périodique (Paris, VIIIe arr., 5, rue Bayard. — Prix de l'abonnement annuel : 3 fr.).

— L'intéressante collection des *Contemporains* se poursuit régulièrement. Nous en avons reçu le tome 23e qui renferme, comme ses devanciers, vingt-cinq biographies, parmi lesquelles nous citerons : *Louis XVI, roi de France*, par M. H. Argos ; *l'Impératrice Joséphine*, par M. J. Barlo ; *l'Impératrice Marie-Louise*, par M. O' d'Olliock ; *Joseph II, empereur d'Allemagne*, par notre collaborateur M. E.-G. Ledos ; *le Cardinal Fesch archevêque de Lyon*, par M. J.-M.-J. Bouillat ; *le cardinal Wisemann, archevêque de Westminster*, par M. D. Dumolin ; *le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, missionnaire lazariste, martyr*, par M. J.-M.-J. Bouillat ; *Claude Chappe, inventeur du télégraphe aérien*, par M. Barlo ; *George Stephenson, inventeur des chemins de fer*, par M. Sivallié ; *Madame Récamier, le général Dugommier, Bernardin de Saint-Pierre, l'amiral de Villaret-Joyeuse* et *Longfellow, poète et romancier américain*, par M. J. de Beaufort ; *Monge, comte de Péluse*, par M. C. Sivol ; *Xavier de Maistre*, par M. J. D'Erlo, etc. Ce volume est vraiment bien composé ; il est, de plus, illustré de portraits, de gravures et de cartes (Paris, Maison de la Bonne Presse, gr. in-8 de 16 p. par chaque biographie, sauf celle de Louis XVI qui en compte 32. — Prix : 2 fr.).

— Signalons l'*Agenda du photographe et de l'amateur* pour 1904 (Paris, Mendel, gr. in-8 de 184 p. illustré. — Prix : 1 fr.). Ce volume se compose de renseignements généraux, tableaux, formules, recettes, tours de main, anecdotes, articles et dessins humoristiques, concours et récréations photographiques.

Alsace. — La *Revue d'Alsace* publie depuis la présente année, à titre de *Supplément*, des *Documents inédits pour servir à l'histoire d'Alsace*. Elle a commencé par la publication du *Journal du Palais du conseiller de Holdt*, par M. A. Ingold. Ce document est une intéressante chronique des faits qui se sont passés au Conseil souverain d'Alsace au XVIIIe siècle. En même temps nous avons les *Réglements municipaux de la ville d'Amerschwihr de 1851*, publiés par M. Hoffmann. Le prix de ce supplément, qui paraît par fascicules de 32 p., tous les deux mois, est de 3 fr. 75 par an.

— M. Dubail-Roy publie et annote un manuscrit inachevé de son compatriote belfortain M. Deschamps, avec préface de M. Arsène Zeller, touchant *la Comtesse de la Suze (1618-1673)*, de la maison de Châtillon, arrière-petite-fille de l'amiral Coligny (Belfort imp. Devillers, in-8 de 47 p., avec une planche. Extrait du *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation*) Henriette de Coligny épousa, en premières noces, un Hamilton comte de Haddington ; veuve au bout de quelques mois, elle s'abandonna à la galanterie et n'y renonça point pour se marier en secondes noces à Gaspard de Champagne comte de la Suze, gouverneur de Belfort et fort ivrogne : selon l'abbé Descharrière (*Histoire de Belfort manuscrite*), la frivolité de la petite-fille du fameux huguenot réussit à rendre pour un temps les Alsaciens légers. Cependant elle se convertit, en 1653, à la vraie religion : son frère l'avait devancée en 1643 et son père était près de faire de même lorsqu'il mourut en 1646. Le monde interpréta mal cette conversion : « C'est, dit la reine Christine, que Mme de la Suze ne veut voir son mari ni dans ce monde ni dans l'autre. » Le comte de la Suze, en effet, demeura calviniste opiniâtre. De l'œuvre littéraire de sa femme nous dirons seulement que, femme d'esprit et vivant beaucoup dans la société des gens de lettres, elle se laissa aller à versifier comme tant d'autres, hélas! et qu'elle s'adonna à l'élégie, holà ! oserions-nous dire, si elle n'avait trouvé grâce devant Despréaux.

— Sous le titre : *Alsace-Lorraine. Hier et aujourd'hui*, on trouvera dans le *Gaulois du Dimanche* sous la signature : Jeanne et Frédéric Régamey, un grand article tout vibrant de patriotisme et que nous voudrions voir distribué largement dans toutes les communes de France. Il est illustré de 27 gravures.

Bretagne. — Vient de paraître le *Résumé du cours d'histoire*, professé à la Faculté des lettres de Rennes, en 1890-1891, par le regretté Arthur de la Borderie (Rennes, Plihon et Hommay, in-16 de II-195 p. — Prix : 4 fr.). Cet excellent *Résumé* est dû à la plume érudite de M. Paul Banéat, qui a su rendre quelque chose de la verve de l'éminent historien. Ces treize conférences comprennent l'histoire succincte des *Origines bretonnes, jusqu'à l'an 938 de notre ère*. Une quatorzième et dernière conférence traite du vandalisme en Bretagne. Nous avons encore dans l'oreille les accents indignés de M. de la Borderie, lorsqu'il flétrissait les actes de ces modernes Vandales dont les pires ne sont pas toujours ceux qui détruisent, mais bien plutôt parfois les restaurateurs et les constructeurs.

— M. Léon Dubreuil publie à Rennes, les mêmes éditeurs, un *Essai, sur l'administration générale d'un district pendant la Révolution. Le District de Redon 1er juillet 1790-18 ventôse an* IV (in-8 de 218 p. — Prix : 3 fr. 50). Ce n'est guère qu'un perpétuel plaidoyer en faveur de la Révolution. Fort heureusement pour la vérité, mais bien malencontreusement pour sa thèse, l'auteur extrait des archives départementales d'Ille-et-Vilaine et d'autres dépôts publics, tous « révolutionnaires », comme il le reconnaît, des pièces officielles renfermant les faits et gestes des « patriotes » du district de Redon

où sont énumérées les vexations sans nombre que l'on fit subir, pour leur inculquer l'amour de la liberté républicaine, à ces malheureuses populations qui ne parurent pas goûter les charmes de cette dernière : d'où les sanglantes prises d'armes des Blancs, qui provoquent l'indignation plutôt comiquement vertueuse de M. Dubreuil. Un Index insuffisant, l'emploi exclusif du calendrier républicain, de nombreuses inexactitudes trahissent la hâte avec laquelle a été écrite cette brochure.

— *La Justice révolutionnaire et le Clergé dans le Morbihan. Abel Lévenas*, tel est le titre d'une plaquette de M. l'abbé Pierre Nicol, professeur au petit séminaire de Sainte-Anne (extrait de la *Revue Morbihannaise*, Vannes, impr. Lafolye, 1903, (in-8 de 40 p.). C'est un des mille épisodes tragiques de l'époque révolutionnaire. Le crime qui conduisit l'abbé Lévenas à l'échafaud, ce fut celui de tous les prêtres qui se trouvèrent dans la même situation : sa fidélité à son devoir, à sa conscience, à son Dieu.

— Le commandant Desbrière, au cours sans doute de ses recherches sur les projets et tentatives de débarquement aux Iles britanniques, a dû rencontrer les très intéressants documents qui lui ont permis de rédiger la brochure qu'il a publiée sous le titre : *Le Blocus de Brest, de 1793 à 1805* (Paris, Chapelot, in-8 de 56 p. et une carte). Ce travail fait ressortir tout ce dont l'Angleterre a été redevable à la tenacité et à l'initiative parfois indisciplinée de ses amiraux, à l'endurance de ses équipages et au soin avec lequel le matériel anglais était entretenu. Elles montrent également combien la chance a été, pendant cette longue période de douze années, constamment contraire à nos armes et s'est plu à déjouer en toutes circonstances les plans stratégiques, parfois d'ailleurs bien hasardeux, du ministre Decrès, inspiré par Napoléon.

Franche-Comté. — Certes, les volumes de *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* se présentent toujours fort bien ; mais il en est peu dans l collection qui soient aussi abondamment et richement illustrés que le dernier paru (7e volume de la 7e série, année 1902, Besançon, imp. Dodivers, in-8 de xxxvi-368 p.). Les travaux de la Société, que nous allons mentionner, ont fait l'objet du discours du président annuel, M. le docteur Nargaud ; *La Société d'émulation du Doubs en 1902* (p. 1-10). Voici ces travaux, dont les simples titres, clairs et expressifs, disent bien haut l'intérêt : *Une Cloche franc-comtoise du quinzième siècle*, par M. Paul Druot, curé de Voillans (p. 11-16, avec 2 planches) ; — *Porte-Noire et ses commentateurs*, par M. Alfred Vaissier, dont nous avons eu le plaisir de signaler le tirage à part (Cf. *Polybiblion*, t. XCVIII, p. 282). Cette étude est illustrée de 10 vignettes dans le texte et d'une gravure hors texte (p. 17-43) ; — *Donat Nonnotte, de Besançon, peintre de portraits*, par M. Jules Gauthier (p. 43-56, avec un portrait) ; — *Étude sur la peinture anglaise*, par M. Victor Guillemin (p. 57-163), laquelle se termine par un copieux Index des noms propres ; — *Le Saint-Suaire de Besançon et ses pèlerins*, par M. Jules Gauthier (p. 164-185, avec 2 planches) ; — *Du Degré de confiance que méritent les généalogies historiques*, par le même (p. 186-200, avec 1 planche) ; — *Un Médecin co-gouverneur de Besançon au* xvii*e siècle. Étude sur Jean Garinet (1575-1657)*, par M. le Dr Henri Bruchon (p. 201-223, avec 3 planches) ; — *Le Maréchal duc de Randan, lieutenant-général au gouvernement de Franche-Comté (1741-1775)*, par M. le Dr Bourdin (p. 224-259, avec portrait) ; — *Les Fouilles de Châtelneuf-en-Vennes*, par M. l'abbé Hermann Druot (p. 260-277, avec une planche) ; — *Édouard Grenier (1819-1901)*. I. *L'Enfance d'un poète*, par M. Jules Gauthier (p. 278-290) ; — *Flora Sequaniae exsiccata, ou Herbier de la flore de Franche-Comté*, publié par

M. X. Vendrely (21e fasc., p. 291-309) ; — *Trois Églises romanes du Jura franco-suisse, Jougne, Romain-Môtier, Saint-Ursanne*, par M. Jules Gauthier (p. 310-330, avec 3 planches).

— M. F.-G. Dubail-Roy a extrait du *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation* les pages qu'il a consacrées à *la Guerre de Bourgogne en 1474-75 et les Belfortains* (Belfort, imp. Devillers, 1903, in-8 de 16 p.). C'est un aperçu des hostilités dont la région correspondant actuellement au département de la Haute-Saône, et qui appartenait à Charles le Téméraire, fut le théâtre trois ans avant la mort du grand-duc d'Occident. L'exécution de Pierre de Hagenbach fut le signal de l'expulsion des garnisons bourguignonnes de la Haute-Alsace et du Brisgau. Mais les confédérés de la « Ligue héréditaire » ne s'en tinrent pas là : ils ravagèrent un coin de la Franche-Comté. M. Dubail-Roy, après un court exposé, a laissé la parole à un contemporain des événements, le chapelain balois Knebel, dont il a traduit de l'allemand certaines parties de la Chronique publiée à Bâle en 1851. M. Dubail-Roy a mis aussi à contribution les comptes communaux de Belfort de juin 1474-juin 1475, qui « offrent de précieux détails au sujet de la participation des Belfortains à la guerre de Bourgogne et au siège d'Héricourt. »

— *La Revue universelle* (librairie Larousse, 17, rue Montparnasse) publie, en tête de sa livraison du 1er février courant, un bon article biographique sur l'éminent peintre et sculpteur Gérôme, né à Vesoul le 11 mai 1824, mort à Paris le 10 janvier dernier. Cet article est signé des simples initiales A. B. Suivent des anecdotes curieuses sur le maître, extraites du *Temps* (Jules Claretie), de l'*Éclair* et du *Gaulois* (L. Vauxelles). Pour terminer, une serie de jugements sur l'œuvre de Gerôme dus à Baudelaire, Maxime du Camp, V. Burger, Thiébault-Sisson, Fourcaud, Gustave Geffroy et Benjamin Constant. Tous les « gérômistes » voudront posséder ces pages intéressantes, illustrées de trois portraits de l'artiste et de la reproduction de cinq de ses œuvres (peinture et sculpture).

— Les cendres de Gérôme sont à peine refroidies que voici déjà une brochurette très élégante de M. Albert Soubies : *J.-L. Gérôme, 1824-1904. Souvenirs et notes* (Paris, Flammarion, 1904, in-8 de 16 p. — Prix : 1 fr.), qui brièvement nous raconte l'histoire de l'œuvre du grand artiste. De l'homme il n'est question que d'une manière anecdotique. « C'est, en somme, conclut l'auteur, une haute figure qui disparaît, un artiste de grand mérite qui s'en va. Quand on considère sa double carrière de peintre et de statuaire, on est obligé de convenir que l'histoire artistique offre un assez petit nombre d'exemples d'une semblable aptitude développée avec un si vif succès dans deux directions différentes » Observation très exacte. La Franche-Comté a produit, cependant, au siècle dernier, un artiste qui fut tout à la fois peintre et sculpteur renommé : Clésinger. Un portrait eût complété utilement ce charmant opuscule.

Ile-de-France. — Il y a longtemps qu'a été exprimé le désir de voir nos excellents curés consacrer les heures de loisir que peut leur laisser l'exercice du ministère à l'histoire de leurs paroisses. Pour les encourager dans cette voie, la revue *l'Art et l'Autel* a récemment institué un concours auquel se sont présentés jusqu'à six mille concurrents. L'un des lauréats (quatrième grand prix), M. l'abbé Aristide Charasson, curé de Neuilly-sur-Marne (Seine-et-Oise), vient de publier le travail qui lui a valu cette distinction : *Neuilly-sur-Marne. Ses Souvenirs depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (Paris, Société d'éditions religieuses, 1903, in-8 de XVI-254 p. et 21 pl. en phototypie). On doit tout particulièrement louer

M. l'abbé Charasson d'avoir rejeté la rhétorique au second plan et de s'être attaché avant tout à recueillir le plus de faits et le plus de textes possible. Par là, son ouvrage ne constitue pas seulement un très utile mémorial de souvenirs locaux, mais il offre encore, pour la connaissance des institutions et des mœurs anciennes, des matériaux, des indications dignes d'être prises en considération et mises à profit par les historiens. Une mention spéciale doit être faite à cet égard de la *Deuxième Partie*, où l'auteur a réuni et publié une trentaine de documents, allant du dixième au dix-neuvième siècle.

Languedoc. — La première livraison du tome V de la troisième série, volume XXXIII de la collection du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers* (Béziers, imp. Sapte, 1903, in-8 de 278 p.), est occupée en très majeure partie par l'*État paroissial de Béziers sous l'épiscopat de Clément de Bonsy (1633)*, publié par M. A. Soucaille (p. 5-187). Clément de Bonsy, qui occupa le siège épiscopal de Béziers pendant plus de trente ans, « procéda en 1633 à la visite des églises des paroisses de son diocèse. Les registres contenant les procès-verbaux rédigés sur ces entrefaites, pour ne pas avoir été l'objet d'un soin convenable, ont payé tribut à l'édacité du temps. L'assemblage de quelques-uns de ces documents est devenu possible et, dit M. Soucaille, nous allons les reproduire. » Mais, au préalable, dans un intéressant Avant-propos de 8 pages, il nous donne un aperçu des institutions ecclésiastiques depuis les origines jusqu'au XVIIe siècle. Quant aux procès-verbaux des visites pastorales, ils ne s'appliquent pas à moins de trente-deux églises et chapelles. — Le reste du volume se compose d'un discours du président de la Société, M. Louis Noguier (p. 189-196), d'un rapport sur le concours de poésie française, par M. le Dr Félix Passarini (p. 197-230), d'un autre rapport sur les mémoires historiques, archéologiques et biographiques, par M. A. Soucaille (p. 231-238), enfin d'un dernier rapport sur le concours de poésie néo-romane, par M. E. Laurès (p. 239-247).

Lyonnais. — M. E. Vial a dernièrement publié le premier fascicule d'une série de monographies sur les *Institutions et coutumes lyonnaises*. Titre : *Les Réveille-matin. Les Crieurs publics* (Lyon, Louis Brun, 1903, in-8 de 28 p., avec une vignette). « Au commencement de l'année 1502, Me Jean Cottereau, alors secrétaire et conseiller du Roi en la Chambre des comptes de Paris, institua, à Lyon, deux clochetiers ou réveille-matin. A cet effet, il fit remettre aux conseillers de ville une somme de cent écus d'or couronnés destinée à l'achat d'une pension dont le revenu assurerait la rétribution des deux clochetiers ; ceux-ci, choisis par le consulat, seraient chargés de parcourir les rues de la ville, les nuits du dimanche au lundi, en sonnant une cloche afin de réveiller les habitants et de les inviter à prier pour les morts. » Telle fut l'origine de cette institution locale dont M. Vial nous raconte l'histoire jusqu'à sa suppression à l'époque de la Révolution. — Très antérieurs aux « réveille-matin », les crieurs publics ont eu leur rôle utile à Lyon, comme ailleurs. L'auteur nous montre, à travers les âges, ce qu'étaient ces auxiliaires de l'administration lyonnaise et en quoi consistaient leurs fonctions. Eux aussi devaient disparaître, au moment où la Révolution éclata. L'affichage, qui, dès le XVIe siècle, était employé à Lyon comme « mode supplémentaire de publicité », devait les remplacer entièrement au XIXe. Ce premier travail, rédigé surtout d'après les archives de la ville, est de bon augure pour ceux qui doivent le suivre.

— M. Ant. Lestra vient de publier une nouvelle édition de son remar-

quable travail : *Faut-il ramener l'Empire ?* (Lyon, Effantin, 1904, in-12 de 66 p.). Voici ses deux conclusions : 1° L'Empire ne peut nous sortir efficacement de la crise où nous nous débattons. Il resterait demain ce qu'il fut toujours dans notre histoire : une variété de la Révolution antichrétienne et antifrançaise ; 2° La Monarchie répond seule aux nécessités urgentes. Héréditaire et traditionnelle, antiparlementaire et décentralisée, elle opérera la synthèse de toutes les revendications légitimes.

Provence. — Les premières pages de l'important travail de M. J. Repelin comprenant la *Description des faunes et des gisements du cénomanien saumâtre ou d'eau douce du Midi de la France* (Marseille, impr. Maillot fils aîné, in-4 de 112 p. et 8 planches) sont réservées à d'intéressantes notes posthumes de Philippe Matheron, et c'est grâce aux nombreux matériaux laissés par ce savant et à l'étude des collections de MM. Curet, Zurcher et Doncieux, ainsi qu'aux échantillons recueillis par lui-même, que l'auteur a pu entreprendre de combler la lacune qui existait dans la connaissance des espèces saumâtres du cénomanien. La partie la plus remarquable de ce travail est la description des faunes. Les cœlentérés sont peu nombreux : cinq espèces dont une nouvelle. Les mollusques, au contraire, sont représentés par 97 espèces qui se répartissent ainsi : Les Lamellibranches dits Pélécypodes, 36 espèces, parmi lesquelles 28 sont nouvelles, mais l'une d'entre elles, le *Dosinia numismalis* Rép., nous semble être formée sur un exemplaire bien incomplet, et pourrait ne pas appartenir au genre dans lequel il a été placé. Les Gastéropodes, de beaucoup les plus nombreux, comprennent 60 espèces dont 51 sont nouvelles. Trois genres nouveaux sont proposés : le genre *Cylindrogyra* (Repelin), le genre *Nisopsis* (Matheron) et le genre *Ampullopsis* (Repelin). La description des espèces est suivie de celle des nombreux gisements où elles ont été recueillies, description donnant des renseignements d'un intérêt incontestable pour le géologue qui y trouvera des indications très précises sur leurs situations géographiques et stratigraphiques.

Allemagne. — Le 25 mars de l'année dernière on célébrait le 70e anniversaire de la naissance de M. August Wilmanns, directeur de la Bibliothèque royale de Berlin. Trente-six érudits, fonctionnaires anciens ou actuels de cet établissement, ont voulu commémorer cette date en offrant à M. Wilmanns un recueil de mélanges. Ces *Beiträge zur Bücherkunde und Philologie August Wilmanns zum 25 März 1905 gewidmet* (Leipzig, Otto Harrassowitz, in-4, vii-551 p.) sont les suivants : Altmann, *Die königliche Bibliothek in Berlin in ihren Beziehungen zum königlichen opernhaus 1788-1845*; — Blau, *Das Bharatopākyana des viṣṇu-Purāṇa* ; — Boysen, *Die handschriftliche Ueberlieferung der lateinischen Josephus-Übersetzung in der 1. Hälfte der Antiq. jud.* — Brandis, *Neun Briefe Niebuhrs aus Italien* ; — Doege, *Die Trachtenbücher des* xvi. *Jahrhunderts*; — Frantz, *Ein englisches Bericht über den dreissigjährigen Kriegs* ; — Froehde, *Zur Kommen tartheorie bei Nonnius* ; — Gaedertz, *Aus K. L. von Knobels Frühzeit* ; — von Gebhardt, *Eine verlorene und eine wiedergefundene Stobaeushandschrift*; — Gerhard, *Die ungarische Nationalbibliothek der Universität Halle-Wittenberg* ; — Günther, *Der neapolitaner Johannes Bernardinus Bonifacius marchese von Oria*, *und die Anfänge der Danziger Stadtbibliothek* ; — Von der Heyden-Zielewicz, *Zur Ueberlieferung von Chrabs « Opismenech »* ; — Hirsch, *Die Kriegssammlungen der königlichen Bibliothek zu Berlin*; — Jacobs, *Crist. Buondelmonti* ; — Kemke, *Die Geschichte einer Handschriftversendung* ; — Kopp, *Das Liederbuch der Berliner Bibliothek vom Jahr 1582 und verwandte Sammlungen* ; — Krause,

De Aeschyli Coephororum versibus 261-279 Kirch.; — Luther, *Die Anfänge der Klischee*; — Münzel, *Zum Pädagogus der Clemens Alexandrinus*; — Nentwig, *Zwei schlesischen Majorats-Bibliotheken*; — Noerrenberg, *Kieler Bruchstück aus Heinrich von der Turlin-Crone*; — Otto, *Ikonographie der königlichen Bibliothek in Berlin*; — Paalzow, *Einiges über die italienischen Stadtrechte*; — Paszkowski, *Goethes Verhältniss zum Bibliothekswesen*; — Perlbach, *Die Berliner Doubletten von 1697 in Halle*; — Pfennig, *Wer hat zuerst die Analysis von der Metaphysik emanzipiert?* — Pietschmann, *Zu den Ueberbleibseln des koptischen Alexanderbuches*; — Roth, *Die spez. medizinischen deutschen Zeitschriften in den Jahren 1853, 1875 und 1901*; — Schroeter, *Die Ballade bei Shakespeare*; — Schulze, *Zu den altfranzösischen Bernhard-Handschriften*; — Schwenke, *Zur älteren Geschichte der Berliner königlichen Bibliothek 1687-1698*; — Springer, *Zur Musiktypographie in der Inkunabelzeit*; — Steffenhagen, *Ein mittelalterliches Traktat über den Rentenkauf und das Kostnitzer Rechtsgutachten von 1416*; — Stern, *Mitteilungen aus der Lübener Kirchenbibliothek*; — Valentin, *Ueber die Bewertung des Y in Chronogrammen*; — Weil, *Oeniadae, ein Beitrag zur nordgriechischen Reise des Cyriacus von Ancona 1436.*

Belgique. — La *Table analytique des cinquante premiers volumes (1877-1901)* de la *Revue des questions scientifiques* vient de paraître (Louvain, Société scientifique, 1904, in-8 de XII-168 p.). Cette précieuse table, précédée d'un *Avertissement* de 4 pages, signé du R. P. J. Thirion, se divise en quatorze catégories, savoir : I. Mathématiques ; II. Astronomie ; III. Physique ; IV. Chimie ; V. Sciences industrielles ; VI. Sciences zoologiques ; VII. Sciences anthropologiques ; VIII. Botanique et Sylviculture, IX. Sciences agricoles ; X. Hygiène et Médecine ; XI. Sociologie ; XII. Sciences géologiques ; XIII. Géographie et Voyages. Colonisation ; XIV. Histoire des sciences. Philosophie. Controverse. Mélanges. Ce volume se termine par une Liste alphabétique des auteurs, des personnes et des institutions citées dans la *Table analytique.*

— La Société belge de géographie, fondée en 1876 par le lieutenant-général Liagre et par le professeur J. du Fief, a solennellement célébré, le 25 octobre 1901, le vingt-cinquième anniversaire de son existence, et non contente de commémorer cet événement par une séance extraordinaire, elle a décidé de lui consacrer une publication exceptionnelle. Cette publication nous l'avons sous les yeux : *La Fondation de la Société royale belge de géographie et son* XXVe *anniversaire* (Bruxelles, Vanderauwera, 1903, in-8 de III-184 p., avec portraits). On y trouvera, indépendamment des discours d'apparat prononcés le 25 octobre 1901, d'une histoire de la Société belge de géographie entre 1876 et 1901, d'une excellente revue d'ensemble, faite par M. du Fief, des explorations géographiques pendant le même laps de temps de vingt-cinq ans, la précieuse série des portraits des présidents de la Société belge et des principaux explorateurs belges décédés. Ce sont autant de raisons pour considérer cette publication de circonstance comme un livre à lire et à conserver.

Hongrie. — Ce que certains Etats ont fait à Rome, un évêque magyar vient, lui tout seul, de le réaliser. L'éminent directeur de l'Institut historique hongrois à Rome, Mgr Fraknói, dont les travaux historiques font autorité, a fondé, dans cette capitale un établissement destiné aux artistes hongrois. On lui doit la construction d'une demeure spécialement aménagée pour deux peintres et un sculpteur ; chaque artiste aura un atelier et un appartement ; de plus, Mgr Fraknói assure à chaque peintre une pension annuelle de 3,000 couronnes, et au sculpteur une pension de 4,000 couronnes

il a offert le palais et les fonds nécessaires pour le service des pensions au gouvernement hongrois qui désignera les titulaires de la nouvelle École hongroise de Rome.

— Le 1er janvier 1904, a été rétabli, en Hongrie, l'ordre magyar des paulistes, qui ne s'était pas réorganisé depuis sa dissolution par Joseph II. Fondé par Eusèbe, chanoine d'Esztergom, et confirmé par Urbain IV, sur les instances de saint Thomas d'Aquin, l'ordre des paulistes s'était rapidement répandu et était fort apprécié. Ses membres s'adonnaient à l'instruction et cultivaient les beaux-arts ; leur bienfaisance les avait rendus fort populaires. C'est du célèbre monastère de Cenisztohova qu'ont été appelés les membres qui vont peupler le nouveau couvent et former les Hongrois qui déjà ont manifesté le désir de devenir paulistes. La reconstitution de cet ordre, fondé en 1263, est due aux efforts du cardinal Vaszary, prince-primat de Hongrie, qui leur a offert un asile, là où avait vécu leur fondateur, le bienheureux Eusèbe.

Italie. — Deux maîtres de l'érudition en Italie, qui ont l'un et l'autre contribué brillamment à répandre dans ce pays le goût des études d'histoire littéraire, MM. Francesco Novati et Rodolpho Renier, entreprennent, à la maison Lœscher et Cie, de Turin, la publication d'un recueil périodique exclusivement consacré à la littérature médiévale. Les *Studi medievali,* qui paraîtront par fascicules semestriels de 10 feuilles in-8 de manière à former tous les deux ans un fort volume (30 fr. pour les abonnés), auront pour objet de « recueillir » tout ce qui peut jeter quelque lumière sur la vie intellectuelle de ces siècles que l'érudition d'autrefois avec un dédain obstiné désignait sous le nom de « basse époque » ou de « temps obscurs. » En principe la Revue ne s'occupe que des littératures néolatines ; elle ne se permettra d'incursion sur le domaine des autres littératures, — germanique, par exemple — que pour éclairer quelque point des relations intellectuelles entre les races latines et germaniques. L'époque qu'embrassera le recueil est naturellement assez élastique. Pour l'Italie, où la Renaissance s'est manifestée de si bonne heure, on ne descendra pas au delà du XIIIe siècle tandis que pour la France et l'Espagne l'on n'hésitera pas à descendre jusqu'à l'aurore du XVIe siècle. L'on ne peut que faire bon accueil à ce projet de publication, et l'on ne doute guère que les noms des directeurs n'en assurent le succès.

Brésil. — Nous avons déjà signalé quelques-unes des publications historiques faites par le baron de Studart à l'occasion du troisième centenaire de Ceará ; toutes les œuvres plus ou moins durables qu'a suscitées cet anniversaire se trouvent énumérées dans le tome XVII, daté de 1903, de la *Revista trimensal do Istituto do Ceará* (Fortaleza, typ. Studart, 1903, in-8 de II-408 p., avec planche). On trouvera aussi dans ce même tome, destiné à commémorer la fondation de Ceará, des études historiques intéressantes ; à commencer par un bon article du P. Carlos Teschauer sur la priorité des Portugais comme découvreurs du Nouveau-Monde ; outre les travaux du baron de Studart sur Francisco Pinto et Luiz Figueira, et sur le fondateur de Ceará, Martim Soares Moreno, signalons encore la traduction (par M. Afredo de Carvalho) du journal de l'expédition du Hollandais Mathias Beck contre Ceará en 1649 (avec plan) et une bonne notice biographique sur le missionnaire lazariste français Pierre-A. Chevalier. Grâce à cet ensemble d'études historiques, la 17e année de la *Revista trimensal do Istituto do Ceará* présente plus d'intérêt encore que les années précédentes.

États-Unis. — Quels grands services est appelée à rendre en Amérique

à la cause du catholicisme une Université catholique, le regretté pape Léon XIII l'avait parfaitement compris, et il avait témoigné de la manière la plus nette, quelques mois avant sa mort, au recteur de l'Université catholique d'Amérique, quel intérêt il portait à l'œuvre. A peine monté sur le trône pontifical, le pape Pie X a manifesté la même sollicitude et engagé l'épiscopat américain à assurer à l'établissement de Washington une base pécuniaire solide, au moyen d'une quête annuelle dans toutes les églises des États-Unis. La lettre adressée à cette occasion par le Pape au cardinal Gibbons, et des lettres de ce même cardinal et de Mgr Keane, archevêque de Dubuque, ont été réunies en une courte brochure : *The Annual Collection for the Catholic University of America* (Extrait du *Catholic University Bulletin*, in-8 de 12 p.). Rien ne montre mieux quel prix l'Église attache à la culture scientifique et quels efforts elle fait pour en encourager le développement.

— Aux précieuses bibliographies dressées par les fonctionnaires de la Bibliothèque du Congrès que nous avons précédemment signalées à cette place, il convient d'ajouter un inventaire des livres et brochures relatifs au président Lincoln, que possède le grand établissement scientifique américain. Soigneusement dressé par M. George Thomas Ritchie, cet inventaire : *A List of Lincolniana in the Library of Congress*, (Washington, Government Printing Office, 1903, in-8 de 75 p.) contient une liste : 1° des écrits d'Abraham Lincoln lui-même ; 2° des biographies publiées sur Lincoln, de ses oraisons funèbres. Bien qu'elle soit présentée comme n'ayant qu'un caractère provisoire, cette liste (où ne figurent pas les articles publiés dans les périodiques) n'en sera pas moins d'une indiscutable utilité pour tous ceux qui étudient l'histoire des États-Unis à l'époque de la guerre de sécession ; il serait cependant désirable d'y corriger quelques légères erreurs typographiques (*Joualt* pour *Jouault*, par exemple, p. 38) et d'y ajouter un Index dont nous ne pouvons que regretter actuellement l'absence.

Publications nouvelles. — *Lettres de l'abbé Loisy, sur quelques points de l'Écriture sainte*, par l'abbé G. Frémont (in-18, Bloud). — *Le Symbole des apôtres en histoires*, par J.-M.A., missionnaire apostolique (in-12, Abbeville, Paillart). — *Le Tribunal de la pénitence devant la théologie et l'histoire*, par l'abbé P. Pellé (in-18, Oudin). — *Manuel de théologie ascétique*, par le R. P. A. Devine (in-12 carré, Avignon, Aubanel). — *Exposition de la morale catholique. Le Fondement de la morale. La Béatitude, conférences et retraites. Carême 1903*, par E. Janvier (in-8, Lethielleux). — *Œuvres choisies. Sermons, prônes et instructions*, par Mgr Billard. T. II (in-8, Vic et Amat). — *Les Conférences*, 3e année (1903) (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Conférences quadragésimales. Le Code de bonheur du Maître*, par l'abbé T. Besnard (in-18, Lethielleux). — *Les Vertus du cœur de Jésus*, par L. Boussac (in-18, Téqui). — *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, proposée à tous les fidèles*, par l'abbé J. Sabouret (in-18, Téqui). — *Ange et apôtre. La Piété, le zèle*, par l'abbé P. Feige (in-18, Téqui). — *Traité du découragement dans les voies de la piété, suivi du Traité des tentations*, par le R. P. J. Michel (in-18, Téqui). — *Nos égaux et nos inférieurs, ou la Vie chrétienne au milieu du monde*, par E. Laubarède (in-18, Téqui). — *De l'Application faite en Cochinchine du principe de la séparation des autorités administrative et judiciaire. Décrets sur l'indigénat*, par A.-L. Carlotti (gr. in-8, Chevalier-Marescq). — *Supplément aux principes de droit civil français de François Laurent*, par L. Siville. T. VIII (in-8, Chevalier-Marescq). — *L'Abrogation de la loi Falloux. Liberté ou monopole de l'enseignement (Discours prononcés au Sénat du 7 au 22 novembre 1903)* (in-18, Cornély). — *Loi*

espagnole sur la propriété industrielle, du 16 mai 1902, trad. et commentaire par P. Carpentier (in-8, Chevalier-Marescq). — *Descartes, directeur spirituel. Correspondance avec la princesse Palatine et la reine Christine de Suède*, par V. de Swarte (in-18, Alcan). — *Profession de foi du vicaire auvergnat, précédée de celle de M. Joseph Cerisier, financier notoire et coquin estimable*, par Pierre-Félix (in-18, Perrin). — *Propos de morale*, par H. Michel (2 vol. in-16, Hachette). — *Catéchisme d'un laïque*, par E. Colas (in-8, Tonneins, imp. Ferrier). — *Causerie du jeudi* (in-18, Cornély). — *De la Direction des enfants dans un internat de garçons*, par l'abbé Simon (in-18, Téqui). — *Charles Périn, créateur de l'économie politique chrétienne*, par Mgr J. Fèvre (in-8, Savaète). — *Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine. Contribution à l'histoire des idées au* XIX*e siècle*, par P.-F. Thomas (in-8, Alcan). — *L'Alcoolisme et les moyens de le combattre jugés par l'expérience*, par le Dr J. Bertillon (in-12, Lecoffre). — *Questions sanitaires. La Peste*, par le Dr J.-T. Dupuy (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Questions sanitaires. La Fièvre jaune*, par le Dr J.-T. Dupuy (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Travail et plaisir, nouvelles études expérimentales de psycho-mécanique*, par C. Féré (in-8, Alcan). — *Précis des maladies mentales*, par le Dr A. Rémond (in-18, F.-R. de Rudeval). — *La Photographie vitrifiée, mise à la portée des amateurs*, par R. d'Heliecourt (in-12, Mendel). — *Manuel pratique du reporter photographe et de l'amateur d'instantanés*, par A. Reyner (in-12, Mendel). — *Manuel de la conversation et du style épistolaire français-anglais-malgache*, par A. Durand (petit in-16 carré, cart., Garnier). — *Promenades. Poésies intimes, suivies d'une légende, les Pierres sonnantes du Guildo*, par C. Grandmougin (gr. in-8, Émile Paul). — *Émaux bressans*, par G. Vicaire (in-18, Leclerc). — *Violes d'amour et guitares*, par A. Blondeau (in-12, Dujarric). — *Les Jardins clos, poèmes*, par P. Mussche (in-18, Société française d'imp. et de libr.). — *Les Aspirations, poésies canadiennes*, par W. Chapman (gr. in-8, Mottenoz et Martinet). — *Leurs Parents*, par C. Sénéchal (in-12, Fontemoing). — *Sœur Alexandrine*, par Champol (in-18, Plon-Nourrit). — *Le Bonheur des autres*, par A. Noël (in-18, Plon-Nourrit). — *Le Passé*, par Resclauze de Bermon (in-18, Plon-Nourrit). — *Au temps du Panache*, par H. d'Estre (in-18, Plon-Nourrit). — *Le Lac noir*, par H. Bordeaux (in-18, Fontemoing). — *L'École des Rois*, par M. Reepmaker (in-16, Stock). — *Les Fiançailles d'Yvonne*, par J.-H. Rosny (in-18, Joanin). — *Calvaire maternel*, par R. Dombre et H. de Forge (in-12, Henri Gauthier). — *Responsabilité*, par la Mise de Tristany (in-12, Henri Gauthier). — *Les Palmarieu*, par M. Thiéry (in-12, Abbeville, Paillart). — *La Fresnaie*, par M. Aigueperse, in-12, Abbeville, Paillart. — *Christiane*, par S. d'Ivry (in-18, Hatier). — *Les Vengeurs de la Main-Noire*, par Savaète (in-8, Savaète). — *En Haut. Lettres de la comtesse de Saint-Martial (Sœur Blanche, fille de la Charité)* (in-12, Plon-Nourrit). — *Histoire des œuvres de Stendhal*, par A. Paupe (in-18, Dujarric). — *Pages choisies des grands écrivains. Schiller*, avec une Introduction par L. Roustan (in-18, Colin). — *Gœthe en France, étude de littérature comparée*, par F. Baldensperger (in-8, Hachette). — *Tragedie e Canzoni*, da M. Dagna (in-8, Torino, tip. Gianolio). — *Carnet d'un auteur*, par A. Erny (in-18, Daragon). — *L'Empire de la Méditerranée*, par R. Pinon (in-8, Perrin). — *SinaïMa'ân Pétra. Sur les traces d'Israël et chez les Nabatéens*, par A. Sargenton-Galichon (in-12 carré, Lecoffre). — *Au Pays Moï*, par le Mis de Barthélemy (in-18, Plon-Nourrit). — *Au Pays de la fièvre*, par J. Darricarrère (in-18, Stock). — *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, par G. Maspero (in-18, Hachette). — *Le Pape Clément IX et la Guerre de Candie (1667-1669)*, par C. Terlinden (gr. in-8, Fontemoing). — *Le Concordat, sa négociation, ses dix-sept*

articles, son histoire de 1801 à 1905, par A. Body (in-8, Lyon, imp. A. Geneste). — *Le Tombeau de la Sainte Vierge à Jérusalem*, par le P. Barnabé (in-8, Jérusalem, imp. des P. P. franciscains). — *S. Em. le cardinal Merry del Val secrétaire d'État de S. S. Pie X*, par Mgr. J. Fèvre (in-8, Savaète). — *Au temps de Louis XIII*, par L. Batiffol (in-8, Calmann-Lévy). — *Le Mariage de Marie-Antoinette*, par M. Boutry (gr. in-8, Émile Paul). — *Lettres inédites de la comtesse d'Albany à ses amis de Sienne (1797-1820)*, mises en ordre et publiées par L.-G. Pélissier. T. I. (in-8, Fontemoing). — *Correspondance intime et inédite de Louis XVII, Charles-Louis, duc de Normandie « Naundorff », avec sa famille, 1834-1838*, avec Introduction et notes par O. Friedrichs. T. I (in-8, Daragon). — *Benjamin Constant et les Idées libérales*, par G. de Lauris (in-18, Plon-Nourrit). — *Les Français de mon temps*, par le Vte G. d'Avenel (in-18, Plon-Nourrit. — *Ambassade en Espagne de Jean Ébrard, seigneur de Saint-Sulpice, de 1562 à 1565, et Mission de ce diplomate dans le même pays en 1566*, par E. Cabié (in-8, A. Picard). — *La Politique orientale de Napoléon, Sebastiani et Gardane, 1806-1808*, par E. Driault (in-8, Alcan). — *Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne (1808-1809)*, par le commandant Balagny. T. III (in-8, Berger-Levrault). — *Le Soldat impérial (1800-1814)*, par J. Morvan. T. Ier (in-8, Plon-Nourrit). — *De Waterloo à Sainte-Hélène (20 juin-16 octobre 1815)*, par J. Silvestre (in-8, Alcan). — *1849. L'Expédition française de Rome sous la deuxième République*, par R. Bittard des Portes (in-8, Téqui). — *Les Dernières Années de la Louisiane française*, par le bon M. de Villiers du Terrage (in-8, Guilmoto). — *Politique et religion. Questions du temps présent*, par J.-B. Rippert (in-18, Perrin). — *Païens*, par A. Eymieu (in-18, Vitte). — *Visions d'espoir*, par A. Eymieu (in-18, Vitte). — *La Crise macédonienne*, par M. Gandolphe (in-18, Perrin). — *Pro Macedonia*, par V. Bérard (in-18, Colin). — *Grandes Écoles et Gens d'Église au diocèse d'Amiens sous l'ancien régime*, par l'abbé Dubourguier (in-8, A. Picard et fils). — *Comminges et Nébouzan. Aulon*, par le P. Irénée (in-8, Toulouse, Privat). — *Les Routes d'Arles*, par A. Godard (in-18, Perrin). — *Les Quatre Mariages de Jacqueline duchesse en Bavière (1401-1436)*, par E. Le Blant (in-18, Plon-Nourrit). — *The English Statutes in Maryland*, by G.-L. Sioussat (in-8, Baltimore, Johns Hopkins Press). — *L'Idéal américain*, par T. Rooselvelt; trad. par A. et E. de Rousiers (in-18, Colin). — *Un Chancelier au* XVe *siècle. Nicolas Rolin, 1380-1461*, par A. Périer (in-8, Plon-Nourrit). — *Jean Halbout de la Becquetière (1593-1626)*, par le P. Ubald d'Alençon (in-18, A. Picard). — *Le Cardinal de Rohan-Chabot, archevêque de Besançon (1788-1833)*, par C. Baille (in-18, Perrin). — *H. Taine, sa vie et sa correspondance*. T. II (in-18, Hachette). — *Bibliographie historique et iconographique du Jardin des Plantes*, par L. Denise (in-8, Daragon).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Questions d'Écriture sainte*, par Ch. P. Grannan; traduit de l'anglais par l'abbé L. Collin. Paris, Lethielleux, 1903, in-12 de 208 p., 2 fr. 50. — 2. *La Bible et l'Histoire*, par le R. P. F. Prat (collection *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1904, in-18 de 63 p., 0 fr. 60. — 3. *La Loi de Hammourabi* (*vers 2000 av. J.-C.*), par V. Scheil. Paris, Leroux, 1904, in-12 de vi-71 p. avec 1 grav., 2 fr. — 4. *Der Pharao des Auszuges. Eine exegetische Studie zu Exodus 1-15*, von Karl Miketta. Freiburg im Breisgau, Herder, 1903, in-8 de viii-120 p., 3 fr. 25. — 5. *La Bible et l'Archéologie syrienne*, par V. Ermoni (collect. *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p., 0 fr. 60. — 6. *Porta Sion. Lexikon zum lateinischen Psalter* (*Psalterium Gallicanum*) *unter genauer Vergleichung der Septuaginta und des hebräischen Textes mit einer Einleitung über die hebr.-griech.-latein. Psalmen und dem Anhang : Der apokryph Psalter Salomons*, von Jakob Ecker. Trier, Paulinus-Druckerei, 1903, gr. in-8 de viii-234 p., 1935 col., 21 fr. 35. — 7. *Les Psaumes ;* traduits de l'hébreu par M.-B. d'Eyragues. Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de lxiv-427 p., 4 fr. — 8. *Die chronologischen Fragen in den Büchern Ezra-Nehemia*, von Joseph Fischer. Freiburg im Breisgau, Herder, 1903, in-8 de x-98 p., 3 fr. — 9. *Les Juifs et le Messie.* Première Partie. *Les Espérances messianiques des anciens Juifs*, par A. Paulus (collect. *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1904, in-18 de 72 p., 0 fr. 60. — 10. *Les Juifs et le Messie.* Deuxième Partie. *Les Premières Prédications de Jésus*, par le même (même collection). Paris, Bloud, 1904, in-18 de 79 p., 0 fr. 60. — 11. *Les Juifs et le Messie.* Troisième Partie. *Jésus hors la loi*, par le même (même collection). Paris, Bloud, 1904, in-18 de 72 p., 0 fr. 60. — 12. *Les Juifs et le Messie.* Quatrième Partie. *L'Idée messianique après Jésus-Christ*, par le même (même collection). Paris, Bloud, 1904, in-18 de 67 p., 0 fr. 60. — 13. *Lettres à l'abbé Loisy sur quelques points d'Écriture sainte*, par l'abbé G. Frémont. Paris, Bloud, 1904, in-12 de 167 p., 1 fr. 50. — 14. *L'Évangile d'après les quatre Évangélistes harmonisés en un seul récit*, par l'abbé H. Lesêtre. Paris, Lethielleux, 1903, in-12 de 384 p., avec de nombr. grav., cartes et plans, 1 fr. 50. — 15. *Évangile de saint Jean. Commentaires*, par P.-M. Compagnon. T. I. *Vie publique de Jésus.* Hong-Kong, imp. de la Société des Missions étrangères. Paris, Lecoffre, 1902, in-12 de xl-691 p., 5 fr. — 16. *Eine Elfapostelmoral oder X. Recension der « beiden Wege ».* Nach neuem handschriftlichem Material herausgegeben und untersucht von Theodor Schermann. München, Lentner, 1903, in-8 de viii-90 p., 2 fr. 50. — 17. *Lehrbuch der Neusyrischen Schrift- und Umgangssprache*, von J. Rosenberg. Wien, Pest, Leipzig, Hartleben, s. d., in-16 de viii-159 p., 2 fr. 50.

1. — M. l'abbé L. Collin a réuni et traduit en français sous le titre : *Questions d'Écriture sainte*, cinq articles de M. Grannan parus dans deux revues américaines. Quoique d'origine distincte, ces cinq travaux détachés se groupent assez naturellement et forment un ensemble suffisamment cohérent. Le premier expose un programme d'études bibliques d'après l'encyclique *Providentissimus Deus*. Il embrasse l'introduction biblique, l'exégèse et les sciences qui résultent de l'exégèse, à

savoir la théologie biblique, l'histoire d'Israël et de l'Église apostolique, la vie de Jésus-Christ. La notion et le domaine respectif de ces diverses sciences sont nettement présentés et délimités. Le second travail concerne la critique biblique, qui est une partie de l'introduction. On en fait connaître la nature, les espèces, l'antiquité et les résultats généraux. Les trois autres chapitres sont consacrés à l'inspiration des Livres saints. Pour donner une définition exacte de l'inspiration, M. Grannan procède par élimination. Il écarte ce qu'il appelle l'inspiration mécanique et l'inspiration naturelle ; puis il expose la notion traditionnelle qui tient compte de la double provenance, divine et humaine, de l'Écriture. Il constate l'existence de l'élément humain et divin dans la Bible elle-même et il fait ressortir ainsi le fondement biblique de la notion théologique de l'inspiration. Cette étude se termine par un long et saisissant parallèle entre le Verbe incarné de Dieu et son verbe écrit. Dans les chapitres quatrième et cinquième, cet important sujet est repris à un autre point de vue. On y trouve étudiés en eux-mêmes les éléments de la Bible, qui est humaine et divine tout ensemble dans son contenu et dans ses auteurs. M. Grannan connaît à fond les sujets qu'il traite. Il les met à la portée des lecteurs qui les ignoraient. Comme tendance, il est plutôt conservateur que critique et il tient le juste milieu entre les retardataires et les progressistes. La traduction est bien française et se lit facilement. Ce livre d'au delà de l'Océan, sans apporter rien de nouveau en deçà, sera néanmoins de quelque utilité à la science scripturaire au pays du traducteur.

2. — La brochure du R. P. Prat, intitulée : *La Bible et l'Histoire* et faisant partie de la collection *Science et Religion*, est encore relative à l'inspiration. Elle contient la solution de ce problème : l'auteur sacré donne-t-il la garantie de l'inspiration divine à tous les documents qu'il utilise et auxquels il se réfère expressément ou implicitement ? Pour rendre intelligible l'énoncé du problème et trouver une solution acceptable, l'auteur reprend la question d'un peu haut. Il jette d'abord un coup d'œil rapide sur les deux solutions avortées des *obiter dicta* du cardinal Newmann et de l'inspiration mitigée de Mgr d'Hulst. Puis il étudie la nature et les caractères essentiels d'un livre inspiré, qui enseigne aux hommes, non pas la science, mais la révélation. Or, peut-on appliquer aux sciences historiques, dans la Bible, ce que tous aujourd'hui reconnaissent au sujet des sciences de la nature ? L'analogie y invite et Léon XIII semble y autoriser, quoique l'histoire ait plus de connexité avec la religion que les sciences naturelles. En vue de préciser la place que l'histoire occupe dans la Bible, le P. Prat expose les diverses manières d'écrire l'histoire : la méthode de compilation, la méthode d'élaboration et la méthode mixte. De la diversité des méthodes il résulte qu'avant tout il faut déterminer le genre littéraire

auquel appartient chaque livre inspiré. Tous les livres bibliques d'allure historique, tels que Judith, Tobie, Daniel, Job, Jonas, Esther, sont-ils de l'histoire au sens strict ? ou une simple fiction ? ou un mélange de fiction et d'histoire ? ou peut-être des fragments d'histoire idéalisée ? Job peut bien être une fiction. Judith ne serait pas historique que la religion n'y perdrait rien, car la vérité morale et religieuse est la même dans un récit fictif que dans une histoire réelle. Que penser des citations expresses faites par les écrivains sacrés ? Le discours direct est souvent employé par eux, parce que leur langue se prête difficilement au style indirect. Il ne dit donc pas plus que le discours indirect chez un historien grec ou latin. Quand l'écrivain sacré cite ses sources, il ne fait siens les *dicta aliorum* que s'il les approuve explicitement ou d'une manière équivalente. Hors de là, il ne s'en porte pas garant ; il est seulement vrai que ces paroles ont été dites. Mais il y a dans la Bible des références tacites aux documents utilisés. A quels signes ou indices reconnaîtra-t-on ces emprunts ? La différence de style est un critérium trop subjectif ; la divergence du point de vue sera plus significative. Quand ces références tacites existent, quelle garantie l'hagiographe leur donne-t-il ? Se porte-t-il garant des moindres faits contenus dans le document cité ? Évidemment, il n'affirme pas leur exactitude intégrale et parfaite. Ne suffit-il pas que le document soit véridique, sans être infaillible ? Par conséquent, il faut déterminer dans chaque cas particulier, d'après le genre littéraire et les lois générales du discours, si les passages cités sont erronés ou non. L'hagiographe ne donne pas aux citations erronées la garantie de la vérité. Si l'on n'admet pas dans la Bible des citations implicites erronées, il faut reconnaître qu'elle contient des erreurs. L'existence de ces citations résulte de l'imperfection du concours que l'écrivain sacré apporte à l'Esprit inspirateur et elle ne rend l'acte de foi en la véracité de la Bible impossible ni à l'ignorant ni au savant. Cette solution a déjà été discutée par des théologiens qui la repoussent. Elle pourra être améliorée sans doute, mais elle nous paraît très orthodoxe et capable de résoudre, si elle est sagement appliquée, toutes les objections relatives à l'inerrance de la Bible.

3. — *La Loi de Hammourabi*, qui remonte à 2000 ans environ avant Jésus-Christ, garde à juste titre la vogue qu'elle a eue dès sa première publication par le P. Scheil. En Allemagne (voir *Polybiblion*, t. XCVII, p. 197) et en Angleterre, on s'est empressé de la traduire et de la mettre à la portée de tous dans des éditions à bon marché. Les lecteurs français ne pouvaient tous se procurer le gros livre, fort dispendieux, intitulé : *Le Code des lois d'Hammourabi*. L'éditeur a eu l'excellente pensée de favoriser la diffusion de ce précieux document et il en a publié une édition populaire, que nous sommes heureux d'annoncer.

En tête de cette brochure on trouve, outre une lettre du P. Scheil à l'éditeur, une planche sur laquelle est figuré le sommet du monument d'Hammourabi. La traduction française du code, mais du code seulement, sans le préambule et la conclusion, est suivie de notes qui discutent quelques points obscurs. Un index alphabétique résume les matériaux de cette antique législation. Le P. Scheil a rendu un grand service en mettant la plus belle découverte de ces derniers temps à la disposition des exégètes, des moralistes, des juristes et des historiens de notre pays. On ne saurait trop recommander la lecture et l'étude de ce code désormais célèbre.

4. — Pour M. Miketta, *Der Pharao des Auszuges*, le pharaon de l'exode, n'est et ne peut être qu'Aménophis III, qui a régné de 1461 à 1436. Cette conclusion ressort d'une longue étude, des *Biblische Studien*, qui embrasse tous les alentours du sujet et qui procède par éliminations et approximations successives. Les synchronismes égyptiens et babyloniens conduisent d'abord à ce résultat que les deux pharaons Toutmès III et Aménophis II peuvent seuls être les pharaons de l'exode. En effet, la prise de Samarie par Sargon II en 721 permet de constituer la chronologie biblique et de fixer l'exode entre 1500 et 1438, sous la 18e dynastie égyptienne. D'autre part, Hammourabi, contemporain d'Abraham, régnait vers 2100. Or, d'Abraham à l'exode il s'est écoulé, d'après le texte massorétique, dont les chiffres paraissent mieux fondés, 645 ans. L'exode a donc eu lieu dans la seconde moitié du xve siècle. Or, suivant la chronologie égyptienne, Toutmès III régnait de 1515 à 1461 et Aménophis II de 1461 à 1436. C'est donc sous leurs règnes que les Israélites sont sortis de l'Égypte. Les données bibliques ne sont pas opposées à cette conclusion. La Bible n'exige pas que les pharaons oppresseurs d'Israël appartiennent à la 19e dynastie et le récit de l'exode s'explique sans qu'on admette un changement de dynastie. Ces rois sont vraisemblablement Toutmès Ier et ses successeurs, de la 18e dynastie. Le prédécesseur immédiat du pharaon de l'exode était Toutmès III, qui ne connaissait pas Joseph. La fille de Toutmès II sauva Moïse et Aménophis II permit aux Israélites de partir. La construction de la ville de Pithom par les Israélites ne fournit pas un renseignement précis ; elle indique seulement que les Égyptiens étaient alors en guerre avec les Syriens. Quant à la ville de Ramsès, identifiée avec Tanis, elle a été fortifiée par Toutmès III ; son nom de Ramsès vient de ce qu'elle était très florissante sous Ramsès II ; il n'était pas originellement dans le livre de l'Exode ; il y a été introduit plus tard. Il n'en résulte donc pas que les Hébreux ont fortifié cette ville sous Ramsès II. D'ailleurs Pharaon n'a pas péri dans la mer Rouge, et si Aménophis II n'a pas poursuivi les Israélites dans le désert, c'est que les Bédouins de la presqu'île sinaïtique n'étaient plus sous sa

domination. Par contre, ce roi était maître de la Palestine ; aussi les Israélites sont-ils demeurés dans le désert et n'ont-ils pas pénétré tout de suite dans une contrée où le pharaon aurait pu les poursuivre. Les inscriptions égyptiennes obligent à écarter Ménephtah, qu'on regarde généralement aujourd'hui comme le pharaon de l'exode. En effet, les Aperiu, travailleurs égyptiens, quelle que soit la tribu à laquelle ils appartiennent, n'ont rien de commun avec les Hébreux. Le Jacobel de la liste de Toutmès III n'a pas nécessairement de rapport avec le patriarche Jacob, puisque le nom de Jacob-ilu désigne une personne dans des contrats babyloniens de l'époque d'Hammourabi. La 22e année de Toutmès III, en 1493, les Israélites étaient encore en Égypte. Asser des inscriptions égyptiennes est la tribu d'Aser occupant son domaine palestinien. Ménephtah a battu Israël en Palestine, après la conquête et le partage de ce pays. Enfin la correspondance trouvée à El-Amarna prouve que la sortie d'Égypte n'a eu lieu ni sous Toutmès III ni sous Aménophis IV. Les Sa-Gas, dont elle parle, sont des Habiri, c'est-à-dire des Hébreux habitant à l'ouest du Jourdain, et l'état politique décrit convient au début de l'époque des Juges. A la fin du règne d'Aménophis III, Israël était déjà en Palestine. Ce roi, mort en 1392, avait régné 35 ans. D'autre part, 46 années se sont écoulées entre la sortie d'Égypte et la conquête du pays de Chanaan. L'exode a donc eu lieu après 1473 et avant 1438. Or, ni Toutmès IV (1436-1427) ni Toutmès III (1515-1461) ne peuvent avoir été le pharaon de l'exode. Il reste que cet exode n'a pu se produire que sous Aménophis II (1461-1436). Cette dissertation, fort bien conduite, provoquera certainement des discussions, car elle va à l'encontre d'un grand nombre d'opinions courantes et repose sur des hypothèses qui seront contestées.

5. — M. Ermoni poursuit ses études commencées dans la collection *Science et religion* sous le titre : *La Bible et l'Orientalisme*. Après avoir signalé les rapports des Livres saints avec l'Égypte et l'Assyrie (voir *Polybiblion*, t. XCVII, p. 197 et 198), il expose ceux qu'ils ont avec l'archéologie syrienne, c'est-à-dire palestinienne : *La Bible et l'Archéologie syrienne*. Il enregistre seulement les données les plus importantes et les plus fondées, car le cadre est trop vaste pour être complètement rempli dans une petite brochure. Ces données concernent la religion, les dieux et les déesses, leurs noms, leurs demeures et leur culte, la cosmogonie, l'anthropologie (les conditions de l'âme, les tombeaux, les mânes, les vêtements), l'ethnographie et la géographie (les peuplades et les villes syriennes sont rangées par ordre alphabétique). Cette masse de détails archéologiques confirme la vérité de la Bible et montre que nos Livres saints racontent des faits historiques d'une exactitude incontestable, et non pas des légendes ou des récits enfantins. Cette brochure, comme les précédentes, est bonne à répandre.

6. — Sous le titre de : *Porta Sion*, M. Ecker, publie un dictionnaire latin allemand du psautier gallican : *Lexikon zum lateinischen Psalter*. Ce dictionnaire est précédé d'une longue et savante Introduction : le Psautier au canon biblique, titre du Psautier, nombre et numération, division, titres des Psaumes,texte original (massore, critique, formes et mètre de la poésie hébraïque), version grecque et latine (leurs différences avec le texte hébreu), littérature sur les Psaumes (par ordre alphabétique). Dans le lexique, chaque mot est d'abord traduit en allemand ; l'expression grecque et hébraïque correspondante est indiquée ; les diverses acceptions sont données avec les passages où elles se rencontrent ; enfin les interprétations des Pères et des principaux commentateurs catholiques, protestants et juifs, sont citées dans leur texte original et traduites, au moins lorsqu'il s'agit des textes rabbiniques. Quand le sens d'un mot est clair, les explications des commentateurs sont omises. Les premiers mots des Psaumes se trouvent à leur place alphabétique et fournissent matière à un article. On y donne la division du Psaume et l'explication de son emploi liturgique. Un appendice reproduit le Psautier apocryphe de Salomon en grec et en allemand. Nous ne marchanderons pas les éloges à ce travail colossal. Si l'auteur ne discute pas les citations qu'il fait et ne propose pas son jugement personnel, il a accumulé les remarques critiques, grammaticales, lexicographiques et exégétiques sur les Psaumes. Il fournit ainsi à ses lecteurs une immense quantité de matériaux, extraits de livres variés et judicieusement choisis. Ajoutons que ce gros volume est parfait sous le rapport de l'exécution typographique.

7. — Voici maintenant un joli volume français : *Les Psaumes* traduits de l'hébreu. Cette nouvelle traduction, approuvée par M. Vigouroux et précédée d'une Préface du cardinal Mathieu, se recommande par sa valeur propre autant que par le haut patronage qu'elle lui a mérité. Une Introduction générale, sans apparat scientifique, renferme cependant les notions indispensables pour comprendre les Psaumes, touchant leur origine, leur caractère littéraire et surtout leur théologie. Pour traduire le texte hébreu, M. d'Eyragues a mis à profit tous les progrès réalisés par les critiques dans l'exégèse du Psautier. Aussi la version est non seulement fidèle et exacte, mais encore claire, limpide et élégante. Elle conserve autant que possible la forme littéraire des Psaumes et elle suit le parallélisme des versets et la distinction des strophes. Les notes sobres et précises qui l'accompagnent, sans constituer un commentaire, aident beaucoup à l'intelligence du texte. Toutes les questions de pure critique sont éliminées. Le sujet, le plan et l'occasion du Psaume, lorsqu'on peut la déterminer, sont indiqués dans l'Introduction particulière. Quelques termes hébreux et toutes les allusions que les lecteurs modernes ne saisiraient pas de prime

abord sont expliqués au bas des pages. La doctrine de cet ouvrage de piété et d'exégèse scientifique tout ensemble est partout irréprochable. Les lecteurs y apprendront à goûter et à aimer davantage les chants sacrés des psalmistes. Il est à désirer qu'ils soient nombreux. En résumé, pour répéter l'éloge du cardinal Mathieu, « excellent livre où la science la plus sûre, servie par un vrai talent d'écrivain, vient en aide à la foi et soutient la piété. »

8. — M. Fischer aborde à son tour la chronologie, aujourd'hui discutée avec tant d'ardeur, des livres d'Esdras et de Néhémie : *Die chronologischen Fragen in den Büchern Ezra-Nehemia*. Son travail, qui fait partie des *Biblische Studien*, débute par une Introduction de critique littéraire. L'auteur des deux livres est le chroniste qui n'est pas Esdras, mais un lévite, musicien, postérieur. Il ne se propose pas d'écrire l'histoire complète du retour de la captivité et de la restauration d'Israël ; il veut relater seulement les événements les plus marquants. Toutefois ce qu'il raconte est historique. Son dessein est de montrer que le Temple de Jérusalem est le centre de l'unité religieuse et nationale du nouvel Israël. Pour lui, le culte de Jahvé et le judaïsme s'identifient. Il met en œuvre des éléments différents ; un document araméen sur la reconstruction du Temple et des murailles de Jérusalem, des listes de laïques et de prêtres revenus de l'exil, enfin les Mémoires d'Esdras et de Néhémie. Les récits araméens et les firmans des rois perses sont une source historique de premier ordre. Malheureusement le chroniste ne les a pas placés dans leur ordre chronologique. Les listes sont en partie altérées. Les Mémoires sont exacts. La part du chroniste, qui est peu considérable, est difficile à déterminer ; elle dérive de la tradition juive. Il a disposé ses sources d'après ses idées, qui lui ont fait commettre des erreurs de chronologie. M. Fischer essaie de rétablir l'ordre des événements des années 538-516, 480-424. En 538, édit de Cyrus permettant aux exilés de retourner dans leur pays et de relever le Temple ; retour d'une première caravane, sous la conduite de Scheschbazzar, qui est différent de Zorobabel. En 519, d'après Aggée et Zacharie, on commence les fondations du Temple, qui est achevé et consacré en 516. En 521-520, retour en masse des exilés au nombre de 40,000, sous la conduite de Zorobabel et du grand prêtre Josué. En 480, sous Xerxès, machination contre les Juifs. La 6e année d'Artaxerxès Ier, en 458, retour d'Esdras (avant Néhémie), avec un petit nombre de Juifs. Esdras ne réussit pas dans ses réformes, disparaît de la vie publique et retourne probablement à Babylone. M. Fischer place entre 455-450, et non pas sous Cambyse, l'essai de relever les murs de Jérusalem. En 450 et 446, les Juifs reconstruisent les murailles de leur capitale grâce à la protection de Mégabyse. La 20e année d'Artaxerxès II, en 455, Néhémie inaugure son premier gouvernement, qui dure douze ans. Il refait les murailles

qui avaient été détruites par les fidèles vassaux de l'empire, après la chute de Mégabyse, et règle tout un ensemble de réformes intérieures. C'est alors qu'il faut fixer l'activité commune d'Esdras et de Néhémie. Celui-ci, son gouvernement terminé, retourne à Babylone, et y demeure quelque temps. Enfin son second gouvernement se place entre 430 et 425. Sur toutes ces questions, M. Fischer rapporte et discute les arguments pour et contre. Son exposition est très claire ; mais elle se heurte à une grosse difficulté. S'il ne s'agissait que de bouleverser l'ordre chronologique des événements, cela serait peu grave. Il est moins aisé de concéder que le chroniste, auteur inspiré de ces deux livres, a commis des erreurs chronologiques, afin de classer les événements dans un cadre plus favorable à son but religieux.

9-12. — La collection *Science et Religion* réunit sous le titre commun : *Les Juifs et le Messie,* quatre brochures de propagande, rédigées par M. Paulus, agrégé de l'Université. Dans la première : *Les Espérances messianiques des anciens Juifs*, l'auteur répond aux questions suivantes : « Quel a été le développement de l'idée messianique dans l'Ancien Testament ? Quels sont les caractères du personnage que les Juifs attendaient sous le nom de Messie, au commencement de notre ère ? Dans quelle mesure les préjugés répandus sur le Messie dans la société hébraïque ont-ils contribué à la condamnation du Rédempteur par ses concitoyens ? » (p. 5). Sa réponse forme une sorte d'Introduction historique à la vie de Jésus. Voici le plan suivi : M. Paulus expose sommairement l'idée messianique dans les temps primitifs, puis de Moïse à David, ensuite de David à la captivité babylonienne. Cet aperçu historique terminé, il montre le progrès de cette idée et explique brièvement les prophéties messianiques. Il reprend l'histoire du peuple de Dieu après le retour de l'exil et raconte la restauration juive par Zorobabel, Néhémie et Esdras, adoptant ainsi la succession proposée par M. Van Hoonacker et combattue par M. Fischer. Il nous montre ensuite la formation des sectes juives, sadducéenne et pharisienne. Cet exposé l'amène à faire une rapide excursion dans le domaine politique et à retracer l'histoire juive jusqu'à la ruine de l'indépendance nationale. Il traite enfin de l'influence dogmatique et morale du pharisaïsme en indiquant les idées des Psaumes de Salomon et des Apocalypses juives sur le Messie. Ces vues d'ensemble sont généralement justes et bien présentées. Je n'admettrais pas ce qui est dit des écoles des prophètes et de l'œuvre littéraire d'Esdras. Cette brochure, bien écrite et intéressante à lire, apprendra aux lecteurs ordinaires beaucoup de choses sur l'idée messianique.

— La deuxième partie : *Les Premières Prédications de Jésus*, explique comment Jésus, le véritable Messie d'Israël, réalisant les prophéties et les figures typiques du Vieux Testament, fut accueilli, au début de

sa prédication, par le parti aristocratique et sacerdotal des sadducéens, par les pharisiens et par la masse du peuple juif. Les deux sectes se coalisent contre lui ; les pharisiens exploitent de fausses interprétations de la loi et des oracles divins. Le peuple, d'abord favorable à Jésus, s'abandonne à la *folie messianique*, aux vains rêves d'un Messie, roi terrestre et glorieux restaurateur d'Israël. Passant successivement en revue les prédications de Jésus, M. Paulus signale l'accueil que lui fit l'aristocratie religieuse et politique durant le premier séjour à Jérusalem, au cours de la mission en Galilée et au second séjour à la capitale. La lutte ouverte commence plus tard en Galilée, pendant la deuxième et la troisième missions, et elle aboutit à la crise violente qui éclata durant la troisième mission. Les progrès de l'opposition juive auraient pu être marqués avec plus de netteté et de relief.

— La troisième partie : *Jésus hors la loi*, continue la brochure précédente. Elle commence à la fête des Tabernacles de la troisième année du ministère public et elle retrace les six derniers mois de la vie de Jésus. Nous suivons le Sauveur à cette fête des Tabernacles, en Pérée, à la fête de la Dédicace, durant les derniers jours de liberté, pendant la grande semaine et finalement devant le Sanhédrin et devant Pilate. Tous les points de la mise en accusation de Jésus par les Juifs sont bien présentés. A la page 8, on trouve sur la circoncision une note qui sent le rabbinisme et qui n'est nullement nécessaire pour justifier l'argumentation du Sauveur.

— La quatrième partie : *L'Idée messianique après Jésus-Christ*, est bien inférieure aux trois premières. L'auteur n'est pas suffisamment au courant du sujet qu'il traite. Son but est de rechercher comment la Synagogue coupable accueillit la prédication des Apôtres et comment les Juifs non convertis se sont accommodés de l'idée messianique. Son travail, qui embrasse dix-neuf siècles, est trop rapide et incomplet. La prédication apostolique dans le monde juif est assez exactement caractérisée. La lutte de la Synagogue contre l'Église et l'hérésie des judéo-chrétiens ou des judaïsants sont retracées à grands traits, généraux sans doute, mais pas erronés. Les erreurs fourmillent dans les quelques pages consacrées au gnosticisme juif. On réunit sous ce nom des systèmes fort disparates et d'époques différentes : la kabbale qu'on fait remonter aux temps apostoliques, le philonisme alexandrin, l'essénisme et l'antinomisme des pharisiens. L'attitude des Apôtres en face de ces erreurs aurait été mieux élucidée si celles-ci avaient été séparées l'une de l'autre et envisagées selon les milieux différents. Ce qui est dit des rabbis de la dispersion se réduit à peu près exclusivement à la composition de la Mischna et des deux Talmuds de Jérusalem et de Babylone. Tout le moyen âge juif est passé sous silence. L'exposé de ce qui concerne l'époque actuelle, est très incomplet, et il n'y a pas

un mot du mouvement sioniste ou du retour des Juifs à Jérusalem. Cette quatrième brochure serait à refaire en majeure partie.

13. — En six *Lettres à l'abbé Loisy sur quelques points d'Écriture sainte*, M. l'abbé Frémont réfute plusieurs assertions ou théories de son correspondant, parce qu'elles lui paraissent saper la doctrine catholique par la base. Écartant avec soin de la polémique toute personnalité, il ne vise que les idées. Le polémiste a justement saisi l'erreur fondamentale de M. Loisy, à savoir l'autonomie absolue de l'exégèse historique et critique et son indépendance nécessaire du dogme et de la théologie catholique. Aussi la première lettre est-elle employée à la réfutation de cette erreur principale. Dans les quatre lettres suivantes, M. Frémont examine les applications de cette fausse théorie que M. Loisy a faites aux dogmes de la divinité et de la résurrection du Christ, de l'institution de l'Église et à l'autorité historique des synoptiques et du quatrième Évangile. Ici, il nous paraît moins habile et moins heureux que dans la première lettre. Son argumentation n'atteindra pas le plus souvent son adversaire. Il se borne, en effet, à montrer combien M. Loisy s'écarte de l'enseignement traditionnel; mais ses rappels au sens commun, ses considérations apologétiques ne serrent pas d'assez près les positions prises par le critique. Les aveux de Reuss, de Renan et d'Albert Réville, favorables à quelques points de l'enseignement catholique, ne seront pas même contre M. Loisy des arguments *ad hominem*, car ces critiques ont aujourd'hui peu d'autorité et leurs théories particulières ont vieilli. Quand l'argumentation va *ad rem*, par exemple celle qui roule sur la notion du royaume des cieux, elle est véritablement insuffisante. M. Frémont a habilement signalé (p. 101-103) un verset de saint Marc, VI, 5, que M. Loisy, *Autour d'un petit livre*, p. 33, a tronqué pour le mettre en contradiction avec saint Mathieu, XIII, 58. Dans la sixième lettre, M. Frémont tente un essai psycnologique sur l'état d'âme de M. Loisy. L'érudition de ce critique est gâtée par des interprétations fausses du texte sacré qui dérivent d'une fausse philosophie Finalement, M. Loisy, par l'emploi de sa méthode rationaliste, réduit le christianisme doctrinal au pur naturalisme et, pour rester catholique, il n'échappe aux conclusions logiques de sa critique que par un appel à la foi; mais cette foi, dégagée des motifs traditionnels de crédibilité, n'est plus que l'effet subjectif d'impressions personnelles et par suite un pur *illuminisme*. Or, ajoute M. Frémont parlant à M. Loisy, « votre philosophie me paraît l'expression de votre état d'âme et votre état d'âme me paraît l'effet combiné de votre nature d'esprit et des étonnements que vous ont causés vos études bibliques » (p. 155). Esprit curieux et avide de connaître, doué d'un certain appétit naturel pour les questions dangereuses, M. Loisy est frappé de la faiblesse de l'enseignement traditionnel en face des questions de critique biblique. La

critique devient à ses yeux la vraie science. L'exégète catholique l'emploiera pour sauver la doctrine de l'Église que la théologie compromet et il infusera au dogme une vie nouvelle puisée dans les résultats de l'exégèse historique. Mais ces résultats sont-ils scientifiquequement acquis ? Ne proviennent-ils pas souvent de spéculations subjectives faites sur des documents parfois dénaturés à plaisir et de conceptions philosophiques fausses ? C'est pourquoi l'Église ne peut accepter une rénovation de son enseignement appuyée sur une théorie subjectiviste et tentée par l'emploi d'une méthode inconciliable avec son dogme.

14. — Deux prêtres de Saint-Sulpice viennent de publier une édition illustrée et populaire de *l'Évangile d'après les quatre Évangélistes harmonisés en un seul récit.* Le texte a été rédigé par M. l'abbé Lesêtre, dont le nom seul est une garantie de science et d'orthodoxie. Une courte Introduction renseigne sur les Évangiles, leurs auteurs, leur inspiration, leur valeur historique. Les quatre textes sont fondus en un seul de manière à former une vie continue de Notre-Seigneur avec toute la suite de ses actions et de ses instructions. Ils sont combinés de telle sorte qu'aucun des traits particuliers à chacun n'est laissé de côté. Les événements sont disposés dans l'ordre chronologique généralement adopté dans les harmonies des Évangiles : enfance et vie cachée, vie publique et vie glorieuse. La traduction est simple et claire. Au lieu de la traduction ordinaire : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus », nous lisons (p. 239) : « Mais peu d'âmes d'élite ». Une note nous avertit qu'il n'est pas parlé des élus du Ciel, mais des âmes d'élite qui sont sur la terre, faisant partie du petit troupeau et servant Dieu avec générosité, constance et désintéressement. Quelques notes imprimées en italiques sont ajoutées au texte pour fournir des explications indispensables. Des notes, peu nombreuses, mais nettes et précises, rendent compte des particularités historiques, géographiques, archéologiques et doctrinales. Ce petit ouvrage, illustré de 150 gravures, 4 cartes et 2 plans, se termine par une note sur la situation géographique de la Palestine à l'époque évangélique, et par des tables qui facilitent les recherches. Il est d'autant plus à recommander qu'une édition de propagande est publiée au prix minime de cinquante centimes l'exemplaire pris à Paris.

15. — M. Compagnon, des Missions étrangères de Paris, offre aux missionnaires un commentaire sur l'*Évangile de saint Jean.* Le tome Ier, le seul publié jusqu'ici, ne comprend que les douze premiers chapitres du quatrième évangile. Les considérations critiques sont exclues, ou à peu près, de l'Introduction et du commentaire. Celui-ci est fait surtout au point de vue théologique et pratique. D'autre part, c'est une compilation d'explications empruntées à Denys le Chartreux, à

Maldonat, au P. Knabenbauer et à M. Fillion. C'est donc une chaîne destinée à des apôtres qui n'ont pas de bibliothèque à leur disposition. Les matériaux sont par suite plutôt alignés que fondus. Quelques traditions peu fondées sur quelques personnages accessoires de l'Évangile auraient pu être laissées de côté. Il n'est pas nécessaire que les missionnaires les enseignent à leurs néophytes. Toutefois ce copieux commentaire atteindra son but et rendra service à ceux à qui il est destiné.

16. — M. Schermann a fait paraître, dans les publications du Séminaire d'histoire ecclésiastique de Munich, une étude critique sur ce qu'il appelle la morale des onze Apôtres : *Eine Elfapostelmoral.* Il réédite le texte grec de ce petit écrit d'après trois manuscrits, dont l'un, de Naples, n'avait pas encore été utilisé. Il fait l'histoire du titre et de la liste des Apôtres que cet écrit contient. Cet écrit se présente lui-même comme un épitome de l'enseignement oral des Apôtres. Or, ce document représente, selon M. Schermann, un nouvel état de l'ouvrage *Des Deux Voies.* Cet ouvrage se retrouve dans la première partie de la *Didaché*, ch. I-IV, et serait un document d'origine juive retouché par une main chrétienne, pour être rattaché à la seconde partie de la *Didaché.* Pour prouver que la *Morale des onze Apôtres* est une recension spéciale, la recension X, des *Deux Voies*, M. Schermann compare minutieusement son texte avec tous les documents apparentés : l'Épître de Barnabé, la traduction latine des *Deux Voies* publiée par M. Schlecht, la *Didaché*, la *Constitution apostolique égyptienne,* la *Didascalie*, le septième livre des *Constitutions apostoliques*, le *Syntagma* pseudo-athanasien et la *Fides Nicaena.* Ces divers textes seraient des recensions différentes du document primitif des *Deux Voies*, et il y aurait au moins trois recensions mélangées. L'Épître de Barnabé, la Morale des onze Apôtres et la *Didaché*, dont le texte est plus pur, devraient principalement servir à reconstituer le document primitif juif. Mais dans quels rapports se trouvent entre eux ces trois écrits ? Il faut tout d'abord admettre la priorité de l'Épître de Barnabé sur la *Didaché*, car l'auteur de celle-ci s'est servi de la première. Quant à la Morale des onze Apôtres, elle n'a aucun rapport avec l'Épître de Barnabé. Ces deux écrits ont utilisé dans un sens diamétralement opposé le document primitif des *Deux Voies.* La *Morale des onze Apôtres* constitue donc une recension spéciale de ce document primitif. Nous nous bornons à signaler les conclusions générales et nous renvoyons les spécialistes à la brochure de M. Schermann pour les détails, et notamment au sujet des rapports, de fond et de forme, de la constitution apostolique égyptienne avec les autres sources, et de la place qu'elle tient entre la Morale des onze Apôtres, l'Épître de Barnabé et la *Didaché.* Ce que nous avons dit suffit à montrer l'intérêt de ce petit travail, qui ne passera pas inaperçu et provoquera probablement des répliques.

17. — Le *Lehrbuch der Neusyrischen Schrift-und Umgangssprache* de M. Rosenberg contient une courte grammaire avec des exercices de lecture, une correspondance et une chrestomathie du syriaque moderne. Les exercices de lecture, les lettres publiées et les morceaux choisis sont reproduits en syriaque, puis transcrits en hébreu non ponctué, enfin traduits en allemand. Il y a cependant à la fin du manuel quelques exercices en syriaque seulement. Ce manuel très élémentaire ne peut servir qu'aux personnes qui veulent prendre une connaissance générale du syriaque moderne, parlé encore par cent mille chrétiens et juifs des contrées qui avoisinent les lacs de Van et d'Urmia. Les sémitisants étudieront les grammaires de Nöldeke ou de Maclean.

E. Mangenot.

OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN ET DE PIÉTÉ

Enseignement. — 1. *Œuvres choisies* de Mgr Billard. *Sermons, prônes et instructions.* T. I. Paris, Vic et Amat, 1904, in-8 de 628 p., 4 fr. — 2. *Le Catéchiste expliquant la doctrine catholique*, par Geo. Edw. Howe ; traduit de l'anglais par l'abbé J. Debreyne. 1re partie : *Le Symbole des Apôtres.* Paris, Bloud, s. d., gr. in-8 de viii-238 et 92 p., 3 fr. 50. — 3. *La Crèche, la croix, l'autel. Entretiens et discours*, par l'abbé J. Vaudon. Paris, Bloud, s. d., in-12 de viii-436 p., 3 fr. 50. — 4. *Nos Communications avec les morts*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, s. d., in-12 de 324 p., 2 fr. 50.

Famille. — Société. — 5. *Entretiens sur l'éducation*, par la comtesse Zamoyska ; trad. du polonais par H. C. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xxviii-344 p., 3 fr. 50. — 6. *Conférences de la Madeleine. Carême 1903. Puissance de la femme. Action de l'Évangile*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, s. d., in-12 de 310 p., 2 fr. 50. — 7. *Lettre à un jeune bachelier sur les objections modernes contre la religion*, par l'abbé Léon Désers. Paris, Poussielgue, 1903, in-12 de 80 p., 1 fr. — 8. *Le Mouvement chrétien*, par Guibert. Paris, Bloud, s. d., in-12 de viii-291 p., 3 fr. — 9. *L'Évangile du pauvre*, par Mgr Baunard. 3e édit. Paris, Poussielgue, 1904, in-12 de xx-354 p., 3 fr. 50.

Spiritualité. — 10. *Lettres spirituelles* de Bossuet, extraites de ses œuvres. 2e édit. Paris, Téqui, 1903, in-12 de xvi-356 p., 2 fr. — 11. *La Science de la prière*, par le P. Ludovic de Besse. Paris, Vic et Amat, 1903, in-12 de xiv-343 p., 3 fr. 50. — 12. *Réponse au P. Ludovic de Besse sur « La Science de la prière »*, par l'abbé Poulain. Paris, imp. Dumoulin, in-8 de 10 p. — 13. *Paillettes d'or.* 12e série. Avignon, Aubanel, 1901-1902-1903, in-18 de 162 p., 0 fr. 60.

Enseignement. — 1 à 4. — Nous ne pouvons que féliciter M. le chanoine Charpentier d'avoir si tôt répondu à nos désirs : le 1er volume des *Œuvres choisies* de Mgr Billard : *Lettres pastorales, discours et allocutions de circonstance*, nous avait mis en goût et nous avions demandé au pieux éditeur de ne pas trop nous faire attendre la suite : aujourd'hui, remontant le cours des années, il nous fait connaître les premières productions de cette intelligence d'élite ; il nous initie à la méthode d'enseignement, à la science doctrinale et à la littérature de son héros, et cette initiation non seulement est très intéressante et instructive, mais encore elle nous révèle la trempe d'esprit et les qualités natives de celui qui, alors simple vicaire à Saint-Remi de Dieppe et

à Saint-Patrice de Rouen, devait être un jour évêque de Carcassonne. On y voit en germe ce talent d'orateur qui se développa peu à peu « s'essayant alors à donner à ses ailes toute leur envergure » jusqu'au jour où, docteur en Israël, « il a montré, comme le dit Mgr de Cabrières, toute sa mesure et réalisé toutes les espérances conçues à son sujet. » Les travaux qui forment le présent volume sont des sermons sur la famille, sur l'Église, sur Marie, sur le respect humain; des instructions pour le mois de mai; des prônes sur l'Évangile du dimanche, sur le mariage, le chapelet, le saint nom de Jésus, la Sainte Trinité, la patience, la communion, le pardon des injures, etc. Comme on voit, les sujets sont très variés et ils sont tous traités avec le soin que réclame le ministère de la prédication chrétienne, disons même avec une maturité de jugement et une sûreté de doctrine qu'il est rare de trouver dans un jeune prêtre. Déjà on voit se révéler ce que Mgr Germain dit avoir reconnu à la lecture du livre précédent : « un beau talent au service d'une belle âme. » Aussi bien Mgr l'archevêque de Toulouse s'attendait-il à cette révélation quand il disait que « la physionomie de l'ancien évêque de Carcassonne achèverait d'apparaître quand une nouvelle publication nous aurait fait voir quelques-uns des traits charmants de sa jeunesse. »

— C'est un ensemble plus complet de l'enseignement religieux qui est l'objet de l'ouvrage du docteur Geo. Edw. Howe, traduit de l'anglais par M. l'abbé Debreyne : *Le Catéchiste expliquant la doctrine catholique.* L'auteur y procède par questions et par réponses, mais d'une manière tout à fait sommaire : il ne fait qu'indiquer la réponse et laisse au catéchiste le soin de la développer ; il met sur la voie, sur laquelle encore il plante quelques jalons pour permettre à celui qu'il veut conduire de ne pas s'égarer. L'ouvrage sera de longue haleine ; c'est la doctrine entière qu'entreprend d'expliquer l'auteur ; le premier volume, il le réserve exclusivement au Symbole des Apôtres auquel sont consacrées près de 250 pages contenant un simple canevas. L'agencement typographique y joue un rôle important, les mots servant de division et de subdivision étant d'un caractère d'imprimerie plus saillant, afin de frapper davantage la vue, et de mettre plus en relief les principales pensées ou les idées-mères. Cette méthode est excellente : elle favorise la clarté, la précision, l'ordre logique ; elle fixe l'esprit sur les rapprochements ou les contrastes ; elle permet au catéchiste de se rendre un compte plus exact de la leçon qu'il doit expliquer, de la mieux graver dans son esprit et de la retenir plus fidèlement ; elle le forme à cette méthode d'enseignement qui se met davantage à la portée des enfants et s'en fait mieux comprendre. D'autant plus que, dans une seconde partie du volume, et sous forme d'appendice, sont groupés des faits, disons le mot, « des histoires »,

résumées elles aussi, très courtes, mais prêtant toutefois à quelque développement si le catéchiste peut ou veut en faire les frais; ces exemples, disposés avec ordre, viennent à l'appui de chaque point de la doctrine : ils y sont rattachés par des numéros qui guident le lecteur pour les retrouver au moment opportun. Peut-être, à un certain point de vue, vaudrait-il mieux que l'exemple suivît l'explication doctrinale qu'il vient appuyer, mais à cette disposition il y aurait l'inconvénient assez grave d'entraver ou d'arrêter le cours d'enseignement dont l'ensemble se développe ou se déploie avec plus d'unité. Le catéchiste sera heureux de puiser dans ce trésor abondant plus de trois cents histoires très intéressantes et bien aptes à faire comprendre comme aussi à faire retenir la doctrine.

— M. le chanoine Vaudon s'attache plus exclusivement à trois grandes vérités que nous rappellent *la Crèche*, *la croix*, *l'autel*, mais à l'exposition de la doctrine, il joint les leçons pratiques de la morale. Ce que nous tenons à constater tout d'abord, c'est l'usage très fréquent qu'il fait de l'Écriture sainte ; il a cru devoir s'en expliquer, au début de son livre, tant cet usage paraît à certains esprits trop suranné et peu en harmonie avec le caractère et le goût de nos contemporains, mais nous lui savons gré de n'avoir tenu aucun compte de ces appréciations d'une critique exagérée et peu juste. La vérité est que la parole de Dieu est une lumière, un flambeau qui vient projeter sa clarté sur la doctrine à enseigner, afin qu'elle apparaisse mieux à l'intelligence qui veut la pénétrer; c'est en quelque sorte Dieu lui-même qui vient s'ajouter à l'esprit, à la raison de l'homme pour confirmer ce que l'homme peut bien trouver, mais dont il ne saurait par lui-même avoir la pleine certitude : les livres saints, interprétés par l'Église, donnent à notre raison un appui qu'elle ne peut trouver ailleurs. Et voyez, en effet, avec quelle abondance de lumière nous pouvons contempler notre Dieu de la crèche, de la croix et de l'autel ! Comme il est agréable, auprès de Jésus Enfant et de Marie, sa mère, de lire, de méditer ces belles pages messianiques et marianiques dont les diverses prophéties se réalisent sous nos yeux dans cette pauvre étable ! Puis c'est Jésus victime, s'immolant pour nous : nous le suivons sur la voie douloureuse en nous inspirant d'horreur pour le péché, d'amour pour la pénitence, pour l'humilité, pour Dieu, pour le prochain ! Enfin, à l'autel où Jésus eucharistique renouvelle son sacrifice, nous adorons notre Dieu présent sous les saintes espèces ; nous lui témoignons notre gratitude ; nous le dédommageons de l'indifférence et de l'oubli de ceux qui le méconnaissent ; nous nous unissons à lui par la communion qui opère en nous une vraie transformation spirituelle. Tel est, à grands traits, le plan de cet ouvrage remarquable : entretiens et discours, tout aboutit à nous instruire, à nous captiver, à faire entrer

en nous une plus forte conviction de notre foi, un sentiment plus doux de notre piété, une ardeur plus vive de notre amour.

— Le livre de M. l'abbé Bolo borne son enseignement au dernier article du *Credo*; il a pour titre : *Nos Communications avec les morts*. L'auteur commence par préciser « la question » dont il fait l'objet ou le sujet de son œuvre ; il établit les relations qui, par la permission de Dieu, existent entre ce monde et l'au-delà ; il raconte des apparitions d'âmes du Purgatoire, attestant les justes rigueurs de la justice divine, les tourments très douloureux des flammes, la puissance et l'efficacité des suffrages des vivants : toutefois il a bien soin, en rapportant un fait aussi authentique que possible, de déclarer qu'il ne lui appartient ni d'en attester, ni d'en contester la réalité, les considérant « comme une expression quelconque d'une conviction très profonde et très certaine. » Dans le chapitre suivant, « le Spiritisme », M. l'abbé Bolo examine consciencieusement les faits étranges attribués à l'intervention des esprits, détermine autant qu'il le peut la part de la vérité, et explique, à l'aide de l'enseignement de l'Église, la nature de cette intervention occulte. Il est plus à l'aise quand il expose et développe les données de « la foi » dans le 3e chapitre; il y a aussi des évocations de morts, mais elles ont lieu directement par l'intervention de Dieu, sollicitée par les saints. Le 4e chapitre « Les Saints morts » contient ce que l'Église peut savoir et nous enseigner sur la condition des âmes dans l'autre vie, des âmes vivant dans la grâce de Dieu, les unes au Purgatoire où elles expient, les autres, au Ciel, où elles jouissent du bonheur éternel. Après ce chapitre consacré à des considérations générales, vient le 5e où il est parlé spécialement des âmes qui expient, et enfin dans le 6e « la Vie avec eux », nous sommes heureux d'apprendre que la vie avec les morts ne va pas sans douceur, ni sans beauté, ni sans bienfaits. C'est là surtout le grand intérêt du livre, son attrait principal : là sont les pages qui nous vont le plus au cœur parce qu'elles nous révèlent le secret de la vraie consolation qui est l'union des âmes, même à travers le tombeau.

Famille. — Société. — 5 à 9. — C'est S. É. le cardinal évêque d'Autun qui, avec sa haute compétence, nous présente le livre de Mme la comtesse Zamoyska : *Entretiens sur l'éducation*. L'auteur ne pouvait trouver un parrain ni plus autorisé, ni plus sympathique. Dans sa Préface, Mgr Perraud se plaît à insister — avec quelle opportunité ! — sur l'importance de cette grande œuvre de l'éducation et il offre comme modèle de cet apostolat l'auteur du livre qu'il nous présente ; avant d'écrire ces pages, où elle a consigné ses observations et ses conseils, la comtesse Zamoyska avait déjà expérimenté par elle-même la méthode qu'elle devait recommander aux autres. Dans ce livre « il y a donc beaucoup plus qu'une théorie sur la meilleure manière d'élever

ses enfants ; il est le résumé d'une pédagogie pratique dont chaque prescription, chaque recommandation, chaque conseil ont reçu la sanction d'une expérience attestée, récompensée, couronnée par les résultats les plus décisifs et les plus consolants. Mais ce qui fait surtout le mérite du livre, c'est qu'il est un simple commentaire du catéchisme, une application à l'œuvre de l'éducation de tous les préceptes dogmatiques, moraux, disciplinaires et même liturgiques dont le catéchisme se compose. Il n'y a pas de véritable éducation sans cette base. « Appuyer sur la religion bien entendue et bien pratiquée le travail de l'éducation, quoi de plus logique si l'on est convaincu que la religion ou la piété renferme à la fois les promesses de la vie éternelle et toutes les ressources nécessaires au bien de la vie présente. » Cette œuvre sera d'autant plus assurée de succès que les parents veilleront avec plus de soin sur la première formation de leurs enfants et que les maîtres à leur tour seront plus chrétiens. « C'est la sainteté du maître, disait Quintilien, qui doit garantir de tout péril de l'âme les jeunes enfants confiés à ses soins. » Et Mgr Perraud conclut par cette invitation bien justifiée : « Lisez avec soin le petit volume que je vous présente aujourd'hui ; méditez-le assidûment ; prenez-le pour guide dans l'accomplissement de la noble tâche que la Providence vous confie. »

— Maintenant c'est au tour du père et de la mère. Dans ses *Conférences de la Madeleine*, pendant le *carême 1903*, M. l'abbé Bolo considère d'abord le rôle de la femme, sa puissance, surtout, par l'influence décisive, efficace, qu'elle peut exercer autour d'elle : par le dévoûment, par la vertu, par le conseil, par la prière, par la douleur. Cinq conférences sont consacrées à développer ce plan qui embrasse toute la mission de la femme dans la famille et dans la société. On lit avec intérêt — comme on devait écouter avec une vive attention — ces considérations élevées autant que pratiques, appuyées de fréquentes citations de nos Livres saints, exposées dans un style vivant et qui entraîne. Aux hommes, pendant le même carême, M. l'abbé Bolo prêchait l'Évangile. Hélas ! c'est bien le livre le moins connu et le plus méconnu. Nous félicitons l'orateur de la Madeleine d'avoir cherché à le faire mieux connaître, invitant ainsi à le faire aimer. Les cinq conférences aux hommes traitent de l'Évangile comme révélateur du Christ, comme révélateur de la vie morale, comme inspirateur de la conscience, dans son action sur la volonté, enfin comme œuvre d'héroïsme. Il y a là tout ce qu'il faut pour convaincre les esprits sérieux, libres de tout parti pris, de l'importance de l'Évangile, et de la nécessité de le connaître et de pratiquer sa doctrine. Avec sa parole ardente, M. l'abbé Bolo a dû faire pénétrer dans ses auditeurs cette conviction que, nul n'étant un meilleur maître du christianisme que le Christ lui-

même, il n'y a pas de livre dont la lecture soit plus édifiante, plus instructive et plus douce que le livre dans lequel Jésus-Christ parle et se raconte lui-même, c'est-à-dire : l'Évangile.

— L'enfant a reçu l'éducation du foyer, il a suivi les leçons du maître : le voilà muni de son diplôme qui lui ouvre les carrières libérales, mais le voilà aussi pénétrant dans ce milieu tout nouveau pour lui, et où il va se heurter à quelque péril pour sa foi. M. l'abbé Désers, le distingué curé de Saint-Vincent de Paul, s'intéresse paternellement à son sort, et, dans sa *Lettre à un jeune bachelier*, il l'arme pour la lutte à soutenir ; il le prévient et le documente *sur les objections modernes contre la religion*. Ces objections se résument en quelques mots : notion de Dieu, création et évolution ; le Christ Jésus ; l'Église, la moralité, la pureté des mœurs : tels sont les principaux sujets sur lesquels la morale exerce sa critique et sur lesquels un jeune homme chrétien ne saurait trop s'instruire. Pour les autres gens aussi, pour ceux qui croient moins, même pour ceux qui ne croient plus, cette lettre, écrite par un prêtre qui aime leur âme d'un profond amour, sera de la plus sérieuse utilité.

— Si la famille était régénérée, la société ne tarderait pas à se ressentir de cette transformation ; il faudrait alors aider cette société jusqu'ici égarée et impuissante, en lui montrant l'œuvre qu'elle devrait accomplir. Le livre du vénéré M. Guibert, prêtre de Saint-Sulpice : *Le Mouvement chrétien*, a été publié dans ce but ; il nous offre des conférences prêchées aux hommes et aux jeunes gens de la paroisse Saint-Honoré d'Eylau pendant le carême de 1902, conférences dont le sujet présente le plus vif intérêt: le mouvement chrétien dans l'âme humaine, devant l'incrédulité, devant la science, devant la critique, devant les exigences sociales. Le lecteur se trouve ainsi en face des questions qui préoccupent le plus profondément la pensée contemporaine. Mais grâce à la science théologique de l'auteur, à son érudition, à son expérience, à sa connaissance des hommes, à son exposition méthodique, claire, précise, les solutions arrivent « sincères et modérées, comme un secours efficace pour les âmes, trop nombreuses, qui sont partagées entre le tourment religieux qui les pousse vers Dieu et les barrières intellectuelles qui retiennent leurs pas. » Un sommaire précède chaque conférence, résumant la doctrine qui va être exposée : c'est le fil conducteur qui nous servira pour guider nos pas à travers le sentier que nous allons parcourir. On se plaît à être informé d'avance du but que l'auteur se propose d'atteindre et on se rend mieux compte de ses moyens pour nous y conduire. Cette franchise plaide déjà victorieusement en sa faveur ; certains esprits pourront en profiter pour se mettre en garde contre ses arguments, mais cette défiance ne saurait tenir longtemps en présence de l'exposition lumineuse autant que sincère de la doctrine et elle n'offrirait alors

pour l'auteur qu'une meilleure occasion de triomphe. Aux esprits tourmentés de doutes ou incroyants, comme aux esprits éclairés des lumières de la foi, nous recommandons le livre de M. Guibert ; ceux-ci y trouveront matière à les justifier dans leurs croyances ; ceux-là seront obligés de reconnaître que le raisonnement de l'auteur satisfait l'intelligence et que ses conclusions portent le caractère d'une incontestable sincérité ; la grâce de Dieu achèvera l'œuvre en touchant le cœur.

— Dans la société, le membre qui mérite le plus d'intérêt, c'est le pauvre. Il y aura toujours des pauvres parmi nous et c'est alors toujours une question opportune, celle qui a pour objet cette classe sociale ; la faire mieux connaître, lui valoir plus d'efficaces sympathies, la relever à ses propres yeux et auprès des autres classes, adoucir ses maux, la montrer à tous comme la famille de prédilection de Dieu : telle est la pensée qui a inspiré le livre de Mgr Baunard : *L'Évangile du pauvre* ; quand on l'a lu, quand on a médité ces pages imprégnées du véritable esprit de Jésus à l'égard du pauvre, on est heureux de reconnaître qu'il y a bien là en effet « le pauvre de l'Évangile », le pauvre selon la doctrine que le Fils de Dieu est venu apporter au monde. N'est-ce pas ce que nous dit l'auteur lui-même dans sa Préface: « C'est Jésus que nous allons voir et nous ne verrons plus que lui. Nous le contemplerons dans la pauvreté de son berceau à Bethléem, de son exil en Égypte, de son laborieux état de Nazareth et de l'obscur foyer de la sainte Famille... » Car Jésus a dit : « Ce que vous faites au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous le faites. » C'est lui qui reçoit vos aumônes, vos secours de tous genres : le pain, le vêtement, l'abri, la parole qui console. Quelle belle, quelle sublime doctrine exposée dans ce livre, « livre de pitié et de piété tout ensemble, de miséricorde et de prière » ! Faisons-en connaître au moins les principales pensées, annoncées par les titres suivants de quelques chapitres : berceau du pauvre, Bethléem ; patrie et autel du pauvre, circoncision et présentation de Jésus ; migrations de pauvre, la fuite en Égypte ; école et catéchisme, Jésus enfant au temple, la famille ouvrière, Nazareth..., et le parallèle se poursuit ainsi longtemps, aussi exact, aussi instructif, aussi touchant, à travers la vie publique du divin Sauveur, joignant alors la parole à l'exemple et affirmant ses préférences pour le pauvre qui est bien un autre lui-même ; l'auteur termine en comparant la condition du pauvre sous le règne du paganisme avec sa condition depuis l'établissement de la religion chrétienne et il nous le montre enfin, dans la personne de Lazare, introduit au ciel dans le sein d'Abraham. Cet « Évangile du pauvre » est vraiment séduisant : le pauvre nous apparaît marqué au front du sceau même de la divinité et l'on sent que l'éminent recteur de l'Université catholique de Lille n'a

pu se dérober lui-même à l'attrait de ces grandes pensées ; il en subit la douce mais impérieuse influence et c'est avec le sentiment le plus profond « de pitié et de piété » pour le pauvre qu'il traite son sujet, cherchant à communiquer ses sentiments au lecteur. Il y réussit, et ce sera sa seconde récompense, car la première, celle qu'il a déjà reçue, nous dit-il et que devait avant tout désirer un tel apôtre, a été, en étudiant mieux le pauvre, de mieux connaître et d'aimer davantage le Père des pauvres qui est Jésus-Christ.

Spiritualité. — 10 à 13. — Ce n'est pas seulement par son éloquence que Bossuet a fait briller son génie ; il s'est encore acquis une grande et légitime réputation par ses *Lettres spirituelles* ; le sage directeur des consciences ne le cède pas au sublime panégyriste des héros ; son action est plus voilée, elle se dérobe aux regards ; elle n'en est ni moins certaine, ni moins puissante : peut-être pour un évêque, ce ministère si grand par son objet, si fécond par ses fruits, serait-il plus digne d'envie que la gloire, d'ailleurs si justement conquise, de s'appeler le prince des orateurs. On a souvent publié des recueils contenant les lettres de direction et de piété extraites des œuvres de Bossuet, mais il est encore, en dehors du clergé et des religieux, peu d'esprits qui connaissent sous cet aspect le grand évêque de Meaux; aussi voyons-nous avec satisfaction se renouveler les éditions de ces Lettres spirituelles, persuadé que ces livres arriveront peu à peu à pénétrer cette masse du public qui ne connaît de Bossuet que les oraisons funèbres, et que le génie de l'Aigle de Meaux finira par briller à tous les yeux dans la plénitude de son rayonnement. Le recueil que nous présentons au lecteur renferme près de cent cinquante lettres sur des sujets divers de piété, adressées soit au maréchal de Bellefonds, soit à la sœur Cornuau, soit à Mme d'Albert de Luynes : elles forment comme une sorte de directoire pour l'âme en vue de l'accomplissement de toutes ses obligations, aussi bien dans le monde que dans la vie religieuse, et seront d'une sérieuse utilité pour toutes les situations.

— Le meilleur fruit de la spiritualité, c'est *la Science de la prière*, science dont le P. Ludovic de Besse essaie de nous faire connaître les secrets. La place nous manquerait même pour exposer sommairement la théorie de l'auteur, et d'autre part la lecture de tout le livre est nécessaire pour se rendre bien compte de son enseignement. Aussi bien ce livre n'est-il pas à la portée de tous les lecteurs ; les œuvres de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse, où le P. Ludovic puise surtout ses pensées sont les œuvres de la plus haute spiritualité que peuvent aborder sans trop de frayeur et de témérité ceux-là seuls qui sont déjà bien familiarisés avec la science mystique.Il convient particulièrement aux religieux, aux prêtres et à toutes les personnes adonnées à l'oraison : pour eux tous, ainsi que l'écrit le Révérend Père général

des carmes, ce livre est un vrai trésor, offrant « une doctrine sûre, exposée clairement, d'une manière simple et naturelle. » Le R. P. Saudreau, à son tour, se plaît à louer l'auteur pour sa doctrine « qu'il goûte fort » et à faire des vœux pour la diffusion de ce livre, en déclarant toutefois qu'il sera surtout utile aux personnes qui sont dans la contemplation aride. Donnons les titres de quelques chapitres ; Définition et nécessité de la prière; comment s'augmente dans les âmes la grâce de la prière ; de l'oraison de méditation, de l'oraison effective et de l'oraison de foi, les fausses prières, les prières imparfaites, les oraisons miraculeuses, etc. Le livre se ferme sur un appendice contenant la direction selon S. Jean de la Croix et la doctrine de S. Augustin sur le sentiment religieux.

— Mais dans ces questions si profondes et où il est si difficile à la pleine lumière de pénétrer, il n'est pas étonnant qu'il y ait quelque divergence entre les divers auteurs. Le R. P. Saudreau en constate une au sujet de la nature et des phases de l'état mystique — si difficile d'ailleurs à décrire et à analyser. M. l'abbé Poulain en signale une autre ou plutôt plusieurs autres, sur les oraisons miraculeuses et l'oraison de foi. M. l'abbé Poulain a développé son opinion dans la revue *les Études*, en quelques pages dont il a fait un tirage à part. Mais nous n'avons pas à nous prononcer en cette controverse toute spéculative et dans laquelle les deux champions, également bien intentionnés et aussi bien autorisés, auraient pu mettre plus de bénignité.

— Une science plus pratique et plus à la portée de tous est celle que nous enseignent depuis tant d'années avec le plus grand succès les *Paillettes d'or*. On ne saurait trop répandre ces petits volumes si coquets dans la forme, si clairs, si précis, si instructifs, dans le fond : ce sont de vrais trésors, eux aussi, pour les fidèles, et les fruits de cette spiritualité populaire sont les plus abondants et les plus précieux. Ces pensées ne sont en effet que de simples « paillettes », mais elles sont de l'or le plus pur.

F. Chapot.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *L'Année cartographique*. Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie dressé et rédigé sous la direction de F. Schrader. 13e supplément. Paris, Hachette, 1903, 3 planches in-folio, 3 fr. — 2. *Atlas universel de géographie*. Ouvrage commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par Fr. Schrader. N° 49, *Japon, Corée, Mandjourie ;* n° 64, *Afrique occidentale française*. Paris, Hachette, 1904, 2 pl. in-folio. Chaque planche, 2 fr. — 3. *Il mio Giornale. Racconti e ricordi di viaggi in Italia, in Francia e nell' America del Sud (1863-1883)*, da G. A. Rossi. T. I. Sala Consilina, Marsico, 1903, in-4 de vii-185 p., avec grav. — 4. *Nuits de Norvège*, par Raoul de Lagenardière. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 263 p., 3 fr. — 5. *Côtes et ports français de la Manche*, par Charles Lenthéric. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-12 de iii-318 p., avec cartes, 5 fr. — 6. *L'Empire de la Méditerranée*, par René Pinon. Paris, Perrin, 1904, in-8 de 478 p., avec

cartes et plans, 5 fr. — 7. *A travers les oasis sahariennes. Les Spahis sahariens*, par Guillaume de Champeaux. Paris, Chapelot, 1903, in-8 de vi-110 p., avec carte et grav., 4 fr. — 8. *Un Contre-Rezzou au Hoggar*, par Guillo Lohan. Paris, publication du Comité de l'Afrique française, 1903, in-8 de 95 p., avec carte, 3 fr. — 9. *Le Voyage de* Nachtigal *au Ouadaï*; trad. complète par Joost Van Vollenhoven. Paris, Publication du Comité de l'Afrique française, 1904, in-4 de 109 p., avec carte, 5 fr. — 10. *Au Pays de la fièvre. Impressions de la campagne de Madagascar*, par Jean Darricarrère. Paris, Stock, 1904, in-12 de xviii-387 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Asie inconnue. Vers la ville interdite*, par le Dr Sven Hedin; trad. du suédois par Ch. Rabot. Paris, Juven, 1904, in-8 de viii-404 p., avec de nombreuses grav. et 4 cartes, 10 fr. — 12. *Au pays Moï*, par le marquis de Barthélemy. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-12 de 257 p., avec 2 cartes et 17 grav., 4 fr. — 13. *Chasses et parties de chasse*, par Th. Roosevelt; trad. d'Albert Savine. Paris, Dujarric, 1903, in-12 de ix-396 p., 3 fr. 50. — 14. *Voyage au rio Curua* (*20 novembre 1900-7 mars 1901*), par O. Coudreau. Paris, Lahure, 1903, in-4 de 114 p., avec une carte et 34 grav., 7 fr. 50. — 15. *Voyage à la Mapuérá* (*21 avril 1901-24 décembre 1901*), par O. Coudreau. Paris, Lahure, 1903, in-4 de 166 p., avec une carte et 36 grav., 7 fr. 50. — 16. *Voyage au Maycurú*, (*5 juin 1902-12 janvier 1903*), par O. Coudreau. Paris, Lahure, 1903, in-4 de 151 p., avec une carte et 67 grav., 7 fr. 50. — 17. *Forschungsfahrten im Südlichen Eismeer* (*1819-1821*), von F. de Bellingshausen; trad. allemande du russe par H. Gravelius. Leipzig, Hirzel, 1902, in-8 de vii-203 p., 6 fr. 25. — 18. *A List of Books* (*with references to Periodicals*) *on the Philippine Islands in the Library of Congress*, by A. P. C. Griffin, *with chronological list of Maps in the Library of Congress*, by P. Lee Phillips. Washington, Government printing Office, 1903, gr. in-8 de xv-397 p., cartonné.

1. — C'est par l'indication des principales cartes contenues dans le dernier fascicule de *l'Année cartographique* que nous commençons chaque année, depuis un certain temps déjà, notre revue bibliographique du mois de mars; nous le faisons cette fois encore, d'autant plus volontiers que le treizième fascicule, contenant les modifications géographiques et politiques des années 1900-1902, renferme des indications plus intéressantes encore, au point de vue du grand public, que les fascicules précédents. Aux cartes d'Afrique, sur lesquelles sont reportés les itinéraires du marquis de Ségonzac et de M. Doutté au Maroc, ceux du commandant Laperrine et des lieutenants Cottenest et Guillo Lohan dans les territoires du Sud jusqu'au massif du Ahaggar, ceux des plus récents explorateurs du Cameroun, du Congo français et des territoires du Tchad, ceux de la mission du Bourg de Bozas entre Addis-Ababa et Nimoulé, il convient de joindre celles qui contiennent les itinéraires du Dr Sven Hedin en Asie centrale, de 1894 à 1902, et ceux de la *Discovery* dans les abords du pôle sud en 1902. Une carte de la délimitation franco-portugaise du Congo, telle qu'elle fut établie en 1901, une carte de la frontière chilo-argentine, telle que l'a tracée l'arbitrage du 25 novembre 1902, voilà pour les modifications politiques récentes. Signalons enfin, pour ceux qui veulent encore étudier les éruptions volcaniques survenues aux Antilles en 1902, la carte générale des Petites Antilles, et les cartes particulières de Saint-Vincent et de la Martinique (cette dernière indiquant l'aire de dévastation de la Montagne Pelée et les coulées de boue) que contient la planche *Amé-*

rique. Enfin, une excellente carte de l'Alaska, d'après les levés récents du « Geological Survey » des États-Unis, une carte de la région du Bahr el Ghazal, d'après les levés de la mission Marchand, un remarquable essai de carte hypsométrique de l'Indo-Chine orientale, dressé à l'aide des données les plus sérieuses, constituent la partie exclusivement scientifique de ce fascicule plein des renseignements les plus précieux. *L'Année cartographique* fait, au total, le plus grand honneur à la maison Hachette, qui la publie, et à ses savants rédacteurs et cartographes, MM. E. Giffault (pour l'Asie), Marius Chesneau (pour l'Afrique) et Victor Huot (pour l'Amérique).

2. — Ces qualités d'actualité, alliées à tant d'autres mérites, à une remarquable précision géographique, à une intelligente mise en œuvre des documents les plus récents et les plus sûrs, à une extrême clarté, à une finesse de gravure admirable, nous les retrouvons dans les deux feuilles de l'*Atlas universel de géographie* tout récemment publiées par la librairie Hachette. De ces cartes, la première est la feuille IV de la grande carte d'Asie à l'échelle de 1 : 5 000 000e dont nous connaissions déjà une partie, celle qui représente l'Inde méridionale; les mérites en sont grands : on y trouvera figurés, avec une précision qu'on ne saurait trop louer, les pays sur lesquels est fixée actuellement l'attention du monde entier, c'est-à-dire le Japon, la Corée et la Mandjourie, tous les rivages de la mer du Japon, et ceux de la partie septentrionale de la Mer Jaune et du golfe du Pé-tchi-li tout entier. Dressée par MM. G. Baggeet et D. Aïtoff, cette carte est surtout satisfaisante pour le Japon, qui commence à être relativement bien connu, et sur lequel on possède des documents de très grande valeur ; elle est naturellement, de par la force même des choses, et par suite de la valeur des documents auxquels il a fallu recourir, — non par la faute de nos cartographes, — beaucoup moins exacte pour la Corée et pour la Mandjourie. Telle qu'elle est, cette planche (le n° 49 de l'*Atlas*) ne constitue pas moins la meilleure carte d'ensemble du théâtre de la carte russo-japonaise dont nous puissions actuellement conseiller l'acquisition. — Les mêmes qualités de science, de conscience et d'esprit critique se retrouvent dans la feuille n° 64, dressée par M. Marius Chesneau, et représentant l'Afrique occidentale française dans son ensemble ; si, dès maintenant, elle se trouve distancée sur certains points, la faute n'en est pas au cartographe, dont le travail fournit un excellent état figuré de nos connaissances à la date où il terminait son travail. Là, encore, nous nous trouvons en présence d'une œuvre excellente, appelée à rendre de grands services.

3. — Pourquoi le premier volume des souvenirs de voyage de M. G. A. Rossi ne nous a-t-il pas beaucoup plu? Nous serions assez embarrassé pour le dire. Ce ne peut pas être parce que l'auteur nous y parle,

— après quelques chapitres d'introduction sur ses premières années (In Brienza), — de pays connus, de villes très fréquentées de l'Italie et de la France : Naples, Gênes, Marseille, Bordeaux, Angoulême ; ces pays, il les a parcourus, ces villes il les a vues il y a maintenant quarante ans ; aussi semblerait-il que son témoignage dût présenter, à tout le moins, au point de vue rétrospectif, un certain intérêt. Il n'en est guère ainsi, malheureusement ; et nous avouons n'avoir trouvé dans le livre de M. G. A. Rossi que les indications les plus banales et les moins personnelles, les observations les plus superficielles. *Il mio Giornale*, c'est bien plutôt, — le sous-titre d'ailleurs le donne à entendre, — une autobiographie qu'un journal de route, et les géographes ne trouveront rien à glaner dans le premier volume de ces notes et souvenirs ; espérons que le second volume, relatif à l'Amérique du Sud, les dédommagera de la déception qu'ils éprouveront en lisant le premier.

4. — La lecture des *Nuits de Norvège*, de M. Racul de Lagenardière, nous a fourni une nouvelle occasion de constater les progrès de cet écrivain ; son dernier volume nous le montre, en effet, beaucoup plus dégagé des guides, beaucoup plus lui-même que les livres intitulés *Trente-trois Jours en Italie* et *En Espagne*. Sans aucun doute, le touriste a senti d'une manière intense la poésie des fjords norvégiens et des forêts scandinaves ; on s'en aperçoit en lisant cet ouvrage, dont l'épigraphe, empruntée à Théophile Gautier, semble nous promettre une série de voyages intéressants, et de livres qui, s'ils continuent à s'améliorer, finiront par devenir excellents. Toutefois, que M. de Lagenardière écrive moins vite, et qu'il prenne soin de contrôler ce qu'il dit ! Qu'il mette sur le même rang « Lamartine, Raphaël, Thorvaldsen et Gounod » (p. 239), c'est affaire à lui ; mais faire de Clytemnestre la femme d'Hector et la mère d'Astyanax (p. 250) est vraiment un fâcheux lapsus, et il est très osé d'écrire (p. 81) que Chaman est « une vieille divinité quelconque, comme Brahma, comme Bouddha, comme Krishna, douée des mêmes attributs. » Ces réserves nécessaires nous empêchent de ne dire que du bien d'un ouvrage où se trouvent des impressions heureusement rendues, des légendes intéressantes, et même (voyez en particulier ce que dit M. de Lagenardière sur la tolérance de ces peuples scandinaves, et sur la déplorable impression produite sur eux par le vote de la loi sur les associations) d'utiles enseignements.

5. — Le récent volume consacré par M. Charles Lenthéric aux *Côtes et ports français de la Manche* est le cinquième de la série entreprise par cet inspecteur général des ponts et chaussées pour l'étude de notre littoral ; on y trouve, à côté des mêmes qualités de style et d'exposition, les mêmes graves défauts, la même insuffisance de documentation géographique et historique. C'est surtout, en effet, à l'aide du grand

ouvrage publié naguère par le ministère des travaux publics sur les ports maritimes de la France que M. Lenthéric a écrit son nouveau livre, comme celui qu'il avait, en l'année 1901, donné sur les côtes et ports français de l'Océan ; et s'il est difficile, pour des localités telles que Cherbourg et le Havre, de recourir à de meilleures sources, il est bien des points intéressants, compris entre la pointe Saint-Mathieu et le bourg d'Ault, bien des parties du littoral pour lesquels il est de toute nécessité de recourir soit à des articles spéciaux, soit à des monographies parfois assez difficiles à trouver. Que M. Lenthéric nous permette de lui signaler, comme un recueil où il rencontrera sur le sujet qu'il vient de traiter des informations précieuses, les *Annales de géographie;* la question de cet affaissement des côtes bretonnes dont il est partisan (cf. notamment les pages 29 et 49) y a été en particulier, il n'y a pas longtemps, étudiée avec beaucoup de soin et combattue par de très solides arguments. Qu'il n'accepte point, d'autre part, avec une confiance sans réserve les traditions dieppoises relatives aux voyages des Dieppois en Afrique dès le XIVe siècle, et à Jean Cousin (p. 251-252) ; que surtout il se garde de considérer les fleuves « comme de véritables barrières » (p. 3) alors qu'ils sont le plus souvent, tout au contraire, même le Rhin, de véritables traits d'union. Qu'il précise certaines de ses assertions, qu'il en rectifie d'autres ; sans cela, on ne devra jamais lire son dernier volume, de lecture cependant si attachante, qu'avec les plus grandes précautions.

6. — Sous le titre de : *L'Empire de la Méditerranée*, M. René Pinon a réuni en un volume les excellents articles qu'il avait publiés en 1902-1903 dans la *Revue des Deux Mondes* sur la question du Maroc et la pénétration française dans le Sahara oranais, la Tripolitaine, Bizerte et les deux forteresses de la Plus Grande Bretagne que sont Malte et Gibraltar. Mais il ne s'est pas borné à publier ces études telles qu'il les avait primitivement écrites ; il les a reprises et légèrement remaniées afin de mettre au point les détails que la marche des événements avait pu rendre inexacts, et de conduire le lecteur jusqu'à la fin de l'année 1903 ; il y a ajouté des cartes et des plans, un excellent Index alphabétique, et aussi une Introduction considérable « sur la France dans la Méditerranée et l'entente franco-italienne ». Ainsi se trouve nettement déterminé le caractère politique de l'ouvrage de M. René Pinon ; mais, pour être avant tout un livre de géographie politique, *l'Empire de la Méditerranée* n'en est pas moins plein de précieux aperçus physiques et économiques, de faits finement observés au cours d'un voyage sur les rives méridionales de la Méditerranée occidentale et jusqu'à Duveyrier, de considérations historiques ayant une réelle portée. La conclusion de ses études, c'est à la fin de son Introduction que M. R. Pinon l'a formulée, en déclarant que la « Médi-

terranée n'est qu'un couloir » (p. 91). Le rapprochement italien, écrit-il encore (p. 90), aurait pu avoir des résultats heureux pour la France, mais à la condition expresse qu'il lui apportât des avantages positifs, qu'il ne devînt pas le régulateur unique de toute notre politique étrangère et qu'il n'aboutît pas à créer à nos côtés, en Europe et en Afrique, une Italie trop puissante, qui serait fatalement en conflit avec nous. » Tels sont, résumés en courtes formules, les enseignements qui ressortent des leçons de l'histoire et de l'examen des cartes ; et en voici encore un autre, non moins important : « la Méditerranée ne contient plus aujourd'hui toute la vie des peuples civilisés. » Voilà pourquoi, toute importante qu'elle puisse être, « la politique méditerranéenne ne doit pas nous faire perdre de vue le reste du monde. » On a parfois, malheureusement, tendance à le faire ; en nous invitant à nous garer de ce péril, c'est un service signalé que nous rend M. Pinon.

7. — Les notes recueillies par M. Guillaume de Champeaux *A travers les oasis sahariennes*, et écrites par lui « au courant du crayon, sous la tente ou en plein air », durant ses longues routes à méhari dans les régions placées depuis la fin de 1899 sous notre domination, ne fournissent pas de renseignements nouveaux sur la structure physique du pays, la nature du sol, etc.; mais ce sont des notes sincères, émanant d'un auteur qui a su regarder attentivement autour de lui. De là l'intérêt de ce petit volume, dont les très courts chapitres, pleins d'indications précises, illustrés de fort belles photographies, amènent à cette conclusion que « les oasis sahariennes constituent un pays nul et sans avenir ». — A la suite de ses notes sur le Gourara, le Touat et le Tidikelt, M. de Champeaux a publié quelques pages sur l'escadron des spahis sahariens, dont l'éphémère existence (il fut constitué en 1894 et licencié en 1902) fut active et glorieuse. Il était utile de rappeler que les spahis sahariens ont, durant leurs huit années d'existence, participé à la pénétration dans l'extrême-sud algérien, à la conquête des oasis sahariennes et à la mission Foureau-Lamy ; il était utile de dire que les officiers de cet escadron ont contribué pour une grande part à l'établissement de la carte la plus récente (1 : 250 000e) des régions sahariennes des oasis, du Grand Erg, du Tadmaït et du Mouydir. Pour cet hommage rendu à un corps dont il fit partie, comme pour la valeur de ses notes sans prétention sur les oasis sahariennes, M. G. de Champeaux a droit à nos félicitations.

8. — Depuis un certain temps déjà, le Comité de l'Afrique française a pris l'excellente habitude de publier en fascicules plus ou moins considérables les plus importants des documents qui ont d'abord paru dans son *Bulletin*. La série de ces cahiers (comme on dirait en Allemagne) vient de s'enrichir du rapport du lieutenant Guillo Lohan sur

son aventureuse expédition au Hoggar en octobre-novembre-décembre 1902. On trouvera dans ce journal de route, très sobrement écrit, mais très précis, une masse de renseignements géographiques précieux, dont les uns sont relatifs à des coins jusqu'alors inexplorés du Sahara, dont d'autres complètent heureusement les informations déjà recueillies par le commandant Laperrine et par le lieutenant Cottenest. Une courte note de M. G.-B.-M. Flamand, le savant bien connu, sur les échantillons de roches recueillis par le lieutenant Guillo Lohan dans les régions du Mouydir et du pays des Touareg, ajoute encore à l'intérêt de cette publication et contribue, de son côté, à faire d'*Un Contre-Rezzou au Hoggar* un document que devra consulter tout géographe désireux d'étudier, avec quelque détail, le Sahara central.

9. — Dans son expansion coloniale en Afrique centrale, la France se trouve actuellement arrivée aux portes de ce mystérieux Ouadaï, dans lequel ont jusqu'à présent pénétré et surtout duquel sont revenus si peu de voyageurs européens. Édouard Vogel, Maurice von Beurmann, le Dr Nachtigal, Massari et Matteucci, voilà les seuls explorateurs, sans parler du cheik Mohammed el Tounsi, qui ont visité l'Ouadaï, et les deux premiers n'en sont jamais ressortis. Très rares sont donc nos informations sur ce pays, et ce nous est une raison de plus pour les étudier avec le plus grand soin ; le Comité de l'Afrique française s'est parfaitement rendu compte de la chose, et c'est pourquoi il vient de publier une traduction très consciencieuse et complète, due à M. Joost Van Vollenhoven, de la partie de la relation de Nachtigal consacrée au Ouadaï. Bien que ce fragment de *Sahara et Soudan* n'ait pas été écrit par le savant explorateur lui-même, mais ait été rédigé après sa mort, d'après ses notes, par L. Groddeck, il présente cependant une très grande valeur, et demeure le document le plus complet qu'il soit actuellement possible de consulter sur cette partie de l'Afrique. La publication de cette traduction du *Voyage de Nachtigal au Ouadaï* est donc un nouveau service rendu par le Comité de l'Afrique française aux géographes et aux coloniaux.

10. — C'est un livre bien intéressant, mais bien triste que celui dans lequel le major Jean Darricarrère a réuni ses impressions de la campagne de Madagascar de 1895 ; on y trouvera, sur la manière dont furent fauchés par la fièvre et par la dyssenterie un trop grand nombre de nos pauvres soldats, les détails les plus cruels et les plus navrants. Et, cependant, il faut avoir le courage de lire *Au Pays de la fièvre*, et il faut féliciter son auteur d'avoir eu le courage, beaucoup plus grand encore, de l'écrire, car on peut y puiser d'utiles renseignements. Jamais, peut-être, on ne comprendra mieux qu'en lisant ce volume, pourquoi, dans une guerre coloniale à tout le moins, ce n'est pas à Paris que doit être établi le plan des opérations, et aussi pourquoi il est

absolument indispensable, dans ce cas, de tenir un très grand compte des notions relatives à la géographie et au climat d'un point précis, de ne pas se contenter des notions trop générales, et partant inexactes et incomplètes. Outre ces enseignements, on pourra dégager du livre du major Darricarrère des indications intéressantes sur le régime climatique du pays compris entre Majunga et Suberbieville, d'où la maladie a obligé l'auteur à revenir en arrière, sans accompagner la colonne volante conduite par le général Duchesne à Tananarive. Faut-il enfin constater que toute l'histoire de la campagne de 1895, celle de la première partie surtout, se trouve racontée dans *Au Pays de la fièvre*, et qu'à ce point de vue encore, ce volume mérite d'être lu ? Il est très agréablement et vivement écrit, mordant même parfois, — certains aumôniers militaires, coupables de n'être pas toujours des saints, pourront le constater à leurs dépens, — mais d'une réelle impartialité, à tous égards ; on peut dire qu'il est l'œuvre, sinon peut-être d'un croyant, du moins d'un homme très respectueux des croyances profondes et des convictions sincères.

11. — Quels beaux et fructueux voyages a exécutés dans l'Asie centrale le Dr suédois Sven Hedin, ce n'est pas aux lecteurs du *Polybiblion* qu'il convient de le rappeler ; tous savent, pour avoir entendu ses conférences à la Société de géographie ou pour en avoir lu le résumé dans le « Bulletin de la société » ou dans les journaux, quels dangers il courut, soit dans les sables du Taklamakan, soit sur les plateaux glacés du Tibet. C'est de ses dernières explorations dans ce pays (sur lequel l'expédition du major Younghusband appellerait l'attention générale, si d'autres événements ne la détournaient sur d'autres parties de l'Extrême-Orient) que le Dr Sven Hedin a fait le récit dans son volume *Vers la ville interdite*, dont M. Charles Rabot vient de publier une intéressante traduction. Que de périls a dû braver l'intrépide voyageur dans ses pérégrinations, sur ces immenses plateaux, d'une altitude supérieure à celle du Mont Blanc ! Quelles températures extrêmes, quels orages, et, sur les lacs, quelles tempêtes il lui a fallu supporter ! Aussi ne sait-on vraiment ce qu'il faut le plus admirer, de l'audace du voyageur ou du stoïcisme avec lequel il subit les dures épreuves qui l'assaillirent. Lui-même, le Dr Sven Hedin semble, en retraçant ses souffrances, avoir été rétrospectivement effrayé de leur intensité : « En écrivant ce livre dans la douceur du foyer, au milieu de tous ceux que j'aime, a-t-il écrit quelque part (p. 92), je me demande comment j'ai pu supporter la tristesse de l'isolement pendant ces longs bivouacs silencieux de l'hiver thibétain. C'est qu'au milieu du désert j'avais le soutien le plus ferme que l'homme puisse posséder, le seul qui lui permette d'affronter les rigueurs de la vie : le travail. C'est que tous les matins aussi je lisais un petit livre contenant pour chaque jour de

l'année un verset de la Bible, verset que, quotidiennement, également, les miens lisaient à mon intention. » Grâce à ce double réconfort, le Dr Sven Hedin a surmonté toutes les difficultés, s'est tiré de tous les mauvais pas ; s'il n'a pu pénétrer à Lhassa, « la ville interdite », du moins a-t-il traversé le Thibet de part en part, jusqu'au Ladak, en suivant des routes nouvelles. Son ouvrage, plein de faits géographiques et d'observations scientifiques du plus haut intérêt, de traits de mœurs et d'anecdotes, est en outre admirablement illustré ; on ne saurait souhaiter gravures plus instructives que le glacier du Karakoram figuré à la page 399 et surtout que la vue de la vallée de Tcharkalyk-Sou, encaissée entre des terrasses de cailloux roulés et des escarpements de granite (p. 119), ni dessin plus pittoresque que la photographie du Lac méridional, donnée page 39. Quant à la traduction de M. Rabot, il nous suffira de dire qu'elle est digne des précédentes, c'est-à-dire faite avec un égal souci de l'intérêt scientifique et du goût du public français. Aussi *Vers la ville interdite* est-il un ouvrage qu'il faut lire ; il est plein de faits positifs et de renseignements précis sur un pays dont on s'occupera de plus en plus, et il nous fait connaître et apprécier un caractère !

12. — On lira encore avec un réel intérêt le dernier volume de la série dans laquelle le marquis Pierre de Barthélemy a raconté ses voyages dans l'Indo-Chine française ; le journal de route des deux reconnaissances exécutées par lui dans les premiers mois de l'année 1899 et en février 1900, contient en effet sur la montagne d'Annam et sur les Moïs de la région de Hué, sur les Stiengs et les Moïs indépendants du mont Djambra, une série de notes précieuses dont deux intéressantes cartes, dressées par MM. V. Huot et J. Hansen, augmentent encore la valeur. Ce n'est pas d'ailleurs à ce seul point de vue que nous conseillons la lecture d'*Au Pays Moï* ; on y trouvera, sur les persévérants efforts de nos colons pour la mise en valeur du sol de l'Annam, sur les remarquables résultats obtenus par les missionnaires de la mission des Bahnars, les indications les plus précises. Par là, le nouvel ouvrage du marquis de Barthélemy sollicite l'attention de l'historien de la colonisation et de la civilisation, comme il retient par ailleurs celle du géographe et de l'ethnographe.

13. — Les lecteurs de *la Vie au rancho* voudront certainement prendre connaissance des « parties de chasse d'un ranchero » (*Hunting Trips of a Ranchman*), un autre ouvrage du président Th. Roosevelt qui constitue le complément de ce livre dont M. Albert Savine nous a déjà donné la traduction,... et ils auront raison. Ils y trouveront, en effet, à côté de certaines répétitions et de certaines inexpériences d'écrivain, à côté aussi d'aventures de chasse qui ne présentent d'intérêt que pour les passionnés de ce sport, des descriptions très vivantes,

très pittoresques et très colorées des pays si souvent parcourus naguère par le futur président des États-Unis ; ils y trouveront aussi de très précieuses indications sur la répartition ancienne et actuelle de certaines espèces animales dans les prairies et dans les mauvaises terres et sur la transformation des mœurs de ces espèces par suite des âpres difficultés de la lutte pour la vie (cf. en particulier, sur le bison, les pages 301-302), puis de curieuses remarques sur l'évolution de la vie des habitants humains du Far West. J'ajoute que M. Roosevelt aime la nature, en sent et en comprend le charme et la poésie ; il ne craint pas de sacrifier un coup de fusil ou de carabine au plaisir d'écouter les murmures de la forêt ou les bruits de la plaine, et il n'a pas honte d'avouer quelques-uns de ses déboires de tireur ou de cavalier. Et cela ajoute encore du charme et de l'intérêt à ses *Chasses et parties de chasse* (tel est le titre français de son livre), qui sont d'autre part un précieux document géographique, humain et même, — car le livre est daté de mai 1885, — dès maintenant historique.

14, 15, 16. — Les lecteurs du *Polybiblion* n'ont sans doute pas perdu le souvenir d'Henri Coudreau, dont les voyages en Guyane nous ont valu naguère différents ouvrages de valeur sur la colonie française de ce nom et sur le territoire jadis contesté entre le Brésil et nous, territoire devenu brésilien par la sentence arbitrale du 1er décembre 1900. C'est à l'exploration d'une partie des affluents de l'Amazone que s'était, dans les dernières années de son active existence, consacré Henri Coudreau ; on lui doit d'intéressants levés à la boussole du Tapajoz, du Xingu, du Tocantins-Araguaya, des cachoieras de Itaboca, de l'Itacayuna, du Yamunda, du Trombetas. Depuis sa mort, survenue le 20 novembre 1899 sur le Trombetas, au moment où il descendait cette rivière après en avoir achevé l'exploration, sa femme Mme O. Coudreau, qui avait précédemment été pour le voyageur la collaboratrice la plus fidèle et la plus dévouée, s'est mise vaillamment à l'œuvre, et continue l'étude des affluents amazoniens du grand État du Para. Commissionnée officiellement par le gouverneur de cet État « pour faire des levés de rivières et pour explorer scientifiquement » les pays baignés par les cours d'eau dont elle effectue la reconnaissance, Mme O. Coudreau a successivement, en 1900, 1901 et 1902, remonté les rios Cumina, Curua, Mapuérá et Maycurú et en a levé la carte ; comme son mari avant elle, elle a raconté, dans des relations écrites d'une plume alerte, en un style pittoresque et humouristique, encore que parfois un peu négligé, l'histoire de chacun de ces voyages. Nous venons de lire les trois derniers de ces récits, et nous avons plaisir à les signaler ici, car on y trouvera, à côté d'indications géographiques, des détails pittoresques qui ont, eux aussi, vraiment leur prix. — *Le Voyage au Rio Cuura* a duré du 20 novembre 1900 au 7 mars 1901 ; sans aucun doute, il eût,

— si la fièvre n'avait pas, à un moment donné, obligé Mme O. Coudreau et ses compagnons à interrompre leur pénible exploration, — fourni des résultats plus satisfaisants encore ; du moins la voyageuse en a-t-elle assez vu pour comprendre que les bords du Curua peuvent devenir une des richesses de l'État du Para. Les essences de bois précieux pour la construction et l'ébénisterie abondent ; il en est de même des arbres à gutta-percha ; pour exploiter de telles richesses, il ne manque qu'une chose : une voie de pénétration, ce que n'est pas une rivière sans cesse coupée de rapides, de *cachoeiras*. — A peine revenue du Rio Curua et confirmée dans sa mission par le nouveau gouverneur de l'État du Para, M. A. Montenegro, l'infatigable voyageuse a entrepris l'exploration de la Mapuérá, qui a duré du 14 mai (date du départ d'Alemquer) au 19 août 1901, puis a traversé la forêt vierge depuis cette rivière jusqu'au Yamunda, qu'elle avait déjà étudié en compagnie de son mari (en 1899). Si lors de sa navigation sur le Curua, Mme O. Coudreau n'avait rencontré aucun Indien, il n'en a pas été de même quand elle a remonté la Mapuérá ; elle y est entrée en relations avec des indigènes, — peut-être des Ouayeouès, — dont elle n'a pu faire qu'une étude sommaire, mais sur lesquels elle fournit cependant (ch. IV du *Voyage à la Mapuéra)* des renseignements très précieux, et dont elle a pu, à grand'peine, dresser un court vocabulaire. Cette fois encore, d'autre part, les résultats économiques sont importants, et une foule de produits spontanés, sources immenses de richesses pour l'État du Para, en particulier des heveas, ont été signalés par Mme Coudreau sur de nombreux points de son itinéraire, parfois même sur les rives de cours d'eau navigables avec des petits vapeurs (p. 160-161). — Pour être, au point de vue des résultats immédiats, moins satisfaisant, le *Voyage au Maycurú* (5 juin 1902-12 janvier 1903) n'en est pas moins d'un réel intérêt économique et même scientifique. Toutes les régions basses des campos inondés pendant l'hiver seront, dans l'avenir, des champs excellents pour l'élevage du bétail et pour la culture ; dans la partie haute de la rivière, les terres sablonneuses et caillouteuses seraient bonnes pour la culture du cotonnier, dont il n'existe pas encore de plantations dans l'État du Para ; en outre, dans une région traversée par Mme Coudreau, la vanille croît à l'état sauvage « en si grand abondance, que l'atmosphère en était saturée pendant des journées. » Si, au cours de cette dernière expédition, la voyageuse n'a rencontré ni Indiens, ni ces Mucambeiros dont elle a tracé dans le *Voyage au rio Curuá* une peinture si peu flatteuse, elle a fait des constatations très intéressantes qui, rapprochées des observations recueillies par elle sur les bords de la Mapuérá, tendraient à confirmer les théories d'Agassiz sur l'existence d'une époque glaciaire dans l'Amazone. — Des cartes à l'échelle du 1 : 100.000e, des

illustrations parfois très intéressantes au point de vue de la géographie physique et de l'ethnographie, accompagnent ces trois volumes, où les géographes auront beaucoup à prendre, et que liront aussi avec plaisir ceux qui, dans les relations de voyage, cherchent surtout des récits d'aventures et de luttes contre les difficultés accumulées par la nature.

17. — Au moment où les expéditions antarctiques retiennent l'attention du monde savant et parfois même celle du grand public, il convient de signaler la publication exécutée par les soins de la Société de géographie de Dresde d'une traduction abrégée de la relation donnée par F. von Bellingshausen de ses deux années de voyages de recherches dans les mers australes (1819-1821). L'œuvre considérable du célèbre navigateur russe, le premier qui, au XIXe siècle, ait fait une véritable exploration dans ces parages, avait été publiée en 1831 à Saint-Pétersbourg (2 vol. in-4), mais demeurait inaccessible à tous ceux qui ignorent la langue russe; aussi faut-il savoir gré au professeur Dr. H. Gravelius de l'avoir traduite en allemand : *Forschungsfahrten im Südlichen Eismeer (1819-1821)*. S'il n'a pu, faute des ressources matérielles indispensables, publier la traduction intégrale de la relation russe, du moins a-t-il pris soin d'en extraire toute la partie d'exploration pure. On la lira avec intérêt — encore qu'elle ne soit pas accompagnée d'une carte qu'il eût été utile de joindre à cette publication — surtout en France, où l'expédition Charcot se rend dans les parages visités naguère par Bellingshausen, et fait de l'exploration de la Terre Alexandre Ier l'objet principal de son effort; mais on fera bien de se souvenir que les dates étant inscrites en vieux style, il convient d'y ajouter régulièrement onze jours pour avoir, en nouveau style, une chronologie exacte de l'expédition.

18. — Au moment d'envoyer cet article à l'imprimerie, nous recevons d'Amérique un important ouvrage, véritable instrument de travail que nous nous reprocherions de ne pas signaler brièvement dès aujourd'hui : *A List of Books (with references to Periodicals) on the Philippine Islands in the Library of Congress.* C'est une de ces bibliographies soigneusement dressées par la section bibliographique de la Bibliothèque du Congrès à Washington, comme nous avons déjà eu l'occasion d'en mentionner plus d'une ; mais elle est beaucoup plus considérable que celles relatives à Cuba et à Porto-Rico, dont nous avons récemment parlé. Elle a trait aux Philippines, et se divise en deux parties : une bibliographie, classée par ordre de matières, dressée par M. A. P. C. Griffin, et une cartographie, établie dans l'ordre chronologique par M. P. Lee Phillips, fournissant la liste des livres, des articles de revue et des cartes possédés sur cet archipel par la Bibliothèque du Congrès. Y trouve-t-on absolument tout ce que cet admirable établissement a réuni sur la matière ? Je ne le crois pas. La bibliographie de

M. Griffin signale, par exemple, à la page 91, un travail du Dr Montano qui est accompagné de cartes dont je n'ai pas trouvé mention dans la cartographie de M. Lee Phillips, en particulier une carte de l'itinéraire du voyageur à l'intérieur de Mindanao, entre Davao et Butuan, qui eût pu être notée à la suite du numéro 273. J'ai été surpris, d'autre part, à propos des Négritos, de ne pas trouver mention du travail de M. de Quatrefages sur le sujet, publié dans *Hommes fossiles et Hommes sauvages ;* la Bibliothèque du Congrès n'aurait-elle ni cet ouvrage, publié à Paris en 1884, ni le *Journal des savants*, où cette étude a d'abord paru ? Autres lacunes : la note d'Alfred Marche sur son voyage à la presqu'île de Maecala et aux îles Philippines, publiée dans les *Comptes rendus des séances de la Société de géographie* (1882, p. 163-171), et la bibliographie qui, dans le *Dictionnaire de géographie universelle* de MM. Vivien de Saint-Martin et Louis Rousselet, fait suite à l'article *Philippines* (t. IV, p. 790). Ces petites observations n'empêchent nullement, quelle que soit d'ailleurs la cause de ces lacunes, la Bibliothèque du Congrès d'être extrêmement riche en documents de tous genres sur les Philippines et le travail de MM. Griffin et Lee Phillips d'être d'une utilité incontestable ; souhaitons seulement, quand on en fera un nouveau tirage, qu'on en corrige soigneusement les épreuves ; qu'on mette d'accord les indications de format données dans les deux parties (le *Rapport* du Dr Montano, cité comme in-8, à la page 91, est considéré comme in-12 à la page 303) ; qu'on rectifie quelques petites erreurs dans les indications d'échelles, dans les listes de noms propres qui constituent les Index facilitant les recherches. Alors la nouvelle bibliographie dressée par le personnel de la Bibliothèque du Congrès, déjà si intéressante et si utile, atteindra vraiment à la perfection.

HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Nature et surnaturel. *Élévation, déchéance, état présent de l'humanité*, par J.-V. BAINVEL. Paris, Beauchesne, 1903, in-12 de 395 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est sorti d'une suite de leçons faites à l'Institut catholique de Paris (années 1900-1901). L'éminent professeur a mis le plus grand soin à se faire comprendre de son auditoire, à sortir de l'abstrait, allant au devant des objections, des préoccupations souvent constatées. Toutefois il s'est résigné à ne pas satisfaire absolument « ceux qui en ont assez des abstractions scolastiques ». Il nous l'explique admirablement dans sa Préface. En toute vérité, on peut dire que l'ordre naturel est une abstraction, l'ordre surnaturel où nous sommes étant la réalité présente, historique, vécue. Et pourtant « il faut nécessairement analyser, distinguer, abstraire. La science est à ce prix... »

Par surnaturel nos contemporains entendent le plus souvent un monde supérieur au monde sensible — toute la région où la science expérimentale ne saurait avoir aucun prix : c'est ce monde que le positivisme agnostique se condamne à ne jamais sonder. Tel n'est point le sens réel, qu'il faut placer sous la terminologie théologique traditionnelle. C'est, au point de vue de l'abstraction philosophique, ce qui dépasse les forces et les exigences de la nature — au point de vue théologique, cette vie divine, réalisée en nous par notre adoption en Jésus. L'auteur les distingue nettement dans les deux premiers chapitres (*Conception catholique de la nature primaire. — Idée du surnaturel*).

Il étudie dans les chapitres suivants l'*Élévation primitive,* puis la situation, l'unité, l'harmonie et l'opposition du surnaturel et de la nature. Les chapitres relatifs à *la Chute* et au *Péché originel* intéresseront assurément, étonneront peut-être beaucoup de lecteurs. On ne pouvait mieux dire, construire une apologétique plus claire, plus satisfaisante pour la mentalité contemporaine. L'auteur en connaît bien toutes les exigences ; il fait preuve à leur égard de beaucoup de tact et de souplesse ; il se montre vulgarisateur, disons mieux, catéchiste, au sens le plus élevé et le plus apostolique.

Voir encore, au chapitre VIII, une belle exposition du *Triple Aspect de la réparation*, de son *efficacité* (Conception catholique en face de la conception protestante ou janséniste...) Puis, au chapitre IX, sur l'*État présent de l'humanité*, et en réponse à cette grave question : Dieu pouvait-il nous créer dans cet état actuel ? — les solutions diverses, rationaliste, luthérienne, janséniste, etc... On y voit que les opinions trop souvent prêtées à l'Église doivent être mises au compte de ses adversaires et que seule la solution catholique est satisfaisante.

Enfin tous ceux qui ont suivi les récentes controverses, relatives à la méthode apologétique, verront dans le chapitre X comment *on peut constater le surnaturel*, quelle est l'importance de la préparation subjective, ce que sont *les Raisons actuelles de croire*.

L'épilogue est une exquise étude de Marie Immaculée, de la lumière qu'elle projette sur la question de la nature et du surnaturel.

Souhaitons que cette apologétique, si précise, si ingénieuse et si complète, parvienne jusqu'aux intelligences trop souvent troublées par des expositions superficielles et mutilées. L'idée du surnaturel, son opposition avec la nature, les suites du péché originel sont trop souvent des pierres d'achoppement. Les âmes sincères et loyalement studieuses se féliciteront de trouver enfin la pleine lumière qu'elles cherchaient, parfois avec angoisse.

B. DE CARROY.

JURISPRUDENCE

Compendium praelectionum juris regularis, R. P. PIATI MONTANI, *ad recentissimas leges ecclesiasticas redactum*, auctore P. VICTORIO AB APPELTERN. Paris, Casterman, s. d., in-8 de XXI-651 p. — Prix : 8 fr.

Nous avons rendu compte ici même (*Polybiblion*, t. LXXXV, p. 447-448), avec les éloges qui lui étaient dus, de la seconde édition du vaste ouvrage intitulé : *Praelectiones juris regularis* du P. Piat, ex-provincial des mineurs capucins (province de Belgique). Un religieux du même ordre que le savant auteur, le P. Victorius d'Appeltern, tenant compte des décrets les plus récents, a repris cette œuvre colossale en y apportant quelques légères modifications. Son livre étant surtout destiné aux jeunes gens, l'auteur l'a allégé du traité *de judiciis, delictis et pœnis* dont les autres parties fournissaient incidemment une connaissance suffisante et qu'il était superflu d'exposer ici *ex professo*. On remarquera la conscience avec laquelle le P. Victorius, digne émule de son confrère, a cité les autorités invoquées dans les questions controversées et la fermeté avec laquelle il a su, à l'occasion, exposer ses vues personnelles et compléter, quand il en était besoin, les parties qui manquaient de précision ou de développement suffisant. Rappelons, en terminant ce trop bref compte rendu d'un ouvrage soustrait par sa nature même à une étude plus détaillée, la division suivie par les deux auteurs : 1° Nature, origine, variétés de l'état religieux ; 2° De la profession religieuse ; 3° Obligations des religieux ; 4° Gouvernement et 5° Privilèges des religieux.

G. P.

Vers la paix. *Droits et devoirs des nations. Pacte de paix. Arbitrage. Désarmement*, par E. DUPLESSIX. Paris, Guillaumin, 1903, in-18 de VI-208 p. — Prix : 3 fr.

« Les armements et les alliances ne constituent en faveur de la paix qu'un expédient... Il faut essayer autre chose. Depuis longtemps on connaît le remède qui permettrait de lutter efficacement contre le mal dont se meurt notre vieille Europe. Ce remède, c'est l'arbitrage (p. 13). » L'auteur, après avoir constaté et expliqué les causes de l'insuccès relatif de la Conférence de la Haye, développe un projet de statuts internationaux et il en donne le commentaire. Il reproduit un projet russe (p. 171), puis le texte adopté par la Conférence de la Haye en matière d'arbitrage.

Le travail de M. E. Duplessix mérite d'être lu et étudié.

A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Pour la pédagogie, par Georges Dumesnil. Paris, Colin, 1902, in-12 de xvii-261 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui manque le plus au personnel universitaire, tout le monde le sait, et presque tout le monde l'avoue, ce n'est pas le savoir professionnel, mais la formation pédagogique. On y trouve beaucoup de très savants professeurs, mais un assez petit nombre de bons professeurs. M. Dumesnil ne me contredira pas, lui qui, depuis tant d'années, travaille à fonder dans l'Université un enseignement pédagogique dont il n'a pas, je crois bien, obtenu tous les résultats qu'il en espérait. Ce livre résume ses longs efforts, et il s'y montre à la fois homme de bon sens, d'expérience, d'esprit modéré, tout le contraire d'un sectaire, noblement épris de son métier. Je suis bien heureux de lui rendre ce témoignage.

Son livre n'est pas un traité complet de pédagogie, mais plutôt un plaidoyer en faveur de la pédagogie, dont il s'applique seulement, n'ayant pas la place pour tout dire, à préciser quelques points plus particulièrement importants ou d'une portée plus immédiate et plus pratique. J'y trouve d'abord les trois cours d'ouverture de son cours de science de l'éducation professé à l'Université de Toulouse, préfaces de trois volumes qu'il lui aurait été aisé d'écrire sur ce sujet, si ses occupations professionnelles lui en avaient laissé le temps. Ces études traitent des *Révolutions du programme et des méthodes*, c'est la plus importante ; du *Professeur et du Gouvernement*, titre peu clair, qui voile une bonne leçon sur la nécessité de l'initiative spontanée ; des *Travaux pédagogiques*, résumé intéressant du passé pédagogique complété par les desiderata de l'avenir. Puis viennent, sous la forme de notes, de lettres, de rapports, de conférences, des études d'un caractère plus pratique, sorte d'application des théories générales de l'auteur sur *les Lycées comme écoles annexes*, *la Puissance du mot « Université »*, plaidoyer *pro domo* un peu puéril et qui sort du sujet ; *l'Éducation générale et la Philosophie :* c'est la quatrième leçon d'ouverture du cours de Toulouse ; *la Multiplicité des examens :* un nouveau plaidoyer pour la pédagogie, qui prouve que les premiers n'ont pas eu grand succès ; *la Réforme de l'enseignement*, qui me paraît préparer et commenter par avance celle qui a triomphé depuis et dont l'excellence me laisse des doutes ; *les Conférences pédagogiques de professeurs*, un des meilleurs chapitres du livre ; *la Formation de l'idéal intérieur*, où l'auteur, mieux inspiré que beaucoup de ses collègues, sait rendre, au moins en partie, justice à l'éducation chrétienne ; enfin, une conférence d'un caractère pratique sur *la Méthode socratique*.

Et voilà le livre qui, se plaçant au point de vue presque exclusif de l'éducation universitaire, n'est pas tout ce que je voudrais qu'il fût, mais n'en est pas moins très intéressant et très bien fait.

ÉDOUARD PONTAL.

Pestalozzi et l'Éducation populaire moderne, par A. PINLOCHE. Paris, Alcan, 1902, in-12 de XI-217 p. — Prix : 2 fr. 50.

Sans avoir la valeur tout à fait extraordinaire que beaucoup lui prêtent aujourd'hui, en vertu de cet engouement qui porte tant de gens à n'accorder d'attention qu'à tout ce qui nous vient de l'étranger, il n'en est pas moins vrai que l'œuvre pédagogique de Pestalozzi est intéressante à connaître. Sans doute, il n'a réussi dans aucune de ses entreprises, ce qui nous les rend un peu suspectes, mais il a eu de bonnes idées, et M. Pinloche a bien fait de les extraire de ses œuvres multiples, où il est assez fastidieux de les chercher, pour les mettre à la portée de ceux que les méthodes pédagogiques intéressent. Le volume de M. Pinloche comprend trois parties : une biographie de Pestalozzi et un exposé de son œuvre; un résumé de ses doctrines pédagogiques, enfin une étude sur l'influence de Pestalozzi. Je constate que l'instruction religieuse tient une place assez importante dans le système pédagogique de Pestalozzi. Çà et là, on trouve quelques expressions malsonnantes, qui prouvent du parti pris et certaines ignorances fâcheuses. Mais, dans son ensemble, l'ouvrage est modéré et intéressant. Il est regrettable que l'auteur ne rende pas mieux justice à l'instruction chrétienne, qu'il appelle, je ne sais pourquoi, « l'instruction monacale », et qui n'est pas du tout ce qu'il pense. Là aussi, qu'il veuille bien m'en croire, on cherche, et l'on réussit, aussi bien qu'ailleurs, à former des hommes de savoir et de vertu, de bons chrétiens et de bons Français.

ÉDOUARD PONTAL.

Histoire naturelle de la France, 24e partie. **Paléobotanique** (*plantes fossiles*) par P.-H. FRITEL. Paris, les fils d'Émile Deyrolle, 1903, in-12 de 325 p., avec 412 fig. dans le texte et 36 planches hors texte. — Prix : 6 fr.

Ouvrage très spécial, très intéressant néanmoins et fort bien fait. Il présente la description et les figures des plantes fossiles mises au jour dans les différentes couches du sol de notre pays. En se solidifiant, chaque étage de cette terre, formé à des époques successives, a enserré, dans la substance qui l'a composé, les végétations épanouies à la surface de ces temps. Ce sont les vestiges qui en restent et que l'on retrouve maintenant dans les profondeurs du sol que l'auteur étudie sommairement. Il se borne aux descriptions des espèces retrouvées dans les fouilles opérées en France.

M. Fritel a observé ici l'ordre des couches superposées qu'a formées notre territoire. Suivant les enseignements géologiques de M. de Lapparent, il expose à grands traits, dans une brève première partie, la répartition des espèces que l'on trouve à chaque période. Des tableaux synoptiques précisent sa démonstration. La seconde partie est à juste titre autrement développée, et occupe trois cents pages du volume. Les gravures, dessinées au trait par l'auteur, sont en grand nombre insérées dans le texte qu'elles éclairent. D'autres, pour donner une vue d'ensemble plus saisissante et en même temps comme une sorte de résumé graphique, sont groupées en trente-six planches qui terminent le volume. Une table donne l'index des espèces citées dans l'ouvrage, bien propre à faciliter l'étude de cette partie de l'histoire naturelle et, par son mérite intrinsèque, à lui conquérir des adeptes. G. DE S.

Annuaire pour l'année 1904, publié par le Bureau des longitudes, *avec deux Notices scientifiques*. Paris, Gauthier-Villars, in-16 de IV-732 p. + A, 23 ; B, 53 ; C, 41 ; en tout 853 p. (*Avertissement* et tables compris). — Prix : 1 fr. 50.

Avec l'année 1904, commence le nouveau roulement annoncé en 1903 pour la publication des *Annuaires*. Les données concernant la statistique et la géographie ne figurent point dans l'Annuaire de 1904, étant réservées aux années de chiffre impair. Aussi la Physique et la Chimie qui figurent en la présente année, de chiffre pair, seront absentes de l'Annuaire de 1905, les données astronomiques étant seules permanentes.

Parmi ces dernières, le tableau des éphémérides des étoiles variables, avec grandeurs maxima et minima, ne comprend pas moins de 450 de ces astres. Un certain nombre d'entre eux sont variables du fait des planètes obscures gravitant autour d'eux, et sont dits : *du type d'Algol*. — Quant aux petites planètes comprises entre Mars et Jupiter et appelées *télescopiques*, leur nombre, au 31 octobre dernier, dépassait 550, dont 512, suffisamment observées, ont pu recevoir, la plupart un nom, toutes un numéro d'ordre. — Les comètes découvertes en 1903 sont au nombre de 4 ; leur historique est donné.

A propos du calendrier grégorien, l'Annuaire prétend, page 45, que la fête de Pâques, en 1903, aurait dû tomber le 19 et non le 12 avril, attendu que la pleine lune vraie ou astronomique arrivait, pour le méridien de Paris, le 12 avril, à minuit 27 minutes, et que, d'après les règles pascales, on devait célébrer la fête de Pâques le dimanche suivant, 19. Mais cette prétention a été combattue par le *Cosmos* (30 janvier 1904), qui a fait observer que l'on a confondu le jour de la pleine lune, 15e de la lune, avec le *terme pascal* qui est toujours le 14e.

L'analyse des données physiques et chimiques nous entraînerait

beaucoup trop loin. Disons seulement que de nombreuses additions ont été apportées à la *Partie physique.*

Deux *Notices* complètent le volume. La première, A, consiste en une *Note sur la conférence géodésique internationale, tenue à Copenhague en août 1903*, due à l'éminent ingénieur géographe membre de l'Institut, Bouquet de la Grye. Elle expose les travaux accomplis depuis trois ans par l'*Association géodésique internationale* : réseaux trigonométriques pour la mesure du Méridien, au Spitzberg, dans la République de l'Équateur, au Cap, vers la direction d'Alexandrie, sur un parcours de 7,200 kilomètres, aux États-Unis avec des observations astronomiques d'où il résulterait que la valeur de l'aplatissement aux pôles serait $\frac{1}{304.5}$ au lieu de $\frac{1}{293.5}$, valeur classique. Le Mexique n'est pas non plus resté inactif. L'Italie a avancé ses triangulations au point que, complétées par la jonction de la Sicile avec la Tunisie et de l'Italie avec la Corse, on aura un réseau embrassant tout le bassin occidental de la Méditerranée.

La Suisse, le Danemark et le Japon ont étudié les variations de la gravité, et ce dernier les séismes dont il est la terre classique.

Quant aux nivellements, leur réseau atteint aujourd'hui une longueur de 211,000 kilomètres, soit cinq fois le tour du globe.

Enfin des opérations astronomiques ont été exécutées tant pour élucider la question d'une spirale que semblerait décrire l'axe polaire, question intéressant ensemble l'astronomie, la géodésie et la géologie, que pour établir la comparaison de la position astronomique avec la position géodésique, au moins dans les triangulations de premier ordre.

La place nous manque pour analyser la notice B, très savante *Explication élémentaire des marées*, par M. P. Hatt. — Aussi bien paraît-elle n'être pas complète, si l'on en juge par ce sous-titre : *Première partie — Phénomène général*, ce qui implique une seconde partie relative aux phénomènes particuliers. Attendons donc, pour rendre compte de l'ensemble, que la seconde partie ait paru, sans doute dans l'Annuaire de 1905.

C. DE K.

Le Livre des appareils pneumatiques et des machines hydrauliques, par PHILON DE BYZANCE ; traduit de l'arabe par le baron CARRA DE VAUX. Paris, C. Klinksieck, 1902, in-4 de 212 p. — Prix : 8 fr. 50.

Les pneumatiques de Philon étaient déjà connues par une traduction latine, éditée par Rose en 1870. M. Carra de Vaux a donné une nouvelle traduction d'après les manuscrits arabes 3713 et 2755 de la bibliothèque de Sainte-Sophie. Il a également publié le texte qui lui paraissait le plus probable. Grâce aux mots techniques d'origine étrangère, qu'il a d'ailleurs groupés dans un appendice, M. Carra de

Vaux a été amené à conclure que le texte qu'il étudie n'est pas une traduction faite directement sur le grec, mais très probablement d'après une version araméenne. Quant à la valeur des manuscrits qui ont servi de base à cette publication, M. Carra de Vaux montre que l'authenticité *générale* de leurs textes est certaine. Qu'il y ait des interpolations, c'est possible, mais actuellement on ne saurait les déterminer.

La comparaison de cet ouvrage avec les *Mécaniques* de Héron, publiées, il y a dix ans, par M. Carra de Vaux, s'impose à ceux qui étudient la science grecque ; ils lui sauront gré d'avoir mis à leur portée une œuvre dont le texte est malheureusement perdu. Les simples physiciens admireront la simplicité et l'ingéniosité des appareils. Nous retiendrons que la suspension que nous appelons *à la Cardan* était connue de Philon, qui l'a employée pour construire son encrier inversable, mais nous nous abstiendrons de dire une suspension à la Philon, car lui-même a emprunté ce dispositif aux Juifs.

E. C.

LITTÉRATURE

Nouvelle Grammaire arabe, par J.-B. Périer. Paris, Leroux, 1903, in-8 de 296 p., cartonné. — Prix : 7 fr. 50.

Petits Exercices arabes, par le même. 1re partie. *Morphologie*. Paris, Leroux, 1903, in-8 de 113 p. autographiées. — Prix : 2 fr.

Je m'étonne toujours du nombre de grammaires arabes qui existent, et de la facilité d'écoulement que trouvent des grammaires nouvelles. Mais peut-être ce sentiment est-il mauvais, et devrais-je comprendre que cette consommation s'explique par l'intérêt croissant et justifié que beaucoup de jeunes Français portent aux choses de l'islam. Cependant en quoi l'une de ces grammaires est-elle supérieure à l'autre ? On serait embarrassé de le dire. Il peut y avoir dans ces ouvrages certaines qualités ou certains défauts qui en rendent la matière plus ou moins aisément assimilable par les étudiants, et en définitive c'est à ces derniers qu'il appartient d'en fixer la valeur relative plutôt qu'aux critiques. Il m'a paru que la grammaire de M. Périer contenait un choix très remarquable de bons exemples, et qu'elle pouvait rendre, avec un peu moins de lourdeur, les mêmes services que celle de Caspari. — Quant aux « Petits Exercices » ils sont, comme on peut le penser, d'ordre tout pratique, et leur vrai mérite est leur humilité.

Baron Carra de Vaux.

Les Jargons de la Farce de Pathelin, pour la première fois reconstitués, traduits et commentés avec le bienveillant concours de philologues français et de professeurs d'Universités françaises et étrangères, par L.-E. CHEVALDIN. Paris, Fontemoing, 1903, in-12 de XVI-515 p. — Prix : 5 fr.

Voilà certes un livre des plus curieux, je dis curieux dans tous les sens du mot. L'auteur y a fait preuve de science, de conscience et surtout de patience. Il a trouvé moyen en étudiant, dans *la Farce de Pathelin*, les passages écrits en jargon souvent inintelligible, de nous donner une petite encyclopédie linguistique assez riche en trouvailles heureuses pour fixer, il a raison de le croire, l'attention du monde savant. Le fait même d'avoir su grouper tant d'efforts de philologues distingués, pour déchiffrer un texte rebutant, montre bien son esprit d'initiative et lui mérite le succès.

Il semble parfois que tant de zèle philologique pourrait être mieux employé qu'à rechercher l'origine de certaines crudités de langage ; mais le peuple ne reculant pas devant le mot propre, qui est souvent le mot sale, il fallait bien expliquer les grossièretés de cette littérature populaire. On se demande seulement pourquoi, de l'apologie qu'il fait des crudités plus ou moins littéraires de tous les siècles, M. Chevaldin, qui n'a pas l'air si dégoûté, exclut pourtant et condamne celles des prédicateurs catholiques, parlant au peuple dans les termes qu'il aimait, pour mieux se faire entendre.

Ce n'est pas, j'imagine, les hardiesses du jargon pathelinois qui empêcheront cet ouvrage de figurer, selon l'ambition de l'auteur, au programme des agrégations de grammaire et des lettres ; mais peut-être bien plutôt sa forme un peu touffue ; j'allais dire l'excès de conscience avec laquelle il relate les observations les plus insignifiantes, ses recherches inutiles, la liste des livres consultés sans résultat, les analogies tirées des journaux modernes et jusqu'aux scies d'atelier les plus récentes. Il répondrait sans doute à cela que la présente publication est destinée à renforcer l'édition critique de *la Farce de Pathelin* et son commentaire, tout en l'allégeant. Il fallait bien, dans ce but, passer en revue les variantes, accumuler les hypothèses, expliquer toutes les locutions.

J'en conviens et, au risque de ne lui suggérer que des observations bien connues et sans valeur, il me permettra d'indiquer quelques rapprochements de plus. Le haut breton d'Ille-et-Vilaine dirait : *Je oyu peū*, pour « J'ai eu peur » (p. 95) cette variante serait-elle acceptable ? Il donnerait : *ma fei, ma fè, ma fà* (p. 192). La prononciation *bian, bié*, pour « blanc, blé, » (p. 181) se rencontre aussi dans les environs de Fougères, sans doute par imitation du normand. On dit en Bretagne d'un homme marié qu'il sera *Jean* comme les autres (p. 272). Nous prononcerions : *chal' peloūse* (p. 308). La prononciation : *mey, mè,*

pour « moi » *meiñ* pour « moins » ; *meitié* pour « moitié » (p. 314), se trouve en Haute-Bretagne comme en Normandie. On y dit aussi : *grāler* ou *grāsiller* des châtaignes pour « griller » et des *riyōs* pour des « rilles » (p. 362) ; nous dirions : *gafard* et *gafarder* pour « galafre et galafrer » (p. 368). Enfin les paysans des Ardennes nomment les pommes de terre des *tartoufes*, sans y voir aucun rapport avec la « truffe » encore moins avec « Tartufe ». Il faut être philologue, et peut-être un peu subtil, pour trouver là dedans du « tour» et de la « tromperie » et pour comparer un trompeur avec ces tubercules.

Quoi qu'il en soit, ce livre apprendra à ceux qui en douteraient l'utilité de l'étude des patois pour connaître le langage. S'il ne les note pas d'une manière assez rigoureuse, il ouvre beaucoup d'horizons sur les transformations du français et l'Index général, très bien fait, sera pour les chercheurs une mine précieuse de renseignements. Si le ton et certaines inutilités sentent encore la jeunesse, l'ouvrage n'en est pas moins un de ces « chefs-d'œuvre » qui annonçaient et préparaient jadis la maîtrise. L'auteur la prouvera dans l'édition critique qu'il nous donnera bientôt, allégée de toutes ces longueurs.

A. Boué.

Proverbes d'autrefois, par le Dr H. Coulon. Paris, Retaux, 1903, in-8 de vi-174 p. — Prix : 4 fr.

En dépit des apparences de l'orthographe authentique et d'un fac-simile du manuscrit de Cambrai où Jacques de Vitry a recueilli ces proverbes, le livre ici annoncé n'a rien d'une étude philologique. L'occasion était belle pourtant de comparer la langue de ce recueil avec celle des *Proverbes au Villain*, qui datent comme lui du xiiie siècle. On avait là, touchant les mêmes sentences, deux types intéressants de parlers contemporains et divers, celui du Cambrésis et celui de Bretagne. Il n'y a pas lieu d'esquisser une comparaison à laquelle le docteur Coulon n'a pas songé. Curieux des choses d'autrefois, il a seulement voulu, comme l'en félicite M. Coppée, « nous donner d'excellents conseils avec la grâce naïve du vieux langage. » Il s'est acquitté de sa tâche, comme un digne lauréat de la Société d'encouragement au bien, en compilant avec amour, dans un livre de luxe, les maximes morales que son texte pouvait rappeler aux lecteurs. Espérons que leur rappelant aussi, selon le vœu de l'Ordinaire qui a donné *l'imprimatur*, « quelque chose des habitudes patriarcales du bon vieux temps, » elles rendront à la génération présente un peu de la sagesse du passé. A. B.

Légendes du moyen âge, par GASTON PARIS. Paris, Hachette, 1903, in-16 de IV-291 p. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que la composition en soit des plus artificielles, que nul des morceaux qu'il renferme ne soit inédit et n'ait été porté, par une dernière revision, à un tel état d'achèvement que l'auteur l'eût souhaité et l'eût réalisé lui-même, ce dernier volume du maître sera, certes, l'un de ceux qui plairont le plus à ce grand public lettré pour lequel écrivait souvent Gaston Paris. C'est que l'éminent savant a su vivifier, et, pour ainsi dire, ressusciter l'intérêt des légendes dont il nous expose le développement, en poursuivant l'étude de leur évolution jusqu'à nos jours, en exprimant pour nous, contemporains, la vérité perdurable dont elles sont toujours riches.

Un pèlerinage historique à *Roncevaux* a fait vibrer en lui « les cordes les plus profondes du patriotisme et de l'honneur. » Des lumineuses brumes celtiques à la resplendissante clarté du ciel italien, en passant par la France courtoise et l'Allemagne mystique, il a suivi l'odyssée de *la Reine Sibylle* et du chevalier *Tannhaüser* ; et chez Antoine de la Salle et le minnesinger du XVIe siècle, comme chez Wagner et Sully-Prudhomme, il a découvert le même idéal de bonheur très humain, qui voudrait « accorder les joies éphémères de la vie avec une félicité plus parfaite et plus durable, la jouissance avec la noblesse morale, l'amour pur et dévoué avec la volupté aux appels puissants. » *Le dai de l'Oiselet*, dont les trois « sens» nous sont venus de l'Inde bouddhique, ne lui enseigne pas « une sagesse si banale, ni surtout si aisée qu'elle en a l'air. Le premier précepte est le fondement de la critique ; le troisième est peut-être celui de la philosophie, si on l'applique aux choses de l'esprit; si on l'applique aux choses du cœur, il peut donner sinon le bonheur, du moins l'absence de tourment. » Quant à la double étude sur *le Juif errant*, elle ne comporte pas de conclusion : Gaston Paris n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main, mais nous pouvons être sûrs qu'en cette légende née dans la Palestine franque, il n'eût pas manqué de nous faire sentir « le lien vivant qui rattache nos âmes à l'âme de nos lointains aïeux. »

HENRI LONGNON.

Chansons populaires recueillies dans les Alpes françaises (Savoie et Dauphiné), par JULIEN TIERSOT. Grenoble, Falque et Perrin; Moutiers, Ducloz, 1903, in-4 de XXVIII-XXIX-548 p. — Prix : 40 fr.

Ce beau volume est une contribution en même temps à l'histoire littéraire de deux de nos provinces et à la collection de nos chants populaires. Comme l'auteur, M. Tiersot, est un musicologue des plus distingués, il a aussi le mérite d'offrir un recueil de documents musicaux, notés et commentés avec compétence. La chanson populaire est

double, en effet, puisqu'elle est paroles et mélodie : on serait tenté de dire qu'elle a un corps et une âme, si le terme de ce corps n'était dédaigneux, à telle partie qu'on l'applique ; nous dirions plutôt deux âmes...

Du côté musical de ce livre, nous ne pouvons rien dire, sinon que la recherche et l'étude des mélodies a été le point de départ du travail de M. Tiersot. Il avait l'avantage d'être chargé d'une mission du ministère de l'instruction publique : cette recommandation officielle lui valut, pendant les étés successifs que dura son enquête, le concours des inspecteurs d'Académie, des instituteurs et des lettrés : on lui communiquait les cahiers manuscrits, vieux souvent d'un siècle, où des amateurs locaux avaient, pour leur agrément personnel, noté des chansons ; on faisait venir les vieilles gens connues pour savoir encore des chansons afin que M. Tiersot enregistrât paroles et musique. Dans son long rapport au ministre qui forme Introduction, M. Tiersot raconte d'une façon intéressante les péripéties de ce voyage d'investigation dans les vallées et villages de la Savoie et du Dauphiné ; bien souvent il n'est arrivé qu'à temps pour enregistrer les souvenirs de vieillards morts aujourd'hui depuis le commencement de sa mission en 1895. Une Préface proprement dite continue ce rapport, et le complète, résumant l'impression que M. Tiersot a gardée des pays divers qu'il a visités et des mœurs qu'il a observées. Le résultat de son travail a été de douze à treize cents pièces, environ la moitié recueillies directement par lui-même ou par ses correspondants, le reste tiré de cahiers manuscrits ou de livres imprimés, quelques-uns fort rares, et datant du XVIe siècle.

M. Tiersot a voulu faire un recueil complet pour la région de nos Alpes françaises : il ne s'est donc pas borné, comme d'autres l'ont fait avant lui pour d'autres provinces, à ces chansons d'ordre narratif et dramatique, qu'on appelait il y a trois quarts de siècle des « ballades. » Ce sont bien les fleurs de la poésie populaire, mais elles ne sont pas toute cette poésie si l'on entend par là tout ce que chante le peuple, soit né de vive voix dans les milieux populaires, soit composé et écrit par des demi-lettrés, soit venu des villes et adopté par le peuple. De là le caractère particulier de ce recueil, vraiment provincial, où l'on trouve plus qu'une collection de chants populaires proprement dits. Il s'ouvre en effet par un chapitre de « chansons historiques », c'est-à-dire de chansons qui n'ont pas le caractère de ballades, mais qui, soit en français soit en patois, se trouvent imprimées dès le XVIe siècle et qui, à l'exception d'une « bergeronnette » ou d'un « Noël », ont trait à des événements historiques, aux guerres dont le théâtre était en Savoie ou en Piémont.

Les « chansons traditionnelles » sont celles que nous appelions du

terme démodé de ballades: M. Tiersot a recueilli en Savoie et en Dauphiné presque toutes celles que l'on connaît dans le reste de la France et ce qu'il appelle justement « ses chansons classiques par excellence. » Elles ne sont donc pas nouvelles, sinon par leurs mélodies; mais M. Tiersot ne pouvait pas plus les laisser de côté, pour ce motif, que l'auteur d'une flore régionale ne laisse les plantes pourtant déjà connues ailleurs et déjà décrites. A côté de ces chansons importées, il n'y en a qu'un très petit nombre du même type en patois, c'est-à-dire locales. M. Tiersot ajoute avec raison à ce chapitre ce qu'on appelle des « complaintes », c'est-à-dire des récits rimés et chantés des événements locaux qui frappaient l'imagination du peuple, et cela à une époque où les journaux n'existaient pas. Il eût été intéressant de savoir, (mais M. Tiersot ne paraît pas l'avoir recherché) si une imagerie populaire complétait les récits chantés ou légendaires.

Mais nous n'avons pas la place qu'il faudrait pour continuer l'analyse de ce volume comme il le mériterait; disons seulement que les chapitres suivants sont consacrés à l'amour, au mariage, aux chants de bergers, à ceux de conscrits et de soldats, aux chants des fêtes de l'année (bien rares et bien fragmentaires parce que les fêtes, même celle du 1er mai, sont à peu près tombées en désuétude), aux chansons du travail, aux danses: dans ce dernier chapitre il faut signaler une des danses traditionnelles les plus curieuses de France, une danse des épées, à laquelle on ne trouverait plus de similaire qu'hors de France, et qui se célèbre encore le 16 août de chaque année à Pont-de-Cervières, près Briançon; on l'appelle du nom énigmatique et inexpliqué de *bacchu-ber*. — Les textes de musique se trouvent presque à chaque page, et, pour rehausser le caractère local de l'ouvrage, on y a reproduit quelques anciennes lithographies et représenté en gravure quelques scènes ou de pièces de théâtre, ou de mœurs, ou de danses.

Les textes patois forment la minorité dans ce recueil ; quelques-uns même ne sont qu'à demi populaires et viennent de lettrés ; mais nous estimons que M. Tiersot n'a pas eu tort de les comprendre dans son travail, qui, sans cela, n'eût pas donné au lecteur une impression d'ensemble. On n'apprécie que mieux, du reste, par ce contraste, le mérite des œuvres françaises qui se sont imposées à toutes nos provinces et qu'on trouve dans tous nos recueils, telles que *Jean Renaud* pour n'en nommer qu'une. Il est aisé aussi de voir, au luxe élégant avec lequel un imprimeur artiste de Savoie, M. Ducloz, a imprimé ce volume à Moutiers, que la vanité locale s'en est mêlée, et qu'on a voulu élever un monument durable à l'honneur de ces deux provinces voisines, Savoie et Dauphiné. Mais le monument n'eût pas été moins durable, et l'œuvre de M. Tiersot eût été de lecture plus commode si au lieu de cet énorme in-quarto pesant 3 kil. 500 grammes, qu'on ne peut tenir

entre ses mains, qu'il faut disposer sur un pupitre (et pour lequel il faudrait presque un lutrin), on nous eût donné deux simples volumes in-octavo, légers à la main comme ils eussent été agréables à la lecture. Mais peut-être le grand format a-t-il été préféré pour ses longues lignes musicales. H. GAIDOZ.

Histoire du lied, ou la Chanson populaire en Allemagne, par ÉDOUARD SCHURÉ. Nouvelle édition. Paris, Perrin, 1903, in-16 de 439 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'*Histoire du lied* date de 1868. On s'en aperçoit bien vite. Ce livre fait peut-être trop de concessions à l'ignorance du grand public auquel il s'adresse. Par là nous ne voulons pas reprocher à l'auteur l'absence totale d'un appareil critique qui eût alourdi sa poétique exposition, mais il nous eût satisfait davantage s'il eût donné, en cette nouvelle édition, quelques renseignements précis sur le pays d'origine, la source et la date des chansons que M. Schuré a si bien comprises, si soigneusement traduites, si ardemment aimées surtout. Cet amour s'épanche en un poétique enthousiasme. Nous aurions préféré une étude moins lyrique et un peu plus historique. Et par là *l'Histoire du lied* date bien de 1868.

Ce qui vieillit davantage encore cet ouvrage c'est l'esprit même qui l'anime. Son admiration passionnée de la poésie populaire germanique et protestante rend M. Schuré souverainement injuste, non seulement pour la poésie savante, mais encore pour les races latines et l'esprit catholique. A ce titre il est bien l'héritier intellectuel de Mme de Staël : il nous a tracé un portrait qui lui eût plu de cette Allemagne qu'elle rêvait tout entière absorbée par la culture de « la petite fleur bleue. » Son livre procède en droite ligne de la vieille école romantique ; c'est une collaboration à son œuvre littéraire qui ne fut guère que néfaste. Au point de vue national il est plus regrettable encore ; confirmant les préjugés que les gens de 1830 nous avaient légués sur le compte de nos voisins, il acheva peut-être, à la veille de la guerre, de nous aveugler sur la terrible évolution qui s'était faite, depuis le commencement du siècle, de l'autre côté du Rhin. HENRI LONGNON.

Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet, publiées par G. LATREILLE et M. ROUSTAN. Paris, Lecène et Oudin, 1903, in-18 de XV-271 p. — Prix : 3 fr. 50.

Zénon Collombet fut un modeste savant lyonnais du milieu du siècle dernier, traducteur de *Salvien*, de *saint Eucher*, de *Sidoine Apollinaire*, etc., qui connut Sainte-Beuve vers 1833 pour avoir parlé en termes élogieux de *Joseph Delorme*, fut payé de retour par l'insertion à la *Revue des Deux Mondes* de notes très favorables sur ses propres ouvrages, entretint pendant dix-neuf ans des relations suivies avec le

grand critique, le pilota et l'hospitalisa lors de ses voyages à Lyon, lui créa à la *Revue du Lyonnais* et parmi les lettrés de l'endroit des admirations et même des amitiés ferventes, lui fournit maintes fois pour ses travaux des renseignements utiles, finalement eut par sa correspondance, de plus en plus cordiale, quelque chose du meilleur de son âme.

MM. Latreille et Roustan, qui avaient déjà publié un volume sur *Collombet et le Romantisme à Lyon*, ont mis la main sur une quarantaine de lettres de Sainte-Beuve à son ami, auxquelles s'entremêlent une douzaine de Collombet que Sainte-Beuve avait conservées. Ces lettres, en général, n'ont rien de très brillant comme esprit, et elles ne renferment ni confidences neuves ni révélations de haut goût. Mais elles ont donné aux deux éditeurs, qui sont hommes très intelligents et très bien informés, l'occasion et un peu la matière d'une excellente petite étude en 155 pages sur Sainte-Beuve. Ils montrent bien, par exemple, la conscience du critique, faisant vérifier par ses correspondants certains points de détail ; et il apparaît que les documents fournis par Collombet et ses *Observations sur les Provinciales* ont tempéré le jansénisme de l'auteur de *Port Royal*. Sur le poète et l'homme intime ils jettent aussi quelque lumière. C'en est une précieuse sur ses sentiments à l'égard de la religion, que les regrets de la foi perdue, çà et là exprimés dans ses lettres à l'excellent catholique qu'était Collombet, et à mesure que sa pensée s'oriente de plus en plus « vers un idéal de raison pure », le besoin plus grand qui lui vient de s'épancher plus complètement dans le cœur de son ami. La dernière lettre est peut-être la seule vraiment éloquente et émue, mais elle l'est profondément : « Il faudrait à une vie si pleine de corvées, pour la consoler et la vivifier, quelque pensée d'en haut, le rayon qui tombe dans la cellule des solitaires et jusqu'à travers les barreaux du prisonnier, l'espérance du ciel, une vue d'au-delà : et voilà ce qui me manque. J'ai le chemin, la fatigue et la poussière de la route, et point le soleil. »

Ce petit livre sera donc cher aux admirateurs de l'écrivain des *Lundis*, et presque indispensable à ceux qui voudront le pleinement connaître.

GABRIEL AUDIAT.

L'Ame et l'évolution de la littérature des origines à nos jours, par GEORGES DUMESNIL. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1903, 2 vol. in-12 de LVIII-436 et de 332 p. — Prix : 7 fr.

Deux beaux et bons volumes, une œuvre sérieuse et nouvelle, voilà ce que nous offre l'éminent professeur de Grenoble dans le livre que nous présentons aujourd'hui aux lecteurs du Polybiblion. *L'Ame et l'évolution de la littérature* évoque à l'esprit le souvenir des études critiques de Taine et de Brunetière, où sont exposés des principes et

une méthode que M. Dumesnil complète par un nouveau point de vue. Le système de l'évolutionnisme est, en effet, applicable à l'histoire de la pensée, car la vie littéraire d'une nation n'est qu'un ensemble de phénomènes qui dérivent l'un de l'autre, sous l'influence de facteurs, de forces déterminantes. Mais quels sont ces facteurs essentiels ? La race, le milieu, le moment, répond M. Taine. S'il en est ainsi, que devient la personnalité humaine, que devient l'âme de l'écrivain ? se demande M. Dumesnil. Les influences extérieures ne sont pas tout ; l'individu peut s'élever au-dessus des forces du milieu, de la race et du moment ; il y a l'acquis du passé dont profite un écrivain nouveau ; il y a, en quelque sorte, la *vitesse acquise*, qui entraîne un génie inspiré ; il y a enfin la personnalité, dont on ne saurait faire abstraction, sous peine de reléguer la littérature au rang des sciences purement mécaniques et physiques. C'est ce que fait très bien ressortir M. Georges Dumesnil.

Appliquant ces principes, l'auteur passe en revue les principales productions littéraires : la lyrique religieuse des premiers temps, la poésie grecque, la littérature latine, l'évolution chrétienne avec S. Augustin, la Chanson de Roland, le moyen âge, la Renaissance, la littérature moderne et contemporaine. Tout cela est admirablement présenté et admirablement jugé. Saint Augustin ressort avec une physionomie qui lui est propre et bien caractéristique. La Chanson de Roland nous apparaît comme une épopée, dont la beauté a des reflets qu'on ne soupçonnait point. Le moyen âge nous fournit des preuves d'idéalisme qu'il était bon de mettre en relief. Jean-Jacques Rousseau, qui occupe vingt-deux pages, se montre tel qu'il est, sans doctrine, sans philosophie, sans vertu. Les contemporains sont mis chacun à leur place ; il est seulement à regretter que M. Dumesnil leur consacre si peu d'espace. En un mot, l'auteur fournit des aperçus vraiment neufs et s'élève à des régions qui sont bien supérieures aux misérables points de vue où se traînent les ambitieux et les écrivains du jour. Ce livre est fait pour la critique saine et pour le génie indépendant. Que n'avons-nous plus souvent l'occasion d'en lire de semblables !

G. Bernard.

HISTOIRE

Au Pays de Jésus. *Souvenirs d'un voyage en Palestine*, par Matilde Serao ; trad. de l'italien par Mme Jean Darcy. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-12 de IV-329 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mme Matilde Serao, auteur de romans presque aussi connus et appréciés en France qu'en Italie, a accompli en 1897 un pélerinage en Terre-Sainte. Les notes qu'elle en a rapportées sont tout ce petit livre, qui est exquis. Mme Serao n'est pas de ces touristes qui vous confient,

comme s'ils révélaient un profond mystère « que les restaurants de Paris sont chers, que Londres a un métropolitain, que les bateaux russes sont moins rapides que les autrichiens, que le trajet des petits vapeurs sur le grand canal de Venise coûte deux sous », ni de ceux qui, recherchant continuellement le pittoresque, ont « à la place du cerveau une galerie de tableaux » et dont « l'esprit n'est qu'un panorama dont ils désirent sans cesse changer les images. » — Elle s'est attachée, par dessus tout, à voir palpiter l'âme des pays qu'elle a traversés. « Insaisissable et cependant réelle, fugitive et cependant présente, ondoyante et fluide, l'âme d'un pays est, quelquefois, dans les yeux de ses femmes, dans une rue, dans un paysage à une certaine heure, dans un fragment de statue, dans une arme rouillée, dans une chanson, dans une parole. L'âme d'un pays est, souvent, une fleur... » Ainsi s'exprime l'auteur dans sa Préface. Si l'on ajoute à cette imagination mobile et subtile, parfois abstractrice de quintessence, une inspiration chrétienne très élevée bien qu'un peu ... napolitaine, on ne s'étonnera pas que l'ouvrage soit original et se place au tout premier rang parmi les « Voyages en Palestine » qui méritent d'être lus, pour ne rien dire des autres qui encombrent la littérature ou mieux la librairie contemporaine.

Un épisode insignifiant retient, de longues pages, l'attention de Mme Serao et lui sert de texte pour des méditations mélancoliques : une sœur poitrinaire qui suit la procession de la Fête-Dieu au Saint-Sépulcre; un religieux franciscain de Tibériade qui, brûlé de fièvre, erre la nuit dans son cloître au lieu de se confiner dans sa cellule (p. 138-143 et 265-270). Mais cette sentimentalité raffinée nous vaut des pages délicieuses : les enfants et la grotte de Bethléem (p. 183), par exemple, ou des réflexions profondes et quelquefois sublimes : comparaison des environs de la mer Morte et des âmes désolées par le péché (p. 183-184), l' « âme de Jérusalem » (p. 95).

Faut-il dire aussi que Mme Serao hait Cook et les hommes de Cook, le New Grand Hôtel et ses hôtes anglais? En revanche, les Orientaux lui sont très sympathiques. Elle a rencontré partout des drogmans admirables de poésie; l'un d'entre eux, dit-elle « fit des difficultés pour recevoir le pourboire que je lui offrais. » Tous ceux qui projettent un voyage en Palestine voudront connaître le nom de cette perle des guides. Nous les renvoyons au livre de Mme Serao, non sans quelque scepticisme. Au reste les « renseignements pratiques » que l'auteur a semés çà et là pour persuader à ses compatriotes qu'un voyage en Terre-Sainte est aisé et peu coûteux, sont presque tous sujets à caution. Si donc, chers lecteurs, vous songez au grand pélerinage de Jérusalem, prenez comme guide pratique M. Baedeker, voire M. Thos. Cook ; mais pour préparer votre esprit et votre cœur aux

grandes émotions que vous souhaitez, vous ne sauriez avoir un compagnon de voyage plus agréable que le petit livre de Mme Matilde Serao.

La traduction de Mme Darcy est vivante et limpide. Quelques noms propres ont été simplement transcrits de l'italien. Il eût mieux valu écrire Quirinus que Quirino (p. 153) et Machéronte que Machéro (p. 164).

J. Labourt.

Les Phéniciens et l'Odyssée, par Victor Bérard. T. II. Paris, Colin, 1903, gr. in-8 de VII-630 p. et une carte. — Prix : 25 fr.

Ce volume, qui nous apporte le complément et l'achèvement d'une publication remarquable (voir, sur le tome I, *Polybiblion*, t. XCVII, p. 181), contient (p. 1-540) la fin des *Aventures d'Ulysse*, depuis le moment où le héros prend la parole à la table d'Alcinoüs, devant les Phéaciens assemblés. Le commentaire homérique, tel que le pratique M. Bérard, a vraiment son allure originale et son attrait à part. Il s'agit de retrouver et de marquer sur la carte de la Méditerranée tous les sites décrits dans la suite de l'*Odyssée*. «En attachant un sens réel à tous les mots du texte, en bannissant les explications dites poétiques, nous sommes parvenus à localiser les moindres détails des *Nostos* » (p. 544). Assurément ce n'est pas toujours et partout chose facile (voir, par exemple, à propos de la *Nekyia*, p. 313), et comme s'exprime l'auteur lui-même, autour de tel ou tel chapitre il convient de maintenir une atmosphère non de certitude, mais d'hypothèse. Néanmoins, si l'on envisage l'ensemble, il faut reconnaître que mythologie et histoire, légendes fabuleuses ou témoignages des explorateurs modernes, cartes et photographies (on n'en compte pas moins de 144 dans ce seul tome II), tout est mis en œuvre avec un art consommé soit pour confirmer la thèse fondamentale du livre, soit pour jeter çà et là au milieu des plus doctes explications une note amusante. C'est ainsi que M. Bérard nous entretient successivement des corsaires et de leurs chansons, des Lotophages et des Kyklopes, de la magicienne Kirkê et du *Pays des morts*, des Sirènes, de l'île du Soleil, pour finir par Ithaque, qui se retrouve dans Théaki, et non dans Sainte-Maure, ainsi que l'a affirmé tout récemment un archéologue allemand justement estimé, M. Dörpfeld.

Toutefois ce qui a plus d'importance encore pour les lettrés, ce sont les conclusions de l'auteur touchant les origines de l'*Odyssée* (p. 543-608). A l'entendre, la source la plus ancienne du poème, c'est un périple ou des fragments de plusieurs périples phéniciens, c'est-à-dire des descriptions de mers, de sites et de pays faites par des trafiquants orientaux pour les besoins de la navigation, telles qu'on peut les attendre de matelots qui, n'ayant presque jamais pénétré dans l'intérieur des terres, se bornent à dépeindre les diverses contrées telles qu'on les aperçoit du port

ou même de la haute mer ; à quoi s'ajoutent des récits d'embarquements ou de descentes, des histoires de tempêtes ou de « coursières. » Si les épisodes ou paysages terrifiants y abondent, n'en soyons pas surpris : il s'agissait d'effrayer quiconque eût songé à disputer à ces hardis loups de mer le monopole du commerce méditerranéen. Plus tard seulement, quand les Grecs à leur tour s'aventureront sur ces flots, et aborderont en Sicile, en Italie, à Marseille et jusqu'aux Colonnes d'Hercule, le merveilleux s'évanouira devant la réalité. Les dénominations et tournures sémitiques, encore discernables en tant de passages sous le vêtement grec qui les recouvre, sont une autre preuve de l'antiquité de ces premiers documents.

Mais pour tirer de là l'*Odyssée*, il a fallu un poète, et un poète de génie. M. Bérard estime en effet que les théories wolfiennes ont fait leur temps, et qu'il faut recourir à une explication plus simple et plus humaine de l'épopée homérique. En outre, dans tous les arts, l'artisan d'une œuvre supérieure a besoin que d'autres avant lui aient préparé l'instrument et la matière : tel Phidias héritant d'une longue suite de sculpteurs ; tel Michel-Ange précédé dans la peinture italienne par d'autres Jugements, d'autres Prophètes et d'autres Sibylles. « L'œuvre propre du poète homérique fut sinon la conception, du moins le portrait définitif de son héros : le genre littéraire ayant, grâce à lui, porté son fruit parfait, son chef-d'œuvre, n'a plus ensuite qu'à disparaître » (p. 377). Les Sémites avaient eu leurs périples ; les Hellènes, après la guerre de Troie, eurent leurs *nostoi ;* l'*Odyssée* est le résultat d'un habile mélange ou croisement. « Chaque aventure même n'a pour ressort que la mise en action de la toponymie ; le pays des Sardes, des Fuyards, voit la fuite d'Ulysse ; le pays des Sikèles, des Orphelins, voit son isolement. Auprès des Sirènes lieuses, Ulysse est attaché. Il disparaît sept ans, caché dans l'île de la Cachette, prisonnier de Calypso » (p. 563). Tout cela est ingénieux, extrêmement ingénieux : mais lorsqu'il s'agit de préhistoire, qui peut se flatter d'atteindre à l'évidence ?

Reste à fixer l'âge et la patrie du poème. Évidemment il n'a rien de primitif, de sauvage et de barbare : ce qui est décrit, c'est une société déjà fort ancienne, avec ses classes et ses castes bien établies, ses traditions lointaines, sa littérature déjà perfectionnée. Je n'irai pas, pour ma part, jusqu'à y reconnaître, avec M. Bérard, la première apparition de la chevalerie du moyen âge : cependant il est certain que de tels vers s'adressent, comme ceux de nos plus célèbres trouvères, non à des passants réunis au hasard, mais à un auditoire suffisamment éclairé. Bref, M. Bérard incline à placer aux alentours de 900 ou 850 avant notre ère la composition de ce second poème homérique, et il regarde comme son berceau probable la seule ville de l'Asie Mineure

qui ait pu être à cette époque le siège d'une civilisation aussi complète, Milet, le bazar de l'Anatolie, dans le port duquel affluaient les marchandises de tout genre importées par les vaisseaux phéniciens, italiens et égyptiens.

La « question homérique » n'est pas fermée par les savantes et laborieuses recherches de M. Bérard, qui d'ailleurs ne s'est pas occupé de l'*Iliade* ; mais l'érudition française ne peut que lui être reconnaissante de ces deux superbes volumes, auxquels ne manque, du moins pour les fervents de l'hellénisme antique, aucun genre d'attraction et d'intérêt. L'impression (dans tous les sens du mot) est superbe.

C. Huit.

Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire. Les Pères de l'Oratoire, par le P. Louis Batterel ; publiés par A.-M.-P. Ingold et E. Bonnardet. T. III. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de vii-533 p. — Prix : 5 fr.

C'est le troisième volume de cette importante publication. Les deux premiers ont été signalés aux lecteurs du *Polybiblion* qui, dès lors, savent à quoi s'en tenir sur sa valeur exceptionnelle. La lecture des *Mémoires* de Batterel s'impose désormais à tous ceux qui auront à s'occuper de l'histoire religieuse des xviie et xviiie siècles ; ils y trouveront une foule de renseignements du plus haut intérêt qu'ils chercheraient vainement ailleurs. Parmi les personnages les plus considérables qui ont ici leurs notices bio-bibliographiques, je me borne à nommer, après les éditeurs, dans leur courte et instructive Préface, le Père Lejeune, dont les sermons, souvent réédités, constituent encore aujourd'hui une mine des plus riches pour la prédication vraiment évangélique ; Mascaron, au talent oratoire si apprécié de ses contemporains ; Le Cointe, qui aida puissamment Servien dans sa mission diplomatique, lors des conférences de Munster, d'où sortit le traité Westphalie ; Cabassut, savant canoniste, et Thomassin, l'un des grands théologiens dont s'honore l'Église de France. Batterel vécut avec les personnages dont il raconte la vie et les travaux, ou avec ceux qui les connurent : d'où l'abondance et la précision de ses renseignements. Du reste, pour composer ces *Mémoires*, loin de se borner à ses souvenirs personnels, ou à ceux des autres, l'auteur consulta tous les documents de nature à l'éclairer sur son sujet. Les registres de l'institution et ceux des maisons particulières de l'Oratoire lui furent surtout d'un grand secours. Tout en visant à l'exactitude matérielle des faits, Batterel ne put se défendre de les apprécier à sa façon, et comme il vivait à une époque où se livrèrent les combats que l'on sait sur le jansénisme pour lequel il eut toujours de la sympathie, il ne faut pas lui demander, ce à quoi, sans doute, il ne songea guère, une impartialité absolue. Il ne se borna pas à compter les coups, mais il se jeta

lui-même dans la mêlée et y prit une part active ; c'est ce qui donne à ces pages une vie intense qu'elles n'auraient jamais eue, si leur auteur s'était contenté d'aligner des documents et de citer des faits. Sa probité d'historien ne saurait cependant être suspectée, que je sache, et, sous ce rapport, Saint-Simon, par exemple, ne lui est pas comparable, non plus que la plupart des auteurs de Mémoires, sortes de plaidoyers *pro domo suâ* qui travestissent la vérité, en l'habillant, à leur façon, ou même en la déguisant tout à fait. Les savants éditeurs ne manquent d'ailleurs jamais de remettre les choses au point, le cas échéant.

A. Roussel.

Souvenirs du baron Hüe, officier de la Chambre du roi Louis XVI et du roi Louis XVIII, 1787-1815, publiées par le baron de Maricourt. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1903), in-8 de xxviii-334 p. — Prix : 7 fr. 50.

François Hüe, comme Cléry, valet de chambre de Louis XVI, est célèbre par son attachement à la famille royale au moment des scènes tragiques de l'emprisonnement au Temple. Ce sont les Souvenirs de ces heures terribles qu'il a retracés et que son arrière-petit-fils, le baron de Maricourt, livre aujourd'hui à la publicité. Ces récits, on le remarquera, avaient en partie vu le jour, car, en 1806, à Londres, François Hüe fit imprimer les *Dernières années du règne et de la vie de Louis XVI*, volume qui obtint un si vif succès de curiosité, d'émotion et de « sensibilité. » Il en était digne par le ton contenu de l'auteur et les douloureux détails du sujet. En 1860, une troisième édition (in-8, Paris, Plon) était précédée d'un Avant-propos de M. H. de l'Épinois. Et M. le marquis de Beaucourt avait donné place dans *la Captivité et derniers moments de Louis XVI* (tome I, p. 41), à de larges extraits du texte original.

Compléter ces pages anciennes par des détails historiques, les alléger au contraire des réflexions politiques, aujourd'hui démodées, qui les accompagnaient alors, c'est la tâche que M. de Maricourt s'est assignée, et qu'il a su remplir ; il fait précéder le texte de son arrière-grand-père d'une Introduction de style élégant, de renseignements biographiques précis et de quelques anecdotes empruntées à la mémoire de sa grand'mère, la baronne Hüe.

Le livre lui-même, offre un récit suivi à partir des journées d'octobre 1789 ; il nous fait assister aux tribulations des princes, jusqu'à la sortie de France de Hüe, en 1795, il relate son séjour, auprès de Louis XVIII, en Russie, en Pologne, en Allemagne. Des notes, plus ou moins bien reliées entre elles, conduisent jusqu'à la Restauration de 1814. Les « Souvenirs » ont été commencés dans la prison de la Force et terminés en exil. L'auteur raconte lui-même (voir p. 258) l'histoire de son manuscrit.

Plus d'un trait est à signaler et plus d'un point à retenir. On trouvera le texte de l'admirable prière, dite « prière de Madame Élisabeth » (p. 107), et qu'il serait peut-être mieux, paraît-il, d'attribuer à l'évêque d'Orléans ; un témoignage du patriotisme de Marie-Antoinette (p. 109) ; le récit des scènes affreuses de l'hôtel de ville aux massacres de septembre (p. 117) ; le chapitre VII relate de bien curieux entretiens de Malesherbes avec François Hüe, dans leur prison ; rien n'est plus poignant que le tableau de l'arrivée du Roi au Temple, sa fermeté en face des vexations et des outrages ; François Hüe demeure à son service jusqu'au 2 septembre 1792 ; il subit alors un interrogatoire ridicule ; plus tard, une comparution dangereuse ; il multiplia ses efforts pour revoir Louis XVI, parvint à entretenir une correspondance secrète avec Marie-Antoinette, procura à Madame Royale des consolations dans sa prison, et accompagna officiellement cette jeune princesse lors de son départ, en 1795, pour l'Autriche. Attaché, en qualité de commissaire de sa maison, à Louis XVIII, il donne des détails sur sa vie à Mitau et la détresse de cette petite cour d'exilés ; la tentative d'empoisonnement dont le comte de Provence faillit être la victime (p. 248) ; leur séjour à Hartwell, en Angleterre. Nous avons dit que ses notes sur la Restauration de 1814 offraient peu d'intérêt ; au contraire l'épisode, en 1815, de la mission de confiance qui lui permit au moment des Cent Jours, de sauver les diamants du Roi, est très curieux et longuement conté.

Noms, dates, identifications et références sont fixés avec soin ; nous n'avons relevé qu'une erreur qui doit être un *lapsus* d'imprimerie. Dans le titre du chapitre V (p. 116) : « décembre » au lieu de « 2 septembre » pour les massacres de 1792. Des appendices, en forme de pièces justificatives, terminent ce volume, où l'on regrette de ne pas trouver une table alphabétique. La lecture de ces pages est émotionnante et fertile en réflexions, tout autant que riche en détails historiques de première main.

G. DE G.

Les Officiers royaux des bailliages et sénéchaussées et les institutions monarchiques locales en France à la fin du moyen âge, par GUSTAVE DUPONT-FERRIER. Paris, Bouillon, 1902, in-8 de XXXIV-1043 p., avec 2 cartes. — Prix : 30 fr.

Nous venons un peu tard pour recommander ce volume à nos lecteurs : l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en lui décernant l'une des plus hautes récompenses dont elle dispose et la plus enviée de quiconque travaille sur l'histoire générale de la France, lui permet de se passer de toute autre recommandation. A dire vrai, tout méritait une pareille distinction dans ce remarquable ouvrage et l'on ne sait ce qu'on doit admirer davantage ou le courage de l'érudit qui n'a pas reculé devant une aussi vaste tâche, où la patience acharnée qui lui a

permis de le mener à bonne fin, ou la sûreté de méthode, la précision de l'information, la fermeté de jugement, la nouveauté des résultats acquis, la clarté de l'exposition, l'élégante sobriété du style.

Il pouvait sembler téméraire de tenter un tableau d'ensemble des institutions locales de la France avant que des monographies particulières eussent complètement déblayé le terrain et rendu possible le travail. M. Dupont-Ferrier ne s'est pas laissé effrayer par l'énorme dépouillement de documents d'archives et de livres de tous genres qu'exigeait une pareille tentative dans l'état actuel des études médiévales. Qu'on parcoure la simple liste sommaire (p. XXI-XXIV) des dépôts où il est allé puiser, qu'on jette un coup d'œil sur les innombrables références qui se trouvent au bas de chaque page presque de son travail et l'on se rendra compte de la peine que lui a donnée la simple préparation de ce livre. Nous n'avons point ici affaire à une œuvre hâtive, à un livre dans lequel des conclusions générales plus ou moins brillantes sont tirées à la légère de quelques faits particuliers cueillis çà et là au hasard ; nous sommes en présence d'une enquête sévère exécutée avec une conscience scrupuleuse. M. Dupont-Ferrier se garde avec soin des généralisations précipitées; il préfère visiblement l'excès de réserve à l'abus contraire ; il n'affirme rien de plus que ce qu'il a trouvé dans les documents étudiés par lui ; et il s'impose ainsi à la confiance du lecteur le plus difficile.

Ce sujet, qu'il a étudié avec tant de soin, M. Dupont-Ferrier l'expose avec une méthode pleine de lucidité. Dans un premier livre il nous fait connaître les cadres géographiques des institutions bailliagères. Deux chapitres nous donnent : I. la division de la France en bailliages et en sénéchaussées ; II. le groupement et les subdivisions des bailliages et sénéchaussées, c'est-à-dire les gouvernements qui sont au dessus d'eux, les petits bailliages, châtellenies, prévôtés, etc., qui sont au dessous. C'est à ce chapitre que se rapportent les deux cartes qui accompagnent le volume : I. carte des bailliages et sénéchaussées; II. aire géographique des baillis, sénéchaux, prévôts, vicomtes, viguiers, bailes, juges royaux, et les deux appendices qui expliquent ces cartes; la grande carte des bailliages est d'autant plus précieuse qu'avec ce goût de précision et ce scrupule de conscience que nous louons en lui, l'auteur s'est refusé à marquer aux bailliages et sénéchaussées des limites qui n'auraient pu être qu'approximatives et n'auraient pas répondu à la vérité des choses; par un système extrêmement ingénieux et qui mérite de servir de modèle dans des cas analogues « nous relions, dit-il, par un trait, à chaque bailliage, sénéchaussée ou gouvernement, toute localité qui faisait partie de ce bailliage, etc. ; par deux traits, quelques bailliages dépendant d'une sénéchaussée : Labourd, Gévaudan, etc. ; par un trait ou un double trait denté, c'est-à-

dire marqué de distance en distance de points latéraux, quelques localités ou quelques bailliages en litige. » Cette carte, très claire et infiniment précieuse, a été tirée et se vend à part. L'autre carte qui indique dans quelle région se trouvaient les baillis, les sénéchaux, etc., est également fort utile, d'autant qu'elle aide à relever bien des erreurs courantes sur la répartition de ces fonctionnaires.

Le Livre II étudie le personnel des bailliages et sénéchaussées : recrutement, nomination, traitement, droit au cumul, stabilité. Le livre III déroule sous nos yeux le tableau des institutions monarchiques dans les bailliages et sénéchaussées en cinq chapitres, également nourris de fait : I. Conseil de bailliage et de sénéchaussée (l'auteur met en lumière ce point que ce conseil tend à devenir le véritable gouverneur de la circonscription); II. Institutions, administration, législation, police, action sur la vie matérielle, intellectuelle, religieuse et morale ; III. Institutions judiciaires ; IV. Institutions militaires ; V. Institutions financières.

La Provence et le Dauphiné semblent avoir gardé une certaine autonomie au milieu du royaume avec lequel leur union est encore récente. Aussi M. Dupont-Ferrier a-t-il jugé bon de leur consacrer une étude spéciale qui forme le sujet de son livre IV. Elle aboutit à nous montrer même là une tendance vers l'uniformité, vers la fusion.

Enfin le livre V a pour ambition de nous faire sentir l'influence sociale et politique des institutions bailliagères sur les populations d'alors. Le « fonctionnarisme », — la confusion des pouvoirs dans les offices bailliagers, — l'action politique des officiers de bailliages et de sénéchaussées sur les nobles, l'Église et les villes forment les trois chapitres de ce livre.

Nous n'avons donné que la charpente de l'ouvrage de M. Dupont-Ferrier ; c'en est assez pour montrer à combien de sujets il touche, que de renseignements y sont accumulés, avec quelle ampleur y est traitée la question de l'administration provinciale. Presque tout est neuf dans cette étude, la plus importante qui ait été consacrée depuis longtemps à notre histoire nationale à la fin du moyen âge. Ajoutons que ce n'est pas un livre mort; mais bien vivant, tout animé de la vie d'alors, plein d'idées, comme de faits, et des plus suggestifs. Un Index alphabétique de près de 120 pages à 2 colonnes facilite les recherches parmi la masse d'indications accumulées ici.

M. Dupont-Ferrier nous laisse espérer la prochaine publication d'un Almanach royal qui donnera l'état des officiers de la France monarchique à la fin du xve et au commencement du xvie siècle. La mise au jour de ce répertoire serait un nouveau service rendu aux études historiques. E.-G. Ledos.

Correspondance de Le Coz, **évêque constitutionnel d'Ille-et-Vilaine et archevêque de Besançon,** publiée pour la Société d'histoire contemporaine par le P. Roussel. T. II. Paris, Alphonse Picard et fils, 1903, in-8 de xv-521 p. — Prix : 8 fr.

Le premier volume de cet ouvrage a paru en 1900 : c'était l'histoire de l'épiscopat constitutionnel de Claude Le Coz, racontée par lui-même. Il allait de 1791 à 1801. Le présent volume, édité dans les mêmes conditions, comprend la période concordataire de l'histoire de notre prélat et s'étend aux treize dernières années de sa vie (1802-1815).

Dans une Introduction, le P. Roussel apprend au lecteur qu'il a tiré la matière de ce nouveau volume à peu près exclusivement du même copie-lettres. Il a dû, au préalable, trier, dans les trente cahiers dont il se compose, les documents qui lui ont paru les plus caractéristiques.

Les difficultés que rencontra Le Coz dans la réorganisation de son vaste diocèse, qui englobait trois départements, durent être, en raison de cette circonstance, et bien qu'en dise son biographe, un peu plus grandes que celles de tous ses collègues dans l'épiscopat. Le P. Roussel a raison d'ajouter : « Toutefois, sa qualité d'ancien constitutionnel lui en créa de particulièrement délicates et pénibles, que ne connurent point les évêques demeurés étrangers à la constitution civile du clergé. A tort ou à raison, il passa aux yeux des insermentés pour favoriser leurs anciens adversaires, qui entraient pour un tiers à peu près dans son clergé. Il est vrai qu'à entendre Le Coz, l'impartialité la plus stricte présida toujours à ses choix; il en donne même des preuves assez fortes, comme le lecteur pourra s'en convaincre, mais nous n'avons ici que le témoignage de l'un des intéressés ; partant, il peut être à bon droit suspect, d'autant plus que l'ancien évêque assermenté, sans trop s'en rendre compte, put, naturellement, incliner du côté de ceux qui autrefois avaient partagé son illusion ou plutôt son erreur constitutionnelle. »

« Un point hors de doute, poursuit le P. Roussel, c'est que jamais Le Coz ne se repentit de son serment. Il renonça, il est vrai, à la constitution civile, mais parce qu'elle était de fait abrogée ; comme il renonçait au concordat de François Ier, suivant sa comparaison. Par conséquent, il est inexact, en ce qui le concerne au moins, que le Pape ait imposé l'acceptation du fameux *decretum absolutionis*, appelé par Le Coz une *scandaleuse absolution de censure*, comme condition *sine quâ non* de l'institution canonique des évêques assermentés, nommés par le Premier Consul à des sièges concordataires. Trop longtemps pour la vérité historique, on l'a soutenu. Aujourd'hui l'on est bien obligé de reconnaître qu'il y eut au moins une exception, mais je serais fort étonné que le cas de Le Coz fût isolé. »

A ce propos, le P. Roussel tient à déclarer qu'il n'entend, ni de près,

ni de loin, prendre la responsabilité des préjugés de Le Coz. « Si je ne proteste pas constamment contre ses assertions antiultramontaines, c'est que je n'en vois nullement l'utilité. Je remarquerai seulement que le clergé français à cette époque était toujours imbu d'idées gallicanes. » Ce clergé a bien changé depuis lors, et cela au grand bénéfice de la logique et de la foi.

« L'archevêque de Besançon assista au concile de 1811, où sa conduite fut celle de presque tous les autres Pères, c'est-à-dire fort peu héroïque. Il encourut, comme eux, la colère de l'Empereur et partagea leur disgrâce; mais il ne fut point emprisonné et put rentrer paisiblement dans son diocèse. Il est mort pendant les Cent Jours, le 3 mai 1815, à Villevieux (Jura), au cours d'une tournée pastorale à laquelle on lui avait vainement conseillé de renoncer.

Le P. Roussel se loue beaucoup d'avoir trouvé, « pour la préparation et l'annotation de ce volume, un collaborateur aussi complaisant qu'érudit dans M. Pingaud, commissaire responsable, dont nul n'ignore la compétence historique. » J. Meynier.

La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, par l'abbé P. Féret. *Époque moderne.* T. III. XVIIIe *siècle. Phases historiques.* Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de VI-520 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. le chanoine Féret poursuit infatigablement sa grande histoire de la Faculté de théologie de Paris. Le tome présent nous expose les phases historiques du XVIIe siècle. On y trouvera, à côté des affaires académiques concernant les collèges ou la Faculté, d'une façon directe, et certains conflits — parmi lesquels la continuation de la lutte contre la Compagnie des Jésus, — des pages très curieuses sur le jansénisme, le gallicanisme (avant la déclaration de 1682 et après) ou encore, sur le laxisme. L'auteur a soin d'examiner aussi les questions doctrinales soulevées par la publication des livres soumis à la censure de la Faculté et les décisions qu'elle eut à prendre dans les affaires où elle intervint. Divers appendices viennent compléter ce volume : nous y signalerons en particulier la liste des votants dans la question de fait et dans la question de droit. En somme, ces pages débordent de vie tant universitaire que générale, et les sujets y sont aussi intelligemment groupés que doctement présentés. F. D'H.

Quelques motifs d'espérer, par l'abbé Félix Klein. Paris, Lecoffre, 1904, in-16 de X-297 p. — Prix : 3 fr.

Alors que tant de raisons de s'attrister et de s'inquiéter s'offrent d'elles-mêmes à ceux qui aiment le Christ et la France, il est bon de leur présenter quelques motifs d'espérer. M. l'abbé Félix Klein, pro-

fesseur à l'Institut catholique, les a trouvés sans les chercher de parti pris, en regardant autour de lui, avec une intelligence et une sympathie très ouvertes. Il sent le prix des éléments de haute vitalité qu'il rencontre, soit qu'il observe les âmes anglaises faisant effort vers la vérité religieuse intégrale ou s'enthousiasmant pour le bel idéal, de Ruskin, soit qu'il mesure quel chemin avait à faire Taine pour se rapprocher du christianisme, grâce à un travail opiniâtre et consciencieux, soit qu'il se réjouisse de l'apparition d'un livre vraiment libéral comme celui de M. Anatole Leroy-Beaulieu sur *les Doctrines de haine*, ou bien du retour de faveur qui ramène des lecteurs et des admirateurs au P. Gratry. Précieux surtout sont les symptômes — et c'est à eux surtout que ce volume s'attache — qui annoncent chez les catholiques, spécialement chez les prêtres et chez les jeunes gens, une formation intelligente, solide et appropriée aux besoins présents. Lisez les chapitres intitulés : *L'Évangile aujourd'hui*, *Un Renouvellement des études ecclésiastiques*, *Écrire simplement*, *A de jeunes professeurs*, *Un Mot de l'initiative*, « *Scut agnos* », *Fils de lumière et de progrès*, *Les Associations de jeunes catholiques*. Au premier rang de ces derniers l'auteur place ses amis du *Sillon*, auxquels il dédie son ouvrage, dont il raconte l'histoire, qu'il montre généreux, intrépides, avec quelque chose de chevaleresque dans leur absolu dévouement au christianisme et à la démocratie. Peut-être me direz-vous que ce dernier mot prête à des confusions, et par suite appelle des objections ou des explications. D'accord. Mais ce sont questions à propos desquelles les catholiques ne doivent pas s'excommunier les uns les autres. « La religion, observe M. l'abbé Klein (p. 277) n'est liée à aucun système de politique ou de sociologie » ; elle peut se concilier avec tous ceux qui respectent certains principes supérieurs. Avoir pleine confiance en elle, et ne pas se défier des aspirations légitimes du présent ni de l'avenir, donne une grande force que ce livre attachant ne se borne pas à constater mais que certainement il développera. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Païens, par ANTONIN EYMIEU. Lyon et Paris, Vitte, 1904, in-12 de 371 p. — Prix : 3 fr.

Visions d'espoir, par ANTONIN EYMIEU. Lyon et Paris, Vitte, 1904, in-12 de VIII-309 p. — Prix : 3 fr.

A notre époque, témoin de tant de tristesses et de décadence en face d'un progrès trop vanté et trop mal compris, il n'est pas superflu de montrer aux âmes droites, éprises d'idéal, amoureuses de vérité et de justice, où est la source du mal et quel en est le vrai remède. C'est ce qu'a fait M. Antonin Eymieu, dans une série de conférences qui, pour dater de trois ans, n'ont rien perdu de leur actualité. Ce beau livre est des plus instructifs et des plus réconfortants. La Rome païenne est

tombée en plein triomphe, parce que le venin qui étiole et qui tue toute civilisation l'avait infectée par le vice et le culte de l'or. Plus d'autre idéal que le plaisir ; partant, plus de gêne, plus de famille, plus de patrie, plus de conscience. Et n'est-ce pas aussi le mal qui nous ronge aujourd'hui, parce que nous retournons au paganisme ? Chez nous, comme dans la Rome d'autrefois, la grande cause de décadence est le vice, et la grande source du vice est l'irréligion. D'où les scandales éhontés, s'étalant sous toutes les formes, les apostasies, la boue et le sang. Si nous ne sommes pas tombés plus bas, c'est qu'il y a, dans notre siècle, des éléments de vie inconnus des anciens ; aussi, le conférencier ne jette pas la note du désespoir en face des tableaux écœurants qui s'offrent à sa vue. Il tient à ranimer son auditeur et son lecteur, et en cela il a mille fois raison. Au lieu de se décourager, ce qui serait le comble du mal, il faut se ressaisir en utilisant les moyens de salut qui sont à notre disposition, à côté et au dedans de nous : le christianisme, les chrétiens, le Christ, voilà la triple espérance que, dans un style vibrant d'enthousiasme, M. Antonin Eymieu jette à tous les vents et à tous les échos. Et quand le lecteur a fermé ce beau et bon livre, un frisson de joie et un éclair de sublime espoir parcourt tout son être ; le conférencier, l'écrivain, le missionnaire a atteint son but.

— Tout le bien que nous avons dit des *Païens* du même auteur, s'applique à la nouvelle série de conférences *Visions d'espoir*, où l'orateur, après avoir retracé les luttes du XIXe siècle contre la Papauté, contre l'Église, contre la conscience, termine par un chant de magnifique résurrection : *Alleluia !* Malgré tout, l'Église est aujourd'hui plus vivante que jamais, et l'histoire a enregistré le néant des efforts de Napoléon, de Bismarck, des Titans qui ont voulu escalader le ciel : le Pape a vu grandir son autorité morale qui dépasse toute autre autorité ; le Kulturkampf a vécu ; le rationalisme de Voltaire a disparu devant l'armée des savants défenseurs de la foi. En un mot, l'Église plus forte et plus unie que jamais, est une puissance avec laquelle il faut compter et qui est l'espoir de l'avenir. M. Eymieu entrevoit au sein de la tempête le phare lumineux qui relève et console le cœur du pauvre marin ; ce phare, qui luit dans les ténèbres, c'est l'immortelle Épouse de Jésus-Christ, dont le passé glorieux nous garantit l'avenir. Avec une savante accumulation de faits et de textes, une éloquence souvent frémissante, une logique serrée, le conférencier nous dit à tous ses chères *Visions d'espoir*. Nous pouvons le croire sur parole ; ces visions sont la réalité, puisqu'elles sont la foi. G. BERNARD.

La Crise macédonienne. *Enquête dans les vilayets insurgés (sept.-déc. 1903)*, par MAURICE GANDOLPHE. Paris, Perrin, 1904, in-18 de 200 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pro Macedonia, par VICTOR BÉRARD. Paris, Colin, 1904, in-18 de 210 p. — Prix : 2 fr.

M. Gandolphe, correspondant d'un journal parisien, a visité les pays insurgés sous la conduite d'officiers turcs et a pu constater que l'ordre régnait partout... où on l'a mené. Les Turcs lui semblent de très honnêtes gens, très occupés d'empêcher les garnisons albanaises de trop égorger les populations qu'elles ont à défendre ; il ne pense pas à se demander pourquoi ces fâcheux Albanais, et par quelle inconséquence on les a envoyés dans un pays qu'on désirait voir paisible. M. Gandolphe ne croit pas aux atrocités macédoniennes et dit leur fait aux « apitoyeurs. » Ses correspondances sont d'ailleurs joliment écrites et le livre, théories à part, vaut la peine d'être lu.

— Autre son de cloche. M. Bérard, qui a acquis le droit de parler avec autorité sur les questions d'Orient, part de ce point indiscutable à ses yeux qu'il faut renvoyer les Turcs en Asie Mineure. Mais par qui les remplacer ? La solution qui a ses préférences est celle d'une autonomie contrôlée par les puissances, un régime analogue à celui qui a fonctionné pendant quelques mois en Crète — il nous donne à cette occasion une longue étude sur ce régime, et cette étude est du plus haut intérêt ; Fénelon n'a pas mieux décrit Salente et à Fénelon manquaient les documents officiels. Le reste du volume contient aussi des pages curieuses et aussi quelques paradoxes. En quoi les dynamiteurs de Salonique diffèrent-ils de Canaris incendiant la flotte du capitan pacha avec ses brûlots ? Canaris a été chanté par nos poètes ; pourquoi cette réprobation à l'égard des Bulgares qui usent de moyens analogues ? Dernière remarque : M. Bérard a décidément rompu avec les Grecs ; il leur reproche de s'être mis à la remorque des Turcs par antagonisme contre les Slaves de Macédoine ; sur ce point, comme sur un certain nombre d'autres, je suis absolument d'accord avec lui.

P. PISANI.

Le Chapitre de Notre-Dame de Paris en 1790, par l'abbé J. MEURET. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de VIII-297 p. avec 5 planches. — Prix : 12 fr.

Un travail de plusieurs années a permis à M. l'abbé Meuret de consacrer au Chapitre métropolitain, tel qu'il était en 1790, une monographie d'une réelle valeur historique. Les cinquante et un chanoines et tout le peuple ecclésiastique dont ils étaient entourés, vicaires, bénéficiers, chapelains, clercs de matines et « machicots » vivaient tous ou presque tous autour de la cathédrale ; ils faisaient du quartier fermé, qui était

vraiment alors un *cloître*, une petite ville dont les règlements méritaient d'être sauvés de l'oubli. C'est ce que le laborieux auteur a fait d'une façon très intéressante. Les chapitres X et XI nous donnent l'histoire du chapitre pendant sa dernière année d'existence : on nous raconte ses rapports avec les assemblées électorales, puis avec les États généraux, mais cette histoire termine court : la Constituante supprime le Chapitre : *Ceci a tué cela.* Le lundi 22 novembre 1790, on avait chanté à la messe l'introït : *Me expectaverunt peccatores ut perderent me*, et quelques heures après le corps capitulaire était dissous ; première destruction que devaient en suivre bien d'autres.

Limitant son étude à l'année 1790, M. l'abbé Meuret n'a pas voulu sortir de son cadre en parlant des antécédents et surtout des destinées ultérieures des membres du chapitre. Il y a là un sujet à traiter et la manière dont l'auteur a débuté nous permet d'exprimer le vœu qu'il ne restera pas en route. P. Pisani.

Essai historique sur l'église Saint-Séverin, par Adolphe Demy. Paris, A. Picard et fils, in-8 de 188 p. — Prix : 5 fr.

Président du conseil de fabrique de Saint-Séverin, M. Demy avait grâce d'état pour parler d'une église au service de laquelle il dépense son zèle et son savoir. Une étude consciencieuse des sources lui a permis de réunir tous les matériaux nécessaires et de traiter en cinq chapitres les origines de l'église et ses destinées au moyen âge, pendant la Renaissance, la période révolutionnaire et les temps modernes.

J'aurais souhaité qu'un souci plus minutieux des petites choses eût évité au savant auteur des erreurs qui ne sont au fond que de légères négligences, mais dont la répétition finit par être fastidieuse. Pourquoi, par exemple, dire à la page 115 que quarante curés de Paris prêtèrent le serment à la constitution civile, quand on renvoie, deux lignes plus loin, aux listes de l'abbé Delarc et que, d'après l'abbé Delarc, le nombre des curés jureurs de la ville ne s'éleva qu'à vingt-trois (T. I, p. 390).

Pourquoi le même personnage est-il appelé tantôt Leblanc de Beaulieu, tantôt Legrand de Beaulieu ? Pourquoi dire (p. 122) qu'en 1793 Audrain, membre de la Convention, était évêque constitutionnel du Finistère, alors qu'il ne le devint qu'en 1798 ? Pourquoi donner (p. 143) la date de 1839 pour l'installation de M. Ausoure (et non Anzoure), comme curé de Saint-Séverin, alors qu'il fut nommé le 22 mai 1837 ? Cette date est d'ailleurs celle qui est inscrite sur la plaque posée près de la porte d'entrée de l'église, et M. Demy reproduit cette inscription page 137. En parlant de cette inscription, je ferai une dernière remarque et qui s'adresse cette fois non à l'auteur, mais au président de

fabrique. Il y a sur cette plaque de marbre, placée par les soins de l'abbé Castelnau, une erreur énorme : M. Baillet est indiqué comme curé depuis 1802 jusqu'en 1824, M. Siret de 1824 à 1834. Or, M. Demy nous dit lui-même (p. 140) que M. Baillet fut destitué par l'archevêque de Paris en 1820, le 26 octobre, et les registres paroissiaux de Saint-Séverin portent, à la date du 27 novembre 1820, mention de trois mariages bénits par M. Siret, curé, et signés par lui en cette qualité.

Ne pourrait-on pas corriger cette erreur manifeste ? En le faisant, M. le Président mériterait une fois de plus la gratitude des historiens.

P. Pisani.

Dictionnaire topographique du département de la Haute-Marne comprenant les noms de lieux anciens et modernes, par Alphonse Roserot. Paris, Imp. nationale (Leroux). 1903, in-4 de LIV-221 p. — Prix : 9 fr.

Le *Dictionnaire topographique du département de la Haute-Marne*, que M. Roserot vient de publier sous les auspices du ministère de l'instruction publique, offrira une mine de renseignements des plus précieux sur ce département.

Il comprend trois parties. Une Introduction, qui est une véritable étude de géographie historique du département ; le Dictionnaire, et enfin, pour terminer, une Table des formes anciennes. Dans son Introduction, M. Roserot, après avoir expliqué comment il comprend son travail et les règles qu'il a suivies pour l'orthographe des noms de lieux, retrace l'histoire des régions comprises dans les limites du département de la Haute-Marne pendant les périodes gauloise et gallo-romaine, franque et féodale, pendant la période royale, c'est-à-dire à partir de 1285, puis pendant la période moderne, c'est-à-dire à partir de 1789. Pendant la période royale, il étudie successivement le domaine royal, les circonscriptions militaires, les circonscriptions judiciaires, donnant la nomenclature des localités comprises dans chacun des bailliages de Bourmont, de Chaumont et de Langres, et énumérant les villages qui, actuellement compris dans le département de la Haute-Marne dépendaient des bailliages situés hors de ses limites. Il fait connaître ensuite les circonscriptions financières et donne également la nomenclature de tous les lieux du département compris dans les élections de Chaumont, de Joinville, de Langres, de Bar-sur-Aube, de Vitry le François, dans les intendances de Bourgogne, de Franche-Comté, de Lorraine et de Barrois. Viennent enfin les circonscriptions ecclésiastiques et la nomenclature des localités comprises dans le grand archidiaconé de Langres, dans les archidiaconés du Dijonais, du Tonnerrois, du Barrois, du Lanois ou de Chatillon-sur-Seine, du Bassigny, et de celles du département qui dépendaient autrefois de l'archevêché de Besançon, des évêchés de Châlons-sur-Marne, de Toul et de Troyes. Pour la

période moderne, après avoir esquissé l'histoire de la création des départements, il donne la liste des localités comprises dans les anciens districts de Bourbonne, de Bourmont, de Chaumont, de Joinville, de Langres, de Saint-Dizier et enfin dans les arrondissements et les cantons actuels. Une liste des principales sources imprimées et manuscrites où M. Roserot a puisé les éléments de son Dictionnaire termine l'Introduction.

Dans ce Dictionnaire, on trouvera, pour chaque localité, une notice donnant les formes anciennes, puis faisant connaître très succinctement dans quelle subdivision elle se trouvait avant 1789, sous quel vocable son église était placée et de qui elle dépendait. Fait avec soin par un érudit qui fut longtemps placé à la tête des archives de ce département, et dont les travaux sur la Champagne sont nombreux et fort appréciés, cet ouvrage sera souvent d'un grand secours aux historiens qu'intéresse le passé de cette région. J. Viard.

La Révolution en Franche-Comté. Études documentaires. La Révolution dans la Haute-Saône, par le Dr Ph. Maréchal. Paris, Champion, 1903, gr. in-8 de xxi-624 p. — Prix : 12 fr.

L'auteur a dédié son livre à trois de ses parents qui ont joué un rôle plus ou moins marquant dans la Révolution, ce qui explique l'importance donnée par lui à certains documents précieux pour des archives de famille, mais sans intérêt pour l'histoire générale. D'autre part, on estimera superflus ses développements sur les grands faits de cette période (les élections de 1789, le procès du Roi, etc.) qu'on a déjà lus partout, et tout un chapitre sur les conventionnels en mission, qui appartient exclusivement à l'histoire révolutionnaire de la Normandie et de l'Ouest. Les pages qu'ils remplissent auraient pu servir à des détails sur les volontaires du département, dont il est à peine question (dans la loi imprimée en tête du livre et dans le document reproduit p. 603), sur le rôle politique des généraux Ferrand et Pichegru et sur la réaction royaliste, sur les ventes de biens nationaux, etc.

On ne s'explique pas pourquoi M. Maréchal parle dans son chapitre I de la fédération des quatorze villes bailliagères en 1789, et seulement dans son chapitre IV de la jacquerie rurale qui fut la cause immédiate de cette fédération ; pourquoi, dans ce même chapitre III, il range parmi les députés suppléants, MM. de Vezet, de Bauffremont, de Moustier, alors que, dans ses *Documents complémentaires*, il disserte longuement sur les « deux députations de la noblesse du bailliage d'Amont » ; pourquoi, malgré son culte du document original, il cite comme une autorité le plus fantaisiste des historiens, Charles Nodier ; pourquoi les renseignements sur la guillotine sont dispersés à la page 271 et à la page 407. Il serait facile de multiplier les remarques de ce

genre. Ce volume contient un certain nombre de pièces inédites, d'un intérêt très variable, extraites des archives publiques, mais aussi beaucoup trop d'autres que les chercheurs peuvent trouver facilement dans les *Archives parlementaires*, dans les recueils publiés sous le nom de M. Aulard, même dans l'ouvrage de M. Jules Sauzay.

M. le Dr Maréchal se défend de toute haine de parti ; il se proclame néanmoins homme de parti, puisque, s'il blâme la persécution décadaire (p. 544), il reproche à la Convention « d'avoir montré à l'égard du clergé trop de modération et trop de tolérance » (p. 550) et va jusqu'à essayer l'apologie de la Terreur en s'appuyant sur l'autorité d'un fou homicide tel qu'Amar (p. 554).

L'ouvrage est luxueusement imprimé, illustré de nombreux fac-simile d'autographes et orné de frontispices et de culs-de-lampes empruntés à des publications du temps. On regrettera l'absence de portraits. Nous trouvons bien la reproduction d'une gravure représentant la guillotine et d'un dessin représentant le « vestibule de la maison » où est mort le conventionnel Bolot. Est-ce suffisant ? L. P.

Histoire de Notre-Dame de Quézac au diocèse de Mende, par l'abbé Albert Solanet. Mende, Magne, 1903, in-16 de xii-200 p. avec 1 gr. — Prix : 1 fr. 50.

Pèlerinage de Cahuzac, par le chanoine Cazauran. Abbeville, Paillart, 1903, in-18 de 260 p.

Un Coin du vieux Maine. Notre-Dame du Chêne. Saint-Martin-de-Connée. Orthe, par L. Pottier. Paris, Téqui, 1902, in-8 de xii-332 p., avec 64 gr., 2 chromolith. et une carte pliée. — Prix : 5 fr.

Fausseté de la statue de Notre-Dame de l'Épine (*dans l'hypothèse d'un miracle*). Première réponse à M. Pannet, par l'abbé Misset. Paris, Champion, 1903, in-8 de 56 p. — Prix : 2 fr.

Il n'est à peu près aucun sanctuaire de la Sainte Vierge, fondé à une époque éloignée, dont l'origine n'ait été attribuée à des faits plus ou moins extraordinaires, qui nous sont connus par des traditions locales ou qui nous ont été racontés par des écrivains, ordinairement remplis de plus de zèle que d'esprit critique. On commence à faire ou à refaire l'histoire de certains d'entre eux. Des auteurs, qui se distinguent non moins par leur érudition que par leur piété, prennent à tâche de substituer à des légendes, curieuses et poétiques sans doute, mais dénuées de toute preuve historique, des récits bien ordonnés et sérieusement documentés, qui puissent satisfaire les esprits les plus difficiles. C'est parmi les œuvres de cette sorte qu'il convient de ranger les quatre ouvrages mentionnés ci-dessus.

— Glissant rapidement sur l'invention légendaire de la statue de la Sainte Vierge vénérée à Quézac dans le diocèse de Mende, ou, du moins,

après avoir essayé de l'expliquer par une hypothèse historique assez vraisemblable, M. l'abbé Solanet nous transporte tout de suite à l'époque où des documents authentiques, tirés de diverses archives, révèlent la transformation d'un ancien prieuré de Quézac en collégiale, c'est-à-dire en 1365. De là, conduisant simultanément l'histoire et de l'église collégiale, qui devint église paroissiale sous la Révolution, et de la dévotion envers la statue miraculeuse, il la poursuit jusqu'à l'heure actuelle, sans que son récit, appuyé sur de nombreuses pièces d'archives et d'un style très clair, cesse un instant de charmer et d'instruire.

— Le sanctuaire de Notre-Dame de Cahuzac, situé à Gimont, dans le diocèse d'Auch, a eu son historien, à la fin du XVIIe siècle, en la personne de Jean Duclos, un de ses chapelains. Malheureusement cet ouvrage, plein de réflexions morales excellentes, ne contient que très peu de données historiques, et encore celles-ci présentent-elles tous les défauts qui se remarquent dans les compositions de cette sorte. M. l'abbé Cazauran, que de nombreux travaux ont déjà mis au rang des meilleurs historiens du midi de la France, a reconstitué les annales de l'antique chapelle en se servant de documents sûrs et nombreux que, grâce à sa grande expérience dans ce genre de recherches, il a su trouver et surtout habilement utiliser. Naturellement l'événement merveilleux qui aurait provoqué l'érection de la chapelle ne résiste pas aux investigations du savant écrivain ; mais la vénération envers N.-D. de Cahuzac n'a rien à y perdre, au contraire, puisque, d'après des preuves indiscutables, son sanctuaire existait longtemps avant le prodige en question. Le volume contient en outre, en appendice, une série de notices fort intéressantes sur les autres Vierges tutélaires du diocèse d'Auch.

— Le livre de M. l'abbé Pottier nous transporte auprès de la chapelle de Notre-Dame du Chêne, dans le diocèse de Laval. Il n'offre pas moins d'intérêt que les précédents. Il suffit d'en feuilleter quelques pages pour être assuré que l'auteur n'a négligé aucune des recherches pouvant contribuer à accroître la véracité de son récit et à le rendre aussi complet que possible. La chapelle de Notre-Dame du Chêne, au dire de la tradition, devrait également son origine à un fait miraculeux. Mais, comme l'a parfaitement démontré M. l'abbé Pottier, quand on dégage la légende des circonstances merveilleuses que l'imagination de nos ancêtres y a ajoutées, il ne peut être mis en doute que la chapelle ait été réellement bâtie par un seigneur du voisinage que la protection de la Sainte Vierge avait sauvé au jour de la mort. Ceci admis, l'auteur, voulant identifier ce personnage, qui devait être un Belin d'Averton, a consacré plusieurs chapitres très curieux à l'histoire de cette famille et du château d'Orthe qu'elle habitait. L'ouvrage, qui est illustré de nombreuses gravures, est complété par l'histoire de la

paroisse de Saint-Martin-de-Connée, à laquelle appartient la chapelle de Notre-Dame du Chêne. Il offre donc ainsi une monographie complète et excellente de ce coin du territoire français.

— M. l'abbé Pannet ayant vivement critiqué l'opuscule dans lequel M. l'abbé Misset a démontré la fausseté de la légende de Notre-Dame de l'Épine du diocèse de Châlons, celui-ci vient de lui répondre : c'était à prévoir. Et ce qui était à prévoir aussi, c'est que, après sa réponse, il ne resterait rien de la brochure de son adversaire. On peut même se demander maintenant s'il reste quelque chose de l'adversaire lui-même. M. l'abbé Misset est un terrible jouteur. Jamais peut-être il n'a manié la plume, j'allais dire l'épée, avec autant de vigueur; jamais il n'a autant multiplié les coups ni si rudement retourné le fer dans la plaie. M. l'abbé Misset n'a pas répondu à toutes les objections présentées par M. l'abbé Pannet. Il s'est contenté, cette fois-ci, de prouver surabondamment que la statue de Notre-Dame de l'Épine, dont on voudrait faire la preuve principale de la légende et le *corps* du miracle, n'est nullement la statue primitive qui existait à l'Épine au commencement du XIIIe siècle. Il se réserve de répondre plus tard aux autres assertions erronées du défenseur de la légende. Il est tellement sûr qu'on le poussera à reprendre la discussion, la lutte, si l'on préfère, qu'il annonce pour le mois d'avril, après une riposte de M. l'abbé Pannet, une deuxième réponse, intitulée : *La Vérité du symbole victorin à l'Épine*. Cette reprise du corps à corps sera plus intéressante encore, car elle tranchera, espérons-le, ce point capital dans la question : l'église de l'Épine a-t-elle, oui ou non, été desservie pendant plusieurs siècles par les victorins ? Quand ce combat singulier, ou ce singulier combat, sera terminé, le terrain sur lequel s'est échafaudée la légende de l'Épine sera, ce n'est pas douteux, complètement déblayé, et l'histoire définitive du vieux sanctuaire pourra être écrite en dehors de toute polémique. LÉON CLUGNET.

Le Commerce et les marchands dans l'Italie méridionale au XIIIe et au XIVe siècle, par GEORGES YVER. Paris, Fontemoing, 1903, in-8 de VIII-437 p. — Prix : 12 fr.

Malgré de bons travaux, dont quelques-uns sont dus à des membres de notre école de Rome, l'histoire intérieure du royaume de Naples au moyen âge est encore très peu connue. Il semble que cette masse compacte, opposée à l'infinie et vivante variété des républiques et des principautés de l'Italie septentrionale et centrale, ait effrayé les historiens. Aussi faut-il savoir gré à M. Yver d'avoir, après Durrieu et Cadier, affronté le *Grande Archivio di Stato* de Naples pour y puiser un sujet d'histoire économique, qui jette des clartés singulières sur tout l'intérieur et la constitution de la monarchie angevine. L'ouvrage, fait presque absolument de première main et sur des documents inédits,

comprend, après une Introduction générale et inévitable sur l'œuvre de Frédéric II en Italie, deux parties : 1° le Commerce ; 2° les Marchands, subdivisées chacune en chapitres clairement divisés et groupés, qui donnent des idées et des notions claires et précises sur des matières généralement peu accessibles aux historiens non économistes. La première partie étudie les conditions générales et les manifestations de la vie économique, la politique générale (extérieure) et commerciale des Angevins, les conditions du commerce,— impôts, monnaies, poids et mesures, usure, — la circulation des marchandises, la sécurité publique, les moyens de communications et de transports, les foires, puis l'industrie et l'agriculture, le commerce des grains qui tient tant de place dans l'histoire médiévale de la Méditerranée, et enfin la vie maritime, forme et instrument nécessaire de la vie commerciale. La seconde partie est peut-être plus intéressante encore et d'un intérêt plus vivant ; on nous y fait passer en revue les diverses catégories de marchands à qui a successivement appartenu le commerce : les napolitains et les étrangers, les colonies ou nations, leur organisation consulaire, leurs privilèges et leur vie corporative. L'auteur insiste surtout sur les Vénitiens qui, dans l'Adriatique surtout, furent longtemps les maîtres presque absolus du commerce maritime, et sur les Florentins qui, après la ruine des Amalfitains par les Pisans, et la décadence de ceux-ci, dominèrent sur le bassin tyrrhénien, moins à vrai dire par leur marine que par leurs banquiers. Un long chapitre, très solide et quelque peu ardu, expose en détail les opérations des compagnies florentines dans le royaume de Sicile. Quelques courtes pages de conclusions résument les recherches de l'auteur avec beaucoup de clarté et de netteté ; et l'on ferme son livre sur une impression très favorable à Charles d'Anjou et à ses successeurs qui, comme le dit M. Peyre, « firent grande figure en Italie, et rendirent à leur pays d'adoption de grands services. »

Si l'on pouvait analyser ici ce volume, très documenté et plein de choses, on aurait bien des aperçus nouveaux, des questions définitivement étudiées à y signaler : notons du moins ce qui est dit de l'habileté commerciale des princes angevins, de l'histoire de la marine et du commerce dans les golfes de Salerne et de Naples, de la faillite florentine de 1343 qui ruina par contre-coup le midi de la Péninsule, et enfin les très intéressants documents réunis dans un trop court appendice. Ce livre, où l'auteur s'est interdit toute digression, tout développement brillant et facile dans la direction de l'histoire artistique et somptuaire, restera un document capital pour l'histoire économique de l'Italie au moyen âge.

L.-G. Pélissier.

La Révolution en Bretagne, notes et documents. Audrein (Yves-Marie), député du Morbihan à l'Assemblée législative et à la Constitution, évêque constitutionnel du Finistère, 1741-1800, par P. Hémon. Paris, Champion, 1903, in-8 de XIII-228 p. — Prix : 5 fr.

Audrein était né à Goarec ; après avoir été professeur au collège de Quimper, préfet des études à Louis le Grand et sous-gérant du collège des Grassins, il fut député du Morbihan à l'Assemblée législative, puis à la Convention. Dans ces deux législatures, il s'occupa spécialement des questions d'enseignement et de liberté des cultes qu'il réclama énergiquement et, à plusieurs reprises, contre Tallien et Boissy d'Anglas. A la Convention, il vota la mort du Roi, mais en même temps pour l'appel au peuple et le sursis. Partisan déterminé de la constitution civile du clergé, il fut, en 1798, élu évêque du Finistère. Ses nombreux écrits, dont M. Hémon donne la liste et souvent des extraits, ne l'eussent certainement pas sorti d'une honnête obscurité. Ce qui a fait sa célébrité, c'est sa terrible mort : parti de Quimper pour aller prêcher à Morlaix, Audrein fut assassiné par des chouans à la Côte Saint-Hervé, entre Quimper et Châteaulin. Du reste, la plus grande partie du volume de M. Hémon est consacrée au récit de cet assassinat et surtout de l'enquête et du procès qui en furent la suite ; la plupart des assassins, le chef entre autres, Le Cat, furent arrêtés et guillotinés ; quelques-uns cependant réussirent à s'échapper. Cette reconstitution du procès a coûté à l'auteur de longues, nombreuses et consciencieuses recherches, qui, en confirmant les études de M. l'abbé Peyron, lui ont permis, semble-t-il, de donner un exposé définitif de l'affaire et de rectifier, sur un certain nombre de points, les travaux de ses prédécesseurs, MM. Crétineau Joly, Chassin, l'abbé Tresvaux et Ernest Daudet.

M. de la Rocheterie.

Petites Confessions (Visites et portraits), par Paul Acker. Paris, Fontemoing, 1903, in-8 de IV-292 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Acker a publié en volumes les articles parus dans l'*Écho de Paris* et qui sont, comme il le dit, des visites, c'est-à-dire des interviews, et des portraits. Ce n'est qu'une première série, et vingt-sept personnages contemporains, hommes ou femmes, y sont plus ou moins bien esquissés. A côté de M. Jules Lemaître, dont la figure ressort clairement sous la plume de l'auteur, qui paraît avoir spécialement soigné ce tableau, nous voyons défiler des romanciers, des actrices, des hommes politiques et jusqu'à deux orateurs de la chaire, le P. Ollivier et le P. Coubé. Le style généralement soigné de l'écrivain ne peut se défendre toujours du cachet boulevardier du journalisme. Faut-il ajouter que bien souvent — et c'est le défaut de toute interview — l'ébauche est trop superficielle et, par conséquent, fort incomplète ?

Je ne sais si M. Paul Acker raconte exactement ce qu'il a vu ou entendu ; mais certains de ses portraits sont absolument invraisemblables. Il y a des personnes qui n'aiment pas être interviewées et qui se plaisent à se moquer de l'importun qui vient les « faire poser. » Un humoriste américain a critiqué d'une façon très fine cette manie qui est entrée dans les mœurs du journalisme. D'autres fois, le « reporter » aborde son personnage avec des préjugés qui restent après la visite et qu'il ne peut s'empêcher de traduire dans son récit. M. Paul Acker est-il bien sûr de n'avoir pas été mystifié, ou d'avoir toujours fait taire ses préjugés? Admettons seulement qu'il est sincère.

G. Bernard.

Un Gentilhomme suisse au service de la Hollande et de la France. Le Comte Guillaume de Portes (1750-1823), d'après des lettres et documents inédits, par Conrad de Mandach. — Paris, Perrin, 1904, in-8 de II-338 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Le grand-père de ce gentilhomme suisse était né sujet du Roi, en Languedoc. Une branche de sa famille, demeurée catholique, et qui s'est distinguée au parlement de Toulouse, dans le XVIIIe siècle, existe encore en France. Jacques de Portes, protestant, s'était, comme tant d'autres, après la révocation de l'édit de Nantes, réfugié au pays de Vaud. Son fils aîné, capitaine dans Dauphin-infanterie, « épousa, en 1695, à Castres, sa cousine germaine, Mlle Marguerite du Poncet, qu'il avait fait sortir d'un couvent, et la conduisit à Lausanne auprès de ses parents », nous dit-on simplement (p. 2), alors qu'il n'eût pas été sans intérêt d'expliquer le cas de ce personnage sous le rapport de la religion. Passé au service de Savoie, en 1703, il y fit une brillante carrière ; en 1722, le roi de Sardaigne érigea en comté sa terre de Veyrier-sous-Salève, achetée au marquis de Cluses.

Son petit-fils, Guillaume, le héros de ce livre, naquit à Genève, en 1750, de Guillaume-Bernard, seigneur du village de Crassier, qui avait pour prédicant le père de « la belle Curchod », destinée à épouser M. Necker, après avoir été délaissée par Gibbon, et dont M. de Portes de Crassier fut quelque temps le tuteur. Une correspondance inédite fournit d'assez curieux détails sur les Necker : Guillaume de Portes fréquenta beaucoup chez eux à Paris. On songea même à le marier à la future baronne de Staël (p. 38, n° 2) : la Providence l'en gara. Quoiqu'il ait toujours entretenu de bons et utiles rapports avec cette famille, il ne laisse pas de noter quelque part (p. 170) « la morgue » de l'époux, « l'affectation » de l'épouse, et, à plusieurs reprises (p. 179, 189, 205 et *passim*), « l'impertinence » de la fille. Nous soulignerons, de notre côté, la réflexion de bon sens qu'il fait (p. 18) sur les Marmontel, Saint-Lambert, La Harpe, Morellet et compagnie : « Ces messieurs, dit-il (p. 48), m'ont semblé ridicules par l'excès de leurs préten-

tions, leur air extraordinairement rempli d'eux-mêmes et leur mépris pour tout le reste, hors le dîner et ceux qui le donnent. »

A treize ans, Guillaume de Portes entra au service de Sardaigne ; deux ans après il était lieutenant et passait au service de Hollande. Là, il embrassa la cause des *patriotes* contre le Stathouder, et, en 1787, avec une poignée d'hommes, il défendit héroïquement, sous Amsterdam, le poste d'Amstelveen contre le duc de Brunswick, qui pensa un moment ne pouvoir l'emporter. La France, après avoir encouragé les révoltés de ses promesses, les avait abandonnés sous le triste ministère de Brienne ; du moins le Roi dédommagea-t-il les officiers compromis : il nomma le comte de Portes mestre de camp d'infanterie et chevalier de l'ordre du Mérite militaire, qui remplaçait celui de Saint-Louis pour les huguenots. Sur quoi M. de Portes se refit Français ; mais bientôt la Révolution l'engagea à se refaire Suisse. Les *patriotes* hollandais l'avaient à jamais dégoûté de tous les *patriotes* du monde, y compris ceux de son pays, qui avaient joyeusement convié leurs pareils de France à la curée de leur patrie, et il se montra franchement réactionnaire : « Après tant d'extravagances et d'expériences funestes, écrivait-il en 1814, dans un mémoire sur le pays de Vaud adressé à Mme de Staël (p. 264), l'esprit droit se sent une tendance involontaire vers le retour des anciennes choses sagement modifiées... »

Le comte de Portes épousa tardivement, en 1806, une petite-nièce de M. Necker. L'union qui paraît avoir existé entre les membres de sa famille est aimable à considérer et leurs sentiments religieux sont édifiants (p. 281 et *passim*), hérésie à part.

Ce volume, qui a sa valeur, gagnerait à être allégé de nombre de lettres dépourvues d'intérêt pour le public. Il faut lire (p. 57) : *duc* au lieu de *marquis* de Richelieu ; l'auteur confond (p. 188, n. 2) le comte d'Affry, colonel du régiment des gardes suisses, avec son fils aîné Louis, le futur landammann de la Confédération helvétique.

HYRVOIX DE LANDOSLE.

Nobiliaire de Bar-le-Duc, 1771. Bar-le-Duc, imp. Constant-Laguerre, 1903, in-8 de 184 p.

Ce recueil, publié par la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc, contient, avec de courtes notices généalogiques, l'ensemble des armes et blasons des familles existantes à Bar-le-Duc et aux environs, en 1771. Le manuscrit qu'il reproduit paraît avoir pour auteur Charles-Pierre de Longeaux, conseiller à la Chambre des comptes de Bar, puis le fils aurait continué le travail. Les ouvrages de cette nature sont utiles à consulter, particulièrement celui-ci, qui donne une idée assez exacte de l'état des familles à la veille de la Révolution. On y constate la mention d'un assez grand nombre de celles-ci alors éteintes ; et

aussi l'indication de plusieurs anoblissements qui avaient lieu, suivant la coutume du Barrois, par substitution de la ligne maternelle : un roturier pouvait succéder à la noblesse de sa mère en abandonnant tout ou partie de l'héritage paternel ; c'est ce que l'on désigne assez inexactement par la formule « noblesse maternelle. » Récemment on a publié un autre manuscrit, le *Héraut de Lorraine*, dû à François Perrin de Dommartin. Celui-ci est de 1654 et rédigé à peu près sur le même plan. Quelques articles sont communs aux deux recueils, mais le *Héraut* s'occupe surtout de la Lorraine proprement dite. Il serait à désirer qu'un spécialiste veuille bien faire une étude d'ensemble sur les recueils de ce genre, manuscrits ou imprimés. — La Société académique de Bar-le-Duc a droit à la reconnaissance des héraldistes pour avoir fait connaître le Nobiliaire qui fait le sujet de cet article.

J. DE MALMY.

Études critiques, par JOSEPH BÉDIER. Paris, A. Colin, 1903, in-12 de XI-295 p. — Prix : 4 fr.

« Les études groupées en ce volume se ressemblent en ceci, que chacune d'elles, posant un problème d'histoire littéraire, recourt, pour le résoudre, non aux opérations divinatoires du goût, mais aux ressources techniques de la philologie. » Ainsi parle l'auteur dans son Avant-propos. Les études critiques de M. Joseph Bédier portent sur le texte des *Critiques* d'Agrippa d'Aubigné ; sur celui de *l'Entretien de Pascal avec M. de Saci* » ; sur l'authenticité du *Paradoxe sur le comédien*, attribué à Diderot ; sur un fragment inconnu d'André Chénier, poésie adressée à Miss Cosway par Niemcewicz ; et enfin sur une longue dissertation au sujet des emprunts faits par Chateaubriand à Charlevoix, Bartram, Carver, Le Page du Pratz et Bonnet, dans *Atala*, *les Natchez*, *le Génie du christianisme*, *le Voyage en Amérique* et les *Mémoires d'outre-tombe*, en ce qui concerne l'Amérique. Avec son érudition, sa discussion fine, ses déductions philologiques marquées au coin du raisonnement froid et impartial, M. Joseph Bédier a-t-il dit le dernier mot sur les divers sujets qu'il traite ? Nous ne nous hasarderons pas à l'affirmer. Mais ceux qui voudront étudier les mêmes questions ne pourront se dispenser de consulter son livre, qui fait désormais autorité en la matière ; et il est vraiment à désirer que l'auteur, continuant ses travaux, nous donne de pareilles œuvres à lire. La philologie ne peut qu'y gagner, et l'histoire littéraire y trouve des documents nouveaux à mettre à profit. A signaler surtout la restitution intégrale et authentique de *l'Entretien de Pascal avec M. de Saci*, qui nous semble la plus définitive des études dont se compose le présent volume.

G. BERNARD.

BULLETIN

La Publicité du culte catholique, par l'abbé LUCIEN CROUZIL. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

L'orateur traite dans cet opuscule de la liberté du culte catholique, de ses cérémonies extérieures, et particulièrement des processions, du port du viatique et des convois. Il examine aussi la question d'érection de statues, calvaires, etc. — De ces pages sobrement rédigées et utilement documentées, il ressort que la liberté promise par l'article 1er du Concordat a été considérablement restreinte. L'excuse ordinairement invoquée : la paix intérieure troublée (par les gens de désordre), n'en est pas une, puisque les catholiques paient, et largement, leur part d'impôts pour l'entretien de l'armée et de la police. Invoquons donc la liberté de droit commun et ne nous réclamons pas trop de prétendus priviléges si préjudiciables. Excellente contribution à la collection *Science et Religion*, comme on pouvait s'y attendre de la part du jeune et savant professeur à l'Institut catholique de Toulouse. G. P.

L'État mère de famille et l'Éducation laïque des jeunes filles, par L. LE BRESSAN. Paris, Téqui, 1903, in-16 de XXIV-156 p. — Prix : 1 fr.

L'auteur de ce petit volume, auquel la politique quotidienne apporte sans cesse de tristes confirmations, l'a dédié aux membres de la *Ligue patriotique des femmes françaises*. Il n'aura pas de peine à les convaincre de l'esprit antichrétien qui a fait fonder et qui inspire largement le nouvel enseignement secondaire féminin, celui dont l'École normale de Sèvres forme les maîtresses, et qui comptait déjà, en 1900 (Rapport de M. Maurice Faure sur le budget) 39 lycées en exercice et 26 collèges. Ce nouveau monde universitaire a été dépeint récemment en une œuvre romanesque, qui n'est certes pas de pure imagination, par la plume vive et hardie de Mme G. Révoil, une ancienne élève, à laquelle on a beaucoup reproché d'avoir été aussi indiscrète et aussi franche. Instructifs documents que ces trois livres : *Les Sévriennes*, *Un Lycée de filles*, *les Lycéennes*. M. Le Bressan a demandé la substance de son opuscule à leur analyse, accompagnée de nombreuses citations. Il donne aussi d'autres citations empruntées à des discours maçonniques ou parlementaires, à M. Camille Sée, à M. Waldeck-Rousseau ou à Jules Ferry. Et comme il n'entend pas faire œuvre purement négative, comme il ne veut pas se borner à détourner des maisons ouvertes par l'État, il rappelle que l'Institut catholique de Paris a organisé, sous l'impulsion de Mgr d'Hulst, des conférences sérieuses pour les jeunes filles, et que, de l'avis de tous les éducateurs chrétiens, un supplément d'instruction est nécessaire aujourd'hui à la femme moderne.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Bibliothèque pacifiste internationale. Paris, Giard et Brière, 1903, 5 vol. in-12. — *Vers l'Avenir*, par STÉFANE-POL, 71 p. — Prix : 1 fr. — *Les Deux Évangiles*, par STÉFANE-POL, 30 p. — Prix : 0 fr. 50. — *La Paix armée*, par MESSIMY, 53 p. — Prix : 0 fr. 75. — *France et Angleterre*, par D'ESTOURNELLES DE CONSTANT, 87 p. — Prix : 1 fr. — *La Marche vers la paix*, par A. Follin, 66 p. — Prix : 0 fr. 75.

Dans le premier volume de cette nouvelle collection, M. Stéfane-Pol, son directeur, déclare vivement la guerre à la guerre. C'est une sorte de

drame en deux tableaux, où les tristes, les abominables réalités des luttes armées se révèlent, par une lugubre expérience, à une jeune femme qui, au début, vantait, un peu étourdiment, les énergiques et les conquérants. Il peut n'être pas inutile de montrer ce que sont les redoutables conflits aux linottes qui les appellent de loin ; mais en ces heures sombres, ne sont-ce pas précisément les chefs lucides et calmes de troupes bien disciplinées qui sauvent un peu d'ordre et d'humanité ? — Dans le second opuscule, on s'attaque au duel, à la peine de mort, aux jeux cruels, qui apprennent à faire souffrir et à tuer. — Dans *la Paix armée*, étude publiée déjà par la *Revue des Revues*, M. Messimy, ancien officier d'état-major et député de Paris, s'est proposé de démontrer que le poids de charges militaires excessives compromet la vitalité de la France, qu'une diminution notable de notre effectif et de nos dépenses de cet ordre peut être opérée sans diminuer notre puissance défensive, et que l'exemple ainsi donné serait imité par le reste de l'Europe. — M. d'Estournelles de Constant a réuni sous ce titre : *France et Angleterre*, les principaux documents relatifs à la visite des parlementaires français à Londres en juillet dernier, visite suivie de la convention d'arbitrage d'octobre dernier et de la réception en France des parlementaires anglais au mois de novembre. — Dans *la Marche vers la paix*, M. H. Follin, président de la Société havraise pour l'arbitrage entre les nations, présente une étude d'ensemble sur le mouvement pacifiste, et relève ses plus récentes manifestations. — Ce n'est pas ici le lieu d'examiner dans quelle mesure on doit sympathiser avec ces apôtres de la paix et du respect du droit entre les nations ; leur idéal, certes, est généreux et vraiment humain. Mais on ne peut s'empêcher de s'étonner que beaucoup de ceux qui l'exaltent s'accommodent si facilement, à l'égard d'une partie de leurs compatriotes, d'une politique de persécution sectaire et de guerre civile. Paix aux étrangers, c'est très bien ; mais, d'abord, paix aux Français.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Romain Pugnadorès, par EUGÈNE DE MARGERIE. Paris, Haton, s. d., in-8 de 250 p. — Prix : 3 fr.

Romain Pugnadorès est un jeune homme qui, pour venir en aide à sa mère, a dû renoncer à l'état ecclésiastique et quitter le séminaire de Perpignan. Un député, que son médecin a envoyé faire une saison à Amélie-les-Bains, le prend comme secrétaire particulier et est d'abord enchanté des talents, des qualités et de tous les mérites exceptionnels de Romain, auquel il s'attache par une véritable amitié. Mais la vie de Paris amène des changements dans le caractère du jeune secrétaire qui, malgré les prévenances et les prières de son maître, finit par retourner auprès de sa mère. Nous retrouvons plus tard Romain Pugnadorès, sous le froc du capucin, venant avouer ses torts et faire sa confession au vieux député qui avait été son ami. Cette fine étude psychologique est suivie de portraits d'anciens camarades et de huit récits ou tableaux, dont quelques-uns sont de réels chefs-d'œuvre, par exemple : *La Journée du laboureur, la Charité du pauvre* et *l'Apostolat d'un pastilleur*. Inutile d'ajouter que chacune des pages de ce beau livre est empreinte d'un profond esprit de foi et sait inspirer au lecteur les plus purs sentiments de religion et de morale, ce qui est tout un.

G. BERNARD.

Les Persécutions et la Critique moderne, par PAUL ALLARD. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 61 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Les Chrétiens ont-ils incendié Rome sous Néron? par le même. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p. (Même collection). — Prix : 0 fr. 60.

Dans le premier de ces deux opuscules, M. Allard, avec sa grande compétence, examine quelques-unes des questions qui se posent à propos de l'histoire des persécutions (*Le Nombre des martyrs ; — La Persécution de Néron ; — Le Fondement juridique des persécutions aux deux premiers siècles ; — Les Récits de martyres*). Il le fait avec sobriété et sans aucun appareil d'érudition, exposant l'état actuel des problèmes, les diverses solutions en présence, et se bornant d'ordinaire au rôle de rapporteur.

— Dans la seconde des brochures que nous signalons, et qui, tout en restant d'une lecture très aisée (c'est la marque de M. Allard), a la valeur d'un mémoire scientifique original, il discute la thèse récemment soutenue, en Italie, par M. Pascal, d'après laquelle l'incendie de Rome sous Néron aurait été allumé par les chrétiens, ou mieux par *des* chrétiens. Il en montre avec force le caractère paradoxal. Sainement interprété, le témoignage de Tacite et notamment son *subdidit reos* ne permettent pas de l'accepter. Ce qui est plus décisif encore, c'est que dans toute l'antiquité pas un adversaire du christianisme ne lance contre les chrétiens cette accusation ; pas un apologiste ne songe à les en justifier ; sauf Tacite, qui suspend son jugement, tous les témoignages dénoncent Néron. E. J.

Cours d'histoire. Classe de seconde, sections A. B. C. D. *L'Europe et la France du dixième siècle à 1715* (Programme du 31 mai 1902), par J. BRUGERETTE. Tours, Cattier, 1903, in-18 de VI-728 p.

Dans ce cours d'histoire, M. Brugerette a voulu non présenter aux élèves la succession des faits, mais leur synthèse. Il étudie, pendant toute la période qui va du Xe siècle au commencement du XVIIIe, la formation des États, leur accroissement ou leur décadence, la marche de la civilisation, l'influence des découvertes, des sciences, des arts sur la vie des peuples. En un mot, c'est une suite de tableaux qu'il fait passer sous les yeux des élèves et dans lesquels est condensé tout l'enseignement moral, philosophique, économique qui doit se dégager de l'étude de l'histoire. Le volume se divise en trois parties : La première est consacrée à l'Europe du Xe au XVe siècle ; la deuxième comprend le XVIe siècle, et la troisième, le XVIIe siècle. Il étudie successivement l'organisation des États du Xe au XVe siècle, la société, l'Église, la civilisation pendant cette période. Au XVIe siècle, il fait connaître la politique européenne, les découvertes maritimes qui eurent lieu, la crise religieuse qui troubla cette époque. Pour le XVIIe siècle, il fait ressortir le caractère et les conséquences de la guerre de Trente ans, retrace le tableau des troubles qui agitèrent l'Angleterre, montre comment la monarchie absolue s'établit en France, ce qu'était la société à cette époque et enfin de quel éclat brillèrent alors les sciences, la philosophie, les lettres et les arts. Composé dans un bon esprit, cet ouvrage ne pourra que bien faire comprendre aux élèves la portée des études historiques et en développer le goût chez eux. J. VIARD.

Charlemagne et l'Église, par J. DE LA SERVIÈRE. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 63 p. (*Collection Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Très bon résumé des rapports de Charlemagne avec l'Église, des services

éminents qu'il lui a rendus, de son caractère et d'une partie importante de son œuvre. I. Le Caractère de Charlemagne. Vertus, qualités naturelles. Reproches faits à sa mémoire. Sa béatification. II. Charlemagne et la réforme de l'Église. Rapports avec le Pape et les évêques. Réforme des divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique dans l'Empire franc. La Discipline. Le Culte divin. III. Charlemagne et les Études. L'École et l'Académie du Palais. Les Principaux Maîtres, leur valeur, leur influence. IV. Charlemagne et les Controverses dogmatiques. Adoptianisme ; culte des images ; question du *Filioque*. V. Charlemagne et les Missions en pays païen. Les Saxons ; les Avares ; les Frisons. — L'auteur est un esprit judicieux, bien informé, impartial, d'une doctrine sûre. L'élégante simplicité de son style est fort agréable. Cet opuscule est un de ceux qui témoignent vraiment en faveur de la collection où il a pris place. M. S.

Essai politique. Les Idées d'un vieux goupillon, ou le Pourquoi de la guerre atroce que la toge et le bistouri font au sabre et au goupillon. Paris, Briaud, 1902, in-8 de 230 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette grande brochure me paraît avoir des liens de parenté assez étroits avec *Catholiques ou Francs-Maçons*, que j'ai présentée aux lecteurs du *Polybiblion*. Le titre est un peu long, un peu bizarre, et pourtant je ne l'ai pas cité tout entier, car il est complété à la première page par ce commentaire significatif : *Recueil de lettres et d'articles de journaux parus ou inédits imprimés pour la propre satisfaction de l'auteur, mais pouvant servir à dévisager l'espèce de laïc ou civil qui, se dissimulant sous le nom de pouvoir civil, fait présentement une guerre atroce au clergé, à l'armée, et à leurs amis les cléricaux et les militaristes.* Et ce titre développé, encore suivi d'une épigraphe : « Voter sciemment pour un sectaire est un péché mortel. » Ces articles ont été écrits au cours de la dernière période électorale et leur caractère commun est de combattre énergiquement les candidatures des intellectuels sectaires, généralement avocats, médecins, ou universitaires, au profit des candidats agricoles, et, à leur défaut, des candidats ecclésiastiques ou militaires. Au fond, ce sont bien les mêmes idées que celles développées dans la brochure *Catholiques ou Francs-Maçons*, mais en quelque sorte morcelées et concrétisées suivant les besoins de la lutte. Il y a là beaucoup de bonnes choses, quoique d'ailleurs assez décousues, et comme la situation n'a guère changé, ou qu'elle s'est plutôt empirée depuis les élections, tout cela n'a rien perdu de son actualité et peut être relu avec profit en vue des élections futures. Ces semences, jetées au vent, peuvent faire germer de bonnes idées et des résolutions généreuses. ÉDOUARD PONTAL.

La Vie démocratique. Discours de MARC SANGNIER (20 novembre 1903). *Contradiction de M. Ferdinand Buisson.* Paris, au *Sillon*, in-16 de 101 p. — Prix : 0 fr. 50.

En l'une de ces réunions contradictoires dans lesquelles les jeunes catholiques du *Sillon* convient hardiment leurs adversaires à formuler leurs objections, sans leur permettre toutefois de remplacer les arguments par des tumultes, M. Marc Sangnier a pris pour sujet de conférence *la Vie démocratique*. L'expression est un peu vague et se prête aux méprises dangereuses ; elle appelle, par exemple, d'expresses réserves, si elle implique, comme c'est l'avis de beaucoup de ceux qui l'emploient, la souveraineté illimitée du nombre, le dédain des compétences, la méconnaissance des

vraies supériorités. Je comprends pourtant qu'elle soit employée, tant elle paraît commode pour indiquer, d'un mot, que l'on est bien dégagé de tout esprit rétrograde et de toutes les irritantes prétentions aux suprématies injustifiées. M. Marc Sangnier souhaite à la démocratie trois qualités, je dirai presque trois vertus, capitales : le sens de la tradition, qui fait respecter l'intégrité de la vie nationale, qui empêche de séparer la France du XXe siècle de la vieille France historique ; l'intelligence du milieu présent, que l'on doit se donner la peine d'observer et d'étudier enfin l'intuition de l'avenir, vers lequel il faut avoir le courage de regarder et de marcher. Mais si chaque citoyen ayant charge du bien général est ainsi éclairé qui donc lui donnera la force nécessaire pour agir en conséquence, pour réfréner son égoïsme, pour sacrifier son intérêt particulier à l'intérêt commun? La foi au Christ, a répondu l'éloquent conférencier, au milieu d'applaudissements prolongés. — M. Ferdinand Buisson a soutenu cette thèse que le régime actuel, dur sans doute pour les congrégations, est extrêmement libéral pour les congréganistes, puisqu'il défend, même contre eux-mêmes, leur liberté proclamée intangible et inaliénable en 1789. L'assemblée ne lui a pas donné raison.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Question très actuelle. Les Catholiques et la liberté aux États-Unis. Dédié aux catholiques de France, par JAMES FORBES. Paris, Vaton, 1903, in-8 de 38 p.

Cet opuscule, paru d'abord en article dans la *Revue catholique des institutions et du droit*, expose sous un jour très optimiste la situation des catholiques aux États-Unis. L'auteur s'est beaucoup inspiré du livre notoirement trop enthousiaste de M. de Meaux et ne semble pas avoir eu connaissance des discussions retentissantes soulevées ces dernières années sur l'exactitude des données du *Catholic Directory*. Beaucoup de faits qu'il invoque comme arguments auraient besoin d'un sérieux contrôle et les espérances brillantes qu'il fonde sur les fruits de la multiplication future des « 30,000 » conversions annuelles feront sourire et songer plus d'un de ses confrères d'outre-mer. Ce qui n'empêche pas de constater que, là-bas plus que chez nous, on entend ce qu'est la liberté et on sait respecter les convictions. Deux légères critiques : 1° Ce ne sont pas des chanoines, mais des *consulteurs diocésains* qui interviennent dans l'élection de l'évêque, et ce mode de nomination ne va pas toujours, hélas! sans brigues et sans froissements ; 2° la société fanatique si hostile au catholicisme ne s'intitule pas P. A. A. », mais « A. P. A. » (é-pi-é), American protective association. M. Claudio Janet, dont le P. Forbes (p. 9) invoque le témoignage, n'a pas pu en voir la fin, car, si nous ne nous trompons, c'est surtout après la mort de ce consciencieux écrivain qu'elle a été le plus active.

G. PÉRIES.

Statues et statuettes de la Vendée militaire, par HENRI BOURGEOIS. 1re série. Luçon, Bideaux, 1902, petit in-16 de IV-235 p. — Prix : 1 fr. 50.

Après ses *Voyages en zigzag* et ses études sur les grands chefs, comme Marigny, l'érudit historien de la Vendée militaire a entrepris d'écrire des notices succinctes sur des chefs de moindre importance et même de simples capitaines ou soldats. En voici huit aujourd'hui : Joseph Cathelineau, le frère cadet du *Saint de l'Anjou* ; La Ville de Baugé, l'intrépide lieutenant

de *Monsieur Henry* ; l'abbé Jougault, l'émule de l'abbé Bernier ; le héros de Vihiers, Piron, sur l'origine duquel M. Bourgeois a pu enfin faire la lumière et qui, après de grands coups d'éclat, mourut obscurément et presque ignoré ; une femme intrépide connue sous le nom de chevalier Adams ; Gaston Bourdic, qui, sous le nom de Gaston, fut pris longtemps par l'émigration et l'Europe pour le généralissime de la Vendée et qui n'était qu'un simple perruquier, d'une vaillance à toute épreuve d'ailleurs et auquel le temps seul peut-être a manqué pour devenir un chef. Mais les deux biographies qui, je l'avoue, m'ont le plus séduit, ce sont celles de Ripoche, l'héroïque saint de Briacé qui se laisse massacrer avec des raffinements de barbarie effroyables plutôt que d'abattre la croix, et Pierre Bibard, une des plus belles figures de la Vendée, modeste autant que brave, couturé de blessures et pardonnant à ses bourreaux, négligé par les Bourbons restaurés et néanmoins leur sacrifiant tout, embrassant la misère plutôt que de se parjurer. Ah! oui, vraiment, c'étaient là des hommes et l'on ne peut que souhaiter que M. Bourgeois ne nous fasse pas trop attendre la suite de ces attachants et fortifiants récits.

M. DE LA ROCHETERIE.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La France vient de perdre un de ses enfants d'adoption, M. Ujfalvy, explorateur et orientaliste des plus remarquables. M. Charles-Eugène UJFALVY DE MEZÖ-KÖSVED, mort dernièrement à Florence, était né à Vienne (Autriche), le 16 mai 1842, et appartenait à une famille hongroise. Ses aptitudes spéciales pour la linguistique et l'ethnographie le portèrent de bonne heure à faire une étude approfondie de la race finnoise et de sa langue. Ses connaissances, dans un domaine qu'il avait fait sien, étaient déjà considérables lorsqu'il vint se fixer à Paris en 1871. Obligé de se créer une situation qui lui permît de poursuivre ses études, il réussit à se faire nommer professeur d'allemand au lycée Henri IV. A partir de 1877, il fut chargé successivement de diverses missions en Orient, dont les résultats ont été consignés par lui en des ouvrages de grand mérite. C'est ainsi qu'en 1877 et 1878 il prit part à l'expédition française en Russie, en Sibérie et dans le Turkestan. Peu de temps après, il se rendit dans le Cachemire et le Thibet, d'où il rapporta de très importantes collections ethnographiques. En 1880 il parcourut une partie de l'Asie centrale, et bientôt il y retournait pour faire une étude spéciale des Kirghizes et des Bachkirs. Au retour de sa première mission, il avait été nommé professeur d'histoire, de géographie et de législation orientale à l'École des langues orientales vivantes. Nombreuses furent les publications de M. Ujfalvy. Voici la liste des plus importantes : *La Langue magyare. Son origine, ses rapports avec les langues finnoises ou tchoudes, ses particularités, etc.* (Paris, 1871, in-8) ; — *La Hongrie, son histoire, sa langue et sa littérature* (Paris, 1872, in-8) ; — *Les Migrations des peuples et particulièrement celles des Touraniens* (Paris, 1873, in-8) ; — *Recherches sur le tableau ethnographique de la Bible et sur les migrations des peuples* (Paris, 1873, in-8) ; — *Aperçu général sur les migrations des peuples et Influence capitale exercée sur ces migrations par la race de la Haute-Asie* (Paris, 1874, in-8) ; — *Essai de grammaire vêpse ou tchoude du Nord, d'après les données de MM. Ahlqvist et Loennrot* (Paris, 1875, in-8) ; — *Étude comparée des langues ougrofinnoises* (Paris, 1875, gr. in-8) ; — *Principes de phonétique dans la langue finnoise, suivis d'un essai de traduction d'un fragment du Kalévala* (Paris, 1875, in-8) ; — *Le Kalévala, épopée finnoise, traduit sur*

l'original (Paris, 1876, in-8) ; — *Des Langues ougrofinnoises* (Paris, 1876, in-8) ; — *Grammaire finnoise, d'après les principes d'Euren et de J. Budenz, suivie d'un recueil de morceaux choisis* (Paris, 1876, in-8), avec Raph. Hertzberg ; — *Expédition scientifique française en Russie, en Sibérie et dans le Turkestan* (Paris, 1878-1880, 6 vol. gr. in-8) ; — *Leçon d'ouverture d'un cours de géographie historique et politique de l'Asie centrale, à l'École des langues orientales vivantes, faite le 20 novembre 1878* (Paris, 1879, in-8) ; — *Résultats anthropologiques d'un voyage en Asie centrale communiqués au congrès anthropologique de Moscou, août 1879* (Paris, 1880, gr. in-8) ; — *L'Art des cuivres anciens au Cachemire et au Petit-Thibet* (Paris, 1883, gr. in-8) ; — *Aus dem westlichen Himalaya. Erlebnisse und Forschungen* (Leipzig, 1884, in-8) ; — *Un Royal aventurier dans l'Asie centrale* (Paris, 1886, in-8), sous le pseudonyme de Carlo Maria ; — *Parsis et brahmines* (Paris, 1887, in-8) ; — *Une Idylle au Cachemire* (Paris, 1888, in-8). De plus, M. Ujfalvy a publié une traduction d'un choix de *Poésies magyares* avec le concours de M. H. Desbordes-Valmore. Enfin, il a dirigé de 1874 à 1878 la *Revue de philologie et d'ethnographie* qu'éditait la librairie Leroux.

— Nous apprenons la mort de M. Louis GUIBERT, publiciste et archéologue très estimé. M. Guibert, né à Limoges le 30 décembre 1840, avait été pendant plusieurs années chef de cabinet à la préfecture des Pyrénées-Orientales. Revenu dans la Haute-Vienne, il fut nommé secrétaire de la mairie de Limoges, sa ville natale. Poète à ses heures, mais surtout artiste et érudit, M. Guibert a consacré tous ses loisirs à écrire des ouvrages dont la plupart concernent l'histoire, les arts et la législation dans le Limousin. Nous en donnons la liste, que nous croyons être à peu près complète : *Le Château de Chalucet, notice historique et descriptive* (Limoges, 1863, in-12) ; — *Crucifixa* (Paris, 1863, in-8) ; — *Rimes franches* (Paris, 1864, in-12) ; — *Légendes du Limousin* (Tournai, 1866, in-12) ; — *Notes de voyage. Mauvais jours. Ex intimo. Poésies diverses* (Paris, 1872, in-12) ; — *Une Page de l'histoire du clergé français au* XVIII*e siècle ; destruction de l'ordre et de l'abbaye de Grandmont* (Paris, 1878, in-8) ; — *Le Livre de raison d'Étienne Benoist (1426)* (Paris, 1882, in-8) ; — *La Famille limousine d'autrefois, d'après les testaments et la coutume* (Limoges, 1883, in-12) ; — *L'Orfèvrerie et les orfèvres de Limoges* (Limoges, 1885, in-12) ; — *Sceaux et armes des deux villes de Limoges et des villes, églises, cours de justice, chancelleries, corporations des trois départements limousins* (Limoges, 1886, in-8) ; — *L'Art rétrospectif. Exposition de Limoges, 8 mai-22 août 1886* (Limoges, 1888, in-8), en collaboration avec Jules Tixier ; — *Livres de raison, registres de famille et journaux individuels limousins et marchois* (Paris, 1888, in-8), avec la collaboration de MM. A. Leroux, P. et J. de Cessac et l'abbé A. Leclerc ; — *L'Orfèvrerie et les émaux d'orfèvre à l'Exposition rétrospective de Limoges* (Limoges, 1889, in-8) ; — *Registres consulaires de la ville de Limoges* (Limoges, 1889, gr. in-8), avec Jean de Bruchard, Camille Marbouty, etc.; — *L'École monastique d'orfèvrerie et l'Autel majeur de l'église abbatiale. Notice accompagnée des deux inventaires les plus anciens du trésor, 1496-1551* (Limoges, 1889, in-8) ; — *La Commune de Saint-Léonard de Noblet. Haute-Vienne* (Paris, 1891, in-8) ; — *Les Manuscrits du séminaire de Limoges. Notice et catalogue* (Limoges, 1892, in-8) ; — *Les Premiers Imprimeurs de Limoges* (Limoges, 1893, in-8) ; — *Nouveau Recueil des registres domestiques limousins et marchois* (Limoges, 1895, gr. in-8), avec MM. A. Leroux, J.-B. Champeval, etc.; — *Les Anciennes Confréries de la basilique de Saint-Martin* (Limoges, 1895, in-8). M. Guibert était depuis longtemps déjà vice-président de la Société historique et archéologique du Limousin.

— Né à Pesmes (Haute-Saône), le 8 janvier 1819, M. le chanoine Jules-Marie SUCHET est mort à Besançon le 8 février. Agé de 85 ans, il comptait 62 années de prêtrise. N'etant encore que clerc minoré, il débuta comme professeur au petit séminaire de Marnay, puis, en 1844, il fut nommé vicaire à Pontarlier. En 1849, ayant été pourvu de la cure d'Amblans (Haute-Saône), il fut, dès l'année suivante, appelé à seconder l'abbé Besson, depuis évêque de Nîmes, qui venait d'ouvrir le collège catholique de Saint-François-Xavier à Besançon, où finalement il devint préfet des études. Supérieur du séminaire d'Ornans en 1863, il fut, la même année, élu membre de l'Académie de Besançon qu'il devait plusieurs fois présider. Nommé, en 1874, chanoine titulaire et curé-archiprêtre de la métropole, il dut, en 1887, démissionner pour raison de santé; mais son repos n'était qu'apparent, et c'est alors qu'il se consacra entièrement à l'étude de l'histoire de la Franche-Comté, de l'histoire religieuse surtout. Son œuvre, aussi variée que considérable, est presque entièrement dispersée dans les *Annales franc-comtoises*, dans les *Mémoires de l'Académie de Besançon* et dans la *Semaine religieuse* du diocèse de cette ville, qu'il a dirigée à deux reprises. Pour dresser la bibliographie complète de cet infatigable érudit, il nous faudrait plusieurs pages du *Polybiblion*; nous sommes donc dans la nécessité de n'en rappeler qu'un certain nombre, savoir : *Notice sur la vie de M. Antoine Courtois, curé de Pontarlier, etc.* (Pontarlier, 1848, petit in-16); — *Sœur Marthe* (Besançon, 1870. Extr. des *Annales franc-comtoises*); — *Pontarlier en 1639* (Besançon, 1874. Extr. des *Mémoires de l'Académie de Besançon*); — *Notre-Dame du Rosaire à Besançon* (Besançon, 1879, in-8); — *Les Frères des écoles chrétiennes à Besançon* (Besançon, 1881, in-8); — *L'Abbaye du Mont-Sainte-Marie et ses monuments* (Besançon, 1884, in-8. Extr. des *Mém. de l'Acad. de Besançon*), en collaboration avec M. J. Gauthier; — *Notre-Dame de Montpetot* (Besançon, 1886, petit in-18); — *Le Village de Septfontaine et le Culte de sainte Victoire, martyre romaine* (Besançon, 1888, petit in-18); — *Anecdotes et coutumes du val d'Ornans* (Besançon, 1890. Extr. des *Mém. de l'Acad. de Besançon*); — *Thoraise et l'ermitage de Notre-Dame du Mont* (Besançon, 1890, in-8); — *Notre-Dame de Besançon et du département du Doubs. Chroniques et légendes* (Besançon, 1892, in-8); — *Les Anciennes Corporations d'arts et métiers de Besançon* (Besançon, 1893, in-8. Extr. des *Annales franc-comtoises*); — *Vie du vénérable Antoine-Sylvestre Receveur, prêtre du diocèse de Besançon, fondateur de la retraite chrétienne (1750-1804)* (Paris et Besançon, 1894, in-8); — *Histoire de deux villages. Vuillafans et Montgesoye* (Besançon, 1894, in-8); — *Les Châtellenies de Vuillafans* (Besançon, 1897, in-8. Extr. des *Ann. fr.-comtoises*); — *La Rose de Saint-Jean* (Besançon, 1897, in-18. Extr. de la *Semaine religieuse* du diocèse); — *Chronique de la paroisse de Notre-Dame de Besançon (680 à 1898)* (Besançon, 1899, in-8. Extr. de la *Semaine religieuse*); — *La Cathédrale de Saint-Jean pendant la Révolution (1790 à 1800)* (Besançon, 1900, in-8. Extr. de la *Semaine religieuse*); — *Étude biographique sur Jean et Ferry Carondelet (1469 à 1544)* (Besançon, 1901, in-8. Extr. des *Mém. de l'Acad. de Besançon*); — *Notice sur l'église Saint-François-Xavier* (Besançon, 1901. Extr. de la *Semaine religieuse*); — *Les Almanachs historiques de Besançon et de la Franche-Comté (1743-1793)* (Besançon, 1902, in-8. Extr. des *Annales franc-comtoises*); — *La Chronique de l'église de Saint-Pierre de Besançon* (Besançon, 1903, in-8. Extr. de la *Sem. religieuse*); — *Apostolat des saints Ferréol et Ferjeux en Franche-Comté* (Besançon, 1903, in-16). — M. le chanoine Suchet a édité, en 1889, les *Notices biographiques* de Mgr Besson, évêque de Nîmes, et les a fait précéder d'une importante préface concernant la vie et les œuvres du prélat (Besançon et Paris, 2 vol. in-8).

— M. Édouard-Jules CORROYER, l'architecte bien connu qui vient de mourir à l'âge de 69 ans, était né à Amiens le 12 septembre 1835. Formé à l'école de Viollet-le-Duc, il s'est fait une spécialité de l'étude et de la restauration des monuments religieux. Après avoir été architecte diocésain de l'évêché de Soissons, il devint l'architecte du Mont-Saint-Michel qui, pendant de nombreuses années, fut l'objet particulier de ses travaux. Victime des querelles passionnées que suscita la construction de la digue qui unit l'îlot à la terre ferme, il fut dénoncé comme clérical à la Chambre des députés, ce qui entraîna sa révocation. M. Corroyer laisse des ouvrages estimés à juste titre, tels que : *L'Abbaye royale du Mont-Saint-Michel* (Paris, 1877, in-8); — *Guide descriptif du Mont-Saint-Michel* (Paris, 1883, in-8); — *L'Architecture romane* (Paris, 1883, in-8); — *L'Architecture gothique* (Paris, 1891, in-8). De plus, il avait collaboré, avec M. l'abbé M. Brin, à l'ouvrage de Mgr A. Germain, évêque de Coutances : *Saint Michel et le Mont-Saint-Michel* (Paris, 1879, gr. in-8). M. Corroyer était membre de l'Académie des beaux-arts et inspecteur général des édifices diocésains.

— On annonce la mort, à l'âge de 64 ans, de M. Hermann Éduard HOLST, professeur d'histoire à l'Université de Fribourg. Il était né en Livonie. Après avoir fait de brillantes études à Dorpat, d'abord, puis à Heidelberg, il se rendit à Saint-Pétersbourg en qualité de précepteur. Redoutant les conséquences que pouvaient avoir pour lui la publication d'une brochure politique sur les affaires de la Russie, il dut fuir ce pays et se retirer en Amérique. Il devint journaliste, à New York, et y passa quelques années. Revenu en Allemagne, il occupa un poste d'abord à l'Université de Strasbourg, puis à celle de Fribourg. Sur une invitation qui lui fut adressée, il retourna en Amérique et obtint une chaire à l'Université de Chicago récemment fondée. En 1900, il revint prendre sa place à l'Université de Fribourg et la conserva jusqu'à sa mort. Parmi ses ouvrages les plus importants, citons, entre autres : *Verfassung und Demokratie der Vereinigten Staaten* ; — *Das Staatsrecht der Vereinigten Staaten* ; — *The French Revolution tested by Mirabeau's Career*, etc.

— Récemment mourait en Angleterre, à l'âge de 67 ans, le pasteur et écrivain fort connu, M. Alfred AINGER. Fils d'un architecte, M. Alfred Ainger naquit à Londres le 9 février 1837. Après avoir fait de bonnes études à « King's College », puis à « Trinity Hall », à Cambridge, il entra dans les ordres, fut placé successivement à la tête de différentes paroisses et finalement obtint les fonctions enviées de « Master of the Temple ». Ses compatriotes le tenaient en grande estime comme prédicateur. Fin lettré, plein d'esprit, critique remarquable, il laisse plusieurs ouvrages fort appréciés, entre autres, les *Lettres de Lamb*, un volume sur cet auteur, les *Essays of Elia* (1883), une édition des poèmes de Tom Hood, avec une Introduction et une biographie du poète, un admirable mémoire sur Tennyson dans le *Dictionary of national Biography*, etc. Enfin il avait donné de nombreux articles à diverses revues, le *Guardian*, le *Pilot*, le *Macmillan's Magazine*, etc.

— On annonce encore la mort de MM. : Victor ADVIELLE, qui a publié divers ouvrages tels que *la Bibliothèque de Napoléon à Sainte-Hélène* (Paris, 1893, in-16) et *Renseignements intimes sur les Saint-Aubin, dessinateurs et graveurs* (Paris, 1896, in-8), mort en janvier ; — Alfred DE BESANCENET, écrivain catholique, mort à 76 ans ; — Émile BLANCHARD, qui prit une part active à la Société générale d'éducation et d'enseignement ; — Pierre-Jules-Octave CALLANDREAU, membre de l'Institut, astronome titulaire de l'Observatoire de Paris, professeur d'astronomie à l'École polytechnique, ancien président de la Société astronomique de France ; — Benjamin GASTINEAU, qui a col-

laboré au *Siècle*, à la *Presse*, à la *Revue de Paris* et a publié un certain nombre de romans et un ouvrage sur *les Transportés de décembre 1851*, mort à l'âge de 80 ans ; — Émile GROUSSARD, professeur au lycée Janson de-Sailly, mort à Rochefort-sur-Mer, le 9 janvier, à l'âge de 47 ans ; — Mme LEJEUNE, directrice du lycée de jeunes filles de Montpellier, auteur de : *Journal d'une élève de Port-Royal ;* — LE NORDEZ, publiciste, mort à Marseille, à l'âge de 74 ans ; — le docteur LIÉBAULT, qui fut le fondateur de ce qu'on appelle l'École de psychologie de Nancy ; — le Dr LIÉTARD, membre correspondant de l'Académie de médecine ; — Gabriel MARCHI, publiciste, fondateur du *Ralliement*, d'Ajaccio, ancien directeur du *Phare du littoral*, de Nice, mort à Ajaccio, à l'âge de 50 ans, lequel fonda en 1883, à Bruxelles, le *National*, dans lequel il combattit les catholiques, et qui fut le précurseur du *Peuple*, l'organe actuel du parti socialiste belge ; — le baron de MARTRIN-DONOS, qui laisse plusieurs ouvrages parus sous le pseudonyme de Charles Donos, entre autres une *Vie de Morès ;* — PERRIN, rédacteur de *la Croix de la Haute-Marne*, mort en janvier ; — PERROY, directeur du génie maritime en retraite, dont l'Institut, à différentes reprises, a couronné les mémoires scientifiques, mort à Saint-Germain-Lespinasse, près de Lyon ; — Maurice RAVIDAT, publiciste, mort à Paris, le 13 janvier, à l'âge de 29 ans ; — Michel-Élie RECLUS, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, l'un des nombreux frères du célèbre géographe, qu'un décret de la Commune avait nommé directeur de la Bibliothèque nationale, mort récemment à Bruxelles, à 77 ans, lequel avait collaboré avec son frère Élisée à l'*Introduction* au *Dictionnaire des communes de France*, et outre de nombreux articles publiés sous divers pseudonymes, dans plusieurs journaux et revues de l'étranger, laisse quelques ouvrages, par exemple : *Les Primitifs, étude d'ethnologie comparée* (Paris, 1885, in-12) ; — le comte Henri DE ROFFIGNAC, critique musical, mort à Paris, en janvier, à l'âge de 47 ans ; — l'abbé Paul-Alphonse ROUSSELIN, ancien recteur du collège Saint-Joseph de Reims, mort récemment à Belfort, à 77 ans ; — Alphonse SIÈGEL, homme de lettres, mort à Paris, en janvier, à l'âge de 52 ans ; — le colonel TITEUX, écrivain militaire distingué, qui sortait de l'ancien corps d'état-major, dont on peut citer, entre autres ouvrages : *Manuel de conversation franco-malgache* (Paris, 1895, in-12), rédigé au cours de l'expédition de 1883-1886 ; *Saint-Cyr et l'École spéciale militaire en France. Fontainebleau, Saint-Germain, avec une Préface du général du Barail* (Paris, 1898, in-4) ; *Une Erreur historique. Le Général Dupont, d'après des documents inédits* (Puteaux-sur-Seine, 1903, 3 vol. in-8) ; — le baron Honoré DE VEYRIER, connu dans le monde des lettrés sous le pseudonyme de Melesville, mort à Cannes, à 84 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Dr. Luigi BARBERA, professeur de morale italien, mort dernièrement à Bologne ; — le Dr CALVO, médecin espagnol, membre de l'Académie de Madrid et sénateur ; — l'abbé Henri Raymond CASGRAIN, docteur ès lettres, écrivain canadien très estimé et connu de beaucoup de savants parisiens, mort récemment à Québec ; — Dr. Bela CZOBOR, professeur d'archéologie hongrois, mort récemment à Budapest, à 52 ans ; — Dr. J. F. S. GORDON, doyen de l'Église épiscopale d'Écosse, mort à 83 ans, lequel laisse de nombreux ouvrages, tels que *Roman Catholicism in Scotland*, *Book of the Chronicles of Keith*, etc. ; — FERREROS, journaliste espagnol, directeur du journal libéral *El Correo ;* — Dr. Félix FLÜGEL, auteur de dictionnaires anglo-allemands, mort à Leipzig, le 6 février, à 84 ans ; — Dr. Ottfried FRIES, historien autrichien, mort le 18 janvier, à Waidhofen-sur-l'Ybbs, à 68 ans ; — Antonio LABRIOLA, pro-

fesseur de pédagogie et de philosophie de l'histoire, mort à Rome, le 2 janvier, à 62 ans ; — Émile LAURENT, agronome belge, professeur à l'Institut de Gembloux, membre correspondant de l'Académie royale de Belgique et de l'Institut de France ; — Dr. Heinrich Otto LEHMANN, juriste allemand fort connu, qui laisse de nombreux ouvrages estimés, par exemple, *Burgerliche Gesetzbuch*, mort le 27 janvier, à Marbourg, à l'âge de 52 ans ; — — John Grant MIGHIE, ministre protestant de la paroisse de Dinnet (Aberdeenshire), auteur de *Deeside Tales*, d'une monographie du Loch Kinnord, éditeur des « Invercauld Papers » pour le Spalding Club, etc. ; — MIKHAÏLOWSK, écrivain russe, qui s'occupait activement de sociologie et qui exerçait une influence considérable sur la jeunesse russe ; — Dr. J. O. MITCHELL, archéologue écossais, qui laisse plusieurs ouvrages estimés relatifs à l'histoire de Glasgow, sa ville natale, par exemple : *Old Country Houses of the Glasgow Gentry ; One Hundred Glasgow Men*, etc. ; — Dr. Ludwig NIX, professeur de langues sémitiques, mort le 3 janvier, à Bonn, à 39 ans ; — Dr. J. NISCHL, doyen de la cathédrale de Wurtzbourg, qui a publié de nombreux ouvrages de théologie et d'histoire ecclésiastique ; — Dr. Pietro NOCITO, professeur de droit criminel italien, mort à Rome, le 26 janvier, à 63 ans ; — Emile VON QUANTEN, écrivain suédois, mort récemment à San Remo (Italie), à 66 ans ; — Dr. Friedrich RUNGE, philologue et historien allemand, mort récemment à Osnabrück, à 49 ans ; — Dr. Adolphe SOCIN, professeur de langue et de littérature allemande à Bâle, mort dans cette ville, le 6 février, à 45 ans ; — WELJAMINOW-SERNOW, orientaliste russe, mort dernièrement à Kiew, à 73 ans ; — Charles WILLIAMS, journaliste anglais, mort le 9 janvier, à 66 ans, lequel fut pendant différentes guerres le correspondant militaire du *Daily Chronicle*, du *Morning Leader*, etc.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 5 février, le secrétaire perpétuel donne communication à l'Académie du texte d'une proposition de loi ayant pour but le vote de crédits destinés à faire photographier les manuscrits conservés dans nos bibliothèques publiques. — M. Wallon annonce à l'Académie qu'il a reçu, par l'intermédiaire de la Société de géographie, de bonnes nouvelles de la mission Niger-Tchad, donnée au capitaine Lenfant. — M. Berger explique une inscription phénicienne trouvée au sud de Carthagène par le P. Delattre, et inscrite sur une stèle funéraire. — Il parle également d'autres inscriptions carthaginoises. — M. M. Croiset termine la lecture de la belle notice qu'il a écrite sur Gaston Paris. — Le 12 février, M. G. Perrot parle de la participation de l'Académie à l'entreprise tentée par l'Académie de Munich en vue de la publication des actes bysantins du moyen âge. — L'Académie entend la lecture d'une lettre du capitaine Lenfant, dans laquelle celui-ci rend compte de l'heureux résultat de sa mission dans la région du Tchad. — M. S. Reinach entretient l'Académie d'un manuscrit de Froissart conservé à la Bibliothèque de Breslau et contenant des miniatures attribuées à un artiste français établi à Bruges. Il annonce ensuite que Edhem Bey a obtenu des résultats importants dans les fouilles du gymnase de Tralles (Asie Mineure) et trouvé des inscriptions et un bas-relief du genre dit pittoresque. — M. L. Delisle présente la reproduction, exécutée par M. Léon Dorez, d'un manuscrit appartenant au Musée Condé, et qui contient un poème de Barthélemi de Bologne, sur les arts et les sciences. — Le 19 février, lecture est donnée de lettres du préfet de la Seine et du ministre de l'instruction publique ayant trait aux travaux de la commission du vieux Paris, et de la sollicitude témoignée par l'Académie à propos de l'incendie de la

Bibliothèque de Turin. — M. Clermont-Ganneau présente certaines communications archéologiques du P. Lagrange, relativement à Jérusalem. — M. Foret dépose un travail de M. Legré sur la botanique de Provence au XVIe siècle. — M. le docteur Lamy donne des nouvelles de la mission Chevalier sur les bords du lac Tchad. — M. Cagnat lit un mémoire de M. Carton sur l'emplacement de la ville de Gurza, près de Sousse. — M. d'Arbois de Jubainville dépose un mémoire de M. l'abbé Martin sur *le Coq du clocher*. — M. Dieulafoy lit la première partie d'une étude sur la longueur du pied grec (0.2972). — M. Heuzey parle des résultats obtenus par le capitaine Cros, dans sa mission à Tello en Chaldée, et des découvertes qu'il a faites, en inscriptions et en ouvrages de sculpture. Il a démontré de plus que la sculpture chaldéenne était polychrome.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 6 février, M. A. Babeau dépose un ouvrage de M. A. Bellot sur *la Manière de voyager autrefois et de nos jours*. — M. A. Joly présente, au nom de M. E. Pierrot, un livre sur *l'Esprit moderne* où il parle de la situation morale du pays, et du *Budget du vice*. M. Lyon-Caen parle de la loi russe de juin 1903 sur les accidents de travail, à propos d'une récente publication de la Chambre de commerce russe de Paris. — M. G. Picot lit le mémoire de M. E. Naville : *Conclusion d'une étude des systèmes de philosophie*. — M. Léon Cahen donne lecture d'une note sur les manuscrits de Condorcet déposés à la bibliothèque de l'Institut, et sur la méthode de travail de ce philosophe. — Le 13 février, M. G. Picot présente l'ouvrage de Mgr Douais, évêque de Beauvais, sur la mission de Mgr de Forbin-Janson auprès du grand-duc et de la grande-duchesse de Toscane, en 1673. — M. Charlemagne Bracq lit un mémoire sur les droits de pêche réservés aux Français par le traité d'Utrecht, sur le French Shore, à Terre-Neuve.

Concours. — La Société d'émulation de Cambrai ouvre un concours bisannuel de poésie, lequel sera fermé le 1er septembre prochain. Les prix, qui seront décernés en séance solennelle le dimanche 28 décembre, consisteront en plaquettes artistiques de différentes valeurs. Le choix des sujets et des genres est libre, à la condition de garder le respect dû à la religion et à la morale. Les auteurs devront déclarer par écrit que les poésies envoyées par eux sont inédites, n'ont jamais été présentées à aucun concours et ne seront livrées à l'impression qu'après l'époque de la distribution des récompenses. Les envois devront être faits au secrétaire de la Société avant le 1er septembre 1904 ; ils porteront une épigraphe répétée sur un pli cacheté, renfermant outre la déclaration précédemment indiquée, le nom et l'adresse de l'auteur.

La Bibliothèque de Turin. — Tous nos lecteurs savent le désastre qui a frappé la Bibliothèque royale de Turin : un incendie a ravagé cette précieuse collection, frappant également les manuscrits dont plus des quatre cinquièmes ont péri, et les imprimés. Ce n'est point là simplement une calamité nationale ; elle atteint tous les hommes d'études, solidaires dans tous les pays. Aussi nous faisons-nous un devoir de nous associer à l'appel lancé par la Società bibliografica italiana à tous ses membres. Cette Société, dont le siège est au palais de Brera à Milan, a pris à tâche d'aider à la reconstitution du fonds de bibliographie italienne et étrangère, l'une des richesses entièrement anéantie aujourd'hui, de la Bibliothèque de Turin. Nous espérons que nos lecteurs s'empresseront d'envoyer à cette Société soit les livres de bibliographie, soit l'argent qu'elle recueille également pour subvenir à la reconstitution de ce fonds. Nous pensons que

d'autres dons d'ouvrages importants seraient également accueillis avec reconnaissance.

Paris-Hachette. — La huitième année de *Paris-Hachette* vient de paraître. On peut dire que c'est un vrai tour de force de typographie, car on trouve là, réunis sous un format commode, une dizaine d'annuaires spéciaux. Ce volume sera utile à la fois aux habitants de Paris, à ceux de la province, voire aux étrangers. Pour beaucoup, c'est un manuel indispensable. Son bon marché extraordinaire (3 fr. 75) le met d'ailleurs à la portée des bourses les plus modestes (petit in-8 carré de 2 514-xx p., avec 1 200 portraits de notabilités, de nombreuses illustrations et un grand plan hors texte de la capitale indiquant les lignes du métropolitain). Les 550.000 adresses données par *Paris-Hachette*, entièrement revisées chaque année, comprennent les *Adresses commerciales* et plus de 35.000 *Adresses mondaines*, ce qui assure à cette publication le premier rang parmi les annuaires de la haute société parisienne. On a ici également la *Liste des immeubles abonnés au téléphone*, les 10.000 *Adresses* conventionnelles télégraphiques, etc. A la suite de renseignements usuels et pratiques sur le mécanisme de la vie de Paris, viennent les adresses classées par *Professions*, puis les adresses classées par *Ordre alphabétique*. Dans la 4e partie, se retrouvent toutes les adresses classées par *Rues* et par *Maisons*. La 5e partie est réservée aux *Adresses mondaines*, avec indication des châteaux et des villégiatures, avec les titres et qualités, mention des cercles, jours de réception, etc. L'exactitude et la précision de *Paris-Hachette* s'affirment d'année en année.

Paris. — Du 2 au 5 juin 1903, s'est tenue à Paris, salle de l'Hémicycle, à l'École nationale des beaux-arts, la 27e réunion des Sociétés des beaux-arts des départements. Les travaux lus dans cette session viennent d'être réunis, comme les années précédentes, en un important volume (Paris, typ. Plon-Nourrit, 1903, in-8 de 748 p., orné de 42 planches. — Prix : 15 fr.). En matière d'art, il y a là, certes, de quoi satisfaire les goûts les plus divers. L'on en jugera par les titres ci-après des trente et un mémoires d'importance inégale qui ont pris place dans cet ensemble : *Une Fabrique de poteries artistiques à Thuisseau, près Tours, au* XVIe *siècle*, par M. Charles de Grandmaison (p. 69-72) ; — *Un Hôtel bourgeois sous Louis XV, à Tours*, par M. L. Bossebœuf (p. 72-77) ; — *Broderies sur canevas au petit point*, XVIIe *et* XVIIIe *siècles*, par M. A. Gabeau (p. 78-81) ; — *Les Peintures murales du château de la Thomasserie*, par le même (p. 82-89) ; — *Le Trésor de l'église du Saint-Sépulcre de Paris, en 1678*, par M. le comte A. Couret (p. 89-97) ; — *Recherches sur les artistes se rattachant au Gâtinais. Pierre Gobert*, par M. Eug. Thoison (p. 98-135) ; — *Le Château d'Assier, en Quercy, et la Statue équestre du roi François Ier*, par M. H. de Montégut (p. 138-144) ; — *Deux Mémoriaux enluminés* (XVIe *siècle*), par M. Émile Biais (p. 145-150) ; — *Quelques Notes sur Vidal, le sculpteur aveugle*, par M. Camille Leymarie (p. 151-163) ; — *Coup d'œil sur le théâtre de Nîmes à la fin du* XVIIIe *siècle*, par M. Paul Clauzel (p. 163-198) ; — *Sur un canon en argent de 1646 et sur un amateur agenais du* XVIIIe *siècle, P.-F.-X. Daribeau de Lacassagne*, par M. Jules Momméja (p. 199-214) ; — *Les Oubliés. Roméqas, Nancy, Lagier, peintres marseillais*, par M. Bouillon-Landais (p. 214-231) ; — *Artistes français admirateurs effectifs de Nicolas Poussin en Normandie (1799-1851)*, par M. V.-E. Veuclin (p. 232-259) ; — *Notes complémentaires sur Quentin Varin, peintre picard*, par M. Émile Delignières (p. 258-281) ; — *De quelques Portraits allégoriques de Louis XIV, et de quelques œuvres d'art relatives à la révocation de l'édit de Nantes*, par M. Paul Lafond (p. 281-286) ; — *Décoration de l'église des Ursulines de Mâcon*, par M. L. Lex (p. 286-295) ; —

Essai d'armorial des artistes français. Lettres de noblesse. Preuves pour l'ordre de Saint-Michel, par M. Louis de Grandmaison (p. 296-403) ; — *Enseignement public des arts du dessin à Lyon*, par M. L. Charvet (p. 403-443) ; — *Projet d'une statue équestre de Louis XIII, à Lyon. Premier projet de la statue de Louis XIV, élevée dans la même ville en 1713*, par M. Léon Galle (p. 444-452) ; — *Note sur la récente démolition du couvent des Grands Carmes de Lyon*, par le même (p. 452-456) ; — *Trois édifices de Pézenas au temps de Molière*, par M. Charles Ponsonailhe (p. 456-466) ; — *Le Retable de Ham-sur-Meuse (Ardennes)*, par M. A. Bouillet (p. 467-472) ; — *Le Tableau votif de l'abbé Guillaume de Poupet dans l'église de Baume*, par M. P. Brune (p. 472-478) ; — *Le Peintre Esprit-Antoine Gibelin, d'Aix (1739-1813)*, par le baron Guillibert (p. 478-497) ; — *Arnould de Vuez, peintre lillois (1644-1720)*, par M. L. Quarré-Reybourbon (p. 497-522) ; — *L'Œuvre des Varin, graveurs champenois, et la Ville de Reims au* XVIIIe *et au* XIXe *siècles*, par M. H. Jadart (p. 523-547) ; — *Tombes franc-comtoises de la Renaissance (1540-1560)*, par M. Jules Gauthier (p. 548-554) ; — *Documents historiques sur les peintres et verriers troyens*, par M. Louis Morin (p. 554-572) ; — *Richard Fernet, sculpteur, et les Origines du Musée de Valenciennes*, par M. Maurice Hénault (p. 573-583) ; — *Louis Garneray*, par Mme M.-N. Oursel (p. 584-636) ; *Essai de répertoire des artistes lorrains. Les Musiciens*, par M. Albert Jacquot (p. 636-704).

— Dans l'intéressante plaquette : *Léon XIII et la Presse, d'après ses lettres et actes publics* (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-16 de 39 p.), nous nous rendons compte de l'extrême importance que l'illustre Pontife attachait à cette grande puissance moderne qu'est la presse : 43 de ces écrits ou allocutions en signalent l'action et la nécessité. De sorte qu'il suffit de coordonner ces extraits, sans se préoccuper de l'ordre chronologique, pour avoir sur la matière le traité le plus complet et le plus autorisé. C'est ce que l'auteur anonyme a tenté de faire. De là une division toute naturelle : L'Existence et les ravages de la mauvaise presse ; la Nécessité et les heureux effets de la bonne presse. Tout se trouve contenu dans ces deux idées qui seront fort utiles à ceux qui se livrent à l'apostolat de la plume.

— Vient de paraître : *Index philosophique. Philosophie et sciences annexes*, publication annuelle de la *Revue de philosophie* dirigée par M. E. Peillaube (Première année, 1902. Paris, Naud, 1903, in-8 de IX-345 p. — Prix : 10 fr.). Cet Index, dressé par M. N. Vaschide, chef des travaux du laboratoire de psychologie expérimentale de l'Asile de Villejuif et le Dr von Buschan, de Stettin, contient, sous cinquante-quatre rubriques, 4263 titres bibliographiques d'ouvrages et d'articles de revues relatifs à la philosophie et aux sciences annexes (biologie, neurologie, psychiatrie, sociologie, crime et pénalité) parus en 1902, en Europe et en Amérique. L'Index philosophique, qui comprend une importante table alphabétique des auteurs, vise à être une synthèse et une sorte de mise au point des publications philosophiques de l'année. Ce travail ne peut manquer d'être grandement apprécié des spécialistes.

— La librairie Cornély a publié tout dernièrement dans la collection des *Grands Débats au Parlement* : *L'Abrogation de la loi Falloux. Liberté ou monopole de l'enseignement* (in-18 de 574 p. — Prix : 3 fr. 50). C'est la reproduction, d'après le *Journal officiel*, de tous les discours prononcés au Sénat du 7 au 22 novembre 1903, avec les répliques des différents orateurs et le résultat des principaux scrutins.

— M. l'abbé J. Toiton publie une revue qui justifie réellement son titre : *L'Idéal du foyer*. Son premier numéro (février 1903) est en grande partie

consacré à l'idée de pacification dont M. Frédéric Passy est l'apôtre convaincu. — Les livraisons d'avril et de mai offrent aussi un intérêt tout particulier : ils sont, l'un et l'autre, occupés presque entièrement par des articles relatifs à la lutte contre la tuberculose. — Les méfaits de l'alcool et les moyens de combattre l'alcoolisme sont exposés en de nombreuses et courtes notices signées des noms les plus divers (livr. de juin-juillet). — Dans le numéro d'août-septembre est traitée avec beaucoup de charme la question des colonies de vacances. — Enfin la livraison de novembre-décembre étudie cette autre question, depuis si longtemps à l'ordre du jour, qui s'appelle la décentralisation. Une nouvelle partie de cette même livraison revient encore sur la tuberculose et nous parle des jardins ouvriers. Nous comptons bien que *l'Idéal du foyer* ne faillira point à sa mission et qu'il traitera, un jour prochain, de l'éducation religieuse. En attendant, nous n'hésitons pas à dire que cette publication mérite des éloges. Elle est d'ailleurs admirablement éditée, richement et abondamment illustrée (Paris, V^e, 7, avenue des Gobelins, gr. in-4. —Prix de l'abonnement annuel : France et Algérie, 10 fr. Étranger, 12 fr.).

— La *Chronique de la Bonne Presse*, journal paraissant tous les jeudis, donne sur tout ce qui se fait rue Bayard, 5, les détails les plus complets. Chaque numéro compte 16 pages de format grand in-8. On trouve là également des extraits fort suggestifs de nombreux journaux amis ou adversaires qui tiennent les lecteurs au courant des choses les plus utiles au double point de vue moral et social. C'est assez dire que les questions actuelles ont, dans cette *Chronique*, un écho considérable. Nous venons de recevoir, réunis en un gros volume de 1024 pages, tous les numéros de l'année 1903. A la table, on remarquera particulièrement quatre rubriques sous lesquelles ont été rangés quantité d'articles fort intéressants, savoir : *Apostolat de la presse ; Enquête sur la presse ; Ce qu'enseigne la presse au* XXe *siècle ; Variétés.* — L'abonnement à la *Chronique de la Bonne Presse* est d'un bas prix invraisemblable : 3 fr. par an, c'est-à-dire à peine un peu plus de cinq centimes par numéro. Et encore, en 1903, la direction a-t-elle trouvé le moyen d'illustrer son texte de 60 gravures !

— Nous ne saurions trop recommander comme étant de nature à intéresser vivement les gens de la campagne et même ceux des villes : *Le Laboureur, notes et recettes agricoles pratiques*, publiées dans le « Laboureur » de *la Croix*. Nous avons sous les yeux les quatre fascicules formant la huitième année de cette excellente publication (Paris, Maison de la Bonne Presse, 1903, in-4 de 599 p. — Prix : 3 fr.). Imprimé sur deux colonnes, ce recueil aborde les questions économiques et sociales les plus variées (agriculture, industrie, commerce, colonies, jurisprudence, etc.). Si chaque petit ménage ne peut posséder en propre *le Laboureur*, du moins les organisateurs de bibliothèques populaires feraient-ils bien de l'inscrire sur leurs catalogues et de le signaler à l'attention de leur intéressante clientèle. De cette lecture peut résulter, parmi les travailleurs, un bien moral et matériel très appréciable.

— Dans le numéro de janvier dernier de la revue d'art *l'Épreuve*, M. Léon Riotor nous donne une idée de l'importance du *Legs Thomy-Thiéry au Musée du Louvre*. L'article est accompagné de trois fort jolies reproductions de tableaux compris dans la libéralité dont notre grand musée est redevable à ce « Mauricien fixé à Paris, Français de cœur et d'esprit. » — M. Victor Thomas nous présente ensuite *Un Japonais de Paris*, M. Georges Bigot, artiste de talent, qui a vécu longtemps dans l'empire du Soleil-Levant et « s'en

est si bien assimilé la langue, les mœurs et les usages que rien de ce qui concerne ce pays ne lui est étranger. » Enfin *l'Œuvre japonaise de Georges Bigot* est très succinctement mais finement appréciée par M. H. Joffroy. Outre un certain nombre de gravures intéressantes, originales, représentant des scènes prises sur le vif et jetées dans le texte, on peut admirer ici une eau-forte en couleur, hors texte (chanteuse japonaise à la porte d'une tchaya). Ce numéro de *l'Épreuve* est d'une réelle actualité.

— Nous avons parlé en son temps (*Polybiblion*, t. XCV, p. 504) de *l'Escholier de Sorbonne*, par M. André Laurie, c'est-à-dire quand parut l'édition illustrée de format grand in-8. De ce même ouvrage nous recevons aujourd'hui l'édition in-18 (Paris, Hetzel, 346 p., avec plusieurs gravures. — Prix : 3 fr.). Nous rappelons à nos lecteurs que ce volume fait partie de la série connue sous le titre général de : *La Vie de collège dans tous les pays.*

Alsace. — M. Dubail-Roy vient de publier une intéressante *Chronique belfortaine de l'abbé Schuler* (Rixheim, Sutter, 1903, in-8 de 75 p.). Cette Chronique a paru d'abord dans la *Revue d'Alsace*, qui était toute désignée pour recevoir une nouvelle contribution à l'histoire de Belfort. N'est-ce pas son premier directeur, J. Liblin, qui, réfugié à Belfort après la guerre de 1870, y publia une première *Histoire de Belfort ?* On constata alors la rareté des sources historiques pour cette célèbre ville forte. Des recherches assidues de la Société belfortaine d'émulation et de ses membres permirent de rassembler de nouveaux documents. De ce nombre est la chronique que nous signalons. L'abbé Schuler est le fils de l'architecte entrepreneur de l'église paroissiale de Belfort, des fortifications et de plusieurs édifices belfortains. Il vécut de 1735 à 1812 ; ce sont ses souvenirs et les traditions recueillies par lui qui font l'objet de sa chronique écrite dans un style agréable et spirituel. M. Dubail-Roy a fait précéder sa publication d'une courte notice biographique sur l'abbé Schuler.

— La grande sainte qui met une auréole si poétique au front de l'Alsace ne saurait lasser la plume des écrivains ; aussi M. Marius Sepet nous présente-t-il quelques *Observations sur la légende de sainte Odile*, où il conclut qu'une saine critique n'a point d'objection sérieuse à formuler contre le culte de l'abbesse de Hohenbourg (Paris, 1902, in-8 de 22 p. Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*). — M. Lambert des Cilleuls a fourni une étude intéressante sur l'ancienne *École supérieure de pharmacie de Strasbourg* (Nancy, Sidot, in-8 de 174 p.). — Nous devons mentionner une plaquette où MM. J. Japy et Charpentier-Page ont réédité deux mémoires intéressants sur les mines d'Alsace, de Giromagny et du Comté de Bourgogne, extraits des *Anciens minéralogistes français* par M. Gobert (Montbéliard, imp. du *Petit Montbéliardais*, 1903, in-8 de 66 p.). — Citons un magnifique Album de portraits mulhousiens du XVIe au XIIe siècle, de 60 planches par M. C. Schlumberger (Ribauvillé, chez l'auteur. Prix : 25 fr.). — M. Brunotte, professeur à l'Université de Nancy, fait un agréable cours de botanique vosgienne dans son intéressante étude sur *la Flore des hautes Vosges et les plantes officinales* (Nancy, Berger-Levrault, 1903). — De M. Gény, le savant bibliothécaire de Schlestadt, notons un excellent guide dans cette ville : *Führer durch Schlestadt* Berlin, Wasmuth, in-8 de 64 p., avec 15 grav.). — Nous avons encore à signaler l'apparition d'un excellent livre de documentation alsatique, une « Alsatia sepulta » : *Die Grabschrifften des Bezirkes Ober-Elsass von den aeltesten Zeiten bis 1820*, par M. Th. Walter (Guebviller, Boltze, 1904, in-8 de 293 p. avec illustrations). Cet ouvrage présente toutefois quelques lacunes, quelques inexactitudes de détail, qui cependant n'altèrent en rien son grand

mérite. — C'est plus qu'une simple *Notice sur les pays de la Sarre et en particulier sur Sarreguemines* que M. N. Box nous donne en 2 vol. in-8 de 1554 p. et 41 planches (Paris, Berger-Levrault. Prix : 25 fr.). Ouvrage de grand intérêt pour l'histoire, l'archéologie et la géographie de cette région.

— MM. Hausmann et Polaczer publient sous le titre : *Monuments d'architecture de l'Alsace du moyen âge au* XVIII*e siècle*, 100 planches in-folio en phototypie avec un volume de texte (Strasbourg, Heinrich, 1903, in-fol. de 100 p., pour faire suite à leur précédente série des *Monuments d'art en Alsace*. — Dans le même ordre, signalons l'étude de M. Joseph Fleurent sur le célèbre autel d'Isenheim : *Der Isenheimer Altar und die Gemälde Grünewalds* (Colmar, Jung, in-8 de 44 p., avec 14 belles phototypies). — Pour terminer mentionnons encore les ouvrages suivants : *Sensations d'Alsace, de Forêt-Noire et de Suisse*, par M. Verret (Malines, Godenne, 1902). — Brockhoff, *Geschichte der Stadt und Festung New-Breisach* (Neufbrisach, 1903, in-8 de 362 p., avec carte). — Un guide pour Riquewihr : *Führer für Reichenweier und Umgebung* (Strasbourg, Heitz, 1903, in-12 de 50 p., avec illust. et carte). Enfin le *Théâtre alsacien*, par M. Henri Schoen (Strasbourg, Noiriel, 1903, in-16, 3 fr. 50), excellente étude sur cette partie de la littérature alsatique, avec une biographie très exacte des auteurs et une bibliographie détaillée du théâtre alsacien.

CHAMPAGNE. — Sous le titre : *Les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, seigneurs de Sancey* (Troyes, imp. Bage, 1903, in-8 de 189 p. — Prix : 3 fr. 50, M. l'abbé A. Pétel, curé de Saint-Julien, a réuni de nombreux documents pour composer une note très détaillée sur la maison de Sancey située dans sa paroisse, qui appartint à l'ordre du Temple et revint à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem après la dispersion de ses premiers possesseurs. En fait, cette monographie est l'histoire d'une grande propriété rurale ; elle n'apprend que peu de chose au point de vue de l'histoire générale, mais elle peut être consultée par des lecteurs curieux de suivre les diverses phases d'une exploitation rurale du XIVe au XVIIIe siècle. Les recherches de l'auteur lui ont permis de compléter et de rectifier la liste des commandeurs des hospitaliers à Troyes. Il aurait été à souhaiter qu'il pût réunir quelques détails sur le séjour des templiers à Sancey ; il semble singulier que les archives de la baillie de Troyes ne lui aient pas fourni des documents à ce sujet, car nous ne doutons pas qu'il ne les ait cherchés.

FRANCHE-COMTÉ. — Le volume de 1903 des *Procès-verbaux et Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon* vient de paraître (Besançon, imp. Jacquin, 1904, in-8 de XXXIV-240 p., avec 11 planches). Ce nouveau volume se compose des travaux suivants : *Sur l'air liquide*, par M. Léon Boutroux (p. 3-16) ; — *Un Érudit alsacien en Franche-Comté à la fin du* XVIIIe *siècle*, par M. le chanoine Louvot (p. 17-36). (Il s'agit ici de l'abbé Grandidier ; nous avons déjà parlé de cette étude (cf. *Polybiblion* t. XCVIII, p. 548) ; — *Le Professeur Coutenot, médecin en chef de l'hôpital Saint-Jacques*, par M. le docteur Gaudron (p. 37-59, avec un portrait) ; — *Notice sur M. Albert Mallié, secrétaire perpétuel*, par M. Léonce Pingaud (p. 60-66) ; — *La Principauté de Neuchâtel sous le maréchal Berthier* (*1806-1814*), par M. Albert Mallié (p. 67-99) ; — *Sur les progrès accomplis depuis Pasteur dans la science qu'il a fondée*, par M. Léon Boutroux (p. 100-119) ; — *Marques de bibliothèques et ex-libris franc-comtois* (2e série), par MM. Jules Gauthier et Roger de Lurion (p. 120-155, avec 10 planches), curieux travail déjà signalé à cette place en raison de son tirage à part (t. XCVIII, p. 547-548) ; — *Arcier, histoire d'une source*, par le Dr L. Baudin (p. 167-197) ; — *Les Franc-Comtois à Ferrare au* XVe *et au* XVIe *siècle*, par M. A. Boussey (p. 204-216).

— Vers la fin de l'année de 1897, à la suite d'une promenade faite par les élèves du petit séminaire de Consolation sous la conduite de M. l'abbé Hermann Druot, alors professeur à cet établissement et actuellement vicaire de Charmoille (Doubs), des fouilles furent pratiquées dans les ruines du manoir de Châtelneuf-en-Vennes, détruit par les Suédois du duc Bernard de Saxe-Weimar, en 1639. Ce manoir dominait le val si pittoresque de Consolation ; ses ruines, auxquelles nul ne songeait guère, disparaissaient sous une végétation assez touffue d'arbrisseaux et de buissons. Dans une brochure extraite du dernier volume paru des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* (cf. *Polybiblion*, t. C., p. 184) et qui a pour titre : *Les Fouilles de Châtelneuf-en-Vennes*, (Besançon, imp. Dodivers, 1903, in-8 de 20 p., avec une planche), M. l'abbé H. Druot, après avoir donné un court historique du château, raconte, avec des détails fort intéressants, de quelle manière les fouilles furent dirigées par lui et exécutées par de jeunes élèves du séminaire avec un courage et une persévérance remarquables. Les résultats ont été des plus heureux et l'on peut s'attendre à mieux encore, car il s'en faut que tout l'emplacement ait été exploré ; certaines pièces, les plus curieuses, ont trouvé place au Musée de Besançon. Il n'est pas inutile de faire remarquer que déjà l'auteur avait esquissé un compte rendu de ces fouilles, dans le 9e *Bulletin* (année 1898) de l'*Association des anciens professeurs et élèves du petit séminaire de Consolation* ; mais ce travail, très complété aujourd'hui, nous fait désirer d'être tenus au courant de ce qui sera tenté et obtenu plus tard, soit par M. Druot lui-même, soit par l'un de ses successeurs à Consolation.

— Sauf plusieurs notices historiques relatives à Montbéliard et à Héricourt, et un article sur *les Différentes races de Madagascar*, rédigés en français, *le Diairi, almanach montbéliardais pour 1904* (Montbéliard, imp. Pétermann, in-4 de 78 p., illustré) ne publie que des « histoires » en patois, fort drôlatiquement présentées. Cette année, il n'y a guère qu'un récit où figure un prêtre catholique qui reçoit la confession assez sotte d'une paroissienne. C'est d'un plaisant de mauvais goût dont la pénitente, d'ailleurs, fait tous les frais. Le *Chant de l'Internationale*, par Eugène Pottier (avec musique), était-il bien utile ? Quant à la chanson patoise intitulée : *Piaintes, saupis et reupets d'in républicain en « retraite » converti à natiomaboulisme*, elle semble faire le procès comique du présent gouvernement ; mais est-ce bien sûr ? On ne sait jamais à quoi s'en tenir avec les pince-sans-rire du pays de Montbéliard. Quoi qu'il en soit, c'est toujours au point de vue philologique que cet almanach, en dépit de ses tendances, mérite l'attention.

— La superbe Revue mensuelle des musées, collections, expositions, publiée par les éditeurs Menzi, Joyant et Cie, sous le titre *les Arts* donne, dans sa livraison de février dernier, quelques *Notes et fragments de J.-L. Gérôme*, curieuses à bien des points de vue et particulièrement originales. Le grand artiste qui vient de disparaître ne cherche pas, comme l'on dit, « midi à quatorze heures » : il exprime sa pensée carrément, sans nul souci de déplaire à plusieurs, dans un style bien personnel, à l'emporte-pièce. Les anecdotes y sont nombreuses, les éloges rares, les critiques fréquentes. Ces *Notes et fragments* nous sont présentés par M. Frédéric Masson en une page excellente qui nous fournit, entre autres, sur le regretté peintre et sculpteur comtois l'appréciation suivante : « Faire sortir du néant un peuple d'êtres et fixer leur image de façon à les rendre immortels ; évoquer, des profondeurs obscures de l'histoire, les civilisations disparues et en présenter le tableau ; préciser le caractère des personnages historiques et tracer d'eux

une image qui soit inoubliable, telle a été la passion de Gérôme et telle est son œuvre. » — 21 gravures de toute beauté, reproduisant certaines toiles ou sculptures du maître, ajoutent encore au vif intérêt qui se dégage de l'article de M. F. Masson et des *Notes* de l'artiste.

— On trouvera également dans *la Vie heureuse*, revue éditée par la maison Hachette (n° de février) une excellente page sur *Jean-Léon Gérôme, peintre et sculpteur*. « L'œuvre de Gérôme, dit l'auteur anonyme, est non seulement considérable, mais extrêmement variée. Il est un orientaliste, et aussi un peintre de l'antiquité. Il a représenté Louis XIV, Napoléon, des scènes contemporaines. Il a sculpté des statues qu'il a ensuite orfévrées et peintes. Extraordinairement habile, il a cherché le mieux toute sa vie. Dans cette foule de tableaux et de statues, la femme aimée ou tanagréenne tient assez de place pour que l'on doive consacrer ces lignes à la mémoire de ce grand peintre. Elle est partout présente dans son œuvre. » Un beau portrait de Gérôme, par Aimé Morot, et une phototypie représentant l'artiste dans son atelier, complètent cette notice.

Lyonnais. — M. Justin Godard a extrait de la *Revue d'histoire de Lyon* une étude fort suggestive et bien complète sur *le Compagnonnage à Lyon* (Lyon, A. Rey, 1903, in-8 de 49 p.). L'auteur, après un coup d'œil rapide jeté sur les origines légendaires du compagnonnage, nous raconte, depuis le XVIe siècle, les faits et gestes des compagnons, les rivalités absurdes des différents « devoirs », rivalités ayant causé parfois l'effusion du sang ; il nous montre l'autorité intervenant pour punir les fauteurs de désordres et dissoudre les corporations, bientôt reformées. Très documenté, ce travail s'offre comme un véritable tableau de mœurs spéciales qui tendent sinon à disparaître tout à fait, du moins à se transformer beaucoup. Pour mener à bien son étude, l'auteur a consulté un certain nombre d'ouvrages généraux, des documents imprimés particuliers à la ville de Lyon et aussi des documents manuscrits, enfin il a parsemé son texte des sceaux qu'il a pu se procurer et qui servaient à divers corps de métiers. M. Godard estime que le compagnonnage ne tardera pas à s'éteindre ; les travailleurs, du reste, ne font plus, comme autrefois, « leur tour de France » : les chemins de fer l'ont pour ainsi dire tué.

Maine. — La tradition rapporte que saint Julien, apôtre du Mans, fit jaillir aux portes de la ville une fontaine miraculeuse. Cette fontaine existe encore, mais les eaux en sont malsaines. Dans une étude admirablement conduite : *La Fontaine Saint Julien* (Mamers, Fleury et Dangin, 1904, in-8 de 22 p.), M. R. Triger démontre que cette infection est étrangère à la source elle-même, et prend texte de cette recherche pour fixer plusieurs points de la topographie souterraine de la ville du Mans. La présente brochure contient des renseignements fort intéressants sur l'histoire des travaux publics et de l'hygiène.

Nivernais. — Mentionnons le deuxième fascicule du tome X de la troisième série du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts*, formant le tome XXe de la collection (Nevers, Mazeron, 1904, gr. in-8 paginé 193 à 290). Ce fascicule est ainsi composé : *Notes sur les anciennes écoles de Nevers*, par M. E. Duminy (p. 193-218) ; — *Autun et le Beuvray. Hommage à M. Bulliot*, par M. le Dr Émile Subert (p. 219-230) ; — *Mémoires de Michel de Marolles, abbé de Villeloin* (publiés en 1656). *Extraits concernant le Nivernais* par M. René de Lespinasse (p. 231-250) ; — *La Famille de Bèze et l'Exploitation minière du Nivernais au seizième siècle*, par M. Léon Mirot (p. 251-272).

Périgord. — Saint Léonce est honoré dans plusieurs localités du Périgord. M. Léonce Celier a cherché dans divers manuscrits rares quels textes nous présentent saint Léonce à la même date ou au même lieu, quel il peut être et quelles légendes ont couru sur sa vie. L'auteur mentionne les lieux qui portent ce nom de saint et fait remarquer que la fête de saint Léonce est célébrée en Périgord le 19 novembre. Le reste de sa vie est bien conjectural, mais non sans intérêt. Les conclusions sûres de cette étude sont : 1° qu'un saint Léonce a été honoré au Périgord, au moyen âge, le 19 novembre ; 2° que certainement la légende d'après laquelle on aurait trouvé anciennement dans une église de Périgueux le corps d'un évêque ou pape Léonce est récente, et que peut-être cette légende s'est formée au XVI° siècle, après la donation d'une châsse d'argent. Ce travail, intitulé : *Saint Léonce honoré en Périgord*, est extrait des *Analecta Bollandiana* (t. XXII, p. 411-418).

Provence. — La culture de la canne à sucre est essentiellement exotique, et l'on ignorait que des essais de cette culture avaient été tentés en France dès une époque reculée, au XVI° siècle. Sur ces curieux essais, M. Fournier, archiviste adjoint des Bouches-du-Rhône, publie une intéressante étude: *L'Introduction de la culture de la canne à sucre en France au XVI° siècle* (Paris, Imp. nationale, in-8 de 24 p.). C'est en Provence, dans la région d'Hyères, si privilégiée de la nature, qu'un citoyen d'Avignon, Jean Guérin, tenta d'acclimater ce précieux végétal. Ce qu'il advint des cannes à sucre transplantées à Hyères, les comptes du préposé à la garde du Jardin royal le déterminent en détail. A la vérité, cette culture ne réussit guère, malgré les soins spéciaux dont elle était l'objet et les frais considérables qui furent faits pour la rendre prospère. Ces végétaux ne purent s'accommoder du climat de Provence, moins chaud que celui des Canaries ou de Madère, et séchèrent sans avoir donné de quoi alimenter ce « moulin à sucre » que la prévoyance du fermier royal avait fait édifier à proximité du jardin.

— M. Jacques Delmas nous donne un *Essai sur l'histoire de Seyne-les-Alpes* (Marseille, Ruat, in-8, 152 p.), petite ville des plus pittoresques de la région bas-alpine. Cet ouvrage, aussi documenté que possible, est accompagné de nombreuses pièces justificatives que l'auteur a sagement reportées à la fin de son étude; aussi, son récit, dégagé de l'appareil scientifique, est-il d'une lecture attachante. Neuf photogravures, dont huit hors texte, illustrent cet utile et consciencieux travail, tout d'abord publié dans les *Mémoires de l'Académie de Vaucluse.*

— La Société d'études provençales, fondée l'an dernier à Aix-en-Provence, a commencé la publication des *Annales* qu'elle compte donner tous les deux mois. Voici le sommaire du premier numéro, d'une tenue parfaite au point de vue typographique : Michel Clerc : *L'Archéologie ligure (une enquête à faire)*; — L.-H. Labande : *Projet de translation du concile de Bâle en Avignon pour la réunion des Églises grecque et latine* (Documents inédits sur la subvention payée au concile par les Avignonais, 1437) ; — H. de Ville-d'Avray : *Inscription du I°r au II° siècle à L'Abadie (Alpes-Maritimes)*. Ces divers travaux sont accompagnés d'une chronique et d'une bibliographie provençales. — Il convient de signaler ici le vif succès de la Société d'études qui, en peu de mois, a réuni deux cents adhérents et attiré l'attention des pouvoirs publics qui lui ont alloué une subvention. Sa création répond au vœu unanime des érudits provençaux qui déploraient l'absence d'une Société vraiment scientifique ayant pour but unique de faire connaître l'histoire de la région, ses richesses au triple point de vue littéraire, artistique et archéologique.

— M. l'abbé Chaillan vient de publier le rapport qu'il a lu au dernier

Congrès des Sociétés savantes, réuni à Bordeaux : *Notes sur trois monuments mérovingiens des diocèses d'Aix et de Fréjus, avec description des lieux où ils ont été découverts* (Aix, Pourcel, 1903, in-8 de 23 p.). Cette communication intéresse les localités de Rogne, Favaric et La Gayole.

Italie. — M. Luigi Suttina annonce la publication, pour le 20 juillet prochain, sixième centenaire de la naissance de François Pétrarque, du Catalogue des ouvrages relatifs au grand poète italien conservés à Trieste dans la Bibliothèque fondée par Domenico di Rossetti. Cette *Bibliografia delle opere a stampa intorno a Francesco Petrarca esistenti nella Biblioteca Petrarchesca-Rossettiana di Trieste* (*anni 1485-1904*) ne comportera pas moins de 600 articles. M. Luigi Suttina le fera précéder d'une Introduction sur la bibliothèque et sur son fondateur. C'est à lui qu'il faut s'adresser pour la souscription (10 fr., qui seront portés à 12 fr. 50 après la publication du volume).

— C'est un sentiment très élevé et très délicat qui a inspiré à M. Michele Natale son charmant petit livre sur la *Vergine nella lirica italiana* (Caltanisetta, tip. dell' Omnibus, in-16 de 107 p.). On y trouvera, rapidement esquissée, une histoire de la poésie lyrique italienne, envisagée à un point de vue particulier : celui de la dévotion à la Mère du Sauveur et des diverses expressions touchantes ou sublimes, par lesquelles elle s'est manifestée depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours. L'auteur recueille, chez les poètes de toutes les époques, depuis Guittone d'Arezzo et frà Jacopone jusqu'à Alessandro Manzoni et M. Giosuè Carducci, les plus beaux vers consacrés par eux à la gloire de Marie; et de tous ces chants religieux, hymnes, sonnets, pièces de tout rythme, il donne de nombreux passages, reliés par un intéressant commentaire : gracieuse anthologie, fleurs aux couleurs éclatantes et variées, déposées par une main pieuse « sur l'autel parfumé de la Vierge ».

— Nous signalons toujours avec plaisir le *Calendario della basilica pontificia del ss. Rosario in valle di Pompei*. L'année 1904, qui vient de paraître, (Valle di Pompei, scuola tipografica Bartolo Longo in-16 de 240-128 p.) nous apporte des nouvelles consolantes de cette œuvre éminemment utile. L'orphelinat féminin a reçu en 1903 quarante-huit orphelines, plus du double de ce qu'il en avait admis en 1902; une photographie représente ces enfants en récréation; une autre nous les montre au déjeuner. A l'ordinaire, M. Bartolo Longo nous raconte l'histoire touchante de quelques-unes de ces fillettes. Des renseignements analogues nous font faire plus intime connaissance avec quelques-uns des fils de condamnés recueillis par l'œuvre. Une innovation touchante a signalé l'année 1903. Pour le douzième anniversaire de la fondation de l'hospice, des fils de condamnés offraient le 24 mai un banquet à cent pauvres vieillards de l'un et l'autre sexe. Le calendrier se termine par le catalogue des livres, objets de dévotion et souvenirs de la basilique, dont la vente aide au soutien d'une œuvre visiblement protégée de Dieu. Nous rappelons à nos lecteurs que les plus humbles offrandes sont acceptées.

Roumanie.— Voici un petit volume qui montre une fois de plus combien notre langue est familière aux classes instruites de ce pays. C'est un ouvrage de M. Vlahoutza : *La Roumanie pittoresque*, traduction de Mlle M. M.-V. (Bucarest, impr. de l'*Indépendance roumaine*, 1903, petit in-8 de 330 p.). Cette traduction française, brillamment écrite, a la saveur d'une œuvre originale : l'ouvrage lui-même est la description poétique des paysages et des villes de la Roumanie par un touriste, M. Vlahoutza, qui a par-

couru son pays avec des yeux d'artiste, et qui promène successivement son lecteur sur le Danube, dans les montagnes et dans la vallée du Pruth. Des souvenirs historiques et classiques, quelques légendes, quelques scènes de mœurs entremêlent heureusement les tableaux de paysages. Sans doute, cette *Roumanie pittoresque* ne peut intéresser un lecteur étranger autant que celui qui a vu et peut se rappeler le pays décrit ; mais la lecture est agréable et l'intérêt en est soutenu par de très jolies gravures. Deux cartes permettent de suivre les itinéraires de l'auteur et de l'instruire rapidement sur la Roumanie ; l'une donne la géographie physique et politique, et l'autre l'ethnographie, à la fois pour le royaume de Roumanie et pour les pays voisins occupés par des populations roumaines.

ÉTATS-UNIS. — La Bibliothèque du Congrès, à laquelle on doit déjà la publication d'un excellent inventaire des manuscrits de Washington possédés par elle, vient de faire paraître un travail du même genre relatif aux lettres de John Paul Jones achetées en 1867 par le gouvernement américain : *A Calendar of John Paul Jones Manuscripts in the Library of Congress* (Washington, Government Printing Office, 1903, in-8 de 316 p., avec portrait). On sait quel vaillant marin fut John Paul Jones, et quel rôle il joua dans la guerre qui aboutit à la reconnaissance par l'Angleterre de l'indépendance des colonies américaines ; sa correspondance fournit, sur un côté spécial de cette histoire, les renseignements les plus abondants et les plus précis. C'est ce dont on trouvera la preuve en feuilletant le très utile inventaire dressé avec un soin minutieux sous la direction de M. Charles Henry Lincoln ; un excellent index des noms propres, de plus de 100 pages (p. 199-316 p.), facilite les recherches dans ce précieux catalogue, et montre que Jones fut, pendant son séjour dans les eaux européennes, en relation avec les personnages les plus marquants de la France au temps de Louis XVI. Ainsi, au point de vue même de l'histoire politique étrangère de notre pays, cette publication américaine, accompagnée d'une reproduction du buste de Jones sculpté par Houdon, en 1788, est loin d'être dépourvue d'intérêt.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *L'Évangile selon saint Jean*, trad. critique Introduction et commentaire par le P. T. Calmes (in-8, Lecoffre). — *Jésus Messie et Fils de Dieu, d'après les évangiles synoptiques*, par M. Lepin (in-12, Letouzey et Ané). — *La Vierge Marie dans l'histoire de l'Orient chrétien*, par l'abbé J. Lémann (in-18, Lecoffre). — *Sacrae Liturgiae compendium*, opera F.-X. Coppin et L. Stimart (in-8, Castermann). — *Aux Chrétiens. Appel fraternel au Médiateur et Rédempteur, à la liturgie*, par D. J. Picard (petit in-18, Bruges, Desclée et de Brouwer). — *Connaissance de la vraie religion*, par l'abbé D. Servant (in-12, Oudin). — *Nomenclator literarius theologiae catholicae*, auctore H. Hurter. T. I (Oeniponte, libr. academica wagneriana, in-8). — *L'Improvisateur prudent. Cinquante Sermons à la main sur la Sainte-Famille, comme sodalité, et sur Jésus, Marie, Joseph*, par le P. P. Lejeune (in-8, Bruges, Desclée, de Brouwer). — *Le Sentiment religieux dans l'antiquité. Le Christianisme avant le Christ*, par A. Dufieux (in-8, Vitte). — *La Pureté du cœur et la Mission moralisatrice de la femme chrétienne* (petit in 8 carré, Poussielgue). — *Introduction à la vie bienfaisante*, par l'abbé H. Bolo (in-12, Poussielgue). — *Code de la législation forestière*, par A. Puton et C. Guyot (petit in-18, cart., Laveur). — *Simples Explications sur le droit civil et ses bases nécessaires*, par. L. Jouiton (in-8, Chevalier-Marescq). — *L'Absolu, forme pathologique et normale des sentiments*, par L. Dugas (in-18, Alcan). — *Mariage et union libre*, par G. Fonsegrive (in-18, Plon-Nourrit). — *La Solidarité sociale*, par E.

d'Eichthal et C. Brunot (in-8, A. Picard et fils). — *La Condition des ouvriers des arsenaux de la marine, étude économique et sociale*, par G. Dagnaud (in-8, Giard et Brière). — *L'Ouvrière aux États-Unis*, par Mme J. Van Vorst; trad. de l'anglais par J. Doumic (in-18, Juven). — *Les Travaux publics. Essai sur le fonctionnement de nos administrations*, par H. Chardon in-18, Perrin). — *Annalyse chimique et bactériologique des eaux potables et minérales*, par F. Baucher (in-18, cart., Vigot). — *Hygiène de l'âme, hygiène morale*, par E. de Feuchtersleben (in-16, J.-B. Baillière). — *Penseurs et savants, leurs maladies, leur hygiène*, par le Dr Gélineau (in-8, Vigot). — *Nouveau Formulaire magistral*, par A. et G. Bouchardat (in-32, cart., Alcan). — *Manuel de la garde-malade. Soins généraux à donner aux malades*, par E. Luckes; trad. par Mme J. H. Caruchet et le Dr F. Regnault (petit in-18, cart., Vigot). — *Traité des variations des os du crâne de l'homme*, par le Dr A.-F. Le Double (gr. in-8, Vigot). — *Étude médico-légale sur les traumatismes de l'œil et de ses annexes*, par S. Baudry (in-18, cart., Vigot). — *Les Abeilles et le rucher. Le Miel, la cire et l'hydromel*, par C. de Lamarche (petit in-12, cart., H. Gautier). — *Plantes fourragères*, par C.-V. Garola (in-18, Baillière). — *Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes*, par M. Collignon et L. Couve. *Planches* (gr. (in-4, Fontemoing). — *Notes sur l'histoire générale des sciences*, par L. Favre (in-8, Schleicher). — *Das Präfix Re-im Französischen*, von M. Meinicke (in-8, Berlin, Mayer und Müller). — *Précis théorique et pratique de langue malgache*, par G. Julien (in-8, F.-R. de Rudeval). — *Le Romancéro populaire de la France, choix de chansons populaires françaises*, textes critiques par G. Doncieux avec un Avant-propos et un Index musical par J. Tiersot (gr. in-8, Bouillon). — *Das Weib im französischen Volksliede*, von P. Fink (in-8, Berlin, Mayer und Müller). — *Heures lyriques*, par G. Toscan (in-12, Louvain, Polleunis et Ceuterick). — *Théâtre complet* du comte L. Tolstoï; trad. par T. de Wyzewa (in-18, Perrin). — *La Faute*, par H. Buteau (in-18, Plon-Nourrit). — *La Dame aux lévriers*, par A. Poizat (in-18, Plon-Nourrit). — *Plus fort que tout*, par P. Cervières (in-18, Plon-Nourrit). — *La Maison des Dames Renoir*, par J. des Gachons (petit in-8, Fontemoing). — *L'Empereur de Carthage, scènes de la vie africaine au* VIIe *siècle après J.-C.*, par A. Rambaud (in-18, Flammarion). — *Les Casques blancs*, par J.-C. Holl (in-18, Ambert). — *Contes et légendes du Dauphiné*, par P. Berret (Grenoble, Barbier-Durozier, in-18). — *Le Cas de M. Troubat*, par R. des Fourniels (in-12, H. Gautier). — *La Belle et la Bête*, par M. Donal (in-12, H. Gautier). — *Pierre de Rochedure, épisode de la révolution future*, par L. du Clopérieu (in-12, H. Gautier). — *Scarron inconnu et les Types des personnages du « Roman comique »*, par H. Chardon (2 vol. in-8, Champion). — *Novalis, essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*, par E. Spenlé (in-8, Hachette). — *Une Ville d'eaux anglaise au* XVIIIe *siècle. La Société élégante et littéraire à Bath, sous la reine Anne et sous les Georges*, par A. Barbeau (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Le Roman social en Angleterre (1830-1850)*, par L. Cazamian (in-8, Société nouvelle de librairie et d'édition). — *I Significati Reconditi della Commedia di Dante e il suo fine supremo*, da F. Flamini. Vol. II (in-18, Livorno, Giusti). — *Histoire de la mission du Thibet*, par A. Launay (2 vol. in-8, Desclée et de Brouwer, Société de Saint-Augustin). — *Quatre années dans les glaces du pôle*, par O. Sverdrup; trad. par C. Rabot (in-8, Flammarion). — *Traité des instruments de martyre et des divers modes de supplice employés par les païens contre les chrétiens*, par A. Gallonio (gr. in-8 carré, Carrington). — *Sancti Antonii de Padua, vitae duae*, edidit, notis et commentario illustravit L. de Kerval (in-8, Fischbacher). — *« Les Saints ». Le Bienheureux Thomas More (1478-1535)*, par H. Bre-

mond (in-12, Lecoffre). — « *Les Saints.* » *Sainte-Germaine Cousin* (*1579-1601*), par L.-F. Veuillot (in-12, Lecoffre). — *Maximilien Robespierre,* par K. Brunnemann ; trad. et notes de L. Lévi. T. I (in-18, Schleicher). — *Histoire de l'émigration pendant la Révolution française,* par E. Daudet. T. I. *De la Prise de la Bastille au Dix-huit fructidor* (in-8, Poussielgue). — *Le Tapissier de Notre-Dame. Les Dernières Années du maréchal de Luxembourg* (*1678-1695*), par P. de Ségur (in-8, Calmann-Lévy). — *Le Général Fabvier, sa vie militaire et politique,* par A. Debidour (in-8, Plon-Nourrit). — *Journal des campagnes du baron Percy, chirurgien en chef de la Grande Armée* (*1754-1825*), publié par E. Longin (in-8, Plon-Nourrit). — *La Guerre de 1870-1871, réflexions et souvenirs,* par le Gal Zurlinden (in-16, Hachette). — *De la Criminalité en France dans les congrégations, le clergé et les principales professions, d'après les derniers documents officiels,* par G. Bertrin (petit in-18, Maison de la Bonne Presse). — *La Question d'Orient et son caractère économique,* par C.-R. Geblesco (in-16, Perrin). — *Cartulaire de l'abbaye de Porrois au diocèse de Paris, plus connue sous le nom mystique de Port-Royal,* publié par A. de Dion. T. I (*1204-1280*) (A. Picard et fils, in-8). — *Le Couvent des capucins de Mayenne,* par A. Grosse-Duperon (in-8, Mayenne, impr. Poirier). — *Roc-Amadour, étude historique et archéologique,* par E. Rupin (gr. in-8, Barauger). — *La Peur en Dauphiné* (*juillet-août 1789*), par P. Conard (gr. in-8, Société nouvelle de librairie et d'édition). — *Mons. Luigi dei marchesi Fransoni, arcivescovo di Torino, 1852-1862 e lo Stato sardo nei rapporti colla Chiesa durante tale periodo di tempo,* da D. E. Colomiatti (in-8, Torino, tip. G. Derossi). — *Le Comte Desgrées du Loû, président de la noblesse aux états de Bretagne de 1768 et de 1772 et Généalogie de la famille Desgrées* (in-8, J. Poisson). — *El Escudo de Armas de la ciudad de Montevideo,* estudio histórico del Dr. Don A. Lamas (Montevideo, A. Barreiro y Ramos).

VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Romans romanesques et psychologiques. — 1. *Le Secrétaire de Madame la duchesse*, par Léon de Tinseau. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 373 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Passé*, par Resclauze de Bermon. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 299 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Bonheur des autres*, par Alexis Noël. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 336 p., 3 fr. 50.

Romans de moeurs. — 4. *Élias Portolú*, par Grazia Deledda ; trad. de l'italien par G. Hérelle. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 338 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Gouffre*, par Léonide Andréief ; trad. du russe par S. Persky. Paris, Perrin, 1904, in-18 de 277 p., 3 fr. 50. — 6. *Gabriel Heidepeter*, par Pierre Rosegger ; trad. de l'allemand par H. Bloch. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de 370 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Roman d'une orpheline*, par Heimburg ; trad. de l'allemand par V. Tissot. Paris, Hachette, s. d., in-16 de 276 p., 1 fr. — 8. *Les Amours de Li-Ta-Tchou*, par Charles Pettit. Paris, Calmann-Lévy, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Détroit*, par Jean Madeline. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 309 p., 3 fr. 50. — 10. *Le Semeur*, par Gabriel Maurière. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 338 p., 3 fr. 50. — 11. *L'École des Rois*, par M. Reepmaker. Paris, Stock, 1904, in-16 de 325 p., 3 fr. 50. — 12. *Où va la vie...*, par Georges Lechartier. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de 294 p., 3 fr. 50. — 13. *Vers la bonté*, par Paul Ginisty. Paris, Joanin, 1904, petit in-8 de 233 p., avec 11 grav., 3 fr. 50. — 14. *Leurs Parents*, par Claude Sénéchal. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de 224 p., 3 fr. 50. — 15. *La Clé des carrières*, par Abel Faure. Paris, Stock, 1904, in-16 de 328 p., 3 fr. 50. — 16. *Sœur Alexandrine*, par Champol. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 314 p., 3 fr. 50.

Romans-feuilletons. — 17. *Les Fiançailles d'Yvonne*, par J.-H. Rosny. Paris, Joanin, 1904, in-18 de 205 p., 3 fr. 50. — 18. *Le Lac Noir*, par Henry Bordeaux. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de 310 p., 3 fr. 50.

Romans historiques. — 19. *Reutlingen l'Irrésistible*, par Hans Werder ; trad. de l'allemand par Raymond Émery. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de 334 p., 3 fr. 50.— 20. *Guilleri-Guilloré*, par Charles Foleÿ. Paris, Fontemoing, 1904, petit in-8 de 400 p., 3 fr. 50. — 21. *Les Derniers Jours de Saint-Pierre*, par Remy Saint-Maurice. Paris, Lemerre, 1904, in-18 de iv-376 p., 3 fr. 50.

Roman hors cadre. — 22. *Le Maître de la Mer*, par Melchior de Vogüé. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de 444 p., 3 fr. 50.

Romans romanesques et psychologiques. — *Nota* : Prière de se reporter à nos explications antérieures sur le rapprochement de *romanesque* et de *psychologique*.

1. — Et prière aussi de se reporter à ce que nous avons déjà dit ici sur le talent de l'auteur du *Secrétaire de Madame la duchesse*. « Il m'ensorcèle, ma chère ! » Même quand il lui arrive de nous conter des *sornettes* invraisemblables, son esprit, sa grâce impertinente, son pathétique discret, son ton d'homme de compagnie me ravissent,— tel un chant dont on écouterait la musique, en essayant de n'en pas entendre les paroles. — La « sornette » du *Secrétaire* n'est toutefois pas invraisemblable et elle est intéressante par elle-même. Philippe Hurault,

ancien candidat à Saint-Cyr, est un jeune homme pauvre ; il a besoin de gagner un petit capital pour acheter un portefeuille d'assurances et pouvoir épouser sa petite cousine Madeleine ; il accepte, sur l'offre d'un camarade, d'aller faire un stage de quelques années, comme secrétaire de M. le duc de Clerval, ou plutôt de Mme la duchesse. Car le duc n'a pas besoin de secrétaire ; il n'a rien à faire, ayant dévoré tout son patrimoine et ne se sentant pas de goût pour un autre travail. Sa femme le nourrit et l'entretient d'argent de poche, de quoi faire encore figure au Cercle ; de plus, elle lui donne un grand train de maison, restaure le château de ses pères, y convoque des invités par séries, y fait jouer la comédie, dépense avec une largesse princière les revenus des millions qu'elle a apportés en dot. Mais elle les administre avec la sagesse d'une bourgeoise, car elle est née Hertel, elle est la fille et la sœur de gros usiniers, et elle a hérité de leurs qualités pratiques aussi bien que de leur fortune. C'est pour suffire aux charges écrasantes de cette administration qu'elle a besoin d'un secrétaire. Philippe fait admirablement son affaire : il est très intelligent, très laborieux, très honnête, très bien élevé, quoiqu'il montre quelque gaucherie parmi tous ces professionnels et professionnelles de mondanité. Il n'a qu'un défaut, il est trop beau ! Et alors, quoi ? La duchesse ? Eh ! non ! elle a passé l'âge, et d'ailleurs elle n'a jamais été romanesque. Sa fille Yvonne ? Elle a bien seize ans, l'âge terrible ; mais elle a l'âme saine, un cœur droit, beaucoup d'esprit, le besoin d'être bonne, de ne pas souffrir et de ne pas faire souffrir, et enfin elle n'a pas trop de littérature ; elle n'a pas lu *le Roman d'un jeune homme pauvre* et elle n'a pas du tout envie de le vivre. Elle est charmante ! — Alors, qui ? Une des invitées de la duchesse, une veuve, un peu mûre, pas encore *blette* pourtant, mais d'âme déjà avariée par la vie du monde, par les flirts, par les livres. Elle s'entête du beau Philippe et elle l'entête. Le pauvre garçon en a quelques distractions, non pas dans son travail, mais dans sa correspondance avec la petite Madeleine. Il est préoccupé, il est touché ; il commence à trouver que la dame est une « belle âme ! » Aïe ! aïe ! La situation menace de devenir grave ! Heureusement la duchesse veille, et la petite Yvonne avec elle. La duchesse démasque « la belle âme », Yvonne va consoler Madeleine, et demander à l'oncle Hertel s'il n'aurait pas besoin d'un bon employé. Le sauvetage du beau Philippe, auquel tout le monde s'est employé, réussit parfaitement. On l'arrache à un « monde » pour lequel il n'est pas fait. Sa passagère griserie n'aura pas de suites. Il ne sera pas agent d'assurances ; mais il aura une bonne place chez M. Hertel, il épousera Madeleine, — et il saura en outre qu'il y a des honnêtes femmes dans le « grand monde », témoins la duchesse et sa fille. — Telle est l'analyse très sommaire de ce joli roman, pimpant, élégant, spirituel comme

les plus pimpantes et spirituelles nouvelles de la *Vie parisienne*, mais plus honnête. La structure en est aussi plus solide. — Je dirai même que, malgré la multitude des épisodes et des personnages secondaires, dont je n'ai pas pu faire mention, et malgré la forme épistolaire, qui semble rompre, à chaque lettre, la continuité du récit, c'est peut-être une des œuvres les mieux *composées* de M. de Tinseau, une de celles où les détails sont le mieux subordonnés à l'unité de l'ensemble. Mais de quoi vais-je m'aviser de le féliciter ! Est-ce qu'il a besoin de ces mérites techniques ? Est-ce qu'il y tient ? Est-ce que j'y tiens moi-même ? Ah ! que non pas ! « Contez, contez, prince ! » et sans vous préoccuper de devenir plus « homme de métier », restez l'un de nos plus délicieux conteurs romanesques, en même temps que le peintre piquant et fantaisiste, — une sorte de Watteau ironique, — de nos mœurs mondaines.

2. — Quel est ce *Passé* qui compromet le présent, et qui s'oppose à ce que Pierre et Simone se marient, bien que tous deux soient d'âme également exquise, de situation sociale également honorée, de fortune également convenable ? « Non, mon fils, tu ne peux pas épouser cette jeune fille », dit le père au jeune homme. « Non, ma fille, tu ne peux pas épouser ce jeune homme ! » Et ni le jeune homme ni la jeune fille ne cherchent à savoir, tant ils sont d'âme également exquise, ainsi qu'on vous l'a déjà dit. La jeune fille pleure, et le jeune homme « s'engage. » Heureusement pour lui, il est blessé, et il va « savoir ! » Ou plutôt c'est nous qui allons savoir. En apprenant qu'il est blessé, qu'il est en danger de mort, et qu'il l'est, moins à cause de sa blessure, qu'à cause de son chagrin, la mère de Simone va trouver le père du jeune homme et lui dit : Ne tuons pas cet enfant. Marions-le ! — Mais le passé, Madame ! — Mais le passé, Monsieur, n'est pas ce que vous avez cru ! — Vous m'aimiez, Madame, et vous en avez épousé un autre, parce qu'il était plus riche ! — Tais-toi, Arthur ! c'est parce que mon père était ruiné ! Il me supplia de sacrifier mon cœur pour sauver son honneur ! Et je me sacrifiai ! — Oh ! Ange ! Ange ! Et moi qui t'accusais ! Pardon ! Pardon ! Je donne mon consentement. Vite ! télégraphions : « Mon fils, tu dois épouser celle que tu aimes ! » Et voilà ! Il n'y a aucun cadavre dans *le Passé !* Ce passé, ce n'était pas une faute contre les commandements de Dieu, de l'Église ou du code civil, pas même une faute contre l'Amour ! C'était un simple malentendu ! Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que le récit en est fait avec plus de gravité que cette analyse, et avec plus d'agrément, et dans un style plus « châtié ». Très châtiés dans leur langage, tous les personnages le sont aussi, et ils sont en outre très élégants, vous le savez déjà, dans leurs sentiments

Car c'est moralement qu'ils ont leurs élégances,

comme dit Rostand. Bon fils, bonne fille, bon père, bonne et fidèle épouse, ce sont tous d'honnêtes gens. Pour des personnages de romans, c'est une originalité, et qui en vaut une autre !

3. — *Le Bonheur des autres* nous semble souvent meilleur que notre bonheur propre ; pour avoir celui-là, nous compromettons celui-ci. Insensés que nous sommes ! Réfléchissons un peu... ou plutôt, ne réfléchissons pas, lisons cette histoire et comprenons, si nous en sommes encore capables ! La Nicole était garde-barrière et nourrice ; elle avait un fils, beau comme le jour et qui s'appelait Paulet ; son nourrisson, le petit Lecourt, était moins beau quand on le lui apporta ; mais le lait qu'elle lui donna était si bon, les soins qu'elle lui prodigua étaient si maternels, qu'il devint presque l'égal de Paulet en force et en beauté ; on ne les distinguait plus l'un de l'autre, si bien que ledit Lecourt étant venu à mourir brusquement, la Nicole put faire croire que c'était son Paulet qui était mort. Et pourquoi cette substitution ? Pour épargner un chagrin aux parents ? Un peu, car la Nicole était une bonne âme ; mais surtout pour assurer un bel avenir à Paulet, car la Nicole était veuve et pauvre, et les Lecourt étaient très riches. Il aura le bonheur des autres ce fils de la veuve ! Elle, la mère, n'en jouira pas ; n'importe ! dût-elle en pleurer, dût-elle en souffrir, dût-elle en mourir, elle ne se plaindra pas, pourvu que de temps en temps, et de loin, elle puisse entendre

Rire un peu *ce* bonheur né de son sacrifice,

et de son mensonge ! — Ah ! comme elle se trompait, la malheureuse femme ! D'abord tout alla bien. Paulet, transplanté de son milieu natal dans la vie parisienne, semble s'y comporter assez bien ; il a tous les prix au lycée, il devient étudiant en médecine, il devient amoureux, il va se marier avec une millionnaire. Mais son âme est malade, sans qu'il s'en doute ; la belle santé morale qu'il avait héritée de son vrai père est atteinte par l'air qu'il respire chez les Lecourt. Vienne l'épreuve, comment la supportera-t-il ? Elle vient. Ses parents putatifs meurent, ruinés et déshonorés. Avec la fortune perdue, il s'aperçoit de toutes ses autres pertes ; il n'a plus rien, ni volonté, ni foi, ni courage de vivre. M. Lecourt s'est suicidé ; il va en faire autant, après être allé embrasser une dernière fois sa nourrice. Le pauvre Paulet, pareil au pigeon de la fable revenant tout meurtri au colombier natal, revient au village. Il trouve la Nicole installée comme cuisinière chez M. le curé. Quel accueil lui est fait, vous le devinez ! Mais sa résolution est prise, il va mourir. Et déjà il approche le revolver de sa tempe, lorsque M. le curé le lui arrache des mains, et, le force à vivre. Or, M. le curé avait une nièce, la gentille Lise, dont les bons yeux, les tendres soins lui font bientôt trouver quelque plaisir à vivre.

C'est Lise qui achève la cure d'âme commencée par le curé, et Paulet le laisse voir, mais il n'ose pas l'avouer, il n'ose pas se déclarer. « Un Lecourt, dit-il un jour, n'a pas le droit d'épouser une honnête fille ! » Alors sa mère, n'y tenant plus : « T'es pas un Lecourt, mon gas ! mon fieu ! T'es mien ! mon fils ! mon vrai ! » Tableau ! Scène à faire, qui se fait toute seule dans votre esprit : aveux de la mère, larmes de tous, pardon du fils, absolution du curé, bientôt suivie d'une bénédiction nuptiale. Paulet va enfin être heureux, d'un bonheur bien à lui, qui n'aura été volé à personne, et qui durera, espérons-le, plus que celui des autres,

Car le bonheur d'*autrui* comme un torrent s'écoule,

comme n'a pas dit Racine.

Romans de mœurs. — 4.— Commençons par les mœurs exotiques et les romanciers étrangers, et montrons-nous encore plus Français en donnant le pas à l'*Élias Portolú* d'une romancière, Mme Grazia Deledda, une Sarde, dont M. Hérelle, le traducteur, dans une Préface consciencieuse, a cru devoir nous faire connaître l'âge (30 ans), la ville natale (Nuoro, Sardaigne, 7.000 habitants, bureau de poste), le père (ancien avoué, devenu négociant), la mère (une brave paysanne), la maison paternelle (entre cour et jardin avec « une porte en plein cintre »), le mari (un fonctionnaire), le petit garçon (4 ans), le domicile actuel (Rome « la capitale »), les ouvrages déjà publiés (dix, avec les dates de publication) et les ouvrages en préparation (dont un, qui n'est point encore commencé, sera un chef-d'œuvre). Mais alors *Élias Portolú* ne serait pas un chef-d'œuvre ? C'est, dans tous les cas, une œuvre appliquée qui s'efforce d'être un tableau de mœurs exact. Tout y est sarde : le lieu de la scène, le langage, les âmes ; les âmes y sont même tellement sardes qu'elles risqueraient de ne plus paraître humaines, si elles étaient moins vivantes. Élias Portolú appartient à une famille de paysans et de bergers. Dans son pays, on a l'habitude de se saluer par cette formule : « Dans cent ans, une autre disgrâce ! » C'est ainsi qu'on se souhaite santé, bonheur et longue vie. Élias ne profite guère de ces souhaits ; il est né sous une mauvaise étoile. « A peine au sortir de l'enfance » et gardant de « nombreux troupeaux », il commet un vol et est condamné à la prison. Ce fut sa première « disgrâce, » bien légère certes, au jugement de sa famille et de ses compatriotes, chez qui le vol est considéré presque comme un exploit, ou du moins comme une légitime reprise du pauvre sur le riche. Mais à peine au sortir de prison, il voit la fiancée de son frère Pietro, la belle Maddalena, et il en devient amoureux et il la rend amoureuse. Ce fut sa seconde « disgrâce », plus grave que la première. Pour échapper à la tentation, il entre au séminaire, il devient prêtre ; mais à peine au

sortir du séminaire, il revoit Maddalena, devenue sa belle-sœur et il la rend mère ! Troisième disgrâce ! Son frère est jaloux et meurt ; quatrième ! Maddalena se remarie avec un autre pâtre ; cinquième ! Le fils qu'elle a eu d'Élias meurt aussitôt, sixième. Et Élias pleure et se lamente, incapable de faire sa vie ou de la refaire, tourmenté par des instincts plus forts que sa volonté, et en même temps par des remords qui ne sont jamais le repentir, — en quoi il est moins un Sarde qu'un pauvre homme pareil à tous les *abouliques* de tous les pays, une âme violente, impuissante et peu intéressante. A quand le chef-d'œuvre promis ?

5. — Voulez-vous connaître aussi l'âge, le domicile, le père, la mère, etc., etc., de l'auteur du *Gouffre* ? Je crois qu'on vous a déjà donné cette satisfaction dans un précédent article. Rappelez vos souvenirs : Russe, 36 ans, cheveux blonds, ancien étudiant, ancien pauvre, ancien suicidé, aujourd'hui une des espérances de la littérature russe « renaissante », car il paraît qu'elle renaît et donc qu'elle était morte. Un triste, un pessimiste, un réaliste ; un « immoral », déclare la comtesse Léon Tolstoï ; « un vrai et donc un honnête artiste », proteste, de son côté, Léon Tolstoï. Je crois que les dames adopteront le sentiment de Mme Tolstoï plutôt que celui de son mari. — Qu'elles en jugent, d'après l'analyse de la première des six nouvelles de ce volume, celle qui porte précisément ce titre : *Le Gouffre*. Nemowetsky et Zinotchka, lui vingt et un ans, elle, dix-sept ans, lui, étudiant de l'École des ingénieurs, elle, élève du Gymnase, se rendent, un soir, de je ne sais quel village à je ne sais quelle ville. Ils cheminent côte à côte et devisent d'amour, mais en des termes qui témoignent d'une grande candeur chez la jeune fille, d'une exquise délicatesse d'âme et d'esprit chez le jeune homme. En route, des gens avinés et de gaillardes commères les saluent de propos inconvenants. La nuit tombe ; ils n'ont fait encore que la moitié du chemin lorsqu'ils rencontrent un groupe de moujicks qui les assaillent ; le jeune homme est précipité dans un fossé, où il s'évanouit. Quand il revient à lui, il cherche sa compagne, et il la retrouve, évanouie aussi, les habits déchirés, au milieu d'un bois. Il lui prodigue les soins les plus dévoués ; mais bientôt, sous l'influence de la lutte soutenue, de l'ardeur allumée dans son sang, de l'atmosphère de crime et de volupté qu'il lui semble respirer, le délicat et pur jeune homme se conduit comme le plus brutal des moujicks. — Morale :

Tout homme a dans son cœur un monstre qui sommeille.

Et encore :

Le plus pur est toujours Ange et Bête à la fois.

Le Monstre et la Bête, tapis d'ordinaire dans les profondeurs de l'inconscience, en sortent à certaines heures, s'emparent de la

volonté et la précipitent avec eux dans le Gouffre immonde..... Vous reconnaissez ces phrases, et cette idée et cette morale, et vous savez que cette morale est souvent immorale, et qu'il n'est pas bon de voir de trop près les monstruosités dont on est capable, et que, à se pencher sur certains gouffres, on risque d'y tomber. C'est votre avis, n'est-ce pas ? comme c'est celui de Mme Tolstoï, comme c'est celui de toutes les personnes de bon sens et d'expérience. Qu'importe que ce ne soit pas celui de Tolstoï ? Lui, il n'a que du génie !

6. — Rassurons-nous cependant ; il y a des hommes de génie qui pensent comme Mme Tolstoï. L'auteur de *Gabriel Heidepeter* est-il un homme de génie ? Son traducteur n'est pas loin de le penser et de nous le dire. Dans tous les cas, c'est un « homme génial », un autodidacte, un ancien tailleur, devenu poète et romancier, et l'un des noms les plus populaires et les plus considérés de l'Autriche et même de l'Allemagne. Il est parmi les écrivains, plus nombreux qu'il ne semble, qui se croient comptables envers l'humanité de tout ce qu'ils publient, qui se considèrent comme ayant « charge d'âmes, » qui ne se pardonneraient pas de diminuer « l'Ange » dans l'homme, sous prétexte de lui faire connaître « la Bête. » Les *Gouffres* ne l'attirent pas, et il n'incline pas nos têtes sur leurs profondeurs ; s'il nous les montre, c'est de loin, et à l'abri d'un garde-fou. Et si son œuvre reflète des monstruosités et des vilenies, ce n'est pas avec « l'impassibilité d'un miroir », comme le disent certains esthètes. Un miroir ne peut pas avoir de nausées ; c'est la supériorité de l'artiste de le pouvoir, et son honneur d'entretenir en soi d'invicibles répugnances. M. P. Rosegger a gardé pour le mal et le vice l'horreur d'une âme pure. Il confesse même quelque part qu'il aurait voulu être un apôtre du bien ; il croit avoir manqué sa vocation. « Prêcher, dit-il, je suis sûr aujourd'hui que c'était dans ma nature, et qu'il y avait en moi de quoi faire un brave petit curé. » Il est du moins un honnête romancier et dont le succès et la gloire n'ont pas été diminués par l'honnêteté. Bon exemple pour les romanciers de ce côté-ci des Alpes styriennes ! — Et maintenant, il resterait à analyser *Gabriel Heidepeter ;* mais cette œuvre échappe à l'analyse. C'est une suite de tableaux de la vie populaire en Styrie, reliés entre eux par la biographie de Gabriel ; les événements n'y ont pas plus d'importance que d'enchaînement rigoureux. Toutefois comme on sait que la vie de ce Gabriel n'est autre chose que la vie même de l'auteur, ce roman acquiert tout de suite l'intérêt d'une autobiographie. Et c'est avec plus d'attention qu'on en regarde les paysages, si pittoresques, les personnages, si nombreux et bons, si « caractérisés » et si vivants, les mœurs, si particulières et si bien observées. Mais la grande valeur de cette sorte de *confession* est surtout dans les sentiments qu'elle exprime et inspire, la sympathie profonde pour les paysans et

les pauvres, l'amour du sol natal, la foi en Dieu, la courageuse résignation aux épreuves, la pieuse et tendre fidélité du souvenir pour la famille. Avec quelle émotion communicative Gabriel-Pierre parle de sa mère, qui avait bercé son enfance avec les contes du pays, de son père qui répondait, comme Heidepeter, à ceux qui lui prédisaient la gloire future de son fils : « Pourvu que le gamin ne commette pas de péché en écrivant ces petites chansons profanes ! » Lisez ces « chansons » qui ressemblent à celles que chanterait « un brave petit curé. »

7. — Le *Roman d'une orpheline* peut, lui aussi, être mis entre toutes les mains (si tant est qu'on puisse mettre des romans, même excellents, entre toutes les mains, question grave entre toutes et qu'il est bien entendu que je n'ai pas à résoudre ici). Le sujet en est du plus honnête romanesque, avec quelques traits de mœurs qui permettent de le ranger sous cette rubrique n° II. Else Hegenbach est « une jeune fille pauvre », que ni le sentiment de sa pauvreté pourtant, ni les chagrins que lui infligent ceux qui l'ont recueillie ne parviennent à rendre mauvaise, envieuse ou vaniteuse. Sa fierté, sa douceur, son courage lui gagnent le respect de tous et notamment du vieillard riche qu'on veut lui faire épouser par force. Ce sera même ce vieillard qui assurera son bonheur en adoptant le jeune homme qu'elle a distingué et en le lui donnant pour mari. Cette fable à la Berquin, complétée par quelques détails sur la vie mondaine et familiale en Allemagne, valait la peine d'être traduite en français.

8. — Gardez-vous de faire lire à vos enfants *les Amours de Li-Ta-Tchou.* Contentez-vous de les lire vous-mêmes si vous tenez à connaître « les vilenies » de l'âme chinoise. La description en est copieuse, abondante, minutieuse, mais jamais complaisante. Le peintre juge son modèle ; bien que son œuvre soit essentiellement *objective*, on sent battre, à travers le cœur de l'artiste, un cœur de Français et de chrétien ; « le miroir » a eu des nausées ! Mais comme il est clair ce miroir, comme il donne l'impression d'être fidèle, de ne pas déformer les choses dont il nous transmet l'image ! L'auteur s'excuse d'avoir écrit « loin de l'Académie », c'est-à-dire là-bas, en Chine même, parmi les hommes dont il nous parle et « entre deux émeutes » et deux massacres. Mais s'il en était loin par la distance, il ne l'était pas par l'esprit. Il serait difficile de trouver un livre sur des mœurs exotiques, composé avec un art plus académique, une langue plus française, une ironie plus aiguë et plus discrète. J'insiste sur l'éloge pour n'avoir pas à trop insister sur l'analyse. Le mandarin Li-Ta-Tchou est le plus cruel, le plus vicieux, le plus intelligent et cependant le plus bête des hommes ; c'est une brute cultivée. Il est le type représentatif de ces fonctionnaires extraordinaires qui dominent et exploitent la Chine. Il fait couper la tête à ses manicures, lorsqu'ils lui ont mal taillé un ongle ; l'opium, les vices

artificiels et contre nature ont ridé ses chairs, desséché tout son squelette, et aboli en lui le sens même du plaisir, tout en exaspérant ses désirs. Il devient cependant la proie d'une vulgaire courtisane, Bouton d'Or. Pour lui complaire, il favorise les massacres des chrétiens et des missionnaires ; il lui sacrifie ce qu'il a de plus cher, ce qui lui tient plus au cœur que ses trésors, le cercueil de son père ! Il est vrai que, pour la punir de tout ce qu'il a fait pour elle, il la livre au bourreau. Et pour se punir lui-même d'être devenu incapable d'aimer, il se tue. — Ce livre ressemble un peu à un album du Musée secret ; il ne faut pas le laisser traîner sur la table de votre salon. C'est dommage qu'on n'en puisse pas détacher les pages qui nous racontent la lutte héroïque soutenue par des chrétiens dans la maison de Bouton d'Or, dont ils s'étaient emparés, l'abjuration arrachée à la faiblesse de quelques survivants, la mort sublime du missionnaire qui, pendant quelques jours, avait réussi à faire passer toute sa foi, toute sa vaillance, toute son âme dans leurs âmes. Ces scènes sont fort belles et pas trop conventionnelles ni « académiques. »

9. — On pourrait, on devrait même classer *le Détroit* dans les romans psychologiques ; car, bien que l'héroïne de ce roman soit une Anglaise et que le héros soit un Français, ce n'est pas le détroit du Pas-de-Calais qui les sépare, ni ce qu'il y a de trop national dans l'une et dans l'autre des deux âmes. Rien de géographique ni d'ethnographique dans leur cas, lequel est une simple « méprise du cœur », comme toutes celles qu'étudiait jadis Marivaux, et qui pourrait se produire entre deux Parisiens, nés tous deux sur le même boulevard ou dans le même faubourg. L'exotisme n'est que dans quelques détails superficiels, qui ont d'ailleurs le mérite de renouveler une histoire déjà connue. Miss Ellen est une Anglaise, fière, grave, froide ; Jacques Valory est un Français, aimable, léger, séduisant. A la première rencontre, l'Anglaise éprouve pour le Français une de ces aversions violentes qui sont quelquefois le commencement de l'amour, parce qu'elles sont une forme de l'attention et de l'intérêt. Pour justifier et expliquer son aversion, Ellen parle beaucoup de Jacques, elle éprouve le besoin de le revoir, de l'étudier, de le connaître. Et à mesure qu'elle le connaît mieux, ses préjugés s'atténuent, disparaissent jusqu'à être remplacés par un sentiment de sympathie, encore un peu défiant, mais qui n'est pas loin d'être de la tendresse. Même évolution dans l'âme de Jacques : cette grave Anglaise le change de l'Espagnole Lola Mendoza, et de la Parisienne Ghislaine d'Armagnac, qui manquent également de gravité l'une et l'autre ; il éprouve d'abord plus de respect que d'attrait ; mais peu à peu son respect s'anime et s'échauffe et devient assez vite un amour sérieux et profond. Après quelques mouvements en avant, et quelques brusques reculs, ces deux cœurs

vont enfin se rapprocher et se lier, lorsque Mme Valory mère intervient, et fait, elle, de l'ethnographie. Elle assure qu'un Français ne doit pas épouser une Anglaise, pas plus qu'une Anglaise un Français, que les deux races sont inconciliables, que le détroit qui les sépare est plus large, plus profond, plus dangereux à traverser que la Manche, et que, si l'entente cordiale est possible entre les deux peuples — (elle fait d'ailleurs cette concession sans y croire), — elle ne l'est pas entre deux cœurs. Mme Valory parle avec énergie. Elle persuade Jacques ; elle irrite Ellen, et les deux fiancés s'éloignent l'un de l'autre pour toujours. — J'ai dit qu'il n'y a rien d'ethnographique dans leur cas ; je le répète, quoique la thèse de Mme Valory, et peut-être la thèse de l'auteur, soit tout ethnographique. Mais qu'importe la thèse, si le « cas » y est mal adapté et ne la démontre pas ? — Et, de plus, qu'importe une thèse dans un roman, si le roman est joli et intéressant ? Or, celui-ci n'est ni vilain ni ennuyeux.

10. — *Le Semeur* était un semeur de l'idée ! Il commença par avoir des malheurs. Pauvre, il devint riche ; socialiste, il devint bourgeois ; libre-penseur, il se maria à l'Église ; enfin instituteur de dixième classe, il devint « de première ! » Comment tant de calamités purent-elles s'abattre sur la même tête ? Parce qu'il avait épousé Marguerite, un confrère, institutrice comme lui. Lui, il aimait son métier, et y voyait « un sacerdoce, » comme on disait jadis ; ce n'est pas seulement l'alphabet et les quatre règles qu'il voulait enseigner, c'était aussi l'évangile socialiste et athée. Petits enfants de la classe ordinaire, et auditeurs de ses cours d'adultes, tous devaient être régénérés par ses leçons, c'est-à-dire *déclericalisés*. Il leur prêtait ses livres ; et déjà « on lisait Michelet dans les cabanes ; Victor Hugo passait de main en main, et le peuple reconnaissait son génie dans ses mythes prestigieux » (p. 278). Le semeur voyait déjà lever la semence, et s'annoncer la moisson. Ce fut sans doute pour l'aider à lier les gerbes qu'il s'associa avec Marguerite. Mais elle, avait son métier en horreur. Il est vrai qu'elle était cléricale, c'est tout dire. Sans doute c'était une cléricale sans la foi ni les pratiques religieuses ; elle lisait Baudelaire plus souvent que l'*Imitation ;* elle ne lisait même pas l'Imitation, et savait par cœur les passages les plus osés de nos bons pornographes ; mais enfin elle allait à la messe ! C'est ce qui explique avec une évidence qui frappera tous les yeux, sauf peut-être les vôtres, qu'elle allât aussi chez les vieux Messieurs. Elle y était allée avant son mariage ; elle y alla après, et employa son crédit à faire avancer son mari. Elle cessa elle-même de faire la classe et de corriger des copies, « de mettre de l'encre rouge sur du noir. » Elle se transforma en « dame de la société, » et transforma son mari en un « Monsieur. » Elle lui donna le goût de la bonne chère, des cigares exquis, des répétitions à trois francs le cachet.

L'apostolat du « Semeur » était fini. Heureusement, « il apprit tout; » son infortune conjugale lui fut révélée et montrée. Et ce dernier malheur le sauva. Il renvoya Marguerite, il quitta son poste « de première, » en sollicita et en obtint un « de dernière », renonça aux cigares, revint à la maigre chère, à Victor Hugo et à Michelet, et se remit à semer de la graine socialiste. Après deux ans de cette pénitence, il se sentit dans l'état d'âme voulu pour être sublime : il rappela Marguerite ! Et à cette heure, tous deux sèment bravement, et peut-être aussi qu'ils s'aiment ! — Vous voilà fixés, j'espère, sur la valeur dramatique et les tendances doctrinales de cette œuvre. Je ne l'aurais pas si longuement analysée si elle n'était qu'un roman. Mais elle est aussi un document non négligeable sur l'état intellectuel et moral de nos fonctionnaires de l'enseignement primaire, et un document qui nous est fourni par quelqu'un qui les connaît bien, un confrère probablement. Ils n'y sont pas peints en beauté. Intrigants, envieux, affamés, quand ils cessent d'être des illuminés et des mystiques de l'irréligion, ils apparaissent surtout déformés et déprimés par leur assujettissement hiérarchique, féroces pour leurs inférieurs, mais tremblants et lâches devant l'ombre même de Monsieur l'Inspecteur, de Monsieur le Conseiller général, de Monsieur le Maire, osant à peine parler, ayant même peur de penser, eux, les professionnels de la Libre Pensée. Ces pauvres sires, sont-ils des portraits ou des caricatures ? Je ne sais, n'ayant pas l'honneur de fréquenter dans le monde universitaire. Mais je répète que l'auteur semble y être très familier au contraire ; il — ou elle — a dû avoir affaire à quelque inspecteur comme ce M. Migneret, « brave homme, incapable de faire du bien à personne par crainte de se faire du mal » (p. 208). Et l'on voit par cette citation, qu'il — ou elle — a une « jolie écriture » au moins « par endroit ».— Son œuvre, si elle est d'un esprit faussé par l'éducation ou aigri par des rancunes professionnelles, n'est certainement pas d'un esprit vulgaire.

11. — Il faudrait dire exactement le contraire de l'*École des Rois*, si on en disait quelque chose. « C'est aux princes que s'adresse ce livre, écrit l'auteur. S'ils daignent suivre mes conseils, il est certain qu'une prospérité plus grande fleurira dans leur pays. « Et quels conseils leur donne-t-il ? Celui d'abord de considérer « la Royauté comme un sacerdoce, » et de se persuader que « régner » c'est égrener un chapelet de sacrifices. » Celui ensuite d'imiter le roi Albalande et la reine Odile qui passent leur vie à « égrener » des sacrifices. Le Roi aurait voulu « égrener » la Royauté elle-même ; mais il ne put le faire que plus tard, après en avoir « égrené » toutes les prérogatives et même tous les devoirs, et après avoir « égrené » son bonheur conjugal en acceptant d'être épousé sans amour, et en permettant à sa femme d'avoir toujours sur sa toilette le portrait d'un petit cousin bien-aimé. C'est même à ce

cousin qu'il passa sa couronne, quand il eut fini d'égrener tout son chapelet. « Ce livre fut écrit, conclut l'auteur, *dans le but d'*être utile aux Rois, » — et *dans le but* aussi *de* faire une des plus belles collections qui existent de fautes de français et de jocrisseries. Ce second but est pleinement atteint, je l'atteste sans retard. Si le premier le fut aussi, « la Postérité » seule en pourra décider !

12. — Il serait difficile de trouver à cette question : *Où va la vie ?* une réponse meilleure, plus morale, plus chrétienne que celle de M. Georges Lechartier : — « Le droit à la passion et le devoir sont dans l'universelle course au bonheur, les deux pôles entre lesquels oscille éternellement la vie morale de l'humanité. » Ce début manque un peu de simplicité dans l'expression. Voyons la suite cependant : « A faire de son désir la mesure exacte du bien, et de la passion la règle unique de vie, on peut devenir criminel, on ne parvient jamais à être heureux, Au contraire, dans la pratique du devoir, on trouve le bonheur durable. Telles sont les vérités éternelles que j'ai voulu faire *vivre* dans les pages qui suivent. » « La vertu nous rend heureux », disent plus brièvement les manuels scolaires. M. G. Lechartier le dit avec du style. Mais comme il le dit aussi avec conviction, et qu'il se met à le démontrer avec cette bravoure confiante et cette sincérité passionnée qui est la marque des jeunesses privilégiées (car il doit être jeune et membre du *Sillon*), il mérite d'être écouté et applaudi. Puissent même, — ou puissent toutefois nos applaudissements être assez bruyants pour couvrir sa voix à certains passages de sa démonstration, car il s'en trouve qui ne doivent pas être entendus par tous ses auditeurs ou toutes ses auditrices. Lui-même souhaite que les premiers chapitres de son œuvre soient lus « en courant. » Pourquoi les a-t-il écrits *en s'arrêtant ?* La vie de Daniel Clellan a donc « oscillé » d'abord vers l'égoïsme et le plaisir. Il a eu deux maîtresses à la fois ! (Je cours). Mais il n'a pas été heureux avec elles ; si vous saviez tout ce qu'elles lui ont fait souffrir (J'applaudis, des pieds et des mains et de ma canne et en courant toujours !). Le pauvre Daniel a alors « oscillé » vers l'autre « pôle », le devoir, attiré et aimanté par une sœur, tendre et dévouée qui, elle, n'oscilla jamais, et par une aimable enfant, Anne de Prévost, qui le fixera enfin dans le bonheur légitime et donc durable. Et ne croyez pas que ce bonheur le rende égoïste. Il ne l'a mérité et il ne le gardera que parce qu'il est devenu « altruiste, » qu'il est « allé au peuple, » qu'il s'est dévoué à toutes les œuvres de rédemption ou de pacification sociale, et qu'il s'est fait inscrire à la Société de Saint-Vincent de Paul ou à celle de M. Marc Sangnier (J'applaudis, et de tout cœur). Et c'est ainsi que la vie de Daniel Clellan prouve que la vie va au bonheur par la foi chrétienne et par la vertu. La preuve n'a peut-être pas toute l'évidence ni toute la rigueur qu'elle pourrait avoir ;

mais qu'importe la preuve, si la vérité, qu'elle voulait démontrer, est par elle-même évidente et lumineuse ? Or elle l'est ; elle est notre espérance, elle est notre foi, elle est « la vérité haute et belle et radieuse, la vérité immaculée qui plane sur les raisonnements mauvais, sur toutes les luttes d'esprit, la vérité de lumière et de soleil, qui réchauffe, qui console et qui repose à jamais la vérité des cœurs croyants et aimants en envolée vers le ciel. » — Ces choses-là font toujours plaisir à entendre ! — Si M. G. Lechartier n'est pas un logicien, c'est un poète !

13. — Les vingt-deux nouvelles qui composent le recueil intitulé : *Vers la bonté* ne sont pas précisément la continuation du roman précédent. La Bonté vers laquelle évoluent et oscillent les personnages n'est pas la Bonté chrétienne ; elle n'est même pas toujours « l'altruisme » puisqu'elle est souvent la lâcheté, la peur, la crainte des coups, c'est-à-dire une forme de l'égoïsme. Tel passe pour un *saint* (p. 129) qui n'est qu'un impuissant et un malade qui a fait de nécessité vertu, et qui n'a pardonné à sa femme coupable que parce que l'amant « n'aurait fait de lui qu'une bouchée » (p. 134). Telle femme rentre dans le devoir parce que son amant l'ennuie encore plus que son mari, etc. C'est vous dire que ce volume est du sous-La Rochefoucauld, gouailleur, avec cependant un peu moins d'esprit systématique, mais, en revanche, avec un peu moins de style. Et ceci n'est pas pour désobliger M. Ginisty ; on n'est pas déshonoré pour être au dessous de La Rochefoucauld : tout dépend de la distance.

14. — *Leurs Parents* est du sous-Gyp, « forme et fond » ; vingt dialogues, où l'égoïsme des parents, leur rivalité, leur cupidité et toutes sortes d'autres vices sont révélés par ou devant les enfants ; morale « cruelliste », comme celle de l'auteur du *Petit Bob*. Toutefois, à en juger de loin et sans vouloir garantir l'arpentage, je trouve qu'entre M. Sénéchal et Gyp la distance est moins grande qu'entre M. Ginisty et La Rochefoucauld. Mais la différence est plus sensible (Comme on voit que je pèse chaque mot : *distance*, *différence !* Un critique n'est jamais trop scrupuleux ! Surtout en matière si grave !). M. Sénéchal ne rit jamais ; il s'est interdit le sourire, et l'ironie et l'esprit : il est grave :

Grave comme un Pontife ou comme un malfaiteur.

Pontife, il le pourrait être, s'il n'était lu que par des *Parents*, et s'il provoquait à d'utiles méditations sur le vieux proverbe : « Tel père, tel fils » ; son « cruellisme » serait alors un sacerdoce. Mais s'il est lu par des enfants ? — Enfants, ne lisez pas M. Sénéchal !

15. — Quelle est *la Clé des carrières* ? Le baccalauréat, disent les bourgeois ; la gredinerie, doit penser le héros de ce roman, Henri Barthelot. Reçu bachelier avec la mention *très bien*, il croyait voir

s'ouvrir devant lui toutes les portes en même temps que tous les horizons et toutes les espérances. Mais il se trompait. Il commença par voir se fermer la bourse de son père, et tous les petits crédits dont il pouvait jouir au Quartier latin, et la porte des journaux où il alla frapper, et celle de tous les protecteurs qui lui avaient fait des promesses, et celle même des « boîtes à bachot » où il s'était résigné à entrer pour avoir du pain — et des haricots — à manger. Presque réduit à la mendicité,

Il roulait dans son cœur de funestes projets,

lorsqu'enfin il vit s'ouvrir une porte, une grande, et qui donnait sur la célébrité, sur la fortune : celle d'un homme politique, d'un député ministrable, qui l'appelait à lui comme secrétaire. Il entra ! Le malheureux ! « O vous qui entrez, laissez l'espérance ! » Il y laissa ce qui lui restait de réputation et de scrupules. Après avoir servi quelque temps d'instrument aux combinaisons louches du personnage qui était surtout un écumeur d'affaires, et endossé pour lui de fâcheuses responsabilités, il dut repasser la porte, franchie d'abord avec tant d'allégresse. Mais en lui donnant le coup de pied de l'adieu, son patron lui donna aussi un conseil : « Taisez-vous ! Ne me trahissez pas ! Je vous perds pour me sauver. Mais je vous repêcherai si vous êtes sage. » Henri fut-il sage ? Est-il repêché ? et fait-il partie aujourd'hui de la bande de nos pêcheurs en eau trouble ? Mieux vaudrait pour lui qu'il fût mort ! — Il y a une assez jolie scène dans ce roman, celle de la réception au baccalauréat (encore est-elle un peu tournée à la charge); mais il n'y en pas d'autre. La suite des faits n'y a ni logique ni vraisemblance ; les dissertations y abondent : sur l'éducation, l'Université, la société, le cléricalisme, les tartufes de charité, etc., etc., sur tout ce qui sollicite les premières réflexions d'un jeune homme. Œuvre de débutant, d'un pessimisme exaspéré, mais puéril, et d'un intérêt médiocre, — et dont cependant l'idée première n'était point fausse, puisqu'elle est banale et que nous nous plaignons tous que tout l'effort de nos écoles — officielles ou libres — aboutisse à faire tant de bacheliers et si peu d'hommes !

16. — Je voudrais donner beaucoup de lecteurs à *Sœur Alexandrine ;* l'héroïne les mérite par ses vertus, par ses services, par ses souffrances, par l'ingratitude de ses ennemis, et son historien les mérite aussi par l'intérêt qu'il a su laisser à son sujet, le plus actuel et le plus poignant qui existe. C'est l'histoire d'une religieuse expulsée en vertu de la loi de 1901. Cette histoire, composée d'après les procédés les plus simples (qui ne sont pas les moins bons), pourrait se diviser en trois parties, avec des épisodes dans chacune. *Première partie : Comment Sœur Alexandrine mérite d'être expulsée.* Elle appartenait à une con-

grégation non autorisée ; elle avait quitté sa famille pour se vouer au soin des pauvres ; depuis plus de trente ans, elle gardait les malades, élevait des orphelins, payait des loyers arriérés, quêtant dans les châteaux, vidant sa bourse dans les mansardes, regagnant chaque soir sa communauté pour retrouver dans la prière et les mortifications les forces nécessaires au travail du lendemain. *Épisodes*. Parmi les maisons pauvres qu'elle visitait, il s'en trouvait une qui était habitée au premier étage par une asthmatique et sa mère, au deuxième par des orphelins, au troisième par une jeune femme nommée Yvonne — tous et toutes plus malheureux les uns que les autres ; les locataires du premier pouvant à peine payer leur pharmacien ; ceux du second n'ayant d'autres ressources que ce que gagnait une sœur aînée, coquette, paresseuse et guettée par le vice ; Yvonne, échouée dans cette mansarde, après une enfance heureuse et fortunée, après des fiançailles avec un cousin qui l'abandonna et qu'elle ne peut oublier, après un mariage avec un débauché et un paresseux qui l'a ruinée. Sœur Alexandrine est la consolatrice de toutes ces tristesses, la garde-malade de ces infirmités, le soutien de ces vertus chancelantes, le banquier de toutes ces misères. *Deuxième partie : Expulsion de la communauté de Sœur Alexandrine* (Voir les journaux de cette année ; le roman n'enlève rien de l'horreur tragique de l'histoire vraie). Sœur Alexandrine, la vieille supérieure et une novice, se réfugient chez leurs obligés, dans la maison susdite. Elles sont trois ; donc elles forment une nouvelle communauté ! Le commissaire de police informé accourt pour procéder à une nouvelle expulsion ; mais il en est pour ses peines : à son arrivée, il trouve la supérieure morte d'émotion ! Il ne peut plus expulser. *Épisodes*. Mais c'est alors le propriétaire qui expulse ses locataires, les ressources d'Alexandrine ne pouvant plus suffire à payer les loyers. *Troisième partie : Mort de Sœur Alexandrine*. Elle était allée quêter pour ses malades au château d'Arcilly, qui avait été son château et qu'elle avait cédé à son frère ; elle n'y avait trouvé personne ; elle avait dû s'en revenir à pied, sous la pluie ; elle avait pris une fluxion de poitrine. Elle meurt. A ses obsèques, Yvonne, devenue veuve, et son cousin se rencontrent. Et la morte « parle encore » et elle agit ; son influence rapproche ces deux cœurs meurtris, et l'on sent qu'elle finira par les apaiser et leur donner le bonheur dans le devoir. C'est ainsi que Sœur Alexandrine passa en faisant le bien, et qu'elle continue à en faire après son départ.

Romans-feuilletons. — 17. — En voici deux qui, par fortune rare, sont l'œuvre de véritables écrivains. A vrai dire, les auteurs des *Fiançailles d'Yvonne* ne l'étaient peut-être pas encore, quand ils écrivirent cette nouvelle, un peu longue. De quel moment de leur carrière littéraire date-t-elle ? Pas de leurs débuts, quand leur langue n'était

qu'une sorte de volapuck laborieux et douloureux ; celle des *Fiançailles* est simple et aisée ; — pas de ces derniers temps, où ils ont fait preuve de remarquables facultés d'observation et d'un art subtil dans la composition ; la psychologie des *Fiançailles* est nulle, les péripéties en sont banales et « cousues de fil blanc » et même de grosses ficelles. Eh bien ! mettons qu'elle est antérieure même à leurs débuts, qu'elle date d'*avant* l'époque où, n'ayant pas encore du talent, ils avaient une *manière*, et que c'est de la « bonne ouvrage » d'apprenti, retrouvée dans leur tiroir, et publiée aujourd'hui. Ce point réglé, voici l'histoire d'Yvonne Cazelle et de son fiancé François. Fiancé il l'était, mais conditionnellement : si, dans un an d'ici, il n'était pas millionnaire, il ne serait plus fiancé, et Yvonne épouserait l'Américain James Hamilton. Comment devenir millionnaire en un an, quand on n'a que quelques milliers de francs en poche ? C'est bien simple ; il n'y a qu'à être le frère d'un homme qui a découvert une mine d'argent en Amérique, à aller rejoindre ce frère, à s'associer avec lui, à travailler comme un nègre, à empiler dollars sur dollars jusqu'à ce que la pile atteigne le million. C'est ce que fait ledit François. Il empile, il empile, il empile, si bien que sa pile est finie deux mois avant l'échéance fixée. Il accourt d'Amérique à Paris ; avec quelle fièvre, vous le devinez ! Il prend juste le temps de changer de linge à l'hôtel et il se présente devant M. Cazelle. Mais celui-ci, très digne, lui tend un papier : « Lisez, Monsieur ! » Et qu'est-ce qu'il lit, ô ciel ! Une lettre de lui, François, à une Américaine, miss Ellen, où il « promet mariage ! » « Est-ce bien votre écriture ? — Oui, Monsieur ; mais la lettre n'est pas de moi ! c'est un faux ! — Prouvez-le ! Je vous donne trois semaines pour le prouver ! Passé ce délai, ma fille épousera Hamilton ! » Patatras ! François voit s'écrouler la pile de ses espérances, plus haute et plus solide que l'autre ! Comment, en trois semaines, trouver la preuve demandée ? Où chercher ? comment chercher ? Heureusement, son frère Charles, l'homme à la mine, est près de lui ; il le réconforte, il le conseille, il s'offre à l'aider, et il l'aide, en attendant, à ramasser les débris épars de son rêve. Ils vont trouver Yvonne, et obtiennent d'elle que le délai de trois semaines soit prorogé de deux mois. Deux mois, c'est plus qu'il n'en faut pour un *prospecter* de mines pour prospecter l'infâme machination — et en découvrir les auteurs. La première chose qu'il découvre, c'est qu'Hamilton en est l'inspirateur et le bénéficiaire ; la seconde c'est que miss Ellen, venue à Paris pour appuyer de son témoignage verbal la lettre accusatrice, est une aventurière qui s'est fait payer très cher son mensonge ; la troisième, c'est que les faussaires ont commis une gaffe, une gaffe énorme et qui va les perdre. Ils avaient parfaitement imité l'écriture de François ; ils avaient même écrit la lettre sur le papier de François ; mais voilà, ils n'avaient pas fait attention à la pâte de ce

.pier et au filigrane ! Or, il se trouve que le papier de cette pâte et de filigrane n'a été mis en vente que six mois après la date inscrite r la lettre ! Donc cette date est un mensonge, et cette lettre est un ux ! La démonstration est faite par devant MM. Cazelle, Hamilton et iss Ellen ; elle produit l'effet d'un coup de foudre ; miss Ellen avoue Hamilton s'esquive ; il court encore.

18. — Je ne voudrais pas expier le tort dont je m'accuse d'avoir alysé trop longuement ce conte d'Amérique, en résumant trop ièvement *le Lac Noir*, qui est d'un intérêt supérieur. C'est un roman diciaire et en même temps une étude de mœurs, quelque chose comme Gaboriau qui serait panaché d'un peu de Balzac. Et cette *mixture* ant de M. Henry Bordeaux (plus connu jusqu'ici pour des préparations un autre genre) on devine ce qu'elle peut avoir de saveur littéraire. scène se passe en Savoie en 1869. Un assassinat a été commis, ès du lac Noir : la femme Fraizier, mariée d'un an à peine, a été ouvée éventrée ; l'enfant qu'elle allait mettre au monde gisait à côté elle dépecé, comme par un instrument chirurgical, la place du cœur de. On arrête, comme l'auteur présumé de l'assassinat, Gavot, un voisin ec qui les époux Fraizier avaient eu des difficultés et qui avait même ononcé contre eux des menaces de mort. Les présomptions se chan- nt vite dans l'esprit du parquet et du tribunal en certitude absolue ; utes les apparences et toutes les vraisemblances accusent Gavot ; on trouvé, dans son écurie, caché dans le sol, un long couteau, taché sang. C'est sur l'indication du sorcier Gruz qu'a été faite cette dé- uverte, qui achève de faire la conviction parmi les magistrats et dans public. Cependant un incident se produit qui vient troubler la cons- ence du juge d'instruction. Un de ses confrères, pour occuper ses loisirs compléter ses études sur les mœurs locales, achetait, partout où il pouvait dénicher, des documents sur les sorciers savoyards, une des aies du pays. Au cours d'une promenade près du lac Noir, il entre ns la cabane de Gruz, et obtient de sa femme, moyennant deux uis, et la promesse de n'en rien dire au sorcier, la cession d'un traité magie, datant du XVIIe siècle, et qu'avaient dû feuilleter bien des ains malpropres, car il n'était pas à toucher avec des pincettes. Le ge d'instruction le touche cependant, et son regard tombe sur un assage où il était dit qu'un moyen certain de se rendre invisible était de manger le cœur d'un enfant mort-né. A ce trait, un soupçon énètre dans son esprit. « L'assassin ne serait-il pas le sorcier ? » se emande-t-il ; à force de se le demander, il se le persuade. Il cherche es preuves ; les preuves se dérobent. Le mari de la victime témoigne ui-même que le sorcier travaillait à quelques pas de lui, à l'heure résumée du crime. Cet alibi ne persuade pourtant pas le juge ; il ontinue son enquête, il supplie ses confrères de l'aider, de surseoir

au moins à la comparution de Gavot en cour d'assises ; ses confrères se moquent de lui et lui demandent s'il veut compromettre la magistrature. Gavot comparaît donc. Les témoignages se succèdent, et l'accablent, celui du sorcier notamment et celui de sa femme. Mais voici que Gruz reconnaît comme lui ayant appartenu le livre de magie, et que, de son côté, sa femme, à qui l'on montre le couteau trouvé dans l'écurie de l'accusé, le reconnaît comme appartenant à Gruz ; c'est elle qui le lui a donné ; il n'en existe pas de pareil dans le pays. On voit d'ici le coup de théâtre, ou plutôt on ne peut pas le deviner. Gruz, comme une bête fauve, s'est précipité sur le couteau accusateur, bondit vers la porte des témoins et disparaît ; il est allé se jeter dans le lac Noir. — Tel est le drame judiciaire, très peu banal, que M. Henry Bordeaux a pu nous raconter, comme un professionnel du feuilleton judiciaire, mais à l'occasion duquel il a peint « blouses de paysans et robes de magistrats », ainsi qu'il le dit lui-même, comme un professionnel, ou plutôt comme « une des meilleures espérances » du roman de mœurs.

Romans historiques. — 19. — *Reutlingen l'Irrésistible* nous reporte au temps de Frédéric II de Prusse et parmi les officiers de son armée. Quelque pénibles à notre patriotisme que soient les souvenirs qu'il réveille en nous, la lecture n'en reste pas moins attachante. Ces officiers sont de bonne compagnie, et le plus terrible d'entre eux, Reutlingen, cache le cœur le plus délicat et le plus tendre sous les apparences les plus brutales. Commandant un bataillon de dragons qui est venu camper dans un couvent, il n'y trouve que la supérieure, agonisante, et la nièce de la supérieure, la jeune Ulrique. Il donne sa parole d'honneur à la tremblante enfant qu'elle n'a rien à craindre sous sa protection, et il lui impose cette protection qui lui semble d'ailleurs le plus redoutable des malheurs. Il la lui impose, jusqu'au point de l'épouser, pour être plus sûr de la sauver. Un mariage conclu dans de pareilles conditions avait toutes les chances de mal tourner, et de fait, pendant quelque temps, il ressembla assez au mariage de la gazelle et du lion, — avec cette circonstance particulière que le lion avait promis de ne pas toucher, même du bout de sa griffe, à la gazelle (Ah ! qu'en termes discrets ces choses-là sont dites !) et qu'il tenait sa promesse sans paraître en souffrir. S'il en souffrait cependant, j'espère que vous n'en doutez pas, car pour être un Prussien et un soldat de Frédéric le Grand, on n'en est pas moins homme. Il en souffrait au point qu'il faillit en mourir, de chagrin d'abord, et ensuite des exploits qu'il accumula et des dangers qu'il brava pour mériter d'être relevé de son vœu. Il le mérita. Ulrique finit par apprécier les bienfaits que lui avait assénés la rude main de son sauveur et maître, et elle devint son épouse reconnaissante, fière et

aimante. La grande figure de Frédéric, qui apparaît deux ou trois fois à travers les incidents de cette idylle héroïque, en relève singulièrement l'intérêt.

20. — *Guilleri-Guilloré* est un épisode de l'échauffourée vendéenne de 1832 qui se termina par l'arrestation à Nantes de la duchesse de Berry. Le récit ne semble pas y avoir la rapidité et l'intérêt qu'il a dans d'autres romans historiques du même auteur. Le héros, qui porte ce nom double, est associé, un peu malgré lui, au parti des *Blancs*, et il arrache deux fois la duchesse, — cachée sous le costume et le nom d'un petit gas Breton, Petit-Pierre, — aux poursuites des soldats de Louis-Philippe. C'est en poursuivant lui-même et en voulant rejoindre sa fiancée qu'il a l'occasion d'être le paladin de la princesse. — Guet-apens, trahisons, déguisements, chasse à l'homme à travers les bois et les marais, emprisonnement dans les oubliettes d'un château, coups de feu dans la nuit, dévouement et mort d'une jeune paysanne, purement éprise de Guilleri et sacrifiant sa vie pour l'aider à sauver Petit-Pierre, noires machinations de Deutz, le Judas qui vendit la duchesse pour on sait combien de deniers, rien ne manque à ce mélodrame — qui a été de l'histoire, — rien qu'un peu plus d'ardeur et d'entrain dans le style de l'historien, un peu de ce « diable au corps » qui soulevait les compagnons de Petit-Pierre, et Petit-Pierre elle-même.

21. — Étude de mœurs, description d'une des plus épouvantables catastrophes de l'histoire humaine, idylle « fleurissant sur un volcan », *les Derniers Jours de Saint-Pierre* offrent tous les éléments d'intérêt qui peuvent se rencontrer dans un roman historique. L'étude de mœurs nous montre la révolte des deux races qui peuplent la Martinique, la race blanche et la race noire. Le spectacle de ces querelles, quoique déjà vu ailleurs, prend ici un caractère plus poignant, de ce fait qu'il se déroule sous les menaces d'un volcan qui s'apprête à mettre d'accord les adversaires en les engloutissant tous. La partie descriptive est sobre, soit celle qui est consacrée aux beautés de la nature tropicale, soit celle qui retrace les horreurs de l'éruption et de destruction de la ville. L'auteur n'y abuse pas du bariolage et de l'illustration. Enfin l'idylle a la simplicité voulue. La poésie de la jeunesse et de l'amour s'y avive et s'y émeut au voisinage de la mort. Un jeune homme de race blanche aime une jeune fille de race noire ; le père, tout imbu des préjugés ataviques, combat ces pures tendresses et s'oppose au mariage, jusqu'au jour où le terrible Moloch du Mont Pelé unit les deux jeunes gens dans la commune catastrophe. En somme, comme on peut le pressentir d'après cette brève analyse, ce roman est une œuvre de métier, mais faite par un ouvrier délicat.

Roman hors cadre. — 22. — Ce n'est pas seulement à cause de sa

nature et de son objet que *le Maître de la Mer* doit être mis hors cadre, c'est surtout à cause de sa valeur. De sa valeur comme roman ? La question est controversée. — Les uns ont dit : « Vantez tant que vous voudrez l'écrivain, le sociologue, l'ethnologue, le penseur à qui nous devons ce livre ; mais laissez-moi ne pas admirer le romancier. Ce n'est pas un créateur de vie. Les personnages qu'il imagine ne sont pas des personnes en chair et en os, des êtres en qui l'on sente la vie palpiter de la chaleur du sang et de la vigueur des muscles ; ce sont des instruments de dissertation, des porte-voix, des phonographes exprimant les idées de M. de Vogüé. Ils n'ont pas d'*objectivité*, comme dit l'autre. Et la preuve c'est que, seul, le souvenir de leurs idées nous reste, mais que le souvenir de leur personnalité, de leur physionomie, de leurs noms même s'efface. Personne n'a oublié l'idée — si belle et si haute — des *Morts qui parlent* ; pourriez-vous dire les noms et les aventures des personnages qui la représentent ? Eux aussi ce sont des morts qui parlent ! ou plutôt des gens qui n'ont jamais été vivants ! » — Et les autres disent : « Pas vivants, les héros du *Maître de la Mer* ? Vous êtes difficile. Tournoël ? mais c'est Marchand, tout le monde l'a dit, et, même après le désaveu formel de M. de Vogüé, tout le monde continue à dire : c'est Marchand ! ce qui prouve au moins que c'est quelqu'un. Archibald ? Mais, à lui seul, il a assez de vie et de sang pour en fournir à tous les anémiques qui peuplent vos livres et vos théâtres ; c'est une bobine Rumkoff, un accumulateur d'électricité, une torpille à la mélinite. Vous trouvez qu'il ne palpite pas ! j'ai toujours peur qu'il n'éclate ! — Oui, mais il n'éclate jamais. Cet obus américain est un obus japonais ! Il fuse en beaux jets oratoires, il ne brise aucun obstacle, ne soulève aucune volonté. La femme qu'il aime et le soldat qu'il veut séduire lui résistent avec facilité et sans mérite !... » Je ne prolonge pas le dialogue, puisque vous êtes censés ne pas savoir encore qui est Archibald et qui est Tournoël, et n'avoir pas lu *le Maître de la Mer*. Bien que je sois sûr du contraire, voici : Archibald est un Américain *trusteur*, si j'ose employer ce terme ; il est en train d'organiser le trust du commerce maritime ; ses vaisseaux couvrent les mers ; ses affaires s'étendent sur le globe entier. Il a des mines en Australie, des journaux en Amérique, en Asie et en France ; ses millions font la hausse ou la baisse à son gré, sur tous les marchés du monde ; ils influencent certains Conseils de ministres et les délibérations de certains Parlements. C'est une puissance « mondiale. » Et tout de même Archibald n'est pas seulement un grand homme d'affaires ; s'il a des procédés qui sont d'un Arton et d'un Cornélius Herz, il a aussi des conceptions politiques qui sont d'un patriote et d'un poète. Il rêve de l'impérialisme américain ; il veut en être un des instruments. Et, par exemple, il a entendu parler de l'expédition du commandant français Tournoël, du

côté du lac Tchad, dans l'Ouadaï; tout ce morceau de l'Afrique va devenir français, si le Ministère approuve les projets du commandant et lui accorde les crédits, en hommes et en argent, qu'il sollicite. Archibald obtient que ces crédits soient refusés; il y a mis le prix. Il pense obtenir aussi facilement que Tournoël, fatigué des retards et de la mauvaise volonté de ses chefs, donne sa démission, se mette à son service, à lui, le Maître de la Mer, et conquière l'Ouadaï non plus pour la France, mais pour l'Amérique. Il se trompe. Jusqu'ici il n'avait eu affaire qu'à des hommes politiques ; ici, il se trouve en face d'un homme : « Rompez, Monsieur ! » Ce n'est pas tout à fait ce que dit Tournoël, mais c'est ce qu'il fait; — d'un geste ferme, il écarte les propositions de l'Américain, non sans les discuter abondamment et éloquemment (car lorsqu'il n'est pas de service, il n'a pas le parler bref). Il veut se réserver pour la France, la seule France, dût-il passer sa vie à faire antichambre chez les maîtres actuels de la France. En attendant, il consacre ses loisirs à Mme Fianona. Qui est Fianona ? Une femme, la Femme avec un grand F — et c'est tout ! Les détails abondants et précis qu'on nous donne sur elle, et sur feu son mari, et sur sa famille et sur ses embarras financiers, etc., etc., n'ont pas d'intérêt ; elle a beau avoir tous ses papiers et son *curriculum vitae* en règle, elle n'a pas la vie. De tous les personnages du roman, celui-là est le moins défendable. Auprès de ladite Fianona, Archibald et Tournoël se retrouvent rivaux, mais c'est le Français qui l'emporte. Plutôt que de devenir la femme de l'Américain, la *Maîtresse légitime de la Mer*, elle préfère devenir la maîtresse du commandant, en attendant d'être sa femme ; car le mariage aura lieu, et Archibald qui ne se refuse rien, pas même l'héroïsme romanesque, consent à être un des témoins ; il s'offre même à être l'homme d'affaires et le bailleur de fonds du nouveau ménage. Il est si beau dans ce rôle que, de crainte de n'être pas aussi sublime que lui et de se montrer un vulgaire bourgeois, Tournoël accepte ! — M. de Vogüé a lui-même avoué que ce dénouement n'est pas bon. Quelques-uns de ses plus sincères admirateurs avouent encore que l'action, terminée par ce dénouement, n'est pas meilleure, — et que même elle n'est ni meilleure ni pire, attendu qu'elle n'existe pas. Tous les personnages qui y figurent sont ou ont été des hommes d'action ; ils ne le sont plus ici. La plupart ne sont que des « figurants », avec de belles têtes d'ailleurs, je veux dire des têtes curieuses à voir : masque, attitude, gestes sont admirablement saisis et rendus. Parmi les personnages secondaires il faut citer le journaliste parisien Moucheron ; — un duc authentique époux d'une millionnaire américaine, lui, occupé de l'élevage des chevaux, elle, occupée de l'élevage de ses compatriotes, dont elle veut faire des « hommes du monde » ; — le ministre Pélussin, le Toulousain finaud et bavard, le faux bonhomme qui « roule »

les camarades en leur tapant sur le ventre ; — le général Romain Muiron, Romain de nom et d'âme ; — l'évêque X..., qui n'est Romain que de doctrine ; — une coquette, intrigante et besogneuse, « la pauvresse millionnaire », etc., etc. Que font ensemble tous ces gens-là ? Ils ne font rien ! Ils causent ou plutôt ils discourent ! Mais comme ils discourent bien ! Le discours du général Muiron est à mettre dans un *conciones* à l'usage de nos officiers ; une phrase de l'évêque, onctueuse, « rondouillarde, » et qui semble confite dans l'optimisme le plus béat, est un bien joli pastiche et point trop irrévérencieux ; un soupir du même, un simple soupir — oh ! ce soupir ! — vaut tout un mandement ! — Mais ce sont surtout les discours d'Archibald et de Tournoël qui sont remarquables — d'abord par les sujets, les plus divers, les plus graves, les plus attachants, les plus actuels qui soient, puisqu'ils ne sont rien moins que tous les problèmes de la vie sociale, politique, économique et religieuse, en France, en Europe, en Afrique, Asie, Amérique et autres lieux, — ensuite par la magnificence de la forme, si éclatante, si éblouissante qu'il faut presque « les lire avec des lunettes bleues » ; — en troisième lieu par la portée des idées, qui sont d'une des plus belles et des plus hautes intelligences de ce temps, — et enfin par la valeur symbolique des discoureurs. Car Archibald et Tournoël sont moins encore des personnages ou des personnes (si tant est qu'ils soient des personnes) que des types généraux, représentatifs de races et d'idéals différents ; ce ne sont point deux hommes, ce sont deux Idéals ! l'un, l'Idéal du Milliard, positif et fougueux à la fois, et qui est parti pour la conquête de la terre et des âmes ; l'autre, l'Idéal des Chevaliers d'antan, l'idéal de la France,

Terre du Dévouement, de l'Honneur, de la Foi,

comme le disait — déjà ! — l'empereur Charlemagne (celui de feu M. de Bornier). Ces deux Idéals se disputent le monde à cette heure. Lequel l'emportera ? Dans *le Maître de la Mer*, ils se livrent un duel verbal admirable ; les phrases des deux adversaires se croisent et étincellent comme les éclairs de deux maîtres fleurets dans une passe d'armes. Fianona, juge du tournoi, finit par décerner le prix à l'Idéal français. Puisse le monde en faire autant ! — Conclusion : quelque discutable que soit le roman du *Maître de la Mer*, l'œuvre est grande et belle ! Faut-il ajouter, avec M. Faguet : « C'est peut-être le plus grand livre de l'année ? » Cela dépend de la taille des autres. CH. ARNAUD.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *La Sorcellerie et la Science des poisons au* XVIIe *siècle*, par le Dr A. MASSON. Paris, Hachette, 1904, in-16 de 342 p., 3 fr. 50. — 2. *Poisons et sortilèges*, par les Drs CABANÈS et L. NASS. 2e série. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de 388 p.,

3 fr. 50. — 3. *Montaigne et les Médecins*, par le Dr Merleau-Ponty. Paris, Rousset, 1903, in-8 de 38 p., 2 fr. — 4. *Controverses transformistes*, par Alfred Giard. Paris, Naud, 1904, gr. in-8 de viii-179 p., avec 23 fig., 7 fr. — 5. *Traité des variations des os du crâne de l'homme et de leur signification au point de vue de l'anthropologie zoologique*, par le Dr A.-F. Le Double. Paris, Vigot frères, 1903, gr. in-8 de xv-400 p., avec nombr. dessins, 20 fr. — 6. *Travail et plaisir, nouvelles études expérimentales de psycho-mécanique*, par le Dr Ch. Féré. Paris, Alcan, 1904, gr. in-8 de 476 p., avec 200 fig., 12 fr.— 7. *Naissance et Mort, étude de socio-biologie et de médecine légale*, par le prof. G. Morache. Paris, Alcan, 1904, in-16 cartonné de iii-273 p., 4 fr. — 8. *Précis des maladies mentales*, par le Dr A. Rémond. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-18 de 273 p., 4 fr. — 9. *Étude médico-légale sur les traumatismes de l'œil et de ses annexes*, par le prof. Baudry. 3e édit. Paris, Vigot frères, 1904, in-18 cartonné de ix-323 p., 5 fr. — 10. *Précis d'accouchement*, par les Drs Louis Dubrisay et Cyrille Jeannin. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-12 de ii-736 p., 9 fr. — 11. *Recherches des causes déterminant le sexe*, par le Dr Louis Billon. Paris, Rousset, 1904, in-12 de 118 p., 2 fr. 50. — 12. *Hygiène de l'âme (hygiène morale)*, par E. de Feuchtersleben. Paris, J.-B. Baillière, 1904, in-12 de viii-351 p., 4 fr. — 13. *Penseurs et savants ; leurs maladies, leur hygiène*, par le Dr Gélineau. Paris, Vigot frères, 1904, in-8 de xviii-318 p., 4 fr. — 14. *L'Alcoolisme et les moyens de le combattre jugés par l'expérience*, par le Dr Jacques Bertillon. Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de 232 p., 2 fr. — 15. *La Fièvre jaune, étude basée sur des observations personnelles*, par le Dr J.-Th. Dupuy. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-12 de 85 p. et pl., 2 fr. — 16. *La Peste, étude critique des moyens prophylactiques actuels*, par le Dr J.-Th. Dupuy. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-12 de 158 p., 2 fr. — 17. *Analyse chimique et bactériologique des eaux potables et minérales*, par F. Baucher. Paris, Vigot frères, in-18 cartonné de 413 p., 7 fr. — 18. *Précis d'anatomie dentaire*, par J. Choquet. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-18 de 496 p., avec 200 fig., 8 fr. — 19. *Mécanisme et éducation des mouvements*, par Georges Demenÿ. Paris, Alcan, 1904, in-8 cartonné de ii-523 p. et 565 fig., 7 fr. 50. — 20. *La Fatigue et l'entraînement physique*, par le Dr Philippe Tissié. Paris, Alcan, 1903, in-12 cartonné de xvi-343 p., 4 fr. — 21. *Nouveau Formulaire magistral*, par A. et G. Bouchardat. Paris, Alcan, 1904, petit in-18 cartonné de 692 p., 4 fr. — 22. *La Purine et ses dérivés*, par le Dr A. Mouneyrat. Paris, Naud, 1904, in-8 cartonné de 99 p., 2 fr. — 23. *La Vie et la santé*, par E. Caustier. Paris, Vuibert et Nony, s. d., in-12 de 356 p., illustré de 263 grav., 3 fr. 50. — 24. *Manuel de la garde-malade*, par Miss Eva Luckes ; trad. de l'anglais par Mme J.-H. Caruchet et le Dr Félix Regnault. Paris, Vigot frères, 1904, in-18 de iv-315 p., 3 fr. 50.

1. — C'est une étude bien intéressante que *la Sorcellerie et la Science des poisons au* xviie *siècle*, publiée par le Dr Masson. Rien de bien nouveau ne s'y trouve pourtant, et l'auteur semble n'avoir eu d'autre but que de faire un travail de vulgarisation historique. Aussi n'y trouve-t-on presque point d'indications bibliographiques ou de références documentaires. La thèse soutenue par le Dr Masson est que nos aïeux n'étaient pas, dans le fond, aussi mauvais qu'on l'a prétendu : on les accuse d'avoir été trop souvent d'injustes persécuteurs, brûlant inhumainement et sans la moindre apparence de raison, sorciers et sorcières ; mais les procès de sorcellerie dont l'histoire a conservé le souvenir n'étaient, à de très rares exceptions près, que des procès d'empoisonnement, car tout sorcier se doublait d'un marchand de « poudre de succession » ou d'une foule d'autres substances non moins nuisibles. L'ouvrage se divise en huit parties. Les trois premières sont consacrées à des considérations générales sur le grand siècle, et

renferment un exposé assez étendu des connaissances de cette époque relativement à la toxicologie et à la préparation des substances pharmaceutiques. Il faut reconnaître avec le Dr Masson, que si, dans ces temps reculés, les sorciers étaient des empoisonneurs d'une habileté consommée, la médecine légale est le plus souvent, sinon toujours, impuissante à produire la preuve scientifique de leurs forfaits. Les cinq dernières parties sont surtout historiques : on y trouve la relation des morts tragiques de nos rois avant Louis XIII, une étude médicale dans ses rapports avec l'histoire proprement dite de Richelieu, de Marie de Médicis et de Louis XIII. Les chapitres consacrés à ce dernier ne sont pas, tant s'en faut, les moins intéressants, et l'auteur sait rendre justice à celui qui, parmi la longue lignée de nos rois, eut le plus conscience de sa lourde et redoutable charge. On ne saurait cependant admettre toutes les conclusions du Dr Masson, notamment celle qui attribue au poison la mort de Louis XIII. Notre confrère a laissé passer dans son travail, si curieux d'ailleurs et d'une lecture si attachante, des erreurs que je qualifierais volontiers d'impardonnables, notamment dans le chapitre consacré à Urbain Grandier et aux possédées de Loudun, où il confond juges et exorcistes, etc. Il confond encore Robert le Pieux avec son fils Henri Ier, fait mourir brusquement, en 1208, Philippe-Auguste qui ne devait pourtant mourir que quinze ans plus tard, d'une maladie de langueur, et porte à propos des maladies de Richelieu, de Marie de Médicis et d'autres, des diagnostics sinon erronés, tout au moins des plus contestables.

2. — Si le docteur Masson est fort enclin à attribuer au poison la mort de plusieurs personnages historiques du XVIIe siècle, on ne saurait faire le même reproche aux docteurs Cabanès et Nass, à propos de la deuxième série de leur travail sur les *Poisons et sortilèges*. Ceux-ci, au contraire, s'efforcent de laver des crimes d'empoisonnement dont les accuse ou seulement les soupçonne l'histoire, souverains et personnages illustres depuis Catherine de Médicis jusqu'à Louis XVI ; et pour eux encore, comme ils le laissaient pressentir dans la Préface du premier volume, « c'est bien à tort qu'on attribue au poison ces morts mystérieuses, dont l'arsenic ou le sublimé pouvait seul expliquer la soudaineté opportune ; aujourd'hui, ces fables ne peuvent plus être acceptées. On dit bien, poursuivent-ils, lorsque disparaît un souverain, que sa dernière maladie n'est pas naturelle, on a bien dit qu'Alexandre de Russie et le président Félix Faure ont été empoisonnés. L'histoire a déjà fait bonne justice de ces racontars intéressés. » D'aucuns seront tentés de trouver exagérées nombre de conclusions de nos auteurs relativement à la mort de tel ou tel personnage, et penseront que dans bien des cas le diagnostic de la cause, loin d'être sûr dans l'un ou l'autre sens, devra rester indécis. Les *Poisons et sortilèges*

n'en forment pas moins une étude des plus documentées et des plus passionnantes à lire. Les empoisonnements au XVIe siècle en forment la première partie, et la mode de se défaire d'autrui par le poison nous serait venue d'Italie, à la suite des guerres que les Français y firent, et surtout après l'arrivée en France de Catherine de Médicis, femme du roi Charles IX. La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée au XVIIe siècle; mais la descendance du grand Roi n'a pas été oubliée. Les auteurs me pardonneront encore de leur signaler çà et là quelques erreurs : Mariana est-il bien, comme ils l'affirment (p. 13), l'historien de Philippe II ? Il a bien écrit une Histoire d'Espagne, mais elle ne va qu'à l'année 1516, et la suite, qui a été donnée dans quelques éditions, n'est pas de lui. — Les anciens médecins, ni même les charlatans, n'ont pas *toujours* employé le sang humain, comme il est dit dans la note 2 de la page 18. — Les docteurs Cabanès et Nass parlent, après le docteur Legué, de « péritonite par intoxication mercurielle ». Je n'ai jamais vu signaler cette affection comme suite de l'empoisonnement par un composé quelconque du mercure; et, si elle existe, elle est excessivement rare. Dire aussi que l'un des principaux caractères de l'hydrargyrisme est une salivation abondante, paraîtra une proposition bien absolue à ceux qui ont étudié l'action physiologique ou toxique du mercure et de ses composés. Le ptyalisme se produit dans certaines circonstances avec certaines préparations mercurielles; et l'on peut fort bien mourir empoisonné par un produit mercuriel sans avoir salivé plus qu'à l'ordinaire. — Enfin, dans tout le corps du volume il y a un emploi abusif du mot « sublimé » : Plusieurs fois déjà, lit-on à la page 206, nous avons rencontré le mot sublimé accolé à celui de l'arsenic; d'après les déclarations des accusés il semble qu'indifféremment on ait employé l'un ou l'autre; mais nous croyons que l'emploi du sublimé n'a pas été aussi répandu que l'arsenic; la saveur caustique en empêcherait l'ingestion par la bouche... » Dans l'esprit des auteurs, le terme sublimé équivaut à sublimé corrosif, composé mercuriel, et c'est plus communément ainsi que l'on désigne aujourd'hui ce dernier produit. Mais, au XVIIe siècle, le mot *sublimé* employé seul, et avec une acception spécifique, servait toujours à désigner l'arsenic blanc, que l'on obtenait, en effet, par sublimation (arsenic blanc = arsenic sublimé = acide arsénieux). Lorsqu'il servait à désigner un composé mercuriel on avait soin de toujours spécifier celui des deux composés mercuriels qui, alors, étaient également obtenus par sublimation : *sublimé corrosif* (ou bichlorure de mercure), *sublimé doux* (ou protochlorure de mercure, ou calomel). Ces deux composés mercuriels étaient encore ainsi spécifiés au commencement du siècle dernier.

3. — Quelque étonnante que la chose puisse paraître de prime abord,

Montaigne a été l'objet d'une thèse inaugurale de la Faculté de médecine : *Montaigne et les Médecins.* Le Dr Merleau-Ponty a pensé que le célèbre philosophe ayant, dans ses *Essais*, traité un peu de tout, même de physiologie et de médecine, et aussi des médecins, on pouvait extraire de son Œuvre la part qui revient à ces derniers. Mais il s'est surtout attaché à étudier Montaigne comme malade, souffrant fréquemment de « choliques » et de la goutte, et à montrer l'opinion que le patient avait des médecins et des traitements qui lui furent imposés. Le Dr Merleau-Ponty n'a pas eu la prétention de présenter un travail complet sur le sujet choisi. C'est plutôt une ébauche, un plan un peu détaillé dont les amis de Montaigne pourront se servir pour approfondir une question des plus intéressantes.

4. — Ce n'est pas un travail de première main que M. Alfred Giard présente au public savant sous le titre : *Controverses transformistes*, mais un ensemble d'articles publiés depuis trente ans dans diverses Revues scientifiques. Les idées de M. Giard sont connues : c'est un fervent adepte des théories de Lamark et de Darwin. Bien que la science ait « marché » depuis l'époque où il publiait ses premières leçons, et que telle théorie émise alors ait vieilli, ou soit aujourd'hui considérée comme erronée, l'auteur a préféré les reproduire intégralement. L'ouvrage intéressera biologistes et philosophes, qui y trouveront, au point de vue spécial où s'est placé l'auteur, un tableau d'ensemble du mouvement scientifique dans le dernier quart du XIXe siècle.

5. — Il y a quelque sept ou huit ans, le Dr Le Double exposait, dans un travail d'ensemble, le résultat de ses études sur les variations du système musculaire de l'homme et montrait la signification que l'on était en droit d'en tirer au point de vue de l'anthropologie zoologique. Il complète aujourd'hui cet ouvrage devenu classique, par un *Traité des variations des os du crâne de l'homme*, variations envisagées toujours au point de vue de l'anatomie comparée. Le Dr Le Double, — et c'est là ce qui fait la grande originalité de son livre, — cherche à expliquer les anomalies des os du crâne, par les actions mécaniques qui ont pu s'exercer pendant un temps plus ou moins long sur ces os. Les belles collections ostéologiques qu'il a su réunir, avec autant de patience que de sagacité, à son laboratoire de l'École de médecine de Tours, lui ont permis de se lancer dans la voie de recherches fructueuses ; il s'efforce d'assigner à chaque anomalie ou malformation une cause indiscutable, ou tout au moins plausible : ainsi le défaut d'union des sutures sagittale et métopique, et la division en quatre fragments de l'os temporal, se produisent lorsque le cerveau dépasse un certain degré de développement ; en sorte qu'on serait en droit de se demander si la lenteur de l'ossification des sutures, qui est un des signes distinctifs de l'homme et du singe, ossification si précoce chez les idiots, ne serait pas la con-

séquence bien plutôt que la cause (comme on l'admet souvent) du faible développement de l'appareil cérébral. Dans l'origine des anomalies qu'il étudie, le Dr Le Double fait une part très large à l'atavisme. Nombre des propositions émises par l'auteur ne seront certainement pas admises sans conteste, et lui-même d'ailleurs ne le croit pas. Quoi qu'il en soit, c'est un travail d'ensemble d'autant plus intéressant qu'il n'en existait aucun jusqu'à présent, et il complète heureusement l'étude précédente de l'auteur sur les variations du système musculaire de l'homme. Ajoutons cependant qu'il convient de faire quelques réserves sur les idées philosophiques qui sont émises dans l'une et dans l'autre.

6. — C'est une étude bien curieuse et d'une haute portée philosophique que : *Travail et plaisir*, du Dr Ch. Féré. Après avoir exposé sommairement la dignité du travail manuel et du travail intellectuel, il passe en revue les agents nombreux et variés qui peuvent exercer une influence plus ou moins grande sur le travail en général : rythme, durée des repos, poids, économie de l'effort, conditions individuelles, conditions atmosphériques, échauffement artificiel de la tête, excitations sensorielles, etc., rien n'est oublié. Parmi les considérations générales nous relevons le paragraphe suivant qui donne une assez bonne idée de l'esprit dans lequel a été conçu l'ouvrage : « Non seulement l'activité est la plus grande source de notre bonheur, mais elle est nécessaire à la vie ; le repos n'est possible que dans la mort. Aussi sommes-nous inctinctivement forcés d'être actifs et c'est justement parce que l'homme ne peut pas se passer d'activité que plus il est oisif, plus il a besoin d'excitations et de plaisirs. Moins les hommes travaillent, plus ils ont besoin de consommer, dit Tarde. C'est qu'en réalité rien ne peut agir sur eux sans qu'ils réagissent, et cette activité provoquée par l'objet de la consommation ou de l'usage est agréable. Suivant son tempérament et suivant son développement physique et moral il y a un maximum de bonheur que l'homme ne peut dépasser. Pour chacun l'irritabilité varie sous l'influence des modifications de la nutrition comme les tropismes sous l'influence des changements chimiques. Le plaisir est comme la douleur (Ch. Richet), une opération intellectuelle d'autant plus parfaite que l'intelligence est plus développée. « Plus un être est parfait, plus il doit ressentir vivement la peine et le plaisir, disait Dante. »

7. — Sous le titre : *Naissance et Mort*, le professeur Morache nous donne une étude approfondie de l'évolution de l'homme, depuis le moment où il paraît à la vie jusqu'à celui qui lui ferme les portes de l'existence extérieure. De tout temps les philosophes ont essayé de résoudre le problème de la vie, de déterminer les conditions de l'activité biologique de l'être humain, mais le problème se dresse toujours

insoluble, et c'est à peine si les différentes écoles scientifiques ont pu arriver à jeter un peu de lumière sur quelques points définis. Le professeur Morache s'est attaché surtout à étudier non pas le problème, mais le fait de la naissance et celui de la mort au point de vue social, l'entrée, comme la sortie du milieu ne pouvant rester méconnus de ceux qui ont la charge des intérêts collectifs. Bien des questions accessoires se soulèvent alors, notamment celles qui ont trait à la filiation, aux hérédités. L'auteur a insisté tout particulièrement sur la recherche de la paternité ; mais il a tort de croire qu'elle ait été négligée « aux temps où l'individualité humaine était considérée comme élément secondaire. » Et bien qu'on rencontre dans cet ouvrage nombre d'idées contestables, on ne le lira pas moins avec un très vif intérêt.

8. — La collection des précis de médecine inaugurée par la librairie de Rudeval, vient de s'enrichir d'un nouveau volume : *Précis des maladies mentales*, par le Dr Rémond. Pour cet auteur, l'âme n'existe pas : « Il est plus sage, dit-il, de ne pas aggraver notre ignorance par une hypothèse gratuite, et de compliquer l'insuffisance de nos notions anatomo-pathologiques en admettant l'existence d'une âme dont rien ne vient montrer la réalité. Il vaut mieux voir dans ce concept l'expression de toutes les choses qui nous sont inconnues. » Telle est l'idée fondamentale qui a présidé à la rédaction de l'ouvrage : les maladies mentales, pour le Dr Rémond, ne sont et ne peuvent être que des maladies cérébrales. Dans le premier chapitre, consacré aux notions de psychologie générale, l'auteur étudie le fondement du moi : la personnalité est un agrégat d'éléments organiques ; elle réside essentiellement dans la faculté de réagir aux excitations extérieures. Autrement dit, « la vie humaine est surtout constituée par des actes réflexes, ne laissant qu'une place bien étroite à la conscience et au libre arbitre. » Dans un chapitre suivant, d'anatomie et de physiologie, se voit cette conception du névraxe : les centres nerveux systématisés en vue d'actes réflexes ne seraient arrivés à une évolution définitive que dans la moelle, le cerveau n'étant qu'en voie de perfectionnement philogénique, perfectionnement lié à celui des actes réflexes. Les maladies mentales sont divisées en trois classes : 1° les polioencéphalites, ou maladies de la cellule cérébrale, traduisant ou une insuffisance cellulaire transitoire, ou un état tel que la cellule est constamment en imminence d'insuffisance et présente de l'insuffisance périodique, ou enfin un état d'insuffisance permanente et définitive ; 2° les leuco-encéphalites, ou maladies des prolongements de la cellule nerveuse ; 3° les encéphalites totales. Tel est l'ordre dans lequel sont décrites et étudiées les différentes maladies mentales. Un court chapitre est consacré à chacune d'elles ; les descriptions sont simples et claires et l'auteur s'est attaché à éviter toutes les théories et les discus-

sions, s'efforçant au contraire de fixer dans l'esprit du lecteur, par des observations bien choisies, les principaux types morbides. Les relations qui unissent la pathologie générale aux maladies mentales sont notées avec soin, ainsi que les indications thérapeutiques propres à ces dernières. Enfin, trois derniers chapitres, l'un a trait à la pathologie générale, l'autre à la médecine légale ; le troisième reproduit, non sans l'agrémenter de vives critiques, trop souvent fondées, il faut le reconnaître, la législation qui régit actuellement les aliénés.

9. — L'*Étude médico-légale sur les traumatismes de l'œil et de ses annexes*, du Dr Baudry, qui en est à sa troisième édition et a été déjà traduite dans plusieurs langues, est suffisamment connue : c'est un travail d'ensemble présentant un exposé à la fois succinct et clair des lésions traumatiques de l'œil et de ses annexes, envisagées surtout au point de vue de leur pronostic. Il est tout spécialement destiné à guider l'expert sollicité par une compagnie d'assurance ou un simple particulier, et à lui faciliter l'appréciation aussi exacte que possible du préjudice causé aux blessés. L'écoulement rapide des deux premières éditions montre assez que ce travail répond à un réel besoin.

10, 11. — Le *Précis d'accouchement*, des Drs Dubrisay et Jeannin, est destiné aux étudiants et praticiens en quête non de discussions théoriques et sans la moindre utilité, mais de notions claires et pratiques. Il comprend deux parties : 1° la physiologie de l'état puerpéral, gestation, accouchement, suites de couches ; 2° la pathologie, dans laquelle est passée en revue également tout ce qui a trait à la grossesse, à l'accouchement, et aux suites de couches. La pathologie spéciale à la délivrance, si importante, forme un chapitre à part, très clair et très étudié ; les auteurs se sont surtout attachés, et avec raison, à faire une part large au traitement, ce qui rend leur livre essentiellement pratique. Disons pour terminer qu'un grand nombre de figures explicatives, demi schématiques, accompagnent le texte. — Le problème des sexes a toujours préoccupé les médecins et les philosophes. Ce problème est toujours très controversé, et le Dr Billon, sur l'inspiration de son maître, le professeur Boissard, y a consacré sa thèse inaugurale : *Recherches des causes déterminant le sexe*. Ce travail comprend trois parties : l'une est consacrée à l'historique de la question ; la seconde à la discussion des opinions méritant d'être discutées ; dans la troisième, — et c'est la plus importante, — est exposée, développée et soutenue l'hypothèse qui semble devoir être admise comme la plus probable.

12, 13. — Je me contenterai de mentionner : *Hygiène de l'âme*, de M. E. de Feuchtersleben, ouvrage qui a eu de nombreuses éditions en Allemagne et en Angleterre et même en France. C'est un excellent petit traité de philosophie pratique, que liront avec fruit les médecins

et les non médecins (pour dire comme en Allemagne.) — C'est encore un traité d'hygiène de l'âme, mais s'adressant tout spécialement aux hommes de science et de travail intellectuel, que *Penseurs et savants* du Dr Gélineau. Il faut ajouter cependant que les maladies physiques plus spéciales aux penseurs occupent une bonne partie de l'ouvrage. Plusieurs travaux de ce genre avaient déjà paru dont l'un des plus connus est celui de Réveillé-Parise ; mais ils sont d'une telle rareté, qu'on ne peut que savoir gré à M. Gélineau d'avoir publié le sien.

14.— La « Bibliothèque d'économie sociale, » publiée sous la direction de M. H. Joly, membre de l'Institut, vient de s'enrichir d'un volume nouveau dû à la plume du Dr J. Bertillon et qui répond à l'une des plus grandes préoccupations de l'heure présente : *L'Alcoolisme et les moyens de le combattre jugés par l'expérience.* Tout le monde peut constater que, jusqu'à présent, en France, aucun effort sérieux n'a été tenté pour faire disparaître ou seulement atténuer le mal : c'est que, en attaquant ce dernier, on mécontente les grands électeurs du régime actuel. D'ailleurs les moyens tentés dans les autres pays ont-ils donné des résultats satisfaisants, et serait-on en droit d'en espérer si on les appliquait au nôtre ? Voilà le problème que le Dr Bertillon s'est donné la tâche de résoudre avec force documents à l'appui, et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître que la question a été magistralement étudiée sous toutes ses faces. L'ouvrage est divisé en trois parties. La première comprend le tableau de la consommation de l'alcool dans les principaux pays d'Europe. Et si la France n'occupe pas, dans cette consommation, le premier rang, que lui assignent certains écrivains étrangers, il est incontestable qu'elle est le pays où l'alcoolisme progresse le plus. Dans la deuxième partie le Dr Bertillon démontre que l'alcool est un aliment vénéneux. J'avoue ne point partager son opinion relativement à l'innocuité relative des alcools rectifiés, et à la nocivité plus grande des alcools de vin. Cette démonstration a été faite jadis en pleine Chambre par le Dr Michou, alors député de l'Aube, si je m'en souviens bien. Mais, cette réserve faite, on ne peut que souscrire à tout ce qu'a écrit le Dr Bertillon sur les effets des alcools d'origines diverses. La troisième partie, la plus importante de l'ouvrage, est consacrée à l'étude des résultats obtenus par les différentes mesures employées pour restreindre l'alcoolisme. Ces moyens sont nombreux, et, quoique inégalement efficaces, ils ont permis d'obtenir des résultats plus ou moins brillants dans les pays qui les ont appliqués, inespérés même dans un pays comme la Norvège, devenu aujourd'hui le moindre consommateur d'alcool de l'Europe, d'un des plus grands qu'il était naguère. Mais le Dr Bertillon, en ce qui concerne la France, ne se fait aucune illusion, et les conclusions qu'il émet à la fin de son travail sont des plus sombres et des plus attris-

tantes : « On ne fera rien, dit-il. On ne prendra pas plus de mesure contre l'alcoolisme que contre l'abaissement de la natalité. Laissez faire ! Laissez passer ! Laissez tomber le bâtiment doublement avarié sans rien tenter pour le sauver. La formule est simple ; elle est d'une application peu fatigante... C'est la lâcheté érigée en doctrine. La France périra donc pour ce double motif : moindre nombre des hommes, moindre valeur des hommes... Le pis est que la France mourra déshonorée. L'histoire aura le droit de dire qu'elle sera morte de deux vices ignobles : le crime d'Onan et l'ivrognerie. »

15, 16. — *La Fièvre jaune*, livre que vient d'écrire le docteur J.-Th. Dupuy, a pour but essentiel de démontrer ce qui, dans l'état actuel de la législation sanitaire internationale, est défectueux, et combien il serait à désirer de voir tous les navires à passagers dotés de laboratoires bactériologiques. Une telle mesure ne serait que le corollaire, il est vrai, de plusieurs dispositions du réglement du 4 janvier 1896; mais jusqu'à présent aucun gouvernement n'en a pris l'initiative. L'auteur étudie l'épidémiologie de fièvre jaune à bord des navires; pour lui, le *terrain* joue un rôle prépondérant et le mal n'atteint que les individus placés dans des circonstances spéciales. Il préconise comme traitement les injections massives du soluté salin, improprement appelé sérum artificiel, en attendant qu'on ait découvert un sérum spécifique. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas cru devoir ajouter une table des matières à son travail. — En même temps que ce dernier paraissait un autre du même auteur : *La Peste, étude critique des moyens prophylactiques actuels.* Le sous-titre indique assez dans quel sens il est orienté : c'est une critique des moyens préservatifs dont on dispose actuellement contre le fléau, si redoutable jadis, tant dans les grands ports d'arrivages exotiques et à bord des vaisseaux que dans l'intérieur du territoire. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans le livre de M. Dupuis une description du mal au point de vue où l'on se place dans les traités classiques, bactériologique, clinique ou autre. On y voit le journal quotidien et détaillé de la désinfection d'un navire infecté, telle qu'elle était pratiquée jusqu'à présent, et l'examen des circonstances qui amenèrent la contamination. Les contraintes imposées aux médecins, aux malades, aux personnes de leur entourage et aux propriétaires des immeubles où ont vécu les malades, sont passées en revue dans un chapitre spécial. Puis viennent les observations de quarante-trois individus injectés préventivement contre la peste. On peut tirer de la lecture de cet ouvrage (qui n'a pas plus de table des matières que le précédent), que la contagiosité de la peste est faible, à quelques exceptions près de virulence spéciale ou de prédispositions individuelles, et qu'on peut arriver assez facilement à se préserver des atteintes du mal.

17. — La question des eaux d'alimentation est une de celles qui préoccupent le plus les hygiénistes et les municipalités soucieuses de leurs devoirs. Elle est étudiée aussi complètement que possible dans l'ouvrage tout récent de M. F. Baucher : *Analyse clinique et bactériologique des eaux potables et minérales.* Dans une première partie sont étudiées les eaux alimentaires en général: eaux de source et eaux potables ; il est à noter que M. Baucher ne tombe pas dans l'exagération de ceux qui attribuent l'infection typhoïdique uniquement à la défectuosité des eaux d'alimentation. Les procédés d'analyse des eaux, et les conclusions qu'il convient de tirer en présence des résultats analytiques forment la deuxième partie. La question des eaux minérales est aussi longuement étudiée. Enfin l'ouvrage se termine par quelques chapitres relatifs à l'épuration des eaux, soit alimentaires, soit industrielles, et à la législation qui les régit.

18. — On serait tenté de dire, après avoir lu le *Précis d'anatomie dentaire* de M. Choquet : « Ne sutor ultra crepidam ». Ce n'est pas à dire pourtant qu'il n'ait aucun mérite. Il a coûté certainement à son auteur une somme de travail assez considérable, mais il est douteux qu'il puisse se substituer à d'autres travaux antérieurs, qui se distinguent par une clarté de style plus grande. L'ouvrage de M. Choquet est, je le dirai volontiers, presque irréprochable au point de vue de l'illustration ; il ne renferme pas moins de deux cents figures, toutes d'après nature ; mais cette illustration, si parfaite qu'elle soit, est insuffisante au point de vue de l'enseignement de l'anatomie dentaire, et il eût mieux valu les accompagner de schémas explicatifs, quoi que l'auteur puisse penser de ces derniers. Le plan de l'ouvrage est tout au moins singulier, pour ne pas dire plus : le style, comme je l'ai déjà dit, est assez peu clair par lui-même, et il est obscurci encore, en une foule d'endroits, par des termes impropres ; on trouve même, ce qui est plus grave, çà et là, de grosses erreurs... On ne saurait trop recommander la lecture du *Précis* de M. Choquet, non à ceux qu'il a la prétention de vouloir instruire, mais à ceux qui ne cessent de proclamer l'inutilité des études classiques pour les aspirants au doctorat en médecine.

19, 20. — M. Demenÿ publiait naguère un ouvrage, dont il a été rendu compte ici même, sur les bases scientifiques de l'éducation physique. Il le complète aujourd'hui par un travail tout technique : *Mécanisme et éducation des mouvements,* que liront avec fruit tous ceux qui s'intéressent, à un titre quelconque, à l'éducation de la jeunesse. Comme le dit fort bien M. Demenÿ, toutes les méthodes d'éducation physique doivent non seulement tendre à améliorer la race, mais aussi à apprendre à chacun, dans son métier, le moyen d'obtenir le meilleur résultat utile, avec le minimum de dépense et de fatigue. Peut-être exagère-t-il l'utilité que l'art de la guerre, en particulier, pourrait

retirer, au point de vue du haut commandement, « d'une connaissance plus approfondie de l'être humain en temps que producteur d'énergie et des limites qu'on peut assigner à son activité, au lieu de compter uniquement sur l'influence morale du chef, et sur l'énergie de chaque unité. » De nombreuses figures accompagnent le texte, d'ailleurs très clair par lui-même. Elles montrent, tout d'une venue, l'action des muscles, le rôle des leviers avec les forces et les résistances. — Comme le livre de M. Demenÿ, celui du Dr Tissié : *La Fatigue et l'entraînement physique*, s'adresse aux éducateurs de la jeunesse. C'est à notre confrère qu'est dû en grande partie le mouvement qui s'est si nettement dessiné ces dernières années dans le sens d'une éducation physique plus large et surtout mieux entendue. La gymnastique française donnait peu de résultats pratiques : ce n'était pas une petite tâche que de la réformer. Non seulement le Dr Tissié a pu, après bien des efforts, montrer combien elle était insuffisante, mais il s'est appliqué à composer une méthode rationnelle, qui fût plastique comme la méthode suédoise, respiratoire comme la méthode anglaise, mais psychique aussi comme il convient à une méthode française, méthode synthétique, répondant ainsi au génie de notre race. L'entraînement physique et l'entraînement intensif sont étudiés dans les premiers chapitres. La fatigue des débiles nerveux, physique ou psychique, ainsi que l'hygiène qui convient aux « fatigués », forment un chapitre que liront avec fruit les neurasthéniques de toute catégorie. La critique des diverses méthodes de gymnastique vient ensuite. Les exercices du corps, envisagés dans l'éducation de la jeunesse, et les réformes qu'il convient d'y apporter forment, avec une étude de l'hérédité, les deux derniers chapitres de l'ouvrage si instructif de M. Tissié.

21, 22. — L'éloge du plus ancien de nos formulaires actuels dont la trente-troisième édition vient de paraître, n'est plus à faire. Le *Nouveau Formulaire magistral* a sa place marquée dans la bibliothèque des praticiens, qui trouveront consignées dans cette édition les formules les plus sûres parmi celles que l'on a préconisées en ces derniers temps. — Le travail que M. Mouneyrat consacre à *la Purine et ses dérivés* est plutôt du ressort de la chimie biologique que de la thérapeutique ; mais les amateurs d'études élevées de pathologie générale y apprendront que « la production de bases puriques de leucomaïnes en général a lieu dans tout tissu vivant qui fonctionne, grâce à un phénomène d'hydradation s'accomplissant sous l'influence de ferments hydrolysants, non en milieu oxydant, comme on le croyait autrefois, mais en milieu réducteur, en tout cas anaérobie. » C'est là première phase de la désassimilation, la deuxième étant représententée par une oxydation s'accomplissant à la périphérie des cellules ou dans le sang. Ces faits permettent de comprendre que les leucomaïnes puissent, sous

l'influence des troubles de la nutrition, être non oxydées, retenues dans l'organisme, ou produites en trop grande abondance, agir dans les deux cas par l'intermédiaire du sytème nerveux, sur le cœur et les autres organes, et devenir ainsi autant de causes d'intoxication.

23, 24. — *La Vie et la santé*, de M. E. Caustier, paraît être un ouvrage destiné aux élèves de l'enseignement supérieur des deux degrés. On y trouve la description sommaire et très claire, accompagnée de figures, des deux groupes fonctionnels de l'organisme, fonctions de nutrition, d'une part, et d'autre, fonctions de relation. — Mme Caruchet et le docteur Regnault ont eu l'heureuse idée de traduire sous le titre : *Soins généraux à donner aux malades*, le *Manuel de la garde-malade* publié en Angleterre par Miss Eva Luckes, directrice du London Hospital. Le modeste opuscule sera d'autant plus apprécié par tous ceux qui s'occupent des malades ou d'écoles d'infirmières qu'en France on en est encore aux tâtonnements, sinon dans une fausse voie à cet égard. Chez nous on se préoccupe surtout d'inculquer aux infirmières des notions d'anatomie et de physiologie, reléguant au second plan leur éducation pratique, si l'on daigne même s'en occuper. La lecture du Manuel de Miss Lucke apprendra aux gardes-malades à devenir des auxiliaires intelligents et dévoués du médecin.

Dr L. de Sainte-Marie.

BEAUX-ARTS

1. *Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes*, par Maxime Collignon et Louis Couve. *Planches*. Paris, Fontemoing, 1904, in-4 de 24 p. et 52 planches en photogravure, 25 fr. — 2. *Le Capitole romain antique et moderne*, par E. Rodocanachi. Paris, Hachette, 1904, in-4 de xliv-224 p., avec 62 grav., 12 fr. — 3. *Les Villes d'art célèbres. Ravenne*, par Ch. Diehl. Paris, Laurens, 1903, in-8 de 140 p., avec 130 grav., 3 fr. 50. — 4. *Les Origines du crucifix dans l'art religieux*, par Louis Bréhier (Collection *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p., 0 fr. 60. — 5. *Manuel d'archéologie française depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance*. 1re partie. *Architecture*, par Camille Enlart. II. *Architecture civile et militaire*. Paris, Picard et fils, 1904, in-8 de xv-856 p., avec 291 grav., 15 fr. — 6. *Roc-Amadour, étude historique et archéologique*, par Ernest Rupin. Paris, Baranger, 1904, gr. in-8 de viii-418 p., avec 120 grav., 12 planches et une chromolith., 20 fr. — 7. *Les Musées d'Europe. Le Louvre. La Peinture*, par Gustave Geffroy. Paris, Per Lamm, s. d., in-8 de iv-160 p., avec 57 planches et 114 photograv., 15 fr. — 8. *Les Musées d'Europe. Londres. La National Gallery*, par Gustave Geffroy. Paris, Per Lamm, s. d., in-8 de iv-160 p., avec 57 planches et 155 photogravures, 15 fr. — 9. *Les Musées d'Europe. Versailles*, par Gustave Geffroy. Paris, Per Lamm, s. d., in-8 de iv-160 p. avec 57 planches et 168 photograv., 15 fr. — 10. *Les Grands Artistes. Poussin*, par Paul Desjardins. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 11. *Les Grands Artistes. Puget*, par Philippe Auquier. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 12. *Les Grands Artistes. Van Dyck*, par Fierens-Gevaert. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 13. *Les Grands Artistes. Vélasquez*, par Élie Faure. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 14. *Les Grands Artistes. Ingres*, par J. Momméja. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p. et 24 photograv.,

2 fr. 50. — 15. *François Rude, sculpteur. Ses œuvres et son temps*, par Louis de Fourcaud. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1904, in-8 de xii-538 p., avec 16 photograv., 12 fr. — 16. *L'Impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres*, par Camille Mauclair. 2e éd. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1904, in-8 de 238 p. avec 48 photograv., 12 fr. — 17. *Les Deux Lippi*, par I. B. Supino ; trad. de l'italien par J. de Crozals. Florence, Alinari frères, 1904, in-8 de 200 p., avec de nombreuses photograv. et planches hors texte ; cart. toile, 15 fr. — 18. *Great Masters in painting and sculpture. Gaudenzio Ferrari*, by Ethel Halsey.. London, George Bell and sons, 1904, in-8 de xv-148 p., avec 39 photograv., cart. toile, 6 fr. 25. — 19. *The british Artists series. Thomas Gainsborough*, by Lord Ronald Sutherland Gower. London, George Bell and sons, 1903, in-8 de xiii-133 p., avec 102 photograv., cart. toile, 9 fr. 50. — 20. *The Saints in christian art. Lives and legends of the english bishops and kings, mediaeval monks, and other later Saints*, by Mrs. Arthur Bell. London, George Bell and sons, 1904, in-8 de xiii-377 p., avec 53 photograv., cart. toile, 17 fr. 50. — 21. *Les Questions esthétiques contemporaines*, par Robert de la Sizeranne. Paris, Hachette, 1904, in-12 de lv-274 p., 3 fr. 50. — 22. *Nouveaux Essais sur l'art contemporain*, par H. Fierens-Gevaert. Paris, Alcan, 1903, in-12 de ii-214 p., 2 fr. 50. — 23. *Excursions artistiques et littéraires*, par Gaston Sortais. Première série. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xv-259 p., 2 fr. 50. — 24. *Les Membres de l'Académie des beaux-arts depuis la fondation de l'Institut*, par Albert Soubies. Première série, *1795-1816*. Paris, Flammarion, 1904, in-8 de vii-236 p., 6 fr. — 25. *Petit Inventaire illustré de la Chalcographie du Musée national du Louvre*, par Henry de Chennevières. Paris, Joanin, s. d., in-8 de 42 p., avec 1 planche et 45 reproductions, 1 fr. 50.

1. — Le *Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes*, terminé et publié après la mort de Louis Couve par M. Maxime Collignon (v. *Polybiblion*, t. XCIV, p. 399 et t. XCVIII, p. 400), vient de recevoir un indispensable et somptueux complément. C'est un album de cinquante-deux planches soigneusement exécutées en photogravure, où sont groupés les meilleurs exemplaires de cette série si abondante et variée. M. Collignon, très justement, a laissé la plus grande place aux vases archaïques et primitifs, qui donnent à la collection du Musée d'Athènes sa valeur originale et indiscutable ; et il a résumé en quelques indications sobres et précises tout ce qu'il était nécessaire de savoir du sujet, de la provenance et de la bibliographie des vases reproduits ; en sorte que ce bel album peut suffire aux premières recherches. Il intéressera les artistes non moins que les érudits ; on y trouvera des formes élégantes, des proportions très pures, une technique parfaite dans sa simplicité ; on y trouvera surtout, et c'en est le mérite singulier, tout le développement d'une civilisation, les stades successifs de l'esprit et de l'art grec s'élevant de la rudesse barbare au raffinement suprême.

2. — De la Grèce nous passons au cœur même de la civilisation latine, avec le beau livre de M. Rodocanachi sur *le Capitole romain antique et moderne*. Nul mieux que M. Rodocanachi n'était à même de nous dépeindre les états successifs d'un monument où se concentra depuis l'antiquité une si grande part de l'existence romaine ; les légendes du moyen âge, les traditions populaires, la vie intime de Rome n'ont guère de secrets pour lui. Mais il a tenu, pour la période an-

tique, à recourir à l'érudition éprouvée d'un des membres de l'École française d'archéologie, M. Homo, qui a su grouper en une quarantaine de pages les résultats des travaux de ses devanciers et de ses propres recherches. Cette excellente dissertation de début était la préface nécessaire des récits pittoresques et dramatiques qui se déroulent au long des chapitres de l'intéressant volume. Nous voyons s'élever le palais sénatorial du XIe au XIIIe siècle ; il se transforme au XIVe, au XVe, au XVIe siècle, où il perd son aspect de château-fort féodal pour recevoir de Michel-Ange son aspect définitif et l'encadrement harmonieux des deux palais qui le précèdent et l'annoncent. L'histoire des musées qui emplissent ces deux palais n'avait pas encore été narrée avec cette précision et cette abondance de détails ; les fêtes données au Capitole, les académies, les couronnements poétiques (parmi lesquels celui d'une Corilla qui a manifestement servi de modèle à la Corinne de Mme de Staël) n'avaient pas encore été décrits. Un excellent index, une bibliographie abondante terminent l'ouvrage, d'ailleurs très élégamment présenté, et orné d'un choix de gravures dont beaucoup reproduisent d'anciens dessins, des fresques, des burins d'une importance considérable pour l'histoire de Rome.

3. — Un seul volume nous est venu cet hiver de la collection des *Villes d'art célèbres*, *Ravenne*, dont M. Charles Diehl décrit les trésors avec toute la précision d'un archéologue et d'un historien profondément sensible aux charmes de la nature et de l'art. Quoi de plus étrange et de plus émouvant que cette Byzance occidentale, cette Pompéi chrétienne, Ravenne la morte, entourée de plaines marécageuses, et voisine de la grande forêt que Dante a célébrée, forêt morte elle aussi, dévastée par le froid et toute emplie de silence ! Nulle part l'évocation du passé n'est plus saisissante, lorsqu'au détour d'une rue misérable on franchit le seuil de ces basiliques, de ces baptistères tout revêtus encore de leurs mosaïques étincelantes, ou que dans la campagne fiévreuse on voit surgir tout d'un coup un des plus parfaits chefs-d'œuvre de la primitive architecture chrétienne. Les souvenirs de Dante et de Byron viennent achever l'immense et merveilleuse mélancolie qui enveloppe cette ville funèbre. M. Diehl en a rendu sobrement et gravement la beauté. Son texte, qu'accompagne une bibliographie très claire et complète des ouvrages à consulter, demeurera l'un des meilleurs de la série. Et puisqu'en ces sortes de volumes l'illustration joue un rôle trop important pour qu'on la puisse passer sous silence, disons aussi que les 130 gravures dont le texte de M. Diehl est orné forment un Musée parfait de l'art, de l'histoire et de la poésie de Ravenne.

4. — C'est parmi les travaux d'archéologie qu'il convient de parler de la petite brochure de M. Louis Bréhier : *Les Origines du crucifix*

dans l'art religieux. Elle fait partie de l'abondante collection intitulée : *Science et Religion*, si intelligemment dirigée, et qui compte dans ses trois cents études, assurément fort inégales, de vrais modèles de dissertations érudites. Voici un de ces modèles. On y trouvera, en même temps qu'un excellent résumé des nombreuses recherches publiées jusqu'ici, des dissertations originales d'une grande valeur, une explication nouvelle et peu répandue encore du célèbre dessin du Palatin représentant un crucifié à tête d'âne, et le commentaire d'un texte de Grégoire de Tours qui est un document capital sur la question. Je souhaite vivement que M. Bréhier trouve bientôt l'occasion d'utiliser ses rares facultés critiques en une œuvre de plus longue haleine ; il est bon de voir ces délicats problèmes d'iconographie chrétienne traités plus sérieusement que nous n'y sommes habitués par certains livres où la dévotion prête un masque trop facile à l'ignorance.

5. — Il n'y a pas dix-huit mois que j'avais le plaisir d'annoncer aux lecteurs que cette Revue (voy. *Polybiblion*, t. XCV, p. 405-406) l'apparition du tome Ier d'un admirable ouvrage, le *Manuel d'archéologie française depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance*, où M. Enlart, le jeune et actif érudit auquel vient d'être confiée la direction du Musée de sculpture comparée du Trocadéro, a classé, selon la méthode la plus rigoureuse, tout un monde de documents et d'œuvres d'art. Le tome II, récemment publié, continue et complète ce monument élevé à la gloire de notre moyen âge. M. Enlart n'est pas tendre pour la période d'art qui nous sépare du moyen âge ; il la considère comme une dépression dans la « courbe sinueuse » que décrit l'évolution humaine (Avertissement, p. XII) ; et certes je ne le chicanerai point pour une opinion qu'il partage avec nombre d'esprits excellents ; elle est l'irrécusable preuve d'une tendresse et d'une force qui l'ont échauffé et soutenu tandis qu'il traversait les plus arides régions de son immense travail. Ce tome II est consacré à l'architecture civile et militaire. Le premier chapitre (p. 7-57), sorte de transition et de rappel du volume précédent, analyse les lois et l'histoire de l'architecture monastique et hospitalière ; le second (p. 59-229) traite de l'architecture privée, et le troisième (p. 231-409) de l'architecture publique ; enfin plus de deux cents pages sont données à l'architecture militaire (p. 411-565) et navale (557-622). Chacune de ces grandes divisions est suivie, comme au précédent volume, d'une bibliographie abondante ; mais ce dont il faut louer sans réserve M. Enlart, c'est d'avoir résolument rejeté à la fin de ce volume, au lieu de le morceler en tronçons difficiles à rejoindre, le répertoire archéologique départemental (p. 623-753), qui devient dès lors le plus précieux complément de son travail. Un remaniement en ce sens du tome Ier paraît s'imposer pour une seconde édition, que l'on me dit prochaine. La table alphabétique

ne comprend pas moins de cent pages ; c'est dire toute son importance ; et il faut noter qu'elle est absolument indépendante du répertoire. Les zélés éditeurs, MM. Alphonse Picard et fils, ont donné tous leurs soins à l'illustration ; elle comprend près de trois cents gravures, soit d'après les dessins purement documentaires (exécutés en grande partie par M. Enlart lui-même), soit d'après des clichés que reproduisent de fort bonnes phototypies hors texte. Livre d'une exécution matérielle excellente et du format le plus maniable ; en somme, à quelques petites imperfections près, tout ce que l'on peut souhaiter de plus commode pour la consultation courante, en même temps que de plus sûr par l'érudition.

6. — Au sortir de cette forêt touffue qu'est le *Manuel* de M. Enlart, je ne saurais rien trouver où il me soit plus agréable de m'arrêter qu'au *Roc-Amadour*, de M. Rupin. En vérité, c'est un admirable livre, d'une érudition robuste et lumineuse comme le sanctuaire dont il raconte l'histoire, un des coins de France qui vous restent le mieux gravés dans le souvenir, d'une beauté saisissante lorsqu'à un détour de route vous voyez soudain se creuser à vos pieds la verte vallée dans sa ceinture d'âpres roches, contre lesquelles, à droite, se blottissent des maisons, des tours, une enceinte crénelée, des chapelles, au-dessous de la falaise surplombante que domine un donjon féodal. Hélas ! les restaurateurs ont sévi plus cruellement que partout ailleurs en ce lieu de pèlerinage où les pieux visiteurs affluent encore chaque année ; un curé archéologue, l'abbé Cheval, a dépensé en des remaniements douloureux un zèle digne de meilleurs emplois. Il faut suivre dans le beau travail de M. Rupin l'histoire du pèlerinage, les origines légendaires, et les constructions successives qui, avant les ravages des guerres de religion et les féroces mutilations de 1793, avaient donné à cette vallée perdue un charme si délicieux. Les pierres revivent et parlent ; d'excellentes photographies et de charmants dessins, dus à la plume experte de l'auteur (qui avait déjà donné en d'autres somptueux volumes les preuves de sa double maîtrise), achèvent de mettre en lumière ce que le texte avait révélé. Rien n'a été négligé pour parfaire ce monument d'érudition. Une brève et jolie préface de M. le comte de Lasteyrie loue à merveille les vertus critiques de cet historien auquel rien n'échappe, de cet archéologue qui est en même temps un artiste. Remercions-le pour tout ce qu'il nous enseigne, et de si agréable façon, sur un des épisodes les plus attachants de notre moyen âge.

7, 8, 9. — L'idée était heureuse d'entreprendre une série de monographies des *Musées d'Europe*, non plus sous la forme de catalogues raisonnés comme ceux, si précieux d'ailleurs, que nous donnent MM. Lafenestre et Richtenberger, mais sous celle d'études critiques et pittoresques, de brillantes descriptions, accompagnées de l'illustra-

tion la plus abondante et la plus riche. Cette idée, l'éditeur Per Lamm l'a mise en pratique. Il vient de publier, presque coup sur coup, trois luxueux volumes sur *le Louvre*, *Versailles* et *Londres*, dont le succès est dès maintenant assuré ; la fortune de la collection est faite, et il ne reste qu'à l'accroître rapidement. L'illustration de ces volumes consiste, pour chacun, en une soixantaine de simili-héliogravures hors texte, tirées en perfection selon les procédés nouveaux que l'on exploite aujourd'hui en Angleterre, et en un cent et demi de phototypies de format moindre, insérées dans le texte. Cela fait des volumes joyeux au regard, aimables à feuilleter, et d'un prix très accessible, étant donné leur nombre considérable d'images. Les encadrements « art nouveau » dont les gravures hors texte du volume sur le Louvre sont assez mal à propos munies ont été judicieusement supprimés des volumes suivants. Certaines de ces gravures de la National Gallery, d'après les Hogarth, les Reynolds, les Gainsborough, les Turner, sont de vraies œuvres d'art. Le texte qu'il eût fallu demander, il y a une quarantaine d'années, au seul Théophile Gautier, est de l'un de nos rares critiques qui soient capables de mener à bien une besogne aussi lourde, sans abandonner par ailleurs leur tâche quotidienne. M. Gustave Geffroy sait regarder en artiste et décrire en poète ; il a le don du style attrayant et passionné. Il nous fait voir ce qu'il a vu, aimer ce qu'il a aimé. Je dois dire que son goût semble aller de préférence aux grasses chairs flamandes, à la joie de vivre d'un Rubens et d'un Jordaens ; mais il trouve de justes accents, comme autrefois Fromentin, pour célébrer des œuvres ascétiques et candides, et il nous expose avec éloquence la psychologie d'un Rembrandt. Il me paraît inutile d'entrer dans le détail d'un texte qui ne prétend aucunement à l'érudition, tout en étant construit sur des bases très solides. M. Geffroy, qui est peintre à sa manière, nous présente en de larges fresques les principaux acteurs des écoles de peinture, en France et à l'étranger ; il les fait vivre, avec leurs œuvres, dans leur milieu. Et quand ce milieu est le solennel château de Louis XIV, il s'y attarde, il nous en raconte le décor, il nous promène dans les allées du parc royal, au murmure des grandes eaux, et il évoque, sous les ombrages de Trianon, la fin de la société charmante qui les anima de ses fêtes et de ses jeux.

10, 11, 12, 13, 14. — L'intéressante collection des *Grands Artistes*, activement stimulée par le zèle de l'éditeur Laurens, s'est enrichie en ces derniers temps de cinq nouveaux volumes, Poussin, Puget, Van Dyck, Vélasquez, Ingres. — La plus attachante de ces biographies et sans nul doute la plus nouvelle est celle de notre grand *Poussin*, entreprise par M. Paul Desjardins, avec la respectueuse gravité qui convenait à un sujet aussi noble et glorieux. Faire connaître la personne de Poussin et l'esprit qui anime son œuvre, M. Desjardins

l'essaie par de lentes et successives approches, jusqu'à ce que, conduits au cœur même de cette vie et de cet œuvre, nous en puissions avec sécurité déduire toute la philosophie. Des pages éloquentes font revivre à nos yeux la France et l'Italie du XVIIe siècle, commentant ces compositions animées de gestes cornéliens, ces paysages lumineux et larges que baigne une lumière élyséenne. Jamais artiste eut-il mieux le sens de la beauté antique ? Certaines de ses premières figures semblent prises à quelque muraille de Pompéi ; puis il goûte toujours davantage, ce philosophe païen, la plénitude des belles formes lumineuses, une volupté sereine et profonde qui fait penser à Titien ; car il est peintre avant tout, et son biographe l'oublie peut-être un peu, tout en nous donnant, à propos de son œuvre, une des meilleures définitions que l'on puisse désirer de la peinture classique. — Je ne saurais faire trop d'éloges du *Puget* de M. Philippe Auquier, biographie consciencieuse et pour la première fois complète du vaillant sculpteur marseillais. — Le *Van Dyck* de M. Fierens-Gevaert est une œuvre sage, de bonnes proportions, où sont utilisés avec discernement les nombreux travaux dont a été l'objet le maître d'Anvers. — Je suis moins à mon aise pour parler du *Velasquez* de M. Élie Faure, livre singulier, d'un homme qui aime ardemment la peinture, et qui en parle avec un enthousiasme communicatif, mais parfois aussi avec un pathos dithyrambique des plus amusants. Et cependant, malgré tout, il y a là, par moments, un sentiment très fort du métier extraordinaire et à peu près intraduisible du plus merveilleux des peintres. — M. Momméja enfin nous présente un *Ingres* très original, assez différent de celui qu'on s'est habitué à regarder comme le plus réactionnaire et le plus classique des artistes ; il s'attache à l'observateur réaliste, à l'incomparable dessinateur de portraits, au primitif, pour tout dire, dont il est si instructif de comparer les peintures à celles de nos maîtres du XVe et du XVIe siècle, les Fouquet, les Clouet, ces fidèles et pénétrants observateurs de la figure humaine. Et sans doute c'est aller un peu loin que de traiter M. Ingres de préraphaélite, lui, l'adorateur, si l'on peut dire, de Raphaël, et de nous le montrer acharné à combattre la tyrannie de l'académisme, lui, le fougueux ennemi des novateurs romantiques. Mais l'idée est juste et profonde sous sa forme paradoxale, et cette biographie si neuve du peintre des Odalisques et de l'Apothéose d'Homère sera profitable à ses lecteurs. Ajoutons qu'elle est illustrée de façon très satisfaisante, comme le sont en général ces petits volumes d'un prix si peu élevé (l'illustration du Poussin a été tout particulièrement soignée).

15, 16. — Il y a bien peu de temps que nous pouvions gémir sur la triste indigence de la librairie d'art en France. Ces doléances ne sont déjà plus de saison. A l'exemple des éditeurs allemands et anglais,

quelquefois même grâce à une entente préalable avec eux, les éditeurs français se risquent, timidement peut-être encore, et ils s'étonnent de réussir. Ce qu'a tenté avec grand succès la maison Hachette, pour de somptueuses monographies d'artistes, ce que l'éditeur Laurens s'applaudit d'avoir entrepris avec ses *Villes d'art* d'autres songent à le faire, et nous ne pouvons que souhaiter abondance de tels biens. On nous dit que la Librairie de l'art ancien et moderne, jusqu'ici absorbée par des publications à tirage trop restreint, va entrer dans la même voie, et nous offrir des vies d'artistes amplement illustrées. En attendant, voici deux excellents ouvrages qu'elle édite, et qui lui font le plus grand honneur. Le premier est une biographie de *François Rude* aussi copieuse et complète qu'on le pouvait souhaiter ; en vérité, c'est un modèle, auquel on n'ajoutera rien ; heureux Rude d'avoir un biographe tel que M. Louis de Fourcaud, l'éminent successeur de Taine dans la chaire de l'École des beaux-arts ! M. de Fourcaud a puisé dans des papiers de famille les plus précieux éléments de son travail, et il les a vivifiés par une connaissance admirable du milieu où vécut Rude, des événements politiques dont son génie ressentit le contre-coup. C'est mieux qu'un beau livre de critique et d'histoire ; c'est le livre définitif et complet, le livre qu'on ne refera point. Mais combien il est regrettable qu'un tel livre soit aussi pauvrement illustré ! — Celui de M. Mauclair sur *l'Impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres*, se présente sous un aspect beaucoup plus agréable, grâce à l'abondance relative et au choix des gravures, qui sont d'excellents spécimens de la manière de chaque artiste. M. Mauclair ne prétend nullement se poser en historien de l'impressionnisme ; et pourtant son livre, d'une recherche si curieuse et d'un esprit si bien adapté à l'art même qu'il décrit, restera une source indispensable pour qui voudra étudier cette phase brève et importante de l'art français. Nous n'en sommes plus aux ricanements absurdes qui accueillirent l'entrée au Luxembourg de toiles qui n'étaient certes point des chefs-d'œuvre, mais qui laissent comprendre ce dont étaient capables des maîtres jusqu'alors bafoués et honnis. M. Mauclair nous explique le rôle de Manet et celui de Monet, l'œuvre de Degas, de Renoir, de Pissaro, de Sisley, de Cézanne, les efforts de leurs disciples et imitateurs ; il les classe selon l'estime où on les tient et selon l'influence qu'ils ont exercée ; il catalogue leurs peintures, il note les critiques publiées à leur occasion ; et si, par endroits, on est tenté de lui reprocher quelques louanges exagérées, il faut reconnaître que la sympathie et l'enthousiasme sont parfois aussi contagieux, et qu'ils aideront ici à dissiper bien des préventions.

17. — Le charmant volume que M. Supino publiait, voici deux ans, en langue italienne, sur *Fra Filippo Lippi* (v. *Polybiblion*, t. XCIV, p.

404-405), vient de paraître en édition française, accru et presque doublé par une nouvelle étude sur Filippino Lippi, le fils et l'élève du peintre des Médicis. Je n'ai pas besoin de dire une fois de plus l'exquise élégance de ces livres d'art dont les frères Alinari, les photographes-éditeurs de Florence, demandent à l'éminent conservateur du Musée du Bargello de rédiger le texte ; l'illustration en est parfaite ; et je ne veux ici retenir de ce texte que la seconde partie, consacrée à Filippino, qui offre le plus vif intérêt par des recherches nouvelles jointes à la description et à la discussion des peintures attribuées au maître. Je trouve M. Supino un peu trop sévère (p. 141) pour les fresques de la petite salle des Buonomini di San Martino, que Cavalcaselle me semble avoir raison d'attribuer à Raffaellino del Garbo, élève de Filippino ; tout ce qu'il dit du tableau de la Badia et des fresques du Carmine est un modèle de critique ; quant aux dernières œuvres, où la gesticulation est développée à outrance, les visages affadis, les draperies tortillées et chiffonnées, j'en découvre trop, malgré de merveilleux morceaux, les irritantes faiblesses, et l'imitation qui va jusqu'à la caricature des pires défauts de Botticelli. Ce volume sur *les Deux Lippi* embrasse en somme un grand espace de la Renaissance, plus des deux tiers du quinzième siècle, et les plus beaux moments de l'art florentin ; il prête aux plus fécondes et aux plus instructives réflexions.

18. — A Londres, la maison Bell continue régulièrement ses élégantes et précieuses séries de biographies d'artistes. Le *Gaudenzio Ferrari* de Miss Ethel Halsey est une œuvre de grande importance. Ce peintre piémontais si fécond, et dont le talent s'est transformé au point que l'on serait tenté de mettre un siècle et plus de distance entre ses premières et ses dernières œuvres, ce décorateur d'une incomparable habileté qui a rempli de fresques et de retables la région qui s'etend, au nord de Turin et de Milan, autour des lacs et jusqu'au pied des grandes Alpes, n'avait pas encore obtenu la monographie d'art à laquelle il avait droit. Mais le texte de Miss Halsey est tout nourri d'informations précises et de sage critique ; il est accompagné d'une bibliographie, d'un sommaire chronologique, et d'un catalogue des œuvres, peintures et dessins, qui comprend un très grand nombre de pièces. L'illustration, d'un choix excellent, à côté des peintures connues de Varallo, de Verceil, de Saronno, nous révèle des trésors cachés au fond d'églises de campagne ou chez des amateurs.

19. — Je ne chercherai point de transition qui me conduise subtilement du *Gaudenzio Ferrari* de Miss Halsey au *Thomas Gainsborough* de Lord Ronald Sutherland Gower; ils ont le même éditeur, cela suffit. Lord Gower nous avait précédemment donné un intéressant Reynolds, auquel son Gainsborough s'apparente étroitement. Cent pages de bio-

graphie vive et colorée, vingt pages de commentaire historique et critique à propos de l'illustration du livre, cela lui suffit pour nous apprendre l'essentiel sur le maître élégant et voluptueux, le peintre par excellence de la femme anglaise. Ce petit livre si coquet est plein de révélations nouvelles ; on y trouvera des portraits qui ont échappé aux investigations de Sir Walter Armstrong, auteur d'un récent et très majestueux in-folio sur Gainsborough. Parmi les cent photogravures qui reproduisent les portraits, les paysages ou les dessins du maître, bon nombre sont entièrement inédites, et nous font connaître des chefs-d'œuvre jalousement gardés en des collections princières. Rien qu'à feuilleter ce délicieux album, on se sentira conquis, et je ne doute pas que plus d'un lecteur de Lord Gower ne reçoive de ce livre écrit avec un sentiment si sincère la décisive impulsion qui l'entraînera par delà le détroit, vers les trésors de la National Gallery et de la collection Wallace.

20. — La très intéressante et charmante publication de Mrs. Arthur, Bell, les Saints dans l'art, *The Saints in christian art*, cette Légende dorée où les images ajoutent leur attrait à un texte érudit et sobre puisé aux meilleures sources, a reçu son achèvement par la mise au jour d'un troisième volume, consacré aux moines du moyen âge, aux saints évêques et rois d'Angleterre, et à quelques-uns des saints plus récemment canonisés (*Lives and legends of the english bishops and kings, mediaeval Monks, and other later saints*). Nous avons dit, à propos des deux précédents volumes (v. *Polybiblion*, t. XCIV, p. 402, et t. XCVIII, p. 404-405) quels grands services un ouvrage de ce genre est appelé à rendre, et nous le conseillons plus que jamais aux jeunes gens et jeunes filles capables de lectures anglaises. Ce dernier livre, plus considérable que les deux autres, traite de sujets plus strictement historiques. Les récits vivants et attrayants de l'évangélisation de l'Angleterre paraîtront tout particulièrement nouveaux à des lecteurs français ; ils eussent fait la joie d'un Montalembert. De saint Benoît jusqu'à saint Vincent de Paul, en passant par saint François, saint Dominique, saint Ignace et leurs pieux disciples, le chemin est joliment fleuri ; et le choix des images ajoute une grâce de plus à tant de pages délicates. Auprès de Giotto, de Fra Angelico, de Signorelli, de Lippi, de Crivelli, de Perugini et de Pinturicchio, auprès des premiers successeurs des Van Eyck, des Allemands plus rudes et des Espagnols plus ardents, les maîtres anglais modernes, Madox Brown et Burne Jones apportent leur raffinement précieux, moins précieux encore que celui de Luc-Olivier Merson dans son tableau célèbre, la Vision de saint Isidore ; et l'on ne pouvait mieux trouver, pour clore ce musée de pieuses effigies, que le robuste et tendre Saint Vincent de Paul de Falguière, l'admirable statue où, pour une fois, l'esprit d'un artiste

moderne semble avoir hérité des qualités profondes et lumineuses de notre moyen âge.

21. — C'est à M. de la Sizeranne qu'il nous faut demander d'analyser l'esprit de l'art moderne ; nul ne se joue comme lui au milieu de ces difficiles problèmes dont la donnée se modifie chaque jour. Le pénétrant commentateur de Ruskin, l'historien des préraphaélites anglais, apporte à résoudre *les Questions esthétiques contemporaines* une subtilité d'invention et de raisonnement qui ne craint pas, à certains moments, d'aller jusqu'au paradoxe. L'étincelant plaidoyer contre les musées, « les prisons de l'art », s'il en fallait accepter toutes les conclusions, nous conduirait en peu de temps à la destruction fatale, irréparable, des modèles merveilleux que les âges anciens nous ont légués. La mousse qui dans un parc abandonné emmaillotte doucement les membres mutilés des statues en achève sûrement la ruine ; et comment déclarer de sang-froid que le Palais des Papes, à Avignon, « deviendra muet et morne », si l'on se décide enfin à en arracher l'affreuse caserne qui le déshonore ! Même absolutisme dans les conclusions de l'article si riche d'informations, si sensé et si malicieux à la fois, qui est intitulé : *le Bilan de l'impressionnisme.* Aux yeux de M. de la Sizeranne, « l'impressionnisme est une découverte, ce n'est pas une peinture. » C'est faire bon marché de quelques paysages que l'avenir prisera aussi haut que les plus parfaits de n'importe quelle époque. Et je ne puis admettre encore, malgré toute l'ingéniosité de la démonstration, que la photographie soit un art, du moins à prendre ce mot dans son sens le plus élevé. Mais que de remarques justes et profondes, que de fenêtres ouvertes sur de lointains et lumineux horizons ! A propos de l'esthétique du fer, qui a renouvelé notre architecture, ou du vêtement moderne, si ridicule dans la statuaire, ces remarques, en se reliant peu à peu, finissent par former toute une théorie d'art vivante et agissante. Le souffle de Ruskin anime M. de la Sizeranne, et un peu de cette âme étrange et généreuse passe au travers de ses pages spirituelles jusqu'en la conscience de ses lecteurs.

22. — Les *Nouveaux Essais sur l'art contemporain*, de M. Fierens-Gevaert, contiennent aussi plus d'une observation très juste sur les efforts et les tendances de l'art moderne. Peut-être y noterait-on une indulgence un peu grande pour les déplorables essais d'art nouveau qui nous feront bientôt regretter le style, ou l'absence de style, du temps de Louis-Philippe. Quoi qu'en dise M. Fierens-Gevaert, Paris a été douloureusement saccagé en ces dernières années par les architectes, et la gare d'Orsay, non moins que les hideurs du Grand Palais, a détruit à jamais la délicieuse harmonie des rives de la Seine. Passons condamnation sur ces complaisances dangereuses pour féliciter l'auteur d'avoir mené à bien son intéressante enquête sur l'enseignement de

l'histoire de l'art en France, et suivons-le jusqu'au dernier chapitre, fort pittoresque et nourri de curieuses anecdotes, où il se demande pourquoi nous aimons les primitifs. Il met à cette recherche les mêmes qualités de fine psychologie et d'érudition sérieuse que nous avons eu occasion d'apprécier dans ses précédentes études, notamment dans celle qu'il a consacrée à Bruges; mais j'avoue goûter assez peu le terme d'*incunabulisme*, par lequel il a voulu caractériser une des manies du snobisme contemporain ; je me demande s'il est vrai que depuis quelques années le plein cintre corresponde mieux à notre état d'âme que l'arc brisé (p. 189), et je voudrais que, même au sens le plus élogieux, l'âme de Michel-Ange ne fût point traitée de « torrentielle » et de « folle » (p. 203).

23. — Les *Excursions artistiques et littéraires* de M. Gaston Sortais ne seront qu'en partie nouvelles pour les lecteurs des *Études* ; ils y retrouveront un sentiment du pittoresque et un zèle chrétien qu'ils ont accoutumé de rencontrer dans cette excellente Revue. Le petit livre nous conduit de l'antiquité au moyen âge, du Parthénon à Notre-Dame, d'Élatée à Orviéto, d'Homère et d'Horace à Adam de Saint-Victor et à Jacopone de Todi. J'avoue goûter médiocrement le dialogue comme forme d'exposition philosophique ou de critique d'art (le Beau d'après saint Augustin, l'Acropole de Périclès) ; c'est pourtant un procédé classique et d'un effet certain aux mains des grands maîtres de notre littérature ; ici il desserre un peu le lien logique et nécessaire d'articles dont le décousu n'est d'ailleurs point sans agrément.

24. — M. Albert Soubies, l'excellent historien de la musique dans tous les pays d'Europe, le fidèle rédacteur, depuis trente-deux ans, de cet *Almanach des spectacles* dont le répertoire rendra tant de services aux érudits futurs, vient d'entreprendre, avec le même dévouement et la meme conscience, une série de biographies des *Membres de l'Académie des beaux-arts, depuis la fondation de l'Institut de France.* « Nous voudrions, écrit-il dans sa Préface, en dehors de toute préférence de genre, de doctrine ou d'écoles, raconter sommairement l'histoire des hommes éminents qui, comme artistes, ont fait ou font partie de l'Institut. Peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, musiciens, sans oublier les secrétaires perpétuels et les membres libres, nous les ferons tous défiler devant le lecteur, en nous efforçant de rechercher, par le document authentique et l'anecdote pittoresque, ce que l'existence et la carrière de chacun d'eux peuvent offrir de saillant et de caractéristique » (p. II-III). La première série, qui est publiée, va de 1795 à 1816. Nous y trouvons les plus grands noms de peintres, David, Gérard, Gros ; de sculpteurs, Houdon, Pajou, Roland, Chaudet ; d'architectes, Chalgrin, Percier et Fontaine ; de musiciens, Grétry et Méhul. Il est facile de prévoir dès maintenant ce qu'un pareil monument, une fois

achevé, renfermera d'utile et de précieux pour l'histoire de l'art français.

25. — Il me reste à signaler, au terme de cette promenade en des régions si diverses, parfois bien monotones mais parfois aussi très joliment fleuries, le *Petit Inventaire illustré de la Chalcographie du Musée national du Louvre*, que M. Henri de Chennevières a enrichi d'une attrayante Préface. Il y retrace brièvement l'histoire de cette collection de gravures unique au monde, et dont les richesses s'accroissent chaque année. On ne sait pas assez que l'on peut trouver à la Chalcographie du Louvre, pour les prix les plus modestes, à côté des chefs-d'œuvre de la gravure moderne, des tirages très frais encore de quelques-unes des plus belles planches du XVIIe et du XVIIIe siècle. Les reproductions qui illustrent cette brochure donnent idée des abondantes ressources qui s'offrent ainsi pour la décoration de nos appartements. Le catalogue indique, avec les prix, les noms des auteurs et des graveurs, classés par ordre de sujets et d'écoles de peinture, ce qui rend la recherche un peu laborieuse ; on voudrait pouvoir recourir à une table des noms d'artistes, qui serait de la plus grande utilité. Et surtout, pour la série des portraits gravés, si importante et qui rendrait tant de services, on est stupéfait de ne trouver aucune indication ni des peintres ni des graveurs ; rien que les noms des personnages représentés, et encore sont-ils classés par paquets, selon le prix, de 0 fr. 50 jusqu'à 25 francs ! Voilà qui est franchement déplorable, et à quoi une nouvelle édition — très prochainement, espérons-le — devra remédier.

ANDRÉ PÉRATÉ.

OUVRAGES RÉCENTS SUR NAPOLÉON ET SON ÉPOQUE

1. *La Société française pendant le Consulat. La Renaissance de la France*, par GILBERT STENGER. Paris, Perrin, 1903, in-12 de III-447 p., 5 fr. — 2. *Paris sous le Consulat. Recueil de documents pour servir à l'histoire de l'esprit public à Paris*, par A. AULARD. Paris, Cerf, Noblet, Quantin, 1903, gr. in-8 de VII-829 p., 7 fr. 50 (*Collection de documents relatifs à l'histoire de Paris pendant la Révolution française*). — 3. *Deux Mois à Paris et à Lyon sous le Consulat. Journal de Mme de Cazenove d'Arlens (février-avril 1803)*, publié pour la Société d'histoire contemporaine par A. DE CAZENOVE. Paris, Picard et fils, 1903, in-8 de XXXVI-176 p., avec portrait, 4 fr. — 4. *Le Département de l'Orne en 1799-1800. Ephémérides de l'an VIII*, par LOUIS DUVAL. Alençon, A. Manier, 1901, in-8 de VII-352 p. — 5. *Conspirateurs et gens de police. Le Complot des libelles (1802)*, par GILBERT AUGUSTIN-THIERRY. Paris, Armand Colin, 1903, in-12 de IX-297 p., avec 6 planches, 3 fr. 50. — 6. *La Diplomatie pontificale au XIXe siècle. Le Concordat entre Pie VII et le Premier Consul (1800-1802)*, par le P. HILAIRE RINIERI, S. J. Trad. de l'abbé J.-B. VERDIER. Albi, Orphelinat Saint-Jean, 1903, in-8 de XXXI-549 p., avec une planche, 6 fr. — 7. *La Politique orientale de Napoléon. Sébastiani et Gardane (1806-1808)*, par ED. DRIAULT. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 410 p., 7 fr. — 8. *De Waterloo à Sainte-Hélène (20 juin-16 octobre 1815). La Malmaison. Rochefort. Sainte-Hélène*, par J. SILVESTRE. Paris, Alcan, 1904, in-12 de XI-304 p., 3 fr. 50. — 9. *Napoléon et son fils*, par FRÉDÉRIC MASSON. Paris, Ollendorf, 1904, in-8 de VIII-434 p., 7 fr. 50.

1. — Un double attrait nous semble avoir attiré M. Gilbert Stenger vers le sujet abordé par lui dans son volume : *La Société française pendant le Consulat.* C'est, d'une part, la faveur dont jouit depuis quelques années auprès du public tout ce qui se rapporte à l'homme extraordinaire, dont l'éclatante carrière a jeté des rayons si ardents sur les dernières années du dix-huitième siècle et les premières du dix-neuvième. C'est, d'autre part, le mouvement qui semble se dessiner dans le monde littéraire, vers une substitution de l'histoire, comprise et présentée d'une certaine façon, aux fictions romanesques, si longtemps prépondérantes, mais dont la décadence, depuis quelque temps, n'est pas douteuse. La liste des précédents ouvrages de M. Stenger, inscrite, selon l'usage, au verso du faux titre de son nouveau livre, nous montre qu'il s'était jusqu'à présent consacré au roman et au théâtre. Les éditions nombreuses obtenues, selon les indications de cette liste, par ses productions romanesques, auraient été de nature à le maintenir dans cette voie, s'il n'avait jugé sans doute que la tendance de ceux qui lisent devaient l'orienter vers une autre route. On ne pourra que le féliciter de ce changement de direction, s'il joint aux qualités exigées par le genre qu'il a jusqu'ici cultivé avec abondance et avec succès, celles que réclame celui auquel il s'adonne aujourd'hui, sans peut-être avoir d'ailleurs l'intention d'abandonner tout à fait l'autre. Une courte Préface nous avertit en ces termes de la façon dont M. Gilbert Stenger se représente à lui-même son premier livre du genre historique : « Il est, dit-il, dans notre histoire, une époque glorieuse entre toutes, le Consulat, dont plusieurs écrivains de talent ont raconté les événements politiques. — Mais il nous a semblé que ces études n'étaient point suffisantes pour ces quatre années, les plus brillantes de la domination napoléonienne. Ce qu'était la France avant le retour d'Égypte du jeune général ; ce qu'elle devint ensuite sous son égide bienfaisante ; quelle était la vie dans les campagnes, dans les provinces, à Paris ; quelles furent les modes et quels changements subirent les mœurs après les dix années de révolution que notre pays avait traversées, cet ensemble devait offrir un sujet de récits intéressants et présenter aux yeux du lecteur un tableau émouvant de ces temps passés. Nous avons tenté de le faire. — Ce volume décrit seulement la renaissance de la France, les efforts de Bonaparte pour l'organisation de l'ordre et la reconstitution de la société. Mais sa lutte contre les ennemis de son pouvoir, émigrés et complots royalistes ; mais son origine et sa famille ; l'homme intime et l'homme public ; la vie de ses coadjuteurs et de ses conseillers ; mais la littérature sous le Consulat, l'étude des écrivains, du théâtre et des comédiens, des beaux-arts et des artistes ; enfin le développement des grandes institutions destinées à rendre la France glorieuse et forte, tout cela se poursuit par fragments dans

les revues et formera les prochains volumes. — Ce n'est donc pas une discussion de faits, ni l'éclaircissement de points d'histoire douteux que nous avons entrepris, mais un tableau peint selon le témoignage des journaux, des Mémoires et des brochures publiés sous le Consulat et jusqu'à nos jours. Un mot piquant, une réponse à un interlocuteur célèbre, une réflexion ou une opinion indiquée dans un ouvrage contemporain suffisent le plus souvent à révéler l'état des esprits ; de même, la narration d'une fête, d'un voyage ; l'analyse d'un livre et d'une pièce de théâtre ; et les confidences ou les aveux de ceux qui eurent part à un événement important, à un drame de cette époque. En tous ces documents, épars dans une grande masse de volumes et de papiers, nous avons choisi les couleurs propres à former les reliefs de notre œuvre : œuvre d'observateur et de philosophe plutôt que d'historien. — Que le lecteur en soit juge ! » — Telle est l'idée que l'auteur se fait de son ouvrage, dont le premier volume est ainsi divisé et subdivisé : Livre I. *La Ruine de la France.* Chapitre I. Les Campagnes. II. La Province. III. Paris. Livre II. *La Renaissance de la France.* Chapitre I. Du 18 brumaire à Marengo (9 novembre 1789-14 juin 1800). II. De Marengo à la paix d'Amiens (14 juin 1800-25 mars 1802). III. Du Traité d'Amiens (25 mars 1802) à sa rupture (13 mai 1803). IV. De la Rupture du traité d'Amiens à la proclamation de l'Empire (13 mai 1803-18 mai 1804). — Livre III. *La Société nouvelle.* Chapitre I. La Vie à la campagne. II. A Paris. III. La Cour consulaire. IV. Divertissements et plaisirs. V. Le Nouveau Paris. VI. Les Modes. — Maintenant le lecteur doit-il s'attendre à la réalisation exacte dans le livre de l'image qu'en donne la Préface ? Pour notre part, cet effet ne s'est pas produit en nous. L'idée qui nous en reste est celle d'une compilation assez confuse et où, chose singulière ! une surabondance d'érudition insuffisamment critique et même un peu indigeste ne laisse guère apercevoir ces qualités « d'observateur et de philosophe » que nous espérions rencontrer et qui nous avaient été promises. Contrairement à ce qui nous avait été annoncé, l'histoire générale, traitée d'une façon médiocre, y tient trop de place, et, dans les parties mêmes où le volume que nous avons lu est plus conforme au programme de son auteur, nous en avons ressenti une impression de banalité plutôt que d'art et de choix, de couleur et de relief. En outre, l'auteur n'est pas exempt de préjugés et de préventions fâcheuses, et se montre, à divers égards, homme de parti. Enfin ce qui nous a surpris et déçu de façon toute particulière, étant donnés les succès de M. Stenger comme romancier, ce sont les trop fréquentes défaillances de sa plume, qui non seulement ne s'est pas ici manifestée comme brillante ou même élégante, mais s'est laissée aller à des négligences qui vont jusqu'à l'incorrection. Tranchons le mot, ce livre est mal écrit. Mais l'histoire a sur les ouvrages d'imagi-

nation cet avantage qu'elle n'est pas réduite à néant par un mauvais style. Le volume dont nous parlons constitue, après tout, un recueil considérable de faits intéressants par eux-mêmes et, quoique l'auteur y ait mis peu d'originalité et peu d'agrément, on ne laissera pas d'y profiter et d'y trouver même quelque plaisir à cause des notions que l'on y recueillera sur l'une des époques les plus importantes et les plus curieuses de notre histoire.

2. — Dans les développements ultérieurs de son sujet, où nous espérons que M. Stenger fera effort pour se distinguer davantage, il ne manquera pas sans doute d'avoir recours à l'utile recueil que vient de commencer M. Aulard pour faire suite à sa précédente publication sur la réaction thermidorienne et le Directoire : *Paris sous le Consulat.* Dans celui-ci, comme dans l'autre, l'objet que poursuit l'éditeur, c'est de « produire des documents propres à faire connaître les vicissitudes, au jour le jour, de l'esprit public à Paris, et des documents strictement contemporains. — Ces documents sont de deux sortes : rapports administratifs ou de police et articles de journaux. — Les rapports administratifs émanent des autorités suivantes : Bureau central du canton de Paris, Préfecture de police, Ministère de la police générale. — Le Bureau central du canton de Paris subsista longtemps après le coup d'État des 18 et 19 brumaire an VIII. On se borna à en changer le personnel. Milly, Le Tellier et Champein, qui en étaient les trois membres, furent révoqués, le 20 brumaire an XIII, par l'administration centrale du département de la Seine. Elle nomma à leur place Dubois, Piis et Dubos. Un arrêté des Consuls, du 12 frimaire suivant, confirma cette nomination. — Dubois, Piis et Dubos restèrent en fonctions tant que dura le Bureau central du canton de Paris, et il dura jusqu'à l'organisation de la Préfecture de la Seine, c'est-à-dire jusqu'au 17 ventôse an VIII (8 mars 1800). Mais cette préfecture fut formée du personnel même du Bureau central. En effet, c'est Dubois qui devint préfet de police (arrêté du 17 ventôse an VIII) et c'est Piis qui fut secrétaire général de la Préfecture de police (arrêté du 23 ventôse). Quant à Dubos, un arrêté du 14 germinal suivant le nomma sous-préfet de Franciade (ci-devant Saint-Denis). — Entre les rapports du Bureau central et ceux de la Préfecture de police, il n'y a, pendant assez longtemps, d'autre différence que celle de l'intitulé. Le préfet continue à y donner au ministre de la police, comme le faisait le Bureau central, dans la même mesure et du même ton, des renseignements variés sur les diverses manifestations de l'esprit public. — « Il s'en faut de beaucoup que nous possédions tous ces rapports pour la période à laquelle se rapporte le présent volume. La plupart de ceux que nous possédons et que nous donnons se trouvent aux Archives nationales... Le Ministère de la police générale continue à exister tel qu'il avait été établi sous le Directoire. Fouché

qui y avait été appelé, le 2 thermidor an VII, en reste le titulaire. — Les rapports du Ministère de la police au Premier Consul, qui sont pour la plupart intitulés : *Tableaux de la situation de Paris*, se rapportent, malgré ce titre, à toute la France. Nous n'en avons extrait, bien entendu,que ce qui concerne,directement ou indirectement,notre sujet, c'est-à-dire l'histoire de l'esprit public à Paris... — Quant aux journaux politiques, ils jouirent d'une liberté relative jusqu'au 27 nivôse an VIII (17 janvier 1800). A cette date, un arrêté consulaire en réduisit le nombre à treize... Les journaux maintenus furent menacés de suppression, s'ils faisaient une opposition quelconque... L'arrêté du 27 nivôse eut pour résultat que les journaux, intimidés, donnèrent moins de renseignements sur l'esprit public qu'ils n'en donnaient auparavant. Cependant, en l'an VIII et en l'an IX, il ne sont point tout à fait réduits à l'état de servitude et d'insignifiance où ils tombèrent plus tard, et il y a encore dans leurs colonnes des faits et des réflexions propres à faire connaître parfois l'état de l'esprit public. Ces témoignages sont plus rares qu'auparavant ; nous n'en avons mis que plus de soin à les colliger. » — Il est inutile d'insister sur l'intérêt de recueils tels que celui de M. Aulard. On aura un aperçu des matières diverses qui y sont touchées par l'énumération des sujets abordés, par exemple, dans le « Compte général de la situation morale et politique du département de la Seine pendant le mois de pluviôse an VIII » : « *Esprit public. — Spectacles. — Journaux. — Instruction publique. — Calendrier républicain. — Fêtes nationales. — Police. — Mœurs. — Cultes. — Établissements de bienfaisance. — Voirie, Salubrité, Illuminations. — Approvisionnements et subsistances. — Commerce et Industrie.* » Il est vrai que M. Aulard, se proposant avant tout de constater l'état de l'opinion, s'abstient d'épuiser dans ses extraits les renseignements techniques contenus dans les documents qu'il utilise. Il va sans dire que, dans ces documents et dans le recueil dont ils ont fourni la matière, la question politique, les menées des divers partis tiennent une très large place. La question religieuse y est aussi l'objet d'une attention soutenue et traitée presque toujours dans un sens systématiquement hostile au catholicisme orthodoxe. Si l'on songe que les rapports de police, empreints de cette hostilité systématique, étaient placés sous les yeux du Premier Consul, on jugera que l'histoire en doit tirer un assez vif supplément de lumière pour l'appréciation de la part qui revient à Bonaparte dans la restauration religieuse qui fut la conséquence du Concordat, et aussi des tendances si restrictives manifestées par lui dans la négociation, puis dans l'interprétation et l'application de ce grand acte.

3. — C'est un coin seulement, soit dans le temps, soit dans l'espace, du tableau de la société française sous le Consulat, qui nous apparaît

dans le *Journal de Mme de Cazenove d'Arlens*, contenant le récit de ses *Deux Mois de séjour à Paris et à Lyon*, du mois de février au mois d'avril 1803. Mais ce coin nous est dessiné d'après nature par un témoin en contact direct avec son modèle, que sa plume fine et lettrée, un peu précieuse, rend d'autant plus exactement que son journal a le caractère d'une correspondance, d'une confidence. Bonaparte le « grand petit homme », selon l'expression assez caractéristique de Mme d'Arlens, à qui le Premier Consul est peu sympathique, ne s'y montre guère que sur l'arrière-plan. Mais on y trouve une image intéressante du contraste des deux aristocraties de naissance et d'argent, celle-là, revenue appauvrie de l'émigration, celle-ci née au sein même de la catastrophe révolutionnaire, et auxquelles une troisième aristocratie, celle des hauts fonctionnaires, des personnages officiels, offrait dans ses réceptions quasi obligatoires un terrain et une occasion de rencontre assez peu goûtés des survivants de l'ancienne Cour. Talleyrand, qui tenait à ces trois mondes, était aussi leur principal point de jonction. On le craignait et on s'empressait dans ses salons, mais quelle mésestime ! « La cour de l'hôtel des relations extérieures était si pleine de carrosses que l'on ne pouvait y entrer : il fallait en laisser ressortir. J'arrive, je monte le grand escalier, éclairé, rempli de fleurs. Un valet de chambre me conduit, je trouve Théophile (de Cazenove, un cousin de l'auteur, familier et collaborateur de Talleyrand), qui, dans le premier salon, me présente à une figure qui me parut celle d'un mort habillé d'un habit de velours rouge avec une large broderie en or : grande veste, manchettes, épée, grande coiffure. C'était le ministre, c'était M. de Talleyrand. Ah ! quelle mine ! Sur ce visage de mort, on trouve pourtant la physionomie fine et spirituelle de l'évêque d'Autun. Je traverse ensuite un grand et éblouissant salon où était Mme de Talleyrand ; même présentation. Elle est grande, belle, bien mise, mais son secret est écrit sur son visage : « Bêtise et vanité ». — La figure de Mme Récamier, alors dans tout l'éclat de sa beauté illustre, considérée, pour ainsi dire, comme une gloire nationale et parisienne, est retracée dans son milieu avec un assez grand bonheur d'expression. Un léger et malicieux crayon de Mme de Krüdener, la future Égérie du czar Alexandre, qui vivait à Lyon dans une pénombre désireuse de s'ouvrir à une plus vive lumière, a été, pour ainsi dire, épinglé par Mme d'Arlens dans son *Journal* et mérite d'être remarqué comme un joli échantillon d'égratignure féminine. « Mme de Krüdener sait partout se faire une petite cour : sa fille est charmante, simple, douce et aimable ; elle lit avec résignation les manuscrits de sa mère, qui s'est mise à faire l'auteur, et qui amène toujours ses hôtes à se faire demander le bonheur de l'entendre. Elle a sûrement de temps en temps des idées heureuses, mais il y a toujours dans ce qu'elle écrit de l'amphigouri et

des réminiscences... En revenant nous descendîmes chez Mme de Krüdener, bien fatiguée de toute une journée de plein air. On apporta du thé : une des Anglaises joua aux échecs avec deux jeunes gens : nous nous étendîmes sur des divans : la baronne dirigea la conversation du côté du sentiment. Elle cita Chateaubriand, Ségur, Bernardin de Saint-Pierre : elle nous dit que le premier avait été enchanté de quelques pensées détachées, de quelques bagatelles que son esprit tourné à l'observation lui avait inspirées. Là-dessus elle dit à son laquais : « Dites à la petite de m'apporter mes *Pensées*. » Tout cela est ridicule à raconter et sûrement à voir : mais cette femme a pourtant du charme, et j'aime mieux une soirée chez elle qu'une soirée au cercle de Bellecour. Nous soupâmes après la lecture. »

4. — Il serait bien à souhaiter que nous eussions, pour les diverses régions de la France, des renseignements analogues à ceux que nous trouvons pour Paris dans le recueil de M. Aulard et aussi, pour Paris et pour Lyon, dans le *Journal* de Mme de Cazenove. Nos érudits provinciaux se consacreraient utilement à des recherches, à des publications de ce genre. Aussi sommes-nous heureux de signaler à nos lecteurs, malgré sa date moins récente, le volume du savant archiviste du département de l'Orne, M. Louis Duval : *Le Département de l'Orne, 1799-1800. Éphémérides de l'an VIII.* « Pas plus aujourd'hui, nous dit modestement l'auteur, que lorsque je publiai les *Éphémérides de la Moyenne Normandie et du Perche en 1789*, je n'ai la prétention de faire œuvre d'historien, mais simplement d'archiviste. — Je me flatte même de l'espoir de réussir à mieux servir les intérêts de l'histoire en me renfermant dans ce rôle modeste, en me bornant à des extraits, à des analyses, qu'en entreprenant une synthèse difficile et, en tous cas, au-dessus de mes forces.— Il m'est possible cependant d'indiquer en gros les principaux groupes qu'à première vue on peut distinguer dans les *Éphémérides de l'an VIII*. — Le premier et le principal se compose des faits se rattachant à la guerre civile pour le département de l'Orne, le seul où l'insurrection ait persisté après le 18 brumaire. Il faut y joindre les rapports et la correspondance relatifs à la police générale qui y tiennent une place notable. — J'ai reproduit également in extenso l'important rapport présenté au ministre de l'intérieur au nom du Conseil général, dans la session de thermidor an VIII : Routes et chemins vicinaux, Instruction publique, Hospices et Commerce. Le monde officiel de l'an VIII : Administration centrale de l'Orne, préfecture, députés, y est représenté par une série de notices inédites. Le personnel de l'École centrale de l'Orne et du Jury central d'instruction a été étudié avec une attention particulière.— J'ai consacré enfin deux chapitres développés au Clergé et à l'Armée. J'ai rappelé les noms des illustrations militaires de l'Orne, le comte Le Veneur, le comte Bonnet, le baron Ernouf, le général Fromentin,

etc. — Pour le Clergé j'ai relevé les noms des prêtres incarcérés qui furent rendus à la liberté et de ceux qui, cachés et portés sur la liste des émigrés, furent autorisés à exercer publiquement le ministère. — J'ai fait suivre leurs noms de courtes notes biographiques : juste hommage rendu à la mémoire de ces vénérables défenseurs de la foi catholique. J'ai terminé ce chapitre par quelques extraits de correspondances relatives à l'ex-évêque constitutionnel Le Fessier qui alors essaya de jouer un rôle beaucoup moins effacé qu'on ne l'a supposé. »

5. — L'étude des mœurs et des caractères de l'époque napoléonienne, considérée à un point de vue spécial, est bien aussi l'objet que s'est proposé M. Gilbert Augustin-Thierry dans la suite de récits qu'il nous annonce et dont il vient de nous donner le premier, qui se rapporte à l'époque consulaire et à l'année 1802. « Sous le titre général : *Conspirateurs et gens de police* nous entreprenons, dit-il, de raconter les diverses tentatives dirigées contre la dictature consulaire, puis impériale de Napoléon Bonaparte : *Le Complot des libelles* est le premier de nos récits... Il raconte une curieuse entreprise, faite d'imprévu et de mystère, — manœuvre audacieuse dont la pensée dirigeante demeura longtemps une énigme. A peu près ignorée, même encore à présent, cette machination jacobine fut connue seulement de la police, qui, redoutant un grand danger, l'enveloppa d'un grand silence. Quelques phrases de Desmarets ou de Thibeaudeau, des plaisanteries sur « l'attentat des pots de beurre », une page par trop mensongère du général Marbot, — voilà tout ce qu'en ont dévoilé les contemporains. Mais les dossiers qui la concernent abondent dans nos archives, et ces tombeaux qu'emplissent tant de choses vivantes ont livré leur secret. Les documents révélateurs sont intéressants ; il nous aident à bien comprendre l'âme étrange d'une étrange époque, et fournissent une ample matière à de pittoresques développements. D'ailleurs, précédant de quelques mois la conspiration de Georges Cadoudal, la tentative du « citoyen Jourdeuil » lui forme une sorte de prologue. C'est la petite pièce avant la grande, — car ce prologue du drame formidable a l'apparence d'une comédie d'intrigue, du plus bizarre des imbroglios. On dirait même, en les scènes initiales, d'une de ces bouffonnantes saynettes que fabriquait alors la verve d'un Radet ou d'un Desfontaines, les vieux maîtres du gros vaudeville. Pourtant, l'extravagante aventure affola et mit aux prises Fouché, Dubois et leurs polices, compromit gravement Moreau et Bernadotte, irrita Bonaparte jusqu'à l'exaspération. Le dénouement en fut lugubre, et la farce politique se termina dans les cachots du Temple. — Tragi-comédie où s'agitent d'amusants personnages, le complot des libelles valait donc la peine d'être conté. Peut-être ses invraisemblables péripéties étonneront quelques lecteurs, — mais souvent l'histoire, en sa vérité fabuleuse, n'est-elle pas le plus roma-

nesque des romans? — Et maintenant qu'on nous permette de dire quelques mots sur la méthode et le procédé de mise en œuvre employés dans ces récits. Préférant la forme de la narration continue et dramatisée à celle d'une discussion purement didactique, nous nous sommes efforcé d'être vivant et de faire vivre. La peinture, le « rendu » d'un passé, pittoresque en son détail et sa couleur locale; mais surtout la connaissance de sa moralité et de son « état d'âme, » — tel a été, tel devait être notre premier souci. Empruntant même au roman psychologique, — un art qu'aujourd'hui dirige une science, — plusieurs de ses procédés d'analyse, nous avons essayé de représenter nos personnages en leur réalité passionnelle. L'étude attentive d'une époque presque contemporaine de la nôtre permet d'ailleurs de risquer une pareille entreprise. Les hommes qui furent nos pères ne sont pas morts tout entiers ; leur vie palpite encore dans les archives, — et le « Debout, Lazare! » sera toujours la plus noble devise de l'historien. » — Le témoignage de M. Thierry lui-même nous autorise, on le voit, à rattacher son ouvrage au mouvement déjà signalé plus haut et qui consiste dans la substitution, ou du moins la juxtaposition de l'histoire pittoresque et même romanesque au roman proprement dit, beaucoup moins goûté qu'autrefois. Ce témoignage est d'autant moins récusable que l'auteur, qui porte un nom illustre dans les lettres historiques, n'avait jusqu'à présent consacré son talent qu'à des narrations fictives. Sa tentative actuelle, au point de vue littéraire, nous a paru réussie, en ce sens, du moins, que malgré certains défauts de fond et de forme, tenant à une recherche trop violente de l'effet, le récit du *Complot des libelles* est d'une lecture aussi attachante que le serait celle d'un roman bien venu, orné de scènes saisissantes, de portraits et de silhouettes vivement enlevés. Mais, au point de vue proprement historique, de notables réserves s'imposent. Préoccupé avant tout de l'impression à produire, l'auteur s'est représenté les hommes et les choses d'après une optique tellement grossissante, qu'une fourmi, pour ainsi parler, est quelquefois devenue un éléphant, un très bel éléphant, sous son prestigieux pinceau. De plus, il a donné, dans son œuvre de reconstruction dramatique et psychologique, une part vraiment énorme à la conjecture. Il suit de là que si son livre qui, même historiquement, n'est pas sans profit, procure au lecteur un très vif plaisir, il serait imprudent de s'y abandonner avec une confiance aveugle et de le considérer comme un miroir exactement fidèle de la réalité et de ses vraies proportions.

6. — La première scène du *Complot des libelles :* « Le Jour de Pâques 1802», est la peinture du *Te Deum* célébré à Notre-Dame pour la promulgation du Concordat. Cet acte capital de Bonaparte, son plus sûr honneur dans l'histoire, attire naturellement, dans les circonstances où

nous vivons, l'attention des publicistes et des historiens. M. le comte Boulay de la Meurthe a fourni pour cette étude une base solide et, dans son ensemble, définitive, par son excellent recueil : *Documents sur la négociation du Concordat et sur les autres rapports avec le Saint-Siège, en 1800 et 1801* (Leroux, 1891-1895, 5 vol. in-8). C'est d'après les textes ainsi mis au jour, auxquels il a joint le fruit de quelques heureuses découvertes personnelles, qu'un docte jésuite italien, le P. Hilaire Rinieri, a raconté dans tous ses détails l'épineuse négociation, finalement menée à bien, entre Pie VII et le Premier Consul, pour la restauration en France de la religion nationale. Ce volume, qui forme la tête d'une série d'études entreprises par le savant religieux sur la *Diplomatie pontificale au* XIXe *siècle*, a été traduit en français par M. l'abbé J.-B. Verdier, licencié en droit canonique. C'est un livre composé avec grand soin, extrêmement instructif et dont l'auteur possède à un degré remarquable quelques-unes des qualités de l'historien critique. L'utilité en sera considérable pour qui saura la distinguer et en retirer tout le fruit. Elle aurait été plus grande encore et surtout plus étendue (car enfin en pareille matière il ne faut pas viser que les catholiques), si le P. Rinieri, entraîné par l'ardeur de son zèle et par l'exubérance de la rhétorique italienne, n'avait quitté trop souvent le ton de l'historien pour prendre celui de l'apologiste, du controversiste et du polémiste ; ce défaut (car, selon nous, c'en est un) a été malheureusement accentué avec un regrettable manque de mesure par le traducteur qui, sortant de son rôle, d'ailleurs avec les meilleures intentions du monde, a cru devoir ajouter au livre une dissertation en forme d'*Avant-propos* et de nombreuses notes, toutes pleines de réflexions véhémentes, d'apostrophes et d'invectives sur les hommes et les choses d'actualité immédiate, qui sont d'un journaliste passionné plutôt que d'un habile interprète, et tout à fait hors de leur place dans la traduction d'un ouvrage d'histoire.

7. — Ni au point de vue de la philosophie proprement dite, ni au point de vue de la philosophie de l'histoire, surtout de l'histoire contemporaine, nous ne pourrions évidemment tomber d'accord avec M. Ed. Driault, auteur de l'ouvrage intitulé : *La Politique orientale de Napoléon*, et nous ne saurions souscrire à son engouement sans réserves pour la Révolution française. Mais nous n'en sommes pas moins heureux de pouvoir rendre hautement justice aux belles qualités d'historien, de penseur et d'écrivain qu'il a déployées dans cet ouvrage avec une force et une mesure dignes d'être appréciées de tous les esprits sérieux et de tous les hommes de goût. La lecture nous en a vivement intéressé et beaucoup instruit. C'est l'ensemble même de l'œuvre européenne de Napoléon, bien plus, de l'œuvre, comme on dit aujourd'hui, *mondiale*, rêvée par cet étonnant génie, « chimérique et

réaliste » tout ensemble, qu'examine et approfondit M. Driault, à propos de son action en Orient, qu'il a d'ailleurs étudiée et exposée en elle-même avec beaucoup de soin et d'exactitude. Le livre est partagé en dix chapitres, subdivisés en paragraphes, ainsi qu'il suit : Chapitre I. *L'Empire ottoman en 1806*. I. L'Empire ottoman. — Bonaparte et l'Orient. II. Le « Projet grec » de Catherine II. III. Démembrement de la puissance de la Porte. IV. Le Général Sébastiani, ambassadeur à Constantinople (juin 1806). — Chapitre II. *Déclaration de guerre de la Turquie à la Russie* (*décembre 1806*). (I. Première Action diplomatique de Sébastiani. II. La Porte après Iéna. III. La Déclaration de guerre (décembre 1806). — Chapitre III. *Les Anglais devant Constantinople et en Égypte* (*janvier-avril 1807*). I. La Porte et l'Angleterre. II. Les Anglais devant Constantinople. III. Défense de Constantinople par Sébastiani. IV. Retraite des Anglais. V. Les Anglais à Alexandrie. — Chapitre IV. *Napoléon à Finkenstein* (*avril-mai 1807*). I. La Correspondance de Napoléon à Finkenstein. II. Opérations militaires. III. Opérations diplomatiques. IV. Le Traité de Finkenstein. — Chapitre V. *La Révolution de mai 1807 à Constantinople et le Traité de Tilsit* (*mai-juillet 1807*). I. La Révolution du 31 mai 1807 à Constantinople. II. le Traité de Tilsit. — Chapitre VI. *Après Tilsit. — L'Armistice de Slobodzié* (*août-décembre 1807*). I. La Porte et le Traité de Tilsit. II. L'Armistice de Slobodzié (24 août 1807). — Chapitre VII. *La Fin de l'ambassade de Sébastiani* (*janvier-avril 1808*). I. Les Russes en Moldavie. II. Les Français sur la côte de la mer Adriatique. III. Les Conférences de Saint-Pétersbourg. IV. Fin de l'ambassade de Sébastiani (avril 1808). — Chapitre VIII. *La Mission Gardane en Perse* (*décembre 1807-février 1809*) I. Les Travaux de la mission Gardane. II. La Rivalité anglo-française en Perse. III. Échec de la mission Gardane. — Chapitre IX. *Les Révolutions de 1808 à Constantinople. — La Paix des Dardanelles* (*juillet 1808-janvier 1809*). I. Baylen. II. La Convention d'Erfurt. III. La Révolution du 28 juillet à Constantinople. IV. La Révolution de novembre et la Paix anglo-turque). — Chapitre X. *Définition de la politique napoléonienne*. I. Le Secret de Napoléon. II. L'Opinion des contemporains. III. Napoléon empereur. IV. Le Rôle historique de Napoléon. — L'opinion exprimée par M. Driault sur ce qu'il appelle « le secret de Napoléon », c'est-à-dire le but final, (si elle a jamais eu un but final) de sa politique sans cesse ascensionnelle et de plus en plus envahissante, pourra et devra même être contesté. Elle a, ce semble, le tort de donner une forme trop concrète aux rêves de l'imagination impériale. Mais ce n'est là qu'une conjecture, sur laquelle M. Driault lui-même s'exprime avec une judicieuse modestie : « L'Empereur, remarque-t-il, n'ayant dit à personne son secret, il est difficile de prétendre le lui arracher, et la discussion sans doute ne sera pas bientôt close sur ce point. J'ai

seulement apporté une hypothèse nouvelle, j'admets bien qu'elle ne ferme pas tous débats. » — Quoi qu'on pense à ce sujet, le livre de M. Driault demeure dans son ensemble un excellent livre.

8. — Nous voudrions pouvoir en dire autant du volume où M. J. Silvestre a entrepris de raconter en détail les derniers jours de Napoléon sur la terre de France, entre le retour de Waterloo et le départ pour Sainte-Hélène. Cet ouvrage pouvait se concevoir de deux façons : ou comme un récit dramatique, à la façon du *Complot des libelles* (sauf les défauts) de M. Gilbert Augustin-Thierry, ou comme un examen total et minutieux et une discussion critique des faits et des témoignages relatifs à cette dernière période de la vie active et libre de Napoléon. Mais l'auteur n'a fait ni l'un ni l'autre, et lui-même a trop bien caractérisé son travail, quand il l'a qualifié, avec une modestie qui lui fait honneur, mais que nous voudrions moins justifiée, « l'exposé de cet amas de documents, d'opinions, de compilations ». En histoire, redisons-le, une compilation, un amas de faits, même disposé avec une science et un art médiocres, ne laisse pas d'avoir son utilité, son intérêt même. Ainsi le livre de M. Silvestre n'est pas dépourvu de toute valeur, à titre de source assez abondante d'information. Mais l'auteur a vraiment une revanche à prendre.

9. — L'information abondante, précise, souvent neuve, dont il est plein, tel est l'un des mérites du plus récent ouvrage de M. Frédéric Masson : *Napoléon et son fils*, bien que l'auteur demeure fidèle à son système de refuser à ses lecteurs et à la critique l'indication de ses sources, et que, par là, il laisse planer le doute sur la valeur exacte de telle ou telle de ses appréciations. Un autre mérite, ce sont les vues, toujours intéressantes, quoique parfois contestables, qui donnent de l'intérêt et de la vie à l'accumulation, excessive çà et là, des détails techniques. Un troisième mérite, et non pas le moindre, c'est le talent de composition et de style qui fait de ce volume une œuvre de littérature, presque de poésie, très attachante dans la suite bien reliée des douze tableaux où elle se déroule : I. L'Héritier adoptif (1801-1807). II. L'Héritier naturel (1807-1810). III. La Grossesse de Marie-Louise (mai-novembre 1810). IV. La Maison des Enfants de France (novembre-décembre 1810). V. Fille ou garçon ? (décembre 1810-19 mars 1811). VI. La Naissance du Roi de Rome (19 mars-mai 1811). VII. Le Baptême du Roi de Rome (mai-juillet 1811). VIII. L'Enfant de France (juillet 1811-octobre 1812). IX. Napoléon II (octobre 1812-avril 1814). X. De Rambouillet au Burg de Vienne (avril 1814-avril 1815). XI. L'Héritage de Napoléon (avril 1814-5 mai 1821). XII. Le Gouffre (avril 1815-22 juillet 1832). L'intérêt même, incontesté et déjà récompensé par le succès du livre de M. Frédéric Masson nous dispense de nous y étendre davantage. C'est un ouvrage que voudront lire tous ceux qui

lisent. Mais c'est là une raison de plus, et par conséquent un devoir pour nous de remarquer que si l'histoire vraiment objective y gagnera beaucoup, notamment pour une connaissance plus ample de la psychologie napoléonienne, il y a, d'autre part, dans ces pages toujours attirantes, souvent émues, quelquefois passionnées, un élément subjectif et personnel, très respectable dans son origine, mais qui a parfois entraîné l'auteur bien loin. De ce côté-là il importe de se garantir ; il importe de maintenir les droits inflexibles et imprescriptibles de la vérité historique et de la vérité philosophique, qui ne sauraient plier le genou devant aucune idole, si éclatante qu'elle puisse être.

M. S.

THÉOLOGIE

Jésus, Messie et Fils de Dieu, d'après les Évangiles synoptiques, par M. Lepin. Paris, Letouzey et Ané, 1904, in-12 de xlv-281 p. — Prix : 3 fr. 50.

Au moment où le public religieux et même le monde incroyant portent un intérêt passionné sur le grave sujet du Christ dans l'Évangile, M. Lepin, prêtre de Saint-Sulpice et professeur au grand séminaire de Lyon, publie une étude historique de la personne de Jésus, d'après les synoptiques. Une étude analogue d'après l'Évangile de saint Jean est en préparation. Celle que nous avons sous les yeux est faite au point de vue de la critique moderne et suivant la méthode propre à cet art. C'est pourquoi une assez longue Introduction, plus apologétique cependant que strictement critique, est consacrée à prouver l'autorité historique des synoptiques, à l'aide desquels est faite l'étude de Jésus, Messie et Fils de Dieu. Elle aurait pu être, tout en restant sommaire, plus serrée et plus solide ; elle expose les conclusions modérées et communes des critiques catholiques. Le chapitre premier traite de l'espérance messianique au début de l'ère chrétienne. Il déborde le livre présent, puisqu'il considère non seulement la personne du Messie, mais encore son œuvre ou son royaume, dans la pensée des Juifs de cette époque. Cette pensée est recherchée dans les écrits du Nouveau Testament et spécialement dans les apocalypses juives. M. Lepin a recouru directement aux sources ; mais il a eu le tort de ne pas toujours indiquer les éditions qu'il a consultées, ainsi pour le livre d'Hénoch, dont le texte grec récemment découvert n'est pas signalé ; ainsi encore pour les oracles sibyllins pour lesquels il a évidemment suivi l'édition d'Alexandre. Ce défaut qui n'enlève rien sans doute à la valeur du fond, paraîtra grave à nos contemporains, qui exigent, surtout dans un travail critique, des renseignements bibliographiques abondants et précis. Les trois autres chapitres envisagent Jésus, Messie et Fils de Dieu, dans son enfance et sa vie

publique. C'est la partie capitale du livre. Le problème examiné est celui-ci : Jésus s'est déclaré le Christ promis par les prophètes d'Israël et il s'est dit le Fils de Dieu ; depuis dix-neuf siècles, les chrétiens l'adorent comme vrai Fils de Dieu et vrai Dieu. Comment faut-il interpréter ces faits ? Jésus était-il vraiment ce qu'il a prétendu être ? La réalité est-elle conforme à la foi chrétienne ? Pour résoudre ces questions vitales, M. Lepin examine sérieusement tous les textes des synoptiques dans lesquels Jésus apparaît comme Messie et Fils de Dieu ; il discute à l'occasion, et toutes les fois que cela est nécessaire, la valeur historique des textes qu'il étudie ; il les explique ensuite et en fait ressortir le sens exact ; enfin, quand il rencontre les interprétations différentes de Renan, de Harnack, de Stapfer et de Loisy, il en fait la critique et il conclut dans le sens qui, au point de vue purement objectif, lui paraît le mieux fondé. Toute cette étude exégétique et critique est, dans l'ensemble, fort bien menée et très réussie ; c'est une magnifique thèse scripturaire de la divinité de Jésus-Christ. Sans doute, certains détails auraient pu être plus approfondis ; d'autres théories sur la messianité et la filiation divine discutées ; mais l'exposition générale est solide et claire ; elle portera la lumière et la tranquillité dans beaucoup d'esprits obscurcis et inquiétés par les arguments captieux d'une critique indépendante, subjective et fausse. On regrette encore que la bibliographie du sujet ait été omise. M. Lepin a négligé d'indiquer à ses lecteurs les ouvrages sur la matière traitée ; on croirait presque qu'il est le premier et le seul à aborder ces questions. Dans deux appendices, il expose en quel sens le titre de Messie convient à Jésus et quelle est la divinité du Christ, d'après M. Loisy. Le sentiment de ce critique y est victorieusement réfuté. Nous recommandons très chaudement la lecture du livre de M. Lepin. Nous espérons qu'il sera le premier d'une série, et nous ferons le même accueil à *Jésus, Messie et Fils de Dieu, d'après l'Évangile de saint Jean* et à l'*Étude sur le royaume messianique*, si ces deux volumes sont rédigés dans le même esprit que celui qui vient de paraître, avec le même souci de l'exactitude et de la précision, avec la même netteté et la même rigueur dans la discussion. E. Mangenot.

JURISPRUDENCE

Recueil des traités de la France, publié sous les auspices du ministère des affaires étrangères, par Jules de Clercq. T. XXI (*1897-1900*). Paris, Pédone, 1903, in-8 de xxvii-906 p. — Prix : 40 fr.

Le vingt et unième volume de cette importante publication reproduit des documents diplomatiques afférents aux années 1879 à 1900, dont la simple énonciation contient xxxi pages d'impression. Les actes qui y

sont reproduits concernent la Suisse, la Belgique, le Dahomey, Madagascar, la Suède et Norwège, la Bulgarie, le Nicaragua, l'union postale, la Sibérie, l'Allemagne, la Bolivie, l'Union monétaire, la Grèce, l'Italie, les Comores, l'Orange, l'Australie, les Indes, l'Andorre, le Portugal, les Pays-Bas, le Japon, la Perse, la Grande-Bretagne, la Russie, le Pérou, l'Équateur, l'Urugay-Anjouan, le Luxembourg, l'Espagne, les États-Unis, la Corée, Monaco, le Mexique, les Antilles danoises, l'Inde britannique, le Maroc, le Chili, le Soudan, Costa-Rica, la Colombie, le Congo, la Chine, le Brésil, les Iles sous-le-Vent, l'Égypte, Siam, le Paraguay, Haïti, la Crète, la Colombie.

A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Le Livre d'or des roses, par PAUL HARIOT. Paris, Laveur, 1903-1904, gr. in-4 de 136 p. de texte avec de nombreuses illustrations de 60 planches hors texte en chromolithographie. — Prix : 60 fr.

En juillet dernier, le *Polybiblion* (t. XCVIII, p. 83) a annoncé les débuts de cette publication aujourd'hui terminée. L'auteur et l'éditeur n'ont point failli à leur dessein : l'ouvrage est des mieux faits, la publication des plus remarquables.

Des deux parties, la première est consacrée à un traité complet sur les roses, la seconde à leur représentation. Soixante planches représentent, en couleurs, les espèces les plus belles et les plus estimées.

Toute la partie didactique est rédigée avec la compétence exceptionnelle d'un savant praticien. Elle est présentée avec une méthode sûre, et de plus, l'auteur a su l'écrire en semant l'intérêt même dans les détails.

Les rosiéristes de profession, ou, comme l'on dit de nos jours avec un peu de prétention peut-être, « les rhodologues », devront trouver dans cette belle œuvre une véritable satisfaction. Elle n'en contentera pas moins les simples amateurs et tous ceux qui, moins savants peut-être, se livrent, avec une ardente passion également, à la recherche et à la culture de ces reines des fleurs.

En même temps que les côtés plus scientifiques de classification, d'hybridation, de greffe, de taille, des maladies et de leurs remèdes, l'auteur a étudié particulièrement les espèces de jardin, leur parfum, leur entretien, les soins à donner suivant l'époque. Il dresse la liste de celles qui conviennent le mieux à telle ou telle condition et se met par conséquent au service du plus grand nombre.

Il convient aussi de parler de l'exécution des planches qui forment la seconde partie de la publication. Elle en est, à vrai dire, comme le clou, et on ne saurait trop s'y appesantir, car elle est vraiment digne de tous éloges, par la perfection et le fini que les artistes

y ont apportés. L'exécution est si remarquable que, dans ces dessins, les fleurs semblent vivre sous toute leur fraîcheur des premiers moments. On serait porté à les cueillir tant elles sont bien rendues et se rapprochent de la réalité même. G. DE SENNEVILLE.

Manuel pratique du reporter photographe et de l'amateur d'instantanés, par ALBERT REYNER. Paris, Mendel, s. d., in-12 de 160 p. — Prix : 2 fr.

Ce manuel est écrit avec le style — ce qui n'est pas un éloge — mais aussi, avec la verve et l'agréable facilité d'un article de journal. C'est dire l'intérêt qu'il présente, les précieux conseils qu'il contient,et aussi le plaisir qu'offre sa lecture. Il s'adresse d'ailleurs à tous les photographes et le nombre en est légion; tous ne sont-ils pas, en effet, amateurs d'instantanés, et même, à leurs heures, reporters photographes amateurs ? Ce petit livre sera, pour tous ceux qui aiment le plein air, un guide utile à consulter, où ils trouveront non seulement des avis très pratiques, mais encore des renseignements très précis, avec chiffres et formules à l'appui, sur des sujets un peu abstraits. Tout n'est cependant pas à admettre sans réflexion : je critiquerai, entre autres, la première position indiquée dans la figure de la page 60, et je ferai remarquer à l'auteur que, page 48, il a écrit « sous le vent » alors qu'il aurait dû dire « au vent ». On est « au vent » d'un point lorsque l'on se trouve entre ce point et l'endroit d'où vient le vent, et c'est bien dans cette situation que l'auteur conseille au photographe de se placer.

J. C. T.

LITTÉRATURE

Recueils d'arts de seconde rhétorique, par E. LANGLOIS. Paris, Impr. nationale, 1902, in-4 de LXXXVIII-496 p. — Prix : 25 fr.

Sous ce titre assez vague et peu significatif d'*Arts de seconde rhétorique*, M. E. Langlois a publié dans la *Collection des Documents inédits* une série de traités de versification en langue vulgaire, datant du XVe et de la première moitié du XVIe siècle. Les *Arts de seconde rhétorique* ne sont pas, entendons-nous bien, des *Arts poétiques*, ce ne sont que des traités de versification ; ils ne s'attachent pas à l'essence de la poésie, ils ne s'occupent que de ses manifestations extérieures. D'où il suit que les préceptes sont toujours appuyés d'exemples, notamment pour les petits poèmes à forme fixe, et souvent accompagnés de listes de mots « obscurs », de tables de rimes, ou de mots « pour aprendre à espeler », tables dont l'étude fournit aux philologues maints renseignements précieux.

Très probablement il a existé, de la seconde moitié du XIVe, et surtout du XVe, des *Arts de seconde rhétorique* que nous ne connaissons pas.

Le plus ancien qui nous soit parvenu est l'*Art de dictier*, d'Eustache Deschamps, que vient de publier M. Gaston Raynaud en son édition des œuvres du poète. Aussi M. Langlois n'a-t-il pas cru pouvoir le reproduire à nouveau dans un volume de documents inédits. Nous le regrettons plus encore que lui : il nous semble que son *Recueil* aurait dû être un *Corpus* de tout ce que le moyen âge nous avait légué de traités de ce genre. D'autre part, si M. Langlois s'est fait une règle de ne publier strictement que de l'inédit, pourquoi donne-t-il une nouvelle édition d'un chapitre — Des Rimes — de l'*Archiloge Sophie* de Jacques Legrand ?

Des sept traités de seconde rhétorique, le plus clair et le plus complet est l'*Art de rhétorique* dont l'auteur n'est autre, ainsi que M. Langlois l'a démontré, que le fameux Jean Rolinet ; cet ouvrage eut en son temps un succès mérité : les traités qui le suivirent, tels que l'*Art et science de rhétorique vulgaire*, n'en sont le plus souvent qu'une amplification dénuée de toute originalité.

En une excellente Introduction, M. Langlois a résumé les principales remarques que lui avaient inspirées ces *Arts de seconde rhétorique*, et en tire des conclusions quant à leur date et à leur auteur. M. Langlois était vraiment désigné pour cette édition ; en 1890, ne publiait-il pas déjà une thèse ayant pour titre : *De Artibus rhetoricae rythmicae ?*

HENRI LONGNON.

Les Prédicateurs de la scène, par FRANÇOIS VEUILLOT. Paris, Retaux, 1904, in-12 de VIII-330 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Prédicateurs de la scène, voilà un titre assurément dépourvu de banalité, mais qui n'a pas besoin d'une justification. A notre époque, en effet, si l'on excepte quelques déplorables « amuseurs », les dramaturges, comme les romanciers du reste, sont préoccupés presque uniquement d'exposer et de défendre des *thèses* sociales et religieuses, ou trop souvent antisociales et antireligieuses. Ce sont ces théories qu'examine, dans son nouvel ouvrage, au point de vue chrétien et au point de vue moral, M. François Veuillot, qui continue dignement l'éclat d'un nom illustre. Il analyse avec un beau talent littéraire les œuvres des auteurs dramatiques contemporains ; il pèse la valeur de leurs arguments ; il dégage de leurs pièces les leçons voulues ou inconscientes qu'elles renferment. Il ne faut donc point chercher dans son livre des comptes rendus proprement dits, mais bien la discussion des doctrines modernes relatives au mariage, au divorce, à l'éducation des enfants, au féminisme, à la misère, à la justice et à la charité, aux rapports entre patrons et ouvriers, aux plaies sociales, au rôle moral de la religion, etc...

Bien entendu, l'auteur se trouve amené, par son sujet même et par

ses convictions, à démolir, en quelques coups de plume, maints paradoxes, et à faire œuvre de redresseur d'idées plutôt que de panégyriste. Ses écrivains préférés me semblent être MM. Jules Lemaître, Brieux et de Curel, dont les bonnes intentions et le talent sont incontestables. Un trop grand nombre d'autres « prédicateurs de la scène » préconisent de parti pris le triomphe de l'instinct sur la raison ; ils sont obstinément immoraux, et les comédies ou les drames honnêtes sont bien rares. C'est ce que M. François Veuillot met vigoureusement en lumière, sans d'ailleurs se départir d'une charité courtoise à l'égard des personnes Son livre constitue une excellente apologie de la foi chrétienne. Il montre en effet combien sont infructueux les efforts de la plupart de nos dramaturges, parce que ceux-ci cherchent en dehors de la religion la solution des graves problèmes qui, aujourd'hui plus que jamais, préoccupent l'âme humaine. C'et ouvrage fait penser, et il fera du bien : ce sera la joie de l'auteur, et sa récompense. G. L.

Une Page perdue de H. de Balzac, notes et documents, par le vicomte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL. Paris, Ollendorff, 1903, in-16 de 329 p. — Prix : 3 fr. 50.

Balzac dans l'intimité et les Types de la « Comédie humaine », par JEAN LHOMER. Paris, Lemasle, 1904, in-8 de 46 p. — Prix : 2 fr. 50.

Balzac à vingt ans, par EUGÈNE GILBERT. Bruxelles, Société belge de librairie, Oscar Schepens, 1904, petit in-16 carré de 86 p.

A côté de la *Page perdue de H. de Balzac*, qui a servi de titre au volume de M. le vicomte de Lovenjoul, on trouve neuf autres pièces, qui, à la vérité moins importantes, ne sont point, par cela même, dénuées d'intérêt. La « page perdue » dont il est ici question est le *Voyage de Paris à Java*, qui, inséré dans la *Revue de Paris*, « dort aujourd'hui son dernier sommeil dans les intéressantes *Œuvres diverses* du maître.» Au sujet de cette publication et de plusieurs autres d'ailleurs, Balzac entretint avec Amédée Pichot, de 1831 à 1833, une correspondance, qui, très cordiale au début, finit par tourner à l'aigre et se termina par un procès gagné par Balzac en juin 1836. L'illustre romancier eut-il toujours raison contre le directeur de la *Revue de Paris*? Il ne nous paraît pas; quoi qu'il en soit, cette correspondance est fort intéressante. — M. de Lovenjoul nous parle ensuite des annotations, curieuses à divers titres, mises en marge d'un exemplaire de la biographie de Balzac écrite par sa sœur, Mme Surville. Ces annotations émanent d'un ami de l'écrivain, M. Fessart ; elle montrent, entre autres choses, « qu'à ses débuts, le jeune Balzac rencontra les plus durs obstacles et les entraves les plus cruelles, précisément chez ceux qui, semble-t-il, auraient dû lui venir avant tout en aide » (p. 134). — Vient,

après cela, un morceau particulièrement suggestif : *Deux Traités de librairie de Honoré de Balzac.* Le dernier de ces traités, conclu en 1842 avec l'éditeur Charpentier, mérite à peine de fixer l'attention ; mais il n'en est pas de même du premier, en date du 9 décembre 1835. « Bien que le nom de Balzac n'y soit pas même prononcé, remarque M. de Lovenjoul, le plus extraordinaire de ses traités connus est peut-être celui que signèrent seuls, le 9 décembre 1835, le comte Auguste de Belloy, M. Émile Regnault, l'imprimeur Barbier et l'éditeur Hippolyte Souverain. Cette convention a pour objet une nouvelle mise au jour des *Œuvres de jeunesse* du maître. On sait que, de son vivant, ces œuvres ne furent jamais réimprimées sous son nom, ni reconnues par lui. Il est donc uniquement question dans ce document des *Œuvres* d'Horace de Saint-Aubin, de Viellerglé et de Lord R'hoone. Aussi l'intérêt de la pièce consiste-t-il, surtout, dans la combinaison imaginée par Balzac pour arriver à vendre, sans être nommé, ce qui n'appartenait pourtant qu'à lui » (p. 139). — Mentionnons simplement *les Métamorphoses d'* « *Une Rue de Paris et son habitant,* » les *Lectures de* « *Mercadet* » *à la Comédie-Française, Une Énigme sans mot à propos d'un chapitre de la* « *Physiologie du mariage,* » énigme que Balzac ne semble pas avoir éclaircie jamais, malgré plusieurs mises en demeure, et *le Personnage de Monsieur de Canalis dans la* « *Comédie humaine* », qui s'identifie avec Lamartine. — Le volume se termine par *Trois Documents balzaciens,* qu'il faut remercier M. de Lovenjoul d'avoir retrouvés. Le premier, intitulé : *Les Romanciers, Honoré de Balzac,* par Francis Girault, a figuré dans un obscur recueil : *Le Bibliographe* (nos des 25 avril, 2, 13 mai et 1er juillet 1841). Le second, *Honoré de Balzac,* est une notice nécrologique écrite par Georges Guenot et insérée dans le *Journal des femmes* du 5 septembre 1850. « On peut y relever plus d'une erreur de détail. Néanmoins cette sorte de biographie du puissant écrivain contient quelques renseignements curieux, vrais et peu connus.» Le troisième, *Étude sur Balzac,* n'est autre que le discours de Louis Lurine, relatif aux prix littéraires proposés en 1855 par la Société des gens de lettres, lu par l'auteur, qui obtint un prix, le 17 avril 1856.

En somme, livre rempli de choses sur le grand romancier et qui tiendra bien sa place dans toute collection balzacienne.

— J'ai le profond regret de ne pouvoir accorder le même témoignage à M. Jean Lhomer pour sa brochure au titre fallacieux : *Balzac dans l'intimité et les Types de la* « *Comédie humaine.* » N'est-ce pas que voilà un intitulé prometteur ! Malheureusement il tient peu, si tant est qu'il tienne quoi que ce soit. Les trente-deux premières pages, comportant dix chapitres minuscules, sont relatives à l'homme ; le reste a la prétention d'examiner, en quatorze pages, les « types de la *Comédie humaine.* »

Que nous apprend là M. Lhomer ? Hélas ! rien du tout : son travail est un résumé fort bref de choses universellement connues, partant, sans l'ombre d'originalité, et l'on se trouve en droit de qualifier cette production d'un mot désagréable : un « attrape-balzacien. »

— Ce qui précède allait être envoyé à l'imprimerie lorsque m'est arrivé le gracieux petit volume de M. Eugène Gilbert : *Balzac à vingt ans*. Faut-il chicaner l'auteur sur les « vingt ans » en question ? Notre grand homme en herbe comptait quelques printemps de plus à l'époque où son souvenir est évoqué ; mais cela est sans réelle importance. Dans notre livraison de janvier dernier (p. 61-64), nous avons présenté à nos lecteurs l'ouvrage de haute valeur de MM. Gabriel Hanotaux et Georges Vicaire : *La Jeunesse de Balzac, Balzac imprimeur, 1825-1828*. Or, M. Eugène Gilbert a rédigé son travail d'après ce maître livre dont, citant d'assez nombreux passages, il a su donner une idée exacte. La matière de cette élégante brochure a paru en premier lieu dans *la Revue générale* (de Bruxelles). Tirée à cent exemplaires seulement, sur papier de Hollande, elle forme un numéro intéressant de l'abondante littérature que Balzac a inspirée. Il faut, ici, louer surtout, en raison du tact qu'y a mis M. E. Gilbert, les pages finales consacrées à l'influence de Mme de Berny sur l'auteur de *la Comédie humaine*. La « Dilecta », en effet, contribua puissamment « à la formation intellectuelle du génie qui devait rayonner sur tout le roman du XIXe siècle. »

Ceux des fervents de Balzac qui liront la brochure de M. E. Gilbert se sentiront plus que jamais piqués du désir de connaître et de posséder le beau livre de MM. Hanotaux et Vicaire. ER.-CH. GAUDOT.

HISTOIRE

L'Occident à l'époque byzantine. Goths et Vandales, par F. MARTROYE. Paris, Hachette, 1904, in-8 de XII-626 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume n'a pas et ne peut pas avoir de prétentions scientifiques. Écrit pour le grand public, il doit être pris pour tel et nous aurions mauvaise grâce à chicaner l'auteur sur chacune de ses pages depuis le titre qui est inexact, attendu que l'empire byzantin ne commence guère qu'à l'époque de Justinien, époque précisément où s'arrête M. Martroye, jusqu'à la dernière page sur la domination byzantine en Italie, vers 565. Mais, pris comme œuvre de vulgarisation, l'ouvrage n'est pas sans intérêt. Il nous retrace, à l'aide de quelques auteurs contemporains des événements, entre autres Procope, l'histoire des Goths et des Vandales en Italie et en Afrique, depuis leur établissement jusqu'aux conquêtes de Justinien. Naturellement le règne de Théodoric d'une part et la reprise de possession de l'Italie par les armes de Bélisaire et de Narsès de l'autre, forment le corps du volume. Le reste est

prélude ou conséquences de ces deux grands événements. L'histoire de l'Église a, comme de juste, sa part dans le récit de cette époque troublée : c'est pour elle une de ces heures où il lui faut parer à tous les dangers à la fois, intérieurs et extérieurs ; et M. Martroye a fort bien montré, à ce sujet, son attitude, sa grandeur, son habileté politique aussi. Il est bien regrettable que l'auteur n'ait pas mieux connu la littérature moderne de son sujet. Il aurait pu en tirer un excellent parti. Néanmoins ce volume intéressera les esprits cultivés qui ne font pas de cette époque une étude spéciale. Il a le mérite de raconter en détail une histoire qu'on ne trouve guère dans les « cours d'histoire » et dans les livres courants dont dispose le public. Avec plus de méthode et de critique, plus de connaissance des ouvrages récents, français et étrangers, le gros volume de M. Martroye eût pu être utile même aux historiens de profession. ALBERT VOGT.

L'Église catholique au dix-neuvième siècle (1800-1900), par JAMES FORBES. Paris, Lethielleux, 1903, in-8 de 292 p. — Prix : 4 fr.

Le pessimisme est stérile et mauvais. Il n'est pas le fait du savant et apostolique conférencier, qui s'est demandé : « A prendre les choses dans l'ensemble, l'Église catholique est-elle, en 1900, plus forte et plus sûre du lendemain qu'en 1800 ? Comme catholiques avons-nous à nous plaindre ou à nous applaudir du siècle qui vient de finir ? »

Après un coup d'œil d'ensemble sur l'Église catholique de 1800 à 1900 (statistiques abondantes et précises, empruntées aux *Missions catholiques* de Louvet, au *States man's year Book*, aux *Missions catholiques* de la propagande, aux *Missions* du P. Piolet) l'auteur passe en revue successivement l'Allemagne, les États-Unis, l'Angleterre et la France.

D'abord le parti catholique allemand, son indomptable résistance au Kulturkampf, le rôle maintenant prépondérant du centre, la prodigieuse organisation des associations, réseau très souple et très solide qui enveloppe l'Allemagne tout entière ; — puis la marche ascensionnelle de l'Église d'Amérique : la question des apostasies est discutée, et résolue dans un sens optimiste. L'auteur a pleine confiance dans l'avenir. Il pense que si une crise persécutrice éclate, elle ne fera que purifier et fortifier la chrétienté d'outre-mer.

Deux chapitres pour l'Angleterre : Newman et le mouvement d'Oxford, puis la conversion de Newman. L'auteur connaît admirablement ce terrain, il parle « *pro domo*, et nous assure que « ce mouvement si bien inauguré ne s'arrêtera pas là. »

Et la France ! « Nous devons nous préoccuper du danger qui nous menace, l'apostasie des hommes ». L'auteur en fait ressortir la gravité par des chiffres écrasants et douloureux. Puis il cherche les remèdes : meilleure organisation des prédications et des œuvres destinées aux

hommes, enseignement professionnel mieux compris, renforcement de l'éducation scientifique du clergé — et surtout l'esprit de groupement, les toutes-puissantes associations qui font la force et la gloire des catholiques allemands.

Cet ouvrage est plein de renseignements utiles et de graves leçons. En le fermant, on se dit que tout n'est pas perdu et qu'il y a encore quelque chose à faire. C'est un bon livre. B. DE CARROY.

Histoire de France, par ERNEST LAVISSE. Tome II, I. *Le Christianisme, les Barbares. Mérovingiens et Carolingiens*, par C. BAYET, C. PFISTER, A. KLEINCLAUSZ. Paris, Hachette, 1903, in-4 de 444 p. — Prix : 12 fr.

Les trois collaborateurs qui ont assumé la tâche de mener à bonne fin ce nouveau volume de l'*Histoire de France* se sont partagé le travail de la façon suivante : M. Bayet a rédigé tout le livre premier, *le Christianisme et les Germains en Gaule*, comprenant, en quatre chapitres, l'histoire de l'évangélisation de la Gaule, — le tableau du monde germanique à la fin du IVe siècle, — le récit de l'installation des Wisigoths, des Burgondes et des Francs sur le sol de notre pays, — enfin le règne de Clovis ; plus le chapitre relatif à l'Église, aux lettres et aux arts à l'époque mérovingienne. M. C. Pfister a pris pour sa part le récit de la période mérovingienne jusqu'en 714 et l'exposé des institutions de cette époque, l'histoire des derniers Carolingiens (888-987) et les origines du régime féodal. L'origine des Carolingiens, le règne de Charlemagne, l'étude de son gouvernement et de la civilisation de son temps, la décadence de l'empire carolingien sous les successeurs du grand empereur jusqu'en 888 ont été traités par M. Kleinclausz.

Les trois collaborateurs se sont bien acquittés de leur œuvre et le volume ne le cède guère en intérêt aux précédents. Les auteurs sont bien au courant des meilleurs travaux parus sur la période dont ils traitent. Leur information est précise, leur exposition claire et d'une lecture aussi agréable qu'instructive. Sans doute pour une période sur l'histoire de laquelle il existe encore tant de controverses, on comprend que plusieurs points prêtent à la discussion ; mais ce volume nous paraît représenter assez bien — et c'est l'essentiel pour un ouvrage de ce genre — l'opinion moyenne de la science. E.-G. L.

Le Japon d'aujourd'hui, par G. WEULERSSE. Paris, Colin, 1904, in-18 de IX-364 p. — Prix : 4 fr.

Ce livre n'a pas la prétention d'offrir un tableau complet du Japon d'aujourd'hui. C'est un recueil d'observations généralement justes, présentées en bon ordre et dans un style clair, sur le développement économique du Japon, l'état de l'enseignement public, la condition de la femme, le rôle actuel et le rôle possible de la France dans ce pays.

Également éloigné de l'engouement et du dénigrement, l'auteur montre combien, malgré la grandeur de la tâche accomplie, l'européanisation du Japon est restée superficielle, combien il y subsiste encore de barbarie sous la grâce des manières et du décor. L'agriculture traverse une crise pénible, la grande industrie a fait des progrès remarquables, mais est bien loin de pouvoir se passer du concours de l'étranger, le commerce est embarrassé de méthodes surannées et n'est point d'une probité suffisante. Les ouvriers sont exploités sans scrupules et soumis à la vie la plus misérable. M. Weulersse a le bon sens de ne pas ajouter foi à ceux qui prêchent le péril jaune. Il ne croit pas que l'extrême bon marché de la main d'œuvre japonaise soit de nature à mettre en danger l'industrie occidentale et il en donne de très bonnes raisons : gaspillage du travail humain, insuffisance technique du personnel, infériorité des méthodes industrielles et commerciales, mauvaise qualité et faible rendement de la main-d'œuvre, augmentation progressive et inévitable des salaires. Le chapitre sur l'enseignement est sans doute celui que l'auteur était le mieux préparé à écrire. Tous les défauts de l'enseignement public au Japon sont bien mis en lumière : surcharge follement excessive des programmes, peu de temps laissé au travail personnel, recrutement médiocre des instituteurs et des professeurs, morale trop étroitement nationaliste et chauvine.

Plus que tout le reste, la condition inférieure faite à la femme et le despotisme brutal dont elle est victime prouvent que les Japonais ont encore un long chemin à parcourir dans la voie de la civilisation moderne avant de prendre rang parmi les nations qui sont à la tête de l'humanité. Cependant ces critiques, si nombreuses et si graves qu'elles puissent paraître, ne sauraient nous empêcher de suivre avec sympathie les efforts de ce peuple actif, ardent et fier, ni de chercher à fortifier, malgré d'accidentels malentendus, les liens économiques et moraux qui nous unissent à lui. F. G.

Madame de Beaumarchais, *d'après sa correspondance*, par Louis Bonneville de Marsangy. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1903), in-8 de IV-428 p. — Prix : 4 fr.

Beaumarchais fut marié trois fois : il épousait d'abord, en novembre 1756, Mme Francquet, jeune veuve d'un vieux mari, et qui, avant cette mort, avait fait de Pierre Caron son amant. C'est d'une petite terre qu'elle possédait, que son nouvel époux prit ce nom de « Beaumarchais », qu'il devait rendre si célèbre. Cette première femme mourut bientôt ; Beaumarchais se remaria, en 1768, avec la fille d'un menuisier, veuve depuis peu de jours d'un garde-magasin, mais qui lui apportait de la fortune et, au bout de huit mois de

mariage, un petit garçon. Enfin, en 1786, il épousait Thérèse Willermaula, l'héroïne de ce livre.

M. de Marsangy nous raconte les dernières années de l'auteur du *Barbier de Séville*, sous l'ancien régime, dans sa somptueuse demeure du faubourg Saint-Antoine; il le suit, dans l'émigration, en Angleterre et à Hambourg ; il l'accompagne depuis son retour en France (en 1796) jusqu'à sa mort, le 18 mai 1799. — Il peint la vie, pendant ces temps troublés, de Mme de Beaumarchais, arrêtée sous la Terreur, relaxée après le 9 thermidor ; sa misère ; le mariage de sa fille Eugénie avec un beau-frère du général Mathieu Dumas ; la naissance de sa petite-fille Palmyre ; sa retraite à Nancy ; la liquidation de ses procès, le séquestre de sa fortune ; sa vie de famille sous l'Empire, et sa mort au commencement de la Restauration, en 1816.

M. Bonneville de Marsangy est un admirateur passionné et sans la moindre réserve ; la gravité de son livre, bien documenté, en est affaiblie, car il écrit un panégyrique en forme d'oraison funèbre, non une histoire. De Beaumarchais, de ses mœurs légères, de sa responsabilité dans les idées révolutionnaires, de sa probité financière, il n'y aurait que des éloges à retenir. Voilà un grand excès ; c'est le cas de redire après Bazile : « Qui trompe-t-on ici ? » Tout ce monde qui gravitait autour de la maison de l'écrivain était d'assez petites gens, d'origine douteuse et d'aristocratie plus que neuve, bien qu'on nous parle toujours de « patriciens », de noblesse, de distinction. Les lettres de Mme de Beaumarchais, qui constituent la documentation du volume, offrent du charme et de l'intérêt ; la plume est alerte, bien maniée, avec un naturel parfait ; mais c'est encore une exagération de voir en elle « une nouvelle Sévigné ! » — Plus d'une page est à retenir : un très joli portrait de sa fille, Mme Delarue, une femme charmante, paraît-il (p. 222) ; de Mme Mathieu Dumas (chapitre XIV) ; une présentation à la Cour (p. 252) ; le mariage de Napoléon et de Marie-Louise (p. 324) ; le « Sacre » projeté du roi de Rome (p. 352) ; la misère des prêtres français privés de leur traitement par l'Empereur (p. 353) ; les colères de Mme de Beaumarchais, en 1814, contre « l'ogre », le « tigre », le monstre « exécuteur des hautes œuvres de Satan », — c'est de Napoléon Ier dont il s'agit (p. 380) ; son enthousiasme pour les Bourbons ; sa nouvelle fureur, au retour de l'île d'Elbe, sur « l'homme des trois mois. » Tous ces sentiments caractérisent l'époque et l'état des esprits. Par là, par une peinture agréable de la vie de société sous le premier Empire, par mille petits détails, qui ont leur prix, ce volume mérite d'être signalé et d'être lu. Il gagnerait encore à garder un ton moins élogieux parce qu'il serait dans une note plus exacte. G.

Ministres et hommes d'État. Ôkoubo, par M. Courant. Paris, Alcan, 1904, in-12 de 205 p. — Prix : 2 fr. 50.

« Ni l'Europe, ni le Japon, écrit l'auteur dans sa Préface, n'ont jusqu'ici rendu justice à Ôkoubo Tosimitsi, et c'est par induction qu'on le découvre dans les livres consacrés à d'autres ; mais dès que ces livres citent des lettres, des extraits de journaux personnels, des rapports, le nom d'Ôkoubo se trouve à chaque page ; et si l'on scrute les origines du Japon moderne, son action paraît à la base de chaque institution. De 1862 à 1878, il a été le ressort de la Restauration, à tel point que sa figure personnelle s'efface un peu dans les faits qu'il a détournés ou dirigés : il devient l'incarnation de la Restauration même. » Aussi le livre que nous présente M. Courant est-il moins la biographie du petit hobereau japonais du Satsouma, qui devint l'un des principaux hommes d'État du Japon nouveau, que l'histoire même de la révolution de 1868, de sa préparation et de son développement. On ne pouvait souhaiter, pour raconter cette histoire, un écrivain plus compétent que M. Courant qui est, comme on le sait, également versé dans les langues chinoise, japonaise et coréenne. Il est un de nos trop rares orientalistes qui ne dédaignent point d'étudier les choses de l'Orient moderne et ne jugent pas nécessaire que ceux-là seulement en parlent qui n'en savent rien. Bien que son ouvrage sur Ôkoubo soit un ouvrage de vulgarisation et comme tel dénué d'appareil scientifique, il est visiblement établi sur des bases solides. Je crois que plusieurs l'auraient voulu plus libre d'allure, moins surchargé de faits, de noms et de termes rébarbatifs, plus aisé à lire et plus clair en un mot. Mais il mérite l'attention qu'il exige. F. G.

BULLETIN

L'État religieux et le Clergé paroissial, par le R. P. Dom Gréa. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 62 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Écrit par un religieux qui a passé par l'École des chartes, ce petit volume, de doctrine ferme et de sûre érudition, précise bien des notions qui circulent communément vagues et confuses. Il apprend à distinguer, d'une part, les moines proprement dits, héritiers des anciens ascètes, et clercs par accident, les chanoines réguliers, clercs par essence, les uns et les autres attachés aux églises particulières, et, d'autre part, les ordres religieux, tels que ceux de Saint-Dominique et de Saint-François, les clercs réguliers, tels que la Compagnie de Jésus, formant le clergé proprement apostolique de l'Église universelle. Mais Dom Gréa ne s'occupe pas seulement du passé. Il aborde des questions qui intéressent souverainement le présent et l'avenir. Il soutient que la vie religieuse est loin d'être incompatible avec le ministère paroissial ; bien des prêtres fervents souhaiteraient, assure-t-il, cette alliance ; peut-être sera-t-elle quelque jour le meilleur moyen de

pourvoir aux besoins religieux des campagnes, avec de petites communautés rappelant les anciens prieurés. Puis ce que ces pages mettent en pleine lumière, c'est que l'état religieux n'est pas dans l'Église un accessoire, une parure de luxe. Il est « tellement de l'essence de l'Église qu'il a naturellement commencé avec elle, ou plutôt qu'elle a commencé par lui. » Point de sainteté proprement dite, point de perfection, « hors des renoncements parfaits qui sont l'objet de cette excellente profession. » Pour être pleinement chrétien, il faut les pratiquer, au moins en esprit, et, au moment de la mort, qui donc n'est pas tenu de les embrasser ?

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

L'Éducation laïque, par CAMILLE LÉGER. Paris, Cornély, 1902, in-12 de VIII-163 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce livre a reçu la chaude approbation de M. Buisson ; il la mérite de tous points. Sous une forme enveloppante et insinuante, exempte de violences, l'auteur développe, au fond, cette thèse audacieuse : nous seuls laïques, formés à l'école de M. Buisson, ex-professeur en Suisse, sommes capables de former des citoyens français, et donc la liberté d'enseignement doit être refusée à tous les autres. Naturellement, M. Léger ne dit pas cela brutalement ; mais c'est bien le sens et la conclusion logique de son livre. Prudemment, d'ailleurs, il confesse que le suffrage universel peut se tromper, se réservant ainsi le droit, quand la roue de la fortune aura tourné, de réclamer pour lui, vaincu, la liberté que, vainqueur, il nous refuse maintenant. Tout cela est dilué en discours et rapports faits au cercle laïque de Beauvais.

ÉDOUARD PONTAL.

Cryptographie indéchiffrable, *basée sur de nouvelles combinaisons rationnelles*, par le lieutenant-colonel E. MYSZKOWSKI. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1902, in-8 de 70 p. — Prix : 6 fr.

Même pour les personnes qui n'ont pas, comme un général ou un ambassadeur, la charge des intérêts supérieurs des nations, ce traité est digne d'attention, parce qu'il donne une solution élégante et aisée d'un problème curieux et complexe. Il m'est impossible d'expliquer en trois lignes la méthode à laquelle est arrivé le lieutenant-colonel Myszkowski pour mettre les dépêches chiffrées à l'abri des efforts des cabinets noirs et des offices de déchiffrement. Mais c'est déjà dire beaucoup, c'est même dire tout ce qu'il m'appartient de dire, que cette méthode, fondée « sur deux substitutions séparées par une transposition », est d'un usage commode, ne nécessitant ni notes écrites ni tableaux conventionnels, que la clef en peut être retenue de mémoire, que la comparaison de la dépêche chiffrée avec la dépêche en clair une fois publiée ne suffit pas pour permettre de découvrir la clef, qu'elle réalise en un mot les conditions rêvées d'aisance et de sécurité.

BARON CARRA DE VAUX.

La Crise scolaire et religieuse en France, par J. FONTAINE. Paris, Retaux, 1903, in-12 de 123 p. — Prix : 1 fr.

Pour y voir clair dans la crise scolaire et religieuse que traverse aujourd'hui la France, et en préciser les tendances et le but, il est nécessaire d'en connaître l'origine et l'inspiration, et c'est à quoi s'applique M. Fontaine dans cette vigoureuse étude qui nous paraît d'une aveuglante clarté.

La crise nous vient de l'étranger, de la Suisse protestante libérale, pour ne pas dire incroyante. A l'aide d'auxiliaires et d'agents subalternes, plus ou moins conscients de la besogne antifrançaise à laquelle on les avait attelés, l'œuvre de conquête protestante sectaire a fait son chemin, et nous en voyons aujourd'hui les résultats, longtemps voilés sous les dehors d'une neutralité mensongère, maintenant tout à fait avoués. Reste à savoir, ce que l'avenir nous apprendra, si la France voudra se laisser déuationaliser par des gens qui ont si bien servi les desseins de l'étranger.

C'est sous la triple enseigne de l'obligation, de la gratuité et de la laïcité scolaires, dont on faisait alors un synonyme de neutralité, que l'entreprise s'est d'abord cachée ; aussi l'auteur, en finissant, s'attaque-t-il à cette formule pour en montrer le triple mensonge. Après cette démonstration saisissante, il ne restera vraiment plus que les aveugles plus ou moins volontaires, à n'y voir pas clair. Les autres sauront de quoi il retourne et voudront prendre les résolutions nécessaires pour y parer. ÉDOUARD PONTAL.

L'Égide, par C. BESSONNET-FAVRE. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-16 de XXIII-298 p. — Prix : 3 fr.50.

L'« Egide » est une icone noire, qui se trouve aux portes de la petite ville de Çzenstochowa, non loin des frontières de Silésie : elle est vénérée depuis des siècles par la Pologne comme l'égide suprême de la race. Il s'y produit des miracles.

Des hommes qui étaient venus pour évaluer la valeur des pierreries, tombèrent foudroyés. « La Vierge Noire garde à Iasna-Gora l'image de la nation (p. 41). » La Vierge aurait dit : « La résurrection de la Pologne viendra quand sa foi dans le Christ sera plus forte (p. 61). »

Lisez, à la page 265, un récit émouvant de la fin de Marie Leczinska.

« L'icone d'Iasna-Gora est le signe de la race. On la trouve partout où s'assied une famille polonaise (p. 266). » A. D'AVRIL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le remarquable géologue que la France vient de perdre, M. Ferdinand-André FOUQUÉ, était né à Mortain (Manche), le 21 juin 1828. Après avoir suivi les cours de l'École normale supérieure, où il était entré en 1849, il appartint pendant quelque temps à l'enseignement libre. Puis il fut nommé maître de conférences à l'École des hautes études et suppléant de M. Charles Sainte-Claire-Deville, auquel il succéda en 1877, comme titulaire, dans la chaire de géologie au Collège de France. Auparavant il avait été chargé de plusieurs missions aux îles Açores et aux îles de l'Archipel, pour y étudier les manifestations volcaniques. Le 13 juin 1881, il avait été élu membre de l'Académie des sciences en remplacement de Delesse. M. Fouqué a fait faire de grands progrès à la géologie et à la minéralogie. Il laisse les trois ouvrages suivants : *Introduction à l'étude des roches éruptives françaises. Minéralogie micrographique, roches éruptives françaises* (Paris, 1879, in-4), avec M. A. Michel Levy ; — *Santorin et ses éruptions* (Paris, 1879, in-8) ; — *Synthèse des minéraux et des roches* (Paris, 1882, in-8), en collaboration également avec M. A. Michel Lévy. De plus, il a dressé une carte géologique du massif du Cantal (1878) et une autre de la région de Brioude (1881). Mais c'est surtout dans les *Comptes rendus de l'Académie des*

sciences que sont consignés les résultats de ses recherches sur les phénomènes chimiques des volcans, sur les sources de pétrole, sur les tremblements de terre, sur les éruptions des Açores, de Santorin, de Terceira, de l'Etna, etc. Enfin, il a donné de remarquables articles à la *Revue des Deux Mondes*, tels que : *Les Anciens volcans de la Grèce, souvenirs d'une excursion scientifique à l'isthme de Corinthe et dans les Cyclades* (1867) ; — *Un Pompéi antéhistorique en Grèce, dans l'archipel Santorin* (1869) ; — *Voyage géologique aux Açores* (1873) ; — *La Reproduction artificielle des minéraux et des roches* (1883).

— M. Jules Dalsème, frère du romancier et journaliste de ce nom, qui est mort récemment à l'âge de 59 ans, était né à Nice en 1845. Après avoir fait de bonnes études de mathématiques, il entra à l'École polytechnique en 1865, puis à l'École d'application de Metz. Mais ayant plus de goût pour le professorat que pour la carrière militaire, il donna, en 1869, sa démission de sous-lieutenant et fut chargé du cours de mathématiques à l'École normale des instituteurs de la Seine à Auteuil. Plus tard, il fut nommé secrétaire-rédacteur de la Chambre des députés. Pendant plusieurs années il fut le rédacteur parlementaire du *Petit Journal*. En dehors de la part qui lui revient, à titre de collaborateur, dans la composition des premiers ouvrages de son frère Achille, M. Jules Dalsème laisse, de son côté, quelques travaux scientifiques estimés, tels que : *Premières Notions de géométrie* (Paris, 1874, in-12), avec M. Félix Hément ; — *Premières Notions de takymétrie (géométrie naturelle) à l'usage des écoles primaires* (Paris, 1880, in-12) ; — *La Monnaie ; histoire de l'or, de l'argent et du papier* (Paris, 1882, in-12) ; — *Leçons élémentaires d'algèbre, à l'usage de l'enseignement secondaire spécial des écoles normales* (Paris, 1883, in-12) ; — *Leçons élémentaires de géométrie* (Paris, 1883, in-12).

— Une célébrité parisienne et une figure originale viennent de disparaître en la personne de M. Macé, publiciste et ancien chef de la Sûreté, mort dernièrement à Champigny, à 69 ans. Né à Paris en 1835, M. Gustave Macé entra de très bonne heure à la préfecture de police. Ayant attiré sur lui l'attention de ses chefs par son esprit sagace et actif, il fut nommé officier de paix en 1861, commissaire de police en 1857 et chef de la Sûreté en 1879. Les efforts qu'il tenta pour introduire diverses réformes dans ce service furent désapprouvés par l'Administration et vivement critiquées par une partie de la presse; aussi dut-il abandonner ses fonctions en 1884. Il consacra dès lors ses loisirs forcés à composer, sous le titre général de : *La Police parisienne*, une série d'études dans lesquelles il sut combiner heureusement la couleur et le document et qui, tout en offrant aux lecteurs l'attrait du roman, devinrent des instruments de travail pour un grand nombre de journalistes. Le premier de ces volumes est intitulé : *Le Service de la Sûreté* (Paris, 1884, in-18). Dans cet ouvrage, l'auteur dévoilait divers abus et signalait les réformes à faire. Puis vint *Mon Premier Crime* (Paris, 1885, in-18) dans lequel est décrite la lutte qui se manifeste parfois entre le service judiciaire et le service politique. L'existence des malfaiteurs parisiens fut révélée un peu plus tard dans *Un Joli Monde* (Paris, 1887, in-18), tandis que l'intérieur des prisons et les détenus allaient être l'objet de *Gibier de Saint-Lazare* (Paris, 1888, in-18) et de *Mes Lundis en prison* (Paris, 1889, in-18). La série de ces études fut complétée plus tard par *Mon Musée criminel* (Paris, 1890, in-18).

— M. Désiré Nolen, philosophe de valeur, recteur d'Académie honoraire, vient de mourir à 64 ans. Après avoir suivi les cours de l'École normale

supérieure et soutenu brillamment ses thèses de doctorat en 1875, il alla enseigner la philosophie dans plusieurs lycées de province, puis fut nommé professeur à la Faculté des lettres de Montpellier. Plus tard, il fut envoyé comme recteur à Douai d'abord, puis à Besançon. Sa mauvaise santé l'obligea malheureusement à prendre une retraite prématurée. Ses thèses, qui furent remarquées, portent les titres suivants : *La Critique de Kant et la Métaphysique de Leibnitz. Histoire et théorie de leurs rapports. Thèse de doctorat* (Paris, 1875, in-8) ; — *Quid Leibnizius Aristoteli debuerit* (*Thèse*). (Paris, 1875, in-8). M. Nolen a en outre publié une traduction de la *Monadologie* de Leibnitz (Paris, 1881, in-12), ainsi que de la *Philosophie de l'inconscient* d'Édouard Hartmann, ouvrage qu'il a fait précéder d'une remarquable Introduction (Paris, 1877, 2 vol. in-8).

— M. Alexandre Büchner, qui vient de mourir à l'âge de 74 ans, et qui était frère de Frédéric Büchner, le naturaliste et philosophe allemand bien connu, était né à Darmstadt, le 25 octobre 1827. Après avoir été attaché pendant quelque temps à la Faculté de Zurich en qualité de professeur adjoint, il vint en France, enseigna d'abord à Valenciennes, puis obtint la chaire de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Caen. Plus tard il retourna en Suisse et redevint professeur de philosophie à la Faculté de Zurich. M. Alexandre Büchner laisse différents ouvrages, écrits les uns en allemand, les autres en français. Nous citerons les suivants : *Geschichte der englischen Poesie* (Darmstadt, 1855, 2 vol. in-8) ; — *Bilder der französischen Litteratur* (Francfort-sur-le-Mein, 1858, 2 vol. in-8) ; — *Les Derniers Critiques de Shakespeare* (Caen, 1876, in-8) ; — *J.-A. Kriloff et ses fables* (Paris, 1877, in-8) ; — *Hamlet le Danois* (Paris, 1878, in-8) ; — *Essai sur Henri Heine* (Caen, 1881, in-8) ; — *Un Philosophe amateur, essai biographique sur Léon Dumont* (Paris, 1884, in-18). En collaboration avec ce dernier, il avait écrit *Jean Paul et sa Poétique*, étude qui servit de préface à la *Poétique, ou Introduction à l'Esthétique* de J.-P. Richter. En outre M. Büchner a donné des éditions de la première partie du *Faust* (Paris, 1881, in-18) et de l'*Iphigénie en Tauride* de Gœthe (Paris, 1882, in-18), ainsi que de *la Fiancée de Messine* de Schiller (Paris, 1882, in-18).

— On annonce la mort, survenue le 23 février dernier, de Sir Leslie Stephen, écrivain anglais qui s'est acquis une grande notoriété chez ses compatriotes comme biographe et comme vulgarisateur de l'agnosticisme philosophique. Né en 1832, il fit ses études à Eton, puis à Londres. Entré dans les ordres de l'Église anglicane, il dut en sortir, lorsqu'il eut reconnu que la foi lui faisait complètement défaut. Il tenta alors de jouer un rôle politique, mais bientôt il s'adonna entièrement à la littérature et à la philosophie. Il ne tarda pas à devenir un collaborateur assidu de plusieurs grandes publications périodiques, telles que la *Pall Mall Gazette*, la *Saturday Review*, le *Fortnightly Magazine*, le *Frazer's Magazine*, etc. A partir de 1871, il fut pendant onze ans le directeur du *Cornhill Magazine*, pour lequel il écrivit, entre autres séries d'articles, ses *Hours in a Library*. En 1876, il publia son *History of English Thought in the Eighteenth Century*, qui a eu trois éditions. Deux ans plus tard, en 1878, il commença à faire paraître son recueil *English Men of Letters*, qui contient d'intéressantes monographies, par exemple, de Pope (1881), de Swift (1882), de George Elliot (1902), etc. En 1882, il abandonna la direction du *Cornhill Magazine* pour se consacrer uniquement à la publication du *Dictionary of National Biography*. On a encore de lui les ouvrages suivants : *The Life of Henry Fawcette* (1885) ; — *Essays on Freethinking* (1873) ; — *The English Utilitarians* (1900) ; — *Studies of a Biographer* (1898-1902, 4 vol.), etc.

— Le British Museum a perdu, le 5 mars dernier, en la personne de M. Alexander Stuart MURRAY, un de ses meilleurs administrateurs. Né en 1841, M. Murray, après avoir étudié successivement à Edimbourg et à Glasgow, alla compléter ses connaissances archéologiques à Berlin. De retour en Angleterre, il entra au British Museum comme assistant au département des antiquités grecques et latines. En 1886 il devint conservateur de ce département. Sous son administration de nombreuses réformes ont été faites et d'excellents catalogues composés sous sa direction par les assistants. Outre les articles qu'il a donnés à diverses revues, M. Murray a publié des livres qui sont indispensables aux travailleurs, par exemple : *History of Greek Sculpture* (Londres, 1860), réédité plus tard ; — *Handbook of Greek Archæology* (Londres, 1892) ; — *The Sculptures of the Parthenon* (1903), ouvrage plein de judicieuses remarques. M. Stuart Murray était correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

— On annonce encore la mort de MM. : Édouard BODIN, auteur du livret de *Gyptis*, de *la Tante Léontine*, un des succès de l'ancien Théâtre-Libre, de *la Plainte*, recueil de poésies, etc., mort dernièrement à Paris, à 45 ans ; — CHAMBERT, ancien directeur de l'école Fénelon et du collège de Montgré, mort à 80 ans ; — l'abbé CHÉRION, maître de chapelle de la Madeleine, qui laisse de nombreux morceaux de musique religieuse, mort à Paris, à 50 ans ; — M. Justin DROMEL, qui fut longtemps le collaborateur d'Émile de Girardin, à la *Semaine financière* et à *la France*, mort à Paris le 22 février ; — Jules GARNIER, ingénieur, explorateur, géologue et aussi littérateur de talent, l'un des fondateurs de la Société de géographie commerciale et vice-président de la commission centrale de la Société de géographie, auteur d'une excellente carte géologique de la Nouvelle-Calédonie, mort récemment à Menton, à 65 ans ; — Charles GRISART, compositeur de musique, mort à 70 ans ; — Jules LAFFITTE, ancien directeur du *Voltaire*, du *Siècle* et de la *République française* ; — Alfred LÉGER, ingénieur des arts et manufactures, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, qui depuis plus de trente ans collaborait au *Salut public* de Lyon ; — Hippolyte LENCOU, rédacteur en chef du *Petit Var* ; — MABILLEAU, professeur honoraire de l'Université, mort à Niort ; — MATHET, professeur de mathématiques au lycée de Périgueux ; — Jules NORBERG, le doyen des directeurs de la librairie Berger-Levrault, mort à 82 ans ; — M. de PAEPE qui, après avoir été l'un des principaux collaborateurs de l'*Illustration*, en était devenu le directeur ; — PARMENTIER, professeur de chimie à la Faculté des sciences de Clermont-Ferrand, directeur de la station agronomique du Centre ; — Henry PERROTIN, le distingué fondateur et directeur de l'observatoire de Nice, correspondant national de l'Académie des sciences pour la section d'astronomie, connu par ses importants travaux sur les nébuleuses, mort à l'observatoire du Mont Cros, le 1er mars, à 58 ans ; — Charles POISOT, écrivain et compositeur de musique, fondateur et ancien directeur du conservatoire de Dijon ; — Jules RANSON, journaliste parisien, qui, pendant plus de vingt-cinq ans, a collaboré à divers journaux et, en dernier lieu, au *Journal*, mort à 48 ans ; — Emmanuel RATOIN, avocat, littérateur et journaliste, plus connu sous le pseudonyme de Jean Gascogne, mort à 42 ans, lequel laisse plusieurs comédies qui eurent quelque succès, telles que le *Sursis* et *Corignan contre Corrignan* ; — René VAGNER, l'imprimeur de Nancy bien connu ; — VILLIÉ, ancien professeur d'analyse mathématique et doyen honoraire de la Faculté des sciences de Lille ; — l'abbé VROMET, professeur de théologie morale au grand séminaire de Rennes.

— A l'étranger on annonce la mort de : Sir Edwin ARNOLD, écrivain et journaliste anglais ; — MM. : Dr Paul-Louis BETZ, professeur de littérature comparée à l'Université de Zurich, lequel s'était beaucoup occupé de Henri Heine, auquel il avait consacré plusieurs ouvrages ; — Dr Ludwig BEUSHAUSEN, professeur de géologie et de paléontologie à l'École des mines de Berlin, mort dans cette ville, le 21 février, à 41 ans ; — Dr Magnus Gustav BLIX, professeur de physiologie à l'Université de Lund (Suède), mort dernièrement dans cette ville, à 55 ans ; — Dr Heinrich DETMER, historien allemand, conservateur de la bibliothèque de Münster, mort récemment dans cette ville, à 51 ans ; — Dr Hermann EMMINGHAUS, professeur de psychiatrie allemand, mort à Fribourg en Brisgau, le 17 février, à 59 ans ; — Dr Oskar GÖTZ, professeur de droit allemand, mort à Leipzig, le 25 février, à 80 ans ; — William Russel GRAU, ancien maire de New York, fondateur d'une institution pour l'instruction technique des femmes, qui porte son nom ; — Dr Alfred GROSS, professeur de médecine allemand, mort récemment à Kiel, à 28 ans ; — le baron DE HAMMERSTEIN, ancien rédacteur en chef de la *Gazette de la Croix*, qui s'est fait remarquer par le rôle qu'il a joué dans la fraction croyante du parti protestant en Allemagne ; — Thomas HUNTER, éditeur et propriétaire du *Perthshire Constitutional*, qui laisse deux ouvrages fort estimés : *Woods, Forests, and Estates of Perthshire* et *Guide to Perth and Perthshire*, qui ont été souvent réimprimés ; — John KENNEDY, professeur écossais, conservateur de la Bibliothèque publique de Dundee ; — Paul NEULICH, auteur d'ouvrages sur Jean-Paul Richter ; — Dr Karl Gustav ODERMANN, ancien directeur de l'Institut commercial de Leipzig, auteur de divers ouvrages sur l'histoire du commerce, mort le 12 février, à Cosnowice, à 89 ans ; — Basile RATIMOFF, professeur de chimie à l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, qui avait été l'élève, puis le collaborateur de Pasteur, mort récemment à 53 ans ; — Dr Otto RÜDGER, écrivain allemand, mort dernièrement à Hambourg, lequel laisse plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire de cette ville, ainsi qu'un roman historique, *Siegfried Bunstorff's Meisterstück* ; — G. W. RUSDEN, ancien attaché à l'office colonial de Melbourne (Australie), mort le 23 décembre dans cette ville à 83 ans, lequel a écrit divers ouvrages estimés, tels que : *Australia* (1884), *Auretanga, Groans of the Maoris* (1888) ; *William Shakespeare, his Life, his Work, and his Teaching* ; — Dr Wilhelm SCHELL, professeur de mécanique et de géométrie synthétique, mort le 13 février, à Karlsruhe, à 77 ans ; — Fredrik Adam SMITT, zoologiste suédois, directeur du Musée royal d'histoire naturelle, mort à Stockholm, le 21 février ; — Boris N. TCHITCHERIN, professeur de droit russe, mort récemment à Moscou, à 76 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 5 mars, M. Aucoc dépose l'ouvrage de M. Lyon-Caen sur *la Femme mariée en Allemagne*. — M. Glasson présente le livre de M. Gourd sur *la Constitution féodale des États-Unis de l'Amérique du Nord*. — M. Levasseur offre à l'Académie le supplément qu'il vient de terminer pour *l'Enseignement primaire dans les pays civilisés*. — M. Tarde donne lecture d'une notice sur M. Lévêque, son prédécesseur dans la section de philosophie. — M. Waddington raconte quelques souvenirs personnels ayant trait à la vie de feu M. Ravaisson-Mollien. — Le 12, M. Alb. Sorel présente le livre de M. Debidour sur *le Général Fabvier*. — M. de Foville offre à l'Académie les ouvrages suivants : le tome II du *Cours d'économie politique* de M. Colson, l'*Histoire documentaire et philosophique de l'administration des domaines*, de M. Flour de Saint-Genis. — M. Glasson en fait autant pour le livre de M. Péritch : *La*

Nouvelle Constitution du royaume de Serbie. — M. Combes de Lestrade donne lecture de son travail sur la réforme de la constitution badoise. — M. Louis Renault expose à l'Académie le jugement du tribunal d'arbitrage international en ce qui concerne l'affaire du Vénézuéla. — Le 19, M. Chuquet offre un ouvrage de M. Ach. Biovès sur *Warren Hastings, de 1772 à 1785.* — M. H. Bérenger dépose l'ouvrage de M. Monod sur *la Santé publique.* — M. Fagniez présente un fragment de son ouvrage sur les *Corporations et syndicats.* — M. Louis Passy donne lecture d'un travail sur *l'Agriculture et la Science.* — Le 26, M. G. Picot dépose deux brochures éditées par la Ligue pour la représentation proportionnelle, puis un volume de M. Louis Rivière sur *les Jardins ouvriers.* — M. Chuquet offre un livre de M. Hauser : *Notes sur l'organisation du travail à Dijon et en Bourgogne aux* XVI*e et* XVII*e siècles.* — M. Luchaire présente au nom de M. G. Musset deux ouvrages sur la Saintonge, puis il offre une notice de M. Gerspach sur la petite ville de Campione près du lac de Lugano, berceau de plusieurs artistes célèbres.— M. Émile Lair donne lecture d'un travail sur les Universités allemandes en 1838, d'après les Souvenirs inédits de M. Dubois.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 5 mars, il est donné lecture à l'Académie d'une lettre du préfet de la Seine concernant la découverte de vestiges gallo-romains derrière le Collège de France. — L'Académie est informée que M. Ed. Drouin fonde un prix de 300 fr. à décerner à un ouvrage sur la numismatique. — Communication est faite du projet conçu par la Société archéologique et historique du Limousin d'élever un monument à son secrétaire général. — M. Pottier soumet à l'Académie la photographie d'une sculpture trouvée à Pergame, copie romaine de l'*Hermès propylaios* d'Alcamènes. — M. Bayet parle des fouilles entreprises par M. de Morgan en Perse, et de la découverte de divers objets, entre autres une statue de femme en granit. — M. Clermont-Ganneau poursuit la lecture de son mémoire sur la *Peregrinatio* de sainte Silvie. — M. Heuzey décrit des vases en terre noire, d'origine chaldéenne, ornés de graffiti et de filets en terre blanche. — Le 11 mars, M. le président annonce la mort de M. Murray, et présente son éloge. — M. Henry Martin parle de découvertes qu'il a faites au sujet de l'organisation du travail des miniaturistes sous Charles VI et d'une femme peintre qui vivait à Paris à cette époque. — M. G. Villain donne des détails intéressants sur les fouilles de la rue Fromentel, derrière le Collège de France. — M. Wallon dépose l'ouvrage de son fils sur *la Chambre de commerce de la province de Normandie, 1703-1791.* — M. le Dr Capitan fait une communication relative à des gravures découvertes par MM. Breuil, Charbonneau et lui sur des blocs de granit dans les environs de Bressuire, gravures qu'ils estiment remonter à l'époque du bronze. — M. Collignon donne lecture d'un mémoire de M. Helbig, traitant de l'origine du costume et de l'armement des Saliens.— Le 18, M. Ph. Berger expose que M. Gauckler a découvert au Djebel-Mansour un linteau de porte monolithe avec une inscription prouvant que la *Civitas Galensis* avait dédié ce monument à Mercure. — M. J. Reinach parle d'une inscription communiquée par M. Herzog, et relatant une victoire remportée par la ville de Delphes sur les Gaulois en 279. — Le 25 mars, M. Clermont-Ganneau dépose des calques d'estampages d'inscriptions grecques provenant de Bersabée, en Palestine, et indiquant de quel calendrier on se servait au VIe siècle dans ce pays. — M. Cagnat commente des inscriptions reçues de M. Gauckler, et lit une note de M. Paris relative à une inscription trouvée à Cortegana, en Espagne. — M. Helbig donne

connaissance de ses travaux sur l'*equitatus* romain, combattant à pied et à cheval. — Des observations sont échangées entre lui et MM. Dieulafoy, Pottier, Bouché-Leclercq, J. Reinach, M. Bréal, Chavannes. — M. Bréal commente le mot homérique *mêropês* et le traduit : ayant l'aspect d'un homme.

Congrès. — Les fêtes du centenaire de saint Grégoire le Grand, qui se célèbrent à Rome du 6 au 14 avril, pendant que s'imprime ce numéro du *Polybiblion*, comportent la réunion d'un congrès historico-liturgique et d'art sacré dont les trois séances ont lieu les 7, 8 et 9 avril. Les communications faites au congrès doivent avoir un point de contact avec l'histoire de saint Grégoire et de son culte et rentrer dans la sphère : *a*) de la liturgie — non point pratique — mais scientifique ; *b*) de la littérature et de l'archéologie chrétiennes des VIe et VIIe siècles ; *c*) de l'art sacré et plus spécialement du chant grégorien.

Projet de réorganisation générale des archives de France. — Plusieurs députés, en tête desquels figure M. Gabriel Deville, ont soumis à la Chambre une proposition de loi pour « assurer la conservation effective des archives françaises et leur utilisation scientifique » et « améliorer sensiblement, sans augmentation de dépenses et par une simple formalité d'écritures, la situation administrative d'un corps de fonctionnaires qui a droit à la sympathie des pouvoirs publics. » Les signataires de cette proposition de loi déclarent nettement qu'ils ne font que prendre à leur compte un travail qui leur a été soumis par un érudit en ces matières, M. Coyecque, sous-archiviste de la Seine. L'exposé des motifs fait ressortir avec vigueur le danger qu'il y a de confier les archives même administratives — il rejette d'ailleurs la distinction entre les archives administratives et les archives historiques — à des hommes incompétents et sans connaissances techniques. Le dispositif porte, en autres articles, l'obligation d'incorporer annuellement : 1° aux Archives nationales les pièces d'archives de diverses administrations d'État fonctionnant à Paris, qui comptent 50 ans de date, et 2° aux archives départementales les archives *a*) des administrations soit départementales, soit nationales à caractère départemental qui comptent 30 ans de date ; *b*) des greffes, quand elles comptent 100 ans de date ; 3° des études notariales, quand elles comptent 150 ans de date. Les administrations, greffes et notaires auraient droit à la communication avec déplacement et sans frais des archives versées par eux. L'École nationale des chartes prendrait le titre d'École nationale professionnelle des archivistes bibliothécaires et comprendrait dans les programme des cours « toutes les matières dont la connaissance est nécessaire à la gestion des archives et des bibliothèques ». Les élèves de cette école seraient seuls appelés à fournir le personnel des différents dépôts d'archives et de l'inspection des bibliothèques et archives. Tous les archivistes débuteraient aux Archives nationales pour y acquérir un supplément de connaissances techniques. Le directeur des archives devrait appartenir depuis dix ans au moins au personnel des archives ou bibliothèques, ou compter dix ans de service dans l'enseignement supérieur. La dépense relative aux archives départementales deviendrait obligatoire pour les départements. Tels sont les points principaux de cette proposition de loi qui, vraisemblablement, soulèvera bien des difficultés parce qu'elle s'attaque à des habitudes invétérées et à des intérêts multiples, mais qui vaudra à ceux qui en ont pris l'initiative la reconnaissance de tous ceux qui ont souci des études historiques et de la bonne conservation de nos dépôts publics, même si, sur des points particuliers, ils trou-

vent le projet défectueux. Dans ce qui concerne l'École des chartes notamment, il y a une erreur fâcheuse contre laquelle nous croyons devoir nous élever, espérant bien d'ailleurs qu'on l'éliminera du projet définitif. Quoi que l'on pense du titre qu'elle porte, si suranné qu'on le trouve, il n'y a vraiment pas de raison sérieuse de modifier un titre sous lequel elle s'est fait glorieusement connaître et a honoré la France depuis si longtemps. Le nouveau nom qu'on lui réserve tendrait à faire croire qu'elle doit être une école purement professionnelle ; or, nul n'ignore que par ses méthodes d'enseignement et par son esprit, elle a puissamment contribué à la rénovation des études historiques en France ; dans une loi récente, le Sénat en a assimilé le diplôme à celui de licencié (et, par parenthèse, l'on ne voit pas pourquoi, dans ces conditions, l'on voudrait exiger de ses élèves ce diplôme de licencié). Il serait infiniment regrettable que l'on prétendît lui faire perdre ce caractère de haute institution scientifique pour la renfermer dans le rôle plus étroit, — qu'elle remplit d'ailleurs — d'école professionnelle des archivistes-bibliothécaires.

Société française de fouilles archéologiques. — Tandis qu'à l'étranger, — en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, notamment, — l'initiative privée s'est préoccupée depuis des années de faciliter et de promouvoir les fouilles archéologiques qui augmentent d'une façon si remarquable le trésor de nos connaissances scientifiques, tandis que, dans ce but, se sont fondées des sociétés particulières comme l'*Egypt exploration fund* ou le *Palestine exploration fund*, qui ont atteint une véritable prospérité et obtenu de précieux résultats, en France on est trop porté à laisser au gouvernement ou aux académies le soin de subventionner les fouilles. Et cependant le rôle joué par nos nationaux dans les découvertes scientifiques du xixe siècle, qui peut être pour nous un juste motif d'orgueil, devrait nous exciter à joindre nos efforts individuels à ceux du gouvernement pour permettre à nos explorateurs de maintenir le haut renom de notre pays dans ces recherches et pour assurer à nos musées une source de richesses nouvelles. C'est la pensée qui a guidé les hommes d'initiative à qui nous devons la création de la société dont nous avons ci-dessus transcrit le titre. Parmi les fondateurs nous relevons les noms de MM. E. Babelon, Georges Berger, le prince Roland Bonaparte, Henry Cochin, M. Dieulafoy, B. Haussoullier, le comte R. de Lasteyrie, G. Schlumberger. La Société s'est constituée le 14 janvier par la nomination d'un bureau triennal, dont le président est M. Ernest Babelon, le secrétaire général M. Soldi Colbert et le trésorier M. Bischoffsheim et l'adoption de statuts dont nous extrayons les renseignements suivants à l'usage de nos lecteurs : « La Société a pour but : A. d'entreprendre et d'encourager par ses subventions des explorations et des fouilles archéologiques en France, dans ses colonies et pays de protectorat, sans exclure les pays étrangers ; B. d'organiser l'exposition des objets recueillis dans les fouilles subventionnées par la Société ou provenant d'acquisitions, de dons ou d'échanges ; C. d'enrichir les musées français en leur attribuant ces objets. » La Société a son siège à Paris, 28, rue Bonaparte. Elle comprend des donateurs (500 francs une fois versés) ; des membres à vie (200 francs) ou titulaires (20 francs par an). Les membres ont droit au *Bulletin* de la Société, à l'entrée aux expositions et conférences, et à des privilèges spéciaux pour les fêtes, excursions et publications organisées par la Société. L'utilité scientifique et patriotique de cette œuvre ne saurait échapper à personne : nous ne pouvons que la recommander au zèle de nos lecteurs.

Paris. — La Société de Saint-Augustin a fait paraître, à l'occasion des fêtes de Pâques, un superbe fascicule de format grand in-folio intitulé : *Alleluia !* (Paris, Rome, Lille, Bruxelles, Desclée et de Brouwer, illustré de 12 photogravures, reproductions des grands maîtres, primitifs et autres, de 2 chromos reproduisant *la Mise au tombeau* et *les Saintes Femmes au tombeau*, par Fra Angelico, et de 6 portraits d'apologistes de Pâques. — Prix : 2 fr. 50 sous riche couverture chromolithographique, et 2 fr. sans la couverture). Ce fascicule est entièrement consacré au grand fait historique de la Résurrection de Notre-Seigneur et au drame divin du Calvaire qui le précéda. Le texte est ainsi composé : *Le Calvaire*, par Louis Veuillot ; — *La Pâque en Russie*, par M. l'abbé F. Charpentier ; — *La Rédemption*, par M. Auguste Nicolas ; — *La Légende de saint Longin*, par Henri Lasserre ; — *Les Coutumes pascales ;* — *Gloire au Christ !* poésie par M. André Besson ; — *La Résurrection*, par Mgr Gay ; — *Marie, corédemptrice du genre humain*, par le R. P. Ventura ; — *Cloches de Bretagne, légende de Pâques*, par Mgr Frayssinous ; — *Les Apologistes de Pâques :* Bossuet (*Sermon pour le jour de Pâques*) ; Donoso Cortès (*Essai sur le catholicisme*) ; Mgr Freppel (*Conférence sur la divinité de Jésus-Christ*) ; Joseph de Maistre (*Éclaircissements sur les sacrifices*). Et pour finir, une poésie de Louis Veuillot : *Alleluia !* et *O filii et filiae* (plain-chant grégorien). On peut dire que cette belle publication est une des plus éloquentes apologies de la Rédemption et de la fondation de l'Église catholique. En ces temps de persécution religieuse, elle nous paraît de nature à réconforter les faibles et à encourager les forts.

— A ce jour, on a publié un certain nombre de biographies du nouveau Pape. En voici une encore, d'un caractère tout particulier : *S. S. Pie X. Vie populaire anecdotique,* par Enrico Martinelli ; traduite de l'italien (Paris, Téqui, 1904, in-32 de 64 p., avec portrait. — Prix : 0 fr. 50). Au plus haut point attachante, édifiante, on peut dire même attendrissante, cette brochure mérite d'être grandement répandue : elle aura ce rare privilège d'être comprise et goûtée par les plus humbles campagnards tout aussi bien que par les habitants plus instruits des grandes villes. Et à quoi doit-elle cet avantage ? — Elle parle le langage de la vérité et du cœur, très simplement. Et en y regardant d'un peu près, ce petit livre apparaîtra à beaucoup comme un écrin où abondent de fort jolies perles.

— Une très utile contribution à l'histoire de l'art et aussi à l'histoire des institutions et des mœurs de l'ancienne France, c'est le travail entrepris par M. Louis de Grandmaison sous ce titre : *Essai d'armorial des artistes français* (XVIe-XVIIIe *siècles*). *Lettres de noblesse. Preuves pour l'ordre de Saint-Michel* (Paris, Champion, 1904, in-8 de 108 p.). Le savant archiviste d'Indre-et-Loire nous en donne aujourd'hui la première partie, consacrée aux architectes, ingénieurs civils et militaires, employés de l'administration des bâtiments, fondeurs, entrepreneurs. Une seconde partie, qui sera publiée ultérieurement, comprendra les sculpteurs, peintres, dessinateurs, musiciens et graveurs.

— Dans une élégante plaquette extraite du *Carnet de la Sabretache*, M. Paul Marmottan publie les états de service du capitaine de vaisseau Jean-Jacques Magendie (1766-1835) (Paris, Leroy, 1903, in-8 de 20 p.). Dans ces vingt pages, l'auteur ne pouvait guère donner qu'une simple nomenclature des principaux embarquements d'un des plus brillants capitaines de la Révolution et de l'Empire. Si les circonstances n'ont pas appelé Magendie à devenir chef d'escadre, elles lui ont au moins permis de prouver, en sept combats sur mer et deux sur terre, qu'il était un brave. Des noms

tels que celui du commandant du « Bucentaure » sont faits pour passer à la postérité, et méritent d'être donnés en exemple à notre génération efféminée et molle.

— M. Albert Soubies, de qui notre Revue des livres d'art (v. p. 333) annonce un intéressant ouvrage sur *les Membres de l'Académie des beaux-arts*, publie à la librairie Flammarion des *Notes biographiques* (in-8 de 8 p.), sur *E.-J. Corroyer* (*1835-1904*) l'excellent architecte, élève de Questel et de Viollet-le-Duc, et auteur de livres fort estimables sur l'architecture romane et gothique. Petite notice très substantielle, qu'il faudra garder et consulter à l'occasion.

— Notre collaborateur M. Gaëtan Guillot publie dans la livraison d'avril du *Mois littéraire et pittoresque* (p. 414-429) un article très étudié sur *l'Église Sainte-Geneviève et le Mouvement intellectuel et artistique au* XIX*e siècle*. Le Panthéon, puisque telle est l'appellation officielle de l'église « élevée par Louis XV à la mémoire de la pieuse vierge de Nanterre sur la montagne qui portait, depuis quinze siècles, le nom de celle dont les vertus ornèrent les premiers jours de notre histoire nationale, » le Panthéon, dit l'auteur, « n'évoque pas seulement le souvenir des événements et des idées qui se sont succédé depuis la Révolution française : pour qui sait lire sur ces murailles, il est possible d'y trouver la suite des phases diverses par lesquelles a passé le mouvement artistique, à une époque qui fut marquée par une transformation radicale dans les traditions des ateliers. Nous avons cru intéressant d'étudier à ce double point de vue le monument lui-même et les ouvrages de peinture et de sculpture qu'il contient. » M. G. Guillot a parfaitement rempli la tâche qu'il s'est imposée ; ajoutons que son travail est illustré de vingt phototypies aussi bien choisies que remarquablement exécutées.

— Deux rapports extrêmement intéressants ont suffi pour former le tome XI des *Nouvelles Archives des missions scientifiques et littéraires* publiées sous les auspices du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts (Paris, Impr. nationale ; Leroux, 1903, in-8 de 241 p.). Le premier de ces rapports (p. 1-116, avec 1 planche) est relatif aux *Fouilles de Dougga*, en Tunisie, faites en 1902 sous la direction de M. A. Merlin. Deux campagnes ont été nécessaires pour mener à bien ces fouilles, dont M. Merlin fait l'inventaire et la description avec un soin tout particulier. La première campagne a eu lieu au printemps de 1902 (du 28 avril au 14 juin), la seconde en automne (du 16 octobre au 18 novembre). — Le deuxième rapport, présenté par M. Hubert Pernot, intéressera au plus haut point les folk-loristes. Il est intitulé : *Une Mission scientifique en Turquie* (p. 117-241). « Mon objectif principal, dit l'auteur, a été l'île de Chio où j'ai passé les étés de 1898 et de 1899. J'en ai rapporté la matière d'une étude de dialectologie néo-grecque, à laquelle je travaille ; mes impressions de voyage m'ont donné le sujet d'un volume actuellement sous presse (*En Pays turc. L'Ile de Chio*) ; enfin, j'ai recueilli, durant mon séjour dans les divers villages de cette île, un certain nombre de mélodies populaires. » M. Pernot s'est servi, à cette occasion, d'un graphophone grâce auquel son travail a acquis une précision remarquable. Sa récolte se compose de cent quatorze morceaux de musique reproduisant, avec les paroles en grec, des airs de danse, des chansons de baptême, des berceuses, des chansons de mariage, des chansons funèbres ou de nouvel an, des chansons de métiers, de moissons, des sérénades, etc. C'est le cas de répéter ici : toute la lyre !

— D'importance variable, mais d'un intérêt sinon égal du moins très réel, chacune dans son genre, telles nous apparaissent les dix études qui

composent le tome II de la septième série des *Bulletins et Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, qui vient de nous être remis (Paris, C. Klincksieck, 1903, in-8 de 292 p., avec 9 planches). Ces études sont les suivantes : *Deux Têtes de pleureuses du* XV*e siècle au musée de Douai*, par M. Camille Enlart (p. 1-8, avec 1 planche) ; — *Le Coffre de mariage des Bertholon-Bellièvre (1512)*, par M. J.-B. Giraud (p. 9-18, avec 1 planche) ; — *Un Émail de la cathédrale de Vladimir (Russie)*, par M. le baron J. de Baye (p. 19-24, avec 1 planche) ; — *Classification chronologique des émissions monétaires de l'atelier de Trèves pendant la période constantinienne (305-337)*. 2e partie, par M. Jules Maurice (p. 25-114, avec 2 planches) ; — *Deux Divinités fluviales de Syrie*, par M. Victor Chapot (p. 115-122, avec 1 planche) ; — *Les Pontarques de la Mésie-Inférieure*, par M. Jules Toutain (p. 123-144, avec 3 planches) ; — *Les Ruines de Thugga et de Thignica au* XVIIe *siècle*, par M. Louis Poinssot (p. 145-184) ; — *Étude sur une mesure antique découverte aux environs de Mirebeau-sur-Bèze (Côte-d'Or)* (p. 185-204, avec 1 planche) ; — *Outils d'artisans romains*, par M. Antoine Héron de Villefosse (p. 205-240, avec quelques figures dans le texte) ; — *Les « Samnagenses » et l'Opidum de Nages (Gard)*, par M. Jos. Berthelé (p. 241-292).

— Le *Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique « le Vieux Papier »*, qui paraît tous les deux mois en fascicules gr. in-8 d'importance variable (Paris, XVIe, 82, rue du Ranelagh, adresse de M. Flobert, secrétaire général), a commencé sa cinquième année. Le *Polybiblion* donne régulièrement les sommaires de ce périodique dans sa *Partie technique*. Mais il n'est pas sans intérêt d'attirer spécialement l'attention de nos lecteurs sur certains travaux bibliographiques d'un genre particulier qui figurent dans ce très curieux recueil. Tout d'abord nous mentionnerons ici, pour la seconde fois, la formidable besogne à laquelle s'est attelé M. Armand Delpy : *Essai d'une bibliographie spéciale des livres perdus, ignorés ou connus à l'état d'exemplaire unique*. Cet inventaire a commencé avec le numéro du 1er janvier 1902 et, sauf dans le seul numéro de novembre 1902, il s'est poursuivi dans tous les fascicules parus à ce jour (mars 1903). L'auteur n'en est encore qu'à la lettre D (au mot *Dialogues*) et déjà 569 articles ont été mentionnés. — Le même M. A. Delpy a entrepris une *Bibliographie analytique des édits, ordonnances, déclarations, règlements, décisions et arrêts relatifs à l'établissement et à l'usage des papier et parchemin timbrés, promulgués ou rendus du 20 mars 1655 au 19 septembre 1787*. M. Delpy en est actuellement arrivé à la déclaration du 28 août 1691 (livraison de novembre 1903) : il est loin encore du terme qu'il s'est assigné. — Et voici une troisième bibliographie dont l'intérêt nous paraît très grand. M. F.-A. Quinet, ancien receveur des postes de Dole du Jura, a publié une *Bibliographie postale des anciennes publications françaises, officielles et autres, destinées à renseigner le public sur le service des postes*, qui, commencée dans le fascicule de septembre 1903, s'est terminée dans celui de mars dernier. Avec le numéro de novembre 1903 se présente une deuxième division du travail, laquelle a trait aux *Guides et itinéraires, voyages dans l'ancienne France* qui, sous le titre principal d'*Essai de bibliographie postale*, s'est poursuivie en janvier et mars 1904 (avec plusieurs jolies reproductions de cartes et de vignettes). Espérons que ces diverses bibliographies seront tirées à part ; elles le méritent.

— On trouve à la Maison de la Bonne Presse les deux brochurettes ci-après : *Motu proprio de S. S. Pie X sur l'action populaire chrétienne*, traduction de l'italien (in-32 de 16 p. — Prix : 0 fr. 05) et *Lettres de LL. Ém. les cardinaux Langénieux, Richard et Coullié à M. le Président de la République*, relative au

« Projet de loi, dû à l'initiative du gouvernement qui supprime totalement l'enseignement congréganiste » (in-32 de 25 p. — Prix : 0 fr. 05).

— Nous avons reçu les deux premiers fascicules (de A. à CAMPHRE), du *Dictionnaire de chimie photographique à l'usage des professionnels et des amateurs*, par F. et Ad. Braun fils, édité par la librairie Gauthier-Villars. Pour étudier cet ouvrage, qui nous paraît venir à son heure et devoir être intéressant, si nous en jugeons par ces deux fascicules, nous attendrons qu'il ait entièrement paru. Ce dictionnaire sera publié en huit fascicules mensuels. Il formera un volume grand in-8 de 500 pages du prix de 12 francs.

— A côté de la « Commission internationale des glaciers », et pour contribuer au développement des études glaciaires dans notre pays, s'est constituée auprès du Club alpin français, il y a deux ans, une « Commission française des glaciers ». Présidée par le prince Roland Bonaparte, cette commission a commencé la publication de fascicules annuels qui méritent d'être signalés à l'attention de tous ceux qui, dans notre pays, s'occupent de géographie physique ; ils contiennent chacun deux études : un rapport sur les observations glaciaires effectuées durant l'été précédent dans une partie des Alpes françaises, et une excellente revue de glaciologie, rédigée par le secrétaire de la commission, M. Charles Rabot. C'est sur la Haute-Maurienne, les Grandes-Rousses et l'Oisans qu'ont porté les observations minutieuses et attentives faites, en 1902, par M. Paul Girardin ; il en ressort que, dans toute la région, le mouvement de retrait, après avoir été très rapide, semble, dans les dernieres années, s'être ralenti ou même complètement arrêté. Souhaitons que la Commission française des glaciers puisse, au cours des années prochaines, étendre ses observations à *toutes* les Alpes françaises et à nos Pyrénées ; souhaitons aussi qu'elle puisse faire dresser, pour faciliter les recherches, une table des noms de lieux et des noms d'auteurs cités dans la si utile et si bien renseignée *Revue de glaciologie* de M. Rabot. Ainsi se trouvera complétée une publication digne dès maintenant des plus grands éloges (Paris, typ. Renouard, 1903, in-8 de 121 p., avec cartes et grav. Extrait de l'*Annuaire du Club alpin français*, 29e vol., 1902). — De ce fascicule, il convient de rapprocher les *Observations sur l'eneigement et sur les chutes d'avalanches* exécutées *par l'administration des forêts dans les départements de la Savoie* (Paris, au siège du Club alpin français, 1903, in-4 de 15 p.). Ces précieux tableaux, qui se rapportent aux années 1900-1901 et 1901-1902, sont précédés du texte des instructions transmises aux observateurs par l'administration des forêts ; ils constituent la tête d'une série dont nous espérons que la Commission française des Glaciers tiendra à honneur de continuer la publication.

ALSACE. — La *Revue d'Alsace* de mars-avril 1904 (p. 198-211) publie un curieux article de M. A. Linotte (Jean Degaudran) relatif aux *Négociations pour l'échange de paroisses alsaciennes contre des paroisses franc-comtoises (1757 à 1782)*. Pendant un quart de siècle les princes-évêques de Bâle insistèrent auprès de l'archevêque de Besançon pour obtenir l'échange d'un coin de leur diocèse appartenant à la province d'Alsace contre certaines paroisses comtoises qui étaient plus à leur convenance. Pendant longtemps ces propositions furent repoussées par Besançon, mais enfin l'archevêque, pressé tour à tour par les rois Louis XV et Louis XVI, dut s'incliner (1782). Le diocèse de l'archevêque, quand l'échange fut décidé, perdit vingt paroisses et en gagna vingt-neuf. « Ainsi, conclut l'auteur, se terminèrent de longues négociations qui n'avaient pas duré moins de 25 ans ; leur résultat rendait le prince-évêque de Bâle souverain spirituel, comme

il l'était au temporel, sur les terres où il avait transporté sa residence (Porrentruy, où ses prédécesseurs avaient dû se réfugier quand ils furent chassés de Bâle par les protestants).

ANJOU. — C'est en un gros volume que paraît (Angers, Siraudeau ; Paris, A. Picard et fils, in-8 de 508 p.) la première série de *Andegaviana*, par M. F. Uzureau. L'infatigable directeur et fondateur de l'*Anjou historique* a réuni sous ce titre une foule d'extraits de vieux journaux, de publications anciennes ou modernes, de documents, notes et « notules » extraits des dépôts publics de manuscrits ou de chartriers particuliers (environ 150). Ces « coupures, » ces « anas » sont présentés tels quels, sans prétention à la critique, l'auteur du recueil se dérobant modestement autant qu'il le peut, laissant parler les témoins qui, presque tous, sont fort intéressants, amusants même et attachants au point qu'on les écoute avec agrément, et que les plus érudits y trouvent encore à apprendre ou tout au moins à se rappeler. La plus ancienne anecdote a trait au concile de 453, la plus récente se refère à 1902 ; toutes font connaître les hommes, les lieux, les mœurs, les coutumes, les faits, les singularités. Une table chronologique termine le volume. Et l'auteur a trop manifestement le désir d'être utile aux travailleurs et aux curieux, pour omettre à la fin des séries une bonne table alphabétique des noms propres et des noms de choses, complément indispensable de cette instructive collection.

— M. F. Uzureau a publié dans la *Revue des sciences ecclésiastiques* (tirage à part, Lille, in-8 de 40 p.) une étude, qui est presque d'actualité. — En effet, il y a à la Chambre des députés une proposition du même genre, — sur le *Serment de liberté et d'égalité et l'Administrateur du diocèse d'Angers* (l'abbé Meilloc) pendant la Révolution, où apparaît à la fois la fermeté et la modération d'un prêtre distingué aux prises avec des difficultés de toutes sortes, en un temps où il était presque plus difficile de connaître son devoir que de le remplir.

— Le même auteur donne dans les *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, le procès-verbal inédit, rédigé par Pétrineau des Noulis, de la séance d'inauguration (1er juillet 1686) de l'*Ancienne Académie d'Angers*, fondée par Louis XIV, pour 30 académiciens nommés par le Roi, et parmi lesquels on peut citer l'évêque Henri Armand, frère d'Antoine, le marquis de Nointel, Guillaume Bautru, comte de Serrant, Armand de Pomponne, Gilles Ménage, G. de la Sauvagère, François Grandet, Pocquet de Livonnière, etc. (tiré à part, Angers, Germain et Grassin, gr. in-8 de 48 p.).

— M. Joseph Joubert, connu par de nombreux ouvrages sur la politique étrangère et coloniale, vient de publier dans la *Revue de l'Anjou* une fort intéressante étude sur *les Rois angevins à Fontevrault* (tiré à part, Angers, Germain et Grassin, in-8 de 54 p. avec 2 pl.). Rappelant brièvement les travaux historiques et archéologiques consacrés aux sépultures de la dynastie des Plantagenet à la célèbre abbaye, M. Joseph Joubert a eu la pensée de traduire et d'annoter un article de la *The Nineteenth Century* sur *le Dernier Lieu de repos de nos rois angevins*, comme l'intitule l'auteur, M. Cecil Halett, parce qu'il lui a semblé, avec raison, « curieux de voir comment des esprits cultivés et adonnés à l'histoire et aux arts, comprennent en Angleterre cette question complexe des tombes des Plantagenet à Fontevrault, qui se présente sous un triple aspect historique, archéologique et politique. » L'auteur conclut, avec tous les gens de goût, au vœu que l'église de Fontevrault (le « Saint-Denis » des rois angevins d'Angleterre), l'un des plus

beaux monuments du XIIe siècle, soit restaurée, enlevée à la dégradation — et aux dégradations — qu'elle subit, sous son affectation actuelle de prison centrale, et que les monuments funéraires de Henri II, d'Isabelle d'Angoulême, de Richard Cœur-de-Lion, d'Éléonore de Guyenne, etc., soient posés dans le chœur, à la place honorable qui convient à leur renommée. Napoléon III avait accordé ces statues à la reine Victoria ; mais il ne put, en présence des protestations qui s'élevèrent, tenir sa promesse. Aujourd'hui Angevins et Anglais sont d'accord pour les laisser au lieu choisi par les personnages qu'elles figuraient, mais il est indispensable que ces personnages « aient enfin à Fontevrault un mausolée digne de l'illustration qui entoure leurs noms dans l'histoire. »

— A la *Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, signalons des lectures de M. Paul de Farcy sur *le Sceau de Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre*, — de M. le Dr Nicolas, sur *la Question des langues internationales*, et le symbolisme de l'alphabet (*le spokie*), fruit de quatorze années d'études, — de M. le chanoine Ch. Urseau, qui a trouvé des fragments de *Comptes de Marie de Médicis*, transcrits sur des feuilles de parchemin, qui couvraient de vieux registres.

BOULONNAIS.— Il est fort probable que le volume des *Mémoires de la Société académique de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer* qui porte la date de 1903 et forme le tome vingt-deuxième de la collection (Boulogne-sur-Mer, librairie de Mme Deligny, in-8 de XVII-638 p.) n'aura pas de similaire en France pendant l'année courante. Il se présente, en effet, sous les espèces et apparences d'un *Vocabulaire* concernant *le Patois boulonnais comparé avec les patois du nord de la France*. Ce vocabulaire est l'œuvre de feu M. le chanoine D. Haigneré, qui a dû y consacrer de nombreuses années. Mais une autre personne y a donné ses soins et même l'a complété à certains égards ; il est fâcheux que ce collaborateur du docte chanoine n'ait voulu se désigner que par ces deux mots : *on* ou *l'éditeur ;* une telle modestie est excessive. Pour donner quelque idée de cet immense travail, le plus simple, croyons-nous, est d'emprunter certains passages à l'*Avis de l'éditeur :* « Le *Vocabulaire du patois boulonnais*, lisons-nous dans cet *Avis*, appartenant aujourd'hui à la Bibliothèque communale de Boulogne sur-Mer, contient environ 8,000 mots, renfermés dans 5,670 fiches. » — La parole est ensuite laissée à l'auteur : « Ces fiches, déclare-t-il, relèvent non seulement les mots, les idiotismes, les tournures spéciales qui caractérisent le langage de nos paysans. Elles vont plus loin : elles relatent tous les mots français qui sont employés couramment dans le langage des affaires et de la conversation. Je ne conçois pas qu'un dictionnaire du langage campagnard se borne à la nomenclature des mots patois, négligeant de faire connaître les mots français qui leur servent d'accompagnement. Une œuvre de ce genre, à mon sens, doit être complète, de manière que celui qui la possède puisse converser avec les paysans sans sortir du cercle habituel de leurs connaissances. » On voit tout de suite le plan de M. Haigneré et la façon dont il l'a exécuté. L'éditeur anonyme reprend : « L'auteur ... n'a pu achever ni revoir son travail. Le texte des fiches a été scrupuleusement respecté, et rien de ce qui est patois boulonnais n'a été laissé de côté. Pour éviter l'impression d'un second volume, on a dû se borner à mettre le mot vieux français ou roman, et abandonner les citations qui font souvent double emploi avec les exemples donnés dans la *Grammaire* (la *Grammaire du patois boulonnais* a formé le tome XXI des *Mémoires de la Société*, année 1901). — Pour faciliter les recherches et mieux relier ensemble les deux

ouvrages, on a pris soin de renvoyer à la *Grammaire* chaque fois qu'un mot y est appelé. Environ 630 mots patois manquaient d'explication. On a essayé de combler cette lacune à l'aide de la *Grammaire* ou de vieux textes boulonnais. En faisant ce travail, on a pu ajouter environ 350 mots d'ancien langage populaire, dont plusieurs sont inconnus des lexicographes ». — En guise de Préface, on trouvera, en tête du présent volume, deux articles de l'auteur parus dans le *Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie* et dans la *Revue du Nord*, intitulés : *La Parabole de l'Enfant prodigue en patois boulonnais* et le *Patois picard*. — A la suite du *Vocabulaire* sont mentionnés les documents consultés par M. Haigneré, ainsi que les ouvrages et documents, très nombreux, consultés par l'éditeur.

Bourgogne. — L'érudite *Société bourguignonne de géographie et d'histoire* nous envoie les deux derniers volumes de ses *Mémoires* (Dijon, imp. Darantière, 1901, in-8 de LXI-419 p. — et 1902, in-8 de XLVIII-403 p.). Le premier est le tome XVII de la collection ; il renferme les travaux suivants : *Henri de Bourgogne et les Croisades en Espagne*, par M. Paul Gaffarel (p. 1-30) ; — *Notice historique sur Labergement-les-Auxonne*, par le P. Joseph-Marie Dunand, gardien des capucins d'Auxonne (1778) (p. 33-53) ; — *Une Lettre de Bonaparte*, par M. Paul Gaffarel (p. 57-63, avec un fac-similé). Cette lettre, émaillée de jolies fautes d'orthographe, écrite lisiblement, datée d' « Olioul, près du Bosset » (lisez : Ollioules près du Bausset, dans le Var), est adressée « au citoyen Gassendi, lieutenant-colonel d'artillerie, à Nice ». Bonaparte était alors simple capitaine ; — *Le Mont Blanc et les Alpes vus de Dijon*, par le Frère Gabriel (p. 67-90, avec 2 planches et 2 cartes) ; — *Le Château de Montaigu et ses seigneurs*, par M. Ladey de Saint-Germain (p. 93-195, avec un plan et une vue ancienne) ; — *Cinquième Décade du « De Orbe Novo », de Pierre Martyr d'Anghiera*, traduite par M. Paul Gaffarel (p. 192-325). — *La Mission du comte de Ségur dans la dix-huitième division militaire, 1813-1814*, par M. A. Cornereau (p. 329-368) ; — *Au Sahara tunisien*, par M. M. Idoux (p. 371-417, avec 4 phototypies). — Dans le tome XIII des mêmes *Mémoires*, on ne trouve que trois titres, savoir : *Géographie historique du département de la Côte-d'Or, suivie de la Nomenclature des communes et des hameaux ayant changé de nom pendant la période révolutionnaire*, par M. Gabriel Dumay (p. 3-77) ; — *Sixième Décade du « De Orbe Novo », de Pierre Martyr d'Anghiera* traduite par M. Paul Gaffarel (p. 353-01) ; — enfin *Charles le Téméraire à Dijon en janvier 1474, relations officielles*, avec Introduction par M. Henri Chabeuf (p. 81-349, avec un beau portrait de Charles le Téméraire, musée de Berlin). Cette étude est de beaucoup la plus importante des deux volumes. « En mai 1899, dit M. Chabeuf dans son *Avant-propos*, M. Philippe Vallée, bibliothécaire adjoint à la bibliothèque publique et conservateur des archives, municipales de Dijon, me remettait un manuscrit de sa main, copie exacte et complète du procès-verbal des cérémonies qui eurent lieu à Dijon, au mois de janvier 1473/4 pour l'entrée solennelle du duc Charles, et en février pour le transfert de Bruges en l'église de la Chartreuse de Champmol, des corps du duc Philippe le Bon et de la duchesse Isabelle de Portugal. Dans son extrême modestie, M. Vallée me faisait l'honneur de me demander une Introduction historique et des notes explicatives ; certes, personne mieux que lui n'était en état de coudre ces préface et commentaires au manuscrit si soigneusement copié sur les originaux existant aux archives, mais il ne croyait jamais s'effacer assez et je dus consentir à la participation sollicitée avec tant de bonne grâce. » M. Henri Chabeuf s'est admirablement tiré d'affaire et nous ne doutons pas que, quoi qu'il dise, M. Vallée n'eût pu

présenter et expliquer mieux le document en question. Son Introduction, sensiblement supérieure par l'étendue au manuscrit, est une intéressante et sagace reconstitution du Dijon du XVe siècle et un curieux aperçu de la vie et des mœurs des Dijonnais à cette époque déjà lointaine; les dernières pages sont consacrées à un portrait moral peu flatté du terrible duc, que M. Chabeuf considère comme un « dégénéré ». Deux appendices sont placés à la suite du document reproduit. L'appendice B mérite une mention particulière : c'est une véritable et très précise biographie de Philippe Pot.

Bretagne. — M. l'abbé Pâris-Jallobert poursuit avec une ardeur qui ne se ralentit point la publication des *Anciens Registres paroissiaux de Bretagne*, commencée en 1891. Chaque paroisse des anciens diocèses de Rennes, Dol et Saint-Malo forme une monographie spéciale qui comprend : 1° Inventaire des Registres, leur description, état de conservation, etc.; 2° Noms de toutes les familles notables avec les dates précises des naissances, mariages et décès ; 3° Clergé, liste des recteurs, vicaires ou curés, chapelains dont les noms se trouvent dans les registres ; 4° Faits divers, événements remarquables signalés dans ces mêmes registres. Cette publication colossale (certaines monographies se composent de 200, 400, 600 pages, et Saint-Malo en contiendra plus de 1500) a bénéficié de la souscription du ministère de l'instruction publique, sur le rapport très élogieux de M. de Boislisle. Pour les historiens futurs, elle forme un admirable instrument de travail qu'on ne saurait assez recommander. Elle paraît chaque trimestre, chez Plihon, libraire-éditeur à Rennes, en plusieurs fascicules paroissiaux, format in-8. L'abonnement annuel est de 10 fr. On vend séparément les *Registres* de chaque paroisse, à des prix divers, suivant l'importance des fascicules. L'édition est très correcte et très soignée.

— Les travaux publiés en 1903 par la *Société d'émulation des Côtes-du-Nord* ont formé le tome XLI des *Bulletins et Mémoires* de cette société (Saint-Brieuc, imp. F. Guyon, 1904, in-8 de XVI-217 p., avec plans et gravures). Ces travaux, de genres assez divers, sont mentionnés ci-après, savoir : *A travers les peuplades sauvages du Haut-Niari* (*Congo français*), par un explorateur, M. Girard Berthelot du Chesnais (p. 19-37, avec 2 phototypies); — *Lettres patentes de Henri IV confirmant à Plénée-Jugon les droits de foire et marchés*, présentées par M. A. Anne-Duportal (p. 38-41) ; — *Archives du château de Lesquiffiou*, données avec une Introduction et des notes par M. A. Raison du Cleuziou (p. 42-75) ; — *Les Œuvres de mer*, par M. le Dr Du Bois Saint-Sévrin (p. 76-97) ; — *La Seigneurie de la Ville Daniel en Plainehaute*, par M. A. Anne-Duportal (p. 98-160, avec une vue hors texte et un plan) ; — *Le Compte d'un Breton, voyageur de commerce en Espagne* (1530), présenté par M. D. Tempier (p. 161-176) ; — *Monographie de la Chapelle de Notre-Dame-de-la-Cour, en Lastic* (*Côtes-du-Nord*), par M. J. Morvan (p. 177-214, avec 6 pages de croquis).

Comté de Nice. — A tous les points de vue, le tome XVIII des *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes* (Nice, imp. Malvano ; Paris, Champion, 1903, gr. in-8 de 475 p., avec 3 planches) mérite de retenir l'attention. On trouve là, en effet, divers travaux d'un réel intérêt pour la région. Nous citerons : *Une Croix de conjuration du XVIIIe siècle à la Petite-Afrique de Beaulieu*, par M. le vicomte A. de Rochemonteix (p. 1-6, avec une vignette dans le texte); — *Les Inscriptions préhistoriques des environs de Tende*, par M. Fritz Mader (p. 7-34, avec 3 planches) ; — *Monographie des paroisses du canton de Cagnes*, par M. George Doublet (p. 35-81) ; — *La Vérité sur Catherine Ségurane*, par M. Fritz Mader (p. 83-90). Cette Catherine Ségurane fut une sorte de Jeanne Hachette niçoise qui se distingua au siège de Nice

formé par les Turcs, en 1543, mais qui eut moins de bonheur que l'héroïne de Compiègne ; — *Le Sénat de Nice de 1614 à 1792*, importante étude historique de M. Henri Moris, appuyée de pièces justificatives (p. 93-227) ; — *Essai sur les noms de lieux du comté de Nice*, par M. Pierre Devoluy (p. 231-281) ; — *L'Abbé Paul-Marie Foncet de Bardonanche, détenu à Grasse sous la Terreur*, documents publiés par M. l'abbé Rance-Bourrey (p. 285-358) ; — *Remise en place du milliaire* DCVII *à l'endroit précis où les Romains l'avaient planté*, par M. Lucien Barbet (p. 361-364) ; — *Étymologie provençale du mot Baliverne*, par M. le Dr A. Guébhard (p. 367-371) ; — *Monographie de celles des paroisses des cantons de Coursegoules, Saint-Auban et Le Bar, qui firent partie du diocèse de Vence*, par M. Georges Doublet (p. 375-437). Ce volume se termine par le *Rapport* de M. Corinaldi, président de la Société, *sur les travaux de l'exercice 1900-1901* (p. 439-450), le *Rapport* de M. Aubé, président de la Société, *sur les travaux de l'exercice 1901-1902* (p. 451-459) et une *Note* de M. A. Doublet *sur les travaux de M. F. Brun*, l'un des membres fondateurs de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, mort le 14 décembre 1899 (p. 460-468).

Franche-Comté. — M. René Poupardin a extrait du *Moyen Age* une *Étude sur les deux diplômes de Charlemagne pour l'abbaye de Saint-Claude* (Paris, Bouillon, 1903, in-8 de 32 p.) L'auteur examine et discute ces deux documents qu'il déclare faux. Le premier mentionné, qui est le second en date (Saint- Rémy de Reims, 21 septembre 790) aurait été « forgé au xie siècle (vers 1060 ?) ; le second, dans l'ordre du travail, mais qui remonte à une époque antérieure au précédent (23 août 776?) constituerait également un « faux forgé à la fin du xie siècle et au début du xiie siècle (entre 1102 et 1112?). » Il n'est pas inutile de remarquer que le diplôme de 790, tout particulièrement, a été souvent discuté par les auteurs, qui ont émis des opinions diverses.

— Depuis un certain temps, M. Émile Longin — très occupé sans doute à la publication, qu'il vient de faire à la librairie Plon-Nourrit, du *Journal des campagnes du baron Percy*, qui fera ultérieurement l'objet d'un compte rendu dans le *Polybiblion* — ne donnait plus signe de vie. Mais voici que, à la fois, nous recevons de cet écrivain deux brochures sur le siège de Dole, de 1636, dont l'intérêt est réel. La première contient les *Relations françaises du siège de Dole (1636)* (Dole, Chaligne, 1903, in-8 de 91 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*). Ces relations, au nombre de dix-neuf, ont été empruntées à la *Gazette de France* du 5 juin au 23 août 1636. Elles débutent par la Déclaration du roi Louis XIII incriminant les faits et gestes des Comtois à l'égard de « son Estat » et décidant que la Comté serait envahie par une armée française commandée par Henri II de Bourbon, prince de Condé. Cette armée, qui vint attaquer Dole, se composait de « vingt-cinq à trente mil hommes, accompagnez de trente-deux canons. » Et tout cela pour aboutir, après un siège aussi long que meurtrier, à une retraite précipitée, à l'approche d'une armée de secours. Ces « relations » du gazetier Renaudot sont précédées d'une *Introduction* qui se termine par un juste éloge de l'héroïque cité qui, en 1871, quoique dépourvue de fortifications, a montré dans sa résistance aux Allemands (fait d'armes pour laquelle on n'a pas encore songé à la décorer) qu'elle se ressouvenait de son glorieux passé. — La deuxième brochure reproduit *Un Nouveau Document sur le siège de Dole* (Besançon, imp. Jacquin, in-8 de 8 p. Extrait des *Annales franc-comtoises*). « C'est, dit M. Longin, une lettre (en date à Chaussin du 19 août 1636) adressée par le secrétaire du duc de Lorraine au secrétaire de la princesse

de Phalsbourg, quatre jours après la délivrance de Dole... La lettre en question ne semble pas avoir été destinée à la publicité par son auteur; ce qu'elle nous apprend de la levée du siège de Dole est peu de chose en comparaison des détails que donne Forget; il me paraît néanmoins utile de la reproduire comme une nouvelle preuve du retentissement que l'échec du prince de Condé eut à l'étranger ». Ces deux brochures sont éclairées de nombreuses notes parmi lesquelles nous remarquons (page 3, note 3 du *Nouveau Document sur le siège de Dole*) celle où M. Longin exprime son étonnement de ce qu' « aucune société savante de Lorraine n'ait encore songé à publier les curieux Mémoires de ce serviteur de Charles IV » (Forget). Nous transmettons cette juste observation aux érudits lorrains.

— Dans l'*Annuaire du Jura* pour 1904 (Besançon, Imp. J. Millot, petit in-8 de 499 p.), nous remarquons d'abord un *Recueil des usages locaux ayant force de loi* (p. 42-54) approuvé par la Commission centrale du Jura en 1897 dont la vulgarisation était utile. — Nous signalerons ensuite un travail de M. le sous-intendant C. Boissonnet sur *les Contributions de guerre en Franche-Comté* (p. 75-98). L'auteur fait le tableau des misères de toutes sortes subies par cette province, en 1595, à l'époque de l'invasion de Henri IV; en 1636, quand Louis XIII, ou plutôt Richelieu, voulut conquérir ce pays qui échappa alors à la France; en 1668 et en 1674, au cours des deux conquêtes de la Franche-Comté par Louis XIV; enfin en 1870-1871. Les détails que fournit l'auteur sont nombreux et attristants. Il a tort toutefois d'imputer à Henri IV l'exécution aussi cruelle qu'injuste du capitaine Morel, le défenseur d'Arbois : c'est le maréchal de Biron seul auquel ce crime, inutile pour le moins, doit être imputé, car le roi de France n'arriva à Arbois, où il goûta un vin célèbre qu'il paya d'une gasconnade, que deux jours après la capitulation de cette ville (7-9 août 1595). — En dernier lieu nous mentionnerons un document en date à Orgelet du 1er mars 1765, signé : de Mérona, et dont voici le long intitulé : *Observations concernantes les recherches faittes par le soussigné, subdélégué au département d'Orgelet, conséquemment au mémoire imprimé qui luy a été adressé de la part de M. de la Coré, intendant de Franche-Comté, au sujet des augmentations à insérer dans la nouvelle Édition de la « Bibliothèque historique de la France », du P. Le Long* (p. 99-106).

— Il faut lire dans le *Correspondant* du 10 février dernier (p. 545-558) le récit d'*Un Voyage romantique. Charles Nodier et Victor Hugo à Reims*, que M. Michel Salomon a fort joliment « troussé. » Ce qui semble avoir amené M. Salomon à écrire ces humoristiques pages, ce sont trois lettres inédites adressées par Nodier à sa femme pendant les cérémonies du sacre de Charles X à Reims, en mai 1825, et à lui communiquées par la fille du bibliothécaire de l'Arsenal, Mme Ménessier-Nodier. Les petites aventures et mésaventures des voyageurs sont racontés ici de la manière la plus spirituelle. L'auteur n'oublie pas de mettre en piquante opposition dans leurs relations de séjour « au pays de la sainte ampoule, » le futur grand Hugo et le bon Nodier. De ce dernier, il ne manque pas non plus de faire une esquisse psychologique admirablement réussie. Lettres de Nodier et extraits de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* se coudoient et voisinent bien drôlement parfois. Et comme avec l'impénitent bibliophile qu'était l'auteur de la *Napoléone*, l'amour du « bouquin » se retrouve toujours, M. Salomon aurait cru son très intéressant travail incomplet, s'il ne nous avait pas conté à ce sujet une anecdote amusante dont les littératures anglaise et espagnole firent les frais. L'histoire du voyage de nos deux Bisontins, si foncièrement « royalistes », a dû mettre en belle humeur les abonnés du *Correspondant*. — Et nous donc ?

— A la suite du Congrès forestier de Champagnole (Jura), qui a eu lieu récemment, M. E. Cardot a publié dans le *Bulletin de la Société forestière de Franche-Comté et Belfort* (n° de décembre 1903) une étude substantielle *Sur l'aménagement des pâturages communaux en Franche-Comté* (tirage à part. Besançon, imp. Jacquin, 1904, in-8 de 15 p.). Les conseils qu'il donne aux Comtois peuvent être mis à profit un peu partout et principalement dans les régions montagneuses. Les conclusions sont les suivantes, qu'il a su fort bien développer : « L'aménagement pastoral comprend essentiellement : 1° une réglementation fixant la possibilité du bétail, les heures et périodes de parcours, et édictant toutes mesures pour assurer la bonne exploitation du patûrage ; 2° un plan général d'organisation, indiquant : la classification des terrains, les travaux d'ensemble susceptibles de rendre plus facile et plus fructueuse l'exploitation de la pâture, enfin la division en coupons des surfaces à soumettre aux travaux de culture pastorale ; 3° un plan cultural établissant le programme de ces travaux destinés à assurer la restauration, l'amélioration et l'entretien des pelouses et évaluant leur dépense ; 4° un plan financier assurant les ressources nécessaires. »

Ile de France. — M. le marquis de la Tour-du-Pin-la-Charce a publié l'*Histoire communale d'Arrancy au pays laonnais* (Laon, imp. du Journal de l'Aisne, 1904, in-8 de 53 p.). Les archives de la mairie et les papiers de sa famille ont fourni à l'auteur des renseignements variés et nombreux, qu'il a complétés par des recherches dans les diverses publications d'histoire locale. Cette monographie n'est pas seulement l'œuvre d'un historien consciencieux et documenté ; mais on sent à chaque page l'esprit éclairé et profond du sociologue et le cœur du grand propriétaire chrétien, qui voit dans les familles de sa commune une extension de sa propre famille. Nous sommes heureux de signaler cette *étude sociale* comme un modèle.

Maine. — M. Grosse-Duperon, le distingué vice-président de la commission historique et archéologique de la Mayenne, a publié récemment deux volumes qui méritent d'attirer l'attention. Le premier a pour titre : *Les Usagers de la forêt de Mayenne* (Mayenne, Bouly, 1903, in-8 de 152 p.). C'est un recueil de documents, principalement de sentences de diverses juridictions et d'actes notariés, relatifs à des droits d'usage. La période embrassée dans cette collection est assez vaste (1556-1824) et les renseignements qu'on y pourra puiser sont nombreux et intéressants. Outre leur utilité juridique — car ces usages traditionnels sont encore exercés et ont donné lieu à maintes contestations — ces pièces sont pour l'historien des institutions une source précieuse, et des publications comme celle-ci, entreprises sur un grand nombre de points, permettraient sans doute de combler plus d'une lacune d'information.

— Du même auteur nous tenons à signaler une étude historique sur *le Couvent des capucins de Mayenne* (Mayenne, imp. Poirier, 1903, in-8 de 199 p., avec 2 pl. et 2 plans). On ne sera pas tenté de juger que c'est trop d'un volume pour l'histoire de cette maison, qui, fondée en 1606, dura jusqu'à la fin de l'ancien régime, quand on saura que M. Grosse-Duperon a presque toujours tenu à citer exactement et complètement ses sources, c'est-à-dire surtout les annales du couvent rédigées dans un style terne, mais remplies de détails précis et intéressants : descriptions de fêtes, anecdotes du voisinage, travaux exécutés par les religieux, etc. — On trouvera aussi de longs extraits des œuvres en prose et en vers du P. Balthazar de Bellême, un poète pitoyable, mais amusant par sa naïveté, et un moraliste austère, dont l'exaltation fait douter de la justesse de ses observations. Enfin l'auteur a

ramassé, pour la période révolutionnaire, plusieurs documents importants sur l'état d'esprit du clergé constitutionnel et sur la persécution. Citons notamment une lettre d'un vicaire assermenté qui écrit à un sien cousin : « Les curés sont à présent doux comme des gants. L'état de vicaire est un état agréable. Auparavant la révolution le physique (*sic*) de l'état était pire que celui d'un esclave... Si le Roi avait été le maître nous aurions été sabrés ou guillotinés, toute notre fortune perdue » (p. 128), et le procès-verbal des dépositions de témoins sur les brutalités d'un terroriste envers des prêtres réfractaires. On n'insistera jamais trop sur les trésors que renferment les archives locales relativement à l'époque moderne. C'est en les mettant patiemment au jour que l'on pourra se débarrasser de la littérature déclamatoire et vague, et traiter sérieusement l'histoire de la Révolution dans les provinces.

Normandie. — M. Armand Desloges est un de ces savants provinciaux dont les travaux fournissent à l'archéologie les faits sur lesquels elle a établi ses systèmes. En écrivant *les Ages de la pierre, l'Introduction à l'histoire de Rugles* (Louviers, Izambert, 1903, in-8 de 35 p., illustré. Extrait du *Bulletin de la Société normande d'études préhistoriques*), le chercheur normand a bien mérité de la science. Peut-être le développement littéraire joue-t-il un rôle un peu important dans la composition de la brochure ; mais la description des objets découverts, du site dans lesquels ils étaient placés, de la position géographique des stations préhistoriques explorées, qui est en somme la partie essentielle de l'ouvrage, se présente au lecteur dans des conditions suffisantes de clarté et d'exactitude.

— C'est toujours une profitable lecture que la biographie d'un écrivain consciencieux dont les travaux ont éclairci quelque point obscur de l'histoire de son pays; mais on la trouve encore meilleure quand elle est écrite par un érudit, qui est en même temps un fin lettré, et, par dessus le marché, a été dans la confidence de tous les projets, de toutes les entreprises scientifiques de celui dont il trace le portrait. Tel est le cas de la *Notice biographique et littéraire sur Armand Gasté*, par M. Émile Travers (Caen, Delesques, 1904, in-8 de 57 p.). L'éminent professeur dont elle décrit les œuvres, parmi les questions controversées de l'histoire littéraire en avait choisi une qui intéressait son pays natal : l'identité de l'auteur des Vaux de Vire, chants patriotiques, qui ont joué un rôle dans la guerre de Cent ans. Grâce à M. Gasté, nous savons, de façon certaine, que le véritable auteur de ces poésies populaires est Jean Lehoux, et non, comme on le croyait autrefois, Olivier Basselin. Celui-ci fut le chef d'une bande de paysans français insurgés contre la domination anglaise, et non pas un créateur littéraire. Sachons gré à M. Travers de nous avoir rappelé les péripéties de cette polémique dans laquelle le dernier mot est resté à M. Gasté.

— Les *Notes dieppoises* de M. Ed. Lecorbeiller (Évreux, imp. Odieuvre, s. d., in-8 de 49 p.) ne se présentent pas sous un titre trompeur. C'est un recueil de notes, cousues les unes aux autres, sans que l'auteur ait marqué aucune prétention à composer un ensemble. Les papiers qu'il a mis au jour concernent Dieppe ou des Dieppois : c'est le seul lien qui réunisse ces documents. Relatifs à l'occupation anglaise et à la guerre de Cent ans, aux navires d'Ango et à sa carrière commerciale ou militaire, à un procès intenté devant le tribunal révolutionnaire, qui se termina par une injuste exécution, ils sont intéressants et adroitement encadré. Formons cependant le vœu que M. Le Corbeiller nous donne un jour les trois brochures dont nous avons l'embryon sous les yeux.

PÉRIGORD. — Le vrai titre de l'opuscule de M. Jean Lhomer : *Les Cent Jours et la Terreur blanche en Dordogne, d'après des documents inédits* (Paris, Cornuau, 1903, in-8 de 40 p.) aurait dû être : *Quelques Documents inédits* (à part les proclamations, qui ont été au moins affichées) *sur les années 1815-1820 dans le département de la Dordogne,* extraits de deux dossiers des Archives nationales. La cour prévôtale, image de la « Terreur blanche », n'est mentionnée qu'en passant. Les pièces citées ou analysées en disent plus long sur la psychologie des fonctionnaires d'alors que sur les sentiments politiques des Périgourdins ; elles se composent surtout de lettres officielles, de rapports émanés des préfets Rivet, du Hamel et Montureux. Les noms propres, même ceux du pays, n'ont pas toujours été cités correctement. L'avoué Fongaufier, l'orateur des fédérés, est travesti en Pouguifier (p. 32). Il faut lire *Verteillac* pour *Venteillac*, *Monpont* pour *Moupon*, *Port-sur-Saône* pour *Pont-sur-Saône.*

PROVENCE. — M. l'abbé Rance-Bourrey vient de publier sous le titre : *L'Abbé Paul-Marie Foncet, de Bardonanche, détenu à Grasse sous la Terreur* (Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de 74 p.), une brochure qui est l'histoire d'un suspect. L'auteur, s'appuyant sur les Archives départementales des Alpes-Maritimes, nous raconte comment un abbé, membre et archiviste de la Société populaire de Nice, fut dénoncé, arrêté et détenu à Grasse (p. 1-18) ; puis il donne comme pièces justificatives une série de treize lettres ou arrêtés ayant trait à la malheureuse aventure de son héros (p. 19-49) : enfin, dans un appendice en huit articles, il expose divers épisodes ou analyse divers ouvrages de nature à éclairer son sujet. Page 16, apparaît dans son récit un certain Ranza, qui a marqué dans l'histoire de la Révolution sur la frontière franco-piémontaise. Peut-être, en consultant le volume publié sur lui en 1891 à Turin par M. Roberti, l'auteur aurait-il ajouté à son travail quelques faits propres à faire encore plus complètement connaître l' « étrange personnage » (p. 18) qu'était l'abbé Foncet, rédacteur d'un ouvrage intitulé : *L'Immagine del perfetto Soverno* et victime comme tant d'autres, — jusqu'à la mort exclusivement — de la tyrannie jacobine.

VENDÔMOIS. — Nous venons de recevoir le tome XLII du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois* (Vendôme, typ. Empaytaz, 1903, gr. in-8 de 270 p., avec 1 vue, 2 plans et un portrait). Ce volume renferme les articles ou études ci-après : *Notice nécrologique sur M. de Maricourt*, par M. R. de Saint-Venant (p. 23-37) ; — *Histoire du collège et du lycée de Vendôme* (suite), par M. G. Bonhoure (p. 38-53 avec un plan); — *Notice nécrologique sur M. Auguste de Trémault et sa famille (1821-1903)*, par E. Peltereau (p. 67-82) ; — *Une Ancêtre de notre Société*, par M. Jean Martellière (p. 83-91). Cette ancêtre était la *Société des amis des sciences et lettres* qui, fondée à Vendôme en 1806, eut une existence très éphémère et n'a pas laissé de traces (p. 83-91) ; — *Souday. Testament de J. Peschard. Chapelle des Peschard. École*, par M. J. Alexandre (p. 92-109) ; — *La Défense de Fréteval, 13, 14 et 15 décembre 1870*, par M. Alfred Vuillème (p. 136-190, avec une vue en phototypie et un plan); — *Le Polissoir de la Fontenelle*, par M. J. Alexandre (p. 191-194, avec une fig.) ; — *Une Excursion à Ruan et à Droué,* par M. R. de Saint-Venant (p. 201-210) ; — *Un Testament dans la famille Augry,* par M. R. de Saint-Venant (p. 211-226) ; — *Le Pillage d'Estrivet (1654)*, par M. J. Alexandre (p. 227-234); — *Nouvel Aperçu sur les causes de la mort de Gabrielle d'Estrées*, par M. G. Chanteaud (p. 235-243) ; — *La Paroisse de la Chapelle-Vicomtesse et sa fondation* (suite), par M. R. de Saint-Venant (p. 244-265).

Belgique. — Les notices biographiques contenues dans le 70e *Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique* (Bruxelles, Hayez, in-16 de 202 p.) se réfèrent aux écrivains suivants : Charles-Louis-Joseph-Xavier de La Vallée Poussin, mort le 15 mai 1903, l'un des fondateurs de la Société géologique de Belgique ; — Peter Benoît, compositeur distingué, à qui l'on doit entre autres un Drama Christi, mort le 8 mars 1901. La première de ces notices est en français et due à la plume de M. C. Malaric ; la seconde, en flamand, a été rédigée par M. Jan Blockx. Plus encore que ces biographies peut-être, on lira avec intérêt l'aperçu que M. le chevalier Marchal, secrétaire perpétuel de l'Académie, a rédigé sur l'histoire de cette compagnie depuis sa fondation en 1772.

Bulgarie. — Le tome XXIX (1903) des *Actes de la Société philologique* organe de l'Œuvre de Saint-Jérôme, qui vient de paraître à la librairie C. Klincksieck, forme environ le premier tiers d'un dictionnaire italien-bulgare-français publié par Mgr Doulcet, évêque de Philippopoli. L'importance de plus en plus grande que prend la nationalité bulgare dans les affaires d'Orient donne sa valeur à ce dictionnaire, d'autant plus que les moyens d'étude de cette langue sont rares dans notre Occident. Nous avons le droit de regretter que cet ouvrage, dû à l'initiative d'un de nos compatriotes, Mgr Doulcet, exige, pour être utilisé ou consulté, la connaissance de la langue italienne ; mais il faut considérer que le clergé catholique en Bulgarie et, d'une façon plus générale, dans la péninsule des Balkans, se recrute surtout de moines italiens, et que la langue italienne est très répandue dans ces régions par de vieilles influences. — Le mot italien, suivi des indications grammaticales d'usage (verbe, substantif, genre, etc.) est suivi d'abord du correspondant bulgare, puis du correspondant français, mais l'un et l'autre sans aucune indication grammaticale, de sorte qu'il servira surtout aux Bulgares pour apprendre l'italien et cela quand l'Italie, aidée indirectement par notre politique antireligieuse, travaille à supplanter la France en Orient. — Ce volume, qui forme 304 pages in-8, va presque jusqu'à la fin de la lettre E, soit le tiers de l'œuvre totale ; il sort des célèbres presses d'Holzhausen à Vienne, et il fait honneur à la Société philologique dont notre confrère M. le comte de Charencey est le président et en même temps le mécène.

— MM. Alexandre Teodorov Balan et Nicolas Nikolaev entreprennent à Sofia la publication d'une revue mensuelle de bibliographie. Le *Knigopisets miesečno spisanie za knijovna misl i rabota* (Sofia, bureaux de la revue, in-8, mensuel), dont nous avons sous les yeux le premier numéro, paru le 15 janvier dernier, s'efforcera de tenir ses lecteurs au courant du mouvement de la publication, non seulement en Bulgarie, mais dans les divers pays de langue slave. Il leur fournira en même temps des indications sur la production littéraire en France, Allemagne, Angleterre, etc., en tant qu'elle peut les intéresser plus directement. On ne peut que souhaiter au nouveau recueil le succès et la vie, car l'utilité en est incontestable et il deviendra tout à fait précieux s'il s'astreint à donner — ce qui manque en partie dans le premier numéro, — des indications bibliographiques tout à fait précises (titre exact, lieu d'impression ou de publication, nom de l'éditeur ou de l'imprimeur, format, nombre de pages, etc.).

Publications nouvelles. — *Biblische Studien*. VIII. Band, 4. Heft : *Die Brief zu Beginn des zweiten Makkabäerbuches*, von Dr H. Herkenne (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Table générale de l'année liturgique du R. P. Dom Prosper Guéranger*, par le R. P. Dom Réginald Biron (in-12, Oudin). —

Prêchons l'Évangile, ou la Prédication d'après les Pères, les Docteurs et les Saints, par une Société de prêtres sous la direction de l'abbé J. Pailler. T. I et V. (Le Blanc (Indre), Vve Villiers, 2 vol. in-12). — *Exhortation à l'amour de Dieu* par le chanoine Lohan. T. I et II (2 vol. in-12, Vic et Amat). — *L'Ame sur le Calvaire*, par l'abbé Baudrand (in-18, Abbeville, Paillart). — *L'Oraison, étude pratique*, par l'abbé L. Gillot (in-12, Poussielgue). — *Mois de Marie, d'après les œuvres du cardinal Pie*, par le chanoine A. Bleau (in-12, Haton). — *Le Feu divin sous la cendre humaine*, par Le Cestádire (2 vol. in-12, Vic et Amat). — *Une Corbeillle de miracles eucharistiques cueillis au Musée du Sacré-Cœur de Paray-le-Monial*, par l'abbé Chaumet (in-18, Abbeville, Paillart). — *Conférences aux jeunes filles sur l'apostolat chrétien*, par l'abbé Le Moussard (in-12, Téqui). — *L'Art d'être heureux*, par l'abbé J. Berthier (in-16, Maison de la Bonne Presse). — *La Religieuse dans le monde*, par l'auteur de *la Religieuse selon saint Augustin* (in-18, Abbeville, Paillart). — *Chapitres pour servir de retraite, à l'usage des chrétiens dans le monde*, par M. de Cognoeul (in-12, Vic et Amat). — *Doctrina Russorum de statu Justiciae originalis*, auctore Dr G. B. Matulewicz (in-8, Cracoviae, typ. Anczye). — *Les Monarchies de l'empire allemand. Organisation constitutionnelle et administrative* (in-8, Larose). — *Le Délégué cantonal sous la 3e république*, par A. Lantenois (in-18, Giard et Brière). — *Les Associations et les cercles depuis la loi du 1er juillet 1901*, commentaire par J. Grumbach (in-12, Pedone). — *Code de l'enfance traduite en justice*, publié par le Comité de défense des enfants traduits en justice de Paris (in-16, Rousseau). — *L'Hygiène et la sécurité des travailleurs dans la législation française*, par A. Dullin (in-8, Rousseau). — *Controverses transformistes*, par A. Giard (in-8, Naud). — *L'Éternel Conflit, essai philosophique*, par W.-R. Paterson [Benjamin Swift] (in-16, Alcan). — *Combat pour l'individu*, par G. Palante (in-8, Alcan). — *La Morale de Kant*, par A. Cresson (in-16, Alcan). — *L'Orgueil humain*, par E. Zyromski (in-18, Colin). — *La Vie après le pensionnat* par l'auteur des « Paillettes d'or ». 3e partie. *La Jeune Fille et le monde* (in-18 carré, Avignon, Aubanel). — *Lettres à des fiancés*, par A. Clément (in-18, Abbeville, Paillart). — *Salmigondis. Recueil de pensées, réflexions, sentences, maximes, etc.*, par L. Bridier, 4e série (in-16, Stock). — *Banqueroute des maîtres chrétiens au* XIXe *siècle, ses causes, ses remèdes*, par X, Milès (in-12, Vic et Amat). — *L'Œuvre de l'Université*, par J. Simyan (in-12, Société française d'éditions d'art. — *Le Capital*, par C. Rodbertus-Jagetzow ; trad. de l'allemand par E. Chatelain (in-8, Giard et Brière). — *L'Intérêt du capital*, par A. Landry (in-8, Giard et Brière). — *La Terre et l'atelier. Jardins ouvriers*, par L. Rivière (in-8, Lecoffre). — *Des Conditions de la vie économique et sociale de l'ouvrier aux États-Unis. Commission industrielle Mosely*, trad. par M. Alfassa (gr. in-8, Giard et Brière). — *Livre de justice sociale*, par A. Guillemin (in-8, Giard et Brière). — *La Concurrence sociale et les devoirs sociaux*, par J.-L. de Lanessan (in-8, Alcan). — *Les Théories socialistes au* XIXe *siècle. De Babeuf à Proudhon*, par E. Fournière (in-8, Alcan). — *L'État socialiste*, par A. Menger ; trad. par E. Milhaud (in-18, Société nouvelle de librairie et d'édition). — *La Démocratie devant la science, études critiques sur l'hérédité, la concurrence et la différenciation*, par C. Bouglé (in-8 cart., Alcan). — *Blessures du crâne et de l'encéphale par coup de feu*, par H. Nimier (gr. in-8, Alcan). — *Essais industriels des machines électriques et des groupes electrogènes*, par F. Loppé (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *La Télégraphie sans fils*, par A. Broca (in-18, Gauthier-Villars). — *Zootechnie, Production et alimentation du bétail, cheval, âne, mulet*, par P. Diffloth (in-18, Baillière). — *Culture potagère et culture maraichère*, par L. Bussard (in-18, Baillière). — *La Géologie expérimentale*, par S. Meunier

(in-8 cart., Alcan). — *La Beauté rationnelle*, par P. Souriau (in-8, Alcan). — *Échos grégoriens des deux centenaires, rapports, discours et articles divers sur le chant grégorien*, par l'abbé C. Ginisty (in-12, Vic et Amat). — *Essai historique sur la musique en Russie*, par A. Pougin (in-12, Fischbacher). — *La Méthode des classiques français. Corneille, Poussin, Pascal*, par P. Desjardins (in-18, Colin). — *Discours et écrits divers*, du comte A. de Mun. T. VI et VII (2 vol. in-12, Poussielgue). — *Discours parlementaires*, par J. Jaurès. T. I. (in-8, Cornély). — *Les Chats*, par A. Ruffin (in-18, Firmin-Didot). — *Mon Auvergne*, par A. Vermenouze (in-18, Plon-Nourrit). — *Les Étapes*, par F. de Fleury (Soc. française d'impr. et de librairie, in-18). — *L'Ame voyageuse*, par A. Prouvost (petit in-8, Maison des Poètes). — *On en meurt*, par A. Cambry (in-16, Plon-Nourrit). — *Intègre*, par P. Le Rohu (in-16, Perrin). — *La Meuse*, par J. Beller (petit in-8, Lille, impr. de *la Croix du Nord*). — *Les Vices de Monsieur Benoît*, par H. Demesse (in-18, librairie Molière). — *Guerre et Paix*, par le Cte L. Tolstoï. T. III et IV; trad. par J. W. Bienstock (2 vol. in-16, Stock). — *La Vie d'un simple. Mémoires d'un métayer*, par E. Guillaumin (in-16, Stock). — *La Dame aux breloques*, par G. Thurner (in-18, Ducrocq). — *La Première Levée*, par A. Marquiset (in-18, Charles). — *L'Orpheline de Tunis*, par l'abbé A.-F. Leynaud (in-12, Vic et Amat). — *Le Sentiment du beau et le Sentiment poétique (Essai sur l'esthétique du vers)*, par Braunschvig (in-8, Alcan). — *Les Grands Écrivains français. La Bruyère*, par P. Morillot (in-16, Hachette). — *La Comédie et les mœurs sous la Restauration et la monarchie de Juillet (1815-1848)*, par C.-M. des Granges (in-8, Fontemoing). — *Études comparées sur Dante et la « Divine Comédie »*, par E. Terrade (in-12, Poussielgue). — *Le Théâtre italien contemporain*, par J. Dornis (in-18, Calmann-Lévy). — *Causeries*, par le R. P. Van Tricht. T. VII (Namur A. Godenne). — *En Extrême-Orient*, par J. Halkin (in-8, Bruxelles, Schepens ; Paris, Amat). — *Au Japon*, par A.-B. de Guerville (in-18, Lemerre). — *En Corée*, par A. Hamilton ; trad. par L. Bazalgette (gr. in-8, Juven). — *La Corée et la Guerre russo-japonaise*, par Villetard de Laguérie (petit in-18 carré, Delagrave). — *Dix ans à travers l'Islam (1834-1844)*, par L. Roches (in-8, Perrin). — *La Solution française de la question du Maroc*, par E. Fallot (petit in-18 carré, Delagrave). — *Madagascar*, par G. Gravier (in-8 carré, Delagrave). — *La Manière de voyager, autrefois et de nos jours*, par A. Belloc (in-18, Delagrave). — *Annibal en Gaule*, par J. Colin (in-8, Chapelot). — *Essai sur le règne de l'empereur Aurelien (270-275)*, par L. Homo (in-8, Fontemoing). — *Le Capitole romain antique et moderne*, par E. Rodocanachi (gr. in-4, Hachette). — *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. 7e partie. *Le Blocus continental. Le Grand Empire* (in-8, Plon-Nourrit). — *Savonarola und die Feuerprobe. Eine quellenkritische Untersuchung*, von Dr. J. Schnitzer (in-8, München, Lentner). — *Le Saint-Suaire de Turin devant la science*, par A.-L. Donnadieu (gr. in-8, Mendel). — *Les Hospitaliers en Terre Sainte et à Chypre (1100-1310)*, par J. Delaville Le Roulx (gr. in-8, Leroux). — *San Gregorio Magno (590-604)*, di H. Grisar ; trad. dal tedesco di A. de Santi (in-8, Roma, Desclée, Lefebvre). — « *Les Saints* ». *Saint Wandrille* (VIe, VIIe s.), par Dom Besse (in-18, Lecoffre). — *Vie des saints illustrées*, 12e série (gr. in-8 cart., Maison de la Bonne Presse). — *Un Grand Pape. Vie de Léon XIII*, par E. Valsayre (in-18, Abbeville, Paillart). — *Le Pape Léon X* (in-8, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer). — *Louis XV et Madame de Pompadour, d'après des documents inédits*, par P. de Nolhac (in-18, Calmann-Lévy). — *Recueil de documents relatifs à la convocation des états généraux de 1789*, par A. Brette. T. III. Avec *Atlas des bailliages ou juridictions assimilées ayant formé unité électorale en 1789, dressé d'après les*

actes de la convocation conservés aux Archives nationales (gr. in-8 et gr. in-folio, Leroux).— *La Théophilanthropie et le Culte décadaire, 1796-1801; essai sur l'histoire religieuse de la Révolution,* par A. Mathiez (in-8, Alcan). — *Politiques d'autrefois. La Fayette dans la Révolution, 1775-1799,* par H. Doniol (in-18, Colin). — *Les Serments pendant la Révolution,* par J. Meilloc, publié par l'abbé F. Uzureau (in-18, Lecoffre). — *Correspondance du duc d'Enghien (1801-1804) et Documents sur son enlèvement et sa mort,* publiés pour la Société d'histoire contemporaine par le comte Boulay de la Meurthe. T. I (in-8, A. Picard et fils). — *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le règne de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène sous sa dictée,* édition nouvelle avec notes, par D. Lacroix. T. III (in-18, Garnier). — *Le Duc de Mortemart et le baron de Bourgoing. Souvenirs anecdotiques,* par le baron P. de Bourgoing (in-16, Émile-Paul). — *La Société française pendant le Consulat.* 2e série. *Aristocrates et républicains* (in-16, Perrin). — *L'Empire d'Annam,* par le capitaine C. Gosselin (in-8, Perrin). — *Au Tonkin pendant la conquête; lettres d'un sergent,* par F. Garain (in-8, Chapelot). — *Au Tonkin (1884-1885). Notes, souvenirs et impressions,* par le Dr Challan de Belval (in-8, Plon-Nourrit). — *Les Anglais dans l'Inde; Warren Hastings (1772-1785),* par A. Biovès (petit in-8, Fontemoing). — *Les Compagnies de colonisation en Afrique occidentale sous Colbert,* par P. Chemin-Dupontès (in-8, Challamel). — *La Politique franco-anglaise et l'Arbitrage international,* par G.-L. Jaray (in-16, Perrin). — *Concordat ou séparation. Réflexions sur les rapports de l'Église catholique et de l'État français,* par G. Noblemaire (in-16, Plon-Nourrit). — *La Question qui nous divise le plus,* par A. Lavallée (in-18, Lecoffre). — *Psychologie du député,* par J. Delafosse (in-16, Plon-Nourrit). — *Procurons à l'Église des prêtres et de bons prêtres,* par le P. Liborius Rossi ; trad. de l'italien par Mgr Constans (in-12, Toulouse, imp. catholique Saint-Cyprien). — *Lettres à mes paroissiens,* par l'abbé Soulange-Bodin (in-16, Comité de la Bonne Presse). — *La Normandie sous la monarchie absolue,* par A. Legrelle (in-8, Rouen, Lestringant). — *Recueil des chartres de l'abbaye de Cluny,* formé par A. Bernard, complété, revisé et publié par A. Bruel. T. VI (*1211-1300*) (in-4, Leroux). — *Pouillés de la province de Sens,* publiés par A. Longnon (in-4, C. Klincksieck). — *Pouillés de la province de Lyon,* publiés par A. Longnon (in-4, C. Klincksieck). — *Pouillés de la province de Tours,* publiés par A. Longnon (in-4, C. Klincksieck). — *Cartulaire de Saint-Jean-d'Angély,* publié par G. Musset. T. II (A. Picard et fils, gr. in-8). — *Andegaviana,* par F. Uzureau. 2e série (in-8, A. Picard et fils). — *Recueil d'annales angevines et vendômoises,* publié par L. Halphen (in-8, A. Picard et fils). — *Recherches sur l'histoire primitive des Belges. Les Saga scandinaves,* par le colonel Van den Bogaert (in-8, Bruxelles, imp. Guyot). — *Madame de Miramion,* par L. Chabaud (in-12, Lethielleux). — *Le P. Didon, sa vie et son œuvre (1840-1900),* par P. S. Reynaud (in-8, Perrin). — *Grammatica araldica, ad uso degli Italiani,* compilata dal Cav. F. Tribolati, nuova edizione di G. di Crollalanza (petit in-16, Hoepli). VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Philosophie générale et Métaphysique. — 1. *La Science et la Philosophie*, par Charles Bourdel. Paris, Colin, 1903, in-18 de 199 p., 2 fr. — 2. *Méthodes et concepts*, par Paul Dupuy. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 301 p., 5 fr. — 3. *Dieu et l'Ame, essai d'idéalisme expérimental*, par Adolphe Coste. Paris, Alcan, 1903, in-16 de xvi-184 p., 2 fr. 50. — 4. *La Vie future, ou l'Immortalité de l'âme devant l'opinion humaine*, par le Dr Maurice Bastié. Albi, Amalric, 1903, in-8 de 238 p., 2 fr. — 5. *La Beauté rationnelle*, par Paul Souriau. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 510 p., 10 fr. — 6. *L'Idéal esthétique, esquisse d'une philosophie de la beauté*, par Fr. Roussel-Despierres. Paris, Alcan, 1904, in-12 de 187 p., 2 fr. 50. — 7. *Faits et commentaires*, par Herbert Spencer ; traduit de l'anglais par Auguste Dietrich. Paris, Hachette, 1903, in-12 de vi-352 p., 3 fr. 50. — 8. *La Philosophie de l'effort*, par Armand Sabatier. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 480 p., 7 fr. 50.

Psychologie. — 9. *La Psychologie contemporaine*, par Guido Villa ; traduit de l'italien par Ch. Rossigneux, Valentin et Battesti. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de x-481 p., 10 fr. — 10. *Esquisse d'un système de psychologie rationnelle*, par Émile Lubac. Paris, Alcan, 1904, in-8 de xvi-248 p., 3 fr. 75. — 11. *Notions de psychologie appliquées à la pédagogie et à la didactique*, par H. Timmerman. Paris, Alcan, 1903, in-8 de vi-215 p., avec 14 fig., 3 fr. — 12. *L'Absolu, forme pathologique et normale des sentiments*, par L. Dugas. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 183 p., 2 fr. 50. — 13. *Les Phénomènes psychiques*, par J. Maxwell. Paris, Alcan, 1903, in-8 de xi-319 p., 5 fr. — 14. *Le Langage intérieur et les Paraphasies (la Fonction endophasique)*, par G. Saint-Paul. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 316 p., 5 fr.

Philosophie morale et religieuse. — 15. *La Morale religieuse et métaphysique et la Morale laïque*, par Charles Lejeune. Paris, Giard et Brière, 1903, in-8 de 60 p., 1 fr. 50. — 16. *La Théorie du bonheur*, par G. d'Azambuja. Paris, Bloud, 1904, in-8 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 17. *Le Bonheur et l'Intelligence*, par Ossip-Lourié. Paris, Alcan, 1904, in-12 de 202 p., 2 fr. 50. — 18. *L'Éducation fondée sur la science*, par C.-A. Laisant. Paris, Alcan, 1904, in-12 de xlv-155 p., 2 fr. 50. — 19. *Nouveau Programme de sociologie*, par Eugène de Roberty. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 268 p., 5 fr. — 20. *Combat pour l'individu*, par Georges Palante. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 233 p., 3 fr. 75. — 21. *Du Perfectionnement de l'homme*, par J. de Lerne. Paris, Baillière et fils, 1904, in-12 de 312 p., 3 fr. 50. — 22. *Paradoxes philosophiques*, par Mme Anna Wallenberg ; trad. du suédois. Paris, librairie de l'Art indépendant, 1903, in-12 de 270 p. — 23. *L'Éternel Conflit, essai philosophique*, par William Romain Paterson (Benjamin-Swift) ; trad. de l'anglais par G. Milo. Paris, Alcan, 1904, in-12 de xii-211 p., 2 fr. 50. — 24. *Profession de foi du vicaire auvergnat, précédée de celle de M. Joseph Cerisier, financier notoire et coquin estimable*, par Pierre-Félix. Paris, Perrin, 1904, in-8 de 327 p., 3 fr. 50.

Histoire et Critique. — 25. *La Philosophie ancienne et la Critique historique*, par Charles Waddington. Paris, Hachette, 1904, in-16 de xvi-388 p., 3 fr. 50. — 26. *Commentaire sur le Parménide*, par Proclus le Philosophe, *suivi du commentaire anonyme sur les VII dernières hypothèses* ; trad. par A. Chaignet. T. III. Paris, Leroux, 1903, in-8 de xv-374 p., 12 fr. — 27. *Esquisse d'une évolution dans l'histoire de la philosophie*, par N. Kostyleff. Paris, Alcan, 1903, in-12 de 224 p., 1 fr. 50. — 28. *Descartes, directeur spirituel. Correspondance avec la princesse Palatine et la reine Christine de Suède*, par Victor de Swarte. Paris, Alcan, 1904, in-18 de iii-292 p., avec portraits, dessins et autographes, 4 fr. 50. — 29. *La*

Philosophie religieuse de Pascal et la Pensée contemporaine, par Victor Giraud. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 30. *Considérations sur la critique de la raison pure*, par le comte Domet de Vorges. Paris, Sueur-Charruey, 1904, in-8 de 55 p. — 31. *La Morale de Kant*, par André Cresson. 7e édit. revue et augmentée. Paris, Alcan, 1904, in-16 de 212 p., 2 fr. 50. — 32. *La Formation du radicalisme philosophique*, par Élie Halévy. T. III. Paris, Alcan, 1904, in-8 de v-512 p., 7 fr. 50. — 33. *Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine ; contribution à l'histoire des idées au* xixe *siècle*, par P.-Félix Thomas. Paris, Alcan, 1904, in-8 de vi-340 p., 5 fr. — 34. *Schopenhauer, l'homme et le philosophe*, par A. Bossert. Paris, Hachette, 1904, in-16 de viii-350 p., 3 fr. 50. — 35. *Les Maîtres de la pensée contemporaine*, par J. Bourdeau. Paris, Alcan, 1904, in-12 de 189 p., 2 fr. 50. — 36. *A Monsieur le comte L. Tolstoï, lettre ouverte d'un libre penseur*. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-8 de 97 p., 2 fr. — 37. *Historia de la filosofia del siglo* xix, por Alberto Gómez Izquierdo. Zaragoza, Gasca, 1903, in-8 de xix-600 p., 10 fr.

Philosophie générale et Métaphysique. — 1. — Les savants traitent volontiers de chimères les spéculations des philosophes ; ceux-ci répliquent en accusant leurs adversaires de se payer de mots ou d'apparences, et de prendre les phénomènes pour des choses. Les définitions pacificatrices et sereines les pourront sans doute accorder. Le petit livre écrit par M. Charles Bourdel contient des définitions ; son titre, *la Science et la Philosophie*, indique clairement son objet. « La science est une expérience réfléchie, comparée avec l'expérience et contrôlée par l'expérience. » La connaissance scientifique s'en tient aux faits, à leurs rapports, à leurs synthèses. Suivant la nature de ces faits, se distinguent, se classent et s'ordonnent les diverses sciences cosmologiques et noologiques groupées autour de la matière ou de l'être conscient. Leurs dernières conclusions sont de vastes et splendides hypothèses telles que la gravitation et l'évolution. Mais la science ne révèle pas l'origine ou l'essence des êtres ; elle ne suffit pas à la pensée ; encore moins fournit-elle à l'action des règles ou des secours pour la vie morale. L'idéal, les sentiments, le droit situés hors de son domaine échappent à ses prises. Il faut donc que la philosophie la complète, et de leur féconde alliance résultent les progrès de l'humanité. Des idées claires, des réflexions justes, un style net rendent agréable la lecture de ces pages, mais elles sont purement et exclusivement rationalistes, et nous regrettons qu'elle ne soient pas éclairées, vivifiées et justifiées par l'idée de Dieu.

2. — Nous n'adresserons pas le même reproche à M. Dupuy, qui, dans son dernier ouvrage, *Méthodes et concepts*, se montre franchement théiste. Après avoir passé en revue, dans une Introduction, les solutions des grands philosophes, il étudie la nature et les rapports du sujet et de l'objet (substance), les notions de cause et de force, la finalité et la loi. Les questions soulevées par la métaphysique sont donc ici abordées et discutées. Nous signalerons le chapitre sur la finalité où sont développées des vues exactes qui manifestent à la fois le biolo-

giste et le penseur. La conclusion serait une méthode proposée comme efficace et nommée méthode des corrélations: « elle consiste à rapprocher les choses qui conspirent dans le même sens, procèdent d'un principe univoque, et, par contre épreuve, à mettre également en présence les unes des autres les choses qui sont contradictoires » (p. 300). Cela est-il nouveau et original?... Quoi qu'il en soit, on trouve dans *Méthodes et concepts* d'intéressantes excursions à travers les systèmes philosophiques et de sages remarques morales et sociales. Pourquoi les cinq pages consacrées à la religion sont-elles si évidemment superficielles et insuffisantes?

3. — M. Adolphe Coste était un économiste, un statisticien, un sociologue auquel n'ont pas suffi les hautes fonctions professionnelles qu'il exerçait. Avant de mourir, il a voulu présenter à ses contemporains l'ensemble de ses idées philosophiques. Une deuxième édition de son livre : *Dieu et l'Ame* nous est offerte aujourd'hui avec des éloges que décerne à l'auteur M. René Worms, très autorisé en ces matières. Nous n'y pouvons souscrire, et les motifs de notre réserve seront indiqués si nous reproduisons les dernières lignes de cet ouvrage : « Oui, je crois à la science qui nous révèle les lois invariables du monde; je crois au progrès social qui réalise dans une mesure un peu plus grande la justice et la liberté (!) et je crois à la famille qui nous fait revivre indéfiniment en nos fils. » Paix aux hommes de bonne volonté, de croyance naïve et robuste! Pour aboutir à son *credo*, l'auteur expose, dans une première partie, le problème et la méthode. — Le problème a été posé par Descartes; il doit être résolu par la méthode expérimentale, l'homme pense, parle, devient idéaliste par l'effet de l'éducation, éprouve des sentiments que des liens secrets et puissants rattachent aux idées de sa raison. Sa faculté caractéristique est le langage : il pense parce qu'il parle. — Ici, si j'étais indiscret, j'ouvrirais une parenthèse et je demanderais pourquoi l'homme *parle*? Mais passons aux applications: l'homme conçoit l'idée de Dieu, de la Providence, de l'âme immortelle. Or, Dieu, c'est l'univers prenant conscience de soi dans la pensée humaine; la Providence c'est le génie humain réalisé, progressif et bienfaisant, l'âme, c'est l'unité et l'harmonie des éléments et ses fonctions organiques; l'immortalité c'est la survivance du père en ses enfants et aussi d'une doctrine dans ses effets. L'ensemble de ces symboles, désirables et appréciables, non indispensables, c'est le spiritualisme. — Quel dommage que M. Coste ne se soit pas borné aux enquêtes et aux travaux de la démographie, où, dit-on, il excellait!

4. — La volumineuse brochure de M. C. Bastié : *La Vie future, ou l'Immortalité de l'âme devant l'opinion humaine* est une démonstration sensée et copieuse. Les témoignages des peuples anciens et des nations modernes y sont résumés et jugés équitablement, l'érudition de

M. Bastié est étendue, mais les derniers travaux de la critique sont parfois omis ou ignorés. Cette lacune ne nuit guère à l'exactitude des conclusions générales. Les maîtres de la pensée humaine confirment par leurs affirmations raisonnées les croyances et les aspirations de l'humanité ; tout cela respire la sincérité, l'honnêteté, la certitude, et l'apologiste trouvera, en ces pages substantielles, des informations utiles, en même temps que le chrétien s'unira aux émotions et aux espérances qu'elles expriment.

5. — Nous éprouvons toujours une vive et délicate jouissance lorsque nous reconnaissons nos propres idées confuses, imparfaites, exprimées avec une force lucide et persuasive. M. Souriau nous permettra donc de le remercier d'abord de cette impression causée par la lecture de son livre : *La Beauté rationnelle*. Il s'attache, dans une première partie, à démontrer que l'esthétique rationnelle est légitime, en établissant les droits de la raison sur l'art, le sentiment et le goût. Sa réfutation du subjectivisme nous paraît décisive ; le beau objectif existe. 2e partie : Détermination de l'idée de beau : elle coïncide avec l'idée de perfection pourvu qu'elle soit rectifiée, complétée et portée à sa pleine valeur ; mais pour instituer une hiérarchie parmi les choses belles, la finalité doit intervenir : les degrés de la perfection se mesurent à la valeur relative des fins. — En contemplant la beauté sensible (3e p.), intellectuelle (4e p.) morale (5e p.), nous vérifierons ces principes qui, réalisés en des applications concrètes, descendront des sphères abstraites pour s'imposer à nous, expliquer nos admirations et les rendre plus intenses et plus fécondes. Chemin faisant, des difficultés surgiront, des objections se formuleront d'elles-mêmes ; M. Souriau n'a garde de les méconnaître, de les mépriser ou de les oublier. Elles sont consciencieusement, impartialement exposées, mais elles s'évanouissent sous son regard pénétrant. Telle page nous charme par sa grâce, telle autre par son éclat ; celle-ci nous incite à réfléchir par sa profondeur, celle-là nous intéresse par son ingéniosité. Le philosophe et l'écrivain se font valoir l'un l'autre et donnent tout son prix à cette œuvre solide et attrayante. Et quel plaisir de voir l'esthétique se dégager enfin des serres entre lesquelles s'efforcent de l'étouffer la psycho-physiologie, la psycho-physique, la psycho-mécanique et autres manies qui dégénèrent en *psychoses* et compromettent par leurs insupportables prétentions les services qu'elles nous pourraient rendre ? Il y a... cent ans, un esthéticien n'eût par manqué de terminer un pareil livre par un chapitre sur la beauté de Dieu. M. Souriau nous répondra sans doute qu'un philosophe serait disqualifié s'il consentait à des emprunts faits aux théologiens. Cependant nous lui avouerons que, même en demeurant scrupuleusement dans l'ordre rationnel, il nous semble impossible d'établir la réalité objective du beau sans remonter jusqu'à l'Être parfait qui en est l'origine, l'essence et l'éternel idéal.

6. — Ne pourrait-on imaginer une méthode de vie morale fondée sur l'esthétique? M. Roussel-Despierres pense que cela est possible, et il se propose de constituer une synthèse philosophique fondée, non sur le vrai ou sur le bien, mais sur le beau : « Notre idéal est la beauté, notre méthode est la liberté. » L'œuvre est urgente, car le XIXe siècle a consommé la décadence de l'idéal, maintenant en pleine déroute : le restaurer, nul rôle n'est plus haut et plus saint. Puisque les méthodes anciennes n'ont pas abouti, essayons d'unir l'esthétique à la psychologie individualiste. Cela nous permettra une critique des anciennes conceptions de l'idéal auxquelles nous substituerons l'idéal esthétique plus certain, plus puissant, plus élevé, plus aimable que tous les autres et sur lequel seul pourra se fonder la vraie morale, source de progrès et de bonheur. On espère que cet idéal sourira non seulement aux âmes simples et douces, aux enfants et aux femmes, mais aux politiciens cauteleux, hirsutes et rébarbatifs. — Pour donner quelque idée de la manière de l'auteur, citons quelques lambeaux de ses phrases : « Le catholicisme a *pourri* la doctrine de Jésus. »... « Un pèlerinage à la victoire de Samothrace aura sur un enfant de douze ans une influence singulièrement plus féconde que le sacrement catholique avec son cortège de terreurs »... « La femme est la *pierre* du foyer. » Cà, c'est dur!

7. — Un homme de pensée réfléchie, continuelle, obstinée, acharnée tel que Herbert Spencer ne peut s'empêcher de penser sur tout et à propos de tout, sans trêve et sans relâche. Il lui arrive de noter les remarques faites et les idées suggérées; et cela produit un volume comme celui qu'il publiait peu de mois avant sa mort sous le titre de *Faits et commentaires*. Il y est question de philosophie, naturellement (*La Multiplication régressive des causes. Questions ultimes*), de pédagogie (*Éducation par l'État*), de sociologie (*Impérialisme et Servitude. Retour à la barbarie*), de littérature, de philologie, de gymnastique, etc., etc. Il faut mettre à part plusieurs articles sur la musique, un peu inattendus et personnels et un article sur la religion (*Ce que le sceptique devrait dire au croyant*), assez perfide malgré son ton modéré. Ce livre n'ajoutera rien à la gloire de l'illustre et néfaste philosophe que l'Angleterre vient de perdre; mais ce qu'écrivait la plume de l'auteur des *Premiers Principes* n'est jamais négligeable et, bien que très souvent faux, demeure toujours intéressant.

8. — Le titre des essais réunis en volume par M. Armand Sabatier, *Philosophie de l'effort*, vous fait penser peut-être à la psychologie expérimentale ou au système métaphysique de Maine de Biran. Lisez, vous serez détrompés et intéressés. Le sens et l'esprit de ces études vous apparaîtront définis par cette phrase : « Toute affirmation est un travail et comme tel demande un effort : et tout effort renouvelé équivaut à un labeur d'évolution » (p. 14). L'auteur, professeur de sciences

naturelles à l'Université de Montpellier, est un évolutionniste convaincu ; mais il traite cette vaste et fertile hypothèse tout autrement que la plupart de ses collègues. M. Le Dantec doit être scandalisé de ses conclusions. Il est question en effet, dans ce livre, de Dieu, de la création, de la matière et de l'énergie, de la vie, de la conscience, du finalisme, de la prière (!), etc. Tout cela est traité par un honnête homme, d'âme sincère, d'intelligence élevée, d'intention droite. L'idée générale est celle d'un *nisus*, d'un effort progressif de la nature vers un idéal, vers l'esprit et la liberté, dont les germes apparaissent dans les êtres inférieurs eux-mêmes, pour se développer, se différencier, se perfectionner, s'épanouir dans les êtres supérieurs. L'Intelligence infinie préside à ces progrès, qu'elle dirige et rend possibles par son action continuelle tout imprégnée de bonté, et le but de la création est « de ramener dans le sein paternel de Dieu des êtres issus de lui, semblables à lui et dignes de lui. » Il y a beaucoup à prendre dans cette œuvre touffue, parfois confuse, composée d'éléments de valeur très inégale, d'affirmations plus que discutables et, à notre avis, fausses, mais qui fournit aux apologistes catholiques, bien qu'elle soit écrite par un zélé protestant, des faits, des arguments dont ils peuvent tirer parti.

Psychologie. — 9. — Il faut savoir gré à M. Rossigneux d'avoir traduit et bien traduit l'important ouvrage du professeur Villa, de l'Université de Rome, dont le titre : *La Psychologie contemporaine*, indique l'objet. Ce n'est pas un traité didactique, mais un exposé critique écrit par un homme du métier, très informé, très au courant, ayant lu, étudié, compris les psychologues des deux mondes et donnant l'impression qu'il les résume de manière exacte et précise. Le chapitre premier : *Développement historique de la psychologie*, est une excellente introduction qui prépare à la lecture de l'ouvrage, où l'on pourra puiser quantité de détails utiles. Obligé d'effleurer, puisque nous avons à renfermer dans un espace étroitement mesuré une vaste matière, nous nous bornerons à quelques remarques : M. Villa ne croit pas qu'on puisse isoler la psychologie de la philosophie ; qu'elle soit une science *sui generis*, autonome et soudée aux sciences de la nature : nous sommes absolument de son avis. — Il croit que la physique et la psychique résument deux ordres de phénomènes unifiés par le monisme. Nous sommes absolument en désaccord avec lui. — Il nous dit que pour saint Thomas « l'esprit et le corps se confondent dans le concept unique, vague et indéterminé d'âme » (p. 166). Et bien que nous soyons prêt à reconnaître qu'on a toutes sortes de mauvaises raisons pour ignorer les œuvres du docteur Angélique, à l'Université de Rome, nous étions en droit d'attendre, lorsqu'il s'agit d'un professeur distingué tel que M. Villa, un examen plus attentif et une affirmation moins stupéfiante.

10. — L'*Esquisse d'un système de psychologie rationnelle* développe le programme de la classe de philosophie, mais de façon originale. Le moindre défaut de ce traité est la banalité; il ne ressemble en rien aux innombrables manuels qui aident les élèves studieux à se préparer aux examens. Il demanderait une étude attentive et minutieuse. N'y cherchez pas de définitions précises ; M. E. Lubac s'en défie : elles figent la réalité et l'altèrent en la fixant en des abstractions qui la défigurent. Tout est mobile et fluide ; la dynamique de l'esprit doit remplacer une vaine et stérile statique qui ne nous renseigne pas sur la nature des choses parce qu'elle les défigure en les limitant, en les mutilant dans les concepts que leur impose notre entendement. La méthode vraie c'est *l'intuition,* non superficielle, empirique et artificielle, mais profonde et vivante, qui nous met en contact avec l'être au-dessous des phénomènes et au delà des analyses. Cette vision directe est le procédé essentiel de la pensée, et c'est à la rendre possible, à la perfectionner, que servent les spéculations et les réflexions de la philosophie. — On reconnaît les idées que des penseurs éminents tels que MM. Bergson, Le Roy et Vilbois, ont mises en lumière et approfondies en de récents et remarquables travaux. Nous croyons qu'elles renferment une large part de vérité, qu'elles sont suggestives et riches, mais nous sommes absolument convaincu qu'elles demeureront impuissantes, vaines et dangereuses tant qu'elles ne s'appuieront pas sur une conception nette et assurée de la substance. La psychologie rationnelle sera *substantialiste*, ou elle ne sera pas. Je m'en voudrais beaucoup de ne pas reconnaître que ce livre accuse un grand talent et qu'il est indispensable à ceux qui veulent comprendre les ouvrages de M. Bergson ; mais je dois ajouter que je le crois parfaitement inintelligible pour les candidats au baccalauréat.

11. — Me permettra-t-on d'avouer l'extrême défiance que j'éprouve à l'égard de la pédagogie ? Je la regarde comme une science inexacte, déclamatoire, pédantesque, ayant inspiré de gros livres vagues et lourds qui engendrent l'ennui — un ennui implacable et formidable. Cette confession donnera quelque prix à ma parole si j'affirme que les *Notions de psychologie appliquées à la pédagogie et à la didactique* me semblent bien composées, sages, mesurées, utiles. Comment il faut développer l'intelligence et la mémoire de l'enfant, diriger son imagination, régler ses émotions, former sa volonté, cultiver ses qualités et fortifier ses vertus, M. Timmerman l'expose simplement, avec une autorité douce et justifiée par des raisons solides. Après avoir lu un chapitre sur les sentiments religieux, j'ai vite regardé la couverture, me rappelant que l'auteur est un directeur d'école normale : je craignais pour lui toutes les foudres officielles et administratives. Mes craintes étaient chimériques : on a le droit de laisser croire aux enfants qu'il y a un Dieu... en Belgique.

12. — *L'Absolu* : ce titre donné par M. Dugas à des études sur l'entêtement, le fanatisme, l'ascétisme, la pudeur, doit être défini, puisque ce mot reçoit ici un sens très spécial : c'est une forme de sentir qui s'applique à des fins dignes ou indignes de l'homme... « la forme naturellement intransigeante de tout idéal conçu. » On cherche à déterminer son origine, sa valeur et son emploi. Il y aurait beaucoup à dire sur la manière dont la discussion est conduite et sur les conclusions où elle aboutit ; mais je conseillerais très volontiers à l'auteur d'envoyer son livre au Conseil des ministres pour qu'ils puissent méditer ce bref et juste aphorisme : « Le fanatisme et le charlatanisme sont de même nature. » Il suffit d'avoir parcouru quelques articles de M. Dugas pour apprécier ses rares qualités, son esprit délié, pénétrant et subtil, son style élégant — et pour déplorer ses préjugés rationalistes. S'il se dégage de ses préjugés, il est, certes, assez intelligent pour suivre la raison partout où elle mène un homme de bonne foi.

13. — A l'égard des *Phénomènes psychiques* dont l'ensemble constitue ce qu'on nommait autrefois l'occultisme, l'attitude est diverse et opposée : les uns les nient, les autres les rapportent à des causes extranaturelles ou surnaturelles, les derniers cherchent à les expliquer naturellement. Parmi ceux-ci se range M. le Dr Maxwell, magistrat à Bordeaux. Il montre sans peine que la négation est indice d'étroitesse et d'entêtement : pourquoi se refuser à croire, de parti pris, à des *faits*, lorsque ceux-ci sont constatés ! Il décrit donc avec soin, et d'après son propre témoignage, les raps (sons inexpliqués), la parakinésie (mouvements sans cause productrice apparente), la télékinésie (mouvement par des causes opérant à distance), les lueurs, la télépathie, l'extériorisation de la sensibilité, etc. Il formule des règles précises pour éviter l'erreur et découvrir la fraude ; enfin il imagine et propose des hypothèses pour expliquer les faits observés. La qualité de son style suffirait à prouver sa conviction et sa bonne foi. — Mais pourquoi rejette-t-il *a priori* l'explication surnaturelle, le miracle, l'intervention d'êtres invisibles ! Cette exclusion témoigne-t-elle d'une bonne méthode scientifique ? — Nous croyons qu'un très grand de nombre de faits psychiques sont des illusions ou des hallucinations ; cependant il y en a d'incontestables. Plusieurs de ceux-ci s'expliquent comme les « tours » des prestidigitations, auxquels ils ressemblent ; d'autres peuvent dériver, dérivent sans doute de causes naturelles encore inconnues ou purement hypothétiques que M. Maxwell a le droit de chercher ; mais cette élimination opérée, restent des phénomènes qui sont nettement en dehors et certainement au dessus des forces de l'univers visible. Les spirites sont, à cet égard, beaucoup plus près de la vérité que les rationalistes, et l'Église, en condamnant leurs pratiques dangereuses et leurs croyances erronées, admet comme eux, pour les expliquer, l'existence et l'influence d'esprits mauvais, ennemis de la dignité et du bonheur des hommes.

14. — Avant de s'exprimer, de se transcrire en langage extérieur, notre pensée se traduit en *Langage intérieur*; nous parlons *en nous*, avant de parler *hors de nous*: la fonction endophasique est localisée dans un groupe de neurones distinct des centres de la mémoire verbale, visuelle, auditrice ou motrice. On lit, on entend ou on prononce mentalement les mots de sa pensée avant de les exprimer au dehors. D'après M. le Dr G. Saint-Paul, le visuélisme pure, le verbalisme pur, exclusivement, simultanément ou successivement utilisés, sont les substrata auxquels se surajoutent des images surnuméraires, getatives, olfactives, auditives, tactiles ou autres, mais la maladie trouble ces associations; ce sont les paraphasies à propos desquelles on nous décrit les centres nerveux qui les produisent et la manière dont elles se manifestent. *Le Langage intérieur* est divisé en trois chapitres : Le Mécanisme cérébral, la Formule endophasique, les États pathologiques et subnormaux. Nous sommes incompétent pour juger cet ouvrage au point de vue biologique et physiologique; mais il abonde en observations curieuses, et paraît savant et judicieux. Nous regrettons cependant l'absence de définitions nettes et précises.

Philosophie morale et religieuse. — 15. — Si vous avez quelque école libre à défendre, ne vous adressez pas à M. Lejeune, bien qu'il soit avocat, car les idées qu'il étale dans sa brochure : *La Morale religieuse et métaphysique et la Morale laïque* le montrent très opposé à l'enseignement libre. Il dénonce l'immoralité du spiritualisme, auquel il est presque aussi hostile qu'au christianisme, et glorifie l'éducation laïque lorsqu'elle sera tout à fait émancipée et perfectionnée. « Les religions tuent la liberté, l'intelligence, l'activité utile, la bonté ». — Ces quelques pages, inspirées par la haine, sont absolument dépourvues de mesure, de justice, de tolérance et de talent.

16. — M. d'Azambuja essaie une *Théorie du bonheur*. Cette aspiration universelle du cœur humain, les philosophes l'ont diversement envisagée et définie ; elle supporte d'étroites relations avec le progrès, sans être identique avec lui ; elle se réalise différemment suivant les tempéraments, le milieu social, les besoins individuels ; elle n'atteint son objet, le repos dans le bien possédé, que par la religion. Pour être heureux, évitez le remords, la maladie, l'ennui, les chagrins; et aussi certaines joies trop intenses; cherchez les distractions légitimes et modérées, aimez le travail, l'étude, la charité, ayez de pures et délicates amitiés. C'est un programme idéal développé par un esprit droit et juste, dans un style clair, vif, aimable, par un écrivain qui sait rajeunir les idées communes au moyen de réflexions personnelles et suggestives très agréablement présentées.

17. — M. Ossip Lourié n'est pas certain que l'homme puisse être heureux, mais il voudrait tout au moins savoir ce que représente l'idée

de bonheur ; il s'efforce de la déterminer dans son livre : *Le Bonheur et l'Intelligence.* Les intelligences inférieures conçoivent un bonheur réaliste dont les éléments seraient la richesse, le pouvoir, la considération ; idéal vulgaire et grossier. Les intelligences supérieures le regardent plutôt comme un état subjectif dépendant de nos sensations, de nos idées, de nos sentiments : l'amour, l'art, la science en sont les sources fécondes, le sacrifice même y peut contribuer ; l'indépendance est sa condition essentielle : il suppose une volonté consciente et énergique. Toutes ces considérations, dont plusieurs sont justes, sont affaiblies et déformées par cette remarque : « Chercher le bonheur dans l'ordre extra-terrestre, c'est une théorie chimérique, absurde, nuisible,... la vie terrestre est la seule qui existe. » — S'il en est ainsi, M. Ossip-Lourié peut multiplier ses recherches ; je suis sûr qu'elles n'aboutiront pas. Le bonheur ici-bas est un mythe, un leurre, un concept absolument vide, car un bonheur qui doit finir est contradictoire.

18. — *L'Éducation fondée sur la science*, tel est le titre d'un livre où M. Laisant a réuni quatre conférences prononcées en diverses rencontres. Les deux premières sont excellentes, les deux dernières sont détestables. Dans l'*Initiation mathématique* et dans l'*Initiation à l'étude des sciences physiques*, le savant examinateur de l'École polytechnique révèle son expérience étendue et réfléchie, ses qualités de professeur et de mathématicien éminent. — Dans l'*Éducation scientifique et Psychologie*, — *Le Problème de l'éducation*, il se montre psychologue insuffisant et sectaire acharné. Il mérite les éloges que lui décerne en sa Préface ce chimiste malfaisant auquel nous devons plusieurs des lois mauvaises qui déshonorent et désolent notre pays. J'ai nommé M. Alfred Naquet.

19. — Il faut rendre hommage à l'intrépide, à l'infatigable labeur de M. de Roberty. Son *Nouveau Programme de sociologie* est le complément de ses ouvrages ; il y traite de questions générales et importantes. — Division : *Le Surorganique dans l'univers. — Les Modes essentiels de la pensée sociale. — Des Prodromes d'un ordre moral nouveau.* « La phénoménalité surorganique dépasse, en la prolongeant, la phénoménalité organique, comme celle-ci dépasse, en la continuant, la phénoménalité inorganique. » Elle est irréductible et fait l'objet propre des recherches sociologiques. Elle s'exprime par ce *quadrinôme intellectuel :* science, philosophie, art, action qui correspondent à la connaissance particulière, à la moyenne générale, à l'indication esthétique, à la conduite. De plus en plus différenciés, ces quatre modes de la pensée sociale fournissent les lois de l'action humaine : mais le concret (art et action) est subordonné à l'abstrait (science et philosophie). M. de Roberty sera-t-il surpris, si nous lui déclarons qu'admettant volontiers, s'il y tient, ce point de vue auquel il semble adhérer avec une prédilection

particulière, nous en tirerions des conséquences absolument opposées à celles qu'il en déduit? La philosophie, qui comprend la logique et la métaphysique, la morale et l'esthétique, n'est nullement obligée de traiter ces disciplines intellectuelles dans un sens matérialiste, positiviste ou hyperpositiviste ; la distinction du corps et de l'esprit, la subordination de l'un à l'autre sont la base de toute sociologie. Rien n'est explicable en nous et autour de nous, dans le temps et dans l'espace, sans ce dualisme évident et nécessaire.

20. — La foi robuste de M. de Roberty fera sourire M. Palante, ennemi décidé de tous les dogmatismes. Il a recueilli un certain nombre d'articles publiés en diverses revues. Ils s'abritent sous ce titre qui les éclaire : *Combat pour l'individu.* L'individu, tout l'oppresse, le menace! l'esprit de corps, d'administration, de petite ville, de famille, de classe, d'état, de ligue, etc. Il n'est pas mieux sauvegardé, à certains égards, dans la démocratie que sous l'absolutisme ; il est l'esclave, non seulement des institutions, mais des superstitions sociales. Le « groupe » le guette pour l'attirer, l'étreindre, le contraindre, l'étouffer, l'absorber, l'anéantir. « Le socialisme doit être essentiellement une technique économique, propre à amener le plus large épanouissement des égoïsmes », c'est-à-dire que la conception de la vie sera l'optimisme? Non certes, car nous n'avons de choix pour juger « le phénomène vie» à travers lequel nous passons, qu'entre l'agnosticisme, qui se refuse à résoudre le problème, et l'illusionisme universel, qui dénonce le mensonge absolu de l'existence. Tout cela n'est pas très consolant ; mais « les idoles logiques : unité, vérité, ont beau descendre du ciel sur la terre, elles n'en restent pas moins des idoles. » La doctrine de ce livre est désespérante, absolument fausse à nos yeux, mais rarement il nous a été donné de regretter l'abus de dons intellectuels plus appréciables ; ouverture, vivacité, finesse, acuité d'esprit. Telles sont quelques-unes des qualités qui rendent intéressante et très attrayante la lecture de ce mauvais livre.

21. — M. J. de Lerne nous entretient *Du Perfectionnement de l'homme.* Pour être méthodique, il traite successivement, en trois parties distinctes, de l'Imperfection, de la Perfection, du Perfectionnement. « La marche à la perfection est une élévation vers Dieu... l'homme uni à Dieu est meilleur... La prière rend le courage, car elle vole vers la source de tout vouloir, un cœur croyant est un principe de bonheur. » Est-ce bien neuf! Non sans doute, mais l'auteur, si nous nous plaignons que sa pensée est peu originale, nous répondrait qu'il vise à être utile et vrai ; or, pour aboutir à cette fin, les lieux communs sont peut-être les seules propositions efficaces. Aussi bien, s'il y a de temps à autre des velléités d'idées personnelles en ce livre, elles nous semblent plutôt malheureuses ; mieux vaut donc louer sincèrement le

ton convaincu, les sentiments élevés, l'expression généreuse qui animent cette œuvre de bonne foi.

22. — *Paradoxes philosophiques :* lorsqu'on écrit ces mots en tête d'un volume, on professe l'intention et on avoue l'ambition de nous étonner. Mme Anna Wallenberg, qui est spiritualiste et veut être chrétienne, n'a point réussi à nous surprendre, puisque les occultistes et les spirites nous ont ressassé ce qu'elle nous affirme, avec des précautions et des nuances : le monde suppose et requiert une âme intelligente et libre, mais les fautes des hommes ne peuvent être expiées que dans une vie nouvelle : nous serons donc réincarnés et c'est le sens de la nouvelle naissance dont Jésus parle à Nicodème dans le mystérieux entretien rapporté par l'auteur du quatrième Évangile. Il est fâcheux que ces rêveries et ces affirmations arbitraires déparent un livre qui semble la confidence sincère et pacifique d'une âme recueillie, éprise de vie intérieure, dont la pensée et l'expression retiennent le lecteur et le rendent attentif par la chaleur persuasive qui les pénètre et les anime.

23. — Dans son dernier livre intitulé : *L'Éternel Conflit*, M. Paterson nous fait part de ses déceptions et de son trouble en présence de l'énigme que les choses posent à l'homme : l'existence est inexplicable, le dualisme qui est au fond de tout transforme la vie en un combat sans issue, les armes dont l'homme espérait se servir : volonté, liberté, sont impuissantes, et les jouissances auxquelles il aspire, loisir, art, émotion, sont illusoires. Il y aurait un secours : la religion ; mais comment arriver à croire lorsque la contradiction s'insère dans l'objet même de la croyance ? L'auteur de ce petit livre spirituel, incohérent, incisif, se fait une singulière idée — aussi choquante que fantaisiste — du caractère de Jésus : à ses yeux, le Christ est un ironiste, un fin railleur et l'on va jusqu'à prononcer le mot *humour* pour apprécier certaines de ses paroles. M. Paterson ne comprend pas sans doute ce qu'il y a d'inconvenant dans cette manière — d'ailleurs absolument fausse — de juger le divin Fondateur du christianisme.

24. — M. Pierre-Félix vient d'écrire un bon livre d'introduction à la foi sous une forme très originale : mariée à un homme d'affaires immoral et cynique, Jeanne Cerisier aime un homme du monde incrédule et passionné ; mais elle est pure, généreuse, chrétienne, en un mot ; elle veut sauver l'âme de son ami et lui fait lire la *Profession de foi du vicaire auvergnat* (c'est le titre de ce volume), ou les raisons qui ont amené à la foi et conduit au sacerdoce un ancien professeur de philosophie, autrefois matérialiste.— La foi est souverainement raisonnable : tel est le thème développé dans une série de chapitres où les anciennes preuves sont présentées de façon toujours nette, souvent frappante, parfois neuve. Le livre de M. Pierre-Félix est un livre à répandre ; il est

animé, vivant, d'un ton simple et convaincu, d'une allure loyale et alerte. Il fait honneur à celui qui l'a écrit et fera du bien à ceux qui le liront.

Histoire et Critique. — 25. — *La Philosophie ancienne et la Critique historique* nous offre des études de Ch. Waddington, ancien professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut, sur les idées morales de l'antique Égypte, les philosophes avant Socrate, Platon, Aristote, Pyrrhon, la Kabbale, la nouvelle Académie, Simplicius. Au courant des récents travaux, l'auteur applique aux textes qu'il étudie une critique très érudite et clairvoyante. Nous recommandons aux lecteurs l'examen des théories de Grote, Teichmuller, Lutoslawski, Ch. Huit ; il est consciencieux, impartial et bien conduit. La vivante biographie d'Aristote complète le livre de M. Piat sur la philosophie du stagyrite. Nous citerons avec une satisfaction profonde les dernières lignes de la Préface : « Plus on étudie les philosophes, plus on est confirmé dans une foi raisonnée à la réalité et à la toute-puissance d'une Cause première qui est Esprit, Pensée, Amour, le Bien en soi, le Bien vivant.. »

26. — Nous regrettons de n'avoir pas reçu les deux premiers volumes du *Commentaire sur le Parménide*, de Proclus, traduit, expliqué et annoté par M. Chaignet. L'œuvre n'a pu être achevée qu'après la mort du regretté recteur ; elle témoigne de son labeur opiniâtre, de sa vaste science philologique, de son esprit philosophique. Plotin et Proclus sont les deux philosophes les plus illustres de l'école d'Alexandrie ; panthéiste et mystique, l'auteur du *Commentaire* a essayé d'édifier une synthèse du néoplatonisme, et ses illusions, ses erreurs, ne doivent pas faire oublier les spéculations élevées et profondes qui abondent dans ses livres d'accès difficile, que M. Chaignet a bien compris et bien rendu.

27. — La pensée humaine, le génie de notre race n'ont sans doute jamais brillé d'un plus vif éclat que dans les systèmes philosophiques, témoignages magnifiques de l'activité intellectuelle, de la réflexion féconde. Cependant, ils ont exercé relativement peu d'influence sur la raison humaine et, malgré les vérités qu'ils renferment et qu'ils démontrent, ils semblent tous devoir se heurter, comme nécessairement, à de mystérieuses limites qui découragent l'effort et brisent l'essor des penseurs. M. Kostyleff consacre son *Esquisse d'une évolution dans l'histoire de la philosophie* à chercher les causes de cet insuccès : c'est la conception dualiste dont la plupart des philosophes n'ont pu ou su s'affranchir. Le remède consiste à orienter les spéculations de l'esprit vers le monisme, et le modèle à suivre, en le corrigeant et en le perfectionnant, est l'auteur de l'éthique, Spinoza. M. Kostyleff expose avec lucidité, dans un bon langage et avec des réflexions parfois justes, une doctrine fausse.

28. — On raille, ou on blâme volontiers les femmes « philosophes »,et l'on a raison lorsque la philosophie les rend incrédules, pédantes ou prétentieuses ; cependant si elles semblent peu faites pour les abstractions de la métaphysique, les précisions de la critique, les rigoureuses déductions de la logique, elles sont très aptes à la psychologie, à l'esthétique, à la morale. Descartes n'a pas dédaigné de correspondre avec des femmes illustres de son temps, telles que Charlotte-Élisabeth, princesse Palatine, et Christine de Suède. La première était intelligente, mais assez masculine et très réaliste en ses propos ; la seconde était exaltée et agitée; l'une et l'autre terminèrent religieusement une vie qui ne fut ni banale ni exemplaire. M. V. de Swarte, en son livre intéressant : *Descartes, directeur spirituel*, nous présente, enchâssés en des détails historiques et biographiques, d'abondants extraits de la correspondance échangée entre l'auteur des *Principes* et ses royales disciples. « Rien de plus vivant, de plus réel, de plus dramatique, écrit M. Boutroux, que cette lutte savante et opiniâtre de la raison pour vaincre les fatalités du cœur et de l'organisme. »

29. — M. V. Giraud est un des jeunes écrivains qui affirment courageusement leur foi chrétienne. « Pascalisant » zélé mais non étroit ou acharné, il nous a donné un excellent livre sur l'auteur des *Pensées* ; il le complète aujourd'hui par un opuscule dont le titre indique suffisamment l'objet : *La Philosophie religieuse de Pascal et la Pensée contemporaine*, où il commente à merveille, avec une profondeur qui n'exclut pas la clarté, quelques-unes des paroles les plus caractéristiques de Pascal. Son influence est décrite exactement et avec mesure dans la deuxième partie ; il est très vrai que l'Apologétique contemporaine s'est largement inspirée de l'œuvre inachevée du grand penseur. Peut-être serait-il aisé de montrer que Pascal était moins étranger qu'on ne l'a cru aux principes, aux méthodes et aux preuves de l'ancienne démonstration chrétienne qui demeure, à notre gré, la plus solide, la plus forte et — rafraîchie, rajeunie et enrichie — la seule absolument efficace.

30. — Entre les détracteurs systématiques et les panégyristes aveugles de Kant, il y a place pour les critiques de jugement droit et sûr. Tel, M. Domet de Vorges, qui publie à part des articles importants parus dans *la Science catholique* sous ce titre : *Considérations sur la critique de la raison pure*. Nous nous plaignons parfois que ses historiens de la philosophie se bornent à exposer, sans les apprécier, les théories célèbres. Cette attitude nous paraît illogique, dangereuse et même coupable. M. Domet de Vorges ne mérite pas ce reproche ; on sait qu'il est nettement et franchement scolastique, mais il n'est inféodé à aucune école, emprisonné dans aucune secte, et, s'il repousse le kantisme, ce n'est qu'après avoir montré ses contradictions, ses lacunes, ses

périls ; il insiste avec raison sur la valeur de l'intelligence humaine et la lucidité, la mesure, la vigueur de sa thèse sont de nature à convaincre les plus prévenus.

31. — Nous avons déjà rendu compte de l'ouvrage sur *la Morale de Kant* dû à M. André Cresson. La seconde édition, assez semblable à la première, insiste sur le vrai caractère du bonheur et sur le mysticisme de la raison pratique. Nous sommes aussi éloigné que possible du système moral de M. Cresson ; il nous apparaît comme la négation absolue et redoutable de tout ce que vénèrent les âmes humaines et de tout ce qui donne un sens à la vie. Mais nous répétons, si nous l'avons déjà dit, qu'il démontre avec un talent souple, vigoureux et hardi, que la morale édifiée sur l'impératif catégorique est « un château de cartes. »

32. — S'enfermer dans un sujet, l'embrasser sous tous ses aspects, le considérer dans ses relations avec les doctrines qui lui sont opposées ou lui paraissent semblables, étayer toutes les affirmations sur des textes bien choisis et judicieusement expliqués, les justifier par des raisonnements serrés et des réflexions sagaces c'est une œuvre estimable, une tentative laborieuse et louable que M. Élie Halévy vient d'accomplir heureusement par la publication du troisième volume d'un ouvrage entrepris il y a quatre ans : *Le Radicalisme philosophique*. L'auteur y expose les lois naturelles de la société économique (d'après Ricardo, James Mill, Macculloch), l'organisation de la justice et de l'État (d'après Bentham, ses disciples et ses émules), enfin les lois de la pensée et les règles de l'action. Ce dernier chapitre nous agrée davantage comme plus directement philosophique. M. Halévy met en vive lumière la contradiction fondamentale des deux principes sur lesquels repose l'utilitarisme, qui sont le libéralisme et le socialisme. Nous aurions de fréquentes et expresses réserves à formuler, et nous sommes tenté de regretter qu'un écrivain de valeur ait cru devoir consacrer trois volumes compacts à l'examen d'un système qui aurait pu être présenté avec moins de détails et de développements.

33.— Nous soumettrons un doute analogue à M. Félix Thomas. *Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine*, c'est le titre du livre qu'il a consacré à ce socialiste mystique, à ce théosophe saint-simonien, à cet autodidacte chimérique dont l'influence, un moment réelle, ne pouvait être durable ni salutaire. Sa vie nous est longuement racontée, et c'est une occasion de rappeler plusieurs évènements auxquels il fut plus ou moins mêlé et qui laissent des traces dans notre histoire contemporaine. La deuxième partie, *la Doctrine*, montre l'incohérence de ce système fait de rêves inconsistants. Seule la réfutation de l'éclectisme possède quelque valeur, mais Pierre Leroux ne remplace pas le système qu'il attaque et essaie de ruiner. Nous aurions aimé connaître

nettement l'opinion de M. Félix-Thomas au sujet des théories qu'il expose, de la religion absurde préconisée par le philosophe, du culte national qu'il préconise. D'après ses précédents ouvrages nous l'avions cru plus hostile à ces déraisonnables et pernicieuses élucubrations. Il s'est donné la peine de comprendre son « héros » mais quoi qu'en ait dit M. Faguet, ordinairement plus judicieux, Pierre Leroux n'était pas « un grand esprit. »

34. — M. A. Bossert, inspecteur général de l'Université, auteur estimé d'une *Histoire de la littérature allemande* et de plusieurs monographies sur l'épopée germanique, Gœthe, Schiller, etc., vient d'écrire un bon livre sur *Schopenhauer, l'homme et le philosophe.* On connaît assez l'humeur bizarre du philosophe de Francfort pour être assuré de trouver ici des vues ingénieuses, des citations originales, des boutades savoureuses, mais aussi, le résumé fidèle des théories désormais célèbres sur la volonté, l'amour, la liberté, le sens de la vie, etc. Si la renommée fut tardive, elle devint éclatante, et le grand public, attiré, attentif, amusé par le tour paradoxal et le ton gouailleur de cet Allemand qui rappelle à la fois Fichte et H. Heine, le connaît au moins par des critiques et des extraits. Ce n'est pas à dire que le présent ouvrage soit inutile; il est bien composé, bien divisé, bien écrit. Il laisse dans l'esprit des idées précises et il est aussi agréable qu'instructif. M. Bossert emprunte à Schopenhauer cet aphorisme : « Il n'y a rien de plus facile mais aussi de plus inutile que de réfuter un philosophe. » Nous regrettons que, trop influencé par cette maxime, il n'ait pas plus souvent exprimé ses sentiments à l'égard de cette philosophie, produit génial d'un cerveau en délire.

35. — Nous aimerions à parler longuement du petit livre que nous offre M. J. Bourdeau : *Les Maîtres de la pensée contemporaine.* Il s'ouvre par une étude sensée sur H. Beyle (Stendhal), auquel certains hommes de valeur et quantité de snobs ont élevé un monument si disproportionné à son mérite. Est-ce la sécheresse ou le cynisme qui fut sa qualité maîtresse ? On peut choisir. — Taine, grand admirateur de Stendhal, s'éleva de cent coudées au dessus de son prétendu maître : il ne faut pas cependant oublier qu'il est demeuré, malgré tout, un obstiné positiviste, et les aveux arrachés à sa probité, son immense talent, sa science très étendue ne doivent pas faire oublier que sa philosophie est aussi étroite que subversive; il inspire pourtant de l'estime par sa sincérité et les services qu'il a rendus. — On n'en saurait dire autant de ce sophiste, de ce dilettante raffiné, de ce sceptique au style merveilleux qui a réussi plus que tout autre à fausser le sens de la vie, à dissoudre la volonté, à troubler les âmes de la jeunesse française, Ernest Renan. La science encyclopédique d'Herbert Spencer lui a fourni des ressources pour édifier la synthèse de l'erreur; il a gardé, tout au

moins le respect de ce qu'il croyait être la vérité. Il est très supérieur à cet égard à ce lyrique déséquilibré, à cet individualiste à outrance qui a voulu bouleverser « la table des valeurs humaines » et exclure le vrai et le bien des catégories de la pensée et de l'action. M. Bourdeau définit très bien son œuvre en la nommant « la religion de la force », l'œuvre de Tolstoï pourrait s'appeler « la religion de la bonté » si la bonté n'était autre chose qu'un instinct de compassion universelle et de patience injustifiée. — Enfin « la religion de la beauté » a trouvé son prêtre dans Ruskin qui fut assurément un artiste, un esthéticien de tout premier ordre, mais aussi un penseur illogique et capricieux. — La dernière étude est consacrée à V. Hugo « lumière aux feux tournants, reflet des changeantes passions de son siècle. » On ne saurait mieux dire. — Lisez ces pages sobres, fines, élégantes, écrites par un esprit pénétrant, d'une inspiration saine et très élevée, bien que parfois un peu trop complaisantes pour ces « Maîtres » dont aucun n'a cherché à révéler à ses contemporains, « la religion de la vérité. » Vous n'approuverez pas tout, mais vous aurez souvent l'occasion de penser, de réfléchir, d'adhérer aux vues larges et honnêtes de M. Bourdeau, et vous direz peut-être de l'auteur en exprimant un regret et un désir : « Il a trop de *raison* pour n'être pas *chrétien*. »

36. — *A Monsieur le comte Tolstoï, lettre ouverte d'un libre penseur* : cette lettre aurait pu, sans dommage, demeurer fermée ; non que M. Dochtouroff, qui en est le signataire, manque de bon sens ou d'esprit, mais parce qu'il a pris une attitude équivoque difficile à caractériser et à apprécier. Ce n'est point une critique de détail qui peut montrer la vanité et le péril du tolstoïsme, mais une réfutation préalable de l'impiété mystique sur laquelle il repose et le rend parfois odieux, malgré la vie intérieure et la bienveillance apitoyée de l'auteur de *Résurrection*.

37. — Les Espagnols étaient admirablement organisés pour la métaphysique ; certains d'entre eux, il est vrai, se sont trop facilement contentés d'explications verbales, mais ils n'auraient qu'à rectifier, à compléter et à enrichir les doctrines traditionnelles pour produire, comme autrefois, des philosophes dignes d'être écoutés. M. Gómez Izquierdo vient d'écrire une *Historia de la filosofia del siglo* XIX de manière à encourager nos espérances : Kant et le Kantisme, l'École écossaise, le Spiritualisme chrétien, la Positivisme, l'Évolutionisme, l'Idéalisme germanique, la Psycho-Physiologie, la Néo-Scolastique sont les principaux chapitres de son livre un peu touffu, auquel nous n'adresserons d'autre reproche que d'être trop complet. L'information est abondante, impartiale, puisée aux bonnes sources ; la critique est sagace ; les jugements bien formulés. Mais cela manque un peu de perspective ; il y a des noms qu'on aurait pu omettre, d'autres qui exi-

geaient de plus amples développements. Tel qu'il est, et malgré ces légers défauts, cet ouvrage rendra de réels services aux travailleurs ; ils y trouveront des renseignements précieux, une doctrine sûre, des convictions fermes. La langue est simple et claire, accessible aux lecteurs français qui savent le latin ; il y en a encore. Une pensée attristante naît et se dégage de la lecture de cet ouvrage ; la philosophie contemporaine semble être le fruit d'un effort épouvantable, formidable et douloureux pour chasser Dieu de la pensée humaine. Pourtant sans l'Être adorable et parfait, rien n'est certain, rien n'est intelligible, rien n'est bienfaisant, rien n'est désirable ou aimable.

L. Maisonneuve.

SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES
SCIENCES MATHÉMATIQUES

Physique. — 1. *Théorie analytique de la chaleur mise en harmonie avec la thermodynamique et avec la théorie mécanique de la lumière*, par J. Boussinesq. T. II. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de xxxii-627 p., 18 fr. — 2. *Cours d'électricité*, par H. Pellat. T. II. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de 554 p., 18 fr. — 3. *Le Point critique des corps purs*, par E. Mathias. Paris, Naud, 1904, in-8 de viii-253 p., 7 fr. — 4. *Recueil d'expériences élémentaires de physique*, publié par Henri Abraham. 1re partie. Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-8 de xii-247 p., 3 fr. 75. — 5. *La Télégraphie sans fil*, par André Broca. 2e édit. Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-18 de x-234 p., 4 fr.

Chimie. — 6. *La Chimie physique et ses applications*, par J.-H. Van't Hoff ; trad. par A. Corvisy. Paris, Hermann, 1903, in-8 de 78 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Radium*, par G.-H. Niewenglowski. Paris, Mendel, s. d., in-18 de iii-96 p., 2 fr.

Mathématiques. — 8. *Cours de mathématiques supérieures à l'usage des candidats à la licence-ès-sciences physiques*, par l'abbé Stoffaes. 2e édit. Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-8 de vii-537 p., 10 fr. — 9. *Nouveaux Éléments de géométrie*, par Ch. Méray. Dijon, Jobard, 1903, in-8 de viii-450 p., avec 22 planches, 7 fr. — 10. *Éléments de géométrie à l'usage des élèves de l'enseignement moderne et des lycées*, par Aurélien Faifofer ; trad. de l'italien par Fr. Talenti. Paris, Nony, 1903, in-18 de 585 p., 5 fr. — 11. *Traité de géométrie*, par C. Guichard. 2e partie. *Compléments*. Paris, Nony, 1903, in-8 de 430 p., 6 fr. — 12. *Mathématiques. IV. Grandeurs géométriques*, par J. Pionchon. Paris, Gauthier-Villars, 1903, in-8 de vi-128 p., 3 fr. 50. (*Bibliothèque de l'élève-ingénieur*). — 13. *Petit Traité mathématique et pratique des opérations commerciales et financières*, par J. Patou. T. I. *Arithmétique commerciale*. Paris, Nony, 1903, in-8 de iii-398 p., 4 fr. 50.

Sciences et Industrie. — 14. *L'Atelier moderne de constructions mécaniques. Procédés mécaniques spéciaux et tours de main*, par Robert Grimshaw ; trad. de l'anglais par A.-N. Lattuga. Ire série. Paris, Gauthier-Villars, 1903, in-8 de 394 p., 10 fr. — 15. *L'Année technique* (*1902-1903*), par A. da Cunha. Paris, Gauthier-Villars, 1903, in-8 de 303 p., avec 130 fig., 3 fr. 50.

Histoire. — 16. *La Mécanique, exposé historique et critique de son développement*, par Ernst Mach ; trad. de l'allemand par Émile Bertrand. Paris, Hermann, 1904, gr. in-8 de ix-498 p., 15 fr. — 17. *L'Évolution de la mécanique*, par P. Duhem. Paris, Joanin, 1903, in-8 de 348 p., 5 fr.

Physique. — 1. — Dans le tome II de la *Théorie analytique de la chaleur*, M. Boussinesq (cf. *Polybiblion*, t. XCV, p. 335-336) continue à employer la méthode géométrique qui montre ce que chaque terme

des équations représente dans l'évolution des phénomènes. Le problème de l'échauffement et du refroidissement d'un corps par rayonnement est ramené au même problème dans le cas de contact. En particulier, l'auteur étudie le problème de Fourier sur le refroidissement séculaire de la croûte terrestre, la propagation de la chaleur dans les barres et plaques. Les courants de convection sont exposés par une méthode toute nouvelle : en reprenant l'équation des forces vives pour établir l'équation fondamentale de la thermodynamique, il en déduit l'équation indéfinie aux dérivées partielles de la température dans un fluide en mouvement avec les conditions aux limites, équation qui se simplifie lorsqu'on admet la conservation des volumes fluides. Si ces équations ne sont pas encore intégrables,on peut cependant en tirer des lois simples de proportionnalité et de similitude.La loi de Dulong et Petit sur le pouvoir refroidissant des fluides, celles relatives à l'accélération du courant, à la vitesse de refroidissement en fonction de la vitesse du courant sont aussi examinées. M. Boussinesq termine par un travail de 400 pages, dans lequel il expose en entier sa *Théorie mécanique de la lumière*. Il traite, sur des principes établis dès 1867 et adoptés tout de suite en Allemagne, tous les phénomènes lumineux. Il établit les équations générales du mouvement lumineux, la constitution du pinceau lumineux, la réflexion et la réfraction, l'entraînement des ondes, il y rencontre la loi donnée en 1872 par Mascart, il applique la théorie à l'aberration astronomique et demande que de nouvelles expériences viennent compléter celle de Fizeau. La partie suivante est consacrée à la généralisation, si délicate, des résultats précédents dans les milieux non symétriques.M. Boussinesq expose la polarisation rotatoire en supposant dans le milieu la présence de certaines molécules pondérables. Il esquisse les théories de la double réfraction circulaire et elliptique, et du polychroïsme, l'influence d'un champ magnétique. La propagation d'un pinceau lumineux dans un milieu hétérogène suivant la loi de Fermat, les mouvements non périodiques forment des parties du plus haut intérêt. Notons une belle digression sur la perception de nos sensations suivant l'équation qui régit le phénomène : si l'équation est homogène par rapport à l'ordre des dérivées, nos sensations sont parfaites. Des compléments sont consacrés : à la translucidité, à la dispersion rotatoire expliquant les anomalies signalées par M. Carvallo, à la mesure du pouvoir rotatoire du quartz pour les très petites vibrations. Ce qu'avait pressenti Fresnel sur la simplicité des lois des phénomènes lumineux est définitivement établi par les superbes travaux de M. Boussinesq. Son œuvre, conçue sur de tout autres principes que les ouvrages similaires, permettra aux savants d'étendre un peu le domaine, si limité, de nos connaissances exactes.

2. — En rendant compte du premier volume du *Cours d'électricité*

de M. Pellat (cf. *Polybiblion*, t. XCIV, p. 47), nous disions que les modifications introduites dans l'ordre usuel de l'exposition des matières ne nous paraissaient pas constituer un progrès pédagogique sensible. Pour ce nouveau volume, il n'en est pas de même : nous nous plaisons à reconnaître que l'étude de l'électro dynamique précédant celle du magnétisme évite bien des calculs compliqués et présente la notion de quantité de magnétisme, sinon sous son véritable jour, comme dit l'auteur, du moins sous une forme plus nette que celle adoptée jusqu'à présent. Après trois chapitres, purement théoriques, consacrés à l'électro dynamique, aux aimants et aux phénomènes d'induction, l'auteur aborde les applications pratiques de l'électricité : électro moteurs, transport électrique du travail, courants alternatifs, courants polyphasés, transformateurs. Certes, ces matières ne sont et ne pouvaient être envisagées avec l'ampleur qu'elles ont dans un traité d'électricité industrielle, mais nous y trouvons, sans aucune omission, la description des parties fondamentales qui constituent les diverses machines ordinairement employées, en laissant complètement de côté les dispositions spéciales qui ne dépendent que du constructeur. De même toutes les formules indispensables sont établies d'une façon fort simple. L'auteur étudie ensuite les oscillations électriques et donne les résultats principaux acquis sur la complexe question de la propagation de l'électricité dans les conducteurs. Dans le très important chapitre consacré aux mesures électromagnétiques, M. Pellat se préoccupe uniquement de la précision, il nous montre bien qu'il est physicien et non ingénieur, et qu'il n'est satisfait que lorsqu'il atteint la plus grande approximatiou possible. Si, en général, il ne donne pour chaque ordre de grandeur qu'une seule méthode de mesure, c'est qu'il a très consciencieusement observé que la méthode qu'il décrit est celle qui donne les meilleurs résultats ; si, au contraire, le procédé, bon pour les petites mesures, n'est pas précis pour les grandes, comme dans les résistances, M. Pellat donne alors deux méthodes. Cette partie de son ouvrage nous a très particulièrement intéressé ; si elle est indispensable aux physiciens, tout ingénieur électricien devrait l'étudier pour bien connaître toutes les questions de mesures.

3. — Dans un très remarquable mémoire inséré parmi les rapports présentés au congrès international de physique de 1900 (t. I. p. 615), M. Mathias avait résumé les principales méthodes employées pour la détermination des constantes critiques tant pour les corps homogènes que pour les mélanges. Ce travail suffisait pour résumer l'état de la question, mais ne permettait pas d'en faire une étude approfondie sans se livrer à de nombreuses recherches personnelles. Dans le volume intitulé : *Le Point critique des corps purs*, M. Mathias a exposé complètement tous les faits qui se rapportent directement ou indirectement à l'étude de ce point. Après avoir montré com-

ment était née la connaissance du point critique, l'auteur définit d'une façon très précise les trois constantes critiques : pression, température, densité. Il passe ensuite en revue les diverses méthodes qui permettent de déterminer trois, deux ou une de ces constantes et discute leur valeur au point de vue de la précision des résultats auxquels elles peuvent conduire. Si M. Mathias a été amené à condamner absolument certaine méthode, il ne s'y est pas résolu à la légère, et la lecture des arguments qu'il donne vous fait aussitôt partager son opinion. A aucun moment il ne cache les difficultés expérimentales qui entourent les recherches des valeurs numériques des constantes critiques, il montre la grosse incertitude qui existe encore sur l'exactitude des nombres actuellement obtenus.

4. — Les nouveaux programmes de l'enseignement classique imposent, pour les cours scientifiques, des exercices de laboratoire. Ceux de physique doivent être suffisamment précis, sans qu'il soit toutefois nécessaire pour les réaliser d'employer des appareils fragiles et coûteux. M. H. Abraham a parfaitement reconnu que l'ingéniosité d'un seul homme ne pouvait rapidement fournir pour les travaux d'atelier, l'hydrostatique et la chaleur (parties du programme traitées dans ce volume), un *Recueil d'expériences élémentaires de physique* satisfaisant. Il eut alors l'ingénieuse idée de s'adresser à ses collègues de la Société française de physique et de prier chacun d'eux d'apporter sa pierre à l'édifice qu'il se proposait d'élever. Aussitôt il reçut une foule de communications, chaque professeur de physique s'étant empressé de lui communiquer soit un tour de main ingénieux, soit un appareil de construction simple quoique pouvant servir à une vérification suffisante d'un phénomène physique. Les matériaux étaient donc plus qu'abondants, mais pour éviter le chaos trop souvent propre aux œuvres d'auteurs multiples, il fallait retravailler tous ces éléments et en faire un tout homogène. Ce en quoi a parfaitement réussi M. Abraham. Si, une fois, il n'avait été employé un ampèremètre et un voltamètre, une autre fois une balance de précision, nous pourrions dire que tous les appareils et expériences décrits peuvent être réalisés avec des éléments excessivement simples que l'on peut se procurer presque sans frais. Ce livre est et restera unique : c'est le guide indispensable pour les travaux manuels de physique. Dans les grands établissements, les élèves pourront manipuler presque sans frais, dans les petits, les professeurs pouvant, dans les mêmes conditions, établir les cabinets de physique qui leur manquent. En dehors de sa valeur éducative, ce livre fera la joie des économes et le désespoir des constructeurs.

5. — M. A. Broca déclare que son livre sur *la Télégraphie sans fil* est un ouvrage de vulgarisation. C'est vrai ; mais il faut s'entendre sur la

signification du mot vulgarisation. Nous distinguerons, d'une part, la vulgarisation ordinaire, qui se contente de décrire les appareils, leur mode d'emploi et les résultats obtenus ; d'autre part, la vulgarisation théorique qui essaie d'exposer, à ceux qui ont des connaissances scientifiques peu étendues, non seulement les faits dans leur généralité, mais surtout les causes et les lois de ces faits. C'est à cette seconde classe qu'appartient l'ouvrage de M. Broca. L'étude en est dure ; il était impossible qu'il en fût autrement ; mais le lecteur sera récompensé de son effort par la précision des connaissances qu'il acquerra. Ce volume se suffit à lui-même : point besoin de connaissances physiques antérieures ; pour les calculs, les plus simples éléments d'algèbre sont suffisants. Les comparaisons empruntées à l'hydrostatique et à la théorie de la lumière font bien comprendre ce qu'est l'ondulation électrique, et c'est la production et la réception de celle-ci qui constituent, grâce à des appareils spéciaux, la télégraphie sans fils. Chaque fois que M. Broca a eu recours à une comparaison, il a minutieusement décrit les phénomènes auxiliaires qu'il employait. Nous verrions avec plaisir l'auteur supprimer l'appendice sur la théorie de la propagation le long des conducteurs : il exige des connaissances mathématiques très spéciales et il n'est pas utile pour la compréhension du reste de l'ouvrage.

Chimie. — 6. — La chimie physique peut encore se classer sous la rubrique : « Science nouvelle. » Pour l'étudier il faut de très sérieuses connaissances mathématiques, physiques et chimiques. Quel est l'étudiant qui voudra se lancer sur cette voie sans savoir où elle conduit? Il ne pourra être mieux renseigné qu'en lisant *la Chimie physique et ses applications*, huit leçons faites à l'Université de Chicago par l'éminent professeur Van't Hoff. Les deux premières leçons consacrées à la chimie physique et à la chimie montrent de quel secours est cette première science pour étudier les lois des réactions chimiques. Les deux leçons suivantes nous prouvent que la chimie industrielle ne saurait plus se passer de la chimie physique. La physiologie a sa propre chimie fondée sur la théorie des solutions qu'a créée la chimie physique. Enfin les deux dernières leçons se rapportent à la géologie et exposent les vrais principes de la cristallisation pour lesquels le temps, la température et la pression jouent un rôle capital. D'une lecture facile, ce court ouvrage fera beaucoup pour la propagation de l'étude de la chimie physique.

7. — Malgré son titre : *Le Radium*, le livre de M. Niewenglowski, ne s'occupe pas seulement de ce corps. Avec raison, il étudie d'abord tous les phénomènes lumineux, autres que ceux dus à la lumière ordinaire : luminescence, fluorescence, rayons cathodiques, rayons X, rayons Becquerel. Il aborde ensuite la découverte des corps radioactifs : thorium,

polonium, radium, actinium. La recherche des corps radioactifs était de la plus haute importance, l'auteur indique comment un simple particulier peut les rechercher. Il termine enfin par l'étude détaillée de toutes les propriétés du radium. Très bien documenté, au courant des derniers travaux, écrit simplement mais d'une façon précise, d'une prudence très grande dans les hypothèses, ce livre est un excellent ouvrage de vulgarisation que nous ne saurions trop recommander.

Mathématiques. — 8. — Il semblerait, à première vue, que l'on pût passer de l'enseignement secondaire à l'enseignement supérieur. Pour les sciences qui exigent des connaissances étendues en mathématiques la question est mal réglée. Dans quelques établissements secondaires, le cours de mathématiques spéciales donne des notions d'algèbre et d'analytique, excellentes en elles-mêmes, mais insuffisantes pour ceux qui veulent s'adonner à la physique ; dans quelques Universités, des cours spéciaux ont été établis à l'usage de ces étudiants. Dans certaines Facultés, ces cours permettent la délivrance d'un certificat, tiers de licence ; ailleurs, à Paris en particulier, malgré le merveilleux enseignement de M. Appell, on ne daigne pas encore couronner ces sérieuses études par un certificat. Il y a donc pour l'étudiant une perte de temps. Il peut, dans une certaine limite, l'éviter en étudiant *le Cours de mathématiques supérieures* de M. Stoffaes. Une première édition a été accueillie par un succès marqué ; elle contenait tout ce qu'il était nécessaire de savoir. Mais l'usage a montré qu'il était possible de mieux disposer certaines parties du livre, qu'il y avait lieu d'ajouter quelques compléments, en particulier pour les intégrales curvilignes. Ce cours correspond parfaitement, dans sa très claire et très précise rédaction, au but qu'il se propose. De quelque provenance que soient les étudiants, ils auront tout profit à se l'assimiler.

9. — Le nom de « méthode Méray » se donne couramment pour désigner l'ensemble des transformations qu'a fait subir M. Méray à l'enseignement de la géométrie ; ces transformations sont exposées dans les *Nouveaux Éléments de géométrie* qui forment un livre destiné directement à l'enseignement. Le fond de la méthode repose sur trois points principaux : la définition du parallélisme est déduite de la notion cinématique de translation, la définition de perpendiculaire provient de l'idée de rotation, enfin l'antique division en géométrie plane et en géométrie de l'espace est complètement supprimée. Sur ces bases fondamentales, l'auteur ne s'est pas amusé à construire à la légère, son esprit si précis ne pouvait non plus se contenter d'esquisser les grandes lignes de la réforme qu'il préconise. M. Méray a étudié les plus petits détails : il ne lui a pas suffi, comme à d'autres auteurs, de procéder seulement à la fusion des deux géométries en conservant bien

des errements anciens : il a brisé tous les vieux moules, que la routine seule maintenait, et il leur a substitué un ensemble beaucoup plus simple et beaucoup plus logique. Incidemment, il a développé une trigonométrie purement géométrique, c'est-à-dire ayant pour but unique la résolution des triangles et, par suite, débarrassée de toute étude analytique. Cet ouvrage a tout d'abord été fraîchement accueilli; surtout ceux qui ne l'avaient pas lu rejetaient d'un mot dédaigneux l'idée même qu'il fût possible à M. Méray de faire mieux qu'Euclide. D'autre part, l'ouvrage semblait mal cadrer avec les programmes de l'enseignement. Mais des expériences tentées dans des écoles normales primaires et dans des écoles primaires supérieures, montrèrent vite qu'il y avait une grande économie de temps à employer la méthode Méray. Des admirateurs actifs publièrent les résultats acquis; cela inspira d'autres essais, si bien que, dès aujourd'hui, plus de trente de ces écoles suivent la méthode Méray. Que les professeurs qui nous liront veuillent bien étudier consciencieusement cette nouvelle géométrie ; ils ne tarderont pas à se persuader que la méthode est excellente. Le ministère de l'instruction publique a d'ailleurs honoré ce volume d'une triple souscription, par l'intermédiaire des directions des trois ordres d'enseignement.

10. — L'ensemble des matières contenues dans les *Éléments de géométrie* de M. A. Faifofer correspond à ce que nous trouvons dans les ouvrages de Legendre ou d'Amiot. Nous distinguerons deux parties : d'une part, l'ensemble des démonstrations des théorèmes courants ; il n'est ni meilleur ni plus mauvais que dans la plupart des classiques français ; d'autre part, les postulats et certaines théories générales qui forment le côté original et très intéressant de ce livre. M. Faifofer déclare très nettement que la géométrie est empirique dans ses fondements, et c'est pour cela qu'il a recherché avec un soin minutieux tous les postulats et les a mis, aussi bien pour les notions du début que pour la définition des surfaces et volumes, en parfaite évidence. Dans l'étude des proportions et la recherche de la commune mesure, nous avons cru trouver une multiplicité trop grande de théorèmes, mais une seconde lecture nous a montré qu'aucun n'était inutile pour arriver à une précision parfaite. La présentation de la théorie des figures semblables à l'aide de la correspondance univoque, est un progrès réel dans l'exposé de cette théorie ; elle est d'une belle simplicité tant dans le plan que dans l'espace. La construction géométrique du 5e de 2 droits nous était inconnue. L'auteur se déclare contre la fusion : l'argument qu'il donne contre se trouve justement être celui qui fait que nous sommes pour. Le présent ouvrage convient aux très bons élèves de l'enseignement secondaire; nous le recommandons particulièrement aux professeurs, car la tendance actuelle est de bien préciser les postulats, et dans aucun livre cette étude n'est aussi bien faite que dans celui de M. Faifofer

11. — Dans le premier volume de son *Traité de géométrie*, M. C. Guichard avait réuni, sans se préoccuper de tel ou tel programme, les matériaux qui forment la base de tout enseignement de la géométrie, sans empiéter, par quelques théorèmes isolés, sur des théories qui profitent bien plus aux élèves lorsqu'elles sont vues en bloc. Aussi, dans ce second volume, nous donne-t-il, tout d'abord, un exposé de la géométrie segmentaire, qui a le grand avantage de commencer par la définition du segment pour se développer complètement et logiquement en exposant les divisions harmoniques, homographiques, involutives, la géométrie des faisceaux de droite, la théorie des transversales, les pôles et polaires dans le cercle, l'inversion. Jamais nous n'avions vu ces matières si simplement ni si brièvement exposées. Dans les chapitres consacrés aux polygones gauches, aux faisceaux de plans, aux projections orthogonales et centrales, professeurs et élèves trouveront un exposé succinct et précis des questions qui, dans les programmes officiels de la classe de mathématiques élémentaires, sont désignés sous la rubrique : « Géométrie descriptive, suppléments ; » questions qui ne sont pas traitées dans les géométries descriptives actuellement usitées. D'ailleurs leur place est bien dans la géométrie. La théorie des vecteurs est maintenant indispensable pour l'étude de la mécanique ; elle est très bien donnée. Les pôles et polaires pour la sphère, les figures inverses de l'espace, avec les sphères orthogonales, les sphères tangentes et les polygones sphériques forment une belle introduction à la géométrie de la sphère ; de même les chapitres suivants initient le lecteur à l'étude géométrique des coniques. Quelques considérations sur la géométrie de position nous ont paru, actuellement, moins utiles aux nombreux élèves de mathématiques élémentaires qui liront et étudieront ce livre pour leur plus grand profit.

12. — Nous ne contestons pas à M. J. Pionchon le droit de publier ses idées sur l'évaluation numérique des *Grandeurs géométriques*, d'autant plus qu'elles sont exactes et bonnes à connaître. Mais pourquoi avoir donné ce volume, le premier, dans un ensemble destiné aux élèves ingénieurs ? Nous ne voyons guère que les électriciens qui en auraient besoin pour la loi de Coulomb. Les bons élèves de mathématiques élémentaires s'intéresseront, certes, à la notion de *module*, qui généralise les théorèmes sur les mesures des éléments géométriques qu'ils connaissent. Trouvera-t-on des élèves de mathématiques spéciales qui auront le temps de lire les chapitres consacrés à la courbure et aux surfaces en général ? Les élèves ingénieurs, débordés de travail, penseront-ils à recourir à ce volume ? Nous ne voyons donc que les professeurs de mathématiques qui puissent et doivent, au moment où se modifie, en se précisant, l'enseignement de la géométrie, s'assimiler cet ouvrage et en tirer pour leur enseignement certaines notions fondamentales de la géométrie.

13. — En dehors de livres de vulgarisation plus ou moins bien faits et d'ouvrages destinés spécialement aux élèves de l'enseignement primaire, il n'y avait, à notre connaissance, aucun volume sur l'arithmétique financière qui, s'appuyant sur les connaissances acquises dans l'enseignement secondaire, permît aux personnes qui ont fait leurs études classiques d'aborder cette science. Ces personnes sont nombreuses : il y a les élèves des cours commerciaux, les candidats aux écoles supérieures de commerce, les débutants dans le commerce, la banque ou l'industrie ; tous se sentaient un peu déroutés par les petits livres qu'ils étudiaient. Le *Petit Traité mathématique et pratique des opérations commerciales et financières* de M. J. Patou, au contraire, les satisfera complètement. Rédigé par un professeur de l'enseignement secondaire, avec une précision toute mathématique quoique sans sécheresse, il peut être compris à la simple lecture par tout le monde ; de plus ce volume se suffit à lui-même, car il rappelle, sans démonstration, les principes d'arithmétique dont on a besoin. Toutes les questions intéressant l'arithmétique ont été parfaitement traitées : calculs abrégés et calculs approchés ; système métrique et mesures étrangères ; règle de trois, règle conjointe, partage proportionnel, règle de société, mélanges, alliages ; intérêts et escomptes ; comptes courants ; valeurs mobilières, opérations de bourse ; changes et arbitrages. L'avant-dernier chapitre s'impose à l'attention de tous ceux qui ont une fortune mobilière, si petite qu'elle soit : pour toutes les opérations qui se font à la Bourse, pour les frais qui en résultent, pas de meilleur guide que le livre de M. Patou.

Science et Industrie. — 14. — Les usines américaines ont une réputation universelle de produire bien et à bon marché. Cela paraît dû non seulement à une heureuse division du travail, mais surtout à la bonne utilisation des machines outils. Les contremaîtres et les simples ouvriers savent, pour un travail déterminé, leur faire rendre le maximum, et, de plus, ils les utilisent pour effectuer des travaux auxquels ces instruments ne paraissaient pas destinés. Un ingénieur distingué, M. Grimshaw, en visitant un grand nombre d'usines, a observé beaucoup de *Procédés mécaniques spéciaux et tours de mains* et les a successivement notés au hasard des rencontres. Ultérieurement, ils ont été à peu près classés. Il y a des recettes sur tout ce qui touche, de près ou de loin, le travail des métaux : quelques-unes sont très bonnes, ce sont en particulier celles qui intéressent la conduite et l'entretien des machines outils : elles forment à peu près le tiers de l'ouvrage ; la majorité est parfaite ; quelques-unes sont contradictoires (Outils pour le mattage, p. 137. — Clavette fendue, p. 149-150. — Retaille des limes, p. 161 et 162). D'autres, naïves (Manière de distinguer les outils, p. 157. — Martelage des pentagones, p. 180). Ne parlons pas de celles qui n'ont

rien à faire dans cet ouvrage, quoique la page 251 — Prix de revient — nous ait fort amusé. Une sélection plus grande aurait permis de diminuer, sans inconvénient pour le lecteur, le nombre de pages et, par suite, ce qui serait un sérieux avantage, le prix de cet ouvrage. Malgré ces défauts, nous le consulterons chaque fois que nous aurons une difficulté, la table des matières, très bien disposée, permet de voir tout de suite si le renseignement cherché se trouve là. Malheureusement, une fois sur trois, nous maugréerons après l'auteur qui nous renseignera mal ou insuffisamment ; ce qui nous fera oublier, les deux autres fois, de lui être reconnaissant des excellents conseils qu'il nous aura donnés.

15. — Est-ce un choix plus heureux des matières? Est-ce que les sujets traités nous convenaient beaucoup mieux ? Ce sont sans doute ces deux causes réunies qui nous ont fait lire avec plus de plaisir que l'année dernière le nouveau volume de M. da Cunha : *L'Année technique* (*1902-1903*). Les articles sur le métropolitain, les chemins de fer, l'automobilisme, les ballons dirigeables, la houille blanche se liront avec un intérêt soutenu. Nous voudrions pouvoir citer les six articles consacrés aux travaux publics, parler des fondations en terre comprimée et du verre armé, sans oublier la télégraphie sans fil, le pendule de Foucault, et de nombreux articles de moindre importance. Très bien rédigé et de conpréhension facile, ce livre mérite d'être lu par tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'industrie sans chercher à les approfondir.

Histoire. — 16, 17. — L'ouvrage de M. E. Mache intitulé : *La Mécanique, exposé historique et critique de son développement*, et celui de M. P. Duhem sur *l'Évolution de la mécanique* se complétent l'un l'autre. Si le premier nous renseigne sur l'histoire des progrès successifs des différentes théories de mécanique jusqu'à l'épanouissement complet de la mécanique formelle (c'est celle que nous désignons habituellement par l'expression de mécanique rationnelle), le second, au contraire, nous révèle les voies nouvelles qui s'ouvrent devant le chercheur, voies dont M. Duhem n'est pas seulement l'historien, mais en grande partie le fondateur. La mode étant à la représentation par un graphique de tout fait, la lecture de ces deux ouvrages nous a amené à représenter le développement et l'évolution de la mécanique par une courbe. Naturellement elle commence par être asymptote à la nuit des temps, les progrès sont très lents, toutes les études se rapportent à la statique et ont un caractère purement expérimental. Le premier chapitre de l'ouvrage de M. Mache nous fait parfaitement saisir le développement de la statique. Il faut arriver aux travaux de Galilée pour trouver les premières notions précises de dynamique, mais ces travaux, joints à ceux de Huyghens et de Newton, très bien analysés et critiqués par

M. Mache, forment la période géométrique de la mécanique, période pendant laquelle notre courbe des progrès s'élève rapidement. Les principes de Newton restent la base des développements successifs, mais à la méthode géométrique pure se joint l'emploi de l'analyse; alors apparaissent les théorèmes des aires, de d'Alembert, des forces vives, de la moindre action, d'Hamilton, la mécanique formelle est créée et se développe avec une rapidité inouïe. C'est un vrai plaisir de lire le chapitre III, que M. Mache consacre à ces matières : il est impossible de mieux faire ressortir l'enchaînement de toutes ces lois tout en décrivant comment elles ont été découvertes. Nous voyons qu'alors la mécanique a voulu se débarrasser de tout côté expérimental et devenir une science purement mathématique ; nous arrivons à la mécanique analytique de Lagrange, travail grandiose, mais qui a eu pour résultat d'arrêter l'essor de la mécanique. Nous tracerons donc notre courte représentation une branche à tangente horizontale, et nous verrons plus loin qu'il y a là un point d'inflexion. Nous ne parlerons pas des cinquante dernières pages, car nous n'y avons pas trouvé le grand intérêt qui nous a constamment accompagné dans le reste de l'ouvrage.

— Tant que les mathématiciens se sont contentés de transformer et de retransformer les beaux travaux de Lagrange, si la mécanique n'a pas progressé, l'analyse, au contraire, s'est développée en cherchant à intégrer les équations de la mécanique rationnelle. Il a fallu que les physiciens, en rapprochant les lois expérimentales des lois de la mécanique, viennent donner une nouvelle vie à cette science. M. Duhem, dans les premiers chapitres de son livre, nous montre Poisson et Ampère établissant leurs importants travaux sur les lois de Newton, tous ceux relatifs à la théorie des fluides. La théorie cinétique des gaz, la théorie mécanique de la chaleur, les théories mécaniques de l'électrité forment trois chapitres résumant fort bien les principales théories qui sont actuellement en cours. Après avoir consacré quelques pages à la mécanique de Herz sur laquelle, prudemment, M. Duhem ne se prononce pas d'une façon précise, nous arrivons à la deuxième partie de l'ouvrage : les Théories thermodynamiques. Ce sont là des théories chères à M. Duhem ; plus que tout autre il a contribué à les développer. Étant un profond admirateur de l'auteur, nous voudrions que tout physicien et tout mathématicien lise ces pages et se persuade comme nous que *le principe de la dynamique générale* est bien la base de la science de l'avenir et que la mécanique des systèmes à frottement, celle des systèmes à hystérésis, celle des courants électriques qui semblent encore des branches séparées parties d'un tronc commun, finiront par faire un faisceau unique. Nous verrons alors la courbe figurative du progrès de la mécanique, qui déjà se relève vivement, se rapprocher de très près de son asympote : la vérité.

É. Chailan.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Saint Wandrille*, VIe-VIIe *siècle*, par Dom Besse. Paris, Lecoffre (*Les Saints*), 1904, in-12 de v-181 p., 2 fr. 50. — 2. *Sainte Colette de Corbie*, par Alphonse Germain. Paris, Poussielgue, s. d. (1903), in-12 de x-333 p., 2 fr. — 3. *Le Bienheureux Thomas More, 1478-1535*, par Henri Bremond. Paris, Lecoffre (*Les Saints*), 1904, in-12 de viii-191 p., 2 fr. — 4. *Sainte Germaine Cousin* (*1579-1601*), par Louis Veuillot, complétée par François Veuillot. Paris, Lecoffre (*Les Saints*), 1904, in-12 de ii-197 p., 2 fr. — 5. *Au Pays de sainte Germaine, étude d'hagiographie et d'art*, par Henri Lambercy. Paris, Savaète, 1903, in-8 de 109 p., 2 fr. — 6. *Jean Halbout de la Becquetière* (*1593-1626*), par le R. P. Ubald d'Alençon. Paris, Picard et fils, 1904, in-12 de xi-180 p., 2 fr. — 7. *Le Cardinal Gousset, sa vie, ses œuvres, son influence*, par le chanoine Gousset. Besançon, Bossanne; Paris, Téqui, 1903, gr. in-8 de xv-604 p., avec portrait, 6 fr. — 8. *Vie de Mgr Besson, évêque de Nîmes, Alais, Uzès*, par l'abbé Louis Bascoul. Paris et Arras, Sueur-Charruey, 1903, 2 vol. in-8 de xviii-402 et 472 p., 12 fr.; édition in-12, 7 fr. — 9. *Vie de Jules Marchand*, par l'abbé Gourdel, suivie de la *Vie de Pierre-Édouard Chambalu*, par Un directeur de séminaire. 2e édit. La Chapelle-Montligeon, impr. Notre-Dame, 1903, in-12 de xvii-312 p., 3 fr. — 10. *Un Professeur. Le P.-J.-M. Traboul, prêtre du Sacré-Cœur*, par l'abbé H. Tatouat. Paris, Haton, 1903, in-8 de xlvi-152 p., 3 fr. — 11. *Un Moine. Le P. Antoine Danzas, frère-prêcheur*, par le R. P. Ingold. Paris, Téqui, 1903, in-18 de vi-100 p., 1 fr. — 12. *Un Grand Pape. Vie de Léon XIII*, par Émile Valsayre. Abbeville, Paillart, s. d. (1904), in-12 de 256 p., 2 fr. — 13. *Le Pape Pie X*, (*2 juin 1835-4 août 1903*). Paris, Desclée et de Brouwers, s. d. (1904), in-8 de 102 p., avec de nombr. photograv., 1 fr. — 14. *Vies des saints illustrées* (12e série). Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d. (1904), gr. in-8 non paginé [420 p.], cartonné, 3 fr. 50.

1. — Le R. P. Dom Besse enrichit la collection *Les Saints* de l'un de ses meilleurs volumes. La vie de *Saint Wandrille* se rattache à l'histoire de la France mérovingienne, et le chapitre I : *Le Monastère et la Société mérovingienne* est l'un de ceux qui nous ont le plus vivement intéressé. Selon son habitude, l'érudit bénédictin a étudié avec amour son héros et l'a suivi à la lumière des documents les plus abondants et les plus précieux : son opulente bibliographie en est la preuve. Ce livre, une fois de plus, fait voir comment les moines ont fait la France. « La vie de saint Wandrille montre à l'œuvre un de ces glorieux ancêtres de la patrie. Elle a pour cadre une abbaye en plein VIIe siècle. » L'illustre moine jeta les premiers fondements de l'historique abbaye de Fontenelle, le 1er mars 649. Ces religieux ne sont pas seulement des colons intrépides dans des pays incultes, ils sont aussi architectes, maçons, carriers. Saint Ouen consacra l'église de Saint-Pierre de Fontenelle, laquelle reçut de lui une attestation officielle de son existence. Les autres constructions s'élevèrent rapidement. Ce fut la cité chrétienne du moyen âge dont l'auteur fait une description documentaire (p. 95-96) et dépeint la rayonnante vie : travail manuel, labeur intellectuel, action liturgique. De Fontenelle sortirent des hommes éminents, vrais flambeaux de civilisation, qui gouvernèrent les Églises les plus importantes du royaume mérovingien, bien que le monastère fut, d'abord et avant tout, une colonie d'ascètes. Cet ouvrage est donc un fidèle tableau

de la vie monastique et de sa bienfaisante influence, sous nos rois francs.

2. — Grande ascète fut également *Sainte Colette* de la famille franciscaine. Elle fut contemporaine de Jeanne d'Arc et rencontra la Pucelle à Moulins. La sainte de Corbie fut en relations avec Marguerite de Bourgogne, Jacques de Bourbon et Charles VII. Son rôle est surtout remarqué dans les questions d'ordre intérieur des monastères de saint François d'Assise : Sainte Colette fut éminemment une réformatrice. L'«Ancelle de Jésus», comme elle aimait à s'appeler, a été traitée par M. Germain avec autant de pieuse affection que de science bien informée en nous racontant sa vie, ses réformes, ses vertus, ses miracles. Souvent il a fait entrer dans la trame du récit des fragments de l'époque, étendus, d'un style naïf et savoureux. C'est à la fois une œuvre de science et une œuvre d'art. Le Languedoc fut une des terres d'élection de la sainte. C'est à Lézignan qu'elle rédigea les statuts de sa règle réformée, dont l'action s'étendit bientôt à toute la chrétienté. Son ordre fleurit toujours en France.

3. — Une vie active, généreuse jusqu'au martyre, telle fut la caractéristique de *Thomas More*, ce chancelier favori d'Henri VIII, qui paya de son sang le refus de suivre son prince dans l'apostasie. M. Brémond s'est surpassé dans cette biographie, pétillante d'esprit, vibrante d'émotion, pénétrée d'impartialité. L'un des principaux enseignements que déduit son historien, avec une visible satisfaction, c'est qu'avant la campagne de Luther les meilleurs catholiques envisageaient, avec une rare largeur d'esprit, la nécessité des réformes et que la révolution religieuse a brutalement interrompu une évolution féconde. Morus, à ses débuts, dénonçait les abus et préconisait les remèdes, avec la sereine hardiesse que donne une foi inébranlable. Quand la tempête éclata, Thomas se préooccupa uniquement de défendre la tradition catholique. On a l'habitude de considérer, comme les premiers champions de la liberté de conscience bien entendue, les premiers protestants. Or, Thomas More témoigna éloquemment de son respect de cette liberté, si bien que c'est pour elle, autant que pour la foi catholique, qu'il mourut. Il fut le martyr de la liberté de pensée qu'il ne faut pas confondre avec la libre pensée, ce fanatisme étroit entre tous. Il marcha vers la mort avec une attitude calme et même enjouée, ému sans doute des larmes des siens, aussi loin de toute exaltation que de toute défaillance, heureux de donner son sang pour sa foi, mais inconscient de son héroïsme qui faisait ressortir la lâcheté de tout un peuple. C'est grand !

4. — Maintenant c'est une bergère de France qui vient frapper nos regards : *Sainte Germaine Cousin*. A l'époque où notre sainte bergère n'était encore qu'une bienheureuse, L. Veuillot lui avait consacré un petit volume écrit comme tout ce qu'il écrivait. Ce livre était depuis

longtemps épuisé. L'editeur, en le réimprimant, y ajoint des compléments et des appendices dus à M. F. Veuillot, le neveu du grand polémiste et le rédacteur distingué de l'*Univers*. M. F. Veuillot a trouvé des détails nouveaux, précieux, dans le procès de canonisation, dans la suite des miracles accomplis récemment par l'invocation de la sainte et enfin dans l'histoire de son culte. Cette dernière partie est absolument contemporaine ; elle met en vive lumière l'action exercée si longtemps après sa mort par l'esprit de la modeste pastourelle et par les actes de foi qu'a obtenus son souvenir.

5. — C'est la même petite sainte que M. H. Lambercy place dans son cadre natal : les champs, les prés, les bois languedociens, le village de Pibrac. Dans un style agréable, il la fait revivre. Il décrit l'antique castel des comtes de Pibrac qu'il compare à « une statue héraldique dont le soleil dore l'écu. » Elle n'est pas du goût le plus pur, cette métaphore. Mais ne lui en faisons pas une querelle. Nous sommes du reste ravi de la figure de Gui du Four, d'une touche délicate. M. Lambercy nous conduit, avec agrément, à travers les guérêts, jusqu'à la maison qui fut le berceau de sainte Germaine, tout en nous esquissant sa psychologie. Elle est d'un esprit observateur.

6. — *Jean Halbout de la Becquetière* fut, dans le monde, un intellectuel, comme on dit aujourd'hui; c'est une bien curieuse et bien édifiante figure, en même temps qu'une étude de mœurs au XVIIe siècle. Avocat normand réputé, il se maria brillamment. Après quelques années de vie matrimoniale, son épouse se fait cistercienne et lui capucin. Il fonda le couvent des capucins de Vire. Au milieu des ravages de la peste, il s'improvisa infirmier de ses frères, les soigna avec un dévoûment sans pareil, tomba ensuite malade et fit la mort d'un élu. Un appendice fournit des notes généalogiques sur la famille de la Boderie (dont descendait sa femme), sur la Mère Élisabeth de Sainte-Anne, nom de religion de son épouse, etc. L'histoire de Normandie pourra glaner plus d'un fait intéressant dans cette œuvre bien écrite et fortement documentée.

7. — L'une des gloires de l'épiscopat français au XIXe siècle fut *Mgr Gousset*, d'une science théologique exceptionnelle, d'un esprit admirablement pondéré. Sa vie fut comme la synthèse de l'Église de France pendant un demi-siècle. C'est l'un de ses neveux qui a retracé son existence avec toute la rigueur du document, toute la tendresse de la reconnaissance. Son histoire a été couronnée par l'Académie de Reims fondée par le savant cardinal. Sa *Théologie morale*, le plus connu de ses ouvrages, concordante avec celle de saint Alphonse de Liguori, opéra toute une révolution dans l'enseignement des séminaires et dans la pratique du ministère pastoral. Ce fut le suprême coup porté aux doctrines jansénistes. Avec Dom Guéranger, l'archevêque de Reims fut le moteur initial du retour des diocèses de France à l'unité de la liturgie

romaine. L'exposition des *Principes de droit canonique*, publiée en 1859, contribua particulièrement à rendre au Saint-Siège, dans notre pays, la plénitude de son autorité et à préparer lointainement les décisions du concile du Vatican. Écrivain aussi correct qu'érudit, Mgr Gousset avait une prodigieuse facilité d'assimilation et a laissé de nombreux ouvrages dont la seule liste ne peut même trouver place ici. Plus de quatre-vingts volumes sur les sujets les plus variés et les plus actuels composent la collection des ouvrages de l'éminent théologien. Pendant un quart de siècle (1840-1866), époque de luttes incessantes et passionnées, le cardinal de Reims fut sur la brèche, soutenant avec une ardente fermeté les saines doctrines, mais sans rancunes ni âpreté. L'un des derniers chapitres de cette histoire sera lu avec un singulier plaisir par tous ceux qui ont connu le cardinal Gousset : ils y rencontreront, avec son évangélique simplicité et sa spirituelle bonhomie, sa passion pour l'étude, son excessive charité, sa patience et sa modération, tous ces traits de caractère qui lui composaient une physionomie inoubliable. Un éloge à décerner à l'historien du cardinal, qui était son parent, c'est que quand il s'adresse aux adversaires des doctrines chères à Mgr Gousset, il accomplit cette tâche difficile, suivant un mot de Tacite : *Sine irâ et studio*, sans colère et sans passion, idéal du vrai historien. Pas une page du livre qui soit pamphlétaire, pas une qui soit un éloge exagéré.

8. — Si Mgr Gousset fut un théologien de haute valeur, son compatriote *Mgr Besson* a brillé comme orateur. D'une laideur physique légendaire, l'évêque de Nîmes apparaît comme l'une des grandes figures de l'épiscopat au siècle dernier. Son éloquence était telle qu'on le compara quelquefois à l'Aigle de Meaux. Tout en lui était contraste : il succédait à l'aristocratique et ultramontain Mgr Plantier, avec une réputation établie de libéralisme et un laisser-aller plutôt démocratique ; mais quelle flamme d'intelligence brillait dans son regard ! Quelle malice pétillait dans son sourire ! L'action oratoire le transfigurait ; on aurait dit les accents des prophètes. L'ouvrage de M. Bascoul est un livre d'exactitude dans les informations et appréciations et d'un intérêt qui ne se dément pas, tant son écriture est d'une élégance discrète. Aussi Mgr Béguinot, évêque actuel de Nîmes, écrit-il à l'auteur : « Dégagée de ces mille incidents de la vie ordinaire qui décèlent l'infirmité humaine, dont personne ici-bas n'est affranchi, la noble figure de Mgr Besson apparaît avec un rayonnement de grandeur et de beauté morale qui subjuguent l'écrivain et le penseur... Que Mgr Besson parle, tout aussitôt son front puissant s'éclaire, tout son être, assez mal doué au repos, s'illumine sous le flot de sa parole qui, pour être vibrante et pleine de sonorité, ne cesse pas un seul instant d'être châtiée et impeccablement classique. Les extraits de sa vaste correspondance nous révèlent la délicate sensibilité de son cœur à l'égard de ses amis et de ses

anciens élèves du collége de Saint-François-Xavier de Besançon dont il fut le très distingué supérieur. L'évêque de Nîmes fut toujours activement mêlé à toutes les questions d'ordre général qui intéressent l'Église et la France, et sur chacune d'elles il a toujours dit la parole qu'il fallait, et à l'heure opportune. Aux idées rigoureusement théologiques de Mgr Plantier, qui regardait plus obstinément du côté du passé, on pourrait opposer les théories moins absolues de Mgr Besson, qui considérait davantage l'avenir et s'inquiétait de la jeunesse de son temps. Peut-être serait-il possible d'ajouter que l'un s'attachait plus exclusivement à l'étroite formule des principes, tandis que l'autre s'efforçait de les accommoder, avec plus d'indulgence, à l'infirmité morale de notre époque troublée. Avec Mgr Béguinot, nous désirons la diffusion de cette histoire, « en raison du mérite intrinsèque de l'œuvre et aussi afin de manifester sous son vrai jour la mémoire trop peu connue du grand évêque. »

9. — Un Stanislas Kostka dont la vertu embauma le séminaire de Séez, et, quelque temps plus tard, le noviciat de la Compagnie de Jésus où il s'éteignait à la fleur de l'âge, ruinant beaucoup d'espérances, tel fut *Jules Marchand*. Ame d'élite aimant ardemment l'étude des sciences sacrées, il quitta tout sans regret, famille, patrie, pour être religieux ; angélique figure qui fera le plus grand bien aux élèves des séminaires et aux jeunes lévites. A cette troisième édition s'ajoute le règlement de vie de Marchand au grand séminaire : c'est une bonne fortune pour les clercs qui peuvent s'en inspirer pour dresser le leur. Outre cette vie édifiante, le volume contient une notice biographique sur un autre pieux jeune homme du même diocèse : *Pierre-Édouard Chambalu*, clerc minoré, mort semblablement en odeur de sainteté : « Ce livre a fait beaucoup de bien, écrit Mgr l'évêque de Séez à l'auteur, M. Gourdel ; il continue à parler aux séminaristes, aux clercs, aux prêtres eux-mêmes, aux pieux fidèles. »

10. — *Le R. P. Traboul* fut un religieux et un professeur. Le livre de M. H. Tatouat se divise en deux parties : la biographie et les notes des retraites du religieux du Sacré-Cœur. Cette sorte d'autobiographie le dévoile dans le plus intime de son âme et explique l'extraordinaire de presque toute sa vie. Il fut un professeur dans ce que cette expression contient de plus élevé et de plus dévoué : sa vie se passa, en grande partie, parmi la jeunesse studieuse. Ceux qui ont embrassé cette carrière de sacrifice, cette profession qui pétrit l'âme de la future France recueilleront dans ce volume des conseils et des exemples fort appropriés à la conduite des jeunes âmes, l'art des arts.

11. — Le dominicain *Antonin Danzas* fut pareillement un semeur de verbe, mais parmi les foules chrétiennes ; il composa des ouvrages remarqués et peignit des verrières de valeur. Entre ses œuvres litté-

raires, indiquons seulement les *Études sur les temps primitifs de l'ordre de Saint-Dominique*, remplies de vues personnelles; son œuvre de peintre verrier est considérable. Il embellit les églises dominicaines de Lyon, Oullins, Bonnay. Il créa même dans la maison de Lyon une véritable école de peintres verriers. Un groupe d'artistes lyonnais travaillèrent, durant des années, sous la direction du P. Danzas qu'ils vénéraient comme un maître et aimaient comme un père. Jusqu'à sa mort il peignit ses chers vitraux de Lyon. Alsacien, avec toute la robustesse et la vaillance de sa race, il passa un demi-siècle dans le cloître, fut l'un des premiers compagnons de Lacordaire et fonda la province dominicaine de Lyon. La première édition de cette notice parut d'abord dans la collection : *Moines et religieux d'Alsace*. Promptement épuisée, l'auteur a publié cette nouvelle édition dans laquelle il a introduit quelques « corrections d'augmentation. »

12. — Au dernier moment, nous recevons les ouvrages suivants : *Léon XIII*, *Pie X*, *Les Vies des Saints illustrées*. Beaucoup de vies de Léon XIII ont été publiées : les unes savantes et volumineuses, les autres courtes et populaires. Celle-ci est destinée à ceux qui ne jouissent que de rares loisirs ou d'une instruction moyenne. Ils y apprendront à connaître ce pontificat qui dura un quart de siècle, ce pape sans États et d'une puissance souveraine, mondiale, dont le caractère pondéré ne fit aucun sacrifice à sa dignité suprême, à la bonté de son cœur, ce règne d'une sereine tranquillité au milieu des plus vives commotions sociales et politiques. Dans la dernière partie du XIXe siècle, il n'y eut pas un évènement important auquel Léon XIII ne fût mêlé : questions religieuses, questions économiques, questions vitales pour le bonheur des peuples et des souverains. Il fut l'arbitre des rois, le juge de leurs conflits, et toujours sa voix fut respectueusement écoutée. Léon XIII a été le grand Pape des temps modernes, le grand monarque du siècle, le plus habile homme d'État de son temps, le plus beau modèle d'une claire intelligence et d'une ferme volonté. Rien ne saurait égaler le charme de ce livre écrit avec goût.

13.— Le successeur de Léon XIII, Sa Sainteté *Pie X*, ne figura jamais dans la diplomatie romaine. Il suivit tous les degrés du ministère pastoral. D'une exquise affabilité, d'une attirante douceur, d'une tenace énergie, d'une activité que semble révéler la devise de la prophétie de Malachie *Ignis ardens*, il a déjà opéré de grandes réformes, opportunes et nécessaires, lancé dans le monde des encycliques, des *motus proprii*, des brefs d'une souveraine sagesse. Cette biographie prend le Saint-Père à son berceau et le suit jusqu'à nos jours. Tout fait présager un règne fécond. Ce livre populaire, avec illustrations documentaires, sera lu avec un intérêt intense. La fermeté du suprême Pasteur, la douceur du Père commun des fidèles répandront l'admiration et l'amour envers Pie X.

14. — La collection des *Vies des saints illustrées*, dont le premier numéro parut en 1880, atteint aujourd'hui son douzième volume ; chacun contient cent-quatre *Vies*. Elle constitue un véritable monument hagiographique et mérite une place choisie dans les bibliothèques chrétiennes pour sa consciencieuse et attachante rédaction, l'authenticité documentaire de ses gravures, comme aussi pour la modicité de son prix.

LOUIS ROBERT.

OUVRAGES SUR JEANNE D'ARC ET SON TEMPS

1. *Études critiques d'après les textes sur « l'Histoire de Jeanne d'Arc »*. 1re série. *Les Visions et les Voix*, par PHILIPPE-HECTOR DUNAND. Paris, Poussielgue ; Toulouse, Privat, 1903, in-8 de LVI-662 p. — 2. *Études critiques d'après les textes sur « l'Histoire de Jeanne d'Arc »*. 2e série. *Sa Grandeur patriotique, intellectuelle, morale*, par le même. Paris, Poussielgue ; Toulouse, Privat, 1903, in-8 de 777 p. Prix des deux séries : 16 fr. — 3. *Études critiques sur « l'Histoire de Jeanne d'Arc ». La Légende anglaise de Jeanne « visionnaire, renégate, parjure », de 1431 à 1903*. Étude préliminaire, par le même. Paris, Poussielgue ; Toulouse, Privat. 1903, in-8 de 126 p. — 4. *L'Abjuration de Jeanne d'Arc au cimetière de Saint-Ouen et l'Authenticité de sa formule*. Étude critique, par le chanoine ULYSSE CHEVALIER. Paris, Alphonse Picard et fils, 1902, in-8 de 88 p., 3 fr. — 5. *Jeanne d'Arc glorifiée par une Anglaise*, Lady AMABEL KERR, traduction avec une préface et des notes par L. DE BEAURIEZ. Paris, Perrin, 1903, in-12 de LIX-251 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Archives du gouvernement à Luxembourg... Les Ascendants paternels de Jeanne d'Arc seraient-ils d'origine lorraine ?*, par LÉON DOREZ. Paris, Bouillon, 1903, in-8 de 19 p. (Extrait de la *Revue des bibliothèques*, juillet-août 1903). — 7. *Les Sources allemandes de l'histoire de Jeanne d'Arc. Eberhard Windecke*, par GERMAIN LEFÈVRE-PONTALIS. Paris, Fontemoing, 1903, in-8 de XVI-228 p., 7 fr. 50. — 8. — *Journal de Clément de Fauquembergue, greffier du Parlement de Paris, 1417-1435*. Texte complet publié pour la Société de l'histoire de France par ALEXANDRE TUETEY avec la collaboration de HENRI LA CAILLE. T. I. *1417-1420*. Paris, Laurens, 1903, in-8 de 391 p., 9 fr. — 9. *Essai historique et topographique sur la bataille de Formigny (15 avril 1450)*, par J. LAIR. Paris, Champion, 1903, in-8 de 40 p., 5 fr.

1, 2 et 3. — M. le chanoine Dunand, théologal du chapitre de Toulouse, auteur déjà de deux histoires de Jeanne d'Arc, l'une relativement abrégée, l'autre très détaillée, a entrepris, en ces dernières années, une série d'études spéciales sur divers points jugés par lui d'une importance plus particulière pour une saine appréciation de la physionomie de l'héroïque vierge. Il ne dissimule point (et il a raison, car cela l'honore) que l'idée de ces travaux se rattache à un appel qui lui fut fait par Mgr Touchet, évêque d'Orléans, en vue de la cause de béatification pendante à Rome. Il s'est proposé d'y joindre à l'application des règles de la critique historique, telles qu'il les comprend, l'emploi de ses connaissances en théologie et en droit canon. Quelques-unes de ces études ont été publiées séparément et successivement. Elles sont maintenant toutes réunies en deux forts volumes, constituant deux « séries » et précédées d'une « Préface générale ». — Le premier volume est rempli tout entier par une étude fort impor-

tante sur *les Visions et les Voix* de Jeanne d'Arc. Cette étude est divisée en deux parties : I. *Les Textes et les faits.* II. *Explications et hypothèses.* Le premier chapitre ayant été consacré à exposer les « sujet et division de cet ouvrage », la première partie comprend les chapitres II à XI, en deux sections, savoir : 1° *De Domremy à Compiègne.* Chapitre II. Jeanne d'Arc à Domremy et ses Voix. III. Burey-le-Petit et Vaucouleurs. IV. L'Audience royale de Chinon. V. Les Voix de Jeanne d'Arc et la Commission de Poitiers. VI. De Poitiers à Orléans. VII. D'Orléans à Compiègne et Rouen. 2° *Pendant le procès de Rouen.* Chapitre VIII. Jeanne d'Arc devant ses juges. IX. Apparitions et Visions. X. Les Voix de Jeanne et ses Révélations. XI. Les Prédictions de Jeanne à Rouen. La seconde partie comprend les chapitres XII à XXV, répartis aussi en deux sections, savoir : 1° *Les Voix de Jeanne et leur Explication rationnelle.* Chapitre XII. Les Voix de Jeanne d'Arc et la Vérification de leur objectivité. XIII. Les Voix de Jeanne d'Arc et sa Formation patriotique, guerrière et chrétienne. XIV. Les Voix de Jeanne et les Faits transcendants de son histoire. XV. Faits transcendants de clairvoyance prophétique ; leur vérification. XVI. Les Prédictions de Jeanne à Rouen. XVII. Objections et réponses. XVIII. Les Voix de Jeanne d'Arc et l'Hallucination. XIX. Les Historiens subjectivistes et leurs hypothèses. XX. Les Voix de Jeanne, les Sciences psychiques et la Pensée moderne. 2° *Les Voix de Jeanne d'Arc et la Foi chrétienne.* Chapitre XXI. Des Visions et apparitions surnaturelles dans l'histoire du christianisme. XXII. Saint Michel et Jeanne d'Arc. XXIII. Des Visions et révélations de Jeanne d'Arc au point de vue chrétien. XXIV. Les Prophéties de Jeanne d'Arc et les Théologiens. XXV. Le Dernier Mot de cette étude. L'étude est complétée par cinq « Appendices » et trente « Notes et pièces justificatives ». Voici les sujets des appendices : I. Le Tribunal de Rouen et les Voix de Jeanne d'Arc. II. Opinion des docteurs de la réhabilitation sur les voix et visions de Jeanne d'Arc. III. De l'Hallucination et de l'hystérie. IV. Des Hallucinés célèbres. V. Les Apparitions de Londres en 1872-73-74 (il s'agit des fameuses expériences de M. William Crookes). — Considéré dans son ensemble, et réserve faite des observations critiques auxquelles il pourrait donner lieu dans un examen détaillé, cet ouvrage constitue un très utile apport à la solution raisonnée de la question capitale de la vie de Jeanne d'Arc, celle de ses relations objectives et réelles avec un ordre de choses et un groupe d'êtres supérieurs à l'existence terrestre de l'humanité, c'est-à-dire celle de l'authenticité positive de sa mission divine. La solution spiritualiste, chrétienne, catholique de ce problème, à laquelle conclut justement l'auteur, est établie par lui sur des preuves solides, éclatantes, de nature à faire impression sur tout esprit de bonne foi. Mais l'efficacité de cette étude aurait été plus

grande encore, si la trame de l'exposé et de l'argumentation avait été plus serrée, moins allongée par des redites et par les amplifications d'une rhétorique quelque peu diffuse. — Le second volume ou « deuxième série » des *Études critiques sur l'« Histoire de Jeanne d'Arc »* a pour titre général : *Sa Grandeur patriotique, intellectuelle et morale.* Il comprend les travaux suivants : 1° *La Légende anglaise de Jeanne d'Arc de 1431 à 1905.* Ce morceau avait été publié d'abord en une brochure séparée, que nous avons sous les yeux, et en tête de laquelle figure un « Prologue », spécial à cette première publication. Nous avouons que, malgré une lecture attentive, ce travail n'a pas laissé dans notre esprit une idée bien nette. Il est impossible, en tout cas, de n'y pas remarquer une tendance à l'exagération dans le fond et dans la forme, un haussement du ton, un grossissement des faits et des arguments, tels qu'on les trouve assez ordinairement dans les plaidoyers, même en faveur des meilleures causes, mais qui ne conviennent guère aux discussions critiques. La supposition (p. 35) que Cauchon a pu prévoir la cause de béatification et s'attacher par avance à y créer des obstacles, est plus bizarre que vraisemblable, et l'assimilation audit Cauchon (p. 36) de feu Vallet de Viriville, ne pourra que faire sourire tous ceux qui, comme nous, sans partager toutes ses façons de voir, parfois un peu singulières, ont connu et aimé cet excellent homme, qui a laissé de fort bons travaux. On doit aussi s'étonner que M. le chanoine Dunand ait négligé de noter le revirement en faveur de Jeanne d'Arc qui, depuis cent ans et plus, s'est produit et n'a cessé de grandir en Angleterre, où l'héroïque vierge compte aujourd'hui des admirateurs aussi fervents que nous-mêmes. — 2° *La Légende anglaise de Jeanne « renégate et parjure » à Orléans, Rome, Paris, 1901-1902. Introduction à l'étude sur « l'Abjuration ».* Ce morceau ne fait pas, comme on pourrait le croire, double emploi avec celui qui précède. On y trouve d'intéressants détails sur divers incidents de la cause de béatification. Il est difficile à ce propos de se retenir de trouver quelque peu excessives, telles qu'elles sont rapportées ici (p. 149), les concessions faites par les avocats romains au Promoteur de la foi. Tout le monde ne se résignerait pas, croyons-nous, à y souscrire. — 3° *L'Abjuration du cimetière de Saint-Ouen.* Ce travail a été déjà signalé par nous à nos lecteurs, à l'occasion de sa publication primitive en une brochure spéciale (1901). L'examen détaillé auquel nous avons depuis été amené à nous livrer, nous a confirmé (sauf réserves sur tel ou tel point particulier) dans une juste estime de la réelle valeur de cette étude, qui fait beaucoup d'honneur à M. le chanoine Dunand et qui a obtenu un succès mérité. Si l'avocat n'en est pas absent, il y cède pourtant le pas au critique. La nouvelle édition donnée par l'auteur, dans le volume dont il s'agit, se distingue des précédentes par quelques retouches et par

l'addition d'un certain nombre de « Notes et éclaircissements » nouveaux. Outre l'heureuse influence de ce travail par rapport aux difficultés soulevées à Rome et aux honorables scrupules des doctes consulteurs de la Congrégation des rites, il n'est pas douteux qu'il n'ait très utilement appelé l'attention et jeté une lumière très vive sur l'un des épisodes les plus frappants, les plus importants de la carrière de l'héroïque vierge. — 4° *Le Procès de rechute.* Étude intéressante et utile, sauf réserves de détail. — 5° *La Grandeur morale de Jeanne d'Arc. Étude critique sur l'information posthume.* Nous avions lu déjà ce travail dans le journal l'*Univers* (nos des 19 octobre, 9 et 30 novembre 1903). La lecture nouvelle que nous venons d'en faire dans le volume dont nous rendons compte, n'a pas modifié notre appréciation, qui n'est pas très favorable. L'avocat, selon nous, avec tous ses défauts professionnels, a pris ici tout à fait le pas sur le critique. Une discussion détaillée serait hors de place. Mais nous croyons devoir réserver entièrement notre opinion sur plusieurs des conclusions de M. le chanoine Dunand et sur la méthode suivie par lui pour les établir. Il lui restera d'ailleurs tout au moins le mérite d'avoir ouvert la voie à une discussion spéciale sur « l'information posthume », dont l'évidente nullité juridique n'empêche pas qu'elle ne pose une des questions historiques les plus épineuses du procès de condamnation de Jeanne, et d'avoir notablement facilité cette discussion par le groupement des faits et des textes qui s'y rapportent. Par là son travail sera loin d'être sans fruit. Il en sera de même à divers degrés, défauts et qualités balancés, des études suivantes. — 6° *Éclaircissement sur le supplice de Jeanne d'Arc.* — 7° *Des autres parties suspectes du procès de condamnation.* L'auteur y examine notamment les deux questions « du signe du Roi et de la Couronne » et « du saut de Beaurevoir ». — Le volume est complété par un « appendice » qui comprend trois morceaux distincts. I. Pierre Cauchon, évêque de Beauvais et juge de Jeanne d'Arc. Notes biographiques. II. Le Premier Historien en date de Jeanne d'Arc : Edmond Richer. III. Les Conclusions de J. Quicherat sur Pierre Cauchon et Jeanne d'Arc, et sa Méthode critique. Si nous trouvons que M. le chanoine Dunand a été pleinement dans son droit et même dans son devoir en discutant et en réfutant les assertions et les vues erronées de Quicherat sur certains points, nous regrettons qu'il ait pris trop souvent vis-à-vis de lui, c'est-à-dire de sa mémoire, l'attitude, les procédés, le ton d'un ardent plaideur en sens inverse, plutôt que ceux d'un critique et d'un juge impartial, et qu'il ait fini par se laisser entraîner jusqu'à l'apparence d'une sorte d'animosité personnelle. C'est ainsi que *l'Éclaircissement* intitulé : « Notice sur Jules Quicherat » (p. 765), ne donne aucunement une idée juste de la valeur de ce grand érudit, abstraction faite de ses erreurs et de ses préjugés philoso-

phiques. M. Dunand, mal informé, y omet l'un des principaux titres scientifiques de Jules Quicherat, l'admirable cours d'archéologie professé par lui à l'École des chartes. En revanche, il enrichit mal à propos la bibliographie de son frère aîné, Louis-Marie Quicherat, mentionné au début de la notice, de « dictionnaires *grecs* », à côté de ses dictionnaires « latins » bien connus. — Le second volume des *Études critiques sur l'histoire de Jeanne d'Arc* se termine par une « Note complémentaire sur sainte Catherine d'Alexandrie ».—Au demeurant, on peut dire que les *Études critiques* de M. le chanoine Dunand, quoique non exemptes de graves défauts, marquent une étape importante, et sur quelques points un progrès notable, dans l'examen approfondi de la sublime figure de Jeanne et la comparaison raisonnée des textes qui s'y rapportent.

4. — L'un des titres de M. Dunand à la reconnaissance des amis de l'héroïque vierge, c'est assurément l'honorable démarche par laquelle il a su décider M. le chanoine Ulysse Chevalier à dérober aux grands travaux dont il porte si vaillamment la surcharge, le temps nécessaire pour examiner à son tour la question de *l'Abjuration de Jeanne d'Arc au cimetière de Saint-Ouen* et de *l'Authenticité de sa formule*. De là un excellent mémoire, lu au Congrès des sociétés savantes, le 1er avril 1902, et que ne devra désormais négliger aucun historien de Jeanne, d'autant plus qu'outre la question spéciale qui en fait l'objet, le docte chanoine y a passé en revue toute la carrière de la Pucelle, en joignant à son exposé une richesse d'indications bibliographiques qu'on ne pouvait peut-être attendre que de lui seul. — Il ne sera peut-être pas hors de propos de noter ici que le même problème de « l'abjuration » a été aussi l'objet d'un examen détaillé dans la *Revue des questions historiques* (livraison du 1er avril 1903).

5. — Un témoignage nouveau de l'état actuel de l'opinion en Angleterre au sujet de la Pucelle, nous est apporté par le livre de Lady Amabel Kerr, que l'écrivain distingué qui porte en littérature le nom de L. de Beauriez a jugé utile de traduire en notre langue sous ce titre : *Jeanne d'Arc glorifiée par une Anglaise*, en y ajoutant une préface étendue, où elle exprime avec chaleur ses propres sentiments sur l'héroïne, sur la sainte nationale, comme l'Église, nous l'espérons, nous permettra bientôt de l'appeler. Pour nous, Français, c'est surtout la nationalité de Lady Amabel Kerr qui donne du prix à son ouvrage. Ce n'est pas sans une sincère gratitude que nous reproduisons ici le passage, animé d'un sentiment si généreux, où, dès le début de son livre (p. 2-3), la noble Anglaise nous déclare ainsi sa pensée : « Nous savons que les meilleurs d'entre les compatriotes de la Pucelle ont désiré avec ardeur sa béatification et insisté pour l'obtenir. Ils ont imploré de l'Église l'autorisation d'offrir à Jeanne d'Arc au Ciel des

prières de respect et de reconnaissance pour avoir sauvé leur pays de la ruine, plusieurs siècles auparavant ; ils ont sollicité la grâce de pouvoir l'invoquer dans les périls qui menacent de nouveau la patrie. Nous-mêmes, Anglais, qui sommes par la naissance les ennemis héréditaires de Jeanne, nous devons nous réjouir de ce décret qui nous procure publiquement le moyen de réparer le tort cruel de nos ancêtres à son égard. La Pucelle bénie, mise à la place qu'elle mérite, aura lieu de se féliciter de cette union surnaturelle opérée entre ceux qu'elle essaya vainement de réconcilier ici-bas. — Mais ce n'est pas pour cette unique raison que nous devons, nous Anglais, payer à Jeanne d'Arc un tribut d'hommages ; beaucoup des nôtres ont des motifs plus intimes. Parmi les personnes nées, puis élevées en dehors de l'Église, il en existe, — et ce n'est pas un petit nombre, — qui doivent à la vierge d'Orléans la première notion de ce qu'est une sainte, et la première idée de ces voies supérieures que Dieu prend pour agir envers ses créatures. »

6. — La question de la nationalité *provinciale* de Jeanne d'Arc a fait couler des flots d'encre. M. l'abbé Misset semble avoir définitivement établi que la Pucelle est née dans la partie proprement *française* du village de Domremy. Quant à son père, on admet généralement que Jacques d'Arc était né à Ceffonds, village dépendant de l'abbaye de Montiérender en Champagne. Mais ce fait ne repose pourtant que sur une affirmation de Charles du Lys, produite seulement en 1612, et qu'il n'a pas appuyé de preuves. Lui-même d'ailleurs avait varié à cet égard. Le doute qui peut subsister au sujet des ancêtres paternels de Jeanne donne de l'intérêt à la constatation récemment faite par M. Léon Dorez, d'après cinq actes de vente allant de 1315 à 1317, de l'existence en Lorraine, au quatorzième siècle, d'une famille *d'Arc*, dans un village qui porte aujourd'hui le nom d'*Art-sur-Meurthe*, mais que les chartes du moyen âge désignent sons les noms d'*Arcas*, *Arch*, *Arc*, *Archus super Mortam*, *Archus*. « Il est à remarquer, dit M. Dorez, que d'Arc-sur-Meurthe à Domremy la distance est environ moitié moindre que de ce dernier village à Ceffonds ou surtout à Arc-en-Barrois. Il eût donc été plus facile à la famille, qui avait pris le nom de son village d'origine, de se transporter d'Arc-sur-Meurthe à Domremy, que de passer de Ceffonds au même Domremy. Il faut noter aussi que nos cinq documents, compris dans un court espace de trente années, sont des actes de vente, et que la famille d'Arc semble ainsi céder peu à peu tous les biens fonciers qu'elle possédait dans cette région pour aller s'établir dans une autre région voisine où se trouvaient peut-être déjà quelques-uns de ses membres. »

7. — M. Germain Lefèvre-Pontalis qui, à plusieurs reprises, et en dernier lieu par sa très remarquable annotation du *Journal* de

Morosini, avait manifesté une érudition de premier choix sur Jeanne d'Arc et sur son époque, vient d'en donner une preuve nouvelle dans un volume par lequel il inaugure une série d'études sur *les Sources allemandes de l'histoire de Jeanne d'Arc*. Ce volume est consacré à un chroniqueur ou, pour mieux dire, à un compilateur mayençais contemporain de la Pucelle, Eberhard Windecke, dont le texte, publié jusqu'ici d'une façon incomplète, a été récemment restitué dans son exacte plénitude par l'édition critique de M. Wilhelm Altmann. L'objet de M. Lefèvre-Pontalis est de mettre, en ce qui concerne Jeanne d'Arc, cette restitution à la portée du public français, non sans en augmenter l'intérêt et l'utilité en y ajoutant le fruit de ses propres recherches. « Une première partie de ce volume, nous dit-il, est consacrée à quelques notions sommaires sur Eberhard Windecke, sa vie et son œuvre, où l'histoire française a plus d'éléments qu'on ne croit à reconnaître pour siens et à puiser avec fruit. — Dans la seconde partie, on trouvera la critique de la fraction de l'ouvrage d'Eberhard Windecke, déjà connue comme source de l'histoire de Jeanne d'Arc. Jusque-là réduit à une transposition en allemand moderne, sur laquelle avait été dressée une traduction nécessairement fondée sur une base incomplète, ce récit est ici commenté d'après l'établissement de son texte réel, qui modifie sur bien des points son allure, sa signification et sa portée... — La troisième partie contient la fraction de l'ouvrage d'Eberhard Windecke encore inutilisée pour l'histoire de Jeanne d'Arc. J'en ai reproduit le texte allemand, essayé une traduction personnelle calquée autant que possible sur l'original, et dressé un commentaire nécessaire, destiné à en éclaircir le sens et à rapprocher ces échos des événements historiques avérés, qui, par une série de déformations successives, ont pu leur donner naissance. — Quelques idées suggérées par les faits constatés au cours de ces dissertations ont été rassemblés, dans une quatrième partie, sous forme de conclusion. — Enfin, pour donner une impression générale de tout l'ensemble du récit d'Eberhard Windecke, j'ai reproduit, dans une dernière partie, tout le texte du chroniqueur allemand (relatif à Jeanne d'Arc), tel qu'il figure dans la nouvelle édition dont il vient d'être question, en l'accompagnant d'une traduction française dressée directement sur ce texte original restitué. » — Les commentaires et l'annotation de M. Lefèvre-Pontalis sont, comme d'ordinaire, riches en observations critiques et en remarques suggestives.

8. — L'intelligence totale de la physionomie et de la carrière de Jeanne exige une connaissance ample et solide des événements, des personnages, des institutions, des mœurs de son temps. Les études nécessaires pour acquérir ces notions complexes ne seront pas peu facilitées par la publication, sous les auspices de la Société de l'histoire

de France, du texte complet du *Journal* assidûment tenu de 1417 à 1435 par Clément de Fauquembergue, greffier du Parlement de Paris. Ce sera un nouveau service ajouté par M. Alexandre Tuetey, aidé par un plus jeune, mais très digne collaborateur, M. Henri Lacaille, à ceux déjà rendus par le docte archiviste à l'érudition en général et en particulier à l'histoire du quinzième siècle. Le premier volume, récemment publié, s'étend de 1417 à 1420, et contient notamment de très intéressants et utiles passages relatifs à l'occupation de Paris par la faction bourguignonne en 1418 et aux excès qui en furent la suite (p. 126, 131, 135, 149, 155), au meurtre de Montereau (p. 316 et suiv.), au traité de Troyes (p. 358, 365).

9. — Il n'est pas douteux que l'histoire ne doive rattacher sans scrupule à l'élan imprimé par la mission de Jeanne d'Arc les succès ultérieurs de la cause nationale, formellement prédits par elle. Ce n'est donc pas trop s'écarter de son centre d'action, ni surtout sortir de son époque que de signaler ici un important travail critique sur la brillante victoire qui porta un coup terrible à la domination anglaise en Normandie. Ce sujet, déjà traité par M. Charles Joret (*La Bataille de Formigny d'après les documents contemporains*, (cf. *Polybiblion*, t. XCVIII, p. 188-189), a été repris et développé avec les qualités bien connues de son érudition et de sa critique par M. J. Lair dans un *Essai historique et topographique*, accompagné de plusieurs cartes et plans, qui se recommande de lui-même à l'attention des historiens et de tous les hommes compétents.

M. S.

THÉOLOGIE

Le Christianisme, exposé apologétique, par G. de Pascal. 1re partie. *La Vérité de la religion*. Paris, Lethielleux, 1903, in-8 de II-561 p. — Prix : 5 fr.

Le nom de l'auteur nous est un garant de la valeur de cette œuvre.

Il nous en dit lui-même le caractère : ce n'est ni un simple catéchisme, ni une théologie approfondie, destinée au clergé. C'est une exposition convenant à des esprits cultivés — jeunes gens et hommes du monde — de « deux choses trop souvent ignorées de ceux-là mêmes qui prétendent à une culture d'esprit raffinée, d'abord la *vérité*, c'est-à-dire l'excellence surhumaine et la divinité de la religion ; ensuite, les *vérités*, je veux dire : le contenu dogmatique et moral de cette religion. »

J'ai toujours pensé qu'on ne saurait mettre trop de soin à l'étude de la *religion* et des *religions*, et qu'il faut à tout prix éviter le vague, si dangereux en pareille matière. Mettre en lumière le fait religieux, étrangement défiguré par des historiens et des philosophes inexacts ; — définir exactement le sentiment religieux dont abuse si fort l'école

positiviste et rationaliste ; — préciser rigoureusement les rapports de la religion naturelle et de la religion surnaturelle, voilà qui est indispensable pour toute apologétique moderne.

A ce point de vue, on lira avec intérêt et avec fruit, dans le *Livre I, la Révélation*, le chapitre I consacré à la religion, qui se termine par d'excellentes conclusions : d'abord (p. 30) que la vérité est entre deux excès, l'un qui admet l'existence historique de la religion naturelle, l'autre qui soutient que la religion est *en soi* et nécessairement surnaturelle, — puis (p. 31) que, « historiquement, la religion de l'humanité voulue positivement de Dieu est une religion surnaturelle, qui, bien loin de détruire la religion naturelle, la suppose, la contient, la perfectionne et la complète. »

Partant de ces fondements solides et de ces définitions précises, l'auteur peut donner, dans son livre quatrième : *Les Fausses Religions*, un excellent aperçu de la philosophie que dès maintenant on est en droit de tirer de la science sérieuse. Il profite largement de l'*Apologétique* du Dr Schanz, et des *Problèmes et conclusions* de l'abbé de Broglie, et, se bornant à mettre en lumière les points saillants, il laisse au lecteur l'impression de l'absolue transcendance du catholicisme par rapport aux autres religions.

J'ai tenu à recommander spécialement cette première et cette dernière parties du volume. Il y a aussi d'excellentes choses dans les deux livres intermédiaires consacrés à l'Église, sa propagation, sa vie et son témoignage, les évangiles qu'elle nous présente (Livre II, p. 109-209) ; puis les principes généraux de sa constitution, ses droits, son autorité, ses rapports avec l'État, son infaillibilité, et les sources scripturaires et traditionnelles de son enseignement (Livre III, p. 209-505.)

Toute la doctrine est fort sûre, en même temps sagement conciliante. Des écoles nouvelles, des nouvelles méthodes d'apologétique on ne rejette pas tout en bloc et les dernières lignes du livre sont pour dire que, « si la foi est essentiellement un acte intellectuel, elle n'en reste pas moins sous l'influence de la volonté et du cœur. »

B. DE CARROY.

JURISPRUDENCE

Recueil d'actes internationaux de l'empire ottoman, recueillis et publiés par GABRIEL EFFENDI NORADOUNGHIAN. T. III. (*1856-1878*) et T. IV (*1878-1902*). Paris, Pichon, 1902-1903, 2 vol. gr. in-8 de XXXIV-573 et XXX-658 p. — Prix : 40 fr.

Les deux nouveaux volumes de cette importante collection contiennent tous les actes officiels qui ont amené ou consacré un nouvel état des choses dans plusieurs parties de l'empire ottoman.

Voici d'abord un répertoire chronologique des actes accomplis sous

le régime d'Abd-ul-Medjid. Citons ensuite le texte complet des protocoles du Congrès de Paris, dont la première séance a été tenue le 25 février 1856 : ce Congrès aboutissait au traité du 30 mars de la même année (p. 70). Il a été, avec raison, attaché une importance exceptionnelle à la convention dite des détroits, annexe du traité principal, ainsi qu'aux dispositions relatives à la convention dite des détroits, annexe du traité général, ainsi qu'à la convention sur le nombre et la force des bâtiments de guerre dans la Mer Noire (p. 82) et à la déclaration du Congrès de Paris (1856) sur le droit maritime (tome III, p. 89).

Signalons à la suite (n° 685) le célèbre Hatti-Humayoum de 1856, lequel a joué et joue encore un grand rôle dans les interventions diplomatiques. A la page 88, on rencontrera le traité par lequel l'Autriche, la France et la Grande-Bretagne garantissent l'intégrité de l'empire ottoman. A côté de plusieurs conventions de limites, voici les protocoles de la commission européenne pour la réorganisation des principautés roumaines. Indiquons aussi les pièces relatives à l'intervention européenne en Syrie (1860) avec cinq documents.

Voici venir à la suite les traités de commerce avec la France (1861), avec la Grande-Bretagne, l'Italie, la Belgique, la Russie en 1862, puis avec les États-Unis d'Amérique, les Pays-Bas, l'Espagne, le Zollverein, l'Autriche.

A la page 204, nous trouverons le protocole pour la restauration de la coupole du Saint-Sépulcre. Signalons aussi la conférence relative aux biens conventuels de la Moldo-Valachie (p. 216 et 219), les affaires du Liban (p. 223), des îles Ioniennes (p. 231), la navigation du Danube (p. 240), le canal de Suez (p. 242), l'hérédité princière en Roumanie (p. 257), la propriété immobilière aux étrangers (p. 271), l'exarcat bulgare (p. 293), la revision du traité de Paris (p. 301), l'hérédité à Tunis (p. 338), le firman au khédive d'Égypte (p. 347), le rétablissement de l'ordre dans les contrées balkaniques (p. 541).

Au volume de 1878 à 1902, nous indiquerons les protocoles et le traité de Berlin, le traité de paix avec la Russie de 1879, la convention avec l'Autriche concernant la Bosnie et l'Herzégovine (p. 219), puis divers réglements de frontières.

Notons également une protestation de la Porte contre l'occupation de la Tunisie (p. 285), puis la navigation du Danube (p. 307), l'acte général de Berlin pour le Congo et l'Afrique occidentale (p. 340), les difficultés survenues dans la Roumélie orientale en 1885 et 1886, le traité de Bucarest, l'Angleterre et l'Egypte (p. 426), la répression de la traite des esclaves africains (p. 455), le traité de commerce avec l'Allemagne, du 26 août 1890. La dernière pièce du tome IV est une instruction concernant les vilayets de la Turquie d'Europe ; elle porte le numéro 1001.

Les indications qui précèdent montrent suffisamment la valeur pratique de la collection éditée par M. Noradounghian. A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters, herausgegeben von Dr BÆUMKER und Freiherr VON HERTLING. Münster, Aschendorff, 1903, Band IV :

Heft. 1. Dr HANS WILLNER : **Des Adelard von Bath Traktat de eodem et diverso**, in-8 de VIII-112 p. — PRIX : 4 fr. 60.

Heft. 2 et 3. Dr LUDWIG BAUR : **Dominicus Gundissalinus, de divisione philosophiae**, in-8 de XIV-408 p.— Prix : 16 fr. 25.

Heft. 5. Dr ARTHUR SCHNEIDER : **Die Psychologie Alberts des Grossen**. 1. Teil, in-8 de XIV-292 p. — Prix : 11 fr. 85.

Ces trois publications enrichissent notablement la collection déjà considérable formée par MM. Bæumker et de Hertling.

Le traité d'Adélard de Bath n'est guère connu que de nom. On le cite à propos d'une phrase sur les universaux. Son sujet est en réalité tout autre. Malgré son titre bizarre, c'est une œuvre plus littéraire que philosophique. Pour exciter son neveu à l'étude, Adélard figure un dialogue qu'il aurait eu avec la déité des satisfactions mondaines et avec la muse de la philosophie escortée des sept arts libéraux. Cet ouvrage, bien que le latin n'en soit pas irréprochable, est remarquable par une recherche d'élégance inconnue aux philosophes du XIIIe siècle.

Adélard a été quelquefois cité, notamment par Jourdain et par Hauréau, mais son opuscule n'avait pas encore été publié en entier. L'éditeur a suivi le manuscrit existant à la Bibliothèque nationale de Paris sous le no 2389. Il a ajouté en appendice deux petites notices sur la question des universaux qu'Hauréau avait découvertes. Ces notices, aussi en latin, nous paraissent, d'après le style et la manière de raisonner, plus récentes et bien supérieures au point de vue philosophique.

Le Dr Willner s'est donné la peine d'accompagner sa publication d'un commentaire assez étendu, où il traite principalement de la théorie dite de l'indifférence d'après laquelle l'universel et l'individu ne sont que la même réalité envisagée à deux points de vue. Cette théorie, essai de conciliation entre les idées de l'école platonicienne de Chartres et les vues critiques d'Adélard, est encore, comme l'a bien remarqué Hauréau, une théorie réaliste ; c'est elle qui a préparé la voie au réalisme modéré du grand siècle de la scolastique. — Nous aurions souhaité quelques détails sur la vie et la personne d'Adélard. Sans doute M. Willner n'aura pas trouvé les renseignements nécessaires pour combler cette lacune.

— L'écrit de Gundissalinus, en espagnol Gonzalez, est un tableau d'ensemble de toutes les sciences connues de son temps. Gonzalez, archi-

diacre de l'archevêché de Tolède, n'était pas un penseur de génie ; c'était un vulgarisateur empressé de s'emparer de toutes les nouveautés et de les jeter dans le public. Son ouvrage n'en est pas moins important ; il donne une idée de l'état de la science au milieu du douzième siècle. La compilation de Gonzalez renferme un grand nombre d'assertions reproduites presque mot à mot des travaux d'Avicenne, d'Alfarabi et d'Algazel, que Gérard de Crémone venait de traduire vers 1140. L'infusion de la science arabe faisait éclater de toutes parts le trivium et le quatrivium des écoles du premier moyen âge. M. le Dr Baur a joint à cette publication un long commentaire, où il recherche les sources de toutes les théories exposées par Gonzalez. Comme érudition, son étude ne laisse rien à désirer ; le nombre des auteurs qu'il a consultés est véritablement effrayant.

Sur la question des universaux, qui préoccupait si vivement les esprits à cette époque, Gonzalez a quelques mots assez justes. D'autre part il est à remarquer la très petite place qu'occupe alors la psychologie dans l'ensemble des sciences. Elle n'a pas de nom particulier et est confondue dans la partie de la physique qui regarde les animaux. Cependant Gonzalez avait commencé par définir la philosophie la science de l'homme et de ce qui l'entoure.

— Le troisième fascicule diffère des deux autres. Ce n'est point une publication de textes. Les œuvres d'Albert le Grand ont déjà été publiées dans vingt éditions différentes. C'est un commentaire ayant pour but spécial de signaler l'origine des opinions soutenues par le grand docteur qui fut le maître de saint Thomas d'Aquin. Le Dr Schneider a cru bon de diviser son travail en plusieurs parties selon les sources où Albert le Grand a puisé. La première partie publiée aujourd'hui contient les doctrines empruntées à Aristote et à ses commentateurs, notamment aux Arabes dont Albert fit une étude toute particulière. Cette partie contient surtout les théories psychologiques sur la nature de l'âme, son union avec le corps, les puissances sensibles et intellectuelles. Tout en admettant que l'âme est la forme du corps, et lui donne l'être, le mouvement et la vie, Albert ne croit pas, comme son disciple saint Thomas, qu'elle lui donne aussi d'être corps, qu'elle lui donne la corporéité, *forma corporeitatis*. De même il n'est pas loin d'admettre une certaine innéité pour les premiers principes. Ils sont en nous par nature ; toutefois, pour les appliquer, il faut en posséder les termes que nous donne l'expérience. Albert entend dans le sens de possession des premiers principes l'*intellectus adeptus* d'Avicenne.

Cette étude offre, on le voit, un haut intérêt pour la connaissance des origines de la grande scolastique. Malheureusement elle ne peut être utilisée en France que par les personnes connaissant suffisamment

l'allemand. Pouvons-nous remarquer, à cette occasion, que l'auteur emploie le mot *Verstand* pour désigner la raison, *ratio*, et le mot *Vernunft* pour désigner la simple connaissance intellectuelle. Nous croyions que, depuis Kant, l'usage de ces deux mots était fixé dans le sens inverse.

D. V.

Plantes fourragères, par C.-V. Garola. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1904, in-18 de XII-468 p., avec 137 fig. — Prix : 5 fr.

Ce nouveau volume continue avec succès la publication de l'*Encyclopédie agricole*, publication des mieux faites et des plus utiles. Elle remplit parfaitement son but, qui est « de résumer les connaissances absolument nécessaires pour la culture rationnelle du sol. »

Ainsi que l'indique son titre : *Plantes fourragères*, le nouveau traité de M. Garola expose le rôle que ces productions jouent dans l'économie rurale. La division du livre est logique. Successivement se déroule ce qui concerne les prairies naturelles, les prairies artificielles, les fourrages annuels, enfin les plantes sarclées qui complètent si merveilleusement la série des productions mises à la disposition de l'éleveur. Pour les prairies, l'auteur fait d'abord connaître, par des indications précieuses, les espèces qui se rencontrent spontanément ; puis celles que l'on doit rechercher ou qu'il faut rejeter ; pourquoi ce choix, pourquoi cette sélection ; quelles sont les ressources des divers terrains cultivés, leurs préférences et ce qui se comportera le mieux sous chaque climat.

A l'étude des graminées succède celle des légumineuses, et tout ce qui s'y trouve indiqué sert d'entrée en matière à la partie consacrée aux prairies artificielles et temporaires. Suit un chapitre important sur tout ce qui concerne la fenaison ; son époque sur laquelle ont cours bien des idées erronées ; sur la manière d'opérer les fauches, de dessécher, rentrer et conserver les produits. Les conseils pour l'ensilage sont ici appropriés aux fourrages verts, plus loin ils concerneront les racines fourragères et les plantes sarclées. La dernière partie de l'ouvrage leur est spécialement consacrée. C'était normal, car la culture, et l'emploi pour l'alimentation du bétail, des betteraves, pommes de terre, navets, choux, raves, etc,, a pris une extension considérable. Il est bon d'en étudier le développement et l'utilité.

Après avoir indiqué ainsi la division adoptée dans l'exposé, il convient de relater la méthode suivie par l'auteur.

A chaque sujet nouveau il procède de la même manière, déterminant d'abord les conditions de sol et de climat que réclame la plante dont il s'occupe, l'époque la plus propice pour la semer, sa culture spéciale, le mode de récolter, de conserver, d'utiliser enfin ses produits. Mais ce qui est extrêmement précieux pour l'éleveur, ce sont les renseignements réunis sur les ressources d'alimentation que chacune lui

fournit : résumées méthodiquement et présentées presque toujours en tableaux bien faits et précis, tirées des plus récentes publications, ces indications donnent une valeur exceptionnelle à l'ouvrage. On peut donc féliciter M. Garola d'avoir, de tous points, rempli son programme de grouper « les renseignements les plus utiles pour tirer de la transformation de ces plantes par le bétail les résultats les plus avantageux. »

G. DE SENNEVILLE.

La Photographie vitrifiée mise à la portée des amateurs, par RENÉ D'HÉLIECOURT. Paris, Mendel, s. d., in-8 de 176 p., avec 38 grav. — Prix : 3 fr.

Les amateurs auxquels s'adresse cet intéressant petit livre, arrivé d'ailleurs à sa deuxième édition, me paraissent être des professionnels, ou peu s'en faut. La photographie vitrifiée est en effet un art, et un art difficile, qui demande un long apprentissage, des frais assez considérables, et ne se pratique pas sans de nombreux échecs. Évidemment, le résultat, lorsqu'il est atteint, est tout à fait remarquable, mais la réussite me paraît devoir être bien problématique pour un amateur, au moins avant de longs essais, très pénibles sans doute, mais aussi, bien intéressants. Loin d'ailleurs de vouloir décourager l'amateur qui a le goût et les loisirs nécessaires pour essayer de faire de la photographie vitrifiée, je lui conseille de se mettre à l'œuvre résolument. S'il veut s'astreindre à suivre à la lettre les conseils, formules et recettes que renferme le petit livre de M. d'Héliecourt, il obtiendra des résultats sinon satisfaisants dès le début, au moins encourageants.

J. C. T.

LITTÉRATURE

Étude sur le dialecte éolien. Sa place dans l'ensemble des dialectes grecs, par CHARLES LAMBERT. Paris, Rousseau, 1903, gr. in-8 de IX-275 p. — Prix : 4 fr.

Le but de cette étude savante est clairement exposé par le sous-titre : il s'agit de déterminer la place qu'occupe, dans l'ensemble des dialectes grecs, celui qui fut parlé en Éolie. Les autres dialectes ne sont mis en cause que pour lui être comparés.

Comme moyen d'observation, l'auteur ne se sert pas du vocabulaire, n'étant pas assuré que les vocables appartiennent bien tous au langage des Éoliens. Il n'examine que les faits grammaticaux, tant ceux de la phonétique que ceux de la morphologie.

Il arrive à deux conclusions, l'une négative : « Ni l'histoire ni la linguistique n'autorisent à réunir dans une unité primordiale les dialectes éoliens », l'autre positive : « Au dorien s'oppose nettement le groupe tout entier des dialectes non doriens. » Ceux-ci sont les

rejetons d'une langue qui était à peu près une avant l'invasion dorienne. Ce groupe peut être appelé « panachéen. » Les Doriens survenant troublèrent l'unité primitive. Par cette scission, les différences dialectales s'accrurent ; alors naquit véritablement l'éolien, et l'ionien attique et le béotien et les autres dialectes.

Nous voilà loin, comme on voit, de la classification ordinaire en quatre dialectes, ni plus ni moins, dont l'éolien aurait été constitué tout d'abord et tout d'une pièce. Nous n'en sommes plus à l'unité dialectale éolienne, comprenant tout ce qui n'était ni ionien ni dorien. Mais on s'explique cependant l'air d'antiquité des textes éoliens et les formes primitives qu'ils semblent affecter. Avons-nous cette fois, sur la question des rapports des dialectes entre eux, la solution définitive ? Il serait sans doute imprudent de répondre.

Quoi qu'il en soit, la riche bibliographie spéciale consultée par l'auteur témoigne de son érudition bien informée, et la lecture de l'ouvrage fait admirer son étude patiente et consciencieuse. Que désirer de plus ? Ne demandons pas l'impossible à la philologie. Malgré ses efforts continuels, elle aura toujours besoin, en cette matière comme en d'autres, de renouveler ses conjectures, et, pour affermir les conclusions d'aujourd'hui, d'attendre la science de demain. A. Boué.

Le Travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains, par Antoine Albalat. Paris, Colin, 1903, in-18 de 312 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Albalat poursuit l'œuvre, utile et dangereuse, qu'il a commencée avec son *Art d'écrire enseigné en vingt leçons* et la *Formation du style par l'assimilation des auteurs*. Quand déjà trop de gens écrivent, n'est-il pas, en effet, inopportun de révéler les secrets et ficelles du « métier » ? Car c'est le « métier » plutôt que « l'art », vous pensez bien, qui s'enseigne, s'assimile et se transmet.

Pour cette fois il fait à ses élèves toucher du doigt comment la plupart des grands écrivains ne raturent que pour chercher le mot plus précis, plus pittoresque, ou plus rare, le tour plus harmonieux, la finale plus sonnante. Ayant déclaré la guerre aux écrivains *négligés* ou *faciles*, il est sévère à Georges Sand, à Théophile Gautier, à Stendhal, qui n'ont rien à lui fournir, surtout au *Télémaque* de Fénelon, dont il est vrai que le style a bien de la mollesse et de la fadeur, mais qui — peut-être M. Albalat, moins qu'un autre, a-t-il le droit de le méconnaître, — est bien l'inventeur moderne de cette prose colorée, plastique et sonore, qu'il admire chez Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand et Flaubert. Chez ces derniers, dont il a pu avoir sous les yeux des manuscrits, il a trouvé plus d'exemples qu'il n'était besoin pour

illustrer sa leçon et rendre à ceux qui voudront se faire auteurs le goût un peu difficile.

Pour tous nos classiques d'ailleurs, dont il a voulu, en même temps, analyser les idées sur le style et la façon d'écrire, il s'est aidé de travaux déjà tout faits : de M. Gandar et de l'abbé Lebarq, sur Bossuet ; de Victor Cousin sur l'*Émile*, de MM. Paul et Victor Glachant sur Victor Hugo, de M. Faguet sur Flaubert, des éditions critiques de Fénelon et de Pascal. Et soit qu'il résume Buffon, soit qu'il emprunte au *Commentaire* de Malherbe sur Desportes, à la correspondance de Boileau et de Racine, quelques traits, il n'apprendra rien de bien neuf à qui a déjà fait sa rhétorique. Mais il fut ingénieux de réunir l'essentiel de ce qu'on sait sur *le soin de la forme* chez nos auteurs, et ce livre, en même temps que comme manuel pratique du *choix des expressions*, vaut aussi comme esquisse d'un chapitre encore épars d'histoire littéraire ; — seulement il vaudrait bien davantage, s'il y avait plus de proportions, et plus d'ordre.

M. Albalat ne craint-il pas d'avoir donné aux apprentis, à qui son livre spécialement s'adresse, un mauvais modèle de méthode en faisant venir, (je n'ai pas pu deviner pourquoi), Bossuet après Flaubert et Henri Heine, le Balzac d'*Eugénie Grandet*, entre Victor Hugo et Fénelon, Massillon à côté de Stendhal ? Il n'est pas non plus très exemplaire de s'acquitter par quelques généralités sur Corneille (30 lignes), ou Balzac (150), de la promesse faite d'étudier les « corrections manuscrites », des grands écrivains ; encore moins, de dire avec désinvolture : « Les ratures de Montesquieu doivent être bien curieuses. Malheureusement ses manuscrits sont à Bordeaux !... »

Enfin, pour aller jusqu'au bout de mes critiques, si le goût de M. Albalat me paraît, dans le commentaire de ces corrections d'auteurs, généralement assez sûr, il faut redire sérieusement que sa complaisance à certains « effets » très travaillés et à certaines gentillesses risque, en un temps où la simplicité déjà est fort peu de mode, de déchaîner les dilettantes du mot précieux et de la phrase contournée. Il faut encore confraternellement lui dire de supprimer, à la prochaine édition, comme choquante — à tous égards — cette formule par laquelle il prétend caractériser le tourment que s'infligea Flaubert pour bien écrire : « C'est le Christ de la littérature. »

GABRIEL AUDIAT.

Histoire de l'édition bénédictine de saint Augustin, par A.-M.-P. INGOLD, *avec le Journal inédit de Dom Ruinart*. Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de XII-201 p. — Prix : 5 fr.

La belle édition des œuvres de saint Augustin, donnée par les bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, leur fait le plus grand honneur. Elle leur mérita les félicitations des Souverains Pontifes et de

Louis XIV et les applaudissements des historiens et des théologiens. Quelques voix discordantes troublèrent néanmoins ce concert d'éloges. Elles éclatèrent dans des brochures où, sous le voile épais d'un pseudonyme, on présentait cette œuvre, d'une valeur scientifique indiscutable, comme une simple entreprise janséniste. Les intrigues à Paris et à Rome suivirent de près l'apparition de ces attaques. Le but de tout cela était facile à deviner : il s'agissait d'interrompre l'édition où de la faire condamner. Les troubles causés par les querelles jansénistes semblaient favoriser l'exécution de ce dessein. Les mauristes et leurs amis veillaient. Aux pamphlets ils opposèrent des défenses ; pour conjurer les intrigues, ils se servirent des admirateurs et des protecteurs que leur valaient une vie religieuse très fidèle et des travaux de premier ordre. Ce furent eux, Dieu merci ! qui eurent le dernier mot. Il faut s'en féliciter, puisque, depuis deux siècles, historiens et théologiens vivent sur leur saint Augustin. Cette édition n'est pas, au reste, sur le point d'être remplacée.

Cette querelle forme un épisode curieux de notre histoire littéraire. Elle valait la peine et l'honneur d'une étude. Le regretté vice-recteur de l'Institut catholique de Lille, M. le chanoine Didio, l'avait commencée. M. Ingold, après y avoir mis la dernière main, vient de la donner au public dans ses *Documents pour servir à l'histoire religieuse des* XVIIe *et* XVIIIe *siècles*. Il y aurait encore des pages intéressantes à publier sur cette affaire. Les papiers qui nous restent des procureurs de la Congrégation de Saint-Maur à Rome et la correspondance inédite des bénédictins contiennent des renseignements variés et curieux sur les suites que cette querelle eut à Rome et en Italie. J.-M. Besse.

Propos littéraires, par Émile Faguet. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1902, in-18 de 406 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Faguet commence par soutenir effrontément ce paradoxe que « la critique n'a aucune influence. » C'est un jeu d'en faire, et, pour le public, un jeu d'en lire, comme on lit de la philosophie ou des romans. Il se hâte d'ajouter que, de même que toute autre œuvre d'art, l'œuvre de critique bien faite, « en réalisant le beau, » élève les hommes et devient ainsi, quand même, un agent de moralité puissant. C'est donc son excuse, s'il en était besoin, d'avoir réuni en volume certains des « Propos » qu'il tint en toute indépendance d'esprit sur des choses de littérature, et par lesquels il a en effet, nul n'en doute, réalisé une manière de beauté.

Or il est impossible de suivre en tous les chapitres du livre cette pensée qui jaillit et court comme une eau vive, faisant sur un fond de bon sens scintiller les plaisanteries et les bons mots, à tous vents

jetant des idées fortes ou légères d'esthétique, de politique ou de morale. Je me bornerai donc à dire quels écrivains font l'objet de ces libres et lestes propos. C'est Tolstoï « comme romancier et poète, un des quatre ou cinq plus grands génies de notre siècle; comme penseur, un des plus faibles esprits de l'Europe; » — Zola, dont la thèse sur le progrès, la justice et le bonheur par la science est « la niaiserie même »; — M. Anatole France, qui, dans *l'Orme du Mail* et *le Mannequin d'osier*, ces deux livres à la Swift, tout pleins d'un savoureux et délicat réalisme, « a de l'esprit à faire peur »; — M. Paul Bourget, dont *Une Idylle tragique* lui paraît « le chef-d'œuvre » (ce n'est pas mon avis), dont il résume avec verve, et critique avec pénétration les fines nouvelles intitulées : *Deuxième Amour* et *Complications sentimentales ;* — M. Maurice Barrès, « esprit réfléchi, méditatif, capable d'évolution », dont *les Déracinés* sont « un livre éminemment ennuyeux », mais, comme disaient nos pères, « un livre essentiel », où est vigoureusement peinte la génération inquiète, ambitieuse, et sans principes de 1880, et dont les conclusions sur l'état de « dissociation « où se trouve la France moderne « sont tellement celles de M. Faguet, qu'il a comme une pudeur à dire qu'elles sont justes »; — M. de Vogüé, en qui se rencontrent « l'ironie très voilée d'un certain scepticisme et l'optimisme éloquent des plus hautes convictions »; — Pierre Loti, un « homme de regret », qui *regrette* incessamment, qui regrette le passé, le présent, et déjà l'avenir si proche et si court; qui, à cause de cela, goûte les joies à la fois avec avidité, fébrilité, imitation et tristesse »; — M. Sully-Prudhomme, dont la belle méditation philosophique *Que sais-je?* est fortement condensée en quelques pages; — M. Édouard Rod, M. Paul Adam, les frères Margueritte, M. Léon Daudet, Gyp, « l'esprit le plus naturel et le plus spontané qui puisse être », M. Mæterlinck, dont les personnages « sont des âmes infantiles dans des corps adultes, et ces grands garçons-là, et ces grandes filles expriment des ébauches de pensées dans des balbutiements de mots vagues... »

Et, mêlés aux romanciers, se présentent les philosophes et les sociologues, M. Henry Michel, M. Léon Bourgeois, M. René Worms, avec qui M. Faguet, familier des grands écrivains politiques du XIXe siècle, et, « vieux libéral », comme il se définit lui-même, est toujours ardent à discuter de façon serrée et qui porte...

Enfin soixante pages du présent livre, dont on devine par cet aperçu incomplet la variété, sont remplies par une étude écrite avec un grand charme de tendresse sur un camarade d'École normale de M. Faguet, Édouard Ruel, critique d'art très fin, âme très pure et très religieuse; certes, Mgr d'Hulst et M. Ollé-Laprune, qui avaient successivement voulu se faire ses éditeurs, n'auraient pas, quoique liés à cette âme par

la communauté de la foi chrétienne, parlé d'elle avec plus de délicatesse et une plus pieuse admiration. GABRIEL AUDIAT.

La Vie et les Livres, par GASTON DESCHAMPS (6e série). Paris, Colin, 1903, in-18 de 297 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il n'y a plus grand'chose de nouveau à dire sur M. Gaston Deschamps, puisque, bien installé en sa tribune du *Temps*, il ne fait pas grand effort pour renouveler sa manière. De la facilité, de l'agrément, des souvenirs de voyageur et de lettré, mais qui s'épuisent un peu, des opinions moyennes ou même tout à fait neutres — il y a 162 pages sur Napoléon qui ne porteront ombrage à personne ; — un arrière-fonds de morale très bourgeoise, vérités de sens commun, respect un peu badaud pour la gloire, le panache, les belles tueries de Waterloo, mais aussi la « petite secousse » en évoquant 70, en saluant « la ligne bleue des Vosges », en parlant de l'Alsace des *Oberlé* ; enfin, dans l'émotion, comme dans la pensée et dans le style, quelque chose de superficiel et de hâtif, qui est le fait du métier plus encore que de l'ouvrier. Le moyen, en effet, d'approfondir et discuter de gros, sérieux, nobles ouvrages ou de méditer autour, quand on doit, chaque semaine, au milieu d'une vie dispersée, jeter au cyliste du journal qui attend les feuillets de l'article à date fixe ! Il faudrait être un bénédictin, ou Sainte-Beuve... Et M. Deschamps, je l'en plains plus que je ne l'en blâme, n'a même pas, c'est trop visible, le temps de lire en entier les livres dont il parle. Il en feuillette et résume un chapitre ou deux, puis tourne court. Cela diminue l'autorité de sa critique qu'aussi bien, par prudence, il réduit à très peu de chose, en même temps que cela en fait un conteur tronqué, qui presque jamais n'achève le récit en abrégé qu'il avait commencé.

C'est dommage vraiment, car dans le présent volume il se trouve que les romans ne tiennent presque aucune place, les livres de vers absolument aucune, et que M. Deschamps a pu grouper ses articles en trois cycles : le *Cycle de Napoléon*, aperçu des nombreux ouvrages napoléoniens parus ces années dernières, de MM. Chuquet, Arthur Lévy, Masson, Welschinger, Henri Houssaye, Paul Gautier ; — le *Cycle de la guerre*, dont *le Désastre*, des frères Margueritte, *les Oberlé*, de M. René Bazin, et *l'Alsace*, de M. Charles Grad, ont fourni la matière, — enfin le cycle à la mode, le *Cycle de l'exotisme colonial et pittoresque*, par où l'on roule à travers l'Inde de M. André Chevrillon, la Chine de Pierre Loti, de M. Marcel Monnier et de M. Bard, le Japon, le Chili de M. Bellessort, l'Australie, de M. Pierre Leroy-Beaulieu, etc... Si, au lieu de papillonner à l'aventure sur ces livres, M. Deschamps en avait méthodiquement extrait tout le suc, il nous aurait donné une histoire en raccourci de Napoléon,

et un petit tour du monde qui eussent été charmants... Il est vrai qu'en en distillant pour les gens du monde la fleur, il eût fait tort aux gros volumes d'Académie ou d'Institut, tandis que sa discrétion les ménage, et que son compte rendu ne dispense jamais de les lire.

GABRIEL AUDIAT.

Antonio Beccadelli detto il Panormita, studio del dott. MICHELE NATALE. Caltanisetta, tip. dell' Omnibus, 1902, in-8 de IX-135 p. — Prix : 3 fr.

A cette nouvelle biographie du Panormita, qui se lit avec agrément, je ne ferai qu'un reproche : c'est de présenter un peu trop, par endroits, les caractères d'une apologie. L'auteur fait habilement ressortir tout ce qui est à l'avantage de son personnage ; il se montre assez indulgent pour ses défaillances, et plaide plus d'une fois les circonstances atténuantes. Le jugement qu'il porte sur l'*Opera de dictis et factis Alphonsi* pourra sembler bien favorable ; en revanche, M. Natale reporterait volontiers sur le milieu où, pendant ses années de jeunesse, a vécu Beccadelli, la plus grande part de responsabilité d'un livre à scandale comme l'*Hermaphrodite*. Mais il a bien su faire revivre cette curieuse figure d'humaniste homme de cour et définir le rôle à la fois littéraire et politique du Panormita auprès d'Alphonse le Magnanime et de Ferdinand.

Ce qui contribue principalement à l'intérêt de ce livre et en fait la nouveauté, c'est que l'auteur a tiré grand parti de recueils de lettres, de pièces de vers et de discours politiques de Beccadelli, qui étaient restés jusqu'ici à peu près sinon tout à fait inutilisés. De là deux chapitres, l'un sur les poésies latines, l'autre sur la correspondance du Panormita, qui sont parmi les meilleurs du volume. On trouvera, dans plusieurs appendices, un dépouillement de ces recueils (mss. Barberini XXX, 142 et XXX, 143), et, soit dans le corps de l'ouvrage, soit à la fin, un bon nombre de pièces inédites, pour la plupart assez courtes d'ailleurs ; ces petites pièces permettent de mieux apprécier le talent, ou l'habileté, de Beccadelli, qui passait pour le meilleur poète latin de son temps.

L. AUVRAY.

HISTOIRE

Les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'en l'an 100 avant notre ère, étude historique, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. Paris, Fontemoing, 1904, in-16 de XII-220 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre d'antiquité s'ouvre par une dédicace toute de modernité : « A la mémoire de Henri Martin et de Jules Ferry, hommage de vive reconnaissance et d'inaltérable souvenir. » Et la Préface nous donne aussitôt la raison d'être du livre : « Je publie dans ce volume un cours

que j'ai fait au Collège de France pendant l'année scolaire 1902-1903, histoire la plus ancienne de ces deux familles celtiques (Gôidels et Gallo-Brittons) » ; et pour les sources et les preuves, l'auteur renvoie aux ouvrages et mémoires dans lesquels il a traité en détail le sujet résumé pour son auditoire et, aujourd'hui, par delà son auditoire pour un public plus étendu.

— Les trois premiers chapitres résument d'une façon claire et intéressante la plus ancienne géographie et la plus ancienne ethnographie des Celtes en Europe : les noms de pays et les noms de lieu forment à la fois des points de repère et des arguments d'ordre probant. — Viennent ensuite cinq chapitres sur la religion des Celtes : nous avouons ne pas les goûter ; et M. d'Arbois de Jubainville n'aurait pas eu besoin de les écrire pour prouver la puissance de son imagination et la fertilité de ses conceptions. M. d'Arbois a voulu sans doute rivaliser avec Henri Martin dont on connaît l'enthousiasme druidique et bardique et à la mémoire duquel il a dédié ce livre. Henri Martin et les écrivains de son temps expliquaient la mythologie de la Gaule par les légendes galloises. M. d'Arbois l'explique par les légendes irlandaises. Celles-ci sont plus anciennes et plus authentiques que les premières ; mais elles n'arrivent pas davantage à l'antiquité ; une mythologie ne s'explique pas par des légendes romanesques postérieures de plus de mille ans et provenant de peuples congénères.

Après ces développements d'autant plus malheureux que *falsis vera remiscet*, et que son autorité scientifique fera prendre au public comme réalité historique des fantaisies conjecturales et confuses, M. d'Arbois de Jubainville descend des nuages sur la terre pour faire l'histoire des migrations et des conquêtes des Celtes ou Gaulois ; il part de leur centre primitif, tel qu'on le restitue, c'est-à-dire dans ce qui est aujourd'hui l'Allemagne centrale et septentrionale. De là ils se sont étendus à l'ouest du Rhin, au sud des Pyrénées, au sud des Alpes, au sud du Danube et jusqu'en Asie Mineure : ils y ont guerroyé contre d'autres peuples, Ligures, Venètes, Ibères, Phéniciens, Grecs, etc., avant d'être vaincus et soumis eux-mêmes par les Romains et avant que les Germains jadis (leurs sujets à eux Gaulois) aient fini de changer de rôles avec leurs anciens maîtres.

M. d'Arbois de Jubainville avait déjà plusieurs fois traité ces questions : ici il les présente, en résumé, par conséquent d'une façon plus claire mais non sans quelque sécheresse. Cette sécheresse vient aussi peut-être de ce que M. d'Arbois n'a pas pris la peine de composer ce livre, mais a simplement résumé en vingt chapitres la matière de ses vingt leçons et chacune portant sa date. Villemain et d'autres professeurs de notre grande époque gardaient aussi à leurs livres la forme de cours ; mais l'ensemble était plus harmonieux et la lecture plus attrayante.

A manier tant de noms, les erreurs sont aisées et excusables. *Necker* n'est pourtant pas une faute d'impression, car on le rencontre deux fois (p. 14 et 116), pour désigner non pas le ministre de Louis XVI, mais l'affluent du Rhin, toujours appelé Neckar. *Steier-markt* (p. 119) n'est qu'une faute d'impression, malheureuse pourtant parce qu'elle paraît avoir un sens.— Mais ce qui pourra dérouter le lecteur français, c'est, et cela dès la première page, le terme de *Gôidel* : c'était, il y a plus de mille ans, le nom qui, réduit par l'usure phonétique, s'écrit aujourd'hui chez nous Gaël, quoiqu'un tréma français, erroné, lui donne l'apparence de deux syllabes au lieu d'une. Le lecteur français a l'habitude des Gaëls ; pourquoi les lui changer ? Il nous paraît quelque peu pédant d'écrire aujourd'hui *Gôidels* en français et pour le grand public, mais peut-être M. d'Arbois de Jubainville a-t-il introduit ce mot en français à cause de cela même : il nous semble pourtant qu'une note de philologie aurait suffi pour expliquer que Gaël est l'aboutissant historique d'un ancien nom *Gôidel*. H. Gaidoz.

Tortures et tourments des martyrs chrétiens. Traité des instruments de martyre et des divers modes de supplice employés par les païens contre les chrétiens, par Antonio Gallonio. Traduit sur les originaux italien et latin. Paris, Carrington, 1904, in-8 de vi-234 p., orné de 46 planches. — Prix : 20 fr.

Une très ancienne église de Rome rebâtie par Nicolas V, *S. Stefano rotondo*, présente sur ses murailles circulaires une série épouvantable de scènes de martyre peintes par le Florentin Tempesta, et par Pomarancio. C'est vers ce panorama de supplices, qui traduit avec un réalisme de cauchemar les descriptions les plus cruelles des légendes hagiographiques, que notre pensée s'est immédiatement reportée en ouvrant le traité de l'oratorien Gallonio, archéologue fameux et collaborateur de Baronius (15 mai 1605). Et, de fait, les quarante-six planches que renferme cet ouvrage intéressant à divers titres le bibliophile, sont la reproduction des gravures sur cuivre exécutées par Antonio Tempesta, d'après les dessins de Giovanni de Guerra. Le *Traité des instruments de martyre* est écrit d'un style placide, avec une érudition pieuse qui ne soupçonnait pas, certes, les théories quelque peu radicales exprimées naguère par le P. Delehaye, bollandiste, et il a comblé d'édification et de sainte horreur des générations successives, car ses éditions anciennes sont fort nombreuses, (Rome 1591, 1594 ; Cologne 1602 ; Paris 1659 ; Anvers 1668 ; plus diverses éditions complétées d'opuscules de Maggi et Juste Lipse etc.). Dupin en porte le jugement suivant que ne pouvons mieux faire que de reproduire : « Ce traité est très curieux et fait avec beaucoup de soin. L'auteur n'a pas seulement recueilli ce qui se trouve des supplices des *martyrs* dans leurs actes, dont plusieurs pourraient

être suspects, mais aussi dans les auteurs anciens, tant profanes qu'ecclésiastiques. » (XVII, 4). L'éditeur a très artistement restitué, presque dans sa forme première, et avec les mêmes gravures, cet ouvrage aujourd'hui oublié, dans la pensée d'offrir aux amateurs une belle reproduction bibliographique, et aux chrétiens modernes le supplément naturel des *Vies de saints* qu'ils aiment à relire pour y trouver encouragement et réconfort. G. PÉRIES.

Le Concordat, sa négociation, ses dix-sept articles, son histoire de 1801 à 1903, par AUGUSTE BODY. Lyon, imp. Geneste, 1903, in-8 de 171 p. — Prix : 1 fr. 30.

L'Histoire, le texte et la destinée du concordat de 1801, par l'abbé EM. SÉVESTRE. Angers, Siraudeau, 1903, in-8 de II-253 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ces deux ouvrages se complètent mutuellement. Le premier condense d'une façon très heureuse le récit des négociations et de la signature du Concordat « œuvre d'un génie et d'un saint, » (p. 13-76), et poursuit l'histoire de ce traité de 1801 à 1903, en consacrant seulement une dizaine de pages à son fonctionnement depuis la Restauration jusqu'à la troisième République. Le second, par contre, passe plus rapidement sur la période initiale, mais développe avec un grand soin (p. 19-58), l'étude de son application par les gouvernements successifs de la France au XIXe siècle. Un chapitre y est réservé aux débats actuels (p. 58-77), et toute une partie, fort suggestive, à la destinée du Concordat : Faut-il le maintien du Concordat ?... Craintes de dénonciation... Suite de l'abrogation. — Les deux auteurs font un commentaire également excellent du texte concordataire et des articles organiques. Ils font aussi l'un et l'autre ressortir avec une grande lucidité la différence absolue qui existe entre les traitements ecclésiastiques et la rétribution allouée aux fonctionnaires de l'État, le caractère extra-contractuel des articles organiques, et les dangers qui résulteraient pour la paix publique de la rupture du Concordat.

— M. Sévestre semble mieux au courant de la littérature récente de son sujet. Il cite heureusement, à côté de Thiers, d'Haussonville, de Thureau-Dangin, d'Émile Ollivier, les ouvrages de Debidour, de Sorel, de Vandal, des abbés Féret et Sicard, de Pierre de la Gorce, de Zévort, Jules Simon et Taine, d'A. Leroy-Beaulieu, d'Etienne Lamy, de Mun, Lecanuet, du cardinal Mathieu et les articles de Melchior de Vogüé, Charles Benoist, Aulard, Fonsegrive, etc. ; il est aussi très au courant des discours parlementaires et des chroniques politiques des grands quotidiens.

De ces pages se dégage une grande vérité. « On n'impose pas l'injustice à un pays, on ne lui arrache pas sa religion sans qu'il se révolte. » Tous les gens sensés le comprennent. La religion de la France ne sera pas anéantie parce qu'une poignée de sectaires aura déchiré le Concor-

dat. La pacification religieuse, que les chefs des catholiques ont toujours prêchée jusqu'ici, fera place à la lutte pour la vie, quand il faudra ou combattre ou cesser d'exister. Quand les projets de la loi Pressensé auront remplacé le traité qui modérait les impatiences et les rancœurs, ce sera la persécution sans doute, mais aussi la guerre civile implacable, irréductible, sanglante. La patience, en effet, a des bornes et tous les catholiques ne sont pas des moutons bêlants et de niais candidats à un ridicule martyre. Après bien des luttes fraticides, il faudra recommencer un autre concordat ; mieux vaut encore faire l'économie de ces coûteuses expériences ! — Telle est au fond la conclusion identique de ces deux brochures, dignes, l'une et l'autre, d'être abandonnement répandues pour éclairer l'opinion et répondre aux objections élevées contre la conservation du traité salutaire aussi avantageux à l'État qu'à l'Église.

G. PÉRIES.

L'Europe et la Révolution française, par ALBERT SOREL, 6e partie. *La Trêve. Lunéville et Amiens, 1800-1805.* Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-8 de 527 p. — Prix : 8 fr.

« Ces quatre années ont été, avec les dix années de règne de Henri IV, les meilleures, la plus noble partie de l'histoire de France », a écrit du Consulat le duc Victor de Broglie. C'est le récit de ces quatre années, de Marengo à Austerlitz, que M. Albert Sorel a entrepris de faire dans le nouveau volume de sa magistrale histoire de *l'Europe et la Révolution française*. Période bénie en effet où la France, épuisée par la Terreur, ruinée et déconsidérée par le Directoire, se recueille et panse ses plaies sous le gouvernement d'une volonté ferme et d'un esprit supérieur. C'est l'époque du Concordat, du Code civil, du rétablissement des finances et de l'administration, de la reconstitution morale et matérielle du pays, et, pour consacrer le tout, c'est la paix, la paix réparatrice souhaitée par tous, la paix avec l'Autriche à Lunéville, avec l'Angleterre à Amiens.

Est-ce à dire pourtant que tous aient désarmé ? Non, sans doute. Bien des généraux étaient jaloux de cet égal devenu leur supérieur ; bien des survivants de la Convention ne pardonnaient pas l'accord avec l'Église ; les jacobins murmuraient ; les royalistes ne se soumettaient pas. Pichegru, Cadoudal et Moreau conspiraient. La paix elle-même était boiteuse et mal assise, c'était plutôt une trêve que tous voulaient mettre à profit, l'Angleterre comme l'Autriche, et le Premier Consul comme l'Angleterre, pour préparer de nouvelles luttes. L'enlèvement et l'assassinat du duc d'Enghien, qui demeure une tache sur la mémoire de Bonaparte, vint fournir un nouveau prétexte aux puissances, plus avides, au fond, d'augmenter leurs possessions et de mutiler la France, trop grande à leurs yeux, que de venger le sang des Bourbons. La préparation dura

dix-huit mois et il faut lire dans le beau livre de M. Sorel le récit de toutes ces intrigues et de toutes ces combinaisons ambitieuses qui n'aboutirent en somme qu'à une nouvelle défaite et au coup foudroyant d'Austerlitz. Faire l'éloge de cette nouvelle œuvre de l'éminent académicien est vraiment superflu. Elle continue, avec le même charme et le même succès, la même hauteur de vues et la même vigueur de style, l'étude qu'il a entreprise de cette époque la plus troublée et la plus compliquée de notre histoire. Il y a là des considérations d'une justesse indiscutable et des tableaux achevés. Qu'il nous soit permis de citer parmi ces derniers le dramatique et émouvant récit de l'assassinat de Paul Ier.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Louis XI, Jean II et la Révolution catalane, 1461-1473, par JOSEPH CALMETTE. Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de 613 p. — Prix : 15 fr.

L'objet du livre de M. Calmette n'est pas de nous raconter les campagnes militaires que nécessita la révolution de la Catalogne sous le règne de Jean II d'Aragon. Son but est tout autre, plus élevé et plus intéressant. Sous la forme d'une étude diplomatique des plus fouillées, M. Calmette nous retrace la lutte toute politique des deux princes les plus cauteleux du xve siècle, Louis XI et Jean II. En nous montrant enfin que le plus habile des deux ne fut peut-être pas le roi de France, il nous présente un jugement assez nouveau, sinon des aperçus entièrement neufs, sur le talent politique d'un de nos meilleurs rois.

Après avoir, étant Dauphin, soutenu les Catalans révoltés contre le roi d'Aragon Jean II, Louis XI, une fois monté sur le trône, fait volte-face et conclut avec Jean le traité de Bayonne (mai 1462) : il fournira des troupes et des subsides à son allié, mais la Cerdagne et le Roussillon serviront de gage à ce prêt. A la suite d'une campagne mêlée de succès et de revers, Louis prend possession, un an plus tard, des deux comtés et les déclare réunis à la France. Mais ces annexions ne lui suffisent pas : durant trois ans encore, les Catalans se débattent dans l'enfantement d'une royauté nouvelle. Brisant alors avec Jean II, Louis XI leur propose comme souverain le fils du roi René, Jean, duc de Calabre, et pendant deux ans le soutient vigoureusement. Jean II parvient à se tirer de ce mauvais pas : il détache ses alliés de la France et forme contre elle une véritable coalition. La Catalogne, de son côté, s'est lassée de la lutte ; Barcelone se rend au roi d'Aragon, le pays est pacifié (1472). C'est au tour du Roussillon et de la Cerdagne de se soulever, mais, cette fois, contre les dominateurs français. Après une campagne plutôt malheureuse, Louis XI se résigne à ne plus interpréter le traité de Barcelone mais à en exécuter littéralement les clauses. Il abandonne le Roussillon et la Cerdagne, qui ne

seront plus en ses mains qu'un gage répondant des prêts consentis au souverain espagnol. Cette fois au moins, Louis XI s'était attaqué à un adversaire d'un génie égal au sien. HENRI LONGNON.

Louis XV et Madame de Pompadour, *d'après des documents inédits*, par PIERRE DE NOLHAC. 6e éd. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 363 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est la reproduction, dans un format populaire, du magnifique ouvrage si luxueusement édité par la maison Goupil avec des illustrations de premier ordre qui est maintenant introuvable. C'est la suite des belles études de M. de Nolhac sur la Cour de France au XVIIe et au XVIIIe siècle. M. de Nolhac est l'historiographe de Versailles comme il en est le conservateur : historiographe consciencieux, conservateur heureux et habile. Après les reines légitimes, il s'en prend aujourd'hui aux reines de la main gauche ; après Marie-Antoinette et Marie Leczinska, la marquise de Pompadour. Comment cette petite bourgeoise, d'origine modeste, put-elle remplacer les dames de la plus haute noblesse et se faire déclarer comme elles, maîtresse attitrée ? Elle était jolie et séduisante, elle n'avait pas de scrupules : sa famille en avait moins qu'elle encore. Elle s'était fixé ce but : elle l'atteignit. Il semble d'ailleurs qu'elle aimait réellement le Roi et que le Roi en était sincèrement épris. L'aventure du bal masqué devint liaison durable, et plus tard l'amour devint amitié, resserrant ou tout au moins consolidant la liaison. Il semble aussi qu'au lieu d'éloigner Louis XV de sa famille, Mme de Pompadour ait cherché à l'en rapprocher. Elle aimait les arts, elle favorisa les philosophes et pensionna les gens de lettres. Les philosophes et les gens de lettres l'ont louée ; les arts ont reproduit ses traits. Il n'en est pas moins vrai que son règne a été pour son royal amant une nouvelle et lamentable étape dans cette voie de décadence morale qui devait aboutir à Mme du Barry. Et d'autre part, les amusements où elle le retint l'enlevèrent aux distractions plus nobles qu'il avait cherchées à plusieurs reprises aux armées et sur les champs de bataille, à Fontenoy, par exemple ; tandis que les dépenses des bijoux dont il la comblait, des châteaux qu'il faisait construire pour elle, Choisy, Bellevue, Aunay, à une époque où l'argent manquait pour équiper les troupes et armer les vaisseaux, n'ont pas peu contribué aux désastres politiques et militaires de la fin du règne, et en creusant le déficit et tuant l'affection populaire, ont largement préparé la Révolution. C'est ce qui ressort de la très consciencieuse et impartiale étude de M. P. de Nolhac dans ce livre qui n'aura pas moins de succès que ses devanciers ; car il revêt comme eux tout l'attrait d'un roman à la plus scrupuleuse vérité historique. Ce succès, du reste, il l'a déjà obtenu ; le volume que nous avons sous les yeux est la sixième édi-

tion : il n'y a que quelques jours que nous l'avons et l'on annonce déjà la neuvième. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Un Allié de Napoléon. Frédéric-Auguste, premier roi de Saxe et grand-duc de Varsovie (1763-1827), par ANDRÉ BONNEFONS. Paris, Perrin, 1902, in-8 de XXIII-514 p. — Prix : 7 fr. 50.

Au moment où M. Albert Sorel fait paraître le tome VII de son grand ouvrage sur *l'Europe et la Révolution française* (*1806-1812*), il peut être intéressant de connaître un livre publié il y a déjà près de deux ans, qui apporte une précieuse contribution à l'histoire des anciennes relations entre la France et l'Allemagne. Ce livre, dans le cadre d'une biographie, nous présente, au point culminant de son existence, une petite nation absorbée aujourd'hui, avec plusieurs autres, dans l'Empire germano-prussien. La Saxe, qui faisait partie du monde civilisé depuis Charlemagne, est sortie du monde politique avec Napoléon. Son premier roi, Frédéric-Auguste, successeur d'une longue série de ducs et d'électeurs, devait occuper le trône pendant cinquante-neuf ans et connaître comme la reine célébrée par Bossuet, « toutes les extrémités des choses humaines. »

Des relations de la Saxe et de la France sous le premier Empire, on ne rappelle communément que deux faits : la défection des troupes saxonnes à Leipzig, qui aurait amené la défaite et indirectement la ruine totale de Napoléon, puis, par contraste, la fidélité du Roi à son grand allié, qui aurait valu à ce pays le cruel traitement qu'il subit au congrès de Vienne. Le détail des événements antérieurs nous montre Frédéric-Auguste constamment disputé, au milieu des coalitions antifrançaises, entre ses sentiments et ses intérêts. En 1792, la Saxe offre l'hospitalité aux auteurs de la déclaration de Pilnitz : en 1804, elle est encore un centre d'intrigues hostiles à la France. Deux ans après, au lendemain d'Iéna, elle bénéficie entre toutes de l'écrasement de la Prusse, quand l'Électeur, à la fois devenu roi sur l'Elbe et grand-duc sur la Vistule, est placé en quelque sorte comme la pièce maîtresse du système napoléonien dans l'Europe centrale. C'est à Dresde que le vainqueur d'Iéna, à la veille de jouer sa dernière partie, tient sa cour plénière de rois en 1812, qu'il remportera sa dernière grande victoire en 1813. Tout cela valut à Frédéric-Auguste d'être, après les journées de Leipzig, emmené en captivité à Berlin et de voir une administration russe établie dans son royaume, en attendant le partage au profit de la Prusse en 1815. Si la Saxe existe encore, elle doit son salut à Louis XVIII qui fit de son maintien une question d'ordre public européen. M. Bonnefons, dans les quinze chapitres de son volume, un peu terne de style mais construit sur de solides matériaux, a raconté ce naufrage d'un petit peuple aujourd'hui presque effacé de la carte, d'une dynastie

réduite désormais au rôle d'auxiliaire obligée de son ancienne rivale, la dynastie des Hohenzollern. L. P.

Une Victime des septembriseurs. L'Abbé Jean-Baptiste Bottex, député du clergé de Bresse aux états-généraux, massacré aux journées de septembre (1749-1792). *Notice biographique et étude d'histoire religieuse sur les débuts de la Révolution*, par l'abbé CHARLES DEMENTHON. Paris, Lecoffre, 1903, in-8° de XXXV-403 p. avec portrait. — Prix : 6 fr.

Né à Neuville-sur-Ain en 1749, l'abbé Jean-Baptiste Bottex appartenait à une de ces vieilles familles bourgeoises qui faisaient l'honneur et la force de la province. Il fit ses études littéraires et scientifiques au collège de Bourg, ses études théologiques au séminaire de Saint-Irénée de Lyon, où il enseigna ensuite la logique et la physique. Mais c'était le ministère paroissial qui l'attirait. Vicaire à Saint-Jean-le-Vieux, il fut, au bout de deux ans, appelé à la cure de sa ville natale par la résignation faite en sa faveur par le titulaire, l'abbé Charles Vicaire.

C'est là qu'au bout de quatorze ans les électeurs du bailliage de Bourg vinrent le chercher pour l'envoyer aux états généraux comme membre du premier ordre. Il y tint une place honorable, mais sans éclat ; d'esprit sage et d'opinions moyennes, il siégea à ce que nous appellerions aujourd'hui la droite modérée. Mais pour tout ce qui touchait à l'état ecclésiastique, il fut irréprochable. On avait prétendu qu'il avait prêté serment à la constitution civile du clergé ; M. l'abbé Dementhon prouve par les témoignages les plus irrécusables que c'est une erreur. Il marcha toujours d'accord avec la majorité des évêques et du clergé, et, avec eux, il signa les déclarations très nettes du 26 juin et du 29 septembre 1791.

Après la séparation de la Constituante, il ne rentra pas dans sa paroisse dont son refus de serment l'avait fait déclarer déchu ; il se retira au séminaire des Missions étrangères et c'est là qu'il fut arrêté dans la nuit du 14 au 15 août et conduit à la Force. Il y fut massacré le 3 septembre, et précisément pour avoir refusé le serment de liberté et d'égalité.

Aujourd'hui la cause des prêtres martyrs de septembre est introduite : c'est ce qui a déterminé M. l'abbé Dementhon à écrire la vie de ce martyr bressan, l'abbé Bottex ; les pages qu'il lui a consacrées, composées à l'aide des documents les plus authentiques et avec une discussion serrée des faits, pèseront certainement d'un poids considérable dans la balance du procès qui s'instruit. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Politique et Religion, par J.-B. Ripert. Paris, Perrin, 1904, in-16 de xi-289 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Ripert est député de Marseille, élu par suite de la réaction qui a renversé la municipalité socialiste. Entré à la Chambre, il a été dégoûté des tendances basses, intéressées et sectaires de la majorité. Il épanche ses impressions dans le volume que nous présentons.

Ce n'est pas qu'il rejette toute la faute sur la majorité, il en met la meilleure partie au compte des électeurs. Nous aurions une autre majorité, si les populations n'étaient pas aussi indifférentes pour tout ce qui ne touche pas immédiatement les intérêts matériels. Le matérialisme franc rend toute société impossible. On ne peut gouverner qu'au nom du spiritualisme, or, le spiritualisme implique la morale, l'existence de Dieu et par suite une religion. Une religion est la base nécessaire de l'ordre social. En conséquence le gouvernement doit protéger les religions, assurer la conservation du sentiment religieux et lui donner une place importante dans l'éducation de la jeunesse.

M. Ripert ne se fait pas l'illusion que nous ayons de sitôt un gouvernement comprenant ainsi ses devoirs. En attendant, il engage les citoyens à garder soigneusement la haute main sur l'éducation de leurs enfants, à propager par tous les moyens les idées saines, et à exiger des candidats qu'ils se prononcent catégoriquement sur la question religieuse.

On voit à quelle noble inspiration a obéi M. Ripert. Nous aurions bien quelques petites réserves à faire : ainsi la thèse que la loi morale exige une sanction complète dès ce monde ne nous paraît pas complètement exacte. Mais il faut nous souvenir que nous sommes en présence d'un homme politique et non d'un philosophe, et nous préférons nous réjouir de ce qu'il y ait encore au Parlement de bons Français ayant ces sentiments de droiture et de justice et le courage de les exprimer publiquement. D. V.

L'Idéal américain, par Th. Roosevelt ; trad. par A. et E. de Rousiers. Paris, Colin, 1904, in-18 de xix-251 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Anarchisme aux États-Unis, par Paul Ghio. Paris, Colin, 1904, in-18 de xvi-196 p. — Prix : 2 fr. 50.

C'est un livre particulièrement utile à méditer aujourd'hui que ce recueil d'articles dus à la plume du président actuel des États-Unis, et dont MM. A. et S. de Rousiers nous donnent une élégante traduction. Quelques-uns remontent visiblement à huit ou neuf ans, d'autres sont plus récents : tous ouvrent des aperçus révélateurs sur l'intense vie nationale américaine, et, par une comparaison forcée, nous offrent des enseignements trop suggestifs, hélas ! sur la décadence de notre propre pays. Au lieu des mesquines compétitions, des odieux clichés, des

viles rancunes qui inspirent notre politique et en font l'atmosphère irrespirable pour toute âme élevée, nous trouvons un idéal encore bien humain, sans doute, mais noblement illuminé par l'honnêteté individuelle et l'énergie sociale. La comparaison attriste et l'on se demande si ce sont les caractères qui sont mieux trempés, ou si ce sont les conditions générales qui sont plus favorables. Une conclusion s'impose bien vite néanmoins, c'est que si l'initiative individuelle savait chez nous s'affranchir, dans toutes les branches de l'activité humaine, des liens surannés et des traditions vétustes qui trop souvent les entravent, il y aurait plus d'énergies sociales capables de réprimer les basses passions et de dompter les viles ambitions. « Le démagogue sous toutes formes, est aussi malfaisant dans une société libre que le courtisan sous un gouvernement despotique » (p. 7), dit M. Roosevelt, et il ajoute cette remarque typique qu'un État gouverné par de tels hommes mérite de périr, car « le peuple qui les nomme est indigne de se gouverner lui-même. » Aussi, l'auteur ne se gêne-t-il pas pour dire que l'Américain ne peut que perdre à copier les Européens « modèles inférieurs » (p. 23), et pour faire çà et là des allusions, fort peu flatteuses pour nous (p. 189, 215). — Nature saine et puissante M. Roosevelt enseigne la leçon du travail fécond et déteste l'esprit de critique, « le ton du ricanement, marque d'un esprit étroit et vulgaire » (p. 51). Nos hommes politiques et nos diplomates pourront se convaincre, dans ce livre, de l'étendue insoupçonnée de la doctrine de Monroë, dont l'application progressive n'a cessé de surprendre l'Europe, surtout depuis 1897. Ils pourraient aussi, à d'autres égards, se pénétrer des obligations qui nous incombent, avant de rêver béatement à la paix universelle. Ceux qui veulent la paix à tout prix, dit l'éminent homme d'État, « seraient balayés par la force du sentiment populaire qui éclaterait sûrement si la nation se voyait dans un réel danger ou frémissait sous une insulte. Il est à craindre, le cas échéant, que ce sentiment populaire n'éclate trop tard. » (p. 139). Et il conclut ces réflexions par cette maxime : « La paix, comme la liberté, ne séjourne pas trop longtemps parmi les lâches ou parmi des gens trop faibles pour la mériter. » Quelle leçon ou quelle prophétie !

— En face de ces pages pleines de bon sens et traversées de puissantes effluves d'un air vif et salubre, les attristants chapitres consacrés par M. Paul Ghio à l'anarchisme aux États-Unis font une sombre opposition. L'auteur nous dépeint le mouvement de révolte du peuple américain contre les monopoles, et s'attache surtout à nous exposer l'anarchisme intellectuel de Benjamen Tucker, un de ces hommes pour lesquels M. Roosevelt n'a pas assez de juste mépris, parce qu'ils ont le cerveau troublé « par des rêves, dignes seulement des révolutionnaires européens. » Qu'il y ait des abus, des souffrances aiguës, des

révoltes momentanées, personne ne le niera ; mais la vie américaine est incompatible avec une forme quelconque d'anarchie, et, si grand que soit son amour de l'égalité, le citoyen des États-Unis a trop de bon sens pour penser jamais qu'il soit raisonnable et « bienfaisant d'entendre affirmer que le principe d'autorité est criminel. » (p. 186).

G. PÉRIES.

Cinq Lettres sur Ernest Renan, par FERDINAND BRUNETIÈRE. Paris, Perrin, 1904, in-12 de 102 p. — Prix : 1 fr.

Après avoir, dans une première lettre, parlé du talent littéraire de Renan, ce talent prestigieux, qui ne va pas sans mièvrerie cependant, ni surtout sans incorrections, mais incorrections le plus souvent voulues, M. Brunetière nous montre l'usage qu'il en fit, et alors il étudie successivement en Renan le philosophe, le moraliste, l'historien et l'orientaliste. La philosophie de l'auteur du *Prêtre de Nêmi* et des *Dialogues philosophiques* « équivaut à une résolution de ne pas philosopher » ; pour Renan la philosophie était, « un condiment, non un aliment. » La morale de l'auteur de *l'Abbesse de Jouarre* consiste à jouir de la vie en épicurien, sans s'inquiéter de son voisin, ce qui fait dire à M. Brunetière qu'il connaît peu d'œuvres « d'où la pitié soit plus complètement absente que la sienne ». Renan, dans sa *Vie de Jésus*, n'est qu'un impudent romancier; il ne se montre historien que dans le volume qu'il a donné à l'histoire littéraire de la France, et dans les belles parties de son *Marc-Aurèle*. De l'orientaliste, il ne reste à peu près rien. Mais Renan eut le grand mérite, et c'est son meilleur titre à la postérité, de créer le *Corpus scriptionum semiticarum*, cette collection continuée par d'éminents épigraphistes qu'il sut se choisir comme auxiliaires, en attendant de les avoir pour successeurs. Au moment où M. Brunetière écrivait ces Lettres au directeur de *l'Ouest-Éclair* de Rennes, les Bleus de Bretagne, avec la complicité du gouvernement, inauguraient à Tréguier la statue de celui qui eut toujours en horreur la démocratie, mais qui eut le mérite, aux yeux des sectaires, de joindre à son profond dédain pour le peuple la haine de la religion qui l'avait nourri. C'était l'apostat qu'ils glorifiaient. Une fois de plus l'idole et ses adorateurs se valaient, sous ce rapport. Ces quelques pages de M. Brunetière resteront comme le portrait le plus ressemblant peut-être et le plus complet de Renan.

A. ROUSSEL.

Un Philanthrope d'autrefois. La Rochefoucauld-Liancourt, 1747-1827, par FERDINAND-DREYFUS. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-8 de XVI-549 p., avec portrait. — Prix : 8 fr.

François-Frédéric-Alexandre, comte de la Rochefoucauld, puis duc de Liancourt et enfin duc de la Rochefoucauld, pair de France, cheva-

lier des ordres du Roi, grand-maître de la garde-robe de Louis XVI et maréchal de camp, était un personnage. Il répudiait ce titre de « philanthrope », l'estimant « ridiculement employé ». Cependant M. Ferdinand-Dreyfus a raison de le lui donner, car il caractérise à merveille les efforts, les succès, les déboires, la notoriété de cette longue vie de quatre-vingts années à cheval sur l'ancien régime, la Révolution, l'Empire et la Restauration. Sans son goût des œuvres sociales, des entreprises charitables, des réformes économiques, M. de Liancourt n'aurait point marqué plus qu'un autre gentilhomme dans l'aristocratie de son temps ; son nom est devenu, est resté célèbre par le rôle qu'il a joué sur le terrain de la bienfaisance humanitaire. Et comme, catholique assez médiocre, il répugnait à puiser dans la religion le principe de la charité, il est parfaitement vrai de dire qu'il ne dépassa jamais, en ses libéralités et son dévouement, le cercle assez étroit de la philanthropie.

Il appartenait à cette portion de la jeune noblesse française, qui, avant 89, se déclarait « libérale », réclamait des réformes, salua avec enthousiasme la Révolution, excusa ses premiers excès, fut à son tour victime de ses dernières fureurs, se rallia assez facilement à l'Empire, et conserva contre les Bourbons une animosité sans justice. La Fayette en fut le type le plus accompli. Par son rôle charitable, M. de Liancourt offre dans ce groupe une figure beaucoup plus sympathique.

Il s'occupa activement de ses domaines, créa des fabriques, améliora l'agriculture, fonda des œuvres de bienfaisance pour les enfants des soldats pauvres, une école d'apprentissage qui est devenue l'École des arts et métiers ; il propagea de l'Angleterre toutes les idées politiques, les méthodes industrielles et les procédés agricoles.

En racontant sa vie, M. Ferdinand-Dreyfus insiste tout naturellement sur ces côtés particuliers ; de là les chapitres les plus curieux de son livre : « Un plan d'assistance sociale », en 1789 ; les œuvres d'assistance et de prévoyance (1815-1823) ; les réformes pénitentiaires. Ce travail est mené avec beaucoup de précision. Il est précédé d'une « Bibliographie » extrêmement complète et par suite impartiale ; il est à regretter que cette dernière qualité n'inspire pas autant les commentaires du texte lui-même ; mais il était bien difficile à un écrivain israélite de parler sans erreur ni parti pris des choses politiques et surtout religieuses. — Nous signalerons donc d'assez nombreuses rectifications :

En la nuit de la Saint-Barthélemy, Charles IX voulut assurer le salut et non ordonner la mort de François de la Rochefoucauld (p. 4) ; M. Ferdinand-Dreyfus croit-il sérieusement (p. 139) qu'il fallut attendre la fin du XVIIIe siècle pour « s'occuper de soulager les maux de l'humanité » ? Quelle preuve fournirait-il de ce qu'il

avance : que les « Bureaux » du comte d'Artois, en 1816, étaient « une succursale de la Congrégation » (p. 315) ? Il accuse la Congrégation (encore !) d'avoir dépouillé M. de Liancourt de « toutes ses fonctions » (p. 335) ; qu'il veuille bien l'établir. Son erreur est très singulière quand (p. 353) il confond avec la consécration épiscopale, la lecture d'un acte de consécration à la Sainte Vierge. Il se trompe (p. 343) lorsqu'il fait « préfet de la Congrégation », en 1817, M. de Boisset-Glassac, qui n'exerça jamais cette charge et était, à cette date, tout nouveau venu dans la réunion. Je présenterais aussi bien des restrictions sur son récit très exagéré de la révolte de l'École de Châlons, en 1826 (p. 343).

Ces taches sont fâcheuses ; elles étaient inévitables, étant données les conditions personnelles de l'auteur ; il a du moins déployé dans son labeur une activité fort louable, multiplié les recherches, accompagné les noms cités de biographies courtes, mais exactes ; sa connaissance des institutions sociales, des questions économiques lui a permis d'aborder avec autorité les nombreux problèmes d'assistance, auxquels s'est trouvé mêlé M. de Liancourt. On recueillera dans ces pages de multiples renseignements sur la « Maison philanthropique », la « Société de morale chrétienne ». — On consultera aussi avec fruit les dix appendices qui terminent cet intéressant volume, qu'il faut lire cependant avec une prudente réserve. G. DE G.

Henri Didon, par JAËL DE ROMANO. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de XIII-331 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage n'est pas à proprement parler une vie du P. Didon ; on y trouve plutôt une suite de tableaux essayant de reproduire la figure du grand orateur aux diverses époques de sa vie : enfant, moine, savant, prédicateur, éducateur, écrivain. L'auteur a vu mourir chez lui le P. Didon. Il s'est pris d'enthousiasme pour cette nature puissante et a voulu révéler au public ce que l'âme de l'éminent dominicain cachait de sainte ardeur pour le bien, de courage et de résignation. On trouvera, dans son exposé, des traits touchants montrant un fond de tendresse, de piété et de charité que l'on n'eût pas soupçonné dans le cœur de cet athlète si vaillant à la lutte. Nous regrettons toutefois que les faits d'une vie si intéressante soient rappelés d'une manière trop vague. La personne qui signe Romano nous donne, au lieu d'un récit, un dithyrambe en l'honneur du P. Didon. Dans ce qu'elle dit de la crise célèbre qui a amené l'exil en Corse du hardi religieux, il nous a été impossible de saisir la nature des reproches que ses supérieurs ont cru devoir lui adresser. Il ne suffit pas de s'indigner des haines et des colères déchaînées alors contre lui : c'est peut-être assez pour satisfaire

les admirateurs du P. Didon ; ce n'est pas assez pour mettre le public en mesure d'apprécier un événement d'une nature si délicate. D. V.

Les Dernières Colonnes de l'Église, par Léon Bloy. Paris, « Mercure de France, » 1903, in-12 de 223 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je crois l'avoir déjà dit, ici même, et il ne m'en coûte pas de le redire, M. Léon Bloy est un écrivain de grand talent, parfaitement capable d'écrire de bons et beaux livres, mais exaspéré à ce point par ses partis pris, qu'il en perd toute mesure, et que ses crachats, — je puis sans injustice écrire ce mot malpropre, — adressés à d'autres, lui retombent régulièrement sur le nez. Les « colonnes » de l'Église sur lesquelles il s'acharne ici, sont Coppée, le Père Didon, Brunetière, Huysmans, Bourget, quelques autres de moindre envergure, qu'il assemble dans un chapitre collectif, Sienkiewicz, Jules Soury, le P. Maumus. Il achève son livre par une étude apologétique du dernier poète catholique, lequel n'est autre que Jehan Rictus.

Dans les compliments qu'il adresse à celui-ci, comme dans les critiques qu'il décoche contre ceux-là, il y a une part de vérité, et qu'on accepterait volontiers, car tout le monde a ses qualités et ses défauts, si seulement l'auteur mettait à les exprimer une forme moins grossière et moins extravagante. Mais quand on lit que Coppée est un « poète gâteux » et que sa *Bonne Souffrance* est « un lavement rendu » ; quand on voit l'auteur appeler le P. Didon « le Père Judas... un mauvais prêtre... pas chrétien... un mélange récrémentiel de la pituite sébacée de Renan et des mucosités harmonieuses de Lamartine » ; Mgr d'Hulst « un crétin » ; Brunetière « un précieux bavard » ; Bourget « un individu d'une vilenie rare... le psychologue d'entre les castrats » ; le P. Maumus « la râclure du Père Didon... un redoutable imbécile... un sous-Judas fort probable et un incontestable crétin » ; quand je constate ensuite que le seul catholique du livre c'est le poète Jehan Rictus, je suis désarmé et je n'arrive pas à prendre l'auteur au sérieux : ceux qu'il attaque en ces termes, n'en souffriront guère, et lui pardonneront sans doute ; mais j'ai plus de peine à lui pardonner de gâcher ainsi comme à plaisir le beau talent qu'il avait et de compromettre à jamais son autorité de critique. En somme, il ne se nuit qu'à lui-même, et c'est dommage. Il méritait un meilleur sort. Édouard Pontal.

L'Autobiographie d'un nègre. Booker T. Washington; traduit de l'anglais par Orhon Guerlac. Paris, Plon-Nourrit. 1903, in-16 de xxvii-292 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'attention du public français avait déjà été appelée par un brillant article de Mme Th. Bentzon, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octo-

bre 1901, sur cette sorte de journal d'un homme de couleur, qui, né dans l'esclavage, vers 1858 ou 1859, on ne sait au juste, et de père inconnu, se souvenant du temps où, petit enfant, il volait des patates à sa mère, du temps où adolescent et en route pour l'institut de Hampton, il couchait sous un trottoir, est maintenant l'un des citoyens les plus utiles et les plus respectés des États-Unis, fondateur de l'Institut Tuskegee (Alabama), où quinze cents nègres environ reçoivent une éducation industrielle très pratique. M. Booker Washington avait rédigé cette libre autobiographie à bâtons rompus, en articles écrits rapidement, parfois en voyage et dans des salles d'attente, articles qui parurent dans l'*Outlook* sous ce titre : *Up from slavery*, ce qui veut à peu près dire : Comment on s'élève de l'esclavage. Le succès de ces pages a été rapide et immense aux États-Unis. Celui qui a eu l'heureuse idée de nous les offrir en notre langue les présente justement comme une *Case de l'oncle Tom* aussi captivante, mais plus moderne et plus vraie que l'autre, une *Case de l'oncle Tom* quarante ans après. C'est aussi une contribution précieuse à l'histoire sociale de la grande république américaine au commencement du vingtième siècle. Il y a en effet une question nègre, et son acuité ne diminue pas, au contraire, dans le Sud, où les noirs forment un tiers environ de la population. Sans parler du lynchage, que l'on ne se fait pas scrupule de leur appliquer sur une large échelle, on a trouvé moyen, avec des textes ingénieux que la Cour suprême n'a pas jugés inconstitutionnels, de leur retirer pratiquement leurs droits électoraux dans la Louisiane, l'Alabama, les deux Carolines, la Virginie et le Mississipi. Le fondateur de l'Institut Tuskegee ne semble pas se préoccuper beaucoup de cet aspect politique du problème. Dans son ouvrage si vivant, si pittoresque et parfois si éloquent, ce qui frappera surtout le lecteur habitué aux méthodes de certains apôtres verbeux de chez nous, c'est l'absence d'aigreur et de la déclamation. Il a l'âme trop haute et trop chrétienne pour ne pas sentir que le vrai progrès réside non dans les revendications égalitaires, dans les phrases sonores et les passions envieuses, mais dans le travail patient, l'esprit de justice et de fraternité. Par là ce livre ne satisfait pas seulement ceux qui s'intéressent aux nègres et aux États-Unis d'Amérique ; il est largement humain et profondément bienfaisant. Nous oublions donc volontiers que M. Booker Washington se montre vraiment bien sévère pour nos compatriotes qu'il déclare, après une première visite faite chez nous il y a une dizaine d'années, inférieurs aux noirs d'Amérique pour la pitié et la douceur envers les animaux, et nullement supérieurs pour la véracité, le sentiment de l'honneur, le sérieux moral.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Manuale di numismatica, da SOLONE AMBROSOLI. Milano, Hoepli, 1904, in-3 de 250 p. et 4 planches, cartonné. — Prix : 1 fr. 50.

Ce manuel, qui fait partie de la collection Hoepli, est à sa troisième édition ; c'est dire qu'il a été accueilli avec faveur, et il le mérite, par les personnes qui désirent acquérir les premières notions de la science des monnaies. Le format permet de le glisser dans la poche pour s'en servir comme d'un guide dans les musées.

Il contient 250 héliogravures reproduisant des pièces très curieuses antiques, médiévales et modernes ; des nomenclatures de légendes, des planches faisant connaître les alphabets employés dans celles-ci, les armoiries ; en un mot ce livre justifie parfaitement son titre, et il peut fournir au touriste et au collectionneur un certain nombre de précieuses indications que l'on aime à avoir sous la main. A. DE B.

BULLETIN

Catéchisme d'un laïque, par ÉMILE COLLAS. Tonneins, imp. Ferrier, 1903, in-8 de VII-328 p. — Prix : 4 fr. 50.

Ce livre témoigne d'un intéressant effort pour condenser et populariser dans une originale synthèse les principales questions de dogmatique et d'apologétique. Quelques notions de philosophie (panthéisme, matérialisme) — beaucoup de sciences naturelles (transformisme et questions connexes), voilà la première partie. La seconde examine : *Le Catholicisme devant le sens commun*. Nous n'avons pas très bien compris le sens de ce titre. L'auteur s'attache à montrer dans la Bible « le mouvement le plus important du sens commun » (p. 99-100) et à tirer de la comparaison des diverses religions la preuve de la transcendance du catholicisme (p. 128-143). Sous les deux titres : *Le Progrès et le Catholicisme; — Des Moyens de la religion catholique pour élever les mœurs des individus et des peuples*, l'auteur étudie les sujets les plus divers.

Beaucoup de choses, beaucoup d'originalité, beaucoup de vie. En somme, ce volume, écrit avec d'excellentes intentions, fera certainement beaucoup de bien. B. DE CARROY.

De la Criminalité en France dans les congrégations, le clergé et les principales professions, *d'après les derniers documents officiels*, par GEORGES BERTRIN. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-16 de 159 p. — Prix : 0 fr. 50.

Que faut-il penser des statistiques que publient souvent les journaux radicaux pour démontrer l'immoralité des membres du clergé et des instituteurs congréganistes ? La réponse à cette question n'est pas douteuse : ces statistiques sont fausses ; les journaux radicaux ou les francs-maçons qui les inspirent les fabriquent de toutes pièces. Si l'on prend la peine de consulter les documents officiels, on fait en résulte jusqu'à l'évidence : le clergé et les congrégations sont l'élite de la nation. Telle est la conclusion à laquelle est arrivé M. Georges Bertrin, agrégé de l'Université et docteur ès lettres, dans l'étude très minutieuse à laquelle il s'est livré. On trou-

vera dans son excellente brochure tous les documents sur lesquels s'étaye sa démonstration, des tableaux comparatifs entre la criminalité des différentes professions, etc. On y trouvera même des choses bien extraordinaires, presque des miracles, et même des miracles laïques. Ainsi, d'après les comptes rendus officiels, la criminalité chez les instituteurs laïques a changé tout à coup il y a vingt ans. A partir de 1885, dès que le gouvernement se fut aperçu que ses propres statistiques tournaient à la confusion de ses chers laïques, le nombre annuel des crimes qui leur étaient imputables tomba subitement de moitié, et il n'a jamais remonté depuis, au contraire. Un fait aussi extraordinaire ne s'était jamais vu depuis qu'il y a des statistiques. Eh bien, malgré ce miracle, dont on devine facilement la cause, les condamnations et même les simples accusations dirigées contre le personnel laïque sont encore proportionnellement plus nombreuses, — presque du double, — que celles concernant les instituteurs congréganistes. Jugez par là de la bonne foi des journaux sectaires !

Il serait oiseux d'insister sur l'importance de l'étude de M. Georges Bertrin ; son actualité n'a pas besoin non plus d'être signalée. Notons seulement que cette brochure, éditée par la Maison de la Bonne Presse, est, grâce à la modicité de son prix, d'une propagande facile et peu coûteuse.

M. L.

De dix-huit à vingt-trois ans. La Vie d'étudiant. L'École préparatoire et les grandes écoles, par W. Tampé. Paris, Retaux, 1903, in-8 de 56 p. — Prix : 1 fr.

L'auteur, un maître expérimenté de l'enseignement chrétien, nous montre les dangers de la vie d'étudiant, et n'a pas de peine à prouver que le milieu où il vit est le principal facteur et la première cause du mal, et qu'à cet âge le jeune homme ne conservera de valeur et d'énergie que dans la mesure où il saura s'y soustraire.

Après la vie de l'étudiant libre, l'auteur nous montre le fonctionnement des écoles préparatoires aux grandes écoles, où le jeune homme est placé dans des conditions bien faites pour assurer la bonne formation de sa volonté et la fécondité de son travail. A côté des grandes écoles préparatoires, la prudence et la charité chrétienne ont d'ailleurs organisé des institutions protectrices qui assurent à l'étudiant libre, sous une forme moins rigoureuse, parce que les nécessités ne sont pas les mêmes, de semblables avantages et de pareils bienfaits. Ce petit livre est un manuel parfait de pédagogie chrétienne : jeunes gens et maîtres pourront en tirer un égal profit.

Édouard Pontal.

Le Vrai Guide du vendeur, par J. Brubach. Paris, Hachette, s. d., in-18 de IV-35 p., cart. toile. — Prix : 1 fr. 50.

Un vendeur quelconque majore ses prix d'achats de 25 %; à la fin de l'année il totalise ses recettes et fait un prélèvement de 25 % qui, croit-il, représente son bénéfice. Erreur colossale qui conduit à la ruine ! Cette erreur si commune est relevée dans le petit livre de M. Brubach, où l'auteur indique, théoriquement puis pratiquement, à l'aide des barêmes, quelle est la majoration que l'on doit faire subir au prix d'achat pour obtenir un bénéfice calculé sur le prix de vente. L'auteur envisage deux autres problèmes : quelle influence exerce une remise faite sur le prix de vente comparée à la majoration faite sur le prix d'achat; comment doit-on calculer

les surremises ? Ces questions sont généralement mieux connues que les précédentes; cependant si tous ceux qui ne savent bien traiter l'un ou l'autre de ces problèmes et qui désirent en avoir une solution pratique se procurent le livre de M. Brubach, nous verrons les mille et les mille exemplaires se succéder en une vente rapide. C.

Le Poulailler pratique. *Les Races de poules, leur élevage, conservation des œufs*, par CYRILLE DE LAMARCHE. Paris, Henri Gautier, s. d., petit in-18 de 107 p., cartonné toile. — Prix : 1 fr.

Petit ouvrage écrit par un homme qui, ayant de la pratique, est de bon conseil. Il ne cherche pas, comme trop souvent d'autres le font, à jeter de la poudre aux yeux et à promettre monts et merveilles. Il reste dans la vérité des choses. « Il n'y a pas, dit-il, de meilleure poule. Presque toutes les races sont bonnes, quand les volailles sont bien nourries, bien soignées et surtout bien choisies pour la région dans laquelle elles sont appelées à vivre. » — Puis il expose les caractères des différentes races en indiquant leurs qualités et leurs fonctions afin que chacun puisse choisir en connaissance de cause et se composer avec la poule acclimatée de son pays un excellent poulailler. — Après avoir donné des avis judicieux sur la nourriture des poules et la production des œufs, l'auteur consacre les chapitres suivants à l'élevage des poussins, à l'engraissement et à la mise en œuvre pour la vente. G. DE S.

Notes sur l'histoire générale des sciences, par LOUIS FAVRE. Paris, Schleicher, 1904, in-8 de 132 p. — Prix : 2 fr.

Ces *Notes* ne sont pas, comme on pourrait le croire, une sorte de sommaire abrégé de l'histoire des sciences, mais bien un aperçu de ce que, selon l'auteur, devra être cette histoire quand elle sera faite.... « Ce qu'elle est ; ce qu'elle n'est pas ; ce qu'elle montre » : telle est la division logique sinon matérielle de l'ouvrage ; mais « ce qu'elle montre » en occupe la très majeure partie. — Nous ne saurions entrer dans le détail de tout ce que cette histoire à faire doit montrer, au gré de l'auteur. Vingt-quatre chapitres sur vingt-huit y sont consacrés. Disons seulement que M. Louis Favre, sans montrer d'ailleurs un esprit systématiquement hostile à nos croyances, est de ceux pour qui la science, et surtout la science expérimentale, est destinée, du seul fait de son évolution normale, à tout englober : philosophie morale, religion ; à être, en un mot, l'unique objet, l'unique ressort de la pensée et de l'activité humaine, l'unique promoteur de progrès de la moralité des masses !... Toutes assertions que n'accompagne, naturellement, aucune preuve. C'est sur une pareille prétention qu'il est permis de dire que la science (ainsi comprise) fait ou fera faillite.

L'auteur, homme de science plus que d'érudition, en est encore, en toute sincérité d'ailleurs, au vieux cliché de *la nuit du moyen âge* (p. 81, *ant. not.*) dont les travaux des érudits impartiaux ont depuis longtemps fait justice. Au résumé, il y a dans ce livre un mélange d'idées justes et d'idées fausses, celles-ci provenant du faux point de vue où s'est placé l'auteur, faute d'une psychologie approfondie et d'une métaphysique suffisante. C. DE K.

Arladne in Mantua, a Romance in five Acts, by VERNON LEE. Oxford, Blackwell ; London, Simpkin, Marshall, Hamilton, Kert and Co., 1903, in-18 de x-66 p. — Prix : 1 fr. 25.

C'est une action dramatique et simple que présente en cinq actes très courts cette pièce ou plutôt ce roman dialogué. Ferdinand, duc de Mantoue, échappé de la prison des infidèles, souffre d'une étrange mélancolie, d'où le tirent à la fin le chant et l'art d'un musicien étranger. Qu'est ce musicien ? Sous un déguisement masculin, une femme, une courtisane, Magdalen, aimée du duc dans sa captivité, qui l'aimait de même, lui a procuré la liberté, et dont la mémoire le hantait. Ferdinand la reconnaît-il ? A demi d'abord, et c'est ainsi qu'il guérit, puis tout à fait peut-être, mais sans le laisser voir ; s'il parle de Magdalen avec émotion, s'il garde au fond du cœur son amour, il sent et accepte que les circonstances nouvelles le séparent d'elle à jamais. Aux fêtes de noces du duc qui épouse une princesse, Magdalen se précipite dans le lac qui baigne le palais ; dans la lutte entre la passion même unie au dévouement, d'une part, à la reconnaissance, de l'autre, et la règle, l'ordre social, c'est la passion qui est vaincue, et l'action, les personnages du drame, symboliques autant qu'individuels, exposent là l'un des conflits éternels du monde. A cet intérêt général s'ajoute celui que l'auteur tire d'une évocation poétique et précise d'une petite cour italienne de la Renaissance, d'une ville, d'un édifice même, ce palais de Mantoue qui, nous dit-on, a suggéré tout le drame tant il y semblait approprié. Le dialogue est d'une langue élevée et ferme, les acteurs nettement dessinés, le mouvement dramatique plus vif qu'il n'est souvent dans des drames qui, comme celui-ci, n'ont pas été écrits pour la scène.

A. BARBEAU.

La Fuite de la persécution pendant les trois premiers siècles du christianisme ; *ce qu'en a pensé Tertullien ; ce qu'en a pensé l'Église*, par l'abbé JOLYON. Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de 99 p. — Prix : 2 fr.

M. l'abbé Jolyon a réuni, classé et discuté de façon judicieuse les textes relatifs à son sujet (sans peut-être se tenir toujours assez en garde contre la tentative à laquelle M. Le Blant avait cédé, de vouloir tirer quelque chose de récits de basse époque et de mince autorité). Il était assez difficile d'en dégager des idées générales un peu précises ; vu la variété des cas pratiques qui peuvent se poser en pareille matière et qu'aucune théorie ne saurait prévoir ; vu la variété aussi des circonstances qui peuvent les accompagner et en changer le caractère, et qu'il faudrait connaître pour se rendre compte, en connaissance de cause, de ce que signifie, au fond, l'approbation ou le blâme des contemporains. D'ailleurs, les conclusions de M. Jolyon sont de nature à être généralement acceptées, à la condition toutefois d'en atténuer un peu les termes trop absolus. Si toujours la pratique et l'opinion chrétienne ont admis la légitimité de la fuite, si le *De fuga* de Tertullien est un paradoxe imprégné de montanisme, il semble bien qu'il y ait eu toujours dans le sein de l'Église primitive des rigoristes ou des ardents très prompts à jeter la pierre à ceux qui se dérobaient à la persécution.

J.

Le Catholicisme en Irlande, par GEORGES LECARPENTIER. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 61 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Ce rapide panorama de l'histoire religieuse d'Irlande est un intelligent résumé des ouvrages de M. Gustave de Beaumont et du chanoine Bellesheim

qui fixe bien dans l'esprit du lecteur les grandes lignes de l'établissement, du prodigieux développement et de l'admirable persévérance du christianisme dans la verte Erin. La première partie de l'opuscule s'étend des origines à l'introduction du protestantisme ; la seconde nous conduit jusqu'en 1829; la troisième commence avec l'activité d'O'Connell et se clôt par un exposé consolant de l'état actuel du catholicisme. G. P.

La Question des réformes dans la Turquie d'Europe. *Exposé documentaire* par Un non-diplomate. Paris, Chevalier-Marescq, 1903, in-8 de 110 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume contient, avec un index explicatif, trente documents diplomatiques dont le premier, relatif à la Crète, a été promulgué le 10 janvier 1868. L'auteur y a ajouté en supplément la note remise le 22 octobre 1904 par les ambassadeurs d'Autriche-Hongrie et de Russie. Ces documents, reproduits ici *in extenso*, seront d'une incontestable utilité pour les diplomates et pour les publicistes. A. D'AVRIL.

Notice généalogique et biographique sur le conventionnel Danton et sa famille, par ARSÈNE THÉVENOT, avec des annotations de Victorien Sardou. Arcis-sur-Aube, Bonnot, 1904, in-8 de 63 p., avec un portrait et une vue. — Prix : 1 fr.

Cette brochure est extraite d'une *Histoire de la ville et de la châtellenie d'Arcis-sur-Aube*, encore inédite; prêtée à M. Victorien Sardou, lorsqu'il préparait son grand drame de *Thermidor*, elle a été rendue par lui à l'auteur avec de curieuses annotations qui sont aujourd'hui publiées avec elle. C'est une étude très consciencieuse et très fouillée, comme tout ce que fait M. Thévenot, sur la famille de Danton jusqu'à nos jours, où elle est représentée par cinq petits-neveux et quatre arrière-petits-neveux. Un portrait de l'éloquent et terrible tribun et une vue de sa maison à Arcis-sur-Aube accompagnent et ornent la brochure. M. Thévenot le remarque justement : en Danton, il y eut deux hommes : l'organisateur des massacres de Septembre, et le modéré qui voulut réagir contre la régime de la Terreur et qui périt dans la lutte, en demandant pardon à Dieu et aux hommes. De tels revirements se voient souvent dans l'histoire des temps troublés comme ceux-là : c'est la logique des révolutions et c'est aussi leur justice.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le comte de Kératry, écrivain et homme politique, sur lequel l'attention publique s'est vivement portée pendant une dizaine d'années, de 1863 à 1873, vient de s'éteindre à l'âge de 72 ans. Émile DE KÉRATRY était ne à Paris le 20 mars 1832. Après avoir terminé ses études au lycée Louis-le-Grand, il entra, comme volontaire, au 1er régiment de chasseurs d'Afrique et passa ensuite successivement dans divers corps. Brave soldat, il fit brillamment les campagnes de Crimée et du Mexique. En 1865 il quitta l'armée et s'adonna dès lors à la politique et à la littérature. Il débuta par des articles sensationnels contre la politique du gouvernement à propos de la guerre du Mexique, articles qui parurent, les uns dans la

Revue contemporaine, les autres dans la *Revue moderne*, dont il était devenu le directeur. Élu député dans le Finistère en 1869, il ne tarda pas à jouer un rôle actif dans le parti de l'opposition. A la suite de la révolution du 4 septembre, il fut chargé des difficiles fonctions de préfet de police, dut bientôt donner sa démission, et sortir de Paris en ballon pour aller remplir en Espagne une mission diplomatique qui fut sans succès. A son retour, il fut nommé général de division et chargé d'organiser les forces militaires de la Bretagne. De graves dissentiments avec le gouvernement de la Défense nationale l'obligèrent à résigner son commandement, et ce n'est que sous le gouvernement de M. Thiers qu'on le vit reparaître sur la scène publique. Appelé successivement à la préfecture de la Haute-Garonne et à celle des Bouches-du-Rhône, il s'acquitta de ses fonctions avec une énergie qui irrita vivement le parti avancé. Insuffisamment soutenu par le gouvernement il dut démissionner en août 1872. En 1873, en 1875 et en 1881, il se porta sans succès comme candidat aux élections dans le Finistère, dans Seine-et-Oise et à Paris. Son rôle politique était fini. L'œuvre littéraire de M. de Kératry se compose principalement de comédies et de brochures politiques. Nous citerons les suivantes : *La Toile de Pénélope, proverbe en un acte et en prose* Paris, 1856, in-18); — *A bon chat, bon rat, comédie en un acte et en prose* (Paris, 1856, in-12); — *La Vie de club, drame en cinq actes et en prose* (Lille, 1862, in-8); — *La Créance Jecker, les indemnités françaises et les emprunts mexicains* (Paris, 1867, in-8); — *L'Élévation et la chute de l'empereur Maximilien. Intervention française au Mexique, 1861-1867*. Précédé d'une préface de Prévost-Paradol (Paris, 1867, in-8); — *La Contreguérilla française au Mexique. Souvenirs des Terres-Chaudes* (Paris, 1868, in-12); — *Les Ruines de Pompéi* (Paris, 1868, in-18); — *Le Quatre Septembre et le Gouvernement de la Défense nationale, déposition devant la commission d'enquête de l'Assemblée nationale, Mission diplomatique à Madrid en 1870* (Paris, 1870, in-8); — *Armée de Bretagne, 1870-1871. Dépositions devant les commissions d'enquête de l'Assemblée nationale avec carte à l'appui. Rapport de la commission d'enquête* (Paris, 1874, in-8); — *Bas-fonds et sommets. Clichés de la vie réelle* (Paris, 1878, in-12), anonyme; — *Mourad V, prince, sultan, prisonnier d'État, 1840-1878, d'après des témoins de sa vie* (Paris, 1878, in-8).

— M. Gréard vient de mourir à Paris, à l'âge de 76 ans. M. Vallery-Clément-Octave Gréard était né à Vire (Calvados), le 18 avril 1828. Entré à l'École normale en 1849, il devint successivement agregé des lettres et docteur ès lettres, et alla enseigner la rhétorique dans les lycées de Metz et de Versailles. Revenu à Paris il y fut nommé inspecteur de l'Académie de cette ville, puis délégué à l'Hôtel de ville pour la direction de l'enseignement primaire. Bientôt il devenait inspecteur général, puis directeur général de l'enseignement primaire au ministère de l'instruction publique. Ces fonctions lui ayant été retirées en 1873, sous le ministère Batbie, il reprit la direction de l'enseignement primaire de la Seine et mit tant de zèle à propager cet enseignement que l'Académie des sciences morales et politiques lui décerna le prix Halphen en 1874. Le 11 février 1879, il fut nommé vice-recteur de l'Académie de Paris et inspecteur général honoraire. Dès lors il appliqua toute son activité aux questions d'organisation et de méthodes relatives à l'enseignement secondaire et à l'enseignement supérieur de son académie. Il était très écouté dans les conseils du gouvernement toutes les fois qu'il prenait part aux discussions sur ces questions d'enseignement. On peut regretter toutefois qu'il n'ait pas fait un meilleur usage de son influence pour faire respecter les droits du père de

famille et qu'il n'ait pas, dès le début, combattu une politique tendant à supprimer la liberté d'enseignement. Le 16 mai 1875, M. Gréard avait été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de M. de Falloux. L'œuvre littéraire de M. Gréard aura, ce semble, été meilleure que son œuvre administrative. Elle se compose principalement d'études de critique morale et de publications sur l'enseignement dont voici les principales : *De litteris et litterarum studio quid censuerit L. Annaeus Seneca,* thèse latine (Paris, 1866, in-8) ; — *De la Morale de Plutarque* (Paris, 1866, in-8), thèse française plusieurs fois réimprimée ; — *L'Enseignement secondaire des filles* (Paris, 1883, in-8) ; — *L'Éducation des femmes par les femmes* (Paris, 1866, in-18) ; — *Edmond Schérer* (Paris, 1890, in-12), étude de biographie psychologique ; — *Prévost-Paradol,* étude de critique morale et littéraire publiée dans le *Journal des Débats* en 1889. Les ouvrages de M. Gréard plus spécialement consacrés à l'histoire de l'enseignement public en France sont : *La Législation de l'enseignement primaire* (Paris, 1874, 3 vol. in-8) ; — *Rapports sur l'enseignement primaire à Paris et dans le département de la Seine* (Paris, 1878, in-fol.) ; — *Éducation et Instruction* (Paris, 1884, 4 vol. in-18), embrassant l'enseignement primaire, secondaire et supérieur. De plus, M. Gréard a publié une traduction des *Lettres d'Héloïse et d'Abélard* (Paris, 1870, in-18) ; — un *Précis de littérature* (Paris, 1875, in-18) ; — un choix d'*Extraits des lettres, avis, entretiens, etc., sur l'éducation de Mme de Maintenon* (Paris, 1884, in-18) ; etc. Presque tous les livres de M. Gréard ont eu de nombreuses éditions.

— Nous apprenons la mort, à l'âge de 72 ans, de M. Charles DE LACOMBE, écrivain de valeur et ancien député à la Chambre de 1871, où il avait siégé au milieu de la droite modérée. Il était né à Paris en 1832. Il laisse plusieurs ouvrages fort estimés, quoique certains d'entre eux aient été l'objet de vives critiques. Voici les principaux : *De l'Arbitraire dans le gouvernement et dans les partis* (Paris, 1864, in-8) ; — *Henri IV et sa politique* (Paris, 1877, in-12), ouvrage qui fut couronné par l'Académie française ; — *Le Comte de Serre, sa vie et son temps* (Paris, 1881, in-8 et in-12), également couronné par l'Académie française ; — *Vie de Berryer. La Jeunesse de Berryer. Berryer et la monarchie de Juillet* (Paris, 1894, 2 vol. in-8).

— M. François MUGNIER, président de chambre honoraire à la cour de Chambéry, a succombé dernièrement à l'âge de 72 ans. M. Mugnier avait obtenu ses diplômes de docteur en droit civil et en droit canonique à l'Université de Turin, avant la réunion de la Savoie à la France en 1860. En 1855, il fut l'un des fondateurs de la Société savoisienne d'histoire de Chambéry, société dont il devint le président en 1882. Il a publié des travaux d'érudition nombreux et estimés, tous relatifs à la Savoie. Ceux que nous citons sont loin d'en constituer la liste complète : *Chronologie pour les études historiques en Savoie* (Chambéry, 1884, in-8) ; — *Les Manuscrits à miniatures de la Maison de Savoie. Le Bréviaire de Marie de Savoie, duchesse de Milan ; les Heures des ducs Louis et Amédée IX* (Moutiers, 1894, in-8) ; — *Orgueil féodal. Guy de Fersigny et Jacques de Montmayeur, épisode historique du* XVe *siècle* (Paris, 1895, in-8) ; — *Marc-Claude de Buttet, poète savoisien* (XVIe *siècle*). *Notice sur sa vie, ses œuvres poétiques et en prose française et sur ses amis* (Paris, 1896, in-8) ; — *La Vie et les Poésies de Jean de Boyssonné, professeur de droit à Toulouse et à Grenoble, conseiller au Parlement de Chambéry,* XVIe *siècle* (Paris, 1898, in-8) ; — *La Société populaire ou Club des jacobins de Thonon (1793-1795. Notice et annotations* (Paris, 1898, in-8) ; — *Les Savoyards en Angleterre au* XIIIe *siècle et Pierre d'Aigueblanche, évêque d'Hereford* (Paris,

1891, in-8); — *Les Registres des entrées à l'audience du Sénat en Savoie. Première Partie, octobre 1559 à mai 1629* (Paris, 1898, in-8); — *L'État civil de Rumilly-l'Albanais (1607-1793); l'État civil d'Annecy (1575-1640)* (Paris, 1899, in-8).

— On annonce de Woodlands, près Duddingston, que le Dr. Law, historien anglais de grande valeur, est mort dans cette localité le 11 mars, à 68 ans. Fils de William Towry Law, chancelier du diocèse de Bath et Wells et d'Augusta Graves, fille elle-même du deuxième baron Graves, Thomas Graves Law est né le 4 décembre 1836. Élevé dans la religion catholique par son père qui s'était converti, il entra dans les ordres et reçut la prêtrise, comme son frère aîné, lequel appartenait à la Société de Jésus. Après avoir été pendant quelque temps aumônier du duc de Norfolk, il devint bibliothécaire des oratoriens à Brompton. Il fut chargé ensuite d'organiser la collection des manuscrits des XVIe et XVIIe siècle appartenant au cardinal Manning et aida à éditer quelques-uns d'entre eux, sous le titre de *Douay Diaries*, commençant ainsi la série des *Records of English Catholics under the Penal Laws*. A partir de ce moment M. Law étudia avec soin et contribua à élucider l'histoire de la politique des catholiques sous les Tudors et les Stuarts. En 1878, il affigea ses coreligionnaires en abandonnant le catholicisme pour adopter le protestantisme. L'année suivante il fut nommé conservateur de la « Signet Library » d'Édimbourg et dès lors il se consacra à l'étude de l'histoire religieuse de l'Écosse. En 1886, lorsque, sous l'impulsion de lord Rosebery, la Société historique d'Écosse fut fondée, il en devint le secrétaire; c'est lui qui fut chargé, par conséquent, de faire paraître les volumes de mémoires publiés par cette société. Il devint également membre de la Société des textes écossais pour laquelle il fit imprimer *Catholic Tractates of the Fifteenth Century* et *New Testament in Scots*. Il fut aussi, pendant un certain temps, président de la Société bibliographique d'Édimbourg et vice-président de la « Library Association ». Enfin il était membre d'un grand nombre d'autres corps savants anglais ou étrangers. En dehors des ouvrages déjà mentionnés et de nombreux articles donnés à diverses revues, M Law laisse, entre autres livres, les suivants qui tous sont fort appréciés en Angleterre : *Index to the Harmonics of the Four Gospels* (1865); — *A Calendar to the English Martyrs of the Sixteenth and Seveteenth Centuries* (1876); — *Introductory Dissertation on the Latin Vulgate* (1877); — *Jesuits and Seculars in the Reign of Queen Elizabeth* (1889). En outre, il a publié, pour la « Camden Society, » *The Archpriest Controversy* ; pour la « Chetham Society » le *Catechism* de Vaux et le *Shorte Summe of the Whole Catechism* de Craig. A la « Scottish History Society, » il adonné *Scots Catholic Documents, 1596-1598*. De plus, la « Clarendon Press » a imprimé son *Catechism of Archbishop Hamilton*, dont son ami, M. Gladstone, a écrit la préface. Enfin un certain nombre des articles biographiques publiés dans le *Dictionary of National Biography* sont dus à sa plume.

— On annonce encore la mort de MM. : Odilon Barrot, neveu de l'homme d'État bien connu, ancien député radical de l'Ardèche, ancien secrétaire d'ambassade, conseiller à la cour d'appel d'Orléans, président de la Société historique et archéologique des Vans (Ardèche) ; — l'abbé Jean Barthès, écrivain connu, membre de l'Académie des Jeux floraux ; — Amédée Berthier, ancien secrétaire de *l'Intransigeant*, ancien secrétaire de rédaction de *l'Aurore* ; — l'abbé Antoine Bonal, prêtre de Saint-Sulpice, auteur de divers *Manuels* qui sont d'un usage courant dans les grands séminaires ; — Mlle Amélie Bosquet, femme de lettres, journaliste et auteur de divers romans, tels que *le Roman des ouvrières*, morte récem-

ment à la maison Galignani, à 89 ans ; — Philippe-Émilien DE BOYER DE FONSCOLOMBE, baron DE MEYRONNET DE SAINT-MARC, l'un des membres les plus distingués de l'Académie d'Aix ; — le Dr BRUCHON, ancien professeur à l'École de médecine de Besançon, ancien président de l'association des médecins du Doubs ; — l'abbé BUCHET, ancien supérieur et professeur de théologie dogmatique au grand séminaire de Blois, mort dans cette ville, à 77 ans ; — Ferdinand CHANEL, imprimeur, directeur du journal *la Presse vosgienne ;* — Georges COGORDAN, directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères, qui a donné à la collection des *Grands Écrivains français* une étude sur *Joseph de Maistre* et un ouvrage sur *la Nationalité*, mort en avril, dans sa 55e année ; — Élie DURAND, président du conseil d'administration du journal *l'Éclair* de Montpellier, dont il avait été l'un des fondateurs, président de l'œuvre des écoles chrétiennes ; — FOURNIER DE FLAIX, économiste distingué, auteur de plusieurs ouvrages, collaborateur de la *Revue des Deux Mondes* et du *Journal des économistes* ; — Eugène FUMEY, ancien élève de l'École des langues orientales, né à Besançon en 1871, qui a publié en 1873 un *Choix de correspondances marocaines pour servir à l'instruction des jeunes élèves interprètes* et laisse inachevée une *Histoire du Maroc*, mort en avril, à Samary-sur-Mer ; — Ernest LABBÉ, ancien professeur de philosophie à l'Université de Paris, mort en avril ; — Th. LHUILLIER, qui a écrit des travaux d'érudition très estimés et donné de nombreux articles à l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* ; — MARQUET DE VASSELOT, statuaire et critique d'art, qui a publié, entre autres ouvrages, une *Histoire de la sculpture à l'époque de la Renaissance* et une *Histoire des sculpteurs français de Charles VIII à Henri III*, mort le 12 avril, à l'âge de 64 ans ; — le comte Joachim MURAT, auteur de comédies-proverbes de société, mort le 14 mars, en son château de la Bastide ; — l'abbé André POLIER, ancien professeur au petit séminaire de Felletin, mort à l'âge de 78 ans ; — l'abbé VARIGARD, ancien professeur au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs, mort à Allein (Bouches-du-Rhône), à l'âge de 74 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Otto von ALBERTI, héraldiste et archiviste allemand, mort le 9 mars, à Stuttgart, à 69 ans ; — Mgr ALLEN, recteur du collège catholique anglais de Valladolid, en Espagne ; — Sir Edwin ARNOLD, journaliste et poète anglais fort estimé, mort à Londres, le 24 mars, lequel fut un des rédacteurs les plus actifs du *Daily Telegraph*, et laisse plusieurs œuvres poétiques, telles que *The Light of Asia* (1879), *The Lighgt of the World*, etc. ; — Auguste BERNUS, professeur d'histoire des dogmes et d'histoire ecclésiastique à la Faculté de théologie de Lausanne, auteur de nombreux travaux sur l'histoire des protestants français, mort à Lausanne, le 30 mars ; — Dr. Girolamo BOCCARDO, écrivain italien, professeur à l'Université de Gênes, mort à Rome, le 20 mars, à 75 ans, lequel fut l'éditeur de la *Nuova Enciclopedia* et de la *Biblioteca del' economista ;* — Otto BOEHTLINGK, l'éminent orientaliste allemand, mort récemment à Leipzig, à 89 ans, connu surtout par la publication de son grand Dictionnaire sanscrit rédigé avec la collaboration de Roth ; — Dr. Konrad BREDENKAMP, professeur de théologie à l'Université de Kiel, mort à Norden, le 25 mars, à 57 ans ; — Mme Frances Power COBBE, femme de lettres anglaise, morte à 82 ans, connue par l'activité avec laquelle elle a soutenu diverses causes philantrophiques soit dans des journaux tels que le *Standard*, l'*Echo*, le *Daily News*, soit dans un certain nombre de volumes, par exemple *The Theory of Intuitive Morals ;* — Herbert C. FYFE, journaliste et écrivain anglais, qui laisse, entre autres, un volume intitulé : *Submarine Warfare ;*

— Dr. Gaetano Giorgio GEMELLARO, professeur de minéralogie à l'Université de Palerme, mort à Cefalu, le 16 mars, à 72 ans ; — Dr. Ludwig HÄNSELMANN, historien et archiviste allemand, mort à Brunswick, le 22 mars, à 70 ans ; — Dr. Raphael HORNER, professeur de pédagogie, mort à la fin de mars, à Fribourg (Suisse), à 62 ans ; — Edward HUTTON, journaliste anglais, qui collabora à divers journaux, tels que *Sporting Chronicle, Daily Despatch, Evening Chronicle*, etc. ; — KURFF, ancien professeur de philosophie au collège Chaptal, auteur de divers ouvrages de pédagogie et inventeur d'une méthode d'enseignement des langues vivantes qui a été adoptée ; — Henry J. MOULE, savant archéologue anglais, conservateur du Muséum du Comté de Dorset, auteur de deux ouvrages estimés : *Old Dorset* et *Dorchester Antiquities* ; — Dr. Paul NERRLICH, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'histoire de la littérature, mort à Berlin, à 60 ans, lequel laisse, entre autres travaux : *Jean Paul und seine Zeitgenossen, Briefe von Charlotte von Kalb an Jean Paul, Arnold Ruge's Briefwechsel und Tagebücher*, etc. ; — Dr. Theodor SCHIRMER, professeur de droit romain à l'Université de Königsberg, mort à Blankenburg, le 2 avril, à 77 ans ; — Dr. Karl SCHUMANN, professeur de botanique allemand, mort à Berlin, le 22 mars, à 50 ans ; — Dr. Isidor SILBERNAGL, professeur de droit et d'histoire ecclésiastique bavarois, mort à Munich, le 6 avril, à 73 ans ; — Charles SORET, professeur honoraire de physique expérimentale, mort à Genève, le 4 avril, à 51 ans ; — Luigi SUGANA, écrivain italien, auteur de drames, mort à Venise le 28 mars ; — Dr. Theodor THIERFELDER, professeur de médecine allemand, mort le 7 mars, à Rostock, à 80 ans ; — le comte TIBOR KAROLYI, ancien membre de la Chambre des magnats hongrois, auteur de quelques ouvrages, entre autres d'une traduction hongroise de la *République* d'Edgard Quinet ; — Dr. Karl ZETTEL, professeur et poète allemand, mort à Munich, le 30 mars, à 73 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 30 mars, M. Helbig lit la seconde partie de son mémoire sur les attributs des prêtres saliens, et parle de la découverte faite à Rome de tombes appartenant aux *Salii* primitifs. — M. Wallon offre à l'Académie les livres de Mgr Douais, évêque de Beauvais : *La Mission de M. de Forbin-Janson en Toscane*, et *Documents sur l'ancienne province du Languedoc*. M. E. Breal donne la signification de l'épithète « ἀγέλειη » appliquée à Pallas dans la langue homérique et la traduit : « celle qui fait ou possède du butin. » — M. Babelon parle sur les monnaies de Sicyone. — Le 8 avril, M. Helbig achève la lecture de son mémoire sur les *Salii*. — M. Heuzey commente une inscription découverte récemment à Villevieille près de Sommières (Gard), inscription faisant allusion à une croyance antique à l'occasion du *genius*, démon intime de chacun. — M. Clermont-Ganneau a réussi à lire sur un des papyrus découverts par M. Maspéro dans les pyramides de Sokkarah, une date en araméen se rapportant à la 29e année du règne d'Artaxercès. — Le 16 avril, après la réception des membres de la mission Lenfant, M. d'Arbois de Jubainville a présenté une communication relative au *De Bello Gallico* de César. — Le 22 avril, l'Académie entend la lecture d'une lettre du capitaine Lenfant relative à la conduite de la mission vis-à-vis des indigènes africains. — M. le secrétaire perpétuel annonce à l'Académie que la commission des travaux littéraires s'occupera de la destination à donner au pavillon de la mission Lenfant. — M. le président annonce la mort de M. Boehtlingk, indianiste, correspondant à titre étranger. — M. le Mis de Vogüé fait part de la découverte du tombeau du roi Obodat opérée au cours

de l'excursion des professeurs de l'École biblique de Jérusalem. M. Babelon communique des médailles phéniciennes portant l'effigie du dieu Ischmoun identifié tantôt avec Esculape, tantôt avec Adonis. — M. Héron de Villefosse parle du centenaire de la Société des antiquaires de France et du travail de M. Otto Bumdorf sur le Trophée d'Auguste à la Turbie. — M. Smart dépose un mémoire intitulé : *Une Nouvelle Source du Coran.*

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 9 avril, M. G. Picot offre à l'Académie, de la part de M. le comte d'Haussonville, un volume dans lequel sont réunies des études sur plusieurs questions. — M. Joly dépose le livre de M. Van Khan sur *les Causes économiques de la criminalité.* — M. Gréard fait hommage, au nom de M. Collard, du livre de celui-ci, intitulé : *Méthodologie de l'enseignement moyen.* — M. Levasseur dépose un exemplaire de la *Revue économique internationale.* M. L. Michon donne lecture d'un mémoire intitulé : *L'Ébauche d'un gouvernement parlementaire sous la Restauration ;* ce mémoire contient des détails anecdotiques très curieux et caractéristiques de la vie politique de 1814 à 1830. — M. Lyon-Caen parle d'une lettre de Lafayette communiquée par M. Seligmann, vantant les bienfaits de la constitution de 1791. — Lecture est donnée de lettres par lesquelles M. Sadi Carnot et Mme Carnot fondent deux bourses de 200 francs. — Le 16 avril, MM. Luchaire et Levasseur lisent des rapports sur des concours. — Le 23 avril, M. Autant dépose l'ouvrage de M. Combes de Lestrade : *Les Monarchies de l'empire allemand,* et M Lyon-Caen, le livre de M. Maillard : *Réhabilitation des faillis.* — M. Alb. Babeau lit un mémoire sur l'appel fait au XVIIIe siècle à l'opinion publique européenne, au sujet des agissements de l'Angleterre. — M. Fagniez termine la lecture de son ouvrage sur *les Corporations et syndicats,* leur présent et leur avenir. — L'Académie entend ensuite le rapport de M. Chuquet sur le prix Audiffred, et celui de M. Rocquain sur le prix Saintour.

Concours et Prix. — Dans sa séance du 5 mai courant, le Conseil de la *Société bibliographique et des Publications populaires* a attribué le prix Beaucourt, de 500 francs, au livre de M. l'abbé Sylvain Verret, supérieur du petit séminaire de Chartres, intitulé : *Sensations d'Alsace, de Forêt Noire, de Suisse.* Ce prix, fondé par le regretté président de la Société bibliographique, feu M. le marquis de Beaucourt, doit être décerné, d'après les termes de son testament, « au meilleur ouvrage ayant paru dans les trois années précédentes (1901, 1902 et 1903) et qui sera jugé propre à être donné en prix dans les écoles primaires libres. »

— A l'assemblée générale de la même société qui aura lieu en 1905, un prix de 500 francs (Prix des *Dames patronnesses de la Société bibliographique et des Publications populaires*) sera décerné au meilleur ouvrage paru dans le cours des années 1902, 1903 et 1904, de nature à instruire, moraliser et intéresser tout à la fois les lecteurs des bibliothèques populaires. — L'ouvrage devra se composer d'un seul volume de 300 à 400 pages au plus ne dépassant pas le format petit in-8 et la dimension de 0,21 × 0,13. — Il devra être déposé en double exemplaire, avant le 1er janvier 1905, au siège de la Société, 5, rue Saint-Simon, Paris, VIIe.

— Un autre prix de 1000 fr. (*Prix de la Société bibliographique*) sera décerné à l'assemblée générale de 1906 au meilleur ouvrage manuscrit composé par un jeune écrivain français, sur un sujet se rapportant à l'histoire de France, dans la période comprise entre l'année 1789 et l'année 1830. La dimension de cet ouvrage ne devra pas dépasser la matière d'un volume in-8 de 300 à 400 pages d'impression. — Les manuscrits devront être déposés au siège de

la *Société bibliographique*, 5, rue Saint-Simon, Paris, VIIe, avant le 1er janvier 1906. L'écriture en sera nette et lisible. — Chaque auteur joindra à son manuscrit un acte ou extrait authentique, attestant qu'il n'aura pas dépassé l'âge de trente ans à la date sus-mentionnée. — La Société ne prendra point à sa charge la publication de l'ouvrage couronné.

— La Société d'économie politique décernera en 1906 le prix Frédéric Passy, consistant en une médaille d'argent et une somme de 500 fr. Le sujet à traiter est un *Mémoire sur la vie et les œuvres de Charles Coquelin*. Nous signalerons, à ce propos, l'existence de manuscrits de Charles Coquelin entre les mains de M. de Molinari. — Les manuscrits doivent parvenir avant le 31 décembre 1905 au secrétaire perpétuel de la Société (14, rue de Richelieu, 1er arr.).

Collection de cartulaires. — La librairie Alphonse Picard et fils, de Paris, va s'acquérir de nouveaux titres à la reconnaissance des amis de l'histoire, en mettant à leur disposition des éditions critiques, dans un format commode, de cartulaires présentant un intérêt général. On sait quelle mine précieuse de renseignements de tout ordre offrent aux chercheurs ces recueils d'actes dont un trop grand nombre sont encore demeurés inédits : la géographie, la topographie, l'histoire généalogique, économique, celle du droit et celle des mœurs trouvent à y puiser indéfiniment. La nouvelle collection qui comprendra : 1° des cartulaires publiés *in extenso*; 2° des recueils de chartes de divers établissements; 3° des analyses de cartulaires trop considérables pour être publiés intégralement, est sous la direction d'un comité de publications qui comprend avec nos collaborateurs, MM. Auvray et Stein, les érudits suivants : MM. Ch. Bémont, E. Lelong, F. Lot, G. de Manteyer, M. Molinier, R. Poupardin, M. Prou, A. Thomas et A. Vidier. La publication, qui ne commencera de paraître que lorsque l'on aura réuni 200 adhésions, s'ouvrira par une *Bibliographie des cartulaires français*, dressée par M. Henri Stein et qui remplacera l'ouvrage vieilli de de M. Ulysse Robert. Le prix de souscription est de 0 fr. 50 par feuille d'impression in-8, et il est entendu que la souscription ne dépassera pas un maximum de 25 fr. par an.

Société d'histoire de la Révolution de 1848. — Sous ce titre s'est fondée à Paris le 24 février 1904, une nouvelle société qui comprend déjà près de cent cinquante membres et que dirigera un comité de quarante personnes. Les fondateurs de la société ont jugé que, pour parler de 1848 et de la deuxième République française, « le recul indispensable à la vision historique est désormais acquis. » L'on serait un peu surpris de voir figurer dans le comité directeur, à côté d'historiens comme MM. Aulard, P. Caron, Charlety, Debidour, Seignobos, des noms comme MM. Maurice Faure, Jaurès, Millerand ou Anatole France, si l'on n'était prévenu par une circulaire que la nouvelle société, « à l'exemple de sa grande aînée la Société d'histoire de la Révolution française... entend ne pas se désintéresser du sort des idées de 1848... Travailler à les répandre, c'est encore servir la cause de la Révolution », et que, pour cette œuvre de propagande politique, elle se propose d'organiser des conférences à Paris et en province. Aussi fait-elle appel, pour grossir ses rangs, non pas aux hommes d'étude impartiale et sévère, mais aux « coopérations démocratiques et républicaines. » Les sociétaires doivent être présentés par deux membres et agréés par le comité directeur; ils paient une cotisation annuelle de 10 francs, rachetable au prix de 200 francs et reçoivent en échange le Bulletin de la société. La présidence a été dévolue à M. Ad. Carnot; la vice-présidence à MM. Aulard,

Maurice Faure et Millerand, le secrétariat à M. Henry Michel et la trésorerie à M. Camille Bloch. C'est M. Henry Michel, 79, rue Jouffroy, qui recueille les adhésions.

Paris. — *Les Conférences* de l'année 1903, qui paraissent en volume (Paris, Maison de la Bonne Presse, gr. in-8 de 392 p.) sont une mine précieuse de renseignements sur les questions sociales et religieuses, littéraires, scientifiques. On peut s'en convaincre même par le simple sommaire suivant : *La Guerre aux bonnes sœurs. — La Morale athée. — La Question du droit de l'enfant. — Les Sœurs. — Le Venezuela. — Les Ruines de Baalbeck. — Macédoine et Bulgarie. — Rocamadour et Padirac. — La Charité. — L'Intolérance de l'Église. — Les Alpes-Maritimes et la Défense de la frontière. — La Grande Chartreuse. — Charles Gounod. — Sa Sainteté Léon XIII. — Les Retraites ouvrières. — La Condition des ouvriers. — Le Pétrole. — L'Église et l'Instruction. — Les Caisses d'assurance et de prévoyance mutuelles. — Les Jardins ouvriers. — L'Église et l'État ; leurs rapports. — Les Habitations ouvrières à bon marché.*

— Signalons deux excellents fascicules de la collection : *L'Apologétique contemporaine.* Ils ont pour titre : *L'Ame humaine* et *l'Immortalité,* par un Missionnaire (Paris, Maison de la Bonne Presse), in-12 de 78 et 80 p. — Prix : 0 fr. 25 chacun). La spiritualité de l'âme et son immortalité sont prouvées à l'aide de citations de nos littérateurs, philosophes, savants, méthode qui impressionne toujours les foules, auxquelles cette apologétique est destinée.

— Les conférences sur *la Divine Enfance de Jésus* et la *Vie publique de Jésus* (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-12 de 36 et 39 p. — Prix 0 fr. 25 chacun), sont accompagnées de projections qui ont obtenu un si grand succès dans certaines églises de Paris. *Le Franc-Maçon, voilà l'ennemi* ! c'est le discours que prononça Mgr Delamaire, à Lille, le 22 novembre 1903 (Paris, même librairie, in-12 de 61 p. — Prix 0 fr. 25). Toute la presse en a parlé comme d'un cri de guerre contre la franc-maçonnerie. — *La Russie et les Russes* (Même librairie in-12 de 46 p. — Prix : 0 fr. 25, avec projections) est une conférence sur la nation amie de la France, avec description géographique, ethnographique, pittoresque.

— Que dire d'une brochurette, gracieusement éditée, animée d'un sympathique respect pour Pie IX, Léon XIII et Pie X et intitulée : *Les Derniers Papes jugés par leur écriture* (Paris, Ch. Amat, 1904, in-8 de 27 p.) ? Sans examiner autrement les opinions graphologiques de l'auteur, M. Albert de Rochetal, nous nous bornerons à en extraire certaines phrases qui nous ont profondément surpris et déplu : « Jésus-Christ, figure sublime, idéal de beauté et de bonté, a lancé le premier cri de révolte du pauvre contre le riche...» (p. 7). « ... la religion chrétienne est forte, si forte qu'elle *semble* immuable et immortelle » (p. 8). — «... la religion chrétienne... immortelle selon la parole de son divin Fondateur, mais d'une *immortalité qui tombe sous la vieillesse.* » (p. 11). — « Pie IX, incarnation de la puissance papale, *dernier sursaut de l'agonie d'une religion, dernier souffle d'une vie de dix-neuf cents ans...*» (p. 12). Est-ce un vrai catholique qui a écrit cela pour une librairie catholique ?

— Le *Rapport sur l'enseignement secondaire libre communiqué à la séance plénière de l'enseignement au cercle catholique de la rue Marais,* par M. le chanoine Dieu (Paris, secrétariat de la Société d'éducation, 1904, in-8 de 16 p.) est une sévère réprobation des projets liberticides du gouvernement relatifs à l'enseignement secondaire libre. Sa conclusion énergique se résume en un mot : « Défendons-nous !... »

— Dans une brochure intitulée : *Les Enfants d'époux divorcés* (Paris, Dujarric, gr. in-8 de 15 p.), Mme Renée Pingrenon s'apitoye, non sans raison, sur la malheureuse situation que le divorce fait aux enfants. Elle montre sans peine, par des exemples tirés de la chronique judiciaire, que ces pauvres jeunes êtres sont toujours les victimes des dissensions de leurs parents ; que leur éducation en est fatalement compromise ; leur intelligence faussée, leur cœur meurtri... Et, comme conclusion, Mme Pingrenon demande qu'on revise la loi du divorce, non pour le supprimer, mais pour permettre aux époux de l'obtenir par consentement mutuel, sous la seule condition d'assurer une partie de leurs biens à leurs enfants. Singulière logique, en vérité !

— Signalons dès à présent le *Cours élémentaire d'astronomie et de navigation* par M. P. Constan (Paris, Gauthier-Villars, in-8 de 264 p., avec 134 flg. — Prix : 7 fr. 50). — La première partie de ce cours : *Astronomie*, a seule paru. Pour en dire tout le bien que nous en pensons et l'intérêt que nous y avons trouvé, nous attendrons d'avoir en mains la conclusion logique de la première partie, c'est-à-dire *la Navigation*. C'est, en effet, en vue de la navigation qu'ont été rédigées les pages très substantielles, très claires et assez complètes, sans l'être trop, du cours d'astronomie. Nous devons toutefois, dès aujourd'hui, conseiller vivement ce volume à tous les candidats au brevet de capitaine au long cours.

— Nous ne pouvons que souhaiter le meilleur accueil à la *Revue des sciences photographiques*, qui vient de lancer son premier numéro, orné de 2 planches hors texte (avril 1904). Ce nouveau périodique mensuel est destiné à tenir les amateurs, aussi bien que les professionnels, au courant de toutes les recherches concernant la théorie des procedés photographiques et les applications scientifiques de la photographie. Outre ses articles originaux, elle publiera un compte rendu détaillé de tous les travaux parus à l'étranger, de toutes les communications concernant les théories photographiques, faites dans les sociétés savantes françaises et étrangères. La photochimie, la photophysique, les applications scientifiques de la photographie, telles sont les principales matières qui seront traitées dans la *Revue des sciences photographiques* dont les sommaires seront régulièrement insérés dans la Partie technique du *Polybiblion* (Paris, Ch. Mendel, 118, rue d'Assas, 118 bis (VIe). — Prix de l'abonnement annuel : France, 20 fr. ; Étranger, 25 fr.).

— Le *Polybiblion* a longuement analysé (t. XCI, p. 37-41) le célèbre roman de Henryk Sienkiewiez : *Quo Vadis ?* Nous n'avons donc pas à y revenir ; mais nous devons noter que la librairie Garnier vient d'en donner une nouvelle traduction, faite d'après l'original, par M. P.-A. de Roncey (in-18 de 732 p., avec 26 gravures hors texte, de Tofani. — Prix : 3 fr. 50). « La présente traduction, lisons-nous dans un *Avis* des éditeurs, se distingue de toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour par sa scrupuleuse fidélité. Nous nous sommes efforcés de présenter aux lecteurs l'ouvrage tel qu'il est, dans sa forme primitive, sans ajouter et surtout sans retrancher quoi que ce soit. »

— M. Georges Baillière vient de publier une luxueuse et élégante brochure intitulée : *Chronique des prospectus en 1902-1903*. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1904, gr. in-8 de 47 p., avec 10 planches hors texte et 11 vignettes). Cet intéressant travail sur un objet de collection essentiellement perissable conservera pour les âges futurs les plus intéressants spécimens des réclames contemporaines, dont quelques-unes présentent un certain intérêt artistique.

— La librairie Hachette met en souscription la *Reproduction en phototypie*

du manuscrit des « Pensées » de Blaise Pascal (n° 9202 fonds français de la Bibliothèque nationale, avec le texte imprimé en regard et des notes), par M. Léon Brunschvicg (in-folio mesurant 45 centimètres sur 32, comprenant environ 260 planches en phototypie). — « Depuis 1842, où Victor Cousin révéla l'existence et l'intérêt du manuscrit, — lisons-nous dans le spécimen du fac-similé phototypique que nous envoie la maison Hachette, — une telle publication était le vœu du public lettré. Les travaux les plus consciencieux, ceux de Faugère, de M. Molinier, de M. Michaut, qui ont jeté tant de clarté sur le texte vrai de Pascal, ne peuvent, suivant l'expression qu'employait M. Lanson, professeur à la Sorbonne, dans l'article *Pascal* de la *Grande Encyclopédie*, suppléer que *jusqu'à un certain point* le *fac-similé* photographique ; en un sens ils l'ont rendu plus désirable et plus nécessaire. Pour comparer les différentes lectures proposées par les éditeurs successifs, il importe en effet de savoir comment le mot est écrit, et surtout s'il est réellement écrit : il y a des lettres que la main fiévreuse de Pascal n'a pas tracées, il y a des fins de lignes que la négligence d'un relieur a mutilées ; la ponctuation est irrégulière, les signes de renvois sont incertains, la place des surcharges ou des additions marginales est à discuter ; les séparations de phrases, ou même de fragments, ne sont pas indiquées. Les érudits, les professeurs, les étudiants qui ont à commenter un passage obscur ou diversement interprété, doivent être en mesure de recourir, dans leur cabinet ou dans leur bibliothèque d'Université, à l'arbitrage du texte original. » — Prix de la souscription à l'ouvrage complet, payable à la réception : 125 fr. — Par fascicule, à raison de 10 fr. chaque fascicule, soit : 150 fr.

— L'on savait que le maréchal de Bassompierre avait eu de son union secrète avec Louise-Marguerite de Lorraine, princesse de Conti, un fils, connu sous le nom de baron de la Tour, qu'il ne s'était pas soucié de reconnaître ; un fait beaucoup plus ignoré, c'est qu'il était né aussi de cette union une fille nommée Louise comme sa mère. Ce point curieux de la biographie du maréchal nous est révélé par M. Lucien Auvray dans un petit mémoire qu'il a donné au *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France* sous ce titre : *Louise de Bassompierre et les Origines du transfert à Paris des religieuses de Sainte-Périne de Compiègne* (Tiré à part. Paris, Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 1903, in-8 de 15 p.). Quand Louise de Bassompierre entra chez les dames de Sainte-Périne, on la donna comme fille naturelle du duc de Chevreuse son oncle, et ce n'est qu'en 1644 que son frère François, baron de la Tour, vint lui révéler le secret de sa naissance. Le maréchal, qui s'attendrit à la vue de sa fille, mit son influence au service de la maison dans laquelle elle était entrée et contribua plus que personne à l'aplanissement des difficultés qui s'opposaient au transfert dans le diocèse de Paris de l'établissement de Compiègne.

— Sous ce titre : *Hommage à Gaston Paris*, M. Joseph Bédier, héritier de la chaire du grand érudit, vient de publier la « leçon d'ouverture du cours de langue et littérature françaises du moyen âge prononcée au Collège de France, le 3 février 1904 », et consacrée à l'éloge de son illustre prédécesseur (Paris, Champion, 1904, in-12 de 58 p.). Cet éloge est celui qu'on devait attendre de la part d'un homme d'esprit et d'un homme de cœur, l'un des disciples les plus distingués de Gaston Paris, avant de devenir son successeur. Un peu d'hyperbole est plus qu'excusable dans un discours de ce genre. Pourtant il eût été, croyons-nous, préférable d'éviter l'emploi, dont on abuse aujourd'hui, d'expressions empruntées à la langue religieuse,

comme les mots de « sainteté » et d' « apostolat ». Une rectification de fait s'impose. Ce ne peut être « le lieu commun des romanistes » de « dire que l'*Histoire poétique de Charlemagne* contenait en puissance les travaux de Léon Gautier », comme ceux « de Pio Rajna, de Godefroid Kurth et de tant d'autres » (p. 23). Les premiers travaux de Léon Gautier sur les chansons de geste sont antérieurs aux débuts de Gaston Paris, et le premier volume des *Épopées françaises* fut couronné au même concours (1866) de l'Académie des inscriptions et belles-lettres que l'*Histoire poétique de Charlemagne*. Gaston Paris y obtint le premier rang, Léon Gautier le second.

— Enregistrons la 3e livraison du tome IV de la précieuse *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France*, dressée sous les auspices du ministère de l'Instruction publique par M. Robert de Lasteyrie (Paris, imp. nationale ; E. Leroux, 1903, in-4, paginé 401-592. — Prix : 4 fr.). Cette livraison inventorie les études se rapportant à l'histoire et à l'archéologie insérées dans les nombreux volumes publiés par les Sociétés savantes de Rambouillet et de Versailles (Seine-et-Oise) ; de Dieppe, Le Havre et Rouen (Seine-Inférieure) ; de Niort (Deux-Sèvres) ; Abbeville et Amiens (Somme) ; Albi et Castres (Tarn) ; Montauban (Tarn-et-Garonne) ; Draguignan et Toulon (Var) ; Apt, Avignon et Orange (Vaucluse) ; Fontenay-le-Comte et La Roche-sur-Yon (Vendée) et Poitiers (Vienne). Les articles notés, au nombre de 15,448, sont compris sous les numéros 74,866 à 80,353. Tout en constatant la très grande utilité de ce recueil, nous ne pouvons, pour la deuxième fois, nous empêcher de critiquer la méthode (si c'en est une) qui consiste à n'indiquer que rarement les pages du commencement et de la fin de chaque article ou étude. Ainsi, pour ne citer que deux exemples, pourquoi donner seulement, pour le dernier (n° 80,353) la simple page 148, alors que le premier (74,866) mentionne les deux pages, initiales et finales, 1-572 ? Nous sommes bien renseignés sur l'importance du n° 74,866, mais nullement sur celle du n° 80,353. Il est permis de le regretter.

Alsace. — A la suite du traité conclu à Saint-Omer, en 1469, par Charles le Téméraire et Sigismond d'Autriche, et resté obscur en quelqu'un de ses articles, le duc de Bourgogne envoya dans ses nouvelles possessions de la vallée du Rhin plusieurs missions consécutives dont l'une, composée de Jean Poinsot et de Jean Pillet, trésorier de Vesoul, eut à s'occuper spécialement des recettes et des charges du domaine, et des questions de comptabilité. C'est cette mission qu'a exposée dans un nouveau travail M. L. Stouff : *Les Possessions bourguignonnes dans la vallée du Rhin sous Charles le Téméraire* (Paris, Larose, 1904, in-8 de IV-93 p. Extr. des *Annales de l'Est*), en publiant le texte complet de l'information faite sur l'état des pays de Ferrette, d'Alsace et de Forêt-Noire. La valeur économique du traité de Saint-Omer et l'organisation financière des pays conquis sont par là même facilement expliquées. Ce texte important avait déjà été utilisé par Nerlinger, mais il méritait une publication intégrale que nous possédons désormais.

Boulonnais. — Ceux qui, jetant distraitement un regard sur le tome XXIII des *Mémoires de la Société académique de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer* (Boulogne-sur-Mer, au siège de la Société, 1903, in-8 de VII-171 p., avec 5 pl.) passeront outre, auront le plus grand tort de ne pas l'ouvrir. Ce volume est, en effet, entièrement rempli par une étude historique et biographique fort intéressante due à M. le Dr E.-T. Hamy et intitulée : *François Panetié, premier chef des armées navales (1626-1696)*. L'auteur fait connaître la

carrière maritime d'un personnage « fort injustement oublié de la plupart des historiens de nos jours. » Ces pages mouvementés nous montrent François Panetié, né à Boulogne-sur-Mer, en février 1626, successivement « capitaine de corsaire, puis commandant la petite frégate du maréchal d'Aumont, capitaine de vaisseau et enfin chef d'escadre ; naviguant pendant 55 années dont 31 au service du Roi et prenant une part importante à presque tous les évènements de notre histoire navale pendant la période de 1666 à 1694... Il excellait à manier ces lourdes masses qu'étaient encore nos vaisseaux, malgré l'amélioration notable de la construction nautique. Aussi Tourville et Château-Renault lui donnaient-ils de préférence, dans la ligne de bataille, un de ces postes extrêmes, où, soit pour l'attaque, soit pour la defense, il pouvait mieux qu'ailleurs développer ses qualités personnelles. » Quand Panetié mourut le 26 avril 1696, il « comptait vingt-cinq campagnes comme capitaine et chef d'escadre et deux blessures graves. » L'on ne saurait trop féliciter M. Hamy d'avoir fait revivre cette attachante figure et la Société académique de Boulogne d'avoir si bien édité le volume très documenté que nous avons sous les yeux.

Bourgogne. — Encore un beau, un important volume à l'actif de la Société éduenne : c'est le tome XXXI de ses *Mémoires* (Autun, imp. Dejussieu, 1903, gr. in-8 de xxix-453 p., avec 5 planches). Douze études ou notices d'importance variable ont formé ce tome XXXI, savoir : *Chaînette en or attachée à une lance de l'âge du bronze*, par M. Joseph Déchelette (p. 1-3, avec une planche) ; — *Notice sur le fief du Lac-lès-Anzy, en Brionnais*, par M. J. Sandre (p. 5-20) ; — *Jacques-Gabriel Bulliot, président de la Société éduenne, correspondant de l'Institut, sa vie et son œuvre*, par M. A. de Charmasse (p. 21-116, avec un portrait). Nous n'avons ici que la première partie de cette biographie dont la fin sera insérée dans le volume prochain ; — *Note sur l'origine de la houillère et de la verrerie d'Épinac*, par M. Eugène Fyot (p. 117-133) ; — *Note sur un bréviaire éduen manuscrit du* xv*e siècle*, par M. Gabriel Dumay (p. 135-140) ; — *Les Députés de Saône-et-Loire aux assemblées de la Révolution (1789-1799)* (suite), par M. Paul Montarlot (p. 141-245) ; — *La Tour du Bost* (suite), par MM. Gabriel Bulliot et le comte de Chastellux (p. 247-299), étude dont la suite sera donnée l'an prochain ; — *La Fête de la Fédération à Autun, le 14 juillet 1790*, par M. Charles Boëll (p. 301-313) ; — *Beaune, Savigny, Sainte-Marguerite*, compte rendu anonyme de l'excursion faite par la Société éduenne le 24 mai 1903 (p. 315-335) ; — *Note sur une boutterolle de fourreau gallo-romain, trouvée à Autun*, par M. Joseph Déchelette (p. 337-343, avec une planche) ; — *Deux Documents inédits sur Talleyrand, évêque*, par M. A. de Charmasse (p. 345-354) ; — *Inauguration du buste de M. Bulliot et du monument commémoratif des fouilles de Bibracte* (p. 355-396, avec 2 planches).

Champagne. — Tout dernièrement a paru le magnifique volume que la Société française d'archéologie pour la conservation et la description des monuments a consacré à la LXIX* session du *Congrès archéologique de France*, dont les séances ont été tenues à Troyes et à Provins en 1902, (Paris, A. Picard et fils ; Caen, H. Delesques, 1903, in-8 de lv-545 p., avec 93 planches et figures). Nous mentionnerons en premier lieu le *Guide archéologique du Congrès de Troyes et de Provins en 1902*, qui, rédigé par M. Louis Le Clert, E. Lefebvre-Pontalis et Edmond Ditsch, occupe les pages 1 à 92 et ne renferme pas moins de 28 planches). Quant aux procès-verbaux des séances, émaillés de discours et d'allocutions, ils remplissent les pages 113 à 166. — Seize mémoires arrivent aussitôt : nous allons en indiquer les titres, avec les noms de leurs auteurs et aussi les pages du début et de la

fin de chacun d'eux pour que leur importance matérielle soit bien fixée aux yeux de nos lecteurs : *Les Études archéologiques dans le département de l'Aube, depuis cinquante ans*, par M. Albert Babeau (p. 167-179) ; — *Les Castra et les oppida de l'Aube*, par M. Louis Le Clert (p. 180-195) ; — *Les Cimetières antiques de l'Aube et de la Marne*, par M. l'abbé Diette (p. 196-207) ; — *Les Mottes féodales et les Mottes gauloises dans l'Aube*, par M. Louis Le Clert (p. 208-223) ; — *Les Églises romanes de l'Aube*, par le même (p. 224-238, avec 2 pl.) ; — *La Sculpture du* XIVe *et du* XVe *siècle dans la région de Troyes*, par M. Raymond Kœchlin (p. 239-272, avec 8 pl.) ; — *L'Architecture gothique dans la Champagne méridionale au* XIIIe *et au* XVIe *siècle*, par M. Eug. Lefebvre-Pontalis (p. 273-349, avec 36 plans ou planches) ; — *Les Vitraux de l'église de Brienne-le-Château*, par M. l'abbé Baveux (p. 350-375, avec 3 pl.) ; — *Les Travaux d'achèvement et les Vitraux de l'église Saint-Pantaléon de Troyes*, par M. Léon Morin (p. 376-405, avec 1 pl.) ; — *Notes biographiques sur les peintres verriers troyens du* XVIIe *siècle*, par le même (p. 406-422) ; — *Notes sur les foires de Champagne et de Brie*, par M. J. Pierre (p. 423-457) ; — *Le Portail de Saint-Ayoul de Provins et l'Inconographie des portails du* XIIe *siècle*, par M. Gabriel Fleury (p. 458-488, avec 2 pl. et 1 fig.) ; — *Une Enceinte de Provins*, par M. Rogeron (p. 489-511, avec 1 plan et 4 planches) ; — *Une Maison du* XIIIe *siècle à Provins*, par M. C. Detousches (p. 512-513, avec 1 pl.) ; — *Les Ruines de l'abbaye de Nesle-la-Reposte*, par M. Jules Tillet (p. 514-528, avec 1 pl.) ; — *Une Tombe plate du* XVe *siècle à Beauchery*, par M. C. Detousche (p. 529-532, avec 1 pl.).

— C'est par un discours dont Taine, « le plus illustre des enfants de la Champagne au XIXe siècle, » est le sujet, et l'auteur, M. A. Brissart, président annuel (p. 1-14) que s'ouvre le 113e volume, tome Ier de l'année 1902-1903 des *Travaux de l'Académie nationale de Reims* (Reims, L. Michaud, in-8 de 204 p., avec pl. et grav.). A ce discours ont succédé : *Compte rendu des travaux de l'année 1902-1903*, par le secrétaire général, M. Henri Jadart (p. 15-42) ; — *Rapport sur le concours d'histoire*, par M. l'abbé Haudecœur (p. 43-51) ; — *Rapport sur le concours d'art et d'industrie*, par M. le Dr Seuvre (p. 53-54) ; — *Rapport sur le concours d'économie politique*, par M. Paul Rozey (p. 55-64) ; — *Rapport sur le concours de poésie*, par M. le Dr Seuvre (p. 65-86). Suivent dix études que nous allons mentionner : *Le Dispensaire Calmette de Reims*, par M. le Dr Colleville (p. 111-116) ; — *Nouvelles Recherches sur la fermentation seconde des vins de Champagne*, par M. Cordier (p. 117-123) ; — *Un Ancien Maire de Reims* (M. Carteret), par M. Al. Faÿ (p. 125-133) ; — *Nicolas de Grigny, organiste de Notre-Dame de Reims* (*1672-1703*), par M. H. Jadart (p. 135-146) ; — *Un Discours du duc de Guise à Châlons, après sa prise d'armes en 1585*, par M. l'abbé Haudecœur (p. 147-151) ; — *Recherches historiques sur l'origine des lunettes*, par M. le Dr A. Bourgeois (p. 153-161) ; — *Basilique Saint-Remi, origine architecturale*, par M. Alphonse Gosset (p. 163-176, avec 4 vignettes ; — *Quelques mots de réponse à la communication de M. Gosset*, par M. L. Demaison (p. 177-179) ; — *Le Tracé de la voie romaine de Reims à Castrice, autour de Château-Porcien*, par M. le Dr Lamiable (p. 181-186, avec un plan) ; — *Notes sur le filage et le tissage dans l'antiquité*, par M. Ch. Coyon (p. 187-202, avec une planche).

Dauphiné. — Presque tous les biographes de Molière admettaient jusqu'ici que le grand comédien ne parut à Grenoble qu'en 1658. Or, M. A. Prudhomme, archiviste de l'Isère, a découvert un baptistaire d'après lequel Molière aurait été parrain d'un enfant de Villequin (de Brie) à Grenoble, le 12 août 1652. D'où il ressort que Molière vint au moins deux fois dans la capitale du

Dauphiné : une première fois en août 1652 et une seconde fois au carnaval de 1658. On trouve la preuve de cette intéressante note biographique, dans une luxeuse plaquette de M. Prudhomme : *Molière à Grenoble (1652-1658)* (Grenoble, Allier, 1904, in-8 de 16 p.).

— Dans la livraison de décembre 1903 du *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie*, nous remarquons, entre autres, les articles suivants qui méritent d'être mentionnés : *La Montagne dans la mythologie*, par M. Émile Roux-Parassac (p. 108-126); — *Famines locales en Dauphiné (1677-1684)*, par M. J. de Beylié (p. 133-153); — *Monuments préhistoriques. Pierres à écuelles*, par M. Lucien Jacquot et *le Menhir de Décines*, par M. A. Picaud (p. 159-167, avec 3 vignettes).

— Comme tout est coquet, séduisant, même la couverture « art nouveau » dans ce volume de *Contes et légendes du Dauphiné*, par M. Paul Berret ! (Grenoble, Barbier-Durozier, 1903, in-12 de 251 p. — Prix : 3 fr. 50). Le style magique semble avoir la fluidité du rêve. On le lit avec ravissement, surtout si l'on appartient à la petite patrie dauphinoise. Voici les titres savoureux de ces contes et légendes : *La Chasse aux champignons. — La Première Dauphine. — Le Vin de Murinais. — Le Coffret de Djem. — La Graille. — Le Mariage de Mandrin. — La Chèvre de Chevrières. — La Cloche du Paladru. — Les Grottes de Jeannotte. — Le Siège de Saint-Marcellin. — Les Dames de la Roche. — Le Diable de Lesdiguières. — Phydilé. — L'Or de la lune. — Les Sept Merveilles de M. le conseiller Salvaing.*

Franche-Comté. — Constatons à l'actif de la Société d'émulation de Montbéliard un fait rare : le tome XXX de ses *Mémoires*, qui nous parvient (Montbéliard, Imp. montbéliardaise, 1903, gr. in-8 de xxxiv-239 p., avec 11 pl.) comprend quatre études dont trois ont été signalées à cette place par leurs tirages à part et dont la quatrième, également tirée à part, est citée plus loin. Il convient de les rappeler : *Un Voyage à la Cour de Prusse en 1775 par David-Charles-Emmanuel Berdot*, publié avec un Avant-propos et des notes par M. Emmanuel Fallot (p. 3-71, avec un portrait) (Cf. *Polybiblion*, t. XCVIII, p. 283-284) ; — *L'Industrie cotonnière au pays de Montbéliard et ses origines*, par M. Léon Sahler (p. 75-159, avec 10 planches) (*Polybiblion*, t. XCVIII, p. 471). — *Rixes entre habitants de Montbéliard et d'Héricourt à la fin du* xviii*e siècle*, par M. Julien Mauveaux (p. 163-171) (*Polybiblion*, mêmes tome et page) ; — *Essai sur la vie et les œuvres de Christophe de Forstner (1598-1668), humaniste et chancelier de la principauté de Montbéliard*, par E.-F.-P. Beaulieu, fragments publiés par M. G. Lods (p. 175-238).

— De 1887 à 1898, M. Jules Gauthier a publié dans l'*Annuaire du Doubs, de la Franche-Comté et du territoire de Belfort* une série de *Documents pour servir à l'histoire des artistes franc-comtois*. Il continue cette publication dans l'*Annuaire* de 1904 (Besançon, imp. Jacquin, in-8 de 403 p.). Les documents en question, relatifs à différents artistes, vont du xv*e* au xviii*e* siècle ; ils sont au nombre de dix (p. 388-397).

— M. Georges Lods a fait insérer dans les *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard*, puis a tiré à part les fragments écrits en français par feu E.-F.-P. Beaulieu « de ce qui devait être sa thèse latine de doctorat ès-lettres. » Né dans la Creuse en 1866, mort à la Flèche en 1900, Beaulieu devint rapidement « Montbéliardais d'élection et de cœur » et les présents « fragments » le montrent bien. Ils sont ici présentés sous le titre : *Essai sur la vie et les œuvres de Christophe de Forstner (1598-1668), humaniste et chancelier de la principauté de Montbéliard* (Montbéliard, Imp. montbéliardaise 1903, gr. in-8 de 66 p.). « Le but de cette étude, déclare l'auteur dans son

Introduction, est de montrer les effets persévérants, dans une époque troublée et critique, des hommes d'État d'un petit pays pour défendre contre les empiètements d'un puissant voisin leur indépendance territoriale. » Le « puissant voisin » en question était le roi de France et les souverains du pays les ducs de Wurtemberg. Il est curieux de suivre, entre les années 1633 et 1644, les négociations, pas toujours pleinement heureuses, de ce diplomate cosmopolite que fut Forstner, pour obtenir de la Cour de France un *modus vivendi* favorable aux Montbéliardais dont la Révolution devait faire, en un jour, des Français. Onze documents et pièces empruntées aux Archives nationales terminent ce travail que la mort n'a pas permis à Beaulieu de compléter. Il n'en faut pas moins savoir gré à M. G. Lods de nous avoir conservé ce qui en a été écrit.

— « L'école-modèle de Montbéliard fut fondée en 1838, dans le but de préparer des instituteurs pour les communes de notre région. Elle a été supprimée, ne laissant d'autre trace à la postérité que le souvenir d'un établissement ayant dignement rempli les conditions de sa création. » C'est ainsi que débute la *Notice historique sur l'école-modèle de Montbéliard (1838 à 1890)*, que M. Frédéric Pourchot, instituteur à Mandeure, a publié récemment (Audincourt, imp. P. Juillard, 1903, in-18 de 79 p. — Prix : 1 fr. 25). Cet établissement, « destiné à fournir des instituteurs aux écoles protestantes de l'inspection ecclésiastique de Montbéliard », subsiste sous le nom d' « école-modèle » de 1838 à 1881. A cette époque il « perd son caractère confessionnel et devient école normale » ; enfin en 1890, il est supprimé parce qu'il fait double emploi avec l'école normale de Besançon. Tour à tour, M. Pourchot nous parle des divers locaux de l'institution, de la situation financière, des directeurs, des maîtres de tous rangs, des professeurs auxiliaires, des médecins et des gens de service, sans oublier les élèves-maîtres ni l'association des anciens élèves. Utile contribution à l'histoire de l'enseignement, au cours du XIXe siècle, dans le département du Doubs.

— En 1895, M. le chanoine L. Crolet tirait à part de la *Semaine religieuse* de Saint-Claude, une notice biographique sur *M. l'abbé Blanche, archidiacre de Dole, vicaire général et chanoine honoraire de Saint-Claude, etc.* (Lons-le-Saunier, imp. C. Martin, in-8 de 28 p., avec un portrait). Aujourd'hui il nous donne un travail semblable, également extrait de la même *Semaine religieuse*, à propos de *Mgr Lacroix, prélat de la Maison pontificale, ancien vicaire général, ancien curé de Miéry et de Poligny, chanoine titulaire de la cathédrale de Saint-Claude* (Lons-le-Saunier, imp. Rubat du Mérac, 1904, in-8 de 31 p., avec un portrait). Né à Champ-Andrée, paroisse de Lavans-les-Saint-Claude, le 21 novembre 1849, Mgr Lacroix fut d'abord professeur de rhétorique au petit séminaire de Vaux, puis, après avoir passé par les deux cures de Miéry et de Poligny, nommé vicaire général du diocèse où il se signala par son zèle et ses hautes facultés administratives. Mais à la mort de Mgr Marpot « un évêque qui n'avait jamais voulu incliner sa crosse devant les volontés d'un ministre » (p. 25), Mgr Lacroix et son collègue M. Girardot, vicaires capitulaires, ne furent pas confirmés dans leurs fonctions par le gouvernement (1898). Le digne prêtre dont M. le chanoine Crolet nous raconte la vie s'est éteint dernièrement à Saint-Claude (26 novembre 1903).

LORRAINE. — M. Pierre Boyé a publié dans l'*Annuaire de Lorraine* (années 1903 et 1904), une bonne étude sur *les Salines et le sel en Lorraine au XVIIIe siècle* (tirage à part, Nancy, A. Crépin-Leblond, in-8 de 64 p.). Après avoir brièvement rappelé le sort des salines au temps des ducs, qui se sont

efforcés de monopoliser la production du sel, originairement libre, et qui l'ont ensuite localisée dans leurs usines de Château-Salins, Dieuze et Rosières, l'auteur fait un tableau complet de l'exploitation des salines sous la domination française. Il retrace jusqu'en leurs détails les procédés de fabrication et les diverses phases du commerce du sel, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la province. Ses descriptions, coupées de curieuses anecdotes, donnent une idée très nette de la pratique de l'industrie saunière et de l'importance de sa production. Les références abondantes dont M. Boyé appuie son récit, prouvent que ses investigations ont été dirigées avec habileté et consciencieusement effectuées dans les archives et les bibliothèques lorraines. Mais sa bibliographie est à peu près nulle en ce qui concerne les autres provinces . Il est à regretter que l'auteur n'ait pas songé à utiliser les travaux qui ont été faits sur les salines de la Franche-Comté ; il en aurait pu tirer de précieux éléments de comparaison.

Nivernais. — Tant que durera la génération qui a participé aux événements de l'Année terrible, nous pouvons être sûrs que des Mémoires ou Journaux particuliers de tel ou tel combattant, officier ou même simple soldat, apparaîtront de temps à autre. Sans doute, ils ne peuvent jeter un jour nouveau sur les opérations de guerre, mais ils produisent des impressions personnelles, toujours curieuses, et nous font voir certains états d'âme qu'ont négligés ou n'ont pu constater suffisamment les écrivains militaires forcés d'embrasser un ensemble quelconque. Nous avons à mentionner aujourd'hui une très intéressante brochure rentrant dans la catégorie ci-dessus : *Le 12e Régiment de mobiles (Nièvre) aux armées de la Loire et de l'Est, 1870-1871, journal d'un officier du 3e bataillon*, par M. Henri Flumen d'Assigny (Nevers, imp. G. Vallière, 1904, in-8 de 51 p.). Les faits sont ici racontés simplement, avec un accent de sincérité qui frappera tous les lecteurs. En somme, M. d'Assigny a résumé tout ce qu'il a vu, toutes les affaires auxquelles il a pris part depuis le 17 août 1870 jusqu'au 27 janvier 1871, date à laquelle « épuisé et malade, il dut rester à Bolandoz » dans le Doubs.

Normandie. — Nous avons reçu le volume daté 1903 des *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen* (Caen, Henri Delesques, in-8, qui offre cette particularité que chaque mémoire comporte une pagination spéciale). Ce volume est divisé en deux parties distinctes, savoir : I. *Partie scientifique*, qui traite deux sujets : *Étude sur une généralisation de la propriété fondamentale du potentiel*, par M. A. de Saint-Germain (12 p.) ; — *Huîtres et Fièvre typhoïde*, par M. le Dr Vigot (42 p.). II. *Partie littéraire*. Cette partie comprend sept mémoires : *Le Plan de l'archiduc Albert et le Projet de triple alliance austro-franco-italienne en mars-juin 1870*, par M. Jules Tessier (36 p.), travail dont nous avons, ici-même, signalé le tirage à part (t. XCVIII, p. 285) ; — *Un Helléniste-voyageur normand, J.-B. Le Chevalier, membre du « lycée » de Caen, d'après sa correspondance avec Böttinger*, par M. Charles Jorret (73 p.), notice biographique analysée précédemment dans le *Polybiblion* (t. XCVIII, p.380) ; — *Le Mariage et l'Éducation*, par M. Emmanuel Chauvet (50 p.) ; — *Introduction à l'histoire de Caen*, par M. Henri Prentout (41 p.), où l'auteur jette un coup d'œil d'ensemble sur la période qui va des origines obscures de la ville de Caen jusqu'à l'expulsion des Anglais (xve siècle) ; — *Notice biographique et littéraire sur Armand Gasté*, par M. Émile Travers (57 p.), notice mentionnée déjà à cette même place (t. C, p.379) ; — *Lettres inédites de Gisbert Cuper à P. Daniel Huet et à divers correspondants (1683-1716)* (suite, publiées par M. Léon-G. Pélissier (103 p.) ; — *Pensées et sentences*, par M. le comte de Charencey (11 p.).

Picardie. — Nous avons sous les yeux le *Bulletin* et le volume de *Mémoires* (t. IV de la 4e série) publié en 1903 par la Société des antiquaires de Picardie. Ce *Bulletin* se compose de trois fascicules (Amiens, imp. Yvert et Tellier, 1903-1904, in-8, paginé 443-726, avec planches). On y trouve des travaux intéressants : *Règlement général de police pour le bailliage de Rosières*, communication de M. H. Macqueron (p. 473-498); c'est une très utile contribution à l'histoire des usages dans ce coin de la Picardie au XVIIIe siècle ; — *Écosse et Picardie*, par M. L. Goudallier (p. 469-509), où sont esquissés les rapports assez nombreux ayant existé entre ces deux pays à travers les âges ; — une étude de M. Maurice Cosserat intitulée : *Notes sur les manufactures de la Picardie sous l'ancien régime* (p. 530-568) ; — *Excursion à Saint-Quentin*, par M. A. de Francqueville (p. 625-655, avec une planche) ; — enfin un bien curieux travail du même auteur relatif aux *Anciennes Habitations rurales en Picardie* (p. 660-698, avec 7 jolies planches reproduisant de vieilles et pittoresques constructions picardes). — Quant au volume de *Mémoires* de cette active société, il se compose de quatre études dont trois ont chacune l'importance d'un ouvrage ordinaire. C'est d'abord : *Le Crotoy et les Armements maritimes des XIVe et XVe siècles*, par M. Charles Bréard. Travail de réelle importance pour l'histoire de la guerre de Cent ans, appuyé de 167 pièces ou indications de pièces et pourvu d'une table des matières (p. IV-214). — Vient ensuite une monographie sur *Daours en Amiénois*, par M. G.-Hector Quignon (p. 236-497, avec 2 planches). Le *Polybiblion* a signalé avec éloge le tirage à part de cette monographie (t. XCVIII, p. 267-268). — Nous devons attirer tout particulièrement l'attention des érudits et même des simples curieux sur l'étude historique et philologique que M. Oct. Thorel a consacrée aux *Rébus de Picardie* (p. 499-700). Avant d'entrer dans son sujet, l'auteur, dans son chapitre I, où il expose le plan et le but de son étude, rappelle que M. Guy Tomel signale que, « rien qu'en France, 25 à 30,000 personnes ont pour principale distraction celle de deviner des rébus », avec cette conclusion qu'« une pareille passion, capable d'absorber 30,000 cervelles, mériterait bien une monographie scientifique. » C'est ce que M. O. Thorel a fait — et remarquement bien fait — pour sa province; ajoutons que son texte est, à profusion, illustré de petites vignettes (sans compter une planche hors texte) qui exciteront l'envie de plus d'un collectionneur. Nous n'avons pas vu, jusqu'à présent, que la *Société archéologique, historique et artistique « Le Vieux Papier »* se soit occupée du sujet ; mais cela viendra, nous n'en saurions douter. En attendant, M. Thorel est un précurseur dans le genre. — Notons, pour finir, le trop court aperçu concernant *les Fêtes chômées, leur nombre, règlements échevinaux* que nous donne (p. 215-235) M. Robert Guerlin : les folkloristes en feront leurs délices. Cet aperçu n'est du reste, que le complément d'un travail antérieur plus important et que nous regrettons ne pas connaître.

Provence. — L'*Almanach des saints de Provence* (Marseille, Impr. marseillaise, in-12 de 74 p.) atteint, avec 1904, sa 17e année. Comme les précédents, celui-ci, avec le calendrier romain, contient le calendrier provençal. Inutile de répéter tout le bien que nous nous en avons dit ici plusieurs fois. Toujours, avec la même sobriété de style et une sûre érudition, il donne quelques vies de saints provençaux. Cette année 1904, nous avons celles de sainte Dauceline; de la B. Marguerite de Nevers, comtesse de Provence ; saint Louis, évêque de Toulouse; le bienheureux Rostang de Capre, évêque d'Arles ; le bienheureux Robert d'Avignon; sainte Roseline de Villeneuve; saint Elzéar et sainte Delphine; les bienheureux de l'ordre de

Saint-François au XIVe siècle; saint Gère, pèlerin; le bienheureux Élie de la Sainte-Baume; le bienheureux Benoît XII, pape; le bienheureux Pierre de Caza, évêque de Vaison; le bienheureux Pierre Thomas, carme, etc.

Savoie. — Avec son numéro 34 (août 1903), *Spelunca, Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie* (Rennes, imp. Fr. Simon; Paris, au siège de la Société, 34, rue de Lille, in-8 de 52 p., avec plans et grav.) réalise un indiscutable progrès. Nous n'avons plus cette fois, de médiocres petits plans griffonnés par les auteurs, mais des planches d'exécution parfaite, sans compter les jolies gravures dont le fascicule est orné. Ce fascicule est consacré entièrement à la description, à la fois scientifique et pittoresque, que M. R.-J. Fonné a su faire des *Grottes des Échelles* (*Savoie*).

Vexin. — Nous recevons à la fois les deux derniers volumes parus des *Mémoires de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Pontoise et du Vexin*. Ils sont toujours édités avec le bon goût que nous avons déjà eu déjà l'occasion de constater. Le premier (tome XXIV, Pontoise, imp. L. Paris, 1902, in-8 de 95 p.) est composé des travaux ci-après dont certains auraient mérité un plus grand développement : *L'Instruction secondaire à Pontoise avant, pendant et après la Révolution*, par M. E. Coüard (p. 27-39); — *Documents inédits pour servir à l'histoire du bailliage de Magny-en-Vexin*, par M. Paul Pinson (p. 41-46); — *Notice archéologique sur l'église du Bellay* (*Seine-et-Oise*), par M. Léon Plancouard (p. 49-53); — *Du Nom de Saint-Prix*, par M. Auguste Rey (p. 55-65); — *Les Capitaines anglais de Pontoise*, par M. Germain Lefèvre-Pontalis (p. 67-85); — *Contributions à l'histoire de Saint-Germain-en-Laye*, par M. J. Depoin (p. 87-89); — *Le Vexin aux Salons de 1901 et 1902*, par M. Louis Régnier (p. 91-94). — Dans le tome suivant (XXV, Pontoise, imp. L. Paris, 1903, in-8 de 99 p., avec planches), nous remarquons d'abord l'étude de M. P. Coquelle sur *les Clochers romans du Vexin français et du Pincerais* (p. 47-65, avec 15 planches représentant 53 clochers) et la biographie de *Martial de Giac*, par M. Auguste Rey (p. 68-81); on trouve là quelques détails fort intéressants sur la période révolutionnaire. — Citons ensuite une courte notice sur *Gustave Jouarre*, trésorier de la société (p. 33-35); — Une *Excursion aux Andelys*, suivi d'un *Discours de M. Louis Passy* (p. 37-45); — *Un Prisonnier du château Gaillard. Barbazan, le chevalier sans reproche*, par M. Germain Lefèvre-Pontalis (p. 83-90); — *Les Signataires du cahier de l'ordre de la noblesse des bailliages de Mantes et de Meulan, remis à Antoine de Vion, marquis de Gaillon, élu député en 1789 aux états-généraux*, par M. Paul Pinson (p. 91-96, avec fac-similé des signatures).

Belgique. — Une importante revue a récemment distribué son premier numéro (mars 1904, in-8 carré de 278 p.). Titre : *Revue économique internationale*. La nouvelle publication, qui paraîtra entre le 15 et le 20 de chaque mois, « s'est donné pour tâche d'étudier les grands problèmes économiques de notre temps. » Elle s'est placée sous le patronage scientifique de MM. Émile Levasseur, de l'Institut, administrateur du Collège de France, Gustave Schmoller, de l'Institut de Berlin, et Eugène Philippovich von Philippsberg, de l'Université de Vienne. — Directeur : M. Pierre-M. Olivier; rédacteur en chef : M. Léon Hennebicq. Nos lecteurs trouveront les sommaires de la *Revue économique internationale* régulièrement insérés dans la *Partie technique* du *Polybiblion*. — (Prix de l'abonnement annuel : France et Belgique, 50 fr., et pour tous les autres pays de l'Union postale, 56 fr. — Paris, Alcan; Londres, King and Son; Bruxelles, Office de la Revue, 4, rue du Parlement).

Espagne. — M. le comte de las Navas, bibliothécaire de S. M. le roi

d'Espagne, a publié une ravissante plaquette sous le titre de : *La Pelusa* (Madrid, Romero, in-8 de 63 p.), où l'on retrouve toutes les qualités littéraires et artistiques de l'éminent écrivain. La dédicace à Mme de los Rios rend hommage à notre ami regretté, le P. Blanco Garcia, enlevé si rapidement aux lettres castillanes, dont il était un critique autorisé.

— Signalons une revue nouvelle qui paraît à Madrid. *Gutenberg*, se publie en fascicules in-4 de 20 p. (Alberto Aguilera, édit.) et a pour but l'histoire et le perfectionnement de l'imprimerie en Espagne. Elle sera certainement bien accueillie par tous les amateurs de bibliographie.

Italie. — M. Aug. Cholat a consacré une étude sérieuse au *Bréviaire de sainte Claire, conservé au couvent de Saint-Damien, à Assise, et à son importance liturgique* (Paris, Fischbacher, 1904, in-8; dans *Opuscules de critique historique*, fasc. VIII, p. 34-95). Le manuscrit, dont il fixe la transcription à 1228, avait été signalé par B. Suitbert Baumer et par M. Sabatier. Le calendrier et les rubriques (*ordo romanus*) sont publiés en appendice. Ce dernier texte appartient à la série des *ordines romani;* on peut le placer après le X et avant le XIV. L'étude critique, qu'en fait M. Cholat, et son texte forment une utile contribution à l'histoire du cérémonial et des rubriques, ainsi que des origines du bréviaire romain.

Suisse. — *La Société fribourgeoise des sciences naturelles* a récemment publié : 1° le *Bulletin* de la Société avec le compte rendu annuel 1901-1902 (vol. X, in-8 de 52 p.), donnant, entre autres choses, le résumé succinct des séances ; 2° les fascicules 4, 5 et 6 du vol. I des *Mémoires* de la société. Le fascicule 4 (in-8 paginé 57 à 119, avec 16 grav. et 1 pl.) est intitulé : *Über die Systeme der Festigung und Ernährung in der Blüte*, par le Dr Jakob Herzog ; le fascicule 5 (paginé 121 à 136) est un *Catalogue raisonné des alchimilles fribourgeoises*, par M. Firmin Jacquet ; enfin le fascicule 6 (paginé 137 à 152) a pour titre : *Contribution à l'étude de la flore fribourgeoise*, V, par M. Firmin Jacquet. Il mentionne 232 espèces avec leur station.

États-Unis. — La *Smithsonian Institution*, qui, comme l'on sait, a la direction du Museum national des États-Unis, à Washington, continue la série si précieuse et si intéressante de ses publications scientifiques. C'est d'abord, pour 1902, le Bulletin n° 52 du Museum national (in-8 de xxi-723 p.), consacré tout entier à une *Liste des lépidoptères du Nord-Amérique* avec un Index très complet de tous les ouvrages traitant de cet ordre d'insectes, par M. Harrison G. Dyar, conservateur des lépidoptères au Museum national, aidé par MM. C. H. Fernald, Rd G. D. Hulst et August Busck. Puis deux volumes (in-8 de 452 et 687 p.) des *Rapports annuels du Smithsonian Institution* pour 1901 et 1902, avec de nombreux articles inédits ou traduits de langues étrangères sur divers sujets scientifiques, admirablement illustrés de planches en noir et en couleurs. Enfin deux volumes (in-8, nos XXV et XXVI, de 1021 et 1058 p.) des *Proceedings of the united States National Museum* renfermant de nombreux travaux inédits avec planches en noir sur l'histoire naturelle et les collections du Museum. Toutes ces publications sont distribuées aux membres de l'institution et aux savants s'occupant de travaux spéciaux qui en font la demande aux conservateurs du Museum des États-Unis. Elle ne sont pas dans le commerce.

Publications nouvelles. — *Histoire sainte*, par l'abbé H. Lesêtre (in-12, Lethielleux). — *Le Code du Sinaï, sa genèse et son évolution*, par le R. P. F. Prat (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Les Prophéties messianiques*, par l'abbé de Broglie (collection *Science et Religion*) (2 vol. in-12, Bloud).

— *Le Baptême dans l'Église primitive*, par V. Ermoni (collection *Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Conférences de Saint-Roch. VI. La Divinité de Jésus-Christ*, par L. Poulin et E. Loutil (petit in-8, Maison de la Bonne Presse). — *La Psychologie surnaturelle. La Psychologie du Christ*, par l'abbé J.-A. Chollet. T. II (in-12, Lethielleux). — *Tu es Petrus, l'histoire et la légende*, par A. Heulhard (in-18, Tallandier). — *Catéchisme catholique populaire*, par F. Spirago ; trad. par l'abbé N. Delsor (in-8, Lethielleux). — *La Messe. Étude philosophique et théologique*, par l'abbé Breton (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Le Syllabus. Étude documentaire*, par l'abbé P. Hourat (collection *Science et Religion*, 3 vol. in-12, Bloud). — *La Première Encyclique de Sa Sainteté Pie X. Notes et réflexions*, par P. Lapeyre (in-12, Lethielleux). — *Étude sur l'Immaculée Conception*, par l'abbé H. Perreyve (in-18, Téqui). — *Le Christianisme. Exposé apologétique*, par G. de Pascal. 1re partie : *La Vérité de la religion* (in-8, Lethielleux). — *Ce qu'il y a dans une hostie*, par J. Millot (in-32, Lethielleux). — *La Préparation à la foi*, par l'abbé V. Maumus (in-16, Bloud). — *Méthodes et formules pour bien entendre la Messe*, par l'auteur de la *Pratique progressive de confession et de la direction*. T. I. *Sujets eucharistiques* (petit in-12, Lethielleux). — *L'Oraison rendue facile*, par l'abbé P. Lejeune (in-12, Lethielleux). — *Nos Responsabilités*, par l'abbé de Gibergues (in-18, Poussielgue). — *Le Secret du bonheur pendant la vie*, par l'abbé Archelet (in-12, Lethielleux). — *Manuel d'histoire des religions*, par P.-D. Chantepie de la Saussaye ; trad. de l'allemand par H. Hubert et I. Lévy (gr. in-8, Colin). — *Le Monde sans Dieu*, par M. M. Mangasarian ; trad. par Leclerc de Pulligny (in-18, Cornély). — *Conférences au Musée Guimet, 1899-1900 et 1900-1901*, par L. de Milloué (in-18, Leroux). — *Fidèles ou vassaux? Essai sur la nature juridique du lien qui unissait les grands vassaux à la Royauté depuis le milieu du* IXe *siècle jusqu'à la fin du* XIIe *siècle*, par F. Lot (in-8, Bouillon). — *Théorie systématique des droits acquis, conciliation du droit positif et de la philosophie du droit*, par F Lasalle ; trad. par J. Bernard, J. Molitor, G. Mouillet, A. Weill (2 vol. in-8, Giard et Brière). — *Traité de droit civil comparé. Le Mariage*, par E. Roquin (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *La Femme dans le ménage, essai critique sur la nature de ses pouvoirs d'après la pratique et la législation contemporaines*, par P. Binet (gr. in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *Réhabilitation des faillis et des liquidés judiciaires*, par M. C. Roy (in-8, Pichon). — *Le Crime comme peine, la peine comme crime*, par A.-S. Goldenweiser ; trad. du russe par J. de Joukowsky (in-18, Giard et Brière). — *Au Bagne des femmes*, par P. de Sémant et G. Gramaccini (in-18, Flammarion). — *Contre la police des mœurs, critiques et rapports* (in-18, Cornély). — *Philosophie et Philosophes. Essais de critique philosophique*, par l'abbé C. Besse (in-12, Lethielleux). — *Les Principes, ou Essai sur le problème des destinées de l'homme*, par l'abbé G. Frémont. T. V (in-8, Bloud). — *La Possibilité du bonheur*, par J. Novicow (in-12, Giard et Brière). — *Enseignement, Éducation. Famille. Discours et panégyriques*, par J.-M.-L. Monsabré (in-12, Lethielleux). — *Aux jeunes filles. Vers le mariage*, par J. Charruau (in-12, Téqui). — *Études apologétiques. La Crise du libéralisme et la Liberté d'enseignement*, par G. Sortais (in-18, Lethielleux). — *L'État moderne et son droit*, par G. Jollinek ; trad. par G. Fardis, 1re partie, livre I (in-8, Fontemoing). — *Capital et Capitalisme*, par L. Garriguet (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Flores régionales de la France*, par A. Acloque (in-16, Baillière). — *Un Arbre utile. Le Peuplier*, par L. Breton-Bonnard (in-8, Laveur). — *Précis des maladies des enfants*, par le Dr L. Baumel (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Les Névropathes. Médecine et hygiène des névroses et de la neurasthénie,*

par le Dr E. Monin (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Manuel pour l'étude des maladies du système nerveux*, par le Dr M. de Fleury (gr. in-8, Alcan). — *Les Exercices physiques et le Développement intellectuel*, par A. Mosso ; trad. par V. Claudius-Jacquet (in-8, cart., Alcan). — *Isolement et Psychothérapie*, par les Drs J. Camus et P. Pagniez (gr. in-8, Alcan). — *Guide-pratique et formulaire pour les maladies de la bouche et des dents*, par G. Viau (in-12, F.-R. de Rudeval). — *Leçons sur l'électricité*, par E. Gérard (g. in-8, Gauthier-Villars). — *Physique industrielle. Thermodynamique*, par M.-L. Marchis. *I. Notions fondamentales* (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Les Applications des aciers au nickel, avec un appendice sur la théorie des aciers au nickel*, par C.-E. Guillaume (in-8, Gauthier-Villars). — *Le Radium*, par C.-H. Niewenglowski (in-18, Mendel). — *Dictionnaire-manuel-illustré d'agriculture*, par D. Zolla (in-8, cart., Colin). — *Elementi di astronomia*, compilati dal P. A. Müller (Roma, Desclée, Lefebvre, in-8). — *Essai sur l'esprit musical*, par L. Dauriac (in-8, Alcan). — *Histoire de la musique. Iles Britanniques, des origines au* XVIIIe *siècle*, par A. Soubies (petit in-12, Flammarion). — *Le Renforcement du sens des adjectifs et des adverbes dans les langues romanes*, par H. Hultenberg (in-8, Upsal, imp. Almqwist et Wiksell). — *De l'Amour, de l'ironie, de la pitié*, par O. Aubry (in-16, Plon-Nourrit). — *Poèmes*, par L. Le Cardonuel (in-12, « Mercure de France »). — *Le Cœur solitaire*, par C. Guérin (in-18, « Mercure de France »). — *Les Heures, poésies*, par A. Montaudry (petit in-8, Daragon). — *Les Goutlelettes*, par P. Le May (in-18, Montréal, Canada, Beauchemin). — *La Conquête de Jérusalem*, par M. Harry (in-18, Calmann-Lévy). — *La Vie amoureuse de François Barbazanges*, par M. Tinayre (in-18, Calmann-Lévy. — *La Main à ces dames !*, par Richard O'Monroy (in-18, Calmann-Lévy. — *Joseline*, par E. Delpit (in-18, Calmann-Lévy). — *Isolée*, par Brada (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Éternelle Revanche*, par H. Maisonneuve (in-18, Plon-Nourrit). — *Du Caire à Moscou, contes de la Grande Armée*, par E. Guillon (in-18, Plon-Nourrit). — *Albin*, par E. Zahn ; trad. de *Albin Indergand*, par A. Kœnig (in-16, Plon-Nourrit).— *Le Masque d'amour. Le Marquis de Valcor*, par D. Lesueur (in-18, Lemerre). — *Fleur d'ombre*, par C. Foleÿ (petit in-8, Fontemoing). — *Les Menettes de Roumégoux*, par A. Delmas (in-18, Stock). — *Les Plaies sociales. Études réalistes*, par P. Gourmand (in-18, Bibliothèque de l'Association). — *Chimères*, par M. Marian (in-12, Henri Gautier). — *Dardanelle et Cie*, par R. Dombre (in-12, Henri Gautier). — *Petite Germaine*, par Rustica (in-12, Henri Gautier). — *Loin du sillon*, par M. Le Beaumont (in-12, Henri Gautier). — *Pour l'honneur (1172-1187)*, par la comtesse de Flavigny (petit in-16, Lethielleux). — *Petites Oies blanches*, par Trilby (in-18, Garnier). — *Notes sur la Comédie-Française. Souvenirs d'un claqueur et d'un figurant* par M. Roll (in-12, « Magasin pittoresque »). — *Armand de Pontmartin, sa vie et ses œuvres, 1811-1890*, par E. Biré (in-8, Garnier). — *L'Évolution démocratique de Victor Hugo 1848-1851*, par J. Garsou (in-12, Émile-Paul). — *Une Forme du mal du siècle. Du Sentiment de la solitude morale chez les romantiques et les parnassiens*, par R. Canat (in-8, Hachette). — *Précurseurs et révoltés*, par E. Schuré (in-16, Perrin). — *Paysages poétiques et littéraires*, par le vicomte de Broc (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Littératures de l'Inde. Sanscrit. Pâli. Prâcrit*, par V. Henry (in-16, Hachette). — *Visions brèves. Notes d'art et de voyage en Italie*, par E. Radet (in-8, Plon-Nourrit). — *La Palestine, guide historique et pratique de Jérusalem et de Terre-Sainte* (in-16 cart., Maison de la Bonne Presse). — *Études sur l'Afrique. Soudan oriental, Éthiopie, Afrique équatoriale*, par H. Dehéran (in-16, Hachette). — *Au Pays des manchots. Expédition antarctique belge. Récit du voyage de la « Belgica »*, par G. Lecointe (in-8,

Bruxelles, O. Schepens). — *A travers Sumatra* (*De Batavia à Atjeh*), par F. Bernard (in-16, Hachette). — *Cultes militaires de Rome. Les Enseignes*, par C. Renel (in-8, Fontemoing). — *Le Forum romain*, par H. Thévenat (in-18, cart., Hachette). — *La Papauté, son origine au moyen âge et son développement jusqu'en 1870*, par I. de Dœllinger; trad. par A. Giraud-Teulon (in-8, Alcan). — *La Querelle des images* (VIIIe-IXe *siècles*), par L. Bréhier (collection *Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *L'Église catholique. La Renaissance. Le Protestantisme*, par A. Baudrillart (in-12, Bloud). — *L'Œuvre de la Propagation de la foi*, par A. Guasco (collection *Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Les Derniers Jours de Léon XIII et le Conclave*, par Un témoin (in-18, Lecoffre). — « *Les Saints* ». *Saint Léon IX* (*1002-1054*), par l'abbé E. Martin (in-12, Lecoffre). — *Études sur le règne de Hugues Capet et la fin du* Xe *siècle*, par F. Lot (gr. in-8, Bouillon). — *Le Gendre de Louis XV, Don Philippe, infant d'Espagne et duc de Parme*, par C. Stryienski (in-8, Calmann-Lévy). — *Les Origines des cultes révolutionnaires* (*1789-1792*), par A. Mathiez (in-8, Société nouvelle de librairie et d'édition). — *Le Roman d'un conventionnel, Hérault de Séchelles et les dames de Bellegarde*, par E. Daudet (in-16, Hachette). — *Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration*, par le gal marquis A. de Hautpoul, publiés par le comte Fleury (in-8, Émile-Paul). — *Le Concordat de 1801. Étude historique et juridique*, par l'abbé L. Crouzil (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Nos Missions et nos missionnaires*, par J.-B. Piolet (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Neuf ans de souvenirs d'un ambassadeur d'Autriche à Paris sous le second Empire, 1851-1859*, par le comte de Hübner, publiés par son fils le comte A. de Hübner (in-8, Plon-Nourrit). — *L'Américanisme*, par A. Houtin (in-12, É. Nourry). — *Nos raisons de n'être pas protestants*, par le R. P. Podiel (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Le Mont Valérien. L'Ermitage. Le Calvaire. La Forteresse*, par R. Hénard (in-8, Émile-Paul). — *Monographie communale et paroissiale de Troisvilles*, par l'abbé G. Momal (in-8, Cambrai, imp.). — *Un Village de la vallée de la Serre, ou Histoire de Chalandry* (*Aisne*), par E. Brucelle et l'abbé J. Lefèvre (gr. in-8, Soissons, imp. J. Prudhomme). — *Notre-Dame de l'Épine. La Statue miraculeuse. 2e réponse à M. Misset*, par l'abbé Pannet (in-8, Chalons-sur-Marne, imp. Martin). — *Du Mouvement communal dans le comté de Champagne aux* XIIe *et* XIIIe *siècles*, par R. Bourgeois (gr. in-8, Champion). — *Choses d'Allemagne*, par T. Joran (in-18, F.-R. de Rudeval). — *The English Church. In the sixteenth Century from the Accession of Henry VIII to the Death of Mary*, by J. Gairdner (in-8, cartonné, London, Macmillan). — *Silhouettes irlandaises. Au pied de Croagh Patrick*, par Mme W. O'Brien (in-18 cart., Guillaumin). — *L'Italie du* XVIe *siècle. Lorenzaccio* (*Lorenzino de Médicis*), *1514-1548*, par P. Gauthiez (in-8, Fontemoing). — *La Terre et la Race roumaines, depuis leurs origines jusqu'à nos jours*, par A. A. C. Sturdza (gr. in-8, Laveur). — *Siège de Péking*, par F. Laur (in-8, Société des public. scientifiques et industrielles). — *Un Dernier Gallican. Henri Bernier, chanoine d'Angers* (*1795-1859*), par A. Houtin (in-8, E. Nourry). — *Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens*, par P. Quesvers et H. Stein. T. IV (in-4, A. Picard et fils).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

Philosophie du droit. — 1. *Droit naturel*, par A. Castelein. Paris, Lethielleux, 1903, gr. in-8 de 965 p., 10 fr.

Histoire du droit. — 2. *Précis élémentaire de l'histoire du droit français*, par E. Glasson. Paris, Pichon, 1904, in-8 de II-598 p., 10 fr. — 3. *Les Fondateurs du droit international, leurs œuvres, leurs doctrines*, par J. Barthélemy, H. Nézard, L. Rolland, J. Basdevant, G. Scelle, P. Avril, J. Delpech, L. Olive, A. Mallarmé, H. Balby, avec une Introduction de A. Pillet. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de XXXI-691 p., 12 fr. 50.

Droit constitutionnel. — 4. *Les Monarchies de l'empire allemand, organisation constitutionnelle et administrative*, par le vicomte Combes de Lestrade. Paris, Larose, 1904, in-8 de IX-586 p., 12 fr. 50. — 5. *L'Introduction du régime parlementaire en France sous Louis XVIII et Charles X*, par J. Barthélemy. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de 323 p., 7 fr. — 6. *De l'Application faite en Cochinchine du principe de la séparation des autorités administrative et judiciaire, décrets sur l'indigénat*, par Antoine-Louis Carlotti. Paris, Chevalier-Marescq, 1903, gr. in-8 de 253 p., 4 fr.

Droit administratif. — 7. *Les Impôts en France, traité technique*, avec préface de J. Caillaux. Paris, Chevalier-Marescq, 1904, 2 vol. in-8 de CXXX-410 et 500 p., 15 fr. — 8. *Le Droit positif et la Juridiction administrative* (*Conseil d'État et conseils de préfecture*), par Léon Marie. Paris, Chevalier-Marescq, 1903, 2 vol. in-8 de 633 et 951 p., 24 fr. — 9. *De la Responsabilité envers les particuliers des fonctionnaires administratifs autres que les ministres*, par Alfred-Georges Boulen. Paris, Marchal et Billard, 1902, gr. in-8 de 382 p., 6 fr.

Droit civil. — 10. *Simples Explications sur le droit civil et ses bases nécessaires*, par L. Jouitou. Paris, Chevalier-Marescq, 1904, in-18 de 417 p., 4 fr. — 11. *Supplément aux Principes de droit civil français de François Laurent*, par Léon Siville. Tome VIII. Paris, Chevalier-Marescq, 1903, in-8 de 508 p., 9 fr.

Législation industrielle et ouvrière. — 12. *Traité pratique des procès relatifs aux chemins de fer* (*exploitation commerciale*), par Gabriel de Villemandy. Paris, Chevalier-Marescq, 1904, in-8 de 269 p., 4 fr. — 13. *Du Rachat des chemins de fer et de ses conséquences*, par Robert Deubel. Paris, Béranger, 1903, gr. in-8 de 148 p., 5 fr. — 14. *L'Hygiène et la sécurité des travailleurs dans la législation française*, par Albert Dullin. Paris, Rousseau, 1903, in-8 de XI-350 p., 7 fr. — 15. *Loi espagnole sur la propriété industrielle du 16 mai 1902*, traduction et commentaire par Paul Carpentier. Paris, Chevalier-Marescq, 1904, in-8 de 136 p., 3 fr. 50.

Ouvrages divers. — 16. *Les Associations et les cercles depuis la loi du 1er juillet 1901*, par Jacques Grumbach. Paris, Pedone, 1904, in-12 de 143 p., 3 fr. — 17. *Code de la législation forestière*, par A. Puton. 2e éd. refondue et mise à jour par Ch. Guyot. Paris, Laveur, 1904, in-18 cartonné, de 1004 p., 7 fr. — 18. *Le Délégué cantonal sous la 3e République, ce qu'il doit connaître, ce qu'il peut faire, services qu'on attend de lui*, par Albert Lantenois. Paris, Giard et Brière, 1904, in-18 de VI-101 p., 1 fr. — 19. *Les Nouveaux Jugements du président Magnaud*, par Henry Leyret. Paris, Schleicher, 1904, in-12 de 246 p., avec portrait, 3 fr. 50.

Philosophie du droit. — 1. — « Plus que jamais, dans le chaos des faits d'ordre social, juridique, politique, international, amoncelés par les chercheurs de toute école, et dans la cohue des opinions les

plus disparates sur le caractère moral de ces faits, c'est au droit naturel qu'il faut demander la lumière qui fait voir clair dans ces faits et les principes qui permettent de juger ces opinions. » Cette seule phrase, que nous empruntons à l'Introduction du nouveau traité de *Droit naturel* que vient de publier le R. P. Castelein, de la Compagnie de Jésus, suffit à montrer l'opportunité de l'ouvrage du savant religieux. Oui, certes, jamais l'étude du droit naturel n'a été plus nécessaire, et jamais aussi elle n'a été plus négligée, en France du moins. L'enseignement officiel la dédaigne, ou plutôt, à vrai dire, il en a peur, car le droit naturel est compromettant : il exige des affirmations de principes peu conciliables avec la neutralité qui est de mise à l'heure actuelle. Le grand mérite de l'ouvrage du P. Castelein est justement de bien mettre en lumière ces principes nécessaires, sans lesquels le droit naturel et le droit positif lui-même n'auraient aucune base. La méthode scolastique adoptée par l'auteur l'aide singulièrement à faire ressortir ces idées primordiales desquelles tout découle et aussi à dépister les sophismes par lesquels on essaye de les obscurcir ou de les fausser. L'ouvrage tout entier n'est qu'une série de thèses, suivies, chacune, de sa démonstration, de l'exposé des conséquences qu'elle entraîne et de la réfutation des systèmes contraires. Toutes ces thèses sont réparties en six sections, dont la première est consacrée au « devoir religieux », et les cinq autres au droit individuel, au droit social, au droit domestique, au droit civil et politique et au droit international. L'auteur a intitulé la première section « le Devoir religieux », parce que l'homme, dit-il, n'a que des devoirs vis-à-vis de Dieu et que nos droits religieux vis-à-vis des autres hommes dérivent de ces devoirs. Il y établit que le devoir religieux, premier devoir de l'homme, a un triple objet : la science de la religion, le culte, tant interne qu'externe, et non seulement privé, mais public et social, de la divinité ; la loi morale, reconnue et acceptée dans sa partie universelle, comme loi divine. Dans cette première partie, comme dans tout le reste de son travail, le P. Castelein ne se borne pas à justifier les propositions qu'il avance par le raisonnement ; il fait aussi fréquemment appel à l'histoire, à l'économie politique, à la statistique, à l'autorité des grands penseurs de tous les temps. Dans la section du droit individuel, l'éminent religieux traite à fond les questions du duel, du suicide, du fondement de la propriété et de la liberté du travail. La troisième section, consacrée au droit social, renferme une réfutation très précise de la théorie socialiste, une étude des différents facteurs de la valeur des marchandises et du rôle de l'État en cette matière, l'examen des questions du juste salaire, du prêt à intérêts, du régime du travail. Dans la section du droit domestique se placent tous les grands problèmes concernant la constitution de la famille, le conflit du droit civil et du

droit ecclésiastique en matière matrimoniale, l'indissolubilité du mariage et le divorce, le mouvement de la population et le malthusianisme. Le P. Castelein reproduit, en les approuvant, les conclusions de l'école de Le Play sur la famille. Il prouve que les familles stables et prospères font la stabilité et la prospérité des peuples. Dans la section du droit civil et politique, il compare les théories scolastiques sur la fin et la mission de l'État avec les systèmes de Locke, de Kant, d'Adam Smith, de Rousseau, de Hegel. Pour lui, le principe générateur de la société est l'insuffisance des volontés privées pour assurer la paix et la prospérité publique : de là découlent les droits et les devoirs de l'État. Quant à l'origine du pouvoir civil, il écarte, d'un côté, les théories naturalistes et absolutistes de Hobbes, de Rousseau, de Kant et de Savigny, de l'autre, celle du droit divin, et soutient qu'il faut en revenir à la doctrine scolastique et distinguer entre le principe de l'autorité civile, qui remonte par la loi naturelle à l'autorité divine, et la communication ou la détermination des formes de cette autorité, qui s'opère par le consentement formel ou virtuel du peuple. Bossuet lui-même, malgré son penchant pour l'absolutisme royal, a dû reconnaître que « le pouvoir des rois ne vient pas tellement de Dieu qu'il ne vienne aussi du consentement des peuples. » Recherchant quelle est la meilleure organisation des pouvoirs publics, le savant jésuite constate que quatre conditions sont requises à cet effet chez les peuples civilisés : 1° la division des pouvoirs supérieurs et la décentralisation des pouvoirs inférieurs ; 2° une constitution écrite ; 3° un régime représentatif avec deux Chambres ; 4° la participation au gouvernement de tous les citoyens capables. Le R. P. Castelein développe successivement ces quatre conditions. Il précise ensuite les règles concernant les différentes sortes de lois — fiscales, criminelles, militaires — les conditions d'exercice du pouvoir exécutif et du pouvoir judiciaire. Dans une thèse spéciale, il détermine dans quelle mesure un État chrétien peut admettre les cultes dissidents et laisser le champ libre à toutes les opinions. Enfin la dernière section montre comment le droit naturel doit encore régir la société internationale des peuples. Le R. P. Castelein est Belge, mais sa nationalité n'a pu exercer que peu d'influence sur un ouvrage tel que le sien ; il s'y montre d'ailleurs parfaitement bien informé sur notre législation et sur nos dissensions de l'heure présente.

Histoire du droit. — 2. — S'il est vrai, comme l'a dit Voltaire, que celui qui voit tout, abrège tout, l'éminent doyen de la Faculté de droit de Paris était bien préparé pour écrire un *Précis élémentaire de l'histoire du droit français*. C'est en achevant sa savante *Histoire du droit et des institutions de la France* qu'il vient de composer ce résumé, dans lequel est condensée toute la substance de son grand ouvrage. Ce *Précis*, nous dit l'auteur, n'est pas fait pour les savants ni pour les

érudits : il s'adresse surtout aux étudiants de première année. Mais il mérite d'être lu par toute personne qui désire compléter sa connaissance de l'histoire de France par des notions exactes sur le développement du droit et des institutions dans notre patrie. Ceux qui le compareront aux autres ouvrages élémentaires que nous possédions sur le même sujet n'auront pas de peine à reconnaître sa supériorité. La division en est simple et nette. Des origines à la Révolution, l'auteur distingue cinq périodes ou époques : au commencement l'époque celtique et l'époque romaine, qui ne le retiennent pas longtemps; ensuite l'époque franque, l'époque féodale et l'époque monarchique. D'autres historiens du droit intercalent entre la période féodale et la période monarchique une période dite coutumière, qui ne nous paraît pas avoir sa raison d'être, car elle ne se sépare pas véritablement de celle qui la précède et de celle qui la suit. La plupart des institutions de notre ancienne France se sont formées, en effet, sous le régime de la féodalité, et ce régime n'a été vraiment supplanté que par la monarchie, qui, elle-même, y avait ses racines et en a conservé l'empreinte jusqu'à la fin. Pour chaque époque, M. Glasson expose successivement les institutions du droit public et celles du droit privé. Il fait aussi une place importante à l'histoire du droit canonique et des institutions ecclésiastiques. L'organisation de l'Église de France, l'état du clergé séculier et régulier, les justices ecclésiastiques, les règles sur la collation des bénéfices, les démêlés entre les rois et la Papauté, les luttes provoquées par la Réforme, les difficultés suscitées par l'esprit gallican, toutes ces questions religieuses qui ont tenu tant de place sous l'ancien régime, avaient été jusqu'ici négligées par la plupart des historiens du droit. M. Glasson leur accorde l'attention qu'elles méritent, et il traite ces matières avec un esprit de sagesse et d'impartialité irréprochable. Son ouvrage s'arrête à la Révolution; il n'a pas cru devoir y ajouter l'étude de la période, très courte d'ailleurs, qui est dite du droit intermédiaire. Cette période révolutionnaire n'est, à vrai dire, que le début de l'époque moderne; son histoire se rattache à l'étude des codes et des lois qui nous régissent. Il ne nous paraît donc pas qu'il y ait là une lacune qu'on doive reprocher au savant doyen. La seule critique que nous sommes tenté de lui faire, c'est d'avoir exclu de son *Précis* toute indication bibliographique. Un ouvrage élémentaire ne comporte pas évidemment des renvois à toutes les sources historiques; mais, justement parce que cet ouvrage s'adresse aux étudiants, il devrait, à notre avis, leur signaler les principaux documents et les ouvrages où ils pourraient trouver de plus larges développements. Une courte notice bibliographique à la suite de chaque chapitre n'aurait pas tenu beaucoup de place et aurait pu être utile aux jeunes gens studieux.

3. — Des jeunes gens studieux, il y en a encore. Nous n'en voulons pour preuve que le volume dont nous allons parler : *Les Fondateurs du droit international*. C'est l'œuvre collective de dix jeunes docteurs de la Faculté de droit de Paris, qui, tout en se préparant à l'agrégation, se sont donné pour tâche d'étudier la vie et les œuvres des premiers jurisconsultes qui ont traité du droit des gens. « Le droit des gens, dit M. le professeur Pillet, dans l'intéressante Introduction qu'il a mise en tête de l'œuvre de ses élèves, le droit des gens en tant que doctrine scientifique, n'est pas un fruit dû au progrès de notre époque... Il faut au moins, si l'on est juste, en repousser l'origine jusqu'aux temps les plus reculés du moyen âge. Comme tant d'autres, j'ai été dupe des opinions courantes, et il a fallu qu'une circonstance fortuite m'obligeât à me plonger dans un certain nombre d'in-folios théologiques pour voir se dissiper mon erreur. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque je reconnus sous la plume de ces canonistes, que l'on ignore à peu près complètement, les idées les plus fines et les plus profondes sur les droits réciproques des États, sur la guerre, sur les rapports des civilisés et des barbares. » Nos jeunes auteurs ne sont pourtant pas remontés jusqu'au moyen âge; le premier écrivain dont ils s'occupent est François de Vitoria, dominicain espagnol, qui professa la théologie à Salamanque au XVIe siècle. La notice qui le concerne, très brillante de style, est signée de M. J. Barthélemy. François de Vitoria a traité de la guerre surtout pour rechercher à quelles conditions elle est légitime; il a examiné cette question par rapport aux conquêtes des Espagnols dans les Indes. Albericus Gentilis, dont nous entretient ensuite M. H. Nézard, est un professeur d'Oxford, né en Italie, qui publia à la fin du XVIe siècle, entre autres ouvrages, des traités sur la guerre et sur les ambassades. On ne parlait plus de lui depuis longtemps, lorsque quelques professeurs italiens ont voulu faire de Gentilis un prédécesseur et un émule de Grotius. François Suarez, le savant jésuite espagnol, a conservé plus de notoriété; ses travaux relatifs au droit des gens sont fort bien analysés par M. L. Rolland. En quatrième lieu vient Hugo Grotius, l'illustre auteur du *De Jure belli et pacis*, celui qu'on a appelé, avec plus ou moins de justice, le père du droit international. L'étude qui lui est consacrée est la plus importante de toutes celles du volume; elle a pour auteur M. J. Basdevant. La suivante, écrite par M. G. Scelle, concerne l'anglais Zouch, autre professeur d'Oxford, qui fit connaître Grotius en Angleterre et en Ecosse. Les autres biographies qui complètent le volume sont celles de Samuel Pufendorf, par M. P. Avril; du savant hollandais Bynkershoek, par M. Joseph Delpech; de Wolff, le disciple de Leibnitz, par M. Louis Olive; de Vattel, par M. A. Mallarmé, et de Georges-Frédéric de Martens, par M. H. Balby. Parmi ces dix

publicistes, qui furent les principaux représentants de la science du droit international du XVIe au XIXe siècle, il est à noter qu'on ne compte pas un seul Français. Ce n'est pas ici le lieu de chercher la raison de cette singularité; on la trouverait peut-être, soit dans la décadence de nos Universités, soit dans ces déplorables controverses du jansénisme qui ont absorbé sans profit l'attention de la France au XVIIe et au XVIIIe siècle.

Droit constitutionnel. — 4. — L'organisation actuelle de l'empire d'Allemagne et des vingt-six États qui le composent n'avait encore été l'objet, en France, d'aucun ouvrage d'ensemble. La difficulté du sujet n'a heureusement pas fait reculer M. le vicomte Combes de Lestrade, bien préparé qu'il était du reste, par ses travaux antérieurs, à entreprendre cette vaste étude : son nouvel ouvrage : *Les Monarchies de l'empire allemand*, fournira désormais aux lecteurs français des indications exactes et puisées à bonne source sur les institutions politiques et administratives de l'Allemagne nouvelle. De ces institutions, celles de l'empire proprement dit sont les mieux connues et les moins originales, les moins anciennes aussi : elles sont nées, comme on sait, de la Confédération de l'Allemagne du Nord, à laquelle accédèrent en 1871 les États du Sud. M. Combes de Lestrade leur consacre seulement le livre Ier de son ouvrage, divisé en dix livres. C'est là qu'il fait connaître notamment les institutions communes à tous les États, telles que l'organisation judiciaire, la liberté accordée à tout Allemand de circuler et de s'établir partout en Allemagne, les lois sociales qui ont organisé l'assurance obligatoire contre la maladie, contre les accidents du travail, contre la vieillesse et les infirmités permanentes. M. Combes de Lestrade signale ensuite ce qu'il appelle le trait commun à toutes les monarchies de l'empire allemand : c'est, selon lui, qu'aucune de ces monarchies ne doit son origine à une élection ni même seulement à un contrat entre le souverain et les sujets ; le pouvoir du prince a conservé un caractère patrimonial et féodal ; c'est pourquoi, sans doute, bien que ce pouvoir soit limité par les lois, le prince gouverne librement, choisit librement ses ministres ; la responsabilité ministérielle, comme on l'entend dans le régime parlementaire, n'existe nulle part. Le peuple allemand, bien que jouissant de l'égalité devant la loi, admet encore certaines distinctions de classe ; ces distinctions sont expliquées par l'auteur dans son livre II. La haute noblesse, composée des princes autrefois souverains, aujourd'hui « médiatisés », est investie de prérogatives importantes ; la noblesse ordinaire jouit aussi de certains privilèges, notamment du droit d'assurer la conservation de ses biens par des fidéicommis ; la bourgeoisie, qui se distinguait autrefois de la classe paysanne, n'a plus aucun avantage sur elle ; c'est même plutôt la classe des paysans qui se

trouve maintenant favorisée par des lois protectrices de la propriété familiale, que le nouveau code civil allemand laisse subsister. Dans la suite de son ouvrage, M. Combes de Lestrade étudie successivement les souverains, les constitutions, les Chambres, les fonctionnaires d'État, l'autonomie administrative, la justice, les finances et les garanties des droits des citoyens. Sur chacun de ces sujets il expose ce qui existe dans les divers États de l'Allemagne. Quand les institutions sont semblables dans plusieurs pays, il parle en même temps de ces pays et signale ensuite les particularités qui distinguent les autres. Au cours de cette longue promenade à travers les grandes et petites monarchies germaniques, il n'a pu se dispenser de faire souvent des comparaisons avec ce qui existe ailleurs, notamment en France, ou encore en Italie et en Russie, deux nations que l'auteur connaît également fort bien. Dans sa conclusion, voulant en quelque sorte faire l'inventaire des enseignements recueillis pendant son voyage, il constate que les Allemands jouissent en général d'un certain nombre d'avantages que d'autres peuples ne possèdent pas au même degré : un juste équilibre des pouvoirs publics, favorable à la stabilité gouvernementale ; une organisation sociale qui sert de frein au suffrage universel, là où il existe ; des hommes compétents, et non des politiciens, à la tête des départements ministériels ; des fonctionnaires affranchis de toute autre dépendance que de celle des lois ; des administrations communales soustraites à l'esprit de parti par l'institution des bourgmestres élus à vie ou pour une longue période ; un système d'impôt personnel sur le revenu, appliqué sans excès ; enfin une justice administrative réellement indépendante. Aujourd'hui donc, comme au temps de Tacite, un livre sur l'Allemagne peut encore contenir pour les autres peuples plus d'une leçon.

5. — Ces leçons que nous trouvons à l'étranger, on peut aussi les demander à notre histoire. C'est ce qu'a voulu faire M. J. Barthélemy dans son livre sur *l'Introduction du régime parlementaire en France sous Louis XVIII et Charles X*. Le régime parlementaire est aujourd'hui fortement décrié. Beaucoup de bons esprits le considèrent comme inconciliable avec le suffrage universel. Le but de M. Barthélemy, en étudiant la manière dont ce régime s'est formé et a fonctionné sous la Restauration, semble avoir été de rechercher si, dès cette époque, il ne méritait pas déjà, dans une moindre mesure, les graves reproches qu'on lui adresse justement aujourd'hui. M. Barthélemy reconnaît qu'à la Restauration revient l'honneur d'avoir introduit dans la pratique ce principe fondamental des constitutions modernes : l'alliance de la liberté et de l'autorité. A la chute de Napoléon, on pouvait croire que le moment était venu d'inaugurer cette alliance ; tous les partis la réclamaient ; les tenants du despotisme napoléonien étaient eux-mêmes

devenus d'ardents adeptes de la liberté. Louis XVIII essaya d'en poser les bases, sans enthousiasme, mais de bonne foi, dans la charte. M. Barthélemy soutient que cette charte n'établissait pas dans sa plénitude le régime parlementaire : il y était cependant plus qu'en germe, et il devait bientôt en sortir tout entier. Comment s'est-il constitué ? Quelle a été la part du Roi, des ministres, des Chambres, des divers partis, dans son développement ? Par quelle progression ses principes se sont-ils fait jour peu à peu, la responsabilité ministérielle, l'homogénéité du cabinet, le droit de questionner les ministres, le vote et le contrôle des budgets et des crédits additionnels ?... M. Barthélemy examine toutes ces questions avec un vrai sens politique et une remarquable impartialité ; il s'aide non seulement des comptes rendus des Chambres et des documents officiels, mais encore des Mémoires laissés par les hommes d'État du temps. En terminant, sans prétendre aboutir à une conclusion générale pour ou contre le régime parlementaire, il constate que toutes les critiques qu'on adresse aujourd'hui à ce mode de gouvernement s'étaient déjà produites et non sans quelque fondement, avant 1830. Alors déjà on lui imputait de grands torts : la violence des débats parlementaires, l'incompétence des hommes appelés à diriger les départements ministériels, le déchaînement de toutes les ambitions, la curée des places, l'instabilité gouvernementale, la prédominance des considérations politiques sur les vrais intérêts du pays, le favoritisme, l'omnipotence des assemblées et l'intrusion des députés dans l'administration. Malgré tous ces défauts, M. Barthélemy n'en admet pas moins que les assemblées de la Restauration ont été laborieuses et actives, ont laissé sur bien des points une législation durable. Soit ! mais le régime parlementaire de la Restauration a abouti à la Révolution ; celui d'aujourd'hui, cent fois pire, est à la veille d'aboutir au collectivisme. C'est donc se faire illusion que d'y voir, avec notre auteur, « la formule qui a permis l'adaptation définitive de la République aux mœurs, au caractère, aux besoins des Français. »

6. — Un système politique peut paraître excellent en théorie, être même excellent pour un peuple parvenu à un certain degré de culture et néanmoins être détestable pour un autre peuple, d'un caractère différent ou moins avancé en civilisation. Nous trouvons une nouvelle démonstration expérimentale de cette vérité dans l'ouvrage de M. Antoine-Louis Carlotti sur *l'Application faite en Cochinchine du principe de la séparation des autorités administrative et judiciaire*. La conquête de la Cochinchine ne remonte qu'à 1862. Les amiraux qui eurent à organiser le gouvernement de cette colonie, avaient simplement transféré aux officiers chargés d'administrer chaque province les pouvoirs à peu près illimités qui appartenaient auparavant aux man-

darins de l'empereur d'Annam; ils avaient d'ailleurs laissé aux *phu*, chefs de canton indigènes, et aux notables des communes leurs fonctions administratives et judiciaires. Ce système était conforme aux idées des Annamites, qui n'avaient jamais connu d'autre mode de gouvernement que celui du « bon tyran ». En 1879, on voulut changer tout cela. Les ministres d'alors ne rêvaient que d' « assimilation des colonies à la métropole ». Sur cette terre asiatique qui ne nous appartenait pas depuis vingt ans, on transporta le gouvernement civil, le suffrage universel, la séparation des pouvoirs, toute la lyre !... M. Carlotti ne s'occupe pas du suffrage universel : chacun sait qu'il n'a jamais été là-bas qu'une comédie. Quant à la séparation de la justice et de l'administration, elle a eu pour premier résultat de mettre la discorde entre juges et administrateurs. On avait dû laisser à ces derniers le droit de réprimer les petites infractions commises par les indigènes : de là d'incessants conflits d'attribution entre eux et les magistrats coloniaux. Un décret récent vient de retirer aux administrateurs tout pouvoir disciplinaire. M. Carlotti soutient, non sans apparence de raison, que cette mesure aura fatalement pour effet de diminuer encore le peu de respect qu'ont les Cochinchinois pour les représentants de la France. Elle intervient dans un temps où, d'après la Chambre de commerce de Saïgon, « l'insécurité dans l'intérieur est de plus en plus grande. » Elle ne compromettra pas immédiatement notre domination en Cochinchine; mais elle favorisera des résistances et des révoltes qui, en cas de complications extérieures, deviendraient très dangereuses.

Droit administratif. — 7. — Sous le titre : *Les Impôts en France, traité technique*, deux anciens membres de l'inspection des finances, MM. Touchard et Privat-Deschanel, sous la direction de M. J. Caillaux, ancien ministre, ont dressé, en deux volumes, un tableau complet de tout notre système fiscal français. Le premier volume est consacré aux contributions directes, aux taxes assimilées à ces contributions, aux droits d'enregistrement et de timbre et aux taxes diverses qui s'y rattachent. Le second volume comprend ce qui concerne les contributions indirectes, les monopoles et les octrois, l'impôt sur les sucres et ses dérivés, les droits de douane et de navigation, les postes, télégraphes et téléphones. Sur toutes ces matières, les auteurs ont dû se borner à exposer les principes et les dispositions légales ; ils ne pouvaient entrer dans les détails ni dans l'examen des questions douteuses. Leur but a été, non d'écrire pour les professionnels, mais de mettre à la disposition des hommes politiques, des économistes, des administrateurs, un résumé méthodique, à la fois succinct et complet, de notre droit fiscal. Leur ouvrage convient même à tout contribuable qui désire se rendre compte des règles suivant lesquelles il est taxé et vérifier la légitimité

des diverses contributions, directes ou indirectes, personnelles ou réelles, auxquelles il est assujetti. On lira surtout avec intérêt la remarquable Préface, signée de M. J. Caillaux. L'ancien ministre des finances du cabinet Waldeck-Rousseau y fait d'abord un rapide historique de notre système d'impôts, dont il montre les origines dans l'ancien régime. La Constituante, profitant des réformes préparées par Turgot, Calonne, Necker et les assemblées provinciales d'avant la Révolution, a pu facilement transformer l'ancienne taille réelle en contribution foncière. Mais quand elle a voulu improviser un impôt sur les revenus mobiliers, elle a échoué. Plus tard, lorsque l'émission des assignats eut cessé et qu'il fallut revenir à un moyen plus normal de remplir les caisses du Trésor, on ne fit guère que ressusciter une grande partie des taxes indirectes de l'ancien régime, en les mettant au point et en les revêtant de noms nouveaux. La contribution personnelle-mobilière et celle de portes et fenêtres, qui furent également établies alors, sous forme d'impôts directs, ne sont au fond, elles-mêmes, que des taxes indirectes, portant sur le loyer, sur l'air et la lumière. Quand on y regarde de près, tout ce régime fiscal dont on se plaît à faire honneur à la Révolution, est pour une grande part l'œuvre des financiers de la monarchie et de leurs anciens commis, qui leur avaient succédé sous le Consulat. Tout en reconnaissant qu'il est agencé de façon fort ingénieuse, que sa productivité est remarquable, qu'il prélève des sommes considérables sans susciter de plaintes trop vives, M. Caillaux lui reproche d'être inégal, plus lourd aux pauvres qu'aux riches, et compliqué à l'excès. « L'impôt, dit-il, trouble toujours la vie des individus, il implique pour chacun une augmentation d'effort ou une diminution de jouissance ; mais quand il est dispersé à l'excès, quand il consiste principalement en des droits sur les consommations ou sur la circulation des biens, il intervient dans tous les actes de la vie quotidienne pour ainsi dire ; il diminue les moyens d'action des citoyens, fausse leur direction naturelle, frappe la richesse qui agit, la richesse qui circule, celle qu'il faudrait précisément épargner. » Après toutes ces critiques, on souhaiterait de connaître par quelles réformes précises M. Caillaux voudrait remédier aux graves défauts qu'il signale. Mais il n'a pas cru devoir s'étendre sur cette partie de la question. Il indique seulement que, suivant lui, c'est vers la substitution de l'impôt direct à nos trop multiples impôts indirects que devrait être désormais orientée notre politique financière, et il termine en rappelant avec Turgot que l'économie est la préface nécessaire de toutes les grandes réformes fiscales.

8. — Des deux volumes dont se compose *le Droit positif et la Juridiction administrative*, M. Léon Marie aurait pu, sans dommage pour ses lecteurs, économiser le premier. Tout ce premier volume, en effet, ne contient guère

qu'une étude philosophico-juridique sur ce qu'il faut entendre par « état de droit », « état légal », « légalité », « loi positive », etc. Pour nous parler de la juridiction administrative, était-il bien nécessaire de commencer par nous expliquer « à quel point de vue il faut se placer pour déterminer la notion de la loi positive », de nous rappeler qu'elle a pour éléments essentiels d'être « une décision de l'homme », d'être « manifestée extérieurement », d'établir « un critère destiné à apprécier certains actes », enfin d'être « obligatoire » ? Toute cette métaphysique n'a évidemment rien de neuf. Elle sert à préparer des définitions ou des solutions qui sont, la plupart, sans intérêt. Sur toute question ayant quelque portée morale, l'auteur se garde bien de prendre parti. La loi positive doit-elle rester conforme aux principes de la loi naturelle ? Y a-t-il même une loi naturelle ? M. Marie se montre indifférent à ces problèmes. On ne peut se défendre d'en être étonné quand on voit ensuite de quel esprit fin et délié il fait preuve dans l'étude de notre organisme constitutionnel et de la jurisprudence administrative. Abordant vraiment son sujet, M. Marie nous montre quelle a été l'organisation originaire de la juridiction administrative en France et quelles transformations lui ont fait subir les divers gouvernements qui se sont succédé depuis la Révolution. Il approuve le principe de cette juridiction, méconnaissant ainsi, à notre avis, la vraie notion de la séparation des pouvoirs, qui, dans le système de Montesquieu, devait être une garantie pour la liberté, et qui, de la manière dont elle a été comprise et organisée par la Constituante, est devenue... tout le contraire. M. Marie reconnaît cependant que cette juridiction, telle qu'elle existe du haut en bas de l'échelle, est loin de réunir toutes les conditions qu'exigerait l'intérêt bien entendu des justiciables. Étant d'ailleurs admis son principe, on ne peut s'empêcher de rendre hommage aux constants efforts qui ont été faits depuis un siècle, soit par le législateur, soit surtout par la jurisprudence du Conseil d'État, pour atténuer les défectuosités de son organisation et pour assurer, autant que possible, le respect du droit et de la légalité dans les relations entre les citoyens et l'État. M. Marie — là est le mérite de son livre — nous fait assister, mieux peut-être qu'aucun autre auteur n'y était parvenu avant lui, à ce développement progressif du droit administratif. Il nous montre comment le Conseil d'État fut d'abord conduit à ériger les ministres en juges de droit commun, puis dut ensuite abandonner cette singulière théorie. Il analyse fort exactement les diverses phases de la jurisprudence du Conseil sur la distinction des actes de pure administration et des actes susceptibles d'un recours contentieux. Il examine à quelles conditions la juridiction administrative peut être mise en mouvement. Enfin il étudie d'une manière approfondie en quoi diffère le recours pour incompétence ou excès de pouvoir du simple

recours contentieux. Sur tous ces points, l'ouvrage qui nous occupe et qui paraît être le premier essai d'un jeune écrivain bien doué, est plein de judicieuses observations, de fines distinctions et de pénétrantes critiques.

9. — M. Boulen, lui aussi, est un jeune. Son traité *De la Responsabilité envers les particuliers des fonctionnaires administratifs autres que les ministres*, est évidemment une thèse de doctorat. « Le sujet est à l'ordre du jour », nous dit M. Boulen. Quand ne l'a-t-il pas été ? L'histoire de la responsabilité des fonctionnaires en France est bien la chose la plus curieuse du monde. Cette responsabilité a été promise par toutes nos constitutions, depuis et y compris celle de 1791, mais aussi depuis le même temps tous nos gouvernements se sont arrangés pour l'éluder. Jusqu'en 1870, le grand obstacle était, disait-on, l'article 75 de la constitution de l'an VIII, ce fameux article 75, qui ne permettait de poursuivre les agents du gouvernement qu'en vertu d'une autorisation du Conseil d'État. En 1870, les hommes du gouvernement de la Défense nationale, qui avaient passé leur vie à maudire l'article 75, prouvèrent, une fois au moins, qu'ils étaient restés fidèles à leurs principes : ils l'abrogèrent. On allait donc pouvoir enfin rendre les fonctionnaires responsables de leurs méfaits. On le crut ; mais cette fois encore ce ne fut qu'une illusion. Le Tribunal des conflits vint et dit : « L'article 75 est abrogé, c'est bien : mais il reste la loi de 1790 qui défend aux tribunaux de troubler les opérations des corps administratifs. Donc, vous pouvez poursuivre librement les fonctionnaires, mais pour leurs faits personnels seulement, non pour les actes, même illégaux, même criminels, qu'ils commettent dans l'exercice de leurs fonctions. » C'est ce beau raisonnement qui a servi, comme on sait, pour repousser les réclamations des religieux en 1880. Et depuis, la jurisprudence du Tribunal des conflits n'a fait que se fortifier dans cette voie. On en trouvera l'analyse et la critique dans l'ouvrage de M. Boulen. Tout consiste à distinguer le fait personnel de l'acte administratif ; mais, comme ils sont presque toujours unis, comme c'est presque toujours en abusant de sa fonction que le fonctionnaire a causé du dommage, l'action du plaignant échoue devant l'inviolabilité de l'acte administratif. La situation est même, comme le fait remarquer M. Boulen, pire aujourd'hui qu'avant l'abrogation de l'article 75, car avant 1870 on pouvait obtenir quelquefois du Conseil d'État l'autorisation de poursuivre, et alors on poursuivait à coup sûr, tandis qu'aujourd'hui, si l'on poursuit, on s'expose à faire de grands frais et à échouer, soit en première instance, soit en appel, soit enfin devant le Tribunal des conflits. La responsabilité des fonctionnaires est de plus en plus un leurre dans notre bon pays de France. M. Boulen énumère, à la fin de

son travail, les nombreuses propositions de loi qui ont été déposées pour donner enfin à cette responsabilité quelque réalité... Attendons sous l'orme !...

Droit civil. — 10. — Le droit est la plus universelle de toutes les sciences, car il régit à la fois nos personnes et nos biens ; son application est de tous les instants. Malgré cela, ou peut-être à cause de cela, étant donné l'immense diversité des faits sociaux, le droit est une science ardue, et ce n'est pas une tâche aisée que de la mettre à la portée de tous les esprits. Nous possédons un grand nombre de traités de droit usuel, mais il y en a fort peu de bons. M. Jouitou vient d'en ajouter un de plus à la série, et celui-là encore n'est pas parfait, mais se recommande cependant par un mérite particulier. Il est intitulé : *Simples Explications sur le droit civil et ses bases nécessaires.* Comme l'indique ce titre, l'auteur s'efforce de montrer que les lois civiles, qu'on considère généralement comme des œuvres de convention, dérivent presque toutes des nécessités sociales. Cette thèse est vraie dans une certaine mesure, et M. Jouitou, qui connaît à fond le droit civil, la soutient très habilement. Mais, à notre avis, il la pousse un peu loin ; il admire presque tout dans le code civil, même le divorce, même l'interdiction de la recherche de la paternité. Il paraît même oublier que le code civil, depuis un siècle, a dû subir quelques notables corrections, notamment au sujet de la translation de la propriété immobilière : il ne parle nulle part de la transcription. Sauf ces réserves, le petit ouvrage du savant bâtonnier d'Agen nous paraît très propre à initier les jeunes gens à la science du droit. L'auteur l'a dédié à la mémoire d'un fils qu'il a perdu et peut-être l'avait-il composé pour l'instruction de cet enfant. Peut-être aussi est-ce le fruit d'un cours de droit qui s'adressait à de jeunes élèves. En tout cas, la méthode adoptée par l'auteur est excellente : il parle moins comme un professeur qui enseigne que comme un ami qui explique et qui veut convaincre. Il parcourt ainsi tout le code civil. Les deux premières parties, relatives aux personnes et aux biens, sont traitées d'une manière assez complète ; la troisième, où il s'agit des obligations et des contrats, est moins développée.

11. — Nous avons signalé, au fur et à mesure de leur publication, tous les volumes du *Supplément aux Principes du droit civil français de François Laurent.* Grâce à l'activité de M. Léon Siville, qui s'est chargé seul de la rédaction à partir du second volume, ce supplément est maintenant achevé. Il aura pour effet de rendre un regain de jeunesse au grand ouvrage de Laurent, qui, malgré l'esprit jacobin qui le caractérise, n'en reste pas moins un des commentaires les plus remarquables de notre code civil. Le *Supplément* renvoie à tous les auteurs qui ont écrit après Laurent, ainsi qu'aux décisions de la jurisprudence rendues

depuis que l'ouvrage de Laurent a paru ; il constitue par lui-même, comme nous l'avons déjà indiqué, un répertoire présentant l'état actuel de la science sur toutes les matières du code civil et sur les lois qui, tant en France qu'en Belgique, ont modifié ce code depuis 1876.

Législation industrielle et ouvrière. — 12. — Les procès entre les compagnies de chemins de fer et les particuliers encombrent les rôles des tribunaux de commerce. Un grand nombre de ces litiges pourraient être évités ou du moins être résolus à l'amiable, si le public connaissait mieux ses droits et ses obligations à l'égard des compagnies. Le *Traité pratique des procès relatifs aux chemins de fer*, que vient de publier M. Gabriel de Villemandy, a précisément pour but de mettre à la portée des voyageurs, des commerçants et en général de toutes les personnes usant des voies ferrées, les solutions des difficultés les plus fréquentes que suscitent les transports par chemin de fer. C'est donc non un recueil de jurisprudence pour les spécialistes et les jurisconsultes, mais un ouvrage de vulgarisation. Des trois parties dont il se compose, la première résume en cinquante pages les règles générales qui président à l'exploitation commerciale des chemins de fer : l'auteur y indique à quelles conditions sont transportés les voyageurs et les marchandises, en quoi diffèrent les divers tarifs, ce qu'il y a lieu de faire en cas d'avarie ou de retard. La seconde partie comprend les lois et règlements concernant les chemins de fer, notamment les tarifs généraux et spéciaux de grande et de petite vitesse, en un mot tous les textes qui régissent les rapports du public et des compagnies. La troisième partie contient les sommaires des décisions de la jurisprudence sur les cas les plus usuels. A la fin du volume, un index alphabétique permet de trouver facilement les solutions dont on peut avoir besoin.

13. — Bien que la question du rachat des chemins de fer ait été magistralement enterrée par M. Rouvier au mois de janvier dernier, il est encore permis de s'en occuper, car elle ressuscitera, ou plutôt on la ressuscitera certainement : elle offre trop d'appats aux politiciens pour qu'ils se résignent à lâcher une si belle proie. L'étude consacrée à cette question par M. Robert Deubel, sous le titre : *Du Rachat des chemins de fer et de ses conséquences*, est d'ailleurs antérieure aux derniers débats parlementaires. L'auteur déclare, en commençant, qu'il a voulu seulement rassembler les arguments qui militent en faveur du rachat ou en faveur du maintien du *statu quo*. Mais il ne se tient pas longtemps dans le rôle d'un rapporteur impartial et ne tarde pas à affirmer que « la solution qui s'impose, c'est l'exploitation des chemins de fer à tous et pour tous. » Passons sur les arguments développés en faveur de ce système : ils sont pour la plupart empruntés aux discours de MM. Pelletan, Tolain, Bourrat, Klotz. La meilleure

partie du travail de M. Deubel est celle où il examine à quelles conditions est subordonné le rachat et quelles en seront les conséquences à l'égard des porteurs d'actions et d'obligations des compagnies. Il repousse certaines prétentions, un peu trop draconiennes, des partisans du rachat et soutient que les conventions passées entre l'État et les compagnies doivent être interprétées équitablement : dans son système, « le rachat, loin de consommer la ruine des actionnaires, améliorerait plutôt leur situation en consolidant leur dividende. »

14. — M. Albert Dullin, dans un livre intitulé : *L'Hygiène et la sécurité des travailleurs*, s'est donné pour tâche de rassembler et d'apprécier tous les moyens employés par la législation française, et même par celle des autres peuples, pour garantir la vie et la santé des ouvriers. Rares et peu importantes étaient, jusqu'au milieu du XIXe siècle, les dispositions légales ayant pour but de protéger la santé publique. C'est le développement de la grande industrie qui a obligé partout le législateur à intervenir, à prescrire les mesures nécessaires pour prévenir les accidents, à instituer des fonctionnaires chargés de visiter les usines et de faire observer par les patrons les lois et règlements. Des manufactures, cette législation protectrice des travailleurs s'est étendue aux petits établissements industriels, aux grands magasins, même aux ateliers de famille, lorsqu'on y fait usage de moteurs mécaniques. Enfin il est question maintenant d'appliquer le même système de protection aux employés et ouvriers de toute catégorie et même aux simples domestiques. Dans une première partie de son ouvrage, M. Dullin esquisse cette évolution historique de la réglementation du travail au point de vue de l'hygiène et de la sécurité : il examine jusqu'à quel point se justifie l'intervention des pouvoirs publics en cette matière, et il expose les règles adoptées par les principales législations étrangères. Dans la seconde partie, il étudie spécialement ce qui a été fait en France pour les ouvriers des industries manufacturières, pour ceux des mines, minières et carrières et pour les travailleurs agricoles. En ce qui concerne ces derniers, les dispositions prises jusqu'ici ne consistent guère que dans les lois sur la police rurale qui autorisent les maires à prescrire certaines mesures de sûreté exigées par les circonstances. Il faut noter toutefois que les mesures de prophylaxie édictées par la loi du 15 février 1902 (et non du 19, comme écrit M. Dullin) contre les maladies contagieuses, sont applicables dans les campagnes aussi bien que dans les villes.

15. — Toutes les règles sur la propriété industrielle ont été codifiées récemment en Espagne par une loi du 16 mai 1902. Cette loi régit à la fois les brevets d'invention, les marques, dessins et modèles de fabrique, et la propriété des noms commerciaux ; elle contient aussi des dispositions sur l'usage des récompenses industrielles. Elle vient d'être

traduite en français par M. Paul Carpentier, à qui l'on doit déjà la traduction de la législation commerciale de l'Allemagne. Sa traduction de la loi espagnole est accompagnée d'un bref commentaire, ayant surtout pour but de mettre en corrélation le texte nouveau avec les dispositions des lois anciennes et abrogées. Les commerçants et industriels français qui ont des intérêts en Espagne pourront ainsi se rendre compte très facilement des changements apportés par la nouvelle réglementation à l'état de choses antérieur.

Ouvrages divers. — 16. — Sous le titre : *Les Associations et les cercles depuis la loi du 1er juillet 1901*, M. Jean Grumbach publie un manuel qui sera très utile à toutes les associations, anciennes ou nouvelles. Il laisse de côté les congrégations, mais expose à quelles conditions désormais les associations de personnes peuvent se fonder et se mettre en règle avec la loi. N'oublions pas que cette loi régit désormais toutes les associations, même celles qui avaient été autorisées avant 1901. Toutes sont aujourd'hui soumises au même régime : si elles ne possèdent rien, il n'y a rien à faire, elles sont absolument libres. Mais si elles ont un patrimoine, un fonds social, elles doivent se placer sous le régime des associations déclarées, en déposant les noms de leurs administrateurs et deux exemplaires de leurs statuts à la préfecture ou à la sous-préfecture. Toute association dont les membres paient une cotisation est-elle obligée de faire une déclaration ? M. Trouillot a dit oui ; M. Grumbach soutient le contraire. Selon lui, la déclaration ne s'impose qu'aux associations qui veulent jouir d'une certaine capacité juridique. Mais la question reste douteuse. — Après avoir exposé les règles applicables à toutes les associations de personnes en général, M. Grumbach examine en détail la situation de chacun des types d'association les plus fréquents : cercles, sociétés de tir et de gymnastique, sociétés colombophiles, sociétés de courses. Il signale aussi les principales différences qui existent entre la législation générale sur les associations et la législation spéciale régissant les sociétés de secours mutuels et les syndicats professionnels.

17. — Toutes les lois relatives aux forêts ont été réunies autrefois par M. A. Puton, en un petit volume intitulé *Code de la législation forestière*. Une nouvelle édition, très augmentée, de ce recueil, vient d'être publiée par M. Ch. Guyot. Elle comprend, avec le code forestier et les textes qui s'y rattachent, les lois sur la chasse, sur la pêche et sur la police rurale. A raison de l'importance acquise par les exploitations forestières coloniales, les lois et règlements concernant les forêts d'Algérie et de nos principales colonies ont été insérées aussi dans ce volume, qui s'adresse non seulement aux fonctionnaires de l'administration forestière, mais aussi aux propriétaires de bois, aux maires et autres personnes que la législation dont il s'agit intéresse plus particulièrement.

18. — Le besoin d'un manuel du délégué cantonal se faisait d'autant plus sentir qu'aujourd'hui les gens qu'on investit de cette fonction sont souvent choisis parmi les moins capables de la remplir. Félicitons donc M. Albert Lantenois, d'avoir « comblé cette lacune » avec son petit livre fièrement intitulé : *Le Délégué cantonal sous la troisième République ; ce qu'il doit connaître, ce qu'il peut faire, services qu'on attend de lui.* Ce qu'il doit connaître, cela varie un peu suivant le temps. En 1850, le ministre écrivait : « La mission des délégués cantonaux s'étend à tout. » En 1887, le président de la République décrète : « Le délégué cantonal inspecte l'état des locaux et du matériel, l'hygiène et la tenue des élèves, mais ne s'immisce pas dans l'enseignement. » M. Albert Lantenois, à son tour, écrit : « Le délégué cantonal est surtout l'inspecteur de l'éducation ; il doit apprécier l'esprit de l'école. » Qu'est-ce que « l'esprit de l'école ? » Est-ce une question d'hygiène ou une question d'enseignement ?... Voyez d'ailleurs le livre de M. Lantenois ; il est très complet, il comprend même un article intitulé : *Distinctions honorifiques que peut obtenir le délégué cantonal !*

19. — Grâce à M. Henry Leyret, nous possédions déjà un recueil des chefs-d'œuvre judiciaires de M. le président Magnaud (V. *Polybiblion*, t. XCII, p. 312-313), et voici maintenant qu'à ce recueil M. Leyret ajoute un supplément. Les *Nouveaux Jugements du président Magnaud* ne sont pas inférieurs aux premiers. Écoutez ce qu'en dit M. Anatole France, dans un article reproduit à la fin du volume : « Ils sont empreints d'une philosophie profonde et d'une bonté délicate. Ils témoignent de l'esprit le plus élevé et de l'âme la plus tendre. Ils sont pleins de pitié, ils sont humains, ils sont vertueux. » Et maintenant jugez-en vous-même par cet échantillon. Deux religieuses expulsées d'une école communale laïcisée s'étaient retirées dans un logement mis gratuitement à leur disposition par M... ; l'une d'elles allait donner des leçons aux enfants de deux familles chez leurs parents ; chez elles, elles recevaient de temps en temps quelques petites filles pour les exercer à la couture. M. Magnaud, dans un long jugement, démontre qu'il y a là « un établissement congréganiste ouvert sans autorisation », et comme conclusion il condamne : 1° les dames B... et T..., prévenues congréganistes, en religion sœur Antoinette et sœur Arsène, chacune à mille francs d'amende ; 2° N..., prévenu laïque, à quinze jours d'emprisonnement et mille francs d'amende. » Voilà « la bonté délicate » de M. Magnaud. Et maintenant voulez-vous connaître sa « philosophie profonde » ? Une fille a accouché clandestinement et par imprudence, sinon volontairement, a tué son enfant. « Attendu, dit M. Magnaud, que si la société actuelle n'avait pas inculqué et n'inculquait pas aux générations qui la composent le mépris de la fille-mère, celle-ci n'aurait pas à rougir de sa situation et

n'aurait pas à la cacher ; que c'est donc à la société contemptrice des filles-mères et si pleine d'indulgence pour leurs séducteurs qu'incombe la plus large part dans les conséquences, si souvent fatales pour l'enfant, des grossesses et accouchements clandestins ; — Attendu que l'incontestable faute de la société poursuivante amoindrit singulièrement celle de la personne poursuivie à sa requête ; — le tribunal condamne V..., Marie-Julie, à seize francs d'amende ; suspend l'exécution de la peine. » — Vous savez maintenant pourquoi M. Magnaud s'appelle le « bon juge. »

MAURICE LAMBERT.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. *Second Mariage*, par B. DE BUXY. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 315 p., 3 fr. — 2. *L'Héritière de Châteaubleu*, par MARGUERITE LEVRAY. Paris, Haton, s. d., in-12 de 281 p., 3 fr. — 3. *Quérida*, par MARTHE LACHÈZE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 394 p., 3 fr. — 4. *Vers l'abîme*, par Mme CHÉRON DE LA BRUYÈRE. Paris, Haton, s. d., in-12 de 281 p., 3 fr. — 5. *Le Bonheur de Marthe*, par LUCIE DES AGES. Paris, Haton, s. d., in-12 de 241 p., 2 fr. — 6. *Sœur d'artiste*, par M. D'AGON DE LA CONTRIE. Paris, Henri Gautier, 1903, in-12 de 252 p., 2 fr. — 7. *Une Petite Sauvage*, par MARGUERITE LEVRAY. Paris, Haton, s. d., in-8 de 279 p., 3 fr. — 8. *Constantin Auguste*, par M. DABAUMONT. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de III-320 p., 3 fr. — 9. *A chacun sa chimère*, par MATHILDE ALANIC. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 10. *Portraits d'enfants*, par JEAN BARBET DE VAUX. Paris, Haton, s. d., in-18 de 287 p., 3 fr. — 11. *Cœur de père*, par ROGER DES FOURNIELS. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 405 p., 1 fr. 50. — 12. *L'Épi et l'Alcyon*, par Mme CHÉRON DE LA BRUYÈRE. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 282 p., 2 fr. 50. — 13. *La Fille de Frantal*, suite de *l'Épi et l'Alcyon*, par Mme CHÉRON DE LA BRUYÈRE. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d , in-8 de 232 p., 2 fr. 50. — 14. *A-t-il un cœur ?*, par MARIA STÉPHANE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 248 p., 2 fr. — 15. *Les Palmarieu*, par MARIE THIÉRY. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 286 p., 2 fr. 50. — 16. *La Fresnate*, par M. AIGUEPERSE. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 280 p., 2 fr. 50. — 17. *Christiane*, par SERGE D'IVRY. Paris, Hatier, 1902, in-8 de 285 p., 3 fr. — 18. *Jean Christophe*, par PAUL DESCHAMPS. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 522 p., 2 fr. 50.

BROCHURES THÉATRALES. — 1. *Seize Saynètes*, par L.-M. DUBOIS. Paris, Haton, s. d., in-12 de 287 p., 3 fr. — 2. *Monsieur l'aumônier*, par THÉODORE BOTREL. Paris, Bricon et Lesot, 1903, in-12 de 62 p., 1 fr. — 3. *Fabiola*, d'après le roman du cardinal Wiseman, par JACQUES D'ARS. Paris, Bricon et Lesot, 1902, in-16 de 67 p., 1 fr. — 4. *Un Gendre pour deux beaux-pères*, par DANIEL AUSCHITZKY. Paris, Haton, s. d., in-16 de 58 p., 2 fr. — 5. *Le Perroquet d'Arthur*, par DANIEL AUSCHITZKY. Paris, Haton, s. d., in-16 de 16 p., 1 fr. 50. — 6. *L'Académicien*, par DANIEL AUSCHITZKY. Paris, Haton, s. d., in-16 de 94 p., 2 fr. — 7. *L'Exposition universelle*, par DANIEL AUSCHITZKY. Paris, Haton, s. d., in-16 de 16 p., 2 fr. — 8. *Mon Oncle le député !*, par DANIEL AUSCHITZKY. Paris, Haton, s. d., in-12 de 21 p., 1 fr. 50. — 9. *La Bombe glacée*, par DANIEL AUSCHITZKY. Paris, Haton, s. d., in-16 de 19 p., 1 fr. 50. — 10. *L'Oncle du Canada*, par DANIEL AUSCHITZKY. Paris, Haton, s. d., in-12 de 71 p., 2 fr. — 11. *Les Gaffes d'un toutou*, par DANIEL AUSCHITZKY. Paris, Haton, s. d., in-16 de 16 p., 1 fr. 50. — 12. *Condamné à mort !*, par F. NIOLLE. Paris, Bricon et Lesot, s. d., in-16 de 14 p., 0 fr. 50. — 13. *Pour grandir. Les Dents de lait*, par HENRIETTE BEZANÇON. Paris, Bricon et Lesot, 1902, in-16 de 8 p., 0 fr. 25.— 14. *Le Gendarme par téléphone*, par JEHAN D'AGNO. Paris, Bricon et Lesot, s. d., in-16 de 36 p., 0 fr. 80. — 15. *L'Ile verte*, par H. DENIZOT. Paris, Bricon et Lesot, s. d., in-16 de 53 p., 1 fr. — 16. *Le Retour*

d'Ulysse, par Ant. Albix. Paris, Bricon et Lesot, s. d., in-12 de 72 p., 1 fr. — 17. *En chemin de fer*, par Jehan Grech. Paris, Haton, s. d., in-12 de 71 p., 1 fr. 18. — *La Journée des pièces d'or*, par Amélie Amestoy. Paris, Haton, s. d., in-12 de 70 p., 1 fr. — 19. *Ma Tante Chipdollars*, par Jehan Grech. Paris, Haton, s. d., in-12 de 71 p., 1 fr. — 20. *Cœurs français, 1870*, par Jehan Grech. Paris, Haton, s. d., in-12 de 71 p., 1 fr. — 21. *Le Petit Lutin*, par l'abbé A. Saulnier. Paris, Bricon et Lesot, 1902, in-8 de 15 p., 1 fr. — 22. *Ohé ! Méphisto*, par Ch.-C. Schmidt. Paris, Bricon et Lesot, 1902, in-8 de 32 p., 1 fr.

Romans, contes et nouvelles. — 1. Douée d'une nature sincère et droite, mais élevée sans principes religieux, Madeleine Dumarzeau se laisse persuader par les siens qu'il est de son devoir, pour sauver sa famille d'une ruine complète, d'épouser le riche M. Pennelier. Celui-ci, étant divorcé, ne peut se remarier religieusement et, comme on le pense, Madeleine, malgré son indifférence, souffre de cette situation, coupable aux yeux de l'Église, mais équivoque aussi aux yeux du monde. En fin de compte, M. Pennelier est repris par son affection pour Juliette, l'unique enfant de son premier mariage ; Madeleine l'ayant quitté, il se décide, dénouement assez invraisemblable, à reprendre Édith, sa première femme, contre laquelle il n'a, du reste, que des griefs insignifiants. Quant à Madeleine, l'expérience et la souffrance la rapprochent de cette religion qu'elle a méconnue par ignorance ; elle y trouve ses seules consolations, jusqu'à ce que la mort de M. Pennelier, arrivée à point, lui permette d'épouser un brave garçon qui l'a toujours aimée. Le caractère de Madeleine est sympathique, quoique, dans l'histoire de son mariage avec M. Pennelier, elle se montre d'une inexpérience et d'une naïveté rares : le divorce est, dit-on, entré dans nos mœurs ; mais dans les milieux honnêtes, sinon religieux, il est encore regardé avec suspicion et n'échappe pas au blâme. L'intérieur aussi pauvre que prétentieux des Dumarzeau est bien décrit par l'auteur : qui de nous ne connaît ces familles où paraître plus qu'on n'est devient une science véritable, mise en pratique au prix des plus rudes fatigues et au profit d'un public souvent indifférent ou moqueur ?

2. — Marie-Madeleine de Kerléon, l'héritière de Châteaubleu, orpheline de père et de mère, grandit dans son château féodal sous la tutelle fort indulgente d'un ami de son père, M. de Coatquer. Un mystère plane sur le passé de l'enfant ; son oncle, le marquis Jacques, chef de la famille, a été tué au coin d'un bois. Aubry, son frère cadet, le père de notre héroïne, est accusé de ce crime, les deux frères, jadis étroitement unis, ayant échangé des paroles vives au sujet du mariage de l'aîné avec une aventurière, qui devient, du reste, le mauvais génie de la famille dans laquelle elle est entrée. Relâché faute de preuves, Aubry meurt de chagrin d'avoir été soupçonné, tandis que la marquise, veuve de Jacques, promène à travers l'Europe son faste et ses goûts mondains. Quand sa nièce, l'héritière de Châteaubleu, est devenue une belle jeune fille, la marquise l'invite à venir habiter avec elle, et

Marie-Madeleine y consent malgré ses répugnances, car un secret instinct l'avertit que sa tante possède la clef du mystère dont son père a été l'innocente victime. En effet, sur son lit de mort, la marquise est au moment de livrer le secret qui va réhabiliter la mémoire de son beau-frère, quand la parole lui manque et la mort arrête ses confidences. Marie-Madeleine est, peu de temps après, dédommagée d'une façon inespérée de cette douloureuse déception : elle apprend la véritable histoire du crime : le marquis Jacques a été tué accidentellement par un braconnier, dont le silence a été acheté par la marquise pour compromettre son beau-frère Aubry, qu'elle détestait. Comme tout bon roman, celui-ci se termine par un mariage ; la dernière des Châteaubleu épouse le mari de son choix et devient la providence du pays. Livre agréablement écrit, dans d'excellents sentiments ; l'intérêt du récit se soutient et la personnalité de l'héroïne est attachante.

3. — Si les événements qui rendent à *Querida* une fortune et un nom, et à sa mère la parole qu'elle a perdue, sortent un peu trop du domaine des choses vraisemblables, ils sont du moins agréablement racontés. Les personnages du roman sont, en général, sympathiques : le maître de l'usine, Daniel Hogaart, est un de ces hommes, dont le caractère, d'une noblesse presque idéale, les rend capables de résoudre, au point de vue le plus élevé, les redoutables problèmes sociaux qui troublent notre vingtième siècle. Mlle Eulalie Vathier, la vieille fille qui recueille dans son manoir hospitalier Querida et sa mère, le docteur Odillon, Antoine de la Morellerie, la comtesse de Rombault, aussi peu ambitieuse pour son fils que Mme de la Morellerie l'est follement pour le sien, sont décrits avec vivacité et couleur. Ici et là, le style de l'auteur pourrait se simplifier : il éviterait ainsi une apparence de mélodrame ; du reste l'esprit du volume est sincèrement religieux et les descriptions de l'Anjou plairont à ceux qui aiment ce pays aux doux horizons.

4. — L'infortuné qui s'en va *Vers l'abîme* est M. Virmont ; élevé chrétiennement, il abjure ses croyances, tyrannise sa famille, et, par ambition, se laisse mener par des sectaires qui, en secret, l'exploitent. En fin de compte, le malheureux industriel est éclairé par l'attitude courageuse de ses enfants et aussi par les déceptions qui lui viennent des « frères et amis » auxquels il a stupidement sacrifié la paix de son foyer et sa conscience de chrétien. Autour de M. Virmont se meuvent de nombreux personnages, de ces gens honnêtes et aimables tels que sait les peindre dans son style facile, Mme Chéron de la Bruyère. Signalons comme ayant une physionomie originale les habitants de l'hôtel d'Apreny, un vieux ménage, immobilisé dans le passé, un peu trop oublieux des devoirs du présent et figé dans le milieu silencieux d'une paisible ville de province. Inutile d'ajouter que les

tendances du volume sont excellentes : le nom seul de l'auteur en est une garantie.

5. — M. Féron, riche industriel, dépourvu de tout sentiment religieux, est dur pour les nombreux ouvriers qui dépendent de lui, tendre seulement pour sa fille unique Marthe, enfant pieuse et charitable, en tout l'opposé de son père. Les richesses dont l'industriel est si fier sont acquises au prix d'un crime, que le coupable a pu cacher pendant de longues années. Le jour où ce crime est découvert et où, par conséquent, la restitution s'impose, M. Féron disparaît, ses millions retournent à qui de droit et Marthe se fait religieuse pour expier, par son sacrifice, le mal causé par son père, dont elle veut à tout prix sauver l'âme. Son vœu est exaucé : le coupable, repentant et absous, meurt dans ses bras. Rien de plus moral que cette donnée, de plus élevée même que l'idée de cette fille croyante s'offrant en sacrifice pour l'âme de son père coupable, mais outre que la facture du volume laisse à désirer, les évènements, assez sensationnels du récit demanderaient à être amenés avec plus d'art et avec des transitions plus habilement ménagées. Ces imperfections dans la forme ne frapperont peut-être pas les petits lecteurs de onze à douze ans pour qui a été écrit *le Bonheur de Marthe.*

6. — Claire Moraise, la *Sœur d'artiste*, est une charmante fille, toute dévouée à son frère Philippe, dont la personnalité est, à notre avis, bien moins attachante. Lancé dans le monde littéraire de Paris, Philippe voit échouer piteusement une pièce sur le succès de laquelle il comptait pour obtenir la main d'une jeune fille, dont la beauté l'a séduit. A quelque chose malheur est bon : son échec lui révèle la nature sèche et ambitieuse de la femme qu'il rêvait d'épouser et un mariage, plus modeste, mais qui promet d'être plus heureux, fixera sa vie le même jour où la jolie et dévouée Claire épouse un fiancé qui l'a longtemps attendue. Livre honnête, animé d'un esprit religieux très sincère ; disons toutefois que le style en est souvent emphatique et sentimental ; les dialogues, pour être vivants et vrais, devraient être plus simples.

7. — Renée Gerbellier, élevée en liberté par son grand-père, M. de Prélay, est devenue *Une Petite Sauvage* ; aussi, quand à la mort de son aïeul, elle est placée chez sa belle-mère, la seconde femme de son père, se révolte-t-elle contre l'atmosphère disciplinée de cette maison où l'on travaille et où l'on obéit. Avec ses propres enfants, Mme Gerbellier élève des neveux et des nièces orphelins, et une de ces dernières, Marie devient l'ange gardien de Renée. Son influence très douce dompte la nature fougueuse de la « petite sauvage » et développe le côté affectueux et généreux de cette âme inculte. Livre honnête et pieux, suffisamment bien écrit, et qui convient aux enfants de dix à douze ans.

8. — Comme jadis *Fabiola*, et plus récemment encore *Quo Vadis ? Constantin Auguste* traite de l'époque où la vieille société païenne

s'effondre pour faire place à l'Église chrétienne qui, peu à peu, sort de l'ombre. Le récit est bien écrit, mouvementé, et peut se mettre entre toutes les mains. L'on y retrouve des peintures, toujours attachantes à revoir, de cette Église des catacombes sur laquelle plane le danger et la mort et dont les enfants portent dans les palais et dans les camps du vieux monde romain des habitudes et des mœurs nouvelles. En somme, volume bon à propager : sous la forme d'un très honnête roman, il renferme des descriptions et des aperçus strictement exacts au point de vue historique et chrétien.

9. — La « chimère » du professeur Christophe Barousse, directeur du Museum de Fardoux, n'est pas faite pour rendre gaie la vie de sa fille unique Christine, qui s'étiole au logis, pendant que son père est tout occupé d'un bolide, dont il a enrichi le musée de sa ville natale. Il pousse même l'amour de la science jusqu'à vouloir donner la main de sa fille à un savant rival, M. Rocadour, dont la « chimère » est de communiquer avec les habitants de Mars. Contre cet insensé projet d'union, la pauvre Christine s'insurge, mais ses larmes touchent peu son père, ravi par la pensée de réunir deux collections et deux noms illustres dans la science. Heureusement, à la suite d'incidents trop longs à raconter, le fameux bolide se transforme en pomme de discorde et crée entre les deux savants une brouille irrémédiable. Christine échappe par là au triste sort qui la menace et fait un mariage dont la perspective lui arrache ce mot qui clôt le volume : « Mon Dieu que vous êtes bon et que la vie est douce. » Telle est la donnée du roman de Mme Alanic : *A chacun sa chimère.*

10. — Le recueil d'histoires intitulé : *Portraits d'enfants*, destiné au jeune âge, est écrit dans un style simple, limpide et attachant ; les sentiments en sont élevés et les récits qui le composent nous paraissent d'autant plus frappants qu'ils sont pris dans la vie de tous les jours. Volume excellent à donner aux enfants de six à huit ans.

11. — Nelly de Saint-Brice a été, toute petite, perdue dans une gare de chemin de fer, d'une façon, avouons-le, assez invraisemblable. Trouvée par un clown de cirque nommé Plantade, à qui elle rappelle une enfant qu'il a vue mourir, elle est honnêtement et affectueusement élevée par ce brave homme, qui ne cherche pas à retrouver sa famille. Dix-huit ans plus tard seulement, un religieux, avec qui il entre en relations, lui fait comprendre que son devoir est de rendre l'enfant à ses parents, s'ils existent encore ; il commence ses recherches, et, ayant découvert que le marquis de Saint-Brice, père de Nelly, vit toujours, il lui révèle l'existence de sa fille, ce dont le marquis ne se réjouit qu'à moitié. Le *Cœur de père*, qui donne son nom au volume, est le cœur du clown et non celui du marquis. Du reste, celui-ci ne tarde pas à mourir et Nelly, jeune, jolie et riche, entoure de sa sollicitude son père adoptif

qui ne la quitte plus, même quand elle épouse un gentilhomme breton, lequel veut s'associer à toutes ses affections. L'esprit de ce roman est bon, mais le style en est parfois un peu faible.

12. — Les pensionnaires d'un couvent s'amusent à écrire sur des petits papiers ce qu'elles voudraient être : « J'envie le sort de l'alcyon déployant ses blanches ailes au milieu de la tempête », écrit Fernande Morines. — « Que ne suis-je l'épi de blé destiné à former une hostie », est le vœu de son amie, Anne-Marie d'Erline. La destinée des deux jeunes filles répond à leurs désirs : Fernande épouse l'illustre savant, André Frantal, qu'elle veut conquérir à la vérité religieuse. Après quelques années d'un bonheur agité, elle a la joie de voir son mari rentrer dans le sein de l'Église au cours d'un voyage en Terre Sainte, et, bientôt après, il tombe sous les coups d'un assassin jaloux de ses succès. Quant à Anne-Marie, l'*Épi*, elle se fait carmélite. Le style de Mme Chéron de la Bruyère est toujours facile et gracieux, les sentiments qui l'inspirent sont nobles et une note religieuse très nette se dégage de son récit ; mais toute généreuse qu'elle est, Fernande, *l'Alcyon*, n'est-elle pas un peu trop sûre d'elle-même quand elle épouse un incroyant pour le convertir ? L'événement lui donne raison, il est vrai, mais l'exemple serait quelquefois dangereux à suivre.

13. — *La Fille de Frantal* forme une suite au volume que nous venons d'analyser : il a pour héroïne Marie-Thérèse, la fille de Frantal, l'illustre savant. Elle habite, avec sa mère, Bethléem où repose la dépouille de son père, traîtreusement assassiné ; mais, pendant un de ses séjours en France, elle rencontre un jeune ingénieur, Alban Valfrède, et une rare similitude de goûts et de pensées rapproche ces deux âmes également nobles et bien douées. Par hasard, Marie-Thérèse découvre qu'Alban est le fils du meurtrier de son père, la mère de celui-ci ayant changé de nom après le crime de son mari. Dès lors plus de mariage : Marie-Thérèse consacre sa personne et sa fortune à des œuvres de bienfaisance pendant qu'Alban entre au séminaire.

14. — *A-t-il un cœur ?* — A l'interrogation qui forme le titre, plus ou moins bien choisi de ce roman, l'on est tenté de répondre par la négative, tant la conduite du comte Rodolphe de Varsarhély envers sa femme est indigne d'un homme de cœur et d'un gentilhomme. Cependant, à force de patience et de soumission, Simone, chez qui la douceur n'exclut pas une certaine personnalité, réveille chez son mari des regrets et des remords, et l'épilogue du récit nous la montre pleinement heureuse, ayant enfin découvert que le comte Rodolphe a un cœur, ce dont ses premières expériences pouvaient justememt la faire douter. Livre inspiré par une pensée religieuse juste et fervente, mais où se trouvent quelques invraisemblances de détail, dont la première est, — pour qui sait quelle est en Autriche la ligne de démarcation entre les classes de

la société, — le mariage du comte Vasarhély avec une jeune fille « pas née » comme la touchante et exquise Simone.

15. — Entre un père incroyant et révolté, des grandes tantes excellentes, mais qui ont vieilli dans leur solitude, engourdies dans les souvenirs du passé, Anne-Marie de Palmarieu grandit, fière et triste, écrasée par la pauvreté et la stagnation de sa vie ! Un amour malheureux pour son cousin, le lieutenant Verdun, qui lui préfère une riche héritière, fille d'un ancien commerçant, met le comble à ses épreuves intimes, mais cette souffrance même est pour l'âme noble et tourmentée de la jeune fille le principe d'une vie nouvelle, où, à défaut des joies terrestres, elle trouvera la paix divine, donnée souvent, même sur la terre, à ceux qui ont lutté et souffert. L'intérieur des *Palmarieu*, les révoltes d'Anne-Marie, les défaillances et les victoires de cette âme douloureuse, sont décrits avec une émotion vraie. Les deux vieilles tantes sont des figures originales et le lieutenant Jean un type bien moderne et tout d'actualité.

16. — Hélène Cébrian, jolie, intelligente et bonne, s'est laissée marier pour faire plaisir à sa mère adoptive, à un homme indigne d'elle par sa légèreté et son égoïsme. De plus, en consentant à épouser Yves, Hélène ignorait qu'elle était aimée de Robert de Labazé, en tous points capable de la rendre heureuse, Yves ayant ajouté à tous ses autres torts celui de trahir la confiance de son ami pour le supplanter auprès de la jeune fille. Dans ces conditions, la vie conjugale de la pauvre Hélène est semée d'épines : Yves la néglige pour une veuve coquette et riche, Mme de la Suze, qu'il avait jadis rencontrée à Paris et qu'il retrouve dans le tranquille coin de Bretagne où est située *la Fresnaie*. Hélène, abandonnée par son mari, supporte chrétiennement et dignement son malheur, mais le lecteur est soulagé quand Yves meurt repentant et que sa veuve peut refaire sa vie en épousant Robert, qui ne l'a pas oubliée malgré les années. Le style du volume est facile et les sentiments en sont excellents, avec une note religieuse très marquée.

17. — Les lettres familières de *Christiane* adressées à une amie d'enfance nous initient aux épreuves d'une jeune fille pour qui la vie, après des débuts radieux, est devenue sévère et douloureuse. Sous une forme toute simple et souvent enjouée, Christiane est héroïque d'abandon à Dieu et de résignation confiante ; elle bénit la vie de ce qu'elle lui a apporté de leçons austères et pratique cette forme exquise du courage qui consiste à sourire au milieu des larmes, à rester suave et sereine malgré les amertumes, aimante malgré les déceptions.

18. — Une nouvelle édition d'un livre bien écrit et qui convient particulièrement aux nécessités de l'heure présente, est une bonne fortune. *Jean Christophe* est l'histoire d'un paysan, qui à force d'honnêteté, de

droiture et d'énergie tient tête aux tyranneaux qui oppriment la petite commune dont il fait partie. Autour de cette figure loyale et courageuse se meuvent une quantité de types d'hommes dont, hélas ! nous trouvons les pareils dans la vie réelle : faux savants, instituteurs sectaires, francs-maçons militants et, à côté de ces meneurs, la foule des dupes et des poltrons, encore plus nombreux. Excellent volume à répandre dans les milieux ouvriers, cercles, patronages de jeunes gens, où sa note virile et réconfortante ne peut manquer d'exercer une heureuse influence sur des esprits sincères.

Brochures théatrales. — 1. — L'auteur de *Seize Saynètes* nous apprend qu'il a composé ce volume destiné aux jeunes filles pour répondre « aux désirs d'un grand nombre de lectrices. » C'est dire que si les pièces ne sont pas d'une très haute envolée, elles sont toutes irréprochables au point de vue moral et peuvent rendre service dans les patronages catholiques de jeunes filles.

2. — Pièce militaire en un acte, *Monsieur l'aumônier*, convient à merveille aux œuvres ouvrières de jeunes gens ; il est animé par d'excellents sentiments et la note comique s'y trouve à côté de la note patriotique et religieuse.

3. — *Fabiola* est un drame en trois actes, fondé, comme on le devine, sur le beau livre du cardinal Wiseman, dont l'auteur a respecté autant que possible le plan et même certaines phrases. Toutefois, comme son œuvre est destinée aux jeunes filles, il a remplacé le personnage de Fulvius par Fulvia, qui serait la sœur de l'esclave chrétienne Syra.

4. — *Un Gendre pour deux beaux-pères* n'a que des rôles d'hommes ; c'est un vaudeville comique en trois actes, destiné au théâtre des patronages.

5. — La saynète comique du même auteur : *Le Perroquet d'Arthur*, comprend six rôles d'hommes et appartient au même répertoire.

6. — Plus important, mais écrit dans le même but, *l'Académicien*, vaudeville comique en trois actes, a dix rôles d'hommes.

7. — *L'Exposition universelle*, par le même auteur, est une revue comique, avec deux rôles d'hommes et un certain nombre d'acteurs muets.

8. — *Mon Oncle le député !*, saynète comique avec cinq rôles d'hommes, appartient à la même série.

9. — *La Bombe glacée*, saynète en un acte, est une revue comique, avec quatre personnages.

10. — *L'Oncle du Canada*, vaudeville comique en trois actes, avec cinq rôles d'hommes, convient aux cercles de jeunes gens, où la gaieté de bon aloi lui promet un succès certain.

11. — *Les Gaffes d'un toutou* est une saynète comique, avec quatre rôles d'hommes.

12. — *Condamné à mort !*, farce moyennageuse, en vers alexandrins, a quatre rôles d'hommes, sans compter les rôles muets.

13. — Les deux monologues : *Dents de lait* et *Pour grandir* conviennent à de tout petits enfants.

14. — *Le Gendarme par téléphone*, comédie en un acte, dont les onze rôles sont tous des rôles d'hommes, convient aux jeunes gens.

15. — *L'Ile verte*, fantaisie comique en un acte, avec neuf rôles d'hommes.

16. — *Le Retour d'Ulysse*, bouffonnerie homérique en trois actes, avec treize rôles d'hommes.

17. — Voici, au contraire, une comédie en deux actes : *En chemin de fer*, dont les quatorze rôles sont des rôles de jeunes filles.

18. — *La Journée des pièces d'or* est un drame lyrique, en deux actes, avec prologue, pour lequel il existe une partition par M. Jos. Blanchon. L'héroïne est sainte Élisabeth d'Aragon, reine de Portugal, et les huit rôles sont des rôles de femmes. Cette pièce convient bien aux patronages catholiques de jeunes filles.

19. — Plus comique est la donnée de *Ma Tante Chipdollars*, comédie en deux actes avec treize rôles de femmes ; il y a, pour cette pièce, une partition musicale par M. Jos. Blanchon.

20. — *Cœurs français, 1870*, est un drame en trois actes, avec huit rôles de femmes, animé d'un sentiment patriotique et chrétien.

21. — *Le Petit Lutin*, pantomime en un acte, convient aux enfants.

22. — *Ohé ! Méphisko*, pantomime en trois tableaux et avec un prologue à sept personnages, tous masculins.

Comtesse R. de Courson.

OUVRAGES SUR L'EXTRÊME-ORIENT

1. *En Extrême-Orient. Récits et notes de voyage (1900-1901)*, par Joseph Halkin. Paris, Amat ; Bruxelles, Schepens, 1903, in-8 de 416 p., avec grav., 7 fr. — 2. *Le Japon*, par Un missionnaire. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin, 1895, in-8 de 204 p., avec grav., 0 fr. 80. — 3. *Au Japon*, par A.-B. de Guerville. Paris, Lemerre, 1904, in-18 de v-380 p., 3 fr. 50. — 4. *La Corée et la Guerre russo-japonaise*, par Villetard de Laguérie. Paris, Delagrave, s. d., in-18 carré avec 1 carte, 1 fr. 20. — 5. *La Corée*, par Un missionnaire. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin, 1896, in-8 de 192 p., avec grav., 0 fr. 80. — 6. *En Corée*, par Angus Hamilton ; traduit de l'anglais par L. Bazalgette. Paris, Juven, s. d., in-8 de 374 p., avec 2 cartes et 100 grav., 10 fr. — 7. *Pauvre et douce Corée*, par Georges Ducrocq. Paris, Champion, 1904, petit in-8 de 87 p., avec 100 grav., 2 fr. — 8. *La Solution de la crise mandchourienne*, par E. de Cyon. Paris, Eichler, 1904, in-18 de 28 p., 1 fr. — 9. *Le Siège de Pékin. Récits authentiques des assiégés*, par Francis Laur. Paris, Société des publications scientifiques et industrielles, 1904, in-8 de 442 p., avec plans et grav., 24 fr. — 10. *L'Indo-Chine et son avenir économique*, par Albéric Néton. Paris, Perrin, 1904, in-16 de xxiv-289 p., 3 fr. 50. — 11. *Les Missions en Indo-Chine*, par Un témoin. Paris, Cornély, 1904, in-18 de 49 p., 0 fr. 40. — 12. *L'Empire d'Annam*, par Charles Gosselin. Paris, Perrin, 1904,

in-8 de XXVI-560 p., avec carte et grav., 5 fr. — 13. *Au Tonkin, 1884-1885*, par le Dr CHALLAN DE BELLEVAL. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de 415 p., 7 fr. 50. — 14. *Au Tonkin pendant la conquête. Lettres d'un sergent (1884-1885)*, par FRÉDÉRIC GARCIN. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de 256 p., avec cartes et grav., 5 fr.

L'explosion subite, dans des circonstances demeurées présentes à toutes les mémoires, de la guerre russo-japonaise, a généralement causé une profonde surprise et a déconcerté l'opinion publique ; il semblait inadmissible que le Japon osât déclarer la guerre à la Russie ! L'événement était-il si invraisemblable ? et certains ouvrages publiés dans les dernières années ne le donnaient-ils pas à prévoir ? Ce n'est pas ici le lieu de le rechercher. Quelque intéressante et instructive, en effet, que puisse paraître cette étude historique, il est sans aucun doute plus utile, à l'heure actuelle, de chercher à se renseigner exactement sur les pays d'Extrême-Orient qui sont en ce moment le théâtre de la guerre, sur les contrées limitrophes, et aussi sur les régions que, dans son insatiable ambition, le Japon considère dès maintenant comme devant être dans l'avenir sa première conquête : je veux dire ces admirables rizières de l'Indo-Chine orientale, où la France a commencé de s'installer il n'y a pas encore un demi-siècle. Rechercher s'il est possible de trouver, dans les livres récemment publiés, des informations précises sur la géographie physique de ces pays et sur celle du Japon lui-même, sur leurs populations, leur état économique, leurs tendances et leurs aspirations politiques : voilà le but de cette revue sommaire des ouvrages nouvellement parus sur l'Extrême-Orient.

1. — L'ouvrage d'ensemble de M. Joseph Halkin intitulé : *En Extrême-Orient*, parle des pays que nous venons de citer et d'autres encore ; il a été écrit à l'aide des notes réunies par l'auteur au cours d'une mission dont l'avait chargé le ministre de l'instruction publique de Belgique. C'est un récit de voyage, dans lequel ont été intercalées de courtes études ethnographiques et des notices précises sur différents établissements scientifiques fondés en Extrême-Orient par les Européens ; M. Halkin y a exposé avec précision ce qu'il avait pu voir en 1900-1901 à Ceylan, à Java, au Siam, dans l'Indo-Chine française, dans l'île de Haï-Nan, en Chine, au Japon, en Corée et en Sibérie (ou, pour parler plus exactement, à Vladivostok et sur l'Amour, en gagnant Irkoutsk) ; ses remarques sur le camp boer de Diatalawa, à Ceylan, sur les villes chinoises visitées par lui, sur l'île de Haï-Nan sont pleines d'enseignements, ces dernières surtout, grâce auxquelles l'ouvrage de M. Halkin mérite de prendre place dans cette bibliographie haï-nanaise dont on peut aux pages 296-298 d'*En Extrême-Orient*, trouver un précieux essai ; quant au Japon, à la Corée, à bien d'autres points encore, le voyageur belge n'a fait que les effleurer. Cela n'empêche pas qu'on ne puisse relever, dans ces chapitres mêmes, bien des indications utiles, relatives soit à la géographie, soit à l'ethnographie, soit aux établissements scienti-

fiques de l'Extrême-Orient ; le Jardin botanique de Buytenzorg, l'École française d'Extrême-Orient, l'Institut oriental de Vladivostok y ont fourni matière à des notices très précises, desquelles il convient de rapprocher les vues formulées par M. Halkin au sujet de la création d'une école d'interprètes belges pour la Chine (p. 368-376). Notons encore, à titre de curiosité, la description d'une carte chinoise de l'empire du Milieu, où les visées des puissances européennes sont caractérisées de façon très ingénieuse, que le professeur belge a vue à Canton chez les Pères des Missions étrangères (p. 203-204) et n'omettons pas de signaler le chapitre d'ensemble qui ouvre le livre et contient sur toute la région parcourue par M. Halkin de très sérieuses considérations géographiques et économiques. De ces multiples indications, il est possible de conclure à la valeur du volume du voyageur belge, illustré de nombreuses et bonnes photogravures, mais dont malheureusement, une feuille d'impression tout entière (la feuille 24) a été tirée de façon très défectueuse ; aussi attendons-nous avec impatience « l'étude de caractère plus exclusivement scientifique » que l'auteur nous promet, en matière de complément à cet ouvrage, sur l'Extrême-Orient.

2. — Pour ne viser qu'à la simple vulgarisation, le modeste volume consacré au Japon par « Un missionnaire » n'en mérite pas moins d'être lu avec soin. Ses cent premières pages résument, souvent d'une manière très heureuse et très précise, nos connaissances sur le pays et ses habitants, sur ses productions, ses mœurs et coutumes, ses religions, voire même sa littérature, et racontent son histoire intérieure et l'histoire de ses relations avec les puissances européennes et avec l'Amérique jusqu'en 1895. On trouve dans la seconde partie de ce livre sur *le Japon* une histoire très intéressante et très développée (exactement 100 pages, soit la moitié de l'ouvrage) du catholicisme dans l'archipel, depuis le moment où saint François-Xavier l'y introduisit en 1549 jusqu'à l'époque contemporaine. C'est un exposé trop dramatique et trop édifiant, — trop neuf aussi, — pour que nous ayons le courage de reprocher à l'auteur d'avoir donné à cette partie de son travail un semblable développement ; nous ne pouvons pas cependant ne pas trouver qu'il existe une véritable disproportion entre les deux parties du volume. N'aurait-il pas été possible, sans réduire beaucoup cette partie du *Japon*, de donner un peu plus de développement à l'histoire des relations politiques de l'empire du Soleil Levant avec l'Europe et avec l'Amérique ? Il serait si utile de fournir sur ce sujet des détails pittoresques et précis, comme ceux qui sont relatifs à l'ouverture de la Chambre des députés en 1890 (p. 39-44) et de faire cette éducation qui n'existe encore absolument pas, celle de la masse de la nation française en matière de politique étrangère et coloniale !

3. — Combien il est difficile de juger, d'après les récits des globe-

trotters et même des voyageurs moins pressés, ce que peuvent être les pays de l'Extrême-Orient, rien ne le prouve mieux que la lecture du volume publié par M. A.-B. de Guerville et intitulé *Au Japon*. N'allez pas y chercher une étude approfondie de ce pays, de ses habitants ni de ses mœurs, mais bien plutôt des impressions personnelles, senties et recueillies au cours de plusieurs séjours assez prolongés ; et cependant lisez ce livre avec attention ! Il s'en dégage, en effet, une conclusion tout à fait différente de celle qu'il est possible de tirer de bon nombre d'autres ouvrages, aux apparences plus sérieuses, plus graves. Le Japon y apparaît comme une puissance beaucoup plus redoutable qu'on a eu jusqu'à présent coutume de l'envisager, et on comprend que M. de Guerville le dépeigne comme le pays le plus méconnu et le plus incompris du monde, celui dont l'Européen et l'Américain sont le plus ignorants, si vraiment il a bien vu lui-même l'empire du Soleil Levant. C'est ce dont, hélas ! les événements qui se produisent depuis trois mois ne permettent guère de douter ; ils semblent légitimer l'opinion de notre auteur, qui voit dans le Japon une « force vraiment formidable, décuplée encore par son éloignement, et qu'aucune puissance européenne, luttant seule contre elle, ne pourrait conquérir » (p. 9). Même si les événements postérieurs viennent donner à la Russie une revanche qu'on attend encore, on ne pourra pas, croyons-nous, reprocher à M. de Guerville d'avoir été mauvais prophète, car son Avant-propos envisage les choses comme il convient de le faire, et les pose sous leur véritable jour. C'est ce dont seront convaincus les lecteurs de ses notes si vivantes et si curieuses sur la guerre sino-japonaise, parmi lesquelles le chapitre intitulé *l'Espion* mérite une attention particulière, comme ceux de ses amusants croquis sur la haute société japonaise, la seule d'ailleurs que semble avoir connue et étudiée M. A.-B. de Guerville.

4. — M. Villetard de Laguérie, qui fut le correspondant du *Temps* sur le théâtre des hostilités pendant la guerre sino-japonaise, et publia naguère un bon livre sur *la Corée indépendante, russe ou japonaise*, a écrit, tout en regagnant l'Extrême-Orient, un petit ouvrage qui est en quelque sorte la suite de son précédent volume, et qui, après d'intéressants chapitres sur le pays, ses habitants, ses richesses économiques et leur mise en valeur, retrace l'histoire des progrès réalisés par les Coréens depuis 1898, et contient sur l'émigration japonaise en Corée, des renseignements précis. Joignez à cela une analyse développée des traités ou conventions signés par la Russie et le Japon au sujet de la Corée, et vous comprendrez l'intérêt que présente *la Corée et la Guerre russo-japonaise*. Cet ouvrage de vulgarisation, accompagné d'une petite esquisse, apprendra beaucoup à la plupart de ceux qui le liront, car il contient, à côté de quelques fautes d'impression regrettables (*salle*

pour *sable*, p. 26 ; etc.), des informations recueillies aux meilleures sources habilement groupées, et présentées par une plume alerte et agréable.

5. — Ce n'est pas seulement à son propre ouvrage que M. Villetard de Laguérie a, en écrivant *la Corée et la Guerre russo-japonaise*, donné un utile complément, mais aussi à ces différents volumes qui mènent jusqu'à nos jours l'histoire de la Corée. Tel est, par exemple, le petit livre publié en 1896 chez Desclée et de Brouwer par un missionnaire sous ce titre : *La Corée* ; on y trouvera sur le pays et ses habitants des informations sûres et précises, empruntées aux meilleurs sources' et en particulier aux relations des missionnaires qui ont évangélisé la contrée ; on y trouvera autre chose encore : un historique succinct, mais exact des relations de la Corée avec les puissances européennes jusqu'au début de la guerre sino-japonaise (ch. XI-XIII), et — ce que nous n'avons rencontré nulle part ailleurs — une étude assez développée sur le catholicisme en Corée. Pour ne pas être très ancienne, l'Église de Corée n'en a pas moins, dès maintenant, son histoire très mouvementée, ses persécutions, ses martyrs ; mais on la laisse systématiquement de côté pour ne s'occuper que des événements politiques. Le missionnaire à qui nous devons ce petit volume en a naturellement jugé autrement, et il a eu raison ; c'est même là que réside, à notre avis, un des principaux mérites de son ouvrage, auquel il manque toutefois, — et la lacune est importante, — une carte de la Corée.

6. — Si, pour ceux qui désirent simplement avoir de brèves notions sur la Corée, les deux livres dont nous venons de parler peuvent suffire, il n'en est pas de même pour ceux qui tiennent à être renseignés de façon beaucoup plus complète et sur le pays, et sur ses habitants, et sur la lutte d'influence qui, à Séoul, a précédé la guerre actuelle. A ces lecteurs, un seul ouvrage convient véritablement : le volume très complet et très bien informé dans lequel M. Angus Hamilton a présenté, comme il se proposait de le faire, « une impartiale étude de la situation du pays .» Cet écrivain a été, durant son long séjour en Extrême-Orient, le représentant du *Pall Mall Gazette*, et, non content d'étudier personnellement l'empire du matin Calme, il a recueilli avec soin les informations complémentaires que pouvaient lui fournir les écrivains, les voyageurs, les savants, et aussi ceux qui se sont intéressés à l'histoire contemporaine de la péninsule ; puis il a composé, avec tous les matériaux qu'il avait réunis un remarquable ouvrage, plein d'indications précises, de faits contrôlés et d'observations rigoureuses. *En Corée*, est le titre de ce volume, traduit en français par M. L. Bazalgette, et accompagné de nombreuses illustrations documentaires ; c'est là que, pour la première fois, il est possible de trouver sur la cour impériale du Royaume Ermite et sur les factions du palais,

sur la valeur réelle des ports à traités, sur l'action étrangère et sur les intérêts russes et japonais en Corée, des renseignements rigoureusement exacts; aussi comprend-on parfaitement, après l'avoir lu, comment les deux peuples dont la lutte préoccupe actuellement le monde entier ont été amenés à en venir aux mains. — Cette lutte, M. Angus Hamilton semble l'avoir prévue depuis longtemps; comment ne pas être frappé, en lisant son livre, de phrases telles que celle-ci, écrite à propos des compétitions russes et japonaises à Ma-san-po : « Le Japon, *même sans déclaration préalable de guerre*, aurait ouvert les hostilités contre la Russie, si cette nation avait essayé de maintenir isolés et sous sa complète domination, ce port et ses approches » (p. 250-251)? Comment, d'autre part, ne pas dégager du portrait si exact et si peu flatté tracé des Japonais à la page 192, cette conclusion que le Japon constitue actuellement pour la France comme pour la Russie, un péril extrêmement grave, le plus sérieux dont soit menacé notre empire colonial d'Extrême-Orient ? Instructif au point de vue économique et ethnographique — car il contient sur la situation agricole et commerciale de la Corée, sur la femme coréenne, sur la vie monacale bouddique les renseignements les plus circonstanciés, — ce livre ne l'est pas moins au point de vue purement politique ; je serais tenté d'y voir, pour ma part, le meilleur manuel d'histoire contemporaine coréenne qu'il soit possible de consulter à l'heure actuelle, et je n'y puis relever qu'une phrase discutable, celle dans laquelle M. Angus Hamilton tend à considérer « les prêtres catholiques dans l'Extrême-Orient d'aujourd'hui, — notons d'ailleurs que l'auteur rend pleine justice à leur abnégation et à leur courage, — comme les agents provocateurs de leur gouvernement » (p. 318).

7. — La jolie plaquette de M. Georges Ducrocq : *Pauvre et douce Corée*, sans être aussi instructive que le gros volume de M. Angus Hamilton, n'en présente pas moins un grand charme et un très vif intérêt. On y trouve mieux que de simples notes de voyage, car l'auteur, non content d'observer de son mieux les spectacles que, durant son séjour à Séoul, il voyait se dérouler sous ses yeux, s'est efforcé de pénétrer l'âme coréenne, et a soigneusement recueilli quelques-uns de ces proverbes qui, le plus souvent, en disent si long sur un peuple. De ses études, M. Ducrocq a tiré cette conclusion que les Coréens sont un « gentil peuple, affiné, pauvre et rêveur, » digne de notre sympathie, à cause de ses qualités réelles, et aussi parce qu'il aime la France; il en a parlé de la façon la plus aimable, avec respect, et en quelque manière avec amour, trouvant pour les dépeindre des expressions très heureuses, dégageant de l'art populaire coréen », le tempérament d'une vieille race artiste qui n'a plus la force des grandes œuvres, mais sait encore orner sa maison », voyant dans la beauté

« tout en finesse et en fragilité » des femmes coréennes « l'héritage d'une très vieille race, peut-être engourdie, mais qui n'a point déchu. » Ainsi M. Ducrocq a été amené à toucher d'une main légère certaines questions très importantes, dont n'a point parlé M. Angus Hamilton; pour ce motif encore, il convient de lire son aimable étude, car elle complète *En Corée* par certains côtés.

8. — Nous n'avons pas, à cette place, à faire de la politique, mais simplement de la géographie; c'est pourquoi nous ne nous arrêterons pas longuement sur la brochure de M. E. de Cyon intitulée : *La Solution de la crise mandchourienne;* il nous suffira d'en indiquer brièvement les idées essentielles et la conclusion. L'auteur y dénonce une fois de plus l'élaboration d'une entente entre tous les peuples asiatiques, indépendamment de leurs confessions diverses, pour secouer la domination du monde blanc et chrétien; il y montre quelle source de dépenses la Mandchourie était déjà avant la guerre, et serait encore après son annexion, mais il y reconnaît l'impossibilité où se trouvait la Russie « de souscrire à l'exigence humiliante de signer un traité avec le Japon, avec l'engagement de respecter l'intégrité de la Chine. » Pour M. de Cyon, il n'existe qu'un moyen de dénouer pacifiquement la crise actuelle : que l'empereur Nicolas II soumette, de sa propre initiative, le problème mandchourien au jugement du tribunal de La Haye, ou plutôt qu'il renonce « sincèrement et loyalement à l'annexion définitive de la Mandchourie. »

9. — Les évènements actuels d'Extrême-Orient ont ramené l'attention publique sur le siège des légations européennes par les Boxeurs dans le cours de l'année 1900. Plusieurs livres intéressants ont naguère paru sur le sujet, ceux du commandant Darcy et du baron d'Anthouard en particulier; en voici un autre, signé de M. Francis Laur, qui constitue en quelque sorte une anthologie de tout ce qui a été écrit en français sur le siège de Pékin. Autour de la relation, demeurée jusqu'à présent inédite, du correspondant de *la Chine nouvelle*, M. F. Laur a groupé les renseignements qui lui ont été fournis par l'ingénieur Bartholin et par le Dr Matignon, et différents extraits des récits déjà publiés, ainsi que des documents officiels ; comme canevas chronologique, il a choisi, très judicieusement, le Journal du siège écrit par le ministre de France, M. Pichon ; enfin, pour donner plus de vie et de pittoresque à son ouvrage, il l'a accompagné de curieuses illustrations documentaires, de reproductions de photographies prises pendant et après le siège, généralement par M. Piry. Ainsi se trouve constitué un ouvrage très intéressant, débordant d'animation et de vie, ouvrage exact et impersonnel à la fois, qui se place parmi les meilleures publications consacrées aux dramatiques événements de l'année 1900 ; des plans facilitent la lecture du texte, à l'attrait duquel s'ajoute celui

qui résulte des photographies montrant l'état des mêmes lieux au début et à la fin du siège, représentant des parties encore fort mal connues ou même totalement ignorées de la cité interdite (telle « la jonque de marbre » reproduite à la figure 20, d'après une photographie du Dr Matignon), donnant le curieux fac-similé des emblèmes boxeurs et des symboles prophétiques de l'insurrection, fixant les traits des héroïques défenseurs des légations. Seul, le portrait de l'intrépide enseigne de vaisseau Paul Henry manque à cet intéressant ouvrage sur *le Siège de Pékin* ; c'est une lacune que M. Laur fera bien de combler si son livre obtient, comme nous le lui souhaitons, les honneurs d'une seconde édition.

10. — Le livre de M. Albéric Néton intitulé : *L'Indo-Chine et son avenir économique* tient à la fois plus et moins que ne le promet son titre : moins, car on n'y trouve pas l'étude de géographie physique qui eût dû être la base de l'inventaire méthodique des ressources qu'offre l'Indo-Chine constitué par la troisième partie de l'ouvrage ; plus, parce que ses deux premières parties contiennent sur l'état social du pays et sur sa structure politique des renseignements qu'on ne se serait pas attendu, d'après le titre, à y rencontrer. C'est donc, au total, un volume d'histoire et de pratique coloniales beaucoup plus que de géographie qu'a écrit M. Néton ; lui-même, dans son Avant-propos, a pris soin de l'indiquer avec la plus grande netteté : « c'est, déclare-t-il, l'histoire attachante du passé, c'est l'étude raisonnée du présent, ce sont les nécessaires probabilités d'avenir que nous voudrions fixer, établir et indiquer *sine irâ*, en toute impartialité, sans aucun souci des personnes, sans autre considération que de faire œuvre d'historien, et de rendre à l'Indo-Chine la place qu'elle doit occuper dans les préoccupations comme dans les espérances légitimes du pays. » Après une lecture attentive de son travail, très bien informé et très impartialement écrit, nous n'hésitons pas à dire que M. Albéric Néton a complètement atteint son but ; *l'Indo-Chine et son avenir économique* est vraiment, comme l'a déclaré M. Eugène Étienne dans sa substantielle préface, le « fruit d'études consciencieuses et d'observations sagaces » ; ceux qui ont le juste souci des vrais intérêts du pays y trouveront une preuve nouvelle, appuyée sur des faits multiples, que l'Indo-Chine est, selon l'expression même de M. Néton, une terre « où la nature, semble-t-il, a voulu largement doter les hommes et les combler de bienfaits comme pour leur rendre plus amer le regret de leur impuissance et l'aveu de leur abandon. » Le jour où elle aura des colons et surtout des capitaux, cette colonie française peut vraiment aspirer à devenir la rivale favorisée de l'Inde anglaise.

11. — Il n'est pas question des missions dans le livre de M. Néton ; par contre, c'est d'elles uniquement qu'il s'agit dans la brochure signée

d' « Un témoin » et présentée au public par M. F. Buisson, dans une Préface dont voici la dernière phrase : « Décidément, le cléricalisme n'est pas un article d'exportation. » De cette phrase, et des promesses faites par le fougueux député de Paris au début de sa Lettre-préface, nous avions conclu à un réquisitoire écrasant contre les missions ; aussi avons-nous été surpris d'y trouver si peu d'articulations nettes et d'affirmations positives. On peut y relever une dizaine de faits précis, dont *pas un* ne semble avoir été strictement observé par l'auteur, et dont plusieurs ont été contestés dans la colonie même par des personnes paraissant aussi bien au courant que ceux qui les avançaient. Est-il possible, dans de telles conditions, de se donner comme « un témoin » et de conclure que les missionnaires sont « hostiles à notre influence et odieux à nos sujets? » L'auteur, qui reproche à M. Massieu de manquer d'esprit critique (p. 35), n'en manque-t-il pas lui-même en se refusant à admettre que, dans un personnel aussi nombreux que celui dont il a fourni la liste à la page 18 de son opuscule, il ne puisse y avoir quelques défaillances? et en concluant de ces défaillances à une condamnation générale? Il est vrai que les missionnaires enseignent « la mythologie chrétienne », pour employer les expressions d' « Un témoin » (note 1 de la p. 28), et c'est là ce qui est impardonnable! Fort heureusement, tout le monde ne se montre pas aussi intolérant que l'auteur des *Missions en Indo-Chine*; le capitaine Gosselin, dans son excellent travail sur *l'Empire d'Annam*, en tête duquel M. Pierre Baudin a mis une élogieuse Préface, semble avoir réfuté par avance une partie des idées énoncées par « Un témoin », et tandis que ce dernier proclame « qu'il faut nettoyer l'Indo-Chine française, qui souffre autant que la métropole du mal congréganiste » (p. 10), le Dr Challan de Belval écrit : « Si les missions catholiques ont avant tout le devoir de répandre le divin enseignement du Christ, les missionnaires français, ces courageux autant que résignés pionniers de la civilisation, savent aussi l'obligation qu'ils ont de faire surtout aimer la France... En Annam et au Tonkin, comme dans toutes les colonies, la France catholique affirme et pratique la véritable fraternité des peuples, non cet humanitaire altruisme qui n'est rien que l'égoïste oubli du devoir dans l'indifférence. » On ne saurait mieux dire ; et même la parfaite authenticité des quelques faits cités par l'auteur des *Missions en Indo-Chine* ne parviendra pas à modifier l'exactitude de ces paroles.

12. — Le capitaine Charles Gosselin, auquel nous sommes déjà redevables d'un bon travail sur *le Laos et le Protectorat français*, a récemment publié sur une autre partie de cette Indo-Chine qu'il connaît si bien, un volume absolument remarquable. « Œuvre d'un témoin consciencieux et d'un enquêteur avisé », comme l'écrit M. Pierre Baudin

dans sa Préface, *l'Empire d'Annam* est le livre le plus complet et le mieux informé qu'il soit actuellement possible de consulter sur l'ensemble des choses de ce pays, sur son histoire ancienne, — très sommairement racontée d'ailleurs, — comme sur son histoire entre 1858 et 1896, et sur son état actuel. C'est surtout de la seconde partie de l'ouvrage, celle qui traite de l'action de la France contre l'Annam, qu'il convient de souligner l'intérêt et même la nouveauté; rédigée à l'aide de documents inédits, de renseignements fournis par des acteurs et des témoins des évènements : MM. Paulin Vial, le Dr Mouret, l'amiral Rieunier, Rheinart, du côté français, — les personnages du rang le plus élevé, princes et même princesses de la famille royale, du côté annamite, — cette partie du nouveau volume de M. Gosselin comble vraiment, comme le désire l'auteur, une lacune de notre littérature coloniale; elle est bien le « travail d'ensemble assez étendu pour instruire les laborieux, assez limité pour ne pas devenir une lecture trop ingrate aux gens du monde, et suffisant pour offrir à tous un récit très exact des évolutions parcourues par l'Annam » dont a parlé dans son Avant-propos le savant officier. — Notre estime pour la seconde partie ne nous fait nullement dédaigner la suivante, où M. Gosselin a dépeint l'Annam actuel tel qu'il l'a vu, et a exposé en toute sincérité les impressions qu'il avait ressenties en 1901, au cours d'une troisième visite dans ce pays. Ces dernières pages sont d'ailleurs le complément de la seconde partie, et concourent avec elle à faire connaître la contrée et ses habitants, et à en donner une idée exacte, bien différente de celle qu'on se fait généralement des Annamites. Parviendront-elles à modifier les opinions courantes? Je le souhaite de tout cœur, et je ne doute pas que la lecture des pages consacrées à la vie de personnages tels que Phan Tan Giang n'y contribuent efficacement et n'amènent tout homme non prévenu à désirer que l'occupation française devienne supportable pour les Annamites. Aujourd'hui plus que jamais, à un moment où le Japon a commencé de se démasquer et se tournerait sans tarder (s'il était vainqueur des Russes) contre notre empire indochinois, il faut nous faire supporter de la population, estimer et apprécier de la classe dirigeante et éclairée du pays. M. Gosselin le proclame très haut, et très justement; puisse-t-il se faire entendre de tous! Nous lui souhaitons de tout cœur cette récompense, la meilleure qu'il puisse ambitionner pour son travail si patriotiquement perspicace, si bien informé, et si instructif à tous les points de vue.

13. — Ce n'est pas seulement pour l'étude de l'histoire de l'Annam que le livre du capitaine Gosselin est appréciable ; ce volume peut encore servir de cadre pour les lecteurs des notes et impressions recueillies, au cours de la conquête du Tonkin, par ceux qui prirent part à telle ou telle partie de la campagne. Il n'est pas sans utilité, par exemple,

d'en revoir quelques pages avant de commencer la lecture du volume que, sous le titre de : *Au Tonkin*, le Dr Challan de Belval vient de consacrer à l'histoire des faits et gestes de nos soldats dans ce pays, en 1884-1885. En qualité de médecin-major de première classe, le Dr Challan de Belval a été, au début de 1884, envoyé au Tonkin, où il est immédiatement devenu médecin chef de la deuxième brigade ; comme tel, il a suivi, tant que sa santé le lui a permis, les opérations de la colonne dirigée par le général de Négrier, et il a recueilli, sur la suite des évènements des renseignements précis qui font de ses « notes, souvenirs et impressions », un livre très attachant, un document auquel devront recourir les historiens de la conquête du Tonkin, exactement comme ceux de la conquête de Madagascar devront consulter le volume du major Darricarrère, dont nous avons précédemment parlé. Mais ce n'est pas seulement pour l'histoire même des opérations qu'il convient de lire *Au Tonkin ;* on peut aussi y relever bien des indications intéressantes sur la géographie physique du pays et sur sa « géographie médicale » (si je puis ainsi m'exprimer), sur son ethnographie, et sur son développement économique ; et c'est pourquoi cet excellent ouvrage, qui semblerait devoir être plutôt une étude d'histoire militaire, relève vraiment du géographe et de l'historien de la colonisation.

14. — De ce livre vraiment vécu, plein de renseignements précis, il convient de rapprocher le joli volume que M. Frédéric Garcin a publié tout récemment, et qui raconte, en partie du moins, l'histoire des mêmes évènements vus sous un autre angle. Parti comme sergent d'infanterie de marine pour le Tonkin en 1884, M. Garcin, observateur perspicace et avisé, n'a cessé, toutes les fois qu'il le pouvait, durant la campagne, d'écrire à ses parents et de les tenir au courant de ce qui se passait autour de lui, de ce qu'il voyait ; ses lettres, écrites d'une plume alerte, sont donc, elles aussi, un document vécu ; elles constituent un précieux complément de l'ouvrage de M. Challan de Belval, car elles montrent, à côté de la vie de l'officier et de ses lourdes responsabilités, la vie du soldat lui-même, et font voir par un autre côté qu'*Au Tonkin*, l'histoire d'une partie de la conquête. Les croquis pittoresques, les traits de mœurs abondent dans ce joli volume, qui se lit très facilement, et qu'accompagnent des esquisses topographiques et d'intéressantes gravures. Déjà, naguère, nous avions eu le plaisir de signaler l'ouvrage publié par M. Garcin sous le titre : *Un An chez les Muongs;* non moins vivant est son nouveau livre : *Au Tonkin pendant la conquête ;* il nous fait bien augurer de l'étude que cet ancien officier prépare (et que, nous l'espérons, il ne tardera pas à nous donner) sur le Tonkin d'aujourd'hui.

En terminant, nous rappellerons à nos lecteurs que le *Polybiblion*, en

ces derniers temps, a rendu compte d'un certain nombre d'ouvrages rentrant dans la catégorie de ceux que nous venons d'analyser ; notons au moins, à nouveau, les volumes suivants relatifs au Japon : *La France au dehors. Les Missions catholiques au* XIXe *siècle*, publiées sous la direction du P. J.-B. Piolet. III. *Chine et Japon* (Paris, Colin, s. d., in-8. *Polybiblion*, t. XCIV, p. 218) ; — *Voyage au Japon. La Société japonaise*, par M. André Bellessort (Paris, Perrin, 1902, in-12. *Polybiblion*, t. XCV, p. 242) ;— *Le Japon politique, économique et social*, par M. Henri Dumolard (Paris, Colin, 1903, in-18. *Polybiblion*, t. XCVII, p. 215) ; — *Le Japon d'aujourd'hui*, par M. G. Weulersse (Paris, Colin, 1904, in-18. *Polybiblion*, t. C, p. 355) ; — *Ministres et hommes d'État. Okoubo*, par M. Courant (Paris, Alcan, 1904, in-12. *Polybiblion*, t. C, p. 358).

HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Le Tribunal de la pénitence devant la théologie et l'histoire, par l'abbé P. PELLÉ. Paris, Oudin, 1903, in-18 de LIV-540 p. — Prix : 3 fr. 75.

Cet ouvrage est une thèse présentée devant la Faculté de théologie de Paris, pour l'obtention du doctorat. Son intérêt lui vient de controverses récentes ; d'une part, les trois gros volumes de M. H. Ch. Lea (Philadelphie 1896) — d'autre part, les discussions soulevées entre catholiques, en diverses revues, par les travaux de MM. Boudinhon et Vacandard, destinés à réfuter Lea.

L'auteur nous avertit lui-même qu'il n'a pas la prétention de l'inédit. Son but est « de réunir et de coordonner dans un tout harmonique les éléments disséminés dans les divers ouvrages qui parlent du tribunal de la pénitence. » Dans ce but, il résume la doctrine catholique sur le tribunal de la pénitence et la confession sacramentelle ; puis il expose les erreurs adverses. Vient ensuite un rapide aperçu des discussions plus ou moins libres qui ont occupé et occupent encore les catholiques. Il termine par une courte notice sur la pénitence publique.

En somme, ouvrage complet et consciencieux. Peut-être pourrait-on y souhaiter une objectivité plus grande, un sentiment plus net des principes qui régissent la méthode théologique proprement dite, aussi bien que la méthode historique ou positive. Dans ce travail, comme dans beaucoup d'autres du même genre, on s'aperçoit vite que *la question de méthode* doit être éclaircie avant toute autre. Trop de malentendus proviennent des équivoques qui se dissimulent sous de grands mots : autorité et critique — recherche indépendante et orthodoxie traditionnelle, etc... Qui nous présentera une bonne *logique surnaturelle*, à l'usage des théologiens et de leurs élèves ? Le regretté M. Didiot

nous avait donné une bonne ébauche : elle nous fait souhaiter la réalisation de l'œuvre, aussi complète et aussi parfaite que possible.

B. DE CARROY.

Die Gnosis. Grundlagen der Weltanschauung einer edleren Kultur, von E. H. SCHMITT. T. I. *Die Gnosis des altertums.* Leipzig, Diedierichs, 1903, in-8 de 627-VII p. — Prix : 15 fr.

Cet ouvrage est un dithyrambe en faveur de la gnose : l'auteur entend par là tout un courant d'idées et de doctrines, que nous croyons avoir le droit de qualifier *panthéisme idéaliste.* Voici d'ailleurs comment il prétend écarter de la doctrine gnostique le reproche de panthéisme : « La gnose n'est pas un panthéisme, au sens d'une doctrine qui envisage l'*universel principe de vie* comme la simple somme des individus du monde sensible, synthétisée sous l'influence unifiante d'une *autorité extérieure*, qui serait la vie divine. Car la divine lumière de la gnose n'est rien moins qu'un phénomène extérieur de cette sorte (*äussere Erscheinung und Existenz*) ; elle est *la plus profonde intériorité*, de tous les esprits » (p. 564).

Il oppose donc cette doctrine à la *doctrine d'extériorité,* c'est-à-dire à la distinction de Dieu et du monde, pour laquelle il n'a pas assez de mépris. Le mépris et le dithyrambe sont en effet pour M. E. H. Schmitt deux formes habituelles de développement et d'argumentation. Assurément, l'ouvrage témoigne d'une assez vaste connaissance du sujet, de lectures relativement nombreuses. Ce premier volume passe en revue toute l'antiquité depuis l'*Homme préhistorique*, les *Mystères égyptiens*, les *indiens*, etc... jusqu'aux *Mythes de la philosophie grecque*, — puis la gnose proprement dite dont Philon (p. 108-124) est le fondateur — les *Esséniens et les thérapeutes* — le *Christ.* Avec Tolstoï, auquel il ne ménage pas son enthousiaste admiration, M. E. H. Schmitt s'attache à établir une violente opposition d'abord entre le Christ et le Dieu de l'Ancien Testament, puis entre le Christ et l'Église.

Suit l'exposition historique et doctrinale de la *Gnose proprement dite* : La Sophia, le Plérôme et les Eons — la Gnose chrétienne, hérétiques et Pères de l'Église — les coryphées du gnosticisme : Basilide, dont la *Panspermie* nous donne, dans ses éléments essentiels, la clef de cette énigme où se sont exercés les Darwin, les Weissman et les Hæckel (p. 388). — Valentin, à propos duquel nous retrouvons, d'une façon très inattendue, Gœthe, *Roméo et Juliette,* le monde des formes aprioristiques de Kant, comparé au monde des Eons, etc... (p. 427-477). Enfin un important chapitre est consacré au *manichéisme.* Ce chapitre est un des plus curieux à lire pour se rendre compte de la mentalité de l'auteur. On y trouve bien poussées ses théories de l'*intériorité* et de l'*extériorité*, du *dualisme* et du *monisme.* A propos de saint Augustin et de

toute la théologie chrétienne se multiplient les qualifications d'absurdité, d'immoralité, etc...

Nous espérions trouver dans ce livre un élément d'étude, une discussion de points obscurs et controversés. Ce n'est point ce qu'il faut y chercher. Peu ou point de textes et de références. Vulgarisation poétique autant que philosophique, violents et systématiques réquisitoires contre la doctrine chrétienne, contre tout ce qui est Église — à la manière de Tolstoï, c'est-à-dire en trahissant un complet manque d'informations.

B. DE CARROY.

SCIENCES ET ARTS

De la Formation des maîtres de l'enseignement secondaire à l'étranger et en France, par M. DUGARD. Paris, Colin, 1902, in-12 de x-242 p. — Prix : 3 fr.

C'est une banalité de dire que l'Université n'entend pas grand'chose à l'art d'élever la jeunesse, par la raison toute simple, c'est M. Dugard qui le dit, qu'*on y sacrifie les aptitudes pédagogiques à la haute culture des professeurs*. On y sait former des savants : reste maintenant, et c'est après cent qu'on s'en aperçoit, à former des éducateurs. Et c'est pour faciliter à l'Université cette tâche que M. Dugard a écrit son livre. Après avoir posé le problème, l'auteur cherche comment on l'a résolu à l'étranger, et nous entraîne à sa suite dans tous les pays du monde, en Belgique, en Finlande, en Suède, au Japon, aux États-Unis, en Angleterre, et ailleurs, où l'on doit être assez peu au courant, me semble-t-il, des moyens de bien élever les jeunes Français. Ce grand voyage achevé, nous rentrons en France, pour y voir comment on prépare actuellement les professeurs, et l'étude aboutit à cette conclusion qu'on ne les prépare pas du tout. Au témoignage de M. Poincaré « le professeur vient, comme un bureaucrate ou un employé de ministère, passer deux heures dans le lycée » et c'est tout ce qu'on lui a appris à faire.

Il faut donc réformer cet état de choses, choisir les chefs d'établissement moins pour leurs aptitudes administratives que pour leurs qualités d'éducateurs ; avoir des maîtres plus stables ; associer davantage les professeurs à l'éducation et les répétiteurs à l'enseignement ; créer des conférences de pédagogie ; obliger les futurs professeurs à faire un stage pour y apprendre leur métier ; réformer dans un sens pratique les programmes des concours d'agrégation ; donner dans les écoles normales et Universités une plus grande place à la culture professionnelle. Voilà les principales conclusions de cette enquête, car ce n'est qu'une enquête, où l'auteur a laissé peu de place à l'exposé de ses idées personnelles, estimant à bon droit que, sur ces questions pratiques, le mieux est d'invoquer l'expérience et le témoignage des hommes du métier. Et le livre s'achève par quelques extraits des dépositions faites

devant la Chambre des députés, dont celle de M. Rocaffort mérite le plus de retenir l'attention. « Dans les maisons religieuses, y lisons-nous, l'entraînement particulier que les professeurs subissent en vue de l'apostolat sacerdotal, les prépare admirablement au métier d'éducateur. Les pensées élevées sur lesquelles on les tient attachés, les sentiments de dévouement et de sacrifice dont on les pénètre, les leçons de psychologie pratique et de direction spirituelle qu'on leur enseigne, tout cela constitue des ressources pédagogiques de premier ordre, utilisables dès lors entrée en fonctions. » Pour constater cela, M. Rocaffort n'a pas eu besoin d'aller en Finlande. En dehors de ces quelques lignes, où gît la meilleure leçon du livre, on y trouve un assez grand nombre de renseignements intéressants. Mais toutes ces enquêtes lointaines ne valent pas, à mon sens, le témoignage et l'exemple d'un bon maître, plein de dévouement et d'expérience, d'un de ces maîtres aujourd'hui proscrits et que l'Université ne remplacera pas.

ÉDOUARD PONTAL.

La Vie illustrée des animaux, par EDMOND PERRIER. 3e fascicule. *Lions, tigres, chats, civettes*, par A. MENEGAUX. Paris, J.-B. Baillière, 1904, in-4 paginé 221-340. — Prix : 2 fr. 50.

Nous avons déjà parlé, l'année dernière, lors de leur apparition, des deux premiers fascicules de cette importante publication. Le troisième traite des carnivores : lions, tigres, chats et civettes, comme suite aux singes et lémuriens (I) et aux chauves-souris et insectivores (II). Les magnifiques dessins et aquarelles de W. Kuhnert sont admirablement reproduits par les procédés les plus perfectionnés de la photogravure et de la photochromie, art tout nouveau, dont la première exposition vient de s'ouvrir au Petit Palais. Les neuf photochromes in-4 représentant les lions, tigres, panthères, etc., sont de véritables petits tableaux que l'on pourrait encadrer comme des épreuves avant la lettre puisqu'ils ne portent pas d'indication du sujet. Nous recommandons tout particulièrement à l'attention des artistes celui qui représente le chat sauvage. Nous apprécions moins la planche en camaieu bleu-jaunâtre, représentant quatre espèces de chats, obtenue par le mélange de deux couleurs seulement. Elle eût gagné à être franchement monochrome sinon trichrome. Les 21 figures en noir imprimées dans le texte sont quelquefois un peu plates, faute de retouche suffisante des clichés. On sait d'ailleurs que c'est là le point délicat de la photo-typogravure.

Pour ce qui est du texte, il est très clair et suffisamment complet afin de satisfaire aux goûts et aux besoins du grand public et aux amis de la nature, qui n'ont pas besoin de connaître les minutieux détails de l'anatomie scientifique, pour laquelle il faut consulter des ouvrages spéciaux et dispendieux. Dans le chapitre consacré à chaque espèce,

nous trouverons d'abord une partie historique, puis la description succincte des caractères distinctifs ; l'habitat est ensuite mentionné ; enfin l'on signate les diverses variétés. On n'a pas oublié les mœurs assez longuement traitées. Les chasseurs apprennent aussi comment l'on capture les divers animaux dans les divers pays et comment on les domestique. On signale encore l'usage qui peut être fait de l'animal vivant ou de ses dépouilles, mais seulement d'une façon un peu trop restreinte et alors dans le chapitre d'introduction. A notre humble avis, il y aurait eu lieu de donner un peu plus d'informations sur ce point. Cette importante publication, dirigée par le savant directeur professeur du Muséum, M. E. Perrier, nous paraît appelée à un grand succès mondain. A. FAUVEL.

La Géologie expérimentale, par STANISLAS MEUNIER. 2e éd. revue et entièrement remaniée. Paris, Alcan, 1904, in-8 cartonné de IV-321 p., avec 58 fig. — Prix : 6 fr.

A première vue, on serait tenté de dire comme l'ont fait, au début, certains savants adversaires des théories de M. Stanislas Meunier, que ses expériences de géologie expérimentale constituaient de simples amusements et ses appareils des joujous. Quand on aura lu attentivement ce livre, on sera convaincu que, bien au contraire, tout cela forme des études dignes de la chaire du professeur. Si quelques-unes de ses expériences n'imitent que de fort loin les procédés de la nature, elles ont au moins le très grand avantage de les faire comprendre par analogie et de les fixer dans l'esprit. La plupart sont d'ailleurs parfaitement logiques et les conclusions sont faciles à établir. Il faut savoir gré à l'auteur de ne s'être pas laissé décourager par les critiques du début et d'avoir poursuivi son œuvre avec hardiesse, courage et persévérance. Aujourd'hui la bataille est gagnée et la preuve en est dans l'accueil fait par le public à la géologie expérimentale, puisque voilà parue la seconde édition.

Le chapitre III, contenant l'histoire expérimentale des eaux courantes, est particulièrement intéressant. Il cite les expériences entreprises, il y a déjà longtemps, par M. Fayol, pour expliquer la formation rudimentaire du terrain houiller de Commentry, qui renversent les théories anciennes sur la question. L'action mécanique des glaciers est étudiée avec soin dans le chapitre I de la 3e partie : « Application de la méthode expérimentale à l'étude de la fonction glaciaire. » La quatrième partie, expliquant la dénudation et la sédimentaton éolienne, aurait pu être développée un peu plus longuement. Nous aurions aimé à y trouver, en plus des considérations sur la formation des dunes, une étude expérimentale de ces terrains si curieux qu'on appelle loess et qui sont dus à l'action des vents tout comme les dunes du Sahara. En terminant, félicitons M. Stanislas Meunier de la façon élégante dont il a

prouvé que les pistes fossiles, ainsi que les diverses traces physiques, résultent d'un processus éolien, idée qu'il avait d'ailleurs été le premier à émettre. A.-A. FAUVEL.

LITTÉRATURE

The Espurgatoire saint Patriz of Marie de France by T. ATKINSON JENKINS. Chicago, the University of Chicago Press, 1903, in-4 de 95 p.

Malgré les efforts des médiévistes, la littérature du moyen âge n'a pas encore réussi à intéresser le grand public. Nos érudits eux-mêmes semblent s'être quelque peu découragés : ils laissent trop souvent aux étrangers le soin de publier les textes les plus intéressants de notre vieille littérature nationale. Ce ne sont plus seulement aujourd'hui l'Allemagne ou l'Angleterre, ce n'est plus même la Suède qui nous donnent l'exemple, voici que de l'Université de Chicago nous parvient une nouvelle édition donnée par M. Atkinson Jenkins du *Purgatoire de saint Patrice* de Marie de France. Voici quelle est la légende qui sert de base au poème. Dieu fit autrefois pour saint Patrice, apôtre de l'Irlande, un grand miracle ; il le conduisit dans une caverne noire et profonde à laquelle il communiqua un pouvoir singulier : quiconque y entrerait, repentant de ses fautes, devait y voir une image fidèle des plaisirs du ciel et des supplices de l'enfer. Depuis, beaucoup de gens demandèrent au saint de descendre dans ce lieu redoutable. Il le leur permettait, mais à leur retour il les interrogeait sur ce qu'ils avaient vu, et leurs dépositions, fidèlement recueillies, étaient gardées dans le monastère. — Cette longue exposition n'est qu'un préambule. Le poème de Marie de France a pour centre la descente dans ce Purgatoire d'un chevalier, nommé Owen, qui y subit les épreuves, y admira les merveilles annoncées et n'en sortit que pour se faire moine.

M. Atkinson Jenkins, en donnant le texte français fourni par le ms. fr. 25.407 de la Bibliothèque nationale, a reproduit également vis-à-vis le récit latin d'Henri de Saltrey qui, racontant exactement la même légende, a fourni à Marie de France la source immédiate de son poème.

Le *Tractatus de Purgatorio sancti Patricii* d'Henri de Saltrey avait été déjà rapproché du Purgatoire français, mais M. Atkinson Jenkins a le mérite d'avoir, le premier, songé à la comparaison minutieuse des deux versions, rapprochement qui donne lieu à des remarques des plus intéressantes. HENRI LONGNON.

ROBERTI GAGUINI **Epistole et Orationes** ; texte publié sur les éditions originales de 1498, précédé d'une notice biographique et suivi de pièces diverses en partie inédites, par LOUIS THUASNE. Paris, Bouillon, 1904, 2 vol. in-16 de VIII-407 et VI-594 p. — Prix 25 fr.

Trinitaire, général des mathurins, ambassadeur, historien, professeur,

humaniste, Robert Gaguin, originaire de l'Artois, mort en 1501, a joui de son temps d'une grande réputation ; ses relations avec les principaux personnages de la Cour, du clergé, de l'Université et du Parlement de Paris, sa situation, l'avaient mis en relief, et, sans jamais abdiquer son indépendance, il sut rendre des services fort appréciés. Sa correspondance ne peut que se ressentir utilement des hautes fonctions et fréquentations de son auteur. Mais jusqu'ici cette correspondance n'était connue que par deux éditions incunables assez rares, et naturellement peu à portée même des érudits. On saura gré à M. Thuasne d'avoir préparé et mené à bien cette nouvelle édition ; aidé d'une très grande connaissance des gens et des choses de cette époque, il a fourni un commentaire perpétuel de ces lettres qui, à elles seules (il y en a 110 environ), constituent déjà un recueil de premier ordre. L'annotation copieuse est toujours bien renseignée, venant d'un homme qui a longtemps fréquenté les bibliothèques parisiennes et a consulté de nombreux manuscrits. Tout l'entourage de Gaguin passe ainsi devant nos yeux, et nous sommes abondamment renseignés sur tous les évènements auxquels il est fait allusion dans cette correspondance. Quant à Gaguin lui-même, dont M. P. de Vaissière avait été seul à s'occuper jusqu'ici (thèse latine en 1896, nulle part citée par M. Thuasne, et cette exclusion est assez singulière chez un auteur aussi bien documenté), il a désormais sa biographie définitive et hautement méritée. Parmi les pièces annexes groupées dans le second volume, on trouve quelques discours latins, traitant pour la plupart de matières ecclésiastiques (celui qu'il prononça en 1489 devant le grand conseil d'Angleterre est de nature diplomatique et en anglais), et quelques poèmes français publiés d'après des plaquettes uniques du temps qui font partie de la bibliothèque James de Rothschild et de la Bibliothèque de l'Arsenal. L'accent de sincérité qui y règne, la netteté de la langue, la clairvoyance politique qui s'en dégage, font de deux de ces poèmes (*Le Débat du laboureur, du prestre et du gendarme ; Le Passe Temps d'oisiveté*) des documents curieux et bien observés de la vie sociale à la fin du xve siècle. La publication de ces poèmes, également annotée, termine dignement l'œuvre utilement entreprise en l'honneur de Robert Gaguin.

H. S.

La Vendetta, par Honoré de Balzac. Paris, Ferroud, 1904, in-8 de 148 p., illustré de compositions de Adrien Moreau, gravées à l'eau-forte par Xavier Lesueur. — Prix : Exemplaire sur papier du Japon ou grand vélin d'Arches, avec 3 états des eaux-fortes, 200 fr. ; exempl. sur même papier, avec 2 états des eaux-fortes, 120 fr. ; exempl. sur papier vélin d'Arches, avec les eaux-fortes avec la lettre, 60 fr.

Voici un livre de haute bibliophilie. Tout y est de premier ordre, papier, impression, illustration. — Il n'est pas un seul balzacien qui ne

connaisse, pour l'avoir lu plusieurs fois, le roman si simplement terrible intitulé : *La Vendetta*. Aussi n'est-ce pas pour eux que, très sommairement, j'en rappellerai le sujet.

En Corse, les Piombo et les Porta sont ennemis. Un instant réconciliés, la haine héréditaire, qu'on eût pu croire éteinte, se rallume subitement. Un fils de Bartholoméo Piombo est tué par les Porta qui ne tardent pas, à leur tour, à succomber tous sous les coups de Bartholoméo, sauf toutefois un jeune enfant, Luigi, qui, sans laisser de trace, échappe au massacre, après lequel le meurtrier, sa femme et sa fille se réfugient à Paris. Le chef de la famille vient aussitôt trouver le Premier Consul Bonaparte, qui l'accueille tout en blâmant l'acte féroce de son compatriote, ce qui ne l'empêche pas, le connaissant de longue date, d'en faire plus tard un baron de l'Empire.

A proprement parler, le drame balzacien se déroule quinze ans après l'arrivée à Paris de la famille Piombo, c'est-à-dire au moment de la chute de Napoléon. Ginevra Piombo, fille unique du baron, rencontre chez son professeur de peinture, un jeune homme fort distingué, un officier blessé, proscrit, qu'elle aime à première vue. Or, cet officier est précisément Luigi Porta, le dernier de sa race, oublié par Bartholoméo lors du meurtre général des siens. Ne sachant rien de l'histoire tragique de sa famille, Luigi se présente chez les parents de Ginevra, demande la main de la jeune fille et se fait connaître. Tableau !... Les vieux époux, saisis d'horreur, se retirent, laissant Ginevra en tête-à-tête avec l'officier. Les deux jeunes gens s'expliquent et, dès le soir même, une lutte affreusement palpitante s'engage entre le père et la fille, celui-là irréductible, celle-ci très résolue. Finalement, le mariage s'accomplit triste, froid, solitaire, après sommations légales. Tout d'abord l'avenir semble vouloir sourire au jeune ménage ; mais la malédiction paternelle pèse sur Ginevra : la misère vient, un enfant naît et meurt, la mère le suit et Luigi, désespéré, exécutant la dernière volonté de sa femme, apporte aux Piombo, juste au moment où ils allaient oublier et pardonner « tout ce qui reste d'elle » : la longue chevelure noire de Ginevra ! C'est son dernier geste : il tombe mort aux pieds de l'implacable. — On le voit, ce récit est d'un dramatique achevé : pas de longueurs, une action rapide, ininterrompue, saisissante.

Deux mots, à présent de l'illustration. Cet admirable volume est orné de dix-neuf compositions d'Adrien Moreau, gravées à l'eau-forte par Xavier Lesueur. Ce sont, est-il besoin de le dire ? de pures merveilles, et l'on ne peut que souhaiter que la librairie Ferroud, dont le bon goût est universellement connu et apprécié dans le monde du livre, édite encore quelques-uns des chefs-d'œuvre du maître, illustrés de la même façon. *La Vendetta* n'est tirée qu'à 250 exemplaires numérotés :

par son prix élevé elle ne vise que les amateurs riches, — et il y en a beaucoup parmi les abonnés du *Polybiblion ;* — mais à ceux d'entre eux qui veulent se le procurer, nous croyons devoir leur donner le conseil de se hâter, car le présent volume appartient à une de ces catégories très rares d'ouvrages dont la valeur ne fait que s'accroître avec le temps.

ER.-CH. GAUDOT.

HISTOIRE

Les Hospitaliers en Terre-Sainte et à Chypre (1100-1310), par J. DELAVILLE LE ROULX. Paris, Leroux, 1904, in-8 de XIII-440 p. — Prix : 15 fr.

En manière d'introduction à son *Cartulaire général des hospitaliers*, dont l'achèvement est imminent, M. J. Delaville Le Roulx nous donne ce livre, véritable histoire des chevaliers de l'Hôpital pendant les deux premiers siècles de leur existence. L'auteur y rappelle d'abord les origines de l'Hôpital Saint-Jean de Jérusalem, qu'il voit dans l'hôpital que possédaient dans la ville sainte les Amalfitains avant la première croisade. Il a peut-être raison, en ce sens que « l'hôpital militaire des croisés » s'est certainement installé dans les bâtiments de l'hôpital amalfitain. Mais les premiers hospitaliers ont-ils fait d'autres emprunts à cet hôpital des gens d'Amalfi? c'est ce qui me semble être encore à démontrer. M.J. Delaville Le Roulx retrace ensuite l'histoire proprement dite des hospitaliers pendant leur séjour en Terre-Sainte et en Chypre; et il le fait en des pages bien brossées, où se déroule en même temps une véritable histoire de la Terre-Sainte pendant ces deux siècles si agités, les XIIe et XIIIe siècles. Le livre est ici d'une lecture facile et attrayante ; il est peut-être un peu plus aride dans les chapitres suivants. Mais ces chapitres ont, en revanche, le mérite d'une entière nouveauté. Aucun des auteurs si nombreux qui ont écrit sur l'histoire de cet ordre célèbre des hospitaliers devenu l'ordre de Malte, n'avait essayé de rendre compte de l'organisation de l'ordre, de sa constitution, de la marche de ses rouages administratifs, en Orient comme en Occident. A M. J. Delaville Le Roulx revient l'honneur de l'avoir le premier tenté et réalisé excellemment. Après l'histoire proprement dite des hospitaliers, on trouvera donc, dans son livre, des chapitres consacrés au maître et aux grands officiers qui composaient comme son conseil des ministres. Puis nous verrons défiler devant nous les grands précepteurs d'Occident, d'Espagne, de France, d'Allemagne, les baillis d'Orient, les châtelains d'Amposte, les prieurs placés à la tête de chacune des *langues* entre lesquelles les hospitaliers étaient répartis. Enfin, avant d'étudier de précieuses listes des dignitaires, nous passerons en revue les commandeurs et les simples frères. On voit qu'il y a dans le nouveau livre du savant historien des hospitaliers de quoi

intéresser tous les genres de lecteurs. Cet ouvrage se recommande aux gens du monde comme aux savants, et je n'hésite pas à dire que les premiers, tout autant que les seconds, trouveront, à le lire, plaisir en même temps que profit. ARMAND D'HERBOMEZ.

L'Empire libéral. *Études, récits, souvenirs.* T. VIII. *L'Année fatale (Sadowa, 1866)*, par ÉMILE OLLIVIER. Paris, Garnier, 1903, in-18 de 673 p. — Prix : 3 fr. 50.

Victor Hugo appelait 1870 « l'Année terrible » ; M. Émile Ollivier, à bon droit, nomme « l'Année fatale » l'époque qui vit Sadowa, cette bataille où, selon le mot du maréchal Randon, la France fut vaincue bien plus que l'Autriche. Il décrit le prologue de cette tragique aventure, de ce duel à mort entre les deux Allemagnes, celle du Nord et celle du Sud, qui rappelle la lutte entre les deux Amériques, si l'on peut comparer la guerre longue et ardue des États-Unis et la campagne rapide dans les plaines de Bohême. Il peint, en détail, les projets de Bismarck et, par mille traits, nous fait entrer dans la psychologie brutale de cet homme cynique en quête d'un *casus belli*. Il décrit les armées en présence, analysant leur recrutement, leur composition et leur formation, le personnel de leurs états-majors, leurs plans d'opération et leurs généraux ; les mouvements de troupes et les phases diverses de la bataille. Tous ces renseignements, puisés certainement à bonne source, sont mis en valeur sous une forme littéraire heureuse, et dénotent une grande valeur d'assimilation chez un écrivain qui n'est pas du « métier. »

Les parties les plus saillantes de ce très intéressant volume, où l'on ne trouverait à reprocher que quelques longueurs, se rencontrent dans les déductions politiques que tire M. Émile Ollivier des événements. Il met à nu les fluctuations, les erreurs, les fautes de Napoléon III, bien plus encore que celles de son gouvernement. La responsabilité de cette faiblesse incompréhensible et tout à fait injustifiée de l'Empereur vis-à-vis de la Prusse, retombe sur le souverain et quelques conseillers néfastes de sa politique antireligieuse et antinationale ; le prince Napoléon doit figurer en tête de ces hommes à la fois mal renseignés et mal inspirés (voir p. 152, 211, 471, 477). La question allemande a été pour Napoléon III la réponse de la Providence à la question romaine.

Le rôle de l'Italie est mis en pleine lumière, avec une impartialité très méritoire, puisque M. Émile Ollivier a professé les plus chaudes sympathies pour les auteurs, si peu dignes d'intérêt et d'estime, de cette unité dont la plate-forme fut la violation du droit public et la méconnaissance de la plus vulgaire honnêteté. Les épisodes de Custozza (p. 279) et de Lissa (p. 486) méritent toute l'attention du lecteur. Il

apprendra (p. 435) ce que valurent la reconnaissance, la bonne foi et la colère des Italiens, de leurs hommes d'État et de Victor-Emmanuel.

Parmi les pages les plus puissantes de ce volume, il convient de signaler le chapitre IV sur la « Première Candidature Hohenzollern. » En expliquant la situation légale de la Maison royale de Prusse et en prenant pour exemple l'accession, avec l'assentiment du roi Guillaume, au trône de Roumanie, en avril 1866, du prince Charles de Hohenzollern, M. Émile Ollivier expose le précédent et fixe par avance les futures responsabilités de cette autre candidature Hohenzollern à la couronne d'Espagne qui fut le point de départ de la guerre de 1870. On comprend l'importance personnelle qu'il doit attacher à cette démonstration historique. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Concordat ou séparation. Réflexions sur les rapports de l'Église catholique et de l'État français, par GEORGES NOBLEMAIRE. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de XXIV-363 p.— Prix : 3 fr. 50.

On ne saurait trop louer ni répandre le vigoureux appel au bon sens français qu'a formulé M. G. Noblemaire dans ces pages informées, parfois vibrantes et pourtant toujours empreintes d'une si méritoire modération. L'auteur énumère d'abord les formes que peuvent revêtir les rapports de l'Église et de l'État : 1° Subordination de l'État à l'Église, — plan absurde que des sectaires seuls peuvent continuer à évoquer, pour l'effroi des naïfs. — 2° L'union des deux pouvoirs par la constitution d'une religion d'État, — système schismatique et mort-né : une cruelle expérience l'a prouvé. — 3° Le régime transactionnaire d'un concordat — seul idéal logique dans les conditions politiques actuelles de notre pays. — 4° La séparation de l'Église et de l'État, — hypothèse dont la réalisation, apparemment prochaine, signifie « l'Église persécutée dans l'État sectaire », car en France l'éducation de la liberté est toujours à faire, et l'anticléricalisme a donné la mesure de ce qu'on peut attendre de lui avec les projets jacobins de M. de Pressensé et même de la Commission parlementaire. A l'occasion de l'étude du régime concordataire, M. Noblemaire expose rapidement la nature des négociations du concordat de 1801, en critique intelligemment le texte original, puis les articles organiques additionnels, s'arrêtant sur chaque division, selon son importance, pour en faire ressortir la portée, les avantages ou les lacunes. Puisque des hommes funestes se sont donné la tâche de préparer avec acharnement la guerre religieuse par la destruction des mesures d'entente qui harmonisaient tant bien que mal jusqu'ici les rapports de l'Église et de l'État, il faut que l'opinion soit avertie et qu'elle sache quel terrible saut dans l'inconnu va produire la dénonciation d'un traité que tous les hommes sages et les politiques éclairés ont refusé jusqu'à présent de rompre. On ne violente

pas à ce point la liberté, on n'outrage pas indéfiniment la raison, on ne foule pas impunément aux pieds le loyalisme de la vraie majorité d'un peuple sans provoquer des réactions redoutables, et, si l'on continuait à marcher dans la voie où les Jaurès et les Clémenceau précipitent le gouvernement, il faudrait certes, dit l'auteur, « désespérer de la République et de la France. » (p. 183). — Cet ouvrage, utile à toutes les classes de citoyens, quelle que soit leur nuance politique, leur confession religieuse ou leur éducation, se termine par des appendices consacrés aux conditions d'existence des autres cultes et de leurs rapports avec l'État français, aux suppressions de traitements ecclésiastiques et au budget des cultes en 1904. Des documents annexes réunissent pour la commodité du lecteur la loi du 18 germinal an X, des tableaux de la circonscription des provinces ecclésiastiques et diocèses sous l'ancien régime, au lendemain du Concordat et au jour présent, enfin le texte des propositions *libérales* (de MM. Flourens, Reveillaud, Grosjean-Berthoulat) ou *jacobines* (de MM. Boissy d'Anglas, Dejeante, de Pressensé, Briand) tendant à la séparation de l'Église et de l'État.

G. Péries.

Grandes Écoles et Gens d'église au diocèse d'Amiens sous l'ancien régime, par l'abbé Dubourguier. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 832 p. — Prix : 6 fr.

C'est toujours avec satisfaction que je salue l'apparition d'un livre sur l'enseignement en France avant 1789. Il y a tant de gens pour déclarer qu'alors l'instruction publique n'existait pas, il y a tant de niais pour croire ces maîtres de mauvaise foi, qu'on ne saurait jamais trop redire que, sous l'ancien régime, ceux qui, chez nous, voulaient s'instruire en trouvaient le moyen, et cela sans qu'il en coûtât rien à l'État. En nous retraçant l'histoire des vieux collèges de Saint-Riquier, de Corbie, d'Amiens, M. l'abbé Dubourguier vient de nous en fournir de nouvelles preuves, ce dont je le félicite. Il ne s'ensuit pas qu'il faille, selon moi, souscrire à toutes les opinions de l'auteur. Sans doute je suis d'accord avec lui quand il revendique pour tous, clercs ou laïques, le droit d'enseigner. Mais je suis loin d'envisager comme lui les droits et les devoirs de l'État en matière d'enseignement. L'État, pour moi, n'a qu'un droit, celui de s'assurer que ceux qu'il se propose d'employer, dans la magistrature, pour les travaux publics, etc., ont reçu l'instruction qu'il faut ; il n'a ni le droit ni le devoir de leur donner cette instruction. Et les temps sont peut-être plus proches qu'on ne le croit, où chacun s'indignera qu'il ait pu se trouver un État pour vendre à des écoliers, et pour leur vendre à perte, de la soupe dans des espèces de prisons qualifiées de lycées.

Armand d'Herbomez.

Cartulaire de l'abbaye de Porrois, au diocèse de Paris, plus connue sous son nom mystique Port-Royal, par A. de Dion. T. I, *1204-1280*. Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de xvi-339 p. — Prix : 6 fr.

Le Port-Royal du xviie siècle est très connu. Son nom mêlé à l'histoire littéraire et aux querelles théologiques de l'époque, est resté célèbre. Les quatre siècles antérieurs de son existence ne présentent rien d'extraordinaire. Les religieuses cisterciennes, réunies dans le monastère de Porrois, sur la paroisse de Marly, fondé (1204) par Eudes de Sully, évêque de Paris, et par Mathilde de Garlande, épouse du seigneur du lieu, Mathieu de Montmorency, parti pour la croisade, ressemblent à celles qui peuplaient la plupart des abbayes françaises. De leur vie et de l'action qu'elles ont pu exercer, il ne reste aucun souvenir. Les titres sur lesquels reposaient leurs propriétés et leurs droits ont eu un meilleur sort : ils sont, pour la plupart, conservés au dépôt des Archives nationales. Le cartulaire se trouve à la Bibliothèque nationale ; comme tous les recueils de cette nature, il présente un réel intérêt. Ceux qui étudient les anciennes institutions monastiques y trouveront les éléments permettant de reconstituer la liste des abbesses, la série de leurs actes administratifs et le tableau des relations de leur maison avec les seigneurs, les monastères et les propriétaires du voisinage. Ils remarqueront une bulle d'Innocent III (4 nov. 1202), une de Grégoire IX de juillet 1229, et la mention d'une autre datée du 25 juin 1230 ; deux actes de Louis VIII (1224) et un de saint Louis. Les actes ont trait à des achats, des ventes, des acquisitions ou des cessions de droits, d'une valeur généralement faible ; il y a quelques prêts sur gage. Quelques documents se rattachent à l'histoire de la discipline dans l'ordre de Citeaux et des rapports que les abbayes avaient entre elles. La situation de Porrois sur la limite des diocèses de Paris et de Chartres met ses abbesses en relations d'affaires continuelles avec les évêques et quelques abbés de ces deux régions. — La nouvelle publication de M. de Dion forme avec les cartulaires des Vaux de Cernay, d'Épernon, les chartes des Moulinaux et de Louye, publiés par MM. Moutié et Merlet, un ensemble de textes que les historiens seront heureux de mettre à contribution. Elle fait honneur à son auteur et elle témoigne, une fois de plus, de l'activité intelligente qui anime les membres des sociétés savantes du département de Seine-et-Oise.

J. Besse.

Le Pape Clément IX et la Guerre de Candie, par Ch. Terlinden. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de xxii-364 p., avec 2 portraits et un plan. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume est l'un des plus récents de la très intéressante collection du *Recueil des travaux* publiés par les membres des conférences

d'histoire et de philologie de l'Université de Louvain. C'est avec le plus vif plaisir que nous avons lu le présent ouvrage, dont l'unique mérite d'ailleurs n'est pas de raconter en un style très vivant les péripéties de la longue guerre de Candie, qui a duré vingt-cinq ans (1644-1669). Ce remarquable recueil nous a d'abord montré une fois de plus que l'histoire est un perpétuel recommencement ; il nous a donné ensuite de puissants motifs d'espérer, en prouvant que si, actuellement, la situation pour les catholiques français est grave, elle ne paraissait pas l'être moins sous le grand Roi, à une époque où les rapports entre la France et le Saint-Siège étaient des plus froids. Pendant de longues années, en effet, le Pape n'envoyait pas de nonce à Paris, et, de son côté, la France n'avait pas de représentant à Rome. D'ailleurs, le Roi très chrétien paraît craindre de se compromettre, en témoignant trop d'amitié au Pape, tandis que, à maintes reprises, il traite avec le Sultan de Constantinople, ne manquant aucune occasion de lui faire transmettre l'assurance de son extrême bonne volonté. Cette politique de faiblesse et de condescendance porte des fruits dont Louis XIV n'a pas à se féliciter. A aucune époque, le protectorat de la France sur les chrétiens du Levant n'est en effet aussi illusoire; alors, comme maintenant, les Grecs envahissent les sanctuaires catholiques, sans que rien soit tenté pour faire respecter les droits de la France. Le trafic des sujets du Roi avec les Échelles du Levant, est, lui aussi, en décadence.

La question si actuelle des congrégations est résolue, à cette époque, par la Papauté, d'une façon qui ne laisse pas de nous surprendre: Venise ayant besoin d'argent pour continuer la guerre contre le Turc, Alexandre VII, lit-on page 21, concède au Sénat de la République le droit de séculariser quelques couvents et d'en vendre les biens.

Ces faits, si étranges soient-ils, ne justifient pas, à eux seuls, l'intérêt que présente l'ouvrage que nous avons sous les yeux et dans lequel la guerre de Candie, dont l'heureuse issue importait tant à la chrétienté entière, est exposée de main de maître.

Le volume débute par une substantielle Préface, où l'auteur met en évidence les efforts de la Papauté et le zèle des Papes, qui soutiennent presque seuls, pendant vingt-cinq ans, la lutte de l'Europe contre les Turcs. A cette époque, le rôle de la France, souvent l'alliée des musulmans, est peu brillant et manque trop fréquemment de franchise. L'exposé des négociations, si souvent entamées et si souvent rompues, que le Pape essaie de mener à bien avec le gouvernement de Versailles, tient une place très importante dans le récit de la guerre de Candie. On voit, en suivant l'auteur, avec quel manque de franchise Louis XIV élude les plus pressantes demandes de secours qui lui sont adressées ; les prétextes les plus mauvais lui sont bons pour refuser ; il met en avant, tantôt la guerre qui s'achève, tantôt celle qu'il prévoit. A plu-

sieurs reprises cependant, cédant aux sollicitations de son entourage, il envoie des secours, mais ceux-ci sont peu importants ; les officiers comme les soldats, manquent d'instruction militaire ; leur cohésion, leur discipline sont insuffisantes, aussi chaque expédition française se termine-t-elle par un échec, tout le poids de la guerre restant ainsi aux Vénitiens, que commande à Candie l'illustre Morosini.

Nous ne suivrons pas davantage M. Ch. Terlinden dans le récit qu'il a fait des péripéties de la guerre de Candie et de la prise de la ville par les Turcs ; ce que nous en avons dit suffit pour montrer l'intérêt puissant, tout d'actualité, de cet ouvrage, qui se termine par une table des noms cités et un index des nombreux documents mentionnés et consultés.

J. C. T.

En Haut. Lettres de la comtesse DE SAINT-MARTIAL **(Sœur Blanche, Fille de la Charité)**. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-12 de XLVI-334 p., avec 2 portraits et une notice biographique par L. DE FISCHER — Prix : 3 fr. 50.

La comtesse de Saint-Martial, née Blanche-Marie de Fischer, appartenait à une famille protestante de Berne, très attachée à toutes les fortes traditions chrétiennes. Intelligente, instruite, elle était parée de toutes les grâces et de tous les charmes que donne une éducation sérieuse et distinguée, quand elle rencontra à Berne, celui dont elle devait bientôt porter le nom et assurer le bonheur. Dix ans après, le comte de Saint-Martial, frappé par une mort prématurée, la laissait seule, près de ce foyer qui n'avait connu que des jours heureux. Elle était assez jeune encore pour recommencer sa vie ; mais elle était de celles dont le cœur ne se donne qu'une fois, et c'est pour s'unir plus étroitement à cet ami tant pleuré qu'elle se fit d'abord catholique, puis Fille de la Charité, allant de toute son âme au Dieu qui console, comme pour mieux assurer la fidélité de son veuvage, faire fructifier les riches trésors de son cœur et de son âme et mieux mériter le bonheur sans fin de son union brisée revivant auprès de Dieu, que les espérances chrétiennes lui faisaient entrevoir par delà la tombe. Elle mourut en 1899, à peine âgée de quarante-quatre ans, après quinze années de veuvage, que l'exercice de la charité avait faites extraordinairement fécondes. Telle est la femme dont M. Léopold de Fischer, son frère, nous raconte la vie, en une notice émue et dont il nous fait lire, non tout entière, mais par extraits abondants et bien choisis, la correspondance de veuve et de Fille de la Charité.

La situation, on le voit, est à peu près la même que celle d'Alexandrine de la Ferronays, l'héroïne inoubliable des célèbres *Récits d'une sœur*. Le nouveau livre est-il plus intéressant que le premier ? Je n'oserais le dire, ces préférences étant affaire de goût : mais je trouve au

moins que la comtesse de Saint-Martial est une femme de plus grande taille. Autant de tendresse et de fidélité touchante aux souvenirs du passé que chez la veuve d'Albert de la Ferronays, mais, à mon avis, plus d'énergie, plus de vigueur intellectuelle et morale, plus, en un mot, de ces vertus actives qui rendent les vies plus fécondes. Ce que j'admire chez la comtesse de Saint-Martial, c'est que la souffrance toujours vive du bonheur perdu ne l'a pas arrêtée un instant dans cette ascension constante vers une vie mieux ordonnée pour la gloire de Dieu, l'utilité et le bien de tant de pauvres gens devenus les bénéficiaires de son inépuisable et intelligente charité. Femme, veuve, servante des pauvres et des souffrants, la comtesse de Saint-Martial me semble avoir réalisé dans sa perfection le type idéal de ces trois formes de la vie chrétienne.

Telle est l'impression qui se dégage pour moi, non pas seulement de la notice, qui, écrite par la main d'un frère, pourrait peut-être paraître un peu suspecte, mais de la correspondance même où Mme de Saint-Martial se montre, sans y mettre d'artifice, une femme de cœur très tendre, de grande intelligence, de volonté ferme et de rare bon sens. Un tel livre, surtout de nos jours, ne peut que faire beaucoup de bien, car il nous montre une femme qui sait aimer, comprendre et vouloir.

ÉD. PONTAL.

Le Père Didon, sa vie et son œuvre, 1840-1900, par le P. STANISLAS REYNAUD. Paris, Perrin, 1904, in-16 de XI-393 p. — Prix : 5 fr.

Enfin nous avons une vie du P. Didon. Jusqu'ici nous n'avions que des dithyrambes en son honneur ou des publications plus ou moins compromettantes. L'ex-aumônier de l'école Albert-le-Grand nous raconte sa vie d'une manière suivie et nous retrace son portrait avec une grande finesse de touche. L'auteur est enthousiaste de son héros, ce qui n'est que naturel ; mais il n'est pas partial. Il sait signaler à l'occasion les cas où cette nature puissante et ardente se laissait entraîner hors de la juste mesure. Le récit est attachant, bien lié, souvent imagé ; on le lit avec un véritable plaisir ; les citations, parfaitement choisies, qui y sont enchâssées, en augmentent le charme.

C'est un beau monument à l'honneur d'un éminent religieux qui fut à la fois un grand orateur et un grand chrétien ; intelligence pénétrante, imagination vive, sensibilité exquise, volonté robuste qui ne cédait qu'au devoir, auquel il n'a manqué pour atteindre au premier rang qu'un plus parfait équilibre de ces belles facultés. D. V.

Études d'histoire, par ARTHUR CHUQUET. 1re et 2e séries. Paris, Fontemoing, s. d., 2 vol. petit in-8 de 288 et 255 p. — Prix : 7 fr.

Ces études sont les miettes tombées de la table où M. Arthur Chuquet

sert à ses convives le régal habituel de ses plats historiques. Ils sont, comme on sait, nombreux, substantiels et variés. Cette dernière qualité caractérise ces deux séries qui nous promènent de Bayard au commencement du XIXe siècle; cependant la dominante c'est la période révolutionnaire et la caractéristique ce sont des gens et des choses d'Allemagne. M. Chuquet y est passé maître.

« La sœur de Gœthe », bien que de longues pages lui soient consacrées, arrêtera moins le lecteur que les monographies tout à fait curieuses de « Georges Forster », d' « Adam Lux », et le chapitre consacré aux rapports, presque aux palinodies du poète Klopstock touchant la Révolution française. Forster fut un fougueux jacobin, un esprit mal équilibré, un besogneux et, dans sa vie de famille, un sot mari malaisément estimable. Personnage peu sympathique, que le talent de M. Chuquet ne parvient pas à nous faire aimer. Tout autre est Adam Lux, cœur ardent aussi et poussé aux extrêmes par les sophismes de Jean-Jacques, mais d'un enthousiasme qui désarme la critique; il est célèbre pour avoir été bien platoniquement « l'amoureux » de Charlotte Corday. On trouvera dans le tome II la mise au point de cette légende avec les plus intéressants détails sur le prénom et la mort de ce jeune Allemand. L'étude sur Klopstock est d'une forme un peu plus austère; elle nous peint sa carrière, en suivant la chronologie de ses *Odes*, de 1789 à 1803; c'est une façon très précise et très littéraire d'étudier le poète en même temps que l'homme public.

La plupart des chapitres de ces deux volumes furent d'abord des « lectures » à l'Académie des sciences morales et politiques; elles se présentent avec cette garantie préalable de morceaux minutieusement travaillés pour un cénacle justement difficile; leur ton calme, méthodique, sage, donne l'impression du langage impartial de l'histoire. M. Chuquet mériterait peut-être le reproche d'une trop grande indulgence envers des personnages que ses recherches lui ont appris à très bien connaître et l'ont porté, comme malgré lui, à considérer comme des amis dont les défauts sont courtoisement voilés. La morale que volontiers on tire de ces études, c'est que les personnages de la Révolution ayant séduit beaucoup d'esprits étrangers, les ont assez vite déçus et conduits aux regrets. G.

BULLETIN

La Philosophie des sciences et le Problème religieux, par le vicomte Robert d'Adhémar. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Cette étude, sauf cinq pages consacrées aux mathématiques, et un dernier chapitre affecté au rôle de la religion, a pour très principal objet les sciences physiques seulement.— En mathématiques, l'auteur expose que, d'après

l'équation $a + b = b + a$, laquelle est constante quelles que soient les valeurs respectives de a et de b, le raisonnement mathématique, dit *par récurrence*, est irréductible au principe de contradiction. — Les chapitres sur la mécanique et la physique tendent surtout à montrer que les divers ordres de phénomènes, objet de ces sciences, s'expliquent chacun par plusieurs théories différentes et pourtant acceptables ; d'où l'auteur conclut non pas à un vain scepticisme, mais à considérer ces théories pour ce qu'elles sont, à savoir des *méthodes*, non une expression adéquate de la réalité. Cette partie de l'opuscule nous paraît en être la meilleure. — A louer aussi le chapitre sur « La Science et l'Intellectualisme », où l'auteur arrive à cette conclusion inattaquable que les constructions que bâtit l'esprit humain sous le nom de *théories* sont indispensables à la science qui, sans elles, se réduirait à des catalogues de faits ; ajoutant toutefois que ces constructions par lesquelles nous cherchons à nous représenter les phénomènes, ne doivent jamais être considérées comme ayant un caractère définitif, puisqu'elles peuvent toujours être plus ou moins modifiées par de nouvelles découvertes.

Nous aimons moins le dernier chapitre sur « La Science et la Religion. » Non pas que l'auteur n'ait développé sur le problème religieux des considérations excellentes, mais parce que l'on saisit malaisément le lien logique qui rattache ce problème vital aux considérations scientifiques et métaphysiques qui précèdent. On peut même citer une phrase malheureuse ; après avoir énoncé cette vérité incontestable que « la vraie science ne fait pas faillite », l'auteur ajoute : « Il n'est qu'un cuistre qui puisse nier le progrès, le triomphe de la science. » A la lecture de ce passage l'esprit se porte involontairement vers une personnalité éminente, un homme de haute valeur dont il ne faudrait cependant pas dénaturer la pensée : quand on parle de la « faillite de la science », personne n'a en vue la science en soi, la science considérée *in abstracto*, mais seulement certaine école de savants, plus bruyante et encombrante que philosophique, qui avait pompeusement annoncé que la science suppléerait à tout, que ni la religion ni la vieille morale ne résisteraient à ses lumières propres, et qu'elle seule pouvait résoudre le redoutable problème des destinées humaines. L'épithète de « cuistre » est donc doublement malheureuse.

Une autre remarque : l'œuvre scientifique ne serait pas une pure opération intellectuelle, elle serait aussi « une œuvre de libération morale » (?). L'auteur l'affirme ; il a sans doute raison ; mais un tout petit bout de preuve ou de démonstration à l'appui n'eût pas été de trop. C. DE K.

Cours d'agriculture moderne à l'usage des écoles primaires, par A. et J. MÉNARD. Paris, Vuibert et Nony, 1904, 1er vol. *Cours élémentaire et cours moyen (1re année)* in-18 de 212 p., avec 308 grav. ; 2e vol. *Cours élémentaire (2e année) et Cours supérieur*, in-18 de 310 p. et 287 grav. — Prix de chaque volume cartonné : 2 fr.

Les auteurs ont voulu rédiger des livres classiques à l'usage des élèves des écoles primaires des divers degrés. A s'en tenir au premier, l'enfant aura un aperçu des choses de la campagne ; le second est plus particulièrement destinéaux élèves suivant les cours supérieurs. Il reprend avec plus de développement et de détails les notions déjà exposées dans le précédent. Chacun présente, dans une mesure différente, l'ensemble des connaissances à posséder suivant les études que l'on fait. Ces ouvrages, bien compris comme exposition de matières, ont le grand avantage d'être ornés de nombreuses

gravures, nettes et appropriées au texte qui les encadre : c'est l'enseignement par les yeux autant que par l'intelligence. G. DE S.

Nella vita... da STELLA DI ROBILANT. Firenze, Lumachi, 1904, in-16 de 272 p. — Prix : 2 fr.

Nella vita... Dans la vie... Ces deux mots du titre semblent empruntés à une phrase de l'épilogue, qui peut se traduire ainsi : « Dans la vie, celui-là n'est pas heureux qui jouit des faveurs de la fortune ; mais très heureux est celui qui n'attend plus rien, et cherche à faire servir ses propres douleurs au bien d'autrui. » Cette forte conclusion du livre est mise en pratique par la principale héroïne de l'auteur, la vertueuse et sereine comtesse Alda di Valsorda. Abandonnée par son mari, qui, après l'avoir à demi ruinée, est parti pour l'Amérique et a disparu, Alda n'a pas connu le véritable amour. Le hasard d'une visite de charité lui fait rencontrer un homme vraiment digne d'elle, le comte Laurenzi ; depuis longtemps désabusée, elle commence à reprendre goût à la vie et à renaître à l'espérance quand la réapparition de son mari, que l'on croyait mort, fait s'écrouler tous ses beaux rêves d'avenir, rêves auxquels elle osait à peine croire.

Non moins intéressante qu'elle, est sa toute gracieuse amie, la princesse Vera Mirusky. Vive et sentimentale, Vera a failli se déclarer au brillant Aymon d'Altavilla, dont le charme l'avait séduite, comme il avait aussi séduit Alda ; mais Aymon « avait trop vécu pour pouvoir vraiment aimer » ; c'était un de ces hommes qui « savent plaire sans jamais aimer ; ce qui est une raison pour être beaucoup aimé et pour faire souffrir qui vous aime. » Le sentiment que Vera lui avait inspiré ne pouvait être bien profond ; il ne résista pas à quelques mois d'absence. « L'homme vit de l'amour, la femme en meurt », dit une jeune femme dans ce roman ; Vera a été sur le point d'en faire, elle aussi, la triste expérience ; mais, de par la volonté, en quelque sorte, de sa chère Alda, elle épousera le noble Laurenzi ; elle, du moins, sera heureuse.

On ne saurait, en quelques lignes, donner une idée juste de cette œuvre, où l'action n'est rien, ou presque rien, où l'expression des sentiments les plus délicats et les plus élevés est presque tout, et qui vaut surtout par le détail. J'ajouterai seulement que ce roman est écrit dans un style simple et ferme, sans recherche du mot rare, et que la lecture n'en est que plus agréable et plus facile. L. A.

Une Page d'histoire en 1831-1832. La Duchesse de Berry dans la Vendée (son portrait à Avranches), par ALFRED DE TESSON. Avranches, Ferrand, 1903, in-8 de 57 p., avec portrait.

L'auteur de ce récit est M. Benjamin de Goyon, ancien capitaine de la garde de Charles X ; le manuscrit en a été retrouvé dans les papiers de Mlle Langlois de la Roussière et c'est son petit-neveu, M. Alfred de Tesson, qui le public aujourd'hui. Récit fort intéressant et très impartial, mais qui montre avec quelle légèreté a été conduite l'héroïque expédition de la duchesse de Berry en 1831 et 1832. Des amis dévoués mais imprudents l'y engagèrent ; les hommes sages du parti, les vieux Vendéens comme M. de Goulaine, ou les politiques comme Berryer essayèrent vainement de l'en dissuader. Elle y persévéra par vaillance, mais ne pouvait aboutir qu'à un échec et à la prison. Un très joli portrait de la princesse est placé en tête de la brochure. R. M.

S. Ém. le cardinal Merry del Val, secrétaire d'État de S. S. Pie X, par Mgr JUSTIN FÈVRE. Paris, Savaète, s. d. (1904), in-8 de 121 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'auteur emprunte au *Gaulois* un résumé de la carrière du nouveau secrétaire d'État; à l'*Écho de Paris*, des détails sur la secrétairerie au Vatican; à l'*Éclair*, un article sur la « Révolution politique du Saint-Siège » (?); au *Bulletin* du comité catholique, un entrefilet sur le Denier de Saint-Pierre; à la *Libre Parole*, des poésies. De son propre fond, il tire quelques considérations sur la Religion, l'Église, la politique, l'avenir. Il fait précéder ces éléments divers d'un Avant-propos; il les fait suivre d'une conclusion, d'un post-scriptum et d'un complément. Les réflexions personnelles de Mgr Fèvre, portent, en de larges vues d'ensemble, sur l'action des catholiques français pendant le XIXe siècle; en d'ardentes apostrophes, elles visent les nominations épiscopales des dernières années. On peut trouver que le calme et la sérénité font défaut à ces controverses et nuisent ainsi aux thèses mêmes que soutient l'auteur. Le titre de cet opuscule n'est point très exact, puisque sur 121 pages, trois seulement sont relatives à Mgr Merry del Val, — A ces regrets, on doit ajouter celui de rencontrer dans le texte plus d'une faute d'impression. G.

Les Congrégations religieuses et l'Expansion de la France, par ANATOLE LEROY-BEAULIEU. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

En 1903, lors de la séance d'inauguration du congrès annuel d'économie sociale, M. Anatole Leroy-Beaulieu prononçait un beau discours dans lequel il montrait d'une manière absolument irréfutable, à l'aide de l'enseignement impartial des faits, que « nos missionnaires, et, d'une façon générale, nos religieux, nos religieuses sont assurément un des principaux instruments d'expansion de la France. » C'est de ce discours, accompagné de quelques notes et précédé d'une Préface consacrée à l'importance, pour l'influence française au dehors de la question des congrégations (p. 5-23), que l'on trouvera la reproduction dans cette plaquette. M. A. Leroy-Beaulieu débute par indiquer l'étendue des services rendus à la France et à la langue française par nos missionnaires et nos religieux, puis il esquisse le rôle des congrégations dans l'Afrique française, et spécialement en Algérie et en Tunisie, expose avec quel soin jaloux les autres puissances protègent chacune ses missionnaires, et termine en montrant les périls de l'anticléricalisme pour notre politique extérieure. C'est, dit-il, énergiquement dans sa péroraison, « une politique de suicide national »; puisse la France le comprendre, et reprendre bientôt la suite de ses traditions libérales et désintéressées! F.

The History of Japanese Paper Currency (1868-1890), by MASAYOSHI TAKAKI. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1903, in-8 de 60 p. — Prix : 1 fr. 50.

Bien que remontant à 1893, et n'ayant pas été retouché depuis lors par son auteur, ce travail d'histoire financière n'en mérite pas moins d'être signalé comme une précieuse contribution à l'étude de l'évolution générale du Japon dans la seconde moitié du XIXe siècle. Il est bien documenté, comme en fait foi la bibliographie de la page 60, et comme le prouvent les documents cités au cours même de l'essai de M. Takaki ; ce qu'on peut

plutôt lui reprocher, c'est de ne pas replacer suffisamment dans l'ensemble de l'histoire du Japon à la même époque les faits qui y sont étudiés. Aussi fera-t-on bien de lire, concurremment avec la monographie de M. Takaki, des livres comme la récente et excellente biographie d'Okoubo écrite par M. Maurice Courant (Cf. *Polybiblion*, t. C, p. 358) car, par là, sera projetée, sur le sujet traité par l'auteur japonais, une vive lumière, sans laquelle ce travail lui-même n'offrirait ni la même importance, ni le même intérêt.

HENRI FROIDEVAUX.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Un homme qui faisait le plus grand honneur à la science française, M. Pierre-Émile DUCLAUX, vient de mourir à l'âge de 64 ans. Né à Aurillac (Cantal), le 24 juin 1840, il dut, ses premières études terminées, entrer en qualité de clerc, dans une étude d'avoué. Mais, grâce à l'énergie dont il était doué, il sut s'arracher à ce milieu et parvint à se faire recevoir à l'École normale supérieure en 1859. En 1862 il obtenait le diplôme d'agrégé et, en 1865, celui de docteur ès-sciences. Pendant quelques années, il alla professer la chimie d'abord à la Faculté des sciences de Clermont, puis à celle de Lyon. Rappelé à Paris en 1877, il était nommé professeur de physique et de météorologie à l'Institut agronomique et, en 1883, il devenait chargé du cours annexe du cours de biologie à la Faculté des sciences. Marchant résolument sur les traces de Pasteur, dont il fut l'un des disciples les plus marquants, il commença la publication de son *Traité de microbiologie*, qui l'a placé au premier rang parmi les savants de notre époque. Lorsque son maître mourut, il fut unanimement désigné pour le remplacer à la tête de l'Institut qui porte son nom. En 1888, M. Duclaux avait été élu membre de l'Académie des sciences, dans la section d'économie rurale, en remplacement de M. Hervé-Mangon. Il était également membre de l'Académie de médecine. Esprit ardent, il devenait rapidement le partisan des idées qui ouvraient des voies nouvelles à la science. On se rappelle comment, à la suite des travaux d'Atwater et Benedic, il prit une part active à la lutte de l'alcool. On sait également avec quel empressement il délaissait son laboratoire pour combattre tout ce qui, dans le domaine des idées morales, lui paraissait être un obstacle à la justice et à la vérité. On n'a pas oublié que l'affaire Dreyfus le poussa à faire des conférences, entre autres celle qui a paru sous le titre : *Éducation de l'homme et du citoyen*, et à écrire des articles qui ont été réunis en un volume intitulé : *Propos d'un solitaire*. M. Duclaux a eu une part prépondérante dans l'organisation des Universités populaires et dans la fondation de la Ligue des droits de l'homme. En dehors des ouvrages mentionnés plus haut et de sa thèse de doctorat : *Études relatives à l'absorption de l'ammoniaque et à la production d'acides gras volatils pendant la fermentation alcoolique* (Paris, 1865, in-8), M. Duclaux est l'auteur de nombreux mémoires de chimie et de physique tous de premier ordre, parmi lesquels nous citerons : *Sur la Respiration et l'asphyxie des graines de vers à soie* (1868) ; — *Sur la Formation des gouttes liquides* (1870) ; — *Sur le Dosage de très petites quantités de cuivre e la présence de ce métal dans les cacaos et les chocolats* (1871) ; — *Sur les Lois des mouvements des liquides dans les espèces capillaires* (1872) ; — *De l'Influence de la tension superficielle des liquides sur les mesures aérométriques* (1881) ; — *Sur les Lois d'écoulement des liquides sur les espaces capillaires* (1872) ; — *Sur l'Iodur*

d'amidon (1872) ; — *Études sur la nouvelle maladie de la vigne dans le sud-est de la France* (1873-1875) ; — *Ferments et maladies* (Paris, 1882, in-8) ; — *Le Microbe et la maladie* (Paris, 1885, in-8). M. Duclaux avait fondé les *Annales de l'Institut Pasteur.*

— M. Auguste MOLINIER, le distingué professeur de l'École des chartes, qui vient de succomber dans toute la force de l'âge, à 53 ans, est, on peut le dire, une victime du surmenage intellectuel aggravé par des préoccupations d'ordre politique. M. Molinier disparaît en effet au moment où il allait récolter les fruits d'une longue carrière d'étude et où il promettait d'augmenter, par de nouveaux et importants travaux, la série déjà longue des ouvrages qu'il a publiés. En dehors de son *Manuel des sources de l'histoire de France*, qui est devenu classique, il laisse les volumes suivants, tous fort estimés : *Itinera Hierosolymitana et descriptiones Terrae sanctae latine conscripta* (Paris, 1877-1880, gr. in-8), avec M. T. Tobler ; — *Inventaire sommaire de la collection Joly de Fleury* (Paris, 1881, in-8) ; — *Chronique normande du* XIV*e siècle, publiée pour la Société l'histoire de France* (Paris, 1882, in-8) ; — *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Mazarine* (Paris, 1885-1890, 3 vol. in-8) ; — *Les Obituaires français du moyen âge* (Paris, 1890, in-8) ; — *Les Manuscrits et les miniatures* (Paris, 1891, in-16), dans la *Bibliothèque des Merveilles* ; — *Les Sources de l'histoire de France, leçon d'ouverture du cours de critique des sources à l'École des chartes (10 [illegible] 1895)* (Paris, 1893, in-8) ; — *Correspondance administrative d'Alfonse de [illegible]ouiers* (Paris, 1894, in-4) ; — *Les Sources de l'histoire de France, des origines aux guerres d'Italie (1494)* (Paris, 1901-1904, 6 vol. in-8), ouvrage capital, terminé peu de jours avant la mort de l'auteur. M. Auguste Molinier avait publié également une nouvelle édition des *Pensées* de Pascal (Paris, 1878-1879, 2 vol. in-8) et une *Vie de Louis le Gros*, par Suger (Paris, 1887, in-8). Enfin il avait collaboré à la nouvelle édition de l'*Histoire générale du Languedoc* de Dom Vaissette. M. Molinier, qui était né à Toulouse le 30 septembre 1851, fut l'un des plus brillants élèves de l'École des chartes dont, à sa mort, il était un des plus remarquables professeurs ; il y occupait la chaire des sources de l'histoire de France. Il était, de plus, chargé d'un cours de paléographie à l'École normale supérieure. Enfin il avait été sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine, bibliothécaire du palais de Fontainebleau et conservateur à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Pour certains de ses travaux, l'Académie française lui avait décerné le 2e prix Gobert et le prix Brunet. On peut reprocher à M. Auguste Molinier d'avoir, en quelques circonstances, porté sur l'Église des jugements peu favorables.

— La Hongrie vient de perdre l'auteur qu'elle considérait, à juste titre, comme son écrivain national, Maurice JÓKAI. Né le 18 février 1825, à Komárom, il commença ses études dans sa ville natale et les continua à Presbourg, où il apprit la langue allemande. Il fit ensuite ses études de droit à Kecskemét ; ce fut là qu'il rencontra Petöfi, Orlai, Kerkápoli, etc., et aussi qu'il apprit à connaître le peuple dont il devait plus tard si bien exprimer les aspirations. Tout en étudiant, Maurice Jókai s'essayait à écrire ; une nouvelle intitulée : *Le Jugement de Dieu* lui valut un prix dans un concours littéraire. En 1842, l'Académie hongroise lui décerna un prix pour son drame en cinq actes : *Le Jeune Juif.* Ayant terminé ses études de droit en 1844, il n'exerça que peu de temps : la littérature l'attirait. Il collabora aux *Élet-képek* et écrivit un certain nombre de nouvelles ; en 1846, il publia son premier roman : *Les Jours ouvrables* (2 vol.). Les évènements politiques qui se préparaient donnaient au journalisme un essor et une importance impré-

vus; Jókai et ses amis, pénétrés des idées circulant en France, se trouvèrent à la tête du mouvement politique. Jókai suivit le Parlement à Debreczen et y rédigea le journal *Esti lapok*. Après la fin de la guerre pour l'indépendance, il erra, proscrit, à travers le pays et ne put écrire que sous un pseudonyme. De 1850 à 1860, il fit preuve d'une grande activité littéraire. Ce fut alors qu'il donna ses *Tableaux de la guerre* (1850, 3 vol.) qui firent sensation. Il publia successivement de nombreux romans ; on ne peut citer que les principaux, dont nous traduisons les titres : *L'Age d'or de la Transylvanie* (1851, 2 vol.) ; — *La Domination turque, en Hongrie* (1852, 3 vol.) ; — *Le Nabab hongrois* (1853, 4 vol.) ; — *Les Derniers Jours des janissaires* (1853, 3 vol.) ; — *Zoltán Kárpáthy* (1854, 4 vol.) ; — *Les Bons Vieux Juges* (1855, 4 vol.) ; — *Les Pauvres Riches* (1856, 4 vol.) ; — *Le Nouveau Seigneur* (1862, 3 vol.) ; — *Les Modes politiques* (1864, 4 vol.) ; — *Les Fous de l'amour* (1868, 4 vol.) ; — *Les Fils de l'homme au cœur de pierre* (1869, 6 vol.) ; — *Les Diamants noirs* (1870, 5 vol.) ; — *E pur si muove* (1871, 6 vol.) ; — *Le Mien, le tien, le sien* (1874, 6 vol.) ; — *Dieu est unique* (1877, 6 vol.) ; — *La Liberté sous la neige* (1879, 4 vol.) ; — *La Dame blanche de Lœcse* (1884, 5 vol.) ; — *La Dame aux yeux perçants* (1890, 3 vol.) ; — *Frère George* (1891, 5 vol.), etc. Il composa aussi quelques drames historiques qui furent représentés avec succès : *Kálmán le bibliophile* ; — *George Dózsa* ; — *Les Martyrs de Szigetvár*, etc. Maurice Jókai publia quelques souvenirs personnels qui parurent sous des titres différents : *Le Journal d'un proscrit* (1851) ; — *Les Beautés du pays magyar* (1856) ; — *Mes Souvenirs* (1874, 2 vol.) ; — *Quarante ans d'échos* (1884) ; — *Voyage autour d'une tombe* (1889). En 1863, Jókai avait fondé un journal : *A Hon*, qui défendait les idées libérales. Pendant près de trente années, il fit partie du Parlement ; en 1897, il fut nommé membre de la Chambre des Magnats. En 1858, il était entré à l'Académie hongroise. La Hongrie célébra, le 6 janvier 1894, son cinquantenaire littéraire, et le pays tout entier s'associa à ces fêtes ; on publia à cette occasion une édition nationale de ses œuvres complètes ; elle ne comporte pas moins de 100 volumes in-8. L'auteur de cette œuvre immense était doué d'une rare imagination qui n'allait pourtant pas jusqu'à la chimère ; il possédait une grande faculté de travail : ces deux qualités réunies lui permirent de créer toujours des œuvres originales dont il puisait les sujets soit dans l'histoire de son pays soit surtout dans le cœur de ce peuple magyar qu'il sut si bien peindre Ses romans ont été traduits en dix-huit langues ; presque tous l'ont été en allemand, beaucoup en anglais, fort peu en français ; cependant une traduction, en cette dernière langue, a été couronnée, en 1896, par l'Académie française.

— Le 18 mai est mort à Strasbourg, à 77 ans, M. Émile Grucker, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Nancy. Après avoir terminé ses études et obtenu le diplôme de licencié ès lettres, il était venu à Paris et s'attacha à M. Cousin, qui en fit son secrétaire, et sous la direction duquel il poussa fort loin l'étude de la philossphie. Aussi lorsque, un peu plus tard, il retourna à Strasbourg, ce fut comme professeur de philosophie qu'il entra au gymnase protestant de cette ville. Après la guerre franco-allemande, il passa sa thèse de docteur ès lettres et fut nommé professeur de littérature allemande à la Faculté des lettres de Nancy. Il publia dès lors divers travaux pleins d'érudition, entre autres sur Lessing. Sa science et sa parole facile ne cessèrent d'attirer au pied de sa chaire un auditoire d'élite.

— M. Étienne-Jules Marey, l'illustre physiologiste qui vient de mourir à

73 ans, était né le 5 mars 1830, à Beaune (Côte-d'Or). Venu à Paris à dix-neuf ans pour y étudier la médecine, il fut nommé interne des hôpitaux en 1855 et obtiut le diplôme de docteur en 1859. Abandonnant la médecine pratique, il se livra dès lors aux recherches scientifiques et fonda le premier laboratoire de physiologie qui ait existé à Paris. En 1869, il devint professeur au Collège de France, où il fut chargé d'enseigner l'histoire naturelle des corps organisés. Le 6 février 1872, il était élu membre de l'Académie de médecine (section d'anatomie et de physiologie) et six ans plus tard il remplaçait Claude Bernard à l'Académie des sciences (section de médecine). M. Marey est l'inventeur de la méthode graphique par laquelle l'expérimentateur oblige les pulsations du cœur, du pouls, des artères, etc. à s'inscrire d'eux-mêmes sur le noir de fumée d'un appareil enregistreur. C'est à lui également qu'est dû le principe du cinématographe. Les travaux de M. Marey ont été plusieurs fois couronnés par l'Académie des sciences. Ils ont été résumés en des ouvrages parmi lesquels nous citerons les suivants : *Études physiologiques sur les caractères graphiques des battements du cœur* (Paris, 1863, in-8) ; — *Physiologie médicale de la circulation du sang* (Paris, 1863, in-8) ; — *Du Mouvement dans les fonctions de la vie* (Paris, 1868, in-8) ; — *La Machine animale, locomotion terrestre et aérienne* (Paris, 1874, in-8) ; — *Physiologie expérimentale* (Paris, 1875-1879, 4 vol. in-8) ; — *La Méthode graphique dans les sciences expérimentales* (Paris, 1880, in-8) ; — *La Circulation du sang à l'état physiologique et dans les maladies* (Paris, 1881, in-8) ; — *Développement de la méthode graphique par la photographie* (Paris, 1884, in-8) ; — *Physiologie du mouvement, le vol des oiseaux* (Paris, 1889, in-8). De plus, M. Marey avait fait paraître divers mémoires d'un grand intérêt dans diverses revues savantes, par exemple : *Sur la Torpille*, dans le *Bulletin de l'École normale* (1872) ; — *Sur les Eaux contaminées et le choléra*, dans les recueils de l'Académie de médecine (1884).

— On annonce la mort, à l'âge de 62 ans, de l'éminent sociologue M. Gabriel de Tarde. Né à Sarlat (Dordogne) M. de Tarde, après avoir fait ses études de droit et être entré dans la magistrature, passa plusieurs années dans sa ville natale, en qualité de juge d'instruction. Appelé à Paris pour diriger le service de statistique au ministère de la justice, il fut un peu plus tard chargé du cours de philosophie moderne au Collège de France. Ses études de droit pénal et de sociologie criminelle l'avaient amené en effet à aborder la philosophie sociale. Comme tant d'autres penseurs, il subit l'influence des philosophes allemands, malgré l'esprit d'indépendance qui était sa caractéristique. Il a eu le mérite de présenter, sous une forme à peu près compréhensible, la métaphysique nuageuse de Hégel. En maintes circonstances il s'est montré un adversaire résolu de Herbert Spencer. Ni chrétien ni sectaire, M. de Tarde croyait à une religion future, qui ne devait être qu'une vague religiosité. Parmi les œuvres qu'il laisse nous signalerons : *Contes et poèmes* (Paris, 1879, in-12 ; — *La Criminalité comparée* (Paris, 1876, in-12) ; — *La Philosophie pénale* (Paris, 1890, in-8) ; — *Les Lois de l'imitation, étude sociologique* (Paris, 1890, in-8).

— La Bohême pleure en ce moment la mort de M. Antoine Dvorak, compositeur de grand renom, émule de Smetana et de Fibich, et qui, avec eux, contribua à élever la musique tchèque à un très haut degré. Antoine Dvorak, qui vient de succomber à Prague, à l'âge de 63 ans, était né en 1841. Ses débuts furent pénibles. Venu de bonne heure à Prague, il s'adjoignit d'abord à une petite troupe de musiciens, puis fut attaché comme alto à l'orchestre du Théâtre national. Ses *Klänge aus Mähren* le tirèrent

enfin de l'obscurité et lui obtinrent l'amitié et la protection de Brahms. Depuis, il composa toute une série d'opéras, de symphonies, de chants sacrés, etc., qui le rendirent populaire. C'est surtout par son *Stabat Mater* et sa *Fiancée du spectre* qu'il s'est placé au premier rang des compositeurs. On cite encore de lui le *Chant des Hussites* et *Sainte Ludmila,* ainsi que ses danses slaves à quatre mains, qui sont le pendant des danses hongroises de Brahms. Un des grands mérites de Dvorak est d'avoir su exprimer d'une façon remarquable le caractère national des Tchèques. On admire aussi sa *Messe de requiem* qui fut jouée en 1891. Antoine Dvorak avait passé quelques années en Amérique et, de 1892 à 1895, il fut chargé de la direction du Conservatoire de New York.

— Sir Henry STANLEY, le célèbre explorateur, dont on annonce la mort et qui, de son vrai nom, s'appelait John Rowland, était né en Angleterre, à Denbigh, au pays de Galles, en 1841. Orphelin de très bonne heure et recueilli d'abord dans l'asile de Saint-Asaph, il fut embarqué à l'âge de quinze ans comme garçon de cabine sur un navire qui se rendait aux États-Unis. Arrivé à la Nouvelle-Orléans, il obtint un emploi chez un négociant appelé Stanley, dont il prit le nom. Resté sans ressources à la mort de ce dernier, il s'engagea dans l'armée des confédérés, pendant la guerre de Sécession. Les hostilités terminées, il entra au journal le *New York Herald* en qualité de correspondant militaire et assista en cette qualité à l'expédition anglaise d'Abyssinie. En octobre 1889, Gordon Bennet, le chargea de diriger une expédition ayant pour but de rechercher le docteur Livingstone. Il réussit à découvrir le célèbre voyageur, visita avec lui la région située au nord du lac Tanganyika et rentra quelque temps après en Europe où il publia son premier ouvrage : *How I found Livingstone* (1873, gr. in-8), immédiatement traduit en français. Mais ce n'était là qu'un début. De 1874 à 1884, il alla étudier successivement les environs du lac Victoria-Nyanza, les réservoirs du Nil et la région du Haut Congo. A son retour, il prit part, comme délégué des États-Unis, à la Conférence de Berlin, chargée de délimiter et d'organiser les États du Congo. De 1887 à 1889, à l'instigation de la Société de géographie écossaise, il mena à bonne fin cette expédition entreprise pour découvrir et ramener Emin pacha, et qui, exécutée au milieu des plus dures fatigues, fit faire de si grands progrès à la connaissance de l'Afrique équatoriale. Les résultats en furent consignés par lui dans un ouvrage qui parut simultanément en anglais, en français, en allemand et en italien, à Londres, à New York, à Paris, à Berlin, à Vienne et à Milan et qui a pour titre : *Dans les ténèbres de l'Afrique ; recherche, délivrance et retraite d'Emin pacha, gouverneur de l'Équatoria* (2 vol. gr. in-8). Outre les deux ouvrages mentionnés plus haut, Stanley laisse encore les suivants, traduits en français : *La Terre de servitude* (Paris, 1874, gr. in-8), réédité en 1878 ; — *La Vie et les Voyages de Livingstone* (Paris, 1876, in-18) ; — *Lettres de Stanley racontant ses voyages et ses découvertes, novembre 1874 à septembre 1877* (Paris, 1887, in-18) ; — *A travers le continent noir* (Paris, 1879, 2 vol. in-8) ; — *Cinq années au Congo, 1879-1884* (Bruxelles, 1885, gr. in-8) ; — *Le Congo et la Fondation de son État libre* (1885, in-8).

— On annonce encore la mort de : MM. BIZOT, recteur de l'Académie de Bordeaux, mort en mai ; — Antoine BONAL, qui a publié des ouvrages théologiques très appréciés, parmi lesquels nous rappellerons les *Institutiones canonicae* (2 vol. in-8) et une *Théologie ascétique*, mort à Aix-en-Provence, dans les premiers jours de mai, à l'âge de 78 ans ; — Jacques-Arsène COULANGHEON, jeune écrivain mort prématurément à l'âge de 29 ans,

à Dienne (Cantal), lequel laisse quelques œuvres que caractérisent une grande sensibilité et un pessimisme attendri; — le Dr Demange, professeur à la Faculté de médecine de Nancy; — Joachim Derriaz, journaliste et écrivain, mort à 54 ans, lequel avait collaboré à divers journaux, au *Petit Lyonnais*, à la *Convention nationale*, au *Radical*, etc., et qui avait fait représenter une pièce en un acte, *le Billet de loterie*; — Emmanuel Drake del Castillo, botaniste de grand talent, mort au château de Saint-Cyran, près de Châtillon (Indre), lequel a passé sa vie à réunir le plus complet des herbiers qui existent en France, et qui a publié une flore des îles françaises de la Polynésie ainsi que la description des plantes rapportées de Madagascar par M. Alfred Grandidier; — Octave Fidière de Prinveaux, littérateur et critique d'art, mort à Pau, le 6 mai; — Louis Guéry, romancier, mort en mai, à Jérusalem, au cours d'un voyage littéraire en Syrie et en Palestine; — M. Henri Jacottet, ancien rédacteur en chef du *Tour du Monde*, mort à Lugano (Suisse), à l'âge de 49 ans; — le Dr Gilles de la Tourette, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, un des élèves les plus remarquables de Charcot, qui s'était attiré une grande réputation dans le monde médical par ses ouvrages sur les maladies nerveuses, mort à 47 ans; — Ludovic Legré, secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille, lequel avait pris une part active à la rénovation de la littérature provençale; — Paul Lefort, mort récemment à Paris, à 75 ans, lequel laisse de nombreux ouvrages sur l'histoire de l'art, sur Goya, Vélasquez, Murillo, etc., et en particulier une *Histoire de la Peinture espagnole*; — Jacques Le Lorrain, auteur de *Don Quichotte*, représenté dernièrement au théâtre de Victor-Hugo, qui a publié, en outre, plusieurs romans et trois volumes de poésie, mort à Arcueil, le 7 mai, à l'âge de 48 ans; — Hector Lenevru, professeur de mathématiques au lycée de Cherbourg, mort le 9 mai, à l'âge de 55 ans; — Louis Lucipia, né à Nantes en 1843, ancien rédacteur au *Cri du peuple*, au *Radical* et à d'autres journaux du genre, qui laisse un certain nombre d'écrits historiques, entre autres les *Affiches officielles de la Commune* et divers romans et pièces de théâtre, mort à Paris, le 22 mai; — Alexis Martin, l'un des principaux rédacteurs de la collection des *Étapes d'un touriste en France*, éditée par la librairie Hennuyer, collection où l'on trouve de cet écrivain un certain nombre de volumes sur Paris, la Picardie, l'Artois et la Flandre; — Charles Mismer, ancien directeur de la Mission égyptienne en France, lequel laisse divers ouvrages, tels que les *Principes sociologiques*, les *Soirées de Constantinople*, quatre volumes de *Souvenirs*, etc., et qui fut un des collaborateurs du *Temps*; — Émile Sarrau, mathématicien distingué, professeur à l'École polytechnique, membre de l'Académie des sciences; — l'abbé Vital-Dominique Sire, directeur du grand séminaire de Toulouse, mort en mai, à l'âge de 85 ans; — Sébastien Valyn, ancien rédacteur au *Petit Journal*, mort en mai, à l'âge de 79 ans; — Georges-André Vayssière, mort à 51 ans, qui a publié divers romans et volumes de poésies, tels que *L'Oiseau bleu* (1889), *L'Antipape* (1892), *La Jérusalem nouvelle* (1901); — le Dr Vincent, médecin inspecteur des troupes coloniales, membre de l'Académie de médecine.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM: le Rev. Robert Burn, archéologue anglais de grande valeur, professeur au « Trinity Collège » de Cambridge, auteur d'ouvrages fort appréciés, tels que : *Old Rom, a Handbook to the Ruins* (1873), *Ancient Rome and its Neighbourbood* (1895), etc. — Chmirlowski, professeur a l'Université de Lemberg, mort récemment dans cette

ville, qui a publié divers ouvrages estimés, entre autre une *Histoire de la littérature polonaise* ; — Gerard Francis COBB, compositeur anglais connu, qui laisse des morceaux de musique religieux et principalement des chants populaires, entre autres : *Barrack-Room Ballads* et *The Scent of the Lilies* ; — Heinrich DAMERT, professeur d'architecture à l'École technique supérieure d'Aix-la-Chapelle, mort dans cette ville, le 5 avril ; — Edward James DODD, éditeur anglais connu, mort le 8 mai ; — Daniel VAN GOÏNS, violoncelliste et compositeur de talent, ancien premier prix du Conservatoire ; — Wilhem Henry HALL, journaliste et écrivain militaire anglais, qui fut en différentes circonstances le correspondant militaire du *Daily News*, et qui laisse, entre autres ouvrages : *Gleanings in Ireland after the Land Acts* (1883) et *The Romans on the Riviera and the Rhone* (1898) ; — Dr. Wilhelm HIS, anatomiste allemand de grande réputation, auteur d'ouvrages fort estimés, tels que : *Unsere Körperform und das physiologische Problem ihrer Entstehung* et *Die anatomische Nomenklatur, etc.* ; — Hugo HITSCHMANN, organisateur de l'école professionnelle d'agriculture de Vienne, mort dans cette ville, le 17 avril à 66 ans ; — Edmund HOBHOUSE, évêque anglican, historien et archéologue distingué, l'un des fondateurs de la *William Sal Archæological Society* ; — H. F. JÖRGENSEN, professeur de langue groenlandaise, mort à Copenhague, le 2 avril, à 73 ans ; — Dr. Georg KARAMITSAS, médecin et professeur grec, mort le 2 mai, à Athènes ; — Dr. Eduard KOSCHWITZ, professeur de philologie romane à Königsberg, mort dans cette ville, le 14 mai, à 54 ans ; — Dr. LAUBACH, professeur bavarois, mort récemment à Munich ; — Dr. Gustave LEGERLOTZ, philologue et directeur de gymnase allemand, mort à Salzwedel, le 5 avril, à 72 ans ; — Dr. H. LEHMAN, ancien professeur de théologie autrichien, mort à Gratz, le 15 avril, à 88 ans ; — Auguste LENGEMANN, professeur à l'école technique d'Aix-la-Chapelle, mort dernièrement dans cette ville ; — Dr. Ludwig Wilhelm LIERSCH, auteur de divers ouvrages de médecine, mort à Kottbus, le 9 mai, à 64 ans ; — Dr. Ottokar LORENZ, professeur d'histoire à Iéna, mort dans cette ville, le 13 mai, à 72 ans ; — Joseph REBICEK, compositeur tchèque, directeur de l'orchestre philharmonique de Berlin, mort à 60 ans, lequel laisse diverses symphonies et ouvertures ; — Luigi SCHIALA, sénateur italien, auteur de divers ouvrages sur les sciences politiques, mort à Rome, à la fin d'avril, à 70 ans ; — Dr. Albert SCHNEIDER, professeur de droit romain, mort à Lausanne, à 68 ans ; — Dr. Samuel SMILES, écrivain anglais connu, mort à Pembroke Gardens, Kensington, le 17 avril, à 91 ans, qui a publié des ouvrages ayant obtenu un grand succès, tels que : *Physical Education*, *Self-Help.*, etc. ; — Dr. STAHR, médecin en chef militaire allemand, ancien directeur de l'école de médecine militaire de l'empereur Guillaume, mort à Berlin, le 11 avril, à 62 ans ; — Dr. Moritz STAUB, paléontologue et botaniste hongrois, secrétaire général de la société de géologie hongroise, mort récemment à Budapest, à 64 ans ; — Wilhelm THIERMANN, professeur d'électrotechnie à l'école technique supérieure de Hanovre, mort dans cette ville, le 18 avril, à 42 ans ; — Sir Henry THOMPSON, professeur de chirurgie anglais, mort à Londres, le 18 avril, à 84 ans ; — Gustave TROCKENBRODT, poète allemand, mort le 27 avril, à Rosenheim ; — Dr. WALLENTIN-PUNTSCHART, ancien professeur du droit romain à l'Université d'Innsbruck, mort à Gratz, à 80 ans ; — Alexandre-Williams WILLIAMSON, le chimiste anglais bien connu, ancien professeur de chimie à l' « University College » de Londres, mort en cette ville, le 10 mai, à 80 ans, lequel fut un véritable initiateur des théories nouvelles en chimie organique et a publié

des travaux de grande valeur sur l'éther et l'éthérification ; — Dr. Karl Zertel, professeur et poète bavarois, mort à Munich, le 30 mars, à 73 ans.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 7 mai, M. Bergson lit un travail de M. Brochard sur la Morale d'Épicure. — MM. Waddington, Levasseur et Luchaire offrent en hommage quelques ouvrages au nom de leurs auteurs, MM. Galagnier, G. Musset, Neymarck, Reynaud et André Liesse, celui-ci auteur d'un ouvrage sur l'*Utilité de la comptabilité*. — M. Chuquet communique un travail sur les négociations franco-espagnoles de 1794. — Le 13 mai, M. F. Rocquain prononce l'éloge, funèbre de M. G. de Tarde récemment décédé. — Le 21 mai, MM. Chuquet Bergson, Himly et Boutroux présentent des ouvrages de la part de MM. A. Lombroso, Victor Mortet, H. Dehérain et F. Pillon. — M. Boutroux donne lecture d'une notice sur M. Vacherot. — Le 28 mai, M. Lyon-Caen communique, au nom de M. Raymond Saleilles, l'ouvrage intitulé : *Introduction à l'étude du droit civil allemand*. — M. Th. Ribot présente, de la part de M. Dauriac, un *Essai sur l'esprit musical*. — M. Glasson dépose, au nom de M. Flach, le IIIe volume des *Origines de l'ancienne France*. — M. Bergson présente la traduction de M. Marcel Proust de la *Bible d'Amiens*, de Ruskin. — M. Levasseur donne lecture d'un mémoire sur le mouvement économique et social au début du XVIIIe siècle. — M. Doniol constate que les idées socialistes sous le règne de Louis-Philippe avaient un but politique.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 6 mai, M. Senart donne lecture d'une notice sur la vie et la mort de M. Odend'hal, érudit hollandais, assassiné au cours d'une mission scientifique. — Le P. Sejourné communique, au nom du P. Lagrange, le compte rendu d'une exploration archéologique entreprise en Palestine et au cours de laquelle ont été découvertes de nombreuses hypogies. — M. Dieulafoy poursuit la lecture de son mémoire sur la sculpture espagnole, fille de l'art français des XIIe et XIIIe siècles. — Le 13 mai, M. Heuzey communique un rapport sur les fouilles exécutées à Osuna (autrefois Ursao) par MM. Engel et Pierre Paris. — M. Mispoulet lit un mémoire sur le recrutement du sénat sous le Bas-Empire, parmi les consulaires, vers l'an 315.

Concours. — Le centenaire de Pétrarque, qui va se célébrer dans la cité d'Arezzo par des fêtes solennelles et par une exposition, a donné l'idée à un généreux anonyme d'ouvrir un concours pour un travail scientifique sur Pétrarque et la Toscane. La commission chargée de décerner le prix, qui sera de 2 500 fr., est composée de MM. Guido Biagi, Guido Mazzoni et Pio Rajna. Le sujet devra être traité sous toutes ses faces par les concurrents qui indiqueront tout ce que l'on peut savoir des rapports quelconques du poète avec la Toscane et les Toscans. Le donateur est décidé, dès à présent, à joindre au prix, le cas échéant, une somme de 1 000 fr. pour aider aux frais d'impression et surtout d'illustration de l'œuvre récompensée. Si aucun travail n'est jugé digne du prix, le concours pourra être prorogé. Les ouvrages imprimés (en 1904) ou manuscrits, anonymes ou non, destinés au concours, devront être rédigés en italien et déposés à la Bibliothèque laurentienne de Florence avant le 8 avril 1905 (anniversaire du couronnement de Pétrarque au Campidoglio).

Index. — La Sacrée Congrégation de l'Index, par décret en date du 6 juin, a interdit les ouvrages suivants : *S. Francesco d'Assisi* par M. Ciro Alvi ; — *L'Américaine*, par M. l'abbé A. Houtin ; — *Nostra maxima culpa. Die bedrangte Lage der Katholischen Kirche, deren Ursachen und Vorschläge zur Besserung.*

Paris. — La Société bibliographique, sur la proposition aussitôt accueillie de M. Victor Pierre, son vice-président, a décidé de publier un ouvrage important qui aura pour titre : *L'Épiscopat français au* XIX*e siècle depuis le Concordat.* Nous détachons du programme élaboré en décembre dernier par le président de la Société, M. le comte Aymer de la Chevalerie, et les membres du comité de publication, MM. Paul Allard, baron Jules Angot des Rotours, comte Domet de Vorges, Ch. Geffroy de Grandmaison, Paul Guilhiermoz, E.-G. Ledos, Victor Pierre, chanoine Pisani et Marius Sepet, les passages suivants, qui donneront une idée du volume en préparation : « Depuis que le Concordat de 1801 a remanié la répartition des sièges épiscopaux de France et renouvelé le personnel des évêques, un siècle s'est écoulé. La métropole de Malines, avec ses huit suffragants, a été détachée du groupe des provinces ecclésiatiques françaises ; la Savoie en a été séparée pour y rentrer plus tard ; l'Alsace-Lorraine nous a été enlevée ; Alger et Carthage forment aujourd'hui deux nouvelles métropoles ; celles d'Albi, de Cambrai et de Reims ont été rétablies ; des sièges épiscopaux ont été créés dans les colonies. Dans le cours de ce siècle, plus de cinq cents évêques se sont succédé, et ont concouru, chacun dans son diocèse, au rétablissement, au progrès et à la défense du culte et des croyances catholiques. N'y a-t-il pas là une précieuse page d'histoire à recueillir, soit pour l'Église, soit pour la France? — Ainsi l'a pensé le Conseil de la Société bibliographique, qui a conçu le projet d'une publication où, pour chaque province ecclésiastique et pour chaque diocèse, il serait donné, avec les séries nominatives des évêques, un exposé sommaire de leur vie, de leur rôle et de leurs œuvres. — En annonçant et en patronnant cette publication, le Conseil de la Société bibliographique voudrait qu'elle servît à établir des rapports plus fréquents entre ses membres ; à rapprocher les extrémités du centre, à créer un foyer commun de travail ; enfin à faire produire à la grande association qu'elle forme des fruits visibles, dont profiteraient l'Église et la France. — Le Comité de publication siégeant à Paris, tout en se réservant, comme il est naturel et nécessaire, un droit de revision sur les manuscrits qui lui seront adressés, n'entend pas pour cela absorber et accaparer l'œuvre de ses collaborateurs : le nom de chacun d'eux sera inscrit à la suite de chaque diocèse et la liste de tous sera donnée à la fin du volume. Les notices devant s'appliquer à plus de six cents noms et le volume ne comportant que de cinq cents à six cents pages (de format gr. in-8), elles seront brèves et caractéristiques. — Chaque notice comprendra : 1° De courtes indications sur l'érection de la métropole ou du siège (concordat, annexions, créations nouvelles, jonctions de titres, etc.) ; 2° Les nom et prénoms, date et lieu de naissance ; date d'ordination ; fonctions antérieures ; dates de nomination, de préconisation, de sacre et de prise de possession ; principaux évènements, œuvres et fondations ; appréciation sommaire ; translation, démission, mort ; 3° Iconographie ; bibliographie ; renvoi aux biographies ou documents. Signature de l'auteur de la notice. S'il s'agit d'un évêque qui ait passé par plusieurs diocèses, il aura autant de notices que de sièges qu'il aura occupés ; la première, seule, mentionnera ses antécédents jusqu'à l'épiscopat, les suivantes se limiteront au temps qu'il aura passé dans chaque diocèse. »

— Notre très distingué collaborateur, M. Paul Pisani a extrait de la *Revue du clergé français* (n° du 1er mai 1904) un travail aussi attachant que solide : *Études sur le clergé de Paris. Le Recrutement du clergé pendant et après la Révolution (1790-1840)* (Paris, Letouzey et Ané, 1904, petit in-8 de 16 p.). « Le jour,

dit M. P. Pisani, où la signature du Concordat permit de reconstituer le culte en France, on eût pu croire que l'heure des difficultés était passée, et que l'Église, remise en possession de son droit à l'existence, allait sortir définitivement d'une crise qui avait duré dix ans. Or, il se trouve que, loin d'être close, la période des épreuves va durer encore vingt ans. Telle est, du moins, la conclusion à laquelle m'ont amené mes recherches sur l'histoire de l'Église de Paris. » L'auteur a examiné la question sous toutes ses faces, faisant preuve de la critique la plus judicieuse, la plus rigoureuse. Les personnes qu'intéresse notre histoire religieuse trouveront là des aperçus auxquels la plupart n'ont jamais songé et qui seront pour elles une véritable révélation.

— M. le chanoine Dunand, dont nous avons signalé les récents travaux sur Jeanne d'Arc (*Polybiblion*, t. C, p. 419-423) vient de publier un opuscule intitulé : *Un Anniversaire patriotique. A propos du 30 mai 1431, jour du supplice et de la mort de Jeanne d'Arc. Page d'histoire. Qui a fait juger, condamner et brûler l'héroïne?* (Paris, Lethielleux, 1904, in-8 de 31 p.). L'auteur s'y attache, après plusieurs autres, à montrer que le procès et le supplice de Jeanne d'Arc ne sont aucunement imputables à l'Église, mais à la raison d'État cruellement appliquée par un juge inique au profit de la conquête étrangère. Les arguments qu'il produit avec talent sont irréfutables et sa brochure utile à répandre. Elle peut éclairer les esprits de bonne foi ; mais il est douteux qu'elle réussisse à convaincre des adversaires qui ne veulent pas être convaincus. — Cet opuscule est la réimpression d'un article inséré dans le *Correspondant* du 25 mai 1904.

— Dans une brochure intitulée : *Comment fut adopté et accepté l'édit de Nantes* (Paris, Retaux, 1904, in-8 de 44 p.), M. Yves de la Brière, qui est tout à fait maître des choses historiques du temps de Henri IV, montre avec une clarté et une loyauté dignes des plus grands éloges comment les protestants profitèrent de l'invasion étrangère pour arracher au Roi des concessions religieuses et politiques dans les « assemblées » successives de Sainte-Foy, Saumur, Loudun, Vendôme, Châtellerault (1593-1597), qui aboutirent à l'assemblée de Nantes et à l'édit qui suivit (13 avril 1598). L'indignation des catholiques français et du Saint-Siège fut extrême; le temps calma ces justes alarmes; mais il fallut toute l'énergie d'Henri IV pour faire accepter au pays ces « faiblesses », qui furent plus prêtes de déchaîner la guerre que de ramener la paix. Ces pages ont paru d'abord dans les *Études* (mars et avril 1904) ; leur lecture s'impose à tous ceux qui veulent connaître les choses du protestantisme à la lumière de l'impartialité historique.

— Parmi les publications similaires, le premier rang appartient indiscutablement au *Clergé français. Annuaire ecclésiastique et des congrégations religieuses pour 1904* (Tours et Paris, A. Mame, gr. in-8 de XCVI-1019 p., illustré d'un portrait de S. S. Pie X et des armoiries de tous les évêques de France. — Prix, cartonné : 6 fr.). La première partie de cet annuaire, comprenant les renseignements d'intérêt général relatifs à l'Église, nous donne non pas une simple nomenclature des diocèses de France, mais le véritable annuaire de l'Église universelle établi à l'usage spécial du clergé de France. La liste du clergé paroissial (avec indication des bureaux de poste et des gares de chemin de fer), aumôniers et professeurs, a été mise à jour avec un soin minutieux. Les derniers changements, aussi bien dans les congrégations romaines que dans le clergé de France, y sont relatés. Le présent annuaire, qui en est à sa onzième année, doit pouvoir se trouver dans

toutes les bibliothèques du clergé ; il n'est pas moins indispensable à ceux que leurs travaux, leurs affaires ou leurs relations mettent en rapports avec le monde ecclésiastique français.

— Une revue nouvelle, luxueusement éditée, qui nous semble appelée à un succès aussi rapide que certain, vient de lancer son premier numéro ; elle est intitulée : *Le Tour de France, guide du touriste*. Ce périodique, illustré de nombreuses et belles gravures, paraîtra le 15 de chaque mois, en un fascicule de format gr. in-4 de 32 p. Il se propose de donner mensuellement « le programme détaillé et la description de plusieurs excursions de caractères différents : à la mer, en montagne, en plaine, etc. Il publiera des monographies très documentées des principales villes, des cathédrales et des châteaux de France, rédigées par des personnalités connues. Des études ethnographiques sur les mœurs, coutumes et costumes des provinces de France, et des promenades dans les principaux musées alterneront avec les articles du tourisme et augmenteront l'attrait documentaire de la Revue. » Dès le présent mois, nos lecteurs trouveront dans la Partie technique du *Polybiblion* le sommaire du *Tour de France* auquel nous souhaitons une longue carrière (Paris, direction et rédaction : 295, boulevard Raspail, XVIe ; Aministration : 12, passage des Favorites, 271, rue de Vaugirard, XVe. — Prix de l'abonnement : France, 12 fr.; Étranger, 15 fr.).

— Mentionnons les deux dernières biographies parues dans la collection : *Les Célébrités d'aujourd'hui*, publiée par la « Bibliothèque internationale d'édition, E. Sansot et Cie ». La première concerne *Henri de Régnier*, par M. Paul Léautaud (in-18 de 48 p.), la seconde *Alfred Capus*, par M. Édouard Quet (in-18 de 45 p.). — Prix de chaque brochure : 1 fr. L'une et l'autre sont illustrées d'un portrait frontispice, d'un autographe, de quelques dessins et caricatures ; elles sont complétées par une suite d'opinions émises par certains écrivains sur l'homme et son œuvre et par une bibliographie des ouvrages publiés, des collaborations diverses, des journaux, revues et livres à consulter, sans oublier l'iconographie relative à chaque personnage. On le voit, c'est complet.

Anjou. — M. l'abbé F. Uzureau vient de publier la 2e série d'*Andegaviana* (Angers, Sireaudeau ; Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 569 p.). Le *Polybiblion* a parlé de la première série, t. LIX, p. 372. Nous n'avons rien à ajouter à nos précédentes réflexions sur cet intéressant recueil, dont le plus ancien *ana* remonte à Philippe le Bel, et le plus récent à Mgr Freppel, en 1871 : ils n'ont pas tous, assurément, la même valeur critique ni peut-être le même intérêt ; l'auteur ne se le dissimule certainement pas ; mais on trouve là maints traits de mœurs, maints documents que les historiens et les curieux ne pourront pas oublier, — lorsque la table alphabétique, indispensable, sera imprimée. Parfois, il serait désirable que l'érudit collectionneur rectifiât de trop grosses erreurs : par exemple « le duché de Beaufort » mentionné dans un manuscrit cité (p. 469) : M. Uzureau sait, comme tous les Angevins, que Beaufort fut un comté, jamais un duché.

— La *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* vient de publier un *Recueil d'Annales angevines et vendômoises*, confié à M. Louis Halphen (Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de 162 p., avec table alphabétique des noms propres). Ce sont les Annales de Saint-Aubin d'Angers (1154), avec *addenda* jusqu'à 1357, le catalogue critique des abbés, la généalogie du comte d'Anjou, Geoffroy Martel ; les Annales de Vendôme, qui vont de 678 à 1347 ; celles de Saint-Maurice, ou plutôt dites de Renaud, archidiacre de Saint-Maurice (678 à 1106), les Annales, l'obituaire et la liste

des abbés de Saint-Serge d'Angers, poursuivie de 1067 à 1180, enfin les Annales de Saint-Florent de Saumur qui vont de 700 à 1236. Dans une très sagace Introduction de LXI pages, M. Louis Halphen explique qu'on a jugé nécessaire cette nouvelle édition de documents précieux, déjà publiés en 1869 par MM. Mabille et Marchegay dans les *Chroniques des églises d'Anjou*. L'érudit critique a apporté aux textes un certain nombre de modifications inspirées par l'examen très attentif des sources originales; il combat ainsi plus d'une des assertions émises par MM. Marchegay et Mabille, notamment sur le titre donné par les précédents éditeurs aux *Annales de l'Evière* d'Angers ; pour lui (et sa démonstration paraît irréfutable) c'est à Vendôme et non à Angers que le manuscrit fut rédigé, et il l'appelle : les *Annales de Vendôme*.

BOURGOGNE. — La petite brochure de M. l'abbé F. Poulaine intitulée : *Le Vieux Château de Voutenay* (*Yonne*) (Montligeon, imp. de Notre-Dame de Montligeon, 1904, in-8 de 35 p.) est l'histoire très sommaire d'une forteresse construite par Pierre de Courtenay sur les rives de la Cure à Voutenay (Yonne, arr. d'Avallon, cant. de Vézelay). M. Poulaine esquisse à grands traits les vicissitudes de ce château à travers les siècles et les sièges qu'il soutint jusqu'au jour où il fut ruiné, probablement au XVIIe siècle. Son propriétaire actuel, le docteur Rafinesque, a utilisé ce qui en subsistait pour reconstruire une demeure moderne sur le même plan.

BRETAGNE. — M. l'abbé Duine, poursuivant ce qu'il appelle ses études sociologistes, publie une monographie intitulée : *Un Village de France. Guipel* (*Ille-et-Vilaine*) (Rennes, imp. Fr. Simon, 1904, in-8 de 36 p.). Dans son enquête minutieuse, l'auteur n'oublie rien : origines, château, église, municipalité, assistance publique, écoles, culte local, c'est-à-dire légendes et superstitions populaires, population : il a tout fouillé, tout examiné, tout décrit. Trois appendices, sans parler des *addenda*, terminent la plaquette. On retrouve le style précis et humoristique de M. Duine, qui aurait bien pu donner à la *Lanterne* la primeur de son second appendice : c'était là sa place naturelle, comme fond et comme forme, et sa brochure eût été allégée d'une page qui lui ôte singulièrement de son sérieux.

FRANCHE-COMTÉ. — Chaque fois qu'un évènement religieux se produit dans le diocèse de Besançon, M. le chanoine Louvot, actuellement curé-doyen de Gray, ne manque pas de nous le raconter. C'est ce qu'il vient de faire à propos du sacre de Mgr de Beauséjour, nommé évêque de Carcassonne, par décret remontant au 13 mai 1902. La cérémonie du sacre, pour des causes que chacun connaît, a dû être retardée jusqu'au 20 mars dernier. Elle a eu lieu dans l'église Saint-Georges de Vesoul, au milieu d'un concours énorme de prêtres et de fidèles. Dans une brochure intitulée : *Le Sacre de Mgr de Beauséjour, évêque de Carcassonne. Notes et souvenirs* (Vesoul, imp. L. Bon, 1904, in-8 de 67 p., avec portrait), M. le chanoine Louvot, après avoir donné une courte notice biographique sur le nouveau et très sympathique prélat et décrit la cérémonie du 20 mars, ainsi que le banquet qui l'a suivie, a recueilli tous les discours, toasts et allocutions en prose et en vers prononcés à cette occasion. La brochure est terminée par *les Adieux de Mgr de Beauséjour au diocèse de Besançon* et le récit de l'intronisation de l'évêque à la cathédrale de Carcassonne (7 avril 1904).

GUYENNE ET GASCOGNE. — Depuis quelques années, l'attention des érudits est portée sur les comptes. En les étudiant, on a trouvé en eux la solution d'un grand nombre de problèmes historiques qu'on aurait vaine-

ment cherchée ailleurs. On doit donc accueillir très favorablement la publication de documents de ce genre. M. l'abbé Fraikin, dans son ouvrage intitulé : *Les Comptes du diocèse de Bordeaux, de 1316 à 1453, d'après les archives de la Chambre apostolique,* première partie (Extrait des *Annales de Saint-Louis des Français*. Rome, imp. Cuggiani, 1903, in-8 de 191 p.) a tiré des différentes séries des archives de la Chambre apostolique les mentions relatives au diocèse de Bordeaux, entre les années 1316 et 1453. Outre ces mentions, on trouve aussi dans cette publication plusieurs bulles de papes, et des lettres de divers personnages concernant l'administration financière de ce diocèse. Ce recueil, publié avec soin, pourra rendre de grands services à tous les érudits qui s'occupent de l'histoire ecclésiastique de la région du sud-ouest de la France. En tête de son travail, M. l'abbé Fraikin a fait connaître en quelques pages les séries et la nature des documents qui composent les archives de la Chambre apostolique.

— Aulon, actuellement commune du département de la Haute-Garonne, arrondissement de Saint-Gaudens, canton d'Aurignac, est une localité dont l'origine est fort ancienne. Un prieuré y fut établi au moyen âge et eut, pendant plusieurs siècles, une certaine importance. Aussi ne doit-on pas être surpris que le P. Irénée ait consacré à la monographie de cette paroisse un volume sous le titre de : *Comminges et Nébouzan. Aulon, monographie locale accompagnée de notes importantes sur l'ancien diocèse de Comminges, la vicomté de Nébouzan et les communes voisines d'Aulon* (Toulouse, Privat; Saint-Gaudens, Abadie, 1904, in-8 de XVI-240 p.). Très bien présenté, ce travail est intéressant et fait connaître le passé de ce village. Après en avoir discuté les origines, l'auteur étudie successivement le prieuré bénédictin, la seigneurie, la paroisse, l'administration consulaire, puis retrace le tableau de ce qui se passa de plus saillant à Aulon pendant la période révolutionnaire. A la fin du volume, l'auteur a publié un grand nombre de pièces justificatives, dont quelques-unes méritent de fixer l'attention. En somme, on a dans cet ouvrage une bonne monographie, dans laquelle cependant l'ordre laisse un peu à désirer.

— C'est en 1732, alors que l'abbé commendataire marquis de Roquépine était possesseur de la baronnie de Samadet, qui fut autorisé par décision du Conseil d'État, l'établissement de *la Faïencerie de Samadet (Landes)*. Sous ce titre même, M. le Dr Louis Sentex a consacré à cette faïencerie une brochure intéressante (Paris, Lechevalier, in-8 de 36 p., avec 5 planches). « Les choses, observe M. Sentex, ne marchèrent pas toutes seules, et les Bordelais surtout firent une vive opposition », car Bordeaux, qui possédait plusieurs fabriques de faïence, dont la première remontait à 1714, craignait la concurrence. L'abbé de Roquépine finit par avoir gain de cause. « La faïencerie de Samadet a fabriqué pendant tout un siècle, et cette longue durée se partage en deux périodes bien tranchées, l'une de prospérité, l'autre de décadence. La belle période de la faïencerie de Samadet s'arrête à la Révolution. La période de déclin se produisit alors et s'accentua avec une très grande rapidité : il ne sortit plus, depuis cette époque, des fours de Samadet aucune jolie pièce » (p. 20). L'auteur a été amené à parler de cet établissement en pleine connaissance de son sujet par la raison que « trois générations de collectionneurs » l'ont mis en possession d'un nombre considérable de pièces sorties de Samadet. On remarquera dans ce travail, bonne contribution de l'histoire de la céramique en France, une curieuse lettre adressée à l'abbé de Roquépine par le marquis de Chauvelin-Crisenoy (Fontainebleau, 15 octobre 1735), « intéressante à reproduire, remarque de M. le Dr Sen-

tex, parce qu'elle donne une idée des mœurs des ruraux de l'époque, qu'elle prouve que ce n'était pas alors, autant qu'on veut bien le dire, le règne du bon plaisir; qu'en somme la justice était égale pour tous et que les pouvoirs publics du temps n'accusaient pas les tribunaux de *défaillances*, lorsqu'ils ne jugeaient pas selon leurs désirs. »

LANGUEDOC. — M. l'abbé J.-M. Vidal a donné un excellent chapitre d'histoire ecclésiastique dans son travail intitulé: *Les Origines de la province ecclésiastique de Toulouse (1295-1318)* (Toulouse, Privat, 1903, in-8 de 94 p. Extrait des *Annales du Midi*). Avant 1295, Toulouse était le chef-lieu d'un immense diocèse allant du confluent de la Garonne et du Tarn aux sources de l'Ariège et des portes de Carcassonne aux frontières d'Armagnac et de Comminges. Aussi, l'administration de ce vaste territoire était-elle une charge un peu lourde pour un seul évêque. Boniface VIII essaya, en 1295, de créer le diocèse de Pamiers aux dépens de celui de Toulouse; mais l'opposition de l'évêque de Toulouse ne lui permit pas d'atteindre ce but et ce fut seulement Clément V qui, en 1308, fixa d'une manière définitive les limites et les revenus du nouveau diocèse. Jean XXII, son successeur, ne s'arrêta pas là, et, élevant Toulouse au rang de métropole, il trouva le moyen, dans les limites de son diocèse, de tailler encore six nouveaux évêchés. M. l'abbé Vidal, dans la seconde partie de son travail, montre comment le Pape arriva à ses fins; puis, dans la troisième et dernière partie, il fait connaître la délimitation des diocèses et des menses de Toulouse, de Pamiers, de Mirepoix, de Montauban, de Rieux, de Lombez, de Saint-Papoul et de Lavaur. Excellent travail, fait en grande partie à l'aide de documents tirés des Archives du Vatican.

— Nous devons une mention au fascicule du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne* daté 1904, 1er semestre (t. VIII) (Narbonne, imp. Caillard, 1904, in-8 de XX-159 p.), qui vient de nous parvenir. Il est ainsi composé : *Le T cursif dans les inscriptions monétaires carolingiennes*, par M. G. Amardel (p. 1-23); — *Inventaires narbonnais du* XIVe *siècle*, publiés par M. J. Guiraud. III. *Inventaire de Pierre de Jean, évêque de Carcassonne (1338)* (p. 25-152); — *Notes archéologiques sur la région de Fleury-d'Aude*, par M. J. Campardou (p. 153-159).

LORRAINE. — Les collectionneurs d'imagerie populaire ne manqueront pas de faire le meilleur accueil à la jolie brochure que vient de publier M. François Mathias sous le titre : *Notice sur l'imagerie d'Épinal* (Épinal, imp. Pellerin, 1904, in-8 de 32 p., avec des reproductions d'anciennes gravures extraites des bois du temps. — Prix : 0 fr. 50). L'auteur nous parle d'abord des origines et des diverses créations de l'imagerie. C'est en 1796 que Jean-Charles Pellerin, horloger à Épinal, débuta dans le genre en faisant des cadrans en papier, imprimés et coloriés, dont les bois existent encore à l'usine actuelle (reproduction hors texte, en noir, entre les pages 8 et 9). Le succès salua cette nouveauté, qui ne tarda pas à être suivie, lors du rétablissement du culte catholique en France, par toute une série d'images de sainteté et de piété. Puis vinrent des dessins « se rapportant aux épisodes glorieux de la République et de l'Empire, sans négliger les nombreuses planches de sujets variés dont l'énumération serait trop longue. » A signaler spécialement aux amateurs les détails fournis sur les collections actuelles de l'imagerie. La maison Pellerin dispose de dix catalogues (grandes images, estampes fines, images ordinaires et dorées, soldats, batailles, histoire naturelle, galeries historiques, constructions, etc.). L'un de ces catalogues renferme les titres de la fameuse *Bibliothèque bleue* qui

compte 150 brochures de formats différents. Les dernières pages de l'opuscule sont consacrées à *Une Visite à l'imagerie* : c'est une description rapide mais très complète de l'établissement. Trente gravures illustrent la présente *Notice*, parmi lesquelles il convient de mentionner spécialement le cadran de Jean-Charles Pellerin, la bataille de la Moscowa, la bataille de Waterloo et le portrait de Kléber, en grand format, hors texte.

NORMANDIE. — M. l'abbé Porée a écrit une *Note sur Auguste Le Prévost et Charles Nodier* (Rouen, imp. L. Gy, 1903, in-8 de 13 p.). « Vers 1818, dit M. l'abbé Porée, le baron Taylor et M. de Cailleux, aide-de-camp du général de Lauriston, réunis dans le modeste salon que Charles Nodier avait ouvert dans sa maison de la rue de Choiseul, décidèrent d'entreprendre une vaste publication qui aurait pour titre : *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France.* » Cette publication commença par la Normandie, qui devait, à elle seule, comporter deux volumes, grand in-folio. Le premier parut en 1820 et le deuxième en 1825. La présente brochure renferme de curieux détails sur la manière dont fut composé ce tome II et sur une partie de la correspondance échangée à ce propos entre Le Prévost et Nodier.

— L'opuscule du même M. Porée qui a pour titre : *Une Vieille Description, du château du Vaudreuil* (Caen, Delesques, 1904, in-8 de 16 p., avec un plan) nous avait fait espérer, au premier abord, quelque renseignement relatif à ces peintures, dont l'exposition des Primitifs français a mis récemment en relief la perte irréparable. Mais nous nous sommes rapidement consolé de cette déception relative en voyant que M. le chanoine Porée nous offrait un document caractéristique au plus haut point des habitudes de l'aristocratie intelligente du XVIIIe siècle. L'abbé Pérégrin appartenait à cette classe de lettrés, nourris des souvenirs de l'antiquité classique, auxquels la versification ne coûtait sans doute qu'un mince effort. De ce joyeux compagnon, auquel la goutte faisait payer l'habitude des repas copieux et d'une vie trop sédentaire, nous trouvons le pareil partout où, comme au Vaudreuil, le maître du logis ouvrait son salon aux intellectuels du pays, et où se réunissait une « société brillante et d'esprit léger » comme la caractérise si bien M. le chanoine Porée.

ORLÉANAIS. — Nous avons sous les yeux les deux fascicules formant le tome III de la troisième série des *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans,* correspondant au 72e volume de la collection (Orléans, imp. A. Gout, 1903, in-8 de 372 p., avec 2 planches). Ce volume se compose des travaux suivants : *Notice historique sur l'abbé Pataud (1752-1817)*, par M. Ch. Cuissard (p. 1-52, avec 1 pl.) ; — *Les Grands Fléaux de l'humanité. La Tuberculose ; question sociale*, par M. le Dr Fauchon (p. 53-158) ; — *Note sur l'apparition d'une source jaillissante dans le lit de la Loire (juillet 1903)*, par M. R. Mille (p. 162-168, avec 1 pl.) ; — *Impressions artistiques*, poésies, par M. Ch. Michau (p. 169-173) ; — *Instantanés de l'autrefois*, poésies, par M. le Dr E. Arqué (p. 174-180) ; — *Le Théâtre orléanais à travers les âges*, par M. Abel Huard (p. 181-273) ; — *Les Fluides bocillogires étudiés au moyen de la furcelle*, par M. le comte de Tristan (p. 280-321) ; — *Les Vases égyptiens*, par M. Auguste Baillet (p. 322-337).

SAVOIE. — L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie a dernièrement publié le tome X de la quatrième série de ses *Mémoires* (Chambéry, Imp. savoisienne, 1903, in-8 de 760 p., avec 3 portraits et 4 planches). Sur les neuf études qui, indépendamment de quatre rapports

sur divers concours, ont servi à composer cet important volume, il n'en est pas moins de six revêtus de la signature de M. François Descostes : *Éloges de M. Hippolyte Lachat* (p. 1-19, avec portrait); — *Éloge de M. Ernest Arminjon* (p. 21-38, avec portrait); — *L'Esprit provincial en Savoie* (p. 41-76); — *Éloge de M. le comte de Mouxy de Loche* (p. 145-156, avec portrait); — *Éloges de Monseigneur Rosset, évêque de Maurienne* (p. 177-207); — *Les Émigrés en Savoie, à Aoste et dans le pays de Vaud (1790-1800), d'après des documents inédits* (p. 209-558). Quant aux trois autres mémoires, ce sont les suivants : *L'Age de la pierre en Savoie. Station de Saint-Saturnin, commune de Saint-Alban. Époque robenhausienne (pierre polie)*, par M. A. Perrin (p. 157-176); — *La Cathédrale de Saint-Jean-Baptiste et ses dépendances à Saint-Jean de Maurienne (Savoie), étude historique et archéologique*, par M. le chanoine S. Truchet (p. 559-700, avec 4 planches); — *Les Sentiments religieux, essai psychologique*, discours de réception de M. l'abbé Joseph Burlet (p. 701-728), auquel M. Fr. Descostes a répondu par un autre discours d'importance égale (p. 731-758).

— La même société savante a fait paraître : *Tableau de tous les membres de l'Académie (1820-1903) et Tables des noms et des matières contenues dans chacun des volumes des Mémoirs et Documents (1825-1902)* (Chambéry, Imp. savoisienne, 1903, in-8 de LVI-204 p.). La *table des noms* a été dressée par M. le Dr Alphonse-André Szerlecki. Quant à celle des matières, elle ne fait que reproduire, à la suite les unes des autres, les tables particulières des neuf premiers volumes de *Mémoires* et des sept volumes de *Documents*.

Belgique. — « Les instructions générales aux nonces des Pays-Bas espagnols, sous le règne d'Albert et d'Isabelle, comme d'ailleurs toutes les instructions générales, constituent une source de premier ordre pour l'histoire religieuse des temps modornes. » Telle est la conclusion d'un travail que MM. A. Cauchie et R. Maere ont inséré dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, et qu'ils ont fait tirer à part (Louvain, Peeters, 1904, in-8 de 33 p.). Ce travail a pour titre : *Les Instructions générales aux nonces des Pays-Bas espagnols (1595-1635)*. C'est une sorte de répétition de l'Introduction au *Recueil des instructions générales aux nonces de Flandre* que MM. Cauchie et Maere publient pour la Commission royale d'histoire de Belgique.

Italie. — Le numéro d'avril 1904 de la *Rassegna gregoriana* (Rome, Desclée, Lefebvre et Cie) contient sur l'œuvre liturgique et musicale de Solesmes, des articles qu'il ne nous semble pas inutile de signaler à nos lecteurs. Ce sont trois memoires présentés au congrès grégorien de Rome par Dom Paul Cagin, Dom Lucien David et Dom André Mocquereau. Le premier nous donne un aperçu lucide sur *l'Œuvre de Solesmes dans la restauration du chant grégorien*, avec trois portraits bien vivants de Dom Guéranger, de Dom Pothier et Dom Mocquereau. Le second nous révèle *Comment les mélodies grégoriennes ont été retrouvées*. Le troisième enfin, avec une compétence que nul ne saurait discuter, nous fait connaître dans *l'École grégorienne de Solesmes sa méthode critique*, méthode dont il a été le véritable fondateur.

Publications nouvelles. — *Questions bibliques*, par l'abbé de Broglie (in-12, Lecoffre). — *Autour de la question biblique*, par A.-J. Delattre (in-18, Roger et Chernoviz). — *Évangile selon saint Luc*, traduction et commentaire par V. Rose (in-16, Bloud). — *Évangile selon saint Matthieu*, traduction et commentaire, par V. Rose (in-16, Bloud). — *Évangile selon saint Marc*, traduction et commentaire, par V. Rose (in-16, Bloud). — *Compendium ceremoniarum sacerdotis et ministris sacris*, auctore M. Hausherr (petit in-16, Friburgi

Brisgoviae, Herder). — *Puissance divine du sacerdoce catholique*, par Mgr Fèvre (in-8, Savaète). — *Le Réalisme chrétien et l'idéalisme grec*, par l'abbé L. Laberthonnière (in-18, Lethielleux). — *De Imitatione Christi*, auctore Thomas Hemerken a Kempis, edidit M. I. Pohl (2 vol. in-16, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Marie et la Compagnie de Jésus*, par A. Drive (gr. in-8, Castermann). — *Élévations sur les litanies de la Très Sainte Vierge*, par l'abbé Genty de Bonqueval (gr. in-8, Vic et Amat). — *De la Clandestinité dans le mariage*, par l'abbé R. Bassibey (in-18, Oudin). — *La Discipline ecclésiastique des églises réformées en France*, par L. Pidoux (in-8, Lausanne, impr. Bridel). — *La Fonction de la mémoire et le Souvenir affectif*, par F. Paulhan (in-18, Alcan). — *Essai sur le rire. Ses formes, ses causes, son développement et sa valeur*, par J. Sully (in-8, Alcan). — *La Philosophie de Feuerbach et son influence sur la littérature allemande*, par A. Lévy (in-8, Alcan). — *L'Année philosophique*, par F. Pillon (in-8, Alcan). — *Le Programme politique du positivisme*, par A. Baumann (in-18, Perrin). — *La Politique agraire*, par E. von Philippovich ; trad. de l'allemand, par S. Bouyssy (in-8, Giard et Brière). — *Le Droit des humbles, études de politique sociale*, par J.-E. Fidao (in-16, Perrin). — *L'Ouvrier devant l'État*, par P. Louis (in-8, Alcan). — *Les Lois naturelles*, par F. Le Dantec (in-8 cart., Alcan). — *Cours de massage, accessoire des soins d'accouchements*, par le Dr de Frumerie (in-18, Vigot). — *Notions de traitement manuel. Leçons de massothérapie et de kinésithérapie*, par le Dr de Frumerie (in-18, Vigot). — *Les Rayons X et l'Extraction des projectiles*, par C. Remy et P. Peugniez (in-8, Vigot). — *De la Conduite de la guerre. La Manœuvre pour la bataille*, par le Csl F. Foch (in-18, Berger-Levrault). — *L'Artillerie de campagne française*, par le Gal H. Rohne ; trad. par le capitaine F. L. J. (in-8, Berger-Levrault). — *L'Art à Toulouse*, par C. Douais (in-8, A. Picard et fils). — *Friedrich Preller der Ältere*, von J. Gensel (in-8, Leipzig, Velhagen und Klasing). — *Histoire abrégée de la musique*, par H. Boyer (in-18, Nony). — *Rome. Souvenirs d'un musicien*, par H. Maréchal (in-18, Hachette). — *La Deffence et illustration de la langue francoyse*, par J. du Bellay; éd. critique par H. Chamard (in-8, Fontemoing). — *Théorie brève de la composition littéraire*, par P. Debuchy (in-12, Tours, Cattier). — *Vers la pitié*, par C. Épry (in-18, Lemerre). — *L'Édelweiss*, par E. Gabory (in-16, Messein). — *Sous la feuille d'or*, par P. Delider (in-8, Messein). — *Parfums, poèmes*, par J. Mariel (in-16, Sansot). — *La Résurrection de la chair*, drame, par J. Princet (in-16, Stock). — *Comédies et Saynètes pour la jeunesse*, par E. Vesco (in-18, Colin). — *Terre maternelle*, par le Vte de Miramont-Fargues (in-18, Plon-Nourrit). — *Un Réveil*, par J. de la Brète (in-18, Plon-Nourrit). — *La Cravache*, par M. Paléologue (in-16, Plon-Nourrit). — *Marie-Claire*, par F. Deschamps (in-16, Perrin). — *Les Dieux familiers*, par J. Bertheroy (in-16, Fontemoing). — *De la Coupe aux lèvres*, par B.-M. Markévitch ; trad. par L. Golschmann et E. Jaubert (in-8, Ollendorff). — *Le Courandier*, par H. Lapaire (in-18 carré, Combet). — *Nitchevo !* par M. de Chonski (in-18, Colin). — *Le Fantôme des Tournoailles*, par J. de Coulomb (in-12, Henri Gautier). — *Les nouvelles Dames de la Haute-Neigeraie*, par B. de Buxy (in-12, Henri Gautier). — *L'Erreur*, par J. Rivière (in-12, Henri Gautier). — *Étude critique sur Bossuet*, par le chanoine V. Davin (in-8, Savaète). — *Le Style poétique et la Révolution romantique*, par E. Barat (in-8, Hachette). — *Au Seuil de leur âme. Études de psychologie critique*, par A. Reggio (in-16, Perrin). — *Le Thibet. Le Pays et ses habitants*, par F. Grenard (in-18, Colin). — *Trois Mois de campagne au Maroc. Étude géographique de la région parcourue*, par le Dr F. Weisberger (in-8, Leroux). — *Le Maroc d'aujourd'hui*, par E. Aubin (in-18, Colin). — *Autour de l'Afrique par le Transvaal*, par R. Huchard (in-18, Perrin). —

Luther und Luthertum in der ersten Entwickelung, von H. Denifle. Erster Band. (in-8, Mainz, Kirchheim). — *L'Église de France au* XVII*e siècle. Le Trône et l'autel*, par R. Musset (in-12, « Pages libres »). — *L'Église et la Révolution française. Des Cahiers de 1789 au Concordat*, par P. Brizon (in-12, « Pages libres »). — *Une Religieuse réparatrice, d'après son journal et sa correspondance*, par Mme S. S. (in-16, Perrin). — *Le Connétable de Bourbon, 1490-1527*, par A. Lebey (in-8, Perrin). — *La Mission de M. de Forbin-Janson auprès du grand-duc et de la grande-duchesse de Toscane, mars-mai 1673*, par C. Douais (in-8, A. Picard et fils). — *Le Mystère de Quiberon (1794-1795)*, par A. Lanne (in-18, Dujarric). — *L'Assemblée nationale de 1871. Gouvernement de M. Thiers*, par M. de Marcère (in-18, Plon-Nourrit). — *La Guerre de Sept ans. Histoire diplomatique et militaire*, par R. Waddington. T. II et III (2 vol. in-8, Firmin-Didot). — *Journal de l'expédition d'Égypte*, par le gal J.-P. Doguereau, publié par C. de la Jonquière (in-8, Perrin). — *Napoléon et l'Angleterre, 1803-1813*, par P. Coquelle (in-18, Plon-Nourrit). — *Péril jaune et Japon*, par A. de Croze (in-18, Comptoir général d'éditions). — *Lâchons l'Asie ; prenons l'Afrique*, par O. Reclus (in-18, Librairie universelle). — *Questions actuelles controversées*, par l'abbé Marchand (in-18, Tours, Cattier). — *Le Credo révolutionnaire*, par l'abbé Marchand (in-18, Tours, Cattier). — *Liberté, Égalité, Fraternité*, par le Mis Costa de Beauregard (in-18, Retaux). — *Histoire de l'abbaye royale et de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris. Première période (1113-1500)*, par Fourier Bonnard (in-8, Savaète). — *Cartulaire du prieuré de Saint-Mont (ordre de Cluny)*, publié par J. de Jaurgain (in-8, Champion). — *Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie, 1172-1361*, publiés par A. Longnon. *T. II. Le Domaine comtal* (in-4, Leroux). — *Le Pangermanisme en Autriche*, par G. Weil (in-18, Fontemoing). — *Grands Seigneurs d'autrefois. Le Duc et la duchesse de Bournonville et la Cour de Bruxelles*, par la Ctesse M. de Villermont (in-8, Retaux). — *Études sur l'Espagne*, par A. Morel-Fatio, 3e série (in-8, Bouillon). — *Le Portugal et le Saint-Siège*, par le marquis M. Swiney de Mashanaglass. T. III (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Madame de Montesson, douairière d'Orléans, 1738-1806*, par J. Turquan (in-18, Tallandier). — *Sous l'horizon. Hommes et choses d'hier*, par le Vte E.-M. de Vogüé (in-18, Colin).

VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Exégèse. Orientalisme. Abrégé de l'histoire de la religion (*l'abbé Vandepitte*) 68
Question d'Ecriture sainte (*Ch. P. Grannam*) ; trad. de l'anglais par *l'abbé L. Collin* 193
La Bible et l'Histoire (*le R. P. F. Prat*) 194
La Loi de Hammourabi (vers 2000 av. J.-C.) (*V. Scheil*) 195
Der Pharao des Auszuges. Eine exegetische Studie zu Exodus 1-15 (*Karl Mikzetta*) 196
La Bible et l'Archéologie syrienne (*V. Ermoni*) 197
Porta Sion. Lexikon zum lateinischen Psalter (Psalterium Gallicanum) unter genauer Vergleichung der Septuaginta und des hebräischen Textes mit einer Einleitung über die hebr.-griech.-latein. Psalmen und dem Anhang : Der apokryph Psalter Salomons (*Jakob Ecker*) 198
Les Psaumes ; trad. de l'hébreu par *M.-B. d'Eyragues* 198
Die chronologischen Fragen in den Büchern Ezra-Nehemia (*Joseph Fischer*) 199
Les Juifs et le Messie. Première Partie. Les Espérances messianiques des anciens Juifs (*A. Paulus*) 200
Les Juifs et le Messie. Deuxième Partie. Les Premières Prédications de Jésus (*le même*) 200
Les Juifs et le Messie. Troisième Partie. Jésus hors la loi (*le même*) 201
Les Juifs et le Messie. Quatrième Partie. L'Idée messianique après Jésus-Christ (*le même*) 201
Jésus, Messie et Fils de Dieu, d'après les Évangiles synoptiques (*M. Lepin*) 346
Lettres à l'abbé Loisy sur quelques points d'Ecriture sainte (*l'abbé G. Frémont*) 202
Evangile de saint Jean. Commentaires (*P.-M. Compagnon*). T. I. Vie publique de Jésus 203
L'Évangile d'après les quatre évangélistes harmonisés en un seul récit (*l'abbé H. Lesêtre*) 203
Eine Elfapostelmoral oder X. Recension der « beiden Wege » (*Theodor Schermann*) 204

Théologie dogmatique. Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de *l'abbé Mangenot*. Fasc. VIII-IX, X et XI (T. II) 147
Introductio ad sacram theologiam seu de veritate catholica e fidei (*Fr. Joanne Lottini*) 42
Institutiones theologiae dogmaticae specialis (*Fr. Joanne Lottini*). 42
Précis de la doctrine chrétienne (*l'abbé Servais*). T. II 66
Le Catéchiste expliquant la doctrine catholique (*Geo. Edw. Howe*) ; trad. de l'anglais par *l'abbé J. Debreyne*. 1re partie. Le Symbole des Apôtres 206
Catéchisme d'un laïque (*Emile Collas*) 454
Histoire du Credo. Le Symbole des Apôtres (*V. Ermoni*) 167
Le Tribunal de la penitence devant la théologie et l'histoire (*l'abbé P. Pelle*) 517

Théologie morale. Sermons. Œuvres choisies (*Mgr Billard*). Sermons, prônes et instructions. T. I..... 205
La Crèche, la croix, l'autel. Entretiens et discours (*l'abbé J. Vaudon*)..... 207
Conférences de la Madeleine. Carême 1903. Puissance de la femme. Action de l'Évangile (*l'abbé Henri Bolo*)..... 209

Apologétique. Le Christianisme, exposé apologétique (*G. de Pascal*). 1re partie. La Vérité de la religion..... 426
La Religion démontrée, ou les Fondements de la foi catholique devant la raison et la science (*le P. A. Hillaire*)..... 148
Lettre à un jeune bachelier sur les objections modernes contre la religion (*l'abbé Léon Désers*)..... 210
Nature et surnaturel. Élévation, décheance, état présent de l'humanité (*J.-V. Bainvel*)..... 225

Ascétisme et piété. L'Évangile du pauvre (*Mgr Baunard*)..... 211
Lettres spirituelles (*Bossuet*)..... 212
Nos Communications avec les morts (*l'abbé Henry Bolo*)..... 208
La Science de la prière (*le P. Ludovic de Besse*)..... 212
Réponse au P. Ludovic de Besse sur « La Science de la prière » (*l'abbé Poulain*)..... 213
Paillettes d'or. 12e série..... 213

Mélanges. La Publicité du culte catholique (*l'abbé Lucien Crouzil*)... 265
L'État religieux et le Clergé paroissial (*le R. P. Dom Gréa*)..... 358
L'Abstention religieuse dans le temps présent (*le chanoine Planeix*). 66
Le Mouvement chrétien (*Guibert*)..... 210

Hétérodoxie. La Magie dans l'Inde antique (*Victor Henry*)..... 44
Notes de mythologie syrienne (*René Dussaud*)..... 167
Joannis Hus Exposicio decalogi nach neuentdeckten Handschriften zum erstenmal herausgegeben von *Wenzel Flajshans*..... 167
Die Gnosis Grundlagen der Weltanschauung einer edleren Kultur (*E. H. Schmitt*]. T. I. Die Gnosis des Altertums..... 518

JURISPRUDENCE

Philosophie et Histoire du droit. Droit naturel (*A. Castelein*)..... 481
Précis élémentaire de l'histoire du droit français (*E. Glasson*)..... 483
Magyar alkotmány- és jogtörténel, tekintettel a nyugati államok jogfejlödésére (Histoire de la constitution et du droit hongrois, avec des considérations sur le développement du droit dans les États occidentaux) (*A. Timon*)..... 137
Les Fondateurs du droit international, leurs œuvres, leurs doctrines (*J. Barthélemy, H. Nézard, L. Rolland, J. Basdevant, G. Scelle, P. Avril, J. Delpech, L. Olive, A. Mallarmé, H. Balby*).... 485

Droit canonique et ecclésiastique. Compendium praelectionum juris regularis, *R. P. Piati Montani*, ad recentissimas leges ecclesiasticas redactum (*P. Victorio ab Appeltern*)..... 227

Droit international. Recueil des traités de la France, publié sous les auspices du ministère des affaires étrangères (*Jules de Clercq*). T. XXI (1897-1900)..... 347
Recueil d'actes interuationaux de l'empire ottoman, recueillis et publiés par *Gabriel Effendi Noradounghian*. T. III (1856-1878) et T. IV (1878-1902)..... 427
Vers la paix. Droits et devoirs des nations. Pacte de paix. Arbitrage. Désarmement (*E. Duplessix*)..... 227

Droit public et constitutionnel. Les Monarchies de l'empire allemand, organisation constitutionnelle et administrative (*le vicomte Combes de Lestrade*)..... 486
L'Introduction du regime parlementaire en France sous Louis XVIII et Charles X (*J. Barthélemy*)..... 487
De l'Application faite en Cochinchine du principe de la séparation des autorités administrative et judiciaire, décrets sur l'indigénat (*Antoine-Louis Carlotti*)..... 488

Droit administratif. Les Impôts en France, traité technique, avec Préface de *J. Caillaux*..... 489
Le Droit positif et la Juridiction administrative (Conseil d'Etat et conseils de préfecture) (*Léon Marie*)..... 490
De la Responsabilité envers les particuliers des fonctionnaires administratifs autres que les ministres (*Alfred-Georges Boulen*)... 492
Le Délégué cantonal sous la 3e République, ce qu'il doit connaître, ce qu'il peut faire, services qu'on attend de lui (*Albert Lantenois*) 497

Droit civil. Simples Explications sur le droit civil et ses bases nécessaires (*L. Jouitou*)..... 493
Supplément aux Principes de droit civil français de François Laurent (*Léon Siville*). T. VIII..... 493

Droit commercial. Législation ouvrière. Traité pratique des procès relatifs aux chemins de fer (exploitation commerciale) (*Gabriel de Villemandy*)..... 494
Du Rachat des chemins de fer et de ses consequences (*Robert Deubel*)..... 494
Loi espagnole sur la propriété industrielle du 16 mai 1902, trad. et commentaire par *Paul Carpentier*..... 495
L'Hygiène et la sécurité des travailleurs dans la législation française (*Albert Dullin*)..... 495
Essai sur la législation ouvrière aux Etats-Unis (*William Franklin Willoughby*) ; trad. par *A. Chaboseau*..... 34

Droit pénal. De la Criminalité en France dans les congrégations, le clergé et les principales professions, d'après les derniers documents officiels (*Georges Bertrin*)..... 454
Les Nouveaux Jugements du président Magnaud (*Henry Leyret*)... 497

Législation forestière. Code de la législation forestière (*A. Puton* et *Ch. Guyot*)..... 496

Mélanges. Les Associations et les cercles depuis la loi du 1er juillet 1901 (*Jacques Grumbach*)..... 496

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. La Science et la Philosophie (*Charles Bourdel*)..... 386
Des Adelard von Bath Traktat de eodem et diverso (*Dr Hans Willner*)..... 429
Dominicus Gundissalinus, de divisione philosophiae (*Dr Ludwig Baur*)..... 429
Méthodes et concepts (*Paul Dupuy*)..... 386
La Beauté rationelle (*Paul Souriau*)..... 388
L'Idéal esthétique, esquisse d'une philosophie de la beauté (*Fr. Roussel-Despierres*)..... 389
Faits et commentaires (*Herbert Spencer*); trad. de l'anglais par *Auguste Dietrich*..... 389
La Philosophie de l'effort (*Armand Sabatier*)..... 389
La Théorie du bonheur (*G. d'Azambuja*)..... 393
Le Bonheur et l'Intelligence (*Ossip-Lourié*)..... 393
Nouveau Programme de sociologie (*Eugène de Roberty*)..... 394
Combat pour l'individu (*Georges Palante*)..... 395
L'Éternel Conflit, essai philosophique (*William Romain Paterson* [*Benjamin Swift*]); trad. de l'anglais par *G. Milo*..... 396
Paradoxes philosophiques (*Mme Anna Wallenberg*); trad. du suédois 396
Considérations sur la critique de la raison pure (*le comte Domet de Vorges*)..... 398
La Formation du radicalisme philosophique (*Élie Halévy*). T. III... 399

Psychologie. Die Psychologie Alberts des Grossen (*Dr. Arthur Schneider*). 1. Teil..... 430
La Psychologie contemporaine (*Guido Villa*); trad. de l'italien par *Ch. Rossigneux, Valentin* et *Battesti*..... 390
Esquisse d'un système de psychologie rationnelle (*Emile Lubac*).... 391
Notions de psychologie appliquées à la pédagogie et à la didactique (*H. Timmerman*)..... 391

L'Absolu, forme pathologique et normale des sentiments (*L. Dugas*) 392
Les Phénomènes psychiques (*J. Maxwell*)..... 392
Le Langage intérieur et les Paraphasies (la Fonction endophasique) (*G. Saint-Paul*)..... 393

Morale. La Morale religieuse et métaphysique et la Morale laïque (*Charles Lejeune*)..... 393
Principes de morale sociale (*Louis Deschamps*)..... 36
La Morale de Kant (*André Cresson*)..... 399
Du Perfectionnement de l'homme (*J. de Lerne*)..... 395
Profession de foi du vicaire auvergnat, précédée de celle de M. Joseph Cerisier, financier notoire et coquin estimable (*Pierre-Félix*)..... 396

Métaphysique. Dieu et l'Ame, essai d'idéalisme expérimental (*Adolphe Coste*)..... 387
La Vie future, ou l'Immortalité de l'âme devant l'opinion humaine (*le Dr Maurice Bastié*)..... 387

Histoire de la philosophie. Mélanges. La Philosophie ancienne et la Critique historique (*Charles Waddington*)..... 397
Commentaire sur le Parménide (*Proclus le Philosophe*), suivi du commentaire anonyme sur les VII dernières hypothèses; trad. par *A. Chaignet*. T. III..... 397
Historia de la filosofia del siglo XIX (*Alberto Gomez Izquierdo*)..... 401
Esquisse d'une évolution dans l'histoire de la philosophie (*N. Kostyleff*)..... 397
Descartes, directeur spirituel. Correspondance avec la princesse Palatine et la reine Christine de Suède (*Victor de Swarte*)..... 398
La Philosophie religieuse de Pascal et la Pensée contemporaine (*Victor Giraud*)..... 398
La Vie et les œuvres de Ballanche (*Charles Huit*)..... 45
Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine; contribution à l'histoire des idées au XIXe siècle (*P.-Félix Thomas*)..... 399
Schopenhauer, l'homme et le philosophe (*A. Bossert*)..... 400
Les Maîtres de la pensée contemporaine (*J. Bourdeau*)..... 400
A Monsieur le comte L. Tolstoï, lettre ouverte d'un libre penseur.. 401

Éducation. Enseignement. Entretiens sur l'éducation (*la comtesse Zamoyska*) ; trad. du polonais par H. C..... 208
L'Éducation fondée sur la science (*C.-A. Laisant*)..... 394
Pestalozzi et l'Éducation populaire moderne (*A. Pinloche*)..... 229
L'Éducation laïque (*Camille Léger*)..... 359
L'État mère de famille et l'Éducation laïque des jeunes filles (*L. Le Bressan*)..... 265
L'Éducation du sentiment (*Edgard Montier*)..... 168
De dix-huit à vingt-trois ans. La Vie d'étudiant. L'École préparatoire et les grandes écoles (*W. Tampé*)..... 455
Pour la pédagogie (*Georges Dumesnil*)..... 228
De la Formation des maîtres de l'enseignement secondaire à l'étranger et en France (*M. Dugard*)..... 519

Sciences politiques, économiques et sociales. La Dépopulation en France, ses causes et ses remèdes (*Henry Clément*).. 32
Le Salaire (*L. Garriguet*)..... 33
La Coopération (*P. Hubert-Valleroux*)..... 31
Les Associations agricoles en Belgique (*Max Turmann*)..... 32
La Question syndicale au congrès de Chalon..... 32
Essai sur la légitimité du droit de coalition. Les Grèves de 1900 en France et à l'étranger (*A. Hours*)..... 34
Compendio di scienza delle finanze (*Michele Santoro*)..... 35
L'Etat, sa nature et ses fonctions (*le R. P. Th. Calmes*)..... 35
La Famille fait l'Etat (*Frantz Funck Brentano*)..... 36
Questions religieuses et sociales du temps présent (*l'abbé Planeix*). 46
Bibliothèque pacifiste internationale. Vers l'avenir (*Stéfane-Pol*). Les Deux Evangiles (*Stéfane-Pol*). La Paix armée (*Messimy*). France et Angleterre (*d'Estournelles de Constant*). La Marche vers la paix (*A. Follin*)..... 266
L'Année sociologique, publiée sous la direction de *Emile Durkeim* (6e année, 1901-1902)..... 37

Le Socialisme allemand et ses dernières évolutions (*l'abbé L. Winterer*) 38
Le Monde socialiste (*Léon de Seilhac*) 38
La Démocratie socialiste allemande (*Edgard Milhaud*) 39
Capital et travail (*Ferdinand Lassalle*) ; trad. de l'allemand par *Victor Dave* et *Léon Rémy* 39
Lettres historiques (*Pierre Lavroff* ; trad. par *M. Goldsmith*. T. II... 40
Intégralisme. Philosophie et sociologie (*Edouard Boulard*) 40
Le Peuple-roi, essai de sociologie universaliste (*Th. Darel*) 41
Un Socialisme en harmonie avec la doctrine économique libérale (*Eugenio Rignano*) 41

Ethnologie. Les Primitifs, étude d'ethnologie comparée (*Élie Reclus*) 46

Biologie. Controverses transformistes (*Alfred Giard*) 314
Traité des variations des os du crâne de l'homme et leur signification au point de vue de l'anthropologie zoologique (*le Dr A.-F. Le Double*) 314
Naissance et Mort, étude de socio-biologie et de médecine légale (*le prof. G. Morache*) 315

Médecine. Histoire. Généralités. La Sorcellerie et la Science des poisons au XVIIe siècle (*le Dr A. Masson*) 311
Poisons et sortilèges (*les Drs Cabanès* et *L. Nass*). 2e série 312
Montaigne et les Médecins (*le Dr Merleau-Ponty*) 313
Nouveau Formulaire magistral (*A.* et *G. Bouchardat*) 321
Manuel de la garde-malade (*Miss Eva Luckes*) ; trad. de l'anglais par *Mme J.-H. Caruchet* et *le Dr Félix Regnault* 322
La Vie et la santé (*E. Caustier*) 322

Hygiène. Hygiène de l'âme (hygiène morale) (*E. de Feuchtersleben*).. 317
Penseurs et savants ; leurs maladies, leur hygiène (*le Dr Gélineau*). 318
L'Alcoolisme et les moyens de le combattre jugés par l'expérience (*le Dr Jacques Bertillon*) 318
Analyse chimique et bactériologique des eaux potables et minérales (*F. Baucher*) 320
Mécanisme et éducation des mouvements (*Georges Demeny*) 320
La Fatigue et l'entraînement physique (*le Dr Philippe Tissié*) 321

Pathologie et Thérapeutique. Précis des maladies mentales (*le Dr A. Rémond*) 316
Étude médico-légale sur les traumatismes de l'œil et de ses annexes (*le prof. Baudry*) 317
Précis d'accouchement (*les Drs Louis Dubrisay* et *Cyrille Jeannin*).. 317
La Fièvre jaune, étude basée sur des observations personnelles (*le Dr J.-Th. Dupuy*) 319
La Peste, étude critique des moyens prophylactiques actuels (*le Dr J.-Th. Dupuy*) 319
Précis d'anatomie dentaire (*J. Choquet*) 320
La Purine et ses dérivés (*le Dr A. Mouneyrat*) 321

Sciences psychiques. Travail et plaisir, nouvelles études expérimentales de psycho-mécanique (*le Dr Ch. Féré*) 315
Recherches des causes déterminant le sexe (*le Dr Louis Billon*) 317

Sciences naturelles. La Vie illustrée des animaux, par *Edmond Perrier*. 3e fasc. Lions, tigres, chats, civettes (*A. Menegaux*) 520
Histoire naturelle de la France. 24e partie. Paléobotanique, (plantes fossiles) (*P.-H. Fritel*) 229
L'Elevage du lapin, et le lapin angora (*Cyrille de Lamarche*) 169
Le Poulailler pratique. Les Races de poules, leur élevage, conservation des œufs (*Cyrille de Lamarche*) 465

Agriculture. Horticulture. Sylviculture. Entomologie et parasitologie agricoles (*G. Guenaux*) 47
Plantes fourragères (*C.-V. Garola*) 431
Économie rurale (*Etienne Jouzier*) 149
Cours d'agriculture moderne à l'usage des écoles primaires (*A.* et *J. Ménard*) 534
Le Jardinage à la portée de tous, ou Traité de culture pratique, suivi d'une Notice sur l'apiculture et de recettes utiles à la mé-

nagère pour la préparation et la conservation des légumes et des fruits (*Pierard* et *Gillent*) 168
Le Livre d'or des roses (*Paul Hariot*) 348
Traité de sylviculture. T. II. Exploitation et aménagement des bois (*P. Mouillefert*) 48

Géologie. La Géologie expérimentale (*Stanislas Meunier*) 521

Sciences physiques et chimiques. Théorie analytique de la chaleur mise en harmonie avec la thermodynamique et avec la théorie mécanique de la lumière (*J. Boussinesq*) 402
Cours d'électricité (*H. Pellat*) T. II 403
Le Point critique des corps purs (*E. Mathias*) 404
Recueil d'expériences élémentaires de physique (*Henri Abraham*) 1re partie 405
La Télégraphie sans fil (*André Broca*) 405
Le Livre des appareils pneumatiques et des machines hydrauliques (*Philon de Byzance*) ; trad. de l'arabe par *le baron Carra de Vaux* 231
La Chimie physique et ses applications (*J. H. Van't Hoff*) ; trad. par *A. Corvisy* 406
Le Radium (*G.-H. Niewenglowski*) 406

Mécanique. L'Atelier moderne de constructions mécaniques. Procédés mécaniques spéciaux et tours de main (*Robert Grimshaw*) ; trad. de l'anglais par *A.-N. Lattuga*. 1re série 410
La Mécanique, exposé historique et critique de son développement (*Ernst Mach*) ; trad. de l'allemand par *Emile Bertrand* 411
L'Évolution de la mécanique (*P. Duhem*) 412

Sciences mathématiques. Cours de mathématiques supérieures à l'usage des candidats à la licence ès-sciences physiques (*l'abbé Stoffaes*) 407
Nouveaux Éléments de géométrie (*Ch. Méray*) 407
Éléments de géométrie à l'usage des élèves de l'enseignement moderne et des lycées (*Aurélien Faifofer*) ; trad. de l'italien par *Fr. Talenti* 408
Traité de géométrie (*C. Guichard*). 2e partie. Compléments 409
Mathématiques. IV. Grandeurs géométriques (*J. Pionchon*) 409
Petit Traité mathématique et pratique des opérations commerciales et financières (*J. Patou*). T. I. Arithmétique commerciale 410

Astronomie. Météorologie. Annuaire pour l'année 1904, publié par le Bureau des longitudes, avec deux Notices scientifiques ... 230

Topographie. Recherches sur les instruments, les méthodes et le dessin topographique (*le colonel A. Laussedat*). T. II. Seconde partie 151

Sciences militaires. Préparation de l'artillerie à la bataille. Écoles à feu en pleins champs (*le capitaine Le Rond*) 133
Conséquences tactiques de la création de l'infanterie cycliste (*le capitaine Gérard*) 133
Étude sur les marches et les manœuvres dans la haute montagne pendant l'hiver (*le commandant de Bonneval*) 133
L'Armée de l'avenir (*le général F. Marazzi*) ; trad. de l'italien par *le capitaine Maurel* 134
Le Jeune Officier d'infanterie et son instruction tactique (*le général von Janson*) ; trad. de l'allemand par *le lieutenant Hug* 134
L'Instruction de la troupe et des cadres (*le capitaine Luzeux*) 135
La Culture physique dans l'armée (*le docteur de Gaulejac*) 136
Thèmes tactiques à l'usage des candidats à l'École supérieure de guerre (*le capitaine Culmann*) 136
Dictionnaire militaire. 19e livraison (Proclamation-Régiment) 136

Marine. Les Marines de guerre modernes (*M. de Chasseloup-Laubat*). 150

Chasse. Nos Chiens, races, dressage, élevage, hygiène et maladie (*Paul Mégnin*) 150
Chasses et parties de chasses (*Th. Roosevelt*) ; trad. d'*Albert Savine* .. 221

Beaux-Arts. Biographies d'artistes. Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes (*Maxime Collignon* et *Louis Couve*). Planches 323

Le Capitole romain antique et moderne (*E. Rodocanachi*)..... 323
Les Villes d'art célèbres. Ravenne (*Ch. Diehl*). 324
Les Origines du crucifix dans l'art religieux (*Louis Bréhier*)..... 324
Manuel d'archéologie française depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance. 1re partie. Architecture (*Camille Enlart*). II. Architecture civile et militaire..... 325
Roc-Amadour. étude historique et archéologique (*Ernest Rupin*).... 326
Les Musés d'Europe. Le Louvre. La Peinture (*Gustave Geffroy*)..... 326
Petit Inventaire illustré de la Chalcographie du Musée national du Louvre (*Henry de Chennevières*)..... 334
Les Musées d'Europe. Versailles (*Gustave Geffroy*)..... 326
Les Musées d'Europe. Londres. La National Gallery (*Gustave Geffroy*). 326
Les Grands Artistes. Poussin (*Paul Desjardins*)..... 327
Les Grands Artistes. Puget (*Philippe Auquier*)..... 328
Les Grands Artistes. Van Dyck (*Fierens-Gevaert*)..... 328
Les Grands Artistes. Vélasquez (*Élie Faure*)..... 328
Les Grands Artistes. Ingres (*J. Momméja*)..... 328
François Rude, sculpteur. Ses œuvres et son temps (*Louis de Fourcaud*)..... 328
L'Impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres (*Camille Mauclair*)..... 329
Les Deux Lippi (*I. B. Supino*); trad. de l'italien par *J. de Crozals*.. 329
Great Masters in painting and sculpture. Gaudenzio Ferrari (*Ethel Halsey*)..... 330
The british Artists series. Thomas Gainsborough (*Lord Ronald Sutherland Gower*)..... 330
Les Membres de l'Académie des beaux-arts depuis la fondation de l'Institut (*Albert Soubies*). Première série, 1795-1816..... 333
The Saints in christian art. Lives and legends of the english bishops and kings, mediaeval monks, and other later Saints (*Mrs. Arthur Bell*)..... 331
Les Questions esthétiques contemporaines (*Robert de la Sizeranne*). 332
Nouveaux Essais sur l'art contemporain (*H. Fierens-Gevaert*)..... 332
Budapest müvészete a Török hódoltság előtt (Les Beaux-Arts à Budapest avant l'occupation turque) (*C. Divald*)..... 142
Excursions artistiques et littéraires (*Gaston Sortais*). Première série. 333

Photographie. Manuel pratique du reporter photographe et de l'amateur d'instantanés (*Albert Reyner*)..... 349
La Photographie vitrifiée mise à la portée des amateurs (*René d'Hélicourt*)..... 432

Musique. Motu proprio sulla musica sacra. *Pio PP. X.* — Lettera di sua Santita Pio PP. X al signor cardinale Respighi, vicario generale di Roma sulla restaurazione della musica sacra. Vatican, 22 novembre 1903. Décret de la Congregation des Rites Urbis et Orbis donnant suite au Motu proprio, 8 janvier 1904..... 97
Le Rythme tonique dans la poésie liturgique et dans le chant des églises chrétiennes au moyen âge (*Pierre Aubry*)..... 98
L'Histoire dans l'hymnographie. Recherches historiques à travers quelques hymnes des xe-xie siècles (*Camille Daux*)..... 98
Les Problèmes musicaux d'Aristote. Texte grec avec trad. française et commentaire musical, etc. (*F.-A. Gevaert* et *J.-C. Vollgraff*).... 99
Die aristotelischen Musikproblem (*Gerard Tischer*)..... 101
ΑΡΙΣΤΟΞΕΝΟΥ ΑΡΜΟΝΙΚΑ ΣΤΟΙΧΕΙΑ. The Harmonics of Aristoxenus (*Henry S. Macran*)..... 101
Études musicales (*Camille Bellaigue*), 2e série..... 102
Hector Berlioz et la Société de son temps (*Julien Tiersot*)..... 103
Les Musiciens et la Musique (*Hector Berlioz*)..... 104
Un Artiste d'autrefois. Adolphe Nourrit, sa vie et sa correspondance (*Étienne Boutet de Monvel*)..... 105
Das deutsche Christuslied des neunzehnten Jahrhunderts (*Friedrich Nippold*)..... 105
Histoire de la musique. États scandinaves. Norvège, xixe siècle (*Albert Soubies*)..... 106
Cours de composition musicale (*Vincent d'Indy*). Premier livre, rédigé avec la collaboration d'*Auguste Sérieyx*..... 106
Manuales enciclopédicos Gili. Prácticas preparatorias de instrumentación (*Felipe Pedrell*)..... 107

Piccolo Lessico del musicista (*Amintore Galli*)..... 107
Veröffentlichungen der Neuen Bachgesellschaft. Jahrgang I, Heft 1. Joh. Seb. Bachs Werke. Lieder und Arien. Für eine Singstimme mit Pianoforte (Orgel oder Harmonium). Heft 2. Für vierstimmigen gemischten Chor (*Franz Wullnerr*)..... 107

Mélanges. La Philosophie des sciences et le Problème religieux (*le vicomte Robert d'Adhémar*)..... 533
Notes sur l'histoire générale des sciences (*Louis Favre*)..... 456
Cryptographie indéchiffrable, basée sur de nouvelles combinaisons rationnelles (*le lieutenant-colonel E. Myszkowski*)..... 359
La Cuisine et la Table modernes (*le Dr Lambling, le Dr A. Moreau, Douane, etc.*)..... 7
Le Vrai Guide du vendeur (*J. Brubach*)..... 455
L'Année technique (1902-1903) (*A. da Cunha*)..... 411

LITTÉRATURE

Grammaire. Linguistique. Philologie. Rhétorique.
Nouvelle Grammaire arabe (*J.-B. Périer*)..... 232
Petits Exercices arabes (*le même*). 1re partie. Morphologie..... 232
Étude sur le dialecte éolien. Sa place dans l'ensemble des dialectes grecs (*Charles Lambert*)..... 432
Les Jargons de la Farce de Pathelin, pour la première fois reconstués, traduits et commentés avec le bienveillant concours de philologues français et de professeurs d'Universités françaises et étrangères (*L.-E. Chevaldin*)..... 233
L'Enseignement vivant des langues vivantes (*J. Lecoq*)..... 152
Recueils d'arts de seconde rhétorique (*E. Langlois*)..... 349
Le Travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains (*Antoine Albalat*)..... 433

Folk-lore. Légendes du moyen âge (*Gaston Paris*)..... 235
Les Mille et une Nuits vendéennes. Légendes du Bas-Poitou (*Henri Bourgeois*). 1re série..... 67
Chansons populaires recueillies dans les Alpes françaises (Savoie et Dauphiné) (*Julien Tiersot*)..... 235
Histoire du lied, ou la Chanson populaire en Allemagne (*Édouard Schuré*)..... 238

Poésie. Le Râmâyana de Vâlmiki ; trad. en français par *Alfred Roussel* (Bâlakân la et Ayodhiâkânda)..... 49
Sapho ; trad. de Mme *Renée Vivien*..... 117
The Espurgatoire saint Patriz of Marie de France (*T. Ackinson Jenkins*)..... 522
Œuvres complètes d'*Alfred de Vigny*..... 108
Pensées d'automne (*Henri Jacottet*)..... 109
Les Chrysalides (*Louis Maigue*)..... 110
Les Haltes fleuries, sonnets intimes (*Georges Mengeot*)..... 111
L'Ame essentielle (*René Arcos*)..... 112
Vers le passé (*Paul Blonchemain*)..... 113
Au gré du vent (*L.-L. Regnier*)..... 114
Péchés d'aïeule (*A. de Valfère*)..... 114
Poèmes africains (*Émile Barbier*), 1re série..... 115
Les Martiniquaises (*Victor Duquesnay*)..... 116
La Souveraine Chimère (*Moritz Wronghel*)..... 116

Théâtre. Un Gant ; Le Nouveau Système (*Bjoernstjerne Bjoernson*), pièces traduites du norvégien par *Auguste Monnier*..... 117
Le Fils de la Nature (*Frédéric Halm*) ; adaptation française par *Adolphe Schleicher*..... 118
Gilbert, drame en trois actes, en vers (*Madeleine Lépine*)..... 118
Le Duc, comédie en cinq actes (*Ed. Hosemann*)..... 119
Seize Saynètes (*L.-M. Dubois*)..... 505
Monsieur l'aumônier (*Théodore Botrel*)..... 505
Fabiola, d'après le roman du cardinal Wiseman (*Jacques d'Ars*)..... 505
Un Gendre pour deux beaux-pères (*Daniel Auschitzky*)..... 505
Le Perroquet d'Arthur (*Daniel Auschitzky*)..... 505

L'Académicien (*Daniel Auschitzky*)..... 505
L'Exposition universelle (*Daniel Auschitzky*)..... 505
Mon Oncle le député ! (*Daniel Auschitzky*)..... 505
La Bombe glacée (*Daniel Auschitzky*)..... 505
L'Oncle du Canada (*Daniel Auschitzky*)..... 505
Les Gaffes d'un toutou (*Daniel Auschitzky*)..... 505
Condamné à mort ! (*F. Niolle*)..... 506
Pour grandir. Les Dents de lait (*Henriette Besançon*)..... 506
Le Gendarme par téléphone (*Jehan d'Agno*)..... 506
L'Ile verte (*H. Denizot*)..... 506
Le Retour d'Ulysse (*Ant. Athix*)..... 506
En chemin de fer (*Jehan Grech*)..... 506
La Journée des pièces d'or (*Amélie Amestoy*)..... 506
Ma Tante Chipdollars (*Jehan Grech*)..... 506
Cœurs français, 1870 (*Jehan Grech*)..... 506
Le Petit Lutin (*l'abbé A. Saulnier*)..... 506
Ohé ! Méphisto (*Ch.-C. Schmidt*)..... 506
Ariadne in Mantua, a Romance in five Acts (*Vernon Lee*)..... 457

Romans, contes et nouvelles. La Vendetta (*Honoré de Balzac*). 523
L'Emprise (*Pierre l'Ermite*)..... 6
Suzanne la doctoresse (*Charles de Vitis*)..... 7
Autour du mystère (*Gaston Dujarric*)..... 12
Monsieur de Migurac, ou le Marquis philosophe (*André Lichtenberger*) 12
Loulou (*G. Roveta*) ; trad. de *Lécuyer*..... 14
Sphinx blanc (*Guy Chantepleure*)..... 15
Au Jour le jour (*Jean Plémeur*)..... 15
Le Forçat secret (*Paul Ballaguy*)..... 16
Le Prestige (*Henri Dutin*)..... 16
La Muette (*Louis Létang*)..... 17
Marthe et Marie (*George Bonnamour*)..... 18
Protestante ! (*Jean Dulvy*)..... 18
L'Eternel Mensonge (*Étienne Renaud*)..... 19
Miriam de Magdala (*Th. Chèze*)..... 19
Le Secret du lendemain (*Julien Lefèvre*)..... 20
La Vierge de Nuremberg (*le comte A. de Saint-Aulaire*)..... 21
Sur les Hauts Plateaux (*R.-H. de Vandelbourg*)..... 21
La France nouvelle (*Ferdinand Duchêne*)..... 22
Scènes de la vie polynésienne (*Louis Becke*) ; trad. de *Henri Chateau*. 22
Terre nouvelle (*Vincent Détharé*)..... 23
L'Eau profonde. Les Pas dans les pas (*Paul Bourget*)..... 24
L'Amour en fuite (*Henri Bordeaux*)..... 26
Œuvres complètes du *comte Léon Tolstoï* ; trad. de *J.-W. Bienstock*. T. VII et VIII (Guerre et Paix)..... 27
Œuvres complètes du *comte Léon Tolstoï* ; trad. de *J.-W. Bienstock* (Que devons-nous faire ?) T. XXVI..... 27
La Nouvelle Beauté (*Jean Reibrach*)..... 28
L'Enfant à la balustrade (*René Boylesve*)..... 29
L'Intaille (*Pierre Huguenin*)..... 30
Romain Pugnadorès (*Eugène de Margerie*)..... 266
Le Secrétaire de Madame la duchessse (*Léon de Tinseau*)..... 289
Le Passé (*Resclauze de Bermon*)..... 290
Le Bonheur des autres (*Alexis Noël*)..... 292
Élias Portolú (*Grazia Deledda*) ; trad. de l'italien par *G. Hérelle*)..... 293
Le Gouffre (*Léonide Andréief*) ; trad. du russe par *S. Persky*..... 294
Gabriel Heidepeter (*Pierre Rosegger*) ; trad. de l'allemand par *H. Bloch* 295
Le Roman d'une orpheline (*Heimburg*) ; trad. de l'allemand par *V. Tissot*..... 296
Les Amours de Li-Ta-Tchou (*Charles Pettit*)..... 296
Le Détroit (*Jean Madeline*)..... 297
Le Semeur (*Gabriel Maurière*)..... 298
L'École des Rois (*M. Reepmaker*)..... 299
Où va la vie . . . (*Georges Lechartier*)..... 300
Vers la bonté (*Paul Ginisty*)..... 301
Leurs Parents (*Claude Sénéchal*)..... 301
La Clé des carrières (*Abel Faure*)..... 301
Sœur Alexandrine (*Champol*)..... 302
Les Fiançailles d'Yvonne (*J.-H. Rosny*)..... 303

Le Lac Noir (*Henry Bordeaux*) 305
Reutlingen l'Irrésistible (*Hans Werder*) ; trad. de l'allemand par *Raymond Émery* 306
Guilleri-Guilloré (*Charles Foleij*) 307
Les Derniers Jours de Saint-Pierre (*Remy Saint-Maurice*) 307
Le Maître de la Mer (*Melchior de Vogüé*) 307
Innocent of a Crime (*Captain Paul Witt*) 67
De Allende Pajares. Paisajes y cuentos (*el conde de las Navas*) 67
Nella Vita (*Stella di Robilant*) 535

Ouvrages pour la jeunesse. Les Semeurs de glace (*Paul d'Ivoi*) 5
Le Zouave de Malakoff (*Louis Boussenard*) 9
L'Automobile enchantée (*H. Gauthier-Villars* et *G. Trémisot*) 7
Second Mariage (*B. de Buxy*) 499
L'Héritière de Châteaubleu (*Marguerite Levray*) 499
Quérida (*Marthe Lachèze*) 500
Vers l'abîme (*Mme Chéron de la Bruyère*) 500
Le Bonheur de Marthe (*Lucie des Ages*) 501
Sœur d'artiste (*M. d'Agon de la Contrie*) 501
Une Petite Sauvage (*Marguerite Levray*) 501
Constantin Auguste (*M. Dabaumont*) 501
A chacun sa chimère (*Mathilde Alanic*) 502
Portraits d'enfants (*Jean Barbet de Vaux*) 502
Cœur de père (*Roger des Fourniels*) 502
L'Epi et l'Alcyon (*Mme Chéron de la Bruyère*) 503
La Fille de Frantal, suite de L'Épi et l'Alcyon (*Mme Chéron de la Bruyère*) 503
A-t-il un cœur? (*Maria Stéphane*) 503
Les Palmarieu (*Marie Thiéry*) 504
La Fresnaie (*M. Aigueperse*) 504
Christiane (*Serge d'Ivry*) 504
Jean Christophe (*Paul Deschamps*) 504

Périodiques et Albums. Le Noël, journal des enfants, 1902. T. XVII et XVIII 10
Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles. T. XXIV 10
Le Roy-Soleil (*Gustave Toudouze* et *Maurice Leloir*) 8
Tur-Lu-Ri (*Ch. Moreau-Vauthier*) 9
Album pittoresque du « Noël » 9

Épistoliers. *Roberti Gaguini* Epistole et Orationes; texte publié sur les éditions originales de 1498, précédé d'une notice biographique et suivi de pièces diverses en partie inédites, *par Louis Thuasne.* 522
Lettres inedites de *Sainte-Beuve* à Collombet, publiées par *G. Latreille* et *M. Roustan* 238

Littérature grecque. Les Phéniciens de l'Odyssée (*Victor Bérard*). 242

Histoire et critique littéraire. Histoire de l'édition bénédictine de saint Augustin (*A.-M.-P. Ingold*) avec le Journal inédit de Dom Ruinart 434
Les Prédicateurs de la scène (*François Veuillot*) 350
L'Ame et l'évolution de la littérature des origines à nos jours (*Georges Dumesnil*) 239

Littérature française. Avant la gloire. Leurs débuts (*Henri d'Alméras*) 51
Propos littéraires (*Émile Faguet*) 435
Les Samedis littéraires (*J. Ernest-Charles*) 154
La Vie et les Livres (*Gaston Deschamps*) (6e série) 437
Études critiques (*Joseph Bédier*) 264
Balzac dans l'intimité et les Types de la « Comédie humaine » (*Jean Lhomer*) 352
L'Œuvre de M. Paul Bourget et la Manière de M. Anatole France. Etude critique (*Albert Reggio*) 52
L'Évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains (*Jean Lionnet*) 531
Les Grands Écrivains français. André Chénier (*Émile Faguet*) 50
Une Page perdue de H. de Balzac, notes et documents (*le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul*) 351

Littérature étrangère. Antonio Beccadelli detto il Panormita (*Michele Natale*) 438

Mélanges. Proverbes d'autrefois (*le Dr H. Coulon*) 234
La Sarabande, ou Choix d'anecdotes, bons mots, chansons, gauloiseries, épigrammes, épitaphes, réflexions et pièces en vers des Français depuis le xve siècle, jusqu'à nos jours (*Léon Vallée* et *Un Bibliophile ami*) (1re serie) 155
Causeries (*le R. P. Van Tricht*). T. VII 66

HISTOIRE

Géographie et Voyages. L'Année cartographique. Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie, dressé et rédigé sous la direction de *F. Schrader*. 13e supplément 214
Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin* et *Fr. Schrader*). N° 49, Japon, Corée, Mandjourie ; n° 64, Afrique occidentale française 215
Sveriges karta. Tiden till omkring 1850 (Cartographie de la Suède, période s'étendant jusque vers 1850) (*Sven Lönborg*) 157
Il mio Giornale. Racconti e ricordi di viaggi in Italia, in Francia e nell' America del Sud (1863-1883) (*G. A. Rossi*). T. I. 215
Angermannaalfvens flodområde (le Bassin de l'Angermannaälf) (*Karl Ahlenius*) 156
Nuits de Norvège (*Raoul de Lagenardière*) 216
Côtes et ports français de la Manche (*Charles Lenthéric*) 216
Au Pays de Jésus. Souvenirs d'un voyage en Palestine (*Matilde Serao*) ; trad. de l'italien par *Mme Jean Darcy* 240
L'Asie inconnue. Vers la ville interdite (*le Dr Sven Hedin*) ; trad. du suédois par *Ch. Rabot* 220
La Corée (*Un missionnaire*) 510
En Corée (*Angus Hamilton*) ; trad. de l'anglais par *L. Bazalgette* 510
La Corée et la Guerre russo-japonaise (*Villetard de Laguérie*) 509
Pauvre et douce Corée (*Georges Ducrocq*) 511
La Solution de la crise mandchourienne (*E. de Cyon*) 512
Les Missions en Indo-Chine (*Un témoin*) 513
L'Indo-Chine et son avenir économique (*Albéric Néton*) 513
L'Empire d'Annam (*Charles Gosselin*) 514
Au pays Moï (*le marquis de Barthélemy*) 221
Le Japon (*Un missionnaire*) 508
Au Japon (*A.-B. de Guerville*) 508
En Extrême-Orient. Récits et notes de voyage (1900-1901) (*Joseph Halquin*) 507
L'Empire de la Méditerranée (*René Pinon*) 217
A travers les oasis sahariennes. Les Spahis sahariens (*Guillaume de Champeaux*) 218
Un Contre-Rezzou au Hoggar (*Guillo Lohan*) 218
Le Voyage de *Nachtigal* au Ouadaï ; trad. complète par *Joost Van Vollenhoven* 219
Voyage au Rio Curua (20 novembre 1900-7 mars 1901) (*O. Coudreau*). 222
Voyage à la Mapuérá (21 avril 1901-24 décembre 1901) (*O. Coudreau*). 222
Voyage au Maycurú (5 juin 1902-12 janvier 1903) (*O. Coudreau*) 222
Forschungsfahrten im Südlichen Eismeer (1819-1821) (*F. de Bellingshausen*) ; trad. allemande du russe par *H. Gravelius* 224

Histoire ancienne. Les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'en l'an 100 avant notre ère, étude historique (*H. d'Arbois de Jubainville*) 438
Les Chrétiens ont-ils incendié Rome sous Néron ? (*Paul Allard*) 267

Histoire générale. Histoire de la charité (*Léon Lallemand*). T. II. Les Neuf Premiers Siecles de l'ère chrétienne 52
Cours d'histoire. Classe de seconde, sections A. B. C. D. L'Europe et la France du dixième siècle à 1715 (Programme du 31 mai 1902) (*J. Brugerette*) 267
Histoire contemporaine de 1815 à nos jours (*Camille Pelletan*) 69
L'Europe et la Révolution française (*Albert Sorel*). 6e partie. La

Trêve. Lunéville et Amiens, 1800-1803 442
Guerres contemporaines, 1792-1904 (*Paul Charbonnel*) 136
Le Génie en Chine (1900-1901) (*le colonel Legrand-Girarde*). 132

Histoire de l'Église. Tortures et tourments des martyrs chrétiens. Traités des instruments de martyre et des divers modes de supplice employés par les païens contre les chrétiens (*Antonio Gallonio*) ; trad. sur les originaux italien et latin 440
La Fuite de la persécution pendant les trois premiers siècles du christianisme ; ce qu'en a pensé Tertullien ; ce qu'en a pensé l'Église (*l'abbé Jolyon*). 457
Les Persécutions et la Critique moderne (*Paul Allard*) 267
Benoît XII (1334-1342) ; lettres communes analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican (*l'abbé Vidal*) 53
L'Église catholique aux dix-neuvième siècle (1800-1900) (*James Forbes*) 354
Conclavi, pontifici e cardinali nel secolo XIX. Atti concernenti la malattia, morte ed elezione del Papa (*Giovanni Berthelet*) 170
Le Pape Léon XIII (*Georges Goyau*) 170
Un Grand Pape. Vie de Léon XIII (*Émile Valsayre*) 418
Pie X, pontife et souverain (*Mgr Justin Fèvre*) 68
Le Pape Pie X (2 juin 1835-4 août 1903) 418

Histoire des ordres religieux. Les Hospitaliers en Terre-Sainte et à Chypre (1100-1310) (*J. Delaville Le Roulx*). 525
Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire. Les Pères de l'Oratoire (*le P. Louis Batterel*) ; publiés par *A.-M.-P. Ingold* et *E. Bonnardet*. T. III 244

Hagiographie Biographie ecclésiastique. Vies des saints illustrées (12e série) 419
Saint Wandrille, VIe-VIIe (*Dom Besse*). (Les Saints) 413
Sainte Colette de Corbie (*Alphonse Germain*). 414
Le Bienheureux Thomas More, 1478-1535 (*Henri Bremond*). 414
Sainte Germaine Cousin (1579-1601) (*Louis Veuillot*), et *François Veuillot* (Les Saints) 414
Au Pays de sainte Germaine, étude d'hagiographie et d'art (*Henri Lambercy*) 415
Szent Margit legendás könyve. Le Livre des légendes de sainte Marguerite (*G. Tarczai*) 146
Jean Halbout de la Becquetière (1593-1626) (*le R. P. Ubald d'Alençon*) 415
Le Cardinal Gousset, sa vie, ses œuvres, son influence (*le chanoine Gousset*). 415
Vie de Mgr Besson, évêque de Nîmes, Alais, Uzès (*l'abbé Louis Bascoul*) 416
Vie de Jules Marchand (*l'abbé Gourdel*), suivie de la Vie de Pierre-Édouard Chambalu, par Un directeur de Séminaire. 417
Un Professeur. Le P.-J.-M. Traboul, prêtre du Sacré-Cœur (*l'abbé H. Tatouat*) 417
Un Moine. Le P. Antoine Danzas, frère-prêcheur (*le R. P. Ingold*). 417
S. Em. le cardinal Merry del Val, secrétaire d'Etat de S. S. Pie X (*Mgr Justin Fèvre*) 536
Les Grands Hommes de l'Église au XIXe siècle. Ketteler (*Jean Lionnet*) 61
Henri Didon (*Jaël de Romano*) 451
Le Père Didon, sa vie et son œuvre, 1840-1900 (*le P. Stanislas Reynaud*) 532
Facta loquuntur, ou Dix Années d'activité épiscopale (*le Dr François Botek* et *A. Kleiber*) ; trad. par *le Dr Florent Thys*. 69

Histoire du moyen âge. Das Mittelalter einst und jetzt ; ein Wort zu Ehrhards Schriften über Katholizismus und moderne Kultur (*H. Grisar*). 169
L'Occident à l'époque byzantine. Goths et Vandales (*F. Martroye*) 353

Histoire de France. Histoire de France (*Ernest Lavisse*). T. II, I. Le Christianisme, les Barbares. Mérovingiens et Carolingiens (*C. Bayet, C. Pfister, A. Kleinclausz*) 355
L'Empire carolingien, ses origines et ses transformations (*Arthur Kleinclausz*) 54
Charlemagne et l'Église (*J. de la Servière*). 267

Études critiques d'après les textes sur « l'Histoire de Jeanne d'Arc » (1re série). Les Visions et les Voix (*Philippe-Hector Dunand*) . . . 419
Études critiques d'après les textes sur « l'Histoire de Jeanne d'Arc » (2e série). Sa Grandeur patriotique, intellectuelle, morale (*le même*) 419
Études critiques sur « l'histoire de Jeanne d'Arc ». La Légende anglaise de Jeanne « visionnaire, renégate, parjure », de 1431 à 1903. Étude préliminaire (*le même*) 419
L'Abjuration de Jeanne d'Arc au cimetière de Saint-Ouen et l'Authenticité de sa formule. Étude critique (*le chanoine Ulysse Chevalier*) 423
Jeanne d'Arc glorifiée par une Anglaise, *Lady Amabel Kerr*; trad. avec une préface et des notes par *L. de Beauriez*. 423
Les Archives du gouvernement à Luxembourg... Les Ascendants paternels de Jeanne d'Arc seraient-ils d'origine lorraine? (*Léon Dorez*) 424
Les Sources allemandes de l'histoire de Jeanne d'Arc. Eberhard Windecke (*Germain Lefèvre-Pontalis*). 424
Journal de Clément de Fauquembergue, greffier du Parlement de Paris, 1417-1435. Texte complet publié pour la Société de l'histoire de France par *Alexandre Tuetey*, avec la collaboration de *Henri La Caille*. T. I. 1417-1420 425
Mémoires de *Philippe de Commynes*. Nouvelle édition, publiée avec une Introduction et des notes, d'après un manuscrit inédit et complet, ayant appartenu à Anne de Polignac, comtesse de la Rochefoucault, nièce de l'auteur, par *B. de Mandrot*. 158
Louis XI, Jean II et la Révolution catalane, 1461-1473 (*Joseph Calmette*) 443
Le Maréchal de Château-Renault (1637-1716) (*Calmon-Maison*) . . . 165
Louis XV et Madame de Pompadour, d'après des documents inédits (*Pierre de Nolhac*) 444
La Révolution française racontée par un diplomate étranger. Correspondance du bailli de Virieu, ministre plénipotentiaire de Parme (1788-1793) (*le vicomte de Grouchy* et *Antoine Guillois*) . . . 161
Correspondance de la famille des Essarts (*le comte de Saint-Pol*) . . 69
Correspondance de *Le Coz*, évêque constitutionnel d'Ille-et-Vilaine et archevêque de Besançon, publiée par le *P. Roussel*. T. II . . . 249
Deux mois à Paris et à Lyon sous le Consulat. Journal de Mme de Cazenove d'Arlens (février-avril 1803), publié, pour la Société d'histoire contemporaine, par *A. de Cazenove* 338
Conspirateurs et gens de police. Le Complot des libelles (1802) (*Gilbert Augustin-Thierry*) 341
Souvenirs du *baron Hüe*, officier de la Chambre du roi Louis XVI et du roi Louis XVIII, 1787-1815, publiés par *le baron de Maricourt*. 245
De Waterloo à Sainte-Hélène (20 juin-16 octobre 1815). La Malmaison. Rochefort. Sainte-Hélène (*J. Silvestre*). 345
Napoléon et son fils (*Frédéric Masson*) 345
Une Page d'histoire en 1831-1832. La Duchesse de Berry dans la Vendée (son portrait à Avranches) (*Alfred de Tesson*) 535
L'Empire libéral. Études, récits, souvenirs. T. VII. L'Année fatale (Sadowa, 1866) (*Emile Ollivier*) 526
De 1815 à 1900. Notre politique intérieure devant l'histoire (*Henri Doniol*) 56

Histoire religieuse. L'Abbé de Rancé et Bossuet (*le P. Marie-Léon Serrant*) 159
La Diplomatie pontificale au XIXe siècle. Le Concordat entre Pie VII et le Premier Consul (1800-1802) (*le P. Hilaire Rinieri*); trad. de *l'abbé J.-B. Verdier* 342
L'Histoire, le texte et la destinée du concordat de 1801 (*l'abbé Em. Sévestre*) 441
Le Concordat, sa négociation, ses dix-sept articles, son histoire de 1801 à 1903 (*Auguste Body*) 441
Fausseté de la statue de Notre-Dame de l'Épine (dans l'hypothèse d'un miracle). Première réponse à M. Pannet (*l'abbé Misset*). . . . 259

Histoire des institutions et des mœurs. Les Officiers royaux des baillages et sénéchaussées et les institutions monarchiques locales en France à la fin du moyen âge (*Gustave Dupont-*

Ferrier) 342
La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres (*l'abbé P. Féret*). Epoque moderne. T. III. XVIIIe siècle. Phases historiques 250
La Société française pendant le Consulat. La Renaissance de la France (*Gilbert Stenger*) 335
Paris sous le Consulat. Recueil de documents pour servir à l'histoire de l'esprit public à Paris (*A. Aulard*). 337
La Cour et la Société du second Empire (*James de Chambrier*). 2e série. 162

Histoire diplomatique et militaire. Essai historique et topographique sur la bataille de Formigny (15 avril 1450) (*J. Lair*). 426
La Manœuvre de Denain (*le lieutenant Sautai*) 127
Choiseul à Rome, lettres et mémoires inédits (1754-1757) (*Maurice Boutry*) 55
Statues et statuettes de la Vendée militaire (*Henri Bourgeois*). 1re série. 269
L'Esprit de la guerre moderne. La Manœuvre d'Iéna. Étude sur la stratégie de Napoleon et sa psychologie militaire (*le général Bonnal*). 122
Mémoires militaires de Napoléon. Édition nouvelle publiée par *Désiré Lacroix*. T. I et II 123
Le *Général Le Grand, baron de Mercey* (1755-1828). Mémoires et souvenirs recueillis par *Ch. Rémond* 123
Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat de l'Empire, 1803-1814 (*le commandant Parquin*). 124
Journal *du capitaine François* (dit le Dromadaire d'Égypte), 1792-1830, publié par *Charles Grolleau* 124
La Politique orientale de Napoléon. Sébastiani et Gardane (1806-1808) (*Ed. Driault*) 343
Une Erreur historique. Le Général Dupont, d'après des documents inédits (*le lieutenant-colonel Titeux*) 120
La Guerre nationale de 1812, publiée par l'État-major russe. T. I . 125
Les Guerres continentales et les Pratiques des belligérants pendant le premier Empire (*René Mougenot*) 125
Histoire et art militaires (*le général Canonge*). Histoire militaire. T. I. 1re partie (des origines à 1789). Histoire militaire. T. II. 1re partie (1853-1866) 126
La Guerre de 1870-71, publiée par la Section historique du ministère de la guerre (suite). La Bataille de Forbach et la Retraite sur Metz et sur Châlons. Les Opérations autour de Metz, du 13 au 18 août. Bataille de Borny (journée du 13 au 14). La Campagne de l'armée du Nord ; Villers-Bretonneux, Pont-Noyelles, Bapaume 129
Histoire de la guerre de 1870-71. T. III. Wissembourg, Frœschwiller, Spicheren (*Pierre Lehautcourt*) 130
La Crise de Vionville (*le colonel Cardinal von Widdern*); trad. du *comt Richert* 131
De Bourges à Villersexel (20 décembre 1871-10 janvier 1871) (*le comt Georges Guionic*). 131
Mobiles et mobilisés de Vaucluse en campagne (1870-1871) (*Paul de Faucher*). 131
La Prusse et les Correspondances privées pendant la guerre de 1870-71 (*Quidam*). 132

Histoire maritime et coloniale. Au Tonkin pendant la conquête. Lettres d'un sergent (1884-1885) (*Frédéric Garcin*) 516
Au Tonkin, 1884-1885 (*le Dr Challan de Belleval*) 515
Dos d'âne (extraits du Journal de Jean Fleuri), scènes de la vie militaire au Tonkin (*Louis Boulé*) 171
Au Pays de la fièvre. Impressions de la campagne de Madagascar (*Jean Darricarrère*). 219

Histoire monastique. Cartulaire de l'abbaye de Porrois, au diocèse de Paris, plus connue sous son nom mystique Port-Royal (*A. de Dion*). T. I. 1204-1280 529
Histoire de l'abbaye de Micy Saint-Mesmin-lez-Orléans (502-1797). Son influence religieuse et sociale (*l'abbé Eugène Jarossay*) . . . 162

Histoire provinciale et locale. Essai historique sur l'église de Saint-Severin (*Adolphe Demy*) 254
Le Chapitre de Notre-Dame de Paris en 1790 (*l'abbé J. Meurel*). . . 253

Grandes Ecoles et Gens d'église au diocèse d'Amiens sous l'ancien régime (*l'abbé Dubourguier*) 528
Le Département de l'Orne en 1799-1800. Ephémérides de l'an VIII (*Louis Duval*) 340
Dictionnaire topographique du département de la Haute-Marne comprenant les noms de lieux anciens et modernes (*Alphonse Roserot*) 255
La Révolution en Franche-Comté. Etudes documentaires. La Révolution dans la Haute-Saône (*le Dr Ph. Maréchal*). 256
Un Coin du vieux Maine. Notre-Dame du Chêne. Saint-Martin-de-Connée. Orthe (*L. Pottier*). 253
Histoire de Notre-Dame de Quézac au diocèse de Mende (*l'abbé Albert Solanet*) 257
Pèlerinage de Cahuzac (*le chanoine Cazauran*) 258

Questions du jour. Le Pape et la Liberté (*le R. P. Constant*). . . 158
Concordat ou separation. Reflexions sur les rapports de l'Eglise catholique et de l'Etat français (*Georges Noblemaire*) 527
La Crise scolaire et religieuse en France (*J. Fontaine*) 359
L'Eglise et l'Etat. Les Leçons de l'heure présente (*l'abbé Ch. Denis*). 70
Situation politique, sociale et intellectuelle du clergé français (*le même*). 70
Les Congrégations religieuses et l'Expansion de la France (*Anatole Leroy-Beaulieu*) 536
Politique et Religion (*J.-B. Ripert*) 447
Essai politique. Les Idées d'un vieux goupillon, ou le Pourquoi de la guerre atroce que la toge et le bistouri font au sabre et au goupillon 268
Quelques motifs d'espérer (*l'abbé Félix Klein*) 250
Visions d'espoir (*Antonin Eymieu*) 252
Païens (*Antonin Eymieu*) 251
La Vie démocratique. Discours de *Marc Sangnier* (20 novembre 1903). Contradiction de M. Ferdinand Buisson 268
La Question du Maroc (*L. Sainte-Beuve*) 132
Question très actuelle. Les Catholiques et la liberté aux Etats-Unis (*James Forbes*) 269

Histoire étrangère. Geschichte des deutschen Volkes vom dreizehnten Jahrhundert bis zum Ausgang des Mittelalters (*Emil Michaël*). Dritter Band. Deutsche Wissenschaft und deutsche Mistik während des dreizehnten Jahrhunderts 163
Frédéric le Grand, d'après sa correspondance politique (*L. Paul-Dubois*) 164
Notes sur la Prusse dans sa grande catastrophe de 1806 (*Clausewitz*); trad. du *capitaine Niessel* 125
Comment la Prusse a préparé sa revanche, 1806-1813 (*le capitaine Charcton*. 132
Un Allié de Napoléon. Frédéric-Auguste, premier roi de Saxe et grand-duc de Varsovie (1763-1827) (*André Bonnefons*). 445
El Sitio de Barcelona en 1713-1714. Estudio historico (*Joaquin de la Llave y Garcia*) 128
A magyar nemzetségek a XIV század közepéig (Les Familles hongroises jusqu'au milieu du XIVe siècle (*le Dr J. Karácsonyi*) . . . 138
A magyar müvelö lés a XV. században, Antonio Bonfini Rerum Hungaricarum Decades-ének alapján. (La Civilisation hongroise au XVe siècle) (*Michel Császár*) 143
Magyarország egyházi és politikai összeköttetései a romai Szent-Székkel (Les Rapports religieux et politiques de la Hongrie avec le Saint-Siège (*G. Fraknói*). T. II et III 139
Egyháztörténelmi emlékek a magyarországi hitujitás korából (Souvenirs de l'histoire de l'Eglise à l'époque de la Réforme en Hongrie (*V. Bunyitay, R. Rapaics* et *J. Karácsonyi*). 141
A Magyarországi közoktatás története Maria-Terézia korában (Histoire de l'instruction publique en Hongrie sous Marie-Thérèse). T. I, 1740 à 1773 ; T. II, 1773 à 1780 (*le Dr Fináczy*). 144
L'Egide (*C. Bessonnet-Favre*). 360
A Social History of Ancient Ireland (*P. W. Joyce*) 58
Le Catholicisme en Irlande (*Georges Lecarpentier*). 457
Le Commerce et les marchands dans l'Italie méridionale au XIIIe

et au XIVe siècle (*Georges Yver*) 259
Le Pape Clément IX et la Guerre de Candie (*Ch. Terlinden*). . . . 529
La Question des réformes dans la Turquie d'Europe. Exposé documentaire (*Un non-diplomate*) 458
La Crise macédonienne. Enquête dans les vilayets insurgés (sept.-déc. 1903) (*Maurice Gandolphe*) 253
Pro Macedonia (*Victor Bérard*) 253
Le Siège de Pékin. Récits authentiques des assiégés (*Francis Laur*). 511
The History of Japanese Paper Currency (1868-1890) (*Masayoshi Takaki*) 536
Le Japon d'aujourd'hui (*G. Weulersse*) 355
L'Idéal américain (*Th. Roosevelt*) ; trad. par *A.* et *E. de Rousiers* . . 447
L'Anarchisme aux Etats-Unis (*Paul Ghio*) 448

Biographie française. Un Philanthrope d'autrefois. La Rochefoucauld-Liancourt, 1747-1827 (*Ferdinand-Dreyfus*). 449
Madame de Beaumarchais, d'après sa correspondance) *Louis Bonneville de Marsangy*) 356
Une Victime des septembriseurs. L'Abbé Jean-Baptiste Bottex, député du clergé de Bresse aux états-généraux, massacré aux journées de septembre (1749-1792). Notice biographique et étude d'histoire religieuse sur les débuts de la Révolution (*l'abbé Charles Dementhon*). 446
La Révolution en Bretagne, notes et documents. Audrein (Yves-Marie), député du Morbihan à l'Assemblée législative et à la Constitution, évêque constitutionnel du Finistère, 1741-1800 (*P. Hémon*). 261
Notice généalogique et biographique sur le conventionnel Danton et sa famille (*Arsène Thévenot*) 458
Un dernier Amour de Chateaubriand. Correspondance de Chateaubriand avec la marquise de V... 166
Les Grands Hommes de l'Église au XIXe siècle. La Moricière (*Eugène Flornoy*). 60
La Jeunesse de Balzac. Balzac imprimeur, 1825-1828 (*Gabriel Hanotaux et Georges Vicaire*). 61
Balzac à vingt ans (*Eugène Gilbert*) 353
Cinq Lettres sur Ernest Renan (*Ferdinand Brunetière*). 449
En Haut. Lettres de *la comtesse de Saint-Martial* (Sœur Blanche, Fille de la Charité), avec une notice biographique par *L. de Fischer* 531
Une Ame en prison, histoire de l'éducation d'une aveugle, sourde-muette de naissance (*Louis Arnould*). 71
Les Dernières Colonnes de l'Eglise (*Léon Bloy*). 452
Petites Confessions (Visites et portraits) (*Paul Acker*). 261

Biographie étrangère. Dugonics András életrajza (Biographie d'André Dugonics) (*Antoine Prónai*) 146
Un Gentilhomme suisse au service de la Hollande et de la France. Le Comte Guillaume de Portes (1750-1823), d'après des lettres et documents inédits (*Conrad de Mandach*) 262
Ministres et hommes d'État. Okoubo (*M. Courant*) 358
L'Autobiographie d'un nègre. Booker T. Washington ; trad. de l'anglais par *Othon Guerlac*. 452

Numismatique. Manuale di numismatica (*Solone Ambrosoli*). . . 454

Héraldique. Nobiliaire de Bar-le-Duc, 1771. 263

Mélanges Mélanges publiés par la Société des Bibliophiles françois. 1re et 2e parties. 57
Etudes d'histoire (*Arthur Chuquet*), 1re et 2e série 532

Bibliographie. A List of Books (with references to Periodicals) on the Philippine Islands in the Library of Congress (*A. P. C. Griffin*) with chronological list of Maps in the Library of Congress (*P. Lee Phillips*) 224

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Abraham (Henri)..... 405
Ackeb (Paul)..... 261
Adhémar (le vicomte Robert d') 533
Agrs (Lucie des)..... 501
Agno (Jehan d')..... 506
Agon de la Contrie (M. d') ... 501
Ahlenius (Karl)..... 156
Aiguepersse (M.)..... 504
Alanic (Mathilde)..... 502
Albalat (Antoine)..... 433
Alençon (le R. P. Ubald d')..... 415
Alhix (Ant.)..... 506
Allard (Paul)..... 267
Almeras (Henri d')..... 51
Ambrosoli (Solone)..... 454
Amestoy (Amélie)..... 506
Andrèief (Léonide)..... 294
Appeltern (P. Victorio ab)..... 227
Arbois de Jubainville (H. d'). 438
Arcos (René)..... 112
Arnould (Louis)..... 71
Ars (Jacques d')..... 505
Aubry (Pierre)..... 98
Augustin-Thierry (Gilbert)... 341
Aulard (A.)..... 337
Auquier (Philippe)..... 328
Auschitzky (Daniel)..... 505
Avril (P.)..... 485
Azambuja (G. d')..... 393

Bainvel (J.-V.)..... 225
Balby (H.)..... 485
Ballaguy (Paul)..... 16
Balzac (Honoré de)..... 523
Barbet de Vaux (Jean)..... 502
Barbier (Émile)..... 115
Barthélemy (J.)..... 485, 487
Barthélemy (le marquis de).. 221
Bascoul (l'abbé Louis)..... 416
Basdevant (J.)..... 485
Bastié (le Dr Maurice)..... 387
Batterel (le P. Louis)..... 244
Battesti..... 390
Baucher (F.)..... 320
Baudry (le prof.)..... 317
Baunard (Mgr)..... 211
Baur (le Dr Ludwig)..... 429
Bayet (C.)..... 355
Bazalgette (L.)..... 510
Beauriez (L. de)..... 423
Becke (Louis)..... 22
Bédier (Joseph)..... 254
Bell (Mrs. Arthur)..... 331
Bellaigue (Camille)..... 102
Belleval (le Dr Challan de).. 515
Bellingshausen (F. de)..... 224
Bérard (Victor)..... 242, 253
Berlioz (Hector)..... 104
Bermon (Resclauze de)..... 290
Berthelet (Giovani)..... 170
Bertillon (le Dr Jacques)..... 318
Bertrand (Émile)..... 411
Bertrin (Georges)..... 454
Besse (Dom)..... 413
Besse (le P. Ludovic de)..... 212
Bessonnet-Favre (C.)..... 360
Bezançon (Henriette)..... 506
Bienstock (J. W.)..... 27
Billard (Mgr)..... 205
Billon (le Dr Louis)..... 317
Bjoernstjerne Bjoernson..... 117
Blanchemain (Paul)..... 113
Bloch (H.)..... 295
Bloy (Léon)..... 452
Body (Auguste)..... 441
Bolo (l'abbé Henry)..... 208, 209
Bonnal (le général)..... 122
Bonnamour (George)..... 18
Bonnardet (E.)..... 244
Bonnefons (André)..... 445
Bonneval (le commandant de). 133
Bonneville de Marsangy (Louis)..... 356
Bordeaux (Henry)..... 26, 305
Bossert (A.)..... 400
Bossuet..... 212
Botek (le Dr François)..... 69
Botrel (Théodore)..... 505
Bouchardat (A.)..... 321
Bouchardat (G.)..... 321
Boulard (Édouard)..... 40
Boulé (Louis)..... 171
Boulen (Alfred-Georges)..... 492
Bourdeau (J.)..... 400
Bourdel (Charles)..... 386
Bourgeois (Henri)..... 67, 269
Bourget (Paul)..... 24
Boussenard (Louis)..... 6
Boussinesq (J.)..... 402
Boutet de Monvel (Étienne).. 105
Boutry (Maurice)..... 55
Boylesve (René)..... 29
Bréhier (Louis)..... 324
Bremond (Henri)..... 414
Broca (André)..... 405
Brubach (J.)..... 455
Brugerette (J.)..... 267
Brunetière (Ferdinand)..... 449
Bunyitay (V.)..... 141
Buxy (B. de)..... 499

Cabanès (le Dr)..... 312
Caillaux (J.)..... 489
Calmes (le R. P. Th.)..... 35
Calmette (Joseph)..... 443
Calmon-Maison..... 165
Canonge (le général)..... 126
Cardinal von Widdern (le colonel)..... 131
Carlotti (Antoine-Louis)..... 488

Carpentier (Paul)..... 495
Carra de Vaux (le baron)..... 231
Caruchet (Mme J.-H.)..... 322
Castelbin (A.)..... 481
Caustier (E.)..... 322
Cazauran (le chanoine)..... 258
Cazenove (A. de)..... 338
Chaboseau (A.)..... 34
Chaignet (A.)..... 397
Chalan de Belleval (le Dr)... 515
Chambrier (James de)..... 162
Champeaux (Guillaume de).... 218
Champol..... 302
Chantepleure (Guy)..... 14
Charbonnel (Paul)..... 136
Chareton (le capitaine)..... 132
Chasseloup-Laubat (M. de).. 150
Chateau (Henri)..... 22
Chennevieres (Henry de)..... 334
Cheron de la Bruyère (Mme)..... 500, 503
Chevaldin (L.-E.)..... 233
Chevalier (le chanoine Ulysse). 423
Chèze (Th.)..... 19
Choquet (J.)..... 320
Chuquet (Arthur)..... 532
Clausewitz 125
Clément (Henry)..... 31
Clercq (Jules de)..... 347
Collas (Émile)..... 454
Collignon (Maxime)..... 323
Collin (l'abbé L.)..... 193
Combes de Lestrade (le vicomte)..... 486
Commynes (Philippe de)..... 158
Compagnon (P.-M.)..... 203
Constant (le R. P.)..... 158
Constant (d'Estournelles de). 266
Corvisy (A.)..... 406
Coste (Adolphe)..... 387
Coudreau (O.)..... 222
Coulon (le Dr H.)..... 234
Courant (M.)..... 358
Couve (Louis)..... 323
Cresson (André)..... 399
Crouzil (l'abbé Lucien)..... 265
Crozals (J. de)..... 329
Császár (Michel)..... 143
Culmann (le capitaine)..... 136
Cunha (A. da)..... 411
Cyon (E. de)..... 512

Dabaumont (M.)..... 501
Dalvy (Jean)..... 18
Darcy (Mme Jean)..... 240
Darel (Th.)..... 41
Darricarrère (Jean)..... 219
Datin (Henri)..... 16
Daux (Camille)..... 98
Dave (Victor)..... 39
Debreyne (l'abbé J.)..... 206
Delaville Le Roulx (J.)..... 523
Deledda (Grazia)..... 293
Delpech (J.)..... 485
Dementhon (l'abbé Charles)... 446
Demenÿ (Georges)..... 320
Demy (Adolphe)..... 254
Denis (l'abbé Ch.)..... 70
Denizot (H.)..... 506
Deschamps (Gaston)..... 437
Deschamps (Louis)..... 36
Deschamps (Paul)..... 504
Désers (l'abbé Léon)..... 210
Desjardins (Paul)..... 327
Détharé (Vincent)..... 23
Deubel (Robert)..... 494
Diehl (Ch.)..... 324
Dietrich (Auguste)..... 389
Dion (A. de)..... 529
Diváld (C.)..... 142
Domet de Vorges (le comte).. 398
Doniol (Henri)..... 56
Dorez (Léon)..... 424
Douane..... 7
Driault (Ed.)..... 343
Dubois (L.-M.)..... 505
Dubourguier (abbé)..... 528
Dubrisay (le Dr Louis)..... 317
Duchêne (Ferdinand)..... 22
Ducrocq (Georges)..... 511
Dugard (M.)..... 519
Dugas (L.)..... 392
Duhem (P.)..... 412
Dujarric (Gaston)..... 12
Dullin (Albert)..... 495
Dumesnil (Georges)..... 228, 239
Dunand (Philippe-Hector)..... 419
Duplessix (E.)..... 227
Dupont-Ferrier (Gustave)..... 246
Dupuy (le Dr J.-Th.)..... 319
Dupuy (Paul)..... 386
Duquesnay (Victor)..... 116
Durkeim (Emile)..... 37
Dussaud (Rene)..... 167
Duval (Louis)..... 340

Ecker (Jakob)..... 198
Émery (Raymond)..... 306
Enlart (Camille)..... 325
Ermite (Pierre l')..... 6
Ermoni (V.)..... 167, 197
Ernest-Charles (J.)..... 154
Estournelles de Constant (d') 266
Eymieu (Antonin)..... 251, 252
Eyragues (M.-B. d')..... 198

Faguet (Émile)..... 50, 435
Faifofer (Aurelien)..... 408
Faucher (Paul de)..... 131
Faure (Abel)..... 301
Faure (Élie)..... 328
Favre (Louis)..... 456
Ferdinand-Dreyfus..... 449
Féré (le Dr Ch.)..... 315
Féret (l'abbé P.)..... 250
Feuchtersleben (E. de)..... 317
Fèvre (Mgr Justin)..... 68, 536
Fierens-Gevaert (H.)..... 328, 332
Fináczy (le Dr E.)..... 144
Fischer (Joseph)..... 199
Fischer (L. de)..... 531
Flajshans (Wenzel von)..... 167
Flornoy (Eugène)..... 60
Folký (Charles)..... 307
Follin (A.)..... 266
Fontaine (J.)..... 359
Forbes (James)..... 269, 354
Fourcaud (Louis de)..... 328
Fourniels (Roger des)..... 502

FRANÇOIS (le capitaine)..... 124
FRAKNÓI (G.)..... 139
FRÉMONT (l'abbé G.)..... 202
FRITREL (P.-H.)..... 229
FUNCK-BRENTANO (Frantz)..... 36

GAGUIN (Robert)..... 522
GALLI (Amintore)..... 107
GALLONIO (Antonio)..... 440
GANDOLPHE (Maurice)..... 253
GARCIA (Joaquin DE LA LLAVE Y) 128
GARCIN (Frédéric)..... 516
GAROLA (C.-V.)..... 431
GARRIGUET (L.)..... 32
GAULEJAC (le Dr DE)..... 136
GAUTHIER-VILLARS (H.)..... 7
GEFFROY (Gustave)..... 326
GÉLINEAU (le Dr)..... 318
GÉRARD (le capitaine)..... 133
GERMAIN (Alphonse)..... 414
GEVAERT (F.-A.)..... 99
GHIO (Paul)..... 448
GIARD (Alfred)..... 314
GILBERT (Eugène)..... 353
GILLENT..... 168
GINISTY (Paul)..... 301
GIRAUD (Victor)..... 398
GLASSON (E.)..... 483
GOLDSMITH (M.)..... 40
GOSSELIN (Charles)..... 514
GOURDEL (l'abbé)..... 417
GOUSSET (le chanoine)..... 415
GOWER (Lord Ronald Sutherland)..... 330
GOYAU (Georges)..... 170
GRANNAN (Ch. P.)..... 193
GRAVELIUS (H.)..... 224
GRÉA (le R. P. Dom)..... 358
GRECH (Jehan)..... 506
GRIFFIN (A. P. C.)..... 224
GRIMSHAW (Robert)..... 410
GRISAR (H.)..... 169
GROLLEAU (Charles)..... 124
GROUCHY (le vicomte DE)..... 161
GRUMBACH (Jacques)..... 496
GUENAUX (G.)..... 47
GUERLAC (Othon)..... 452
GUERVILLE (A.-B. DE)..... 508
GUIBERT..... 210
GUICHARD (C.)..... 409
GUILLOIS (Antoine)..... 161
GUIONNIC (le comt Georges).... 131
GUYOT (Ch.)..... 496

HALÉVY (Elie)..... 399
HALKIN (Joseph)..... 507
HALM (Frédéric)..... 118
HALSEY (Ethel)..... 330
HAMILTON (Angus)..... 510
HANOTAUX (Gabriel)..... 61
HARIOT (Paul)..... 348
HEDIN (le Dr Sven)..... 220
HEIMBURG..... 296
HÉLIECOURT (René D')..... 432
HENRY (Victor)..... 44
HÉMOND (P.)..... 261
HÉRELLE (G.)..... 293
HILLAIRE (le P. A.)..... 148
HOSEMANN (Ed.)..... 119
HOURS (A.)..... 34
HOWE (Geo. Edw.)..... 206
HUBERT-VALLEROUX (P.)..... 32
HÜK (le baron)..... 245
HUG (le lieutenant)..... 134
HUGUENIN (Pierre)..... 30
HUIT (Charles)..... 45

INDY (Vincent D')..... 106
INGOLD (A.-M.-P.)..... 244, 434, 417
IVOI (Paul D')..... 5
IVRY (Serge D')..... 504
IZQUIERDO (Alberto Gómez).... 401

JACOTTET (Henri)..... 109
JANSON (le général VON)..... 134
JAROSSAY (l'abbé Eugène)..... 162
JEANNIN (le Dr Cyrille)..... 317
JENKINS (T. Atkinson)..... 522
JOLYON (l'abbé)..... 457
JOUITOU (L.)..... 493
JOUZIER (Etienne)..... 149
JOYCE (P. W.)..... 58
JUBAINVILLE (H. D'ARBOIS DE). 438

KARÁCSONYI (le Dr J.)..... 138, 141
KERR (Lady Amabel)..... 423
KLEIBER (A.)..... 69
KLEIN (l'abbé Félix)..... 250
KLEINCLAUSZ (Arthur)..... 54, 355
KOSTYLEFF (N.)..... 397

LA BRUYÈRE (Mme CHÉRONDE) 500, 503
LA CAILLE (Henri)..... 425
LACHÈZE (Marthe)..... 500
LA CONTRIE (M. D'AGON DE).... 501
LACROIX (Désiré)..... 123
LAGENARDIÈRE (Raoul DE)..... 216
LAGUÉRIE (VILLETARD DE)..... 509
LAIR (J.)..... 426
LAISANT (C.-A.)..... 394
LA LLAVE Y GARCIA (Joaquin DE) 128
LALLEMAND (Léon)..... 52
LAMARCHE (Cyrille DE)..... 169, 456
LAMBERCY (Henri)..... 415
LAMBERT (Charles)..... 432
LAMBLING (Dr)..... 7
LANGLOIS (E.)..... 349
LANTÉNOIS (Albert)..... 497
LA SERVIÈRE (J. DE)..... 267
LA SIZERANNE (Robert DE) 332
LAS NAVAS (el conde DE)..... 67
LASSALLE (Ferdinand)..... 39
LATREILLE (G.)..... 238
LATTUGA (A.-N.)..... 419
LAUR (Francis)..... 511
LAUSSEDAT (le colonel A.) 151
LAVISSE (Ernest)..... 355
LAVROFF (Pierre)..... 49
LE BRESSANT (L.)..... 265
LECARPENTIER (Georges)..... 457
LECHARTIER (Georges) 300
LECOQ (J.)..... 152
LE COZ..... 249
LÉCUYER..... 14
LE DOUBLE (le Dr A.-F.) 314
LEE (Vernon)..... 457
LEFÈVRE (Julien)..... 20
LEFEVRE-PONTALIS (Germain).. 424
LÉGER (Camille)..... 359
LE GRAND, baron DE MERCEY (le général)..... 123

LEGRAND-GIRARDE (le colonel). 132
LEHAUTCOURT (Pierre)..... 130
LEJEUNE (Charles)..... 393
LELOIR (Maurice)..... 8
LENTHÉRIC (Charles)..... 216
LEPIN (M.)..... 346
LÉPINE (Madeleine)..... 118
L'ERMITE (Pierre)..... 6
LERNE (J. DE)..... 395
LE ROND (le capitaine)..... 133
LEROY-BEAULIEU (Anatole)..... 536
LESÊTRE (l'abbé H.)..... 203
LESTRADE (le vicomte COMBES DE)..... 486
LÉTANG (Louis)..... 17
LEVRAY (Marguerite)..... 499, 501
LEYRET (Henry)..... 497
LHOMER (Jean)..... 352
LICHTENBERGER (André)..... 12
LIONNET (Jean)..... 61, 153
LOHAN (Guillo)..... 218
LÖNBORG (Sven)..... 157
LOTTINI (Fr. Joanne)..... 42
LOVENJOUL (le vicomte de SPOELBERCH DE)..... 351
LUBAC (Émile)..... 391
LUCKES (Miss Eva)..... 322
LUDOVIC DE BESSE (le P.)..... 212
LUZEUX (le capitaine)..... 135

MACH (Ernst)..... 411
MACRAN (Henry S.)..... 101
MADELINE (Jean)..... 297
MAIGUE (Louis)..... 110
MALLARME (A.)..... 485
MANDACH (Conrad DE)..... 262
MANDROT (B. DE)..... 158
MANGENOT (l'abbé)..... 147
MARAZZI (le général F.)..... 134
MARÉCHAL (le Dr Ph.)..... 256
MARGERIE (Eugène DE)..... 266
MARICOURT (le baron DE)..... 245
MARIE (Léon)..... 490
MARSANGY (Louis BONNEVILLE DE)..... ...
MARTROYE (F.)..... 353
MASSON (le Dr A.)..... 311
MASSON (Frédéric)..... 345
MATHIAS (E.)..... 404
MAUCLAIR (Camille)..... 329
MAUREL (le capitaine)..... 134
MAURIÈRE (Gabriel)..... 298
MAXWELL (J.)..... 392
MÉGNIN (Paul)..... 150
MÉNARD (A.)..... 534
MÉNARD (J.)..... 534
MENEGAUX (A.)..... 520
MENGEOT (Georges)..... 111
MERAY (Ch.)..... 407
MERCEY (le général LE GRAND, baron DE)..... 123
MERLEAU-PONTY (le Dr)..... 313
MESSIMY..... 266
MEUNIER (Stanislas)..... 521
MEURET (l'abbé J.)..... 253
MICHAËL (Emil)..... 163
MIKETTA (Karl)..... 196
MILHAUD (Edgard)..... 39
MILO (G.)..... 369

MISSET (l'abbé)..... 259
MOMMEJÁ (J.)..... 328
MONNIER (Auguste)..... 117
MONTIER (Edgard)..... 168
MONVEL (Etienne BOUTET DE).. 105
MORACHE (le prof. G.)..... 315
MOREAU (Dr A.)..... 7
MOREAU-VAUTHIER (Ch.)..... 9
MOUGENOT (René)..... 125
MOUILLEFERT (P.)..... 48
MOUNEYRAT (le Dr A.)..... 321
MYSZKOWSKI (le lieut-colonel E.) 359

NASS (le Dr L.)..... 312
NATALE (Michele)..... 438
NÉTON (Albéric)..... 513
NÉZARD (H.)..... 485
NIESSEL (le capitaine)..... 125
NIEWENGLOWSKI (G.-H.)..... 406
NIOLLE (F.)..... 506
NIPPOLD (Friederich)..... 105
NOBLEMAIRE (Georges)..... 527
NOËL (Alexis)..... 292
NOLHAC (Pierre DE)..... 444
NORADOUNGHIAN (Gabriel Effendi)..... 427

OLIVE (L.)..... 485
OLLIVIER (Émile)..... 526
OSSIP-LOURIÉ..... 393

PALANTE (Georges)..... 395
PARIS (Gaston)..... 235
PARQUIN (le commandant)..... 124
PASCAL (G. DE)..... 426
PATERSON (William Romain) [Benjamin SWIFT]..... 396
PATOU (J.)..... 410
PAUL-DUBOIS (L.)..... 164
PAULUS (A.)..... 200, 201
PEDREL (Felipe)..... 107
PELLAT (H.)..... 403
PELLÉ (l'abbé P.)..... 517
PELLETAN (Camille)..... 69
PÉRIER (J.-B.)..... 232
PERRIER (Edmond)..... 520
PERSKY (S.)..... 294
PETIT (Charles)..... 296
PFISTER (C.)..... 355
PHILLIPS (P. Lee)..... 224
PHILON DE BYZANCE..... 231
PIAT (le R. P.)..... 227
PIE X (S. S.)..... 97
PIERARD..... 168
PIERRE-FÉLIX..... 396
PINLOCHE (A.)..... 229
PINON (René)..... 217
PIONCHON (J.)..... 409
PLANEIX (l'abbé)..... 46, 66
PLÉMRUR (Jean)..... 15
POTTIER (L.)..... 258
POULAIN (l'abbé)..... 213
PRAT (le R. P. F.)..... 194
PROCLUS le Philosophe..... 397
PRÓNAI (Antoine)..... 146
PUTON (A.)..... 496

QUIDAM..... 132

RABOT (Ch.)..... 220
RAPAICS (R.)..... 141
RECLUS (Elie)..... 46

REEPMAKER (M.)..... 299
REGGIO (Albert)..... 52
REGNAULT (le Dr Félix)..... 322
REGNIER (L.-L.)..... 114
REIBRACH (Jean)..... 28
RÉMOND (le Dr A.)..... 316
RÉMOND (Ch.)..... 123
RÉMY (Léon)..... 39
RENAUD (Etienne)..... 19
RESCLAUZE DE BERMON..... 290
REYNAUD (le P. Stanislas)..... 532
REYNER (Albert)..... 349
RICHERT (le comt)..... 131
RIGNANO (Eugenio)..... 41
RINIKRI (le P. Hilaire)..... 342
RIPERT (J.-B.)..... 447
ROBERTY (Eugène DE)..... 394
ROBILANT (Stella DI)..... 535
RODOCANACHI (E.)..... 323
ROLLAND (L.)..... 485
ROMANO (Jaël DE)..... 451
ROOSEVELT (Th.)..... 221, 447
ROSEGGER (Pierre)..... 295
ROSENBERG (J.)..... 205
ROSEROT (Alphonse)..... 255
ROSNY (J.-H.)..... 303
ROSSI (G. A.)..... 215
ROSSIGNEUX (Ch.)..... 390
ROUSIERS (A. DE)..... 447
ROUSIERS (E. DE)..... 447
ROUSSEL (le R. P. Alfred).... 49, 249
ROUSSEL-DESPIERRES (Fr.)..... 389
ROUSTAN (M.)..... 238
ROVETA (G.)..... 14
RUPIN (Ernest)..... 326

SABATIER (Armand)..... 389
SAINT-AULAIRE (le comte A. DE). 21
SAINT-MARTIAL (la comtesse DE). 531
SAINT-MARTIN (Vivien DE)..... 215
SAINT-MAURICE (Remy)..... 307
SAINT-PAUL (G.)..... 393
SAINT-POL (comte DE)..... 69
SAINTE-BEUVE (L.)..... 132
SANGNIER (Marc)..... 268
SANTORO (Michele)..... 25
SAPHO..... 117
SAULNIER (abbé A.)..... 506
SAUTAI (le lieutenant)..... 127
SAVINE (Albert)..... 221
SCELLE (G.)..... 485
SCHEIL (V.)..... 195
SCHERMANN (Theodor)..... 204
SCHLEICHER (Adolphe)..... 118
SCHMIDT (Ch. C.)..... 506
SCHMITT (E. H.)..... 518
SCHNEIDER (Dr Arthur)..... 430
SCHRADER (F.)..... 214, 215
SCHURÉ (Édouard)..... 238
SEILHAC (Léon DE)..... 38
SÉNÉCHAL (Claude)..... 301
SERAO (Matilde)..... 240
SÉRIEYX (Auguste)..... 106
SERRANT (le P. Marie-Léon).... 159
SERVAIS (l'abbé)..... 66
SÉVESTRE (l'abbé Em.)..... 441
SILVESTRE (J.)..... 345
SIVILLE (Léon)..... 493
SOLANET (l'abbé Albert)..... 257
SOREL (Albert)..... 442
SORTAIS (Gaston)..... 333
SOUBIES (Albert)..... 106, 333
SOURIAU (Paul)..... 388
SPENCER (Herbert)..... 389
SPOELBERCH DE LOVENJOUL (le vicomte DE)..... 351
STÉFANE-POL..... 266
STENGER (Gilbert)..... 335
STÉPHANE (Maria)..... 503
STOFFAES (l'abbé)..... 407
SUPINO (I.-B.)..... 329
SWARTE (Victor DE)..... 398
SWIFT (Benjamin) [William Romain PATERSON]..... 396

TAKAKI (Masayoshi)..... 536
TALENTI (F.)..... 408
TAMPÉ (W.)..... 455
TARCZAI (G.)..... 146
TATOUAT (l'abbé H.)..... 417
TERLINDEN (Ch.)..... 529
TESSON (Alfred DE)..... 535
THÉVENOT (Arsène)..... 438
THIÉRY (Marie)..... 504
THOMAS (P. Félix)..... 399
THUASNE (Louis)..... 522
THYS (Dr Florent)..... 69
TIERSOT (Julien)..... 103, 235
TIMMERMAN (H.)..... 391
TIMON (A.)..... 137
TINSEAU (Léon DE)..... 289
TISCHER (Gerard)..... 101
TISSIÉ (le Dr Philippe)..... 321
TISSOT (V.)..... 296
TITEUX (le lieutenant-colonel). 120
TOLSTOÏ (le comte Léon)..... 27
TOUDOUZE (Gustave)..... 8
TRÉMISOT (G.)..... 7
TURTEY (Alexandre)..... 425
TURMANN (Max)..... 32

UBALD D'ALENÇON (le R. P.).... 415

VALENTIN..... 390
VALFÈRE (A. DE)..... 114
VALLÉE (Léon)..... 155
VALSAYRE (Émile)..... 418
VANDELBOURG (R.-H. DE)..... 21
VANDEPITTE (l'abbé)..... 68
VAN TRICHT (le R. P.)..... 66
VAN VOLLENHOVEN (Joost)..... 219
VAN'T HOFF (J.-H.)..... 406
VAUDON (l'abbé J.)..... 207
VAUX (Jean BARBET DE)..... 502
VERDIER (l'abbé J.-B.)..... 342
VEUILLOT (François)..... 350, 414
VEUILLOT (Louis)..... 414
VICAIRE (Georges)..... 61
VIDAL (l'abbé)..... 53
VIGNY (Alfred DE)..... 108
VILLA (Guido)..... 390
VILLEMANDY (Gabriel DE)..... 494
VILLETARD DE LAGUERIE..... 509
VIRIEU (le bailli DE)..... 161
VITIS (Charles DE)..... 7
VIVIEN (Mme Renée)..... 117
VIVIEN DE SAINT-MARTIN..... 215
VOGÜÉ (Melchior DE)..... 307
VOLLGRAFF (J.-C.)..... 99

VORGES (le comte DOMET DE).. 398
WADDINGTON (Charles)..... 397
WALLENBERG (Mme Anna)..... 396
WERDER (Hans)..... 306
WEULERSSE (G.)..... 355
WIDDERN (le colonel CARDINAL VON)..... 131
WILLNER (Dr Hans)..... 429
WILLOUGHBY (William Franklin)..... 34
WINTERER (abbé L.)..... 38
WITT (Captain Paul)..... 67
WRONGHEL (Moritz)..... 116
WULLNERR (Franz)..... 107
YVER (Georges)..... 259
ZAMOYSKA (la comtesse)..... 208

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : AINGER (Alfred), 273. — BONNAFFÉ (Edmond), 75. — BÜCHNER (Alexandre), 362. — CORROYER (Édouard-Jules), 273. — DALSÈME (Jules), 361. — DESCHANEL (Émile), 172. — DREUX-BRÉZÉ (le marquis Henri-Scipion-Charles DE), 173. — DUCLAUX (Pierre-Émile), 537. — DVORAK (Antoine), 540. — FOUARD (abbé Henri-Constant), 76. — FOUQUE (Ferdinand-André), 360. — GISSING (Georges), 173. — GRÉARD (Vallery-Clément-Octave), 459. — GRUCKER (Emile), 539. — GUIBERT (Louis), 271. — HOLST (Hermann-Eduard), 273. — JÓKAI (Maurice), 538. — KÉRATRY (comte Emile DE), 453. — LACOMBE (Charles DE), 460. — LAVEDAN (le comte Léon), 172. — LAW (Thomas GRAVES), 461. — LEGRAND (Émile), 72. — MACÉ (Gustave), 361. — MAREY (Étienne-Jules), 539. — MARINONI (Hippolyte), 173. — MOLINIER (Auguste), 538. — MUGNIER (François), 460. — MURRAY (Alexander Stuart), 363. — NOLEN (Désiré), 361. — OTTÉ (Miss Elise C.), 174. — ROBERT (Ulysse-Léonard-Leon), 73. — SAINT-ALBIN (Alexandre-Adrien-Marc-Joseph-Emmanuel HUOT DE LONGCHAMP DE), 74. — SPENCER (Herbert), 75. — STANLEY (Henry), 541. — STEPHEN (Leslie), 362. — SUCHET (le chanoine Jules-Marie), 272. — TARDE (Gabriel DE), 540. — UJFALVY DE MEZÖ-KOSVED (Charles-Eugène), 270.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 78, 176, 275, 365, 463, 544.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 79, 176, 276, 364, 464, 544.
Concours et Prix, 276, 464, 544.
Prix Nobel, 79.
Congrès, 366.
Correspondance, 64.
Mélanges : Folk-Lore, 178. — Une Nouvelle Chanson de geste, 80. — Villon en Allemagne, 81. — Collection de cartulaires, 465. — Le Répertoire des sources historiques du moyen âge, 177. — Index, 79, 544. — Annuaire pontifical catholique pour 1904, 177. — Paris-Hachette, 277. — Archéologie campanaire, 80. — Société française des fouilles archéologiques, 367. — Société d'histoire de la Révolution de 1848, 465. — Projet de réorganisation générale des archives de France, 366. — La Bibliothèque de Turin, 276. — Almanachs pour 1904, 79.
Nouvelles : Paris, 81, 179, 277, 368, 466, 545. — Alsace, 84, 183, 280, 371, 469. — Anjou, 372, 547. — Berry, 84. — Beauvaisis, 85. — Boulonnais, 373, 469. — Bourgogne, 85, 374, 470, 548. — Bretagne, 86, 183, 375, 548. — Champagne, 281, 470. — Comté de Nice, 375. — Dauphiné, 87, 471. — Franche-Comté, 87, 184, 281, 376, 472, 548. — Guyenne et Gascogne, 548. — Hainaut, 88. — Ile-de-France, 185, 378. — Languedoc, 89, 186, 550. — Lorraine, 89, 473, 550. — Lyonnais, 186, 283. — Maine, 283, 378. — Nivernais, 283, 474. — Normandie, 90, 379, 474, 551. — Orléanais, 551. — Périgord, 284, 380. — Picardie, 475. — Poitou, 90. — Provence, 187, 284, 380, 475. — Savoie, 476, 551. — Vendômois, 380. — Vexin, 476. — Allemagne, 187. — Belgique, 188, 381, 476, 552. — Bulgarie, 381. — Espagne, 476. — Hongrie, 188. — Italie, 91, 189, 285, 477, 552. — Roumanie, 285. — Suisse, 477. — Brésil, 92, 189. — États-Unis, 93, 189, 286, 477.
Publications nouvelles, 93, 190, 286, 381, 477, 552.

ERRATA

Page 242, ligne 11, *au lieu de* : p. 181, *lisez* : p. 151.
Page 251, ligne 3, *au lieu de* : la Constitution, *lisez* : la Convention.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. FR. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1904. T. CI. 1.

RENNES, IMPRIMERIE FR. SIMON, SUCC^r DE A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTIÈME

(CENT-UNIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

3, RUE SAINT-SIMON, 5

1904

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — 1. *Le Guide de l'Empereur*, par RENÉ BAZIN. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 324 p., 3 fr. 50. — 2. *L'Inévitable Amour*, par ADOLPHE ADERER. Paris, Calmann-Lévy, in-16 de 338 p. 3 fr. 50. — 3. *La Dame aux lévriers*, par ALFRED POIZAT. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-18 de 254 p., 3 fr. 50. — 4. *La Faute*, par HENRI BUTEAU. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 311 p., 3 fr. 50. — *La Maison des dames Renoir*, par JACQUES DES GACHONS. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de 294 p., 3 fr. 50.

ROMANS ROMANESQUES. — 6. *On en meurt*, par ADRIENNE CAMBRY. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 315 p., 3 fr. 50. — 7. *Plus fort que tout*, par PAUL SERVIÈRES. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 278 p., 3 fr. 50. — 8. *La Dame aux breloques*, par GEORGES THURNER. Paris, Ducrocq, 1904, in-16 de 214 p., 3 fr. 50. — 9. *Isolée*, par BRADA. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-16 de 320 p., 3 fr. 50. — 10. *Délaissé*, par Mme OCTAVE FEUILLET. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 318 p., 3 fr. 50. — 11. *La Vie amoureuse de François Barbazanges*, par MARCELLE TINAYRE. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 327 p., 3 fr. 50.

ROMANS-FEUILLETONS. — 12. *Joseline*, par ÉDOUARD DELPIT. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 426 p., 3 fr. 50.

ROMANS HISTORIQUES. — 13. *Au temps du panache*, par HENRY D'ESTRE. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 282 p., 3 fr. — 14. *L'Empereur de Carthage*, par ALFRED RAMBAUD. Paris, Flammarion, 1904, in-18 de 410 p., avec 44 illustrations, 3 fr. 50.

ROMANS DE MOEURS. — 15. *La Conquête de Jérusalem*, par MYRIAM HARRY. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 393 p , 3 fr. 50. — 16. *Les Menettes de Roumégoux*, par ARMAND DELMAS. Paris, Stock, 1904, in-18 de 203 p., 3 fr. 50. — 17. *La Meuse*, par J. BELLER. Lille, imp. de la « Croix du Nord, » 1902, in-18 de 410 p., 3 fr. 50. — 18. *Les Casques blancs*, par G.-C. HOLL. Paris, Ambert, in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 19. *Les Vices de Monsieur Benoît*, par HENRI DEMESSE. Paris, librairie Molière, 1904, in-16 de 351 p., 3 fr. 50. — 20. *La Main à ces dames!* par RICHARD O'MONROY. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 304 p., 3 fr. 50. — 21. *Le Troisième Sexe*, par ERNEST VON WOLZOGEN ; trad. de l'allemand par le prince KARAGEORGEWITCH. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 345 p., 3 fr. 50. — 22. *Intègre*, par PIERRE LE ROHU. Paris, Perrin, 1904, in-18 de 302 p., 3 fr. 50.

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — 1. — Je range *le Guide de l'Empereur* sous cette rubrique, sans être tout à fait sûr que cette courte nouvelle de cent trente-neuf pages soit un « roman psychologique. » Mais comme je suis sûr que c'est un petit chef-d'œuvre et qu'il me tarde de vous le dire, c'est par elle que je commence. — Dépêchez-vous de la lire et de la faire lire, si vous aimez les histoires qui sont touchantes sans être sentimentales, et qui sont morales sans être « prédicantes. » Vous y verrez l'histoire du petit Alsacien Charles Horter, abandonné par son père et sa mère au lendemain de sa naissance, recueilli par le capitaine Andouin et sa fille Véronique, nourri et élevé pendant quinze ans, au prix de toutes les privations et de tous les sacrifices, par ces deux vaillants Français, arraché à leur tendresse par ses parents naturels qui le

réclament quand il approche de l'âge d'homme, incorporé à vingt ans dans un régiment allemand, servant de guide, un jour par hasard, à l'empereur Guillaume II, qui venait donner une alerte à sa garnison de Strasbourg, contractant pendant cette marche forcée une fluxion de poitrine et mourant à l'hôpital. (Et j'enrage de transformer ainsi en un vulgaire et plat fait-divers cette petite merveille d'art et de pathétique !) A côté de l'histoire du petit Charles, vous y verrez aussi celle de sa marraine, la vieille fille laide, qui sait être une mère admirablement bonne, délicate et généreuse, et celle du vieux parrain, un retraité avant l'heure, rêvant l'héroïsme militaire et donc tout prêt à l'héroïsme domestique que comporte sa paternité volontaire. Enfin et surtout, à travers toutes ces histoires et ces délicieux croquis, vous verrez le talent de M. Bazin, ce talent que je ne puis pas vous montrer ici, parce qu'il est d'essence trop pure et trop discrète, et qu'il échappe à l'analyse la plus serrée. « On n'emporte pas un parfum dans un filet ! » Je crois bien vous avoir déjà dit quelquefois cette jolie phrase ; mais c'est une si jolie — et si bonne — excuse à l'impuissance du critique ! — Le même volume contient encore quatorze nouvelles, beaucoup moins développées (la première occupe seule la moitié du volume), où l'on retrouve les mêmes qualités d'émotion discrète.

2. — *L'Inévitable Amour,* c'est l'histoire d'un père et d'un fils qui aimèrent la même femme et se tuèrent pour elle. A vrai dire, le père avait une autre raison de se tuer, une raison analogue à celle qui amena, en 1870, le suicide de Prévost-Paradol ; lui aussi était un ancien libéral, qui se rallia à l'Empire quelques mois avant Sedan, et c'est de cette erreur qu'il mourut, autant que de son amour ! Comment il fut amené à commettre cette erreur politique, et comment il aima la marquise de Valperga, après avoir aimé une actrice, dont il avait eu un enfant, c'est ce qu'il raconte lui-même dans une longue lettre, — longue, très longue, — qui forme la première partie de ce drame. Dans la deuxième partie, nous assistons à l'éducation et à la croissance du fils du suicidé. Longue encore, cette deuxième partie ! Un historien illustre a dit du connétable Du Guesclin : « Il ne tarda pas à arriver à l'âge de neuf ans ! ! » Le petit bâtard y met plus de temps ; c'est un lambin. Comme il s'appelle Jean-Jacques et qu'il est élevé près des Charmettes, son historien en profite pour émettre quelques vues sur « le plein air » pédagogique, pour crayonner quelques paysages suisses, et pour nous mener en pèlerinage dans la maison de Mme de Warens. — Ci : cent pages, lesquelles, ajoutées aux cent de la première partie, nous mènent enfin « au seuil du sujet. » Prédestiné et condamné à l'amour inévitable, ne fût-ce que par le voisinage des Charmettes, le petit Jean-Jacques rencontre, par hasard, la marquise de Valperga et s'en éprend violemment. Celle-ci, pour le guérir du mal fatal et peut-être pour se préserver

elle-même de la contagion (ah ! les Charmettes !), lui fait lire la dernière lettre, la longue lettre du Prévost-Paradol de la première partie. L'effet en est foudroyant : Jean-Jacques décide de se tuer ! Et il se tue, après avoir, lui aussi, écrit une lettre, une belle lettre, à l'objet aimé ! Dirai-je à M. Aderer que son œuvre est « distinguée » en lui laissant le soin de découvrir toutes les critiques qui se cachent sous cette épithète faussement courtoise ? Non, je préfère lui dire simplement, et sans ironie, comme il convient à l'égard d'un écrivain estimable, que son œuvre a plus de valeur littéraire que de valeur psychologique et dramatique, et qu'il fera bien de ne pas écouter les confrères complaisants qui lui conseillent de la mettre au théâtre. Ni Jean-Jacques ni son père ne sont intéressants et vivants ;

Ils ont beau se tuer ; ils n'ont jamais vécu !

et il ne faut pas mettre des morts au théâtre, même s'ils parlent, et s'ils parlent bien !

3. — L'auteur de *la Dame aux lévriers* nous déclare en commençant, que son roman est une œuvre « de décadence » et qu'il est « mal composé, décevant. » C'est sincère, mais exact. « Décevant », il l'est surtout en ce qu'il ne satisfait pas notre besoin de comprendre. — Sans doute tout n'est pas incompréhensible dans cette histoire ; et d'abord on comprend pourquoi la jeune baronne de Hurdières s'appelle « la dame aux lévriers, » c'est parce qu'elle a l'habitude de se promener dans les bois avec des chiens lévriers ; cela, c'est clair ! Et de même la raison pour laquelle la dite dame n'aime pas son mari est claire, elle est même très claire ; mais elle n'est pas très propre à être dite en un français congru. — La voulez-vous connaître ? Oui ? Eh bien ! c'est que M. le baron était... était... — eh ! ahï donc ! — *petomane*, ainsi que Mme sa mère, la baronne douairière. Le premier soir de l'arrivée de la jeune femme dans leur château, ils la régalèrent d'un concert complet, avec solis et duos (Voir les détails, p. 170). Ce fut cette musique qui empêcha la bonne harmonie de régner dans le ménage ; vous comprenez, n'est-ce pas ? — Mais oyez la suite. Survient un jeune voisin, M. Philippe Crezal, qui, lui, joue d'une autre guitare, celle que les femmes écoutent plus volontiers dans les romans, *la guitare de l'amour !* Mais comme ce voisin s'avise d'en jouer quelques airs à une autre dame, en même temps qu'à la dame aux lévriers, celle-ci a le temps de se reprendre, avant de se laisser aller à l'enchantement. Et comme en outre la dite dame a une sœur ou une belle-sœur, nommée Marguerite, dont la seule vue fit comprendre au joueur de guitare l'inanité de sa musique et le charme de la vertu, Mme de Hurdières et M. Crezal s'embrassèrent et se séparèrent pour jamais. — Et il y a déjà quelque temps que vous ne comprenez plus. — Et moi donc ?

4. — Jeanne a commis *la Faute*, la faute suprême : elle a été infidèle à son mari ; elle en deviendra folle. Tel est le thème de cette longue étude, dont ce n'est pas le moindre défaut d'être et de paraître le développement d'un thème, presque un pensum. L'auteur a dû s'ennuyer à l'écrire, mais il ne s'y est pas moins appliqué de toutes ses forces, de toute sa sincérité. Pour augmenter l'intérêt et les éléments dramatiques de son étude psychologique, il y a joint un épisode, qui n'est pas psychologique. Ce n'est pas seulement le remords qui rongera lentement l'âme de la femme coupable ; ce sera aussi la peur. Après la faute, elle a commis une maladresse dont les conséquences contribuent à l'ébranlement de ses nerfs et de sa raison. Une lettre à son complice d'une heure (car la faute a été unique), une lettre où elle lui intime l'ordre de ne plus reparaître devant elle, est tombée entre les mains d'un maître-chanteur ! — Malheureusement cet épisode forme, à lui seul, tout un mélodrame sentimental, développé pour lui-même, et qui n'a plus que des rapports lointains avec le sujet principal. Il se trouve que le maître-chanteur est un père sublime, devenu criminel par amour pour sa fille ; il se trouve que cette fille devient amoureuse du complice de Jeanne ; il se trouve qu'elle a aussi une âme héroïque, quoiqu'elle devienne la maîtresse du triste sire ; il se trouve qu'elle devient poitrinaire et qu'elle meurt, après avoir obligé son père à rendre la lettre, et s'être fait admirer par Jeanne, etc., etc. Il se trouve enfin que le développement du thème principal est abandonné, et qu'il reste incomplet, quoique trop long, et que tous les efforts de l'auteur, presque touchants, tant ils sont visibles, n'aboutissent pas à un résultat intéressant.

5. — *La Maison des dames Renoir* a eu, je crois, une bonne presse, malgré un peu d'obscurité dans quelques développements et dans le sujet lui-même. Cette maison est « sise » en province, à Issoudun. Trois femmes y vivent en recluses, une grand'mère démente, sa bru, sa petite-fille. Un drame s'est passé là, voici quinze ou vingt ans : le fils de la démente s'y est pendu, dans un coup de folie provoqué par la découverte d'une infidélité de sa femme. La fatalité qui s'est appesantie sur le père et sur la grand'mère, atteindra-t-elle la fille ? sera-t-elle victime, elle troisième, de l'hérédité démentielle ? C'est ce que demandent tout bas, tout bas, en osant à peine se le chuchotter à l'oreille, les quelques amis intimes devant lesquels s'ouvre, de loin en loin, la porte de la maison Renoir. Parmi ces amis intimes, il s'en trouve quelques-uns, vous vous en doutez, qui appartiennent à cette classe des dangereux amis, qui pullule particulièrement en province, au dire des Parisiens..... qui n'ont pas d'amis. Mais il s'y trouve aussi un brave cœur, un jeune médecin, qui croit à la toute-puissance de la volonté sur les nerfs, « à la maîtrise de l'âme sur le corps, »

comme on disait jadis, et qui, s'étant épris de la jeune fille, n'hésite pas à demander sa main. La mère la lui accorde, mais sans empressement et parce que elle prévoit des difficultés d'un ordre spécial. Quant au père du jeune homme, il refuse son consentement. Pourquoi ce refus de l'un et ces craintes de l'autre ? Parce que l'un et l'autre se sont aimés jadis, et que leur amour,

Qui pourtant ne troubla que leur âme, ô Platon !

fut précisément la cause de la folie et du suicide de Renoir fils. Mais le médecin n'est pas de ces croyants qui ne pratiquent pas ; partisan de la puissance de la volonté, il veut, et avec une énergie froide et brutale, qui finit par courber toutes les résistances. Il veut, malgré tous les commérages que la nouvelle de son mariage — tel un pétard dans un marais de grenouilles — a fait éclater dans Issoudun ; il veut, malgré les scrupules et les remords de sa future belle-mère ; il veut, malgré les rancunes de son père, dont une féroce jalousie ravage et rabaisse le cœur (pourquoi son fils serait-il heureux, dans cette maison même, où lui, n'a pas pu trouver le bonheur) ; il veut, envers et contre tous, et si puissamment, que tous finissent par vouloir ce qu'il veut. Son mariage ne fera pas seulement son bonheur et celui de sa femme ; il ramènera la paix dans le cœur endolori de son pére et de Mme Renoir ; il les réconcilie avec eux-mêmes, après les avoir réconciliés l'un avec l'autre. — Sujet complexe et pas assez net, hésitant entre la thèse et le mélodrame ; intérêt dispersé sur trois ou quatre personnages d'un caractère ambigu ou mal défini ; exécution flottante, « floue » et qui semble peu sûre ; peinture de mœurs provinciales, qui donne la sensation du *déjà vu* ; scènes pénibles et presque odieuses entre le père et le fils, etc., etc., etc. : en voilà assez pour m'empêcher d'appeler ce roman « une œuvre supérieure ; » quant à me faire dire qu'elle est vulgaire et ennuyeuse, non, décidément, ce n'est pas assez !

Romans romanesques. — 6. — Nous retrouvons, dans *On en meurt*, une de nos connaissances, la fillette amoureuse d'un barbon ! Est-ce que vous n'en avez pas assez ? Est-ce que vous ne la trouvez pas encombrante ? Oui, mademoiselle, vous êtes encombrante ! et si vous aviez un papa, je le prierais de nous débarrasser de vous et de vous envoyer... au *nono*, là où on envoie les petites filles qui ne sont pas sages ! Mais celle-ci n'a point de papa ; elle n'a qu'un tuteur ! Et c'est précisément de ce tuteur qu'elle est amoureuse ! Voulez-vous des détails ? Non, n'est-ce pas ? Ce sont toujours les mêmes ou les pareils Sachez seulement qu'elle est amoureuse au point d'en devenir malade et d'en mourir. Oui, Mesdames, elle en meurt ! *On en meurt !* Même à la fleur de l'âge ! A vrai dire je n'en crois rien ! Je crois même

qu'il n'y a pour le croire que de vieilles femmes romanesques. Par conséquent toutes mes lectrices me diront que les petites filles, les vraies, celles, non des romans, mais de la vie et de la famille, ne meurent pas d'amour, même pour un vieux monsieur, si tant est qu'elles soient exposées à être ou à se croire éprises d'un vieux monsieur.

Elles peuvent pleurer tout au plus, un matin !
Mais les pleurs d'une enfant ne sont qu'une rosée...
. . . . . .

C'est d'un vieux monsieur — classique — que je tiens ce renseignement. Je vous le livre, sans craindre de m'en porter garant !

7. — C'est encore une petite fille, et romanesque, qui est l'héroïne de *Plus fort que tout* ; mais au moins ce n'est pas d'un Arnolphe qu'elle est éprise ; c'est d'un médecin, d'âge idoine et congru, le fils de la seconde femme de son père. Elle commence par le détester, puisqu'elle déteste sa « marâtre ». Oui, Monsieur, je vous déteste ! Et en voici une preuve ! Vlan ! Et elle lui lance une pierre au front ! Le front saigne, mais Mlle Perle (elle s'appelle Perle, la douce enfant !) pleure, elle a du remords, elle veut mourir ! Elle cherche à mourir ! Et parmi tous les moyens de suicide connus, elle choisit — quoique petite fille et quoique romanesque — le plus discret, le moins théâtral, c'est à savoir la fluxion de poitrine volontaire ! Elle sort, la nuit, dans son parc, en vêtements légers ! Tombez sur ces jeunes épaules, flocons glacés de l'hiver ! Abattez-vous sur cette frêle proie, qui s'offre à vous, pleurésie, esquinancie, diphtérie, pneumonie ! Mais non ! ce ne fut pas la mort qui s'abattit sur elle, ce fut le médecin ! lequel, d'une main ferme, la fit rentrer au logis, la coucha, la soigna, et... vous devinez la suite, finalement l'épousa. Car Perle aimait, car sa haine n'était qu'une forme de l'amour (de cette forme-là, préservez-nous, Seigneur !), car la pierre qu'elle avait lancée

N'était qu'un trait nouveau du carquois de l'Amour !

Je tiens le renseignement du même vieux classique, cité plus haut.

8. — Le recueil des vingt et un morceaux réunis sous le titre : *La Dame aux breloques* pourrait être placé sous une rubrique quelconque ; les uns visent à être psychologiques. — (*La Chienne*, ou la femme coupable, réduite à n'être plus qu'un animal docile et peureux) ; — d'autres sont fantastiques (*les Breloques* que porte une « dame de joie » se changent en fantômes) ; d'autres veulent être humoristiques (*Gosse*, ou le collégien de dix-sept ans qui se tue pour prouver à une femme qu'il est un homme ; *La Leçon*, ou l'amant conciliateur, profitant de ce qu'il vient d'être surpris en flagrant délit, pour jeter sa complice dans les bras de son mari, et leur donnant sa bénédiction !), etc., etc. Il y a de tout dans la collection. Y a-t-il aussi du talent ? Euh ! euh ! De l'in-

térêt ? Oh ! oh ! Du style ? Vous êtes trop curieux ! On ne pose pas de pareilles questions à un critique qui a fait vœu d'indulgence..... temporaire.

9. — Personne ne fut plus entouré que cette *Isolée* qui a nom Sylviane ! Elle avait un tuteur, un cousin, deux oncles, deux tantes, des cousines, une vieille bonne, et des amis tant qu'elle en voulait. Elle n'avait qu'à ouvrir ses yeux, et crac ! ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés au cœur et lui offraient de l'épouser. Pourquoi donc son historien l'appelle-t-il une *Isolée* ? Est-ce parce qu'il a oublié sa langue, je veux dire notre langue ? On le dirait parfois, quand on lit ceci : « Elle *réalisait que* le colonel la tenait en petite estime » (p. 64. — Voyez aussi p. 117). Non, non, c'est parce que, au milieu de cette foule qui l'aime, elle se sent séparée de ceux qu'elle voudrait aimer.

Un seul être vous manque et tout est dépeuplé !

disait le poète. Or, ce n'est pas un, ce sont trois êtres qui manquent à Sylvlane : son père et sa mère, qui sont morts, et son cousin, qui est loin, bien loin, à Escalquens, là-bas, tandis qu'elle est là-haut, elle, en Angleterre, à Londres ! Ah ! comme elle y est malheureuse ! L'oncle, qui l'y avait appelée, devient paralytique ; sa tante a des mœurs suspectes ; le colonel Blount et l'acteur Archie lui font la cour ; Archie essaie même de lui faire violence ! Et pourtant la pire des douleurs, la plus cruelle des épreuves lui vient de celui en qui elle avait mis toutes ses espérances, de ce petit cousin d'Escalquens, qui, accouru à Londres pour l'emmener et l'épouser, patatras ! tombe dans les filets d'une et même de deux Anglaises ! Le monstre ! ou plutôt le nigaud ! Pour quelles misérables satisfactions il a sacrifié son bonheur et celui de Sylviane ! Car c'est fini ! Il ne pourra plus épouser Sylviane, puisqu'il va être obligé d'épouser l'une des deux Anglaises, celle qu'il a rendue mère ! Mais, non ! Ce n'est pas fini ! Tout s'arrange, tout se répare ! L'Anglaise renonce au père de son enfant et lui pardonne même, pour épouser un Anglais qui « sait tout, » mais qui accepte tout ! (Ces Anglais, quel estomac !) Et Sylviane, trouvant que ce pardon réhabilite et blanchit le petit cousin, lui rend incontinent « sa main et son cœur! » — Eh ! bien ! non ! ce n'est pas cette fois que l'auteur pourra être couronné par l'Académie française ! Même sous prétexte que parmi ces fautes de français et de logique, on trouve çà et là quelques intentions « d'étude de mœurs, » quelques *five o clok* et quelques *luncheon* londoniens, « je ne réalise pas que l'on l'ose, » — pour parler auvergnat, moi aussi, *fouchtra !*

10. — Pas de thé anglais dans *Délaissé*, pas d'exotisme logique ou grammatical ; mais, au contraire, une langue correcte, de l'eau bien claire et un joli petit romanesque à la française. Seulement, et pour

changer un peu, le personnage sympathique de ce roman ce n'est pas la femme, c'est l'homme ; c'est Robert de Moranges, un mari parfait, qui a été abandonné par Renée, sa femme, et qui vit cloîtré dans son château de Normandie. Qu'y fait-il ? Il attend l'infidèle ! Une de ses voisines, une veuve exquise, essaie de lui donner des distractions, — oh ! en tout bien et tout honneur, et pour le bon motif, car elle le croit veuf ! Mais lui ne répond rien à ses avances ; s'il osait, il lui dirait : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » Or, un jour, quelqu'un a vu venir quelque chose, un couple élégant qui débarque des Indes et où l'on a cru reconnaître Renée. On avertit Robert ! Et Robert bondit, il bondit vers sa femme pour lui pardonner, vers l'amant de sa femme pour le tuer ! Mais c'est lui qui est tué ! Versons un pleur sur ce digne gentilhomme et sur l'exquise veuve qui aurait pu faire son bonheur ! Sachez seulement que ladite veuve se consola de n'avoir pas pu le consoler en en consolant un autre, un ami de Robert, qui s'était cassé la jambe. Elle était née pour être sœur de charité, cette femme, car en même temps que les délaissés et les blessés, elle soignait les orphelins ! et c'est à elle que Robert lègue en mourant sa petite fille. Enfin j'aurai tout dit, — tout ce que peut dire un critique courtois et lié par un vœu d'indulgence, — quand j'aurai ajouté que cette veuve exquise s'appelle Catherine ! Est-ce clair ?

11. — *La Vie amoureuse de François Barbazanges* est une fantaisie archéologique, une transposition en langage moderne des rêves qui devaient hanter les lecteurs de *l'Astrée* et du *Grand Cyrus ;* c'est une œuvre de métier, un « chef-d'œuvre » pour confrères, comme le « chef-d'œuvre » des compagnons ébénistes. Car ce n'est pas au grand public, c'est à ses confrères en « gendelettrie » et ébénisterie littéraires que s'adresse cette fois (plus spécialement du moins que les autres fois), la très experte, très habile, très industrieuse et très peu ingénue ouvrière de lettres qui s'appelle Mme Marcelle Tinayre. La scène se passe à la fin du XVIIe siècle, dans la ville de Tulle, parmi la société polie de ce coin de province, où se prolongent et s'attardent les modes et préjugés de l'ancienne société précieuse de Paris. On y rencontre même, parmi les fervents de Céladon, des adeptes de l'astrologie. Le père de François a tiré l'horoscope de son fils le jour même de sa naissance, et il a lu dans les astres que cet enfant aurait beaucoup à souffrir des femmes. Et en effet, toutes raffolent de lui, depuis les petites dentellières de Tulle, jusqu'aux matrones un peu mûres des gentilhommières d'alentour. Mais lui passe, indifférent et froid, avec sa beauté de jeune dieu, au milieu de ces flammes qui l'entourent, ne brûlant d'aucun des feux qu'il allume, — l'esprit et le cœur tendus vers la femme idéale qu'il a aperçue à travers les romans de d'Urfé, de Madeleine de Scudéry, de la Calprenède. Or, cette beauté idéale, il la rencontre un jour, au hasard

d'un voyage; il la reconnaît et se fait reconnaître d'elle, car, elle aussi, attendait le prince Charmant. La rencontre et la reconnaissance dura quelques heures, vécues ou rêvées? il ne le sut jamais, puisque, en quittant l'Aimée, il mourut, abattu par le mousquet d'un jaloux, dont il avait dédaigné les menaces. Ainsi périt le beau François, telle une fleur que la faux a fauchée, *Ceu veluti cùm flos succisus aratro.* Car il ne faut pas craindre de parler latin et de paraître pédant pour juger une œuvre de ce genre. Il est évident qu'elle manque de naïveté, et elle manque aussi de pudeur (les *authoress* ne se doutent point de ce qu'elles perdent à ce défaut). Ce double caractère d'artifice littéraire et de sans-gêne moral se retrouve un peu partout, particulièrement dans l'épisode de la dentellière, de la *Chevrette*, une sorte de petit animal sauvage et sensuel, en qui l'amour éveille la vie de l'âme, juste à l'heure où la vie du corps l'abandonne. Et néanmoins, dussè-je me révéler tout à fait « gendelettre », je confesserai que ce « chef-d'œuvre » livresque m'a fait un plaisir extrême. Il est vrai que si *Peau d'âne* m'était conté, j'y prendrais encore plus de plaisir et j'en rougirais moins !

Romans-feuilletons. — 12. — Un seul, mais suffisant pour représenter le genre : *Joseline.* On pourrait y mettre ce sous-titre : *ou la Victime et la Bénéficiaire de la calomnie.* Joseline commence en effet par perdre son honneur et son fiancé Paul, grâce aux calomnies de sa camarade d'atelier Nadia, jalouse de son bonheur et de sa vertu ; mais bientôt elle y gagne cinquante mille livres de rente et son Paul ! Et voici comme ! D'abord, son patron, qui ne l'avait pas remarquée, mais dont l'attention est attirée par les persécutions dont elle est l'objet, s'aperçoit qu'elle est aussi vertueuse que jolie, et il l'épouse ! Et comme il est lui-même aussi vertueux que riche, il lui pardonne d'aimer toujours son Paul. Il fait même plus, il meurt, pour céder sa place et sa fortune audit Paul. A vrai dire, « il ne le fait pas exprès, » car il est assassiné par Nadia et son amant ; mais ce nonobstant, il a tout le mérite du sacrifice, puisqu'il survit à sa blessure assez de temps pour appeler ledit Paul et mettre sa main dans celle de Joseline. Heureuse et malheureuse femme ! heureuse parce que malheureuse ! et malheureuse parce que heureuse !

Sors avec une larme, entre avec un sourire !

Et moi-même je fais le geste d'essuyer une larme, qui refuse net de couler, hélas ! Et je me contente d'esquisser un sourire, le plus gracieux possible ! Là, voilà !

Romans historiques. — 13. — *Au temps du panache* est un recueil de seize anecdotes militaires, se rapportant, les quatre premières au temps de la Monarchie, les trois suivantes au temps de la Révolution, les neuf dernières au temps du premier Empire ; trois temps très différents

l'un de l'autre, mais qui ont cela de commun d'être tous « un temps de panache ». Ces seize récits sont écrits d'une plume alerte et avec cette sorte de *furie française*, que quelques-uns de nos compatriotes portent encore dans les lettres, malgré la contagion de la lourdeur allemande.

14. — C'est l'Afrique du VIIe siècle que *l'Empereur de Carthage* essaie de faire revivre au moyen de la fable très simple que voici : Le patrice Grégorios, gouverneur des sept provinces africaines de l'Empire, se révolte contre son chef immédiat, le césar de Byzance, pour des raisons d'ordre politique et religieux, qui s'ajoutent à des raisons d'ordre personnel. Il est jaloux de l'Empereur, son parent, et donc il l'accuse de livrer l'Empire aux hérétiques d'une part et aux Arabes de l'autre. C'est donc pour sauvegarder des intérêts supérieurs, autant que pour satisfaire ses rancunes et ses ambitions, qu'il se laisse sacrer empereur de Carthage. Et dans son impatience de légitimer son usurpation aux yeux du monde, il court au devant de l'invasion musulmane, établit son camp à Sufétula, aux confins du désert, et remporte une première victoire. Mais la fortune ne lui est pas longtemps fidèle ; quelques jours après, il se laisse surprendre par l'ennemi et il est massacré avec l'élite de son armée. Sa fille Irène l'avait suivi et avait combattu avec lui : c'était une intrépide amazone ; mais « l'armure de guerrière n'avait pu lui faire un cœur assez dur » (p. 403). Et ce cœur s'était laissé attendrir par le beau Ben-Zobeir, un des lieutenants importants du Calife. Cet amour fut-il cause de la défaite de Gregorios ? Pas le moins du monde ; il ne fut cause de rien, sinon du suicide d'Irène. Elle avait survécu au massacre ; elle avait même fait prisonnier le beau Ben-Zobeir ; elle aurait pu le tuer, ou plutôt, si elle avait été fidèle à son serment, elle l'aurait dû ! Mais son devoir céda à son amour ; elle délivra son prisonnier. Elle fit plus : elle prit sa place ! Elle fit plus : elle se punit de sa faiblesse, et, avec le sabre conquis sur Ben-Zobeir, elle se perça le sein ! — Inutile d'insister sur la valeur historique des dissertations, descriptions et résumés dont cette fable est le prétexte ; il y a peu de manuels scolaires qui donnent sur la Carthage chrétienne du VIIe siècle, sur ses monuments, son commerce, sa population, ses querelles théologiques et politiques, des renseignements aussi copieux et aussi intéressants.

Romans de mœurs. — 15. — J'en veux à *la Conquête de Jérusalem* des éloges qu'elle a obtenus d'un critique trop doux, deux fois trop doux, plus doux qu'il est permis d'être doux même quand on s'appelle Bidou, et que d'ailleurs on rachète tant de douceur par l'esprit le plus fin ; et j'aurais presque envie de dire que ce « roman moderne » est un mauvais livre, mal composé et mal écrit. Si je ne le dis pas ou si je ne le dis qu'à peine, c'est qu'il pourrait être pire et que je regrette qu'il ne le soit pas. Assez mauvais pour mériter toutes les sévérités, il ne

l'est pas assez pour décourager toutes les curiosités. Il trouvera des lecteurs, et qui iront jusqu'à la dernière page, malgré l'obscurité du sujet, les longueurs du développement, les allures lyriques du style. « Il y avait dans tout son être quelque chose *de si animal* et *de si éternel*, que (cette femme) paraissait n'avoir point d'âge » (p. 200). Ceci n'est qu'un spécimen, pris au hasard ; il y a mieux. Mais qu'y a-t-il alors dans ce livre qui puisse en faire supporter la lecture ? D'abord des renseignements, et qui paraissent sincères sinon toujours exacts, sur l'état actuel de la plus illustre et de la plus vénérée des villes de la terre. L'auteur y est née, elle a dû y vivre, elle y a beaucoup vu et en a beaucoup retenu. On ne peut s'empêcher de l'écouter, même quand elle nous afflige ou nous scandalise. Il n'y a pas même jusqu'aux bizarreries de son « écriture » qui ne puissent intéresser les professionnels ou les curieux, tout en choquant leur esprit ; elles paraissent le résultat d'une erreur esthétique plutôt que de l'impuissance. Ce livre mal fait révèle un tempérament d'artiste, sinon d'écrivain, et s'il ne cesse pas une minute d'être ennuyeux, il n'est jamais vulgaire. En voici la brève analyse. Hélie Jamain est un savant, un archéologue, d'esprit très fin, mais de nerfs très vibrants qui s'est juré de conquérir Jérusalem. La conquérir ? à qui, à quoi ? au catholicisme, à la civilisation, à la science. Et cette conquête il la fera, « non plus par le glaive, mais par sa science d'archéologue... De la poussière il exhumerait les vestiges sacrés du culte ancestral ; à l'aide de la pierre il confirmerait le « livre » ; pas à pas il suivrait le christianisme dans sa voie de douleur et sur son chemin de gloire ». C'est ce qu'un grand maître appelait du « Brouillamini ! » Mais bientôt ce n'est plus qu'à la science qu'il veut dédier sa conquête, la foi chrétienne l'ayant quitté dès le début de sa campagne. Il y a des marchands du Temple à Jérusalem ; il y en a même plus que du temps du Sauveur, puisqu'il y a des temples rivaux ; et c'est cette découverte qui rend incrédule Hélie Jamain ! Ce savant ne savait pas que « partout où il y a de l'homme, il y a de l'hommerie ! » Cet archéologue n'était pas un psychologue. Mais était-il du moins un homme ? On ne s'en douterait pas à le voir si peu maître de lui, si abandonné au hasard des circonstances. Malade et soigné dans un hôpital protestant, il s'éprend de son infirmière, la diaconesse Cécile, et il l'épouse, sans parvenir à se l'attacher sérieusement, bien qu'il ait consenti, pour lui plaire, à s'affilier au protestantisme. En revanche, il se laisse aimer par une moabite, qui le vole, par une pastoresse qui le rend ridicule, par une lépreuse qui le console. De plus, il se laisse duper par un « antiquaire » Levantin, qui, non seulement lui soutire son argent, mais compromet sa réputation de savant. Bref, ce conquérant se laisse conquérir tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, ses sentiments, ses principes, ses espérances, son

bonheur, sa bourse, et finalement sa vie. Il se suicide, et pourquoi ? « pour s'être détourné de Javeh et avoir suivi d'autres dieux, » nous dit son historien, dans cette sorte de moralité finale. C'est donc une histoire morale ? Mais oui,... dans cette dernière ligne.

16. — L'auteur des *Menettes de Roumégoux* a cru devoir faire recommander son livre par une préface de M. Jean de Bonnefon. Ah ! le beau billet qu'il s'est donné là ! « Vous avez eu l'élégant courage d'être Auvergnat en littérature, comme vous l'êtes dans la vie ! » lui assène ce compromettant patron ! Auvergnat, il l'a été surtout en demandant cette Préface... De toutes les histoires gaies qu'il raconte dans son volume, il n'y en a aucune qui vaille celle-là ! Mais toutes en sont dignes par la belle candeur dont elles témoignent, candeur dans les sujets, candeur dans le style, candeur dans les malices spirituelles. » Avez-vous connu Me Rahignand ? Non, n'est-ce pas ? Ni moi non plus, du reste. Au fait, il ne faut pas trop s'en étonner, car, le pauvre cher homme, il y a plus de cent ans qu'il est mort ! » Il y a une vingtaine de morceaux de cette force. Le premier, qui donne son titre au volume, est consacré à la confrérie des *Menettes*, ou moinettes, dont les membres « faisaient trois vœux : d'être laides, acariâtres et bonnes cuisinières » et n'étaient guère fidèles qu'aux deux premiers. En ce temps-là, il n'y a pas longtemps, ces dames ou demoiselles donnèrent bien du mal au curé de Roumégoux et à l'évêque de Saint-Flour ; elles brûlaient les gigots du premier, et faisaient des niches au second, quand il venait donner la confirmation. Elles firent tant, qu'il fallut prendre un grand moyen pour arrêter leur révolte : l'évêque leur enleva leur supérieur, M. le grand vicaire, qui les soutenait sournoisement, et le remplaça, devinez par qui ? par M. le curé de Roumégoux lui-même ! Ah ! que c'est drôle ! Seigneur, que c'est drôle ! « Vous avez eu l'élégant courage d'être Auvergnat en littérature . . . » Pour une fois, je suis de l'avis de M. Jean de Bonnefon !

17. — Il faut recommander *la Meuse* aux personnes qui cherchent, pour elles ou pour les autres, des lectures peu passionnantes, qui ne troublent pas la sensibilité, et n'allument pas de trop avides curiosités. On peut mettre ce livre entre les mains d'une jeune fille, le soir, sans craindre qu'elle passe la nuit à le lire ; j'en connais même une, qu'il a guérie de l'insomnie ! C'est un mérite ! Il en a d'autres. Ces scènes de la vie des bateliers de la Meuse sont d'une honnêteté parfaite, quoique ou parce que très loyalement observées. Elles ne nous présentent que d'honnêtes gens, gagnant leur pain par des efforts jamais lassés, et s'élevant peu à peu à plus de bien-être, sans rien avoir perdu de leur moralité. Ce récit a la forme d'un journal, rédigé par Charlot, fils, petit-fils et filleul de bateliers et de charpentiers, vivant de la rivière et des bois voisins. Quels étaient les travaux de sa fa-

mille, ses soucis, ses joies et aussi ses épreuves, et comment son parrain tomba un jour et périt dans la Meuse, c'est ce que le jeune homme nous raconte dans un bon style et avec de longs détails — trop longs peut-être, pas assez ramassés dans une composition plus unie et plus saisissante. — Il ne faudrait qu'un peu plus de *métier* à ce bon livre pour être un livre intéressant. Mais le métier s'apprend, et il vaut la peine de l'apprendre quand, par ailleurs, on a l'âme, les besoins apostoliques et les qualités littéraires de M. Beller.

18. — *Les Casques blancs* nous racontent « les grandeurs et les servitudes » de la vie militaire dans un régiment d'infanterie coloniale. Les « grandeurs » y tiennent moins de place que les servitudes et les misères. L'auteur a lu M. Hervé, l'ennemi de l'armée, plus qu'Alfred de Vigny, et c'est doublement fâcheux, — pour ses idées et pour son style, où « les misères » tiennent plus de place que les grandeurs — pour ne pas dire qu'elles tiennent toute la place ! — On le pardonnerait à son style : c'est celui d'un soldat, qui a passé trois ans aux colonies, et qui nous donne son carnet de notes, sans aucune préoccupation d'art ou même de grammaire. Mais on ne peut être aussi indulgent pour ses idées, qui sont celles, je ne dirai pas d'un socialiste ou d'un anarchiste, mais d'un enfant. — M. Hervé ne comprend pas qu'un capitaine, qu'un adjudant, qu'un sergent, qu'un médecin-major, que les officiers en général, soient des êtres imparfaits : il n'accepte pas qu'ils soient capables d'être distraits, égoïstes, paresseux, brutaux, injustes ; il ne comprend pas que l'intendance militaire ne puisse pas toujours approvisionner les troupes de pain mangeable ; il ne comprend pas qu'il faille casser des œufs pour faire une omelette, et casser des vies humaines pour faire la guerre. Ces inintelligences, qui lui sont communes d'ailleurs avec un certain nombre de ses contemporains, sont d'un esprit qui n'est pas encore sorti de l'enfance ou qui y est retombé. Les officiers sont des hommes, — parfaitement ! — et « leurs hommes » le sont aussi, — reparfaitement ! Et donc, il y a des abus et des vilenies dans l'armée. Mais est-ce que, par hasard, il n'y en aurait pas dans les administrations civiles ? dans l'industrie ? dans l'Université ? au barreau ? dans le journalisme ? etc., etc. Et faut-il supprimer le journalisme, le barreau, l'Université et l'industrie, pour en supprimer les abus ? « Supprimons du moins l'armée ! » semble répondre l'auteur des *Casques blancs*. Je dis qu'*il semble* ; vous trouverez peut-être que je suis trop indulgent quand vous aurez lu ces lignes : « Le soldat porte en lui la haine du gradé, parce que (attention à ce *parce que !*) le gradé représente le code militaire. Tant que le soldat sera soumis à ce régime draconien, il restera ce qu'il est ! » M. Hervé veut donc supprimer le code militaire, et donc le principe d'autorité et donc l'armée. Il raisonne comme il écrit. S'il s'était contenté de demander

la diminution et la punition, l'impitoyable punition des abus, nous lui aurions pardonné de nous en avoir révélé quelques-uns. Nous ne sommes pas de ceux qui crient au scandale et au sacrilège quand « on touche à l'armée. » Mais nous sommes de ceux qui ne permettent pas qu'on y touche pour autre chose que pour l'améliorer.

19. — *Les Vices de Monsieur Benoît* constituent un cas relevant de la cour d'assises, plutôt que de la littérature. M. Demesse, a cru pouvoir « les mettre en scène. » Il s'est trompé, et pour la raison qu'il ne faudra jamais cesser de répéter jusqu'à ce qu'elle ait été comprise, c'est à savoir que tout ce qui est dans la réalité n'a pas le *droit* d'entrer dans l'art ; ce droit lui est refusé, non par l'art, qui a le privilège de faire son œuvre avec les pires réalistes, mais par la morale, qui limite les privilèges de l'art, et les soumet à la règle commune des actes humains. — M. Benoît a existé, paraît-il ; ce fut un gibier de bagne authentique ; soit ! Mais ce n'était pas une matière à mettre en « œuvre d'art. » Il est vrai que l'œuvre d'art n'a pas été réussie, et que « la forme » vaut ici « la matière. » Le dit Benoît, après avoir fait mourir sa femme de chagrin, installa chez lui une maîtresse ; dix-huit ans après, il épousa la fille de sa maîtresse, sa propre fille. Mais le jour même du mariage, au retour de la mairie, sa vieille maîtresse le poignarda. « Si brutale que soit cette histoire, je la crois, au fond, morale, » dit l'auteur. En est-il bien sûr, qu'il le croit ?

28. — L'auteur des vingt-huit contes intitulés : *La Main à ces dames* ne doit pas croire, lui, que son œuvre est morale « au fond » ; il serait même probablement désolé qu'on le crût ; il a trop d'intérêt à faire savoir qu'elle est surtout libertine. Sachez donc qu'elle l'est. Mais pourquoi veut-il qu'elle soit, çà et là, « profonde ! » Pourquoi ces vues historiques, sur le moyen âge « malade et fou », et le XVIIIe siècle, souriant « avec ce calme qui précède la tempête ? » Ne craint-il pas de surmener les « méninges » des jeunes polissons auxquels il s'adresse ? *Buffo, fa me rider !* disait un jour un Italien à un comédien qui se mêlait de faire le philosophe. Pornographe, restez dans votre rôle !

21. — Dans *le Troisième Sexe*

> « Nous ne somm' ni homm' ni femmes,
> Nous ne somm' que des.....

féministes du sexe féminin, aspirant au rôle et aux privilèges du sexe masculin. Ces dames ont fondé un cercle pour mettre leurs revendications en commun, et pour se protéger les unes les autres contre les pièges du malin, c'est-à-dire de l'homme. Si elles se protègent mal, vous le devinez. La plus masculine d'entre elles, une « banquière », se laisse attendrir et « taper » de quelques louis par un aventurier. Il n'y a guère qu'une Mme Robicek et que Mlle Claire qui conforment leur conduite à leurs idées. Mme Robicek change d'amant, aussi sou-

vent que les hommes changent de maîtresse ; est-ce par tempérament ou par système ? C'est par système et pour appliquer ses théories sur l'égalité des deux sexes. Mlle Claire étudie la médecine et devient doctoresse ; bien ! Elle devient la maîtresse d'un confrère ; très bien ! Je veux dire très mal ! mais très logique, très « *féministe !* » Pourquoi cependant consent-elle à l'épouser par devant les autorités constituées ? Voyons, Mademoiselle, à quoi pensez-vous ? On est un homme ou on ne l'est pas ! — Toutefois, le jour de son mariage, elle fait attendre de longues heures son fiancé et ses invités ; pendant qu'ils se morfondent devant l'officier de l'état civil, elle assiste à une opération : « Une ovariotomie, ma chère ! et causée par un myxoid-cystome multiloculaire ! Impossible de manquer ça ! » Très joli ! très joli ! et même grotesque ! Mais est-ce bien masculin, *ça?* — Le livre est traduit de l'allemand, et il y paraît. La scène se passe à Munich. Il y a de la bonne bière à Munich, et mousseuse ! L'esprit de M. Ernst von Wolzogen mousse aussi, mais il est un peu épais. Il n'en est que plus savoureux peut-être !

22. — L'*Intègre* est un politicien, qui, pareil à un certain nombre de publicains, n'a qu'une intégrité de façade. Derrière l'honnête homme qui plastronne, pérore et triomphe, il y a un voleur et un maître-chanteur. Il a reçu un pot-de-vin. Et quelqu'un le sait, quelqu'un a son reçu entre les mains, et ce quelqu'un c'est un adversaire politique, le rédacteur en chef du journal réactionnaire, — car l'*Intègre* est républicain, maire de sa ville natale, conseiller général et candidat à la députation. Que va faire le journaliste ? Il sacrifiera son intérêt et celui du pays à un intérêt qu'il croit « supérieur, » lui aussi, et qui n'est, hélas ! que l'intérêt de son amour. Il aime la femme de l'Intègre, et il en est aimé, très noblement d'ailleurs et très purement. Il ne pense donc qu'à la sauver, et il la sauve deux fois, dans son honneur familial, puisqu'il lui livre le papier accusateur et qu'elle le brûle ; dans son honneur personnel, puisqu'il la quitte sans avoir demandé la récompense de son sacrifice,

N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Je n'ai pas besoin de dire que cet épisode romanesque n'est que l'ornement et le condiment du sujet, lequel est tout entier dans l'étude de nos mœurs politiques actuelles et de la contagion malfaisante qui s'en dégage. L'*Intègre* était né intègre ; il était de bonne race et sa jeunesse avait été préservée dans une maison d'éducation chrétienne. Mais il était de ces volontés faibles qui ne restent droites qu'à la condition d'être soutenues par leur milieu ; il était de ces tempéraments anémiques qui ont particulièrement besoin de respirer un air salubre. Or, le malheureux, il lisait le *Journal officiel !* Il s'empoisonna donc

l'âme avec le compte rendu des Chambres, — ce compte rendu qui verse chaque matin dans l'atmosphère nationale plus de bacilles, de bactéries, de vibrions et de microbes qu'il n'en faudrait pour tuer tout le pays ! S'il nous reste encore un peu de bon sens et de pudeur, c'est que nous avons de meilleurs poumons que le héros de M. Le Rohu. Et c'est aussi que nous usons de quelques antiseptiques énergiques, parmi lesquels il faut compter la lecture d'œuvres honnêtes et saines d'où se dégage aussi une contagion, celle de la santé. Le livre de M. Le Rohu est une de ces lectures salubres et antiseptiques, à conseiller, après celle de l'*Officiel*..... et celle de la plupart des livres qui précèdent. CH. ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

ÉCONOMIE POLITIQUE. — 1. *Cours d'économie politique*, par C. COLSON. II. *La Propriété des biens corporels et incorporels ; le Commerce et la circulation*. Paris, Gauthier-Villars ; Guillaumin, 1903, gr. in-8 de 774 p., 10 fr. — 2. *L'Intérêt du capital*, par ADOLPHE LANDRY. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de 367 p., 7 fr. — 3. *Le Contrat du travail*, par L. GARRIGUET. 2e éd. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 4. *Capital et capitalisme*, par L. GARRIGUET. Paris, Bloud, 1904, in-12 de 63 p. (même collection), 0 fr. 60. — 5. *L'État moderne et son droit*, par GEORG JELLINEK ; trad. de l'allemand par GEORGES FARDIS. 1re partie, Paris, Fontemoing, 1904, in 8 de VIII-224 p., 7 fr. 50. — 6. *La Solidarité sociale. ses nouvelles formules ; la solidarité sociale comme principe des lois*, par EUGÈNE D'EICHTAL et CHARLES BRUNOT. Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de 155 p., 1 fr. 50. — 7. *Charles Périn, créateur de l'économie politique chrétienne*, par Mgr JUSTIN FÈVRE. Paris, Savaète, s. d., in-8 de XVI-236 p., 3 fr. 50.

SOCIALISME. — 8. *Le Capital*, par RODBERTUS IAGETZOW ; trad. par E. CHATELAIN. Paris, Giard et Brière, 1904, in 8 de XLII-296 p., 6 fr. — 9. *L'État socialiste*, par ANTON MENGER ; trad. par EDOARD MILLAUD. Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, (Bellais), 1904, in-12 de LVI-386 p., 3 fr. 50. — 10. *La Démocratie devant la science, études critiques sur l'hérédité, la concurrence et la différenciation*, par C. BOUGLÉ. Paris, Alcan, 1904, in-8 cart. de 312 p., 6 fr. — 11. *Les Théories socialistes au XIXe siècle. De Babeuf à Proudhon*, par E. FOURNIÈRE. Paris, Alcan, 1904, in-8 de XXXII-415 p., 7 fr. 50. — 12. *Livre de justice sociale*, par ALBERT GUILLEMIN. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de 337 p., 6 fr. — 13. *La Concurrence sociale et les Devoirs sociaux*, par J.-L. DE LANESSAN. Paris, Alcan, 1904, in-8 cart. de 311 p., 6 fr.

DESCRIPTIONS SOCIALES. — 14. *L'Enfance coupable*, par HENRI JOLY. Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de 223 p., 2 fr. — 15. *La Terre et l'Atelier. Jardins ouvriers*, par LOUIS RIVIÈRE. Paris, Lecoffre, 1904, in-18 de 219 p., 2 fr. — 16. *Œuvres sociales et ouvrières en Allemagne*, par H. CETTY. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 17. *L'Ouvrière aux États-Unis*, par Mmes JOHN et MARIE VAN VORST ; trad. de l'anglais par JACQUES DOUMIC. Paris, Juven, s. d., in-18 de XVI-315 p., 3 fr. 50. — 18 *Des Conditions de la vie économique et sociale de l'ouvrier aux États-Unis*, par la Commission industrielle Mosely ; trad. par MAURICE ALFASSA. Paris, Giard et Brière, 1904, gr. in-8 de XXIV-462 p., 12 fr. — 19. *Les Trusts américains, leur action économique, sociale et politique*, par PAUL LAFARGUE. Paris, Giard et Brière, 1903, in-12 de 147 p., 1 fr. 50. — 20. *La Russie économique et l'Œuvre de M. de Witte*, par ALFRED ANSPACH. Paris, Le Soudier, 1904, in-12 de XVIII-394 p., 3 fr. 50.

La moisson est abondante et même substantielle : pour plus d'ordre, nous verrons d'abord les ouvrages d'économie politique proprement

dite, puis la littérature socialiste et enfin ce que j'appellerais les livres de description sociale.

Économie politique. — 1. M. Colson publie le second volume du cours qu'il professe à l'École des ponts et chaussées. Ce volume embrasse : 1° la propriété ; 2° le commerce et la circulation. On y trouve des idées saines, une grande clarté et des statistiques fort intéressantes. A signaler parmi celles-ci une solide étude sur la « fortune totale de la France et le total des fortunes privées en France » (p. 276-295), avec un appendice où il est fait un heureux usage des résultats que fournit la loi de 1901 sur l'impôt progressif avec déclaration globale des successions (p. 761 et s.). Sur la fortune totale de la France, M. Colson propose des chiffres plus élevés que ceux qui sont communément admis (notamment par MM. de Foville et Paul Leroy-Beaulieu); mais en ce qui concerne la répartition entre les patrimoines individuels, il rejette bien loin ou plutôt il renverse, avec chiffres à l'appui, l'opinion des ignorants sur les milliardaires et leur nombre. Dans l'ensemble, c'est une œuvre originale. L'auteur s'adressait à un public familiarisé avec les chiffres, mais absolument étranger aux questions de droit ; aussi a-t-il intercalé une foule de notions élémentaires sur les successions, sur les hypothèques, etc. Presque tout le chapitre II du livre III (gestion et transmission de la propriété) est une explication économique du code civil, avec une critique ordinairement très judicieuse et de nombreux renvois aux régimes étrangers. Par contre, la théorie économique est écourtée, voire même absente : ainsi, vu l'importance considérable de l'ouvrage, on pouvait attendre soit un exposé didactique, et mieux encore une discussion de la rente foncière, soit une analyse des arguments pour ou contre le libre-échange et l'économie politique nationale. Les détails nuisent donc un peu à l'ensemble, comme les arbres qui empêchent de voir la forêt. Il manque également des renvois ou des notes pour le cas où le lecteur voudrait vérifier quelque chose ou le compléter ; et l'on ne voit non plus jamais assez bien si M. Colson reproduit des idées couramment admises ou bien s'il expose des thèses personnelles. Ces légères imperfections pourraient disparaître à une seconde édition, qui serait bien justifiée par le mérite intrinsèque du travail. En tout cas, M. Colson a droit à tous les éloges pour sa défense de la propriété et de la liberté économique, particulièrement en matière de concessions de mines ; et nous l'en félicitons d'autant plus vivement que l'habitude de manier les chiffres et de jouer avec les abstractions mathématiques peut pousser plus facilement aux utopies et à de nouvelles formules de relations sociales.

2. — *L'Intérêt du capital*, de M. Adolphe Landry, a des qualités diamétralement opposées. C'est un livre profond, subtil même, où la

théorie ne demande jamais aucun éclaircissement aux faits historiques. L'auteur reproduit d'abord la distinction juste et classique du capital en « social » et « privé » (p. 2) ; il déclare que les biens qui sont du capital peuvent être immatériels aussi bien que matériels (p. 17) ; et il admet que la terre — terre améliorée à ce que je suppose — est un capital (p. 18), quoiqu'elle soit un « bien éternel » et « non produit par l'homme » (p. 31). L'auteur distingue ensuite deux questions, qui d'ordinaire, dit-il, sont confondues : 1° pourquoi le capital exige un intérêt (p. 39 et s.) ; 2° pourquoi il en obtient un (p. 63 et s.). Il y a ainsi beaucoup de distinctions : par exemple, après Böhm-Bawerk et très justement, la distinction entre la productivité « technique » et la productivité « économique » du capital (p. 69 et s.) ; la distinction entre la rente « subjective » et la rente « objective » (p. 100 et s.) ; la distinction entre la « rente foncière », la « rente des idées générales » et la « rente des idées particulières » (p. 106). Seulement, puisque M. Landry a admis que la terre, bien éternel, est un capital, pourquoi distingue-t-il encore la rente d'avec le loyer ? Est-ce qu'une étude des taux différents des rendements simultanés de capitaux fixes, d'après la différence de leurs dates d'incorporation à la terre, n'aurait pas rendu inutile toute cette discussion, comme l'a si bien montré M. Leroy-Beaulieu ? — Là s'arrête la théorie propre de l'auteur, théorie assurément complexe et éclectique. Le reste du volume est occupé par la critique des devanciers et particulièrement par celle de Böhm-Bawerk et de Karl Marx, puis par un chapitre sur la détermination du taux de l'intérêt, ce qui ramène Böhm-Bawerk sur la sellette.

3. — L'excellente collection « Science et religion » donne une deuxième édition du *Contrat de travail* de M. l'abbé Garriguet. C'est un fort bon opuscule, où les diverses opinions sur la nature et l'objet du contrat de travail sont exposées très clairement et très consciencieusement. L'auteur conclut comme l'école libérale, à savoir que le contrat de travail n'a pas la personne de l'ouvrier pour objet et qu'il n'est pas une association (p. 11, 20, etc.). M. Garriguet n'est nullement favorable aux démocrates chrétiens ; il appartient, beaucoup plus qu'il ne croit, à l'école d'Angers (et non à celle de Liège) (p. 36 et 37). Ses conclusions pratiques sur le droit de grève nous paraissent inattaquables. Peut-être bien, cependant, est-il un peu dur pour l'économie politique libérale, contre laquelle le monde ecclésiastique nourrit ordinairement beaucoup de préjugés. Surtout je regrette que M. Garriguet, pour cette seconde édition, n'ait pas remis à jour son travail en citant l'Encyclique *Graves de communi* de 1901 : car Léon XIII n'est pas tout entier, quoi qu'on dise, dans l'Encyclique *Rerum novarum*, de 1891, que seule on affecte de connaître. Les dernières déclarations de Léon XIII sur la démocratie chrétienne auraient donc prêté une force nouvelle à toutes les

bonnes choses que disait dès auparavant M. Garriguet, sans parler enfin du *Motu proprio* de Pie X.

4. — Du même auteur et de la même collection, j'aime tout autant l'excellent opuscule: *Capital et capitalisme*. C'est une fort bonne exposition des principes sur la matière, avec une non moins bonne réfutation des théories de Karl Marx. On ne peut que souhaiter de voir ces pages se répandre. « Ce sont moins les régimes que les hommes qui sont mauvais, dit en terminant M. Garriguet... Si les hommes étaient justes et bons, s'ils avaient la crainte de Dieu et le respect des droits de leurs semblables, la question sociale serait en très grande partie résolue » (p. 60). Voilà qui est parler d'or. — M. Garriguet ajoute foi aux prédictions de Stuart Mill sur le remplacement du salariat par le contrat d'association (p. 59) ; je lui demanderai la permission de rester sceptique, d'autant plus que le demi-siècle (et au-delà) qui s'est écoulé depuis cette prophétie, ne nous a pas fait faire un pas vers sa réalisation.

5. — M. Jellinek, professeur à l'Université de Heidelberg, a délayé en tout un volume une *Introduction à la doctrine de l'État*. La table des matières comporte : 1° l'objet de la doctrine de l'État ; 2° sa méthode ; 3° son histoire ; 4° ses rapports avec l'ensemble des sciences. Au fond, c'est un livre assez vide de choses : la méthodologie l'encombre, car l'auteur y creuse avec amour tout ce qui concerne la classification des sciences et leurs mutuels rapports, sans se préoccuper assez, selon moi, de ce qu'elles renferment ou enseignent. Ainsi, quand on écrit un volume, non pas sur une idée, mais sur l'introduction à une idée, on ne semble guère dispensé — bien au contraire — de remonter à quelque principe d'où cette idée découlera. Eh bien, M. Jellinek ne le fait point. Qu'est-ce que l'État ? D'où vient-il ? Qui l'a fait ? Est-il logiquement antérieur ou postérieur, soit à l'individu, soit à la famille ? Y a-t-il au moins un droit naturel en dehors de lui ? Rien là-dessus. A peine çà et là quelques lambeaux de formules comme celles-ci : « L'État est le plus important des faits sociaux déterminés par une volonté humaine... Sa nature doit être supposée, à cette place, établie... Aucune des autres institutions organisées ne peut exister sans l'État... Le droit ne peut être qu'un produit des groupements humains organisés » (p. 3 et 5). Très bien, vous affirmez : mais n'eût-il pas été bon de démontrer vos propositions, en exposant celles des autres ? Sur les rapports de l'État avec la famille, il n'y a que 52 lignes (p. 181) ; sur ses rapports avec la religion il y en a seulement 35, pour déclarer qu'État et religion peuvent réagir l'un sur l'autre et que « cette influence forme la matière d'une étude scientifique » (p. 196). Quelque opinion que l'on ait sur la religion et la famille, on trouvera sans doute que c'est peu.

6. — Le volume *la Solidarité sociale, ses nouvelles formules*, contient

d'abord deux mémoires présentés à l'Académie des sciences morales et politiques, l'un par M. Eugène d'Eichtal, qui discute solidement, mais brièvement, la thèse solidariste de M. Bourgeois, l'autre par M. Charles Brunot, qui la défend avec des arguments juridiques et des citations de philosophes plus ou moins quelconques. Le plaidoyer de M. d'Eichtal est le meilleur des deux. Comment, dit-il, les services que nous avons reçus des morts feraient-ils que les vivants fussent nos créanciers p. 12)? Ainsi posée, l'objection est grave. Puis M. d'Eichtal démontre victorieusement que le solidarisme mène au socialisme (p. 18) et que les « solidaristes modérés » demeurent au moins dans un vague inquiétant (p. 20). Là contre, M. Brunot ne nous rassure aucunement : son éloge de M. Bourgeois, ses aspirations vers une nouvelle morale dont les bases sont encore à asseoir, son opinion sur la façon dont l'idée d'une vie collective absorbe les droits subjectifs individuels (p. 50), tout cela sent un socialisme en puissance qui n'attend qu'une bonne occasion pour devenir du collectivisme en acte. Citons de longues dissertations sur la théorie du quasi-contrat d'après le code civil (p. 42 et s.). M. Brunot s'évertue sans grand succès à marquer une limite infranchissable entre le solidarisme et le socialisme (p. 72 et s.). Voudrait-il aussi nous dire où il a vu que « pour les catholiques la société prend sa source dans le péché originel » (p. 54 et s.)? Viennent ensuite des observations critiques de MM. Frédéric Passy, Paul Leroy-Beaulieu, de Tarde, Levasseur, etc, où M. Brunot est souvent assez malmené, quoique toujours très poliment. M. Leroy-Beaulieu remarque que la solidarité de M. Bourgeois nous ramène, ni plus ni moins, au « garantisme » de Fourier (p. 96). M. de Tarde constate que la « doctrine solidariste, telle qu'on l'entend, verse dans le collectivisme » (p. 140). Mais tous auraient pu dire que telle est aussi — avec son caractère maçonnique et anti-chrétien — la cause de sa vogue momentanée. Le volume reste fort utile à étudier lorsque l'on veut pouvoir discuter les nouvelles doctrines morales.

7. — Mgr Justin Fèvre, en écrivant *Charles Périn, créateur de l'économie politique chrétienne*, a sacrifié beaucoup au goût de la polémique. La discussion y déborde continuellement, surtout à propos des catholiques libéraux. Mgr Dupanloup est dépeint « intriguant partout avec une ruse qui rappelle les jansénistes et une audace qui rappelle les ariens sous Constance » (p. 43). Je n'y échappe pas : j'ai commis, paraît-il, un certain nombre de « contre-sens » et de « non-sens » (p. VIII et IX). Je n'en serai pas moins un appréciateur impartial. Seulement l'impartialité m'oblige à dire que certains jugements de Mgr Fèvre sont plus âpres qu'exacts. L'auteur paraît peu connaître l'économie politique; il semble juger les économistes d'après des sentences toutes faites, et sans les avoir étudiés dans les livres originaux. Aussi s'insurge-

t-il contre « l'idée, qui n'était encore venue en aucun temps, de faire de l'économie politique une science séparée » (p. 6). Il nous semble pourtant que M. Charles Périn, dans son *Socialisme chrétien* (1879), avait été moins antilibéral que son panégyriste; en tout cas sa *Richesse dans les sociétés chrétiennes* avait emprunté à Malthus et à Ricardo beaucoup de formules purement économiques, qui, d'ailleurs (celles surtout de Ricardo), auraient pu être et ont été très réellement discutées au simple point de vue économique. Mais l'ouvrage de Mgr Justin Fèvre jette un jour intéressant sur des faits et des polémiques complètement oubliés; et il faut le féliciter de condamner la démocratie chrétienne (p. VI et s.), ce qu'avait fait aussi M. Charles Périn. Mgr Fèvre ne ménage pas même l'œuvre des cercles catholiques (p. 227).

SOCIALISME. — 8. — Rodbertus Iagetzow, émule et probablement précurseur de Karl Marx et celui-là même qu'Adolf Wagner appelait le Ricardo du socialisme scientifique, n'avait pas encore été traduit en français. M. Chatelain vient de donner, sous le titre : *Le Capital*, la quatrième des *Lettres sociales à von Kirchman*, lettre que Rodbertus avait écrite en 1852, mais qui n'avait vu le jour qu'en 1885, dix ans après la mort de son auteur. Pour plus de clarté, M. Chatelain l'a divisée en titres et chapitres; puis il a ajouté une théorie de la répartition, tirée de la seconde de ces lettres. On retrouve dans ce volume toutes les idées originales de Rodbertus : 1° la distinction du côté « économique » et du côté « juridique », ce dernier ne dépendant que d'un droit que les hommes ont institué en vue des nécessités sociales et qu'ils peuvent changer à leur gré; 2° la distinction du capital *économique* (*Kapital an sich*), qui possède en soi la productivité, abstraction faite de toute appropriation dont il serait l'objet, et d'un capital *juridique* (*National Kapital*), qui donne la « rentabilité » sous la condition que les lois la reconnaissent; 3° le travail source unique de la valeur, de telle sorte que tout revenu sans travail soit une rente, aussi injuste en théorie que peut l'être la rente foncière de Ricardo. A ce propos, remarquons que Rodbertus parle de « rente du capital » aussi bien que de « rente de la terre »; et il ajoute : « C'est une simple erreur de comptabilité, et rien de plus, qui a pu faire voir dans la rente foncière une branche de revenu différente *par essence* de la rente du capital » (p. 34). Sur ce tout dernier point, nous donnons raison à Rodbertus; 4° la décroissance du pourcentage revenant au travail, avec croissance parallèle de la rente, contrairement à l'appréciation de Bastiat. Le traducteur voit là « la thèse maîtresse ou le grand problème » (p. XXIV et s.). Mais nous croyons que l'observation et la statistique conduisent à des constatations radicalement opposées; 5° la théorie des crises, causées par la sous-consommation des classes ouvrières auxquelles manque le pouvoir d'acheter, pendant que les classes riches ont le pou-

voir de consommer sans en avoir le besoin. — Pratiquement Rodbertus concluait pour la communauté de la terre et du capital (p. 174 et s.), avec la conviction que la propriété (des revenus du travail), la liberté des personnes et l'égalité des droits seraient infiniment mieux sauvegardées sous ce régime-là que sous le régime actuel (p. 177). — L'œuvre de Rodbertus, supérieure à celle de Marx par la sobriété dans le style et la clarté de l'argumentation, ne méritait pas d'être oubliée des socialistes comme elle l'a été. Surtout Rodbertus n'a pas l'esprit révolutionnaire de son émule. Quant à M. Chatelain, il exprime sans réserve sa sympathie et son admiration : et puisqu'il est professeur de philosophie au lycée de Nancy, on a là un nouvel indice de la propagande socialiste qui se fait par les lycées et les professeurs de l'Université.

9. — *L'État socialiste*, de M. Anton Menger, le professeur socialiste bien connu de l'Université de Vienne, est certainement un des livres les plus originaux que le socialisme contemporain ait produits. Puisque le socialisme, qui a beaucoup critiqué, a oublié de montrer « ses éléments positifs et sa part organisatrice » (p. 1), M. Menger se propose de donner les solutions positives proposées déjà et d'exposer en même temps les siennes propres. Tout cela tient en quatre parties : 1° l'État et le droit, c'est-à-dire l'idée essentielle du futur « État populaire du travail » ; 2° le régime économique de cet État, au point de vue des choses et de la procréation (je ne dis pas au point de vue de la famille, car il n'y en aura peut-être plus) ; 3° la constitution politique de cet État ; 4° les procédés de transition. Une fois la propriété supprimée pour les biens non immédiatement consommables, les préférences de l'auteur vont au collectivisme communal, avec détermination d'un domicile forcé de travail et d'assistance et avec formation de « groupes de travailleurs » par chaque commune. La liberté individuelle sera bien sacrifiée ; mais la perte n'en sera pas douloureuse, si grandes seront les compensations. En ce qui concerne les procédés de transformation, la persuasion est impuissante, quoiqu'elle ait suffi pour le christianisme (p. 330 et s.) ; la révolution serait dangereuse, quoi qu'en dise Karl Marx (p. 336 et s.) ; il reste seulement une transition graduelle opérée par la force de la loi, avec coexistence momentanée de l'ancien régime à côté du nouveau (p. 352 et s.). A la différence de beaucoup de novateurs, M. Menger avoue que « le socialisme ne transformera pas les instincts fondamentaux de l'homme » (p. 77). Le « droit à la vie » reconnu à tout le monde relâchera bien les liens actuels entre parents et enfants, puisque les uns et les autres auront l'État pour débiteur : néanmoins les enfants doivent rester à la mère pendant la période du nourrissage (p. 194) et il se pourrait que l'éducation par la famille fût encore admise dans la période suivante : on

verrait (p. 195-196). La religion serait tolérée, jusqu'à ce que, déclinant toujours, elle eût disparu devant la « conception expérimentale du monde » (p. 301), que l'on doit s'efforcer de faire accepter. Au milieu de tout cela, j'ai ri malgré moi du projet de journaux officiels qui seraient chargés de moraliser le peuple par le moyen de la diffamation systématique avec ou sans preuve du fait diffamatoire (p. 83), et j'ai été profondément écœuré en lisant qu'un « régime tel que l'amour libre ou le mariage collectif (c'est-à-dire la promiscuité absolue entre gens du même groupe ou de la même tribu) ne peut en aucune façon être considéré comme immoral » (p. 185). — M. Edgard Millaud, professeur à l'Université de Genève, a traduit le volume, et M. Charles Andler y a mis une préface d'éloges sans réserves. Quant à moi, je tiens cette vulgarisation pour fort regrettable, car les hommes qui avaient un intérêt professionnel à connaître ces sophismes, n'auraient eu qu'à les lire en allemand : cela suffisait bien.

10. — Après ses *Idées égalitaires*, M. Bouglé nous donne *la Démocratie devant la science, études critiques sur l'hérédité, la concurrence et la différenciation*. Le thème, le voici. Hæckel, Schmidt, Ziegler, Vacher de Lapouge, Ammon, Maurras enfin ont prétendu que les théories darwiniennes et évolutionnistes, qui règnent dans la philosophie et la biologie, sont contraires aux théories égalitaires et socialistes (p. 17 et s.). Est-ce vrai ? demande M. Bouglé. Il faut bien, répond-il, que l'humanité vive selon la nature et qu'elle la copie ; par conséquent « si les vivants se perfectionnent, c'est bien que les faibles disparaissent devant les forts (Darwin) ; c'est bien que les qualités des individus s'incrustent dans leur race (Lamarck) ; c'est bien que les éléments des organismes se spécialisent sans réserve et sans retour (Milne-Edwards). En trois mots, « la différenciation, l'hérédité, la concurrence, voilà les inflexibles gardiennes du progrès universel » (p. 283). Et cependant il faut à tout prix une conclusion égalitaire et démocratique ! Alors M. Bouglé ne recule pas devant les sophismes, pourvu qu'il les puisse présenter avec adresse et subtilité. Ainsi ces lois naturelles que l'on invoque sont « moins inflexibles et comme moins impératives qu'on essayait de nous le faire croire » (p. 284) (cette discussion remplit une bonne partie du volume). Puis les naturalistes, dont l'intervention était « utile pour réagir contre l'orgueil insolent du spiritualisme » (p. 289), oubliaient une foule de choses et notamment « les exigences croissantes de la conscience publique, qui reconnaît de plus en plus de droits à toutes les personnalités » (p. 290), si bien que M. Bouglé affirme « l'incompétence de la morale scientifique » (p. 292). Enfin, c'est d'après « la nature sociale... la biologie transposée... l'histoire analysée » que nous devons dégager les lois du monde social, et non pas d'après la « nature physique » (p. 295). Voilà qui est assurément

bien vague. Au fait, M. Bouglé, plus soucieux de démolir la morale théologique et toute la synthèse spiritualiste que de formuler un système à mettre à leur place, finit dans un accès de scepticisme impuissant. « Conclusions négatives encore ? dira-t-on. Il est vrai que nous n'avons pas démontré que les idées égalitaires sont justes, ni même que leur succès est certain » (p. 303). — Bref, je crois que Hæckel et Ammon ne sont pas encore réfutés et que si le darwinisme mène au socialisme, c'est seulement par l'appui qu'il a prêté à l'irréligion, mais nullement — et bien au contraire — par les déductions logiques de ses formules.

11. — Dans *les Théories socialistes au* XIXe *siècle. De Babeuf à Proudhon*, M. Fournière se demande ce que les socialistes contemporains doivent aux novateurs du dernier siècle. Selon lui, « la pensée socialiste d'aujourd'hui s'exprime par un autre vocabulaire, mais est riche de leurs pensées et grosse de leurs œuvres » (p. 415). Le plan est donc, non de faire une histoire du socialisme entre 1800 et 1850, mais bien de grouper les idées par faisceaux, en laissant de côté ce qui est inutilisable, comme les antipuces et les antirequins de Fourier (p. II), et de montrer les rapprochements à faire avec la pensée contemporaine. L'auteur examine successivement la socialisation de la morale ; l'émancipation de la femme; l'individu et l'État ; propriété, rente et profit ; concentration capitaliste; travail attrayant ; association. Là dedans les recherches sont difficiles, mais il faut convenir que les citations sont nombreuses. Nous notons au moins quelques idées relevées au passage. Le socialisme est une religion, puisque l'essence d'une religion est d'être « le ciment indispensable d'une société » (p. 45) ; le sentiment du bien commun remplacera avantageusement toutes les morales individualistes fondées sur le sentiment du devoir (p. 48) ; Platon et Campanella étaient, non pas des apôtres de la communauté des femmes, mais bien plutôt des précurseurs du féminisme, puisque les hommes, selon eux, devaient être communs aux femmes, aussi bien que les femmes communes aux hommes (p. 52 et 53) ; et finalement « ces écoles, émancipatrices de la chair ou libératrices de l'amour, ont toujours été dans tous leurs membres d'une tenue morale inattaquable, tant il est vrai que le meilleur frein moral est encore, contre les sollicitations de l'instinct, de vivre pour une idée » (p. 81). M. Fournière critique assez bien la théorie de la liberté d'après le pacte social de Rousseau (p. 137 et s.); il analyse correctement le matérialisme historique, dont l'inventeur pourrait bien être Pecqueur et non Karl Marx (p. 296); et il a raison de noter « les rapprochements entre le socialisme et l'économie politique... si bien qu'il y a des économistes qui sont socialistes, et des socialistes qui n'ignorent pas l'économie politique » (p. XXIX). Oui, dirai-je, pourvu qu'il s'agisse

d'économistes qui aient déraillé et faussé compagnie à la science. Aussi bien M. Fournière lui-même, quand il veut discuter la rente et la valeur et dessiner la transition de Smith et de Ricardo à Karl Marx (p. 224 et s., p. 232 et s.) se perd-il dans des divagations dépourvues de tout mérite scientifique.

12. — Dans son *Livre de justice sociale*, M. Albert Guillemin « ose afficher l'ambition de répondre aux ennemis (du socialisme), qui traitent hypocritement de songe-creux les propagandistes de la doctrine nouvelle » (p. 5). Mais son livre ne renferme rien de bien neuf : c'est une compilation de vieilles idées communistes et pas autre chose. On supprimera le capital et l'héritage ; le commerce et la monnaie deviendront inutiles ; le temps normal de travail donnera la valeur de chaque produit ; enfin les unions, se contractant d'après l'amour ne risqueront plus d'être troublées par l'antipathie des caractères ou par la menace du divorce : on pourra d'ailleurs choisir entre l'union libre et le mariage. La formule sera : « à chacun selon ses œuvres » (p. 168 et s.). Le travail et la possession des instruments ou de la terre seront organisés par commune, avec fédération de communes et ensuite de nations, sous la suprématie d'un grand conseil du travail. Tout cela est écrit avec recherche et parfois avec la naïveté des berquinades du XVIIIe siècle. Mais M. Guillemin paraît tout à fait étranger à l'économie politique, au point de prendre les mots « capital » et « argent » comme synonymes (p. 14 et pass.). En philosophie, M. Guillemin, après avoir exposé les deux thèses spiritualiste et matérialiste, tient la première pour plus probable (p. 43). Tout en protestant contre la « superstition des dogmes religieux » (p. 53), il conclut pour un principe suprême, « Pensée souveraine, une et agissante, de vie et d'amour » (id.) et pour des âmes individuelles, qui sont à ses yeux la « force d'intégration » de nos cellules biologiques, le « principe conservateur et défenseur de notre économie... qui ne dérive pas du corps matériel » (p. 57). Mais tout cela n'empêche point M. Guillemin, comme professeur aux Écoles nationales d'arts-et-métiers, d'inculquer à ses élèves un communisme où Cabet se reconnaîtrait sans la moindre peine.

13. — Je n'aime pas mieux, ou moins encore, *la Concurrence sociale et les Devoirs sociaux*, de M. de Lanessan. Son thème, le voici : « La lutte pour l'existence a conduit fatalement jusqu'à ce jour toutes les sociétés humaines à la dégénérescence du plus grand nombre des individus... Quand la lutte se prolonge, les classes supérieures elles-mêmes et les individus les mieux doués finissent par en souffrir... Il en résulte la nécessité de l'intervention des pouvoirs publics entre les partis en lutte » (p. 1, 2). De là deux parts : une démonstration historique et une conclusion pratique. Dans la démonstration, M. de Lanessan brosse à sa façon une histoire de l'humanité à travers les

sociétés païenne, hébraïque et chrétienne, pour montrer que les religions sont des facteurs d'immoralité ; ses ciseaux, taillant dans le vif sur Renan, en détachent de longues pages sur les prophètes, Marc-Aurèle et les premiers chrétiens ; mais il y a peu de chose sur le moyen âge et presque rien sur les temps modernes, tellement l'auteur est pressé d'arriver à la troisième République « reprenant l'œuvre de la Révolution » (p. 118). Viennent ensuite les « devoirs sociaux », issus d'une révélation de la morale gouvernementale par les progrès de la morale individuelle inclinant de plus en plus à l'altruisme (p. 119-125). En effet M. de Lanessan croit à « l'indépendance absolue de la morale par rapport aux croyances religieuses et aux opinions philosophiques. » « La morale, selon lui, a évolué comme les qualités physiques et les facultés intellectuelles » (p. 299). La seconde moitié du volume est ainsi un exposé dithyrambique d'un grand nombre de lois récentes sur l'hygiène, l'assistance, la prévoyance, les accidents du travail, l'enseignement, etc., le tout fortement imprégné d'esprit maçonnique. Un livre de ce genre est vite lu, je dirais presque qu'il est encore plus vite écrit.

Descriptions sociales. — 14. — En ouvrant *l'Enfance coupable* et en y découvrant la signature de M. Henri Joly, j'avais résolu, pour rester parfaitement impartial, de me défendre contre le courant de sympathie préventive qui m'entraînait. Finalement, pourtant, j'ai cédé, et je ne me suis pas défendu d'un vrai sentiment d'admiration. Ce livre, qui est fait tout ensemble de statistique et de descriptions morales, d'observations fines et de conclusions pratiques, se lit comme un roman. Il laisse dans l'âme d'ineffaçables impressions, mais ce sont, par malheur, des impressions de dégoût et de pitié. L'analyse psychologique des natures et des mobiles est fouillée très heureusement (voyez notamment p. 165 et s.). Toutes les pages sont animées d'un excellent esprit, et elles peignent éloquemment le crime d'une société qui veut moraliser sans Dieu et sans principes de morale. « Qu'est-ce qu'apprendre le texte de la loi humaine, demande M. Joly, si on lui donne pour unique fondement la volonté arbitraire de la majorité ?... Qu'est-ce que cette prétention de moraliser par la récitation de paragraphes consacrés au Conseil municipal, au Président de la République et aux deux Chambres ? » (p. 192). Cependant le volume n'a rien d'un sermon, tant s'en faut. Il faut même ajouter que M. Joly, pour être vrai et complet, a été obligé d'écrire beaucoup de pages que la jeunesse fera bien de ne pas lire.

15. — M. Louis Rivière aime passionnément l'œuvre des jardins ouvriers. Il en fait l'historique ; il en expose l'organisation, les règlements, les résultats matériels et moraux avec une grande abondance de détails, que la clarté et la concision du style empêchent pourtant de devenir ennuyeuse. Le volume : *La Terre et l'Atelier. Jardins ouvriers*,

est donc une publication intéressante de cette même « Bibliothèque d'économie sociale » qui nous avait donné le précédent ouvrage. Cependant, dans l'œuvre elle-même, M. Rivière paraît trouver et aussi attendre d'elle plus qu'elle n'apporte ou ne pourra donner. Le lien qui unirait les jardins ouvriers au régime social du moyen âge et aux Capitulaires de Charlemagne, me semble fantaisiste (p. 4 et s.) ; et ces jardins, jouissance précaire d'une infime parcelle, auront peine à constituer une étape vers la reconstruction d'un bien de famille. Peut-être bien, dans la démocratie chrétienne, entre toutes les œuvres qui peuvent contribuer au bien-être social, attache-t-on trop d'importance à celle-là : c'est trop sacrifier au goût du nouveau. Je ne partage pas non plus les espérances de M. Rivière sur le parti que l'on peut tirer de la loi du 1er juillet 1901 pour faire posséder des terrains par de simples associations déclarées (p. 115). Nous pensons, après notre expérience personnelle, que ces associations, apparemment libérées par la loi du 1er juillet 1901, ont été, en sens inverse, réellement asservies par le décret du 15 août 1901 et qu'elles ne pourront pas se mouvoir commodément dans l'acquisition et la disposition d'un patrimoine immobilier.

16. — M. l'abbé Cetty, curé de Mulhouse, si connu par sa sollicitude pour les institutions populaires, publie, dans la collection « Science et Religion » un tableau clair et succinct des *Œuvres sociales et ouvrières en Allemagne*. Il y traite successivement des associations de compagnons (*Gesellenvereine*), des cercles ouvriers, des associations d'ouvriers, de paysans et de commerçants, et finalement du *Volksverein* fondé en 1870 par Windthorst. Toutes ces pages, fort intéressantes, suggèrent bien des rapprochements entre la situation de la France et celle de l'Allemagne. Mais il faut bien noter que les catholiques allemands, plus entiers que nous et exercés depuis plus longtemps à la lutte à cause des sectes séparées, ont eu le grand mérite de ne pas avoir peur du caractère « confessionnel », c'est-à-dire catholique, de leurs associations. Il y a là un contraste frappant.

17. — Par le genre et le style, beaucoup plus encore que par le sujet, *l'Ouvrière aux États-Unis*, de Mmes John et Marie Van Vorst, est une œuvre tout à fait féminine. Voici le cadre. Deux dames philanthropes des États-Unis imaginent de se faire ouvrières dans des ateliers de femmes et d'y vivre elles-mêmes la vie des ouvrières. Il en sort des tableaux tres attachants, devant lesquels pâliraient les statistiques les plus documentées. Mmes Van Vorst excellent à décrire leurs sentiments et la condition de leurs compagnes de servitude industrielle. On les suit l'une dans un atelier de conserves de pickles à Pittsburg, puis dans de grands ateliers de confection et de lingerie à Perry et à Chicago; l'autre dans une manufacture de bottines à Lynn et dans une filature de

coton de la Caroline du Sud. Toutes ces pages abondent de détails sur la vie morale, intellectuelle et physique de l'ouvrière américaine ; toutes respirent la même pitié pour la misère et le même dégoût du travail abrutissant. Tout au plus signalerions-nous comme plus saisissant le chapitre sur le travail des enfants (p. 286 et s.). J'ai dit que Mmes Van Vorst sont philanthropes : oui, car l'idée de Dieu est radicalement absente. Il me semble aussi que ces dames aux mains blanches et fines, quittant brusquement une toilette de 447 dollars (2.306 francs) pour une de 9 dollars 45 cents (48 fr. 75), passent bien vite d'un métier à l'autre, sans donner ni les dates ni les durées de ces séjours, et qu'elles trouvent aussi toujours bien vite du travail. Mais cela importe peu avec le genre descriptif que les auteurs ont adopté et devant l'impression poignante que dégagent les mille et un détails de conversations et d'anecdotes. En fait de conclusions, Mme Marie Van Vorst tient pour une législation protectrice de l'enfance ; Mme John, pour une séparation entre les deux catégories d'ouvrières, celles dont le travail doit fournir le pain quotidien et celles qui ne lui demandent qu'un supplément de ressources pour des dépenses de luxe ou d'agrément. « Les premières, est-il dit, ne devraient pas être en concurrence avec les secondes, mais seulement entre elles. Alors le problème se résoudra de lui-même, d'une façon normale ; la solution en sera déterminée par le jeu des lois naturelles et des nécessités sociales » (p. 168). Comme conclusions, c'est un peu simpliste.

18. — M. Mosely fut l'instigateur d'une commission industrielle, qu'il chargea d'étudier sur place les *Conditions de la vie économique et sociale de l'ouvrier aux États-Unis*. Il publie aujourd'hui les réponses aux questionnaires et les rapports détaillés que les unions et fédérations des divers métiers ont remis à des délégués. Ce volume est donc une collection de documents sans rédaction d'ensemble, sauf une longue et substantielle préface où M. Mosely donne lui-même aux Anglais ses conclusions personnelles (p. IX-XXII). Il n'autorise maintenant M. Alfassa à traduire le volume que sous la condition de n'y rien ajouter, rien retrancher, rien modifier. M. Mosely est convaincu que le progrès industriel et la pacification sociale réclament l'adoption instantanée de toutes les inventions, l'abandon des vieilles méthodes et de l'ancien outillage, la diffusion de l'enseignement, le salaire aux pièces sans limitation de gain, et surtout le développement de la coopération et de l'esprit d'initiative des ouvriers, comme si la jalousie des uns s'interdisait de prendre ombrage de l'ascension individuelle des autres (p. XXII). Finalement, « la véritable solution de tout le problème, c'est la participation aux bénéfices sous une forme ou sous une autre, but vers lequel patrons et ouvriers devraient tendre » p. (XIII). Après cela, les Anglais, comme leur dit M. Mosely, n'ont qu'à bien se tenir,

s'ils veulent résister à la concurrence industrielle du Nouveau Monde.

19. — *Les Trusts américains*, de M. Paul Lafargue, sont, au contraire, beaucoup plus une thèse qu'une description, quoique la partie descriptive tienne encore une large place. Seulement cette description est visiblement influencée par le souci de la thèse, étant donné que M. Paul Lafargue ne saurait répudier les idées de son beau-père Karl Marx. Or, la thèse, c'est que les trusts américains, « sociétés de sociétés », sont un acheminement au socialisme : ils achèvent de tuer la propriété individuelle. Au profit de la propriété capitaliste, ils opèrent la concentration absolue des biens, ils anéantissent l'individu sous l'anonymat, et que restera-t-il à faire pour que la propriété, concentrée d'abord sur la tête de quelques milliardaires, passe ensuite, sans morcellement nouveau, sur la tête de tout le monde représenté par l'être moral collectif? M. Lafargue parle plus souvent en tribun qu'en logicien, et son argumentation est parfois assez faible, notamment quand il conteste que la multiplicité des actions et obligations par petites coupures ait facilité la dissémination des fortunes et concouru à une moindre inégalité des situations (p. 108 et s.). Il voit aussi des trusts là même où il n'y en a pas (p. 82 et passim) : car le *trust-system* lui devient une obsession. — En passant, je note ses attaques contre le « christianisme bourgeois » et ses griefs contre « l'individualisme spiritualisé par la philosophie platonicienne et divinisé par la religion chrétienne » (p. 26, note). « Chacun pour soi, dit-il, est le principe essentiel du christianisme, puisque tout chrétien peut faire son salut tout seul, sans s'occuper du sort de ses parents et des autres hommes » (p. 25). Le reproche est original et vaut d'être retenu.

20. — Finissons par *la Russie économique et l'Œuvre de M. de Witte*, de M. Alfred Anspach, avec une Introduction de M. de Larivière. C'est un panégyrique du ministère de M. de Witte, ministre des finances en Russie depuis 1892. Chemins de fer, marine marchande, monnaie, dette publique, impôts, douanes, tout est passé en revue, et l'éloge ne tarit pas un moment. Pas une faute, à ce qu'il semble, n'a été commise, pas une occasion n'a été manquée, et, pour une fois, l'hyperbole donnerait la main à l'impartialité. J'avoue cependant que, en ce qui concerne au moins la « réforme monétaire » (p. 73 et s.), j'aurais voulu plus de détails et plus de clarté. Ici même nous avions analysé, sur ce grave problème économique, le travail de M. Ledos de Beaufort : *L'Achèvement et l'application de la réforme monétaire de la Russie* (paru en 1899), et nous avions cru y trouver des qualités supérieures d'exposition.

J. Rambaud.

HISTOIRE COLONIALE ET COLONISATION.

1. *Études sur l'Afrique : Soudan oriental, Éthiopie, Afrique équatoriale, Afrique du Sud*, par Henri Dehérain. Paris, Hachette, 1904, in-16 de vi-301 p., avec 12 cartes, 3 fr. 50. — 2. *Die Entdeckungen der Normannen in Amerika, unter besonderer Berücksichtigung der kartographischen Darstellungen*, von Jos. Fischer. Freiburg im Breisgau, Herder, 1903, in-8 de xii-126 p., avec cartes et grav., 3 fr. 50. — 3. *Historia portugueza e de outras provincias do Occidente desde o anno de 1610, até o de 1640...*, por Manoel-Severim de Faria. Copiada na parte que diz respeito ao Brazil, pela 1ª vez publicada e annotada pelo barão de Studart. Fortaleza, typ. Studart, 1903, in-8 de 225 p. — 4. *Documentos para a historia do Brasil, e especialmente a do Ceará*, publicados pelo barão de Studart. T. I, *1608-1625*. Fortaleza, typ. Studart, 1904, in-8 de ii-309-v p. — 5. *Die Portugiesenzeit von Deutsch und Englisch-Ostafrika*, von Justus Strandes. Berlin, Ernst Vohsen, 1899, in-8 de xii-347 p., avec cartes et grav. — 6. *Carácter de la conquista española en América y en México segun los textos de los historiadores primitivos*, por Genaro García. México, oficina tipográfica de la Secretaria de Fomento, 1901, in-8 de 456 p. — 7. *Dos Antiguas Relaciones de la Florida*; publicalas por primera vez Genaro García. México, tip. de J. Aguilar Vera, 1902, in-4 de cii-226 p. — 8. *Beginnings of Maryland (1631-1639)*, by Bernard C. Steiner. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1903, in-8 de 112 p., 4 fr. — 9. *The English Statutes in Maryland*, by St. George Leakin Sioussat. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1903, in-8 de 111 p., 2 fr. 50. — 10. *Les Anglais dans l'Inde. Warren Hastings (1772-1785)*, par Achille Biovès. Paris, Fontemoing, 1904, in-12 de v-372 p., avec portrait et carte, 4 fr. — 11. *Die Kolonialpolitik Frankreichs*, von den Anfängen bis zur Gegenwart, von Dr Alfred Zimmermann. Berlin, Mittler und Sohn, 1901, in-8 de xiv-438 p. — 12. *Les Compagnies de colonisation en Afrique occidentale sous Colbert*, par Paul Chemin-Dupontès. Paris, Challamel, 1903, in-8 de 151 p., 3 fr. — 13. *Madagascar. Les Malgaches; origines de la colonisation française ; la conquête*, par Gabriel Gravier. Paris, Delagrave, 1904, in-8 carré de 592 p., avec 1 carte et 3 grav., 6 fr. — 14. *Histoire de la seigneurie de Lauzon*, par J.-Edmond Roy. Lévis, Mercier, 1897-1900, 3 vol. in-8 de lxiii-495-lxxxvi, 416-lxii, 442-xxxix p., avec carte et grav. — 15. *Les Dernières Années de la Louisiane française. Le Chevalier de Kerlérec, d'Abbadie, Aubry, Laussat*, par le baron Marc de Villiers du Terrage. Paris, Guilmoto, 1904, in-8 de vi-468 p., avec cartes et grav., 15 fr. — 16. *France et Angleterre. Cent Années de rivalité coloniale. L'Afrique*, par Jean Darcy. Paris, Perrin, 1904, in-8 de 481 p., 7 fr. 50. — 17. *La Création de l'outillage public dans l'Afrique occidentale française*, par André Lefebvre. Paris, Rousseau, 1904, in-8 de xii-416 p., 7 fr. 50. — 18. *La Politique protectionniste en Angleterre. Un nouveau danger pour la France*, par Georges Blondel. Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de xv-162 p., 2 fr.

1. — *Les Études sur l'Afrique* que M. Henri Dehérain vient de réunir en volume ont trait, les unes à l'histoire de la géographie, d'autres à la géographie économique, d'autres enfin à l'histoire politique et économique des xviiᵉ, xviiiᵉ et xixᵉ siècles ; elles procèdent, par conséquent, de disciplines diverses, mais elles se recommandent toutes par les mêmes qualités de scrupuleuse exactitude, de rigoureuse précision, d'élégante ordonnance, de style châtié. Plus encore peut-être dans ses études d'histoire coloniale que dans les autres, M. Henri Dehérain a fait montre de ces mérites peu communs, et dont la réunion est moins commune encore ; son intéressant travail sur la tentative de conquête du Mozambique portugais organisée en 1662 par les Hollandais, sa biographie du curieux ancêtre des Boers que fut Henning Husing, ses

pages si instructives sur la toponymie de la colonie du Cap de Bonne-Espérance au XVIIIe siècle, paraîtront irréprochables au critique le plus difficile; ce sont des chapitres très neufs et très curieux de l'histoire ancienne de l'Afrique australe. Non moins dignes d'être consultées sont les études d'histoire coloniale contemporaine, dont trois ont trait au Soudan oriental (la biographie d'Emin Pacha et les chapitres relatifs au commerce de Siout avec le Darfour avant le soulèvement mahdiste, ainsi qu'au Soudan oriental sous la domination mahdiste), dont la dernière résume l'opinion énoncée en 1894 par le Dr G. Schweinfurth sur l'œuvre accomplie par les Italiens dans l'Érythrée; leur lecture s'impose à tous ceux qui seront désireux de connaître l'histoire de l'Afrique orientale durant la seconde moitié du XIXe siècle. Quel que soit d'ailleurs le point de vue auquel se place le lecteur, il fera bien de ne négliger aucun des chapitres des *Études* de M. Henri Dehérain *sur l'Afrique*, car il y trouvera toujours, — même dans ceux qui sembleraient à première vue le moins susceptibles de lui être utiles, — des renseignements précieux et des indications dont il devra faire son profit.

2. — L'ouvrage de M. Henri Dehérain est le seul dont nous devions parler aujourd'hui qui s'occupe de l'œuvre coloniale de plusieurs peuples; beaucoup plus délimités et dans l'espace, et, le plus souvent, dans le temps, sont les autres volumes dont il nous faut maintenant rendre compte, et en tête desquels il convient de placer le travail consacré par le R. P. Jos. Fischer aux découvertes des Normands au Groënland et en Amérique. Ce n'est pas seulement, comme on pourrait l'augurer d'après le titre, une importante étude d'histoire géographique et cartographique; c'est encore une remarquable étude d'histoire coloniale; aussi convient-il, à ce double point de vue, de signaler ce livre au cours du présent article. L'ouvrage se divise en deux parties, dont la première (ch. I-IV) constitue une étude critique, aussi précise et complète que possible, de tous les documents écrits relatifs aux découvertes et aux établissements des Normands en Amérique; à l'aide des monuments archéologiques trouvés par les explorateurs danois au Groënland, le P. Jos. Fischer a contrôlé le témoignage des textes, et les récentes trouvailles du capitaine Daniel Bruin dans les alentours du fjord de Godthaab ne semblent, autant du moins que nous les connaissons, apporter que de nouvelles confirmations aux conclusions du savant jésuite sur la prospérité relative des colonies normandes du Groënland, toutes placées sur la côte occidentale, aussi bien celles de l'Osterbygd que celles du Vesterbygd (cf. les pl. IX et X); quant aux établissements du Helluland, du Markland, du Vinland, c'est-à-dire du Labrador, de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Écosse, où des relations du XVIIe siècle signalent l'existence de la vigne sauvage, elles n'eurent

qu'une existence temporaire. La seconde partie (ch. V), relative à l'interprétation et à la représentation sur les cartes géographiques des découvertes des Scandinaves au Nouveau Monde est une précieuse contribution à l'histoire de la cartographie au xve siècle, et contient des renseignements nouveaux sur Claudius Clavus, Nicolaus Germanus et Martin Waldseemüller, dont on sait que le P. Fischer a retrouvé les cartes, jusqu'à présent inconnues, de 1507 et de 1516. Une excellente bibliographie (p. IX-XII), des documents sur Nicolaus Germanus publiés en appendice, ainsi que des reproductions photographiques de cartes très intéressantes de ce cartographe et des nouvelles cartes de Waldseemüller accompagnent *Die Entdeckungen der Normannen in Amerika*, et contribuent pour leur part à faire du travail du P. Jos. Fischer (des études duquel nous aurons un jour à reparler à propos des cartes de Waldseemüller), le meilleur ouvrage qu'on puisse actuellement consulter sur l'histoire de la colonisation de l'Amérique par les Normands.

3. — Le nom du baron de Studart est connu depuis longtemps de ceux qui s'occupent de l'histoire du Brésil, et en particulier de celle de l'État de Ceará ; les publications faites par cet infatigable érudit ont en effet jeté sur la période coloniale de l'histoire brésilienne une vive lumière et précisé bien des points encore incomplètement connus. Poursuivant sans relâche sa tâche laborieuse, le baron de Studart a récemment extrait de l'*Historia portugueza e de outras provincias do Occidente desde o anno de 1610, até o de 1640*, écrite par Manoël Severim de Faria, prêtre de la cathédrale d'Evora, les passages relatifs au Brésil. Faite à l'occasion du troisième centenaire de l'arrivée des premiers Portugais au Ceará (1603-1903), cette publication n'est pas seulement une reproduction de fragments du manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de Lisbonne, dans la collection Vimieiro ; le baron de Studart a soigneusement annoté le texte qu'il mettait pour la première fois au jour, et l'a accompagné d'un appendice de 44 documents inédits relatifs à l'histoire du Brésil entre 1614 et 1635, et empruntés à sa propre collection. Le texte de Manoël Severim de Faria présente, comme celui des documents publiés en appendice, un réel intérêt pour l'histoire du Brésil dans la première moitié du XVIIe siècle ; on y trouve sur la tentative d'établissement des Français à Maragnan des documents nouveaux, dont l'historien de cet épisode de la primitive histoire coloniale française devra nécessairement tirer parti.

4. — Un certain nombre de ces documents ou de ceux que le baron de Studart avait antérieurement mis au jour, se retrouvent dans le recueil d'ensemble dont le même érudit vient d'entreprendre la publication sous le titre de : *Documentos para a historia do Brasil e especialmente a do Ceará*. Le premier volume de ce recueil, qui réunira tous les

documents relatifs au Brésil colonial possédés par le baron de Studart, se compose de 79 numéros, allant de 1608 à 1625 ; chaque pièce est précédée d'une analyse sommaire soigneusement faite, mais malheureusement aucune d'elles n'est annotée. Ajoutons que, par suite d'une erreur de pagination, quelques documents (les nos 34 et 35) ne sont pas classés à leur ordre chronologique, et souhaitons que M. de Studart ne tarde pas à dresser une table des noms de personnes et une table des noms de lieux cités dans les pièces publiées par lui. Ainsi seront singulièrement facilitées les recherches dans un recueil dont l'intérêt semble dès maintenant considérable, et que M. le baron de Studart a légitimement dédié à tous ceux qui étudient l'histoire nationale du Brésil.

5. — Les deux ouvrages du baron de Studart, dont il vient d'être question, ne sont que des recueils de documents ; tout autre est le remarquable travail de M. Justus Strandes, intitulé : *Die Portugiesenzeit von Deutsch und Englisch-Ostafrika.* Rédigé à l'aide des sources historiques publiées et de documents originaux conservés dans les archives de Lisbonne, cet ouvrage retrace l'histoire des côtes de l'Afrique orientale, actuellement soumises aux Allemands et aux Anglais, à l'époque où les Portugais, depuis le début du XVIe siècle jusqu'au second quart du XVIIIe siècle, en furent les maîtres incontestés. Personne, avant le consciencieux auteur allemand, n'avait entrepris d'écrire ce chapitre de l'histoire coloniale portugaise ; l'attention s'était toujours portée soit sur le Mozambique, soit sur les pays de l'Asie méridionale ; c'est donc une lacune que comble l'ouvrage du Dr Justus Strandes, sur lequel nous aimerions à nous arrêter si la date déjà ancienne de sa publication ne nous permettait pas de faire autre chose que de le signaler simplement ici ; il est d'ailleurs admirablement illustré de fac-similés de cartes anciennes et de vieilles gravures, de photographies des restes des monuments élevés par les Portugais et par les Arabes à Mombasa et à Quiloa.

6. — A ceux qui s'intéressent à l'histoire de la colonisation espagnole, recommandons l'important travail de synthèse historique publié naguère par M. Genaro García sur les caractères de la conquête espagnole en Amérique, et particulièrement au Mexique et au Pérou. En se servant des relations des seuls historiens contemporains des événements, cet auteur a écrit un livre dont la lecture est instructive et agréable à la fois. Le plan en est excellent : après avoir, dans une première partie, esquissé l'histoire de la formation du peuple espagnol (ch. I) et fait connaître l'état d'esprit des Espagnols qui passèrent au Nouveau Monde au XVIe siècle (ch. II), M. Genaro García expose, dans sa seconde partie, — la plus considérable de l'ouvrage, — l'histoire même de la conquête dans la première moitié du XVIe siècle, traitant d'abord des

premiers découvreurs (de Colomb à Magellan), puis étudiant longuement la conquête du Mexique, — le rôle de Fernán Cortès surtout — et, beaucoup plus brièvement, celle du Pérou. Dans une dernière partie, M. Genaro García s'occupe des résultats de la conquête espagnole, et insiste sur la disparition de la majeure partie des indigènes des pays soumis, sur la dégénérescence des survivants. Peut-être est-il trop tôt pour mener à bonne fin, de manière absolument satisfaisante et scientifique, un travail aussi considérable que celui dont nous venons d'indiquer les grandes lignes ; le *Carácter de la conquista española en América y en México*, qui a pour base un très méritoire dépouillement bibliographique des sources (V. la Bibliographie aux p. 399-451), a le grave défaut de ne pas tenir toutes les promesses de son titre, mais n'en est pas moins un ouvrage intéressant à plus d'un égard, et dans les différentes parties duquel on trouvera bien des indications utiles, bien des renseignements de réelle valeur.

7. — Nous saluons toujours avec joie la publication de documents nouveaux relatifs aux premiers débuts de l'histoire de la colonisation européenne ; aussi ne pouvons-nous que faire un excellent accueil aux deux anciennes relations de la Floride que M. Genaro García a publiées pour la première fois à México il y a deux ans comme hommage à la treizième session du congrès international des américanistes. De ces deux relations, l'une, due à Bartolomé Barrientos, raconte la vie et les actes de Pedro Menéndez de Avilés, le commandant espagnol qui traita les colons protestants français de la Floride avec la cruauté que l'on sait ; l'autre, qui a pour auteur le carme André de San Miguel, est la relation des faits et gestes de l'équipage du navire la *Nuestra Señora de la Merced*, de 1593 à 1595. Très intéressante au point de vue ethnographique (car elle contient des renseignements précis sur les mœurs et coutumes des indigènes), cette seconde relation présente, au point de vue de l'histoire coloniale, moins d'importance que la biographie de Pedro Menéndez ; mais elle en constitue un très heureux complément, puisqu'elle en comble les lacunes et apporte aux américanistes, sur la civilisation des peuples de la Floride à la fin du XVIe siècle, de très précieuses informations. Aussi convient-il de féliciter M. Genaro García d'avoir publié ses *Dos Antiguas Relaciones de la Florida* ; il l'a fait avec grand soin, mais malheureusement sans annoter le texte de Bartolomé Barrientos ni celui de Fray André de San Miguel. Du moins a-t-il placé, en tête des deux relations, une longue et intéressante préface qui contient, outre des renseignements biographiques et bibliographiques sur les auteurs (ch. I), une étude très consciencieuse sur l'histoire de la découverte et de la colonisation européenne en Floride au XVIe siècle (ch. II, § 1 à 8) et sur les caractères physiques et sociaux des indigènes du pays à la même époque

(ch. II, § 9, p. LXXIX LXXXVI), enfin un aperçu plus général de la situation des naturels de l'Amérique sous la domination espagnole (ch. III). Il conviendra de rapprocher cet aperçu du *Carácter de la conquista española en América* dont il a été question tout à l'heure.

8. — C'est une intéressante histoire que celle des tout premiers débuts de la colonie anglaise du Maryland ; M. Bernard C. Steiner vient d'en fournir la preuve dans une excellente étude, écrite à l'aide des documents publiés et des archives manuscrites de la cour anglaise de l'Amirauté. On verra, dans ses *Beginnings of Maryland*, comment, en août 1631, fut fondée par le Virginien William Claiborne, dans l'île de Kent, un premier établissement, et comment, près d'un an plus tard (juin 1632), une charte royale octroya tout le pays appelé plus tard Maryland à Cecilius Calvert, second Lord Baltimore, qui s'occupa immédiatement de mettre sa concession en valeur, et délégua, pour y tenir sa place, son frère Léonard, alors âgé d'environ vingt-huit ans. Le 22 novembre 1633, l'*Ark* et le *Dove* quittaient Gravesend ; le 3 mars 1634, ils arrivaient devant l'estuaire du Potomac, et le 25 du même mois, à l'île Heron, possession était prise solennellement du pays, « au nom de notre Sauveur et de notre souverain seigneur le roi d'Angleterre ». Bientôt après (en avril), sur l'emplacement de la cité indienne de Yaocomico, Calvert fondait la ville de Sainte-Marie, tandis que les nouveaux arrivants se livraient, avec autant d'activité que les colons virginiens de l'île de Kent, au commerce des fourrures. Tout cela était déjà connu, mais non d'une manière aussi précise que vient de le raconter M. Steiner, dont les dernières pages offrent encore plus de nouveauté ; elles montrent avec beaucoup de finesse comment le lord propriétaire parvint à rendre permanent l'établissement fondé au Maryland en 1634 ; comment, à la suite d'événements qu'il est impossible de raconter ici, fut conquise par Léonard Calvert l'île virginienne de Kent, comment y fut organisé un gouvernement demeurant toujours, en matière législative, en rapport avec les colons ; comment, enfin, à la courte période de la traite des fourrures commence, dès 1639, à se substituer la période de l'exploitation agricole du sol. Le récit de M. Bernard C. Steiner, très clair, très attachant, plein de renseignements précis et de références, constitue une monographie digne à tous égards d'être placée à côté de celles que nous a déjà données le même auteur sur différentes périodes de l'histoire du Maryland.

9. — M. Bernard C. Steiner n'est pas le seul érudit américain qu'attire et que retienne l'histoire du Maryland ; M. Saint-George Leakin Sioussat (de qui nous avons récemment signalé un travail intéressant et vraiment neuf sur l'histoire intérieure de ce pays entre 1720 et 1750) semble devoir se consacrer, lui aussi, à faire progresser par une

série de minutieuses monographies notre connaissance du passé colonial du Maryland. Son étude intitulée : *The English Statutes in Maryland* constitue, en même temps qu'un ouvrage complet, indépendant par lui-même, un véritable complément de ses *Economics and Politics in Maryland*, car il fait connaître la question qui, de 1722 à 1732, non moins que celles du bien-être économique et de l'organisation de la colonie, a passionné les esprits dans le Maryland : celle de l'extension à ce pays des décisions du parlement britannique. L'auteur a donné dans son chapitre IV, après avoir bien exposé les débuts et l'importance de la question, une intéressante et minutieuse analyse des arguments apportés pour ou contre cette extension, soit dans l'Assemblée coloniale, soit dans le curieux et rarissime pamphlet de Daniel Dulany l'ancien intitulé : *The Right of the inhabitants of Maryland to the benefit of the English Laws* (la « Maryland historical Society » en possédant le seul exemplaire connu, M. Saint-George Leakin Sioussat en a donné une précieuse réimpression à la suite de son travail), soit dans les écrits demeurés inédits du Rev. John Eversfield ; et il montre très bien, en terminant, comment la période dont il a fait une sagace étude constitue le moment où évolue véritablement l'histoire coloniale du Maryland.

10. — La réputation dont jouit en France le second fondateur de l'empire indien, Warren Hastings, tient uniquement, — sauf auprès de quelques spécialistes — à son procès retentissant et aux violentes accusations formulées contre lui par Burke, Fox, Sheridan, etc. ; or, la légitimité de ces accusations est depuis longtemps déjà très discutée, et parfois absolument contestée en Angleterre, où certains historiens tendent même, à l'heure actuelle, à voir dans Warren Hastings un homme injustement et odieusement calomnié, d'une conduite irréprochable à tous les points de vue, un des plus nobles fils d'Albion. Comme naguère sir Alfred Lyall, M. Achille Biovès a su, dans son *Warren Hastings*, se garder de l'un et de l'autre de ces excès ; le personnage qu'il a dépeint dans son ouvrage récemment paru, n'est vraiment, comme il le dit lui-même dans sa Préface (p. III), « ni le tyran que l'on connaît en France, ni le puritain que certains Anglais proposent à notre admiration, et il reste très grand malgré des fautes indéniables. » — Je ne sais toutefois si, en dépit de ses efforts, M. Achille Biovès n'a pas subi parfois, inconsciemment, l'influence, soit des admirateurs, soit des détracteurs de Warren Hastings, ni s'il a toujours apprécié comme il convenait ce personnage si complexe et si contradictoire ; je ne le trouve pas, par exemple, assez sévère à l'égard de l'odieux marché passé entre Adam Imhoff et lui-même (p. 51-53), et il ne me semble pas, par contre, qu'il ait (p. 75-76) suffisamment rendu justice à la portée de l'œuvre de codification des lois hindoues

menée à bonne fin sous son initiative et sous ses auspices. En dépit de ces réserves, l'ouvrage de M. Achille Biovès est d'une réelle valeur historique en même temps que d'un très puissant intérêt; c'est un bon livre de plus à inscrire sur la liste des ouvrages français relatifs à l'histoire coloniale.

11. — Il y a quelques années, le Dr Alfred Zimmermann a entrepris la publication d'un important ouvrage sur la politique coloniale des peuples européens, dont le but était de faire connaître aux coloniaux allemands quelles idées avaient guidé dans leurs entreprises coloniales relativement anciennes, et aussi dans leurs entreprises contemporaines, les différentes nations colonisatrices : Portugais, Espagnols, Hollandais, Anglais et Français. Conçue dans un but d'éducation nationale, cette œuvre de longue haleine, très consciencieusement et très méthodiquement faite, s'est trouvée, par la force même des choses, devenir une excellente histoire générale de la colonisation chez les peuples modernes. Bornons-nous aujourd'hui à en signaler ici un volume, celui qui nous intéresse le plus : *Die Kolonialpolitik Frankreichs;* jusqu'au jour où nous posséderons enfin cette histoire scientifique de la colonisation française qui fait absolument défaut, le livre du Dr Alfred Zimmermann sera, sans aucun doute, très lu et très consulté par tous ceux qui désirent connaître le passé colonial de notre pays ; il est à la fois très clair et très précis, conçu sur un plan excellent (1re partie : les premières tentatives ; 2e partie : constitution du premier empire colonial français ; 3e partie : sa décadence et sa ruine ; 4e partie : luttes pour un nouvel empire colonial ; 5e partie : le début d'un nouvel essor ; 6e partie : création du second empire colonial français), suffisamment développé pour ne pas être aride et fournir le point de départ indispensable à toute personne désireuse d'étudier avec fruit certains épisodes particuliers, certaines monographies de détail. Une bibliographie choisie mais qui aurait besoin d'être soigneusement révisée, complète ce volume, dans lequel nous devons reconnaître, encore que nous ayons à lui adresser plus d'une critique, le meilleur précis d'histoire de colonisation française qui ait été jusqu'à présent publié.

12. — Le rôle colonial de Colbert n'a pas encore fait l'objet d'une étude d'ensemble vraiment satisfaisante ; le meilleur aperçu qu'on en possède est celui qu'en a tracé naguère, dans les *Annales de l'Ecole des sciences politiques* (t. I, 1886), le regretté Pigeonneau. Ce n'est guère là, toutefois, qu'une table des matières, dont les différents paragraphes attendent presque tous leur historien. Voici, sur une des questions sur lesquelles s'est portée la vigilante sollicitude du grand ministre de Louis XIV, — sur le rôle des Compagnies de colonisation dans l'Afrique occidentale entre 1664 et 1683, — une étude pleine de renseignements

précis et d'indications nouvelles; pour l'écrire, M. Paul Chemin-Dupontès a recouru aux documents conservés aux archives du ministère des colonies et aux Archives nationales, aussi bien qu'aux ouvrages publiés ; il est ainsi arrivé à composer un ouvrage d'un réel intérêt, qui confirme le jugement porté naguère sur la politique coloniale de Colbert par le savant professeur de la Sorbonne, et fait pleinement ressortir la souplesse d'esprit extraordinaire et le remarquable sens pratique du grand ministre. Si les premières pages du livre, relatives à l'histoire de la colonisation française dans les parages du Sénégal et de la Guinée, avant 1664, sont insuffisantes et auraient besoin d'être soigneusement revues, il n'en va pas de même du corps même du travail de M. Chemin-Dupontès : *Les Compagnies de colonisation en Afrique occidentale sous Colbert* sont, en réalité, une précieuse monographie, dans laquelle le futur historien de la politique coloniale de Colbert trouvera réunis des textes intéressants, des chiffres précis et des appréciations exactes.

13. — Les ouvrages publiés depuis quelques années sur Madagascar sont légion, et cependant nous connaissons encore fort mal l'histoire des origines coloniales de la grande île ; à peine est-il possible de trouver, dans la plupart des livres généraux, quelques pages plus ou moins exactes sur ce sujet. Il y a donc là une lacune de notre littérature historique ; M. Gabriel Gravier, un vétéran de la géographie et plus encore de l'histoire de la géographie, a entrepris de la combler dans son récent ouvrage intitulé : *Madagascar ; les Malgaches ; origines de la colonisation française ; la conquête.* — Après avoir, en manière d'introduction, esquissé un tableau d'ensemble de l'ethnographie du pays, et résumé la magistrale étude de M. Alfred Grandidier sur *l'Origine des Malgaches*, l'auteur retrace successivement l'histoire de l'occupation du sud de la grande île par les Français au XVIIe siècle, puis, après avoir très rapidement glissé sur les faits qui se sont passés au XVIIIe siècle, celle de la conquête de Madagascar au siècle suivant. — L'ouvrage, très intéressant, très documenté, écrit avec entrain, marque un progrès réel sur les travaux antérieurs et expose d'une manière beaucoup plus précise le rôle des Français au XVIIe siècle ; il néglige, par contre, de la façon la plus complète, le XVIIIe siècle, et c'est une fâcheuse lacune dont on ne saurait exagérer l'importance. Pourquoi, d'autre part, M. Gravier éprouve-t-il, sans raison apparente, le besoin d'attaquer les anciens missionnaires de Madagascar ? Sans doute, comme les autres hommes, les prêtres de la Mission ont eu leurs imperfections ; ils n'en ont pas moins agi à Madagascar sous l'impulsion de saint Vincent de Paul, avec un zèle et une abnégation qui auraient dû leur valoir à tout le moins l'indulgence de M. Gravier. Ces critiques ne sont d'ailleurs pas pour nous empêcher d'apprécier à

sa valeur le nouvel ouvrage de M. G. Gravier, orné de la reproduction de trois vieilles gravures et de la grande carte générale insérées dans *l'Histoire de la grande isle Madagascar* d'Étienne de Flacourt.

14. — M. J.-Edmond Roy, un érudit canadien auquel nous sommes déjà redevables d'une excellente étude biographique sur *le Baron de Lahontan*, dont vient de paraître une seconde édition, souhaiterait, — maintenant que les historiens canadiens du XIXe siècle, les Garneau, les Ferland, d'autres encore, ont tracé les grandes lignes de l'histoire de la Nouvelle-France, — que de nouveaux travailleurs s'attachassent à reconstituer la vie de cette collectivité de colons dont, dit-il très justement, on ne parle nulle part, et dont pourtant l'endurance et le dévouement avaient donné un monde à la France, — et défrichassent profondément le champ dont les auteurs du siècle passé n'ont fait qu'égratigner la surface. Il a raison, et ce sera certes une belle œuvre que la rédaction des « Mémoires du peuple de la Nouvelle-France ! » Malheureusement une telle œuvre ne peut pas encore être entreprise et, mieux que personne, M. J.-Edmond Roy s'en rend compte ; « chacune de nos paroisses, écrit-il, devrait avoir son monographe, qui ferait revivre les traditions et les moindres épisodes de son passé... Mais, hélas ! la paroisse de Québec contient plus de sept cents paroisses, et l'histoire de quarante d'entre elles seulement a été étudiée. Il reste donc encore bien du travail à faire ». — A ce travail de longue haleine M. Roy a tenu à collaborer dans la mesure de ses forces, et voilà comment il a été amené à écrire l'*Histoire de la seigneurie de Lauzon*. Cette vaste seigneurie, située sur la rive droite du fleuve Saint-Laurent en face de la ville de Québec, tire son nom de Jean Lauzon, à qui le 15 janvier 1636, le conseiller du Roi Simon le Maître servit de prête-nom pour la concession, de la part de la Compagnie de la Nouvelle-France, d'un beau domaine s'étendant sur les deux rives de la rivière Bruyante. Nous aurions plaisir, si la place ne nous était strictement mesurée, à suivre, avec M. J.-Edmond Roy, l'*Histoire de la seigneurie de Lauzon* depuis cette date de 1636 jusqu'au moment où la Nouvelle-France devint anglaise d'abord, puis jusqu'en 1818, date à laquelle s'arrête provisoirement l'ouvrage du savant maire de la ville de Lévis ; peut-être le ferons-nous quelque jour. Bornons-nous à dire aujourd'hui que nous connaissons peu de lectures aussi intéressantes et aussi instructives à la fois que celle des trois volumes dans lesquels M. Roy, à l'aide de documents manuscrits : papiers de famille, archives de paroisses, greffes des notaires, dossiers des tribunaux, a étudié l'organisation, le genre de vie, les idées, les croyances des habitants de la seigneurie de Lauzon. C'est une œuvre consciencieuse, originale et forte qui, dans son genre et toutes proportions gardées, mérite d'être placée sur les rayons d'une bibliothèque coloniale, à côté des his-

toires générales du Canada dont nous avons tout à l'heure nommé les auteurs.

15. — L'ouvrage du baron Marc de Villiers du Terrage sur *les Dernières Années de la Louisiane française* a été écrit d'après des sources multiples ; les documents conservés dans les archives des ministères de la guerre, des colonies, des affaires étrangères et du dépôt des cartes et plans de la marine, ceux que possèdent les Archives nationales, la Bibliothèque nationale et l'Arsenal, les archives départementales de Seine-et-Oise et du Finistère, ceux enfin que garde soigneusement la famille du gouverneur Kerlérec ont été consciencieusement utilisés par l'auteur et lui ont permis de donner sur l'histoire de la Louisiane française, entre 1753 et 1769, — voire même jusqu'en 1803, — des indications nouvelles, précieuses à plus d'un titre ; le chevalier de Kerlérec (dont le nom n'est pas si oublié que semble le dire M. de Villiers), le commissaire général et ordonnateur d'Abbadie, le dernier commandant de la colonie, Aubry, enfin le préfet Laussat, voilà les protagonistes des *Dernières Années de la Louisiane française*, Kerlérec surtout, dont, — en dépit de ses sentiments très légitimes d'admiration pour ce gouverneur du pays, — M. de Villiers s'est efforcé de juger équitablement l'adversaire Rochemore (cf. en particulier p. 137). Une série d'intéressantes gravures — reproductions de portraits, d'anciennes cartes, de bons de caisse, de proclamations, etc., — accompagnent le texte de M. de Villiers du Terrage et l'illustrent de la manière la plus heureuse. Est-ce là, toutefois, l'ouvrage définitif sur le sujet ? Nous ne le croyons point ; M. de Villiers du Terrage ne s'est pas, en effet, donné la peine de *composer* son livre d'une manière assez rigoureuse ; il n'a donné aucune référence précise, aucune bibliographie sérieuse des ouvrages publiés antérieurement sur le sujet. Voilà pourquoi la publication des *Dernières Années de la Louisiane française* ne devra pas, malgré les réels et indéniables mérites de l'ouvrage, décourager celui qui voudrait écrire, sur l'histoire de cette colonie, le travail scientifique qui manque encore à notre littérature.

16. — M. Jean Darcy, auquel nous sommes déjà redevables d'un excellent travail sur la *Conquête de l'Afrique au* XIXe *siècle*, a entrepris de retracer, dans un nouvel ouvrage de politique et d'histoire coloniales, les principaux incidents de la rivalité coloniale de la France et de l'Angleterre depuis 1815. Sur tous les points du globe où nous nous sommes efforcés, depuis la chute du premier Empire et l'effondrement définitif de notre première domination d'outre-mer, de nous établir et de planter notre pavillon, nous avons trouvé en face de nous l'Angleterre, qui, partout et toujours, s'est opposée de tout son pouvoir à la réalisation de nos projets. Sous quelle forme variée s'est manifestée

cette opposition : par un simple déplaisir, par d'âpres polémiques de presse, par des protestations diplomatiques ou parlementaires, par l'effort entier de sa politique et même la menace de la guerre, M. Jean Darcy doit l'exposer de manière très détaillée dans ses *Cent Années de rivalité coloniale*, dont le premier volume, consacré à l'Afrique continentale, a récemment paru. L'auteur, admirablement documenté, a montré dans ce livre, de la manière la plus précise et la plus sereine à la fois, en véritable historien, avec quelle ardeur et quelle persévérance s'est manifestée l'hostilité de l'Angleterre à l'égard de la France sur les quatre théâtres de la rivalité franco-anglaise en Afrique : les côtes barbaresques, le Niger, le Congo et le Nil ; il a insisté surtout, comme il était légitime, sur la querelle d'Alger et sur la question du Nil. Si, pour l'histoire coloniale ancienne de la France, — dont il parle quelquefois en passant, — le volume de M. Jean Darcy appelle quelques réserves, nous ne trouvons pas, sur l'objet principal du travail, la moindre critique à formuler ; et nous nous plaisons à saluer, dans ce premier volume de *Cent Années de rivalité coloniale*, si scrupuleusement et impartialement rédigé, si légitimement sceptique sur la longue durée de l' « entente cordiale », le véritable manuel de l'histoire contemporaine de notre politique africaine (la question du Maroc exceptée).

17. — Lorsque, dans l'avenir, les futurs historiens de la colonisation française étudieront l'œuvre actuelle de la France dans la partie occidentale de l'Afrique, un des premiers ouvrages auxquels ils auront recours sera certainement la très consciencieuse thèse de doctorat en droit dont M. André Lefebvre est l'auteur. Ils y trouveront en effet, sur *la Création de l'outillage public dans l'Afrique occidentale française*, une étude très sérieuse et très documentée, accompagnée d'intéressantes observations personnelles recueillies sur place par M. André Lefebvre, au cours de différents séjours aux colonies. Après y avoir indiqué les grandes lignes de l'organisation du gouvernement général, à qui incombe le soin de procéder à la création de l'outillage public, l'auteur examine la question de la création de ce même outillage sous ses deux faces financière (2e partie) et technique (3e partie), étudiant successivement les grands travaux publics d'assainissement, d'aménagement des ports, d'ouverture des voies de pénétration, d'irrigation entrepris dans l'Afrique occidentale française ; il termine enfin (4e partie) par une étude de la mise en valeur que la création de l'outillage public a pour but de préparer ou de développer. Une intéressante comparaison, en ce qui concerne la création de l'outillage public, entre l'œuvre accomplie par la France dans l'Afrique occidentale et celle qu'elle a exécutée en Indo-Chine, termine le volume très instructif de M. André Lefebvre, auquel une bibliographie, malheureusement trop peu précise, ajoute encore un nouvel et appréciable élément d'information.

18. — Aux publications coloniales, dont nous venons de rendre compte, il convient de rattacher étroitement le nouveau travail de M. Georges Blondel sur *la Politique protectionniste en Angleterre*. Non content, en effet, de se servir, dans sa campagne protectionniste, d'arguments d'ordre économique, M. Joseph Chamberlain a recours à des considérations politiques et compte sur certaines idées mercantiles pour accroître cette aspiration vers l'unité, à l'aide de laquelle il espère rapprocher peu à peu les colonies anglaises disséminées dans toutes les régions du globe. Les calculs de l'ancien ministre sont-ils justes, et procureront-ils à l'Angleterre ces bénéfices qu'en attendent M. Jos. Chamberlain et ses amis ? M. Blondel en doute fort et y voit pour le Royaume-Uni « une source de mécomptes » ; je les crois, pour ma part, d'une très grande portée et susceptibles, dans un avenir relativement peu éloigné, de donner une grande cohésion aux différentes parties de l'Empire. Sans doute, ils sont *actuellement* irréalisables, mais j'y vois néanmoins, avec M. Blondel, un danger très grave pour notre pays, puisque l'Angleterre est le meilleur client de la France. Ce nouveau danger, le savant auteur l'a mis en pleine lumière dans son excellent volume, à l'aide de renseignements positifs et de chiffres puisés aux meilleures sources, et il a en même temps indiqué le moyen d'en pallier le mieux possible les conséquences. Puissent ses sages conseils être écoutés et suivis par tous les lecteurs de *la Politique protectionniste en Angleterre* ; par là seulement, en effet, notre pays semble devoir prendre dans l'avenir un nouvel essor. HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Sacrae Liturgiae compendium, opera F.-X. COPPIN et L. STIMART. Tournai et Paris, Castermann, 1904, in-8 de XIX-619 p. — Prix : 6 fr.

Nous avons, dans cet ouvrage, le remaniement de celui publié en 1896 par M. F.-X. Coppin. Lui-même avait pris pour base de son travail les cours de Pourbaix, ancien professeur du séminaire de Tournai. En cette édition, le but premier devait être de conformer la doctrine à l'état actuel des règles liturgiques. C'est que le long règne de Léon XIII a été témoin d'importantes modifications couronnées par une édition officielle des décrets et réponses de la Sacrée Congrégation des Rites. Tout l'enseignement du *Compendium* a été mis d'accord avec les rubriques et les décrets les plus récents. Pour les interpréter et déterminer les points que l'autorité n'a pas encore tranchés, on s'est inspiré des auteurs en renom et d'une science plus éprouvée. Les Belges, Bouvry, de Herdt, Falise, sont souvent cités : on n'en est pas surpris quand on connaît leur compétence liturgique.

Tous les détails sont ramenés à un ordre logique; une table analy-

tique l'offre d'abord à l'élève. Ainsi les notions se trouveront classées dès qu'elles seront apprises.

A la première partie appartiennent les généralités, notions sur la liturgie, les rubriques et leurs sources. — Dans la deuxième partie, on étudie le *bréviaire* : office divin en général, son obligation, ses préludes : comput et calendrier ecclésiastique, diverses parties de l'office. — Variations de l'office au cours de l'année. — Du titulaire et du patron. Viennent alors les relations des offices entre eux : occurrence et concurrence. Puis les règles concernant chaque élément des offices et en appendice les cérémonies. — Le *Missel* est l'objet de la troisième partie. C'est à la messe que se trouve rattaché le *Matériel liturgique*. — On voit ensuite quelle messe le prêtre doit célébrer suivant qu'elle doit être conforme à l'office du jour ou que, pouvant en différer, elle est soit votive soit pour les défunts. — Après avoir traité des changements que peut éprouver chaque partie de la messe, on étudie les rites de la messe basse, puis des messes chantées. Trois tableaux parallèles offrent au célébrant, au diacre et au sous-diacre, le détail de leurs cérémonies. Un bref exposé des circonstances spéciales où se célèbre la messe et ses particularités pontificales répond aux besoins accidentels des paroisses. — C'est dans l'étude du Missel que vient la question du Propre du temps et celle du Propre des saints. — Le *Rituel* forme la quatrième partie, traitant tour à tour des sacrements qu'administre le prêtre, des funérailles, des bénédictions, des processions et des exorcismes, avec un appendice sur les saintes reliques. — Pour conclure, est reproduit le texte si pratique du Mémorial des rites de Benoît XIII, et l'instruction Clémentine pour les prières des Quarante-Heures. Enfin une table alphabétique facilite la recherche des questions notables.

On le voit par cette analyse, le cadre du *Compendium* de Tournai est restreint, il suppose la liturgie aimée. Les aspects historique et symbolique sont à l'arrière-plan, toutefois assez souvent signalés, toujours d'une manière sobre et judicieuse. L'étude des textes, les relations avec les rites autres que le rite romain sont en dehors de la perspective. Le côté technique et de pratique immédiate est directement visé. Chaque numéro pose une question en caractères qui fixent l'attention ; à ces questions on répond sans phrases avec une netteté parfaite ; l'information est sûre, se référant d'ordinaire ou au texte des rubriques, ou aux décrets authentiques. Ceux-ci sont désignés par le numéro de l'édition officielle et par leur date, ce qui permet d'utiliser les éditions antérieures quand les décisions n'ont pas été élaguées. Le latin employé n'ajoute pas une difficulté nouvelle à celles qu'implique le sujet. Style simple et correct comme celui des rubriques et des décrets, qualité fort appréciable : elle facilite à l'élève le recours

aux sources. Peut-être regrettera-t-on qu'on néglige parfois certains menus détails, se contentant de renvoyer aux rubriques générales; mais on félicitera sans doute les auteurs des allusions fréquentes à certains usages locaux, alors même qu'ils les jugent abusifs, mais susceptibles d'une prudente tolérance.

Est-il surprenant qu'à propos d'un ouvrage si complexe il soit possible de poser quelques interrogations ? Page 109 : N'y aurait-il pas lieu de mentionner l'invariabilité récemment proclamée de la doxologie du *Veni Creator* ? et aussi de distinguer la doxologie de l'octave de la Pentecôte : *in saeculorum saecula*, de celle du Temps pascal : *in sempiterna saecula* ? — Page 118 : la règle de ne pas lire l'Écriture occurrente aux doubles majeurs ne doit-elle pas être restreinte aux doubles majeurs antérieurs au 30 juin 1896, S. R. C., 3923 ? — Page 356 : la génuflexion du sous-diacre après la récitation du *Sanctus* est-elle conforme aux règles du n° 461, 4° ? — Page 424 : ne pas chanter les prophéties en entier est en opposition avec la réponse du 14 mars 1861, S. R. C., 3104, dub. 8. Un chant non obligatoire peut obligatoirement n'être pas tronqué. Ne serait-il pas utile de mentionner, au moins à raison du symbolisme, le privilège général d'employer la couleur rose aux dimanches *Gaudete* et *Lætare?* et aussi de rappeler le décret du 4 mars 1901 déclarant que l'Anniversaire de la Dédicace de toutes les églises est primaire quand l'église est consacrée, secondaire si elle ne l'est pas ? En concurrence, les vêpres du jour octave pourront en être modifiées.

Pour finir, félicitons les auteurs d'avoir quelquefois, notamment au Propre du temps, fait d'heureuses incursions sur le terrain de l'histoire et du symbolisme, les cérémonies liturgiques doivent tant, par les sens, parler à l'esprit et au cœur ! C'est aussi le rôle du chant ; à cet égard le *Compendium* est éminemment actuel. Les instructions pontificales du 22 novembre 1903 y sont commentées. On ne saurait mieux démontrer le souci constant d'être en pleine conformité avec les principes de Rome : ce sera notre dernier éloge. X.

SCIENCES ET ARTS

Mariage et Union libre, par Georges Fonsegrive. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 393 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Georges Fonsegrive, dans cet ouvrage, s'est proposé d'étudier la constitution de la famille en philosophe, sans aucune préoccupation religieuse et en se plaçant uniquement en face des faits et de la nature humaine. La famille a pour fondement le mariage : or, qu'est-ce que le mariage ? Quelles sont ses origines ? Quel est son but ? Quelle est sa loi ? Est-il indissoluble de sa nature ? Faut-il, au contraire, le supprimer et y substituer ce qu'on est convenu d'appeler « l'union

libre » ? Telles sont les questions que M. Fonsegrive examine à la seule lumière de la raison et de l'expérience. Cette étude, conduite avec une rigueur de logique irréprochable, l'amène à des solutions entièrement conformes à celles du christianisme. Personne, à notre connaissance, n'avait mieux jusqu'ici mis en lumière l'accord si remarquable des préceptes de l'Évangile avec les vrais principes rationnels et sociaux sur ce sujet si important de l'organisation de la société conjugale. Nos législateurs, qui ont rétabli le divorce, nos romanciers à la mode, qui en demandent « l'élargissement », se croient sans aucun doute les représentants de la science, les pionniers du progrès. M. Fonsegrive leur prouve irréfutablement qu'ils se trompent, qu'ils sont, au contraire, des rétrogrades. Le progrès, il est, en réalité, dans l'indissolubilité du mariage. La science, plus elle creuse cette question, plus elle s'éclaire des données de l'observation, est forcée de reconnaître que le divorce, admis en théorie pour remédier aux maux résultant des mariages mal assortis, fait plus de malheureux que n'en peut faire l'indissolubilité. Si le divorce est un remède, les divorcés seraient moins exposés que les autres, moins surtout que les époux séparés de corps, au désespoir et au suicide. Or, c'est le contraire que constatent les statistiques. « D'après un calcul de Legaye, en Saxe, pendant la période 1847-1856, un million de divorcés auraient donné en moyenne, par an, quatorze cents suicides, et un million de séparés, cent soixante-seize seulement. » M. Fonsegrive réfute excellemment l'argument le plus spécieux par lequel on combat l'indissolubilité du mariage, cet argument tiré d'une prétendue inaliénabilité des droits de la personne humaine, d'où résulterait l'impossibilité pour l'homme de s'engager pour toute sa vie. M. Fonsegrive montre clairement que cet argument conduit à la nullité de toute espèce d'engagement et à l'établissement de l'union libre. Or, comme il le dit dans sa conclusion, « réduire le mariage au caprice des sens et proclamer la légitimité de l'union libre, c'est détruire la famille, c'est autoriser les plus graves désordres moraux, c'est ramener l'humanité à la promiscuité barbare, c'est aller au rebours de l'évolution que l'histoire du mariage nous montre s'être faite du multiple au simple, c'est rétrograder vers l'animalité. Reste donc que le mariage, par sa nature propre, porte en lui-même sa propre législation. Il se fonde par une libre volonté des deux contractants, principalement pour perpétuer la race, et cette fin exige « le don de l'être pour toute la vie. »

Le nom de l'auteur de *Mariage et Union libre* est à lui seul une garantie de la valeur du livre, tant au point de vue littéraire que sous le rapport philosophique. Nous aurions seulement quelques réserves à faire sur les quelques pages où M. Fonsegrive signale rapidement les réformes dont notre code civil lui paraît susceptible en ce qui concerne les droits

réciproques de la femme et du mari. Ces questions juridiques lui sont évidemment moins familières, et nous croyons qu'une étude plus complète de ces problèmes délicats lui ferait bientôt reconnaître que le code, en adoptant sur tout cela les solutions de nos anciens jurisconsultes, a mieux compris les véritables intérêts de la femme que ne les entendent actuellement nos féministes et autres réformateurs de la constitution familiale. M. L.

Les Travaux publics. Essai sur le fonctionnement de nos administrations, par Henri Chardon. Paris, Perrin, 1904, in-18 de 362 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a voulu exposer complètement et surtout loyalement le mécanisme d'une de nos plus grandes administrations. Il a choisi pour cela celle des Travaux publics dont « les attributions sont très nettes et l'organisation particulièrement forte. » Au point de vue de l'exposition du sujet, M. Chardon examine successivement l'objet et la nécessité du ministère des travaux publics, comment il s'est formé et est arrivé à l'état où nous le voyons actuellement, en décrit l'administration centrale, puis les services actifs. La seconde partie se spécialise, et successivement il y est question du fonctionnement des divers services de ce ministère, routes, navigation, chemins de fer et mines.

Le caractère propre de l'ouvrage est de sortir du genre manuel. Le cachet d'un esprit supérieur s'y affirme à chaque page, et c'est un honneur pour l'auteur d'avoir pensé, écrit avec indépendance, en s'élevant au-dessus d'une admiration banale et de commande.

Il a voulu en somme rechercher et faire ressortir pour quels motifs des rouages si parfaitement agencés et perfectionnés depuis plus de trois quarts de siècle amènent trop souvent des résultats si lents et parfois si informes, si « piètres » même. Pourquoi ? puisque la machine est parfaite, affinée, mue et dirigée par un personnel plein d'intelligence et de dévouement. Son exposé est des plus instructifs. Dès lors, quelles réformes seraient à accomplir et comment pourrait-on y réussir ? Ce souci de l'auteur ressort à chaque page. Il se montre éminemment passionné pour le bien, soucieux de ne rechercher que l'utilité réelle de son pays. On ne saurait trop le louer d'avoir publié ce travail parfaitement étudié et présentant un constant intérêt.

G. de Senneville.

La Condition des ouvriers des arsenaux de la marine, *étude économique et sociale*, par G. Dagnaud. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de 189 p. — Prix : 4 fr.

La question des arsenaux de la marine nationale est, certes, d'actualité. Les journaux de toutes les opinions l'ont discutée dans leurs colonnes, et, bien entendu, non seulement les conclusions, mais encore

les faits qui servaient à les établir, ont varié avec chaque auteur. Un ouvrage documenté, impartial, montrant avec netteté quelle est actuellement la condition des ouvriers dans les arsenaux, vient donc bien à son heure.

L'ouvrage que nous avons sous les yeux est tel qu'on peut le désirer Il sera lu avec fruit par tous ceux que les questions sociales intéressent, et, d'ailleurs, le meilleur éloge qu'on en puisse faire est de dire que l'Académie française, dans sa séance du 26 mai, lui a décerné un prix de mille francs, sur la fondation Fabien destinée aux auteurs des mémoires qui auront proposé les moyens les plus justes, les plus efficaces, les plus pratiques, pour améliorer, avec le concours de l'État, la « situation morale et matérielle de la classe la plus nombreuse. »

La Condition des ouvriers des arsenaux de la marine, qui a pour sous-titre « Étude économique et sociale », est publiée avec l'autorisation de M. le ministre de la marine. Pour qui connaît les idées de M. Pelletan, cette autorisation pouvait — dans ce cas, d'ailleurs, bien à tort, — faire suspecter l'impartialité de l'auteur. Il est vrai qu'ici, « autorisation » ne signifie pas « approbation. » M. Dagnaud l'a très bien montré, et, en plusieurs passages, il a combattu, d'une façon plus ou moins détournée, non seulement les opinions du ministre de la marine, mais encore les décisions prises par ce dernier. C'est ainsi qu'il ne craint pas de mettre en évidence que le travail « à la tâche » est de beaucoup le meilleur et celui qui favorise le plus les intérêts des ouvriers et des patrons. Et, quelques jours avant l'apparition du volume, le ministre de la marine supprimait le travail à la tâche dans tous les arsenaux.

Nous ne pouvons ici suivre M. Dagnaud dans tout le cours de son intéressante étude, mais il ne sera pas inutile d'en signaler la principale conclusion. Celle-ci, au surplus, est brève, et peut se traduire par une boutade connue : « On n'en a jamais que pour son argent. » Les ouvriers sont peu payés, mais aussi, produisent peu. Le droit à la retraite en fait, en outre, des fonctionnaires, chez qui toute émulation a disparu, et dont on ne peut se débarrasser sous aucun prétexte. Un seul remède existe à cet état de choses : transformer les arsenaux en véritables usines, administrées industriellement et où travailleraient des ouvriers de profession, dans lesquels on consentirait à voir autre chose que des électeurs. Car, est-il besoin de l'ajouter, quoique M. Dagnaud passe le fait sous silence, dans cette question des ouvriers des arsenaux, comme hélas ! dans beaucoup d'autres, la politique fait actuellement la loi.

J. C. T.

Histoire naturelle de la France, par Émile Deyrolle. 3e partie. *Oiseaux*. Nouvelle édition. Paris, les fils d'Émile Deyrolle, s. d., in-8 de 304 p., avec 144 fig. dans le texte, 35 pl. hors texte, dont 27 en couleurs et 8 en noir. — Prix : 6 fr. 50.

Nous avons déjà mentionné, lors de son apparition, cet ouvrage de la maison Deyrolle. La meilleure preuve qu'il a été apprécié du public c'est que les éditeurs, qui sont en même temps les fils de l'auteur, ont dû en faire cette seconde édition qui, par ses augmentations, marque un progrès réel sur la première. Nous ne pouvons qu'applaudir aux efforts de cette excellente maison si utile aux naturalistes par ses productions de toute sorte dans la branche de l'histoire naturelle. En effet, si la France compte parmi ses illustrations les naturalistes les plus célèbres, elle est restée l'un des pays les plus mal partagés pour les ouvrages d'histoire naturelle destinés aux débutants. Grâce à la collection de volumes élémentaires éditée par MM. Deyrolle, on peut facilement arriver, sans être bien savant, à reconnaître et à déterminer, d'une façon suffisamment scientifique, les spécimens des trois règne de la nature qu'on peut trouver en France. Nous avons déjà fait avec succès l'essai pratique du volume des *Oiseaux* et il nous a donné satisfaction à peu près complète. Nous aurions désiré cependant trouver dans ce livre un peu plus de renseignements sur l'usage que l'on peut faire des divers oiseaux ou de leurs dépouilles : cela eût ajouté un intérêt de plus. Le commerce des plumes, essentiellement parisien, a pris une telle importance qu'il y a lieu, pensons-nous, de mentionner dans la 3e édition qui, nous l'espérons, ne se fera pas trop attendre, les espèces qui fournissent à nos modistes les éléments si variés des ornements en plumes dont elles ornent si adroitement les chapeaux féminins. Nous souhaitons tout le succès qu'il mérite à cette intéressante et utile publication que nous recommandons bien volontiers aux étudiants et aux amateurs d'histoire naturelle ou même de chasse.

A.-A. Fauvel.

Culture potagère et Culture maraîchère, par L. Bussard. Paris, J.-B. Baillière, 1904, in-18 de VIII-503 p., avec 172 fig. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage fait partie de l'*Encyclopédie agricole* publiée par une réunion d'ingénieurs agronomes. Comme pour ses aînés dont nous avons parlé à diverses reprises, on ne pouvait trouver plus de compétence que n'en témoigne l'auteur, professeur à l'École nationale d'horticulture. Successivement il s'occupe de la grande culture potagère, du jardinage potager et de la culture maraîchère. Il est donc ici question de ces exploitations en plein champ de certains légumes, asperges, choux, pommes, de terre, etc., puis la culture personnelle de l'ouvrier ou de l'employé qui, avec un passe-temps salutaire, retire pour son ménage un profit appréciable, et enfin ces entreprises

aux environs des centres urbains où l'on a pour objectif l'approvisionnement des marchés en légumes frais et variés.

Entrant dans le propre de son sujet, l'auteur examine tour à tour ce qui concerne l'établissement du jardin potager et du marais, les conditions de préparation, de fertilisation du sol, les assolements spéciaux, la conduite des cultures, puis il ajoute toute une suite de conseils pratiques. Après avoir exposé ce qui a trait, d'après son expression, à l'étude des facteurs de la production potagère, M. Bussard consacre toute la fin de son ouvrage aux plantes elles-mêmes sous le nom de cultures spéciales. Dans cette partie importante, il passe en revue tous les légumes connus dans nos contrées, et en fait une sorte d'encyclopédie du jardin potager. De nombreuses gravures facilitent l'intelligence du texte. On n'en saurait trop louer la précision et le soin de la gravure.

G. DE SENNEVILLE.

Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires. Cours de construction. 16e partie. *Fumisterie, chauffage et ventilation*, par V. MAUBRAST. T. Ier. Paris, Fanchon, s. d., gr. in-8 de 555 p., avec 995 fig. — Prix : 20 fr.

Le but de ce traité est de faire connaître les moyens employés pour se rendre compte du chauffage et de la ventilation dans les lieux habités, questions jusqu'ici peu connues malgré l'intérêt direct que nous leur portons, et que l'auteur, M. V. Maubras, a traitées avec la plus grande clarté, en accompagnant son texte d'un véritable luxe de très belles figures explicatives.

Avec le goût du confortable et les progrès de la science, l'industrie du chauffage et les installations qui en découlent ont pris un caractère de grande exactitude, suivant qu'on emploie pour le chauffage, le combustible, l'eau chaude, la vapeur ou l'électricité.

1re partie. *Préliminaires.* — Quatre chapitres sont consacrés à la production et à la mesure de la chaleur, à la puissance calorifique, au combustible employé, aux conduites et aux manomètres. Le principe admis aujourd'hui sur la nature de la chaleur est le principe des ondulations, depuis les grands travaux de Colding, de Dupré, de Regnault et de Verdet. L'étude de l'écoulement du gaz est exposée brièvement pour se rendre un compte exact du fonctionnement des appareils de chauffage, du tirage des cheminées et de la ventilation. La pression et la vitesse des courants gazeux sont mesurées par des manomètres.

2e partie. *Cheminées et poêles. Conduits de fumée. Fourneaux de cuisine.* — Après de grands tâtonnements, on est arrivé à construire des cheminées d'une manière rationnelle en utilisant le maximum d'effet du combustible : en réalité, les cheminées sont encore des appareils de luxe à rendement très faible. — Les conduites de fumée sont très variables en raison des causes multiples qui produisent la fumée.

Les poêles peuvent se diviser en deux grandes catégories : 1° Les poêles à rayonnement direct ou sans enveloppe, comme braseros, poêles en faïence et poêles à feu lent avec du coke (système américain); 2° poêles avec enveloppe, dont le but est de supprimer le rayonnement direct et les causes d'incendie; 3° poêles à circulation d'air. — Poêles mobiles : ils présentent les dangers de l'empoisonnement par l'oxyde de carbone, leur déplacement est toujours dangereux. Les conduits de fumée pour les cheminées domestiques et industrielles sont réglés par des calculs très nets.

Les fourneaux domestiques, en raison du progrès de l'industrie, se perfectionnent de jour en jour; le combustible employé est le charbon ou le coke; le gaz s'utilise d'une façon courante et l'électricité aura son application lorsque les compagnies pourront la vendre à des prix abordables. L'usage de la vapeur ne peut avoir lieu que dans des cas particuliers.

3e partie. *Du Chauffage et de la ventilation des lieux habités.* — Si la chaleur est indispensable à la vie, l'air l'est encore plus : il existe entre ces deux éléments une telle relation qu'on ne peut les séparer l'un de l'autre. La substitution de l'air pur à l'air vicié doit se faire automatiquement. On se sert de ventilateurs mécaniques. Pour le chauffage de nos habitations, s'il s'agit d'un petit appartement, le poêle est tout indiqué ; si l'appartement est grand, l'eau chaude ou la vapeur doivent être employées. Le calorifère à air chaud peut rendre aussi d'excellents services, à la condition qu'il ne surchauffe pas l'air. Le chauffage par calorifère à air chaud se fait au moyen d'appareils assez compliqués qui demandent beaucoup de soins dans leur construction. Malheureusement la question des joints, capitale dans un calorifère, ne préoccupe pas assez les constructeurs et les fumistes ont à ce sujet des pratiques déplorables. Le calorifère de M. L. Bohain est un modèle.

La tuyauterie employée pour les installations de chauffage à eau chaude ou à vapeur est la fonte, le cuivre ou la tôle rivée. Le chauffage à eau chaude demande beaucoup de précautions : il faut ne pas perdre de vue que la densité de l'eau, d'après les expériences de Despretz, en 1839, varie suivant la température : de 0° à 4° le volume est minimum et la densité maximum; de 4° à 100°, le volume augmente. Le premier chauffage à eau chaude fut essayé en 1777 par Bonnemain, et perfectionné depuis, en 1820, par le marquis de Chabanne, puis successivement par les frères Brice, de Bristol, par Duoir, Chibour et Perkins.

Les appareils à haute pression présentent de grands dangers : en 1858, pendant un office du matin à Saint-Sulpice, la rupture d'une soupape causa la mort de quatre personnes et de graves blessures à dix autres.

L'auteur a donné d'intéressants détails sur le chauffage à eau chaude d'une ville aux environs de Paris, ainsi que sur le chauffage des serres par le thermo-siphon, système dans lequel les chaudières sont placées très peu en contrebas des locaux à chauffer. A. WILBOIS.

LITTÉRATURE

Gramática griega segun el sistema histórico-comparado, por D. J. CEJARDO Y FRANCA. Barcelona, Henrich, 1900, in-8 de 586 p. — Prix : 15 fr.

L'auteur, comme en témoignent les premières lignes de sa Préface, est parfaitement au courant des discussions qui ont mis aux prises sur le terrain grammatical les Bopp et les Curtius, les Burnouf et les Regnaud. A l'ancienne méthode consistant à énumérer sommairement des règles que l'on était plus préoccupé de retenir que de comprendre, il a substitué la méthode comparative dont le mérite est d'éclairer les questions les plus obscures et de donner la raison de prétendues irrégularités jugées autrefois inexplicables ; mais à la faveur d'un départ judicieux, tout ce qui ne doit pas figurer dans l'enseignement élémentaire est imprimé en petits caractères. Grâce à ce procédé, l'essentiel de la grande *Grammaire comparée* de Riemann et Gœlzer a pu trouver place dans ce volume qui contient en outre deux traités, l'un de *Prosodie*, l'autre de *Métrique*. La distribution des matières ne laisse pas d'être assez originale : c'est ainsi que, dans la morphologie, on éprouve quelque étonnement à voir les chapitres se succéder dans l'ordre suivant : *Le Pronom. — Le Nom. — Les Qualificatifs. — Les Déclinaisons. — Les Noms de nombre. — Le Verbe.* Prépositions, adverbes et degrés de comparaison ne sont étudiés que dans la *Syntaxe*. C. H.

Das Weib im französischen Volksliede, von PAUL FINCK. Berlin, Mayer und Müller, 1904, in-8 de x-119 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nos chansons populaires ont souvent été l'objet d'articles littéraires dans les grandes revues, articles de ce genre qu'on a appelé, par anglicisme, du terme d'essai. On y a présenté, on y présente d'une façon littéraire les traits caractéristiques et les mérites poétiques des chansons traditionnelles conservées chez nous dans le peuple. C'est une œuvre de vulgarisation de ce genre qu'a entreprise M. Paul Finck pour le public allemand, mais en y mettant la méthode, la précision et l'exactitude des philologues de son pays : on voit qu'il a lu nos chansons, plume en main, faisant des fiches presque à chaque vers : puis ces fiches bien ordonnées et bien classées, reliées par un texte explicatif et dans un esprit de sympathie pour le sujet, sont devenues un livre sur « la femme dans la poésie populaire française. » Comme il

n'y a guère de chanson qui ne traite d'amour ou qui ignore la femme, c'est toute notre poésie populaire qui est ici passée en revue, en laissant de côté, et sagement, les chansons historiques et les complaintes proprement dites. La femme et l'amour, la femme dans la famille, la femme dans la société, voilà les trois grandes divisions entre lesquelles M. Finck a réparti ces « matières de France. » L'auteur ne s'est préoccupé ni de rechercher l'histoire particulière de nos chansons, ni de leur chercher des parallèles, littéraires ou psychologiques, dans les chansons des autres pays : son but était d'exposer au public allemand les traits caractériques de nos chansons, et il l'a fait avec exactitude et précision. M. Finck est parfaitement au courant de nos recueils et de nos publications françaises qu'il a étudiés dans notre Bibliothèque nationale pendant l'été 1902. *An der Quelle sass der Knabe...* serions-nous tenté de dire. Une chose pourtant nous déplaît dans ce livre, comme dans beaucoup d'ouvrages allemands ; c'est l'emploi systématique de sigles pour abréger les titres d'ouvrages cités. La « bibliographie » du volume nous explique bien la quarantaine de sigles employés par l'auteur, p. ex. « Bq. Fr. » désignant le recueil des chansons populaires de Franche-Comté, par M. Beauquier, etc., etc. ; mais si ce système est commode à un auteur, il ne l'est pas au lecteur ; et pour nous, nous trouvons pénible la lecture de pages constellées de ces sigles. — Page v, note, le nom de M. Fortoul est inexactement écrit Fourtoul : c'est du reste une erreur fréquente aujourd'hui, même en France, par la confusion de ce nom avec celui de M. de Fourtou.

H. Gaidoz.

L'Uomo di genio come poeta, da Adolfo Padovan. Milano, Hoepli, 1904, in-16 de 376 p. — Prix : 4 fr.

Ce nouveau volume de M. Padovan, où sont reprises et développées certaines idées émises par l'auteur dans quelques-uns de ses précédents ouvrages, tels que *Che cos'è il genio ?* ou *le Creature sovrane*, tient à la fois de la psychologie, de l'esthétique et de la critique littéraire. Grâce en partie au style, qui est clair et imagé, la lecture en est facile et très attrayante. M. Padovan répartit les poètes, poètes de génie ou poètes d'esprit (*ingegno*), en trois grandes catégories : poètes sculpteurs, poètes peintres, poètes musiciens. On pourra trouver cette classification un peu artificielle ; mais le point de vue est vraiment original ; et c'est cette originalité qui a permis à M. Padovan d'écrire sur Dante et sur Giosuè Carducci, deux poètes sculpteurs de génie, sur Pétrarque et Giovanni Pascoli, deux poètes peintres d'« ingegno », enfin sur Métastase, poète musicien incomparablement doué, des pages très neuves, non toujours exemptes de subtilités et de longueurs, mais pleines d'aperçus ingénieux, de rapprochements curieux, parfois

inattendus, et de fines analyses. Je me permettrai de signaler particulièrement l'intéressant chapitre où l'auteur tend à démontrer que, pour avoir trop aimé la gloire et n'avoir pas été assez sincère, Pétrarque ne doit pas être compté parmi les poètes de génie, et la belle étude sur Giovanni Pascoli, l'un des poètes les plus réputés de l'Italie contemporaine, encore trop peu connu en France. L. Auvray.

Études critiques sur l'histoire de la littérature française, par F. Brunetière. VIIe série. Paris, Hachette, 1903, in-16 de 315 p. — Prix : 3 fr. 50.

Neuf morceaux d'importance et de valeur inégale forment le présent recueil. Il y a une conférence faite à Tours sur Balzac en 1899 et déjà publiée, si je ne me trompe, dans les *Discours académiques*, qui est un modèle du genre, un raccourci méthodique et vigoureux, comme M. Brunetière sait les dessiner ; — une notice sur *La Fontaine*, écrite pour la *Grande Encyclopédie*, et qui ne laisse pas d'être une manière de dissertation où il est prouvé, en trois points, que l'originalité de l'auteur des *Fables* fut d'être un *artiste*, un *naturaliste* et un *poète* ; — un article de vingt pages, assez peu nouveau, sur *Victor Hugo*, évoluant du lyrisme à l'épopée en passant par le drame ; — et un autre, dont je ne verrais pas bien non plus l'utilité et l'à-propos, s'il n'a pas été fait pour un dictionnaire, et qui, sous le titre : *L'Évolution d'un genre*, n'est qu'une esquisse, à larges traits et à idées générales, de l'histoire de la tragédie.

Plus neufs sont les articles : sur les poésies politiques, religieuses et « nationalistes » de Ronsard ; — sur la *Théorie de l'usage* en matière de langue, d'après Vaugelas ; — sur la langue et le style de Molière, qui sont justifiés d'avoir, par leur incorrection même, serré de plus près la vérité et la vie ; — sur la *Bibliothèque de Bossuet*, qui renseigne sur les *dessous* de l'œuvre du grand orateur et donne l'idée d'un érudit consciencieux et d'un esprit scrupuleusement critique.

Enfin, l'étude la plus longue est celle qui fit partie de l'ouvrage *Un Siècle*, paru en 1900, et où M. Brunetière détermine les grands courants qui ont dominé *la Littérature européenne au* XIXe *siècle*. Et tout cela, comme à l'habitude, est plein d'idées judicieuses et universellement consenties, d'aperçus ingénieux mais moins sûrs, de généralisations et d'affirmations excessives, de partis-pris — et de trous. Encore qu'il soit subtil plus qu'il n'en a l'air, et même retors, M. Brunetière ne fait pas le tour d'un sujet comme Sainte-Beuve, il ne le creuse pas non plus à vif comme Taine ; et jamais il ne l'épuise. Mais il excelle à y faire des trouées toujours claires, sinon toujours droites. Qui l'aime le suit éperdument. Les autres, ceux qui sont en défense, il les force quand même à réfléchir, il les excite à discuter, quelquefois à s'armer pour se battre contre lui.

Car il conserve l'allure agressive de jeune méridional qu'il eut toujours à ses débuts. Il a un ton provocant de polémiste, même pour dire des choses sur lesquelles on a écrit des volumes ; comme celle-ci, par exemple, que l'influence anglaise a devancé en France, au XVIIIe siècle, l'influence allemande et préparé le romantisme. Et il est dédaigneux à plaisir pour tous ceux qu'il n'aime pas, pour Dumas fils, entre autres, qu'il appelle afin de l'écraser « le fils Dumas », et pour ses confrères en critique spécialement, « tous ces Dubois, tous ces Rémusat » qu'il secoue à la fourche. Et vous devinez de quelle équation cette injure est un des termes : « N'être qu'un simple Villemain ! »

C'est ce qui fait que, malgré le grand talent de M. Brunetière, on se sent toujours invité par lui-même à ne pas le louer trop respectueusement.

GABRIEL AUDIAT.

H. TAINE. **Sa vie et sa correspondance**. T. I. *Correspondance de jeunesse (1847-1853)*. T. II. *Le Critique et le philosophe (1853-1870)*. Paris, Hachette, 1902-1904, 2 vol. in-16 de 372 et 396 p. — Prix : 7 fr.

Encore que Taine, ayant de bonne heure beaucoup publié, ait naturellement versé ses idées les plus importantes dans ses livres et articles, et bien qu'il ait, d'autre part, interdit de reproduire tout ce qui, dans ses lettres, touchait à ses sentiments intimes et à sa vie privée, cette correspondance, éditée avec un tact parfait et éclairée de notes et notices d'une information très précise, présente un vif intérêt.

Taine y apparaît un esprit sérieux, éminemment laborieux, enclin aux idées abstraites, très froid, — mais peut-être cela vient-il de ce qu'on nous a dérobé sa vie sentimentale, — avec des détentes d'une fantaisie sensible aux belles images, à la musique, et plus encore au charme de l'éternelle et vivante nature.

Dès vingt ans, replié sur lui-même comme Descartes, il fait, « avec la raison pour lumière », l'examen de sa vie intellectuelle et « du progrès de sa pensée. » « Ce qui tomba d'abord devant cet esprit d'examen, dit-il, ce fut ma foi religieuse... J'estimai trop ma raison pour croire à une autre autorité que la sienne ; je ne voulus tenir que de moi la règle de mes mœurs et la conduite de ma pensée... L'orgueil et l'amour de la liberté m'avaient affranchi... »

Heureusement qu'un grand instinct de dignité morale le sauvegarda. « Il a accoutumé son âme et son corps à faire sa volonté. » Donc, « préservé des passions qui aveuglent et étourdissent l'homme », « il tourne toute son âme vers les besoins de connaître. » « Je ne songeais qu'à agrandir mon intelligence, à augmenter ma science, à acquérir un sentiment plus vif du beau et du vrai, j'étudiai avec ardeur l'histoire et l'antiquité, cherchant toujours les vérités générales, aspirant à savoir ce qu'est l'homme et la société. »

Quand on a ce feu sacré pour viatique, on échappe à bien des erreurs, mais aussi à bien des vertus. Par exemple, professeur pendant dix-huit mois au sortir de l'Ecole normale, Taine, qui fait sans doute honnêtement son métier, le fait sans amour et avec un complet dédain des « morveux » dont il doit corriger les devoirs : à ce trait l'on peut déjà pressentir que cet homme à lunettes n'aura nul goût pour l'action et pas plus de tendresse qu'il ne faut pour les hommes.

Par compensation, il est trop haut monté dans la région du savoir, pour ne pas prendre assez aisément son parti de certaines choses d'en-bas qui mettent en émoi ses amis. Il prête le serment, lui, et va, s'il le faut, à la messe : est-ce que cela, pour un philosophe, tire à conséquence ? Et il est vrai qu'il s'est fait mettre en congé plutôt que d'aller professer la sixième à Besançon : mais ce n'est pas par amour-propre, encore moins par manière de protestation contre l'Empire. Il y a longtemps qu'il aspirait à être libre pour pouvoir travailler plus à son aise. Et il acceptera de professer un cours d'esthétique à l'École des beaux-arts et d'être examinateur à Saint-Cyr...

Ses thèses de philosophie ayant été refusées, il se retourne vers La Fontaine, Tite-Live ; sur la commande de la maison Hachette, il écrit le *Voyage aux Pyrénées*, comme, pour faire plaisir à son ami Marcelin, il publiera dans la *Vie parisienne* les *Notes de Frédéric-Thomas Graindorge*. Cependant il poursuit par des articles de la *Revue des Deux Mondes* ou du *Journal des Débats* le grand travail qui deviendra son *Histoire de la littérature anglaise* ; il ne perd pas de vue son étude psychologique sur *l'Intelligence* ; il médite sur *les Lois en histoire* et songe à un livre sur *la Religion et la Société en France*, ce qui fut, sans doute, la première ébauche en son esprit des *Origines de la France contemporaine*... Et sa *Philosophie de l'art* ! et son *Voyage en Italie* ! et ses articles de critique sur tous sujets ! Quelle souplesse merveilleuse et quelle fécondité !

On devine, d'après cela, la plénitude d'une correspondance qui est l'écho d'une vie intellectuelle aussi active. Et, sauf exception, les idées ne sont pas développées en thèses, comme il arrive à certains qui se montrent orateurs et professeurs jusque dans leurs lettres, mais seulement indiquées avec précision et rapidité. D'ailleurs, grâce aux voyages ou aux mois de repos forcé à Fontainebleau, à Sainte-Odile, en Alsace, etc., l'agrément n'y manque pas de pages pittoresques et d'impressions toutes neuves. Ajoutons encore que, Taine étant un grand « preneur de notes », il y a dans ces deux volumes des observations d'une clairvoyance bien aiguë, sur les hommes qu'il rencontra dans le monde et sur lui-même. Ainsi est admirablement jugé Flaubert et son effort maladif pour traduire par l'écriture des détails physiques qui ne sont transmissibles que par la peinture : « C'est de la littérature dégénérée

tirée hors de son domaine, traînée de force dans celui de la science et des arts du dessin ; » — de même Renan, « un sceptique qui, à l'endroit où son scepticisme fait un trou, le bouche avec du mysticisme », et dont la *Vie de Jésus* n'est qu'une « pastorale aimable », un « roman délicat », où « les documents sont trop altérés, trop mêlés d'hypothèses » ; — de même Sainte-Beuve, Mignet, les Goncourt, etc...

Quant à lui, il se trouve « une forme d'esprit française et latine », une aptitude « à classer les idées en files régulières avec progression, selon les règles des idéologues, bref oratoirement », mais avec une tendance contraire — tendance d'artiste et de reconstructeur — à peindre par images, à reproduire les passions et émotions particulières des hommes. Il se défend, quand on l'en accuse, d'être matérialiste, et en effet, il ne l'est point. Le protestantisme libre de l'Angleterre l'attire ; mais il le déclare « contre la nature du Français. » De même son idéal en politique serait les libertés locales ou municipales aboutissant à une représentation centrale ; mais « cette vie politique locale est contre la constitution de la propriété et de la société en France. »

Enfin la qualité de ses correspondants est encore une garantie d'intérêt : en dehors de sa mère et de ses sœurs, ils s'appellent Édouard de Suckau, Prévost-Paradol, Gréard, Hatzfeld, Guillaume Guizot, Renan, Sainte-Beuve... Rien de mondain, comme on voit. Et About, quoique camarade d'École normale, n'en est pas, parce que trop lancé dans le tourbillon. Et de Paradol, qui avait été l'ami intime, Taine peu à peu se sépare, parce qu' « il a le plus frais des gilets blancs et devient tout à fait officiel. » Mais c'est la génération *de laboratoire* du second Empire qui s'ouvre là devant nous, et parmi celle-là Taine fait noble figure.

GABRIEL AUDIAT.

Les Écrivains et les Mœurs. Notes, essais et figurines (1900-1902), par HENRY BORDEAUX. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 332 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai déjà dit, et plusieurs fois, quel plaisir d'âme c'était de voir le jeune talent de M. Henry Bordeaux, à la fois romancier et critique, s'affermir en grandissant, sur la base d'une philosophie de la vie droite et haute, chrétienne sans le dire tout haut, et de constater qu'il lui réussit admirablement de mettre toujours plus de conscience morale dans ses œuvres. Quelque complaisance qu'il ait encore pour le talent — et cette complaisance me paraît légitime parce que le talent est un don divin, et que le beau, même, purement formel, garde encore quelque vertu éducatrice, — il demande de plus en plus à l'art de ne pas s'isoler de la vie sociale, à l'artiste d'avoir souci des mouvements que son œuvre excitera dans les âmes.

De là les pages excellentes qui ouvrent ce volume, et où *la Crise du roman contemporain* est expliquée non seulement par la surproduc-

tion, la réclame, et l'industrialisme de la plupart de nos gens de lettres, mais aussi par leur scepticisme et leur dilettantisme raffiné, quand ce n'est pas par leur curiosité sensuelle et pornographique. De là, à tout instant, en face de M. d'Annunzio ou de Tolstoï par exemple, des critiques assez franches, présentées au nom de la vérité morale contre les imaginations voluptueuses de l'un ou le faux idéalisme et les utopies de l'autre. Sans parler de ses qualités de sérieux, de finesse, je louerai encore M. H. Bordeaux de ramener autant qu'il peut les romanciers et les poètes à faire comme lui-même, à peindre plutôt les sites, les mœurs et les traditions de leur pays « qu'à perdre leur originalité de terroir dans la grande ville dévorante. »

Et cela laisse assez entendre que M. Henry Bordeaux est présentement un des critiques les plus judicieux, les plus honnêtes, les meilleurs à lire et à consulter. Pourtant — et c'est là mon grief — son amabilité naturelle, l'habitude de bonne heure prise de se jouer à travers le feu des passions, un attrait encore très vif pour la volupté d'une chaude peinture ou d'un beau vers, enfin les égards dus aux chers confrères et aux chers maîtres, l'empêchent d'être le dur justicier que réclament, à mon sens, les saturnales littéraires de l'heure présente.

Je suis un admirateur de *Dominique* : on me trouverait pourtant moins indulgent que lui au romantisme de la fin du livre. J'ai pour M. Paul Bourget bien des faiblesses ; et j'aime la noble manière dont il fait, en ses derniers livres, sortir des aberrations mêmes de ses héros le châtiment qui les écrase : encore serais-je plus sévère à son goût des aventures perverses, à ce que M. Huysmans appellerait « les teintes persillées de son faisandage. » — Malgré ma courtoisie et son talent très réel, Mme de Noailles aurait eu de moi quelque ironie pour la frénésie appliquée de son panthéisme et son amour voluptueux des parfums des saisons.

Et j'ai tenu l'odeur des saisons dans mes mains...

Mais chacun a son tempérament ; et celui de M. Henry Bordeaux n'a peut-être pas tort d'être discret, délicat, très sensible aux caresses de l'art — et à celles des hommes.

J'aurai dit l'essentiel, en même temps que je me ferai, je l'espère, pardonner mon retard à signaler ce livre, en faisant remarquer que ce n'est pas là de la critique au jour le jour, mais bien des articles étudiés sur des sujets qui n'ont rien d'éphémère : Joseph de Maistre, Stendhal, Balzac, Fromentin, Sainte-Beuve, M. Jules Lemaître, M. Émile Faguet, M. Paul Bourget, M. Barrès, le comte Tolstoï, ou sur de jeunes auteurs, les frères Margueritte, M. Henri de Régnier, M. Charles Guérin, M. Eugène Le Roy, M. René Boylesve, qui, s'ils sont moins sûrs de durer, méritaient pourtant d'être choisis, et accrochés dans la galerie.

GABRIEL AUDIAT.

Histoire de l'Empereur racontée dans une grange par un vieux soldat, par Honoré de Balzac. Préface de Henry Houssaye. Paris, Henri Leclerc, 1904, in-4 de viii-59 p., illustré de gravures à l'eau-forte par Adolphe Lalauze, d'après les aquarelles originales de son fils Alphonse Lalauze. — Prix : Exemplaire sur papier très fort du Marais, pl. gravées en couleurs, 200 fr.; exemplaire sur papier vélin du Marais, pl. tirées en noir, 40 fr.

Tout royaliste qu'il fût, Balzac admirait Napoléon. En ses rêves ambitieux, il aspirait à tenir dans la littérature un rang égal à celui qu'occupait dans la grande histoire le conquérant-législateur. Il avait même écrit sous un buste de l'Empereur qu'il possédait cette phrase orgueilleuse : « Ce qu'il n'a pu achever par l'épée, je l'accomplirai par la plume. » Et vraiment Balzac est bien « l'empereur des romanciers du dernier siècle. » C'est du moins mon opinion personnelle.

Pour le livre si curieux que le maître a écrit sur l'Empereur et dont le libraire Henri Leclerc vient de publier une édition splendide, à qui cet éditeur de haut goût a-t-il demandé une préface ? A M. Henry Houssaye, très qualifié pour cela et qui s'en est tiré avec un talent original. Des six pages qui composent cette Préface, je vais extraire certains passages saillants, bien sûr d'ailleurs qu'en substituant un instant la prose de cet écrivain à la mienne, ce sera profit pour tout le monde.

« Publiée dans l'*Europe littéraire* avant l'apparition du roman, dit M. H. Houssaye, cette *Histoire de l'Empereur racontée dans une grange par un vieux soldat* eut un très grand succès. Les journaux la reproduisirent à l'envi ; des journaux louches et des imprimeries clandestines en firent, en quinze jours, d'innombrables contrefaçons sous des titres divers, et, parfois, sous le nom de l'auteur. J'ai une de ces petites brochures imprimées avec des têtes de clous sur du papier à chandelle : elle porte ce titre abusif et déconcertant : *Dialogue d'un vieux grenadier de la Garde impériale surnommé le Sans-Peur.* Balzac fut à la fois heureux et désolé de ce succès peu rémunérateur... Cette Histoire de Napoléon est, en effet, admirable. Balzac, le plus objectif des romantiques, — on pourrait dire le seul, — a poussé jusqu'au prodige le dédoublement de sa personnalité. Ce n'est pas lui qui parle ; c'est bien, en vérité, un vieux soldat, sorti du peuple, vieilli à l'armée, ayant passé par tous les corps de garde et par tous les bivouacs, cheminé sac au dos sur toutes les grandes routes, combattu dans toutes les batailles, et ayant pris à sa vie rude et précaire « ce regard noir tout chargé de misère, d'événements et de souffrances qui distingue les vieux soldats. » Il ne sait pas écrire, il sait lire à peine, mais il sait « raconter l'Empereur », son empereur. Il trouve dans son cœur un souffle véhément et dans son imagination ingénue et puissante comme celle des premiers rhapsodes, des images fortes et neuves, des mots épiques... Balzac... a abdiqué sa pensée, repoussé

très loin de lui sa conception propre de l'Empereur. Le Napoléon de ce récit n'est pas le Napoléon de Balzac. Il n'est pas davantage le Napoléon des historiens. C'est le Napoléon de la légende, le héros miraculeux et providentiel, le géant des batailles, « le père du soldat, « le bienfaiteur des Français », « l'Empereur de tout le monde », l'Homme du Peuple. Cette idole populaire, l'humble conteur que s'est fait un jour Balzac en a fixé en traits indélébiles l'effigie grossière et superbe. On dirait d'une image d'Épinal gravée par Michel-Ange. »

Cette fin de préface n'est-elle pas réussie ? D'un mot heureux, exact, M. Houssaye a caractérisé avec vigueur le récit suggestif de l'illustre romancier : « Une image d'Epinal gravée par Michel-Ange ! » — Je me garderai bien d'ajouter quoi que ce soit à un pareil trait, afin de n'en pas affaiblir le pittoresque et l'énergie.

Certes, l'*Histoire de l'Empereur*, au point de vue de l'impression, est d'une réelle beauté ; mais ce qui fait son mérite principal, ce qui lui assurera l'accueil empressé des bibliophiles de marque, c'est son illustration exécutée, somme toute en collaboration, par deux artistes de haute valeur, les Lalauze, le fils et le père. Je dis intentionnellement le fils et le père : le premier, en effet, M. Alphonse Lalauze, est l'auteur des admirables aquarelles d'après lesquelles le second, M. Adolphe Lalauze, a gravé, avec son habituelle maîtrise, les quatorze eaux-fortes qui resplendissent ici. M. Lalauze fils est un artiste documentaire des plus consciencieux, des plus vivants, des plus vibrants ; quant à M. Lalauze père, c'est un autre artiste dont le burin délicat et ferme tout à la fois a créé de vraies merveilles d'illustration aussi appréciées que recherchées.

Quand je considère ce livre magnifique (tiré à 300 exemplaires), qui a suivi de si près le non moins magnifique volume paru dernièrement à la librairie Ferroud (*la Vendetta*, Cf. *Polybiblion*, t. C, p. 523-525), je pense que si le maître était encore de ce monde, son orgueil — aussi vaste que son génie — serait singulièrement flatté de voir les beaux-arts, personnifiés par des artistes de choix, contribuer ainsi à immortaliser ses chefs-d'œuvre.

ER.-CH. GAUDOT.

Le Roman social en Angleterre (1830-1850). *Dickens, Disraeli, Mrs. Gaskell, Kingsley*, par LOUIS CAZAMIAN. Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition (G. Bellais), 1904, in-8 de 575 p. (*Bibliotheque de la Fondation Thiers*, fasc. III). — Prix : 7 fr. 50.

Le règne de Guillaume IV, la partie du règne de Victoria qui se termine à la défaite du chartisme constituent en Angleterre, au point de vue des idées et des faits sociaux, une période assez bien définie. C'est le temps qui voit, dans l'opinion, puis dans la pratique, la réaction contre l'état économique, politique, intellectuel et moral établi depuis le début du siècle et que caractérisent l'individualisme rigou-

reux, le libéralisme whig, la philosophie rationaliste et utilitaire. Jamais plus qu'entre 1800 et 1830, l'Angleterre ne parut positive, pratique, d'intelligence lucide et de cœur froid; au contraire, les vingt années qui suivent assistent, en divers domaines, au réveil de la sensibilité, de l'émotion, de l'idéal. De ce réveil (qui se manifeste en particulier par une sympathie, une pitié toutes nouvelles pour les pauvres), l'un des signes et l'une des traductions les plus manifestes, c'est le roman contemporain ou mieux le roman à thèse qui, à partir de 1830, se multiplie, et, par la réaction de la littérature sur la société, aide au mouvement des esprits et des cœurs après en avoir procédé. Dickens, Disraeli, Mrs. Gaskell, Kingsley, d'autres plus obscurs nous font voir l'attitude nouvelle de beaucoup d'âmes anglaises en face de certains problèmes sociaux ; cette attitude, ils contribuent aussi à la fixer et à la déterminer. Interpréter leurs écrits par la connaissance exacte des circonstances qui les virent ou les firent naître, tirer inversement de ces écrits un surcroît de jour sur l'opinion et le sentiment des contemporains, suivre dans leur correspondance l'histoire de la société et celle de la littérature romanesque voilà la tâche difficile que s'est proposée M. Cazamian et dont il s'est acquitté de la façon la plus remarquable. Il y a deux parties dans son œuvre : l'une est un tableau singulièrement net, précis et complet de l'état de l'Angleterre, principalement en ce qui touche les relations des diverses classes, aux environs du *Reform Act* de 1832, puis l'exposé des causes d'ordre matériel ou moral qui travaillent lentement ou brusquement contre cet état. Ce milieu connu, il expose l'impression qu'en ressentent et qu'en communiquent les romanciers sociaux, à la fois peintres et porte-parole de leur temps. Quatre de ceux-ci se présentent au premier plan : Dickens, aux doctrines vagues et peu éprouvées, mais qui suscite par toute l'Angleterre les vives émotions d'où l'action sortira, Disraeli, théoricien du nouveau système, le torysme patriarcal, Mrs. Gaskell et Kingsley, dénonciateurs religieux d'un système qu'ils jugent contraire à l'Évangile et que le dernier tout au moins veut remplacer par une sorte de socialisme chrétien. L'action de ces voix puissantes et partout entendues se joint à d'autres influences convergentes pour amener nombre de réformes particulières, faire changer dans une certaine mesure les rapports des classes entre elles, préparer la période d'apaisement social qui commence vers 1850. Si vraiment les romanciers furent, au degré que le veut M. Cazamian, les organes du sentiment national, s'ils agirent si fort sur la conscience publique et la législation, si surtout leur sensibilité n'a pas par trop usurpé sur leur raison, ce sont points qu'on pourrait débattre ; sur le dernier en particulier, je veux dire sur l'exactitude de leurs tableaux, le bien-fondé de leurs dénonciations, la justesse de leurs thèses, beau-

coup feraient plus de réserves que l'auteur ; l'Angleterre, après tout, ne les a suivis ni jusqu'au bout, ni même bien loin : a-t-elle à s'en repentir ? Quelques vues, quelques conclusions du livre demeurent donc, comme il est naturel, discutables : ce qui ne l'est pas, c'est l'érudition de l'auteur, c'est le talent avec lequel il a groupé et présenté une infinité de faits et de relations, éclairé plusieurs grands écrivains d'un jour tout nouveau.

A. Barbeau.

HISTOIRE

Sinaï, Ma'an, Pétra ; sur les traces d'Israël et chez les Nabatéens, par Mme Adélaïde Sargenton-Galichon. Paris, Lecoffre, 1904, in-16 de xv-304 p., avec de nombreuses illustrations. — Prix : 4 fr.

Bien qu'un livre présenté au public par M. le marquis de Vogüé puisse se passer de toute autre recommandation, il m'est particulièrement agréable de recenser cet excellent et très agréable journal de route. Mme Sargenton-Galichon nous conduit avec elle, d'étape en étape, à la suite des Hébreux jusqu'au pied des cimes farouches du Serbal et du Sinaï, puis, après une halte au vieux monastère byzantin qui s'enorgueillit de posséder les restes de sainte Catherine, à la mystérieuse Pétra, autrefois la capitale du curieux et éphémère peuple Nabatéen. Le retour en Palestine s'opère par les hauts-plateaux de Moab, en passant par Kérak et Madaba. Les descriptions, dont je ne puis, hélas, certifier personnellement l'exactitude que pour une bien faible part, décèlent chez l'auteur une vision précise et délicate, un sentiment très juste des beautés propres de la nature désertique, si grandiose et si variée tout à la fois, et qui porte les âmes à la prière et à la contemplation. M. Renan a écrit que le désert est monothéiste, et rien n'est moins exact que cette affirmation ; mais le désert est certainement religieux, et fournit à chaque pas un commentaire merveilleux et unique aux sublimes pensées de nos Livres saints. L'ouvrage de Mme Sargenton-Galichon abonde en citations bibliques, toujours choisies avec infiniment de tact et de goût. Elle a entrepris son beau et courageux pèlerinage en compagnie des PP. dominicains directeurs de l'École biblique de Jérusalem, — un établissement catholique et français auquel, soit dit en passant, on ne rend pas assez justice chez nous. Avec des guides aussi autorisés, il y avait plaisir et profit à scruter les arcanes de l'antiquité sacrée et profane ; aussi bien, telle est la part faite dans le journal de Mme Sargenton-Galichon à l'archéologie et à l'épigraphie sémitiques, particulièrement en ce qui concerne les Nabatéens, qu'on peut en conseiller la lecture, voire l'étude, à tous ceux qui désirent être initiés à ces disciplines ardues, et ne peuvent aborder directement les travaux d'érudition proprement dite. — L'exé

cution typographique est très remarquable, presque somptueuse. Je regrette que les reproductions phototypiques soient un peu poussées au noir. Ne paraîtrai-je pas trop grincheux, si je signale quelques inconséquences dans la transcription des mots arabes ? j'ai découvert, entre autres, p. 3, l. 1, un esprit rude qui pourra, lors d'une seconde édition, être transporté utilement p. 16, l. 9. J. LABOURT.

L'Europe et la Révolution française, par ALBERT SOREL, 7e partie. *Le Blocus continental. Le Grand Empire, 1806-1812.* Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de 606 p. — Prix : 8 fr.

M. Albert Sorel poursuit rapidement l'achèvement de sa grande et magistrale histoire de *l'Europe et la Révolution française.* Il y a peu de mois, nous rendions compte de la 6e partie ; c'est aujourd'hui la 7e, et la 8e et dernière est annoncée pour fin de la présente année.

Ce septième volume porte pour titre *le Grand Empire* ; c'est bien le grand empire, en effet, l'immense empire, toujours plus grand, toujours plus immense. Et plus cet empire est grand, plus il doit l'être. Il dépasse déjà l'étendue de celui d'Alexandre, de celui de Charlemagne : mais il ne peut s'arrêter et sa frontière doit toujours être poussée plus loin. Napoléon doit lutter contre toutes les nations de l'Europe coalisées ; mais il lutte surtout contre l'Angleterre, qui est l'âme de la coalition et traîne à sa suite toutes les autres puissances, alliées ou soldées. Et l'Empereur, concentrant tous ses efforts contre l'Angleterre, qu'il ne peut atteindre directement, puisqu'elle est maîtresse de la mer et que lui n'a plus de flotte, veut au moins l'atteindre dans sa richesse et dans son commerce, et il a cette idée colossale du blocus continental pour exclure de l'Europe toutes les marchandises anglaises. Et cette idée colossale le force à se créer un empire colossal. Il faut qu'il soit maître de tous les ports soit par lui-même, soit par des vassaux, humblement dépendants. Et après la Hollande, il s'empare d'une partie de l'Allemagne, des villes hanséatiques notamment ; il détruit la Prusse, il abaisse et soumet l'Autriche ; après Venise, il lui faut l'Illyrie et la Dalmatie ; après l'Italie du nord, Rome et le royaume de Naples. Il lui faut le Portugal et l'Espagne ; il lui faut l'alliance et la complicité de la Russie, qu'il s'efforce de séduire à Tilsit et à Erfurt. Le grand Empire semble fondé, mais, en s'agrandissant démesurément, il s'est affaibli. L'ambition de Napoléon alarme et soulève tout le monde. L'Espagne s'insurge ; la Prusse et l'Autriche préparent la revanche. La Russie ne fait des promesses que pour les violer. La France même se fatigue de ces expéditions perpétuelles qui la saignent à blanc ; suivant le mot heureux de M. Sorel, elle rêve de l'Empire sans l'Empereur. Au commencement du volume tout est brillant ;

à la fin tout est menaçant et sombre ; on est parti d'Austerlitz ; on arrive à l'évacuation de Moscou.

Telle est l'idée mère de ce volume, qui se développe à travers un enchevêtrement de négociations que M. Sorel seul était capable de débrouiller et d'exposer avec cette clarté et ce charme. Il faut lire ces pages éminemment instructives et passionnantes. Quant à en faire l'éloge, il y a longtemps qu'il est épuisé. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Recueil de documents relatifs à la convocation des États-généraux de 1789. T. III, avec *Atlas des bailliages ou juridictions assimilées ayant formé unité électorale en 1789*, dressé d'après les actes de la convocation conservés aux Archives nationales, par ARMAND BRETTE. Paris, Leroux, 1904, gr. in-8 de 765 p. et atlas gr. in-folio. — Prix : T. III, 15 fr. ; Atlas, 35 fr.

Le *Polybiblion* a déjà rendu compte des deux premiers volumes de cet ouvrage, où M. Brette a fait connaître : 1° les actes du gouvernement royal relatifs à la convocation des États ; 2° les agents chargés de concourir à cette opération ; 3° les élus des trois ordres, députés ou suppléants. Dans la quatrième partie de son travail, qui remplira deux volumes, le patient éditeur étudie « l'action électorale dans les bailliages ou juridictions assimilées » ; en d'autres termes, il montre, par une série de documents cités ou analysés (Principaux officiers du siège en 1789 et renvoi aux actes authentiques de son histoire, Sommaire de la convocation, Compte-rendu des procès-verbaux des assemblées de chaque ordre et des trois ordres, Bibliographie des cahiers) ce qui se passa dans chaque circonscription judiciaire, transformée pour la circonstance en circonscription électorale. Le tome III est consacré aux généralités d'Amiens, Soissons, Châlons, Paris, Orléans, Bourges, Moulins, Limoges, Riom et Lyon, comprenant cent trente et un bailliages.

En même temps que ce volume a paru, précédé d'une copieuse Introduction, un Atlas de trente-trois cartes déterminant par des teintes différentes dans chaque généralité, les limites et les enclaves des bailliages ou sénéchaussées. On trouve de plus dans le volume (p.304-305) un plan de Paris montrant la distribution de cette ville en vingt départements pour les assemblées de la noblesse et en soixante districts découpés dans les seize quartiers pour la convocation du tiers-état.

M. Brette croit pouvoir tirer de son travail cette conclusion que le gouvernement, en convoquant les États-généraux, « dut montrer à tous dans quel inextricable désordre s'agitait l'administration. » Il suffit, en effet, de voir le détail et la complication de ses recherches pour comprendre que la tentation soit venue aux élus de 1789 d'abattre

d'un seul coup le vaste amas de broussailles qui, sous le nom de lois, de coutumes, de précédents de toute sorte, embarrassait le sol français. L. P.

Les Serments pendant la Révolution, par J. Meilloc ; publié par les soins de l'abbé F. Uzureau. Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de 368 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'abbé Meilloc, originaire d'Auvergne et membre de la Compagnie de Saint-Sulpice, était supérieur du séminaire d'Angers, lorsque éclata la Révolution. Il refusa le serment à la Constitution civile du clergé comme son évêque, Mgr de Lorry, et fut en conséquence déclaré déchu de ses fonctions de supérieur du séminaire. Mais l'évêque, en quittant Angers, lui laissa les pouvoirs les plus étendus comme vicaire général et ce fut lui, en somme, qui administra le diocèse pendant la tourmente, Mgr de Lorry n'y ayant plus reparu. Il l'administra avec une grande fermeté et une grande prudence, ne reculant pas devant le danger ni devant la prison, mais faisant toutes les concessions que la conscience autorisait. Suivant son inscription mortuaire, il confirma les faibles et releva ceux qui étaient tombés. Il fut, en résumé, pour le diocèse d'Angers ce que son vénéré supérieur, l'abbé Émery, fut pour le diocèse de Paris.

A titre d'administrateur du diocèse, il fut appelé à se prononcer sur la validité des divers serments que les gouvernements successifs de la République exigèrent des ministres du culte, sur le serment de liberté et d'égalité, sur la promesse de soumission aux lois de la République, sur la promesse de fidélité à la Constitution de l'an VIII. Sur tous ces points, les esprits s'étaient extrêmement divisés ; les évêques qui avaient émigré, ceux qui étaient restés en France, n'étaient point d'accord. M. Meilloc, dans l'intérêt du rétablissement du culte, estima qu'il était licite de prêter ces serments.

Il a établi son opinion dans une série d'opuscules du plus haut intérêt et d'une discussion serrée ; les six ou sept brochures surtout qu'il a publiées sur le serment de liberté et d'égalité sont tout à fait lumineuses. Aussi M. l'abbé Uzureau, qui connaît si bien l'histoire de la Révolution dans l'Anjou, a-t-il cru utile de les rééditer dans ce volume. Et il a bien fait : dans la voie de persécution religieuse où est entrée la troisième République, qui sait si nous ne reverrons pas les jours de la Convention et du Directoire ? Max. de la Rocheterie.

L'Expédition française de Rome (1849) sous la deuxième République, *d'après des documents inédits*, par René Bittard des Portes. Paris, Téqui, 1904, in-8 de ix-432 p. — Prix : 5 fr.

Il semble que les qualités historiques de l'auteur se soient accen-

tuées dans ce volume ; très maître de son sujet, il l'entoure de preuves et le raconte avec discrétion, avec calme et agrément. Les sentiments qu'il exprime sont aussi justes qu'élevés ; ses jugements demeurent sagaces et bien capables d'impressionner. Le sujet choisi est à l'honneur de nos armes et de notre histoire nationale; c'est une belle page pour nous, la plus glorieuse de la seconde République, que cette expédition de Rome où la France a joué son rôle de fille aînée de l'Église avec une attitude de sincérité et de franchise qu'on n'aurait pu rencontrer à un égal degré ni sous le premier Empire, ni peut-être sous la Restauration, ni certainement sous le gouvernement de Juillet. Cet honneur, acheté par le sang et la constance de nos soldats, ne saurait être oublié; il est plus que jamais d'actualité, et s'il ne nous sert pas d'exemple dans le présent, il nous demeure une gloire pour le passé.

M. Bittard des Portes a utilisé les travaux de ses devanciers, tout principalement l'ouvrage de M. Léopold de Gaillard : *L'Expédition de Rome,* publié en 1861 ; il aurait pu mentionner plus fréquemment divers chapitres de MM. Victor Pierre et de la Gorce dans leurs *Histoires* respectives de *la République de 1848 ;* il s'est attaché surtout au côté « belligérant » et a entrepris de reconstituer le « le dossier militaire » de l'expédition. Là est la nouveauté et le mérite même de son étude. Le seul reproche qu'on se pourrait permettre c'est qu'il est entraîné à des détails un peu prolixes sur les ordres de marche, les manœuvres et les opérations stratégiques.

Un certain nombre de documents inédits ont été utilisés par lui : les *Papiers* du général Le Barbier de Tinan, chef d'état-major du corps expéditionnaire, qui renferment un grand nombre de lettres manuscrites des personnages du temps. Il a voulu aussi consulter les *Historiques* des corps de troupe, et le *Journal des opérations de l'artillerie et du génie* du général Vaillant. Son impartialité ne lui fait pas craindre de puiser des renseignements dans le livre de M. Lœvinson : *Giuseppe Garibaldi e la sua legione nello Stato romano* (*1848-1849*), et il a raison.

Le récit sobre, mais parfois mouvementé, nous conduit dès l'arrivée du général Oudinot à Cività-Vecchia à la fin d'avril 1849 jusqu'au jour où le général a restauré à Rome le pouvoir pontifical, le 15 juillet de la même année. Le double tableau de la discipline de nos troupes et de l'effervescence démagogique de Rome derrière ses murailles est très bien conduit. La fameuse et très mystérieuse mission de M. de Lesseps auprès de Mazzini est traitée avec ampleur et forme un des épisodes les plus fouillés (chap. VIII et IX) ; l'auteur cependant use d'euphémisme un peu doux sur le diplomate certainement complice des Italiens révolutionnaires, qu'il nomme « un partisan incorrigible de la paix. » Il fait la lumière sur le rôle du général Vaillant (p. 146). Les récits des assauts du 30 avril et du 30 juin sont vivants, et pleine

d'émotion sa description de l'entrée de nos troupes à Rome. La figure du général Oudinot est tracée avec habileté et bien esquissée celle de M. de Corcelles. Il faudra corriger quelques fautes d'impression dans les dates; surtout au milieu des notes qui sont abondantes, exactes et typiques. Ce volume demeure la meilleure histoire que nous possédions de l'expédition de Rome : le choix du sujet et la façon dont il est traité font également honneur à M. Bittard des Portes.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Neuf ans de souvenirs d'un ambassadeur d'Autriche à Paris sous le second Empire, 1851-1859, par le comte DE HÜBNER, publié par son fils, le comte ALEXANDRE DE HÜBNER. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de VI-474 p., avec un portrait. — Prix : 7 fr. 50.

M. de Hübner a été le plus considérable des diplomates autrichiens accrédités pendant le second Empire auprès de la Cour des Tuileries, et son séjour en France a duré du mois d'avril 1849 au mois de mai 1859. Le *Journal* quotidien qu'il tenait avec régularité est rempli de détails précis et précieux pour l'histoire. Ce sont des souvenirs écrits avec simplicité, le soir, au courant de la plume, et de temps en temps appuyé sur quelque dépêche particulière qui apporte un développement ou un éclaircissement. Le fils de M. de Hübner, qui nous donne libéralement les impressions de son père, selon le vœu d'ailleurs exprimé par celui-ci, commence le récit en 1851, au mois de janvier.

Ce tome premier s'arrête à la fin de 1856. On voit dès lors les grands événements desquels, en France, l'ambassadeur d'Autriche fut le témoin et auxquels, plus d'une fois, il participa : la présidence de Louis-Napoléon, le coup d'État du 2 décembre, la proclamation du second Empire, le mariage de Napoléon III, la naissance du prince impérial, la guerre d'Orient, l'expédition de Crimée et le congrès de Paris.

A la fin de chaque année, il trace un résumé politique des mois qui viennent de s'écouler ; celui de 1854 (année de la guerre de Crimée, p. 291 à 303), est, en particulier, absolument remarquable de précision et de netteté.

M. de Hübner a représenté auprès de Napoléon III le principe de l'autorité, et, devinant la fortune du nouvel empereur, voyant de près la force et les ressources que la France mettait avec enthousiasme à sa disposition, il a déployé tous ses efforts pour l'attirer dans l'alliance autrichienne afin de sauvegarder en Europe les idées d'ordre contre les menées révolutionnaires. Pour cela, il aplanit les difficultés de jalousie, d'étiquette et de défiance qui peuvent naître entre les deux Cours. Au moment de la guerre d'Orient, en 1854, il éloigne Vienne de Saint-Pétersbourg pour la rapprocher de Paris et de Londres. Au congrès qui suit, il fait plus étroitement encore cause commune avec nous.

Observateur avisé et plutôt bienveillant, il note cent choses curieuses et intéressantes, et l'on trouvera dans ce volume des anecdotes nombreuses, des traits historiques à retenir : la physionomie de Paris au coup d'État (p. 41) ; un portrait de Napoléon III après le 2 Décembre (p. 46) ; le récit de son mariage avec Eugénie de Montijo (p. 103) ; des portraits extrêmement piquants des plénipotentiaires au congrès de Paris, Ali Pacha, le comte de Buol, Clarendon, Orloff, Walewski (p. 419-421). Rien de plus exact et de plus sensé que ses opinions sur les intrigues italiennes (p. 415) et la conversation qu'il eut à Saint-Cloud, le 16 mai 1856, à ce sujet, avec Napoléon III (p. 428). On lira aussi avec beaucoup de profit les portraits de la princesse de Liéven (p. 215) et le voyage en France de l'archiduc Maximilien, en 1856. A signaler également le récit plein d'émotion de la mort de Donoso Cortès (p. 128) et des anecdotes très amusantes sur Thiers (p. 284) ; le cardinal Dupont (p. 153) ; les réceptions de Compiègne (p. 436).

J'espère qu'à la fin du second volume une table nominative complètera utilement ces « Souvenirs » en permettant au lecteur de les utiliser avec plus de facilité. Je regrette l'absence de notes qui, à certains endroits, eussent aidé à mieux connaître les personnages et les faits. Et je souhaite la correction de quelques noms propres mal orthographiés : Nantes pour *Mantes* (p. 26) ; Rauzun pour *Rauzan* (p. 101) ; Garibaldi pour Mgr *Garibadi* (p. 139) ; Perceval Duchêne pour *Parseval Deschesne* (p. 249) ; *Infantada* pour *Infantado* (p. 352) ; Ologaza constamment écrit pour *Olozaga*. — Petits détails dont la rectification donnera une physionomie excellente à un livre du plus haut intérêt et qui comptera parmi les documents les plus précieux des contemporains en situation d'avoir vu et bien vu. G. DE G.

La Normandie sous la monarchie absolue (Louis XIII, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI), par A. LEGRELLE. Rouen, Lestringant, 1903, in-8 de XIII-396 p. — Prix : 5 fr.

Esprit large et compréhensif, le regretté M. Legrelle était préparé, par ses études antérieures, à utiliser, dans une étude d'ensemble, les documents qu'il avait recueillis. Bien que son œuvre ait été interrompue par la mort, nous devons savoir gré à M. de Beaurepaire d'avoir publié cette ébauche très avancée.

On ne s'étonnera point de trouver dans ce livre, écrit par un admirateur du XVIIe siècle, des jugements favorables à Louis XIV et à sa politique. Une page extrêmement remarquable nous fait voir le roi de France forcé, par la configuration même de son royaume, à repousser vers l'est et le nord une frontière que menace la coalition de l'Empereur et des puissances protestantes.

Dans son appréciation sur la révocation de l'édit de Nantes, l'auteur ne nous apparaît pas moins indépendant ni moins impartial. Au lieu de rééditer les doléances des historiens de la première moitié du XIXe siècle sur les malheurs économiques qui résultèrent de l'exode des réformés, mécontents incorrigibles, au lieu de voir dans cette mesure politique un acte d'aveugle fanatisme, il en déduit les motifs, selon lui très plausibles. Des provocations, des actes de connivence avec l'étranger, même pendant la guerre, avaient amené la majorité catholique à appeler de tous ses vœux la répression des abus dont les huguenots, minorité active et intelligente, s'était rendue coupable. Les parlements, obéissant au sentiment général, avaient précédé le pouvoir dans une guerre que condamnent sans doute nos idées modernes, mais qu'expliquait en 1685 l'état des esprits, et qu'imposaient sans doute des nécessités de gouvernement.

Nous devons signaler dans ce volume une erreur de fait qui s'est glissée dans le récit de l'insurrection parlementaire de 1649. M. Legrelle raconte que Matignon, resté fidèle au parti de la Cour, prit Valognes sur le marquis, depuis maréchal de Bellefonds, chef, selon lui, des mécontents bas-normands. A l'appui de cette allégation, il cite Masseville, et le texte, rapporté par celui-ci, des articles de la capitulation, signés : Matignon et Bellefonds. Nous avons relu ce document, qui nous paraît contraire à l'affirmation de M. Legrelle. Il démontre que Bellefonds, avec son parent Sébeville, ne cessa pas, durant cette campagne, d'obéir à d'Harcourt, le représentant du Roi, et que le seul rebelle était Matignon. Notre opinion est, du reste, conforme à celle des auteurs. Floquet (*Histoire du Parlement de Normandie*, t. V, p. 452), dit formellement que, après cette campagne, Matignon fut relevé de ses fonctions de lieutenant-général en Basse-Normandie. — M. de Gerville, dans ses *Anciens Châteaux de l'arrondissement de Valognes*, citant le même passage de Masseville, allégué par M. Legrelle, affirme queBellefonds était gouverneur de Valognes « pour le Roi. » Du reste, il ne faut pas oublier que Matignon, cousin germain du duc de Longueville, très flatté de sa parenté avec le descendant de Dunois, subissait l'influence de ce beau-frère du grand Condé. L'auteur le reconnaît lui-même, les Goyon tenaient en haute estime ce cousin influent qui les rapprochait du sang royal. Il parle de l'évêque de Lisieux, frère du vainqueur de Valognes, qui osa interdire à d'Harcourt l'entrée de sa ville épiscopale. Il faut donc reconnaître que le loyalisme des Matignon jusqu'alors intact, subit ce jour-là une éclipse. Ils ne tardèrent pas, du reste, à manifester leur repentir de cette incartade, et à en obtenir le pardon.

C'est là, de la part de l'historien normand, une inadvertance assez légère, que cet écrivain consciencieux aurait certainement relevée dans une seconde édition.

GAËTAN GUILLOT.

Du Mouvement communal dans le comté de Champagne aux XIIe et XIIIe siècles, par René Bourgeois. Paris, Champion, 1904, in-8 de 182 p. — Prix : 4 fr.

M. Bourgeois a adopté un plan qui, peut-être, ne paraîtra pas à certains lecteurs justifier le titre que je viens de transcrire. Ce n'est pas l'histoire du mouvement communal en Champagne que l'on trouve dans ces pages, mais l'histoire des franchises accordées à des communautés relevant des comtes de Champagne, grâce à l'initiative généreuse et habile de ceux-ci. L'auteur, très judicieusement, partage des idées déjà émises par Bourquelot et Bonvalot. Les comtes de Champagne surent prévenir les conspirations des populations exaspérées ailleurs par l'arbitraire des seigneurs ecclésiastiques et laïques en accordant *motu proprio* certaines franchises ; à ce prix ils évitaient les séditions, assuraient le recrutement de leur armée et la rentrée régulière des redevances qui constituaient alors l'impôt.

M. Bourgeois donne le texte de deux chartes de communes, les étudie et les commente. Quelque part il parle d'une première rédaction des coutumes de Champagne codifiées en 1272 sous le comte Henri III et revues en 1295 sous Philippe le Bel. Il est regrettable qu'il n'ait pas indiqué la source de ce fait qui, je crois, est signalé ici pour la première fois.

A. de B.

Histoire de la principauté souveraine de Boisbelle-Henrichemont, par Hippolyte Boyer. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 542 p. — Prix : 6 fr.

L'histoire de la principauté de Boisbelle-Henrichemont est une œuvre posthume de l'ancien archiviste du Cher, mort depuis plusieurs années. M. Hippolyte Boyer, qui, pendant de longues années fut placé à la tête des archives départementales du Cher, avait fait de ce département le principal objet de ses études. Aussi, grâce à la parfaite connaissance du dépôt qui lui était confié, a-t-il pu recueillir les matériaux suffisants pour consacrer un fort volume à une principauté qui, à la fin de l'ancien régime, ne comptait qu'un peu plus de 6,000 habitants.

Ce petit royaume, enclavé dans le Berry, comprenait la paroisse d'Henrichemont avec la petite ville de Boisbelle, qui en était l'annexe, une partie de la paroisse de Menetou-Salon qu'on appelait le Fief-Pot et une partie de la paroisse de Quantilly. Dans son travail fait avec un luxe de détails peut-être un peu touffus, M. Boyer, après avoir donné une étude historique et topographique de chacun des groupes de la principauté, c'est-à-dire du Fief-Pot, d'Achères et de Boisbelle, consacre tout le reste du volume à l'histoire des familles qui se succédèrent à sa tête. Remontant aux xe et xie siècles et discutant

les différentes opinions émises par plusieurs historiens au sujet de cette souveraineté, il nous montre les Sancerre et les Seuly comme premiers seigneurs de Boisbelle. Dans la suite, les principaux possesseurs qu'il signale sont : François de Clèves, Jacques de Clèves, Charles de Gonzague, Sully, l'ami d'Henri IV, qui acheta Boisbelle. Après lui, cette terre fut gouvernée par les Béthune, jusqu'au 24 septembre 1766, jour où elle fut rachetée par la Couronne. Au cours de ces différents chapitres, M. Boyer s'est occupé aussi de tout ce qui se rapporte à l'administration de la principauté, des privilèges dont elle jouissait, de la coutume qui la régissait, de la monnaie qui fut frappée à Henrichemont, de la police, du grenier à sel, etc. On a donc un tableau très complet et très fouillé du passé de la principauté de Boisbelle-Henrichemont.

Il est regrettable que certains écarts de plume, excusables peut-être chez des journalistes égarés par la passion et emportés par l'ardeur de la lutte, viennent déparer une œuvre de ce genre, où la polémique devrait être au moins polie. Toute la tirade des pages 322 et 323 sur le clergé, à propos des missions en pays protestant, est déplacée et de mauvais goût, et il est fâcheux que les éditeurs aient laissé subsister ces passages que l'auteur lui-même aurait peut-être supprimés après quelques instants de réflexion. JULES VIARD.

Monographie communale et paroissiale de Troisvilles, par l'abbé G. MOMAL. Cambrai, impr. Halluin-Carion, 1903, in-8 de IV-286 p., avec planches.

On ne saurait trop louer les prêtres qui emploient, comme M. l'abbé Momal, les loisirs que leur laisse le ministère sacerdotal à écrire l'histoire de leur paroisse. Au diocèse de Cambrai ils y sont encouragés par un prélat éminent, pour qui « l'archéologie chrétienne doit faire partie intégrante des connaissances sacerdotales. » Puissent beaucoup de prêtres se pénétrer des idées de Mgr Sonnois et imiter le curé de Troisvilles ! Avant d'écrire son histoire de Troisvilles en Cambrésis, celui-ci avait imprimé une histoire de Boulogne-sur-Helpe (Avesnes, 1894). Le présent livre marque un progrès sur le précédent. Il n'est sans doute pas parfait ; mais l'auteur a su y grouper, au prix de recherches bien conduites dans les archives, une foule de documents dont quelques-uns sont vraiment intéressants. La *Monographie communale et paroissiale de Troisvilles* est donc estimable et M. l'abbé Momal doit en être remercié. ARMAND D'HERBOMEZ.

Die wirtschaftliche Bedeutung der bayrischen Klöster in der Zeit der Agilulfinger, von Dr. Max Fastlinger. Freiburg im Breisgau, Herder, 1903, in-8 de 182 p.

Les moines ont apporté à la Bavière, avec la prédication évangélique, tous les bienfaits de la civilisation. Dès l'origine, les monastères ont occupé une situation religieuse, sociale et politique considérable, qui était à la fois cause et effet de leur influence sur les premières familles du pays et sur la masse de la population. Ils devinrent, par le fait, des centres d'une activité féconde. La plupart de ces abbayes ont traversé le moyen âge tout entier, pour ne disparaître qu'à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe. L'auteur, après avoir fait connaître l'état de la Bavière au moment de la conquête évangélique, étudie l'institution monastique, sa constitution, les habitudes monastiques, les pratiques pieuses, les instructions, le régime de travail, etc., en s'appuyant sur des documents contemporains dignes de foi. Puis il aborde chaque monastère, dont il fait connaître les origines et le premier développement. Ce tableau de la Bavière monastique est du plus haut intérêt. M. B.

BULLETIN

La Liturgie grecque, de S. Jean Chrysostome. *Étude comparative de la messe grecque et de la messe latine*, 8e éd., revue par l'abbé M. Dabbous. Paris, Poussielgue, 1904, in-16 de 75 p. — Prix : 0 fr. 75.

Cette huitième édition d'un opuscule paru d'abord en 1893, est enrichie de belles gravures représentant l'église Saint-Julien-le-Pauvre où sont célébrés, à Paris, les offices du rit catholique grec-melchite. Un Avant-propos offre d'abord au lecteur quelques idées générales qui sont à la base de toute liturgie. Celle dite de saint Jean Chrysostome préside au culte de cent millions de chrétiens. Léon XIII s'est prononcé pour le maintien de ces rites chez les grecs unis. C'est une fort intéressante étude que celle qui met en parallèle la messe au rit grec et au rit latin. Marche générale identique, mêmes parties essentielles, mises en relief par des titres qui accusent clairement toutes les idées principales. Il y aura grand profit, suivant le vœu du nouvel éditeur, à lire ce petit volume avec le cœur, à le lire et à le méditer. On y admirera l'unité catholique dans la variété de ses manifestations de foi et de piété. X.

Une Religion rationnelle et laïque. La Religion du XXe siècle, par Louis-Germain Lévy. Dijon, Barbier-Marillier, 1904, in-8 de 77 p. — Prix : 1 fr. 25.

« Toute forme de religion est-elle incompatible avec les données de la pensée moderne? » demande M. le rabbin de Dijon. Et il s'empresse de répondre négativement, rencontrant, pour appuyer ses vues, les témoignages de Stuart Mill, Jaurès, Gabriel Séailles et Sabatier. Cette religion éthique, légitimée aux yeux de la raison, c'est, l'on s'en doutait un peu, depuis le livre si honni — et pourtant si opportun — du chanoine Delassus, *le Judaïsme*,

dont les « doctrines ont évolué depuis le temps des Hébreux primitifs » (p. 30). Les exigences de la science n'y trouveront pas d'obstacle, car il rejette le miracle comme indigne de l'Intelligence suprême, accepte le libre examen, n'admet pas l'enfer, n'a ni dogmatique, ni théologie officielle, ni sacerdoce ! « Le judaïsme, s'il est une religion, n'est pas une foi » (p. 41). On conçoit que la conciliation de la foi et de la raison devienne alors bien aisée. Entendue de cette façon, la religion n'est plus qu'une société de culture morale comme celle dont M. Bargy décrit l'évolution vers un vague positivisme chrétien, dans son livre sur la *Religion dans la société aux États-Unis* (*Polybiblion*, t. XCVIII, p. 530-532). Et, notez bien ceci : ce n'est pas Dieu qui a conféré à la loi sa valeur morale, c'est la loi qui la porte en elle-même. C'en est assez pour conclure qu'avec une telle « religion » la raison a le dernier mot et qu'il n'existe aucun motif pour que le judaïsme ne soit pas la religion du XXe siècle : « religion positive et historique, rationnelle et *laïque*. » — Cet opuscule vient bien à son heure pour jeter la lumière sur la campagne menée contre le catholicisme par des adversaires, partis, semble-t-il, de pôles si opposés, et l'on comprend, après sa lecture, pourquoi J. Darmesteter vaticinait jadis : « La religion du XXe siècle naîtra de la fusion du prophétisme et de la science ».

G. PÉRIES.

L'Université de demain, par JULES DELVAILLE. Paris, Cornély, s. d. in-12 de 34 p. — Prix : 1 fr.

Nous allons voir ce que veut M. Delvaille pour préparer l'Université de demain. Il ne s'occupe que de l'enseignement secondaire. Il veut donc deux genres d'enseignement, l'un orienté vers les professions libérales, l'autre adapté aux professions industrielles et commerciales ; il veut que les programmes soient simplifiés, que le baccalauréat soit sérieusement réformé en attendant d'être supprimé : il veut qu'au lycée on se préoccupe non seulement de former des esprits, mais de préparer des citoyens ; que la philosophie soit le centre de l'enseignement futur, et que cette philosophie soit la philosophie de Kant, qui a quelque chose de « généreux, de démocratique, de républicain » ; mais ce qu'il ne veut pas, c'est la neutralité, car, lui aussi, veut refaire l'unite morale de la France. Il ne dit rien de la liberté, mais nul doute qu'à ce régime elle ne voie de beaux jours.

Après l'enseignement, le personnel enseignant. Il constate que le personnel universitaire, — très remarquable naturellement, demandez à M. Josse, — a mieux rempli sa fonction de professeur que celle d'éducateur. Il faut qu'il s'y mette et qu'il devienne le *véritable organisateur des idées nationales*. Pour cela il faut que sa situation soit relevée matériellement et moralement, que tous les jeunes Français passent obligatoirement par l'école primaire et laïque, pour entrer ensuite dans les lycées par voie de sélection ; que le lycée soit gratuit, comme l'école primaire ; que l'internat soit réorganisé : l'auteur ne dit pas comment. Et moyennant ces réformes « l'Université, qui doit être l'éducatrice, la mère spirituelle de tout Français, formera le cœur et le caractère de ceux qui présideront aux destinées du pays. »

Comme on le voit, ce petit livre contient une jolie collection de banalités. Et je n'ai pas tout dit, puisque je n'ai pas cité le passage, pas très neuf non plus, où l'auteur dénonce à son tour le « bourrage des élèves chauffés à blanc par les bons Pères, » une façon comme une autre de reconnaître que les bons Pères s'entendent beaucoup mieux que les professeurs de l'Université à faire travailler leurs élèves.

ÉDOUARD PONTAL.

Les Débuts dramatiques de Victor Hugo. Amy Robsart (1822-1828), par GUSTAVE ALLAIS. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1903, in-8 de VIII-63 p. — Prix : 1 fr.

On est aujourd'hui si complaisant à tout ce qu'on écrit, et si pressé de le publier, que, quelque accident qui se produise en cours de travail, on envoie le paquet à l'imprimeur et on donne le bon à tirer sans prendre souci de se mettre d'accord avec soi-même et de veiller que le début, la fin répondent au milieu. De là l'histoire plaisante qui arrive à M. Gustave Allais, et le très mauvais exemple qu'il donne à ses étudiants de la Faculté de Rennes.

Soit par désir de leur servir un plat nouveau, soit tout simplement pour commencer par le commencement l'étude du théâtre de V. Hugo, il leur fait trois ou quatre leçons sur *Amy Robsart*. *Amy Robsart* est un affreux mélo, imité de Walter Scott et malheureusement d'Anne Radcliffe, avec châteaux fantastiques, murailles creuses, oubliettes, revenants, alchimistes, etc., etc., qui tomba avec fracas dans l'unique représentation qui en fut donnée à l'Odéon en 1828. Il figure dans toutes les éditions complètes de Hugo : il y en a même deux textes un peu différents, l'un, celui dit « de 1822 », dans l'édition du *V. Hugo illustré*, l'autre « celui de 1828, » reconstitué par M. Paul Meurice pour l'édition *ne varietur*.

Cela fait pour un professeur un beau thème : comparaison de V. Hugo avec Walter Scott, comparaison des deux textes, des deux dénouements, inductions, déductions, divinations sur le génie dramatique du futur auteur d'*Hernani*. Soudain, en cours de route, quelqu'un fait remarquer : Mais le texte n'est pas authentique ! M. Paul Meurice, pressé par MM. Paul et Victor Glachant de montrer le manuscrit qu'il détient, avoue, en s'y refusant, que c'est un « fouillis, » et qu'il l'a « arrangé » en « essayant de rétablir ce que V. Hugo *avait prétendu faire.* »... Alors, quand vous expliquiez, cher maître, le texte de Hugo, ce n'était peut-être que du Paul Meurice.

Ce n'est pas tout. *Amy Robsart* fut joué sous le nom de Paul Foucher, mais dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, il est clairement dit que celui-ci n'y eut que la moindre part ; c'était une pièce commencée en collaboration avec Soumet, puis abandonnée, dont, par pure obligeance et pour le faire connaître, Hugo fit cadeau à son beau-frère; et en 1873, Paul Foucher lui-même, dans *les Coulisses du passé*, écrivait avec assurance : « On sait que le véritable auteur me fit l'honneur (je sortais à peine du collège) de m'attribuer ce drame... *Je ne fis que le signer.* » Et là-dessus, M. Biré, qui est un malin, mais qui connaît son Hugo mieux que personne, a vite fait de dénoncer une supercherie ; c'est le début de l'auteur des *Odes et ballades* au théâtre, il voulait se ménager une porte de sortie en cas d'échec, et à cette fin il fit signer sa pièce et endosser la catastrophe au petit beau-frère... Et ce n'est qu'une imposture ajoutée à une autre, quand le vieux renard se vante, trente ans après, d'avoir *spontanément* marché aux sifflets et écrit, le lendemain de la chute, aux journaux : « Il y a dans ce drame quelques mots, quelques fragments de scènes qui sont de moi. »

Or, il est bien désagréable de donner raison à M. Biré et de penser que le « dieu » avait plus d'un tour de Scapin dans son sac... Précisément voici que M. Souriau révèle un billet de Foucher au *Journal des Débats*, protestant, en 1827, que la pièce reçue à l'Odéon est de lui et non de V. Hugo, comme le bruit en court. Voici que M. André Pavie met au jour des lettres écrites en janvier 1828 par Paul Foucher à Victor Pavie, son grand-père, et il n'est question que de « mon ouvrage », « mon drame », « ma pièce »... Oh ! la joie de laver l'injure du poète et de faire affront à M. Biré !...

Mais alors si la pièce est de Paul Foucher, revue par M. Paul Meurice, quel intérêt en peut offrir pour l'histoire de Hugo la critique? Cependant, au travers de ces incidents, M. Allais reprend son étude et la continue, ne sachant à quoi il tient le plus : à prouver la droiture et la « bonhomie » de V. Hugo, en admettant qu'*Amy Robsart* est de Foucher, ou à ne pas perdre son travail en persistant à la traiter comme si elle était de V. Hugo.

Imbroglio ridicule, et dont on a, je crois bien, la clé très aisément pour peu qu'on soit libre de parti pris.

Non, quand Foucher déclare en 1878 qu'il avait dix-huit ans alors et *qu'il n'a fait que signer*, il ne doit pas mentir, non plus que M. Paul Meurice, qui fait figurer la pièce dans les œuvres complètes et qui sait bien pourquoi il se refuse à exhiber le manuscrit. Et s'il y a des textes contraires, lettres aux journaux, lettres de 1828 à Pavie, qu'est-ce que cela prouve, sinon que le pacte entre les beaux-frères a été tenu longtemps, assez longtemps, pour que plane sur l'aventure un mystère propice au double jeu — auquel M. Allais s'est laissé prendre?.... GABRIEL AUDIAT.

Études sur l'histoire politique de l'Église catholique. I. *L'Église et l'Empire romain de l'étable de Bethléem au dôme de Sainte-Sophie*, par FRANCIS DELAISI. — II. *L'Église au moyen âge. Papes, moines et conciles*, par A. REBILLON. — III. *L'Église et le* XVI*e siècle, d'Alexandre Borgia à Sixte-Quint*, par JULIEN LUCHAIRE. Paris, « Pages libres », 1904, 3 vol. in-18 de chacun 95 p. — Prix de chaque volume : 1 fr. 50.

« Pages libres ! » Ce titre semble plein de promesses à l'heure où toute liberté est pourchassée, où l'arbitraire s'en prend audacieusement aux droits des consciences, quand il ne se dissimule pas sous des formes pseudo-légales. Ces petits livres seraient-ils publiés pour défendre la liberté? — Hélas! il en faut rabattre! en fait de libertés, on n'y trouve que celles que les auteurs prennent avec l'histoire. Les pères de famille pourront, en les parcourant, se faire une idée de ce qu'on enseignera à leurs fils quand règnera le monopole : c'est de l'histoire *ad usum Delphini*, telle qu'il en faut pour les pupilles de l'État laïque.

Reconnaissons toutefois que les auteurs ont tenu à éviter les déclamations, les malpropretés et les rengaines que ne dédaigne pas toujours la littérature anticléricale. Visiblement, ils veulent être impartiaux, et se servir d'armes exclusivement scientifiques; mais, prisonniers de la conception qu'ils se sont faite de l'histoire de l'Église, ils sont bien obligés de raisonner d'après leur système, et sont amenés à imprimer des propositions étonnantes du genre de celle-ci (I, p. 85) : « A la conception chère à Jésus : bonheur de tous obtenu par l'oubli de soi et l'amour des autres, saint Augustin substitua la préoccupation égoïste du salut individuel. » Deux pages plus haut, une prétendue analyse du *Credo* montre combien l'auteur est étranger aux problèmes qu'il agite avec une naïve inconscience.

C'est que, voulant procéder scientifiquement, comme le prouveraient les bibliographies éclectiquement composées qui terminent leurs volumes, ces messieurs ne nous donnent que le résultat de lectures hâtives et incomplètement digérées : on peut citer sans peine quelques lignes d'un livre, fût-il de M. Harnack ou de M. l'abbé Loisy, et demeurer étranger à la pensée de l'auteur : on donne au lecteur, on se donne à soi-même l'illusion de l'érudition, et c'est tout.

Voici, par exemple, au troisième volume (60-68), quelques pages sur les jésuites; on les a écrites avec une préoccupation de bienveillance ; on cite

les « Constitutions » et les « Exercices » : or, en ce qui concerne ces derniers que je crois connaître, je puis attester que M. Luchaire n'en a compris ni le but, ni la forme, qu'il a passé à côté des passages les plus importants sans les remarquer, et qu'il a attaché son attention à des détails absolument secondaires. Insuffisamment préparé à une lecture qui demande une réflexion prolongée à ceux mêmes qui sont entraînés, il a parcouru rapidement ce qui devait être médité, et il donne à ses lecteurs l'impression complètement inexacte qu'il a retenue. Mieux vaut ignorer qu'avoir l'air de savoir.

En somme ces productions d'une érudition toute en superficie n'apprendront rien à ceux qui savent et risqueront de donner des idées fausses à ceux qui ne savent pas. P. PISANI.

La Question qui nous divise le plus, par ALBERT LAVALLÉE. Paris, Lecoffre, 1904, in-18 de 119 p. — Prix : 1 fr.

La question qui nous divise le plus, c'est, on le comprend, la question religieuse ; l'anticléricalisme est devenu, pour certaines gens, une manie furieuse, à laquelle tout est sacrifié. M. Lavallée répond victorieusement à tous les reproches inventés dernièrement contre la morale chrétienne ; il montre que ces reproches accusent une profonde ignorance du sens et de la portée de cette morale. Il ajoute très justement que le sentiment religieux est indestructible, que la liberté de l'enfant n'est pas compromise parce que ses parents lui inspirent la foi qu'ils ont eux-mêmes, que la seule unité morale à rechercher est celle du patriotisme et non celle que l'on voudrait établir par l'adhésion forcée à certaines doctrines.

Quelques observations très nettes sur le devoir de justice de rendre au clergé ses biens, si l'on supprime le concordat, terminent cette excellente brochure, très utile à répandre. D. V.

Où allons-nous ? par C. COIGNET. Paris, Paulin, 1903, in-12 de 68 p. — Prix : 1 fr.

L'auteur de cette brochure est une femme qui, née dans la tradition républicaine, nous dit-elle, a vécu dans l'intimité des fondateurs du présent régime, et n'a cessé de défendre par la plume leurs doctrines et en particulier la laïcité de l'enseignement. Comme M. Doniol, dont un récent ouvrage nous occupait naguère, comme bien d'autres, elle attendait du gouvernement de ses rêves la réalisation de l'âge d'or. Elle s'étonne aujourd'hui des fruits amers qu'il porte et de la persécution qu'il a déchaînée contre la religion. Bien que n'appartenant pas au catholicisme, elle le respecte comme « une grande force de l'esprit » et revendique pour lui le droit à la liberté.

De pareils sentiments honorent, certes, celle qui les éprouve. Mais ils ne témoignent pas d'une grande acuité d'observation. La première république, en effet, n'avait guère laissé aux prêtres que le choix entre la déportation ou la guillotine ; et les politiciens qui ont établi la troisième n'ont jamais fait mystère de placer la guerre au cléricalisme parmi les articles les plus essentiels de leur programme. Bref, par toute leur conduite, ils semblent avoir pris à cœur d'illustrer cette parole de Michelet : « La vie du catholicisme, c'est la mort de la république. La vie de la république, c'est la mort du catholicisme. » Il n'est vraiment guère sérieux de reprocher au clergé

le peu d'enthousiasme avec lequel il a accueilli un régime qui se présentait avec de tels antécédents et dont les chefs professaient de tels principes. Car en agissant autrement qu'il n'a fait, il eût menti à ses origines.

H. RUBAT DU MÉRAC.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le *Polybiblion* est douloureusement atteint par la mort de M. Anatole de Barthélemy, décédé le 27 juin, à 83 ans, dans sa maison de Ville d'Avray. Né à Reims le 1er juillet 1821, M. Anatole-Jean-Baptiste-Antoine DE BARTHÉLEMY se sentit de bonne heure attiré par l'érudition. Il n'avait que 18 ans quand il donna à la *Revue de numismatique* son premier essai dans cette science, un mémoire sur l'*Attribution de médailles gauloises aux Santons* (1838, p. 1 et suiv.). Peu après (1843) il se faisait recevoir à l'École des chartes, dont il devint élève-pensionnaire et dans laquelle il s'initia, dans la mesure où le permettait le programme encore un peu étroit des cours, aux méthodes sévères de l'érudition et de la critique. Son entrée dans la carrière administrative à sa sortie de l'École ne fut pas pour lui une occasion d'abandonner les études pour lesquelles il se sentait tant de goût. Tour à tour conseiller de préfecture et secrétaire général de la préfecture des Côtes-du-Nord, sous-préfet de Belfort et de Neuchâtel, il consacrait ses loisirs à des recherches dans lesquelles la numismatique tenait la première place, mais où il ne négligeait ni l'histoire ni l'archéologie. Son séjour en Bretagne créa notamment entre ce pays et lui des liens solides qui durèrent jusqu'à sa mort; sa sympathie et sa collaboration fut assurée de tout temps aux revues locales de cette province. Sa *Notice sur quelques monuments des Côtes-du-Nord*, adressée à M. de Caumont, en collaboration avec M. Guimart (Paris, 1849, in-8); ses *Mélanges historiques et archéologiques sur la Bretagne* (Saint-Brieuc, 1854-1858, 3 vol. in-8); le long ouvrage qu'en collaboration avec M. Geslin de Bourgogne il publia sur les *Anciens évêchés de Bretagne, histoire et monuments* (Paris, 1855-1879, 6 vol. in-8); ses *Études sur la Révolution en Bretagne, principalement dans les Côtes-du-Nord*, avec le même érudit (Paris, 1858, in-8); ses *Documents sur l'histoire de Bretagne au* XVIe *siècle, tirés des archives impériales de Russie* (Nantes, 1877, in-8); son *Choix de documents inédits sur l'histoire de la Ligue en Bretagne* (Nantes, 1880, in-8), attestent la sollicitude qu'il garda pour les choses de Bretagne, sans compter de nombreux mémoires et dissertations sur des points particuliers, comme la *Généalogie historique des sires de Coetmen, vicomtes de Tonquedec en Bretagne* (Angers, 1865, in-16); l'*Étude sur une vie inédite de saint Tudual* (Paris, 1884, in-8), celle qu'il donna sur la *Légende de saint Budoc et de sainte Azenor* (Saint-Brieuc, 1867, in-16) ou sa *Lettre à M. E. Hucher sur l'iconographie de quelques saints de Bretagne* (Paris,

1858, in-8). Son passage à Belfort ne marqua pas aussi profondément sur ses études : le travail alsacien le plus important que nous ayons à citer de lui est la publication de l'*Armorial de la généralité d'Alsace dressé par les ordres de Louis XIV* (Paris, 1861, in-8). L'on pense bien que son pays de naissance, la Champagne, tenait une place dans ses préoccupations, il fut l'un des collaborateurs assidus et l'un des inspirateurs de la *Revue de Champagne et de Brie* et il publia, en collaboration avec son frère Édouard, un *Recueil des pierres tombales des églises et couvents de Châlons-sur-Marne* (Paris, 1888, in-8). Ses *Recherches sur la noblesse maternelle* (Paris, 1861, in-8) et ses *Nouvelles Observations contre la noblesse maternelle* (Paris, 1865, in-8) se rattachent à la Champagne, en même temps qu'elles sont l'une des manifestations de son activité sur les questions nobiliaires. Dans le même ordre d'études, avec l'*Armorial d'Alsace* cité plus haut, nous indiquerons les publications suivantes : *De l'Aristocratie au* XIX*e siècle* (Paris, 1859, in-12); — *Le Blason et l'Armorial du héraut Berry* (Le Mans, 1857, in-8) ; — *De la qualification de chevalier* (Paris, 1868, in-8) ; — *Étude sur les lettres d'anoblissement* (Paris, 1869, in-8); — *Études héraldiques* (Paris, 1878, in-8). Mais le vrai centre de ses études, ce qui fit l'objet de sa constante application, ce fut la numismatique qui avait eu d'ailleurs les prémices de son activité intellectuelle. Dès 1851, il avait rédigé pour la collection des Manuels Roret un *Nouveau Manuel complet de numismatique ancienne* (Paris, 1851, in-24) qu'il refondit il y a une quinzaine d'années (Paris, 1890, in-18) et qui fut bientôt suivi d'un *Nouveau Manuel complet de numismatique du moyen âge et moderne* (Paris, 1853, in-24), refondu aussi récemment par M. J.-Adrien Blanchet. Sans entrer dans la longue énumération de toutes les dissertations consacrées à la numismatique par M. A. de Barthélemy, nous nous contenterons de signaler les suivantes : *Chartes et ordonnances de l'époque carolingienne relatives aux monnaies baronales* (Strasbourg, s. d., in-4) ; — *Explication de quelques monnaies baronales* (Blois, 1843-1847, 2 fasc. in-8) ; — *Essai sur l'histoire monétaire du prieuré de Souvigny* (Clermont-Ferrand, 1845, in-8), dont il faut rapprocher *la Monnaie de Souvigny au* X*e siècle* (s. l., 1876, in-8) ; — *Observations sur quelques points de numismatique gauloise* (Blois, 1846, in-8) ; — *Essai sur les monnaies des ducs de Bourgogne* (s. l., 1848, in-4) ; — *Lettre à M. Zuepffel sur les monnaies consulaires frappées pendant le Bas-Empire* (Paris, 1857, in-8) ; — *Numismatique mérovingienne. Étude sur les monnoyeurs, les noms de lieux et la fabrication de la monnaie* (Paris, 1865, in-8) ; — *Numismatique mérovingienne. Liste des noms de lieux inscrits sur les monnaies mérovingiennes* (Paris, 1865, in-8) ; — *Étude sur les monnaies antiques recueillies au Mont-Beuvray, de 1867 à 1872* (Autun, 1872, in-8); — *Étude sur des monnaies gauloises trouvées en Poitou et en Saintonge* (Poitiers, 1874, in-8) ;—*Essai sur la monnaie parisis* (Paris, 1874, in-8);— *Mélanges denumismatique* (Le Mans et Paris, 1875-1883, 3 vol. in-8) ; — *Les Progrès de la numismatique depuis 1867*, rapport présenté au

Congrès bibliographique international de 1878 (Paris, 1879, in-8) ; — *Liste des noms d'hommes gravés sur les monnaies de l'époque mérovingienne* (Paris, 1881, in-8) ; — *Essai de classification chronologique des différents groupes de monnaies gauloises* (Paris, 1890, in-8) ; — *Instructions adressées par le Comité des travaux historiques et scientifiques aux correspondants du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Numismatique de la France. 1re partie. Époques gauloises, gallo-romaine et mérovingienne* (Paris, 1891, in-8) ; — *Note sur le monnayage du nord-ouest de la Gaule* (Paris, 1891, in-8) ; — *Note sur le monnayage du nord de la Gaule* (Paris, 1892, in-8) ; — *Note sur la classification des monnaies carolingiennes* (Paris, 1893, in-8) ; — *Notice sur les monnaies ducales de Bourgogne, première race* (Dijon, 1894, in-8) ; — *Note sur l'origine de la monnaie tournois* (Paris, 1896, in-4). Lorsque la disparition des fondateurs de la *Revue numismatique* eut entraîné la cessation momentanée de cet important recueil, nul ne se trouvait mieux désigné pour la faire revivre que M. de Barthélemy. Il prit en effet, avec MM. E. Babelon et G. Schlumberger, la direction de la *Revue numismatique* (1883) pour la garder jusqu'à sa mort. Ce ne fut pas la seule revue à laquelle il assura le concours de sa plume et les conseils de son expérience. Le nombre des périodiques soit généraux comme la *Revue archéologique*, le *Cabinet historique*, la *Bibliothèque de l'École des chartes*, la *Revue historique nobiliaire*, etc., soit locaux auxquels il collabora est considérable. Nous ne pouvons oublier ici la part qu'il prit aux publications de la Société bibliographique. L'idée qui avait amené M. le marquis de Beaucourt à cette fondation eut tout de suite l'adhésion de M. de Barthélemy, qui fut des premiers appelés au Conseil de cette œuvre. Lorsque le *Polybiblion* commença de paraître en 1868, il prit avec MM. le marquis de Beaucourt, le comte Riant, le comte de Roquefeuil et de Saint-Mauris, dans le Comité de rédaction une place qu'il n'abandonna plus. Il fut aussi l'un des collaborateurs de la première heure de la *Revue des questions historiques*, qu'il enrichit notamment d'articles fort importants sur l'histoire des Gaules : *Alésia, son véritable emplacement* (Paris, 1867, in-8) ; — *Les Assemblées nationales dans les Gaules, avant et après la conquête romaine* (Paris, 1868, in-8) ; — *La Campagne d'Attila, invasion des Huns dans les Gaules en 451* (Paris, 1870, in-8) ; — *Les Libertés gauloises sous la domination romaine depuis l'an 50 jusqu'à l'an 27 avant J.-C.* (Paris, 1872, in-8) ; — *Les Temps antiques de la Gaule* (Paris, 1877, in-8). Tant de travaux et d'activité intellectuelle et une science aussi vaste désignaient M. de Barthélemy aux suffrages de l'Académie des inscriptions ; sa modestie le fit tarder bien longtemps à solliciter un honneur qu'il obtint sans beaucoup de peine en 1887.

— M. Léon Cléry, l'avocat bien connu, qui vient de mourir à 73 ans, était né à Paris le 3 août 1831. Après avoir terminé ses études au lycée Henri IV, il suivit les cours de droit et fut reçu avocat en 1853. Inscrit aussitôt au barreau de Paris, il devint le secrétaire de Me Bethmont, l'ancien

membre du gouvernement provisoire de 1848, qui était alors bâtonnier. Plus attiré par les causes civiles et surtout politiques que par les causes criminelles, recherchant même celles qui devaient lui permettre de faire étalage de ses idées antireligieuses, il plaida successivement pour M. Rochefort dans une de ces poursuites que lui intenta l'Empire, pour le *Bien public* contre les jésuites de la rue des Postes, pour M. Ménier, poursuivi par M. de Fourtou, ministre de l'intérieur, à cause d'articles diffamatoires parus dans le *Bulletin des communes*; pour M. Barraud, éditeur, lorsque le gouvernement eut fait saisir les planches des *Contes* de La Fontaine, etc. Les plus remarquées parmi ces plaidoiries ont été réunies et publiées par leur auteur sous le titre: *Souvenirs du Palais* (Paris, 1891, in-8). M. Cléry a publié également : *De Paris à Lahore. Lettres familières* (Paris, 1891, in-8).

— Le diocèse de Vannes vient de perdre l'un des membres les plus distingués de son clergé, M. l'abbé Maximilien NICOL, chanoine honoraire, directeur de la *Semaine religieuse* de Vannes. Né à Sarzeau, il fit ses études chez les Picpuciens, puis au grand séminaire de Vannes. Ordonné prêtre, il alla professer au petit séminaire de Sainte-Anne, puis fut nommé aumônier de l'orphelinat de Kerlot. Sans négliger les devoirs que lui imposaient ses fonctions, il trouvait le temps d'écrire, et d'écrire avec distinction, comme le prouvent ses trois ouvrages : *Sainte-Anne d'Auray. Histoire du pèlerinage* (Paris, 1878, gr. in-8); — *Une voix de Bretagne. Poésies* (Nantes, 1879, in-12); — *A travers champs, scènes, récits, études littéraires* (Vannes, 1885, in-8). Aussi Mgr Bécel fut-il unanimement approuvé lorsqu'il le chargea de la direction de la *Semaine religieuse* du diocèse. Ajoutons que M. l'abbé Nicol, qui, avec les aptitudes du journaliste, possédait une solide érudition, avait fondé et dirigé la *Revue de Bretagne* et qu'il avait collaboré avec un grand zèle au journal l'*Arvor*.

— Les catholiques militants de l'Espagne ont vu disparaître un de leurs chefs les plus remarquables et les plus énergiques en la personne de Mgr CÁMARA, évêque de Salamanque, mort récemment à l'âge de 57 ans. Né en 1847, il entra en 1869 au couvent de La Vid, chez les PP. de l'ordre de Saint-Augustin. D'une grande intelligence et persévérant dans le travail, à l'âge de 20 ans il possédait parfaitement, outre les langues classiques, l'anglais, l'allemand, le français et l'italien, et il connaissait à fond la philosophie et la théologie. Ordonné prêtre en 1870, il fut envoyé d'abord dans les missions des Philippines. Rappelé en Espagne et chargé d'un cours au collège de son ordre, à Valladolid, il commença à publier divers articles pour défendre la religion contre les attaques de ceux qui soutenaient que l'accord entre elle et la science est impossible. Et enfin il publia contre Guillaume Draper sa célèbre *Contestacion á la Historia de los supuestos conflictos entre la Religion y la Ciencia*. Cet ouvrage était d'autant plus remarquable qu'il était le premier de tous ceux dans lesquels les Vigouroux, les Newman, etc., ont soutenu admirablement la même cause, mais qui n'ont paru que plus tard. Le talent dont le P. Cámara avait donné de telles preuves, attira sur lui les regards du Souverain Pontife, qui l'arracha à la vie calme du cloître pour le placer sur un trône épiscopal. Nommé d'abord évêque auxiliaire de Madrid en 1883, il fut mis en 1885 à la tête du diocèse de Salamanque, poste qu'il a occupé jusqu'à sa mort. Pendant ces vingt-un ans de charge pastorale, Mgr Cámara a déployé une activité extraordinaire qui a produit des résultats incalculables. Nombreuses sont les importantes revues qu'il a fondées, toutes destinées à soutenir la vérité sur le terrain religieux politique. Quant aux livres qu'il publia, nous citerons seulement :

Vida y escritos del Beato Alonso de Orozco et *Conferencias cuaresmales*, recueil de sermons prononcés à Madrid en 1884 et 1885 et qui le mettent au rang des PP. de Ravignan, Félix, etc. De plus, Mgr Cámara a été un infatigable organisateur d'œuvres catholiques et l'un des membres les plus actifs des congrès catholiques tenus en Espagne et à l'étranger. Toujours sur la brèche, c'est peu de temps avant sa mort qu'il prononça son fameux discours contre les bouleversements introduits dans l'enseignement par Romanones.

— On annonce encore la mort de MM. : le Dr Émile DUBOIS, député de Paris, ancien professeur d'histoire naturelle à l'École supérieure Arago, mort à Paris, à 51 ans ; — Virgile JOSSY, critique d'art et auteur dramatique ; — l'abbé JOURDAN, chanoine de Marseille, helléniste distingué, ancien professeur de rhétorique au collège Belsunce ; — Théophile GAUTIER, fils de l'écrivain bien connu, ancien secrétaire de M. Rouher, ancien sous-préfet de Pontoise et d'Ambert, mort à 69 ans, lequel laisse une traduction des *Aventures du baron de Münchhausen* (Paris, 1862, in-4 et 1866, in-18) et a également traduit de l'allemand : *Contes bizarres* d'A. d'Arnim ; *Les Campagnes d'Italie de 1848 et 1849* du général Schœnhals, etc. ; — DE LUYNES, professeur de chimie appliquée à la céramique et à la verrerie, au Conservatoire des arts et métiers.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : William T. ARNOLD, écrivain et journaliste anglais, qui fut longtemps le principal rédacteur du *Manchester Guardian*, et qui laisse plusieurs ouvrages estimés sur divers points de l'histoire de Rome, entre autres sur le passage d'Annibal à travers les Alpes ; — Dr. Rudolf ASSMUS, historien bavarois, mort à Munich, le 3 mai, à 50 ans ; — Dr. Anton Gabriel BLOMQVIST, ancien directeur de l'Institut scientifique finnois d'Evois, mort recemment à Leppäkoski, à 63 ans ; — Karl BOPP, ancien professeur de physique au Polytechnicum de Stuttgart, mort dans cette ville, le 24 mai ; — Dr. Fedor BREDIKHIN, professeur et astronome russe, mort récemment à Saint-Pétersbourg, à 73 ans ; — Evan DANIEL, chanoine anglican, qui laisse divers ouvrages fort estimés en Angleterre, sur des questions liturgiques, notamment un manuel sur le *Prayer Book*, qui a eu plusieurs éditions ; — Dr. Karl Bernhard DÖRING, professeur au gymnase de Leipzig, mort le 10 juin, à Kötzschenbroda, à 59 ans ; — Dr. Otto VON HEINEMANN, conservateur de la bibliothèque de Wolfenbüttel, mort dans cette ville, le 6 juin, à 80 ans, lequel laisse diverses monographies historiques très estimées, parmi lesquelles il faut citer *Codex diplomaticus anhaltinus* ; — Paul HIRSCHFELD, auteur d'ouvrages sur l'économie politique, mort à Berlin, le 18 mai, à 57 ans ; — Richard HOL, professeur de musique, compositeur et critique musical, originaire d'Amsterdam, mort à 79 ans, lequel laisse des oratorios, des messes, un opéra, *Floris V*, une biographie de J. P. Sweelinck, et qui fut un des principaux rédacteurs de la *Cæcilia* ; — Dr. Elaas HUMBERT, philologue allemand, professeur de gymnase, mort le 26 mai, à Bielefeld, à 74 ans ; — Dr. Max KAECH, géologue suisse, né à Bâle, mort récemment à Para (Brésil), à 29 ans ; — Dr. Ludwig Friedrich KNAPP, professeur de chimie allemand, qui avait été l'élève de Liebig, lequel laisse des travaux fort importants, tels que *Lehrbuch der chemischen Technologie* ; — KOSCHWITZ, professeur allemand, romaniste distingué, mort à 53 ans ; — Heinrich LEER, général et écrivain militaire russe, mort le 1er mai, à Saint-Pétersbourg, à 75 ans ; — Dr Stephan MARTZOLDT, ancien professeur de philologie romane, mort le 1er juin, à Berlin, à 55 ans ; — Dr Emil MANICUS, journaliste danois de talent,

qui fut pendant de longues années le directeur de l'important journal de Copenhague *Berlingske Tidende;* — Dr Rud. MEISSNER, professeur de philologie allemande à l'Université de Gœttingen, mort récemment à Vienne, à 45 ans, lequel a collaboré au Dictionnaire de Grimm ; — Dr V. MERZ, ancien professeur de chimie à l'Université de Zurich, mort à la fin de mai, à Lausanne, à 65 ans ; — Charles MOVERT, écrivain suisse, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'Église, mort le 21 mai, à Neuenburg ; — Adolf MULLER-PALM, écrivain allemand, mort le 22 mai, à Stuttgart, à 64 ans ; — Dr C. T. ODHNER, historien suédois, conservateur des Archives nationales à Stockholm, membre de l'Académie de Suède, mort le 11 juin, à 68 ans ; — Dr Rudolf RAMSPECK, journaliste allemand, mort récemment à Darmstadt, lequel fut, pendant de longues années, le directeur des *Neue Hessiche Volksblätter*, et à qui est due la fondation de la Société des journalistes et des écrivains de Darmstadt ; Franck RUTLEY, l'éminent minéralogiste et géologue, qui, l'un des premiers, fit un usage scientifique du microscope pour l'étude des roches et qui laisse divers ouvrages fort appréciés, tels que *The Study of rocks*, mort à Londres, à la fin de mai ; — Dr Albert RILLIET, professeur de physique suisse, mort le 7 juin à Genève ; — Hermann ROLLETT, archiviste d'État à Baden, près de Vienne (Autriche), où il est mort le 30 mai, à 85 ans, lequel laisse des poésies, des drames, des romans, des ouvrages sur l'histoire de l'art et qui avait été exilé de l'Autriche en 1845, à la suite de la publication de ses poésies politiques *Frühlingsboten* ; — Émile SARRAN, mathématicien distingué, dont on connaît les importants travaux sur la théorie des projectiles ; — Dr Friedrich SIEMENS, ingénieur et écrivain allemand, mort le 27 mai, à Dresde, à 78 ans ; — Dr Carlo DE VINCENTIIS, médecin italien, auteur d'ouvrages sur les maladies des oreilles, mort le 14 mai à Naples ; — Dr Wilhelm VOLCK, professeur d'exégèse de l'Ancien Testament, mort le 29 mai, à Rostock, à 69 ans ; — Dr WEBER, ancien directeur du gymnase d'Eisenach, mort à Weimar, le 19 mai, à 72 ans ; — Dr Karl WEITBRECHT, directeur de l'École technique supérieure de Stuttgart, auteur de poésies et d'ouvrages historiques, mort à Stuttgart, le 10 juin, à 56 ans ; — Dr Paul WITTICHEN, historien d'avenir, mort prématurément à Rome, le 19 mai, à 28 ans ; — Dr Eduard WLASSACK, écrivain allemand, qui laisse divers ouvrages sur l'histoire du théâtre, mort le 3 juin, à Salzbourg, à 63 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 4 juin, M. A. Bertrand communique à l'Académie des lettres inédites écrites par Proud'hon et qui font voir les deux stades par lesquels a passé la pensée du socialiste, évoluant du rationalisme au fatalisme. — M. Béchaux, dans un mémoire sur le *code du travail*, conclut à l'élaboration d'une loi sur cette matière. — M. H. Joly présente le rapport sur la fondation Carnot. — Le 12 juin, M A. Sorel lit des fragments de son ouvrage sur les négociations de Châtillon en 1814, et sur les propositions de Francfort. — M. Boutroux offre à l'Académie, au nom de M. Pilastre, un ouvrage sur Achille de Harlay, premier président du parlement de Paris. — M. G. Picot dépose l'ouvrage de M. Imbert, *Les Accidents du travail et les Compagnies d'assurances*. — M. Boutroux présente un rapport sur l'édition de Leibnitz, confiée, en 1901, à l'Académie des sciences, à l'Académie des sciences morales et politiques de Paris, et à l'Académie des sciences de Berlin. — Le 18 juin, M. Rocquain présente le rapport sur le prix Audiffred. — M. Levasseur dépose l'ouvrage de M. Bertillon : *L'Alcoolisme et les Moyens de le combattre par l'expérience*. — M. Aucoc en fait autant pour le tome IV

du *Code des lois politiques et administratives* de MM. Ch. Vergé et Griolet. — M. Renault dépose le *Recueil des conventions et traités etc.* concernant la *Propriété littéraire*, publié par le bureau de l'Union internationale. — M. L. Legrand lit un mémoire sur *la Résignation*. — M. Eug. Rostand présente son rapport sur le prix Félix de Beauséjour. — Le 25 juin, M. Imbart de La Tour donne lecture d'un mémoire sur la bourgeoisie française, qui, devenue d'abord un patronat, se transforme en un patriciat urbain. — MM. Levasseur et Esmein parlent sur le même sujet.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 3 juin, M. Perrot entretient l'Académie du congrès, tenu à Londres, de l'association internationale des académies, de l'accueil flatteur dont les délégués de l'Institut ont été l'objet, et des vœux qu'a émis l'Assemblée sur la publication des diplômes byzantins, d'une encyclopédie de l'Islam, la rédaction d'un *Thesaurus* de l'ancien grec, et d'un dictionnaire pâli. — M. Cagnat dépose, de la part de M. Gauckler, une inscription latine concernant un personnage inconnu, et trouvée à Henchir Aloni (Tunisie). — M. Ed. Pottier communique les explications données par les PP. Ronzevalle et Jalabert sur un sceau syrien, dans lequel on avait cru, à tort lire le nom du roi Jéroboam. — M. Homolle lit le rapport de M. Lefebvre sur les fouilles faites dans le village de Tehnet, autrefois Achoris, en Égypte. — M. Appert lit un mémoire sur le roi des Perses Sogdien. — M. le capitaine Weil donne lecture d'un travail sur un bas-relief de Snofrou. — M. de Mély lit un mémoire sur le culte de la hache. — Le 10 juin, M. J. Reinach lit les conclusions adoptées par la commission du concours des antiquités nationales. — Le 12 juin, M. Héron de Villefosse entretient l'Académie des découvertes très importantes faites au cours de fouilles par M. le docteur Corton et l'abbé Laynaud, dans les catacombes de Sousse (Tunisie). — M. Ruelle lit une note sur le diagramme musical de Florence. — M. Dieulafoy communique une partie de ses recherches sur la sculpture polychrome espagnole. — M. Collignon donne lecture d'une Note sur un fragment de tombeau trouvé à Pergame, et sur lequel est figuré un chien, symbole de la fidélité. — Le 17 juin, M. Hamy résume une lettre de M. le lieutenant Desplagnes, dans laquelle sont exposées les découvertes archéologiques faites par cet officier au Soudan. — M. Serruys fait part à l'Académie d'une découverte qu'il a faite dans un ouvrage inédit de Nicéphore, patriarche de Constantinople, et de laquelle il résulte que c'est d'Orient que vint à Charlemagne l'idée de son capitulaire contraire au culte des images. — M. Th. Reinach commente un papyrus qui donne des renseignements précieux sur le droit privé à l'époque des Ptolémées. — Le 24 juin, l'Académie entend la lecture d'une circulaire relative à l'érection d'un monument à la mémoire de G. Ganin. — M. S. Reinach parle de la publication de 80 vers de Pendore et de documents curieux, d'après des papyrus. — M. Chavannes parle de trois inscriptions chinoises découvertes et estampées par M. Gervais Courtellemont, et intéressant l'histoire mongole. — M. Cagnat parle d'une borne milliaire, retrouvée entre Bône et Guelma, et qui fait allusion à la réfection de la voie romaine sous Antonin le Pieux. — M. Léger parle sur les anciens noms des Francs et des Français dans les anciens textes slaves.

Concours et Prix. — Au concours des antiquités nationales, l'Académie des inscriptions a décerné quatre médailles à MM. Bertrand de Broussillon, *Maison de Laval*; Et. Rupin, *Roc Amadour*; Fr. Abbadie, *le Livre noir et les Établissements de Dax*; Paul Quesvers et H. Stein, *Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens*; et six mentions honorables à MM. : F. Vindry, *Dictionnaire*

de l'état-major français au seizième siècle (*la Gendarmerie et les ambassadeurs français au seizième siècle*) ; R. de Laigue, *la Noblesse bretonne au quinzième et seizième siècles* ; Michel Clerc et l'abbé Arnaud d'Agnel, *Découvertes archéologiques de Marseille* ; M. Gardère, *Histoire de la Seigneurie de Condom* ; l'abbé Chaillan, *Nouveaux Documents sur le Studium de Treitz* ; *La Maison des repenties à Avignon ; L'Orphanotrophium de Grégoire XI ;* Ch. Deissert, *Essai historique sur la Mure et son mandement.*

Paris. — A côté des *Textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* qu'elle publie depuis plusieurs années, la librairie Alphonse Picard et fils, de Paris, entreprend une nouvelle collection sous le titre de *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme.* Dans un prospectus que nous avons sous les yeux, les directeurs de la collection, MM. les abbés Hippolyte Hemmer et Paul Lejay, après avoir rappelé combien, depuis plusieurs années, l'attention des hommes instruits se porte vers l'étude du christianisme, combien d'autre part les textes de l'histoire primitive sont d'une consultation peu commode pour les étudiants, exposent ainsi le programme de la collection : « Elle comprendra les œuvres les plus utiles pour l'histoire proprement dite du christianisme, pour celle de ses institutions et de son dogme. Les ouvrages trop longs seront présentés dans leurs parties essentielles reliées par des analyses. » Les textes grecs et, lorsqu'ils seront trop difficiles, les textes latins seront accompagnés d'une traduction française. Lorsqu'il n'y aura pas de traduction, des analyses détaillées, des notes explicatives de phrases ou de mots d'un usage peu commun faciliteront la lecture. Des introductions précises, des index détaillés ajouteront encore à l'utilité de ces volumes. Pour les rendre plus accessibles, le prix de chaque volume in-18 jésus ne dépassera pas 3 fr. 50 pour des volumes de 500 p. Le premier volume de la collection paraîtra en octobre : ce sont *les Apologies* de Justin; il sera suivi du t. I de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, du t. I des *Apocryphes du Nouveau Testament,* etc.

— On ne voit pas bien les raisons qui avaient empêché M. Hauréau de donner place dans les six volumes de ses *Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1890-1893) aux *Notices des manuscrits latins 583, 657, 1249, 2945, 2950, 3145, 3146, 3437, 3473, 3482, 3495, 3498, 3652, 3702 et 3730* de ce dépôt, que M. Paul Meyer a trouvées parmi ses papiers et qu'il publie en y ajoutant quelques notes personnelles, la plupart relatives à l'âge de ces manuscrits (Paris, Klincksieck, 1904, in-4 de 51 p. Tiré des *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXXVIII). Nous croyons rendre service à nos lecteurs en dressant à leur usage la liste des auteurs dont il est question dans ces notices : Absalon, abbé de S. Victor, n° 583, p. 4; Adam de S. Victor, n° 3945, p. 26; Alexandre de Halès, n° 3498, p. 30; Alger de Liège, n° 3482, p. 24; s. Ambroise, n° 1249, p. 5; s. Anselme de Cantorbéry, n° 1 249, p. 5, n° 3 482, p. 23; s. Augustin, n° 1 249, p. 5; s. Augustin de Cantorbéry, n° 3 437, p. 20; Baudri de Bourgueil, n° 1 249, p. 8; Bérenger Fredol, n° 3 473, p. 22; s. Bernard, n° 2 945, p. 10, n° 3 498, p. 30, n° 3 702, p. 40, n° 3 730, p. 43-50; Boèce, n° 3 652, p. 31; Cicéron, n° 3 652, p. 40; Étienne Langton, n° 3 495, p. 28; Étienne d'Orvieto, n° 1 249, p. 9; Gebouin de Troyes, n° 3 730, p. 50; Geoffroy Babion, n° 2 950, p. 15, n° 3 495, p. 25; Golias, n° 3 473, p. 23; s. Grégoire le Grand, n° 1 249, p. 5; Guigues le Chartreux, n° 2 945, p. 10; Guillaume d'Auxerre, n° 3 145, p. 18; Guillaume Beaufet, n° 3473, p. 20; Guillaume de Paris, n° 3 473, p. 20; Guillaume de S. Thierry, n° 2 945, p.

10, n° 3 652, p. 33, n° 3 730, p. 46 ; Hildebert de Lavardin, n° 1 249, p. 6, n° 2 945, p. 13, n° 2 950, p. 15, n° 3 652, p. 32, 35, 36 et 39, n° 3 702, p. 40 et 42 ; Hugues de Boves, n° 2 437, p. 19 ; Hugues de St-Cher, n° 3 473, p. 22 ; n° 3 498, p. 29; Hugues de S. Victor, n° 583, p. 1 et 3, n° 2 945, p. 14, n° 3 473, p. 21, n° 3 495, p. 24-25, n° 3 652, p. 33, n° 3 702, p. 40 et 41, n° 3 730, p. 43 et 45 ; Jean de Champlay, n° 3 782, p. 40; Jean de Cornouailles, n° 3 652, p. 33 ; Jean de Garlande, n° 3 473, p. 22 ; Jean de Metz, n° 3 473, p. 20 ; Jean Scot Erigène, n° 2 950, p. 15 ; Jean d'Udine, n° 3 473, p. 21 ; Lanfranc, n° 583, p. 5, n° 3 652, p. 33 ; Maurice de Sens, n° 3 652, p. 33 ; Paulin de Milan, n° 3 702, p. 41 ; Peregrinus, n° 3 498, p. 30; Philippe de Grève, n° 3 146, p. 18 ; Pierre le Lombard, n° 3 730, p. 47 ; Pierre le Mangeur, n° 2 950, p. 14, n° 3 495, p. 24 ; Pierre de Moutier la Celle, n° 2 945, p. 10 ; Pierre de Reims, n° 3 498, p. 30 ; Raoul de Flaix et Raoul de Laon, n° 657, p. 5; Raymond de Langres, n° 3 473, p. 23 ; Raymond de Peñafort, n° 3 473, p. 22 ; Richard le Prémontré, n° 3 652, p. 33 ; Richard de S. Victor, n° 3 652, p. 33 ; Robert de Courçon, n° 3 495, p. 26 ; Robert Grossetête, n° 3 473, p. 23 ; Robert Paululus, n° 3 652, p. 33 ; Robert Pulleyn, n° 2 945, p. 10 et n° 3 730, p. 49 ; Robert Pullus, n° 2 945, p. 11 ; Sénèque, n° 3 702, p. 40 ; s. Thomas d'Aquin, n° 3 652, p. 33 ; Yves de Chartres, n° 3 652, p. 34 et 3 730, p. 47.

— On s'est beaucoup occupé pendant ces dernières années du duc de Berry et de sa postérité non officielle ; on a beaucoup discuté en particulier sur ce que les uns appellent sa liaison, les autres son mariage avec Amy Brown. Le titre de la brochure de M. le comte de Rorc'h-Yantel intitulée : *Le Premier Mariage du duc de Berry à Londres* (Paris, Champion, 1903, in-16 de 26 p. — Prix : 2 fr.), dit assez quelle est à cet egard l'opinion de l'auteur. S'il n'apprend rien de bien nouveau, ce récit tend à prouver que les deux filles amenées au lit de mort du duc de Berry étaient issues d'une union légitime aux yeux de l'Église et que leurs frères aînés, y compris Georges, le dernier, provenaient d'un mariage antérieur de la mère. Les lettres affectueuses insérées en appendice, adressées à l'aînée des deux (la princesse de Lucinge-Faucigny) par les principaux membres de la famille des Bourbons indiquent suffisamment l'origine et le but de cette publication.

— La *Bibliothèque illustrée des colonisateurs français*, dont M. Henri Cyral vient de publier le premier fascicule, peut devenir une entreprise intéressante, si les faits y sont exactement présentés : ce sera un nouveau moyen de faire pénétrer peu à peu dans la masse de la nation une foule de notions historiques, géographiques et économiques qu'il est très désirable de voir se vulgariser. Si le petit opuscule consacré à *Faidherbe* (Publications de la *Vie Coloniale*. Paris, 1904, in-12 de 43 p. avec portrait. — Prix : 0 fr. 50), ne satisfait pas toutes nos espérances, s'il n'est pas, sur l'histoire du Sénégal sous l'ancien régime, aussi bien renseigné qu'il conviendrait, s'il est presque exclusivement un récit anecdotique et ne fait pas connaître avec précision l'œuvre de Faidherbe dans l'Afrique occidentale, du moins convient-il de déclarer que le récit est agréable et attachant, et qu'il contribuera à populariser le nom d'un de nos plus habiles colonisateurs du XIXe siècle.

— *L'Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France. Année 1903* vient d'être distribué (Paris, Laurens, 1903, in-8 de 272-XVI p.). On y trouve, en premier lieu, un intéressant *Discours* de M. le baron F. de Schleckler, président de la Société pour l'exercice 1902-1903 (p. 98-117), où, entre autres, la carrière scientifique du regretté fondateur de la Société bibliographique, de la *Revue des questions historiques* et du *Polybiblion*, M. le marquis

de Beaucourt, est résumée de la façon la plus précise et la plus sympathique. A cette occasion, M. le baron de Schickler fait du *Polybiblion* un éloge qui nous est sensible. La seconde partie de l'Annuaire (*Documents et notices historiques*) se compose de trois pièces : *L'Édition de Froissart, de Dacier*, par M. H. Omont (p. 193-199); — *Trois Princes de Condé à Chantilly* (suite et fin), par M. A. de Boislisle (p. 200-269); — *Le Pays de Jeanne d'Arc. Greux encore du temporel de l'évêché de Toul en 1588*, par M. le comte de Pange (p. 270-271).

— Signalons la cinquième série des *Gloires militaires contemporaines* (Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d. (1904), gr. in-8 composé de 25 biographies de chacune 16 p. — Prix : 2 fr.). Amplement illustré de portraits, de vues, de scènes et de cartes dans le texte, ce volume est intéressant au plus haut point. Ne pouvant tout citer, nous nous bornerons à mentionner les biographies des personnages les plus marquants, savoir : *Duc d'Aumale* et *Prince de Joinville*, par M. J.-M.-J. Bouillat; *Général Desaix*, par MM. E. et J. Franceschini; *Général Dugommier* et *Vice-amiral Villaret de Joyeuse*, par M. J. de Beaufort; *Général Kléber, Général Marceau* et *Maréchal Niel*, par M. Paul Laurencin; *Général Lafayette*, par M. L. Lisle; *Amiral Tréhouart*, par M. J. Derlau; *Washington, président des États-Unis*, par M. Léo Sylvain, etc.

— Également nous devons mentionner la deuxième série des *Femmes célèbres du siècle* (même librairie, s. d. (1904), gr. in-8 aussi composé de 25 biographies de chacune 16 p. — Prix : 2 fr.). L'illustration est semblable à celle des *Gloires militaires contemporaines*. On trouve là, entre autres : *La Duchesse de Berry* et *Marie Jamet, fondatrice des Petites-Sœurs des Pauvres*, par M. Louis Dumoulin; *Caroline Bonaparte* (*Mme Murat*), *reine de Naples*; *Hortense de Beauharnais, reine de Hollande* et *Mme Récamier*, par M. J. de Beaufort; *Letizia Bonaparte, mère de Napoléon*, par MM. C. et E. Franceschini; *Mme de Chateaubriand*, par M. J.-M.-J. Bouillat; *L'Impératrice Joséphine* et *Marie-Amélie de Bourbon, reine des Français*, par M. J. Barlo; *Marie-Antoinette, reine de France*, par M. H. Argos; *Mme de Staël*, par M. Victor de Clercq, etc.

— M. Georges Vicaire vient d'éditer à 100 exemplaires une très intéressante poésie de son cousin Gabriel Vicaire, intitulée : *Livingstone* (Paris, 1904; Vendôme, imp. Empeytaz, in-12 carré de 12 p.). « En 1874, dit en manière de préface M. Georges Vicaire, l'Académie française avait proposé pour sujet du prix de poésie à décerner en 1875 : *Livingstone*. Gabriel Vicaire prit part à ce concours, dont le lauréat fut M. Émile Guiard, neveu d'Émile Augier. Le poète garda le manuscrit de *Livingstone* dans ses tiroirs d'où, après trente ans écoulés, j'ai cru devoir le tirer et le faire imprimer pour quelques amis seulement. » Nous ne connaissons pas l'œuvre de M. É. Guiard, mais celle de son concurrent Gabriel Vicaire est digne de l'auteur des *Émaux bressans*, et il faut savoir gré à M. Georges Vicaire de l'avoir mise au jour.

— Dans la gracieuse « Collection Hermine » éditée par la librairie Hatier, vient de paraître un fort intéressant roman de M. Pierre Maël : *Fille de rois* (in-18 de 305 p., avec de jolies illustrations de Jean Dedina. — Prix : 3 fr. 50). Nous avons eu l'occasion de parler de cet ouvrage en décembre 1902. (Cf. *Polybiblion*, t. XIV, p. 503), lorsqu'il parut pour la première fois chez Hachette, dans la *Nouvelle Collection à l'usage de la jeunesse*, 1re *série*, avec 48 vignettes par H. Vogel. Nous nous bornons donc à signaler cette nouvelle édition qui ne peut manquer d'être bien accueillie.

— *Le Devoir et ses vaillantes*, par M. l'abbé Léon Rimbault (Paris, Téqui,

1904, in-8 de 80 p. — Prix : 0 fr. 50) comprend quatre conférences faites aux femmes de Paris, pour leur enseigner leur devoir au XXe siècle, en leur montrant celles qui pensent, celles qui vibrent, celles qui aiment. On connaît le genre d'éloquence de M. l'abbé Rimbault, tout fait de vivantes images, de style un peu décadent, peut-être, d'émotion et de pathétique sincères : toutes choses qui excitent une attention soutenue, font impression dans l'âme des auditeurs, mais sans nul doute une impression quelque peu superficielle. Nous nous en voudrions pourtant de ne pas donner une note assez juste du talent incontestable et des intentions excellentes du conférencier.

— Des notes sur toutes sortes de sujets relatifs au théâtre, aux auteurs, aux artistes ; des anecdotes plus ou moins scabreuses ou boulevardières ; des appréciations et des jugements d'un ordre purement subjectif : voilà ce qu'est le *Carnet d'un auteur* (Paris, Daragon, 1904, in-16 de 80 p. — Prix : 2 fr.). Au surplus, ne cherchez pas dans la brochure quelque chose qui puisse servir à l'histoire ou à la biographie des hommes et des choses dont il traite en passant. La brochure de M. Alfred Erny peut être lue avec un certain plaisir, mais comme on lit un numéro de journal, sans aucun désir de les relire.

— Nous recevons une brochure signée L. Vial et intitulée : *La Trahison du grand rabbin de France. Révélations accablantes* (Paris, Savaète, 1904, petit in-12 de 120 p. — Prix : 0 fr. 50). La couverture de cet opuscule porte que son tirage a déjà atteint le dixième mille.

Cambrésis. — Vient de paraître le tome LVII des *Mémoires* de la Société d'émulation de Cambrai (Cambrai, imp. Régnier frères, 1903, in-8 de CXIII-258 p., avec 2 planches). Notons d'abord le *Discours d'ouverture* du président M. A. Lallemand (p. IX-XVIII) ; — un *Rapport sur le concours de poésie*, par le docteur Daillez (p. XIX-XL) ; un *Rapport sur le concours de moralité*, par M. l'abbé H. Boussemart (p. XLI-LVIII) et une courte *Bibliographie cambrésienne et du Cambrésis* pour l'année 1902 (p. CXI-CXIII). Passons ensuite aux *Mémoires*. On en compte sept, savoir : *Chronologie des seigneurs de Clairmont-en-Cambrésis, de l'an 1200 à 1789*, par le général d'Esclaibes (p. 1-68) ; — *La Vente des charges et les Corps de métiers à Cambrai en 1697*, par le docteur H. Coulon (p. 71-112) ; — *L'Église et la collégiale Saint-Croix de Cambrai*, par M. le chanoine Margerin (p. 115-124) ; — *Visite de la Commission historique du département du Nord, 26 juin 1902*, par M. Abel Berger (p. 125-129) ; — *Registre des délibérations du presbytère du Nord, 10 mai 1797*, publié avec un *Avant-propos* et une table onomastique, par M. l'abbé H. Boussemart (p. 133-231) ; — *Question d'hygiène, communication sur les procédés biologiques d'épuration des eaux résiduaires, notamment des produits des fosses d'aisances*, par M. L. Fortier (p. 233-239, avec 2 planches) ; — *La Prise du château-fort de la Malmaison, le 1er octobre 1398*, par M. le docteur H. Bombart (p. 243-254).

Champagne. — Le cent quatorzième volume, que nous venons de recevoir, des *Travaux de l'Académie nationale de Reims* (tome II de l'année 1903 (Reims, Michaud, 1904, in-8 de IV-376 p., avec 34 dessins hors texte) marquera dans la collection. Il est consacré entièrement aux *Enseignes de Reims, du XIVe au XVIIIe siècle*. En publiant ce curieux et très intéressant volume, l'érudit M. Henri Jadart le fait précéder d'un *Avant-propos* où il rappelle d'abord les recherches analogues faites avec succès à Troyes, par M. A. Babeau ; à Lille, par M. L. Quarré-Reybourbon ; à Nivelles, par M. le Dr F. Le Bon et à Paris, par MM. Ch. Rozan, A. Callet et John Grand-Carteret, entre autres. Rien ne saurait mieux donner une idée exacte de ce

beau travail que certains passages dudit *Avant-propos*, que nous allons reproduire ici : « Ces exemples, dit M. Jadart, nous amènent à creuser davantage ce sujet, déjà esquissé dans notre récente notice sur les vieilles rues et les vieilles enseignes de Reims (tome XCIX des *Travaux de l'Académie de Reims*). Nous avons en mains, pour la compléter, les documents les plus précis et les plus curieux dans un dossier de notes recueillies par M. Adrien Duchénoy à travers les mille dédales des minutes des notaires et des différents fonds des archives communales. Il y a dans ce dossier une mine déjà partiellement exploitée par M. l'abbé Cerf (*Le Vieux Reims*, 1875), mais qui se trouve agrandie notablement par le dépôt qu'a bien voulu me faire, en 1897 et en 1900, M. l'abbé Duchénoy, fils de notre érudit collaborateur. Il nous remit le reliquat des papiers de son regretté père concernant les enseignes de Reims... Nous offrons donc un recueil entier de pièces inédites la plupart, offrant les renseignements les plus minutieux sur la topographie des rues de Reims d'abord, puis sur les familles rémoises, leurs alliances, leurs habitations, leurs professions et leurs mœurs dans les différents siècles. Ces détails sont pris sur le vif des contrats particuliers, ventes, échanges ou partages, aussi bien que sur les registres publics du Buffet de l'Échevinage ou sur ceux du Bailliage ducal. Nous n'avons rien changé aux textes copiés par M. Duchénoy avec sa fidélité et son exactitude habituelles. Nous n'avons même pas voulu les commenter par des renvois multipliés ou des dissertations trop nombreuses qui nuiraient à la clarté du classement et à la facilité des recherches... Nous voulons surtout appeler l'attention sur les relations des familles du vieux temps avec les rues où elles habitaient et avec les enseignes qu'elles se transmettaient généralement pendant plusieurs générations. Le meilleur moyen d'en présenter le tableau nous a semblé être de dresser, à la suite de la liste alphabétique des enseignes, une liste alphabétique des noms de personnes et de familles, à l'aide de laquelle on pourra recourir aux mentions les concernant dans les extraits tirés des minutes des notaires ou des registres des greffiers... Ainsi apparaîtront, pour ainsi dire à leur berceau, les lignées bourgeoises successivement anoblies après des siècles de travail obscur et sans relâche, les Colbert, les Bachelier, les Lespagnol, les Cocquault, les Cauchon surtout si féconds et si répandus dans toute la banlieue de Reims. Avec eux apparaîtront à leur tour les noms d'artistes, de laborieux artisans et de chirurgiens, de médecins, d'imprimeurs, de relieurs, de maîtres-maçons, d'enlumineurs, de peintres et de sculpteurs, encore inconnus ou peut-être mal connus dans leur origine et dans leur existence intime. Il n'y a point de détails inutiles dans cette nomenclature des enseignes, car elle fournira d'autre part des données sur la fortune des particuliers, sur la valeur des immeubles et sur leurs prix de vente et d'achat. Les contrats de mariage et les testaments révéleront tous les côtés multiples de la vie des familles et des usages invétérés dans leurs relations sociales. » Les reproductions d'enseignes dont ce volume est orné sont fort remarquables ; elles ajoutent naturellement encore au très réel intérêt qu'il présente. Nous voudrions voir, dans toutes nos villes, surgir des émules de M. Jadart ; et le mieux, pour atteindre ce résultat, serait que les érudits disposés à entreprendre un travail du genre eussent connaissance du livre que nous signalons.

Comtat-Venaissin. — Par le tome III de la deuxième série de ses *Mémoires*, l'Académie de Vaucluse figure, pour l'année 1903, en fort bon rang parmi les autres sociétés savantes de France. Ce beau volume (Avignon,

F. Seguin, 1903, 3 fasc. gr. in-8 de XIV-353 p., plus 7 p. [55-61], avec planches. — Prix : 11 fr. 50) se compose des travaux suivants : *Arnaldi de Villanova. Libellus regiminis de confortatione visus*, publié pour la première fois, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Metz, par M. le Dr P. Pansier (p. 1-19) ; — *Essai sur l'histoire de Seyne-les-Alpes*, par M. J. Delmas (p. 21-39, 169-224 et 273-345, avec 7 planches) ; — *Joseph-Agricol Viala*, par M. le Dr Victorin Laval (p. 41-53 et 111-154, avec une planche) ; — *Documents inédits sur la ville des Baux*, par M. Destandau (p. 71-92) ; — *Note sur une monstruosité ovine*, par M. Deydier (p. 93-96, avec une planche) ; — *Hydnacées de la Provence*, par M. le Dr Réguis (p. 97-110) ; — *Nouvelles archéologiques qui intéressent le département de Vaucluse*. [*Découvertes à Apt*, par M. Fernand Sauve (p. 155-159) ; — *Découvertes d'inscriptions et antiquités romaines ou gauloises à Vaison, Ménerbes, Cavaillon et Malemort. Les Fresques de Simone Memmi au porche de la métropole d'Avignon*, par M. L.-H. Labande (p. 160-167)] ; — *M. Alphonse Sagnier, président d'honneur de l'Académie de Vaucluse*, notice biographique et bibliographie de ses ouvrages, par M. L.-H. Labande (p. 225-236) ; — *Joseph-Marie Clavier, peintre de Bollène (1749-1849)*, par M. Paul de Faucher (p. 251-267, avec un portrait) ; — *Le Général d'Anselme et ses Maximes militaires*, par M. le capitaine A. Reboulet (p. 259-272, avec un portrait, 1793). A la fin du dernier fascicule se trouve une très intéressante *Bibliographie vauclusienne. Année 1902*, dressée par M. L.-H. Labande : elle comprend 159 articles : c'est un supplément à la bibliographie des années 1894 à 1901, précédemment publiée (pagination séparée, 55-61).

Franche-Comté. — Un livre très luxueux vient de sortir des presses de l'imprimerie Jacquin, de Besançon. Titre : *Le Vieux Salins*, texte et nombreux dessins par M. Gaston Coindre (in-8 carré de VII-397 p. — Prix : 8 fr.). C'est le pendant de *Mon Vieux Besançon*, annoncé ici même et dont le tome Ier a seul paru encore à l'heure actuelle. Prochainement, le *Polybiblion* consacrera un article spécial au *Vieux Salins*. En attendant, nous le signalons dès à présent aux amateurs de beaux volumes sur les provinces de France. Un prospectus-spécimen, qui est par lui-même un petit bijou artistique, est adressé à toute personne qui en fait la demande.

Lorraine. — Le Syndicat d'initiative des Vosges et de Nancy publie un *Livret-guide* sur *les Vosges, villes d'eaux, stations de cure d'air* qui mérite d'être signalé aux touristes (Nancy, 3, rue Mazagran, place Thiers, in-8 de 96 p.). Le texte, très intéressant, est agrémenté de nombreuses phototypies et complété par une carte du massif vosgien ainsi que par des plans des villes de Nancy, Épinal et Belfort. Les Suisses ne négligent, pour attirer les touristes, aucun moyen de publicité ; aussi est-ce avec plaisir que nous voyons les Français entrer dans cette voie. L'exemple du syndicat des Vosges et de Nancy devrait être imité un peu partout : en Franche-Comté, dans le Dauphiné, l'Auvergne, enfin dans toutes celles de nos régions si nombreuses et si pittoresques que nos compatriotes ignorent généralement et délaissent pour visiter des pays étrangers auxquels nous n'avons rien à envier. Ne pas dédaigner les beaux sites de l'étranger, c'est bien ; mais ne devrions-nous pas, d'abord, connaître les nôtres ? Ne serait-ce même que pour faire des comparaisons.

Maine. — Notre collaborateur M. Léonce Cellier a publié une étude sur *les Anciennes Vies de saint Domnole*, évêque du Mans dans la seconde moitié du VIe siècle (Mamers, Fleury et Dangin, 1904, in-8 de 17 p.). Il s'attache à retrouver les sources de ces anciennes biographies et à en apprécier exactement l'âge et la valeur.

Espagne. — Une charmante petite brochure de M. Joaquin Miret y Sans (*La Politica oriental de Alfonso V de Aragon*. Barcelona, in-16 de 47 p.) donne une analyse complète du livre publié par le docteur napolitain Francesco Cerone sur la politique orientale d'Alphonse V d'Aragon, et fait la lumière sur bien des points historiques relatifs au xve siècle, principalement dans les relations qui unissaient l'Espagne et l'Italie, l'Aragon et Naples.

Italie. — Sous le titre de *Collection d'études étrangères* la Bibliothèque internationale d'édition E. Sansot, de Paris, entreprend une série de notices sur les différentes littératures de l'époque contemporaine. C'est un Italien, M. François Gaeta, qui s'est chargé de nous présenter *l'Italie littéraire d'aujourd'hui* (in-12 de 63 p.). L'on conçoit qu'en un espace aussi restreint il soit difficile de donner autre chose qu'un aperçu très sommaire du mouvement littéraire de l'Italie contemporaine, même en se bornant aux ouvrages de poésie, romans, théâtre et critique. Encore faut-il noter que le tiers du volume à peu près (p. 40-59) est occupé par des notices biobibliographiques, qui n'en sont pas d'ailleurs la partie la moins utile. L'auteur ne manque pas d'idées personnelles, semble quelque peu hanté de la peur du cléricalisme et poursuit d'une haine farouche la critique historique « campée dans le monde herniaire des lettres officielles »! et « certains pigmées que le sphinx de l'art a rebutés et qui, réfugiés dans une colonne de journal, font de temps à autre la grimace à ceux qui travaillent et qui créent et se moquent de ce que leur petite dépravation ne saurait entendre. » Le style de M. Gaeta est un peu bizarre, mais nous aurions mauvaise grâce à insister puisque lui-même s'excuse de son mauvais français.

— Ce n'est pas seulement parce qu'il contient la description, avec plusieurs reproductions en facsimilé de plus de 500 ouvrages intéressants par leur rareté ou leur contenu qu'il convient de signaler ici le catalogue de *Livres anciens, rares et précieux mis en vente à la librairie ancienne T. de Marinis* (Florence, T. de Marinis, in-8 de vii-118 p.), c'est encore parce que M. Tammaro de Marinis l'a fait précéder de documents intéressants sur quelques libraires allemands à Naples au xve siècle recueillis dans les archives de la ville Cristofalus de Enrico tebtonicus (1478), Joannes de Genenpach (1478), Johannes alemannus (1579), Johannes theotonicus, (1481 et 1482), Gullielmus Théotonicus (1481), Baltirus et Albertus theonotici (1482), Rizardus théobonicus (1483) et Jacobus Todescus (1485). Le joyau de la collection dont la vente est annoncée par ce catalogue est un exemplaire de la rarissime lettre de Christophe Colomb imprimée vers 1493 à Rome par S Planck, exemplaire coté 23 000 francs.

— M. Tammaro de Marinis annonce en même temps la mise en vente à sa librairie d'un complément aux Indices rédigés par K. Burger pour le répertoire de Hain. Ces *Aggiunte e correzioni all' Index di K. Burger* ne sont tirées qu'à cent exemplaires.

— La collection des manuels Hœpli, véritable encyclopédie que le *Polybiblion* a déjà signalée à ses lecteurs, vient de s'enrichir d'un nouvel ouvrage : *Grammatica araldica ad uso degli Italiani*, par M. Felice Tribolati (Milano, Hœpli, 1904, petit in-16 cart. de 190 p.). C'est un exposé très clair du blason selon les règles générales et établi conformément aux lois de la science héroïque de tous les pays, avec cependant des remarques justificatives à propos de quelques légères dérogations à ces lois impliquant un caractère spécial aux armoiries italiennes, le tout complété par un traité sur la manière de composer les livres. Ce manuel nouveau (la plaquette du

même auteur, publiée en 1892, n'était qu'un essai pour prendre rang dans la série), d'un format très pratique, bien édité, se recommande par les soins qui ont été apportés à la confection des planches données en exemple dans le but de faciliter la juste interprétation des termes consignés dans le texte, ce qui permet de dire que c'est une grammaire illustrée. Toute fausse interprétation devient donc impossible, ce qui est heureux, car s'il est un cas où les points ne sont jamais mis avec trop de régularité sur les i, c'est bien lorsqu'il s'agit des choses touchant l'admirable science héroïque, science pour laquelle, du reste, l'Italie conserve un véritable culte puisque les œuvres qui en sont inspirées traduisent les plus belles pages de son histoire.

Extrême-Orient. — Désirez-vous avoir, sur les contrées où luttent actuellement les Russes et les Japonais, des renseignements succincts, mais exacts? et posséder de ces contrées, aussi bien que des états belligérants eux-mêmes et des autres parties de l'Extrême-Orient asiatique, des croquis satisfaisants et des vues authentiques ? Cet ensemble de documents se trouve réuni dans le *Panorama du théâtre de la guerre russo-japonaise* que met en vente la « Librairie universelle » (Paris, in-4 de 64 p., cartes et grav. — Prix : 3 fr.) et dont les intéressantes gravures sont accompagnées d'un texte où sont nettement précisées les raisons qu'a la France, dans les conjonctures présentes, de marquer à sa grande alliée la plus vive et la plus amicale sympathie.

Maroc. — A tout ce qui peut nous renseigner exactement sur le Maroc, aussi bien au point de vue historique qu'au point de vue moderne, la récente convention franco-anglaise donne un grand prix. Aussi convient-il d'accueillir avec faveur le travail de M. G. Rouard de Card sur *les Relations de l'Espagne et du Maroc pendant le* XVIII*e siècle* (Paris, A. Pedone, 1903, in-8 de 20 p. Extrait de la *Revue générale de droit international public*). — Nous devions déjà à ce savant jurisconsulte un intéressant ouvrage sur les *Traités entre la France et le Maroc*; son étude extrinsèque et intrinsèque des trois actes diplomatiques de 1767, 1780 et 1799, qui ont régi pendant près d'un siècle (jusqu'en 1860) les relations de l'Espagne et du Maroc est en même temps qu'un utile complément de cet ouvrage, un travail d'actualité très soigneusement fait et d'un indiscutable intérêt.

États-Unis. — Au cours d'un voyage d'études effectué aux États-Unis durant l'été de 1903, M. Max Le Couppey de la Forest a eu l'occasion de visiter *Quelques Grottes des États-Unis d'Amérique* : Mammoth Cave et Colossal Cave dans le Kentucky, Wyandotte Cave dans l'Indiana, Wind Cave et Grand Caverne au Colorado. Un plan orchématique montrant les positions respectives de Mammoth Cave, Colossal Cave, etc., et de la Green River, une carte schématique de Wyandotte Cave, une coupe du système carboniférien dans les États d'Indiana et de Kentucky aux environs de ces cavernes, accompagnent ce mémoire plein d'observations intéressantes, et qui est une contribution vraiment appréciable à notre connaissance de la spéléologie des États-Unis (*Spelunca. Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie*, n° 35, novembre 1903. Paris, au siège de la Société ; Rennes, imp. Fr. Simon, 1904, in-8 de 21 p.).

Publications nouvelles. — *La Bible méditée d'après les saints Pères*, par E. Chargebœuf (in-12, Desclée et de Brouwer). — *Fausse Exégèse, mauvaise théologie*, par Mgr Le Camus (gr. in-8, Oudin). — *Les Saintes et divines Liturgies de nos saints Pères, en usage dans l'Église grecque catholique*, par le P. C. Cha-

ron (petit in-18, A. Picard et fils). — *Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ*, par A. Réville (in-12, Alcan). — *L'Église catholique et son mortel ennemi; ses droits divins et nos devoirs*, par le chanoine Labis (in-8, Desclée et de Brouwer). — *Le Sacré-Cœur et la France*, par le P. L. Briaux (gr. in-8, Desclée et de Brouwer). — *Le Guide du chrétien*, par le R. P. M.-J. Bonot (2 vol. in-18, Desclée et de Brouwer). — *La Juridiction du point d'honneur sous l'ancien régime et le Tribunal des maréchaux de France*, par H. Pierquin (in-8, A. Picard et fils). — *Instituciones de derecho canónico general*, par D. G. Ibarra. T. I (in-8, Valladolid, tip. Cuesta). — *Le Congréganiste devant la loi*, par J. Sturel (in-8, Rousseau). — *Législation rurale*, par E. Jouzier (in-18, Baillière). — *Essai sur la méthode de Francisco Sanchez*, par E. Senchet (in-8, Giard et Brière). — *Le Néo-criticisme de Charles Renouvier*, par E. Janssens (in-12 carré, Alcan). — *Essai sur les éléments et l'évolution de la moralité*, par M. Mauxion (in-16, Alcan). — *Principes de science des finances*, par F. S. Nitti; trad. de J. Chamard (in-8, Giard et Brière). — *Le Rachat des chemins de fer*, par E. Milhaud (in-12, Cornély). — *Les Sociétés de secours mutuels. Leur rôle économique et social*, par E. Dedé (in-18, Éditions des « Questions actuelles »). — *Liberté du travail et Solidarité vitale*, par E. Senchet (in-8, Giard et Brière). — *Essai d'une sociologie globale et synthétique*, par R. de la Grasserie (in-8, Schleicher). — *Études sociales. La Propriété devant le droit naturel*, par F. Dugast (in-18, Giard et Brière). — *Les Systèmes socialistes et l'Évolution économique*, par M. Bourguin (gr. in-8, Colin). — *Le Programme politique du positivisme*, par A. Baumann (in-16, Perrin). — *L'Année sociologique*, publiée par E. Durkheim, 7e année (1902-1903, in-8, Alcan). — *Manuel social. La Législation et les Œuvres en Belgique*, par A. Vermeersch (in-8, Giard et Brière). — *L'Éducation des nègres aux États-Unis*, par K. Brousseau (in-8, Alcan). — *La Démocratie en Nouvelle-Zélande*, par A. Siegfried (in-18, Colin). — *Hygiène rurale*, par le Dr R. Laffon (in-12, Baillière). — *Traitement de la tuberculose pulmonaire par la médication intra-trachéale*, par le Dr H. Mendel (gr. in-8, F.-R. de Rudeval). — *Le Radium et la Radioactivité*, par P. Besson (in-16, Gauthier-Villars). — *Rayons « N »*, par R. Blondlot (in-16, Gauthier-Villars). — *Le Microscope polarisant*, par F. Rinne; trad. par L. Pervinquière (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Traité élémentaire des enroulements des dynamos à courant continu*, par F. Loppé (in-16, Gauthier-Villars). — *Cours d'analyse, professé à l'École polytechnique*, par G. Humbert. T. II (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Éléments de chimie inorganique*, par le prof. Dr W. Ostwald; trad. de l'allemand par L. Lazard. Ire partie. *Métalloïdes* (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Salons (1900-1904)*, par T. Leclère [Klingsor] (in-18, Sansot). — *L'Art de demain*, par H. Provensal (in-18, Perrin). — *Esthétique comme science de l'expression et linguistique générale*, par B. Croce; trad. par H. Bigot (in-8, Giard et Brière). — *Le Folk-lore de France*, par P. Sebillot. T. Ier. *Le Ciel et la Terre* (in-8, Guilmoto). — *Contes et légendes du vieux Japon*, par la Csse de Pimodan, d'après la trad. anglaise de M. A.-B. Mitford (in-18 carré, Plon-Nourrit). — *Le Style poétique et la Révolution romantique*, par E. Barat (in-8, Hachette). — *La Voie sans retour*, par H. Bordeaux (in-16, Fontemoing). — *Expiatrice*, par E. Daudet (in-18, Tallandier). — *La Conjuration de Bruges. La Vie au* XIIe *siècle*, par H. Verly (in-18, Sansot). — *La Femme à l'enfant*, par C. Regismanset (in-18, Sansot). — *Félicien. Souvenirs d'un étudiant de 48*, par C.-L. Chassin (in-18, Cornély). — *Au Gré du vent*, par J. des Tourelles (in-18, Lecoffre). — *La Bosnie populaire*, par A. Bordeaux (in-18, Plon-Nourrit). — *Une Croisière au Spitsberg sur un yacht polaire*, par J. Leclercq (in-12, Plon-Nourrit). — *Promenade en Égypte*, par H. de La-

villatte (in-12, imp. Chaix). — *La Nouvelle-Zélande*, par le Cte de Courte (gr. in-8, Hachette). — *Autour du monde*, par les boursiers de voyage de Paris (Fondation Albert Kahn) (gr. in-8, Alcan). — « *Les Saints* ». *La Bienheureuse Jeanne de Lestonnac (1556-1640)*, par l'abbé R. Couzard (in-12, Lecoffre). — *Sa Sainteté Léon XIII*, par H. de Forges (in-32, Henri Gautier). — *Études et leçons sur la Révolution française*, par A. Aulard, 4e série (in-12, Alcan). — *Pages sombres (1789-1794)*, par la duchesse de Brissac (in-18, Plon-Nourrit). — *Dugommier (1738-1794)*, par A. Chuquet (in-8, Fontemoing). — *Souvenirs du général Championnet (1792-1800)*, par M. Faure (in-8, Flammarion). — *L'Expédition d'Égypte (1798-1801)*, par C. de la Jonquière. T. IV (gr. in-8, Charles-Lavauzelle). — *Le Maréchal Lefebvre, duc de Dantzig (1755-1820)*, par J. Wirth (in-8, Perrin). — *Le Vieux Salins, promenades et causeries*, par G. Coindre (in-8, Besançon, Jacquin). — *Les Chapellenies de Mayenne avant la Révolution (1420-1789)*, par A. Grosse-Duperon (in-8, Mayenne, imp. Poirier). — *L'Abbaye Saint-Martin de Nevers, des chanoines réguliers de Saint-Augustin*, par le chanoine A. Sery (in-8, Nevers, imp. Vallière). — *Les 32 religieuses guillotinées à Orange au mois de juillet 1794*, par l'abbé Redon (in-12, Avignon, Aubanel). — *La Franc-Maçonnerie et la Révolution française*, par M. Talmeyr (in-8, Perrin). — *Couvents et convents*, par Vox (in-18, Desclée et de Brouwer). — *Les Jacobins au pouvoir*, par P. Nourrisson (in-16, Perrin). — *Innocent III. Rome et l'Italie*, par A. Luchaire (in-18, Hachette). — *Lettres et papiers du chancelier comte de Nesselrode*, publiés et annotés par le comte A. de Nesselrode. T. II. *1801-1804* (in-8, Lahure). — *L'Allemagne française sous Napoléon Ier*, par G. Servières (in-8, Perrin). — *La Révolte de l'Asie*, par V. Bérard (in-18, Colin). — *Les États-Unis au* XXe *siècle*, par P. Leroy-Beaulieu (in-18, Colin). — *Le Vicomte de Mirabeau (Mirabeau-Tonneau), 1754-1792*, par E. Berger (in-18, Hachette).

VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN ET DE PIÉTÉ

Enseignement et Prédication. — 1. *Catéchisme catholique populaire, rédigé d'après les règles de la pédagogie pour les besoins de l'époque contemporaine*, par François Spirago ; trad. de l'allemand par l'abbé N. Delsor. Paris, Lethielleux, 1904, s. d., in-8 de xvi-634 p., 5 fr. — 2. Mgr Billard. *Œuvres choisies. Sermons, prônes et instructions*. T. II. Paris, Vic et Amat, 1904, in-8 de 351 p., 4 fr. — 3. *Exposition de la morale catholique. Le Fondement de la morale. La Béatitude. Conférences de N.-D. de Paris, et retraite. Carême 1905*, par E. Janvier. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de 360 p., 4 fr. — 4. *Prêchons l'Évangile, ou la Prédication d'après les Pères, les docteurs et les saints*, par Une société de prêtres sous la direction de l'abbé J. Pailler. T. I. et V. Le Blanc (Indre), Vve Villier, 1904, 2 vol. in-18 de 570 p., et 480 p., chaque vol. 3 fr. 50. — 5. *L'Improvisateur prudent. Cinquante Sermons à la main sur la Sainte Famille comme sodalité et sur Jésus Marie, Joseph*, par le P. P. Lejeune. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1903, in-8 de viii-354 p., 3 fr. 50.

Jésus. — Marie. — 6. *Ce qu'il y a dans une hostie. Entretiens sur la sainte Eucharistie pour les enfants qui se préparent à la sainte communion*, par l'abbé J. Millot. Paris, Lethielleux, s. d., in-32 de xi-369 p., 1 fr. 25. — 7. *Procurons à l'Église des prêtres, et de bons prêtres*, par le P. Liborius Rossi ; trad. de l'italien par Mgr Constans. Toulouse, imp. catholique Saint-Cyprien, 1904, in-12 de xxviii-228 p., 2 fr. — 8. *Une Corbeille de miracles eucharistiques cueillis au musée du Sacré-Cœur de Paray-le-Monial*, par le chanoine Chaumet. 3e éd. Abbeville, Paillart, 1904, in-12 de x-227 p., 1 fr. 50. — 9. *Élévations sur les litanies de la Très Sainte Vierge*, par l'abbé Genty de Bouqueval. Paris, Amat, 1902-1903, 3 vol. gr. in-8 de xii-500, v-338 et 386 p., avec illust. 18 fr. — 10. *Étude sur l'Immaculée Conception*, par l'abbé Henri Perreyve. Paris, Téqui, 1904, in-12 de 68 p., 1 fr.

Famille. — Société. — 11. *Enseignement, éducation, famille. Discours et panégyriques*, par le R. P. L. Monsabré. Ve vol. 2e éd. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 336 p., 3 fr. — 12. *De la Direction des enfants dans un internat de garçons*, par l'abbé Simon. Paris, Téqui, 1904, in-18 de viii-186 p., 2 fr. — 13. *Conférences aux jeunes filles sur l'apostolat chrétien*, par l'abbé L. Moussard. Paris, Téqui, 1904, in-18 de viii-288 p., 2 fr. — 14. *Nos égaux, et nos inférieurs, ou la Vie chrétienne au milieu du monde*, par Étienne Lacabarède. Paris, Téqui, 1904, in-12 de xv-420 p., 3 fr. 50. — 15. *Chapitres pour servir de retraite à l'usage des chrétiens dans le monde*, par M. de Cognœul. Paris, Amat, 1904, in-12 de xvi-242 p., 1 fr. 75. — 16. *La Religieuse dans le monde, par l'auteur de « la Religieuse selon saint Augustin »*. Abbeville, Paillart, 1904, in-12 de 254 p., 2 fr. 50. — 17. *Nos Responsabilités. Instructions aux hommes du monde (Carême de 1904)*, par l'abbé de Gibergues. Paris, Poussielgue, 1904, in-18 de 288 p., 3 fr. — 18. *Le Code du bonheur du Maître. Conférences quadragésimales*, par Th. Besnard. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xii-242 p., 2 fr. 50. — 19. *L'Art d'être heureux*, par l'abbé J. Berthier. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de xlix-165 p., 1 fr. — 20. *Le Secret du bonheur pendant la vie*, par l'abbé Archelet. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xvi-327 p., 3 fr. 50. — 21. *Introduction à la vie bienfaisante*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Poussielgue, s. d., in-18 de 363 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Guide du chrétien*, par le R. P. Marie-Joseph Bonot. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, s. d., 2 vol. in-18 de viii-338 et 332 p., 7 fr.

Spiritualité. — 23. *L'Oraison rendue facile*, par l'abbé P. Lejeune. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 388 p., 3 fr. 50. — 24. *L'Oraison. Étude pratique*, par l'abbé Louis

Gillot. 3e éd. Paris, Poussielgue, 1904, in-12 de xxiv-287 p., 2 fr. 50. — 25. *Exhortation à l'amour de Dieu. Considérations élémentaires sur l'amour divin*, par le chanoine Lohan. Paris, Amat, 1904, 2 vol. in-12 de xii-336 et 394 p., 7 fr. — 26. *La Pureté du cœur et la Mission moralisatrice de la femme chrétienne*, par l'abbé L. Lenfant. Paris, Poussielgue, 1904, petit in-8 carré de 341 p., 2 fr. 50. — 27. *L'Ame sur le Calvaire considérant les souffrances de Jésus-Christ*, par l'abbé Baudrand. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de vii-283 p., 1 fr. 50. — 28. *Traité du découragement dans les voies de la piété, suivi du Traité des tentations*, par le R. P. J. Michel. Paris, Téqui, 1904, in-18 de x-292 p., 1 fr. — 29. *Le Feu divin sous la cendre humaine*, par Le Cestadire. Paris, Amat, 1903, 2 vol. in-12 de xvi-674 et 666 p., 7 fr.

Piété. Liturgie. — 30. *Les Vertus du Cœur de Jésus*, par Louis Boussac. Paris, Téqui, 1903, in-18 de xv-194 p., 1 fr. — 31. *La Dévotion au Sacré Cœur de Jésus proposée à tous les fidèles*, par l'abbé J. Sabouret. Paris, Téqui, 1904, in-18 de vii-84 p., 0 fr. 50. — 32. *Mois de Marie d'après la vie et les œuvres du cardinal Pie*, par le chanoine Alph. Bleau. Paris, Haton, 1904, in-16 de viii-206 p., 1 fr. 50. — 33. *Ange et apôtre. La Piété, le zèle*, par l'abbé P. Feige. Paris, Téqui, 1904, in-12 de x-502 p., 3 fr. 75. — 34. *Aux chrétiens. Appel fraternel au Médiateur et Rédempteur, à la liturgie*, par D. Jerôme Picart. Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, s. d., in-16 de 192 p., 1 fr. — 35. *Méthodes et formules pour bien entendre la messe*, par l'auteur de *Pratique progressive de la confession et de la direction*. T. I. *Sujets eucharistiques*. Paris, Lethielleux, 1904, in-12 de 306 p., 1 fr. 50. — 36. *Table générale de l'« Année liturgique » du R. P. Dom* Prosper Guéranger, par le R. P. Réginald Biron. Paris, Oudin, 1904, in-12 de xiii-244 p., 3 fr.

Enseignement et prédication. — 1 à 5. — Le *Catéchisme catholique populaire* de François Spirago est digne d'ouvrir la série des ouvrages que nous avons à présenter à nos lecteurs. Ce n'est pas que ce grand et gros volume doive et puisse être mis entre les mains des gens du peuple; il n'a pas les allures des livres populaires, mais à coup sûr il est un vrai trésor où les prêtres et les catéchistes peuvent aller puiser abondamment tout ce qui doit être enseigné au peuple et selon la méthode qui lui convient le mieux. Nous avons vu rarement des catéchismes aussi précis, aussi clairs et aussi complets. M. l'abbé Delsor, qui a traduit de l'allemand cet excellent ouvrage, a rendu un vrai service à ses confrères et nous le remercions de nous l'avoir fait connaître, en lui conservant sa forme typographique si originale, mais si bien conçue pour attirer le regard et fixer l'attention. L'ouvrage se divise en trois grandes parties, précédées de diverses formules de prières et d'une courte Introduction, suivies, chacune, d'une table spéciale, et terminées par une table analytique qui embrasse tout l'ouvrage. L'auteur procède par questions, il répond sommairement et puis vient l'explication en très minces caractères. La première partie s'occupe de vérités à croire : c'est l'explication du Symbole des apôtres (206 pages); la deuxième partie traite des devoirs à remplir : c'est le commentaire des commandements de Dieu et de l'Eglise, suivi d'un traité sur les vertus à pratiquer et les péchés à éviter (216 pages); dans la troisième partie se trouve tout ce qui a trait à la grâce : la sainte messe, les sacrements, la prière, la liturgie,

les confréries (212 pages). Le cardinal Rampolla a jugé ce livre digne de ses félicitations; il se plaît à en reconnaître le mérite par « la rapidité avec laquelle se sont suivies les nouvelles éditions, l'introduction de ce livre dans un grand nombre d'écoles, enfin par les éloges qu'il a reçus des évêques. » Il est incontestable en effet que l'auteur a pris au sérieux sa tâche d'autant plus difficile que les livres en ce genre abondent; ce volume dénote un esprit méthodique; il témoigne d'une grande science théologique et permet de soupçonner le labeur patient qu'il a dû imposer à l'auteur : celui-ci et son distingué traducteur ont bien droit au succès qu'ils obtiennent.

— L'éditeur des *Œuvres choisies* de Mgr Billard tient parole et poursuit sa tâche avec cette fidélité affectueuse qu'inspire un filial attachement et que soutient une sincère admiration. Le volume que nous annonçons (le deuxième des *Œuvres choisies*), comprend les sermons, les prônes et les instructions prononcés par le jeune vicaire de Rouen, de 1863 à 1868; nous y remarquons un sermon de la fête de la Dédicace sur la grandeur et l'influence du temple catholique; un prône sur la mortification; des instructions sur l'oraison dominicale et la Salutation angélique; des homélies sur la guérison du sourd-muet et du lépreux, sur le bon Samaritain, sur la barque de Pierre; surtout beaucoup de prônes sur la prière, sur la douceur, sur la pénitence, sur la mort, sur le Saint Esprit, sur la persévérance, etc. Évidemment, il n'y a pas là, dans ces travaux de jeunesse, dans ces essais oratoires, la maturité de jugement du théologien que devait être Mgr Billard, ni cette flamme qui embrase l'âme de l'orateur, ni toute cette riche expérience que l'âge et les circonstances permettent d'acquérir, mais comme le grand chêne est tout entier dans le petit gland qu'on jette en terre, de même on est heureux de voir en germe, dans ces premiers travaux de l'évêque de Carcassonne, les grandes qualités de son talent oratoire et les précieux trésors de sa science théologique.

— C'est au *Fondement de la morale* que l'éminent conférencier de Notre-Dame veut consacrer sa prédication du carême de 1903. Ce fondement, M. l'abbé Janvier nous le montre dans la béatitude. Certes, rien n'est plus favorable pour attirer à la morale toutes nos sympathies, nous la faire aimer et nous aider à la pratiquer. « A l'heure où les ennemis de Dieu veulent ruiner l'ordre surnaturel, il était à propos, dit le cardinal de Paris, de fortifier dans les âmes la véritable notion de la béatitude. » L'homme, quel qu'il soit, aspire instinctivement à être heureux; il peut se tromper en cherchant la béatitude là où il la croit être et où elle n'est pas, mais son désir est bien manifeste : il veut le bonheur et il le recherche. Lui montrer qu'il atteindra son but en accomplissant les devoirs que la loi divine lui impose, n'est-ce pas l'inviter à essayer de ce moyen, et, s'il l'essaie, n'arrivera-t-il

pas en effet à cette béatitude qui fait l'objet de son ambition, avec cet avantage encore que cette béatitude, récompense de la pratique de la loi morale, sera bien au-dessus de ce qu'il pouvait rêver et attendre ? Telle est, dans l'ensemble, la théorie de ces conférences ; c'en est le résumé. Et l'on se doute bien des développements que le talent oratoire, la science théologique, l'expérience ont dû fournir au digne fils de Lacordaire. Les sujets des six conférences sont : existence d'une fin dernière pour la vie humaine; unité de la fin dernière et unité de la morale ; objet de la béatitude ; conquête de la béatitude ; entreprise de la béatitude. Les six instructions de la retraite dissipent les préjugés ordinaires en prouvant que la béatitude n'est pas dans la fortune, dans le pouvoir, dans la volupté, dans la gloire, mais avec Jésus-Christ qui nous l'a méritée par sa passion et nous la communique par l'Eucharistie.

— Le grand ouvrage que vient d'inaugurer une société de prêtres, sous la direction de M. l'abbé J. Pailler, peut être appelé à ramener la publication contemporaine à une meilleure notion de l'apostolat, à la manière si autorisée et si longtemps en crédit de nos bons sermonaires ; il y a, sans doute, à tenir compte un peu de son temps, mais il faut surtout se souvenir que la parole de Dieu est de tous les temps et que sauf quelques particularités de détail, elle n'a rien à perdre à s'offrir à l'attention des fidèles sous la forme qu'elle s'est faite à travers les siècles. Ce qui revient à dire : *Prêchons l'Évangile*, prêchons-le comme le prêchaient les Pères, les Docteurs et les Saints. Quelle serait notre présomption et quel coup ne porterions-nous pas à la prédication catholique si nous allions la réduire au niveau d'une science humaine, ou trop infatuée d'elle-même, ou trop incertaine. La parole de Dieu doit revêtir, en venant à nous, les caractères de Dieu même : sa sublimité et sa simplicité, sa douceur et sa force, sa lumière ; elle doit arriver à l'âme par l'entremise de la vérité révélée et l'exciter à la pratique du bien. Il n'y a, pour réaliser ces conditions, qu'à prêcher l'Évangile avec les commentaires qui forment les trésors de la tradition. Nous applaudissons au projet de M. l'abbé Pailler et de ses courageux collaborateurs ; nous faisons des vœux pour un complet succès. Aussi bien le début est-il d'un heureux présage : les deux volumes que nous avons sous les yeux, après une longue Préface, où sont développés de main de maître le programme et le but de cette société de prédicateurs, sont consacrés au 1er dimanche de l'Avent et à la fête de l'Avent ; ce sont le 1er et le 5e de la première série. Chaque dimanche, chaque fête apparaissent escortés d'abord des commentaires des Pères, suivis de l'exposé — en latin — des théologiens, enfin des discours de nos meilleurs sermonaires. Et c'est ainsi que cet ouvrage, qui s'annonce comme de très grande importance, sera un

véritable arsenal où les jeunes prédicateurs pourront aller choisir les armes les plus puissantes contre les passions, les erreurs ou les préjugés.

— *L'Improvisateur prudent* est un livre spécial et pratique : il nous offre *Cinquante Sermons sur la Sainte Famille comme sodalité*, ensuite sur chaque membre de cette famille, sur *Jésus*, *Marie*, *Joseph*. Le but de l'auteur, dit le P. Lejeune, est double : celui de faire connaître et pratiquer la dévotion à la Sainte Famille, celui d'apprendre à un prédicateur le secret de la prudence dans l'improvisation. Ce qui veut dire que les sermons dont il s'agit figurent seulement dans le livre à titre de simples canevas avec les divisions et subdivisions du plan de chaque sujet, avec les principales idées qui viennent se grouper au moment opportun pour favoriser les développements. C'est un excellent exercice pour qui veut s'y livrer sérieusement ; aussi bien un tel travail d'élaboration par la réflexion équivaut-il largement à une œuvre trop lestement écrite, et en vérité, de ces improvisations-là, en effet si prudentes, on peut dire qu'elles ne sont presque plus des improvisations. L'évêque de Tournai, recommandant cet ouvrage, félicite l'auteur d'avoir mis à la disposition des directeurs de l'Association de la Sainte Famille une série de plans de sermons sagement conçus ; il se plaît à ajouter que « plus d'un prêtre y trouvera matière à des instructions solides et pratiques sur Notre-Seigneur, la Très Sainte Vierge et saint Joseph. »

JÉSUS.— MARIE.— 6 à 10.— *Ce qu'il y a dans une hostie*, c'est un livre destiné à préparer les enfants à la première communion ; il pourra aussi servir très efficacement aux adultes pour se préparer à recevoir la sainte Eucharistie. Il se divise en cinq parties ; dans la première trois entretiens préliminaires sur la joie et la crainte, sur ce que contient une hostie. La présence réelle fait le sujet de la seconde partie qui renferme douze entretiens sur la promesse et l'institution de l'Eucharistie, sur la présence réelle, et sur les devoirs qu'elle nous impose, sur les miracles, la visite au Saint Sacrement. La troisième partie est consacrée à la sainte messe, mémorial et continuation du sacrifice de la croix, aux miracles et aux fruits du Saint Sacrifice, aux avantages d'assister pieusement à la messe, à la méthode pour en retirer tous les fruits. Dans la quatrième partie, l'auteur traite de la sainte communion, des dispositions pour communier, de la préparation et de l'action de grâces. La cinquième partie contient diverses formules de prières pour le matin et le soir, pour la messe et les vêpres. Toutes ces grandes vérités sont exposées sous forme d'entretiens, à la portée des plus modestes intelligences ; elles ont surtout le précieux avantage d'être appuyées chacune d'un exemple ou d'une histoire, ce qui la rend plus accessible et en même temps plus intéressante.

— Pour renouveler le mystère de son Eucharistie, Jésus a établi ses ministres, auxquels il a donné le pouvoir de faire ce qu'il a fait. Si nous aimons l'Eucharistie, *Procurons à l'Église des prêtres et de bons prêtres.* C'est l'invitation qu'un saint prêtre adresse non seulement à ses vénérés confrères dans le sacerdoce, mais à tous, aux pauvres, aux riches, aux parents, aux jeunes clers et aux aspirants au sacerdoce ; on lui fait les objections et il les résout victorieusement. Tout ceci fait l'objet de la seconde partie du livre du P. Liborius Rossi ; dans la deuxième, il considère le prêtre par rapport à Dieu et par rapport aux hommes : le prêtre et le Saint Sacrifice ; le prêtre guide de la jeunesse, consolation des mourants, sauveur des âmes, apôtre des infidèles ; un appendice expose les graves dommages causés à l'Église par le manque de prêtres, et la conclusion s'impose : procurons à l'Église des prêtres et de bons prêtres. Mgr Constans a eu l'heureuse pensée de favoriser la propagande de ce livre écrit en italien en nous en donnant une fidèle traduction : c'est une bonne œuvre qui a reçu les félicitations d'un grand nombre d'évêques et que nous devons louer après eux, en ajoutant que le produit de cette traduction est destiné à l'achèvement d'une église paroissiale, digne du plus sérieux intérêt.

— Des miracles eucharistiques, M. l'abbé Chaumet en a demandé à tous les siècles de l'ère chrétienne, et il a été assez heureux pour en trouver en grand nombre ; c'est *Une Corbeille de miracles eucharistiques* qu'il nous offre et il faut lui en savoir gré, car rien ne pénètre, ne saisit plus fortement qu'un récit, un exemple. Avec le livre de M. l'abbé Chaumet, les prédicateurs, les catéchistes surtout ont sous la main de quoi vivement intéresser et captiver leur auditoire. « La lecture de votre petit volume, lui écrit M. l'abbé L. Gillot, sera fructueuse. Vous aurez, en particulier, rendu service aux catéchistes et aux prédicateurs, auxquels les histoires sont indispensables pour captiver le petit et même le grand monde. Mais votre meilleure œuvre sera d'avoir travaillé à faire vénérer davantage la divine Eucharistie. »

— L'ouvrage magistral de M. l'abbé Genty de Bouqueval ayant pour titre : *Élévations sur les litanies de la Très Sainte Vierge* mériterait plus qu'une trop modeste place dans un compte rendu d'ensemble ; il aurait fourni abondante matière à un long article consacré tout entier à le faire connaître. Le luxe typographique, la collection de riches vignettes et de belles gravures, sont, au point de vue matériel ou artistique, en harmonie avec la haute importance théologique et les qualités littéraires de l'œuvre. L'auteur peut se rendre, sans trop de présomption, ce témoignage : *Exegi monumentum*. Oui, c'est bien un monument qu'il a élevé à la gloire de l'auguste Mère de Dieu, en commentant, avec une si grande ampleur, les privilèges de Marie, ses vertus, ses symboles, sa gloire et sa puissance, que nous rappellent

les diverses invocations dont les litanies se composent. Il est tout naturel que, en présence d'une œuvre aussi considérable, et qui a paru redoutable aux Ambroise, aux Basile, aux Augustin, aux Bernard, l'auteur ait hésité à l'entreprendre, se reconnaissant « le plus petit, le plus chétif, le plus indigne de ses serviteurs ! N'avait-il pas à craindre que sa témérité lui méritât d'être frappée comme autrefois Osa pour avoir touché à cette arche vivante de Dieu. » Il s'est rassuré, cependant, il a pris confiance ; il a une telle dette de gratitude à payer à cette mère que sa main n'a pu résister à l'impulsion de son cœur. « Si la bouche parle naturellement de ce qu'on aime, comment la sienne, si faible et si indigne soit-elle, ne cèderait-elle pas au besoin de parler de cette Vierge Marie si bonne, si aimable, si admirable, si généreuse ? Et quel est le cœur qui pourrait trembler devant elle? Ainsi encouragé, il s'est mis à l'œuvre : le cœur dictait, la plume écrivait et il en est résulté ces trois beaux volumes qui célèbrent les privilèges, les vertus et les gloires de Marie : si pleins soient-ils, ils ne sont pas longs, car de Marie on ne parlera jamais assez. Et cette œuvre nous arrive en plein jubilé de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception : c'était donc l'heure opportune plus que jamais pour appeler l'attention plus spéciale du monde chrétien sur l'auguste Vierge. Les fidèles voudront lire ces belles pages inspirées par une vraie et sincère piété ; il faudra les répandre. L'ouvrage, richement relié, ferait un magnifique prix d'honneur ou de religion, un superbe cadeau pour un jour de fête.

— C'est aussi à l'occasion de ce jubilé Marial que la maison Téqui a cru devoir rééditer l'*Étude sur l'Immaculée Conception* par M. l'abbé Perreyve. Elle a demandé à S. E. le cardinal Perraud de la présenter aux lecteurs et Son Éminence, qui ne sait pas résister à sa vieille affection pour Henri Perreyve, fait précéder les pages du pieux serviteur de Marie de quelques lignes où il laisse parler son cœur ; l'évêque d'Autun n'hésite pas à déclarer « qu'il trouve dans cette étude comme un prélude lointain et un résumé préventif très frappant des deux encycliques de Pie X, qui depuis six mois font l'édification et la consolation de tous les catholiques. » Et voilà encore une raison de l'opportunité de cette brochure.

Société. — Famille. — 11 à 22. — Cette série doit s'ouvrir par le livre si important du R. P. Monsabré : *Enseignement, éducation, famille.* Ce sont des discours et des panégyriques que l'éminent orateur a prononcés en diverses circonstances ; ils se rapportent tous assez directement à ces trois grands sujets qui intéressent si vivement notre société contemporaine : l'enseignement, l'éducation et la famille ; le R. P. Monsabré en profite pour recommander la Société générale d'éducation et d'enseignement ; pour parler des écoles libres, de l'Église et

de l'école, de l'école et de la famille, de l'Œuvre des catéchismes, des bons livres, de l'ouvrier chrétien, de l'Église maison de Dieu et du peuple, de la première communion, du mariage chrétien. Nos lecteurs n'ont pas à nous demander comment sont traités ces sujets : ils connaissent le talent du grand orateur, digne disciple et fils du P. Lacordaire. Ils sont fixés sur la méthode, la doctrine, le style et l'éloquence du R. P. Monsabré ; ils savent donc avec quel intérêt ils liront ce volume, surtout quel profit ils pourront en retirer.

— Par son livre : *De la Direction des enfants dans un internat de garçons*, M. l'abbé Simon entre dans les détails qu'il convient de préciser et de développer ; il veut arriver à ce que « ces jeunes âmes, sentent par une expérience sérieuse et durable que l'amour de Dieu n'est pas une simple abstraction et que la domination sur soi-même n'est pas un vain rêve, une illusion, une chimère ; il tient à leur faire comprendre que, dans les luttes de la vie, la victoire est possible à l'âme fidèle et que le découragement n'est pas le fait d'un chrétien. » Trois chapitres divisent ce livre : le premier contient son programme et quelques explications préliminaires; dans le second l'auteur montre en quoi consiste la piété affective ; dans la troisième il expose toutes les obligations de la piété effective, côté négatif par la résistance aux défauts, côté passif par la pratique de la prière, de la mortification et de l'aumône. Il y a bien là tout ce qui peut servir efficacement à l'éducation des enfants.

— C'est maintenant à M. l'abbé Moussard d'adresser ses *Conférences aux jeunes filles sur l'apostolat chrétien*, conférences très intéressantes, très pratiques, surtout très courtes, comme les sermons où l'on ne dort pas. Voici quelques titres de ces conférences : La jeune fille est très apte à exercer l'apostolat par l'exemple; motifs qu'elle a de s'y dévouer. Que penser d'une jeune fille qui perd ou emploie mal son temps ? La bonté chez la jeune fille apôtre ; sa puissance. La pureté, principale vertu de la jeune fille vouée à l'apostolat. — Quant à pouvoir exercer l'apostolat par la parole, il faut que la jeune fille soit au courant des préjugés ou des erreurs contre l'Église et connaisse les réponses à faire pour les réfuter en les dissipant : c'est l'objet de la seconde partie du volume. Comme il est facile de le préjuger, l'œuvre de M. le chanoine Moussard est appelée à rendre de grands services à la cause de l'apostolat : que les jeunes filles le lisent, qu'elles s'en pénètrent et surtout qu'elles obéissent à ses généreuses inspirations.

— Autre question, autant ou peut-être plus sérieuse : quels doivent être nos rapports avec *Nos égaux et nos inférieurs* ? ou bien ! que doit être *la Vie chrétienne au milieu du monde* ? Ce problème, Mme la princesse Caroline de Sayn Wittgenstein s'est efforcé de le résoudre dans une série d'*entretiens* pratiques, publiés, après sa mort, par M.

Étienne Laubarède qui les a recueillis et revisés avec soin. Une préface de M. Henri Lasserre nous fait connaître l'auteur et nous renseigne sur les œuvres de cette femme forte qui a si bien écrit sur la pratique de la vie chrétienne en notre temps. « Rien de meilleur que nous sachions, rien de plus viril, de plus vrai, de plus efficace, de plus irrésistiblement bienfaisant n'a été fait en ce siècle dans cet ordre d'idées et de sentiments. » Ces entretiens manquaient toutefois de liens entre eux et même laissaient un peu à désirer sous le rapport du style. L'éditeur a fait disparaître ces imperfections, inhérentes d'ailleurs à ce qui avait plutôt l'air d'une première et rapide conception. Dans la vie avec les égaux, l'auteur traite de la bienveillance et de la coquetterie; dans la vie avec les inférieurs, elle parle de l'indulgence et de l'irascibilité.

— C'est surtout dans la solitude et le recueillement que l'âme peut se préparer à mieux comprendre et à pratiquer plus généreusement la vie chrétienne. M. de Cognœul lui offre quelques *Chapitres pour servir de retraite à l'usage des chrétiens dans le monde*. Tous les fidèles n'ont pas toujours ou la facilité ou le temps de suivre les exercices d'une retraite dans une église paroissiale ou une chapelle de communauté. Voici un livre qui permettra de faire une retraite de huit jours, chez soi, à soi tout seul. Et ce livre, comme le déclare M. l'abbé Gardey, renferme « une doctrine spirituelle très exacte; la raison y soutient la piété la plus généreuse. » L'auteur s'autorise des maîtres les plus renommés de la vie spirituelle, les citant tour à tour, aux endroits les plus appropriés, montrant ainsi qu'il s'en est nourri lui-même : Saint François de Sales, Bossuet, le P. Faber, Mgr Gay, même sainte Thérèse, la grande mystique dont la sagesse n'a eu d'égale que la supériorité des grâces divines dont elle fut l'objet. M. Gardey félicite encore l'auteur de n'avoir pas affadi les préceptes de l'Évangile, d'avoir pratiqué lui-même les conseils de vie intérieure qu'il prêche aux autres. Il lui prédit enfin le meilleur accueil.

— Dans le monde, maintenant, il n'y a pas que des laïques : presque toutes les communautés ont été dispersées et voici que *la Religieuse dans le monde* a besoin de règles spéciales; elle n'est plus même protégée par son costume, et l'accomplissement de sa tâche, au milieu d'entraves et de pièges de toutes sortes, l'oblige à se dissimuler et à s'effacer le plus possible. Les obligations restent toujours les mêmes ; mais les moyens les plus sûrs pour les accomplir ne sont plus à sa disposition et, d'autre part, mille nécessités lui font presque un devoir de paraître appartenir tout à fait au monde. Ce livre vient donc à son heure; il sera très utile aux religieuses que le vent de la persécution a chassées de leurs couvents et dispersées. En ce temps de persécution, elles se rappelleront que, lorsque à la fin du XVIIIe siècle on arrachait les religieuses de leurs maisons, elles continuaient

dans les cachots de la Terreur, toujours sous le regard de Dieu, leurs exercices monastiques; elles persévèreront dans leur vocation sainte et contribueront ainsi à pénétrer le monde, qui ne s'en doute pas, de la vertu du christianisme. Tous les conseils de l'auteur se ramènent à ces trois points principaux : devoir d'une religieuse au couvent : aimer Dieu et le prochain; devoir d'une religieuse dans le monde : encore aimer Dieu et le prochain ; enfin vivre en religieuse. Une sorte d'appendice contient sous forme d'Échos du couvent le souvenir des pensées surnaturelles inspirées par la vie religieuse.

— *Nos Responsabilités.* Ce titre du livre de M. l'abbé de Gibergues évoque de graves et terrifiantes pensées. Les connaissons-nous bien toutes nos responsabilités; en comprenons-nous toute la force; en mesurons-nous toute l'étendue ? A voir la plupart des hommes, on dirait qu'ils n'ont aucune notion de la vie sociale, s'occupant de soi, de leurs intérêts matériels, peut-être même encore un peu de leur famille, mais se refusant à aller au-delà; ils ne se reconnaissent aucune obligation envers ce qu'ils appellent dédaigneusement le public. L'auteur expose d'abord la gravité du sujet, établit l'état actuel des esprits par rapport à la responsabilité et donne la notion, les éléments et la sanction de la responsabilité; il traite ensuite des responsabilités individuelles, naturelles et surnaturelles ; des responsabilités collectives par les lois de justice, de charité et de solidarité ; des responsabilités d'ordre physique et matériel, d'ordre spirituel et moral; enfin des responsabilités envers le pays.

— Ce qui plaira davantage, c'est l'enseignement de M. l'abbé Th. Besnard sur *le Code de bonheur du Maître.* Dans ses conférences quadragésimales très suivies, l'orateur a commenté simplement le début du sermon de la montagne proclamant en face du monde les huit béatitudes ; il a une conférence sur le bonheur en général ; puis, il parle sur le bonheur de la pauvreté d'esprit, sur le bonheur de la douceur, sur le bonheur des larmes, de la faim et de la soif, de la justice, de la miséricorde, des cœurs purs, de la paix, de la persécution pour la justice. C'est là tout le code de bonheur que le Maître a bien voulu apporter au monde, car il n'a pas seulement les paroles de la vie future, lui seul a aussi les paroles de la vie présente. L'auteur nous annonce que ce volume n'est que le premier d'une longue série de travaux sur notre divin Maître et son œuvre : la prière du Maître, l'Évangile du Maître, la personne du Maître, etc. Le charme du premier volume nous met en goût pour les autres à venir.

— *L'Art d'être heureux* se rapporte au même ordre d'idées, au même besoin instinctif de notre cœur. M. l'abbé Berthier a une autre méthode plus facile pour nous conduire au bonheur. Après nous avoir démontré dans une intéressante Introduction que le bonheur consiste à connaître

Dieu et à l'aimer, il nous indique, dans une première partie, les motifs d'aimer Dieu, lesquels sont ses nombreux et si grands bienfaits; dans une seconde partie les moyens pratiques d'acquérir et d'exercer l'amour divin, enfin la manière de fortifier en nous l'amour de Dieu. De ce livre, Mgr l'évêque de Troyes, comme de celui du même auteur sur le *Sacerdoce*, pourrait rendre ce témoignage flatteur qu'il désire vivement le voir entre les mains de tous ; il serait également autorisé à déclarer « qu'il était difficile de dire plus de choses et de les mieux dire en un seul volume. » Nous invitons nos lecteurs à se pénétrer de la doctrine de cet ouvrage, à méditer, à comprendre, à mettre en pratique les conseils si opportuns de l'auteur; c'est bien le bonheur qu'ils arriveront à réaliser pour eux, en ce monde : ils seront maîtres dans l'art d'être heureux.

— Avec *le Secret du bonheur pendant la vie*, par M. l'abbé Archelet, nous revenons aux huit béatitudes qui renferment ce secret; il semble donc que ce livre eût dû trouver place après celui de M. l'abbé Besnard; j'ai préféré les séparer par celui de M. l'abbé Berthier afin de moins heurter mes lecteurs par mes redites. Dans son Introduction, l'auteur expose brièvement son but et son plan, puis il invite ses contemporains à pénétrer avec lui dans ce secret qu'il importe tant de connaître ; huit conférences montrent que le secret du bonheur est dans la pauvreté d'esprit, dans la douceur, dans les larmes, dans les saints désirs, dans le dévoûment, dans la pureté des amours, dans la paix, dans la persécution pour la justice. Voilà le bonheur, le bonheur vrai que M. l'abbé Archelet offre à notre siècle qui semble avoir plus soif que ses devanciers du bonheur terrestre; il lui offre de goûter au bonheur bien préférable que lui présente le divin Maître, assuré, tout en travaillant à son bonheur actuel, de préparer infailliblement le bonheur de son éternité.

— L'*Introduction à la vie bienfaisante*, par M. l'abbé Henry Bolo, s'occupe aussi, au moins subsidiairement, de la question du bonheur. Son premier chapitre n'est-il pas consacré à l'art d'être aimé, heureux et parfait ? En réalité, rien n'est plus apte que la bienveillance à nous attirer l'amour d'autrui, à nous faire pratiquer la justice, c'est-à-dire toute la loi, à nous ménager les plus douces consolations, à nous rendre heureux. L'auteur traite cet important sujet à sa manière avec sa féconde et ardente imagination, avec son style plein de vie; les titres qu'il donne à ses divisions ne disent rien, mais c'est pour se réserver la satisfaction de dire tout lui-même et de procurer à ses lecteurs une agréable surprise : Cadeaux, manière; le dévoûment, l'amitié, la santé pour tous; ceux qui nous servent, les animaux, la source ! Qu'est-ce que tout cela peut bien annoncer? — Mais voilà : l'on est trop curieux : qu'on y aille voir; qu'on lise et l'on n'en sera pas

fâché. On constatera que, malgré ces apparences de désagrégation, tous ces chapitres concourent à l'unité de l'œuvre et que c'est toujours dans la bienfaisance que cherche à nous introduire l'auteur.

— La vie bienfaisante est facile pour le chrétien, comme pour lui est sûr le bonheur. Il n'y a donc qu'une seule chose nécessaire, c'est d'être chrétien. *Le Guide du chrétien*, par le R. P. Bonot, nous aidera très efficacement à remplir cette condition : il y a là tout ce qui doit contribuer à nous rendre véritables disciples de Jésus-Christ; d'excellentes considérations sur la fin de l'homme, sur le péché, la pénitence, le devoir, la charité, l'humilité, nos défauts, la mort, l'enfer, le ciel. « Cette œuvre, dit le cardinal Langénieux, est le fruit d'une longue expérience du saint ministère et d'une étude approfondie des maîtres de la vie spirituelle. Il fera connaître aux chrétiens qui la liront la vraie et solide piété, fondée sur la méditation des grandes vérités de la foi et conduisant, par la voie du renoncement chrétien, à l'accomplissement intégral de la sainte volonté de Dieu sous toutes ses formes. » Le meilleur résultat qu'obtiendra ce travail sera d'amener à des pratiques plus sérieuses et mieux assises sur la vraie doctrine plus d'une âme dont la religion est plus faite de sentimentalité que de conviction. C'est donc un *Guide du chrétien* dans le sens vrai et complet du mot.

Spiritualité. — 23 à 29. — L'exercice de piété qui offre à notre âme le plus de difficulté, c'est l'oraison ; elle exige un effort de la volonté, un travail d'intelligence et tout le monde n'est pas toujours capable de fournir ce double élément, et le fournirait-on, il est tel sujet qui prête peu à développement ; il est telle disposition de l'intelligence ou de la volonté qui accepte peu le labeur de la réflexion. Mais grâce au livre de M. l'abbé Lejeune, nous avons le secret ou le moyen de pouvoir accomplir plus facilement cet exercice spirituel. *L'Oraison rendue facile* : ce titre n'est nullement prétentieux ; il est vrai, il est pleinement justifié par l'ouvrage : l'oraison, pratiquée selon les sages conseils de l'auteur, devient en effet et plus facile et plus agréable. Aussi le cardinal archevêque de Reims estime-t-il que ce livre « sera un guide précieux pour les âmes qui désirent progresser dans l'oraison ou qui veulent faire l'apprentissage de ce saint exercice. » Dans une première partie, l'auteur définit l'oraison, en expose le but, en prouve la nécessité, fait connaître les préparations éloignées et prochaines ; la seconde partie — pendant l'oraison — contient tous les actes à accomplir : les affections, l'acte d'amour parfait, la demande, les résolutions ; enfin, dans la troisième partie, l'auteur traite des causes de nos distractions et de leurs remèdes, des écueils à éviter, des consolations et suavités spirituelles, des aridités et de la désolation.

— *L'Étude pratique* publiée par M. Louis Gillot, supérieur des cha-

pelains de Paray-le-Monial, sur *l'Oraison*, a le même objet ; il se propose le même but que celui de M. l'abbé Lejeune ; ils sont tous deux aussi recommandables et aussi recommandés, mais l'éminent parrain de M. Louis Gillot semble se complaire davantage à faire ressortir, avec les qualités de l'auteur et du livre, les avantages que cette étude peut avoir tout à la fois pour les prêtres et pour les simples fidèles. « Les premiers, c'est-à-dire les prêtres, y trouveront une doctrine solide, toujours appuyée sur les décisions des saints et les enseignements des grands maîtres de la théologie. Les autres, c'est-à-dire les fidèles, ajoute le cardinal évêque d'Autun, vous devront l'inestimable avantage d'être initiés à des méthodes claires, mises à leur portée, riches de conclusions pratiques, dont il leur sera facile de faire l'expérience pourvu qu'ils y apportent une volonté sérieuse et persévérante. » M. Gillot fait connaître d'abord la nature de l'oraison, traite ensuite de la présence de Dieu dans l'oraison, des considérations, des affections, du retour sur soi-même, des résolutions, de la demande ; il s'étend longuement sur la nécessité de l'oraison ; il termine en parlant des distractions, des aridités, des tentations.

— Le livre de M. le chanoine Lohan : *Exhortation à l'amour de Dieu*, renferme une série de *considérations élémentaires sur l'amour divin* où l'auteur expose les motifs qui nous engagent à développer en nous cet amour ; les obstacles qui s'opposent à ce développement, les moyens pour les vaincre et enfin les marques auxquelles nous pourrons reconnaître quels progrès nous avons faits dans cet amour. Les motifs sont, entre autres, le précepte lui-même, les divers attributs de Dieu, sa bonté, sa puissance, sa sagesse, etc., ses bienfaits et surtout la passion de Jésus-Christ. Parmi les obstacles à l'amour de Dieu, remarquons le manque de cœur, l'oubli de Dieu, la faiblesse de la foi, la tiédeur, le péché, la vie des sens, la résistance, la grâce, etc. Les moyens de développer l'amour de Dieu sont : la connaissance de Dieu, l'oraison, les pieuses lectures, la pureté du cœur, la communion, etc. Enfin les marques de l'amour de Dieu, c'est-à-dire l'observation des commandements de Dieu, l'acceptation de la volonté divine en tout, le zèle, etc. L'examinateur autorisé de l'ouvrage est heureux de déclarer qu'il n'y a rien trouvé de répréhensible au point de vue de la science théologique et il affirme que ces considérations seront très utiles, non seulement aux personnes qui sont encore peu avancées dans la connaissance des amabilités infinies de Dieu, mais aussi aux personnes plus avancées dans les voies de la perfection et qui, en les réalisant, éprouveront un plus ardent désir d'aimer Dieu davantage.

— Le cœur est le foyer de l'amour, mais à la condition qu'il soit pur. *La Pureté du cœur* : voilà ce que se propose d'expliquer et de développer M. l'abbé Lenfant. Il donne la vraie notion du cœur pur et sa psycho-

logie, il nous montre la présence divine et l'œuvre divine dans le cœur pur. Malheureusement le cœur a ses déchéances et ses ruines. L'auteur l'invite alors au renouvellement par l'idée chrétienne, par l'éducation, par l'esprit chrétien, par la pratique religieuse. Et alors il nous fait assister au triomphe des âmes pures. Il y a beaucoup à apprendre dans le livre de M. Lenfant ; il devrait être surtout aux mains de toutes nos pieuses Françaises dont la mission moralisatrice trouverait dans la plus grande pureté du cœur le secret de réaliser ce relèvement de la société et de la France qui est l'œuvre la plus nécessaire et la plus urgente.

— L'expiation est aussi un moyen très efficace de réconcilier le monde ou les sociétés avec Dieu et de réparer toutes les ruines que nous voyons s'amonceler. *L'Ame sur le Calvaire* en union avec le divin Crucifix aura le mérite d'offrir à Dieu, à sa justice redoutable, les satisfactions que cette justice est en état de réclamer. M. l'abbé Baudrand invite cette âme en proie à l'épreuve à considérer avec amour les souffrances de Jésus-Christ, lui donnant l'assurance de trouver ainsi au pied de la croix la consolation dans ses peines. La première partie du livre rappelle les principaux souvenirs de la passion de Jésus-Christ, au jardin des Oliviers, à Jérusalem, sur le Golgotha ; dans la seconde partie, l'auteur a groupé des instructions, des prières et des pratiques pour tous les états de souffrances où l'on peut se trouver ; la troisième partie traite des peines particulières des différents états et conditions de la vie : ce qui revient à dire que pour l'âme le Calvaire est partout, et que si elle veut sanctifier ses souffrances pour les adoucir d'abord et pour en tirer un avantage spirituel, il faut qu'elle les subisse en union avec Notre-Seigneur crucifié.

— Mais la voie qui conduit à cette expiation si efficace et si méritoire n'est pas sans écueil : l'âme, dans l'épreuve, est en proie souvent à des pensées de découragement, à des tentations contre la soumission à la volonté de Dieu : le R. P. Michel lui offre fort à propos son *Traité du découragement* et son *Traité des tentations*. L'auteur est mort, mais son œuvre, qui a été reconnue comme celle d'un professeur de théologie, d'un directeur aussi pieux qu'éclairé, est appelée à produire un grand bien, non seulement dans les âmes consacrées à Dieu par la vie religieuse, mais aussi à toutes les âmes du siècle victimes de défaillance et de découragement. Les directeurs de conscience y trouveront des lumières qui accroîtront leur expérience ou au moins les aideront à en acquérir en toute sécurité.

— *Le Feu divin sous la cendre humaine* est le titre d'un ouvrage signé Le Cestadire, après un sous-titre très détaillé. Tout cela indique bien un livre assez singulier : il est composé, nous dit l'auteur lui-même « de mille sujets variés, classés sans art symé-

trique, en pensées, en aphorismes, en aperçus rapides, en études, en tableaux, en réflexions et en conseils entremêlés » ; l'auteur le définit ainsi : L'esprit de la vérité de la morale et la morale de la vérité ; il lui donne pour but d'appliquer ses vertus curatrices sur toutes les parties malades du corps social. Toutefois, la vérité elle-même paraît ne devoir pas être à l'abri de ses coups. « On nous verra, dit-il, prendre des regards de hardiesse avec la très pure vérité : *nous la servons*, cela nous est bien permis ! » Enfin, comme critérium le plus autorisé, signalons l'absence de toute approbation de l'Ordinaire et l'hommage que l'auteur fait de son livre à Notre-Dame de Boulleret. Ce dernier détail nous révèle assez la disposition où se trouve l'auteur envers les décisions de l'Église ; pour tous ces motifs, et en le regrettant, nous sommes obligé de faire nos plus expresses réserves sur la doctrine de cet ouvrage et de lui refuser, jusqu'à nouvel ordre, notre recommandation.

Piété. — Liturgie. — 30 à 36. — Les livres que nous groupons dans cette dernière série n'ont pas la même importance que les précédents, mais ils ont bien leur valeur pour la pratique de la piété. M. Louis Boussac nous offre, sous forme d'une neuvaine, d'excellentes méditations sur *les Vertus du Cœur de Jésus*. L'auteur est retourné à Dieu, mais son œuvre reste pour continuer le bien qu'il avait fait par son enseignement de la théologie, la direction des âmes et les livres qu'il a écrits. Les sujets des neuf exercices sont : la famille, la patrie, les œuvres catholiques, l'état religieux, la messe, l'oraison, la présence de Dieu, le renoncement, la préparation à la mort, la dévotion au Cœur de Jésus par le culte de son image.

— Le petit opuscule de M. l'abbé Sabouret : *La Dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, tend au même but et présente le même intérêt, avec cette particularité qu'il s'attache surtout à préconiser l'institution d'une confrérie paroissiale du Sacré-Cœur, qui serait agrégée à celle de Montmartre. Ce livre contient une instruction familière sur la dévotion au Sacré Cœur, des documents sur le culte du Sacré Cœur en France ; des renseignements sur l'établissement des confréries, un petit catéchisme sur la dévotion au Sacré-Cœur ; plusieurs prières au Sacré Cœur.

— Pour avoir plus facile accès auprès du Cœur de Jésus, adressons-nous à sa Mère. M. le chanoine Bleau a eu la pensée de choisir dans les œuvres du cardinal Pie les pages que l'éminent évêque a écrites sur la Très Sainte Vierge et d'en faire un *Mois de Marie* spécialement consacré à l'honneur de la Vierge Immaculée. Nous n'avons pas à en faire l'éloge : on se doute bien de l'œuvre que la dévotion à Marie a pu inspirer à l'évêque de Poitiers et l'indiquer suffit pour faire naître le désir de se la procurer.

— La piété, c'est pour soi surtout ; le zèle, c'est pour les autres : quand les deux se réunissent, c'est la perfection ; la piété fait l'ange ; le zèle fait l'apôtre. *Ange et apôtre* — *Piété et zèle*, voilà ce que fait et ce que recommande M. l'abbé Feige. Dix-sept entretiens lui suffisent pour nous exhorter à la piété et nous la faire aimer ; il en consacre quinze à nous exposer les qualités du zèle et à nous en décrire la pratique. « Écrit d'une plume facile et alerte, dit Mgr de Briey à l'auteur, votre livre aura, j'en suis sûr, le même succès auprès des âmes qu'attira la piété solide autant qu'aimable de saint François de Sales. »

— Dans son *Appel aux chrétiens,* le R. P. Dom Picart se propose de rappeler à l'attention du plus grand nombre des fidèles l'œuvre du *Médiateur et Rédempteur*, surtout par le moyen de la liturgie. Il est malheureusement trop vrai que beaucoup de chrétiens ne sont pas initiés aux beautés du Saint Sacrifice et y participent par conséquent avec indifférence et sans profit spirituel. Le livre de Dom Picart est court, mais il est substantiel et il suffit pour faire mieux connaître le drame tragique qu'est la Passion du Christ, le médiateur et sa médiation, le sacerdoce permanent, l'Église et sa grande prière, l'Évangile. Ce livre est bien dans les données de la première encyclique de Pie X : *Instaurare omnia in Christo*.

— L'opuscule intitulé : *Méthodes et formules pour bien entendre la messe* est comme la pratique du précédent : l'auteur indique jusqu'à trois manières d'entendre la messe, suivant que l'on considère Jésus, seul sur l'autel en état de victime ou dans sa vie, et Jésus assisté de ses disciples qui s'unissent à tous ses sentiments d'adoration, d'action de grâce, d'expiation et d'intercession. C'est très ingénieux et très favorable pour développer la piété envers l'Eucharistie.

— Il ne nous reste plus qu'à signaler la *Table générale de l'« Année liturgique »* du R. P. Dom Guéranger. On attendait avec impatience ce travail qui devait permettre aux disciples du grand liturgiste de tirer plus de profit de son œuvre admirable. Le R. P. Dom Réginald Biron n'a pas reculé devant cette tâche si délicate et si laborieuse : il y a réussi merveilleusement. Cette table est multiple ; après la table alphabétique des mots rappelant les objets traités, viennent successivement les tables des pièces liturgiques : introïts, collectes, graduels, etc.; des psaumes, des antiennes, des répons, des hymnes, enfin celle du calendrier des saints. Avec cette précieuse clef on peut pénétrer dans le vaste trésor de l'œuvre de Dom Guéranger et y puiser à pleines mains.

F. Chapot.

POÉSIE — THÉATRE

Poésie. — 1. *Émaux bressans*, par Gabriel Vicaire. Paris, Leclerc, 1904, in-16 de 290 p., 5 fr. — 2. *Mon Auvergne*, par Arsène Vermenouze. Paris, Plon-Nourrit. s. d., in-12 de iv-235 p., 3 fr. 50. — 3. *Poèmes de Picardie*, par Léon Duvauchel, Paris, Maisonneuve, 1902, in-18 de xx-201 p., 4 fr. — 4. *Les Aspirations*, par W. Chapman. Paris, Libr. et impr. réunies, 1904, in-8 de 353 p., 7 fr. — 5. *L'Edelweiss*, par Émile Gabory. Paris, Messein, 1904, in-18 de 142 p., 3 fr. 50. — 6. *Poèmes*, par Louis Le Cardonnel. Paris, « Mercure de France », 1904, in-16 de 207 p., 3 fr. 50. — 7. *Promenades (poésies intimes)*, par Charles Grandmougin. Paris, Émile-Paul, 1904, in-8 de 147 p., 4 fr. — 8. *Le Cœur solitaire*, par Charles Guérin. Paris, « Mercure de France », 1904, in-12 de 181 p., 3 fr. 50. — 9. *Au Gré du flot*, par Auguste Texier. Paris, Beauchesne, 1903, in-12 de 310 p., 3 fr. 50. 10. — *De l'Amour, de l'Ironie, de la Pitié*, par Octave Aubry. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-16 de xi-150 p., 3 fr. 50. — 11. *Rêves et réalités*, par Jules Froger. Paris, Vanier, 1903, in 12 de 245 p., 3 fr. 50. — 12. *La Terre divine (poème de France)*, par Gustave Zidler. Paris, Lecène et Oudin, 1903, in-12 de 180 p., 3 fr. 50. — 13. *L'Ame voyageuse*, par Amédée Prouvost. Paris, « Maison des Poètes », 1904, in-18 carré de 119 p., 3 fr. — 14. *Les Chats*, par Alfred Ruffin. Paris, Firmin-Didot, 1903, in-18 de 131 p. avec une eau forte, 3 fr. 50. — 15. *Du Vert au violet*, par René Vivien. Paris, Lemerre, 1903, in-12 de 148 p., 3 fr.

Théatre. — 1. *Études dramatiques*, par Adolphe Mony. T. I. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-16 de xxvii-586 p., 3 fr. — 2. *Théâtre complet* du comte Léon Tolstoï; traduit par Teodor de Wyzewa. Paris, Perrin, 1904, in-16 de viii-358 p., 3 fr. 50. — 3. *Dans le monde (Comédies de salon)*, par Mme de Jourville. Paris, Perrin, 1903, in-16 de 350 p., 3 fr. 50.

Poésie. — 1. — Les apôtres de la décentralisation doivent être contents!... Voici qu'ils trouvent parmi les poètes de précieux collaborateurs, et j'ai cette fois à signaler trois ou quatre volumes consacrés par des hommes de cœur et de talent à leur province natale. La Bretagne ne jouit plus maintenant du véritable monopole qu'elle a possédé depuis Brizeux jusqu'à Botrel...

La première place dans cette petite revue appartient de droit aux *Émaux bressans* de M. Gabriel Vicaire. Il ne s'agit pourtant que d'une réédition, mais quel joli volume, et quels jolis vers! L'auteur les compare avec raison aux modestes bijoux dont les paysannes des environs de Bourg ornent leur corsage, par les beaux dimanches :

> Certes, ce n'est pas grand'chose,
> Ce gage d'un simple amour ;
> Un peu d'or et tout autour,
> Du bleu, du vert et du rose....

Mais « c'est coquet, et cela brille » ; cela rit à la lumière ; cette petite croix d'émaux bressans joint « l'éclat du soleil » à « la douceur du clair de lune. »

Telles sont précisément les poésies de M. Gabriel Vicaire, pleines à chaque page de paillettes d'or. Dans ce petit volume, que sans fatigue on lit d'une haleine, la grâce et la fantaisie triomphent, et la variété des sujets n'a d'égale que celle des rythmes. Ces vers sont si coulants

qu'ils semblent n'avoir coûté aucun travail, et pourtant ils sont si étudiés que l'on n'y relèverait pas la moindre faute de prosodie, la moindre « cheville. » Le naturel des tableaux et des expressions est parfait. L'auteur aime tout de son pays natal : le ciel bleu, les saules trapus, le gai costume des campagnardes, les petits clochers pointus qui dominent une mer de feuillage, la Saône qui reluit au soleil matinal, les « vogues » où l'on danse à perdre haleine, où l'on boit à perdre la raison, et les bonnes pipes fumées lentement sous les tonnelles fleuries. Il chante « Notre cousin Jacques Printemps », qui, même aux vieux et aux pauvres, apporte un sourire, et le Bonhomme Hiver, qui met des pierreries parmi les rameaux dénudés.

Sans doute, ce sont là des sujets traités bien des fois, mais que l'auteur des *Émaux bressans* rajeunit, à force de simplicité et de couleur locale. Je lui reprocherai seulement de dépasser parfois les limites de la plaisanterie honnête et de se montrer gaulois plus qu'il ne conviendrait. Et c'est là un travers regrettable surtout chez un poète qui sait fort bien, à l'occasion, faire vibrer la note émue et même religieuse, par exemple lorsqu'il montre les paysans de Bresse en prières dans « l'église de chez nous » :

Cœurs simples et naïfs, bons cœurs, vos patenôtres
Sur la route du Ciel boitent parfois un peu.
Qu'importe ? On les entend, et mieux que beaucoup d'autres
Elles sauront trouver la maison du bon Dieu.

Ailleurs, il chante les cloches « sœurs de ses vingt ans » témoins de ses espérances et de ses deuils, et dont la voix argentine fait battre son cœur :

Infiniment douce, infiniment tendre
Est votre chanson de chaque matin ;
Et moi, l'oublieux, rien qu'à vous entendre
Je retrouve encore un peu de latin,

Un peu du latin de l'hymne à Marie
Que disait ma mère en vous écoutant
A l'heure de paix et de rêverie
Où la lune rose était sur l'étang.

J'aime à croire que c'est dans ces vers-là que l'on trouve le vrai Gabriel Vicaire, et non dans les strophes d'assez mauvais goût évoquant des curés ou des moines qui rappellent de trop près ceux des fabliaux.

Je voudrais faire de ce volume des citations nombreuses, car les traits de mœurs pittoresques et les jolis « coins de nature » y abondent. Au moins signalerai-je encore, parce qu'il me paraît caractéristique de la manière de l'auteur, le portrait si vivant du vieux berger debout sur l'horizon à « l'heure incertaine où le soleil décline », et dont « les yeux lassés ne regardent rien » :

Comme un moine à jamais cloîtré dans son extase
Il a l'air d'être mort aux choses d'ici-bas.
Pauvre diable, ce n'est qu'une tête un peu folle,
Un infirme, à moitié couché dans le tombeau ;
Mais le soleil au front lui met une auréole,
Dans la pourpre des soirs il se taille un manteau...

N'est-ce pas que ce vieillard, on le voit et on l'aime ?

2. — Plus heureux que tant d'autres, et contrairement au proverbe, M. Arsène Vermenouze, est depuis longtemps, paraît-il, célèbre comme poète dans son bon pays d'Auvergne, où il fut d'abord estimé comme négociant, ce qui est pour un écrivain le meilleur et souvent l'unique moyen d'arriver à l'aisance, voire à la fortune.

Donc l'auteur de *Mon Auvergne*, qui frise la cinquantaine, a publié beaucoup de vers patois, notamment les *Flour de Brousso*, puis un beau jour, il s'est mis à parler et à écrire comme les gens qui ne sont pas du Cantal, et qui parlent et écrivent bien. En un langage à la fois ferme et fleuri, et qui ne détonne jamais, il exprime des sentiments très élevés, et, dans certaines pages, il atteint une beauté véritable, grâce à la foi profonde qui l'anime. Je citerai tout particulièrement, à ce point de vue, les morceaux intitulés : *Les Morts*, *Le Chapelet de l'oncle Jean*, *Prière de Noël*, et surtout *Gloria in excelsis Deo* :

Dans la paix des labours où le paysan sème,
Dans les parfums de glèbe apportés par les vents,
Dans les sourires doux qu'ont les soleils levants,
Dans la splendeur des nuits, Seigneur, c'est vous que j'aime.

Je vous aime, Seigneur, dans toute créature,
Même dans le grillon qui se terre et s'endort,
A l'heure où, retenus au ciel par des clous d'or,
Les crèpes de la nuit flottent sur la nature...

Je tiens à signaler encore le culte dont M. Arsène Vermenouze entoure les défunts qu'il aima, et particulièrement sa mère :

Maintenant, elle aussi vers Dieu s'en est allée...
Mais quand ma lèvre, après que j'ai prié, le soir,
Touche les pieds du Christ en bois vétuste et noir,
A la place où son âme un jour s'est exhalée,
C'est un peu d'elle encor que j'embrasse à genoux
Sur ce christ qu'ont baisé tous les morts de chez nous.

J'en ai dit assez pour faire aimer en M. Arsène Vermenouze l'homme et le poète. Comme personne n'est parfait, on peut lui reprocher pourtant d'être parfois trop exclusivement descriptif, et d'employer des termes impropres, par exemple de percher ses paysans auvergnats sur des « cavales », ou de se taxer « d'héroïsme » parce qu'il a tué un sanglier. Mais ce sont là de légères taches qui ne suffisent point à déparer un beau livre, tout vibrant d'amour pour la province natale de l'auteur. Nulle part, les fleurs n'ont autant de parfum qu'en ce pays, les eaux ne sont aussi fraîches et les bruyères ne s'effeuillent « avec d'aussi

roses pâleurs. » Le poète en est convaincu, du moins, et il nous expose cette opinion à chaque page, non sans charme. Aussi voyez quels accents, touchants et simples, il emploie pour retenir aux champs le robuste moissonneur qui voudrait aller noyer dans la capitale sa force, ses espoirs et sa foi.... L'Académie française s'est honorée naguère, en couronnant les vers loyaux, émouvants et délicats de l'auteur de *Mon Auvergne*.

3. — Après la Bresse et l'Auvergne, voici venir la Picardie, chantée par le regretté Léon Duvauchel, *rosati* et auteur de plusieurs romans de mœurs, parmi lesquels les plus connus sont *la Moussière*, *le Tourbier* et *l'Hortillonne*. Dans les *Poèmes* que je viens de lire, et qui ont été recueillis par des mains pieuses, l'écrivain est resté trop prosateur, et il manque un peu d'envolée si l'on en excepte quelques strophes d'une belle venue, telles que la suivante, qui conclut le morceau intitulé *Dans la baie de Somme* :

> Idéal, tu sais mettre en l'âme la plus sombre
> Quelque chose de frais, quelque chose de pur.
> Il n'est buisson de houx qui ne donne son ombre ;
> La moindre flaque d'eau relève un peu d'azur.

Mais le plus souvent, M. Léon Duvauchel traite des sujets empreints d'une certaine banalité, et ses vers n'ont de charme que par leur naturel et leur simplicité, soit qu'il encourage dans son humble tâche « son cousin le maître d'école », soit qu'il dépeigne le débit tenu par un de ses homonymes, soit enfin qu'il réclame le repos dominical pour les gros chevaux des paysans, qu'on a coutume d'accabler de corvées supplémentaires, aux jours de fête.

Il y a de bien jolies qualités d'observation dans la piécette consacrée au « tortillard », *aliàs* au chemin de fer économique, et aussi dans *Concours agricole* où l'on voit des personnages pris sur le vif :

> ..... Même un seigneur du voisinage,
> Préparant une élection,
> A qui le sous-préfet ménage
> L'appui du chef de l'orphéon...

Somme toute, M. Léon Duvauchel, dont le caractère fut sympathique et l'hospitalité aimable, était plutôt un chroniqueur spirituel et gracieux qu'un véritable poète. Les pages sérieuses où il évoque les héros qui illustrèrent la Picardie sont d'un lyrisme légèrement artificiel, et l'inspiration de l'auteur « sent l'huile. » Je dis cela très franchement, comme je le pense, et sans méconnaître le moins du monde les excellentes intentions d'un écrivain honnête qui aima beaucoup la terre, les travailleurs qui en vivent, les humbles, les résignés.

4. — Avec M. l'abbé Chapman, notre pensée se transporte au Canada; mais n'est-ce point encore là une province française, du moins par le

cœur? Aussi bien l'auteur a-t-il voulu publier à Paris ses *Aspirations*, qui ont été si justement couronnées naguère par l'Académie. Et comme il aime notre pays, qui fut longtemps pour les Canadiens la mère-patrie, toujours ardemment regrettée! C'est avec des accents à la fois touchants et enthousiastes que sans se lasser il la célèbre ;

La France, c'est pour nous la mamelle féconde
Où, dans sa soif sans fin, boit la lèvre du monde,
L'œil qui, dans les brouillards du temps, voit tout venir,
Le bras qui guide au port la nef de l'avenir,
Le doigt qui fait tourner les feuillets du grand livre
Où, cherchant l'idéal, l'esprit humain s'enivre...

On pourrait extraire des *Aspirations* maintes strophes inspirées par les mêmes sentiments, et empreintes de cette mâle éloquence. L'écrivain manie en maître notre langue, dont il a si bien chanté la force et la grâce :

Elle a le charme exquis du timbre des Latins,
Le séduisant brio du parler des Hellènes,
Le chaud rayonnement des émaux florentins,
Le diaphane et frais poli des porcelaines.
Langue de feu, qui luit comme un divin flambeau,
Elle éclaire les arts et guide la science,
Elle jette, en servant le vrai, le bien, le beau,
A l'horizon du siècle une lueur immense.

Dans ce volume, qui représente un labeur considérable, et qui offre des qualités solides, M. l'abbé Chapman chante encore les héros qui ont découvert ou défendu le Canada, puis les hommes célèbres et les fêtes de son pays, les grandeurs de la religion catholique, les travaux bénis des missionnaires. Ces pages sont pleines de vie, de souffle et de foi. Çà et là, un tableau de genre, une légende, une anecdote gentiment contée reposent le lecteur. Les grands lacs du Canada, ses fleuves majestueux, ses forêts sans fin, sont évoqués en des vers vigoureux et sonores. On peut trouver cependant que l'enthousiasme de l'auteur offre parfois quelque exagération, par exemple lorsqu'il remercie le docteur J.-K. Foran d'avoir traduit deux de ses poèmes en anglais :

Barde, à ton large front rayonne la fierté
Des têtes que le feu de l'idéal entoure,
Et l'on sent tressaillir sur ton luth enchanté
Le souffle d'Ossian et le rythme de Moore.

Certaines des descriptions de M. l'abbé Chapman sont aussi un peu longuettes, sans d'ailleurs être ennuyeuses.

5. — L'*Edelweiss*, la modeste fleur des montagnes, symbole des choses impérissables, a inspiré à M. Gabory — qui cependant est né dans les régions plates de l'ouest de la France — un joli volume, dont une partie est composée de sonnets écrits au cours d'un voyage dans les Pyrénées. Ces petits poèmes de quatorze vers ne sont peut-être

pas sans défauts, mais ils ont un grand charme littéraire et descriptif. Je leur préfère cependant les morceaux plus développés qui se trouvent au début du livre, et notamment l'*Avenir inconnu*, où l'auteur exprime une pensée philosophique très juste en de fort beaux vers, dont je veux citer quelques-uns :

Le plus affreux moment lorsque l'on se sépare,
Lorsqu'après s'être aimés il faut se dire adieu,
Lorsque de deux esquifs allant au même lieu,
Sur les flots courroucés, la tempête s'empare
Et les rejette au loin à la grâce de Dieu ;
Le plus affreux moment, non, non, ce n'est pas l'heure
Où le train siffle en gare, et s'apprête à partir,
Où la douleur s'affole, et se lamente, et pleure...
C'est après le départ, lorsque la solitude,
Oiseau silencieux, dans le cœur fait son nid ;
Quand jusqu'au soin de s'écrire, tout est fini.
Lorsque rien ne vient plus calmer l'inquiétude,
Et que, les yeux bandés, la pâle incertitude
S'enfonce en sanglotant dans le ciel infini.

Sauf un vers dont la césure est défectueuse, ce passage rappelle Vigny ou Musset... M. Gabory a souvent de ces envolées ; il sent vivement les beautés de la nature, surtout des âpres paysages de la montagne, et il s'écrie :

Quand le prêtre à l'autel élève le calice,
Il vous ressemble, ô monts qui tendez vers les cieux
Les ciboires d'argent de vos lacs merveilleux,
Finement ciselés dans la dure cilice...

Catholique convaincu, l'auteur cherche volontiers ses comparaisons dans les termes d'église ; il sent mieux que personne l'intense poésie du culte, et les évocations religieuses abondent parmi son œuvre. Ceux même de ses vers qui parlent d'amour restent empreints d'une réelle élévation de sentiments, qui se retrouve dans l'expression. Car M. Émile Gabory, en ce temps de décadence et d'exotisme, parle un langage noble, clair et vivant : du bon français de France.

6. — Il y a quelque quinze ans, M. Louis Le Cardonnel écrivait dans des revues de « jeunes » des vers qui offraient beaucoup trop le genre que l'on affectionne au *Mercure de France*, des vers qui n'avaient ni césure ni rime, et dont certains pourtant n'étaient pas dépourvus de vigueur et de charme, tels ceux du *Tailleur de tombes* .

— Pour qui tailles-tu ce grand tombeau ? —
— Je n'en sais trop rien : je taille et taille
La tombe de l'un, celle de l'autre ;
Ce sera pour vous bientôt peut-être.
C'est mon fils qui met le nom dessus...

Au milieu de ses audaces, le jeune disciple de Verlaine et de Stéphane Mallarmé conservait une inspiration fière et pure ; il était parfois obscur et fantaisiste à l'excès, mais généreux et chaste toujours.

Aussi le monde des lettres ne s'étonna-t-il qu'à demi en apprenant naguère que M. Louis Le Cardonnel allait prendre le froc du moine et s'enfermer dans un cloître. N'avait-il point magnifié saint Benoît et célébré dignement la profession d'une religieuse ? Et sans doute c'était de ses destinées futures que par avance il avait parlé en ces termes alors qu'il évoquait l'image d'un poète devenu prêtre :

Son front se pacifie à la clarté des cierges :
Plus haut que la tempête il a mis son trésor ;
Il consacre le Vin qui fait germer les vierges,
Il prend le Pain vivant sur la patène d'or.

Il voit sur les sommets blanchir la grande Aurore,
Il suit dans l'air du ciel de chastes visions,
Et tu chantes en vain, pour le tenter encore,
O vieux Passé jaloux, tes incantations.

Les belles pages de poésie chrétienne abondent dans le volume où M. Louis Le Cardonnel vient de réunir ses meilleures œuvres. Il y a conservé quelques-unes de ses premières pièces, et l'on peut juger ainsi du chemin qu'ont parcouru depuis quinze ans sa pensée et sa forme : c'est un continuel progrès. Les étrangetés de style, de rythme ou de rime disparaissent peu à peu, et l'esprit plane dans des hauteurs sereines. Les *Poèmes* sont un beau et bon livre, œuvre d'un apôtre et d'un écrivain qui sait renouveler les sujets qu'il traite par une émotion sincère, par des expressions choisies, par un vif sentiment de la nature, qu'il peint en quelques traits sobres et justes.

7. — Je ne m'attarderai pas à faire longuement l'éloge du talent de M. Charles Grandmougin. Tous nos lecteurs en effet ont goûté certainement quelques-unes des œuvres de cet écrivain délicat, qui est en même temps un musicien et un peintre. Un musicien, car mieux que personne il connaît et il met en usage les ressources du rythme, de l'harmonie et de la rime ; un peintre, car il donne la vie aux paysages ou aux objets aimés qu'il met en scène. Voyez, par exemple, comment, dans ses *Promenades*, il donne un corps aux longues rêveries qu'il a faites à la campagne ou au bord de la mer... Les soirs de printemps, l'éveil des violettes, les crépuscules d'automne, les journées torrides de l'été, les dentelles de la neige, les scintillements du givre, les sous-bois parfumés, les plages de Saint-Valery, la douce quiétude des chats de Paimbeuf, et la vénérable diligence qui fait le service de cette ville à Saint-Brévin, voire le chant du crapaud, tout cela constitue pour l'auteur des sujets non pas d'esquisses, mais de tableaux vigoureusement brossés, où nul détail n'est omis, et qui, pourtant, ne sont pas surchargés.

Mais je préfère encore les pages (trop rares peut-être dans ce volume) où M. Charles Grandmougin évoque des « états d'âme », et je citerai notamment ce rêve de jeune fille :

O poète, je suis parcille à l'églantier
Qui cache au vent d'hiver sa fleur captive encore,
Et qui parfumera l'ombre du vert sentier,
Quand nul frisson de gel n'attristera l'aurore.
Comme la fleur pressent le renouveau lointain,
Ainsi j'attends l'amour qui vient, et que j'ignore...
Quand mon cœur flotte encor dans l'indécis du rêve,
Ne le plains pas, ami, s'il est indifférent ;
Quand mai revient, l'arbuste a des larmes de sève,
Et peut-être le cœur pleure-t-il en s'ouvrant...

Nettement spiritualiste, M. Charles Grandmougin partage-t-il notre foi d'une façon pleine et entière ? Je l'ignore, mais je veux l'espérer quand je lis des vers aussi vraiment beaux et pieux que ceux qu'il consacre à l'*Angelus* du soir :

Tu ravives la foi dans une âme incertaine,
Par toi les désolés voient refleurir l'espoir...
Prière, ô consolant essor des cœurs fidèles,
Monte vers l'infini sur d'invisibles ailes
Dans la sérénité bleue et sombre des cieux !
Deviens, avec la nuit, l'oubli de l'heure amère,
Et fais-nous pressentir à travers l'éphémère
L'immortelle clarté que ne voient pas nos yeux.

8. — J'ai dit dans un précédent article tout le bien que je pensais du *Semeur de cendres* de M. Charles Guérin. Si je ne me trompe, *le Cœur solitaire* est une œuvre antérieure qui vient d'être refondue et augmentée par le poète. On y trouve d'ailleurs, comme dans le volume dont j'ai parlé, des qualités nombreuses : inspiration très personnelle, émotion délicate, sentiment profond du rythme et de l'harmonie. Mais pour apprécier équitablement ce livre, il faut tenir compte du système de M. Charles Guérin, système qui est propre à dérouter quelque peu les tenants fidèles de l'école classique. L'auteur effectue çà et là des enjambements audacieux ; la césure est pour lui une gêne dont volontiers il s'affranchit ; enfin, il se contente, à la fin des vers, d'assonances telles que « larme » et « femme », ou « syllabes » et « malade ». Parfois même il abolit totalement la rime, afin de faciliter sa besogne sans doute. Et pourtant, avec ces procédés ultra-modernistes, il obtient souvent de très heureux résultats, et cet article entier ne me suffirait pas pour faire ressortir toutes les beautés que j'ai rencontrées dans *le Cœur solitaire*. Je citerai au moins les strophes suivantes d'une admirable prière qui malheureusement, comme les autres morceaux d'ailleurs, est dépourvue de titre :

Que votre main soit rude et juste et me châtie
Seigneur, Seigneur, moi qui voudrais tant vous aimer !
Laissez, lasse de cris, ma bouche se fermer
Pour la rouvrir vous-même ensuite avec l'Hostie.

Je viens vers vous, du fond de mon iniquité,
Je viens vers vous, Seigneur, à qui les enfants parlent,
De tout mon bon vouloir et de toutes mes larmes
Être triste avec vous, moi qui vous attristai...

Il est regrettable que M. Charles Guérin n'ait point fait vibrer toujours des notes aussi chrétiennes. Certains de ses petits poèmes indiquent une tendance au panthéisme ; d'autres sont bien sensuels. La corde mélancolique est celle qu'il touche le mieux ; je ne connais rien de plus émouvant et de plus gracieux que ses descriptions de soirs d'automne, et il réalise souvent son rêve qui est celui-ci :

... Et puisque au fond tout est des mots, rien que des mots,
Savoir au moins les mots divins qui font pleurer...

9. — Sous ce titre un peu banal : *Au Gré du flot*, M. l'abbé Auguste Texier, non sans avoir hésité longtemps, livre « aux carabins de la critique » (voilà qui n'est guère aimable !) un recueil de vers qui font honneur à son zèle apostolique et à la délicatesse de son cœur. Il invite gentiment les professeurs, ses confrères, à se montrer d'une inaltérable douceur envers leurs élèves ; il célèbre avec une chaleureuse affection son vieux père ; il décrit gracieusement des paysages coquets ; enfin il atteint la véritable éloquence, lorsqu'il exhorte les prêtres du Christ à « aller au peuple », ce que d'ailleurs ils n'ont jamais manqué de faire au cours des siècles :

Le jour qu'il bénira ta soutane au passage,
Le jour qu'il comprendra que le prêtre ici-bas
Est le céleste ami de ceux qui n'en ont pas :
Ce jour-là, ce jour-là, prêtre, l'heure est venue,
Au peuple va porter la parole inconnue ;
Dis-lui qu'après la mort et le tombeau profond,
Dans le beau ciel de Dieu tous ses maux finiront ;
Dis-lui que ce grand Dieu, descendu sur la terre
A mangé comme lui le pain du prolétaire...

On relève malheureusement dans les vers de M. Auguste Texier pas mal d'inexpériences, de chevilles et de néologismes.

10. — *De l'Amour, de l'ironie, de la pitié !...* A ce titre, qui déjà n'est pas court, M. Octave Aubry aurait pu ajouter sans fol orgueil, *De l'esprit*, car il y en a, et beaucoup, dans son petit livre. Par malheur, cet esprit est fréquemment plus que boulevardier, et même plus que gaulois. Et cela gâte à mes yeux les réelles qualités de l'auteur, qui a du style, qui sait voir et peindre, ainsi que le prouve par exemple ce fragment d'un paysage galiléen, au temps du Christ :

..... Le mois de mai
Éclatait, radieux, plein de floraisons blanches ;
Partout des chants d'oiseaux passaient parmi les branches.
Sur la route, faisant des jardins infinis,
Les églantiers riaient d'être si près des nids...
Tel un dais somptueux d'un azur assombri,
La nuit tomba. L'oiseau se tut dans son abri,
Et les monts violets s'obscurcirent de voiles...

Les *Lettres de Londres*, le *Conte à Christiane*, et la petite comédie intitulée *l'Essor*, sont écrits avec facilité et avec verve. On peut relever

çà et là quelques fautes de français, par exemple « lui causer », mis pour « lui parler. »

11. — Dans ses *Rêves et réalités*, M. Jules Froger a mis beaucoup de ses pensées intimes, de ses sentiments personnels, et comme la vie n'est pas toujours gaie, ce coquet petit livre est plutôt triste. Il faut même reconnaître que l'on finit par se lasser de partager les espérances et les mélancolies du poète, d'autant qu'elles sont parfois un peu vagues, et un peu monocordes. Il y a cependant de beaux vers dans ce volume, notamment ceux qui sont intitulés : *Dolor et Spes*, et consacrés au Crucifix :

Regarde-le, ce front saignant sous la couronne,
Vois ces membres tordus d'un effroyable effort,
Et songe qu'ici-bas jamais Il n'abandonne,
Le blanc crucifié, qui pour nous tous est mort !

En lui réside tout, l'espoir et la sagesse,
C'est le bon laboureur qui jadis a semé
Un mot divin, sacré, doux comme une caresse,
Et ce mot, mon enfant, ce mot-là, c'est « Aimer ! »

Il est fâcheux que M. Jules Froger n'ait pas cherché à se maintenir toujours à ces hauteurs, et qu'il perde son temps à célébrer des braves gens décorés du mérite agricole ou des palmes académiques.

12. — Je n'aime pas beaucoup le titre qu'a donné M. Gustave Zidler à son petit volume : *La Terre divine*. Par contre, j'ai vivement goûté — et que de lecteurs sur ce point me ressembleront ! — les sentiments très nobles qu'exprime sans cesse l'auteur. Son livre est un hymne au sol nourricier, à la France et à ses gloires nationales et chrétiennes, au labeur des paysans obscurs et des bâtisseurs d'églises, à la pitié et à la bonté envers quiconque peine et pleure. Je veux bien reconnaître que parfois l'écrivain se livre un peu trop à des exercices de rhétorique, mais souvent aussi il trouve le terme qui fait image, le vers qui va droit au cœur, le trait qui porte. Il décrit d'un mot, par exemple, la grande route plantée d'ormes, et bordée de talus herbeux. C'est pour lui « un ruban jaune ourlé de vert ». Et il s'écrie :

Que de siècles d'humble souffrance
Sous l'œil des voyers exigeants !
Aimons bien la route de France :
Elle est l'œuvre des pauvres gens !...

Il y a du René Bazin dans cette strophe !... Et dans presque toutes ses pages, M. Gustave Zidler met ainsi un peu de son cœur, si bien que son livre est sain et réconfortant.

13. — *L'Ame voyageuse* de M. Amédée Prouvost, accompagnée de son corps sans doute, a quitté Roubaix, et est allée se promener sur les bords du Rhin, et aussi en Orient, d'où elle a rapporté de belles rimes, telles que « dahabiés », « moucharabiés », « latakié », et

« Ezbékié » ; « spondophores » et « canéphores » ; « calyptra » et « palestra ». Sur ces rimes, elle a construit des sonnets trop uniformément descriptifs, et qui rappellent (de loin) ceux de M. de Hérédia. Après quoi, « l'âme voyageuse » de M. Amédée Prouvost est revenue à Roubaix, la ville-ruche, dont elle a chanté les usines, et où elle s'est mise à la recherche du bonheur. Et elle l'y a trouvé. Il suffit pour s'en convaincre de lire les jolis sonnets (toujours !) que l'auteur adresse à sa femme :

L'heure sera très douce à nos cœurs lassés ;
Le beffroi sonnera les longs instants passés ;
Alors, à demi-voix dans le profond mystère
Du jardinet discret tous deux nous parlerons
D'un petit enfant blond que nous adorerons
Et que vous bercerez sur vos genoux de mère.

14. — C'est un véritable tour de force qu'a réalisé M. Alfred Ruffin en consacrant trente-six petits poèmes, fort gentils ma foi, aux chats de toute race et de tout poil, dont il étudie sans se lasser les attitudes et les « états d'âme »,... si je puis m'exprimer ainsi. L'auteur, lui, n'hésiterait pas à employer ce mot, mais il aurait l'excuse « d'un « amour passionné » que je ne partage guère. Pourtant, j'ai fort goûté ses strophes pleines de simplicité, de verve, et quelquefois même relevées d'une pointe d'émotion. C'est le cas de celles où il prend à tâche de réhabiliter les chats noirs, qui lui faisaient peur dans sa jeunesse :

Ayant appris qu'il est parfois de bonnes gens
Parmi les charbonniers, les chauffeurs et les nègres
Et que les parias ne sont pas les méchants,
J'ai mieux apprécié le chat noir aux flancs maigres...
Je me sens attiré d'un fraternel amour
Vers ce vivant frappé d'un injuste anathème...
Ce chat dans la blancheur du jour malencontreux,
M'apparaît de son crêpe arborant l'hérésie,
Ainsi qu'un étendard fidèle aux malheureux ;
Il porte mes couleurs, et je l'en remercie.

Tous les félins liront ce livre, mais que les dames ne l'ouvrent pas, car M. Alfred Ruffin, malgré tout son charme, n'est guère aimable pour elles !...

15. — On ne sait jamais au juste si les petites histoires que raconte à profusion Mme Renée Vivien sont écrites en poésie prosaïque, ou en prose poétique ; toutefois cette dernière hypothèse paraît la plus plausible, en ce qui concerne l'ouvrage publié sous ce titre bizarre : *Du Vert au violet*. La raison de cette étiquette m'échappe, puisque la couverture du volume est jaune... Mais passons !... On trouve dans ce livre de nombreuses légendes (comme celle de Mme Lilith, qui aurait vécu avant Ève), des chansons de tous les pays, et aussi des paraphrases et des apologies plutôt malsaines de la poétesse Sapho, aliàs Psappha, de Lesbos. On y trouve aussi des phrases dans ce genre :

« Les yeux de la petite amie de l'eau se puérilisaient à la candeur des verts ». — « Et elle mourut d'une mort charnellement orangée, dans la plénitude du couchant. » Toutes ces périodes étranges, mises bout à bout durant cent quarante pages, ne sont point exemptes d'une certaine harmonie, mais elle ne suffit pas à les rendre compréhensibles.

Théâtre. — 1. Les *Études dramatiques* dont se compose le gros volume que vient de publier M. Adolphe Mony ne sont pas du théâtre à proprement parler, en ce sens qu'elles n'ont pas « vu le feu de la rampe. » Et pourtant, elles sont bien supérieures à nombre de productions qui encombrent, à l'époque actuelle, les scènes parisiennes, subventionnées ou non. Il y a notamment de très beaux vers dans le *Prométhée enchaîné*, qui n'est d'ailleurs qu'une traduction de celui d'Eschyle, mais une traduction vigoureuse, exacte et élégante. Je citerai le passage où Vulcain, tandis qu'il enchaîne le Titan, lui prédit les maux qui l'attendent :

Chargé d'éternels fers, seul dans l'immense espace,
Sur ces monts du silence où rien d'humain ne passe,
Où nul mortel aux tiens ne mêlera ses pleurs,
Nu sous les feux du ciel redoublant tes douleurs,
Trop tard, pour tes tourments, la nuit sombre et voilée
Rafraîchira ton front de sa robe étoilée,
Et trop tard le soleil à l'horizon lointain
Montera, dissipant les brouillards du matin;
Immortel, c'est sans fin que croîtra ta souffrance...

Que de qualités littéraires je pourrais aussi relever dans *Alfred le Grand !* Ce drame célèbre le héros anglo-saxon qui défendit son pays contre les Danois, au neuvième siècle. L'œuvre est fort intéressante mais si touffue et si développée (deux cent cinquantes pages d'impression !) qu'il faut un grand effort d'attention pour en suivre les péripéties mouvementées. Quant à la troisième pièce que renferme ce volume, et qui est intitulée *Lorma*, elle fut refusée par le comité de lecture de la Comédie-Française qui, une fois de plus, eut peut-être tort. Je sais bien que les évènements évoqués se déroulent au temps et dans le pays d'Ossian, ce qui est toujours fâcheux, mais la plupart de ces pages, peignent avec une grande puissance l'éternelle lutte de la passion contre le devoir. — Je dois une mention spéciale aux préfaces très développées dont M. Adolphe Mony accompagne ses trois pièces. Elles constituent des études littéraires, historiques et bibliographiques d'une justesse et d'une profondeur qui font honneur assurément à l'érudition et au goût de l'écrivain.

2. — Les trois pièces qui viennent d'être traduites et réunies en un volume par M. Teodor de Wyzewa forment toute l'œuvre dramatique du comte Léon Tolstoï. L'illustre écrivain russe, dont la puissance et l'originalité sont réelles et très grandes, et qui possède au plus haut degré le don d'émouvoir, avait soixante ans passés quand il a composé

son premier ouvrage destiné au théâtre, et qui est intitulé : *La Puissance des ténèbres*. Ce drame, d'un réalisme outrancier, et ayant pour héros des paysans qui rappellent de trop près ceux de Zola, est pourtant moral, ou tout au moins moralisateur, en ce sens qu'il montre comment un premier pas fait dans la voie du mal suffit souvent pour perdre toute une vie, pour conduire un être humain aux plus grands crimes. « Une patte engluée, l'oiseau est pris. » Les deux autres pièces du volume sont des comédies pittoresques et amusantes. *Le Premier Distillateur* n'est autre qu'un diable qui a inventé l'eau-de-vie pour damner des milliers d'âmes. Dans *les Fruits de la civilisation*, les amateurs d'hypnotisme sont agréablement « blagués ». L'auteur se montre capable de prendre tous les tons, et la traduction de M. Teodor de Wyzewa rend fort bien, semble-t-il, les nuances très diverses de l'œuvre originale.

3. — Je tiens à être aimable (c'est-à-dire juste) pour les *Comédies de salon* de Mme de Jourville, car, sans cela, elle me confondrait peut-être avec le critique dont elle a fait un portrait si peu flatteur, sous le pseudonyme de *Griffus*. Figurez-vous que cet affreux personnage « éreinte » dans son journal des auteurs qu'il n'a pas lus !... Moi, je n'ai point « sauté » une seule page de *Dans le monde*, et j'y ai trouvé beaucoup de traits amusants sans prétention, et, çà et là, des pensées profondes, élégamment présentées, celles-ci par exemple : « Faire chanter dans l'âme la voix du devoir plus haut que celle du bonheur, tout est là ! » « Nos écrivains ne sont, en général, que des plaideurs de circonstances atténuantes : les délicats s'ingénient à indiquer, parfois même à décrire les chutes sans trop effaroucher le lecteur, et, ces précautions prises, ils se croient sans reproche. » Un recueil de comédies qui formule de telles vérités ressemble fort à un traité de philosophie pratique, à un livre de morale qui n'ennuie pas. GABRIEL LIMARE.

HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Notice historique sur Bardo di Bardi Magalotti, lieutenant général des armées du Roi et gouverneur de Valenciennes*, par HENRI TAUSIN. Paris, Le Chevalier, 1903, in-4 de x-42 p., avec un tableau généalogique, 2 grav. et une planche, 5 fr. — 2. *Le Tapissier de Notre-Dame. Les Dernières Années du maréchal de Luxembourg (1678-1695)*, par PIERRE DE SÉGUR. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-8 de 568 p., avec un portrait et une carte, 7 fr. 50. — 3. *La Bataille de Malplaquet, d'après la correspondance du duc de Maine à l'armée de Flandre*, par le lieutenant M. SAUTAI. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de XII-230 p., 6 fr. — 4. *La Guerre de Sept ans, histoire diplomatique et militaire*, par RICHARD WADDINGTON. T. II et III. Paris, Firmin-Didot, s. d., 2 vol. in-8 de 488-549 p., 15 fr. — 5. *Dugommier (1738-1794)*, par ARTHUR CHUQUET. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de 466 p., avec portrait et cartes, 7 fr. 50. — 6. *Le Mystère de Quiberon (1794-1795)*, par AD. LANNE. Paris, Dujarric, 1904, in-12 XX-118 p., 3 fr. 50. — 7. *Souvenirs du général Championnet*,

publiés par Maurice Faure. Paris, Flammarion, s. d., in-8 de LV-360 p., 7 fr. 50. — 8. *L'Expédition d'Égypte (1798-1801)*, par le commandant C. de la Jonquière. T. IV. Paris, Charles Lavauzelle, s. d., in-8 de 688 p., 12 fr. — 9. *Journal de l'expédition d'Égypte*, par le général Jean-Pierre Doguereau, publié avec une Introduction et des notes par C. de la Jonquière. Paris, Perrin, 1904, in-8 de 450 p., avec portrait et carte, 7 fr. 50. — 10. *Le Maréchal Lefebvre, duc de Dantzig (1755-1820)*, par Joseph Wirth. Paris, Perrin, 1904, in-8 de XII-526 p., avec portrait, 7 fr. 50. — 11. *Journal des campagnes du baron Percy, chirurgien en chef de la Grande Armée (1754-1825)*, publié avec une Introduction par Émile Longin. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de LXXVII-537 p., avec portrait et fac-similé d'autographes, 7 fr. 50. — 12. *Le Maréchal Berthier*, par le général Derrécagaix. 1re partie, *1753-1804*. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de V-528 p., 7 fr. 50. — 13. *Le Général de la Horie, 1766-1812*, par Louis Le Barbier. Paris, Dujarric, 1904, in-12 de 300 p., 3 fr. 50. — 14. *Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne (1808-1809)*, par le commandant Balagny. T. III. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1904, in-8 de 696 p., avec 5 cartes et plans, 15 fr. — 15. *La Guerre nationale de 1812* ; trad. du russe par le capitaine Cazalas. T. Ier, 2e partie, Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 476 p., 10 fr. — 16. *Le Soldat impérial (1800-1814)*, par Jean Morvan. T. I. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de VIII-520 p., 7 fr. 50. — 17. *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le règne de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène sous sa dictée*, éd. nouvelle avec notes par Désiré Lacroix. Paris, Garnier, s. d., in-18 de 467 p., 3 fr. 50. — 18. *Napoléon, homme de guerre*, par Henry Houssaye. Paris, Daragon, 1904, in-16 de 66 p., 12 fr. — 19. *Le Général Fabvier, sa vie militaire et politique*, par A. Debidour. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de III-520 p., 7 fr. 50. — 20. *Historique du 21e régiment de chasseurs à cheval (1792-1814)*, par le général comte de Brémond d'Ars. *Souvenirs militaires*, publiés et commentés par le comte Anatole de Brémond d'Ars. Paris, Champion, 1903, in-8 de CCCXIV-350 p., 7 fr. 50. — 21. *Le Duc de Mortemart et le baron de Bourgoing, souvenirs anecdotiques*, par le baron Pierre de Bourgoing. Paris, Émile-Paul, 1904, in-12 de 319 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Maréchal Canrobert. Souvenirs d'un siècle*, par G. Bapst. T. III. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de 548, p., 7 fr. 50. — 23. *La Guerre de 1870-71. Réflexions et Souvenirs*, par le général Zurlinden. Paris, Hachette, 1904, in-16 de 360 p., 3 fr. 50. — 24. *La Guerre de 1870-71*, publiée par la Section historique du ministère de la guerre. *Campagne de l'armée du Nord. Saint-Quentin*. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de 164-156 p., 4 fr. — 25. *Bazaine fut-il un traître? Étude sur la campagne de Lorraine en 1870*, par Élie Peyron. Paris, Stock, 1904, in-8 de 171 p., 2 fr. — 26. *Annibal en Gaule*, par le capitaine J. Colin. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de XXVI-408 p., avec 4 photogr. et 12 cartes, 7 fr. 50. — 27. *De la Conduite de la guerre. La Manœuvre pour la bataille*, par le colonel F. Foch. Paris, Berger-Levrault, 1904, in-8 de VII-495 p., avec 13 cartes et croquis, 10 fr. — 28. *Traité d'histoire militaire*, par le général Canonge. T. III, fasc. 1er. Paris, Fanchon, 1904, in-4 de 88 p., 3 fr. — 29. *Las Armas de fuego al commenzar el siglo XX*, por D. Pedro de la Cerda. Madrid, Dépôt de la guerre, 1904, in-8 de XII-252 p., 10 fr. — 30. *L'Artillerie de campagne française*, par le général H. de Rohne ; trad. de l'allemand par le capitaine F. L. J. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1903, in-8 de VIII-158 p., 2 fr. 50. — 31. *Étude technique de la guerre sud-africaine 1899-1900*, par le commandant de Fonville. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 146 p., 2 fr. 50. — 32. *Étude théorique de l'attaque décisive. Le Rôle de l'artillerie*, par le colonel Ruffey. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 188 p., 3 fr. — 33. *Étude critique du règlement anglais des trois armes*, par le colonel Ruffey. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 192 p., 3 fr. — 34. *Étude sur le règlement provisoire de manœuvre de l'infanterie*. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 140 p., 2 fr. — 35. *Simplification des règlements de manœuvre de l'infanterie*, par le colonel Fumry. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 46 p., 1 fr. — 36. *Des Tireurs et appréciateurs d'élite*, par le lieut.-colonel Doursout. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 84 p., 1 fr. 50. — 37. *Sélection des sous-officiers rengagés*, par V. Lavaud. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 148 p., 2 fr. 50. — 38. *Ordres, contre-ordres, marches, contre-marches*, par le commandant Renaud. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-12 de 234 p., 3 fr. 50.

1. — Les érudits qui ont étudié d'un peu près le siècle de Louis XIV connaissent bien la figure très particulière et très sympathique à laquelle M. Tausin vient de consacrer une courte notice : celle de *Magalotti, lieutenant-général et gouverneur de Valenciennes*. Magalotti était né en Italie — vraisemblablement à Florence — en 1629, était venu en France fort jeune, avait été page de Richelieu puis de Mazarin et était entré en 1645 aux gardes françaises, où il avait fait toute sa carrière. Général excellent pour commander sous un chef comme Condé ou Luxembourg, Magalotti s'était acquis de son vivant à la fois la réputation d'un vaillant soldat, d'un grand seigneur dépensant largement, et, ce qui vaut peut-être mieux, celle d'un homme de bien. La monographie consacrée par M. Tausin à ce personnage, peu connu en somme, du siècle de Louis XIV, n'est guère qu'une juxtaposition de pièces réunies chronologiquement ; elle n'en est pas moins intéressante. Les bibliophiles se joindront aux érudits pour apprécier cette publication imprimée avec art, ornée de jolies planches, de frontispices et de culs-de-lampe non sans valeur.

2. — Magalotti, malgré de très réels talents militaires, ne fut toute sa vie qu'un général du second plan. Luxembourg, au contraire, Luxembourg qui fut son contemporain, son ami et son chef, incarne le type du général en chef dans ce qu'il a de plus parfait et de plus élevé. Le nouveau volume de M. P. de Ségur sur *le Tapissier de Notre-Dame* nous donne les dernières années du vainqueur de Fleurus, ces belles manœuvres qui sacrent Luxembourg émule de Condé et de Turenne. Toutefois, ce livre n'est pas seulement un récit de campagnes, une nomenclature de batailles ; on y trouve une relation intéressante d'événements publics, diplomatiques ou simplement anecdotiques qui, s'ils ne sont pas complètement inédits, sont tout au moins peu connus : la détention du maréchal à la Bastille, son procès, sous inculpation de magie, ses démêlés avec Louvois, etc. M. de Ségur est sévère pour son héros, d'une sévérité parfois outrée. Malgré cette animosité, l'ouvrage n'en est pas moins écrit avec intérêt, et si les jugements portés n'ont pas toute la valeur à laquelle ils eussent pu prétendre avec plus d'impartialité, il est équitable de dire que, comme travail d'ensemble, cette vie de Luxembourg est la meilleure, tout au moins la plus complète que nous possédions.

3. — Villars, qui remplaça Luxembourg à la tête de nos armées, ne fut pas toujours aussi heureux que lui, et avant que son nom rayonnât de la gloire de Denain, il avait eu quelques journées malheureuses, entre autres cette funeste *Bataille de Malplaquet*, dont la Section historique de notre ministère de la guerre nous donne une relation d'après les correspondants du duc du Maine à l'armée de Flandre, c'est-à-dire le marquis de la Frézelière, le comte Dauger (second fils du marquis

de Cavoye), Folard (?), Goësbriand, le chevalier du Rozel, enfin le commandant de l'artillerie de l'armée, M. de Saint-Hilaire. L'auteur de cette publication intéressante, M. le lieutenant Sautai, est le même qui a soutenu dans sa *Manœuvre de Denain* la thèse dont nous signalions naguère l'originalité. Son nouveau travail provoquera moins de controverses et, moins tapageur sans doute, nous a paru avoir tout autant de mérite.

4. — Après plusieurs années d'interruption, M. Richard Waddington nous donne la suite de cette *Guerre de Sept ans* dont nous avons analysé ici-même le premier volume. Les tomes II et III, qui viennent de paraître, sont consacrés, le deuxième aux batailles de Crefeld et de Zorndorf le tome III aux batailles de Bergen, de Minden, de Kunersdorf, à l'expédition de Wolfe contre Québec, aux descentes effectuées par les Anglais en Normandie, aux campagnes de Lally aux Indes. Tout cela nous mène jusque l'année 1767, c'est-à-dire à la moitié ou environ de cette guerre, qui demeura si funeste à notre pays. Grâce à une documentation qui, pour beaucoups de points, est absolument inédite, M. Waddington a pu écrire un récit à la fois curieux et plein d'enseignements, dont l'analogie avec la situation actuelle est parfois frappante. Les évènements militaires tiennent naturellement dans ces deux volumes une place prépondérante ; toutefois la partie diplomatique ne pouvait y être négligée, et c'est celle-là peut-être qui sera lue avec le plus d'intérêt.

5. — Ce fut au cours de cette même guerre de Sept ans que vit le feu pour la première fois, le futur général *Dugommier* dont M. Chuquet nous retrace la carrière. Né en 1738, à la Guadeloupe, le futur commandant de l'armée des Pyrénées-Orientales avait un peu plus de vingt ans quand les Anglais nous attaquèrent aux Antilles, et ce fut en qualité de cadet de la compagnie de Rochefort qu'il fit ses débuts dans une carrière où il devait exceller. Son nouveau biographe passe rapidement sur ses débuts, qui ont à la vérité peu d'importance, et nous parle surtout du soldat de Toulon, du Boulou et du Llobregat. Dugommier demeure une des figures les plus sympathiques du début de la Révolution, et, bien que son nom soit populaire, on constatera, en lisant le nouveau travail de M. Chuquet, qu'on connaissait très insuffisamment le défenseur du Roussillon. Suivant son habitude, M. Chuquet s'est servi des archives administratives de la Guerre pour écrire la biographie de ce qu'il appelle « les collaborateurs de Dugommier. » Peut-être cette nomenclature est-elle un peu longue, peut-être est-elle parfois un hors-d'œuvre ? Mais quand on a des documents de ce genre, il est si tentant de les placer ! Quoi qu'il en soit de cette légère critique, elle n'enlève rien ou peu de chose à la valeur de ce livre.

6. — L'expédition de Quiberon, son échec lamentable, les massacres

qui la terminèrent n'ont jamais été élucidés d'une façon complète. A qui revient la responsabilité de l'insuccès, à qui incombe celle des assassinats juridiques qui ensanglantèrent le *Champ des Martyrs*; quelle fut exactement la conduite tenue par le comte d'Artois (qui était à bord de l'un des bâtiments de la flotte anglaise), quelle influence exerça Hoche sur la signature de la capitulation et sur sa violation? Autant de questions auxquelles l'histoire n'a pas encore répondu définitivement et dont M. Ad. Lanne essaie à son tour de nous donner la solution véritable. A-t-il réussi dans son entreprise ? Nous laissons aux lecteurs du *Polybiblion* le soin de répondre. Ce qu'il nous est permis de dire, c'est que, s'appuyant sur certains faits et les envisageant sous un nouvel aspect, l'historien arrive, pour beaucoup de points, à des conclusions diamétralement opposées à celles qu'on était habitué à accepter jusqu'ici comme véritables. L'ouvrage est intéressant à lire, curieux en plus d'un point, et, bien que nous ne soyons pas d'accord avec M. Lanne sur quantité de jugements ou d'allégations, nous n'hésitons pas à recommander son travail comme méritant l'attention du public.

7. — Championnet, le commandant en chef de l'armée de Naples, dont un nouveau biographe, M. Maurice Faure, tente d'esquisser la silhouette, n'a jamais été bien lavé de certaines imputations fâcheuses lancées contre lui de son vivant ; quant à ses capacités militaires, on sait qu'elles furent et sont encore très discutées. Son historien actuel s'inscrit en faux contre ces jugements ; réussira-t-il à modifier l'opinion à cet égard? Nous renverrons le lecteur au volume, de crainte de formuler une appréciation erronée. Les *Souvenirs de Championnet* ne sont en réalité qu'une partie des Mémoires écrits par le général. L'éditeur a bien relié les extraits qu'il nous en donne par une glose destinée à combler les lacunes ; toutefois ce récit, coupé, n'est pas toujours facile à lire. On y trouve cependant de très intéressantes pages, de jolis traits d'audace, des anecdotes qui peignent bien la rude existence de nos soldats dans ces campagnes de la fin du XVIIIe siècle. Sous ce rapport, ce nouveau travail mérite d'être consulté.

8 et 9. — Championnet mourut en disgrâce au moment où commençait cette *Expédition d'Égypte* à propos de laquelle M. le commandant de la Jonquière nous a fourni déjà une grande partie des documents possédés par les archives historiques de la Guerre. Nous avons rendu compte en leur temps des trois premiers volumes de ce consciencieux travail ; le tome IV, non moins intéressant, ou, pour mieux dire, encore plus intéressant que ses aînés, nous raconte en détail l'expédition de Syrie, c'est-à-dire l'événement capital de la campagne, celle qui vit le premier échec du capitaine qui n'avait jusqu'alors connu que le succès. Les militaires liront avec un grand intérêt ce nouveau volume, et le moraliste ne l'étudiera pas sans profit. Il y verra

traités, avec des tempéraments, avec la volonté de ne pas tout dire, deux points capitaux de l'histoire de Bonaparte : le massacre des prisonniers turcs à Jaffa et l'empoisonnement de nos propres blessés à Saint-Jean d'Acre. On ne comprend pas trop les précautions que prend l'écrivain pour signaler ces deux abominables actions, sur lesquelles le doute n'est plus permis. M. de la Jonquière nous donne encore, à propos de l'expédition d'Égypte, le *Journal du général Doguereau*, qui fit la campagne de 1798 comme lieutenant d'artillerie. Nous connaissions déjà Doguereau pour ce que nous en a raconté un de ses camarades, le colonel Pion des Loches, dont les jugements ne sont pas toujours d'accord avec ce que nous a appris la légende. M. de la Jonquière n'accepte pas les appréciations de Pion et il nous peint un Doguereau extrêmement sympathique : il juge l'homme d'après l'écrivain ; Pion nous l'a dépeint *de visu* ; là encore nous laisserons le lecteur choisir comme il l'entendra. D'ailleurs, l'homme ici nous importe peu ; ce dont nous avons à nous occuper c'est de son œuvre, et cette œuvre n'est pas sans valeur. Ce *Journal* est une histoire complète de l'expédition, — puisque l'auteur ne rentra en France qu'au moment de l'évacuation, — et son récit, confronté avec des sources officielles ou officieuses authentiques ne témoigne d'aucune erreur capitale. C'est donc un document à consulter ; il complètera heureusement la bibliographie déjà longue de l'expédition d'Égypte.

10. — *Le Maréchal Lefebvre*, dont M. Joseph Wirth nous retrace la vie, est un des maréchaux les plus populaires de la Grande Armée, et cette réputation est due, comme on le sait, aussi bien aux faits de guerre du vaillant soldat qu'aux mots « historiques » de la maréchale, la non moins célèbre Madame Sans-Gêne. L'historien du maréchal combat à cet égard ce qu'il appelle une légende, mais son travail, écrit d'après une idée préconçue, se présente trop comme une apologie pour être véritablement un livre d'histoire ; aussi nombre de ses affirmations nous ont-elles paru sujettes à caution. On convient généralement aujourd'hui que Lefebvre fut un honnête homme et un brave homme, mais vouloir en faire un grand homme, c'est peut-être exagéré. M. Wirth a consacré tout un chapitre aux « détracteurs » du duc de Dantzig et il compte au nombre de ces zoïles des hommes comme Macdonald ou Marbot, qui n'ont fait autre chose que nous raconter des plaisanteries inoffensives sur le maréchal, plaisanteries qui étaient courantes dans la Grande Armée. Les hommes de notre âge ont encore pu voir un nombre assez considérable de gens qui avaient connu le maréchal Lefebvre, et tous s'accordaient bien à peindre l'ancien sergent des gardes françaises comme l'a fait Marbot. Dans cet ordre d'idées nous signalerons à M. Wirth une page du général Fantin des Odoarts (*Journal*, p. 304) qu'il semble n'avoir pas connue, qui a toutes les allures de

l'authenticité, de la vérité, et après laquelle il nous est difficile de croire que Lefebvre fut l'homme qu'il nous dit. Que M. Wirth consulte également les *Souvenirs de Lamarque*, ceux du baron de Comeau, et peut-être sera-t-il moins affirmatif dans ses dires. Ces restrictions faites, il nous est agréable de dire que la nouvelle biographie du duc de Dantzig est une étude intéressante, remplie d'anecdotes gaîment contées, de traits inédits, et qui ne peut manquer d'être accueillie avec une faveur méritée.

11. — Avec Larrey et Desgenettes, Percy fut un des hommes qui firent le plus d'honneur au corps de santé militaire sous le premier Empire, et les perfectionnements qu'il ne cessa d'apporter à l'organisation des services médicaux aux armées, pendant la Révolution et les guerres napoléoniennes, lui avaient fait décerner jadis, le titre de *père de la chirurgie militaire*. Né en 1754, à Montagney-les-Pesmes, fils d'un modeste chirurgien de village, Percy était parvenu déjà à la notoriété, presque à la célébrité, quand éclata la Révolution française. Appelé dès le début des opérations à l'armée du Nord, commandée par Rochambeau jusqu'au 14 mai 1792, et, après cette date, par Luckner il commença à quarante ans une carrière pénible, qu'il devait poursuivre jusqu'en 1810, à travers des fatigues et des péripéties peu communes. La vie de Percy a été écrite plusieurs fois, et cette existence, toute d'honneur, de probité, de travail, était bien faite pour tenter les historiens. M. Émile Longin ne vient pas à la suite de ces écrivains nous donner une nouvelle biographie du grand chirurgien : ce sont les campagnes de Percy écrites par Percy lui-même qu'il nous fait connaître aujourd'hui, dans le *Journal des campagnes du baron Percy* qu'il publie. Ce journal est malheureusement très incomplet (puisqu'il débute seulement avec la campagne de 1799 et que l'on y trouve quantité de lacunes) mais, tel qu'il est, il demeure d'un intérêt continu et il constitue un document de premier ordre pour l'histoire des campagnes du premier Empire. D'ailleurs une magistrale Introduction de l'éditeur nous permet de suppléer aux solutions de continuité du manuscrit et de suivre pas à pas la belle existence de Percy. Ces quatre-vingts pages dans lesquelles M. Émile Longin nous a peint à grands traits l'émule de Larrey sont écrites avec une couleur, une chaleur qu'il nous plaît de souligner et il est certains passages comme la page LIX par exemple, que nous signalons à nos amis comme dignes d'être particulièrement lus et vulgarisés.

12. — *Le Maréchal Berthier*, dont le général Derrécagaix nous offre aujourd'hui la biographie, est un des hommes du premier Empire dont la personnalité a été le plus discutée, le plus controversée. Après avoir passé, pendant un temps, pour avoir dicté à Bonaparte ses conceptions les plus savantes et ses idées les plus géniales, il fut ravalé,

plus tard, à n'être qu'un copiste, qu'un simple enregistreur d'ordres. Ce qui est certain cependant, c'est que Berthier, déjà général en 1792, était apprécié dès cette époque comme un chef d'état-major *unique* dans l'armée française et que Napoléon n'eût peut-être pas été ce qu'il fut, s'il n'avait eu près de lui cet aide précieux. Le meilleur éloge qu'on ait fait de Berthier a été formulé par Napoléon Ier lui-même, et si, plus tard, le prisonnier de Sainte-Hélène a prononcé, à propos de son ancien chef d'état-major un jugement peu flatteur, ces paroles injustes ne doivent pas faire oublier les premières. Nul n'était mieux à même que le général Derrécagaix d'écrire cette vie de Berthier et cependant il nous semble que l'auteur n'a pas entièrement rempli sa tâche comme on eût pu le souhaiter. C'est ainsi que nous avons à signaler quelques inexactitudes et quelques lacunes, ces dernières plus importantes que les premières. Ainsi, nous croyons controuvé d'affirmer que Berthier fut le chef d'état-major de Rochambeau. C'était Jarry qui remplissait ces fonctions, ayant Berthier sous ses ordres. De même ce ne fut pas *peu de jours avant* la nomination de Luckner au commandement de l'armée de Nord que Valence écrivit au ministre sa lettre du 20 mai, mais bien une semaine après cette époque. Certains chapitres paraissent trop écourtés ; tel celui consacré au Dix-huit brumaire, qui n'a que trois pages et demie ; au contraire, quelques autres sont inutilement allongés par des citations *in extenso* de documents sans intérêt, que l'écrivain aurait pu résumer en dix lignes. Quoi qu'il en soit, ce livre qui sera, nous l'espérons, à la fois la vie de Berthier et l'histoire du service d'état-major sous l'Empire, si insuffisamment racontée par le colonel de Philip nous semble combler une véritable lacune. Nous attendrons avec impatience l'apparition du deuxième volume.

13. — Lefebvre, Percy, Berthier, Doguereau même furent, à des degrés divers, de chauds partisans de l'Empereur, des officiers qui surent tout au moins se concilier la faveur du maître. On doit les classer dans la pléiade des satisfaits et des heureux du régime. Le général de la Horie, dont M. Louis Le Barbier nous restitue aujourd'hui la curieuse silhouette, n'appartient pas, lui, à cette catégorie privilégiée. Bien loin de là. *Le Général de la Horie* n'était guère connu jusqu'ici que pour sa participation au complot du général Malet. On savait de lui peu de chose sinon sa fin tragique, à Grenelle, devant un peloton d'exécution, le 29 octobre 1812. Il méritait d'être étudié avec plus de détail. La Horie, issu d'une bonne famille de Bretagne, s'était engagé comme beaucoup de ses pareils, au début de la Révolution, et était arrivé rapidement au grade de général de brigade ; mais, soldat de cette armée d'Allemagne (1800) dont les lauriers avaient porté ombrage au commandant en chef de l'armée d'Italie, chef d'état-major et ami particulier de Moreau, il devait, à ce double titre, être importun au Premier

Consul. Il fut tout naturellement impliqué dans l'inique procès intenté au vainqueur de Hohenlinden, décrété d'accusation, condamné, et, étant parvenu à dépister pendant six ans les limiers qui le recherchaient pour un crime imaginaire, il finit par se livrer à son ancien ami Savary, espérant qu'au bout de ce temps la police impériale avait pu l'oublier. La Horie se trompait. Le lendemain de jour où il s'était présenté librement au duc de Rovigo, dont la conduite en cette circonstance constitue une de ces criantes infamies dont il était coutumier, l'ami de Moreau était appréhendé et conduit à Vincennes. Transféré plus d'un an après, à la Force, en attendant son départ pour les États-Unis où l'Empire le bannissait, il eut la mauvaise chance d'être désigné, à son insu, par Malet, pour un rôle dans le complot du 23, et prit part effectivement à l'exécution de ce coup de force croyant remplir une mission légale. La Horie ne fut mis au courant à la fois de son erreur et de la vérité qu'au moment même de son arrestation ; il n'en fut pas moins condamné et exécuté cinq jours après comme le premier complice de Malet, victime à la fois d'une mauvaise fortune rare et d'un jugement profondément inique. On lira avec un intérêt douloureux ce volume de M. Louis Barbier. Encore un travail qui ne contribuera pas à l'exaltation de la légende napoléonienne ; encore un lambeau arraché au voile qui nous cachait jusqu'ici la véritable silhouette du grand homme. Toutefois le vilain, l'abominable personnage de cette étude sur l'infortuné La Horie, c'est Savary, l'homme de toutes les besognes, celui dont Napoléon se servait en le méprisant. On frémit en songeant à quel degré de platitude et de bassesse l'ambition, l'amour des honneurs et des richesses peuvent pousser un homme.

14. — M. le commandant Balagny poursuit le récit de la *Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne*. Le tome III, que nous avons sous les yeux, est consacré au séjour de Napoléon à Madrid et à la poursuite de l'armée anglaise, en décembre, poursuite que l'écrivain intitule on ne sait trop pourquoi : *La Manœuvre de Guadarrama*. Ce troisième volume n'est guère qu'une nomenclature de pièces extraites des archives historiques de la Guerre, très intéressantes, très précieuses, mais dont la lecture ne peut être faite qu'avec une carte sous les yeux et avec une tension d'esprit assez grande. Excellente publication pour les officiers se préparant à l'École supérieure de guerre.

15. — *La Guerre nationale de 1812* dont le deuxième volume vient de paraître, est, on s'en souvient, une traduction des documents publiés par l'état-major russe à propos de la désastreuse campagne de Russie. Ce tome II, qui est, pour plus exactement parler, la deuxième partie du premier volume, comprend la correspondance reçue par le général Barclay de Tolly pendant la fin de l'année 1810 et l'on y voit pleine-

ment confirmées et les craintes qu'avait conçues la Russie de ne pas échapper à une agression française et les tentatives faites par elle pour être en état de résister à ces attaques. On rencontrera dans ce volume une série de documents très curieux, notamment les célèbres états de situation livrés par Michel à l'attaché militaire Tchernitchef, trahison qui valut à Michel d'être fusillé. On y trouvera également trace des bruits de diverses natures qui couraient alors en Europe. Celui aux termes duquel « Davout serait adopté comme prince héritier de Saxe », n'est pas un des moins curieux. En somme, contribution importante à l'histoire de la campagne de 1812.

16. — *Le Soldat impérial* que nous peint M. Jean Morvan, n'est pas toujours celui de la légende, mais il doit être beaucoup plus ressemblant et c'est à ce titre qu'il doit être recommandé. L'écrivain a recherché les traits qui lui permissent de reconstituer cette physionomie authentique, non pas dans les publications officielles, mais dans les Mémoires particuliers, les Mémoires de « petits », dans les correspondances, les lettres familiales où l'on a chance de découvrir la vérité. Il nous semble l'avoir rencontrée la plupart du temps. L'ouvrage est divisé en cinq grands chapitres que l'écrivain intitule : I. Le Recrutement. II. Le Matériel. III. L'Instruction. IV. La Solde et les vivres. V. L'Administration, et dans lesquels il a essayé de synthétiser cette machine multiple, à organes si divers, qu'on appelle une armée. Le livre de M. Morvan est extrêmement attachant et encore plus instructif; c'est un travail qu'il y aurait grand avantage à répandre et à populariser.

17. — Dans le tome III des *Mémoires de Napoléon* réédités par M. Désiré Lacroix, nous trouvons les opérations autour de Gênes en 1800, le blocus soutenu par Masséna, la campagne de l'armée de réserve à Marengo, les campagnes de Moreau et de Lecourbe, etc., etc. Des appendices considérables ajoutent à l'attrait de cette publication, qui comble une lacune, les anciennes éditions des *Mémoires* demeurant aujourd'hui à peu près introuvables en librairie.

18. — Ces Mémoires font bien ressortir les qualités véritablement extraordinaires de l'Empereur pour tout ce qui concerne la conduite des armées, et ce sont ces qualités qu'a voulu surtout mettre en lumière dans son *Napoléon homme de guerre*, un de ses admirateurs les plus passionnés, M. Henri Houssaye. Ce panégyrique est écrit avec le talent habituel de l'historien de 1814. De jolies illustrations le recommandent, d'ailleurs, à l'attention des amateurs et des bibliophiles.

19. — *Le Général Fabvier*, auquel M. Debidour vient de consacrer un volume, est assurément une des figures les plus étranges du premier Empire. Ce dévoyé, conspirateur par tempérament, mais royaliste et catholique au fond de l'âme, ne fut pas un ennemi ordinaire et, avec

plus d'habileté, la Restauration aurait pu s'en faire un utile partisan. On connaissait les grandes lignes et les principaux traits de cette existence mouvementée, mais on ignorait beaucoup de détails que M. Debidour a mis heureusement en lumière. Cet écrivain a malheureusement jugé bon de ressasser, à propos de Fabvier, les vieilles calomnies contre la Restauration, qui semblent cependant avoir fait leur temps, d'imputer à crime à Louis XVIII de n'avoir pas conservé en activité les milliers d'officiers que la réduction obligatoire de l'armée avait fait éliminer de l'armée, etc., etc. Ces appréciations font de cette étude une œuvre de parti et lui enlèveront une grande quantité de suffrages : il est regrettable que l'auteur n'ait pas compris que le premier devoir de l'historien est l'impartialité.

20. — Très différent du précédent volume est l'*Historique du 21e régiment de chasseurs) 1792-1814*), écrit par feu le général comte Théophile de Brémond d'Ars, et publié récemment par son fils le comte Anatole de Brémond, l'érudit archéologue et bibliophile bien connu. A vrai dire, le titre de l'ouvrage ne nous paraît pas dire exactement ce qu'est le volume. Ce terme d'*historique* généralement porté par des publications d'une sécheresse et d'une monotonie désespérantes, ne convenait point à la nouvelle production du comte Anatole de Brémond, et nous eussions préféré un titre comme : « Un régiment de cavalerie sous le premier Empire ; souvenirs et notes d'un témoin oculaire », ou quelque chose d'approchant. C'est effectivement un tableau très vécu, très vivant, que nous avons sous les yeux, un tableau où fourmillent les scènes à la fois dramatiques et touchantes, pleines de couleur, de mouvement, de chaleur. Né en 1787, le futur général Théophile de Brémond d'Ars dut à son jeune âge de traverser indemne la période la plus terrible de la Révolution, et il entra, en 1805, à l'École militaire de Fontainebleau, pour en sortir l'année suivante en qualité de sous-lieutenant au 21e chasseurs. Ce fut dans ce régiment qu'il prit part à la campagne de 1807 en Prusse, ce fut avec lui qu'il passa en 1808 en Espagne, d'où il ne devait rentrer qu'en 1814. On sait ce que fut cette désastreuse guerre, qui, suivant les paroles de Talleyrand, fut « plus qu'un crime. » En vain nos soldats luttaient-ils avec leur héroïsme habituel ; il semblait qu'une fatalité providentielle s'acharnât contre leurs efforts, les empêchât d'arriver à faire oublier dans un triomphe définitif, l'infamie du guet-à-pens de Bayonne. Mais les soldats de 1808 ne savaient qu'obéir, et d'ailleurs l'Empereur avait trop soin d'égarer l'opinion pour qu'ils pussent connaître à fond la sombre trame à laquelle on les associait. Leur affaire était de se faire tuer et ils l'accomplissaient en vaillants. On lira dans le livre du comte Anatole de Brémond d'Ars quelque pages émouvantes sur cette rude guerre, car suivant ce que nous disions plus haut, il ne faut pas que le titre d'*historique* déroute le lecteur, lui donne à penser

qu'il trouvera là seulement l'enregistrement d'actions de guerre classées sèchement, bout à bout, sans liaison et sans méthode. Grâce à l'heureuse inspiration qu'a eue le comte Anatole de couper le récit des évènements militaires par des lettres écrites par son père ou à lui adressées, nous avons le tableau coloré, vivant, ému, que nous signalions au début de cet article. Il nous faut parler en dehors de *l'historique* même, de l'Introduction de plus de 300 pages, qu'a placée, comme un frontispice à l'œuvre de son père, le comte Anatole de Brémond d'Ars. Sorte de « livre de famille » dans lequel l'écrivain a enregistré une quantité de souvenirs intéressants, la plupart empruntés au début de la Révolution ou au règne de Louis XVI, cette entrée en matière, destinée surtout par l'auteur à ses enfants, a une portée plus générale, et sera lue avec intérêt par tous ceux qui ont le culte du passé. Dans l'oubli des croyances, du respect, de toute hiérarchie sociale au milieu duquel nous vivons aujourd'hui, cette voix autorisée demeure comme un écho qui nous relie aux gloires de l'ancien régime, qui nous y rattache à travers les jours glorieux, eux aussi — quoique à un autre titre — d'Austerlitz et d'Iéna. Certaines pages de cette Introduction ont un caractère moral des plus élevés et nous recommandons dans ce sens les conseils adressés par son père à Théophile de Brémond, au moment où le jeune homme se préparait à entrer à Fontainebleau. On cite souvent comme un modèle du genre la lettre du maréchal de Belle-Isle au comte de Gisors : la lettre du marquis de Brémond à son fils nous paraît très digne de lui être comparée. A bien des titres, le travail du comte Anatole de Brémond d'Ars mérite d'être lu et d'être médité : on y trouve une série considérable de faits intéressants, éloquemment racontés. C'est, dans toute la force du terme, un bon livre.

21. — Avec l'ouvrage du baron Pierre de Bourgoing : *Le Duc de Mortemart et le baron de Bourgoing*, nous passons de l'Empire à la Restauration. Mortemart et Bourgoing avaient cependant pris part aux grandes luttes impériales, mais c'est une autre époque de leur vie que nous donne ici M. P. de Bourgoing. On trouvera dans ce volume plusieurs détails intéressants pour l'histoire de la guerre turco-russe de 1828.

22. — Canrobert, dont M. G. Bapst continue à publier les *Souvenirs*, n'appartenait au premier Empire que par sa naissance, mais né sous le régime de l'oncle, il devait atteindre sous le règne du neveu l'apogée de sa course, et sa carrière sera le trait d'union qui nous permettra de passer naturellement de Napoléon Ier à Napoléon III. Ce troisième volume est consacré à la fin de la guerre de Crimée, à l'ambassade du maréchal en Suède, aux pourparlers du congrès de Paris et à la paix qui le suivit, enfin à la guerre d'Italie. Il est d'un intérêt très varié, très soutenu, et l'on y trouve des vues d'ensemble, des idées

générales, qu'on n'aurait jamais soupçonnées chez le maréchal Canrobert. Il est certain que si le titre : *Le Maréchal Canrobert, Souvenirs d'un siècle*, ne nous éclairait pas à cet égard, on serait tenté de prendre ce travail moins pour les Mémoires d'un soldat que pour une histoire du second Empire par M. Germain Bapst. Mémoires ou Histoire et quelle que soit la part de l'éditeur dans ces *Souvenirs*, ils possèdent une valeur littéraire et historique très sérieuse : il faut s'en convaincre en les lisant.

23. — *La Guerre de 1870-1871* et ses déboires furent particulièrement pénibles à cet illustre soldat qui n'avait connu jusque-là que le succès ; mais les souffrances alors ressenties ne furent pas le lot de ceux seulement qui portaient sur leurs épaulettes un semis d'étoiles, et des débutants, comme le lieutenant Zurlinden, eurent leur part, leur grande part de douleur patriotique et d'amertumes. Trente-cinq ans nous séparent de ces événements, le lieutenant Zurlinden est aujourd'hui un général en retraite, mais le poignant souvenir de la défaite est resté vivace dans son cœur, et il a tenu à nous le faire partager. Le livre du général Zurlinden, consacré à la fois au récit des événements et aux réflexions salutaires qu'ils purent faire naître, est salutaire à lire ; il tiendra une place honorable dans la presque innombrable bibliographie de la guerre de 1870.

24. — Encore à propos de la campagne qu'on a appelée l'Année terrible, la librairie Chapelot met en vente la suite de la relation de *la Guerre de 1870-71*, publiée par la Section historique de notre ministère de la guerre. Le tome quatrième comprend le récit spécial consacré à la campagne de l'armée du Nord, à la bataille de Saint-Quentin et à la fin de la campagne. Sept cartes et une quantité considérable d'annexes complètent ce volume, écrit avec la compétence, la véracité, l'impartialité que nous avons signalées déjà dans les volumes précédents.

25. — Comme la Section historique, comme M. G. Bapst, comme le général Zurlinden, M. Élie Peyron essaie de nous apporter sa contribution à l'histoire de la guerre de 1870, avec sa brochure à titre sensationnel. *Bazaine fut-il un traître ?* Cependant, comme le conseil de guerre de Trianon et l'opinion publique ont répondu depuis trente ans à cette question, comme M. Peyron ne nous apporte aucun argument, aucun fait qui puisse modifier le jugement déjà porté sur l'ancien commandant en chef de l'armée du Rhin, nous doutons que l'historien arrive à passionner l'opinion.

26. — Passer de Bazaine à Annibal, de l'incapacité au génie, du patriotisme à l'insouciance et sans doute à pis, c'est une transition qui paraîtra forcée à bien des gens. Cependant il ne nous a pas été possible de placer ailleurs le livre de M. Colin : *Annibal en Gaule* et nous lui consacrerons, ici, quelques lignes. On connaît l'activité intellec-

tuelle et la facilité de production du jeune écrivain : il a abordé successivement le XVIIIe siècle, le XIXe, le maréchal de Saxe et Napoléon : aujourd'hui il nous parle d'Annibal et il le fait avec son talent habituel. A vrai dire un autre officier de la même Section historique, M. Paul Azan, avait écrit naguère sur le même sujet un livre dont nous avons parlé ici même avec éloge. Est-ce de ce rapprochement qu'est née la nouvelle étude de M. Colin ? Nous l'ignorons. Toutefois elle n'apparaît, en somme, que comme un développement de la savante thèse de M. Azan, aboutissant à la même conclusion (le passage par le col du Clapier). Quant aux quelques divergences relatives à la marche d'Annibal dans la vallée du Rhône, elles n'offrent qu'un médiocre intérêt, l'accord existant sur la question principale.

27. — Nous quitterons avec Annibal le domaine de l'histoire militaire pure et nous passerons avec l'ouvrage du colonel Fock : *La Manœuvre pour la bataille* sur le terrain de la tactique. Nous avons eu à analyser l'année dernière un volume du même auteur sur les principes de la guerre moderne et nous signalions à cette époque les qualités et les défauts de cette œuvre qui nous paraissait excellente mais trop élevée pour les débutants auxquels elle prétendait s'adresser. Nous trouvons les mêmes remarques à faire pour ce deuxième volume. Tout d'abord pourquoi vouloir à toute force que « les anciens systèmes de guerre *éminemment conservateurs de la force armée* s'adressassent, pour atteindre leurs fins, à la ruse, à la menace, etc ? » Les faits et l'histoire démentent cette appréciation, et, bien avant Napoléon, on savait que la bataille était l'acte important et décisif de la guerre. Nous aurions à citer plus d'une appréciation en ce genre, mais nous préférons passer sous silence ces vétilles et signaler les intéressants exemples de préparation à la bataille que l'écrivain a su tirer de la guerre de 1870. — Sans être d'un mérite à faire oublier les travaux récents, ce livre tient une place honorable dans la littérature spéciale dont les chefs s'appellent Kessler et Bonnal ; il sera lu avec profit par nos officiers ; il sera étudié avec fruit par nos généraux qui y trouveront réunis en trois cents pages la quintessence de ces enseignements que seul un long travail peut extraire des dix mille volumes environ publiés sur la guerre de 1870.

28. — Nous avons présenté dernièrement aux lecteurs du *Polybiblion* les deux premiers volumes de l'*Histoire militaire* du général Canonge. Nous avons à leur signaler aujourd'hui le tome III dont le premier fascicule est sous nos yeux et qui est consacré aux débuts de la guerre de 1870. Cette étude n'a pas la prétention de faire concurrence aux grands ouvrages dont nous avons eu à parler ici même, notamment à la relation publiée par la Section historique, à l'histoire du lieutenant-colonel Rousset, et surtout à celle de M. Pierre Lehautcourt. Différent des précédents par la forme et par le fond, l'ouvrage du

général Canonge est une œuvre de synthèse dans laquelle l'écrivain résume les faits au lieu de les développer démesurément ; c'est encore une œuvre d'enseignement parce que l'auteur met toujours la leçon près de l'exemple ; enfin, c'est une œuvre de vulgarisation parce qu'écrit avec simplicité, elle s'adresse à tous, à la fois à l'érudit et au simple curieux, au maître et à l'élève. Ce premier fascicule ne dépasse pas la bataille de Fröschwiller. Après un Avant-propos dans lequel l'éminent général nous dit quelques mots des difficultés qu'il a eues jadis à publier son *Histoire militaire contemporaine*, il entre de plain-pied dans son sujet par un chapitre consacré aux causes et aux prétextes de la guerre, nous présente ensuite un tableau des forces militaires des deux adversaires, étudie dans les chapitres III et IV les plans de concentration et d'opération français et allemand et entame, au chapitre V, le récit des opérations proprement dites. — Tout cela est bien pensé, bien écrit, bien lié, et l'esprit garde, naturellement et sans effort, la suite des faits et la série de leurs enseignements. Excellente publication, à répandre le plus possible.

29. — Plus spécial, uniquement consacré au tir et aux armes à feu est le travail du capitaine espagnol de la Cerda : *Las Armas de fuego al comenzar el siglo* XX. Il n'est pas banal de voir un officier de cavalerie écrire un livre sur le tir, et la chose ferait sensation en France, où nos cavaliers n'affectent que mépris pour ce qui n'est pas équitation, lance ou sabre. L'ouvrage de M. de la Cerda est écrit avec compétence et en parfaite connaissance de cause. D'ailleurs ce travail comporte également une étude détaillée sur les divers matériels d'artillerie employés par les différentes puissances d'Europe et l'honorable écrivain, en parlant du canon français, en dit à peu près exactement tout ce qu'un étranger peut connaître de notre nouveau matériel ; quelques légères erreurs comme celle qui consiste à dire qu'on tire en faisant toujours l'abattage, ou du moins que le non-abattage est une exception (ce qui n'est plus vrai aujourd'hui), n'infirme pas cette appréciation. Il est regrettable que M. de la Cerda n'ait pas, à l'exemple du général de Rohne, consacré un ou deux chapitres à l'étude de notre nouveau règlement d'artillerie ; il eût été intéressant pour nous de savoir ce qu'en pense un officier de sa compétence.

30. — Cette étude du général de Rohne sur *l'Artillerie de campagne française*, nous l'avons sous les yeux et nous l'avons lue à la fois avec curiosité et satisfaction. L'écrivain allemand a divisé son travail en cinq chapitres qui nous parlent successivement de l'organisation de l'artillerie de France, du matériel (bouches à feu et caissons, armes portatives) de l'instruction et des règles de tir, des manœuvres de batteries attelées, du service en campagne, enfin du combat de l'artillerie. Le général de Rohne conclut que notre nouveau règlement tend à resserrer

l'union de l'artillerie combattant « avec l'infanterie, qu'il cherche à faire naître l'esprit de décision et qu'il demeure, en somme, tout à fait à hauteur de son époque. » Il n'y a rien, dans cette appréciation, qui soit de nature à nous déplaire.

31. — *La Guerre sud-africaine* a donné naissance à bien des études tactiques ; cependant, celle que publie M. le commandant de Fonville ne fera double emploi avec aucune de celles qui ont paru déjà. Elle se distingue des précédentes par quelques idées neuves que nos officiers méditeront avec fruit. L'auteur se déclare l'adversaire des opérations de nuit pour lesquelles l'engouement était excessif dans ces dernières années, « imaginations dont Maggersfontein et Stormberg ont fait bonne justice, » écrit M. de Fonville. En somme, très bonne et très intéressante publication.

32 et 33. — L'*Étude critique du règlement anglais de 1902* et *le Rôle de l'artillerie dans l'attaque décisive* sont deux brochures écrites par le colonel Ruffey pour nous démontrer que les colonnes de Wagram et de Waterloo sont encore possibles, et que, n'ayant donné aucun résultat devant des fusils à pierre, elles seraient nécessairement victorieuses devant une infanterie disposant de lebels et de canons à tir rapide. Ces théories dangereuses trouvent, paraît-il, des partisans. En vain la guerre sud-africaine a-t-elle démontré l'inanité des formations profondes, en vain des hommes éminents comme les généraux Kessler et Négrier proclament-ils la nécessité des lignes minces et de l'enveloppement, rien n'arrive à persuader ces « napoléoniens » quand même. Espérons cependant que la lumière finira par se faire et que l'emploi des masses ne prévaudra point : il serait trop tard de s'apercevoir du vice de la méthode si nous attendions, pour être fixés, la démonstration du champ de bataille.

34 et 35. — L'*Étude sur le règlement provisoire de manœuvre de l'infanterie* du commandant G. F. et la *Simplification du règlement de manœuvre* du lieutenant-colonel Fumey sont deux travaux consciencieux qu'on lira avec intérêt. Le travail du commandant G. F. établit que le règlement provisoire actuel, tout supérieur qu'il soit à ses aînés, est encore établi sur des données erronées qui n'ont rien à faire avec la tactique moderne. — Quant à la brochure du colonel Fumey elle nous présente un nouveau règlement dont la simplicité est faite pour séduire. Celui-là n'est pas un replâtrage des méthodes anciennes, on peut dire qu'il constitue une révolution et nous serions assez révolutionnaire à la façon du colonel Fumey. Cet officier, qui est réellement un novateur, commence par établir sa troupe non plus sur deux rangs, mais sur quatre et prend la section comme unité fondamentale de manœuvre. Plus de numérotage dans le rang, plus de doublement : les quatre escouades et la section sont placées, déployées, l'une devant l'autre de la première

à la quatrième, et évoluent toujours dans cet ordre sans avoir à se préoccuper de chiffres ni de numéros. Ce nouveau règlement, appliqué récemment par un régiment d'infanterie, a donné, paraît-il, d'excellents résultats. Nous le croyons volontiers et nous l'espérons.

36. — Dans sa petite brochure sur *les Tireurs et les appréciateurs d'élite*, M. le lieutenant-colonel Doursout nous parle de l'utilité de ces spécialistes et de la manière de les former. On sait combien est difficile la mesure de la distance sur le champ de bataille et quelle importance a cependant la connaissance exacte de cette distance avec les armes de précision dont nous disposons aujourd'hui. Cette faculté de mesurer exactement le terrain à l'œil, s'apprend sans doute ; mais certains hommes ont pour cette opération des facilités spéciales. Il est donc hors de doute que si un capitaine avait à côté de lui, au combat, des aides uniquement occupés à le renseigner sur ce point (des *idoines* d'un nouveau genre), il aurait une préoccupation de moins et un facteur très important de succès de plus.

37. — Nos sous-officiers sont souvent mal renseignés sur les avantages qu'ils auraient à demeurer dans nos régiments. Ils connaissent trop vaguement la loi et les règlements d'administration qui les concernent. Aussi accueilleront-ils avec intérêt le petit livre que M. Lavaud vient de publier à leur intention : *Situation des sous-officiers rengagés.*

38. — Nous terminons cette revue par quelques mots consacrés aux *Ordres*, *contre-ordres*, *marches*, *contre-marches* du commandant Renaud, recueil de conférences destiné aux hommes de troupes. Empruntés à l'histoire militaire, rédigés en un style familier, parfois volontairement trivial, ces entretiens ont obtenu un véritable succès auprès de leurs premiers auditeurs et nous pensons qu'ils constituent un excellent recueil pour l'instruction morale du soldat ; c'est à ce titre qu'on peut le recommander même pour les écoles d'adultes.

COMTE DE SÉRIGNAN.

THÉOLOGIE

Histoire de la théologie positive depuis l'origine jusqu'au concile de Trente, par JOSEPH TURMEL. Paris, Beauchesne, 1904, in-8 de XXVIII-511 p. — Prix : 6 fr.

Cet ouvrage inaugure la *Bibliothèque de théologie historique publiée sous la direction des professeurs de théologie à l'Institut catholique de Paris.* L'étude si pleine du savant prêtre de Rennes a déjà reçu de tous côtés les plus grands éloges. Il me suffira de m'y associer, en indiquant le caractère de l'œuvre.

L'auteur nous avertit lui-même, dans sa *Préface*, qu'il veut « faire connaître comment les diverses parties de la dogmatique chrétienne

ont été rattachées aux sources de la révélation, recueillir les témoignages au moyen desquels ce résultat a été atteint, rendre compte des circonstances qui ont provoqué ce travail de démonstration, et aussi de celles qui ont pu l'entraver ou le modifier. »

Au lieu de procéder par époques, prenant comme lignes de démarcation les grands événements qui dominent l'histoire de l'Église, l'auteur a préféré demander aux dogmes les cadres de l'exposition. Pourtant, certains problèmes spéciaux ont surgi soit au moyen âge soit dans les temps modernes; on a donc divisé l'enquête en trois périodes. Les deux premières, allant jusqu'au concile de Trente, font l'objet du présent volume.

L'ensemble de cet ouvrage atteste une vaste érudition et un puissant effort pour initier le clergé à l'étude de la théologie positive. Assurément, en ces matières délicates, encore si peu, ou si mal étudiées, les vues d'ensemble sont prématurées, les synthèses sont imprudentes, les affirmations un peu générales restent bien sujettes à caution. On a déjà signalé dans l'œuvre de M. Turmel quelques propositions trop absolues : c'était inévitable. Son étude n'en reste pas moins une œuvre de haute valeur, un instrument de travail fort précieux, quelles que soient les corrections ou les remaniements que rendront sans doute nécessaires dans l'avenir, une plus attentive analyse, et une plus compréhensive intelligence des textes. B. DE CARROY.

Nomenclator litterarius theologiae christianae theologos exhibens aetate, natione disciplinis distinctos, auctore H. HURTER, S. J. T. I. Innsbruck, libr. academica Wagneriana, 1903, in-8 de XVI-1099-LXX p. — Prix : 15 fr.

L'éminent professeur d'Innsbruck, l'infatigable bibliographe nous avait déjà donné quatre volumes, comprenant le classement chronologique et la bibliographie des théologiens, exégètes, moralistes, canonistes, historiens de l'Église, etc.,... depuis saint Anselme jusqu'à nos jours. Le grand succès a encouragé l'auteur, et, dans sa verte vieillesse, il nous donne en un volume (tome I de cette 3e édition) la bio-bibliographie relatives aux onze premiers siècles.

A la fin de sa Préface, avec la plus touchante modestie, il s'excuse des inexactitudes ou des lacunes qui ont pu se produire dans un travail aussi considérable. Il s'attend à des critiques. Il a pourtant conscience d'avoir recouru généralement aux sources les plus sûres, aux instruments de travail les plus utiles. On pourra lui reprocher de n'avoir pas toujours consulté les sources protestantes de préférence aux catholiques ; il avoue que, sans les mépriser, il ne les a pas jugées toujours indispensables. Et, en parcourant ce volume, le lecteur impartial cons-

tatera « qu'on a tenu compte des auteurs protestants plus qu'ils n'ont coutume de se soucier d'ouvrages catholiques. » B. DE CARROY.

Le Sentiment religieux dans l'antiquité, par A. DUPIEUX. Paris et Lyon, Vitte, 1904, in-8 de 404 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre témoigne de vastes lectures et d'excellentes intentions. Il s'attache surtout à mettre en lumière le fonds commun aux diverses religions, *l'âme de vérité*, qui se retrouve dans les doctrines fausses. Il est donc grandement favorable à toute thèse, théologique ou naturelle, — qui admet l'identité foncière du sentiment religieux. Les conclusions nous ont paru moins satisfaisantes, moins fortement appuyées et moins développées sur ce point pourtant si important : la transcendance de la religion chrétienne.

La première partie étudie *les caractères, l'origine, les effets du sentiment religieux* (au chapitre VI un grand crédit est accordé à l'ouvrage et aux idées de l'abbé Ansiault); la seconde examine *les Croyances* relatives à Dieu et à l'homme ; la troisième est consacrée aux *Manifestations du sentiment religieux*. B. DE CARROY.

SCIENCES ET ARTS

Philosophies et philosophes. *Essais de critique philosophique*, par l'abbé CLÉMENT BESSE. 1re série. Paris, Lethielleux, 1904, in-12 de XXIV-280 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume, qui doit avoir une suite, contient une première série d'essais critiques sur diverses questions philosophiques et divers philosophes. A propos de livres récents, l'auteur traite de l'évolution de la théologie, de l'immortalité de l'âme, de la cause finale, de l'enseignement de la philosophie dans les grands séminaires, de la philosophie de l'immanence, etc. Il se prononce pour un néothomisme entendu d'une façon large se tenant au courant des sciences, et sacrifiant sans hésiter les détails qui ne sont plus en rapport avec les découvertes modernes.

Il examine aussi les doctrines de plusieurs philosophes contemporains. On lira avec un vrai plaisir l'article consacré à Ollé-Laprune. L'auteur a-t-il été le disciple de l'éminent universitaire ? Toujours est-il qu'il trace ce portrait avec une prédilection particulière et une élégance de style qui rappelle celui de son héros. Peut-être se laisse-t-il un peu entraîner par cette philosophie charmante, mais qui n'accorde pas, suivant nous, une confiance suffisante à la force de la raison. Le moyen de connaître et de lire Ollé-Laprune sans être séduit ?

L'ouvrage est précédé d'une préface extrêmement intéressante de

M. l'abbé Guibert, supérieur de l'École des hautes études à l'Institut catholique de Paris. Cette préface est un véritable manifeste en faveur d'un thomisme modéré combiné avec tous les progrès de la science moderne, Nous avons rarement vu cette cause défendue avec autant de talent, de netteté et d'élévation, et pour notre part nous adhérons complètement aux vues exprimées par M. Guibert. D. V.

Psychologie de l'éducation, par le Dr Gustave Le Bon. Paris, Flammarion, 1902, in-12 de 304 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je n'oserais pas dire que ce livre soit tout à fait un bon livre, mais c'est un livre de bonne foi, écrit par un libre penseur qui est très éloigné de nos croyances et dont le témoignage, en quelques points, en acquiert plus de valeur et plus de prix. Le livre comprend deux parties, une partie négative et une partie positive, une partie critique et une partie dogmatique. Dans la première, nous sommes à peu près complètement d'accord avec lui. Sauf que nous ne croyons pas que l'Université continue d'une façon intelligente les traditions des jésuites, nous pensons avec lui que ses méthodes sont mauvaises, qu'elle enseigne mal et surtout qu'elle élève mal la jeunesse. Avec lui aussi nous estimons que l'enseignement congréganiste est supérieur en tous points à l'enseignement universitaire : l'auteur n'a pas de peine à le démontrer par les faits et par le témoignage des universitaires eux-mêmes, et si nous ne croyons pas, avec M. le Dr Le Bon, aux dangers de l'esprit clérical, nous affirmons avec lui que l'Université a tout intérêt à laisser subsister cette concurrence, qui la stimule, l'empêche de s'endormir dans la routine et lui fournit de précieux exemples dont, avec un peu plus d'intelligence de ses propres intérêts, elle pourrait tirer un sérieux profit. L'auteur ne pense pas que les réformes proposées soient de nature à guérir les maux qu'il dénonce, et, ici encore, nous sommes tout à fait de son avis.

Mais, après avoir démoli, il faut reconstruire ; et c'est ici que nous hésiterions à suivre l'auteur. Non certes que tout soit mauvais dans les réformes qu'il propose en exposant à son tour la psychologie de l'instruction et de l'éducation. Nous y trouvons, au contraire, nombre d'observations fort justes et dont les éducateurs feront bien de tenir compte, si déjà ils ne les avaient faites eux-mêmes, avec ce bon sens et cette connaissance exacte de la nature humaine que possèdent tous les maîtres vraiment expérimentés. Mais, à mon avis, ces observations de détail sont insuffisantes, parce qu'elles reposent sur une connaissance incomplète de la nature humaine, et que les procédés très adroits qui en découlent peuvent aboutir à faire des animaux bien dressés, non peut-être à former tout à fait des hommes. C'est fort bien de sus-

citer ces mouvements réflexes, ainsi nommés parce qu'ils sont tout à fait irréfléchis, dont la répétition suscitera des habitudes et par conséquent une nature nouvelle à la mesure de l'idéal que nous aurons visé; mais si ces exercices peuvent suffire à préparer des muscles vigoureux, ou même une mémoire excellente, croit-on vraiment qu'il en puisse sortir une grande ou simplement une belle âme, une haute intelligence et surtout un grand cœur? Pour une formation complète, telle que la conçoit un éducateur chrétien, ces procédés peuvent être utiles, ils ne peuvent vraiment suffire. On le voit, notre désaccord avec l'auteur est ici fondamental, et il est évident que partant de points de vue très différents, nous n'arriverions pas à nous entendre. Mais sous cette réserve, — et elle est grave, — je confesse volontiers que son livre est bien fait, plein de très précieuses indications, et que même les éducateurs chrétiens, en l'adaptant à leur point de vue, qui est le vrai, pourront en tirer un sérieux profit. C'est du moins l'impression que j'en ai gardée; qu'ils en jugent. ÉDOUARD PONTAL.

Un Arbre utile. Le Peuplier, par L. BRETON-BONNARD. Paris, Laveur, s. d., in-8 de VIII-213 p., avec 97 fig. et 2 planches en couleurs. — Prix : 6 fr.

Ce livre devait être intitulé : *Les Peupliers* plutôt que *le Peuplier*, car, en tant que groupes, espèces, races, sous-races, variétés et sous-variétés, les types du genre sont innombrables.

L'auteur, qui tend à être pratique, et qui y réussit, se borne à mentionner, pour mémoire, la classification théorique de cette innombrable tribu et adopte, pour son livre, un classement en quatre groupes : peupliers blancs, noirs, balsamifères et exotiques.

La description des principaux types de ces quatre groupes forme la première partie de l'ouvrage. La plantation et la culture des sujets en occupent la seconde partie. La troisième est affectée aux maladies soit naturelles, soit parasitaires ou de dégénérescence, dont les peupliers peuvent être atteints. La quatrième s'occupe des insectes qui vivent aux dépens de ces végétaux, et des moyens de combattre leurs ravages. Enfin tout ce qui concerne l'exploitabilité et l'exploitation des peupliers, les divers emplois de leur bois, les produits accessoires qu'on en peut tirer, comme la sciure et les feuilles, par exemple, et jusqu'à un barème pour l'évaluation du volume de ces arbres sur pied, remplit la cinquième et dernière partie.

Les peupliers, qu'ils soient du groupe des *blancs* ou du groupe des *noirs*, balsamifères ou exotiques, ne donnent tous que ce que l'on appelle du *bois blanc*, c'est-à-dire du bois tendre, par opposition aux bois durs que fournissent chêne, hêtre, châtaigner, frêne, etc., etc. Mais

ils rachètent cette infériorité par la rapidité de leur croissance, leur indifférence sur la nature du sol pourvu qu'il soit mouilleux ou légèrement humide et point trop compact. D'ailleurs, les bois blancs, de bonne qualité en tant que bois blanc, servent à une foule d'usages où l'emploi des bois durs ne serait pas de mise ou, tout au moins, peut être remplacé sans inconvénient.

Il résulte de cet ensemble de circonstances qu'il est d'une bonne gestion de père de famille de se livrer à la culture des peupliers, soit pour utiliser des terrains de piètre valeur, soit pour assainir, au moyen de fossés d'écoulement et de berges artificielles, les terrains tourbeux ou marécageux. Les frais de plantation sont relativement peu élevés ; ceux de fossés d'écoulement, de berges et d'ados le sont un peu plus ; mais outre que le produit des peupliers plantés sur les ados les couvrira par la suite, ils auront permis en même temps de convertir en prairies des marécages incultes.

Le livre de M. Breton-Bonnard est un livre foncièrement utile et qui se recommande à quiconque posssède en plus ou moins grande quantité des terrains médiocres mais imprégnés de quelque humidité. On y trouvera une recette excellente pour en tirer le meilleur parti possible.

C. DE K.

LITTÉRATURE

Pages choisies des grands écrivains. VOLTAIRE. Avec une Introduction par FRANCISQUE VIAL. Paris, Colin, 1904, in-12 de LIV-395 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume fait partie de la collection des *Lectures littéraires*. Il contient une Introduction et des extraits des œuvres de Voltaire groupés sous les titres suivants : Poésies diverses, Théâtre, Contes et Romans, Histoire, Critique littéraire, Philosophie, Religion, Morale, Politique ; enfin la Propagande humanitaire. On voit, par ces indications, on le verrait mieux encore par la comparaison du nombre d'extraits groupés sous chacun de ces titres, que l'éditeur a voulu nous faire connaître en Voltaire, beaucoup moins le lettré, que le philosophe, l'historien, et le propagandiste humanitaire, c'est-à-dire la partie la plus contestable de son œuvre. Pour l'historien, passe encore, car il a fort bien réussi dans ce genre, mais le philosophe, qu'a-t-il été autre chose que le pourvoyeur de tous les Homais de l'avenir ? Justice, tolérance, humanité, écrit M. Vial, voilà en trois mots, toute la morale de Voltaire. En théorie peut-être, et encore, mais en pratique il l'a si souvent oubliée, qu'il ne serait pas difficile de montrer qu'il a fait tout le contraire. Les côtés fâcheux de cette longue existence sont passés sous silence, et il semble vraiment

que nous n'ayons plus qu'à canoniser ce petit saint. Je n'y suis pas disposé pour mon compte, et c'est pourquoi je dis que ce volume, où se rencontrent beaucoup de choses nullement faites pour la jeunesse, est peut-être un livre bien fait, mais n'est pas un bon livre.

ÉDOUARD PONTAL.

Gœthe en France, par FERNAND BALDENSPERGER. Paris, Hachette, 1904, in-8 de 393 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voici un livre d'une solide érudition sur un sujet de littérature comparée. M. Baldensperger a voulu suivre pas à pas, depuis le moment où Gœthe finit ses études de droit en France, à Strasbourg, jusqu'aux temps les plus rapprochés de la littérature contemporaine, la fortune littéraire du grand poète allemand chez nous, et l'influence de son génie sur nos écrivains, nos artistes et nos philosophes. Chose remarquable, cette influence a été diverse et s'est modifiée avec le goût spécial de chaque époque. En effet, les influences étrangères à qui l'on fait une gloire ou un crime de libérer ou de dévoyer une littérature n'agissent jamais que dans une direction conforme aux tendances nationales. Gœthe est apparu à la France d'abord comme l'auteur de *Werther*, plus tard on ne parlera que de l'auteur du *Faust*; plus tard encore on ne verra en lui que l'auteur lyrique, et en dernier lieu l'homme de science, le Jupiter olympien, absorbé dans la culture du moi. Chacun de ces aspects successifs sous lesquels les contemporains français voient l'homme que fut Gœthe, révèle en même temps à l'historien averti les tendances intellectuelles propres à chaque époque.

De là quatre parties dans cette étude : 1° L'Auteur de *Werther* ; 2° Le Poète dramatique et lyrique; 3° Science et fiction; 4° La Personnalité de Gœthe. — Je ne sais laquelle de ces parties est la plus intéressante à lire. Elles ont toutes les quatre un intérêt différent, précisément parce que chacune nous dépeint un aspect différent du génie de Gœthe. Je sais bien que, réserve faite pour la partie la plus éclairée de la nation, Gœthe est toujours resté pour nous un étranger, un demi inconnu, une sorte de majestueuse énigme, un Jupiter-Ammon à distance. Le mot est de Sainte-Beuve, et il est juste. Il ne faut pas s'en étonner ; ni chez lui, ni encore moins chez nous, Gœthe ne fut jamais un écrivain populaire, à la façon de notre Dumas ou de Victor Hugo, et il s'en rendait compte lui même. « Mes œuvres ne peuvent pas devenir populaires, disait-il, et c'est faire erreur que de s'efforcer de les rendre telles. » Cela tient à des causes diverses : la plus importante est que le génie de Gœthe s'est greffé de paganisme et d'antiquité dans un pays qui restait étranger à l'un et à l'autre. Je regrette que l'auteur qui a vu ce dualisme entre Gœthe et l'Allemagne n'y ait pas insisté davantage.

Je regrette de même qu'il n'ait pas pris nettement position entre ceux qui nient et ceux qui affirment l'influence de Gœthe sur notre littérature. M. Baldensperger, il est vrai, nous communique les pièces du procès, mais il ne juge pas lui-même. Le lecteur moderne est si pressé, ou si paresseux, qu'il en voudra à l'auteur, je le crains, de ne lui avoir pas épargné la peine de juger.

L'œuvre est savante, avons-nous dit ; elle témoigne en effet d'une lecture immense et d'une connaissance approfondie de cette littérature gœthéenne qui s'étend tous les jours. Que de jugements fins, semés au cours du récit, sur la plupart de nos auteurs contemporains, sur les Allemands et les Anglais du XIXe siècle ! Tout cela sous l'appareil formidable de critiques, de notes et de références, cette cuisine de l'érudition. L. MENSCH.

GOWER. **Selections from the « Confessio Amantis »** edited by G. C. MACAULAY. Oxford, Clarendon Press, 1903, in-12 de LI-251 p. — Prix : 5 fr. 60.

Prolixe, incolore, monotone, le poète anglais Gower est assurément un médiocre génie. Mais, narrateur assez habile, écrivain facile et correct, bon versificateur, il a possédé les qualités de style qui avaient le plus manqué jusque-là aux poètes de son pays, à Chaucer même quelquefois; aussi n'est-ce ni sans justice ni sans profit qu'il fut fort admiré et fort imité ; l'influence qu'il eut sur la poésie anglaise postérieure le recommande à l'étude, et aussi sa langue, qui est un très bon spécimen du meilleur anglais de la fin du XIVe siècle. Jusqu'ici, toutefois, on ne pouvait aborder le vieil auteur que dans la grande édition (excellente d'ailleurs) où M. Macaulay a réuni ses œuvres latines, françaises et anglaises ; pour le rendre plus accessible, le même éditeur extrait aujourd'hui de son grand poème anglais, la *Confessio Amantis*, des morceaux nombreux et étendus où l'on pourra prendre une idée juste et suffisante de toute l'œuvre. Le texte, fondé sur un très bon manuscrit de la Bodléienne, reproduit pour la première fois, jusqu'à certaines particularités d'orthographe ; des notes nombreuses l'accompagnent, ainsi qu'un glossaire très complet et une série de remarques grammaticales et métriques (dans l'Introduction). A tout cela, il n'y a qu'à donner les mêmes louanges qu'a unanimement reçues l'édition précédente : celle-ci avait été pour Gower une sorte de résurrection ; la nouvelle va réintroduire le vieux poète dans les écoles et les Universités, lui rendre la part d'attention et d'estime à laquelle a droit l'émule et l'ami de Chaucer. A. BARBEAU.

HISTOIRE

Le Saint Suaire de Turin devant la science, par A.-S. Donnadieu. Paris, Mendel, 1904, in-8 de VIII-176 p., avec planches. — Prix : 10 fr.

M. Donnadieu a nettement pris position dans les discussions relatives à l'authenticité du saint Suaire de Turin. M. Vignon n'a pas eu d'adversaire plus compétent et plus courtois; il reprend et condense ici tout ce qu'il a publié sur ce sujet. Voici sa conclusion : les arguments scientifiques présentés pour soutenir que l'empreinte du corps de Jésus-Christ sur le Suaire s'est produit dans le Saint-Sépulcre n'ont aucune valeur. Je n'insiste pas sur la difficulté de concilier l'étude de l'image avec le récit évangélique ; c'est la partie la moins originale et peut-être la plus discutable du volume. M. Donnadieu déclare avec beaucoup de raison que les savants sont privés des éléments nécessaires pour juger en connaissance de cause. Ils ne peuvent étudier le saint Suaire lui-même : la simple photographie qui leur est livrée ne saurait suffire. Cette observation, toute de bon sens, est de nature à faire réfléchir. C'est néanmoins sur cette épreuve que l'on a basé des assertions très nettes.

Que valent-elles ? L'auteur les ramène l'une après l'autre au rang de simples hypothèses. Pour le mieux démontrer, il présente des explications beaucoup plus acceptables des phénomènes qu'elles ont la prétention d'expliquer; l'épreuve négative, l'action de l'ammoniaque sur l'aloès, etc., tout cela ne prouve rien. Il serait plus facile et plus scientifique de croire à l'œuvre d'un peintre. En somme, on s'est trop abandonné à un élan irréfléchi sur cette question; espérons que le bon sens de M. Donnadieu et la force scientifique de sa discussion auront le dernier mot. Ce qui n'empêchera pas les fidèles de vénérer avec grande piété le saint Suaire de Turin : authentique ou copie, il leur rappelle le Sauveur à qui vont directement leurs hommages. X.

L'Ordre des trinitaires pour le rachat des captifs, par Paul Deslandres. Toulouse, Édouard Privat; Paris, Plon-Nourrit, 1903, 2 vol. in-8 de XXVII-645 et 514 p., avec 27 pl. — Prix : 15 fr.

Fondé en France à l'extrême fin du XIIe siècle par saint Jean de Matha, l'ordre de la Trinité pour le rachat des captifs est demeuré essentiellement un ordre français ; bien qu'il ait étendu des ramifications dans diverses contrées d'Europe, le centre de l'ordre est toujours demeuré en France; le couvent de Cerfroid dans le diocèse de Meaux n'a cessé de garder le titre de chef d'ordre et est toujours demeuré le lieu de réunion où s'élisait le ministre général ; ce ministre a toujours été un Français ; et, bien que son autorité s'étendît, au moins en théorie, sur toutes les maisons de l'ordre, pendant bien longtemps les provinces proprement françaises se sont réservé jalousement le droit

de procéder seules à l'élection. Ce n'est qu'après l'avortement de la tentative de schisme espagnol, que l'on fit appel d'une manière régulière,— car il y a des exemples antérieurs à titre exceptionnel, — pour l'élection aux provinces d'Espagne et d'Italie. Aussi bien qu'il déclare n'étudier l'ordre qu'en France, c'est en somme une histoire générale de l'ordre des trinitaires que nous fournit M. Paul Deslandres.

Le soin qu'il a mis à recueillir les matériaux de ce travail nous est attesté et par la bibliographie qu'il a dressée et par l'indication des sources qu'il a consultées et par l'ample recueil de pièces justificatives (352) dont il a étayé son travail et qui avec une copieuse table alphabétique remplit tout son second volume. Dans la composition de ce vaste ouvrage, il a été soutenu par une véritable sympathie pour une « congrégation qui avait si bien mérité de l'Église et de la société. » Assurément sa plume impartiale ne dissimule pas les taches que présente cette histoire ; il ne craint pas d'exposer l'incurie des trinitaires dans l'administration de leurs biens ; les querelles et les dissensions qui les divisèrent notamment à l'occasion de la réforme qu'on tenta d'y introduire; les désordres regrettables dont plusieurs religieux et quelques maisons donnèrent l'exemple. Peut-être même le tableau est-il parfois un peu trop poussé au noir. Si le mémoire de 1743, publié sous le n° 291 des pièces justificatives, est anonyme comme il semble, est-il bien légitime d'en faire état, sans d'expresses réserves, contre le couvent de Paris ? Il n'en reste pas moins vrai, d'autres documents moins suspects l'attestent, que l'ordre des mathurins n'était pas à l'abri de tout reproche.

Pour ne point taire ces reproches, M. Deslandres n'en est pas moins empressé à faire ressortir tout ce qu'offrent de beau et de grand « plusieurs siècles de dévouement désintéressé et d'héroïsme tranquille. » Les bienfaits de la rédemption retiennent longtemps ses regards et toute une partie, sur quatre de son livre — la troisième — est destinée à nous faire connaître cette œuvre du *Rachat de captifs*, ses ressources, son fonctionnement, ses difficultés et ses résultats: quêtes dans les paroisses pour recueillir les fonds nécessaires, établissement de confréries là où l'ordre n'avait pas de couvents, rivalité avec les Pères de la Merci dont l'objet était analogue, formalités du rachat, prix exigés pour les captifs, processions des captifs très goûtées du peuple, hôpitaux d'Alger et de Tunis, personnages célèbres que l'ordre sauva des mains des Sarrasins, sur tous ces points et d'autres M. Deslandres nous fournit d'intéressants détails.

La première partie de son ouvrage est consacrée à l'étude de la *Discipline intérieure de l'ordre*. Il y expose le peu que l'on sait de la vie du fondateur et des débuts de son œuvre et il étudie tour à tour la règle de 1198, les modifications de 1217, la mitigation de 1213, les sta-

tuts et constitutions successsifs ; puis il nous expose l'organisation de l'ordre et le fonctionnement de ses rouages divers : grand ministre, chapitre général, provinciaux, ministres, couvents, hôpitaux. Un point de détail qui aurait mérité d'être éclairci : M. Deslandres (p. 74) parle d'un indult accordé à Charles V pour la nomination des ministres particuliers ; s'agit-il là simplement d'une mesure temporaire ?

La deuxième partie retrace l'*Histoire générale de l'ordre*, ses relations avec le Pape, le roi de France, les évêques, etc., les réformes, le schisme espagnol, la transformation des trinitaires en chanoines réguliers, la fin de l'ordre à la Révolution.

La quatrième partie contient la *Monographie par ordre alphabétique de tous les couvents de France directement soumis au général*, à l'exception des Mathurins de Paris, qui fourniront à l'auteur la matière d'un travail spécial.

Huit appendices terminent le premier volume : 1° les reliques de saint Roch ; 2° les Trinitaires à Rome ; 3° les Trinitaires dans l'enseignement, la prédication et la science ; 4° les Grands Personnages de l'ordre ; 5° Saint Jean de Matha après sa mort ; 6° Quelques diplômes espagnols du XIIe siècle ; 7° Quelques procureurs ; 8° l'Historiographie trinitaire d'aujourd'hui.

Était-il bien utile de mettre en tête des pièces justificatives un document « qui ne se rapporte nullement aux trinitaires », même si d'autres ont voulu en faire état en sa faveur ? L'on ne saurait blâmer M. Deslandres d'avoir allégé des formules inutiles les pièces trop longues, surtout modernes ; Mais on peut regretter qu'il ne nous renseigne pas toujours d'une manière assez précise sur le caractère et la valeur des documents qu'il publie.

Le livre lui-même offre des défauts de composition assez sensibles ; on le lira moins peut-être qu'on ne le consultera, et c'est regrettable. Le vaste travail que s'est imposé M. Deslandres aurait mérité d'être mieux mis en valeur. Il est vrai que le sujet était assez complexe et difficile. Au demeurant, c'est un défaut qui ne saurait diminuer la valeur documentaire de cette histoire ni par conséquent les remerciements et les éloges que nous devons à celui qui l'a entrepris.

Une erreur de détail : on ne dit pas que la fête de la Trinité « fut instituée seulement par le pape Jean XXII » (p. 141-142), mais, ce qui est bien différent, que la célébration en fut généralisée, étendue à toute l'Église par ce pontife. E.-G. LEDOS.

Histoire de l'abbaye royale et de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris. *1re période (1113-1500), par* FOURIER BONNARD. Paris, chez l'auteur, 23, boulevard Beauséjour (XVIe), 1903, in-8 de XXX-477 p. — Prix : 10 fr.

L'abbaye de Saint-Victor fut, au douzième et au treizième siècle, la

première institution religieuse de Paris, laissant bien loin derrière elle l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Elle dut son développement et sa célébrité à la place que surent lui faire dans l'organisation de l'enseignement les maîtres éminents qui vivaient dans son cloître. Richard, Hugues et Adam de Saint-Victor sont ses religieux les plus connus ; ils eurent, avec leurs disciples, sur les idées de leur époque, une influence décisive. Grâce à leurs volumineux écrits, l'abbaye resta après leur mort un foyer intense de vie intellectuelle théologique. Ses chanoines sont au premier rang des travailleurs qui ont préparé l'avènement des Universités du moyen âge.

Saint-Victor fut plus qu'une école. Le genre de vie inauguré par ses religieux sous la règle de saint Augustin et avec le titre de chanoines réguliers répondait à un besoin de l'époque ; il s'étendit aux nombreux prieurés qui lui furent alors donnés et à un grand nombre de collégiales soit anciennes soit récemment fondées. Ces maisons formèrent ce qu'on appela l'ordre de Saint-Victor.

La vie menée dans la maison chef et dans ses dépendances, l'évolution que lui imposèrent les événements, sa diffusion, sa décadence et ses restaurations ; les maîtres qui vécurent sous l'habit des victorins, leur enseignement et leurs œuvres ; les rapports de l'abbaye avec la Monarchie et l'Université ; l'administration de quelques-uns des principaux abbés ; le contre-coup du grand schisme et de la guerre de Cent ans : voilà les principaux sujets abordés par M. l'abbé Bonnard dans ce premier volume. On est de prime abord surpris de le voir en si peu de temps mettre sur pied une œuvre de cette importance ; mais il a soin de nous livrer lui-même son secret dans sa critique des sources. Les victorins du XVIIe et du XVIIIe siècle lui ont préparé la besogne. Il a eu le bon esprit d'explorer leurs annales, recueils et mémoires et de les mettre en œuvre. Personne ne l'a plus aidé que Dom Jean de Toulouse.

Le second volume de l'histoire de Saint-Victor, qui est sous presse, n'épuisera pas la mine très riche qu'il a devant lui. Il restera encore, même dans le passé de Saint-Victor, bien des parties à explorer. Pourquoi M. Bonnard ne nous donnerait-il pas un jour une histoire des prieurés de Saint-Victor ?

J.-M. Besse.

Chez Jeanne d'Arc, par Émile Hinzelin. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1904, in-8 de XI-276 p., avec 7 compositions par Victor Prouvé et 32 vues photographiques. — Prix : 6 fr.

Jeanne d'Arc écuyère, par L. Champion. Mêmes éditeurs, 1901, in-8 de XIV-260 p., avec 30 illustrations, dont 6 hors texte et une carte. — Prix : 6 fr.

La renommée croissante de Jeanne d'Arc donne lieu à la composition d'ouvrages chaque jour plus nombreux, les uns ayant un caractère et un mérite historiques plus ou moins considérables, les autres, qui

sont plutôt du domaine de la fantaisie. C'est à ce dernier genre qu'appartient celui qui a pour titre : *Chez Jeanne d'Arc*. L'auteur ne semble pas avoir eu de l'objet qu'il se proposait une conception bien nette. Sa première idée paraît avoir été de nous donner une impression vivante du milieu natal de l'héroïque vierge, et il a en effet consacré un très grand nombre de pages à s'efforcer de produire en nous l'image pittoresque de Domremy et des environs. Il y a quelquefois réussi. Ses aptitudes pour la géographie poétique ne seraient donc pas à dédaigner, s'il ne les gâtait par une affectation ultra-romantique et par un véritable abus de botanique multicolore. On ne tarde pas non plus à se sentir fatigué de ses élans trop cherchés et trop pleins de soubresauts. Mais ce qui est plus fâcheux c'est que, non content de ses prouesses de lyrisme descriptif, l'auteur, sortant de son cadre et de sa compétence, a voulu aussi considérer et apprécier la véritable figure de Jeanne et l'ensemble de sa carrière, c'est-à-dire faire œuvre de critique et d'historien, ce à quoi il est manifeste qu'il était très mal préparé. Le portrait qu'il nous offre de la Pucelle est manqué absolument. Il suffira de dire que, reprenant une idée depuis longtemps jugée et rejetée par une saine critique, il fait de Jeanne une « druidesse sainte, » une seconde « Velléda », conception d'autant plus déraisonnable que « Velléda » ne fut rien moins qu'une « druidesse ». Sans remonter à une plus haute érudition, si l'auteur avait seulement ouvert la *Nouvelle Biographie générale* de MM. Firmin-Didot, il y aurait vu que « Velléda, prophétesse *germaine*, vivait dans la seconde moitié du premier siècle, etc. » En ce qui concerne Jeanne d'Arc, l'information historique de l'auteur n'est guère plus sûre, et nous avons noté dans cet ouvrage de notables omissions et de graves inexactitudes. Nous regrettons de n'en pouvoir louer le texte autant que l'exécution typographique, qui est remarquable, et l'illustration photographique, fort intéressante.

— C'est aussi un livre de *genre* plutôt qu'un livre d'histoire que l'ouvrage publié, il y a quelques années déjà, par M. L. Champion, capitaine commandant au 5e chasseurs, et intitulé : *Jeanne d'Arc écuyère*. Les deux idées dont s'est inspiré le vaillant officier, à savoir son enthousiasme pour Jeanne, d'une part, et, d'autre part, son goût passionné pour l'équitation militaire, ne se lient ensemble dans ce volume qu'au moyen de rapprochements quelquefois forcés et de conjectures qui sont loin d'être toujours plausibles. De plus, en ce qui concerne Jeanne, l'information, procédant d'ouvrages de seconde main de valeur inégale, laisse trop souvent à désirer. L'ouvrage dont il s'agit n'est donc pas un livre bien conçu ni bien exact, et il ne doit être lu qu'avec précaution. Mais c'est un livre doublement *senti*, dont les défauts n'empêchent pas d'y reconnaître l'essor d'un vif esprit et les battements d'un noble cœur. M. S.

Le Mariage de Marie-Antoinette, par MAURICE BOUTRY. Paris, Émile-Paul, 1903, in-8 de 97 p.

Tous les historiens de Marie-Antoinette ont raconté son mariage ; mais nul ne l'a fait avec le luxe de détails et l'abondance de documents déployés par M. Maurice Boutry dans la brochure que nous annonçons aujourd'hui. Louis XV avait toujours rêvé une union entre sa famille et la Maison d'Autriche, comme conséquence et complément de l'alliance nouvelle, qui, il ne cessait de le redire, était son œuvre. Cette union, Marie-Thérèse ne la souhaitait pas moins. Choiseul était entré avec ardeur dans les vues de son maître. Une intrigue avait cherché à placer sur le trône de France une nièce de la dernière Dauphine, Marie-Josèphe de Saxe. L'intrigue fut vite déjouée ; mais il y avait plusieurs archiduchesses, Marie-Caroline, Élisabeth, Marie-Amélie. Laquelle serait choisie? Ce fut le marquis de Durfort, ambassadeur à Vienne, dès le commencement de 1767, qui dirigea les négociations et elles aboutirent à Marie-Antoinette, Madame Antoine comme on l'appelait à Vienne, la plus jeune des filles de l'Impératrice. Quelques mois après, on se préoccupa de lui donner une éducation française, des professeurs furent envoyés de France.

Noverre lui apprit la danse, Sainville le chant, Aufresne la déclamation ; et l'abbé de Vermond, nommé par Choiseul, sur la désignation de l'évêque d'Orléans, fut chargé de compléter son instruction, quelque peu négligée par les grandes maîtresses Brandeiss et Lerchenfeld. M. Boutry confirme les appréciations des plus récents historiens de Marie-Antoinette sur l'abbé de Vermond ; il le venge des calomnies de Mme Campan, jalouse de son influence. Après de longs débats sur l'étiquette, dont le marquis de Durfort se tira à son honneur, et que l'auteur raconte suivant les dépêches officielles, après des fêtes brillantes où éclata la magnificence française, le mariage fut célébré par procuration le 19 avril 1770, dans l'église des Augustins, et, le 21, la nouvelle épouse quitta cette patrie qu'elle ne devait plus revoir. Choiseul avait songé à aller au-devant d'elle pour la recevoir lui-même. Mais les précédents s'y opposèrent et ce fut le comte de Noailles à qui fut confiée cette mission enviée. On connaît tous les détails de cette remise dans l'île du Rhin, où la Dauphine dut se séparer de sa suite autrichienne et de tout ce qui lui rappelait son pays, afin d'être désormais toute Française. On sait aussi, par les récits du temps, la bonne grâce et le succès de la jeune princesse qui soulevait partout sur son passage l'enthousiasme populaire. M. Boutry le constate comme tous les historiens qui l'ont précédé. Qui eût pu prévoir alors que cette explosion de joie et d'affection se transformerait si promptement en cris de haine ?

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Histoire de l'émigration pendant la Révolution française, par Ernest Daudet. T. I. Paris, Poussielgue, 1904, petit in-8 de VII-405 p. — Prix : 5 fr.

Depuis plusieurs années, M. Ernest Daudet travaille d'une façon intermittente à l'histoire de l'émigration. Il en a éclairé plusieurs parties, d'abord par son exposé des relations des Bourbons avec la Russie et en dernier lieu par son étude sur la *Conspiration de Pichegru*. Aujourd'hui, mettant à profit sa familiarité croissante avec les personnages et les documents de cette période, il essaie un tableau d'ensemble, destiné à servir de complément et de contre-partie aux travaux qui ont pour objet la Révolution proprement dite.

Ce premier volume (il y en aura sans doute deux) est consacré aux événements compris entre 1789 et 1797. Il s'agit de l'émigration comme parti politique et comme force militaire. Il faut bien reconnaître qu'à ce double point de vue, l'émigration nous présente une suite ininterrompue de déceptions et d'avortements. Cela commence à Turin, se poursuit à Coblentz, à Vérone, à Hamm, à Quiberon, et, après le 18 Fructidor, terme du présent volume, cela agonisera misérablement à travers d'absurdes intrigues, d'où toutes les vertus qui fortifient la politique d'un parti, sauf la fidélité, sont absentes.

Si le sujet est ingrat, les documents abondent. Les émigrés ont d'autant plus écrit qu'ils ont moins agi. M. Daudet s'est renseigné dans les archives publiques et privées, depuis Chantilly jusqu'à Moscou. Plusieurs familles de marque lui ont confié leurs papiers. Avec la facilité d'assimilation qui le distingue, l'auteur de l'*Histoire de la Restauration*, de *la Police et les Chouans sous le premier Empire* a composé avec ces éléments un récit clair, attachant, à la fois indulgent et impartial; j'y regretterais seulement une mise en scène un peu trop fréquente des personnages, non par leurs écrits, ce qui est rigoureusement historique, mais par des paroles ou des conversations dont le lecteur peut suspecter l'absolue exactitude (V. p. 95, 143, 231, 368, etc.). L'historien ne saurait user de ce procédé, courant dans le roman, qu'avec une extrême prudence. Les notes sont rares. M. Daudet aurait pu les multiplier, mais on voit qu'il a voulu surtout fournir au public un livre plus complet et moins superficiel que l'*Histoire des émigrés* de Forneron. J'aime à croire qu'après la publication du second volume les lecteurs penseront qu'il a atteint son but.

L. P.

Le Roman d'un conventionnel. Hérault de Séchelles et les Dames de Bellegarde, par Ernest Daudet. Paris, Hachette, 1904, in-12 de VIII-294 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Terreur, à côté de ses tragédies, hélas! trop authentiques, a eu ses romans qui, vus à distance, nous reposent de l'histoire. On a raconté celui de Camille Desmoulins et de Lucile, on nous a montré Robespierre

chez Mmes de Sainte-Amaranthe ; le Jura a connu les égarements « patriotiques » de Mlle de Malseigne ; voici maintenant M. Ernest Daudet qui nous détaille, pièces en main, l'intrigue passagère nouée en Savoie entre Hérault de Séchelles et son collègue Simond, d'une part, Adèle et Aurore de Bellegarde, d'autre part. Le premier était un homme d'ancien régime, élevé avec une sollicitude toute paternelle par un grand personnage, le maréchal de Contades ; il n'en devint pas moins un « magistrat nouvelle couche », dont la Révolution acheva de bouleverser la vie, qu'elle finit par disqualifier et faire disparaître.

Envoyé en Savoie à la fin de 1792, il y présida à la conquête légale du pays succédant à l'invasion militaire. Deux filles d'aristocrate, revenues de l'émigration dans l'espoir de sauver leurs biens, lui ouvrirent leur hôtel de Chambéry et leur château des Marches, se mêlèrent à la cohue sans-culotte, et finalement s'affichèrent, avec lui et son collègue, au point de braver le scandale et de les suivre à Paris. C'était rompre à la fois avec la famille et avec la patrie. Leur roman à peine ébauché finit dans le sang. Hérault de Séchelles et Simond périrent sur l'échafaud, les « nommées Bellegarde » furent incarcérées. Elles se mêlent ensuite obscurément au demi-monde du Directoire. Le fils de l'aînée devint plus tard, sous le nom de Genoude, une sorte de personnage politique et littéraire dans le monde royaliste. Elles moururent, l'une en 1830, repentante, l'autre en 1840, chanoinesse d'un chapitre noble allemand.

M. Daudet a reconstitué cette triste histoire, intéressante cependant pour la psychologie de la période révolutionnaire, avec des documents recueillis un peu partout, des publications contemporaines et des témoignages dont les deux plus curieux sont ceux d'Aimée de Coigny (la *Jeune Captive*) et de Lamartine dans leurs Mémoires. Son récit, dont il n'a pu malheureusement éclairer toutes les parties, est illustré de gravures hors texte, dont deux portraits d'Hérault et deux d'Adèle de Bellegarde. On peut voir l'un de ceux-ci au Louvre, en regardant la femme brune qui supplie à genoux, au premier plan du tableau des *Sabines*, par David. L. P.

Ambassade en Espagne de Jean Ébrard, seigneur de Saint-Sulpice, de 1562 à 1565, et Mission de ce diplomate dans le même pays en 1566. Documents classés, annotés et publiés par Edmond Cabié. Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de xxviii-472 p. — Prix : 7 fr.

On ne saura jamais combien de documents historiques de premier ordre restent encore enfouis dans des collections particulières, que leurs possesseurs sont quelquefois les premiers à ignorer. Un érudit albigeois, M. Edmond Cabié, a eu la bonne fortune de pouvoir dépouiller tout un dossier de pièces inédites provenant des papiers de

Jean de Saint-Sulpice, ambassadeur de Charles IX en Espagne, près de Philippe II. Le château de Saint-Sulpice existe toujours en Quercy ; mais la branche des Ebrard, à laquelle il appartenait, s'est éteinte avec Bertrand, fils de Jean, blessé mortellement à Coutras. Plus de trois siècles se sont écoulés, et la correspondance de l'ambassadeur avec les personnages du temps se retrouve intacte, formant aujourd'hui la matière d'une importante publication. Selon l'usage, Saint-Sulpice avait gardé toutes les lettres qui lui étaient adressées ; et tandis que ses dépêches sont conservées à la Bibliothèque nationale en deux belles copies et même en originaux, une partie de ses minutes et particulièrement les réponses confidentielles que lui adressaient le Roi, la Reine-mère, les ministres, — qu'on avait tout lieu de croire disparues, — se retrouvent dans la collection communiquée à M. Cabié, et dont il a voulu faire profiter les futurs historiens.

Il est même assez singulier de rencontrer dans ce recueil nombre de lettres autographes de Catherine de Médicis adressées à sa fille Élisabeth de Valois, la troisième femme de Philippe II. A cette époque, toutes les correspondances étaient portées par des envoyés spéciaux, que l'on nomme souvent dans les dépêches, et remises directement à l'ambassadeur. Quand on avait affaire à un prince aussi soupçonneux que le roi d'Espagne, on tenait tout secret. Il est probable que Saint-Sulpice reprenait les lettres de la Reine-mère après les avoir communiquées à Élisabeth, de peur qu'elles ne fussent lues par son mari. Toujours est-il qu'on possède sur les événements importants des années 1562 à 1565, nombre de renseignements absolument nouveaux et imprévus. M. Cabié n'a pas prétendu faire une publication scientifique : il s'est contenté souvent de donner un résumé des pièces ; il ne s'est pas minutieusement attaché aux scrupules paléographiques. Mais son Introduction dit tout ce qu'il était bon de savoir sur Jean de Saint-Sulpice : il a donné des indications suffisantes sur les événements et les hommes dont il est question ; il a fait une bonne table analytique et onomastique. C'est une publication estimable, qu'il faut joindre à tant d'autres qui ont été publiées dans ces dernières années sur la fin du XVIe siècle.

G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny, formé par AUGUSTE BERNARD, complété, révisé et publié par ALEXANDRE BRUEL. T. VI (*1211-1300*). Paris, Leroux, 1903, in-4 de XVI-762 p. — Prix : 20 fr.

Auguste Bernard, qui avait publié le Cartulaire de Savigny, passa les dernières années de sa vie à reconstituer l'ancien chartrier de Cluny, dans la mesure où la dispersion des documents le permettait. La mort ne lui laissa pas le temps de mener à terme cette vaste entreprise. M. Alexandre Bruel fut chargé de la continuer. Le premier volume de ce

recueil parut en 1876; nous voilà, avec le sixième, arrivés au dernier de la collection projetée; il ne manque plus qu'un volume de tables.

Le rôle considérable joué par Cluny, qui fut la première abbaye de la chrétienté, fait du recueil de ses chartes une publication de la plus haute importance ; toutefois les documents contenus dans les premiers volumes restent dans la catégorie de ceux que renferment la plupart des cartulaires ; ils sont seulement plus nombreux et viennent de plus haut et de plus loin. Tous concernent la fondation du monastère, l'extension et la modification des domaines, la nature de ses droits et de ses privilèges. Nous arrivons avec le cinquième volume à une classe de documents qui ne se trouvent pas ailleurs. Cluny devint le centre d'une vaste organisation féodale et monastique, dont les fiefs religieux se trouvaient un peu partout dans la chrétienté occidentale, même en Palestine. L'abbaye mère forma peu à peu, pour le gouvernement de ses moines et l'administration de ses biens dispersés partout, une chancellerie pouvant supporter la comparaison avec celle de puissants États. Dès lors le recueil de ses chartes prend un intérêt tout spécial : on y trouve des diplômes pontificaux très nombreux; il y en a qui proviennent des principales Cours de l'Europe et d'un grand nombre de diocèses. Ils n'ont pas seulement trait à la constitution et à l'organisation de la propriété monastique, à la concession et à la conformation des privilèges.

Cluny se formait en ordre véritable, avec supérieur général, division en provinces, avec chapitres généraux, visites canoniques, tous les organes que comporte le fonctionnement d'un ordre monastique. Les deux derniers volumes de M. Bruel font assister, année par année, à la formation et au développement de cet ordre. Le *Bullarium cluniacence*, la *Bibliotheca cluniacensis*, les statuts des abbés, quelques visites, des *deffinitiones* d'un certain nombre de chapitres généraux fournissaient déjà de précieux éléments pour l'histoire de l'ordre. Mais que de lacunes encore ! M. Bruel les comble en grande partie pour le XIIe siècle. Il ne donne pas le texte de tous les documents, mais il indique, dans leur ordre chronologique, tous ceux qui sont parvenus à sa connaissance; il renvoie tantôt au Bullaire ou aux Registres des Papes, tantôt à la *Bibliotheca cluniacensis* ou à d'autres recueils, lorsqu'il s'agit de documents publiés. Ceux qui ne sauraient être qualifiés de chartes sont signalés, avec l'indication du dépôt où on peut les trouver : c'est le cas des visites des monastères. Cela suffit pour nous donner une idée de la masse énorme de textes importants et d'indications utiles fournie par les volumes de M. Bruel. Qu'il nous soit permis, toutefois, d'exprimer le regret de ne point trouver à la fin de chaque volume la table des chartes qu'il renferme.

L'histoire de Cluny et de son ordre ne se termine pas au commen-

cement du XIVe siècle. Il serait bien à désirer que le recueil ne s'arrêtât point à l'année 1300. D'autant plus que les documents surabondent à partir de cette époque. La première publication à faire serait celle des chapitres généraux. M. Bruel, dans un remarquable article de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, nous a fait connaître le fonctionnement de cette institution et indiqué les *deffinitiones* conservées à la bibliothèque du Palais Bourbon et à l'Arsenal. Depuis lors, M. Ulysse Robert avait entrepris l'édition de ces documents. La copie était terminée; les matériaux d'une annotation très abondante étaient réunis; l'Introduction était à peu près terminée; il n'y avait plus que la dernière main à mettre à cet important travail, lorsqu'une mort subite termina la carrière du savant éditeur. L'auteur du *Recueil des chartes de Cluny* est tout désigné, semble-t-il, pour continuer l'œuvre interrompue du regretté Ulysse Robert. J.-M. Besse.

Le Cartulaire de l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély, par Georges Musset. T. II. Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de CCLIII-463 p. (Publication de la Société des *Archives historiques de Saintonge et de l'Aunis.*) — Prix : 15 fr.

Le premier volume du *Cartulaire de l'abbaye Saint-Jean d'Angély* a paru en 1901 ; nous l'avons alors présenté aux lecteurs du *Polybiblion*. Les 160 chartes réservées pour le second volume sont celles qui offrent le moins d'intérêt ; la dernière est de la fin du douzième siècle. Elles conservent le souvenir de ventes, d'échanges, et surtout de donations peu considérables d'ordinaire. Les bienfaiteurs sont quelquefois des gens de condition médiocre; on remarque aussi les familles seigneuriales du voisinage et les ducs d'Aquitaine. Ils donnent des droits, des églises, des terres, des pêcheries et des marais salants. Nous n'avons rien de particulier à signaler dans ce recueil de chartes.

L'ancien chartrier de Saint-Jean-d'Angély a laissé de nombreuses épaves; M. Musset les connaît. La Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis lui fourniront bientôt, espérons-le, le moyen de les communiquer au public. Pour le moment, il complète son cartulaire par un certain nombre de pièces annexes dont plusieurs méritent d'être signalées: une bulle d'Urbain II, du 29 décembre 1096, une de Clément V du 25 janvier 1306, et d'Innocent VIII du 16 avril 1490. Cette série de documents se termine par le « Dénombrement rendu au Roi par l'abbé Chabot, présenté à la Chambre des comptes de Paris le 21 juin 1549 » : c'est un état exact de la situation temporelle de l'abbaye quelques années avant les guerres de religion.

L'éditeur du Cartulaire a placé en tête de ce volume une histoire de l'abbaye, où il a fait entrer les faits historiques recueillis par lui grâce à un dépouillement consciencieux des sources imprimées et manus-

crites. Nous regrettons l'importance qu'il a cru devoir donner à un récit d'époque postérieure pour y découvrir des renseignements sur les origines assez nuageuses du monastère : c'est la seule réserve que nous ayons à formuler. M. Musset travaille pour les historiens ; or, ce sont des faits que les historiens réclament : ils seront satisfaits de lui après la lecture des deux cents pages où il distribue sous le gouvernement de chaque abbé tout ce qu'il lui a été donné de connaître. Il fournit ensuite des renseignements copieux sur les constructions de l'abbaye, sur les monastères et églises qui en dépendaient, sur ses nombreux privilèges et sur ses revenus.

Un travail tel que celui de M. Musset honore son auteur et la société qui le publie. La Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis s'est ménagé fréquemment pareil honneur. Grâce à son active générosité, nous possédons sur le passé de ces deux provinces des instruments de travail précieux. Sa tâche est loin d'être finie. Elle saura la poursuivre dignement, nous en avons la conviction. J.-M. Besse.

Notre-Dame de l'Épine. La Statue miraculeuse. *Deuxième Réponse à M. Misset*, par l'abbé Pannet. Châlons-sur-Marne, imp. Martin, 1904, in-8 de 113 p.

Les Victorins de Toussaints-en-l'Ile, curés et seigneurs de l'Épine-Melette du XIIe au XVIe siècle. *Deuxième Réponse à M. Pannet*, par l'abbé Misset. Paris, Champion, 1904, in-8 de 80 p.

Dans la première de ces brochures, M. l'abbé Pannet continue l'ardente polémique qu'il a engagée contre M. l'abbé Misset, et s'efforce à nouveau de défendre la légende de N.-D. de l'Épine. Mais son argumentation en faveur de cette légende est tellement confondue avec toute une série de ripostes violentes à l'adresse de son adversaire qu'il est difficile, pénible même de la suivre. Le lecteur qui parvient à la dégager de ce flot de reproches amers et d'insinuations regrettables, constate que l'effort principal de M. l'abbé Pannet est dirigé contre cette assertion que la cure de l'Épine-Melette aurait été une cure *régulière* dépendant de l'abbaye victorine de Toussaints. Il est clair, en effet, que si cette cure a toujours été *séculière*, comme il le prétend, on ne peut pas admettre la thèse de M. l'abbé Misset, suivant laquelle le culte si simple et si touchant de l'espinéi victorin aurait été, à un moment donné, pitoyablement altéré à l'aide d'un prétendu miracle. Dans sa *Première Réponse*, M. Pannet avait déjà présenté contre la présence des victorins à l'Épine certaines objections qui pouvaient sembler de quelque poids à des personnes n'ayant pas étudié directement la question, et moi-même j'avais exprimé le souhait que M. Misset démontrât plus clairement que la cure de l'Épine avait été régulière et victorine. Dans cette *Deuxième Réponse à M. Misset*, pour qu'on sache bien qu'il met le savant abbé au

défi de faire cette démonstration, il ne craint pas de nier absolument que la cure de l'Épine ait jamais pu être occupée légitimement par un victorin, et va même jusqu'à se demander si l'abbaye de Toussaints elle-même a réellement été victorine.

— En mainte occasion on a pu voir combien il est dangereux de provoquer M. Misset sur un terrain où il a accepté la lutte ; on en sera plus convaincu encore, lorsqu'on aura lu sa *Deuxième réponse à M. Pannet.* On lui a demandé une preuve, une seule preuve de ce qu'il avait avancé, et voici qu'il en apporte deux, trois, quatre, etc., et quelles preuves ! C'est d'abord une liste des abbés victorins des provinces de Reims et de Sens, tirée d'un manuscrit victorin de la Bibliothèque nationale, liste, donnant pour l'année 1340 le nom de l'abbé de Toussaints ; puis c'est une série de textes montrant avec la plus grande évidence que l'Épine-Melette était un prieuré-cure, appartenant à cette abbaye ; enfin c'est la très importante bulle d'Adrien IV (1158), autorisant les abbés de Toussaints à installer des chanoines de leur ordre dans toutes les églises qui dépendaient d'eux et à charger l'un de ces derniers des fonctions de curé. De ces documents et de plusieurs autres, il ressort indubitablement que l'abbaye de Toussaints était victorine et que l'Épine avait pour curé un religieux de cette abbaye. Or, de ce fait ainsi définitivement établi, et mieux prouvé que beaucoup d'autres sur lesquels on ne discute pas, il faut tirer cette conclusion que la légende de Notre-Dame de l'Épine est fausse, puisque, de l'avis de ses défenseurs, son authenticité est inconciliable avec la présence des victorins à l'Épine. Aux tenants d'une pieuse, mais insoutenable fable, il ne restera désormais pour la défendre d'autres moyens que ceux déjà employés par certains d'entre eux, qui consistent à accuser M. l'abbé Misset de tendances rationalistes et à le ridiculiser dans des pamphlets anonymes. Outre que leur cause condamnée n'en souffrira que davantage, M. l'abbé Misset sera vengé par l'approbation unanime des érudits et par la sympathie de la majorité de ses confrères du diocèse de Châlons.

LÉON CLUGNET.

La Vallière, le château, la châtellenie et les fiefs qui en dépendaient, par ALFRED GABEAU. Tours, imp. Bousrez, 1903, in-8 de 200 p.

En même temps que M. Le Brun consacrait une étude approfondie aux *Ancêtres de Louise de la Vallière*, M. Gabeau retraçait l'histoire de la terre et seigneurie de La Vallière. Son travail a eu pour principale source un inventaire des titres de la seigneurie dressé au mois de mai 1736 et actuellement déposé en l'étude de Me Delaroche, notaire à Amboise. Grâce aux mentions très nombreuses contenues dans cet inventaire, M. Gabeau a pu non seulement pour la châtellenie elle-

même, mais pour les fiefs qui s'y rattachaient, le Puy, Orfeuil, Boissay, la Papélardière, Reugny, la Roche, etc..., en donner des descriptions étendues à diverses périodes, dresser des listes de possesseurs et montrer la part qu'ont eue dans l'agrandissement du domaine les ancêtres les plus immédiats de Louise de la Vallière. Plusieurs pages des plus intéressantes sont consacrées à l'état actuel du château de la Vallière où sont encore conservées plusieurs peintures du XVIe siècle.

J. L.

La Peur en Dauphiné (juillet-août 1789), par PIERRE CONARD. Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1904, in 8 de 282 p., avec croquis et carte. — Prix : 7 fr.

Le Dauphiné, on le sait, est une des provinces où le mouvement de 1789 éclata avec le plus d'élan. On n'a pas oublié la grande assemblée de Vizille qui en donna presque le signal. Mais il semble que cette attitude libérale de la noblesse et de la haute bourgeoisie ait rencontré peu de sympathie dans le peuple. Toujours est-il qu'il leur en témoigna peu de reconnaissance. La seule réforme à laquelle s'intéressaient les populations des campagnes, était l'abolition immédiate du régime féodal. Quelques jours après la prise de la Bastille, le 27 juillet, le bruit se répand que des brigands venus on ne sait d'où, d'autres disent des troupes du roi de Sardaigne, viennent ravager le pays. La nouvelle gagne de proche en proche avec la rapidité de l'éclair. Les paysans s'arment pour défendre leurs maisons contre les brigands ou contre les Sardes. Mais lorsqu'il est prouvé que ce bruit est mensonger, que ni brigands ni troupes sardes n'apparaissent, ces mêmes paysans qui se sont levés pour défendre les propriétés, attaquent les châteaux, les pillent, les brûlent, vident les caves, exigent qu'on leur remette les terriers qu'ils jettent dans le feu, maltraitent et parfois veulent assassiner les châtelains qui sont forcés de fuir. Nul n'est épargné, pas plus les membres du Parlement, comme le marquis d'Ornacieux et le comte de Vaux que les membres de l'Assemblée nationale, comme le marquis de Langon et le comte de Virieu : ce dernier même est un des plus pillés. Les autorités assistent presque impassibles à cette jacquerie ; le commandant militaire de la province lui-même, le comte de Durfort, hésite à envoyer des troupes pour réprimer la révolte. Ce n'est guère qu'au bout de quinze jours qu'en se décide à sévir. Et aussitôt tout rentre dans l'ordre.

Tel est le très intéressant récit fait par M. Pierre Conard, à l'aide de recherches considérables dans les riches archives du Dauphiné. Mais quelle a pu être la cause de ce soulèvement inattendu qui éclata en même temps non seulement dans le Dauphiné, mais dans toute la France? L'Assemblée ordonna une enquête qui n'aboutit pas. M. Conard

l'attribue à peu près uniquement au mécontentement causé dans les campagnes par l'exercice arbitraire des droits féodaux. Nous ne nions pas qu'il ait pu y avoir là une explication. Mais elle nous semble insuffisante; comment se fait-il qu'à *la même date*, dans *toute la France*, sur les points les plus éloignés, en Angoumois, en Périgord, en Berry, en Dauphiné, ailleurs encore, le même bruit se répande d'une invasion soit de brigands soit d'étrangers, que la même peur s'y manifeste, et que cette peur y dégénère, partout, en une même insurrection contre les seigneurs, insurrection qui, la plupart du temps, prétend s'autoriser d'un ordre du Roi. Malgré les très consciencieuses recherches de M. Conard, il ne nous semble pas que la question soit résolue.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Politique chrétienne, par A.-D. SERTILLANGES. Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de XVI-266 p. — Prix : 3 fr.

Ce volume complète très heureusement la série des études religieuses et sociales données depuis quatre ans par le distingué professeur de l'Institut catholique. L'auteur montre qu'il y a une politique chrétienne en ce sens qu'il y a un concept chrétien de la nature humaine qui entraîne un changement complet dans la manière d'envisager le but de la société. Au point de vue païen que l'on voudrait aujourd'hui faire prévaloir de nouveau, l'homme est fait pour l'État, il n'a aucun droit vis-à-vis de l'État dont il dépend complètement. Au point de vue chrétien, l'homme est ici-bas dans un état de passage, il a un but ultérieur, la société n'est faite que pour l'y aider et par conséquent il a des droits que la société doit respecter. Les droits de l'homme, dont on se réclame aujourd'hui, tout en en tenant fort peu de compte, sont une conception d'origine chrétienne.

L'auteur juge que la cause profonde de la crise actuelle, c'est l'abandon de l'idée sociale que propose l'Église catholique : il faut avant tout travailler à la ramener dans l'opinion. Il se rencontre ici admirablement avec un homme d'un tout autre milieu, M. Ripert, député de Marseille, déclarant naguère que l'origine de tous les abus est le matérialisme pratique des électeurs. Le professeur de l'Institut catholique pense donc que tous les remèdes proposés, même l'appel à la liberté, sont insuffisants. Ce qu'il faut, c'est rétablir Dieu dans la vie sociale, c'est que les catholiques montrent partout et toujours dans leur conduite que Dieu est le but dernier de l'homme et de la société et que, par leurs discours, ils répandent cette notion dans le peuple. « Si les chrétiens du temps de Néron, dit l'auteur, eussent été les libres citoyens que nous sommes, citoyens d'une démocratie, armés du vote autant que nos adversaires, plus nombreux qu'ils ne sont, armés de la presse et de la liberté de propagande, qui peuvent quand nous le

voudrons tout changer, croyez-vous que ces héros, sachant si bien mourir, n'auraient pas su agir aussi et bouleverser de fond en comble, en quelques années de propagande ardente autant que pacifique, toute cette législation païenne ? » D'aucuns penseront peut-être qu'il y faudrait un peu plus de temps que l'orateur ne suppose. Mais il est bien certain que si les catholiques avaient, en grand nombre, l'esprit apostolique, avec leur supériorité intellectuelle, avec les moyens qui leur restent et qu'on ne peut leur enlever, parce que plusieurs, parmi leurs adversaires, en ont autant besoin qu'eux, ils pourraient assez promptement retourner l'opinion des masses. S'ils n'ont pas l'esprit apostolique, de quel droit se plaindraient-ils de la Providence ?

Le livre que nous présentons est donc un véritable manifeste. Il ne plaira pas à tout le monde ; il s'élève trop au-dessus des questions de parti. Mais on ne peut contester qu'il soit inspiré par une raison supérieure et qu'il touche à la plus profonde des plaies de la société moderne. D. V.

Quand les peuples se relèvent, par Henri Mazel. Paris, Perrin, 1902, in-12 de 355 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Henri Mazel a renouvelé de l'antiquité un procédé assez ingénieux pour donner de la vie aux dissertations abstraites : c'est celui du dialogue. Ses interlocuteurs sont d'ailleurs eux-mêmes des types abstraits ; ils ne sont pas des individus déterminés ; par leurs fonctions ou leur situation sociale, ils sont les organes d'un certain nombre de sentiments que l'auteur suppose former le fonds commun des pensées de la catégorie sociale à laquelle ils appartiennent. Ce sont : le châtelain, le député, le président de la Chambre de commerce, le général, le sénateur, le professeur à la Faculté des lettres, le docteur. Tous ces personnages sont des contemporains et ils examinent, dans une série de dialogues, les différentes questions qui naissent de l'observation de l'état actuel de la France et que motivent les inquiétudes qu'on peut concevoir sur son avenir : l'importance de la défaite et de la victoire, l'influence réelle des lois, de la religion, de la race, les questions constitutionnelles, l'organisation de la magistrature, la décentralisation, le fonctionnarisme, l'instruction militaire, l'enseignement, la dépopulation.

L'auteur remue ainsi beaucoup d'idées ; il le fait d'une manière intéressante et non sans esprit. La forme du dialogue lui permet de toucher d'une manière légère à quelques-uns de nos préjugés un peu ridicules et, l'on reconnaît souvent dans l'ironie la manière de M. Anatole France. Mais il sera permis de dire qu'il est bien difficile de dégager de l'œuvre des conclusions précises. Les derniers mots du sommaire analytique sont ceux-ci : « Tout peuple en danger peut se

relever, et tous les remèdes sont bons. » Il nous paraît impossible de tomber d'accord avec l'auteur sur la seconde proposition. Quand un peuple est réellement en danger, la maladie est trop grave pour que les remèdes anodins produisent quelque effet. Il lui faut pour stimuler ses énergies endormies, de grands événements, une grande foi, une grande passion, et surtout « quand les peuples se relèvent », ils ne dissertent pas. Jamais on n'a tant et si bien philosophé qu'à Athènes après la conquête romaine.

EUGÈNE GODEFROY.

Les Français de mon temps, par le vicomte G. D'AVENEL. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de II-352 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un simple coup d'œil jeté sur la table des matières nous apprend que ce livre traite de maints sujets. Mais il faut l'avoir lu pour soupçonner la multiplicité des questions qu'il aborde dans chaque chapitre. L'impression générale est, en bien et en mal, celle d'un recueil d'articles de journaux. Le style est brillant, facile, et la plume alerte de M. d'Avenel court avec aisance d'un développement à un autre. Mais à côté d'opinions originales et marquées au coin du bon sens, on rencontre chemin faisant un certain nombre d'idées pas très neuves, de jugements hâtifs et de théories superficielles. Dans cette seconde catégorie nous rangeons la thèse, empruntée à M. Demolins, qui dénie au gouvernement presque toute importance, et cette autre doctrine chère aux démocrates chrétiens, selon laquelle, en dépit des apparences, la situation de l'Église catholique, sous le régime de persécution administrative auquel elle est présentement soumise, serait préférable à celle dont elle jouissait sous l'ancienne monarchie. Tout l'esprit de l'auteur suffit à peine à rendre supportables de tels paradoxes.

H. RUBAT DU MÉRAC.

L'Américanisme, par ALBERT HOUTIN. Paris, E. Nourry, 1904, in-8 de VII-497 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Houtin s'est fait à Angers et à Paris une célébrité de maussade pince-sans-rire qui lui a peut-être valu dans certain clan quelques rares sympathies peu enviables, mais lui a par contre mérité, sinon la colère, du moins la pitié attristée des catholiques sincères et... l'inscription de plusieurs de ses livres au catalogue de l'Index. Sa *Question biblique chez les catholiques de France au* XIXe *siècle* n'est qu'un pamphlet, et sa *Controverse de l'apostolicité des Églises de France au* XIXe *siècle* serait capable de rendre à nouveau suspecte une thèse que d'autres avant lui avaient su faire agréer par leur talent. Un homme sensé, un prêtre correct, averti par le résultat de ses efforts précédents, aurait changé de manière ou se serait résolu au silence,... se serait abstenu en tous cas d'aborder à nouveau des matières délicates.

Personne, de fait, ne sentait le besoin de voir jeter de l'huile sur le feu mal éteint d'une discussion que Léon XIII avait magistralement déclarée close en légitimant par ses leçons élevées les critiques formulées naguère contre l'aeckérisme. Dans un but qu'on ne peut guère entrevoir, M. Houtin s'est efforcé d'aiguillonner les deux anciens partis par des récits incomplets, des citations forcément tronquées, des excitations à peine voilées, et brodant sur le tout, de sardoniques éloges ou de coupables restrictions. L'auteur expose d'abord les hauts faits de l'américanisme aux États-Unis, puis il décrit la continuation de sa campagne en France. La seule utilité qu'on pourrait accorder à son livre, c'est d'avoir réuni une bibliographie complète des ouvrages ou articles relatifs à l'américanisme; c'est aussi d'avoir produit des documents puisés sans doute à une collection privée et qu'on ne nous avait pas jusqu'ici fait connaître en France. Grâce à eux, abstraction faite des commentaires dont les encadre M. Houtin, le lecteur intelligent pourrait peut-être établir plus aisément son jugement. Constatons en finissant que les provocations de l'auteur sont demeurées sans résultat sensible : un silence de mort a plané sur son œuvre qui était destinée à recueillir les mêmes lauriers que ses aînées. La Sacrée Congrégation de l'Index, en effet, a jugé cet ouvrage non moins dangereux que les précédents et l'a condamné par décret du 3 juin 1904. N.

La Question d'Orient et son caractère économique, par C.-R. Geblesco. Paris, Perrin, 1904, in-18 de 216 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans cet ouvrage dédié à M. Take Jonesco, ancien ministre roumain, l'auteur s'attache à interpréter la question d'Orient en fonction des faits économiques. C'est là un point de vue nouveau et intéressant. M. Geblesco prend sa thèse *ab ovo*, c'est-à-dire aux lointaines invasions de Darius, puis des clérouques athéniens. Il retrace rapidement l'histoire des peuples balkaniques, et montre que l'on doit chercher le secret des variations politiques des États de l'Europe occidentale et de la Russie aux XVIIIe et XIXe siècles, dans la transformation de leur situation commerciale vis-à-vis de l'Orient. M. Geblesco se place souvent, comme il est naturel, au point de vue roumain ; certains chapitres, comme celui où il se déclare partisan d'une limitation des droits des israélites en Roumanie n'ont qu'un rapport lointain avec le sujet plus général que l'auteur s'est proposé de traiter. M. Geblesco s'effraie de la prédominance de l'Autriche sur le Danube, en Albanie et en Macédoine ; ce n'est pas qu'il souhaite l'intervention des Russes, injustes détenteurs de la Bessarabie roumaine, comme les Austro-Hongrois le sont de la Transylvanie valaque et de la Bukovine moldave. Il exclut la possibilité d'une fédération balkanique et préconise l'alliance de la Roumanie avec ses sœurs latines, la France et surtout

l'Italie. A son avis, cette dernière puissance, hypnotisée par la triplice, ne s'est pas suffisamment souciée de conquérir les marchés de l'Albanie et de la Roumanie. Mais le moyen indiqué par M. Geblesco pour atteindre ce but me paraît chimérique. Il s'agirait de créer une ligne de chemin de fer : Krajova-Negotin-Nisch-Prichtina-Antivari ou Scutari-Medua, d'où l'on gagnerait, par paquebots, Bari ou Brindisi. « On éviterait ainsi, écrit l'auteur (p. 180), la contrée de Novi-Bazar, ainsi que la ligne de Nisch à Uskub occupées ou contrôlées par l'Autriche. Un simple coup d'œil jeté sur la carte prouve au contraire que le ruban projeté couperait nécessairement la ligne Nisch-Uskub, et la ligne Mitrovitza (Novi-Bazar)-Salonique. D'ailleurs les difficultés techniques seraient énormes puisqu'il faudrait traverser dans leur plus grande largeur les massifs montagneux qui dominent le Danube et ceux qui rendent presque inaccessible le nord de l'Albanie. Si donc M. Geblesco s'étonne qu'aucun syndicat financier n'entreprenne la construction de cette nouvelle artère commerciale, ou même n'en sollicite la concession, nous lui répondrons en lui déconseillant tout au contraire de souscrire des actions, si, par impossible, une pareille tentative venait à prendre corps. Nous préférons fermer ce petit livre, — écrit en une langue remarquablement pure, — en exprimant, avec son auteur, le vœu que la Roumanie, de plus en plus consciente de ses origines ethniques, gravite dans l'orbite des nations latines, au lieu de persister dans le rôle modeste que son roi lui a assigné de figurante au cortège de l'empereur allemand. J. Labourt.

Les Quatre Mariages de Jacqueline, duchesse en Bavière, comtesse de Hainaut, de Hollande et de Zélande et dame de Frise, duchesse de Touraine, Dauphine de France, duchesse de Brabant, duchesse de Glocester (1401-1436), par Édouard Le Blant. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de xvii-287 p. — Prix : 7 fr.

Les aventures de Jacqueline de Bavière ont été tellement romanesques qu'il semble impossible de consacrer à cette dernière comtesse de Hainaut un livre qui ne soit pas intéressant. Celui de M. Ed. Le Blant se laisse lire, mais il n'est que pour les liseurs et point du tout pour les historiens. L'auteur, en effet, n'a connu les pièces d'archives que par ouï-dire, il n'a point utilisé de bons ouvrages modernes sur Jacqueline de Bavière, celui de Fr. von Löher entre autres, et ne s'est servi, pour rédiger son travail, que des chroniques, qu'il a, d'ailleurs, employées sans la moindre critique, prenant pour un Hollandais l'annaliste flamand Jacques Meyer, etc., etc. Cependant ce volume n'est pas sans mérite, et il convient notamment de reconnaître que M. Ed. Le Blant y a très suffisamment montré que le souci persistant, chez Philippe le Bon, de spolier la pauvre Jacqueline, a empêché ce fameux

duc de Bourgogne de faire à la France tout le tort qu'il aurait pu, en ces temps abominables où les Anglais se promenaient en maîtres sur le sol de la patrie. ARMAND D'HERBOMEZ.

Mons. Luigi dei Marchesi Fransoni, arcivescovo di Torino (1832-1862) e lo Stato sardo nei rapporti colla Chiesa durante tale periodo di tempo, da D. EMANUEL COLOMIATI. Torino, Derossi, 1903, in-8 de 646 p. — Prix : 6 fr.

L'intérêt tout particulier de ce livre réside surtout dans les détails vécus qu'il nous donne sur les rapports de l'Église et de l'État sarde pendant la période agitée de 1832 à 1862. Les évènements qu'il rapporte marquent l'origine et la progression du système d'oppression dirigée contre la religion par le gouvernement du royaume, restreint alors, de Piémont, mais dont les limites, comme les ambitions, ne devaient pas cesser de s'étendre jusqu'au 20 septembre 1870. Ils sont aussi une page émouvante de la lutte redoutable qu'eut partout à soutenir l'Église contre les pouvoirs politiques modernes, sourdement inspirés par la franc-maçonnerie. Mgr Colomiati a recueilli une foule de documents : lettres pastorales, règlements diocésains et actes épiscopaux, notes de la diplomatie pontificale, brefs apostoliques, allocutions consistoriales etc., qui nous montrent le saint archevêque de Turin dans son œuvre de défense religieuse et sociale, ou le S. Siège, attentif à protéger le prélat persécuté pour les intérêts de l'Église. Mgr Fransoni en effet, entra en lutte directe avec le gouvernement à l'occasion des lois Siccardi, qu'il jugeait absolument contraires aux immunités ecclésiastiques et au droit de propriété de la société religieuse. Que de chemin a été parcouru depuis lors, au delà comme en deçà des Alpes ! L'opposition irréductible du prélat lui valut une première condamnation à la prison dans la citadelle de Turin. Il se vit encore condamné dans la suite à la détention dans les cachots de Fénestrelle, puis définitivement séparé de son troupeau chéri, par une sentence de bannissement. Mgr Fransoni reçut heureusement dans notre pays un chaleureux accueil. Le cardinal de Bonald lui offrit à Lyon une large hospitalité, lui donna une stalle d'honneur à la primatiale et se fit aider par lui dans les solennités des paroisses et des communautés, pour les sacres, ordinations et confirmations. De toutes parts, au reste, les témoignages d'admiration, de dévouement et de généreuse compassion se multipliaient, apportant une atténuation aux tristesses de l'exil. Ce fut à Lyon que mourut le pieux archevêque, à l'âge de soixante-treize ans, entouré de regrets émus et de témoignages attendrissants d'honneur et d'admiration. Il eut des obsèques solennelles, auxquelles assistaient le chapitre, toutes les paroisses, œuvres et communautés de la grande cité, et quand naguères, sur la demande de Mgr Richelmy, la dépouille du confesseur de la foi fut exhumée pour être restituée à sa ville épis-

copale, S. E. le cardinal Coullié rendit un suprême et touchant hommage à ces cendres vénérables. Mgr Colomiati s'est trop exclusivement borné à recueillir les documents et à les classer, les reliant seulement par quelques lignes d'explications, ou même par leur désignation; son œuvre aurait gagné à se présenter sous la forme d'une histoire mieux rédigée, et, partant, d'une lecture plus aisée au grand public catholique qui y trouverait édification et encouragement. G. PÉRIES.

Le Comte Desgrées du Loû, président de la noblesse aux États de Bretagne, de 1768 et de 1772, et Généalogie de la famille Desgrées, par le comte DE BELLEVÜE. Paris, Lamulle et Poisson, 1903, in-8 de 239 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Bellevüe nous raconte l'histoire de la noblesse et de la bourgeoisie des états de Bretagne, dans la dernière moitié du XVIIIe siècle. Son récit est des mieux nourris; les documents les plus curieux et parfois les moins connus abondent dans ces pages qui ressuscitent un instant pour le lecteur un passé à jamais disparu, Le comte Desgrées présida par intérim les états tenus à Saint-Brieuc. du 12 décembre 1768 au 6 mars 1769. Il eut une part prépondérante dans la délibération du 5 mars 1769, veille de la clôture, en vertu de laquelle les états proclamaient leur droit *indéniable* et *inaliénable* de dresser eux-mêmes leur réglement, lors des tenues. Il fut accusé de prévarication à ce sujet et dut se résigner à la disgrâce du Roi, ou plutôt de son gouvernement. Il faut lire le récit de toutes les intrigues ourdies contre lui pour se rendre compte de la fermeté qu'il eut à déployer dans ces circonstances pénibles. Fatigué de tant de calomnies, auxquelles pourtant personne de ceux qui le connaissaient n'ajoutait foi, il intenta un procès en diffamation au duc de Duras, son ennemi le plus acharné. Il prit pour avocat le futur directeur Gohier, alors l'aigle du barreau rennais. Gohier prononça, le 26 janvier 1780, une plaidoirie fort habile, et il allait indubitablement gagner sa cause lorsque le Roi, qui redoutait la condamnation du gouverneur de la Bretagne, ordonna d'arrêter le procès. Desgrées dut se contenter de rédiger sous forme de *testament* une suprême protestation de son innocence. Tout cela, sans doute, est avant tout d'un intérêt local; mais comme ce qui se passait en Bretagne se reproduisait un peu dans toutes les autres provinces, l'histoire des états bretons est, dans une large mesure, celle de tous les autres états de France. Le comte Desgrées mourut en 1813, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, « survivant à ses proches, à ses amis, à la Bretagne et à la Royauté. » M. de Bellevüe fait suivre cette notice de deux appendices, contenant l'un certaines publications relatives au procès de Desgrées avec le duc de Duras, l'autre la généalogie de sa famille. Dans une note de la page 56, l'auteur place le Plessix-Bertrand en Cancale, c'est en Saint-Coulomb qu'il

faut lire. A la page suivante, une note fort curieuse sur Beaugeard, sieur de la Salmonais, nous apprend que le roi Louis XVI, ayant donné des lettres d'anoblissement à plusieurs Malouins pour avoir sauvé leur pays d'une disette, et entre autres à Robert de la Mennais ainsi qu'à Blaize, son beau-frère, le premier les accepta, mais le second les refusa, sous prétexte que Louis XIV avait jadis anobli *in globo* tous les Malouins, afin de les récompenser des millions qu'ils lui avaient prêtés et dont ce fut d'ailleurs l'unique remboursement.

A. Roussel.

Politiques d'autrefois. La Fayette dans la Révolution, 1775-1799, par Henri Doniol. Paris, Colin, 1904, in-12 de 139 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il y a, remarque M. Henri Doniol, trois périodes dans la vie de Lafayette. La première est incontestablement la plus brillante et la plus pure : c'est celle qu'on peut nommer la période américaine, celle où le jeune gentilhomme d'Auvergne, emporté par son enthousiasme, courut mettre son épée au service des *insurgents* d'Amérique, fut l'aide de camp de Washington, et le vainqueur de lord Cornwallis. Il fut plus puissant pendant la période révolutionnaire ; on peut même dire qu'il fut un moment le maître de la France. Mais qu'il ait eu le « sens du gouvernement » comme l'affirme M. Doniol, voilà ce qu'il nous est impossible d'admettre. On sait d'ailleurs ce que pensait de lui sous ce rapport le seul homme politique de cette période, Mirabeau. Il ne nous en coûte pas d'ailleurs de reconnaître que Lafayette fut un libéral convaincu et souvent courageux : la dernière démarche qu'il fit près de l'Assemblée en est la preuve. Il la paya de sa liberté et l'on sait combien fut dure pour lui la période des « geôles, » dont ses lettres aujourd'hui connues sont l'éloquent reflet. Il y fut consolé d'ailleurs par l'admirable dévouement de sa femme et de ses filles. Et pour tout dire aussi, cette longue détention lui sauva probablement la vie ; s'il était resté en France, il est presque certain qu'il aurait porté sa tête sur l'échafaud avec sa belle-mère et sa belle-sœur. R. M.

Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens, par Paul Quesvers et Henri Stein. T. IV. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-4 de 762 p. — Prix : 25 fr.

MM. Quesvers et Stein continuent, avec une persévérance méritoire, le beau recueil épigraphique dont nous avons signalé les trois premiers volumes. Que dire du nouveau venu si ce n'est beaucoup de bien et que ce tome IV est digne de figurer auprès des trois qui l'ont précédé? Même travail patient de recherches, même récolte abondante de renseignements précieux pour l'histoire locale et pour l'histoire

générale. Il faudrait que, dans chaque diocèse, on pût trouver deux hommes zélés et doués d'un esprit vraiment critique pour entreprendre un *corpus* épigraphique analogue : les archives lapidaires compléteraient ainsi les archives diplomatiques, et il faut noter que les premières sont plus exposées encore à la destruction que les secondes.

Le tome IV est consacré aux inscriptions des doyennés de Milly et du Gâtinais ; il contient quatre cent trente-trois textes relevés sur les monuments et un certain nombre, aujourd'hui disparus, mais dont le souvenir a été consacré dans différentes publications anciennes et modernes. Comme dans les volumes précédents, une table copieuse, de quatre-vingt-deux colonnes, permet de profiter facilement de cette mine de renseignements.

MM. Quesvers et Stein ne laissent passer aucun texte gravé, simples initiales sur des rochers de la forêt de Fontainebleau, légendes campanaires, dates sur des édifices civils ou religieux : mais les dalles tumulaires leur fournissent la moisson la plus riche, quel que soit leur état de conservation ; c'est, pour les auteurs, une occasion précieuse de faire connaître tout ce qu'ils ont recueilli dans les dépôts publics et dans les études notariales sur les familles de la région ; on lit avec intérêt les pages qu'ils ont consacrées aux Jamin, de Fontainebleau, aux Voisines, aux Égreville, l'une des familles les plus anciennes du Gâtinais, aux Hébron et aux Conquérant, venus tous deux d'Écosse, aux Nicot, probablement du même sang que l'importateur du tabac, aux Loureault, dont le nom fut connu à l'Académie française sous le surnom de Foncemagne, sur les Des Prez, qu'il ne faut pas confondre avec une famille homonyme de Guyenne. Si l'on se laissait aller, on multiplierait les marques aux pages où l'on peut trouver des indications imprévues sur les individualités qui appartiennent à l'histoire générale et surtout à la région. A. DE B.

Le Mariage chez tous les peuples, par HENRI D'ALMÉRAS. Paris, Schleicher, 1903, in-16 de 200 p., avec 15 figures. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de ce petit volume n'a pas, sans doute, de prétentions scientifiques. Son but a été d'écrire une sorte d'histoire anecdotique du mariage, d'exposer les rites et les cérémonies qui, dans la suite des siècles et chez les divers peuples de la terre, ont présidé à l'union conjugale. Ce sujet est fertile en traits de mœurs curieux et intéressants ; traité, comme il l'est ici, dans un style élégant et enjoué, il retient sans peine l'attention du lecteur. Malheureusement l'auteur, qui ne donne presque jamais de références, ne peut pas toujours être cru sur parole. En matière religieuse notamment, il se trompe souvent ; c'est ainsi qu'il écrit : « La polygamie était très fréquente chez

les premiers chrétiens d'Orient ; saint Paul ne la condamna pas. » Il nous semble pourtant que c'est bien saint Paul qui a dit : *Unusquisque suam uxorem habeat, et unaquaque suum virum habeat.* Les deux derniers chapitres de l'ouvrage, consacrés aux mœurs matrimoniales de notre époque, sont les meilleurs en même temps que les plus sérieux. L'auteur nous montre le mariage gravement menacé « par l'extension du célibat, le culte de l'argent, l'émancipation excessive de la femme, et plus encore par ces deux terribles dissolvants : l'adultère et le divorce. » Mais cependant, tout en condamnant le divorce, M. d'Alméras, fidèle à son scepticisme habituel, n'admet pas qu'on doive le supprimer. « Une législation différente, dit-il, provoquerait des abus différents et aussi graves. » Ainsi donc, rien à faire. Grattez le sceptique, vous trouvez un pessimiste. M. L.

Die Inkunabeln der Bibliothek des Stiftes Schotten in Wien, von Dr A. Hübl. Wien und Leipzig, W. Braumüller, 1904, in-8 de x-270 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les 466 incunables décrits par le R. P. Dom Hübl, ou du moins un assez grand nombre d'entre eux, semblent bien être entrés à la bibliothèque de l'abbaye des Ecossais avant le milieu du XVIe siècle. C'est en 1470 qu'un abbé plus zélé, Mathias Vinkh, songea à offrir à ses moines le *Catholicon* de J. Balbus que venait d'imprimer l'Augsbourgeois G. Zainer. Mais l'honneur de donner à la bibliothèque monastique ses premiers développements paraît avoir été réservé à l'abbé Jean de Kremnitz (+ 1518). Si l'on excepte un stock de livres de jurisprudence formé par une série de dons de l'extérieur, le choix de ces acquisitions fut imposé généralement par les besoins spirituels et intellectuels de la communauté. Et ce fait donne à l'ensemble un intérêt tout spécial que ne possèdent plus les collections factices de nos bibliothèques publiques.

La plupart d'entre ces volumes sortaient de presses allemandes (Bâle, Nuremberg, Strasbourg, etc.), un certain nombre d'Italie (surtout Venise). La France est à peine représentée. A part un *Diurnale Romanum* de Venise (1493), il ne paraît pas qu'aucune de ces éditions ait été jusqu'ici inconnue aux bibliographes. Mais les particularités abondent qui n'avaient point été signalées et que l'auteur met en lumière avec cette connaissance parfaite du sujet, cette précision dans la méthode et cette richesse d'érudition, si appréciées il y a quelques années dans son *Catalogus codicum* du même monastère.

Six registres (imprimeurs, lieux d'impression, date, etc.) qui terminent ce volume en font un instrument de travail des plus pratiques. S'il nous était permis d'exprimer un regret, ce serait de n'en avoir pas trouvé un septième qui eût groupé les filigranes. H. Mönch.

BULLETIN

Le Symbole des Apôtres en histoires, par J.-M. A., missionnaire apostolique. Abbeville, Paillart, 1904, in-8 de 240 p., avec de nombreuses gravures. — Prix : 1 fr. 50.

Le nouveau volume de la collection illustrée Paillart ne dépare pas ses devanciers ; c'est un excellent livre à mettre entre les mains des catéchistes, pour rendre leur enseignement intéressant et instructif tout à la fois. Les histoires qui illustrent (sans compter les gravures) l'explication du Symbole des Apôtres, ne sont pas des légendes, ni des contes, mais de véritables preuves des vérités de notre religion, tirées de l'histoire ecclésiastique. On conçoit facilement ce que, de nos jours surtout, où l'instruction religieuse devient si ardue, ce qu'un pareil système peut apporter d'attrait à l'explication du catéchisme. Les exemples choisis par l'auteur encadrent très bien les dogmes essentiels de notre religion. Aussi ce volume sera-t-il bien accueilli, nous n'en doutons pas, par tous les prêtres qui s'occupent de l'enfance ; car ils y trouveront, à l'appui de la doctrine catholique, des faits et des récits, voire même des images, que les enfants entendront et verront avec plaisir, retiendront volontiers, et sauront redire à leur tour. C'est pourquoi nous souhaitons sans réserve un succès complet à ce volume. G. BERNARD.

La Première Encyclique de Sa Sainteté Pie X. *Notes et réflexions*, par PAUL LAPEYRE. Paris, Lethielleux, 1904, in-12 de 667 p. — Prix : 1 fr.

M. P. Lapeyre continue à morigéner le clergé du haut de son magistère. Avec lui les « réfractaires » passent un mauvais quart d'heure. Quel genre faux que ce rôle de Gros-Jean s'entêtant à instruire son curé ; quelle absurdité dans cette obstination à commenter suivant le sens de la petite coterie « sociale » les actes des Souverains Pontifes ! D'après ce publiciste, exégète attitré, mais très peu autorisé des documents pontificaux, les ecclésiastiques français se livrent en général au *far niente* et au sybaritisme, et de plus, *horresco referens*, se défient fâcheusement des « prêtres démocrates ». Voilà la cause de tous les maux de l'Église de France. Avec toute la charité qui est due à tant de naïveté, je me permettrai de dire à l'auteur qu'il connaît aussi peu la vie studieuse, active et dévouée de nos bons prêtres qu'il s'illusionne sur les éminentes vertus de nos abbés démocrates, des rangs desquels sont sortis tant de célébrités risibles de réunions publiques, de rédacteurs hargneux de pauvres feuilles éphémères, d'auteurs mis à l'Index... et même, disons-le tout bas, quelques défroqués fameux. G. PÉRIES.

La Religion des Celtes, par G. DOTTIN. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Petit livre d'une lecture très attachante, où l'auteur a réuni en les précisant ou les complétant sur quelques points le résultat des études de savants tels que MM. H. d'Arbois de Jubainville, H. Gaidoz, A. Bertrand, S. Reinach et C. Jullian. On est un peu attristé de voir la réserve, je dirai presque le scepticisme dans lesquels s'enferme l'auteur. On voudrait, et par patriotisme et par curiosité, en savoir davantage. Il paraît que cela

n'est pas possible, trop rares sont les documents, trop silencieux est le passé. M. Dottin ne nous conseille pas de croire aux rapports, signalés par l'antiquité, entre la doctrine des druides et celle de Pythagore ; il admet, conformément à l'opinion de César, que l'enseignement des druides venait de Grande-Bretagne ; il nous trace, d'après l'épopée irlandaise, un tableau des Champs-Élysées selon les conceptions celtes. Bref il nous apprend ce qu'il est possible de nous apprendre, en ce sujet si intéressant pour notre pays ; et tout de même ce peu de science dépasse encore très notablement celle que possèdent la plupart des lecteurs, qui lui auront une grande obligation. Baron CARRA DE VAUX.

L'Agape dans l'Église primitive, par V. ERMONI. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

L'Eucharistie dans l'Église primitive, par V. ERMONI. Paris, Bloud, 1904, in-12 de 64 p. (Même collection). — Prix : 0 fr. 60.

La question de « l'agape » ou repas fraternel, qui semble avoir été pour les premiers chrétiens l'affirmation pratique de l'unité et de la charité, est une de ces questions que la critique moderne a mise à l'ordre du jour dans les cercles érudits. On sait que Mgr Batiffol a lancé une réaction contre l'enseignement courant.

M. Ermoni se contente de conclusions très circonspectes : il s'est borné, dit-il, à développer les arguments qui militent en faveur de l'existence de l'agape dans les deux premiers siècles. Le principal mérite de ce travail est de condenser l'érudition d'une douzaine d'auteurs allemands et anglais, dont on a la bibliographie (p. 5).

Cette étude est naturellement suivie d'une étude supplémentaire sur l'Eucharistie. Comme dans la première, l'auteur « s'enferme dans les deux premiers siècles de l'Église et n'utilise que les principaux textes eucharistiques .» Il examine successivement l'Eucharistie dans le Nouveau Testament — chez les Pères apostoliques — dans saint Justin et saint Irénée — dans l'inscription d'Abercius et dans les diverses manifestations de l'art chrétien. — Il termine par une synthèse doctrinale, et conclut à l'identité permanente du dogme apostolique. B. DE CARROY.

Les Ordres religieux contemporains. Les Petites Sœurs des Pauvres, par JACQUES DE LA FAYE. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Du Protestantisme au catholicisme. Psychologie d'une conversion au XVIIe siècle, par le baron ANDRÉ DE MARICOURT. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p. (Même collection). — Prix : 0 fr. 60.

De la Tolérance religieuse, par l'abbé E. VACANDARD. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p. (Même collection. — Prix : 0 fr. 60.

Le premier de ces volumes est un historique des *Petites Sœurs des Pauvres*, où un auteur, bien connu du public catholique, nous raconte l'organisation, et les débuts de l'œuvre, son épanouissement et son développement, enfin l'organisation de la congrégation, dont les constitutions furent définitivement approuvées par Léon XIII en 1879. Ce seul fait démontre assez avec quelle prudence l'Église procède avant d'approuver les congrégations nouvelles. Le livre entier prouve que ces congrégations sont pour le monde une source incomparable de bienfaits.

— *Du Protestantisme au catholicisme* est la publication des parties les plus

importantes de l'autobiographie où Mme Chardon, femme d'un avocat distingué de la fin du XVIIe siècle, raconte sa conversion. Elle était née protestante, et ce n'est qu'après avoir étudié de très près la religion catholique, avoir approfondi toutes les objections que le protestantisme élève contre elle, et en avoir reconnu la futilité, qu'elle s'est enfin faite catholique, se rendant ainsi à l'appel à la fois de son intelligence et de son cœur. Aux âmes de bonne foi qui cherchent la vérité, cette brochure peut apporter de précieuses lumières, et on doit remercier le baron de Maricourt de nous avoir fait connaître ce précieux manuscrit. « C'est par une étude approfondie de la religion qu'elle a conquis le bien-être moral, écrit Dom Besse, qui a signé l'Introduction... Cette psychologie d'une conversion est de l'apologétique en acte. » Les lecteurs peuvent se fier à ce témoignage que le savant religieux nous envoie de l'exil.

— Le troisième volume traite *De la Tolérance religieuse*, que l'auteur nous montre dans ses rapports avec l'individu, avec l'État, avec l'Église. Haine invincible de l'erreur, jointe au respect profond de celui qui erre, telle est, au regard de l'individu, la définition de la tolérance religieuse. Quant à l'État, ses devoirs changent, suivant qu'il est déiste, chrétien ou neutre; ces diverses situations peuvent rétrécir ou élargir en fait le terrain de la tolérance nécessaire, elles ne dispensent pas l'État d'assurer la protection d'un minimum de bien et de vérité. En ce qui concerne l'Église, il est évident qu'elle ne peut reconnaître la même liberté et les mêmes droits à l'erreur et à la vérité, au mal et au bien, c'est élémentaire ; mais en pratique, et comme on dit, en « hypothèse », elle ne s'oppose pas, ce sont les propres enseignements de Léon XII, à la tolérance dont le pouvoir public croit pouvoir user à l'égard de certaines choses contraires à la vérité et à la justice, en vue d'un mal plus grand à éviter ou d'un plus grand bien à obtenir ou à conserver. C'est la solution même du bon sens, et en dehors d'elle, on tombe forcément dans l'oppression ou dans l'anarchie. Il faut savoir gré à M. l'abbé Vacandard de nous avoir rappelé cet enseignement et de nous avoir montré qu'en dépit de quelques abus passagers, inévitables à l'homme, qu'on peut reprocher à tous les partis et à toutes les doctrines, et sur lesquels l'auteur nous donne les explications nécessaires, cet enseignement a toujours été celui de l'Église et la règle de son action. ÉDOUARD PONTAL.

Les Derniers Jours de Léon XIII et le Conclave, par « Un Témoin. » Paris, Lecoffre, 1904, in-18 de 129 p. — Prix : 1 fr. 25.

Ces pages, réunies en un petit volume, ont paru dans une des livraisons de la *Revue des Deux Mondes*, l'hiver dernier. Elles avaient attiré dès ce moment l'attention des lecteurs par le piquant des remarques, la multiplicité des détails, l'originalité des commentaires, et aussi, par la personnalité imposante de l'auteur dont on prononçait, dans un demi-secret, le nom considérable. Ce sont des « Souvenirs » vécus, qui ne peuvent par conséquent venir que d'une personne ayant assisté aux séances du Conclave, un « Témoin », comme le dit le titre même; et précisément cette qualité, précieuse pour bien voir, devenait sans doute un défaut pour raconter, car on y trouvait une apparence d'indiscrétion. Un récit dans ces conditions semblait prématuré. Enfin des allusions ou même des attaques directes contre certaines personnalités catholiques françaises devaient amener des froissements légitimes. Une note officieuse de l'*Osservatore romano* a marqué ces divers points par où la critique avait prise. — Ceci dit, on ne peut

contester l'intérêt de ces Souvenirs, qui, tout pleins des plus fortes sympathies pour la France, donnent des renseignements que l'Histoire enregistrera et estimera d'autant plus intéressants que le recul des temps se sera opéré. Sur le point si grave et que le public a trop peu remarqué, de la suppression, assez arbitraire, du vote par « accession, » des détails précis sont donnés à la page 94. En appendice, se trouvent le modèle de la feuille ayant servi à chaque cardinal pour le dépouillement des scrutins, et les résultats des votes pendant les sept séances du conclave du 1er au 4 août 1903.

X.

Les Créations religieuses de la Révolution. Le Calendrier républicain, le club de la Raison, le culte de l'Être suprême, par J. BRUGERETTE. Paris, Bloud, 1904, in-8 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Le Club des Jacobins. *Le Mot et la chose ; l'organisation jacobine ; doctrine et psychologie jacobine ; la domination jacobine*, par le même. Paris, Bloud, 1904, in-8 de 64 p. (Même collection). — Prix : 0 fr. 60.

On ne détruit que ce qu'on remplace, a dit un homme d'État. La Révolution, qui voulait détruire le catholicisme, tenta de le remplacer. Ce fut d'abord le calendrier républicain, dû à Romme et à Fabre d'Églantine. Le dimanche cédait la place au décadi ; les saints et saintes aux animaux et aux plantes. Le 25 décembre, ce n'était plus Noël, c'était le *Chien*, la Toussaint devenait *Salsifis* et Saint François d'Assise, *Potiron*. On poursuivait les gens qui s'endimanchaient. Cela ne suffit pas : Chaumette inventa la fête de la Raison, et, dans la basilique de Notre-Dame de Paris, la Vierge fut remplacée par des prostituées. Robespierre voulut réagir contre ce grossier matérialisme et institua la fête de l'Être suprême. Il décréta la croyance à l'Être suprême et à l'immortalité de l'âme. Ce fut le signal de sa chute. Mais ce qui réagit bien plus efficacement, ce fut le vieil esprit français et la vieille foi française. La Révolution eut beau proscrire les prêtres et démolir les sanctuaires, les prêtres dirent la messe en cachette, et bientôt le peuple rouvrit à nouveau les églises. Le Concordat, œuvre de génie, ne fit cependant que reconnaître et garantir un état de choses existant. Cette déchristianisation de la France, qui « l'avait voulue ». Les jacobins, et voici pourquoi la seconde brochure de M. Brugerette est la suite naturelle de la première. Il ne faut pas cependant tout confondre dans l'ère jacobine. Il y a deux phases dans cette histoire : il y a le premier club, le club breton, devenu le club des Amis de la Constitution, puis le club des jacobins, du nom de la salle où il se tenait, et qui, jusqu'à la fuite de Varenne, conserva la foi monarchique. C'est après Varenne que se montra le vrai jacobin. Celui-ci veut avant tout arriver, et le pouvoir conquis, il veut le garder. Tous les moyens lui sont bons pour cela : il ne se contente pas de vaincre ses adversaires, il les opprime et au besoin les supprime.

« Rappeler le club des Jacobins, dit justement M. Brugerette, c'est évoquer la Terreur, avec son système de délation, d'ostracisme et de tuerie. »

Sauf la tuerie, nos jacobins modernes sont-ils bien différents de ceux de 1793 ?

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Le Concordat de 1801. *Étude historique et juridique*, par l'abbé L. CROUZIL. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 62 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

La question du Concordat est plus que jamais à l'ordre du jour. Après

les travaux récents du cardinal Mathieu et du P. Rinieri, qui ont complété et utilisé les documents publiés par M. Boulay de la Meurthe, après divers opuscules analysés ici récemment, nous avons à signaler aujourd'hui un travail de M. Crouzil, qui laisse délibérément de côté toute discussion savante et tout développement inutile, pour se contenter de commenter les articles de la fameuse convention de 1801. Si l'appareil de l'érudition est volontairement écarté, on sait pourtant que l'auteur est très compétent en matière de droit civil ecclésiastique, car il aborde franchement les questions, expose des vues personnelles, envisage sans faiblesse les difficultés et emploie toujours le langage de la modération et du bon sens. G. P.

Esquisse d'un cadre de rénovation parlementaire française, par Séverin de la Chapelle. Paris, Pichon, 1902, in-12 de xii-127 p.

Cette brochure est une nouvelle contribution de M. Severin de la Chapelle à l'étude des procédés par lesquels on pourrait remédier à l'extrême défectuosité de notre système parlementaire. On connaît les précédentes études de l'auteur sur la représentation proportionnelle. Les chapitres de la brochure actuelle sont extraits de la *Revue catholique des institutions et du droit* et de la *Revue politique et parlementaire ;* ils tendent à proposer la substitution dans les assemblées politiques du vote par bureaux homogènes au vote simple et individuel des députés. L'auteur espère qu'ainsi on pourrait « inaugurer en politique, conformément à l'Évangile, et grâce à la loi de la solidarité et de la balance des contrastes, la justice et la loyauté, dans les élections, par la représentation également proportionnelle pour tous et l'impersonnalité, dans les lois, par l'anéantissement méthodique et volontaire de l'individualisme simple et personnel des hommes, et de l'individualisme simpliste et anonyme des groupes humains, dans les assemblées. » E. G.

Le Duc de Broglie (1821-1901), par Gustave Fagniez. Paris, Perrin, 1902, in-12 de 169 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette étude est, sauf une addition de quelques pages, la reproduction de la notice lue par l'auteur à l'Académie des sciences morales et politiques après la mort de l'illustre homme d'État qui, membre de l'Académie française depuis 1863, n'était entré à l'Académie des sciences morales qu'en 1895. Il ne fallait pas moins d'une notice de cette étendue pour donner un résumé complet de l'œuvre littéraire, historique et philosophique que laisse le duc de Broglie. — M. Fagniez a suivi dans ce résumé l'ordre chronologique des ouvrages en expliquant par les circonstances de la vie du duc de Broglie la genèse des idées qui ont donné naissance à chacune de ses œuvres. C'est une étude bibliographique sous forme de biographie. Il est presque superflu d'ajouter qu'on y retrouve toutes les qualités qui rendent si attrayante la lecture des écrits de M. Gustave Fagniez : l'auteur est digne du sujet. Peut-être regrettera-t-on de ne pas trouver sous forme d'appendice la liste complète et chronologique des articles et ouvrages du duc de Broglie. La paresse du lecteur eût aimé n'avoir pas à feuilleter le volume et à revenir en arrière pour retrouver la date et le titre de tel article aujourd'hui un peu oublié mais dont la valeur et l'intérêt défile sans peine les caprices de l'actualité. Eugène Godefroy.

CHRONIQUE

Nécrologie. — On annonce la mort, à l'âge de 74 ans, de M. René de Pont-Jest, romancier et journaliste, qui a joui d'une grande notoriété pendant une quarantaine d'années. M. Léon-René Delmas de Pont-Jest est né à Reims, le 15 octobre 1830, d'une famille déjà connue par les divers officiers qu'elle avait donnés à l'Empire. Destiné de bonne heure à la marine, il passa les premières années de sa jeunesse dans les Indes, puis alla faire les campagnes de la Baltique et de la Crimée, en qualité d'aspirant. Après la guerre, il se mit à écrire ses Souvenirs, prit goût à la littérature et abandonna la marine. Il devint dès lors le collaborateur de divers journaux, *le Pays*, *le Moniteur*, *la Revue contemporaine*, auxquels il donnait des récits de voyage et des nouvelles. *Le Figaro* se l'attacha dès 1868, et il y rédigea régulièrement la chronique des tribunaux. Dans *le Petit Journal*, il publia *le Procès des Thugs* qui passionna Paris et la France entière. M. de Pont-Jest a, en outre, composé divers ouvrages, principalement des romans, dont plusieurs ont eu un grand succès. Nous citerons : *La Jeunesse d'un gentilhomme* (Bruxelles, 1860, in-8), qui contient sa propre biographie ; — *Les Esprits de l'âtre* (Bruxelles, 1860, in-18, et Paris, 1864) ; — *Le Fire-Fly* (Paris, 1862, in-18) ; — *Bolino, le négrier* (Paris, 1863, in-18) ; — *La Campagne de la mer du Nord et de la Baltique* (Paris, 1871, in-8) ; — *L'Araignée rouge* (Paris, 1875, in-18) ; — *Le N° 13 de la rue Marlot* (Paris, 1877, in-18) ; — *La Bâtarde* (Paris, 1878, in-18) ; — *Les Crimes d'un ange* (Paris, 1882, in-18) ; — *La Femme de cire* (Paris, 1883, in-18) ; — *Divorcée* (Paris, 1885, in-18) ; — *Sang-Maudit*, avec les suites, *Jean Reboul, la Comtesse Iwacheff, la Louve* (Paris, 1885-1886, 3 vol. in-18) ; — *Grain de beauté* (Paris, 1886, in-18) ; — *Les Martyrs de la Nello* (Paris, 1886, 2 vol. in-18) ; — *Aveugle* (Paris, 1887, in-18) ; — *Le Cas du docteur Plemen* (Paris, 1887, in-18) ; — *Les Régicides* (Paris, 1888, in-18) ; — *Le Serment d'Eva* (Paris, 1883, in-18) ; — *Le Fleuve des Perles*, avec préface du général Tcheng-Ki-Tong (Paris, 1889, in-8) ; — *La Duchesse Claude* (Paris, 1890, in-18).

— M. Gustave Toudouze, le romancier connu, qui vient de mourir à 57 ans, était né à Paris le 19 mai 1847. Après avoir terminé ses études au collége Sainte-Barbe, il entra comme employé au Crédit foncier en 1866 et resta attaché à cet établissement jusqu'en 1880, tout en consacrant à la littérature les loisirs que lui laissaient ses fonctions. Pendant de longues années, il a été chargé de la critique littéraire dans *le Monde artiste*, *la Revue illustrée* et *le Livre*. Les romans qu'il a publiés sont fort nombreux. Nous citerons seulement les suivants : *Octave, scènes de la vie parisienne au* XIX*e siècle* (Paris, 1873, in-12) ; — *La Sirène, souvenir de Capri* (Paris, 1874, in-12) ; — *Le Coffret de Salomé, nouvelle vénitienne* (Paris, 1877, in-12) ; — *Le Cécube de l'an 79* (Paris, 1877, in-12) ; — *La Coupe d'Hercule* (*papyrus pompéien*) (Paris, 1878, in-12) ; — *Le Vice* (Paris, 1882, in-12) ; — *La Séductrice* (Paris, 1882, in-12) ; — *La Baronne* (Paris, 1883, in-12) ; — *Albert Wolff, histoire d'un chroniqueur parisien* (Paris, 1883, in-12) ; — *Madame* (Paris, 1884, in-12) ; — *Tendresse de mère* (Paris, 1893, in-12) ; — *Un Apôtre* (Paris, 1894, in-12) ; — *Enfant perdu, 1814* (Paris, 1895, gr. in-8) ; — *L'Orgueil du nom* (Paris, 1895, in-12) ; — *La Vengeance des Peaux-de-Bique* (Paris, 1896, gr. in-8) ; — *Le Démon des Sables* (Paris, 1898, gr. in-8) ; — *Le Bateau des Sorcières* (Paris, 1898, in-4). — Deux autres ouvrages de M. Toudouze, *Madame Lambelle* (Paris, 1880, in-18), et *Péri en mer* (Paris, 1890, in-18), avaient été couronnés par

l'Académie française. De plus, il a publié récemment des *Pages choisies* de Daudet, de Bourget et des Goncourt.

— Nous apprenons la mort du Dr Théodore HERZL, publiciste autrichien, qui vient de succomber à Edlbach, près de Vienne. Pendant sept ans il fut à Paris le correspondant du journal viennois *la Nouvelle Presse libre*. Son séjour dans la capitale de la France lui permit d'écrire *le Palais-Bourbon*, livre où il jugeait les hommes politiques français et qui fit quelque bruit. De retour en Autriche, il se fit remarquer comme feuilletoniste, romancier et auteur dramatique. Mais ce qui attira surtout l'attention sur Théodore Herzl, qui était israélite, ce fut son rôle comme créateur et propagateur du mouvement sioniste. Afin de s'occuper plus activement de cette œuvre, il abandonna complètement la littérature, et, pour la faire connaître, il écrivit un livre : *L'État juif*.

— L'Angleterre vient de perdre un remarquable numismate, M. Frédéric William MADDEN, mort le 21 juin. Comme son père, Sir Frédéric Madden, il avait été attaché au département des antiquités et des médailles du British Museum. De 1860 à 1868 il fut secrétaire de la Société de numismatique de Londres et contribua à la publication de la *Numismatic Chronicle*. En 1874 il devint secrétaire et bibliothécaire du Collège de Brighton, et enfin il fut nommé conservateur de la bibliothèque publique de la ville de Brighton. Ses travaux dans le domaine de la numismatique sont considérables. En dehors des nombreux articles qu'il a donnés à différentes revues, il laisse deux ouvrages sur la monnaie chez les Juifs et un *Handbook of Roman Numismatics* (1861).

— M. W. NOBLE, mort le 9 juillet, à 76 ans, était un des plus remarquables astronomes de l'Angleterre. Depuis 1855, année où il fut élu membre de la Société royale d'astronomie, il donna aux *Monthly Notices* de cette société un grand nombre d'articles contenant le résultat des observations qu'il faisait dans sa résidence de Maresfield (Sussex). Il était également un zélé collaborateur des périodiques scientifiques populaires, particulièrement de l'*English Mechanic*. En 1886, il avait publié sous le titre de *Hours with a Three-Inch Telescope*, un excellent guide pour les astronomes amateurs. Lorsque la « British Astronomical Association » fut fondée en 1890, il en fut nommé président. Pendant plusieurs années il avait fait partie du conseil de la Société royale d'astronomie.

— L'Espagne catholique vient de perdre un de ses enfants les plus remarquables en la personne du R. P. Eduards LLANAS, vicaire général de l'ordre des « Escuelas Pias » auquel il appartenait. Né le 13 octobre 1843, à Binéfar en Aragon, il alla de bonne heure à Barcelone et entra au noviciat des « Escuelas Pias ». Ordonné prêtre, il fut envoyé dans les missions de l'île de Cuba, où il commença à se faire connaître par son rôle d'apologiste. De retour en Espagne au bout de huit ans, il fut nommé recteur du collège de Villanueva et Geltrú et attira bientôt l'attention par les célèbres conférences qu'il donna à Barcelone pendant plusieurs carêmes. Prenant également la plume pour défendre la religion, il publia divers ouvrages aussi remarquables par le fond que par la forme, tels que *El Laicismo ; — Idea de la verdadera religion ; — Los Seis Dias de la creacion ; — El Diluvio*. Il consacrait en outre à la défense de la vérité de nombreux articles donnés au *Criterio católico* et au *Diario de Barcelona*. Pour grouper la jeunesse catholique et lui assurer une formation plus solide, il fonda l' « Academia Calasancia ». Pendant ce temps-là il était nommé membre de l'Académie des belles-lettres de Barcelone. Enfin, pour reconnaître ses talents et son zèle, Léon XIII fit de lui un

consulteur de la Congrégation de l'Index, et l'ordre des « Escuelas Pias » le choisit comme vicaire général pour l'Espagne et l'Amérique. En résumé, la mort du P. Llanas laisse un grand vide dans le monde de la controverse catholique.

— On annonce encore la mort de MM. : DE BERBIGIER, administrateur de la *Savoie libérale*; — l'abbé BLANCHET, chanoine honoraire d'Orléans, professeur de rhétorique et préfet des études au petit séminaire de Sainte-Croix, auteur d'ouvrages scolaires estimés; — l'abbé François BOURLON, supérieur du grand séminaire de Luçon, mort à l'âge de 73 ans; — Charles CARPAUX, chef du service pratique de l'École française d'Extrême-Orient, mort à Saïgon, à l'âge de 33 ans; — Frédéric DUVERNOY, professeur honoraire au lycée de Nancy, mort à Nancy, à l'âge de 80 ans; — Paul ESPERON, auteur d'un recueil de vers : *Le Calvaire des fleurs*, et qui a collaboré au *Radical*, à *Germinal* et au *Réveil de Seine-et-Oise*, mort le 20 mai, à Saint-Germain, à l'âge de 36 ans; — l'abbé CHARLOT, ancien principal du collège de Mamers, ancien curé-archiprêtre de Bonnétable; — le docteur GAYET, de Lyon, membre correspondant de l'Académie de médecine, qui, depuis 1876, occupait la chaire d'ophtalmologie à la Faculté de médecine de Lyon; — A. GENNEVAY, homme de lettres, mort le 21 juillet, à Fontenay-sous-Bois, à 95 ans, qui a collaboré à divers journaux et revues où il publiait des articles philosophiques et des romans historiques; — Charles HOUYVET, premier président honoraire de la cour d'appel de Caen, auteur d'un ouvrage sur *la Question du latin*, dans lequel il se prononce pour l'enseignement moderne et qui avait soulevé d'ardentes polémiques; — Virgile JOSZ, critique d'art et auteur dramatique, mort à 45 ans, lequel s'était fait connaître par d'intéressantes monographies, par exemple sur Fragonard, et dont on peut citer en outre : *Une Sérénade* (Paris, 1895, in-12); *Rembrandt, drame* (Paris, 1896, in-12), en collaboration avec M. Louis Dumur; — le docteur LEMOINE, ancien préparateur de chimie au Collège de France, médecin chef du dispensaire de la Préfecture de police; — Adrien MANIÈRE, rédacteur au journal *l'Aurore*, ancien secrétaire de la rédaction de *la Justice*, auteur d'un roman humoristique sur la presse, mort en mai, à Gargan-Livry (Seine-et-Oise), à l'âge de 41 ans; — MARILHET, ancien directeur du *Cri de Paris*, mort en mai; — Antonin MAROTTE, ancien rédacteur en chef de *la Bretagne*, secrétaire de rédaction du *Havre-Éclair*; — l'abbé MINGASSON, ancien supérieur du petit séminaire de Saint-Célestin, mort le 26 juillet, à 72 ans, lequel laisse des discours, des traductions, diverses études historiques et un bel ouvrage sur la *Terre-Sainte*; — Paul PERRET, romancier et critique dramatique, auteur de nombreux romans, qui a collaboré à la *Revue de Paris*, à la *Revue européenne*, à la *Revue des Deux Mondes* et au journal *la Liberté*, mort en juillet; — Léonce RIBERT, ancien élève de l'École normale, ancien professeur de l'Université qui abandonna l'enseignement pour l'administration et fut préfet dans divers départements, en dernier lieu dans la Charente-Inférieure, et qui laisse quelques ouvrages, notamment : *La Gauche, la situation et le progrès démocratique* (Paris, 1863); *De l'Esprit de la constitution de 1875* (Paris, 1875); — le P. Paul DE SAINT-AIGNAN, franciscain, auteur d'importants travaux sur l'archéologie, mort à Beyrouth, à 83 ans; — Léopold TRASBOT, ancien directeur de l'École vétérinaire d'Alfort, membre de l'Académie de médecine, mort le 19 juillet, à Saint-Maurice, à 72 ans, lequel s'est fait connaître par d'importants travaux sur la pathologie du cheval, les épidémies, la police sanitaire et rurale, etc.; — le chanoine TRUCHET, président de la Société d'histoire de la Maurienne, mort à 77 ans,

lequel laisse divers travaux fort estimés sur l'histoire de sa province natale, entre autres une *Histoire hagiologique du diocèse de Maurienne* (Chambéry, 1867, in-8), et un ouvrage du plus haut intérêt sur la cathédrale de ce diocèse.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Brédikhin, astronome russe de grande réputation, qui fut pendant plusieurs années directeur de l'Observatoire de Moscou et qui s'est fait connaître par ses travaux sur les comètes, né à Nikolaiew en novembre 1831 ; — Carl Deiters, professeur d'anglais, français, italien et espagnol à Munster en Westphalie, mort dans cette ville, le 26 juin, à 66 ans ; — Nikolaï Th. Dubrovin, lieutenant général russe, historien et secrétaire de l'Académie impériale des sciences, mort le 25 juin, à Saint-Pétersbourg, à 67 ans; — Franz Fischer, journaliste allemand, l'un des principaux rédacteurs de la *Kölnische Zeitung*, qu'il avait contribué à rendre un des journaux les mieux informés de l'Allemagne; — Dr Berthold Grohé, professeur de chirurgie allemand, mort récemment à Iena; — Heinrich Gross, professeur à l'École des arts industriels de Stuttgart, mort dans cette ville, le 16 mai, à 68 ans ; — Dr Friedrich Heisrath, médecin allemand, professeur de thérapeutique des maladies des oreilles, mort récemment à Königsberg (Prusse), à 54 ans; — Gustav Empel, professeur de sylviculture à l'École supérieure d'agriculture de Vienne, mort le 29 juin, à Pottschah, à 62 ans ; — Dr Franz Hilgendorf, professeur de zoologie allemand, mort le 5 juillet, à Berlin, à 64 ans ; — Dr Adelbert Horck, philologue et professeur de gymnase allemand, mort à Husum, le 11 juillet à 51 ans ; — Wilhem Jordan, poète allemand, mort le 25 juin, à Francfort-sur-le-Mein, à 85 ans ; — Fedor von Koehper, lieutenant-colonel dans l'armée allemande, poète en titre de la maison de Hohenzollern, mort à 75 ans, le 2 juillet, à Lansig, près de Leipzig ; — Ivan Petrovitch Khruščow, écrivain et pédagogue russe, mort à Tsarskoie Sélo, le 8 juillet, à 63 ans ; — Otto Christian Lovén, ancien professeur de physiologie au « Karolinisches Institut », mort le 1er juillet à Gross-Lichterfelde, près de Berlin à 75 ans ; — Dr Zacharias Oppenheimer, professeur de médecine allemand, mort le 25 juin à Heidelberg, à 74 ans, qui laisse des ouvrages sur la physiologie ; — Dr Fritz Pagenstecher, écrivain allemand, auteur d'ouvrages de médecine, mort le 27 juin, à Elberfeld ; — Sir Reginald Palgrave, clerc de la Chambre des Communes, qui laisse un excellent *Chairman's Handbook*, un ouvrage sur la Chambre des Communes et plusieurs autres sur l'histoire de Cromwell ; — Dr Gustave Rick, historien allemand, conservateur de la bibliothèque de la Cour à Darmstadt, mort dans cette ville, le 25 juin, à 55 ans ; — Dr Friedrich Wilhelm Schirmacher, professeur d'histoire allemand, conservateur de la bibliothèque de l'Université de Rostock, mort le 15 juin, dans cette ville, à 81 ans, lequel laisse divers ouvrages dont les plus importants sont : *Geschichte Kaiser Friedrich II* ; *Die letzten Hohenstaufen*, et *Geschichte von Spanien* ; — Antoine Tchekhov, écrivain russe, mort à Badenweiler, le 15 juillet, à 44 ans ; — Max Transil, journaliste et romancier de talent, mort à Wildungen, à 72 ans, lequel avait mené une vie fort aventureuse, ayant été successivement moine, soldat garibaldien, ténor à l'Opéra italien et directeur de divers théâtres.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 2 juillet, M. Senart lit un rapport sur l'allocation d'un crédit de 3000 francs à M. Dufour, pour la continuation des fouilles d'Angkor. — Le 3 juillet, M. Collignon entretient l'Académie des travaux qui ont occupé la carrière du regretté M. Anatole de Barthélemy. — M. Gauckler annonce la

découverte, à Carthage, d'un théâtre que l'on croyait détruit et qui, au contraire, est conservé tout entier. — M. Clermont-Ganneau parle de la perte que vient d'éprouver la science en la personne du P. de Saint-Aignan, mort à Beyrouth, auteur de fructueuses recherches archéologiques. — Le 8 juillet, M. P. Jouguet demande à l'Académie d'examiner des fragments de deux comédies de Ménandre d'après des papyrus grecs, fragments dont il annonce la prochaine publication. — M. S. Reinach informe l'Académie, de la part de M. l'abbé Arnaud d'Agnel, de la découverte en Basse-Provence d'une sépulture fort ancienne. — M. Ph. Berger fait part, au nom de M. Gauckler, d'une découverte très importante faite dans les fouilles du capitole de Dogga, celle de la dédicace en deux langues, d'un temple élevé en l'honneur de Massinissa. — M. M. Croiset parle du *Dionys Alexandros*, comédie mythologique du poète Cratinos ; il établit par des analogies ce que devait être la pièce, et en fixe la date. — M. Boutroux dépose, de la part de M. René Worms, la *Philosophie des sciences sociales* dont celui-ci est l'auteur. — Le 16 juillet, M. Senart lit des rapports sur la fondation Benoit Garnier et sur l'École française d'Extrême-Orient. — M. Homolle lit une lettre de M. Holleaux, directeur des fouilles de Délos. — M. Fouquet présente plusieurs papyrus trouvés à Ghoran, dans le Fayoum, et contenant des fragments de deux pièces de Menandre. — M. Derenbourg offre son mémoire intitulé : *Notes critiques sur les manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale de Madrid.* — M. Dieulafoy lit un travail sur la jalousie dans le drame espagnol. — Le 28 juillet, M. Dieulafoy continue la lecture de ce mémoire. — M. Bouché Leclercq présente une communication sur le culte dynastique en Égypte au temps des Lagides.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 2 juillet, M. Fr. Passy offre à l'Académie l'ouvrage de M. Pecker : *La Puériculture par l'assistance scientifique et maternelle.* — M. Lyon-Caen dépose l'ouvrage de M. Louis Pommier sur *la Banque de France et l'État au* XIX*e siècle*, et celui de M. Andreadès : *Histoire de la Banque d'Angleterre.* — M. Esmein donne lecture d'un mémoire sur les physiocrates et les origines de l'Assemblée nationale de 1789. — M. F. Passy présente quelques observations et cite les Souvenirs de Mirabeau et de Malesherbes. — Le 9 juillet, M. Luchaire dépose, au nom de M. Clément-Simon, deux ouvrages sur la ville de Tulle et la Corrèze. — M. Levasseur offre à l'Académie le tome II de son *Histoire des classes ouvrières.* — M. le président, à cette occasion, rappelle la carrière de l'éminent administrateur du Collège de France. — M. Boutroux présente, au nom de leurs auteurs, plusieurs ouvrages. — M. G. Picot fait connaître à l'Académie les travaux entrepris par plusieurs érudits sur Montesquieu et les archives du château de la Brède. — M. de Franqueville dépose sur le bureau le portrait de M. Lecky, associé étranger de l'Académie. — Le 23 juillet, M. Esmein présente l'étude sur Louis Blanc, dont M. Tchernoff est l'auteur.

Congrès. — En octobre prochain, le 28e congrès des jurisconsultes catholiques organisé par la *Revue catholique des institutions et du droit*, se réunira à Rome, sous la présidence de S. G. Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, et de M. le sénateur de Lamarzelle. Ses délibérations auront pour objet *la Doctrine catholique et la Législation civile.* Voici, à titre de renseignement pour ceux de nos lecteurs qui auraient l'intention de prendre part à ce congrès, un aperçu du programme dès aujourd'hui arrêté : Principes généraux. — Nécessité de l'accord de la loi civile et de la loi religieuse (mariage, divorce, autorité paternelle, liberté de tester, etc. ; liberté des vœux religieux, de

la charité, des fondations, etc.). Droit de propriété. Droit pénal. — Nécessité de l'accord de la loi civile et de la loi religieuse dans le droit public (les concordats, la liberté d'enseignement, la liberté d'association). — Les Lois de persécution dans la plupart des États, spécialement depuis trente ans. — Les adhésions doivent être envoyées au secrétaire, M. J. Lucien-Brun, avocat à la cour, 18, rue François-Dauphin, à Lyon, qui fera connaître les conditions aux intéressés.

L'Amour du livre. — Des volumes, plaquettes et articles de revues et de journaux portant ce titre, avec quelques variantes ou amplifications, on pourrait composer toute une bibliographie. Et voici encore un volume consacré au sujet, imprimé sur papier du Japon, orné de trois vieux bois, dont l'auteur est M. Léon-Félix de Labessade : *L'Amour du livre* (Paris, Imprimerie nationale, 1904, petit in-4 de 109 p.). Dans une lettre-dédicace adressée à M. Arthur Christian, directeur de l'Imprimerie nationale, l'auteur qualifie son travail de « cantique en prose. » L'épithète est à peu près exacte jusqu'à la page 79. Mais cette partie du volume vaut surtout par les curieux détails que l'on y rencontre sur certains points de l'histoire du livre et de la brochure au XVIIIe siècle. Il ne faut donc point chercher ici un coup d'œil d'ensemble à travers les peuples et les époques, sur les amateurs et la manière dont ils formaient leurs collections. Le tableau que nous présente M. de Labessade est beaucoup plus raccourci. A partir de la page 70, l'auteur commence à nous entretenir de la bibliothèque de la comtesse Du Barry et il termine à la page 106. Il donne ainsi la liste de ceux des volumes de cette collection qui se trouvent à la bibliothèque de la ville de Versailles « mélange extraordinaire d'ouvrages de toute nature ; les petits livres de ruelle y sont bien à leur place — et ceux-là durent lui servir [à Mme Du Barry], de bréviaire courant. Des notes, que l'on eût aimé à voir plus nombreuses encore, donnent à la publication de cette liste un surcroît d'intérêt. M. de Labessade termine son étude par les lignes ci-après qui méritent d'être rappelées dans le *Polybiblion*, recueil qui depuis tant d'années chante la gloire du livre, ou en déplore les faiblesses, ou en flétrit les excès : « Le Livre !... Tout passe, tout s'écroule, les maisons royales, les institutions, les races, les peuples, les cités, et le Livre reste, le Livre survit à l'orgueil, à l'ambition, aux passions des siècles : quelle puissance et quelle grandeur !... Qui n'aime pas le Livre a une case vide dans le cerveau ; l'équilibre n'existe plus : on vit, mais sans connaître de la vie ce qu'elle a de meilleur. — Il suffit que l'on ait eu une riche bibliothèque pour passer à l'immortalité. Que l'on soit revêtu de la pourpre romaine comme les illustres cardinaux, fondateurs de la Vaticane, ou que l'on se plaise à enrichir ses livres de superbes reliures, comme Grolier, de Thou, le duc de la Vallière, Choiseul, le Régent, les filles de Louis XV et les nombreux amateurs des XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, cela reste dans les collections d'État ; votre nom est plus souvent cité que celui de tel conquérant. Le Livre possède l'immortalité ; il donne cette immortalité avec la rare bienveillance du talent unie aux franches manières du monde lettré. — Aimer le Livre, l'acquérir, le conserver, lui procurer le vêtement et le couvert, c'est travailler pour l'avenir, c'est faire œuvre d'artiste et de savant. » Outre les trois vieux bois plus haut mentionnés, cet ouvrage reproduit à la dernière page un petit portrait du graveur Claude Garamond, accompagné de la mention suivante : « Ce volume a été imprimé avec les caractères gravés par Claude Garamond dans les dernières années du règne de François Ier. Claude Garamond,

graveur et fondeur de caractères d'imprimerie, avait été l'élève de Geoffroy Tory, de Bourges, qui fut le rénovateur de la typographie française au XVIe siècle. »

PARIS. — La Maison de la Bonne Presse a édité une collection de *Vies de saints illustrées pour tous les jours de l'année.* Dispersées dans le journal *le Pèlerin* depuis sa fondation, elles ont été réunies en six forts volumes gr. in-8 non paginés (Prix de chaque volume cartonné toile pleine : 4 fr.). Près de 1 200 vies (200 à peu près en moyenne par volume) ont trouvé place dans cet ensemble qui se recommande de lui-même à tous les catholiques. La Maison de la Bonne Presse a eu l'excellente idée de classer ces « Vies » par mois et par jour, selon la date à laquelle se célèbre la fête de chaque saint. C'est donc une lecture à la fois instructive, intéressante et édifiante au plus haut point, que l'on peut faire journellement, au cours d'une année entière. Le premier volume renferme les saints dont la fête tombe en janvier et en février ; le second, dans le même ordre de choses, se rapporte au mois de mars et d'avril ; le troisième, à mai et juin ; le quatrième à juillet et août ; le cinquième à septembre et octobre ; le sixième à novembre et décembre. Très bien illustrée, cette collection se présente, dans des conditions de succès auquel nous serons heureux de pouvoir contribuer en la signalant à nos lecteurs. — Ajoutons que la Maison de la Bonne Presse a mis aussi en vente, en vue de la propagande, les mêmes *Vies des saints illustrées*, en feuilles, dont le prix, en paquets indivisibles du même numéro, est de 0 fr. 25 le paquet de 20 exemplaires et de 0 fr. 50 les 100 exemplaires.

— Sous un format portatif (14 centimètres sur 10) vient de paraître un *Manuel d'alpinisme*, rédigé sous les auspices du Club alpin français par MM. A. Baron, E. Belloc, A. Bonnet, E. Cardot, R. de Clermont, P. Courmont, H. Dunot, E.-A. Martel, etc. (Paris, Lucien Laveur, 1904, petit in-16 de VII-694 p., orné de 122 fig., cartonnage toile. — Prix : 5 fr.). Les auteurs ont envisagé leur sujet à divers points de vue : description, géologie, flore, faune, coutumes, spéléologie, technique de l'alpinisme, dangers et accidents, alimentation, hygiène, etc., etc. « Tous les éléments, dit M. P. Puiseux dans son court *Avant-propos*, auraient pu en être recueillis dans les publications périodiques des sociétés alpines. Mais cette littérature est devenue trop riche. Elle appelle un travail de condensation ou d'élagage que chaque lecteur ne peut, faute de loisir, entreprendre pour son compte. » Nous nous bornons aujourd'hui à signaler brièvement le *Manuel d'alpinisme*, mais reviendrons en détail sur cet ouvrage dans notre prochaine livraison.

— Dans une leçon professée au Collège de France, le 4 décembre 1889, et intitulée : *De la Formation de l'unité française*, M. Auguste Longnon s'était attaché à faire ressortir le rôle prédominant de la dynastie capétienne dans la constitution de notre territoire et de notre nationalité. Quelques personnes, qui expliquent leur intention dans une courte préface ajoutée à ce travail, ont jugé utile d'en publier, à l'aide d'une sténographie prise autrefois au cours de M. Longnon, une édition nouvelle (Paris, Champion, 1904, in-8 de 27 p. — Prix : 1 fr.).

— Nous recevons les fascicules I et II du tome XII des *Nouvelles Archives des missions scientifiques et littéraires* (Paris, Imp. nationale; Leroux, in-8, ensemble de 141 p., avec planches et cartes hors texte). On sait que ces *Nouvelles Archives* se composent d'un « choix de rapports et instructions publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique et des

beaux-arts. » Or, le premier de ces fascicules est entièrement rempli par un *Rapport sur une mission scientifique en Tripolitaine* rédigé par M. H. Mehier de Mathuiseulx. Il ne comprend pas moins de 80 pages, éclairées de 21 belles planches représentant des sites, des ruines de monuments, etc., et aussi une carte itinéraire de la mission en Tripolitaine accomplie l'an dernier. « Selon le mandat qui m'était officiellement confié, dit l'auteur, j'ai dirigé mes études sur les vestiges des colonisations phénicienne et romaine. Mais j'ai cru devoir profiter de la faveur exceptionnelle qui m'avait été consentie par la Sublime Porte, pour recueillir aussi des renseignements anthropométriques, météorologiques, géographiques, géologiques, entomologiques et économiques sur cette région dont la science ne possedait aucune documentation précise. » Ce travail est fort complet et fort bien présenté. A noter spécialement le bien que dit M. de Mathuiseulx des religieux marianistes français qui se dévouent à l'instruction de la jeunesse et qui réussissent « malgré la concurrence acharnée que leur font les Italiens (très hostiles) et les patriarche grecs » (p. 73). — Le fascicule II renferme deux documents : 1° *Rapport sur une mission scientifique en Amérique du sud* (*Bolivie*, *République Argentine*, *Chili*, *Pérou*), par MM. de Créqui Montfort et Sénéchal de la Grange. Ce rapport est signé du seul M. de Créqui Montfort qui explique comme suit l'objet de la mission (1903) : « Le plan, conçu avec une certaine ampleur, comprenait des recherches effectuées pendant une durée de six mois par des spécialistes dans les différents domaines de la géologie, de la minéralogie, de l'anthropologie et de l'ethnographie, de la philologie, de la zoologie et de la physiologie. L'objet visé par la mission était : l'étude de l'homme des Hauts-Plateaux, de ses langues et de son milieu, dans le présent et dans le passé, depuis le Titicaca, au nord, jusqu'à la région de Jujuy (Argentine), au sud. » Ce travail occupe les pages 81 à 129; il est accompagné de 4 cartes hors texte. — 2° *Rapport sur une mission scientifique en Corée*, présenté par M. Émile Bourdaret, ingénieur. En 1900, M. Bourdaret était en Corée, où le gouvernement de ce pays l'avait appelé pour étudier et construire des voies ferrées. A ses moments de loisir, ses observations, dont il donne ici un résumé un peu court (p. 131-141), « ont porté sur l'anthropologie, les monuments mégalithiques, les monuments de la religion et de la superstition, c'est-à-dire les temples ou les fétiches; sur les cultes, les légendes, en un mot le folk-lore de la Corée; sur l'ethnographie en général des Coréens anciens et actuels. » Tout cela, certes, est fort intéressant ; malheureusement les renseignements ici consignés nous paraissent trop brefs. Il est vrai que M. Bourdaret se propose « de développer dans un travail de longue haleine la question de la religion et de la superstition en Corée, telles qu'elles se présentent encore au seuil du XXe siècle » (p. 138). Nous ne pouvons que souhaiter la prochaine réalisation de ce projet.

— Parmi les 25 biographies que l'on trouve dans la 24e série des *Contemporains* qui vient de paraître (Paris, Maison de la Bonne Presse, gr. in-8 de 400 p., illustré de gravures, portraits, cartes et plans. — Prix : 2 fr.), il convient de citer plus particulièrement : *Madame de Staël*, par M. Victor de Clercq ; — *Nordenskjold*, *explorateur suédois* ; *John Ross*, *explorateur écossais*, et *Barth*, *explorateur allemand*, par M. La Tour Madure ; — *Joseph Bonaparte*, *roi d'Espagne et de Naples*; *Lucien Bonaparte*, *prince de Canino*; *Louis Bonaparte*, *roi de Hollande*, par M. J. de Beaufort ; — *Maine de Biran philosophe*, par M. P. Alfaric ; — *Duc de Broglie*, par M. Jean de Lanville ; — *Carpaux*, *sculpteur*, par M. A.-M. d'Annezin ; — *Fulton et la Navigation à vapeur*, par M. J. Foc ; — *Louis XVII*, par M. H. Argos, etc.

— Notre collaborateur M. Paul Lacombe a extrait du *Bulletin du bibliophile* son travail : *A propos de Balzac imprimeur*, rédigé d'après le si curieux livre de MM. Gabriel Hanotaux et Georges Vicaire, dont le *Polybiblion* a rendu compte (t. C, p. 61-64) (Paris, Henri Leclerc, 1904, petit in-8 de 6 p.). Encore une plaquette que tous les balzaciens ne pourront pas ranger dans leur collection, car elle n'a été tirée qu'à 20 exemplaires.

— Après la revue *Rome*, dont nous avons annoncé la création (*Polybiblion*, t. C, p. 182), voici un nouveau périodique mensuel illustré : *Jérusalem*, qui lance son premier numéro (gr. in-8 de 16 p.). Nous détachons de l'article-programme de M. Paul Feron-Vrau, les lignes suivantes qui fixeront nos lectures sur le but poursuivi par la nouvelle publication : « Raconter les vieux souvenirs de la Terre Sainte, en appelant à notre aide la légende et l'histoire, l'archéologie et la numismatique, sous le contrôle intelligent d'une saine critique ; rappeler les anciens pèlerins avec leurs récits naïfs et leurs impressions vécues, où il y a tant à glaner pour notre âge ; remémorer à nos yeux les descriptions des sites palestiniens, avec la plume des écrivains célèbres ou le procédé mécanique des artistes photographes ; décrire les coutumes et usages bibliques ou évangéliques, qu'on retrouve encore si peu modifiés ; faire l'historique des nombreux établissements religieux qui donnent à la Jérusalem moderne un cachet si particulier ; noter, au jour le jour, toutes les manifestations qui ont Jérusalem pour centre ou pour objet, non seulement en Orient, mais à Rome, en France et dans le monde entier ; montrer enfin quelle place tient la Terre Sainte dans nos mœurs et notre littérature et quel charme elle inspire dans les lettres et dans les arts... Ce programme, s'il plaît à Dieu que nous le réalisions, fera de *Jérusalem*, non point une revue d'érudition et de science ardue, mais de bonne et féconde vulgarisation... » — Le premier n° (24 juillet 1904) comprend, outre l'article-programme de M. Feron-Vrau et une chronique intéressante : *Le Retour des peuples à Jérusalem*, par le Vieux Pèlerin et *la Basilique du Saint Sépulcre, impressions des écrivains célèbres du* XIX *siècle* (Lamartine, Mlle de Vogüé, Pierre Loti, M. Serao). — Prix de l'abonnement : France, 3 fr. ; Union postale, 4 fr., Paris, VIIIe arr., 5, rue Bayard).

— Parmi les articles qui ont trouvé place dans la livraison de juillet du *Tour de France*, nous remarquons tout particulièrement : *Honfleur*, par M. Robert de Souza et *le Golfe du Morbihan*, par M. Charles Géniaux. Dans le premier, l'auteur fait connaître très agréablement cette curieuse cité qui « il y a peu de temps encore s'ignorait elle-même. » Quant à M. Géniaux, le golfe du Morbihan lui a fourni le sujet d'une peinture singulièrement attrayante. Ajoutez que l'illustration qui accompagne ces deux esquisses sont si jolies, si bien choisies, que nombre de gens, après avoir savouré les descriptions et admiré les phototypies se sentiront pris de l'irrésistible envie d'aller voir de près et en réalité, les merveilles dont l'image est placée sous leurs yeux.

— Nous aurons, en décembre prochain, à parler du nouveau roman de M. Jules Verne : *Un Drame en Livonie*, dont le *Magasin d'éducation et de récréation* a tout dernièrement achevé la publication. En attendant, nous devons mentionner l'édition in-12 de cet ouvrage, en vente dès aujourd'hui au prix de 3 fr. (Paris, Hetzel, 343 p., illustré).

CHAMPAGNE. — Signalons le tome XL de la 3e série des *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube* (t. LXVII de la collection, année 1903, gr. in-8 de 370 p., avec planches et vignettes). Neuf études composent ce volume, savoir : *L'Hôpital*

de Brienne (Aube) du XII*e au* XX*e siècle*, par M. Alfred Bardet (p. 5-122, avec 3 planches) ; — *Boursault et la Comédie italienne*, par M. Julien Dubois (p. 123-144) ; — *La Charte d'affranchissement de Ricey-Bas*, par M. l'abbé A. Pétel (p. 145-157) ; — *Les Cryptes de Sens*, par M. Léon Maître (p. 159-179, avec un plan et une vignette) ; — *Biographie et œuvre de François Lespingolas, de Joinville (Haute-Marne) 1644-1705*, par M. René Gillet, d'après des notes recueillies par Horace Gillet (p. 179-198, avec un portrait) ; — *Documents inédits concernant Guichard, évêque de Troyes*, par M. l'abbé A. Pétel (199-213) ; — *Notes biographiques sur Jacques Edme Regnault de Beaucaron* (p. 215-230). Ce travail complète un précédent publié en 1899, dans les *Mémoires* de la même société ; — *L'Étude de l'histoire naturelle*, par M. l'abbé G. d'Antessauty (p. 259-265) ; — *Histoire d'un pépin de pomme racontée par lui-même*, par M. Charles Baltet (p. 267-280, avec 2 planches et 2 vignettes).

Dauphiné. — Nous remarquons dans la première livraison du tome XI du *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie* (Grenoble, imp. Allier, avril 1904, in-8 de 80 p.) les travaux suivants qui offrent, chacun dans son genre, un très réel intérêt : *Les Drayes de la vallée du Graisivaudan et les drayes en général*, par M. A. Picaud (p. 9-18) ; — *La Démographie de Grenoble*, par M. le Dr A. Bordier (p. 23-48) ; — *Présentation d'objets des époques du bronze et du fer trouvés en Dauphiné*, par M. Muller (p. 48-62, avec 2 planches) ; — *Statistique du bégaiement dans l'Isère et dans le Dauphiné*, par M. le Dr Chervin (p. 63-83, avec 3 cartes et un tracé graphique dans le texte).

Franche-Comté. — En même temps que le Syndicat des Vosges, dont nous signalions le mois dernier la brochure destinée à attirer les touristes dans cette région, le Syndicat d'initiative de Besançon et de Franche-Comté a publié un très joli opuscule : *La Franche-Comté* (Bulletin n° 1. Besançon, imp. Dodivers, 1904, in-18 de 36 p., illustré, avec une couverture en couleurs du maître peintre Isembart). Cet opuscule, qui se distribue gratuitement, décrit d'abord la ville de Besançon, puis ses environs immédiats, puis le nord de la Franche-Comté (un coin de la Haute-Saône), enfin la magnifique vallée du Doubs. A cette époque de vacances, il y a là de quoi tenter les amis de la belle nature et du pittoresque. Des publications de ce genre contribueront grandement à faire mieux connaître cette « preface de la Suisse », comme a dit si bien Charles Nodier en parlant de sa province natale.

— Si les étrangers, en allant chercher en Suisse une hospitalité peu écossaise, commencent à ne plus « brûler » notre belle région franc-comtoise, il faut dire aussi que les Français en général et les Comtois en particulier s'appliquent, depuis quelque temps, à en visiter les sites les plus remarquables. C'est ainsi que, tout dernièrement, la section lédonienne de la Société *le Sillon* a organisé une excursion aux grottes de Baume dont l'écho nous arrive sous la forme d'une très intéressante brochure intitulée : *Grand Meeting du « Sillon » jurassien aux Roches de Baume, 19 juin 1904* (Lons-le-Saunier, imp. de la *Croix du Jura*, in-16 de 32 p., avec 4 vignettes). C'est le compte rendu succinct de cette excursion, d'un pittoresque achevé, et aussi le recueil des divers discours ou allocutions prononcés dans la circonstance.

— Voici une troisième publication qui s'adresse encore à ceux qui aiment à courir le pays : *Carte vélocipédique routière et administrative du département du Doubs et du territoire de Belfort* (Paris, A. Levy, dessinateur géographe. Paris, 50, boulevard de Vaugirard ; format 50×65. — Prix : 1 fr., dans une pochette ou en feuille ; 2 fr. 50, collée sur toile format de poche ;

3 fr. 50, collée sur toile, vernie et montée). Exécutée en six couleurs, cette carte, fort pratique, est à l'échelle de 1/230,000. L'auteur a apporté beaucoup de soin au relief du sol, aux chemins de fer, aux routes, à leur pente et à leur viabilité pour les automobiles. La carte en question donne plus que ne promet son titre : non seulement le Doubs et le territoire de Belfort se trouvent là en entier, mais on y remarque aussi une notable partie du Jura français et du Jura bernois et la presque totalité du département de la Haute-Saône. L'ensemble est parfaitement lisible ; notons toutefois que les noms de certaines localités sont mal orthographiés : Roseroy, pour Nozeroy ; Menetreux-en-Joux, pour Menetrux-en-Joux (Jura) ; Boulans, pour Roulans (Doubs). Petites fautes matérielles qu'il sera facile de faire disparaître à la prochaine édition. Nous recommandons volontiers cette publication à tous les vélocipédistes, à tous les « chauffeurs » appelés à parcourir cette partie de l'est de la France. — M. Lévy a également mis en vente, dans les mêmes conditions, un certain nombre de cartes départementales visant le même but, notamment une carte du département de l'Aisne.

— Des travaux en vue d'assurer à la rivière d'Ain un débit assez important pour éviter tout arrêt, en temps de grande sécheresse, dans la distribution de la force et de la lumière électriques à travers le Haut-Jura et l'Ain (principalement dans les centres industriels de Saint-Claude et de Tenay) ayant été récemment exécutés à l'une des extrémites du pittoresque lac de Chalain, le septième de France par son etendue (2 kilom. 500 de longueur sur une largeur variant entre 500 mètres et 1 kilom.), des vestiges de cité lacustre ont été mis au jour, parmi lesquels il convient de noter spécialement une pirogue qui s'offre comme l'un des plus beaux spécimens connus. Mesurant 9 mètres 35 de long, sur 0. 70 de large et 0. 60 de profondeur, elle a été envoyée au musée de Lons-le-Saunier. On lira avec intérêt l'article, illustré de trois phototypies, que M. L. Reverchon a écrit à ce propos dans le *Cosmos* du 9 juillet dernier sous le titre : *La Cité lacustre de Chalain* (*Jura*).

Limousin et Marche. — Le tome LIII du *Bulletin de la Société historique et archéologique du Limousin* (Limoges, Ducourtieux, in-8 de 932 p.) est consacré à peu près tout entier au *Pouillé historique du diocèse de Limoges*, écrit en 1775 par l'abbé Joseph Nadaud, et publié aujourd'hui par M. l'abbé A. Lecler. C'est plutôt un recueil de notes qu'un ouvrage proprement dit ; il se présente sous la forme d'un dictionnaire géographique, et les matières y sont distribuées selon l'ordre des archiprêtrés. Telle qu'elle est, cette publication, impatiemment attendue, peut rendre de grands services aux travailleurs. Mais il importe de passer au crible les indications qu'on y puisera. En effet, « Nadaud ramassait tout, bon ou mauvais, » et il insérait sans aucune espèce de critique tout ce que l'on lui communiquait : exemple, sa liste des abbés d'Aubepierre (p. 528), pleine d'erreurs.

Lyonnais. — La Société d'études historiques et littéraires qui groupe à Lyon, sous la présidence de M. Henry Lucien-Brun, de jeunes hommes désireux de travailler en commun, dans une même pensée de science et de foi, à l'étude du passé, avait fait appel, en janvier 1904, à l'éloquence de M. Paul Allard. Le savant auteur de *Julien l'Apostat* avait pris pour sujet de sa conférence, le 29 janvier dernier, l'histoire d'*Un Empereur gaulois au* v*e siècle* (Paris, Charles Amat ; Lyon, Adrien Effantin, s. d., in-8 de 51 p.). A vrai dire, le règne même d'Avitus — règne éphémère de quatorze mois — n'a point été retracé par M. Allard ; il a voulu seulement « rechercher ce qui lui acquit cette *réputation* dont lui fait honneur l'auteur du *Discours*

sur l'histoire universelle et de quelle manière il la *soutint.* » C'est donc surtout l'histoire d'Avitus avant son élévation au trône impérial, sur laquelle M. Allard a écrit quelques pages curieuses, qui lui ont fourni l'occasion d'un tableau de la vie gauloise au ve siècle de notre ère.

NORMANDIE. — Si nos archives locales avaient été toutes l'objet de travaux aussi consciencieux que celui dont M. l'abbé A. Babouin a fait le sujet de sa brochure : *Les Seigneurs de Mélicourt et leurs alliances* (Brionne, imp. Amelot, 1904, in-12 de 35 p.), la besogne de ceux qui écrivent la grande histoire se trouverait singulièrement facilitée. Ils auraient ainsi sous la main les renseignements généalogiques précis qui manquent si souvent aux chercheurs français. Cette brochure ne contient sans doute le nom d'aucun personnage digne de passer à la postérité; mais on y trouve des documents originaux concernant deux branches de la grande famille de Malon de Berey. Il n'a pas tenu à l'auteur que les papiers, par lui si intelligemment dépouillés, n'aient pas livré de secrets plus importants.

BELGIQUE. — Dom Pierre Bastien, bénédictin de l'abbaye de Maredsous, publie une *Méthode élementaire de chant grégorien* (Tournai, Desclée, 1904, in-18 de 113 p.— Prix: 1 fr.), qui vient fort à propos après la promulgation du célèbre *motu proprio* de Pie X. L'auteur suit fidèlement les enseignements du R^me Père Dom Pothier, abbé de Saint Vandrille, qui est le véritable restaurateur des mélodies grégoriennes et le créateur de la méthode de Solesmes.

— Ce n'est pas seulement en Belgique que les ruines de l'abbaye de Villers-en-Brabant sont célèbres; les archéologues de tous les pays les connaissent et les admirent. Les restes de l'église, notamment, sont d'un monument merveilleux. On n'est pas d'accord toutefois sur leur âge. Les uns veulent que des parties de l'édifice remontent jusqu'au XIIe siècle, au temps de saint Bernard. Le P. H. Nimal, dans un opuscule récent intitulé : *L'Église de Villers* (Bruxelles, Société belge de librairie, 1904, in-8 de 72 p. Extrait du VIII des *Annales de la Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles*) a entrepris de réfuter cette opinion en faisant appel aux documents historiques. Il nous paraît aussi désirable qu'au P. Nimal lui-même qu'un véritable archéologue vienne renforcer cette réfutation, « reprendre la question sur le terrain de l'architecture, et rendre ainsi la démonstration complète. »

— En publiant une brochure intitulée : *La Terre tourne-t-elle ?* M. Ern. Pasquier, professeur à l'Université de Louvain, fait justice de ce reproche insensé que lui adressait M. Ampach, de l'Université de Bruxelles, de nier les mouvements de rotation et de translation de notre globe. Avec les Poincaré, les Appell, les Duhem, les Mansion et autres maîtres de la science, M. Pasquier, contestant la thèse newtonnienne de l'espace *absolu* du mouvement et du repos *absolus*, pour n'admettre que mouvements et repos *relatifs*, démontre la réalité pratique des mouvements de la terre et des planètes, tout en constatant que théoriquement et pour le calcul, il est indifférent de considérer le mouvement de la terre par rapport au soleil et à la voûte étoilée, ou le mouvement de ceux-ci par rapport à la terre.

ITALIE. — C'est avec un vif intérêt que toutes les personnes (et, Dieu merci ! elles sont nombreuses en Europe) qui s'intéressent à l'histoire de notre langue accueilleront le nouveau travail de M. Paul Meyer, composé pour le congrès international des sciences historiques, tenu à Rome en 1903. Ce mémoire, riche de faits intéressants et peu connus, est consacré au sujet suivant : *De l'Expansion de la langue française en Italie pendant le moyen*

âge (Roma, tip. della R. Accademia dei Lincei, 1904, in-8 de 46 p. Estratto degli *Atti del Congresso internazionale di scienze storiche*. Vol. IV. Sezione Storia delle Letterature).

— Le tome XL, ou IXe de la 3e série, de la *Miscellanea di storia italiana* que publie la *R. deputazione sovra gli studi di storia patria per le antiche provincie e la Lombardia* (Torino, fratelli Bocca, 1904, gr. in-8 de XXXV-463 p.) ne renferme pas moins de neuf mémoires. Nous y trouvons tout d'abord un supplément donné par M. Domenico Carutti aux *Regesta comitum Sabaudiae*, publiés par lui il y a une quinzaine d'années. Ce supplément comprend 144 documents reproduits ou analysés le plus souvent d'après des publications postérieures à celle de M. Carutti. — Les *Documenti per la storia del Piemonte* (1265-1300) recueillis par M. Stanislao Cordero di Pamparato sont des extraits des comptes des châtellenies de Piémont, des journaliers en rouleaux de Savoie, des comptes de l'hôtel des princes d'Achaïe, etc. Les renseignements qui lui sont fournis par ces sources sont groupés sous deux chapitres : I. Histoire politique ; II. Matières diverses (Inventaires, couvents, administration de la justice, etc.). Il y a là une masse d'indications curieuses de tout genre. — M. le comte A. Manno donne une courte biographie et une ample bibliographie, avec portrait, de Cais di Pierlas, mort en 1900. — M. Giovanni Collino étudie les différents cartulaires du monastère d'Oulx qui sont parvenus jusqu'à nous. — M. C. Cipolla publie un nouveau document sur A. Guagnini. — M. Vittorio Poggi nous fait connaître les statuts de Carpasio en 1433. — M. Umberto Dallari raconte l'occupation française à Reggio de 1702 à 1706. — L'histoire de Lomello, le célèbre bourg qui a donné son nom à une contrée d'Italie, conduite par M. Mario Zucchi des origines à 1796, comble une lacune. —Le volume se termine par d'intéressantes recherches sur la colonie italienne en Portugal aux XIVe, XVe et XVIe siècles, sous forme de notes sur les différents personnages ou familles de race italienne dont on trouve mention en Portugal à cette époque..

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Das Buch Job als strophisches Kunstwerk nachgewiesen, überzetzt und erklärt*, von J. Hontheim (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Exegetisches zur Inspirationsfrage mit besonderer Rücksicht auf das Alte Testament*, von Hummelauer (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *La Piété chez les jeunes*, par A. Texier (in-18, Téqui). — *La Solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce*, par G. Glotz (in-8, Fontemoing). — *L'Année administrative*, publiée par M. Hauriou, G. Jèse et C. Rabany (in-8, Giard et Brière). — *Une Nouvelle Conception des études juridiques et de la codification du droit civil*, par A. Alvarez (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *Liquidation en justice des biens des congrégations dissoutes*, par A. Curet (in-8, Pedone). — *Commentaire de la loi forestière algérienne promulguée le 21 février 1903*, par C. Guyot (in-8, Laveur). — *Code civil chilien, promulgué le 14 décembre 1855, entré en vigueur le 1er janvier 1857*, trad. et annoté par H. Prudhomme (in-8, Pédone). — *Études sur la philosophie morale au XIXe siècle*, leçons professées par MM. G. Belot, A. Darlu, C. Gide, M. Bernet, A. Landry, J.-E. Roberty, R. Allier, H. Lichtenberger et L. Brunschvig (in-8 cart., Alcan). — *Essai sur l'évolution psychologique du jugement*, par T. Ruyssen (in-8, Alcan). — *L'Intelligence et le rythme dans les mouvements artistiques*, par M. Jaël (in-12, Alcan). — *Du Rôle de l'individu dans le déterminisme social*, par D. Draghicesco (in-8, Alcan). — *Aux mères. Causeries sur l'éducation*, par J. Charruau (in-12, Téqui). — *Les Fondements de l'économie politique*, par A. Wagner ; trad. par L. Polack. T. I. (in-8, Giard et Brière). — *Histoire des systèmes économiques et socialistes*, par H. Denis, T. I. *Les Fondateurs* (in-8,

Giard et Brière). — *Essai sur la propriété*, par A. Tarbouriech (in-18, Giard et Brière). — *De l'Accaparement. La Concentration industrielle en France*, par F. Laur. T. III (in-8, Société anonyme des publications scientifiques et industrielles). — *La Sociologie économique*, par G. de Greef (in-8, Alcan). — *Travail et prévoyance. Étude de l'assurance ouvrière contre la maladie*, par le Dr L. Gayme (in-8, Alcan). — *Les Applications sociales et la solidarité*, leçons professées par MM. P. Budin, C. Gide, H. Monod, G. Paulet, A. Robin, J. Siegfried et P. Brouardel (in-8 cart., Alcan). — *Syndicats, mutualités, retraites*, par L. de Contenson (in-16, Perrin). — *La Paix et l'enseignement pacifiste*, leçons professées par MM. d'Estournelles de Constant, F. Passy, H. La Fontaine, A. Weis, E. Bourgeois, G. Lyon et C. Richet (in-8, cart., Alcan). — *Causeries sanitaires*, par le Dr A. Yvert. T. II. *Désinfection* (in-8, Alcan). — *Notions d'hygiène féminine populaire. L'Adolescente*, par le Dr R. Martial (in-12, Paulin). — *La Puériculture par l'assistance scientifique et maternelle à domicile. Hygiène maternelle et infantile*, par le Dr P. Pecker (in-18, Vigot). — *Traitement de la tuberculose pulmonaire par la médication intra trachéale*, par le Dr H. Mendel (in-8, F.-R. de Rudeval). — *Leçons élémentaires sur la théorie des fonctions analytiques*, par E.-A. Fouët. 2e partie (in-8, Gauthier-Villars). — *La Matière, l'éther et les forces physiques*, par L. Mottez (in-8, Gauthier-Villars). — *Sur quelques particularités fort curieuses du système de l'orbite lunaire*, par F.-C. de Nascius (in-8, F.-R. de Rudeval). — *L'Océan, ses lois et ses problèmes*, par J. Toulet (gr. in-8, Hachette). — *Les Procédés des Primitifs. Les Origines de la peinture à l'huile. Étude historique et critique*, par C. Dalbon (in-16, Perrin). — *Les Primitifs parisiens*, par M. Poëte (in-18 carré, Champion). — *Les Chefs-d'œuvre des musées de France. Sculpture, dessins, objets d'art*, par L. Gonse (in-folio, Lib. de l'Art ancien et moderne). — *Les Frères Le Nain*, par A. Valabrègue (in-8, Libr. de l'Art ancien et moderne). — *Church Music*, by M. Richardson (in-18 cart., London, Longmans, Green). — *Conférences faites au Musée Guimet, 1905-1906*. T. XV. 1re partie (in-18, Leroux). — *Actualités scientifiques*, par M. de Nansouty (in-16, Schleicher). — *Nouveau Dictionnaire anglais-français et français-anglais*, par E. Clifton et M. Laughlin (in-12, cart., Garnier). — *L'Ordalie dans la Grèce primitive*, par G. Glotz (in-8, Fontemoing). — *Paysages introspectifs. Poésies avec un Essai sur le Symbolisme*, par T. de Visan (in-8, Jouve). — *Semaine de jeunesse*, par le baron X. Reille (in-18, H. Leclerc). — *Bretagne, heures vécues*, par C. Fuster (in-18, Fischbacher). — *Un Divorce*, par P. Bourget (in-18, Plon-Nourrit). — *Le Sillon*, par Resclauze de Bermon (in-18, Plon-Nourrit). — *L'Inutile Révolte*, par H. Guerlin (in-18, Tallandier). — *Les Gaietés de la territoriale*, par J. Drault (in-18, Henri Gautier). — *Deux Cœurs*, par B.-A. Jeanroy (in-18, Hatier). — *L'Erreur de Florence*, par C. Le Goffic (in-8, Hatier). — *Histoire de Janine. Petite fille, jeune fille, jeune femme*, par M. Nervat (in-12, Delagrave). — *Correspondance de Beethoven* ; trad., introd. et notes de J. Chantavoine (in-18, Calmann-Lévy). — *Molière et la Vie*, par H. Davignon (in-18, Fontemoing). — *Les Grands Écrivains de la France. Blaise Pascal, Pensées.* Nouvelle édition publiée avec une Introduction et des notes par L. Brunschvicg (3 vol. in-8, Hachette). — *La Clef des Maximes de La Rochefoucauld, études littéraires comparées*, par E. Dreyfus-Brisac (in-18, Paris, chez l'auteur, 6, rue de Tocqueville). — *Souvenirs et idées*, par G. Sand. Ouvrage posthume (in-18, Calmann-Lévy). — *Petites Confessions*, par P. Acker. IIe série, (in-18, Fontemoing). — *Études de littérature canadienne française* par C. ab der Halden, (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Milton dans la littérature française*, par J.-M. Telleen (in-8, Hachette). — *Edgard Poe. Sa vie et son œuvre*, par E. Lauvrière (in-8, Alcan). — *Traité de*

l'Occident, par A. Mithouard (in-16, Perrin). — *Manuel d'alpinisme, rédigé sous les auspices du Club alpin* (in-18 cart., Laveur). — *En Corée*, par Mme C. Vautier et H. Frandin (gr. in-8, Delagrave). — *De Tunis à Alger*, par J. Brochet (gr. in-8 cart., Delagrave). — *Le Culte de Dionysos en Attique*, par P. Foucart (in-8, C. Klincksieck). — *L'Afrique chrétienne*, par Dom H. Leclercq (2 vol. in-12, Lecoffre). — *Le Christianisme dans l'empire perse sous la dynastie sassanide (224-632)*, par J. Labourt (in-12, Lecoffre). — *Das Decret des Papstes Innocenz XI über den Probabilismus*, von F. Ter Haar (in-8, Paderborn, F. Schöningh). — *Vie intime de Pie X*, par C.-A. de Cigala (in-12, Lethielleux). — *En Chine. Le R. P. Louis-Joseph des Robert, missionnaire de la Compagnie de Jésus en Chine (1702-1760)*, par l'abbé L. Carrez (in-8, Nancy, A. Crépin-Leblond). — *Le Révérend Père Henri Chambellan de la Compagnie de Jésus, 1854-1892*, par J. Charruau (in-12, Téqui). — *L'Abbé Eusèbe Renaudot. Essai sur sa vie et sur son œuvre liturgique*, par A. Villien (in-18, Lecoffre). — *Victimes des Camisards*, par J.-B. Couderc (in-18 Téqui). — *Condorcet et la Révolution française*, par L. Cahen (in-8, Alcan). — *L'Épopée napoléonienne. Le Retour des cendres*, par E.-M. Laumann (in-8, Daragon). — *L'Empire libéral ; études, récits, souvenirs*, par E. Ollivier. T. IX (in-18, Garnier). — *Études sur la Vendée militaire. Zigzags au pays des géants*, par H. Bourgeois. 4e série (petit in-12, Luçon, Bideaux). — *Impressions d'un vieil officier de réserve*, par P. Baubigny (in-16, Perrin). — *La Grande Faute des catholiques de France*, par C. Bota (in-16, Perrin). — *Le Problème de l'heure présente. Antagonisme de deux civilisations*, par H. Delassus (2 vol. gr. in-8, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer). — *Les Problèmes de la civilisation*, par A. Moulin (in-8, Giard et Brière). — *Le Grand Bureau des pauvres de Paris, au milieu du* XVIIIe *siècle*, par L. Cahen (in-8, Société nouvelle de librairie et d'édition). — *Histoire du collège de Montdidier*, publiée par l'Association des anciens élèves. T. I. (gr. in-4, Montdidier, imp. J. Bellin). — *Pouillé du diocèse d'Angers*, réimprimé par les soins de l'abbé F. Uzureau (in-8, Angers, Siraudeau ; Paris, A. Picard et fils). — *La Vendée d'autrefois*. T. II. *Le Canton de la Roche-sur-Yon*, par H. Bourgeois (petit in-12, Luçon, Bideaux). — *Archives de la ville de Montpellier. Inventaires et documents* publiés par J. Berthelé. T. III, fasc. III, IV et V (gr. in-4, Montpellier, imp. Serre et Roumégous). — *Le Mystère russe. Secrets d'État dans l'empire du tsar Nicolas II*, par Bresnitz von Sydačoff ; trad. de l'allemand par M. Somin (in-18, Paulin). — *Les Russes en Extrême-Orient*, par P. Labbé (in-16, Hachette). — *Hippolyte Taine*, par L. Roure (in-12, Lethielleux). — *Répertoire historique et bibliographique de la « Gazette de France »*, par le marquis de Granges de Surgères. T. III (in-8, Leclerc). — *Codices italici manu exarati qui in Bibliotheca Taurinensis Athenaei ante diem XXVI januarii M.C.M.IV asservabantur*, recensuit, illustravit B. Peyron (gr. in-8, Taurini, Clausen). — *Bibliografia analitica Petrarchesca, 1877-1904*, compilata da E. Calvi (in-8, Roma, Lœscher).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *La Sainte Bible traduite en français sur les textes originaux avec introductions et notes, et la Vulgate latine en regard*, par Aug. Crampon. Tournai, Desclée et Lefebvre, s. d., 7 vol. gr. in-8 de xxxvii-721, 813, 509, 679, 954, xx-613 et xvi-663 p., 56 fr. — 2. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, par G. Maspero, 6e édit. Paris, Hachette, 1904, in-18 de 912 p., avec 175 grav. et 3 cartes en couleurs, 6 fr. — 3. *Histoire sainte*, par l'abbé H. Lesêtre. 3e édit. Paris, Lethielleux, s. d., (1904), in-18 de xii-248 p., avec 7 cartes et 2 plans, 1 fr. 25. — 4. *Autour de la question biblique. Une nouvelle école d'exégèse et les autorités qu'elle invoque*, par A.-J. Delattre, S. J. Paris, Roger et Chernoviz, 1904, in-8 de iv-380 p., 3 fr. 50. — 5. *Theologie und Assyriologie im Streite um Babel und Bibel*, von Otto Weber. Leipzig, Hinrich, 1904, in-8 de iii-31 p., 0 fr. 75. — 6. *Le Code du Sinaï, sa genèse et son évolution*, par le R. P. F. Prat, S. J. Paris, Bloud, 1904, in-16 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 7. *Questions bibliques*, par l'abbé de Broglie. Œuvre extraite d'articles de revues et de documents inédits, par l'abbé C. Piat. 2e édit. Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de xi-408 p., 3 fr. 50. — 8. *Les Prophéties messianiques*, par l'abbé de Broglie, avec préface et notes par Augustin Largent. Paris, Bloud, 1904, 2 vol. in-16 de 80 et 77 p. (Collection *Science et Religion*), 1 fr. 20. — 9. *Die Briefe zu Beginn des zweiten Makkabäerbuches (1, 1 bis 2, 18)*, von Dr Heinrich Herkenne. Freiburg im Breisgau, Herder, 1904, in-8 de vii-103 p., 3 fr. — 10. *La Langue et la Littérature hébraïques depuis la Bible jusqu'à nos jours*. Leçon d'ouverture à la Sorbonne le 3 mars 1904, par Nahum Slouschz. Paris, Sansot, 1904, in-18 de 28 p., 1 fr. — 11. *Instruction et ordonnance de Mgr* Latty, *évêque de Châlons, concernant les deux derniers écrits de M. l'abbé Loisy*. Paris, Poussielgue, 1904, in-8 de 70 p., 1 fr. 25. — 12. *Fausse Exégèse. Mauvaise Théologie. Lettre aux directeurs de mon séminaire à propos des idées exposées par M. A. Loisy dans « Autour d'un petit livre »*, par Mgr E. Le Camus, évêque de la Rochelle. Paris, Oudin, 1904, in-8 de 126 p., 2 fr. — 13. *Exégèse nouvelle. Les Doctrines de M. Loisy*, par le P. Hilaire de Barenton. Paris, Amat, 1903, in-8 de 72 p. (Extr. des *Études franciscaines*), 1 fr. — 14. *La Contrefaçon du Christ*, par L.-A. Gaffre. Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de xix-265 p., 2 fr. 50. — 15. *Évangile selon S. Matthieu*. Traduction et commentaire par V. Rose, O. P. Paris, Bloud, 1904, in-12 de xxxiv-235 p., 2 fr. 50. — 16. *Évangile selon S. Marc*. Traduction et commentaire par le même. Paris, Bloud, 1904, in-12 de xxxii-175 p., 2 fr. 50. — 17. *Évangile selon S. Luc*. Traduction et commentaire par le même. Paris, Bloud, 1904, in-12 de xxiii-247 p., 2 fr. 50. — 18. *L'Évangile selon saint Jean*. Traduction critique, introduction et commentaire par le P. Th. Calmes. Paris, Lecoffre, 1904, in-8 de xvi-485 p., 8 fr. — 19. *Tu es Petrus. L'Histoire et la légende*, par Arthur Heulhard. Paris, Tallandier, s. d. (1904), in-18 de 335 p., 3 fr. 50. — 20. *Le Tombeau de la Sainte Vierge à Jérusalem*, par le R. P. Barnabé d'Alsace. Jérusalem, imp. des PP. franciscains, 1903, in-8 de xx-302 p., avec 13 illustrations en photogravure hors texte, 2 fr. 50. — 21. *La Vierge Marie dans l'histoire de l'Orient chrétien*, par l'abbé Joseph Lémann. Paris, Lecoffre; Lyon, Vitte, 1904, in-12 de xvi-640 p., 4 fr.

1. — M. le chanoine Crampon avait publié, en 1864, *les Saints Evangiles traduits et annotés*, puis, en 1872, les *Actes des Apôtres*, et en 1885, le *Nouveau Testament* tout entier. Sa traduction était faite sur

le texte grec. La même année, il traduisit sur l'hébreu le livre des Psaumes. Il résolut enfin de donner au public une version de toute la Bible sur les textes originaux. Son œuvre, dédiée au cardinal Meignan, commença à paraître en 1894 : *La Sainte Bible traduite en français sur les textes originaux*. Elle fut interrompue après la publication du premier volume, qui contenait le Pentateuque, par la mort de l'auteur. Reprise en 1898 par les Pères Corluy et Piffard, jésuites belges, elle a été continuée sur le manuscrit de l'auteur pour l'Ancien Testament. Par suite, il ne paraît pas qu'on ait utilisé les parties découvertes du texte hébreu de l'Ecclésiastique, quoique cette découverte soit mentionnée dans l'Introduction à ce livre. Les deux livres des Machabées sont réunis aux autres livres historiques de l'Ancien Testament et se trouvent au tome III. Pour le Nouveau Testament, le texte de M. Crampon a été revu et entièrement refondu par les Pères Piffard, Lemaire et Griesbach, de la Société de Jésus. On y a joint la traduction des apocryphes de la Vulgate. Dans le IVe livre d'Esdras, on a comblé la lacune de 70 versets des éditions ordinaires, et pour la version du texte latin, on a tenu compte des variantes recueillies par les critiques modernes dans les manuscrits latins et les versions orientales. Cette version est l'œuvre du R. P. Piffard, et elle s'écarte assez souvent du texte latin, d'ailleurs peu correct. Quant aux principes qui ont guidé le chanoine Crampon dans sa traduction, il a visé à l'exactitude et à la clarté plutôt qu'à l'élégance et il a voulu que sa version ne soit ni trop littérale ni trop libre. Il a essayé de reproduire avec un égal scrupule le fond et, autant que le comporte le génie de la langue française, la forme même et l'allure du texte original. Les livres et passages poétiques de l'Ancien Testament sont rendus conformément aux règles du parallélisme. Sylvestre de Sacy avait reconnu la « rigoureuse fidélité » de la traduction des Évangiles. L'œuvre entière a ce mérite. Toutefois on a constaté que le souci de la correction du style détruit en partie la couleur de l'original. De courtes Introductions et des notes constituent la partie critique du travail. Les notes, sobres et précises, ne tendent pas à former un commentaire complet. Elles éclairent le texte sans le surcharger ; elles s'attachent à bien marquer le sens littéral et la liaison des idées ; elles n'ont d'autre but que d'apprendre ou de rappeler ce qui est nécessaire pour comprendre et goûter la parole divine. Tout y trouve son compte : la science, la critique et la piété. On n'y rencontrera pas cependant la solution de problèmes critiques, dont plusieurs n'étaient pas encore posés du vivant de M. Crampon. Toutefois l'annotation plus développée du Nouveau Testament oriente le lecteur vers ces problèmes nouveaux, les reviseurs ayant profité des travaux récents. Ajoutons que des cartes et un vocabulaire géographique aussi bien que des planches

illustrent chaque volume. Le texte latin de la Vulgate accompagne la traduction française. L'impression est soignée et digne des presses de la Société Saint-Jean l'Évangéliste. Tout concourt donc à faire de ces sept gros volumes une œuvre savante et utile. Désirons seulement que, réduite à un plus petit format et à un prix moins élevé, elle soit bientôt mise à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs.

2. — Le succès de l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, par M. Maspero, parvenue à sa 6e édition, est le meilleur éloge qu'on en puisse faire. Cette nouvelle édition a été entièrement refondue et peut être considérée comme un abrégé de l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, du même auteur, en trois grands volumes in-8. On y a tenu compte des plus récentes découvertes. Cependant je n'y ai rien vu des textes élamitiques déchiffrés par le P. Scheil, en dehors du code d'Hammourabi qui en forme, il est vrai, la maîtresse pièce, ni de la correspondance cunéiforme de Tell el Amarna. Cet ouvrage, bourré de faits, échappe à l'analyse. Il n'expose pas seulement la marche successive des grands empires égyptien, chaldéen, assyrien, mède et perse ; il indique la place et le rôle des petits royaumes et des tribus qui gravitaient dans l'orbite de ces empires et en étaient le plus souvent les tributaires. Les Hébreux figurent donc dans cette histoire. Nous avons le regret de constater qu'à leur sujet M. Maspero a adopté trop facilement les conclusions des critiques rationalistes les plus radicaux. Sur l'histoire, les institutions religieuses et la littérature d'Israël, il suit avec une confiance imméritée Wellhausen, Kuenen, Reuss et Tiele. Il n'ignore pas cependant qu'à côté des radicaux de l'école grafienne, il existe d'autres critiques, non moins érudits, qui professent sur l'âge et la valeur historique des livres bibliques des opinions plus modérées que celles des grafiens. D'ailleurs, on sent que M. Maspero est en dehors de son domaine propre ; il n'est pas docteur en Israël et il choisit un peu gauchement entre les hypothèses de ses guides préférés. Il y aurait donc beaucoup de détails à relever et à critiquer. Notons seulement les points les plus graves : l'origine et les caractères des deux documents jéhoviste et élohiste (p. 462-463) ; la fraude supposée dans la découverte du Deutéronome sous Josias (p. 589-590) ; la promulgation et l'application du livre des origines ou code sacerdotal par Esdras (p. 782-790), et par suite la rédaction définitive du Pentateuque actuel durant le siècle qui précède la conquête d'Alexandre (p. 792). Radical aussi pour les débuts de l'histoire juive, M. Maspero l'est moins lorsqu'il arrive à l'époque de la royauté ; il accorde alors plus d'autorité aux documents, mais on ne distingue pas toujours les principes qui le guident dans le triage des faits. Il est disciple de Wellhausen en tout ce qu'il dit de la religion d'Israël. Tout cela diminue évidemment la valeur de son livre. Nous avons plus confiance dans ses récits de

l'histoire profane. De nombreuses gravures illustrent cet ouvrage qui expose la suite des empires mieux que la suite de la religion.

3. — L'*Histoire sainte* de M. Lesêtre n'a pas ce défaut ; elle est rédigée d'après la Bible, qui est un livre historique en même temps qu'un livre d'enseignement religieux. Toutefois, elle n'est pas un tissu de faits merveilleux ; et tout en laissant au surnaturel la place capitale qu'il tient nécessairement dans une Histoire sainte, M. Lesêtre s'est efforcé de déterminer cette place. Il s'est donc proposé de présenter l'histoire sainte sous son vrai jour, en conformité avec les affirmations dogmatiques de l'Église et les interprétations des interprètes catholiques. Comme la Bible n'est pas un livre de science, et comme les écrivains ont parlé des choses de la nature selon les apparences, il propose sous ce rapport les explications les plus larges des commentateurs catholiques et il s'arrête à la limite jusqu'à laquelle on peut aller actuellement sans encourir aucun blâme de la part de l'Église. On ne trouvera donc dans son petit livre aucune trace de concordisme, et, sur les premiers chapitres de la Genèse, il se borne au minimum des conclusions. A partir d'Abraham, il insiste davantage et donne plus de détails. Il dépasse même le cadre de l'Ancien Testament, non seulement en ce qu'il poursuit l'histoire sainte jusqu'à la ruine de Jérusalem, en l'an 70 après Jésus-Christ, mais encore en établissant, partout où ils existent, les synchronismes avec l'histoire profane. Ce n'est pas un livre très avancé ; il représente l'opinion des exégètes conservateurs ; il ne peut guère en être autrement dans un écrit destiné aux enfants. Mais, relativement à son but, l'*Histoire sainte* de M. Lesêtre me paraît trop condensée et pas assez anecdotique. Malgré les cartes et les plans, elle exigera une étude très attentive de la part de ses petits lecteurs, qui retiendront difficilement une si sèche nomenclature des faits. Mon appréciation personnelle est sans doute exagérée, puisque cette *Histoire sainte*, après quelques mois seulement d'existence, est déjà à sa 3e édition. Je lui souhaite la plus ample diffusion.

4. — Dans *Autour de la question biblique*, le P. Delattre discute *Une nouvelle école d'exégèse et les autorités qu'elle invoque*. Son livre est une machine de guerre, un peu lourde, mais très forte, contre de récents exégètes catholiques qui se disent progressistes et qui, au sentiment de l'auteur, jugent et interprètent les Livres saints avec une liberté excessive. Il bat directement en brèche une assertion du P. Lagrange dans sa *Méthode historique*, d'après laquelle les écrivains sacrés, ayant raconté l'histoire suivant les apparences, comme ils exposaient les phénomènes scientifiques, l'exégète peut et doit interpréter la Bible en tenant compte des apparences historiques. Comme le P. Lagrange avait expliqué en faveur de son sentiment une petite phrase de transition de l'encyclique *Providentissimus Deus* de Léon XIII, le P. Delattre

étudie le document pontifical. Il démontre que le Souverain Pontife n'a appliqué le langage des apparences qu'aux seules assertions scientifiques des auteurs inspirés, et que c'est commettre un véritable contresens que de vouloir en faire l'application aux récits historiques des Livres saints. Comme le dominicain français avait invoqué à l'appui de son opinion divers témoignages des Pères, surtout de saint Jérôme, le jésuite belge examine longuement et minutieusement ces témoignages et il montre, en rétablissant leur véritable sens et en réfutant Dom Sanders, qu'ils n'autorisent pas la nouvelle interprétation. Du principe soi-disant posé par saint Jérôme et Léon XIII, on avait fait l'application à divers passages bibliques. Le P. Delattre établit que ces applications sont toutes contredites par ces deux autorités. Il discute encore certaines vues sur l'histoire primitive racontée dans la Genèse ; il expose l'histoire d'Abraham selon les principes de la nouvelle école ; il retrace une esquisse historique de l'exégèse chrétienne et il traite enfin de l'interprétation accommodatice de l'Ancien Testament par le Nouveau. On le voit, les quatre derniers chapitres sont en dehors de la question des apparences historiques ; ils visent d'autres sentiments du P. Lagrange. Si les sujets qui en sont l'objet ne sont pas définitivement résolus comme le semble être le système des apparences historiques, il en résulte, au moins, qu'on ne peut pas les appuyer sur la grande autorité exégétique de saint Jérôme. Le P. Delattre leur soustrait un étai que le P. Lagrange leur avait indûment fourni.

5. — La lutte si vive sur Babylone et la Bible qui, depuis deux ans, a fait de l'Allemagne un véritable champ de bataille littéraire, commence à s'assoupir. Il est bon de rechercher avec calme quels en ont été les résultats. C'est ce que fait M. Otto Weber dans *Theologie und Assyriologie im Streite um Babel und Bibel.* Il estime que les problèmes soulevés par le fameux discours de Delitzsch ne sont pas résolus, et que les rapports entre Babylone et la Bible ne sont pas établis avec certitude. Deux motifs généraux expliquent l'insuccès des débats. D'abord, la discussion a porté sur des points particuliers ; elle n'aboutira que lorsqu'on pourra envisager dans son ensemble la science assyriologique. Or, l'assyriologie n'a pas dit son dernier mot, et les assyriologues ne sont pas d'accord sur la signification et l'influence des idées babyloniennes. Ensuite, tout le monde s'est jeté dans la lice ; mais bon nombre de combattants, surtout parmi les théologiens, étaient incompétents en assyriologie. D'autre part, plusieurs récusaient les faits attestés par les documents, parce qu'ils ne cadraient pas avec leurs systèmes de critique littéraire touchant les livres de l'Ancien Testament. La critique biblique a-t-elle donc, elle aussi, dit son dernier mot ? A-t-elle terminé le triage des sources et fixé le nombre et l'âge des rédacteurs ? Pour justifier ces observations, M. Weber jette

un coup d'œil rapide sur les principales des nombreuses brochures auxquelles ce long débat a donné le jour, et il résume avec concision et non sans causticité les conclusions de leurs auteurs. A son avis, l'assyriologie n'est pas en opposition avec la théologie. Aucune de ses assertions certaines ne justifie la suspicion de quelques théologiens. Les spécialistes doivent pousser plus loin leurs investigations, en écartant tout but apologétique, et par les méthodes scientifiques. Quand leurs conclusions seront définitives et complètes, on les comparera aux résultats certains de l'exégèse biblique. On pourra alors déterminer exactement les points de contact, s'il en existe. Si, au contraire, on constate que la civilisation babylonienne diffère de la culture religieuse du peuple de Dieu, il n'y aura pas lieu de s'en étonner ; ce sera l'indice qu'elles provenaient d'esprits différents.

6. — Dans sa brochure : *Le Code du Sinaï, sa genèse et son évolution*, qui fait partie de la collection *Science et religion*, le P. Prat étudie la loi mosaïque et veut montrer comment cette loi, quoique divine, a des rapports étroits avec les autres législations contemporaines, notamment avec le célèbre code d'Hammourabi, et comment, bien que promulguée par Moïse, elle présente des couches successives, assez justement comparées aux stratifications géologiques. La brochure comprend donc deux parties. La première concerne les origines de cette loi et distingue, parmi les éléments qui la composent, les legs du passé, les emprunts et imitations et les apports personnels du législateur. La loi mosaïque n'a pas été nécessairement dictée par Dieu au Sinaï ; Moïse a incorporé dans son œuvre la loi naturelle, le code patriarcal et le droit coutumier. A côté de cet héritage du passé, on peut placer les importations étrangères : emprunts faits à l'Égypte ou à la Chaldée. Les principales innovations sont le monothéisme rigoureux et, comme moyens de préservation, un sacerdoce nouveau, le lieu unique du culte et la lutte contre la superstition. La seconde partie expose les progrès de la loi et son évolution progressive. Du vivant de Moïse, il y eut trois codes de caractères distincts : le livre de l'alliance, le code sacerdotal et le Deutéronome. Leur diversité résulte des besoins d'un peuple hétérogène, tel qu'étaient les Israélites dans le désert, mêlés à des étrangers de diverse nature. Leur évolution apparaît surtout dans la loi de l'autel. Après Moïse, seul législateur divin et inspiré, son œuvre reçut des remaniements voulus et des retouches inconscientes : changements par interprétation, dispense et désuétude, gloses insérées dans le texte. Le P. Prat essaie ainsi de concilier la promulgation de la loi par Moïse avec les conclusions de la critique contemporaine. Les principales divergences sont l'attribution à Moïse des trois codes successifs et la place donnée au code sacerdotal entre le livre de l'alliance et le Deutéronome. Les critiques n'attribuent

guère que le Décalogue à Moïse et ils tiennent le code sacerdotal comme le dernier stade de l'évolution législative des Israélites.

7. — Nous recevons une nouvelle édition des *Questions bibliques* de l'abbé de Broglie. Nous avons analysé la première dans le *Polybiblion*, t. LXXX, p. 197-198. Celle-ci est précédée d'une lettre de Mgr l'évêque de la Rochelle. Le prélat fait justement honneur à l'abbé de Broglie d'avoir fait partie de l'école biblique sagement progressiste. Si le savant exégète a innové, c'est avec mesure et sous la maternelle et prudente direction de l'Église. Rappelons que le livre, récemment réédité, contient quatre études : 1° un plan de défense ou une nouvelle méthode apologétique sur le terrain biblique ; 2° les diverses solutions de la critique littéraire du Pentateuque ; 3° une réfutation de l'histoire des origines d'Israël par Renan ; 4° une étude sur les prophètes, le monothéisme et le messianisme. Au jugement de Mgr Le Camus, cette publication posthume reproduit des œuvres à peine ébauchées, mais fort intéressantes néanmoins et dignes de la publicité.

8. — Le P. Largent nous donne une autre publication posthume de l'abbé de Broglie : *Les Prophéties messianiques*, deux brochures de la collection *Science et religion*. Ce sont huit conférences prononcées durant l'hiver de 1892-1893 à l'église des Carmes et sténographiées alors. Dans la pensée de l'orateur, elles faisaient suite à des conférences précédentes sur l'existence et les attributs de Dieu. Les prophéties messianiques sont une nouvelle preuve de ces attributs. M. de Broglie expose d'abord sa méthode. Laissant à la critique historique les problèmes de son ressort, il recherche seulement dans les anciens prophètes les traits qui correspondent à la vie du Christ et à la fondation de l'Église ; il constate leur accord qui, n'étant pas humainement explicable, exige une intervention surnaturelle. Dans l'application de cette méthode, il débute par reconnaître que trois grands traits de l'histoire religieuse, la venue du Christ, la conversion des nations païennes au Dieu d'Israël et l'établissement d'un royaume éternel des âmes, sont annoncés dans les écrits des prophètes. Il examine ensuite le caractère prophétique d'autres assertions des prophètes, celles qui ont été incomprises des Juifs, telles que les souffrances du Messie et la réprobation d'Israël, celles qui prédisent les traits de détail et les circonstances de la vie et de l'œuvre du Messie. Puis, il expose quels attributs divins, liberté et souveraineté absolues, admirable fidélité aux promesses et générosité envers les croyants, patience et miséricorde, ont été manifestés dans les prophéties et l'histoire du peuple juif. La huitième conférence est consacrée aux figures messianiques ou aux types du Messie et de l'Église dans l'Ancien Testament. L'abbé de Broglie a suivi la vieille méthode

des apologistes, mais en la rajeunissant et, au jugement de son éditeur, il a traité la preuve tirée des prophéties messianiques « avec une érudition sobre, avec une sincérité et une profondeur d'accent qui émeuvent en même temps qu'elles persuadent. » Cette œuvre de saine et sage apologétique populaire plutôt que de critique érudite et savante atteint son but et convient bien à la collection dont elle fait partie.

9. — Le dernier fascicule des *Biblische Studien* reproduit une thèse de M. Herkenne : *Die Briefe zu Beginn des zweiten Makkabäerbuches.* Une courte Introduction indique la littérature du sujet. La première partie traite des questions générales relatives à ces lettres du début du second livre des Machabées. La critique textuelle porte sur le texte grec actuel et sur les versions syrienne, latines et arméniennes. On indique les caractères et la valeur critique de chacun de ces textes. L'auteur expose ensuite la marche des idées, le nombre (deux, et non pas une ou trois), le texte original (grec pour la première, hébreu pour la seconde), l'authenticité et la vérité historique de ces lettres. Il résout avec érudition les objections séculaires contre l'exactitude des renseignements fournis par ces épîtres. La seconde partie comprend la traduction allemande et le commentaire du texte grec. La version est faite sur l'édition sixtine des Septante; les variantes de l'édition de Swete sont citées dans les notes ou dans le commentaire. Celui-ci est à la fois critique, philologique et grammatical. Un excursus est consacré à identifier Antiochus, Judas et Aristobule, nommés II Mac., I, 10, 14. M. Herkenne discute les diverses identifications proposées et s'arrête pour les deux premiers personnages à Antiochus Epiphane et à Judas Machabée. L'ensemble du travail est très satisfaisant, et il y a de bonnes preuves de la vérité historique du contenu de ces deux lettres.

10. — Un cours libre de langue et de littérature hébraïques a été inauguré à la Sorbonne le 3 mars dernier. M. Nahum Slouschz publie sa leçon d'ouverture : *La Langue et la Littérature hébraïques depuis la Bible jusqu'à nos jours.* Elle expose le programme du cours, qui est vaste et varié. Il comprend toute la littérature hébraïque, partagée en cinq grandes périodes ou époques : 1° la littérature biblique (environ 1000-200 avant J.-C.) ; 2° la littérature talmudique (200 avant J.-C.-700 après) ; 3° la littérature judéo-arabe (800-1400) ; 4° la littérature rabbinique (du XIVe au XVIIIe siècle) ; 5° la littérature moderne (1743-1900). Chacune de ces périodes correspond, nous dit-on (p. 11), à « une étape de la civilisation universelle, considérée au point de vue social et soumise à une analyse psychologique. » A en juger par les caractéristiques attribuées à ces périodes, l'analyse psychologique est faite au point de vue rationaliste et juif moderne. Définitivement dégagée

du surnaturel, la Bible y est considérée comme un produit littéraire et historique d'un génie national antique. Elle n'est qu'une partie de la littérature officielle du peuple juif. Son caractère est essentiellement démocratique ; elle a un fond excellemment humain, apparenté avec les aspirations du xxe siècle. Les apocryphes, c'est-à-dire les livres deutérocanoniques de l'Ancien Testament, sont placés dans la littérature talmudique, et la haggada ou folklore juif, ne le cède pas à la Bible pour l'évolution des idées, la traduction des sentiments et des émotions du peuple. D'ailleurs, le folklore chrétien primitif, à savoir les Évangiles et plus tard le Coran, ne sont que des ramifications de la littérature haggadique. Nous désirerions savoir la date du décret par lequel l'Église a interdit l'étude critique des Écritures et l'examen scientifique des textes. Il ne nous paraît pas exact de donner Léon de Modène comme le maître préféré de Richard Simon, parce que ce célèbre oratorien a traduit un petit ouvrage de l'écrivain juif. Nous ne contesterons pas l'intérêt littéraire, philosophique, social et linguistique qui s'attache à l'étude de la langue et de la littérature hébraïques ; nous désirons seulement que le nouveau cours soit strictement scientifique et ne serve pas à la diffusion des idées judéo-rationalistes.

11. — M. Loisy a suscité en France sur l'essence du christianisme primitif et sur le progrès du dogme, de la morale et du culte catholiques, un débat bien plus vital que celui de *Babel-Bibel*, soulevé en Allemagne par Delitzsch. L'autorité ecclésiastique y est intervenue. Mgr Latty, évêque de Châlons, a adressé à son clergé, dont M. Loisy fait partie, une *Instruction et ordonnance concernant les deux derniers écrits de M. Loisy*. Juge de la doctrine, le prélat a usé de son droit en réprouvant les erreurs de son diocésain et en prémunissant ses prêtres contre elles. Les considérants du jugement peuvent seuls être l'objet de notre examen. Après avoir exposé l'état d'esprit de M. Loisy et les intentions de son œuvre, Mgr Latty, découvrant en lui la préoccupation constante d'attaquer Bossuet, pense qu'il a repris toute l'œuvre de Richard Simon. Il retrouve en lui les mêmes procédés, appliqués avec plus d'audace. Il examine donc les procédés et les méthodes de R. Simon, et quelques-unes de ses doctrines. On pourrait se demander si celles-ci sont essentielles à la doctrine de l'oratorien, en forment le fond, ou si elles ne sont que des points accidentels de son système. Mais il semble bien qu'ils ont été choisis seulement parce qu'ils ont été traités par M. Loisy. La seconde partie de l'*Instruction* vise directement le critique moderne. Le prélat ne se propose pas de dresser un catalogue complet de ses erreurs ou équivoques ; il dévoile son but qui est de déchristianiser le christianisme : Jésus-Christ, les Écritures, l'Église, les sacrements. Il lui reproche ses procédés d'exégèse : affirmations sans preuves, hypothèses ou vraisemblances substituées aux

arguments, sa superbe assurance, son ton aigre, arrogant et impérieux à l'égard de l'Église elle-même. Il nous semble que, — laissant de côté le parallèle avec R. Simon, puisque les deux critiques ont seulement abordé avec la même méthode quelques problèmes communs et que leurs systèmes critiques diffèrent essentiellement, — il eût mieux valu réfuter directement les plus graves erreurs de M. Loisy qui sont à peine signalées. L'*Ordonnance* eût ainsi joint l'autorité du docteur à celle du juge.

12. — Un autre évêque français, Mgr Le Camus, à qui s'adressait la troisième lettre de: *Autour d'un petit livre*, discute avec plus de compétence et de science, dans une lettre aux directeurs du grand séminaire de la Rochelle intitulée : *Fausse Exégèse. Mauvaise Théologie*, les idées exposées par M. Loisy dans son dernier livre. Mgr Le Camus ne s'arrête pas seulement à quelques points plus ou moins contestables ; il a vu que M. Loisy avait ébauché tout un système théologique ou philosopho-critique, auquel son exégèse est assujettie, et il déclare avec raison ce système faux dans sa base et ses développements. Il distingue l'exégèse indépendante à l'excès de l'exégèse sagement progressiste, qu'il recommande de son autorité et de ses exemples, et il reconnaît que les exégètes modernes commencent à en savoir « plus que Bossuet, saint Thomas, saint Bernard et bien des Pères de l'Église » (p. 6). Après ces observations préliminaires, le docte prélat examine, pour en signaler les points erronés, la conception du christianisme, proposée par M. Loisy. Elle part d'une idée nouvelle sur Dieu, le monde et l'histoire que le travail scientifique des derniers siècles aurait élaborée et dont les théologiens devraient tenir compte. Mgr Le Camus dégage cette idée et montre que le dogme de l'Église ne doit pas s'y adapter. Il s'étend davantage sur la question des Évangiles, en séparant les Synoptiques du quatrième, et il prouve que les théories critiques de M. Loisy ne s'imposent pas et peuvent être remplacées par de meilleures qu'il rappelle. Il revendique en particulier l'origine johannine du quatrième Évangile. Les bases critiques du système de M. Loisy ainsi longuement et fortement discutées, le prélat en revient aux explications de son adversaire sur la divinité de Jésus-Christ, sur la résurrection, sur la fondation et l'autorité de l'Église et sur l'institution des sacrements. Sans doute, il ne peut pas, en un si petit nombre de pages, réfuter à fond toutes les erreurs qu'il signale. Toutefois il apporte d'excellents arguments, surtout en matière exégétique, et partout il oriente la réfutation. Les directeurs de son séminaire et tous ses lecteurs discerneront aisément à sa suite la vraie de la fausse exégèse, la bonne de la mauvaise théologie.

13. — En même temps que les évêques, beaucoup d'ecclésiastiques séculiers et de religieux entraient dans la lice et signalaient à l'envi

les erreurs de M. Loisy. Le P. Hilaire de Barenton a publié pour sa part, dans les *Études franciscaines*, des articles qui, tirés à part, forment une petite plaquette intitulée : *Exégèse nouvelle. Les Doctrines de M. Loisy*. Comparativement aux actes épiscopaux précédents, cette brochure a peu de valeur parce qu'elle ne renferme que des généralités. Le P. Hilaire ne rattache pas l'exégèse de M. Loisy à Richard Simon comme le fait Mgr Latty, il la rapproche avec plus de raison de l'exégèse allemande rationaliste. C'est pour lui une occasion d'opposer l'exégèse catholique à l'exégèse allemande. Il résume ensuite les doctrines exégétiques de M. Loisy, c'est-à-dire qu'il extrait, sans grande cohésion, des récents ouvrages de l'auteur quelques-unes de ses nombreuses affirmations contestables. Le chapitre troisième est consacré à la réfutation. M. Loisy est comparé cette fois à Origène et son système est présenté comme une résurrection de l'origénianisme scripturaire. S'il y a entre les deux critiques un rapport de ressemblance, il est certes bien éloigné et difficile à établir. Le reste aboutit à des considérations vagues et sans portée.

14. — M. Gaffre s'attaque à un critique rationaliste. A l'occasion de l'inauguration de la statue de Renan à Tréguier, il s'est livré à une étude critique de la *Vie de Jésus*. En cinq conférences, il a exposé la méthode et les procédés de l'auteur ou sa documentation, puis ce qu'il affirme des origines, de la mentalité, de la moralité et des moyens d'action de Jésus. Sur tout cela, il a constaté que Renan n'a donné qu'une *Contrefaçon du Christ*. La conclusion est certainement vraie. Néanmoins, nous ne saurions approuver la manière dont M. Gaffre l'étaye, ni le ton de ses conférences. Il fait ressortir sans doute les contradictions de Renan ; mais il avoue son obstination à noircir son adversaire. Il est loin d'aller au fond des problèmes ; il ne dit rien de neuf, et son style, ampoulé et grandiloquent, agace le lecteur calme et froid. L'ouvrage n'a pas de valeur scientifique.

15, 16, 17. — Les trois commentaires sur l'*Évangile selon S. Mathieu*, l'*Évangile selon S. Marc* et l'*Évangile selon S. Luc*, que nous annonçons simultanément, sont les premiers volumes d'une collection nouvelle intitulée : *La Pensée chrétienne. Textes et études*. Tous les écrits du Nouveau Testament y seront compris. Le P. Rose, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), donne une traduction et un commentaire des Synoptiques. La traduction est faite sur le texte grec, fixé d'après les manuscrits et les versions autorisées. L'intégrité de la Vulgate est respectée, et ses leçons particulières, rares du reste et sans importance, sont mises entre parenthèses. La traduction est très littérale, sans lourdeur ni obscurité pourtant. Le souci de la fidélité tend à conserver, autant que possible, à ces vieux récits simples et peu classiques leur cachet propre et leur saveur spéciale. Il est visible

en saint Marc surtout, dont la touche graphique est parfaitement rendue en notre langue. Le commentaire est sobre, précis, suggestif. Il est l'œuvre d'un spécialiste, qui va directement aux points saillants, propose les meilleures explications, vise les problèmes à l'ordre du jour et en indique brièvement la solution. Les lecteurs non initiés ne saisiront peut-être pas toutes les allusions, ne remarqueront pas les positions nettement prises entre deux extrêmes opposés et ne se rendront pas compte de l'érudition condensée dans ces notes brèves, mais incisives. Nous leur recommandons de lire attentivement ce qui concerne le royaume de Dieu, la parousie, la messianité, la filiation divine, la réalité de la résurrection, les apparitions du Christ ressuscité et la manière dont la foi en la résurrection s'est produite. De fréquentes références aux belles *Études sur l'Évangile* du même auteur, permettront de compléter les indications du commentaire. Dans les trois volumes la marche est identique. On trouve en tête une table analytique de l'Évangile et en appendice les textes cités de l'Ancien Testament. Le commentaire est au-dessous de la traduction. Pour chaque fait les passages parallèles sont indiqués. Chaque volume est précédé d'une Introduction courte et substantielle sur la personne de l'évangéliste et sur le but et les caractères de son écrit. L'Évangile de saint Marc est considéré comme le premier Évangile, dont le texte grec de saint Mathieu dépend. Ces deux Évangiles dateraient de 60 à 65 et celui de saint Luc serait antérieur à 65 ou remonterait de 70 à 80. La finale de Marc est canonique, mais pas authentique. A notre avis, son authenticité est trop facilement abandonnée. Les divergences des récits parallèles ne sont pas conciliées jusque dans les moindres détails ; souvent elles sont attribuées à des différences de sources et à la méthode spéciale dont chaque évangéliste envisage les événements. On trouvera çà et là de bonnes indications sur ce qu'on appelle la vie des *logia*, ou la manière dont les paroles de Jésus ont été conservées par la tradition et insérées diversement dans les Évangiles. Bref, le P. Rose nous donne une œuvre très érudite et très claire de vulgarisation des travaux les plus récents sur les Synoptiques.

18. — Le quatrième Évangile n'est pas moins passionnément étudié que les trois premiers. Aussi est-ce une bonne fortune de recevoir un gros volume qui en traite : *L'Évangile selon saint Jean. Traduction critique, introduction et commentaire.* Il est de la main du P. Calmes et il fait partie de la collection d'*Études bibliques* de la librairie Lecoffre. L'Introduction, concise et condensée, expose brièvement le caractère général, la théologie, le style, les rapports avec les Synoptiques, l'auteur, la composition, le temps, le lieu, le but, la valeur historique et le plan du livre. Le P. Calmes revendique l'origine johannine du quatrième Évangile. Cependant, à maintes reprises, il laisse

entendre que l'œuvre de l'apôtre bien-aimé a été l'objet d'une rédaction définitive de la part de ses disciples. Ils n'auraient pas seulement ajouté le dernier chapitre, ils auraient encore disposé, revu et complété certains récits. Cette conclusion ne nous semble pas s'imposer, et si on omet le dernier chapitre de l'Évangile, elle n'a pas de fondement suffisant. Le quatrième Évangile a néanmoins une unité réelle, quoique relative, et le P. Calmes discute les hypothèses de Spitta et de Wendt sur la pluralité des documents dont le livre serait composé. La date de l'Évangile est fixée approximativement aux années 80-90, et le lieu de sa composition serait l'Asie Mineure. Le but de l'auteur est dogmatique, non historique. Les faits rapportés sont historiques quoiqu'une partie d'entre eux aient une signification allégorique. C'est ainsi qu'une large part de symbolisme est reconnue dans l'entretien de Jésus avec Nicodème, l'entrevue avec la Samaritaine, le miracle des noces de Cana, la résurrection de Lazare, et l'onction de Jésus par Marie. Sans nier le caractère partiellement allégorique de quelques-uns de ces faits, nous pensons que le P. Calmes l'a poussé trop loin, notamment dans l'entretien avec la Samaritaine. La traduction est faite sur le grec d'après les règles de la critique textuelle. Les variantes de quelque importance sont reproduites dans les notes. Le commentaire est développé, théologique et critique. L'auteur est au courant des questions nouvelles, posées au sujet du quatrième Évangile ; il les aborde résolument et il les résoud avec le souci constant de concilier la théologie et la critique. On pourra discuter quelques-unes de ses explications, mais on ne pourra pas négliger son commentaire, un des plus complets et des mieux rédigés sur l'Évangile de saint Jean.

19. — Tandis que les écrivains protestants eux-mêmes admettent la venue et la mort de saint Pierre à Rome, M. Heulhard veut démontrer que le pontificat du Prince des Apôtres dans la capitale de l'empire romain n'a pas existé : *Tu es Petrus. L'Histoire et la légende.* Il prétend obtenir ce résultat par la critique des documents. Mais plus de la moitié de son ouvrage n'est qu'une explication grotesque des Actes des apôtres et des Épîtres de saint Paul. D'ailleurs, il nie l'authenticité de tout le Nouveau Testament. Au sujet de l'incendie de Rome et de la persécution des chrétiens par Néron, il applique aux écrivains profanes à peu près les mêmes procédés qu'aux auteurs inspirés. Les écrits apocryphes sur le voyage de saint Pierre et son martyre sont exploités au mépris des règles critiques. Le style est à l'avenant du fond. L'appareil scientifique de l'auteur se borne à employer les noms de Jeschou, Képhas, Paulos, Loucas, etc. Il suffira à peine à jeter de la poudre aux yeux de quelques ignorants. J'ai rarement lu des pages aussi creuses et aussi fastidieuses.

20. — Le P. Barnabé, franciscain, reprend la question si controversée

du lieu de la sépulture de Marie. Son ouvrage : *Le Tombeau de la Sainte Vierge à Jérusalem*, est divisé en trois parties. Dans la première, l'auteur montre que la Sainte Vierge n'a jamais été à Éphèse ou dans les environs ; il explique les textes sur lesquels on s'appuie pour soutenir le contraire. Dans la deuxième, il prouve que le tombeau de Marie est à Jérusalem. La tradition de Jérusalem existe déjà au IVe siècle, et c'est aisé de la suivre depuis cette époque jusqu'au Xe siècle. La troisième partie est consacrée à l'examen critique du procès-verbal de la visite officielle faite il y a quelques années à Panaghia Capouli. Quoiqu'il en soit du passé et de la valeur historique de la tradition de Jérusalem, il nous paraît que la troisième partie est décisive. Elle manifeste clairement qu'on a forcé les ressemblances du site avec les soi-disant révélations de Catherine Emmerich, et qu'on a délibérément laissé de côté des divergences très caractéristiques. Le ton de la discussion est trop vif, et l'auteur ne sait pas éviter des inexactitudes qui diminuent inévitablement la force de son argumentation. Dans l'épilogue de l'ouvrage, le sanctuaire de Saint-Étienne à Jérusalem est discuté. Une réplique du P. Lagrange à ce sujet a paru dans la *Revue biblique* (juillet 1904, p. 465-474).

21. — A l'occasion du cinquantenaire de la définition dogmatique de l'Immaculée-Conception, M. Joseph Lémann publie : *La Vierge Marie dans l'histoire de l'Orient chrétien.* Il a cherché, en récapitulant les faits du passé, les liens providentiels qui relient l'Orient chrétien à Marie, et il croit avoir découvert au milieu des événements le rôle de la Mère de Dieu. Pendant le bel âge de l'Orient chrétien, il a constaté l'efflorescence du culte de Marie, culte de louanges et de prières, culte d'imitation et d'honneur. Durant la période d'infidélité, l'Orient hérétique et schismatique est asservi à l'Islam ; il attire la compassion de Marie et son secours par les croisades, les ordres religieux et le protectorat de la France. Maintenant, l'Orient sur le soir est dans l'attente, et M. Lémann suppute les chances de sa résurrection par Marie. Les chapitres de cet ouvrage forment une série de tableaux colorés, chauds et vivants. Beaucoup de traits sont forcés. Au témoignage des faits de l'histoire, l'auteur joint de nombreuses légendes et beaucoup trop de conjectures plus ingénieuses que sûres. C'est une œuvre de grande foi et de puissante imagination. Il est regrettable que ces grandes qualités ne soient pas servies par une critique rigoureuse et une érudition de bon aloi. Trop souvent, la documentation est prise de troisième main. Le recours direct aux sources eût fait éliminer bien des récits. Ajoutez les interprétations particulières données aux faits ou aux légendes. La forme littéraire tranche sur les livres ordinaires ; elle se distingue par l'éclat des couleurs d'un style oriental, la piété des réflexions et l'originalité des aperçus. Nous doutons que l'ouvrage,

ainsi conçu et rédigé, atteigne son but. Si les Orientaux qui le liront contrôlent les faits et réfléchissent, leur examen critique et la réflexion diminueront notablement l'effet qu'auraient pu produire sur leurs vives imaginations les brillants tableaux de M. Lémann.

E. MANGENOT.

SCIENCES BIOLOGIQUES.

1. *Les Lois naturelles, réflexions d'un biologiste sur les sciences*, par FÉLIX LE DANTEC. Paris, Alcan, 1904, in-8 cartonné de XVI-308 p., avec fig., 6 fr. — 2. *L'Origine des glandes annexes de l'intestin moyen chez les vertébrés*, par JEAN-AMÉDÉE WEBER. Paris, Masson, 1903, in-8 de 247 p., avec 27 planches. — 3. *L'Assassinat médical et le Respect de la vie humaine*, par FR. GUERMONPREZ. Paris, Rousset, 1904, in-12 de 289 p., 4 fr. — 4. *Manuel pour l'étude des maladies du système nerveux*, par le Dr MAURICE DE FLEURY. Paris, Alcan, 1904, gr. in-8 de 993 p., avec 133 fig., 25 fr. — 5. *Isolement et psychothérapie. Traitement de l'hystérie et de la neurasthénie. Pratique de la rééducation morale et physique*, par les Drs JEAN CAMUS et PHILIPPE PAGNIEZ. Paris, Alcan, 1904, in-8 de VIII-407 p., 9 fr. — 6. *Les Névropathes. Médecine et hygiène des névroses et de la neurasthénie*, par le Dr E. MONIN. 2e éd. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-18 de 294 p., 3 fr. 50. — 7. *Die progressive Myoklonus-Epilepsie* (*Unverricht's Myoklonie*), von Dr HERMAN LUNDBORG. Upsala, Almqvist und Wiksell, s. d., in-8 de IV-207 p., 5 fr. — 8. *Blessures du crâne et de l'encéphale par coup de feu*, par H. NIMIER. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 620 p., avec 158 fig., 15 fr. — 9. *Les Rayons X et l'Extraction des projectiles. Expériences et observations cliniques sur l'emploi d'un nouvel appareil*, par CH. REMY et P. PEGONIEZ. Paris, Vigot, 1904, in-8 de VI-112 p., avec 9 fig., 3 fr. 50. — 10. *Traitement de la tuberculose pulmonaire par la médication intra-trachéale*, par le Dr HENRI MENDEL. 2e édit. remaniée et augmentée. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-8 de XII-147 p., avec 7 fig. et 27 tracés pneumographiques, 5 fr. — 11. *Causeries sanitaires*, par le Dr YVERT. T. II. *Désinfection*. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 466 p., 6 fr. — 12. *Les Verres cylindriques et toriques et la Correction de l'astigmatisme*, par le Dr MARCEL DUFOUR. Paris, Maloine, 1904, in-8 de 130 p., 3 fr. 50. — 13. *De l'Abus du lait dans les troubles gastro-intestinaux chroniques de l'enfant après le sevrage*, par le Dr RIPART. Paris, Rousset, 1903, in-8 de 136 p., 3 fr. — 14. *Précis des maladies des enfants*, par le Dr L. BAUMEL. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-18 de IV-606 p., 8 fr. — 15. *La Puériculture par l'assistance scientifique et maternelle à domicile. Hygiène maternelle et infantile*, par le Dr P. PECKER. Paris, Vigot, 1904, in-18 de 316 p., 3 fr. 50. — 16. *Guide pratique et formulaire pour les maladies de la bouche et des dents, suivi du Manuel opératoire de l'anesthésie par la cocaïne en chirurgie dentaire*, par G. VIAU. 3e éd. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-18 de VII-522 p., 6 fr. — 17. *Hygiène rurale*, par le Dr RAOUL LAFFON. Paris, Baillière, 1904, in-18 de 160 p., 2 fr. — 18. *Notions d'hygiène féminine populaire. L'Adolescente*, par le Dr RENÉ MARTIAL. Paris, Paulin, 1904, in-18 de II-196 p., 2 fr. — 19. *Les Exercices physiques et le Développement intellectuel*, par ANGELO MOSSO. Trad. par VALENTINE CLAUDIUS-JACQUET. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 294 p., cartonné, 6 fr. — 20. *Notions de traitement manuel. Leçons de massothérapie et de kinésithérapie*, par le Dr DE FRUMERIE. Paris, Vigot, 1904, in-18 de 175 p., 2 fr. — 21. *Cours de massage, accessoire des soins d'accouchement à donner aux femmes enceintes et parturientes, aux nourrices et aux nourrissons*, par le Dr DE FRUMERIE. Paris, Vigot, 1904, in-18 de 145 p., avec 28 fig., 2 fr. — 22. *La Technique du traitement d'Aix-les-Bains*, par le Dr J. DARDEL. Paris, Maloine, 1904, in-18 de 42 p.

1. — Le Dr Le Dantec n'est pas un inconnu pour les lecteurs du *Polybiblion* : à maintes reprises il a été rendu compte, ici même, de

plusieurs de ses travaux sur la biologie. Sortant aujourd'hui du domaine où il semblait s'être cantonné, il s'efforce de nous expliquer dans une série de chapitres, ou plutôt de causeries, ce qu'il appelle, après un auteur dramatique contemporain, la « Nouvelle Idole », autrement dit la Science : *Les Lois naturelles, réflexions d'un biologiste sur les sciences.* Notre auteur commence par avouer que, contre certains adorateurs de la Science, M. Brunetière a eu raison de dire que cette dernière a fait « faillite » : « Beaucoup espèrent, dit-il, que la science leur donnera l'*explication* du monde, entendant par explication, la satisfaction de ce besoin de comprendre que l'on peut appeler également *sentiment religieux,* et qui représente dans nos consciences modernes le reste atavique de la croyance à l'absolu. Ceux-là sont ordinairement les plus ardents antagonistes des amis de la tradition ; du moins, ils se l'imaginent ; mais, en réalité, ils en sont les plus fidèles alliés par cela même qu'ils croient posséder en eux un principe capable de connaître, capable de répondre aux questions que résolvaient, en se jouant, les anciennes cosmogonies. Car ce qu'il y a d'important ce sont ces questions mêmes, et non la manière dont on y répondait ; c'est dans l'énoncé même des questions d'origine, de but, de causes premières, qu'est l'affirmation de la survivance en nous des erreurs de nos ancêtres ; ces questions se posent en nous aujourd'hui parce que nos ancêtres ont cru les avoir résolues, et si la Science (avec une majuscule) a jamais promis d'y répondre, nous devons proclamer la faillite de la Science. » Et puis, ajoute M. Le Dantec, que de choses différentes on entend sous ce nom unique ! Mais, somme toute, c'est la satisfaction de leurs sentiments religieux, *l'explication du monde,* que la plupart des gens demandent à la science ; c'est la réponse à tous les *pourquoi* que nous nous posons encore, parce que nos ancêtres se sont imaginé qu'ils avaient résolu le pourquoi de tout. Aussi, pour M. Le Dantec, la science « la plus honnête » est-elle celle qui se borne à raconter les faits dont l'homme peut se servir, sans en donner aucune explication : la science est purement descriptive. Les « hypothèses théologiques », comme il les appelle, forgées par nos ancêtres, ont eu un but purement explicatif. Elles ont eu uniquement pour résultat de satisfaire « le besoin de comprendre, ou, si l'on veut, le sentiment religieux de l'homme. » L'auteur s'étonne que l'hypothèse théologique, frappée de stérilité, soit restée vivace dans l'esprit de beaucoup de savants et n'ait pas été remplacée par la croyance exclusive au déterminisme, dans le domaine des sciences exactes. Il est obligé de reconnaître que ce système, admis par tout le monde dans le domaine physico-chimique, est des plus discutés dès qu'on entre dans l'étude des êtres vivants, et de l'homme en particulier. Les bornes de notre logique, ajoute M. Le Dantec, ne se manifestent pas directement à nous

par l'impossibilité matérielle de les outrepasser, nous devons ne rien négliger pour les connaître d'une autre manière ; sans quoi notre science serait vaine. Aussi lui a-t-il paru indispensable de modifier par l'introduction de la biologie au début des sciences, l'ordre des questions de physique que nous a enseigné Descartes : d'où le livre fort intéressant qu'il nous donne aujourd'hui, mais sur les idées philosophiques duquel il convient de faire les plus expresses réserves.

2. — Nombreuses sont les études publiées sur le développement du foie et du pancréas des vertébrés. Le Dr Weber, dans une thèse inaugurale des plus remarquables, s'est donné la tâche de grouper et de systématiser les connaissances acquises à l'heure actuelle sur ces deux organes : *L'Origine des glandes annexes de l'intestin moyen chez les vertébrés.* Ceux qu'intéressent les questions d'anatomie et d'embryologie ne sauraient trop remercier l'auteur d'avoir condensé dans un volume, un peu considérable il est vrai, le résultat d'une foule de recherches malheureusement éparses dans un bon nombre de revues périodiques ou de brochures presque introuvables. Pour tirer des conclusions fermes de tous les faits amassés, contrôlés ou vérifiés par des observateurs consciencieux, un plan était absolument nécessaire : l'auteur n'a pas manqué de se l'imposer. Et, comme malgré la multiplicité des recherches, plusieurs points n'avaient pas été élucidés, ou l'étaient insuffisamment, il s'est efforcé de compléter ces recherches par de nombreuses expériences personnelles. L'étude du Dr Weber comprend trois parties répondant aux questions suivantes : 1° quels sont les premiers rapports morphologiques que présentent entre elles les ébauches pancréatiques et hépatiques chez les vertébrés; 2° quel est le développement des rapports du pancréas avec le système veineux; 3° enfin, quelle est l'évolution des canaux excréteurs de ces glandes. Au point de vue technique, on peut dire qu'aucun détail n'a été laissé de côté, et de nombreuses gravures viennent heureusement compléter un texte forcément aride par lui-même. Mais, est-ce dire au point de vue philosophique, comme l'auteur l'affirme dans sa préface, avec plus ou moins de restrictions cependant, « que les organes d'un animal élevé dans la série, atteignent un état d'évolution plus avancé, plus éloigné de l'état primitif ancestral que ceux d'un individu pris dans une classe inférieure », et que d'autre part « la fonction fait l'organe » ?

3. — Un médecin a-t-il le droit de hâter la fin d'un incurable ? Naguère encore, pas un médecin n'avait osé le formuler même timidement. Et voilà qu'en 1903, à l'assemblée générale des médecins de l'État de New York, la question a été mise au programme du jour, et même, au banquet qui a suivi, un clergyman invité a hautement revendiqué, aux applaudissements de l'assemblée, ce qu'il considérait

comme un droit du médecin. Bien plus, un projet de loi était soumis presque en même temps à la législature du royaume de Saxe, projet qui autorisait les médecins, en cas de maladie incurable, à donner à ceux qui la solliciteraient une mort prompte et douce. Il a semblé au docteur Guermonprez que le moment était venu de prendre position au milieu des débats soulevés par la théorie émise à l'Association médicale de l'État de New-York, et d'établir que l'assassinat médical (ainsi qu'il l'appelle), n'est pas utile au bien public, ni conforme à la dignité professionnelle. Il a étudié cette question dans son livre très substanciel et très documenté : *L'Assassinat médical et le Respect de la vie humaine.* Pour montrer que le médecin n'a pas le droit de mort sur le malade incurable et atteint d'atroces souffrances, n'y eût-il que la mort pour le soulager, le docteur Guermonprez tire ses arguments à la fois de l'étude de la vocation, des traditions médicales et de la religion. Au fond, cette question touche peu, ou même point, le public médical français qui, il faut le dire à sa louange, n'a pas fait le moindre accueil aux discussions soulevées par delà les Vosges ou l'Océan. Le docteur Guermonprez a jugé utile de reproduire à la suite de son étude sur l'assassinat médical, mais en les complétant, des conférences faites, il y a quelque treize ans, à la Faculté de Lille, sur le respect dû à la vie humaine. Les médecins y trouveront exposés et commentés de main de maître les préceptes et les saines traditions de la médecine française, que l'on a peut-être quelque tendance à oublier, du moins en chirurgie. L'auteur termine en formulant, après Zacchias, cette conclusion générale à laquelle on ne peut que souscrire : « Ni la recherche de la vérité ni le désir du lucre ne permettent au médecin de se livrer à n'importe quelle entreprise qui ne lui convienne pas. — Que la crainte de Dieu, dont il sera pénétré, lui serve de guide pour pratiquer les opérations chirurgicales pour l'honneur et la gloire de Dieu même. »

4. — M. Maurice de Fleury s'est donné comme but, en publiant son *Manuel pour l'étude des maladies du système nerveux*, de rendre plus accessible, plus attrayante aux étudiants de nos écoles et aux médecins non spécialisés, une branche de la pathologie interne, qui, ces derniers temps, grâce sans doute aux progrès de la civilisation, a acquis une importance de plus en plus grande. Les progrès de la science médicale ont marché de pair avec le développement formidable des maladies nerveuses de toute sorte ; mais l'étude de ces dernières a mis peu de temps à accomplir sa complexité actuelle, et elle passe, pour cette raison, et aussi pour la grande variété des moyens d'investigation à mettre en jeu, pour la plus difficile et la moins abordable. On peut se rendre compte en parcourant le livre, un peu effrayant pourtant par son poids, de M. de Fleury, qu'il a pleinement atteint

son but. L'auteur, tout en s'efforçant d'être clair, tout en visant à être facilement compris, n'a pourtant point laissé vide de documentation pas plus la partie réservée à la symptomatologie que les descriptions anatomo-pathologiques. Les candidats aux examens de doctorat, au concours de l'internat des hôpitaux, voire même à des concours d'un ordre plus relevé, pourraient s'y fier en toute sécurité. Mais comme c'est avant tout un livre de vulgarisation, l'auteur n'a pas reculé devant les explications élémentaires ou les redites fréquentes, et il prend la peine de définir, au cours du texte, par des notes, une foule de termes techniques que l'on entend employer un peu à tort et à travers, et qui font regretter aux débutants l'absence d'un vocabulaire spécial. Le texte, si clair par lui-même, est encore accompagné d'un grand nombre de dessins schématiques ou d'après nature. La partie pathologique proprement dite est précédée de deux chapitres préliminaires qui constituent une innovation. L'un d'eux consiste en un questionnaire très étendu, un peu trop même, pourraient dire les praticiens de la campagne, mettant tout médecin à même de débrouiller ces maladies, singulièrement compliquées parfois, qui ont leur point de départ au cerveau, au bulbe, à la moelle épinière et aux nerfs périphériques, et peuvent retentir sur tous les points de l'organisme. L'autre est consacrée à l'exposition aussi succincte que possible de l'anatomie médicale et usuelle, clinique même, si l'on peut dire, du système nerveux. Enfin, ce qui rend le Manuel essentiellement pratique, c'est que la partie consacrée à la thérapeutique, du moins pour les maladies où cette dernière n'est pas absolument impuissante, a reçu des développements auxquels on est peu habitué dans les livres classiques de la médecine.

5, 6, 7. — Depuis quelques années le traitement des psycho-névroses subit une transformation complète, et le médecin, s'éloignant de plus en plus des pratiques à allures parfois trop mystérieuses employées dans ce domaine, s'efforce d'agir sur le moral des malades en s'adressant à leur raison et à leur volonté. Ce n'est pourtant pas que l'influence, souvent si grande, du moral sur le physique n'eût été journellement observée ; mais les médecins ne songeaient pas à se servir de cette influence comme moyen systématique de thérapeutique. Jusqu'à présent le séjour des salles d'hôpital était plutôt funeste aux hystériques et aux névropathes, et cette catégorie de malades n'arrivait à être sérieusement améliorée que dans les maisons de santé, malheureusement inaccessibles aux déshérités de la fortune. Il y a près de dix ans, le prof. Déjerine eut l'idée d'instituer pour ces derniers, dans son service de la Salpêtrière, une méthode de traitement qui réalisât à l'hôpital les mêmes conditions que celles des maisons de santé. Les docteurs Camus et Pagniez nous donnent aujourd'hui, à l'instigation de leur maître, dans leur travail :

Isolement et psychothérapie, un exposé d'ensemble de cette méthode thérapeutique, déjà si féconde en heureux résultats et qui n'était connue que par quelques communications faites dans des thèses ou à la Société de neurologie. — Le travail du Dr Monin : *Les Névropathes. Médecine et hygiène des névroses et de la neurasthénie*, dont la deuxième édition vient de paraître, est un livre de vulgarisation destiné aux gens du monde. Il se recommande surtout par sa grande clarté et un style coulant et agréable. — C'est à l'étude d'une seule névrose, l'épilepsie myoclonique, que le Dr Herman Lundborg, privatdocent de l'Université d'Upsala, a consacré une substantielle brochure : *Die progressive Myoklonus-épilepsie* (*Unverricht's Myoklonie*). La littérature médicale s'est enrichie, depuis le travail d'Unverricht, publié en 1891, de nombreuses études plus ou moins complètes, dont la plupart ont paru hors de France. S'aidant des travaux de ses devanciers et de son expérience personnelle, le jeune professeur suédois a entrepris de nous donner une monographie du mal, aussi détaillée que possible. Rien n'a été négligé : la partie purement descriptive, l'étiologie, la symptomatologie, le diagnostic différentiel et aussi l'anatomie pathologique sont amplement détaillés ; de même un fort long chapitre, — et ce n'est pas le moins intéressant, — a été consacré aux cas compliqués ou anormaux qui déroutent si souvent la sagacité du médecin.

8. — Le prof. Nimier, qui s'est appliqué d'une manière toute spéciale à la pathologie d'armée et de guerre, apporte aujourd'hui une contribution à l'étude, d'un intérêt plus général, de la chirurgie du système nerveux, bien qu'il s'agisse encore de lésions produites par des armes diverses : *Blessures du crâne et de l'encéphale par coup de feu*. Si le chirurgien s'efforce de déduire des symptômes observés l'anatomie de la lésion provoquée par un projectile, et une raison pour intervenir ou s'abstenir d'une manœuvre quelconque, le neurologiste, lui, rapprochant les données de la clinique des lésions matérielles décelées par l'autopsie, cherche la confirmation ou le complément des opinions physiologiques qu'il peut avoir sur les fonctions du cerveau. Et les deux points de vue, loin d'être inconciliables, se complètent l'un l'autre. De sorte qu'un coup de feu de l'encéphale, comme le dit l'auteur, peut être tenu pour une expérience de vivisection sur l'homme, avec cette particularité expérimentale que tout l'effort du chirurgien doit tendre à reculer au moins, sinon à prévenir, une issue fatale, parfois encore, tendre simplement à respecter l'effort de la nature vers une réparation de règle incomplète. Aussi le Dr Nimier n'a-t-il pas craint d'entrer, au cours de son travail, dans les détails de l'anatomie et de la physiologie normales, afin de mettre en parallèle le fonctionnement de l'organe sain et les désordres plus ou moins accentués que peuvent produire dans ce fonctionnement les lésions produites dans l'organe. Il a com-

plété également les divers chapitres traités de nombreuses observations justificatives. La partie consacrée au traitement n'occupe pas moins d'une soixantaine de pages ; l'auteur a cru devoir la rejeter à la fin de ce volume, que les praticiens exposés à soigner de violents traumatismes tiendront à cœur d'avoir dans leur bibliothèque.

9. — Si le Dr Nimier s'en tient surtout aux données de la clinique pure et de la physiologie pathologique pour fixer les lésions encéphaliques, les professeurs Ch. Remy et Peugniez viennent d'inventer un nouvel appareil permettant de déceler, dans l'intérieur non seulement de la boîte crânienne, mais dans tout l'organisme et même le système osseux, les projectiles et autres corps étrangers qui ont pu y pénétrer. C'est cet appareil qu'ils nous font connaître, avec expériences et observations cliniques à l'appui, dans leur travail publié en commun : *Les Rayons X et l'Extraction des projectiles*. Avant la découverte des rayons de Roentgen, la recherche des corps étrangers de l'organisme était pleine d'incertitudes et de difficultés. Il faut dire pourtant que, dans nombre de cas, grâce à une antisepsie rigoureuse, on a pu se dispenser souvent de faire des investigations dangereuses, et il n'est pas rare de voir des blessés arriver à une guérison parfaite, en dépit d'une balle ou de tel autre projectile qu'ils gardent dans la profondeur d'un organe. En raison même de ce fait, l'appareil, d'ailleurs très ingénieux de MM. Remy et Peugniez, pourra-t-il ne pas avoir toute l'utilité que lui attribuent les inventeurs. Il accroîtra souvent l'audace déjà très grande des chirurgiens inexpérimentés qui, pour la satisfaction qu'ils auront d'extraire un projectile, accentueront par leurs manœuvres les lésions déjà produites, ou rendront irrémédiables celles qui seraient susceptibles de guérir sans la moindre intervention.

10. — Le traitement de la tuberculose pulmonaire par la médication intra-trachéale du Dr Henri Mendel paraît pour la deuxième fois. Il a été rendu compte ici même de la première édition de cette étude, et la foi de l'auteur dans le mode de traitement qu'il préconise contre la tuberculose pulmonaire ne s'est pas démentie. On comprend très bien qu'une telle thérapeutique soit faite pour effrayer nombre de praticiens, tant est ancré dans leur esprit le dogme de l'intangibilité des voies respiratoires. Mais le Dr Mendel a pu démontrer que l'irruption dans les conduits aériens d'un liquide non irritant tel que l'huile pure, ou chargé d'une substance modificatrice, comme l'eucalyptol, ne produit aucun réflexe défensif. Et puis, la manœuvre nécessaire préconisée tout d'abord pour cette injection était brutale et fort désagréable pour le patient. La simplification de cette dernière par une technique accessible à tous ceux qui se livrent à l'art de guérir, fera plus, peut-être, pour la divulgation d'une méthode qui, à première vue, ne paraîtra pas susceptible d'avoir d'aussi bons résultats que ceux

qu'annonce l'auteur. Mais, en présence des difficultés multiples, et des résultats trop souvent aléatoires, sinon nuls, que comporte un problème thérapeutique comme celui de la cure de la phtisie, il convient d'expérimenter les moyens qui, tout au moins, ne présentent pas de dangers. Je crois que tel est le cas pour celui que préconise le Dr Mendel, quoique la littérature médicale, il faut le dire, ait déjà signalé des accidents graves, produits par des injections trachéales, peut-être un peu trop massives.

11. — Le second volume des *Causeries sanitaires* du Dr Yvert, qui vient de paraître, comprend tout ce qui a trait à la désinfection. Le seul reproche que l'on pourrait adresser à ces conférences, c'est d'être beaucoup trop savantes pour le public devant lequel elles ont été faites. Mais, en France, nous sommes aussi peu pratiques que possible ; et l'on se contente de flatter l'amour-propre des femmes de bonne volonté en leur inculquant des notions qui les inciteront, le cas échéant, à vouloir en remontrer aux médecins, au grand détriment des malades. Combien plus pratiques sont de modestes manuels, comme celui de Mlle Eva Luckes, directrice du London Hospital, qui se contente de formuler les soins généraux à donner aux malades avec la préoccupation constante de diminuer la douleur du malade, de supprimer toute cause de malaise qui ne soit pas une résultante forcée de la maladie, enfin de lui épargner la souffrance morale ! Mais si les *Causeries sanitaires* de M. Yvert me paraissent manquer leur but en ce qui concerne les dames de la Croix-Rouge française, je ne saurais trop en recommander la lecture aux médecins praticiens, et autres administrateurs d'établissements hospitaliers. Ces derniers y trouveront exposés, dans un style clair et d'une lecture facile, toutes les notions qu'il leur convient de posséder sur la question si importante de la désinfection.

12.— Il y a déjà plus de cent ans que Young donnait la description de l'astigmatisme; et, grâce au progrès de l'optique, celui qui est atteint de cette infirmité n'est plus obligé de « courir le monde » comme jadis le peintre Cassas, à la recherche d'un verre correcteur. On détermine aujourd'hui les différences de puissance de l'œil astigme dans ses méridiens principaux, et on prescrit une lentille asymétrique, dont les distances focales sont choisies pour ramener au même point de convexité les deux méridiens de l'œil. L'usage des verres cylindriques pour combattre l'astygmatisme a prévalu en France, tandis qu'en Amérique on donne la préférence aux verres toriques; mais l'emploi *exclusif* de l'une ou de l'autre sorte de lentilles n'a point paru pleinement justifié au Dr Dufour, qui a fait de cette question le sujet de sa thèse inaugurale : *Les Verres cylindriques et toriques et la Correction de l'astigmatisme.* Un premier chapitre est consacré à l'étude de la réfraction de l'astigmatisme en général, tandis que les notions relatives à

l'astigmatisme oculaire sont reportées au troisième. Le deuxième a pour objet des rayons lumineux passant par le centre de lentilles infiniment minces à faces sphériques, cylindriques et toriques. Le quatrième et le cinquième traitent de l'emploi des lentilles, devant l'œil supposé immobile d'abord, puis mobile. Dans un sixième et dernier chapitre sont discutés les résultats obtenus dans la correction de l'astigmatisme avec des verres. Les calculs auxquels l'auteur a été contraint de recourir dans le cours de son travail sont présentés sous la forme la plus simple possible ; il a eu soin en outre d'en énoncer les résultats en langage ordinaire pour les lecteurs peu ou point familiarisés avec la notation algébrique, et ne possédant pas de notions mathématiques étendues.

13, 14, 15. — Il arrive souvent que les médecins passent d'un extrême à l'autre en ce qui concerne les prescriptions médicamenteuses ou alimentaires, et les personnes appelées à appliquer ces prescriptions les exagèrent encore. Le régime lacté si à la mode, non sans raison, ne pouvait manquer d'éprouver les vicissitudes inhérentes aux choses humaines ; on l'a prescrit à tort et à travers, si bien que naguère un médecin pouvait, sans provoquer les protestations du public médical, publier une étude sous le titre : *Les Victimes du lait et du régime lacté*. Le Dr Ripart s'est borné à critiquer l'abus de ce régime dans la seconde enfance : *De l'Abus du lait dans les troubles gastro-intestinaux chroniques de l'enfant après le sevrage*. Que la suspension momentanée du régime lacté soit utile, indispensable même, dans les gastro-entérites aiguës du nourrisson, il n'est pas de praticien qui n'en convienne ; mais doit-il en être de même dans certaines affections intestinales chroniques des enfants sevrés ? M. Ripart s'attache à le démontrer dans son travail qu'il appuie d'observations très convaincantes. — Le *Précis des maladies des enfants*, du professeur Baumel, est écrit dans un but d'utilité pratique. Il sera d'autant plus apprécié sous sa forme portative et concise que certains traités, jadis de même format, se sont transformés en gros volumes. Ce livre a été fait le plus simplement possible, nous dit l'auteur, de manière à rendre la pédiâtrie accessible à ceux même qu'elle rebute le plus. Se rappelant que la plupart des médecins ont à soigner des enfants à un moment donné, il a surtout insisté sur l'étiologie, la pathogénie, la symptomatologie, le diagnostic, le pronostic et le traitement des affections de la première et de la seconde enfance. Il n'a retenu de l'historique de l'anatomie pathologique, de la bactériologie, etc., que ce qui est indispensable à la pratique. — Si, dans son excellent manuel, le professeur Baumel nous enseigne comment il convient de combattre la maladie une fois qu'elle a éclaté, le Dr Pecker s'attache, dans : *La Puériculture par l'assistance scientifique et maternelle à domicile*, à montrer à tous ceux qu'intéresse le bien-être matériel des

enfants les moyens de prévenir les affections de toutes sortes qui assaillent ces derniers, avant même leur naissance parfois, par l'assistance à domicile des mères indigentes et malheureuses. Il est à souhaiter que l'appel du Dr Pecker à ses confrères soit entendu ; mais son livre sera lu utilement par toutes les personnes que leurs loisirs et leur fortune mettent à même d'exercer un si grand et si noble devoir de charité. Un traité d'hygiène maternelle et infantile, très bien conçu et très pratique, termine le volume.

16. — L'utilité du *Guide pratique et formulaire pour les maladies de la bouche et des dents*, de M. G. Viau, est assez démontrée par le fait qu'en très peu de temps cet ouvrage est arrivé à sa troisième édition. Mais c'est plus un travail nouveau qu'une réimpression de l'ancien, en raison des modifications profondes et des additions qui ont été faites. Peut-être les médecins qui achèteront ce volume trouveront-ils que l'auteur a fortement empiété sur le domaine qui leur est exclusivement réservé.

17, 18. — Dans un petit volume très substantiel et très pratique intitulé : *Hygiène rurale*, le Dr Laffon étudie les conditions matérielles les meilleures qui conviennent au milieu rural. On peut à bon droit s'étonner, avec l'auteur, de ne pas y rencontrer plus de confortable, et de constater le sans-souci et l'indifférence complète dans lequel vit le paysan moderne, en dehors de toutes les règles, même les plus élémentaires, de l'hygiène : c'est donc surtout à ce dernier, qui n'en aura vraisemblablement cure, que s'adresse le Dr Laffon, heureux, dit-il, s'il peut arriver à convaincre nos campagnards, à les tirer de leur apathie habituelle, et surtout à leur faire appliquer les principes dont dépendent leur santé et leur bien-être. On ne peut que le féliciter de cet effort. Ce que je dénie par exemple à l'auteur, c'est la grande part qu'il attribue à la Révolution et à la troisième République dans l'indépendance dont jouit actuellement l'homme des champs. — C'est aux mères et aux institutrices que le Dr Martial dédie ses *Notions d'hygiène féminine populaire*, qui forment un excellent livre de vulgarisation. Le mobile qui a poussé l'auteur à le publier est certainement des plus louables ; mais est-il bien sûr que les mères « aient honte d'enseigner délicatement à leurs filles ce que celles-ci apprennent brutalement dans la suite ? » Que cela ait lieu exceptionnellement, nul ne le contestera. Ce n'est donc pas une raison, sous prétexte de « l'éducation tellement arriérée, tellement moulée dans les formes ancestrales » que reçoivent encore les jeunes filles, pour demander que l'on mette directement entre les mains de celles-ci, un livre où mères et maîtresses d'école sauront sans peine discerner les notions qu'il conviendra de donner en leur temps aux adolescentes.

19. — La culture physique, tant préconisée ces dernières années, compte le professeur Mosso parmi ses plus ardents défenseurs. Il n'est

pas un inconnu en France où la traduction d'un de ses ouvrages sur la matière n'a pas eu moins de trois éditions. Dans son nouvel ouvrage : *Les Exercices physiques et le Développement intellectuel,* dont on doit la traduction à Mme V. Claudius-Jacquet, l'auteur enseigne, par des exemples empruntés aux anciens et à l'Amérique contemporaine, que l'éducation physique doit marcher de pair avec celle de l'esprit. Les origines de l'agonistique et de la gymnastique, l'éducation physique des Romains et de la jeunesse italique, l'agonistique moderne, l'œuvre du gouvernement, l'art de l'éducation, l'éducation physique dans les Universités, la démocratie et l'éducation physique, l'éducation moderne de la femme : tels sont les chapitres au cours desquels M. Mosso prouve l'utilité de combiner les deux éducations, afin d'arriver à produire des êtres d'une solidité morale et physique à toute épreuve, et capables d'affronter victorieusement les luttes de l'heure présente. C'est en somme un livre des plus intéressants et des plus documentés; mais on ne saurait en accepter sans réserves toutes les idées, notamment celles du dernier chapitre, où l'auteur parle de l'éducation des Américains sous un jour des plus faux.

20, 21. — Voici, du même auteur, le Dr de Frumerie, deux volumes sur le massage : *Notions de traitement manuel. Leçons de massothérapie et de kinésithérapie* et : *Cours de massage accessoire des soins d'accouchement.* Ils viennent à point, au moment où les pratiques manuelles de traitement tendent à prendre une importance de plus en plus grande, et donnent souvent de si bons résultats. Le Dr de Frumerie a fixé pour les étudiants et les praticiens une technique du massage fondée sur une étude raisonnée et scientifique, et qui est sortie du domaine de l'empirisme pour entrer dans celui de la petite chirurgie. On pourrait reprocher au premier de ces traités l'absence totale de figures. Le deuxième est plus spécialement destiné aux sages-femmes et aux infirmières, et leur sera d'autant plus précieux que la gynécologie ne fait appel que depuis peu de temps à un mode de traitement susceptible de modifier très heureusement l'état local dans les métrites, les inflammations, les annexes, les troubles menstruels et les fibromes.

22. — Je signale, en terminant, *la Technique du traitement thermal d'Aix-les-Bains*, du Dr Dardel, qui s'est proposé de décrire dans cette courte étude, d'une façon très précise, les phases diverses du traitement d'Aix, et dénonce les indications et le mode d'action des eaux de cette localité.

Dr L. de Sainte-Marie.

GÉOGRAPHIE — VOYAGES

1. *Atlas universel de géographie*, commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par Fr. Schrader. Paris, Hachette, 1904, in-folio. N° 72 : *États-Unis*, 2 fr. — 2. *La Manière de voyager autrefois et de nos jours*, par Alexis Belloc. Paris, Delagrave, 1904, in-18 de xi-365 p., avec grav., 3 fr. 50. — 3. *La Bosnie populaire*, par Albert Bordeaux. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de 309 p., avec une carte et 12 grav., 3 fr. 50. — 4. *Manuel d'alpinisme*, rédigé sous les auspices du Club alpin français. Paris, Laveur, 1904, in-18 de viii-694 p., avec fig., cartonné, 5 fr. — 5. *Essai sur la géographie botanique des Alpes, et en particulier des Alpes sud-orientales*, par R. Pampanini. Fribourg (Suisse), imp. Fragnière. 1903, in-8 de 216 p., avec cartes dans le texte et 10 planches de cartes hors texte, 5 fr. — 6. *Les Iles de la Manche*, par Henri Boland. Paris, Hachette, 1904, in-16 de 284 p., avec carte et grav., 4 fr. — 7. *L'Auvergne*, par Jean Ajalbert. Paris, Stock, 1904, in-12 de xiv-355 p., 3 fr. 50. — 8. *Sierra Nevada, las Alpujarras y Guadix. Notas de viajes y apuntes*, por Don Eduardo Soler y Pérez. Madrid, imp. del Cuerpo de artilleria, 1903, in-8 de 120 p., avec 15 photograv. — 9. *La Solution française de la question du Maroc*, par Ernest Fallot. Paris, Delagrave, petit in-18 carré de 160 p., avec 1 carte, 1 fr. 20. — 10. *Le Maroc d'aujourd'hui*, par Eugène Aubin. Paris, Colin, 1904, in-18 de xii-500 p., avec cartes, 5 fr. — 11. *Trois Mois de campagne au Maroc. Étude géographique de la région parcourue*, par le Dr F. Weisgerber. Paris, Leroux, 1904, in-8 de 240 p., avec 44 illustr. et cartes, 5 fr. — 12. *Autour de l'Afrique par le Transvaal*, par Robert Huchard. Paris, Perrin, 1904, in-16 de xi-416 p., 3 fr. 50. — 13. *Promenade en Égypte*, par H. de Lavillatte. Paris, imp. Chaix, 1904, in-12 de 134 p., avec 1 dessin. — 14. *La Palestine. Guide historique et pratique de Jérusalem et de la Terre Sainte*, par des professeurs de Notre-Dame de France à Jérusalem. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-18 de xxxiv-522 p., avec cartes et plans, cartonné, 5 fr. — 15. *Six Mois dans l'Himalaya, le Karakorum et l'Indu-Kush*, par J. Jacot-Guillarmod. Neuchâtel, Sandoz, 1904, in-8 de 363 p., avec cartes et grav., 20 fr. — 16. *Le Tibet. Le Pays et les habitants*, par F. Grenard. Paris, Colin, 1904, in-18 de iii-387 p., avec carte, 5 fr. — 17. *A travers Sumatra (de Batavia à Atjeh)*, par Fernand Bernard. Paris, Hachette, 1904, in-16 de 223 p., avec 1 carte et 52 grav., 4 fr. — 18. *Biblioteca Filipina, o sea Catálogo razonado de todos los impresos, tanto insulares como extranjeros, relativos á la historia, la etnografia, la lingüistica, la botánica, la fauna, la flora, la geologia, la hidrografia, la geografia, la legislacion, etc., de las islas Filipinas, de Joló y Marianas*, por T. H. Pardo de Tavera. Washington, Government Printing Office, 1903, gr. in-8 cartonné de 439 p. — 19. *La Nouvelle-Zélande*, par le comte de Courte. Paris, Hachette, 1904, gr. in-8 de 268 p., avec carte et grav., 12 fr. — 20. *Une Croisière au Spitsberg sur un yacht polaire*, par Jules Leclercq. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de iii-291 p., avec 1 carte et 30 grav., 4 fr. — 21. *Quatre Années dans les glaces du pôle*, par Otto Sverdrup. Trad. par Charles Rabot. Paris, Flammarion, s. d. (1904), in-8 de iii-430 p., avec cartes et grav., 10 fr. — 22. *Expédition antarctique belge. Au pays des Manchots. Récit du voyage de la « Belgica »*, par George Lecointe. Bruxelles, Schepens, 1904, in-8 de 363 p., avec cartes et grav., 5 fr.

1. — L'*Atlas universel de géographie* de MM. Vivien de Saint-Martin et Franz Schrader ne s'est, dans le cours des six derniers mois, augmenté que d'une seule feuille, une carte générale des *États-Unis* à l'échelle du 1/10 000.000e. Cette carte, dressée d'une manière très claire et très soignée par M. V. Huot, est, en réalité, la synthèse de bon nombre de documents cartographiques intéressants à divers titres, parmi lesquels il convient de citer la carte des États-Unis de H. Gannett et Harry King (au 1/2.500.000e), si précieuse au point de vue hydrogra-

phique, et les feuilles déjà parues du *United States Geological Survey*. Lorsque cette énorme publication, — dont on ne possède guère actuellement qu'un cinquième, — sera terminée, M. V. Huot devra sans doute reprendre une partie du travail qu'il vient de faire paraître ; il n'en est pas moins vrai que sa carte générale des États-Unis, telle que nous l'avons sous les yeux, est déjà très satisfaisante et permet de bien augurer d'une carte en cinq feuilles du même pays, dont la publication est annoncée comme prochaine.

2. — Désirez-vous savoir, mieux que d'une manière vague, comment voyageaient nos pères ? Recourez au volume qu'a récemment publié sur ce sujet M. Alexis Belloc ; vous y trouverez, à côté d'anecdotes amusantes et typiques à la fois, des détails pittoresques, des indications généralement exactes et un résumé plus ou moins succinct d'un certain nombre de documents de très réelle valeur. Mais M. Belloc a-t-il eu raison de dire qu'il avait eu soin de recourir aux *seules* sources les plus sûres et les plus authentiques (p. x) ? Je n'oserais m'en porter garant : documents originaux et ouvrages de seconde ou même de quatrième main fraternisent en effet dans son élégant exposé de la manière la plus inattendue et la moins scientifique ; et je crains bien que l'auteur ne se soit pas attaché à faire de façon très rigoureuse la critique des documents qu'il a utilisés. Pourquoi, d'autre part, avoir négligé des informations aussi pittoresques et aussi précieuses que celles dont on trouve le type dans *le Coche et la Mouche* du bon La Fontaine, ou dans le *Vert-Vert* de Gresset ? Pourquoi, à propos des pèlerinages en Terre Sainte au moyen âge, n'avoir pas tiré parti des excellentes pages que M. de la Roncière a consacrées au sujet dans le tome I de son *Histoire de la marine française* ? Pourquoi n'avoir rien dit de la locomotion aérienne ? Sans doute, M. Alexis Belloc n'a voulu, dans *la Manière de voyager autrefois et de nos jours*, que tracer une brillante esquisse ; il y a parfaitement réussi, mais il eût pu, en la faisant d'une manière plus documentée, la rendre encore plus pittoresque et plus amusante, et c'est ce que nous l'engageons à étudier, dès maintenant, en vue d'une seconde édition.

3. — M. Albert Bordeaux aime beaucoup la Bosnie ; à la manière dont il en parle, on sent qu'il en a gardé un souvenir particulièrement affectueux, et c'est ce dont il convient lui-même très volontiers (v. la p. 274) ; il s'est vraiment attaché à ce beau pays, où il a séjourné à différentes reprises, à ses montagnes, à ses habitants, aux mœurs simples et cordiales. Non content de l'aimer lui-même, il souhaiterait le faire aimer, et tel est, en réalité, le mobile qui l'a poussé à écrire, pour la plus grande satisfaction de nombreux lecteurs, une nouvelle série de souvenirs de voyages. Ce que, dans *la Bosnie populaire*, M. Albert Bordeaux s'est particulièrement attaché à mettre en lumière,

c'est d'abord le cadre pittoresque dans lequel se meuvent les Bosniaques ; ce sont aussi les antiques usages, les traditions naïves, les divertissements honnêtes, les poésies simples, mais touchantes de ces populations. Si, à ce double point de vue (car il a glissé rapidement, comme il convenait dans un ouvrage de ce genre, sur la mise en valeur des richesses du sous-sol), le livre de M. A. Bordeaux présente un réel intérêt ; il mérite, à un autre égard encore, d'être soigneusement lu : on y trouve, en effet, sur les heureuses transformations apportées en Bosnie par le régime autrichien, de précieuses informations, et on y voit comment « la civilisation chrétienne, paralysée depuis quatre siècles par l'islamisme, a fait revivre les populations de Bosnie et d'Herzégovine de façon à les mettre au niveau des autres Slaves depuis longtemps déjà gouvernés par la Maison d'Autriche. » Voilà pourquoi *la Bosnie populaire* sollicite, autant que celle du géographe et de l'ethnographe, l'attention de l'historien de la civilisation.

4. — A différentes reprises, dans le cours des dernières années, nous avons eu l'occasion de louer la féconde initiative du Club alpin français ; nous avons applaudi, en particulier, à la création dans son sein d'une « Commission française des glaciers », dont les travaux très intéressants et très utiles font, depuis deux ans déjà, l'objet d'une excellente publication annuelle. Voici maintenant que nous arrive un *Manuel d'alpinisme*, rédigé sous les auspices du même Club alpin, avec la collaboration d'un certain nombre de spécialistes des plus autorisés et ayant pour but de développer en France l'amour de la montagne, d'en faire de plus en plus apprécier les bienfaits, les beautés et les enseignements, d'accroître le nombre de ses admirateurs et de ses adeptes. Pareil ouvrage, aux descriptions et aux exemples empruntés de préférence à notre domaine montagneux, n'existait pas encore dans notre littérature française ; qu'il soit le très bienvenu ! — Est-ce à dire qu'il nous satisfasse pleinement ? Nous sommes obligé de répondre d'une manière négative. Sans doute, à des études aussi remarquables que celles de M. L. Rérolle sur la flore et la faune alpines, de M. T. Cardot sur la restauration des montagnes et l'économie alpine, — à des chapitres tels que ceux qu'ont écrits MM. Zürcher (Géologie), J. Vallot (Observations à faire sur les oscillations et la marche des glaciers ; guide de l'alpiniste photographe), H. Vallot (Éléments de topographie alpine), E.-A. Martel (Spéléologie), Mlle Mary Paillon (Équipement féminin), MM. Maurice Paillon (Technique de l'alpinisme ; dangers et accidents) et le capitaine Dunod (Alpinisme militaire), nous n'avons aucune critique à adresser ; sans doute encore, nous applaudissons aux pages consacrées à l'Alimentation en montagne (M. Paul Matter), à la Physiologie spéciale de l'alpiniste (Dr Paul Courmont), à l'Hygiène générale

(Dr L. Rougier) et à l'Hygiène de la vue à la montagne (Dr Louis Dor). Mais il nous faut par contre déclarer que la première partie du *Manuel d'alpinisme* n'a pas complètement répondu à notre attente ; ce sont cependant des chapitres d'une importance capitale que ceux où MM. P. Puiseux, E. Belloc, R. de Clermont, P. Matter et André Baron ont donné des principales montagnes de France — c'est-à-dire des Alpes françaises, des Pyrénées, du Jura, des Vosges et du Massif central — une esquisse sommaire. Pourquoi ces chapitres ont-ils été rédigés sur des plans si différents, les uns affectant une allure plutôt scientifique, les autres une allure purement descriptive ou encore n'étant guère qu'une nomenclature d'excursions ? On comprend très bien que, pour l'étude succincte des principales chaînes de l'Europe hors de France, M. André Baron — qui n'a d'ailleurs même pas nommé les Apennins, la Sierra Nevada d'Espagne, ni les Alpes scandinaves — ne se soit pas astreint à la même discipline que MM. Puiseux et Belloc ; mais n'eût-il pas convenu de traiter de manière uniforme *toute* l'orographie de la France, y compris le Morvan, si injustement dédaigné, et les Ardennes ? Et si l'on a inséré dans le *Manuel d'alpinisme* quelques très jolies pages du comte Henry Russell, ce fervent pyrénéiste, sur « les charmes et les beautés des Pyrénées », pourquoi n'avoir pas jugé utile de faire de même pour les Alpes ? — J'aurais souhaité, d'autre part, deux courts chapitres relatifs, l'un aux phénomènes de l'atmosphère en montagne, l'autre à l'étude des lacs de montagnes. Ce sont là, en effet, deux regrettables lacunes du *Manuel d'alpinisme*, qui se termine par deux listes très utiles (dressées par MM. H. Cuënot et Ch. Lefrançois) des refuges et hôtels des montagnes françaises et des guides de ces mêmes montagnes, et par une cartographie-bibliographie alpine très sommaire, due à M. Henri Barrère, dans laquelle nous avons constaté avec surprise l'omission de livres tels que la *Haute-Savoie* de M. Marc Le Roux (collection des « Guides Boule ») et du *Guide du Mont-Blanc* d'Ed. Whymper. — De cette trop succincte analyse, il résulte que le *Manuel d'alpinisme* n'est pas absolument complet et présente de regrettables inégalités ; du moins existe-t-il maintenant. Ses cadres généraux sont excellents ; il contient d'ores et déjà, à côté de chapitres susceptibles d'être remplacés ou remaniés dans des éditions ultérieures, de remarquables parties ; il ne peut que développer les qualités d'énergie, d'intelligence et d'observation des touristes, éveiller leur curiosité scientifique ; enfin il est d'un prix très modique. C'en est assez pour que nous félicitions le Club alpin français d'avoir conçu le plan et réuni les divers chapitres de cet ouvrage, et l'éditeur Lucien Laveur d'en avoir mené à bonne fin la publication.

5. — Pour rechercher d'une manière aussi précise que possible

quelques-unes des lois qui président à la distribution des plantes dans les Alpes, M. R. Pampanini a entrepris, dans la partie des Alpes sud-orientales comprise entre la Piave, le Pusterthal, l'Eisack, l'Adige et la plaine vénitienne, c'est-à-dire dans les Alpes cadoriques et les Préalpes du Vicentin, de longues et fructueuses herborisations, ainsi que de patientes recherches dans les herbiers ; puis, après avoir gardé les seules espèces de plantes propres à donner une image exacte de la pénétration des éléments si variés qui convergent dans les Alpes orientales, il en a soigneusement déterminé l'aire précise de distribution dans cette région même, et l'a représentée pour chaque espèce sur une série de cartes dont l'ensemble constitue un remarquable atlas de géographie botanique des Alpes. Cet atlas et la distribution monographique des espèces qui en forme le commentaire sont les deux parties essentielles du minutieux *Essai* de M. Pampanini *sur la géographie botanique des Alpes et en particulier des Alpes sud-orientales;* en coordonnant les multiples indications qui s'y trouvent contenues, ce très soigneux botaniste a obtenu des résultats fort intéressants : il a constaté une réelle concordance entre la distribution des plantes étudiées par lui et les données de la géographie physique, et même (dans une certaine mesure) avec les faits principaux de la distribution des races et des langues dans les Alpes ; il a reconnu d'autre part l'action combinée des conditions naturelles restrictives et des conditions naturelles influentes dont le professeur Jean Brunhes a, dans plusieurs de ses intéressants travaux, signalé l'importance et le rôle. Ce sont là de très précieuses conclusions, grâce auxquelles la lecture de l'ouvrage de M. Pampanini s'impose pour les géographes tout autant que pour les botanistes.

6. — Nous possédons déjà des ouvrages importants sur la curieuse histoire de ces îles anglo-normandes qui, tout près de la côte occidentale du Cotentin, sont demeurées des terres anglaises ; mais en avons-nous, abstraction faite des « guides », sur leurs beautés pittoresques et sur les mœurs de leurs habitants ? Je ne le crois pas. Cette petite lacune de notre littérature géographique, M. Henri Boland vient de la combler en publiant sur *les Iles de la Manche* un très agréable volume, dans lequel on trouvera décrits les paysages de Jersey, de Guernesey, de Sercq, « la perle des Iles », et d'Aurigny, et étudiées les mœurs de leurs habitants. Mœurs et paysages ont fourni à l'auteur l'occasion de déployer beaucoup de belle humeur et d'esprit, de sûreté d'information et de sens critique ; M. Boland ne s'illusionne pas sur les sentiments des Jersiais à l'égard de la France, ni sur le recul indéniable de la langue française dans cet archipel qui est cependant, de par sa situation et sa constitution géologique, un fragment de notre Cotentin. Au reste, c'est un observateur perspicace et spirituel que M. Henri Boland ;

c'est aussi un compagnon très agréable et très bien informé ; n'oubliez donc pas, en partant pour Saint-Malo, pour Granville ou pour Cherbourg, d'emporter avec vous *les Iles de la Manche !*

7. — Après avoir paru naguère sous une forme luxueuse et avec de belles gravures, *l'Auvergne* de M. Jean Ajalbert vient d'être réimprimée sous un aspect beaucoup plus simple, — trop simple même, puisque les notes ne sont pas rejetées au bas des pages, mais sont intercalées dans le texte, entre parenthèses, — sans la moindre illustration. Le livre en est-il moins vivant ? Nullement. On y sent toujours un profond amour, une intense admiration pour le sol natal ; on y trouve toujours d'excellentes études sur les coutumes locales (à noter spécialement les pages relatives au mariage, p. 275 et suiv.), et des esquisses biographiques qui, pour être courtes, n'en sont pas moins pleines de faits (telles celles de Jean de la Roquetaillade), et de curieux chapitres d'histoire municipale (sur Issoire, sur Saint-Flour, etc.) et d'intéressants extraits de l'œuvre de Vermenouze, etc. Le confesserai-je ? Ce sont les descriptions du pays lui-même qui, dans ce volume, m'ont le moins plu ! Sans doute, elles inspirent, — et c'est déjà beaucoup, — le désir de visiter l'Auvergne ; mais elles ne font rien de plus ! Peut-on, il est vrai, décrire l'indescriptible ? et est-il juste de reprocher à M. Jean Ajalbert de n'avoir pas pleinement rendu, dans l'*Auvergne*, les étonnants et admirables spectacles de la nature que sont les puys de la Vache et de Lassolas, la *cheyre* d'Aydat, le Pas de la Cère — sans parler des environs immédiats du Mont Dore, qu'il n'a pas bien vus ? Non, en toute conscience. Mais il sera par contre légitime de le féliciter de poursuivre avec persévérance son œuvre de popularisation (pardon pour ce néologisme !) et de vulgarisation de la merveilleuse contrée qu'est l'Auvergne, — même sans le Velay ! — et de souhaiter à son livre de multiples éditions.

8. — Si l'intérêt que présente une contrée doit se déduire simplement de l'abondance des renseignements fournis sur elle par les « guides », ni la Sierra Nevada ni les Alpujarras ne sont des parties de la péninsule ibérique méritant d'être parcourues ; à peine, en effet, Germond de Lavigne et Baedeker en parlent-ils dans leurs ouvrages. Et cependant ce sont de très pittoresques districts montagneux ; et si les chemins en sont toujours des routes de l'Enfer, les vallées en sont demeurées celles de l'Éden, comme le proclamait déjà un poète arabe il y a plusieurs siècles ; c'est ce dont un écrivain espagnol, Don Eduardo Soler y Pérez vient de fournir une preuve nouvelle. Il a, de Valence, où il réside, soigneusement exploré la Sierra Nevada et le district des Alpujarras ; puis, — comme tous ceux qui les ont visités avant lui, — plein d'un véritable amour pour ces pays, indigné qu'ils soient si peu connus et admirés, il a écrit sur eux un excellent ouvrage intitulé : *Sierra*

Nevada, las Alpujarras y Guadix. Ce livre, rempli de renseignements précis et d'indications utiles, accompagné de quelques vues photographiques intéressantes, constitue en somme un guide — qui faisait encore défaut,—de la Sierra Nevada et du pays des Alpujarras ; les neuf derniers chapitres (ch. III-XI) en sont des chapitres d'itinéraires et de descriptions de détail, tandis que les deux premiers sont des chapitres d'introduction générale où Don Eduardo Soler, après avoir donné du pays une idée d'ensemble, énumère d'une manière critique les livres et les cartes à consulter (ch. I), fait connaître l'état des routes et les moyens d'excursionner dans la contrée. Mais pourquoi, parmi les cartes générales de l'Espagne qu'il signale à la page 12, Don Eduardo ne nomme-t-il pas le travail récent et si intéressant du colonel Prudent, qui fait partie de l'*Atlas universel de géographie* publié par MM. Vivien de Saint-Martin et Fr. Schrader ? et pourquoi ne pas signaler, parmi les altitudes attribuées au Mulhacén (p. 74), celle de 3 554 mètres, si l'on n'admet pas exclusivement la cote de 3 481 mètres résultant des travaux exécutés en 1879 lors de la jonction géodésique de l'Espagne et de l'Algérie ? Ce sont là d'ailleurs des lacunes sans importance, les seules que nous ayons relevées dans le livre de don Eduardo Soler y Pérez, si nous ne tenons pas compte de l'absence, très regrettable, d'une carte un peu développée du pays.

9. — Depuis la publication du récent accord anglo-français, le Maroc dispute à l'Extrême-Orient le privilège de fixer en France l'attention publique ; un Comité du Maroc, émané du Comité de l'Afrique française, s'est constitué, et tandis que des voyageurs ayant déjà fait leurs preuves se préparent à faire du Maghreb el Aksa une exploration méthodique, de nombreux ouvrages s'attachent à résumer les connaissances physiques, politiques et économiques déjà acquises sur l'empire chérifien, à en faire connaître les rouages administratifs et la vie quotidienne, à en étudier le pays et les habitants. — A une première catégorie de livres appartient l'étude de M. E. Fallot intitulée *la Solution française de la question du Maroc.* A la suite d'un résumé très soigneusement fait, d'après les meilleurs auteurs, de la géographie physique, politique et économique du pays, ainsi que de son ethnographie, — résumé où son expérience de la Tunisie l'aide à mieux faire comprendre le Maroc, — M. Fallot entreprend dans son livre l'étude des compétitions européennes dans l'empire du Soleil couchant ; il s'attache alors à montrer, avec le plus de précision possible, ce que sont au Maroc les intérêts français et les intérêts anglais, et il conclut que l'Angleterre poussant la France à une intervention directe au Maroc, il est « une solution qui concilie tous les intérêts » : — l'établissement d'un protectorat français qui mettra fin à l'anarchie en restaurant l'autorité chérifienne, et qui fera cesser les révoltes pério-

iquement amenées par les exactions du Maghzen en supprimant les auses qui les provoquent.

10. — Le diplomate qui signe « Eugène Aubin » et qui a déjà publié aguère sur *les Anglais aux Indes et en Égypte* un livre plein d'intéressantes observations, a visité en 1902-1903 le Maroc méridional, Marakech et les vallées du Goundafi et du Glaoui, puis, dans le Maroc eptentrional, Fez et Ouazzan. Immédiatement, ce pays lui est apparu omme le plus extraordinaire des États musulmans. « J'ai vécu, déclare M. Aubin (p. v), plusieurs années au Caire et à Constantinople ; il m'a été donné de parcourir la plus grande partie des terres musulmanes, l'Algérie et la Tunisie, la Syrie et l'Égypte, les Indes, la Crimée et le Caucase, les pays balkaniques, les Turquies d'Europe et d'Asie ; je n'ai rien rencontré nulle part qui ressemblât au Maroc, et j'ai eu tout à apprendre en abordant l'Extrême Occident de l'Islam. » Son ignorance lûment constatée, M. Aubin a travaillé à s'instruire, soit dans les ivres, — où il n'a guère pu glaner que de sommaires informations d'ordre historique, — soit auprès de ceux qui étaient à même de contenter sa curiosité ; sous la tente, durant sa promenade à travers le sud, puis surtout à Fez, dans le jardin planté d'orangers où il fut durant six mois l'hôte du Sultan, il s'est efforcé de se renseigner le plus exactement possible sur la civilisation maure, l'organisation du makhzen et l'agitation de Bou Hamara, ayant soin d'aller chercher l'information à sa source la plus sûre et de la contrôler toutes les fois qu'il lui était possible. Les notions qu'il avait ainsi acquises, M. Aubin les résumait ensuite systématiquement dans des lettres que publia le *Journal des Débats*, ou dans d'importantes études auxquelles la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de Paris* et la *Renaissance latine* donnèrent l'hospitalité ; voilà comment a été composé *le Maroc d'aujourd'hui*. Écrit avec précision et élégance, plein d'observations personnelles, de faits rigoureusement précis et d'anecdotes caractéristiques, ce livre est l'ouvrage le meilleur et le plus instructif qu'il soit actuellement possible de consulter sur le mécanisme de la vie marocaine et du gouvernement marocain.

11. — Les géographes et les spécialistes savent, depuis plusieurs années déjà, quel excellent voyageur et quel sagace observateur est le Dr F. Weisgerber, et quelle confiance on peut avoir dans ses études sur le Maroc. La lecture du très intéressant volume, tout à fait accessible au grand public, qu'il vient de publier, ne pourra qu'augmenter leur estime et leur sympathie pour cet auteur qui, — dans des circonstances favorables, il est vrai, — a su si bien voir autour de lui, et dont le livre apporte à la connaissance de l'empire chérifien une précieuse contribution. — Alors qu'il exerçait la médecine à Casabianca, en 1897, le Dr Weisgerber fut appelé, au cours

d'une campagne de l'armée du Sultan, à donner ses soins au grand vizir Si Ahmed Ben Mousa ; il se rendit à cet appel, qui lui permit de voir le Sultan, sa cour, son armée, et de parcourir une région à peu près inexplorée, de Casablanca à Sokhrat-Ed-Djeda, où se trouvait alors la *m'halla* (le camp), et de ce point à Marrakech. C'est de ce voyage, dont ces brèves indications suffisent à faire comprendre l'intérêt, que le Dr Weisgerber a donné la relation dans ses *Trois Mois de campagne au Maroc* ; on y trouvera, outre des impressions de route très précises et très vivantes, une excellente étude d'histoire contemporaine et d'institutions marocaines (voir la deuxième partie, intitulée « la M'halla ») et, en appendice, un remarquable essai, — dont l'ordre aurait pu être plus systématique, — sur la région parcourue par l'auteur. Des cartes claires et précises, et de fort belles photographies, accompagnent le texte du Dr F. Weisgerber, dont la portée est plus générale qu'on ne serait peut-être tenté de le croire en en commençant la lecture.

12. — M. Robert Huchard s'est rendu au Transvaal, au début de l'année 1903, avec deux de ses amis, pour remettre aux généraux de Wet et Botha un certain nombre de superbes animaux de race ovine, destinés à la reconstitution des troupeaux de moutons de l'Afrique australe. Ce lui a été l'occasion d'accomplir le périple de l'Afrique, et de visiter dans des conditions particulièrement favorables les anciennes républiques boers. En quel état sont actuellement ces contrées, après la triste guerre anglo-boer et ses désastres ? Voilà ce qu'il importe de savoir, ce que M. Robert Huchard a surtout cherché à comprendre, ce qu'il a su bien voir et ce qu'il expose de manière très intéressante dans *Autour de l'Afrique par le Transvaal.* Reçu chez de Wet, reçu chez Botha, admirablement accueilli partout, il a rapporté de son voyage aux pays des mines de diamants, aux immenses étendues, aux champs de bataille de l'Afrique australe des impressions vraiment vivantes, qui font de son ouvrage un document précieux à plus d'un titre. Son récit pittoresque, semé de tableaux vivement brossés, d'anecdotes amusantes, de souvenirs de la guerre, de constatations généralement peu flatteuses (hélas !) pour notre amour-propre national, de réflexions dans lesquelles M. Huchard s'est efforcé d'être impartial, — ce à quoi il a parfaitement réussi, — a pour complément des considérations politiques et économiques que nous goûtons moins, mais qui présentent cependant, elles aussi, leur intérêt. *Autour de l'Afrique par le Transvaal* est, au total, un livre à lire, et à consulter à l'occasion.

13. — C'est pour complaire à quelques-uns de ses amis, désireux de savoir comment il avait passé son temps sur la terre des Pharaons, que M. H. de Lavillatte a écrit sa *Promenade en Égypte*, dans laquelle il dit purement et simplement ce qu'il lui a été donné de voir ; rien de

plus ! N'y cherchez donc aucune étude, ni archéologique, ni géographique, ni sociale ; mais simplement des notes sur les fêtes auxquelles l'auteur a assisté, sur les promenades qu'il a faites, sur les pique-niques auxquels il a participé.

14. — A côté du guide d'Isambert, dont la réputation est si légitime, voici un *Guide historique et pratique de la Palestine* qui est susceptible de rendre de grands services ; il a été rédigé par des professeurs de N.-D. de France à Jérusalem, et a pour but non pas de décrire minutieusement la Palestine moderne, mais d'évoquer surtout sous les pas du pèlerin les choses du passé. De là, une très large part faite aux innombrables souvenirs de toute sorte que garde le sol de la Palestine, de là une constante préoccupation d'envisager principalement la géographie dans ses rapports avec l'histoire ; aussi nombre de localités qui ne se trouvent pas situées sur les routes ordinairement suivies sont-elles systématiquement passées sous silence, au bénéfice des localités historiques, sur lesquelles les savants auteurs de ce guide de la Terre Sainte se sont, par contre, plus longuement étendus. Des cartes et des plans d'une grande clarté constituent l'illustration de *la Palestine*, en tête de laquelle se trouvent deux importants chapitres préliminaires, deux chapitres d'ensemble relatifs à la géographie et à l'histoire du pays, et aux différents éléments de la population palestinienne ; viennent ensuite des descriptions et des indications précises sur la Judée, la Samarie et la Galilée ; trois appendices, relatifs aux frontières d'Arabie, aux villes non comprises dans les excursions, aux anciens évêchés de la Palestine terminent ce volume, très facile à mettre dans la poche et très maniable, et dont les qualités de fond sont encore très supérieures aux autres. Sans doute, on pourra discuter quelques-unes des localisations des cités et des souvenirs faites par les auteurs de ce guide ; du moins ces identifications ont-elles été proposées après examen des faits et des lieux, et conformément à la tradition authentique étudiée à la lumière des plus anciens témoignages. Ce sont là de très sérieuses garanties ; elles sont telles que nous n'hésitons pas à reconnaître dans ce *Guide historique et pratique de la Palestine* un ouvrage d'une très haute valeur, constituant pour ceux qui ont visité la Terre Sainte un vrai souvenir du pays, et pour les autres un excellent manuel de la géographie et de l'histoire de cette contrée.

15. — Les cîmes les plus élevées des Alpes ne sont plus, pour nos alpinistes contemporains, des buts ultimes d'ascension ; ce sont simplement des exercices d'entraînement, préparatoires à de plus lointaines et plus difficiles expéditions, au Caucase, dans les Andes, dans les monts Himalaya,... ou même au Spitzberg. Si, de ce côté, M. Conway n'a pas encore trouvé d'émules, il n'en est pas de même du côté

de l'Himalaya, où un de ses anciens compagnons, M. Eckenstein, a organisé en 1902 une expédition qui s'est élevée sur les flancs du pic K² ou Chogori (8611 m.), au nœud où se rejoignent l'Himalaya, le Karakoroum et l'Hindou-Kouch, jusqu'à une altitude de 6550 m. au moins, et qui a séjourné pendant deux mois consécutifs sur la glace du Baltoro. Un Genevois, le Dr J. Jacot-Guillarmod, qui a fait partie de cette expédition en qualité de médecin, vient d'en raconter les péripéties dans un volume intitulé : *Six Mois dans l'Himalaya, le Karakorum et l'Hindu-Kush.* Non content d'y retracer d'une plume alerte, avec beaucoup de belle humeur, ses « voyages et explorations aux plus hautes montagnes du globe », le Dr Jacot-Guillarmod a eu soin d'y intercaler des descriptions pittoresques d'une rigoureuse exactitude, et un certain nombre de renseignements d'ordre scientifique (géologique, botanique et physiologique surtout). Quelques cartes, dont une très intéressante du glacier de Baltoro — qui, pour être moins grand que le Biafo, n'en est pas moins un des plus considérables du globe, — une nombreuse série d'admirables photographies, d'une inestimable valeur documentaire, ajoutent au mérite et au charme de ce beau livre, remarquablement édité par la maison W. Sandoz, de Neuchâtel, et accompagné d'un sommaire des résultats scientifiques obtenus par cette expédition surtout sportive (p. 333-342). Peut-on, d'ailleurs, aujourd'hui, même dans une entreprise de pur alpinisme, agir autrement et montrer pour la science le dédain superbe qu'affectait naguère Mummery ? Aucun ouvrage, mieux que celui du Dr Jacot-Guillarmod, n'est susceptible de fournir une réponse à cette question.

16. — Le voyage exécuté par le savant et regretté Dutreuil de Rhins dans l'Asie centrale, de 1891 à 1894, est un des plus remarquables qui aient été effectués sur les plateaux glacés du Tibet; en dehors des géographes de profession et des « asiatiques », qui le connaît cependant? La monumentale relation, très intéressante et très consciencieuse, qu'en a publiée naguère le compagnon de Dutreuil de Rhins, M. F. Grenard (*Mission scientifique dans la Haute Asie.* Paris, Ernest Leroux, 1897-1898, 3 vol. in-4 et atlas) sous les auspices du ministère de l'instruction publique, n'est guère sortie du petit cercle des spécialistes qui s'intéressent aux choses de l'Asie centrale ; elle est trop considérable et trop coûteuse pour être accessible à tous. C'est ce dont s'est rendu compte M. F. Grenard ; pour populariser le nom de son chef et de son ami, pour faire connaître les beaux résultats de sa dure mission sur les plateaux les plus élevés du globe, il n'a pas hésité à extraire de la publication officielle, faite il y a six ans, un volume de format très maniable et d'un prix très accessible, capable de remplir ce double but. *Le Tibet, le pays et les habitants* (tel est le titre de ce nouvel ouvrage) se divise en deux parties, dont la première est un récit suc-

cinct, mais scrupuleusement exact et parfois très pittoresque, du pénible voyage exécuté par M. Grenard lui-même, en compagnie de Dutreuil de Rhins d'abord, puis, après son assassinat, seul, sur les terres glacées de la Haute Asie. « J'ai conscience, dit très justement l'auteur, de n'avoir rien embelli ni dénaturé, de n'avoir jamais tenté ni d'étonner les imaginations en montrant les choses à travers des verres grossissants, ni de flatter le goût régnant d'exotisme romanesque qui dissimule, sous un vernis de convention, le véritable caractère des pays et des hommes ». — Sous le titre de « Vue d'ensemble sur le pays et les habitants », la seconde partie contient un exposé très intéressant et — encore qu'il remonte à quelques années — très exact et très neuf des mœurs et coutumes, de la vie sociale et économique, de l'état politique du Tibet. On y trouvera, — ce qui ne se rencontre encore en France nulle part ailleurs, sauf dans les ouvrages de quelques missionnaires, — une étude approfondie de cette société tibétaine, si singulière, si mal connue, qui est à la veille de sortir, bien malgré elle, de son isolement systématique. Ne serait-ce que pour cette raison, il faut lire *le Tibet* de M. F. Grenard; c'est le meilleur, le mieux informé et le plus complet des ouvrages publiés en France sur le pays des lamas.

17. — Ce n'est pas seulement de son voyage le long des côtes de Sumatra, de Benkœlen à Padang et de Deli à Kota Radja, ni de ses excursions autour de Padang et de sa traversée de l'île entre cette ville et Bengkalis, que M. Fernand Bernard donne un récit très pittoresque et très vivant, entremêlé de souvenirs historiques et d'anecdotes caractéristiques, dans son livre intitulé : *A travers Sumatra* ; sur la partie la plus occidentale de Java, sur le détroit de la Sonde et l'aspect actuel du terrible Krakatau, sur l'île d'Engano, naguère si bien étudiée par le voyageur italien Elio Modigliani, le même ouvrage débute par contenir aussi des pages agréables et instructives. Mais sur ces différents points, M. Bernard n'a fait que passer; il est demeuré plus longtemps à Sumatra, où il a, aux environs de Padang, visité le beau lac de Manindjoe et fait l'ascension du volcan Merapi ; aussi est-il tout naturel qu'il insiste surtout sur cette partie de son voyage. C'est ce qu'a fait M. Bernard — qui a passé presque aussi vite sur le pays d'Atjeh que sur les débuts de sa navigation autour de la grande île malaise, — en s'attachant particulièrement aux côtés pittoresques de ses courses, mais en glissant trop rapidement sur l'œuvre coloniale des Hollandais à Sumatra. A ce point de vue même, on trouve dans *A travers Sumatra* plus d'un renseignement vraiment utile ; mais le cadre d'ensemble permettant de mettre chaque détail à sa véritable place, où est-il ? Il fait défaut, hélas ! et c'est là notre grief à l'égard du livre néanmoins très intéressant et très joliment illustré de M. Fernand Bernard.

18. — A côté de la précieuse liste de cartes et d'ouvrages relatifs aux Philippines possédés par la Bibliothèque du Congrès de Washington, voici qu'il convient de placer une autre bibliographie de cet archipel, conçue dans un tout autre esprit, mais susceptible de rendre autant de services, la *Biblioteca Filipina* que viennent de publier de concert la Bibliothèque du Congrès et le Bureau des affaires insulaires, dépendant du ministère de la guerre des États-Unis. C'est une œuvre très considérable, due au Dr T. H. Pardo de Tavera, de Manille, qui a coûté à son auteur de nombreuses et longues années de travail, et pour la rédaction de laquelle des recherches persévérantes ont été entreprises à Paris, à Londres, à Berlin, à Leyde, à Madrid aussi bien qu'aux Philippines même; elle est loin cependant de contenir l'indication de tous les travaux qui ont paru sur l'archipel, mais du moins fournit-elle une liste très intéressante, et qu'il serait impossible de trouver nulle part ailleurs, des publications faites aux Philippines. Établie d'une manière générale dans l'ordre alphabétique par noms d'auteurs, la *Biblioteca Filipina* est accompagnée de notes critiques très minutieuses et très savantes; parfois, au milieu des noms d'auteurs, on trouve des titres de périodiques sous lesquels sont groupés tous les articles publiés dans les différents recueils sur les Philippines; ainsi sont complétées les indications fournies à tel ou tel nom d'auteur. Malgré les efforts du Dr Pardo de Tavera, son travail est (nous le répétons) loin d'être complet; mais il n'en constitue pas moins, rapproché de la bibliographie dressée par M. A. P. C. Griffin, un ensemble très remarquable, et un excellent instrument de travail pour celui qui désirera entreprendre une étude quelconque sur les Philippines.

19. — Voici plusieurs années que l'attention est retenue, en France comme ailleurs, sur les expériences sociales entreprises en Nouvelle-Zélande sur l'initiative du gouvernement lui-même. Grâce aux bourses de voyage autour du monde mises par un généreux donateur à la disposition de l'Université de Paris, des observateurs instruits et attentifs, M. Métin, M. André Siegfried, ont pu étudier ces réformes tout à loisir, et en faire connaître l'ensemble aux spécialistes dans de savants ouvrages, pleins de détails minutieux et de faits précis; quant au grand public, personne ne s'était jusqu'à présent avisé de lui exposer, même dans ses grands traits, l'expérience néo-zélandaise. Cette lacune, très apparente dans le récent volume de M. Gaston de Ségur intitulé : *Une Saison en Nouvelle-Zélande*, se trouve aujourd'hui comblée, grâce au comte de Courte, consul de France en Nouvelle-Zélande. L'agréable ouvrage, très intéressant et très amusant à la fois, qu'il vient de publier sur cet archipel antipode de notre pays, permettra aux gens du monde de se faire une idée satisfaisante de ce qu'est la vie à la Nouvelle-Zélande, de ce qu'y sont l'organisation politique, sociale et

économique, la famille et la société, etc. C'est même là, — avec de très précieux renseignements commerciaux publiés en appendice, et avec un historique succinct de la découverte et de la colonisation, — ce qu'il convient de rechercher presque exclusivement dans *la Nouvelle-Zélande* du comte de Courte ; quant à une description des beautés naturelles du pays, il faut se la faire à soi-même en regardant les superbes illustrations qui accompagnent le texte de notre auteur, ou recourir au volume de M. G. de Ségur. Voilà comment ces deux livres se complètent admirablement l'un l'autre. Sans doute, ils ne font qu'effleurer bien des questions, et ils semblent même parfois fort peu documentés sur de très intéressants sujets (Cf., par exemple, ce que dit le comte de Courte à propos de Binot Paulmier de Gonneville, p. 29, et à propos des migrations polynésiennes, p. 138) ; mais ce sont, à d'autres points de vue, des ouvrages vraiment instructifs. Voilà pourquoi nous avons recommandé naguère la lecture du livre de M. de Ségur, et pourquoi nous ne conseillons pas moins aujourd'hui celle de *la Nouvelle-Zélande* du comte de Courte.

20. — Il y a quelques semaines, les lecteurs de plusieurs grandes feuilles parisiennes pouvaient voir à la quatrième page de leur journal l'annonce de « deux croisières arctiques en Norvège, au Spitzberg et à la banquise sur le yacht de luxe l'*Oihonna*, organisées par les fils du célèbre explorateur polaire, le capitaine W. Bade. » C'est à la dernière des croisières dirigées sur l'*Oihonna* dans les mêmes parages par le capitaine Bade lui-même, le lieutenant de la *Hansa* en 1869-1870, qu'a participé l'infatigable touriste qu'est M. Jules Leclercq ; et c'est de cette intéressante expédition qu'il a donné la très agréable, très pittoresque et très séduisante relation dans *Une Croisière au Spitsberg sur un yacht polaire*. Les mérites des récits signés de M. Jules Leclercq sont connus depuis trop longtemps pour qu'il convienne d'y revenir et de les énumérer une fois encore ; bornons-nous à dire que son nouveau volume, illustré d'une façon très documentaire et accompagné d'une excellente carte du Spitzberg (celle que M. Ch. Rabot a publiée en 1901 dans *la Géographie*) contient, à côté d'excellentes et enthousiastes descriptions des paysages arctiques, une précieuse série de notes scientifiques fournies à l'auteur par ses compagnons de voyage, en particulier par M. Albert Brun, — un Génevois qui, après avoir fait de patientes observations sur les glaciers des Alpes, a exécuté au cours de cette même croisière de très intéressantes remarques sur les glaciers du Spitzberg, — et un excellent historique de l'exploration de cet archipel polaire depuis sa découverte jusqu'à notre époque. Peut-être, sur quelques points de détail, pourrait-on contester les idées de M. Jules Leclercq ; mais la discussion ne porterait que sur des faits de très minime importance ; aussi *Une Croisière au Spitsberg sur un yacht*

polaire nous semble-t-elle, dans tous les sens du mot, un livre d'excellente vulgarisation.

21. — Pour ne pas être aussi extraordinaire que le premier, le second voyage du *Fram*, le célèbre navire de Nansen, n'en est pas moins plein d'émouvantes péripéties, et fécond en résultats scientifiques d'une très grande importance. La détermination des côtes méridionales et occidentales des terres d'Ellesmere, de Grinnell et de Grant jusqu'au point où était connu le littoral septentrional de la terre de Grant, la découverte (dans le nord de l'archipel Parry) d'un certain nombre de terres nouvelles : Axel Heiberg, Amund Ringnes, Ellef Ringnes, Isachsen, du Roi Christian, voilà en quelques mots les résultats géographiques de l'exploration exécutée sur le navire de Nansen, de 1898 à 1902, par le capitaine Otto Sverdrup et par ses compagnons. Quels prodiges d'endurance et de volonté il a fallu aux vaillants explorateurs norvégiens pour faire ces découvertes et réaliser leur programme scientifique, — au milieu de tempêtes effroyables, et parfois par des températures de 50° au-dessous de 0° ; — pour pourvoir à leur propre nourriture et à celle de leurs vaillants auxiliaires, les chiens esquimaux, — aux dépens des ours, des phoques et des bœufs musqués ; — quelles luttes il leur fallut soutenir contre les éléments, quelle ingéniosité et quelle ténacité il leur fallut déployer, le capitaine Sverdrup l'a raconté avec beaucoup de simplicité et de bonne humeur dans la relation de voyage dont M. Charles Rabot a, sous le titre de *Quatre Années dans les glaces du pôle*, donné une traduction abrégée. Faite, comme les précédentes adaptations du même auteur, avec une scrupuleuse exactitude, cette traduction, remarquablement illustrée et accompagnée de cartes, doit aux qualités littéraires du capitaine Sverdrup une saveur et un charme tout particuliers, grâce auxquels elle semble devoir occuper, à côté du célèbre *Vers le pôle*, de Nansen, une place à part dans la littérature arctique.

22. — Aux relations déjà publiées du voyage de *la Belgica*, le commandant en second de l'expédition antarctique belge, M. Georges Lecointe, vient d'en adjoindre une nouvelle, très humoristique et très amusante le plus souvent, très émouvante aussi parfois, pleine de cœur toujours. Plus que *Quinze Mois dans l'Antarctique*, le volume intitulé *Au pays des Manchots* nous initie à la vie intime des explorateurs durant le premier hivernage passé par des Européens dans les régions polaires antarctiques ; on y trouve en même temps des indications succinctes, — trop succinctes à notre gré, mais ce n'est pas en pensant à nous que M. Lecointe a écrit son livre, — sur un certain nombre des résultats scientifiques obtenus par l'état-major de *la Belgica*, et, ce qui est très appréciable, des cartes nouvelles, sur lesquelles est portée de manière détaillée la route suivie par le navire belge dans l'Antarctique.

Un grand nombre de photographies très bien venues, dues surtout à l'auteur lui-même et au Dr Cook, dont plusieurs ne nous étaient pas encore connues, accompagnent l'agréable récit de M. Georges Lecointe ; bien qu'on n'y trouve pas sur les travaux de physique du globe, de météorologie, et d'océanographie exécutés par ce savant et par son compagnon H. Arctowski les renseignements qu'on eût été heureux d'y rencontrer et qu'il faut aller chercher dans les rapports scientifiques de *la Belgica*, voilà un livre à lire et dont la place est marquée dans les bibliothèques entre les ouvrages du commandant de Gerlache et du Dr F. A. Cook. HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Manuel de théologie, ascétique, ou la Vie surnaturelle de l'âme sur la terre et dans le Ciel, par le R. P. ARTHUR DEVINE ; trad. de l'anglais par l'abbé C. MAILLET. Avignon, Aubanel, 1904, in-16 de XXX-714 p. — Prix : 6 fr.

Voici la traduction d'un ouvrage publié par un pieux passioniste anglais. Il y traite de la vie surnaturelle, de ses progrès, de sa perfection finale dans le Ciel. L'exposition est généralement populaire, simple et précise ; elle sera donc d'une grande utilité aux confesseurs appelés à diriger des pénitents dans les voies les plus élevées de la perfection.

L'auteur, dans sa Préface, nous fait remarquer qu'il a cherché à distinguer l'enseignement infaillible de l'Église des points qui ne reposent que sur les opinions des différentes écoles de la théologie. Chaque fois qu'une opinion particulière a été adoptée de préférence à une autre, pourtant admissible, il a donné habituellement les raisons militant en sa faveur.

Concurremment à saint Thomas, et autres théologiens classiques, il s'est largement inspiré des *Praelectiones dogmaticae*, de Pesch — du *De Gratia*, de Murray — du *Traité de l'amour de Dieu*, de saint François de Sales, etc... Il a surtout suivi et imité l'important ouvrage de R. P. Terrien, S. J. : *La Grâce et la Gloire*.

A ceux qui seraient tentés de considérer ces matières comme trop spéculatives, l'auteur rappelle, que toutes les vertus tendent à l'action. C'est l'enseignement récent de Léon XIII : « la vertu *purement passive* n'a et ne peut avoir aucune existence. » B. DE CARROY.

Doctrina Russorum de statu justitiae originalis, auctore doct. GEORGIO MATULEWICZ. Cracoviae, typ. W. L. Anczyc, 1903, in-8 de 236 p.

Ce livre est une thèse de doctorat soutenue devant la Faculté de théologie de Fribourg, en Suisse, par un prêtre du diocèse de Kielce

(Pologne russe). Je dis pour commencer que l'ouvrage est composé avec érudition, méthode et clarté ; il fera autant d'honneur au nouveau docteur qu'aux maîtres qui l'ont instruit.

Ce qui m'a frappé en lisant ce livre, c'est l'ignorance où nous sommes en Occident de ce qui se passe, se dit et s'imprime en dehors du cercle étroit qui nous entoure ; quelques ouvrages de seconde ou de troisième main constituent un fonds dans lequel nous puisons, sans y regarder de plus près, et c'est ainsi que nous sommes amenés à formuler des jugements hasardés sur la situation religieuse des Églises séparées. Pour certains écrivains, cette branche isolée du tronc est irrémédiablement condamnée à la stérilité : figée dans des formules usées, la dogmatique des Grecs et des Russes ne saurait se développer dans cette évolution intellectuelle qui est le propre de ce qui vit ; le clergé de ces Églises ne serait qu'un ramassis d'hommes ignorants, dépourvus de toute moralité, etc., etc.

Si nous passons de l'hypothèse à la thèse... de M. Matulewicz, nous sommes obligés de reconnaître que l'Église orthodoxe a des théologiens savants, subtils, renseignés sur nos publications mieux que nous sur les leurs ; ils ont subi, ce n'est pas douteux, l'influence du protestantisme, et M. Matulewicz nous le fait voir à propos de la question de la Justice originelle ; mais ces emprunts n'ont rien d'une copie, ni d'une leçon qu'on répète sans l'avoir comprise : c'est dans l'Écriture et dans les œuvres des Pères orientaux que les théologiens russes et grecs vont puiser des arguments dont plusieurs se présentent sous une forme inattendue ; il y a, dans cette controverse, des nouveautés, au moins quant à la manière d'interpréter les textes, et cela mérite un sérieux examen.

Dans son Introduction, M. Matulewicz redresse certaines opinions accréditées chez nous ; nous disons volontiers, je l'ai dit moi-même, et d'autres après moi, que les points sur lesquels nous sommes séparés des Orientaux sont en très petit nombre : le *Filioque*, les Azymes, l'Épiclèse, et plus récemment l'Immaculée Conception et l'infaillibilité du Souverain Pontife ; en y regardant de plus près, M. Matulewicz a constaté que les divergences sont beaucoup plus nombreuses : d'un bout à l'autre de la théologie, depuis le traité des Saintes Écritures jusqu'à celui des Sacrements, les doctrines se séparent, autant sur les questions de dogmatique pure que sur celles de morale et de discipline ; la séparation va en s'accentuant, et il doit en être ainsi quand deux enseignements évoluent sous des influences diverses et dans des milieux à peu près étrangers l'un à l'autre. L'auteur développe à ce sujet des idées qui seront utilisées avec fruit par quiconque prend intérêt à la question de l'union des Églises ; il signale des illusions ou des erreurs à éviter dans l'avenir.

P. Pisani.

JURISPRUDENCE

De la Clandestinité dans le mariage, par l'abbé BASSIBEY. Paris, Oudin, 1904, in-18 de 416 p. — Prix : 3 fr. 50.

Bon petit ouvrage pratique où se trouvent exposées avec soin, les questions relatives à la publication et à l'étendue obligatoire du décret *Tametsi*. L'auteur a fait une étude consciencieuse des diverses causes types traitées devant les Sacrées Congrégations et il a pu ainsi mettre en bonne lumière les problèmes souvent délicats du domicile et du quasi-domicile. Le curé, l'ordinaire et leur délégué, la célébration même du mariage et la publication des bans sont nettement décrits dans leur concept juridique. Un catalogue des pays soumis à ce fameux décret, utile encore après le travail déjà ancien du chanoine Joder, et un bon index alphabétique complètent heureusement ce volume où se retrouvent sous une division typographique plus heureuse peut-être, mais sans grand perfectionnement autre, les sujets déjà fouillés par le chanoine Deshayes, dans ses *Questions pratiques de droit et de morale sur le mariage*.

G. P.

Instituciones de derecho canónico general y particular de España, por el doctor D. DIDIO GONZÁLEZ HARRA. T. I. *Introducción general*. Valladolid, casa editorial Cuesta, 1904, in-8 de x-536 p.

Donner une idée du droit canonique et de ses divisions, signaler son importance, indiquer la méthode la plus profitable pour l'étudier : tel a été le but du Dr G. Harra. Il devait compléter son plan par l'étude de l'Église considérée en elle-même et dans ses relations avec les sociétés temporelles, démontrer son pouvoir législatif et aborder ensuite l'exposé des sources variées du droit canonique en suivant leur évolution à travers les phases de l'histoire. C'est ce que le professeur de Valladolid a su accomplir de façon très pratique pour les étudiants qui s'initient à la science si nécessaire du droit ecclésiastique. Son travail n'a rien de positivement neuf, mais il présente d'utiles renseignements sur le droit récent espagnol : conciles, lois civiles, concordats divers, dispositions additionnelles (et instructions organiques pour leur exécution), jusqu'au décret royal du 20 avril 1903.

G. P.

SCIENCES ET ARTS

La Morale en maximes, par H. LAPLAIGNE. Paris, Giard et Brière, 1903, in-12 de 330 p. — Prix : 3 fr. 50.

S'il y a beaucoup de maximes dans ce livre, il y a fort peu de morale ; l'auteur en effet ne croit ni à Dieu ni à la liberté, et par cela même supprime toute base au devoir. Aussi de ses bavardages à

bâtons rompus, je ne vois pas la possibilité de tirer même un semblant de morale.

Voici quelques maximes de sa façon : « La jeune fille chaste ne veut pas se donner à l'amant, mais elle le veut tant, ou tout son être le veut pour elle... Non plus que le chien, le singe ou le chacal, l'homme ne jouit de la liberté morale, d'où pour lui l'absence de mérite ou de démérite moral.. Les pénitentes du commun s'accommodent fort bien d'un petit abbé frais et rose. Les pécheresses du grand monde lui préfèrent un confesseur de haute taille ; c'est plus troublant... On a pour ses enfants mille préoccupations qui cessent quand on les a perdus.... Otez d'un général ses croix, ses plumes, ses galons, que reste-t-il ? Moins qu'un bel homme tout nu.... On ne voit plus guère que les athées qui pratiquent les vertus évangéliques.... »

C'est assez, n'est-ce pas ! pour montrer que le livre est de ceux qui ne valent pas l'honneur d'être discutés. L'auteur est un grand admirateur de Dreyfus et de Zola. Cela me fait grand plaisir et je serais vraiment humilié s'il ne faisait pas partie du Bloc. Et le seul plaisir que m'ait causé la lecture de son livre, a été de faire cette consolante constatation.

ÉDOUARD PONTAL.

L'École et la Vie, par GEORGES LEYGUES. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-12 de v-407 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume de l'ancien ministre de l'instruction publique est divisé en trois parties. La première partie renferme l'histoire de l'instruction publique en France, jusqu'à la chute du second Empire. Elle est très intéressante. M. Leygues présente un tableau très vivant et, après tout, impartial des écoles du moyen âge. Nous sommes néanmoins obligé à quelques réserves : l'auteur montre une hostilité insuffisamment motivée contre les congrégations et en particulier contre les jésuites. Ses assertions se ressentent parfois d'une telle disposition. Dire, par exemple, que la *Ratio studiorum* défendait de traiter devant les élèves les grandes questions métaphysiques, c'est exagérer à plaisir, puisque M. Leygues reconnaît lui-même ailleurs que les études se terminaient chez les RR. PP. par deux ou trois années de philosophie.

La seconde partie est consacrée aux réformes accomplies dans l'Université par la troisième République. M. Leygues regarde ces réformes comme un très grand progrès, ce qui n'est pas étonnant puisqu'il y a contribué. Nous sommes moins optimistes ; nous voyons, en fait, la moyenne intellectuelle plutôt abaissée en France. On s'est trop laissé entraîner par l'idée de donner aux jeunes gens des rudiments de toutes les connaissances utiles. Les études classiques doivent être destinées avant tout à former le jugement et à régler l'imagination par une forte discipline intellectuelle. M. Leygues en convient, mais il croit

avec quelques savants, que les sciences peuvent avoir un effet analogue. Ce n'est point notre avis ; les sciences imposent aux enfants une attention trop abstraite. Elles fatiguent leur esprit au lieu de l'assouplir.

M. Leygues ne parle point du tout dans cette partie de l'enseignement congréganiste. Il semble le considérer comme une quantité négligeable.

La troisième partie ne renferme que quelques pièces relatives aux réformes accomplies sous le ministère de M. Leygues.

Nous ferons deux observations sur cet ouvrage. La première est qu'il ne remplit pas le programme indiqué par le titre. Il n'y est question que de l'école. On ne traite qu'indirectement de son influence sur la vie individuelle et sociale. En second lieu, M. Leygues se montre partisan enthousiaste de l'État enseignant. Nous avons peine à comprendre comment l'État, qui n'a point et ne peut avoir de doctrine à lui, prétendrait former l'esprit des jeunes générations. Aujourd'hui surtout que l'État est censément neutre et, en fait, souvent hostile aux croyances religieuses, peut-il vouloir faire l'éducation de nos enfants baptisés ? Ignore-t-on qu'il y a une stricte obligation pour nous de les élever, non seulement en vue de la patrie, — et nous n'y avons jamais manqué, — mais aussi en vue de l'avenir surnaturel qui leur est réservé ? L'absence de religion d'État impliquerait logiquement les écoles confessionnelles et la liberté de l'enseignement. La tendance du gouvernement actuel est absolument contraire. Nous aurions aimé à entendre M. Leygues se prononcer sur une question si importante. D. V.

L'Éducation des jeunes filles, par Henri Marion. Paris, Colin, 1902, in-16 de x-380 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici, si je ne me trompe, le dernier ouvrage de M. Henri Marion, qui fut en son temps l'un des prophètes et l'un des espoirs de l'Université nouvelle, celle d'il y a quinze ou vingt ans, qui se différencie chaque jour davantage de l'Université d'aujourd'hui. Alors, on était, sinon toujours croyant, au moins respectueux des choses religieuses, on reconnaissait à la religion son influence bienfaisante dans la formation de l'âme féminine et l'on prisait à leur valeur « ces qualités de tenue, de réserve, de pudeur, de bonne grâce, d'ordre, de conduite » qui sont d'essence chrétienne. Et le livre porte l'empreinte de ces préoccupations, et cela le date et le relègue dans un passé, non pas très lointain peut-être, mais très différent des brutalités et du cynisme d'aujourd'hui. Aussi ne faut-il pas s'étonner de trouver dans la dernière œuvre de M. Marion, beaucoup de choses sensées et justes sur l'éducation de la jeune fille, son éducation morale, de l'enfance à l'adolescence, son éducation physique, son éducation pratique et professionnelle, son éducation esthétique, enfin son instruction aux divers

degrés, primaire, professionnel, secondaire et supérieur. Notons d'ailleurs qu'en toutes ces matières, ce que l'auteur écrit de meilleur, il l'emprunte aux grands éducateurs chrétiens, à Mgr Dupanloup, à Fénelon, à Mme de Maintenon, et ce n'est pas moi qui le blâmerai de prendre son bien où il le trouve. Mais, universitaire avant tout, M. Marion a la superstition de l'enseignement officiel : il goûte peu l'enseignement privé et il en parle en homme qui ne le connaît guère, non pas avec malveillance mais en ignorant. De plus on sent trop que son respect de la religion n'est pas autre chose que la tolérance pour une forme d'éducation et un système pédagogique, qui s'est montré assez bienfaisant pour qu'on lui en garde quelque reconnaissance. Mais il admet très bien, et même je crois qu'il préfère le système officiel d'où la religion est absente, remplacée avantageusement par la simple éducation morale. Et certes mieux vaut l'éducation morale que son contraire ou même que rien du tout ; au moins l'on peut espérer que quelques bonnes habitudes seront le résultat provisoire de ce dressage et de ces leçons ; mais séparée de Dieu, c'est-à-dire de son législateur et de sa sanction, la loi morale, uniquement appuyée sur des convictions philosophiques nécessairement très changeantes, me semble bien impuissante à résister aux terribles assauts des passions, contre lesquels rien ne la défend. Car les raisons de la raison sont de celles qui ne sont pas souvent bien comprises par le cœur. Le livre est d'ailleurs charmant à lire surtout dans sa première partie, celle qui traite spécialement de l'éducation. Le reste, où il est question de l'instruction telle que l'État la donne dans ses écoles de tout ordre, est beaucoup plus terre à terre et présente, pour nous qui goûtons peu l'instruction officielle, un très médiocre intérêt. On peut y trouver des indications utiles, mais mêlées à combien de préjugés, qui nous gâtent les meilleurs endroits. On devine à ces simples mots que je ne partage pas l'enthousiasme de l'auteur pour les lycées de filles et que l'espoir qu'il met en eux pour maintenir la France au premier rang dans le progrès de la civilisation universelle, me laisse tout à fait sceptique. Mais comme on y trouve de bonnes choses, et que le livre, quoique portant la marque d'une publication posthume et d'une œuvre inachevée, n'est vraiment pas mal fait, j'estime que, sur certains points de détail tout au moins, les éducatrices chrétiennes pourront en tirer un certain profit.

ÉDOUARD PONTAL.

Dictionnaire-Manuel illustré d'agriculture, par DANIEL ZOLLA, avec la collaboration de MM. TRIBONDEAU, CHARVET, CH. JULLIEN et CARRÉ. Paris, Colin, 1904, in-18 de 770 p. avec 1900 grav. — Prix, cart. toile : 6 fr.

Ce nouveau Dictionnaire-manuel forme une véritable encyclopédie agricole. Écrits par des gens d'une réelle compétence, il est véritable-

ment complet dans la mesure des développements qui comprennent largement le nécessaire et il reste néanmoins fort portatif, répondant tout à fait à son but et à son titre.

M. Zolla a dirigé cette publication et a pris la responsabilité de l'ensemble des articles qui ne portent aucune signature. Ses quatre collaborateurs, ont, en ce qui les concerne, signé les leurs. En résumé, cet ouvrage, sobre, bien fait, n'est pas une vulgaire compilation ; il est original et certainement appelé à rendre des services signalés. Le niveau d'instruction agricole s'élève sans cesse, mais on ne peut tout retenir complètement, et à chaque instant, au milieu des choses de la campagne, on a besoin d'un renseignement technique spécial qui échappe : le Manuel le donnera avec suffisamment de détails. Le guide est sûr et sera bien vite apprécié comme il convient.

Dix-neuf cents gravures sont réparties dans tout le volume. Elles apportent au lecteur de très grandes facilités pour saisir les explications du texte. Ajoutons qu'elles ont une qualité qu'on rencontre trop rarement dans de semblables ouvrages : elles sont très précises et d'une exécution fort soignée.

N'ayant pas hésité à dire le bien que nous pensons de ce livre, il nous sera permis de relever un défaut que nous avons déjà eu l'occasion de signaler dans certains ouvrages analogues. Écrit par des professeurs officiels, il semblerait qu'ils aient reçu pour consigne de tout rapporter à l'enseignement de l'État ; que celui-ci seul ait tout fait pour l'enseignement agricole et qu'il ne faille même pas nommer ce que des religieux ont pu créer de bien et d'utile. A l'article spécial de l'enseignement agricole où l'on s'étend, à juste titre d'ailleurs, sur l'organisation de l'enseignement actuel de l'État, l'auteur cite quatre écoles antérieures à 1870, où l'on donnait l'enseignement théorique et pratique. L'État les a absorbées depuis ; mais pourquoi passer sous silence certains établissements des frères des Écoles chrétiennes fondés bien avant cette époque, notamment celle de Likos, dans le Finistère, existant depuis 1843, et surtout le célèbre Institut agricole de Beauvais qui remonte à 1855. La seule vérité eût exigé ces mentions, et ce témoignage rendu à des concurrents n'eût pas été déshonorant.

G. DE SENNEVILLE.

Elementi di astronomia *ad uso delle scuole e per istruzione privata*, compilati dal P. ADOLFO MÜLLER. — *Astrometria-Astromecanica*, con circa 300 incisioni intercolate nel testo e due carte stellari. Roma, Desclée, Lefebvre, 1904, in-8 de XVI-602 p.

Écrits avec clarté et élégance, les *Elementi di astronomia* sont l'œuvre d'un savant professionel qui est en même temps un fin lettré et un philosophe chrétien. Ayant été l'élève du regretté P. Secchi, c'est à la mémoire du savant religieux qu'il a dédié son œuvre. Comme le

sous-titre l'indique, elle se partage en deux livres : L'Astronomie sphérique, *Astrometria*, et la Mécanique céleste, *Astromecanica*. Mais, en outre, l'auteur nous annonce dans sa Préface la publication ultérieure d'un second volume qui aura pour objet l'Astronomie physique, *Astrofisica*, et sera complété par un appendice donnant un abrégé de l'histoire de l'Astronomie, *Astrocronaca*.

Ce traité élémentaire n'en implique pas moins chez les jeunes étudiants auxquels il est spécialement destiné, des connaissances mathématiques assez étendues et comprenant jusqu'à la trigonométrie sphérique, dont l'application à l'astronomie forme le sujet de la IVe partie du livre Ier. — La première s'occupe de la description de la sphère céleste, des divers systèmes de coordonnées et de projection topographique, ou plutôt, chorographique (χώρα, région). — La construction des cadrans ou horologes solaires et même des chronomètres et des chronographes est traitée dans la seconde partie. — Suit, dans la troisième, la description de tous les instruments tant anciens que modernes employés pour les observations astronomiques. — Enfin la cinquième est affectée aux corrections à apporter aux mesures astronomiques en raison de la réfraction atmosphérique, des effets de parallaxe et de la forme ellipsoïdale de la Terre qui oblige à distinguer les coordonnées géocentriques des géographiques.

Nous arrivons au livre IIe qui s'occupe spécialement des mouvements des corps célestes et de leurs orbites. Une première partie est principalement une étude historique sur la manière dont les mouvements planétaires ont été compris et observés dans l'antiquité et jusqu'à nos jours. A l'occasion du système astronomique de Ptolémée, l'auteur fait, avec raison d'ailleurs, grand honneur au célèbre astronome alexandrin du sagace et judicieux emploi des épicycles et des déférents, ou de l'excentrique mobile qui conduisait au même résultat. Mais déjà le système adopté par Hérodide du Pont, tel qu'il est indiqué page 323, pour expliquer les mouvements de Vénus et de Mercure, constituait bien deux épicycles sur un même déférend. Depuis lui, Appollonius de Perge au IIIe siècle, Hipparque au IIe, avaient étendu aux autres planètes cette méthode ingénieuse qui fut indispensable pour expliquer les anomalies des mouvements planétaires tant que les lois découvertes par Kepler ne furent pas connues. — Les nombreux et compliqués mouvements qui animent la Terre en tant que planète font l'objet de la seconde partie. — Dans la suivante, la théorie de la Lune amène naturellement à traiter des éclipses de soleil et de lune et des occultations d'étoiles. L'étude des principaux calendriers et de tout ce qui s'y rattache clôt cette troisième partie. — La quatrième et dernière est consacrée aux orbites des corps célestes. Orbites variées : hyperboliques, paroboliques ou en ellipses plus ou moins allongées s'il s'agit des comètes et des essaims

d'étoiles filantes, en ellipses plus ou moins approchées du cercle s'il s'agit de la Terre ou des planètes ; trajectoires des bolides et aérolites ; orbite du Soleil lui-même se dirigeant vers un apex situé dans la constellation d'Hercule ; orbites de quelques-unes des étoiles appelées et crues jadis *fixes*, particulièrement des étoiles doubles. Le tout, comme dans le cours entier de l'ouvrage, avec démonstrations, formules, figures et tableaux à l'appui. Deux cartes stellaires, l'une pour l'hémisphère boréal, l'autre pour l'hémisphère austral, complètent le volume.

C. DE K.

LITTÉRATURE

On transferred appellations of human beings chiefly in English and German, *studies in historical sematology,* by JOSEF REINIUS. T. I. Göteborg, Zachrisson, 1903, in-8 de XV-296-10 p.

Cet ouvrage, en langue anglaise, est une thèse soutenue l'an dernier à l'Université d'Upsal ; l'auteur a bien fait de l'écrire en anglais, car elle traite surtout de philologie anglaise et, en seconde ligne, de philologie allemande ; et elle sera, de la sorte, accessible au public qu'elle peut intéresser. Elle se rattache à cet ordre d'études cultivées depuis quelque temps qui, laissant de côté l'étymologie et la formation linguistique des mots, s'occupent de la transformation des sens : chez nous, M. Bréal appelle cela *sémantique ;* à l'étranger on dit souvent *seméiologie ;* M. Reinius dit de son côté *sématologie.*

« Je me propose dans cet ouvrage, dit l'auteur, d'examiner par le détail des termes pour les êtres humains, soit en anglais, soit en allemand, qui ont développé un sens secondaire de leur premier sens de personne, ou qui ont développé leur sens secondaire de personne, de termes désignant à l'origine quelque chose d'impersonnel, comme animaux, plantes, parties du corps humain, objets inanimés, idées abstraites, etc. »

Ce résumé philosophique n'est peut-être pas très clair et le classement adopté par M. Reinius dans son étude ne nous a pas frappé par la netteté des catégories (termes généraux spécialisés, changement de sens par généralisation, etc). Il est du reste difficile de classer, par catégories nettes et spéciales, l'infinie variété des transformations que l'esprit humain fait subir aux mots par métaphore, par allusion, par euphémisme, par plaisanterie, par recherche, etc. En somme, il faut plutôt prendre l'ouvrage de M. Reinius comme une étude sur un certain nombre de mots anglais et allemands (et quelques français) dont il explique l'histoire et les transformations. L'étude est piquante en elle-même, et menée avec une connaissance approfondie de l'histoire des mots dans la langue et la littérature. Des tables spéciales des

mots étudiés (classés par langues) permettent de s'en servir comme supplément aux dictionnaires anglais et allemands lorsque l'on veut connaître l'origine de telle expression métaphorique. Ainsi, dans la table consacrée au français, nous remarquons des termes comme *Agnès*, *Alphonse*, *Amphitryon*, *Arlequin*, *Automédon*, *Dulcinée*, *Flandrin*, *Iroquois*, etc., dont tout Français lettré connaît l'origine ; mais quand nous rencontrons en anglais ou en allemand des termes analogues, nous sommes embarrassés, et les dictionnaires ne nous en donnent pas toujours l'origine d'une façon claire et satisfaisante. L'ouvrage de M. Reinius a donc sa place marquée dans une bibliothèque de littérature anglaise ou de littérature allemande, outre qu'il est intéressant à lire pour les curieux de *sémantique*. H. G.

El Lenguaje, sus trasformaciones, su estructura, su unidad, su origen, su razon de ser, por D. Julio Cejador y Frauca. T. I. Salamanca, imp. de la Minerva, 1901, in-8 de 276 p. — Prix : 5 fr.

Los Gérmenes del lenguaje, por D. Julio Cejador y Frauca. Bilbao, Sociedad Bilbaica de Artes gráficas, 1902, in-8 de VII-504 p. — Prix : 10 fr.

La science linguistique semble entrer dans une phase nouvelle; dernièrement nous apprenions par les journaux que l'Académie des Lincei, à Rome, avait décerné un prix de 10,000 francs à un savant italien, Trombetti, pour un ouvrage destiné à prouver la parenté des grandes familles de langues et l'unité du langage humain. M. Cejador y Frauca, en Espagne, a entrepris un travail analogue. M. Cejador me fait l'honneur de me rappeler, par une longue citation, que j'ai moi-même, au début de ma carrière, admis, à l'encontre des préjugés courants, que le problème de l'unité du langage pouvait être traité par des méthodes vraiment scientifiques. Cette année même, j'ai de nouveau, dans un article des *Annales de philosophie chrétienne*, exprimé cette opinion, après l'avoir, en raison de l'indifférence générale, sinon abandonnée, au moins délaissée pendant dix ans. Il est donc tout naturel que je recommande à l'attention des lecteurs l'ouvrage de M. Cejador. A vrai dire, cet auteur n'est pas encore jusqu'ici complètement sorti de son Introduction. Dans deux volumes, d'ailleurs fort soignés et qui témoignent d'un grand sens philosophique et d'une érudition très étendue, il a traité de la méthode en linguistique, puis de la phonétique au point de vue physiologique et psychologique. Il abordera l'étude des racines et celle des éléments démonstratifs servant à la construction des langues dans deux autres volumes promis. La méthode de l'auteur nous a paru très saine, justement préoccupée de se tenir près de la vie ; dans la partie consacrée à la phonétique

physiologique, M. Cejador n'aurait-il pas dû placer un exposé de la méthode de phonétique expérimentale inaugurée en France par M. Rousselot ? — Nous espérons donc avoir d'autres occasions de parler de cette œuvre, et de cette science encore fort neuve que l'on pourrait appeler la Linguistique générale. BARON CARRA DE VAUX.

Le Folk-lore de France, par PAUL SÉBILLOT. T. I. *Le Ciel et la terre.* Paris, Guilmoto, 1904, in-8 de VI-491 p. — Prix : 16 fr.

M. Paul Sébillot, qui a rédigé avec tant de zèle et de succès comme une encyclopédie des traditions, des usages et de la littérature populaire de son pays de Haute-Bretagne, a conçu l'ambition d'étendre son activité à la France entière, au moins, semble-t-il, en ce qui concerne les croyances, traditions et usages. Naturellement ce ne pouvait plus être ici par enquête personnelle comme en Haute-Bretagne, mais par recherches dans les livres et les revues ! Depuis une quarantaine d'années, mais surtout depuis un quart de siècle, on a beaucoup recueilli et publié dans nos diverses provinces ; plusieurs revues spéciales se sont fondées pour activer et classer ces recherches. La synthèse de notre folk-lore est infiniment plus facile aujourd'hui que lorsqu'elle fut essayée, dans un autre ordre du reste, par Alfred de Nore en 1846.

Les documents ne manquent pas aujourd'hui, quoique certaines provinces aient été peu étudiées encore. Ils sont même tellement nombreux et le plus souvent répétition les uns des autres, — comme lorsqu'on fait une flore générale de France avec une collection de flores locales, — qu'il fallait un grand zèle et une rare puissance de travail pour entreprendre la synthèse et le résumé de nos recueils de folk-lore. Cette œuvre de M. Sébillot, *le Folk-lore de France,* qui comprendra plusieurs volumes, représente une masse énorme de lectures et de notes bien prises et bien classées. M. Sébillot dit de lui-même, avec justice : « Ce livre, dans son ensemble, forme un tableau des idées populaires courantes en France et dans les pays de langue française à l'époque contemporaine ; mais j'y ai ajouté les traits que l'on rencontre dans les auteurs antérieurs au XIXe siècle. La plupart, du reste, subsistent encore, à peine modifiés, et il en est fort peu dont on n'ait retrouvé de nos jours les parallèles à peu près exacts. »

Les folk-loristes trouveront peu de nouveau ici, car c'est un répertoire abrégé d'œuvres qu'ils connaissent, et les enquêtes spéciales faites dans nos revues de folk-lore reparaissent ici, quoique sous forme de classement rédigé. Mais cet ouvrage s'adresse sans doute au grand public, et à un public de citadins et de bourgeois curieux de connaître les traditions et, comme on dit, les superstitions des couches populaires de nos campagnes. Il convient pourtant de noter que c'est un ouvrage

d'ordre descriptif, non pas d'ordre historique ou philologique, comme, par exemple, le récent *Romancero populaire de la France* de feu G. Doncieux, lequel est un ouvrage de philologie en même temps que de folk-lore. Pour les folk-loristes eux-mêmes, le fruit des labeurs de M. Sébillot sera un utile manuel de référence, car cet ouvrage tiendra lieu de toute une bibliothèque, résumant, comme il fait, tous nos recueils provinciaux de folk-lore : il résume surtout la *Revue des traditions populaires* que rédige M. Sébillot et qui lui a servi à provoquer et à réunir une bonne partie des témoignages et documents avec lesquels est construit ce livre.

L'ouvrage de M. Sébillot aura sans doute des proportions encyclopédiques, car le présent volume (*le Ciel et la terre*) n'est, nous dit-il, qu'un des deux volumes que formera « le Monde physique » ; le second sera consacré à la mer et aux eaux douces, et comme M. Sébillot a déjà beaucoup écrit sur ce dernier sujet, ce sera la nouvelle édition refondue, augmentée et rendue majestueuse par son grand format, de ce qu'il a déjà écrit, volumes et articles, dans divers autres formats. Mais si on laisse de côté cette question de répétition et de *reprise*, l'œuvre nouvelle, jugée en elle-même, forme un répertoire bien distribué où les faits sont clairement classés. Le présent volume forme quatre « livres ». Le premier livre, *le Ciel*, traite des astres et des météores, croyances sur leurs origines et leurs particularités, les présages qu'on en tire, les traces de leur culte, leur rôle dans les conjurations, les prières et la sorcellerie. Le second livre est consacré à la nuit et aux esprits de l'air, c'est-à-dire les hantises de la maison, les dangers au dehors, les chasses aériennes et les bruits de l'air. Le troisième livre, *la Terre*, est surtout formé des montagnes, des forêts, des rochers et des pierres et des empreintes merveilles qui portent celles-ci : les légendes des monuments mégalithiques, à peu près aussi répandues que ces monuments, forment un élément important de ce « livre », qui est un des plus étendus du volume. Le quatrième livre fait pénétrer le lecteur dans le monde souterrain, les dessous de la terre et les grottes, et M. Sébillot a introduit ici les légendes relatives aux trésors, aux dragons, aux fées et lutins, etc.

M. Sébillot annonce, en terminant, qu'à la fin du dernier volume il placera une table alphabétique et détaillée, qui « formera en réalité une sorte de dictionnaire de folk-lore. » Nous souhaitons que M. Sébillot arrive à ce « dernier volume » qu'il promet ; et que le prix élevé de ces volumes ne soit pas un obstacle au succès de l'entreprise.

H. Gaidoz.

A Dream of Realms beyond us, by ADAIR WELCKER. Seventh American Edition. San Francisco, Cubery, 1903, in-8 de 30-8 p. — Prix : 50 fr.

Cette brochure, que l'auteur vend dix dollars, mais qu'il permet généreusement de reproduire gratis, porte sur sa couverture la qualification suivante : « Livre qui, dans toutes les parties du monde, est en train de donner à chaque homme plus de courage pour aider son prochain que ne l'a fait aucun livre du temps passé ou tous ensemble. » Et ce n'est qu'un début, car la page du titre, les notes, les suppléments font bien d'autres promesses. C'est toute une révélation qu'apporte M. Welcker et qu'il expose dans un drame fantastique en quatre actes et en vers, dont les acteurs sont des hommes et des esprits. A des intelligences ordinaires, le drame paraîtra surtout incohérent, et la révélation, là où l'on croit en saisir quelque chose, surtout baroque. « Avec ceux qui font ce que nous faisons, nous sommes un..., à ceux qui font ce que nous avons fait, nos pensées doivent avec le temps se joindre ; » les rêves sont ce qu'il y a de plus réel sur la terre ; la justice et l'injustice humaine créent (au sens propre) des forces matérielles, telles que l'électricité. Voilà quelques traits épars que nous avons relevés ou cru discerner ; avouons, à notre honte, que nous n'en avons pas été plus éclairé que ces pauvres Universités d'Amérique et ces pauvres critiques d'Angleterre à qui l'auteur reproche amèrement de l'avoir méconnu. A. BARBEAU.

Sainte-Beuve avant les « Lundis ». *Essai sur la formation de son esprit et de sa méthode critique*, par G. MICHAUT. Fribourg (Suisse), Weith ; Paris, Fontemoing, 1903, gr. in-8 de VII-733 p. — Prix : 16 fr.

« Essai » est trop modeste : c'est bien une étude minutieuse, creusante, et définitive autant que travaux humains peuvent l'être. Même on se plaindrait plutôt de quelque longueur et de ce qu'en un livre aussi volumineux, Sainte-Beuve tout entier n'ait pu rentrer. Mais la méthode de précision qu'a suivie M. G. Michaut l'a induit à des redites, qu'il n'a pas eu, étant sans doute pour cela trop jeune et trop attaché à son sujet, le courage de sacrifier.

Élève, littérairement, de Sainte-Beuve, croyant avec raison que la vie éclaire les œuvres et donne aux idées d'un écrivain leur juste prix, surtout quand cet écrivain fut un esprit mobile, ouvert à tous vents, une âme féminine, sonore, et que bien des passions faisaient frémir, il s'est astreint au double travail et de relever point par point le tracé de sa biographie et d'ordonner méthodiquement sur fiches *tout* ce qui, articles, recueillis ou non, poésies, lettres, sortait au jour le jour de la plume de son auteur.

Or on sait déjà suffisamment, et ce copieux ouvrage en apporte des

preuves surabondantes, que Sainte-Beuve, critique et journaliste né, manqua de toute foi religieuse solide, même de toute opinion philosophique un peu assurée et de tout parti pris littéraire. Et comme de par ce métier dévorant de la critique il avait sans cesse à alimenter sa plume de sa propre substance, plus qu'aucun autre ce sont les événements, publics ou intimes, les milieux qu'il a traversés, les esprits dont il a subi le charme qui lui ont fourni cette substance.

M. Michaut a donc à la fois suivi et expliqué toutes les fluctuations de son auteur. Sous le voile de causeries littéraires et d'analyses en apparence impersonnelles, il a saisi bien des confidences d'une âme longtemps inquiète et souffrante, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé sur le mol oreiller du scepticisme au moins l'illusion de la sérénité, et il a marqué l'origine de tous les souffles qui ont traversé et fécondé cette pensée. Il est vrai, quelque étroitement emmêlées que soient cette pensée critique et cette âme, j'aurais peut-être, pour ma part, préféré m'attacher davantage à l'âme, où tant de maladies du siècle ont imprimé leur trace, et ne montrer les idées et les jugements littéraires que comme une sécrétion de cette âme ; au lieu que, faisant un cours de littérature et préparant une thèse de doctorat, c'est en fonction du critique que M. Michaut a étudié l'homme, et en nous détaillant, plus peut-être qu'il n'était besoin, les variations de son goût et de sa méthode.

Mais le livre est d'une sûreté d'information et d'une finesse d'analyse qui en font, malgré cela, un livre de valeur. Et on n'y perd pas son temps, puisque en même temps que l'histoire de Sainte-Beuve, c'est l'histoire de toute une génération qu'on y suit. Cette génération, fille du XVIIIe siècle, héritière à la fois du scepticisme voltairien et du sentimentalisme de Jean-Jacques, a commencé par être girondine et juste-milieu, en littérature comme en politique, avec le *Globe;* puis elle s'est enflammée pour le romantisme, a cru assouvir avec Saint-Simon son appétit religieux, s'est fiancée un moment au christianisme ardent et révolté de Lamennais, au républicanisme idéaliste de Lamartine, aux rêveries sociales de George Sand, mais vidée peu à peu de toute illusion et par le spectacle des révolutions inutiles, celui de la misère des hommes les plus grands, et par les décevantes expériences d'une vie égoïste et vaine, et par la basse sensualité enfin où tous achoppent, a fini par se cantonner dans un épicuréisme intellectuel tantôt souriant, tantôt mordant et morose, où l'on est sauvé des injustices trop grosses de la passion et du caprice par le savoir et par le goût.

Toutes les expériences de la vie et de l'infinie curiosité de Sainte-Beuve sont ici analysées avec ce tact supérieur et cette sympathie sans faiblesse, sans complaisance à l'erreur, ou au péché, qui sont le privilège ordinaire de ceux qui s'éclairent à la haute et sûre lumière du christianisme.

Sa « pieuse enfance » d'orphelin mélancoliquement élevé par une mère timide et une tante, qui le firent sensible et vraiment trop féminin, ses années de collège au milieu d'une jeunesse ardemment libre penseuse qui l'entraîna vers le scepticisme et les mauvaises mœurs, ses études de médecine qui lui ont donné, sans doute, l'idée de tenir compte, autant qu'il se peut, de la physiologie des écrivains, sa laideur et sa pauvreté, la gêne et les incertitudes d'un métier au jour le jour qui l'ont tenu dans une certaine dépendance des journaux, des revues, des salons où il fut accueilli, qui l'ont fait jaloux et sournois ; le *Globe*, et son opposition au régime qui avait destitué Dubois ; sa liaison avec le ménage Hugo, et la fièvre romantique, d'où sortent le *Tableau de la littérature au* XVIe *siècle*, *Joseph Delorme*, les *Consolations* et les *Portraits littéraires* de la *Revue de Paris*, la crise adultère qui l'éloigne du cénacle et, coïncidant avec la révolution de 1830, le jette en une ferveur démocratique et mystique, le tourne vers Saint-Simon, puis vers Lamennais; la rupture avec Adèle, l'échec de *Volupté* et des *Pensées d'août*, la fréquentation de l'Abbaye-au-Bois, les relations aristocratiques dont le charme amollit singulièrement son républicanisme, le cours sur Port-Royal professé à Lausanne, qui le fait pour un temps vivre en intimité avec de grandes âmes austères et fortes ; après cela les déceptions de tout genre qui s'accumulent, son célibat qui décidément s'enlise, la ruine de toute espérance religieuse, la résignation boudeuse au régime, tout le pessimisme qui s'étale dans l'article sur *La Rochefoucauld*, puis le mélancolique apaisement de la maturité, la place acceptée de bibliothécaire à la Mazarine, l'Académie française, tout le compromis de sentiments et d'idées sur lesquels il vit jusqu'en 1848; enfin, après la révolution de février et les accusations de corruption lancées contre lui, ses rancunes contre tous, qui se déchaînent dans le cours professé à Liège sur Chateaubriand, et, sa colère assouvie, la lassitude physique et morale qui le ramène à Paris et va lui faire tourner sa meule des *Lundis* : tout cela conté comme par Sainte-Beuve lui-même, — puisque M. Michaut a très habilement tramé son texte avec les pensées, les vers, les phrases du poète, du romancier et du critique, — forme une biographie à la fois morale et littéraire des plus instructives.

GABRIEL AUDIAT.

Le Dîner des gens de lettres. *Souvenirs littéraires*, par ALBERT CIM. Paris, Flammarion, 1903, in-18 de XII-347 p. — Prix : 3 fr. 50.

Qu'est-ce que ce livre ? — Une vraie lanterne magique.

M. A. Cim fait passer sous nos yeux toute une procession de types ou originaux, ou amusants, ou étranges, voire grotesques. Les anecdotes abondent, comiques, désopilantes, quelques-unes — il fallait s'y attendre — pas très édifiantes.

Je suppose que l'auteur ne s'est pas borné à faire appel à ses seuls souvenirs personnels; il a beaucoup vu sans doute, mais on l'a renseigné aussi. Il a donc été obligé de se livrer à une enquête assez longue auprès de ses confrères et même en dehors d'eux. Sa moisson apparaît considérable.

Tout d'abord, M. A. Cim, en quelques pages, nous raconte comment fut fondé « le Dîner des gens de lettres », qui ne prit de l'importance qu'à partir de 1890. Cette courte esquisse achevée, le rideau se lève sur ce que, volontiers, j'appellerai la scène, et aussitôt la « représentation » commence.

Voici le « gros reproducteur » Hector Malot, c'est-à-dire l'un des romanciers dont les œuvres sont « les plus reproduites dans les journaux », puis le « grand électeur » de la Société, Gourdon de Genouillac et Émile Richebourg, « le terre-neuve des journaux populaires. » — A lire les pages 60 à 67 où il est question des gens de lettres et de la Légion d'honneur.

Attention! les « panaches » font leur entrée. En tête, Émile Zola, à qui tout le chapitre V est consacré. Voici Aurélien Scholl et ses mots à l'emporte-pièce; Ernest Benjamin, « le principal, voire l'unique organisateur des dîners mensuels; Eugène Noël, qui « a fait en littérature ce que Millet avait tenté pour la peinture »; Auguste Saulière, « le sempiternel rieur »; Charles Chincholle, que ses confrères affublaient du titre de « héraut d'armes » parce qu'il publiait *urbi et orbi* le compte-rendu des réunions; Léon de la Brière « obligeant et bon, doux et accort, toujours très correct et d'une distinction parfaite, d'une loyauté chevaleresque »; le général Iung et Tony Révillon, « deux vaillants féministes »; Borel d'Hauterive, qui « passait pour une des lumières de la science héraldique. »

Et combien j'en passe! On trouve là aussi quelques pages très intéressantes, très vivantes, sur Buloz et la *Revue des Deux Mondes*. L'auteur n'a pas oublié les poètes; mais comme le clan se compose de gens que l'on assure être les plus irritables de ceux qui tiennent une plume, — sans doute parce qu'ils se servent aussi de la harpe, de la guitare ou même du trombonne — je commettrai la petite malice de n'en citer aucun : si vous voulez les connaître, voyez le livre de M. Cim.

Le chapitre XIV est occupé en majeure partie par un journaliste « vieux jeu », Hippolyte Castille, qui n'est pas l'un des types les moins saillants de cette longue galerie. — Faut-il noter également au passage Pierre Zaccone, Élie Berthet, Lucien Biart, Philippe Gille, Henri de Bornier, etc? Comme je n'en finirais pas, j'abrégerai en signalant le XVIe et dernier chapitre qui a trait aux femmes affiliées à la Société des gens de lettres. Oh! les bas-bleus! Avouerai-je que je n'éprouve

pour elles qu'une sympathie relative ? Chacun est libre de penser autrement. Je citerai en premier lieu la « dame de Nohant, » George Sand, qui eut avec la Société de fort désagréables démêlés ; puis la libre penseuse et « anticléricale » Louise Gagneur, chevalier de la Légion d'honneur, morte incinérée en 1902 et à laquelle M. Cim accorde des sympathies auxquelles je ne m'associerai ni de près ni de loin. — On voit là encore les Anne Levinck (Suzanne Lambert), les Adèle Esquiros, les Mie d'Aghonne, les Nelly Lieutier, les Anaïs Ségalas.

Toutes ces physionomies, ondoyantes et diverses au possible, revivent ici fortement, grâce au talent humoristique du conteur ; toutefois je dois dire qu'il ne faut pas laisser traîner ce volume sur les tables parce qu'il renferme quelques anecdotes fort libres. Mais les lecteurs d'âge mûr, à la recherche d'informations psychologiques et autres touchant certains de nos contemporains plus ou moins célèbres, le consulteront avec intérêt. Les recherches sont d'ailleurs rendues faciles grâce à un « Index des noms de personnes » dressé avec un soin particulier.

ER.-CH. GAUDOT.

Pages choisies des grands écrivains. SCHILLER, avec Introduction par L. Roustan. Paris, Colin, 1904, in-12 de XL-361 p. — Prix : 3 fr. 50.

En tête de ces pages choisies de Schiller, M. L. Roustan a écrit une Introduction d'une quarantaine de pages, qui est presque une étude littéraire. Il est des livres plus considérables que l'on a composés sur la vie et les œuvres de Schiller, mais je n'en connais pas beaucoup où le caractère du poète soit plus finement esquissé. Il y a là quelques pages heureuses sur le poète dramatique et lyrique que fut Schiller, et une comparaison bien venue entre son génie et le génie de son ami Gœthe.

J'ai lu quelques-unes des traductions de M. Roustan avec le texte sous les yeux. Ce n'est pas de lui qu'on peut dire « *traduttore, traditore* » ! Car, la traduction est fidèle et exacte non seulement pour le sens, — ce qui est le commencement de l'art — mais surtout pour le mouvement de la phrase, ce qui est d'un maître. Le choix est très varié, et va des drames à la poésie lyrique, à l'histoire, aux dissertations philosophiques et aux lettres. Ce ne sont pas des pages prises au hasard : ce sont les passages caractéristiques, les grands morceaux, en un mot, c'est un choix fait avec goût et réflexion. Je ne vois qu'une ombre au tableau, c'est que parfois le style est lent ou lourd ; certaines tournures même que j'ai notées au crayon, semblent indiquer chez l'auteur l'emploi habituel de la langue allemande, et un léger oubli de la langue maternelle ; mais ce sont là de ces taches menues qu'une lecture attentive fera disparaître.

L. MENSCH.

Morceaux choisis des principaux écrivains espagnols classés d'après les genres littéraires, par H. Barth. *Prose. Poésie.* Paris, Gamber, 1903, 2 vol. in-8 de 276 et 327 p. — Prix : 7 f.

Une Introduction de M. Desdevises du Dézert fait ressortir l'importance et l'opportunité de l'étude de la langue espagnole, qu'il caractérise très finement et très justement. Le premier volume, *Prose*, comprend onze chapitres correspondant à l'histoire, au roman, au drame, etc. ; le second volume est divisé en six parties ou groupes de genres poétiques et comprend des extraits de tous les siècles de la littérature castillane, depuis ses origines jusqu'à nos jours. Tout élève qui voudra s'initier à la lecture de l'idiome de Cervantes pourra parcourir avec fruit le recueil de M. Barthe, où il trouvera une notice biographique pour chaque auteur et de très nombreuses notes critiques, historiques, grammaticales, etc., accompagnant le texte. On pourrait trouver que le choix des extraits eût pu quelquefois être fait avec plus de discernement : ceci est d'ordre purement subjectif et de goût personnel. Quelques notes mises au bas des pages méritent cependant des observations. La comparaison entre la sublime réponse du Crucifix dans la légende de Zorrilla, et le *juro* du Malade imaginaire, nous semble absolument déplacée. Les lignes que l'auteur consacre aux *auto da fe* et à l'Inquisition (2e vol., p. 118) contiennent une erreur, ou, tout au moins, une grave exagération historique. Dans les extraits de prose (p. 240), l'auteur avait donné une note plus juste et plus impartiale. A part ces critiques de détail, nous n'avons que des éloges à adresser à M. Barthe pour le soin consciencieux qu'il a mis à composer son recueil et à l'enrichir de remarques et d'explications aussi intéressantes qu'instructives. G. Bernard.

HISTOIRE

L'Epoca delle grandi scoperte geografiche, da Carlo Errera. Milano, Hoepli, 1902, in-12 de xvi-432 p., avec cartes et grav. — Prix : 6 fr. 50.

A critical Study of the various Dates assigned to the Birth of Christopher Colombus. *The real Date 1451, with a Bibliography of the question,* by Henry Vignaud. London, Stevens, 1903, in-8 de xii-121 p.

L'Epoca delle grandi scoperte geografiche est un ouvrage digne d'être signalé à l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la découverte du globe. Bien que son auteur, M. Carlo Errera, se soit surtout placé, en le rédigeant, au point de vue italien, et ait par conséquent mis en pleine lumière, de préférence aux autres, les voyageurs originaires de telle ou telle partie de l'Italie, son livre n'en constitue

pas moins une véritable histoire des explorations, qui se termine avec Magellan et la première moitié du XVIe siècle. L'exposé est très clair, généralement précis, accompagné de références bibliographiques, de reproductions de vieilles cartes ou d'anciens portraits des plus illustres voyageurs, complété par un tableau synoptique des découvertes géographiques exécutées depuis la chute de l'empire romain jusqu'au premier voyage de circumnavigation autour de la terre, et par un copieux index des noms propres. L'ouvrage de M. Errera est-il toujours absolument au courant des derniers progrès de la science ? Je n'oserais pas trop l'affirmer : c'est ainsi que l'auteur semble croire que la « Madeigascar » de Marco Polo est l'île actuelle de Madagascar (p. 108); paraît ignorer la remarquable édition d'Oderic de Pordenone donnée en 1891 par M. Henri Cordier (p. 124); admet sans hésiter, à différentes reprises, l'authenticité de la lettre qu'aurait écrite en 1474 Paolo Toscanelli à Christophe Colomb ; n'a pas l'air (note 1 de la p. 7) d'être au courant de l'état actuel de la question du Fou-Sang. Ce ne sont là que de toutes petites taches ; aussi ne les relèverions-nous pas si le volume de M. Errera n'était de ceux dont le mérite est tel qu'on souhaite, en les formant, avoir bientôt, à l'occasion d'une nouvelle édition, un motif pour les relire... et pour les trouver irréprochables.

— sur différents points, l'ouvrage de M. Carlo Errera mériterait — nous venons de le constater — d'être retouché ; voici un petit volume qui permettra d'autre part au savant italien de se montrer précis sur une question particulière. Dans son désir de dégager le plus possible la biographie de Christophe Colomb des obscurités qui en couvrent les débuts, M. Errera n'a pas indiqué la date de la naissance du célèbre Génois ; or, c'est précisément à déterminer cette date que M. Henry Vignaud, l'auteur d'une excellente étude critique sur la *Lettre et la Carte de Toscanelli*, s'est attaché dans son récent ouvrage intitulé : *A critical Study of the various Dates assigned to the Birth of Christopher Columbus*. Serrant d'aussi près que possible, dans son minutieux examen des textes, chacun des éléments de ce délicat problème, M. Henry Vignaud est arrivé à un résultat absolument inattendu : tandis que les biographes de Christophe Colomb assignaient jusqu'à lui, à la naissance du grand navigateur, une date variant entre 1430 et 1456, M. Vignaud conclut, d'un texte absolument précis, — un acte notarié génois de 1470, — que le découvreur du Nouveau Monde est né en l'année 1451, ou dans les deux derniers mois de l'année 1450. Telle est la conclusion de la savante étude, remarquable par sa rigoureuse méthode non moins que par la nouveauté des résultats, récemment publiée par M. Henry Vignaud.

HENRI FROIDEVAUX.

Au Temps de Louis XIII, par Louis Batiffol. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-8 de II-457 p. — Prix : 7 fr. 50.

On retrouvera dans ce volume plusieurs des intéressants articles publiés par M. Batiffol dans la *Revue de Paris*. Sous un titre général il a réuni six études particulières dont le seul lien est leur rapport chronologique à la même époque. On trouve dans son volume un tableau de *Louis XIII enfant*, une relation de la campagne du Roi dans le Midi en 1622, d'après les Mémoires inédits d'*Un Garde du corps ;* l'histoire du *Magicien Jean Michel brûlé vif ;* les aventures, terminées également par une exécution à mort, de *M. de la Grossetière, gentilhomme huguenot de la Rochelle ;* enfin les *Souvenirs d'un siège, Casal (1630)*, où le journal inédit du capitaine d'infanterie de la Serre a été utilisé, et le curieux récit de *la Réforme d'une abbaye de moines bénédictins*. Le but de l'auteur ressort du mode de composition de son livre. Il a voulu surtout « montrer, par quelques épisodes, ce qu'étaient les idées, les mœurs, les institutions en France, pendant la première moitié du XVIIe siècle. » L'idée est heureuse et les exemples sont bien choisis ; cependant la bonne logique défendant de tirer des conclusions trop larges de prémisses aussi peu étendues, le présent ouvrage n'est point une histoire de la société française au temps de Louis XIII, mais seulement une contribution nouvelle à cette histoire.

Cette réserve faite, l'on ne saurait que féliciter l'auteur de la manière dont il a accompli sa besogne. Loin d'accepter les jugements courants et les opinions toutes faites, il étudie avec le plus grand soin un certain nombre de sujets précis ; il s'inspire de sources totalement ou en partie inédites ; il leur compare les publications diverses, sans négliger les plus récentes monographies, et, de ces éléments variés, tâchant de ne garder que la fleur, il compose des récits d'une agréable érudition. Son étude sur Louis XIII enfant, encore qu'un peu minutieuse, donne une physionomie exacte du petit roi, si aimable dans son magnifique portrait par François Porbus qui ouvre le volume. Celle sur l'expédition de 1622 dégage déjà le grand souverain dans le vaillant jeune homme, « insouciant des dangers, extrêmement actif, peu difficile sur les commodités de la vie, bon, juste et humain » qui commande et qu'on redoute. Son activité militaire est inlassable. En même temps revivent en lui la simplicité d'allures et la franche humeur de Henri IV. Bien différent sera Louis XIV à la tête des armées, avec ses parades fastueuses, ses suites brillantes, ses haltes dans de magnifiques logis. Mais si Louis XIII vit comme un simple officier de troupe, il entend néanmoins faire respecter son autorité royale et sa dignité suprême.

Très suggestive, l'étude finale consacrée à la réforme de Saint-Wandrille. Elle nous fait pénétrer dans le monde bénédictin à l'époque de l'heureuse extension de la Congrégation de Saint-Maur. On y assiste à

une lutte épique entre l'archevêque de Rouen, Mgr Harlay de Chanvallon, prétendant soumettre les moines à sa juridiction, et les religieux défendant leur droit d'exemption. Il y avait, somme toute, des torts de part et d'autre. Un geste impérieux du cardinal de Richelieu, interprète et exécuteur des volontés de Rome et du Grand Conseil, fit rentrer l'ordre et la paix là où les moines réformés venus de Jumièges avaient déjà rétabli la discipline. M. Batiffol nous expose les faits avec clarté, sans parti pris, avec une bienveillante impartialité, se contentant de souligner par une douce ironie les abus et les travers des hommes. Favorable aux institutions du passé, il ne va point jusqu'à dissimuler les faiblesses et les défauts de ceux qui les représentèrent. Ni panégyrique, ni dénigrement. — Ajoutons qu'une bonne table termine le volume.

HENRI CHÉROT.

Le Gendre de Louis XV, don Philippe, infant d'Espagne et duc de Parme, par CASIMIR STRYIENSKI. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-8 de IV-493 p. — Prix : 7 fr. 50.

C'était, en somme, un assez médiocre personnage que ce gendre de Louis XV. Fils de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, dominé dès son enfance par une mère impérieuse dont il était le favori, il n'avait guère de volonté et pas beaucoup plus de caractère. On ne peut pas dire qu'il manquât de courage, car lorsque la guerre fut déclarée entre l'Espagne et l'Autriche, quoique jeune marié, il tint à aller rejoindre l'armée, dont il prit, nominalement, le commandement. Mais c'était un étrange général qui, tandis que ses troupes manœuvraient, s'amusait à jouer aux barres et à cligne-musette, et, à la bataille de Plaisance, sur le bruit mensonger que le roi de Sardaigne approchait, s'empressa de rentrer dans la ville avec les vivandiers en déroute. Plein d'ambition d'ailleurs, aimant le faste et rêvant de grandes destinées. Mais ces destinées, ce n'était pas lui, c'était sa mère, c'était surtout sa femme qui se chargeaient de les réaliser. La fille aînée de Louis XV, Louise-Élisabeth, était, elle, une tête et un caractère. M. Stryienski remarque justement qu'elle avait de réelles aptitudes diplomatiques. Tandis que son mari attendait la fortune, elle s'efforçait de la conquérir. Sans cesse en mouvement, négociant avec les diverses cours, s'appuyant surtout sur la France où elle fit plusieurs séjours et où, combattue d'abord par d'Argenson qui ne l'aimait pas, elle avait fini par se concilier l'appui de Bernis, de Choiseul et de Mme de Pompadour, elle ne se contentait pas du mince apanage que lui avait assuré le traité d'Aix-la-Chapelle, le duché de Parme. Elle rêvait mieux, elle espérait la Lombardie, puis les Pays-Bas, puis le royaume de Naples, un moment même la couronne d'Espagne. Tout lui échappa et elle mourut simple duchesse, emportée à Versailles par la petite vérole ; mais elle avait préparé le *Pacte de*

famille, marié sa fille au futur Joseph II, et elle laissait pour son fils Ferdinand des instructions admirables dont M. Stryienski a retrouvé le texte à la Bibliothèque nationale et qu'il a eu l'heureuse idée d'imprimer. Six ans après, don Philippe mourait à son tour victime, comme sa femme, de la petite vérole. Le duché de Parme était fondé, jusqu'à ce que la guerre de 1859 vint le fondre dans l'unité italienne, réalisant ainsi l'utopie rêvée par d'Argenson et donnant satisfaction à sa haine contre les Bourbons d'Espagne. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Correspondance du duc D'ENGHIEN (**1801-1804**) **et documents sur son enlèvement et sa mort,** publiés pour la Société d'histoire contemporaine par le comte BOULAY DE LA MEURTHE. T. I. *Le Licenciement. — La Conspiration de Georges.* Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de LXVII-521 p. — Prix : 8 fr.

M. le comte Boulay de la Meurthe vient de publier le premier volume de la *Correspondance du duc d'Enghien*, qu'il veut bien éditer pour la Société d'histoire contemporaine. Le volume se divise en cinq parties : le licenciement; le duc d'Enghien pendant la paix; le Premier Consul et les Bourbons pendant la paix; la conspiration de Georges et la guerre; le duc d'Enghien pendant la guerre. Après la campagne d'Allemagne de 1800, le corps de Condé avait dû se dissoudre; diverses combinaisons pour le reconstituer avaient échoué. Le licenciement avait été la suite naturelle de ces échecs, et le duc d'Enghien était resté en Autriche, à Gratz, pour présider à ce licenciement et en atténuer les conséquences, désastreuses pour les malheureux soldats. Le prince de Condé, après des hésitations, s'était retiré en Angleterre, qu'habitait déjà le duc de Bourbon. Le duc d'Enghien, lui, n'avait pas voulu accompagner son grand-père; il n'aimait guère les Anglais, et s'était réfugié dans la partie allemande du diocèse du cardinal de Rohan, à Ettenheim, où le retenait aussi son attachement à la nièce du cardinal, la princesse Charlotte. Des rapports inexacts lui avaient d'ailleurs persuadé qu'il pourrait là rendre service à la cause royaliste en groupant des soldats mécontents du régime consulaire. Mais il y menait surtout la vie d'un gentleman farmer et d'un gentilhomme chasseur : la chasse était une des passions des Condé. Il s'était associé énergiquement au royal refus d'abdication opposé par Louis XVIII aux propositions de Bonaparte, refus contresigné par tous les membres de la famille des Bourbons. Il admirait, mais il n'aimait pas le Premier Consul, il n'aspirait qu'à le combattre et il avait fait plus d'une démarche près du gouvernement anglais pour obtenir un commandement dans les armées de la coalition. Mais il n'avait jamais été mis au courant de l'entreprise de Georges Cadoudal; pour le peu qu'il en savait, il la désapprouvait hautement. Cela ressort, à n'en pas douter, des

nombreux documents recueillis et publiés par le comte Boulay de la Meurthe et de l'étude si complète sur la conspiration, dont il les a fait précéder sous forme d'introduction. Toutefois, ses amis et ses parents s'inquiétaient de le savoir à Ettenheim, si près de la France : ils avaient un pressentiment. « Quoique vous ne soyez pour rien dans tout ce qui vient de se faire, lui écrivait son grand-père, je vous avoue que je suis inquiet, en ce moment, de votre position trop rapprochée de la France. »

Lorsque le prince de Condé traçait ces lignes tristement prophétiques, le 26 mars 1804, il y avait dix jours que le malheureux jeune prince était tombé dans les fossés de Vincennes.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

L'Église catholique, la Renaissance, le Protestantisme. Conférences données à l'Institut catholique, janvier-mars 1904, par A. BAUDRILLART. Paris, Bloud, 1904, in-12 de XV-400 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Baudrillart, dont il serait superflu de rappeler ici la compétence toute spéciale pour les choses de la Renaissance et de la Réforme, a publié sur cette époque brillante et troublée un de ces beaux livres si clairs et si passionnants qu'on lit avec l'intérêt d'un roman et que les érudits français savent seuls composer. L'appareil scientifique y est volontairement dissimulé — quelques-uns sans doute s'en plaindront — mais on sent sous le charme de la phrase harmonieuse, ou dans la concision même de tel et tel passage sobrement condensé, un ferme sous-sol documentaire.

Tout d'abord, l'auteur analyse avec une pénétrante exactitude le caractère de la Renaissance en France, en Angleterre et en Allemagne, et l'on saisit aisément après lui les raisons qui l'ont fait favoriser souvent par l'épiscopat et par la Papauté. Les découvertes scientifiques et les changements apportés à l'ordre politique et social imposaient, en effet, une solution nouvelle aux problèmes qu'un Thomas d'Aquin avait autrefois résolus pour son siècle. De là, un angoissant malaise, des élans indomptés, d'imprudents efforts mêlés à de séduisantes tentatives. Or, les Italiens avaient perdu le sens chrétien, tandis qu'en Allemagne et en Angleterre la révolte religieuse détruisait la sauvegarde du principe d'autorité... « C'est la France qui, au XVIIe siècle, a su fondre en un tout harmonieux l'esprit antique et l'esprit chrétien ; de cette union est né l'esprit moderne en ce qu'il a de bon. » (p. 95) M. Baudrillart étudie avec non moins de bonheur et de perspicacité la naissance et l'établissement du protestantisme. Il faut méditer les belles pages intitulées « Comment et pourquoi la France est restée catholique au XVIe siècle » et surtout la réponse péremptoire faite par le conférencier aux plaintes ridicules ressassées sans vergogne par les

protestants contre l'emploi de la force fait à leur endroit. L'intolérance huguenote mise en lumière, et le prétendu progrès moral, spirituel, social et politique développé par le protestantisme réduit à sa juste valeur, fournissent également des chapitres où la verve mordante, tempérée par une distinction de bon aloi, stigmatise justement d'hypocrites prétentions. Le professeur de l'Institut catholique de Paris s'adressait, dans les discours qui ont formé les parties de son livre, à un auditoire catholique; mais sous la forme que revêt ici sa pensée, il atteindra forcément d'autres intelligences; aussi, se tournant naturellement, avec son cœur de prêtre, vers nos frères séparés qui, dans la sincérité de leur âme, se déclarent toujours chrétiens, il les met charitablement, mais fermement, en face des fondateurs du protestantisme. Si Luther, Calvin, Zwingle étaient inspirés de Dieu, leur dit-il, comment donc leur œuvre a-t-elle subi de telles altérations?... Mais s'ils sont, ce que nous les disons, des rebelles, il n'y a plus qu'à les abandonner pour revenir à l'Église catholique, car, à admettre un dogme changeant, une connaissance subjective et symbolique, on ne peut plus prétendre au titre de chrétien. Telle est la grande leçon qui se dégage de chaque page de ce volume si plein de faits, de hautes considérations morales et de persuasive logique. G. Péries.

Le Mont-Valérien. L'Ermitage, le calvaire, la forteresse, par Robert Hénard. Paris, Émile-Paul, 1904, in-8 de 182 p., avec 12 héliograv. — Prix : 7 fr. 50.

Il existe depuis longtemps une très copieuse littérature sur le Mont-Valérien, et l'on peut se demander quelle est la lacune qu'a prétendu combler l'auteur de ce volume. La lecture en est certainement attrayante et attachante, et on pourrait presque le considérer comme un bon travail de vulgarisation, si M. R. Hénard n'avait, de-ci, de-là, laissé échapper des erreurs regrettables, ou commis, de temps en temps, des oublis très peu pardonnables.

L'ouvrage est divisé en trois parties principales : Le Mont-Valérien-calvaire, le Mont-Valérien-forteresse (siège de 1870), le Mont-Valérien actuel.

La première partie (chapitre I-V, pages 1-80) n'apporte pas grand' chose de nouveau à l'histoire. Il semble même qu'une rédaction un peu hâtive a empêché l'auteur de se documenter suffisamment sur la question qu'il a traitée. Nulle part il ne nous dit s'il s'est mis en quête de sources manuscrites, de documents d'archives inédits. Nous ne croyons pas, du moins, qu'il en ait utilisé. Si ses recherches à cet égard sont restées sans succès, le lecteur aimerait à le savoir. M. R. Hénard a utilisé certains travaux de ses prédécesseurs, mais il en a négligé beaucoup, et il eût été bon de ne pas s'en tenir à Du Breuil et à Lebeuf.

Quand il nous parle (p. 12) de la pierre tombale de Guillemette Fausart (dont le nom est défiguré par l'orthographe Fossart), pourquoi ne pas dire, à ceux qui peuvent l'ignorer, que cette épitaphe a été donnée (avec d'autres) par feu Guilhermy dans le 3e volume (p. 198) de ses *Inscriptions de l'ancien diocèse de Paris* ? Aux pages 35 et ss. du travail de M. Hénard, je trouve bien une esquisse de l'intrusion du prêtre Royer qui, en 1660, essaya de se faire passer pour le supérieur de la communauté du Calvaire; mais, à la citation de quelques lignes de Saint-Foix, combien j'eusse préféré l'indication, au besoin, quelques extraits, des nombreux *factums* publiés à l'occasion de cet incident ! Ceux-ci sont énumérés dans le *Catalogue des factums de la Bibliothèque nationale*, tome III, p. 679-680. J'y renvoie les curieux.

Les *notes* manquent en général de précision, et les renseignements qu'elles fournissent ne sont pas toujours exacts : *La Fleur des antiquités... de Paris*, de Corrozet, est de 1532, et non de 1552 (p. 16, note 2) et il n'aurait pas fallu confondre Anne de Beaujeu avec Anne de Bretagne dans la note 1 de la page 19. Mais puisque M. Hénard a jugé à propos de placer au bas de cette page une note sur les Bonshommes (sans que l'on sache trop pourquoi), l'occasion pouvait être bonne pour signaler la pièce importante, publiée par M. Bournon dans ses *Additions à Lebeuf*, relative à la générosité de Jean Morhier pour les minimes de Nigeon.

Les pages 81-94 contiennent un long mémoire (septembre 1840), dû au capitaine d'artillerie F. Blaise, qui est assez curieux. Il était, croyons-nous, inédit. Mais s'agit-il bien du ms. anciennement coté 15397 à la Bibliothèque de la Ville de Paris ? Il eût été bon de le dire. Toute la partie relative au siège de 1870 (p. 100-166) est d'un intérêt poignant, surtout pour ceux qui ont pris part aux terribles événements qui y sont racontés. Elle est extraite — l'auteur nous en avertit loyalement — du livre de M. Moussoir : *Six mois au Mont-Valérien*, publié en 1886. L'annotation, tirée des *Opérations du Ve corps prussien*, du capitaine Stieler von Heidekampf, est ici fort bonne, et notre auteur y fait preuve d'une excellente critique. Voilà la meilleure partie de l'ouvrage de M. Hénard; mais c'est surtout par les dernières pages de son livre qu'il prend tout à fait sa revanche. Je veux parler de la liste des épitaphes du cimetière du Mont-Valérien, liste inédite et tout à fait nouvelle. On y trouve de très précieux renseignements sur un certain nombre de familles françaises et étrangères.

Si je me suis montré un peu sévère pour la première moitié du livre de M. Hénard, je me plais à rendre hommage à la bonne volonté de l'auteur qui n'a évidemment pas eu la prétention de faire une œuvre d'érudition, mais qui a réussi à nous donner un travail d'une lecture intéressante et pleine d'attraits. P. Lbe.

Banqueroute des maîtres chrétiens au XIXe siècle. Ses Causes. Ses Remèdes, par X. Milès. Paris, Amat, 1904, in-12 de VI-207 p. — Prix : 2 fr.

J'ignore absolument qui peut être M. X. Milès, mais ce que je sais bien, c'est qu'il aurait mieux fait de garder son livre en portefeuille pour des temps meilleurs. Le moment est vraiment bien choisi pour faire un réquisitoire contre l'enseignement chrétien, pour montrer qu'il a été inutile, infécond, malfaisant, qu'il n'a su rien faire, pas même former de bons chrétiens, et donc que sa suppression nous rend un très grand service ! Je ne doute pas que, quand viendra en discussion devant la Chambre des députés le projet de loi supprimant ou presque l'enseignement secondaire libre après l'enseignement primaire chrétien déjà disparu, le rapporteur de la loi ne trouve dans le volume de M. Milès des arguments sur lesquels il ne comptait pas, et qui établiront que, même au point de vue chrétien, il est avantageux que nos écoles libres disparaissent. Et ce sera le châtiment de M. Milès qui, peut-être, ce jour-là — et ce sera un peu tard — s'apercevra qu'il a fait une action mauvaise.

Je veux bien que l'enseignement chrétien, tel qu'il était organisé chez nous, ait eu ses défauts, comme toutes les institutions humaines, mais il faut considérer qu'il n'était pas maître des programmes, que la majorité des enfants lui a échappé, et que, dès lors, on ne peut le rendre responsable des sottises commises par la majorité des électeurs qui n'ont pas été formés par lui. Mais tout ce qu'il y a de vaillants hommes d'œuvre en France, tout ce qu'on y rencontre, ou presque, de fortement chrétien dans nos Chambres, dans nos grandes écoles, dans l'armée, dans l'industrie, dans le commerce, n'est-il pas sorti de l'enseignement libre ? D'ou sortent les de Mun, les Lerolle, les Lamarzelle, les Auffray, les Gaillard-Bancel, les Jacquier, et tant de grands orateurs catholiques et tant de grands hommes d'œuvre qui ont tout fait pour entretenir en France la vie active chrétienne? D'où tous nos grands prédicateurs, d'où tous nos grands missionnaires, sauf de très rares exceptions ? D'où, en revanche — et avec les réserves nécessaires, car toutes les armées ont leurs traîtres, — la plupart des persécuteurs de la religion et des oppresseurs de la liberté ? L'auteur peut prendre au hasard le premier scrutin venu de la Chambre des députés, et il pourra se rendre compte que le « Bloc » sort en masse de l'école laïque et des établissements universitaires. Il se trompe donc sur les causes de notre banqueroute, et aussi sur les remèdes qui pourraient conjurer à l'avenir les catastrophes où sombre aujourd'hui la liberté.

Certes, tout n'est pas mauvais dans ce volume, où il y a des observations justes quoique appuyées sur des références insuffisantes qui leur enlèvent toute autorité. Mais, dans l'ensemble, c'est un mauvais

livre, inspiré par les rancunes qu'ont excitées chez quelques Messieurs Josse de l'enseignement chrétien les succès de l'enseignement congréganiste. Les chemins leur sont ouverts par la persécution pour faire l'application de leur système. S'ils réussissent mieux que leurs rivaux disparus, nous en serons ravis; mais nous n'y comptons guère.

ÉDOUARD PONTAL.

Un Village de la vallée de la Serre, ou Histoire de Chalandry (Aisne), par EDMOND BRUCELLE et l'abbé JULES LEFÈVRE. Soissons, impr. Prudhomme et chez les auteurs, à Soissons et à Chalandry, 1904, in-8 de XVI-336 p., avec 12 grav. — Prix : 5 fr.

Je n'hésite pas à déclarer que ce livre, très justement honoré d'une médaille d'or par la Société académique de Saint-Quentin, est un modèle de monographie communale. C'est, en effet, un recueil de matériaux, une encyclopédie où rien de ce qui concerne Chalandry n'a été oublié. Et j'estime que c'est ainsi qu'il faut faire l'histoire d'un village, sans chercher la phrase, en laissant parler les documents. Il va de soi qu'une telle manière n'aboutit pas à un livre de lecture courante, qu'elle ne donne en quelque sorte qu'un résumé des archives de la commune, et qu'il est bien des lecteurs à qui elle n'aura pas le don de plaire. MM. Brucelle et Lefèvre n'en doivent être que plus félicités de l'avoir adoptée. Renonçant à obtenir auprès du grand public un succès facile, ils se sont astreints à un labeur énorme, compulsant maints dépôts d'archives, s'assimilant une foule de notions géographiques, géologiques, toponymiques et autres, s'imposant une lecture immense en disproportion presque avec le résultat à obtenir. Mais ils ont doté leur petite patrie d'un véritable monument, et ils ne regrettent pas, j'en ai la conviction, la peine qu'ils ont prise pour l'ériger.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Questions actuelles controversées, par l'abbé MARCHAND. 2e éd. Tours, Cattier, 1904, in-18 de 396 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. l'abbé Marchand a réuni en un volume cinq études de controverse dont voici les titres : I. *L'Église et l'État*. II. *L'Église et l'Hérésie*. III. *Le Pouvoir civil et l'Hérésie*. IV. *L'Hérésie et la Persécution*. V. *La Franc-Maçonnerie*. Dans la première partie, il examine la question de savoir si les prêtres sont des fonctionnaires publics, et il apporte en faveur de la négative des arguments solides et habilement présentés.

Pour démontrer le pouvoir coercitif de l'Église et sa légitimité, l'auteur établit une thèse bien ordonnée; mais quand il vient à l'application de ses principes, il paraît s'égarer en instituant un long parallèle entre les actes d'intolérance reprochés aux catholiques et ceux dont ils ont été les victimes : il démontre que, depuis les

Albigeois jusqu'aux jacobins, il s'est commis contre les enfants de l'Église d'affreuses cruautés : il ajoute que ces violences se sont prolongées pendant le XIXe siècle, en dépit de l'adoucissement des mœurs, au préjudice des Irlandais et des Polonais. Tout ceci est bien exposé; il y a des recherches sérieuses et des documents qui pourront être utilisés avec avantage; mais cela nous a fait perdre de vue le pouvoir coercitif de l'Église : entre les peines salutaires qu'elle a le droit et le devoir d'appliquer à ses enfants et les excès commis par les hérétiques, il n'y a point parité, et la comparaison ne peut être établie entre des quantités qui ne sont pas de même nature : la discussion historique de l'auteur a énervé la solidité de son raisonnement, qui perd la base philosophique sur laquelle il l'avait assis.

J'ajouterai que certaines généralisations, établies dans le feu de la discussion, sont probablement injustes, et en tout cas imprudentes; elles infirmeront la valeur du reste. Je me permets de recommander à l'auteur la lecture des conférences que M. l'abbé Baudrillart vient de publier sur le même sujet : on y rencontre précisément la note que je regrette de ne pas trouver dans un livre qui d'ailleurs est loin de manquer de mérite.

P. PISANI.

La Souveraineté du peuple en France, par A. DE LA BRUNETIÈRE. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de 309 p. — Prix : 5 fr.

Les cinq chapitres dont se compose ce volume ont pour but de démontrer dans quel état d'infériorité se trouve placée la France en raison de sa constitution républicaine, application du principe de la souveraineté du peuple. Le premier chapitre est consacré aux constitutions antérieures à celle de 1875. L'auteur y fait ressortir que l'ancienne constitution non écrite était traditionnelle, nationale et progressiste. La Royauté, dit-il, était avant tout un pouvoir exercé par des Français au profit d'intérêts français. Dès que les constitutions écrites ont commencé à intervenir, on a vu disparaître la paix morale et l'unité sociale et le territoire national a commencé à diminuer. Sous couleur de précision, on a créé le provisoire perpétuel en ne donnant plus à la constitution d'autre base que celle d'une souveraineté mobile comme l'opinion. Les auteurs de la constitution de 1875, par le seul fait du caractère républicain de leur œuvre, ont perpétué ce caractère de précarité dans la partie fondamentale de l'organisme national. M. de la Brunetière examine ensuite les conséquences de la constitution de 1875 tant au point de vue intérieur qu'au point de vue extérieur. On peut les résumer dans ces deux expressions : la désorganisation nationale et la diminution de la situation de la France en Europe. Il ne manque pas de mettre en regard des réalités de la décadence les principaux écrits des représentants de l'hérédité royale :

M. le comte de Chambord, M. le comte de Paris, M. le duc d'Orléans et de montrer comment l'application des idées exprimées par ces princes eût été de nature à rendre à la France sa force et son rang.

Le dernier chapitre est une conclusion éloquente en faveur du rétablissement de la monarchie en France. EUGÈNE GODEFROY.

Les Neuf Ans d'un sénateur (1894-1903), par JOSEPH FABRE, avec une Introduction par Marius Constans. Paris, Alcan, 1903, 2 vol. in-12 de XVI-283 et 309 p. — Prix : 7 fr.

Bien que M. Marius Constans déclare dans l'Introduction que ce livre est plus spécialement destiné aux Aveyronnais dont M. Joseph Fabre a été le représentant au Parlement, nous estimons qu'il présente le plus vif intérêt pour tous ceux qui sont tourmentés par ce problème : Comment se fait-il que l'activité et même le talent d'une foule de braves gens soient directement employés à propager les idées les plus fausses et les plus dangereuses et à produire la décadence de la patrie ? Ces deux volumes ne sont pas une biographie, mais un recueil de discours et d'allocutions. L'Introduction, qui peut contribuer à fixer la personnalité de M. Joseph Fabre, n'est elle-même qu'une juxtaposition d'articles de propagande électorale. De cet ensemble il paraît bien résulter que M. Joseph Fabre est un excellent homme, digne de sympathie et de respect ; il représente un type assez rare : l'opportuniste de la fin du XIXe siècle étranger aux compromissions et aux marchandages, convaincu des idées de son parti et les défendant avec courage et désintéressement. Lisez ses discours sur Jeanne d'Arc, sur Voltaire et Rousseau, sur la liberté de la presse, sur l'enseignement, sur les menées cléricales, sur le serment judiciaire, ses discours de banquets et ses discours funèbres. Vous y trouverez, sous une forme naïve et quelquefois éloquente, avec des lieux communs de rhétorique politique, toutes les idées radicalement niaises qui formaient le fonds commun de l'opinion dans une école normale d'instituteurs et au Café du Commerce de la sous-préfecture, il y a dix ans. C'est bien au passé que nous parlons parce que plusieurs de ces idées sont aujourd'hui communément taxées de réactionnaires : M. Joseph Fabre est en effet sincèrement patriote et chacun sait que si le Café du Commerce est encore quelquefois patriote, l'école normale des instituteurs a cessé de l'être. M. Joseph Fabre est de la famille intellectuelle de tous ceux qui ont préparé la décadence et l'anarchie sans s'en douter : de ceux qui ont fait le 10 août sans prévoir le 21 janvier, et le 4 septembre sans prévoir la Commune, de ceux qui ont fait la République de M. Jules Simon sans prévoir celle de M. Combes et de ses successeurs. En allant au fond de leurs idées, on trouve tout simplement la doctrine révolutionnaire de Rousseau dont les conséquences anarchiques sont masquées pour eux

par le reste de traditionalisme inconscient qui depuis un siècle protège la France contre l'anarchie. La logique hélas ! a des droits, et cette protection devient chaque jour plus précaire. Selon toute probabilité, M. Joseph Fabre, qui se déclarait grand admirateur de M. Waldeck-Rousseau, doit aujourd'hui, du fond de sa retraite, s'attrister de la destruction de la liberté et de la désorganisation des forces militaires de la France.

EUGÈNE GODEFROY.

La Psychologie du député, par JULES DELAFOSSE. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-16 de 311 p. — Prix : 3 fr. 50.

Certains ouvrages ne tiennent pas toutes les promesses de leur titre. Voilà un reproche que nul ne sera tenté d'adresser au livre de M. Delafosse. Car ce n'est pas seulement la psychologie du député qu'il nous donne, c'est aussi celle de l'électeur, c'est-à-dire une description complète de l'état d'esprit politique des Français au début du XXe siècle.

A vrai dire, le tableau n'est guère consolant. L'avenir que M. Delafosse prévoit pour notre pays est celui de la Pologne. Sans doute, il est difficile de croire que la Pologne ait jamais connu à aucune époque de plus indignes gouvernants que les politiciens dont la France est devenue la proie, et le seul fait de les tolérer au pouvoir témoigne d'une aberration singulière. Mais l'activité intellectuelle de ses habitants, ses richesses, sa situation géographique lui assurent malgré tout un rang dans le monde qui devrait la mettre à l'abri de pareille comparaison avec la nation de second plan qui domina jadis dans les steppes d'entre Oder et Vistule.

Même s'il n'accepte pas les conclusions par trop pessimistes de l'éminent député du Calvados, le lecteur prendra plaisir à savourer ce style si personnel, à la fois élégant et incisif, dont la belle ordonnance désigne M. Delafosse aux suffrages de l'Académie française. Il goûtera le charme de ces jugements formulés en toute autorité sur les partis et sur leurs chefs par un homme qui les connaît bien, puisqu'il vit au milieu d'eux depuis trente ans.

H. RUBAT DU MÉRAC.

Die Friedensbestrebungen Wilhelms III, von England, in den Jahren 1691-1697, von GALLUS KOCH. Tübingen und Leipzig, Mohr, 1903, in-8 de 105 p. — Prix : 3 fr.

M. Gallus Koch est un jeune érudit, qui vient de mourir avant d'avoir donné sa mesure ; il y a quelque chose de tragique dans cette destinée, comme le fait observer son président de thèse, M. Wolfgang Michael : il disparaît en effet au moment même où il allait être couronné. Son étude sur les négociations de Guillaume III pour amener la fin de la guerre dite de la Ligue d'Augsbourg et les conclusions de la paix de Ryswick, est, à proprement parler, une simple thèse de docto-

rat et une étude préliminaire à un ouvrage plus étendu que le jeune docteur entrevoyait déjà dans ses rêves.

Après avoir indiqué ses sources et ses moyens d'information, l'auteur expose, dans une série de sept chapitres, les négociations particulières de Guillaume III et de Louis XIV, le rôle des agents secrets de l'un et de l'autre, et les intrigues ourdies par Guillaume, à l'insu même de ses alliés et par l'intermédiaire de son ami, le grand pensionnaire Heinsius. Il y a là un curieux chapitre de mœurs diplomatiques et le commencement de cette politique à contre-mine parallèle, l'une qui est celle du gouvernement et des ministres, l'autre qui est particulière au souverain et souvent contraire à la première. Cette étude intéressante se termine — je ne sais pourquoi — par le projet de mariage entre Guillaume III et la jeune princesse Louise-Dorothée-Sophie, fille de l'électeur de Brandebourg, Frédéric III ; ce projet n'aboutit d'ailleurs pas et ne tient pas au sujet traité. L. MENSCH.

Une Ville d'eaux anglaise au XVIIIe siècle. La Société élégante et littéraire de Bath sous la reine Anne et sous les Georges, par A. BARBEAU. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 398 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette ville d'eaux anglaise du XVIIIe siècle, c'est Bath, et M. Barbeau a eu raison de dédier cette étude sur la société élégante et littéraire de Bath à M. Beljame, l'auteur du très intéressant volume *le Public et les Hommes de lettres en Angleterre au* XVIIIe *siècle*. A vrai dire, M. Barbeau a poussé plus avant l'étude générale donnée par M. Beljame ; il a visité en lettré et en curieux, un coin particulier de cette grande province décrite par son maître. Bath fut, en effet, pendant près d'un siècle, le rendez-vous général de la bonne compagnie. Thackeray fait observer que tout ce que le royaume comptait alors d'éminent a passé par Bath, et il ajoute, avec un grain d'humour, que toute l'histoire y est allée se baigner et prendre les eaux. C'est à ce point de vue que l'auteur s'est placé ; il a voulu nous montrer ce qu'était cette société anglaise de Bath, ses habitudes, ses goûts littéraires et artistiques. L'ouvrage est divisé en onze chapitres d'égal intérêt, quoique d'inégale étendue. — Après avoir fait l'histoire de cette célèbre ville d'eaux depuis l'antiquité jusqu'à la fin du XVIIe siècle, l'auteur aborde son sujet et nous raconte l'organisation de la vie élégante à Bath. Il nous donne un bien joli croquis du beau Nash, le Pétrone de l'époque, l'arbitre des élégances, le chef de chœur qui mena pendant un quart de siècle les lentes évolutions du menuet, et apprit à une société encore brutale par plus d'un endroit, à se divertir décemment. Vain et futile, ce personnage bizarre ne laissa pas d'exercer une influence considérable sur la société anglaise. Car la société est là tout entière :

la Cour et l'aristocratie, la politique, les médecins, les littérateurs, les poètes, les artistes, et même les escrocs, les joueurs de profession, les coureurs de dot et les exploiteurs d'aventures galantes. Un beau chapitre à signaler et qui a l'allure d'un roman, c'est celui qui traite du mariage de Sheridan avec Mlle Linley, aventure que Sheridan lui-même illustrée dans son *École de la médisance.*

La seconde partie du livre, consacrée à la littérature et aux beaux-arts, est plus remarquable et plus intéressante que la première. Le génie d'Audsley et de Smollett, de Francis Burney et de Jane Austen ont fait de Bath une terre classique, dit Macaulay : à ces noms il faut en joindre d'autres qui se rattachent à Bath à des titres divers, depuis Goldsmith jusqu'à Dickens, en passant par Addison, Pope, Warburton, Fielding, Richardson, Garrick. Beaucoup de ces écrivains illustres furent les hôtes de Ralph Allen, le maire de Bath, qui jouait au Mécène, et traitait tous ces talents divers, avec une hospitalité somptueuse, dans sa résidence de Prior-Park, sur la colline qui domine Bath.

Les arts et les sciences n'y sont pas oubliés, et, à côté des grands écrivains, nous rencontrons des savants comme Herschell, des architectes comme les Wood, enfin de grands peintres, comme Gainsborough et Lawrence.

Pourquoi Bath n'a-t-il pas survécu à sa gloire éphémère ? M. Barbeau nous signale dans un dernier chapitre les causes de sa décadence ou plutôt de sa transformation. A la ville d'eaux, élégante et aristocratique s'est substituée, au début du XIXe siècle une bonne petite ville provinciale, résidence préférée des petits rentiers, des officiers et des pasteurs retraités. Et puis, à la chute de Napoléon Ier, le continent s'est rouvert; la vapeur facilite les déplacements et les fils des élégants d'autrefois courent la France, l'Italie, les Alpes, la Côte d'Azur. Les malades eux-mêmes préfèrent au Bath de leurs ancêtres, Hombourg, Bade, Spa, ces rendez-vous élégants de l'aristocratie internationale.

Je dois dire en résumé que ces pages, toujours précises et parfois curieuses, méritent de retenir l'attention de quiconque veut étudier l'histoire des mœurs anglaises. Il n'est pas indifférent en effet, pour connaître une société, de voir en quel lieu et de savoir de quelle façon elle prend ses plaisirs. C'est la conclusion de l'auteur; nous la trouvons trop modeste, et nous ajoutons que cet ouvrage bien composé et bien écrit est une contribution importante à l'histoire littéraire du XVIIIe siècle anglais.

L. MENSCH.

Recherches sur l'histoire primitive des Belges. Les Sagas scandinaves, par le colonel VAN DEN BOGAERT. Bruxelles, E. Guyot, 1903, gr. in-8 de 191 p. — Prix : 7 fr.

En lisant ce titre fort sérieux sur une couverture polychrome qui jure avec lui, on se demande s'il s'agit d'un travail d'érudition ou d'un livre

de fantaisie. Après l'avoir ouvert, le doute persiste quand on voit neuf cartes fort nettes des Pays-Bas et le fac-similé des cinq pages du *Codex Regius* qui contiennent la Vœluspá, mais pas d'analyses des textes traduits et peu de documents pour justifier les révélations qu'annonce la Préface. L'incertitude cesse bientôt, dès que l'on connaît la méthode de l'auteur. Il relève un certain nombre de noms géographiques anciens et modernes dont la plupart, de son aveu même, n'ont pas une signification bien déterminée, et il les rapproche de mots empruntés aux vocabulaires gaélique, finnois, lapon, norrain; leur ressemblance plus ou moins frappante lui suffit pour échafauder tout un système ethnographique : pour lui, par exemple, les *Pæmani*, anciens habitants de Famene dans le Luxembourg, étaient des Finnois, parce que, en suomalais, *paimen* signifie pasteur; autant vaudrait les faire descendre des Hellènes, puisque ποιμήν a la même signification en grec. Le mot norrain *leggjom* (avec les tibias) est identifié avec *legia*, havre à Liège; et cela, quoique la saine érudition ne permette pas de comparaison directe entre des formes appartenant à des idiomes différents et séparés de la souche commune par un millier d'années ou plus.

Il ne faut pas non plus croire que l'islandais, même le plus archaïque, soit « la conservation la plus pure de l'ancienne langue scandinave », ni que celle-ci « se parlât généralement en Belgique à l'époque de la conquête des Gaules par les Romains » (p. 7); car l'élément gothique qui en fait le fond a été sensiblement modifié ou augmenté par les emprunts faits au gaélique et à l'anglo-saxon, parce que beaucoup de femmes ravies dans les Iles britanniques par des corsaires scandinaves transmirent aux enfants qu'elles eurent de ceux-ci de nombreux vocables de leur propre langue maternelle; aussi l'islandais d'Aré Frodé, au XIIe siècle, diffère-t-il beaucoup des inscriptions runiques antérieures aux expéditions des Vikings dans les Iles britanniques.

Pour avoir voyagé en Islande avec des hommes instruits, l'auteur a cru être de taille à contredire les plus profonds des scandinavistes : ceux-ci regardent la *Vœluspá*, le *Grimnismál*, le *Vafthrudnismál* et l'*Alvismál*, quatre des pièces de l'*Ancienne Edda*, comme des poèmes cosmogoniques et mythologiques; pour lui ce seraient des *sagas* (ou *dits*, nom exclusivement réservé aux histoires en prose), composées par des Belges et relatant la colonisation des Pays-Bas, avec une foule de termes (comme cour, sénateurs, vétérans) qui impliqueraient, dès l'origine des sociétés, une civilisation des plus avancées. Les traductions qu'il donne de ces chants fourmillent de contre-sens et sont de vraies caricatures. Il ne sait même pas distinguer les cas des substantifs islandais, et il donne aux transcriptions françaises des noms

propres la forme qu'il trouve dans le texte norrain : *Hrimthuss* (au nominatif singulier), *Hrimthussar* (au nomin. pluriel), *Hrimthussa* (gén. plur.), *Hrimthussum* (datif plur.) (p. 121, 123, 124, 125) ; *gudin* et *gudinna* (nominatif et génitif pluriels avec l'article suffixe) ; enfin, pour montrer sa parfaite connaissance de l'idiome et des anciens caractères norrains, il forge de prétendus mots scandinaves qu'il écrit en lettres runiques (p. 59, 190). Quand on ne sait pas mieux l'ancien islandais, on n'est pas admis à défigurer, sous prétexte de les corriger, les traductions antérieures des quatre poèmes précités et de la *Gylfaginning* de Snovré Sturluson. Inutile d'ajouter que ce livre bien imprimé sur beau papier n'ajoutera rien à nos rares notions sur l'histoire primitive des Belges.

É. Beauvois.

La Belgique morale et politique (1830-1900), par Maurice Wilmotte, avec une Préface par M. Émile Faguet. Paris, Colin, 1902, in-8 de xxi-355 p. — Prix : 3 fr. 50.

Trois parties dans ce livre, « un des ouvrages les plus documentés et aussi les plus lumineux que je sache », dit M. Faguet dans la Préface. La première est consacrée au « Passé libéral. » On sait que c'est le parti libéral belge qui a fondé le gouvernement belge et que, dans la langue politique de nos voisins, le mot « libéral » n'a rien à voir avec la notion de la liberté ; il évoquerait peut-être assez exactement l'idée d'affranchissement vis-à-vis de la doctrine catholique : les libéraux belges sont les analogues de nos jacobins français : ils sont autoritaires, centralisateurs et étatistes. M. Wilmotte, qui est lui-même un libéral, a écrit l'histoire de la domination du parti libéral sous la forme de trois biographies : celles de MM. Rogier, Frère-Orban et Bara. Bien qu'il y ait mis tout son cœur, c'est la partie la moins bonne du livre : la forme biographique éveille sur celui qui en est l'objet des curiosités que l'auteur ne satisfait pas parce qu'il a en vue, en réalité, des sujets plus étendus que le récit de la vie d'un homme, et, d'autre part, elle l'enserre dans un cadre trop étroit pour le sujet d'ensemble qu'il veut traiter.

Les deux autres parties : « le présent catholique » et « l'avenir socialiste » sont admirablement traitées. Notamment le chapitre sur « les conflits de races et de langues » est du plus haut intérêt. On trouvera aussi un exposé clair et complet du mouvement social dans le parti catholique,— dont il faut savoir gré à M. Wilmotte de ne pas parler en sectaire,— l'historique de l'affaire du Congo et une étude sur les réformes politiques qui ont été l'œuvre des derniers cabinets catholiques. L'auteur conclut, tout en reconnaissant que son parti est aujourd'hui voué à un effacement complet, en exprimant la pensée que l'avenir désirable pour la Belgique est une alliance entre les débris du parti libéral et le parti socialiste, ou plutôt, pour employer les expressions

techniques belges, le parti ouvrier, le P. O. C'est une conclusion sur laquelle il convient de faire bien des réserves, car il a été démontré par les faits que les catholiques belges ont l'esprit infiniment plus ouvert que les libéraux pour comprendre et appliquer les réformes sociales que l'évolution de la civilisation demande et justifie.

EUGÈNE GODEFROY.

La Terre et la race roumaines, depuis les origines jusqu'à nos jours, par ALEXANDRE-A-C. STURDZA. Paris, Laveur, 1904, gr. in-8 de XVI-724 p., avec 16 cartes, plans et graphiques et 186 grav. — Prix : 20 fr.

Après le savant ouvrage que M. Xénopol avait consacré à l'histoire de son pays, et dont le *Polybiblion* a rendu compte (t. LXXVI, p. 517-518), il restait encore à donner au public instruit ou désireux de l'être, un travail de vulgarisation scientifique, où se trouveraient réunies, en une synthèse encyclopédique, toutes les notions qui se rapportent aux pays roumains : c'est ce que M. Sturdza a réalisé avec bonheur, dans un beau volume luxueusement édité et artistiquement illustré.

Dans la première partie (*Géographie*) la terre roumaine est décrite au quadruple point de vue géologique, physique, économique et pittoresque.

Dans la seconde est racontée l'histoire du pays ; et ce n'est pas la tâche la moins facile, car, depuis le moyen âge jusqu'à la révolution de 1859, plus de cent souverains ont régné, sous des titres divers, en Valachie, et autant, pour le moins, en Moldavie. Rien n'est compliqué comme cette succession de princes qui marchent sur deux files parallèles, quand elles ne s'enchevêtrent pas l'une dans l'autre. M. Sturdza s'est tiré de cette difficulté à son honneur ; si son exposé n'est pas toujours absolument clair, c'est qu'il était impossible de l'être plus.

La troisième partie, qui nous fait connaître la Roumanie dans ses manifestations littéraires et artistiques, est fort instructive et extrêmement attrayante à cause des belles illustrations qui y ont été multipliées ; on se réjouit d'y voir mises en relief les aptitudes esthétiques d'une nation qui est de notre race, et qui tient honorablement sa place dans la famille des peuples latins.

P. PISANI.

Madame de Miramion, par LOUIS CHABAUD. Paris, Lethielleux, s. d. (1904), in-12 de 320 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Chabaud commence par tout le contraire d'une précaution oratoire. Son étude, d'ailleurs, n'avait pas besoin de cette réclame qu'il se taille en attaquant les précédents historiens de son héroïne. Assez indulgent pourtant envers ce libertin d'abbé de Choisy, il est sans pitié pour le comte de Bonneau-Avenant. Fera-t-il oublier ce dernier écrivain ? On

peut en douter quand même. Assurément M. de Bonneau a peut-être touché à trop de choses; mais aussi avec quelle grâce! Quelles charmantes pages sur la rencontre de la noblesse et de la bourgeoisie dans les anciens salons de Paris, quelle fine analyse des traits distinctifs de cette époque pétrie à la fois de l'esprit d'héroïsme et du goût de la galanterie, quelle éloquente description du mouvement religieux en France au début du dix-septième siècle !

M. Chabaud, au lieu de rayonner ainsi dans les alentours, a préféré circonscrire et serrer son sujet. Il a visé surtout à l'adapter aux besoins de l'apologétique contemporaine. Très versé dans la question du féminisme chrétien, de même qu'il avait montré des précurseurs au point de vue de l'éducation dans Maintenon, Genlis et Campan, il s'est efforcé ici de dégager, dans la fondatrice des miramionnes, une devancière de nos œuvres modernes de charité. Mais il faut préciser, et il précise. La caractéristique de la pieuse veuve fut de rester femme du monde, tout en se consacrant au soulagement des misères les plus diverses et aux exercices les plus variés de l'apostolat. En cela, elle fut digne de succéder à Mlle de Lamoignon, comme « grande aumônière du royaume. » Elle disait : « Les hôpitaux sont le chemin du ciel » ; mais pour les fréquenter assidûment, elle ne quitta point les voies battues du siècle. En deux mots : féminisme et laïcisme chrétiens. HENRI CHÉROT.

Madame de Montesson, douairière d'Orléans, 1738-1806, par JOSEPH TURQUAN. Paris, Tallandier, s. d. (1904), in-18 de 332 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est la suite de la série poursuivie par M. Turquan : *Souveraines et Grandes Dames*; et le sous-titre donné à ce volume : *Étude de femmes et de mœurs au* XVIIIe *siècle*, justifie presque des apartés, des longueurs, des détails un peu à côté, introduits au milieu de l'histoire de « l'héroïne. » On pourrait bien chicaner l'auteur sur cette appellation de « douairière d'Orléans, » accordée si libéralement à une personne qui n'y avait point droit en réalité, mais un moment l'usage s'en établit et s'en facilita.

Toute l'existence, soixante-dix ans, de Charlotte de la Haye passe sous nos yeux, depuis sa naissance (1738), son mariage à dix-neuf ans (11 octobre 1757) avec un vieillard sexagénaire, M. de Montesson, ses habitudes mondaines, ses apparitions sur les théâtres de société, ses relations avec le duc d'Orléans (père de Philippe-Égalité) que l'adresse de la jeune femme conduit jusqu'à un mariage morganatique célébré le 23 août 1773 (à une date que M. Turquan précise et rectifie). Puis la vie de veuvage à la mort du prince, les tracas de la Révolution, la prison dont la fait sortir le 9 thermidor, le renouveau du Consulat, l'habitation au château de Bièvre, l'hôtel à Paris, la bienveillance très

effective du général Bonaparte, qui fait restituer une grosse pension à la « veuve » de Louis-Philippe d'Orléans ; l'intimité avec Joséphine ; et enfin, dans la petite maison de Romainville, aux portes de Paris, la mort (5 février 1805), suivie d'obsèques pompeuses et extraordinaires qui ne durèrent pas moins d'une semaine, à l'église Saint-Roch.

Pour composer ce récit, pour l'allonger on peut dire, l'auteur a multiplié les digressions sur les salons, les personnages mondains, les femmes légères du XVIIIe siècle. Selon son procédé habituel, il cueille dans les Mémoires du temps des anecdotes, en les choisissant aussi lestes que possible. Affectant une grande indignation de moralité pour toutes les tristes faiblesses d'autrefois (il y en a de pires aujourd'hui), il a le tort d'étaler des tableaux parfaitement licencieux. Son puritanisme se justifie mal après cela ; et il faut conclure que le livre, non seulement par le fond, mais encore par la forme, doit être lu avec défiance et ne saurait être placé entre toutes les mains.

Pour composer cette biographie trop complète d'une femme de tout à fait second ordre, M. Turquan a été consulter aux Archives des pièces originales, et quelques appendices le prouvent ; on peut l'en féliciter ; on doit par contre le blâmer de continuer à user d'un style d'une allure vulgaire, sans souci de ses lecteurs, pour qui il ne se donne même pas la peine de corriger des répétitions et des redondances qui choquent, en alourdissant le récit. G.

Répertoire des sources historiques du moyen âge, par Ulysse Chevalier. *Bio-bibliographie* 1er et 2e fascicules. A — Crispin. Paris, Alphonse Picard et fils, 1903-1904, gr. in-8 de 1072 col. — Prix du fascicule : 7 fr. 50 pour les souscripteurs.

Nous avons déjà annoncé la mise en souscription de cette édition nouvelle de la *Bio-Bibliographie* et nous avons reproduit en grande partie l'Avertissement dans lequel l'auteur indique la manière dont a été conçu et exécuté son travail (*Polybiblion*, t. C, p. 177). Les deux premiers fascicules, que nous avons sous les yeux, permettent de constater les améliorations tant de forme que de fond apportées à son œuvre par M. le chanoine Chevalier. Le papier plus fort convient mieux à un ouvrage de référence, destiné à être perpétuellement consulté; les caractères plus gros et moins serrés, l'alignement plus espacé rendent la lecture de l'ouvrage plus facile et moins fatigante; cette amélioration est surtout sensible dans les articles un peu longs, comme Charles Ier ou Charlemagne. Dans la première édition du *Répertoire*, ces articles étaient d'une consultation laborieuse et pénible; il n'en sera plus de même désormais.

Les améliorations de fond ne sont pas moins importantes. L'auteur ne s'est pas contenté de fondre dans son premier travail avec les additions du Supplément de 1886-1888 les nouvelles indications

recueillies par lui depuis cette époque ; il n'a pas hésité à rectifier, dans la mesure du possible, les indications fournies par lui sur chaque personnage. Quelques exemples pris au hasard à travers ces deux premiers fascicules en fourniront la preuve. Voici Abgar, si fameux par le prétendu portrait que N.-S. Jésus-Christ lui aurait envoyé; l'*e*, inutilement ajouté à son nom dans la première édition, est supprimé; son numéro d'ordre III est changé en V, la date 31 est modifiée et précisée en 13-50. Pour l'abbesse de Quedlinbourg Agnès, la nouvelle édition nous donne en plus que l'ancienne son origine de Meissen, et précise la date vague XIIe s. en 1184-1205. Pour Pierre d'Ailly, les dates de ses nominations et de sa mort se trouvent précisées. Rectifications analogues dans les articles Alexandre VI (grossi de 47 à 71 n^os), s. Antonin de Florence, Arnaud de Cervole, Arnaud de Villeneuve, Aubussson (Pierre d'), Ausone, Baudouin de Luxembourg, Bernard de Menthon, Bessarion, Bonaventure (s), Bonet (Honoré), Briçonnet (Guillaume), Colomba (s.), Conrad de Zähringen, évêque de Porto.

Les additions ont grossi l'ouvrage d'une manière considérable. Sans doute les 1072 colonnes de ces deux premiers fascicules, qui représentent 686 col. (522+164 du supplément) de l'ancien ouvrage, n'accusent pas exactement comme il semblerait au premier abord, une augmentation de moitié; il faut tenir compte de ce que chaque colonne ne comprend plus que 89 lignes au lieu de 93 et que chaque ligne ne contient plus guère que 44 lettres au lieu de 52. Mais en évaluant les additions au quart du travail, nous demeurerons plutôt en deçà de la vérité. Les additions sont de deux sortes. Il y a d'abord des articles entièrement nouveaux comme Anacaona, Asclipe (s.), Batarnay, Claude des Armoises, Clotaire fils de Gontran de Bourgogne, Colomb (Jean) et Colomb (Vincent), Contes (Louis de). Mais les additions portent surtout sur les références: l'auteur s'est efforcé de se tenir et de nous tenir au courant de ce qui a paru depuis la publication de son Supplément jusqu'à la fin de 1899 ; il ne dépasse cette date qu'exceptionnellement, et surtout pour indiquer des éditions nouvelles d'ouvrages parus antérieurement; il s'est également appliqué à relever les mentions de travaux plus anciens qui avaient échappé à ses premières recherches. On aura une idée de ces développements par la comparaison de quelques articles dans l'une et l'autre édition du Répertoire : Aberce, 44 au lieu de 14 ; Adémar de Chabannes, 23 au lieu de 16; Pierre d'Ailly, 38 au lieu de 24; Albert le Grand, 92 au lieu de 59 ; Aldric du Mans, 11 au lieu de 7 ; Alfred le Grand, 71 au lieu de 53 ; s. Ambroise, 160 au lieu de 105 ; s. Anselme, 167 au lieu de 101 ; s. Augustin, 429 au lieu de 273 ; s. Benoît, 201 au lieu de 143 ; s. Bernard, 315 au lieu de 214 ; Charlemagne, 590 au lieu de 535.

L'on s'imagine aisément la somme de travail et l'assiduité de recherches que représente un tel travail. Qu'il s'y trouve des lacunes, qu'on y puisse relever quelques erreurs ou quelques fautes, ce n'est pas là ce qui pourra diminuer notre reconnaissance pour l'érudit qui nous a mis entre les mains un tel instrument de recherches, notre admiration pour le labeur qu'il s'est imposé et pour les résultats auxquels il est arrivé. La rapidité avec laquelle la première édition a été épuisée est le meilleur témoignage de l'estime dans laquelle l'ouvrage a été tenu et de l'utilité qu'on y a trouvée. Nous ne doutons pas que la nouvelle édition, avec tous ses perfectionnements, ait un succès encore plus prompt. E.-G. L.

BULLETIN

Le Baptême dans l'Église primitive, par V. Ermoni. Paris, Bloud, 1904, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

M. Ermoni, qui a récemment publié un intéressant opuscule sur *l'Eucharistie dans l'Église primitive*, nous donne aujourd'hui une étude courte et substantielle sur l'histoire du baptême durant les premiers siècles. Les écrits des Pères et les monuments de l'archéologie chrétienne lui en fournissent les éléments. Après avoir établi l'authenticité du verset de S. Matthieu (xxviii, 19), sur lequel on s'appuie pour démontrer l'institution divine du sacrement, il recherche les rites et les formules de l'administration et fait connaître la pensée et la pratique de l'Église sur le ministre, le sujet du baptême, sur son efficacité et ses conséquences. La lecture de ce travail montre clairement que l'Église romaine reste bien dans la tradition de l'Église primitive. M. B.

Lettres apostoliques de S. S. Léon XIII. T. VII et dernier, précédé d'une Notice biographique. Texte latin avec la traduction française. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-18 de 296 p. — Prix : 1 fr.

Le septième et dernier volume des actes de Léon XIII contient les divers documents qui n'avaient pas été insérés à leur ordre de date dans les précédents, et les lettres ou allocutions des derniers mois de la vie du défunt Pontife (y compris la dernière poésie latine de l'humaniste impénitent). Des appendices renferment la biographie du Pape, une courte étude de ses relations avec la presse, un tableau des béatifications et canonisations qui eurent lieu sous son pontificat, enfin un exposé de l'extension qu'a prise sous son règne la hiérarchie catholique. On y trouvera encore une liste des lettres et brefs spéciaux aux œuvres françaises et des plus importantes allocutions. Une table alphabétique générale des sept volumes complète cette excellente publication dont nous avons à plusieurs reprises signalé ici l'opportunité et le bon marché. G. P.

La Discipline ecclésiastique des Églises réformées de France, par Louis Pidoux. Lausanne, Bridel, 1901, in-8 de 100 p.

L'auteur n'a pas prétendu faire une étude purement historique des Églises réformées, mais bien un essai sur l'organisation pratique des nou-

velles communautés. Qu'y a-t-il de fécond et de durable, et aussi d'évitable et de dangereux dans les tentatives de constitution d'Églises au milieu des pays infidèles, si l'on s'éclaire par l'expérience faite au XVIe siècle dans des conditions assez analogues? — L'espace nous manque pour nous étendre avec les détails voulus sur un travail dont beaucoup de thèses incidentes, souvent indiquées à la hâte, appelleraient la discussion : nous avons seulement tenu à le signaler ici pour faire entrevoir la leçon de choses que les catholiques, à la veille d'une persécution probable, peuvent recueillir de l'énergie, de l'industrie, de sens pratique mis en œuvre autrefois par les réformés français. Puissions-nous comprendre la nécessité d'adapter l'Église à des conditions nouvelles, briser le vieux moule de dévotions de convention, et créer, s'il le faut, de toutes pièces, les organismes nouveaux nécessaires à un état de choses transformé! G. PÉRIES.

Causeries, par le R. P. VAN TRICHT. T. VIII. Namur, Auguste Godenne, s. d. (1904), in-8 de 316 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il serait vraiment oiseux de renouveler les éloges que nous avons adressés au R. P. Van Tricht, lors de la publication de chacun de ses volumes de *Causeries*. C'est toujours la même délicatesse de pensée, la même riche substance, la même élégance de style. Ce tome huitième renferme des sujets d'une singulière actualité. Indiquons-les seulement : 1° *Le Réveil des âmes ;* 2° *Le Remède au mal du monde* ; 3° *Déséquilibrés ;* 4° *Du Devoir des riches au temps présent* ; 5° *Le Miracle et l'Hypnotisme* ; 7° *La Charité personnelle* ; 8° *Vieilles Filles.* — Ces vieilles filles, comme l'auteur les relève aux yeux de ceux qui les méconnaissent ! Il montre combien envers elles on est injuste, cruel souvent, et combien il est illogique de conclure, à leur sujet, du particulier au général. Lisez donc ce nouveau volume ; quand vous le fermerez, vous aurez une excellente provision de pensées élevées et chrétiennes, de textes précieux. L. ROBERT.

La Pédagogie au lycée, notes de voyage sur les séminaires de gymnase en Allemagne, par CHARLES CHABOT. Paris, Colin, 1903, in-12 de 119 p. — Prix : 2 fr.

Ce livre, le titre l'indique assez, n'est pas un traité de pédagogie, mais un recueil d'observations pédagogiques prises au cours de visites faites dans les séminaires allemands en Prusse, à Halle, à Iéna, à Leipzig, à Karlsruhe, à Munich et à Ratisbonne. Cela ne manque pas d'intérêt certes, car il n'est pas inutile de se tenir au courant de ce qui se fait chez les autres ; mais j'avoue que je doute qu'on y trouve beaucoup d'indications pratiques utilisables pour l'éducation des jeunes Français. Le livre s'adresse donc, à mon avis, plutôt aux théoriciens et aux historiens de la pédagogie qu'aux professeurs eux-mêmes, à moins que nos professeurs ne soient encore si inexperts en leur métier qu'ils aient besoin de tout apprendre. Et telle semble bien être la conclusion de l'auteur, qui avoue ingénument que la préparation professionnelle et pédagogique de nos professeurs universitaires est nulle. L'aveu me laisse rêveur : nous en sommes encore là et c'est le moment qu'on choisit pour rétablir en fait le monopole, par la suppression de tous leurs concurrents, au profit de gens qui ne savent pas encore le premier mot de leur métier. En manière de conclusion, l'auteur établit un plan d'organisation pour la formation pédagogique des professeurs

universitaires. C'est peut-être très bon, je ne m'en fais pas juge; mais que feront les élèves en attendant d'avoir enfin les professeurs habiles qu'on leur promet? On aurait pu vraiment y penser un peu plus tôt.

ÉDOUARD PONTAL.

Les Abeilles et le rucher, par C. DE LAMARCHE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-18 de 108 p., orné de 10 fig. — Prix, cartonné : 1 fr.

Les Produits de la laiterie. Beurre et fromage, lait stérilisé, par C. DE LAMARCHE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-18 de 105 p., avec fig. — Prix, cartonné : 1 fr.

Après avoir édité un petit manuel sur le poulailler pratique et un autre sur l'élevage du lapin, *la Bibliothèque des petites sources de richesses* en publie un troisième traitant des abeilles et de leurs produits. Le nouveau venu présente le même intérêt et la même utilité que ses devanciers. Dans son petit format et sa brièveté, il expose fort bien ce qui concerne les abeilles, leur travail, leur essaimage et les autres questions qui se rapportent à leur élevage et à leur production. Puis l'auteur examine le rucher en lui-même, sa conduite rationnelle, les diverses sortes de ruches qui peuvent le former, ensuite la récolte du miel, de la cire, les produits qu'on en retire; il termine enfin par quelques courtes pages sur la législation spéciale de cette matière.

— *Les Produits de la laiterie* : tel est le titre d'un volume qui appartient à la même collection ; conçu sur le même modèle que les précédents, il est comme eux extrêmement pratique. Successivement il y est question du lait, puis du beurre et enfin des fromages. Les notions données sont assez claires et assez détaillées pour que le public spécial de petits propriétaires auquel s'adresse cette précieuse collection puisse en utiliser les indications et les recettes. Elles seraient insuffisantes toutefois pour ceux qui voudraient faire en grand de semblables fabrications.

G. DE SENNEVILLE.

L'Idéal laïque. Psychologie et histoire de l'anticléricalisme, par A. DE SAINT-GERMAIN. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1904, in-18 de 56 p. — Prix : 1 fr.

Excellente petite brochure qu'il faudrait faire lire à tous. L'auteur montre comment, depuis trois ans, le pays est gouverné uniquement dans l'intérêt de passions sectaires, comment le mot clérical, précisément par son insignifiance, est devenu un épouvantail pour la foule. Il décrit le progrès des idées soi-disant libérales jusqu'aux excès de tyrannie dont nous sommes témoins et en particulier le plan suivi par M. Buisson pour déchristianiser peu à peu l'enseignement primaire sans en avoir l'air. On arrive ainsi progressivement à ce qu'on a appelé ingénieusement l'idéal laïque, qui n'est que l'obéissance à la loi quand même et l'abdication de toute dignité humaine devant l'État-idole.

D. V.

Esquisse d'une histoire naturelle des partis politiques, par RUDOLF BRODA. Paris, Guillaumin, 1903, in-8 de 58 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. Paul Ghio, dans un court Avant-propos, déclare qu'on ne trouvera pas encore dans la présente brochure cette limpidité de conceptions qui est le privilège de l'âge mûr. On ne peut que s'associer à cette critique tout en admirant l'aptitude de l'auteur pour la réflexion et l'investigation. C'est de la philosophie politique allemande, et les nuages sont épais. Disons

seulement que l'auteur développe dans son travail des idées qui tiennent à la théorie moderne de l'évolution. Il tend à expliquer la formation des partis politiques par l'étude du développement des divers idéals politiques au cours de l'histoire du monde; il expose ensuite comment les idéals deviennent « les forces vivifiantes, les étoiles puissantes des partis politiques. » De là, M. Broda passe à l'étude des questions politiques concrètes, puis à l'analyse des classes de citoyens « qui personnifient les principes des partis et en sont les dépositaires » et enfin à la description de « l'intégration et de l'organisation de tous ces groupes de citoyens qui sont animés par la même idée et par la même conception politique des questions concrètes. »

M. Broda conclut à la tolérance réciproque et estime « qu'il serait bien injuste de taxer les hommes d'après leurs opinions politiques. »

EUGÈNE GODEFROY

Il Dominio Mamertino nella Sicilia, da AMLETO SERVI. Messina, tip d'Amico, 1903, in-8 de 79 p.

Ce travail est consacré à l'histoire de la Sicile sous la domination des Mamertins qui dura dix-huit ans, de 282 à 264 av. J.-C., de l'occupation de Messine par les Mamertins à la prise de cette ville par les Romains : « période importante en ce qu'elle fournit à Rome une occasion suprême de l'expansion de son domaine territorial au-delà des frontières de la péninsule italique. » L'auteur paraît avoir connu toutes les sources historiques, archéologiques, épigraphiques et numismatiques. Il a même fait quelques fouilles personnelles et préconise l'intérêt qu'il y aurait à en faire sur le « très noble territoire » des Mamertins. Les six chapitres de son mémoire traitent successivement de l'origine des Mamertins, de leur condition avant l'occupation de Messine et des causes spéciales de cet établissement; de la formation et du progrès de leur État, surtout de 281 à 271 ; de leur vie sociale et de leurs cultes, de leur guerre contre Hiéron (bataille du Longano, intervention d'Annibal), de leur défaite finale ; de leur condition après cette défaite, de l'intervention romaine, de la ligue syracuso-punique et de la conquête de Messine par les Romains. Le VIIe et dernier chapitre est relatif aux restes archéologiques de la domination mamertine : médailles et inscriptions, dont M. Servi donne ici quelques reproductions figurées. — Le récit, sobre et généralement clair de l'auteur, est accompagné d'un commentaire perpétuel consacré surtout à la critique des textes et à la discussion des opinions d'auteurs. La bibliographie dont se pare ici M. Servi paraît bien choisie et à peu près complète. L.-G. P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le romancier Paul PERRET, mort à Pornic, le 25 juillet, à l'âge de 74 ans, était né à Paimbœuf (Loire-Inférieure), le 20 février 1830. Après avoir terminé ses études au collège de Nantes, il fut envoyé à Paris pour suivre les cours de droit. Mais, entraîné par son goût pour la littérature, il fit paraître dans la *Revue de Paris*, en 1854, la traduction des légendes italiennes d'où Shakespeare a tiré ses drames. Dès lors, avec une fécondité extraordinaire, il n'a cessé de publier, pendant un demi-siècle, un très grand nombre de romans, auxquels se mêlent parfois des ouvrages historiques. La plupart de ces romans, avant de paraître en

volumes, avaient été donnés dans divers journaux et revues auxquels M. Perret collaborait en outre souvent par des articles littéraires, tels que *l'Opinion nationale, la Presse, la Situation, le Moniteur universel, le Journal des Débats, la Revue des Deux Mondes, la Revue européenne*, etc. Il rédigeait depuis quelque temps la critique dramatique à *la Liberté* et c'est dans ce journal que paraît en ce moment son dernier travail : *La Loi de la femme.* M. Perret était lecteur examinateur à la Comédie-Française. Plusieurs de ses ouvrages ont été couronnés par l'Académie française. En citant les volumes suivants dont il est l'auteur, nous n'avons nullement l'intention de donner un tableau complet de son œuvre littéraire : *Les Bourgeois de campagne* (Paris, 1859, in-12); — *Mademoiselle du Plessé* (Paris, 1861, in-12); — *Dame Fortune* (Paris, 1862, in-12); — *La Bague d'argent* (Paris, 1864, in-12); — *Le Château de la Folie* (Paris, 1867, in-12); — *La Parisienne* (Paris, 1868, in-12); — *Le Savoir-vivre de Mlle de Saint-Ay* (Paris, 1868, in-12); — *Les Bonnes Filles d'Ève* (Paris, 1874, in-12); — *La Fin d'un viveur* (Paris, 1875, in-12); — *L'Idole* (Paris, 1876, in-12); — *Histoire d'un honnête homme et d'une méchante femme* (Paris, 1878, in-12); — *L'Ame murée* (Paris, 1879, in-12); — *Ni fille ni veuve* (Paris, 1879, in-12); — *L'Amie de la femme* (Paris, 1881, in-12); — *Les Pyrénées françaises* (Poitiers, 1881-84, 3 vol. in-8); — *L'Héritage de l'usurier. Arabelle* (Paris, 1882, in-12); — *Le Mariage en poste*; *Histoire d'un violon; la Grande Cousine* (Paris, 1883, in-12); — *Les Misères du cœur; Sans témoins*; *les Yeux d'or* (Paris, 1884, in-12); — *Les Enervés* (Paris, 1885, in-12); — *Un Demi-Siècle d'histoire populaire contemporaine illustrée (1830 à 1880)* (Paris, 1885, gr. in-8); — *Le Roi Margot, suivi de : Histoire d'un bouffon* (Paris, 1886, in-12); — *Les Châteaux historiques de la France* (Paris, 1886-1890, in-4); — *Sœur Sainte-Agnès* (Paris, 1888, in-12); — *Après le crime* (Paris, 1888, in-12), couronné par l'Académie française; — *Mademoiselle de Bardelys, suivi de : La Dame du beau logis* (Paris, 1889, in-12); — *Les Derniers Rêveurs* (Paris, 1890, in-12); — *Le Saint de bois* (Paris, 1890, in-12); — *Les Filles Mauvoisin* (Paris, 1891, in-12); — *L'Amour et la Guerre* (Paris, 1892, in-12); — *Le Duc Jean* (Paris, 1893, in-12); — *La Vie sous la Terreur; Manette André* (Paris, 1893, in-12), couronné par l'Académie française; — *Les Demoiselles de Liré* (Paris, 1894, in-4); — *Histoire d'un homme* (Paris, 1896, in-12); — *La Robe* (Paris, 1896, in-16); — *La Vie dans le rêve, Madame Victoire* (Paris, 1897, in-12); — *Mariages de finance. Thérèse Vaubecourt* (Paris, 1897, in-12); — *Par la femme* (Paris, 1900, in-12); — *Péché caché* (Paris, 1901, in-12).

— M. Édouard Hanslik, le célèbre critique musical de la *Neue Freie Presse*, est mort à Baden, près de Vienne, le 6 août dernier, à l'âge de 79 ans. Né à Prague d'un père et d'une mère fanatiques de musique, le jeune Hanslik y fit ses études dans un milieu artistique et littéraire où se développa sa vocation de critique musical. C'est en 1844 qu'il écrivit ses premiers feuilletons : il n'avait pas vingt ans. En 1846, il alla à Vienne pour terminer ses études de droit, et en 1849 il était envoyé à Klagenfurt en qualité de surnuméraire aux finances. Trois ans plus tard il revenait dans la capitale et entrait au ministère des finances. Il commença alors à faire paraître des feuilletons dans la *Wiener Zeitung* et devint bientôt le chef de l'opinion musicale à Vienne. Plus tard il écrivit dans la *Presse* et enfin, lorsque la *Neue Freie Presse* fut fondée en 1864, il s'attacha définitivement à la rédaction de ce journal. M. Hanslik était de plus professeur à l'Université de Vienne et attirait une nombreuse assistance à son cours d'histoire et de science musicales. La collection de ses feuilletons est un véritable monument historique qu'on devra toujours consulter pour connaître l'état de l'art musi-

cal en Allemagne dans la seconde moitié du XIXe siècle. M. Hanslik avait toujours éprouvé une profonde aversion pour Wagner, tandis qu'il avait une passion pour Schumann et surtout pour Brahms.

— Nous apprenons avec regret la mort, à l'âge de 51 ans, du Dr Karl PIEHL, le distingué professeur d'égyptologie à l'Université d'Upsal. Il avait commencé ses études à Christiania et vint les terminer à Paris, où il suivit les cours du Collège de France et de l'École des Hautes Études. Il se rendit ensuite en Égypte, où il se perfectionna dans la connaissance des hiéroglyphes et copia un grand nombre d'inscriptions. De retour en son pays il fut nommé professeur à l'Université d'Upsal où une chaire d'égyptologie fut créée spécialement pour lui. Outre les nombreux articles qu'il a donnés à divers recueils spéciaux, M. Piehl a réuni, dans une série de plusieurs volumes in-4, les résultats de ses recherches en Égypte, et de plus, il dirigeait avec talent, depuis plusieurs années, la revue d'égyptologie le *Sphinx*, qu'il avait fondée.

— On annonce encore la mort de MM. : Cyprien ALEXANDRE, ancien bibliothécaire de la ville d'Alençon, mort en juillet, à l'âge de 73 ans ; — le Dr BAX, professeur à l'École de médecine d'Amiens, mort en juillet, à l'âge de 59 ans ; — l'abbé BOUILHET, ancien vicaire à Notre-Dame d'Auteuil, archéologue distingué, auteur de travaux intéressants sur diverses églises de Paris et de la province ; — Léon BRUNSCHWIGG, qui collaborait au *Phare de la Loire* depuis plus de trente ans, mort à la fin d'août ; — Henri CHOINET, directeur de la société anonyme de l'*Annuaire Didot-Bottin* ; — H. DIETZ, secrétaire du Conservatoire de musique et de déclamation, mort à Asnières, à la fin de juillet ; — Louis-Adolphe DUHOUX D'ARGICOURT, qui avait publié entre autres ouvrages un *Alphabet et figures de tous les termes du blason*, (Paris, 1899, in-8), mort à Paris le 24 août, à l'âge de 73 ans ; — Dr DUREAU, bibliothécaire de l'Académie de médecine, mort à Paris, en août, à l'âge de 73 ans ; — Philippe DE FORGES, ancien chef de l'inspection des théâtres, mort à la fin de juin ; — le R. P. HILAIRE DE BARENTON, capucin bien connu, savant théologien, mort accidentellement en Italie, le 18 juillet, à 73 ans, lequel laisse divers ouvrages fort appréciés ; — l'abbé LEBEL ancien professeur de géographie à l'Institut catholique de Paris et à l'Université catholique de Lille, mort dernièrement à Roche-sur-Rognon ; — Charles MARGERIE, ancien professeur de mathématiques spéciales à l'École Monge et à l'École des hautes études commerciales, mort le 22 juillet ; — Auguste MARIN, qui a collaboré pendant plusieurs années au *Journal* et a publié des nouvelles provençales, mort en août, à Marseille à l'âge de 44 ans ; — Denis DU PORZON, comte DE MARTEL, mort au château de Pontveix (Loire-Inférieure), à 91 ans, lequel a écrit quelques volumes, entre autres une étude sur Fouché et *Historiens fantaisistes : Thiers, Histoire du Consulat et de l'Empire* (1883) ; — le Dr Abraham NETTER, né à Strasbourg en janvier 1818, fort connu et estimé dans le monde médical et universitaire, bibliothécaire universitaire honoraire, mort en août, dans sa 87e année ; — le baron PAOÈS, qui s'était occupé de presse et de littérature, mort en août, à l'âge de 90 ans ; — Henry PUIDENOT, l'un des chefs du parti catholique dans les Basses-Pyrénées, auteur de bonnes monographies sur la région du sud-ouest, mort à Bayonne, à 83 ans ; — Louis SAUTY, rédacteur au *Journal des Débats*, qui a collaboré aussi à diverses revues littéraires, mort à Magnat-l'Étrange, dans sa 32e année ; — Hippolyte THIBEAUD-NICOLLIÈRE, professeur à l'école de droit, mort à Nantes, en juillet ; — Jules-Joseph VEILLIER, directeur des prisons de Fresnes, ancien directeur de la maison centrale de Melun, mort

à Fresnes (Seine), le 23 août, à 55 ans, lequel laisse un ouvrage fort estimé sur l'administration pénitentiaire.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Dr. Erich BENNECKE, professeur de chirurgie à l'Université de Berlin, mort à Charlottenbourg, le 2 août, à 39 ans ; — Vasilii BILBASOV, historien et professeur russe, mort le 6 août, à Pavlovsk ; — Dr. Henry E. CANN, professeur de langue anglaise à l'Université de Bonn, mort récemment dans cette ville ; — Dr. Ernst DEMELIUS, professeur de droit civil à l'Université d'Innsbruck, mort accidentellement au Gabelhorn (Valais), le 28 juillet, à 45 ans ; — Dr DRASCHE, médecin, devenu populaire à la suite de sa belle conduite pendant le choléra de 1855, professeur à l'Université de Vienne, auteur d'ouvrages très estimés ; — J. D. EVERETT, ancien professeur d'histoire naturelle au « Queen's College » de Belfast, auteur d'ouvrages estimés, qui collaborait à diverses revues, inventeur d'un système sténographique ; — Joseph JOACHIM, écrivain suisse, collaborateur de la *Neue Züricher Zeitung*, mort dernièrement à Kestenholz, dans le canton de Soleure, à 70 ans, lequel a remarquablement décrit la classe des paysans suisses d'où il était sorti ; — Julius JOHANNSEN, compositeur de musique finlandais, mort dernièrement à Lobja-Paloniem (Finlande), à 79 ans ; — le colonel anglais W. KNOLLYS, collaborateur de l'*Edinburgh*, du *Times*, etc., qui connaissait très bien l'Hindoustan, où il avait passé plusieurs années dans l'armée et qui, critique sévère, était la terreur des romanciers qui prenaient dans cette région les sujets de leurs récits ; — Dr. H. A. KOOYKER, professeur de médecine hollandais, mort dernièrement à Groningue, à 72 ans ; — Eduard VON LADE, fondateur de l'Institut agricole de Geisenheim, mort récemment dans cette localité, à 83 ans ; — Mme Mathilde LANGLET, femme de lettres suédoise, morte le 6 août, à 71 ans, à Södermanland ; — Moritz LILIE, écrivain allemand, rédacteur à la *Dorfzeitung*, mort le 11 août, à Hildburghausen, à 69 ans ; — C. A. LOBRY DE BRUYN, professeur de chimie hollandais, mort à Amsterdam, le 22 juillet, à 48 ans ; — O' CONNOR MORRIS, historien irlandais, connu pour la vigueur de son style, auteur de divers travaux sur Annibal et sur Napoléon, son héros favori ; — Dr. Ladislaus NIEMILOWICZ, professeur de chimie médicale autrichien, mort récemment à Lemberg ; — Rudolf Amandus PHILIPPI, savant connu par ses travaux sur l'histoire naturelle, mort à Santiago (Chili), à 97 ans ; — Dr. Christoph VON SIGWART, ancien professeur de philosophie à l'Université de Tubingue, mort dans cette ville, à 74 ans, dont on connaît les importants travaux, tels que : *Logik* ; *Vorfragen der Ethik* ; *Die Impersonalien* ; — Dr. Gustav SIXT, archéologue allemand, professeur de gymnase, directeur du Musée de médailles de Stuttgart, mort le 2 août, à Freudenstadt ; — Jules VOVON, professeur de théologie suisse, mort récemment à Lausanne ; — Karl WEIGERT, biologiste allemand très connu, mort depuis peu à Francfort-sur-le-Mein, à 60 ans, auteur d'importants travaux, tels que : *Beiträge zur Kenntniss der normalen menschlichen Neuraglia* ; — Dr. Karl WEIPERT, médecin allemand, directeur de l'Institut pathologique de Senckenberg, mort à Francfort-sur-le-Mein, au commencement d'août, à 59 ans ; — Charles Robert WILSON, historien et archéologue anglais de grand mérite, directeur de l' « Indian Government College » à Patna (Hindoustan), ancien conservateur des « Historical Records » du gouvernement de l'Inde, éditeur des *Early Annals of the English in Bengal*, et auteur de : *Inscriptions on Tombs and Monuments in Bengal*.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 5 août, M. Valois, désigné comme lecteur à la séance publique des Académies, a parlé de la crainte que faisait éprouver au moyen âge la

croyance à l'approche de la fin du monde. — M. Clermont-Ganneau poursuit la lecture et l'explication d'inscriptions araméennes provenant de découvertes récentes en Égypte. — M. Héron de Villefosse communique, dans leur texte, quatre inscriptions latines mises au jour par M. Diessard, conservateur des musées de Lyon. — M. Lair parle d'un *Ordo judiciarius*, manuscrit normand du treizième siècle, dans lequel il croit reconnaître l'une des sources dont Racine a pu se servir pour la rédaction des conseils donnés aux avocats dans *les Plaideurs*. — M. Ch. Joret offre à l'Académie le tome III de son livre : *Les Plantes dans l'antiquité et au moyen âge*. — Le 12 août, M. Louis Léger annonce que le gouvernement bulgare a bien voulu tenir compte des propositions qui lui étaient faites par son ministre à Paris, M. le Dr Zolotowitz, et autoriser M. Degrand à pratiquer des fouilles près de Bourgas où s'élevait autrefois l'Appollonie du Pont. — M. Homolle dépose, au nom de M. M. Letourneau, architecte, des aquarelles représentant des croix byzantines en bois sculpté enrichies de pierres et d'émaux et provenant de monastères thessaliens. L'une de ces croix, qui sont couvertes de sujets empruntés à la vie de J.-C. et de la Sainte Vierge, porte la date de 1610. — M. Collignon, qui préside la séance, lit une note de M. Naville sur les fouilles qu'il poursuit à Deir el Bahari, rive gauche du Nil, dans l'ancienne métropole de Thèbes. — Le 19 août, M. Collignon donne connaissance à l'Académie d'une lettre reçue de M. Wallon, dont les jours ont été menacés par l'incendie du casino des Petites Dalles. Il informe l'Académie que le ministre de l'instruction publique vient d'obtenir du gouvernement allemand, en faveur de M. l'abbé Carrier, vicaire à Saint-Roch, l'autorisation de consulter les archives de l'État à Coblentz, à Dusseldorf, à Strasbourg et à Metz, pour la continuation de son travail sur les Pouillés. — M. Clermont Ganneau communique une note de M. le Mte de Vogüé au sujet de la découverte, faite par M. Euting, d'une inscription arabe en caractères hébreux. Cette inscription a été trouvée à l'est d'Alep (Syrie), à Tadif. — M. Cagnat parle du tracé primitif de la ville romaine de Timgad, fondée par Trajan, et du tracé, maintenant connu, des principales rues. — M. Émile Chatelain décrit plusieurs plaquettes qu'il a trouvées dans des reliures anciennes telles que : *Les Regrets lamentations et épitaphe de la feue royne et duchesse de Berry* (*1524*), un fragment de la traduction française de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, relatif à la vie de saint Georges, un morceau du *Blazon des hérétiques*, de Gringore, imprimé en 1524 en Lorraine, par Jérôme Jacob. — M. Clermont-Ganneau, parlant de Didon et de Tanit, n'est pas loin d'identifier ces deux personnalités, l'une connue comme reine de Carthage, l'autre comme la Vénus phénicienne. Le 26 août, M. Clermont-Ganneau parle au nom de M. de Vogüé d'une statuette d'Isis portant sur les genoux le petit dieu Orus, qu'a découverte M. Maspéro. La dédicace en langue phénicienne démontre l'identité entre Isis et Astarté. M. Homolle communique, au nom de M. le duc de Loubat, une note de M. Holleaux sur la découverte, à Delos, d'une mosaïque du troisième siècle avant J.-C., œuvre très remarquable, représentant Dionysos à cheval sur un tigre et armé du thyrse. — M. le baron Carra de Vaux présente quelques observations sur l'infiltration des langues altaïques dans les langues grecque et latine, démontrée par l'existence de trois préfixes, tur, kur, or. — M. Homolle décrit la colonne d'acanthes dont le chapiteau est reproduit au Louvre, et dit que cette colonne d'acanthes n'est pas la même, ainsi qu'il l'avait cru d'abord, qu'une autre dans laquelle figure un groupe de danseuses ou de cariatides. M. Bouché-Leclercq donne lecture d'un fragment de son ouvrage sur les Lagides.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 6 août, M. Dareste se fait l'interprète de M. Bogisic, correspondant de l'Académie, et offre à celle-ci le *Liber statutorum civitatis Ragusii, compositus anno 1672*, et qui vient d'être publié par MM. Bogisic et Irecak, aux frais de l'Académie serbo-croate. — M. Lyon-Caen dépose l'ouvrage de M. Paul Govare sur *l'Assurance maritime anglaise*.—M. Georges Picot donne lecture du mémoire de M. Henri Lorin sur les relations entretenues par Bordeaux avec les colonies sous le règne de Charles IX. — L'Académie entend le rapport de M. Himly sur le prix Drouyn de Lhuys, en vue d'accorder une récompense de mille francs à M. Édouard Driault pour son livre sur la *Politique orientale de Napoléon Ier*, à M. Paul Masson pour son *Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque* et à MM. A. Pillet et P. Fauchille pour leur *Revue générale de droit international public*. Elle entend ensuite le rapport de M. Babeau sur le prix Thorel, et décerne une récompense de 1,200 francs à Mme Moll-Weiss, pour *le Foyer domestique*, une de 500 francs à Mme G. Bréville pour *la Femme au foyer*, et 300 francs à M. Dama, pour ses *Classiques primaires* et ses *Conférences sur le peuple et la poésie*. — Le 3 août, M. Lyon-Caen dépose, au nom de leurs auteurs : *L'Histoire du droit commercial*, par M. Huvelin, et *la Loi espagnole sur la propriété industrielle*, par M. Paul Carpentier. — M. Anatole-Paul Leroy-Beaulieu parle du mouvement intellectuel en Amérique et au Canada et des efforts que tente la fédération de l'Alliance américaine pour fonder des conférences et créer des chaires d'enseignement. — MM. Himly, Lyon-Caen et G. Picot parlent à leur tour de la même question. — Le 20 août, M. Lyon-Caen présente l'ouvrage de M. E. Roguin, le *Traité du droit civil comparé; le mariage*.— M. A. Raffalovitch communique ses observations sur le mouvement social en Amérique et en Angleterre. Dans ce dernier pays on remarque une réaction contre le despotisme des syndicats. — M. Anatole Leroy-Beaulieu confirme ces observations au nom de la liberté du travail. — L'Académie entend le rapport de M. Louis Renault sur le prix Saintour, et attribue à M. Paul Nourrisson une somme de 3,000 francs et 1,000 francs à un autre concurrent. — Le 27 août, M. Lyon-Caen présente un ouvrage de M. Girault : *Principes de colonisation et de législation coloniale*. — M. Lallemand, correspondant de l'Institut, lit une partie de son mémoire sur la lèpre et les léproseries du xe au xvie siècle.

Congrès. — Le 43e congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements se réunira à Alger en 1905. Par suite de la tenue dans cette ville, à la même époque, de la session du 14e congrès international des orientalistes, les dates primitivement fixées pour la réunion des Sociétés savantes ont dû être modifiées, et il a été décidé que la séance d'ouverture aurait lieu le mercredi 19 avril, à 2 heures précises. Les travaux du congrès seront poursuivis pendant les journées des jeudi 20, samedi 22 et mardi 25 avril. Ils seront donc suspendus les 21, 23 et 24 avril. La séance de clôture aura lieu le mercredi 26. Le programme du congrès est en distribution au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Comme il ne comporte pas moins de 14 pages grand in-8, nous ne pouvons le reproduire ici ; nous nous bornerons donc aux quelques brèves indications générales suivantes : Section d'histoire et de philologie (24 sujets désignés); — Section d'archéologie, comprenant : I. Période préhistorique ; II. Période carthaginoise et numidique ; III. Période romaine ; IV. Période byzantine ; V. Période arabe (38 sujets); — Section des sciences économiques et sociales (18 sujets); — Section des sciences (30 sujets); — Section de géographie

historique et descriptive (16 sujets). A ces nombreuses questions, il convient d'ajouter une série de 10 sujets d'études proposés par l'École préparatoire à l'enseignement supérieur des lettres d'Alger et mentionnés dans une lettre du ministre de l'instruction publique en date du 16 août 1904. — Toute lecture sera, comme les années précédentes, subordonnée à l'approbation du Comité des travaux historiques et scientifiques. Les manuscrits devront être entièrement terminés, lisiblement écrits sur le recto et accompagnés des dessins, cartes, croquis, etc. nécessaires, de manière à ne pas en retarder l'impression, si elle est décidée. Ces prescriptions ne restreignent pas le droit de chacun de demander la parole sur les questions du programme et sont indispensables à la marche régulière du congrès. Les mémoires devront parvenir avant le 31 décembre prochain, au 5e bureau de l'enseignement supérieur, au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts.

— Dans notre dernière livraison (p. 182-183) nous avons annoncé le 28e congrès des jurisconsultes catholiques qui doit se tenir à Rome en octobre prochain. Nous sommes heureux d'apprendre que les congressistes auront l'honneur d'avoir une audience de S. S. Pie X, le 15 octobre. Ce n'est pas, comme nous l'avons dit, à M. J. Lucien Brun qu'il convient d'écrire pour obtenir les indications pratiques destinées à faciliter aux adhérents leur participation à la réunion, mais bien à M. Duprat, administrateur de la *Revue catholique des institutions et du droit*, rue François-Dauphin, 18, à Lyon. Toute lettre doit être accompagnée d'un mandat postal de 2 fr., au nom de M. Duprat, pour frais de bureau.

Concours et Prix. — En 1905, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon décernera les prix suivants : 1° Prix d'histoire et d'archéologie (prix Weiss, augmenté d'une subvention du Conseil général du Doubs 500 fr.), au meilleur mémoire, soit sur un sujet d'histoire franc-comtois, soit sur un sujet important d'archéologie ou un groupe de monuments archéologiques appartenant à la province ; 2° Prix de poésie (subvention du conseil général du Doubs, 200 fr.) à la meilleure pièce de poésie, la seule condition exigée étant que le sujet choisi se rattache, par un intérêt sérieux, à l'histoire et au sol de la Franche-Comté. — Les concurrents ne signeront point leurs manuscrits ; ils y attacheront seulement une devise, qui sera reproduite au dos d'un billet cacheté, contenant leur nom et leur adresse. Les ouvrages devront parvenir francs de port, au secrétaire perpétuel de l'Académie avant le 15 avril 1905.

— La même Académie dispose aussi chaque année, d'un prix Xavier Marmier (300 fr.). Ce prix, conformément au testament du fondateur, est décerné « à l'auteur d'une étude sur la Franche-Comté, spécialement sur les anciens monuments, les anciennes coutumes de cette province, ses traditions populaires, ses dialectes villageois. » Les ouvrages présentés pour le prix Marmier, qui peuvent être manuscrits ou imprimés, doivent parvenir au secrétaire perpétuel de l'Académie avant le 1er décembre 1904.

Paris. — Nous avons sous les yeux un certain nombre de brochures de propagande qu'il est utile de répandre dans les milieux populaires. Voici leurs titres : *Après la première communion* (Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de de 16 p., illustré. — Prix : 0 fr. 20). C'est une série de bons conseils pour aider les jeunes communiants à persévérer. A travers ces pages sont répandues d'exquises gravures appropriées au sujet. — *Documents sur le cinquantenaire de l'Immaculée Conception* (Paris et Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1904, in-18 de 46 p. — Prix : 0 fr. 50.).

Outre les documents (encycliques, brefs, décrets) concernant le cinquantenaire, on trouve dans cette plaquette un bon *Commentaire pratique sur le jubilé de 1904* dont l'auteur est M. Moureau, professeur à l'Institut catholique de Lille. — *L'Assemblée générale du Grand-Orient de France en 1902*, par M. Paul Nourrisson (Paris, Librairie nationale, 29, rue de Penthièvre, 1903, in-18 de 32 p. Extrait du *Correspondant*), caractérise bien l'influence de la franc-maçonnerie. — De la « Bibliothèque des Conférences, » *les Catacombes de Rome*, conférence avec projections ; *Lourdes, apparitions, pèlerinages*, conférences avec projections (Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., 2 brochures in-18 de 30 p. chacune. — Prix : 0 fr. 50 les deux). — *Le Patriotisme chrétien à l'heure présente* (Tours, Cattier, in-16 de 30 p.). Répandue à profusion, cette brochure pourrait aider à la transformation des masses électorales (Prix : 0 fr. 10). — *Étude du catéchisme : Le Décalogue* ; — *La Grâce et les sacrements de Baptême, Extrême-Onction, Ordre et Mariage* ; — *La Pénitence et la Confirmation* ; — *L'Eucharistie*, par M. l'abbé L. Crolet (Paris, Roger et Chernoviz, 1903, 4 brochures in-32 de 62 p. chacune. — Prix de l'unité : 0 fr. 15). C'est une courte et claire exposition de la doctrine catholique.

— *Sa Sainteté Léon XIII*, par M. Henry de Forges, appartient à l'attachante *Histoire populaire des Papes* (Paris, Henri Gautier, s. d., in-32 de IX-216 p. — Prix : 1 fr.). Ce petit volume met bien dans son vrai jour la grande figure de Léon XIII, « qui, intransigeant sur les principes, mais se prêtant aux négociations, saluait les républiques naissantes, écoutait la plainte des démocraties inquiètes, tenant tête aux puissants, ne rompant et ne désespérant jamais... il arriva à imposer aux gouvernements le respect de sa souveraineté et l'appui de son influence. Il négocia avec toutes les chancelleries et fut l'allié de tous les pouvoirs qui consentirent à lui rendre hommage. »

— L'évêque de Tarentaise, Mgr Lacroix, a adressé, le 3 décembre 1903, au clergé et aux fidèles de son diocèse une lettre pastorale pour recommander la prédication, la lecture et l'étude du saint Évangile. Il a fait plus, et au précepte il a joint l'exemple. Sa lettre pastorale est suivie d'une traduction fidèle du *Discours de Jésus sur la montagne* (Paris, Lethielleux, 1904, in-8 de 36 p.). Des commentaires accompagnent la traduction ; ce sont des notes, empruntées à Bossuet, à Mgr Ginoulhiac, au P. Gratry et à M. Loisy. Reproduits en brochure de propagande, cette lettre et ce commentaire ont reçu une très large diffusion, qui fait connaître bien au-delà de la Tarentaise les enseignements homilétiques de l'évêque de Moutiers. Le prix modique de 0 fr. 50 met la brochure à la portée de beaucoup de lecteurs.

— La librairie Mendel, qui édite la *Photo-Revue*, publie en ce moment une série de petites brochures intéressantes ; l'une d'elles est consacrée au *Procédé à la gomme bichromatée* (in-12 de 39 p. — Prix : 0 fr. 60). Tous les photographes amateurs connaissent ce procédé et savent, au moins par ouï-dire, l'intérêt qu'il présente, en permettant de faire œuvre personnelle d'artiste. Par contre, si quelques intrépides l'ont essayé, la plupart y ont renoncé au bout de peu de temps, découragés par de multiples insuccès. Ils auraient certainement persévéré et auraient obtenu des résultats plus que satisfaisants s'ils avaient eu entre les mains l'opuscule qui vient de paraître. Ils y auraient trouvé, en effet, un clair exposé de la méthode, des conseils judicieux, et, surtout, un recueil de formules précises permettant d'éviter les tâtonnements du début.

— Dans la collection *les Célébrités d'aujourd'hui*, éditée par la Bibliothèque

internationale d'édition E. Sansot et Cie, viennent de prendre place les biographies de *Paul Bourget*, par M. Georges Grappe (in-18 de 47 p.), et de *Péladan*, par M. René-Georges Aubrun (in-18 de 50 p.). Comme celles qui nous ont présenté *Henri de Régnier* et *Alfred Capus* (Cf. *Polybiblion*, t. C, p. 547), ces brochures, mises en vente au prix de 1 fr., comprennent d'abord la biographie de chaque personnage, puis un ensemble d'opinions émises sur son œuvre par des critiques connus et enfin une bibliographie embrassant à la fois les ouvrages publiés, les collaborations diverses, les journaux, revues et livres à consulter. La biographie de M. Péladan se termine par l'iconographie relative à cet écrivain. A noter que, sous ce rapport, la brochure concernant M. Paul Bourget est muette. L'une et l'autre sont illustrées de portraits et pourvues d'un autographe ; seul, toutefois, M. Péladan a eu les honneurs de la caricature.

— Sous la signature de M. Alexis Bertrand, la *Renaissance latine* du 15 août dernier (p. 209-233) publie un curieux article sur *P.-J. Proudhon et les Lyonnais*. Six lettres inédites du célèbre « démolisseur » adressées, entre les années 1852 et 1857, à un certain Laloge, de Lyon, sur lequel l'auteur n'a pu « recueillir de renseignements positifs », ont servi de base à cet article. M. A. Bertrand les reproduit d'ailleurs in-extenso en les faisant précéder d'observations générales et en accompagnant chacune d'elles d'importants commentaires critiques et historiques. Ces lettres renferment surtout des aperçus politiques et sociaux ; elles contiennent aussi de nombreux détails sur leur auteur. A noter, entre autres choses : 1° l'opinion de Proudhon sur le suffrage universel : « Je crois aujourd'hui qu'il faut démontrer la niaiserie, l'immoralité même de ce fameux suffrage universel, chez une nation où le niveau moyen de l'instruction est si bas, et où tout conspire à livrer les masses aux plus honteux entraînements. » — 2° le jugement peu flatteur du correspondant de Laloge sur les Lyonnais : « La population lyonnaise, au milieu de laquelle j'ai vécu six ans, me paraît aussi peu aimable dans sa droite que dans sa gauche. Le bourgeois est égoïste, tartuffe, dépourvu de sentiment civique et moral. L'ouvrier, celui de la Croix-Rousse, est borné, soupçonneux, et, hors des intérêts de sa coterie, est incapable de comprendre rien aux lois humaines et sociales. Patriote, à son point de vue ; au fond, peu ami de la liberté et indifférent aux principes. » Ce Franc-Comtois avait la dent dure...

— La revue d'art mensuelle *l'Épreuve* a entrepris d'étudier dans leurs détails les musées de la Ville de Paris, savoir : *Galliéra*, *Cernuschi*, *Carnavalet*, le *Petit Palais*, « dénommé par une décision du conseil municipal, *Palais des beaux-arts de la Ville de Paris*, » la *Maison Victor Hugo*, qui a fait récemment l'objet d'un livre important : *La Maison de Victor Hugo*, par M. Arsène Alexandre (Cf. *Polybiblion*, t. XCVIII, p. 486-487), l'*Hôtel Lauzun* et le *Dépôt d'Auteuil*. Donc, *l'Épreuve* commence par le *Musée Galliéra*, auquel ladite revue consacre sa livraison entière de juillet-août 1904 (paginée 83-104, illustrée de 18 phototypies. Paris, 14, rue de Crussol, xie arr.). L'auteur de ces pages, M. Maurice Quentin-Bauchart, fait d'abord l'historique du musée, dont les origines sont mal connues, dit-il. Le 15 avril 1878, la duchesse de Galliéra offrit à l'Administration prefectorale de la Seine de laisser par testament à la Ville de Paris une collection de tableaux, statues, objets d'art et curiosités, à la condition que cette collection fût exposée en public, dans un musée spécial qu'elle ferait construire à ses frais. Comme bien l'on pense, une telle offre fut acceptée avec empressement ; mais, entre temps, se produisit l'expulsion des princes par le gouvernement de la

République, et la duchesse de Galliéra modifia si bien ses intentions que c'est la Ville de Gênes qui hérita des richesses primitivement destinées à la Ville de Paris. Cette dernière, en conséquence, « se trouva en possession d'un palais élégant, qu'elle pouvait affecter à l'usage qu'elle jugerait convenable, mais ce palais était vide ! » Le Conseil municipal décida alors « que le nouveau musée serait affecté à l'art industriel », et l'on y fit des expositions successives de reliure, d'ivoire, de dentelle, sans compter que l'on projette celles de l'étain, de la ferronnerie, de la verrerie, de l'orfèvrerie, etc., etc., « tout un cycle à parcourir, » dit M. Quentin-Bauchard. » C'est fort bien, assurément ; mais les richesses artistiques de la duchesse de Galliéra n'ont pas moins émigré vers d'autres cieux, — et l'on sait pourquoi...

— Signalons les discours prononcés le 9 avril dernier, à la séance générale du Congrès des Sociétés savantes tenu à la Sorbonne, par MM. Esmein, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, et Bayet, directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts (Paris, Imp. nationale, 1904, gr. in-8 de 33 p.). Le premier de ces discours a roulé sur *la Science politique des physiocrates;* dans le second, M. Bayet a préconisé l'alliance des Universités et des Sociétés savantes. « Aux sociétés savantes, dit-il, il appartiendra, dans chaque pays, de rechercher, d'examiner les documents, d'en déterminer la valeur avec cette précision qu'assure l'expérience de la vie locale, de continuer la publication de leurs savants Mémoires. Placées au centre de régions plus vastes, les Universités coordonneront leurs efforts, en même temps qu'elles prépareront par une culture générale méthodique ceux qui, dans l'avenir, deviendront à leur tour les membres actifs des sociétés locales. Ainsi s'élaboreront, par une collaboration cordiale, ces histoires de villes, de provinces, ces monographies spéciales, qui sont la condition de cette histoire générale de la France, qu'il faut en quelque sorte récrire et remettre au courant tous les cinquante ans. »

— La revue *le Tour de France* (Paris, 12, passage de la Favorite; 271, boulevard de Vaugirard, xve arr.) mérite décidément les sympathies des touristes de toute envergure. Voici son n° daté août (1er septembre 1904) qui sera lu avec le plus vif plaisir surtout par ceux qui, en ce moment, voudraient aller se promener sur les bords de la Loire, à travers les Pyrénées, en Touraine ou sur nos côtes (dunes du nord, côtes de Picardie, falaises du pays de Caux, falaises calcaires et jurassiques de Normandie, Cotentin, Bretagne, Charentes, côtes landaises, pays basque, Esterel et Côte d'Azur). Les articles publiés par *le Tour de France*, que signale régulièrement chaque mois la Partie technique du *Polybiblion*, sont illustrés à profusion de phototypies admirablement réussies.

— Nous recevons un nouveau volume qui va augmenter encore la masse des choses, pour ou contre, publiées à l'occasion de l'affaire Dreyfus : *Ce que j'ai vu à Rennes*, par M. Maurice Barrès (Paris, Sansot, 1904, petit in-12 de 142 p. — Prix : 1 fr.).

Anjou. — Le tome VIe de la 5e série (année 1903) des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers* (Angers, Grassin, gr. in-8 de 452 p.) renferme, avec la fin de la copieuse *Histoire des Pont-de-Cé* (p. 357-486) de M. G., d'intéressantes études d'histoire et d'archéologie locale. Citons : *Les Fouilles de la cathédrale d'Angers en 1902*, par M. Louis de Farcy (p. 5-21, avec plan) ; — *Les Habitants de Château-Gontier et le Lieutenant-général Guitau*, par M. du Brossay (p. 65-77) ; — *Un Angevin* (Maultrot) *guillotiné*

à Laval sous la Terreur, par M. de la Perraudière (p. 77-107); — une étude de M. l'abbé Ch. Marchand, sur *Jean-Sans-Terre*, le dernier Plantagenet, comte d'Anjou, d'après le livre anglais de Miss Kate Norgate (John Lackland) (p. 107-125); — *M. Léon Cosnier et la Société d'agriculture*, par M. Eusèbe Pave (p. 223-331); — *Les Élections du clergé d'Anjou aux États généraux de 1789*, par M F. Uzureau (p. 341-407) et plusieurs autres notices que nous avons déjà signalées au moment de leur publication en tirages à part.

Franche-Comté. — La thèse de doctorat de M. D. Meynier sort de l'ordinaire, tout en traitant de questions grandement à l'ordre du jour un peu partout. Elle a pour sujet *la Fièvre typhoïde et les Eaux à Saint-Claude-sur-Bienne* (Lyon, Rey, in-8 de 76 p., avec plusieurs coupes et fig. et un plan de la ville). Après un aperçu historique et critique des épidémies typhoïdiques ayant éclaté à Saint-Claude, M. le Dr Meynier aborde l'étude géologique et hydrologique de la localité et de la région environnante; puis il donne divers résultats d'analyses des eaux ou des colorations ayant pour but de déterminer les provenances de ces eaux. Viennent ensuite quelques détails de topographie médicale et de statistique en matière de décès, (nombre des décès au cours des années 1896 à 1900, déterminés soit par les causes générales ordinaires, soit par la fièvre typhoïde). Il passe alors à la discussion de ses théories et opinions, basées le plus souvent sur celles des auteurs compétents, pour arriver aux conclusions suivantes : « I. La source des Foules (captée par la ville de Saint-Claude) est alimentée par l'eau qui vient des entonnoirs de la Chaux-Berthod et des Éterpets. II. L'eau de la source des Foules est susceptible d'être contaminée à certaines époques (et il le prouve). III. La mauvaise hygiène des maisons de certains quartiers au point de vue de l'évacuation des eaux usées a eu la plus grande influence dans la production et la répartition des cas de fièvre typhoïde à Saint-Claude, en créant l'infection permanente du sol. » Page 58, M. Meynier, pour clore sa discussion, présente cette observation qui mérite d'être retenue par les hygiénistes et les municipalités intéressées : « Il nous semble que l'on avait été trop simpliste en attribuant toujours à l'eau de boisson le rôle prépondérant, au point de faire oublier tout le reste... »

— De la *Revue archéologique*, M. Albert Roux a extrait une *Note sur les dernières acquisitions du musée de Montbéliard à Mandeure (septembre 1903.)* (Paris, Leroux, 1904, in-8 de 7 p., avec 4 fig. dans le texte). Un cultivateur de Mathay, M. H. Bouchot, en pratiquant des fouilles dans un champ situé sur la rive gauche du Doubs, avait trouvé, en mars 1902, les restes d'une habitation romaine qui ne tardèrent pas à lui livrer un certain nombre de pièces de bronze. Ces pièces furent acquises de leur possesseur par le Musée de Montbéliard pour une somme de 1,010 francs. La plus importante est assurément une grande statuette en bronze de Mercure (hauteur totale avec le socle : 40 centimètres); mais deux autres statuettes, beaucoup plus petites (0m125 et 0m71, de Mercure encore, et aussi une statuette de Mars (0m107) méritent de fixer l'attention des archéologues. Les quinze pièces en question, très bien décrites par M. A. Roux, forment un ensemble qui contribuera à enrichir le musée de Montbéliard.

Gascogne. — M. Louis Vié, en quelques pages documentées, selon la bonne méthode scientifique, fait l'histoire de *Castelnau-de-Picampeau en Comminges avant 1789* (Saint-Gaudens, Abadie, in-8 de 15 p.). Il le considère depuis ses origines jusqu'à la Révolution. Excellente contribution à l'histoire gasconne.

Languedoc. — Notre collaborateur M. le chanoine Léon Charpentier a

extrait des *Mémoires de la Société des arts et sciences de Carcassonne*, son travail sur *Un Inventaire épiscopal à Alet en 1763* (Carcassonne, imp. Gabelle, 1904, in-8 de 48 p.) qui, en nous faisant pénétrer dans l'intérieur d'une maison épiscopale en Languedoc, il y a près de cent cinquante ans, nous initie en quelque sorte à la manière de vivre des évêques de province à cette époque. Cet énorme inventaire appartient aux archives départementales de l'Aude où il forme un registre in-folio, relié en parchemin, de 551 pages numérotées et paraphées, de papier timbré de trois sols de la généralité de Toulouse, ainsi intitulé sur la couverture : « 1762 et 1763. — Verbal de scellés et inventaire des meubles et effets délaissés par feu messire de Bocaud, évêque et comte d'Alet. » Jean-François de Bocaud, qui appartenait à une famille de robe de Montpellier, fut l'avant-dernier évêque d'Alet où il siègea près de quarante ans (1723-1762). L'auteur tire de ce document la quintessence et l'illustre de la façon la plus intéressante.

— Le même érudit a fait également tirer à part du même recueil une *Note sur l'abbé de Luillier*, (Carcassonne, imp. Gabelle, 1904, in-8 de 8 p.) consacrée à un ecclésiastique dont la vie offre cette particularité, peut-être unique, qu'il fut abbé commendataire sous Louis XVI et qu'il ne mourut que sous Napoléon III. Né en 1764, fils d'Adrien de Luillier, seigneur de Rouvenac, qui fut député par la noblesse de la sénéchaussée de Limoux à l'Assemblée nationale, l'abbé de Luillier était vicaire général d'Alet, doyen du chapitre collégial de Saint-Paul de Fenouillet et abbé commendataire de l'abbaye bénédictine de Baigne-en-Saintonge, lorsque éclata la Révolution. Il émigra en Espagne, revint après le Concordat et se fixa à Limoux dont il agrandit à ses frais l'hospice et où il mourut le 25 mai 1853.

— M. l'abbé A. Sabarthès a remarqué, dans le résidu de la série H. des archives de l'Aude, une charte non inventoriée et inédite. Il la transcrit et l'étudie dans une plaquette intitulée : *Donation de Floranus et d'Anséria à l'abbaye de Lagrasse (882 à 889)* (Carcassonne, imp. Gabelle, 1904, in-8 de 11 p. Extr. des *Mémoires de la Société des arts et sciences de Carcassonne*). Grâce à divers éléments, M. Sabarthès fixe la date approximative de ce parchemin, malheurement troué et déchiré et qui se rapporte à la donation que deux habitants de la cité de Carcassonne firent à l'abbaye de Lagrasse d'immeubles sis dans le faubourg Saint-Michel et dans les territoires de Cavanac, Cazilhac et Villalbe.

— Les actes de l'ancien état civil, déposés à la mairie, ont fait l'objet d'une *Étude sur les noms de baptême à Leucate (Aude)* que M. l'abbé Sabarthès a communiquée au congrès des Sociétés savantes de Paris et qui est extraite du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne* (Narbonne, imp. Caillard, 1904, in-8 de 29 p.). L'auteur a relevé dans ces registres, les prénoms donnés pendant trois périodes, la première de 1633 à 1671 (époque où, place forte, Leucate gardait sur terre et sur mer, la route du Roussillon), la deuxième de 1701 à 1709, la troisième de 1749 à 1758. Ces observations ont porté sur 998 actes dont 523 pour les garçons et 475 pour les filles. Il y a relevé 87 variétés de prénoms, dont il explique la durée ou la vogue par l'influence des saints honorés dans la petite ville et dans le diocèse ou par les ordres religieux de Narbonne et des autres villes de la contrée. Deux noms seulement ne sont pas des noms de saints ; encore celui d'Hercule est-il le prénom du gouverneur de la place pendant une partie du XVIIe siècle, Hercule de Barri, fils de l'héroïne de Leucate, Françoise de Cézelli.

— La livraison, qui vient de paraître sous la date de mars 1904, de *Spelunca*,

Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie (Paris, au siège de la Société 34, rue de Lille; Rennes, imp. Fr. Simon, in-8 de 54 p., avec 3 phototypies et 27 plans et coupes) est entièrement consacrée à la relation de fort intéressantes *Explorations hydrologiques dans les régions de la Cèze et du Bouquet (Gard) (1902-1905)*, par M. Félix Mazauric. « Malgré ses sites grandioses, dit l'auteur, malgré ses belles grottes de Tharaux, du Serre de Barri et du Prével, le cañon de la Cèze est resté jusqu'à maintenant à peu près ignoré... Deux voyages d'études, effectués en 1893 et 1899, à l'entrée et à la sortie des gorges, nous donnèrent de tels résultats que nous résolûmes d'entreprendre une exploration méthodique de toute la région. Par suite de circonstances diverses, ce projet n'a pu être réalisé qu'en 1902. Nous reconnûmes tout de suite qu'il était impossible de séparer l'étude géologique et spéléologique de la Cèze et celle du Bouquet qui en forme comme le prolongement naturel. L'année 1903 fut donc consacrée à cette dernière... Nous n'avons certes pas la prétention d'avoir tout vu, tout exploré. Il y aura encore beaucoup à glaner pour ceux qui viendront après... De tous les cours d'eau qui parcourent la région, la Cèze est le seul qui ne disparaisse pas complètement en été. Tous les autres sont parvenus depuis longtemps à se creuser un lit souterrain. Les réapparitions s'effectuent aux confluents. Règle générale, le surplus des eaux d'inondation s'écoule par un ou plusieurs évents temporaires (*issoudans*) dont les crues sont d'autant plus à craindre qu'elles arrivent d'une façon très soudaine et souvent imprévue... Plusieurs grottes calcaires nous ont montré les traces d'un curieux travail d'érosion, peut-être unique dans notre pays : c'est une admirable leçon de choses qui jette un jour tout particulier sur certains effets mécaniques observés fréquemment dans les grottes. »

Limousin. — M. G. Clément-Simon a donné au *Bulletin historique et philologique* et tiré à part l'analyse ou le texte de cinq *Documents sur Guillaume de Chanac, évêque de Paris et patriarche d'Alexandrie* (Paris, Impr. nationale, 1904, in-8, 15 p.), qui joua un certain rôle au XIVe siècle. Ce qui donne à la publication de M. Clément-Simon un prix particulier, c'est qu'il y a joint une généalogie de la famille de Chanac. Cette généalogie, qui forme la partie la plus considérable de sa brochure (12 p. sur 15) rectifie, et complète sur des points multiples celle que Baluze avait donnée dans ses *Vitæ paparum avenionensium* et que Nadaud s'est contenté de reproduire dans son *Nobiliaire*. Plusieurs des documents originaux qui ont permis à M. Clément-Simon de dresser ce précieux travail appartiennent à la belle collection qu'il a rassemblée avec un soin patient. Pour nous en tenir à Guillaume de Chanac, Baluze en faisait un oncle de Pierre Ier, alors qu'il est en réalité son fils.

Normandie. — Après les récentes publications dues à deux membres de l'Institut, MM. Lair et Joret, après le travail d'un érudit bayeusain, M. Anquetil, sans parler des études plus anciennes de MM. de Beaucourt et Vallet de Viriville, restait-il quelque chose à dire, sur cette journée de Formigny, libératrice de la patrie française? La bataille n'avait pas été examinée au point de vue stratégique et tactique. Cette lacune, M. le lieutenant Brunet vient de la combler dans sa brochure : *Une Revanche française, Formigny (15 avril 1450)* (Paris, Chapelot, 1904, in-8 de 75 p., avec 6 cartes). M. Brunet n'a pas fait seulement preuves de connaissances techniques; la clarté avec laquelle il a exposé ses conclusions dénotent un écrivain, et la variété, l'étendue des lectures qui lui ont servi pour la préparation de son récit, le montrent comme un chercheur consciencieux et méthodique.

— La brochure intitulée : *Grandes Femmes de l'histoire*, par M. Édouard Michel (Caen, Vve A. Domin, s. d., in-18 de 86 p.) contient d'intéressantes notices sur des femmes de mérite bien différent, ayant marqué dans l'histoire ; les saintes s'y rencontrent avec Catherine de Médicis, Mme Roland, Mme de Staël, l'impératrice Eugénie, etc. En voici la liste complète : Éponine, sainte Geneviève, sainte Clotilde, sainte Radegonde, Frédégonde, Brunehaut, Blanche de Castille, Marguerite de Provence, Isabeau de Bavière, Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette, Marguerite de Valois, Jeanne d'Albret, Catherine de Médicis, Mme de Sévigné, Marie-Antoinette, Mme Roland, Charlotte Corday, Mme de Staël, Mme Récamier, l'impératrice Eugénie. Cette nomenclature indique que ces femmes célèbres ne sont pas toutes à imiter par nos femmes chrétiennes de France.

Belgique. — Les lecteurs que ne séduisent pas les beautés de la littérature naturaliste, ceux qui n'aiment pas patauger dans l'ordure, ceux qui pensent qu'il vaut mieux, à tout prendre, peindre les hommes tels qu'ils devraient être que de les montrer tels qu'ils sont, ces lecteurs-là ne partageront pas l'admiration de M. Victor de Meyere pour le romancier Cyriel Buysse, qui, au dire d'un juge compétent, « continue à nous donner un art ordurier au lieu de mettre son talent au service de la vérité. » Il convient de dire, d'ailleurs, que l'admiration de M. V. de Meyere pour M. C. Buysse ne va pas sans quelques réserves. L'étude de M. V. de Meyere a pour titre : *Un Romancier flamand. Cyriel Buysse* (Paris, Sansot, 1904, in-18 de 28 p. — Prix : 1 fr.). Elle fait partie d'une *Collection d'études étrangères* publiées par la *Bibliothèque internationale d'édition*.

Suisse. — M. Hubert Savoy a publié dans la *Revue de Fribourg*, puis à part, une intéressante notice biographique sur *le Premier Assyriologue suisse Joseph Grivel, 1810-1876, avec des lettres inédites de Mommsen, Oppert, Haugh, etc.* (Fribourg, Suisse, imp. de l'Œuvre de Saint-Paul, 1904, in-8 de 16 p. avec un portrait). A trente-huit ans, Joseph Grivel, trésorier d'État du canton de Fribourg, suivit au lycée les cours d'hébreu professés par Naef. Initié à l'assyrien, à l'arabe, au syriaque et à l'éthiopien, il déchiffra une partie de l'inscription assyrienne de Zurich, sur Assour-Nasi-Abal, et il publia sa traduction en 1867. Son travail fut bien accueilli des spécialistes, rares alors, de France et d'Angleterre. Une seule voix discordante s'éleva d'Allemagne, pays à cette époque peu favorable à ce genre d'études. En 1868-1869, M. Grivel fit paraître un commentaire allemand de la même inscription. Il multiplia dès lors ses travaux sur la langue cunéiforme. A sa mort, il laissait un grand nombre de notes et de papiers, dont une partie importante a été confiée à M. Vigouroux. M. Savoy a profité de documents inédits pour faire connaître ce modeste et infatigable ouvrier de la première heure dans le champ de l'assyriologie.

Publications nouvelles. — *Le Catholicisme dans les temps modernes*, par l'abbé Gibier. T. I. *Ses résistances* (in-8, Lethielleux). — *L'Immaculée-Conception*, par le R.-P. J.-B. Terrien (in-12, Lethielleux). — *Discours de circonstance. Panégyriques, éloges funèbres, etc.*, par le chanoine G. Simon (in-8, Haton). — *Les Penseurs de la Grèce. Histoire de la philosophie antique*, par T. Gomperz. T. I ; trad. par A. Reymond et M.-A. Croiset (in-8, Alcan). — *La Destinée de l'homme*, par J. Fiske ; trad. et préface de C. Grolleau (in-8, Carrington). — *Leçons de philosophie préparatoires aux baccalauréats classique et moderne*, par A. Bernard. T. I. *Psychologie* (in-8, Amat). — *La Propriété sociale et la Démocratie*, par A. Fouillée (in-16, Alcan). — *American hydroids. Part II. The Sertularidae with forty-one plates*, by C. Cleveland Nutting (gr.

in-4, Washington, Government Printing Office). — *Le Radium et les Nouvelles Radiations (Rayons X et N)*, par A. Berget (in-18, Librairie universelle). — *Leçons élémentaires sur la théorie des groupes de transformations*, par G. Vivanti ; trad. par A. Boulanger (in-8, Gauthier-Villars). — *Manuel du serrurier à l'usage des écoles professionnelles et des ouvriers*, par F. Husson (in-18, Garnier). — *La Dernière Leçon de Léonard de Vinci à son académie de Milan (1499)*, par Péladan (petit in-12, Sansot). — *Iglesias gallegas de la edad media*, por J. Villa-Amil y Castro (in-8, Madrid, imp. de San Francisco de Sales). — *La Montagne à travers les âges*, par J. Grand-Carteret. I. *Des Temps antiques à la fin du dix-huitième siècle*. II. *La Montagne d'aujourd'hui* (2 vol. gr. in-4 ; Grenoble, Dumas ; Moutiers, Ducloz). — *Explicación completa de la música polifónica de los siglos* XVI *y* XVII, por Don G.-F. Serrano y Aguado (in-8, Madrid, imp. Ducazcal). — *Deutsche Choral-Wiegendrucke, ein Beitrag zur Geschichte des Chorals und des Notendruckes in Deutschland*, von P.-R. Molitor (gr. in-4, cartonné). — *Psicologia musicale. Appunti, pensieri e discussioni*, da M. Pilo (in-18 cart., Milano, Hoepli). — *The History of American Music*, by L. C. Elson (gr. in-8 carré, cart., New York, London, Macmillan). — *Manuel du latin commercial*, par le Dr C. Colombo (in-12, Lethielleux). — *Cognomerus et Sainte Tréfine, mystère breton en deux journées*, texte et traduction par A. Le Braz (in-8, Champion). — *Sémiramis*, par Péladan (in-12, Mercure de France). — *Paysages introspectifs. Poésies, avec un Essai sur le symbolisme*, par T. de Visan (in-8, Jouve). — *Les Écumeurs. Romans de mœurs politiques*, par E. Marsac (in-18, Librairie des Saints-Pères). — *Omnium*, par la Cte de Pesquidoux (in-18, Lille, Société d'éditions modernes). — *Le Même Problème*, par J. Doéz (in-18, Amat). — *Je marie mon oncle*, par M. Le Beaumont (in-16, Abbeville, Paillart). — *Ernest Hello. L'Homme. Le Penseur. L'Écrivain*, par J. Serre (in-18, édit. du *Mois littéraire et pittoresque*). — *Chi l'ha detto ? tesoro di citazioni italiane e straniere di origine letteraira e storica, indicate, ordinate e annotate* da G. Fumagalli (petit in-8, Milano, Hoepli). — *Quelques cadences*, par M. Barrès (petit in-12, Sansot). — *« Les Saints ». Saint Irénée* (IIe *siècle*), par A. Dufourcq (in-18, Lecoffre). — *Le R. P. J.-B. de la Brosse*, par A. Chambre (in-8, Imp. de N.-D. de Montligeon). — *La Révérende Mère Thérèse de Jésus, supérieure de l'Abbaye-aux-Bois*, par C. de Lamiraudie (in-12, Abbeville, Paillart). — *Sœur Agnès de la Croix, de la Congrégation des gardiennes adoratrices de l'Eucharistie, dites Sœurs de Saint-Aignan* (in-8, Orléans, imp. Pigelet). — *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le règne de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène sous sa dictée par les généraux qui ont partagé sa captivité*, édition nouvelle avec notes par D. Lacroix, T. IV (in-18, Garnier). — *Baylen et la Politique de Napoléon*, par R. de Sèze (in-8, Lyon et Paris, Vitte). — *La Colonisation pratique et comparée. Colonies françaises. Colonisation pratique. Colonies étrangères. Colonisation comparée*, par P. Vibert. T. I (in-8, Cornély). — *Notre-Dame de la Quercia*, par le R. P. A. Mortier (in-8, Lethielleux). — *Notre-Dame de Garaison, depuis les apparitions jusqu'à la Révolution française, 1500-1792* (Paris, imp. Lescher-Moutoné, in-18). — *Les Seigneurs de Saulny (près de Metz)*, par F. des Robert (in-8, Champion). — *The Political History of Virginia during the reconstruction*, by H. J. Eckenrode (in-8, Baltimore, Johns Hopkins Press).

VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Romans romanesques. — 1. *Le Visage émerveillé*, par la comtesse Mathieu de Noailles. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 212 p., 3 fr. 50. — 2. *Expiatrice*, par Ernest Daudet. Paris, Tallandier, 1904, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Masque d'amour. Le Marquis de Valcor*, par Daniel Lesueur. Paris, Lemerre, 1904, in-12 de 472 p., 3 fr. 50. — 4. *Fleur d'ombre*, par Charles Foley. Paris, Fontemoing, 1904, petit in-8 de 397 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Dernier Mammouth*, par Auzias-Turenne. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 286 p., 3 fr. 50. — 6. *Le Testament du corsaire*, par Louis Létang. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 396 p., 3 fr. 50. — 7. *La Fée aux dentelles*, par Louis Létang. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 380 p., 3 fr. 50.

Romans psychologiques. — 8. *La Voie sans retour*, par Henry Bordeaux. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de 301 p., 3 fr. 50. — 9. *Les Dieux familiers*, par Jean Bertheroy. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de 267 p., 3 fr. 50. — 10. *Le Sillon*, par Resclauze de Bermon. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 11. *Un Réveil*, par Jean de la Brète. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 397 p., 3 fr. 50. — 12. *Marie-Claire*, par François Deschamps. Paris, Perrin, 1904, in-16 de 312 p., 3 fr. 50. — 13. *Confidentiel*, par Max O'Rell. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 440 p., 3 fr. 50. — 14. *L'Éternelle Revanche*, par Henry Maisonneuve. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-16 de 315 p., 3 fr. 50.— 15. *Cinq ans*, par la marquise de Castellane, née d'Armagnac. Paris, Amat, 1904, in-12 de 117 p., 3 fr.— 16. *Histoire de Janine*, par Marie Nervat. Paris, Delagrave, 1904, in-16 de 245 p., 3 fr. 50. — 17. *Les Sirènes*, par Jean Reibrach. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 303 p., 3 fr. 50. — 18. *La Proie pour l'ombre*, par Gérard de Beauregard. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 299 p., 3 fr. 50. — 19. *L'Autre Route*, par Nisson. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 328 p., 3 fr. 50. — 20. *La Cravache*, par Maurice Paléologue. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 299 p., 3 fr. 50. — 21. *Histoire de deux âmes*, par Matilde Serao ; trad. de G. Herelle. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 300 p., 3 fr. 50.

Romans historiques. — 22. *Omnium*, par la comtesse de Pesquidoux. Lille, Société d'éditions modernes, 1904, in-16 de 265 p., 3 fr. 50. — 23. *Du Caire à Moscou, contes de la Grande Armée*, par E. Guillon. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 315 p., 3 fr. 50. — 24. *La Conjuration de Bruges. La Vie au* xiie *siècle*, par Hippolyte Verly. Paris, Sansot, 1904, in-18 de 416 p., 3 fr. 50.

Romans de moeurs. — 25. *La Femme à l'enfant*, par Charles Regismanset. Paris, Sansot, 1904, in-18 de 272 p., 3 fr. 50. — 26. *Nane, ou le Lit conjugal*, par Henri Duvernois. Paris, Albin Michel, 1904, in-18 de 319 p., 3 fr. 50. — 27. *Terre maternelle*, par le vicomte de Miramon-Fargues. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 28. *Le Courandier*, par Hugues Lapaire. Paris, Combet, 1904, in-18 de 267 p., 3 fr. 50. — 29. *Les Plaies sociales*, par Paul Gourmand. Paris, Bibliothèque de l'Association, 1904, in-16 de 152 p., 2 fr. — 30. *De la Coupe aux lèvres*, par B.-M. Markevitch ; trad. par L. Golschmann et E. Jaubert. Paris, Ollendorf, 1904, in-16 de 379 p., 3 fr. 50. — 31. *Albin*, roman trad. de l'original « Albin Indergand », de Anne Koenig, par Ernest Zahn. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-16 de 326 p., 3 fr. 50. — 32. *L'Ile d'épouvante*, par Émile Vedel. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 283 p., 3 fr. 50. — 33. *Silhouettes irlandaises*, par Mme William O'Brien. Paris, Guillaumin, 1904, in-8 cart., de 221 p., 2 fr. 50.

Romans a thèse. — 34. *Le Même Problème*, par Jacques Dôez. Paris, Amat, 1904, in-12 de 376 p., 3 fr. 50. — 35. *Un Divorce*, par Paul Bourget. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 398 p., 3 fr. 50.

Romans romanesques. — 1. — Un critique qui a quelquefois autant de courage que d'esprit, mais qui, cette fois, n'a eu que de l'esprit, a appelé *le Visage émerveillé* « un aimable petit livre. » Cet « aimable petit livre » raconte les amours d'une nonne et d'un peintre. *Elle* a dix-sept ans, *Lui* vingt, et ils s'aiment comme on s'aime à cet âge, au Quartier Latin. Ils font seulement un peu plus de phrases : « Désir, ô poésie aimable et sauvage, plus âcre que le buisson et le renard, et pourtant affinée comme l'extrême parfum de la gomme d'Arabie ! » C'est ainsi que s'exprime la nonne amoureuse ; les grisettes sont moins poétiques dans leur langage, évidemment ! Mais elles ne sont pas plus naturalistes dans leurs actes. Chaque nuit, pendant quelques mois, *Elle* ouvre la fenêtre de sa cellule, et *Lui* y grimpe, et ils ne font pas seulement des phrases. Après quoi, la religieuse va à la messe, y communie, sans ferveur sans doute, mais sans scrupule ; car elle a eu beau s'essayer à avoir des remords, elle n'a pas pu y réussir. Cependant des devoirs pressants, plus pressants que ceux de la morale, obligent le peintre à s'éloigner : il a des commandes à livrer, un mariage à préparer. Il part, il quitte sa maîtresse nocturne, laquelle se remet à faire des phrases : « Sainte Vierge Marie, je vous offre le mois de mai, le mois de mai où chantent les colombes, où les douces nuits brûlent comme des veilleuses blanches, où le cœur de toutes les jeunes femmes se brise, quand, au bord des fenêtres d'été, l'odeur du jasmin est plus forte que tout leur courage. » C'est la dernière de « l'aimable livre » ; la première disait : « Ce qui plaît le plus au Seigneur, c'est la pureté ; ... Seigneur, je suis devant vous comme une fumée légère qui monte, comme une flamme transparente et droite. » Sur quoi l'ingénieux critique, cité tout à l'heure, déclare doucereusement : « Le livre va, à travers l'amour, de la pureté à la pureté ! ». Ce critique écrit dans les *Débats* et enseigne, je crois, dans une maison catholique. Vous m'en voyez stupide ! comme disait Corneille. Que ce livre, qui est une fantaisie criminelle, attentatoire au bon sens comme à la vérité des faits, ait pu être écrit par Mme la comtesse de Noailles, on ne peut pas en être surpris ; ses précédents ouvrages étaient encore plus anormaux, plus faux, plus antihumains et plus antifrançais ; on pourrait plutôt s'étonner que celui-ci soit devenu un peu plus français de langue, tout en restant aussi exotique et *étranger* par l'insuffisance de la composition, la nullité de l'intérêt, et surtout par une espèce de complicité — inconsciente probablement, — avec l'œuvre persécutrice du Bloc ; M. Combes chasse les religieuses, Mme de Noailles les calomnie. Mais qu'il se soit trouvé dans la presse sérieuse un homme de valeur pour l'appeler « un aimable petit livre, » c'est cela qui me dépasse, c'est cela qui me confond et m'émerveille. Le « visage émerveillé, » c'est moi !

2. — Je ne vous apprendrai pas que l'*Expiatrice* ne ressemble pas à l'œuvre précédente; vous vous en doutez : ici, rien d'anormal, ni de précieux, ni d'alambiqué, ni de trop « avancé » ; de bonnes grosses aventures, de bon gros sentiments, un peu grossiers, mais sains, des ficelles, qui ont déjà beaucoup servi, mais qui restent solides. Le seul mérite des écrivains comme Mme de Noailles, c'est d'en rendre d'autres supportables, par comparaison. Et maintenant si vous voulez savoir ce qu'il y a dans ce feuilleton, voici : l' « expiatrice » expie. Et comment ? En épousant celui qu'elle aime ! L'expiation est douce ! Mais cette expiation est précédée d'une autre ; l'épousée sacrifie une fortune mal acquise par son père. Ce qu'elle a souffert avant d'en arriver à ce double holocauste, oh ! ne me demandez pas de vous le raconter ! Ayez pitié ! Mais vous pouvez aller le voir vous-même, sans péril pour votre âme !

3. — *Le Marquis de Valcor* a 472 pages, et n'est que la première partie de *Masque d'amour*. On nous y raconte, en beau style, la substitution d'un faux marquis au vrai marquis de Valcor. Ils se ressemblaient comme deux frères, et voyageaient ensemble dans les solitudes du Brésil, y exploitant des forêts de caoutchouc, l'un comme propriétaire, l'autre comme employé. Le propriétaire mort — par accident ? crime ? ou maladie ? on le saura plus tard — l'employé prend sa place; son état civil, ses millions, son château de Bretagne, le cœur et l'affection de tous ses compatriotes; il devient député de sa circonscription. Mais il tente de prendre aussi le cœur d'une ancienne maîtresse, et il allait y réussir, quand celle-ci s'avisa de lui demander : « Qu'y avait-il d'écrit sur la bague que je vous donnai en partant ! » Le faux Valcor se trouble ; il n'avait pas la bague ! Elle était restée là-bas, au Brésil, au doigt du mort ! — Qu'advint-il de ce trouble ? et de cette dame ? et de cette bague ? et de ce Monsieur ? C'est encore ce qu'on saura plus tard. La suite au prochain volume ! (Puisse-t-il être moins gros ! Madame, soyez moins longue ! sachez vous borner puisque vous savez écrire).

4. — *Fleur d'ombre* est aussi « très bien écrit » avec application et conscience. La matière en vaut la peine, comme vous allez voir. — Fleur d'ombre s'appelait Violette et elle l'était, c'est-à-dire qu'elle aspirait à des destins modestes :

« Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe »

Mais voici qu'un prince la tire de l'ombre et la met en pleine lumière: il l'épouse, par devant l'ambassadeur d'Angleterre, mais sans révéler à sa douce fiancée qu'il est le fils de la reine Victoria ; elle le croit tout simplement Anglais, un Anglais un peu original, comme ils le sont tous, aux yeux des petites Parisiennes, mais gentil et mignon comme ils ne le sont que rarement. Ce n'est que par hasard, à l'occasion d'une revue

militaire, à Londres, que, le voyant figurer à côté du prince héritier, elle devine tout! Cette révélation l'attriste, tel un coup de soleil qui flétrit une fleur. Pauvre Violette! A quels chagrins elle va être vouée désormais! Son mari devient, par la mort de son frère, héritier de la couronne, mais il cesse d'être son mari, le ministre de la Reine lui ayant démontré, dans une conférence solennelle, que le mariage célébré à l'ambassade n'avait aucune valeur légale, et que d'ailleurs le devoir d'un roi consistait à sacrifier son bonheur individuel aux besoins de son peuple; or, le besoin du peuple, à cette heure, c'est que le prince épouse une Allemande, laide, noire, méchante, venue pour épouser le frère aîné, et dont le renvoi dans son pays déchaînerait la guerre entre l'Allemagne et l'Angleterre, l'Allemagne, fortifiée par trente années de paix, l'Angleterre affaiblie par ses défaites du Transwaal. Allons! Prince! en haut votre cœur! Sacrifiez Violette et épousez l'Allemande! — Et il se sacrifie, et il épouse, non sans avoir comblé de présents sa bien-aimée et l'enfant né de leurs amours. Cet Anglais ne file pas à l'anglaise. — Et ce conte bleu, raconté avec le sérieux de l'histoire la plus authentique, sera lu avec intérêt par de jeunes lecteurs.

5. — Mais moins que *le Dernier Mammouth*, que je leur recommande tout spécialement, et où M. Auzias-Turenne se montre l'émule heureux de M. Jules Verne. Raoul Le Fort, un peintre français, a rencontré, dans un parc de New York, Eva Margarita Carliss, la fille d'un milliardaire américain, mais blonde, mais fine, mais jolie, mais séduisante un milliard de fois plus que la plus jolie, la plus fine, la plus blonde de ses compatriotes. Pour la conquérir, Raoul Le Fort est prêt à affronter un milliard de dangers. On l'envoie au pôle nord conquérir le dernier mammouth! Carliss a doté sa patrie d'un musée d'histoire naturelle, le plus riche du monde; il y manque pourtant une pièce, que possède le Musée de Saint-Pétersbourg : un squelette de mammouth! « Ma fille et mes millions à qui m'apportera un squelette de mammouth », dit-il à Raoul, après l'avoir déjà dit à un Allemand. « Mais, sapristi, si l'Allemand arrive avant moi! — Il est parti douze jours avant vous; je vous attendrais douze jours après son arrivée. Si vous êtes en retard, tant pis pour vous! Si vous arrivez dans le délai voulu, je choisirai entre les deux mammouths et je donnerai ma fille au plus gros, je veux dire à celui de vous deux qui m'apportera le plus gros. » Et Raoul part. Ce qu'il traversa de mers et de terres, ce qu'il souffrit de la faim, de la soif, du froid, de l'hostilité des sauvages et même de leur bienveillance, vous pouvez le deviner; mais jamais vous ne devineriez, à moins qu'on ne vous le dise, ce qu'il eut à supporter de la part de son concurrent, à qui, pourtant, il avait sauvé la vie! Le mammouth qu'il avait tué, (car il avait eu enfin la chance de rencontrer un mammouth) qu'il avait dépecé, séché, dont il avait compté

et catalogué les os, le misérable le lui vola et il l'emporta sur le navire même de son bienfaiteur, qu'il vola de même ! Et il l'emmena à New York, au musée Carliss ; et le douzième jour qui suivit son arrivée, une grande fête (un bal masqué) fut donnée en son honneur, et il se préparait à recevoir en récompense la main d'Eva, lorsqu'un sauvage et une sauvagesse firent irruption dans la salle où il se tenait, et, se plantant devant lui, s'écrièrent en bon anglais : « Cet homme est un voleur ! — Où est la preuve ? — La preuve, elle est sur une dent de droite du mammouth; celui qui a capturé et tué le mastodonte a gravé quelques mots sur cette dent. Monsieur pourrait-il nous les citer? » Monsieur ne le put pas ! Et il fut conspué ! et chassé, et le soir même remplacé par Raoul Le Fort, qui arriva juste une minute avant l'heure où finissait le douzième jour ! *All'right !*

6, 7. — *Le Testament du corsaire* est la suite de *la Fée aux dentelles.* Mon malheur a voulu que le *Corsaire* m'arrivât avant la *Fée*, je n'en ai pas compris tout l'intérêt, lequel doit être « empoignant, » je n'en doute pas. Et pourquoi n'en douté-je pas ?... Parce que j'en juge par les précédents ouvrages du même auteur, qui m'ont laissé le souvenir d'être... « de la belle ouvrage, » comparable à ce qui se fait de mieux dans la partie. » M. Louis Letang est, à cette heure, je n'hésite pas à le dire, un de nos meilleurs ouvriers du feuilleton ; et comme il ne craint pas d'écrire en bon français, ses inventions sont de nature à amuser les lecteurs de feuilletons qui ont des exigences littéraires. Et il s'en trouve qui en ont.

Romans psychologiques. — 8. — Pour *la Voie sans retour*, dont j'ai déjà rendu compte ici, je me bornerai à accuser réception de cette nouvelle édition d'un des moins bons romans de M. H. Bordeaux. Il en a fait depuis de si bons, qu'il est inutile de rappeler les faiblesses de celui-ci. C'est, si mes souvenirs ne me trompent pas, l'histoire d'une Graziella de garnison. Que son amant l'ait prise au sérieux pendant quelques mois on se l'explique ; mais son historien doit, à cette heure, la juger plus sévèrement que moi.

9. — *Les Dieux familiers* manquent de familiarité ; le ton en est constamment tendu, et de plusieurs notes au-dessus du *médium.* « Lucette poussa un cri ; mais déjà Adrien possédait ses lèvres. Alors la désolation de la terre cessa, et le ciel de pourpre et d'or s'embrasa au-dessus de ces fronts où le bonheur — invisible et mystérieux comme une pensée divine — se posait ! » C'est la dernière phrase. Toutes les autres sont pareillement — je n'ose pas dire déclamatoires ; je répète seulement qu'elles sont tendues. C'est le *Recto Tono* du style, qui rappelle celui des lectures publiques dans certaines salles de communauté. L'histoire en elle-même est plus simple : c'est celle d'une provinciale qui aime bien son pays, — (pardi, té ! c'est Nîmes),

sa maison, peuplée de souvenirs historiques par son antiquaire de père, la Fontaine, les Arènes, la Maison Carrée, la Tour Magne, — mais qui aime encore mieux son frère Adrien. Pour complaire à ce frère chéri, elle sacrifie Nîmes et ses *dieux lares*, comme disent les pédants (et elle est un peu pédante, notre Nîmoise) ; elle consent à se marier avec un Parisien, qui ne tarde pas à la tromper. Mais c'est l'amitié fraternelle qui la consolera de ses chagrins, lorsque, après s'être séparée de son infidèle mari, elle retrouvera sa ville natale, des relations, son amie d'enfance Lucette, et qu'elle sera parvenue à faire de cette Lucette sa belle-sœur.

10. — *Le Sillon* est une longue, touchante et très distinguée « narration. » Deux cousins s'aiment d'amour tendre, mais ils ne s'épousent pas, parce que la cousine a découvert qu'elle est la fille d'une poitrinaire ! Elle a peur de l'hérédité pour elle, pour le mari, pour les enfants ! Irène rompt avec son Aymard, au risque de briser son propre cœur ! Aymard, à qui elle a caché le motif de la rupture, éprouve un tel chagrin, qu'il en devient le plus joyeux fêtard de Paris. C'est pour se consoler qu'il s'affiche avec des drôlesses ! Et c'est pour se laisser consoler qu'il est sur le point de mettre à mal la vertu — un peu fripée déjà — d'une autre cousine, nommée Colette, et qu'enfin il se laisse marier avec une bonne petite fille. Pendant ce temps, Irène mène une vie de sacrifice et d'abnégation, fonde un *sanatorium* pour tuberculeux et tâche d'étouffer dans son cœur de trop chers souvenirs. Elle a réussi du moins à trouver la paix, à défaut de l'oubli, lorsque, brusquement, elle se retrouve en face d'Aymard, d'Aymard devenu veuf, d'Aymard, qui a été enfin informé des vraies causes de la rupture, et qui vient se jeter aux pieds de sa cousine et lui dire... « Je pars pour le Transvaal ! Je vais me battre ! Je vais mourir ! » Que croyez-vous que va répliquer Irène ? « Ne meurs pas ! » ou encore,

Sors vainqueur d'un combat dont Irène est le prix.

Ah ! que non pas ! La cousine d'Aymard n'est pas une héroïne de théâtre et n'a pas de mots de théâtre. Elle ne dit même pas : « Va te battre ! » Elle le laisse partir, le cher repentant, non toutefois sans l'avoir un peu grondé. Et quand elle apprend qu'il est mort, elle pleure et prie, tout simplement. Ne trouvez-vous pas cette histoire très pathétique et très honnête (malgré Colette et ses décolletages un peu voyants ?) « Je l'*en* trouve suffisamment ! » pour parler comme l'auteur (p. 179 et 197).

11.— *Le Réveil* de Brigitte mit fin à un horrible cauchemar : elle avait été entraînée à Londres par le secrétaire de son père, lequel secrétaire lui avait promis mariage et puis, de l'autre côté du détroit, lui avait avoué qu'il était déjà marié. Heureusement, si le détroit avait été

franchi, le... Rubicon ne l'avait pas été. Brigitte était restée digne de lire le *Bréviaire des vierges* (un livre que... je ne veux pas dire quel nigaud distribuait dans, je ne veux pas dire quelle école de filles). Elle fut ramenée de Londres par un vieux Monsieur, dont elle avait refusé de devenir la femme, et qui était un bien digne homme, puisqu'il renouvela sa demande et qu'il éprouva une joie sincère de la voir accueillie. Au surplus, Brigitte était charmante, quoique très romanesque.

12. — *Marie-Claire* était une jeune femme, très belle et très vertueuse, comme elles le sont toutes, à leur heure (il y a des heures qui durent toute la vie). Elle vivait dans un milieu pareil à tous les milieux bourgeois : un mari portant beau, parlant bien, et un peu naïf (il est entendu que tous les maris sont naïfs), un ami très aimable, des amies d'ordre et de valeur variés, depuis la lionne pauvre jusqu'à la conseillère dévouée et désintéressée. C'est à la peinture de ce milieu, représentatif de la moyenne société, de celle du moins qu'on trouve dans les livres, que l'auteur semble s'être particulièrement attaché. Quant aux aventures de Marie-Claire, elles sont aussi de qualité moyenne : elle est tentée par l'ami très aimable, elle est tentée trois fois. Et trois fois elle échappe à la tentation par... un excellent moyen que fournit le mari bon enfant, et qui lui assure la tranquillité pendant neuf mois, plus les quatorze mois de nourrissage. Total : trois fois vingt-trois mois de trève, au bout desquels c'est la paix définitive, la paix désarmée. J'espère que je ne me fais pas bien comprendre; mais je craindrais de laisser croire que cette psychologie naturaliste est intéressante; elle est aussi ennuyeuse que vulgaire.

13. — *Confidentiel* n'est pas un roman ; c'est un recueil de cent-quatre chapitres, en deux parties, où l'auteur nous confie tout ce que l'expérience lui a appris sur la France, l'Angleterre, l'Amérique, l'homme, la femme, le mariage, la jeune fille, les jeunes gens, les romanciers, les critiques, etc., etc. Dans l'énorme masse de maximes, aphorismes, croquis à la plume, dissertations, qui remplissent le volume, il s'en trouve qui ne sont pas sans valeur, et qui d'ailleurs sont incontestables. Il est bien vrai que « les gens vraiment heureux sont ceux qui savent se contenter » de peu ; bien vrai aussi que les qualités du caractère importent plus au bonheur que les qualités de l'esprit. Mais qu'y a-t-il là de « confidentiel » ? Voici pourtant une confidence, une véritable révélation. C'est à propos d'un parallèle entre Voltaire et Renan : « On a souvent comparé Ernest Renan à Voltaire. Comme *lui* (?) *il* (?) ... avait été vacciné, et le vaccin n'avait pas pris !! » (p. 21). Gardez-moi le secret, n'est-ce pas ? J'y compte ! Enfin, à la même page 21, l'auteur nous confie qu' « en France les cochons ont l'air heureux » ! Chut ! N'en dites rien ! Ne livrez pas la France à l'in-

vasion de l'étranger ! Enfin, il y a des erreurs, beaucoup d'erreurs dans ce magasin des « Cent mille pensées ». L'auteur y touche aux questions les plus graves de la morale et de la religion ; avec quelle compétence, on peut s'en rendre compte par les citations qui précèdent. Inutile d'insister.

14. — *L'Éternelle Revanche* ! C'est un titre bien solennel pour une histoire banale. Deux jeunes gens A B, deux jeunes filles A′ B′. Mlle A′, très douce, très belle, née d'un père viveur, député, *pot-de-vinier ;* Mlle B′, très belle, très intelligente, étudiante en médecine, amie de Mlle A′ — d'une part ; — et d'autre part : jeune homme A, brillant, aimable, mais sans moralité ; séduit Mlle B′, la rend mère, l'abandonne; demande la main de Mlle A′, l'obtient, va l'épouser, lorsque intervient la susdite Mlle B′, qui, révélant sa propre honte et celle de son séducteur, fait rompre le mariage ; jeune homme B, très sage, très amoureux de Mlle A′, mais très timide, pas brillant ; avait demandé la main de la dite Mlle A′, avait été dédaigné, s'était tenu dans son coin, mais reparait après les terribles révélations de B′, et cette fois est accueilli avec transport. Triomphe et revanche du jeune B sur le jeune A ; triomphe et revanche de l'amour et de la vertu sur le vice. C'est d'ailleurs la revanche éternelle, la revanche obligatoire, ainsi qu'on vient de vous le prouver, — et même par A + B !

15. — Prenez votre fillette sur vos genoux, et montrez-lui les images de cette gracieuse plaquette : *Cinq ans*, et puis lisez-la lui. Si vous avez une voix douce et prenante, si vous avez le rire communicatif et contagieux, si vous êtes aussi aimable qu'il le faut être quand on parle aux petites filles, je vous prédis le plus vif succès, — celui qu'a dû avoir elle-même l'auteur, quand elle a conté à sa « chère petite Jeanne » les aventures de la grande poupée et celles de l'*Oncle Tripoteau*. Comme une romance sans paroles, ces deux contes sans sujet ont toute leur valeur dans la grâce et l'harmonie de la musique ; ils échappent à la compétence des grammairiens, regratteurs de mots et épluchеurs de syllabes, car la musique, c'est ici la voix même de la conteuse. Et là où l'on peut dire : « Le style, c'est la femme ! » la critique littéraire, si elle n'a pas à se récuser, n'a du moins qu'à louer et à admirer !

16. — L'*Histoire de Janine* est bien encore d'une femme ; mais, ici, ce n'est pas seulement « la femme » que nous rencontrons, c'est « l'auteur. » Je reprends donc mes lunettes et ma férule de pédant et... je n'en continue pas moins à louer et à admirer, car le livre a des détails charmants. Certes, ce n'est pas une « romance sans paroles », ni un conte sans sujet, puisqu'il contient toute la biographie de Janine, depuis sa naissance, jusqu'à la dixième année de son mariage. Le livre s'ouvre par une vue, rapide et naturaliste, sur les obsèques de son

père (la petite Janine y endommage la robe de maman, — et ce n'est pas précisément ce détail que vous trouverez charmant) ; il se termine par l'entrée de Janine et de son mari dans la chambre où dorment leurs deux enfants. C'est une petite galerie de tableautins, une collection de cartes postales, représentant la vie de Janine *petite fille* malheureuse, *jeune fille* très aimable, *jeune femme* très heureuse. Parmi ces innocentes images, je n'en ai pas rencontré qu'il fallût enlever de l'album.

17. — Et voici un volume de M. Jean Reibrach : *Les Sirènes*, dont on peut dire aussi, par un hasard trop rare : la mère en permettra la lecture à sa fille, — pourvu seulement que la fille soit déjà un peu mûre. — C'est l'histoire d'un beau sacrifice sentimental. Le commandant en retraite Darley, un de ces quinquagénaires dont les femmes mûres et parfois les Agnès modernes disent : « Il est encore jeune ! » s'est épris d'une jeune fille très malheureuse et très vertueuse, Marthe Verneuil, la fille de son ancien colonel, que la pauvreté a forcée d' « entrer dans l'enseignement, » et qui, dès sa première année de service, se voit en butte aux plus infâmes calomnies.

Si le sort de Verneuil avait été prospère,
Le commandant Darley n'eût été que son père.

comme aurait chanté feu M. Scribe ; en vain son cœur se fût attendri, en vain son imagination eût parlé, en vain les voix d'invisibles sirènes (il fallait bien que je vous explique le titre) lui eussent répété :

Tu seras son époux !

même avec accompagnement de la musique d'Halévy, jamais il n'eût osé accueillir un tel espoir. Il aurait dit à son cœur : Tais-toi, mon cœur ! et aux sirènes : Rompez ! Mais en voyant souffrir Marthe, en la voyant tout près de fléchir sous l'orage (encore ce Scribe !) il s'offre à la sauver, à faire son bonheur (ah ! c'en est trop ! *Vade retro*, Scribe !) Il offre donc à Marthe de l'épouser. La pauvre enfant accepte ce bonheur qui devait être surtout celui du commandant ; mais elle est sur le point d'en mourir. Car elle aime un jeune homme dont elle va être séparée à jamais, et à mesure que l'heure du mariage approche, elle sent la vie qui s'en va. — « Épouse toujours, » murmurent les sirènes, à l'oreille de Darley ; « Bats en retraite ! » lui dit le bon sens. Et c'est le bon sens qui l'emporte. Le commandant bat en retraite, mais en héros, (après avoir toutefois été tenté de finir en godiche et de se suicider). Non seulement il renonce à épouser Marthe, mais il la donne à celui qu'elle aime et il la dote ! Et il la conduit à l'autel ! Et Marthe lui dit : Mon père ! et part avec son jeune mari. « Les sirènes avaient tu leur chant. Un silence profond envahissait jusqu'au passé... Puis le train emportant Marthe et Albert glissa aux horizons de sa pensée. » Ceci

n'est pas de feu Scribe, ni de moi; c'est de M. Reibrach, et il me suffira de cette citation pour faire sentir le principal défaut de cette œuvre, d'ailleurs intéressante et point trop romanesque, — car enfin Darley n'est pas le seul quinquagénaire pour qui chantent encore les décevantes sirènes ! Mais leurs cas et son cas ne sont peut-être pas de ceux qu'il faille raconter avec de tels effets de style et de tels trémolos dans la voix. — P. S. Je dois ajouter, je m'en voudrais de ne pas ajouter, que cette histoire d'amour est l'occasion d'une étude sur « la petite ville » et sur l'administration d'un collège de filles, qui n'est ni banale, ni caricaturale, ce qui ne va pas sans quelque mérite. — Un personnage secondaire, le petit clerc Lureau, qui s'élève par l'intelligence et l'intrigue jusqu'aux premiers rangs de « la société » semble échappé d'un roman de Balzac, si même il n'en est pas emprunté.

18. — *La Proie pour l'ombre* contient une scène très originale, un duel d'une espèce toute nouvelle et qu'il serait désirable de voir s'acclimater en France. La scène se passe dans un hôtel suisse ; un incident quelconque amène une discussion entre deux jeunes gens dont l'un Français, l'autre Anglais. Le Français envoie des témoins; l'Anglais les reçoit. « Que me voulez-vous? — Une réparation par les armes ! — Vous ne l'aurez pas. Mais moi je demande la réparation de ma veste que vous avez endommagée, une indemnité pour tel préjudice que vous m'avez causé, en tout 17 fr. 50. Si vous me refusez, nous sommes ici sept ou huit personnes représentant 500 francs de dépenses par jour, alors que vous en représentez 50, qui demanderons au maître d'hôtel de choisir entre vous et nous. Je dois vous prévenir que son choix est fait et que c'est vous qui serez mis à la porte ! — Ces gens-là sont très forts, dit un de ces Messieurs ; s'ils n'ont pas toujours le meilleur mot, ils ont le dernier. » Eh bien ! mais oui, c'est très fort si la vraie force consiste à trouver les moyens d'obtenir exactement ce qu'on veut, et à refuser de vouloir être absurde pour paraître chevaleresque. Le reste du roman est — romanesque. Ce jeune Français, qui voulait se battre, était un gentilhomme qui avait failli être riche et qui le devint. Dans l'intervalle, il fut pauvre, au point de s'attirer le mépris de son concierge et de se voir rendre sa parole par sa fiancée. Mais cette pauvreté dura peu ; quelques jours après avoir appris que sa tante l'avait déshérité, il gagna un lot de 500,000 francs. Mais il cacha sa fortune, pour être sûr de trouver la jeune fille qui l'aimerait pour lui-même. Il crut l'avoir trouvée dans une petite Parisienne futée, rencontrée au cours d'un voyage en Suisse (et pour les beaux yeux de laquelle il aurait voulu pourfendre un Anglais). Et il épouse, sans savoir que la naïve enfant avait trouvé et lu une lettre de son notaire lui demandant des instructions pour le placement des 500,000 francs, et sans savoir surtout qu'elle avait ébauché un flirt

aimable, destiné à être repris plus tard, avec celui de ses amis à lui, en qui il avait toute confiance. Il avait poursuivi le bonheur ; il n'en avait saisi que l'ombre.

19. —*L'Autre Route*, c'est celle où Suzanne ne s'engagea qu'à contre-cœur et dans laquelle elle n'espérait pas rencontrer le bonheur, c'est-à-dire l'amour. Elle en avait d'abord choisi une, qu'elle devait parcourir en compagnie de son cousin Jacques, un officier de marine qu'elle aimait, depuis le premier éveil de son cœur. Mais Jacques n'aimait ou ne croyait aimer que son métier ; et si, à ses moments perdus, il était capable de s'occuper d'une femme, ce n'était pas de Suzanne. Trois fois la pauvre enfant, oubliant toute dignité et tout orgueil, lui fit l'offre de son cœur, et trois fois elle se vit refusée ! Pour se consoler de son chagrin, « elle se jeta dans les bonnes œuvres. » Elle n'avait pas à chercher bien loin. A côté de chez elle, vivaient trois petits enfants, qui avaient perdu leur mère, et qui étaient très malheureux ; l'un d'eux était infirme. (Suzanne les visita souvent et s'appliqua à retrouver le sourire elle-même, pour le rendre à ces orphelins. Orphelins ? Ils n'avaient donc pas de père ? Ils en avaient un, mais si vieux ! quarante ans peut-être ! Suzanne était une jeune fille de l'ancien régime, celui où Molière appelait Arnolphe « un vieillard de quarante-trois ans.») Tout vieux qu'il fût, il n'en devint pas moins amoureux, et Suzanne eut la surprise de s'entendre demander en mariage. « Pourquoi pas ? pensa-t-elle ? Je serai la mère de ses enfants. » Mais, autre surprise : à devenir la mère des enfants de son mari, elle gagna, savez-vous quoi ? de devenir amoureuse dudit mari ! Amoureuse au point qu'elle n'éprouva aucune émotion de se retrouver en face de Jacques, et même à subir de sa part l'assaut des déclarations les plus vives et les plus inattendues. (Je t'aimais sans le savoir, tu m'aimes toujours ! Je te veux, tu es mienne !). Cet officier de marine parle comme un matelot. Suzanne riposte comme un ange, et déclare que la route qu'elle a prise, dans un jour de dépit, était la bonne route. Son histoire est-elle moins bonne ? Elle a, vous avez pu en juger, quelques inexpériences d'exécution et même quelques erreurs psychologiques. Mais certaines femmes qui l'ont lue l'ont trouvée émouvante, « bien écrite » et à part peut-être la dernière scène « distinguée. » Je ne voudrais pas encourir leur disgrâce en formulant un autre avis, même si mon avis était autre, et il ne l'est pas.

20.—Laissez-moi répéter à propos de *la Cravache* ce que je vous ai dit si souvent : l'analyse, qui sert les œuvres médiocres, trahit les œuvres de talent ; celles où la *manière* vaut plus que la *matière*. Quand je vous aurais dit que la première des cinq nouvelles de ce volume nous raconte comment un des grands médecins de Paris se laissa tenter par une étrangère, jusqu'à manquer à son devoir professionnel et à signer une ordonnance qui devait tuer un malade, et comment il se

punit de son crime par le suicide, je vous en aurais donné la matière. Mais je ne vous aurais pas appris avec quel art elle est traitée, dans quel style ferme et souple, avec quelle acuité d'analyse, avec quels aperçus rapides et sûrs sur la mentalité et la moralité d'une partie de notre société. Tout ce que je puis faire, c'est de vous dire que ces pages ont su élever un fait-divers, en soi-même grossier, jusqu'à une œuvre d'art très vivante et très moderne. Les quatre nouvelles qui suivent, ne sont pas indignes de la première, bien qu'elles lui soient inégales. — Livre à mettre à part, loin des mains enfantines, d'abord, et bien au-dessus de la plupart des romans contemporains.

21. — L'auteur de l'*Histoire des deux âmes* aime à peindre les maladies de la volonté et les diverses formes de l'*aboulie* ou de la veulerie. Les deux âmes qu'elle nous présente dans ce dernier récit sont celles du peintre sculpteur, du « facteur de saints » Domenico Maresca, et celle de sa petite voisine Gelsomina. Domenico était un brave homme, un artiste consciencieux et méticuleux ; mais il était laid, sans élégance ni grâce, il en souffrait, et il en devenait encore plus disgracieux. Ce qui n'empêchait pas Gelsomina de l'aimer tendrement, de faire chaque jour halte dans sa boutique, de l'interroger sur ses travaux, sur ses tristesses, et de lui montrer ingénument qu'elle était prête à partager sa vie. Mais lui n'y prenait pas garde, absorbé qu'il était par une passion, sans espoir d'ailleurs, mais sans découragement, pour la belle et imposante Anna Dentale, la fille d'un voisin qui avait été riche et qui était actuellement ruiné. Malheureusement pour Domenico sa passion fut connue et agréée ; il passait pour avoir des économies. Anna se décida brusquement à devenir la maîtresse de ses économies, et sa femme par dessus le marché. C'est ce qui le perdit. Proie et victime du tyran qu'il s'était donné, il fut méprisé, raillé, trompé, volé et finalement abandonné. Réduit à l'état de loque humaine, geignante et pleurante, il inspire la pitié aux plus misérables créatures. Une fille le rencontre un soir sur la voie d'ignominie où elle raccole, et pleure avec lui et sur lui. Il est vrai que la malheureuse n'est autre que Gelsomina ; elle aussi a manqué de « défense » et s'est laissé pousser par les circonstances jusqu'aux dernières déchéances. Et ces deux infirmes ont un moment la vision de tout le bonheur et de toute la pureté qu'ils auraient pu se donner l'un à l'autre ; mais désormais trop faibles pour se sauver, incapables d'agir, de lutter, de vivre, ils se séparent, Domenico restant à sa place, immobile et sanglotant, Gelsomina s'éloignant d'un pas traînant dans la rue, les joues sillonnées de pleurs. — Inutile d'insister sur ce qu'a de lugubre et de pénible cette étude pathologique : c'est à donner le frisson. Mais faut-il tant de talent, faut-il le talent de l'auteur pour donner ce genre de frisson ? De simples industriels de lettres y arrivent presque aussi sûrement. La littérature d'hôpital, même

d'hôpital psychique, est à la portée du premier venu. Et Mme Matilde Serao n'est pourtant pas la première venue, il s'en faut !

ROMANS HISTORIQUES. — 22. — Lisez *Omnium* d'un bout à l'autre, sans rien omettre, sans vous laisser arrêter par « les statuesques épaules » (p. 3), ni par « la colorisation de la bouche » (p. 8), ni par « l'artiste famé » (p. 9), ni par « au risque de l'empériler » (p. 38), ni par « malgré les orages de son brûlant été, la patricienne se couronnait encore (à trente ans) de tout son éclat » (p. 4), ni par d'autres innombrables détails de même valeur, ni même par ce latin, aussi hardi que ce français : « qui n'est à César ? *Omnii*, *Omnium* ! Tout, tout ! » (p. 181). Allez toujours droit devant vous, et, arrivez à la dernière page, vous serez content de vous et même de l'ouvrage. Car si *l'écriture* en est trop tendue, d'une originalité trop laborieuse comme on vient de le voir, la matière n'en est pas moins intéressante ; c'est celle des *Martyrs*, de *Fabiola*, de *Quo Vadis*, et d'autres œuvres aussi connues, que l'auteur nomme elle-même dans une Préface très modeste, — pour protester d'ailleurs de sa ferme volonté de ne pas les égaler, tout en osant les imiter. Encore n'a-t-elle voulu en imiter que la « psychologie. » Quant à « faire de la reconstitution antique » en un « roman historique, évoluant dans un *cadre antique*, elle n'y prétend pas, persuadée que l'entreprise dépasse la capacité d' « une femme, fût-elle cultivée de cette culture intense et multiple que l'éducation moderne lui impose. » Ce qu'elle a voulu « faire » c'est « une étude d'âmes éclairées de la lueur de l'aurore du christianisme. » Toutefois ces âmes étant contemporaines de Néron, elles sont placées dans « le cadre » des temps néroniens, lequel a déjà beaucoup servi. Mais qu'importe la banalité du cadre, si le tableau a de la nouveauté ? Or la nouveauté ne manque pas partout dans *Omnium* ; certains des personnages principaux n'ont encore figuré, — à ma connaissance du moins, — dans aucun « roman historique », ni dans aucune « étude psychologique, » — tels le neveu de Judas Iscariote, qui porte à son cou, comme une amulette, un des trente « deniers de l'Haceldama », et qui est un juif puissamment riche, attendu qu'il ne peut pas hasarder un denier dans la moindre affaire sans en gagner au moins trente ; le fils de Ponce Pilate, qui tombe en syncope chaque fois qu'il se lave les mains ! — (ce qui ne l'empêche pas d'être un des élégants de Rome) ; — le fils de la veuve de Naïm, qui est pontife et qui meurt subitement après avoir dit la messe ; le neveu ou le fils de ce centurion Corneille, qui avait dit sur le Golgotha la parole célèbre, et qui, lui aussi, s'appelle Corneille, est centurion et confesse la divinité de Jésus-Christ. Sachez bien d'ailleurs que Judas, le neveu, et Pilate, le fils, en font autant, à la suite des événements que voici. La patricienne Valérie aimait le peintre Claude qui aimait l'esclave Paula. Or, Claude et Paula sont chrétiens, et se

préparent à être unis en justes noces par le pontife Xyste. La jalousie de Valérie pourrait les perdre; mais les fureurs de la patricienne n'ont d'autres effets que d'ouvrir son âme à l'action de la grâce ; c'est la conclusion inattendue de ce dernier « orage de son été ; » *rorate cœli desuper et nubes pluant Justum !* Paula et Claude vont donc être sauvés ? Non pas; Judas les a trahis, Judas, l'ami de Claude et qui le désigne à la cruauté de Néron par un baiser public ! Arrêté sur l'heure, par le centurion Corneille, le peintre est condamné à être brûlé vif; Paula doit être livrée à un géant nègre, favori de Néron. Mais, par un merveilleux concours de circonstances, la même mort les réunit : au moment où le bourreau fait le geste d'allumer le feu, Paula se précipite dans les bras de Claude, et brûle de la même flamme : les deux fiancés sont eux-mêmes la torche vivante et sublime de leur hymen ! Judas et Ponce Pilate, témoins de leur martyre, se convertissent, Valérie se retire dans une grotte et y consume ses derniers jours dans la prière et dans l'extase : telle Madeleine la pécheresse, à la sainte Baume !

23. — Très intéressants, mais bien mal écrits, les sept « contes de la Grande Armée » qui forment le volume *Du Caire à Moscou.* Les aventures de la petite modiste toulousaine qui fut, en Égypte, la maîtresse de Kléber, après l'avoir été de Bonaparte, ont un parfum de... corps de garde, qui ne sera peut-être pas sans agrément pour de vieux troupiers.

24. — *La Conjuration de Bruges*, ou *la Vie au* XIIe *siècle*, en cinq tableaux, plus un épisode, est d'un style un peu flamand. Il y est question de « la houle profonde qui agitait les flancs » — devinez de quoi ou de qui ? d'un jeune homme ! — Il est vrai que ledit jeune homme était dans une situation à donner « la houle »; il venait de se battre contre trois bandits, dans un bois, et il était ligotté à un arbre. Il est délivré par Drogan dit le Martel, armurier de la ville de Bruges, lequel, à la suite d'événements longuement racontés (415 pages, petit texte), délivra sa ville natale; ou du moins l'arracha au comte Guillaume de Normandie pour la donner, avec la Flandre toute entière, à Thierry d'Alsace. Vous me dispensez de vous dire, n'est-ce pas ? ce qu'y gagnèrent Bruges et la Flandre. Ce ne sont pas des « aperçus » historiques que vous venez chercher ici.

Romans de mœurs. — 25, 26. — Les mauvaises mœurs sont étudiées, — si l'on peut s'exprimer ainsi, — dans deux mauvais livres : *La Femme à l'enfant*, qui nous raconte les tentations qu'un enfant de dix ou douze ans inspire à une jeune névrosée, et les attentats qu'il subit, — et *Nanc, ou le Lit conjugal* qui nous raconte les aventures d'un ménage composé d'un vieux savant et d'une femme frivole. Ce dernier livre, avec son titre et l'illustration de sa couverture, semble plein de

promesses pour certains lecteurs, ceux qui appartiennent à cette espèce d'êtres dont un observateur pénétrant nous apprenait ci-dessus (voir n° 13) qu'ils « ont toujours l'air heureux. » Mais je dois les prévenir charitablement que ces promesses ne sont qu'une « attrappe-nigauds. » Capable de les faire, l'auteur ne l'a pas été de les tenir, et je l'en loue, — mais en le priant de ne plus mériter à l'avenir un pareil éloge, s'il a l'ambition, qu'il semble avoir, d'occuper la critique littéraire et non pas la police des mœurs. — Quant à l'auteur du premier livre, je l'engage, très sérieusement, à se confier aux soins d'un spécialiste, et, si le traitement lui laisse des loisirs, à repasser sa grammaire. Je prie en outre le garçon de bureau de consigner désormais ma porte à « ces espèces » d'écrivains, et, en attendant, de faire désinfecter le parquet.

27. — Et désinfectons notre esprit avec *Terre maternelle*. — *O rus!*... O campagne ! respirons, à pleins poumons les senteurs salubres, bien qu'il s'y mêle, à certaines heures, des odeurs naturalistes. Nous sommes en Auvergne, loin de Paris, où Jean Cayrol est allé étudier la médecine, et d'où il arrive par le train express. Son père, sa mère, son frère, sa belle-sœur l'attendent, et tout près d'eux, un vieil ami, père d'une belle et fraîche jeune fille. Au contact de toutes ces affections familiales, pénétré par l'atmosphère de bonheur et de santé que dégage la terre natale, Jean sent son cœur se dilater et sa vocation s'affermir; il sera médecin de village, il épousera Marie, la fille du vieil ami, il sera un homme utile, simple, et heureux. Mais voici qu'il fait une rencontre fâcheuse et dangereuse, celle d'une coquette. La « terre maternelle » n'en défend point nos fils ! Cette coquette est la fille d'un gros homme, M. Lagarrigue, nouvellement installé dans le pays, et dont on dit tout bas que la fortune, très voyante, a des origines ignominieuses, *O rus!* le long de tes haies parfumées on trouve parfois des choses désagréables! Il est vrai que celle qui s'est déposée ici arrivait de Paris. Jean n'était pas sans connaître les bruits qui circulaient ; mais il n'en était pas ému. Il savait qu'il peut pousser des lys sur un fumier, et Jeanne Lagarrigue lui paraissait un lys, plus élégant, plus capiteux surtout que la grosse pivoine de Marie à laquelle il s'était laissé fiancer. L'erreur faillit lui coûter cher. Pour être agréable au père de Jeanne, il fut impertinent avec le sien propre, il eut des discussions violentes avec son frère, et finalement il se sépara de toute sa famille, voulant être plus libre de travailler à la fortune politique de M. Lagarrigue (lequel briguait le mandat de conseiller général) et à la conquête de Mlle Jeanne. Jusqu'où il aurait poussé son égarement, on ne le sait, lorsqu'il en fut tiré tout à coup par un de ces incidents... comme il s'en produit souvent au théâtre, parfois aussi, avouons-le, à la ville et même à la campagne. Caché dans une pièce voi-

sine du salon Lagarrigue, il s'y entendit traiter d'idiot et de crétin par sa bien-aimée ! Ce fut le coup de foudre, l'autre, celui qui remet le cœur en place et dessille les yeux aveuglés. Il vit, il sut, il crut, il fut désabusé ; il vit qu'en effet il avait été un sot et que les lys qui poussent sur les fumiers ne valent pas les pivoines qui poussent sur la *Terre maternelle* ; il fut désormais acquis à la grande cause de la repopulation des campagnes par de vrais campagnards ! — La démonstration de la thèse contenue dans cette fable n'est pas sans présenter, çà et là, quelques « trous », ainsi que vous avez pu le voir. Mais la fable est si jolie ! et les peintures de mœurs rurales, dont elle est l'occasion, sont si intéressantes ! Et la thèse elle-même est si juste ! Il faut aimer la « terre maternelle, » bien que sa rude beauté ne ressemble pas toujours à ce qu'en ont dit les poètes. *O rus !* ô champs, ô bois, ô vignes, ô villages, terre sans Lagarrigues mâles ou femelles, sans voisins incommodants, sans ouvriers paresseux et voleurs, sans cabarets et sans politiciens, *quando te aspiciam !* si jamais je te vois, ce sera dans un songe, comme dit une autre romance. Mais, telle que tu es, telle que je te vois et qu'il faut te voir, je t'aime ! Et j'aime ceux qui s'efforcent de te faire aimer. Car tu n'es pas seulement la nourricière, tu es l'éducatrice ! Car tu conserves les âmes plus encore que les corps, car nos vertus nationales les meilleures, les plus solides « de même que les grands chênes et les rochers de granit, sont le fruit du sol ! » comme le dit excellemment l'auteur de ce volume.

28. — Encore un tableau champêtre : *Le Courandier*, mais poussé au noir ; encore une idylle, mais tragique ; encore une thèse, mais cette fois absurde. La fille d'un paysan riche s'éprend d'un chemineau, lequel est fils d'une « sorcière » et de père inconnu, mais a une belle barbe et une belle âme. C'est un socialiste doux ! Il prêche la bonne doctrine, et il la prêche d'une voix suave qui fait contraste avec les hurlements sauvages de sa vieille mère. Si on l'écoutait, la paix règnerait dans le pays de Bétique ! Mais on ne l'écoute pas ! On le méprise, on refuse de l'employer aux travaux de la terre, et si un paysan a consenti à le prendre pour berger, c'est qu'il a eu peur de la sorcière et qu'il a voulu se ménager la protection du diable. Toutefois il refuse de lui donner sa fille, — et lui, belle barbe, mais belle âme, il refuse de la prendre un jour qu'elle était venue s'offrir. Rien que la mort n'était capable d'expier un tel forfait, sans parler de tous les autres crimes dont l'accuse la voix publique, comme d'avoir fait geler les pommes de terre, brûler des gerbes, contaminé tous les bestiaux et fait jeter dans un étang un cheval emballé avec la voiture et le voiturier. Tout le pays se soulève contre le malfaiteur, et un coup de fusil l'abat. Morale : la société est à refaire de bas en haut, puisqu'elle est si injuste pour les chemineaux.

29. — Autre preuve que la société est mal faite, qu'elle est malade, qu'il faut porter le fer rouge sur *les Plaies sociales*, c'est qu'elle fait des « Hommes de marbre ! » (C'est le titre de la première des sept nouvelles de ce volume.) Cet homme de marbre était d'abord un homme comme vous et moi, en chair et en os, seulement il avait plus de talent. (Ne vous fâchez pas !) Auteur dramatique, journaliste, poète, il pouvait s'attendre à tous les succès, il y avait un droit absolu, clair, évident. Eh bien ! il n'en eut aucun. « Et voilà pourquoi je hais la bourgeoisie obèse, « nous dit-il lui-même. Mais ce qui l'a changé en homme de marbre, c'est qu'il a vu à Londres une méchante femme voler la fille de son ancien amant, l'initier à la débauche, développer en elle les germes de la tuberculose et repaître son cœur de cette vengeance. « Et voilà pourquoi je suis dégoûté de la société... pourquoi enfin je suis un homme de marbre ! » Et il est évident que l'auteur est un brave enfant.

30.— *De la Coupe aux lèvres* est un roman en partie double et triple. Il y a d'abord l'aventure de Treïokounof avec Mme Rautzoff, celle de Mme Rautzoff avec le comte Chantzeff, celle de la même avec le prince Chastounoff, le mariage de Treïokounof avec Mlle Liévine, et enfin l'aventure inachevée du même Treïokounof avec la princesse Cyra. Est-ce tout ? Je ne crois pas. Mais je sais que de tous ces épisodes, qui semblent disparates et qui, dans tous les cas, ne sont pas dans une dépendance nécessaire les uns des autres, l'auteur a su faire un tableau de mœurs qui est très coloré, très vivant, très intéressant, s'il n'est pas très édifiant. Je ne garantis pas non plus qu'il soit très exact. En voici une brève réduction à la plume. Mme Rautzoff est une de ces femmes qui pénètrent, par effraction, dans le vrai monde, mais n'y sont jamais que tolérées, du moins par les autres femmes. Car les hommes font plus que les tolérer, ils les recherchent, les courtisent, se ruinent pour elles, et quelquefois les épousent. Treïokounof s'était ruiné, mais il avait laissé la dame à son mari, qui était le plus digne, le plus respectable des maris trompés. De plus, il s'était marié avec Mlle Liévine, et il avait aimé sa femme. Ce qui ne l'empêcha pas d'aimer ensuite la princesse Cyra et d'essayer de fuir avec elle. Mais entre la résolution et l'exécution, il hésita.

La coupe du plaisir s'arrêta sur ses lèvres

pour des motifs... que démêle très bien le psychologue russe. Quand ils se mettent à faire de la psychologie, nos amis, ils n'en font pas à moitié. On a dit de notre Bourget, qu' « il coupait les cheveux en quatre » les Bourget de là-haut les coupent en huit. De son côté, Mme Rautzoff, pour se consoler du départ de son Ulysse, travailla à se faire aimer par 'hantzeff, un très haut personnage de la Cour ; elle y réussit. Elle visa

alors à se faire épouser, et elle allait y réussir lorsqu'un accident arriva : Chantzeff mourut. Changeant aussitôt son fusil d'épaule, si j'ose dire, elle visa le prince Chastounoff, et l'abattit à ses pieds. Divorcée d'avec Rautzoff, elle devint princesse Chastounoff. Mais Chastounoff n'ayant pas les grâces d'aveuglement de Rautzoff, elle fut très malheureuse. Elle fut même battue, et battue si fort qu'elle en mourut. Deux fois la mort était intervenue entre la coupe et les lèvres de la pécheresse, une première fois brisant la coupe, une deuxième fois fermant les lèvres.

31. — De Russie, descendons en Suisse, avec *Albin,* au canton d'Uri. Nous sommes en 1789 ; les guerres que la Suisse eut à soutenir pendant la Révolution française vont tenir une grande, trop grande place dans le dénouement de cette histoire, qui est cependant toute psychologique. C'est l'évolution d'une âme, son ascension de la vie simplement instinctive à la vie morale, sous l'influence et par le secours d'un curé catholique. Albin avait eu pour père un paysan révolté contre les lois de son pays, qui avait vécu comme une bête fauve dans sa chaumière, jusqu'au jour où, ayant assassiné un garde, il fut pendu. Et c'est le fils de cet homme, repoussé déjà par ses compatriotes, dont le curé entreprend de faire un être social et un chrétien. L'œuvre fut longue et eut des interruptions fréquentes. L'âme de ce primitif était droite mais violente, et ne prenait pas aisément l'habitude de gouverner ses passions. Vers l'âge de dix-huit ans, alors qu'il était déjà depuis longtemps le serviteur et l'élève du plus doux des maîtres, il rencontra une bohémienne qui lui plut et s'enfuit avec elle dans la montagne. Les paysans lui firent la chasse et voulaient se défaire de lui. Le curé le sauva encore une fois, continuant à avoir confiance, et sa confiance ne fut pas trompée, puisque, peu d'années après, Albin se battit contre les Français comme un lion — discipliné, — et, en même temps, fit preuve d'une intelligence si vive et si pratique, qu'il devint le chef de sa commune. — Ce jour-là le curé put chanter son *Nunc dimittis.* — A cette étude psychologique sont joints des détails abondants, ingénus sur la vie, ingénue aussi, des habitants de la montagne à la fin du XVIIIe siècle.

32. — Aimez-vous la Bretagne ? On en a mis partout. Vous la retrouverez dans *l'Ile d'épouvante.* Elle est la même que dans les innombrables livres qu'elle a déjà inspirés ; c'est la même île d'Ouessant, dont on nous a déjà dit souvent : « Qui voit Ouessant, voit son sang ! » C'est le même *suroît*, la même mer, avide des vies humaines, le même ciel gris, en deuil de tous les naufragés, les mêmes marins que la mort n'effraie pas, les mêmes Yvonne et les mêmes Jannik, Carmfivurck, Mac'haïdik amoureux, violents et naïfs. Il n'y a que le talent de l'auteur qui diffère, et encore je n'en suis pas sûr ! Je me borne —

pour aujourd'hui — à donner acte à celui-ci de l'envoi de son volume.

.33. — Car il faut se borner si je veux arriver à la fin de mon pensum trimestriel. Voici les *Silhouettes irlandaises ;* j'ai essayé d'en lire quelques pages. Il y a là une foule de gens dont on ne sait rien, qui vont, viennent, vous parlent de leurs affaires comme s'ils vous quittaient d'hier, mais aux confidences de qui on ne peut parvenir à s'intéresser (*On*, c'est moi et deux ou trois amis que j'ai appelés à mon aide). Tout ce que nous avons le droit de dire, c'est que ces Irlandais parlent un français assez correct. Ajoutons, pour être juste, que le volume est très bien imprimé et joliment cartonné.

Romans a thèse. — 34. — Et de même, je puis vous dire tout de suite que que *le Même Problème* est un volume compact, en papier carton, qu'il a une épaisseur de 1000 pages, bien qu'il n'en compte que 376, et qu'il pèse un kilo, moins soixante-cinq grammes. Pourrai-je avoir pour le contenu la même précision que pour le contenant ? Hélas ! C'est un roman sociologique, et de plus métallurgique et électrique, et de plus philosophique et théologique. Et c'est, encore de plus, un roman prophétique ; l'action se passe dans l'avenir, à je ne sais quelle date du XXIe siècle. Je me récuse, pour cause d'incompétence, — et aussi pour cause de défiance à l'égard des conclusions de l'œuvre, quelque logiques qu'elles puissent être. — J'ai déjà dit, à propos d'autres œuvres du du même genre prophético-logique, que la logique appliquée à l'histoire future, c'est-à-dire aux mouvements de la liberté humaine, me paraissait aussi sûre que la logique appliquée à la direction des vents. Il y a cependant des météorologistes distingués ! L'auteur de ce livre serait-il du nombre ? Je trouve à la page 264 les lignes suivantes : « Je suis persuadé que l'inégalité des richesses, après comme avant le socialisme, restera *le même problème*. Le socialisme a créé une égalité, la platitude dans le médiocre. Spencer avait touché du doigt la contradiction (entre les théories et la pratique des socialistes sur la question de la coopération). Il n'y a plus de congrégations en France, mais la France est devenue un monstrueux couvent»... Eh! eh! il me semble que ce n'est pas mal « envoyé ! » Si la partie narrative du livre est négligée et négligeable, les dissertations en sont soignées et non indignes d'attention ; il y a de la vigueur !

35. — De la vigueur ! M'en restera-t-il assez, au bout des trente-quatre numéros de cet article, pour parler comme il conviendrait d'*Un Divorce*, une des meilleures œuvres de M. Paul Bourget, l'un « des plus grands livres » et des plus grands succès de l'année ? L'illustre auteur y soutient, et y démontre l'idée qui faisait déjà le fond doctrinal de *l'Étape* : ce n'est pas l'*individu*, c'est *la famille* qui est la base de la société ; les intérêts individuels y doivent toujours être subordonnés et, au besoin, sacrifiés, aux intérêts familiaux. Or, en ce

qui concerne le mariage, les intérêts familiaux, et, partant, des intérêts sociaux, en réclament impérieusement l'indissolubilité ; il peut arriver que les intérêts individuels en souffrent, qu'importe? Périsse l'individu plutôt que la famille! C'est la loi, la même qui oblige le soldat à se faire tuer dans le rang, la même qui oblige le passager d'un navire pestiféré à subir la quarantaine, la même qui préside à toutes les phases et gouverne toutes les fonctions de l'organisme social.— Que cette idée soit exprimée, répétée, développée directement dans *Un Divorce*, et avec une puissance toujours renouvelée par la variété des aperçus et l'étendue des informations, c'est ce qu'il est inutile d'apprendre à ceux qui connaissent le goût ancien de M. Bourget pour les dissertations et sa ferveur nouvelle pour la sociologie. Et voici par quelle « action » il essaie de la rendre sensible à l'imagination et au cœur. M. Darras, un honnête homme et un savant, mais un athée, a cru pouvoir constituer une famille en dehors de la loi du mariage indissoluble; il a épousé une divorcée, aussi honnête femme qu'il est honnête homme ; longtemps il a pu croire qu'il avait réussi. Il a pour lui l'indulgence et même l'approbation du monde où il fréquente (c'est à peine si le cercle de ses relations s'est rétréci) ; une fille lui est née, la petite Jeanne, qui est charmante, et que, par condescendance pour les préjugés de Mme Darras, il laisse élever religieusement; le fils de sa femme, Lucien, né du premier mariage, est devenu son fils et lui a voué la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance. Il est aimé, il aime; il est le plus heureux des époux, le plus heureux des pères.

Que manque-t-il au foyer qu'il a fondé pour être solide? Il lui manque d'être assis sur un fondement qui ne soit pas ruineux, sur le respect de la loi sociale, de la loi vivante, éternelle, immuable. Il l'est uniquement sur la légalité, qui se distingue trop souvent du droit et des lois de la vie, ne fût-ce que par le défaut de fixité. Le sable de la mer est moins mouvant! c'est pourquoi l'édifice construit sur elle par Darras va craquer au moindre choc. Or il en reçoit deux, coup sur coup, et qui ne sont pas des moindres.

Le premier lui vient de l'intérêt individuel qui, dans son intérieur même, se soulève contre l'autorité familiale et refuse de s'y subordonner. Arrivé à l'âge d'homme, Lucien veut épouser une femme que ses parents jugent indigne de lui, — non sans raison, certes, puisqu'elle est fille-mère et anarchiste; Lucien n'en persiste pas moins dans sa résolution. Non seulement il ne tient aucun compte du jugement de sa famille, mais il lui refuse même le droit de juger. J'entends, dit-il à peu près, faire pour moi ce que vous avez fait pour vous; vous n'avez pas sacrifié l'intérêt de votre amour aux intérêts sociaux; je ne veux pas sacrifier le mien, et, si vous insistez, je vous dirai à vous, monsieur,

que vous n'êtes pas mon père! et à vous, ma mère, que vous n'êtes pas mariée! — Je grossis, en les résumant, et je rends grossières les paroles du jeune révolté, mais pour vous en faire sentir et mesurer toute la valeur, soit logique, soit dramatique. La scène est poignante, et même violente ; mais l'argumentation est pitoyable, comme l'est si souvent celle de la passion. Ce n'est pas parce que ses parents lui en auront donné l'exemple, que Lucien aura le droit d'être un individualiste, ni parce qu'il leur aura reproché leur faute qu'il aura le droit de la commettre. Au surplus, ce n'est pas au nom de l'intérêt général qu'ils s'opposent à son mariage, c'est au nom de l'intérêt le plus particulier et le plus individuel, puisque c'est celui de Lucien lui-même; cet individualiste déclamatoire n'est qu'un « serin, » s'il s'imagine immoler à son amour le bien de tous; il n'y immole ou ne risque d'y immoler que le sien propre. — Enfin, et il est peut-être inutile de le dire, si ses injures brisent le cœur et ébranlent le « foyer » de M. et de Mme Darras, elles ne nous prouvent pas, à nous, que le foyer des divorcés soit le seul où les enfants font pleurer leur père et leur mère — pour cause de sot mariage ou d'autres sottises.

Ce qui achève d'ébranler le foyer des Darras et le fait même tomber en poussière, c'est le réveil du sentiment religieux dans l'âme de Mme Darras. Elle avait été élevée en chrétienne; elle avait dû entendre dire dans sa paroisse, aux publications dominicales des mariages, que « l'Église n'accepte pas, n'a jamais accepté, n'acceptera jamais le divorce! » Mais elle l'avait oublié, ou du moins elle avait cru, sous des influences diverses et passagèrement victorieuses, qu'elle pourrait l'oublier sans préjudice pour son bonheur. La femme avait pu se faire cette illusion ; la mère ne le peut plus. Sa petite Jeanne va faire la première communion ! Ne l'accompagnera-t-elle pas à la sainte table? Se séparera-t-elle de sa fille, dans ce grand acte et, par suite, dans tous les actes de la vie religieuse et morale? Et si elle ne veut pas se séparer de sa fille, lui sera-t-il possible de ne pas se séparer de M. Darras? N'y a-t-il pas moyen de rester mère, sans cesser d'être épouse? « Que faire, mon Père? — va-t-elle demander au P. Euvrard, un saint religieux, dont elle a entendu vanter par M. Darras lui-même, la valeur intellectuelle (il est membre de l'Institut); — ne puis-je pas négocier avec Rome, et, en attendant, ne puis-je pas rester dans la communion des saints, tout en restant hors de l'Église? » Les termes dont elle se sert sont moins nets; la question est aussi naïve, sans être invraisemblable pourtant; les âmes en détresse comme la sienne, en posent bien d'autres, et de plus étonnantes! Le membre de l'Institut y répond comme aurait pu le faire un simple curé de campagne, et comme Mme Darras savait très bien d'avance qu'il répondrait : Impossible! (Il y met cependant moins de brièveté ;

c'est lui qui expose, dans une forme d'ailleurs très émouvante, tous les arguments sociologiques contre le divorce). On devine à quels déchirements est en proie désormais cette âme qui ne peut plus se tromper sur elle-même. Ce drame intérieur, le psychologue qu'est M. Bourget nous en découvre les plus intimes, les plus secrètes douleurs, avec la tranquille cruauté d'un clinicien, ouvrant le lit d'une malade. Et plus implacable encore comme logicien, il ne lui donne pas de dénouement, parce que de pareils drames ne comportent pas de dénouement qui soit à la fois logique et réparateur. Seul le mariage religieux pourrait mettre fin au martyre de la divorcée redevenue croyante ; mais ce mariage, impossible tant que survit le premier mari, reste impossible encore après sa mort (qui survient au cours des évènements) tant que le second mari restera identique à lui-même, un incroyant convaincu ; M. Darras ne peut céder aux « préjugés » de sa femme qu'en prenant pour lui les tortures dont il la délivrerait. Si c'est elle qui cesse d'être une victime, c'est lui qui le sera. Alors, quoi ? Reste la séparation, la fuite hors du domicile commun qui ne peut plus être le domicile conjugal ; ne serait-ce pas là un dévouement, ou du moins la fin des remords, sinon la fin de la souffrance ? La pauvre Mme Darras essaie de ce moyen désespéré ; elle s'évade, en emportant sa fille. Mais elle n'échappe pas à la logique, aux conséquences de sa faute : M. Darras a le droit légal de reprendre sa fille. Et il menace d'en user ; si sa femme ne rentre pas chez lui, il y fera rentrer Jeanne, et il l'élèvera selon ses principes à lui, en commençant par supprimer la première communion ! « Que faire, ô mon Père ? que devenir ? Mes devoirs de mère priment-ils mes devoirs de femme ? M'est-il permis de rentrer ? » C'est encore au P. Euvrard qu'elle a recours. Si le Père Euvrard n'eût été qu'un théoricien, il aurait pu être bien embarrassé, — à moins qu'il ne l'eût pas été du tout, la réponse doctrinale à la nouvelle question de sa pénitente étant écrite dans tous les manuels. *Non licet !* Mais il a peut-être le droit de se récuser comme théoricien — (les théologiens de carrière en décideront), — d'écarter Mme Darras du tribunal de la pénitence, qui ne peut connaître de son cas, que pour condamner, et chez lui, dans son cabinet de travail, toute question de *licéité* mise à part et réservée, de parler en homme indulgent et pratique. Ainsi fait-il. Il conseille à Mme Darras, de « rentrer, » espérant et permettant d'espérer qu'elle pourra un jour, plus tard, avoir raison des résistances de M. Darras, le conduire devant un prêtre, et mettre fin au conflit de devoirs qui désole son âme. En attendant, elle est prisonnière de son divorce. Qu'elle subisse sa peine !

Et cette fois il est bien démontré qu'en dehors du mariage chrétien, il n'y a point de bonheur... pour une chrétienne. Sans doute, la démonstration n'apprendra rien aux chrétiens, ni aux autres. Mais elle

les impressionnera tous profondément. Jamais peut-être M. Bourget n'était arrivé à de pareils effets de pathétique, et avec des moyens si simples : pas de coups de revolver, pas de meurtre, pas de vol, pas de mélodrame (comme dans *l'Étape*) rien que la vie ordinaire, et le talent du conteur, du poète « créateur de vie », qui n'est pas ordinaire, et qui dépasse de beaucoup celui du penseur, si éminent déjà. Il est si peu ordinaire, ce talent, qu'il triomphe de tout ce qui pourrait le compromettre. Il y a, par exemple, dans ce roman, un épisode « qui n'en finit pas, » celui de la fille-mère, de ses théories anarchistes, de son éducation, de ses premières et de ses secondes amours, etc., etc. C'est long ! long ! L'œuvre cependant n'en est qu'à peine alourdie. Elle n'en ira pas moins loin dans le succès et dans l'influence. Elle est de celles qui peuvent fortifier les croyants et faire réfléchir les libres penseurs. Un libre penseur qui réfléchit, c'est-à-dire qui pense, est bien près de devenir chrétien. CH. ARNAUD.

JURISPRUDENCE

PHILOSOPHIE DU DROIT. — 1. *Une Nouvelle Conception des études juridiques et de la codification du droit civil*, par ALEXANDRE ALVAREZ. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1904, in-8 de v-234 p., 5 fr. — 2. *La Propriété devant le droit naturel*, par F. DUGAST. Paris, Giard et Brière, 1904, in-12 de 101 p., 1 fr. 25. — 3. *Théorie systématique des droits acquis, conciliation du droit positif et de la philosophie du droit*, par FERDINAND LASSALLE ; trad. par J. BERNARD, J. MOLITOR, G. MOUILLET, A. WEILL, revue et accompagnée d'une préface par CHARLES ANDLER. Paris, Giard et Brière, 1904, 2 vol. in-8 de XXXIV-551 et 684 p., 20 fr.

HISTOIRE DU DROIT. — 4. *La Solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce*, par GUSTAVE GLOTZ. Paris, Fontemoing, 1904, gr. in-8 de XX-624 p., 20 fr. — 5. *La Doctrine de l'absolutisme, étude d'histoire du droit public*, par JOSEPH HITIER. Paris, Rousseau, 1903, gr. in-8 de 228 p., 6 fr. — 6. *La Juridiction du point d'honneur sous l'ancien régime et le Tribunal des maréchaux de France*, par HUBERT PIERQUIN. Paris, A. Picard et fils, 1904, gr. in-8 de XI-163 p., 3 fr. 50.

DROIT CIVIL. — 7. *Traité de droit civil comparé*, par ERNEST ROGUIN. *Le Mariage*. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1904, in-8 de 100 p., 10 fr. — 8. *La Femme dans le ménage, essai critique sur la nature de ses pouvoirs d'après la pratique et la législation contemporaines*, par PIERRE BINET, avec préface de François Gény. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1904, gr. in-8 de XXVIII-339 p., 8 fr. — 9. *Les Droits de la femme mariée sur les produits de son travail*, par GEORGES PERNOT. Paris, Rousseau, 1904, gr. in-8 de VII-269 p. — 10. *Code civil chilien ;* trad. et annoté par HENRI PRUDHOMME. Paris, Pedone, 1904, in-8 de LVI-536 p., 12 fr.

DROIT RURAL. — 11. *Commentaire de la loi forestière algérienne*, par CH. GUYOT. Paris, Layeur, 1904, in-8 de XV-356 p., 7 fr. 50. — 12. *Législation rurale*, par ÉTIENNE JOUZIER. Paris, Baillière, 1904, in-12 de VIII-519 p., 5 fr.

DROIT ADMINISTRATIF. — 13. *L'Année administrative*, par MAURICE HAURIOU, GASTON JÈZE, CHARLES RABANY et ANDRÉ MATER (*année 1903*). Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de IV-664 p., 10 fr. — 14. *Contre la police des mœurs, critiques et rapports*, avec préface du Dr V. Augagneur. Paris, Cornély, 1904, in-12 de XVII-149 p., 1 fr. 50.

DROIT PÉNAL. — 15. *De l'Inconvénient devant la justice française de faire éclater son innocence avant le moment opportun*, par HENRI COULON. Paris, Marchal et Billard, 1904, in-12 de 75 p., 2 fr. — 16. *Au bagne des femmes (Clermont)*, par PAUL DE SÉMONT et CAMILLE GRAMACCINI. Paris, Flammarion, s. d. in-12, de VII-352 p. 3 fr. 50.

Lois d'exception. — 17. *Liquidation en justice des biens des congrégations dissoutes*, par Albin Curet. Paris, Pedone, 1904, in-8 de 208 p., 6 fr. 50. — 18. *Le Congréganiste devant la loi*, par Jean Sturel. Paris, Rousseau, 1904, in-8 de II-261 p., 6 fr.

Philosophie du droit. — 1. — La célébration du centenaire du code civil a suscité, cette année, un grand nombre d'études, d'articles de revue et de journal, où l'éloge a été plus que tempéré par la critique. Presque tous ces travaux aboutissent à cette conclusion, que la législation de 1804 a fait son temps et que l'heure est venue de la refondre, en sorte que le pauvre code, dans le moment même où l'on célèbre sa gloire et sa longévité, pourrait dire, comme ce personnage de comédie : « Dans tout cela, il n'est question que de ma mort ! » Pour beaucoup de ses détracteurs, son premier tort est d'être un code. C'est bien aussi le principal reproche que lui fait un jeune professeur de l'Université de Santiago du Chili, M. Alexandre Alvarez, dans un ouvrage intitulé : *Une Nouvelle Conception des études juridiques et de la codification du droit civil.* « Dans tous les pays où le droit est codifié, dit cet auteur, on remarque une discordance croissante, d'une part, entre les principes inscrits dans les codes et les applications qu'en fait la jurisprudence ; de l'autre, entre ces applications et les besoins sociaux qui naissent de la vie moderne. Le droit n'est plus conforme à l'équité ; il s'oppose même parfois à elle. » Faut-il pour cela renoncer à toute codification ? Ne pourrait-on pas plutôt trouver quelque nouveau système de législation qui s'harmoniserait plus facilement avec les modifications de la vie sociale ? Tel est le problème que s'est posé M. Alvarez et qu'il s'efforce de résoudre avec une réelle érudition et une remarquable sagacité. Il démêle et explique fort bien les influences diverses que doivent exercer, non seulement sur le droit public, mais aussi sur le droit privé, les doctrines démocratiques et socialistes. Nous ne pouvons cependant admettre avec lui que ces influences soient aussi profondes qu'il le prétend, qu'elles puissent aller jusqu'à une transformation complète des rapports juridiques. Le droit n'est pas seulement « une résultante de la vie sociale, un produit de la société dans laquelle il se développe. » S'il « change incessamment », ce n'est que dans ses applications aux faits contingents et transitoires, mais ses principes fondamentaux ne changent pas, et ce sont surtout ces principes qu'il importe de dégager et d'inscrire dans les lois. Comme conclusion de son travail, M. Alvarez propose quatre moyens d'améliorer la codification actuelle. Il demande d'abord que ce soin ne soit pas laissé au législateur seul, qui ne peut y suffire ; qu'un certain pouvoir réglementaire soit accordé aux tribunaux et même aux groupes sociaux et aux associations professionnelles. Il voudrait, en second lieu, que la codification se fît, non plus pour un ensemble de matières juridiques,

mais d'une manière spéciale, pour chaque institution séparée, telle que le mariage, la propriété, le droit des obligations. Il insiste, en outre, pour qu'on légifère en termes généraux et pour qu'une grande liberté d'appréciation soit laissée aux juges. Enfin, il approuverait l'établissement de lois spéciales pour certaines régions déterminées, et voudrait même qu'il fût permis aux tribunaux de prendre, dans les limites de leur ressort, certaines mesures conformes aux intérêts du pays où ils siègent. Ces différentes réformes tendent également à rompre avec le système d'absolutisme et d'uniformité qui a prévalu depuis la Révolution, et nous croyons qu'en effet elles pourraient donner d'heureux résultats; mais ne sont-elles pas aussi en contradiction avec le socialisme, auquel M. Alvarez accorde trop libéralement le droit d'inspirer les nouvelles conceptions de la législation future ?

2. — Dans une petite étude intitulée : *La Propriété devant le droit naturel*, M. Dugast, qui se qualifie d' « ancien professeur de philosophie », prédit que « le socialisme vaincra, parce que ses revendications concordent avec la justice et avec la nature raisonnable de l'homme. » Ce triomphe de la justice ne paraît pourtant pas l'enthousiasmer, car plus loin il écrit : « On socialisera par l'expropriation violente sous forme de révolution, ou par la confiscation déguisée sous des formes légales. Et puis, voyez-vous la propriété collective administrée et répartie par des hommes ou des groupes politiques comme ceux qui se disputent sous nos yeux l'exploitation du pouvoir et des avantages sociaux ?... Dans l'état moral actuel, un régime qui mettrait la vie des hommes à la merci des intérêts, des préférences et des antipathies, des caprices et des convoitises de pareilles gens, ferait de la société une arène pour toutes les discordes et pour toutes les violences, où il n'y aurait pas de place pour l'honnêteté ni pour la dignité ! » En vue de prévenir une telle calamité, M. Dugast voudrait faire admettre que la propriété n'est qu'un droit d'usage temporaire, dont la durée devrait être limitée par l'État. Tout capital devrait être tenu pour remboursé par son revenu après une certaine période. M. Dugast oppose à notre taux légal de cinq pour cent (aujourd'hui quatre pour cent), qu'il trouve excessif, celui de la loi des Douze Tables, qui n'était que de un pour cent. Mais il oublie que le taux de la loi des Douze Tables se comptait par mois et non par an. Ceci n'est qu'une inexactitude historique ; M. Dugast erre encore plus gravement, à notre avis, lorsqu'il dénie au droit de propriété son caractère de perpétuité et le met à la discrétion de l'État : les socialistes ne demandent rien de plus pour justifier tout leur système.

3. — M. Dugast reconnaît pourtant l'existence d'un droit naturel, antérieur au droit de l'État, et en cela il se sépare des socialistes. Pour ceux-ci, c'est la loi seule qui crée le droit. La conséquence est que le

législateur peut faire tout ce qu'il veut, et qu'à son égard il n'y a pas de droits acquis. Mais alors il faut rompre ouvertement avec le principe, maintes fois proclamé par la Révolution, que la loi ne doit pas avoir d'effet rétroactif. « Nulle puissance humaine ni surhumaine, s'écriait Mirabeau, ne peut légitimer un effet rétroactif. » Ferdinand Lassalle, qui était un juriste, a compris qu'il y avait là une grave objection contre l'introduction des réformes socialistes, et il a écrit un gros ouvrage pour mesurer et délimiter, en quelque sorte, la portée de cette objection. C'est cet ouvrage, publié en 1861, qui vient d'être traduit en français, d'après la deuxième édition allemande, sous le titre de *Théorie systématique des droits acquis*. M. Charles Andler, dans l'Introduction qu'il a mise en tête de l'édition française, estime que ce livre est, avec celui de Proudhon sur *la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, « le seul livre systématique où le socialisme ait déposé sa pensée juridique. » A vrai dire, dans les deux volumes compactes dont se compose l'ouvrage, il y a peu de socialisme. L'auteur y adopte et y développe une théorie de Savigny d'après laquelle il n'est de droits acquis que ceux qui proviennent d'un acte de volonté individuelle de l'ayant-droit. Cette théorie restreint beaucoup trop la vraie notion du droit, et il est assez curieux, comme M. Charles Andler en fait la remarque, que ce soit le chef de l'école historique qui l'ait fournie aux doctrinaires du socialisme. Mais, pour toute école qui nie l'existence d'un droit naturel, la notion des droits acquis ne peut être que très incertaine. Que le droit se forme lentement dans la conscience des générations successives, comme le soutiennent les traditionalistes, ou qu'il résulte immédiatement de la conscience générale représentée par l'État, comme le veulent les rationalistes, il n'en est pas moins, dans les deux hypothèses, la résultante de l'état social, et dès que la conscience générale est réputée avoir changé, le droit par cela même est également modifié. « Nul individu, dit Lassalle, n'a le droit d'exiger que quelque chose forme le contenu de l'esprit commun, que quelque chose soit loi. Mais chaque individu a le droit le plus entièrement acquis de demander que ce qui forme le contenu de l'esprit commun soit et existe aussi pour lui personnellement. » Or, c'est le législateur seul qui a qualité pour dégager « le contenu de l'esprit commun », d'où il résulte qu'aucun droit acquis ne peut être opposé au législateur. Lassalle lui-même cependant recule devant une conséquence aussi absolue. Se rattachant à la distinction de Savigny entre les droits dont l'acquisition provient d'un acte volontaire ou présumé volontaire, lesquels doivent être respectés, et ceux qui résultent d'une qualité que l'individu ne s'est pas donnée à lui-même, lesquels seraient à la discrétion du législateur, Lassalle cherche et discute les applications de cette distinction dans les principales matières du droit privé ; il

est conduit ainsi à l'étude du droit successoral romain, et il s'y attarde tellement que ce sujet remplit à lui seul tout le second volume de l'ouvrage. Considérée au point de vue historique et juridique, cette étude est loin d'être sans valeur. L'auteur y donne parfois un peu trop carrière à son imagination ; il prête aux anciens Romains des idées subtiles qui n'ont peut-être pas été les leurs. Mais on lui doit cette justice qu'il a aperçu et montré, même avant Fustel de Coulanges, l'étroite corrélation qui exista dans l'ancienne Rome entre le droit familial et la religion.

Histoire du droit. — 4. — Il serait difficile de trouver un ouvrage plus achevé et plus documenté sur l'ancien droit hellénique que celui que vient de publier M. Gustave Glotz et qui a pour titre : *La Solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce.* « En tout pays, nous dit M. Glotz, il faut s'attendre à voir le droit naître et grandir, selon une expression chère à Ihering, comme un végétal. » C'est cette évolution du droit dans l'ancienne Grèce, et plus spécialement à Athènes, que le savant professeur d'histoire du lycée Louis-le-Grand a tenté de suivre et de décrire, en s'aidant de toutes les indications qu'il a pu recueillir dans Homère d'abord, et ensuite dans tous les poètes, les orateurs et les historiens de l'antiquité. « Le droit a ses époques », a dit Pascal. A son origine, il est purement familial. C'est de cette première époque que part M. Glotz. Elle ne peut être connue que par les souvenirs qu'en ont conservés les légendes et les épopées. Les hommes vivent encore sous le régime patriarcal. Avant d'appartenir à la cité, ils appartiennent à ce groupe qu'on appelait à Rome la *gens*, en Grèce le γένος. Longtemps peut-être la terre resta indivise entre les membres du γένος ; mais en Grèce, dès les temps homériques, on constate l'existence de la propriété individuelle. C'est le γένος qui réprime les fautes de ses membres, par le fait de son chef, lequel, d'ailleurs, dans les cas graves, ne statue qu'après avoir pris l'avis de tous les membres du groupe. La justice qui s'exerce ainsi est la θέμις. On la distingue de la δίκη, qui a pour but de régler les conflits entre les membres des γένη différents, et qui relève de la cité, là où la cité est déjà constituée. Tous les membres du même γένος sont solidaires : si l'un d'eux a subi une injure, tous les autres sont tenus de la venger. Le sang appelle le sang : la loi du talion doit s'appliquer, à moins que la famille de la victime ne soit amenée, par raison et par intérêt, à se contenter d'une indemnité. Cet accord est souvent imposé aux adversaires, soit par l'opinion publique, soit même par la juridiction sociale, quand celle-ci est assez forte pour se faire obéir. Des tarifs de composition, analogues à ceux des lois barbares, s'établirent dans les cités grecques : témoin, la loi de Gortyne. « Les Grecs, dit M. Glotz, ont eu le même point de départ que les autres peuples de la souche aryenne ; mais ils ont parcouru plus vite les grandes étapes de la civi-

lisation. » Chez eux s'est vérifiée également la loi formulée par Herbert Spencer : « Le déclin de la responsabilité familiale et le progrès de la responsabilité individuelle concordent avec le changement qui fait passer l'organisation sociale du régime où l'unité de composition est la famille au régime où l'unité de composition est l'individu. » La coutume qui a le plus favorisé cette transition, suivant M. Glotz, est celle de l'abandon noxal. Il fut admis de bonne heure qu'une famille pouvait échapper à la responsabilité d'un crime en expulsant de son sein le criminel. La servitude ou l'exil deviennent ainsi le juste châtiment du coupable. L'idée religieuse de la souillure encourue par celui qui a versé le sang contribua aussi puissamment à tempérer la fureur des vengeances privées ; le meurtrier, qui pouvait attirer la colère des dieux sur la cité, était considéré comme un danger public. Le peuple, à défaut de la famille, exigea son expulsion ; il dut comparaître devant le tribunal des géroutes, se justifier ou se voir condamner à l'expatriation. Une inscription d'Olympie semble prouver que la loi assurait certaines garanties à l'accusé. Ainsi s'établit la juridiction criminelle, qui ne fut d'abord exercée que par les nobles. Mais les anciennes familles disparurent ou se désorganisèrent ; le peuple, enrichi par le commerce, voulut participer au gouvernement ; il exigea que les coutumes fussent consignées par écrit. Un travail de codification s'opéra, au VIIe et au VIe siècle avant Jésus-Christ, dans la plupart des cités. Le premier législateur d'Athènes fut Dracon. Si ses lois furent impitoyables, elles laissèrent du moins subsister la justice familiale concurremment avec celle de l'État. C'est même là ce qui explique, suivant M. Glotz, que Dracon n'ait pas institué de peine contre le parricide : la répression de ce crime était laissée à la famille. Avec Solon, au contraire, tout crime devient un attentat contre l'ordre social. Le γένος, dès lors, cesse d'avoir sa place dans la constitution ; tout Athénien peut s'élever par son mérite jusqu'aux premières magistratures. Dans le droit privé, on fait honneur à Solon d'avoir établi le droit de tester ; mais le testament était certainement connu bien avant lui : la vraie réforme de Solon a consisté à permettre aux testateurs de choisir librement leur héritier, même en dehors du γένος. Solon limita aussi les droits du père à l'égard des enfants et décida que les obligations ne pourraient plus s'exécuter sur la personne du débiteur et des membres de sa famille. Cette dernière innovation, qui supprima dans le droit commun le principe de la solidarité familiale, est citée par Aristote comme la plus importante des réformes soloniennes. Non moins importante cependant et plus bienfaisante encore, peut-être, fut la loi qui autorisa tout citoyen à demander la réparation du tort fait à autrui. Par cette loi, tout Athénien fut en quelque sorte invité à courir à la défense du faible opprimé et de la justice violée ; la personnalité de

l'individu s'affirma et la solidarité s'étendit à toute la cité. A l'époque classique, on peut encore signaler des différences profondes entre les villes aristocratiques, où les γένη ont conservé leur organisation, et les villes démocratiques, où l'individu compte de plus en plus pour sa valeur propre. Mais Athènes se distingue entre toutes par ses progrès dans la voie de la justice et de la civilisation. La peine de mort, celle de l' « atimie » ou du bannissement perpétuel, qui atteignaient autrefois les enfants et les proches parents du condamné, tendent à devenir personnelles. La confiscation des biens cesse, au IVe siècle, d'aggraver la condamnation capitale ; elle accompagne seulement le bannissement et contribue à faire substituer cette peine plus douce à la peine de mort. Cette disparition progressive de la responsabilité collective dans le droit criminel d'Athènes est d'autant plus remarquable qu'elle s'accordait mal avec les croyances traditionnelles, qui tendaient au maintien de la solidarité familiale et de la reversibilité des châtiments sur les enfants. Si la thèse, très brillamment soutenue par M. Glotz, est exacte, Athènes aurait mérité la prééminence entre toutes les cités de l'Hellade, non seulement par les chefs-d'œuvre de l'art et de la littérature, mais aussi par les conceptions élevées de son droit.

5. — « Le droit a ses époques », répétions-nous tout à l'heure après Pascal, et il est vrai aussi que chaque siècle se fait son droit, conforme à son génie et à ses institutions. C'est le droit public du « grand siècle » que M. J. Hitier a choisi pour sujet d'une très intéressante étude historique intitulée : *La Doctrine de l'absolutisme*. Cette doctrine se résume en deux idées : le Prince et l'État ne font qu'un, et la puissance du Prince est illimitée. Si ces principes obtinrent l'adhésion des plus grands esprits, si Bossuet s'en fit le défenseur dans son livre de *la Politique tirée de l'Écriture sainte*, il ne faut pas croire que ce fut par pure flatterie envers le Roi ni par la fascination qu'exerçait la puissance et la gloire de Louis XIV. « En théorie comme en pratique, dit M. Hitier, le triomphe de la monarchie absolue n'a pas été quelque chose de brusque, mais bien au contraire quelque chose de longuement préparé ; il a été le terme d'une évolution. Pendant plusieurs siècles, la France s'est acheminée lentement, mais sûrement vers l'absolutisme ; les institutions et les hommes s'y sont peu à peu façonnés. Le jour où les règles du régime ont été arrêtées et codifiées, le jour où le dogme (l'expression est exacte, car il s'agit là d'une sorte de religion) a été promulgué, les esprits étaient prêts à l'acte de foi qui leur était demandé. » M. Hitier expose d'abord les arguments invoqués à l'appui de la thèse. Le principal est tiré du texte de saint Paul disant que tout pouvoir vient de Dieu. On sait que cette parole avait déjà suscité de nombreuses controverses au moyen âge. D'après saint Thomas et Suarez, elle signifie seulement que le pouvoir est une institution voulue de Dieu et non

pas uniquement une création de l'homme : on en force le sens lorsqu'on en tire cette conséquence que la souveraineté est donnée aux rois immédiatement par Dieu et indépendamment du consentement des peuples. Loin que la thèse du droit divin soit la doctrine orthodoxe de l'Église catholique, elle a été souvent invoquée par les rois et par les légistes contre l'autorité du Pape. Outre l'argument religieux que nous venons de rappeler, on a fait valoir encore à l'appui de cette thèse ce que M. Hitier appelle des arguments secondaires, tirés de l'intérêt général, de l'indivisibilité de la souveraineté et de l'idée de prescription. On a essayé aussi d'en limiter les conséquences par une distinction entre le pouvoir absolu et le pouvoir arbitraire. Mais, quelque effort que l'on fasse pour apporter un tempérament à cette doctrine, elle n'en a pas moins pour effet de faire du Prince l'arbitre absolu des intérêts du peuple, et elle lui permet de tout entreprendre au nom de la raison d'État. M. Hitier montre les applications que le système de l'absolutisme a reçues dans les faits. Si Louis XIV ne s'était pas cru en droit de déroger même aux lois fondamentales du royaume, il n'eût pas osé demander au Parlement la légitimation de ses bâtards. C'est aussi en s'autorisant de son pouvoir absolu qu'il supprima les états généraux, annihila les droits de remontrance du Parlement, s'immisça dans la juridiction ecclésiastique et dans les questions dogmatiques, écarta systématiquement la noblesse des grandes charges de l'État, supprima les libertés locales et organisa la centralisation administrative. La monarchie absolue aboutit à la négation de la liberté de conscience par la révocation de l'édit de Nantes, à la négation de la liberte individuelle par l'abus des lettres de cachet et la pratique des évocations et des jugements par commissaires, à la négation du droit de propriété par la prétention au domaine éminent sur toutes les terres du royaume. On a signalé avec raison l'identité du principe de la monarchie absolue avec le communisme : si tout est à la discrétion du Roi, tout doit être aussi à la discrétion de la Nation, qui maintenant a succédé au Roi. « Remplacez, dit fort bien M. Hitier, le mot *Roi* ou le mot *État* par celui de collectivité et vous aurez la formule du socialisme le plus récent, de celui qui, en même temps, se pique d'être le socialisme scientifique. »

6. — On s'exposerait toutefois à être injuste envers l'ancien régime si l'on oubliait que la pratique y a été souvent fort différente de la théorie. Cette observation nous est suggérée par l'étude que M. H. Pierquin, a consacrée à *la Juridiction du point d'honneur sous l'ancien régime et le Tribunal des maréchaux de France.* Les anciens édits contre le duel étaient formidables : ils condamnaient les duellistes à la peine de mort, à la confiscation de la moitié de leurs revenus pendant dix ans, à la dégradation de noblesse pour eux et

pour leurs descendants. Dans l'édit de 1643, le Roi fait serment par le Dieu vivant de n'accorder aucune lettre de grâce, et, par l'article 23, il fait prêter serment au secrétaire d'État de ne point signer de lettres de grâce et au garde des sceaux de n'en point sceller. Lors de son sacre, en octobre 1722, Louis XV jura, à son tour, sur les saints Évangiles de ne point pardonner les duels. Mais les duels n'en furent pas moins très fréquents au XVIIe et au XVIIIe siècle, et Voltaire n'a pas craint de dire qu'il était mort plus de gentilshommes français de la main des Français eux-mêmes que de celle des ennemis. Bien que la répression du duel consommé ressortît des tribunaux criminels, une juridiction spéciale avait été instituée pour les prévenir, arrêter les duellistes, apaiser leurs différents et assurer leur punition, en cas de désobéissance. C'était le tribunal des maréchaux de France, et dans les provinces les lieutenants ou commis des maréchaux. Or, aucune juridiction ne fut jamais plus complaisante envers ses justiciables. « MM. les maréchaux, écrit d'Audiguier, dans son *Traité du vray et ancien usage des duels*, accordant une querelle, louent la franchise et le courage de ceux qui se sont portés sur le pré. » Juridiction privilégiée, prononçant des peines jugées honorables et non infamantes, elle excita plutôt le zèle des duellistes. Son action semble avoir été complètement inefficace ; comme celle du guet pour la police des rues, elle ne se produisait jamais qu'après l'affaire. En fait, le duel était rarement puni. M. Pierquin part de là pour conclure que toute répression sérieuse du duel est impossible et qu'on doit attendre la disparition de cette coutume du progrès des mœurs et non de la législation. Cependant, si le duel est criminel, on est forcé d'admettre, ce semble, que la loi doit l'interdire, et de fait un certain nombre de lois modernes le rangent au nombre des délits.

Droit civil. — 7. — Aujourd'hui que les relations entre les peuples sont si faciles et si multipliées, la connaissance du seul droit de son pays ne suffit plus au jurisconsulte : il doit au moins posséder quelques notions générales sur les principales législations étrangères. Bien que cette nécessité de l'étude du droit comparé se soit fait sentir déjà depuis longtemps, le *Traité de droit civil comparé*, que va publier M. Ernest Roguin, sera le premier ouvrage de ce genre qui aura paru en France. Cet ouvrage, nous dit l'auteur, est le fruit d'une vingtaine d'années d'enseignement à l'Université de Lausanne. Il comprendra une dizaine de volumes, dont chacun sera consacré à une partie importante du droit civil. Le premier paru concerne le mariage. Il est divisé en cinq parties, qui traitent des principes généraux, des fiançailles ou promesses de mariage, de la conclusion du mariage, des droits et devoirs respectifs des époux, du divorce et de la séparation de corps. M. Roguin insiste principalement sur la législation française

et la législation allemande, et il s'en tient à la comparaison des lois des principaux États du monde chrétien, sauf quelques informations sur le divorce chez les juifs et chez les musulmans. En cette matière du mariage, il fait une large place au droit canonique, dont il rapporte les solutions d'après l'ouvrage de M. Esmein. A la suite de l'étude de chaque question, il indique ordinairement la tendance de la majorité des législations. Ainsi, à propos des fiançailles, il constate que leur force obligatoire est toujours allée en s'affaiblissant ; toutefois le code civil allemand et le projet du code civil suisse étendent assez loin les conséquences pécuniaires de la violation des promesses de mariage. Au cours de son livre, M. Roguin signale encore : le progrès marqué du mariage civil, qui, dans la plupart des États, comme en France, doit précéder le mariage religieux ; la tendance à reconnaître plus de droits et d'indépendance à la femme mariée ; l'extension, même dans les pays catholiques, de l'institution du divorce ; le maintien de la séparation de corps, en concurrence avec le divorce ; la consécration légale, dans plusieurs pays, d'une séparation conventionnelle des époux ; l'admission, dans les lois ou dans la jurisprudence, d'un plus grand nombre de causes de divorce et de séparation ; la suppression de toute dépendance de la femme après la séparation de corps. M. Roguin s'abstient le plus souvent d'apprécier les dispositions législatives ; cependant il se montre partisan des solutions les plus libérales et toujours très respectueux des droits de la conscience chrétienne.

8. — Il est de mode, depuis quelques années, de disserter et d'épiloguer sur les droits respectifs des époux dans le mariage. Nos pères, plus pratiques et moins raffinés, n'y regardaient pas de si près. Après avoir posé le principe de la prééminence du mari, ils laissaient les époux s'arranger entre eux. M. Pierre Binet, dans un livre d'ailleurs très intéressant, reproche aux rédacteurs du code de n'avoir pas défini le rôle domestique de la femme, de n'avoir pas dit qu'elle est chargée des soins intérieurs du ménage. Auraient-ils donc dû dire aussi que c'est la femme qui met au monde les enfants ? Jusqu'où faut-il pousser la manie de la réglementation ?... Lorsque la femme fait les menues emplettes quotidiennes la jurisprudence la considère comme investie d'un mandat tacite du mari pour obliger la communauté. M. Binet trouve que cela ne suffit pas, et il voudrait qu'elle fût dotée par la loi d'un pouvoir propre. Mais tout pouvoir propre accordé à la femme serait autant de retranché à l'autorité du mari. Or, cette autorité est ou n'est pas. Si le mari est le chef de l'association conjugale, c'est lui, en toutes choses, qui doit avoir le dernier mot. Au surplus, tous les textes qu'on voudra n'empêcheront pas beaucoup de maris de se comporter comme des tyrans et beaucoup d'autres de laisser leur femme, suivant l'expression triviale, « porter la culotte. »

Il est vain et puéril de vouloir à tout prix légiférer sur ce qui échappe à toute législation. Sauf ces réserves, nous devons à la vérité d'ajouter que *la Femme dans le ménage*, par M. Binet, est une excellente monographie. Elle se divise en trois parties. La première contient une étude très complète de la théorie du mandat domestique de la femme, d'après la jurisprudence française. La seconde fait connaître les dispositions du code civil allemand et du projet de code civil suisse, qui accordent expressément à la femme ce que les auteurs allemands appellent la *Schlusselgewalt* ou pouvoir des clefs, c'est-à-dire le droit de représenter la société conjugale pour les besoins du ménage. Sous ce rapport, la femme allemande paraît un peu mieux partagée que la femme française ; cependant, ce n'est là qu'une apparence, car, au témoignage de M. Ernest Roguin, bien placé pour en juger, « nulle part la femme mariée n'est en fait plus indépendante qu'en France ; en Allemagne spécialement, les mœurs ne lui laissent absolument pas la même liberté. » Enfin, dans une troisième partie, M. Binet expose la réforme qu'il voudrait voir adopter et qui est considérable : elle consisterait à donner à la femme l'administration et la disposition des biens de communauté, l'administration et la disposition des biens du mari, la jouissance et l'administration de ses propres biens « dans le cercle d'action domestique. » Comme ce cercle d'action, pour la majeure partie des ménages, embrasse toute la vie conjugale, nous nous demandons quel champ d'action et quelle part d'autorité resteraient au mari.

9. — C'est aussi de l'intérêt des femmes que s'est préoccupé M. Georges Pernot dans sa remarquable thèse de doctorat qui traite des *Droits de la femme mariée sur les produits de son travail.* On sait que les économistes et les jurisconsultes ont cherché depuis longtemps un moyen de remédier à l'abus de l'autorité maritale dans les ménages d'ouvriers ; on voudrait éviter que le mari, comme chef de la communauté, pût toucher et dissiper les salaires de sa femme. Un certain nombre de projets ont été proposés ; l'un même a déjà été voté en 1896 par la Chambre des députés : ils ont ceci de commun qu'ils confèrent tous à la femme le droit de recevoir elle-même ses salaires. A ce droit de toucher, la plupart ajoutent le droit de conserver et de placer les sommes qui ne seront pas absorbées par les besoins du ménage ; il en est même qui autorisent la femme à se constituer un pécule personnel en dehors des biens de la communauté. M. Georges Pernot repousse ce dernier système, qui aboutirait à ce résultat singulier que le produit du travail du mari devrait se partager entre les époux, tandis que le produit du travail de la femme lui resterait propre. En conséquence, M. Pernot se rallie aux propositions qui tendent à réserver seulement aux femmes exerçant un métier ou un

commerce séparé l'administration de leurs gains et épargnes. Les limites très précises qu'il assigne à cette réforme la rendent fort acceptable, et néanmoins on peut encore se demander si elle n'offrirait pas plus d'inconvénients que d'avantages. Préoccupé de l'effet que pourrait avoir dans la classe ouvrière une innovation de ce genre, M. Pernot a pris soin de consulter quelques grands industriels, et leurs réponses n'ont pas été toutes favorables. Voici notamment celle de M. Gaston Japy : « Une loi séparant le gain du mari et celui de la femme serait mauvaise. Le mari boirait plus facilement son gain ; la femme se verrait forcée souvent de donner son argent, et le ménage serait plus en désaccord qu'avant la loi. »

10. — M. Henri Prudhomme, l'un des principaux collaborateurs de la collection de codes étrangers qui se publie chez Pedone, vient encore de traduire pour cette collection le *Code civil chilien*. Ce code, promulgué en 1855, a été préparé et rédigé par le jurisconsulte Andrès Bello, qui a su fondre en un tout homogène et original les éléments qu'il a tirés de l'ancien droit chilien, des *Seites Partidas* espagnoles et du code civil français. Le code chilien a eu dans l'Amérique latine une influence considérable et méritée. Plusieurs États se le sont approprié presque textuellement, et il est actuellement en vigueur dans la Colombie et l'Équateur. A la suite de ce code, qui comprend 2524 articles, M. Henri Prudhomme donne aussi la traduction d'un certain nombre de lois qui s'y rattachent, notamment de la loi de 1884 sur le mariage civil.

Droit rural. — 11. — M. C. Guyot vient de publier un *Commentaire de la loi forestière algérienne* du 21 février 1903. Depuis longtemps l'application du code forestier en Algérie a soulevé de vives réclamations de la part des indigènes. Habitués qu'ils étaient à jouir très librement des forêts et à y conduire leurs troupeaux, ils ne pouvaient supporter qu'impatiemment une réglementation sévère, que l'administration elle-même était impuissante à faire respecter. Il a donc fallu reconnaître qu'une législation spéciale était nécessaire, en cette matière, pour l'Algérie. On avait d'abord songé à une loi qui aurait seulement apporté quelques correctifs au code de 1827; on s'est ensuite décidé à opérer une refonte générale de ce code en faveur de la colonie. Par un rare privilège, les 190 articles que comprend la loi forestière algérienne ont été votés à la Chambre et au Sénat sans aucune discussion : le projet, présenté sous le ministère Méline, a été seulement étudié et amendé dans les commissions. Cette loi n'en est pas moins, au témoignage de M. Guyot, « un monument remarquable, dans lequel des hommes de bonne foi se sont appliqués à concilier, aussi heureusement que possible, des intérêts contraires, à savoir, le maintien de la forêt, l'essor de la colonisation et les habitudes séculaires des populations algériennes. » Bien qu'elle reproduise dans beaucoup de ses articles les

dispositions du code de la métropole, elle s'en éloigne principalement dans la règlementation des droits d'usage et dans les prescriptions destinées à conjurer les dangers d'incendie. Elle régit d'ailleurs, comme le code forestier, les bois de l'État et ceux des communes et aussi, dans une certaine mesure, ceux des particuliers. Le commentaire de M. Guyot s'adresse d'abord aux agents de l'Administration des eaux et forêts ; mais il peut offrir aussi de l'intérêt pour les colons, les exploitants et les propriétaires de bois en terre algérienne.

12. — La collection de l'*Encyclopédie agricole* qui se publie à la librairie Barrière, sous la direction de M. G. Wery, vient de s'enrichir d'un nouveau volume : *La Législation rurale*, qui a pour auteur M. É. Jouzier. Tout en restant dans les limites d'un manuel très élémentaire, ce livre contient des notions assez précises sur tous les sujets qui intéressent plus spécialement les cultivateurs. L'auteur l'a divisé en quatre parties. La première comprend un aperçu de l'organisation des pouvoirs publics et un exposé des principes généraux du droit. Dans la seconde partie, consacrée aux droits réels, il est traité de la propriété, de l'usufruit, des servitudes et de tous les droits qui s'exercent sur le sol, tels que la chasse, la vaine pâture, l'affouage. La troisième partie traite des obligations ou droits de créance ; elle donne les règles des différents contrats usités dans les campagnes et y ajoute l'explication des causes qui peuvent engager la responsabilité du cultivateur : accidents du travail, dommages occasionnés par les animaux domestiques, par le gibier, etc. Enfin la quatrième partie est réservée à diverses matières administratives et en premier lieu aux impôts qui incombent au cultivateur. L'auteur, toutefois, a omis de parler des impôts indirects sur les vins et l'alcool, ce qui nous paraît une lacune. Il traite ensuite de l'expropriation pour cause d'utilité publique, des associations syndicales, de la voirie, du régime des eaux, de la pêche et de la police rurale. En somme, ce volume n'est pas seulement un résumé de cours, destiné aux élèves des écoles d'agriculture ; c'est un bon manuel juridique du cultivateur. Une table alphabétique permet de le consulter facilement sur les difficultés qui peuvent se présenter dans la pratique.

Droit administratif. — 13. — *L'Année administrative* est le titre d'une nouvelle publication périodique qui paraîtra désormais chaque année sous la direction de MM. Maurice Hauriou et Gaston Jèze, professeurs des Facultés de droit, et Charles Rabany, chef de bureau au ministère de l'intérieur, avec M. André Mater, comme secrétaire de la rédaction. Le premier volume, qui comprend 664 pages, a paru en 1904 et se réfère à l'année 1903. Il est divisé en cinq parties. Dans la première intitulée : *Doctrine*, se trouvent diverses études sur des questions à l'ordre du jour. M. L. Michoud recherche d'après quels principes doit avoir lieu la dévolution du patrimoine des personnes

morales en cas de suppression de leur personnalité. Il démontre que, dans la grande majorité des cas, la théorie si répandue qui assimile les biens de la personne morale supprimée à des biens vacants et sans maître est inadmissible. La personne morale, quand elle n'a pas disposé elle-même de ses biens, soit dans ses statuts, soit dans un acte postérieur, laisse des successeurs naturels : son actif doit ou être partagé entre les associés, ou être absorbé par une personne morale plus étendue, ou être attribué à une association de même nature que celle qui a disparu. Le rôle de l'État ne doit donc pas consister à s'emparer de ces biens en vertu des dispositions générales sur les biens vacants, mais à assurer leur transmission, dans des conditions régulières et conformes à leur destination. M. Moreau rend compte ensuite, dans un long et savant mémoire, de l'opération administrative de l'assainissement de Marseille, l'une des plus grandes entreprises de travaux publics du XIXe siècle. M. Léon Chéreau traite des formalités qu'exige l'établissement des distributions collectives d'eau, de gaz et d'électricité. Nous remarquons encore une étude, non signée, sur les conditions auxquelles une instance pour excès de pouvoir, devant le Conseil d'État, peut être transformée en instance du contentieux ordinaire. La seconde partie du volume est une revue de la jurisprudence administrative au cours de l'année écoulée : les arrêts n'y sont pas reproduits sans ordre, comme dans les recueils de jurisprudence ordinaires, mais classés et commentés suivant un certain plan. Vient ensuite, dans la troisième partie, ce que les éditeurs, appellent « la chronique des faits administratifs de l'année » : c'est l'historique des principaux actes du gouvernement et de l'administration pendant l'année précédente. Cette chronique a pour auteur M. André Mater. Elle contient, sur les matières qui ressortissent des différents services publics, beaucoup de renseignements intéressants. Dans les questions toutefois qui touchent au clergé et aux congrégations, nous avons le regret de constater que l'auteur se départit quelquefois de l'impartialité qui conviendrait à une publication dont le premier devoir est de ne froisser aucune conviction. M. Mater paraît trouver encore trop douces les lois de persécution ; il reproduit, en l'approuvant, le fameux jugement du président Magnaud qui flétrit comme de grands criminels les religieux expulsés et les catholiques qui leur donnent asile ; il approuve aussi les propositions Meunier et Massé, qui tendent à frapper, pendant un certain nombre d'années, les congréganistes sécularisés, de l'incapacité d'enseigner et de remplir aucune fonction paroissiale. Enfin, il dénature l'attitude de la Cour romaine dans la question des demandes d'autorisation et reproche au cardinal Gotti d'avoir engagé les congrégations à tromper le gouvernement, lorsqu'il leur rappela dans ses instructions que, tout en acceptant la juridiction épiscopale, elles ne pouvaient cesser de

dépendre au spirituel de leurs supérieurs généraux et du Pape. Si nous croyons devoir relever ces incorrections, c'est parce que nous souhaitons, dans l'intérêt même de l'utile publication qu'est l'*Année administrative*, qu'elles ne se reproduisent pas dans les volumes suivants. Elles détonnent d'autant plus que l'ouvrage s'adresse aux hommes de toutes les opinions. Dans la quatrième partie, qui comprend des comptes rendus bibliographiques d'ouvrages relatifs à l'administration, nous remarquons la collaboration de professeurs des Universités catholiques.

14. — *Contre la police des mœurs* est le titre sous lequel la branche française de la Fédération abolitionniste internationale a fait paraître le compte rendu de sa dernière assemblée générale, tenue, le 6 juin 1903, sous la présidence de M. Yves Guyot. La police des mœurs est-elle nécessaire ? On sait que la Fédération abolitionniste soutient le contraire. C'est une question qui relève surtout des médecins, mais d'après M. Augagneur, maire de Lyon et médecin lui-même, comme on sait, qui a écrit la Préface du volume, il ne faut pas s'en rapporter à tous les médecins : « Le médecin est trop fréquemment un spécialiste, fort habile spécialiste, c'est entendu, mais étroitement confiné dans *sa partie*, ne voyant rien au-delà du cercle restreint de ses occupations, s'exagérant l'importance de son métier, aussi incapable d'une vue d'ensemble, aussi plein de suffisance que tel rond-de-cuir vieilli dans les besognes stériles de la bureaucratie. » M. le docteur Augagneur est vraiment bien dédaigneux pour les pauvres confrères qui ne sont pas, comme lui, des révolutionnaires arrivés. Quoi qu'il en soit, la question dont il s'agit est de grave importance, et l'on trouvera dans les discours prononcés à l'assemblée de 1903 par M. Yves Guyot, Mme Avril de Sainte-Croix, MM. le docteur Queyrat, Charles Wagner, de Meuron et Francis de Pressensé tous les arguments qui tendent à la suppression de « ce cloaque qu'on appelle la police des mœurs. »

Droit pénal. — 15. — M. Henri Coulon vient d'écrire une excellente petite brochure sur *l'Inconvénient devant la justice française de faire éclater son innocence avant le moment opportun* : c'est le titre de la brochure, et il est parfaitement juste. Dans notre législation actuelle, celui qui a été condamné au criminel et qui, ensuite, parvient à faire reconnaître son innocence, a le droit d'obtenir une indemnité ; mais celui qui, poursuivi, arrêté, détenu pendant de longs mois, réussit à se justifier et évite ainsi un jugement, ne peut réclamer aucune réparation. Le droit à des dommages-intérêts n'est ouvert que si une condamnation a été prononcée ; de telle sorte que l'accusé qui, au cours de l'instruction, se procure la preuve péremptoire de son innocence, doit, s'il veut être indemnisé du préjudice qu'il a subi, céler soigneusement cette preuve et ne la produire qu'après qu'il

aura été condamné. M. Henri Coulon proteste avec véhémence contre un système aussi illogique. Il cite de nombreux exemples d'erreurs déplorables, dont quelques-unes même sont des erreurs volontaires, commises par des magistrats, car toutes les épurations auxquelles la magistrature a été soumise ne l'ont pas rendue infaillible, bien au contraire ! M. Coulon demande que les magistrats puissent être rendus responsables de leurs fautes lourdes et surtout de celles qu'ils commettent sciemment. Jamais réforme n'a été plus nécessaire. Mais ce n'est pas seulement pour les magistrats qu'il faut la poursuivre, c'est pour tous les fonctionnaires. Et pour les magistrats il y aurait encore quelque chose de plus à demander : que des conditions d'aptitude et de moralité soient mises à leur recrutement. Aujourd'hui la faveur, la politique et l'intrigue président seules à leur nomination ; là est la racine du mal. Il vaut toujours mieux prévenir que réparer, et le premier moyen de prévenir les erreurs judiciaires serait de ne confier le pouvoir redoutable de juger qu'à des hommes capables et honnêtes. Si M. Henri Coulon, comme il l'annonce, poursuit la campagne qu'il a entreprise, il aurait grand tort de laisser dans l'ombre cette face de la question.

16. — M. Camille Gramaccini a été pendant huit ans le directeur de la maison centrale de Clermont, qui était réservée aux femmes jusqu'au moment de sa suppression, en juin 1903, époque à laquelle toutes les détenues de Clermont ont été transférées à Rennes. Nous avons donc, dans le livre qu'il a écrit en collaboration avec M. Paul de Sémant : *Au bagne des femmes*, une description exacte, documentée, illustrée de nombreuses reproductions phototypiques, de l'organisation et de la vie intérieure d'une maison pénitentiaire spéciale aux femmes. Et il n'est pas inutile d'indiquer que la maison de Clermont recevait, derrière les noires murailles du vieux donjon où elle était installée, toutes les condamnées du ressort de la cour de Paris dont la peine dépassait un an de prison, sans en excepter les plus grandes criminelles, car l'on sait que pour les femmes la peine des travaux forcés elle-même se subit dans les maisons centrales. Toutes les variétés de la femme coupable, depuis celle qui tue et qui empoisonne jusqu'à la proxénète, qui soutient « n'avoir fait de mal à personne », passent ainsi sous nos yeux. Est-il besoin de dire quel intérêt un pareil tableau offre au psychologue, au sociologue ou même au simple observateur ? Ce tableau a, de plus, le mérite d'être rare, presque unique, car jusqu'ici les maisons centrales de femmes ont été très peu accessibles aux regards indiscrets. Cette fois, du moins, la fenêtre est bien ouverte : les auteurs ne se dissimulent aucune des turpitudes que recèle ce réceptacle de tous les vices et de tous les crimes dont ils nous offrent la description. Heureusement, pour l'honneur de l'humanité, qu'en con-

traste avec ce spectacle répugnant, ils nous montrent aussi l'essaim des sœurs de charité qui planait comme un vol d'anges au-dessus de cette pourriture. L'Administration, nous disent-ils, avait su trouver d'admirables gardiennes en ces religieuses, qui partent — tristes elles-mêmes d'abandonner leur œuvre — en emportant le regret de tous, y compris celui de la majorité des détenues. » Malheureusement l'Administration sera privée désormais de leur précieux concours, comme elle a dû déjà se priver des services d'un aumônier attaché à la prison même et qui fût resté si l'on n'avait consulté que le désir de la majorité des prisonnières. S'il est vrai, comme l'assurent MM. de Sémant et Gramaccini, que le régime pénitentiaire a fait en France de très grands progrès depuis quarante ans, n'est-ce pas une criminelle folie que de renoncer aux éléments qui ont contribué à ces progrès ?...

Lois d'exception. — Sous quelle rubrique pourrions-nous ranger les ouvrages qui traitent des nouvelles lois contre les congrégations ? Ces lois sont incontestablement des lois d'exception; c'est le terme qui les caractérise le mieux au point de vue juridique.

17. — M. A. Curet s'est fait le commentateur de l'article 18 de la loi du 1er juillet 1901, relatif à la *Liquidation en justice des biens des congrégations dissoutes*. Le sujet est assez grave et assez vaste pour remplir tout un volume. M. Curet l'a traité avec méthode et clarté. Il examine successivement dans quel cas il y a lieu à liquidation, quels biens doivent être compris dans la liquidation, comment est nommé le liquidateur et quelles sont ses fonctions. Il traite ensuite des actions en reprise ou revendication, de la réalisation de l'actif et de son attribution. Ce volume, annoté de la jurisprudence, peut être utile même aux membres des congrégations et à leurs défenseurs, bien que l'auteur soit plutôt leur ennemi. Dans toutes les questions douteuses, il prend généralement le parti qui leur est le moins favorable. Sur la question notamment de savoir ce que deviendra l'actif, s'il en reste, après le paiement des dettes et des charges, M. Curet reconnaît bien que ni la Chambre ni le Sénat n'ont voulu en prononcer la confiscation au profit de l'État; n'osant aller jusqu'au bout de leur œuvre d'iniquité, ils se sont rabattus sur le fameux amendement Lhopiteau, devenu au Sénat l'amendement Guérin, qui se borne à décider que « l'actif net sera réparti entre les ayants droit. » Quels ayants droit? Les religieux, ce semble, qui ont constitué cet actif; l'État, seulement dans le cas où il se trouverait l'héritier de l'un d'eux par droit de déshérence. Dès l'instant que l'actif net doit être « réparti », il ne doit pas être attribué tout entier à l'État. Et pourtant M. Curet soutient que l'État doit le prendre comme bien vacant et sans maître. Si la loi ne l'a pas dit, c'est qu'elle a voulu « sauver la face », mais son esprit doit imposer cette solution aux tribunaux. Ce sera une spoliation, si l'on veut, mais ce sera aussi

un châtiment, une juste peine pour ces criminels d'un nouveau genre qui ont eu l'audace de se dévouer à l'instruction des enfants, au service des pauvres et des malades sans la permission du gouvernement... Ainsi raisonnent les jurisconsultes du Bloc. Tandis qu'autrefois aucune peine ne pouvait être infligée que par une loi, aujourd'hui il n'est même pas besoin d'une loi pour appliquer à toute une classe de citoyens la plus odieuse de toutes les peines!...

18. — Rien ne vaut pour stigmatiser ces iniquités que de rappeler à ceux qui les commettent leurs anciennes doctrines et leurs vieilles professions de foi. C'est ce que fait, avec beaucoup d'à-propos, M. Jean Sturel, dans son livre consacré également à la question des congrégations, *le Congréganiste devant la loi*. « Point de loi d'exception contre le prêtre, le jésuite, le congréganiste : liberté pour tout le monde... » Qui parlait ainsi ? — M. Combes. « Ni de ma part, ni, j'en suis convaincu, de la part d'aucun des membres qui siègent sur les mêmes bancs que moi, ne s'élèvera la prétention de faire revivre des lois répressives de la liberté des associations religieuses. » Cette déclaration est de M. Brisson... Voilà ceux qui ont, non seulement retiré aux religieux toute liberté d'association, mais qui en ont fait de véritables parias ! Dans son intéressante Introduction historique, M. Sturel nous dit ce qu'était sous l'ancien régime la mort civile du religieux. Elle se comprenait dans un temps où les vœux monastiques étaient reconnus par la loi et où les congrégations jouissaient d'importantes immunités. Mais aujourd'hui la loi prétend ignorer les vœux monastiques, et elle n'en frappe pas moins ceux qui les font d'une série d'incapacités et de déchéances qui, par un révoltant anachronisme, font revivre contre le congréganiste la mort civile d'autrefois. Les incapacités et déchéances qui pèsent sur le congréganiste depuis la loi de 1901 l'atteignent à la fois dans sa liberté individuelle, dans sa liberté de conscience, dans son droit de propriété et dans sa capacité contractuelle. On trouvera dans l'ouvrage de M. Sturel tout le détail de cet horrible réseau. Et quand on songe que les hommes qui osent infliger un tel traitement à leurs concitoyens sont ceux-là mêmes qui se réclament sans cesse de la « Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, » on est bien forcé de reconnaître qu'il n'est pas de contradiction dont ne soit capable la nature humaine quand elle se laisse conduire par la haine et par le fanatisme.

MAURICE LAMBERT.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Saint Irénée* (IIe *siècle*), par A. DUFOURCQ. Paris, Lecoffre (collection *Les Saints*), 1904, in-12 de II-203 p., 2 fr. — 2. *La Bienheureuse Jeanne de Lestonnac* (*1556-1640*), par l'abbé R. COUZARD. Paris, Lecoffre (collection *Les Saints*), 1904, in-12 de 220 p., 2 fr. — 3. *Le R. P. Louis-Joseph des Robert, missionnaire de la Compa-*

gnie de Jésus en Chine (1712-1760), par l'abbé Louis Carrez. Nancy, Crépin-Leblond, 1903, in-8 de 115 p. — 4. *Un Grand Apôtre du Canada originaire de l'Angoumois. Le R. P. J.-B. de la Brosse, né à Jauldes (Charente), mort à Tadoussac (Saguenay)*, par l'abbé Alexandre Chambre. Jauldes, chez l'auteur, s. d. (1904), in-8 de xix-363 p. — 5. *Une Religieuse réparatrice d'après son journal et sa correspondance*, par Mme S. S. Paris, Perrin, 1904, in-16 de xvii-368 p., 3 fr. 50. — 6. *Sœur Agnès de la Croix, de la Congrégation des gardiennes adoratrices de l'Eucharistie dites sœurs de Saint-Aignan.* Orléans, imp. Pigelet, 1904, in-8 de 337 p., avec 2 portraits, 3 fr. — 7. *La Révérende Mère Thérèse de Jésus, supérieure de l'Abbaye-aux-Bois*, par C. de Lamiraudie. Abbeville, Paillart, 1904, in-8, de xiii-224 p., 2 fr. 50.— 8. *La Vie d'une âme. Louis Gauthier, diacre du diocèse de Nevers.* Nevers, Mazeron, 1904, in-12 de x-210 p., 2 fr. — 9. *Vie intime de Pie X*, par Albin de Cigala. Paris, Lethielleux, 1904, in-12 de 384 p., 3 fr. 50.

1. — La personne et l'œuvre de *Saint Irénée*, évêque de Lyon, dominent les trois ou quatre générations qui ont vécu après saint Jean. C'est à saint Irénée qu'aboutit le développement du christianisme au cours du IIe siècle, comme c'est sous l'influence de ce saint que se dénoua la crise décisive où se fixe sa constitution au début du IIIe siècle. De là l'exceptionnel intérêt que présente l'histoire du vieil évêque lyonnais. M. Dufourcq, qui s'est distingué par d'autres travaux sur les premiers siècles chrétiens, a écrit cette vie avec l'érudition la plus renseignée. Dans son Introduction il fait un tableau de maître du « Monde romain et du monde chrétien au IIe siècle. » Le premier chapitre est consacré à la christianisation du monde romain — au Gnosticisme et au christianisme; le deuxième, à la Personnalité de saint Irénée; le troisième, à la Polémique d'Irénée; les quatrième, cinquième et sixième, à la Doctrine de saint Irénée. La Conclusion a pour objet la « Place d'Irénée dans l'histoire chrétienne. » En voici le résumé : 1° Saint Irénée a tué le gnosticisme; 2° Saint Irénée a fondé la théologie chrétienne; 3° Parallèle entre saint Irénée, saint Paul et saint Jean. Viennent ensuite de savants appendices : l'un sur les manuscrits grecs du grand traité de saint Irénée qui ont disparu — quant aux mss. latins, c'est-à-dire à la reproduction latine, on en connaît seulement 19, d'après Loofs, — sur les études peu nombreuses relatives à saint Irénée, — sur les fragments que publia M. Pfaff, professeur protestant de Tübingen, des œuvres du saint évêque de Lyon (1715). Ces fragments rappelaient bien les idées et la manière de saint Irénée. Mais on s'aperçut bientôt que ces textes, d'après un ms. de Turin disparu, étaient un habile pastiche de saint Irénée, auquel Pfaff avait prêté ses propres théories. Dans l'appendice IV, M. Dufourcq établit que, comme Irénée, Marcel d'Ancyre envisagea l'économie du salut d'un point de vue essentiellement historique; celui-ci lie étroitement l'Incarnation de Dieu et la déification de l'homme si bien qu'il en vient même à détruire la personnalité du Fils et à ressusciter le sabellianisme. Selon M. Loofs, Irénée et Marcel dépendent d'une source commune qu'Irénée combine avec les idées des apologistes.

« N'est-ce pas, remarque M. Dufourcq, Marcel d'Ancyre plutôt qui combine avec les idées d'Irénée les théories de Praxéas »? (p. 192). Tout cela pour indiquer le soin pris de la partie doctrinale et érudite.

2. — Comme S. Irénée, *la Bienheureuse Jeanne de Lestonnac* ne s'occupa point de théologie spéculative, mais de théologie pratique : la direction des âmes par l'éducation. Elle était la nièce de Montaigne et avait vu avec une infinie douleur sa mère embrasser le calvinisme. Ainsi elle fut mêlée à toute l'agitation religieuse de la fin du XVIe siècle. Après vingt-quatre ans d'un mariage heureux, mère d'une nombreuse famille, elle résolut un jour de fonder, dans son pays de Guyenne, un ordre religieux. Ce qu'elle se proposait particulièrement, c'était de donner à la jeunesse féminine des maîtresses capables de les préserver de l'hérésie. A l'heure actuelle, deux ans après sa béatification, ses religieuses, dites de Notre-Dame, sont au nombre de deux mille huit cents, élevant près de vingt mille jeunes filles dans soixante dix-sept maisons répandues dans les deux mondes. Cette vie qu'a écrite M. l'abbé Couzard est une page éloquente de l'histoire des congrégations que la tourmente disperse. L'auteur était sur place et bien à même de recueillir tous les documents ; il les a mis en valeur avec science et agrément.

3. — Ce fut la Chine que choisit pour champ d'action le *R. P. Louis-Joseph des Robert.* C'est là qu'il sema le grain évangélique au XVIIIe siècle. L'historien de sa vie ouvre son livre par la généalogie du vaillant missionnaire. Puis il expose le départ en Chine, l'état de la mission française, en 1739, l'extension du christianisme au Hou-pé, les travaux des missionnaires sur le Hou-Yang et surtout ceux du R. P. des Robert. Nous avons enfin un intéressant chapitre sur le supériorat du R. Père à la résidence française du Saint-Sauveur à Péking. Celle-ci, malheureusement, n'existe plus; son église, dite du Saint-Sauveur, fut détruite en 1827; une autre la remplaça, qui fut inaugurée en 1867. Mais toute la résidence fut cédée, en 1885, pour être réunie aux jardins impériaux. Une nouvelle résidence fut bâtie, un peu plus tard, au nord de l'ancienne, et la cathédrale, reconstruite aux frais du gouvernement, fut consacrée le 9 décembre 1888. Nous avons donc là des documents de première valeur sur l'histoire du christianisme en Chine au XVIIIe siècle en même temps qu'une phase importante de l'histoire des missions des jésuites dans ces contrées désolées, où chaque prêtre du Christ doit être prêt à toute heure à la gloire du martyre.

4. — *Le R. P. de la Brosse* fut également un courageux missionnaire qui évangélisa le Canada. Sa vie, si belle, a été reconstruite par M. le curé de Jauldes, pays natal du héros. Celui-ci commença ses études chez le curé de son village ; il les termina au collège des jésuites d'Angoulême, d'où il entra au noviciat de Bordeaux, pour y faire ses

études théologiques et recevoir les ordres. Ses supérieurs l'envoyèrent au Canada, qui devait passer bientôt sous la domination anglaise. Malgré la suppression de la célèbre Compagnie, le P. de la Brosse continua d'évangéliser les Canadiens restés Français par le cœur, les mœurs, la religion et la langue. Il a résumé quelques-unes de ses années de travaux de mission en des notes latines que M. Chambre a utilisées; elles sont bien captivantes, quoique trop courtes. Il écrivit encore quelques ouvrages de philologie appréciés des connaisseurs et quelques sermons d'apôtre. Son nom est toujours aimé et vénéré dans les vallées de Saint-Jean, sur les côtes du Labrador, de Cacouna à la Gaspésie et dans le Nouveau-Brunswick, de Québec à Montréal, dans le Saguenay et la Nouvelle-Écosse. Au Canada il est considéré comme un saint et un bienfaiteur de la lointaine patrie, et l'église de Tadoussac, où repose sa cendre, est un centre de pèlerinage populaire. L'auteur de cette admirable vie y a travaillé avec un zèle et un bonheur rares. L'ouvrage se divise en trois parties : la première montre ce que fut autrefois et jusqu'à ce jour le pays d'origine du missionnaire; la seconde a pour objet sa famille; la troisième raconte son existence de dévoûment à l'Église canadienne.

5. — L'histoire de cette *Religieuse réparatrice* offre un réel contraste avec celle d'un missionnaire. Sa courte vie est simplement angélique, tant il y a de pureté, de générosité, d'immolation dans cette jeune âme qui effleura à peine notre terre fangeuse et égoïste. Elle s'appelait Marie-Anne Bazin et était la nièce de M. René Bazin, qui a voulu écrire, de sa plume si fine, une préface à ce livre singulièrement émouvant. « Marie-Anne, dit-il, s'était résolue à souffrir pour réparer les fautes des hommes. Pour l'amour de ceux qui ne la connaîtront jamais, elle commence par laisser ceux qu'elle aimait. Elle a noté dans ses cahiers qu'elle supposait ne jamais être lus par d'autres qu'elle-même, tous les regrets qu'il faut vaincre. » Entrée au noviciat des réparatrices, cette enfant qui a tant souffert et pleuré pour quitter sa mère, ses sœurs, ses frères, affamée de sacrifice, demande à Dieu de lui enlever les consolations spirituelles dont elle est favorisée. Cette recluse nous apparaît aussi comme une conquérante d'âmes. Elle tomba malade ; peu à peu toute œuvre extérieure devint douloureuse, impossible à cet organisme épuisé, à cette âme ardente qui avait rêvé, après son noviciat, de partir pour les lointaines missions. Elle quitta la France pour la dure terre d'exil. A peine arrivée, elle mourut dans la fleur de ses vingt-quatre ans. Un prêtre qui l'a dirigée dans la voie royale de la Croix disait d'elle : « Quelle immense carrière n'a-t-elle pas parcourue en quelques années ! C'était une enfant, mais une enfant savante dans la douleur, l'infirmité, l'humiliation, l'amour. »

6. — *Sœur Agnès de la Croix* sera également un parfum de vertu

pour quiconque lira cette vie d'effacement, de souffrance, de dévoûment, d'amoureuse résignation aux plus cruelles épreuves. L'auteur, qui a voulu conserver le voile de l'anonymat, a composé son livre avec une extrême délicatesse et une simplicité charmante. Il suit sœur Agnès durant les premières années des espiègleries enfantines ; puis c'est l'entrée généreuse au couvent, la radieuse première communion ; il considère ensuite la céleste jeune fille, l'appel irrésistible de Dieu, la vie religieuse, le postulat, le noviciat, la seconde année de probation, le lien si doux de la profession perpétuelle, la directrice admirée et aimée, la maladie dernière, la mort dans le baiser du Seigneur Jésus.

7. — D'un style gracieux, bien qu'un peu trop orné, cette vie de la *R. Mère Marie-Thérèse de Jésus*. Pendant près de trente ans, elle fut la supérieure distinguée et chérie de l'Abbaye-aux-Bois. « Elle était partout par son influence bénie, mais si cachée qu'elle ne s'imposait nulle part ; son action atteignait tout, même les coins les plus reculés, les fibres les plus ténues ; maîtresses de classes comme sœurs converses, pensionnaires comme externes, toutes agissaient sous son impulsion, sans trop s'en rendre compte bien souvent. Sa vie est presque un demi-siècle de l'histoire de l'Abbaye-aux-Bois, de cette histoire dont la succession un peu lente fait qu'aujourd'hui n'est pas autre chose qu'hier et que demain sera fait des évènements d'aujourd'hui. Cependant arrivent les tragiques circonstances qui jettent les paisibles religieuses de l'Abbaye aux quatre vents du ciel, comme de pauvres colombes apeurées. C'est la Commune; ce sont les lois récentes les chassant de leur sanctifiant asile. Pour faire le portrait de la Mère Marie-Thérèse il fallait avoir vécu près d'elle, avoir suivi de près comme de loin cette existence immolée pour en dire les beautés rayonnantes, surtout les merveilles voilées. Aussi est-ce une enfant de l'abbaye qui a composé ce livre avec une filiale affection qui a été loin de nuire à sa rigoureuse exactitude.

8. — C'est encore l'histoire d'une vie cachée celle du jeune diacre *Louis Gauthier*. Aussi est-ce avec raison que l'auteur anonyme l'intitule : *La Vie d'une âme*. Aucune action d'éclat; l'existence pure, ardente, d'un séminariste. Pour ses intimes, sa famille et ses amis, ce portrait fut esquissé. Il fera beaucoup de bien aux élèves du sanctuaire, aux adolescents chrétiens. Ses lettres, où il se livrait tout entier, encadrées de quelques souvenirs, ont suffi à cette œuvre, sans aucune parole de louange ou de critique. Avec ceux qui ont connu l'abbé Gauthier, on distinguera, dans le secret de ses lettres largement mises à contribution, le trait caractéristique de cette attachante physionomie : la vie, une vie d'âme extrêmement intense, trop intense puisqu'elle a brisé les organes vitaux, tant la complexion fut délicate, tant l'âme fut impressionnable, passionnément vibrante; âme éprise d'absolu,

aspirant à la plénitude de la lumière, de la beauté et de l'amour, et toujours se heurtant douloureusement aux ombres du mystère, aux laideurs morales, à la caducité et au néant des amitiés humaines, mourant enfin de ce tourment des choses irréalisables ici-bas. Entre mourir et déchoir, Dieu lui-même a choisi, suivant les vœux intimes de cette âme d'élite : il l'a achevée dans le suprême sacrifice de ses affections, de sa jeunesse, de ses espérances sacerdotales et lui a fait atteindre là-haut ce qu'elle avait tant poursuivi, avec de si torturantes désillusions, la vie débordante de la lumière, de la bonté et de l'amour.

9. — Depuis quelques mois, une abondante littérature s'est épanouie autour de la personne infiniment respectée et ardemment aimée de Pie X. Ces ouvrages ont revêtu toutes les formes : celle de la vulgarisation, celle du pur document, même celle de la polémique. Celui qui nous occupe appartient à la première catégorie. C'est une bonne biographie du pape actuellement régnant. Elle suppose une sérieuse documentation, sans toutefois en garder l'aspect austère. La phrase rappelle assez celle de M. Boyer d'Agen. M. de Cigala, avec combien d'amour ! suit Pie X depuis son humble berceau jusque sur la Chaire glorieuse de saint Pierre, nous depeignant l'enfant de chœur dans le village de Riese, l'élève au petit séminaire, où il brille au premier rang et par sa vive intelligence et par sa tendre piété, le curé de campagne tout à ses ouailles qui l'adorent, le jeune vicaire général vite rompu aux choses administratives, l'évêque de Mantoue, le patriarche et le cardinal de Venise, puis le Père, le politique, l'apôtre, l'électeur au Saint-Siège, le candidat providentiel, l'élu, le Pape à l'âme douce et forte, le Maître suprême qui ne connaît que son devoir et l'action de la divine Providence, le roi de Rome qui se plaît à prendre contact avec les classes populaires. L'auteur, au sujet de la politique de Pie X, est dans la note juste, bien que l'on s'attendît peu à cet aspect de la physionomie pontificale dans un livre dont le titre est : *Vie intime de Pie X*. Des gravures ornent ce volume qu'on lira avec joie et édification. En le fermant, le lecteur pourra dire combien son cœur était ardent dans sa communion avec l'âme de Pie X. LOUIS ROBERT.

THÉOLOGIE

Connaissance de la vraie religion, par l'abbé D. SERVANT. Paris, Oudin, 1904, in-18 de XV-384 p. — Prix : 2 fr. 25.

Après tant d'autres voici encore un effort pour vulgariser le traité *De vera religione*. Cette étude est d'ailleurs très libre dans ses allures, je veux dire qu'elle ne s'enchaîne pas en un plan très didactique et en des raisonnements très serrés. Peut-être trouvera-t-on que cette liberté

est bien un peu grande, qu'elle dégénère en épisodes et digressions assez lâches, que la pensée manque de fermeté. Il y a là néanmoins de bonnes pages et des matériaux utiles.

L'auteur insiste particulièrement sur la preuve tirée des miracles : ceux opérés par Notre-Seigneur Jésus-Christ (p. 126 à 149) ; — la résurrection de Jésus-Christ elle-même (p. 150 à 184) ; — les miracles dans l'Église (miracles des apôtres et des saints, miracles de Lourdes... p. 193 à 265).

B. DE CARROY.

La Préparation à la foi, par l'abbé VINCENT MAUMUS. Paris, Bloud, 1904, in-16 de XI-290 p. — Prix : 3 fr.

Cet ouvrage, sans être une démonstration apologétique en règle, rigoureusement ordonnée, présente du moins une série de méditations philosophiques et historiques capables d'impressionner vivement un lecteur instruit, un esprit suffisamment cultivé. A vrai dire, nous eussions préféré que l'auteur fît ressortir plus vigoureusement les lignes maitresses de son plan.

Les quatre premiers chapitres sont consacrés aux préliminaires de la démonstration chrétienne : *Le Sentiment religieux ; Dieu, ses perfections et ses attributs ; les Vérités philosophiques et la raison humaine.* C'est de la bonne et forte métaphysique. Bien que l'auteur se soit fait tout récemment une réputation de moderniste — presque révolutionnaire — en matière politique et sociale, ici du moins sa traditionnelle philosophie ne se réclame que de saint Thomas.

La démonstration chrétienne proprement dite est confinée dans les quatre chapitres suivants. Il y a d'excellentes choses sur la question du *Miracle* et aussi sur celle de l'*Influence doctrinale de l'Église.* La théologie critique est bien malmenée, notamment en ce qui touche le ton tranchant, la méthode autoritaire de ses adeptes : « On a une méthode d'une simplicité absolue. Il suffit d'affirmer, on n'a pas besoin de rendre raison de ce qu'on prononce. Le jugement d'un critique doit s'autoriser de lui-même » (p. 176).

Dans les trois derniers chapitres dont nous n'avons pas saisi le lien avec le reste de l'ouvrage, on prend à partie des hommes de mentalités fort diverses, appartenant à des camps opposés. Ici, ce sont des catholiques fort bien intentionnés, mais amenés par défaut d'intelligence ou par étroitesse d'esprit, à rabaisser leur religion jusqu'à des pratiques puériles, presque superstitieuses ; là, il s'agit du libre penseur, que, très justement, l'on montre fort bien doublé d'un jacobin.

B. DE CARROY.

Conférences de Saint-Roch, par les abbés L. Poulin et E. Loutil. VI. *La Divinité de Jésus-Christ* Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de xxxvii — 295 p. — Prix : 2 fr.

Ce volume VI contient les conférences données en l'église Saint-Roch de Paris, durant le carême de 1903. Elles sont au nombre de cinq dont voici les titres : Le Fait de l'affirmation. — Valeur de l'affirmation. — Les Miracles.— Les Prophéties. — La Résurrection. — Prouver la divinité de Jésus-Christ au temps où elle est le plus violemment et le plus perfidement sapée par l'impiété mécréante, c'est opportun. Le livre de M. Poulin y suffira-t-il ? Nous ne le pensons pas. L'auteur, qui a beaucoup lu, ne s'est pas assez, semble-t-il, tenu au courant de la littérature rationaliste du sujet, qui s'est considérablement accrue ces dernières années. Les citations d'auteurs modernes, qui constituent les notes de l'ouvrage, sont bien connues et la plupart déjà vieillottes. Peut-être tel quel, ce livre satisfait-il les besoins intellectuels du milieu auquel il s'adresse ; peut-être même y a-t-il jeté la bonne semence : alors tout est pour le mieux. Ce qui nous doit le plus préoccuper, ce sont les résultats surnaturels. Rien non plus de personnel dans la façon de présenter les antiques arguments, bien que le style ait une certaine flamme qu'on sent courir à travers les pages d'une bonne allure oratoire. L. Robert.

Marie et la Compagnie de Jésus, par A. Drive. 2e éd. revue, complétée, illustrée. Paris et Tournai, Casterman, 1904, in-4 de xii-544 p. — Prix : 7 fr. 50.

Pas n'est besoin de prouver la toute spéciale dévotion de la compagnie de Jésus envers la Reine du Ciel. Ses ennemis le font remarquer non sans amertume ; c'est ainsi que dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, l'auteur de l'article *Conception Immaculée* parle tout à la fois de « la marée montante de la foi populaire » et de « l'influence des jésuites systématiquement favorables à tout ce qui pouvait augmenter la mariolatrie. » — On sait aussi, — par les vies de saint Ignace, saint Louis de Gonzague, saint Stanislas... et les autres, les plus communément lues, — quelles furent les insignes faveurs par lesquelles la glorieuse Vierge récompensa le fidèle amour des Compagnons de Jésus les plus éminents en sainteté.

L'auteur de ce livre s'est attaché avec un soin pieux à recueillir tous les traits de ce cette nature, à en faire la vivante démonstration de cette assertion de Bartoli : « On ferait facilement un livre entier des nombreuses marques de bonté dont nous a comblés notre Mère bénie » (*Histoire de saint Ignace*, II, c. 6). Dans ce but, il montre ce que fut Marie pour saint Ignace et pour son institut, particulièrement en ce qui concerne les grâces de vocation, — ce que fit en retour la Compagnie de Jésus pour la doctrine de l'Immaculée Conception, — ce que

Marie accorda de grâces insignes à ses savants et à ses missionnaires — comment les Compagnons de Jésus s'efforcèrent de répondre par l'élan le plus vif donné au culte de la Vierge (culte du Cœur de Marie, mois de Marie, congrégations, pèlerinages, etc...)

Cette édition est soignée, luxueuse même, ornée de vingt-trois belles gravures. Puissent beaucoup de familles chrétiennes lui faire une place d'honneur parmi leurs livres de choix. B. DE CARROY.

Manuel d'histoire des religions, par P.-D. CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE; trad. de l'allemand sous la direction de HENRI HUBERT et ISIDORE LÉVY. Paris, Colin, 1904, in-8 de LIV-714 p. — Prix : 16 fr.

La science des religions s'impose de nos jours et, par conséquent, il importe d'avoir au moins un bon manuel où les étudiants en théologie, sans parler de tous ceux que ces questions intéressent, — et ils sont toujours l'immense majorité des penseurs, — puissent s'initier aux problèmes agités par les hommes de tous les temps et de tous les pays. Ce fut l'un des vœux exprimés par le congrès tenu récemment à Bâle (30 août-2 septembre), de voir s'établir dans chaque Université, sinon dans tous les séminaires, une chaire d'histoire des religions. Sans doute un enseignement de ce genre exige, chez le professeur, outre la compétence scientifique, un tact spécial, une grande réserve, pour ne froisser aucune croyance, réserve et tact qui ne se trouvent pas toujours, malheureusement. L'ouvrage que nous signalons présentement au public est un vaste répertoire où sont condensés les plus amples renseignements sur les diverses religions, moins le christianisme, que l'auteur a, de parti pris, écarté de son plan, ce qu'il a fait sans doute pour obéir à un sentiment honorable. Il suppose une lecture immense. D'ailleurs, les nombreuses références sont soigneusement citées. Un manuel de ce genre s'apprécie, mais ne s'analyse pas. Qu'il me suffise d'indiquer les peuples qui ont été l'objet des iuvestigations de l'auteur au point de vue religieux. Ce sont d'abord les peuples dits sauvages, c'est-à-dire ceux de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Océanie et les Mongols; puis les Chinois, les Japonais, les Égyptiens, les Babyloniens et les Assyriens, les Syriens et les Phéniciens, les Israélites, l'Islam, les Hindous, les Perses, les Grecs, les Romains, les Slaves et les Germains. L'enquête, on le voit, est aussi complète que possible; j'ajoute qu'elle est très sérieuse. On peut ne point partager toutes les opinions personnelles de l'auteur; ce qu'on ne sera point tenté de lui contester, après avoir pris connaissance de son travail qui, du reste, est d'une lecture fort attachante, c'est une science très étendue et fort solide. Il a nettement exposé ces problèmes religieux et en a scrupuleusement noté les diverses solutions, dans la mesure où le permettent nos connaissances actuelles, ce qui revient à

dire que ces solutions sont essentiellement provisoires et que de nouvelles recherches sont, sans doute, destinées à les modifier considérablement; aussi ce manuel, quelque savant qu'il soit, subira le sort de tous les manuels : aujourd'hui au point, demain il risque de ne plus l'être. Mais si l'on attend, pour étudier le problème religieux, d'en avoir une solution définitive, on se condamne à l'ignorer toujours.

Cette traduction française est faite d'après la seconde édition allemande, vieille déjà de sept ans, mais toujours au courant des notions acquises, nulle découverte n'étant venue depuis lors en modifier les données générales.

A. Roussel.

SCIENCES ET ARTS

De Favorini Arelatensis studiis et scriptis, auctore Th. Colardeau. Grenoble, Allier, 1903. in-8 de 111 p.

Cette thèse latine de doctorat a tout l'intérêt et tout le mérite compatible avec le sujet puisqu'elle est consacrée à un auteur dont le nom seul, ou à peu près, a survécu. Favorinus d'Arles,— Gaulois et Asiatique, latiniste et helléniste, élève au moins momentané d'Épictète, ami de Plutarque, maître d'Hérode Atticus et de l'empereur Adrien, sophiste en renom, plus occupé des mots que des pensées, plus porté aux jeux d'esprit qu'aux méditations sérieuses,— est un de ces personnages qui, sans aucun don supérieur, arrivent néanmoins à faire quelque figure dans les siècles de décadence, non sans doute en attachant leur nom à tel ou tel système original, mais en promenant leur curiosité sur toutes sortes de questions. Attiré vers la philosophie à la fin de sa carrière, il s'était laissé gagner par le probabilisme d'Arcésilas et de Carnéade, affirmant que la vérité absolue échappait aux prises de l'humaine intelligence. De ces deux philosophes il était remonté jusqu'au fondateur même de l'Académie, et les emprunts faits par Diogène Laërce à ses divers ouvrages ne laissent aucun doute sur les renseignements précieux qu'ils pouvaient offrir à l'historien du platonisme. A ce titre les deux chapitres *De Favorino philosopho* — *De Favorino academico* ont particulièrement attiré mon attention. Mais ce qui a valu, sans conteste, le plus de lecteurs au sophiste arlésien, ce sont ses compilations érudites, où, sans beaucoup d'ordre ni de méthode, il avait recueilli sur les sujets les plus divers tout ce que ses propres découvertes et les réflexions de son entourage lui avaient révélé d'instructif et d'amusant : quelque chose d'analogue à l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*. La rançon de ces esprits superficiels, dit ingénieusement M. Colardeau, c'est que, ne jugeant rien indigne de leur curiosité, ils ne rencontrent que très rarement une matière vraiment digne de leur application. — Je ne veux pas oublier d'ajouter que la

latinité de cette thèse, nourrie de réminiscences cicéroniennes, m'a paru irréprochable. Le cas n'est pas si fréquent qu'il n'ait pas droit à être signalé. C. Huit.

Kants philosophische Religionslehre eine Frucht der gesamten Vernunftkritik, von Heinrich Romundt. Gotha, Thienemann, 1902, in-8 de IV-96 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'auteur de cette dissertation s'attache, dans une première partie, à déterminer le caractère général de l'espèce humaine, envisagé d'après les idées fondamentales des trois Critiques (1781, 1788, 1790). Pour cela, dans une rapide entrée en matière (p. 1-13), il montre que la doctrine religieuse de Kant n'appartient pas, à proprement parler, aux procédés purement préliminaires de la *Critique de la raison pure*. (On rencontre, chemin faisant, d'utiles aperçus sur les divergences des diverses écoles néo-kantiennes.) — Puis, il étudie successivement : les possibilités ou dispositions natives (*Anlagen und Möglichkeiten des menschlichen Characters*) — la constitution effective de ce caractère, tel qu'il se manifeste dans son activité phénoménale, — enfin la possibilité d'une religion morale.

De l'étude de ce caractère, il tire une nouvelle conception de l'obligation morale individuelle (appendice à la première partie : p. 32 à 39).

Dans cet ensemble de considérations philosophiques, il y a quelques points qui intéressent particulièrement l'histoire du dogme. L'auteur y expose les idées de Kant relatives au péché originel, il fait voir comment le philosophe de Königsberg, en un sens, s'accorde avec l'optimisme rationaliste de Pélage, et pourtant se rapproche de la doctrine augustinienne telle que l'entend Harnack, lorsqu'il dit que, suivant Augustin, « le péché est l'élément caractéristique de l'humanité historique présente » (*Lehrbuch der Dogmengeschichte*, III³, S. 195).

Dans une récapitulation, M. Romundt conclut que la première partie de la « Religionslehre » doit être considérée comme une conséquence étroitement liée aux données fondamentales des trois critiques. En outre, il fait voir ce que Kant a pensé de la possibilité *d'une religion en dehors des limites de la raison pure* (p. 40). Il y a là, à propos de la notion du surnaturel, quelques pages fortement rationalistes, hostiles à toute religion positive, au protestantisme plus encore qu'au catholicisme.

La seconde partie est consacrée à une étude plus approfondie du concept d'obligation. C'est toute une exposition et une apologétique des idées de Kant sur le but du monde et sur la destinée de l'homme. On y fait voir comment *l'idée du souverain bien* est le but de toute nature, et comment il faut s'arrêter à cette conclusion : « Ce qui peut valoir à un monde d'être l'objet d'un décret divin — ce qui peut rendre ce monde un digne objet de création — *c'est l'humanité dans*

sa pleine perfection morale : à titre de condition supérieure *la béatitude* est, dans le vouloir divin, *l'immédiate conséquence de cette perfection.* »

Le dernier chapitre a pour objet l'étude de la notion du miracle : l'esprit en est radicalement rationaliste. B. DE CARROY.

L'Orgueil humain, par ERNEST ZYROMSKI. Paris, Colin, 1904, in-12 de VI-378 p. — Prix : 4 fr.

L'auteur débute par ce conseil : « Contemplons la nature avec un cœur simple et des yeux frais, et retenons, avec respect, l'enseignement direct qu'elle nous donne. » Ce qu'il reproche à l'*orgueil humain*, c'est de se mettre devant cette nature de telle sorte qu'on ne l'étudie qu'à travers son prisme séducteur et faux. Écartons cet intermédiaire, supprimons ce prisme dangereux ; alors la nature nous apparaîtra dans toute sa vérité, dans toute sa beauté. Gardons-nous de lui prêter un langage quelconque, bornons-nous à la voir et à l'écouter. C'est fort bien... en théorie, mais je crains que la pratique ne soit pas aussi facile que se l'imagine M. Zyromski. En effet, chaque fois que l'homme par la parole, la plume, la palette ou le ciseau, voudra traduire les impressions qu'il éprouve au contact de la nature (je ne dis pas par la création, le mot déplairait, sans doute, à notre écrivain), il sera nécessairement, fatalement, plus ou moins personnel, c'est-à-dire ici, que *l'orgueil humain*, puisque orgueil il y a, aura plus ou moins sa part dans une œuvre qui dès lors sera forcément artificielle, dans une certaine mesure.

Ce volume, qui a peut-être un paradoxe ou du moins un malentendu pour point de départ, est une vaste synthèse où l'auteur passe en revue toutes les œuvres du génie humain, depuis le naturalisme prétendu primitif du Rig-Véda qu'il appelle « la première bible des hommes », sans en être autrement sûr, pas plus que moi, jusqu'à Jean-Jacques et André Chénier dont l'époque est signalée par la défaite de l'*humanisme* et la proclamation de la primauté de la nature. Un chapitre, le troisième, est consacré à *l'Œuvre du christianisme.* On y voit que « Jésus, loin de condamner le naturalisme des anciens jours, le fortifie en le rattachant à l'amour du Père. » Par malheur « le scandale du moyen-âge arrive » et les théologiens gâtent tout.

Tel est le ton général du livre et telle est la désinvolture avec laquelle l'auteur juge, absout ou condamne. Il témoigne néanmoins d'une vaste lecture, mais peut-être aussi d'un examen parfois superficiel des œuvres et des hommes. Le lecteur appréciera.

A. ROUSSEL.

Propos de morale, par HENRY MICHEL. 1re et 2e séries. Paris, Hachette, 1904, 2 vol. in-16 de 344 p. et 338 p. — Prix : 7 fr.

M. Henry Michel a réuni sous ce titre une sélection d'articles publiés par lui dans le *Temps*, depuis quelques années. Il les a répartis en sept séries dont voici les rubriques : *La Vie et les Mœurs*, *Hommes et Livres*; *En vacances*; *Au seuil de la politique*; *Paris. Choses du passé*; *Vers l'avenir*. Ces divers essais, comme on s'y attend, sont dépourvus de lien entre eux. Ils ont pourtant ce trait commun, nous dit l'auteur dans sa Préface, que tous « s'orientent vers la morale et s'y terminent. » De là le titre choisi.

La philosophie politique et sociale de M. Henry Michel est celle du journal où il écrit. C'est dire que la plupart des lecteurs du *Polybiblion* trouveront rarement dans son livre l'écho de leurs propres idées. Du moins salueront-ils en lui un adversaire courtois qui, s'il fait parfois fausse route, à leur avis, pense toujours en honnête homme, et développe ses conceptions avec un talent que nul ne songera à méconnaître.

H. RUBAT DE MÉRAC.

La Vie après le pensionnat, *complément de « la Vie au pensionnat »*. 3e partie. *La Jeune Fille et le Monde*, par l'auteur des « *Paillettes d'or*. Avignon, Aubanel, s. d., in-12 de XIV-224 p. — Prix : 2 fr. 40.

L'auteur des *Paillettes d'or* est trop avantageusement connu du monde chrétien, pour qu'il soit nécessaire de longuement disserter sur son nouveau livre. On y trouve, comme dans ses précédentes œuvres, une doctrine sûre, une grande expérience des jeunes âmes et d'excellents conseils pour la conduite chrétienne de la vie dans le monde. Ce qu'est le monde, les dangers qu'il présente aux sens et à l'imagination, les victimes qu'il fait, et comment il apparaît aux âmes chrétiennes à la lumière de la doctrine de Jésus-Christ ; qu'est la vie du monde et par quels moyens le monde s'efforce d'attirer les âmes à lui, et quels sont les résultats de son action sur les jeunes filles ? ce que doit être dans le monde la vie d'une jeune fille qui veut rester chrétienne : voilà, en quelques mots, la marche de ce volume, à la fois charmant et excellent, qui signale les dangers du monde et enseigne les moyens d'y résister.

ÉDOUARD PONTAL.

LITTÉRATURE

Essai de sémantique, par MICHEL BRÉAL. 3e édit., revue, corrigée et augmentée. Paris, Hachette, 1904, in-16 de 372 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai signalé autrefois aux lecteurs du *Polybiblion* (t. LXXX, p. 418-419), l'apparition de cet excellent travail, dû à la plume de l'un de nos plus savants philologues. Cette nouvelle édition, qui est d'ailleurs, à peu de chose près, la reproduction de la première, est augmentée de

chapitres où l'auteur examine si la linguistique est une science naturelle, problème que se sont posé « d'illustres savants » qui l'ont résolu par l'affirmative, ce en quoi M. Bréal démontre péremptoirement qu'ils ont eu tort, et où il étudie les commencements du verbe, chapitre final plein d'aperçus nouveaux et de considérations judicieuses. L'auteur n'est pas de ceux qui se paient de mots. Les hypothèses les plus ingénieuses, si elles ne sont qu'ingénieuses, quel que puisse être leur crédit, ont en lui un adversaire redoutable.

Le succès de ce livre prouve l'intérêt qu'on apporte à la science du langage. Pour se retrouver dans les dédales de cette science assez compliquée et surtout fort délicate, le lecteur ne saurait trouver un guide plus habile, ni mieux éclairé. A. ROUSSEL.

L'Art de dire, par JEAN BLAIZE. Paris, Colin, 1903, in-12 de 320 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici la marche de ce traité nouveau de l'art de bien dire. Un livre préliminaire sur l'importance de la diction, et puis sept livres qui traitent de la voix, du mot, du débit, de l'expression, du geste, de l'art oratoire, enfin derniers conseils. Nombre de bons conseils dictés par l'expérience, beaucoup de modèles, d'exercices intéressants, un assez grand nombre d'anecdotes piquantes et instructives, et le tout fait un ouvrage qui peut rendre des services aux gens dont c'est le métier de parler en public, et qui, souvent capables de composer de bons discours, ignorent l'art, si nécessaire, de les faire valoir par une bonne diction. C'est à cette catégorie de lecteurs, — et Dieu sait si elle est nombreuse aujourd'hui, — que ce volume s'adresse.

ÉDOUARD PONTAL.

Le Râmâyana de Vâlmîki, traduit en français par ALFRED ROUSSEL. Seconde partie (*Aranyakânda, Kiskhindhâkânda et Sundarakânda*). Paris, Guilmoto, s. d., gr. in-8 de 682 p. — Prix : 20 fr.

Le P. Roussel, notre collaborateur, continue vaillamment l'œuvre considérable qu'est la traduction nouvelle du *Râmâyana*. Il ne nous appartient pas de faire l'éloge de sa compétence reconnue par les maîtres.

Son second volume nous fait pénétrer plus avant dans l'épopée colossale de Vâlmîki. Il nous fait assister à l'enlèvement de Sîtâ, aux plaintes sans fin de Râma, son époux, aux exploits étonnants que s'impose Hanumat pour la retrouver. La nature entière s'émeut pour prendre part à la douleur de Râma, mais tout lui rappelle le bonheur qu'il a perdu : il reste inconsolable et fidèle. C'est une élégie vraiment épique.

Les amateurs de descriptions poétiques goûteront sans doute celles

du printemps, de la saison des pluies, de l'automne, peintes d'une manière grandiose et passionnée, avec les couleurs orientales. Les profanes eux-mêmes ne manqueront pas d'admirer; seulement ils devront se faire à un idéal de beauté qui n'est pas le nôtre.

Mais la beauté morale du poème n'en est pas moins profonde et aussi admirable que la poésie, au dire des connaisseurs. Souhaitons que le traducteur, malgré ses occupations professionnelles à l'Université de Fribourg, puisse achever bientôt sa tâche et qu'il nous introduise ensuite dans les secrets du symbolisme mystique de ce poème merveilleux et sacré. A. B.

Lettres inédites de Mme DE STAËL **à Henri Meister**, publiées par PAUL USTERI et EUGÈNE RITTER. Paris, Hachette, 1903, in-12 de VIII-285 p., avec un portrait de Meister. — Prix : 3 fr. 50.

A côté du nom illustre de Mme de Staël, celui de Meister manque certainement, en France, de célébrité. Cependant, dans la correspondance échangée entre ces deux personnages, on trouve vite que le second, « l'inconnu » ne le cède pas au premier. Henri Meister a eu son heure de renommée : quand, à la fin du XVIIIe siècle, au commencement du XIXe, il a continué, lui seul, la fameuse *Correspondance littéraire* commencée par Grimm ; la moitié de cette œuvre considérable (16 volumes pour chacune des trois éditions qu'elle a eues) lui appartient en propre ; et il n'y a plus, pour en connaître le mérite et l'étendue, qu'à se reporter à l'édition de M. Maurice Tourneux (1877-1882). Les éditeurs des « Lettres inédites » dont nous avons à parler, MM. Paul Usteri et Eugène Ritter, ont également fait précéder leur texte d'une notice biographique très bien faite, très complète et marquée au coin de la plus heureuse exactitude dans les recherches.

C'est dans la famille de Meister qu'ils ont trouvé ces papiers intéressants ; et ces archives, libéralement ouvertes, leur ont fourni beaucoup d'autres documents leur permettant de mettre au point, de mieux encadrer ceux qu'ils voulaient imprimer. Mme de Staël étant encore Mlle Necker avait connu Henri Meister dans le salon de son père, et, de ces souvenirs d'enfance, appuyés sur une commune admiration, presque un culte pour le vieux banquier génevois, était née une confiance réciproque et attendrie.

Le premier billet envoyé à son vieil ami (Meister avait vingt-deux ans de plus qu'elle) date de 1786, la dernière lettre est du 3 septembre 1816. MM. Usteri et Ritter ont classé ces lettres en six chapitres correspondant à six périodes : le règne de Louis XVI, la Convention, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration. Ils les ont fait suivre d'une sorte d'appendice renfermant d'autres lettres de Mme de Staël à Schlegel pour l'année 1813.

Rien de très significatif ne les caractérise et les faits historiques n'y occupent qu'une place assez restreinte, mais la nature de Mme de Staël s'y révèle bien et son ton de confidence les rend intéressantes. Elle fait appel à Meister quand elle a quelque service à lui demander; lorsqu'elle habite Paris, les relations épistolaires cessent, « ces séjours font des espaces blancs dans leur correspondance. » — Quoiqu'elle semble la moins exacte dans ces réponses, elle se plaint amicalement des longs silences. « Vous m'écrivez trop rarement, cela rompt le fil de nos rapports. » — Elle déploie une coquetterie féminine, une grâce enveloppante : « N'avez-vous pas, dit-elle un jour, du plaisir à me faire du bien ? » Elle entre parfois en confidences intimes, comme le 5 mars 1815, où elle consulte Meister, sur le mariage de sa fille Albertine avec le duc de Broglie : « Ayez donc la bonté de savoir si l'on peut se marier par un prêtre catholique quelconque sans dispense du Pape. En France, à présent, ils exigent des choses inouies. » (!!).

Entre « écrivains » on peut demeurer surpris de voir assez rarement la conversation venir sur leurs ouvrages ; les réflexions de Mme de Staël au sujet des *Souvenirs de Paris*, publiés en 1799 par Henri Meister, méritent toutefois d'être signalées. « Ils représentent, dit-elle, la Révolution vue par dehors, ils ont un grand intérêt ; je conseille à tout aristocrate d'aimer ce livre à la folie. » Et de fait ce petit volume semble plein de réflexions sagaces notées par un témoin consciencieux ; les extraits que nous en offrent dans leur « Notice », les éditeurs, donnent l'envie d'en connaître davantage et permettent de souhaiter qu'ils publient le texte annoté de ce livre, vieux d'un siècle et cependant encore fertile en enseignements. L'intérêt de ces lettres n'est peut-être pas en rapport avec toutes les espérances que pouvait faire naître la femme célèbre qui les a envoyées ; mais les détails historiques ou littéraires, la mise au point des circonstances (presque aucune lettre n'était datée), le soin scrupuleux des avant-propos et du contexte méritent de grands éloges au zèle de MM. Usteri et Ritter qui connaissent si parfaitement leur pays de Suisse, la société d'autrefois, et se montrent pleinement maîtres de leur vaste sujet.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Les Littératures de l'Inde. Sanscrit. Pâli. Prâcrit, par VICTOR HENRY. Paris, Hachette, 1904, in-16 de XII-335 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le savant professeur de la Sorbonne a condensé dans ce volume tout ce qu'il importe au grand public (c'est à lui qu'il s'adresse) de connaître sur cette littérature de l'Inde, touffue jusqu'à l'hyperbole. Trois parties divisent l'ouvrage. La première a pour objet la *Littérature sacrée*, où l'auteur étudie les Vedas, les Brâhmanas, les Çâstras,

ce qu'il appelle, un peu arbitrairement peut-être, la philosophie orthodoxe (toutes les philosophies s'anathématisant réciproquement, dans l'Inde comme ailleurs), le bouddhisme primitif et le néo-bouddhisme. La seconde partie, intitulée : *Littérature épique*, traite, outre des deux principales, sinon des deux uniques épopées hindoues, le Mahâbhârata et le Râmâyana, de ces antiques théologies connues sous le nom de Purânas, qui évoquent toutes les traditions religieuses d'un peuple essentiellement pieux. Cette « littérature épique » appartient donc à la « littérature sacrée », dont elle n'est qu'une forme distincte. Dans la troisième partie, que l'auteur intitule : *Littérature profane* — bien qu'à proprement parler il n'y ait pas de littérature de ce genre, dans l'Inde ancienne du moins, tout se rapportant plus ou moins directement au dogme, et bien plus spécialement à la morale, — nous voyons comment les poètes des bords du Gange comprirent la poésie lyrique et gnomique, l'histoire (!!!), le conte, le roman et le théâtre. M. V. Henry observe avec raison que les écrivains hindous qui ont affiché des prétentions d'historiens ne les justifient guère, et qu'ici, comme bien ailleurs, ils ont consulté avant tout leur imagination, ou plutôt les imaginations de leurs devanciers, pour composer des récits de haute fantaisie, où ils se complaisent à accumuler les noms et les chiffres avec une assurance qui pourrait en imposer au lecteur non prévenu.

Le nouveau livre de M. V. Henry est un répertoire très commode des notions générales de la littérature de l'Inde sous sa triple forme, sanscrite, pâlie et prâcrite. Il se lit agréablement. JACQUES GAUDEUL.

Étude de littérature canadienne française, par CHARLES AB DER HALDEN, précédée d'une Introduction par Louis Herbette. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-12 de CIV-354 p. — Prix : 4 fr.

Ont contribué à la création et au développement de la littérature canadienne française :

Philippe Aubert de Gaspé, né à Québec en 1784, d'abord étudiant au séminaire puis étudiant en droit et shériff. Il dilapide sa fortune, se ruine et va se mûrir en prison, où il reste quatre ans. Pendant les trente ans de calme qui suivent son élargissement, il vit ignoré dans la compagnie des livres, de la nature et de ses souvenirs, compose pour les *Soirées canadiennes* un livre délicieux : *Les Anciens Canadiens*, et travaille à ses *Mémoires*. A soixante-quinze ans, il écrit son premier roman, et ne meurt qu'en 1871.

Octave Crémazie, né à Québec en 1827, fait ses études au séminaire, entre dans le commerce de la librairie, ce qui lui donne l'occasion de faire connaissance, lui aussi, avec la prison. Il était né pour la poésie et non pour le commerce. C'est pendant ses années de librairie, de vingt-sept à trente-cinq ans, qu'il composa tous ceux de ses vers qui sont

parvenus jusqu'à nous et que *l'Institut canadien* édita pieusement. Sorti de prison, il n'avait plus qu'à s'exiler. Il vient en France, et là il se révèle comme épistolier de premier ordre. Dans ses lettres il raconte l'histoire du siège. Après avoir traîné pendant seize ans le fardeau de l'exil, il meurt en 1879.

Gérin Lajoie écrit *Jean Rivard* et *Dix ans au Canada*. Jean Rivard nous apprend à préférer la vie des champs et nous montre comment on colonise au Canada. Le second ouvrage est l'histoire de l'établissement du gouvernement responsable.

Fréchette, le seul poète qui ait attiré l'attention du public français, auteur de *la Légende d'un peuple*, né près de Québec en 1839 ; élevé, comme les autres, au séminaire ; abandonne la politique et le journalisme, à l'âge de trente ans, pour se consacrer exclusivement aux lettres. M. Fréchette vit encore.

Le docteur Choquette, M. l'abbé Bourassa, M. Beaugrand, Edmond Paré, l'honorable F.-G. Marchand, M. Nérée Beauchemin et M. l'abbé Casgrain ont travaillé aussi à l'épanouissement de la littérature canadienne.

Cet ouvrage est un livre d'histoire autant que de littérature. Notre sympathie pour les Canadiens y trouvera son aliment. L'Introduction nous rappelle des noms connus et amis, tels que ceux de la famille Dansereau, de M. Mercier, etc. Pourquoi M. Herbette n'a-t-il pas mentionné celui de l'aimable docteur Rodier ? Et le cercle Saint-Antoine de Montréal, où les Revues françaises sont lues comme dans toutes nos villes de France ?

ARBEY.

Histoire des œuvres de Stendhal, par ADOLPHE PAUPE, avec une Introduction par Casimir Stryienski. Paris, Dujarric, 1904, in-18 de 446 p. — Prix : 5 fr.

Stendhal méritait-il vraiment qu'on fît une histoire de ses œuvres ? J'avoue que j'en doute un peu, et même, pour être franc, que je n'en crois rien. Mais cette réserve faite, il faut rendre hommage au labeur consciencieux de M. Paupe, qui mériterait de servir de modèle à l'histoire des œuvres d'autres écrivains, qui seraient vraiment mieux qualifiés que Stendhal pour recevoir cet hommage posthume. Quelle reconnaissance, par exemple, ne devrions-nous pas à qui nous donnerait un travail similaire sur les œuvres de Louis Veuillot, qui, par suite de leur dispersion et de leurs modifications diverses, nous sont encore si mal connues ? Le livre de M. Paupe est en effet très intéressant et très bien fait. A chaque œuvre de Stendhal, il consacre une notice sur sa genèse et sur sa composition, et il en est de ces notices, celle, par exemple, sur *le Rouge et le Noir*, qui sont d'un très grand intérêt ; puis vient une liste complète des éditions qui se sont succédé, puis la série

des études et critiques principales dont chaque œuvre a fait l'objet, avec parfois de nombreuses et importantes citations, qui mettent à notre portée beaucoup de textes difficiles à retrouver dans les recueils multiples où ils sont enfouis.

Et ce n'est pas tout, quand la bibliographie des œuvres de Stendhal est achevée: l'auteur nous donne la bibliographie de ses historiens, et même des études fragmentaires où l'on s'est occupé de lui. Je note dans cette dernière liste quelques indications insuffisantes, celle-ci entre autres : *Veuillot, Mélanges*. Comme les *Mélanges* ont dix-huit volumes, sans table générale, on n'est pas trop bien renseigné. Puis viennent diverses études sur des points particuliers, notamment sur l'iconographie de Stendhal, sur la tombe de Stendhal, sur son centenaire, et le livre se termine par des addenda nombreux et par une table analytique, très commode pour le chercheur. Le livre est clair, abondant, sans étalage d'érudition inutile. Si nous avions beaucoup d'études de ce genre sur nos grands écrivains, elles rendraient aux travailleurs de très grands services. Je souhaite donc que cet exemple soit suivi et que l'auteur lui-même nous donne d'autres œuvres du même genre. Il peut d'avance être assuré de notre reconnaissance.

ÉDOUARD PONTAL.

Paysages poétiques et littéraires, par le vicomte DE BROC. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-16 de VI-299 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ainsi que nous l'indique le titre de son ouvrage, M. de Broc nous convie à faire avec lui une de ces promenades où le voyage de l'esprit remplace celui du corps, promenade parmi ses auteurs favoris, les livres qui lui sont familiers, qui sont devenus ses amis, ses compagnons de route, ceux qu'il relit sans cesse et non pas ceux qu'il s'est contenté de lire une fois.

Ne lui demandez donc pas de déterminer son itinéraire d'après des règles inflexibles et par une méthode rigoureuse. Ses choix sont guidés par ses préférences. Il laisse errer ses pas un peu à l'aventure, prenant pour guides quelques-uns de nos prosateurs et de nos poètes. Certains sont des morts illustres ou de glorieux ancêtres, comme Marot, Ronsard, Bossuet, Fénelon, Molière, Voltaire, J.-J. Rousseau ; d'autres, plus voisins de notre temps, tels Chateaubriand, Victor Hugo et Lamartine, nous apparaissent comme des contemporains ; quelques-uns, comme MM. André Theuriet et René Bazin, sont encore des vivants.

Le lecteur remarquera facilement que plusieurs de ces biographies sont plus complètes que les autres. Ceci vient de ce que l'auteur n'a pas voulu répéter ce qui est connu par toutes les personnes qui ont une certaine culture littéraire. Ainsi, pour Marot et Ronsard, M.

de Broc entre dans beaucoup plus de détails biographiques que pour Lamartine et Chateaubriand. Son livre n'en est que plus attrayant. Cet attrait se trouve encore accru par les parallèles établis entre Marot et Ronsard, Bossuet et Fénelon, Voltaire et Rousseau, Lamartine et Victor Hugo ou Hugo et Chateaubriand, Theuriet et Bazin. Et de tous, l'auteur donne de larges et nombreux extraits, qui sont bien choisis. Voilà pourquoi je voudrais voir ce livre dans la bibliothèque de tous les amis des lettres. Ils y trouveront plus d'un aperçu nouveau, de piquantes anecdotes, d'instructives analyses de chefs-d'œuvre, des sentiments profondément chrétiens en même temps qu'une constante largeur d'esprit.

M. Legouvé dit un jour à Lamartine : « J'ai un égal plaisir à répéter les vers de La Fontaine et les vôtres. Mais, au bout de six mois, je sais encore les vers de La Fontaine et je ne sais plus les vôtres. Pourquoi ? — Je vais vous le dire, répondit Lamartine. La Fontaine écrit avec une plume, et même avec un burin ; moi, avec un pinceau ; il grave, je colore ; ses contours sont précis, les miens sont flottants ; il est donc tout simple que les uns s'impriment et que les autres s'effacent. » Vraiment, M. de Broc sait nous intéresser. DU CLOS.

Précurseurs et révoltés, par ÉDOUARD SCHURÉ. Paris, Perrin, 1904, in-16 de v-379 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les études réunies dans ce volume après avoir été publiées à de longs intervalles, sont offertes à ceux qui aiment à chercher le présent dans le passé et l'avenir dans le présent. Shelley, Nietzsche, Ada Négri, Ibsen, Maeterlinck, Wilhelmine Schrœder-Devrient, Gobineau, Gustave Moreau sont de ces esprits qui appartiennent plus au siècle suivant qu'au leur et qui, par cela même, apparaissent à leurs contemporains comme d'inquiétants étrangers. Les uns sont des penseurs, les autres sont des artistes ou des poètes, tous se sont révoltés contre leur siècle et sont allés au-devant du siècle suivant.

Shelley appartient à la noblesse de Sussex. Ce grand poète périt dans un naufrage, à l'âge de trente ans. Il chercha éperdûment le divin dans la nature. Sa vie et son œuvre retentissent aujourd'hui à nos oreilles comme un majestueux prélude à toutes les symphonies panthéistes qui devait chanter l'âme orageuse et troublée du XIXe siècle.

Quant à Nietzsche, son individualisme effréné aboutit à l'athéisme. Nietzsche est le père des anarchistes de la pensée. Cependant, par ses critiques incisives du temps actuel, comme par ses revendications hardies, il prouve que toute religion et toute philosophie qui ne s'adressera pas aux énergies de l'individu et aux profondeurs de la conscience, sera une philosophie et une religion mort-née. Nietzsche mourut fou.

Par contre, la poétesse italienne Ada Négri, qui, il y a douze ans à peine, était encore une pauvre maîtresse d'école dans un bourg perdu de la Lombardie, pousse le cri terrible du peuple opprimé par l'industrie moderne. Elle prouve que l'individualisme le plus fier ne parviendra pas à étouffer cette voix, et que toute doctrine, toute institution, tout art, qui négligera le principe de la solidarité humaine, demeurera impuissant.

Maeterlinck est le Shakespeare de la Belgique.

Wilhelmine Schrœder naquit à Hambourg en 1804. La grande cantatrice allemande fut comme une prophétesse de théâtre, telle que le monde n'en avait pas vu avant elle.

Ibsen, en son *Théâtre de combat*, cherche le salut social par la sincérité de la conscience et l'énergie de la volonté.

Ce livre, intéressant et très bien écrit, nous inspire une sorte d'admiration mêlée de pitié pour les grandes natures dévoyées et pour les grandes infortunes. ARBEY.

HISTOIRE

La Cabale des dévots, 1627-1666, par RAOUL ALLIER. Paris, Colin, 1902, in-18 de 418 p. — Prix : 4 fr.

On trouve à la Bibliothèque nationale, aux manuscrits « Fonds français », un volume petit in-4 de 161 folios, qui porte le n° 14489. — C'est l'histoire d'une réunion de piété et de charité (*La Compagnie du Saint-Sacrement*) fondée au XVIIe siècle parmi les gens du monde, par le duc de Ventadour; réglementée par le P. Philippe d'Angoumois, capucin; le P. de Condren, supérieur de l'Oratoire; le P. Suffren, jésuite; tous personnages d'une incontestable vertu. Cette histoire, rédigée sous le nom d'*Annales*, était l'œuvre du comte René d'Argenson, l'un des membres de la Compagnie.

Avant la fin du second Empire, le P. Le Lasseur, un jésuite d'une grande érudition, retrouva ce manuscrit et l'étudia; il mourut avant d'en rien faire connaître au public; mais il l'avait signalé à l'un de ses confrères, le R. P. Clair, et à un savant bénédictin, Dom Beauchet-Filleau. Le P. Clair publia dans les *Études* (de novembre 1888 à février 1889) quatre articles sur cette société édifiante, et, selon la remarque d'un critique, « épuisa le sujet » qu'avait effleuré avant lui, dès 1884, dans une revue peu connue, intitulée *le Règne de Jésus-Christ*, éditée à Paray-le-Monial, Dom Beauchet-Filleau. — En 1899, dans la *Revue historique* (livraison de novembre), M. Rabbe parlait de ce manuscrit comme s'il en avait fait la découverte, et de l'histoire qu'il contenait comme si elle était inconnue des historiens. Cette suffisance, on peut

même dire cette ignorance, fut relevée aussitôt comme elle le méritait, dans les *Études* mêmes (20 novembre 1899), par le P. Chérot, qui connaît admirablement son XVIIe siècle en général et ce qui touche à la Compagnie de Jésus en particulier. La rectification fut piquante en montrant que M. Rabbe appelait « l'abbé Paul Vincent »... saint Vincent de Paul; le fameux Père de Rhodes, le Père Rodin, etc. — C'est alors que Dom Beauchet-Filleau rendit à la science historique un service plus signalé encore en publiant le texte même du manuscrit : *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement* (Marseille, 1900, in-8 de 319 p.).

Le livre plus récent de M. Raoul Allier, s'appuyant sur ce texte imprimé, sur le manuscrit lui-même, et corroborant ce document d'une recherche très active de diverses autres pièces en province, entend raconter l'histoire de la Compagnie du Saint-Sacrement ; mais s'il l'écrit à sa façon, ce qui est parfaitement légitime, il lui donne une tournure dénigrante et calomnieuse qui permet de conclure au parti-pris. Ce sont, sur des faits vieux de bientôt trois siècles, les appréciations d'un écrivain inspirées par la passion anticléricale d'aujourd'hui. Il ne faut pas juger les gens sur l'apparence, encore moins un livre sur son titre; cependant, la façon dont est intitulé celui-ci révèle à lui seul, il me semble, de l'exagération et de la partialité. *Cabale des dévots* (je sais bien que M. Allier l'a rencontrée toute fabriquée) est une appellation visiblement infamante, du moins qui veut en inspirer le sentiment au lecteur; et tout le corps du récit est mené avec la même préoccupation par des chapitres aux sous-titres mélodramatiques qui sont purement et simplement des inventions de M. Allier : « Une Ligue secrète » ; « Une Concurrence » ; « Les Scandales »; « La Contre-Réformation organisée »; « Le Complot découvert »; « Tartuffe » (bien entendu!), où l'on trouve des éclaircissements précieux sur les personnages de la pièce de Molière.

Tous ces effets de mise en scène ne vont pas contre les faits, à savoir que cette réunion de catholiques zélés, charitables, défenseurs de leur foi vis-à-vis des ennemis de l'Église et propagateurs de ses maximes, est demeurée fidèle à sa belle devise : « Faire tout le bien possible, éviter tout le mal possible. » Par prudence, elle s'entourait de secret, mais l'ombre n'implique pas le crime; et les exagérations de quelques-uns de ses membres ne sauraient faire diminuer le respect qu'on peut avoir pour une « Compagnie » aux intentions si pures et aux actions parfaitement orthodoxes.

Si M. Allier ne nous a pas convaincu par ses commentaires, la faute n'en est pas à sa laborieuse érudition; il a étudié de fort près le point d'histoire si intéressant qui piquait sa curiosité et excitait sa passion rétrospective; c'est précisément cette science qui permet les reproches

qu'il faut lui adresser : ayant possédé tant de lumière, s'il n'a point mieux vu n'est-ce donc pas qu'il voulait ne point regarder?

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Mémoires de SAINT-HILAIRE, publiés pour la Société de l'histoire de France par LÉON LECESTRE. T. I. *1661-1678*. Paris, Laurens, 1903, in-8 de 366 p. — Prix : 9 fr.

Il est difficile de rendre compte de ce premier volume, qui ne contient ni notice, ni Introduction, ni tables. M. Léon Lecestre, pour améliorer l'édition de 1766, s'est servi du manuscrit mis à sa disposition par M. le marquis de Nicolaÿ, et il a, de plus, ajouté des appendices sur l'expédition de Candie en 1669, sur la mort de Turenne, sur la retraite de l'armée française au delà du Rhin, sur l'occupation de Messine.

Cette partie des *Mémoires* s'étend de 1661 à 1678, et débute par un résumé des événements passés depuis la mort de Mazarin. L'auteur, très exact dans le récit des campagnes dont il a été l'acteur et le témoin, a rendu la tâche facile à l'érudit commentateur.

G. B. DE P.

Les Origines des cultes révolutionnaires (1789-1792), par ALBERT MATHIEZ. Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1904, gr. in-8 de 151 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Théophilanthropie et le Culte décadaire (1796-1801). *Essai sur l'histoire religieuse de la Révolution*, par le même. Paris, Alcan, 1904, in-7 de 755 p. — Prix : 12 fr.

Il est piquant d'entendre aujourd'hui M. Aulard et ses disciples adopter les thèses qui, il y a cent ans, dans la bouche des publicistes de la contre-révolution, étaient taxées de paradoxes inspirés par l'esprit de parti. Ils avouent, ils proclament que la Révolution, préparée par les philosophes, était dirigée autant contre le christianisme que contre la monarchie. De plus ils soutiennent qu'elle-même constitue un système religieux aussi bien qu'un système politique; mais, comme ils ajoutent que « la notion sacrée est d'origine spéciale », c'est-à-dire humaine, il faut se borner à constater chez eux une mentalité spéciale, incapable de s'élever jusqu'à l'idée du surnaturel et de ses applications dans le monde. La Révolution s'est adorée elle-même, c'est un fait irréligieux ou *areligieux*, comme on voudra; rien de plus.

De cette irréligion, M. Mathiez entend nous révéler le caractère positif, en en recherchant les symboles, les pratiques, les cérémonies; puis, sans toucher aux cultes éphémères de la Raison et de l'Être suprême récemment étudiés par M. Aulard, il consacre plus de sept cents pages au récit des vicissitudes de la théophilanthropie et du culte décadaire. Qu'au fond de ces évolutions de la pensée jacobine il y ait une unité véritable, cela est hors de doute; cette unité a été définie par J.-J. Rousseau lorsque, revenant à dix-huit siècles en arrière, il affir-

mait la bonté naturelle de l'homme et l'infaillibilité de l'État, et elle se dressa, à la faveur de l'anarchie politique, en face de la religion chrétienne, contemporaine des origines de la France. S'ensuit-il qu'il soit sorti d'elle une religion bien caractérisée, c'est-à-dire mystérieuse dans ses débuts, mystique dans ses développements, douée d'une véritable vie intérieure ? L'explication donnée par les écrivains catholiques : c'est la haine et non l'amour qui a produit les cultes révolutionnaires, semblera plus plausible à beaucoup de lecteurs que la thèse de M. Mathiez, car celui-ci est le premier à nous montrer les effets constants de cette haine dans toute la suite de son histoire. Il écrit même formellement : « Ce que la plupart des patriotes se proposent avant tout, c'est de tuer le catholicisme plus encore que de faire vivre la théophilanthropie » (p. 211).

Ces réserves faites, il faut rendre hommage aux recherches et à l'érudition de l'auteur. Dans son premier travail, il a analysé et fait mieux connaître bon nombre d'écrits et de projets de loi rédigés de 1789 à 1792 et destinés, dans la pensée des novateurs du moment, à accélérer la déchristianisation de notre pays. Dans le second, il a fourni de curieux détails sur les inventeurs et les protecteurs des cultes théophilanthropique et décadaire, a relevé région par région, département par département, les traces que les documents du temps ont gardées de cette double tentative, enfin a noté au milieu de cette crise l'action du protestantisme et aussi, plus discrètement, celle de la franc-maçonnerie. Cette « histoire des variations » de la pensée laïque sous la Révolution est donc l'œuvre d'un chercheur consciencieux et en somme impartial ; mais l'homme de parti reparaît dans la conclusion, où M. Mathiez se félicite de voir aujourd'hui les formes religieuses, quelles qu'elles soient, devenues inutiles pour la « régénération » de la France.

L. P.

Pouillés de la province de Sens, publiés par AUGUSTE LONGNON. Paris, C. Klincksieck, 1904, in-4 de LXXXV-790 p. — Prix : 30 fr.

La publication des pouillés entreprise par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et dont M. Auguste Longnon a déjà donné les premiers volumes, est appelée à rendre les plus grands services aux érudits qui s'intéressent à l'histoire de notre pays au moyen âge. On aura là, en effet, un ensemble de documents permettant de fixer avec précision l'étendue et les limites des circonscriptions ecclésiastiques, leurs revenus, leurs patrons, etc. La grande quantité de noms de lieux que l'on y trouve avec leurs noms latins rendra aussi plus facile l'identification des formes anciennes rencontrées si fréquemment dans les chartes médiévales. C'est donc, à bien des points de vue, une œuvre de grande utilité et qui ne peut manquer d'être favorablement accueillie du monde savant.

La province ecclésiastique de Sens, occupant le quatrième volume de cette collection, comprenait, outre le diocèse métropolitain de Sens, les diocèses de Chartres, d'Auxerre, de Troyes, d'Orléans, de Paris, de Meaux et de Nevers. Sur ces huit diocèses, sept remontent à l'époque romaine ; la création du huitième, celui de Nevers, eut lieu vers la fin du ve siècle, à la suite de la division de la cité d'Auxerre entre le royaume des Francs et celui des Bourguignons. La partie de la *civitas Autissiodorum* alors soumise aux Bourguignons constitua dans l'ordre ecclésiastique le diocèse de Nevers.

Dans une Introduction très substantielle, M. Longnon étudie les pouillés et les différents textes qui lui servirent à composer son volume, puis il fait connaître les limites de chacun des diocèses et leurs divisions en archidiaconés et en doyennés. On a donc ainsi une excellente géographie historique de la province de Sens au moyen âge. Un index des noms géographiques termine cette Introduction.

Afin de bien faire comprendre l'intérêt que présente ce volume, nous indiquerons pour chacun des diocèses les textes publiés ; la variété de ces textes fera facilement ressortir l'importance des renseignements que l'on y pourra puiser. Pour le diocèse de Sens on a un pouillé du pays sénonais du xie siècle, un autre rédigé vers 1350 et un compte de procurations pour les années 1369 et 1370. Pour le diocèse de Chartres, on a un pouillé transcrit vers 1272 et un autre de la fin du xve siècle, un état des procurations dues au cardinal légat, de 1320 environ, et un compte de décimes de 1351. Pour le diocèse d'Auxerre, M. Longnon a donné des extraits des *Gesta episcoporum Autissiodorensium* des vi^e et viie siècles, un compte des procurations pour les années 1369 et 1370 et un pouillé de la fin du xve siècle. Pour celui de Troyes, un compte de décimes de 1353 et un pouillé de 1407. Pour celui d'Orléans un fragment de pouillé du xie siècle, un compte de procurations pour les années 1369 et 1370 et un pouillé du xvie siècle. Pour celui de Paris deux pouillés écrits l'un vers 1205 et l'autre vers 1525, deux dits des moutiers de Paris composés l'un vers 1270, l'autre vers 1320 ; un compte du piment pour la fin du xiiie siècle, un compte de décimes de 1353 et un compte de procurations de 1384. Pour le diocèse de Meaux un compte de décimes de 1353 et un ancien pouillé transcrit en 1513. Pour le diocèse de Nevers, deux comptes, l'un de 1287 l'autre de 1399, un compte de procurations de 1369 et 1370 et un pouillé de 1478.

On peut donc se rendre compte que de nombreuses périodes du moyen âge sont ainsi représentées dans cette publication faite avec tout le soin et la science qui caractérise les travaux de M. Longnon. Une longue table de noms propres de lieux et de personnes, œuvre de M. Mirot, termine ce volume et permet de l'utiliser très facilement.

JULES VIARD.

Grands Seigneurs d'autrefois. Le Duc et la Duchesse de Bournonville et la Cour de Bruxelles, par la comtesse Marie de Villermont. Paris, Retaux, 1904, in-8 de VII-428 p. — Prix : 6 fr.

Mme la comtesse de Villermont a consciencieusement dépouillé une masse énorme de dossiers des Archives du royaume de Belgique, de la Bibliothèque royale de Bruxelles et d'autres dépôts de documents ; elle s'est imposé une lecture considérable ; et le résultat de ce double labeur a été un livre très intéressant sur l'histoire des Pays-Bas espagnols dans la première moitié du XVIIe siècle. Alexandre de Hénin, premier duc de Bournonville, né en 1585, mort en 1656, et sa femme, Anne de Melun, qui fut la pupille de Sully, traversent cette histoire un peu comme des comparses ; et ce n'est sans doute pas ce que Mme de Villermont aurait désiré. Mais ce n'est point sa faute si le récit des aventures du duc de Bournonville en Autriche, en Bohême, à Paris, à Bruxelles, si celui de l'existence de la duchesse à Lille, à Bondues, à Bruxelles, au Carmel d'Anvers, ne peut lutter d'intérêt avec le récit de cette dramatique histoire de la conspiration des nobles des Pays-Bas contre le roi d'Espagne au milieu du XVIIe siècle. A tous ceux que cette histoire extraordinaire peut intéresser, je recommande la lecture du livre de Mme la comtesse de Villermont. Si, en le lisant, ils se passionnent pour l'histoire du duc et de la duchesse de Bournonville, c'est une émotion qui leur viendra par surcroit. A. H.

Études sur l'Espagne, par Morel Fatio. 3e série. Paris, Bouillon 1904, in-8 de 439 p. — Prix : 6 fr.

Le nom de M. Morel Fatio est l'un des plus avantageusement connus parmi tous les Français qui s'intéressent aux choses d'Espagne. Des éditions savantes de textes anciens, des publications modernes, des reconstitutions, des conférences ont marqué sa place parmi les hispanisants. On avait particulièrement goûté ses *Études sur l'Espagne* parues il y a huit ou dix ans ; voici aujourd'hui la troisième série ; le public lui fera le même bon accueil.

Ce sont des appréciations soit littéraires, soit historiques sur des documents peu connus, des personnages caractéristiques, des faits reconstitués et remis au point. La période des XVIIe et XVIIIe siècles est plus spécialement familière à M. Morel Fatio ; il y est passé maître ; et ses commentaires, ses éclaircissements entourent des choses, parfois de second ordre, d'une lumière très vive qui va illuminer l'histoire de la littérature du temps passé. Dans le présent volume on trouvera onze études sans lien spécial entre elles, mais possédant toutes leur mérite propre : la célèbre défense de la citadelle de Tarifa, où Alonzo Perez de Guzman préféra laisser égorger son fils que de rendre la ville ; l'histoire de la reine de Castille, Marie de Molina, qui a fourni à Tirso le sujet

d'un de ses meilleurs drames ; l'existence assez obscure de doña Marina de Aragon, au XIVe siècle, etc... — Le lecteur s'arrêtera de préférence au chapitre VI où sont résumées avec beaucoup d'esprit les autobiographies de trois soldats espagnols de la fin du XVIe siècle ; et au chapitre VII où se dévoile le caractère d'un grand seigneur de la Cour de Madrid, mettant au service de Louis XIV son zèle pour assurer le triomphe du « parti français » dans l'affaire de la succession du roi Charles II.

Les derniers chapitres traitent de questions philologiques où le savoir grammatical et le goût littéraire du critique se donnent carrière. L'examen très minutieux et parfois très mordant qu'il fait subir à « l'espagnol » de Manzoni, causera beaucoup de plaisir aux dilettantes. — De toutes ces études diverses, la plus longue et la plus complète est la biographie de la femme charmante, auteur distingué qui porta le pseudonyme de *Fernan Caballero* ; sa correspondance de vingt années (1856-1876) avec Antoine de la Tour fournit les éléments de remarques qui dégagent bien sa personnalité morale et littéraire. Des citations nombreuses de ses lettres sont encadrées de réflexions judicieuses, d'éclaircissements autorisés ; c'est une excellente contribution à l'histoire des idées de la période contemporaine et on y glane plus d'un trait de mœurs caractéristique et d'un souvenir à retenir ?

La science si précise et si précieuse de M. Morel Fatio (car les données biographiques sont rares sur les hommes espagnols) se révèle habituellement dans des notes pleines de précision ; ses livres offraient donc cet avantage particulier de renseignements que l'on pouvait consulter en confiance et facilement ; c'est pourquoi nous regrettons que son troisième volume ne soit pas, comme les précédents, terminé par une table alphabétique des matières et des noms ; le chercheur en éprouvera un mécompte. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Notre-Dame de la Quercia, par le R. P. A. MORTIER. Paris, Lethielleux, 1904, in-8 de 218 p., avec de nombreuses gravures dans le texte et hors texte. — Prix : 6 fr. 50

En dépit de l'opuscule du P. Chéry : *Notre-Dame du Chêne*, paru à Paris en 1869, le sanctuaire de Notre-Dame de la Quercia est peu connu en France. Il mérite de l'être et il le sera, grâce au nouveau, à l'excellent ouvrage que le P. Mortier vient de lui consacrer. Le premier chapitre contient, savamment résumées, la description et l'histoire de la si curieuse ville de Viterbe, qui possède le sanctuaire en question, « son trésor. » Le chapitre suivant nous apprend dans quelles circonstances l'image de la célèbre madone a été exécutée, comment elle est devenue l'objet d'une grande dévotion pour la population voisine et comment, dans la suite, s'est fondé le pèlerinage qui, depuis cinq siècles, amène

sans cesse à ses pieds de nombreux fidèles. Dans le chapitre troisième, nous voyons que des religieux laïques, les jésuates, furent appelés par la commune de Viterbe à prendre la direction du pèlerinage; que, bientôt après, de sérieuses difficultés s'élevèrent entre ceux-ci, les magistrats de la ville et l'évêque; qu'il fut très difficile de les faire partir et qu'enfin, sur le refus des mineurs observantins de leur succéder, ils furent remplacés par les dominicains. Le récit de ces péripéties, au cours duquel les fautes de ceux-ci et les maladresses de ceux-là ne sont nullement atténuées, est d'un intérêt capital, car il ouvre un horizon étendu sur les relations qui existaient autrefois entre les municipalités, les communautés religieuses, les évêques et les papes, et sur les conséquences regrettables auxquelles, grâce à des droits mal définis, et surtout, grâce aux imperfections de la nature humaine, ces relations pouvaient parfois aboutir. Le général de l'ordre des dominicains, un Français, ayant accepté l'offre de la commune de Viterbe, des frères prêcheurs vinrent s'installer à la Quercia à la fin de l'année 1469, et leur premier soin fut d'entreprendre la construction, d'abord d'une église digne d'abriter la miraculeuse madone dont la garde leur était confiée, puis d'un couvent digne d'un tel voisinage. C'est à la description de ces deux remarquables édifices que sont consacrés les quatrième et cinquième chapitres, lesquels sont écrits par l'auteur avec la compétence d'un véritable artiste et sont parsemés de remarques originales sur le goût du temps, sur les architectes, les peintres et les sculpteurs du XVe siècle. Les pages suivantes nous font connaître, en premier lieu, l'extension que prit la dévotion à Notre-Dame de la Quercia sous la direction des dominicains (ch. VI) et ensuite les rapports, pas toujours faciles, qui ont existé entre ces religieux et les Viterbois (ch. VII). Le chapitre huitième et dernier nous révèle les vicissitudes par lesquelles le sanctuaire et le couvent ont passé au XIXe siècle. Chassés à la suite de la conquête napoléonienne, réinstallés en 1814, expulsés une deuxième fois par le nouveau gouvernement d'Italie, les frères prêcheurs ont réussi à reprendre possession de la Quercia et à se grouper encore une fois autour de la sainte Image. Ce n'est pas sans émotion qu'un Français peut lire ces dernières pages qui lui apprennent comment le P. Lacordaire, alors novice, conçut dans ce cloître la pensée de faire revivre en France l'ordre de Saint-Dominique, et comment, à la suite de la tourmente qui vient de détruire son œuvre, c'est dans ce même couvent de la Quercia qu'un certain nombre de ses fils ont trouvé un refuge.

Aussi remarquable par le fond que par la forme, le livre du P. Mortier se recommande en outre par les très nombreuses et magnifiques illustrations dont il est orné. Il est à souhaiter qu'il soit pris comme modèle par les auteurs qui voudront à l'avenir décrire d'autres sanc-

tuaires de la Vierge Marie, ayant une histoire analogue à celle de Notre-Dame de la Quercia. LÉON CLUGNET.

L'Enfance de Victor Hugo, par GUSTAVE SIMON. Paris, Hachette, 1904, in-16 de VIII-232 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Évolution démocratique de Victor Hugo, 1848-1851, par JULES GARSOU. Paris, Émile-Paul, 1904, in-12 de 231 p., avec un portrait, 2 reproductions de caricatures et une pl. de musique. — Prix : 3 fr. 50.

Dans son Avant-propos, M. Gustave Simon expose très nettement le but qu'il a cherché à atteindre, qu'il a atteint, en somme. « Victor Hugo, dit-il, est un de ceux dont la vie a été le plus fouillée et le plus racontée, d'abord par lui-même, ensuite par des témoins de sa vie. Mais les récits relatifs à son enfance sont épars et pour ainsi dire fragmentaires ; ils nous échappent ou ne nous laissent qu'une notion vague, confuse, incomplète. Nous avons voulu, dans ce volume, réunir, grouper et relier les faits ; et si nous avons puisé dans ses œuvres de poète, dans ses poésies, dans ses romans, dans sa correspondance et dans ses livres tous les souvenirs de sa première jeunesse, nous avons tenu cependant à ce que ce volume ne fût pas seulement comme une sorte d'autobiographie, nous avons compulsé les archives de la famille et trouvé nombre de renseignements et de documents inédits qui nous permettent de donner une histoire complète et, nous le souhaitons, définitive de l'enfance du grand poète. »

En réalité, ce n'est pas de la seule enfance de Victor Hugo que M. Gustave Simon nous entretient, car son livre ne s'arrête qu'au mariage avec Adèle Foucher, cette adorée à laquelle le grand homme devait si indignement adjoindre plus tard une petite actrice de quatrième ordre, la belle Juliette Drouet. Le volume aurait donc dû être intitulé : *L'Enfance et la première jeunesse de Victor Hugo.*

Nous aurions mauvaise grâce de nous plaindre puisque l'auteur a tenu plus qu'il ne promettait. Il convient plutôt de rendre hommage à sa parfaite franchise en ce sens qu'il ne nous annonce pas beaucoup de choses nouvelles et qu'il s'est borné, comme il le déclare lui-même, à « grouper et relier les faits, » — des faits connus en général, mais dispersés.

M. G. Simon prend Victor à sa naissance à Besançon, où sa trace est « fugitive » et où « il passe juste le temps nécessaire pour que son état civil y soit établi. » Hugo est donc bien, comme je l'ai dit et écrit, « un Franc-Comtois malgré lui, » en dépit de sa statue d'athlète sortant du bain qui « orne » la promenade Granvelle, à Besançon, et du musée spécial que ses concitoyens ont organisé en son honneur. Mais il est Bisontin quand même. Puis l'auteur discute les origines de son héros, il rappelle ses premiers souvenirs, son voyage en Italie, son séjour aux Feuillantines, à Paris. Il nous le montre ensuite en Espagne, à Madrid, puis il le représente lors de son retour en France (1812). Quelques

années plus tard, Victor se lance à corps perdu dans la poésie et dans les essais de tragédie ; enfin il écrit son premier roman, *Han d'Islande* (1821). En cette année-là même il perdit sa mère. Déjà il n'est plus un enfant ; c'est un jeune homme. Son escarcelle est très souvent à sec et il passe de durs moments, ce qui ne l'empêche pas de songer à prendre femme. Les Foucher, qui n'entendaient pas donner leur fille à un soupirant sans position, étaient allés s'installer à Dreux ; mais Hugo, à pied, court après sa Dulcinée et finalement triomphe de toutes les oppositions.

Et maintenant, voulez-vous avoir quelque idée de la *Conclusion* de M. G. Simon ? Si Victor Hugo, déclare-t-il, « a été napoléonien en 1813, bourbonnien en 1814, s'il a été tout ce qu'a été le siècle, si son esprit a été trompé quelquefois, il n'a jamais fait un pas en arrière ; il a été toujours fidèle à la liberté en défendant le droit, à la justice en plaidant la cause des faibles, à la fraternité en défendant les opprimés. » M. Simon aurait pu, au train dont il va, nous dire que V. Hugo, très généreux, savait à l'occasion vider ses vieux bas de laine rebondis au profit des besogneux et que sa vertu était insoupçonnable. Il a bien fait de ne pas s'aventurer sur des terrains si glissants, car nul de ceux qui connaissent même imparfaitement le « demi-dieu » ne lui eussent accordé créance.

Je voulais m'arrêter sur ce qui précède à propos de *l'Enfance de Victor Hugo*. Je me ravise. M. G. Simon est intentionnellement muet sur la question des ascendants du maître, qui lui paraît question fort secondaire. « Était-il de noble lignée ? N'avait-il, au contraire, comme ancêtres, que des cultivateurs et des menuisiers ? » se demande M. G. Simon. Et, sans plus, il nous sert « le dédain de Victor Hugo pour ces sortes de controverses », reproduisant une lettre du 20 mars 1867 adressée à M. Albert Caire, où, en effet, ce dédain s'étale non sans affectation. Mais la parole a été donnée à tant d'hommes pour déguiser leur pensée ! Voyez plutôt : à cette lettre on en peut opposer une autre, en date du 14 avril 1829, citée par M. Edmond Biré dans la *Gazette de France* du 13 juin dernier, où l'illustre girouette proteste auprès du ministre de l'intérieur de cette époque de son « dévouement au Roi », ajoutant que sa famille, « noble dès l'an 1531, est une vieille servante de l'État. » — Quelle vanité, mes amis ! Et quelle sereine imposture ! Mais voilà que le terrible M. Biré, pièces authentiques à la main, démontre que le vicomte Hugo (vicomte au titre espagnol, comme son père fut comte au même titre) a eu pour grand-père un brave menuisier de Nancy et pour grand'mère une « gouvernante d'enfants » — ce qui n'est pas le moins du monde déshonorant ; — enfin que son bisaïeul et son trisaïeul étaient de simples cultivateurs.

Tout ce que je dis ici ne signifie en aucune façon que le livre de

M. Gustave Simon n'ait pas son mérite et son utilité : il doit être et sera recherché de tous ceux qui, sympathiques ou hostiles, s'occupent du plus illustre poète de notre temps.

— Passons à *l'Évolution démocratique de Victor Hugo.* — Ne trouvez-vous pas ce titre joli, suggestif? — Il me plaît. A quelles causes faut-il attribuer cette « évolution » dont M. Jules Garsou a essayé d'exposer les étapes successives? Comment le « noble vicomte » s'est-il démocratisé? Les causes, cherchez-les principalement — pourquoi même ne pas dire uniquement? — dans l'orgueil froissé, dans l'ambition déçue. Le Prince-Président ne tint pas assez compte de l'importance du personnage ; il ne le gratifia point d'un portefeuille ministériel, très convoité et attendu. Voilà, il me semble, les causes initiales de l' « évolution. » Elle ne s'accentua guère, au début, car le poète, « souscripteur pour la propagande antisocialiste », vota en outre le crédit pour l'expédition de Rome. Tenace, Hugo espérait encore être pourvu d'un ministère ; mais quand vint la désillusion définitive, déjà brouillé avec la droite, — qu'il ne devait pas tarder à courtoisement qualifier de « parti d'absolutisme, d'immobilité, d'imbécillité, de silence, de ténèbres, d'abrutissement monacal », — il rompit avec Louis-Napoléon. Un peu auparavant, le 20 mai 1850, au sujet de la loi électorale, il avait eu maille à partir avec Montalembert, alors député du Doubs, qui, à la tribune, fut impitoyable pour son adversaire, auquel il rappela « les antécédents de sa vie, toutes les croyances qu'il a chantées, toutes les causes qu'il a flattées, toutes les causes qu'il a reniées. »

« Le poète était absent. Montalembert l'avait aussi accusé de se dérober, comme au 19 octobre 1849. Le lendemain, Victor Hugo ramassa le gant. Il montra qu'il avait tenu à honorer publiquement et hautement les causes qu'on lui reprochait d'avoir désertées. Il défia ses adversaires de trouver la moindre contradiction dans sa vie politique, depuis qu'il était parvenu à l'âge d'homme. Prétention quelque peu téméraire, il faut bien l'avouer. — La réplique de Montalembert suivit immédiatement. Ce fut, en vérité, comme le constate M. Biré, une lutte épique, de laquelle Victor Hugo sortit profondément atteint. » (p. 123-124).

Dès lors, la « démocratisation » de l'ancien pair de France marcha plus vite. Tellement même, qu'il se montra en coquetterie épistolaire avec Mazzini, le trop fameux agitateur italien, considéré naguère par lui comme un épouvantable révolutionnaire. Voilà donc où l'orgueil froissé et les rêves ambitieux écroulés devaient conduire Victor Hugo!

Bientôt le coup d'État s'accomplissait « et le suffrage universel, tant prôné par Victor Hugo et ses disciples de la presse, absolvait solennellement, à quelques jours de là, par un plébiscite fameux, le violateur du droit », pendant que lui, vaincu, prenait ce dur chemin

de l'exil — que tant d'autres, et des meilleurs, ont suivi depuis — d'où il ne devait revenir qu'aux jours sombres de 1870.

« Dans ce livre, observe finalement M. Jules Garsou, nous nous sommes efforcé de marquer, aussi exactement, aussi impartialement que possible, les étapes de l'évolution démocratique de Victor Hugo, dont l'aboutissement immédiat fut un exil d'abord très pénible et sans doute toujours douloureux, mais qui, en définitive, l'arrachant à la politique militante qui l'absorbait, renouvela et grandit encore sa personnalité et son prodigieux talent. »

L'auteur se réserve de revenir sur « l'attitude prise par le poète en face de l'Empire. » Donnons-lui acte de cette intention — et attendons.

ER.-CH. GAUDOT.

Un Maire d'Alençon pendant l'invasion allemande. M. Eugène Lecointre, 1826-1902, par ROBERT TRIGER. Alençon, imp. Lecoq et Mathorel, 1904, in-8 de 285 p. et 4 planches.

Cette biographie d'un administrateur éminent et d'un homme de bien qui, durant l'Année terrible, porta jusqu'à l'héroïsme le sentiment du devoir, est un nouveau service rendu à notre histoire provinciale par M. Robert Triger. « Tout en mettant en relief, aussi complètement que possible, nous dit-il, les multiples services de M. Lecointre pendant la paix, nous devons nous attacher de préférence à ceux qu'il a rendus à ses concitoyens pendant la guerre, et donner, dès lors, à l'histoire de l'invasion allemande, un développement exceptionnel. De là, dans cette notice, trois parties d'inégale importance : *Avant la guerre ; la Guerre* ; *Après la guerre*, et le titre général sous lequel nous nous permettons de les présenter : *Un Maire d'Alençon pendant l'invasion allemande.* Ce plan paraît d'autant mieux indiqué que la principale des sources inédites mises à notre disposition est un très précieux recueil de documents officiels, français et allemands, formé par M. Lecointre pendant son passage à la mairie d'Alençon. Si des notes extraites de ce recueil n'avaient même déjà été communiquées par lui à l'un de ses excellents confrères de la Société historique de l'Orne (Cf. Henri Beaudoin, *L'Occupation d'Alençon par les Prussiens.* Alençon, Renaut de Broise, 1896, in-8 de 125 p. Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne*), il eût pu nous fournir les éléments d'un chapitre tout nouveau de l'histoire de la guerre de 1870-71. Tel quel, il demeure une mine d'un très vif intérêt dans laquelle nous glanerons encore bon nombre de documents inédits, et que nous pourrons compléter, d'autre part, avec la curieuse collection des télégrammes publiés par l'ordre de l'Assemblée nationale. Nous n'hésiterons pas, d'ailleurs, à multiplier les citations, car le caractère officiel de ces sources, toutes d'une authenticité indiscutable, leur donne une valeur exceptionnelle

et nous permettra de fixer définitivement plusieurs points d'histoire. Par suite, le caractère spécial de biographie s'effacera plus d'une fois et le sujet se généralisera par la force des événements. » Par les indications qu'elle renferme, les réflexions qu'elle suggère, les leçons qui en résultent, la notice de M. Triger dépasse en effet sur plusieurs points les limites de l'histoire locale et fournit une utile contribution à notre histoire contemporaine en général. M. S.

Les plus anciens Monuments de la typographie parisienne. *Préfaces typographiques des livres sortis des presses de Sorbonne (1470-1472).* Recueil de fac-similés, précédé d'une Introduction par PIERRE CHAMPION. Paris, Honoré Champion, 1904, gr. in-4 de 21 p. avec 86 planches. — Prix : 50 fr.

La bibliographie vient de s'enrichir d'une publication véritablement capitale pour l'histoire des origines de l'imprimerie à Paris. Non que ces origines ne soient assez bien connues aujourd'hui, après les travaux de Jules Philippe et surtout d'A. Claudin. Mais un recueil de fac-similés est un puissant et incontestable élément d'études dont on apprécie tout l'intérêt immédiat. A côté des grands recueils d'Holtrop, de Thierry-Poux, de Burger, de Haebler et de Nijhoff pour les incunables hollandais, français, allemands, italiens et espagnols, celui de M. Pierre Champion tiendra une place honorable et décisive : seules les dimensions sont plus modestes. Ce n'est pas d'ailleurs un simple recueil de fac-similés : on a choisi, pour les reproduire, des préfaces des plus anciens livres imprimés à Paris, et ces petits morceaux liminaires sont en eux-mêmes de très précieux documents littéraires et historiques, pour la plupart uniques et qu'un évènement inattendu peut faire disparaître pour toujours. Aussi n'est-il pas inutile de donner la nomenclature de ces documents :

Gasparini epistolae (s. d.) ; épître de Guillaume Fichet à Jean Heynlin.

Gasparini orthographia (s. d.) ; épître de G. Fichet à Robert Gaguin.

Bessarionis orationes (1471) ; épîtres de Bessarion à G. Fichet et de G. Fichet à l'empereur Frédéric.

Ficheti Rhetorica (1471) ; épîtres de G. Fichet à l'archevêque de Lyon et à Bessarion ; distiques de Gaguin en l'honneur de G. Fichet.

Recueil factice des lettres d'envoi de la *Rhetorica* formé par Fichet (à Bessarion, au Pape, à René d'Anjou, à l'évêque d'Autun, à l'évêque de Paris, au comte de Genevois).

Vallae Elegantiae (1471) ; épître de P. P. Vieillot à Jean Heynlin, et réponse.

Cicero De Officiis, de Amicitia, etc. (1472) ; dédicace à l'évêque de Metz ; épître de G. Fichet à Jean Heynlin, et réponse.

Rodericus, Speculum humanae vitae (1472) ; adresse des imprimeurs au prévôt de Paris, au duc de Bourbon et à Louis XI.

Æneas Sylvius, De duobus amantibus (s. d.) ; préfaces à Gaspard Schlick, chancelier de l'Empire, et au Siennois Mariano Sozzini.

Æneas Sylvius, De curialium miseria (s. d.) ; titre.

Et pour finir, deux feuillets du registre original des prieurs de Sorbonne (priorats de G. Fichet et de Jean Heynlin).

L'Introduction, soigneusement annotée, fait honneur à l'éditeur qui est bien au courant de la bibliographie du sujet et qui n'a rien négligé pour faire une publication recommandable à tous égards. Ce n'est pas seulement à la Bibliothèque nationale qu'il a fallu recourir, mais au British Museum, aux bibliothèques universitaires de Bâle et de Fribourg en Brisgau, pour retrouver les exemplaires des premières éditions parisiennes. Une note nous informe que la publication est due à la généreuse initiative de M. A. Lesouëf, bibliophile parisien ; on ne peut que l'en féliciter. H. S.

Bibliographie historique et iconographique du Jardin des Plantes. Jardin royal des Plantes médicinales et Muséum d'histoire naturelle, par Louis Denise. Paris, Daragon, 1903, in-8 de 268 p., avec 8 planches. — Prix : 15 fr.

Il n'est pas entré dans les vues de l'auteur de cet excellent travail de nous donner une bibliographie scientifique du Muséum d'histoire naturelle, qui serait proprement celle de la science française même, au moins pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, et la plus grande partie du XIXe. M. Denise nous en avertit lui-même dans sa Préface et nous prévient qu'il a simplement cherché à réunir l'ensemble des matériaux imprimés et des documents iconographiques relatifs à l'histoire physique, administrative et pittoresque du Jardin des Plantes. Ce n'est pas sans regret, nous dit-il, qu'il a dû éliminer d'abord tout un chapitre consacré aux états successifs des collections, et ensuite toutes les études spéciales, tous les travaux d'une allure foncièrement scientifique. L'auteur s'est donc, autant que possible, cantonné dans le domaine historique et descriptif. Il nous semble qu'il a réussi pour le mieux dans la conception du plan de son travail. On en jugera par un aperçu (nous sommes malheureusement forcés d'abréger) de la *Table des matières* : § I. Histoires générales. — § II. La Création du Jardin royal des Plantes médicinales. Jean Robin ; Guy de la Brosse. — § III. Période de Vaulier à Cisternay du Fay. — § IV. Période de Buffon. — § V. Période de la Révolution et période moderne. — § VI. Descriptions générales ; guides et ouvrages fantaisistes. — § VII. Descriptions particulières.

La *Bibliographie* de M. Louis Denise comprend 728 articles, tous très exactement décrits, avec cette précision qui est de tradition chez les fonctionnaires de la Bibliothèque nationale. Des notes fort intéres-

santes, constituant un commentaire très utile, accompagnent le titre de chaque ouvrage, en font connaître le contenu, le genre et la genèse, de telle sorte que cette Bibliographie *se fait lire* avec plaisir, excellent résultat dont l'auteur doit être sincèrement félicité.

Deux tables alphabétiques, l'une pour les auteurs, l'autre pour les matières, complètent très heureusement le volume et en rendent la consultation fructueuse et facile. PAUL LACOMBE.

BULLETIN

Le Syllabus. *Étude documentaire*, par l'abbé PIERRE HOURAT. Paris, Bloud, 1904, 3 vol. in-12 de 63, 64 et 65 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 80.

M. Hourat a divisé son étude du *Syllabus* en trois périodes : 1re phase 1849-1861 ; 2e, 1861-1862 ; 3e, 1862-1864. Nous suivons ainsi l'idée d'un catalogue d'erreurs émises dès 1849 au concile de Spolète (par celui qui devait être plus tard Léon XIII !), se confirmant peu à peu, prenant forme d'essai, et entrant en définitive lumière avec la lettre pastorale de Mgr Gerbet (1860) qui servit véritablement de base aux travaux ultérieurs. Ce second projet fut transmis par le cardinal Caterini à douze théologiens consulteurs qui devaient appliquer à chaque proposition la censure convenable en ayant soin d'en consigner les motifs. Des modifications importantes résultèrent encore de cette rédaction et un troisième catalogue fut composé pour être soumis peu après aux trois cents évêques accourus à Rome en 1862 pour la canonisation des martyrs japonais. Des divergences peu nombreuses, mais sans doute puissantes, firent retarder et auraient peut-être écarté la publication, si au mois d'octobre, par on ne sait quelle imprudence ou complicité, un journal de Turin, ouvertement hostile au Saint-Siège, n'avait lancé le texte complet dans le public. Une nouvelle commission fut alors nommée et tous les évêques catholiques reçurent bientôt le texte des quatre-vingts propositions définitives accompagnées de la fameuse lettre « Quanta Cura. » Le *Syllabus* est le résumé, sous forme scolastique, de toutes les erreurs modernes déjà condamnées par le Saint-Siège ; mais, promulgué à un moment où, humainement parlant, il n'avait pas de chance de succès, il sembla à beaucoup une imprudence, car il blessait l'opinion moderne et les gouvernements. Un terrible déchaînement de passions s'en suivit et l'on sait qu'il suffit encore de prononcer ce nom pour exciter les colères. M. Hourat a eu soin de donner le texte complet des divers projets, ainsi que la lettre apostolique « Quanta Cura », les principaux passages de la pastorale de Mgr Gerbet, les noms des membres de la commission romaine, et il a su faire, avec son commentaire clair et pondéré, une excellente étude dont l'opportunité est indiscutable. Nous lui souhaitons tout le succès qu'elle mérite. G. PÉRIES.

Théorie brève de la composition littéraire, par PAUL DEBUCHY. Tours, Cattier, 1904, in-12 de XII-149 p. — Prix : 1 fr. 75.

Voici encore, après tant d'autres, après le P. Longhaye, M. Lanson, le P. Vérest, l'abbé Montagnon et les plus anciens, Gazier, Rondelet, de Caussade, etc... ; après les journalistes qui s'en sont mêlés, M. Remy de Gourmont, par exemple, et M. Albalat, qui nous promit d'apprendre l'art d'écrire *en*

vingt leçons, voici encore un professeur qui fait imprimer son cours, en quinze chapitres, sur le style.

Et ce livre est à la mode du jour, avec de la théorie « philosophique » sur l'origine et la nature du langage, sur le beau et les conditions, et les degrés, et la réalisation du beau, sur la hiérarchie de nos facultés et leur rôle à chacune, mémoire, intelligence, imagination, etc., etc., dans le choix de nos *synecdoques* et de nos *autonomases* ; cela, j'ai peur, complique encore la vieille rhétorique et ne la rendra qu'un peu plus détestable aux apprentis bacheliers. Mais je reconnais que M. Debuchy est sobre en toutes ces choses, et méthodique, et bien informé, et judicieux ; que ses tableaux sont commodes aux mémoires paresseuses, les *exercices* qu'il indique utiles, les exemples qu'il cite ordinairement acceptables. Et puisque enfin, longtemps encore sans doute, il faudra que les petits Français, orateurs nés et écrivains par nécessité, apprennent à faire un plan, à rédiger une narration, une lettre, une dissertation, un dialogue, et à savoir — pendant quelques mois — ce que c'est qu'une *hypotypose*, une *éthopée* ou une *chrie*, je conviens que ce recueil de définitions et de recettes en vaut bien un autre — et même vaut mieux qu'un autre qui serait plus gros. G. A.

Saint Servatius, évêque de Tongres, patron de Saint-Servan, par l'abbé L. Campion. Rennes, Plihon et Hommay ; Paris, Fontemoing, s. d., in-8 de 82 p., avec pl. (Extrait des *Annales de Bretagne*.) — Prix : 2 fr. 50.

« La ville de Saint-Servan, au département d'Ille-et-Vilaine, doit-elle son nom à Servatius, l'évêque de Tongres au IVe siècle, ou à Servanus, évêque au pays d'Alban, et dit apôtre des Orcades ? » Telle est la question examinée par M. l'abbé Campion en six chapitres : I. Exposé de la question. — Opinions de Dom Lobineau, A. de la Borderie, Mgr Duchesne, M. Joüon des Longrais, etc. II. S. Servatius. — Son histoire. — Sa légende. III. S. Servatius. — Les Carolingiens. — Alet. — Explication de la légende de Jucundus. — Le *Roman d'Aquin*. — L'Évangéliaire de Tongres. IV. S. Servanus d'Écosse. — A-t-il existé ? — Il n'a jamais été honoré sur le continent. V. Saint-Servan. — Époque de la fondation de la bourgade, de l'église et de la paroisse. — Fondation de la bourgade malouine. VI. S. Servatius patron de Saint-Servan. — Le Culte de Servatius en Europe, en France, en Bretagne. — Les Attributs caractéristiques de Servatius dans la légende. — Notice sur chacune des cinq paroisses de France qui sont placées sous son vocable. — Réfutation du mémoire de A. de la Borderie. — Question philologique. — L'examen détaillé de ce mémoire ne rentre point dans le cadre du *Polybiblion*. L'auteur y a déployé beaucoup d'érudition et manifesté une remarquable aptitude aux recherches de ce genre, quoique avec encore un peu d'inexpérience de méthode et de critique. Sur le fond du problème nous ne sommes pas en état de nous prononcer. La question philologique ne nous paraît pas résolue. M. S.

Les Ports francs. *Étude historique*, par Georges Musset. Paris, Leroux ; La Rochelle, Texier, 1904, in-8 de 123 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'étude historique que M. Georges Musset vient de publier sur les ports francs présente, sous quelque aspect qu'on l'envisage, un très grand intérêt. Non seulement, en effet, elle groupe des renseignements épars de bien des côtés, ou met en lumière des documents inédits relatifs au régime des anciens ports français ; mais elle constitue par ailleurs un plaidoyer en

faveur des ports francs, en signalant les traces indiscutables des avantages que l'on a retirés naguère de la franchise ayant pu exister dans certains ports et du développement commercial dont ces avantages ont été la cause. Malheureusement l'auteur — après avoir parlé, avec beaucoup de clarté et d'érudition, de la franchise des ports (et surtout des ports de l'Aunis et de la Saintonge) dans le passé (ch. I) et esquissé brièvement l'histoire des ports francs ayant existé ou tenté d'exister en France avant la Révolution (ch. II) — n'a pas fait ressortir avec assez de force la conclusion qui se dégageait de son travail. L'étude qui précède, se borne-t-il à dire à la dernière page de son livre, démontre surabondamment que le régime de la franchise et des entrepôts a été largement profitable aux ports qui en bénéficiaient et à toutes les régions avoisinantes. Nous nous attendions à des conclusions plus complètes et plus rigoureuses; peut-être, après tout, M. Musset les réserve-t-il pour le travail qu'il annonce dès maintenant devoir publier sur les ports francs créés par les puissances européennes. Le volume que nous venons de lire nous a mis en goût; aussi en attendons-nous le complément avec une réelle impatience.

HENRI FROIDEVAUX.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le *Polybiblion* n'a pas à donner comme une nouvelle la mort de M. WALDECK-ROUSSEAU, dont les derniers moments ont excité l'attention de la France entière. Il n'a pas davantage à apprécier le rôle de cet homme d'État ; il ne doit que signaler son œuvre littéraire qui, du reste, est infiniment moins considérable que son œuvre politique. Né le 2 décembre 1846, il fit de bonnes études, suivit les cours de droit et, comme son père, l'ancien représentant, choisit la profession d'avocat. Il l'exerçait à Rennes lorsque, le 6 avril 1879, il fut élu député pour la 1re circonscription de cette ville. Dès ce moment il ne tarda pas à devenir l'un de nos hommes politiques les plus en vue, et fut, comme l'on sait, plusieurs fois ministre, ce qui ne l'empêcha pas, lorsqu'il se trouva sans portefeuille, de plaider devant la cour de la Seine diverses affaires importantes. En 1886, il s'était fait inscrire au barreau de Paris. Les ouvrages que laisse M. Waldeck-Rousseau traitent presque tous des questions politiques et sociales qu'il avait particulièrement étudiées. Nous citerons : *Discours parlementaires*, publiés par C. Lecouflet (Paris, 1889, in-8) ; — *Questions sociales* (Paris, 1900 in-18) ; — *Rapport sur les opérations des sociétés de secours mutuels pendant l'année 1897, présenté à M. le président de la République* (Melun, 1900, in-4) ; — *Associations et congrégations* (Paris, 1901, in-18) ; — *La Défense républicaine* (Paris, 1902, in-18) ; — *Action républicaine et sociale* (Paris, 1903, in-18) ; — *Politique française et étrangère* (Paris, 1903, in-18).

— M. Léon MASSEBIEAU, professeur honoraire à la Faculté de théologie protestante de Paris et maître de conférences honoraire à l'École des hautes études, est mort à la fin de septembre. Avant de prendre une retraite prématurée, M. Massebieau avait attiré sur lui l'attention du monde protestant et particulièrement des savants de l'Allemagne par son enseignement sur les origines du christianisme. De plus, il a donné le résultat de ses patientes recherches, entre autres sur Philon d'Alexandrie, dans de nombreux articles publiés par diverses revues. Au moment où la mort l'a surpris, il préparait une étude sur son coreligionnaire et ami, Auguste Sabatier. En dehors de ses nombreux travaux parus dans les périodiques,

on peut citer de lui : *Les Colloques scolaires du* XVI*e siècle et leurs auteurs, 1480-1570* (Paris, 1878, in-8).

— La Lorraine vient de perdre en la personne de M. Émile GALLÉ, le maître verrier si connu, un artiste qui lui faisait le plus grand honneur. M. Gallé, qui est mort à Nancy le 24 septembre, à 58 ans, était né le 4 mai 1846. Après avoir reçu au lycée de Nancy une forte éducation qu'il perfectionna par de longs voyages à l'étranger, il vint prendre dans sa ville natale la direction de l'industrie paternelle et ne tarda pas à produire toute une série d'œuvres artistiques qui établirent solidement sa réputation. Élu membre de l'Académie de Stanislas, il prononça lors de sa réception un discours qui fut très apprécié : *Le Décor symbolique* (Nancy, 1890, in-8). Botaniste distingué, il contribua au développement de l'horticulture nancéenne par des publications estimées, telles que : *Orchidées lorraines, formes nouvelles et polymorphisme de l'aceras hircina* (*loroglossum hircinum Reich*) (Lons-le-Saunier, 1901, in-8). M. Gallé avait fondé à Nancy une école d'arts décoratifs qui a contribué au rajeunissement de l'art dans la Lorraine.

— M. Paul GLACHANT, professeur au lycée Condorcet, qui vient de mourir à l'âge de 39 ans, était fils de l'inspecteur général de l'instruction publique et petit-fils de l'ancien ministre, M. Victor Duruy. Les intéressantes publications dont il est l'auteur font regretter qu'il ait été enlevé si tôt à une carrière littéraire qui s'annonçait devoir être brillante. Nous citerons seulement quelques-uns de ses ouvrages : *Papiers d'autrefois* (Paris, 1890, in-12), en collaboration avec son frère Victor, ouvrage couronné par l'Académie française; — une comédie anonyme et inédite, de 1846 : *Olympe Dunoyer, ou la Jeunesse de Voltaire*, comédie en deux actes et en vers libres, précédée d'une Introduction et de notes (Paris, 1900, in-16), également en collaboration avec son frère; — *Lettres à Fauriel, conservées à la bibliothèque de l'Institut* (Paris, 1902, in-8); — *Un Laboratoire dramaturgique. Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo. Les Drames en prose; les drames épiques, les comédies lyriques* (*1822-1866*) (Paris, 1903, in-16); — *Les Bucoliques de Virgile.* Traduction nouvelle (Paris, 1903, in-12).

— Le Dr Friedrich RATZEL, mort le 9 août dernier, à Ammerland, sur le lac de Starnberg (Bavière), à l'âge de 60 ans, était un savant d'une trop grande envergure pour que nous nous bornions à enregistrer sa disparition. Né à Karlsruhe le 30 août 1844, il avait débuté par étudier les sciences naturelles et la géographie dans différentes Universités d'Allemagne, et aussi à Montpellier. A la suite d'importants voyages dans l'Europe orientale et au Nouveau Monde (États-Unis, Mexique, Cuba) exécutés pour le compte de la *Kölnische Zeitung*, et coupés par quelques mois de service militaire dans l'armée allemande durant la guerre de 1870, Ratzel fut nommé professeur de géographie d'abord à la *Technische Hochschule* de Munich (1871), puis à la place de Ferdinand de Richthofen, à l'Université de Leipzig (1886) où il n'a cessé de faire depuis lors un enseignement très scientifique et très neuf, suivi par de très nombreux étudiants venus de toutes les parties de l'Allemagne. En même temps, le Dr Ratzel publiait une foule de travaux divers dont on trouvera la bibliographie (jusqu'en 1901) dans les I. *Bericht des « Geographischen Abends »*, et dont quelques-uns font époque dans l'histoire de la géographie; tels sont surtout son *Anthropogeographie* (Stuttgart, 1882-1891, 2 vol.) et sa *Politische Geographie* (Munich et Leipzig, 1897, in-8) qui ont, avec une série de travaux de moindre importance, renouvelé la manière de

comprendre l'humanité et l'activité humaines comme faits géographiques ; son ouvrage sur les États-Unis (*Die Vereinigten Staaten von Nord Amerika*, Munich, 1878-1880, 2 vol.), sa *Völkerkunde* (Leipzig, 1886-1888, 3 vol.) sont également célèbres et font injustement oublier ses travaux de physique du globe, en particulier son étude sur la neige (*Die Schneedecke, besonders in deutschen Gebirgen*, Stuttgart, 1889, in-8), ainsi que son rôle comme directeur de la précieuse collection de manuels géographiques à laquelle collaborèrent Bogulawski et Krümmel, Hann, Heim et Penck. Son dernier grand ouvrage témoigne encore de sa constante préoccupation d'étudier l'homme sans l'isoler des faits physiques qui l'entourent ; rendre absolument évidente l'union entre l'étude des faits naturels et la géographie de l'homme, tel a été en effet le but de *Die Erde und das Leben* (Leipzig et Vienne, 1901-1902, 2 vol.).

— Le Dr Karl Piehl, le remarquable professeur d'égyptologie de l'Université d'Upsal, qui vient de mourir à Sitguna (Suède), à 51 ans, avait commencé ses études à Christiania. C'est à Paris qu'il vint les terminer, en suivant les cours du Collège de France et de l'École des hautes études. Il se rendit ensuite en Égypte. A son retour en Suède, au bout de quelques années, il devint professeur à l'Université d'Upsal, où une chaire d'égyptologie fut créée spécialement pour lui. M. Piehl a donné de nombreux articles en français ou en suédois à diverses revues et il a publié en plusieurs volumes in-4 le résultat de ses recherches personnelles en Égypte. De plus, il avait fondé, il y a sept ans, une revue critique d'égyptologie, le *Sphinx*, qu'il dirigeait avec talent.

— Les journaux anglais ont annoncé la mort, à l'âge de 48 ans, de M. Frédéric George Kitton, l'auteur bien connu de divers ouvrages sur Charles Dickens. Complétant par ses recherches tout ce que Forster avait écrit sur le célèbre romancier, il a publié en 1902 l'important ouvrage : *Charles Dickens, his Life, Writings and Personality*. Il est également l'auteur des très intéressantes notes qui accompagnent l'édition, dite de Rochester, des œuvres de Dickens. De plus, il avait donné en 1889 et en 1898 deux remarquables volumes sur les gravures qui ont illustré les œuvres de cet auteur. M. Kitton, qui était lui-même un habile graveur, donnait parfois d'excellents articles à des revues qui s'occupent de questions d'art.

— On annonce encore la mort de MM. Marcel Ascoli, jeune professeur de l'Université, ancien élève de l'École normale supérieure, mort à Royan, à 27 ans, lequel faisait d'intéressantes recherches dans les laboratoires de la Sorbonne et qui avait déjà publié plusieurs études non sans valeur dans la *Revue générale des sciences* ; — Aveline, l'un des membres militants les plus connus du parti socialiste, déporté à la suite de la Commune, lequel fut un des fondateurs du *Prolétaire*, organe du parti ouvrier ; — — Auguste Barral, président honoraire de l'Union des sociétés d'instruction militaire de France, mort récemment à Lyon ; — Benoît Bloud, l'un des principaux éditeurs catholiques de Paris, mort à Plombières, le 24 septembre, à 60 ans, lequel avait largement contribué à la diffusion de bons ouvrages et qui avait entrepris la publication d'une collection bien connue sous le titre de *Science et Religion* ; — Eugène Cravoisier, rédacteur à la *Libre Parole*, mort à Seus, en août, à l'âge de 35 ans ; — le lieutenant-colonel Derrien, né à Besançon, le 7 février 1839, écrivain militaire apprécié, qui, entre autres ouvrages, a publié : *L'Art militaire à l'Exposition de Vienne en 1873 ; Le Chemin de fer transsaharien de Tlemcen à Tombouctou ; Les Français à Oran depuis 1830 à nos jours*, mort en septembre, à Oran ; — Victor

DESSEIN, archiviste départemental de l'Aisne, mort en août ; — Alexandre DEVAUX, professeur à l'École régionale des beaux-arts à Rouen, mort en août; — Henri LAGAILLE, archiviste paléographe, mort récemment à Paris, à 42 ans ; — Ernest MASSEN, journaliste parisien, ancien professeur de l'école Lavoisier et de l'école Saint-Étienne, collaborateur très actif du *Radical* et de *la Justice*; — MAYER, professeur au lycée de Lons-le-Saunier, mort à l'âge de 60 ans ; — Georges MOHL, professeur de littérature latine à l'Université tchèque de Prague, mort à 35 ans, lequel était Belge d'origine, mais naturalisé Français, et qui après avoir suivi à Paris les cours de l'École des hautes études et du Collège de France, avait été longtemps administrateur de la Société de linguistique de Paris et avait publié sur la formation des langues romanes un ouvrage qui fut honoré par l'Institut du prix Volney : *Introduction à la chronologie du latin vulgaire. Étude de philologie historique* (Paris, 1899, in-8);—le docteur Abraham NETTER, médecin principal en retraite, bibliothécaire universitaire en retraite, membre correspondant de l'Académie de Stanislas, mort en août, à Nancy, à 86 ans ;—NOLLET, harpiste et compositeur de musique, qui a écrit pour le piano de nombreux morceaux très appréciés, mort en août ; — ÉMILE PEYRE, collectionneur bien connu, qui a légué aux Arts décoratifs sa collection composée de plus de 3,000 pièces, mort au commencement de septembre ; — Charles WESCHER, ancien conservateur de la Bibliothèque nationale, mort à Paris, le 17 août, à l'âge de 72 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Dr. Adolf ANSFELD, historien allemand, mort le 16 août, à Heidelberg ;— Dr. Julius BERGMANN, professeur de philosophie à l'Université de Marbourg, mort dans cette ville, le 25 août, à 64 ans; — Thomas Percy Milbourne BETTS, le critique anglais connu, mort le 3 juillet, à 53 ans, lequel fut pendant vingt ans le critique musical du *Daily News*, qui collaborait aussi au *Truth* et écrivait parfois dans le *Figaro*, dont les articles du vendredi dans le premier de ces journaux étaient toujours impatiemment attendus; — Tito CARBONE, pathologiste italien, auteur de remarquables recherches sur la microbiologie, lesquelles lui ont coûté la vie, mort à Milan à 48 ans; — Dr. Anton Ritter VON DRASCHE, professeur d'épidémiologie à l'Université de Vienne, mort le 23 août à Böslau, à 78 ans; — Louis FOLHAUSEN, ancien consul général de France, mort à Francfort-sur-le-Mein, à 88 ans, lequel avait publié un *Dictionnaire technologique* en français, anglais et allemand ainsi que des dictionnaires allemand-espagnol et allemand-italien; — Ottmar FÖRST, directeur de gymnase allemand, auteur d'ouvrages sur l'enseignement, mort à Augsbourg, le 21 août, à 62 ans; — Adolf GROSS, ancien professeur à l'École technique supérieure de Stuttgart, mort à Esslingen, le 3 septembre, à 69 ans ; — Dr. Julius HOFFMANN, ancien éditeur allemand, mort à Stuttgart, le 6 septembre, à 71 ans; — Dr. Samuel Reynolds HOLE, doyen de Rochester (Angleterre), prédicateur estimé, plus réputé cependant par ses connaissances en matière d'horticulture, auteur de divers ouvrages, entre autres : *Book about Roses* (1869); *Book about the Garden* (1892); — le colonel Prentis INGRAHAM, romancier américain, mort récemment à Beauvoir (Missouri) à 64 ans, dont les journaux américains racontent, non sans fierté, qu'il a produit jusqu'à 52 volumes en un an et qu'il lui est arrivé d'écrire en une semaine un roman composé de 75,000 mots; — Dr. Heinrich KÖHNER, ancien professeur de dermatologie à l'Université de Breslau, mort à Berlin, le 3 septembre, à 66 ans; — Arnold KRUG, compositeur de musique allemand, mort à Hambourg, à 55 ans, lequel laisse des symphonies, des concertos, des pièces

pour piano, etc.; — Dr. George Claude LORIMER, pasteur protestant américain, mort récemment à Aix-les-Bains, lequel publiait tantôt des romans comme *The Master of Millions*, tantôt des ouvrages de théologie, tels que *Message of To-day to the Men of To-morrow*; — Wilhelm MANNSTAEDT, auteur de poésies bouffonnes, mort le 13 septembre, à Berlin, à 67 ans; — Dr. Eduard VON MARTENS, directeur du Museum de zoologie de Berlin, mort dans cette ville, le 14 août, à 74 ans; — Wilhelm MÖLLER, professeur et écrivain danois, mort à Hornbäck, à la fin d'août, à 58 ans; — John MURDOCH, secrétaire de l' « Indian Christian Literature Society », mort à Madras, le 10 août, à 85 ans, lequel fut, pendant 46 ans, l'âme de la « Vernacular Education Society of India » et qui, en 1896, avait reçu une médaille d'or pour les services rendus par lui à l'éducation dans l'Inde; — Marie VON NAJMAYER, femme de lettres allemande, auteur de diverses poésies, morte à Aussee, le 25 août, à 61 ans, laquelle laisse, entre autres ouvrages : *Johannisfeuer* (Stuttgart, 1888, in-8) et *Neue Gedichte* (Stuttgart, 1890, in-8); — OSSORIO, romancier espagnol, connu par la perfection avec laquelle il écrivait la langue castillane, mort récemment à Madrid; — Karl Edler VON OTT, professeur de mécanique à l'école technique supérieure de Prague, mort récemment dans cette ville, à 70 ans ; — Rudolf PANZER DE MICHOWSKY, pianiste-compositeur de valeur, mort à 43 ans; — Peter PELLÉ, professeur et écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'architecture, mort à Berlin, le 9 septembre, à 59 ans; — P. VAN DER PLIET, professeur de physique, mort récemment à Saint-Pétersbourg, à 65 ans; — Dr Otto REMBOLD, ancien professeur de médecine à l'Université de Gratz, mort à Innsbruck, le 3 septembre, à 71 ans; — Dr. Franz RIEGEL, médecin allemand, professeur de pathologie à l'Université de Giessen, mort à Ems, le 26 août, à 60 ans; — Dr. Johann C. SCHERER, écrivain autrichien, auteur d'ouvrages sur le droit, mort récemment à Prague; — Peter SIVLE, poète norvégien, mort le 6 septembre, à Christiania; — Dr. Hermann STAUB, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur le droit, mort à Berlin, le 1er septembre, à 49 ans; — Heinrich STEINITZ, avocat allemand, que les événements politiques de 1848 avaient lancé dans le journalisme et qui fut pendant de longues années un des principaux rédacteurs de la *Berliner Volkszeitung*, mort récemment à Berlin, à 71 ans; — Giuseppe TREVES, éditeur connu, mort à Milan, le 5 septembre, à 65 ans; — Dr. Emilio VILLARI, professeur de physique italien, mort le 19 août, à Naples; — Konrad WEIDMANN, auteur d'ouvrages sur les colonies, mort le 19 août, à Lubeck; — Dr. Friedrich Wilhelm ZAHN, professeur d'anatomie pathologique allemand, mort le 19 août, à Weingarten (Palatinat).

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 2 septembre, M. Cagnat parle d'une inscription trouvée à Khanima en Algérie, et qui a trait à un certain Lascius Maximus *princeps gentis Numidarum*. — M. Clermont-Ganneau entretient l'Académie de l'étymologie du mot *Ogénès*, qui désigne un dieu. — M. Chavannes commente une inscription chinoise dont l'estampage a été envoyé par M. G. Beauvais. Cette inscription a trait à la guerre qui mit aux prises, en 1256, la dynastie des Song et les Mongols qui s'étaient établis dans le Yunnan en 1254. — Le 9 septembre, M. J. Lair identifie le lieu appelé Rottemasse dans les documents relatifs à la descente d'Édouard III, en 1346, avec un amer nommé la pointe de la Masse. — M. le Dr Capitan entretient l'Académie de la découverte dans la Dordogne d'une nouvelle grotte remarquable par ses gravures coloriées qu'atteint un rayon de soleil à certaines heures. — M. Clermont-Ganneau

parle de la province d'Arabie, et de l'ouvrage de M. Brunnow relatif à cette partie de l'empire romain. — M. Gauckler rend compte des travaux d'exploration de la Tripolitaine sous la domination romaine. — Le 16 septembre, l'Académie prend connaissance de clichés pris par M. Jacquot à Sedrata, banlieue de Ouargla, d'après des ruines remontant au VIe siècle. — M. Babelon lit un mémoire sur les origines de la monnaie à Athènes, commente les différents textes relatifs à la question, entre autres celui de Plutarque qui parle de la réforme de Solon, et un fragment de *la République athénienne* d'Aristote, découvert dans un papyrus du Fayoum. — M. Gauckler décrit, telle qu'il a pu la reconnaître, la topographie de Carthage. — M. le capitaine Espérandieu étudie une inscription découverte à Orange et conclut que les lots de colonisation avaient une forme carrée. — Le 23 septembre, M. Héron de Villefosse lit la note qu'il a préparée à l'occasion du décès de M. de Barthélemy. — M. Phil. Berger montre les inscriptions funéraires découvertes par le P. Delattre à Carthage, et la reproduction d'un sarcophage sur lequel est représentée la nymphe Scylla, des reins de laquelle s'élancent des chiens. — M. Babelon, continuant la lecture de son mémoire, conclut qu'Athènes frappait de la monnaie avant l'époque de Solon ; que Solon réforma l'étalon euboïco-attique et non l'étalon éginétique, qu'il augmenta le poids de toutes les divisions de la monnaie attique ; ce que prouve le chapitre X de *la République* d'Aristote, et l'accord des poids et monnaies parvenues jusqu'à nous avec cette explication. Enfin M. Babelon fait remarquer que Solon ne fit qu'appliquer un système qu'il avait observé à Samos. — M. M. Bréal commente quelques termes de la langue homérique.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 3 septembre, M. Louis Renault dépose, de la part de l'auteur, la *Politique franco-anglaise et l'Arbitrage international*, par M. Jaray et *De la Nature de l'occupation de guerre*, par M. le capitaine Lorriot, docteur en droit. — M. Arth. Chuquet lit la première partie d'un travail sur la Légion germanique (1792-1793). — Le 10 septembre, M. Chuquet, continuant la lecture de son mémoire, retrace les détails de l'histoire de ce corps, composé d'Allemands et de Français, énumère les officiers qui y ont servi, les garnisons qu'elle a occupées. — Le 17 septembre, M. Chuquet raconte les démêlés qui se produisirent dans la Légion germanique, les mesures prises contre elles par la convention, et l'emprisonnement puis l'élargissement de Marceau et d'Augereau. — Le 24 septembre, M. Chuquet termine son mémoire par le récit de quelque traits d'héroïsme qui honorèrent les cuirassiers de ce corps à la bataille de Saumur, contre les Vendéens. — M. Rocquain donne lecture du mémoire qu'il a rédigé sur la première guerre de religion (1561-1563) d'après des documents inédits.

Concours et Prix. — L'Académie des sciences de Berlin met au concours pour le prix Eller à décerner en 1910 (terme du concours : 31 décembre 1909. — Valeur du prix : 4,000 marks) : Recherches sur les myxosporidies nuisibles aux poissons d'eau douce. — Les concurrents devront exposer tout ce que l'on sait du développement de ces parasites et présenter le résultat d'expériences personnelles sur l'une au moins de ces espèces. Les mémoires, anonymes et pourvus d'une devise, peuvent être écrits en allemand, latin, français, anglais ou italien.

— La même Compagnie a choisi comme sujet du prix Charlotte Stiepel (1,050 marks) à décerner en 1905 (terme du concours : 1er mars 1905), une histoire et un classement des manuscrits des Vies de Plutarque, en vue d'une édition critique. Le concours est réservé exclusivement à de jeunes philologues allemands.

— Elle décernera, en 1906, le prix Loubat (3,000 marks) au meilleur ouvrage paru, dans les dix dernières années, en allemand ou en hollandais, sur l'histoire et l'archéologie de l'Amérique précolombienne.

Paris. — Nous signalons à la propagande catholique deux excellentes brochures de toute actualité : la première : *Sectaires,* par M. Nogia (Abbeville, Paillart, s. d., in-18 de 63 p.), examine d'abord l'esprit des sectaires relativement à nos hôpitaux, à l'enseignement religieux, aux congrégations, à la tolérance, à la morale ; puis ce sont le nombre des sectaires, leur influence sur la presse, leur acharnement contre l'Église, leur dévouement absolu à la franc-maçonnerie. Vraiment, en si peu de pages, on ne pouvait mieux dévoiler l'œuvre des sectaires. — La seconde brochure a pour objet : *Les Mensonges des francs-maçons et la Loi de 1901 destructive des congrégations,* par M. A. Verax (Paris, Lethielleux, s. d., in-16 de 48 p.). Elle met en flagrante contradiction la conduite des francs-maçons, qui ont toujours la bouche et leurs écrits remplis du mot de liberté, et dont la vie se consume à donner le plus complet démenti à leurs professions de liberté, de loyauté. Tout cela prouvé, en ce qui concerne spécialement les congrégations religieuses, avec les propres paroles de ces bons apôtres. Ces deux brochurettes devraient être semées à tous les vents de France ; elles seraient de nature à ouvrir les yeux aux catholiques qui aiment trop leur optimisme, et aux âmes simples qui ne recherchent que le droit et la vérité.

— La brochure intitulée : *La Rupture avec le Saint-Siège ; les fautes ; les faits ; le dossier diplomatique complet* (Paris, 5, rue Bayard, édition des *Questions actuelles,* s. d., (1904), in-18 de 32 p. — Prix : 0 fr. 10) renferme les documents relatifs au récent conflit entre le gouvernement français et le Saint-Siège. Une brève Introduction contient un exposé sommaire de la question avec les commentaires qu'elle comporte. Les faits s'y présentent avec clarté et détruisent la légende qu'on a vainement essayé de créer autour de ce premier épisode d'une crise dont nous n'avons encore vu que le début.

— La librairie Garnier vient de publier un *Nouveau Dictionnaire anglais-français et français-anglais* (in-12 cartonné de XII-673 p. — Prix : 5 fr.). « Le dictionnaire que nous présentons au public, dit M. J. Maclaughlin dans la Préface, est destiné à remplacer le *Petit Dictionnaire* de E. Clifton. Le succès immense, depuis plus de quarante ans, de cet excellent dictionnaire de poche, semblait devoir suffire pour engager les éditeurs à ne pas vouloir le transformer. Seul, le désir de mieux faire en rendant cet ouvrage plus complet, tant pour le vocabulaire que pour les articles mêmes, les a décidés à en faire une refonte complète. Ainsi le *Petit Dictionnaire* Clifton reparaît totalement modifié, augmenté de plus du double, et néanmoins à un prix plus modique que jusqu'ici. » — En somme, ce nouveau dictionnaire, dû à une refonte opérée par M. J. Maclaughlin, tient le milieu, comme texte et comme dimension, entre le *Petit Dictionnaire* de Clifton et le *Grand Dictionnaire* de Clifton et Grimaux, publiés l'un et l'autre par la même librairie.

— Dans le solennel hommage rendu cette année à la mémoire de Bourdaloue, la paroisse Saint-Paul-Saint-Louis, qui l'a vu si longtemps vivre, prêcher, confesser, édifier, enfin mourir, et qui garde encore aujourd'hui son tombeau, méritait une place particulière. Une brochure intitulée : *Le Deuxième Centenaire de la mort de Bourdaloue et la Paroisse Saint-Paul-Saint-Louis,* par « Un ami de la paroisse. » (Paris, Lahure, in-8 de 50 p. — Prix : 1 fr.), lui donne cette place. C'est non pas l'histoire complète de Bourdaloue, mais l'histoire de sa prédication à Saint-Louis, depuis son premier avent de 1669 jusqu'aux dominicales de 1689 et à l'avent de 1692, sans oublier

bien entendu les deux oraisons funèbres de Henri II de Bourbon-Condé et du prince de Condé, qui y furent prêchées avec tant d'éclat, en 1683 et 1687. Ces deux derniers chapitres surtout ont l'intérêt d'une reconstitution de la vie religieuse d'autrefois. La brochure se termine naturellement par la mort édifiante du grand orateur. Excellent travail dont les éléments sont empruntés aux ouvrages si importants du P. Lauras, du P. Griselle et du P. Chérot. Il se vend au profit du monument commémoratif, ce qui lui donne un titre de plus à la bienveillante attention de nos lecteurs.

— M. Moïse Cagnac a eu l'heureuse fortune de trouver au château de Luynes quelques lettres de Fénelon à la duchesse de Chevreuse, et il nous les donne, comblant ainsi une lacune regrettable dans l'œuvre de Fénelon : *Fénelon. Lettres inédites à la duchesse de Chevreuse, (née Colbert) et au duc de Chevreuse* (Paris, Librairie des Saints-Pères, 1904, in-8 de 38 p. (Extrait de *la Quinzaine*). M. Cagnac a trouvé aussi quelques lettres nouvelles au duc de Chevreuse, qui s'ajoutent à celles déjà connues, et, en plus, il a pu, sur le texte autographe, corriger en certains points des lettres précédemment publiées. Cette brochure est précédée d'une note intéressante sur les rapports de Fénelon avec le duc de Chevreuse et sa famille. M. Cagnac en profite pour flirter avec Port-Royal et lancer une malice aux jésuites, sans les nommer. Il aurait mieux fait de s'en dispenser. Le mal que Port-Royal nous a fait ne mérite pas une telle reconnaissance.

— A deux reprises (*Polybiblion*, t. C., p. 547 et t. CI, p. 282), nous avons noté l'apparition de plusieurs fascicules de la collection déjà importante qui paraît à la librairie Sansot sous le titre de : *Les Célébrités d'aujourd'hui*. Il y a, comme l'on dit vulgairement, « à boire et à manger », à prendre et à laisser, dans cet ensemble qui, malgré trop d'indulgence pour plusieurs, est en somme intéressant et très documenté. Nous ne connaissons pas de collection du genre fournissant autant de détails, nous ne dirons pas seulement sur les hommes, mais aussi sur leurs œuvres. Nous avons là, en effet, outre la biographie obligée, des portraits, des fac-similés d'autographes, des reproductions de caricatures, des opinions et des critiques de confrères plus ou moins connus, une bibliographie dressée chronologiquement et comprenant : 1° les œuvres; 2° les préfaces et notices écrites par les divers personnages; 3° leurs articles de revues et de journaux ; 4° les livres ou périodiques quelconques ayant parlé de l'écrivain ou de ses travaux ; 5° enfin, très souvent, une iconographie de l'auteur présenté au public. Cela est tellement complet que nous ne voyons pas ce qu'il serait possible d'y ajouter. Douze nos de cette collection in-18 nous arrivent à la fois. Ils concernent les personnalités suivantes que nous rangeons par ordre alphabétique, savoir : *Paul Adam*, par M. Marcel Batilliat (36 p.) ; — *Maurice Donnay*, par M. Roger Le Brun (47 p.) ; — *Émile Faguet*, par M. Léon Séché (40 p.) ; — *Anatole France*, par M. Roger Le Brun (52 p.) ; — *Judith Gautier*, par M. Remy de Gourmont (35 p.) ; — *Remy de Gourmont*, par M. Pierre de Querlon (43 p.); — *Jules Lemaître*, par M. E. Sansot-Orland (35 p.) ; — *Camille Lemonnier*, par M. Léon Bazalgette (71 p.); — *Pierre Louÿs*, par M. Ernest Gaubert (41 p.); — *Octave Mirbeau*, par M. Edmond Pilon (48 p.) ; — *Frédéric Nietzsche*, par M. Henri Albert (36 p.) ; — *Willy* (*alias* Henri Gauthier-Villars), par M. Henri Albert (48 p.). Nous remarquons que les biographies de MM. Remy de Gourmont et Camille Lemonnier, pas plus d'ailleurs que celle de Mme Judith Gautier, ne renferment de caricatures. On peut comprendre cela quand il s'agit d'une femme (qui est une jolie femme), mais comment les deux autres personnages, qui appartiennent au sexe dit fort, n'ont-ils pas

de portraits-charges? De même les biographies de MM. Faguet, France, de Gourmont et Lemaître ne contiennent pas d'iconographie.

— Le très intéressant *Annuaire du Conseil héraldique de France* vient de paraître. Il en est à sa dix-septième année (Paris, 45, rue des Acacias, XVIIe arr., 1904, in-18 de 432 p.). Outre un certain nombre de poésies signées de MM. Louis de Chauvigny, Achille Millien, G. de Pimodan, Oscar de Poli, François des Salles, vicomte de Sanches de Friaz (un Portugais qui a versifié en sa langue), on doit noter dans cet annuaire les documents ou travaux ci-après qui, chacun en son genre, offrent un véritable intérêt : *Liste des officiers tués ou blessés à Fontenoy (11 mai 1745)*, dressée d'après les documents conservés aux archives de la Guerre, par M. Charles Gailly de Taurines (p. 73-106) ; — *Le Sang de Robert le Fort, de saint Louis et de Marie-Thérèse*, par M. le vicomte Paul de Chasteigner-la-Rochepozay (p. 107-120) ; — *Jeanne d'Arc était-elle brune ou blonde?* par M. le vicomte Oscar de Poli (p. 121-181) ; — *La Famille Sarto*, par M. L. Pio de Rocas (p. 182-184) ; — *La Fille d'Étienne Marcel fut-elle anoblie par Charles V?* par M. le vicomte Oscar de Poli (185-191) ; — *Les Armes de Jean de Saint-Avit, évêque d'Avranches, de 1391 à 1442 : la croix nillée*, par M. Alfred de Tesson (p. 192-198) ; — *Les Filles du roi d'Yvetot*, par M. le vicomte Oscar de Poli (p. 199-206) ; — le commencement d'un *Dictionnaire des croisés de France*, par M. Roger Rodière (p. 207-217) ; — *Au début de la Révolution. La Noblesse et le peuple des campagnes*, par Mme la comtesse Amicie de Villaret (publication, avec préface, des pièces trouvées dans les archives familiales de la maison de Bélinay et consistant en un *Manifeste de neuf pères de famille détenus dans les prisons de Limoges* (1789), l'interrogatoire des prisonniers, les procès-verbaux envoyés au prévôt par les villes que le convoi eut à traverser, la correspondance relative à l'affaire et enfin les certificats d'honorabilité et de civisme adressés au tribunal (p. 218-317) ; — *La Maison du Buisson aux croisades*, par M. le vicomte Oscar de Poli (p. 318-330) ; — *La Corse militaire ; la journée du 29 août 1662* par M. le marquis d'Ornano (p. 331-354) ; — *Les Camériers de cape et d'épée du Pape*, par M. le comte de Toulgoët-Tréanna (p. 355-362).

— Notre collaborateur M. André Pératé a commencé, dans la revue *les Arts* (livraison de septembre 1904) un important article, brillamment illustré, où il décrit les récentes *Expositions d'art siennois à Sienne et à Londres*, qui « ont surgi hardiment pour présenter en nombre considérable les peintures, les sculptures et les travaux d'orfévrerie d'une école raffinée et subtile entre toutes. »

— *Le Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique le « Vieux Papier »* continue, dans sa livraison du 1er septembre dernier, trois études qui, chacune dans sa spécialité, méritent de retenir l'attention : 1° *Chronique des prospectus en 1902-1903*, par M. Georges Baillière. Il faut lire cette chronique pour voir quel parti peut tirer de ces petits papiers, — presque aussitôt froissés et jetés au vent que reçus et lus, — un collectionneur fervent doublé d'un écrivain homme d'esprit. On pourra admirer là deux reproductions en couleurs de menus-réclames de la Compagnie Liebig, qui sont véritablement artistiques. Nous supposons que M. G. Baillière poursuivra sa chronique ; aussi, pour l'année 1904, lui signalerons-nous les superbes cartes-réclames, au nombre de six, mises en circulation vers le milieu de septembre dernier, par les magasins du Bon Marché, et qui représentent, au moyen de vues groupées d'une manière ravissante (avec une petite carte régionale au coin droit), les *Vosges*, le *Jura*, les *Alpes*, les *Monts d'Auvergne*, les *Cévennes* et les *Pyrénées*. M. Baillière, s'il veut en

reproduire, n'aura que l'embarras du choix ; — 2° *Essai de bibliographie postale*, par M. F.-A. Quinet, ancien receveur des postes de Dole du Jura. Chaque ouvrage catalogué est accompagné de notes analytiques, historiques ou critiques fort intéressantes ; — 3° Essai d'une bibliographie spéciale des livres perdus, ignorés ou connus à l'état d'exemplaire unique, par M. Armand Delpy. L'auteur n'en est encore qu'à la lettre D (mot *Du Verne*) et il atteint déjà 683 numéros, presque tous suivis d'indications variées qui seront d'une grande utilité pour beaucoup de chercheurs.

— Dans *le Gaulois du Dimanche* des 6-7 août dernier, M. Paul Flobert a fait insérer un grand article fort intéressant sur *l'École d'autrefois*. Le texte est illustré de trente et une gravures reproduisant des intérieurs d'écoles, des types scolaires, des scènes de distribution de prix avec certificats y relatifs et des vignettes détachées d'anciens livres donnés en récompense dans les écoles. Cet ensemble, qui fait revivre un passé déjà lointain, a dû sortir en partie des collections de M. P. Flobert, habile et heureux chercheur, qui sait utiliser ses « images. » — Par contre, il n'est pas douteux que c'est en puisant entièrement dans ses collections personnelles que le même auteur a publié dans le même journal (n° du 24-25 septembre 1904) un autre important article sur *les Cartes à jouer d'hier et d'aujourd'hui*. Après avoir esquissé l'histoire de l'antique tarot né des sciences occultes, il arrive à celle des cartes modernes qui remontent, comme chacun sait, au temps de Charles VI. Et c'est alors qu'il examine ces dernières à travers les peuples et les âges. Ce très curieux travail est illustré de 80 jolies reproductions.

Boulonnais. — M. Alfred Hamy a trouvé dans les archives communales de Boulogne-sur-Mer un document relatif à un projet d'établissement des jésuites français dans cette ville, et il le publie avec quelques commentaires, en manière d'introduction à un mémoire intitulé « Les Jésuites anglais expulsés de Boulogne en 1752. » (Paris, Leclerc, 1904, in-8 de 58 p. Extrait du *Bulletin de la Société académique de Boulogne-sur-Mer*). M. A. Hamy s'est beaucoup occupé de l'histoire de la Compagnie de Jésus. Il montre ici fort bien comment l'hostilité des oratoriens fit échouer d'abord le projet d'un établissement des jésuites français à Boulogne et amena, par la suite, l'expulsion des jésuites anglais qui étaient parvenus à prendre pied dans la place.

Bourgogne. — M. le chanoine L. Chaumont vient de publier une brochure intitulée : *Charles-le-Hardi, surnommé « le Téméraire », comte de Charollais* (Germagny, chez l'auteur, in-16 de 80 p. — Prix : 1 fr. 50). M. Chaumont s'est donné pour tâche principale la réhabilitation de la mémoire du dernier duc de Bourgogne. Ce travail, très intéressant, et d'ailleurs bien présenté, dépourvu de tout appareil d'érudition, semble avoir été écrit dans un simple but de vulgarisation. Là, est soutenue la thèse connue, mais qui nous paraît bien risquée, pour ne pas dire plus, de l'utilité d'un État tampon entre la France et l'Allemagne, État qui se serait formé au xv° siècle, au moyen des possessions de Charles le Téméraire érigées en royaume.

— Matériellement, les volumes de *Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire* se présentent toujours fort bien. Mais ce n'est que l'un de ses mérites. Ainsi nous recevons le tome XX de cette excellente collection (Dijon, imp. Darantière, 1904, in-8 de LI-431 p., avec 2 cartes et 2 planches), lequel comprend sept études, toutes importantes à des points de vue différents et que nous allons indiquer : *Les Beaujeu de Franche-Comté dans le duché de Bourgogne, l'Auxerrois, la Champagne, etc.*, par M. le Dr J.

Bertin (suite et fin) (p. 1-94, avec un tableau généalogique et une planche de fac-similés de signatures) ; — *Éloge historique de Pierre-Joseph Antoine, ingénieur en chef de la province de Bourgogne*, par Cl.-X. Girault, publié par M. A. Cornereau (p. 95-141, avec un portrait) ; — *La Grêle de l'année 1902 dans le département de la Côte-d'Or*, et un autre travail sur le même sujet pour l'année 1903, par M. Charles Mocquery (p. 143-232 avec 2 cartes) ; — *Un Voyage en Espagne (avril 1903)*, par M. le vicomte d'Avout (p. 233-374) ; — *Le Climat de Dijon, observations météorologiques*, par M. Charles Mocquery (p. 373-397, avec 6 tableaux) ; — *Une Supercherie de l'histoire d'Auxonne. La Chambre de Bonaparte*, par M. A. Cornereau (p. 401-430).

Bretagne. — Nous avons à signaler deux nouvelles études bretonnes de M. J. Trévédy, ancien président du tribunal de Quimper, dont voici les titres : *La Séparation des lépreux et leur condition, notamment en Bretagne. La Lèpre à l'époque actuelle* (Saint-Brieuc, Prudhomme, 1904, in-8 de 91 p.) ; — *Les Caquins de Bretagne. Arrêt du Parlement (20 mars 1681)* (Rennes, Plihon et Hommay, 1904, in-8 de 64 p.). Les encyclopédistes voulaient que la lèpre fût une importation des croisades ; c'était aussi l'opinion de Michelet. Avant tout, il s'agissait pour celui-ci et pour ceux-là d'insulter l'Église. Or, il est démontré qu'il y avait des lépreux en Europe bien avant les croisades qui n'ont guère à voir dans ce mal terrible. Sans doute les Francs, au contact des Orientaux, subirent parfois des contaminations, mais bien des « caqueux ou caquins » en Bretagne, comme ailleurs, durent leur triste condition à toute autre cause. Après avoir, dans son premier travail, décrit la séparation laïque des lépreux et les rites usités en France, plus particulièrement en Bretagne, pour cette même séquestration des ladres, M. J. Trévédy traite en détail de la condition de ces infortunés ; puis, après un mot sur la lèpre à l'époque actuelle, dans les diverses parties du monde, — ce qui lui fournit l'occasion de rappeler le dévouement des religieux, notamment celui du P. Damiens à Molokaï, — il donne en appendice plusieurs documents fort curieux. — La seconde étude de M. Trévédy a paru d'abord dans le *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan :* c'est le complément de la précédente, ainsi qu'il s'en explique dans une note de la première page. Trois parties la composent. La première, de beaucoup la plus intéressante, traite de la condition des caquins en Bretagne, soit au point de vue religieux, soit au point de vue civil. L' « infamie » dont étaient frappés ces infortunés est nettement caractérisée par l'auteur : il s'agit d'une infamie de fait, et non de droit, car elle n'impliquait aucune condamnation, mais seulement un état spécial qui n'entachait en rien l'honorabilité de ceux qui le subissaient. Les lépreux avaient pour patron le Lazare de la parabole du mauvais riche. Ils pratiquaient de préférence les métiers de cordiers et de tonneliers qui furent ainsi discrédités de longs siècles. L'arrêt du Parlement de Bretagne, siégeant à Vannes, du 20 mars 1681, a pour objet un refus de sépulture de lépreux ; il entre dans des considérations fort curieuses sur la maladie, sa prétendue origine, ses espèces et ses remèdes. Il conclut au traitement des habitants incriminés du hameau de Kerroch sur le même pied que ceux du reste de la paroisse de Saint-Caradec (diocèse de Saint-Brieuc). Ces malheureux étaient privés de la sépulture en terre bénite, sous prétexte qu'ils étaient « caquins. » M. Trévédy, après avoir dit les suites de cet arrêt, signale un ouvrage datant de 1621 qui traite de la lèpre, entre autres maladies, et discute certains cas très intéressants.

— Sous ce titre : *A Tréguier, la statue de l'apostat, le calvaire des catholiques*, a paru, il y a quelques mois, une plaquette pleine d'enseignements (Paris,

Lethielleux, s. d., in-12 de 32 p., avec 2 grav. — Prix : 0 fr. 25). Elle débute par une vibrante poésie, disposée en forme de croix, du chanteur national de la Bretagne catholique, Théodore Botrel, dont les couplets chrétiens et patriotiques sont en train de faire le tour du monde. Puis vient l'histoire de l'érection de la statue de Renan, justement qualifiée d'excitation officielle à l'apostasie. La brochure se termine par « la Réponse de la Bretagne et de la France catholique », c'est-à-dire la plantation, en face de l'image du renégat, d'un calvaire monumental qui se dresse vers le ciel comme un cri de protestation.

Champagne. — M. Louis Morin vient de publier des *Proverbes et dictons recueillis dans le département de l'Aube* (Troyes, imp. Arbouin, 1904, gr. in-8 de 37 p. imprimées sur deux colonnes). « Les petits documents qui constituent ce recueil, dit M. L. Morin, dans sa Préface, ont été presque exclusivement recueillis, et généralement de première main, d'une façon orale ; non que j'aie la prétention qu'aucun d'eux soit inédit ; au contraire, beaucoup ont été cités par des auteurs locaux ou autres, tout au moins en équivalence, mais tous ont cours dans notre département et y ont été entendus dans des conversations. Bien rares sont ceux qui portent la trace de leur origine locale, hormis dans la série consacrée à la Champagne et à diverses communes du département. Ceux-là n'en sont que plus intéressants, car ils enrichissent le blason populaire de l'Aube de numéros curieux. » Les divisions de ce recueil sont les suivantes : 1° Proverbes ; 2° Petites croyances ; 3° Ce que chantent les oiseaux ; 4° Dictons relatifs aux localités ; 5° Dictons relatifs à la température ; 6° Dictons relatifs à la condition physique des personnes ; 7° Dictons relatifs à la condition morale des personnes ; 8° Dictons divers ; 9° Noms donnés à divers objets ; 10° Comme dits. Le tout, rangé sous 1259 numéros, constitue une très utile et fort curieuse contribution au fok-lore de la région.

Comtat Venaissin. — Notre collaboratrice Mme la comtesse Roger de Courson vient de donner à la relation qu'elle a écrite l'an dernier dans *la Quinzaine* (Cf. *Polybiblion* t. XCVIII, p. 188) sur le martyre des *Carmélites de Compiègne* (17 juillet 1794) un pendant des plus émouvants : *Un Groupe de victimes sous la Terreur. Les Sacramentines de Bollène et leurs compagnes* (La Chapelle Montligeon, (Orne), imp. et lib. de Montligeon, 1904, in-8 de 26 p. Extr. de *la Quinzaine* du 16 septembre dernier). « A certains points de vue, dit l'auteur, l'exécution des victimes d'Orange fut entourée de circonstances encore plus pénibles que celle des carmélites. Celles-ci eurent la consolation de rester réunies jusqu'à la fin sous l'égide de leur prieure ; elles allèrent à la mort ensemble... L'on procéda autrement pour les religieuses de de Bollène et leurs compagnes ; elles furent guillotinées par groupes... Parmi les trente-deux religieuses suppliciées à Orange entre le 6 et le 26 juillet 1794, il y eut une bernardine, deux bénédictines, seize ursulines et treize sacramentines du couvent de Bollène, petite ville située à quelques kilomètres d'Orange. C'est surtout l'histoire de cette dernière communauté que nous avons voulu présenter à nos lecteurs. » Et cette histoire racontée, et bien racontée, Mme de Courson termine ainsi : « Un jour, espérons-le, les trente-deux religieuses... qui dorment de leur dernier sommeil, perdues dans la foule, auront chez les catholiques de France mieux qu'un glorieux tombeau... L'Église qui, avec une sagesse toute maternelle, instruit en ce moment la cause des carmélites de Compiègne, réunira à elles, n'en doutons pas, dans une même apothéose, leurs sœurs du Midi, martyres de la même cause, dignes par conséquent, du même triomphe. »

Franche-Comté. — Pour son discours de réception à l'Académie de Besançon, M. le chanoine J. Rossignot, curé de Sainte-Madeleine de Besançon, ne pouvait choisir un sujet mieux approprié que la biographie de *Hugues Ier archevêque de Besançon* (Besançon, imp. Jacquin, 1904, in-8 de 28 p., avec une grav. Extr. des *Mémoires* de l'Académie de cette ville), car ce prélat fut le fondateur de l'église et de la paroisse Sainte-Madeleine. Fils de Humbert II, sire de Salins, Hugues naquit dans les premières années du XIe siècle, probablement en 1008. En 1031, étant chapelain du roi de Bourgogne Rodolphe III et de plus abbé de Saint-Paul, « la voix unanime du clergé et du peuple, avec l'approbation du Roi, porta le jeune abbé de Saint-Paul sur le siège métropolitain. » M. le chanoine Rossignot suit son héros dans tous les actes de sa vie jusqu'à sa mort, qui arriva le 27 juillet 1066. Hugues Ier, « fut appelé *grand*, ce qui signifiait *saint* dans le langage de ce temps, et il le devait à l'austérité de sa vie privée autant qu'à son habileté dans le gouvernement des affaires publiques. » Cet illustre archevêque bisontin était l'ami du pape Léon IX ; les auteurs de son temps ont loué « son zèle pour la formation du clergé et l'instruction du peuple. »

— M. Victor Guillemin a extrait des *Mémoires* de l'Académie de Besançon le travail très intéressant qu'il y a inséré : *Le Statuaire Jean Petit, notice sur sa vie et son œuvre (1819-1905)* (Besançon, imp. Jacquin, 1904, in-8 de 24 p., avec un portrait). Jean-Claude Petit est né à Besançon, le 19 février 1819, « dans ce vieux palais où s'élève maintenant la statue du cardinal de Granvelle, » l'une des meilleures œuvres de l'artiste, qui ne fut jamais inaugurée, sans doute parce qu'elle représente un prince de l'Église. Petit, élève de David d'Angers, n'eut jamais grande chance en sa vie : pour des raisons pas bien claires, il ne put obtenir le grand prix de Rome ; le second seulement lui fut décerné. M. V. Guillemin connaît à merveille son personnage et, en quelques pages aussi nettes que précises, il résume parfaitement cette longue existence d'artiste de talent. Il fait aussi ressortir la magnanimité de Petit qui, dédaignant les mauvais procédés « officiels » n'a pas oublié sa ville natale dans son testament : il lui a légué « dix mille francs dont la rente servira à soutenir pendant trois ans les efforts d'un jeune homme se destinant à la carrière des beaux-arts », sans compter ses collections personnelles pour le Musée de Besançon. Il n'a pas oublié non plus l'Académie de Besançon à qui il a fait un legs de pareille somme pour la création d'un concours annuel des beaux-arts : c'est sans doute un témoignage de reconnaissance, car la dite Académie lui attribua à ses débuts la pension Suard, valable pour trois ans. « On peut dire, conclut M. V. Guillemin, que Jean Petit fut un de ces artistes sans jactance, insuffisamment appréciés de leur vivant, quoiqu'il ait fait preuve d'un grand mérite et d'un entier dévouement à son art. » A noter ce fait déplorable qu'un tel homme, malgré toutes les instances de ses compatriotes les plus marquants, ne fut jamais décoré.

— L'un des plus laborieux érudits franc-comtois de notre temps, M. le chanoine Suchet, mort le 8 février dernier (Cf. *Polybiblion*, t. C., p. 272) a fait l'objet d'un travail biographique et bibliographique aussi complet que possible, dont l'auteur est le distingué professeur à l'Université de Besançon, M. Léonce Pingaud : *Notice sur M. le chanoine Suchet* (Besançon, impr. Jacquin, 1904, in-8 de 28 p. Extrait des *Mémoires* de l'Académie de Besançon). Né à Pesmes (Haute-Saône) le 8 janvier 1819, le digne ecclésiastique a fourni une carrière des plus remplies sous tous les rapports. M. Pingaud a fait revivre, avec son talent ordinaire, cette sympathique figure.

« Le chanoine Suchet, observe finalement l'auteur, dans les nombreuses biographies sorties de sa plume, s'est montré très sobre d'éloges, et, par le simple exposé des faits, a su recommander à souhait les mérites de ses compatriotes. » — La bibliographie des travaux de M. Suchet ne comprend pas moins de 12 pages de petit texte.

— Signalons, de M. l'abbé Chamouton, directeur au séminaire de Lons-le-Saunier, une notice biographique intitulée : *Un Ami du vénérable curé d'Ars. Le P. Faivre, chanoine honoraire de Saint-Claude, missionnaire apostolique, prêtre de la mission diocésaine* (Lons-le-Saunier, imp. de *la Croix du Jura*, 1902, petit in-18 de 51 p., avec portrait). Cyrille Faivre né le 8 juillet 1810, avait d'abord voulu suivre les traces d'un frère aîné, missionnaire en Chine; mais des raisons de santé l'obligèrent à renoncer à ce projet. C'est alors qu'il se consacra aux missions diocésaines. On le retrouve partout: à Lyon, à Lourdes, à Paray-le-Monial, à Ars, chez le saint curé dont il devint l'ami, en Franche-Comté, naturellement, à Rome, à Lourdes, à Jérusalem, etc. Après une vie d'apostolat, il mourut le 5 décembre 1876.

— Mentionnons également l'opuscule anonyme consacré à la mémoire de *l'Abbé Ammann* (Lons-le-Saunier, imp. de *la Croix du Jura*, 1903, in-32 de 18 p., avec un portrait et une vignette). Ce petit travail rappelle la vie toute d'édification de ce prêtre modeste et zélé qui, dans la paroisse de Frontenay, dont il était curé et où il est mort le 30 avril 1903, à l'âge de 71 ans, a créé une grotte sur le modèle de celle de Lourdes, laquelle est devenue un but de pélerinage fréquenté.

— Pour l'exploitation des grottes de Baume-les-Messieurs, l'une des plus saisissantes curiosités du Jura, une société s'est formée qui a intelligemment aménagé ces grottes immenses (3 kilomètres de longueur), car elle n'en a en rien diminué le pittoresque. Cet aménagement, d'ailleurs, consiste surtout dans la construction de passerelles et d'escaliers de fer indispensables et aussi dans l'éclairage, au moment du passage des touristes, de l'extraordinaire décor par la lumière électrique. Cette société, outre des affiches illustrées en couleurs (excellent moyen de publicité) a récemment édité une brochure luxueuse intitulée : *Le Jura. Grottes de Baume-les-Messieurs* (Lons-le-Saunier, Société des Grottes de Baume, s. d., in-18 carré de 30 p., avec 16 grav., 1 plan et une petite carte). A ceux de nos lecteurs qui pourraient former le projet de visiter ces admirables grottes, nous donnerons le conseil de se procurer ladite brochure, qui les charmera par ses descriptions très exactes — et les tentera sans nul doute. D'autre part, nous engageons les administrateurs de ladite société à faire rectifier l'erreur commise (p. 4) : Rouget de Lisle n'est pas né à Montaigu, près Lons-le-Saunier, mais à Lons-le-Saunier même (le 17 mai 1760). Également (p. 6), rectifier Publy-*Verry* en Publy-*Vevy* : simple faute d'impression. Enfin notons que le récit des aventures du trop fameux abbé de Watteville n'a pas été exagéré par Saint-Simon (p. 25). Ces aventures, aussi peu banales que scandaleuses, ont été, depuis, fort joliment contées par M. Sandret (*La Première Conquête de la Franche-Comté, 1668. — Revue des questions historiques*, t. XXXVIII, p. 166 et suivantes).

Languedoc. — M. l'abbé C. Nicolas, curé de Saint-Gilles, continue, avec une ardeur qu'on ne saurait trop louer, l'histoire de cette localité. Il vient de publier l'*Enquête sur les troubles religieux de Saint-Gilles* (*1621-1622*) (Nîmes, Gervais-Bedot, 1904, in-8 de 77 p. avec fac-similés. *Extrait du Bulletin du Comité de l'art chrétien*). C'est un ms. qu'il édite avec une importante Introduction. Il porte, dans l'Inventaire de 1858, la cote F. F., n° 24. Ce document

inédit jette un jour nouveau sur les tristes événements qui se passèrent, à cette date, à Saint-Gilles où, pendant quinze mois, les protestants, seuls maîtres de la ville, se livrèrent à de terribles représailles. Il renferme les dépositions de près de vingt témoins oculaires ou auriculaires, renseignements les plus précis sur cette phrase lamentable de l'histoire religieuse de Saint-Gilles. Leurs dépositions se complètent mutuellement et, bien que se répétant quelquefois, l'éditeur a cru bon de les publier toutes *in-extenso*; mais, dans l'intérêt du lecteur, M. Nicolas, dans sa Préface, en donne un très rapide résumé.

— Dans le canton de Riscle (Gard) se trouve un charmant village qui possède une église reposant sur des ruines gallo-romaines. C'est Gée-Rivière, dont M. l'abbé Cazauran nous expose les origines reculées avec beaucoup de sagacité et des déductions bien établies. L'auteur, dans sa brochure : *Gée-Rivière (Gers), son passé, ses ruines gallo-romaines* (Mirande, imp. Vve Labeyrie-Baylac, in-8 de 11 p.), se borne à résumer l'histoire ancienne de la localité et à faire la description des ruines gallo-romaines de Gée-Rivière et d'une piscine antique dont la découverte et le dessin commenté intéresseront vivement les archéologues.

— S'il ne débute pas d'une façon ordinaire, il ne se termine pas non plus comme tous les volumes du genre le tome XXVI de la septième série des *Mémoires de l'Académie de Nîmes* (Nîmes, imp. Chastanier, in-8 de CXV-223-146 p., avec un portrait). En effet, en tête des « Pièces liminaires », figure le discours d'ouverture de M. E. Benoît-Germain, président annuel (p. V-XXI). Ce discours, qui n'a rien d' « académique », intitulé : *Une Idylle*, raconte l'histoire (vrai conte bleu) d'un jeune baron et d'une petite servante, amis d'enfance, qui finissent par se marier et avoir beaucoup d'enfants — comme dans les contes de fées. Cette « idylle » se passe au temps de la Révolution; — *Rapport sur le concours de 1902. Jean Reboul*; *Antoine Déparcieux*, par M. Paul Clauzel (p. XXXV-LX); — *Inauguration du monument de A. Bigot. Un Essai de décentralisation littéraire*, par M. l'abbé Cl. Delfour (p. LXXVII-XCII). Cette même inauguration Bigot a provoqué aussi les discours suivants : *Discour patois prounounça ou noum dou Coumita*, par M. Émile Reinaud (XCV-CI), en prose et en vers ; Discours de M. Paut-Jaumeton, de M. Benoît-Germain, de M. Gaston Doumergue, avec une poésie en vers patois de M. Louis Bard (p. CIII-CXV). — Mentionnons à présent les *Mémoires* proprement dits : *Deux Livres de raison du XVe siècle. Les Merles de Beauchamps*, par M. le comte E. de Balincourt (p. 1-77, avec un portrait hors texte et un tableau généalogique); — *Les Suites d'un miracle à Saint-Gilles (1515-1516)*, par M. Ed. Bondurand (p. 79-85); — *Bibliographie du département du Gard* (année 1903), par M. Joseph Simon (p. 87-95); — *Note sur l'organisation et la conduite des convois dans la région saharienne*, par M. N.-J. Robin (p. 97-116); — *Journal d'un chanoine au diocèse de Cavaillon (1644 à 1664). Fragments du Livre de raison de Gaspar de Grasse*, publiés avec une Introduction et des notes par M. Michel Jouve (p. 117-196). — En plus des *Mémoires* rappelés ci-dessus, ce volume renferme encore, placée à la fin et pourvue d'une pagination indépendante, une *Histoire des grands prieurs et du prieuré de Saint-Gilles, par Jean Raybaud, avocat et archivaire de ce prieuré*, publiée par M. l'abbé C. Nicolas (146 pages).

LORRAINE. — L'opuscule intitulé : *La Milice en Lorraine au XVIIIe siècle* (Paris, Berger-Levrault, 1904, in-8 de 112 p. — Prix : 3 fr.) que M. Pierre Boyé a extrait des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, est une bonne étude sur le régime militaire appliqué en Lorraine sous le règne de Stanislas.

On voit que, sous ce rapport, le véritable maître de cette province était le roi de France. Ce fut lui qui, souvent, fit lever les milices, et les régiments formés à l'aide des contingents lorrains allaient se battre avec les armées royales. M. Boyé nous donne des détails très précis sur l'organisation de la milice lorraine, sur la durée du service, sur l'armement et l'équipement du soldat. On voit également combien la milice était impopulaire et quelles étaient les fraudes employées pour s'y soustraire. L'auteur fait connaître le rang glorieux occupé dans nos armées par les milices lorraines, et combien elles furent souvent décimées pendant les guerres de la fin du XVIIIe siècle. Aussi, en beaucoup d'endroits, les campagnes étaient dépeuplées et l'agriculture souffrait de l'absence des hommes robustes enlevés par le service militaire.

NIVERNAIS. — Voici le 3e fascicule du tome X de la 3e série du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts* correspondant au vingtième volume de la collection (Nevers, Mazeron, 1904, in-8 pagine 293-426, avec 1 planche). Cinq études d'importance très variable ont formé ce fascicule, savoir : *Notes sur les écoles de Nevers pendant la Révolution*, par M. Ed. Duminy (p. 293-307) ; — *La Pierre tombale de Pierre d'Ancienville, comtesse des Bordes*, par M. Gaston Gauthier (p. 308-311) ; — *Les Collections numismatiques de la ville de Nevers et la Répartition topographique des monnaies gauloises, romaines et mérovingiennes, trouvées dans la Nièvre*, par M. H. de Flamare (p. 312-357) ; — *La Statuette d'argent de Saint-Honoré-les-Bains (Nièvre)*, par M. Antoine Héron de Villefosse (p. 358-373), avec une planche) ; — *L'Église gallicane dans la Nièvre pendant la Révolution. Quelques lettres de l'évêque constitutionnel Tollet*, par M. René de Lespinasse (p. 374-426).

NORMANDIE. — La plaquette ayant pour titre : *Le Château de Bailleul, canton de Goderville (Seine-Inférieure)* (Paris, Champion, 1904, in-8 de 20 p., avec une grav.) nous donne d'abord, ce que l'on rencontre trop rarement dans de semblables études : l'indication exacte de la date à laquelle a été construit le monument. Grâce à M. l'abbé Hébert, un spécimen curieux de l'architecture de la Renaissance française possède un état civil en règle. De combien d'édifices dans notre pays en pourrait-on dire autant ? Poursuivant l'histoire du château jusqu'à nos jours, l'auteur rapporte une scène de mœurs d'une couleur pittoresque. Des amis viennent visiter le châtelain et restent deux jours de plus qu'ils n'avaient projeté, retenus par les instances de leur hôte, buvant son vin, son excellent cidre, mangeant ses perdreaux et ses poulets, dégustant le tout en connaisseurs. Il dit ensuite quelques mots de l'abandon auquel la Révolution condamna la demeure seigneuriale : le XIXe siècle eut peine à réparer les injures causées à ce témoin de l'histoire et de la vie provinciale.

— Le même auteur nous offre un document des plus intéressants dans la brochure intitulée : *La Révolution à Rouen et dans le pays de Caux* (Évreux, imp. de l'Eure, 1903, in-8 de 68 p.). Ce document consiste en une série de lettres échangées entre le marquis de Bailleul, émigré, son secrétaire et ses régisseurs. Cette correspondance contemporaine des débuts de la Révolution fait voir quelle fut la répercussion, dans une province paisible, des mesures législatives arrachées à la faiblesse de Louis XVI par les fauteurs de désordre. Le monde des affaires, dans le pays de Caux, était, d'instinct, hostile au clergé et avait accueilli avec une certaine faveur la confiscation des biens des religieux. La constitution civile du clergé n'avait rien qui pût effrayer ces hommes élevés dans des idées d'un gallicanisme exagéré. Mais lorsqu'on se trouva en présence du personnel que la nouvelle

organisation mettait à la tête des paroisses, quand on s'aperçut que les assignats perdaient chaque jour davantage de leur valeur, les dangers de la situation nouvelle sautèrent aux yeux des hommes d'affaires de l'émigré. Dans les lettres publiées on sent peu à peu se glisser un sentiment de désaffection pour les nouveautés. Telle est la signification de ces témoignages écrits, qu'il était utile de soustraire à l'oubli.

— Nous nous demandons pourquoi l'auteur des *Notices sur quelques manuscrits normands conservés à la Bibliothèque Sainte-Geneviève* (Évreux, imp. de l'Eure, 1904, 2 fascicules in-8 de 18 et 22 p. — Prix : 3 fr.) a cru devoir mettre ces utiles et savantes brochures sous le patronage de M. Lottin de Laval, « mon maître es-choses archéologiques », dit-il. M. Lottin de Laval fut sans doute un bon et vaillant artiste, un sculpteur plein de talent, il a rendu un grand service à la science épigraphique en inventant un moyen pratique pour prendre et transporter des empreintes d'inscriptions gravées. Il n'a jamais passé, que nous sachions, pour un initiateur en matière archéologique. Quoi qu'il en soit, nous ne saurions trop applaudir à l'heureuse idée qu'a eue M. Étienne Deville, de donner de ces mss. (fasc. I. *Manuscrits provenant du prieuré de Sainte-Barbe-en-Auge ;* II. *Manuscrits provenant du prieuré de Saint-Lô de Rouen*) une description méthodique plus détaillée que celle des inventaires officiels, de nature à rendre de vrais services aux chercheurs. Ce travail est fait avec beaucoup de soin, et l'on ne saurait trop en désirer la continuation.

Orléanais. — Le tome X des *Lectures et Mémoires de l'Académie de Sainte-Croix d'Orléans* a paru en trois fascicules (Orléans, Marron, 1903-1904, in-8 de 447 p., avec une planche. — Prix : 6 fr.). Ce volume se compose des travaux suivants : *Pothier, juriste et citoyen*, par M. Joseph Sejourné (p. 1-16) ; — *Un Gentilhomme normand et un Essai de colonisation en Sologne au* XVIIIe *siècle*, par M. de Laage de Meux (p. 17-58) ; — *Les Œuvres d'économie politique de M. du Buat*, réponse de M. le comte Baguenault de Puchesse à M. de Laage de Meux (p. 59-63) ; — *Le Chemin de la vie*, poésie, par M. Robert Ruzé (p. 64-67) ; — *Une Méprise archéologique dans l'iconographie de Jeanne d'Arc ; le prétendu bas-relief du départ de Vaucouleurs*, par M. O. Raguenet de Saint-Albin (p. 68-98, avec une planche); — *Saint François de Sales, étude littéraire*, par M. l'abbé Lemoine (p. 116-129); — *La Vie de la grande industrie moderne et l'Esthétique*, par M. Louis Desbois (p. 130-151); — *La Métallurgie chez les anciens et chez les modernes*, réponse à M. Louis Desbois, par M. le le comte Baguenault de Puchesse (p. 152-157) ; — *La Russie et Pouchkine*, par M. le baron de Larnage (p. 158-180) ; — *Sur la musique*, par M. Roger Charroy (p. 181-206) ; — *A propos de la musique*, réponse à M. Roger Charoy, par M. l'abbé d'Allaines (p. 207-220) ; — *Du Droit des gens et de son utilité sociale*, par M. Louis Rolland (p. 221-246) ; — *Réponse à M. Louis Rolland*, par M. l'abbé Iauch (p. 247-253) ; — *La Jeunesse du Père Joseph*, par M. l'abbé Iauch (p. 254-273) ; — *Mgr Dupanloup, fondateur de l'Académie de Sainte-Croix*, par M. l'abbé Lemoine (p. 274-291) ; — *M. Arthur Johanet, académicien de Sainte-Croix*, par M. Joseph Sejourné (p. 292-314); — *Le Principe de continuité dans la philosophie*, par M. l'abbé Fouqueau (p. 315-346) ; — *Réponse*, par M. l'abbé Lemoine (p. 347-360) ; — *La Ville des Baux, en Provence*, par M. Henri Pelletier (p. 361-376) ; — *Saint-Aignan, évêque d'Orléans*, par M. l'abbé Lemoigne (p. 377-391) ; — *La Décadence du marxisme*, par M. Ruzé (p. 392-409) ; — *Certaines tendances de l'art contemporain. Les « Intimistes »*, par M. Louis Desbois (p. 410-422 ; — *La Nature est-elle transformiste ?* par M. l'abbé Lemoine (p. 423-440).

— Dans une attachante etude intitulée : *Le Duc François de Guise à Orléans, février 1563* (Orléans, Marron, 1904, in-8 de 14 p. Extrait des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*), notre collaborateur M. Baguenault de Puchesse expose les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi l'assassinat du duc de Guise devant Orléans ; après un récit assez détaillé de ce tragique événement, il reprend, à la suite de bien des historiens, et du baron de Ruble en particulier, l'examen de ce grave problème : Qui a armé le bras de Poltrot de Méré ? Ce qui paraît certain, c'est que la complicité de Coligny, affirmée, niée, et affirmée de nouveau par l'assassin, ne faisait pas de doute pour Catherine de Médicis, et que tout son entourage pensait comme elle. Cette intéressante brochure est ornée de deux gravures : l'une représente la scène même de l'assassinat, d'après une planche du recueil célèbre de Tortorel et Périssin ; l'autre est la reproduction du portrait présumé de Poltrot de Méré, qui a dernièrement figuré à l'Exposition des Primitifs français.

Velay. — Deux brochures de M. Ulysse Rouchon sur cette province : 1° *La Chaise-Dieu. Livret-Guide* (Le Puy, Marchessou, s. d., in-8, 48 p., avec grav. — Prix : 0 fr. 75). Cette plaquette résume l'histoire et fait la description pittoresque et archéologique de la célèbre abbaye ; elle donne aussi le désir de visiter le site, ce qui reste des vastes constructions du monastère et de ses richesses artistiques. L'église, l'une des plus belles de la contrée, offre de remarquables décorations : une danse macabre, peinte à fresque, que la vétusté tend à effacer ; un buffet d'orgues, attribué, tantôt à Coysevox et tantôt à Vanneau ; des stalles de chœur du xve siècle ; quatorze admirables tapisseries, pour le moment en réparation aux Gobelins ; le tombeau du pape Clément VI, qui avait été moine de la Chaise-Dieu, etc., etc. — 2° *Les Anciennes Hôtelleries de la ville du Puy* (Même éditeur, s. d., in-8 de 47 p.), M. U. Rouchon, en quittant les bancs du lycée, s'est mis à fouiller les archives de l'ancien Velay, à lire et commenter les vieux chroniqueurs et tout ce qui a été publié sur sa province. Épris d'une belle passion pour tout ce qui touche à la petite patrie, voilà que, bien jeune encore, il a publié plusieurs études fort intéressantes sur l'histoire de la région. Aujourd'hui il fait connaître les anciennes hôtelleries de la ville du Puy et l'affluence qu'y attiraient le pélerinage en renom de la cathédrale et le jubilé ou Grand Pardon qu'on y célébrait toutes les fois que l'Annonciation tombait le vendredi saint. Demain, il nous racontera l'*Histoire des rues et des monuments de la noble, félice et bénévole cité du Puy d'Anis*. Courage et bon succès !

Belgique. — La célébration du six centième anniversaire de la naissance de Pétrarque a été l'occasion qu'a saisie M. le chevalier Edmond Marchal pour rappeler à ses compatriotes le passage à Gand et à Liège de « l'illustre rénovateur des lettres latines » (*François Pétrarque à Gand et à Liège, en 1333*, Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, août 1904, in-8 de 12 p.). Ce petit mémoire n'apporte, à vrai dire, rien de nouveau ; on y trouvera le commentaire, un peu décousu et négligé, de passages bien connus des Œuvres latines, et principalement de cette « phrase humoristique sur la cité de saint Lambert : « Dans cette bonne cité barbare, j'ai eu toutes les peines du monde à me procurer un peu d'encre, et quelle encre encore ! de l'encre jaune comme du safran ! » Cette boutade a fait couler, de la plume de certains érudits liégeois du dernier siècle, plus d'encre qu'il n'était peut-être à propos ; petite polémique locale, dont M. Marchal rajeunit le souvenir. Quelques passages de Guichardin sont assez heureusement rapprochés de ceux de Pétrarque.

— Le 55e volume des *Mémoires et publications de la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut,* formant le t. V de la VIe série, vient de paraître (Mons, Dequesne-Masquillier, 1903, in-8 de XXII-315 p. — Prix : 5 fr.). Ce volume ne contient que deux études, mais l'une et l'autre sont importantes. La première est de M. Jules Cornet ; elle a pour titre : *Premières Notions de géologie* et ne tient pas moins de 261 pages. La seconde, de moindre étendue, est un *Essai d'économie politique formulée par Arthur Xhignesse.* Ces deux mémoires, le premier surtout, ne manqueront pas d'être appréciés dans cette belle province du Hainaut belge, où l'industrie est si développée, où le sous-sol est si riche, et où, par conséquent, toutes les questions relatives aux rapports du capital et du travail, de même que celles qui touchent à la géologie, se trouvent être à l'étude d'une façon permanente.

ITALIE. — Dans sa brochure intitulée : *L'Incendie de la Bibliothèque nationale de Turin. Notes et documents* (Paris, Émile Bouillon, 1904, in-8 de 29 p. Extrait de la *Revue des bibliothèques*, janvier-avril 1904), M. Léon Dorez expose ainsi les faits venus à sa connaissance : I. L'Incendie. II. Les Causes de l'incendie. Les Pompiers. III. Les Pertes. IV. Traitement des manuscrits sauvés. V. L'Émotion à l'étranger. Il reproduit en appendice la circulaire adressée à ses membres par la *Società bibliografica italiana.*

— La direction de la *Rivista d'Italia* a célébré le sixième centenaire de la naissance de Pétrarque en consacrant au grand poète tout son numéro de juillet 1904. Sur les douze articles dont se compose cette livraison, trois sont dus à des plumes françaises ; en voici les titres : *Pétrarque et la Gloire,* par M. P. de Nolhac ; — *Pourquoi nous aimons Pétrarque,* par M. H. Cochin ; — *Les poésies de Pétrarque purent-elles faire naître l'amour dans le cœur de sa Douna ?* par M. F. Brisset. Nous avons sous les yeux les pages, trop courtes, où M. H. Cochin développe les raisons de cet attrait particulier que le chantre de Laure, sans être chez nous vraiment populaire, a exercé sur les esprits français. « Son œuvre, dit-il, nous attire et nous charme ; c'est sa personne qui nous retient. » M. Cochin nous conte très agréablement comment il a été lui-même attiré, charmé... et retenu.

RUSSIE. — La librairie Berger-Levrault a récemment fait paraître une très intéressante brochure : *L'Armée et la flotte de la Russie. Composition et répartition en 1904, avec un appendice : L'Armée de Mandchourie* (in-8 de 110 p. — Prix : 2 fr.) qui devrait se trouver sur la table de tout lecteur de journaux, c'est-à-dire, actuellement, de tout le monde, pendant la durée de la guerre russo-japonaise. Ce petit volume fournit en effet de précieux renseignements sur la répartition et la composition des forces russes en 1904. Il renferme aussi, en un tableau hors texte, une liste complète des bâtiments russes en Extrême-Orient, chaque bâtiment étant accompagné de ses principales caractéristiques. Ce tableau a été dressé d'après la « Situation des marines de guerre étrangères », que l'état-major général de la marine fait publier chaque année en novembre. Nous signalerons à ce propos l'orthographe rationnelle et exacte adoptée pour les noms russes. Cette orthographe ne ressemble guère à celle, par trop fantaisiste, usitée dans les journaux et dans bien des ouvrages plus ou moins techniques, mais qui, souvent, ne sont pas rédigés avec le même soin que la présente brochure.

SUISSE. — *Bulletin de la Société fribourgeoise des sciences naturelles. Compte-rendu* (1902-1903. Vol. XI, in-8 de 84 p.). Cette brochure contient la liste des principales communications faites à la société ; celle des publications de ses membres ; les procès-verbaux des séances en 1902-1903 ; quelques pages

sur les observations hydronichiques des années 1901 et 1902 ; enfin deux intéressantes nécrologies, avec portraits en photogravure, de René Thomas-Mamert, professeur de chimie à l'Université de Fribourg, par M. A. Birtrzycki et du Dr Maximilien Westermaier, professeur de botanique à la même Université, par M. Hubert Savoy.

ÉTATS-UNIS. — L'énorme volume publié par les soins de la *Smithsonian Institution* sous le titre : *Annual Report of the Smithsonian Institution 1902.* (Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de XXIV-784 p., avec 258 pl. hors texte et 279 figures dans le texte, cartonné) contient les rapports annuels des directeurs du Muséum national des États-Unis pour 1902 sur les opérations de l'année. Puis, à partir de la page 169, commence la seconde partie comprenant, comme chaque année, la description illustrée des collections du Muséum national. Nous avons d'abord 378 pages consacrées à la description des ouvrages en vannerie des aborigènes de l'Amérique du Nord illustrée par non moins de 248 planches en photogravure dont 47 en couleurs et par 212 figures dans le texte. Vient ensuite un article de 172 pages, avec 1 planche et 197 figures dans le texte, sur l'Herpétologie de Porto-Rico. Enfin une étude sur un produit alimentaire préparé par les Indiens Klamath de l'Orégon avec les graines du grand nénuphar jaune *Nymphaea polysepala*, illustrée par deux planches en couleurs et 11 planches en noir (photogravures). Un index alphabétique complète ce volume particulièrement intéressant pour les amateurs d'anthropologie et d'histoire naturelle.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Étude sur la liturgie dans l'ancien diocèse de Genève,* par P.-M. Lafrasse (in-8, Genève, A. Jullien ; Paris, Welter). — *Sur le chemin du Calvaire,* par P.-J. Hébert (in-18, Maison de la Bonne-Presse). — *Manne céleste tirée des écrits de saints et écrivains catholiques à l'usage des personnes pieuses* (in-32, Amat). — *La Terminologie de saint Jean de la Croix,* par l'abbé Calaber (in-18, Amat). — *Questions pratiques de jurisprudence canonique et civile,* par l'abbé E. Pouget (in-12, Amat). — *L'Impôt progressif en France,* par J. Dufay (in-8, Guillaumin). — *De l'Organisation des pouvoirs des assemblées générale dans les sociétés par actions, notamment au point de vue des modifications à apporter aux statuts,* par G. Bourcart (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *La Logique des sentiments,* par T. Ribot (in-8, Alcan). — *Les Jeux des enfants. Étude sur l'imagination créatrice chez l'enfant,* par F. Queyrat (in-8, Alcan). — *La Science considérée comme force morale,* par le vicomte de Bourbon-Busset (in-12, Amat). — *Le Socialisme fédéral,* par N. Dolens (in-8, Stock). — *Le Chien. Hygiène. Maladies,* par J. Pertus (in-18 cartonné, Baillière). — *Notre marine de guerre. Réformes essentielles,* par Un marin (in-8, Berger-Levrault). — *Der Küstenkrieg,* von S. Mielichhofer (in-8, Wien, Seidel und Sohn). — *Les Lois de la guerre continentale*; traduites et annotées par P. Carpentier (in-18, Pichon et Durand-Auzias). — *La Peinture à l'Exposition des Primitifs français,* par le Cte P. Durrieu (in-4, Librairie de l'Art ancien et moderne). — *Ladislas de Paál. Un peintre hongrois de l'école de Barbizon,* par Béla Lázár (in-4, Librairie de l'Art ancien et moderne). — *Le Téléobjectif et la téléphotographie,* par T. R. Dallmeyer ; trad. par L.-P. Clerc (in-8, Gauthier-Villars). — *Robert Schumann. Son œuvre pour piano,* par Mme M. Albert (in-12, Fischbacher). — *Traité d'accentuation grecque,* par J. Vendryes (in-18 cart., C. Klincksieck). — *Le Sens de la forme, dans les métaphores de Victor Hugo,* par E. Huguet (in-8, Hachette). — *Les Plantes dans l'antiquité et au moyen âge. Histoire, usage et symbolisme.* Première partie. *Les Plantes dans l'Orient classique.* II. *L'Iran et l'Inde,* par C. Joret (in-8, Bouillon). — *Le Jardin fermé,*

par A. Sérieys (in-18, Carrington). — *Doit-on aimer?* par G. Sauvin (in-18, Plon-Nourrit). — *Le Mal d'aimer*, par H. Ardel (in-18, Plon-Nourrit). — *Le Masque de sable*, par M. Vaucaire (in-18, Joanin). — *La Seconde Faute*, par H. d'Hennezel (in-18, Stock). — *Évadée*, par Une institutrice laïque (in-16, Lethielleux). — *L'Obstacle*, par P. Perrault (in-12, Henri Gautier). — *Elsa*, par M. Auvray (in-12, Henri Gautier). — *Vers l'aube*, par A. Besson (in-18, Lille, Société Saint-Augustin). — *Œuvres complètes* du comte Léon Tolstoï. T. XI et XII. *Guerre et Paix*. T. V et VI, trad. par J. W. Bienstock (2 vol. in-18, Stock). — *Les Théâtres libertins au* XVIIIe *siècle*, par H. d'Alméras et P. d'Estrée (in-8, Daragon). — *Histoire littéraire du peuple anglais*, par J.-J. Jusserand. II. *De la Renaissance à la guerre civile* (in-8, Firmin-Didot). — *L'Algérie*, par M. Wahl. 4e édit. mise à jour par A. Bernard (in-8, Alcan). — *En Corée*, par E. Bourdaret (in-18, Plon-Nourrit). — *Le Peuple chinois, ses mœurs et ses institutions*, par F. Farjenel (in-18, Chevalier et Rivière). — *Journal de bord d'un aspirant*, par Avesne (in-18, Plon-Nourrit). — *Au temps de la Pucelle. Récits et tableaux. Le Péril national*, par M. Sepet (in-18, Téqui). — *La Question Louis XVII. Le Cimetière de Sainte-Marguerite et la Sépulture de Louis XVII*, par L. Lambeau (in-8, Daragon). — *Le Soldat impérial*, par J. Morvan. T. II (in-8, Plon-Nourrit). — *Histoire de la guerre de 1870-1871. T. IV. La Retraite sur la Moselle, Borny*, par P. Lehautcourt (in-8, Berger-Levault). — *Livre d'or des officiers français de 1789 à 1815, d'après leurs Mémoires et Souvenirs*, par H. Chapoutot (in-18, Éditions des « Temps nouveaux »). — *Essai sur les prévots royaux du* XIe *au* XIVe *siècle*, par H. Gravier (in-8, Larose). — *Neuf ans de souvenirs d'un ambassadeur d'Autriche à Paris sous le second Empire, 1851-1859*, par le conte de Hübner, publiés par son fils, le comte A. de Hübner. T. II (in-8, Plon-Nourrit). — *La Manœuvre de Lützen, 1813*, par le colonel Lanrezac (in-8, Berger-Levrault). — *Études sur l'éducation et la colonisation*, par M. Courant (in-18, Pichon et Durand-Auzias). — *La Vie au Palais-Royal*, par L. Augé de Lassus (in-8, Daragon). — *Marly-le-Roi, son histoire* (697-1904), par C. Piton (gr. in-8, Joanin). — *La Justice criminelle du magistrat de Valenciennes au moyen âge*, par M. Bauchond (in-8, A. Picard et fils). — *L'École centrale de Lille, 1795-1803*, par E. Leclaire (in-8, Lille, Giard). — *Les États généraux des duchés de Lorraine et de Bar jusqu'à la majorité de Charles III (1559)*, par E. Duvernoy (in-8, A. Picard et fils). — *Notre-Dame de Bonson (Loire) et son pèlerinage*, par l'abbé C. Signerin (in-18, Saint-Étienne, Théollier). — *Notre-Dame de Romay et les souvenirs qui s'y rattachent*, par l'abbé Barnaud (in-12, Blois, imp. Migault). — *Les Marais de la Sèvre niortaise et du Lay du* Xe *à la fin du* XVIe *siècle*, par E. Clouzot (in-8, Paris, Champion ; Niort, Clouzot). — *Histoire de la ville Ganges*, par l'abbé Rouquette (in-8, Montpellier, imp. de la Manufacture de la Charité). — *Les Relations de l'Espagne et du Maroc pendant le* XVIIIe *et le* XIXe *siècle*, par E. Rouard de Card (in-8, Pedone). — *La Vie et les bonnes œuvres du commandant Châtelain*, par L. Dimier (in-12, librairie des Saints-Pères). — *Le Palais de Caïphe et le Nouveau Jardin Saint-Pierre des Pères assomptionnistes au Mont Sion*, par le P. U. Coppens (in-8, A. Picard et fils).

VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Psychologie. — 1. *Leçons de philosophie.* T. I. *Psychologie,* par Antonin Bernard. Paris, Vic et Amat, s. d., in-8 de 449 p., 5 fr. — 2. *Essai sur l'évolution psychologique du jugement,* par Théodore Ruybsen. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 382 p., 5 fr. — 3. *La Fonction de la mémoire et le Souvenir affectif,* par Fr. Paulhan. Paris, Alcan, 1904, in-18 de 179 p., 2 fr. 50. — 4. *Essai sur le rire, ses formes, ses causes, son développement et sa valeur,* par James Sully ; trad. de l'anglais par L. et A. Terrier. Paris, Alcan, 1904, in-8 de II-408 p., 7 fr. 50. — 5. *L'Intelligence et le rythme dans les mouvements artistiques,* par Marie Jaël. Paris, Alcan, 1904, in-12 de 172 p., avec 29 fig., 2 fr. 50.

Morale. — Sociologie. — Philosophie religieuse. — 6. *Essai sur les éléments et l'évolution de la moralité,* par Marcel Mauxion. Paris, Alcan, 1904, in-12 de VI-17 p., 2 fr. 50. — 7. *Études sur la philosophie morale du* XIXe *siècle.* Leçons professées à l'École des hautes études sociales, par G. Belot, A. Darlu, Ch. Gide, M. Bernès, A. Landry, J.-E. Roberty, R. Allier, H. Lichtenberger, L. Brunschwicg. Paris, Alcan, 1904, in-8 cartonné de VI-296 p., 6 fr. — 8. *Du Rôle de l'individu dans le déterminisme social,* par D. Draghicesco. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 366 p., 7 fr. 50. — 9. *La Sociologie économique,* par Guillaume de Greef. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 250 p., 3 fr. 75. — 10. *La Destinée de l'homme,* par John Fiske ; trad. et préface de Ch. Grolleau. Paris, Carrington, 1904, in-8 de XX-172 p., 4 fr. — 11. *Le Réalisme chrétien et l'Idéalisme grec,* par l'abbé L. Laberthonnière. Paris, Lethielleux, 1904, in-12 de 219 p., 2 fr. 50.

Histoire et Critique. — 12. *Essai sur la Méthode de Francisco Sanchez,* par Émilien Senchet. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de XXXIX-170 p., 5 fr. — 13. *La Philosophie de Feuerbach et son influence sur la littérature allemande,* par Albert Lévy. Paris, Alcan, 1904, in-8 de XXIII-545 p., 10 fr. — 14. *Gratry ; sa philosophie,* par le R. P. At. Paris, Savaète, s. d., in-8 de 44 p., 0 fr. 75. — 15. *Le Néo-Criticisme de Charles Renouvier,* par E. Janssens. Paris, Alcan, 1904, in-18 carré de 318 p., 3 fr. 50. — 16. *L'Année philosophique,* publiée sous la direction de F. Pillon. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 314 p., 5 fr.

Psychologie. — 1. — Les *Leçons de psychologie* de M. Antonin Bernard se distinguent des nombreux manuels classiques par la netteté des divisions, la clarté de l'exposition et certaines dispositions typographiques mettant en relief les phrases essentielles, en gros caractères les développements nécessaires, en petit texte les citations ordinairement bien choisies. L'auteur s'est proposé de justifier l'affirmation de Montaigne : « La philosophie est gaie, elle n'a pas la mine triste et transie. » Il y parvient, dans la mesure du possible. Qu'on lise, pour s'en convaincre, les leçons 27e et 28e sur l'origine des idées ou la leçon 37e consacrée à l'habitude. L'ambition de composer un ouvrage où « les jeunes gens, les membres du clergé et les personnes du monde » trouvassent exposés « les principes d'une saine philosophie » est assurément méritoire et en partie réalisée ; mais nous aimerions moins de docilité aux programmes universitaires : psychologie,

logique, morale, métaphysique, théodicée... Cette division de la philosophie ne saurait nous satisfaire ; elle engendre d'inévitables et fâcheuses confusions. Cette réserve ne porte pas sur les doctrines de l'auteur (parfois un peu vagues) ni surtout sur l'intérêt que présente la lecture de son livre et sur son utilité pratique.

2. — M. Th. Ruyssen publie sa thèse de doctorat intitulée : *Essai sur l'évolution psychologique du jugement.* Il n'étudie pas le jugement en logicien, mais en psychologue. Après une brève Introduction consacrée à l'historique du problème, il établit sa méthode en faisant la critique des théories qui ont dirigé dans leurs recherches ses prédécesseurs. Pour lui, il est résolument évolutioniste et ramène le jugement à l'habitude et à l'adaptation ; car rien ne se présente sous forme intellectuelle qui n'ait d'abord été élaboré par la vie même, dans l'inconscience et la spontanéité de ses attitudes. C'est en étudiant les premières réactions des êtres élémentaires que l'auteur pense découvrir l'origine de cette opération mentale humaine. D'abord acte réflexe, l'adaptation motrice s'organise chez l'enfant et précède l'apparition de la conscience : elle devient successivement sensori-motrice, puis idéo-motrice et s'enrichit de connaissances progressives et variées : perception de l'espace, rapports sociaux, langage, généralisation. L'adulte possède des images génériques et des notions abstraites ; en présence de la réalité, il doute ou il croit ; sa croyance est concrète lorsqu'elle a pour objet le monde extérieur, abstraite lorsqu'il adhère à des dogmes, imagine des hypothèses scientifiques, affirme des postulats nécessaires à la morale ou énonce des jugements esthétiques. Les motifs de son adhésion ne sont pas purement rationnels, mais dépendent de la sensibilité, de la volonté, de la société. « La croyance (c'est-à-dire le jugement qui atteint le réel et le vrai), est une adaptation ou plutôt une réadaptation, ou mieux une accommodation des habitudes héréditaires et acquises aux cas nouveaux proposés par l'expérience... La valeur de la raison est, elle-même, l'objet d'une croyance acquise. » J'avais pris jusqu'à ce jour, je ne sais pourquoi, M. Ruyssen pour un philosophe chrétien ; ses attaques contre les dogmes m'ont détrompé : il est à la fois évolutioniste et subjectiviste. En son livre très bien composé par un homme de talent, il ramène la psychologie jusqu'à l'y confondre à la biologie et au mécanisme, pendant qu'il définit la réalité en fonction de l'esprit qui la conçoit. Nous pensons au contraire que l'univers est *extérieur* aux expériences de notre sensibilité ; le moi, *antérieur* à ses représentations et à ses actes ; l'être infini, *supérieur* au déterminisme de la nature et aux décisions de la liberté ; la science, la psychologie, la métaphysique sont indépendantes, dans leur contenu, de la perception, de la conscience, du raisonnement qui nous mettent en relation avec leur objet. S'il en est ainsi, l'*habitude* et l'*adaptation* peuvent, jusqu'à

un certain point, rendre compte de la genèse de nos jugements, mais elles sont impuissantes à définir, à caractériser, à garantir la réalité ontologique sur laquelle nos jugements se fondent et la vérité logique qu'ils expriment.

3. — On a beaucoup écrit sur la mémoire, et, par conséquent beaucoup obscurci une opération mentale avec laquelle l'expérience universelle et nécessaire nous a familiarisés. Après tant d'autres, M. Paulhan, le distingué psychologue, s'occupe de cette faculté, à un point de vue spécial : *La Fonction de la mémoire et le Souvenir affectif.* — Y a-t-il une mémoire affective, c'est-à-dire une réminiscence, un réveil spontané ou voulu des sentiments, des émotions, avec leur caractère, plus ou moins modifié d'affectivité ? — Oui (ch. Ier). Qu'est-ce que la mémoire affective ? — C'est la conservation ou la reproduction du fait affectif, opposé ou extérieur à l'organisation générale de l'esprit. Cela veut dire, par exemple, qu'un père ne se souvient pas de ses sentiments affectueux pour son enfant, parce qu'ils composent la trame de sa vie mentale, mais il se souvient de la honte que lui apporta sa première punition (ch. II). La mémoire affective et la mémoire intellectuelle sont-elles distinctes ? Oui ; comme l'émotion l'est de l'image et le sentiment de l'idée ; ils varient indépendamment les uns des autres ; à une image faible peut correspondre une émotion forte et *vice versa* (ch. III). Les souvenirs conservent-ils ou reproduisent-ils toujours exactement la réalité passée ? — Non ; leur intensité et leur pureté dépendent des conditions qui n'ont souvent aucun rapport avec cette réalité (ch. IV). Le souvenir affectif est-il utilisable ? — Pas toujours, mais en certains cas : l'amant, l'artiste, l'historien y trouvent un auxiliaire ; exemple, le leitmotiv des opéras de Wagner (ch. V). La mémoire est-elle une perfection ? — Non, certes, puisque les faits psychologiques disparaissent de la mémoire lorsqu'ils se systématisent, se groupent, s'assimilent, se synthétisent et augmentent le trésor de l'esprit ou plutôt servent à constituer l'esprit lui-même qui n'est qu'un composé de tendances définies sinon définitives (ch. VI). — La mémoire ne présente-t-elle pas des avantages ? — Elle est nécessaire, indispensable ; il y a de la mémoire partout. Même organisé, l'esprit n'est pas immobile, et, dans son dynamisme, il emploie les souvenirs et s'enrichit de tout le passé que la mémoire lui rend présent (ch. VII). On retrouve dans ce petit volume les qualités de finesse et de clairvoyance qui distinguent le psychologue sagace, ingénieux, subtil qu'est M. Paulhan, avec ses préjugés métaphysiques, je veux dire antimétaphysiques ; des détails précieux et bien présentés entre des principes faux et des conclusions contestables.

4. — Rabelais affirmait, après les scolastiques, que « le rire est le propre de l'homme » ; mais ce phénomène aisément observable est très

difficilement explicable. De nombreuses théories ont été conçues en ces dernières années, en France, en Allemagne ou en Angleterre; aucune n'est pleinement satisfaisante. M. James Sully reprend la question dans son *Essai sur le rire*, et s'il ne la résout pas, on ne peut méconnaître la conscience et la valeur de son investigation minutieuse. Il n'a pas grand'peine à éliminer les subtilités transcendantes des hégéliens pour lesquels le rire est un moment du processus dialectique que l'idée esthétique doit traverser. Cela vaut-il mieux que de faire consister le comique dans l'attente déçue (Kant), la disconvenance (Schopenhauer), l'automatisme (M. Bergson)? Très sagement, M. Sully prétend qu'on cherche vainement une cause unique alors que les occasions du rire sont diverses et ses motifs innombrables. Dans un chapitre sur le rire et le sourire il établit un processus de continuité entre ces deux états. Mais il estime qu'il faut chercher d'abord dans les états physiologiques les phénomènes dont le rire psychologique est l'efflorescence et comme la perfection ; à ce propos, il étudie, suivant les méthodes et les procédés scientifiques, les réactions motrices provoquées par le chatouillement. C'est dire qu'il existe un rire quasi réflexe au dessus duquel se groupent le rire provoqué par ce qui est étrange, difforme, désordonné, désobligeant, indécent, simulé, maladroit, enjoué... etc. Il ne saurait être inutile, si ce phénomène est soumis aux lois de l'évolution, de l'observer dans les germes inconscients qu'il présente déjà chez l'animal, dans les ébauches rudimentaires de l'enfance et de l'état sauvage. Nous découvrirons de la sorte qu'il occupe une place distincte et très importante dans l'évolution sociale et dans les imitations, interprétations et idéalisations de l'homme individuel et collectif par l'art et spécialement par la comédie. Le rire est l'effet de la surprise causée par l'inconnu, de la gaieté éveillée par le jeu, de l'expansion qui succède à la compression physique ou morale. Il exerce une fonction intellectuelle et sociale; l'humoriste est souvent un juge, et le rire est parfois un déploiement ou un surcroît d'énergie. — Je ne puis qu'indiquer en toute hâte ces divers points de vue développés et généralement justifiés dans cet important ouvrage. On sait que M. Sully appartient à l'école de Fechner et de Wundt; c'est dire l'esprit qui anime son œuvre, ses qualités, ses lacunes et ses défauts. Ce livre est grave sans être lourd, complexe sans être embrouillé, sérieux sans être ennuyeux. Quelque opinion que l'on adopte sur la cause du rire, on trouvera ici quantité d'expériences et de réflexions qui serviront à déterminer et à préciser la notion formée. On nous dit que le rire disparaîtra peut-être ; ce serait fâcheux, et ce n'est heureusement pas probable. Mais il est incontestable que le rire est aujourd'hui rare et souvent perverti ; c'est qu'il suppose dans l'âme une fraîcheur, une spontanéité, une paix qui diparaissent de plus en plus dans nos âmes ternies, nos vies compliquées et nos sociétés bouleversées.

5. — *L'Intelligence et le rythme dans les mouvements artistiques :* ceci est de la psycho-physiologie présentée par Mme Marie Jaël qui a déjà appliqué ses vues très spéciales à l'enseignement du piano. Il faut ramener l'art à la science qui décompose la complexité de cette force mystérieuse. « Le mouvement a, comme la matière, des propriétés, et si, d'une part, les mouvements s'identifient matériellement avec les organes par lesquels ils sont exécutés, d'autre part, leurs propriétés s'identifient avec l'activité cérébrale qui en commande et en règle l'exécution. » — Mouvements, sensations, pensées et donc muscles, nerfs, cerveau, réagissent les uns sur les autres et leur exercice se perfectionne à mesure qu'on les pénètre de réflexion et qu'on les soumet à la volonté dirigée, consciente et libre. On peut et on doit *élever* ses sens, et particulièrement le toucher, lequel, à son tour, fournit à l'esprit non seulement une matière mieux adaptée à ses opérations, mais des ressources pour exprimer ce qu'il pense, éprouve et veut. Cette thèse est démontrée par trois études liées entre elles : *l'Éducation de la pensée et le Mouvement volontaire, le Toucher musical, le Toucher sphérique et le toucher contraire.* Mme Jaël nous avertit que lorsque la vérité physiologique, inconnue, à la diffusion de laquelle elle s'est vouée, sera pratiquement explorée, « les philosophies pâliront devant son épanouissement, parce que leurs rêves seront remplacés par des réalités nouvelles plus hautes que ces rêves. » — Et nous, sans mettre en doute la science déployée en ces pages un peu techniques, nous oserons déclarer à l'auteur que sa confiance est un peu ambitieuse et très amusante.

Morale. — Sociologie. — Philosophie religieuse. — 6. — M. Mauxion, dans son *Essai sur les éléments et l'évolution de la moralité*, a voulu rechercher les origines de l'idéal « qui s'impose aujourd'hui, avec une force variable, à la conscience des peuples civilisés. » L'Introduction du livre est consacrée à la position du problème moral et à une judicieuse critique des systèmes fondés sur l'évolution et la sociologie. L'auteur prétend ensuite établir : 1° que la moralité est un fait naturel (et non un principe à priori) ; 2° qu'elle est un fait d'évolution ; 3° qu'elle est un fait social. — Il est vrai qu'elle est dominée par l'idée du bien ; mais, à l'analyse, cette idée se résout en trois éléments : esthétique, rationnel ou logique, sympathique ou affectif. L'idéal de la morale est également la grandeur et la beauté de la vie, la perfection personnelle ; la justice réalisée et le droit affirmé et respecté ; la pitié, la bonté et l'amour. Le bien moral est donc complexe, et c'est pour l'avoir réduit à l'unité que les philosophes ont échoué dans l'explication qu'ils en ont donnée. Chacun de ces éléments s'est développé lentement, par des progressions irrégulières, avec des arrêts et des régressions. Il s'est accusé plus distinctement à tel moment de l'histoire et dans telle race humaine. Les Orientaux semblent plutôt dirigés par la morale esthé-

tique parce qu'ils considéraient Dieu comme une puissance mytérieuse et fatale; les Grecs, par la morale rationnelle imprégnée de sagesse et tendant à la justice; les chrétiens, par la morale affective qui se résume dans l'amour. Les racines de la moralité sont naturelles, biologiques, on pourrait dire animales comme les racines de l'humanité. Ni l'attrait du bien absolu, ni l'impératif catégorique ne fondent la morale; aucune sanction immortelle n'est requise pour la garantir; la liberté n'est pas nécessaire pour la pratiquer. Elle dépend de l'idéal variable et perfectible conçu par l'homme, et dominant sa vie. — On s'est alarmé des théories de MM. Lévy-Brühl, Rauh, Cresson qui, après Guyau, semblaient établir sans obligation ni sanction, une règle de l'activité humaine. L'ouvrage de M. Mauxion présente, sous une forme plus accessible, agréable et littéraire, des idées analogues. C'est la ruine absolue de la morale, malgré les intentions et les précautions de l'auteur. Nous devions en arriver là; si la conduite humaine ne dépend pas d'une conception de la vie, d'une métaphysique; si la métaphysique est relative et n'implique pas des principes absolus, la morale n'est universelle ni dans le temps, ni dans l'espace : elle est un recueil de maximes et une collection de préjugés. On peut soutenir qu'elle dépend logiquement de l'expérience parce qu'elle est connue *a posteriori*, comme l'âme et Dieu; mais la source d'où elle dérive est surhumaine, comme la source de la pensée, de la vie, et de l'être créé. Son objet est un comme le Dieu qui l'impose; la liberté est sa condition essentielle comme le bonheur est son terme nécessaire. Cependant, bien que nous refusions d'admettre la pluralité des idéals moraux, nous n'avons aucune peine à reconnaître qu'on peut tirer son profit des réflexions justes et bien présentées sur la perfection, la justice et l'amour que la morale prescrit.

7. — Il existe une École des hautes études sociales ; des universitaires et des penseurs libres y donnent des conférences et on les réunit en volume. Les *Études sur la philosophie morale au* XIXe *siècle*, contiennent neuf leçons faites pendant l'hiver 1902-1903. — M. Belot, professeur au lycée Louis le Grand, expose la morale de A. Comte, qui « fournit une preuve vivante de la possibilité d'une morale toute positive sans théologie ni métaphysique. » Malgré certaines divergences en regard des aspirations de la conscience contemporaine, le fondateur du positivisme peut exercer une influence bienfaisante sur les idées et les œuvres des hommes d'aujourd'hui. — M. Darlu, inspecteur général de l'instruction publique, définit la morale de Renouvier : « la doctrine du droit, de la justice et de la paix. » Il a soin de nous avertir que « l'absolu, en morale, n'est qu'une forme pure, une idée, et que toute la matière morale est relative et changeante. » — Frédéric Bastiat conçoit une cité humaine bâtie sur l'aide mutuelle et l'échange de services, mais il semble (d'après M. Ch. Gide, professeur à la Faculté de droit de Paris)

en faire le résultat d'un mécanisme automatique, tandis que ce progrès sera le devoir des volontés persévérantes et tenaces. — M. Marcel Bernès (de Louis le Grand) expose très lucidement la morale de Proudhon, qui reproche au dogme chrétien d'avoir « couvert et provoqué l'immoralité. » Que pense de cette assertion le conférencier ? On aimerait à le savoir. — M. Landry, agrégé de l'Université, expose l'œuvre de Karl Marx au point de vue de l'éthique et le loue d'avoir gardé le contact avec la réalité, trop dédaignée par certains moralistes. — Le pasteur E. Roberty nous donne un intéressant aperçu des idées morales de Vinet. J'aime à citer cette belle phrase : « Séparez l'idée de liberté de celle de son but qui est notre perfectionnement individuel, le bien de la société et la gloire de Dieu, que nous reste-t-il sous ce nom ? Rien qu'un instinct sauvage. » Tous les chrétiens doivent souscrire à cette maxime ; mais il en est d'autres de l'écrivain genevois qui ne peuvent agréer à des catholiques, celle-ci, par exemple : « Ce que je repousse absolument (en matière religieuse) c'est l'autorité. » Ceci est le principe même de la libre pensée. — La morale et la politique de cet aristocrate sceptique et dédaigneux qu'est E. Renan sont résumées par M. Allier, professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris : « La vertu est une gageure, une satisfaction personnelle qu'on peut embrasser comme un généreux parti ; mais la conseiller à autrui, qui l'oserait ? » Je ne m'étonne pas si, « au pied de la statue de Tréguier, on voit Caliban apporter son hommage... Caliban méconnu et reconnaissant. » — On a beaucoup et presque trop parlé de Nietzsche, en ces derniers temps. M. Lichtenberger est mieux qualifié que tout autre pour nous entretenir de l'auteur de *Zarathustra*, qui mérite, à lui seul, notre pleine sympathie. » — Enfin M. Brunschwicg extrait des œuvres de Maeterlinck, ce mystique rationaliste, raffiné et naïf, prétentieux et déconcertant, parfois exquis et souvent ennuyeux, une morale à l'usage des libres penseurs qui adressent au néant des oraisons jaculatoires. — Voilà quelques-uns des moralistes du XIXe siècle. M. Darlu n'aura-t-il jamais la pensée de demander à quelque prêtre catholique, d'exposer à l'École des sciences sociales la morale du curé d'Ars ?

8. — « L'âme est la fille de la cité. » — « L'âme est la victime de la cité. » — Séparés en deux chœurs, socialistes et anarchistes se renvoient ces refrains hostiles : ne pourrait-on concilier ces antinomies ? M. Draghicesco l'a essayé dans son livre : *Du Rôle de l'individu dans le déterminisme social.* L'Introduction est destinée à l'exposé des thèses contraires ; les deux termes qui s'opposent l'un à l'autre sont la société et l'individu, la nécessité et la liberté. On a introduit le déterminisme en sociologie, en morale et en histoire ; or, il ne se réalise jamais que par un effort de volonté. — Livre I. *Le Processus du développement social.* — L'auteur indique le terme auquel il tend d'après A. Comte, Spencer, Tarde,

Durkheim, etc., et les effets immédiats que produit l'intégration sociale. Il conclut à l'identité d'une science psychologique et d'une science sociale : la sociologie ne peut être que psychologique. — Livre II. *Rapports entre la psychologie et la sociologie.* — La première devrait être logiquement l'aboutissement de la seconde et non son point de départ. Les conditions dans lesquelles apparaît la conscience (différenciation psychique, activité synthétique ou totalisatrice), la mémoire qui est son aspect statique, la volonté qui est son aspect dynamique, sont image en raccourci des fonctions sociales principales. — Livre III. *La conception sociologique du génie.* Qu'il soit politique (général ou roi), économique, artistique ou scientifique, l'homme de génie crée le déterminisme social et résulte en même temps de son milieu et des forces collectives ; il ennoblit et transforme la société qu'il pénètre de son action. — Travail consciencieux et considérable qui peut éclairer bien des points obscurs de sociologie, et renferme des aperçus très dignes d'attention malgré les réserves essentielles qu'il exige au sujet de sa doctrine et de son esprit.

9.—Le conflit qui préoccupe M. Draghicesco inquiète aussi M. de Greef, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles. Son livre, *la Sociologie économique*, est à la fois dogmatique et critique. Il y étudie les divers systèmes d'économie orthodoxe qu'il apprécie sévèrement et renvoie dos à dos les matérialistes et les idéologistes en matière sociale. Je suis convaincu qu'il a raison. Mais, alors, pourquoi affirmer que la science sociale dépend de l'économie sociale qui se rattache à la philosophie générale des sciences, laquelle philosophie « repose en dernier lieu sur la mécanique et les mathématiques ? » N'est-ce pas une proposition contradictoire de celle-ci : « On ne peut considérer le phénomène économique comme exclusivement matériel, il est social, et tout phénomène social est à la fois et indissolublement physique, organique, et psychique ; sa production résulte de la combinaison indispensable de ces trois facteurs, combinaison dont le résultat est mixte et en grande partie différent. » On ne pourrait admettre ensemble ces deux assertions qu'en ramenant la psychologie à la biologie et la biologie à la mécanique ; ce qui est aussi éloigné que possible de la vérité. — L'ouvrage est divisé en sept chapitres : *Définitions ; — Le Système économique* ; — *La Méthode en économie sociale; — L'Histoire de l'économie sociale; — Le Matérialisme historique ; — L'École mathématico-physique dans la science sociale* ; — *Conclusions générales.* — Nous ne doutons pas que l'expérimentation ne convienne à la sociologie ; mais celle-ci ne pourra se constituer que par des principes qui dépassent et dominent l'expérience. Elle est avant tout une science morale.

10. — L'Américain John Fiske, professeur à l'Université de Harvard, mort en 1901, était à la fois positiviste et mystique. Dans *la Destinée*

de l'homme, il interprète le darwinisme de façon très personnelle et y cherche sinon des preuves, tout au moins des *anticipations* du spiritualisme, l'origine animale de l'homme et la tendance progressive qui élève celui-ci jusqu'au sommet de la création, laissant entrevoir un monde invisible dans lequel il aura sa place et auquel il est destiné. « La théorie darwinienne nous montre distinctement pour la première fois comment la création et le perfectionnement de l'homme sont le but vers lequel le travail de la nature a toujours tendu. » L'âme est immortelle; elle doit reconnaître et adorer Dieu, mais « d'où est-elle venue, nous ne le savons pas plus que nous ne savons d'où vient l'univers. » Cependant « l'avenir s'illumine pour nous des radieuses couleurs de l'espoir... et nous pouvons regarder en avant et voir venir le temps où, dans le sens le plus vrai, les royaumes de ce monde deviendront le royaume du Christ et où il régnera pour toujours, et toujours Roi des rois et Seigneur des seigneurs. » Voici une conclusion du darwinisme assez différente de celles qu'en tirent Huxley ou Haeckel. Mais si elle est très consolante et très élevée, elle n'est pas plus rigoureuse ni plus cohérente que la leur. Je ne sais si on peut édifier une théologie sur l'évolutionisme ; c'est assez de prétendre que, bien compris et sagement limité, il n'est l'adversaire d'aucun dogme. Il demeure un système très imparfait, attrayant et fécond, si on le considère comme une méthode, incomplet et arbitraire si on y voit une explication réelle et objective. A le prendre pour guide en des questions qui ne relèvent pas de lui, on risque de confondre — comme cela est arrivé à M. Fiske, — les faits et nos désirs, la science et le rêve.

11. — *Le Réalisme chrétien et l'Idéalisme grec,* tel est le titre du livre que nous donne M. l'abbé L. Laberthonnière. Il est écrit dans le même esprit et avec le même talent que ses précédents ouvrages. Au fond, c'est une thèse contre l'intellectualisme; l'hellénisme et le christianisme sont en lutte continuelle et essentielle, et ce conflit, qui date des origines de l'Église, s'est perpétué jusqu'à nous. Ils s'opposent comme l'abstrait et le concret, l'idée et le réel, la dialectique et la vie. C'est une double erreur de ramener le christianisme à la philosophie grecque pour le déprécier, ou de considérer celle-ci comme une sagesse humaine parfaite en son ordre et pouvant lui servir de base naturelle. L'idéal des Grecs est un idéal statique et esthétique réduisant la réalité aux proportions de l'esprit humain. Au contraire, avec le christianisme, la préoccupation de la vie se substitue à la préoccupation des choses. L'action est son but, l'interprétation religieuse du monde est sa doctrine; le Christ n'est pas seulement révélateur de vérité, mais propulseur de vie religieuse et acteur de vie divine dans l'humanité. Le Dieu-Personne du christianisme ne dépasse pas seulement, mais contredit le dieu-nature du paganisme. Le problème religieux est donc un problème

réel ; il dépend, en ce sens, des constatations historiques, mais le Christ n'est pas un fait passé; il est une réalité présente, d'où l'insuffisance et la nécessité de l'histoire en apologétique. La vérité chrétienne révélée progressivement par Jésus, vit, se perfectionne et se complète à travers les siècles sous l'influence et par l'esprit de Jésus, du Dieu vivant dans l'humanité. — Nous aimerions à discuter longuement plusieurs des affirmations de ce livre, intéressant, personnel et suggestif. Il est fait pour plaire aux hommes de notre temps, pour lesquels la croyance est émotion et décision, plus encore que connaissance. M. Laberthonnière insiste heureusement sur l'alliance féconde de la pensée et de la vie; il montre excellemment comment elles réagissent l'une sur l'autre; il signale l'efficacité de la méthode morale dans l'acquisition des vérités religieuses. Nous lui accordons volontiers que la démonstration chrétienne ne saurait dépendre de l'expérience, de l'induction ou de la déduction; le problème qu'elle aborde et qu'elle doit résoudre est un problème de vie intérieure supérieur aux problèmes des sciences naturelles, historiques, mathématiques et même philosophiques. Puisqu'il est *singulier*, il exige des méthodes spéciales. Je crois que l'auteur pourrait justifier toutes les propositions dont la série compose son livre. — Et pourtant une impression demeure, produite par la lecture de ces pages compréhensives et attrayantes : il ne fait pas à la raison toute sa part; l'angle sous lequel il aperçoit la pensée grecque semble choisi, tout exprès, pour légitimer les conclusions auxquelles l'auteur vient aboutir. Son exposé de la théorie de l'acte et de la puissance (p. 67) ne satisferait pas les scolastiques; je doute qu'elle soit agréée par les historiens de la philosophie. Je n'oserai pas dire qu'il y ait entre la pensée chrétienne et la pensée grecque une opposition fondamentale. Ce n'est pas seulement une terminologie, un langage que la théologie chrétienne emprunta à Aristote, à Platon et à l'hellénisme : elle a pu, elle a dû conserver un très grand nombre des magnifiques résultats auxquels la pensée grecque avait abouti parce que le Fondateur du christianisme, le Christ Jésus est le Verbe qui « éclaire tout homme venant en ce monde. »

Histoire et Critique. — 12. — La thèse de doctorat de M. Émilien Senchet, soutenue à la Faculté des lettres de Toulouse, a paru sous ce titre : *Essai sur la Méthode de Francisco Sanchez*. Philosophe et médecin, Sanchez naquit à Tuy, ville espagnole située sur la frontière du Portugal, vers 1550 ; fit ses études à Braga, émigra à Bordeaux, voyagea en Italie, fut reçu médecin à Montpellier, et vint se fixer à Toulouse où il devint professeur de médecine et de philosophie à l'Université ; il mourut en 1623. Il mérite une place dans l'histoire de la philosophie, comme étant le dernier des sceptiques anciens et le

premier des philosophes modernes. Son ouvrage : *Quod nihil scitur*, exprime sa pensée maîtresse : la relativité de la connaissance. Le dogmatisme d'Aristote est insoutenable ; car le milieu extérieur où est situé l'objet de notre connaissance, les sens et l'esprit, sont des sources d'illusions et notre connaissance du monde, de l'âme, de Dieu, résulte d'une synthèse subjective bien plus que d'une analyse objective. Le penseur antique auquel notre philosophe ressemble le plus est Sextus Empéricus ; mais ses théories le montrent comme un précurseur de Bacon, de Descartes et de Kant. Son empirisme le rapproche du *Novum organum* ; son rationalisme précède le *Discours sur la Méthode* ; sa théorie de la connaissance devance les trois critiques. On pourrait, sans trop exagérer, retrouver dans l'œuvre de ce médecin philosophe les vues et presque les théories de Claude Bernard. Il ne semble pas que ses hardiesses philosophiques aient altéré l'intégritè de la foi catholique. — Il aurait donc établi entre sa science et sa croyance la « cloison étanche » que certains penseurs essaient de maintenir entre les convictions de l'homme et les adhésions du chrétien ; position intenable, illogique et à laquelle il faut loyalement renoncer si l'on veut raisonner et croire. Le livre de M. Senchet est divisé, composé, écrit avec netteté ; il est le fruit de laborieuses recherches ; il est l'œuvre d'un esprit judicieux et mesuré. Nous n'admettrons jamais « qu'entre l'idéalisme kantien et le réalisme métaphysique le désaccord ne soit qu'apparent. » Pour nous, sans l'existence des *noumènes* il n'y a pas de philosophie ; mais l'affirmation des *noumènes* dans la philosophie kantienne est arbitraire et illogique. Si l'on n'accorde pas que la sensation suppose et révèle à la fois l'objet et le sujet de la connaissance, il faut, croyons-nous, aboutir inévitablement à l'idéalisme, forme raffinée du nihilisme.

13. — Louis-André Feuerbach, quatrième fils d'un jurisconsulte célèbre, né en 1804, mort en 1872, n'est guère connu en France. Il obtient à peine quelques lignes dans les dictionnaires de Larousse ou de Vapereau et de brèves notices dans les histoires de la philosophie et de la littérature. Il y a près d'un demi-siècle, E. Renan écrivait un article sur ce philosophe, à propos de la traduction de certains de ses écrits par Hermann Ewerbeck. Mais dans la thèse de M. Albert Lévy : *La Philosophie de Feuerbach et ses influences sur la littérature allemande*, il est l'objet d'un travail approfondi. L'auteur nous le montre, se détachant de l'hégélianisme pour embrasser le positivisme et réunissant les deux systèmes dans une synthèse dont la forme demeure souvent idéaliste tandis que le fond est brutalement matérialiste. Il fut l'adversaire du Christ et de sa doctrine ; et parce que la religion chrétienne n'est, en somme, qu'une théorie de la vie éternelle, c'est le dogme de l'immortalité qui reçut ses premiers coups. La survivance

personnelle est une chimère dont l'existence, en celui qui en espère la réalisation, atteste seulement la réalité des aspirations et du désir qui lui ont donné naissance. La vraie immortalité consiste à accepter la mort qui a une quadruple racine : valeur morale, raison métaphysique, cause physique, origine psychologique. Feuerbach est encore engagé dans la gangue de l'hégélianisme et de son style mystérieux ou alambiqué. Il se libère peu à peu et dans son ouvrage sur l'essence du christianisme ses affirmations sont plus intelligibles et ses conclusions plus nettes. Ce n'est pas à l'histoire qu'il s'adresse pour connaître cette essence, car elle est défigurée par les mythes et comme noyée dans la légende, mais plutôt à la doctrine dont le sens véritable se précise sous les allégories dogmatiques qui la défigurent : le christianisme c'est le Dieu-Homme, et, en effet il n'y faut voir qu'une anthropologie voilée avec des expressions théologiques ; l'homme est vraiment Dieu, et il n'y a pas d'autre Dieu que l'homme. » Cependant la philosophie religieuse est incomplète si elle s'en tient à l'interprétation du culte chrétien : c'est l'essence de la religion qu'il importe de découvrir. On la peut résumer par cette assertion : Le Dieu physique, qui domine les religions anciennes et dont la toute-puissance semble être l'attribut caractéristique, n'est que la personnification de la nature. Ce sentiment de dépendance qui relie l'homme aux choses est le point de départ du paganisme et du judaïsme, la liberté en est la fin « le bonheur égoïste le couronnement immoral.» Que sera donc la morale, sinon l'opposé de l'égoïsme ou l'amour ; n'entendez par ce mot rien de mystique, aucune de ces ferveurs qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même et sont à la fois la cause des énergies et des joies de l'âme ; cet amour n'est qu'une affirmation de la volonté de vivre ; il n'a pour objet que l'homme et il ne se présente jamais sous forme de devoir — car le devoir est injustifiable, l'obligation nulle et la sanction vaine, mais avec la spontanéité irrésistible de l'instinct. A cette première partie, la *Philosophie*, en succède une deuxième, l'*Influence*. Elle semble avoir été universelle si vraiment, comme le prétend M. Lévy, elle contribua à la formation de plusieurs des écrivains, des penseurs et des artistes de l'Allemagne, tels que Strauss, en théologie, Rudge en politique, Marx, Engels en sociologie, Stirner, Moleschott en philosophie, Herwegh en poésie, Wagner dans le drame, et plusieurs autres mentionnés par M. Lévy. — Le second livre comprend plus de trois cents pages, et il a fallu pour l'écrire de nombreuses et consciencieuses investigations, une érudition très étendue, une rare connaissance de la littérature allemande. Le premier livre est moins personnel : c'est le résumé — et il semble fidèle — des idées de Feuerbach. Je crains que son critique ne partage trop souvent sa manière de voir. « Il semble qu'un retour à Feuerbach ne pourrait avoir que d'heureux effets. »

Il est vrai, ses livres pourraient servir de bréviaire à l'anticléricalisme, étroit, banal et fougueux. Il n'y a rien d'original en ces négations, ces destructions, et ces blasphèmes. Il a plu à M. Lévy de vouer à l'œuvre de ce prétendu philosophe son temps, son effort, sa conscience et son talent ; il en a le droit, mais il nous permettra de le regretter, pour ses lecteurs et pour lui, et, tout en appréciant les qualités de penseur et d'écrivain dont il fait preuve, de déplorer sincèrement qu'il se déclare en communion d'idées avec cet énergumène.

14. — « Gratry, contestable en politique et en sociologie, est un grand philosophe », telle est la conclusion de la pénétrante étude consacrée au célèbre oratorien par le R. P. At : *Gratry ; sa philosophie.* Elle étonnera quelques personnes, car Gratry n'était ni idéaliste, ni criticiste, ni évolutioniste, ni scolastique. C'était un esprit ouvert, une âme élevée et généreuse ; mérite-t-il le titre de philosophe ? Assurément. Le R. P. At a raison de revendiquer pour lui cet honneur, et, ce qui vaut mieux, détermine excellemment les caractères « qui font de son œuvre très complète une œuvre originale et personnelle. » Le premier caractère est *l'intégralité.* Persuadé, comme Leibnitz, de la continuité des choses et des idées, il rappelle et explique la méthode de Platon : aller au vrai avec toute son âme, et, tout en affirmant et en respectant l'essentielle distinction de la raison et de la foi, il anime, éclaire, élargit, enrichit la philosophie par l'esprit, la lumière, la fécondité, la richesse de la théologie. Toute sa vie il a combattu, et avec quelle ardeur, la dispersion des forces, la séparation abusive qu'une spécialisation outrée introduit parmi les objets de la pensée, l'égoïsme qui dessèche, isole les hommes et rend leurs efforts infructueux. Le second caractère est *le rôle de l'amour* ; Gratry continue, sur ce point, la tradition de saint Bonaventure, de saint François de Sales, de Pascal ; mieux que personne, en notre siècle, il a analysé les raisons du cœur et démontré que « l'amour provoque l'entendement, soutient son labeur dans la recherche de la vérité et chante ses victoires. » On sait que Gratry avait imaginé un « sens divin » que la conscience ne révèle pas, que la raison ne justifie pas, et qui est une invention malheureuse, source des confusions, cause des lacunes de sa philosophie. Le P. At discute avec sagacité cette hypothèse inutile, illégitime et dangereuse. Le troisième caractère est *l'idéalisme* ; entendez par ce mot la faculté de conjecture et l'aspiration à proposer des solutions invérifiables pour des problèmes insolubles. Les esprits avides de rigueur peuvent lui reprocher cette tendance qui l'a parfois introduit et égaré en des sphères inaccessibles à la raison et même à la foi, mais les poètes seront charmés par ces descriptions attrayantes et colorées, éveillant et favorisant de beaux rêves qui ouvrent des horizons à la pensée, lui donnent un élan merveilleux. Enfin le quatrième caractère est le *mysticisme* ;

Gratry est mystique, en ce sens qu'il préconise une méthode affective pour arriver au vrai, ce qui peut être excellent et convient à son âme généreuse ; mais il mêle trop souvent le surnaturel à la nature et la foi à la raison, ce qui est beaucoup moins louable et inadmissible lorsqu'on semble confondre les deux ordres de connaissance et de vie. Remercions l'auteur de cette courte brochure substantielle et attrayante, d'avoir attiré et fixé notre attention sur une haute figure et félicitons-le d'avoir su garder une parfaite mesure dans l'appréciation. Quelques-uns des disciples de Gratry ont déconsidéré l'œuvre du maître en s'attachant à ce qu'il y a de plus contestable dans son système ; il était bon de les avertir en rappelant à tous les autres les services rendus par cet apôtre au cœur ardent à la religion et à la pensée.

15. — *Le Néo-Criticisme de Charles Renouvier* : sous ce titre, M. E. Janssens expose le système du philosophe mort, il y a un an, quelques mois après son élection à l'Institut. Le premier chapitre est une biographie succincte ; nous signalerons à l'auteur un détail important qui contribue à expliquer le système du philosophe et surtout à fournir le motif de son esprit sectaire : catholique de naissance, Renouvier avait abjuré le catholicisme pour adhérer au protestantisme auquel il eût désiré convertir la France. — Le second chapitre : *Renouvier et Kant*, précise les ressemblances et les différences entre le philosophe allemand et son disciple français, ennemi déclaré et persévérant des *noumènes*. Le troisième chapitre justifie la sélection opérée par la critique dans l'œuvre qu'il veut analyser ; ne pouvant l'embrasser dans son ensemble, il nous dit pourquoi il a choisi l'épistémologie et la critériologie qui sont en effet les parties essentielles du néo-criticisme. — *La Théorie de la connaissance* est l'objet du chapitre IV. Elle comprend *le Principe de l'idéalisme* : le phénomène est seul connaissable ; — *la Loi du fini* : l'être existant est nécessairement borné et limité ; — *le Principe de relativité* : les divers représentatifs ne sont connaissables que par leurs relations ; *les catégories* ou formes de ces relations : statiques (qualités, quantité, position) et dynamiques (succession, devenir, finalité, causalité). A l'aide de ces principes on peut résoudre les antinomies, opérer la synthèse totale des phénomènes et constituer la science. Mais quelle est la valeur de cette science ? Comment échapper au doute qui nous assiège et nous obsède ? « On ne doute pas dans l'un de ces trois cas : quand on voit, quand on sait, quand on croit. » Cependant nos perceptions sont parfois illusoires et nos démonstrations défaillantes ; reste la croyance, œuvre commune de la raison, de la passion et de la volonté et triomphe de la liberté (ch. V). Le chapitre VI contient la critique de ces théories, une critique intelligente et décisive digne de l'exposition lucide qui la précède. Ce système puissant et pesant, fruit d'un travail considérable et acharné dont les parties semblent, au

premier abord, rigoureusement enchaînées, repose sur un fondement instable, implique des contradictions et présente des incohérences. Ch. Renouvier ne parvient pas à expliquer ni même à conserver cet être conscient auquel se réduit son personnalisme : il a édifié laborieusement un système dont l'ampleur est imposante, où divers détails fixent l'attention et méritent l'éloge ; mais sa tentative prouve une fois de plus qu'on ne saurait bâtir un édifice solide et harmonieux si on rejette la réalité de la substance. — S'il n'y a pas de substance, il n'y a rien. — Le livre que M. Janssens vient d'écrire est, je pense, une thèse de doctorat : il fait grand honneur à celui qui l'a composé, mais aussi à l'Institut supérieur de philosophie de l'Université de Louvain et à son éminent directeur, Mgr Mercier.

16. — *L'Année philosophique* est toujours intéressante ; elle ne contiendra plus désormais un article de M. Renouvier, mais ce recueil continuera d'initier à sa doctrine le public philosophique. M. Pillon y traite, cette fois, de la simplicité, en continuant l'examen de la critique de Bayle sur les attributs de Dieu. Puisque la notion de substance est d'origine spatiale, il n'y a pas de substance simple (pas plus du reste que de substance étendue), ce concept étant contradictoire. Il n'y a que des consciences et il faut leur appliquer, pour découvrir leurs propriétés, leurs opérations et leurs lois, la catégorie suprême de la relation. Le dieu du néo-criticisme est un être imparfait puisqu'il lui est absolument interdit d'être infini ; je ne vois pas trop en quoi il diffère d'un phénomène supérieur aux autres si l'on veut, mais de même nature qu'eux. Je n'ai pas besoin de rappeler à nos lecteurs les qualités de M. Pillon, qui connaît à merveille la philosophie du XVIIe siècle, s'oriente à travers les doctrines, en remarque et en décèle les points faibles. Même quand on ne juge pas comme lui, son excursion intellectuelle nous présente des aspects variés et on le suit avec plaisir et profit. — Les interprétations de la pensée antique, telles que nous les offre M. Brochard, sont ordinairement neuves, et, nous entretenant de la morale d'Épicure, on se doutait qu'il nous en parlerait tout autrement que M. Guyau. Comment, de cette assertion fondamentale : le plaisir est le seul bien, Épicure arrive-t-il progressivement à la résignation, à la paix joyeuse du sage et à ce que nous appellerions, en langue chrétienne, la soumission à la volonté de Dieu? M. Brochard essaie de le montrer ; et je n'oserais certifier qu'il y arrive, mais je reconnais qu'il emploie les arguments les plus spécieux et qu'il les traduit avec un art consommé. — M. Dauriac traite de l'instinct réaliste et il réhabiliterait volontiers Th. Reid si décrié et si méprisé. Le philosophe écossais n'essaie pas de démontrer la réalité objective du monde et refuserait des preuves si on les lui demandait, même s'il en avait, ce qui n'est pas sûr ; en effet ces preuves se ramèneraient à l'argumentation de

Descartes obligé de recourir au témoignage de Dieu ; on conviendra que le moyen est assez détourné et Reid n'est guère dépassé que par M. Renouvier qui a compris et mis en lumière cette vérité méconnue : ce sentiment est suspendu à une croyance. On lit toujours avec agrément les études de M. Dauriac qui est souple, alerte et spirituel. — Nous n'en saurions dire autant du travail de M. Hamelin, qui n'a voulu faire qu'œuvre utile en nous signalant les corrections à la plus récente des traductions françaises des Prolégomènes de Kant. On sait que ce fut l'œuvre de jeunes normaliens envers lesquels il serait injuste de se montrer trop sévère, mais on n'aurait guère pensé que ce travail contînt près de cinq cents à six cents fautes, ce qui est beaucoup et même un peu trop. Nous ne lirons plus désormais les Prolégomènes sans modifier, d'après les indications de M. Hamelin, le texte traduit de l'allemand et sans remercier le savant professeur du service qu'il nous a rendu. — La revue bibliographique n'est plus l'œuvre exclusive de M. Pillon : il s'est adjoint M. Lionel Dauriac, et cela introduit une agréable variété dans les compte rendus, dont l'esprit demeure le même, mais dont la forme est assez différente. L'ironie de M. Dauriac est plus fine, l'affirmation de M. Pillon est plus précise ; l'un semble légèrement sceptique, l'autre d'un dogmatisme quelque peu intolérant. Le premier s'est réservé les travaux des théologiens protestants, pour lesquels il éprouve et professe une complaisance visible ; le second aborde volontiers les livres de philosophie littéraire. Le volume se termine par un article nécrologique sur Charles Renouvier, où l'on trouvera d'utiles renseignements biographiques, sans aucune réflexion laudative ou critique. L. Maisonneuve.

SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES
SCIENCES MATHÉMATIQUES

Physique. — 1. *Propagation de l'électricité. Histoire et théorie*, par Marcel Brillouin. Paris, Hermann, 1904, gr. in-8 de vi-398 p., 15 fr. — 2. *Leçons sur l'électricité*, par Éric Gerard. T. I. 7e édit. Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-8 de xii-882 p., avec 400 fig., 12 fr. — 3. *Physique industrielle. Thermodynamique*, par P.-L. Marchis. T. I. *Notions fondamentales*. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de 176 p., 5 fr.

Chimie.— 4. *Éléments de chimie inorganique*, par W. Ostwald. 1re partie. *Métalloïdes*. Trad. de l'allemand par L. Lazard. Paris. Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de xi-542 p., 15 fr. — 5. *Le Radium et la radioactivité*, par Paul Besson. Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-16 de vii-170 p., 2 fr. 75. — 6. *Rayons « N »*, par R. Blondlot. Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-16 de vi-78 p., avec 3 fig. et un écran phosphorescent, 2 fr. — 7. *Le Radium et les nouvelles radiations*, par A. Berget. Paris, Librairie universelle, 1904, in-18 de 176 p., 2 fr.

Mathématiques. — 8. *Cours d'analyse*, par G. Humbert. T. II. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de xix-493 p., 16 fr.

Sciences et Industrie. — 9. *Essais industriels des machines électriques et des*

groupes électrogènes, par F. Loppé. Paris, Gauthier-Villars, gr. in-8 de 283 p., 8 fr. — 10. *Traité élémentaire des enroulements des dynamos à courant continu*, par F. Loppé. Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-16 de vi-79 p., avec fig. et 12 planches, 2 fr. 75. — 11. *Les Applications des aciers au nickel*, par Ch.-Ed. Guillaume. Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-8 de vii-215 p., 3 fr. 50. — 12. *Actualités scientifiques*, par Max de Nansouty. Paris, Schleicher, 1904, in-12 de 329 p., 3 fr. 50.

Physique. — 1. — Reprenant toutes les théories se rapportant à la propagation de l'électricité, examinant de plus près les expériences, M. Brillouin, dans son livre sur la *Propagation de l'électricité*, nous donne des résultats nouveaux et bien plus complets que tous ceux obtenus jusqu'ici. L'auteur ne s'imagine pas avoir fait un travail définitif: c'est une présomption que ne saurait avoir un savant tant soit peu digne de ce nom; mais il annonce avec modestie que ses travaux forment un ensemble assez satisfaisant dans le domaine étudié pour provoquer la comparaison, faire réfléchir le lecteur. Ces simples paroles signifient en réalité que toutes les théories anciennes ou actuellement en cours ont été reprises, scrutées et analysées dans leurs moindres détails, que l'auteur a cherché, en les développant, à voir dans quelles limites elles concordaient avec les derniers résultats expérimentaux ; quand la concordance n'existe plus, M. Brillouin, suivant les cas, modifie ou rejette la théorie, établit de nouvelles formules, ne se bornant pas à des développements mathématiques, mais fournissant des données numériques scrupuleusement calculées chaque fois que des formules peuvent conduire à des applications pratiques; citons, par exemple, la belle étude analytique des fonctions qui se présentent dans l'étude des oscillations dans un ellipsoïde de révolution, étude complétée par des tables permettant d'utiliser ces fonctions. M. Brillouin n'a pas traité tous les problèmes se rapportant aux courants permanents ou variables sans induction, à l'induction ou au champ électromagnétique, il ne nous donne que ceux peu connus en France ou ceux pour lesquels il a obtenu des résultats nouveaux. L'auteur fait de plus l'histoire de la propagation de l'électricité; il l'a divisée en deux parties : l'une, que nous appellerons l'histoire des précurseurs, forme un chapitre à part comprenant les physiciens depuis Cavendish jusqu'à Clausius ; l'autre, qui est l'histoire de la science actuelle, est développée dans les différents chapitres du volume. Pour cette partie, M. Brillouin étudie l'histoire de chaque problème et non pas l'ensemble des travaux de chaque physicien; l'histoire est ainsi très bien reliée à la contexture générale du remarquable ouvrage de M. Brillouin. Signalons enfin que l'auteur, en de nombreux cas, indique dans quel sens doivent être orientées les recherches futures.

2. — Cinq ans seulement (Cf. *Polybiblion*, t. LXXXIX, p. 157-158), ont suffi à épuiser une copieuse édition du livre de M. E. Gérard : *Leçons*

sur l'électricité. Pendant quelle courte période va s'écouler la septième édition que nous sommes heureux de présenter ? Peu de temps, croyons-nous, car chaque édition que nous donne le savant directeur de l'Institut électrotechnique de Liège ne comporte pas simplement les additions nécessitées par les progrès de la science; c'est, au contraire, un ouvrage complètement remanié dans lequel tout ce qui a vieilli et n'est plus de première utilité est impitoyablement écarté. Les rayons cathodiques, les rayons X, les corps radio-actifs, la distinction à établir entre un feuillet et un courant ont trouvé une petite place dans ce volume. Les courants alternatifs remplissent près de cent pages de rédaction toute nouvelle, les ondes herziennes ont été l'occasion de nouveaux développements. Le chapitre consacré aux accumulateurs a été complété. Quant aux dynamos nous renonçons à citer toutes les modifications et adjonctions qui ont été introduites. Les détails de construction et les projets de machines montrent avec quelle préoccupation de la pratique sont formés les ingénieurs à l'Institut Montefiore tout en y recevant une forte instruction théorique.

3. — La thermodynamique s'est, pendant ces dernières années, singulièrement modifiée et surtout élargie ; de nombreux problèmes nouveaux ont été abordés et résolus, des questions pratiques, dans lesquelles on tient compte de la viscosité et du frottement, ont reçu une solution relativement simple. M. P. Duhem a contribué largement à tous ces travaux, en dehors des mémoires innombrables qu'il a produits ; il a exposé ses théories dans le *Traité élémentaire de mécanique chimique* fondée sur la thermodynamique (Cf. *Polybiblion*, t. LXXXIX, p. 48-49) et les a résumées dans *Thermodynamique et Chimie* (Cf. *Polybiblion*, t. XCVII, p. 335). — Ce dernier livre, malgré sa simplicité, ne permettait pas encore, à notre avis, aux théories de M. Duhem de se répandre très rapidement dans tous les milieux où des notions de thermodynamique sont nécessaires. Professeur, comme M. Duhem, à la Faculté de Bordeaux, M. Marchis, adoptant sans restriction toutes les idées excellentes de son collègue, publie un livre tout élémentaire de *Thermodynamique*. Le premier volume, actuellement seul publié, contient les chapitres suivants : le Principe de l'équivalence de la chaleur et du travail, le Principe de Carnot-Clausius, l'Entropie, l'Énergie utilisable, Chaleur chimique et chaleur voltaïque. Ce livre sera bientôt dans les mains de tous les élèves ingénieurs ; quelle que soit la spécialité à laquelle ils se destinent, ils ont besoin de connaître et de bien connaître les matières qui y sont exposées et il n'existe pas d'autre ouvrage auquel ils puissent avoir recours. Nous conseillons aussi très fortement à ceux qui sont restés en admiration devant le principe de la conservation de l'énergie, qui ne connaissent que la thermodynamique basée sur ce principe et qui n'ont pas le temps de lire les ouvrages de M. Duhem,

de parcourir ce volume dont la lecture ne leur prendra que quelques instants, et leur foi dans la conservation de l'énergie sera détruite ; ils renieront leur ancienne idole et adopteront les théories si bien exposées par M. Marchis.

Chimie. — 4. — Dans le premier volume des *Éléments de chimie organique*, du professeur Ostwald, il faut avoir bien soin de distinguer la forme et le fond. La rédaction est beaucoup trop longue : que de phrases inutiles, que de répétitions, que de réflexions par trop naïves ! L'auteur s'attend à une partie de ces reproches; il donne les raisons qui l'ont amené à cette forme de rédaction : nous ne les admettons pas. D'ailleurs, ce serait de peu d'importance, eu égard à la haute valeur du livre en lui-même, si nous ne craignions que les longueurs du style ne rebutent des lecteurs. Le professeur Ostwald s'est proposé d'exposer, dans ce volume, la chimie des métalloïdes d'après les vues et les données de la chimie théorique actuelle. Il suppose un étudiant absolument ignorant de toutes ces choses, auquel il veut dévoiler simultanément les faits et les lois d'une façon simple et logique. Renonçant à faire un exposé à priori des lois de la mécanique chimique et d'appliquer ces lois aux divers phénomènes chimiques, le savant professeur préfère conserver l'ancienne division de la chimie qui prend l'étude des éléments chimiques dans un ordre déterminé et il présente les lois nouvelles lorsqu'une de ses applications se rencontre. La première pensée que l'on a en voyant cette méthode est de croire qu'elle conduit au chaos. Il n'en est rien. Les lois de la mécanique chimique se développent dans leur enchaînement naturel. L'auteur avoue que ce n'est pas sans peine qu'il est arrivé à ce résultat et nous le croyons ; c'est un véritable tour de force d'avoir fait cadrer le développement de l'histoire et des propriétés des corps avec celui des lois qui régissent les modifications chimiques sans qu'il y ait le moindre accroc à l'ordre logique et sans qu'il reste trace de l'effort immense qu'il a fallu faire pour arriver à ce résultat. La chimie qui, autrefois, était une science purement descriptive, est devenue une science rationnelle : il n'est pas permis d'ignorer les résultats de cette évolution. Pour les étudier une première fois, l'ouvrage de M. Ostwald réduit l'effort du lecteur au minimum, si celui-ci veut bien ne pas s'impatienter des longueurs déjà signalées et ne porter son attention que sur la perfection de la méthode.

5. — M. d'Arsonval, dans la Préface du livre de M. P. Besson : *Le Radium et la radioactivité*, pourrait laisser croire au lecteur que cet ouvrage s'adresse uniquement aux médecins. Ce n'est pas notre avis. Ce livre convient à toute personne qui veut avoir une très sérieuse connaissance des propriétés générales du radium et de ses emplois médicaux, tout en ne consacrant que peu de temps à cette étude. Il

nous paraît impossible d'être aussi complet et aussi concis tout en restant très clair. Rien ne manque : rayons Becquerel, polonium, radium, actinium. Nous étudions la nature du rayonnement, les effets physiques et chimiques des rayons Becquerel, les actions physiologiques et médicales des rayons du radium, la radioactivité induite et la variation d'activité des sels de radium. Toutes les expériences relatées, tous les appareils employés sont décrits avec un tel soin qu'on peut les reproduire et poursuivre les études sur telle branche que l'on voudra de la radioactivité. Les diverses hypothèses sur la nature et les causes du phénomène sont ensuite examinées sans aucun parti pris. M. P. Besson a cru devoir joindre quelques considérations philosophiques générales ; elles ne se lient guère avec le reste de l'ouvrage : qu'il soit déiste et libre penseur, peu nous chaut ; il nous suffisait d'être convaincu qu'il est un savant distingué.

6. — Réunissant dans son petit volume : *Rayons « N »* les communications qu'il a faites sur ces rayons à l'Académie des sciences, M. R. Blondlot expose l'histoire complète de la distinction qu'il a établie entre les rayons N et les rayons X ; il nous dit quelles sont les sources qui émettent ces rayons et quelles sont leurs propriétés. Rarement une réunion de mémoires a donné un ensemble si homogène : cela tient à ce que chaque communication épuise le sujet qu'elle a traité. Il complète ces communications par deux brèves notes : « Instructions pour confectionner des écrans phosphorescents propres à l'observation des rayons N, » et, « Comment on doit observer l'action des rayons N. » Ces notes, à côté de leur utilisation scientifique, seront les causes de beaucoup d'expériences curieuses et amusantes pour les grands et les petits enfants. Chacun cherchera à percevoir ces mytérieux rayons, dont actuellement l'existence même est discutée.

7. — Écrivain agréable, en relation directe avec la plupart des savants qui se sont occupés de la question, physicien distingué lui-même, M. A. Berget était tout désigné pour publier un ouvrage sur *le Radium et les nouvelles radiations*. Il a bien voulu nous donner un ouvrage de vulgarisation sérieuse. Il s'est imprégné de cette idée, si simple en apparence, que les livres de vulgarisation s'adressent avant tout à des personnes qui ne savent rien et à qui il faut tout expliquer simplement et clairement. Aussi avant de parler du radium, il nous fait d'abord saisir la différence entre les mots fluorescence et phosphorescence, puis il nous expose les travaux de Becquerel et ceux de M. et Mme Curie. Tous les phénomènes physiques, chimiques et physiologiques sont ensuite décrits, les diverses hypothèses sur les singulières propriétés du radium sont examinées. Partout, dans ce livre, nous avons vu la simplicité alliée à la science, et si quelquefois la vive imagination de l'auteur se laisse entraîner à parler de l'avenir réservé aux

nouvelles radiations, on le suit avec plaisir, tellement ses idées paraissent la suite naturelle des faits actuellement acquis.

Mathématiques. — 8. — M. G. Humbert craint que le plan de son *Cours d'analyse* ne lui attire deux reproches : d'être trop bref pour les géomètres et trop développé pour les ingénieurs. Nous estimons que ces deux soi-disant défauts sont deux qualités précieuses, en ce sens que, tel qu'il est, cet ouvrage remplit dans la littérature scientifique une place restée vide. L'École poytechnique a toujours eu la prétention de produire les ingénieurs les plus distingués, tout en donnant à ses élèves des connaissances capables de faire naître en eux le goût de la science pure. Tout le monde sait combien elle a réussi. Le livre de M. Humbert, en joignant aux connaissances pratiques du calcul intégral des notions sur les fonctions analytiques et elliptiques, donne aux futurs ingénieurs les éléments qui leur sont nécessaires, et aux savants en herbe, un avant-goût des belles théories sur les fonctions. Pour qu'un travail de cette sorte soit utile, il faut que le choix des matières qu'il contient soit des plus judicieux. Il faut surtout éviter de surcharger celui qui, dans un temps relativement court, veut étudier l'ouvrage. Nous ne voyons pas, du côté pratique, qu'il soit possible de retrancher quelque chose à ce que M. Humbert dit des intégrales multiples, des intégrales de lignes ou de surfaces ; les formules diverses et les intégrales particulières qu'il signale sont d'un usage constant : pouvait-il ne pas parler des intégrales eulériennes ? Si l'on tient à trouver quelque chose de trop, on peut citer le problème des tautochrônes et la démonstrative de Hilbert sur la transcendance du nombre *e*. Mais on sera obligé d'avouer qu'il n'y a rien de plus clair ni de plus simple que tout ce qui se rapporte à l'intégration des équations différentielles. Cette partie de l'ouvrage de M. Humbert sera fréquemment consultée par tous ceux qui ont besoin de connaître cette question. — Pour la partie théorique, considérons d'abord les théorèmes dont la démonstration était absolument indispensable pour justifier la partie pratique. M. Humbert a été aussi bref que possible et n'a pas hésité à sacrifier à la précision mathématique en se contentant dans certains cas (par exemple pour le nombre des constantes dans l'intégration des équations différentielles) de montrer que la chose doit être, sans démontrer qu'elle est d'une façon absolument rigoureuse. Considérons ensuite les théories qui, pour une première étude de l'analyse, sont superflues, mais dont la connaissance ouvre à l'esprit des aperçus sur la science pure. C'est là plus spécialement que le choix des matières était délicat. Il fallait prendre ce qu'il y a de plus intéressant, tout en restant simple. M. Humbert a été particulièrement heureux. Trois grandes et intéressantes questions ont été traitées par lui : d'abord une théorie de fonctions analytiques qui forme

une introduction parfaite à toute étude de la théorie des fonctions ; ensuite la théorie des fonctions elliptiques fondée sur les principes et la notation de Weierstrass, laissant de côté toute autre méthode, sauf seulement, en plus, la fonction *sn* ; enfin l'étude des intégrales d'une équation linéaire : c'est un complément des plus intéressants qui fera naître chez l'étudiant, ainsi que se le proposait le savant auteur, le désir de poursuivre ses études mathématiques.

Science et Industrie. — 9. — Les essais d'une machine portent sur la qualité de construction, sur le bon fonctionnement et sur le rendement. Pour les machines électriques les mesures relatives à ces divers essais sont, pour la plupart, bien plus délicates que pour toutes les autres machines : dans combien de cas des faits que l'on ne peut éviter, comme des trépidations provenant de causes extérieures ou des variations de conductibilité d'un rhéostat viennent fausser, tout à l'imprévu, le résultat de l'expérimentation. Aussi devons-nous savoir gré à M. F. Loppé d'avoir apporté dans ses *Essais industriels des machines électriques et des groupes électrogènes* un soin minutieux dans les indications qu'il nous donne pour l'organisation des essais. L'auteur paraît s'être plus particulièrement efforcé de satisfaire au règlement américain relatif aux essais des machines électriques, règlement plus détaillé et plus précis que ceux usités en Allemagne et en France ; il donne d'ailleurs le texte de ces trois règlements à la fin de son volume ainsi que des modèles de feuilles d'essais. Grâce à une rédaction succincte quoique très claire et aux choix judicieux des méthodes, ce livre est très complet et permet de faire tous les essais nécessaires sur les machines à courant continu ou à courant alternatif, quel que soit le type de la machine adopté et quelles que soient les conditions de son installation. Ces conditions font varier, parfois d'une façon étonnante, le rendement des machines : les nombres fournis par le constructeur ne coïncident plus avec ceux que l'on obtient lorsque la machine est en place. Combien d'industriels utilisant des machines électriques négligent de faire cette dernière constatation et que de mécomptes il en résulte ! L'ouvrage de M. F. Loppé permet à chacun de faire, dans les meilleures conditions possibles, toutes les mesures industriellement indispensables ; il n'est pas besoin d'être un savant pour lire son livre : les méthodes graphiques remplacent, chaque fois qu'il est possible, le calcul, et celui-ci, lorsqu'il est employé, est toujours très simple. Par conséquent ceux qui, désormais, ne connaîtront pas les qualités et les défauts des machines électriques qu'ils emploient n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes de leur ignorance. M. F. Loppé leur a donné tous les renseignements désirables pour y remédier.

10. — A première vue, il ne paraît pas facile d'écrire un *Traité élémentaire des enroulements des dynamos à courant continu* qui soit clair

et précis sans employer des formules mathématiques incompréhensibles pour les ouvriers et les contre-maîtres. La lecture du livre de M. F. Loppé montre que cela est parfaitement possible, si l'on veut s'abstenir de toutes considérations théoriques superflues et n'établir que les formules indispensables au constructeur. Le cas des enroulements fermés avec induits cylindriques est seul traité, car les autres dynamos sont d'un usage de plus en plus restreint. Ce volume est partagé en deux chapitres, l'un pour les dynamos bipolaires, l'autre pour les multipolaires ; dans l'un et l'autre, l'auteur considère successivement les enroulements en anneaux et en tambour. Avec les renseignements simples et précis contenus dans ce travail, avec les tableaux résumés des principaux nombres à appliquer dans chaque cas que complètent des planches schématiques très claires, il devient presque un jeu de construire des enroulements de dynamos correspondant à un besoin donné.

11. — Les aciers au nickel présentent suivant leur teneur en nickel soit une dilatation presque nulle soit une élasticité constante dans des limites assez étendues de température, limites qui ne sont pas atteintes par les températures extrêmes de l'atmosphère. La singularité de ces propriétés, la grande difficulté de préparer les aciers-nickels ayant ces propriétés ont fait croire que ces alliages étaient instables et par suite inutilisables dans l'industrie. M. Guillaume, poursuivant ses premières études pendant des années, les résume aujourd'hui dans *les Applications des aciers au nickel* et nous persuade très facilement que ces alliages vont rendre les plus grands services dans la mécanique de précision. Après avoir étudié les propriétés des aciers suivant leur teneur en nickel, l'auteur décrit les divers appareils pour lesquels il les a utilisés. Ce sont surtout des étalons de longueur et des pièces chronométriques. Parmi les premiers, M. Guillaume insiste longuement sur les mesures des bases géodésiques avec des fils, il nous explique tous les avantages du fil en acier-nickel, et nous concluons avec lui à la supériorité de son emploi. Pour les pièces chronométriques, étant donné les résultats obtenus avec les pièces en acier-nickel, nous croyons que, malgré la forte dépense que leur emploi entraîne, les balanciers et les spiraux de toute horloge ou montre de précision seront plus tard faits en acier nickel. L'auteur termine par un essai de la théorie des aciers au nickel, très satisfaisante quoiqu'elle ne nous ait pas conduit à penser, avec l'auteur, que l'anomalie de dilatation et d'élasticité ne se puissent utilement trouver ailleurs.

12. — Parmi des articles écrits au jour le jour, M. M. de Nansouty en a choisi soixante-quinze pour former ses *Actualités scientifiques*. Touchant d'une main légère à toutes les branches de la science, l'auteur a réuni une suite de faits qui, s'ils ne sont pas tous d'une actua-

lité brûlante, sont tous dignes d'être connus du grand public. Ayant lu son recueil on peut, dans une conversation, faire preuve d'une érudition plus apparente, il est vrai, que profonde ; mais en répétant ce qu'il nous dit, on est sûr de n'avancer que des vérités. C'est plus qu'il n'en faut pour obtenir un très honorable succès de librairie. É. CHAILAN.

BEAUX-ARTS

1. *Les Chefs-d'œuvre des musées de France. Sculpture, dessins, objets d'art*, par LOUIS GONSE. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1904, in-4 de 368 p., avec 425 grav. dans le texte et 30 planches hors texte, 50 fr. — 2. *Documents de sculpture française du moyen âge*, publiés sous la direction de PAUL VITRY et GASTON BRIÈRE. Paris, ateliers photomécaniques Longuet, s. d. (1904), in-fol. de 20 p. et 140 pl. en photocollotypie, 60 fr. — 3. *Notice sur la construction de l'église de la Chaise-Dieu, son fondateur, son architecte, ses décorateurs (1344-1352)*, par MAURICE FAUCON. Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de 68 p., avec 3 pl., 2 fr. — 4. *Le Portail de l'église de Mimizan étudié dans ses rapports avec l'histoire du costume et du mobilier au moyen âge*, par GEORGES BEAURAIN. Paris, Champion, s. d. (1904), in-8 de VI-58 p., avec 52 grav., 2 fr. — 5. *L'Art à Toulouse, matériaux pour servir à son histoire du* XVe *au* XVIIIe *siècle*, par C. DOUAIS. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 214 p., 5 fr. — 6. *Iglesias gallegas de la edad media*, por JOSÉ VILLA-AMIL Y CASTRO. Madrid, imp. de San Francisco de Sales, 1904, in-8 de XX-389 p., avec grav. — 7. *Marly-le-Roi, son histoire (697-1904)*, par C. PITON. Paris, Joanin, 1904, in-8 de XII-464 p., avec grav., 15 fr. — 8. *Les Villes d'art célèbres. Rouen*, par CAMILLE ENLART. Paris, Laurens, 1904, in-8 de 164 p., avec 108 grav., 4 fr. — 9. *Les Villes d'art célèbres. Moscou*, par LOUIS LEGER. Paris, Laurens, 1904, in-8 de 138 p., avec 86 grav., 3 fr. 50. — 10. *Les Villes d'art célèbres. Rome, l'antiquité*, par EMILE BERTAUX. Paris, Laurens, 1904, in-8 de 172 p., avec 135 grav. 4 fr. — 11. *Le Forum romain et les Forums impériaux*, par HENRY THÉDENAT. 3e éd. entièrement refondue. Paris, Hachette, 1904, in-16 de XII-458 p., avec 3 plans, 62 grav. et 8 phototypies, cart., 6 fr. — 12. *Visions brèves, notes d'art et de voyage en Italie*, par EDMOND RADET. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-12 de II-280 p., 4 fr. — 13. *Great Masters in painting and sculpture. Leonardo da Vinci*, by EDWARD MAC CURDY. London, George Bell and sons, 1904, in-8 de XIV-140 p., avec 41 photograv., 6 fr. 25. — 14. *La Dernière Leçon de Léonard de Vinci à son académie de Milan (1499), précédée d'une étude sur le maître* par PÉLADAN. Paris, Sansot, 1904, in-12 de 100 p., 1 fr. — 15. *Les Procédés des Primitifs. Les Origines de la peinture à l'huile, étude historique et critique*, par CHARLES DALBON. Paris, Perrin, 1904, in-12 de 224 p., 3 fr. — 16. *Le Portrait du* XVIe *siècle aux Primitifs français*, par L. DIMIER. Paris, Schemit, 1904, in-8 de 60 p., 2 fr. — 17. *Les Primitifs parisiens, étude sur la peinture et la miniature à Paris, du* XIVe *siècle à la Renaissance*, par MARCEL POËTE. Paris, Champion, 1904, in-8 de 74 p., avec photograv., 3 fr. 50. — 18. *La Peinture à l'Exposition des Primitifs français*, par le comte PAUL DURRIEU. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1904, in-4 de 90 p., avec 10 héliogr. et eaux-fortes et de nombreuses grav., 15 fr. — 19. *Les Frères Le Nain*, par ANTONY VALABRÈGUE. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1904, in-8 de VI-178 p., avec 24 photograv., 6 fr. — 20. *Les Grands Artistes. La Tour*, par MAURICE TOURNEUX. Paris, Laurens, s. d. (1904), in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 21. *Les Grands Artistes. Chardin*, par GASTON SCHÉFER. Paris, Laurens, s. d. (1904), in-8 de 128 p., avec 25 photograv., 2 fr. 50. — 22. *Les Grands Artistes. Fragonard*, par CAMILLE MAUCLAIR. Paris, Laurens, s. d. (1904), in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 23. *Les Grands Artistes. David*, par CHARLES SAUNIER. Paris, Laurens, s. d. (1904), in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 24. *Künstler-Monographien. Friedrich Preller*, von JULIUS GENSEL. Bielefeld und Leipzig, Vel-

hagen und Klasing, 1904, in-4 de 134 p., avec 135 photograv., cart., 5 fr. — 25. *British Artists series. Dante Gabriel Rossetti*, by H. C. Marillier. London, George Bell and Sons, 1904, in-8 de xiv-180 p., avec 92 photograv., 9 fr. 50. — 26. *How to identify portrait miniatures*, by George C. Williamson and Alyn Williams. London, George Bell and sons, 1904, in-8 de xx-126 p., avec 42 photograv., 7 fr. 50. — 27. *Ladislas de Paál, un peintre hongrois de l'école de Barbizon*, par Béla Lázár. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1904, in-8 de 152 p., avec 72 photograv. et dessins, 10 fr. — 28. *Emmanuel Lansyer, peintre et poète*, par Florentin Loriot. Paris, Lemerre, 1905, in-12 de 174 p., 3 fr. — 29. *Salons (1900-1904)*, par Tristan Leclère (Klingsor). Paris, Sansot, 1904, in-12 de 214 p., 3 fr. 50. — 30. *Vers l'harmonie intégrale. L'Art de demain*, par Henry Provensal. Paris, Perrin, 1904, in-12 de 324 p., 3 fr. 50.

1. — Lorsque M. Louis Gonse publiait, voici quatre ans, le splendide volume des *Chefs-d'œuvre des musées de France* consacré à la peinture, il en préparait déjà un second où seraient étudiés *la Sculpture*, *les objets d'art* et *les dessins*. Ce nouveau volume vient d'être édité par la Librairie de l'art ancien et moderne avec un luxe qui dépasse, s'il est possible, celui du précédent ouvrage ; le monument élevé à la gloire de 'art français est achevé. On éprouve une profonde jouissance à feuilleter ces pages toutes illustrées d'images si diverses, et l'on y revient sans se lasser. Que de trésors inconnus dans nos musées de province ! L'Exposition de 1900 nous les faisait à peine soupçonner. Des antiques, comme la Minerve de Poitiers, la Victoire et l'Orateur de Lyon, le Jupiter d'Évreux, des œuvres du moyen âge et de la Renaissance comme l'Annonciation de Lyon, les tombeaux de Dijon, la Tête de cire de Lille, des bustes comme ceux de Louis XIV, par Puget et par Coyzevox, à Aix et à Dijon, de Bignon, par Houdon, à Montpellier, des statues comme l'Hercule de Puget, cette merveille, ou le Corneille de Caffiéri, au Musée de Rouen, puis des objets d'art comme les armes mérovingiennes de Troyes, la crosse abbatiale de la bibliothèque de Versailles, le buffet de Hugues Sambin au musée de Bourg, enfin d'innombrables dessins, parmi lesquels ceux de Raphaël à Lille, ou ceux d'Ingres, donnés par M. Bonnat au musée de Bayonne, tout cela apparaîtra d'une variété éblouissante. Quatre cents gravures, d'une belle fidélité photographique, et tirées en perfection, fleurissent chaque page du texte où M. Gonse a mis tout son savoir et tout son enthousiasme. C'est un spectacle rassurant pour l'avenir de notre librairie d'art que celui de pareils volumes, et il nous faut grandement féliciter et remercier l'éminent auteur de n'avoir épargné ni temps ni fatigue pour venir à bout de son dessein. Cet inventaire de plus de soixante-dix musées, appuyé sur les documents les meilleurs, écrit du style le plus vibrant, devient pour ses lecteurs, comme le définissait joliment M. Henry Roujon, une irrésistible *Invitation au voyage*. Un éclatant succès récompensera ce patriotique effort pour découvrir à la France ses propres richesses, trop souvent encore amassées pêle-mêle en des

recoins peu accessibles ; mais déjà les livres de M. Gonse ont donné le signal définitif de la réorganisation de nos musées de province.

2. — Je ne puis que signaler ici, me réservant de l'étudier plus à loisir dans la *Revue des questions historiques*, l'admirable publication qui m'arrive au moment même où je classe en les reliant ces notes rapides. C'est un *Recueil de documents de sculpture française du moyen âge*, publiés sous la direction de MM. Paul Vitry et Gaston Brière, tous deux attachés des Musées nationaux, tous deux formés aux bonnes méthodes par l'enseignement de notre cher et regretté Courajod. J'ai parlé ici même du très beau livre de M. Vitry sur Michel Colombe ; et M. Brière nous donnera bientôt un travail d'égale importance sur les sculpteurs de notre dix-huitième siècle. L'œuvre de ces deux érudits collaborateurs a été peu littéraire, cette fois-ci, mais elle n'en est pas moins méritoire. Ils ont rassemblé 940 documents photographiques de statuaire et de décoration, qui, groupés par affinités de dates et de sujets en 140 grandes planches, ont été tirés en phototypie, avec tout le soin désirable, dans les ateliers de M. Longuet. Toute notre merveilleuse sculpture du moyen âge est là, depuis les portails des cathédrales et les magnifiques statues jusqu'aux chapiteaux, aux pinacles, aux gargouilles, aux plus humbles motifs de décor ; incomparable réunion de modèles pour inspirer un artiste, ou même, tout simplement, pour réjouir nos yeux par le spectacle de créations aussi nobles et aussi pures que out ce que la Grèce a jamais produit de plus pur et de plus noble. Une brève préface et une table où sont réunies les explications essentielles accompagnent ce précieux album, qui, mis entre les mains de jeunes gens studieux et instruits, leur révèlera en quelques heures ce qu'une visite au Trocadéro a pu déjà leur faire soupçonner, la majesté sans égale de l'art français au moyen âge.

3, 4, 5. — M. Maurice Faucon fut, il y a plus de vingt ans, l'un de ces jeunes érudits, membres de notre École française de Rome, qui eurent les premiers l'insigne honneur de pénétrer dans les archives du Vatican, libéralement ouvertes par Léon XIII. Il en tira la matière d'importants travaux sur les papes d'Avignon. Aujourd'hui, voici que ces mêmes archives lui ont fourni des documents nouveaux qu'il a réunis dans une *Notice sur la construction de l'église de la Chaise-Dieu, son fondateur, son architecte, ses décorateurs* (*1344-1352*). C'est une contribution de grande valeur à l'histoire de l'art français au moyen âge. L'une des deux planches hors texte reproduit la belle statue tombale de Clément VI, qui fut inhumé à la Chaise-Dieu. — M. Georges Beaurain, en étudiant *le Portail de l'église de Mimizan dans ses rapports avec l'histoire du costume et du mobilier au moyen âge*, a commenté ingénieusement et non sans utilité les nombreux dessins qu'il a exé-

cutés lui-même d'après les figures de ce portail, œuvre visiblement archaïsante et peut-être d'époque assez basse. — Mgr Douais, évêque de Beauvais, donne une belle leçon de travail au jeune clergé en publiant tout un volume de documents (rassemblés il y a bien des années) sur *l'Art à Toulouse.* Ce sont des comptes et des commandes extraits des archives notariales, et soigneusement classés par ordre de monuments et de dates. Grâce à l'excellente table des matières qui termine le volume, on y peut trouver en quelques instants ce dont on a besoin. La biographie de Nicolas Bachelier, qui est le Michel-Ange toulousain, va, par cette publication, « commencer enfin à sortir de la légende pour entrer dans l'histoire. »

6. — M. Villa Amil y Castro a réuni sous ce titre : *Iglesias gallegas de la edad media,* un certain nombre d'articles (en langue espagnole) consacrés aux églises du moyen âge en Galice. Trois de ces églises sont des monuments de la plus grande importance pour l'histoire de l'architecture chrétienne : la vieille cathédrale de Saint-Martin de Mondoñedo, l'église cistercienne de Sainte-Marie de Meira, et l'église conventuelle de Saint-François de Lugo. Pour cette dernière, notamment, l'auteur a composé une monographie vraiment complète et nouvelle, signalant les rapprochements que l'on peut faire avec des monuments de structure analogue en pays étranger, entre autres les Frari de Venise. Je regrette qu'il ne paraisse point connaître le très bel ouvrage de M. Enlart sur *les Origines françaises de l'architecture gothique en Italie,* où il eût puisé nombre de comparaisons précieuses, non moins que le tome I du *Manuel d'archéologie française* du même auteur, publié en 1902. L'ouvrage est illustré, un peu sommairement, de relevés graphiques et de clichés gravés par des procédés directs.

7. — La monographie de *Marly-le-Roi*, par M. Piton, est un travail considérable, tout nourri de recherches nouvelles, auquel on ne saurait faire qu'un sérieux reproche, celui de l'excès dans l'abondance. Peut-être le livre eût-il gagné à se présenter sous une forme plus abrégée tous les documents étant rejetés à la fin. M. de Nolhac, dans le dernier chapitre de sa *Création de Versailles*, a résumé en quelques pages tout l'essentiel de l'histoire du château de Marly ; c'était le modèle à suivre. Mais en dehors du château et des pavillons, dont aujourd'hui rien ne subsiste, le bourg de Marly méritait quelque étude, et ce sont tous les éléments de cette étude que l'on trouvera réunis dans cet intéressant volume ; je citerai particulièrement les extraits des registres de la mairie de Marly, où l'auteur a trouvé les renseignements les plus variés et les plus précieux pour l'histoire générale. De jolies planches hors texte, un certain nombre de bons croquis dans le texte, égaient l'austérité du livre, tout en y faisant, eux aussi, office de documents.

8, 9, 10. — La charmante collection des *Villes d'art célèbres*, qui est un des meilleurs titres de gloire de la librairie Laurens, s'est enrichie, ces derniers mois, de quatre nouveaux volumes. On me permettra de ne rien dire du livre sur *Versailles*, dont je connais trop intimement l'auteur. « Ce Monsieur-là, Sire, c'était moi-même, » écrivait en riant maître Clément Marot. Mais rien ne m'empêchera de louer cordialement M. Enlart, bien que je le connaisse, de nous avoir donné sur *Rouen* un livre si précis, nourri, robuste et copieux. Tout y est dit, avec un classement parfait et une absolue justesse d'appréciation. La bibliographie, par ordre alphabétique (j'aurais préféré peut-être quelques divisions par ordre de dates), suffirait à montrer l'érudition et la conscience de l'historien. Et l'illustration ne montre pas moins le goût de l'artiste, à qui l'on doit une bonne partie des plus jolis clichés du livre. Elle est charmante, cette illustration, et d'une exécution tout à fait soignée. — A qui l'éditeur eût-il pu demander *Moscou*, sinon à l'éminent professeur de langues et de littératures slaves au Collège de France, M. Louis Leger, membre de l'Institut ? Le livre est écrit comme un récit de voyage, d'une plume courante et libre, à l'allure familière, et l'on va d'un bout à l'autre, et l'on quitte la ville sainte, la vieille capitale, en disant : déjà ! L'étude sur la peinture russe, qui forme le dernier chapitre, ne paraîtra pas moins nouvelle que les vivants épisodes de l'histoire du Kremlin. — Le volume de M. Bertaux sur *Rome* est, si l'on veut, un tome premier, bien qu'il s'enferme en des limites très nettes. La plus illustre ville du monde méritait un traitement de faveur : elle aura trois volumes. Et n'y a-t-il point trois villes en une seule : la Rome antique, la Rome chrétienne, la Rome moderne (ou plutôt la Rome de la Renaissance et des temps modernes, car, hélas ! depuis 1870, Rome a tristement changé) ? Ce premier volume appartient donc à *l'Antiquité*. Il est excellent, cela va sans dire, et le nom de l'auteur est une garantie suffisante de la valeur du travail. Dirai-je pourtant que j'y voudrais, au lieu d'une entrée *in medias res* (c'est le cas, ou jamais, de parler latin), quelques considérations, un peu terre à terre, d'histoire et de topographie ? Il faut, dans ces sortes de livres, se bien imaginer d'abord que l'on a affaire à des lecteurs qui ne savent rien ; quant aux autres, ceux qui savent, ils consentent toujours volontiers à préciser et à vérifier leur savoir. Voilà pourquoi encore une bibliographie à la fin du volume m'aurait fait grand plaisir. M. Bertaux me dira que l'on a écrit sur Rome antique toute une bibliothèque. Il est vrai, mais j'aurais aimé qu'il m'en indiquât les ouvrages essentiels et les recueils de plans. Et enfin, parmi tant d'excellentes gravures, pourquoi ces vues du Forum (p. 9, 65, 77, 139) et du Tibre (p. 11), prises il y a quelques années déjà, et différentes de l'état actuel ?

11. — M. Thédenat nous promet un livre sur Pompéi ; je suis bien

assuré qu'il n'y manquera rien, à en juger par la nouvelle édition que voici de son beau travail sur *le Forum romain et les Forums impériaux.* Ceux qui se sont servis, comme je l'ai fait jadis, de la première édition de cet ouvrage, se rendront compte aisément qu'ils ont sous les yeux un livre vraiment nouveau, et, ainsi que l'on dit, « entièrement refondu. » C'est le guide idéal, le compagnon utile et discret avec qui l'on regarde longuement le cher visage aux rides vénérables de la mère des races latines, avec qui, le soir, au coin du feu, on cause pieusement de sa grande et dramatique histoire. On sait toute la valeur des découvertes récentes pour la connaissance des origines de Rome, non moins que pour celle de la Rome papale ; l'exhumation de Sainte-Marie l'Antique a fait l'objet d'un des meilleurs chapitres du livre de M. Thédenat. Un minutieux index alphabétique, une admirable bibliographie, de nombreuses gravures et des plans ajoutent aux services que doit rendre ce guide aussi attrayant qu'érudit.

12. — *Visions brèves* : c'est un élégant volume où M. Edmond Radet a réuni des *notes d'art et de voyage en Italie,* notes sans prétention, recueillies au jour le jour par un homme de goût que ses études et ses travaux préparaient à bien jouir de tout un monde de beauté trop rapidement entrevu. Rome et Naples, Florence, Venise et Milan sont les grandes étapes de la tournée classique en Italie ; et plus d'un voyageur, je ne dis pas érudit, mais simplement instruit et artiste juste assez pour comprendre les chefs-d'œuvre, prendra plaisir à feuilleter ces pages aimables, où il verra revivre sous une forme précise quelques-unes de ses meilleures joies et de ses plus pénétrantes émotions.

13. — Dans la belle collection anglaise des *Grands Peintres et sculpteurs* (*Great Masters in painting and sculpture*), éditée par la maison Bell, *Léonard de Vinci,* le dernier venu, est peut-être de tous le mieux traité. M. Mac Curdy a su, non pas renouveler le sujet, ce qui serait d'une prétention absurde, mais le présenter avec une méthode claire et parfaite. Point de ces commentaires philosophiques sublimes auxquels de récents biographes de Léonard nous ont habitués, mais un classement simple des œuvres, un exposé rapide et complet cependant de tout ce que l'on a réuni de documents sur la vie du maître. Il n'était pas possible, en moins de 120 pages, d'analyser les nombreux recueils de manuscrits accompagnés de dessins dont la publication d'ailleurs est aujourd'hui presque entièrement achevée ; mais les indications essentielles sont données avec beaucoup de précision. Enfin l'illustration, tout en reproduisant, comme il était nécessaire, les œuvres authentiques du peintre, s'est enrichie d'un choix excellent des dessins les plus typiques, qui forment un commentaire continu de ce texte sobre et savant.

14. — M. Péladan procède de façon toute autre. Il reconstitue le peintre de la Cène, il le ressuscite, il le voit, il nous le présente. Grâce à lui, nous avons entendu *la Dernière Leçon de Léonard de Vinci à son académie de Milan* (*1499*). Elle nous fit grand plaisir. C'était une synthèse un peu artificielle assurément, un peu trop condensée peut-être, mais éloquente et forte, de toutes les théories éparses dans les cinq mille pages du maître. On la lira avec profit, non moins que l'étude qui la précède. M. Péladan, souvent insupportable dans ses romans, se montre critique d'art de fine observation et de sage conseil.

15. — Cette année aura été triomphale pour les Primitifs (c'est ainsi que l'on entend désormais nommer les artistes du moyen âge et particulièrement les peintres). A Paris, à Londres, à Sienne, à Dusseldorf, des expositions réunissaient leurs œuvres, sollicitaient le public; primitifs français, flamands, bolonais et siennois, peintres du Nord et du Midi s'étaient donné rendez-vous en des villes élues pour leur gloire et notre édification. Mais quelle besogne pour les malheureux critiques ! Pas une revue qui n'ait réclamé son article ; et les volumes de pleuvoir. Celui de M. Dalbon sur *les Procédés des Primitifs* et *les Origines de la peinture à l'huile* peut être considéré comme une sorte d'introduction technique à cette étude attachante. Appuyé le plus souvent sur des documents solides, ce travail fait justice des vieilles légendes sur l'invention de la peinture à l'huile; il nous la montre employée bien avant les Van Eyck, lesquels se contentèrent de perfectionner le procédé et d'en répandre l'usage. Je regrette toutefois que M. Dalbon croie à l'existence de Barnaba et de Bizzamano, « peintres grecs venus en Toscane au XIIe siècle », qui ne paraissent avoir existé que dans l'imagination trop riche du bon collectionneur Artaud de Montor.

16. — L'Exposition des Primitifs français n'a point cessé de faire parler d'elle. En ce moment même, elle suscite les plus vives controverses, où des savants étrangers sont mêlés. M. Henri Bouchot, son vaillant organisateur, n'apporte pas moins d'ardeur à la défendre qu'il n'en avait mis à la créer ; il faut même reconnaître qu'il extermine ses adversaires avec très peu de ménagements. Mais ils ont la vie dure, et ils savent bien qu'ils marchent au feu pour une juste cause. Car s'il était d'un bon et pieux fils de notre belle France de la montrer active et féconde au temps où les Flandres et l'Italie produisaient leurs plus purs chefs-d'œuvre, il semble moins à propos de faire litière de ces mêmes chefs-d'œuvre au profit de peintures françaises qui ne les valent point, et sont assurément plus tardives. Les Flandres et l'Italie se vengeront; qui pourrait les en blâmer ? Je trouve là-dessus d'amusantes notes, encore qu'un peu elliptiques, notes d'un correspondant anonyme (?), à la suite d'une excellente étude de M. Dimier sur *le Portrait*

du XVIe *siècle aux Primitifs français.* M. Dimier est l'homme du monde qui connaît le mieux les brillants seigneurs et les honnêtes dames de notre Renaissance. De Paris à Chantilly et de Londres jusqu'à Pétersbourg, il les a suivis dans leurs allées et venues, rejoints au fond de retraites souvent mystérieuses. Un jour viendra où il nous révélera toutes leurs effigies, avec le secret encore impénétrable de leurs peintres ; en attendant voici, à propos de l'Exposition de ce printemps, d'importantes rectifications d'état-civil.

17. — M. Marcel Poëte n'a point voulu se mêler à la bataille ; mais, avec une grande impartialité, il s'est efforcé à mettre au point la question en ce qui concerne tout spécialement *les Primitifs parisiens*, peintres et enlumineurs. Et il nous fait connaître les résultats acquis par les patientes recherches de ses confrères ; il fait mieux, il rend la vie à tous ces artistes péniblement exhumés, en nous les présentant dans leur milieu historique, et dans les conditions souvent très modestes de leur existence. Il ne dissimule rien des influences venues de l'étranger, influences que rendaient inévitables les relations politiques et commerciales de la France avec les nations voisines. Je ne saurais trop recommander la lecture de ce petit travail si agréable, présenté sous forme de conférence, et par là même d'allure plus facile et plus libre. Et je souhaite que cette esquisse si juste et si sobre devienne bientôt le tableau achevé et complet que nous sommes en droit d'attendre de son auteur.

18. — Voici maintenant tout un livre, et un fort beau livre, sur *la Peinture à l'Exposition des Primitifs français.* C'est le recueil des articles que M. le comte Paul Durrieu, conservateur honoraire au Musée du Louvre, a donnés pendant la durée de l'Exposition à la *Revue de l'art ancien et moderne.* Ces articles, au moment même de leur apparition, ont soulevé le plus vif intérêt par les rapprochements qu'ils établissaient entre certaines classes de miniatures et les peintures correspondantes. M. le comte Durrieu prépare, ce n'est pas un secret, une grande histoire de la miniature française ; et la somptueuse publication qu'il vient de faire des *Heures de Chantilly*, après celle des *Heures de Turin*, marque une étape de cet immense travail. Le présent volume s'impose à l'attention de tous les amis de l'art français; il suggèrera nombre de recherches nouvelles et fécondes. Son illustration, d'une variété, d'une richesse parfaites, fait honneur à la librairie qui a édité le magnifique ouvrage de M. Gonse. On y trouvera, soit au cours du texte, soit en héliogravures ou eaux-fortes hors texte, la reproduction de toutes les peintures qui furent si admirées au pavillon de Marsan ; on y verra même une œuvre délicieuse demeurée en Angleterre, l'ex-voto du roi Richard II, agenouillé devant une Madone si jeune, si fraîche, si naïve, qu'entourent des anges ravissants. Cette merveille de la

peinture du XIVe siècle appartient au comte de Pembroke; les démarches les plus pressantes n'ont pu en obtenir le prêt. M. le comte Durrieu l'a révélée le premier à ses lecteurs; et les gravures qu'il en a données, encore qu'imparfaites, brillent comme de purs joyaux auprès des tableaux contemporains.

19. — Les saines et vivaces traditions de nos Primitifs, l'amour et l'étude fidèle de la nature, le goût du portrait, avec ce mélange d'influences italiennes et flamandes si visibles chez nos artistes du quinzième siècle, se perpétuent, sous le règne de Louis XIII, dans l'œuvre de trois vaillants peintres provinciaux, *les Frères Le Nain*. Ils n'étaient guère connus encore, malgré les ingénieuses recherches et les inventions parfois romanesques de Champfleury; mais voici qu'un ouvrage, à tous égards excellent, nous dévoile le mystère de leur vie et de leur œuvre, et nous apporte sur leur talent les plus fines et les plus justes observations. C'est le livre, et bien malheureusement le dernier livre du regretté Antony Valabrègue, que la Librairie de l'art ancien et moderne vient d'insérer dans une collection toute récente et très digne de succès. Ces « peintres de la réalité », comme Champfleury les a nommés, Antoine, Louis et Mathieu, étaient de Laon; mais ils s'établirent de bonne heure à Paris, où les deux premiers mouraient en 1648, l'année même de leur admission à l'Académie de peinture, tandis que le dernier leur survivait jusqu'en 1677. Le Louvre possède d'eux des œuvres très diverses, les unes italianisantes et apprêtées à la façon de Simon Vouet, les autres, plus nombreuses, de saveur toute campagnarde, à la mode flamande ou hollandaise, mais sans le sel un peu gros dont les Téniers et Ostade seront prodigues. Modestes et naïfs initiateurs, les peintres des misères et des joies du paysan français vont obtenir du livre de Valabrègue un renouveau bien mérité de réputation. Une bibliographie complète et un minutieux catalogue de l'œuvre peint et gravé des Le Nain, une illustration abondante et des mieux réussies font de ce livre sans prétention un vrai modèle de monographie d'art.

20, 21, 22, 23. — Il se trouve que, cette année, les volumes publiés par la librairie Laurens dans sa jolie collection des *Grands Artistes* sont tous consacrés à des peintres français, dont trois résument la grâce et l'esprit du dix-huitième siècle, et le quatrième la forte discipline classique de l'époque napoléonienne. Au lendemain de la brillante fête organisée pour célébrer le centenaire de *La Tour* à Saint-Quentin, nulle lecture ne sera plus à propos que celle des pages si neuves et instructives que M. Maurice Tourneux a consacrées au maître du pastel. C'est la première biographie vraiment complète et sérieuse de La Tour; car on ne saurait accorder confiance à l'érudition trop rapidement informée dont M. Lapauze encadrait récemment une série d'admirables repro-

ductions des pastels de Saint-Quentin. M. Tourneux connaît à merveille son dix-huitième siècle, et c'est tout le dix-huitième siècle, avec sa coquetterie fardée, ou parfois, ce qui nous semble plus précieux encore, avec une malice naturelle et sans apprêt, que nous voyons se refléter dans ces lumineux portraits, dans ces préparations surtout, d'une vivacité et d'une grâce sans pareilles. Les vingt-quatre reproductions sont on ne peut mieux choisies pour donner une idée juste et très variée du génie de La Tour. — Je ne ferai pas moins d'éloges de l'excellent petit livre de M. Gaston Schéfer sur *Jean-Baptiste-Siméon Chardin*, le peintre de l'intimité bourgeoise, le coloriste incomparable qui sait donner une expression parlante et distincte aux plus simples choses et aux meubles les plus usuels, le pastelliste qui a égalé (on n'ose dire surpassé), vers la fin de sa vie sage et laborieuse, l'étincelant La Tour et le pénétrant Perronneau. Les gravures du livre sont d'une exécution un peu inégale; il faut reconnaître d'ailleurs que les procédés de reproduction directe sont parfois impuissants à rendre les tonalités mauves et nacrées, de gamme si douce et variée dans les gris, de certaines natures mortes de Chardin; il en est de même pour Velasquez. — Quel dommage que ce coloriste de génie, *Fragonard*, ce peintre doué à l'égal des plus grands, qui sait mettre dans une esquisse à la pointe du pinceau, ou dans un rapide frottis de crayon, tout un monde de vie, de mouvement, de passion, quel dommage qu'il ne soit la moitié du temps qu'un polisson ou un libertin! Il est évident que le livre de M. Camille Mauclair ne s'adresse pas aux jeunes filles; il est écrit avec un sens de la couleur, une façon libre qui rappelle les Goncourt; mais les illustrations en sont choisies en général parmi les œuvres les plus sages de cet illustrateur sans rival des *Contes* de La Fontaine. — M. Charles Saunier avait à traiter un sujet non moins difficile que séduisant. *Louis David*, après avoir été ridiculement dénigré, obtient de la critique une faveur excessive; il est malaisé de juger équitablement le peintre des insupportables Sabines et de la délicieuse Mme Récamier. Le livre de M. Saunier fait, avec une science très sûre et une grande sobriété d'expression, le départ qui convient entre les dons extraordinaires du portraitiste et les théories qui faussèrent trop souvent son génie naturel. Je ne puis partager l'admiration de l'auteur pour le Bara du musée d'Avignon : représenter nu, et comme une sorte d'hermaphrodite, le petit tambour héroïque, paraît une invention singulière auprès des dramatiques portraits de Marat et de Lepelletier. L'histoire des grands tableaux du Sacre et des Aigles est parfaitement narrée. Quant à la dignité de caractère de David (p. 112), M. Saunier me permettra de n'y pas croire; ce ne fut point par dignité que l'implacable terroriste, devenu un plat valet de Napoléon, s'exila en 1814 à Bruxelles.

24. — Un classique impénitent nous fait signe par delà le Rhin ; c'est *Frédéric Preller*, dont voici une longue et sage biographie, très bien illustrée, dans la collection si précieuse que dirige, à Leipzig, M. Knackfuss. Ce peintre vénérable, qui mourut à Weimar en 1878, serait immanquablement rangé, par un rapin français, dans la catégorie des « pompiers », et certes on ne saurait l'être davantage. La grande préoccupation de sa vie fut de peindre dignement Ulysse et les sirènes. Hélas ! J'aimerais mieux vous dire la folâtre façon dont Boecklin a traité ces vieux mythes; mais j'ai reçu le livre de M. Gensel sur Preller, alors que j'eusse préféré cent fois celui de M. Ostini sur Boecklin, qui fait partie de la même collection.

25. — Il est surprenant que l'on connaisse encore si mal en France le mouvement préraphaélite qui a renouvelé entièrement l'art anglais vers le milieu du siècle dernier. Le succès des charmantes études de M. de la Sizeranne aurait dû cependant inviter nos éditeurs à comprendre parmi les biographies d'artistes dont nous commençons à être submergés, auprès de l'inévitable Raphaël ou du fatal Botticelli, quelqu'un de ces maîtres si intéressants, ne fût-ce que pour les idées nouvelles dont ils ont généreusement enrichi le domaine de la peinture. Mais c'est à des livres anglais qu'il nous faut toujours recourir; et celui que MM. George Bell viennent de publier sur *Dante Gabriel Rossetti* semblera à des lecteurs français le plus nouveau, le plus suggestif d'une série qui comprend déjà l'excellente monographie du Préraphaélisme par M. Percy Bate, et les très belles études de MM. Lys Baldry et Malcolm Bell sur Millais et Burne-Jones. Rossetti est un grand poète en même temps qu'un grand peintre ; et sa peinture ne peut guère s'expliquer si l'on ne connaît également sa poésie. Aussi bien M. Marillier a-t-il justement donné dans son livre autant de place à la vie qu'à l'œuvre de ce maître subtil et précieux ; et l'on ne saurait attacher trop d'importance aux innombrables détails nouveaux ou peu connus qu'il a su réunir. Son étude, publiée d'abord sous la forme d'un volume magnifique et fort coûteux, a été, dans cette édition « abrégée et revisée », rendue abordable à la plupart de ceux qu'un texte anglais n'effarouche point; mais pour être devenue en quelque sorte populaire par les dimensions et le prix, elle n'a nullement sacrifié le charme de son illustration; et la centaine de gravures hors texte dont elle est enrichie forme vraiment tout un musée de ces peintures étranges et fortes, œuvres de rêve et de passion.

26. — La même librairie nous envoie un petit manuel sur les moyens d'identifier les portraits en miniature (*How to identify portrait miniatures*), travail intéressant, bien composé, et qui paraît devoir rendre service aux amateurs. Son auteur, M. George Williamson, a écrit tout récemment une grande histoire du portrait en miniature,

splendide ouvrage dont le présent livre n'est guère qu'un résumé ; mais on peut le considérer comme un des principaux chapitres d'une histoire générale de la peinture de portrait, que nous n'avons pas encore. Holbein n'est pas moins parfait quand il colorie sur une surface de quelques centimètres sa propre image, aux yeux aigus, ou la figure méditative de Thomas More, que lorsqu'il peint l'Érasme du Musée du Louvre. Hilliard et Oliver nous semblent très voisins de Pourbus ; Cosway, Engleheart et Plimer nous rappellent Gainsborough et Reynolds, dont Humphreys est presque le plagiaire. Les chapitres consacrés aux peintres émailleurs et aux miniaturistes étrangers sont traités de façon trop rapide ; peut-être eût-il mieux valu ne point quitter le sol anglais. Je ferai observer, à propos de la gravure de l'émail de Petitot représentant Anne d'Autriche, Louis XIV et *un* frère du Roi, que Louis XIV n'a eu qu'un frère ; et je suis étonné que l'auteur nous présente comme un portrait de dame inconnue (en face de la p. 90) la réduction en miniature, attribuée à François *Herbert* (*sic*, pour *Hubert*) Drouais, et exposée au musée du South Kensington, du célèbre portrait de la reine Marie-Antoinette faisant un bouquet, par Mme Vigée-Lebrun. Voilà une distraction singulière, dans un ouvrage en général bien informé (et parfaitement illustré). Une bonne petite étude sur la technique de la miniature, par M. Alyn Williams, termine ce joli livre.

27. — Ce sera pour bien des lecteurs une révélation que la rencontre du très beau travail de M. Béla Lázár sur *Ladislas de Paál, un peintre hongrois de l'école de Barbizon.* Livre d'amical et pieux souvenir assurément, mais aussi hommage justement rendu à un artiste généreusement doué, et que la mort vint surprendre à trente-deux ans, en pleine activité, en plein progrès. Les illustrations parfaites qui remplissent cet excellent volume nous montrent le jeune paysagiste sous l'influence de maîtres tels que Rousseau, Diaz, Dupré ou Daubigny ; mais il a vite conquis sa personnalité, et il compose ses lisières de forêt, ses sous-bois, ses routes, ses étangs avec une plénitude d'harmonie et un sentiment de l'atmosphère qui lui appartiennent en propre. « Il fut magyar, » dit très finement son biographe, « dans la mélancolie de ses couleurs, dans la gravité de sa conception, dans le feu orageux de ses sensations. » Mais il n'est pas mort tout entier, et le livre de M. Béla Lázár demeurera sur cette tombe trop tôt ouverte comme un durable et somptueux monument.

28. — Paysagiste aussi, et même poète, le bon *Emmanuel Lansyer*, s'il échappe à l'oubli des générations prochaines, le devra, plus qu'à ses propres œuvres, aux pages éloquentes du peintre et du poète Florentin Loriot, l'auteur d'*Orient* et de cette dramatique *Nictoris* que Lemerre vient de rééditer. Ah! le sage, le froid décorateur! et l'hon-

nête, le pacifique sonneur de sonnets ! En tête de ces sonnets aimables, voici une très belle poésie bretonne, mais elle est de Frédéric Plessis ; et, pour nous faire croire que Lansyer fut un peintre, il faut toute l'ardeur et la foi du véritable artiste qui l'exhume.

29. — M. Gustave Geffroy a muni d'une charmante préface le recueil des *Salons* de M. Tristan Leclère, mieux connu dans les jeunes Revues sous le nom vibrant de Klingsor. Ces Salons, les quatre premiers de notre vingtième siècle, ont apporté en vagues successives, ont roulé sur le sable du rivage bien des noms inconnus : qui de nous va devenir un dieu ? Le critique malin s'abstient des prophéties ; il énumère, il décrit d'un mot juste et vif ; il n'est pas méchant, il ne l'est même pas assez. Ce dénombrement nous ferait demander plus, un classement ; mais patience ! C'est déjà beaucoup que de se débrouiller dans un tel chaos, et l'index alphabétique qui clôt le livre doit rendre plus d'un service aux historiens d'art. L'idée était heureuse aussi de réunir des notices biographiques sur un certain nombre d'artistes de renom médiocre ; mais pourquoi y faire figurer des peintres dont la seule caractéristique est une fécondité déplorable ?

30. — Des Salons d'hier à *l'Art de demain* il n'y a qu'un pas ; M. Henry Provensal l'a délibérément franchi. Je reproduis la note des éditeurs : « Dans ce livre, l'auteur, artiste doublé d'un penseur, après une étude complète et documentée de l'évolution des arts, depuis l'origine jusqu'à nos jours, établit les bases d'une « théorie nouvelle » qui tend à rallier les écoles hésitantes et à grouper en un faisceau les bonnes volontés éparses, troublées aujourd'hui par les révélations quotidiennes de la science. » Et nous comprenons encore, dès la fin du chapitre Ier, que l'auteur cherche « à dégager du drame humain le symbole gigantesque qui doit figurer dans son abstraction la réunion de l'homme matière et de l'homme pensée en une unité glorieuse » (p. 29). Les chapitres suivants sont intitulés : *L'Unité humaine*, *l'Évolution générale*, *Esthétique* ; puis, sous ce titre collectif : *L'Évolution du Temple* (c. à d. *le Temple antique*, *le Temple enfoui*, *le Temple reconstruit*), l'auteur résume en quelques pages toute l'histoire de l'art, et il dit en passant son fait au catholicisme, tout en célébrant plus loin les magnificences de l'art gothique. Mais ce qu'il nous annonce, l'Art de demain, c'est l'art de la collectivité (libérée par la Révolution), c'est le monument « informulé » où, « de la ligne horizontale, ligne de repos, de la ligne verticale, ligne d'action, de la ligne oblique, ligne d'avènement, l'architecture saura tirer, en les combinant, un concours volontaire et caractéristique. Toutes ces lignes se dirigeront vers la dominante et feront surgir du chaos des formes le signe abstrait, révélateur du mystère par lequel l'homme entrera en communion avec l'infini » (p. 319). 319 pages de ce ton-là, même avec des citations de M. Séailles, c'est beaucoup !

ANDRÉ PÉRATÉ.

OUVRAGES SUR LA MUSIQUE

1. *Le Chant et la musique d'église*, par le cardinal Perraud. Autun, Dejussieu, 1904, in-18 de 30 p. — 2. *Der gregorianische Gesang. Eine Studie über die Echtheit seiner Tradition*, von P. Coelestin Vivell. Graz, Verlagsbuchhandlung « Styria », 1904, in-8 de vi-205 p., 3 fr. 50. — 3. *Le « Motu proprio » sur la musique sacrée et le Recrutement sacerdotal*, par l'abbé A. Vigourel. Paris, Lethielleux, s. d , in-8 de 13 p. — 4. *Pio X y la Musica sagrada,* por Felix Ortiz y San Pelayo. Buenos Aires, Monkes, 1904, in-12 de 128 p. — 5. *Deutsche Choral-Wiegendrucke. Ein Beitrag zur Geschichte des Chorals und des Notendruckes in Deutschland,* von P. Raphael Molitor. Ratisbonne, Rome, New York et Cincinnati, Pustet, 1904, in-4 cartonné de vii-77 p., avec 26 pl., 25 fr. — 6. *Unsere Lage. Ein Wort zur Choralfrage in Deutschland nach den neuesten Kundgebungen Pius X. und der Kongregation der hl. Riten*, von P. Raphael Molitor. Ratisbonne, Rome, New York et Cincinnati, Pustet, 1904, in-8 de 56 p. — 7. *Vue d'ensemble sur le mouvement grégorien*, par Gregorianus. Grenoble, « Revue du chant grégorien », 1904, in-8 de 14 p. — 8. *Guidonis monachi aretini Micrologus ad praestantiores codices MSS. exactus*, cura et studio Ambrosii M. Amelli. Rome, Desclée, 1904, in-4 de 52 p. — 9. *Attraverso i manoscritti. Studio su una cadenza dell' ottavo modo di Dom A. Mocquereau*, da Giulio Bas. Rome, Desclée, 1904, in-16 de 32 p. — 10. *L'Œuvre de Solesmes*, par Dom P. Cagin. Rome, Desclée, 1904, gr. in-8 de 15 p.; *L'École grégorienne de Solesmes*, par Dom A. Mocquereau. Rome, Desclée, 1904, gr. in-8 de 27 p.; Les mêmes, traduction italienne. Rome, Desclée, 1904, in-12 de 78 p. — 11. *Manuel théorique et pratique du chant grégorien*, par l'abbé P. Nougués. Toulouse, Privat, 1903, in-32 de 96 p., 0 fr. 50. — 12. *Méthode élémentaire de chant grégorien*, par Dom Pierre Bastien. Tournai, Desclée, 1904, in-16 de 113 p. — 13. *Le Rythme du chant grégorien d'après Gui d'Arezzo*, par Mgr Foucault. Paris, Poussielgue, 1903, in-8 de viii-39 p. — 14. Isadora Duncan. *Der Tanz der Zukunft* (*The Dance of the future*). Übersetzt und eingeleitet von Karl Federn. Leipzig, Diederichs, 1903, petit in-8 de 46 p., avec portrait, 1 fr. 25. — 15. *Psicologia musicale. Appunti, pensieri e discussioni*, da Mario Pilo. Milano, Hoepli, 1904, in-18 cartonné, de xix-259 p., 2 fr. 50. — 16. *Essai sur l'esprit musical*, par Lionel Dauriac. Paris, Alcan, 1904, in-8 de v-304 p., 5 fr. — 17. *Handbuch der Musikgeschichte*. Erster Band. *Altertum und Mittelalter* (*bis 1450*). Erster Teil, von Hugo Riemann. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1904, in-8 de xvi-258 p. — 18. *Rome. Souvenirs d'un musicien*, par Henri Maréchal. Paris, Hachette, 1904, in-12 de xiii-306 p., 3 fr. 50. — 19. *Correspondance de* Beethoven. Traduction, introduction et notes de Jean Chantavoine. 2e édit. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de xxvii-299 p., 3 fr. 50. — 20. *Robert Schumann. Son œuvre pour piano*, par Mme Marguerite d'Albert. Paris, Fischbacher, 1904, in-12 de 202 p., 3 fr.

1. — S. E. le cardinal Perraud, dans sa lettre : *Le Chant et la musique d'église*, transmet officiellement à ses « coopérateurs » le *Motu proprio* du 22 novembre, et l'Instruction de S. S. le Pape Pie X relative au chant ecclésiastique et à l'usage de la musique dans les églises. Le commentaire de ces graves documents est l'écho de la parole pontificale. Cette lettre vraiment épiscopale ne fera que développer dans le diocèse d'Autun le mouvement de retour aux vraies traditions musicales de l'Église ; car ce diocèse a été l'un des premiers à revenir aux mélodies grégoriennes et palestriniennes recommandées dans le *Motu proprio*. Une commission diocésaine est chargée de veiller à la manière dont seront exécutés dans le diocèse le chant liturgique et la musique d'église. Cet exemple, qui part de si haut, sera suivi, sans aucun doute, par tous nos évêques.

2. — *Der gregorianische Gesang :* commentaire du bref de Léon XIII, *Nos quidem*, à l'abbé de Solesmes. L'auteur a pour but d'en justifier le contenu au triple point de vue historique, archéologique et esthétique, contre ceux qui, en Allemagne, ont essayé d'en atténuer ou même d'en détourner la portée. Il démontre facilement que le chant grégorien, tel qu'il est contenu dans les livres de Solesmes, est authentique, intègre et esthétique et que, toujours, il a été l'objet de la légitime sollicitude du Saint-Siège. Les principales objections auxquelles le savant auteur répond peuvent se réduire à quatre principales : 1° On ne saurait attribuer ce chant à saint Grégoire ; il lui est postérieur. A l'origine, il était une sorte de musique mesurée qui, peu à peu, s'est corrompue pour acquérir un rythme libre ; 2° Cette corruption du chant originel est démontrée par les différentes transformations qu'il a subies au cours des siècles ; 3° Le chant grégorien ne fait qu'obscurcir le sens du texte ; il ignore les lois de la grammaire, de l'accentuation, de la prosodie, de la construction des périodes ; 4° Le Saint-Siège n'a jamais usé de son autorité en faveur du chant grégorien ; d'ailleurs, en matière de musique, les Papes n'ont aucun droit pour se prononcer. — L'auteur répond victorieusement à ces objections ; nous regrettons de ne pouvoir le suivre ici dans ses développements. C'est saint Grégoire qui a recueilli les chants liturgiques, texte et musique. La mélodie a eu, dès l'origine, un rythme libre qui n'est que le développement du rythme de la prose tonique oratoire ; elle s'est propagée oralement d'abord et ensuite à l'aide des monuments écrits. Au cours des siècles, ce chant a subi des transformations d'écriture afin de le rendre intelligible aux nouvelles générations ; mais ces transformations n'ont pas atteint la mélodie elle-même, qui conserve dans les manuscrits sur lignes la pureté et la perfection dont elle jouissait au moment où elle se transmettait de mémoire. La cantilène grégorienne, basée sur l'accent latin, loin d'obscurcir le sens du texte, le respecte avant tout. Comme toute mélodie, elle a ses propres lois qui parfois lui donnent la prédominance sur les paroles. Mais là encore, plus que toute autre musique, elle use de mille délicates industries pour s'accommoder aux exigences du texte. Le chant grégorien a été, dans tout le cours des siècles, l'objet de la sollicitude des Papes, à cause de la part très considérable qu'il remplit dans la liturgie et de son influence sur la foi et les mœurs. C'était leur droit de veiller à sa conservation. — L'auteur donne, à la fin de son volume, le *Motu proprio* de Pie X du 22 novembre, et le décret de la Congrégation des rites. Depuis la publication de ce livre deux documents plus décisifs encore ont paru : le *Motu proprio* du 25 avril et le bref de Pie X à Dom Delatte, abbé de Solesmes (22 mai 1904).

3. — Prêtre de Saint-Sulpice, M. Vigourel voit le *Motu proprio* sous

un jour spécial : cet acte de Pie X n'aurait-il pas une importance au point de vue du recrutement sacerdotal ? ou, sous une forme plus précise, le chant grégorien a-t-il une vertu au regard de la vocation sacerdotale ? Oui : il aide à discerner les vocations, car le goût, l'amour, l'aptitude pour la prière, pour le chant sacré, est chez un enfant un criterium précieux de vocation. De plus, le chant conserve et parfait la vocation ; c'est un auxiliaire important, car il excite la dévotion, il sanctifie, il fait prier ; il introduit dans la vie liturgique de l'Église ; il prépare à bien comprendre la parole de l'évêque : *Agnoscite quod agitis, imitamini quod tractatis.* Telles sont les grandes lignes de cet opuscule ; lisez-le : vous serez charmé par la piété sacerdotale qui s'en dégage.

4. — La parole de Pie X pénètre partout ! Encore un commentaire du même *Motu proprio* : *Pio X y la Musica sagrada* ; il nous arrive de la République Argentine. L'auteur, maître de chapelle et organiste de l'église de Saint-François, maître de musique au séminaire archidiocésain, reproduit le document pontifical et l'accompagne de réflexions dictées par la foi, par une appréciation parfaite de ce que doit être l'art religieux.

5. — L'an dernier nous rendions compte, ici même, d'un remarquable travail du P. Molitor : *Die Nach-Tridentinische Choral-Reform*, faisant voir à quels massacres barbares les mélodies grégoriennes furent soumises, sous prétexte de réforme, aux XVIe et XVIIe siècles. Le présent ouvrage : *Deutsche Choral-Wiegendrucke*, nous ramène un grand siècle en arrière. C'est une histoire des débuts de l'imprimerie allemande au point de vue de la musique grégorienne et, par conséquent, une contribution tout ensemble à l'histoire des arts, de la musique en général et à celle des incunables. Sur ce sujet, de récentes études ont été données, entre autres, celles du Dr. Mantuani et du Dr. Riemann. Mais le premier s'est borné à l'examen de quelques questions détachées ; quant au second, voulant être trop étendu, il a manqué d'être complet. Pour éviter ce dernier inconvénient, Dom Raphael Molitor s'est limité aux œuvres des seuls imprimeurs allemands. L'étude des incunables musicaux pouvait être faite à un double point de vue : on pouvait examiner le texte musical reproduit, ou bien s'occuper de la simple succession chronologique des pièces et de leur exécution matérielle. L'auteur a envisagé, l'un après l'autre, ces deux aspects, et c'est la division de l'ouvrage. Dans une première partie intitulée : la Notation gothique aux environs de 1500, Dom Molitor résume les renseignements que nous fournissent, sur ce sujet, trois auteurs des XVe et XVIe siècles : les deux anonymes portant les cotes 1571 et 1573 à la bibliothèque de Munich et Henricus Helenæ avec sa « *Summula Musicæ.* » Malgré leur brièveté, ces traités sont fort précieux, car, d'ordinaire, les théoriciens gardent un silence complet

sur les neumes. Parmi les nombreux manuels de plain-chant parus vers 1500, un seul, celui de Cochlæus, contient le mot de neume pris dans un sens exact. Si le nom s'oublie, la chose elle-même n'a bientôt plus d'influence sur l'exécution où l'unité rythmique du neume ne se fait plus sentir. Cet effacement de la tradition, dans la pratique, mènera aux lamentables résultats des XVIe et XVIIe siècles. Au point de vue du texte, on a été plus heureux. Le premier anonyme cité par D. Molitor laisse voir quel souci on avait, même à une période de décadence, de faire parvenir aux âges suivants, par le moyen de copies fidèlement exécutées, la tradition des temps passés ; de sorte que les incunables fixèrent des mélodies relativement intactes. Au chapitre suivant, intitulé : « La Notation gothique dans les incunables allemands, » un tableau général des neumes commenté par des paragraphes spéciaux consacrés à chacun d'eux, nous montre la forme qu'ils avaient. La seconde partie de l'ouvrage expose, en premier lieu, les procédés typographiques appliqués aux textes musicaux : gravure sur bois et caractères mobiles. Vient ensuite la liste des imprimeurs allemands avec leurs œuvres : d'abord ceux qui ont travaillé à l'étranger ; Ulrich Han, par qui le premier livre de musique fut imprimé à Rome en 1476 ; Stephan Planck, Nikolaus v. Frankfurt, etc. Puis ceux qui travaillèrent en Allemagne même. Enfin, un tableau fort commode énumère les incunables possédés par environ cinquante bibliothèques allemandes et quelques autres de l'étranger. Et l'ouvrage se termine par vingt-six planches en couleurs donnant des fac-similés des plus anciens incunables, qui l'illustrent splendidement. Tout le volume a, d'ailleurs, un cachet artistique qui en fait une *Festschrift* fort réussie ; et, après l'érudition savante de D. Molitor, rien ne me semble plus digne d'être loué que le bon goût de l'éditeur si ce n'est, peut-être, la franchise résolue et la bonne grâce avec laquelle il s'est mis au service d'une cause dont il était jadis l'adversaire attitré.

6. — *Unsere Lage-Ein Wort zur Choralfrage in Deutschland nach den neuesten Kundgebungen Pius X. und der Kongregation der hl. Riten* est un travail de circonstance, digne de la science, de la prudence et du zèle de Dom R. Molitor. L'auteur, s'adressant aux Allemands, pose trois questions : I. Que nous apportera la Vaticane ? Réponse : elle nous apportera en substance les mélodies des livres de Solesmes ; mais, cher lecteur allemand, tranquillisez-vous, ces mélodies ne sont pas françaises : elles sont catholiques, et, par suite, allemandes. L'édition vaticane future sera plus nationale que ne le fut jamais la Médicéenne. Des exemples nombreux, empruntés à de vieilles éditions allemandes, appuient solidement cette affirmation. II. Quels avantages présente une édition universelle, en comparaison de diverses éditions diocésaines ? La décision du S. Père sur l'unique édition vaticane a écarté une foule

de questions irritantes entre les éditeurs ; elle sape par la base toutes les éditions particulières, soi-disant scientifiques, qui allaient éclore rapidement sous le souffle du *Motu proprio* : cinq, en Allemagne seulement, étaient projetées et en cours d'exécution ! Et en France, combien ? Quelle aurait été la valeur de telles éditions nationales faites à la hâte, avec l'esprit de concurrence et avec une insuffisance évidente de matériaux ? D. Molitor, sans hésitation, donne sa préférence à une édition internationale, disons le mot, catholique, faite lentement, qui cherche à utiliser toutes les sources et forces disponibles. Troisième question : Les mélodies de nos anciens chœurs ne sont-elles pas trop difficiles ? Non, des chœurs de force moyenne suffisent. Les chœurs bien organisés sont nombreux en Allemagne ; ce qui est nécessaire, avant tout, c'est un bon directeur de chœur, puis de bonnes éditions bien rythmées, même avec une notation moderne bien comprise et un bon accompagnement. Bref, par sa modération, sa clarté et son bon sens, ce petit livre est destiné à faire un grand bien en Allemagne.

7. — La brochure de Gregorianus intitulée : *Vue d'ensemble sur le mouvement grégorien* comprend deux parties. *Avant le « Motu proprio »*, abus des concerts à l'église ; efforts couronnés de succès pour revenir au véritable chant grégorien. — *Après le « Motu proprio »*, moyens propres à lui donner force de loi : abstention de ce qu'il défend, création de commissions diocésaines *à l'instar* de celle créée à Rome ; études sérieuses et pratiques dans les séminaires. Les impossibilités objectées ne sont que des prétextes pour se dispenser de tout effort.

8. — On ne saurait trop louer les travaux du genre de celui de Dom A. Amelli : *Guidonis monachi aretini Micrologus.* Tous ceux qui ont fréquenté les *Scriptores ecclesiastici de musica sacra* de M. Gerbert (1784) ne cessent de déplorer l'imperfection de cette antique édition. Dom A. Amelli, prieur du Mont-Cassin, a reconnu depuis longtemps la nécessité d'une édition critique : depuis des années il travaille à établir le texte authentique des œuvres de Guy d'Arezzo. Le *Micrologus* vient de paraître. Après une courte, trop courte préface, D. Amelli présente l'*apparatus criticus* ou liste des dix-neuf manuscrits qui lui ont servi : 4 du XIe, — 9 du XIIe, — 1 du XIIe-XIIIe, — 4 du XIIIe, — 1 au XIVe. L'auteur réunit ensuite les textes principaux à la louange de Guy tirés des auteurs du moyen âge de toutes les nations, depuis Aribon-Scholasticus (XIe siècle), jusqu'à Trauchinus Gaforus (XVe siècle). Puis vient le texte du *Micrologus* soigneusement établi à l'aide des manuscrits. L'auteur a mis entre parenthèses et en petits caractères les phrases qui manquent dans certains manuscrits. Lesquels ? Voilà ce qu'aurait dû nous dire l'éditeur : c'est une petite lacune dans un sérieux travail.

9. — La brochure de M. Giulio Bas : *Attraverso i manoscritti. Studio su una cadenza dell'ottavo modo* est une traduction italienne et le résu-

mé d'un article de Dom Mocquereau sur une cadence des traits du VIIIe mode. Cet article contenait la justification d'une correction introduite par les bénédictins dans leurs nouvelles éditions. Deuxième partie : explications sur certaines particularités de notation et d'exécution grégoriennes. M. G. Bas se montre résolu partisan de ces signes rythmiques.

10. — Les deux brochures : *L'Œuvre de Solesmes*, et *l'École grégorienne de Solesmes*, se complètent l'une l'autre. La première est le tirage à part d'un article de Dom Cagin publié dans la *Rassegna gregoriana*. Trois phases dans l'œuvre de Solesmes ; il suffit de citer les titres des différentes parties de cet article pour le faire connaître. I. Temps primitifs. Dom Guéranger. II. Deuxième période. L'Œuvre de Dom Pothier : les Mélodies grégoriennes ; le « Liber gradualis », le « Liber Antiphonarius » ; le Processional. III. L'Œuvre de Dom Mocquereau ; l'École pratique de Solesmes ; la Paléographie musicale ; l'École critique, ses méthodes, son atelier. — La deuxième brochure contient trois articles qui font suite au précédent. En voici les titres avec une brève analyse. — I. *Méthode critique* de l'École de Solesmes. Exposé détaillé des travaux qui précèdent et accompagnent la restitution d'une mélodie grégorienne dans l'atelier de Solesmes. Lecture de ce travail a été faite au congrès de chant grégorien réuni à Rome cette année. II. *Histoire d'un neume*. — Encore une justification d'une correction faite dans les nouvelles rédactions et dont profitera certainement l'édition vaticane. III. *L'Évolution dans l'esthétique et la tradition grégoriennes*. Pour échapper à la nécessité d'une revision des premières éditions de Solesmes et pour justifier les modifications plus ou moins conscientes faites à la version authentique des plus anciens manuscrits, on fit valoir que, actuellement encore, il peut y avoir à tenir compte des circonstances qui, en modifiant les conditions de l'exécution, ont rendu légitime un léger changement dans les notes. On parlait d'évolution, d'esthétique, de tradition vivante, etc. Réponse est faite à ces raisons, à ces faux-fuyants au moyen desquels peuvent se justifier toutes les altérations — même celles de la Médicéenne — apportées dans le cours des siècles à la version des manuscrits. La conclusion de l'auteur est celle-ci : nécessité de s'en tenir aux anciens manuscrits *sint ut sunt, aut non sint*. Une traduction italienne de ces quatre articles existe à Rome, à la maison Desclée ; une traduction anglaise est sur le point de paraître à Londres, chez Burns et Oates.

11. — Sous le titre : *Méthode théorique et pratique du chant grégorien*, M. l'abbé P. Nouguès a publié une assez bonne petite méthode, bien divisée, bien claire, mais aussi très incomplète. Quoique née en 1903, son air vieillot lui ferait donner vingt ans d'existence.

12. — Au contraire, la *Méthode élémentaire de chant grégorien*, de D. Pierre Bastien, va de l'avant ; elle tient compte des travaux qui ont paru depuis vingt ans sur le rythme, sur la notation grégorienne. Elle

n'est pas beaucoup plus considérable que celle de M. l'abbé Nouguès, et cependant elle contient beaucoup plus de choses. Le chapitre sur le rythme est le meilleur, mais il est incomplet. Les théories de l'auteur sur ce point sont excellentes, mais pratiquement il ne les applique pas jusqu'au bout. Il y aurait aussi des réserves à faire sur quelques particularités, par exemple au sujet de l'interprétation du *pressus*. Page 50, l'auteur nous dit que « la première note du *pressus* reçoit l'ictus. » Très exact ; puis, page 54, dans la notation musicale d'un *alleluia*, il place l'ictus sur la seconde note. Cette interprétation est fautive, et ne peut être justifiée par les manuscrits. Dans les deux exemples donnés il y a *pressus*, et, dans les deux cas, l'ictus doit être sur la première note. Cette erreur assez grave sera sans doute corrigée dans les éditions subséquentes. Pour la psalmodie l'auteur s'en tient au *Traité de psalmodie des bénédictins*.

13. — On sait la discussion amicale qui s'est élevée entre S. Gr. Mgr l'évêque de Saint-Dié et le R^me^ Dom Pothier sur le rythme grégorien. Le premier, partisan d'un rythme métrique prosodique, le second, partisan du rythme oratoire. Cette joûte courtoise n'a amené aucun résultat. Les trois articles, tirés à part de la *Tribune de Saint-Gervais*, ont formé une brochure : *Le Rythme du chant grégorien d'après Gui d'Arezzo*. Ils contiennent un exposé des doctrines de Mgr Foucault. Les pieds métriques, durée des sons et des silences, les distinctions métriques, tels sont les sujets traités par l'évêque de Saint-Dié. Nous reproduisons ici l'un des nombreux jugements portés sur les idées rythmiques de sa Grandeur; ils se ressemblent presque tous. Nous l'empruntons à la *Revue thomiste* (mai-juin 1904, p. 234) ; elle se résume en deux mots : « Que Sa Grandeur nous le pardonne, la théorie qu'elle nous propose ne nous paraît ni « plus scientifique », ni « plus pratique » que celle exposée par Dom Pothier. »

14.— « La musique, écrivait jadis M. Camille Bellaigue, a cet avantage qu'elle paraît parfois s'adresser à deux de nos sens, et qu'entre les mains d'un grand chef d'orchestre elle nous devient presque visible. » A cela rien d'étonnant, la musique, comme l'art oratoire, est essentiellement un art de mouvement. Ses mouvements, son rythme, doivent pouvoir se peindre par l'expression du visage, par les gestes, par les attitudes corporelles de l'artiste qui sait l'interpréter. C'est ce qu'a parfaitement compris Miss Isadora Duncan. Ce que le chef d'orchestre indique de la main et du geste, elle, elle l'exprime par la danse. Pour elle, comme pour les anciens, la danse est un art véritable ; « c'est une musique muette et une sculpture en mouvement. » L'intérêt de sa danse, au dire des juges les plus compétents, se soutient même en face d'un orchestre entier et même à côté des mélodies les plus profondes et les plus intimes des symphonies de Beethoven. Rien de

convenu dans cette suite ininterrompue d'attitudes ; elles ne sont que la traduction naturelle des impressions ressenties par l'artiste. « Mes danses, dit-elle, n'expriment rien de plus que ce que j'éprouve moi-même ; ... mes mouvements répondent aux impulsions que la musique éveille en moi. » Exprimer ce qu'il y a de plus moral, de plus sain, de plus naturel et de plus beau dans l'art, telle est la pensée qui se dégage de la lecture du livre de Miss Duncan : *The Dance of the future :* telle est la mission qu'elle s'est donnée. Ce retour à l'art ochestique de l'antiquité sera, comme on l'a dit, la réconciliation des arts du rythme.

15. — La *Psicologia musicale*, de M. Mario Pilo, n'est pas, à proprement parler, un « Manuel. » Un manuel détermine les principes, les règles, les élémeuts, les résultats acquis d'une science donnée ; il les prescrit sans discussion comme une série d'axiomes. Ce livre n'a pas ce caractère, l'auteur le dit, très nettement ; et tout ce qu'il contient est, au contraire, matière à discussion, à controverse. Bien plus, il s'agit de musique et de la partie qui, dans la musique, est la moins « manualizzabile », la plus difficile à réduire en manuel : à savoir, la « psicologia », l'esthétique de l'art musical. Ceux qui aiment les travaux d'érudition, les recherches d'archives, n'ont rien à voir avec ce petit livre, qui est écrit pour le public, qui, dominant toutes les coteries artistiques et scientifiques, a déjà fait un excellent accueil à l'*Esthétique* de l'auteur. Par « Psicologia musicale » il entend l'étude de la musique envisagée sous l'aspect social de ses effets sur notre âme ; étude délicate, difficile, spirituelle, que l'auteur traite d'une manière supérieure et tout à fait personnelle. Un prologue sur l' « *Arte de Luoni* », contient la description des effets produits par la musique sur les animaux, sur les sauvages, sur les enfants, et en vient à la définition de la musique et à sa place dans les arts. Suivent quatre parties dont nous ne pouvons donner que les titres : ils suffisent à tracer les grandes lignes de ce travail, 1° la musique et le sens ; 2° la musique et le sentiment ; 3° la musique et l'intelligence ; 4° la musique et l'idéal. Un appendice sur la poésie et la prose musicale clôt ce volume qui est d'un penseur sérieux, d'un véritable artiste.

16. — Si vous êtes un peu musicien, un peu psychologue aussi, et capable de vous plaire à une analyse très subtile de phénomènes jusqu'ici trop peu étudiés, lisez l'*Essai sur l'esprit musical*, de M. Lionel Dauriac. Je crois qu'ils sont rares ceux pour qui la musique est simplement « un bruit qui coûte plus cher que les autres. » Le goût de la musique est vraiment humain. Mais au lieu de l'étudier chez l'amateur, le virtuose, le compositeur, M. L. Dauriac s'est résolument imposé de ne l'observer que dans ses manifestations les plus humbles, chez l'auditeur, d'oreille communément douée, non exceptionnellement cul-

tivée. Le sujet donc de cette étude psychologique, c'est vous, c'est moi, c'est le premier venu, *unus multorum* : l'auteur y note finement les phénomènes que chacun, moyennant un peu d'attention réfléchie, retrouve en soi. Mais souvent l'auditeur jouit de façon simpliste. Tout se résume pour lui dans une mélodie, et le plaisir qu'elle lui cause. Entre ces deux bouts il n'y a rien. L'observation singulièrement attentive et déliée de l'auteur s'est appliquée à retrouver tous les intermédiaires habituellement inaperçus, et à construire, élément par élément, cette synthèse intérieure qui conduit au plaisir musical et s'y achève. Comme l'intelligence proprement dite, l'esprit musical a dans le sens son appui et son point de départ : les sons perçus par l'oreille, voilà sa matière propre. L'esprit musical, même dans ses fonctions inférieures, y distingue ces éléments sans lesquels il n'est point de musique : le mouvement, la mesure, le rythme. Peut-être pourrait-on prétendre que ces fonctions sont encore du ressort de la sensibilité pure ; mais c'est décidément à une faculté plus haute qu'il faut faire honneur de l'unité synthétique que nous donnons à la phrase musicale, de l'interprétation musicale, du sens que nous donnons à un continu mélodique ou à une symphonie. Toutefois en reconnaissant, ou, pour mieux dire, en établissant avec conviction la réalité de l'intelligence musicale, M. L. Dauriac s'est très résolument défendu de partager l'opinion de M. Combarieu sur la pensée musicale et de prétendus concepts musicaux, analogues aux concepts logiques de l'esprit. La psychologie musicale demeure une province distincte de la psychologie générale. Et pourtant il est nombre de problèmes de psychologie générale qui reçoivent des questions particulières traitées ici un supplément de clarté et des éléments de solution. C'est là ce qui me détermine à appeler sur le livre de M. L. Dauriac l'attention sans doute des musiciens, qui y trouveront le fruit d'une longue expérience, d'une observation fine, d'une langue déliée et alerte ; mais l'attention aussi de tout ceux qui s'occupent de psychologie générale ; ils recueilleront de ces analyses précieuses un très réel profit dont un compte rendu ne peut même esquisser le multiple détail.

17. — Le nouveau travail de l'infatigable professeur qu'est M. H. Riemann est dû aux considérations suivantes. Depuis plus d'un demi-siècle les recherches musicales ont pris de si vastes proportions, et les résultats acquis sont si inattendus, qu'il devient nécessaire de les réunir dans un livre spécial. Le but de cet ouvrage est donc de condenser dans un exposé général et de lecture facile les résultats acquis par la critique musicale depuis cinquante ans. Est-ce à dire que M. H. Riemann se borne à enregistrer indistinctement tous les travaux et les soi-disant solutions des nombreux problèmes soulevés par l'histoire, la théorie et la pratique de l'art musical à travers les siècles ? Non ; ce

serait une compilation sans critique, et le docte auteur ne saurait écrire sans un examen consciencieux de toutes les questions qu'il doit traiter. La haute science, unie à un tempérament de lutteur, lui permet de s'attaquer sans peine à des savants tels que les Westphal, les Gevaert, les Fleischer. C'est ainsi que, tout en rendant hommage à la science de Gevaert, il repousse nettement la classification des hymnes et des antiennes de l'Église primitive, basée sur les échelles favorites de cet auteur ; la construction artistique imaginée par l'éminent chef du Conservatoire de Bruxelles « se disloque et se lézarde », et M. Riemann, tout en le regrettant vivement, juge impossible de présenter, selon les théories de M. Gevaert, et la musique de l'antiquité et la musique ecclésiastique du moyen âge. C'est avec la même fermeté qu'il repoussera la combinaison de A. Fleischer, qui, dans ses *Neumenstudien*, affirme avec le plus grand sérieux qu'il a trouvé le moyen de lire directement les neumes sans lignes. Le premier volume de ce Manuel important porte en sous-titre : *Antiquité et moyen âge jusqu'en 1450.* (*Altertum und Mittelalter, bis 1450*). La première partie, « la Musique de l'antiquité classique », a seule paru jusqu'ici. C'est un résumé clair, précis, et cependant assez développé, de toute l'histoire musicale de cette grande époque. Dans un premier livre, nous assistons au développement des formes de la musique grecque. Le second expose l'antique théorie de la musique. Enfin une table très complète permet de consulter ce volume avec la plus grande promptitude. Nous attendons avec joie la seconde partie : nous savons qu'elle est sous presse.

18. — Les *Souvenirs d'un musicien*, de M. Henri Maréchal, nous laissent sous le charme d'un esprit exquis et délicat, d'une âme capable de sentir très finement les beautés de la nature et de l'art, et de nous exprimer ses sensations et ses sentiments en une langue légère et déliée, avec une pointe de mélancolie qui n'engendre pas tristesse. Bref, comme en témoigne M. Claretie en une aimable présentation en forme de préface, l'auteur de ce volume est un charmant causeur, aux qualités bien françaises de simplicité et de clarté, de belle humeur et d'entrain. A le connaître de la sorte, on ne s'étonnera plus que les relations de l'artiste, jeune alors, avec la princesse de Wittgenstein, l'inspiratrice de Berlioz, de Wagner et de Liszt, se soient trouvées un jour, comme d'elles-mêmes, rompues. Entre eux deux, les différences de race et de caractère étaient irréductibles, le Français ne pouvait réaliser les conceptions métaphysiques et quelque peu confuses de cette femme de sang germain, de cette âme compliquée qui s'était fait de l'art un idéal surhumain et inattingible. Les pages de la correspondance de la princesse, que nous livre M. Maréchal, sont extrêmement belles; encadrées des réflexions suggestives et piquantes du musicien, elles constituent le morceau de résistance de l'ouvrage. Tout

le reste est tissé d'impressions personnelles sur Rome et le séjour à la villa Médicis, de souvenirs sur Hébert et sur Liszt, de sensations fugitives sur la campagne romaine. On les lira avec plaisir, et l'on souhaitera que l'auteur puisse encore nous donner les souvenirs de sa vie de musicien à Paris, après avoir évoqué dans toute leur fraîcheur, au tard de l'existence, les gracieuses et claires visions de sa jeunesse à Rome.

19. — La *Correspondance de Beethoven*, publiée en Allemagne par Nohl (deux recueils : 1865 et 1867) et Kalischer (1902), n'était connue en France que par les extraits de ses biographes. M. Jean Chantavoine a comblé cette lacune par la traduction de cent quarante-neuf lettres choisies, accompagnées de notes très érudites et précédées d'une Introduction magistrale. L'auteur connaît admirablement bien son sujet, et tout révèle chez lui un beethovénien des plus distingués. On peut donc se fier au choix qu'il nous présente, quitte à remarquer avec lui, qu'on se tromperait à vouloir avant tout chercher dans les lettres de Beethoven, « des vues théoriques sur son art ou une histoire circonstanciée de ses œuvres. » « Ce qu'elles nous montrent le mieux, dit-il, si nous allons de l'extérieur à l'intérieur, ce n'est pas sa vie, ce n'est pas son entourage, c'est sa personne même, et dans sa personne son œuvre » (p. IX). L'homme tout entier s'y retrouve en effet, avec ses grandeurs et ses faiblesses, et surtout ce caractère fantasque, cette humeur inégale qu'une surdité précoce, jointe à d'incessants tracas domestiques, fait grandement excuser. Ces contrastes subits, ces oppositions inattendues entre la douleur et la joie, la violence et la tendresse, sont précisément frappants dans les œuvres du maître, tant son tempérament aux prises avec les dures nécessités de la vie en a conditionné la production. On peut même dire que sa « sensibilité à la douleur » a été sa constante inspiratrice. Pour lui, et pour l'humanité, il a cherché la joie au travers de la souffrance, la joie sans cesse plus haute d'une âme que la douleur ne pouvait terrasser, et qui, d'un effort de Titan, se redressait toujours vers un idéal de vie inaccessible. — Après nous avoir fait connaître d'après les lettres, le caractère et les idées de l'artiste, M. Chantavoine nous présente l'écrivain. Ce n'est pas la partie la moins originale ni la moins suggestive de sa belle Introduction, que cette étude d'un style éminemment musical et mélodique, mais très peu mélodieux et littéraire, où, dans les défauts du prosateur qui traite les mots comme des notes et les phrases comme de purs rythmes, le critique se plaît à retrouver « l'envers des qualités les plus belles que nous admirons chez le musicien. » Mais ces considérations ingénieuses tendant à montrer que la parole ne saurait exprimer, sans sortir de son domaine, ce qui est proprement musical, ne peuvent être reproduites ici : souhaitons-leur beaucoup de lecteurs ; et puisse ce petit volume, qui

aidera certainement à mieux comprendre le tempérament de Beethoven, n'être qu'un avant-goût de l'œuvre plus étendue et plus approfondie, que nous sommes en droit d'attendre de M. Jean Chantavoine !

20. – Après Beethoven, Schumann ! « Entre la grande figure du maître ancien et celle du maître de l'avenir, dans un flottement de mélancolie à la fois souriant et triste, rayonnent quelques génies, dont la personnalité, poétisée par la maladie et comme auréolée par la souffrance, se détache au milieu d'une atmosphère de légende et de roman. » Schumann est de ceux-là. Mme Marguerite d'Albert, en des pages exquises de son livre : *Robert Schumann. Son œuvre pour piano*, essaie de fixer les traits de ce grand musicien, d'expliquer la raison, le pourquoi de ses œuvres. Ceci est d'autant plus facile que Schumann ne composait jamais sans avoir une idée, un sentiment à décrire ; son œuvre est toujours la manifestation de son âme, de son cœur. Il initiait volontiers les siens à la genèse de ses compositions ; ses lettres sont très précieuses à ce point de vue. Il est donc facile d'y puiser les traits nombreux et caractéristiques qui permettent de reconstruire pour ainsi dire la psychologie de l'artiste au moment où le dieu de la composition s'emparait de lui. Mme M. d'Albert étudie son héros depuis sa jeunesse jusqu'à son dernier jour. Elle parvient, grâce à mille charmants détails délicatement racontés, à nous faire connaître la musique et l'âme de Schumann. La musique, nous avons pu souvent la goûter ; quant à l'âme, elle était bonne ! Schumann aimait d'une profonde tendresse sa mère, sa femme, ses huit enfants. Elle était aussi élevée, noble, avec une nuance de fierté un peu sauvage ; la religion, hélas ! en tant que dogme et pratique, fut absolument étrangère à l'esprit du musicien. Un drame termine la vie de ce grand artiste : maladie, crises nerveuses, souffrances terribles ; pour y échapper, pour en finir, il se précipite dans le Rhin ; on le retire ; une maison de santé devient sa demeure : après deux ans, il y meurt. L'autopsie révèle l'ossification du cerveau !

M. B.

(*A suivre.*)

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

Romans, contes et nouvelles. — 1. *Évadée*, par Une institutrice laïque. Paris, Lethielleux, 1904, in-16 de 316 p., 2 fr. 50. — 2. *Chimères*, par M. Maryan. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 3. *Le Fantôme des Tournoailles*, par Jeanne de Coulomb. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 4. *Les Nouvelles Dames de la Haute-Neigeraie*, par B. de Buxy. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 323 p., 3 fr. — 5. *Pour l'honneur* (*1172-1187*), par la comtesse de Flavigny. Paris, Lethielleux, s. d., petit in-16 de 231 p., 2 fr. — 6. *Pierre de Rochedure, épisode de la révolution future*, par Louis de Clopérieu. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de vii-324 p., 3 fr. — 7. *Calvaire maternel*, par Roger Dombre et Henry de Farge. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 245 p., 2 fr. — 8. *Dardanelle et Cie*, par Roger Dombre. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 317 p.,

3 fr. — 9. *L'Erreur de Florence*, par Ch. Le Goffic. Paris, Hatier, s. d., in-16 allongé de 392 p., illustré, 3 fr. 50. — 10. *Deux Cœurs*, par B.-A. Jeanroy. Paris, Hatier, s. d., in-16 allongé de 411 p., illustré, 3 fr. 50. — 11. *Elsa*, par Michel Auvray. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 247 p., 2 fr. — 12. *L'Obstacle*, par Pierre Perrault. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 314 p., 3 fr. 50. — 13. *Je marie mon oncle*, par Maurice Le Beaumont. Abbeville, Paillart, 1902, in-12 de 288 p., 2 fr. 50. — 14. *Loin du sillon*, par Maurice Le Beaumont. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. — 15. *Le Cas de M. Troubat*, par Roger des Fourniels. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. — 16. *Nitchevo*, par Myriem de Chonski. Paris, Colin, s. d., in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 17. *Petite Germaine*, par Rustica. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 245 p., 2 fr. — 18. *L'Orpheline de Tunis*, par l'abbé A.-F. Leynaud. Paris, Amat, 1903, in-12 de 210 p., avec grav., 2 fr. 50. — 19. *Au gré du vent*, par Jean des Tourelles. Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de viii-371 p., 2 fr. 50. — 20. *La Belle et la Bête*, par Mario Donal. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 247 p., 2 fr. — 21. *Responsabilité*, par la marquise de Tristany. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 22. *L'Erreur*, par Jacqueline Rivière. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. — 23. *Les Gaietés de la territoriale*, par Jean Drault. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 321 p., avec 70 caricatures de Charly, 3 fr.

Brochures théatrales. — 1. *Joujoux brisés*, par Jeanne France. Paris, « France Semeuse », 1904, in-12 de 92 p., 1 fr. — 2. *Comédies et saynètes pour la jeunesse*, par E. Vesco. Paris, Colin, 1904, in-18 de 249 p., 3 fr. 50. — 3. *En mer*, récit, par Marc Dupuy. Paris, Bricon et Lesot, 1902, in-12 de 7 p., 0 fr. 25. — 4. *Le Départ*, monologue, par Marc Dupuy. Paris, Bricon et Lesot, in-12 de 8 p., 0 fr. 25. — 5. *Le Retour*, monologue, par Marc Dupuy. Paris, Bricon et Lesot, in-12 de 7 p., 0 fr. 25. — 6. *Un Fait divers*, monologue, par Marc Dupuy. Paris, Bricon et Lesot, 1900, in-12 de 7 p., 0 fr. 25. — 7. *Dormez, mon grand roi...*, par Marc Dupuy. Paris, Bricon et Lesot, in-12 de 7 p., 0 fr. 25. — 8. *Les Deux Croix*, monologue, par Marc Dupuy. Paris, Bricon et Lesot, in-12 de 9 p., 0 fr. 25. — 9. *Le Passant divin*, monologue, par Marc Dupuy. Paris, Bricon et Lesot, 1900, in-12 de 7 p., 0 fr. 25.

Romans, contes et nouvelles. — 1. *Évadée*; ce volume, tout entier d'actualité, écrit avec une évidente sincérité, quelquefois poignant, tant il est vécu, sort de la banalité, hélas fatigante ! de beaucoup de « bons romans. » L'intrigue y est peu de chose, l'intérêt du livre est autre. Les lettres de l' « évadée » nous décrivent l'état d'âme d'une foule de jeunes filles fières, honnêtes, ambitieuses, sans foi religieuse peut-être, mais remplies de généreuses illusions sur leur mission auprès des enfants du peuple, qui, au contact des difficultés de la vie, voient tomber une à une les espérances de leur vingt ans. Elles ne tardent pas à découvrir tout ce qu'il y a de mesquine tyrannie, de haine étroite et sectaire, dans ce système d'enseignement qu'elles avaient cru si grand. Liées à une besogne ingrate, leur idéal détruit, heureuses sont-elles quand elles peuvent, comme l' « évadée », s'échapper de cette atmosphère déprimante et trouver dans une sphère de vérité et de lumière l'emploi de leurs énergies. Certains passages de ce livre, si utile à faire connaître, ne sauraient trop être lus par les jeunes filles, qui à l'heure actuelle, se consacrent à sauver en France l'enseignement chrétien. Simone de Rouvières, institutrice par dévoûment, dit à Renée Montreux, l' « évadée » qui lui objecte les dégoûts attachés au rôle de maîtresse d'école : « On est le berger d'une bergerie pour le compte d'un maître très cher. Les agneaux et les agnelles

peuvent être ennuyeux. On pense à la visite du Maître et au compte qu'Il demandera. » C'est là toute la différence entre l'enseignement considéré comme métier ou comme sacerdoce.

2. — La « chimère » de Renée d'Hautemare est bien réellement une illusion, laquelle, au prix de quelques souffrances, lui apprend la science de la vie, science qui manquait à cette enfant sortie du couvent. Émue et un peu flattée des attentions du colonel O' Nelly, elle prend pour de l'amour ce qui n'est qu'une sympathie amicale ; par le fait, ce que le colonel aime en Renée, c'est une fiancée, jadis adorée, dont celle-ci est la parente et le vivant portrait. Au fond de la petite ville bretonne, où l'ont amenée les hasards de sa vie d'orpheline, Renée retrouve cette cousine, vouée à une vie d'isolement, elle pénètre le mystère qui l'a jadis éloignée de son fiancé et, marchant courageusement sur ses *Chimères*, elle réunit pour leur plus grand bonheur, deux âmes séparées par un douloureux secret. Tout en assurant le bonheur des autres, Renée trouve le sien propre : elle épouse le lieutenant Hubert de Courty, brave et loyal garçon qui l'aime en secret. Nous retrouvons dans ces pages le style élégant, la note psychologique fine et délicate, les sentiments religieux auxquels nous a habitués Mme Maryan.

3. — La donnée du *Fantôme des Tournoailles* est plus sensationnelle, bien qu'il ne s'agisse pas d'un fantôme véritable, mais d'une ressemblance bizarre qui donne lieu à des malentendus assez invraisemblables. La figure de Ghislain Gerfaut, l'apôtre laïque, nous rappelle celles de certains chrétiens, amis sincères d'un peuple que l'on trompe, qui, généreusement et simplement dévoués, sont, en nos temps de détresse, les sauveurs de l'avenir.

4. — Le récit de Mme de Buxy intitulé : *Les Nouvelles Dames de la Haute-Neigeraie* manque peut-être un peu de clarté et de limpidité, mais l'auteur a un sens profond de la nature dont elle nous donne des descriptions qui n'ont rien de banal, celle par exemple de cette « Haute-Neigeraie » aux aspects si austères, et de la « Fra-Née » ou Forêt Noire du Jura, avec son charme étrange et sauvage.

5. — *Pour l'honneur* nous reporte aux temps des croisades. Jacquelin de Maillé, chevalier du Temple, prend part à la guerre sainte ; il y a occasion de montrer sa vaillance, d'abord en luttant contre les Turcs, mais surtout en supportant avec une invincible patience l'injustice de ses frères qui l'accusent d'avoir pactisé avec l'ennemi. Les tournois, les fêtes, les guerres de cette époque batailleuse sont décrits avec couleur et pittoresque. Autour de Jacquelin, le moine-chevalier, héros du récit, se meuvent d'autres figures : Jehanne, la douce châtelaine ; Agnès, la religieuse, la « sœur d'âme » du héros ; Peloquin, le traître, et l'ambitieuse Maud, son épouse. Les jeunes lecteurs, à qui ce volume est

destiné, apprendront à y connaître une époque qui, si elle eut ses faiblesses, porta du moins très haut le culte de l'honneur chrétien.

6. — Dans la pensée de son auteur le roman qui a pour titre : *Pierre de Rochedure* nous présente un « épisode de la révolution future. » Le héros est un gentilhomme qui, pour épouser une paysanne, rompt avec sa famille, se jette dans le parti socialiste, devient député et ministre et meurt victime des passions qu'il a imprudemment déchaînées. Le triste héros est, avouons-le, peu sympathique, et nous trouvons bien indulgent un certain abbé Brémond, qui, dans une appréciation finale, rejette, en partie, les fautes de Pierre de Rochedure sur sa famille et sur la société !... L'auteur, nous dit-on dans la Préface, est jeune : cela se sent ; mais il a les sentiments généreux de la jeunesse, un style vivant et chaleureux et des convictions patriotiques et religieuses évidemment sincères.

7. — L'artiste Claude Sernoy se brouille avec sa famille en épousant une jeune fille pauvre ; il meurt bientôt laissant sa femme seule avec une fille au berceau. Par suite de circonstances qu'il serait trop long de détailler ici, l'enfant est enlevée à sa mère mourante par un ménage peu scrupuleux qui, pour s'assurer un héritage, remplace par une fille vivante, leur enfant morte en bas âge. La vraie mère cherche sa fille pendant de longues années ; elle la retrouve enfin, mais n'en reprend possession qu'après d'interminables délais, qui font de sa vie un véritable *Calvaire maternel*. Roman honnête, assez bien écrit. Dans le même volume, nous trouvons une petite pièce gaie : *Au dessus de l'entresol* ; fondée sur une erreur d'étage ; cette piécette se termine de la façon la plus heureuse pour les principaux intéressés.

8. — *Dardanelle et Cie*, volume irréprochable comme moralité, nous semble renfermer plus d'une invraisemblance : Germaine Sabriaut, qu'on nous représente comme une fille intelligente et énergique, nous paraît d'une crédulité par trop naïve quand elle rompt avec son fiancé sur des bruits mensongers, non prouvés, répandus par Ernest Dardanelle. Puis, comment cet Ernest, si âpre au gain et si habile, épouse-t-il Germaine sans s'être assuré qu'elle touchera les millions qui seuls l'ont attiré ? Le voyage de la millionnaire, Suzannah Silvégane, à bord du yacht « le Solitaire » n'est guère moins invraisembable que la substitution de sa parente pauvre, Olivia, à qui les Dardanelle, adorateurs du veau d'or, font la cour, sans se douter qu'ils préparent par là même leur châtiment.

9. — *L'Erreur de Florence* est un volume où nous voyons tout d'abord le traditionnel seigneur breton, riche d'honneur et pauvre d'argent, dont le manoir offre un étrange assemblage de grandeur et de misère. Dans ce milieu tombe Florence Trelawney, Anglaise jeune et jolie, très moderne, un peu volontaire et impulsive, dont « l'erreur » consiste à

méconnaître Pontus de Talgoët, un silencieux dont les sacrifices lui échappent. Autour de Pontus et de Florence s'agitent quantité d'autres personnages qui, par moments, rendent le récit quelque peu touffu : curés et paysans, hommes d'affaires véreux, spéculateurs anglais, et, — figure sympathique et originale entre toutes — M. de Kernéguez, dit Croc d'argent, qui, avec Pontus, incarne l'honneur de la vieille Bretagne. Le livre se ferme sur une scène de l'Année terrible : Florence devenue catholique, se dévoue à soigner et à guérir Pontus blessé par une balle allemande. Notons, au passage, les jolies illustrations qui ornent ce volume; il fait partie d'une collection nouvelle de « bons romans » intitulée : *L'Hermine.*

10. — Les *Deux Cœurs*, qui donnent à cet ouvrage son titre sont ceux du baron Armand d'Arembert, gentilhomme noble et riche, et d'Élisabeth Forestié, jeune fille pieuse, jolie, intelligente, mais qui est pauvre et gagne sa vie en courant le cachet. La baronne douairière d'Arembert s'oppose à un mariage qui, pour elle, est une mésalliance. Armand, un sensitif, à qui il manque une note un peu virile, tombe malade à en mourir, et, par une étrange inconséquence, sa mère appelle auprès d'elle pour le soigner la jeune personne qu'elle repousse comme belle-fille. De cette situation, assez invraisemblable, sort pourtant une heureuse solution : Armand guérit, sa mère consent à sacrifier ses préjugés mondains, et la jolie Élisabeth, qui a rempli avec dignité et tact un rôle difficile, devient baronne d'Arembert. Ce roman, d'un style agréable, est écrit sous forme de lettres où la note religieuse domine.

11. — *Elsa* Werlen d'Asfeld, fille d'un Français, orpheline en bas âge, est recueillie et élevée, après la guerre de 1870-1871, par un ménage allemand, le baron et la baronne von Gertz. Après la mort de sa mère adoptive, Elsa découvre son origine française, renoue des relations avec ses parents demeurés en Alsace, refuse d'épouser un officier prussien protestant et retourne dans son pays d'origine. Histoire honnête et simple, inspirée par une pensée patriotique.

12. — *L'Obstacle* est une histoire beaucoup plus longue, qui s'étend à travers plusieurs années, sans offrir un bien vif intérêt, quoiqu'elle soit absolument morale et suffisamment bien écrite. Lionel Aubers, victime de la tyrannie de son père et aussi, il faut l'avouer, de sa propre faiblesse, épouse Lucie qu'il n'aime pas, au lieu d'Hélène qu'il aime. Cela ne l'empêche pas d'être pour Lucie, femme névrosée et parfaitement désagréable, un mari modèle. De son côté, Hélène, mariée à un brave garçon, est également irréprochable. Après environ un quart de siècle, Hélène et Lionel, redevenus libres, s'épousent, l' « obstacle » ayant disparu : Hélène a compris que Lionel, jugé par elle cupide et inconstant, avait été, au contraire, un sacrifié. Çà et là, à travers le

récit, il y a quelques jolies descriptions, entre autres celle de « l'île bleue », îlot sans valeur, mais qui, pour des raisons différentes, est également convoitée par Hélène et par Lucie.

13. — Odile Baron, de quinze ans seulement moins âgée que son oncle, qui est aussi son tuteur, rêve de trouver une « petite tante » qui ferait le bonheur du foyer un peu austère de M. Robert Chaméane, receveur à Bourg-le-Froid. Mais celui-ci se montre assez récalcitrant aux projets matrimoniaux de sa nièce. Vient un jour où Odile se rend compte qu'au fond, elle n'a peut-être pas si grande envie de marier son oncle, et, quoiqu'elle s'estime obligée de refouler ce sentiment, encore confus et inavoué, Robert finit par le découvrir. Lui aussi a réfléchi qu'Odile est la femme qu'il préfère, et il l'épouse, sacrifiant pour cela un héritage considérable dont une vieille parente, haineuse et avare, veut frustrer l'innocente Odile. Après quelques années, la cousine Isabeau meurt repentante, sa fortune revient au ménage Chaméane, qui en emploie la plus grande partie aux œuvres de charité. *Je marie mon oncle* est un livre agréablement écrit, inspiré par une pensée religieuse ; remarquons toutefois que le mariage d'un oncle avec sa nièce est une exception ; l'Église, en entourant ces unions de certaines difficultés, qui obligent à demander une dispense, n'a-t-elle pas indiqué qu'elles étaient, en général, plutôt tolérées que conseillées ?

14. — *Loin du sillon*, par le même auteur, nous montre combien en s'éloignant de son milieu, Catherine Renaud a trouvé de déboires et de déceptions. Plus avisée et plus sérieuse, sa sœur Marie reste au foyer des aïeux et se consacre à faire fructifier le sol natal, dont elle aime les aspects tour à tour charmants et austères. Le péril de cet entraînement vers les villes, dont les causes sont l'ambition et la cupidité, ainsi que les amères déceptions qu'il entraîne sont décrits par l'auteur avec un sens juste et vrai. Signalons seulement çà et là des phrases pompeuses mises sur les lèvres de paysans et quelques invraisemblances de détail.

15. — *Le Cas de M. Troubat* est, hélas ! fort commun par le temps qui court. Vain, ambitieux, faible, M. Troubat est sectaire à regret et, bien qu'il soit contraint d'admirer le dévoûment héroïque avec lequel l'ex-religieuse, Marie de la Merci, soigne sa femme malade, ses votes à la Chambre n'en sont pas modifiés. Sur d'autres membres de la famille, l'influence de Berthe Claver, c'est le nom qu'a repris Marie de la Merci, apparaît plus féconde en résultats pratiques : Mme Troubat se convertit, ses enfants s'améliorent, tant l'ex-religieuse, tout en restant fidèle de cœur à ses engagements, sait se montrer intelligente et pleine de tact dans la situation où l'a jetée le malheur des temps.

16. — *Nitchevo !* nous transporte loin des milieux bourgeois de

France, dans les steppes de la Russie où la Parisienne Janine Terboff est à demeure chez ses parents, les Mavronine. Le style du livre est élégant et facile, les descriptions de la vie de campagne en Russie ont un charme de nouveauté qui repose et rafraîchit. Comme tout roman qui se respecte, celui-ci finit par un mariage, une alliance franco-russe contractée entre la gracieuse Janine et son cousin Serge Mavronine.

17. — Fille d'un brigadier de gendarmerie désigné pour signifier aux Sœurs la fermeture de leur maison, *Petite Germaine*, l'élève des religieuses, souffre de la position fausse de son père. De plus, fiancée à un jeune instituteur qui, pour garder sa place, cache ses convictions religieuses, elle est prise d'horreur pour ces situations ambiguës ; elle rompt son mariage, décide son père à refuser de marcher et consacre sa vie aux œuvres laïques chrétiennes par lesquelles des femmes dévouées cherchent à combler les vides créés par le départ des Sœurs. Livre bon à répandre dans des milieux populaires, à cause de sa note toute d'actualité.

18. — *L'Orpheline de Tunis* est un récit inspiré par une pensée de zèle au curé de la Goulette. Mgr Baunard, qui en a écrit la préface, loue l'auteur d'avoir fait « une œuvre d'âme » plus encore qu'une « œuvre d'art » et d'avoir, sous une forme fictive, tracé un tableau exact de l'histoire, des habitudes, des mœurs de ce coin pittoresque du continent africain. L'histoire est simplement racontée, sans prétentions littéraires, mais il est clair que l'auteur connaît à fond son sujet. « L'orpheline », Rosa-Maria, dont les tragiques aventures nous sont racontées, est finalement sauvée, pour ce monde et pour l'autre, par les œuvres catholiques dont le cardinal Lavigerie a doté son pays d'adoption.

19. — Dans une nouvelle série d' « Histoires du temps présent », M. Jean des Tourelles, d'une plume alerte et gaie, esquisse des physionomies que nous rencontrons à chaque instant dans la vie quotidienne. Malgré ses allures humoristiques, l'auteur de *Au gré du vent* sait, à l'occasion, se montrer observateur ému autant que caustique ; c'est, de plus, un chrétien sincère que les tristesses de l'heure actuelle remuent jusqu'au fond de l'âme.

20. — Dans *la Belle et la Bête*, la « Belle » est Ghislaine de Kerhir, que des malheurs de famille ont amenée à accepter le poste de secrétaire d'un seigneur écossais, Lord O'Brien. Celui-ci, la « Bête », est défiguré par suite d'un accident et, en conséquence, aigri contre tout le genre humain. Ghislaine, aussi pieuse et dévouée qu'elle est jolie, finit par convertir le châtelain qui l'épouse ; et, ce qui est plus extraordinaire, un jeune médecin, le Dr Farroll, réussit à le guérir ; cette cure sensationnelle met le comble au bonheur de tous. Récit honnête, avec une note religieuse accentuée.

21. — Raymond de Gondran, fils d'une mère pieuse, perd la foi, et, de propos délibéré, détruit chez sa fiancée, Diane des Sauzons, toute croyance religieuse ; leur fils unique, élevé sans baptême, est un exemple effrayant de ce que peut produire dans une âme d'enfant l'éducation totalement laïque ! Comme on peut le penser, le ménage de ses parents ne tarde pas à se détraquer : Diane retourne contre son mari les idées subversives qu'il lui a jadis inculquées et et qui ont tué en elle l'idée du devoir. Elle meurt tristement, et Raymond, bourrelé de remords, à la pensée de la *Responsabilité* qui pèse sur lui, se convertit et meurt en apôtre. Livre inspiré par une pensée religieuse, mais profondément affligeant ; le naufrage de ces deux âmes, dont une seule finit par se se sauver, à force de souffrance, est un spectacle pénible.

22. — *L'Erreur* contient des « idées », chose assez rare dans les livres pour la jeunesse ; des observations fines et justes, une note chrétienne très sincère ; mais, à côté de ces qualités, le récit a des obscurités et un style quelquefois prétentieux, que la répétition de certains adjectifs rend parfois fatigant. Henri de Lobrok descend par son père des « rois de la mer », par sa mère d'une famille de commerçants enrichis ; c'est un névrosé , un idéaliste, un poète, que l'esprit mercantile et vaniteux de sa mère heurte à chaque instant. Son amour pour sa compagne d'enfance « petite Dorothée » le sauve des pires dangers de la vie de Paris, dans lesquels sa mère le jette avec une inconscience étrange. « Petite Dorothée » est, au contraire de son fiancé, une nature parfaitement équilibrée et saine tant au moral qu'au physique, en outre profondément chrétienne, d'une trempe d'âme forte et sereine. Elle épouse Henri, mais leur fils Jean hérite de la sensibilité maladive de son père et la mort de cet enfant à l'âge de quatre ans est tragique par les circonstances qui l'entourent. L'auteur nous laisse entrevoir, en fermant le volume, un avenir plus heureux pour ce ménage très uni quoique si dissemblable.

23. — *Les Gaietés de la territoriale* provoqueront chez les lecteurs les bons rires auxquels les ont habitués les volumes précédents dus à la plume alerte de M. Jean Drault et illustrés par Charly.

Brochures théatrales. — 1. — *Joujoux brisés* est presque un traité de morale ; la note religieuse en est absente, mais les idées en sont irréprochables. La pièce a trois parties : dans la première, une odieuse égoïste, Mauricette Trannoy, brise sa poupée par sotte vanité ; dans la seconde, elle traite de même son fiancé et dans la troisième, devenue baronne de Lesterel, elle sacrifie son enfant à son égoïsme féroce. Comme contraste, Sophie Tallandier, l'amie de Mauricette, est un type de femme active, dévouée, sensée, qui trouve le bonheur dans le devoir.

2. — *Comédies et saynètes* offre une collection de pièces pour la jeunesse ; nous y trouvons des comédies, des paysanneries, des saynètes bouffes : tout cela est toujours honnête, sans grande portée morale, mais d'une allure vive, simple et gaie.

3. — *En mer* est un monologue, en vers, inspiré par une pensée de foi.

4 et 5. — *Le Départ*, *Le Retour*, deux monologues en vers, dans une note plus dramatique.

6, 7, 8 et 9. — Des quatre monologues en vers intitulés : *Un Fait divers ; — Dormez, mon grand roi...; — Les Deux Croix ; — Le Passant divin, — les Deux Croix* se présentent comme le plus important ; il y règne un souffle patriotique et chrétien. COMTESSE R. DE COURSON.

JURISPRUDENCE

L'Impôt progressif en France, par JULES DUFAY. Paris, Guillaumin, 1904, in-8 de x-152 p. — Prix : 3 fr.

Cette brochure est un plaidoyer en faveur du fameux impôt global et progressif sur le revenu. L'auteur parle surtout d'expérience, et c'est le principal mérite de son travail. Il a étudié en Suisse le fonctionnement de ce système d'impôt, qu'il trouve plus équitable dans ses résultats que ne l'est chez nous la multiplicité de nos contributions. Là où M. Dufay montre les défectuosités de notre fiscalité française, il est incontestablement dans le vrai, et tous ses lecteurs applaudiront certainement à ses critiques. N'est-ce pas une honte qu'en France l'impôt frappe même les hôpitaux, les orphelinats, les bureaux de bienfaisance ? A l'impôt ordinaire, on ajoute même un impôt de plus, la taxe de mainmorte, par la raison, sans doute, que la misère ne meurt jamais. Mais la thèse de M. Dufay devient très discutable lorsqu'il recommande l'impôt progressif comme un moyen d'arrêter les abus de la richesse et de niveler les fortunes. Est-il juste de conférer à un gouvernement démocratique le pouvoir de confisquer ce qu'il lui plaira d'appeler le superflu des riches ? Et qui peut assurer que ce mode de taxation ne tournera pas au détriment des pauvres eux-mêmes ? Il y a un côté du problème que M. Dufay a trop laissé dans l'ombre : c'est celui de la répercussion de l'impôt. Même payé par les riches, l'impôt finit toujours par être supporté par la masse de la nation. M. Dufay n'a que trop raison lorsqu'il reproche aux électeurs de ne pas comprendre que le meilleur député est celui qui promet le moins de places, le moins de bureaux de tabac et, en même temps, le moins d'impôts. Que voyons-nous aujourd'hui ? C'est en promettant un nouvel impôt qu'on obtient les suffrages des électeurs !... Quoi qu'il en soit, au moment où l'on va nous forger ce nouvel impôt, la brochure de M. Dufay mérite d'être lue par tous ceux que la question intéresse.

M. L.

SCIENCES ET ARTS

Lettres à des fiancés, par A. Clément. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 159 p. — Prix : 0 fr. 75.

Aux jeunes filles, vers le mariage, par Jean Charruau. Paris, Téqui, 1904, in-12 de IX-401 p. — Prix : 3 fr. 50.

Aux mères, causeries sur l'éducation, par Jean Charruau, 3e édit. Paris, Téqui, 1904, in-12 de VII-384 p. — Prix : 3 fr.

Il nous semble logique de réunir ces trois ouvrages dans un seul compte rendu, car les deux premiers traitent le même sujet, dans une forme d'ailleurs très différente, et le troisième, qu'on pourrait appeler : *Après le mariage*, en est le complément naturel.

— Le livre de M. Clément, d'une écriture élégante, distinguée et fine, contient une série de lettres à deux jeunes fiancés, où sont exposés la nature, la grandeur, les devoirs, les joies et les charges du mariage chrétien. C'est un vrai traité de la matière, traité à la fois de philosophie et de théologie morale, d'où sort une notion très précise de la famille chrétienne, avec déjà quelques lueurs en avant sur l'avenir qui se lèvera bientôt, gros de devoirs nouveaux, pour ces jeunes époux tout à leur amour aujourd'hui, mais prêts tout de même au grand honneur de la paternité et de la maternité qui les attend. Mais à côté du mariage chrétien, il y a le mariage purement civil, résiliable par le divorce, et la virginité chrétienne, promise aux célestes fiançailles, si purement et si saintement fécondes. Quelques lettres sont consacrées au divorce et au célibat religieux, et personne ne trouvera qu'elles ne soient pas à leur place ici, car elles contribuent singulièrement à préciser le caractère du mariage chrétien. Ces lettres sont particulièrement bien faites, les autres aussi d'ailleurs, et le livre tout entier est charmant.

— Le volume du P. Charruau : *Vers le mariage*, traite bien le même sujet, mais dans une forme tout autre. Au lieu d'un traité en quelque sorte logique et suivi de cette grande question, c'est une série de causeries alertes, sous forme de lettres, de récits, de considérations, de dialogues même, qui visent surtout à la pratique des petits devoirs qui préparent et assurent le bonheur des jeunes ménages. Il me semble que ce livre plein de bon sens et de fines observations, forme au premier un très heureux complément. M. Clément fait connaître les devoirs du mariage chrétien, le P. Charruau enseigne à les bien pratiquer. Les deux ouvrages sont à lire et à méditer.

— Et le troisième aussi, car la jolie fiancée d'aujourd'hui, l'épouse heureuse de demain, sera mère bientôt, et il lui sera utile de bien connaître les nouveaux devoirs qui lui incomberont pour assurer l'éducation chrétienne des enfants que Dieu lui enverra. Et l'éducation achevée, peut-être plus tôt, hélas ! viendra l'heure des épreuves, ce que

l'auteur appelle le sacrifice, la maladie, la mort des êtres qu'on aime, le mariage des enfants, peut-être pour quelqu'un d'entre eux la vocation religieuse, et c'est la source de nouveaux devoirs, d'une pratique si difficile, que le secours de Dieu y est toujours nécessaire. — Dans un appendice, un pieux confrère de l'auteur achève la formation chrétienne de la mère en lui montrant les sources du courage, et personne ne trouvera inutile ce supplément de catéchisme ajouté à ces leçons. En un temps où l'on fait effort pour découronner la famille en lui faisant perdre son caractère chrétien, ces trois livres excellents seront les bienvenus pour tout ce qu'ils nous apportent d'instructif, de réconfortant et de consolateur. Je propose que les familles chrétiennes les déposent, et c'en sera la partie la plus vraiment utile, dans toutes les corbeilles de mariage. ÉDOUARD PONTAL.

L'Architecture du sol de la France. Essai de géographie tectonique, par le commandant O. BARRÉ. Paris, Colin, 1903, in-8 de IV-393 p., avec planches et figures. — Prix : 12 fr.

Parmi les savants qui, en France, s'occupent avec le plus de succès de géographie physique, ce n'est que justice de placer le commandant O. Barré. Ses cours à l'École d'application de Fontainebleau, ses travaux sur la géographie de l'Europe centrale, et sur *la France du Nord-Est* l'ont depuis longtemps fait connaître des spécialistes ; son récent « essai de géographie tectonique » intitulé : *L'Architecture du sol de la France*, plein de faits et plein d'idées, vient de le mettre au premier rang. C'est là, en effet, un ouvrage vraiment neuf, d'un puissant intérêt, d'une trop grande importance pour ne pas être ici brièvement analysé.

Comme l'auteur le constate très justement au début de son Avant-propos, les géographes se bornent à peu près exclusivement, pour étayer leurs études physiques, à l'examen des matériaux de la surface du sol ; ils négligent par contre presque toujours la succession de ces matériaux en profondeur et la disposition tectonique ; « en un mot, c'est surtout de la *façade* de l'édifice qu'on s'occupe, et non de son architecture. » Une telle discipline est insuffisante ; « il ne suffit pas au géographe, en effet, de lire *en plan* la carte géologique, mais il lui faut aussi la déchiffrer *en profondeur* ; bien plus, il doit chercher à la lire *dans le temps*, afin de restituer par la pensée les formes disparues. » C'est que, partout sans exception, l'architecture du sol règne en maîtresse, imposant sa loi à l'écoulement des eaux aussi bien par de légers gauchissements que par les relèvements les plus accentués, réglant la répartition des affleurements des roches et forçant la sculpture du sol à tenir compte de ses formes les plus anciennes comme de ses constructions les plus récentes.

Pour vérifier la justesse et l'exactitude de ces idées générales, il suffit de lire *l'Architecture du sol de la France.* Après avoir, dans une Introduction très précise (p. 1-55) résumé les principes essentiels de la géologie et de la tectonique, le commandant Barré, entrant au cœur même de son sujet, étudie les formes générales de la France ; il constate (p. 66) qu' « à une France hercynienne, usée, ramenée à l'état de pénéplaine, puis en grande partie envahie par les eaux pendant la longue durée des temps secondaires, a succédé une France dont le relief est de date tertiaire », et où il convient de discerner deux zones, l'une d'architecture plissée, la seconde, — reproduisant la disposition caractéristique des massifs insulaires durant l'ère secondaire, — d'architecture tabulaire. Ces deux zones, et les dépressions de l'Aquitaine et de la vallée du Rhône qui forment raccord, se divisent en un certain nombre de compartiments. Tel devrait donc être l'ordre adopté par l'auteur dans ses études; toutefois, comme son ouvrage s'adresse à des géographes, et que l'étude de la géographie comporte beaucoup d'autres éléments que la tectonique, le commandant Barré abandonne, quand il lui faut en venir à l'examen du détail, cette division rigoureusement scientifique pour faire un simple « tour de France. »

C'est ce « tour de France » qui constitue la partie la plus longue et la plus détaillée de l'ouvrage. Aux différentes régions qu'il a, grâce à la tectonique, discernés dans notre pays, M. Barré substitue une division en six régions (Nord et Nord-Ouest, Nord-Est, Est et Sud-Est, Sud et Sud-Ouest, Ouest, Centre) auxquelles il convient d'ajouter les côtes, qui font le sujet d'un chapitre spécial. Dans les sept chapitres, qui constituent la seconde partie de l'*Architecture du sol de la France* et qui traitent chacun d'une région distincte, l'auteur a d'ailleurs eu grand soin de tenir constamment compte des résultats généraux qu'il a précédemment obtenus; de revenir, chaque fois que la chose lui était possible, à son groupement rationnel; d'insister sur les rapports mutuels des régions voisines. Il est ainsi arrivé à faire une œuvre très intéressante, très vivante, très scientifique à la fois, bien que les références bibliographiques précises y fassent totalement défaut.

Une autre lacune s'y remarque encore : une conclusion. Dût cette conclusion n'être qu'une reprise et une amplification des idées énoncées dans l'Avant-propos, elle était nécessaire, et nous avons regretté son absence. N'était-ce pas là qu'il eût convenu de résumer en quelques lignes les principales données qui se dégagent des chapitres analytiques, de refaire une esquisse de l' « Architecture du sol de la France », de montrer avec vigueur l'importance de la structure interne ? Le commandant Barré n'en a pas jugé ainsi, sans doute parce qu'il considère une pareille esquisse comme prématurée ; c'est du moins ce qui nous paraît ressortir de quelques lignes de son Avant-propos.

« Chaque jour, dit-il, un fait nouveau vient ajouter à nos connaissances, ou une soudaine lumière, jaillissant parfois de l'étude de quelque contrée éloignée, nous montre la véritable structure d'une partie de notre territoire restée jusque-là dans la pénombre ou l'obscurité. Nous n'offrons donc qu'un *essai*. » Essai si l'on veut, mais essai excellent, d'une très haute importance, et qui, avec ses cartes, ses coupes, et ses perspectives schématiques, remplit parfaitement son but et constitue un remarquable résumé systématique des éléments divers que la géologie met à la disposition des géographes pour l'étude et la description de la France. HENRI FROIDEVAUX.

LITTÉRATURE

Flore populaire, ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folklore, par EUGÈNE ROLLAND. T. IV. Paris, Staude, 1903, in-8 de 263 p. — Prix : 6 fr.

Ce recueil de noms populaire des plantes, si précieux pour la philologie romane, s'est augmenté d'un quatrième volume. Nous n'avons pas à revenir sur la méthode de l'auteur, ni à louer la richesse de sa documentation. L'importance de ce volume est assez indiquée par celle des familles qui en font l'objet : *Hespéridées* (fin), avec le citronnier, *Camelliées*, *Rutacées*, *Rhamnées*, *Juglandées*, avec le noyer dont l'article très copieux, — noms de la plante, du fruit, des parties du fruit, légendes, dictons et proverbes qui s'y rattachent, — ne comporte pas moins de 44 pages, *Térébinthacées*, *Légumineuses*, *Mimosées* et *Zygophyllées*.

La place que les légumineuses occupent dans l'économie domestique donne à cette partie du travail de M. Rolland un intérêt indiscutable. La luzerne, le mélilot, le trèfle, le haricot, le pois, la fève, le sainfoin ont, par exemple, fourni une abondante récolte linguistique et donné lieu aux plus singulières superstitions. Il n'est pas indifférent de constater qu'il y a une mystique du mange-tout et du pois chiche.

Nous comprenons fort bien que M. Rolland se borne, à partir de cette quatrième partie, à la linguistique des pays de langue gallo-romane, renonçant aux langues sémitiques et autres qui ne pouvaient lui apporter qu'un appoint peu considérable et qui nécessitent des travaux particuliers. Sa tâche est encore assez rude ; et nous voulons espérer qu'il la continuera. LOUIS DENISE.

Le Sentiment du beau et le Sentiment poétique. Essai sur l'esthétique du vers, par MARCEL BRAUNSCHWIG. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 240 p. — Prix : 3 fr. 75.

Le Style poétique et la Révolution romantique, par EMMANUEL BARAT. Paris, Hachette, 1904, in-8 de VII-316 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'art d'écrire est plutôt chez nous en décadence, mais l'étude théorique et technique de ce même art est en progrès. La philosophie s'en

mêle, et non sans raison. D'une part, en effet, elle peut éclairer cette étude, et, d'autre part, elle en peut tirer pour son objet propre de réelles lumières. C'est à la fois un ouvrage de technique littéraire et de philosophie que le livre de M. Marcel Braunschwig, professeur au lycée de Toulouse, dont le titre est ci-dessus transcrit. Il est, à ce double point de vue, digne d'attention et d'estime, et nous l'avons lu avec un vif intérêt. Après une Introduction consacrée à la « limitation du sujet » et à l' « indication de la méthode », l'auteur a distribué ainsi sa matière : Livre I. *Le Sentiment du beau en poésie.* Première partie. *Analyse des éléments qu'on trouve dans le sentiment du beau en poésie.* Chapitre I. Le Rythme du vers. II. L'Harmonie du vers. Deuxième partie. *Définition et explication du sentiment du beau en poésie.* Chapitre I. Définition du sentiment du beau en poésie. II. Explication du plaisir qui s'attache au sentiment du beau en poésie. III. La Beauté de la poésie et la beauté de la nature : l'origine du vers. — Livre II. *Le Sentiment poétique en poésie.* Première partie. *Analyse des éléments qu'on trouve dans le sentiment poétique en poésie.* I. *La Poésie qui se dégage du signe.* Chapitre I. Comment le rythme contribue à l'émotion poétique. II. Lenteur et rapidité du vers. III. Le Pouvoir expressif des sons. II. *La Poésie qui se dégage de la chose signifiée.* Chapitre I. La Nature poétique des objets. II. Les Procédés poétiques : le mot et l'image. III. La Nature poétique de l'âme. Deuxième partie. *Définition et explication du sentiment poétique en poésie.* Chapitre I. Définition du sentiment poétique : ses principaux caractères. II. Explication du plaisir qui s'attache au sentiment poétique. La Conclusion de l'ouvrage est intitulée : « Réponse à quelques objections; résultats de notre étude. » — Il faut distinguer dans la partie philosophique du livre de M. Braunschwig les observations et les analyses, parfois justes, parfois contestables, mais toujours ingénieuses, des opinions générales de l'auteur, adepte fâcheusement résolu de cet idéalisme panthéistique, équivalant à l'athéisme, qui a charmé et obscurci tant de fortes cervelles allemandes, système d'ailleurs parfaitement faux. L'auteur, certainement, ne s'est pas très bien entendu lui-même quand il a émis cette assertion étonnante : « Dans la nature, l'unité dans la multiplicité se trouve réalisée d'une manière *inconsciente* par le principe *intelligent* qui est au fond de toutes choses, tandis que dans l'art elle est sciemment réalisée par des hommes et pour les hommes » (p. 133). — La partie technique de l'ouvrage, celle qui a pour objet l'étude détaillée du mécanisme, des conditions et de l'effet de la versification française, est fort remarquable, mais souffre diverses objections. En faisant porter exclusivement son examen sur la poésie française, l'auteur est sans doute demeuré dans son droit, mais il s'est privé d'importantes lumières. C'est ce qu'il reconnaîtra, s'il prend connaissance du beau travail du savant romaniste de Greifs-

wald, M. Edmund Stengel : *Romanische Verslehre* (dans le tome II du *Grundriss der romanischen Philologie* de Gustav Gröber. Strasbourg, Karl J. Trübner, 1902, in-8). Il y complètera utilement son information historique et philologique. Ses observations sur le rythme et sur l'accent dans notre versification demanderaient à être revues et rectifiées. Le vers de Molière cité page 37 n'a pas six, mais seulement cinq accents pleinement rythmiques; l'accent tonique du mot *grêle* est atténué, en effet, par le mouvement anapestique du premier hémistiche. — D'une façon générale d'ailleurs, M. Braunschwig a le sens juste et pénétrant dans l'observation à la fois esthétique et technique. La page suivante (p. 61-62) en est une bonne preuve : « La substitution en prose, dit finement l'auteur, du rythme mathématique au rythme psychologique est aussi déplaisante que la substitution en poésie du rythme psychologique au rythme mathématique. La « poésie en prose » et la « prose en poésie » nous choquent toutes deux, parce que l'une et l'autre nous causent une déception, et que finalement elles nous laissent une impression de malaise. Le rythme de la poésie devra donc avant tout consister dans une succession régulière de sons, qui donne à notre oreille le sentiment d'une attente satisfaite. Mais, de même qu'en prose le rythme mathématique peut trouver sa place, soit que l'écrivain veuille flatter l'oreille par la régularité de la cadence, soit qu'il cherche à rendre avec exactitude le balancement de certaines pensées, de même en poésie le rythme psychologique devra jouer un rôle. Il ne faut pas, en effet, que le vers soit comme un moule où la pensée se fige, mais plutôt comme un canal, où, simplement endiguée, circule la pensée vivante, qui tantôt coule indolente et paresseuse, tantôt bouillonne et se précipite. C'est l'art des grands poètes de savoir justement mêler les deux rythmes, mathématique et psychologique. Le tort des classiques fut peut-être de sacrifier trop constamment le second au premier; et l'erreur des décadents est sans aucun doute de vouloir au contraire sacrifier presque toujours le premier au second : c'est dans la poésie romantique que ce mélange des deux rythmes nous semble avoir été le plus habilement opéré. » — Le livre de M. Braunschwig peut et doit être contredit sur plusieurs points, mais il est de ceux qui font honneur à leur auteur et sont de nature, entre les mains de lecteurs déjà expérimentés, à contribuer au progrès de la science et du goût.

— C'est également un ouvrage d'un véritable intérêt et dont il convient de tenir grand compte que celui de M. Emmanuel Barat : *Le Style poétique et la Révolution romantique*. La philosophie n'en est pas absente — voyez notamment (p. 178) la « théorie psychologique du pittoresque » — mais, essentiellement, c'est un livre d'histoire et de critique littéraires, conçu et développé au point de vue technique. Il est partagé en

dix chapitres : I. Style pseudo-classique. II. Tendances nouvelles. III. Lamartine Vigny (1820-1826). IV. Victor Hugo et le Romantisme (1822-1826). V. Deux Styles romantiques. VI. Le Style romantique au théâtre. VII. Le Romantisme réaliste. Le Pittoresque. VIII. Le Romantisme réaliste. Le Familier. — Sainte-Beuve. IX. 1830. Triomphe et fin de la révolution poétique. X. La Grande Erreur romantique. Le Métaphorisme. — Les vues de M. Barat sont exposées en ces termes dans un résumé auquel il n'est certainement pas étranger : « L'ouvrage contient une analyse détaillée de la poétique pseudo-classique, et la recherche des nouveautés de style apportées par les romantiques. Au point de vue historique, l'auteur rectifie quelques erreurs répandues sur les débuts du romantisme, il combat l'opinion d'après laquelle le romantisme serait le triomphe de la poésie personnelle, il précise le rôle de Stendhal, de Victor Hugo et de Sainte-Beuve dans la formation des théories nouvelles. Au point de vue critique, il montre comment un style poétique est déterminé par une conception de la poésie ; le style artificiel des pseudo-classiques tient à leur principe : « La poésie, c'est le mensonge » ; le principe contraire : « La poésie c'est la nature et la vérité », conduit les romantiques de 1826 à 1830 au réalisme pittoresque, dont le moyen d'expression est un style direct et sans figures. Mais les romantiques sont par leur éducation et leurs premières œuvres des pseudo-classiques malgré eux; ils résistent à l'application de leur propre principe, perfectionnent certains artifices de la poétique qu'ils combattent, divinisent presque la métaphore et en font tout un mystère d'expression de l'irréel. Dans ces deux directions, ils préparent la voie au pittoresque des *Parnassiens* et aux mystérieuses suggestions des *Symbolistes*. » — La thèse de M. Barat s'appuie, c'est son mérite, sur l'observation précise des faits, c'est-à-dire des textes. Les conséquences qu'il induit de cette observation sont tantôt justes et neuves, tantôt excessives et paradoxales. Il a bien mis en lumière la très grande influence, trop méconnue, des poètes de la fin du dix-huitième siècle, de Delille surtout, sur les chefs du romantisme : Lamartine, Vigny, Victor Hugo, sur ce dernier notamment, beaucoup plus disciple de ses devanciers qu'on ne l'imagine, disciple d'ailleurs puissamment original. Cette constatation est pour Delille, en particulier, un commencement de réhabilitation qui, selon nous, devra être repris et poussé plus loin. Nous ne saurions adhérer que sous quelques réserves à la condamnation absolue prononcée par M. Barat contre la conception que s'était faite de la poésie l'école qu'il qualifie justement de « pseudo-classique », et contre ce qui est demeuré de cette conception dans la façon de voir, de créer, d'exprimer, des grands romantiques. Non, cela est vrai, la poésie n'est pas et ne doit pas être « le mensonge », mais il y aura toujours en elle et dans le style qui lui est

propre une part nécessaire de fiction et de convention, qui doit d'ailleurs, en bonne théorie littéraire, être ramenée au sage précepte du vieux Boileau :

> Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable,
> Il doit régner partout et même dans la fable,
> De toute fiction l'adroite fausseté
> Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

Le goût de M. Barat pour « la nature et la vérité » dans l'art est excellent : c'est au fond le grand goût classique, mais il le pousse jusqu'à l'excès et au prosaïsme. Il y a d'ailleurs bien de l'esprit, du plus exact et du plus fin, dans son livre, par exemple dans sa critique d'André Chénier, de Chateaubriand, de Lamartine, de Vigny, de Victor Hugo, et dans son très joli et très juste *éreintement* de la prétentieuse platitude de Sainte-Beuve en poésie. Aussi lui demandons-nous la permission de le prendre au mot quand il nous dit à la fin de sa préface : « Une conclusion à laquelle nous conduit cette étude, c'est qu'une histoire du romantisme serait intéressante et utile; ce serait un grand travail, mais qu'il serait possible d'achever. L'auteur souhaite que cet essai ne le fasse pas juger indigne de l'entreprendre. » — Non seulement nous ne le jugeons pas indigne de cette entreprise, mais nous serions heureux de le voir s'en charger. M. S.

Chi l'a detto? *tesoro di citazioni italiane estraniere di origine letteraria e storica*, indicate, ordinate e annotate da GIUSEPPE FUMAGALLI. 4ª edizione riveduta ed arricchita. Milano, Hoepli, 1904, in-16 de XXI-637 p. — Prix : 5 fr.

Plusieurs de nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié les éloges décernés à la seconde édition de cet ouvrage par l'un de nos plus savants collaborateurs, le feu comte de Puymaigre (*Polybiblion*, LXXIX, p. 460). A chaque nouvelle édition qu'il donne de son ouvrage, M. Fumagalli le retouche et l'améliore. La critique qui lui avait été faite ici et ailleurs aussi, paraît-il, d'abuser des citations de *libretti* d'opéra sans valeur littéraire, ne l'a pas laissé insensible et il y a fait droit dans une certaine mesure.

Ce n'est pas à dire que l'œuvre, même ainsi revue et corrigée, demeure à l'abri de toute critique. Il nous semble qu'un « trésor de citations d'origine littéraire et historique » ne devrait faire place qu'à des mots, phrases ou vers que l'on risque de rencontrer fréquemment dans ses lectures ou dans ses conversations ou qui méritent vraiment de devenir populaires. Quelques citations auraient pu être retranchées sans inconvénient. Par contre, il est des citations et des rapprochements que l'on est surpris de ne pas rencontrer sous une plume aussi savante que celle de M. Fumagalli.

S'il a raison de mettre à côté du *Naturam expelles furca*, le *Chassez*

le naturel, de Destouches, j'ai regretté de ne pas y trouver joints les vers au moins aussi célèbres de La Fontaine :

Chacun a son défaut où toujours il revient.

plutôt que les vers d'Étienne :

On revient toujours
A ses premières amours.

Le *dalla cuna alla tomba è un breve passo* semblait appeler les vers de Victor Hugo :

Car dans tout berceau
Il germe une tombe.

Comme le disait M. de Puymaigre, les citations que l'on aurait aimé à retrouver ici viennent en foule à l'esprit ; l'on ne saurait faire un grief à l'auteur de n'avoir pas tout recueilli. Parmi celles dont l'absence nous a le plus surpris nous citerons seulement : *Post equitem sedet atra cura; cura non ipsa in morte relinquimus; le masque tombe, l'homme reste et le héros s'évanouit ; un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.*

Il est vrai que l'ouvrage de M. Fumagalli est si touffu qu'on peut s'y perdre et n'y pas retrouver aisément ce qu'on cherche. Les citations sont bien groupées sous des rubriques classées alphabétiquement et M. Fumagalli a enrichi son volume de diverses tables alphabétiques destinées à faciliter les recherches : table des noms d'auteurs, commentateurs, etc. ; table des phrases; table des choses notables. Mais le groupement par rubriques est parfois un peu déconcertant; c'est sous le mot « obstination » qu'il faut chercher l'hémistiche d'Ovide : *Auctor opus laudat* et le vers du Tasse : *L'arte che tutto fa nulla si scopre* ; c'est sous le mot « prudence » que l'on trouvera la boutade de Kean dans A. Dumas : *Et le génie, qu'est-ce qu'il deviendra pendant que j'aurai de l'ordre?* c'est sous le mot « guerre » que se cache l'*Amour sacré de la patrie* et la *Liberté, liberté chérie.*

D'autre part, la table des citations s'astreint à les classer à l'ordre rigoureusement alphabétique du premier mot. Le vers de Racine :

Pour réparer des ans l'irréparable outrage

est ainsi classé à *dont* (*dont elle eut soin de peindre*, etc.) ; l'*unum est necessarium* de l'Évangile, à *porro*. Parfois, cependant, l'auteur a été mieux inspiré. *En France, tout arrive*, est classé à la fois à *En* et à *Tout*. Nous souhaiterions aussi que l'on pût retrouver à la table les morceaux qu'il rapproche dans ses commentaires des citations proprement dites ; le plus souvent ce n'est pas le cas.

Ce sont là de petites améliorations dont M. Fumagalli pourra peut-être tenir compte dans la prochaine édition d'un volume très intéressant, très curieux et dont le succès ne peut que s'affirmer davantage.

E.-G. Ledos.

HISTOIRE

Luther und Luthertum in der ersten Entwickelung quellenmässig dargestellt, von P. Heinrich Denifle. Zweite durchgearbeitete Auflage. Erster Band (I Abteilung). Mainz, Kirchheim, 1904, in-8 de xl-422 p.

Les revues d'Allemagne — et quelques-unes aussi d'autres pays — ont été remplies naguère d'articles enflammés pour ou contre Luther. Les plumes les plus érudites ont grincé d'un air de bataille, et des savants, ordinairement plus sceptiques, ont assumé pour l'occasion des allures héroïques. Tout ce bruit a été causé par l'ouvrage désormais fameux du P. Denifle sur Luther et son œuvre religieuse, dont le premier volume s'est enlevé en quelques semaines. Nous retrouvons un écho plutôt bruyant du combat dans la Préface de la deuxième édition. Le savant dominicain est encore tout bouillonnant de la lutte, et il dit durement leur fait au professeur catholique Spahn, aux professeurs protestants Köhler et Kawerau, à l'historien Kolde, à MM. Walther et Fester, et surtout au représentant le plus brillant de la théologie libérale, M. Harnack, et à son collègue plus conservateur de la Faculté de théologie de Berlin, M. Seeberg. Les coups tombent drus et violents, la fréquentation des œuvres de Luther semblant avoir inspiré à son biographe une vigueur de style et une énergie d'expression dont certains champions de la Réforme n'auront pas trop à se louer. Mais, nous venons d'employer un terme qui n'agréerait pas au P. Denifle. Il se défend bien, du reste, d'avoir écrit une vie de Luther, car il révoque l'exactitude des confidences personnelles de ce dernier, postérieures à l'apostasie, sur lesquelles on s'est jusqu'ici fondé pour décrire la période de vie religieuse qui l'a précédée. Il fallait, prétend à juste titre l'auteur, d'abord procéder en théologien pour saisir dans les écrits du réformateur les principes d'erreur qui se sont épanouis ensuite dans sa doctrine et montrer sur quelles bases vraiment misérables, sur quels principes décevants, repose tout l'édifice du protestantisme. Voilà comment il conçoit tout d'abord son rôle avant de s'attacher à son triste héros en historien ordinaire. Le P. Denifle étudie donc les écrits et la doctrine de Luther sur les vœux monastiques, mettant violemment en lumière ses contradictions et ses affirmations mensongères, ses plaisanteries impies et ses criminelles audaces. Il y oppose ensuite, dans une puissante condensation doctrinale, les fondements de l'enseignement catholique sur la perfection chrétienne, tels qu'ils ressortent de l'enseignement de saint Thomas et des théologiens les plus autorisés. « Nous pouvons nous instruire auprès du P. Denifle, dans la connaissance des temps antérieurs à Luther, » a confessé Köhler, l'un de ses adversaires. Il n'est pas jusqu'aux théologiens et aux historiens protestants dont le savant dominicain n'invoque

le témoignage pour donner à ses arguments toute leur valeur. Il passe ainsi au crible d'une infatigable critique les assertions audacieuses de Luther sur le « baptême monastique », sur le mariage et l'adultère, examine ses prétendues mortifications, discute les reproches accumulés par l'apostat contre la règle de son ordre et contre l'Église, et conduit ainsi, de vive force, la vérité catholique jusque dans la citadelle du luthéranisme, qui avait réussi jusqu'à présent à hérisser devant elle une méprisante barrière. Il faudra désormais discuter textes en mains les événements et les doctrines : de là les cris de rage des protestants orthodoxes ou libéraux aux abois. — Quoi qu'il fasse encore contre la vigoureuse franchise du docte écrivain, le zèle fanatique des admirateurs de Luther ne prévaudra pas à l'avenir ; de plus en plus l'auréole populaire du moine apostat se dissipera avec les fabuleuses légendes et les hypocrites calomnies contre Rome dont le P. Denifle fait justice : on voit maintenant de près l'idole germanique, et ses tares sont manifestes.

L'auteur se montre supérieur aussi bien dans son exceptionnelle connnaissance de la patristique et de la théologie scolastique, que dans sa pénétration des délicats problèmes de la mystique ; il n'est pas jusqu'à l'autorité toute spéciale de l'édition de Weimar des œuvres de Luther, que son érudition ne batte en brèche en y relevant des erreurs, et en critiquant inexorablement de fatals oublis. On doit néanmoins regretter, au point de vue des résultats réels, que le savant religieux ait apporté dans son travail une acrimonie trop personnelle et n'ait pas visé à écrire une histoire plus objective où les documents susceptibles d'excuser Luther, d'expliquer au moins avec une faveur apparente sa mentalité curieuse, auraient trouvé place et sauvegardé ainsi la neutralité relative qu'on souhaite rencontrer dans des jugements qui touchent à tant de graves intérêts de conscience, d'histoire et de politique générale. G. PÉRIES.

Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution, par ERNEST LAVISSE. T. V, II. *La Lutte contre la maison d'Autriche, la France sous Henri II (1519-1559)*, par HENRY LEMONNIER. — T. VI, I. *La Réforme et la Ligue, l'édit de Nantes (1559-1598)*, par JEAN-H. MARIÉJOL. Paris, Hachette, 1904, in-4 de 380 et 429 p. — Prix : 6 fr. le volume.

Les deux volumes que nous annonçons ici de l'*Histoire de France* poursuivent et achèvent l'histoire de la Renaissance et de la Réforme commencée dans le volume précédent ; œuvre de M. Lemonnier (Cf. *Polybiblion*, t. XCVIII, p. 159).

Le savant professeur nous retrace *la Lutte entre François 1er et Charles V* (l. VII) ; la Politique d'Henri II (l. VIII) ; nous donne un tableau du calvinisme français (l. IX) ; nous fait assister à la formation de l'esprit classique en France (l. X) et étudie les hommes et les œuvres qui ont

pris une part influente au mouvement artistique et littéraire (l. XI) ; tandis qu'il ne traite l'histoire politique et religieuse de la France que jusqu'à la mort d'Henri II, il embrasse dans son cadre l'histoire intellectuelle et artistique jusqu'à la fin du XVIe siècle.

Dans l'ensemble, ce volume m'a paru supérieur au précédent, bien que je sois obligé de dire de l'auteur ce que lui-même dit de la littérature catholique française sur la Réforme : qu'elle ne doit être lue qu'avec précaution. C'est peut-être parce qu'il est obsédé de cette pensée qu'il est assez mal informé des choses catholiques : il ne trouve d'autres sources à citer sur les jésuites que les ouvrages notoirement hostiles de Douarche et de Guettée. Il semble que ses sympathies l'entraînent trop vivement vers la Réforme et ne lui laissent pas toute son impartialité.

M. Mariéjol, à qui incombait la lourde tâche de parler des guerres de religion, nous a paru tenir la balance plus égale. Son travail se divise naturellement en quatre livres : I. Le Prélude des guerres de religion ; II. Les Guerres de religion sous Charles IX ; III. Règne d'Henri III ; IV. Henri IV (jusqu'à l'édit de Nantes). Il est des points, sans doute, sur lesquels notre appréciation diffère de celle de l'auteur ; mais il a compris et exposé assez bien la résistance de la France catholique à l'œuvre du protestantisme. Tout en blâmant les excès de la Ligue, il n'a pas méconnu la grandeur des motifs qui en ont inspiré la formation. Et les applaudissements qu'il donne à l'édit de Nantes ne l'empêchent pas de reconnaître qu'il ne répondait pas à l'esprit général de l'époque et que l'expérience de la tolérance présentait alors en France même peu de chance de durée. E.-G. L.

La Franc-Maçonnerie et la Révolution française, par MAURICE TALMEYR. Paris, Perrin, 1904, in-16 de 94 p. — Prix : 1 fr.

Les Jacobins au pouvoir, *nouvelles études sur la franc-maçonnerie contemporaine*, par PAUL NOURRISSON. Paris, Perrin, 1904, in-16 de XV-273 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est par une conférence, — et l'auteur conserve dans sa brochure actuelle cette forme oratoire, — que M. Maurice Talmeyr a abordé tout d'abord son sujet. Il l'a traité avec animation, conviction et franchise. Il montre les habiletés de la franc-maçonnerie naissante en France vers le milieu du XVIIIe siècle, le choix de ses adeptes, ses mystérieuses machinations, son programme secret ; et il suit, pas à pas, les analogies souvent frappantes entre les espérances maçonniques et les pires réalisations de la Terreur. Il expose comment la Révolution ne fut que l'exécution, le développement du programme des Loges, et la mise en œuvre d'un plan conçu, élaboré de longues années à l'avance dans des comités secrets, avec la connivence souvent inconsciente, mais bien maladroite, de personnages ignorants ou trompés. Les preuves, il les

emprunte le plus souvent aux *Mémoires* de Barruel sur l'*Histoire du jacobinisme*, et à l'ouvrage capital du P. Deschamps, sur *les Sociétés secrètes*. Ces deux sources sont très sûres, et le travail de vulgarisation de M. Talmeyr en reçoit une réelle valeur. Dans son dernier appendice, l'auteur parle de l'ordre donné au soir du 10 août par Louis XVI aux Suisses, d'avoir à cesser la résistance contre l'émeute ; il existe, paraît-il, une controverse pour savoir si le malheureux Roi a ordonné « de cesser le feu » ou de « déposer les armes » ; le billet original signé de Louis XVI étant au musée Carnavalet, depuis 1883, il serait facile de trancher le différend par une simple visite et une constatation oculaire.

Ce sont bien les continuateurs, les disciples, les enfants des jacobins de 93 que M. Paul Nourrisson nous montre en étudiant les francs-maçons d'aujourd'hui ; son livre, historiquement, se trouve la suite logique de la conférence de M. Talmeyr. Dans un premier volume, M. Nourrisson, avait admirablement indiqué les rouages secrets et le fonctionnement actif de ce qui constitue « le Club des jacobins » sous la troisième République ; c'était révéler les espérances de la maçonnerie française ; il peut, par malheur, décrire à l'heure actuelle la réalisation, l'application, le fonctionnement officiel de ce programme mystérieux.

Il suit pas à pas les travaux des assemblées générales des loges, en 1900, 1901, 1902, 1903 ; il révèle les délibérations des séances, des congrès internationaux de 1900 et 1902 ; et, dans deux chapitres particuliers, il synthétise le « programme maçonnique » d'après les convents, le « programme d'action » des Frères .·.

Ses conclusions, très légitimement pessimistes, mais sans aucune exagération, sonneront la cloche d'alarme aux oreilles des braves gens qui s'endorment, pleins de quiétude et surtout de paresse ; ils verront, s'ils veulent bien prendre la peine de lire ces pages révélatrices, le danger que court actuellement la société française en particulier. Ce sont des « documents » authentiques, indéniables, que M. Paul Nourrisson a recherchés et qu'il apporte ; leur éloquence vient en partie de ce que nous constatons maintenant la réalisation pratique des principes tyranniques des francs-maçons. La violation de toutes les libertés est cyniquement demandée dans les loges à l'avance ; la réalisation de ces programmes jacobins s'étale sous nos yeux et pèse sur nos épaules. Ce volume est donc très instructif, très clairvoyant, très opportun. Ses divers chapitres ont paru, en leur temps, soit dans *le Correspondant*, soit dans la *Revue des institutions et du droit*. M. Nourrisson a bien fait de les recueillir dans une étude d'ensemble ; il a peut-être eu tort de leur laisser la forme matérielle « d'articles » et de ne pas supprimer, dans leur réimpression, des termes qui s'appliquent à ses lecteurs d'antan ; quelques coups de crayon, çà et là, eussent suffi. G. DE G.

Le Pangermanisme en Autriche, par Georges Weil, avec Préface d'Anatole Leroy-Beaulieu. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de xv-296 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette étude, consciencieuse et savante, éclaire et complète très heureusement la série des ouvrages sur l'Autriche-Hongrie et sur l'Allemagne publiés chez nous depuis quelques années.

M. Georges Weil nous montre d'abord que le véritable but du pangermanisme n'est autre chose que l'idée de l'unité allemande poussée à ses dernières limites, c'est-à-dire de dépouiller la dynastie de Habsbourg d'une certaine partie de ses possessions, de supprimer même, — si possible, — l'Autriche (où habitent 10 à 12 millions d'Allemands), en tant qu'État, de la carte politique de l'Europe contemporaine.

M. Georges Weil nous montre ensuite le berceau du pangermanisme. Dans la première période qui se déroule sous Schwarzenberg, nous voyons pourquoi et comment les Allemands d'Allemagne d'abord, puis une partie de ceux de l'Autriche, se sont détachés de la dynastie de Habsbourg. Dans cette première phase, le mouvement pangermanique était encore à l'état latent; mais, dès le deuxième acte, c'est-à-dire sous Schmerling, nous voyons ce mouvement se développer, prendre une vie réelle et attendre le jour où il pourra éclater dans toute sa vigueur. Enfin, dans le troisième acte, sous Beust, tandis que la Prusse cherchera à transformer la confédération de 1866 en un empire allemand constitué par elle et pour elle, l'Autriche tentera un suprême effort pour reprendre pied en Allemagne. Hélas ! elle va se heurter à un adversaire terrible : M. de Bismarck.

M. Georges Weil, après nous avoir fait suivre pas à pas l'historique du mouvement pangermanique autrichien de 1815 à 1904, entreprend la situation du parti pangermaniste en Autriche, puis conduit le lecteur en Europe pour juger l'intérêt des diverses puissances ainsi que leur attitude en présence de ce mouvement, qui, en menaçant de modifier l'équilibre européen, attire à l'heure actuelle l'attention de tous.

L'auteur nous mène ensuite à grands pas vers la conclusion, ou du moins vers l'avenir du pangermanisme, qu'il évoque avec un style peut-être un peu trop alarmiste. Je suis d'accord avec M. Georges Weil lorsqu'il dit : « Le triomphe de ce mouvement, la constitution du monstre difforme que serait la Plus Grande Allemagne, ne pourrait, en rompant l'équilibre européen, que nous ramener aux époques les plus sombres de l'histoire. » Mais je trouve exagéré, — très exagéré, — de penser, même un seul instant, à la réalisation du grand rêve du pangermanisme ; car l'Autriche saurait peut-être, comme le dit M. Georges Weil, échapper à la dislocation aussi bien qu'au démembrement. D'autre part, l'Allemagne elle-même ne pense pas à ce projet : d'abord

parce qu'elle n'est pas en état de soutenir une guerre qui lui attirerait des difficultés avec les autres nations, et ensuite parce que, avant de penser à conquérir l'Autriche, elle aura peut-être à se débattre dans des luttes intestines qui peuvent se produire au moment le plus inattendu.

En résumé, le livre de M. Georges Weil nous montre que, même sans « documents inédits », on peut faire une étude historique très intéressante ; et celle-ci, pour bien des gens, sera une véritable révélation.

ROBERT GUILLOU.

BULLETIN

Nos Raisons de n'être pas protestants, par le R. P. LODIEL. Paris, Bloud, 1904, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

On sait l'immense effort du protestantisme en France. Ses partisans se défendent de prêcher une religion nouvelle et prétendent réclamer un simple retour au christianisme primitif, au pur Évangile, à la véritable Église dont le christianisme ne serait que la corruption.

L'auteur de cette excellente étude examine l'histoire de la Réforme protestante, ses doctrines, ses institutions et ses actes (voir particulièrement : Chap. II, les Dogmes du protestantisme; chap. III, Doctrine morale des réformateurs). Il les compare avec les données de l'Écriture qu'ils invoquent et conclut : qu'ils ne sont pas l'Église fondée par Jésus-Christ; — qu'ils ne sont même pas une Église quelconque, au sens propre du mot; — que leur religion n'est pas une doctrine ; — que leur morale confine à l'immoralité ; — qu'ils ne sont donc point un retour au christianisme primitif.

Et alors : « Voilà pourquoi nous ne voulons pas être protestants. »

B. DE CARROY.

Manuel du serrurier, *à l'usage des écoles professionnelles et des ouvriers*, par FRANÇOIS HUSSON. Paris, Garnier, 1904, in-18 de XI-364 p., illustré de 126 fig. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur « est du bâtiment », si l'on peut dire. « Moi aussi, déclare-t-il, dans mon jeune temps et à l'exemple de mon brave et digne père, je me suis servi de la lime et du marteau. » Et, s'adressant ensuite aux gens du métier, il s'exprime ainsi : « Une œuvre technologique du genre de celle-ci doit sortir toute entière de la plume d'un praticien, sinon elle ne contient que de l'à-peu-près, des phrases de fantaisie souvent remplies de non-sens et de bévues. Plutôt que de consulter des ouvrages spéciaux dus à des écrivains étrangers à votre art, vous pourriez recourir au premier dictionnaire venu : la partie descriptive que vous recherchez ne serait là ni mieux ni plus mal faite. — Il s'agissait, dans le présent volume, de décrire l'outillage, les procédés et les ouvrages de votre métier que nous venons d'appeler un art parce qu'en effet il devient un art délicat lorsqu'il aborde l'ornementation des édifices et la décoration mobilière, et qu'il vous transforme en ingénieur lorsque vous couvrez d'immenses surfaces et que vous faites franchir les fleuves et les abîmes sur de légères poutres de métal... Au début de ce livre, et avant d'aborder la description des procédés du métier, nos lecteurs trouveront un chapitre consacré à l'historique de la serrurerie... L'ouvrier amoureux de son art... nous saura gré de lui avoir fait connaître

les hommes qui, par leur attachement à leurs devoirs sociaux et professionnels, par leur sagesse et leur discipline, furent de véritables modèles d'honneur et de loyauté. Le vocabulaire placé à la fin du volume vous donnera quelques-uns de leurs noms avec des notes biographiques. »

Voilà donc un manuel, fort complet en son genre, rédigé d'une façon aussi consciencieuse qu'intéressante. Et, bien que M. F. Husson ait eu en vue principalement les ouvriers serruriers, nous n'hésitons pas à dire que ce volume, comme il est présenté, est de nature à rendre des services à un public plus nombreux encore, par exemple aux personnes qui s'occupent de l'histoire des métiers et des corporations et aux propriétaires qui font construire des maisons. E.-C. G.

Avante, novela por el conde DE LAS NAVAS. Madrid, J.-M. de la Cuesta, 1904, in-16 de 227 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'infatigable et charmant écrivain comte de las Navas, bibliothécaire de S. M. le roi d'Espagne, vient de publier une nouvelle dont le fond et la forme méritent des éloges sans restriction. Nous ne sommes plus en présence de ces plates, serviles et maladroites imitations de romans français, comme on en rencontre tant à Madrid et ailleurs; l'auteur d'*Avante* est un Espagnol avant tout, au style pur et gracieux, souple et sonore, sachant présenter au lecteur des choses d'Espagne habillées à l'espagnole, intéressantes et morales. Les termes ou locutions populaires sont très intelligibles pour qui ne comprend que le castillan, et les expressions asturiennes (*bables*) qui ne correspondent pas directement à la langue de l'Académie sont expliqués dans un petit vocabulaire à la fin du volume. Ajoutons qu'*Avante* est édité avec un soin typographique tout à fait remarquable, ce qui en fait un vrai petit bijou pour une bibliothèque de choix. G. BERNARD.

Le Portugal littéraire d'aujourd'hui, par PHILÉAS LEBESGUE. Paris, Sansot, 1904, in-16 de 68 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le Portugal est le pays de la poésie ardente et de la résurrection littéraire : voilà ce qui ressort du tableau d'ensemble que nous présente M. Philéas Lebesgue dans des pages fort bien écrites et pleines de sympathie pour la terre lusitanienne. Ceux qui, *à priori*, confondent la patrie de Camoëns avec celle de Cervantes, qui s'imaginent que les deux peuples voisins se ressemblent par les idées, les aspirations, etc., n'ont qu'à lire la brochure de M. Lebesgue, et ils seront vite détrompés. « Ployé sous le faix écrasant de sa longue histoire, héritier des plus nobles traditions intellectuelles, pénétré dans tous les siècles d'influences activement civilisatrices, le Portugal actuel apparaît désireux de concentration, de reploîment sur soi.» Après les excès du pessimisme, un retour à la vie harmonieuse et sacrée se dessine partout, qui ne peut manquer, en un sol aussi cultivé que l'est le sol lusitanien, de produire d'abondantes moissons. G. BERNARD.

Études sur l'histoire politique de l'Église catholique. IV. *L'Église de France au* XVII*e siècle; le trône et l'autel,* par RENÉ MUSSET. — V. *L'Église et la Révolution française,* par PIERRE BRIZON. — VI. *L'Église et les États. Trois exemples de séparation : Belgique. États-Unis. Mexique,* par P.-G. LA CHESNAIS. — VII. *L'Église au* XIX*e siècle; cléricaux, gouvernants et révo-*

lutionnaires, par CHARLES GUIBYSSE. Paris, « Pages libres », 1904, 4 vol. in-12 de chacun 95 p. — Prix du volume : 1 fr. 50.

La série dont j'ai signalé les trois premiers numéros (*Polybiblion*, t. CI, p. 78-79) s'est « enrichie » de quatre petits volumes. On peut maintenant nous parler des productions du P. Loriquet! S'il est vrai qu'il ait commis les phrases malheureuses qu'on lui prête, il est certainement dépassé, et de beaucoup, par les publicistes qui collaborent à la présente collection.

Il y a cependant une distinction à faire entre les quatre volumes : le n° IV expose les difficultés de Louis XIV avec le Saint-Siège avec une certaine exactitude et sans pousser à la charge; seulement, pour parler des questions si délicates et si nuancées du jansénisme et du quiétisme, il ne faut pas être par trop étranger aux études théologiques; pour caractériser l'œuvre de saint Augustin, il ne suffit pas de dire « qu'il est, en général, partisan de la prédestination (p. 24). » L'érudition de l'auteur est assez souvent en défaut quand il parle des choses d'Église : il nous dit : (p. 19) que c'est un laïque, M. Olier, qui fonda Saint-Sulpice en 1642, et que les visitandines sont des religieuses qui se consacrent aux malades (p. 20). Vers la fin du volume, le temps a manqué, sans doute, à l'auteur, pour revoir ses épreuves; il en résulte des anachronismes étranges : Louis XIV serait mort en 1751 (p. 88) ; la paix avec l'Angleterre, après la guerre de la succession d'Espagne, serait de 1701 (p. 79) ; la B^se^ Marguerite-Marie, entrée à la Visitation en 1791 (p. 88), y aurait eu ses apparitions, hallucinations dit l'auteur, en 1785 (p. 90).

Le volume V (des cahiers de 1789 au Concordat) est d'un bout à l'autre un tissu d'erreurs et de contradictions. On peut avoir sur l'histoire religieuse de la France pendant la Révolution les idées qu'on veut, mais il n'est pas permis de jongler avec les faits comme l'auteur semble l'avoir pris à tâche. Chacune des pages appellerait une rectification, mais franchement le livre ne vaut pas la peine qu'on prendrait pour le réfuter.

Dans le volume suivant, M. La Chesnais envisage les sociétés où l'Église est séparée de l'État, et il en étudie trois types : la Belgique, où l'État est bienveillant; les États-Unis, où il est indifférent ; le Mexique, où il est hostile et persécuteur; ses préférences sont pour le dernier type. Je dirai cependant que ce volume a plus de valeur que les précédents : il est rédigé avec des documents, et ces documents sont exploités avec méthode, bien qu'avec parti pris. Sans doute, les « empiètements du cléricalisme » sur le terrain scolaire en Belgique donnent lieu à des appréciations d'assez mauvais goût; mais, à part quelques phrases, le ton des deux derniers chapitres paraît relativement modéré, et je me plais à le reconnaître.

Tout autre est l'esprit du n° VII. Nous voici arrivés à la période contemporaine, et c'est la haine religieuse qui souffle d'un bout à l'autre de la brochure; les résumés historiques ne sont qu'un prétexte pour concentrer sur l'époque actuelle l'effort d'un assaut forcené : la loi Falloux, le Syllabus, les encycliques de Léon XIII, et jusqu'à l'inévitable affaire Dreyfus donnent matière à des développements virulents, bons tout au plus pour alimenter la faconde des orateurs de réunions publiques en temps d'élections, mais ce n'est pas de l'histoire, ce sont des pamphlets... autant en emporte le vent.

P. PISANI.

L'Église, la République et la liberté, par GEORGES CLÉMENCEAU. Paris, Stock, 1903, in-12 de 93 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochure se compose principalement du discours prononcé par

M. Clémenceau au Sénat, le 30 octobre 1902, dans la discussion des interpellations relatives à l'application de la loi du 1er juillet 1901 et à la résistance à laquelle cette application avait donné lieu en Bretagne. Ce discours présente le plus grand intérêt à cause de l'effort qu'a fait l'orateur pour rester fidèle à la doctrine libérale, au moins en théorie, tout en approuvant, au moins en apparence, les actes du gouvernement, et en s'associant à la condamnation des congrégations. C'est dans ce discours que se trouvent ces deux passages qui méritent de rester historiques, chacun à leur point de vue ; d'abord celui-ci : « S'il pouvait y avoir un conflit entre la République et la liberté, c'est la République qui aurait tort et c'est à la liberté que je donnerais raison. » Puis celui où faisant allusion à l'Alsace et à la Lorraine, M. Clémenceau les désigna en disant : « Les provinces que, pour ma part, je refuse d'oublier. »

Il est intéressant de constater que la thèse de M. Clémenceau n'est pas celle de M. Jaurès, M. Clémenceau admettant encore (la question des congrégations mise de côté) la liberté de l'enseignement. C'est ce qui ressort de quatre articles qui complètent la brochure et qui sont extraits du journal *le Bloc* et de *la Dépêche de Toulouse*. Ils ont pour titres : « Toute la liberté », « La Thèse de Jaurès », « Croire ou savoir », « L'École et la Liberté. » On les lira avec intérêt et on y trouvera l'expression des pensées et des projets d'une fraction importante du parti républicain qui commence déjà à être dépassée puisque, aujourd'hui, la liberté d'enseignement est directement et officiellement menacée par le gouvernement.

EUGÈNE GODEFROY.

Les Congrégations religieuses et la Loi française du 1er Juillet 1901, par EUGÈNE-A. NAVILLE. Genève, Kundig; Paris, Schleicher, 1903, in-12 de 85 p. — Prix : 1 fr.

M. Naville travaille pour les persécuteurs de la France catholique. Il ne s'est pas mis d'ailleurs en frais d'imagination pour faire le rapport apologétique qu'on lui a demandé : il a puisé à pleines mains et sans discernement aucun dans les sophismes de M. Waldeck-Rousseau et les lourds factums de M. Trouillot, rééditant une fois de plus, sans donner bien entendu de références, l'absurde phrase que, malgré d'innombrables démentis, on continue à attribuer à Louis Veuillot. Donc, il ressort de la brochure de l'écrivain genevois que la loi de 1901 est une loi très libérale; qu'elle ne menace pas d'ailleurs les protestants; que les congrégations ont bien mérité leur sort, car elles visaient à pervertir la France, à rallumer les bûchers de l'Inquisition, bref à faire de la France un pays à l'image de Genève quand on y brûlait Michel Servet, ou de l'Angleterre protestante, quand on y éventrait les catholiques par centaines, ou de l'Allemagne luthérienne, quand on y égorgeait les insurgés par centaine de milliers et qu'on s'y faisait cette morale édifiante et si pure dont les *Propos de table de Luther* nous donnent la formule. En évoquant ces souvenirs, nous ouvrons des horizons à l'auteur qui voudra sans doute faire à ce sujet d'instructives comparaisons. Il est certain que les congrégations avaient encore beaucoup à faire pour se mettre au niveau de la tolérance et de la moralité protestante. Maintenant qu'elles ne sont plus là, la France libérée ne sera plus gênée pour réaliser les traditions chères au cœur de M. Naville. Et ce sera du joli! M. Naville est du reste une âme naïve qui ne connaît pas bien l'orthographe des noms propres et qualifie à tort et à travers de congréganistes, de braves abbés qui ne l'ont jamais

été, ou d'éminents catholiques certaines gens qui ne le sont guère. Mais il nous enseigne des choses très neuves et jusqu'ici insoupçonnées, à savoir que « la loi Waldeck-Rousseau a respecté les situations acquises dans tout ce qu'elles ont de légitime et d'utile au pays, » et que « si les congrégations se renferment dans le seul rôle auquel elles prétendent officiellement, celui de l'administration des âmes (*sic*), elles ne souffriront pas des dispositions de la loi. » Le pauvre homme! et vraiment il aurait manqué quelque chose à la gloire des persécutés, s'ils n'avaient reçu dans l'exil le coup de pied de M. Naville. ÉDOUARD PONTAL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le 2 octobre mourait à Paris, dans sa 87e année, M. Philibert Soupé, professeur honoraire de la Faculté des lettres de Lyon, qui fut, vers le milieu du siècle passé, l'une des figures les plus originales du personnel universitaire de l'enseignement secondaire, puis de l'enseignement supérieur. Né à Paris, le 19 mai 1818, M. Alfred-Philibert SOUPÉ, après avoir terminé ses études au lycée Louis le Grand, fut d'abord professeur libre pendant quelques années. Mais, étant entré dans l'Université, il fut nommé successivement professeur de seconde au lycée d'Amiens, en 1846, et de rhétorique à celui de Grenoble, en 1854. En 1847 il avait passé avec succès les examens de l'agrégation des classes supérieures des lettres, et en 1853 il avait été reçu docteur. En 1856 il devint suppléant de littérature ancienne à la Faculté de Grenoble, et, en 1858, suppléant de littérature française à la Faculté des lettres de Lyon. Deux ans plus tard il était envoyé à la Faculté de Besançon en qualité de professeur de littérature étrangère. Enfin, en 1862, il revenait à Lyon pour prendre possession de la chaire de littérature française, le dernier poste qu'il ait occupé. M. Soupé laisse une œuvre littéraire considérable, poésies, articles de critique, éditions classiques et même études sanscrites. Nous citerons, entre autres ouvrages dus à sa plume, les suivants, qui sont les principaux : *Inania! premières poésies* (Paris, 1840, in-18); — *Les Étincelles, nouvelles poésies* (Paris, 1842, in-18); — *Étude sur le caractère national et religieux de l'épopée latine* (Paris, 1842, in-8); — *Mainfroy le maudit, drame en cinq actes* (Paris, 1842, in-8); — *Précis de rhétorique et de littérature* (Grenoble, 1856, in-12); — *Essai critique sur la littérature indienne et les études sanscrites, avec des notes bibliographiques* (Grenoble, 1856, in-8); — *L'Ombre de Molière, poème* (Grenoble, 1857, in-4); — *Tableau de la littérature dramatique en Europe, depuis l'origine jusqu'à nos jours* (Grenoble, 1859, in-12); — *Études sur la littérature sanscrite* (Paris, 1877, in-8); — *Analyse des ouvrages français indiqués aux programmes du baccalauréat ès-lettres (première partie)* (Paris, 1888, in-12). M. Soupé a, en outre, publié une édition classique, avec traduction française, de *la Morale à Nicomaque* d'Aristote. C'est à tort qu'on lui a attribué les deux opérettes : *Un Oncle de Carcassonne* (Paris, 1869), et *l'Oncle Grapillard* (Paris, 1872).

— C'est avec un vif regret que nous avons appris la mort de Mgr Pierre-Édouard PUYOL, supérieur de la maison diocésaine de Bon-Secours, près de Rouen, chanoine honoraire du second ordre de la basilique de Saint-Denis, ancien professeur de dogme à la Faculté de théologie de Paris. Il était né à Bayonne en 1835 ; c'est donc dans sa 69e année qu'il disparaît. Sa mémoire vivra dans le monde des érudits : on sait, en effet, qu'il a consacré plusieurs années de son existence à étudier tous les problèmes qui se rattachent au

De Imitatione Christi et qu'il a fait de ce livre célèbre l'objet de nombreux et très intéressants ouvrages. Voici la liste des principales œuvres du distingué prélat : *Louis XIII et le Béarn, ou Rétablissement du catholicisme en Béarn et réunion du Béarn et de la Navarre à la France* (Paris, 1872, in-8) ; — *Edmond Richer, étude historique et critique sur la rénovation du gallicanisme au commencement du* XVII*e siècle* (Paris, 1876, 2 vol. in-8) ; — *Vie du serviteur de Marie L.-E. Cestac, fondateur de Notre-Dame-du-Refuge au diocèse de Bayonne* (Bayonne, 1878, in-8) ; — *Tractatus de sacramento paenitentiae doctrinae Ritualis parisiensis conformis* (Paris, 1789, in-8) ; — *La Doctrine du livre De Imitatione Christi* (Paris, 1881, in-8) ; — *De Imitatione Christi libri quatuor, novis curis edidit et ad fidem codicis Aronensis recognovit Petrus Eduardus Puyol* (Paris, 1885, in-8), réimprimé en 1895 (in-4), et en 1897 (in-8) ; — *Variantes du livre De Imitatione Christi* (Paris, 1898, in-8) ; — *Paléographie, classement, généalogie du livre De Imitatione Christi* (Paris, 1898, in-4) ; — *Héliographies des principaux manuscrits du livre De Imitatione Christi. 35 planches avec explications* (Paris, 1898, in-4) ; — *La Doctrine du livre De Imitatione Christi* (Paris, 1898, in-8) ; — *Descriptions bibliographiques des manuscrits et des principales éditions du livre De Imitatione Christi* (Paris, 1898, in-8) ; — *L'Auteur du livre De Imitatione Christi. Première section : La Contestation* (Paris, 1899, in-8) ; — *L'Auteur du livre De Imitatione Christi. Deuxième section : Bibliographie de la Contestation* (Paris, 1900, in-8).

— La Faculté de médecine de Lyon a perdu l'un de ses membres les plus distingués, le Dr GAILLETON, médecin en chef de l'hospice de l'Antiquaille, ancien maire de Lyon, mort dans cette ville, le 10 octobre, à 75 ans. Le Dr Gailleton était réputé dans le monde médical en raison de ses divers travaux scientifiques dont les plus connus sont : *Examen critique des nouvelles doctrines sur la dartre et la diathèse herpétique, résumé d'un mémoire lu à la Société des sciences médicales* (Lyon, 1863, in-8) ; — *De l'Étiologie, des maladies cutanées des enfants* (Lyon, 1864, in-8) ; — *Des Affections cutanées produites par le tricophyton* (Lyon, 1865, in-8) ; — *Traité élémentaire des maladies de la peau* Lyon, 1874, in-8).

— Une autre personnalité des plus en vue du monde médical français, le Dr Paul TILLAUX, chef de la clinique chirurgicale à l'hôpital de la Charité, président en exercice de l'Académie de médecine, est mort à Paris, le 20 octobre, dans sa 70e année. Né à Aulnay-sur-Odon (Calvados), le 8 décembre 1834, M. Paul Tillaux commença ses études médicales à l'école préparatoire de médecine et de pharmacie de Caen et vint les terminer à Paris, où il fut reçu interne en 1857 et nommé prosecteur en 1861. Puis il devint successivement chirurgien du Bureau central en 1863, agrégé de la Faculté en 1866, chirurgien de l'hôpital Beaujon en 1878 et de l'Hôtel-Dieu en 1886. En 1890 il succédait à M. Duplay en qualité de professeur à la Faculté de médecine et commençait un cours sur les opérations et les appareils de chirurgie qui fut très suivi. En 1879, il avait été élu membre de l'Académie de médecine. Depuis le commencement de cette année, il occupait le fauteuil présidentiel de cette compagnie. Parmi les très remarquables ouvrages que laisse le Dr Tillaux nous citerons les suivants : *Des Affections chirurgicales des nerfs* (Paris, 1866, in-4), thèse de concours pour l'agrégation ; — *Traité d'anatomie topographique avec application à la chirurgie* (Paris, 1875-1877, in-8), ouvrage qui a eu plusieurs éditions ; — *Recherches expérimentales et cliniques sur le mécanisme de la production des luxations coxo-fémorales en arrière* (Paris, 1876, in-4) ; — *Traité de chimie clinique* (Paris, 1886-1889, 2 vol. in-8).

— Le compositeur bien connu, M. Samuel ROUSSEAU, a succombé à 51 ans,

le 2 octobre. Fils du facteur d'orgues qui s'est acquis une si grande réputation, M. Samuel Rousseau était né à Neuvemaison (Aisne) en 1853. Ayant obtenu, en 1878, un prix de Rome, il fut attiré d'abord par la musique religieuse et, comme son maître César Franck, devint chef de maîtrise à l'église Sainte-Clotilde. Mais il se tourna bientôt vers la composition dramatique et il écrivit successivement : *Dianorah*, accepté par l'Opéra-Comique, *Mérovig*, drame lyrique joué dans divers théâtres de Paris et de la province, *la Cloche du Rhin*, que l'Opéra a représenté en 1898. Avant de mourir il a pu achever un nouveau drame : *Le Dernier Bandit*, dont le sujet est tiré d'un roman d'Emmanuel Arène. M. Samuel Rousseau était professeur au Conservatoire et donnait à *l'Éclair* des articles de critique musicale.

— Un remarquable archéologue, M. le marquis de Nadaillac, est mort dernièrement à l'âge de 86 ans. Jean-François-Albert DU POUGET, marquis DE NADAILLAC, naquit à Paris le 16 juillet 1818. Après avoir terminé ses études de droit, il alla se fixer dans ses propriétés et commença dès lors à s'occuper d'archéologie. Mais, quelques années plus tard, en 1871, il entrait dans l'administration et fut nommé préfet du département des Basses-Pyrénées. En avril 1876, il était envoyé à la préfecture d'Indre-et-Loire, où il soutint, sans succès, les candidats présentés aux élections générales du 14 octobre 1877 par le gouvernement du maréchal Mac-Mahon. Révoqué au mois de décembre suivant, il abandonna définitivement la vie politique et revint à ses études archéologiques. En 1884, il fut élu membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ses principaux ouvrages, grâce auxquels M. le marquis de Nadaillac mérite d'être considéré comme l'un des représentants les plus autorisés de la science préhistorique, sont les suivants : *L'Ancienneté de l'homme* (Paris, 1868, in-8), réimprimé en 1870; — *Le Premier Homme et les Temps préhistoriques* (Paris, 1880, 2 vol. in-8) ; — *L'Amérique préhistorique* (Paris, 1882, gr. in-8) ; — *L'Homme tertiaire* (Paris, 1883, in-8) ; — *Nouvelles Découvertes préhistoriques aux États-Unis* (Paris, 1883, in-8) ; — *De la Période glaciaire* (Paris, 1884, in-8) ; — *Les Anciennes Populations de la Colombie* (Paris, 1883), in-8) ; — *Découvertes dans la grotte de Spy* (Paris, 1886, in-8) ; — *Mœurs et monuments des peuples préhistoriques* (Paris, 1888, in-8); M. de Nadaillac avait également abordé les études politiques et sociales comme le prouvent ses autres ouvrages : *La Science et la Politique* (Paris, 1880, in-8) ; — *Le Mouvement démocratique en Angleterre* (Paris, 1880, in-8) ; — *L'Affaiblissement de la natalité en France* (Paris, 1886, in-18).

— On annonce de Bonn que l'éminent orientaliste allemand HARDY vient de mourir prématurément. Cette mort est d'autant plus regrettable qu'elle laisse inachevé le grand dictionnaire de la langue pâlie bien connu des indianistes. M. Hardy était né à Mayence en 1852. Ayant terminé ses études, il s'occupa alors de philosophie ; mais la lecture des ouvrages de Max Muller le poussa bientôt à diriger ses recherches du côté de l'histoire des religions et des langues orientales. Après avoir professé pendant un certain temps la philosophie à Fribourg en Brisgau, il fut nommé professeur de sanscrit et de religion à Fribourg (Suisse). En 1897, il dut abandonner ce poste et se retira à Bonn, où il se consacra spécialement à son étude favorite. Tous les spécialistes connaissent ses éditions classiques des textes pâlis et ses travaux sur le bouddhisme et le brahmanisme. Il avait également publié pour le grand public des ouvrages fort appréciés, comme *Indische Religionsgeschichte ; Buddha ; König Asoka.*

— Une femme que ses capacités intellectuelles et les œuvres remarquables dont elle est l'auteur avaient placée au premier rang dans le

monde des lettrés et des artistes de l'Angleterre, Lady DILKE, a succombé subitement, le 23 octobre, dans sa résidence de Woking. Ayant épousé, en premières noces, le professeur et écrivain distingué Mark Pattison, elle collabora à d'importantes revues, telles que la *Westminster Review* et la *Saturday Review*. Elle s'occupait d'art principalement et publiait d'excellentes monographies sur les décorateurs, les architectes, les sculpteurs et les peintres français, entre autres, sur Claude le Lorrain. Elle donna également une *Histoire de la Renaissance artistique en France* qui obtint un légitime succès. Mais lorsque, en 1885, elle eut épousé le célèbre homme d'État Sir Charles Dilke, elle fut amenée à prendre une part active dans le mouvement de réformes sociales qui commençait à cette époque en Angleterre et elle mit dès lors au service de la tâche nouvelle qu'elle s'imposait ses grands talents d'écrivain et d'orateur. Sa demeure fut toujours, soit à Oxford, lorsqu'elle était Mrs. Pattison, soit à Londres, quand elle fut devenue Lady Dilke, un centre littéraire des plus fréquentés. A Paris, où elle fit de nombreux séjours, elle n'était pas moins appréciée et estimée qu'en Angleterre.

— Le 5 octobre, un télégramme, envoyé de Bologne, annonçait la mort, à l'âge de 63 ans, du publiciste et écrivain italien bien connu, Enrici PANZACCHI. Né à Bologne, en 1841, M. Panzacchi fit ses premières études au séminaire de cette ville. Nommé professeur d'histoire au lycée de Sassari puis à celui de sa ville natale, il ne tarda pas à abandonner ce genre de professorat pour prendre la plume de journaliste et s'occuper spécialement de questions d'art. On le vit diriger d'abord le *Nabab*, puis le *Capitan Fracassa*, ce qui ne l'empêchait pas de donner d'intéressants articles à des revues sérieuses, telles que la *Nuova Antologia*. La renommée qu'il sut s'acquérir comme critique d'art le fit nommer directeur de l'Académie des beaux-arts de Bologne, puis professeur d'esthétique à l'Athénée de cette même ville. Parmi la longue série de ses travaux on doit signaler surtout son *Histoire de l'art italien*, qu'il écrivit en collaboration avec M. Giuseppe Lipparini, et son dernier volume : *Nel Mondo della musica*. Il avait fondé *l'Italie*, le seul journal publié en français au-delà des Alpes.

— On annonce encore la mort de MM. : — CERTEUX, publiciste, mort récemment ; — Eugène COSTEY, qui occupait, par ses publications concernant le commerce, une place importante parmi les imprimeurs et les éditeurs du Havre, mort dans cette ville à 81 ans ; — Eugène DE FERRABOUC, consul général de France, ancien secrétaire de M. de Freycinet, qui fut un des correspondants du *Temps* ; — Paul DELMET, chansonnier montmartrois, auteur de nombreuses mélodies qui eurent un grand succès dans les faubourgs parisiens, mort en octobre, à l'âge de 42 ans ; — Emile GIOT, publiciste, ancien directeur du *Démocrate de Seine-et-Oise*, mort en septembre, à l'âge de 47 ans ; — Fernand GIRAUDEAU, qui, sous le second Empire, fut directeur de la presse au ministère ; — Pierre ISLY, compositeur de musique, mort à Paris, le 16 septembre ; — Charles LALLEMAND, publiciste et artiste estimé, mort dernièrement à Bordeaux, à 78 ans ; — J. LAURENT-LAPP, journaliste, originaire de Eckbolsheim (Bas-Rhin), mort à Paris, à 68 ans, lequel, après avoir collaboré au *Courrier du Dimanche*, à la *Presse* et au *Parlement*, fut attaché définitivement à la rédaction du *Temps*, et qui a publié, outre de nombreux articles dans la *Revue alsacienne* et l'*Encyclopédie Larousse*, une traduction française de l'*Histoire moderne* de G. Weber ; — Jules MACÉ DE LÉPINAY, professeur à la Faculté des sciences de Marseille ; — RENAUT, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris,

auteur de travaux sur la paléontologie végétale et la flore disparue au cours des transformations et des révolutions de la terre, mort à Autun, en octobre, à l'âge de 68 ans ; — Alfred ROSSETTI, ancien directeur du *Petit Niçois* et du *Rappel niçois*, mort à Nice, en septembre, à l'âge de 47 ans ; — Placide VIVIEN, professeur de l'Université en retraite, auteur de divers ouvrages scientifiques, mort dans sa propriété de Formerie, à 88 ans ; — Ivan DE WŒSTINE, ancien rédacteur du *Figaro*.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Dr. Hermann ALMKVIST, orientaliste suédois, mort à Upsal, le 30 septembre, à 65 ans ; — le capitaine Hugo ARNOLD, écrivain militaire allemand, mort le 3 octobre, à Munich ; — Dr. Ernst Hugo BERGER, professeur de géographie allemand, mort à Leipzig, le 27 septembre, à 68 ans, lequel laisse un ouvrage estimé : *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen* ; — Mme Isabella L. BISHOP, touriste intrépide et écrivain de talent, membre de la « Royal Geographical Society », morte à Édimbourg, le 14 octobre, à 72 ans, laquelle laisse plusieurs récits de ses voyages, tels que : *A Lady's Life in the Rocky Mountains* ; *Un beaten Tracks in Japan* ; *Among the Tibetans* ; etc. ; — Dr. Francesco CHIZZONI, professeur de géométrie italien, mort à Modène, le 23 septembre, à 56 ans ; — Dr. Gustav FRANK, professeur de dogme à la Faculté de théologie de Vienne, mort dans cette ville, le 24 septembre, à 72 ans ; — Dr. Rudolf GAEDECHENS, professeur honoraire d'archéologie classique et d'histoire de l'art, mort à Blankenburg, le 4 octobre, à 75 ans ; — Dr. GAROFALO, professeur d'histoire italien, mort à Naples, le 14 septembre, à 34 ans ; — Dr. Adalbert VON HANSTEIN, professeur de littérature allemande à l'École technique supérieure de Hanovre, mort dans cette ville, le 11 octobre, à 43 ans, lequel laisse quelques volumes estimés, entre autres : *Die Königsbruder* ; *Die Frauen in der Geistesgeschichte* ; *Gerhart Hauptmann* ; — Lafcadio HEARN, écrivain anglais, mort le 20 septembre à Tokio, lequel, après avoir été journaliste en Amérique, s'était établi au Japon comme professeur d'anglais et a publié sur ce pays divers ouvrages du plus grand intérêt ; — Nicolas JONESCO, ancien ministre des affaires étrangères de Roumanie, professeur d'histoire à l'Université de Jassy, mort à 60 ans ; — Dr. Hermann KORTUM, professeur de mathématiques à l'Université de Bonn, mort à Hambourg, le 24 septembre, à 68 ans ; — KUEGELGEN, éditeur et rédacteur en chef de la *Petersburger Zeitung* ; — Dr. Karl Selim LEMSTRÖM, professeur de physique finlandais, mort le 2 octobre, à Helsingfors ; — Dr. Wladimir LEVEC, professeur de droit allemand à l'Université de Fribourg (Suisse), mort à Laybach, le 7 octobre, à 28 ans ; — Dr. Karl MEYER, géographe allemand, mort dernièrement à Stettin, à 64 ans ; — Rudolf MINZLOV, écrivain russe, auteur d'ouvrages sur le droit, mort à Saint-Pétersbourg, au commencement d'octobre ; — Dr. Alfred NEHRING, professeur de zoologie à l'École supérieure d'agriculture de Berlin, mort dans cette ville, le 30 septembre, à 59 ans ; — Rev. William Douglas PARISH, pasteur anglais de Selmeston, auteur d'un excellent *Dictionary of the Sussex Dialect*, qui contient, en outre, de très intéressants détails sur les mœurs et coutumes des habitants des *South Downs* ; — Dr. Iwan REIDING, professeur de médecine légale russe, mort à Moscou, le 20 septembre ; — Joseph SCHEN, compositeur autrichien, auquel est due notamment la musique du *Chant du travail*, devenu le chant des socialistes allemands ; — Dr. SCHERING, ancien professeur de mathématiques et de géodésie à l'Académie forestière de Munden (Hanovre), mort récemment à Genthin, à 70 ans ; — Dr. Karl SCHRAUF, archiviste de l'Université de Vienne, mort dans cette ville, le 9

octobre, à 69 ans ; — Ernst Arthur SEEMANN, éditeur de Leipzig, mort à Grossbothen, près Grimma, le 5 octobre, à 76 ans ; — Constantin Constantinovitch SLUTCHEVSKI, écrivain russe, mort le 8 octobre, à Saint-Pétersbourg, à 67 ans ; — Dr. Hermann STRAUCH, professeur de droit allemand, mort le 29 septembre, à Heidelberg, à 65 ans ; — Karl TANERA, capitaine bavarois, mort à Lindau, le 4 octobre, à 56 ans, lequel s'était fait une réputation d'écrivain militaire par diverses publications parues tantôt sous son nom, tantôt sous celui de Robert Waldburg, et dont on connaît, entre autres, l'*Histoire de la guerre franco-allemande de 1870* ; — J. F. WHITE, écrivain et collectionneur anglais, mort récemment à Dundee, qui, outre les intéressants articles qu'il avait publiés sur Rembrandt et Velasquez dans l'*Encyclopædia Britannica*, avait écrit, en collaboration avec M. Alexandre Gibson, un volume intitulé : *Life of George Paul Chalmers, R. S. A.* ; — Dr. Clemens Alexander WINKLER, ancien professeur de chimie à l'École des mines de Freiberg (Saxe), mort à Dresde, le 8 octobre, à 66 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 1er octobre, M. Maspéro propose et l'Académie décide d'envoyer à M. Étienne des félicitations au sujet de la fondation d'un Institut scientifique à Tanger. — M. Clédat parle du résultat des fouilles qu'il a entreprises à Baouit É(gypte) dans l'Apa Apollo. — M. Michaëlis, de Strasbourg, entretient l'Académie dont il est correspondant, de la reproduction phototypique des dessins contenus dans un album du XVe siècle, et intéressant la topographie de Rome. — M. Revillout lit un travail intitulé : *Deux Nouvelles Contributions au Kœnigsbuch*, dans lequel il parle de rois égyptiens. — M. Clermont-Ganneau entretient l'Académie de « l'empereur usurpateur Achilleus. » — Le 24 octobre, M. Clermont-Ganneau présente l'estampage d'une inscription néo-punique du plus haut intérêt découverte par M. de Mathuisieulx en Tripolitaine, et ayant trait à la consécration, vers l'an 15 de l'ère chrétienne, d'un temple dédié au dieu Ammon. — M. Héron de Villefosse communique, de la part du P. Delattre, quatre inscriptions qu'a découvertes M. l'abbé Crespel, curé du Khanguet, sur l'emplacement de Neferis, colonie romaine, et remontant à Septime Sévère et à Caracalla. — M. de Lasteyrie, parlant de Notre-Dame de Paris, se refuse à voir du symbolisme dans la déviation de l'axe des églises du moyen âge. Selon lui, cette déviation est due à des causes locales et accidentelles, intéressant la construction matérielle de l'édifice.— M. J. Reinach, au contraire, défend l'hypothèse du symbolisme. — M. Babelon lit un mémoire de M. Radet : *L'Artemision de Sardes*, dans lequel l'auteur prétend que le culte d'Artemis était aussi populaire à Sardes qu'à Éphèse, et que cette déesse n'y était autre que l'Anaïtis persique. — Le 29 octobre, M. Hamy rend compte de la découverte de tumulus funéraires, par le capitaine Duchemin, dans la vallée de la Gambie.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 1er octobre, M. Luchaire parle des idées de tolérance qui dictèrent à Innocent III les instructions qu'il envoya aux évêques au sujet de l'hérésie. — M. Boutroux rend compte à l'Académie des travaux du congrès de philosophie de Genève, des deux langues qu'on y a parlées, la langue scientifique et la langue philosophique, et de l'accueil fait à ce congrès par le Conseil fédéral. — M. G. Picot exprime le souhait que, à l'imitation de M. Boutroux, les membres de l'Académie assistant à un congrès prennent soin de communiquer à leurs confrères les observations qu'ils ont pu y faire. — M. P. de Boutarel lit une note sur les budgets du temps de Louis XIV,

dans lesquels les recettes s'élevaient, selon lui, à environ un milliard de notre monnaie, et qui comportaient une dette publique de 9 milliards. — M. Lyon-Caen compare, au point de vue des droits des artistes sur la plus-value de leurs œuvres, la législation actuelle et un projet de réforme de celle-ci, publié dans le *Mercure de France* par M. José-Thierry.

Concours et Prix. — L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen décernera, en 1905, le prix Bouctot (sciences) de 500 fr., à l'auteur du meilleur travail sur : 1° l'Étude de l'état électrique d'un fil métallique rectiligne, mis en contact par un de ses points avec un circuit oscillatoire ; 2° l'Influence de l'inclinaison sur la verticale du fil secondaire ; 3° l'Influence d'une mise à terre d'un deuxième point du circuit. — En 1906, la même Académie décernera deux prix : 1° Prix Gossier (500 fr.), à l'auteur du meilleur travail sur le sujet suivant : Les Postulats expérimentaux dans les sciences mathématiques, leur rôle dans le développement de ces sciences et dans leur enseignement ; 2° Prix Bouctot (lettres), (500 fr.), pour la meilleure pièce de théâtre inédite, drame ou comédie, en prose ou en vers. — Chaque ouvrage manuscrit devra porter en tête une devise qui sera répétée sur un billet cacheté, contenant le nom et le domicile de l'auteur. Les billets ne seront ouverts que dans le cas où le prix serait remporté. Les ouvrages devront être envoyés franco de port, avant le 1er juin (terme de rigueur), à l'un des secrétaires de l'Académie, M. Canouville-Deslys, pour la classe des sciences, et à M. Georges de Beaurepaire, pour la classe des lettres et des arts.

— En 1905, conformément aux conditions du legs fait par M. Lucien Fouché, la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure décernera un prix de 600 fr. au meilleur mémoire sur un sujet de biographie ou de critique littéraire intéressant le département. La Société serait, en outre, disposée à donner, s'il y a lieu, une récompense au travail qui serait jugé le second en mérite. — Les mémoires devront être adressés franco de port au secrétaire perpétuel de la Société, à Évreux, avant le 1er avril 1905. Ils porteront une épigraphe répétée sur une enveloppe cachetée qui contiendra l'indication des noms de l'auteur.

— Trop tardivement nous sommes informés qu'un « Concours international militaire » aura lieu à Madrid « dans les premiers mois de 1905 », sous la présidence de S. M. le roi d'Espagne et de S. A. R. le prince Don Carlos. En effet, le dernier délai pour la présentation des travaux soumis au concours par les auteurs arrive le 31 décembre 1904. Chacun de ces travaux portera une devise reproduite sur une fiche placée sous enveloppe cachetée ; cette fiche mentionnera aussi le nom de l'auteur. Outre des thèmes au nombre de onze, qu'il n'est plus utile de mentionner ici, et qui ont pour objet les sciences militaires, nous remarquons que ce concours indique deux autres sujets très intéressants à traiter : 1° Étude des formes de langage employées par Cervantes dans son œuvre immortelle. Relation établie par Cervantes entre les armes et les lettres. Enseignements qui s'en déduisent. — 2° Le Soldat poète de Lépante, D. Miguel de Cervantes Saavedra, sa vie et ses œuvres. — Toute demande ou observation relative au concours pourra être adressée au président du comité organisateur, M. Francisco de Francisco y Diaz, au ministère de la guerre, à Madrid.

— L'Institut d'histoire du droit romain, établi dans l'Université de Catane, met au concours le sujet suivant : La Loi des XII tables, son antiquité et son authenticité. Pour être admis au concours, il faut être étudiant à l'une des Facultés de droit soit d'Italie soit de l'étranger, ou n'y avoir

pas obtenu le doctorat depuis plus de deux ans. Les mémoires, manuscrits ou imprimés, devront, de préférence, être rédigés en latin. Le terme du concours est le 30 avril 1905. Le meilleur mémoire sera imprimé dans l'Annuaire de l'Institut et l'auteur en recevra un diplôme d'honneur. On décernera, en outre, une médaille d'or et une médaille d'argent.

Littérature irlandaise. — C'est l'usage en Allemagne qu'un Souverain reçoive au jour de sa fête l'hommage de l'Université du pays et qu'à cette occasion le recteur prononce un discours tiré de l'ordre de ses études, ou bien fasse suivre d'une dissertation les compliments de circonstance. C'est le dernier parti qu'a choisi le celtiste éminent M. Thurneysen, professeur depuis longtemps déjà à l'Université de Fribourg en Brisgau, et cette année recteur de l'Université (ou du moins officiellement prorecteur, car c'est le grand-duc de Bade qui porte le titre de *Rector Magnificentissimus*). Cette Université est florissante, car dans l'adresse de congratulation au Souverain nous apprenons qu'au semestre précédent elle comptait plus de 2,000 étudiants. Une publication de ce genre porte en Allemagne le nom de « Programme »; le long titre du nouveau travail de M. Thurneysen commence donc par *Programm zur Feier des Geburtstags,* etc. (50 p. gr. in-4, de l'imprimerie de E. Karras, à Halle a. S., 1904). M. Gaidoz a rendu compte, ici même, il y a près de trois ans (t. XCIV, p. 51-52), d'un volume d'anciennes légendes irlandaises, traduites en allemand par M. Thurneysen. Aujourd'hui nous avons l'édition d'un de ces textes, de deux plutôt, car la légende a été traitée à la fois en vers et en prose, et la rédaction peut en être fixée au xe siècle. Il s'agit du voyage merveilleux de deux clercs, Snedgus et Mac Riagla, fils (au sens ecclésiastique) de saint Columba, dans ces mers de l'ouest de l'Irlande, qui ont si puissamment tenté la curiosité et exercé l'imagination des anciens Irlandais et dont ils racontaient tant de prodiges : un de ces voyages, celui du saint Brendan, a même pénétré au moyen âge dans toutes les littératures de l'Europe. C'est comme publication de texte inédit que le voyage de Snedgus et de Mac Riagla a séduit M. Thurneysen, et il le donne ici en texte irlandais, avec traduction allemande et commentaire critique. En dehors du cercle étroit des celtistes, cette publication a son intérêt pour la psychologie du moyen âge par l'impression profonde qu'y a exercée le merveilleux chrétien (par exemple la légende d'Élie et d'Énoch, si populaire dans l'ancienne Irlande). Notons aussi comme preuve de la popularité de notre grand saint Martin qu'il y est nommé à côté de saint Patrice. Du reste une autre légende irlandaise avait déjà fait de saint Patrice le neveu de saint Martin.

Une Bibliothèque napoléonienne. — Un don royal vient d'être fait à la bibliothèque de Turin. M. le baron Alberto Lumbroso dont de nombreuses publications, relatives pour la plupart à l'époque napoléonienne, notamment la bibliographie, en cours de publication, de cette époque, ont rendu le nom familier à nos lecteurs, vient de se dépouiller en faveur de la bibliothèque, si douloureusement frappée naguère par l'incendie, de la magnifique collection qu'il avait formée pour la préparation de cette bibliographie : une trentaine de mille ouvrages ou brochures sur Napoléon et son époque. Le savant bibliophile a mis le comble à une générosité qui lui vaudra la reconnaissance de tous les hommes d'études en promettant d'accroître par des donations successives cette remarquable collection.

Les Collectionneurs et la Carte postale illustrée. — Le *Figaro illustré* ayant consacré à *la Carte postale illustrée* sa livraison entière d'octobre dernier, nous avons demandé à notre collaborateur M. E.-C. Gaudot, — qui

nous a déjà donné un travail sur *la Passion des collections et l'Exposition philatélique internationale de Paris* (Cf. *Polybiblion*, t. LXXXIX, p. 279-282), — un article du même genre sur la carte postale illustrée. Nous lui laissons la parole :

« Si le n° du *Figaro illustré*, qui vient de paraître, spécialement composé en l'honneur de *la Carte postale illustrée*, était de prix plus abordable aux petites bourses (3 fr. 50), je crois qu'il constituerait un succès de librairie colossal. Mais malgré cet inconvénient, je crois aussi que beaucoup des petites bourses dont je parle, — en tant que leurs possesseurs auront connaissance de cette admirable livraison — n'hésiteront pas longtemps à se la procurer. Admirable : expression juste ; car le nombre des reproductions en noir, en nuances uniques, enfin en couleurs variées et chatoyantes, est énorme. Ce fascicule de la luxueuse publication est revêtu d'une couverture illustrée en couleurs de grand effet : elle représente le buste d'une jeune femme à laquelle l'artiste qui l'a imaginée — M. A. Matignon — a donné le nom de *Rêveuse* : c'est aussi simple que beau et de goût parfait. — L'article, ou plutôt l'étude que j'ai sous les yeux, a pour signature : « Un Bourgeois de Paris ; » mais, à la lecture, on verra bientôt que ce « bourgeois » n'est autre que M. Roger-Milès. L'écrivain commence par une *Plaidoirie sentimentale* pour cette carte postale illustrée, vantée par les uns, décriée par les autres, et dont il fait *sa cliente*. « La carte postale, finit-il par dire, ne saurait nuire en aucune manière à la lettre. Elle tient lieu ou de la lettre insignifiante, ou de la lettre inférieure à son objet, — comme la parole l'est au sentiment, — ou de celle qu'on n'écrit pas. » — M. Roger-Milès passe aussitôt à ce qu'il appelle une *Brève Enquête psychologique*. « Qu'est-ce que la carte postale illustrée ? » se demande-t-il. — Et de répondre : « C'est l'infini kaléidoscope, où peuvent se refléter autant d'aspects qu'en présentent, qu'en présentèrent et qu'en présenteront la Nature et l'Humanité. » Il suffit de réfléchir un instant pour convenir de la justesse de cette définition. Toutefois, sur un sujet aussi *grave*, l'auteur n'a pas voulu nous servir sa seule opinion ; il a provoqué celle de personnages connus à divers titres, et il nous l'offre toute vive, parce que d'hier. C'est ainsi que vous verrez la manière de voir et d'apprécier de MM. Édouard Detaille, Jules Breton, Émile Bergerat, Alf.-Phil. Roll, Albert Maignan, Jeanniot, Xavier Leroux, Edmond Haraucourt, Jules Chéret, Lucien Fugère, Cappiello et André Maurel. On trouve dans cet ensemble de noms des peintres, des écrivains et jusqu'à un artiste dramatique et à un compositeur de musique ! Chacun a répondu selon son tempérament et la tournure de son esprit, tous d'une façon plutôt sympathique à la « reine du jour », puisque l'expression est courante ; d'aucuns, cependant, ont atténué leur approbation de petites critiques ou de réserves légèrement narquoises. De toutes ces opinions, celle de M. Edmond Haraucourt, « poète, romancier, conservateur du musée de Cluny » mérite d'être rapportée ici : « Infiniment précieuse pour l'éducation des hommes par le beau, la carte postale, déclare-t-il, vulgarise les merveilles de la Nature et de l'Art : ceux qui vivent loin de ces beautés gagnent l'envie d'aller les voir et ceux qui vivent à côté d'elles apprennent leur existence. » Voilà qui est court, net, vrai, mais incomplet : la carte postale embrasse tout : le beau et le laid, le bon et le mauvais ; elle fait un peu songer aux langues d'Ésope. — M. Roger-Milès esquisse ensuite l'histoire de la carte postale illustrée. De cette histoire, vous me permettrez de ne rien dire : cela allongerait trop ma tâche ; le mieux, si vous voulez connaître les lignes principales de cette histoire

est de vous reporter au *Figaro illustré*. — La partie la plus importante de la livraison est relative aux *Grands Centres de production*. M. Roger-Milès montre qu'en France, ces trois centres sont Nancy, Lyon et Cognac. Il est allé sur place interviewer les industriels hardis qui, ayant eu foi dans l'avenir de la carte postale illustrée, ont fait surgir du sol, progressivement, en un laps de temps très court, des usines de première importance, occupant une véritable population d'ouvriers à besognes variées et à qui le fléau des grèves est inconnu. Il paraît que c'est la ville de Nancy qui arrive bonne première, Lyon et Cognac ne venant qu'après. — Donc, je me bornerai aujourd'hui à vous parler des établissements de Nancy, en suivant l'ordre déterminé par M. Roger-Milès et qui me semble d'autant plus justifié que j'ai pu le contrôler dans une certaine mesure. MM. A. Bergeret et Cie tiennent le premier rang. Leur industrie occupe les nos 18, 20, 22, 24 et 26 de la rue Lionnois, à Nancy, et leur personnel, qui était de 30 ouvriers en 1899, se chiffre aujourd'hui par 150 ! Ceux de nos lecteurs qui désireraient être renseignés d'une manière complète sur cette maison n'ont qu'à demander la luxueuse brochure éditée par les soins de ses directeurs, laquelle se distribue gratuitement, je crois. Titre : *Une Visite aux établissements A. Bergeret et Cie* (album oblong illustré de 36 p.). Ils pourront aussi se procurer les catalogues qui sont eux-mêmes de petites merveilles. MM. Bergeret, outre leurs travaux pour d'innombrables clients particuliers, ont édité spécialement une série de 80 cartes postales sur la ville de Nancy, exécutées (phototypies) d'une manière parfaite. Leurs « pochettes » de cartes de fantaisie sont remarquables : citons seulement, entre autres : *Nos petits Écoliers* (série de 8 cartes) ; *Grimaces* (série de 5 cartes) ; *Porcelaines et faïences* (série de 10 cartes) ; *Les Dentelles* (série de 10 cartes) ; *La Châtelaine, sujets moyen âge* (série de 10 cartes) ; *La Sentinelle endormie* (série de 5 cartes) ; *Le Petit Ramoneur* (série de 5 cartes), etc. Il y a là de l'esprit, de la malice, du sentiment. — Passons à la maison Royer et Cie. Les cartes de fantaisie que j'ai sous les yeux sont un peu trop... fantaisistes, en vérité, pour être notées ici ; je le regrette, car le travail est irréprochable. Je préfère signaler aux amateurs l'importante collection que MM. Royer et Cie ont éditée sur *Paris :* il est impossible de trouver mieux nulle part. A l'heure actuelle, cette collection ne compte pas moins de 239 cartes — et elle se poursuit : panoramas partiels, monuments, vues spéciales de toute sorte, très bien choisies. Dans quelques mois cette maison publiera, à l'exemple de MM. Bergeret, une notice sur ses établissements qui occupent 250 ouvriers. — Je suis moins documenté personnellement sur la troisième grande maison nancéienne qui a pour raison sociale : Humblot et Simon (150 ouvriers) ; je n'en puis juger, indépendamment des détails que nous donne le *Figaro illustré*, que par ses catalogues qui sont fort jolis et qui méritent de figurer dans une collection. — Il semble donc que, cette fois, Paris est décapitalisé, décapité. « Tandis qu'à Paris, ainsi que l'a remarqué M. Édouard Detaille, certaines maisons trouvent de bon goût de ne travailler spécialement que pour les camelots, la province, ainsi qu'on vient de le voir, a accompli un magnifique effort de décentralisation. Il y a là une leçon de choses, une leçon d'économie politique dont l'industrie de la carte postale, assurée d'un long avenir, fera bien de profiter. » — Ainsi, Paris aurait du terrain à regagner. Je remarquerai cependant que Paris, quand il le veut, sait bien faire également. Pour ne citer qu'une seule production, entre plusieurs autres que j'ai eues entre les mains (*La Crèche franc-comtoise*, collection de 10 cartes exécutée par la maison parisienne Le Deley, d'après les dessins de

Luc Franceschi ; Teulet fils, éditeur à Besançon), on peut voir que Paris est capable de nous donner aussi de jolis sujets, et des sujets sortant en plein de la banalité. Qu'est-ce, d'ailleurs, que cette *Crèche franc-comtoise ?* Une sorte de « mystère », en patois local, où l'idée religieuse se mélange à des choses populairement comiques et dont les scènes, transportées, par une fiction extraordinaire, de Bethléem à Besançon et aux environs, ont charmé les Bisontins d'autrefois et amusent encore leurs arrière-petits-fils. — Le dernier chapitre du travail de M. Roger-Milès envisage *la Carte postale illustrée, objet de collection.* Ici, l'auteur m'a paru un peu bref. Il aurait pu examiner, avec quelques détails, les différents genres de collectionneurs ; ce sera peut-être pour plus tard : souhaitons-le. M. Roger-Milès fait observer — et en cela il est de l'avis du plus grand nombre, bien qu'avec une nuance de raillerie indiquant une conversion possible — « qu'une carte postale ne vaut rien si elle n'est point passée par la poste. » Et pourquoi cela ? demanderai-je aux amateurs de l'apposition du timbre de 5 ou de 10 centimes et à son « oblitération » administrative. Est-ce donc pour avoir en album ou en carton une pièce souvent maculée par des postiers indifférents ou irrités d'un travail fastidieux et qui s'offre avec un cachet la plupart du temps illisible comme nom de localité de départ et comme date ? Personnellement, qu'il me soit permis de confesser mon hérésie : je préfère la carte propre, immaculée, sans timbre ni cachet d'aucune sorte. Et je ne suis pas le seul de cet avis. Bien entendu, je fais exception pour les cartes sur lesquelles quelque personnage de marque aura écrit un mot et apposé sa signature ; cela rentre alors aussi bien dans la catégorie des autographes. Mais je m'enthousiasme peu en face d'une collection composée de pièces « ayant passé par la poste » et simplement enrichies des banalités que l'Administration autorise : « Bonjour, Bonsoir, Bonne santé, Souvenir, Compliments, » etc., et signées de Pierre, Paul, Jacques ou Jean. Que les fervents de la carte postale illustrée, timbrée et maculée me pardonnent de rester aussi pitoyablement en dehors du mouvement ! Et s'ils m'excommunient, je répliquerai à mon tour que le fait de constituer la majorité n'est pas une raison suffisante pour être indiscutablement dans le vrai. Et voilà, aux yeux de plusieurs, une hérésie deuxième dans laquelle je suis bien résolu à vivre et à mourir. »

ALMANACHS POUR 1905. — Il n'est pas gros l'*Almanach du Bon Français* et son poids est léger ; mais il est édité par la Société bibliographique (Paris, 5, rue Saint-Simon. 16e année, petit in-18 de 72 p., avec 6 grav. et une carte de la guerre russo-japonaise. — Prix : l'unité, 0 fr. 15 ; franco, 0 fr. 25 ; la douzaine, 1 fr. 60 ; franco, 2 fr. 50 ; le cent, 12 fr., franco, 13 fr. 50 ; le mille, 100 fr., le port en sus). Cette publication rappelle d'abord quelques-uns des principaux événements de l'année 1904. Citons au moins les articles intitulés : *Les Crucifix des tribunaux ; L'Avalanche du col de la Pare dans les Alpes dauphinoises* (avec une gravure) ; *La Catastrophe de Mamers* (1 grav.) ; *Profanation des églises* (1 grav.) ; *La Guerre russo-japonaise* (1 carte et 1 grav.) ; *Incendie d'une ville de Norvège* (1 grav.) ; *Dictons populaires sur le temps* (suite de la 2e série) ; *Le Désastre de Bozel* (1 grav.) ; *Punition d'un attentat contre le Crucifix* ; *Une Grève d'ouvriers agricoles.* Mais, à côté de ces articles principaux, il en est d'autres, plus nombreux, plus succincts, tous pleins d'intérêt et renfermant d'utiles leçons, sans compter les renseignements variés que certaines pages offrent aux lecteurs. Grandement répandu dans toutes les classes de la société et surtout parmi les classes ouvrières des villes et chez les travailleurs des campagnes, l'*Almanach du Bon Français* peut faire beaucoup de bien.

Signalons ensuite les deux almanachs (à 0 fr. 50) de la librairie Henri Gautier : l'*Almanach de l'ouvrier* (38e année, petit in-18 de 118 p., avec de nombr. grav.) et l'*Almanach des chaumières* (28e année, petit in-18 de 118 p., également illustré). Ces deux amis de la famille ont des sympathies fidèles et ils le méritent à tous les points de vue. — L'*Almanach français* nous arrive pour la première fois, bien qu'âgé de onze ans (Paris, Librairie nationale, in-18 de 149 p., nombr. illustrations; 0 fr. 50). Il nous suffira de dire que sa note est triple : catholique, monarchique, patriotique. — La maison Firmin-Didot continue toujours, avec un mérite égal, son bel *Almanach de la chasse illustrée* (gr. in-8, 1 fr.). Celui de 1905 est tout à fait à la hauteur de ceux qui l'ont précédé. — Comment s'étonner du fort tirage et du grand nombre de lecteurs de l'*Almanach du Pèlerin*? Combien sont-elles les publications du genre offrant tant de choses (texte et gravures) pour 0 fr. 50? (Paris, Maison de la Bonne Presse, gr. in-8 de 128 p. à 2 colonnes). La même librairie édite aussi *Mon Almanach* (11e année, in-12 de 96 p., avec grav., 0 fr. 15); — Un almanach de réel intérêt et qui se présente bien c'est l'*Almanach de la jeunesse* (Tours, Mame, gr. in-8 de 96 p., 0 fr. 50). Belles gravures, sujets parfaitement choisis. — Notons les six almanachs lancés chaque année par la Société de Saint-Vincent-de-Paul (Paris, 6, rue de Furstenberg, VIe) : *Le Coin du feu* (0 fr. 30); *le Jean-Bart, almanach des gens de mer* (0 fr. 25) : *le Soldat*; *l'Almanach de l'atelier*; *l'Almanach du laboureur et du vigneron* (0 fr. 20 chacun); le *Petit Almanach de l'écolier* (0 fr. 05). Ces almanachs illustrés s'adressent à un public varié qui leur fait invariablement bon accueil. — Gardons-nous d'oublier les deux almanachs de l'Œuvre d'Auteuil : *Almanach de la France illustrée* (29e année. Paris, 40, rue La Fontaine, in-8 de 100 p.; 0 fr. 50) et *Almanach de « l'Ami des enfants »*, ou *Almanach de la première communion et de la persévérance* (in-18 de 44 p., avec grav., 0 fr. 30). — Une mention également à l'excellent *Almanach du Sacré-Cœur* (7e année, Amat, in-4 de 88 p., illustré), lequel reproduit (p. 7) une lettre d'encouragement cordial du R. P. Monsabré. — Les nombreux almanachs de la Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer (Lille et Paris) n'ont sans doute pas encore tous fait leur apparition, car, par rapport aux années dernières, nous constatons des vides. Les manquants nous viendront vraisemblablement en leur temps et nous les annoncerons sans tarder. Aujourd'hui donc, nous enregistrons les suivants, toujours aussi intéressants, toujours aussi bien illustrés que leurs aînés; les quatre premiers se vendent 0 fr. 50 chacun : *Almanach catholique de France* (29e année; édition ordinaire, in-4 de 80 p., avec, entre autres images, un portrait hors texte, en couleurs, de S. S. Pie X); *Almanach des Missions* (in-4 de 64 p., une image hors texte or et couleurs et nombr. grav.); *Almanach illustré des familles* (in-4 de 80 p., nombr. grav. très soignées); *Almanach de la jeune fille chrétienne* (in-4 de 80 p., avec de jolies illustrations); — *Almanach des enfants de Marie* (in-8 de 80 p., illustré; 0 fr. 30); — *Almanach de saint Antoine de Padoue* (in-16 de 96 p., avec grav.; 0 fr. 25); — *Almanach pour tous* (in-16 de 96 p., avec grav.; 0 fr. 25); — *Almanach du nouveau siècle* (in-8 de 64 p., illustré; 0 fr. 25); — *Almanach de la propagation de la foi* (17e année; in-18 de 61 p., illustré; 0 fr. 20); — *Almanach populaire des enfants* (in-18 de 64 p., illustré; 0 fr. 15); — *Almanach populaire* (in-18 de 64 p., illustré; 0 fr. 10); — enfin *Almanach des écoles*, qui se vend, 59, rue Violet, à Paris (XVe), in-18 de 36 p., illustré; 0 fr. 05). — Enfin voici l'*Almanach de la Société des agriculteurs de France* (Paris, A. Colin, in-32 de 192 p.) que son prix très modique (0 fr. 25) met à la portée de toutes les bourses. Il serait à souhaiter que cette publi-

cation fût entre les mains de tous ceux qui vivent de la grande et de la petite culture.

— Nous allions envoyer à l'imprimerie les lignes qui précèdent relatives aux almanachs de l'année 1905 lorsque nous arrivent les publications de la maison Pierron et Hozé, de Nancy. Il y en a neuf. La plus importante, est toujours *le Grand Almanach populaire illustré* (gr. in-8 de 293 p., 1 fr. 50). Outre de grands articles, parmi lesquels nous remarquons ceux consacrés à la guerre russo-japonaise, au monument élevé récemment à Paris à l'illustre Pasteur, à la mort du président Krüger et au chemin de fer transsibérien, *le Grand Almanach populaire* renferme, entre autres nombreuses choses, 79 notices biographiques, avec petits portraits sur les célébrités ou notabilités contemporaines les plus diverses ; les rédacteurs de ces notices ont évité toute appréciation sur les personnages (voir notamment les lignes concernant Mgr Le Nordez et M. Waldeck-Rousseau). — Mentionnons ensuite : *Le Grand Almanach de la famille* (23e année, gr. in-8, 0 fr. 50) ; l'*Almanach du foyer* (19e année, petit in-4, 0 fr. 30) ; l'*Almanach de Jeanne d'Arc* (19e année, petit in-4, 0 fr. 30) ; l'*Almanach du travailleur* (19e année, petit in-4, 0 fr. 30) ; l'*Almanach du cultivateur et du vigneron* (19e année, petit in-4, 0 fr. 25) ; l'*Almanach des veillées d'hiver* (19e année, petit in-4, 0 fr. 25) ; l'*Almanach récréatif* (19e année, petit in-4, 0 fr. 25) et l'*Almanach Sans-Pareil* (petit in-4, 0 fr. 15). Des gravures un peu ordinaires quoique suffisantes sont répandues dans tous ces almanachs.

Paris. — En annonçant une nouvelle édition du *Traité de la physionomie humaine*, de M. Eugène Ledos, depuis assez longtemps déjà épuisé, nous ne croyons pas utile de revenir longuement sur cet ouvrage, dont la presse a été à peu près unanime à faire l'éloge. Nous nous contentons de renvoyer nos lecteurs à l'excellente appréciation qu'en a donnée ici même notre regretté collaborateur M. le Dr Ferrand (Cf. *Polybiblion*, t. LXXI, p. 57-59) ; l'auteur n'a apporté aucune modification essentielle à son texte primitif auquel il a fait simplement quelques additions. Mais la nouvelle édition, dont le soin a été confié à la librairie des Saints-Pères, à Paris, a sur la précédente, l'avantage considérable de présenter, en un tableau synoptique d'une consultation facile, les types simples et de permettre ainsi à l'observateur de mieux dégager dans un type composé ce qui appartient à chacun des types qui entrent dans sa composition. En outre, une table analytique assez détaillée sera un guide utile pour le lecteur. L'adoption même pour cette nouvelle édition du format petit in-8 carré (2 volumes de XI-IV-337 et XV-358 p.), au lieu du format gr. in-8 adopté pour l'ancienne édition, en rend le maniement plus facile. Enfin l'auteur et l'éditeur, malgré ces améliorations et en dépit de l'excellente exécution matérielle de l'ouvrage, ont voulu le rendre plus accessible au public, en en diminuant le prix. La nouvelle édition ne coûte que 10 francs au lieu de 15. Ajoutons que les volumes se présentent sous une élégante couverture entoilée, ornée du portrait de l'auteur ; on les trouve aussi sous une reliure en toile anglaise, au prix de 12 fr. 50.

— La *XIIIe Bibliographie annuelle des Annales de géographie*, relative à l'année 1903, a paru le 15 septembre dernier (Paris, Colin, 1904, in-8 de 320 p. — Prix : 5 fr.). C'est un instrument de travail aussi précieux, aussi sûr et aussi excellent que les précédents, auquel on se reportera toujours avec un grand profit. Que de renseignements, non seulement bibliographiques, mais géographiques, économiques et statistiques, accumulés dans ces pages, et groupés sous le milliier de numéros (exactement 937) que

compte le fascicule où sont systématiquement réunies et analysées les publications géographiques de l'année 1903. Sans doute, chacun des rédacteurs de ce dépouillement a droit à des éloges ; mais celui auquel doit surtout aller la reconnaissance des travailleurs est M. Louis Raveneau, sous la direction duquel paraît, très régulièrement à sa date, la *Bibliographie annuelle des Annales de géographie*. C'est lui qui assure l'unité du travail, la rédaction uniforme et si précise des titres, lui qui en coordonne avec un soin méticuleux tous les matériaux, qui les groupe, les fond les uns avec les autres, les résume pour le plus grand bénéfice de l'œuvre. Comment s'étonner, dans de telles conditions, des progrès constants de la publication? Comment ne pas trouver naturel que la collection des bibliographies annuelles des *Annales de géographie* constitue un répertoire documentaire de premier ordre, digne d'être comparé au célèbre *Literaturbericht* des *Petermanns Mitteilungen* ? Voilà ce que, en quelques années, M. Louis Raveneau a su faire de la *Bibliographie* des *Annales de géographie*, et ce qu'il était strictement juste de rappeler ici.

— La numismatique burgonde de la seconde moitié du VIe siècle offre plusieurs exemples de monnaies frappées généralement aux noms impériaux de Justin et de Justinien, une fois à celui de Gontran et ayant pour caractères distinctifs un buste trapézoïdal, des cheveux disposés en dents de peigne, la boucle du diadème détachée et reportée au commencement de la légende et au revers une victoire de face tenant d'une main une croix et de l'autre une boucle. M. Maurice Hauët possède dans sa collection une pièce de ce genre que M. M. Prou nous fait connaître comme *Une Monnaie de Childebert II* (Extrait de la *Revue numismatique*. Paris, C. Rollin et Feuardent, 1904, in-8 de 9 p. avec fig.).

— L'abbé Lebeuf, dans son *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, fait allusion à une papeterie qui aurait été construite avant 1376 à Saint-Cloud, près Paris. M. Henri Stein avait déjà retrouvé la trace de la persistance de cette papeterie en 1407 (*Annales de la Soc. hist. et arch. du Gâtinais*, 1894). De nouvelles découvertes lui permettent de préciser l'existence de *la Papeterie de Saint-Cloud (près de Paris) au* XIVe *siècle* (Extrait du *Bibliographe moderne*. Besançon, imp. Jacquin, 1904, in-8 de 8 p.). Il a retrouvé l'acte de prise à bail, par deux bourgeois de Paris, le 26 mai 1376, d'un moulin sis à Saint-Cloud pour y faire « dores en avant papier. » D'autres pièces, qui forment un petit dossier, nous parlent encore de ce moulin en 1398, en 1485, en 1492, en 1498. Une ingénieuse hypothèse de l'auteur propose de voir des produits de cette papeterie dans un papier employé dans le nord de la France et les Pays-Bas et portant au filigrane un *p* minuscule surmonté d'un fleuron en forme de croix.

— M. Albert Chamberland publie l'analyse détaillée d'un *Plan de restauration financière en 1596, attribué à Pierre Forget de Fresne*, ministre de Henri IV (Paris, Champion, 1904, in-8 de 19 p.). Cette pièce était destinée à l'assemblée des notables, qui allait s'ouvrir à Rouen. Après trente années de désordres civils et de guerres religieuses, la détresse financière est terrible. Le budget se solde par un déficit de 6 millions d'écus, les dépenses montant à 16 millions et les recettes à 10 ; et le gouvernement n'a plus guère de crédit. Pierre Forget fait donc preuve de la plus méritoire ingéniosité, en vue de rétablir l'équilibre. Comme tous les projets de réforme budgétaire, le sien tend à augmenter les recettes, à diminuer les dépenses ; le tout sans imposer aux contribuables de nouvelles charges. La partie originale du mémoire est celle où Forget, pour rétablir la sécurité, propose de

soustraire à la compétence du Conseil des finances plus du tiers des revenus publics, et d'en confier la gestion à un « Conseil du bon ordre » totalement indépendant, qui sera chargé de payer en rentes sur l'État, les gages des officiers et autres dettes. De la sorte, les obligations de justice n'auraient plus risqué d'être sacrifiées aux besoins variables de la politique.

— La période qui suivit l'assemblée des notables réunie à Rouen, compte parmi les plus critiques et les plus embrouillées de l'histoire financière de la France. M. Albert Chamberland veut, par une série de travaux, éclairer cette question. Il a donc étudié *le Conflit de 1597 entre Henri IV et le Parlement de Paris* (Paris, Champion, 1904, in-8 de 63 p.). Les Espagnols s'étant emparés d'Amiens, Paris est découvert, et la France en grand péril. Plus que jamais, le Roi manque d'argent. Pour en trouver, il recourt aux expédients habituels : aliénations du domaine, usage de la vénalité des charges par la multiplication des offices. Le Parlement de Paris se refuse à vérifier des mesures qu'il juge propres à augmenter encore le désordre des affaires. Il estime que l'équilibre financier sera parfait si l'on applique les réformes votées à l'assemblée de Rouen, si l'on confie à des parlementaires la gestion des deniers publics, si l'on fait rendre gorge aux trésoriers officiels, et si l'on accorde moins de faveurs aux créatures de Gabrielle d'Estrées. Dans ce conflit de deux et trois mois, les remontrances du Parlement atteignent une singulière audace, et les répliques de Henri IV sont plus que véhémentes. A la fin, le Roi l'emporte, mais seulement par une demi-victoire. M. Chamberland donne les textes inédits de dix-sept documents fort notables sur cette affaire. Quand il cite L'Estoile, il a le tort de se référer à l'édition Michaud, très vieillie, et non pas à l'édition dite « des bibliophiles » (1875-1881).

— Un hasard nous a conservé le carnet d'*Un Voyage du Pont-Saint-Esprit à Paris en 1658*, rédigé par un homme de culture moyenne, peut-être ecclésiastique, dont le naturel assez curieux a recueilli plus d'un détail intéressant. M. Léon-G. Pélissier qui publie ce morceau comme second fascicule de sa *Collection de textes inédits tirés des manuscrits de l'Ingumbertine* (Extrait de la *Revue des études historiques*, mai à août 1904. Paris, Alphonse Picard et fils, in-8 de 62 p.) fixe, dans une excellente Introduction, ce que l'on peut savoir de l'auteur et de la date de son voyage et fait ressortir ce que ce carnet de voyage renferme d'intéressant : détails précis sur les itinéraires et sur les modes de voyages ; renseignements sur les curiosités de Paris et de diverses localités ; indications sur les usages et mœurs ; notes sur les Académies de Paris, sans compter quelques anecdotes.

— *Une Élection épiscopale à Paris en 1798*, tel est le titre d'une étude donnée à la *Revue des questions historiques* d'octobre dernier par notre collaborateur M. le chanoine Pisani, et tirée à part (Paris, 5, rue Saint-Simon, in-8 de 48 p.). Cette étude se lit comme un vrai roman, un roman vécu, navrant. L'auteur fait le tableau de l'anarchie dans laquelle se débattait, à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, le malheureux diocèse de Paris, livré aux prêtres constitutionnels. Il nous montre les divisions, les querelles, les intrigues de la plupart de ces égarés qui, après de longues discussions, en arrivèrent à faire élire, vaille que vaille, pour leur premier pasteur, une personnalité bien effacée, Jean-Baptiste Royer, alors évêque de l'Ain et précédemment curé d'une petite localité des environs de Lure, en Franche-Comté. L'étrange épiscopat de ce singulier évêque de Paris ne fut qu'une suite de déboires, et lorsque le Concordat intervint, « ce fut avec un soupir

de soulagement qu'il déposa une mître qu'il avait trouvée bien pesante. Il fut recueilli par son ami Le Coz, qui, devenu archevêque de Besançon, le nomma chanoine de sa cathédrale. » (p. 47). C'est bien le cas de dire ironiquement : *Sic transit gloria mundi !* Ces pages d'histoire religieuse, curieuses quoique attristantes, sont écrites de telle façon que l'intérêt ne languit pas un seul instant.

— Signalons la 15e édition du *Petit Dictionnaire des synonymes français*, par M. E. Sommer (Paris, Hachette, 1904, in-32 cart., de IV-388 p. — Prix : 1 fr. 80). « A côté d'ouvrages qui se recommandent par la science et de hautes qualités de style, dit l'auteur dans sa Préface, nous apportons un petit livre bien modeste, dans lequel nous avons essayé de donner aux jeunes gens, sous une forme nette et facile, l'intelligence et le goût d'une étude qu'ils ne peuvent encore faire avec profit dans les ouvrages des grands maîtres... Chacun de nos articles est suivi d'exemples, et nous n'avons pas craint de multiplier les citations, toutes les fois que nous nous sommes trouvé en présence de ces expressions délicates dont une seule phrase ne fait pas assez clairement comprendre le juste sens. Ainsi, dans notre petit livre, chaque définition est éclaircie par les exemples qui l'accompagnent ; mais, quelque respectable que soit l'autorité de l'Académie, nous avons toujours préféré, quand nous l'avons pu, celle des écrivains qui ont fixé notre langue. » De format portatif, ce volume est de nature à rendre de très réels services. Il se complète d'une *Explication des principaux homonymes français* (p. 372-387).

— M. le comte de Mun a publié dernièrement dans le *Correspondant* un article intitulé : *La Première Étape* (Tiré à part. Paris, Poussielgue, 1904, in-8 de 24 p.). La première étape, pour la franc-maçonnerie, c'est la destruction de tout enseignement chrétien. Nous en avons pour garant ce qu'écrivait dans *l'Action* M. Charles Beauquier, député du Doubs : « Il doit être interdit de donner aux enfants une éducation religieuse » (n° du 13 mars 1904). L'illustre orateur flétrit éloquemment les sophismes haineux et la mauvaise foi des ennemis de l'Église et il cherche à secouer l'indifférence ou du moins l'apathie avec laquelle les populations se résignent aux ruines accumulées autour d'elles.

Bretagne. — M. l'abbé A. Millon publie une brochure intitulée : *Une Journée chez Botrel. Le Poète, son œuvre* (Rennes, Plihon et Hommay, 1904, in-8 de 64 p.). Étude fouillée avec soin et *con amore*. Il est une équivoque dont le chansonnier, désormais célèbre, est l'objet, et qu'il convient de dissiper. Botrel appartient à la Haute-Bretagne, au pays dinannais, comme Duguesclin, ce qui n'est pas pour lui déplaire ; mais, de même que l'illustre connétable fut avant tout Français, ainsi, chez Botrel, rien d'armoricain, ni de celte (dans le sens étroit du mot), que son costume tout de fantaisie et le nom de son cottage : *Ti Chansonniou*. La poésie celtique ou bardique (peu importe le mot) se nourrit de rêves et de brouillards. Rien de cela dans les chansons de Botrel, toutes de réalisme et de clarté. Ajoutons que son talent est essentiellement fait de bonne humeur, à l'encontre de celui de Taliésin, de Merlin et de leurs sombres disciples. Le répertoire du chansonnier dinannais, si vite devenu populaire, consolera la Haute-Bretagne de n'avoir pas son Barzaz-Breiz. Voilà ce que n'a pas dit M. l'abbé Millon qui, d'ailleurs, retrace de Botrel un portrait en pied d'autant plus sympathique qu'il est plus ressemblant. Chacun voudra lire ces pages excellentes. — Nota. Un lapsus bien insignifiant : le *Chien noir*, pour le *Chat noir* (p. 28).

— M. Maurice Barrès vient de rééditer pour la cinquième fois sa charmante petite plaquette intitulée : *Huit Jours chez M. Renan*. Cette édition (Paris, Sansot, 1904, in-32 de 87 p. — Prix : 1 fr.) est augmentée d'une boutade nouvelle inspirée par la farce indécente de Tréguier : *Renan au purgatoire*, où l'on voit le célèbre apostat se plaindre à Chincholle de ceux qui l'ont statufié *officiellement*. « O mes maladroits amis ! » s'écrie-t-il, avec amertume.— *Le Regard de M. Renan*, d'après Charles Laurent, termine cette brochure humoristique.

— Outre un certain nombre de notices nécrologiques très utiles pour l'histoire et la biographie bretonnes, on trouvera, avec quelques morceaux de poésies et quelques discours, dans le 4e volume de la 8e série des *Annales de la Société académique de Nantes et du départementde la Loire-Inférieure* (Nantes, imp. Biroché et Dautais, 1904, in-8 de 247-LXXX) les travaux suivants : *Communication sur l'itinéraire de Bretagne en 1836, de Dubuisson-Aubenais, publié par M. Paul de Berthou*, par M. le Dr Guillou (p. 28-31) ; — *Aperçu sur l'enseignement colonial*, par M. Delteil (p. 47-57) ; — *De l'Infériorité littéraire du genre dramatique*, par M. A. Mailcailloz (p. 66-92) ; — *Journal de marche du cinquième bataillon de chasseurs à pied* (suite et fin), et *Épilogue* de ce journal par M. Dominique Caillé (p. 110-177) ; — *Le Fluorure de sodium, agent de conservation du beurre*, par M. A. Andouard (p. 178-185) ; — *Situation du vignoble dans la Loire-Inférieure*, par le même (p. 186-197) ; — *Les Exigences de la vigne dans la Loire-Inférieure*, par M. A. Andouard (p. 198-212) ; — *Le Peintre Charles Le Roux*, par M. G. Ferronnière (p. 213-243).

Dauphiné. — L'*Annuaire* (n° 29) de la *Société des touristes du Dauphiné*, qui vient de paraître (Grenoble, imp. Allier, 1904, in-8 de 308 p. avec 10 grav. et une carte) est l'un des plus beaux et des mieux remplis que cette société ait publiés jusqu'ici. Il débute par une *Revue alpine*, signée des initiales J. C., qui note les ascensions faites, au-dessus de 2,200 mètres, pendant l'année 1903, aux massifs du Vercors, du Dévoluy, d'Allevard, de Belledonne, de Taillefer, des Rousses, des Aiguilles d'Arves et du Goléon, du Pelvoux, de Chaillol, de Rochebrune, du Viso, d'Escreins et du Grand Rubren (p. 40-60). Nous signalerons ensuite les travaux ci-après : *Les Massifs de la Vannoise*, par M. Maurice Paillon (p. 60-126 avec une carte) ; — *Passage de quelques cols peu connus du Valjouffrey et du Haut-Valgaudemar*, par M. J. Offner (p. 127-143, avec 2 planches hors texte) ; — *Les Skis en Dauphiné*, signé de la simple initiale D. (p. 144-164, avec une planche ; — *Observations glaciaires dans le massif du Pelvoux*, recueillies en août 1903 par MM. Flusin, Jacob et Offner (p. 165-214, avec 3 planches hors texte et 3 petits plans dans le texte) ; — *Comment naît et meurt une montagne*, par M. Ernest Chabrand (p. 215-225) ; — *Albert Molines, une vie d'alpiniste*, notice nécrologique, par M. Henri Ferrand (p. 227-243). Le volume se termine par une *Bibliographie alpine* concernant de récentes publications françaises, austro-allemandes, suisses et italiennes (p. 245-301).

— Parmi les articles dont la réunion a formé le n° de juillet 1904 du *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie*, il convient de mentionner particulièrement : *La Généalogie de l'homme et le Singe de la swastika*, par M. A. Bordier (p. 108-116, avec figures) ; — *La Baguette divinatoire et les sourciers, les phénomènes de la baguette, le bletonisme, les faits et les théories*, par M. Ernest Chabrand (p. 120-150) ; — *Opium et fumeurs d'opium*, par M. Claude Verne (p. 151-159, avec une vignette).

Franche-Comté. — M. Émile Longin a trouvé à Bibliothèque nationale (fonds français, n° 5142) un manuscrit qui a fait l'objet d'un travail qu'il

publie sous le titre : *Simon de Villerslafaye et sa Réponse au livre de Jean Boyvin sur le Siège de Dole* (Dole, Chaligne, 1904, in-8 de 58 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*). « L'intérêt, dit-il (p. 9) n'en est pas très considérable ; on y trouve néanmoins quelques détails qui ne se rencontrent pas ailleurs, et il emprunte une certaine importance au rôle que son auteur a joué dans une négociation secrète antérieure de six ou sept mois à l'investissement de Dole. » Après avoir reproduit d'assez nombreux extraits de ce manuscrit, très amplement annotés, M. Longin fait observer que ces extraits « ne sont pas l'unique contribution que l'ouvrage du sieur de Chevigny (Simon de Villerslafaye) apporte à l'exposé des relations de la Franche-Comté avec la France dans la première moitié du dix-septième siècle; il nous fait connaître aussi l'animosité qui existait à cette époque entre Franc-Comtois et Français. » (p. 41.) Et il conclut ainsi : « Si quelque froideur subsiste encore entre les populations que la Saône sépare, elle tient à des causes qui n'entament nullement le patriotisme des habitants de l'antique Séquanie; les caractères peuvent différer, les aspirations sont les mêmes. » Comme preuve, l'auteur rappelle la conduite des Franc-Comtois ayant pris part à la défense de Belfort, en se référant au livre de M. A. Hild paru en 1871, c'est-à-dire après la conclusion de la paix avec l'Allemagne : *Belfort et les Bataillons mobiles de la Haute-Saône*. En somme, la nouvelle brochure de M. Longin est une curieuse contribution à l'histoire des guerres du XVIIe siècle entre la France et la Franche-Comté alors espagnole.

— De gros volumes ont souvent été consacrés à retracer les faits et gestes de braves gens qui eussent tout au plus mérité une simple notice. Par contre, de trop courtes pages semblent avoir été marchandées à certains hommes de bien, grands par leurs œuvres et leur caractère, mais restés jusqu'à la fin obstinément modestes, quoique très énergiques et pleins d'idées utiles. Croirait-on, par exemple, que, dans les deux diocèses de Saint-Claude et de Besançon, nul n'ait pensé encore à écrire une vie détaillée de l'abbé Bardenet ? — Bardenet, nous demanderez-vous ? Que fut-il ? — Un esprit avisé, entreprenant, nous pourrions dire même un prêtre de génie, sans compter que ce fut aussi un homme « à poigne. » Aux jours sombres que nous traversons, nous conseillons vivement à tous, prêtres et laïcs, la lecture de la *Notice biographique de M. l'abbé Bardenet, curé de Mesnay pendant la Révolution* (Arbois, imp. Chapeau, 1904, in-8 de 27 p. — Prix, au profit d'une bonne œuvre : 0 fr. 50). La présente brochure est la réédition, « sans variantes importantes, » d'une précédente, devenue rarissime, imprimée à Paris en 1844 et dont la publication vraiment opportune, est due à « l'un des successeurs de M. Bardenet, » c'est-à-dire au curé actuel de Mesnay, près Arbois (Jura). Dans *l'Avertissement* qui précède la *Notice*, l'honorable ecclésiastique s'exprime ainsi : « Si une cruelle épreuve était réservée au clergé [de notre temps], les prêtres trouveront dans cette biographie l'exemple du zèle apostolique qu'ils auront à imiter, et aussi d'ingénieuses industries auxquelles ils pourront recourir pour remplir leur saint ministère, fût-ce au péril de leur vie. »

LIMOUSIN. — Un gracieux cadeau d'étrennes à offrir à une personne pieuse c'est assurément le *Missel de Notre-Dame des Victoires* (Limoges, Barbou, petit in-8 carré de 512 p., mesurant, broché, 15 cent. 1/2 sur 11 1/2). Chaque demi-feuille d'impression, soit 8 pages, est encadrée de fines viguettes tirées alternativement en deux nuances distinctes. Ces vignettes, bien entendu, se répètent jusqu'à la fin du volume, qui est précédé d'une

intéressante et très édifiante notice historique sur Notre-Dame des Victoires. On y verra, notamment, qu'« en 1836, la paroisse de Notre-Dame des Victoires, à Paris, était presque inconnue, même d'un grand nombre de ses habitants, » et qu'aujourd'hui ce sanctuaire est devenu l'un des plus célèbres, « un des pèlerinages les plus fréquentés du monde catholique. » Les possesseurs de ce beau missel, fort bien composé et admirablement imprimé, apprendront, en lisant cette trop courte notice, comment ce consolant résultat a été obtenu.

NORMANDIE. — Dans le tome Ier de la VIe série du *Recueil des travaux de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure* pour l'année 1903 (Évreux, imp. Hérissey, 1903, in-8 de CXXI-205 p., avec 4 pl.), nous remarquons, entre autres, les études ou notices ci-après : *Note relative au puceron lanigère ou blanc du pommier*, par M. Lecointe (p. VII-XVII); — *Rapport sur le congrès international des « Jardins ouvriers » de 1905*, par M. Charles Fortier (p. LVII-CXIX); — *Le Bailli de Chambray*, par M. l'abbé Guéry (p. 5-83); — *Les Confréries de charité en Normandie*, par M. S. Cauët (p. 96-131, avec 3 planches); — *Rapport sur la « Monographie de la cathédrale d'Amiens* (de M. G. Durand), par M. Georges Besnier (p. 132-145); — *Notice sur M. Léon Labbé*, membre de la société (p. 146-154, avec un portrait).

PICARDIE. — Nous recevons la première partie du tome V de la 4e série des *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville* correspondant au tome XXIe de la collection (Abbeville, imp. Paillart, 1904, in-8 de 260 p.). Cette brochure ne comprend que deux travaux. Le premier est une monographie d'*Épagne*, par M. F. Mallet, qui occupe 189 pages. En neuf chapitres, l'auteur nous parle des origines, des coutumes locales, de la population, de la topographie de cette petite commune (274 habitants en 1896), de l'organisation administrative, judiciaire et religieuse, de l'instruction publique, des seigneuries, des seigneurs et du château; il résume aussi l'histoire de l'abbaye des religieuses bernardines de l'ordre de Citeaux, ayant existé à Épagne, puis il consacre un chapitre à l'église, aux curés, à la fabrique, au presbytère et aux cimetières; enfin, avant de terminer par l'exposé de quelques faits locaux, il relate les difficultés et les procès entre les seigneurs, les religieuses et les habitants. Cette monographie eût gagné à être illustrée de quelques planches et surtout d'être pourvue d'une table onomastique. — L'autre travail, dû à M. le comte de Brandt de Galametz, est relatif aux *Commissaires du Bureau des pauvres d'Abbeville de 1580 à 1725* (p. 191-260). Cette nomenclature, dressée par année, fait suite à la *Taxe des pauvres à Abbeville* parue dans le tome XV des *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville.*

POITOU. — L'opuscule de M. E. Ernault, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, intitulé : *Sur le langage poétique* (Poitiers, impr. A. Masson, 1904, in-8 de 21 p. Extrait du *Bulletin des conférences et des cours de la Faculté des lettres de Poitiers*, janvier et mars 1904), renferme de curieuses remarques et d'utiles indications sur la versification française, et aussi, en manière de comparaison, sur la poésie homérique. — Le même érudit a renouvelé, pour ainsi dire, les prouesses des humanistes d'autrefois par une traduction en vers grecs de *la Jeune Captive* d'André Chénier (Extrait du même *Bulletin*, juillet 1902, in-8 de 5 p.).

BELGIQUE. — Dom Ursmer Berlière, bénédictin de Maredsous, vient de publier quelques *Documents vaticans. Notes sur les abbés de Vlierbeck aux* XIV *et* XVe *siècles* (Rekeren-Donk, in-8 de 20 p. Extrait des *Bijdragen tot de Geschiedenis bijsonderlijk van het alende Hertogdem Brabant*). Quelques bulles

d'Urbain V, de Clément VII, de Nicolas V, de Calixte III permettent de faire plusieurs corrections importantes aux listes publiées des abbés de ce monastère de prémontrés, situé près de Louvain. — Le même auteur publie dans la *Revue bénédictine* (Maredsous, juillet, 1904, p. 265-284) une savante étude sur *les Évêques auxiliaires de Cambrai*. On lira avec profit, dans le même recueil, de Dom Germain Morin : *Un Travail inédit de saint Césaire, les Capitula Sanctorum Patrum sur la grâce et le libre arbitre* (p. 225-239) et de Dom John Chapman : *L'Auteur du Canon muratorien*.

— Le R. P. Nimal critique l'opinion naguère émise par M. de Prelle de la Nieppe sur les origines de l'église abbatiale de Villers, qu'il fait contemporaine de saint Bernard. L'auteur n'a aucune peine à montrer que cette opinion est dénuée de fondement : le chef-d'œuvre de l'architecture cistercienne ne peut remonter au-delà du XIIIe siècle (*L'Église de Villers. Étude historique et archéologique avec, en appendice, un manuscrit du* XVIIIe *siècle décrivant les sépultures reproduit, par la photographie* (Bruxelles, Schepens, 1904, in-8 de 72 p.).

— MM. E. Fournier et Magnin ont publié dans le *Bulletin de la Société belge de géologie, de paléontologie et d'hydrologie* un sérieux travail intitulé : *Essai sur la circulation des eaux souterraines dans les massifs calcaires du Jura* (Tirage à part. Bruxelles, imp. Hayez, 1904, in-8 de 15 p.) et duquel il faut conclure notamment : 1° que chaque résurgence doit être étudiée d'une façon suivie et spéciale, et, si l'on veut avoir quelques garanties sérieuses, que la résurgence et son bassin d'alimentation doivent rester l'objet d'une constante surveillance topographique, médicale, chimique et bactériologique ; 2° que la fluorescéine est jusqu'ici la seule substance que l'on puisse utiliser pratiquement pour établir à grande distance l'origine des résurgences. Les auteurs ajoutent que, « malgré les variations individuelles du régime vauclusien, il n'en est pas moins vrai qu'il ressort des études hydrologiques faites pendant ces dernières années un grand nombre de conclusions qui peuvent trouver leur application dans l'étude de tous les réseaux où les conditions sont les mêmes, mais qu'il ne faudrait pas vouloir étendre sans distinction à tous les réseaux vauclusiens. »

Italie. — Ce ne sont que « les miettes du festin, les épaves, les déchets », que notre cher collaborateur M. Léon-G. Pélissier prétend avoir recueillis dans l'article des *Cronache della civiltà elleno-latina* (tirage à part, Roma, Forzani, 1904, in-16 de 51 p.) où il nous donne *Encore quelques documents autour d'Alfieri*. Ces fragments sont loin de n'offrir aucun intérêt ; il y a d'abord quelques rectifications aux *Manoscritti italiani delle biblioteche di Francia* de M. Mazzatinli, puis des lettres ou des vers adressés de divers côtés au célèbre poète, et qui se rapportent à lui. On ne lira pas sans curiosité les sommaires des chants de la *Divine Comédie* dressés par Alfieri, sommaires demeurés incomplets. Sur un point nous compléterons les informations de M. Pélissier. Il cite une lettre de l'abbé Gioacchino Martinelli demandant à Victor Alfieri de protester contre l'attribution qui lui avait été faite dans l'*Antologia romana* d'un sonnet : *Cadrà Parigi*, dont l'abbé était l'auteur réel : « Nous ignorons, dit M. Pélissier, quelle suite il crut devoir donner à cette réclamation et comment se termina ce petit conflit de paternité. » L'*Antolagia romana* qui, dans son n° XXXIX de 1794, avait publié le sonnet, publia aussi, dans son n° XLVIII de la même année, sous la rubrique : *Storia letteraria* (p. 389), la réponse d'Alfieri, dans laquelle il assure avoir protesté verbalement déjà « che il sonnetto non era mio, ma che però non l'avrei disdegnato per tale, si a cagione del pensare che si confà interamente ecol mio in questo soggetto come anzi per la dicitura. »

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *De Protoevangelii habitudine ad Immaculatam Deiparae Conceptionem* analysis theologica a G. Arendt, S. J. (in-8, Romae, typ. artificum A S. Joseph). — *La Science du Pater, pour faire suite à la « Science de la prière, »* par le P. Ludovic de Besse (in-8, Rome, Desclée et Lefebvre; Paris, Vic et Amat). — *Les Heures de garde de la Passion*, par le P. Galwey ; publié par le A. Rosette (3 vol. in-18, Retaux). — *Le Dernier Avènement de l'Homme-Dieu*, par l'abbé C. Charre (in-18, Téqui). — *Le Christ de la Légende dorée*, par l'abbé J.-C. Broussolle (in-4, Maison de la Bonne Presse). — *Cours d'apologétique chrétienne, ou Exposition raisonnée des fondements de la foi*, par le P. W. Devivier (in-8, Casterman). — *Der Index der verbotenen Bücher*, von J. Hilgers (gr. in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Geschichte der Ehescheidung im kanonischen Recht*, von I. Fahrner. I. Teil (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Un An de justice (1903-1904)*, par H. Varennes (in-18, Garnier). — *Étude sur la sélection chez l'homme*, par le Dr P. Jacoby (in-8, Alcan). — *Les Conflits de la science et les Idées modernes*, par le Dr X*** (in-16, Perrin). — *Les Crises d'une âme*, par A. Martin (in-18, Perrin). — *La Physiologie morale*, par G. Chatterton Hill (in-18, Stock). — *Corporations et syndicats*, par G. Fagniez (in-12, Lecoffre). — *Histoire du mouvement social en France (1852-1902)*, par G. Weill (in-8, Alcan). — *Zootechnie. Mouton, chèvre, porc*, par P. Diffloth (in-18, Baillière et fils). — *Les Influences ancestrales*, par F. Le Dantec (in-18, Flammarion). — *Cours supérieur d'éducation physique*, par G. Demeny, le Dr J. Philippe et P. Racine (in-8, Alcan). — *Précis des accidents du travail. Médecine légale. Jurisprudence*, par G. Ollive, H. Le Meignen et le Dr E. Aubineau (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Accessoire des chaudières*, par G. Franche (gr. in-8, Paulin). — *La Mécanique pratique, guide du mécanicien*, par E. Dejonc. 4e édit. refondue par C. Codron. — *L'Année technique (1903-1904)*, par A. da Cunha (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *La Statique chimique basée sur les deux principes fondamentaux de la thermodynamique*, par E. Ariès (in-8, Hermann). — *Le Sucre dans l'alimentation des animaux*, par E. Curot (in-18 cartonné, Laveur). — *Economie forestière*, par G. Huffel. T. Ier (gr. in-8, Laveur). — *Leçons sur la topométrie et la cubature de terrasses*, par M. d'Ocagne (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Théorie des groupes finis. Éléments de la théorie des groupes abstraits*, par J.-A. de Séguier (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Les Marines française et allemande*, par E. Lockroy in-18, Charles-Lavauzelle). -- *Deutsche Marine- und Kolonialgeschichte im Rahmen einer Geschichte der Seefahrt und des Seekrieges*, von F. Hünemörder (in-18 cart., Kiel, Cordes). — *L'Organisation militaire du Japon. Armée et marine*, par L. Petillot (gr. in-8, Challamel). — *L'Électricité dans la marine. Cours d'électricité pratique professé à l'école de maistrance*, par M. Bahon (gr. in-8, Challamel). — *Le Poinct de France et les Centres dentelliers au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècles*, par Mme L. de Laprade (gr. in-8, Laveur). — *Studi di leggende popolari in Sicilia e Nuova Raccolta di leggende siciliane*, di G. Pitrè (in-18, Torino, Rinck). — *Poèmes de France et de Bourbon*, par M. Olivaint (in-18, Lemerre). — *Coups d'ailes et coups de fouet*, par J. Valfère (in-18, Retaux). — *A travers la haine, poèmes dramatiques*, par É. Langlade (in-18, F.-R. de Rudeval). — *L'Ombre de la maison*, par I. Strannik (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Attache*, par F. Gillette (in-18, Plon-Nourrit). — *Une Idylle en Forêt-Noire*, par le comte A. de Saint-Aulaire (in-16, Perrin). — *La Faute de Monsieur Chantel*, par L. Trotignon (in-18, Perrin). — *Au temps de Pétrarque, Avignon, 1348*, par M. Douël (in-18, Fontemoing). — *Un Homme libre*, par M. Barrès (in-18, Fontemoing). — *Le Village endormi*, par G. Riat (in-18, Fontemoing). — *L'Utile Amie*, par G. Hue (in-18, Fontemoing). — *Le Roi du blé*, par D. d'Arthès (in-12, H. Gautier). — *Terrible Énigme*, par J. de Coulomb (in-12, H. Gautier). — *Vieilles Filles*,

par C. Mancey (in-18, Lethielleux). — *Vers la lumière*, par G. d'Aveline (in-18, Amat). — *Un Dévouement sublime sous la Terreur*, par H. de Golesco (in-18, Namur, J. Godenne). — *Les « Métamorphoses » d'Ovide et leurs modèles grecs*, par G. Lafaye (gr. in-8, Alcan). — *Pétrone en France*, par A. Collignon (in-18, Fontemoing). — *Chateaubriand, études littéraires*, par V. Giraud (in-16, Hachette).— *La Philosophie de Victor Hugo*, par H. Pellier (in-18, F.-R. de Rudeval).— *En Alsace-Lorraine*, par E. Hinzelin (in-18, Plon-Nourrit).— *L'Ile et l'empire de Grande-Bretagne. Angleterre, Égypte, Inde*, par R. d'Humières (in-18, « Mercure de France»).— *Sur les grandes routes de Russie*, par P. Labbé (in-18, cart., Doin). — *Roubles et Roublards, voyage aux pays russes*, par P. Giffard (in-8, Stock). — *Souvenirs de Tunisie et d'Algérie*, par G. Saint-Paul (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Il Druidismo nell' antica Gallia*, da G. V. Callegari (in-8, Padova, Drucker). — *Les Origines de l'Église. Saint Jean et la Fin de l'âge apostolique*, par l'abbé C. Fouard (gr. in-8, Lecoffre). — *Éphémérides de la Papauté*, par J. Vrai (in-18, Fischbacher). — *Die ersten Wanderprediger Frankreichs, Studien zur Geschichte des Mönchtums*, von J. von Walter. Teil I. *Robert von Arbrissel* (in-8, Leipzig, Dieterich). — *Quellen und Forschungen zur Geschichte Savonarolas*. III. *Bartolomeo Cerretani*, von Dr. J. Schnitzer (in-8, München, Lentner). — « *Les Saints* ». *Saint Paulin, évêque de Nole* (*355-431*), par A. Baudrillart (in-18, Lecoffre).— *Vie du vénérable Justin de Jacobis, de la congrégation de la Mission, premier vicaire apostolique*, par M. Demimuid (gr. in-8, Téqui). — *La Vie de Monseigneur Borderies, évêque de Versailles*, par Mgr Dupanloup (in-18, Téqui). — *Trente ans de ministère à Paris. Notes et souvenirs, 1870-1900*, par l'abbé H. Avoine (gr. in-8, Amat).— *La Société française pendant le Consulat*, par G. Stenger. 3e série. *Bonaparte, sa famille, le monde et les salons* (petit in-8, Perrin). — *Les Négociations de Treilhard à Rastadt. La Cession de la rive gauche du Rhin*, par R. de Petiteville (in-18, Croville-Morant). — *Un Chouan. Le Général du Boisguy* (*1793-1800*), par le vicomte du Breil de Pontbriand (in-8, Champion). — *Statues et statuettes de la Vendée militaire*, par H. Bourgeois. 2e série (petit in-16, Luçon, Bideaux). — *La Compagnie française des Indes* (*1604-1875*), par H. Weber (in-8, Rousseau). — *Le Sahara. Le Soudan et les Chemins de fer transsahariens*, par P. Leroy-Beaulieu (gr. in-8, Guillaumin). — *Les Chemins de fer coloniaux en Afrique*, par E. de Renty (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Notre-Dame de Gray, étude sur la vie religieuse à Gray depuis 1620*, par l'abbé Villerey, publiée par le chanoine Louvot (in-18, Paris, Amat ; Gray, Roux ; Besançon, Marion).— *Bruxelles-inconnu, études vécues*, par G. Freddy. T. I (in-18, Wavre, Libr. contemporaine). — *La Suisse intime*, par H. Gutjahr (in-18, Daragon). — *Russie et Japon. Les Finances des belligérants*, par K. Helfferich ; trad. de l'allemand (in-18, Guillaumin). — *L'Expédition de Chine de 1857-58, histoire diplomatique, notes et documents*, par H. Cordier (in-8, Alcan). — *Les Civilisations africaines. Histoire de l'Éthiopie* (*Nubie et Abyssinie*) *depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, par L.-J. Morié (2 vol. in-18, Challamel). — *Bertran de Born, étude psychologique*, par É. Magne (in-16, Lechevalier). — *Les Malheurs d'une grande dame sous Louis XV*, par C. de Coynart (in-16, Hachette). — *Le Château de la Chevrette et Madame d'Épinay*, par A. Rey (petit in-8, Plon-Nourrit). — *Amour de philosophe. Bernardin de Saint-Pierre et Félicité Didot*, par J. Ruinat de Gournier (in-16, Hachette). — *Une Ame en prison*, par L. Arnoud (in-8, Oudin).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *La Montagne à travers les âges,* par John Grand-Carteret. Grenoble, Dumas ; Moutiers, Ducloz, 1903-1904, 2 vol. in-4 de xv-560 et 494 p., avec 657 illustrations d'après les documents anciens et modernes. Broché, 50 fr. — 2. *Récréations et passe-temps,* par Henry-René d'Allemagne. Paris, Hachette, 1905, gr. in-4 de 380 p., avec 249 illustr. dans le texte, 132 grav. dont 30 planches coloriées à l'aquarelle. Broché, 35 fr. ; cartonné couverture coloriée à la main, 40 fr. — 3. *La Bretagne,* par Gustave Geffroy. Paris, Hachette, s. d. (1904), gr. in-4, de xvi-438 p., illustré de 350 grav. d'après les photographies de Paul Gruyer. Broché, 30 fr., relié, 40 fr. — 4. *L'Italie illustrée,* par P. Jousset. Paris, Larousse, s. d. (1905), gr. in-4 de 371 p., avec 14 cartes et plans en couleurs, 9 cartes en noir, 12 planches hors texte et 784 reproductions photographiques. Broché, 22 fr. ; relié demi-chagrin, fers spéciaux, 28 fr. — 5. *L'Exposition des Primitifs français,* par Georges Lafenestre. Paris, « Gazette des beaux-arts », 1904, in-8 de 117 p., avec de nombreuses gravures dans le texte et hors texte, 20 fr. — 6. *La Grande Route du Tchad,* par le commandant Lenfant. Paris, Hachette, s. d. (1904), in-8 de xv-288 p., illustré de 115 grav. et d'une carte tirée hors texte. Broché, 12 fr. ; relié, 17 fr. — 7. *Seconde Mission Hourst. Dans les rapides du Fleuve Bleu. Voyage de la première canonnière française sur le haut Yang-tse-kiang,* par le lieut^t de vaisseau Hourst. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de iii-369 p., avec 50 grav. Broché 10 fr. ; relié, 13 fr. — 8. *Au Pôle antartique,* par le Dr Otto Nordenskjöld ; trad. par Charles Rabot. Paris, Flammarion, s. d. (1904), in-8 de ix-403 p., avec 105 illustrations et cartes. Broché, 10 fr. ; reliure d'amateur, 15 fr. — 9. *Les Villes d'art célèbres. Versailles. Le Château. Les Jardins. Les Trianons. Le Musée. La Ville,* par André Pératé. Paris, Laurens, 1904, in-4 de 204 p., avec 149 grav. Broché, 4 fr. relié, 5 fr. — 10. *Les Animaux domestiques, leurs mœurs, leur intelligence, leur utilisation et les bénéfices qu'ils produisent,* publiés sous la direction de G. de Woogt. Paris, Flammarion, s. d. (1904), gr. in-8 de viii-372-iii p., avec 730 illustr. et 13 planches en couleurs. Broché, 12 fr. ; relié, plaque spéciale, tr. dorées, 15 fr. ; rel. d'amateur, tête dorée, 18 fr. — 11. *Maître du Monde. — Un Drame en Livonie,* par Jules Verne. Illustr. de George Roux et L. Benett. Paris, Hetzel, s. d. (1905), gr. in-8 de 215-252 p. Broché, 9 fr. ; cartonné toile, fers spéciaux, 12 fr. — 12. *Gaëtan Faradel, explorateur malgré lui,* par Paul de Sémant. Paris, Flammarion, s. d. (1904), gr. in-4 de 279 p., illustré par l'auteur. Broché, 8 fr. ; relié plaque spéciale or et couleurs, tr. dorées, 12 fr. ; relié demi-chagrin, tr. dorées, 15 fr. — 13. *L'Atmosphère et les grands phénomènes de la nature,* par Camille Flammarion. Paris, Hachette, 1905, gr. in-4 de 370 p., avec 157 figures insérées dans le texte et une pl. en couleur. Broché, 8 fr. ; relié, tr. dorées, 12 fr. — *Le Christ de la Légende dorée,* par l'abbé J.-C. Broussolle. Paris, Maison de la Bonne-Presse, s. d. (1904), gr. in-8 de 483 p., illustré d'un commentaire artistique et de 407 grav. Broché, 5 fr. — 15. *Les Emblèmes et les drapeaux de la France. Le Coq gaulois,* par Arthur Maury. Paris, 6, boulevard Montmartre, s. d. (1904), gr. in-8 de 355 p., avec 350 grav. et 27 planches hors texte dont 11 en couleurs. Broché, 5 fr. — 16. *Voyages de Gulliver,* par Swift. Paris, Laurens, s. d., (1905, in-4 de iii-128 p., illustr. en noir et en couleur par A. Robida. Broché, 6 fr. ; relié, 9 fr. — 17. *Le Serment de l'explorateur,* par L.-G. Binger. Paris, Flammarion, s. d. (1904), gr. in-8 de 283 p., avec dessins de Louis Tinayre, reproductions de photographies et carte de la région traversée. Broché, 4 fr. 50 ; relié toile, plaques or, tranches dorées, 6 fr. 50. — 18. *La Bague de Gaston Phœbus,* par J. de Coulomb. Paris, Hetzel, s. d. (1905), in-8 de 252 p., illustr. de George Roux. Broché, 4 fr. 50 ; cartonné, 6 fr. — 19. *Le Sang des Mordrey,* par Mme Chéron de la Bruyère. Paris, Hachette, 1905, gr. in-8 de 274 p., avec 49 gr. par Ed. Zier. Broché, 4 fr., relié, 6 fr.

— 20. *La Grande Amie*, par Pierre l'Ermite. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d. (1905), in-18 de 538 p., avec grav., 2 fr. 50. — 21. *Les Cousins Korpanof*, par Ernest Fornel. Paris, Hetzel, s. d. (1905), gr. in-16 cart. de 128 p., illustr. de Léon Jouenne. Broché, 1 fr. 60; cartonné toile, 2 fr. 25.

II. — Périodiques illustrés et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Journal des voyages et des voyageurs. Année 1904.* Paris, Hachette, gr. in-4 de 636-xv-430 p., avec de nombr. illustrations. Broché, 25 fr. — 2. *Journal de la jeunesse. Nouveau Recueil hebdomadaire illustré. Année 1904.* Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Brochés, 20 fr.; reliés 26 fr. — 3. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis.* 40e année. Nouv. série. Tomes XIX et XX. Paris, Hetzel, 1904, 2 vol. gr. in-8 de chacun 380 p., avec 250 gr. av. Brochés, Paris, 14 fr.; départements, 16 fr.; Union postale, 17 fr.; cartonnés, 18 fr.; reliés, 20 fr. — 4. *Revue Mame, année 1903-1904.* Tours, Mame, 1903, gr. in-4 de 832 p., plus des *Suppléments* illustrés formant 248 p., avec de très nombr. grav. Broché, 8 fr.; relié toile, 10 fr. — 5. *Mon Journal 1903-1904*, recueil illustré de 500 grav. en noir et en couleurs pour les enfants de 8 à 12 ans. Paris, Hachette, 1904, gr. in-8 de 791 p. Broché, 8 fr.; cart., 10 fr. — 6. *Le Petit Français illustré, journal des écoliers et des écolières*, 16e année. 1904. Paris, A. Colin, 2 vol. gr. in-8 ensemble de 627 p., avec de nombreuses illustr. en noir et en couleurs et un Supplément illustré. Brochés, les 2 vol. 6 fr.; reliés, tr. dorées, 10 fr. — 7. *L'Ouvrier, journal bi-hebdomadaire illustré*, 42e année. Paris, Henri Gautier, 1903-1904, in-4 de 843 p., avec grav. Broché, 6 fr.; cart. toile, 7 fr. 50. — 8. *Les Veillées des chaumières, journal bi-hebdomadaire illustré*, 26e année. Paris, Henri Gautier, 1903-1904, in-4 de 836 p., avec gr. Broché, 6 fr.; cart. toile, 7 fr. 50. — 9. *Journal des demoiselles et Petit Courrier des dames.* 84e année. Paris, 14, rue Drouot, 1904, in-4 de 480-96 p., avec grav. et planches. Paris, 16 fr.; province, 19 fr.; Union postale, 22 fr. — 10. *La Poupée modèle, journal des petites-filles.* 41e année. Paris, 14, rue Drouot, 1904, gr. in-8 de 292 p., avec grav. et planches. Paris, 7 fr.; Seine, 8 fr.; province, 9 fr.; Union postale, 11 fr. — 11. *La Guerre des animaux*, texte de J. Jacquin; dessins en couleurs et en noir de C. H. Thompson. Paris, Hachette, s. d. (1905), album in-4 oblong, de 56 p. cartonné, 5 fr. — 12. *Chansons du vieux temps*, recueillies (avec musique), par Julien Tiersot. Paris, Hachette, s. d. (1905), album in-4 de 38 p., illustrations en couleurs par Gerbault, cartonné, 4 fr. — 13. *Les Tribulations de M. Bobèche*, texte de A. Fabre et J. Jacquin; illustré de grav. en couleurs de Dutriac. Paris, Hachette, s. d. (1905). Album in-4 de 55 p. Cartonné, 3 fr. 50. — 14. *Grandeur et décadence de Ratatin. Histoire d'un géant*, texte de Lightone, illustré de 18 grav. en couleurs par Lanos. Paris, Hachette, s. d. (1904), album in-4 de 32 p. Cartonné, 2 fr. — 15. *Guerriers et Grands Seigneurs. Musée du costume. Série de découpages avec planches en couleurs* par Job, texte par A. Fabre. Paris, Hachette, s. d. (1904), album in-4 oblong de 59 p., cartonné, 2 fr. — 16. *J'apprends l'orthographe*, par Mlle H. Brès. Paris, Hachette, s. d. (1904), album in-4, avec 4 planches en couleurs et 400 grav. en noir, de 64 p., cartonné, 2 fr. — 17. *Le Premier Livre des petits enfants. Alphabet complet illustré*, par Théophile Schuler. Paris, Hetzel, s. d. (1905), album oblong de 24 p., imprimé d'un seul côté. Broché, 2 fr.; cartonné toile, 4 fr. — 18. *Petites Sœurs et Petites Mamans.* Texte par Un papa (P.-J. Stahl). Paris, Hetzel, s. d. (1905), album in-8 de 48 p., dessins par L. Frœlich. Broché, 2 fr.; cartonné toile, 4 fr.

III. — Nouvelle Collection à l'usage de la Jeunesse, 1re série, publiée par la maison Hachette, 1904. Vol. in-8 jésus à 7 fr., brochés; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 1. *La Pupille du Bonhomme*, par Pierre Maël, illustré de 66 grav. par M. Vogel, 309 p. — 2. *Le Loup noir*, par H. de Charlieu, illustré de 66 grav. par A. Paris, 307 p. — 3. *Les Cadets de Gascogne*, par H. de Gorsse et J. Jacquin, illustré de 48 grav. par H. Vogel, 311 p.

IV. — Collections Hetzel, in-8, illustrée. Vol. à 7 fr., brochés; cartonnés plaques spéciales, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Scènes de la vie de collège dans tous les temps et dans tous les pays. Un Semestre en Suisse*, par André Laurie, illustré de 26 dessins de Louis Benett et photographies originales, 331 p. — 2. *Le Joyeux Rajah de Ramador*, par Henri de Noussanne, illustr. de George Roux, 393 p.

V. — Bibliothèque illustrée, format petit in-folio, 2e série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1905. Broché, 7 fr. ; relié plaques riches, tr. dorées, 9 fr. — 1. *La Femme dans l'Ancien Testament*, par le chanoine Boissonnot, illustré de 58 grav. d'après Gustave Doré, 318 p. — *L'Année terrible. La Terre sanglante*, par Jules Mazé, illustré de 51 grav., 318 p.

VI. — Bibliothèque illustrée, format in-4 carré, publiée par la maison Mame de Tours, 1905. Vol. à 5 fr., reliés en percaline, plaque spéciale en or et noir, tr. dorées. — 1. *Les Petits Drames du poste*, par Jean Drault, illustré de 50 grav. de Charly et Guydo, 149 p. — 2. *Le Théâtre de la Primevère*, par Guy Chantepleure, illustré de 28 grav. de Lucien Métivet, 143 p.

VII. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 2e série, publiée par la maison Mame de Tours, 1904. Broché, 3 fr. 50 ; relié percaline, plaques spéciales, tr. dorées, 7 fr. — 1. *La Petite Princesse*, par Georges Beaume, illustré de 20 grav de George Roux, 287 p. — 2. *Un Trésor dans les ruines*, par Charles Foley illustré de 25 grav. de G. Dutriac, 287 p.

VIII. — Bibliothèque des écoles et des familles, 3e série, publiée par la maison Hachette, 1904. Vol. in-8. Brochés, 2 fr. ; cartonnés, 3 fr. — 1. *Augustin de Beaulieu, sa navigation aux Indes orientales*, (*1619-1622*), par Eugène Guénin, illustré de 42 grav., x-192 p. — 2. *Victor Hugo. Années d'enfance*, par G. Simon, illustré de 10 grav., viii-188 p. — 3. *Notre Aînée*, par Julie Borius, illustrée de 42 grav., 223 p.

IX. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette, 1903. Vol. in-16, à 2 fr. 25 brochés et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *Ftuette*, par Mme Chéron de la Bruyère, illustré de 36 vignettes par Tofani. — 2. *Mademoiselle Chou-Chou*, par G. du Planty, illustré de 50 vignettes par Ed. Zier.

X. — Bibliothèque du « Petit Français », publiée par la maison A. Colin et Cie. Vol. in-18 jésus, riche reliure toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *Trésor de guerre*, par Pierre Perrault, illustr. par Marcel Lecoultre, 287 p. — 2. *Chemins de traverse*, par René Victor-Meunier, illustr. par l'auteur, 279 p. — 3. *Le Bon Géant Gargantua; Maître Pathelin*, par M. Guéchot, illustr. par A. Robida, 284 p. — 4. *D'une Rive à l'autre*, par S. Blandy, illustr. par Pouzargues, 279 p.

XI. — Collection « Plume et Crayon », publiée par la librairie H. Laurens, s. d. (1905), Vol. in-8, à 2 fr. 50 brochés; reliés, 3 fr. 50. — 1. *Yves-le-Marin*, par G. Fraipont, avec 4 planches en couleurs et de nombr. grav. par l'auteur, 132 p. — 2. *La Poule à poils*, par A. Vimar, avec 4 planches en couleurs et de nombr. grav. par l'auteur, 98 pl.

I. — 1. — C'est de la province, et du seuil même des grandioses montagnes du Dauphiné, que nous vient un des plus beaux livres de l'année ; non pas un livre, mais un monument, élevé en deux volumes à la gloire de la montagne. Les éditeurs Dumas, de Grenoble, et François Duclos, de Moutiers, ont charpenté, maçonné et somptueusement décoré ce vaste édifice dont l'écrivain et collectionneur bien connu M. John Grand-Carteret fut l'architecte. L'œuvre s'intitule : *La Montagne à travers les âges*, sujet émouvant entre tous pour les alpinistes jeunes et vieux, auxquels se joindront les amateurs de belles et rares images. C'est une ascension littéraire à laquelle l'auteur nous convie, ascension d'une montagne de papier. Mais cette montagne, pour être de forte taille, n'a rien de farouche ni de rébarbatif. On s'y promène par des sentiers fleuris, tout en causant le plus gaiement du monde. Tout le premier volume (il n'a pas moins de 560 pages) nous conduit des

temps antiques à la fin du dix-huitième siècle. Nous y voyons se transformer peu à peu la physionomie de la Montagne, d'abord poétique et légendaire pour les Grecs, plus humaine pour les Romains, qui n'ont point d'Olympe ni de Parnasse, mais s'occupent de tracer dans les Alpes des routes commerciales et militaires; au moyen âge, voici, non loin des vallées maudites et des repaires des seigneurs féodaux, les hauteurs protectrices et bénies, les hospices et les refuges, les couvents des grands ordres monastiques, d'où le secours du ciel descend en paix, en richesse et en travail sur les pauvres gens des plaines. Que d'intérêt et de charme nous trouvons encore aux vieilles descriptions des premiers ascensionnistes, à la promenade de Pétrarque au Mont Ventoux, puis aux légendes merveilleuses qui surgissent des cimes, des grottes et des cascades, peuplées des monstres et des dragons que les saints exorcisent! Ensuite viennent, avec la Renaissance, les voyageurs et les peintres; on décrit, on dessine, sans s'approcher encore de bien près. L'infatigable curiosité de M. Grand-Carteret n'a rien laissé échapper de tant de récits qu'il nous traduit ou nous résume, de tant d'images qu'il reproduit. Et peu à peu voici que les audacieux apparaissent qui vont lever le dernier voile de la vierge blanche; après que Jean-Jacques Rousseau, dans sa Nouvelle Héloïse, a révélé aux hommes et aux femmes sensibles du dix-huitième siècle la poésie des montagnes, arrivent les savants qui posent un pied vainqueur sur les sommets suprêmes : Saussure au Mont Blanc, Ramond au Mont Perdu. Et désormais la montagne est conquise. Les 500 pages du second volume nous racontent avec verve les étapes de la conquête et le développement de l'alpinisme. Les poètes et les historiens, les grands évocateurs, Chateaubriand, Byron, Michelet, Ruskin, les imagiers, des Vernet à Gustave Doré, préparent l'élan frénétique qui, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, précipite toute une jeunesse ardente, avide d'émotions et de beautés nouvelles, à l'escalade de pics toujours plus abrupts. Nous assistons à la création des clubs alpins, à l'exploitation commerciale de la Suisse, et déjà, hélas! à la déchéance de la montagne, dépouillée de son auréole et devenue un article de sport. Car l'époque glorieuse des Tyndall, des Stephen, des Javelle, pour ne rien dire du bon et charmant Töppfer, cette période de splendeur de la montagne souveraine et passionnément aimée, a duré trop peu; les grands ascensionnistes ne sont plus que des *sportmen*, chercheurs à tout prix d'invraisemblables *records*, équilibristes et casse-cou; d'autre part, les hôtels et les funiculaires ont si bien humanisé les hautes cimes, que d'ici trois ou quatre ans nous monterons en chemin de fer au Mont Blanc et à la Jungfrau. Il était temps de fixer toute cette histoire de la montagne, histoire vivante et amusante comme un roman; et ces deux splendides volumes demeureront une mine de renseignements pré-

cieux où les innombrables amis des montagnes — les sages et les fous — iront s'instruire et se distraire, et se réjouir les yeux au spectacle varié de tant d'images naïves et sévères, ou très souvent joyeuses : car M. Grand-Carteret n'a pas manqué d'y faire, ainsi que nous devions l'attendre de son érudition, une très large part à la caricature.

2. — Étrennes pour les grandes personnes. M. Henri-René d'Allemagne, le savant bibliothécaire de l'Arsenal, continue la série si instructive et charmante inaugurée, il y a deux ans, par l'*Histoire des jouets*. Il nous offrait, l'an dernier, les *Sports et jeux d'adresse* ; voici, cette fois, les *Récréations et passe-temps*. « A toutes les époques, nous dit-il, les gens éclairés ont recherché les distractions dont ils sentaient la nécessité, et le côté philosophique de la question est bien intéressant à observer, car la récréation préférée est toujours le reflet de l'état d'âme du siècle où elle a joui de sa plus grande vogue. » Tout un gros volume, très richement illustré, sort heureusement de cette juste remarque. Il nous enseigne que les jeux, comme les modes, ont leurs périodes de faveur et d'oubli, et plus d'un lecteur de M. d'Allemagne sera surpris de voir que, décidément, et même en matière de récréation, il n'y a pas grand'chose de nouveau sous le soleil. Les Grecs et les Romains ont joué au trictrac ; les échecs naquirent au ve siècle dans les Indes ; les Romains encore connaissaient le jeu de dames, et les Grecs celui des dés. Il n'y a pas, on le comprend, que le noble jeu de l'oie qui soit renouvelé des Grecs. L'origine des osselets se perd dans la nuit des temps ; on y devait jouer au paradis terrestre. Le domino semble d'invention monastique ; et Madame Isabeau de Bavière se plut à jouer aux jonchets. Voilà pour les jeux de table ; quant aux jeux de hasard : loterie, loto, biribi, trou-madame, pile ou face, mourre et autres passe-temps, le moyen âge et le siècle de Louis XIV leur donnèrent grande faveur. Passons sur les jeux de patience, solitaire, casse-tête, etc., pour arriver aux jeux de société, dont l'abondance vous paraîtra fantastique. Ils sont tous fort innocents, veuillez n'en point douter ; mais on s'y embrasse tout de même beaucoup. Dessous du chandelier, pont d'amour, sellette, berceau d'amour, portier du couvent, jeu des rubans, pied de bœuf, colin-maillard ou main chaude, ce ne sont que prétextes à tendres baisers ; le volage Amour est embusqué dans tous les coins. Mères vigilantes, inspirez à vos filles une sage défiance du colin-maillard, qu'il soit à la baguette, ou à la berlurette, ou à la clochette, ou surtout au baiser deviné ! Pourtant nos grands-pères s'y délectèrent, qui nous valaient peut-être bien. Les jeux forains, escamotages, mascarades, joutes, balançoire ou montagnes russes reçoivent aussi de l'érudition de M. d'Allemagne tout le détail qui leur est dû. Mais nous ne quitterons point ce beau livre, ce recueil de monographies légères et austères à la fois où rien

ne manque, sans avoir loué comme il convient le mérite de l'illustration, si variée et si précise, si amusante et archaïque de couleur. Ces aquarelles d'il y a cent ans sont la joie des yeux. Grâces soient donc rendues à la librairie Hachette, qui demeure fidèle aux meilleures traditions du livre illustré, et demandons à M. d'Allemagne, pour les étrennes de la prochaine année, l'histoire des Jeux de cartes, complément nécessaire de ses aimables et attachantes études.

3.— S'il est un livre qui, au moment des étrennes, se recommande à la fois aux amateurs de géographie pittoresque et à ceux de beaux ouvrages, c'est *la Bretagne* de M. Gustave Geffroy. Écrit par un fils de la terre bretonne qui, pour être né à Paris, n'en est pas moins revenu sans cesse vers le sol d'origine des siens, en a profondément senti la poésie et la beauté, et a traduit avec bonheur l'émotion qu'il éprouvait à la parcourir, ce livre remplit vraiment le but que s'est proposé son auteur. « Je serais heureux, écrit M. Geffroy au début de son Introduction (p. IV), s'il donnait une sensation de la Bretagne à ceux qui la connaissent et qui l'aiment, s'il inspirait à ceux qui ne la connaissent pas le désir de l'aimer, s'il pouvait être un point de départ pour des lecteurs bienveillants qui chercheraient à leur tour à étudier le connu, à découvrir le nouveau. » Avec quel plaisir nous venons, pour notre part, de lire *la Bretagne* tout d'une haleine, tantôt évoquant le souvenir de nos propres impressions et contrôlant ainsi les descriptions de M. Geffroy, tantôt déplorant de ne pouvoir que nous en rapporter à notre auteur, et projetant d'aller au plus vite visiter tel ou tel point dont il fait excellemment ressortir la beauté. Il le fait d'ailleurs de la manière la plus simple et la meilleure, d'une manière purement géographique, si l'on peut dire, sans aucun artifice de style, et en se bornant à dépeindre les multiples aspects de cette terre de Bretagne, « bossuée de montagnes, lacérée et mouillée par les rivières », entourée de trois côtés d'une double ceinture de côtes, d'îles, d'îlots et de récifs qui rend terrible l'abord par mer de la péninsule. — Ce sol varié retient particulièrement l'attention de M. Gustave Geffroy, qui le décrit avec amour, d'ensemble dans l' « Hommage à la Bretagne », puis, point par point, dans les trois itinéraires suivis par l'auteur à travers la Bretagne du nord, la Bretagne du centre et la Bretagne du sud, la population, « très diverse d'aspects, de mœurs, d'esprit, malgré l'unité qui constitue le caractère breton », méritait aussi d'être soigneusement étudiée, et notre auteur n'a eu garde d'y manquer ; l'homme tient, comme il est légitime, une très grande place dans *la Bretagne*, et il est possible d'y trouver la plupart des éléments d'une enquête sur l'état économique, social et intellectuel des populations bretonnes. Mais dans un pays où « tout parle d'un passé qui s'est perpétué et qui se révèle encore aux attitudes mélancoliques, aux mou-

vements lents, aux expressions lassées des gens que l'on rencontre et de ceux que l'on voit dans leurs logis anciens », suffit-il d'étudier le présent ? Non certes ; aussi l'ouvrage de M. Geffroy contient-il une foule d'aperçus sur l'histoire du pays, son activité littéraire, ses différents monuments. — Ces derniers se trouvent, comme une foule de paysages et comme les principaux types et costumes du pays, admirablement représentés sur les photographies d'après lesquelles a été illustrée *la Bretagne ;* leur auteur, M. Paul Gruyer, s'est vraiment montré, comme l'écrit M. Geffroy, « un collaborateur avisé, patient à découvrir les aspects essentiels, épris de la nature et de la vie du pays, et qui a su fixer, en ses images nombreuses, la terre, la mer, les lumières, les ombres, les foules, les visages .» Il est donc juste de ne pas séparer le nom de M. P. Gruyer de celui de l'auteur lui-même : de leur étroite et intime collaboration est résulté l'un des plus beaux ouvrages que nous possédions sur la Bretagne.

4. — Depuis quelques années, la librairie Larousse nous a habitués à de merveilleuses publications illustrées, où la précision du texte et la beauté des gravures sont encore rehaussées par la modicité du prix. La facilité toujours croissante des reproductions photographiques a fait ce miracle, non moins que l'ingéniosité d'un éditeur intrépide ; heureux sommes-nous d'en pouvoir profiter ! Après ce magnifique *Musée d'art* dont le succès fut et demeure énorme, voici, dans le même format et avec la même parure somptueuse, *l'Italie illustrée.* 796 phototypies et 23 cartes et plans ! Des frontières autrichienne, suisse et française jusqu'aux bords de la mer Ionienne, du Mont-Rose jusqu'à l'Etna, et de Milan jusqu'à Palerme, toute l'Italie vit sous nos yeux. Les délicieuses routes ombragées d'oliviers qui serpentent le long de la côte méditerranéenne, les rivages éblouissants de Gênes et de Naples, les splendeurs des glaciers des Alpes et l'effrayante hardiesse des roches du Tyrol, la pure lumière des lacs et les ondulations pacifiques des fleuves, toute cette nature idéalement féconde et séduisante nous est présentée en des tableaux parfaits. Puis viennent les villes avec leurs monuments incomparables, où l'antiquité, le moyen âge et la Renaissance accumulent les chefs-d'œuvre, Pompéi avec les plus récentes découvertes, la Rome des Césars et la Rome des Papes, Florence, Venise ; c'est-à-dire encore un Musée d'art, mais un Musée vivant. Car ce n'est pas seulement l'Italie d'hier, mais celle d'aujourd'hui que nous apprenons à connaître dans ce beau livre, dont le texte, minutieusement informé, sagement et patiemment rédigé, suit pas à pas l'illustration ; c'est une Italie active et prospère, dans le jeune élan de ses ambitions, dans le progrès de son agriculture, de son industrie et de son commerce, aussi bien que de son armée, de sa marine et de ses finances, dans ses fêtes populaires, dans les souvenirs d'autre-

fois partout évoqués ; et chaque tableau du présent comme du passé a son cadre de réalité visible. L'image garantit l'authenticité et l'exactitude de l'enquête du géographe ou de l'historien. Les cartes sont excellentes, les plans des villes tous à jour, ceux des monuments antiques au courant des dernières fouilles. C'est donc une invitation au voyage que nous apporte cette *Italie illustrée*, mais à un voyage qui ne saurait effrayer les plus timides. Ceux qui ont eu la joie de voyager en Italie rafraîchiront ici leurs meilleurs impressions ; les autres, avec un peu d'imagination, se figureront vite qu'ils ont fait le voyage ; car il est impossible de mettre plus de variété, plus de pittoresque et de sérieux tout à la fois en un livre de 370 pages à deux colonnes, dont le papier satiné est comme un miroir où se reflète un des plus beaux pays du monde.

5. — Nous avons reçu trop tard l'important travail de M. Georges Lafenestre sur *l'Exposition des Primitifs français* pour en pouvoir parler le mois dernier, avec les développements qui convenaient, dans l'article consacré aux livres d'art. Mais si l'ouvrage est avant tout un livre d'art et l'un des plus beaux à regarder et des plus agréables à lire, il n'en est pas moins un des meilleurs livres d'étrennes, et de ceux que l'on doit offrir à de jeunes étudiants ou à de jeunes artistes. L'érudit professeur du Collège de France, l'amateur éclairé aux soins duquel sont confiées les peintures de notre Louvre, ne sait pas seulement débrouiller les plus délicates questions relatives à l'origine et aux attributions possibles de tableaux encore mystérieux, il les voit et les décrit en poète. Il a parlé avec une éloquence charmante de Fouquet et du maître de Moulins, après avoir exposé de la façon la plus judicieuse et la plus méthodique tous les problèmes que soulève l'étude des origines de la peinture française et de sa première expansion au XIVe siècle. Surtout il s'est gardé de tomber dans les excès de chauvinisme où d'autres, à propos de la mémorable Exposition du printemps dernier, se laissèrent emporter par les meilleures intentions du monde. Il a loué l'art français avec la discrétion et la sagesse qui sont la marque du véritable esprit français. Ce texte, si aimable et si instructif, a reçu de la *Gazette des beaux-arts* la parure la plus riche et la plus élégante ; héliogravures et eaux-fortes y rivalisent de magnificence, et la fidélité des reproductions photographiques commente sans défaillance, de page en page, les recherches et les découvertes de la plus ingénieuse érudition,

6. — *La Grande Route du Tchad*, c'est celle que vient de découvrir, au cours d'un mémorable voyage, le commandant (alors capitaine) Lenfant, et qui, du golfe de Guinée, permet d'accéder au lac Tchad par la voie Niger-Bénoué-Kabi-Toubouri. Posé depuis un demi-siècle, résolu d'après les renseignements des indigènes par le lieutenant Kieffer, le

capitaine Löfler et le lieutenant Faure, le problème n'avait pas encore été pratiquement examiné lorsque le capitaine Lenfant, bien connu par son voyage antérieur au Niger, résolut de s'en occuper. Avec quel succès, surmontant tous les obstacles, il remplit son programme et parvint à conduire le « Benoît-Garnier » — tel était le nom de son chaland — dans les eaux du Tchad, c'est ce que personne n'a oublié, et ce que le hardi officier raconte avec beaucoup de modestie dans *la Grande Route du Tchad*. Pour différer des difficultés qu'a eues à surmonter le lieutenant de vaisseau Hourst dans les rapides du Yang-tsé, les obstacles qu'a dû vaincre le capitaine Lenfant n'en étaient ni moins nombreux ni moins grands ; le récit du voyage montre au prix de quels efforts la petite mission française passa du bassin du Niger dans celui du Chari, et fait en même temps connaître des pays encore peu visités, ou un aspect nouveau de ceux qui l'ont déjà été, particulièrement cette curieuse « Terre Cassée », dont de pittoresques photographies reproduisent si bien le « facies. » La relation du voyage du sergent Lahure, l'un des compagnons du capitaine Lenfant au pays laka, et des appendices scientifiques (observations météorologiques, notes sur les Foulanis et sur la culture cotonnière dans le centre africain), enfin une excellente carte complètent un récit où il est possible de relever à chaque page des renseignements géographiques du plus haut intérêt. En vérité, l'ouvrage du commandant Lenfant est destiné à devenir, pour tous ceux qui voudront s'occuper du cours supérieur de la Bénoué et des pays arrosés par les tributaires du Tchad, un livre classique.

7. —Après avoir, au cours d'un mémorable voyage, heureusement descendu le Niger depuis Tombouctou jusqu'au golfe de Guinée, et raccordé ainsi les uns aux autres les itinéraires des différents explorateurs des rives de ce fleuve, tout en faisant lui-même une œuvre géographique nouvelle et utile, le lieutenant de vaisseau Hourst s'est attaqué aux rapides du haut Yang-tsé-kiang. Il était nécessaire, peut-être même indispensable, en 1901, de conduire dans la partie du Fleuve Bleu comprise en amont d'Itchang, jusqu'à Tchong-King, et même plus haut encore, s'il était possible, un bâtiment de guerre français, qui fît flotter dans des provinces de la Chine, où il ne se voyait que trop rarement, le pavillon tricolore, et qui, tout en n'ayant aucune velléité de conquête, fût « prêt à se jeter en travers des agitations locales par quoi commencent en Chine les grandes révoltes, pût permettre à nos consuls de montrer que la France sait, partout, atteindre ses ennemis. » Voilà ce que, grâce aux efforts du gouverneur général actuel de notre Indo-Chine, alors ambassadeur de France à Péking, M. Beau, de l'amiral Pottier et du colonel Marchand, le lieutenant Hourst fut chargé de faire. Au prix de quels efforts l'*Olry*, — ainsi s'appelait la première canonnière française qui ait navigué sur le haut Yang-tsé, — la pauvre « boîte

à savon » dont se moquaient les Anglais de Shanghaï, est parvenue à Tchong-King, et le *Takiang* a gagné Kiang-Keou, à 3,270 kilomètres de la mer, et promené notre drapeau plus loin que quiconque ne l'avait encore fait de ce côté, voilà ce que le lieutenant Hourst a raconté dans son nouvel ouvrage. Lisez ce livre plein de verve et d'entrain, dédié à la mémoire de l'amiral Maréchal et illustré de fort jolis dessins dus à l'un des officiers de l'*Olry*, l'enseigne de vaiseau Térisse ; lisez *Dans les rapides du Fleuve Bleu* : vous y trouverez le commandant de la petite canonnière française tel que vous l'avez entrevu naguère, nous voulons dire aussi brave, aussi audacieux, aussi prudent et persévérant tout à la fois, et en même temps bon, pitoyable à l'infortune, charitable même à ses adversaires et à ses envieux. A la description pittoresque et animée d'une des principales artères fluviales de la Chine, au récit émouvant des multiples difficultés vaincues à force d'ingéniosité et d'énergie, cet ouvrage joint encore un autre mérite : il nous fait connaître un homme.

8.— Pour différer de ceux qui surgissent sous les pas des explorateurs africains ou asiatiques, les combats que doivent livrer les voyageurs polaires n'en sont pas moins dramatiques ni émouvants. Bien longtemps avant le livre de Nansen, les relations des navigateurs arctiques en avaient fourni la preuve ; mais, pour l'antarctique, la démonstration demeurait encore à faire. Trop grandes seront sans doute les exigences des lecteurs français si, en fermant le volume du Dr Otto Nordenskjöld intitulé : *Au Pôle antarctique*, ils ne tiennent pas encore la démonstration pour concluante ; comme l'a fait très justement remarquer le savant traducteur et adaptateur de la relation originale, M. Charles Rabot, l'expédition du vaillant explorateur scandinave est marquée par des épisodes dramatiques qui lui donnent l'attrait d'un surprenant voyage d'aventures ; tour à tour menacée d'engloutissement au milieu des banquises ou de famine sur les bords d'une baie glacée, elle triomphe des situations les plus critiques par une merveilleuse ingéniosité et par un sang-froid qui fera l'admiration de tous. Il sera facile de se rendre compte de la justesse de cette appréciation en lisant *Au Pôle antarctique* ; mais ce serait une grossière erreur de ne chercher dans cet ouvrage que des récits dramatiques ; un savant tel que le Dr Otto Nordenskjöld (son livre en fournit également la preuve) ne néglige jamais, même aux moments les plus graves, les observations scientifiques. Aussi trouvera-t-on dans la relation du voyageur suédois bon nombre de remarques et d'indications d'un très grand intérêt géographique, géologique, météorologique et zoologique. Des excellentes illustrations qui y sont d'autre part intercalées à profusion, beaucoup sont de véritables documents d'étude, constituant les pièces justificatives de ces remarques d'ordre scientifique. Ainsi s'affirme nettement, à côté du caractère dramatique, le caractère savant de *Au Pôle antarctique*, qui est vraiment, à tous les points de vue, un ouvrage à recommander.

9.— Voici longtemps qu'on le dit et qu'on le répète : à qui n'a pas vu le château et le parc de Versailles et n'en a pas apprécié l'ordonnance et la beauté, il est impossible de bien comprendre le siècle de Louis XIV. Mais un visiteur, même attentif, parvient-il à se représenter exactement, au milieu des transformations et des remaniements qui l'ont si fort modifié dans le cours des XVIIIe et XIXe siècles, l'aspect du palais du Roi Soleil ? Non certes, à moins qu'il n'ait compulsé au préalable de nombreux et volumineux ouvrages. Il n'en sera plus de même, désormais. L'un des érudits qui, par devoir et par goût tout à la fois, connaissent le mieux Versailles, son histoire et ses trésors artistiques, M. André Pératé, vient en effet de publier, dans la collection des *Villes d'art célèbres*, un livre dans lequel il a su, en un petit nombre de pages, condenser « la moelle substantificque » de tout ce qui a été jusqu'à présent écrit sur ce beau sujet. Ce n'est pas, bien entendu, la ville même de Versailles dont s'est surtout occupé M. Pératé ; quelques pages lui suffisent pour en parler avec tout le détail nécessaire, car « Versailles est un château avant d'être une ville, et l'on peut dire que cette ville ne vaut que par ce château » ; aussi le travail de cet excellent écrivain porte-t-il presque exclusivement sur le château, sur les jardins, sur les Trianons. Ouvrez seulement ce *Versailles*, et vous serez immédiatement entraîné à le lire en entier, et tout d'une haleine ; c'est que, de la manière dont les faits sont exposés et les œuvres appréciées se dégagent vraiment un sens de l'art et une doctrine ; c'est que le château de Versailles devient, sous la plume de notre historien, un être vivant, aux vicissitudes et aux évolutions duquel nous nous attachons comme à l'existence d'un individu ; c'est que M. Pératé, non content de raconter l'essentiel de l'histoire matérielle et artistique de Versailles, en révèle véritablement l'âme. De nombreuses et excellentes gravures, très soigneusement tirées, illustrent (au sens exact du mot) le texte de M. Pératé et contribuent à en faire mieux apprécier la valeur ; mais pourquoi n'y avoir pas ajouté quelques plans ? Il y a là une regrettable lacune, que l'éditeur fera bien de combler au plus tôt, et en dépit de laquelle le *Versailles* de M. Pératé est une œuvre historique, artistique et littéraire dont la lecture s'impose non seulement aux visiteurs du château, mais aussi à tous ceux qui s'intéressent au passé de notre pays.

10.— Le fort bel ouvrage qui nous vient de la librairie Flammarion sur *les Animaux domestiques, leurs mœurs, leur intelligence, leur utilisation et les bénéfices qu'ils produisent* est illustré avec une telle profusion, une telle exactitude et un luxe de si bon goût qu'il peut passer à la fois pour un album et pour un livre. Un livre singulièrement intéressant et instructif ! Pour dire tout ce qu'il se propose, tout ce qu'il promet, tout ce qu'il tient, il faudrait reproduire entièrement la remarquable

Introduction dont il est précédé; mais il n'y faut pas songer : elle est trop importante. Nous en détacherons cependant quelques passages : « C'est, lisons-nous dans cette *Introduction*, par des « histoires et des « images » qu'on apprend aux enfants les principales choses de la vie; c'est également par des « histoires » et des « images » que nous voulons faire aimer les animaux qui partagent notre sort, ainsi que ceux dont la destination fatale est de nous nourrir. » Et, tour à tour, le livre nous parle du chien, du chat, du cheval, de l'âne et du mulet, du mouton et de la chèvre, de la race bovine, des gallinacés, des lapins, des oiseaux de volière et des pigeons. — « L'éditeur a cru que ce qu'il fallait, c'était une description qui ne fût pas une fatigue, mais un délassement, et qu'à cet effet il fallait s'efforcer de traiter successivement surtout ce qui, considéré à un point de vue zoologique, aurait sans doute exigé plus d'attention, mais aussi plus de place... Ces animaux domestiques (ceux que nous venons de désigner) méritent toute notre attention. On voit très souvent de jolis traits de leur vie qu'on ne peut malheureusement pas recueillir directement pour les retrouver plus tard. Nos photographes se sont efforcés de le faire — et la plume et l'encre feront le reste. On trouvera aussi dans cet ouvrage de nombreux conseils qui pourront être utiles à l'éleveur de chaque race en particulier. Ce ne sont pas des méthodes plus ou moins précises ou des recettes d'occasion, mais des conseils d'une utilité généralement reconnue, recueillis et appliqués depuis des années par les plus grands éleveurs avec les plus heureux résultats. » Ainsi donc, ce volume réunit à la fois l'utile et l'agréable et son prix est vraiment bien modique si on le compare aux splendeurs artistiques qu'il déploie.

11. — Cette année, M. Jules Verne nous donne deux romans aussi intéressants que les plus attachants de ceux qui les ont précédés. Voici d'abord *Maître du Monde*. Ce « maître du monde » n'est autre que le fameux Robur le Conquérant, qui a inventé un engin spécial capable de se mouvoir avec la même aisance sur terre (automobile d'une vélocité incomparable), sur mer (sous-marin extraordinaire (et dans l'air (aérostat mécanique et dirigeable). Possesseur d'une telle machine, son propriétaire, sans faire d'ailleurs de mal à personne, mais peu disposé à tolérer des curiosités qui lui sont désagréables, a donc quelque droit de se croire le « maître du monde. » Il nargue les puissances qui lui offrent par la voie des journaux des millions et des millions pour leur faire connaître son secret. Mais les États-Unis n'entendant pas se laisser ainsi berner par l'orgueilleux inconnu, qui opère sur son territoire, confient à un habile policier le soin de s'en emparer, mort ou vif, vif plutôt. Et ledit policier se met en campagne. Certain jour, il peut croire qu'il touche au succès ; malheureusement, son adversaire le « happe » littéralement et le retient prisonnier à bord

de son auto-sous-marin-ballon, qui a nom *l'Épouvante*. Le pauvre policier se trouve donc face à face avec Robur et, très involontairement, sans pouvoir découvrir quoi que ce soit d'utile, il accompagne le « maître du monde » jusqu'à l'heure où, dans un accès de folie, l'étonnant ingénieur s'élance dans les airs en plein orage et tombe, foudroyé, d'une hauteur de plus de mille pieds, dans les profondeurs de la mer... Seul, le policier est sauvé par un navire, fait heureux qui nous vaut le présent récit ; car c'est lui qui, par l'intermédiaire de M. Jules Verne, raconte cette mirifique histoire. — Moins invraisemblable et tout aussi dramatique nous apparaît *Un Drame en Livonie*. Nous sommes en Russie, à Riga, capitale de la Livonie. Le lecteur assiste d'abord aux rivalités politiques des deux races slave et allemande qui, dans les provinces baltiques, se coudoient et se détestent. Le gouvernement russe, en vue d'élections prochaines, s'applique à substituer habilement l'inflence russe à l'influence adverse. A cet effet, elle patronne un digne homme, universellement estimé, le professeur Nicolef. Sur ces entrefaites, un crime horrible, dont le vol est le mobile, émeut la population entière de Riga. Des apparences, l'on conclut que l'assassin n'est autre que Nicolef. Plusieurs doutent malgré l'évidence ; mais c'est le petit nombre. Les scènes auxquelles cette affaire donne lieu ont des théâtres et des groupements sociaux bien variés : police, Université de Dorpat, masse du peuple, familles amies ou ennemies (parmi ces dernières il y a des banquiers allemands implacables dans leur haine). Enfin, au cours de l'instruction, le pauvre Nicolef ayant été tué par le véritable criminel, on va jusqu'à l'accuser de s'être suicidé pour échapper au châtiment. Mais la Providence fait éclater enfin l'innocence du professeur défunt. Il n'est que temps pour sa fille, l'une des figures les plus sympathiques de ce sombre drame : Ilka Nicolef épouse alors l'homme dont elle s'était crue indigne à cause du malheur qui l'avait frappée.

12.— Si l'ouvrage de M. Paul de Sémant : *Gaston Faradel, explorateur malgré lui*, est assez fortement invraisemblable, du moins ne peut-on lui reprocher d'être banal. D'aucuns préféreraient sans doute qu'il fût écrit en un style moins généralement boulevardier ; d'autres — et nous sommes de ceux-ci — regretteront que l'auteur mêle, enchevêtre en quelque sorte, le Destin, Dieu, le hasard et la Providence, au lieu de s'en tenir à Dieu seul et à sa providence. Ceci dit, nous devons dire que le récit abracadabrant de M. P. de Sémant est fort bien conduit. On y savoure, non sans se sentir parfois la « chair de poule » les aventures ultra-dramatiques d'un impossible commis-voyageur (Français), d'un déserteur des bataillons disciplinaires d'Afrique (Français également) et d'un troisième « larron », déserteur italien ingénieux et débrouillard. Engagés — subissant ainsi la loi du Destin, pour parler

comme l'auteur, — dans l'armée anglaise luttant à ce moment contre les Boers, ils faussent compagnie, peu après leur arrivée au Transvaal, aux fils d'Albion, à leurs pompes et à leurs œuvres. Et comment ? A travers les airs, dans un ballon qu'ils « subtilisent » aux adversaires des Boers. Nous ne vous conterons pas les aventures de nos trois personnages qui se sont adjoint une prisonnière boer, son frère et la domestique de ceux-ci. Mais nous nous reprocherions de ne pas vous apprendre que nous quittons ces extraordinaires « explorateurs » en plein centre africain, juste au moment où l'un d'eux, l'ancien « joyeux » d'Afrique est devenu roi d'une tribu de nègres qu'il est en train de civiliser et chez laquelle, avec le concours de ses compagnons et de ses compagnes, il a découvert un gisement d'or qui les rend tous plusieurs fois millionnaires. Mais voilà: la côte est loin, et pas moyen d'y arriver avec les ressources matérielles dont ils disposent. Soyez sûrs, cependant, que, les circonstances aidant, ils sauront résoudre le problème. Donc, ce volume comporte une suite que M. P. de Sémant nous promet pour l'an prochain. Attendons.

13. — Exposer, de la manière à la fois la plus complète, la plus précise et la plus accessible, l'état actuel des connaissances sur l'athmosphère et son œuvre, c'est-à-dire sur l'air, la température, les saisons, les climats, les vents, les nuages, les phénomènes aériens, le ciel atmosphérique, les pluies, les ouragans, les orages, la foudre, les météores, en un mot la marche du temps, voilà ce que s'est proposé de faire M. Camille Flammarion en écrivant *l'Atmosphère et les grands phénomènes de la nature.* Tâche vaste et difficile qui ne constitue rien moins qu'une synthèse des travaux accomplis depuis un demi siècle sur les grands phénomènes de la nature et sur les forces qui les produisent. Beaucoup se fussent sans doute laissé déborder par leur sujet ; tel n'a pas été le cas de M. Flammarion, du talent de vulgarisation duquel il n'est plus besoin de faire l'éloge. Notre planète et son fluide vital, — la lumière et les phénomènes optiques de l'air, — la température, — le vent, — l'air, les nuages, les pluies, — l'électricité, les orages et la foudre, — telles sont les six parties entre lesquelles il a divisé le nouveau livre, — ou, si vous voulez, le nouveau poème, — qu'il vient de consacrer à l'étude de la nature. Les jeunes gens auxquels cet ouvrage est destiné ne sauraient lui faire mauvais accueil; car ils y trouveront, à côté d'assertions qui les étonneront (celle-ci, par exemple, que « nous ne sommes nons-mêmes que de l'air solidifié »), une foule d'indications d'un vif intérêt et le complément le plus vivant et le plus attrayant d'une partie de leur cours de physique. En lisant *l'Atmosphère et les grands phénomènes de la nature*, en regardant les nombreuses et vivantes illustrations, les cartes si simples, mais si démonstives, ils apprendront sans la moindre peine une foule de notions des plus utiles.

14.— *Le Christ de la Légende dorée* est le premier volume d'une série à laquelle auteur et éditeurs donneront une suite, espérons-le. Ils ont voulu faire une œuvre d'art populaire à bon marché, un ouvrage de vulgarisation d'abord, bien que, dans le corps du livre, apparaissent des notes érudites. Pourquoi se servir de la fameuse « Légende dorée » de Jacques de Voragine, évêque de Gênes au XIIIe siècle? — Parce que la « Légende dorée » a été, pendant plusieurs siècles, en même temps que la Bible et même plus qu'elle, le livre par excellence dont se nourrissaient la foi et la piété populaires. Comme dans les plus anciennes éditions, M. Broussolle a voulu accompagner cette traduction d'illustrations tirées autant que possible de cette époque, d'un commentaire iconographique développé. — Au lieu de suivre, dans cette édition, l'ordre des « légendes » ou chapitres de J. de Voragine, il a préféré les grouper en séries formant, en quelque manière, un tout qui se suffirait à soi-même, et y a réuni les différents chapitres où le bienheureux évêque exposait les mystères de la vie de Jésus, à savoir : la Nativité, la Circoncision, l'Épiphanie, les Saints-Innocents, la Passion, la Résurrection et l'Ascension. Voilà les sept premiers chapitres; dans le huitième sont réunies les deux légendes relatives à la Croix; puis viennent les chapitres sur les Rameaux et Jésus-Eucharistie -- la Cène du Seigneur et la Fête-Dieu qui sont des adjonctions à l'œuvre propre de J. de Voragine.— Pour ce qui est de l'illustration du volume, elle a pris avec le commentaire iconographique qui l'explique, des proportions telles qu'au lieu d'un ouvrage il y en a plutôt deux : le second est un véritable essai de théologie artistique sur le Christ et a plus du double des proportions du premier. Personne ne s'en plaindra, d'autant qu'en langue française il n'existait pas encore un traité iconographique sur la vie et la personne de Jésus. Le but de l'auteur a été surtout de documenter d'images authentiques les vieux rêves de nos ancêtres dans la foi. La méthode adoptée pour l'illustration n'a pas de rigueur scientifique; l'auteur, renonçant à produire les documents iconographiques d'après leur chronologie rigoureuse, les a groupés, en général, en vue de la meilleure illustration du texte. A cette règle, cependant, ont été faites de fréquentes exceptions, que légitiment suffisamment les nécessités du commentaire iconographique. *Le Christ de la Légende dorée* est une œuvre d'art très belle par les images et très utile par la légende qui, inspirée par une foi douce et naïve, amuse, plaît et édifie.

15.— Un érudit, qui s'est fait une spécialité dans la science, aujourd'hui un peu délaissée, des emblèmes et des armoiries, consacre un intéressant travail non seulement aux couleurs symboliques de la France à travers les siècles, mais encore et surtout à la détermination de l'emblème héraldique qu'il conviendrait à notre actuelle République d'adopter.

M. Maury trouve avec raison que les deux lettres peintes au centre de notre écusson national font piètre figure, qu'elles remplacent insuffisamment les fleurs de lys de nos rois ou l'aigle de Napoléon. Il s'est donc demandé si notre histoire ne nous offrirait pas un symbole que le régime présent pût adopter sans paraître rien emprunter soit à la Monarchie, soit à l'Empire, et il nous offre le coq gaulois. A vrai dire, en prétendant que le coq fait historiquement partie des emblèmes de notre pays, M. Arthur Maury se trouve en contradiction avec les affirmations catégoriques de nombre de savants, parmi lesquels il faut citer M. Anatole de Barthélemy, de l'Académie des inscriptions, M. Th. Ducrocq, et quelques autres. Toutefois, quand on aura lu *les Emblèmes et les drapeaux de la France*, on jugera sans doute qu'en dépit de l'avis des savants dont nous venons de rappeler le nom, le coq a déjà droit de cité depuis longtemps chez nous, et qu'en l'installant à côté de l'aigle d'Austerlitz et d'Iéna nous n'introduirons pas un intrus dans la place. Le tort qu'a le coq, gaulois ou non, est d'avoir été l'emblême spécial de la monarchie de Juillet et de synthétiser ainsi un règne qui, à quelque opinion politique qu'on appartienne, ne peut pas passer pour glorieux. Les royalistes lui préfèreront toujours le lys ; les bonapartistes, l'aigle ; quant aux républicains, ils trouveront sans doute que, malgré son origine bourgeoise, il sent encore trop la monarchie. — Voilà beaucoup de raisons pour que M. Maury n'aboutisse pas dans sa tentative. Quoi qu'il en soit, son travail, très sérieux et fort bien fait, est digne, à divers points de vue, d'attirer l'attention. Un texte intéressant, très documenté, illustré de nombreuses figures, la plupart curieuses et inédites, dont plusieurs en couleurs, donnent à cette étude le double mérite de l'érudition et d'une exécution artistique de réelle valeur.

16. — Les *Voyages de Gulliver* sont bien connus de la jeunesse, car les éditions illustrées de ce livre célèbre sont nombreuses. Ce ne sera pas moins une bonne fortune pour nos petits contemporains de recevoir comme étrennes la nouvelle édition qui vient de paraître à la librairie Laurens, illustrée avec autant de goût que d'humour par Robida. Nous avons ici le voyage à Liliput, chez les nains, et le voyage à Brobdignac, chez les géants. Les gravures en noir et en couleurs ont été exécutées avec un soin extrême. Ce charmant volume, digne pendant des *Fables de la Fontaine*, que nous avons signalées l'an dernier, est précédé d'une Préface où M. L. Tarsot résume la vie du personnage assez pitoyable que fut ce Swift devenu un auteur réellement populaire, gloire à laquelle, de son vivant, il n'a jamais prétendu.

17.— Avant de partir pour l'Afrique occidentale, où il veut aller rechercher son ami Léon de Sartane dont personne n'a reçu de nouvelles depuis longtemps, Roger Laville a juré à Germaine de Sartane de ne pas,

au cours de son voyage, verser une seule goutte de sang humain, dût-il lui en coûter la vie ! Au milieu de quelles péripéties de toutes sortes, depuis son départ de Marseille jusqu'au moment où, à l'embouchure de la Sassandra, Roger Laville et Léon de Sartane s'embarquent pour l'Europe, le jeune voyageur a tenu sa promesse, c'est ce que M. L.-G. Binger a raconté dans *le Serment de l'explorateur*. Mais, quelque mouvementée et dramatique que soit la trame de ce roman, là n'est pas, à notre avis, son véritable intérêt ; il réside dans la description des pays visités par Roger Laville après l'avoir été par le grand explorateur qu'est M. Binger lui-même, dans les détails ethnographiques et les traits de mœurs disséminés au cours du récit, dans les pages consacrées à la manière dont se fait la traite dans les comptoirs du Sénégal, etc. Sur la côte saharienne du cap Blanc, sur le Sénégal, sur les pays de la boucle du Niger abondent des renseignements qui sont très habilement enchâssés dans le récit et font vraiment corps avec lui. Aussi *le Serment de l'explorateur*, où des photographies de paysages de l'Afrique occidentale coudoient les dessins de M. Louis Tinayre, constitue-t-il vraiment un livre d'étrennes attrayant et instructif tout à la fois.

18. — Le brave petit Michel Hardouin est vraiment la crème des enfants. Figurez-vous que, placé au collège, à Paris, par ses parents, obligés de rester en Chine pour refaire leur fortune perdue, il s'est mis en tête de réconcilier ses oncles, tantes et cousins, brouillés à mort, à la suite d'une succession, ce qui explique tout. Dans la dite succession, figurait *la Bague de Gaston Phœbus*, que les héritiers, vu sa valeur, devaient tirer au sort. Mais lorsque le jour vint de tirer au sort,... plus de bague ! Alors, le cousin X supposa que c'était la cousine Y, ou l'oncle Z qui avait accaparé la chose, et réciproquement ; d'où les animosités familiales ! Michel se dit : « J'aurai raison de ce mystère et je rétablirai la paix où règne la discorde. » A cet effet, il passe une partie de ses vacances chez l'oncle des Pyrénées, une autre chez l'oncle de Bretagne, et la dernière enfin chez la tante du Périgord. Et il finit par trouver la fameuse bague et par découvrir — chose plus importante encore ! — qu'elle avait été cachée par une vieille tante tombée dans l'enfance. D'où, réconciliation générale. L'histoire est racontée aimablement et ne peut que donner de bons sentiments à ses jeunes lecteurs.

19. — *Le Sang des Mordrey* est mélangé, dans les veines d'Henri Mordrey, à celui d'une Allemande, irréprochable et charmante du reste, que son père a épousée contre le gré de sa famille, après la guerre de 1870-1871. Devenue veuve, la jeune femme veut à tout prix rapprocher son fils de la famille paternelle qui l'a repoussée, et elle y parvient au moyen d'un stratagème. Sous le nom de Mme Werder, institutrice, elle entre

chez les d'Astilles, cousins des Mordrey, s'y fait estimer et aimer et meurt avant que son secret soit découvert par les parents de son mari. Quand enfin ceux-ci, par une suite de circonstances dramatiques, reconnaissent dans le fils de l' « Allemande » leur petit-fils Henri, ils sont forcés d'avouer que l'étrangère a fait de son enfant un honnête homme et un bon Français, dont ils peuvent être fiers. Ils le sont bien davantage quand Henri, volontaire au Dahomey, s'y distingue et y est blessé; aussi comprennent-ils ce que leur attitude de jadis a eu d'intransigeant et rendent-ils témoignage à la morte qui a donné à son fils une âme vaillante et patriotique en lui transmettant *le Sang des Mordrey*. Ce volume, inspiré par des sentiments élevés, convient surtout aux enfants de dix à douze ans.

20. — *La Grande Amie*, par Pierre l'Ermite, ouvrage couronné par l'Académie, est d'une envolée plus haute. Jacques de la Ferlandière, terrien convaincu, propriétaire rural modèle, a sur les obligations des gens de sa caste des idées nobles et justes, qu'il ne se contente pas de professer, mais qu'il cherche à mettre en pratique. Ses efforts sont combattus par des juifs richissimes, les Harmmster, qui établissent des usines dans le pays et y répandent une influence détestable. A côté de la figure virile et courageuse de M. de la Ferlandière, se détache celle de sa fiancée Adèle, petite âme exquise dans un corps très frêle, et qu'une maladie, qui ne pardonne pas, frappe en plein bonheur. L'effort que fait Adèle pour accepter sa destinée, la hauteur d'âme avec laquelle cette enfant finit par mourir, non seulement sans murmure, mais encore avec joie, toutes ces choses douloureuses, que la pensée chrétienne seule peut illuminer, sont décrites dans un style grave et ému. Ajoutons que la défaite finale des Harmmster laisse, en fin de compte, Jacques maître du pays; il s'y console de la mort d'Adèle par le travail et la charité, usant de son influence pour attacher à la terre, « la Grande Amie » ces paysans naïfs que, pour leur malheur, le mirage des villes entraîne souvent loin de leur berceau. Le nom de Pierre l'Ermite est connu de nos lecteurs; ils trouveront dans ce volume les sentiments élevés et la note religieuse auxquels les a habitués l'écrivain, avec une langue claire et facile, un sentiment vif et vrai de la nature, de jolies descriptions sylvestres.

21.— Auguste Dubois, candicat à Centrale, a trouvé un moyen particulier de se créer une collection de timbres étrangers. Il adresse des quantités de lettres dans des quantités de pays, à des êtres imaginaires, en ayant bien soin de mettre son adresse, pour que les dites lettres lui reviennent avec le timbre de taxe du pays, avec la mention « inconnu », sur l'enveloppe. Il a écrit ainsi à des tas de prétendus cousins et le « truc » lui a réussi, les lettres lui revenant de partout, avec le fameux timbre désiré. Mais voici qu'un beau jour, au lieu de recevoir une ré-

ponse, c'est la visite même d'un prétendu cousin russe, Korpanof, sa femme et ses six enfants, qu'il reçoit ! Il avait écrit à un Kopanof fictif, et la lettre était parvenue à un Korpanof en chair et en os, lequel s'était empressé de profiter de l'invitation inattendue qui lui était faite de venir faire un séjour à Paris, en famille. Et il faut voir ce que ces *Cousins Korpanof* sont encombrants, affublés de leur prétendue parenté, et dispendieux ! Pourtant, le père d'Auguste leur découvre des qualités, sauf celle de cousinage, et tout se termine à souhait.

II. — 1. — Voici longtemps que, sur *le Tour du monde*, tout a été dit, et de telle sorte qu'il semble presque inutile d'y revenir. Qui ne sait, en effet, l'intérêt documentaire, la valeur littéraire et artistique de ce célèbre et somptueux « Journal des voyages et des voyageurs » ? Bornons-nous donc à constater que le volume qui porte le millésime de 1904 ne pourra qu'en accroître encore la légitime réputation. Que de remarquables études y sont insérées ! Sur la Bretagne du sud, sur l'Islande, sur Hong-Kong, sur la Nouvelle-Zélande et sur le Guatémala, contrées déjà souvent visitées et décrites, les pittoresques récits de MM. Gustave Geffroy, Pierre Piobb, Henri Turot, le comte de Courte et Saillard fournissent les informations les plus récentes et les plus précises, tandis que le Dr Kurt Boeck accroît, en relatant ses voyages aux Indes et au Népâl, notre connaissance de la plus importante des péninsules de l'Asie méridionale et que M. Albert Gayet décrit ces coins ignorés de l'Égypte qui s'appellent Damiette et Antinoé. Chacun des pays que nous venons d'énumérer mérite sans doute d'être bien et mieux connu ; mais aucun d'eux n'est vraiment d'actualité, et l'on sait que *le Tour du monde* ne néglige jamais de fournir à ses lecteurs des descriptions de première main des contrées qui retiennent, à des titres divers, l'attention publique ; pas plus que les années précédentes, il n'y a manqué en 1904. M. Albert Malet a donné sur le vilayet macédonien de Monastir des pages excellentes dont nous espérons bien avoir un jour à reparler ; et sur les parties révoltées du Maroc, le Thibet jusqu'à Lhassa et la Corée, MM. Reginald Kann, Deniker et le Dr Hagen ont fourni des relations qu'il faut lire avec soin. Signalons enfin, comme présentant un intérêt tout particulier, les journaux de route de J. Stadling à travers la Sibérie à la recherche de l'infortuné Andrée, et du capitaine Lenfant dans le Soudan central en quête du plus court chemin vers le Tchad. Convient-il de rappeler que, à côté de ce brillant ensemble de récits et d'études, tous excellemment illustrés d'une foule de superbes gravures' *le Tour du Monde* contient un important supplément, plein d'inforformations rédigées au jour le jour, au fur et à mesure que surgissent des questions nouvelles, des faits se rattachant de plus ou moins près à la géographie ? Cette véritable chronique des voyages et de la géographie, toujours égale à elle-même, est le digne complément d'une publication qui fait le plus grand honneur à la librairie française.

2. — *Le Journal de la jeunesse* est toujours dans la bonne voie : la pensée religieuse y occupe une place assez importante pour que ce périodique ait notre complète approbation. A tous les points de vue, les deux volumes de 1904 restent à la hauteur des meilleurs parus depuis les origines. Là, nous trouvons quelques-uns des bons romans publiés par la maison Hachette, romans que nous analysons un peu plus haut (*Le sang des Mordrey*, par Mme Chéron de la Bruyère) ou plus loin (*La Pupille du Bonhomme*, par M. Pierre Maël, et *les Cadets de Gascogne*, par MM. H. de Gorsse et J. Jacquin. Et il y en a d'autres. A côté de ces récits attachants, remarquablement illustrés, nous pourrions citer nombre de travaux instructifs, souvent aussi captivant que des romans, tels, par exemple : *Une Croisière dans la Méditerranée*, par M. Louis Rousselet, qui n'occupe pas moins (partiellement bien entendu) de dix-sept livraisons, avec des gravures charmantes. Le même auteur nous donne aussi des *Excursions de vacances*, reparties également en un pareil nombre de livraisons. Encore de M. Louis Rousselet, le *Journal de la Jeunesse*, — qui ne néglige pas les choses «actuelles», — publie une série d'études sur la Russie, le Japon et la Corée, ainsi que sur les origines du conflit qui a mis en feu l'Extrême-Orient. A son tour, M. Et. Leroux nous parle de Port-Arthur et de Wadivostok. Des variétés scientifiques, littéraires, artistiques et historiques sont répandues de tout côté dans ce beau périodique. Parmi ces dernières, nous distinguons spécialement celle qui a pour auteur M. Augé de Lassus et pour titre : *Louis XVII. Au cimetière Sainte-Marguerite.*

3. — Nous ne pouvons qu'accueillir sympathiquement les deux superbes volumes du *Magasin d'éducation et de récréation*, qui viennent, pour l'année 1904, de nous être remis. Ils se présentent, sous tous les rapports, à peu près aussi avantageusement que l'an dernier, car la note religieuse s'y trouve, sinon dans tous les récits, au moins dans plusieurs. Comme nous rendons compte ici même des volumes sortis de cet agréable périodique, nous nous bornerons à noter les titres des principales œuvres que la jeunesse a pu, au cours de 1904, lire dans le *Magasin* de la maison Hetzel. A tout seigneur, tout honneur, selon la formule. Voici d'abord les deux nouveautés signées du nom si populaire de M. Jules Verne : *Un Drame en Livonie* et *Maître du Monde.* Enregistrons ensuite : *Le Joyeux Rajah de Ramador*, par M. Henri de Noussanne ; *Un Semestre en Suisse*, par M. André Laurie ; *La Bague de Gaston Phœbus*, par Mme J. de Coulomb ; *Les Cousins Korpanof*, par M. E. Fornel. Mais, outre ces récits parus en volumes à propos des étrennes du nouvel an, ce périodique contient encore beaucoup de choses intéressantes ou instructives, telles que : *Chef de famille*, par M. J. Lermont ; *Walli*, par M. Anska ; *Monographies végétales. Les Plantes célèbres ou légendaires*, par M. E. Grimard ; *Monographies ornithologiques*, par M. A. Philipon

(merles et grives, fauvettes, pinsons et chardonnerets) ; *L'Écrivain public*, comédie en un acte, par Mme Berthe Vadier ; *Misère et son âne*, par M. J. Sarrazin, — et nous en passons pour ne pas nous étendre outre mesure. Inutile de parler de l'illustration : tout le monde sait qu'elle est aussi soignée qu'abondante.

4. — Il nous est absolument impossible de dire tout ce que la *Revue Mame* publie en une année. C'est un vrai kaléïdoscope littéraire et artistique. L'idée religieuse et les principes moraux y ont un écho profond : c'est par ce côté essentiel que se recommande tout d'abord cette excellente publication. Puis, tenez-vous à quelque chose qui soit à la fois de l'histoire, du voyage, de l'art ? Voyez les articles de M. Charles Géniaux qui s'offrent sous le titre général de : *Le Reportage pittoresque*, ou ceux de M. Henri Guerlin (*Les Catacombes de Saint-Calixte ; L'Ermitage de Longeborgne ; La Grande-Chartreuse sans les chartreux*, etc.), ou encore *la France inconnue*, de M. Léo Claretie. Vous plaît-il de jeter un coup d'œil sur les deux grands pays que la guerre met aux prises en ce moment ? Lisez alors : *Le Caractère japonais*, par Ly-Chao-Pée ; *La Femme russe*, par M. Léo Claretie ; *Une Fête au Japon*, par M. G. Bruley des Varannes ; *Le Japon*, par M. G. Saint-Yves ; *L'Armée russe*, par M. Paul Belon ; *Les Japonais*, par M. Lucien Vigneron, etc. Si vous êtes attiré du côté des sciences, vous avez là, entre autres : *Un Aérostat dirigeable*, par M. A. Symptote ; *Les Animaux électriques*, par M. Henri Coupin ; *Comment les plantes se défendent*, par le même, et, pour les généralités de l'espèce : *les Recréations scientifiques*, de M. A. Symptote et *le Mois scientifique*, par M. A. Acloque. Et la poésie ? Elle ne manque pas ; les pièces publiées sont signées : E. Rostand, F. Coppée, Ch. Grandmougin, E. Bergerat, G. Vicaire, T. Botrel, et nous abrégeons. De T. Botrel, n'oubliez pas de lire la poésie *A M. Émile Loubet :* nous nous garderons de tout commentaire. Bref, la variété est incomparable. Et puis, ne négligeons pas de mentionner les romans si parfaitement illustrés du *Supplément : La Petite Princesse*, de M. Georges Beaume, que nous analysons plus loin ; *Une Tache d'encre*, de M. René Bazin, enfin *Une Idylle dans un drame*, par M. Ernest Daudet, dont nous n'avons ici que la première partie.

5. — *Mon Journal* est vraiment intéressant ; nous ne saurions douter que les enfants de huit à douze ans lui fasse le meilleur accueil ; pour le déclarer parfait, disons toutefois que nous voudrions lui voir donner à la pensée religieuse une part un peu plus large. Ce desideratum exprimé, nous nous empressons de constater que, sous tous les autres rapports, *Mon Journal* satisfera les plus exigeants : les très nombreux récits variés que l'on y trouve sont tour à tour empreints de sentiments moraux ou patriotiques excellents. La poésie, la fantaisie, le merveilleux même s'y rencontrent fréquemment. Bref, *Mon Journal* donne toutes

les notes honnêtes, divertissantes, instructives. Parmi les pièces qui méritent d'être particulièrement mentionnées, nous citerons : *Pendant l'assaut de Brescia*, par M. Ivan d'Urgel (épisode de la vie du chevalier Bayard); *Un Trait de courage*, par M. Jan Rosmer (scènes du temps de la Révolution); *La Vieille de Syracuse*, par M. C. de Contréras (une bonne histoire sur le fameux tyran Denys); un conte délicieux : *Est-ce un prince?* par M. I. d'Urgel; un autre conte (de Noël celui-ci) et bien émouvant : *Jean-qui-Passe*, par M. J. Peltier; *L'Ignorance d'un petit Roi* (Charles VII enfant), par M. J. Hameau. Nous pouvons ajouter etc., etc. Ensemble très bien et très abondamment illustré que nous serons heureux de louer plus encore quand la note chrétienne, qui n'est pas absente, résonnera plus haut.

6. — Ouvrez *le Petit Français* de 1904 : il y est plusieurs fois question de Dieu; c'est bien quelque chose, car cela prouve que nous ne sommes point en pays athée; mais cela ne nous donne qu'une demi satisfaction : nous ne cesserons jamais de réclamer à la direction de ce joli périodique, en dépit des tendances non point neutres, mais hostiles de l'heure présente,— qui passeront, soyez en sûrs — une part un peu plus large à l'idée religieuse. Sous le rapport moral et partiotique, il n'y a rien à reprendre. Nous rendons compte plus loin (p. 514) du très intéressant roman de M. R. Victor-Meunier : *Chemins de traverse*, que l'on trouve ici, entre autres. Nous signalons aussi un délicieux conte de Noël : *Le Cigalet*, par M. E. Bouron des Clayes ; puis une touchante nouvelle de Mme J. Éveline : *Deux bons Cœurs* ; et encore : *Le Petit Roi d'Yvetot*, par M. R. Dupouey. Mais M. Jean Sigaux nous permettra de sourire quand, en lisant *Une Tombe de Louis XVII*, nous lui voyons écrire que le sort du Dauphin fils de Louis XVI est « un problème qui ne sera sans doute jamais résolu. » Nous faisons un tout autre cas des articles sur la Russie et la guerre russo-japonaise. En effet, à propos des *Drapeaux russes*, nous remarquons que l'auteur anonyme constate justement que les « images saintes » brodées parfois sur ces drapeaux, « témoignent de l'esprit religieux de l'armée russe, » laquelle, malgré des épreuves que nous comptons bien n'être que temporaires, en vaut largement une autre.

7, 8.— De *l'Ouvrier* ou des *Veillées des chaumières*, les deux périodiques publiés par la librairie Henri Gautier, lequel mérite la préférence ? Si vous lisez beaucoup, prenez-les tous deux ; si un seul vous suffit, tenez pour certain qu'ils se valent. Donc, le choix est facile. Cela dit, pour vous donner une idée du contenu des volumes de 1904, nous allons noter quelques-uns des romans que chacun renferme. *L'Ouvrier : Le Deshérité*, par M. G. de Wcede ; *L'Épreuve du feu*, par Mme J. de Coulomb ; *Femme d'officier*, par Mme P. du Château ; *L'Inconnue*, par M. E. Le Mouel ; *L'Obstacle*, par Mme P. Perrault ; *Le Roi du blé*, par Mme D.

d'Arthez, etc., sans oublier les désopilantes *Gaietés de la territoriale* du désopilant M. Jean Drault. — *Les Veillées des chaumières : Chaîne renouée,* par M. du Campfranc ; *L'Erreur*, par Mme J. Rivière ; *L'Héritage de Claire*, par Mme Ch. Péronnet ; *Hors la loi*, par Mme G. du Vallon ; *Les Idées du professeur Furst,* par Mme D. d'Arthez ; *Miss Lumière*, par M.e d'Agon de la Conterie ; *Tout naturel*, par M. N. Sauvage, etc. — Ces deux périodiques, très abondamment illustrés, renferment aussi les choses les plus variées : des recettes et des conseils pratiques, des poésies, des notices bibliographiques, des nouvelles, des contes et des articles de polémique sur les questions à l'ordre du jour. Plusieurs des romans parus dans *l'Ouvrier* et dans *les Veillées des chaumières* ont déjà été présentés à nos lecteurs au cours de l'année qui prend fin, mais la plupart ne se trouvent que dans ces périodiques mêmes. Lecture saine dans son ensemble, et toujours intéressante.

9. — Dans le genre, nous ne connaissons rien de mieux que cette « Revue de la jeune fille et de la femme qui s'appelle : *Journal des demoiselles et Petit Courrier des dames.* L'an dernier, pour la première fois (t. XCVIII, p. 501), nous l'avons présenté à nos lectrices, et cependant c'est un vénérable périodique : il est âgé de 84 ans. Nous ignorons sous quelle forme, aux origines, il est apparu à sa clientèle ; mais ce que nous savons bien, c'est qu'il est présentement aussi jeune, aussi élégant, aussi artistique que possible, et que, de plus, — nous l'avons constaté déjà, — la pensée qui le dirige est franchement chrétienne. Dans ces conditions, nous souhaitons au *Journal des demoiselles* un succès toujours grandissant. Nous allons d'ailleurs citer quelques-unes des bonnes choses que nous avons trouvées dans cette gracieuse revue qui paraît deux fois par mois : *A travers l'histoire de Béarn*, par Jehan ; *La Femme à travers les religions et les civilisations antiques*, par M. O. de Carladez ; *La Corée*, par M. J. d'Albanié ; *Le Malgache chez lui*, par M. J. Baissac ; *Les Oiseaux légendaires*, par M. C. Foley ; *L'Exposition des Primitifs français*, par M. A. Chevalier ; *Les Amis de Montaigne*, par M. C. Rozan ; *Les Colonies de vacances*, par M. J. d'Albanié ; *Mme Julie Lavergne*, par M. C. Lecigne ; *Léonard de Vinci et son écriture*, par Mme R. de Salberg ; *La Tutelle d'Agnès*, par M. C. Nisson ; *Cousins germains*, par Mme Mary Floran ; *La Chapelle des buis*, par M. C. de Vittis ; *Le Château de Bois-Vipère*, adapté de l'anglais par T. Bentzon ; *Le Mal du pays*, par M. Aigueperse. Histoire, beaux-arts, littérature, romans, telle est, si l'on peut dire, l'ossature du *Journal des demoiselles ;* mais à côté, il y a encore une revue musicale, de nombreuses variétés et enfin un important *Courrier de la mode*, par Mme Marguerite de Bets. Ce très intéressant courrier, dont la pagination est indépendante, contient des annexes qui doivent réjouir les jeunes personnes et même celles qui se souviennent de l'avoir été, « jeunes ». Car, outre une

sorte de bulletin explicatif intitulé : *Ouvrages de modes* et rempli de dessins, les dites annexes sont représentées (pour 1904) par 118 planches hors texte en noir et en couleurs, toutes exécutées avec le plus grand soin. Quelques-unes, même, apparaîtront à beaucoup comme de véritables petites œuvres d'art à garder en dehors de la revue, par exemple : les fusains d'Allongé et certaines aquarelles d'Habert-Dys.

10. — Il y a de quoi être étonné quand on compare cette « Revue des petites filles » qui s'appelle *la Poupée modèle* avec ses prix d'abonnement. Pour une somme modique, la « petite fille » qui reçoit mensuellement ce joli périodique doit s'amuser beaucoup, et même s'instruire. Ajoutez que l'esprit qui anime ces charmantes pages est nettement chrétien. Le volume de 1904 ne renferme pas moins de onze contes, nouvelles ou comédies. Citons, entre autres : *La Revanche de Marthe*, par Mme Mary Floran ; *L'Enfant de chœur*, par la comtesse de Courville ; *Qui aime bien châtie bien*, comédie par M. J. d'Auray ; *L'Oiseau bleu*, par Marga Léo ; *Les Étrennes de tante Olympe*, par M. L. de Kérany ; *Comment Colinette et Jean firent rencontre un soir de Notre-Dame*, par M. J. Farat. N'oublions pas de mentionner aussi des poésies, de petites recettes assez gourmandes, des devinettes, des explications de travaux pour la poupée, etc. Enfin, pour que vous sachiez tout, nous vous avertissons que, dans le cours de l'année, *la Poupée modèle* a donné à ses abonnés 51 planches hors texte : patrons, modèles de costumes en couleurs, modèles de broderie, morceaux de musique, spécimens d'images à colorier, décors de théâtre, suppléments divers en étoffe, jusqu'à des groupes de cartes postales. — Est-ce assez ?

11. — L'an dernier, à pareille époque, nous présentions à nos lecteurs le curieux, artistique et très amusant album de la maison Hachette, intitulé : *Les Animaux en pique-nique*. Voici aujourd'hui *la Guerre des animaux*, qui plaira d'avantage encore, à notre avis. M. Tigret a fermenté une révolte contre S. M. le roi Lion XV parce que ce monarque a édicté une loi gênant les appétits de certains de ses sujets. Tout d'abord les insurgés battent les troupes royales, mais celles-ci ne tardent pas à prendre une éclatante revanche : M. Tigret et ses partisans sont vaincus et le chef de la révolte fait prisonnier. Puis les vainqueurs rentrent triomphalement dans la capitale de S. M. Lion XV. Les images en noir et en couleurs — ces dernières surtout — sont parfaites, pleines d'esprit et d'humour. Le cartonnage illustré en couleurs est digne de l'album qu'on ne peut regarder sans rire de bon cœur.

12. — M. Julien Tiersot a réuni dix *Chansons du vieux temps* que M. Gerbaut a illustrées avec talent. Cet album fera surtout l'affaire des « apprentis folkloristes ? » « Ce sont, dit la Préface, les vieilles chansons de France... Nous les avons notées à travers les champs et les prairies : l'une, en l'entendant chanter à une petite bergère de Normandie ; une

autre en voyant passer une noce dans un village breton ; d'autres encore en errant dans les campagnes de Bourgogne, ou de Franche-Comté ou de Lorraine. Toutes sont répandues dans la plupart de nos provinces. » Les dix chansons sont les suivantes : *La Marchande d'oranges* ; — *C'est un petit oiseau ;* — *La Belle Dame de Paris ;* — *Où s'en vont ces gais bergers ?* — *La Servante coquette* ; — *Les Trois gentes demoiselles* ; — *La Dame du troupeau* ; — *La Chanson de la mariée* ; — *Le Petit Pastoureau* ; — *La Ronde de l'avoine.* Toutes les illustrations sont en couleurs ; chaque chanson est accompagnée de la musique.

13. — L'inspecteur d'académie dans la circonscription duquel se trouve Fumel-sur-Lot ayant mis à la disposition de l'instituteur de la localité un billet de bains de mer pour l'élève qui se sera le plus distingué en matière d'histoire de France, la lutte s'engage entre Pierre Bonichin et Jean Garrigou. A côté d'eux, le pays s'agite, partagé en deux camps. De là *les Tribulations de M. Bobèche*, l'instituteur. Bonichin triomphe de Garrigou, mais M. Bobèche jure, quoique un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus. Les enfants apprendront là « une nouvelle manière de retenir les faits les plus intéressants de l'histoire de notre pays. » Album amusant, bien illustré de gravures en noir et d'images en couleurs.

14. — L'inénarrable album dont le texte est dû a M. R. Lightone et les dessins en couleurs à M. Lanos est un assez singulier écho des *Voyages de Gulliver.* Il a pour titre : *Histoire d'un géant. Grandeur et décadence de Ratatin.* Ce Ratatin, haut de vingt et quelques mètres, gros et fort à proportion, arrive un beau jour du Thibet à Paris, qu'il amuse fort au début, mais que ses fantaisies dangereuses et ses incartades finissent par irriter et terrifier. Les autorités lui signifient son congé et il se réfugie à Calais où notre escadre le traque si bien qu'il finit par s'engager à partir par voie de mer, si l'on veut bien lui donner un rateau proportionné à sa taille, ce qui lui est accordé. Le voilà lancé sur les flots. Il aborde dans les régions avoisinant le pôle, où il se nourrit d'ours blancs. Peu à peu, sa taille colossale diminue et diminue si bien que lorsqu'il regagne son pays d'origine et retrouve sa famille, il n'est pas plus grand que son père, sa mère, ses frères et ses sœurs. Et voilà en quoi a comisté la grandeur et la décadence de Ratatin. Nos enfants goûteront beaucoup cette antinévralgique lecture relevée d'images en couleurs admirablement appropriées.

15. — C'est une très heureuse idée d'avoir réuni dans un album, avec un texte explicatif, une série de costumes militaires des principales époques sous ce titre : *Guerriers et Grands Seigneurs. Série de découpages* par Job, texte par A. Fabre. La disposition des figures en morceaux destinés à être découpés et collés appellera l'attention des jeunes gens sur l'aspect pittoresque des habillements du temps passé.

En publiant ce joli recueil, les auteurs contribueront à donner à la jeunesse une idée exacte de l'histoire de France.

16. — En ouvrant le joli album : *J'apprends l'orthographe* décoré d'une amusante couverture, nous nous sommes trouvé en présence d'un petit volume fort bien fait, intermédiaire entre le livre d'amusement et le livre d'études, dont il est le très agréable complément.

17. — *Le Premier Livre des petits enfants* est un album, aux jolies illustrations, dans chacune desquelles M. Théophile Schuler fait ressortir assez nettement pour qu'on la découvre sans difficulté, assez discrètement pour éveiller l'attention, une lettre de l'alphabet. L'enfant en retenant l'image, bien faite pour le charmer, arrive à retenir également la forme des lettres et l'effort de sa mémoire est ainsi grandement facilité. Les lectures qui accompagnent les gravures sont bien choisies et propres à susciter de bons sentiments de morale pratique, mais non religieuse.

18. — Encore un album : *Petites Sœurs et Petites Mamans*. Une fillette apprend à soigner son frère nouveau-né, puis s'ingénie à l'amuser et à lui apprendre ce qu'elle sait, en même temps qu'elle s'instruit de toutes les choses élémentaires du ménage, en venant en aide à sa mère. Au lieu des soins à une poupée, ce sont les soins à un bébé. Nous sommes fort embarrassé pour dire si le récit distraira réellement son petit lecteur ; mais il n'est pas douteux qu'il soit à sa portée, texte et gravures.

III. — 1. — Le « Bonhomme », c'est La Fontaine, illustre poète, mais l'être le plus distrait de la terre et dont le hasard a fait le tuteur de la gentille Rose Blinville. A travers les pages de *la Pupille du Bonhomme*, nous voyons apparaître les personnages du temps, contemporains et amis du « Bonhomme » : Molière, Mme de Sévigné, la duchesse d'Orléans et jusqu'au Grand Roi en personne. Dans cette société polie, littéraire, un peu précieuse, La Fontaine est appelé, sans cesse, à propos de mille incidents, à composer une de ses mémorables fables, et nous assistons, pour ainsi dire, à la naissance de ces chefs-d'œuvres, dont la jolie Rose, par son talent de diction, fait apprécier la finesse à la société qui l'entoure. A côté des succès littéraires de La Fontaine, se poursuit l'histoire intime de sa pupille qui, sous la direction de sa mère adoptive, Mme de la Haye, devient une jeune fille en tous points accomplie. Fiancée à son camarade d'enfance Michel de Cabrière, Rose souffre cruellement quand Michel, qui est allé se battre au loin, disparaît pendant deux ans ; il revient enfin après une longue captivité, et La Fontaine, à ce propos, écrit *les Deux Pigeons*. Volume bien écrit, d'une jolie fantaisie littéraire, où passent devant nous toutes les célébrités de ce temps si justement appelé le grand siècle.

2. — L'action du *Loup noir* se passe en Russie, sous le règne de Catherine II. Ivan Popof, que sa cruauté a fait surnommer le *Loup noir*, est

conseiller intime de la Tsarine ; par une série de forfaits, il s'est rendu maître de tous les biens de sa famille aux dépens de son frère Boris, médecin de la Cour, qu'il a fait déporter en Sibérie sous le coup d'une accusation mensongère. Boris, que l'on croit mort dans les mines, a survécu à ce supplice, et, sous le nom de Vladimir Vassili, il se consacre aux soins des malades pauvres qui le considèrent comme un être presque surnaturel. Il est appelé, par une suite de circonstances particulières, à donner ses soins à Sonia, la fille du comte Kiehlef et la fiancée du chevalier-garde André Paladine. Ce n'est cependant pas la charmante Sonia qui est la véritable héroïne du récit, mais plutôt une plante magnifique et mystérieuse, la Regina solis, dont il n'existe au monde que trois spécimens et qui est absolument nécessaire à Vladimir pour mener à bonne fin la cure de Sonia. Un moujik, décidé à tout braver pour servir sa jeune maîtresse, enlève des serres impériales un spécimen de cette fleur rare, dont la Tsarine veut faire hommage au roi de France. Ivan Popof accuse de ce crime André Paladine, le fiancé de Sonia, et l'Impératrice jure que si un autre spécimen de la Regina solis ne prend pas la place de celle qu'on lui a dérobée, André Paladine sera exilé en Sibérie. Conseillée par Vladimir, Sonia obtient un sursis et c'est à Harlem autour d'un spécimen bien gardé de la fleur mystérieuse que se déroulent les derniers actes du récit. Nous laissons à nos lecteurs le plaisir de découvrir comment la bonne cause, représentée par Vladimir, Sonia et leurs dévoués serviteurs, triomphe, en fin de compte, des perfides machinations du terrible « Loup noir » ; disons seulement que les sentiments du récit sont irréprochables ; le style en est coulant et les événements suffisamment dramatiques pour captiver l'attention des jeunes lecteurs de dix à douze ans.

3. — *Les Cadets de Gascogne*, compagnons et émules du légendaire Cyrano de Bergerac, braves, vantards comme lui, trouvent dans l'atmosphère troublée de la Fronde l'occasion d'exercer leur ardeur batailleuse. Au milieu d'eux est une « cadette de Gascogne », Catherine de Monbazillac, appelée aussi la « Petite Mademoiselle » par contraste avec la Grande Mademoiselle, l'héroïne historique à la vie de laquelle elle se trouve mêlée. Mais tandis que la cousine du Roi s'engage dans le parti de la Fronde, Catherine de Mombazillac est toute dévouée à la cause royale pour laquelle son père a donné sa fortune et sa vie. C'est donc par sentiment filial, autant que par loyalisme, que la « cadette de Gascogne » se jette dans la lutte, défendue par ses compatriotes, les Cadets, qui lui vouent un culte chevaleresque. Tout finit à merveille : la « Petite Mademoiselle », protégée par Anne d'Autriche, rentre en possession des biens que lui ont enlevés les Frondeurs et, la suite se devine aisément, épouse l'un des « Cadets, » son fidèle compagnon d'armes, fils adoptif de Cyrano. Ce récit honnête, mouvementé, d'un

style alerte et gai, plaira certainement aux jeunes lecteurs, à ceux surtout qui, ayant lu *la Jeunesse de Cyrano de Bergerac* (Cf. *Polybiblion*, t. XCVIII, p. 504-505), sont déjà familiarisés avec les aventures du héros et de ses compagnons de guerre, les joyeux et hardis Cadets de Gascogne.

IV. — 1. — *Les Scènes de la vie de collège dans tous les temps et tous les pays*, dont M. André Laurie s'est fait, à la joie des collégiens français, le narrateur toujours spirituel, pittoresque, et, ce qui ne gâte rien, très sérieusement informé, se continuent par *Un Semestre en Suisse*. Un papa intelligent et moderne a jugé bon d'interrompre pour six mois les études de son grand fils, élève de troisième au lycée Condorcet ; il le conduit à Zurich, au gymnase de l'école cantonale, où, tout en continuant sa besogne classique, il doit se perfectionner dans la pratique de la langue allemande. Il sera externe, en pension chez de braves gens ; il se fera des amis et s'habituera vite, parce qu'il a reçu déjà une éducation très large, à cette vie forte et libre, d'accord avec un climat robuste et sain. Tel est le fond très simple du roman, sur lequel se greffe ingénieusement un petit drame dont nous laissons la surprise aux lecteurs de M. Laurie. Description de pays, de lacs et de montagnes, récits de fêtes scolaires, de régates, de courses et d'ascensions, sensation juste et communicative de la vie au grand air, voilà le charme de ce nouveau livre, auquel de très bonnes gravures d'après des photographies suisses ajoutent une parure sérieuse. Appuyé sur Jules Verne et sur André Laurie, l'édifice de la Collection Hetzel paraît indestructiblement robuste ; c'est toute la science qui, peu à peu, nous est ainsi distribuée, sous d'étincelants cartonnages rouge et or, science pratique, vivante et fort joliment aimable.

2. — Si nous disons que M. Henri de Noussanne est un conteur prestigieux, cela ne surprendra personne ; si, d'autre part, nous affirmons que *le Joyeux Rajah de Ramador* est un récit merveilleux qui fleure quelque peu *les Mille et une Nuits*, sans rien d'ailleurs que la jeunesse ne puisse lire, nous aurons pour appuyer notre jugement, l'avis conforme de tous les abonnés du *Magasin d'éducation*, où ce récit a paru en premier lieu. En peu de mots voici ce dont il s'agit. Le jeune Théobald Bocquet, qui ne s'appelle, au fond, ni Bocquet ni Théobald, est fils adoptif du ménage Bocquet, propriétaire du « Bacquet's Circus. » De cet établissement, Théobald est l'artiste principal, toujours accueilli avec enthousiasme par les Parisiens qui fréquentent la place du Trône. Certain jour un Nabab très authentique s'égare dans ce cirque, attiré par le spectacle vanté d'un éléphant énorme dressé de peu commune façon. Et il voit le jeune Théobald faire du pachyderne tout ce qu'il veut. L'adroit saltimbanque fixe l'attention du prince hindou qui ne peut se défendre à sa vue d'une émotion qu'il dissimule cependant. Or, sachez tout de suite que ledit Rajah c'est autre que le grand-père de Théobald. Puis sachez

encore que ses parents adoptifs, bientôt fixés sur la haute origine de leur cher enfant, s'arrangent avec un policier parisien qui a du flair, lequel s'adjoint un savant ingénieux, pour tenter de faire réintégrer Théobald dans sès droits souverains. Le cirque est liquidé et l'association se dispose à partir pour l'Inde. Mais pour y arriver et triompher d'adversaires aussi perfides qu'intéressés, ils doivent passer par des épreuves et des aventures à donner la chair de poule aux plus courageux. Bref, les traîtres sont démasqués et punis ; Théobald, devenu le prince Segondera Mahally-Sing et héritier du trône de Ramador, épouse une toute charmante princesse à qui, le jour même de son entrée solennelle dans la capitale de ses aïeux, il ne peut s'empêcher de répondre, en riant, à une question qu'elle lui adresse : « Je pense, princesse, à la stupeur des Parisiens, si, en ce moment, ils me voyaient ! »

V. — 1. — La place que tient *la Femme dans l'Ancien Testament* est considérable ; son rôle y est multiple et varié. Si, dès l'origine, avec Ève, elle y est un instrument de péché et de chute, que de fois aussi elle nous apparaît comme la consolatrice de l'homme dans ses afflictions, comme la conseillère qui sait lui rendre le courage, comme l'instrument et en quelque sorte l'aide de Dieu dans l'œuvre de la rédemption de son peuple ! Que de paroles sévères et amères, que de traits satiriques, l'Ancien Testament renferme contre la malice de la femme ; mais, par ailleurs, quels dithyrambes en l'honneur de ses vertus et de sa puissance ! Quelle variété de types et de figures nous présente la galerie féminine de l'Ancien Testament ! M. le chanoine Boissonnot la déroule à nos yeux avec le même talent, le même charme de poésie, la même onction de doctrine que nous avions trouvés l'an dernier dans son *Épopée biblique.* « Mêlée aux drames de cette épopée grandiose, la femme y joue un rôle considérable. Cesse-t-elle d'être le principe de relèvement, entrave-t-elle la route ou retourne-t-elle en arrière ? La procession s'arrête, les hommes quittent le rang. Court-elle en avant, excitée par la conscience de sa mission ? A ses côtés les héros surgissent et l'on se précipite sur ses pas... Nous n'avons négligé... aucun passage même où la femme est désignée, persuadé que l'Esprit saint y avait mis une lumière pour notre sujet ou une leçon. Par endroits la route est sombre, elle est ensanglantée de drames et de crimes que l'effrayanté véracité de la Bible ne tait point. Mais la nuée lumineuse qui, dans le lointain, voile encore l'astre virginal, jette sur ces scènes une clarté qui en adoucit les horreurs et les ennoblit. » Le pieux écrivain a mis toute son âme et toute son éloquence à nous traduire et à nous commenter dans la Bible les passages relatifs à la femme. Son livre, dans lequel le puissant crayon de G. Doré ajoute encore au charme du texte — bien que les compositions ne soient pas

toujours très bien choisies — rencontrera, nous l'espérons, de nombreux lecteurs et encore plus de lectrices qui trouveront à le lire et à le méditer autant de profit que de plaisir, et qui y puiseront les plus nobles enseignements.

2. — *La Terre sanglante*, par M. Jules Mazé, est un livre excellent à donner aux jeunes garçons de dix à quatorze ans. C'est le récit connu mais toujours empoignant, des premières batailles de la guerre de 1870. L'auteur décrit dans un style grave, ému, vibrant, ces journées de Rezonville, de Saint-Privat, de Mars-la-Tour, la charge héroïque et légendaire des cuirassiers, les mille épisodes douloureux et admirables de ces premiers combats, pendant lesquels, malgré tout, l'on croyait encore fermement à la victoire suprême. Dans la seconde partie du livre : *La Terre du Souvenir*, il nous décrit Metz et le pays voisin, où tant de vies jeunes et précieuses ont été sacrifiées pour la patrie. Les temps présents donnent à ce beau volume une actualité qui en double le prix. Le jeune lecteur y apprendra à aimer l'armée qui, malgré certaines défaillances bien peu nombreuses, représente ce qu'il y a de meilleur en France : le courage qui se sacrifie en silence, le dévouement chevaleresque, la discipline poussée jusqu'à l'héroïsme. Les illustrations qui accompagnent le texte et la reliure soignée du volume en font un livre d'étrennes dont la forme répond au fond, et nous ne doutons pas de sa popularité auprès des jeunes lecteurs. A côté de tant de récits imaginaires, fades et insipides, sinon dangereux, cette histoire vraie, plus poignante qu'un roman, aura un légitime succès.

VI. — 1.— De ces onze *Petits Drames du Poste*, lequel préfèrera-t-on ? Ils sont tous également amusants et dignes du spirituel humoriste qu'est M. Jean Drault. Nous aimons bien le premier: *Le Pochard assassin*; mais, si l'exécution en est vive et pittoresque, l'invention n'en est pas très neuve ; tandis que le quatrième, *le Piège à cambrioleurs !* et le cinquième : *Un Oncle qui a vu jouer Molière !* et le... Ah ! ceux-là, on ne pourra pas dire que le sujet en est banal ! Dans le cinquième, les agents de service au Père-Lachaise ont mené au poste un homme qu'ils croient fou : il est venu les avertir que le mort, qui est dans le corbillard, est aussi dans le cortège, et qu'il va interrompre sa propre oraison funèbre ! Or, le prétendu fou disait la vérité, ainsi que le prouve bientôt l'arrivée au poste du mort, qui n'était pas mort, mais qui se faisait enterrer par avance d'hoirie, si l'on peut dire, pour juger des vrais sentiments de ses héritiers ! L'histoire est renouvelée de la comédie sans doute, mais si drôlement racontée par M. Jean Drault qu'elle ferait rire... un mort.

2. — *Le Théâtre de la Primevère* est moins drôle, moins gai, et même moins dramatique ; mais il est poétique. Le gracieux talent de M. Guy

Chantepleure semble bien un peu gêné dans la forme nouvelle où il s'est essayé ; mais il n'y est pas entièrement étouffé. La première de ces petites comédies nous emporte en pleine fantaisie ; la scène se passe dans « un faubourg de Ville Fleurie, capitale du Pays Rose et Blanc ! » Les personnages s'appellent Florizel, de la famille du Lys d'Or, Perrinette, de la famille du Lys d'Argent, Narcisse, Passerose, Églantine. La politique a failli jeter du noir dans le Pays Rose et Blanc ; Florizel et Perrinette se disputent le trône ; mais l'Amour vient dissiper les nuages qui déjà assombrissent l'horizon, et il unit les deux prétendants. La sixième et dernière comédie de ce volume nous ramène dans la réalité contemporaine. La jeune Léa, très amoureuse de son mari, découvre que ce mari n'a pas fait, comme elle, un mariage d'amour, qu'il a fait un *Mariage de raison* où il a d'abord cherché une dot et n'a pris la femme que par surcroît. Et elle pleure, la petite Léa. Mais voici que sa belle-mère survient et lui découvre que sa prétendue découverte est une erreur, une erreur grossière ; la lettre où il était question de « mariage de raison » concernait sa cousine Jacqueline, là ! Et Léa saute de joie ! Nous avons dit que cette comédie nous ramenait à la réalité ; nous nous reprenons : nous sommes encore dans le Pays Rose ! Et tout le volume est baigné de rose et parfumé de rose ! L'ouvrage convient parfaitement à la saison des étrennes et des bonbons ! Il est si bien présenté, d'ailleurs, par la Maison Mame !

VII. — 1. — *La Petite Princesse* est un volume très distingué par le papier, les caractères typographiques, le cartonnage et les illustrations ; il eût suffi de dire qu'il sort des presses de Mame. Pour le reste, pour ce qui est si bien imprimé sur un si beau papier, il suffira aussi de dire que l'auteur en est M. Georges Beaume. N'insistons pas ; la trêve des confiseurs est aussi un peu la trêve de la critique sévère. Sachez seulement que la scène se passe dans un milieu où l'on parle encore patois, là-bas, tout près de Perpignan. *La Petite Princesse* y a beaucoup à faire, du moins à la fin de « l'histoire ». Au début, elle n'a guère qu'à embrasser son père, un brave industriel, qui fabrique des bouchons ; elle s'acquitte très bien de ses fonctions. Mais son père ayant été volé par un ami infidèle, presque ruiné par une grève de ses ouvriers et finalement tué par le chagrin, elle se met à la tête de la fabrique et sauve l'honneur et même la fortune de la maison. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, elle en a deux ou trois autres, celui notamment de voir son amie Jeanne, aveugle depuis l'enfance, recouvrer la vue à la suite de... je vous le donne en mille ! Ne cherchez pas ! Jeanne avait reçu un coup de pierre destiné à la « petite princesse » ; le coup lui ouvrit le front, mais lui rouvrit les yeux. Voilà !

2. — *Un Trésor* a été *caché dans les ruines* par Estelle de Chauvigny qui, par un ingénieux quoique invraisemblable stratagème, veut obtenir de son oncle, le baron Hector de la Musardière, le droit d'épouser Raymond Dalue, issue d'une famille noble, mais tombée, et qui, bravement a renoncé à sa particule et s'est mis à travailler pour vivre. Le baron Hector, vaniteux, petit d'esprit, rempli de prétentions grotesques, est un être insupportable ; plus intéressantes sont sa femme Hermance, douce et dévouée créature et sa nièce, la fine et courageuse Estelle, qui sacrifie sa fortune pour sauver son bonheur. Récit honnête, écrit avec le style courant et aisé qui distingue l'auteur apprécié et fécond qu'est M. Charles Foleÿ. Ajoutons que ce volume est joliment illustré et relié.

VIII. — 1. — C'est une heureuse idée qu'a eue M. Eugène Guénin de vouloir populariser les relations anciennes des explorateurs célèbres, en particulier celles de nos voyageurs français, et de les reproduire, en leur faisant subir de légères adaptations, dans la *Bibliothèque des écoles et des familles*. Cet historien de la colonisation française débute dans ses réimpressions par le récit du second voyage exécuté aux Indes orientales par Augustin de Beaulieu, l'excellent navigateur rouennais qui, parti de Honfleur en 1619, rentra au Havre de Grâce en 1622, après avoir gagné Achem, dans l'île de Sumatra, et y avoir longtemps séjourné. M. Guénin a scrupuleusement respecté la naïveté du texte original, le charme et la saveur des expressions, limitant très sagement son travail à la modernisation de l'orthographe, à la suppression de quelques longueurs, à la rédaction d'une courte Introduction biographique. N'eût-il pas convenu d'y ajouter un certain nombre de notes historiques et géographiques détaillées, une carte et quelques reproductions d'anciennes gravures ? L'œuvre n'eût pu qu'y gagner, à notre avis ; tel qu'il est, et malgré leur absence, le volume intitulé : *Augustin de Beaulieu, sa navigation aux Indes orientales* (*1619-1622*), que publie M. Guénin, est un ouvrage intéressant et recommandable à tous égards.

2. — Le *Polybiblion* a rendu compte dernièrement (t. CI, p. 356-358) de l'ouvrage de M. Gustave Simon : *L'Enfance de Victor Hugo*. De ce sac, l'auteur a tiré une seconde mouture, c'est-à-dire qu'il vient de donner, à l'intention des jeunes gens, un volume intitulé : *Victor Hugo, années d'enfance*. Si cette édition était semblable en tout à la première, nous la noterions simplement en renvoyant à l'article de notre collaborateur M. E.-C. Gaudot ; mais il convient de dire que l'auteur a abrégé certains chapitres, qu'il en a allongé d'autres, le tout d'une façon assez heureuse, et qu'enfin il a fortement coupé dans l'histoire des premiers essais poétiques ou dramatiques peu, ou même point connus, du poète. Après tout Victor Hugo peut être donné en exemple comme travailleur infatigable et comme bon fils. Il est vrai que l'on est en droit d'ajou-

ter qu'étant, par la suite, devenu un bien mauvais mari, il eût été parfaitement capable de faire pleurer sa mère si celle-ci n'était pas morte alors que le futur grand homme avait peine vingt ans.

3. — L'auteur de *Notre Ainée* est expert dans l'art de présenter sous une forme personnelle et séduisante les situations classiques du roman pour jeunes filles de quinze ans. Le jeune ingénieur bienfaisant, l'héroïque capitaine colonial, le vieux savant, la bonne ouvrière, objet d'un prix de vertu, les dangers de la vie parisienne, la salubrité morale de la vie de famille en province, toutes ces données, Mlle Borius les a rajeunies par les agréments de la broderie dont elle a su les orner. De deux jeunes sœurs, l'une, très dévouée, s'oublie devant l'accomplissement de ses devoirs, l'autre obéit d'abord à des considérations égoïstes. Puis les événements remettent tout au point. La meilleure des jeunes filles se marie la première, la seconde n'est demandée qu'à la suite, et comme en récompense de sa conversion. En somme, charmant et fort honnête récit, auquel ne manque que la note religieuse pour être parfait.

IX. — 1, — Dans le volume de la *Bibliothèque rose* intitulé : *Fluette*, Mme Chéron de la Bruyère, connue et aimée des petits lecteurs, leur raconte les vacances passées par Fluette en un château de Lorraine, appartenant à M. Descolons. Celui-ci, resté veuf avec plusieurs enfants, que l'absence d'une autorité sagement ferme a rendus insupportables, supplie sa sœur, Mme de Trieul, femme d'un capitaine en garnison à Alger, de venir gouverner sa maison et ses enfants. Elle y consent, et s'installe auprès de ses neveux avec ses deux enfants : Robert et Alice, appelée « Fluette. » Tout d'abord, Mme de Trieul a quelque peine à se faire accepter par les petits indisciplinés, dont l'aîné surtout, Jeanne Descolons, rend sa tâche difficile. Peu à peu, cependant, elle accomplit l'œuvre que lui a confiée la tendresse de son frère, et les « petits sauvages » se transforment sous sa direction. L'influence douce et généreuse de « Fluette » est pour beaucoup dans cet heureux résultat. Les machinations de la « sorcière » Tyrra et la jalouse Ursule, sa dupe, donnent au récit un élément parfois dramatique. Inutile d'ajouter qu'on y retrouve le style alerte et clair, les sentiments excellents, l'allure vive qui ont rendu l'auteur très populaire parmi les enfants.

2. — *Mademoiselle Chou-Chou*, de son vrai nom Odette Le Kuénec, est une petite Bretonne vive, espiègle, ayant mauvaise tête et bon cœur. Sa mère étant morte et son père retenu aux colonies par d'importantes affaires, Odette est confiée à une tante, Mme Derville, dont la sévérité maladroite développe les défauts de sa pupille plutôt qu'elle ne les réprime. De plus, les enfants Derville, jaloux du charme d'Odette, la taquinent sans trêve ni relâche, si bien que la vie de « Mademoiselle Chou-Chou » dans ce milieu peu sympathique est une

bataille continuelle, où Odette n'a pas toujours le beau rôle. Heureusement pour l'orpheline, son père revient enfin des colonies et, entre lui et sa bonne cousine, Mlle Debray, personne originale, mais franche et sensée, Mademoiselle Chou-Chou recevra une éducation plus affectueuse et aussi plus sage, qui, tout en la corrigeant de ses défauts, développera les dons précieux cachés sous l'extérieur turbulent de la petite Bretonne. Livre que liront avec plaisir les enfants de six à dix ans.

X. — 1. — *Trésor de guerre* est une suite du *Pupille de mon ami*, mais une suite qui forme à elle seule un tout complet. Le sujet, c'est la *restauration* d'un peuple par le descendant d'un de ses anciens chefs ; ce peuple, c'est le peuple tsigane ; ce chef, c'est le prince Athingan, lequel, après avoir été élevé en France, retourne chez ses compatriotes et consacre ses efforts à rendre une patrie et une nationalité aux nomades tsiganes. Pour cette œuvre de paix, il cherche le « trésor de guerre, » que la tradition et des inscriptions mystérieuses, déchiffrées par son ami, le savant moine Spiridion, placent à 60 fois 7 pas à gauche d'une pierre qui est à 20 fois 57 pas à droite d'une source qui est à 200 fois 13 pas à gauche d'un arbre qui est à 159 pas au-dessus d'un ravin, qui est..... etc., etc., etc. Après des aventures peu ordinaires le chercheur trouve le trésor, et il en fait le plus noble emploi. — Les illustrations qui accompagnent le texte sont très pittoresques.

2. — *Chemins de traverse* est une histoire ou plutôt une anecdote sentimentale, — très bien racontée d'ailleurs et intéressante. — Le petit Jacques Landaur, préparait l'École navale, lorsque les journaux annoncent la mort de son père, l' « explorateur bien connu, » et lorsque, en même temps, le banquier qui détenait sa petite fortune, fait banqueroute. Le pauvre enfant est retiré de pension et recueilli chez une cousine, qui le maltraite, le bat, l'affame, veut le transformer en bête de somme. Jacques, révolté, s'évade. Vous devinez à quels périls il est exposé et quelles fatigues il endure : il couche à la belle étoile, souffre de la faim et de la soif, etc., etc. ; il va même mourir de faim, lorsqu'il est sauvé par une soupe aux choux que lui servent deux petits saltimbanques. Par reconnaissance, Jacques s'offre à rester avec eux pendant quelque temps. Il leur rend mille services, découvre qu'un des enfants a été volé, lui fait retrouver son père, et, lui-même, retrouve le sien qui n'était pas mort ! Le pauvre petit, qui s'était engagé dans des chemins de traverse, est remis sur la bonne route ! Il y fera son chemin !

3. — Dans *le Bon Géant Gargantua* vous trouverez quatre morceaux très différents, et qui sont tous des adaptations modernisées d'œuvres anciennes, mais toujours amusantes : 1° le *Gargantua* de Rabelais d'abord, mais très abrégé, et inutile de l'ajouter, considérablement

nettoyé ; plus d'incongruité morale ou doctrinale, rien que l'élément comique et caricatural ; 2° *La Farce de Maître Pathelin ;* 3° *La Foire aux Fées*, une pièce du « Théâtre de la foire » de Le Sage — modernisée au point qu'il y est question de bicyclettes, déjà !); 4° *Les Oreilles frites* de Désaugiers, une scène de la vie bourgeoise, au commencement du XIXe siècle. Le tout mis *à la mesure* de jeunes lecteurs, qu'il faut encore plus respecter qu'amuser.

4. — *D'une Rive à l'autre* est une longue histoire où l'on voit un pauvre garçon, surnommé La Guigne, parce que, en effet, la mauvaise chance semble le poursuivre depuis sa naissance, avoir raison enfin des fatalités qui pèsent sur lui, et passer de la misère à la fortune, du malheur au bonheur. C'est un énergique et un « professeur d'énergie », qui enseigne autour de lui, par ses leçons et par ses exemples, les vertus d'endurance, d'activité, de régularité et de probité auxquelles il a dû son salut. Ses exemples sont parfaits, et valent mieux que ses leçons parlées, lesquelles sont d'un style douteux. Dieu nous donne beaucoup de ses pareils, d'ailleurs ! Car nous avons trop de beaux parleurs, qui n'ont pas dans leur vie la tenue qu'ils ont dans leur style !

XI. — 1. — Aimez-vous la Bretagne, ses mœurs patriarcales, ses fêtes populaires, les récits de pêche sur les rives de l'Océan ou sur les bancs de Terre-Neuve? Vous trouverez tout cela dans *Yves le Marin*, et en outre l'histoire de deux enfants, Yves et Bernard, fils, l'un de pauvres matelots de Plouescat, l'autre, de riches parisiens en villégiature dans cette région du Finistère. Entre eux, c'est d'abord de la défiance, puis des querelles et de la haine, jusqu'au jour où Bernard, menacé d'être englouti par les flots, doit son salut à son ennemi. Dès lors ce sont deux compagnons inséparables: Bernard entraîne à Paris, dans son luxueux hôtel, Yves, émerveillé de tant d'opulence, et ne retourne avec tous les siens en Bretagne que pour payer généreusement à la famille de son jeune ami sa dette de reconnaissance. Texte et dessins également intéressants.

2. — L'imagination, cette folle du logis, se fait assez aisément pardonner ses inventions les moins vraisemblables, quand elles n'ont d'autre but que d'amuser de tout jeunes enfants. L'héroïne de *la Poule à poils*, Yolande, est une poule en chair et en os, mais une poule vraiment extraordinaire. Victime de son amour maternel pour les petits canetons qu'on lui a donnés à couver, elle se noie dans l'étang voisin : on la pleure, et après l'avoir pleurée, on la plume, on la flambe, on s'apprête à la cuire, lorsque, ô prodige ! voici qu'elle ressuscite ; mais dans le misérable état ou elle se trouve, elle devait renoncer à se présenter dans le monde, sans les costumes de tout genre que lui confectionne la fermière, et surtout sans le service signalé que lui rend l'onguent magique d'un colporteur. Bref, devenue la merveille du pays, elle

est achetée son pesant d'or par un directeur de cirque, dont les hôtes savants, à deux ou à quatre pattes, défilent successivement sous les regards du lecteur... de plus en plus captivé et stupéfait. VISENOT.

OUVRAGES SUR LA MUSIQUE

(Suite)

21. *Histoire abrégée de la musique*, par HENRI BOYER. Paris, Nony, 1902, in-12 de VII-160 p., 1 fr. 50. — 22. *Histoire de la musique. Iles britanniques, des origines au XVIIIe siècle*, par ALBERT SOUBIES. Paris, Flammarion, 1904, in-16 de IV-105 p., 2 fr. — 23. *The History of American Music*, by LOUIS C. ELSON. New York, London, Macmillan, 1904, in-4 cartonné, de XIII-379 p., illustré, 30 fr. — 24. *Essai historique sur la musique en Russie*, par ARTHUR POUGIN. Paris, Fischbacher, 1904, in-12 de 274 p., 4 fr. 50. — 25. *Church Music*, by A. MADELEY RICHARDSON. London, Longmans, Green and Co, 1904, in-16 de VII-168 p. — 26. *Explicacion completa de la música polifónica de los siglos XVI y XVII*, por DON GREGORIO FIDEL SERRANO Y AGUADO. Madrid, Ducazcal, 1904, in-8 de 76 p., 3 fr. — 27. *Denkmäler deutscher Tonkunst*, herausgegeben Freiherrn VON LILIENCRON. Erste Folge, Vierzehnter Band. *Dietrich Buxtehude Abendmusiken und Kirchenkantaten*, von MAX SEIFFERT. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1903, gr. in-4 de X-177 p.

21. — *Histoire abrégée de la musique* : ce titre est beaucoup trop compréhensif, car l'histoire de la musique ne date pas du XVIIe siècle. Le but de M. H. Boyer est, en effet, de permettre aux candidats aux divers examens de chant d'avoir une idée générale de la vie, du style et des œuvres des principaux compositeurs, depuis l'origine de l'opéra en France (1645) jusqu'à nos contemporains. Ce but est-il atteint ? Nous voulons le croire, mais si les examinateurs se contentent du léger bagage historique et musical contenu dans ce livre, ils ne sont pas exigeants. Quatre ou cinq pages sur chaque auteur, depuis Lulli, Bach, jusqu'à Rossini, Schubert — Beethoven en a quatre — forment la première partie. Dans la seconde, l'auteur étudie spécialement les matières indiquées par le ministre de l'instruction publique pour l'examen du certificat d'aptitude à l'enseignement du chant (degré supérieur) ; c'est-à-dire huit œuvres des huit plus grands musiciens de Bach à Weber. Tout cela est expédié en trente pages. M. H. Boyer a pris pour guide Fétis : *Biographie des musiciens* ; il aurait pu en trouver de plus exacts, dans les auteurs plus récents qui ont écrit sur la musique.

22. — Toujours mêmes qualités, mêmes procédés dans la nouvelle œuvre de M. A. Soubies : *Histoire de la musique. Iles britanniques.* C'est une esquisse vive et rapide, trop rapide peut-être, de l'histoire de la musique anglaise. Elle présente cet intérêt particulier que l'Angleterre est le pays où naquit, avec Dunstable (XVe siècle), la véritable polyphonie. Ce volume se termine avec Parcell (XVIIe siècle), le plus grand des musiciens anglais. Ce volume est l'avant-dernier d'une collection vraiment précieuse, et qui déjà devient très rare.

23. — Pour la première fois en Amérique on publie une série de grands ouvrages sur l'histoire des différents arts en cette contrée, comprenant la période qui s'est écoulée depuis la colonisation (XVIe siècle) jusqu'à nos jours. Chacun de ces ouvrages est l'œuvre d'un spécialiste. Deux volumes ont paru : l'*Histoire de la sculpture* et l'*Histoire de la musique*. L'auteur de ce dernier volume : *The History of American Music*, nous parle des commencements de la musique américaine, des influences étrangères, des changements, des méthodes, des efforts personnels, en un mot de tous les éléments qui ont concouru à la rendre ce qu'elle est aujourd'hui. Évidemment, puisqu'il s'agit d'une nation qui est encore dans sa jeunesse, les événements et faits narrés ne datent que d'hier. Ils offrent donc peu de perspective à l'historien qui, par suite, n'a pas toujours pu donner le dernier mot; mais il a si bien su les grouper en leur lieu et place qu'il leur fait dire leur propre histoire avec leurs conclusions. Il a divisé son ouvrage en dix-huit chapitres dans lesquels il étudie tous les divers aspects de l'histoire de la musique aux États-Unis : origines, premières organisations musicales, orchestres, sociétés et institutions, opéras, musique nationale et patriotique, compositeurs, critique et littérature, situation présente de la musique en Amérique, ses qualités et ses défauts. En somme, l'Amérique n'a pas encore produit de grands maîtres au sens strict du mot. Ses compositeurs sont tous venus se former en Europe. A l'heure actuelle, chacune des grandes cités renferme un ou plusieurs conservatoires dont les meilleurs professeurs sont européens. Le grand défaut du système musical américain, c'est l'amour excessif du piano; tout lui est sacrifié. Mais sur cent exécutants on trouve à peine un compositeur; et les compositeurs s'évertuent à faire trop grand et trop vite. Le volume se termine par une bibliographie générale. Cet ouvrage, sorti des presses de la Compagnie Macmillan, contient douze magnifiques photogravures et plus d'une centaine d'illustrations dans le texte.

24. — A la différence de M. Soubies, qui, dans la collection de son *Histoire de la musique*, ne donne qu'une nomenclature des célébrités musicales de chaque nation, M. A. Pougin, dans son *Essai historique sur la musique en Russie*, prend le temps d'examiner en détail celles du grand pays slave, pour les mieux faire connaître. Il aime à savoir à quels artistes il a affaire, quelle fut leur éducation, leur vie, quelle est la nature de leur talent et de leur génie, quels aussi le succès et la valeur de leurs compositions. Pour plus d'exactitude et d'intelligence, il remonte aux origines lointaines de la musique russe actuelle, une des dernières nées de l'Europe, et déjà l'égale des autres. Et il nous apprend que, bien avant l'importation des opéras italiens, français ou allemands, on chantait beaucoup au stérile pays des steppes. Chants populaires ou religieux, motets liturgiques, rondes chantées, chants d'occasion

chansons de rues et chansons de « bourlaks », souvent accompagnées de la « balaïka », étaient partout fort en honneur. Les recueils de ces mélodies, non moins originales par le rythme que par la tonalité, ne manquaient pas au temps de Beethoven et personne n'ignore qu'elles lui ont inspiré les thèmes de ses quatuors dédiés au comte Razoumosky. — Dès le xve siècle, la Cour des Tsars avait son chœur de chantres. L'Ukraine, la province aux belles voix, en fournissait les éléments. Alexis et son fils Pierre le Grand prenaient plaisir à chanter aux offices de l'église. Les impératrices Anne, Élisabeth, Catherine, et les tsars Paul Ier et Alexandre Ier se faisaient une gloire de propager dans leur vaste empire le goût musical. Et l'on reste émerveillé de rencontrer dans ce peuple russe, si nul par ailleurs en fait d'arts plastiques et figuratifs, une âme aussi chantante. Ce sont toutes pages instructives et charmantes que M. Pougin consacre à cette primitive efflorescence d'art qui n'a d'autre ambition que de chanter le pays, les coutumes, les amours et la foi, et de jeter là-bas un peu de gaieté sur les tristesses mornes des longs hivers. Le jour où la Russie, obstinément fermée, s'ouvrira enfin aux influences des nations étrangères plus cultivées, les grands musiciens surgiront comme d'eux-mêmes. Et quelle riche éclosion ! Lavrow Dargomijsky, Lvow, jolies figures d'artistes, pittoresques et séduisantes ; Glinka et Ischaikowsky, deux génies de tout premier ordre, et le plus fameux de tous, Rubinstein, l'incomparable virtuose que se sont disputé les deux mondes, et qui, par l'extraordinaire magie de son jeu, les a fait frémir aux originales beautés de l'art russe ! Il est bien évident que M. Pougin se complaît en compagnie de tels hommes. Et c'est à regret, semble-t-il, qu'il arrête l'analyse fouillée qu'il en fait pour s'occuper ensuite d'une certaine école de néo-réformateurs, dont le pédantisme s'est acharné après leur mémoire. On s'appelait, dans cette jeune société, « le groupe puissant. » Saint-Pétersbourg disait avec plus de raison : « la coterie. » César Cui en était le champion, et Balakirew, le chef de file. L'opéra avait surtout l'honneur de leurs critiques. Ils avaient formulé ce principe, que « la musique dramatique doit toujours avoir une valeur intrinsèque, abstraction faite du texte. » Ce qui revient à ériger en principe l'art pour l'art et le mépris du public. L'absolu et l'étroitesse du système n'ont pourtant pas rendu cette école inféconde. Et César Cui, et Balakirew, et Rimsky-Korsakow et Borodine, et Moussorgsky sont des artistes de talent. Mais nous parlons là de contemporains. Avec eux, nécessairement, prend fin l'histoire de la musique en Russie. Ajoutons cependant qu'aujourd'hui les conservatoires, très florissants tous deux, de Saint-Pétersbourg et de Moscou, sont organisés mieux qu'aucun autre de l'Europe. Ils tiennent cet avantage de leur indépendance. L'État n'a rien à voir chez eux. Ils sont administrés par une société privée, de qui tou

dépend : programmes d'études, choix du personnel enseignant, réformes, question matérielle, agrandissement des édifices etc... Avec ces sortes d'établissements, véritables écoles libres, il n'y a pas à craindre que les interventions, à tout propos, d'un gouvernement tracassier, ne viennent couper les ailes à l'initiative. Est-il besoin de dire que cet *Essai historique sur la musique en Russie*, en dépit de la modestie du titre, est l'œuvre d'un écrivain distingué, à la fois connaisseur profond et fin critique.

25. — L'ouvrage de M. A. Madeley Richardson : *Church Music*, fait partie d'une série de manuels spécialement édités pour le clergé anglican. Écrit dans un style clair, sobre et attrayant tout à la fois, ce petit volume est rempli d'excellentes idées sur la musique d'église. L'auteur, docteur en musique et habile praticien, s'est proposé, comme il le dit lui-même, non de faire du clergyman un habile et savant musicien, mais de lui donner une connaissance de l'histoire, de la théorie et de la pratique d'un art d'où dépend en partie le succès de son œuvre. Après quelques considérations générales sur la musique d'église, il en trace l'esquisse historique, traite de la composition et de la formation des chœurs, enseigne au prêtre anglican la production de la voix, la prononciation, l'accentuation — anglaise bien entendu, — et l'exécution pratique des parties qu'il doit chanter pendant les services, etc. Il termine par un chapitre sur les genres de musique appropriés aux services de l'église, dans lequel nous remarquons une curieuse discussion sur le chant grégorien.

26. — *Explicacion completa de la música polifónica de los siglos* XVI *y* XVII, tel est le titre d'une récente étude de D. Gregorio Fidel Serrano y Aguado, actuellement maître de chapelle de la cathédrale de Tolède. C'est une œuvre de plus à ajouter à toutes celles déjà parues sous l'impulsion du *Motu proprio* de S. S. Pie X. Celle-ci traite un point spécial de la question : la musique polyphonique de l'époque que l'auteur nomme « classique », celle des XVIe et XVIIe siècles. C'est par centaines, en effet, que les compositions de ce genre se trouvent encore dans les bibliothèques des cathédrales espagnoles, mais les difficultés que présentait leur lecture avaient été jusqu'ici un obstacle presque insurmontable à leur utilisation. Don Gregorio, à la suite de recherches consciencieuses et approfondies faites sur un grand nombre de compositions, peut offrir à ses confrères le moyen d'interpréter à nouveau ces mélodies presque oubliées. Les explications nécessaires sont fournies au lecteur sur tout ce qui concerne les clés, les signes musicaux et leur changement de valeur : d'où leur perfection ou leur imperfection, sur les règles de la proportion, etc. ; chaque point est exposé avec la plus grande clarté. Les deux questions si obscures des notes de couleur et des ligatures sont mises en pleine lumière, des règles sont données et des tables graphiques, placées à la fin du volume, redisent aux yeux

ce que l'intelligence a déjà pu saisir. Tout ceci est fort bien, dira-t-on ; mais maintenant comment interpréter ces mélodies ? Avant tout, déclare Don Gregorio, en évitant de leur appliquer les nuances et les raffinements d'expression que comporte l'art moderne, se souvenant aussi que les modes et les tons employés aujourd'hui, bien qu'ils soient comme « la cristallisation des anciens, » en sont cependant complètement différents, de même pour ce que nous appelons modulation et accord; d'autre part une exécution plate et sans délicatesse serait profaner de tels chefs d'œuvre ! *In medio stat virtus.*

27. — Les Monuments de l'art musical allemand publiés sous la direction de M. le baron de Liliencron : *Denkmäler deutscher Tunkunst Dietrich Buxtehude Abendmusiken und Kirchenkantaten*, en arrivent au quatorzième volume. Le dernier contient un choix des œuvres de Dietrich Buxtehude, 1637-1674 ; quelques « Abendmusiken » et cantates d'église (*Kirchenkantaten*). L'éditeur, M. Max Seiffert, a entrepris de tracer l'histoire et le développement de la cantate d'église dans l'Allemagne du nord. Au moyen des monuments, il en a déjà montré les phases principales dans les volumes III et IV de la même collection ; avec Buxtehude, il en poursuit l'histoire jusqu'à Séb. Bach. Les cantates de l'organiste de Sainte-Marie de Lubech sont au nombre d'environ cent cinquante, et la place réservée à l'éditeur a été restreinte : un choix judicieux s'imposait à lui ; choix difficile où une étude attentive de cette multitude de compositions était nécessaire ; choix délicat, car, de ce choix même, dépend pour le lecteur l'intelligence du mouvement musical qui a précédé immédiatement Séb. Bach, et dont Buxtehude est un des plus grands promoteurs. L'unique volume consacré à Buxtehude dans les *Denkmäler* est composé avec le soin le plus judicieux. L'éditeur a écarté d'abord toutes les formes typiques de cantates connues par les publications récentes. Il a écarté ensuite, — et ceci, nous le regrettons beaucoup, — toutes les œuvres basées sur des textes latins, sous le futile prétexte que notre siècle n'est pas amateur de cette sorte de morceaux. Ces éliminations faites, restaient les œuvres qui jettent une vraie lumière sur le moment le plus important de la carrière de Buxtehude, le point précis où le hardi compositeur quittait la voie de ses devanciers, pour tendre à celle que devait parcourir Séb. Bach. Parmi ces œuvres personnelles, il faut distinguer les « Abendmusiken », sortes de concerts qui avaient lieu après le culte de l'après-midi de chacun des cinq derniers dimanches avant la Noël. M. Seiffert nous en donne deux, n° 2 et 6. Les cantates sont représentées par les n°s 3, 4 et 5 ; les n°s 1, 7 et 8 sont aussi destinés à établir la situation historique et artistique de Bach. En somme toutes ces pièces contribuent à faire apprécier Buxtehude dont Bach ne dédaignait pas les conseils.

M. B.

(*A suivre*).

THÉOLOGIE

Les Saintes et divines Liturgies de nos saints Pères Jean Chrysostome, Basile, le Grand, et Grégoire le Grand, en usage dans l'Église grecque catholique orientale. Traduction française par le P. CYRILLE CHARON. Beyrouth, Courty ; Paris, A. Picard et fils, 1904, in-12 de x-299 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a vingt cinq ans, l'Orient chrétien n'était connu en Occident, que par de rares spécialistes ; on ignorait encore plus sa liturgie, suivie pourtant par plus de cent millions de chrétiens.

Quel intérêt ne présenterait pas pour le clergé latin la comparaison des rites de l'Orient avec ceux de l'Occident ! Cette étude ferait découvrir nombre de points communs, et augmenterait dans tous les cas le courant de sympathie dont l'Orient catholique est l'objet depuis le mouvement suscité par S. S. le Pape Léon XIII. Le P. Charon a voulu nous rendre cette étude aisée. Il nous offre une traduction complète en français, non seulement de la Liturgie dite de saint Jean Chrysostome déjà connue en cette langue, mais encore de l'office complet de la prothèse ou préparation des oblats, dont une partie seulement avait paru dans les *Échos d'Orient*.

Il y ajoute les liturgies spéciales, qui portent le nom de saint Basile et de saint Grégoire le Grand ; les Grecs les employent à certains jours. Nous trouvons encore dans ce livre toutes les particularités relatives à la messe pontificale, cérémonie à laquelle on assiste le plus volontiers, quelques éclaircissements sur l'usage de la concélébration, plus fréquente en Orient qu'en Occident où elle n'est usitée qu'aux ordinations et à la consécration épiscopale, et enfin, ce qui sera fort apprécié, un lexique spécial, sobre et précis, des termes techniques peu connus des Latins.

Pour finir, dans l'intention d'être utile aux prêtres du rit oriental, souvent bien embarassés, dans leurs voyages en pays occidentaux, pour trouver un servant de messe, l'auteur a joint à la traduction les réponses ordinaires de la sainte liturgie avec la *prononciation figurée*. Et, de même que Dom Guéranger, en son *Année liturgique*, aime à citer des formules empruntées à des liturgies étrangères, qu'il propose à la piété des fidèles de préférence à des oraisons sans autorité, le P. Charon nous présente les prières grecques avant et après la communion. Elles seront sûrement goutées, en leur poésie orientale et biblique, par les âmes pieuses.

Le catologue des fêtes chomées et des jours de jeûne et d'abstinence des Melchites et des Ruthènes complète le tableau liturgique que nous révèle le P. Cyrille Charon. Avant de quitter son lecteur, il fait un appel à la prière et à l'aumône en faveur des catholiques d'Orient.

Il est touchant de le voir recommander d'abord *l'aumône personnelle*. Elle consiste, nous dit-il, à se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique

ou religieux, particulièrement en *adoptant soi-même* avec la permission de Rome, *le rite oriental*, de manière à travailler plus efficacement et plus directement. Vœu, semblerait-il, bien platonique, si celui qui le formule ne l'avait lui-même généreusement pratiqué.

Et c'est parce que le cœur et le zèle apostolique l'ont conduit en Orient, qu'il veut en révéler les trésors à ceux qu'il a quittés et dont il réclame les suffrages et les générosités afin que soit hâté « le moment tant désiré où l'Orient et l'Occident n'auront plus qu'une seule foi et un seul Pasteur suprême. »

Que le travail intense, auquel se livre le P. Cyrille Charon nous donne bientôt le *Pontifical* annoncé ! X.

Puissance divine du sacerdoce catholique, par Mgr Fèvre. Paris, Savaète, s. d in-8 de 145 p. — Prix : 2 fr.

Ce livre est d'un infatigable écrivain, témoin une vingtaine d'ouvrages, assez bien classés et caractérisés sous la rubrique : ouvrages pour le temps de la persécution. Celui-ci est éminemment une œuvre de lutte ; sans doute, il est le fruit de longues études. Mais on sent aisément que, pour le composer, l'auteur a laissé là tous ses livres : pas de références nombreuses ; rien du pesant appareil de l'érudition critique. Le croisé est parti en guerre, le Juvénal chrétien a brandi sa plume vengeresse, et il a écrit à bride abattue ces pages d'une éloquence enflammée, qui traitent de *la Puissance du clergé* — de *la Lutte contre-révolutionnaire* — du célibat, de la science, du culte, de la prédication...

Peut-être les critiques goûteront-ils peu ce livre : ils n'ont rien à y voir. L'auteur n'a écrit ni pour les intellectuels, ni pour les critiques.

B. de Carroy.

SCIENCES ET ARTS

Kirchen und Kirche nach Kants philosophischer Religionslehre, von Heinrich Romundt. Gotha, Thienemann, 1903, in-8 de viii-199 p. — Prix : 5 fr.

Ce nouvel ouvrage de M. Romundt est un effort pour concilier l'individualisme kantien avec un concept social de la religion. Après l'avoir lu, on peut conclure : il faut que ce concept social, et la nécessité d'une Église visible, qui en résulte, s'imposent avec une grande force pour qu'un esprit distingué d'ailleurs, ait été amené à une pareille dépense de patiente et de pénible métaphysique.

L'auteur examine d'abord, dans une première partie : comment « la vie collective et sociale est le fondement d'un devoir universellement humain — à savoir celui de l'activité commune dans le sens d'un être moral collectif. » — Cet être moral collectif est présenté d'abord comme

un *pur idéal* ; puis l'auteur recherche par quelles approximations cet idéal peut se réaliser, d'abord imparfaitement dans une Église visible, puis dans la plus parfaite réalisation d'une Église invisible.

Dans une seconde partie, M. Romundt cherche à éclairer « le chemin qui conduit d'une Église visible à une Église invisible. » Il y montre les directions fort divergentes, qu'il faut suivre, si l'on accepte telle ou telle forme de « foi historique » et d'Église visible. Il s'efforce d'illustrer sa pensée au moyen d'exemples historiques, empruntés aux diverses formes religieuses du christianisme. Il insiste beaucoup sur « le danger d'une foi historique » (chap. 3) et sur les moyens de s'en préserver (chap. 4).

Cet ouvrage pourra être utile à certains lecteurs français, désireux de se tenir au courant de la littérature philosophico-religieuse, qui a pris en Allemagne une si grande extension depuis Schleiermacher et Kant, et qui s'inspire maintenant si profondément des théories de Ritschl et de Harnack. Bien entendu, pour ne pas s'y égarer, il importe de ne pas perdre de vue certains points souverainement importants, bien mis en lumière par les travaux les plus récents de la théologie catholique, et qui pourtant semblent encore non avenus non seulement pour les philosophes rationalistes, mais encore pour un certain nombre de catholiques inattentifs et mal informés. Le plus important de ces points me semble être celui-ci : bien loin qu'il y ait, entre la religion naturelle et toute religion positive, l'opposition que Kant a proclamée, et que ses disciples disent être, en droit comme en fait, absolument indiscutable — au contraire, en droit comme en fait, l'histoire des religions aussi bien que la théologie fondamentale nous montrent la vérité de cette thèse si nettement formulée par le P. Wilmers, dans son beau traité : *De Religione revelata* (chap. I, propos. 9) : que la religion surnaturelle contient, complète et surélève la religion naturelle.

B. DE CARROY.

Les Sous-Marins et la Prochaine Guerre navale, par H. NOALHAT. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1903, in-8 de VIII-246 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Sous-Marins et la Prochaine Guerre navale, c'est là un titre tout d'actualité, bien fait pour attirer l'attention et éveiller l'intérêt. Malheureusement, le volume ne répond pas entièrement à son titre, et nous craignons fort que l'auteur ne doive être rangé parmi les journalistes modernes, « ignorants de toute question technique », ainsi que M. Noalhat les qualifie lui-même à la page 30 de son ouvrage. Il ne nous a pas été, en effet, difficile de relever de nombreuses erreurs qui diminuent sensiblement la valeur de cette étude : qu'il nous suffise de signaler le gouvernail d'immersion ultra-fantaisiste dont sont dotées

les torpilles Whitehead (p. 52), les inexactitudes concernant les vitesses comparées de la torpille Howell et de la torpille Whitehead, et celles relatives à l'action du gyroscope. Nous nous contenterons de prier M. Noalhat d'étudier avec plus de soin les questions traitées dans cet ouvrage, en vue d'une nouvelle édition, ou mieux d'une refonte. Nous nous permettrons aussi de conseiller à l'auteur de ne plus parler ironiquement de choses sérieuses, ainsi qu'il se laisse aller à l'écrire, en faisant invoquer hors de propos, par les Italiens, le Dieu des armées (p. 185). Tout cela altère l'intérêt que peut présenter ce volume, dont les dernières pages constituent, sous forme de conclusion, la meilleure partie.

J. C. T.

LITTÉRATURE

La Clef des « Maximes » de La Rochefoucauld, *études littéraires comparées*, par EDMOND DREYFUS-BRISAC. Paris, chez l'auteur, 6, rue de Tocqueville, s. d. in-12 de 337 p.

On se figure assez communément, et non sans quelque raison d'ailleurs, que La Rochefoucauld s'est raconté lui-même dans ses *Maximes*, et que l'amertume qui s'en exhale est le fruit et la marque des grandes déceptions dont il a souffert. Et il y a en effet beaucoup de cela dans les *Maximes*, mais bien autre chose aussi, et notamment la trace de ses nombreuses lectures, et des écrivains qui furent les maîtres de son esprit, avant de servir de moule où déverser et condenser en formules lapidaires les rancunes de son âme. M. Dreyfus-Brisac a eu la patience de rechercher tous ces auteurs et de rapprocher l'un de l'autre les extraits de leurs œuvres et les *Maximes* de La Rochefoucauld qui s'y apparentent, et le rapprochement est curieux et jette un jour intéressant sur les procédés d'écrivain de l'illustre maximiste. Il a emprunté beaucoup à Sénèque, et aussi à Aristote, à Montaigne et à Charron, encore à Balf, à divers auteurs anciens et écrivains contemporains, dont il a su faire un très adroit démarquage, qui laisse d'ailleurs subsister son originalité. Après ces rapprochements extrêmement nombreux, l'auteur nous indique les principales variantes de l'édition de La Haye, les extraits des lettres de La Rochefoucauld relatifs aux *Maximes*, et fait une série d'intéressants rapprochements entre les *Maximes* de La Rochefoucauld et celle de Mme de Sablé, entre les *Caractères* de La Bruyère et les *Maximes* de l'autre. Et le tout se termine par une table qui marque les étapes du livre. Œuvre instructive et curieuse, qui témoigne autant d'érudition que de goût.

Je note dans le livre une petite feuille intercalée qui intéressera les travailleurs. J'y lis ces paroles : « Ce livre n'est pas dans le commerce. L'auteur se fera un plaisir d'adresser, sur leur demande, aux

personnes que le sujet pourrait intéresser, les exemplaires qui restent à sa disposition. » Comme la note est précédée des mots : « Prière d'insérer », je n'ai pas à craindre d'être indiscret en la reproduisant ici.

ÉDOUARD PONTAL.

Bretagne. Heures vécues, par CHARLES FUSTER. Paris, Fischbacher, 1904, in-18 de 353 p. — Prix : 4 fr.

Ce livre doit être lu comme il a été fait, par manière de passe-temps, et lorsque l'esprit a besoin de détente (à moins qu'on ne lui préfère une collection d'images). C'est un mélange de prose et de vers, en même temps qu'une promenade en zig-zags à travers la péninsule armoricaine. Lorsque les idées neuves ou les observations originales font défaut, de rutilantes expressions s'efforcent de les remplacer : je n'ose affirmer qu'elles y réussissent toujours. En tout cas, ce sont d'honnêtes pages que tous peuvent lire ; et si l'amour de la Bretagne empêche le pieux touriste qu'est M. Fuster de voir ses petites lacunes, car elle doit bien en avoir, ce n'est pas moi qui le lui reprocherai. D'ailleurs il l'aime peut-être mieux comme cela, de même que Montaigne aimait tout dans Paris, jusques et y compris ses *verrues*, suivant son expression pittoresque. L'écrivain a trouvé le bon moyen d'éviter les erreurs historiques dont se montrent généralement si prodigues les touristes qui, bien que voyant tout au vol de la locomotive, prétendent tout savoir et surtout veulent tout dire. Ce moyen consiste à faire le moins possible d'histoire. Quelques renseignements généraux, puisés le plus souvent dans le Guide Joanne, et c'est tout. Une fois cependant, il appuie un peu sur un point spécial, c'est lorsqu'il parle d' « une vieille petite république », de « la toute petite république de Plélan. » C'est du « Thélin » (actuellement paroisse, mais autrefois hameau de Plélan) qu'il faut lire (p. 329); de même, à la page suivante, lisez « Thélandoys », et non « Phélandoys. » Mais j'ai peur, en relevant cette double coquille, d'être traité de pédant par notre poète voyageur, et il n'aurait peut-être pas tout à fait tort *dans l'espèce*, comme on dit au Palais. Aussi bien je me tais.

A. ROUSSEL.

Molière et la Vie, par HENRI DAVIGNON. Paris, Fontemoing, s. d., in-18 de 299 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Henri Davignon a voué à Molière un amour très fervent, très jeune. Il sait bien que les universitaires, les acteurs, les critiques, les moliéristes de tous pays ont tout dit, et il n'a aucune prétention d'apporter du neuf. « Ce sont, dit-il, des réflexions de spectateur, des notes de lecture, le résultat d'une étude personnelle. » Et cela se sauve en effet de la banalité par la sincérité de l'impression, l'ardeur de la conviction, l'accent personnel de la causerie.

Donc, Molière « plaira toujours comme auteur de comédies », Molière « ne mourra pas », Molière a saisi et rendu le tout de la vie. Les femmes ne l'aiment pas ; c'est qu'il manque de romanesque et ne donne pas dans ses préoccupations la première place à l'amour, parce qu'il a, au fond, la notion chrétienne du mariage ; mais il a peint des créatures féminines « idéales » — ce n'est pas mon avis — telles Agnès, Isabelle, Henriette, Elvire... (*Molière et les Femmes*). — Il a aimé profondément la classe bourgeoise, il l'a préférée aux autres ; et c'est pour cela qu'il a pris ordinairement pour ses héros des bourgeois et des bourgeoises, Harpagon, Orgon, Chrysale, Monsieur Jourdain, Philaminte, Armande, Bélise, parce qu'« ils péchaient contre les vertus de leur classe », ou que leurs travers gâtaient cette vie familiale et moyenne dont il avait l'amour (*Molière et la Bourgeoisie*) : et c'est, à mon sens, un joli paradoxe, mais dans lequel, comme dans tous les paradoxes des hommes intelligents, il y a du vrai, et ceci au moins que Molière a mieux connu la vie bourgeoise d'où il était sorti, et s'est complu à en peindre les ridicules.

Le paradoxe est encore plus fort à dire qu'il a aimé les petites gens, parce qu'il a eu pour ses valets « fripons et sympathiques » à la fois, les Mascarille, les Scapin, les Sganarelle, etc... beaucoup d'indulgence, parce qu'ils sont, Nicole, Dorine, Covielle, Nérine et Sbrigani, « les protecteurs nés de la jeunesse et de l'amour »... Et c'est ainsi que M. Davignon, qui est chrétien et ne peut pas approuver sans réserve la morale de la vie « droite et honnête », mais un peu libre, qui est celle de Molière, trouve matière à le glorifier quand même. « Cette indulgence pour les gens du peuple n'est-elle pas un acte de générosité à leur égard, et comme une conception moderne de l'égalité sociale ? » (*Molière et les Petites Gens.*)

Un dernier chapitre est le développement du mot connu de Gœthe : « la comédie de Molière côtoie le drame sans y tomber jamais. » (*Le Drame dans Molière.*)

Or, il y a en tout cela de la finesse, une certaine élégance, un ton d'homme du monde, qui plaît... Mais je crains que M. Davignon, hypnotisé par son idée de retrouver dans son auteur de chevet toute la réalité de la vie, n'ait pas vu tout ce qu'il y a d'art, de métier, par conséquent de convention, dans Molière. G. Audiat.

HISTOIRE

L'Assemblée nationale de 1871 (Gouvernement de M. Thiers), par M. de Marcère. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de III-334 p. — Prix : 3 fr. 50.

La période de l'Assemblée nationale domine toute notre histoire contemporaine. On pourrait dire, en empruntant les expressions d'un

chant liturgique, qu'alors *Mors et vita duello conflixere mirando.* Comment les principes de mort réussirent-ils finalement à l'emporter, quand les principes de conservation et de vie étaient les plus nombreux ? C'est une question à laquelle ne peuvent guère échapper tous ceux qui assistent, désolés, aux ravages progressifs du mal. Depuis quelques années, les acteurs du drame travaillent à nous fournir des révélations. M. Chesnelong nous a exposé jadis le point de vue de la droite. M. de Marcère nous confesse aujourd'hui celui du centre gauche, et il était certes bien placé pour le connaître puisqu'il fut l'un des fondateurs du groupe.

Nul n'ignore que les hommes de cette nuance furent, en définitive, les arbitres de la situation et qu'ils assurèrent le triomphe de la République en fournissant aux partis avancés l'appoint de leurs votes dans l'Assemblée et le concours non moins précieux de leur influence dans le pays.

Aujourd'hui M. de Marcère n'est pas fier de son œuvre. Le gouvernement qu'il se proposait d'instaurer n'était pas celui de la franc-maçonnerie, et il n'a voulu ni la guerre religieuse ni la désorganisation de l'armée. Pourtant sa conduite ne lui inspire pas ou presque pas de regrets. Le grand malheur, selon lui, vient de ce que la droite se soit refusée à suivre Thiers et l'ait renversé.

Telle est l'idée directrice autour de laquelle se développe son récit. S'il ne réussit pas à soulever l'enthousiasme de tous ses lecteurs en faveur de la politique du centre gauche, nul doute qu'il ne se les attache par l'élévation de ses idées et par l'agrément des anecdotes inédites dont son ouvrage est rempli. H. Rubat du Mérac.

Recherches sur divers services publics du XIIIe au XVIIe siècle, par le colonel Borrelli de Serres. T. II. *Notices relatives au* XIVe *siècle.* Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 556 p. — Prix : 10 fr.

Nous avons déjà rendu compte (*Polybiblion*, t. LXXVII, p. 64), au moment de son apparition, du tome I de l'important ouvrage de M. le colonel Borrelli de Serres. Nous avions fait alors ressortir quelle précieuse mine de renseignements ce volume offrait aux érudits et combien d'erreurs étaient rectifiées par cette étude minutieuse et attentive des vestiges de la comptabilité de l'ancienne monarchie. Le second volume, dans lequel il a poursuivi ses recherches jusqu'au règne de Philippe de Valois, ne le cède pas en intérêt au premier et offre une plus grande homogénéité, car il est tout entier, sauf un appendice sur la politique monétaire de Philippe le Bel, consacré à l'examen de la comptabilité publique, à la fin du XIIIe et au commencement du XIVe siècle.

Il commence d'abord par passer en revue différents rôles des bailliages de France des années 1295, 1296, 1298, 1299, 1305 et montre par leur étude les améliorations apportées dans la comptabilité à la fin du XIIIe siècle. Un travail analogue est fait pour les rôles hors de France; c'est-à-dire pour les comptes concernant la Normandie, le Poitou, le Limousin, la Saintonge, l'Auvergne, le Quercy, Toulouse et l'Albigeois, le Rouergue, etc...; outre ces rôles qui comprenaient l'ensemble des dépenses d'un bailliage ou d'une sénéchaussée, il y avait aussi des comptes particuliers; c'est-à-dire qui faisaient connaître les dépenses ou les recettes effectuées en des cas déterminés, tels que travaux publics, gages d'officiers, munitions dans les châteaux, fournitures de guerre, dîmes sur le prix de vente des bois. Tous ces comptes, dont il subsiste encore un certain nombre de spécimens, ont été classés et étudiés avec soin, ainsi que ceux des agents inférieurs d'une division administrative et les comptes spéciaux qui forment dans la comptabilité un ensemble considérable et varié. Sous cette dénomination, M. Borrelli de Serres a classé tous les comptes, qui, appelés *Compoti particulares* au XIVe siècle, se rapportaient aux recouvrements, aux prêts, aux revenus domaniaux, aux nouveaux acquêts, aux confiscations, aux monnaies, aux missions, aux subsides et aides, à la guerre et à la marine, aux impôts sur le clergé, etc.

L'Hôtel des rois, à la fin du XIIIe et au commencement du XIVe siècle, était aussi un service important. Profitant de l'examen de sa comptabilité, M. Borrelli de Serres a fourni bien des éclaircissements sur son fonctionnement et rectifié des erreurs commises par un certain nombre d'historiens. Après un petit chapitre relatif aux pièces auxiliaires pour recettes et pour dépenses, l'auteur donne une longue étude très minutieuse sur les journaux du Trésor et les livres auxiliaires du Trésor, tels que livre du changeur, registres de recette et dépense ordinaire du Trésor, extraits du Trésor, qui étaient en usage à la fin du XIIIe et au commencement du XIVe siècle. Dans ces chapitres, il a dû à plusieurs reprises pousser jusqu'au règne de Philippe VI, ne trouvant pas antérieurement de spécimen des livres qu'il voulait étudier. Continuant ainsi l'examen attentif de l'ensemble de la comptabilité du Trésor, des documents du service du contrôle et de chacune des épaves que nous possédons encore de toute cette comptabilité, M. Borrelli de Serres a voulu en tirer les renseignements les plus exacts sur les circonscriptions territoriales financières de la France à la fin du XIIIe et au commencement du XIVe siècle et sur les résultats de l'administration; c'est ce qui forme la troisième partie de ce volume. On a dans cette partie, terminée par une suite de tableaux des plus intéressants un ensemble de remarques très importantes au point de vue de l'histoire générale. L'auteur a rele-

vé et corrigé bien des erreurs commises par plusieurs érudits et non des moindres. Aussi, aucun historien du moyen âge ne pourra désormais aborder les règnes de saint Louis et de ses successeurs jusqu'à Philippe VI sans avoir souvent recours aux travaux de M. Borrelli de Serres, car, tout en n'ayant pas la prétention d'écrire une histoire financière, il n'en est pas moins vrai que, dans ce volume, comme dans le précédent, il a singulièrement facilité la besogne à ceux qui voudront le tenter; de plus, il a non seulement déblayé et rectifié les chemins déjà battus, mais il a encore su ouvrir de nouvelles routes dans le domaine de l'érudition. JULES VIARD.

Notre-Dame de Garaison depuis les apparitions jusqu'à la Révolution française (1500-1792), par P. BORDEDEBAT. Pau, Lescher-Moutoué, 1904, in-18 de x-281 p. avec 6 planches et 1 carte.

Notre-Dame de Romay et les souvenirs qui s'y rattachent, par l'abbé BARNAUD. Blois, imp. Migault, 1904, in-18 de XIV-309 p.

L'ouvrage du P. Bordedebat a paru pour la première fois en 1901. Qu'il ait fallu le réimprimer en 1904, c'est déjà pour lui une grande recommandation, puisque cela prouve l'excellent accueil qui lui a été fait. Le volume actuel que j'ai sous les yeux, appartient, non pas simplement à un deuxième tirage, mais bien réellement à une nouvelle édition qui a été considérablement améliorée, l'auteur ayant tenu compte, avec un empressement qui lui fait le plus grand honneur, de diverses critiques dirigées contre la première édition.

On est agréablement surpris, en parcourant ce livre, si bien ordonné et si élégamment écrit, d'y découvrir beaucoup plus de choses qu'on ne s'y attendait à la vue de son titre. En effet, on y trouve non seulement l'histoire du sanctuaire de Noire-Dame de Garaison, mais aussi et surtout celle de cette congrégation de chapelains qui fut fondée par Pierre Geoffroy pour le desservir. Qu'elle est intéressante et instructive cette histoire dont il est impossible de donner même une courte analyse dans un si bref compte rendu ! Les difficultés de la fondation de la congrégation, les luttes incessantes qu'elle eut à soutenir contre la municipalité de Monléon, le désaccord qui exista plus d'une fois entre elle et les archevêques d'Auch, la formation progressive, par acquisitions, legs, etc., de l'ensemble de ses biens, l'exploitation de ses propriétés rurales, les nombreux procès qu'elle eut à soutenir, la spoliation dont elle fut victime sous la Révolution, le genre de vie des chapelains, leurs missions, les pèlerinages attirés par la renommée de Notre-Dame de Garaison, tout cela constitue la trame d'un récit des plus émouvants et des plus instructifs.

Un des résultats de cette étude détaillée des relations d'une société de chapelains avec les pouvoirs civils et religieux pendant les trois

derniers siècles de l'ancien régime est de nous faire regarder avec plus de calme ce qui se passe actuellement sous nos yeux. Il n'est pas de jour où l'on n'entende dire que nos pères valaient mieux que nous, et que, dans les siècles de foi qui ont précédé la Révolution, l'Église était plus respectée, les gens d'église plus parfaits et la morale religieuse plus acceptée : il suffit de lire l'ouvrage du P. Bordedebat pour être convaincu qu'il n'en était pas tout à fait ainsi.

Il est à souhaiter que la deuxième partie de *Notre-Dame de Garaison* (1892-1904) nous soit donnée le plus tôt possible. Elle aussi contiendra d'utiles enseignements, car elle devra relater les difficultés auxquelles a donné lieu le rétablissement du pèlerinage vers 1836, ainsi que les derniers actes de violence, soi-disant légaux, sous lesquels l'œuvre de Pierre Geoffroy a succombé pour la deuxième fois. Il est des vérités qu'il y a plus d'avantage à dévoiler qu'à laisser dans l'ombre.

Si je puis terminer en exprimant un désir, je voudrais que dans le prochain volume les références fussent plus nombreuses et plus exactes. Par exemple, dans cette première partie, l'ouvrage de M. l'abbé Cazauran sur Garaison est cité tantôt sous le titre de *Berceau des Pères de Lourdes,* tantôt sous celui de *Notre-Dame de Garaison*, tantôt enfin sous celui de *Épopée sur Notre-Dame de Garaison.* Seul, un érudit de Gascogne peut savoir qu'il ne s'agit pas de trois volumes différents. Le livre de l'abbé Molinier : *Le Lys du Val de Garaison*, auquel le P. Bordedebat fait de continuels emprunts, n'est pas cité une seule fois sous ce titre complet. Chose plus grave : on ne nous apprend pas combien cet ouvrage a eu d'éditions ni quand il a été imprimé pour la première fois, et, de plus, c'est à peine si une ligne est consacrée à son auteur. D'un autre côté, le fondateur des chapelains de Garaison, Pierre Geoffroy, dont la vie nous est racontée avec beaucoup de détails, serait l'auteur d'un livre imprimé à Bordeaux vers 1607 et intitulé : *Merveilles de Notre-Dame de Garaison.* Le P. Bordedebat n'en dit pas un seul mot, de sorte que je douterais de son existence, car je ne l'ai jamais vu, si des auteurs sérieux, comme MM. Lavergne et Léonce Couture, n'affirmaient qu'il a été réellement publié. L'histoire d'un sanctuaire, quand elle est une œuvre de haute érudition, ne doit-elle pas avant tout contenir une bibliographie très complète de ce sanctuaire ?

— Sur la paroisse de Paray-le-Monial, connue dans le monde entier par son église du Sacré-Cœur, se trouve un petit hameau, Romay, qui possède une chapelle dédiée à la sainte Vierge. Un peu rejeté dans l'ombre par la célèbre basilique, l'humble sanctuaire mérite cependant d'attirer l'attention, tant à cause de son antiquité, que de la notoriété considérable dont il jouissait autrefois. Son histoire a déjà été exposée, mais trop brièvement, dans divers opuscules. M. le curé-archiprêtre de Paray a cru de son devoir de l'écrire à nouveau, à l'aide de docu-

ments plus nombreux et pour la plupart inédits, qu'en chercheur sagace et infatigable il est parvenu à réunir. Nous devons l'en remercier, car grâce à lui, désormais, *Notre-Dame de Romay*, moins ignorée, verra accourir à ses pieds la foule des pèlerins qui se rendent à Paray-le-Monial. D'un autre côté, les archéologues et les historiens trouveront dans cet ouvrage beaucoup de curieux détails et d'une portée dépassant les limites du hameau de Romay. Je signalerai, par exemple, les chapitres où l'auteur décrit l'antique statue de la madone, où il expose les luttes entre catholiques et protestants à Paray, au XVIe siècle, où, enfin, il fait connaître cette très curieuse association de prêtres séculiers, appelée le Mépart, qui n'a jamais existé qu'en Bourgogne, et qui mériterait les honneurs d'une étude spéciale et approfondie. De plus, le livre de M. l'abbé Barnaud trouvera certainement le meilleur accueil auprès de ses paroissiens, car l'histoire du sanctuaire de Romay étant intimement liée à celle de la paroisse de Paray, l'auteur a été amené à entrer dans les plus intéressants détails sur cette paroisse, sur ses origines, sur les vieilles familles qui y sont encore représentées, sur les évènements qui s'y sont déroulés pendant la Révolution, sur le schisme anticoncordataire et les *curés blancs*, etc.

Je n'ai donc qu'à louer l'excellent travail de l'archiprêtre de Paray. Toutefois, après avoir parcouru ces pages si pleines de faits, je me suis demandé si la table des matières qui accompagne le volume n'aurait pas dû être beaucoup plus détaillée. Autre chose : le chapitre VIII, qui contient l'histoire du curé insermenté, Noiret (1791-1792), et celle du curé assermenté, Verneau (1791-1792), est-il justement intitulé : « Notre Dame de Romay et les curés de Paray *après* la Révolution » Enfin, pour signaler un autre détail, dans la discussion sur le mot Paray, au lieu de comparer ce nom uniquement avec ceux de Paray-le-Moineau, de Paray-le-Frésil et de Paray-sous-Briaille, n'aurait-on dû citer un grand nombre d'autres noms analogues ? Je connais, pour ma part, une dizaine de Paray, une douzaine de Paroy ou Parroy, une dizaine de Parey ou Paret, qui tous semblent avoir la même étymologie.

LÉON CLUGNET.

Benjamin Constant et les Idées libérales, par GEORGES DE LAURIS. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 297 p. — Prix : 3 fr. 50.

Certaines doctrines ont été formulées d'ensemble par un seul écrivain : telle la doctrine de la souveraineté nationale, pour toujours inséparable du nom de J.-J. Rousseau. D'autres, au contraire, se sont édifiées peu à peu par la collaboration d'une pléiade de penseurs. De ce nombre est la doctrine du libéralisme. Aussi quoiqu'elle ait tenu une place énorme dans l'histoire du XIXe siècle, est-il assez difficile de s'en faire une idée très nette, si bien qu'il n'est pas rare de la voir

Tous ceux qui s'intéressent au mouvement des idées, liront donc avec profit le livre dans lequel M. de Lauris a étudié l'un des champions les plus marquants de l'école libérale. Suisse d'origine et protestant de religion, Benjamin Constant comptait pour rien les traditions nationales. Il partait d'un type abstrait de l'homme, tel que l'avaient conçu les philosophes du XVIIIe siècle, et s'efforçait d'en déduire, par voie de raisonnement, les limites du domaine réservé où l'activité du citoyen devait se mouvoir à l'aise, sans qu'aucune intervention de l'État pût la restreindre, à peine d'usurpation.

Après un chapitre consacré à la biographie de Benjamin Constant, une dizaine d'autres suivent dans lesquels sont passées en revue les diverses libertés dont ce publiciste s'est fait l'apôtre : liberté religieuse, liberté d'industrie, liberté de la presse, droit de pétition, etc. Avec toute son école, Benjamin Constant ne reconnaît d'ailleurs que des droits individuels. Pour lui la faculté de s'associer n'est pas de droit naturel. Les associations ne peuvent exister qu'en vertu d'une concession de l'État; elles ne peuvent posséder qu'avec sa permission; et l'État, quand bon lui semble, peut, en toute justice, confisquer leurs biens. On reconnaît, à des traits de ce genre, les liens étroits qui rattachent l'école libérale à l'école révolutionnaire. H. Rubat du Mérac.

El Escudo de armas de la Ciudad de Montevideo, por Andrés Lamas. Montevideo, A. Barreiro y Lamos, 1904, in-8 de 127 p. avec 10 planches.

Faire l'historique des armoiries d'une ville est chose bien grave, car ce n'est qu'à l'aide de pénibles recherches, si souvent décevantes, qu'il est possible d'éviter les confusions qui dénatureraient le caractère généalogique d'un blason ; les textes sont pour la plupart sujets à caution, surtout quand ils ne sont pas accompagnés de dessins ou de reproductions de sceaux ; de plus, il est indispensable de posséder à fond les principes de la science héroïque et savoir rechercher, sous la frivolité apparente des détails héraldiques, les indications sérieuses qui s'y cachent ; tous ces points essentiels nous les avons constatés dans l'ouvrage de M. Andrés Lamas. Dès les premières pages on est fixé sur l'importance de cet ouvrage. Voici en effet la traduction littérale de ce que dit l'auteur (p. 7) : « Les écus d'armes des villes leur étaient concédés par le Roi, et, dans les chartes royales, on les décrivait minutieusement en faisant suivre cette description de dessins coloriés. Il était expressément défendu aux vice-rois, gouverneurs, ou conseils municipaux d'y changer quoi que ce soit sans une autorisation royale. Les Chapitres qui en avaient la garde devaient s'en servir et les maintenir comme l'ordonnait la charte sans s'arroger le droit d'y apporter aucune modification. » Plus loin, M. Lamas rappelle que toutes ces dispositions

ont été confirmées par une charte royale de Ferdinand VII, le 24 avril 1807, qui ordonnait de placer sur l'écu d'armes et sous la devise : *Castilla es mi Corona*, un tortil en branches d'olivier traversé par les insignes royaux : la palme et l'épée. L'écu d'armes primitif de Montevideo, figuré sur une très ancienne médaille était : *El cerro, en la cima d'el cerro un castillo con tres torres ; y en su base aguas.* Cet ancien écu fut remplacé par celui dit de la province orientale ; nous en traduisons la description qu'en fait M. Andrés Lamas (p. 56) : « L'écu est divisé en deux quartiers (coupé), dans le premier, sur un fond d'eau, un sol naissant ; dans le second, sur champ d'argent, une mai (dextrochère au naturel) tenant la balance de la justice ; autour de l'écu en légende : *Avec liberté, je ne crains ni n'offense* ; sur les flancs deux haches, deux banderoles et deux drapeaux aux trois couleurs de la province ; en cimier un plumet indigène sous lequel on lit : *Province orientale* ; enfin au bas de l'écu des trophées militaires de toutes armes. »

Cet écu représente bien l'autonomie de la province orientale et lui est précieux en souvenir de la résistance opposée à la conquête portugaise. Enfin, voici, d'après la loi du 6 mars 1895, la description de l'écu d'armes de Montevideo, tel qu'il est adopté de nos jours : « Il se compose, dit M. Lamas, d'un parallélogramme arrondi à sa partie inférieure terminée elle-même par une pointe ; à l'intérieur, sur champ d'argent, une forteresse sur une montagne, avec une mer pour base ; l'écu traversé de bas en haut par une épée et une palme dont les pointes flanquent une couronne murale ; dans la bordure de l'écu la devise : « *Avec liberté, je ne crains ni n'offense.* » Les nombreuses planches hors texte en noir et en couleurs sont de précieux auxiliaires pour l'interprétation de certains chapitres de cet ouvrage. D. D'A.

Bibliografia analitica Petrarchesca, 1877-1904, in continuazione di quella del Ferrazzi, compilata da Emilio Calvi. Roma, Loescher, 1904, gr. in-8 de XI-103 p.

On sait les services qu'a rendus la *Bibliografia petrarchesca* insérée par Jacopo Ferrazzi dans les tomes III et V de son *Manuale dantesco*, et publiée à part, en trop petit nombre d'exemplaires, à Bassano, en 1877. On doit savoir d'autant plus de gré à M. Emilio Calvi, dont la compétence bibliographique est bien connue, d'avoir continué cet important répertoire jusque vers le milieu de l'année courante (il s'arrête à la fin de mai 1904), que sa publication embrasse une période pendant laquelle la littérature pétrarquesque a été particulièrement abondante. L'auteur n'a rien négligé pour rendre sa Bibliographie aussi complète que possible. Il l'a voulue, et avec raison, analytique ; il ne s'est pas contenté de donner une simple énumération de titres de volumes ou de brochures, mais il indique sommairement le contenu de tous les

ouvrages qu'il cite, et, même, pour les plus importants d'entre eux, il résume, quand il y a lieu, les principaux compte rendus dont ils ont été l'objet. (Voir, par exemple, les numéros 269 de la première partie, et 56 de la troisième partie.)

Les recherches de M. Calvi lui ont fourni environ 1100 articles, qu'il a répartis en cinq sections : I. *Sources bibliographiques* ; II. *Bibliographie des ouvrages imprimés relatifs à la vie et aux œuvres de Pétrarque;* III. *Éditions de Pétrarque*, section comprenant quatre subdivisions, dont la dernière est consacrée aux traductions ; IV. *Études et monographies sur les autographes, notes, dessins et manuscrits de Pétrarque* (section relativement considérable et sur l'intérêt tout particulier de laquelle il est inutile d'insister) ; V. *Conférences* (données à l'occasion du centenaire de Pétrarque, de janvier à la fin de mai 1904).

Dans quelques pages de Préface, M. Calvi expose le plan et l'économie générale de son Catalogue, où l'érudition française, avec les noms de MM. Henri Cochin, Léopold Delisle, Pierre de Nolhac, Henri Hauvette, est si brillamment représentée ; relativement nombreuses sont les traductions en notre langue ; citons celles de MM. Francisque Reynard et Brisset, et surtout celles de M. V. Develay, qui a en quelque sorte révélé au public français plusieurs des œuvres latines de Pétrarque.

Le nouveau volume de M. Calvi figurera avec honneur parmi les publications suscitées par le centenaire de Pétrarque ; il y en aura peu de plus utiles. Ajoutons que l'exécution matérielle en est soignée, ce qui ne gâte rien.

LUCIEN AUVRAY.

BULLETIN

Le Catholicisme est-il une cause de décadence pour les nations latines ? L'Espagne, par PAUL DESLANDRES. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 60 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

D'une façon générale, ce petit volume répond à cette question : « Le catholicisme est-il une cause de décadence pour les nations latines ? » La réponse est franchement en faveur de l'Espagne catholique ; mais il est aisé de comprendre que l'auteur, obligé de condenser sa matière, est nécessairement incomplet ; le premier chapitre, celui des objections, est trop étendu et disproportionné avec le reste de l'ouvrage. En outre, il nous semble que les documents dont M. Deslandres se sert pour prouver sa thèse, pouvaient quelquefois être mieux choisis ou mieux présentés, ce qui n'enlève rien d'ailleurs au mérite et à l'opportunité de sa brochure.

G. BERNARD.

Sur quelques particularités fort curieuses du système de l'orbite lunaire, par F.-C. DE NASCIUS. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, gr. in-8 de 71 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans cette brochure, extraite d'un ouvrage plus volumineux du même auteur et intitulé : *A la conquête du ciel*, M. de Nascius, s'inspirant sans

doute des antiques vues de Pythagore, prétend donner une explication nouvelle de l'Univers, reposant uniquement sur les nombres : *Mundum regunt numeri*, dit-il en débutant. Les « particularités fort curieuses » qu'il attribue à l'orbite de la Lune, ne sont données là que comme exemple et cas particulier de tout un système cosmogonique qui constituerait une nouvelle science, appelée par l'auteur : *Astrarithmie*.

Ne me demand z pas quelle peut bien être, au fond, la pensée à dégager de cet écrit. Dans un style prétentieux, amphigourique, bourré de neologismes à l'allure scientifique ou pédantesque, l'auteur nous expose : le principe de « l'Articulat orbificateur », ou « géométrification du Nombre en mal d'organisation de la Chose mondiale »; l' « application conséquente des deux Articulats à l'établissement des modalités constructives des orbites de la Lune et du Soleil. » Il développe l' « idée de l'Articulat deutotypal », et nous montre « ce qu'on n'avait pas encore vu dans l'orbite de la Lune », à savoir : « la mise à nu de l'âme du système orbital. »

Le texte n'est pas pour dissiper l'obscurité de ces entêtes de chapitres. On en jugera par quelques échantillons. Page 5 : « J'ai résolu, quant à moi, de pénétrer au sein de l'ombre dédalienne où gîtait délaissée la solution à ravir aux griffes de l'Ignorance persistante, si jalouse de ses attributs et de son oisivete paresseuse, relativement aux choses de l'intelligence éprise d'une chevauchée dans l'Inconnu. » Ou encore, page 52 : Tranquillisons-nous enfin à cette pensée : Si la Lune voulait jamais nous tomber sur la tête par un effet de folie astrale (si tant est que le puisse concevoir un esprit inquiet), elle en serait bien empêchee, retenue qu'on la verrait se débattant dans les liens indestructibles et si forts de son Articulat même ! »

Et qu'on ne croie pas que ce sont là deux passages choisis spécialement : d'un bout à l'autre de cette brochure c'est le même style, le même inintelligible pathos. Vainement s'attachera-t-on aux constructions géométriques, aux formules et aux équations eparses dans le texte; elle ne sont pas plus claires que le texte lui-même. Exemple, page 32 : « Il vient ces deux figures myrmidonesques féminine et masculine, dont le résultat était facile à prévoir : $\frac{1}{2}(666+666)^1 = 666 = R$, et $\frac{1}{2}(666 \times 666)^{\frac{1}{2}} = 666 = d$. »

Ne poussons pas plus loin ces citations; elles suffisent à donner une idée de ce que peut valoir une telle élucubration. C. DE K.

Études sur la Vendée militaire. Zig-zags au pays des géants, par HENRI BOURGEOIS. 4e série. Luçon, Bideaux, 1904, petit in-12 de 190 p. — Prix : 1 fr. 25.

La Vendée d'autrefois, par HENRI BOURGEOIS. T. II. *Le Canton de la Roche-sur-Yon*. Luçon, Bideaux, 1904, petit in-12 de 336 p. — Prix : 2 fr. 25.

M. Henri Bourgeois est un touriste et un chercheur intrépide. Après une courte interruption, voici la quatrième série de ses *Zig-zags au pays des géants*. Celle-là est entièrement consacrée à Henri de la Rochejaquelein, *Monsieur Henri*, le jeune héros qui mourut à vingt et un ans, généralissime de la grande armée, vainqueur dans vingt combats. Il le prend à sa naissance, à la Durbellière, et le suit à Clisson où il vient rejoindre son cousin Lescure, à son retour de Paris où il a defendu le Roi au 10 août, puis à Saint-Aubin de Baubigné, à la tête des insurgés du canton, sauvant l'armée d'Anjou battue, puis marchant avec elle de victoire en victoire, depuis les Aubiers jusqu'à cette misérable escarmouche des environs de Noaillé où il trouve la mort glorieuse dans un acte de charité. *Monsieur Henri* est le héros de prédilec-

tion de M. Bourgeois : il a un vrai culte pour lui, et l'épilogue de ce culte est l'érection de la statue du héros dans la cour de son château en ruines, le 26 septembre 1895 ; la reproduction de l'éloquente oraison prononcée ce jour-là par Mgr de Cabrières est l'appendice naturel de cette quatrième série des voyages en zig-zag.

— Mais voici aussi le second volume de *la Vendée d'autrefois*, consacré au canton de la Roche-sur-Yon. Cette fois, il ne s'agit pas seulement de la grande guerre ; c'est tout le passé de la vieille Vendée qui revit, commune par commune, le passé des châteaux, le passé des couvents, le passé des seigneurs, souvent peu commodes et peu édifiants comme les Boutton. Ce n'est pas à dire que les souvenirs de la Révolution y manquent, ils s'y retrouvent partout, témoin l'histoire de Mme de Bulkeley, cette amazone vendéenne qui fit de nombreuses campagnes militaires et... *conjugales*, ajoute plaisamment l'auteur, car elle eut quatre maris, et, après avoir été royaliste ardente, mourut épouse légitime d'un capitaine bleu. Mais de tous ces récits, celui que nous préférons peut-être est celui de l'audace tranquille du sacristain de Venansault, qui, ayant appris qu'on va fermer son église et chasser son curé réfractaire, va trouver les administrateurs du district et leur signifie que le village est décidé à conserver église et curé. Il parla si net que les administrateurs cédèrent. Tant il est vrai que les tyrans sont souvent les premiers à trembler quand on leur tient tête résolument.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Lettres à mes paroissiens, par l'abbé SOULANGE-BODIN. Paris, Comité de la Bonne-Presse, 1904, in-12 de 128 p. — Prix : 1 fr.

Les articles qui composent ce recueil sont extraits de l'*Écho de Plaisance*, un bulletin paroissial comme il s'en répand aujourd'hui beaucoup, et sont inspirés par les circonstances de temps et de milieu qui conviennent aux lecteurs de ce périodique. Très courts, très nerveux, ils se font lire facilement ; écrits simplement et sans prétention, ils vont droit à l'esprit et au cœur. N'est-ce pas là atteindre le but ? Questions d'enseignement, de congrégations religieuses, de liberté, tout est traité au jour le jour, sans liaison, sans autre unité de point de vue que le souci de faire la lumière et de faire le bien. C'est un livre de propagande, comme le Bulletin paroissial, auprès des nombreux ignorants en matière religieuse. Sa lecture ne fatiguera pas, n'ennuira pas et, au contraire, elle instruira en charmant. G. BERNARD.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Henri WALLON, né à Valenciennes, le 23 décembre 1812, mort à Paris, au palais de l'Institut, le 13 novembre 1904, a été l'une des figures les plus en vue et en même temps les plus universellement respectées de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Il avait été à l'École normale supérieure l'élève de Michelet qui, malgré la dissemblance totale de leurs natures, le tenait en grande estime. Il eut accès de bonne heure, comme suppléant de Guizot, dans le haut enseignement de la Sorbonne, et fut aussi mis en relief par ses efforts en vue de l'abolition de l'esclavage, alors encore subsistant dans nos colonies. A cette direction de son esprit se rattachent son écrit intitulé : *De l'Esclavage dans les colonies* (Paris, 1847, in-8) et surtout son bel et savant ouvrage : *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité* (Paris, 1847-1848, 3 vol. in-8 ; 2e édition, 1879). Il siégea dans les Assemblées

de la seconde République. Sous le second Empire, il se consacra tout entier à la chaire d'histoire moderne, dont il était devenu titulaire, et à la composition d'ouvrages historiques, où son esprit laborieux et sa plume féconde devaient chercher un prolongement naturel de son enseignement, et où l'invitait aussi sa qualité de membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui l'avait admis dans son sein en 1850 et dont il devint plus tard le secrétaire perpétuel. Tel fut son livre : *Richard II, épisode de la rivalité de la France et de l'Angleterre* (Paris, 1864, 2 vol. in-8). Telle fut surtout sa *Jeanne d'Arc*, ouvrage excellent, par lequel il a lié d'une façon durable son nom à celui de l'héroïque vierge de France. La première édition en fut publiée en 1860 (Paris, 2 vol. in-8). Il a été, depuis lors, plusieurs fois réimprimé. Une mention particulière est due à la magnifique édition illustrée publiée en 1875 (Paris, gr. in-8) sous l'habile direction de M. D. Dumoulin, qui en fit un véritable musée en l'honneur de la Pucelle. Les cruels événements de 1870 ramenèrent M. Wallon dans la vie politique. Personne n'ignore le rôle important qu'il a joué dans l'Assemblée nationale de 1871 à 1876 : personne n'ignore non plus sa ferme attitude au Sénat, dont il avait été élu membre inamovible, et où il a assidument siégé, parlé, combattu jusqu'à son dernier jour. Ministre de l'instruction publique dans le cabinet présidé par M. Buffet (1875), son passage au pouvoir fut honoré par la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur. C'est pendant ce passage même que, témoignant de sa vigueur et de sa liberté d'esprit, il publia un nouvel ouvrage historique : *Saint Louis et son temps* (Paris, 1875, 2 vol. in-8; une édition illustrée, gr. in-8, en a été donnée en 1878 par la maison Alfred Mame et fils de Tours). — L'affreuse guerre civile de 1871 avait attiré l'esprit de cet infatigable travailleur vers l'étude de la période révolutionnaire, où son patriotisme chercha pour nous d'utiles leçons. De là sortirent plusieurs ouvrages des plus instructifs : *La Terreur, études critiques sur l'histoire de la Révolution française* (Paris, 1873, 2 vol, in-12) ; — *Histoire du tribunal révolutionnaire de Paris avec le journal de ses actes* (Paris, 1880-1882, 6 vol. in-8. Une nouvelle édition abrégée en a été publiée en 1899, 2 vol. gr. in-8) ; — *Les Représentants du peuple en mission et la Justice révolutionnaire dans les départements en l'an II (1793-1794)* (Paris, 1888-1890, 5 vol. in-8) ; — *La Révolution du 31 mai et le Fédéralisme en 1793, ou la France vaincue par la Commune de Paris* (Paris, 1886, 2 vol. in-8). — M. Wallon n'était pas seulement un catholique fidèle, pratiquant ouvertement sa foi, il voulait et il savait la défendre et la répandre. Ce fut l'objet de travaux qui ne sont pas ses moindres titres d'honneur : *La Sainte Bible, résumée dans son histoire et dans ses enseignements* (Paris, 1854-1859, 2 vol. in-8 ; 2e édition, 1866) ; — *De la Croyance due à l'Évangile. Examen critique de l'authenticité des textes et de la vérité des récits évangéliques* (Paris, 1858, in-8 ; 2e édition refondue, 1866 ; 3e édition, 1887, in-12) ; — *La Vie de Jésus et son nouvel historien* (Ernest Renan) (Paris, 1864, in-12) ; — *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la concordance des quatre évangélistes, avec une Introduction sur l'autorité des Évangiles et sur les derniers systèmes qui l'ont attaquée, et des notes sur les points les plus débattus de l'histoire* (Paris, 1865, in-12). L'extrême longévité de ce calme, ferme et actif vieillard ne put lui arracher la plume des mains. Tout en avançant d'un pas égal jusqu'aux dernières bornes de l'existence humaine, il continuait de collaborer au *Journal des savants* et de remplir ses fonctions de secrétaire perpétuel. Il se plaisait chaque année à lire en séance solennelle une notice sur quelques-uns des membres défunts de l'Académie des inscriptions (un certain nombre de ces travaux ont été réunis sous ce titre : *Éloges académiques* (Paris, 1883, 2 vol. in-12). Sa dernière composition en ce

genre, consacrée à Brunet de Presle, a été lue à la séance publique tenue quelques jours après ses obsèques. Sa fin a été celle d'un chrétien et d'un patriarche, s'éteignant plein de jours, entouré d'une riche couronne d'enfants, de petits-enfants et d'arrière-petits-enfants. M. S.

— C'est un devoir pour nous, et un devoir tout particulier, de déposer le pieux hommage de nos souvenirs et de nos regrets sur les tombes ouvertes, pour ainsi dire coup sur coup, de deux de nos plus distingués et plus dévoués collaborateurs, tous deux vice-présidents de la Société bibliographique, le baron Adolphe d'Avril et M. Victor Pierre.

M. le baron Adolphe D'AVRIL, mort au château de Coppières (Seine-et-Oise), le 27 octobre dernier, était né à Paris en 1822. Il avait embrassé la carrière diplomatique, où, comme représentant de la France en plusieurs postes importants, notamment en Roumanie et au Chili, il avait conquis le grade de ministre plénipotentiaire. Animé d'un goût très vif pour les lettres, ses fonctions mêmes et notamment ses séjours prolongés en Orient lui avaient fourni la matière de publications aussi instructives qu'originales et où la foi du catholique convaincu trouvait à se manifester en même temps que les observations du diplomate, du touriste et de l'antiquitaire. Nous citerons parmi ses livres de ce genre : *La Bulgarie chrétienne, étude historique* (Paris, 1863, in-12; 2e édition, 1898, in-8); — *L'Arabie contemporaine avec la description du pèlerinage de la Mecque* (Paris, 1868, in-8); — *Documents relatifs aux Églises de l'Orient considérées dans leurs rapports avec le Saint-Siège de Rome* (Paris, plusieurs éditions, 1862, 1869 et 1885); — *Saint Cyrille et saint Méthode. Première lutte des Allemands contre les Slaves* (Paris, 1885, in-16); — *Voyage sentimental dans les pays slaves* (sous le pseudonyme de Cyrille, Paris, 1876, in-12); — *La Bataille de Kossovo*, rhapsodie serbe traduite en français (Paris, 1868, in-12); — *Les Femmes dans l'épopée iranienne* (Paris, 1888, in-18); — *Les Bulgares*, par un diplomate (Paris, 1894, in-18); — *Slavy Dcéra*, choix de poésies slaves (Paris, 1896, in-12). — A l'expérience professionnelle de M. le baron d'Avril se rattache tout particulièrement l'importante publication faite par lui sous les auspices de la Société d'histoire diplomatique : *Négociations relatives au traité de Berlin et aux arrangements qui l'ont suivi* (*1875-1886*) Paris, 1887, in-8). — Le goût que quelques-uns des ouvrages énumérés ci-dessus indiquent chez M. d'Avril pour les chants épiques primitifs et nationaux, s'exprima d'une façon tout spécialement heureuse et patriotique dans sa belle traduction du plus ancien monument de l'épopée française : *La Chanson de Roland* (Paris, 1865, in-8; 2e édit., 1866, in-12; 3e édit. dans la collection des *Classiques pour tous* de la Société bibliographique, 1877, in-18). Cette traduction en vers blancs de dix syllabes eut un succès mérité, qui place M. le baron d'Avril, prédécesseur en cela de Léon Gautier, parmi les plus efficaces vulgarisateurs et rénovateurs de ce chef-d'œuvre et de notre poésie du moyen âge en général. Le même goût et le même sentiment lui inspirèrent plus tard la publication d'une collection à bon marché intitulée : *Nouvelle Bibliothèque Bleue* (Paris, 8, rue François Ier), où il se proposait de mettre à la portée de tous, les monuments, les épisodes les plus saillants de nos *Chansons de geste*, de nos vieux romans, de nos vieux *Mystères*. C'est une pensée analogue de rénovation de la littérature populaire, retrempée dans ses origines, qui l'a conduit à la composition du recueil intitulé : *Le Chansonnier français à l'usage de la jeunesse. Chants guerriers, complaintes, romances*, etc. (Paris, 1892, in-16). — Ajoutons encore que le vif esprit de cet homme de bien n'était pas moins passionné pour les beaux-arts que pour la littérature : M. le baron d'Avril fut en effet

l'un des fondateurs et des principaux inspirateurs de la Société de Saint-Jean, pour l'encouragement de l'art chrétien.

M. Victor Pierre, né à Mantes (Seine-et-Oise) en 1834, mort à Paris le 16 novembre dernier, a consacré tous les instants que n'occupait pas l'exercice de sa profession d'avocat à la cour d'appel, soit aux œuvres chrétiennes, soit aux lettres historiques. Il débuta par un livre de circonstance : *Les Élections de 1863. Mémoire pour servir à l'histoire contemporaine* (Paris, 1863, in-12. Nouvelle édition augmentée l'année suivante). Il entreprit, quelques années plus tard, et mena à bien un ouvrage important : *Histoire de la République de 1848* (Paris, 1873-1878, 2 vol. in-8). Devenu l'un des membres les plus zélés de la Société bibliographique, il publia pour elle un opuscule sur *Danton* (1882, in-18) et une intéressante étude : *L'École sous la Révolution française* (1881, in-12). Cette terrible époque demeura depuis lors le champ préféré de son labeur et lui fournit la matière de deux livres pleins d'érudition : *L'Église Saint-Thomas-d'Aquin pendant la Révolution (1791-1802), d'après des documents inédits* (Paris, 1887, in-8) ; — *La Terreur sous le Directoire. Histoire de la persécution politique et religieuse après le coup d'État du 18 fructidor (4 septembre 1797), d'après des documents inédits* (Paris, 1887, gr. in-8). — M. Victor Pierre fut l'un des premiers membres de la Société d'histoire contemporaine, fondée par l'initiative de l'inoubliable marquis de Beaucourt, et il en devint, après M. L. de la Sicotière et M. le comte Boulay de la Meurthe, le président aussi actif que compétent. Il en a enrichi les publications de deux utiles recueils de textes : *18 fructidor. Documents pour la plupart inédits* (Paris, 1893, in-8). — *La Déportation ecclésiastique sous le Directoire* (Paris, 1896, in-8). Il a été l'un des collaborateurs les plus assidus et les plus précieux de la *Revue des Questions historiques*. C'est enfin sous sa direction qu'a été entreprise en ces derniers temps, par la Société bibliographique, la rédaction de l'ouvrage collectif, en bonne voie d'achèvement, qui aura pour titre : *La France épiscopale au dix-neuvième siècle*. Ce sera comme le digne testament de la foi vaillante et solide, du zèle robuste, vigilant, éclairé de M. Victor Pierre. M. S.

— Le 5 novembre dernier, la nouvelle inattendue de la mort de M. Paul de Cassagnac se répandait rapidement à Paris et dans toute la France. Paul-Adolphe-Marie-Prosper Granier de Cassagnac, né à Paris le 2 décembre 1843, était le fils d'un publiciste et député bien connu, Adolphe Granier de Cassagnac, mort en 1880. Entraîné de bonne heure vers le journalisme, il débuta d'abord dans la presse littéraire, en donnant quelques articles au *Diogène*, petit journal dirigé par MM. Claretie, Lermina, etc. Mais deux ans plus tard, il entrait dans la presse politique en devenant rédacteur du journal officieux *le Pays* et se trouvait ainsi sur le véritable terrain qui convenait à ses goûts et à sa vivacité naturelle. Dès lors commença pour M. de Cassagnac, partisan décidé de l'Empire et, après l'Empire, l'un des chefs du parti de l'Appel au peuple, une vie de lutte incessante, à laquelle seule la courte maladie qui vient de l'emporter a pu mettre un terme. Et ce n'est pas seulement avec sa plume acérée qu'il a défendu, pendant une quarantaine d'années, les théories politiques qui lui étaient chères, car on l'a vu en maintes occasions, à la tribune parlementaire, combattre également ses adversaires avec une fougue que rien ne pouvait arrêter. En effet, depuis 1876, M. de Cassagnac a presque constamment représenté le département du Gers à la Chambre des députés. Nous n'avons pas à rappeler ici les diverses phases de cette polémique à outrance qui a toujours tenu l'attention publique en éveil et qui eut pour organe, pendant de longues années, *le Pays*, dont M. de Cassagnac était devenu le rédacteur en chef, et ensuite

l'Autorité, qu'il fonda en 1884, lorsque le parti bonapartiste se fut divisé en deux fractions. Nous nous contenterons de dire que M. Paul de Cassagnac a été le type achevé du politicien convaincu qui met au service de la cause qu'il défend, avec un incontestable talent de plume et de parole, une énergie que rien ne rebute, une audace que rien n'arrête. En dehors de ses innombrables articles politiques, M. de Cassagnac, qui n'avait ni le temps ni le calme nécessaire pour écrire des livres, ne laisse qu'un mince bagage littéraire composé de quelques brochures de circonstance, telles que les suivantes, sans compter l'*Histoire de Napoléon III*, publiée par son père et à laquelle il a collaboré : *Empire et Royauté* (Paris, 1873, in-8) ; — *Histoire populaire abrégée de Napoléon III* (Paris, 1874, in-16) ; — *Bataille électorale. La Revanche du scrutin. Histoire de nulle part et de partout* (Paris, 1875, in-32) ; — *Histoire de la troisième République. Dictature de M. Gambetta. Principat de M. Thiers* (Paris, 1875, in-8) ; — *L'Aigle, almanach du suffrage universel, 1876* (Paris, 1875, in-16) ; — *L'Aigle. Almanach du Petit Caporal, 1888* (Paris, 1879, in-16).

— M. André Lefèvre, mort à Paris le 18 novembre, était né le 9 novembre 1834, à Provins (Seine-et-Marne). Après avoir terminé ses études à Paris, au collège Sainte-Barbe, il entra à l'École des chartes et fut reçu archiviste paléographe, le 10 novembre 1857, après avoir soutenu avec talent une thèse sur *les Finances de la Champagne aux* XIIIe *et* XIVe *siècles*. Un peu plus tard, il passait heureusement les examens de la licence en droit et était attaché aux Archives de l'empire. Ses goûts le portant plutôt vers la littérature et même la poésie que vers les travaux de haute érudition, il collabora au *Magasin pittoresque* et à la *Revue de l'instruction publique*. Toutefois, il avait fourni plusieurs chapitres à l'*Histoire de France par les monuments*, entreprise par MM. Bordier et Charton. Pendant plusieurs années il fut chargé du bulletin critique dans l'*Illustration ;* il contribua à la fondation de deux revues, *la Libre Pensée* et *la Pensée nouvelle*, et, à partir de 1871, il devint le directeur de la partie littéraire de *la République française*. Les principaux ouvrages de M. Lefèvre sont les suivants : *La Flûte de Pan* (Paris, 1861, in-18), recueil de poésies, réédité l'année suivante ; — *La Vallée du Nil* (Paris, 1863, in-18), d'après des notes de M. Henry Cammas, photographe ; — *Les Merveilles de l'architecture* (Paris, 1865, in-18) ; — *La Lyre intime* (Paris, 1865, in-18) ; — *Virgile et Kalidassa, les Bucoliques et le Nuage messager* (Paris, 1866, in-18) ; — *Les Parcs et les Jardins* (Paris, 1867, in-18) ; — *L'Épopée terrestre* (Paris, 1868, in-18) ; — *Les Finances particulières de Napoléon III* (Paris, 1873, in-16), d'après les documents recueillis aux Tuileries, car, après la révolution du 4 septembre, M. Lefèvre avait été nommé membre de la commission des papiers de la famille impériale ; — *Religions et mythologies comparées* (Paris, 1877, in-18) ; — *La Philosophie* (Paris, 1878, in-18) ; — *L'Homme à travers les âges* (Paris, 1880, in-18) ; — *Histoire de la Ligue d'union républicaine des droits de Paris* (Paris, 1881, in-18) ; — *La Religion* (Paris, 1891, in-12) ; — *Les Races et les langues* (Paris, 1892, in-8) ; — *L'Histoire. Entretiens sur l'évolution historique* (Paris, 1897, in-12) ; — *De la Nature des choses (De Natura rerum) de Lucrèce. Traduction complète en vers français, avec une préface et des sommaires* (Paris, 1899, in-12). M. André Lefèvre a donné en outre des éditions des *Lettres persanes* de Montesquieu et des *Dialogues* de Voltaire. Depuis un certain temps il était professeur à l'École d'anthropologie de Paris.

— Nous avons appris avec un vif regret que M. Nicolas-Félix Deltour, le savant professeur et littérateur, est mort le 12 novembre dernier, à l'âge de 82 ans. Né à Paris, le 8 septembre 1822, M. Deltour, après avoir fait ses études au lycée Louis-le-Grand, fut reçu à l'École normale en 1842 et en sortit

agrégé des lettres en 1845. Envoyé à Angoulême pour y professer la rhétorique, il fut, dès 1846, rappelé à Paris, où il fut successivement suppléant de troisième et de seconde au lycée Louis-le-Grand, puis chargé de la classe de rhétorique au lycée Bonaparte d'abord et ensuite au lycée Saint-Louis. Il avait été reçu docteur ès-lettres dès 1857. En 1871 il devint inspecteur d'Académie, et en mars 1875 M. Wallon, ministre de l'Instruction publique, fit de lui son chef de cabinet. Nommé en 1878 inspecteur général de l'enseignement secondaire, il occupa ce nouveau poste jusqu'en septembre 1890, époque où il fut admis à la retraite avec le titre d'inspecteur général honoraire. Outre ses deux thèses qui ont été fort remarquées, M. Deltour laisse divers ouvrages fort appréciés dans le monde universitaire et dont quelques-uns ont été couronnés par l'Académie française. En voici la liste : *De Sallustio Catonis imitatore, seu quid in scriptis C. Crispi Sallustii ad imitationem M. Porcii Catonis censoris referri possit* (Paris, 1859, in-8), thèse pour le doctorat ès-lettres ; — *Les Ennemis de Racine au* XVII*e siècle* (Paris, 1859, in-8), thèse pour le doctorat ès-lettres qui fut couronnée par l'Académie française et réimprimée en 1865 ; — *Choix de matières et de pièces de vers latins, recueillies par M. Chardin et publiées par ses anciens élèves, MM. Deltour et Marcou* (Paris, 1865, in-12) ; — *De la Réforme universitaire. Lettre à M. Cuvillier-Fleury, de l'Académie française* (Paris, 1872, in-12) ; — *Littérature française. Principes de composition et de style* (Paris, 1875, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française ; — *De l'Enseignement secondaire classique en Allemagne et en France. Mémoire lu au Conseil académique de Paris, le 27 novembre 1872, avec des notes et documents nouveaux sur l'état de l'enseignement secondaire en France en 1879* (Paris, 1880, in-8) ; — *Histoire de la littérature grecque* (Paris, 1884, in-12) ; — *Choix de morceaux traduits des auteurs grecs* (Paris, 1884, in-12), avec M. Charles Rinn ; — *Choix de morceaux traduits des auteurs latins* (Paris, 1885, in-12), également avec M. Charles Rinn ; — *La Tragédie grecque, analyses et extraits du théâtre d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide* (Paris, 1887, in-8) ; — *Catalogue et analyse des thèses françaises et latines admises par les Facultés des lettres, avec index et table alphabétique des auteurs* (Paris, 1887-1888, in-8), avec M. Mourier ; — *Analyses et extraits des auteurs grecs et des auteurs latins* (Paris, 1893, in-12), avec M. Charles Rinn ; — *Cours complet d'enseignement littéraire et scientifique, à l'usage de tous les établissements d'instruction publique* (Paris, 1897, in-12), avec M. J.-H. Fabre. M. Deltour a, en outre, donné des éditions classiques des deux *Grammaires* de Lhomond, du *Jugurtha* de Salluste, des *Histoires* d'Hérodote, de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'Homère, des *Extraits* de Tite-Live, etc. Enfin il a collaboré au *Journal de l'instruction publique*, aux *Dictionnaires* de Dezobry et Bachelet.

— Dernièrement est mort à Nérac, à l'âge de 81 ans, M. Gaston LESPIAULT, le distingué professeur et astronome que la Faculté des sciences de Bordeaux s'honore d'avoir compté pendant plusieurs années au nombre de ses membres. M. Lespiault était originaire de Nérac, où il est né en 1823. Parmi les ouvrages de valeur qu'il a publiés, nous citerons les suivants : *Théorie géométrique de la libration réelle de la lune* (Paris, 1857, in-4) ; — *Observations faites à Briviesca, en Espagne, sur l'éclipse totale du 18 juillet 1860* (Bordeaux, 1861, in-8), avec M. Burat ; — *Note sur les petites planètes situées entre Mars et Jupiter* (Paris, 1861, in-8) ; — *Mémoire sur le mouvement des nœuds de la lune et l'inégalité en latitude qui donne la mesure d'aplatissement de la terre* (Paris, 1861, in-8) ; — *Théorie géométrique des variations des éléments des planètes* (Paris, 1868, in-8).

— M. Flour DE SAINT-GENIS, qui vient de mourir, le 13 novembre, dans son château de la Rochette, près de Semur (Côte-d'Or, à l'âge de 74 ans, avait

été successivement directeur des domaines, puis conservateur des hypothèques au Havre d'abord et, plus tard, à Paris. Il a composé sur les questions de finances et d'enregistrement plusieurs volumes dont quelques-uns ont eu de nombreuses éditions. Voici les principaux : *Manuel du surnuméraire de l'enregistrement des domaines et du timbre* (Paris, 1864, in-8), ouvrage qui a eu au moins 10 éditions; — *Le Crédit territorial en France et la Réforme hypothécaire* (Paris, 1890, in-8); — *La Banque de France à travers le siècle* (Paris, 1896, in-8); — *Manuel pratique du candidat au surnumérariat de l'enregistrement* (Paris, 1896, in-8).

— M. Walter Georg Boswell-Stone, mort à Oxford le 13 novembre, était un de ces fins lettrés anglais, qui font de si louables efforts pour jeter plus de lumière sur la vie et les œuvres de Shakespeare. Né à Dorchester en 1843, il disparaît à l'âge de 59 ans. En 1880 il publia, sous les auspices de la « New Skakespere Society », dont il était l'un des membres les plus actifs, une excellente édition du *Henry V* du grand poète. Mais son principal ouvrage parut en 1896 sous le titre : *Skakespere's Holinshed. The Chronicle and the Historical Plays compared.* De plus, M. Boswell-Stone a donné quelques pièces de Beaumont et de Fletcher dans la collection publiée par MM. Bell.

— M. E. Watts, journaliste et littérateur anglais, mort récemment, fut pendant plusieurs années le directeur du journal l'*Argus* de Melbourne, en Australie. De retour en Angleterre, il entra à la rédaction du *Standard*, dont il ne tarda pas à devenir le rédacteur en chef. Mais M. Watts est moins connu par son rôle dans le journalisme que par ses études sur la littérature espagnole. Il avait commencé, avec M. A. J. Duffield, une traduction anglaise du *Don Quichotte* de Cervantes. Mais, au cours du travail, les deux collaborateurs cessèrent de s'entendre et résolurent de publier séparément le résultat de leurs efforts. La traduction de M. Duffield parut la première. Celle de M. Watts fut imprimée ensuite en quatre volumes, et un cinquième volume, contenant la biographie de Cervantes, y fut bientôt ajouté. Travail consciencieux, bien accueilli, et qui dut être édité une deuxième fois en 1835. M. Wats a donné, en outre, dans la *Story of the Nations* une excellente esquisse de l'histoire de l'Espagne depuis la conquête maure jusqu'à la prise de Grenade.

— On annonce encore la mort de MM. Alcan-Lévy, l'éditeur parisien bien connu ; — Beschu de la Bastays, journaliste qui rédigeait la chronique militaire à l'*Écho de Paris*, ancien directeur du journal le *Progrès militaire*, collaborateur du *Monde illustré*, mort à 56 ans ; — Jules de Chantepie, qui avait succédé en 1883 à M. Léon Rénier dans les fonctions de conservateur de la Bibliothèque de la Sorbonne, et sous la direction duquel cette bibliothèque a été admirablement réorganisée et augmentée d'un très grand nombre de volumes français et étrangers ; — Édouard-Sylvin Guérillon, journaliste, attaché depuis 1896 à la rédaction de *la Petite Gironde*, de Bordeaux, après avoir éte successivement le rédacteur en chef du *Patriote de l'Ouest*, d'Angers, du *Mémorial des Vosges*, d'Épinal, du *Républicain orléanais*, d'Orléans, et du *Progrès de l'Est*, de Nancy, mort le 6 novembre ; — Charles Guir, rédacteur à l'*Agence Havas*, membre de l'Association des journalistes parisiens et de celle des nouvellistes parisiens ; — Édouard Haas, ancien professeur à Dijon ; — César Majoullier, poète provençal, mort à Marseille, à la fin d'octobre, à l'âge de 84 ans ; — Charles Rance de Guiseuil, né à Salins en 1815, mort à Dole (Jura) en novembre, auteur de plusieurs ouvrages d'histoire locale, entre autres de : *Saint Yves, patron des avocats et des gens de justice. Son Culte en France et en Franche-Comté* (Be-

sançon, 1885, in-8) ; *les Chapelles de l'église de Notre-Dame de Dole* (Paris et Dole, 1902, in-8) ; — Gaston SERPETTE, compositeur de talent, originaire de Nantes, ancien élève d'Ambroise Thomas, mort récemment à 59 ans, lequel laisse des opérettes bien accueillies et qui avait obtenu en 1872 le premier grand prix de Rome, avec une cantate intitulée : *Jeanne d'Arc* ; — Henri THIERS, rédacteur en chef du *Salut public*, de Lyon.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Garnet Wolseley COX, compositeur de musique anglais, qui laisse entre autres œuvres appréciées la pastorale *Ewelme*, jouée récemment ; — Édouard GERLICH, ancien professeur de construction de voies ferrées au Polytechnicum fédéral, mort à Zurich, le 16 octobre, à 69 ans ; — Dr. Henry HILES, compositeur anglais, professeur d'harmonie et d'histoire de la musique à « Owens College », mort récemment à Schrewsburg, à 78 ans, lequel laisse des cantates, des oratorios, des symphonies, etc., et l'ouvrage estimé : *Grammar of Music* ; — Dr. Hugo HUPPERT, professeur de chimie médicale autrichien, mort à Prague, le 19 octobre, à 73 ans ; — Paul VON KÜGELGEN, écrivain et journaliste russe, rédacteur en chef de la *St. Petersburger Zeitung*, mort le 18 octobre, à Saint-Pétersbourg, à 61 ans ; — Dr. F. MAC CLEAN, astronome anglais de grande réputation, connu par de remarquables travaux sur l'emploi du spectroscope, qui lui ont valu une médaille d'or de la part de la *Royal Astronomical Society*, mort le 8 novembre, à Bruxelles, à 67 ans ; — Dr. Emile MAIER, médecin allemand, auteur d'ouvrages sur les maladies des yeux, mort récemment à Carlsruhe, à 69 ans ; — A. F. MARKS, journaliste russe, fondateur du journal la *Néva*, mort dernièrement à Saint-Pétersbourg, lequel a contribué à élever le niveau des connaissances dans les classes inférieures de son pays, en insérant dans des suppléments de nombreux extraits des meilleurs ouvrages publiés en Russie ; — Johann MEYER, poète allemand, mort le 17 octobre, à Kiel, à 75 ans, lequel, après avoir été meunier, puis charpentier, s'est fait une réputation méritée par la publication, en bas allemand, de contes et de poésies, par exemple, de *Gassen mit de Hummel ; Ditmarscher Gedichte* ; — Ludwig MÖLLER, romancier danois, qui écrivait sous le pseudonyme de Louis de Moulin, mort le 17 octobre, à Copenhague, à 60 ans ; — Karl OBSTERLEN, écrivain allemand, mort récemment à Ulm, à 48 ans ; — Dr. PEROWNE, ancien évêque anglican de Worcester, écrivain fort estimé en Angleterre, auteur d'une édition des Psaumes avec traduction (1864), et d'une édition de la Bible à l'usage des étudiants, ainsi que de divers autres ouvrages, tels que *The Remains of Bishop Thirlwall* (1877-1878) ; — Karl PRENTNER, ancien professeur de mathématiques à l'École technique supérieure de Brunn, mort à Vienne, le 13 octobre ; — Karl REIMANN, écrivain autrichien, auteur d'ouvrages remarquables sur les mathématiques, mort le 26 octobre, à Linz (Haute-Autriche) ; — le docteur anglais James Burn RUSSELL, qui laisse plusieurs livres de valeur, tels que : *Lectures on the Theory and Prevention of Infections Diseases* (1879) et *The Evolution of Public Health Administration as illustrated by the Sanitary History of Glasgow in the Nineteenth century* ; — Dr. Albert Reder Ritter VON SCHELLMANN, médecin allemand, ancien professeur des maladies de la peau, mort à Vienne, le 8 novembre, à 78 ans ; — Dr. Emile SCHLAGINTWEIT, orientaliste allemand, mort à Deux-Ponts, le 20 octobre, à 69 ans, lequel laisse d'importants ouvrages, tels que *Budhismus in Tibet* et *Indien in Wort und Bild* ; — Nicolas P. SEMENOW, écrivain russe, mort le 24 octobre, dans sa propriété (gouvern. de Riasan), à 82 ans ; — Dr. Karl SENHOFER, professeur de chimie autrichien, mort le 18 octobre, à Innsbruck ; — Wladimir SISOV, archéologue russe, secrétaire du Muséum d'histoire de Moscou, mort récemment

dans cette ville ; — Auguste SNIEDERS, membre de l'Académie royale flamande de Gand, rédacteur en chef du journal le *Handelsblad* ; — Dr. VAN SOMOREN-BRAND, conservateur du Museum des antiquités de la ville d'Amsterdam ; — Ernst-Emil SOMMER, écrivain bavarois, mort récemment à Gründstadt (Bavière rhénane), à 66 ans ; — Dr. Alphonse STÜBEL, géographe et géologue allemand, mort à Dresde, le 10 novembre. à 69 ans ; — Dr. SUELLWAG-CARION, médecin autrichien, professeur d'ophtalmologie à Vienne ; — Karl UEBERHORST, professeur de philosophie autrichien, mort à Innsbruck, le 9 novembre, à 57 ans ; — Dr. Ferdinand-Maria WENDT, pédagogue allemand, mort le 12 octobre, à Troppau, à 65 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 7 novembre, M. Héron de Villefosse lit une lettre de M. Carton, au sujet des fouilles dirigées à Sousse par M. l'abbé Legrand, curé de cette localité. — M. Cagnat donne lecture d'une lettre de M. Pierre Paris, concernant la découverte à Mérida (Espagne), d'un sanctuaire dédié à Mithra. — Le 19, l'Académie a tenu sa séance publique annuelle au cours de laquelle elle a entendu quelques paroles de M. Havet au sujet de M. Wallon, récemment décédé, et la lecture par M. Cagnat d'une notice rédigée par M. Wallon, sur Brunet de Presles. — Le 29 novembre, M. Havet prononce l'éloge funèbre de M. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 12 novembre, M. A. Sorel donne connaissance des conclusions de son ouvrage sur les guerres de la Révolution et de l'Empire. — Le 19, M. Monod lit une note au sujet des rapports littéraires de George Sand et de Michelet. — Le 26 novembre, M. Gabriel Monod termine sa lecture sur le même sujet.

ALMANACHS POUR 1905. — Si, en tête des bons almanachs qu'il importe de répandre parmi les travailleurs en vue du bien à accomplir autour de soi, nous plaçons toujours l'*Almanach du Bon Français*, présenté à nos lecteurs dans notre dernière livraison, nous n'hésitons pas davantage à mettre hors de pair l'*Almanach Hachette*, qui s'adresse plus particulièrement aux gens d'une certaine culture intellectuelle. Cette remarquable publication s'intitule en sous-titre : *Petite Encyclopédie populaire de la vie pratique* (in-12 de 432-LXVIII p., avec 1200 fig. et 40 cartes (Prix : broché, 1 fr. 50; cartonné, 2 fr.). — Entrée dans sa 12e année, elle a réalisé « le tour de force de n'être jamais le même, d'être sans cesse nouveau. » Outre un calendrier unique en son genre, les renseignements astronomiques, l'Agenda, les Postes et les Chemins de fer, soigneusement revisés et mis à jour, l'*Almanach Hachette* renferme des articles variés, instructifs, intéressants et si nombreux que nous sommes obligés de n'en citer que quelques-uns, tels que : *Les Progrès de l'astronomie en 30 ans; — La Terre serait-elle le centre du monde? — Vagues formidables et raz-de-marée; — Les Abîmes fabuleux de la mer; — Splendeurs des capitales disparues; — Grandes Découvertes géographiques; — Guerre russo-japonaise; — Anciennes Provinces de France et vieux noms de terroirs; — Académie des Goncourt; — Enquête sur les parlers de France; — Les Grandes Cérémonies de la vie; — Le Péril jaune rendu manifeste par l'écriture; — La Voiture à travers les âges; — Les Fourmis prodigieuses; — Le Régime des arthritiques; — Les Servitudes légales; — Les Cent plus belles roses de France*, etc. Notons pour finir que sur la 2e couverture on a fait tenir les noms de tous les départements de la France avec les chefs-lieux, les sous-préfectures et le chiffre de la population actuelle de chaque ville,

L'*Almanach du Drapeau*, publié également par la librairie Hachette (in-12 de

368-XXXI p., avec 1 282 fig. et 22 cartes. — Prix : broché, 1 fr. 50; cartonné, 2 fr., a mérité d'être couronné par l'Académie française dans sa séance du 26 mai 1904 (prix Montyon). L'Académie a déclaré alors que cet almanach est « recommandable par un caractère d'élévation et d'utilité morale. » Voilà qui est bien jugé. Pour l'année 1905, l'*Almanach du Drapeau* a donné, entre autres articles : *Les Connaissances militaires et maritimes indispensables; — Les 101 Ministres de la marine; — Le Livre d'or du courage civique ; — Comment on devient officier de marine ; — La Santé de la flotte; — La Poste aux armées ;— La Remonte dans les principales armées ; — La Foudre entre deux eaux ; — Les Ennemis invincibles du cuirassé; — Une École militaire de ski ; — L'Armée et la marine russes ; — L'Armée et la marine japonaises ; — Aux frontières de l'Est ; — Le Nerf de la guerre; — La Guerre russo-japonaise; — Cris de guerre ;— Les Femmes françaises à la guerre ; — Les Chefs de l'armée ; — Nos Amiraux*, etc.

A la dernière heure, nous arrive un almanach de grand intérêt dans sa spécialité : c'est l'*Almanach du montagnard* (Paris, L. Laveur, in-8 de 63 p., illustré. — Prix 1 franc). « Raconter les évènements de l'année, l'existence des habitants, les exploits des grimpeurs, les travaux exécutés pour faciliter l'accès des grands paysages alpestres, la naissance des nouveaux centres d'excursion, les actes enfin de la vie multiple de la montagne, tel est l'objet de *l'Almanach du montagnard*. Apprendre à ceux qui l'ignorent à la connaître, à la comprendre, à la ressentir, à l'aimer, voilà son ambition. » (p. 16). Les gravures jetées à profusion dans cette luxueuse publication sont admirables. Nous ne doutons pas que tous les amis de la montagne, si nombreux aujourd'hui, ne fassent à *l'Almanach du montagnard*, qui répond à un besoin, l'accueil enthousiaste qu'il mérite.

Encore un almanach pour finir : L'*Almanach de l'Idéal du foyer*. (Paris, V^e arr., 7, avenue des Gobelins, grand in-4 de 80 p., avec de nombr. grav. — Prix : 0 fr. 50). Entre autres bons articles, il renferme quantité de détails utiles sur l'enseignement ménager, les habitations ouvrières, l'hygiène de la maison et de l'atelier, etc. A noter aussi, tout spécialement, les articles sur l'alcoolisme et la tuberculose et sur les colonies de vacances.

PARIS. — Allier à une discussion savante et sérieuse beaucoup d'esprit et un peu de fine malice n'est pas une manière que tous ceux qui écrivent peuvent adopter. C'est cependant ce que notre collaborateur M. le chanoine P. Pisani vient de faire dans son étude documentée : *L'Église et le Divorce. Les Procès en nullité de mariage devant les tribunaux ecclésiastiques* (Paris, L. de Soye, 1904, in-8 de 31 p. Extrait du *Correspondant*). Après un exposé aussi rapide que solide sur la doctrine de l'Église en matière de nullité de mariage (laquelle nullité, quoi qu'en pensent des catholiques mal informés, n'a aucun rapport, ni de près ni de loin avec le divorce), l'auteur examine « le droit qu'a l'Église de créer des empêchements au mariage et de prononcer la nullité des unions contractées au mépris des règles qu'elle a posées; » puis il passe en revue « les plus communs des cas où le mariage se trouve invalide, » et il termine en donnant des détails précis sur les « procédures canoniques en matière matrimoniale. » Ce grave sujet est traité de telle façon que tout le monde peut le lire et le comprendre ; c'est clair et fort intéressant, car des faits et des gestes singuliers nous sont ici révélés. Impossible de ne pas rire parfois au récit de certaines histoires dont le présent travail se trouve « illustré. » M. Pisani, avec une argumentation serrée, détruit bien des médisances et bien des calomnies débitées contre l'Église; mais « longtemps encore on trouvera des gens pour dire et croire que les nullités [de mariage] sont accordées à deniers comptants. »

N'importe, notre collaborateur a porté un coup de première force aux malintentionnés.

— M. Marcel Poëte, conservateur-adjoint de la Bibliothèque de la ville de Paris, a fait tirer à part de la *Revue internationale de l'enseignement* sa *Leçon d'ouverture du cours d'introduction à l'histoire de Paris professé à la Bibliothèque de la ville* (Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1904, in-8 de 16 p.). Cette idée d'un cours d'histoire de Paris donné à la Bibliothèque même de la ville est tout à fait neuve. Il est à souhaiter qu'elle soit appliquée en province où elle pourrait, tout comme à Paris, porter ses fruits. Il faut lire cette « leçon d'ouverture » pour se rendre compte de ce qu'elle renferme. C'est un aperçu rapide et fort suggestif de l'histoire de la science bibliographique depuis les origines. L'auteur généralise d'abord, puis il spécialise, c'est-à-dire qu'après avoir jeté un coup d'œil sur les différentes manières dont le livre a été annoncé au public à travers les âges, il en arrive à passer en revue les principales sources bibliographiques de l'histoire de la grande ville. Nul doute que ses auditeurs n'attendent impatiemment les suites que Comporte cette première leçon. Nous de même.

— M. Max Prinet a extrait de la *Revue numismatique* ses *Recherches sur la monnaie de Moreium* (Paris, Rollin et Feuardent, 1904, in-8 de 11 p.). L'auteur rejette les interprétations proposées tour à tour, de façons diverses, par M. E. Caron et M. R. Serrure, pour, en rapprochant les textes et les faits, émettre l'idée que la localité où Gaucher de Châtillon, connétable de France (XIVe siècle), avait fait frapper cette monnaie pourrait bien être Morey (Haute-Saône, arrondissement de Vesoul, canton de Vitrey). « Je propose, conclut-il, l'identification de *Moreium* avec Morey comme une hypothèse. Peut-être jugera-t-on cette hypothèse préférable à celles qui ont été émises jusqu'ici. »

— Signalons l'*Agenda ecclésiastique pour l'an de grâce 1905* (16e année, Paris, Lethielleux, petit in-18 étroit, de 302 p., relié toile, tr. rouges, fermeture caoutchouc. — Prix : 1 fr. 50). Cet agenda paraît depuis 1890 et s'améliore sans cesse. Outre l'indication journalière concernant la récitation de son office, le prêtre y trouvera un calendrier des Indulgences plénières entièrement revisé d'après la dernière édition du *Traité des Indulgences*, du P. Beringer, récemment parue. Grâce à une ingénieuse disposition typographique, l'espace réservé aux notes journalières a été sensiblement augmenté. Le formulaire liturgique a été enrichi de plusieurs bénédictions d'un usage fréquent. Une innovation des plus heureuses consiste dans l'insertion d'une liste alphabétique donnant la nomenclature de tous les noms de baptême d'un usage moins courant, avec leur désignation latine souvent très difficile à trouver. Sous sa forme actuelle, l'*Agenda ecclésiastique* est le véritable *vade-mecum* de tout prêtre dans le ministère.

— La publication, par M. Albert Soubies, du tome XXXIII (année 1903) de son *Almanach des spectacles* (Paris, Flammarion, 1904, petit in-12 de 160 p., avec une eau-forte de Lalauze. — Prix : 5 fr.) sera, comme les années précédentes, bien accueillie de toutes les personnes qui s'intéressent au monde des théâtres. Pour le *Polybiblion*, ce qu'il lui appartient surtout de louer dans ce volume, c'est l'excellente *Bibliographie* que l'auteur ne manque jamais d'y joindre et qu'il dresse avec un soin très consciencieux (p. 126 et suiv.).

— La revue d'art mensuelle *l'Épreuve* (Paris, IXe, 62, rue de Provence) a consacré entierement son no de septembre-octobre dernier au *Salon d'automne en 1904*, qui reproduit une quarantaine des principales œuvres exposées de Puvis de Chavannes, Renoir, Toulouse-Lautrec, Carrière, Troubetzkoy,

G. Michel, etc., le tout accompagné d'une étude documentée de M. Victor Thomas. Parmi les planches hors texte contenues dans cette livraison signalons un dessin de Rodin reproduit par Boutet et une lithographie de Belleroche tirée sur la pierre originale.

— L'opuscule ayant pour titre : *Le Clergé et la Politique, ou Politique permise et Politique prohibée*, par M. Jean Lefaure (Paris, Maison de la Bonne Presse, 1904, in-8 de 48 p.), est la reproduction d'un article paru dans *les Études* du 20 avril dernier. Elle est consacrée à la défense des droits du clergé en politique et à réfuter le sophisme qui tend à écarter ses membres de la polémique courante sous prétexte d'ingérence politique. Il faut y signaler tout particulièrement les pages relatives à l'aveuglement des catholiques français en matière de presse. C'est leur incurie à cet égard qui a été la cause de leurs désastres. L'auteur leur oppose la pratique toute différente des catholiques belges et allemands. Il préconise, au point de vue électoral, l'organisation connue sous le nom d' « Action libérale populaire. »

— M. Edmond Béraud a publié dernièrement une brochure intitulée : *Le Chef de demain et son programme* (Paris, Librairie nationale, 1904, in-8 de 24 p. — Prix : 10 exemplaires, 1 fr. 20 ; le cent, 6 fr.), dont la première partie est un résumé de la vie et des actes du duc d'Orléans ; la seconde donnant une série d'extraits de ses lettres et de ses discours depuis que la mort du comte de Paris a fait du prince l'héritier de son père. On y trouvera le résumé le plus fidèle et le plus précis des idées du duc d'Orléans sur toutes les questions soulevées par la politique contemporaine.

— Le même auteur fait paraître un autre opuscule : *La République* (Paris, Librairie nationale, 1904, in-8 de 23 p. — Prix : 10 exemplaires, 1 fr. 20 ; le cent, 6 fr.), qui offre un exposé concis, mais clair et saisissant, des caractères de l'institution républicaine en France, tant au point de vue historique qu'au point de vue actuel. La République n'est pas possible en France, dit M. Béraud, sans amener avec elle l'anarchie et la décadence.

— Encore de M. Edmond Béraud : *La Monarchie* (Paris, Librairie nationale, 1904, in-8 de 31 p. — Prix : 10 exemplaires, 1 fr. 20 ; le cent, 6 fr.). En quelques pages éloquentes, M. E. Béraud résume l'œuvre de la Monarchie française qui a fait la France ; il montre les bienfaits de l'hérédité, l'alliance permanente de la Royauté avec le peuple, avec la démocratie, et, dans le pouvoir royal placé au-dessus des partis, la sauvegarde de la liberté. L'absolutisme royal n'a été dans l'histoire de France qu'un accident passager.

Comtat-Venaissin. — Le *Journal d'un chanoine au diocèse de Cavaillon (1664 à 1684), fragments du Livre de raison de Gaspar de Grasse*, publiés avec Introduction et notes par M. Michel Jouve (Nîmes, Debroas-Duplan, 1904, in-8 de 80 p.), constitue le ms. 2295 du Musée Calvet d'Avignon. Ce ms. était demeuré presque totalement ignoré des historiens du Comtat jusqu'à son entrée audit musée. Il mériterait d'être édité dans l'intégralité de ses 117 pages. M. Jouve, à notre vif regret, se borne à en publier quelques extraits qui lui ont paru plus particulièrement intéressants, soit pour l'histoire encore presque inexplorée de la ville de Cavaillon, soit pour la connaissance des mœurs et de l'état des esprits comtadins et de leur nombreux clergé, sous la domination papale, soit aussi pour l'appréciation du retentissement que purent avoir, en ce diocèse lointain, les grands faits du règne de Louis XIV et de Louis XV.

— Le « patriote » Lescuyer, l'un des chefs révolutionnaires avignonais, fut massacré par la foule, dans l'église des Cordeliers, le 16 octobre 1791. Son fils « tua de ses mains sept de ceux qu'il disait être la cause de l'assassinat de son père. » Il n'avait alors que seize ans et trois mois. C'est du

Fils du patriote Lescuyer qu'avec des « extraits des archives du ministère de la guerre », l'auteur, — signant M. J., — d'une plaquette qui porte ce titre, reconstitue la physionomie historique (Avignon, impr. Guigou, 1904, in-18 de 24 p.).

DAUPHINÉ. — M. E. J. Savigné est un historiographe dauphinois fécond et bien connu. Il vient de faire paraître l'*Histoire de la ville de Vienne pendant la guerre de 1870-1871* (Vienne, impr. Ogeret et Martin, 1904, in-8 de XXIV-182 p.). Les événements tragiques qui se déroulèrent à Vienne, à cette époque, sont décrits avec mouvement, patriotisme et pièces sérieuses à l'appui. L'auteur ne manque point d'apprécier les faits à son point de vue qui peut ne pas être celui de tout le monde; mais personne ne lui contestera sa parfaite loyauté. Dans une Introduction, il expose les préludes de la guerre désastreuse; dans un supplément qui porte le titre de *Défense nationale*, il relate les faits les plus saillants accomplis du 4 septembre à la signature du traité de paix.

FRANCHE-COMTÉ. — Nous regrettons que l'auteur des *Notes historiques sur Bief-du-Fourg*. Première série. *La Paroisse* (Lons-le-Saunier, imp. Rubat du Mérac, 1904, in-18 de 49 p., avec 6 portraits et un plan de l'église) n'ait pas signé sa brochure, pour qu'il nous soit possible de le complimenter nommément. Supposons toutefois que l'anonyme n'est autre que le curé actuel de la localité; si nous nous trompons, le véritable auteur, que ces lignes iront quand même trouver, nous le dira. Cette brochure est une page d'histoire locale non seulement au point de vue religieux, mais aussi sous le rapport de certaines mœurs et coutumes de la haute montagne comtoise aux temps antérévolutionnaires. Il y a là aussi un aperçu des faits qui se sont produits pendant la tourmente et quelques détails sur la vie religieuse contemporaine à Bief-du-Fourg. A mentionner enfin une série de notices biographiques sur les curés qui se sont succédé dans la paroisse depuis le Concordat jusqu'à l'année 1898. Le présent opuscule en appelle un autre où l'histoire civile de la commune sera racontée.

— Le peintre Gérôme, mort dernièrement (10 janvier 1904), a déjà fait l'objet de plusieurs opuscules, signalés ici même. En voici encore un, le plus important qui nous soit parvenu, et ce n'est pas fini. Il est intitulé : *Étude sur le peintre Jean-Léon Gérôme (1824-1904)* (Besançon, imp. Jacquin, 1904, in-8 de 57 p., avec portrait. Extrait des *Mémoires de l'Académie de Besançon)*. Son auteur, M. Victor Guillemin, est lui-même un artiste ; il a connu Gérôme qu'il a suivi dans sa carrière; cette étude est donc très consciencieuse, très documentée. Impartialement, M. Guillemin rappelle les jugements des critiques d'art sur les œuvres du maître franc-comtois, jugements aussi varies que les goûts et les tempéraments de ceux qui les ont portés. Il va de soi que M. Guillemin donne, à son tour, son opinion, qu'il a généralisée comme suit : « A côté du dessinateur consciencieux et correct, sensible à l'élégance et à la courbe gracieuse des lignes, on trouve en Gérôme le lettré spirituel, l'érudit archéologue. Il n'a point, il est vrai, les séductions du coloriste, ses œuvres ne ressemblent point aux productions des maniéristes à la mode, mais elles ont un cachet d'observation convaincue, de réflexion durable. Il a la logique de la composition, la science et le sentiment du beau, la séduction de l'intelligence. Ces qualités ne s'accommoderaient guère de la furie de la brosse, des licences du pinceau. » Cet excellent travail se termine par une liste de l'*Œuvre de Gérôme aux différents Salons de la Société des artistes français, aux Expositions universelles et quelques-unes des œuvres qui ne furent point exposées* (p. 54-57).

Gascogne. — « De tous les anciens collèges de Gascogne, celui de Dax est à peu près le seul, dit M. l'abbé A. Degert, qui n'ait encore trouvé son historien. La présente étude... vise seulement à mettre au jour quelques documents qui peuvent jeter un peu de lumière sur le passé d'un collège oublié jusqu'ici et à préparer des matériaux pour son historien futur. » Et il divise sa brochure, portant le titre de : *L'Ancien Collège de Dax. Notes et documents* (Dax, Labèque, 1904, in-8 de 53 p.), en deux chapitres : le premier a pour objet le collège jusqu'à l'arrivée des barnabites ; le second, le collège sous les barnabites. Un appendice contient des documents à partir de 1612, dont quelques-uns nous dépeignent la vie d'un collège au XVIIe siècle.

Languedoc. — L'étude des questions monétaires est toujours difficile. M. Émile Bonnet ne s'est point laissé rebuter par les obstacles, au cours de ses recherches érudites. C'est avec des documents de premier ordre qu'il s'occupe des *Variations de valeur de la monnaie melgorienne* (Extrait du *Bulletin archéologique*. Paris, Impr. nationale, 1903, in-8 de 27 p.). Dans cette brochure, il établit relativement à la monnaie du comté de Melgueil : l'origine de ladite monnaie, les tarifs monétaires, le titre, le poids, la valeur intrinsèque. Excellente contribution à l'histoire monétaire du midi de la France.

Lorraine. — Vient de paraître le quatre-vingtième volume des *Annales* de la *Société d'émulation du département des Vosges* (Épinal, 21, place de l'Atre ; Paris, Lechevalier, 1904, in-8 de 480 p., avec planches et cartes). Ce volume s'ouvre par un discours de M. René Millot sur *l'Art lorrain* (p. 11-24). Il renferme les études suivantes : *Topographie ancienne du département des Vosges* (*Épinal*), par M. A. Fournier (p. 61-192, avec une vue hors de texte de la ville d'Épinal en 1626 et 4 plans). Ce travail est divisé en huit chapitres relatifs à la ville ; quatre autres chapitres sont consacrés à autant de localités voisines : Arches, Bruyères, Châtel-sur-Moselle et Charmes ; *Remiremont pendant la Révolution, d'après les documents officiels*, par M. V.-A. Bergerot. Troisième partie. *La Terreur* (*1793-1794*) (p. 193-277). Cette partie d'ouvrage traite des suspects, de l'ère républicaine et du maximum ; — *Notice historique sur le Palais abbatial de Remiremont*, par M. Stéphane Mougin (p. 281-412, avec 4 planches et 1 plan hors texte). Nous n'avons ici que la première partie, en neuf chapitres, de cet important travail, qui va des origines de l'abbaye de Remiremont jusqu'à la Révolution (1790) ; — *Phonétique toponomastique vosgienne. Les Noms des lieux habités des Vosges. Remarques et observations sur l'inventaire et la notation des sons*, par M. Nicolas Haillant (p. 423-450). Curieuse étude que les philologues consulteront avec intérêt.

— D'un volume antérieur de la Société d'émulation des Vosges, MM. Nicolas Haillant et Albert Virtel ont extrait un *Choix de proverbes et dictons patois de Damas, près de Dompaire* (Épinal et Damas, les auteurs ; Paris, Bouillon, 1902, in-8 de 36 p.). Cette brochure, outre une Introduction de 6 pages, comporte, pour les *Proverbes*, quatre divisions : I. *L'Homme ;* II. *Les Animaux ;* III. *La Nature ;* IV. *La Morale*. Chaque proverbe, cité en patois, est accompagné d'une traduction française. Suivent les *Dictons et comparaisons* répartis aussi en quatre divisions. L'ensemble ne compte pas moins de 180 citations. Pour la facilité des recherches, on trouve à la fin de la brochure un « Répertoire alphabétique des mots français et des formes patoises les plus intéressantes. » Voilà une plaquette qui ne peut manquer d'être recherchée par les folkloristes et les philologues.

Maine. — L'activité bien connue de la Société historique et archéologique du Maine et de son zélé président, M. Robert Triger, se reflète d'une très

instructive et très agréable façon dans le récit de l'*Excursion historique et archéologique* faite par ses membres *dans la vallée du Loir*, les 7 et 8 juillet 1904. Ce récit est accompagné de fort remarquables dessins de MM. Bouet, Laffillée, de Rochambeau et Paul Verdier, et de quatre reproductions photographiques (Le Mans, A. de Saint-Denis, 1904, in-8 de 87 p. Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*, t. LVI).

Orléanais. — M. l'abbé Langlois, conservateur de la bibliothèque de Chartres, après avoir décrit avec soin le premier missel imprimé de l'Église de Chartres, dont il reste deux exemplaires, l'un à la bibliothèque de Chartres et l'autre à la Bibliothèque nationale, fait l'histoire de son impression et publie, avec le calendrier, quelques textes liturgiques intéressants empruntés à cet incunable (*Le Missel de Chartres imprimé en 1482*. Chartres, Garnier, 1904, in-8 de 58 p.).

— Le même abbé Langlois fournit de très utiles renseignements sur les bibliothèques des établissements ecclésiastiques de l'ancien diocèse de Chartres et sur leur dispersion après la suppression des ordres religieux et des collégiales (*Le Fonds d'État de la bibliothèque de Chartres. Formation, destitutions et aliénations, d'après les papiers de la bibliothèque* (Paris, Imp. nationale, 1904, in-8 de 15 p., extrait du *Bulletin historique et philologique*).

— La *Description de Montfraut près Chambord, en 1327* par le P. Ubald d'Alençon (Blois, typ. Migault, 1904, in-8 de 12 p.) n'est pas précisément l'histoire de cette localité dont on connaît du reste peu de chose ; c'est plutôt la description de cette demeure seigneuriale, d'après un ménestrel du XIVe siècle, dont l'auteur est Watriquet de Couvin. Après une courte notice sur ce Watriquet, le P. Ubald nous donne le texte du menestrel et il l'annote de remarques critiques et philologiques.

Rouergue. — M. le chanoine Touzery a donné dans l'*Union catholique de l'Aveyron* une édition de l' « État de tous les bénéfices du diocèse de Rodez, le nom des collecteurs, l'état des paroisses, le nom des villages et les seigneurs » rédigé par le chanoine Grimaldi en 1787. L'éditeur a intitulé cette œuvre : *Les Bénéfices du diocèse de Rodez avant la Révolution*. Les notes dont M. Touzery enrichit ce travail augmentent encore son intérêt. Il en fait un utile complément de l'histoire du diocèse par M. l'abbé Servières.

Alsace. — Nous avons à mentionner sur cette province plusieurs publications intéressantes. Le clergé alsacien qui trouve, à côté du labeur du saint ministère, le temps de s'occuper de maintes œuvres sociales, scientifiques ou littéraires, s'efforce de ne rien laisser dans l'ombre de ce qui peut intéresser l'histoire du pays. C'est ainsi qu'un jeune ecclésiastique, M. J. Schmidlin, nous donne une histoire complète, qui touche à l'histoire générale du christianisme en Alsace, d'un antique lieu de dévotion, Notre-Dame du Chêne, près Blotzheim : *Entstehung und Geschichte U. L. Frau zur Eichebei Blotzheim* (Mulhouse, impr. du Hausschatz, 1903, in-12 de 193 p., avec 3 grav.). — Nous devons citer ensuite, bien qu'elle ne soit pas mise dans le commerce, l'*Histoire généalogique de la famille Obereiner*, par M. Camille Obereiner (mars 1903, in-8 de 88 p.). Cet opuscule, fruit de patientes recherches, est un modèle de généalogie qui, pour s'appliquer à une famille de travailleurs modestes, n'en est pas moins intéressant à étudier. — M. E Blech, avec ses *Notes biographiques et Correspondance de J.-G. Reber*, nous fournit des détails sur un personnage remarquable de Mulhouse et sur sa famille ; il ajoute en même temps un chapitre à l'histoire de l'industrie en Alsace et donne un récit agréable et instructif de la vie intime de nos pères (Mulhouse, imp. Bader, 1903). — Voici un excellent manuel pour la conser-

vation des monuments historiques qui a pour titre : *Handbuch der staatlichen Denkmalpflege in Elsass-Lothringen*, par M. F. Wolff (Strasbourg, Trübner, 1903, in-8 de 404 p. — Prix : 5 fr.). — C'est encore le Mont Sainte-Odile qui inspire à M. Ch. Umbricht un excellent guide sous le titre : *Le Mont Sainte-Odile et ses promenades* (Nancy, Barbier et Paulin, 1904, in-12 de 104 p., avec plan et illustr. — Prix : 1 fr. 25). Il en existe une traduction allemande (in-16 de 147 p.) à la même librairie. — La Société du Musée alsacien édite une série d'images artistiques reproduisant des sites, maisons et détails d'architecture, scènes de mœurs, costumes alsaciens, par livraisons de 6 par an, contenant chacune 4 planches en noir ou en couleurs : *Images du Musée alsacien* (Strasbourg, quai Finckmatt, 5. Abonnement : 15 fr. par an). — Pour terminer, citons les deux excellents volumes dont vient de s'enrichir la collection des *Moines et religieuses d'Alsace*, que publie M. A.-M.-P. Ingold : *Le P. Danzas, dominicain* et *la Mère de Rozen, visitandine* (Colmar, Hüffel, 2 vol. in-12. — Prix du vol. : 2 fr. 50). Citer l'auteur, c'est faire l'éloge des ouvrages.

Italie. — M. Goffredo di Crollalanza poursuit avec beaucoup de succès l'*Annuario della nobiltà italiana*. Nous recevons le volume de 1904 (26e année. Bari, imp. del *Giornale araldico*, in-12 carré de XXIII-1332 p. — Prix : 10 fr.) L'auteur a commencé par publier toutes les lois concernant la noblesse, et il a indiqué soigneusement la composition de la « Consulta araldica del regno d'Italia », avec ses subdivisions régionales, comprenant des « Commissioni araldiche » en Piémont, en Ligurie, en Lombardie, à Venise, à Parme, à Modène, en Toscane, à Rome et en Ombrie, en Romagne, dans la province napolitaine, en Sicile, en Sardaigne. Comme les commissaires se recrutent principalement dans la noblesse, ils ont tout intérêt à ce que la vérification des titres et noms se fasse régulièrement. De cette façon aussi, l'unité s'est reconstituée dans les origines aristocratiques de nombreux États qui ont composé récemment, par leur agglomération, le royaume d'Italie. Ce ne sont pas les illustrations qui manquaient à ces petites principautés, aussi bien qu'à la Savoie, d'où est sortie la Maison régnante. En publiant par ordre alphabétique la liste de toutes les maisons nobles de la péninsule encore existantes, l'*Annuario* a bien soin de donner, après le nom patronymique, une petite notice sur l'ancienneté de la famille et ses origines régionales ; il y ajoute l'énumération des titres portés par les différentes branches et les représentants actuellement vivants de la maison, avec leur descendance. Bien entendu, il n'y a, pour chaque famille, qu'un duc, qu'un marquis, qu'un comte, selon le titre auquel elle a droit. Ce recueil donne ainsi, au point de vue historique, les renseignements les plus précieux.

— Sous la direction de MM. Benelli, P. T. Marinelli et V. Ponti a commencé de paraître à Milan, en novembre dernier, une revue poétique internationale : la *Poesia*, dans ses fascicules mensuels, est destinée à donner des vers des meilleurs poètes, non seulement italiens, mais français, anglais, allemands, etc.

États-Unis. — Le rapport de M. Herbert Putnam sur l'administration de la bibliothèque du Congrès et le développement de ses collections au cours de l'année 1902-1903 est, comme les précédents, plein de renseignements utiles et d'indications qui nous font envier aux bibliothèques américaines les ressources pécuniaires dont elles disposent. C'est ce que nous amène encore à faire la lecture des longues pages dans lesquelles se trouvent indiquées les plus importantes acquisitions de la bibliothèque du Congrès en

différentes branches de la littérature, au cours des années 1901-1903 (p. 107-436). Le rapport se termine par un utile et intéressant travail juridique de M. Thorvald Solberg (p. 437-593), sur la protection des droits d'auteurs aux États-Unis, travail accompagné d'un véritable *corpus* des textes américains et étrangers relatifs à la question (*Report of the Librarian of Congress for the fiscal year ending June 30, 1903*. Washington, Government Printing Office, 1903, in-8 de 600 p., plans et grav.). — Pour ne pas être, par la force même des choses, aussi important, le 52e rapport des administrateurs de la bibliothèque publique de la ville de Boston (*Fifty-second annual Report of the Trustee of the public Library of the city of Boston, 1903-1904*. Boston, Municipal Printing Office, 1904, in-8 de 139 p., plans et grav.), ne mérite pas moins d'être, lui aussi, mentionné à cette place avec éloge ; on y trouvera toute l'histoire interne et externe, durant les douze mois qui vont du 1er février 1903 au 31 janvier 1904, d'une des bibliothèques les plus actives et les plus soucieuses du développement intellectuel du public, le plus pratiquement organisées, et le mieux fournies des États-Unis. VISENOT.

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES. — Dans notre livraison de janvier prochain, nous parlerons, entre autres, des publications illustrées suivantes, arrivées trop tard pour pouvoir être examinées dans le présent numéro : *L'Épopée byzantine à la fin du* xe *siècle*. 3e partie. *Les Porphyrogénètes. Zoé et Théodora* (*1025-1057*), par GUSTAVE SCHLUMBERGER. Paris, Hachette, 1905, gr. in-8 de VIII-847 p., illustré de 250 grav. et de planches hors texte. Broché, 30 francs ; cartonné, 35 francs ; relié, 40 francs. — *Voyages excentriques. Le Serment de Daalia*, par PAUL D'IVOI. Paris, Combet, s. d. (1905), gr. in-8 de 460 p., illustré de 86 grav. dans le texte, de 12 grandes compositions hors texte gravées sur bois et de 8 compositions tirées en couleurs d'après les dessins de A. Bombled. Broché, 10 francs ; relié toile, plaques or et couleurs, tr. dorées, 12 francs. — *Contes populaires* de MUSÆÜS ; trad. de l'allemand par A. PESSONNEAUX. Paris, Combet, s. d. (1905, gr. in-8 de VIII-315 p., illustration dans le texte et hors texte par A. Robida). Broché, 8 francs ; relié toile, 10 francs. — *Notre Ami le Chat*, par PAUL MÉGNIEN. Paris, Rothschild (Laveur, successeur), in-8 carré de XXIV-264 p., orné de 5 eaux-fortes et de 200 illustrations. Relié, plats or et couleurs, 10 francs.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Exégèse. Orientalisme. La Sainte Bible traduite en français sur les textes originaux avec introductions et notes, et la Vulgate latine en regard (*Aug. Crampon*). . . . 193
Histoire ancienne des peuples de l'Orient (*G. Maspero*). 195
Histoire sainte (*l'abbé H. Lesêtre*) 196
La Femme dans l'Ancien Testament (L'Épopée biblique (*le chanoine Boissonnot*) 509
Autour de la question biblique. Une nouvelle école d'exégèse et les autorités qu'elle invoque (*A.-J. Delattre*). 196
Théologie und Assyriologie im Streite um Babel und Bibel (*Otto Weber*). 197
Le Code du Sinaï, sa genèse et son évolution (*le R. P. F. Prat*) . . 198
Questions bibliques (*l'abbé de Broglie*). Œuvre extraite d'articles de revues et de documents inédits, par *l'abbé C. Piat* 199
Les Prophéties messianiques (*l'abbé de Broglie*) 199
Die Briefe zu Beginn des zweiten Makkabäerbuches (1, 1 bis, 2, 18) (*Dr Heinrich Herkenne*) 200
La Langue et la Littérature hébraïques depuis la Bible jusqu'à nos jours (*Nahum Slouschz*) 200
Instruction et ordonnance de *Mgr Latty*, évêque de Châlons, concernant les deux derniers écrits de M. l'abbé Loisy 201
Fausse Exégèse. Mauvaise Théologie. Lettre aux directeurs de mon séminaire à propos des idées exposées par M. A. Loisy dans « Autour d'un petit livre » (*Mgr E. Le Camus*) 202
Exégèse nouvelle. Les Doctrines de M. Loisy (*le P. Hilaire de Barenton*. 202
La Contrefaçon du Christ (*L.-A. Gaffre*) 203
Évangile selon S. Matthieu. Trad. et commentaire par *V. Rose*. . 203
Évangile selon S. Marc. Trad. et commentaire par *le même* . . . 203
Évangile selon S. Luc. Trad. et commentaire par *le même*. . . . 203
L'Évangile selon saint Jean. Trad. critique, introduction et commentaire par le *P. Th. Calmes*. 204
Tu es Petrus. L'Histoire et la légende (*Arthur Heulhard*) 205
Le Tombeau de la Sainte Vierge à Jérusalem (*le R. P. Barnabé d'Alsace*) 205
La Vierge Marie dans l'histoire de l'Orient chrétien (*l'abbé Joseph Lémann*) 206
Le Baptême dans l'Église primitive (*V. Ermoni*) 271
L'Eucharistie dans l'Eglise primitive (*V. Ermoni*) 174

Liturgie. Sacrae Liturgiae compendium (*F.-X. Coppin* et *L. Stimart*). 46
La Liturgie grecque, de *S. Jean Chrysostome*. Étude comparative de la messe grecque et de la messe latine, revue par l'abbé *M. Dabbous* 75
Les Saintes et divines Liturgies de nos saints Pères *Jean Chrysostome*, *Basile le Grand* et *Grégoire le Grand*, en usage dans l'Église grecque catholique et orientale. Traduction française par le *P. Cyrille Charon* 521
Méthodes et formules pour bien entendre la messe (*l'auteur de* « Pratique progressive de la confession et de la direction »). T. I. Sujets eucharistiques 112

Aux chrétiens. Appel fraternel au Médiateur et Rédempteur, à la liturgie (*D. Jérôme Picart*) 112
Table générale de l' « Année liturgique » du *R. P. Dom Prosper Guéranger* (*le R. P. Réginald Biron*) 112

Théologie dogmatique. Histoire de la théologie positive depuis l'origine jusqu'au concile de Trente (*Joseph Turmel*) 141
Nomenclator litterarius theologiae christianae theologos exhibens aetate, natione disciplinis distinctos (*H. Hurter*). T. I. 142
Manuel de théologie ascétique, ou la Vie surnaturelle de l'âme sur la terre et dans le Ciel (*le R. P. Arthur Devine*) ; trad. de l'anglais par *l'abbé C. Maillet* 233
Connaissance de la vraie religion (*l'abbé D. Servant*). 333
Catéchisme catholique populaire, rédigé d'après les règles de la pédagogie pour les besoins de l'époque contemporaine (*François Spirago*) ; traduction de l'allemand par *l'abbé N. Delsor* 98
Étude sur l'Immaculée Conception (*l'abbé Henri Perreyve*) 103
Le Syllabus. Étude documentaire (*l'abbé Pierre Hourat*). 362
Lettres apostoliques de S. S. *Léon XIII*. T. VII et dernier, précédé d'une Notice biographique. Texte latin avec la traduction française 271
Nos Raisons de n'être pas protestants (*le R. P. Lodiel*) 455

Théologie morale. Sermons. Conférences de Saint-Roch (*les abbés L. Poulin et E. Loutil*) VI. La Divinité de Jésus-Christ. . . 335
Exposition de la morale catholique. Le Fondement de la morale. La Béatitude. Conférences de N.-D. de Paris, et retraite. Carême 1903 (*E. Janvier*) 99
Prêchons l'Évangile, ou la Prédication d'après les Pères, les docteurs et les saints (Une société de prêtres sous la direction de *l'abbé J. Pailler*). T. I et V 100
Le Code de bonheur du Maître. Conférences quadragésimales (*Th. Besnard*) 106
Enseignement, éducation, famille. Discours et panégyriques (*le R. P. L. Monsabré*) V^e vol 103
Œuvres choisies. Sermons, prônes et instructions (*Mgr Billard*). T. II 99
L'Improvisateur prudent. Cinquante Sermons à la main sur la Sainte Famille comme solalité et sur Jésus, Marie, Joseph (*le P. P. Lejeune*) 101
Nos Responsabilités. Instructions aux hommes du monde (Carême de 1904 (*l'abbé de Gibergues*). 106
Traité du découragement dans les voies de la piété, suivi du Traité des tentations (*le R. P. J. Michel*) 110

Apologétique. La Préparation à la foi (*l'abbé Vincent Maumus*) . . 334
Puissance divine du sacerdoce catholique (*Mgr Fèvre*) 522
Le Catholicisme est-il une cause de décadence pour les nations latines ? L'Espagne (*Paul Deslandres*). 534

Ascétisme et Piété. Ce qu'il y a dans une hostie. Entretien sur la sainte Eucharistie pour les enfants qui se préparent à la sainte communion (*l'abbé J. Millot*) 101
Une Corbeille de miracles eucharistiques cueillis au musée du Sacré-Cœur de Paray-le-Monial (*le chanoine Chaumet*) 102
Procurons à l'Église des prêtres, et de bons prêtres (*le P. Liborius Rossi*); trad. de l'italien par *Mgr Constans*. 102
L'Ame sur le Calvaire considérant les souffrances de Jésus-Christ (*l'abbé Baudrand*). 110
Les Vertus du Cœur de Jésus (*Louis Boussac*). 111
La Dévotion au Sacré Cœur de Jésus proposé à tous les fidèles (*l'abbé J. Sabouret*) 111
Élévations sur les litanies de la Trés Sainte Vierge (*l'abbé Genty de Bouqueval*) 102
Mois de Marie d'après la vie et les œuvres du cardinal Pie (*le chanoine Alph. Bleau*) 111
Conférences aux jeunes filles sur l'apostolat chrétien (*l'abbé L. Moussard*) 104
Nos égaux et nos inférieurs, ou la Vie chrétienne au milieu du monde (*Étienne Laubarède*). 104

Chapitres pour servir de retraite à l'usage des chrétiens dans le monde (*M. de Cognœul*) 105
La Religieuse dans le monde, par l'auteur de « la Religieuse selon saint Augustin. » 105
Le Guide du chrétien (*le R. P. Marie-Joseph Bonot*) 108
Exhortation à l'amour de Dieu. Considérations élémentaires sur l'amour divin (*le chanoine Lohan*). 109
La Pureté du cœur et la Mission moralisatrice de la femme chrétienne (*l'abbé L. Lenfant*) 109
Le Feu divin sous la cendre humaine (*Le Cestadire*). 110
Ange et apôtre. La Piété, le zèle (*l'abbé P. Feige*). 112
L'Oraison. Étude pratique (*l'abbé Louis Gillot*) 108
L'Oraison rendue facile (*l'abbé P. Lejeune*) 108
L'Art d'être heureux (*l'abbé J. Berthier*). 106
Le Secret du bonheur pendant la vie (*l'abbé Archelet*) 107
Introduction à la vie bienfaisante (*l'abbé Henry Bolo*) 107

Mélanges. Le Symbole des Apôtres en histoires (*J.-M. A.*) 173
Marie et la Compagnie de Jésus (*A. Drive*) 335
La Première Encyclique de Sa Sainteté Pie X. Notes et réflexions (*Paul Lapeyre*) 173
Le Sentiment religieux dans l'antiquité (*A. Dufieux*) 143
La Religion des Celtes (*G. Dottin*) 173
Manuel d'histoire des religions (*P.-D. Chantepie de la Saussaye*); trad. de l'allemand sous la direction de *Henri Hubert* et *Isidore Lévy* 336

Hétérodoxie. La Discipline ecclésiastique des Églises réformées de France (*Louis Pidoux*). 271
Doctrina Russorum de statu justitiae originalis (*Georgio Matulewicz*). 233
Une Religion rationnelle et laïque. La Religion du XXe siècle (*Louis-Germain Lévy*). 75

JURISPRUDENCE

Philosophie et Histoire du droit. Une Nouvelle Conception des études juridiques et de la codification du droit civil (*Alexandre Alvarez*) 312
La Propriété devant le droit naturel (*F. Dugast*) 313
Théorie systématique des droits acquis, conciliation du droit positif et de la philosophie du droit (*Ferdinand Lassalle*); trad. par *J. Bernard, J. Molitor, G. Mouillet, A. Weill*, revue et accompagnée d'une préface par *Charles Andler* 313
La Solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce (*Gustave Glotz*) 315
La Doctrine de l'absolutisme, étude d'histoire du droit public (*Joseph Hitier*) 317
La Juridiction du point d'honneur sous l'ancien régime et le Tribunal des maréchaux de France (*Hubert Pierquin*). 318

Droit canonique et ecclésiastique. Instituciones de derecho canónico general y particular de España (*el doctor D. Didio González Harra*). T. I. Introducción general. 235
De la Clandestinité dans le mariage (*l'abbé Bassibey*). 235

Droit administratif. Contre la police des mœurs, critique et rapports. 325
L'Année administrative (*Maurice Hauriou, Gaston Jèze, Charles Rabany* et *André Mater*) (année 1903). 323

Droit civil. Traité de droit civil comparé (*Ernest Roguin*). Le Mariage 319
La Femme dans le ménage, essai critique sur la nature de ses pouvoirs d'après la pratique et la législation contemporaines (*Pierre Binet*) 320
Les Droits de la femme mariée sur les produits de son travail (*Georges Pernot*) 321
Code civil chilien; trad. et annoté par *Henri Prudhomme* 322

Droit fiscal. L'Impôt progressif en France (*Jules Dufay*) 440

Droit rural. Législation rurale (*Étienne Jouzier*). 323
Commentaire de la loi forestière algérienne (*Ch. Guyot*) 322

Droit pénal. De l'Inconvénient devant la justice française de faire éclater son innocence avant le moment opportun (*Henri Coulon*). 325
Au bagne des femmes (Clermont) (*Paul de Sémont* et *Camille Gramaccini*) 326

Lois d'exception. Liquidation en justice des biens des congrégations dissoutes (*Albin Curet*) 327
Le Congréganiste devant la loi (*Jean Sturel*) 328

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. De Favorini Arelatensis studiis et scriptis (*Th. Colardeau*). 337
Philosophies et philosophes. Essais de critique philosophique (*l'abbé Clément Besse*). 1re série. 143
Kants philosophische Religionslehre eine Frucht der gesamten Vernunstkritik (*Heinrich Romundt*).. 338
Kirchen und Kirche nach Kants philosophischer Religionslehre (*Heinrich Romundt*). 522
Études sur la philosophie morale du XIXe siècle. Leçons professées à l'École des hautes études sociales (*G. Belot, A. Darlu, Ch. Gide, M. Bernès, A. Landry, J.-E. Roberty, R. Allier, H. Lichtenberger, L. Brunschwicg*). 390
La Destinée de l'homme (*John Fiske*) ; trad. et préface de *Ch. Grolleau*. 392
Le Réalisme chrétien et l'Idéalisme grec (*l'abbé L. Laberthonnière*) . 393
Gratry ; sa philosophie (*le R. P. At*) 397
Le Néo-Criticisme de Charles Renouvier (*E. Janssens*). 398

Psychologie. Leçons de philosophie. T. I. Psychologie (*Antonin Bernard*) 385
Essai sur l'évolution psychologique du jugement (*Théodore Ruyssen*). 386
Psychologie de l'éducation (*le Dr Gustave Le Bon*) 144
La Fonction de la mémoire et le Souvenir affectif (*Fr. Paulhan*). . 387
Essai sur le rire, ses formes, ses causes, son développement et sa valeur (*James Sully*) ; trad. de l'anglais par *L.* et *A. Terrier*. . . 387
L'Intelligence et le rythme dans les mouvements artistiques (*Marie Jaël*). 389

Morale. Essai sur les éléments et l'évolution de la moralité (*Marcel Mauxion*) 389
Propos de morale (*Henry Michel*). 1re et 2e séries 340
La Morale en maximes (*H. Laplaigne*). 235
Mariage et Union libre (*Georges Fonsegrive*) 48

Histoire de la philosophie. Mélanges. Essai sur la Méthode de Francisco Sanchez (*Émilien Senchet*) 394
La Philosophie de Feuerbach et son influence sur la littérature allemande (*Albert Lévy*) 395
L'Année philosophique, publiée sous la direction de *F. Pillon* . . 399

Éducation. Enseignement. Aux mères, causeries sur l'éducation (*Jean Charruau*). 441
L'Éducation des jeunes filles (*Henri Marion*) 237
La Vie après le pensionnat, complément de « la Vie au pensionnat ». 3e partie. La Jeune Fille et le Monde (*l'auteur des* « Paillettes d'or »). 340
Aux jeunes filles, vers le mariage (*Jean Charruau*) 441
Lettres à des fiancés (*A. Clément*) 441
L'École et la Vie (*Georges Leygues*) 236
De la Direction des enfants dans un internat de garçons (*l'abbé Simon*) 104
L'Université de demain (*Jules Delvaille*) 76

Sciences politiques, économiques et sociales. Cours d'économie politique (*C. Colson*). II. La Propriété des biens corporels et incorporels; le Commerce et la circulation 21

L'Intérêt du capital (*Adolphe Landry*) 21
Le Contrat du travail (*L. Garriguet*) 22
Le Capital (*Rodbertus Iagetzow*) ; trad. par *E. Chatelain* 25
Capital et capitalisme (*L. Garriguet*) 23
L'État moderne et son droit (*Georg Jellinek*); trad. de l'allemand par *Georges Fardis*. 1re partie 23
La Solidarité sociale, ses nouvelles formules ; la solidarité sociale comme principe des lois (*Eugène d'Eichtal* et *Charles Brunot*) . . 23
La Condition des ouvriers des arsenaux de la marine, étude économique et sociale (*G. Dagnaud*) 50
Charles Périn, créateur de l'économie politique chrétienne (*Mgr Justin Fèvre*). 24
La Sociologie économique (*Guillaume de Greef*). 392
L'État socialiste (*Anton Menger*) ; trad. par *Edgard Millaud* . . . 26
La Démocratie devant la science, études critiques sur l'hérédité, la concurrence et la différenciation (*C. Bouglé*)..... 27
Les Théories socialistes au XIXe siècle. De Babeuf à Proudhon (*E. Fournière*) 28
Livre de justice sociale (*Albert Guillemin*) 29
Du Rôle de l'individu dans le déterminisme social (*D. Draghicesco*). 391
La Concurrence sociale et les Devoirs sociaux (*J.-L. de Lanessan*). . 29
L'Enfance coupable (*Henri Joly*) 30
La Terre et l'Atelier. Jardins ouvriers (*Louis Rivière*) 30
Œuvres sociales et ouvrières en Allemagne (*H. Cetty*) 31
La Russie économique et l'Œuvre de M. de Witte (*Alfred Anspach*). 33
L'Ouvrière aux États-Unis (*Mmes John et Marie Van Vorst*) ; trad. de l'anglais par *Jacques Doumic* 31
Des Conditions de la vie économique et sociale de l'ouvrier aux États-Unis (*la Commission industrielle Mosely*) ; trad. par *Maurice Alfassa*. 32
Les Trusts américains, leur action économique, sociale et politique (*Paul Lafargue*). 33

Sciences naturelles. Histoire naturelle de la France (*Émile Deyrolle*). 3e partie. Oiseaux 52
Les Animaux domestiques, leurs mœurs, leur intelligence, leur utilisation et les bénéfices qu'ils produisent, publiés sous la direction de *G. de Woogt*. 491

Médecine. Histoire. Généralités. L'Assasinat médical et le Respect de la vie humaine (*Fr. Guermonprez*). 209
L'Origine des glandes annexes de l'intestin moyen chez les vertébrés (*Jean-Amédée Weber*). 209

Biologie. Les Lois naturelles, réflexions d'un biologiste sur les sciences (*Félix Le Dantec*). 207

Hygiène. Notions d'hygiène féminine populaire. L'Adolescente (*le Dr René Martial*) 216
Hygiène rurale (*le Dr Raoul Laffon*) 216
Causeries sanitaires (*le Dr Yvert*) T. II. Désinfection. 214
Les Exercices physiques et le Développement intellectuel (*Angelo Mosso*). Trad. par *Valentine Claudius-Jacquet* 216
Les Névropathes. Médecine et hygiène des névroses et de la neurasthénie (*le Dr E. Monin*) 212
La Puériculture par l'assistance scientifique et maternelle à domicile. Hygiène maternelle et infantile (*le Dr P. Pecker*). 215

Pathologie et Thérapeutique. Manuel pour l'étude des maladies du système nerveux (*le Dr Maurice de Fleury*). 210
Isolement et psychothérapie. Traitement de l'hystérie et de la neurasthénie. Pratique de la rééducation morale et physique (*les Drs Jean Camus* et *Philippe Pagniez*). 211
Die progressive Myoklonus-Epilepsie (Unverricht's Myoklonie) (*Dr Herman Lundborg*). 212
Blessures du crâne et de l'encéphale par coup de feu (*H. Nimier*) . 212
Les Rayons X et l'Extraction des projectiles. Expériences et observations cliniques sur l'emploi d'un nouvel appareil (*Ch. Remy* et *P. Peugniez*). 213

Traitement de la tuberculose pulmonaire par la médication intra-trachéale (*le Dr Henry Mendel*) 213
Les Verres cylindriques et toriques et la Corrrection de l'astigmatisme (*le Dr Marcel Dufour*) 214
Précis des maladies des enfants (*le Dr L. Baumel*). 215
De l'Abus du lait dans les troubles gastro-intestinaux chroniques de l'enfant après le sevrage (*le Dr Ripart*). 215
La Technique du traitement d'Aix-les-Bains (*le Dr J. Dardel*). . . 217

Chirurgie. Guide pratique et formulaire pour les maladies de la bouche et des dents, suivi du Manuel opératoire de l'anesthésie par la cocaïne en chirurgie dentaire (*G. Viau*) 216
Cours de massage, accessoire des soins d'accouchement à donner aux femmes enceintes et parturientes, aux nourrices et aux nourrissons (*le Dr de Frumerie*) 217
Notions de traitement manuel. Leçons de massathérapie et de kinésithérapie (*le D. de Frumerie*) 217

Sciences physiques et chimiques. Propagation de l'électricité. Histoire et theorie (*Marcel Brillouin*). 401
Leçons sur l'électricité (*Éric Gérard*). T. I. 401
Physique industrielle. Thermodynamique (*P.-L. Marchis*). T. I. Notions fondamentales.. 402
Éléments de chimie inorganique (*W. Ostwald*). 1re partie. Métalloïdes. Trad. de l'allemand par *L. Lazard*. 403
Le Radium et la radioactivité (*Paul Besson*). 403
Le Radium et les nouvelles radiations (*A. Berget*). 404
Rayons « N » (*R. Blondlot*). 404
Les Applications des aciers au nickel (*Ch.-Ed. Guillaume*). . . . 407

Mécanique. Essais industriels des machines électriques et des groupes électrogènes (*F. Loppé*). 406
Traité élémentaire des enroulements des dynamos à courant continu (*F. Loppé*). 406

Agriculture. Horticulture. Sylviculture. Dictionnaire-Manuel illustré d'agriculture (*Daniel Zolla, Tribondeau, Charvet, Ch. Jullien* et *Carré*). 238
Culture potagère et Culture maraîchère (*L. Bussard*). 52
Un Arbre utile. Le Peuplier (*L. Breton-Bonnard*) 145

Industrie laitière. Les Produits de la laiterie. Beurre et fromage, lait stérilisé (*C. de Lamarche*). 273

Apiculture. Les Abeilles et le rucher (*C. de Lamarche*). 273

Sciences mathématiques. Cours d'analyse (*G. Humbert*). T. II. 405

Astronomie. Météorologie. Elementi di astronomia ad uso delle scuol e per istrusione privata (*P. Adolfo Müller*). Astrometria-Astromecanica 239
Sur quelques particularités fort curieuses du système de l'orbite lunaire (*F.-C. de Nascius*). 534
L'Atmosphère et les grands phénomènes de la nature (*Camille Flammarion*). 494

Géologie. L'Architecture du sol de la France. Essai de géographie tectonique (*le commandant O. Barré*). 442

Sciences militaires. De la Conduite de la guerre. La Manœuvre pour la bataille (*le colonel F. Foch*) 138
Las Armas de fuego al commenzar el siglo XX (*D. Pedro de la Cerda*). 139
L'Artillerie de campagne française (*le général H. de Rohne*); trad. de l'allemand par le capitaine F. L. J.. 139
Étude théorique de l'attaque décisive. Le Rôle de l'artillerie (*le colonel Ruffey*) 140
Étude technique de la guerre sud-africaine 1899-1900 (*le commandant de Fonville*) 140
Étude critique du règlement anglais des trois armes (*le colonel Ruffey*). 140
Étude sur le règlement provisoire de manœuvre de l'infanterie . 140

Simplification des règlements de manœuvre de l'infanterie (*le colonel Fumey*). 140
Des Tireurs et appréciateurs d'élite (*le lieut.-colonel Doursout*). . . 141
Sélection des sous-officiers rengagés (*V. Lavaud*) 141
Ordres, contre-ordres, marches, contre-marches (*le commandant Renaud*) 141
Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires. Cours de construction. 16e partie. Fumisterie, chauffage et ventilation (*V. Maubrast*). T. 1er 53

Marine. Les Sous-Marins et la Prochaine Guerre navale (*H. Noalhat*). 523

Jeux. Sport. Récréations et passe-temps (*René-Henry d'Allemagne*). 485

Beaux-arts. Biographie d'artistes. Les Chefs-d'œuvre des musées de France. Sculpture, dessins, objets d'art (*Louis Gonse*) . 409
Documents de sculpture française du moyen âge, publiés sous la direction de *Paul Vitry* et *Gaston Brière* 410
Notice sur la construction de l'église de la Chaise-Dieu, son fondateur, son architecte, ses décorateurs (1344-1352) (*Maurice Faucon*). 410
Le Portail de l'église de Mimizan étudié dans ses rapports avec l'histoire du costume et du mobilier au moyen âge (*Georges Beauram*). 410
L'Art à Toulouse, matériaux pour servir à son histoire du XVe au XVIIIe siècle (*C. Douais*) 411
Iglesias gallegas de la edad media (*José Villa-Amil y Castro*). . . 411
L'Exposition des Primitifs français (*Georges Lafenestre*). 488
Les Villes d'art célèbres. Versailles. Le Château. Les Jardins. Les Trianons. Le Musée. La Ville (*André Pératé*). 491
Les Villes d'art célèbres. Rouen (*Camille Enlart*) 412
Les Villes d'art célèbres. Moscou (*Louis Léger*). 412
Les Villes d'art célèbres. Rome, l'antiquité (*Émile Bertaux*) . . . 412
Visions brèves, notes d'art et de voyage en Italie (*Edmond Radet*). 413
Great Masters in painting and sculpture. Leonardo da Vinci (*Edward Mac Curdy*) 413
La Dernière Leçon de Léonard de Vinci à son académie de Milan (1499), précédée d'une étude sur le maître (*Péladan*) 414
Les Procédés des Primitifs. Les Origines de la peinture à l'huile, étude historique et critique (*Charles Dalbon*). 414
Le Portrait du XVIe siècle aux Primitifs français (*L. Dimier*) . . . 414
Les Primitifs parisiens, étude sur la peinture et la miniature à Paris, du XVe siècle à la Renaissance (*Marcel Poëïe*) 415
La Peinture à l'Exposition des Primitifs français (*le comte Paul Durrieu*) 415
Les Frères Le Nain (*Antony Valabrègue*) 416
Les Grands Artistes. La Tour (*Maurice Tourneux*). 416
Les Grands Artistes. Chardin (*Gaston Schéfer*). 417
Les Grands Artistes. Fragonard (*Camille Mauclair*) 417
Les Grands Artistes. David (*Charles Saunier*) 417
Künstler-Monographien. Friedrich Preller (*Julius Gensel*) 418
British Artists series. Dante Gabriel Rossetti (*H. C. Marillier*) . . 418
How to identify portrait miniatures (*George C. Williamson and Alyn Williams*) 418
Ladislas de Paál, un peintre hongrois de l'école de Barbizon (*Béla Lázár*) 419
Emmanuel Lansyer, peintre et poète (*Florentin Loriot*). 419
Salons (1900-1904) (*Tristan Leclère [Klingsor]*). 420
Le Christ de la Légende dorée (*l'abbé J.-C. Broussolle*) 495
La Montagne à travers les âges (*John Grand-Carteret*) 483
Vers l'harmonie intégrale. L'Art de demain (*Henry Provensal*) . . 420

Arts industriels. Manuel du serrurier, à l'usage des écoles professionnelles et des ouvriers (*François Husson*) 455

Musique. Le Chant et la musique d'église (*le cardinal Perraud*) . . 421
Der gregorianische Gesang. Eine Studie über die Echtheit seiner Tradition (*P. Coelestin Vivell*) 422
Le « Motu proprio » sur la musique sacrée et le Recrutement sacerdotal (*l'abbé A. Vigourel*). 422

Pio X y la Musica sagrada (*Felix Ortiz y San Pelayo*) 423
Deutsche Choral-Wiegendrucke. Ein Beitrag zur Geschichte des Chorals und des Notendruckes in Deutschland (*P. Raphael Molitor*). 423
Unsere Lage. Ein Wort zur Choralfrage in Deutschland nach den neuesten Kundgebungen Pius X. und der Kongregation der hl. Riten (*P. Raphael Molitor*) 424
Vue d'ensemble sur le mouvement grégorien (*Gregorianus*). . . . 425
Guidonis monachi aretini Micrologus ad praestantiores codices MSS. exactus (*Ambrosii M. Amelli*). 425
Attraverso i manoscritti. Studio su una cadenza dell' ottavo modo di Dom A. Mocquereau (*Giulio Bas*). 425
L'Œuvre de Solesmes (*Dom P. Cagin*). 426
L'École grégorienne de Solesmes (*Dom A. Mocquereau*) 426
Manuel théorique et pratique du chant grégorien (*l'abbé P. Nougués*). 426
Méthode élémentaire de chant grégorien (*Dom Pierre Bastien*). . . 426
Le Rythme du chant grégorien d'après Gui d'Arezzo (*Mgr Foucault*). 427
Isadora Duncan. Der Tanz der Zukunft (The Dance of the future). Übersetzt und eingeleitet von *Karl Federn*. 427
Psicologia musicale. Appunti, pensieri e discussioni (*Mario Pilo*). . 428
Essai sur l'esprit musical (*Lionel Dauriac*). 428
Handbuch der Musikgeschichte. Erster Band. Altertum und Mittelalter (bis 1450). Erster Teil (*Hugo Riemann*) 428
Rome. Souvenirs d'un musicien (*Henri Maréchal*). 430
Robert Schumann. Son œuvre pour piano (*Mme Marguerite d'Albert*). 432
Histoire abrégée de la musique (*Henry Boyer*). 516
Histoire de la musique. Iles britanniques, des origines au XVIIIe siècle (*Albert Soubies*). 516
The History of American Music (*Louis C. Elson*) 517
Essai historique sur la musique en Russie (*Arthur Pougin*). . . . 517
Church Music (*A. Madeley Richardson*). 519
Explicacion completa de la música polifónica de los siglos XVI y XVII (*Don Gregorio Fidel Serrano y Aguado*). 519
Denkmäler deutscher Tonkunst, herausgegeben *Freiherrn von Liliencron*. Erste Folge, Vierzehnter Band. Dietrich Buxtehude Abendmusiken und Kirchenkantaten (*Max Seiffert*). 520

Mélanges. L'Orgueil humain (*Ernest Zyromski*). 339
Les Travaux publics. Essai sur le fonctionnement de nos administrations (*Henri Chardon*). 50
Actualités scientifiques (*Max de Nansouty*). 407
Causeries (*le R. P. Van Tricht*). T. VIII. 272

LITTÉRATURE

Grammaire. Linguistique. Philologie. Rhétorique. Gramática griega segun el sistema histórico-comparado (*D. J. Cejardor y Frauca*). 55
El Lenguaje, sus trasformaciones, su estructura, su unidad, su origen, su razon de ser (*D. Julio Cejador y Frauca*). T. I. . . 242
Los Gérmenes del lenguaje (*D. Julio Cejador y Frauca*) 242
Essai de sémantique (*Michel Bréal*). 340
On transferred appellations of human beings chiefly in English and German, studies in historical sematology (*Josef Reinius*). T. I. . 241
Théorie brève de la composition littéraire (*Paul Debuchy*). . . . 362
L'Art de dire (*Jean Blaize*). 341
Folk lore. Le Folk-lore de France (*Paul Sébillot*). T. I. Le Ciel et la terre 243
Das Weib im französischen Volksliede (*Paul Finck*). 55
Flore populaire, ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folklore (*Eugène Rolland*). T. IV. 444

Poésie. Le Râmâyana de Vâlmîki, trad. en français par *Alfred Roussel*. Seconde partie (Aranyakânda, Kiskhindhâkânda et Sundarakânda) 341
Gower. Selections from the « Confessio Amantis » edited by *G. C. Macaulay* 148

Émaux bressans (*Gabriel Vicaire*) 113
Mon Auvergne (*Arsène Vermenouze*) 115
Poèmes de Picardie (*Léon Duvauchel*) 116
Les Aspirations (*W. Chapman*) 116
L'Edelweiss (*Emile Gabory*) 117
Poèmes (*Louis Le Cardonnel*) 118
Promenades (poésies intimes) (*Charles Grandmougin*) 119
Le Cœur solitaire (*Charles Guérin*) 120
Au Gré du flot (*Auguste Texier*). 121
De l'Amour, de l'Ironie, de la Pitié (*Octave Aubry*) 121
Rêves et réalités (*Jules Froger*) 122
La Terre divine (poème de France) (*Gustave Zidler*) 122
L'Ame voyageuse (*Amédée Prouvost*) 122
Les Chats (*Alfred Ruffin*) 123
Du Vert au violet (*René Vivien*). 123

Théâtre. Études dramatiques (*Adolphe Mony*) T. I. 124
Théâtre complet du *comte Léon Tolstoï ;* traduit par *Teodor de Wyzewa* 124
Dans le monde (Comédies de salon) (*Mme de Jourville*) 125
Joujoux brisés (*Jeanne France*) 439
Comédies et saynètes pour la jeunesse (*E. Vesco*) 440
En mer, récit (*Marc Dupuy*) 440
Le Départ, monologue (*Marc Dupuy*) 440
Le Retour, monologue (*Marc Dupuy*). 440
Un Fait divers, monologue (*Marc Dupuy*) 440
Dormez mon grand roi... (*Marc Dupuy*) 440
Les Deux Croix, monologue (*Marc Dupuy*) 440
Le Passant divin, monologue (*Marc Dupuy*). 440
A Dream of Realms beyond us (*Adair Welcker*). 245

Romans, contes et nouvelles. Histoire de l'Empereur racontée dans une grange par un vieux soldat (*Honoré de Balzac*) . . . 62
Le Guide de l'Empereur (*René Bazin*) 5
L'Inévitable Amour (*Adolphe Aderer*) 6
La Dame aux lévriers (*Alfred Poizat*) 7
La Faute (*Henri Buteau*) 8
La Maison des dames Renoir (*Jacques des Gachons*) 8
On en meurt (*Adrienne Cambry*). 9
Plus fort que tout (*Paul Servières*) 10
La Dame aux breloques (*Georges Thurner*) 10
Isolée (*Brada*) 11
Délaissé (*Mme Octave Feuillet*). 11
La Vie amoureuse de François Barbazanges (*Marcelle Tinayre*) . . 12
Joseline (*Édouard Delpit*) 13
Au temps du panache (*Henri d'Estre*) 13
L'Empereur de Carthage (*Alfred Rambaud*) 14
La Conquête de Jerusalem (*Myriam Harry*) 14
Les Menettes de Roumégoux (*Armand Delmas*) 16
La Meuse (*J. Beller*). 16
Les Casques blancs (*G.-C. Holl*). 17
Les Vices de Monsieur Benoît (*Henri Demesse*). 18
La Main à ces dames ! (*Richard O'Monroy*) 18
Le Troisième Sexe (*Ernest von Wolzogen*) ; trad. de l'allemand par le prince *Karageorgewitch* 18
Intègre (*Pierre Le Rohu*) 19
Le Visage émerveillé (*la comtesse Mathieu de Noailles*) 290
Expiatrice (*Ernest Daudet*) 291
Le Masque d'amour. Le Marquis de Valcor (*Daniel Lesueur*) . . . 291
Fleur d'ombre (*Charles Foleÿ*). 291
Le Dernier Mammouth (*Auzias-Turenne*) 292
Le Testament du corsaire (*Louis Létang*). 293
La Fée aux dentelles (*Louis Létang*) 293
La Voie sans retour (*Henry Bordeaux*) 293
Les Dieux familiers (*Jean Bertheroy*) 293
Le Sillon (*Resclauze de Bermon*) 294
Un Réveil (*Jean de la Brète*) 294
Marie-Claire (*François Deschamps*) 295

Confidentiel (*Max O'Rell*) 295
L'Éternelle Revanche (*Henry Maisonneuve*) 296
Cinq ans (*la marquise de Castellane, née d'Armagnac*) 296
Histoire de Janine (*Marie Nerval*) 296
Les Sirènes (*Jean Reibrach*) 297
La Proie pour l'ombre (*Gérard de Beauregard*) 298
L'Autre Route (*Nisson*). 299
La Cravache (*Maurice Paléologue*) 299
Histoire de deux âmes (*Matilde Serao*); trad. de *G. Hérelle* . . . 300
Omnium (*la comtesse de Pesquidoux*). 301
Du Caire à Moscou, contes de la Grande Armée (*E. Guillon*). . . 302
La Conjuration de Bruges. La Vie au XIIe siècle (*Hippolyte Verly*) . 302
La Femme à l'enfant (*Charles Regismanset*) 302
Nane, ou le Lit conjugal (*Henri Duvernois*). 302
Terre maternelle (*le vicomte de Miramont-Fargues*). 303
Le Courandier (*Huges Lapaire*) 304
Les Plaies sociales (*Paul Gourmand*) 305
De la Coupe aux lèvres (*B.-M. Markevitch*); trad. par *L. Golschmann* et *E. Jaubert* 305
Albin, roman, trad. de l'original « Albin Indergand », de *Anne Koenig*, par *Ernest Zahn*. 306
L'Ile d'épouvante (*Émile Vedel*). 306
Silhouettes irlandaises (*Mme William O'Brien*) 307
Le Même Problème (*Jacques Dôez*) 307
Un Divorce (*Paul Bourget*). 307
Avante (*el conde de las Navas*) 456

Ouvrages pour la jeunesse.

Maître du Monde. — Un Drame en Livonie (*Jules Verne*). 492
Gaëtan Faradel, explorateur malgré lui (*Paul de Sémant*). . . . 493
La Pupille du Bonhomme (*Pierre Maël*) 506
Le Loup noir (*H. de Charlieu*) 506
Les Cadets de Gascogne (*H. de Gorsse et J. Jacquin*). 507
L'Année terrible. La Terre sanglante (*Jules Mazé*). 510
Scènes de la vie de collège dans tous les temps et dans tous les pays. Un Semestre en Suisse (*André Laurie*). 508
Le Joyeux Rajah de Ramador (*Henri de Noussanne*) 508
Un Trésor dans les ruines (*Charles Foleij*) 512
La Petite Princesse (*Georges Beaume*) 511
Les Petits Drames du poste (*Jean Drault*) 510
Le Théâtre de la Primevère (*Guy Chantepleure*) 510
Le Sang des Mordrey (*Mme Chéron de la Bruyère*) 497
La Grande Amie (*Pierre l'Ermite*) 498
Le Serment de l'explorateur (*L.-G. Binger*) 496
Voyages de Gulliver (*Swift*) 496
La Bague de Gaston Phœbus (*J. de Coulomb*) 497
Fluette (*Mme Chéron de la Bruyère*). 513
Mademoiselle Chou-Chou (*G. du Planty*). 513
Trésor de guerre (*Pierre Perrault*) 514
Chemins de traverse (*René Victor-Meunier*) 514
Le Bon Géant Gargantua. — Maître Pathelin (*M. Guéchot*). . . . 514
D'une Rive à l'autre (*S. Blandy*) 515
Notre Aînée (*Julie Borius*). 513
Yves-le-Marin (*G. Fraipont*) 515
La Poule à poils (*A. Vimar*) 515
Les Cousins Korpanof (*Ernest Fornel*). 498
Evadée (*Une institutrice laïque*) 433
Chimères (*M. Maryan*) 434
Le Fantôme des Tournoailles (*Jeanne de Coulomb*). 434
Les Nouvelles Dames de la Haute-Neigeraie (*B. de Buxy*). . . . 434
Pour l'honneur (1172-1187) (*la comtesse de Flavigny*) 434
Pierre de Rochedure, épisode de la révolution future (*Louis de Clopérieu*). 435
Calvaire maternel (*Roger Dombre* et *Henry de Farge*). 435
Dardanelle et Cie (*Roger Dombre*) 435
L'Erreur de Florence (*Ch. Le Goffic*) 435
Deux Cœurs (*B.-A. Jeanroy* 436
Elsa (*Michel Auvray*). 436

L'Obstacle (*Pierre Perrault*) 435
Je marie mon oncle (*Maurice Le Beaumont*) 437
Loin du sillon (*Maurice Le Beaumont*) 437
Le Cas de M. Troubat (*Roger des Fourniels*) 437
Nitchevo (*Myriem de Chonski*). 437
Petite Germaine (*Rustica*) 438
L'Orpheline de Tunis (*l'abbé A.-F. Leynaud*) 438
Au gré du vent (*Jean des Tourelles*). 438
La Belle et la Bête (*Mario Donal*) 438
Responsabilité (*la marquise de Tristany*) 439
L'Erreur (*Jacqueline Rivière*) 439
Les Gaietés de la territoriale (*Jean Drault*) 439

Périodiques illustrés et Albums. Journal de la jeunesse . 500
Magasin d'éducation et de récréation 500
Revue Mame 501
Mon Journal 501
Le Petit Français illustré 502
L'Ouvrier 502
Les Veillées des chaumières 502
Journal des Demoiselles et Petit Courrier des Dames 503
La Poupée modèle, journal des petites filles 504
La Guerre des animaux (*J. Jacquin*) 504
Chansons du vieux temps (*Julien Tiersot*). 504
Les Tribulations de M. Bobèche (*A. Fabre* et *J. Jacquin*) 505
Grandeur et décadence de Ratatin. Histoire d'un géant (*Lightone*) . 505
Guerriers et Grands Seigneurs. Musée du costume (*Job* et *A. Fabre*) . 505
J'apprends l'orthographe (*Mlle H. Brès*). 506
Le Premier Livre des petits enfants. Alphabet complet illustré (*Théophile Schuler*) 506
Petites Sœurs et Petites Mamans (*P.-J. Stahl*). 506

Épistoliers. Lettres inédites de *Mme de Staël* à Henri Meister, publiées par *Paul Usteri* et *Eugène Ritter* 342
Correspondance de *Beethoven*. Traduction, introduction et notes de *Jean Chantavoine* 431
H. Taine. Sa vie et sa correspondance. T. I. Correspondance de jeunesse (1847-1853). T. II. Le Critique et le philosophe (1853-1870). . 58

Histoire et Critique littéraire. L'Uomo di genio come poeta (*Adolfo Padovan*). 56
Le Sentiment du beau et le sentiment poétique. Essai sur l'esthétique du vers (*Marcel Braunschwig*) 444
Le Style poétique et la Révolution romantique (*Emmanuel Barat*) . 446
Les Écrivains et les Mœurs. Notes, essais et figurines (1900-1902) (*Henry Bordeaux*) 60
Précurseurs et révoltés (*Édouard Schuré*). 347
Le Dîner des gens de lettres. Souvenirs littéraires (*Albert Cim*). . 247
Gœthe en France (*Fernand Baldensperger*) 147
Le Roman social en Angleterre (1830-1850). Dickens. Disraeli. Mrs. Gaskell, Kingsley (*Louis Cazamian*). 63
Le Portugal littéraire d'aujourd'hui (*Philéas Lebesgue*) 456

Littérature française. Études critiques sur l'histoire de la littérature française (*F. Brunetière*). VIIe série. 57
Paysages poétiques et littéraires (*le vicomte de Broc*). 346
Molière et la Vie (*Henri Davignon*) 525
La Clef des « Maximes » de La Rochefoucauld, études littéraires comparées (*Edmond Dreyfus-Brisac*). 524
Pages choisies des grands écrivains. *Voltaire*. Avec une Introduction par *Francisque Vial*. 146
Les Débuts dramatiques de Victor Hugo. Amy Robsart (1822-1828) (*Gustave Allais*) 77
Sainte-Beuve avant les « Lundis ». Essai sur la formation de son esprit et de sa méthode critique (*G. Michaut*). 245
Histoire des œuvres de Stendhal (*Adolphe Paupe*). 345

Littératures étrangères. Pages choisies des grands écrivains. *Schiller*, avec Introduction par *L. Roustan*. 249

Morceaux choisis des principaux écrivains espagnols classés d'après les genres littéraires (*H. Barthe*) Prose. Poésie 250
Chi l'a detto ? tesoro di citazioni italiane estraniere di origine letteraria e storica, indicate, ordinate e annotate da *Giuseppe Fumagalli*. 448
Les Littératures de l'Inde. Sanscrit. Pâli. Prâcrit (*Victor Henry*). . 343
Étude de littérature canadienne française (*Charles ab der Halden*) précédée d'une Introduction par *Louis Herbette* 344

Mélanges. Bretagne. Heures vécues (*Charles Fuster*) 525

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Atlas universel de géographie, commencé par *Vivien de Saint-Martin* et continué par *Fr. Schrader*. N° 72 : États-Unis 218
L'Epoca delle grandi scoperte geografiche (*Carlo Errera*) 250
A critical Study of the various Dates assigned to the Birth of Christopher Columbus. The real Date 1451, with a Bibliography of the question (*Henry Vignaud*) 251
Essai sur la géographie botanique des Alpes, et en particulier des Alpes sud-orientales (*R. Pampanini*). 221
Manuel d'alpinisme, rédigé sous les auspices du Club alpin français. 220
Le Tour du monde. Journal des voyages et des voyageurs. . . . 499
La Bretagne (*Gustave Geffroy*). 486
L'Auvergne (*Jean Ajalbert*). 223
Les Iles de la Manche (*Henri Boland*). 222
La Bosnie populaire (*Albert Bordeaux*). 219
Sierra Nevada, las Alpujarras y Guadix. Notas de viajes y apuntes (*Don Eduardo Soler y Pérez*). 223
L'Italie illustrée (*P. Jousset*). 487
Au Pôle antarctique (*le Dr Otto Nordenskjöld*). 490
Une Croisière au Spitsberg sur un yacht polaire (*Jules Leclercq*). . 231
Sinaï, Ma'an, Pétra ; sur les traces d'Israël et chez les Nabatéens (*Mme Adélaïde Sargenton-Galichon*). 65
La Palestine. Guide historique et pratique de Jérusalem et de la Terre Sainte, par *des professeurs de Notre-Dame de France à Jérusalem*. 227
Le Tibet. Le Pays et les habitants (*F. Grenard*). 228
Six Mois dans l'Himalaya, le Karakorum et l'Indu-Kush (*J. Jacot-Guillarmod*) 227
Augustin de Beaulieu, sa navigation aux Indes orientales (1619-1622) (*Eugène Guénin*). 512
A travers Sumatra (de Batavia à Atjeh) (*Fernand Bernard*) . . . 229
Seconde Mission Hourst. Dans les rapides du Fleuve Bleu. Voyage de la première canonnière française sur le haut Yang-tsé-kiang (*le lieutenant de vaisseau Hourst*). 489
Le Maroc d'aujourd'hui (*Eugène Aubin*) 225
Trois Mois de campagne au Maroc. Étude géographique de la région parcourue (*le Dr F. Weisgerber*). 225
Promenade en Égypte (*H. de Lavillatte*) 226
Études sur l'Afrique : Soudan oriental, Éthiopie, Afrique équatoriale, Afrique du Sud (*Henri Dehérain*). 34
La Grande Route du Tchad (*le Commandant Lenfant*). 488
Autour de l'Afrique par le Transvaal (*Robert Huchard*). 226
Diě Entdeckungen der Normannen in Amerika, unter besonderer Berücksichtigung der kartographischen Darstellungen (*Jos. Fischer*). 35
La Nouvelle-Zélande (*le comte de Courte*). 230
Quatre Années dans les glaces du pôle (*Otto Sverdrup*). Trad. par *Charles Rabot*. 232
Expédition antarctique belge. Au pays des Manchots. Récit du voyage de la « Belgica » (*George Lecointe*). 232

Histoire ancienne. Annibal en Gaule (*le capitaine J. Colin*) . . 137

Histoire générale. L'Europe et la Révolution française (*Albert Sorel*). 7e partie. Le Blocus continental. Le Grand Empire, 1806-1812. 66

Histoire de l'Église. L'Agape dans l'Église primitive (*V. Ermoni*). 174
L'Église catholique, la Renaissance, le Protestantisme. (*A. Baudrillart*) 255
Luther und Luthertum in der ersten Entwickelung quellenmässig dargestellt (*P. Heinrich Denifle*). Zweite durchgearbeitete Auflage. Erster Band (I Abteilung) 450
Études sur l'histoire politique de l'Église catholique. I. L'Église et l'empire romain, de l'étable de Béthléem au dôme de Sainte-Sophie (*François Delaisi*). — II. L'Église au moyen âge. Papes, moines et conciles (*A. Rebillon*). — III. L'Église et le XVIe siècle, d'Alexandre Borgia à Sixte-Quint (*Julien Luchaire*) 78
Études sur l'histoire politique de l'Église catholique. IV. L'Église de France au XVIIe siècle ; le trône et l'autel (*René Musset*). — V. L'Église et la Révolution française (*Pierre Brizon*). — VI. L'Église et les États. Trois exemples de séparation : Belgique. États-Unis. Mexique (*P.-G. La Chesnais*). — VII. L'Église au XIXe siècle ; cléricaux, gouvernants et révolutionnaires (*Charles Guieysse*). . 456
Les Derniers Jours de Léon XIII et le Conclave (« Un Témoin »). 175

Histoire des ordres religieux. L'Ordre des trinitaires pour le rachat des captifs (*Paul Deslandres*). 149
Les Ordres religieux contemporains. Les Petites Sœurs des Pauvres (*Jacques de la Faye*). 174

Histoire des reliques. Le Saint Suaire de Turin devant la science (*A.-S. Donnadieu*) 149

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. Saint Irénée (IIe siècle) (*A. Dufourcq*) 329
Saint Servatius, évêque de Tongres, patron de Saint-Servan (*l'abbé L. Campion*) 363
La Bienheureuse Jeanne de Lestonnac (1556-1640) (*l'abbé L. Couzard*). 330
Le R. P. Louis-Joseph des Robert, missionnaire de la Compagnie de Jésus en Chine (1712-1760) (*l'abbé Louis Carrez*) 330
Un Grand Apôtre du Canada originaire de l'Angoumois. Le R. P. J.-B. de la Brosse, né à Jauldes (Charente), mort à Tadoussac (Saguenay) (*l'abbé Alexandre Chambre*) 330
Une Religieuse réparatrice d'après son journal et sa correspondance (*Mme S. S.*). 331
Sœur Agnès de la Croix, de la Congrégation des gardiennes adoratrices de l'Eucharistie dites sœurs de Saint-Aignan 331
La Révérende Mère Thérèse de Jésus, supérieure de l'Abbaye-aux-Bois (*C. de Lamiraudie*) 332
Vie intime de Pie X (*Albin de Cigala*) 333

Histoire de France. Chez Jeanne d'Arc (*Émile Hinzelin*). . . . 152
Jeanne d'Arc écuyère (*L. Champion*) 153
Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution (*Ernest Lavisse*). T. V, II. La Lutte contre la maison d'Autriche, la France sous Henri II (1519-1559) (*Henry Lemonnier*). — T. VI, I. La Réforme et la Ligue, l'édit de Nantes (1559-1598) (*Jean-H. Mariéjol*). 451
Au Temps de Louis XIII (*Louis Batiffol*) 252
La Cabale des dévots, 1627-1666 (*Raoul-Allier*) 348
Mémoires de Saint-Hilaire, publiés pour la Société de l'histoire de France par *Léon Lecestre*. T. I. 1661-1678. 350
Le Gendre de Louis XV, don Philippe, infant d'Espagne et duc de Parme (*Casimir Stryienski*) 253
Le Mariage de Marie-Antoinette (*Maurice Boutry*). 154
Recueil de documents relatifs à la convocation des États généraux de 1789. T. III, avec Atlas des bailliages ou juridictions assimilées ayant formé unité électorale en 1789, dressé d'après les actes de la convocation conservés aux Archives nationales (*Armand Brette*) 67
Le Club des Jacobins. Le Mot et la chose : l'organisation jacobine ; doctrine et psychologie jacobine ; la doctrine jacobine (*J. Brugerette*). 176
La Franc-Maçonnerie et la Révolution française (*Maurice Talmeyr*). 452

Le Roman d'un conventionnel. Hérault de Séchelles et les Dames de Bellegarde (*Ernest Daudet*) 155
Politiques d'autrefois. La Fayette dans la Révolution, 1775-1799 (*Henri Doniol*) 170
Les Serments pendant la Révolution (*J. Meilloc*); publié par les soins de *l'abbé F. Uzureau* 68
Histoire de l'Émigration pendant la Révolution française (*Ernest Daudet*). T. I. 155
Correspondance du *duc d'Enghien* (1801-1804) et documents sur son enlèvement et sa mort, publiés pour la Société d'histoire contemporaine par *le comte Boulay de la Meurthe*. T. I. Le Licenciement. La Conspiration de Georges 254
L'Assemblée nationale de 1871 (Gouvernement de M. Thiers) (*M. de Marcère*) 526
Les Neuf Ans d'un sénateur (1894-1903) (*Joseph Fabre*) 261

Histoire religieuse. Les Créations religieuses de la Révolution. Le Calendrier républicain, le club de la Raison, le culte de l'Être suprême (*J. Brugerette*) 176
Les Origines des cultes révolutionnaires (1789-1792) (*Albert Mathiez*). 350
La Théophilanthropie et le Culte décadaire (1796-1801). Essai sur l'histoire religieuse de la Révolution (*le même*) 350
Le Concordat de 1801. Étude historique et juridique (*l'abbé L. Crouzil*). 176

Histoire de l'enseignement. Banqueroute des maîtres chrétiens au XIXe siècle. Ses Causes. Ses Remèdes (*X. Milès*) . . . 258
La Pédagogie au lycée, notes de voyage sur les séminaires de gymnase en Allemagne (*Charles Chabot*) 272

Histoire des institutions et des mœurs. Recherches sur divers services publics du XIIIe au XVIIe siècle (*le colonel Borrelli de Serres*). T. II. Notices relatives au XIVe siècle 527
La Manière de voyager autrefois et de nos jours (*Alexis Belloc*) . . 219

Histoire diplomatique et militaire. Ambassade en Espagne de Jean Ébrard, seigneur de Saint-Sulpice, de 1562 à 1565, et Mission de ce diplomate dans le même pays en 1566. Documents classés, annotés et publiés par *Edmond Cabié* 156
Neuf ans de souvenirs d'un ambassadeur d'Autriche à Paris sous le second Empire, 1851-1859 (*le comte de Hübner*), publié par son fils, *le comte Alexandre de Hübner*. 70
Notice historique sur Bardo di Bardi Magalotti, lieutenant général des armées du Roi et gouverneur de Valencienne (*Henri Tausin*). 127
Le Tapissier de Notre-Dame. Les Dernières Années du maréchal de Luxembourg (1678-1695) (*Pierre de Ségur*) 127
La Bataille de Malplaquet, d'après la correspondance du duc de Maine à l'armée de Flandre (*le lieutenant M. Sautai*) 127
La Guerre de Sept ans, histoire diplomatique et militaire (*Richard Waddington*). T. II et III. 128
Dugommier (1738-1794) (*Arthur Chuquet*). 128
Le Mystère de Quiberon (1794-1795) (*Ad. Lanne*). 128
Études sur la Vendée militaire. Zig-zags au pays des géants (*Henri Bourgeois*), 4e série. 535
Souvenirs du *général Championnet*, publiés par *Maurice Faure* . . 129
L'Expédition d'Égypte (1798-1801) (*le commandant C. de la Jonquière*). T. IV. 129
Journal de l'expédition d'Égypte (*le général Jean-Pierre Doguereau*), publié avec une Introduction et des notes par *C. de la Jonquière*. 129
Le Maréchal Lefebvre, duc de Dantzig (1755-1820) (*Joseph Wirth*). . 130
Journal des campagnes du *baron Percy*, chirurgien en chef de la Grande Armée (1754-1825), publié avec une Introduction par *Émile Longin*. 131
Le Maréchal Berthier (*le général Derrécagaix*). 1re partie, 1753-1804. . 131
Le Général de la Horie, 1766-1812 (*Louis Le Barbier*) 132
Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne (1808-1809) (*le commandant Balagny*). T. III. 133
La Guerre nationale de 1812; trad. du russe par *le capitaine Cazalas*. T. Ier, 2e partie 133
Le Soldat impérial (1800-1814) (*Jean Morvan*). T. I. 134

Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le règne de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène sous sa dictée, éd. nouvelle avec notes par *Désiré Lacroix*. 134
Napoléon, homme de guerre (*Henry Houssaye*). 134
Le Général Fabvier, sa vie militaire et politique (*A. Debidour*). . . 134
Historique du 21e régiment de chasseurs à cheval (1792-1814) (*le général comte de Brémond d'Ars*). Souvenirs militaires, publiés et commentés par *le comte Anatole de Brémond d'Ars* 135
Le Duc de Mortemart et le baron de Bourgoing, souvenirs anecdotiques (*le baron Pierre de Bourgoing*). 136
L'Expédition française de Rome (1849) sous la deuxième République, d'après des documents inédits (*René Bittard des Portes*). 68
Le Maréchal Canrobert. Souvenirs d'un siècle (*G. Bapst*). T. III. . 136
La Guerre de 1870-71. Réflexions et souvenirs (*le général Zurlinden*). 137
La Guerre de 1870-71, publiée par la Section historique du ministère de la guerre. Campagne de l'armée du Nord. Saint-Quentin . . 137
Bazaine fut-il un traître? Étude sur la campagne de Lorraine en 1870 (*Élie Peyron*) 137
Traité d'histoire militaire (*le général Canonge*). T. III, fasc. 1er. . . 138

Histoire maritime et coloniale. Les Ports francs. Étude historique (*Georges Musset*) 363
Les Compagnies de colonisation en Afrique occidentale sous Colbert (*Paul Chemin-Dupontès*) 41
La Solution française de la question du Maroc (*Ernest Fallot*). . . 224
La Création de l'outillage public dans l'Afrique occidentale française (*André Lefebvre*). 45
Madagascar. Les Malgaches; origines de la colonisation française ; 42
la conquête (*Gabriel Gravier*) 42
France et Angleterre. Cent Années de rivalité coloniale. L'Afrique (*Jean Darcy*) 44
Les Dernières Années de la Louisiane française. Le Chevalier de Kerlérec, d'Abbadie, Aubry, Laussat (*le baron Marc de Villiers du Terrage*) 44
Die Kolonialpolitik Frankreichs (*Dr Alfred Zimmermann*). 41

Histoire monastique. Histoire de l'abbaye royale et de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris. 1re période (1113-1500) (*Fourrier Bonnard*) 151
Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny, formé par *Auguste Bernard*, complété, revisé et publié par *Alexandre Bruel*. T. VI (1211-1300) 157
Le Cartulaire de l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély (*Georges Musset*) T. II. 159

Histoire provinciale et locale. Le Mont-Valérien. L'Ermitage, le calvaire, la forteresse (*Robert Hénard*) 256
Marly-le-Roi, son histoire (697-1904) (*C. Piton*). 411
Monographie communale et paroissiale de Troisvilles (*l'abbé G. Momal*). 74
La Normandie sous la monarchie absolue (Louis XIII, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI) (*A. Legrelle*) 71
Un Village de la vallée de la Serre, ou Histoire de Chalandry (Aisne) (*Edmond Brucelle* et *l'abbé Jules Lefèvre*) 259
Du Mouvement communal dans le comté de Champagne aux XIIe et XIIIe siècles (*René Bourgeois*) 73
Notre-Dame de l'Épine. La Statue miraculeuse. Deuxième Réponse à M. Misset (*l'abbé Pannet*) 160
Les Victorins de Toussaints-en-l'Ile, curés et seigneurs de l'Épine-Melette du XIIe au XVIe siècle. Deuxième Réponse à M. Pannet (*l'abbé Misset*). 161
Pouillés de la province de Sens, publiés par *Auguste Longnon* . . 351
Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens (*Paul Quesvers* et *Henri Stein*). 170
Notre-Dame de Romay et les souvenirs qui s'y rattachent (*l'abbé Barnaud*) 530
Histoire de la principauté souveraine de Boisbelle-Henrichemont (*Hippolyte Boyer*) 73
La Vallière, le château, la châtellenie et les fiefs qui en dépendaient (*Alfred Gabeau*). 161

La Peur en Dauphiné (juillet-août 1789) (*Pierre Conard*) 162
La Vendée d'autrefois (*Henri Bourgeois*). T. II. Le Canton de la Roche-sur-Yon 536
Notre-Dame de Garaison depuis les apparitions jusqu'à la Révolution française (1500-1792) (*le P. Bordedebat*). 529

Questions du jour. La Souveraineté du peuple en France (*A. de la Brunetière*) 260
Les Français de mon temps (*le vicomte G. d'Avenel*) 165
Les Jacobins au pouvoir, nouvelles études sur la franc-maçonnerie contemporaine (*Paul Nourrisson*). 453
Esquisse d'une histoire naturelle des partis politiques (*Rudolf Broda*). 273
Esquisse d'un cadre de rénovation parlementaire française (*Séverin de la Chapelle*) 177
La Psychologie du député (*Jules Delafosse*) 262
Questions actuelles controversées (*l'abbé Marchand*) 259
Quand les peuples se relèvent (*Henri Mazel*) 164
Où allons-nous ? (*C. Coignet*). 79
La Question qui nous divise le plus (*Albert Lavallée*). 79
L'Eglise, la République et la liberté (*Georges Clémenceau*) 457
La Politique chrétienne (*A.-D. Sertillanges*). 163
De la Tolérance religieuse (*l'abbé E. Vacandard*) 175
Les Congrégations religieuses et la loi française du 1er juillet 1901. (*Eugène-A. Naville*) 458
Lettres à mes paroissiens (*l'abbé Soulange-Bodin*). 536
L'Idéal laïque. Psychologie et histoire de l'anticléricalisme (*A. de Saint-Germain*) 273
L'Américanisme (*Albert Houtin*). 165
La Question d'Orient et son caractère économique (*C.-R. Geblesco*). 166

Histoire étrangère. Die wirtschaftliche Bedeutung der bayrischen Klöster in der Zeit der Agilulfinger (*Dr Max Fastlinger*). . . 75
Die Friedensbestrebungen Wilhelms III, von England, in den Jahren 1694-1697 (*Gallus Koch*). 262
Le Pangermanisme en Autriche (*Georges Weil*). 454
Une Ville d'eaux anglaise au XVIIIe siècle. La Société élégante et littéraire de Bath sous la reine Anne et sous les Georges (*A. Barbeau*) 263
Les Anglais dans l'Inde. Warren Hastings (1772-1785) (*Achille Biovès*). 40
La Politique protectionniste en Angleterre. Un nouveau danger pour la France (*Georges Blondel*) 46
Recherches sur l'histoire primitive des Belges. Les Sagas scandinaves (*le colonel Van den Bogaert*) 264
La Belgique morale et politique (1830-1900) (*Maurice Wilmotte*) . . 266
Études sur l'Espagne (*Morel-Fatio*) 3e série. 353
Il Dominio Mamertino nella Sicilia (*Amleto Servi*) 274
Notre-Dame de la Quercia (*le R. P. A. Mortier*) 354
Mons. Luigi dei Marchesi Fransoni, arcivescovo di Torino (1832-1862) e lo Stato sardo nei rapporti colla Chiesa durante tale periodo di tempo (*D. Emanuel Colomiati*) 168
Die Portugiesenzeit von Deutsch und Englisch-Ostafrika (*Justus Strandes*) 37
La Terre et la race roumaine, depuis les origines jusqu'à nos jours (*Alexandre-A-C. Sturdza*) 267
Histoire de la seigneurie de Lauzon (*J.-Edmond Roy*) 43
Documentos para a historia do Brasil, e especialmente a do Ceará, publicados pelo *barão de Studart*. T. I, 1608-1625 36
Historia portugueza e de outras provincias do Occidente desde o anno de 1610, até o de 1640... (*Manoel-Severim de Faria*). Copiada na parte que diz respeito ao Brazil, pela 1a vez publicada e annotada pelo *barão de Studart* 36
Beginnings of Maryland (1631-1639) (*Bernard C. Steiner*). 39
The English Statutes in Maryland (*St. George Leakin Sioussat*). . . 39
Dos Antiguas Relaciones de la Florida (*Genaro Garcia*) 38
Carácter de la conquista española en América y en México segun los textos de los historiadores primitivos (*Genaro Garcia*) . . . 37

Biographie française. Madame de Miramion (*Louis Chabaud*) . 267

Du Protestantisme au catholicisme. Psychologie d'une conversion au XVIIe siècle (*le baron André de Maricourt*) 174
Madame de Montesson, douairière d'Orleans, 1738-1806 (*Joseph Turquin*) 268
Le Comte Desgrées du Loû, président de la noblesse aux États de Bretagne, de 1768 et de 1772, et Généalogie de la famille Desgrées (*le comte de Bellevüe*). 169
Le Duc de Broglie (1821-1901) (*Gustave Fagniez*) 177
Benjamin Constant et les Idées libérales (*Georges de Lauris*). . . 531
L'Enfance de Victor Hugo (*Gustave Simon*) 356
Victor Hugo. Années d'enfance (*G. Simon*). 512
L'Évolution démocratique de Victor Hugo, 1848-1851 (*Jules Garson*). 358
Un Maire d'Alençon pendant l'invasion allemande. M. Eugène Lecointre, 1826-1902 (*Robert Triger*) 359
La Vie d'une âme. Louis Gauthier, diacre du diocèse de Nevers. . 332

Biographie étrangère. Les Quatre Mariages de Jacqueline, duchesse en Bavière, comtesse de Hainaut, de Hollande et de Zélande et dame de Frise, duchesse de Touraine, Dauphine de France, duchesse de Brabant, duchesse de Glocester (1401-1436) (*Edouard Le Blant*) 167
Grands Seigneurs d'autrefois. Le Duc et la duchesse de Bournonville et la Cour de Bruxelles (*la comtesse Marie de Villermont*) . . 353

Archéologie. Le Forum romain et les Forums impériaux (*Henry Thédenat*). 412

Héraldique. Les Emblèmes et les drapeaux de la France. Le Coq gaulois (*Arthur Maury*) 495
El Escudo de armas de la Ciudad de Montevideo (*Andrés Lamas*) . 532

Mélanges. Le Mariage chez tous les peuples (*Henri d'Alméras*) . . 173

Bibliographie. Bibliothèques. Histoire de l'imprimerie. Répertoire des sources historiques du moyen âge (*Ulysse Chevalier*). Bio-bibliographie, 1er et 2e fascicules. *A—Crispin* . . 269
Bibliographie historique et iconographique du Jardin des Plantes. Jardin royal des Plantes médicinales et Muséum d'histoire naturelle (*Louis Denise*) 361
Die Inkunabeln der Bibliothek des Stiftes Schotten in Wien (*Dr A. Hübl*). 172
Bibliografia analitica Petrarchesca, 1877-1904, in continuazione di quella del Ferrazzi, compilata da *Emilio Calvi* 533
Biblioteca Filipina, o sea Catálogo razonado de todos los impresos, tanto insulares como extranjeros, relativos à la historia, la etnografia, la linguistica, la botánica, la fauna, la flora, la geologia, la hidrografia, la géografia, la législacion, etc., de las islas Filipinas, de Joló y Marianas (*T. H. Pardo de Tavera*). 230
Les plus anciens Monuments de la typographie parisienne. Préfaces typographiques des livres sortis des presses de Sorbonne (1470-1472). Recueil de fac-similés, précédé d'une Introduction par *Pierre Champion* 360

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ADERER (Adolphe) 6
AGUADO (Don Gregorio Fidel SERRANO Y) 519
AJALBERT (Jean) 223
ALLEMAGNE (René-Henry D') ... 485
ALBERT (Mme Marguerite D') 432
ALFASSA (Maurice) 32
ALLAIS (Gustave) 77
ALLIER (Raoul) 348, 390
ALMÈRAS (Henri D') 173
ALSACE (le P. BARNABÉ D') 205
ALVAREZ (Alexandre) 312
AMELLI (Ambrosii M.) 425
ANDLER (Charles) 313
ANSPACH (Alfred) 33
ARCHELET (l'abbé) 107
ARS (le comte Anatole DE BRÉMOND D') 135
ARS (le général comte DE BRÉMOND D') 135
AT (le R. P.) 397
AUBIN (Eugène) 225
AUBRY (Octave) 121
AUVRAY (Michel) 436
AUZIAS-TURENNE 292
AVENEL (le vicomte G. D') 165

BALAGNY (le commandant) 133
BALDENSPERGER (Fernand) 147
BALZAC (Honoré DE) 62
BAPST (G.) 136
BARAT (Emmanuel) 446
BARBEAU (A.) 263
BARENTON (le P. Hilaire DE) ... 202
BARNABÉ D'ALSACE (le P.) 205
BARNAUD (l'abbé) 530
BARRÉ (le commandant O.) 442
BARTHE (H.) 250
BAS (Giulio) 425
BASILE LE GRAND (saint) 521
BASSIBEY (l'abbé) 235
BASTIEN (Dom Pierre) 426
BATTIFOL (Louis) 252
BAUDRAND (l'abbé) 110
BAUDRILLART (A.) 255
BAUMEL (le Dr L.) 215
BAZIN (René) 5
BEAULIEU (Augustin DE) 512
BEAUME (Georges) 511
BEAURAIN (Georges) 410
BEAUREGARD (Gérard DE) 298
BEETHOVEN 431
BELLER (J.) 16
BELLEVÜE (le comte DE) 169
BELLOC (Alexis) 219
BELOT (G.) 390
BERGÉT (A.) 404
BERMON (RESCLAUZE DE) 294
BERNARD (Antonin) 385
BERNARD (Auguste) 157
BERNARD (Fernand) 229
BERNARD (J.) 313
BERNÈS (M.) 390
BERTAUX (Emile) 412
BERTHEROY (Jean) 106
BEETHIER (l'abbé J.) 106
BESNARD (Th.) 146
BESSE (l'abbé Clément) 143
BESSON (Paul) 403
BINET (Pierre) 320
BINGER (L.-G.) 496
BOVÈS (Achille) 40
BIRON (le R. P. Reginald) 112
BITTARD DES PORTES (René) ... 68
BLAIZE (Jean) 341
BLANDY (S.) 515
BLEAU (le chanoine Alph.) 111
BLONDEL (Georges) 46
BLONDLOT (R) 404
BOGAERT (le colonel VAN DEN). 264
BOISSONNOT (le chanoine) 509
BOLAND (Henri) 222
BOLO (l'abbé Henry) 107
BONNARD (Fourier) 151
BONOT (le R. P. Marie-Joseph... 108
BORDEAUX (Albert) 219
BORDEAUX (Henry) 60, 293
BORDEREBAT (P.) 529
BORELLI DE SERRES (le colonel). 527
BORIUS (Julie) 513
BOUGLÉ (C.) 27
BOULAY DE LA MEURTHE (le comte) 254
BOUQUEVAL (labbé GENTY DE). 102
BOURGEOIS (Henri) 535, 536
BOURGEOIS (René) 73
BOURGET (Paul) 307
BOURGOING (le baron Pierre DE). 136
BOUSSAC (Louis) 111
BOUTRY (Maurice) 154
BOYER (Henri) 516
BOYER (Hippolyte) 73

Brada..... 11
Braunschwig (Marcel)..... 444
Brèal (Michel)..... 340
Brémond d'Ars (le comte Anatole de)..... 135
Brémond d'Ars (le général comte de)..... 135
Bres (Mlle H.)..... 506
Breton-Bonnard (L.)..... 145
Brette (Armand)..... 67
Brière (Gaston)..... 410
Brillouin (Marcel)..... 401
Brizon (Pierre)..... 456
Broc (le vicomte de)..... 346
Broda (Rudolf)..... 273
Broglie (l'abbé de)..... 199
Broussolle (l'abbé J.-C.)..... 495
Brucelle (Edmond)..... 259
Bruel (Alexandre)..... 157
Brugerette (J.)..... 176
Brunetière (F.)..... 57
Brunot (Charles)..... 23
Brunschwicg (L.)..... 390
Bussard (L.)..... 52
Buteau (Henri)..... 8
Buxy (B. de)..... 434

Cabié (Edmond)..... 156
Cagin (Dom P.)..... 426
Calmes (le P. Th.)..... 204
Calvi (Emilio)..... 533
Camby (Adrienne)..... 9
Campion (l'abbé L.)..... 363
Camus (le Dr Jean)..... 211
Canonge (le général)..... 138
Carré..... 238
Carrez (l'abbé Louis)..... 330
Castellane, née d'Armagnac (la marquise de)..... 296
Castro (José Villa-Amil y)... 411
Cazalas (le capitaine)..... 133
Cazamian (Louis)..... 63
Cejador y Frauca (D. Julio). 55, 242
Cetty (H.)..... 31
Chabaud (Louis)..... 267
Chabot (Charles)..... 272
Chambre (l'abbé Alexandre)... 330
Champion (L.)..... 153
Champion (Pierre)..... 360
Championnet (le général)..... 129
Chantavoine (Jean)..... 431
Chantepie de la Saussaye (P.-D.)..... 336
Chantepleure (Guy)..... 510
Chapman (W.)..... 116
Chardon (Henri)..... 50
Charlieu (H. de)..... 506
Charon (Cyrille)..... 521
Charruau (Jean)..... 441
Charvet..... 238
Chatelain (E.)..... 25
Chaumet (le chanoine)..... 102
Chemin-Dupontès (Paul)..... 41
Chéron de la Bruyère (Mme) 497, 513
Chevalier (Ulysse)..... 269
Chonsky (Myriem de)..... 437
Chrysostome (saint Jean)... 75, 521
Chuquet (Arthur)..... 128
Cigala (Albin de)..... 333
Cim (Albert)..... 247
Claudius-Jacquet (Valentine). 216
Clémenceau (Georges)..... 457
Clément (A.)..... 441
Clopérieu (Louis de)..... 435
Cognœul (M. de)..... 105
Coignet (C.)..... 79
Colardeau (Th.)..... 337
Colin (le capitaine J.)..... 137
Colomiati (D. Emanuel)..... 168
Colson (C.)..... 21
Conard (Pierre)..... 162
Constans (Mgr)..... 102
Coppin (F.-X.)..... 46
Coulomb (Jeanne de)..... 434, 497
Coulon (Henri)..... 325
Courte (le comte de)..... 230
Couzard (l'abbé R.)..... 330
Crampon (Aug.)..... 193
Crouzil (l'abbé L.)..... 176
Curet (Albin)..... 327

Dabbous (l'abbé M.)..... 75
Dagnaud (G.)..... 50
Dalbon (Charles)..... 414
Darcy (Jean)..... 44
Dardel (le Dr J.)..... 217
Darlu (A.)..... 390
Daudet (Ernest)..... 155, 291
Dauriac (Lionel)..... 428
Davignon (Henri)..... 525
Debidour (A.)..... 134
Debuchy (Paul)..... 362
Dehérain (Henri)..... 34
Delafosse (Jules)..... 262
Delaisi (Francis)..... 78
Delattre (A.-J.)..... 196
Delmas (Armand)..... 16
Delpit (Édouard)..... 13
Delsor (l'abbé N.)..... 98
Delvaille (Jules)..... 76
Demesse (Henri)..... 18
Denifle (le P. Heinrich)..... 450
Denise (Louis)..... 361
Derrécagaix (le général)..... 131
Deschamps (François)..... 295
Deslandres (Paul)..... 149, 534
Devine (le R. P. Arthur)..... 233
Deyrolle (Emile)..... 52
Dimier (L.)..... 414
Dóez (Jacques)..... 307
Doguereau (le général Jean-Pierre)..... 129
Dombre (Roger)..... 435
Donal (Mario)..... 438
Doniol (Henri)..... 170
Donnadieu (A.-S.)..... 149
Dottin (G.)..... 173
Douais (C.)..... 411
Doumic (Jacques)..... 31
Doursout (le lieut.-colonel)... 141
Draghicesco (D.)..... 391
Drault (Jean)..... 439, 510
Dreyfus-Brisac (Edmond)..... 524
Drive (A.)..... 335
Dufay (Jules)..... 440
Dufieux (A.)..... 143

Dufour (le Dr Marcel)..... 214
Dufourcq (A.)..... 329
Dugast (F.)..... 313
Duncan (Isadora)..... 427
Dupuy (Marc)..... 440
Durrieu (le comte Paul)..... 415
Duvauchel (Léon)..... 116
Duvernois (Henri)..... 302

Eichthal (Eugène d')..... 23
Elson (Louis C.)..... 517
Enghien (le duc d')..... 234
Enlart (C.)..... 412
Ermite (Pierre l')..... 498
Ermoni (V.)..... 174, 271
Errera (Carlo)..... 250
Estre (Henry d')..... 13

Fabre (A.)..... 505
Fabre (Joseph)..... 261
Fagniez (Gustave)..... 177
Fallot (Ernest)..... 224
Fardis (Georges)..... 23
Farge (Henry de)..... 435
Faria (Manoel-Severim de)..... 36
Fastlinger (le Dr Max)..... 75
Faucon (Maurice)..... 410
Faure (Maurice)..... 129
Federn (Karl)..... 427
Feige (l'abbé P.)..... 112
Feuillet (Mme Octave)..... 11
Fevre (Mgr Justin)..... 24, 522
Finck (Paul)..... 55
Fischer (Jos.)..... 35
Fiske (John)..... 392
Flammarion (Camille)..... 494
Flavigny (la comtesse de)..... 434
Fleury (le Dr Maurice de)..... 210
Foch (le colonel F.)..... 138
Foley (Charles)..... 291, 512
Fonsegrive (Georges)..... 48
Fonville (le commandant de). 140
Fornel (Ernest)..... 498
Foucault (Mgr)..... 427
Fourniels (Roger des)..... 437
Fournière (E.)..... 28
Fraipont (G.)..... 515
France (Jeanne)..... 439
Frauca (D. Julio Cejador y). 55, 242
Froger (Jules)..... 122
Frumerie (le Dr de)..... 217
Fumagalli (Giuseppe)..... 448
Fumey (le colonel)..... 140
Fuster (Charles)..... 525

Gabeau (Alfred)..... 161
Gabory (Emile)..... 117
Gachons (Jacques des)..... 8
Gaffre (L.-A.)..... 203
Garcia (Genero)..... 37, 38
Garriguet (L.)..... 22, 23
Garsou (Jules)..... 358
Geblesco (C. R.)..... 166
Geffroy (Gustave)..... 486
Gensel (Julius)..... 418
Genty de Bouqueval (l'abbé). 102
Gerard (Eric)..... 401
Gibergues (l'abbé de)..... 106
Gide (Ch.)..... 390
Gillot (l'abbé Louis)..... 108
Glotz (Gustave)..... 315
Golschmann (L.)..... 305
Gonse (Louis)..... 409
Gorsse (H. de)..... 507
Gourmand (Paul)..... 305
Gower..... 148
Gramaccini (Camille)..... 326
Grand-Carteret (John)..... 483
Grandmougin (Charles)..... 119
Gravier (Gabriel)..... 42
Greef (Guillaume de)..... 392
Grégoire le Grand (saint)..... 521
Gregorianus..... 425
Grenard (F.)..... 228
Grolleau (Ch.)..... 392
Guéchot (M.)..... 514
Guénin (Eugène)..... 512
Guéranger (le R. P. Dom Prosper)..... 112
Guérin (Charles)..... 120
Guermonprez (Fr.)..... 209
Guieysse (Charles)..... 456
Guillaume (Ch.-Ed.)..... 407
Guillemin (Albert)..... 29
Guillon (E.)..... 302
Guyot (Ch.)..... 322

Halden (Charles ab der)..... 344
Harrat (el doctor D. Didio) Gonzalez..... 235
Harry (Myriam)..... 14
Hauriou (Maurice)..... 323
Hénard (Robert)..... 256
Henry (Victor)..... 343
Herbette (Louis)..... 344
Hérelle (G.)..... 300
Herkenne (Dr Heinrich)..... 200
Heulhard (Arthur)..... 205
Hilaire de Barenton (le R. P.). 202
Hinzelin (Emile)..... 152
Hitier (Joseph)..... 317
Holl (G.-C.)..... 17
Hourat (l'abbé Pierre)..... 362
Hourst (le lieut de vaisseau).. 489
Houssaye (Henry)..... 134
Houtin (Albert)..... 165
Hubert (Henri)..... 336
Hübl (le Dr A.)..... 172
Hübner (le comte de)..... 70
Hübner (le comte Alexandre de) 70
Huchard (Robert)..... 226
Humbert (G.)..... 405
Hurter (H.)..... 142
Husson (François)..... 455

Jacquin (J.)..... 504, 505, 506, 507
Jagetzow (Rodbertus)..... 25
Jacot-Guillarmod (J.)..... 227
Jaël (Marie)..... 389
Jean Chrysostome (saint)... 75, 521
Janssens (E.)..... 398
Janvier (E.)..... 99
Jaubert (E.)..... 305
Jeanroy (B.-A.)..... 436
Jellinek (Georg)..... 23
Jèze (Gaston)..... 323

Job..... 505
Joly (Henri)..... 30
Jourville (Mme de)..... 125
Jousset (P.)..... 487
Jouzier (Etienne)..... 323
Julien (Ch.)..... 238

Karageorgewitch (le prince). 18
Klingsor [Tristan Leclère]... 420
Koch (Gallus)..... 262
Koenig (Anne)..... 306

Laberthonnière (l'abbé L.).... 393
La Brète (Jean de)..... 294
La Brunetière (A. de)..... 260
La Bruyère (Mme Chéron de). 497,513
La Cerda (D. Pedro de)..... 139
La Chapelle (Severin de)..... 177
La Chesnais (P.-G.)..... 456
Lacroix (Désiré)..... 134
Lafargue (Paul)..... 33
La Faye (Jacques de)..... 174
Lafenestre (Georges)..... 488
Laffon (le Dr Raoul)..... 216
La Jonquière (le commandant C. de)..... 129
Lamarche (C. de)..... 273
Lamas (Andrès)..... 532
La Meurthe (le comte Boulay de)..... 254
Lamiraudie (C. de)..... 332
Landry (A.)..... 21, 390
Lanessan (J.-L. de)..... 29
Lanne (Ad.)..... 128
Lapaire (Hugues)..... 304
Lapeyre (Paul)..... 173
Laplaigne (H.)..... 235
La Saussaye (P.-D. Chantepie de)..... 336
Las Navas (el conde de)..... 456
Lassalle (Ferdinand)..... 313
Latty (Mgr)..... 201
Laubarède (Etienne)..... 104
Laurie (André)..... 508
Lauris (Georges de)..... 531
Lavallée (Albert)..... 79
Lavaud (V.)..... 141
Lavillatte (H. de)..... 226
Lavisse (Ernest)..... 451
Lázár (Béla)..... 419
Lazard (L.)..... 403
Le Barbier (Louis)..... 132
Le Beaumont (Maurice)..... 437
Lebesgue (Philéas)..... 456
Le Blaint (Edouard)..... 167
Le Bon (le Dr Gustave)..... 144
Le Camus (Mgr E.)..... 202
Le Cardonnel (Louis)..... 118
Le Cestadire..... 110
Lecestre (Léon)..... 350
Leclercq (Jules)..... 231
Leclère (Tristan) [Klingsor]. 420
Lecointe (George)..... 232
Le Dantec (Félix)..... 207
Lefebvre (André)..... 45
Lefèvre (l'abbé Jules)..... 259
Leger (Louis)..... 412
Le Goffic (Ch.)..... 435
Legrelle (A.)..... 71

Lejeune (l'abbé P.)..... 108
Lejeune (le P. P.)..... 101
Lémann (l'abbé Joseph)..... 206
Lemonnier (Henry)..... 451
Lenfant (le commandant)..... 488
Lenfant (l'abbé L.)..... 109
Léon XIII..... 271
L'Ermite (Pierre)..... 498
Le Rohu (Pierre)..... 19
Lesêtre (l'abbé H.)..... 196
Lesueur (Daniel)..... 291
Létang (Louis)..... 293
Lévy (Albert)..... 395
Lévy (Isidore)..... 336
Lévy (Louis-Germain)..... 75
Leygues (Georges)..... 236
Leynaud (l'abbé A.-F.)..... 438
Lichtenberger (H.)..... 390
Lightone..... 505
Liliencron (Freiherrn von)... 520
Lodiel (le R. P.)..... 455
Lohan (le chanoine)..... 109
Longin (Emile)..... 131
Longnon (Auguste)..... 351
Loppé (F.)..... 406
Loriot (Florentin)..... 419
Loutil (l'abbé E.)..... 335
Luchaire (Julien)..... 78
Lundborg (le Dr Herman)..... 212

Macaulay (G. C.)..... 148
Mac Curdy (Edward)..... 413
Maël (Pierre)..... 506
Maillet (l'abbé C.)..... 233
Maisonneuve (Henry)..... 296
Marcère (M. de)..... 526
Marchand (l'abbé)..... 259
Marchis (P. L.)..... 402
Maréchal (Henri)..... 430
Maricourt (le baron André de). 174
Mariéjol (Jean-H.)..... 451
Marillier (H.-C.)..... 418
Marion (Henri)..... 237
Markevitch (B.-M.)..... 305
Martial (le Dr René)..... 216
Maryan (M.)..... 434
Maspero (G.)..... 195
Mater (André)..... 323
Mathiez (Albert)..... 350
Matulewicz (Georgio)..... 233
Maubrast (V.)..... 53
Mauclair (Camille)..... 417
Maumus (l'abbé Vincent)..... 334
Maury (Arthur)..... 495
Mauxion (Marcel)..... 389
Mazé (Jules)..... 510
Mazel (Henri)..... 164
Meilloc (J.)..... 68
Mendel (le Dr Henri)..... 213
Menger (Anton)..... 26
Michaut (G.)..... 245
Michel (Henry)..... 340
Michel (le R. P. J.)..... 110
Milès (X.)..... 258
Millaud (Edgard)..... 26
Millot (l'abbé J.)..... 101
Miramon-Fargues (le vicomte de)..... 303

MISSET (l'abbé)..... 161
MOCQUERREAU (Dom A.)..... 426
MOLITOR (J.)..... 313
MOLITOR (le P. Raphael).... 423, 424
MOMAL (l'abbé G.)..... 74
MONIN (le Dr E.)..... 212
MONSABRÉ (le R. P. L.)..... 103
MÔNY (Adolphe)..... 124
MOREL-FATIO..... 353
MORTIER (le R. P. A.)..... 354
MORVAN (Jean)..... 134
MOSSO (Angelo)..... 216
MOUILLET (G.)..... 313
MOUSSARD (l'abbé L.)..... 104
MÜLLER (P. Adolfo)..... 239
MUSSET (Georges)..... 159, 363
MUSSET (René)..... 456

NANSOUTY (MAX DE)..... 407
NASCIUS (F.-C. DE)..... 534
NAVILLE (Eugène-A.)..... 458
NERVAT (Marie)..... 296
NIMIER (H.)..... 212
NISSON..... 299
NOAILLES (la comtesse Mathieu DE)..... 290
NOALHAT (H.)..... 523
NORDENSKJÖLD (le Dr Otto)..... 490
NOUGUÈS (l'abbé P.)..... 426
NOURRISSON (Paul)..... 453
NOUSSANNE (Henri DE)..... 508

O'BRIEN (Mme William)..... 307
O'MONROY (Richard)..... 18
O'Rell (Max)..... 295
ORTIZ Y SAN PELAYO (Felix)... 423
OSTWALD (W.)..... 403

PADOVAN (Adolfo)..... 56
PAGNIEZ (Philippe)..... 211
PAILLER (l'abbé J.)..... 100
PALÉOLOGUE (Maurice)..... 299
PAMPANINI (R.)..... 221
PANNET (l'abbé)..... 160
PARDO DE TAVERA (P. H.)..... 230
PAULHAN (Fr.)..... 387
PAUPE (Adolphe)..... 345
PECKER (le Dr P.)..... 215
PÉLADAN..... 414
PÉRATÉ (André)..... 491
PERCY (le baron)..... 131
PÉREZ (Dom Eduardo (SOLER Y) 223
PERNOT (Georges)..... 321
PERRAUD (le cardinal)..... 421
PERRAULT (Pierre)..... 436, 514
PERREYVE (l'abbé Henri)..... 103
PESQUIDOUX (la comtesse DE).. 301
PEUGNIEZ (P.)..... 213
PEYRON (Elie)..... 137
PIAT (l'abbé C.)..... 199
PICART (D. Jérôme)..... 112
PIDOUX (Louis)..... 271
PIERQUIN (Hubert)..... 318
PILLON (F.)..... 399
PILO (Mario)..... 428
PITON (C.)..... 411
PLANTY (G. DU)..... 513
POËTE (Marcel)..... 415
POIZAT (Alfred)..... 7
PORTES (René BITTARD DES)... 68
POUGIN (Arthur)..... 517
POULIN (l'abbé L.)..... 335
PRAT (le R. P. F.)..... 198
PROUVOST (Amédée)..... 122
PROVENSAL (Henry)..... 420
PRUDHOMME (Henri)..... 322

QUESVERS (Paul)..... 170

RABANY (Charles)..... 323
RABOT (Charles)..... 232
RADET (Edmond)..... 413
RAMBAUD (Alfred)..... 14
REBILLON (A.)..... 78
REGISMANSET (Charles)..... 302
REIBRAC (Jean)..... 297
REINIUS (Josef)..... 241
REMY (Ch.)..... 213
RENAUD (le commandant)..... 141
RESCLAUZE DE BERMON..... 294
RICHARDSON (A. Madeley)..... 519
RIEMANN (Hugo)..... 429
RIPART (le Dr)..... 215
RITTER (Eugène)..... 342
RIVIÈRE (Jacqueline)..... 439
RIVIÈRE (Louis)..... 30
ROBERTY (J.-E.)..... 390
ROGUIN (Ernest)..... 319
ROHNE (le général H. DE)..... 139
ROLLAND (Eugène)..... 444
ROMUNDT (Heurich)..... 338, 522
ROSE (V.)..... 203
ROSSI (le P. Liborius)..... 102
ROUSSEL (Alfred)..... 341
ROUSTAN (L.)..... 249
ROY (J.-Edmond)..... 43
RUFFEY (le colonel)..... 140
RUFFIN (Alfred)..... 123
RUSTICA..... 438
RUYSSEN (Théodore)..... 386

SABOURET (l'abbé J.)..... 111
SAINT-GERMAIN (A. DE)..... 273
SAINT-HILAIRE..... 350
SAINT-MARTIN (Vivien DE)..... 218
SAN PELAYO (Felix ORTIZ Y)... 423
SARGENTON-GALICHON (Mme Adélaïde)..... 65
SAUNIER (Charles)..... 417
SAUTAI (le lieutenant M.)..... 127
SCHÉFER (Gaston)..... 417
SCHILLER..... 249
SCHRADER (Fr.)..... 218
SCHULER (Théophile)..... 506
SCHURÉ (Edouard)..... 347
SEBILLOT (Paul)..... 243
SÉGUR (Pierre DE)..... 127
SEIFFERT (Max)..... 520
SÉMANT (Paul DE)..... 493
SÉMONT (Paul DE)..... 326
SENCHET (Emilien)..... 394
SERAO (Matilde)..... 300
SERRANO Y AGUADO (Don Gregorio Fidel)..... 519
SERRES (le colonel BORELLI DE). 527
SERTILLANGES (A.-D.)..... 163

SERVANT (l'abbé D.)..... 333
SERVI (Amleto)..... 274
SERVIÈRES (Paul)..... 10
SIMON l'abbé)..... 104
SIMON (Gustave)..... 356, 512
SIOUSSAT (St. George LEAKIN).. 39
SLOUSCHZ (Nahum)..... 200
SOLER Y PÉREZ (Don Eduardo). 223
SOREL (Albert)..... 66
SOUBIES (Albert)..... 516
SOULANGE-BODIN (l'abbé)..... 536
SPIRAGO (François)..... 98
STAËL (Mme DE)..... 342
STAHL (P.-J.)..... 506
STEIN (Henri)..... 170
STEINER (Bernard C.)..... 39
STIMART (L.)..... 46
STRANDES (Justus)..... 37
STRYIENSKI (Casimir)..... 253
STUDART (le baron DE)..... 36
STURDZA (Alexandre A.-C.)..... 267
STUREL (Jean)..... 328
SULLY (James)..... 387
SVERDRUP (Otto)..... 232
SWIFT..... 496

TAINE (H.)..... 58
TALMEYR (Maurice)..... 452
TAUSIN (Henri)..... 127
TAVERA (T. H. PARDO DE)..... 230
TERRAGE (le baron Marc DE VILLIERS DU)..... 44
TERRIER (A.)..... 387
TERRIER (L.)..... 387
TEXIER (Auguste)..... 121
THÉDENAT (Henry)..... 412
THURNER (Georges)..... 10
TIERSOT (Julien)..... 504
TINAYRE (Marcelle)..... 12
TOLSTOÏ (le comte Léon)..... 124
TOURELLES (Jean DES)..... 438
TOURNEUX (Maurice)..... 416
TRIBONDEAU..... 238
TRICHT (le R. P. VAN)..... 272
TRIGER (Robert)..... 359
TRISTANY (la marquise DE)..... 439
TURMEL (Joseph)..... 141
TURQUAN (Joseph)..... 268

USTERI (Paul)..... 342
UZUREAU (l'abbé F.)..... 68

VACANDARD (l'abbé E.)..... 175
VALABRÈGUE (Antony)..... 416
VAN DEN BOGAERT (le colonel). 264
VAN TRICHT (le R. P.)..... 272
VAN VORST (Mme John)..... 31
VAN VORST (Mme Marie)..... 31
VEDEL (Emile)..... 306
VERLY (Hippolyte)..... 302
VERMENOUZE (Arsène)..... 115
VERNE (Jules)..... 492
VESCO (E.)..... 440
VIAL (Francisque)..... 146
VIAU (G.)..... 216
VICAIRE (Gabriel)..... 113
VICTOR-MEUNIER (René)..... 514
VIGNAUD (Henry)..... 251
VIGOUREL (l'abbé A.)..... 422
VILLA-AMIL Y CASTRO (José)... 411
VILLERMONT (la comtesse Marie DE)..... 353
VILLIERS DU TERRAGE (le baron Marc DE)..... 44
VIMAR (A.)..... 515
VITRY (Paul)..... 410
VIVELL (P. Cœlestin)..... 422
VIVIEN (René)..... 123
VOLTAIRE..... 146

WADDINGTON (Richard)..... 128
WEBER (Jean-Amédée)..... 209
WEBER (Otto)..... 197
WEIL (Georges)..... 454
WEILL (A.)..... 313
WEISGERBER (le Dr F.)..... 225
WELCKER (Adair)..... 245
WILLIAMS (Alyn)..... 418
WILLIAMSON (George C.)..... 418
WILMOTTE (Maurice)..... 266
WIRTH (Joseph)..... 130
WOOGT (G. DE)..... 491
WOLZOGEN (Ernest VON)..... 18
WYZEWA (Teodor DE)..... 124

YVERT (le Dr)..... 214

ZAHN (Ernest)..... 306
ZIDLER (Gustave)..... 122
ZIMMERMANN (le Dr Alfred).... 41
ZOLLA (Daniel)..... 238
ZURLINDEN (le général)..... 137
ZYROMSKI (Ernest)..... 339

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : AVRIL (le baron Adolphe D), 538. — BARTHÉLEMY (Anatole-Jean-Baptiste-Antoine DE), 80. — BOSWELL-STONE, 542. — CÁMARA (Mgr), 83. — CASSAGNAC (Paul-Adolphe-Marie-Prosper GRANIER DE), 539. — CLÉRY (Léon), 82. — DELTOUR (Nicolas-Félix), 540. — DILKE (Lady), 462. — GAILLETON (le Dr), 460. — GALLÉ (Émile), 365. — GLACHANT (Paul), 365. — HANSLIK (Édouard), 275. — HARDY, 461. — HERZL (Dr. Théodore), 179. — KITTON (Frédéric George), 366. — LEFÈVRE (André), 540. — LESPIAULT (Gaston), 541. — LLANAS (le R. P. Eduards), 179. — MADDEN (Frédéric-William), 179. — MASSEBIAU (Léon), 364. — NADAILLAC (Jean-François-Albert DU POUGET, marquis DE), 461. — NICOL (l'abbé Maximilien), 83. — NOBLE (W.), 179. — PANZACCHI (Enrici), 462. — PERRET (Paul), 274. — PIEHL (Dr. Karl), 276. — PIERRE (Victor), 539. — PONT-JEST (Léon-René DELMAS DE), 178. — PUYOL (Mgr Pierre-Édouard), 459. — RATZEL (Dr. Friedrich), 365. — ROUSSEAU (Samuel), 460. — SAINT-GENIS (Flour DE), 541. — SOUPÉ (Alfred-Philippe), 459. — TILLAUX (le Dr Paul), 460. — TOUDOUZE (Gustave), 178. — VALLON (Henri), 536. — WALDECK-ROUSSEAU, 364. — WATTS (E.) 542.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 86, 181, 277, 368, 464, 544.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 85, 182, 279, 369, 464, 544.

Concours et Prix, 86, 280, 369, 465.

Congrès, 182, 279.

Mélanges : L'Amour du livre, 183. — Une Bibliothèque napoléonienne, 466. — Les Collectionneurs et la Carte postale illustrée, 466. — Littérature irlandaise, 466. — Almanachs pour 1905, 469, 544.

Nouvelles : Paris, 87, 184, 280, 370, 471, 545. — Anjou, 283. — Boulonnais, 373. — Bourgogne, 373. — Bretagne, 374, 474. — Cambrésis, 90. — Champagne, 90, 186, 375. — Comtat-Venaissin, 91, 375, 547. — Dauphiné, 187, 475, 548. — Franche-Comté, 92, 187, 284, 276, 475, 548. — Gascogne, 284, 549. — Languedoc, 284, 377, 549. — Limousin, 188, 286, 476. — Lorraine, 92, 378, 549. — Lyonnais, 188. — Maine, 92, 549. Marche, 188. — Nivernais, 379. — Normandie, 189, 286, 379, 477. — Orléanais, 380, 550. — Picardie, 477. — Poitou, 477. — Rouergue, 550. — Velay, 381. — Alsace, 550. — Belgique, 189, 287, 381, 477. — — Espagne, 93. — Italie, 93, 189, 382, 478, 551. — Russie, 382. — — Suisse, 287, 382. — Extrême-Orient, 94. — Maroc, 94. — États-Unis, 94, 383, 551.

Publications nouvelles, 94, 190, 287 383, 479, 552.

ERRATA

Page 73, ligne 16, *au lieu de :* deux, *lisez :* douze.
Page 148, ligne 11, *au lieu de :* sous l'appareil, *lisez :* sans l'appareil.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

Z
1007
P73
t.100-
101

Polybiblion; revue bibliographique universelle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY